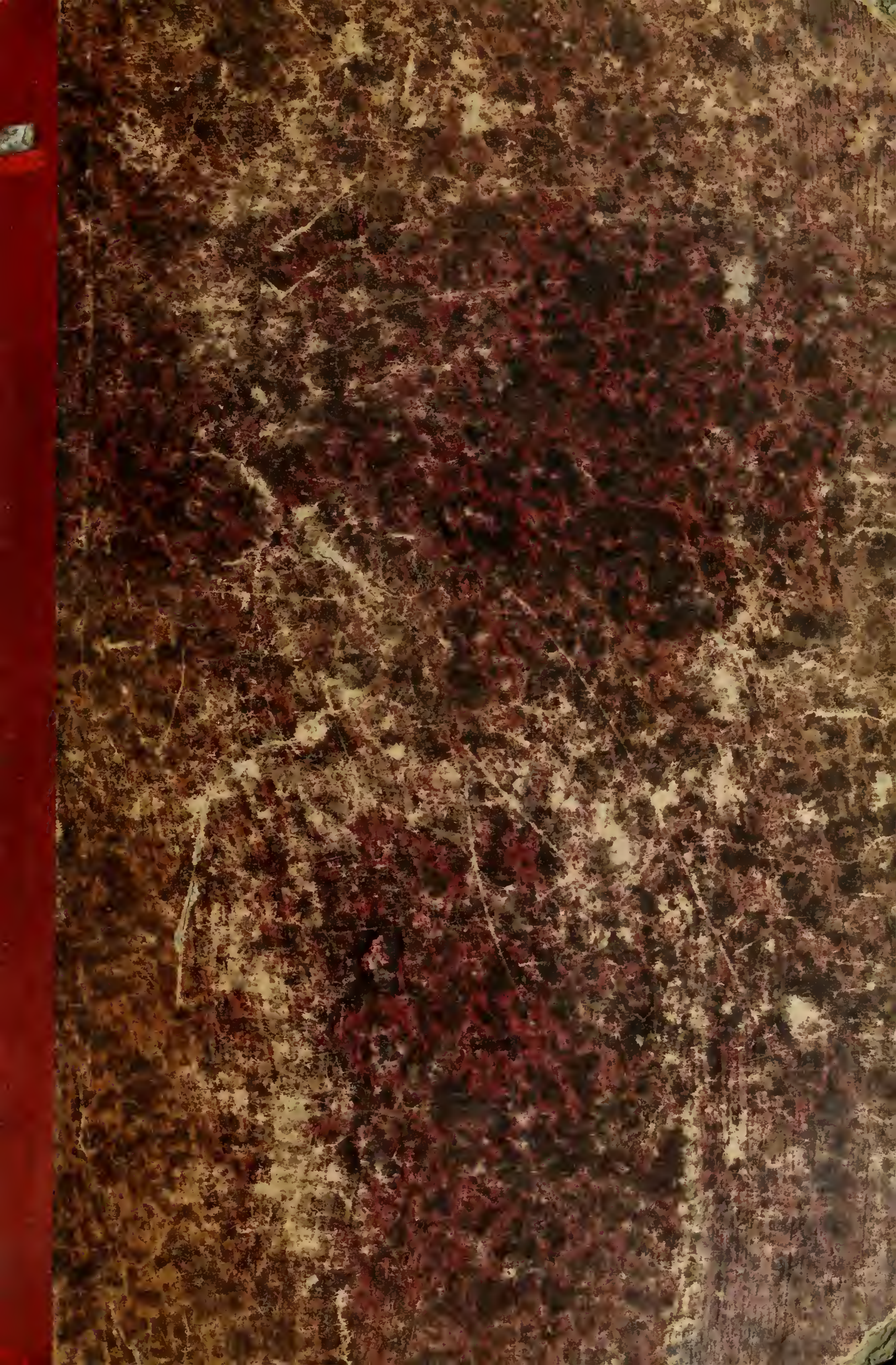






LE TAMBOUR DE LA 32e DEMI-BRIGADE

Par ERNEST CAPENDU

PREMIÈRE PARTIE



— Bibi-Tapin, attention! Qu'est-ce qu'un *rrrra* de trois? (Page 3.)

I

L'ÉCOLE DU TAMBOUR.

« Du même au même, et attention! Le premier qui prend un *ra* pour un *fla* et bat la *Berloque* pour la *Diane*, je lui fais avaler ma canne de la *pomme* à *l'embout*! Compris, hein? Lors donc! citoyens tambours! à vos rangs! Attention! Les talons sur la même ligne! les genoux tendus, le corps d'aplomb sur les hanches! Les coudes en dehors et les mains aux baguettes! Du moelleux, mes amours! Le tambour doit être beau, même quand il ne bat pas sa caisse! Droite, alignement! La tête droite, le menton rapproché du col!... Fixe! »

Et le major, en achevant ces mots prononcés d'une voix de tonnerre, balança gracieusement sa canne gigantesque, se recula d'un pas et enveloppa d'un coup d'œil profondément connaisseur l'ensemble du petit peloton placé à dix pas devant lui.

Ce tambour-major était un homme de cinq pieds dix pouces au moins, admirablement pris dans son énorme taille. Son buste athlétique, ses bras et ses jambes aux proportions gigantesques, ses pieds et ses

mains dignes d'un Titan, décelaient une constitution vigoureuse et une force physique peu commune. Mais par suite d'un caprice bizarre de la nature, ce corps de géant était surmonté par une tête d'une petitesse presque ridicule. On eût dit un œuf (car elle en avait la forme) placé sur le fût d'une énorme colonne.

Au premier coup d'œil, il était même assez difficile de distinguer cette tête dans ses détails. Ce qu'on voyait d'abord, c'était une sorte de forêt de poils roussâtres avec quelques rares éclaircies d'un brun également roux. Cheveux, sourcils, favoris et moustaches se touchaient, se confondaient au point de former un seul tout de nuance éclatante. Le front fuyant se devinait sans se laisser voir. Deux petits yeux gris brillaient sous les sourcils incultes. Les pommettes des joues, le menton et le nez pointus, presque acérés, faisaient soupçonner la teinte primitive de la peau, qui avait dû être blanche jadis.

Un gigantesque chapeau à cornes, surmonté d'un panache, couvrait cette tête au point de la faire disparaître. Le reste du corps était revêtu de l'uniforme adopté par le Directoire pour les tambours-majors des armées de la République française; mais, hélas! chapeau, panache et uniforme n'attestaient que trop l'impossibilité où était le gouvernement de s'occuper de l'équipement de ses troupes.

Le chapeau de feutre, noir dans le commencement de son service, était devenu gris, jaune, verdâtre; sa forme était défoncée. La pluie, le vent, les intempéries des saisons l'avaient métamorphosé, et les cornes, tombant dans le dos et sur le nez, avaient une vague apparence de gouttières dont elles devaient certes, au besoin, remplir l'office. Du panache, il ne restait debout que le plumet, et encore ce plumet n'était-il plus qu'un triste vestige de lui-même : c'était un bâton sur lequel se hérissait de loin en loin une plume d'une nuance insaisissable qui se dressait comme la moustache d'un chat fâché.

L'habit bleu avec des retroussis rouges avait perdu un pan sur le champ de bataille, et les pièces multicolores, à l'aide desquelles il avait été radoubé, dessinaient dans le dos, sur la poitrine et aux manches, des arabesques bizarres, telles que les aiment les muletiers espagnols. Le pantalon de cotonnade, rayé blanc et rouge, avait toute une demi-jambe gauche en lambeaux. La droite tenait encore à l'aide d'un renfort de ficelles artistement remmaillées à la hauteur du genou.

Le pied droit avait conservé les restes d'un soulier à semelles épaisses; le gauche disparaissait, à demi nu, dans un sabot garni de paille. Soit mépris des richesses, soit habitude prise, le tambour-major paraissait aussi à son aise sous ce costume déguenillé que s'il eût défilé la parade avec un uniforme constellé d'or. S'appuyant sur la pomme de cuivre de sa canne, il semblait enchanté de lui-même.

Les douze tambours placés sous son regard n'étaient guère mieux vêtus que leur chef, et il eût été bien difficile, à l'inspection de leur costume, de définir non seulement à quel régiment, mais même à quelle nation ils appartenaient, si ce je ne sais quoi qui est particulier aux troupiers français n'eût fait deviner en eux, au premier coup d'œil, des enfants de la République.

Un splendide soleil de mars éclairait cette scène, qui avait pour cadre les merveilleuses campagnes de l'Italie septentrionale. On était presque aux portes de Nice, où était établi le quartier général de l'armée d'Italie; non loin, à gauche, on apercevait le Var décrivant ses sinuosités dans la plaine, et, sur l'autre rive, les clochers de Saint-Laurent, la dernière ville du département.

Pauvre armée d'Italie! Elle était dans un bien triste état dans les derniers jours de mars 1796. La bataille de Loano, gagnée au mois de novembre précédent par le général Schérer, avait terminé la campagne, et vainqueurs et vaincus étaient entrés forcément en quartier d'hiver; mais tandis que les Autrichiens redoublaient d'efforts pour nous écraser, une fois le printemps venu, le Directoire, effrayé de ses revers essuyés sur les bords du Rhin et occupé exclusivement du soin de les réparer, négligeait et laissait dans un coupable oubli les soldats de Loano. Le dénuement affreux dans lequel s'était trouvée l'armée de Schérer avait empêché ce général de tirer de sa victoire le parti convenable : l'habillement, les vivres, les munitions, sans parler de la solde, manquaient à la fois et il était devenu nécessaire d'employer les moyens de la discipline la plus sévère pour empêcher les soldats de se livrer à tous les excès qui sont la suite naturelle de la faim et de la misère. Leur séjour dans un pays ennemi, ou chez un peuple que la force seule et la crainte maintenaient dans un état de neutralité apparent, était peu propre à reposer ces mêmes soldats de leurs fatigues. Affaiblie encore par ses derniers succès, l'armée d'Italie n'avait reçu que des renforts insignifiants. Au printemps, au moment où le retour des beaux jours annonçait l'ouverture prochaine d'une nouvelle campagne, Schérer avait été rappelé, l'armée d'Italie n'avait encore personne pour la commander en chef, et elle comptait à peine trente-quatre mille combattants.

Le quartier général était à Nice : les différents corps étaient placés dans les Alpes, et pour distraire les soldats, pour leur faire oublier leurs misères par des occupations suivies, les officiers s'efforçaient de décupler le nombre ordinaire des écoles et des manœuvres. A Nice surtout, où séjournait Berthier, qui remplissait les fonctions de chef d'état-major de l'armée d'Italie, les distractions forcées étaient régulièrement imposées aux troupes : ainsi au moment même où le tambour-major, dont nous venons de décrire l'extérieur délabré, présidait à l'école du tambour, la magnifique campagne qui entoure la ville maritime était émaillée de pelotons de soldats se livrant tous aux différentes manœuvres qui formaient l'instruction militaire de l'époque.

Tous ces soldats appartenaient à la même demi-brigade, la 32e, entièrement composée d'enfants des faubourgs de Paris, commandée par le colonel Rampon, comptant Lannes parmi ses chefs de bataillon et obéissant aux ordres du général Augereau. Soldats et chefs étaient dignes les uns des autres. Beau corps à contempler pour un œil connaisseur, que cette 32e! Belle demi-brigade que celle-là avec ses soldats déguenillés, sans souliers et sans coiffures : terrible devant l'ennemi, insoucieuse devant les privations, mais hélas! un peu indisciplinée dans l'inaction. Comme ils avaient la tournure déhanchée, l'œil effronté, la main prompte et le pied leste, ces dignes enfants de Paris! Comme ils connaissaient les bons coins à la maraude, comme ils savaient flairer les celliers remplis et dénicher les poulaillers. Les officiers étaient las de punir, et ils ne punissaient plus. Quelle brigade de vauriens en paix, mais quelle brigade de lions en guerre! Il avait fallu les voir à Loano, aux prises avec les grenadiers autrichiens, ces petits conscrits de l'année précédente, pour comprendre ce que pouvaient de pareils hommes. La 32e!!!

« Corbleu! disait Augereau dans son langage pittoresque, c'est le nanan de l'armée d'Italie, c'est le dessert de la victoire! »

Aussi comme Rigobert Rossignolet, le colossal tambour-major, était fier de marcher à la tête de sa demi-brigade. Comme il lançait sa canne en avant, avec un geste superbe, quand ses tambours battaient la charge sur le flanc de bandière de la colonne lancée sur l'ennemi. Rossignolet avait l'amour de son état développé à un tel point que, selon lui, il n'en existait pas de

plus beau et qu'il eût certes hésité à échanger sa canne à pomme de cuivre contre une épaulette de lieutenant. Les tambours étaient, pour lui, des artistes menant des héros à la gloire, mais il fallait que ses subordonnés montrassent le même zèle qui l'animait. D'ordinaire, l'école du tambour est présidée par un tambour-maître; mais Rossignolet se réservait le professorat, reléguant les maîtres au rôle de chefs d'étude, et chaque jour, à l'heure ordinaire, il faisait son cours, sa canne à la main.

Cette fois, comme de coutume, les tambours étaient rangés sur deux lignes en face du major, par rang de taille. A gauche du petit peloton était un groupe d'enfants aux vêtements semblables à ceux des soldats et tout aussi délabrés : c'étaient les élèves tambours de la demi-brigade. Ces élèves étaient au nombre de sept. Six d'entre eux pouvaient avoir de quatorze à quinze ans et n'offraient dans toute leur personne rien de bien caractéristique : c'étaient des enfants de troupe, fils de soldats, soldats dès le berceau, et voyant dans l'avenir les galons de caporal ou ceux de sergent. Le septième, celui placé à l'extrême gauche en raison de sa plus petite taille, était plus jeune que ses compagnons; à peine devait-il avoir douze ans : mince, élancé, élégant, ce petit tambour offrait en lui, en dépit de son extérieur misérable, un ensemble remarquable par l'opposition qu'il formait avec ses camarades aux allures de véritables gamins de Paris. Sa position dans les rangs de l'école, position que lui eût, au reste, valu sa taille, indiquait néanmoins un novice nouvellement engagé, car il était sous la *coupe immédiate* (suivant l'expression de Rossignolet) d'un tambour-maître faisant fonction de sous-professeur.

— Attention!... fixe! avait dit le major.

Les tambours redressèrent leurs rangs et demeurèrent immobiles, les mains aux baguettes.

— Décomposition du roulement! reprit Rossignolet. Tambours!... deux coups de chaque main... premier coup de la main droite!... Un *rrrra* de deux, de quatre, de six, de huit, et de douze!... De l'ensemble et du doigté!... Un ramage de à rendre *rrra* enragé!...

Et Rossignolet, appuyant vigoureusement sur ces successions de syllabes roulantes, leva majestueusement sa canne en étendant le bras droit qu'il agita avec rapidité. Un vacarme assourdissant répondit au geste du major : tous les tambours résonnèrent avec une vigueur et un ensemble qui fit sourire Rossignolet.

— Pas mal! pas mal! murmurait-il dans ses moustaches.

Tout à coup la canne, qui continuait à s'agiter en fendant les airs, demeura immobile après un dernier coup sec de l'avant-bras et la pointe s'abaissa majestueusement : le silence se fit aussitôt.

— La charge! reprit Rossignolet; la marche de la victoire et de la gloire!... Attention, mes amours! Un fort coup de la main droite chassé immédiatement par un petit coup de la main gauche! Des fla! toujours des fla! Flagornez-moi de fla flatteurs!

On voit que Rossignolet avait composé des phrases aux modulations imitatives pour mieux inculquer dans la tête de ses hommes les principes des leçons qu'il leur donnait. Rossignolet leva sa canne directement devant lui, le bout en avant, l'avant-bras droit étendu, le coude en arrière. Immédiatement les tambours battirent cette marche saccadée, rapide, s'accélérant d'instants en instants, dont le retentissement a porté la terreur en Europe, du Rhin à la Vistule. Puis, une seconde fois la canne s'abaissa brusquement et le silence se fit de nouveau. Rossignolet accompagna l'abaissement de son jonc gigantesque d'un sourire tout aussi approbateur que l'avait été le précédent.

— Attention!... reprit-il après un silence. Place!... repos!

Les tambours demeurèrent immobiles. Rossignolet empoigna sa canne au-dessous de la pomme, il l'éleva à la hauteur des yeux en étendant le bras en avant; les tambours, tous d'un même mouvement, remirent leurs baguettes dans les portants du collier. Rossignolet rapprocha la pomme de sa canne contre sa poitrine : les tambours détachèrent leur caisse de la cuissière. Rossignolet éleva de nouveau sa canne à la hauteur des yeux : les tambours posèrent leurs caisses à terre. Alors le major s'appuya magistralement sur son sceptre : c'était le moment du repos.

— Dis donc, citoyen major, fit un tambour en s'approchant de Rossignolet, m'est avis que c'est l'heure de la soupe qui vient de sonner.

— Tu l'as dit, Bamboche! répondit le major, l'heure est venue!

— Et la soupe?

— Elle doit être en route.

— Et elle arrivera?...

— Quand il plaira aux citoyens directeurs et à la République une et indivisible.

— C'est-à-dire, reprit Bamboche en secouant la tête, qu'il va falloir se brosser le ventre aujourd'hui comme hier.

— Comme avant z'hier et les jours subséquents! interrompit le tambour-major.

— Donc, puisque l'ordinaire fait défaut, reprit Bamboche, en avant la maraude! A qui le tour, à cette heure?... qui est de corvée?

— Bibi-Tapin! cria un tambour.

— Bibi-Tapin! reprit Rossignolet d'une voix grave, avance à l'ordre!

Le plus jeune des élèves tambours, l'enfant à la physionomie intelligente, à la tournure distinguée dont nous venons de parler, s'avança résolument et se campa en face du major dans la position du soldat sans armes, la main droite portée à la hauteur du front.

— Les épaules effacées! hurla Rossignolet, les coudes au corps, la paume de la main en dehors, le petit doigt en arrière sur la couture du pantalon! fixe!

Bibi-Tapin ne bougea pas : Rossignolet l'enveloppa d'un coup d'œil connaisseur.

— L'enfant se forme! reprit le major. Ordonc, voyons un peu, histoire de passer le temps, si l'instruction morale est à la hauteur de l'éducation physique. Bibi-Tapin! Attention! Qu'est-ce qu'un *rrrra* de trois?

— Un *rrra* de trois, major, répondit l'enfant en rougissant, c'est un *fla* de la main gauche, et un coup de la main droite.

— Bien! Et un *rrra* de quatre?

— Deux *fla*, un de chaque main.

— Superbissime, Bibi-Tapin!... Qu'est-ce que c'est que la batterie aux champs?

— La décomposition d'un *rrra* de six, major!

— Bravo! dit Rossignolet avec un sourire approbateur. Continue, Bibi-Tapin, et tu auras un avancement rapide : avant trois mois, tu seras tambour en pied!

L'enfant rougit encore et ses grands yeux noirs s'animèrent d'un jet rapide.

— Maintenant, reprit le major en toisant son élève d'un regard satisfait, la République une et indivisible jugeant à propos de laisser son armée d'Italie sans pain cuit et sans de quoi en acheter, et le soldat éprouvant le besoin impérieux de se substanter soi-même, tu es invité, Bibi-Tapin, à aller faire, au nom de tes camarades, un emprunt forcé à nos amis les Italiens. Sur ce : par le flanc gauche, gauche! Pas accéléré, en avant, marche!... et rapporte-nous quelques œufs frais en la personne de plusieurs coqs accompagnés de leurs dames!

L'enfant obéit au commandement, tourna sur lui-même et partit au pas de course : il était de maraude,

car la maraude était organisée dans cette malheureuse armée d'Italie : c'était une corvée que chacun était contraint d'accomplir à son tour, à la plus grande désolation des paysans et des propriétaires des frontières, qui luttaient de ruse avec les soldats pour défendre ce que ceux-ci voulaient emporter. Nécessité fait loi : or, il fallait ou marauder ou se laisser mourir de faim; l'excuse précédait l'action, et les généraux fermaient les yeux.

Quand il se fut éloigné du groupe des tambours d'une centaine de pas, Bibi-Tapin s'arrêta et parcourut la plaine d'un regard scrutateur, comme s'il eût cherché quelqu'un ou quelque chose. Partout les manœuvres avaient cessé, partout les armes étaient en faisceaux. Des grenadiers étaient étendus sur l'herbe naissante, des officiers causaient çà et là. Des soldats isolés se détachaient sur l'horizon bleu : c'étaient les hommes que chaque peloton envoyait en maraude et qui étaient en quête d'un gibier à tuer, d'un poulet à plumer, d'un verger à dévaliser.

Bibi-Tapin, après avoir hésité un instant, reprit sa course et rattrapa quelques soldats qui venaient d'atteindre le bord du Var et remontaient le cours de la rivière dans la direction de la Gaude. Quelques fermes éparpillées çà et là sur la route, dans cette direction, expliquaient la préférence des soldats à se diriger de ce côté de la plaine.

— Ohé! Bibi-Tapin! dit l'un des soldats en voyant le petit tambour, tu as eu bon nez de venir avec nous : tu es mince, tu te glisseras dans le poulailler pendant que nous occuperons le vieux fermier des Chats-Huants!

— C'est donc à la ferme des Chats-Huants que vous allez? demanda Bibi-Tapin.

— Oui, fiston.

— Mais on disait qu'il n'y a plus rien à la ferme.

— C'est un bruit que faisait courir le père Abboli, le fermier. Le vieux renard avait caché ses poules et ses légumes pour nous faire croire à sa misère, mais c'est un richard, et Romulus a découvert la frime avant-hier, qu'il était caché dans le petit bois. Pas vrai, Romulus?

— Oui, dit un second soldat en s'avançant. Torniquet dit la vérité : j'ai vu de mes yeux les volailles du vieux et je connais sa cachette.

— Eh bien! répondit le tambour en secouant la tête, allez-y sans moi : je vais d'un autre côté.

— De quoi? fit Romulus en s'arrêtant; que dit le Tapin?

— Je dis que je ne vais pas à la ferme aux Chats-Huants.

— Pourquoi cela?

— Parce que ce n'est pas mon idée!

— Mais, fiston! tu n'as donc pas compris? reprit Torniquet. Romulus a trouvé la cachette du vieux fermier, et nous aurons de quoi faire bombance. La 32e va *nopcer* en grand! Seulement il en faut un petit pour passer par le trou, et tu feras notre affaire.

— Je ne vais pas à la ferme! reprit Bibi-Tapin d'un ton plus décidé encore.

— Mais pourquoi? cria Romulus.

— Parce que le lieutenant l'a défendu.

— Quel lieutenant?

— Le citoyen Maurice.

— Le lieutenant de la 32e?

— Oui.

— Quand donc a-t-il défendu d'aller à la ferme aux Chats-Huants?

— Il y a deux jours, avant de partir.

Romulus regarda Torniquet.

— D'abord, reprit le premier, ça n'a pas été dit à l'ordre; ensuite, le citoyen Maurice n'est pas mon lieutenant, à moi.

— Ni à moi, ajouta Torniquet.

Et puis, pourquoi l'aurait-il défendu?

— Ah! je ne sais pas! dit le jeune tambour.

— Eh bien! moi, je le sais! fit une voix joyeuse. Un troisième soldat venait de se joindre aux deux premiers qui cheminaient avec le petit tambour.

— Tu sais pourquoi le lieutenant Maurice a défendu d'aller à la maraude à la ferme aux Chats-Hauts?

— Un peu, que je le sais!

— Et comment sais-tu cela, Gringoire?

— Ah! voilà, j'ai découvert un secret!

— Quel secret?

— Celui du lieutenant, donc!

Bibi-Tapin ouvrait de grands yeux en écoutant le jeune soldat. Au loin, sur le côté d'un bouquet de petit bois, on apercevait une masse de bâtiments aux teintes terreuses, agglomérés sur le bord du Var, et entourés de prairies verdoyantes. Ces bâtiments étaient ceux de la ferme aux Chats-Huants.

II

LA FERME AUX CHATS-HUANTS.

— Un secret du lieutenant Maurice! reprit Torniquet après un moment de silence. Qu'est-ce que ça pourrait bien être?

— C'est deux yeux noirs qui brillent à mettre le feu à un obusier! répondit Gringoire.

— Bah! une citoyenne?

— Et une soignée encore!

— Une particulière du pays? demanda Romulus.

— Ah! ça, je ne sais pas.

— Mais comment l'as-tu vue?

— Ah! voilà l'histoire. Écoutez, mes fistons, je vais vous narrer l'événement tout en filant notre nœud vers la ferme où le lieutenant ne veut pas qu'on aille, mais où nous irons tout de même. Voilà l'histoire. Vous vous rappelez, il y a trois jours, le bruit a couru dans les rangs que les citoyens Directeurs allaient enfin nous expédier un général en chef?

— Oui, fit Torniquet, que l'on disait même que le citoyen général était le petit sec qui commandait l'artillerie à Toulon?

— C'est cela? Là-dessus le général Berthier a envoyé ses officiers d'état-major porter des ordres aux généraux divisionnaires pour masser les troupes autour du quartier général.

— Nous savons tout cela, dit Bibi-Tapin, à preuve que mon lieutenant, le citoyen Maurice, est parti le premier porter l'ordre à la division Augereau.

— Or donc, c'est avant-hier soir qu'il est parti? reprit Gringoire.

— Tout juste.

— Et c'est avant de monter à cheval qu'il a défendu aux hommes de sa compagnie d'aller en maraude à la ferme aux Chats-Huants?

— Oui, dit Romulus.

— Il était soir quand le lieutenant est parti, poursuivit Gringoire, et j'étais justement en maraude autour de la ferme en question. J'avais l'estomac creux depuis la veille et je reluquais un poulet qui se promenait la canne à la main près du petit bois. J'étais là en embuscade, attendant que la nuit fût venue et que le vieux père Abboli fût endormi dans sa chambre avec sa femme et ses *officieux*. Le poulet était sur une branche basse dont il s'était fait un perchoir, une patte sous l'aile et dormant du sommeil du juste.

« Voilà le moment! que je dis.

« Il faisait noir... J'avance doucement, une main étendue pour empoigner la volaille par le cou, quand, crac! j'entends un bruit de galop de cheval et des branches qui craquaient derrière moi. Je me retourne, j'aperçois dans l'ombre un cavalier.

« Tiens! que je fais, qu'est-ce que c'est que ce citoyen-là ? »

« J'ai pas le temps d'en dire davantage, je reluque un uniforme et je reconnais le lieutenant Maurice. La maraude est permise quand on a faim, c'est connu, et nous avons tous faim; mais cependant on a son respect pour les chefs et on n'ose pas pincer un poulet aux bourgeois en présence d'un officier. Je m'efface en deux temps et je me mets à l'abri derrière un gros chêne.

« Le lieutenant s'était arrêté. Il était descendu de cheval et il attachait sa monture à une branche. La ferme était en face à deux pas. Le lieutenant se tenait coi, les deux bras croisés sur la poitrine, le nez au vent, le regard en arrêt, comme un quidam qui attend.

« Bon! que je me fais, voilà le leutenant qui est en maraude aussi. Il reluque mon poulet, il veut se faire un bouillon avant de courir la montagne. Respect aux chefs! que je me dis encore. Et je m'efface plus que jamais. Le lieutenant ne bougeait toujours pas. Un quart d'heure se passa et puis une demi-heure... et rien. J'étais là sans bouger. J'osais plus. Si j'avais remué, le lieutenant m'aurait demandé pourquoi je n'avais pas bougé plus tôt. Le cheval attendait aussi tout en mangeant l'écorce de l'arbre. Il faisait de la lune et on voyait clair en dehors des fourrés.

« Allons! que je me dis à part moi, il paraîtrait voir que nous allons passer la nuit là, et demain je serai consigné pour avoir manqué l'appel du soir.

« J'allais m'en dire encore plus long, quand, crac! voilà qu'il s'ouvre dans la muraille de la ferme une petite porte que j'avais pas remarquée et je vois quelque chose de blanc qui se trémousse dans l'ouverture, c'était une robe de femme...

— Et une femme avec? interrompit Torniquet.

— Naturellement, l'ancien.

— Pour lors ça m'intéresse, il y a une complainte d'amour à faire là-dessus, pas vrai?

— La femme était toute jeune et bien belle, reprit Gringoire. Je la voyais au clair de lune. De grands yeux qui brillaient comme des escarboucles, des cheveux noirs comme ma giberne quand elle est astiquée, et une taille plus mince que la canne à Rossignolet.

— Du nanan, quoi! fit Romulus.

— Du vrai nanan. La voilà donc qu'elle s'avance et que le lieutenant court au-devant d'elle. Et les voilà encore qui se prennent les mains et qui riboulent des yeux et qui ont l'air de se dire un tas de choses aimables.

— Tu n'entendais donc pas? demanda Romulus.

— Eh! non. Ils chuchotaient à voix basse et j'étais trop loin. D'ailleurs, j'avais l'œil sur mon poulet, qui n'entendait rien non plus, car il ne bougeait pas. J'étais plus tranquille depuis que je savais que le lieutenant n'en voulait pas à ma volaille. Enfin, je reluque encore la belle des belles, quand, crac! je la vois tout d'un coup qui fait des grands bras, qui se tortille et qui se met à pleurer comme la fontaine des Innocents où la citoyenne, ma mère, débite sa marchandise. Et le lieutenant qui se roule à deux genoux aux pieds de la particulière et qui fait des gestes comme ci et des gestes comme ça... C'était pis que les acteurs de Volange que j'allais voir quand j'étais petit.

— Et tu n'entendais rien de ce qu'ils se disaient? demanda encore Torniquet.

— Rien de rien! répondit Gringoire. D'ailleurs, ils ne parlaient plus, ils pleuraient tous les deux à arroser un verger.

— En v'là une farce!

— Tiens! s'écria Romulus, voilà Bibi-Tapin qui pleure aussi.

Et le soldat désigna en riant le petit tambour, lequel avait suivi avec une attention extrême, une anxiété visible, le récit de Gringoire, et qui, très ému sans doute par ce qu'il entendait, avait la figure inondée de larmes.

— Et pourquoi donc que tu pleures, Tapin? dit Torniquet en posant sa large main sur l'épaule de l'enfant.

— Parce que mon lieutenant pleurait! répondit Bibi-Tapin.

— Tu l'aimes donc bien, ton lieutenant?

Le petit tambour leva sur le soldat ses yeux humides avec une expression telle que Torniquet se mit à sourire.

— Bibi-Tapin aime le citoyen Maurice comme le lierre aime le chêne! dit Romulus. C'est comme cela, pas vrai, petit?

— Oui! dit l'enfant avec un ton de conviction profonde.

— Eh bien! ne pleure plus, Tapin, car ton lieutenant ne doit plus pleurer, lui, à cette heure, à moins qu'il ne soit encore là où l'a laissé Gringoire en société de la belle des belles.

— C'est pas l'embarras, reprit le narrateur, ils seraient peut-être toujours à la même place si un quidam tout barbu n'était venu les troubler.

— Quel quidam!

— Un tout de noir habillé, avec une frimousse d'Italien renforcé, qui s'est glissé par la porte juste au moment où la citoyenne tombait en pâmoison en pleurnichant plus fort dans les bras du lieutenant. Alors le lieutenant et l'homme noir ont gesticulé en échangeant des choses que je crois peu aimables, car le citoyen Maurice était rouge comme le collet de son uniforme. Et puis l'homme noir a empoigné doucement la citoyenne qui tendait ses bras vers le lieutenant, et puis le lieutenant tapait du pied la terre et s'arrachait les cheveux...

— Et il a laissé emporter la citoyenne? demanda Torniquet.

— Oui.

— Sans rien dire?

— Si! il gémissait.

— Et il n'a pas flanqué une volée à l'homme noir?

— Il n'en a pas tant seulement fait mine.

— Eh bien! voilà qui est drôle, car le lieutenant Maurice est un brave des braves, tout un chacun le sait, et on lui a enlevé la particulière à son nez, à sa barbe, sans tant seulement qu'il tire son sabre?

— L'homme noir lui disait un tas de choses auxquelles je n'ai rien compris, reprit Gringoire.

— Et, en fin de compte, quoi qu'il est arrivé?

— Le vieux noir a emporté la petite blanche, qui ne remuait plus, reprit Gringoire, et la porte de la ferme s'est refermée sur eux. Alors le lieutenant est demeuré seul. Il a levé les mains et les yeux au ciel; il a juré, il a tapé la terre, il a porté la main à la poignée de son sabre, et puis, va te promener! il a couru à son cheval, il a sauté en selle et il est parti au galop comme il était venu!

— Et ensuite?

— Ensuite? J'ai pincé le poulet, qui n'avait pas plus bougé que moi, je lui ai tortillé le cou, et je suis revenu à la cantine pour en faire une fricassée; mais, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, j'avais pincé le secret du lieutenant, et je savais pourquoi il ne voulait plus que l'on allât en maraude à la ferme aux Chats-Huants. Vous avez compris, hein?

— Tiens! cette bêtise! dit Torniquet. C'est pas malin, mais nous n'allons pas marauder sa belle des belles au lieutenant, nous allons essayer de pincer des poulets au père Abboli, puisque le vieux brigand ne veut pas nous en donner.

— C'est pour ça qu'il faut pousser notre pointe jusque-là! ajouta Gringoire.

— Eh bien, j'irai avec vous! dit le petit tambour.

— Ah! tu es décidé, Bibi-Tapin! Alors, attention nous approchons. Faut s'égayer dans les broussailles, comme disent les chouans : le vieux fermier a un œil de *larynx!* »

Effectivement, les bâtiments que l'on apercevait tout à l'heure à quelque distance étaient maintenant plus proches, et on pouvait facilement distinguer les détails de la ferme. Le père Abboli, le fermier piémontais, qui la régissait, passait pour un homme extrêmement riche et fort avare. Il était marié et n'avait point d'enfants. Il occupait jadis plus de vingt serviteurs et dirigeait lui-même tous les travaux. Depuis que l'armée française avait pris ses quartiers d'hiver dans l'Italie septentrionale et dans le département du Var, concentrée en deçà des Alpes, la ferme aux Chats-Huants, comme toutes les autres fermes, avait été mise maintes fois en réquisition de fournir des vivres aux hommes et du fourrage aux chevaux; mais les provisions avaient été bientôt épuisées dans le pays, et, comme on ne payait aucune dépense, faute d'argent, les fermiers et les propriétaires avaient cessé de s'approvisionner : de là était venue la détresse effrayante dans laquelle était l'armée. Plusieurs fermiers, et celui des Chats-Huants entre autres, avaient mieux aimé sacrifier une année plutôt que de cultiver au profit des réquisitions de l'armée. Ils avaient renvoyé leurs garçons et s'étaient hâtés de vendre leurs bestiaux et leurs denrées, dans la crainte que l'on ne s'en emparât au nom de la République française. Depuis deux mois, la ferme aux Chats-Huants, jadis si animée et si florissante, était donc triste, à peu près déserte et presque abandonnée. Son propriétaire l'occupait seul avec sa femme, un garçon et un vieux berger qui était à son service depuis plus de vingt ans. Tous faisaient d'ordinaire bonne veille pour s'opposer à la maraude organisée, et cependant, comme on l'a vu par le récit de Gringoire, ils ne parvenaient pas toujours à empêcher la volaille de la ferme de passer dans les cantines françaises.

— Minute! fit Torniquet en arrêtant du geste ses camarades et en les ralliant autour de lui, à l'ombre du bouquet de bois qui cachait une partie des bâtiments d'exploitation. Faut tirer son plan avant d'aller plus loin. Le père Abboli a l'oreille fine et l'œil éveillé : il s'agit de pincer ses dindons, ses poulets et un mouton, si on peut, sans se faire pincer soi-même. Attention, vous autres, et écoutez l'ordre de la marche! Gringoire et moi, nous allons entrer dans la ferme en flânant, histoire de rire et de plaisanter. Nous entamons conversation avec le fermier sous prétexte de lui apporter des nouvelles fraîches. Nous l'attachons par nos discours attrayants, nous lui bouchons les yeux à lui et à sa femme, quoi! Nous lui disons que le nouveau général en chef va apporter avec lui des fourgons pleins d'or, et que l'armée d'Italie va nager dans l'abondance...

— Pendant ce temps-là Bibi-Tapin, qui est mignon et fluet, fera le coup.

— Comment?

— Romulus a découvert la frime à la cachette, et tandis que nous jaboterons avec le vieux, il conduira l'enfant. Ça y est-il?

— Ça y est! répondirent les deux autres soldats.

— Compris? Alors, mes amours, en deux temps et quatre mouvements! Viens, Gringoire; toi, Romulus, tu vas attendre-là avec Bibi-Tapin, à l'ombre. Quand nous aurons empaumé le fermier et la fermière, je chante la *Marseillaise*. Ça sera le signal que vous pourrez agir sans crainte d'être pris.

— Convenu! dit Romulus.

— Là-dessus, attention et ayez la main bonne! Les cantines de la 32e ont besoin de se remplumer! »

Le tambour et le soldat demeurèrent blottis dans un fourré. Torniquet et Gringoire s'avancèrent, en se dandinant, vers l'entrée principale. La cour était déserte : les bâtiments étaient absolument silencieux, et toutes les portes étaient ouvertes. On eût dit que la ferme fût complètement abandonnée. Tourniquet en fit la remarque à son compagnon.

— Le fait est que c'est drôle! dit Gringoire; on n'entend pas seulement hurler un chien à notre approche, et cependant le père Abboli en a de fameux. »

III

LES MARAUDEURS.

L'observation de Gringoire parut d'autant plus frapper son compagnon que celui-ci était alors fort près d'une grande niche faite en bois grossier, à l'anneau de laquelle on voyait attachée une lourde chaîne.

— C'est vrai tout de même, dit Torniquet, que ce scélérat de César n'aboie pas? Est-ce qu'il se serait habitué à nous et qu'il nous prend pour des amis?

— Merci!... avec ça qu'il est aimable, ce satané dogue! il m'a enlevé déjà la moitié d'un pan de mon habit, et on ne peut pas faire un geste dans la cour sans qu'il menace de tout dévorer.

— Eh bien! il ne dit rien aujourd'hui.

— Il dort peut-être dans sa niche.

— Regarde donc un peu.

Gringoire se pencha, de loin, et regarda par l'ouverture de la niche.

— Rien de rien! fit-il; je ne vois rien.

— Bah! dit Torniquet, César n'est pas là?

— Non... à moins qu'il ne soit au fond et qu'il ne nous attende en traître.

— Nous allons voir cela! Je vais l'asticoter un peu, le dogue : il aboiera, et ça préviendra le fermier de notre venue.

Torniquet prit une gaule qui gisait à terre et en introduisit l'extrémité dans l'ouverture de la niche dont il battit les parois dans tous les sens.

— Vide absolu! dit-il en se redressant; c'est un peu fort!

— On aura lâché César, fit observer Gringoire.

— Ah ouich! lâché César! jamais... le père Abboli n'oserait même pas le mener en laisse : il avalerait tout; jamais on n'a lâché César.

— Alors c'est qu'il est mort dans son trou.

Gringoire se rappprocha de la niche avec des précautions décelant tout ce qu'avait de féroce la réputation du bouledogue, et il saisit l'extrémité de la chaîne passée dans l'anneau; il tira doucement à lui : la chaîne céda, glissa, et amena bientôt aux pieds du Français un énorme collier tout hérissé de clous, mais couvert de taches de sang coagulé. Les deux soldats se regardèrent.

— Faut que je sache ce qu'il en est! dit Torniquet.

Poussé par la curiosité, le soldat se mit à quatre pattes et avança la tête et le bras dans l'ouverture de la niche.

— Ah bien! s'écria-t-il, en voilà une farce! Regarde donc, Gringoire! César est allé se promener, et il a oublié sa tête!

Et, se reculant, Torniquet montra une énorme tête de bouledogue fraîchement décollée qu'il tenait par les oreilles. Cette tête était hideuse à voir : la gueule était ouverte et contractée, les dents serrées, les yeux fixes et le poil hérissé et raidi par le sang dont il était trempé. Les deux soldats se regardèrent de nouveau, mais cette fois avec une expression de stupéfaction évidente : ils ne comprenaient rien à ce qu'ils contemplaient.

— Ah çà! dit Torniquet, est-ce que César était devenu enragé, que le père Abboli lui a coupé la tête?

— C'était peut-être un aristocrate, dit Gringoire en

riant, et les chiens sans-culottes lui auront fait son affaire.

— Possible! mais où sont les autres chiens?

— C'est vrai! ils ne disent rien non plus. »

Gringoire regardait deux autres niches plus rapprochées du corps de logis principal de la ferme.

— Allons voir ça! reprit Torniquet.

Les deux soldats abandonnèrent la tête de César et, Torniquet reprenant sa gaule, tous deux montèrent vers les deux autres niches. Aucun animal vivant ne paraissait habiter les cabanes. Les soldats répétèrent les manœuvres qu'ils avaient exécutées précédemment à l'égard de la première niche et ces manœuvres amenèrent des résultats identiques. Chaque chaîne avait son collier rivé, et chaque niche contenait une tête de chien nouvellement tranchée.

— De plus farce en plus farce! dit Torniquet, c'est la Carmagnole des chiens. Mais je ne vois que les têtes; qu'est-ce qu'on a donc fait des corps?

— Que diable s'est-il donc passé dans la ferme? reprit Gringoire en interrogeant du regard les bâtiments silencieux.

Torniquet avait imité le geste de son compagnon; lui aussi parcourait de l'œil la façade de la ferme. Toutes les fenêtres étaient ouvertes; les portes l'étaient également, et cependant on n'entendait aucun bruit à l'intérieur, aucune tête ne se montrait.

Au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée de l'aile gauche s'étendait un vaste berceau tout couvert de lierres centenaires dont les rameaux et les feuilles formaient une toiture impénétrable. Ce berceau de lierres avait sans doute dû éprouver quelque catastrophe récente, car il paraissait avoir son sommet défoncé, et des feuilles jaunies, des rameaux brisés appendaient le long des supports de chêne qui maintenaient le faîte.

— Tiens! dit Torniquet, qui regardait précisément de ce côté, on dirait que le lierre a été brûlé...

— Mais on dirait même qu'il brûle encore! ajouta Gringoire, dont l'attention avait été attirée par l'exclamation de son compagnon. Eh oui! ça brûle comme du bois vert, sans faire de flammes; mais regarde : on voit de la fumée qui se dégage du berceau.

— C'est ma foi vrai!

— Ah ça! mais, décidément il s'est passé quelque chose de drôle à la ferme. Faut entrer, Torniquet?

— Entrons! Le père Abboli nous contera cela! Pourvu qu'il ne soit rien arrivé au poulailler! Hum! je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que notre dîner sent le roussi.

Gringoire s'avançait vers l'entrée des bâtiments : Torniquet le suivit. La première pièce dans laquelle ils pénétrèrent était une vaste salle à cheminée gigantesque telle que celles qui, dans les grandes fermes, servent de chambre commune, de cuisine et de salle à manger, la pièce enfin où dînent les laboureurs, où se chauffent les chasseurs, sorte de *capharnaüm* qui donne, au premier coup d'œil, un échantillon de la richesse plus ou moins grande du fermier.

En entrant dans cette salle, les deux soldats s'étaient arrêtés sur le seuil, par un même mouvement, en poussant à la fois un même cri de surprise admirative.

— Excusez? ne vous gênez pas! fit Torniquet en retroussant sa moustache. Paraîtrait voir que ce n'est point précisément ici comme à la cantine de la 32e!... *Nopces et festins* dans le grand genre! Y a-t-il des miettes? »

L'aspect de la salle expliquait suffisamment l'expression qui s'était peinte sur les traits des deux maraudeurs et justifiait les paroles prononcées par Torniquet. « Nopces et festins, » avait dit le soldat : on eût pensé effectivement entrer, un lendemain de noces, dans un salon qui avait servi à un souper splendide. La salle était dans le plus grand désordre : un feu, qui avait dû être énorme à en juger par les résidus s'éteignant dans l'âtre, encombrait encore la cheminée. Des poulets cuits étaient encore passés dans les broches et se desséchaient d'un même côté, car la machine ne tournait plus. Tous les bahuts étaient ouverts et vides, mais ce qu'ils servaient à contenir brillait sur la table recouverte d'une énorme nappe toute maculée de taches rouges. La vaisselle brisée était amoncelée sur cette table : çà et là se dressaient encore des plats à demi remplis de rôtis et de conserves. Des myriades de bouteilles renversées, de cruchons de liqueurs cassés, s'étalaient de tous côtés entremêlés de candélabres en cuivre tout imprégnés du suif des chandelles qui avaient dû les garnir et qui s'étaient consumées jusqu'à l'extrémité de la mèche. Les sièges jetés à terre, un banc brisé, des volailles tuées mais encore ornées de leur plumage encombraient le plancher. C'était le triste coup d'œil d'une orgie accomplie, des restes d'un repas monstre que l'on avait devant soi.

« Nom d'un nom! cria Torniquet en bondissant de joie vers les volailles embrochées. Du nanan tout cuit! Quel fricot! Il a y en aura pour toute la demi-brigade. C'est pas la peine que Romulus aille au poulailler. Je vais les appeler!... »

Et il s'élança hors de la salle, tandis que Gringoire promenait autour de lui un regard étonné. Deux secondes après Torniquet rentrait suivi de Romulus et de Bibi-Tapin, qu'il avait été chercher.

— Main basse sur tout cela, mes amours! dit le maraudeur. Dans les poches, dans les sacs, partout! Nopces et festins pour la 32e!

— Ah çà! le père Abboli a donc fricoté tout ce qui lui restait! cria Romulus avec stupéfaction.

— A toi les poulets, les fricots, les gigots, les rôts et tout le tremblement! hurlait Torniquet.

— On a peut-être fait la nopce encore autre part! dit Gringoire. Faut fouiller la maison!

— Fouillons! répétèrent les deux autres soldats. Nous trouverons peut-être la cave.

— Allons! dit Gringoire en ouvrant une porte qui était celle de la chambre à coucher du fermier.

Mais le soldat n'avait pas fait un pas en avant qu'il s'arrêtait cloué sur le sol en poussant un cri d'effroi. Ses camarades, qui le suivaient, s'étaient arrêtés de même; obéissant à Romulus et Torniquet, Bibi-Tapin, immobile, demeurait fasciné, les cheveux hérissés, les regards fixes. L'enfant était en proie à une terreur profonde.

— Oh! mon lieutenant! mon lieutenant! murmura-t-il.

Les soldats n'étaient pas revenus encore du saisissement auquel ils paraissaient être en proie, que le petit tambour, semblant animé par une émotion qui décuplait ses forces et son courage et s'arrachant à la fascination qu'il subissait, s'élança le premier d'un bond dans la chambre.

IV

LES RECHERCHES.

C'était en effet un étrange et saisissant spectacle que celui que contemplaient les trois hommes et l'enfant; un spectacle qui, dans sa hideuse horreur, pouvait glacer les cœurs les plus aguerris et faire reculer les plus braves. La chambre, sur le seuil de laquelle ils se tenaient, était une vaste pièce au plafond à poutres saillantes, aux murailles peintes à l'huile et prenant jour par deux grandes fenêtres qui donnaient sur le berceau de lierres qu'avait remarqué Torniquet quelques minutes auparavant. Entre les deux fenêtres, s'élevait la vaste cheminée au manteau sous lequel se fût tenu facilement debout un homme de haute taille. Le tuyau de cette cheminée perçait le mur au-dessus du berceau et donnait là passage à la fumée. Dans le fond de la pièce, en face de la cheminée, était un énorme lit

à colonnes en chêne massif garni de rideaux à ramages. Des bahuts, également en chêne sculpté, des sièges grossiers, garnissaient le reste de la pièce, qui devait d'ordinaire avoir un aspect imposant; mais, ce jour-là, cet aspect avait pris un caractère d'horreur qui glaçait le sang dans les veines.

Un feu ardent brûlait encore dans l'âtre, et les flammes, en sortant par le tuyau, avaient dû causer cet incendie du lierre qu'avaient remarqué les deux maraudeurs. Les rideaux du lit étaient arrachés, les portes des bahuts brisées, les sièges renversés ; la pièce entière était dans un désordre affreux à contempler. On eût deviné facilement qu'il avait dû se passer là quelque scène terrible, quelque lutte effroyable, si des témoignages de cette lutte, de cette scène, témoignages bien autrement épouvantables que les bahuts fracturés que les rideauxdéchirés, n'avaient tout d'abord frappé les regards. Deux cadavres d'hommes étaient étendus devant la cheminée L'un était celui d'un vieillard, l'autre celui d'un homme plus jeune vêtu en valet de ferme. Tousdeux avaient les jambes et les pieds nus, et ces jambes et ces pieds étroitement garrottés, étaient enfouis sous les cendres chaudes et entièrement carbonisés. Les bras étaient liés au corps, les têtes renversées en arrière et les cheveux attachés à un énorme tronc d'arbre jeté au milieu de la chambre. Au ciel du lit était pendue une femme, dont le corps vacillait à l'extrémité d'un fragment de rideau. Tous les meubles avaient été fouillés, brisés et étaient demeurés entièrement vides. Le vol et le pillage avaient évidemment dû accompagner et suivre les meurtres.

— Mais, s'écria Torniquet en s'avançant vers les cadavres des deux hommes et en désignant celui du vieillard, c'est le père Abboli?

— Et celui-ci est son garçon de ferme, ajouta Gringoire en se penchant sur l'autre cadavre.

— Et voilà sa femme, la mère Abboli! dit Romulus.

— Vite, faut les secourir! cria Torniquet.

— Il n'est plus temps, répondit Gringoire; les corps sont froids. Il y a plusieurs heures déjà que les hommes sont morts.

— Et la femme aussi, ajouta Romulus.

— Qui est-ce qui a pu commettre ces abominables crimes?

Les trois soldats se regardèrent sans pouvoir répondre. Bibi-Tapin ne disait rien, lui; mais l'œil inquiet, les mains frémissantes, il sondait la pièce et cherchait sous les meubles. Tout à coup, revenant vers Gringoire :

— C'est bien ici, dans la ferme aux Chats-Huants, que tu as vu le lieutenant et la jeune fille? demanda-t-il.

— Oui, répondit le soldat.

— Alors il faut fouiller la maison. Peut-être arriverons-nous à temps pour sauver celle que le lieutenant aime.

— L'enfant a raison, cria Gringoire; il y a sans doute d'autres victimes. Cherchons, et nous pourrions peut-être en arracher quelques-unes à la mort.

— Et si nous rencontrons les assassins! dit Torniquet avec un geste menaçant.

— Vive la France! cria Romulus; sabre au poing et en avant!

Les trois soldats tirèrent leurs briquets et le petit tambour s'arma également du sabre qui pendait sur ses talons. Puis tous quatre s'élancèrent à la fois pour visiter les bâtiments de la ferme.

Bibi-Tapin était sorti le dernier de la pièce où gisaient les cadavres. Traversant la salle commune, il remarqua un escalier étroit devant lequel les soldats étaient passés. Il s'élança bravement sur les marches et gravit les degrés conduisant au premier étage. Ce premier étage était, comme le reste de l'habitation, désert et silencieux. Le tambour entra successivement dans plusieurs pièces donnant toutes sur un même couloir, suivant le mode de construction du siècle dernier. Ces pièces étaient absolument désertes; mais, dans chacune, les meubles étaient renversés, brisés, ouverts. Evidemment les voleurs avaient accompli là leur œuvre de destruction, tout comme à l'étage inférieur.

La dernière pièce dans laquelle Bibi-Tapin venait de pénétrer donnait précisément au-dessus du petit bois dont avait parlé Gringoire, et à l'ombre duquel il avait, l'avant-dernière nuit, assisté à la scène nocturne qu'il avait racontée à ses camarades. Cette pièce, de petite dimension, avait dû être meublée avec un soin plus particulier. Une tenture d'étoffe garnissait les murailles. Les meubles étaient en ébène sculpté de l'époque Louis XIII. Aux colonnettes du lit appendaient encore des lambeaux de rideaux de soie cramoisie. Un tapis moelleux gisait sur le parquet. Là comme dans la chambre à coucher du fermier, il y avait dû avoir lutte, et lutte acharnée; tout l'indiquait. Des fragments d'étoffe, provenant d'habillements arrachés, étaient éparpillés. Le manche doré d'un poignard, dont la lame avait été brisée, brillait près du lit. Tout un long morceau d'étoffe blanche, qui avait pu appartenir à une robe de femme, était accroché aux têtes de clous d'un siège. Des papiers étaient tombés çà et là. Cette chambre n'avait d'autre issue que celle par laquelle le jeune tambour était entré. Une seule fenêtre l'éclairait, et cette fenêtre donnait sur le petit bois. Les vitres qui la garnissaient étaient brisées et le châssis de bois forcé en dedans, et dont les gonds avaient été descellés, pouvait faire supposer que l'on s'était introduit du dehors.

Bibi-Tapin courut vers cette fenêtre ouverte et il se pencha en dehors. Un cri jaillit de ses lèvres. Il venait de remarquer au-dessous de lui une échelle encore appliquée contre la muraille et qui avait dû nécessairement servir à l'escalade.

Enjambant précipitamment par-dessus la barre d'appui, l'enfant se laissa glisser jusque sur le premier échelon, et il descendit rapidement ensuite. Il se trouva alors au milieu d'un bouquet de bois. Se baissant vivement, il examina le sol avec une attention minutieuse. Bibi-Tapin avait douze ans à peine, avons-nous dit, et il était étrange de voir un enfant de cet âge déployer une intelligence inquiète semblable à celle dont il faisait preuve depuis quelques instants. Sa pose, ses regards, sa manière de chercher à relever les traces n'avaient rien d'ordinaire : on eût dit un sauvage sur une piste, et la teinte cuivrée de la peau du visage du petit tambour, ses vêtements en lambeaux, prêtaient encore davantage à la supposition. Après quelques minutes d'un examen attentif du sol, l'enfant se redressa et demeura immobile en posant un doigt sur ses lèvres.

— Il y avait des chevaux et une voiture et beaucoup d'hommes, dit-il en réfléchissant. La terre est foulée comme à Saint-Vincent quand les Anglais ont attaqué les carbets. Ma bonne amie disait que quand les traces de chevaux étaient tournées dans tous les sens, cela signifiait qu'ils avaient été attachés longtemps. Il y a eu là alors des chevaux qui sont demeurés bien longtemps attachés. Puis voici des ornières creusées par les roues d'une voiture légère, et enfin des pas d'hommes. Voyons, quand je regardais les traces des Anglais, Étoile-du-Matin m'a dit que, pour reconnaître les pieds des officiers de ceux des soldats, il fallait bien examiner les empreintes. Je me rappelle les leçons de ma bonne amie! Voici des traces de semelles épaisses, la terre est creusée et il y a des empreintes de têtes de clous... Tout cela ce sont des pas de paysans ou d'hommes de condition ordinaire... Rien autre... Ah! si fait, continua Bibi-Tapin en s'arrêtant et en se baissant brusquement, c'est la trace



Le père Abboli, sa femme, leur garçon, avaient été saisis. (Page 13.)

d'une botte fine... à bouts très pointus... comme celle d'un *incroyable*... Oui... voici encore la même trace, tout près des ornières creusées par les roues... et puis plus rien! L'homme aux bottes fines a monté là dans la voiture, je le jurerais! l'extrémité du pied est plus appuyée, comme lorsqu'on s'élance pour monter. Oh! Etoile-du-matin m'avait bien appris tout cela! Comme je me souviens!... Ma bonne amie, elle me regarde de là-haut; elle doit être contente! »

Et l'enfant leva vers le ciel ses yeux humides de larmes avec une expression de tendre reconnaissance; puis ses regards revinrent lentement vers le sol. Au même instant ses regards demeurèrent fixes comme s'ils venaient de découvrir subitement quelque chose.

V

LE BERGER.

L'enfant se baissa et écarta délicatement un tas de hautes herbes qu'il fouilla. Il se releva en tenant à la main un objet brillant. C'était un cachet de montre, un de ces énormes cachets comme les élégants de l'époque avaient la manie d'en porter deux, un sur chaque cuisse. Bibi-Tapin examina soigneusement le bijou, mais il n'y vit rien autre qui pût attirer son attention qu'un C posé en relief sur un fond d'or uni et surmonté d'une couronne de marquis; mais sans doute l'enfant était peu versé dans les sciences héraldiques, car il ne parut aucunement remarquer les trèfles de la couronne.

« C. couronné, dit-il simplement, qu'est-ce que cela signifie? Enfin, cela ne fait rien! Je remettrai l'objet à mon lieutenant en lui faisant part de ce que j'ai remarqué. ».

Et Bibi-Tapin, ne voyant plus rien qui fût digne de son attention, retourna vers l'échelle, la gravit lestement et repassa dans la pièce dont il avait examiné les détails.

— Eh bien! qu'est-ce que tu as trouvé, toi? demanda une voix sonore.

Bibi-Tapin se retourna. Gringoire était sur le seuil de la porte.

— Je n'ai rien trouvé, répondit le tambour.

— Ni moi, fit le soldat.

— Et les autres?

— Ah! je ne sais pas, mais tiens, les voilà!

Romulus et Torniquet apparaissaient dans le couloir sur lequel s'ouvraient les chambres.

— Eh bien? leur cria Gringoire.

— Rien de rien! dit Romulus. Les meubles sont brisés partout. On a tout pris, tout volé, mais pas plus de belle dame ni de vieux noir que de perruques à la broche.

— J'ai fouillé la ferme de la cave aux greniers, ajouta Torniquet, et je n'ai rien trouvé que ce chiffon de papier tout déchiré et taché de sang.

Le soldat tendit à ses camarades un papier recouvert d'une écriture fine et serrée, mais tout taché, tout froissé, tout maculé.

— Qui est-ce qui sait lire? demanda Gringoire

— Pas moi! dit Romulus.

— Ni moi, ajouta Tourniquet.

— Mais tu sais lire, toi, Bibi-Tapin, à ce que dit ton major? reprit Gringoire.

— Oui, répondit le tambour.

— Alors déchiffre le grimoire, voir un peu si nous y trouverons des renseignements. »

Bibi-Tapin prit le papier et l'examina, mais à peine en parcourut-il des yeux l'en-tête tracé en forme d'adresse qu'il rougit violemment. Cependant il fit un effort pour contenir son émotion.

— C'est rien! dit-il d'une voix dédaigneuse. Des comptes de fermage, ça ne vaut pas la peine de le lire.

Et il laissa tomber à ses pieds le papier qu'il avait froissé en le roulant en boule.

— Alors, reprit Gringoire, filons et allons faire notre rapport à nos officiers.

— Et les poulets? dit Tourniquet.

Les trois soldats se regardèrent en faisant la grimace.

— Est-ce que tu en mangerais, toi? demanda Gringoire.

— Non! fit Torniquet, j'ai l'estomac qui bat le rappel, mais je n'aime pas la cuisine des assassins et des voleurs.

— Ni moi! dit Romulus.

— Ni moi! ajouta Gringoire.

— Il y a de l'écho ici! reprit Torniquet en souriant.

— Si j'en mangeais, dit Romulus, il me semble que je serais pour quelque chose dans l'assassinat du fermier. Mieux vaut serrer la boucle de sa culotte et jeûner jusqu'à demain.

— Oui, oui! dirent les autres.

— Filons, puisque personne n'a besoin de nous ici, et allons raconter la chose à l'état-major. Allons! en route, Bibi-Tapin!

Les trois soldats quittèrent la pièce. Le petit tambour marchait le dernier. Arrivé près de l'escalier communiquant avec le rez-de-chaussée, il laissa ses camarades descendre et, retournant brusquement sur lui-même, il revint en deux bonds dans la chambre que nous avons décrite. Se baissant rapidement il ramassa le papier roulé que lui avait remis Gringoire et qu'il avait rejeté dédaigneusement. Le défroissant, il l'ouvrit et examina encore l'en-tête.

— C'est bien cela! dit-il, je ne puis me tromper; il y a écrit là : *Au citoyen Maurice Bellegarde.* C'est une lettre pour mon lieutenant. Il n'aurait peut-être pas été content qu'on en connaisse le contenu, je la lui remettrai dès qu'il sera revenu au quartier.

Ce disant, Bibi-Tapin plia la lettre, la cacha dans la poche de son pantalon et revint vers l'escalier, qu'il commença à descendre. Tout à coup il entendit des clameurs épouvantables qui partaient de la salle commune; il se précipita, quand les cris redoublèrent avec un fracas plus effrayant.

« Au secours! les voleurs! les assassins! » hurlait-on.

Un bruit assourdissant accompagnait ces cris, on eût dit qu'une lutte terrible venait de s'engager.

Le général Berthier, le chef d'état-major de l'armée d'Italie, avait quarante-trois ans en 1796. Fils d'un officier au corps des ingénieurs-géographes, il était né à Versailles en 1753. Destiné tout d'abord par son père à suivre la même carrière, il fit des études spéciales, qui devaient lui être plus tard d'une grande utilité, et il fut reçu ingénieur; mais bientôt il obtint une compagnie dans les dragons de Lorraine, d'où il passa, comme officier d'état-major, à l'armée expéditionnaire d'Amérique sous les ordres du général Rochambeau. Devenu colonel aide-major pendant la guerre de l'Indépendance, où il s'était vaillamment conduit, il fut, après son retour, nommé en 1789 major général de la garde nationale de Versailles. Ce fut dans ce poste important qu'il rendit à tous les bons citoyens des services tels qu'ils lui valurent l'estime de tous et la haine des sans-culottes. Accusé par les exaltés de modérantisme, à l'occasion de sa conduite lors des troubles excités par la nouvelle de la fuite des tantes de Louis XVI, il quitta Versailles et fut envoyé à Metz en qualité d'adjudant général sous les ordres du maréchal Luckner, qui se l'attacha aussitôt comme chef d'état-major. Employé dans l'Ouest, il fit son devoir contre l'insurrection royaliste avec la même vigueur, et il échappa ainsi aux accusations dont le poursuivaient avec acharnement les sans-culottes depuis son commandement à Versailles. Le 13 juin 1793, étant alors chef d'état-major du général Biron, il eut trois chevaux tués sous lui en défendant Saumur contre les chouans. Deux ans après, en 1795, il fut promu général divisionnaire et envoyé comme chef d'état-major à l'armée d'Italie, alors sous le commandement de Schérer. Depuis le départ du général en chef et en l'absence d'un commandant supérieur, Berthier centralisait tous les services et s'efforçait par son ordre extrême, sa vigilance incessante, sa régularité, qui commençait à devenir proverbiale dans l'armée, à lutter contre la misère et les souffrances qui assaillaient ses pauvres soldats. Le quartier-général était près de Nice, et Berthier habitait une petite maison située à une courte distance de la ville et dans laquelle travaillaient les officiers placés sous ses ordres. C'est là que nous le retrouvons.

La nuit descendait rapidement, le général venait de terminer en quelques minutes un frugal repas, et il se tenait dans une pièce servant de salle de conseil et au centre de laquelle était une table de bois blanc, sans le plus mince tapis, toute tachée d'encre et lacérée de coups de canif. Deux autres généraux étaient avec le chef d'état-major. L'un était le général Masséna, l'autre le général Sérurier.

Masséna avait à peine quelques année de moins que Berthier; il était né en 1758, et il se trouvait alors (en 1796) sur sa terre natale, car il était de Nice même. Les débuts de sa carrière avaient été loin de promettre ce qu'il devait être un jour et ce qu'il était même déjà. Engagé comme mousse à bord d'un bâtiment commandé par l'un de ses oncles, il fit deux voyages au long cours. A son retour, il entra comme soldat au régiment de Royal-Italien et devint caporal. Mais, comme il n'était pas noble, tout espoir d'autre avancement était interdit, et il demeura *quatorze ans* caporal. Las de ses galons, il quitta le service, se retira à Nice et se maria, lorsqu'éclata la révolution de 89. Parti en qualité d'adjudant-major d'un des bataillons du département du Var, il fut fait chef de bataillon, le 1er août 1792, puis il devint successivement général de brigade, le 22 août 1793, et général de division le 20 décembre suivant. La connaissance parfaite qu'il avait des Alpes lui permit de rendre d'importants services à l'armée

d'Italie, et il avait pris la part la plus grande au récent succès de Loano.

Sérurier, lui, était plus âgé que ses deux camarades : il était né en 1742, à Laon, et il avait par conséquent cinquante-quatre ans. Entré de bonne heure au service, comme enseigne au régiment de Beauce, il avait fait ses premières armes dans la guerre de Hanovre.

Après avoir eu la mâchoire fracassée à l'affaire de Warbourg, en 1760, il était allé combattre en Portugal (1762) et en Corse (1771). Major déjà à l'époque de l'émigration, il avait vu enfin la route des grades supérieurs s'ouvrir libre devant lui, et il en avait profité hardiment. Nommé général de brigade le 22 août 1793, il avait été promu, le 22 juin 1795, général de division, et il avait brillamment servi sous Schérer.

Comme on le voit, ces trois généraux avaient bravement et péniblement gagné leurs grades sur le champ de bataille, et tous trois étaient déjà d'un âge raisonnable. A l'heure où nous pénétrons près d'eux dans la salle du conseil, les trois généraux paraissaient en proie à une préoccupation désagréable. Berthier était assis devant la table, les coudes appuyés et se rongeant les ongles jusqu'aux chairs, suivant son habitude. Sérurier, à cheval sur une chaise, se balançait le front penché, l'air soucieux. Masséna, les mains derrière le dos, se promenait à grands pas dans la pièce, faisant résonner le parquet sous les talons de ses bottes éperonnées. Tous trois portaient le costume adopté pour les généraux de l'époque; mais ces costumes usés, délabrés, déchirés, rapiécés, indiquaient que les officiers n'étaient pas beaucoup plus heureux que les soldats, et que les chefs eux-mêmes n'échappaient pas aux atteintes de l'horrible misère qui désolait l'armée.

— Ainsi, dit Masséna en s'arrêtant brusquement, la nouvelle est certaine ?

— Oui ! dit Sérurier.

— J'avais reçu une lettre de Barras, il y a deux jours, dit Berthier, lettre dans laquelle il m'apprenait officieusement la nomination du général en chef de l'armée d'Italie, nomination que le courrier nous a apportée ce matin. Donc, il n'y a plus à douter.

— Et le Directoire a fait choix du général Bonaparte ?

— Oui, et il peut arriver ici d'une minute à l'autre.

— Un général de vingt-six ans pour commander à de vieilles moustaches comme les nôtres! En vérité, ces gens-là sont fous, et ils ont juré la perte de l'armée d'Italie.

— On prétend que le général Bonaparte n'est pas sans talent, fit observer Berthier.

— Du talent ! riposta brusquement Masséna. Est-ce que cela suffit dans la situation impossible où nous sommes? Il faudrait du génie pour sauver l'armée ou seulement parvenir à lui remonter le moral! Ce qui était nécessaire avant tout, c'était de nous envoyer ici un général connu des troupes et connaissant le pays, un général ayant l'habitude du commandement en chef, un général fort de son expérience et de son passé, et le général Bonaparte n'est pas de ceux-là ?

— C'est vrai, dit Sérurier. Il n'a jamais servi que dans l'artillerie.

— Il commande l'armée de Paris, dit Berthier.

— La belle affaire! s'écria Masséna. Est-ce que l'armée de Paris est dans la position de l'armée d'Italie? D'ailleurs les soldats ne le connaissent pas.

— Tiens, Berthier, dit Sérurier en se levant brusquement avec un geste de mauvaise humeur, le Directoire ferait mieux de publier hautement qu'il abandonne l'armée d'Italie, qu'il l'a donnée en pâture aux Autrichiens pour soulager l'armée du Rhin. Nous sommes flambés, et la nomination de Bonaparte ne servira qu'à une chose, c'est à nous perdre plus vite!

— Tonnerre! fit Masséna en saisissant une chaise qu'il enleva brusquement et laissa ensuite retomber sur le plancher, c'est se moquer de nous, à la fin, que d'agir ainsi! A la première boulette, je lui donne ma démission, et qu'il s'arrange ensuite. Est-ce que dans l'armée d'Italie il manquait des généraux capables pour qu'on nous envoie un nouveau citoyen de Paris. Est-ce que nous n'avons pas fait nos preuves? C'est encore ce Barras qui aura fait un pareil coup! Que le nouveau général soit ici demain, et dans quinze jours nous serons tous en France avec les Autrichiens sur les talons!

Berthier releva la tête pour répondre; car, s'il se sentait blessé comme ses camarades, généraux de quarante et cinquante ans, de se voir placé sous les ordres d'un tout jeune homme de vingt-six ans, presque inconnu, il ne partageait pas cependant les craintes qu'ils affectaient de laisser percer, et il ne voyait pas dans la nomination de Bonaparte une preuve de l'abandon du Directoire. Il allait donc évidemment essayer de combattre la mauvaise humeur exagérée de Masséna et de Sérurier, lorsqu'un grand bruit éclata au dehors. La porte s'ouvrit aussitôt, et un jeune officier supérieur entra dans la salle en saluant :

— Bonjour, commandant Lannes, dit Berthier en rendant son salut au jeune officier. Qu'y a-t-il?

— Il y a, général, répondit le commandant, que le 1er bataillon de la 32e menace de se mettre en insurrection.

— Hein? fit Berthier en se levant. Comment cela?

— Les soldats ont tous quitté le champ de manœuvre sans vouloir écouter la voix de leurs chefs qui les appelaient à leurs rangs.

— Mais pourquoi? A quel propos?

— A propos, général, de l'arrivée de plusieurs soldats du même bataillon qui étaient allés en maraude et qui sont revenus avec un homme qui se démenait entre leurs mains. Ils criaient tous, ils ont parlé à leurs camarades, et, avant que les officiers eussent pu savoir ce dont il s'agissait, tous les soldats ont abandonné le champ de manœuvre et se sont précipités vers le quartier-général, en dépit des ordres contraires qu'ils recevaient. On vient de me prévenir à l'instant, et je viens vous prévenir à mon tour.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Berthier en regardant tour à tour Masséna, Sérurier et Lannes.

— Je l'ignore! répondit celui-ci.

— Où sont ces soldats? dit le général chef d'état-major.

— En bas, à la porte.

— Et qu'est-ce qu'ils veulent?

— Vous parler.

— Eh bien! faites monter une députation, commandant, que nous sachions ce que cela veut dire.

Lannes sortit aussitôt, et il rentra quelques instants après suivi par une demi-douzaine de soldats déguenillés, au milieu desquels se tenait ou, pour mieux dire, était tenu un homme de quarante ans environ, costumé comme les bergers du pays. Au premier rang et parmi les plus animés, on distinguait Gringoire, Tourniquet, Romulus et, se glissant entre les jambes de ses compagnons, le petit tambour de la 32e.

— Qu'est-ce que c'est? s'écria Berthier d'une voix rude, les soldats du 1er de la 32e donnent mauvais exemple à l'armée? Ils refusent d'obéir? Ils abandonnent le champ de manœuvre? Qu'est-ce que cela signifie?

Les soldats demeurèrent silencieux, ils se regardèrent mutuellement tous, mais aucun ne faisait mine de se charger du soin de prendre la parole. Gringoire était le plus avancé de tous : poussé par ses camarades, il se tenait à deux pas du général chef d'état-major, et les regards de Berthier tombaient d'aplomb sur lui avec une fixité qui lui fit perdre contenance.

— Allons, toi, parle, réponds! reprit Berthier avec une colère affectée.

— Général! balbutia Gringoire.

— Que signifie votre conduite?

— Général!... nous voulons justice?

— Pour quoi? contre qui?

— Contre ceux qui accusent les soldats de la République d'être de misérables assassins! dit Gringoire en faisant un effort et en reprenant contenance.

— Les soldats, des assassins! s'écrièrent à la fois Masséna et Sérurier en s'avançant avec vivacité. Et qui donc ose les accuser?

— Celui-là! dit Gringoire en désignant le berger.

Berthier fit signe de la main de dégager l'homme que montrait le soldat.

— Avance, et explique-toi! dit-il. Je ne comprends rien!

— Général! fit Tourniquet en portant le revers de sa main à son front, en deux mots voilà la chose...

— Silence! interrompit Berthier.

Puis, se retournant vers le berger :

— Ton nom? demanda-t-il.

— Jaccopo, répondit l'homme.

— Qui es-tu?

— Berger italien.

— Au service de qui?

— Du père Abboli, le fermier de la ferme aux Chats-Huants, dans la vallée du Var.

— Et tu accuses les soldats français d'être des assassins?

— Oui! répondit nettement Jaccopo.

Un murmure d'indignation éclata parmi les soldats

— Silence! reprit Berthier d'une voix brève.

— Général! dit encore Tourniquet en s'avançant, laissez-moi parler, je vais vous démêler l'histoire en deux temps.

— Eh bien, parle! dit Berthier, auprès duquel Masséna et Sérurier étaient venus s'asseoir.

Les trois officiers généraux, ayant le commandant Lannes debout près d'eux, formaient une sorte de tribunal d'un aspect imposant. Tourniquet s'était avancé de deux pas et se tenait dans la position du soldat sans armes, la main droite au chapeau, la main gauche tombant sur la couture du pantalon.

— Voilà! dit-il après un silence. Pour lors donc, mon général, nous étions allés, Gringoire, Romulus, moi et Bibi-Tapin, le petit qui se cache là-bas, faire un tour de promenade, histoire de rire en société et de voir si les alouettes ne finiraient pas par nous tomber toutes rôties dans le bec. Pour lors, nous arrivons à la ferme aux Chats-Huants. Pour lors, Gringoire propose d'aller rendre une visite de politesse au fermier, histoire de goûter les crus de sa cave, quoi et...

— Abrège! interrompit Berthier.

— Pour lors nous entrons, reprit Tourniquet. Faut vous dire, mon général, que la cantine de la 32e...

— Mais va donc! s'écria Berthier.

— Je vas, mon général, je vas! Enfin l'estomac était creux et battait un rappel à réveiller toute la carcasse.

— Vous alliez marauder! interrompit Masséna.

— Mais, mon général... dit Tourniquet, la cantine...

— Après? après? fit Berthier avec impatience. Qu'avez-vous vu à cette ferme?

— Nous avons vu le fermier et son garçon qui étaient en train de rôtir et sa femme qui était pendue.

— Hein? que dis-tu? fit Berthier avec surprise.

— La vérité, mon général.

Ici, Tourniquet, entrant dans de minutieux détails, raconta la scène à laquelle nous avons assisté. En écoutant le soldat, les trois généraux et le commandant se regardaient avec surprise.

— Mais c'est un crime horrible! s'écria Berthier.

— Mais ce berger, quel rôle joue-t-il dans tout cela demanda Sérurier.

— Voilà, mon général! reprit Tourniquet. Pour lors, nous venions de fouiller la maison et nous redescendions pour venir faire notre rapport, quand nous retrouvons dans la salle d'en-bas ce grand imbécile-là. Il ne nous vit pas plutôt qu'il se mit à pousser des cris de Mélusine et qu'il nous agonit de sottises en criant : Au voleur! à l'assassin!

« — Après qui donc que tu en as! que je lui dis.

« — A l'assassin! aux voleurs! qu'il hurle encore.

« — Bête! que je fais en le secouant. Regarde-nous donc! nous sommes des soldats français!

« — Vous êtes des assassins, qu'il continue à dire. »

« Et les yeux lui sortaient de la tête comme un poulet à qui on serre le cou et il se met à recrier de plus belle :

« — Oui, les soldats français sont des assassins! c'est eux qui ont assassiné mon maître et qui l'ont volé. Là-dessus la moutarde me monte à moi et aux camarades. Dame! vous comprenez, mon général, c'est pas engageant de s'entendre appeler voleurs et assassins.

« — Veux-tu te taire? que je dis encore au berger qui criait toujours :

« — Non! qu'il répond. Coupez-moi en morceaux et je crierai encore : aux voleurs! à l'assassin!

« — Alors nous allons te mener à l'état-major pour que tu t'expliques.

« Et là-dessus nous l'emportons. Il se démenait comme un dindon en colère. Nous filons! Arrivés dans la plaine, comme le berger chantait toujours plus haut qu'un coq, les camarades arrivent. Il les appelle tous des assassins et des voleurs. Pour lors, la moutarde remonte à tout un chacun et nous voulons que le particulier s'explique, mais ouich! il hurlait sans rien dire. Pour lors, nous l'enlevons derechef et nous vous l'amenons avec les camarades pour que vous lui disiez, à cet imbécile, que nous ne sommes pas des assassins ni des voleurs et qu'il nous faut des excuses. Voilà, mon général! »

Et Tourniquet, qui avait quitté sa position première pour faire des gestes tout en parlant, reporta vivement la main droite au front, en demeurant immobile. Les trois généraux et le commandant s'interrogeaient du regard.

— Ainsi, reprit Berthier, le fermier Abboli, un garçon et sa femme ont été assassinés?

— Oui, mon général, répondit Tourniquet.

— Laisse avancer le berger!

Jaccopo, poussé en avant, fit quelques pas vers les généraux.

— Tu accuses les soldats français de ces crimes? continua Berthier en dardant son regard sur le berger italien.

— Oui! répondit nettement celui-ci.

Le général contint du geste la colère sourdement grondante de ses soldats.

— Réfléchis avant d'accuser! dit-il. Les soldats français sont trop braves pour descendre au rôle d'infâmes brigands. Pourquoi les accuses-tu?

— Je les ai vus! répondit le berger.

— Quand cela?

— La nuit dernière.

Les soldats firent un même mouvement d'indignation.

— Silence! cria Berthier. Laissez parler cet homme!

Puis s'adressant au berger :

— Parle! continua-t-il. Raconte-nous en détail ce que tu as vu et songe à ne pas mentir, sinon la punition ne se fera pas attendre.

Le berger demeura impassible en présence de cette menace nettement et fermement formulée. Il s'était jusqu'alors exprimé en français assez pur pour être facilement compris. A l'injonction de Berthier, il s'a-

vança encore et marmota quelques phrases en langue italienne, puis, reprenant en français, à haute et intelligible voix, il commença son récit.

« — La veille au soir, raconta-t-il, à l'heure où les époux Abboli allaient se mettre à table pour le souper avec leur garçon, il était arrivé à la ferme. Invité à prendre sa part du repas qui commençait à peine, il avait accepté, puis, la nuit venue, il avait dû quitter le père Abboli pour se rendre à la Gande, où il y avait un marché le lendemain. Il quitta donc le fermier vers huit heures et s'achemina vers la grande route. Mais à peine avait-il franchi le seuil des bâtiments, qu'il aperçut dans l'ombre comme les contours incertains d'un groupe d'hommes marchant avec mystère. Il sembla au berger voir briller dans les ténèbres, aux pâles clartés de la lune et des étoiles, des canons de fusil et des lames de sabres nus. Le groupe se divisa, prit différentes directions, comme si ces hommes eussent été des chasseurs s'embusquant pour traquer une proie. Un détachement de la petite caravane s'avança vers l'entrée de l'habitation : un autre se présenta sur les flancs de la ferme et sembla s'établir là comme corps de réserve.

« Le berger, troublé, inquiet, tourmenté par cette apparition étrange, n'osait bouger. Le jeu des ombres semblait prêter à ceux qu'il contemplait une taille gigantesque, des formes et un costume fantastiques... Ne sachant que faire, craignant pour lui-même, il regardait avec anxiété autour de lui comme pour chercher un abri. Un orme élevé, dont les branchages inférieurs touchaient la terre et étaient superposés jusqu'à la hauteur des fenêtres de la ferme, lui offrait un lieu d'observation d'où il pourrait voir les événements qui allaient se passer à l'intérieur et à l'extérieur et une cachette sûre où ne sauraient le découvrir les regards de ceux qu'il considérait déjà comme des brigands.

« Sans hésiter, mais avec des précautions infinies, il gagna l'orme, et gravit cet observatoire de nouvelle espèce. Alors, une fois à son poste, il ne put plus douter que ceux qui agissaient sous ses yeux ne fussent d'infâmes criminels. Le bruit des carreaux, qui volaient en mille éclats en même temps que la porte se brisait, annonçait le prélude des scènes de brigandage auxquelles il avait échappé par miracle, car quelques minutes plus tôt, lui aussi était pris dans la ferme.

« Une voix stridente, qui portait au loin, fit entendre subitement ces mots prononcés en excellent français :

« — Nous avons l'ordre de rechercher partout les déserteurs et les émigrés. Bonnes gens, laissez-nous faire ! Soumettez-vous à la loi ! »

« A la lueur des torches et des flambeaux, le témoin invisible vit alors ces bandits parcourir la ferme des caves aux greniers. Ils s'étaient d'abord emparés des fusils et des armes de chasse suspendus au manteau de la cheminée. Pendant que les uns se livraient à la perquisition, d'autres, le pistolet au poing, se précipitaient sur les gens de la ferme en proférant des menaces de mort contre ceux qui opposeraient de la résistance.

« Le père Abboli, sa femme, leur garçon, avaient été saisis, garrottés et étendus, pieds et poings liés, sur le carreau. Alors commença une grande scène de pillage. Les coffres, les bahuts, les armoires, furent brisés, défoncés à coups de crosse, de sabre, de poignard; argent, effets, bijoux, tout ce qui a quelque valeur avait été jeté dans les chambres, entassé, empaqueté et était devenu la proie des brigands. Un moment, sembla-t-il au berger, le fermier et sa femme parurent espérer conquérir leur liberté. Le fermier était débarrassé d'une partie de ses liens et avait réussi à dégager sa femme; gagnant la fenêtre de leur chambre, ils allaient s'élancer; ils avaient déjà le corps en dehors de la fenêtre qui fait face à l'orme sur lequel était placé le narrateur, mais un bandit avait deviné l'intention des deux fugitifs. Un coup de crosse de carabine, renversa le fermier, et la femme traînée par les cheveux fut rejetée en arrière.

« — Maintenant, s'écria la même voix qui avait précédemment ordonné la perquisition, il s'agit de faire jaser ces vieux coquins d'accapareurs d'écus ! »

« Des battements de mains et un hourra de joie sauvage accueillirent ces paroles. Alors il se passa une scène horrible dont quelques détails purent être saisis par le berger caché dans les branchages de l'arbre et dominant de là la situation. Les brigands jetèrent une corde autour du cou du père Abboli et de son garçon, et ils les traînèrent tous deux vers la cheminée : des brassées de sarments alimentaient la flamme. La faiblesse de la voix des victimes ne permit pas que leurs réponses arrivassent jusqu'au berger, mais il put voir que les brigands hissaient un corps à la tringle élevée de la crémaillère, exposant les pieds du martyr sur les flammes ardentes.

« Des cris aigus se firent entendre et une odeur de chair brûlée se fondit dans la brise qui agitait les feuilles du vieil orme. Le berger tremblait de tous ses membres. Après le fermier, ce fut le tour du garçon.

« — Il nous faut tout l'argent qu'il y a ici ! » dit le personnage qui semblait avoir le commandement de cette horrible expédition.

« Le corps du fermier et celui de son garçon furent rejetés sur le plancher, puis la femme fut saisie et pendue au ciel de lit. Sans doute, les infâmes savaient tout ce qu'ils désiraient apprendre, car, à partir de cet instant, ils ne s'occupèrent plus de leurs victimes qu'ils laissèrent mourir en paix. Les brigands repassèrent tous dans la salle commune. Là, ils étalèrent des monceaux d'or sur la table et le partage commença. Ensuite, ils allumèrent un grand feu dans la cheminée et procédèrent aux apprêts du festin. Bref, ils passèrent la nuit dans la ferme, où ils se livrèrent à une orgie infernale dont le berger surprit tous les détails. Peu avant l'aube du jour, ils abandonnèrent la maison dévastée et pillée. Le berger, dominé, et cela se conçoit, par un profond sentiment de terreur, était demeuré immobile pendant ces lugubres scènes. Les brigands partis, il attendit encore; puis, le jour venu, il se sauva dans le bois toujours poursuivi par la peur. »

Arrivé à ce point de son récit, que chacun avait écouté avec un intérêt marqué, le narrateur s'arrêta pour reprendre haleine.

— A combien estimes-tu les vols commis à la ferme? demanda Berthier.

— A plus de cent soixante mille livres de France, répondit le berger.

— Le père Abboli était donc riche?

— Oh! oui.

— Mais comment avait-il chez lui une pareille somme?

— Il avait vendu cet hiver tous ses bestiaux et tous ses grains de réserve.

— Et on savait cela?

— Dame!... oui.

— Ainsi, reprit Berthier, tu as vu les assassins?

— Oui, général ! répondit le berger.

— Pourrais-tu les reconnaître ?

— Oh ! non...

— Cependant, puisque tu les as vus.

— Mais je n'ai pas vu leurs visages : ils étaient masqués.

— Tous?

— Oui, général !

— Voilà qui est bizarre ! dit Berthier en regardant Masséna et Sérurier.

— Mais, s'écria Masséna, s'il n'a pas pu voir le visage

des assassins, pourquoi donc accuse-t-il les soldats français?

— Parce que ce sont eux qui ont assassiné le fermier ! dit Jaccopo.

Tous les soldats auditeurs firent un même mouvement d'indignation. Berthier les contint du geste.

— Quand on accuse, reprit-il d'une voix brève, il faut prouver. Qui te fait supposer que les misérables dont tu parles soient des soldats?

— Ils en portaient l'uniforme ! répondit le berger.

— L'uniforme d'infanterie?

— Non, l'uniforme des hussards.

— Des hussards ! répéta Berthier avec étonnement.

— Oui, général !

— Mais, sacrebleu ! s'écria Sérurier, celui-là ment comme un arracheur de dents ! Nous n'avons pas un seul régiment de hussards dans l'armée d'Italie !

— C'est vrai ! dit vivement Berthier. Tous les hussards sont à l'armée du Rhin. Nous n'avons, en fait de cavalerie, que des dragons.

Et, se tournant vers Jaccopo :

— Réponds ! ajouta-t-il.

— Je ne puis répondre, dit le berger, je raconte ce que j'ai vu, voilà tout. Les assassins étaient masqués et étaient tous vêtus en hussards français, je l'affirme par serment !

Les trois généraux échangèrent un nouveau regard. Le berger s'était exprimé si simplement et paraissait tellement convaincu de ce qu'il disait que l'on ne pouvait douter de ses paroles.

— Il faut approfondir cette affaire ! reprit Berthier en se tournant vers Masséna et vers Sérurier. Je vais envoyer un officier à la ferme aux Chats-Huants, qu'il fasse un rapport détaillé. Le prévôt de l'armée l'accompagnera.

Puis, se tournant vers les soldats et vers le berger :

— Tiens-toi à notre disposition, dit-il à l'Italien. Où habites-tu ?

— A la ferme.

— Bien. On ira te chercher quand il faudra. Quant à vous, continua-t-il en s'adressant directement aux soldats, l'accusation portée par cet homme a pu vous exaspérer, mais elle ne suffit pas pour justifier votre conduite. Vous avez désobéi à vos chefs, vous méritez tous d'être punis. Vos officiers m'adresseront leurs rapports que je transmettrai au général en chef dès qu'il sera arrivé.

Sur un signe de Berthier, tous sortirent. Les trois généraux demeurèrent seuls avec le commandant Lannes.

— Sacrebleu ! dit tout à coup Berthier en frappant sur la table, j'ai commis une faute !

— Laquelle? demanda Masséna.

— J'aurais dû faire arrêter ce berger et le garder à vue, jusqu'à ce que l'affaire fût instruite.

— Eh bien ! il en est temps encore !

— Oui ! reprit le chef d'état-major. Commandant Lannes ! courez, donnez l'ordre d'arrêter ce berger italien et faites-le garder à vue !

Lannes s'élança vivement au dehors. Une demi-heure après, il rentrait dans la salle où étaient demeurés les trois généraux.

— Eh bien ? demanda Berthier. C'est fait?

— Non, général, répondit Lannes.

— Comment ?

— On n'a pu retrouver le berger. En sortant d'ici, il s'est faufilé dans les rangs des soldats, sans qu'aucun osât lui parler après ce que vous aviez dit, et il a gagné le bois situé à l'est de la plaine. Jusqu'ici on n'a pu le rejoindre.

— Pourquoi s'est-il sauvé? dit Masséna.

— C'est louche cela, ajouta Sérurier. Il n'avait rien à craindre.

Berthier se promenait à grands pas dans la salle et paraissait réfléchir.

— Au diable soient les bandits et les fermiers ! s'écria-t-il en frappant le plancher du talon de sa botte. Voilà une histoire qui, si elle est répandue, va contribuer encore à indisposer contre nous les populations italiennes. Ces misérables-là font beau jeu à l'Autriche. Il ne manquerait plus que nous ayons le pays sur les bras !

— C'est l'affaire du nouveau général, dit Masséna en haussant les épaules. Qu'il s'en tire, puisqu'il vient nous commander.

— Je veux interroger encore ces soldats, reprit Berthier qui paraissait de plus en plus préoccupé. Commandant, ayez l'obligeance de faire venir ici les soldats qui ont été ce matin à la ferme.

Cinq minutes après, Gringoire, Tourniquet et Romulus se trouvaient de nouveau en présence du chef d'état-major.

— Vous n'étiez que vous trois ce tantôt à la ferme aux Chats-Huants? demanda Berthier.

— Faites excuse, mon général, répondit Tourniquet, nous étions quatre, si toutefois l'enfant peut compter pour un.

— Quel enfant ?

— Bibi-Tapin.

— Qu'est-ce que Bibi-Tapin?

— Le petit tambour-élève de la 32e.

— Eh bien ! où est-il ce tambour ?

— On ne sait pas, mon général.

— Comment ! on ne sait pas? Il faut qu'on sache ! Qu'on aille chercher ce tambour !

— Mon général, dit Gringoire en s'avançant, Bibi-Tapin a disparu ! Soufflé dessus, quoi ! ni vu ni connu depuis que le berger italien s'est ensauvé.

— Est-ce qu'ils sont partis ensemble?

— On n'a jamais pu savoir, mon général, ni vu ni connu, que je vous dis.

Berthier fit un geste d'impatience.

— N'importe ! dit-il. Vous allez reprendre votre récit et me raconter en détail ce que vous avez vu à la ferme aux Chats-Huants.

Puis, se tournant vers Lannes.

— Le prévôt est-il parti ? ajouta-t-il.

— Oui, général ! répondit le commandant.

— Eh bien ! tandis que j'interroge ces soldats, veuillez donner l'ordre de faire poursuivre ce berger dans toutes les directions, et que l'on tâche de me trouver promptement le petit tambour.

Lannes s'inclina et sortit.

VI

LE BOIS

A la hauteur de la Gaude, le Var s'élargit considérablement : son lit est partagé par une foule d'îlots qui se succèdent sans interruption sur une longueur de plus de deux lieues. Sur la rive gauche, un grand bois s'étend jusqu'à la base des montagnes; ce bois sombre, touffu, qui n'est coupé par aucune route, n'est d'ordinaire fréquenté que par les chasseurs et les bûcherons. Il était dix heures du soir; le ciel était pur et la brise soufflait avec une certaine violence, venant du sud et apportant sur ses ailes les âcres et salines émanations de la Méditerranée. Le bois était silencieux, à peine le cri des oiseaux de nuit se faisait-il entendre dans les profondeurs des fourrés.

Tout à coup, dans l'endroit le plus épais du bois, un léger craquement retentit, on eût dit des branches sèches foulées aux pieds par un promeneur nocturne. Effectivement, une ombre se détacha dans les ténèbres, et un homme apparut dans une éclaircie. Il regarda autour de lui : ses yeux, habitués sans doute à l'obscu-

rité, distinguèrent ce qu'ils cherchaient, car sans hésiter l'homme s'avança dans un étroit sentier qui serpentait sous une arcade de verdure naissante. Cet homme était Jaccopo, le berger de la ferme aux Chats-Huants. Quand il eut fait deux cents pas environ, il s'arrêta, prêta l'oreille, puis il se remit en marche. Au bout de quelques instants, il s'arrêta de nouveau. Une seconde ombre se détacha d'un arbre et se glissa vers le berger, qui se trouva face à face avec un homme de haute taille, aux membres musculeux, à l'encolure puissante, aux cheveux et à la barbe de nuance claire, qui devait évidemment être rousse en pleine lumière.

— Bonsoir, Jaccopo! dit en italien l'homme dont on ne pouvait distinguer les traits dans les ténèbres.

— Bonsoir, monsieur le marquis, répondit le berger en employant la même langue.

— Eh bien! quelles nouvelles?

— Cela a marché comme vous l'aviez prédit.

— Tu as vu le chef d'état-major?

— Oui.

— Tu lui as raconté l'histoire?

— Dans tous ses détails.

— Et qu'a-t-il dit?

— Il a paru fort embarrassé. Il a dû envoyer des officiers à la ferme.

— Très bien! Tu as eu soin de raconter partout les assassinats en accusant les Français?

— J'ai passé ma matinée à courir les villages.

— Parfaitement! Que disent les paysans?

— Ils sont furieux, et ils appellent les Autrichiens à grands cris.

— Ils viendront. Beaulieu sera ici avant quinze jours, le temps de battre le petit général que ces imbéciles ont nommé; Bonaparte battu et son armée en fuite, l'armée autrichienne entrera en France. Alors...

— Alors, interrompit Jaccopo, nous serons récompensés de tous nos efforts et nous pourrons agir en grand.

— Naturellement.

— Faudra-t-il retourner au quartier-général? reprit Jaccopo après un silence.

— Sans doute, répondit celui que son interlocuteur avait salué du titre aristocratique de « monsieur le marquis ».

— Le général Berthier voulait me faire reprendre, mais je n'ai pas voulu me laisser pincer sans avoir reçu vos ordres.

— Tu as bien fait.

— Maintenant il n'y a aucun inconvénient à me montrer à Nice?

— Aucun. Laisse-toi arrêter même s'il le faut. Cela ne fera que mieux.

— Très bien! Et la demoiselle?

— Elle est en sûreté.

— A la *Maison Noire?*

— Non!

— Où donc alors?

— Cela ne te regarde pas, répondit sèchement le marquis. Maintenant, il faut s'occuper du citoyen Maurice Bellegarde.

— Le lieutenant de la 32e? l'officier d'ordonnance du général Berthier?

— Oui.

— Mais il n'est plus à Nice; il est en mission, il est parti hier matin.

— Je le sais, mais il faut le surveiller.

— Ce sera fait. Et M. de Neoules?

— Jaccopo! dit le marquis d'un ton ironique, tu es un peu trop curieux, mon garçon; il faut que je te donne un bon conseil; tu es nouvellement enrégimenté sous mes ordres: jusqu'ici j'ai été satisfait de toi, mais prends garde! je n'aime pas l'exagération de zèle, même dans l'intention la meilleure. Si je me suis parfois montré confiant envers toi, c'est qu'il m'a plu d'agir ainsi; ne cherche donc pas à te prévaloir de ta position. »

Jaccopo baissa la tête sans répondre.

— Tiens! reprit le marquis après un silence.

Jaccopo étendit la main, et on entendit un son argentin comme celui produit par une bourse bien gonflée, lancée et reçue.

— Monsieur le marquis a-t-il de nouveaux ordres à donner à son serviteur? reprit le berger.

— Aucun, dit le marquis. Retourne à Nice, et attends?

Jaccopo s'inclina, tourna sur ses talons et reprit sa marche se dirigeant vers le Var. Le marquis le laissa s'éloigner, puis, quand il l'eut perdu de vue, il rentra dans l'épaisseur du bois. Deux hommes blottis au pied d'un chêne gigantesque l'attendaient.

— Jaccopo est décidément trop intelligent! dit le marquis à voix basse; il faudra s'en défaire à la première occasion.

— On y songera! répondit une voix, et une ombre sèche, longue, mince comme celle d'un squelette, se dressa lentement.

— As-tu donné des ordres relativement à Maurice? demanda une autre voix.

— Oui, répondit le marquis, mais l'affaire est grave, et pour l'exécution il ne faut s'en rapporter qu'à nous.

— Qui agira alors?

— Pick.

— Moi? reprit le personnage dont l'ombre osseuse se détachait en noir sur le tronc du chêne.

— Toi-même; je t'expliquerai tout. Pour le présent, il faut expédier un courrier à Beaulieu; que les Autrichiens attaquent au plus vite, tandis que l'armée française manque de tout.

— Je partirai cette nuit, si tu le veux, dit la seconde voix.

— C'est cela! Maintenant, en route! la petite nous attend, et cette fois je ne veux pas la perdre!

Les trois hommes disparurent à leur tour dans la profondeur des fourrés. Pendant ce temps, Jaccopo avait gagné la lisière du bois et se disposait à descendre le Var en suivant le cours de l'eau. Il s'arrêta avant de quitter le dernier bouquet d'arbres.

— Hum! fit-il en se parlant à haute voix, le marquis a ses idées et moi j'ai les miennes. On verra bien! En attendant, je me tiendrai sur mes gardes. Les Autrichiens pourraient me payer cher les nouvelles que je sais!...

Et Jaccopo, secouant la tête, se remit en marche. Comme il s'avançait vers la rivière, il s'arrêta encore et prêta l'oreille; puis il fit un geste comme s'il eût voulu dire qu'il se fût trompé, et il continua sa route. Cependant, à peine eut-il quitté le bois qu'une ombre rapide s'élança de derrière un massif et disparut dans les herbes de la plaine. On eût dit le corps d'un gros animal ou celui d'un enfant qui eût bondi à la poursuite du berger italien. Jaccopo continuait sa marche sans avoir rien remarqué.

VII

LA ROUTE DE FRÉJUS

Au centre du département du Var s'élève une longue chaîne de montagnes qui contourne le bassin de l'Argens et le ferme presque complètement. Cette chaîne est l'une des innombrables ramifications des contre-forts des Alpes qui couvrent ce point de l'extrême sud de la France. Montagnes, pics élevés, forêts, cours d'eau, vallées fertiles, sont là mêlés, entassés, se succédant l'un à l'autre et formant l'un des paysages les plus pittoresques que l'œil d'un touriste puisse

contempler. Une route serpente au milieu de ces montagnes, contourne ces pics, traverse ces forêts, descend dans ces vallées et franchit ces cours d'eau : cette route est celle conduisant de Fréjus à Brignolles. De nos jours cette route, bien entretenue, parfaitement carrossable, offre une promenade attrayante au voyageur; mais à la fin du dernier siècle il n'en était pas précisément ainsi : la route de Fréjus à Brignolles, comme toutes les autres routes de la France, était en 1796 à peu près impraticable; elle présentait un tracé à peine exact, et il fallait pour la suivre, une connaissance complète de la contrée, sinon l'on risquait fort de s'égarer dans les bois, de tomber dans les fondrières, d'être arrêté par des cours d'eau ou de se fourvoyer dans les tortueux sentiers des montagnes.

Le lendemain même de ce jour durant lequel se sont accomplis les événements que nous venons de rapporter, quatre cavaliers, qui suivaient au pas de leurs montures les rives de l'Issole, venaient, tournant le dos à Brignolles, de dépasser le petit village de Campdermy et s'avançaient dans la direction de la forêt de la *Plaine des Maures*.

Deux des quatre cavaliers marchaient en tête, suivis à distance par les deux autres, qu'à leur habillement beaucoup plus simple il était facile de reconnaître pour des hommes d'une condition inférieure. Bien qu'ils ne portassent aucune livrée, ces hommes devaient être évidemment deux valets suivant leurs maîtres. L'un des deux premiers cavaliers était jeune, à peine pouvait-il avoir vingt-cinq ans. Grand et bien fait, il ne manquait pas d'une certaine distinction dans l'ensemble de son individu, et ses gestes gracieux décelaient la souplesse des membres et la force du corps. Il portait un uniforme abominablement délabré de lieutenant d'infanterie; un grand sabre pendait à sa ceinture, qui renfermait également deux pistolets d'arçon; de jolies moustaches noires tranchaient sur le ton brun du visage et se relevaient fièrement sur les joues; le nez était droit et les yeux bruns extrêmement vifs. De nobles sentiments se lisaient sur cette physionomie agréable, que voilait cependant une teinte générale de mélancolie et de tristesse résignée.

Le compagnon de l'officier, qui pouvait avoir quarante ans au moins, était de taille moyenne et de complexion robuste; son visage, soigneusement rasé, était rond et plein; il avait de beaux yeux bleus, au regard à la fois doux et fier, le front plissé et encadré par des mèches épaisses d'une chevelure grisonnante.

Il y avait quelques instants à peine que ces deux cavaliers s'étaient rencontrés sur la route de Fréjus, à l'entrée du pont de l'Issolle qu'ils venaient de franchir ensemble. Le plus âgé des deux venait de Brignolles et avait traversé Campdermy suivi de ses deux domestiques, lorsqu'en laissant derrière lui la dernière maison du village il avait vu déboucher le jeune officier par la route de Cabasse. Sans doute les deux hommes se connaissaient depuis quelque temps déjà, car, en s'apercevant mutuellement, ils avaient poussé à la fois une exclamation de surprise joyeuse, et s'étaient tendu la main avec un empressement amical; puis, après s'être assurés qu'ils avaient à suivre l'un et l'autre la route de Fréjus, ils avaient continué leur marche en se tenant botte à botte.

— Parbleu! mon cher citoyen Neoules, dit l'officier d'infanterie en atteignant un petit bouquet de bois planté sur le versant de la montagne, le hasard m'a généreusement servi, et je dois des réparations au général Berthier; moi qui le maudissais, il y a une heure encore, pour la corvée qu'il m'avait imposée, je le bénis en ce moment, puisque cette corvée a pour récompense le plaisir de vous avoir rencontré.

— Quelle corvée vous avait donc imposée votre général, mon cher Maurice? demanda en souriant M. de Neoules.

— Celle d'aller à Cotignac porter l'ordre à la colonne du général Augereau de s'avancer sur le quartier général; et par ces routes endiablées, dans ce pays perdu, une telle promenade que celle de Nice à Cotignac ne peut pas être réputée précisément pour une partie de plaisir.

— Et vous avez accompli votre mission?

— Oui.

— De sorte que vous retournez à Nice?

— En passant par Fréjus et Cannes.

— Est-ce que l'armée va entrer prochainement en campagne, que l'on concentre ainsi les divisions?

— Je le pense et je l'espère. Nous attendons d'un jour à l'autre l'arrivée du nouveau général en chef de l'armée d'Italie.

— Ah! le Directoire a donc enfin fait un choix pour remplacer le général Schérer?

— Oui, du moins à ce que l'on nous assure.

— Et qui a-t-il nommé?

— Un tout jeune homme, paraîtrait-il, que nous ne connaissons guère.

— Et que vous nommez?...

— Le général Bonaparte.

— Ah! celui qui a sauvé la Convention en vendémiaire et qui vient d'épouser, il y a à peine quinze jours, la charmante veuve du général Beauharnais, l'amie de la belle citoyenne Tallien?

— Précisément.

— Eh bien! j'ai eu l'occasion de le voir une ou deux fois à Paris, ce général Bonaparte, et je dois vous dire qu'il a produit sur moi une singulière sensation. Est-ce un homme de talent? je l'ignore; mais ce dont je suis certain, c'est que ce n'est pas un homme ordinaire.

— Enfin, nous le verrons à l'œuvre. S'il pouvait nous apporter seulement des vivres et des habits. Je ne parle pas de la solde ni des munitions, car je commence à croire que l'armée d'Italie n'aura jamais ni argent ni poudre, et qu'elle se battra pour la gloire et à l'arme blanche. Mais notre dénuement est affreux : nos soldats et nos officiers sont pieds nus, et le général Berthier a fait choix de ma personne pour me faire traverser le département, par la seule raison que je suis encore l'officier le mieux vêtu de son état-major!

Et Maurice jeta un regard ironique sur son uniforme en lambeaux.

— Jugez de l'état des autres par celui dans lequel je me trouve! ajouta-t-il.

— Quoi! fit M. de Neoules, vous manquez de tout à ce point?

— Vous n'avez pas une idée de notre situation, mon cher monsieur.

M. de Neoules se rapprocha de son compagnon.

— Mon cher Maurice, dit-il d'une voix grave, j'ai été l'ami intime de votre excellent père, et c'est mal reconnaître l'affection que j'ai pour vous que de ne pas vous être adressé à moi dans ce dénuement dont vous parlez.

— Bah! fit l'officier en riant, je suis jeune et je me porte à merveille. Que me font les privations!

— Ces privations que vous supportez si courageusement me font mal, à moi.

Maurice comprit la délicatessse de pensée de son compagnon et lui tendit la main.

— Cher monsieur de Neoules... dit-il.

Puis il s'arrêta et éclata d'un rire franc et communicatif.

— Corbleu! reprit-il, savez-vous bien que si l'on nous entendait causer depuis une demi-heure que j'ai le bonheur de faire route avec vous, on nous accuserait bel et bien d'aristocratie! Je vous appelle *monsieur*



Puis il p :nia, enlevant le domestique suspendu à sa bride. (Page 21.)

et je fais précéder votre nom de la particule réprouvée... Citoyen Neoules, je vous demande humblement pardon, au nom de la République une et indivisible, qui contraint ses soldats à un jeûne forcé et à marcher pieds nus! Mais bah! vous m'excusez, n'est-ce pas?

— Attachez-vous donc de l'importance à ces niaiseries, Maurice? demanda M. de Neoules.

— Moi? Je n'attache d'importance qu'à une chose : c'est à battre les Autrichiens et à rejeter Beaulieu dans le Tyrol. Mais nous ne nous occupons que de moi, savez-vous? J'en suis honteux. Parlons de vous, mon cher ami. Vous avez donc abandonné votre belle demeure de Roquebrune?

— Oh! pour quelques jours seulement.

— Vous êtes en voyage?

— Je viens de Brignolles et je compte coucher demain soir chez moi et vous offrir l'hospitalité durant vingt-quatre heures; ne me refusez pas! Roquebrune est sur la route de Fréjus, et le plaisir que vous me procurerez ne vous dérangera même pas d'un quart de lieue!

— J'accepterais avec bonheur, car je suis heureux de vous voir; mais malheureusement cela m'est impossible.

— Pourquoi?

— Il faut que je sois à Nice demain soir.

— Bah! un retard de vingt-quatre heures!

— On attend le général en chef d'un moment à l'autre, et le général Berthier m'a donné l'ordre formel de ne faire aucun séjour nulle part, pas même à Cotignac. Or, le général Berthier est plus exact qu'un chronomètre, lui, et il est bien capable d'avoir compté heure par heure le temps qui m'est strictement nécessaire pour aller et pour revenir. Ainsi, je suis contraint de ne pas accepter votre offre si aimable. Mais, sans indiscrétion, qu'étiez-vous donc allé faire à Brignolles?

— Y chercher plus de la moitié de ma fortune, réalisée par les soins de mon notaire, répondit M. de Neoules en baissant la voix. J'ai dans ces sacoches, accrochées à ma selle, plus de quarante-cinq mille livres en or, et dans mon portefeuille il y a soixante-dix mille francs en valeurs.

— Peste! dit Maurice en souriant; c'est le ciel qui m'a envoyé pour vous servir d'escorte.

— Oh! fit M. de Neoules en souriant également, le pays n'est pas parfaitement sûr, il est vrai, mais cependant la route est si courte qu'elle n'est pas précisément dangereuse à entreprendre.

— Mais vous avez deux jours et une nuit à passer avant d'atteindre Roquebrune, et des chemins du diable à franchir.

— Cela est vrai; mais d'une part, personne ne sait que je voyage en emportant une aussi grosse somme, et ensuite j'ai avec moi deux domestiques sûrs, dévoués, énergiques et parfaitement armés, ainsi que vous pouvez le voir. De sorte que j'ai entrepris la route sans la moindre appréhension, avec la certitude de n'avoir rien à redouter. Je tiens à établir ce point, afin de prouver que, dans la joie que m'a causée votre rencontre, il n'entre absolument que le plaisir de vous serrer les mains.

— Alors tout le bonheur est pour moi, et je suis le seul qui doive des remerciements à la Providence.

En ce moment, les voyageurs atteignaient l'entrée d'un chemin creux tout bordé de câpriers et de jujubiers, et sur la droite duquel serpentait un petit ruisseau fraîchement ombragé. Il était alors près de six heures du soir, et le soleil, dont les rayons glissaient horizontalement sur la terre, s'abaissait rapidement à l'ouest. De gros nuages noirs couraient du nord-ouest au sud, et s'amassaient au-dessus des cimes des montagnes qu'ils plongeaient dans des ténèbres naissantes.

Parfois des cris aigus traversaient l'espace, les broussailles d'un buisson craquaient sous le passage des chevreuils. Des aigles, des vautours, des cigognes traçaient des cercles dans le ciel, et passaient comme des flèches au-dessus de la tête des voyageurs, regagnant leurs nids ou leurs aires avec le butin récolté dans la plaine. D'autres fois un cerf, un daim, un blaireau, effrayés, bondissaient en avant, franchissaient la route étroite et disparaissaient dans une gorge inaccessible à l'homme.

— On dirait que le *mistral* veut s'élever, fit observer M. de Neoules en interrogeant l'horizon nuageux.

VIII

LE TORRENT

— De sorte que vous comptez entrer bientôt en campagne, reprit M. de Neoules après un moment de silence.

— Oui, répondit Maurice, je l'espère comme soldat, mais je le crains comme Français?

— Pourquoi?

— Mon cher ami, avec tout autre que vous, je ne parlerais pas ainsi que je vais le faire, mais avec vous je serai franc. Si, comme officier, je désire la guerre, comme citoyen, je la redoute. Si vous saviez dans quel état est notre pauvre armée d'Italie? Et on nous envoie pour nous commander un général que nous ne connaissons pas, que nous n'avons jamais vu! Que fera-t-il avec trente mille hommes sans souliers, sans munitions, sans canons, sans solde, contre les armées autrichiennes? Dernièrement on a pris un espion de l'ennemi que l'on a contraint à parler. Savez-vous ce que nous avons appris par lui? Que Beaulieu avait deux armées prêtes à entrer en campagne, l'une de quarante-cinq mille hommes, l'autre de trente-cinq mille. Il compte nous faire repasser les Alpes, nous chasser de Nice et entrer en France à notre suite. Le peuple italien, travaillé par les agents autrichiens, est contre nous. A cette heure, nos soldats sont obligés d'aller armés à la corvée pour ne pas être assassinés. Enfin, nous sommes parqués dans les Alpes et, pour entrer en Piémont, il faudrait écraser la première armée de Beaulieu qui nous barre la route!

— Mon cher Maurice, dit M. de Neoules, vous me paraissez bien près d'être découragé.

— Hélas! cher ami, presque tous nos soldats sont encore plus près que moi de renoncer à tout espoir. Je crois que l'on veut sacrifier l'armée d'Italie à l'armée du Rhin.

M. de Neoules ne répondit pas. Peut-être ne se sentait-il pas la conviction nécessaire pour combattre avec énergie le découragement du jeune officier. En ce moment, une rafale bruyante de vent du nord-ouest s'abattit dans le défilé que suivait la route et, courbant sur son passage les cimes des grands arbres, éleva au loin des colonnes de poussière qui coururent en tourbillonnant.

— La nuit va bientôt venir, dit M. de Neoules en levant les yeux vers le ciel sombre déjà à l'orient et chaudement empourpré à l'occident.

— Et un orage se prépare, ajouta Maurice; sentez-vous les premières atteintes du mistral?

— Hâtons-nous de gagner le Luc. Nous trouverons là un abri pour la nuit, un bon souper pour nous et la provende pour nos chevaux.

— Mais le Luc est encore à cinq lieues d'ici, fit observer l'officier, et la tempête monte vite quand le mistral s'en mêle. Flassans est à peu de distance, et il me semble y avoir vu en passant une maison d'assez convenable apparence pour que deux voyageurs pussent y demander l'hospitalité.

— Flassans a été détruit l'hiver dernier par une avalanche.

— Cela est vrai, mais à côté des ruines il y a encore une maison debout, c'est celle dont je vous parle et que je suis très certain d'avoir vue en me rendant à Cotignac.

— Oui, Maurice, vous ne vous trompez pas, il existe une maison à Flassans, échappée au désastre, mais, pour moi, c'est exactement comme si cette maison n'existait pas.

— Pourquoi? demanda Maurice avec étonnement.

— Parce que je ne veux pas y demander l'hospitalité.

— Est-ce que vous êtes brouillé avec le propriétaire?

— Je ne lui ai parlé que deux fois en ma vie et je dois même avouer que, chaque fois, il s'est montré vis-à-vis de moi d'une amabilité excessive.

— Alors, cher monsieur, quelle raison pourriez-vous donner pour justifier l'antipathie que vous semblez ressentir.

— Aucune bonne, je l'avoue, répondit M. de Neoules.

— Cette antipathie est donc instinctive?

— Tout à fait.

— Et est-ce la maison elle-même qui vous l'inspire ou bien est-ce le propriétaire?

— La maison et le propriétaire.

— Ah! voilà qui est étrange!

— C'est peut-être même absurde, je le veux bien, mais cela est ainsi. Je déteste le château de Flassans, comme on appelle mal à propos cette misérable bicoque construite à l'extrémité de la gorge de la montagne, et j'éprouve pour son propriétaire, le marquis Chivasso, une répulsion tout aussi peu raisonnable et raisonnée. Blâmez-moi, moquez-vous de moi tant que vous voudrez, mais cela est ainsi. Cette maison noire, avec ses grandes fenêtres toujours fermées, avec sa porte qui paraît condamnée, avec sa forêt de sapins qui l'entoure, me semble triste et désolée. Elle doit avoir quelque lugubre histoire pour légende. Et le marquis Chivasso, cet Italien réfugié en France, ce Vénitien qui reste parmi nous quand sa patrie va être en guerre très certainement avec la nôtre, ne me produit pas un effet plus agréable.

— Mais l'a-t-on jamais accusé de quelque crime, de quelque infamie? demanda Maurice.

— Jamais que je sache, répondit M. de Neoules.

— Alors c'est bien réellement par suite d'une antipathie sans cause que vous ne l'aimez pas ?

— Mais oui.

— De sorte que, si la tempête qui nous menace éclatait subitement, si la nuit nous surprenait dans ces montagnes, vous préféreriez être trempé jusqu'aux os ou risquer de dégringoler dans quelque précipice plutôt que de demander un abri au malencontreux Italien ?

— Oh! dit en riant M. de Neoules, j'ignore si mon antipathie irait réellement jusque-là, mais comme la nuit n'est pas encore venue, comme la tempête n'éclatera pas avant deux heures d'ici, je préfère presser l'allure de nos chevaux et gagner le Luc, où nous souperons tête-à-tête sans le plus petit marquis italien. A moins, cependant, ajouta le cavalier en se tournant vers son compagnon, que, par un motif ignoré de moi, vous ne désiriez absolument réclamer l'hospitalité au château de Flassans, dans lequel cas je ferais taire mes propres sentiments pour vous être agréable et ne pas vous quitter.

— Moi? nullement! fit Maurice. D'ailleurs, vous savez ce que je vous ai dit, je dois retourner à Nice, au quartier général, sans perdre une seule minute. Puisque j'ai refusé l'hospitalité que vous vouliez bien m'offrir, vous que j'aime d'une amitié si sincère, ce n'est pas pour aller réclamer celle d'un homme que je ne connais pas, même de vue. Mes ordres sont précis et le général Berthier plaisante rarement dans l'exercice de ses fonctions. Mais pourquoi supposeriez-vous que je voulusse m'arrêter au château de Flassans? »

M. de Neoules sourit et lança un regard en dessous à son compagnon.

— Parce que, dit-il, on prétend que le marquis a pour fille ou pour nièce, je ne sais pas au juste, la plus adorable créature de dix-huit ans que l'imagination d'un poète puisse rêver.

— Ah! on dit cela?

— Oui! vous ne le saviez pas ?

— Ma foi, non! Jamais, je le répète, je n'avais entendu parler jusqu'ici de votre marquis italien, non plus que de sa fille ou sa nièce, comme vous voudrez.

— Alors, mon cher Maurice, essayons de trotter un peu, si le terrain le permet, et gagnons le Luc. Voici les nuages qui s'amoncellent et le mistral augmente de violence.

Effectivement, le ciel devenait de plus en plus menaçant et le terrible vent qui désole la belle Provence commençait à souffler avec sa fureur accoutumée. Les deux cavaliers avaient mis leurs chevaux au trot, les deux domestiques les suivaient à courte distance, se réglant sur l'allure des maîtres.

Maurice et M. de Neoules longeaient la base des montagnes qui les entouraient de toutes parts, car la route suivait le fond d'une vallée étroite. Au loin, on apercevait, à la clarté confuse du jour tombant, une masse noire s'étendant en face et paraissant borner l'horizon : c'était la forêt de sapins sur la lisière de laquelle s'élevait le petit village de Flassans, et à la topographie des lieux on comprenait aisément la catastrophe dont Flassans avait été récemment victime.

M. de Neoules et Maurice pressaient leurs chevaux. La nuit descendait d'autant plus rapidement que les montagnes interceptaient les derniers rayons du jour, et le mistral, s'engouffrant avec force dans la gorge, rendait la course fatigante pour les hommes et pour les bêtes. Cependant la tempête n'avait point encore éclaté. Les cavaliers apercevaient distinctement la forêt de sapins, et ils atteignaient un endroit où une cessation de continuité dans la chaîne orientale des rochers laissait brusquement à gauche une éclaircie formant plaine et au milieu de laquelle serpentait le lit encaissé d'un torrent.

— Tiens ! fit Maurice en arrêtant son cheval, ce site est joli. Je ne l'avais pas remarqué en allant ; c'est une véritable surprise de la nature.

Il n'achevait pas, qu'un énergique juron accompagné d'un grand bruit retentit derrière lui.

— Prends garde! prends garde, citoyen! cria une voix émue.

Maurice se retourna brusquement, et il n'eut que le temps de jeter son cheval de côté. Un tourbillon passait près de lui plus rapide que la foudre.

— Arrêtez! arrêtez! cria une autre voix.

L'officier, stupéfait, regarda M. de Neoules, qui lui-même paraissait inquiet et étonné par cet accident inattendu.

Au moment où Maurice s'était arrêté pour examiner le site pittoresque qui avait captivé son attention, son compagnon avait également maintenu sa monture. Les domestiques, obéissant au même mouvement, étaient demeurés à distance. Les quatre chevaux paraissaient fort tranquilles, lorsque tout à coup, sans cause visible, sans motif apparent, le cheval de l'un des deux domestiques s'était mis à trembler de tous ses membres. Une sueur abondante avait couvert sa robe; il avait pointé les oreilles, puis, comme obéissant à un subit accès de vertige, il avait bondi en avant et il s'était élancé, entraînant son cavalier qui essayait en vain de lui faire sentir le mors. C'était alors que le domestique emporté avait crié à l'officier de prendre garde, car il courait droit sur lui. Le second valet s'était précipité au galop au secours de son compagnon, et les deux hommes étaient passés comme une trombe entre Maurice et M. de Neoules. Tous deux s'étaient engagés, à la suite l'un de l'autre, dans la petite plaine coupée à son centre par le torrent.

— Louis! rends la main et tâche d'appuyer à gauche! cria M. de Neoules.

— Et ne le poursuis donc pas, toi! ajouta Maurice en s'adressant à l'autre domestique. Tu exciteras le cheval!

Mais les deux cavaliers étaient déjà hors de portée d'entendre.

— Qu'est-il donc arrivé à ce cheval? dit M. de Neoules avec étonnement.

— Un accès subit de frénésie qui l'aura saisi, répondit Maurice. Cela arrive souvent au printemps, quand les chevaux ont besoin d'être saignés.

— Mais celui-là l'a précisément été il y a quinze jours.

— Est-ce qu'il était malade ?

— Nullement.

— Est-ce un jeune cheval?

— Non pas. Il a neuf ans au moins. C'est une bête que j'ai depuis cinq ans et qui jamais n'a fait une faute.

— C'est extraordinaire alors, car rien n'a pu l'effrayer.

— Et Louis est excellent cavalier.

— Je n'y comprends rien.

— Moi non plus.

— Heureusement que la montagne enserre cette plaine et que le cheval ne pourra courir longtemps sans se heurter aux rochers.

M. de Neoules étreignit le bras de Maurice :

— Mon Dieu ! dit-il en frémissant.

— Ah! fit Maurice avec un accent de crainte.

Tous deux, suivant de l'œil, dans la pénombre, la course désordonnée des deux valets, venaient d'être saisis par un même sentiment d'épouvante. En s'élançant dans la plaine, le cheval emporté s'était jeté sur la gauche, longeant le pied des montagnes. De ce côté, il n'y avait aucun obstacle, le terrain était bon : le cavalier ne courait donc d'autre risque que celui

de fournir une course folle dont la durée dépendait de l'énergie de sa monture. Mais le cheval, s'arrêtant brusquement et faisant une tête à la queue rapide, venait de se diriger tout à coup vers le lit écumant du torrent. C'était la vue du péril qui avait arraché une exclamation de terreur à M. de Neoules et à son compagnon.

A travers le brouillard du crépuscule, on pouvait suivre facilement cette course furieuse. On voyait les efforts désespérés que faisait le cavalier qui, penché en arrière sur sa selle, arc-bouté sur ses étriers dont les courroies étaient tendues à se rompre, essayait de scier la bouche de sa monture en tirant alternativement sur les brides qu'il tenait de chaque main. Mais le cheval, affolé, ne sentait rien et continuait son galop effrayant.

— Essayons de nous jeter entre lui et le torrent, ou sans cela il est perdu! cria Maurice en lançant son cheval.

M. de Neoules le suivit. Tous deux franchirent rapidement l'espace, mais ils devaient arriver trop tard... En dépit de ses efforts, le valet était entraîné, emporté, et il voyait la mort ouvrir sous les pieds de son cheval l'abîme au fond duquel mugissaient les eaux furieuses du torrent. Déjà l'animal, ne voyant pas le danger, s'élançait... le valet le retint un moment avec une énergie suprême... mais la bride de droite se rompit, le cheval bondit et disparut dans le gouffre avec son cavalier... Un triple cri d'horreur accompagna cette chute effrayante. M. de Neoules, Maurice et le valet arrivaient à la fois à l'endroit même où s'accomplissait la catastrophe. Tous trois, penchés sur le torrent, interrogèrent ses ondes bouillonnantes.

IX

ACCIDENTS DE ROUTE.

Le torrent, dans lequel venaient d'être précipités le cavalier et sa monture, avait son lit creusé dans un ravin profond tout hérissé de blocs énormes de rochers que les eaux avaient dû successivement entraîner depuis les sommets de cette chaîne du contre-fort des Alpes qui couvre cette partie de la Provence. La pente extrêmement rapide que parcourait le torrent rendait ses ondes furieuses, et elles bondissaient, à dix pieds en contre-bas, avec un bruit incessant et un nuage d'écume blanchâtre. C'était un véritable gouffre creusé à pic, sans berge, sans moyen de descente. Les trois cavaliers, le corps suspendu au-dessus de l'abîme, interrogeaient la profondeur de leurs regards anxieux. Le déclin du jour rendait les recherches plus difficiles.

— Je ne vois rien! dit Maurice avec stupeur.

— Louis! Louis! appelait M. de Neoules.

— Voilà le cheval... là-bas, dans le torrent! cria l'autre valet.

Effectivement, on apercevait dans l'ombre, et se détachant sur la nappe blanche des eaux écumantes, une masse roussâtre arrêtée par un bloc de granit. C'était le corps du cheval emporté. L'animal gisait, inanimé, la tête plongée dans le torrent, les jambes en l'air.

— Mais Louis! ne le vois-tu pas? s'écria M. de Neoules.

— Non! répondit le valet.

— Il faudrait descendre! dit Maurice.

— Des cordes? as-tu des cordes, Julien?

— Non, citoyen! répondit le valet.

— On pourrait descendre, mais il faut absolument des cordes pour remonter!

— Où trouver du secours? demanda Maurice. N'y a-t-il donc pas une habitation voisine?

— La *Maison-Noire!* dit Julien.

— La *Maison-Noire!* répéta Maurice avec étonnement.

— Oui, dit vivement M. de Neoules. C'est ainsi que, dans le pays, on désigne le château de Flassans.

— Je cours jusque-là chercher des cordes? s'écria Maurice.

— Ah! voici quelqu'un qui vient à nous! dit Julien.

Effectivement, dans la direction qu'allait prendre le jeune officier, apparaissait un cavalier se dirigeant à fond de train vers le torrent. En quelques instants ce cavalier eut atteint l'endroit où stationnaient, en proie à l'anxiété la plus vive, les trois voyageurs. Ce nouveau venu était un homme de moyenne taille, au regard sec et fuyant, à la physionomie froide et hautaine, et qui, au premier coup-d'œil, devait inspirer plutôt un sentiment de répulsion qu'un sentiment de sympathie. Cependant, en apercevant M. de Neoules, ce visage désagréable s'éclaira soudain et une expression doucereuse se peignit sur les traits.

— Voici des cordes, citoyens, dit le cavalier en détachant un paquet enroulé à l'arçon de sa selle. C'est sans doute ce qui vous manque?

Le temps était trop précieux pour être gaspillé en explications ou en présentations. M. de Neoules avait sauté à terre et avait pris les cordes.

— Tu vas descendre, Julien, dit-il au valet.

Celui-ci s'élança près de son maître avec un empressement digne d'éloges. Maurice et le cavalier aidèrent M. de Neoules à lui passer sous les bras l'extrémité du câble, qui fut solidement attaché.

— En te servant des pierres qui obstruent le lit du torrent, tu pourras sonder les eaux, dit le cavalier.

Le valet se glissa sur la rive à pic. Les trois autres hommes tenaient la corde, qu'ils laissèrent filer doucement sur l'herbe. Julien commença à descendre. Bientôt ses pieds s'enfoncèrent dans les eaux. Alors il procéda péniblement, laborieusement, à la recherche à laquelle il devait se livrer, et que rendait de plus en plus difficile la nuit qui descendait rapidement. Plus de dix minutes s'écoulèrent... Les trois hommes, penchés en avant, suivaient tous les mouvements du valet avec une anxiété de plus en plus poignante. Julien, le corps à demi plongé dans l'eau, le torse soutenu par la corde tendue, s'accrochant des mains aux blocs des rochers, disparaissait par moments dans des nuages d'écume. Il cherchait... il ne trouvait rien. Enfin un cri jaillit de sa poitrine :

— Ah! fit-il. Voilà Louis!

Et, tirant sur la corde, il plongea entre deux quartiers de rochers. Durant quelques secondes, on ne le vit plus; mais il reparut presque aussitôt, tenant entre ses bras un corps inanimé.

— Il est mort! dit-il d'une voix désolée.

— Peut-être pourra-t-on le ranimer! cria M. de Neoules. Reste sur ce rocher. Détache ta corde, enroule-la autour du corps de Louis, nous le remonterons; ensuite nous te lancerons la corde.

M. de Neoules n'achevait pas que Julien avait déjà commencé à obéir. Le corps de Louis solidement amarré, les trois hommes demeurés sur le bord du torrent le hissèrent énergiquement. Mais ce n'était plus qu'un cadavre qu'ils venaient de disputer aux eaux furieuses du gouffre. Le malheureux avait eu, dans sa chute horrible, le crâne fracassé sur les rochers aigus.

— Pauvre Louis! dit M. de Neoules en retirant sa main tremblante d'émotion, qui venait en vain d'interroger cette poitrine déjà froide.

On détacha la corde et on la jeta à Julien, qui opéra son ascension sans accident.

— Qu'allons-nous faire de ce cadavre? reprit M. de Neoules. Les instruments nous manquent pour lui creuser une fosse, et cependant l'abandonner ici une nuit entière, c'est l'exposer à être profané par les loups voraces qui abondent dans ces forêts.

— Si vous le permettez, citoyen, dit le cavalier qui avait apporté les cordes, je vais envoyer prendre le corps de ce malheureux, et demain il sera inhumé par mes soins dans le cimetière de Flassans.

La gravité de l'événement avait fait accepter par M. de Neoules le secours inattendu de l'étranger sans la moindre hésitation. L'émotion à laquelle les deux voyageurs étaient en proie ne leur avait même pas permis de considérer le nouveau personnage. Mais, en entendant cette offre toute charitable qu'il venait de faire, M. de Neoules se tourna vers lui et le considéra attentivement aux dernières lueurs du jour.

— Le marquis Chivasso! dit-il après un moment de silence.

— Citoyen Chivasso, si vous le voulez bien, reprit en souriant l'étranger. Je n'oublie pas que j'habite la France, et la République a aboli les titres de noblesse. Veuillez me considérer, citoyens, comme à votre entière disposition.

M. de Neoules s'inclina avec un sentiment de contrainte manifeste, mais ses regards tombèrent ensuite sur le corps inanimé du valet, et un soupir s'échappa de ses lèvres.

— Pauvre Louis! dit-il encore.

— Avant une heure, il sera transporté chez moi, dit le marquis italien.

— Je voudrais vous éviter ces pénibles soins, fit M. de Neoules en regardant autour de lui.

— Cela ne dépend pas de vous, citoyen. Ma maison est voisine de cet endroit, et il n'y a pas d'habitation plus proche à trois lieues à la ronde.

— Cela est vrai, murmura M. de Neoules.

— Permettez-moi donc d'insister pour que vous acceptiez mes offres.

— Vous me promettez que ce pauvre corps passera la nuit à l'abri des insultes des loups et que demain il sera inhumé dans le cimetière?

— Je vous le promets, citoyen.

— Alors j'accepte votre offre généreuse et je vous supplie, citoyen, de recevoir ici toute l'expression de ma gratitude, car Louis m'était dévoué. Il y a dix ans qu'il était à mon service, et, en respectant ses restes, vous me donnerez à moi-même la plus grande preuve d'estime que je puisse recevoir.

— J'accomplirai un simple devoir, citoyen, reprit M. Chivasso.

Puis, changeant de ton brusquement.

— Maintenant, ajouta-t-il, je vous engage à quitter au plus vite cette partie encaissée de la route, car un orage se prépare, ainsi que vous le voyez, et, s'il vous surprenait dans ces gorges étroites, vous auriez à affronter un véritable danger. Gagnez donc promptement le Luc, à moins que vous ne vouliez me faire l'honneur d'accepter l'hospitalité dans mon humble demeure.

— Je vous remercie, dit M. de Neoules en s'inclinant, mais je dois être à le Luc cette nuit même.

— Alors, citoyen, partons sans tarder. La route que vous suivez passe devant mon habitation. Si vous le permettez, j'aurai l'honneur de chevaucher à vos côtés.

M. de Neoules murmura une réponse affirmative, et les trois hommes, suivis de Julien, se remirent tristement en route en lançant un regard sur le corps du valet qu'ils abandonnaient avec un sentiment de regret manifeste.

La nuit était venue et la route était sombre et mauvaise. Les hautes montagnes qui l'encaissaient rendaient plus intense encore l'épaisseur croissante des ténèbres. Le mistral mugissait avec violence et des nuages noirs et épais formaient une croûte menaçante au-dessus de la vallée. Encore sous l'impression du douloureux événement qui venait de s'accomplir, Maurice et M. de Neoules marchaient silencieusement, plongés dans une rêverie profonde. L'Italien, respectant ce mutisme de ses compagnons, chevauchait près d'eux sans faire la moindre tentative pour renouer l'entretien. Déjà on atteignait les premiers arbres du bois de sapins, à l'extrémité duquel s'étendaient les ruines du village détruit par l'avalanche et se dressait la demeure du marquis Chivasso, lorsque le cheval de M. de Neoules manqua tout à coup des quatre pieds, et, malgré les efforts de son cavalier, s'abattit lourdement sur le côté. M. de Neoules, lancé par la violence de la chute, alla rouler à quelque distance, mais il se releva presque aussitôt et revint vers sa monture avec une agilité dénotant qu'il n'avait reçu aucune blessure grave.

— Vous ne vous êtes pas fait mal? demanda Maurice.

— Pas le moindre mal! répondit le cavalier désarçonné. J'en serai quitte pour quelques coups de brosse.

— Mais César ne veut plus bouger! dit Julien, qui s'était élancé à terre pour remettre sur pied le cheval de son maître.

— Effectivement, ajouta l'Italien, on dirait qu'il râle.

— La pauvre bête se meurt! dit Maurice.

— Elle est morte! fit le valet en s'écartant du cheval qui roidissait ses membres dans une convulsion suprême.

Le pauvre animal gisait maintenant immobile et raidi. Une écume sanglante lui sortait par la bouche et par les naseaux.

— César est mort! dit M. de Neoules avec stupéfaction.

— Il vient d'être frappé par une attaque d'apoplexie! ajouta Maurice.

L'Italien secoua la tête :

— C'est bien étrange, dit-il, que deux accidents à peu près semblables aient lieu dans un si court espace de temps!

— Oui! fit M. de Neoules avec une expression de vive inquiétude. Décidément, cette route est mauvaise : il faut la quitter au plus vite. Julien, donne-moi ton cheval. Pourras-tu nous suivre à pied jusqu'à le Luc?

— J'y arriverai dans la nuit, citoyen, mais ne vous inquiétez pas : je connais la montagne.

En achevant de prononcer ces mots, le valet courut au cheval qu'il avait laissé à quelques pas et le prit par le mors pour le conduire vers son maître. L'animal obéit, mais tout à coup, sans cause apparente non plus, il s'arrêta et commença à se défendre.

— Eh bien! eh bien! Pierrot, qu'est-ce que tu as?... fit Julien en cherchant à le maîtriser. Là!... ho!... allons!...

Le cheval se mit à ruer avec une violence extrême, puis il pointa, enlevant le domestique suspendu à sa bride. En proie à une sorte d'attaque de folie subite, il bondit, hennit, pirouetta, entraîna Julien, qu'il renversa sous ses pieds. M. de Neoules, Maurice et l'Italien s'élancèrent à la fois pour s'emparer de l'animal furieux; mais le cheval, ruant et menaçant de mordre, ne se laissa pas approcher.

Julien couché à terre, piétiné par les sabots, poussait des cris déchirants. Cette scène, tout aussi émouvante que celle du torrent, fut plus courte encore. Le cheval affolé, se cabra avec une telle force, qu'il perdit l'équilibre sur ses jambes de derrière et qu'il tomba à la renverse. Sa tête alla porter sur un rocher et le sang jaillit. Les trois hommes se précipitèrent vers le valet.

— Ne me touchez pas! cria Julien avec terreur. Je souffre comme un damné!

Le malheureux avait la cuisse gauche brisée. Le marquis italien s'était approché vivement du cheval demeuré sans mouvement.

— Ce cheval est mort aussi, dit-il. Voilà qui devient de plus en plus étrange.

— Mon Dieu! mon Dieu! que faire? disait M. de

Neoules en s'efforçant de prodiguer ses soins au pauvre domestique, auquel la douleur arrachait des cris aigus.

— Nous allons transporter cet homme chez moi, citoyen, répondit l'Italien.

— Mais comment?

— Mon cheval a le pas excessivement doux : nous allons l'attacher sur la selle et je marcherai en conduisant l'animal.

— C'est effectivement ce qu'il y a de plus raisonnable à faire, ajouta Maurice.

On s'approcha de Julien qui venait de perdre connaissance, on l'enleva et on le coucha sur le cheval, sur lequel on l'attacha le plus doucement possible : Maurice avait mis pied à terre. Les trois hommes conduisant les deux chevaux, reprirent leur route. M. de Neoules avait détaché de la selle de son cheval mort les sacoches contenant la somme importante dont il avait parlé, et il avait passé ces saoochés sur son épaule.

— Messieurs, reprit le marquis Chivasso, après ces nombreux accidents qui viennent de vous assaillir, permettez-moi d'insister de nouveau auprès de vous pour que vous acceptiez l'hospitalité dans ma maison, au moins jusqu'au jour. Alors l'un de vous pourra aller à le Luc chercher des secours et des chevaux.

— Mais ne pourrions-nous atteindre le Luc cette nuit? dit M. de Neoules.

— La route est longue et mauvaise : l'orage va éclater d'une minute à l'autre, enfin vous n'avez plus qu'un seul cheval pour vous deux et pour le blessé.

— Ne pourriez-vous nous prêter des montures?

— Hélas! répondit l'Italien, je suis pauvre, je ne rougis pas de le dire. Je n'ai qu'un seul cheval dans mes écuries, et ce cheval, le voici. La pauvre bête a eu aujourd'hui une terrible journée de fatigue.

— Quant à moi, dit Maurice au marquis Chivasso, je vous rends grâces de votre offre généreuse, citoyen, car je dois absolument continuer ma route. L'ordre de mon général est précis.

— J'ai été militaire, citoyen, répondit le marquis. Je sais donc ce qu'impose le devoir à un officier; aussi, d'après ce que vous me dites, je n'oserai pas insister : mais M. de Neoules n'a pas les mêmes motifs pour refuser, et je lui ferai observer que l'état de son domestique exige impérieusement des soins attentifs.

La route devint en cet endroit de plus en plus étroite. L'Italien, conduisant le cheval qui portait le blessé, marchait à quelques pas en avant. Maurice et M. de Neoules suivaient à très courte distance; mais le mistral, qui sifflait avec une force croissante, de seconde en seconde, emportait les paroles du marquis vers ceux qui le suivaient, sans permettre à ceux-ci, s'ils l'eussent voulu, de se faire entendre de leur compagnon.

— Vous allez passer la nuit au château de Flassans? dit Maurice à M. de Neoules.

— Il le faudra bien, répondit celui-ci, quoique j'eusse de beaucoup préféré pouvoir continuer ma route.

— Je suis extrêmement peiné et embarrassé, mon cher ami, reprit Maurice en se rapprochant de son interlocuteur. Je ne voudrais pas vous quitter après les événements qui viennent de se passer, et cependant les ordres du général Berthier sont tellement précis que je n'ose les enfeindre.

— Il faut accomplir votre devoir, dit vivement M. de Neoules. Je m'oppose sérieusement à ce que, pour moi, vous mécontentiez votre général. Le service avant tout. D'ailleurs, je ne suis pas seul. Cet Italien m'offre une hospitalité que je vais accepter. Puis, qui sait? J'étais peut-être injuste dans mes préventions à son égard, et la Providence veut probablement me faire revenir sur son compte à de meilleurs sentiments. Ne vous inquiétez donc pas de moi. Je vais m'arrêter à Flassans, et vous, tâchez de gagner le Luc avant que l'orage éclate. Seulement, je réclamerai deux bons offices de votre obligeance.

— A vos ordres. Que devrai-je faire?

— En arrivant à le Luc, vous informer immédiatement de la demeure d'un médecin et me l'expédier à Flassans avec une voiture, la moins mauvaise possible.

— Ensuite?

— En continuant votre route vers Fréjus, vous passerez tout près de Roquebrune, n'est-ce pas?

— A un quart de lieue à peine.

— Alors, comme on m'attendra chez moi et que je serai en retard, car je ne pourrai faire transporter Julien qu'au pas, soyez assez bon pour remettre vous-même cette lettre à Roquebrune.

M. de Neoules fouilla dans sa poche et en tira une large missive cachetée qu'il tendit à Maurice.

— Vous la remettrez vous-même, n'est-ce pas? dit-il en insistant.

— Je vous le promets, répondit Maurice, mais à qui devrai-je donner cette lettre?

— L'adresse vous l'indiquera.

En ce moment la route s'élargissait et le marquis ralentissant le pas du cheval, attendait ses compagnons.

— Mais cet argent que vous portez sur vous! dit vivement Maurice.

— Oh! répondit M. de Neoules, je ne crains rien à cet égard. D'abord, personne ne sait que j'ai touché une telle somme à Brignolles. Ensuite, le marquis ne me plait pas comme homme, mais je suis loin, bien loin, de le supposer malhonnête.

— Mais, reprit Maurice en s'arrêtant et en forçant son compagnon à s'arrêter également, pourquoi appelle-t-on la demeure du marquis la *Maison-Noire?* Quand ce pauvre Julien a prononcé ce nom, il avait tout l'air d'être fort peu rassuré à l'endroit de ce vieux castel. Est-ce qu'il y a quelque légende du pays à propos du château de Flassans?

— Oui, il en existe une, fort lugubre même, mais ce n'est pas cette légende qui a valu à la maison sa dénomination sinistre. On l'appelle la Maison-Noire, parce qu'effectivement cette maison est de couleur noire. Le propriétaire ancien, pas le marquis Chivasso, son prédécesseur, a eu la singulière et lugubre idée de faire peindre sa demeure en noir. Tous les murs, toutes les boiseries sont de cette couleur triste.

— Ah! je comprends, dit Maurice en souriant, l'apparence fantastiquement sinistre de l'habitation a déteint sur la réputation du propriétaire.

— Peut-être bien.

— Mais, enfin, sérieusement, vous ne savez rien qui puisse vous donner mal à penser de cet Italien, car s'il en était autrement, je ne vous quitterais pas, dussé-je me faire mettre un mois aux arrêts par le général Berthier.

— Sérieusement, je ne sais rien, répondit M. de Neoules, ce que je vous ai dit précédemment n'a pas d'importance. Le marquis a une physionomie qui ne me plait pas, voilà tout; mais cette répugnance n'est nullement raisonnable, je l'avoue. Donc, ne vous inquiétez pas, mon cher Maurice, je passerai la nuit chez lui, et vous, continuez votre route. Seulement, n'oubliez pas les deux commissions dont vous avez bien voulu vous charger.

Les deux hommes rejoignaient en ce moment l'Italien.

— Citoyen, dit celui-ci en désignant une masse noire qui se dessinait vaguement dans l'ombre, voici ma

maison. Dans moins de dix minutes nous serons à la porte.

— J'accepte l'hospitalité que vous voulez bien m'offrir, dit M. de Neoules.

— Alors, je vous prie d'agréer d'avance mes bien humbles excuses, car cette hospitalité sera peu digne de vous. Je suis pauvre et je n'ai même pas de domestique. Ma nièce et moi habitons seuls. Cependant, si le désir de vous être agréable peut remplacer, près de vous, le luxe absent, vous serez bien reçu, citoyen.

M. de Neoules remercia l'Italien.

— Citoyen, reprit celui-ci, je viens de réfléchir depuis quelques instants. Savez-vous que les accidents survenus s'expliquent difficilement d'une façon naturelle.

— Cependant, ils en ont l'apparence, répondit M. de Neoules.

— Non pas! Qu'un cheval soit saisi, au printemps, après une route pénible, d'un accès de vertige, cela s'explique, mais trois chevaux, subissant trois accès semblables en un même espace de temps, cela passe toutes les bornes du possible.

— Que supposez-vous donc, citoyen?

— Je suppose, répondit froidement le marquis, que vous devez avoir des ennemis.

— Je ne m'en connais pas.

— Cela fait votre éloge, mais cela n'est pas une raison suffisante.

— Quoi! citoyen, vous penseriez donc que j'ai été victime d'un guet-apens?

— Du moins que vous avez failli l'être?

— Cela est évidemment supposable, dit Maurice.

— Mais dans quel but? demanda M. de Neoules.

— Ah! je l'ignore, répondit l'Italien. Je suppose d'après les événements accomplis. Je remonte des effets aux causes sans connaître la principale.

— Le citoyen a raison, dit Maurice. Voyons! rappelez-vous ce qui s'est passé, car il y a là une sorte de mystère qu'il faut éclaircir pour votre propre sécurité, mon ami. Quand avez-vous quitté Brignolles?

— Ce matin, répondit M. de Neoules.

— A quelle heure?

— A six heures et demie.

— Et qui avez-vous rencontré en route?

— Personne autre que vous.

— Alors de Brignolles au pont de l'Issole, vous avez été seul avec vos deux domestiques?

— Absolument.

— Permettez, dit l'Italien qui paraissait écouter attentivement les paroles échangées, de Brignolles à l'Issole, il y a plus de dix lieues par la route des montagnes, et si vous êtes parti de Brignolles à six heures et demie du matin, vous avez dû vous arrêter pour déjeuner et donner la provende aux chevaux?

— Effectivement, répondit M. de Neoules.

— Où vous êtes-vous arrêté?

— A une auberge avant d'arriver à Campdenny.

— Et qui y avait-il dans cette auberge?

— Des maquignons.

— Les connaissez-vous?

— Nullement. Cependant, il y en avait un que j'avais rencontré l'avant-veille à Brignolles.

— Où cela?

— Chez le notaire.

— Savez-vous comment il s'appelle?

— Non.

— Vous n'aviez attaché aucune attention à cet homme.

— Aucune, je l'avoue.

— Et à Campdenny, vous vous êtes fait servir dans une chambre, probablement?

— Oui.

— Pendant ce temps vos domestiques déjeunaient aussi?

— Sans doute.

— Où étaient les chevaux?

— Mais à l'écurie, je suppose.

— Qui a eu soin d'eux? qui leur a donné leur provende? Sont-ce vos domestiques?

— Je le pense, cependant je ne puis répondre précisément à cette question. Je déjeunais au premier étage et je ne me suis pas occupé des chevaux. Qui a eu soin d'eux? je l'ignore.

— C'est cependant ce qu'il faut savoir, dit l'Italien.

— Pourquoi? que supposez-vous donc?

— Que la mort de vos chevaux a été préméditée. Que l'on a mêlé à leur nourriture quelque préparation malfaisante.

— C'est possible, cela, dit Maurice.

— Il faudrait savoir qui a donné la provende aux chevaux, reprit l'Italien.

— Oui, dit M. de Neoules en réfléchissant.

Un silence suivit cet échange de paroles. Le bruit d'un douloureux soupir retentit dans la nuit.

— Julien revient à lui, dit vivement M. de Neoules en se rapprochant du domestique blessé.

— Peut-être pourra-t-il diriger nos suppositions, ajouta le marquis Chivasso avec empressement.

Effectivement, le valet venait de reprendre connaissance, et des plaintes sourdes s'exhalaient de sa poitrine.

X

L'HOSPITALITÉ.

— Julien! dit M. de Neoules en se rapprochant du malheureux blessé.

En entendant la voix de son maître, le domestique tourna la tête et fit signe qu'il entendait.

— Peux-tu parler? continua M. de Neoules.

— Oui, citoyen, répondit Julien.

— Quand nous nous sommes arrêtés à cette auberge, avant de traverser Campdenny, qui s'est occupé des chevaux?

— C'est moi. Louis s'occupait de votre déjeuner.

— Tu as conduit les chevaux à l'écurie?

— Oui, citoyen.

— Tu leur as fait donner la provende où tu la leur as donnée toi-même?

— C'est moi-même qui leur ai donné l'avoine.

— Et à boire? demanda le marquis italien.

— Moi encore, répondit Julien.

— Et personne autre que toi ne s'est occupé des chevaux? reprit M. de Neoules.

— Personne, dit Julien en cherchant.

— Es-tu donc resté seul à l'écurie? dit l'Italien.

— Non, répondit le blessé. Il y avait avec moi deux maquignons qui soignaient également leurs chevaux.

— Et ils ne se sont pas approchés de ceux du citoyen?

— Oh! si fait! ils les ont admirés.

— Ils les ont caressés, n'est-ce pas?

— Je crois que oui.

— Rappelle bien tes souvenirs, Julien! reprit M. de Neoules, le cas est grave. Es-tu certain de ne pas avoir perdu de vue mes chevaux une seule minute?

Julien réfléchit longuement.

— Ah! fit-il enfin, je me rappelle. J'ai quitté un instant l'écurie pour aller dans la cour voir une jument que l'un des maquignons m'a prié d'examiner.

— Et quelqu'un est resté seul dans l'écurie? dit vivement Maurice qui suivait cet interrogatoire avec un intérêt marqué.

— Oui, citoyen, répondit le valet. L'autre maquignon est demeuré seul, mais une minute à peine.

— Cela lui a suffi pour faire prendre du poison aux chevaux, fit le marquis avec assurance.

— Quoi! vous persistez à croire? s'écria M. de Neoules.

— La vérité. Certes, elle vous est suffisamment démontrée par les événements. Je vous répète, citoyen, qu'en y mettant la meilleure volonté possible, la mort de ces trois chevaux, arrivée au même instant, ne saurait être mise sur le compte d'un accident naturel.

— Cela est vrai, dit Maurice.

— Aussi ne saurais-je trop vous engager, poursuivit l'Italien, à faire, dès demain, votre déclaration à la justice.

— C'est ce que je ferai effectivement, citoyen, répondit M. de Neoules.

En cet instant, on atteignait l'extrémité du village détruit, et la demeure du marquis Chivasso, la fameuse Maison-Noire, se dressait lugubrement sur la gauche de la route. En apercevant son habitation, le marquis crut devoir redoubler d'instances auprès de l'officier pour le prier d'accepter un gîte pour la nuit, mais Maurice objecta encore l'impossibilité où le mettaient les ordres du général Berthier d'accepter la gracieuse invitation qui lui était faite. Le marquis cessa d'insister, et, se dirigeant vers sa maison, il prévint M. de Neoules qu'il allait tout faire préparer pour le recevoir et donner les premiers soins au valet blessé. L'Italien s'éloigna donc en conduisant toujours le cheval qui portait Julien. Les deux amis demeurèrent seuls à la porte de l'habitation.

— Au revoir, Maurice, dit M. de Neoules en serrant les mains du lieutenant, bon voyage; pressez votre cheval pour gagner le Luc avant que la tempête éclate, et n'oubliez pas mes recommandations ni vos obligeantes promesses.

— Soyez tranquille à cet égard, mon ami, répondit Maurice. En arrivant à le Luc, je vous expédierai un médecin et une voiture, et en passant devant Roquebrune je remettrai la lettre moi-même.

— Au revoir donc, et prions le ciel que les circonstances nous rapprochent promptement.

— Au besoin, j'aiderai le hasard. Mais, mon ami, avant que je vous quitte, affirmez-moi encore que votre antipathie instinctive pour le marquis de Chivasso n'a rien de bien sérieux!

— Rien! je vous le répète; je suis même honteux de m'être laissé aller à de si niaises confidences. D'ailleurs, je suis bien armé.

— Mais, si vous aviez à craindre...

— Rien, mon ami, je n'ai rien à craindre; continuez votre route et ne vous attardez pas plus longtemps, car le mistral redouble de violence et la route est est encore longue à faire.

Les deux hommes se serrèrent cordialement la main une dernière fois, puis Maurice remonta à cheval et sur un dernier geste de son ami qui se tenait alors sur le seuil de la Maison-Noire, il piqua sa monture et s'éloigna au moment où M. de Neoules pénétrait dans la demeure du marquis. Le chemin que suivait le lieutenant devenait de plus en plus difficile et de plus en plus pénible, car il s'encaissait davantage dans les montagnes. Le vent soufflait par rafales bruyantes, et les bourrasques passaient au-dessus de la tête du cavalier emportant dans leurs tourbillons des feuilles et des branches arrachées aux arbres de la route. Maurice, le front baissé pour mieux résister au souffle impétueux, ferme sur ses étriers et soutenant vigoureusement son cheval, trottait assez régulièrement en dépit des obstacles de la nuit et de la tempête.

Bientôt le ciel devint tellement noir que les ténèbres furent presque opaques : Maurice ne distinguait rien au delà de la tête de son cheval. Tout à coup un éclair déchira les nues, illumina l'horizon rétréci, et un violent coup de tonnerre ébranla les échos de la vallée. Ce fut comme un signal donné à la colère de la nature : la tempête éclata dans toute sa furie; la pluie tomba, une pluie effroyable, diluvienne, qui, en un clin d'œil, transforma chaque sentier en torrent; les éclairs devinrent incessants et le tonnerre roula avec un fracas horrible; le vent avait atteint l'apogée de sa violence, et, s'engouffrant dans les gorges, il éleva subitement une barrière infranchissable devant l'officier d'état-major. Maurice voulut forcer son cheval à avancer, mais le pauvre animal courba la tête en couchant ses oreilles et se prit à trembler.

XI

LE SOUPER.

— Morbleu! grommela Maurice avec colère, la tempête aurait bien pu n'éclater qu'une heure plus tard! j'aurais eu le temps de gagner le Luc! »

Et il essaya encore, mais en vain, de forcer son cheval.

« Où diable trouverai-je un abri dans ce pays perdu? continua-t-il. Impossible de continuer ma route par un temps pareil : c'est un retour du déluge! »

Un bruit sourd retentit sur sa gauche; Maurice se tourna vivement. Il vit une nappe d'eau écumante descendant de la montagne et se ruant sur la route qu'il suivait. C'était un étroit sentier métamorphosé en cascade furieuse. Maurice laissa échapper de ses lèvres un juron énergique.

« La route va être inondée! dit-il; je me ferai noyer ici en pure perte! Ma foi! le général me mettra aux arrêts, s'il le veut, mais ce serait folie que de poursuivre ma route. Allons, je vais retourner à Flassans demander l'hospitalité à ce marquis italien. »

Maurice fit tourner son cheval. Cette fois, l'animal, qui n'avait plus le vent ni la pluie dans les naseaux et qui sentait le danger, partit au grand trot sans avoir besoin d'être appuyé par l'éperon. Le péril augmentait effectivement de minute en minute. Tous les sentiers des montagnes aboutissant sur la route, étroite et bordée de rochers, formaient torrent et inondaient le chemin encaissé. Le cheval du lieutenant de la 32e avait de l'eau par-dessus les sabots, et cette eau montait avait une rapidité véritablement effrayante, lorsque Maurice aperçut au loin les cimes des sapins entourant la Maison-Noire.

Il y avait plus de deux heures qu'il avait quitté M. de Neoules, et le marquis italien ne devait attendre personne par un temps pareil; aussi Maurice ne s'étonna-t-il nullement du silence profond qui répondit à son premier appel. Mais comme l'orage ne discontinuait pas de violence, comme la pluie redoublait, comme il se sentait trempé d'eau et transi de froid, le lieutenant perdit patience et, se suspendant à la chaîne de la clochette, il l'agita avec une énergie qui produisit un carillon prolongé. Quelques instants après, un guichet, pratiqué dans le battant de la porte, s'entrouvrit, et deux yeux noirs brillèrent de l'autre côté de la grille.

— Qui est là? dit une voix rude que Maurice reconnut aussitôt pour l'organe cuivré du marquis italien.

— Moi, citoyen, le compagnon de M. de Neoules, répondit Maurice, qui vient à son tour réclamer cette hospitalité que vous lui avez offerte, qu'il a refusée, et que les circonstances le contraignent à accepter.

— Oh! mille pardons, citoyen, je ne vous voyais pas au milieu des ténèbres qui vous entourent! répondit l'Italien avec empressement.

Aussitôt les verrous crièrent, la serrure grinça et la porte s'ouvrit.

— Conduisez par ici votre cheval, continua le marquis; mon écurie n'est pas belle, mais votre monture y trouvera bonne provende.



— C'est ici la demeure du citoyen de Neoules? demanda le cavalier. (Page 31.)

Maurice était entré et il tirait après lui son cheval, avec lequel il traversa une petite cour, conduit par le marquis qui dirigeait ses pas. L'écurie était située dans un petit bâtiment à demi délabré et qui n'avait pas même de porte. Maurice fut tout surpris de trouver trois chevaux dans cette écurie. Il se souvenait que le marquis italien avait répondu à M. de Neoules qu'il n'avait qu'un seul cheval. Sans doute le signor Chivasso remarqua l'expression de la physionomie de l'officier et en comprit le sens, car, s'avançant vers lui, tandis que Maurice débridait et dessellait sa monture :

— Ma pauvre maison sera bien honorée dans une seule nuit, dit-il d'une voix insinuante, car elle aura reçu, grâce à la tempête, des hôtes qui eussent probablement passé par un beau temps devant la porte sans même y jeter un regard.

— Avez-vous donc d'autres hôtes que M. de Neoules et que moi? demanda Maurice.

— Oui, citoyen, un noble seigneur de mon pays et un brave citoyen du vôtre sont venus me demander un refuge contre l'orage, et vous voyez leurs chevaux à ce râtelier.

Ce que disait le marquis italien était tellement probable, que Maurice se repentit de l'étonnement qu'il avait presque manifesté clairement.

— Maintenant, reprit l'Italien, si vous voulez bien le permettre, je vais avoir l'honneur de vous conduire dans votre chambre.

— Je désirerais avant tout voir mon ami, monsieur de Neoules.

— Si vous voulez bien me suivre, dit le marquis en s'inclinant en signe d'acquiescement.

Les deux hommes traversèrent la petite cour et gagnèrent un vestibule sur lequel s'ouvrait un escalier. Le marquis Chivasso, s'effaçant pour laisser passer le lieutenant, l'engageait du geste à franchir les degrés, lorsqu'une lumière soudaine brilla au premier étage, et un charmant petit pied, apparaissant sur les marches supérieures, fit lever la tête à

Maurice. Ce fut avec peine que le jeune officier maîtrisa un cri d'admiration prêt à s'échapper de ses lèvres. Une charmante femme venait de lui apparaître dans tout l'éclat de la beauté, dans toute la fraîcheur de la jeunesse. Cette jeune femme ou cette jeune fille (Maurice ne savait pas encore) pouvait avoir vingt ans au plus. De taille moyenne, élancée, svelte et gracieuse, elle avait une tournure d'une élégance extrême et sa personne était empreinte de la plus exquise distinction. Sa figure, sans être irréprochable comme lignes, avait une suavité de contours et une harmonie de traits qui séduisaient au premier coup d'œil. De grands yeux bleus, une petite bouche, un joli nez, des lèvres vermeilles découvrant des dents nacrées et un front poli encadré sous les flots d'épais rouleaux de cheveux noirs formaient l'ensemble. Une teinte de tristesse profonde et de mélancolie sombre était empreinte sur cette physionomie aimable; les joues étaient extrêmement pâles, et les yeux étaient entourés d'un cercle de bistre qui rehaussait encore l'éclat des prunelles. Devant cette charmante apparition, Maurice s'était reculé en s'inclinant respectueusement.

— La signora Josefa, ma nièce! dit le marquis italien en désignant la jeune fille.

Puis, avant que Maurice eût eu le temps de répondre à la présentation :

— Nous montons auprès du citoyen Neoules, ajouta-t-il en s'adressant à sa nièce.

— Ah! fit celle-ci d'une voix calme et douce, vous allez déranger votre hôte, mon oncle.

— Comment! reprit le marquis, n'est-il pas avec le valet blessé?

— Non, il vient de quitter son domestique que nous avons pansé ensemble. Le blessé s'est endormi et M. de Neoules s'est alors retiré dans sa chambre; il était extrêmement fatigué, et je crois qu'il dort à cette heure.

— Le citoyen désire le voir? dit le marquis en faisant signe à Maurice de monter.

— Non! non! fit celui-ci avec vivacité. Si M. de Neoules repose, après cette journée de fatigue et d'émotion, je ne veux pas le troubler. J'aurai le plaisir de le voir demain matin avant de partir. Je vous demanderai seulement, monsieur le marquis, d'avoir l'obligeance de me conduire à la chambre que vous me destinez; je suis trempé jusqu'aux os et j'ai hâte de faire sécher mon uniforme.

— Ensuite, vous redescendrez souper avec nous, s'empressa de répondre le marquis du ton le plus aimable. Mes deux hôtes sont arrivés après que le citoyen Neoules avait pris son repas, et ils vous attendront. Je vais avoir l'honneur de vous conduire.

Et, prenant des mains de Josefa la lumière que celle-ci tenait, il se hâta de passer le premier pour éclairer le lieutenant. La jeune fille s'effaça le long de la muraille, Maurice la salua de nouveau en passant et il suivit le marquis. L'Italien conduisit son hôte au second étage de la maison, et, ouvrant la porte d'une chambre modestement meublée, il l'engagea à y pénétrer.

— Je vous demande pardon s'il n'y a pas de serrure à votre porte, dit le marquis en souriant et en faisant remarquer à Maurice la place vide sur le montant de bois, mais je suis pauvre, et les réparations coûtent bien cher par le temps qui court. Au reste, il n'y a dans toute la maison que moi, ma nièce et mes hôtes.

— Je suis désolé de l'embarras que je vous donne, citoyen, répondit Maurice. Une botte de paille et un hangar étaient au besoin tout ce qui me convenait; un soldat en campagne n'a pas le droit de se montrer difficile.

— Veuillez vous hâter, citoyen; le souper sera cuit dès que vous descendrez.

Et Chivasso, saluant amicalement le lieutenant, disparut en repoussant la porte, qui demeura entrebâillée. Maurice s'approcha de la cheminée, dans laquelle brûlait un bon feu, et se mit en devoir de réparer les préjudices causés à sa toilette par la tempête, la pluie et le mistral. Tout en s'occupant de faire sécher ses habits et d'éponger l'eau dont ils ruisselaient, Maurice examinait machinalement la pièce qui allait lui servir de chambre à coucher. Un vaste lit à colonnes garnissait tout un panneau; un bahut et quatre chaises en compagnie d'une petite table composaient le reste de cet ameublement primitif.

Les murailles étaient peintes; mais la peinture, détériorée par le temps et par l'humidité, était parsemée de taches noirâtres et de places écaillées. Maurice s'approcha ensuite de la fenêtre et continua son examen, de l'intérieur à l'extérieur, à la clarté rougeâtre des éclairs. Sa chambre donnait sur le derrière de l'habitation, et ce qu'il pouvait voir complétait, avec ce qu'il avait déjà remarqué du côté de la route, une idée à peu près exacte de ce qu'était la *Maison-Noire*. Ce devait être une antique demeure ayant eu jadis de vastes dépendances, quelque reste d'un château seigneurial bâti du temps des croisades. Une aile en avait été évidemment reconstruite pour servir de logis, et sans doute cette aile communiquait par des passages et des souterrains avec le reste de l'édifice à moitié en ruines.

La chapelle de l'ancien château était devenue l'église du village; car cette chapelle était reliée aux bâtiments existants par un passage couvert placé entre deux murailles. Le cimetière de Flassans était adossé au château et avait dû être bien certainement établi, par un caprice bizarre d'un propriétaire, dans l'ancien jardin de plaisance. Une belle pièce d'eau touchait aux murs : elle occupait l'espace où avaient été les fossés. Un pont de planches la traversait, et de l'autre côté, on entrait dans cette vaste forêt de sapins qui entourait le village et grimpait le long des flancs des montagnes. Enfin, du côté opposé au cimetière et à l'église était le jardin potager de l'habitation. Maurice venait de terminer cet examen rapide des lieux, et il endossait son uniforme à demi-séché pour descendre souper, lorsqu'en se rapprochant encore de la fenêtre, il crut voir des ombres se mouvoir dans les ténèbres du cimetière. Un éclair rapide, qui déchira les nues et illumina l'horizon, lui permit de distinguer nettement trois hommes occupés autour d'une pierre blanche comme celle d'un sépulcre.

Mais l'éclair passé, la pluie, redoublant et augmentant l'intensité des ténèbres, ne permit pas à Maurice de s'assurer s'il avait réellement contemplé ce qu'il croyait avoir vu. S'interrogeant lui-même, il demeurait immobile, et peut-être allait-il ouvrir la fenêtre pour être à même de mieux examiner l'extérieur, lorsqu'un léger bruit, retentissant au-dessus de sa tête, lui fit brusquement lever les yeux.

Une trappe venait de s'ouvrir au plafond; une main blanche et fine passa dans l'ouverture. Maurice entrevit un scintillement rapide, des éclairs de nuances éclatantes partant d'un même foyer, comme les rayonnements produits par une pierre précieuse, diamant, rubis ou émeraude : c'était une bague qui brillait au petit doigt de la main. Cette main tenait un papier. Le papier, lâché, s'envola par la chambre et vint tomber aux pieds du lieutenant; la trappe s'était refermée.

— Que signifie cette manière de poste aux lettres? — dit Maurice en souriant et en ramassant le papier, qu'il déploya et qui était recouvert d'une écriture fine et serrée.

« Fermez immédiatement votre porte, lut-il avec étonnement. Placez un meuble devant et assurez-vous, avant de continuer à lire, que personne ne peut vous surprendre. »

— Qu'est-ce que cela veut dire? fit le lieutenant en regardant le plafond.

Nulle trace de trappe n'y apparaissait. Maurice demeura un moment immobile et comme réfléchissant profondément. Puis, comme après tout, la recommandation que lui adressait l'auteur de l'épître n'avait rien qui pût paraître bien extraordinaire en parlant d'une porte que ne fermait aucune serrure, il attira un fauteuil et le plaça devant le battant, de manière à le maintenir clos. Ensuite il revint se poser devant la lumière.

— Est-ce que ce marquis italien voudrait se donner le plaisir de mystifier un officier français! reprit-il en ouvrant de nouveau la lettre mystérieuse.

Mais à peine eut-il lu quelques lignes, qu'il devint affreusement pâle, et il étouffa un cri prêt à jaillir de sa gorge, tandis que sa main frémissante saisissait les pistolets qu'il avait déposés sur le manteau de la cheminée.

Voici ce que contenait l'épître parvenue d'une façon aussi singulière au lieutenant de la 32e :

« Ne vous étonnez pas! ne poussez pas un cri! Que rien ne décèle l'émotion que va vous causer ce que vous allez lire. Un crime vient d'être accompli dans cette maison. M. de Neoules a été assassiné il y a une heure! »

C'était en achevant la lecture de ces quelques lignes que Maurice avait pâli et que sa main avait cherché ses armes. Mais ne pouvant encore en croire ce qu'il lisait, il se contint et reprit en parcourant le papier :

« Il est inutile que vous vous exposiez. Aucun secours n'est plus possible. Les monstres savent accomplir leurs œuvres de destruction. Votre ami mort, on s'est approprié toutes les valeurs qu'il portait sur lui. Maintenant c'est à votre existence que l'on en veut; mais, comme on vous connaît, comme on vous sait brave, fort, bien armé et décidé à la lutte, on ne tentera rien ouvertement.

« Au souper, on vous comblera de soins, d'attentions et de prévenances : défiez-vous de tous ceux qui vous entoureront. On ne vous attaquera pas, on ne vous frappera pas : On vous fera boire une liqueur qui vous endormira d'un sommeil léthargique, comme a été endormi M. de Neoules. Vous remonterez dans votre chambre sans ressentir autre chose qu'un léger mal de tête; puis, vous vous endormirez pour ne plus vous réveiller, car, à deux heures du matin, vous serez égorgé dans votre lit. Ceux qui souperont avec vous pousseront l'astuce jusqu'à boire du même breuvage que celui qui doit vous être fatal, mais ils auront pris, avant le repas, un contre-poison puissant qui empêchera les effets du narcotique.

« Vous seriez donc perdu sans ressource si la personne qui vous écrit n'avait résolu de vous sauver. Que pourriez-vous faire? Trois hommes seront en face de vous, sept autres sont cachés dans les souterrains de la maison et se tiennent prêts à s'élancer au premier signal.

« Dissimulez donc! ne demandez même pas à voir votre compagnon : trop d'insistance pourrait éveiller l'attention et vous perdre. Je vous répète que, vous éveillé, vous n'avez rien à craindre : on n'agira que durant votre sommeil. Plus tard, je vous expliquerai pourquoi. Soupez donc sans que rien puisse faire supposer que vous avez connaissance des desseins des assassins. Mangez et buvez à votre guise de tout ce que l'on vous offrira. Seulement, au dessert, acceptez et mangez, à vous seul, la pomme que vous présentera la signora Josefa. Mangez cette pomme sans l'éplucher, sans la fendre, mangez même les pépins. Elle renfermera l'antidote puissant qui doit détruire l'effet du poison que vous aurez bu. Si ce fruit vous semble amer, nauséabond, répugnant, n'en témoignez rien, ne le rejetez pas : il vous sauvera. Maintenant que dois-je ajouter pour vous convaincre et vous déterminer à suivre mes instructions? Ne croyez pas à une mystification!...

— Cela en a cependant tout l'air, dit Maurice en interrompant sa lecture.

« Ne croyez pas que je veuille vous tromper ni que je sois votre ennemi, » continua le lieutenant en revenant à son épître. « Si cela était, pourquoi vous préviendrais-je? Dans quel but agirais-je ainsi que je le fais? »

— C'est vrai! dit encore Maurice. Corbleu! ce pauvre M. de Neoules serait-il réellement mort, et serais-je, moi, bel et bien, dans un coupe-gorge? Dix hommes! si l'auteur de cette lettre dit vrai, je suis perdu, et tout à fait perdu! Comment lutter? Je ne connais ni mes ennemis, ni les êtres de cette maison!

Tout en réfléchissant, Maurice avait repris ses pistolets qu'il examinait et dont il faisait jouer les batteries.

— La poudre a été mouillée par la tempête! continua-t-il, et j'ai laissé ma poire dans les fontes de ma selle. Si on a l'intention d'attenter à mes jours, ou on aura pris ma poudre ou on l'aura abîmée. S'il y a danger pour moi, il n'est plus temps d'agir. J'ai mon sabre! mais que pourrais-je contre dix hommes? En tuer deux ou trois et être massacré ensuite!

Maurice se prit à marcher à grands pas.

— Tout cela est un conte! dit-il en s'arrêtant.

Puis il reprit sa marche par saccades.

— Corbleu! s'écria-t-il à demi-voix, comment savoir la vérité?

Et froissant entre ses doigts crispés l'épître révélatrice, il chiffonna le papier; puis, le dépliant de nouveau, il le plaça en pleine lumière pour en relire le contenu. Cette fois encore Maurice étouffa un cri, mais ce cri n'avait pas la même intonation que celui qu'il avait déjà arrêté sur ses lèvres. C'est qu'il venait d'apercevoir deux lignes qu'il n'avait point encore lues. Ces deux lignes contenaient cette phrase qui pouvait à bon droit passer pour un hiéroglyphe :

« Si vous refusez d'avoir foi en moi, si vous n'acceptez pas la pomme que la signora vous offrira, L. G. D. deviendra A. B. H.

— Lucile! murmura Maurice. Que signifient ces signes connus de nous seuls? Qui a pu les révéler? Qui donc a écrit cette lettre?

Il paraît que ce qui eût été un hiéroglyphe pour tout autre n'en était pas un pour l'officier d'état-major.

— Oh! dit-il encore, cette fois je dois croire! j'obéirai!

Et prenant la lettre, il lut sur un bout de papier séparé et collé évidemment après coup à la missive écrite :

« Après souper, vous remonterez dans votre chambre. Une fois là, barricadez votre porte et attendez votre libérateur. Surtout ne vous étonnez pas de la façon dont il parviendra jusqu'à vous. Brûlez ceci, et que pas un de vos traits ne trahisse votre pensée. »

Maurice jeta aussitôt et sans hésiter le papier au feu; puis, il alla enlever le siège placé devant la porte. Il achevait à peine de prendre ce dernier soin, lorsque le battant s'ouvrit et que le marquis Chivasso parut sur le seuil.

— Eh bien! mon cher hôte, dit-il en souriant. Je crois vous avoir laissé tout le temps nécessaire pour vous remettre et vous sécher? Êtes-vous prêt à souper?

— Tout prêt, citoyen, répondit Maurice en prenant son chapeau.

— Alors, si vous voulez bien me faire l'honneur de me suivre, je vais vous montrer le chemin.

Le marquis italien, s'inclinant profondément, passa devant son hôte qui le suivit.

— Oh! fit Maurice en se mordant les lèvres. Ces hommes que j'ai vus agenouillés dans le cimetière!...

Le marquis, qui tenait une bougie allumée, se retourna pour éclairer le lieutenant :

— Mille grâces, citoyen! dit Maurice de sa voix naturelle.

Les deux hommes atteignaient le premier étage.

— Est-ce donc par ici qu'est le citoyen Neoules? demanda le lieutenant.

— Cette porte est celle de sa chambre, répondit l'Italien en désignant une porte et en baissant la voix. Je regrette que vous n'ayez pu le voir; mais il repose, demain matin vous lui ferez vos adieux.

Maurice remarqua que son interlocuteur descendait plus rapidement en prononçant ces paroles. Il le suivit en étouffant un soupir. En passant dans un couloir qu'avait enfilé son guide, Maurice aperçut tout à coup des taches rouges sur la muraille.

— On dirait des taches de sang! fit-il observer avec un calme parfait.

— Oh! répondit en souriant l'Italien, c'est le sang des poulets que nous allons manger. Les derniers qui me restent et que je suis trop heureux d'avoir conservés pour une telle circonstance.

Le marquis s'était arrêté, et il ouvrit une porte à deux battants.

— Veuillez prendre la peine de passer, citoyen! dit-il en s'effaçant le long du mur.

La salle à manger dans laquelle venait de pénétrer Maurice était d'assez belle apparence, et contrastait par son ameublement presque riche avec la pauvreté qu'affectait le reste de la maison. Une table recouverte d'une nappe blanche et de belles vaisselles occupait le centre de la pièce. Deux candélabres garnis de bougies éclairaient cette table et envoyaient leurs rayons lumineux jusque dans les angles les plus reculés de la salle. Un bon feu, flamboyant dans la cheminée, joignait sa clarté à celle des bougies. Deux hommes étaient assis devant cette cheminée et se chauffaient les jambes tout en causant. L'un de ces hommes pouvait avoir cinquante ans : il était grand, bien fait et très élégant dans toute sa personne. Son costume, d'ancienne date, était celui qui avait été de mode sous la *Terreur*. Son habit de drap, son gilet à la Robespierre, ses culottes de panne rappelaient les modes en vogue chez les *jacobins*. La physionomie de ce personnage était mobile, expressive, extrêmement intelligente : ses yeux lançaient des éclairs.

Son interlocuteur, de quelques années plus jeune, était très long, très mince, très fluet de corps et de tête, ses gestes avaient quelque chose de désordonné comme si ses membres eussent été disloqués. Une longue tête, un long nez pointu, une bouche grande aux lèvres minces et rentrées, s'harmonisaient bien avec le torse anguleux et les jambes sèches du personnage. Il était vêtu en bourgeois aisé de l'époque, mais ses habits défraîchis attestaient un récent voyage péniblement accompli. En entendant la porte s'ouvrir, les deux hommes s'étaient retournés avec vivacité, et ils se levèrent poliment pour rendre à Maurice le salut que celui-ci leur adressait. Le marquis Chivasso suivait son hôte et il passa rapidement devant lui :

— Le citoyen Maurice Bellegarde, dit-il en présentant Maurice et en s'adressant aux deux causeurs. Lieutenant à la 32e demi-brigade de l'armée d'Italie et officier d'ordonnance attaché à l'état-major du général Berthier.

Maurice regarda son interlocuteur avec étonnement. Il n'avait prononcé devant lui ni son nom de famille, ni parlé de sa situation à l'armée, et cependant le marquis le présentait pour tel qu'il était réellement. L'Italien remarqua l'étonnement du jeune officier et il se mit à sourire :

— Votre ami, monsieur de Neoules, m'a beaucoup parlé de vous. Voilà comment il se fait que je vous connais, citoyen. Mais maintenant que j'ai eu l'honneur de vous présenter à mes hôtes, permettez-moi d'achever mon œuvre et de faire pour eux ce que j'ai fait pour vous.

Puis, s'avançant d'un pas et désignant d'un geste poli le premier des deux causeurs, celui au gilet à la Robespierre :

— Le citoyen Camparini, continua-t-il. Si nous étions en Italie, au lieu d'être en France, je prononcerais le signor marquis Camparini, l'un des illustres descendants de l'une de nos plus antiques familles florentines, mais la République a rayé les titres de noblesse, et le citoyen se conforme aux volontés nationales du pays qu'il habite.

— Avec d'autant plus d'empressement, se hâta d'ajouter le citoyen Camparini, que j'agis dans ce sens par principes et par conviction.

Maurice salua sans répondre.

— Le citoyen Pick! continua le marquis Chivasso en passant au second personnage. Un des plus intelligents cultivateurs de la contrée.

Maurice salua encore sans prononcer une parole.

— Maintenant que vous vous connaissez, citoyens, poursuivit le marquis, permettez-moi de vous laisser seuls ensemble durant quelques instants. Je veux veiller moi-même aux apprêts de notre souper.

En achevant ces mots, le marquis présenta un siège à Maurice, puis, quand il vit celui-ci installé entre ses deux autres hôtes, il quitta vivement la salle à manger.

— Citoyen, dit aussitôt Camparini en croisant ses jambes l'une sur l'autre, je dois, avant d'aller plus loin, réclamer de vous une discrétion absolue sur notre rencontre.

— Pourquoi? demanda Maurice avec étonnement.

— Parce que, tel que vous me voyez, je suis au plus mal avec les citoyens directeurs. On m'accuse d'être un ancien terroriste, ce qui est une sottise. J'ai été fort lié, il est vrai, avec Robespierre, avec Saint-Just, avec Fouquier, mais je n'ai jamais partagé cependant leurs convictions politiques. Eh bien! aujourd'hui, on me reproche ces anciennes liaisons comme des crimes, et peu s'en faut que je ne sois déporté ces jours-ci. Je ne me cache pas, mais pourtant je fuis prudemment la trop grande lumière : voilà pourquoi, citoyen lieutenant, je réclame votre discrétion à propos de notre rencontre.

— Je suis soldat, citoyen, répondit Maurice, et je m'occupe bien plus de la guerre avec l'Autriche que des menées politiques intérieures. Je n'ai aucune mission pour agir contre vous; donc ne craignez pas, de ma part, une indiscrétion qui pourrait vous compromettre.

— Mille grâces! Je sais jusqu'à quel point on peut compter sur votre parole.

— Plaît-il? fit Maurice, surpris de la réponse.

— Le concitoyen Chivasso, mon excellent ami, ne

m'eût-il pas fait l'honneur de vous présenter à moi tout à l'heure, que j'eusse su en présence de quel homme de cœur je me trouvais.

— Citoyen ! dit Maurice embarrassé par ce compliment lancé à brûle-pourpoint.

— N'est-ce pas le citoyen Maurice Bellegarde qui, parti simple soldat en 1792, poursuivit Camparini, a gagné une blessure et ses galons de sous-officier à Mayence, en s'emparant, à la tête de quelques intrépides, d'un canon prussien? N'est-ce pas lui qui a enlevé deux drapeaux, tué quatre officiers supérieurs de sa main et fait prisonnier un général autrichien à Melogno, ce qui lui valut le titre d'officier, donné sur le champ de bataille par le général Masséna? N'est-ce pas lui enfin que Berthier a distingué à Loano, où il s'est conduit d'une manière si brillante que le chef d'état-major de l'armée a voulu l'attacher à son service? Dites, lieutenant, avais-je besoin que le citoyen Maurice Bellegarde me fût présenté pour le connaître?

— J'avoue que les particularités de ma vie auxquelles vous faites allusion sont vraies, répondit Maurice, mais j'ignore, citoyen, à qui ou à quoi je dois attribuer la connaissance intime que vous paraissez avoir de ma vie militaire.

— Je vous étonnerais bien davantage si je vous parlais des circonstances de votre vie privée, répondit Camparini.

Maurice fit un mouvement brusque, mais il n'eut pas le temps d'interroger. La porte s'ouvrit de nouveau, et le citoyen Chivasso paraissait sur le seuil, suivi aussitôt par la charmante femme que le lieutenant avait rencontrée déjà peu d'instants après son arrivée à la Maison-Noire. Le marquis et sa nièce se dirigèrent vers leurs hôtes et les invitèrent à prendre place à table. Un vieux domestique, aux cheveux blanchis par l'âge, entra au même instant, portant un énorme plat sur lequel s'étalaient quelques poulets dorés par le feu. Ce domestique composait tout le service du marquis italien, lequel s'excusa auprès de ses hôtes et réclama leur indulgence pour la mesquinerie du service. Tous les convives avaient pris place : Chivasso au centre ayant le marquis Camparini à sa droite, et sa nièce à sa gauche. Le citoyen Pick venait après Josefa ; et Maurice, assis entre lui et Camparini, se trouvait ainsi placé presque en face de la jeune fille. En attirant à lui son siège, Maurice, qui ne quittait pas des yeux la jeune fille depuis son entrée dans la salle, Maurice tressaillit violemment. Ses regards avaient rencontré une bague surmontée d'une magnifique émeraude qui scintillait au petit doigt de la main droite de la nièce du marquis, et cette bague jetait des feux semblables à ceux qui l'avaient un instant ébloui lorsque, seul dans sa chambre, il avait vu apparaître la main tenant la mystérieuse lettre.

Tout ce qui s'était passé, et que le lieutenant commençait déjà à prendre pour un rêve, lui revint aussitôt à la pensée, tout le contenu de la lettre se retraça dans sa mémoire : il frissonna en songeant à M. de Neoules, et involontairement il pressa entre ses doigts crispés le manche du couteau placé devant lui sur la table. Josefa ne semblait accorder aucune attention au jeune lieutenant. Maurice reporta alors ses regards sur le marquis Camparini qui avait eu avec lui une si étrange conversation, et qui paraissait connaître à fond son existence entière. Camparini avait sans doute grand'faim, car il semblait complètement absorbé par le découpage d'un poulet que son ami Chivasso avait fait poser sur son assiette. L'autre convive, le citoyen Pick, dégustait à petites gorgées et avec un air de contentement tout béat un verre de vieux vin de Lamalgue qu'il s'était amoureusement versé. Le propriétaire de la Maison-Noire mettait le plus grand empressement à s'occuper de ses hôtes, et sa nièce veillait à ce que l'unique valet fît convenablement le service.

En examinant cet ensemble, qui décelait les intentions les plus pacifiques de la part de ses compagnons, le lieutenant secoua la tête comme pour en chasser les pensées qui l'assiégeaient, mais ses yeux rencontrèrent encore l'émeraude étincelante, et un nouveau frissonnement agita tout son corps.

XII

LE CHATEAU DE ROQUEBRUNE

A quelques lieues de Fréjus, sur les bords de l'Argens, s'élevait en 1796 un joli château dont il ne reste aujourd'hui que des ruines, habitation renommée à dix lieues à la ronde pour sa beauté, sa richesse et l'urbanité bien connue de son propriétaire. Ce propriétaire, estimé et aimé des paysans, M. de Neoules, avait été longtemps sans habiter le château. Enfin, en 1786, au mois de septembre, il arriva de l'Anjou, où il avait passé huit mois; auparavant il avait séjourné en Italie pendant plusieurs années. Que faisait-il en Italie, où l'on supposait qu'il avait dû passer un temps fort long? Personne ne pouvait le dire, aucun des domestiques arrivés à Roquebrune n'ayant accompagné jadis le voyageur. Tous étaient entrés récemment à son service, depuis son retour en France, et pas un ne connaissait quelque chose de la vie passée du maître. Ce qu'ils affirmaient d'une même voix cependant, c'est que M. de Neoules était bon, obligeant, charitable, d'un caractère très doux, qu'il ne voyait personne, ne recevait âme qui vive, et qu'il semblait plutôt fuir que rechercher la société des autres hommes.

Bien que ces renseignements fussent des plus vagues, il fallut s'en contenter néanmoins, attendu que les curieux ne purent en apprendre davantage. M. de Neoules, une fois installé au château, y continua le genre de vie que ses domestiques prétendaient qu'il avait adopté. De 1786 à 1790, c'est-à-dire durant quatre années, pas un visiteur ne se présenta au château, et M. de Neoules ne sortit que deux fois de son parc, encore n'avait-il franchi sa grille d'entrée que pour faire, chaque fois, une absence de douze jours. Où était-il allé? On n'en savait rien. Il était parti seul, sans domestique, et il était revenu de même.

Lors de son premier retour, une vieille femme était assise sur le seuil de la porte de sa maison au moment où le seigneur de Roquebrune traversait le village pour gagner son château; elle remarqua que la monture paraissait harassée de fatigue, que les habits du gentilhomme étaient couverts de poussière et usés comme par une longue route accomplie, et que M. de Neoules, qui chevauchait, la tête penchée sur la poitrine, avait le visage couvert d'une pâleur mortelle. A son second retour, lors de sa seconde absence, M. de Neoules, arrivant du côté opposé, n'avait pas traversé le village ; mais comme il côtoyait le haut cours de l'Argens, un paysan qui pêchait l'avait vu passer près de lui. Il avait pu observer avec étonnement que le cheval sur lequel revenait le seigneur n'était pas le même que celui sur lequel il était parti. Ce cheval paraissait épuisé ; M. de Neoules avait sa botte gauche crevée et ses vêtements horriblement salis. Il était tellement absorbé dans ses pensées, qu'il ne vit pas le paysan qui le saluait au passage. Celui-ci avait entendu un soupir rauque, comme un sanglot, s'échapper de la gorge du cavalier. Depuis ce moment, jusqu'en 1792, le propriétaire n'avait plus quitté son château, et personne ne l'avait vu que ses domestiques, lesquels ne sortaient pas plus que leur maître.

Cette année-là, un nouveau bruit circula dans le village et dans les environs et prit peu à peu une certaine consistance. On prétendait qu'une étrangère

était arrivée à Roquebrune durant les heures de la nuit, et qu'elle s'était installée au château. Les domestiques, interrogés, confirmèrent la nouvelle, et ils affirmèrent que cette étrangère était jeune, très belle, extrêmement distinguée de manières, mais qu'elle n'avait point encore ouvert la bouche devant aucun d'eux. Elle était arrivée effectivement la nuit : M. de Neoules l'attendait bien certainement, car, quelques jours plus tôt, il avait donné l'ordre de faire préparer un appartement voisin du sien. Il avait veillé lui-même à l'emménagement de cet appartement, auquel on avait procédé avec un soin et un luxe exquis.

A minuit, on avait sonné à la grille du château, disaient encore les domestiques. Une femme s'était présentée seule, à cheval, sans aucune suite, sans aucun guide. M. de Neoules était allé à sa rencontre ; il l'avait prise dans ses bras, l'avait pressée contre sa poitrine et l'avait conduite ensuite à l'appartement préparé. Aucune parole n'avait été échangée entre eux. Les domestiques comme les paysans se perdirent en conjectures. Quelques mois s'écoulèrent : les valets, en se rendant à tour de rôle au village ou dans les fermes environnantes pour les besoins du château, racontèrent encore que l'étrangère était toujours au au château, qu'elle paraissait être âgée de vingt ans au plus, qu'elle était plus belle encore que l'on ne l'avait trouvée jadis, qu'elle parlait, et que sa voix était fort douce. M. de Neoules avait exigé que chacun lui obéît aveuglément, ce qui était facile, car elle avait le commandement extrêmement doux et elle paraissait être d'une bonté angélique. Elle n'appelait jamais M. de Neoules que « Monsieur. » Lui la nommait simplement « Uranie. » Il était donc impossible de conclure à un degré quelconque de parenté.

A cette époque, la révolution qui avait éclaté à Paris avait gagné la province, et la réaction contre la noblesse prenait chaque jour des proportions effrayantes. La Provence était en feu. Toulon était livré aux Anglais. La guerre civile et la guerre avec l'étranger menaçaient de désoler la malheureuse province. M. de Neoules, qui jusqu'alors n'avait quitté que deux fois le château depuis sept ans, fit coup sur coup plusieurs absences, mais sans jamais emmener Uranie. Il était toujours accompagné de deux fidèles domestiques : ces domestiques étaient Julien et Louis. Plusieurs fois on avait cherché à savoir par eux où se rendait leur maître, dont les sorties devenaient de plus en plus fréquentes, mais chaque fois ils avaient absolument refusé de répondre et ils avaient gardé le plus inviolable silence.

Cependant la *Terreur* régnait en maîtresse absolue. Les émigrés et les suspects étaient poursuivis avec un acharnement effrayant. Les troubles les plus affreux désolaient le département, et, chose étrange, inexplicable, incompréhensible, jamais M. de Neoules n'avait été inquiété. Il était de notoriété publique cependant qu'il avait contribué à sauver plusieurs nobles, qu'il avait caché chez lui trois prêtres auxquels il avait donné les moyens de passer en Italie. Des commissaires de la Convention étaient venus au château et avaient paru avoir le propriétaire, le citoyen Neoules, en parfaite considération. Les événements politiques s'accomplissaient donc sans apporter le plus léger chagrin apparent au seigneur de Roquebrune.

A la fin de 1793, l'armée de Dugommier traversa le département pour aller assiéger Toulon, que l'amiral Hood avait mis sur un pied formidable de défense. Le citoyen Neoules reçut chez lui quelques officiers parmi lesquels on avait remarqué, à cause d'une circonstance toute particulière, un jeune commandant d'artillerie. Lors du passage d'un corps de troupes à Roquebrune ce jeune commandant avait logé au château. Le lendemain, le citoyen Neoules monta à cheval et accompagna son hôte jusqu'à quelques lieues de Toulon. Deux paysans de Roquebrune, qui s'étaient enrôlés dans l'armée républicaine, avaient remarqué qu'à l'instant où ils se quittèrent, le citoyen Neoules et le jeune commandant avaient eu une assez longue conférence dans laquelle le propriétaire du château avait paru solliciter ardemment une promesse qu'on supposait que son interlocuteur lui avait faite, car le visage du citoyen Neoules s'était illuminé d'un rayon de bonheur alors qu'il avait serré les mains au commandant.

Le siège de Toulon avait eu lieu. Lors de l'enlèvement du *Petit-Gibraltar*, les deux Roquebrunois faisaient partie de la colonne d'attaque, et quelques jours après, quand les parents de l'un deux vinrent les visiter au camp, ils leur firent part d'une scène à laquelle ils avaient assisté et dans laquelle le citoyen Neoules avait joué un rôle dont ils ignoraient la portée. C'était le lendemain de la prise de la redoute, le jeune commandant d'artillerie parcourait le terrain qui avait, la veille, servi de meurtrier champ de bataille. Le citoyen Neoules, arrivé quelques heures auparavant, était avec lui, et tous deux semblaient examiner soigneusement les cadavres, comme pour s'assurer que pas un blessé n'avait été abandonné par les hommes de l'ambulance. Comme ils s'approchaient d'un groupe de soldats morts, Ricord et Fréron, les deux représentants du peuple, arrivèrent jusqu'à eux et parurent apostropher assez violemment le jeune officier. Les soldats, qui étaient à peu de distance, s'étaient avancés et étaient arrivés assez à temps pour entendre ces mots prononcés par Fréron :

« J'exige, au nom de la nation, que tu me livres ces deux hommes ! »

Le commandant désigna deux cadavres étendus à ses pieds :

— Ces hommes que tu demandes, répondit-il au représentant, les voilà!

— Alors, reprit Fréron, fais-nous remettre leurs corps afin que la justice ait son cours.

— Ces hommes ont été tués par les ennemis de la France, en combattant sous le drapeau de la France, répliqua énergiquement l'officier d'artillerie. Quelque coupables qu'ils aient été, ils sont absous maintenant par la mort : vous n'y toucherez pas.

Et en achevant ces mots, le jeune commandant s'était résolument placé entre les représentants du peuple et les cadavres qu'il avait désignés. Fréron et Ricord avaient crié, juré, blasphémé, puis ils s'étaient éloignés en menaçant. Le jeune commandant était demeuré impassible et, les représentants partis, il avait donné l'ordre d'enterrer sur l'heure les deux corps. Deux paysans de Roquebrune procédèrent à l'inhumation. Ces soins terminés, le commandant avait adressé un geste amical au citoyen Neoules, et celui-ci lui avait saisi la main et l'avait serrée avec effusion, en paraissant être en proie à une émotion extrême et en prononçant quelques paroles que les soldats n'avaient pu entendre. Cette scène racontée au village et demeurée inexpliquée, comme tout ce qui touchait le propriétaire de Roquebrune, avait augmenté encore l'impénétrabilité du voile mystérieux qui entourait le citoyen Neoules.

Enfin, la *Terreur* avait cessé ; à 1794 avait succédé 1795 sans que rien fût changé au château. Le citoyen Neoules habitait toujours avec cette Uranie attachée à lui par des liens inconnus; il faisait de temps à autre quelques excursions, toujours en compagnie de Louis et de Julien, puis il rentrait à Roquebrune. Au mois de mars 1796, à l'époque où commence ce récit, les choses étaient toujours au même état. Le château de Roquebrune avait un aspect pittoresque et solennel qui séduisait au premier coup d'œil : à l'heure où nous arrivons en vue de sa grille aux dorures détruites par le temps, le soleil l'éclairait de façon à fai-

ressortir mieux encore toute l'élégante simplicité de sa façade majestueuse. Il était huit heures du matin, le ciel était pur : c'était le lendemain de cette nuit orageuse où nous nous sommes arrêtés à la Maison-Noire. Le mistral avait cessé de souffler, et à la tempête furieuse avait succédé le calme d'un beau jour.

Deux personnes étaient enfermées dans une chambre du premier étage de cet appartement que M. de Neoules avait fait décorer et meubler jadis avec un soin si attentif et une coquetterie si minutieuse. L'un de ces deux personnages était une jeune fille, Uranie, la compagne du propriétaire du château, sa femme, sa fille, sa nièce ou son amie, suivant les suppositions, plus ou moins fondées sur la vraisemblance, de tous les curieux des environs. L'autre était un homme de quarante à cinquante ans. Ceux qui avaient aidé à propager la réputation de beauté qu'Uranie possédait à quelques lieues à la ronde n'avaient pas servi une cause mauvaise. Sans être belle dans l'acception absolue du mot, Uranie avait en elle un charme entraînant qui la faisait trouver adorable. De taille moyenne, élancée, mince, plutôt maigre que grasse, elle avait une distinction parfaite dans toute sa personne. Ses cheveux étaient noirs, la peau du visage un peu brune, le front pur et les tempes gracieusement dessinées. De beaux yeux d'un bleu clair au regard langoureux s'encadraient bien sous de fins sourcils noirs. Les lèvres étaient vermeilles, les dents merveilleusement belles, l'ovale du visage pur et le col aristocratiquement allongé. Les pieds, dont on voyait passer l'extrémité sous la jupe de la robe, étaient minces, petits et cambrés.

Son interlocuteur était de haute taille; son visage était beau, ses traits vigoureusement accentués, son teint très brun, sur lequel tranchait une barbe épaisse, touffue et d'un noir de plume de corbeau. Il portait un costume d'une coupe étrangère, absolument noir dans toutes ses parties. Uranie et son compagnon paraissaient être en proie à l'émotion la plus vive et la plus douloureuse; une anxiété horrible se lisait sur leurs traits bouleversés. Tous deux étaient très pâles. Un silence gros de larmes régnait entre eux depuis quelques instants.

— Ainsi, dit la jeune fille d'une voix basse et frémissante, ainsi Lucile a été enlevée?

— Oui, répondit le personnage aux vêtements lugubres.

— Et vous ignorez qui a commis ce crime?

— Je ne sais; je ne puis que supposer! La journée et la soirée avaient été calmes et tranquilles; convaincu que nous n'avions rien à craindre, confiant en Abboli, dont je connaissais la fidélité, certain que ce lieutenant n'était plus au camp français, que Lucile était seule, enfin, au milieu d'amis dévoués, je crus pouvoir m'absenter pour me rendre à Nice, ainsi que je vous le disais tout à l'heure. Ce fut à mon retour, au point du jour, que j'eus devant les yeux l'horrible spectacle qui me glaça d'épouvante en m'apprenant l'affreuse catastrophe. Abboli, sa femme, leur garçon de ferme étaient morts, et Lucile avait disparu.

— Mais elle a peut-être été tuée! s'écria Uranie en se tordant les mains.

— Non, cela est impossible; j'eusse retrouvé son cadavre. Pourquoi l'aurait-on emportée après l'avoir assassinée? Cela n'est pas admissible, je le répète. J'ai fouillé partout et je n'ai rien découvert que des traces de rapt. On l'a enlevée, vous dis-je!

— Mais qui?

— Ceux qui ont tué le fermier et pillé la ferme.

— Des voleurs?

— Peut-être! dit l'interlocuteur de la jeune fille.

— Comment les nommeriez-vous? s'écria Uranie. N'ont-ils pas pillé? n'ont-ils pas volé?

— Oui; mais ils ont assassiné. Maintenant, ont-ils assassiné pour voler, ou n'ont-ils volé et assassiné que pour mettre le rapt sur le compte d'un crime vulgaire? Là est la question!

— Mon Dieu! mon Dieu! fit Uranie en sanglotant. Lucile! ma pauvre sœur!... Mais il existe donc des gens qui ont intérêt à s'emparer d'elle?

L'homme fit un signe affirmatif.

— Et M. de Neoules qui n'est point là pour nous secourir! ajouta la jeune fille avec un accent déchirant.

XIII

URANIE

Se remettant un peu, Uranie revint vers son interlocuteur et lui saisit les mains, qu'elle étreignit fiévreusement.

— Cher monsieur Richard, fit-elle d'une voix suppliante, par pitié, dites-moi la vérité; ne me cachez rien : croyez-vous que Lucile vive encore?

— Je le crois, répondit aussitôt le grave personnage.

— Mais dans quel but avoir enlevé Lucile?

Richard secoua la tête et se rapprocha de son interlocutrice.

— Avez-vous oublié la nuit de Pâques? dit-il en baissant la voix.

Uranie frissonna.

— Quoi! s'écria-t-elle, vous supposez?...

L'homme fit un signe affirmatif.

— Oh! dit la jeune fille, ce serait horrible! Ma pauvre sœur serait entre les mains de ces hommes atroces?

— Je le crains, dit Richard.

— Mais il faut la délivrer.

— Ou du moins tout tenter pour le faire; c'est la résolution que j'ai prise, et c'est pour exécuter cette résolution que je suis accouru à Roquebrune. M. de Neoules doit nous prêter son aide.

— Il sacrifiera tout pour sauver Lucile!

— Alors ne perdons pas courage et agissons sans tarder d'une minute.

— Mais, dit la jeune fille avec désespoir, M. de Neoules est absent du château.

— Quand reviendra-t-il?

— Cette nuit probablement.

— Où est-il allé?

— Je l'ignore.

— Il ne vous a rien dit?

— Non; il m'a seulement dit en partant qu'il serait de retour dans la nuit du 20 mars.

— Quinze heures peut-être à attendre encore! s'écria Richard avec une rage sourde.

— Hélas! oui.

— Mais il sera trop tard pour agir. Déjà j'ai perdu plus de vingt-quatre heures. Quand M. de Neoules sera revenu, le temps qu'il mettra encore à courir sur les traces des bandits, ce sera deux jours entiers. Qui sait, avec un tel espace de temps devant eux, ce que peuvent faire de pareils hommes.

— Pauvre sœur Lucile! s'écria Uranie en fondant en larmes.

— Il ne faudrait pas perdre une seconde! dit Richard.

Uranie se retourna brusquement vers lui; ses larmes avaient cessé de couler; une résolution énergique se lisait sur ses traits.

— Que vous faut-il? demanda-t-elle.

— De l'argent, des hommes et des chevaux, répondit Richard. Les bandits ont emporté notre trésor et emmené nos chevaux; je n'avais que celui que je montais. Oh! ils ont tout calculé pour retarder les poursuites.

— De l'argent, des hommes et des chevaux? répéta Uranie.

— Oui! dit Richard.

La jeune fille courut vers un meuble, l'ouvrit, le fouilla, et en tira deux sacs pleins qu'elle déposa sur une table devant Richard.

— Voici sept mille francs en or! dit-elle.

Puis elle courut à une sonnette, qu'elle agita violemment. Un valet et une caméristе parurent presque aussitôt à la fois par deux portes différentes.

— Jérôme, dit Uranie en s'adressant au valet, il reste six chevaux dans les écuries, sans compter Aspasie?

— Oui, mademoiselle, répondit Jérôme.

— Qu'on les selle sur-le-champ, ainsi qu'Aspasie.

— Oui, mademoiselle.

— Prévenez Georges, Henri, Isidore, Pierre et Mistral, qu'ils s'apprêtent sur l'heure, vous aussi. Prenez des armes et tenez-vous prêts à partir dans dix minutes.

Jérôme s'inclina et sortit vivement.

— Mon amazone, mes pistolets et mon couteau de chasse! ajouta Uranie en se tournant vers la femme de chambre.

— Accompagnerai-je mademoiselle? demanda celle-ci.

— Non; allez vite!

La caméristе sortit. Uranie revint vers Richard.

— Sept mille francs, six hommes sûrs et bien armés et six bons chevaux, est-ce suffisant? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Richard.

— Alors ne perdons pas un instant.

— Quoi! vous allez partir?

— Sans doute; ne dois-je pas tout tenter pour sauver ma sœur?

— Mais M. de Neoules?

— Il approuvera tout ce que j'aurai fait.

— Et s'il revient avant notre retour?

— Je vais lui laisser une lettre qui le préviendra et le mettra à même de venir nous rejoindre.

Et Uranie, courant à son bureau, se mit à écrire rapidement; Richard la regardait avec admiration.

— Que ne suis-je votre véritable père, dit-il; combien je serais fier de tels enfants!

— Et nous serions plus fières encore d'un père tel que vous, monsieur le comte, répondit Uranie.

— Silence! dit vivement Richard.

— Personne ne peut nous entendre!

Uranie écrivait toujours. Quand elle eut achevé son épître, elle la plia, la cacheta et sonna de nouveau. La caméristе se présenta.

— Virginie, dit la jeune fille, dès que M. de Neoules sera rentré, et avant même de lui avoir annoncé mon absence, vous lui remettrez cette lettre. Maintenant venez m'habiller.

Uranie sortit précipitamment. Dix minutes après elle rentrait en costume de cheval. Elle était plus charmante encore ainsi, et Richard ne put retenir sur ses lèvres un sourire d'admiration.

— Partons, mon ami! dit la jeune fille en tendant la main à son compagnon.

Tous deux descendirent dans la cour du château. Les six domestiques étaient prêts, tous bien armés comme des chasseurs et tenant chacun par la bride un excellent cheval au poil luisant. Un valet d'écurie maintenait deux autres montures. Uranie sauta lestement sur l'une, Richard enfourcha l'autre. Les valets se mirent rapidement en selle.

— Virginie, dit Uranie à la caméristе, rappelez-vous ma recommandation : ma lettre à M. de Neoules avant même de lui avoir annoncé mon départ.

Puis, se retournant vers Richard, après que la servante eût répondu par un signe affirmatif :

— Quelle route? demanda-t-elle.

— Je vous le dirai quand nous aurons dépassé Roquebrune, répondit Richard en lançant autour de lui un regard sombre.

Uranie rendit la main; son cheval bondit en avant; Richard était près d'elle Les six domestiques les suivaient à courte distance. Tous deux disparurent dans un tourbillon de poussière.

XIV

LA LETTRE.

Deux heures sonnaient à l'horloge du château de Roquebrune : le silence le plus profond régnait dans le bois environnant le manoir. Il y avait cinq heures déjà qu'Uranie et Richard avaient quitté l'habitation de M. de Neoules. Le bruit d'un galop désordonné retentit tout à coup au loin. Ce bruit se rapprocha, devint plus distinct, roula comme un éclat de foudre sous la voûte des grands arbres, et un cavalier passa, à fond de train, plus rapide que la pensée. Ce cavalier s'arrêta brusquement; un sabre battait sur les flancs de sa monture et des lambeaux d'uniforme recouvraient son corps. Il tenait une lettre à la main. Arrivé à la grille du château, il se suspendit à la chaînette de la cloche, qui retentit bruyamment. Un valet accourut aussitôt.

— C'est ici la demeure du citoyen de Neoules, demanda le cavalier, le château de Roquebrune?

— Oui, mon lieutenant, répondit le valet en remarquant sur l'uniforme du cavalier les vestiges des insignes du grade dont il venait de prononcer le titre.

— La citoyenne Uranie?

— Elle n'est pas au château.

— Où est-elle?

— Je ne sais pas.

— Quand rentrera-t-elle?

— Je ne sais pas.

Questions et réponses avaient été échangées avec une rapidité extrême.

— En l'absence du citoyen de Neoules et de la citoyenne Uranie, reprit le lieutenant, qui les remplace ici?

— Personne! répondit le valet.

— Eh bien! alors, dis à tous les domestiques de monter à cheval et d'accourir.

— Tous les domestiques! interrompit le valet. Mais ils n'y sont plus.

— Comment?

— Ils sont tous partis.

— Quand?

— Ce matin, avec la citoyenne Uranie et un vieux citoyen qui est venu la chercher.

— Mais qui y a-t-il ici?

— Moi et Virginie, voilà tout!

L'officier fit un geste décelant une rage folle. Une exclamation violente s'échappa de ses lèvres.

— Personne! s'écria-t-il, personne!

Il froissa la lettre qu'il tenait entre ses mains.

— Je ne dois la remettre qu'à elle-même!

Puis, s'adressant de nouveau au valet, qui demeurait immobile devant la grille :

— La citoyenne Uranie, reprit-il, qu'est-ce que c'est que la citoyenne Uranie?

— Je ne sais pas, répondit le valet.

— Comment?

— Dame!... non.

— Est-ce la fille ou la femme du citoyen de Neoules?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas! s'écria l'officier avec colère.

— Dame!... non. La citoyenne demeure au château avec le citoyen : elle a son appartement, et lui a le sien. Voilà tout ce que je sais.

— Mais cette femme! où et quand puis-je la voir?

— Dame!... dit encore le v[illegible]t, je ne sais pas. La



— Fuyez! dit-elle. (Page 35.)

citoyenne est partie avec tous les gens du château, et pour longtemps sans doute, car elle a laissé à Virginie une lettre pour le citoyen, à lui remettre dès qu'il reviendra.

— Conduis-moi vers cette Virginie! dit vivement le lieutenant.

Le valet obéit sans se faire prier. Quelques minutes après, la caméristе se rendait auprès de l'officier, qui se tenait sur le perron du château.

— Citoyenne, dit le lieutenant d'une voix rapide, je me nomme Maurice Bellegarde, je suis lieutenant à la 32e demi-brigade et officier d'état-major du général Berthier.

— Citoyen!... balbutia Virginie avec émotion, car elle était effrayée de l'air grave de l'officier tout autant que de l'énumération de ses titres.

— Ne craignez rien, reprit Maurice. Je vous dis qui je suis afin que vous ayez confiance en moi. J'ai été chargé par le citoyen Neoules d'une lettre que voici pour la citoyenne Uranie. Cet homme m'a dit que a citoyenne était absente.

— Oui, citoyen.

— Pour longtemps?

— Je l'ignore, mais je le crois cependant.

— Où est-elle?

— Je ne sais pas.

— Elle a laissé avant de partir une lettre pour le citoyen Neoules?

— Oui, citoyen.

— Cette lettre, vous l'avez?

— Oui.

— Vous allez me la remettre.

Virginie recula vivement.

— Il faut que je puisse savoir sur l'heure où est la citoyenne Uranie; il faut que je puisse me rendre auprès d'elle, car le citoyen Neoules est mort, il a été assassiné cette nuit!

Virginie poussa un cri de stupeur.

— Cette lettre, reprit Maurice, vous voyez bien qu'il vous faut me la remettre sur l'heure!

Virginie parut hésiter, puis elle s'élança et disparut dans l'intérieur du château.

XV

LE CHEF D'ÉTAT-MAJOR

Le 6 germinal (26 mai), le ciel était radieux, l'air embaumé : le printemps brillait de tout son splendide éclat. Nice se pavanait paresseuse et coquette sur le rivage enchanté qu'elle couvre de ses maisons blanches. La mer venait la rafraîchir en baisant ses pieds de ses flots azurés ; les Alpes lui formaient un manteau gigantesque et majestueux, un abri tutélaire contre les vents du nord et de l'ouest. Le jour venait de naître: tout était en mouvement autour du quartier général. La *diane* battue, les postes distribués, les soldats, libres durant quelques heures, se livraient aux occupations les plus récréatives que pouvait créer leur esprit ingénieux. Des sentinelles se promenaient lentement et régulièrement devant la porte de la maison blanche, au toit plat, habité par le général Berthier. Un poste de sapeurs était établi à droite, les uns jouant à la *drogue*, les autres fumant, d'autres marchant gravement. Un groupe de cavaliers se tenait de l'autre côté. Les cavaliers étaient à pied, les chevaux tout sellés, attachés sous un auvent et s'occupant à arracher du bout des lèvres l'écorce du bois brut qui formait les montants de leur abri. Sapeurs et cavaliers étaient les soldats d'ordonnance, se tenant prêts à exécuter les ordres des officiers d'état-major.

Au rez-de-chaussée on entrevoyait, à travers un rosier grimpant dont le feuillage faisait grille devant les fenêtres, cinq ou six officiers assis devant des tables, écrivant, compulsant des papiers, pointant des cartes. Au premier était le salon, servant de salle du conseil, dans lequel nous avons précédemment introduit le lecteur. Ce salon, dont les fenêtres étaient ouvertes, se trouvait absolument désert. A l'extrémité de la pièce s'ouvrait le cabinet du chef d'état-major général. Ce matin-là, Berthier était assis devant son bureau, le coude droit sur le pupitre, la tête dans la main, dans une pose méditative, se rongeant vigoureusement les ongles de la main gauche jusqu'aux chairs, et les yeux fixés sur un officier qui se tenait respectueusement debout devant lui et qui, le visage rougi par l'émotion, les regards enflammés, semblait raconter en détail à son chef quelque tragique événement.

— Après, Bellegarde? après, mon cher Maurice? disait Berthier. Vous en êtes resté au moment où vous acheviez de souper.

— Je vous ai expliqué, mon général, répondit le lieutenant de la 32e, dans quelle étrange situation d'esprit je me trouvais? J'avais remarqué, en buvant le vin que l'on me versait, un goût étrange quoique nullement désagréable. Mes compagnons buvant comme moi et à pleines rasades ce vin que l'on me versait, je n'avais aucun motif pour refuser d'en prendre ma part. Seulement les expressions de la lettre me revenaient plus clairement en mémoire. Je regardai Josefa : elle ne sourcillait pas et paraissait ne pas se préoccuper le plus légèrement de moi. Enfin le dessert fut servi par le vieux domestique. Josefa passa les corbeilles de fruits, et comme je refusais d'y puiser, elle prit de ses doigts blancs une magnifique pomme qu'elle me présenta. Mon cœur battait, je l'avoue. J'acceptai en lançant un profond regard à la jeune fille, mais elle avait les yeux baissés et je ne pus rien surprendre sur sa physionomie.

— Que fîtes-vous de la pomme?

— Je la mangeai... sans hésiter, serait mentir : j'eus une hésitation très forte au contraire, mais il me sembla voir pâlir ma jolie hôtesse : alors je n'hésitai plus. Le fruit était horriblement amer. Je ne laissai rien paraître du dégoût que je ressentais. Le souper était achevé : la conversation languissait, et je me sentais, malgré moi, saisi d'un invincible besoin de sommeil.

— Vous êtes fatigué, citoyen? me dit mon hôte.

— Je l'avoue, répondis-je.

— Permettez-moi en ce cas de vous conduire à votre chambre.

— Mes compagnons me souhaitèrent une bonne nuit, et je quittai la salle précédé par le marquis Chivasso. Sa nièce nous avait laissés seuls depuis quelques instants. Une fois dans ma chambre et le marquis parti, je voulus lutter contre ce sommeil qui s'emparait de moi, mais je me sentais vaincre. Sans doute le narcotique que j'avais absorbé était plus puissant que le contre-poison, ou la dose d'antidote que renfermait la pomme n'était pas assez forte pour détruire l'effet produit. La somnolence qui m'accablait avait cela de particulier qu'elle m'engourdissait l'esprit plus encore que le corps. Je ne pensais plus, j'oubliais tout et j'allais évidemment succomber, lorsqu'un léger bruit retentit au plafond. Une pomme fraîche et vermeille tomba sur mes genoux. La vue de ce fruit me rendit la conscience de moi-même et me rappela au péril de la situation. Je saisis la pomme avidement et je la mangeai plus avidement encore. Je n'en avalais pas le dernier morceau, que des douleurs atroces me déchiraient la poitrine. Je fus pris aussitôt de vomissements violents, et bientôt je me sentis dégagé. Cette fois le contre-poison avait été plus puissant que le narcotique.

— Ensuite, ensuite? dit encore Berthier en voyant le jeune homme s'arrêter dans son récit.

— Je me rappelai les recommandations de la lettre mystérieuse, poursuivit Maurice. Bien réveillé cette fois, je courus à la porte de la chambre, que je barricadai à l'aide des meubles attirés avec précaution et placés doucement devant le battant sans fermeture. J'achevais à peine d'affermir un dernier bahut devant la porte qu'un bruit de pas retentit au dehors. Saisissant mon épée nue, décidé à tout, j'attendis. Les pas se rapprochaient... des chuchotements parvenaient jusqu'à moi... J'écoutai sans plus rien entendre... Enfin il me sembla qu'on se rapprochait de la porte de ma chambre...

« En cet instant la bougie qui brûlait dans un flambeau et que m'avait donnée mon hôte, s'éteignit tout à coup, sans cause apparente... Je demeurai dans un silence que troublait seul le bruit de la tempête qui continuait au dehors... Un léger craquement retentit... c'était une pression que l'on venait d'exercer contre ma porte. J'étayai des deux mains la barricade que j'avais formée... Après un instant les efforts redoublèrent au dehors, mais ces efforts étaient lents, précautionneux : on avait évidemment peur de faire un trop grand bruit. J'entendis un juron énergique formulé par une voix mâle que je crus reconnaître pour celle du citoyen Camparini. Quelques paroles furent échangées à voix basse. Je ne pouvais plus douter : la lettre avait dit vrai; j'étais dans un coupe-gorge et on en voulait à ma vie. Cette certitude me rendit toute mon énergie et redoubla mon courage. J'étais décidé à lutter jusqu'au bout et à faire chèrement payer ma mort.

« Sans doute ceux qui voulaient me surprendre tenaient conférence; sans doute aussi la patience leur échappa, car après un nouveau silence, un grand bruit retentit, un choc violent fit frissonner la muraille et ma barricade entière vacilla sur sa base... Puis des pas plus nombreux retentirent et des éclats

de voix firent vibrer les échos de la maison. J'étais attaqué, et cette fois sans mystère! Vous raconter ce qui se passa durant quelques instants serait impossible, mon général. En voyant leurs criminelles intentions devinées, la rage des assaillants atteignit à son comble : ils se ruèrent à la fois pour enfoncer ma porte. Je me défendais de mon mieux, mais mes efforts allaient être vains, les meubles croûlaient... J'étais perdu, et la colère au cœur, l'épée au poing, j'allais débarrasser la porte pour me trouver face à face avec ces assassins et mettre ainsi un terme à une lutte impossible, lorsque, derrière moi, un tableau accroché le long de la muraille se détacha et tomba avec fracas. Croyant être attaqué de ce côté, je m'élançai l'épée haute... Une ouverture béante était pratiquée dans la muraille, et une main fine et blanche au petit doigt de laquelle brillait une pierre précieuse apparut, me faisant signe de venir. Je vous avoue que je n'hésitai pas une seconde. Abandonnant ma barricade à demi détruite, je bondis vers l'ouverture, dans laquelle je me glissai en rampant. La main qui m'avait saisi m'attirait à elle de tous ses efforts. A peine fus-je passé que la muraille se referma d'elle-même. J'étais dans une obscurité telle ment profonde que je ne pouvais voir où je posais les pieds. La petite main me tirait toujours.

— Venez! venez! me dit une voix douce.

« J'obéis. A peine avais-je fait dix pas dans un couloir si étroit que je sentais à droite et à gauche la muraille le long de mes épaules, qu'un bruit sourd et prolongé, comme le fracas lointain du tonnerre, retentit derrière moi. C'était la porte de ma chambre qui venait d'être forcée. Je m'arrêtai instinctivement. Mon guide poussa un léger cri : la petite main se cramponna à moi, et ses doigts crispés, m'étreignant avec énergie, me forcèrent à me remettre en marche. J'atteignis ainsi le sommet d'un escalier que je descendis rapidement, dans les ténèbres, au risque de me rompre vingt fois le cou. Enfin l'être inconnu qui me guidait s'arrêta brusquement: nous étions de plain-pied. Une porte s'ouvrit, l'air pur et frais du dehors me frappa au visage : le ciel était dégagé, la lune brillait et nous inondait de lumière. Je tournai les yeux vers ma libératrice : je reconnus Josefa, la nièce du marquis Chivasso. Je voulus parler, mais, me désignant de la main mon cheval sellé et bridé, attaché le long de la muraille, elle ne me laissa pas le temps de prononcer une parole :

« — Fuyez! dit-elle.

« — Mais vous... dis-je.

« — Ne vous occupez pas de moi!

« — Cependant...

« — Fuyez!

« Et comme je ne bougeais pas, comme j'allais insister, elle se recula et une porte s'abattit entre nous. Je me ruai sur elle : cette porte était en fer massif, et je ne parvins pas à l'ébranler. Indécis, hésitant, je ne savais que faire, j'avais honte de fuir, lorsque la pensée d'aller chercher des secours à le Luc me vint tout à coup. Je m'élançai sur mon cheval et je partis au galop. Un moment il me sembla que j'étais poursuivi, un moment il me parut distinguer derrière moi, dans les ténèbres, une masse noire et confuse courant sur le chemin que je parcourais, mais je ne pus rien distinguer de précis. Je pressai tellement mon cheval, qu'en moins de deux heures j'atteignis le Luc. La tempête avait heureusement cessé de sévir et la route était praticable. Je courus au poste de dragons que vous y avez établi, mon général. Je réveillai l'officier commandant, je lui fis part en deux mots de l'urgence de la situation, et je me mis à la tête d'une douzaine de cavaliers, qu'il me céda parmi les mieux montés. Rebroussant chemin, je revins vers Flassans, accompagné par mon escorte. Avec mes douze dragons, j'étais certain d'arrêter toute une bande de voleurs. Le jour pointait au moment où nous arrivâmes en vue du bois de sapins. Il me sembla qu'un brouillard épais couvrait la forêt. Tout à coup de ce brouillard noirâtre se dégagea une lueur rouge.

« — Le feu! cria un dragon.

« — Au galop! commandai-je.

« Nous atteignîmes la forêt : un horrible spectacle s'offrit à nos yeux : le château brûlait Mes hommes et moi, nous nous élançâmes poussés par une ardeur nouvelle. Les silhouettes de quelques paysans se dessinaient sur le fond rouge formé par le rideau de flammes. C'étaient des pâtres des environs qui, attirés par la clarté du sinistre, étaient accourus pour combattre l'incendie; mais il n'était plus temps. Le château tout entier brûlait, de ses caves à ses greniers. Au moment où nous arrivions, d'autres paysans, dirigés par la lueur, survenaient de plusieurs villages voisins. J'essayai d'organiser des secours : mais tout travail était inutile. Le feu avait tout atteint, tout gagné, dévorait tout, et ne pouvait plus être combattu.

« — Mais les habitants de la Maison-Noire? m'écriai-je en m'adressant aux paysans qui nous avaient précédés sur le lieu du sinistre. Où sont-ils?

« — Hélas! Dieu le sait! me répondit l'un d'eux.

« — Comment! dis-je frissonnant, car je pensais à Josefa, à cet ange de miséricorde que le ciel avait placé sur ma route.

« — On dit comme ça qu'il y avait sept personnes à la Maison-Noire quand le feu a pris...

« — Oui, interrompis-je vivement, car j'avais hâte de savoir. Il y avait cette nuit dans ce château le citoyen Chivasso, sa nièce et leur domestique, le citoyen Neoules et un valet blessé, et deux autres voyageurs.

« — C'est bien cela, citoyen, me répondit un autre paysan. Les deux voyageurs ont pu se sauver...

« — Mais les cinq autres personnes?

« — Elles sont mortes!

« — Mortes! m'écriai-je.

« — Oui. Nous ne sommes pas arrivés à temps pour les arracher vivantes des flammes. Nous n'avons pu en retirer que les cadavres.

« — Les cadavres! où sont-ils? » demandai-je en saisissant le paysan par la main.

« Il me conduisit de l'autre côté de la route. Là, sous un bouquet d'arbres, étaient étendus sur l'herbe les cadavres à demi-consumés par le feu. Trois d'entre eux étaient méconnaissables : ils avaient eu tout le haut du corps et la tête brûlés. Parmi ceux-là était un cadavre de femme portant les lambeaux de la toilette que j'avais pu remarquer, quelques heures plus tôt, sur la nièce du marquis. C'était bien la taille de Josefa, c'étaient bien ses petits pieds, mais là s'arrêtaient les remarques possibles. La tête, les épaules, les bras étaient carbonisés. Une main seule était presque intacte : c'était la main droite; je me baissai avidemment. Cette main était blanche et fine : c'était bien encore la main que j'avais dû remarquer. Cependant je fus frappé par une pensée subite, aucune bague ne brillait au petit doigt. Je levai doucement cette main, j'interrogerai le contour de la chair de ce petit doigt : il ne portait aucune de ces traces que laisse la pression ordinaire d'un corps dur. Et cependant, par ce qui restait du cadavre, c'était bien Josefa! c'étaient sa taille élancée, son pied, sa robe, sa chaussure! Les deux autres cadavres placés près de celui de la jeune fille, et qu'à cause de leur état on ne pouvait reconnaître qu'à quelques indices, étaient ceux du marquis Chivasso et de son vieux domestique. Les fragments de costume, la taille ne pouvaient laisser aucun doute.

— Et les deux derniers cadavres? demanda Berthier.

— Oh! répondit Maurice, ceux-là étaient reconnaissables. L'un était celui du citoyen Neoules; sa figure

était intacte : le feu avait dévoré les vêtements et la poitrine, dont les os apparaissaient calcinés. L'autre était celui de Julien, le valet de mon pauvre ami. Il n'avait pas dû souffrir de l'incendie. Sans doute il était mort des suites des blessures reçues dans sa chute, car il n'était presque pas touché par le feu. Je demeurai stupéfait en présence de ce spectacle. L'incendie continuait toujours ses ravages, et bientôt ce ne fut plus devant nous qu'un immense brasier. J'interrogeai encore les paysans relativement aux deux voyageurs. Leurs réponses furent les mêmes : ces voyageurs avaient pu se sauver, quoique atteints par de fortes brûlures, et ils étaient partis, avaient-ils dit, pour le Luc. Cela n'était pas vrai, car je les eusse rencontrés en revenant à la Maison-Noire, puisqu'il n'y a qu'une seule et unique route conduisant de le Luc à Flassans.

— Cela est vrai, dit Berthier. Il y aurait peut-être là un indice. Mais quelle preuve avez-vous de l'attentat commis contre vous?

— Aucune, mon général! répondit Maurice. Toutes les preuves que j'eusse pu produire ont été détruites par le feu! car ces preuves, c'étaient le témoignage de Josefa, l'état dans lequel j'avais laissé ma chambre, le couloir secret par lequel elle m'avait fait sauver.

— Sans doute! Et Josefa est morte, et l'incendie a anéanti le reste. »

Maurice fit un signe affirmatif.

— Tout cela est bien étrange! murmura Berthier. Cet événement fait pendant à celui de la ferme aux Chats-Huants.

— La ferme aux Chats-Huants! s'écria Maurice en tressaillant. Que dites-vous donc, mon général? Qu'est-il arrivé à la ferme?

— Comment, vous ne savez pas? dit Berthier avec étonnement.

— Non, mon général! Qu'est-ce donc? Qu'est-il arrivé?

— Eh bien! la ferme aux Chats-Huants a été attaquée, il y a deux nuits, par une troupe de malfaiteurs, et tous ceux qui l'habitaient ont été assassinés.

— Assassinés! s'écria Maurice.

En prononçant ce mot, il avait fait un mouvement tellement brusque que le siège sur lequel il était assis alla rouler au loin. Berthier leva les yeux, Maurice était plus pâle qu'un cadavre. Sa bouche contractée était livide, ses joues creusées, ses regards fixes et ardents, les veines de son front gonflées et raidies comme des cordes.

— Qu'avez-vous donc, lieutenant? dit Berthier avec surprise.

Maurice fit un effort pour parler, mais il ne put parvenir à formuler un son. Enfin, surmontant l'émotion extraordinaire et terrible qui s'était emparée de lui

— Mon général, dit-il d'une voix rauque, quels sont ceux qui ont été assassinés à la ferme aux Chats-Huants?

— Pardieu! répondit Berthier, ceux qui l'habitaient, je vous l'ai dit.

— Mais ceux-là... quels étaient-ils?

— Eh bien! le fermier Abboli, sa femme et leur garçon.

— Et puis?

— C'est tout.

— C'est tout? répéta Maurice d'une voix stridente.

— Mais oui. C'est pardieu bien assez, je suppose!

Maurice tenaillait la poignée de son sabre.

— Mon général, reprit-il, les autres habitants de la ferme?...

— Il n'y en avait pas d'autres heureusement.

— Pas d'autres?

— Mais non!

— Vous en êtes sûr?

— Parfaitement sûr?

Un soupir de soulagement se dégagea comme un râle sourd de la poitrine du lieutenant.

— Ainsi, reprit-il, on n'a trouvé assassinés qu'Abboli, sa femme et son garçon, et pas d'autre personne?

— Aucune autre, je vous le répète.

— Et ces crimes ont été accomplis?...

— Dans la nuit d'avant-hier.

— Il y a deux nuits écoulées depuis, alors?

— Sans doute.

— Merci, mon général.

— Ah çà! reprit Berthier en regardant Maurice, est-ce que vous connaissiez quelqu'un à la ferme aux Chats-Huants?

Maurice devint cramoisi, mais il répondit d'une voix assez ferme :

— Non, mon général.

Un silence suivit cet échange de paroles. Berthier semblait réfléchir profondément. Maurice, en proie à une anxiété extrême qu'il ne pouvait dissimuler, paraissait prêt à défaillir. Rassemblant ses forces, il fit un pas vers le chef d'état-major.

— Mon général, dit-il d'une voix tremblante, j'ai une grâce à solliciter de vous.

— Laquelle? demanda Berthier.

— Une permission de huit jours.

— Une permission! répéta Berthier.

— Oui, mon général.

— Allons donc, vous n'y pensez pas!

— Mais...

— Cela est impossible!

— Impossible?

— Certes? Nous attendons le général en chef d'un moment à l'autre, vous le savez bien. Le général Bonaparte peut arriver demain, aujourd'hui, dans une heure, dans cinq minutes. Il faut que l'état-major soit au complet pour lui être présenté. Après sa venue, je pourrai peut-être vous accorder vingt-quatre heures, mais jusque-là pas une seconde!

— Mon général, je vous en prie! balbutia Maurice.

— Impossible, vous dis-je? n'insistez pas!

— Mon général, il le faut!

— Non.

— Mon général, il s'agit peut-être de la vie.

— Il s'agit du devoir, lieutenant! dit Berthier d'une voix rude. Le devoir avant tout, avant la vie!

— Mais...

— Assez, je ne vous accorde pas une heure!

— Mon général, dit Maurice, dont les yeux étincelaient, il me faut cette permission; si vous me la refusez...

— Eh bien? interrompit brusquement Berthier.

— Je la prendrai! murmura Maurice.

Berthier formula un juron énergique.

— Citoyen lieutenant! s'écria-t-il, songez-vous à ce que vous dites? Vous manquez de respect à votre supérieur?

— Mon général, je vous aime et je suis bon soldat! dit Maurice en se redressant.

— Je le sais! Aussi veux-je bien mettre vos paroles sur le compte d'un accès de folie causé par la fatigue. Mais, comme vous avez besoin de repos pour vous remettre, vous allez vous rendre dans votre chambre et vous y resterez aux arrêts durant vingt-quatre heures!

— Mon général...

— Allez! dit Berthier avec un geste impératif. Toute nouvelle insistance serait un manque au respect que vous me devez. Vous ne quitterez les arrêts qu'à l'arrivée du général Bonaparte. Je ne veux pas qu'il trouve puni un officier comme vous. Allez!

Maurice s'inclina et sortit en trébuchant. Le mal-

heureux avait le cœur rongé par le désespoir. Obéissant néanmoins avec cette conscience du soldat pour l'ordre reçu, il traversa la salle du conseil et, gravissant l'escalier, il se dirigea vers une petite chambre située sous les combles et qui était sa demeure depuis l'installation dans la maison du chef d'état-major. Au moment où il posait le pied dans cette petite pièce, réduit plus que modeste, un sanglot rauque lui déchira la gorge :

— Lucile! Lucile! balbutia-t-il; tandis que des larmes lui brûlaient les paupières.

XVI

LES ARRÊTS

Maurice demeura longtemps absorbé dans les plus sombres pensées; puis il se leva brusquement et parcourut la petite chambre d'un pas fébrile.

— Cette inaction est impossible! s'écria-t-il cette fois avec une rage concentrée. Puis-je demeurer ici, aux arrêts, sans pouvoir rien faire, rien tenter!... Qu'est-elle devenue? où l'a conduite Richard?... Était-elle à la ferme alors que ces bandits s'y sont présentés?... Mais elle devait y être encore!... Voyons... du calme!...

Et Maurice, emprisonnant son front dans ses deux mains réunies, comme pour mieux concentrer ses pensées dans le cerveau, demeura quelques minutes immobile et silencieux.

— Nous sommes le 6 germinal, reprit-il; le général m'a donné mes ordres le 3, c'est le 2 au soir que j'ai vu Lucile, elle devait partir le 8 seulement avec Richard... donc elle était à la ferme!... Elle y était, répéta Maurice dans un paroxysme d'exaltation. Mais alors, que lui est-il arrivé?... qu'est-elle devenue?... »

Et il se mit de nouveau à parcourir la pièce. Trois fois il courut vers la porte, trois fois il l'ouvrit et parut prêt à s'élancer au dehors, mais chaque fois une main invisible sembla le clouer sur place et le contraindre à rentrer. Le devoir parlait plus haut que la douleur et l'inquiétude. Cependant une quatrième fois Maurice se dressa, frappa du pied le parquet avec une colère sourde, et il bondit vers la porte, bien décidé à tout risquer pour calmer les souffrances qu'il ne pouvait plus supporter. Déjà il franchissait le seuil, lors qu'une ombre légère glissa devant lui; une main saisit respectueusement la basque de son habit.

— Mon lieutenant! dit une voix douce.

Maurice s'arrêta : un enfant était devant lui.

— Bibi-Tapin! dit l'officier avec étonnement. Que me veux-tu!

— Vous parler, répondit le petit tambour avec timidité.

— Je n'ai pas le temps!

— Mon lieutenant! fit l'enfant en insistant d'une voix tellement suppliante que Maurice s'arrêta de nouveau.

— Quoi? dit Maurice en frappant du pied.

— Mon lieutenant, balbutia l'enfant en rougissant, comme s'il allait faire l'aveu de quelque faute impardonnable, mon lieutenant... j'étais à la ferme aux Chats-Huants.

— La ferme aux Chats-Huants? s'écria Maurice.

— Oui!

— Tu y étais?

— Oui, mon lieutenant!

— Quand cela?

— Avant-hier, quand on a découvert les crimes! »

Maurice saisit le petit tambour dans ses bras, l'enleva et le porta dans sa chambre, dont il referma vivement la porte.

— Tu as à me parler, dit-il; qu'as-tu vu? que sais-tu!... Raconte-moi tout en détail!

— Oui, mon lieutenant, répondit Bibi-Tapin en se remettant de l'émotion qu'il ressentait. J'étais avec Torniquet, Romulus et Gringoire, quand nous sommes allés à la ferme aux Chats-Huants...

— Parle! parle! je t'écoute... Assieds-toi là!

Le petit tambour obéit timidement, puis, s'enhardissant peu à peu, il commença à raconter dans son langage pittoresque, émaillé de locutions en usage dans la 32e, toute la scène à laquelle il avait assisté et que nous avons précédemment racontée. Maurice l'écoutait avec une attention profonde : les yeux fixés sur les yeux de l'enfant, il ne perdait pas une de ses paroles. Enfin, quand Bibi-Tapin en arriva à la lettre qu'il avait dérobée aux regards indiscrets des soldats, Maurice tressaillit, saisit l'enfant dans ses bras et le baisa sur les joues avec un transport de reconnaissance.

« Cette lettre, cette lettre! où est-elle Donne-la moi! » s'écria-t-il.

Bibi-Tapin, radieux, enchanté, le visage empourpré, dégraffa son habit d'uniforme et, ouvrant la doublure, il en tira un papier froissé qu'il présenta à son lieutenant. Maurice saisit la lettre d'une main frémissante; il la parcourut rapidement, puis il poussa un cri, et, reprenant l'épître qu'il avait laissée échapper, il recommença une seconde fois sa lecture.

« Enlevée!... s'écria-t-il. Elle, en la puissance des bandits!... Oh! je la sauverai! je... »

Il s'arrêta pour revenir à la lettre.

— Uranie! sa sœur! dit-il encore. Que signifie ce mystère?... Quoi! cette jeune fille pour laquelle M. de Neoules m'avait donné une lettre, cette Uranie serait la sœur de Lucile?

Et Maurice, en proie à une agitation extrême, se mit à marcher à pas saccadés. Le petit tambour le suivait des yeux sans oser bouger.

— Mais où est-elle? où l'ont-ils emmenée? s'écria Maurice avec un éclat de douleur effrayant.

— Mon lieutenant, dit l'enfant, je sais où il est, lui!

— Qui? demanda Maurice.

— Le berger, celui qui nous accusait d'être des assassins, celui que le général n'a pas pu repincer. Je l'ai suivi dans les bois.

— Où est-il? demanda le lieutenant.

— L'autre nuit il était à Saint-Laurent, dans une petite maison que je reconnaîtrais bien.

— Tu l'as donc suivi pas à pas?

— Oui, mon lieutenant.

— Bibi-Tapin! s'écria Maurice, tu es mon meilleur ami!

— Oh! mon lieutenant, fit l'enfant, tout honteux de l'élan de son officier.

— Mais, dit Maurice en se parlant à lui-même, si Uranie est la sœur de Lucile, il faut que je sache quelle est cette Uranie! Ce secret est peut-être renfermé dans la lettre que M. de Neoules m'avait remise pour elle! Cette lettre, la voici!... »

Le lieutenant saisit un pli cacheté qu'il retourna dans tous les sens.

« Que faire? s'écria-t-il, mon Dieu! que faire! Et je suis aux arrêts!...

— Mais je n'y suis pas, moi, mon lieutenant, dit Bibi-Tapin, et si vous vouliez...

— Toi!

— Dame!... mon lieutenant, je ferais ce que je pourrais!

— Eh bien! tu es libre, toi! dit Maurice, avec véhémence; tu vas...

Un violent roulement de tambours interrompit brusquement Maurice; un grand bruit retentit au dehors : tous les soldats couraient aux armes.

— Serait-ce le général en chef, le général Bonaparte? s'écria Maurice. Oh! mes arrêts seraient levés alors!

Et il se précipita vers la fenêtre. Un tourbillon de poussière courait au loin sur la route, et au milieu de ce tourbillon on apercevait des armes et des plumets resplendissants et s'étalant au soleil.

XVII

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

C'était effectivement un général entouré de ses officiers d'état-major, tous en costumes plus ou moins délabrés. Mais ce n'était pas le général en chef qui venait de faire son apparition sur la route de France. C'était Augereau, auquel Maurice avait porté l'ordre de se rendre immédiatement à Nice.

Augereau avait alors trente-neuf ans. Nous avons été à même, dans nos deux précédents livres, de suivre les débuts, dans la carrière qu'il devait illustrer un jour, de ce brave enfant de Paris, au cœur ferme, à la main rude, à la franchise brutale, à la bravoure éclatante. Nos lecteurs se le rappellent sans doute, maître d'armes, lors de son voyage à Versailles dans le carrabas de la place Louis XV, puis engagé volontaire, puis officier, puis enfin colonel, et protégeant loyalement les malheureuses demoiselles de Niorres poursuivies par les terroristes brestois. Nommé général de Brigade en 1794, Augereau avait justifié cet avancement rapide en décidant le gain du combat de Figuières. En 1795, il avait défait les Espagnols sur les bords de la Fluvia; enfin au commencement de 1796, il avait reçu le commandement d'une division à l'armée d'Italie. C'était cette division, cantonnée dans la partie est du département du Var, à laquelle Maurice avait transmis l'ordre de se porter en avant et de franchir la rivière pour venir se joindre à la masse générale de l'armée, afin que le général Bonaparte, en arrivant à Nice, pût trouver toutes les troupes dont il avait le commandement agglomérées sur un même point, sous sa main. Augereau avait dans l'armée une juste réputation de bravoure éclatante, d'entraînement irrésistible. Les brigades, presque toutes composées d'enfants de Paris, qu'il avait sous ses ordres, l'eussent suivi sous la mitraille partout où il eût plu à leur chef de s'aventurer : aussi la division Augereau était-elle renommée, enviée et redoutée.

En arrivant devant la maison habitée par Berthier, Augereau mit pied à terre, et laissant traîner son grand sabre, dont l'extrémité arrondie du fourreau faisait cascade sur le pavé, il s'avança vers l'escalier en rendant aux soldats sous les armes les saluts qu'il en recevait. Augereau monta l'escalier et ouvrit la porte de la salle du conseil, où se trouvaient réunis Berthier, Masséna, Sérurier et Laharpe, les quatre généraux divisionnaires qui, avec Augereau, formaient le groupe des lieutenants que le nouveau général en chef allait avoir à commander.

Laharpe, Suisse expatrié, homme d'une grande instruction, réunissant le savoir au courage, avait alors trente-deux ans. C'était le plus jeune de tous ses collègues, mais il y avait une grande différence d'âge encore entre lui et le nouveau général en chef. Chacun connaît la puissance de la hiérarchie militaire, chacun sait ce que vaut ce titre : *droit d'ancienneté*. On comprendra donc aisément, à propos de la nomination d'un jeune homme de vingt-six ans comme chef supérieur, le mécontentement que nous avons déjà entendu manifester par quelques-uns d'entre eux. Ajoutons à cela encore que Bonaparte était alors presque inconnu, c'est-à-dire qu'il n'avait donné aucune preuve de cet incroyable génie qui devait faire de lui, par la suite, le plus grand capitaine des temps modernes.

Augereau avait la mine *renfrognée*, pour nous servir d'une expression qui lui était familière. En entrant dans la salle du conseil, il lança sur ses collègues rassemblés un regard ironiquement amer.

— Salut, citoyens, dit-il en prenant un siège qu'il fit lentement pivoter sur un pied. Eh bien ! la campagne va donc s'ouvrir !

— Il paraîtrait ! grommela Masséna.

— Et a-t-on des nouvelles du général en chef?

— On l'attend d'un instant à l'autre, répondit Berthier. C'est pourquoi je t'ai envoyé l'ordre de venir à Nice.

— Alors nous ne savons pas encore quelle sera la ligne d'opération à suivre ?

— Non !

— Savez-vous ce que je crois, moi ? dit Sérurier.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Augereau.

— C'est qu'on a nommé le nouveau général en chef de l'armée d'Italie parce qu'il a accepté des instructions précises et positives du Directoire.

— Quelles instructions ? dit Augereau.

— Temporiser pour occuper ici les Piémontais et les Autrichiens et laisser agir les armées du Rhin.

— Corbleu ! fit Augereau avec véhémence. L'armée d'Italie a-t-elle donc démérité de la patrie pour qu'on agisse ainsi envers elle?

— Savez-vous la nouvelle? dit Berthier.

— Quoi encore ? demanda Masséna.

— Beaulieu a fait renforcer les bataillons du général Pittony qui gardent le passage de la Rochetta.

— Il veut donc nous attaquer?

— Oui ! dans les premiers jours du mois prochain.

Augereau fit entendre un juron tellement énergique que les vitres des fenêtres en vibrèrent.

— Et nous n'avons ni vivres, ni munitions, ni souliers !

— Tonnerre ! l'armée d'Italie n'a plus qu'à se faire tuer en pure perte !

— Vous vous trompez, général Augereau, dit une voix brève. L'armée d'Italie a de grandes choses à accomplir !

Les cinq généraux se retournèrent à la fois. Un homme de taille moyenne, maigre, sec, au visage jauni, aux cheveux noirs et plats, aux traits romains, au menton fortement accusé, au regard fixe et vif, se tenait sur le seuil de la porte. Cet homme portait un costume usé de général de division, sans la moindre broderie apparente, car l'éclat de l'or avait disparu depuis longtemps. Il avait sur la tête un petit chapeau à cornes. Sa main droite était enfoncée sous le revers de l'habit, il avait le bras droit plié sur la poitrine et le bras gauche sur le dos. Il se tenait immobile, et son œil perçant embrassait dans un même rayonnement le groupe des généraux, qui s'étaient tous levés subitement.

— Le général Bonaparte ! dit Berthier en s'avançant et en saluant.

— Comment n'a-t-on pas prévenu ! s'écria Sérurier.

— J'ai défendu toute réception bruyante, répondit le jeune général en chef. Les honneurs ne conviennent qu'aux vainqueurs que la patrie doit récompenser, et nous n'avons rien fait encore. D'ailleurs, c'est moins un chef qui vient parmi vous qu'un ami, votre égal en patriotisme et en dévouement, qui s'appuiera sur votre excellente expérience. Je remercie le Directoire, en me confiant le commandement en chef de l'armée d'Italie, de m'avoir mis à même d'entrer en relations de chaque jour avec des hommes tels que vous. Je sais vous apprécier, citoyens, et j'espère que dans un avenir prochain vous m'apprécierez vous-mêmes! »

En achevant ces mots, Bonaparte salua, prit un siége et s'approcha de la table. Quelques officiers d'état-

major, qui étaient entrés à sa suite, se groupèrent derrière son fauteuil.

Les cinq généraux divisionnaires échangeaient entre eux des regards étonnés. Il était évident que l'impression produite sur eux par l'arrivée brusque de leur nouveau chef était profonde. Sans se rendre compte de ce qu'ils ressentaient, ils paraissaient dominés par l'ascendant étrange que ce jeune homme, presque inconnu, exerçait sur tout ce qui l'entourait. Enfin, Berthier se remit le premier, et, prenant la parole au nom de ses camarades, il formula quelques compliments de bienvenue.

Bonaparte l'interrompit du geste.

— Citoyens généraux, dit-il en s'accoudant sur la table, j'apporte avec moi de bien minces ressources, et l'armée manque de tout. J'ai reçu du gouvernement de la République quarante mille francs en argent, ce qui fait à peu près vingt sous par homme, et un million en traites dont les deux tiers au moins seront impayés, j'en suis sûr. C'est donc à peu près douze francs par homme que nous avons pour entreprendre la campagne et nous avons tout à acheter, tout à créer, tout à faire ! Général Berthier, vous connaissez le pays. Que peut-on espérer comme ressources?

— Rien ! dit Berthier. La contrée est épuisée.

— Pas de vivres ?

— Je ne sais pas comment l'armée mangera demain.

— Les chevaux ?

— Manquent absolument. L'artillerie en est complètement privée, et la cavalerie a été obligée de se replier en arrière, sur le Rhône, pour faire ses fourrages.

— Nous n'avons que nos fusils ! dit Masséna.

— Cela suffit ! répondit vivement Bonaparte.

— Et des munitions, général ?

— Les soldats n'ont-ils pas leurs baïonnettes ?

— Mais il faut qu'ils mangent !

— L'Italie est riche ! Les magasins autrichiens sont admirablement pourvus : il ne s'agit que de marcher en avant!

— C'est vrai ! s'écria Augereau, dont le regard s'enflamma.

Une grande carte du Piémont et du Milanais était étendue sur la table. Bonaparte l'attira à lui, et posant le doigt sur les Alpes :

— Le plan à suivre est simple, poursuivit-il. Dès demain, nous entrerons en campagne : le quartier général sera transporté à Albarga. Toutes les administrations suivront le littoral. Ce qu'il faut, c'est pénétrer, sans perdre une minute, par le col plus bas des Apennins, séparer les Piémontais des Autrichiens par une marche hardie. Nous avons trois armées en face de nous. Écrasons d'abord l'armée piémontaise : nous forcerons ainsi la cour de Turin à faire la paix. Alors, nous n'avons plus à combattre que Beaulieu et ses lieutenants, mais nous serons en pleine Italie : les riches campagnes nous seront ouvertes, l'abondance sera parmi nous. L'armée d'Italie manque de tout ! elle n'a ni pain, ni souliers, ni munitions, ni chevaux, pour conduire son artillerie, mais elle a du courage, de l'ardeur, du patriotisme, et de braves officiers pour la commander. Une seule victoire, et nos magasins seront remplis, notre artillerie attelée, nos caissons approvisionnés. Laissons l'armée du Rhin, riche et prospère, opérer en Allemagne, et montrons au monde entier que des Français, sans solde et sans nourriture, n'ont besoin que de fusils pour courir sur la route de la gloire. Citoyens, notre mission peut être bien belle ! Voulez-vous m'aider à l'accomplir?

— Oui! oui! répondirent à la fois les cinq généraux, électrisés par ces paroles entraînantes et tendant avec effusion leurs mains vers leur jeune chef.

C'est que chacun de ces hommes avait de grands sentiments au cœur; c'est que, si tous s'étaient un instant sentis froissés par la nomination d'un chef moins ancien qu'eux, ils avaient tous trop d'intelligence pour ne pas deviner dans ce chef un génie supérieur ; c'est que l'orgueil chez eux était plus puissant que l'amour-propre, c'est qu'un même élan excitait alors toute la France : l'amour de la patrie.

— Vous m'aiderez? reprit Bonaparte.

— Oui! oui! répétèrent-ils encore.

— Eh bien! dans un mois à pareille date, je vous le jure, nous serons à Milan !

— Tonnerre! s'écria Augereau, voilà qui est parler!

— Et celui-là saura agir ! murmura Sérurier à l'oreille de Masséna.

— Junot, dit Bonaparte en se levant et en s'adressant à l'un des jeunes officiers qui l'accompagnaient, tu as une belle écriture : mets-toi là et écris?

L'officier interpellé s'empressa d'obéir.

— Écris, reprit Bonaparte ; c'est ma proclamation aux soldats de l'armée d'Italie :

« Soldats !

« Vous êtes mal nourris et presque nus. Le Gouvernement vous doit beaucoup, mais ne peut rien pour vous. Votre patience, votre courage, vous honorent, mais ne vous procurent ni avantage ni gloire. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde : vous y trouverez de grandes villes, de riches provinces, vous y trouverez honneur, gloire et richesses ! Soldats d'Italie, manquerez-vous de courage ? »

En entendant cet énergique langage, les cinq généraux se regardèrent encore, mais cette fois l'admiration et la confiance brillaient dans leurs yeux.

— Fais imprimer cela à Nice, Junot, continua le général en chef, et que demain cette proclamation soit placardée partout où il y aura un soldat français.

Junot s'élança pour sortir : Augereau le suivit.

— Eh! Junot! fit-il en arrêtant par le bras l'aide de camp du général en chef. Quel diable d'homme est celui-là?

Et il désignait Bonaparte.

— Tu me demandes quel homme c'est que le général Bonaparte ? répondit Junot en se retournant. Je pourrais répondre comme Santeuil : *Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même.* Je te dirai seulement que, selon moi, c'est un de ces hommes dont la nature est avare et qu'elle ne jette sur le globe que de siècle en siècle !

Et Junot poursuivit rapidement sa marche, laissant Augereau tout ébahi.

— Je travaillerai cette nuit avec vous, Berthier, reprit le général en chef. Demain notre plan sera entièrement arrêté.

Et d'un geste amical il congédia les quatre généraux. Ceux-ci sortirent encore tout stupéfaits de la scène qui venait d'avoir lieu. Bonaparte demeura seul avec Berthier.

— Parlez-moi de l'armée, dit-il vivement. La discipline est-elle maintenue ?

— Mal ! répondit Berthier.

— Il faut la rétablir, j'y veillerai. Et le pays?

— Mauvais esprit !

— On ne nous aime pas?

— L'Autriche a des espions qui excitent les haines contre nous.

— Il faut agir contre eux et éclairer le peuple italien. D'ailleurs, la victoire, si nous la remportons, nous ramènera bien des gens.

— Sans doute, général.

— Avez-vous un officier actif, intelligent, sûr? demanda tout à coup Bonaparte.

— Oui, général, répondit Berthier.

— Sur lequel vous puissiez compter comme sur vous-même?

— Tout à fait.

— Faites-le venir.

Bonaparte se promenait les mains croisées derrière le dos, en proie à une préoccupation visible. Berthier appela une ordonnance qui se tenait dans la pièce voisine.

— Cours prévenir le lieutenant Maurice Bellegarde que le général désire lui parler ! dit-il.

Le soldat boudit et s'élança.

— Il s'agit d'une mission périlleuse ! dit Bonaparte.

— Le choix ne pouvait pas être meilleur, répondit Berthier.

— C'est bien, nous verrons !

Quelques minutes après, Maurice, traversant la salle du conseil, faisait son entrée dans le cabinet où le général en chef était seul avec son chef d'état-major. Maurice était extrêmement pâle.

XVIII

VENISE LA BELLE

Ce qui étonne le plus en mettant le pied pour la première fois à Venise, c'est le silence qui y règne. Au cœur même de la ville, au milieu de la place Saint-Marc, rendez-vous continuel de la plèbe et de la noblesse, on entend à peine un léger bourdonnement, qui, seul, révèle la vie de plus de cent mille hommes. La cause de ce phénomène, incompréhensible partout ailleurs qu'à Venise, c'est que, là, il n'y a ni voitures, ni chevaux, ni charrois d'aucune espèce. La race chevaline est complétement inconnue à Venise, et il y a vingt ans seulement, avant que les moyens de communication faciles et multipliés eussent mis le voyage à la portée des plus pauvres, des milliers de Vénitiens n'avaient jamais vu d'autres coursiers que ceux de bronze qui décorent le portail de Saint-Marc.

De plus, les piétons n'existent guère davantage, car, bien que l'on puisse presque entièrement parcourir la ville au travers d'un labyrinthe inextricable de petites ruelles et de quais exigus bordant les maisons, ces voies de circulation interdisent, par leur étroitesse, le passage à plus de trois personnes de front, et trois personnes fort minces encore. Elles font, en outre, tant de circuits, tant de détours, qu'elles triplent aisément le chemin que l'on ferait en gondole.

De cette absence de chevaux, de voitures et de piétons, de cette habitude, créée par le besoin de se transporter partout sans bruit, on comprend qu'il résulte ce calme étrange, mystérieux, inconnu qui frappe d'une sorte de stupeur le voyageur nouvellement débarqué. En y réfléchissant, on peut même hardiment conclure que ce silence majestueux d'une grande ville a été l'une des causes principales de la réputation demi-fantastique que possédait Venise aux siècles derniers.

En sa qualité de république, Venise eut certes dû tendre une main fraternelle à la République française, et effectivement elle lui tendait bien une main ouverte; mais comme, en sa qualité de gouvernement bien constitué, Venise avait deux mains, tandis qu'elle offrait l'une, elle montrait l'autre fermée et menaçante, mais à demi-cachée dans l'ombre. Effectivement, dans les États vénitiens, il n'y avait que deux classes : la noblesse et le peuple. L'une, amie du despotisme, haïssait la liberté qu'adorait l'autre. Les paysans des campagnes étaient tout d'abord et tous disposés en faveur de la France, tandis que le Sénat promettait clandestinement son appui à l'Autriche. Mais ces paysans, simples, ignorants, grossiers, avaient prêté une oreille crédule aux faux bruits répandus par les agents du parti aristocratique et monacal.

L'Angleterre et l'Autriche semaient l'or à pleines mains pour nous susciter des ennemis, payaient les consciences difficiles et entraînaient les sots. Bientôt le nom français était devenu odieux en Italie, et dans tous les États vénitiens on entendait sur toutes les lèvres ce vieux dicton populaire : *L'Italie est le tombeau des Français.*

Puis à la noblesse vénitienne, cette noblesse orgueilleuse, hautaine, insatiable de domination, se joignaient des quantités d'émigrés français, lesquels, détestant la République, jetaient feu et flamme contre leurs compatriotes et allaient jusqu'à souhaiter hautement que les armées autrichiennes et piémontaises écrasassent les armées de la France.

Tout ce monde avait appris avec une joie immense et la nomination de Beaulieu comme général en chef de l'armée autrichienne, et celle de Bonaparte comme général en chef de l'armée française. On portait aux nues les talents de l'un, on riait en parlant de l'ineptie de l'autre. Enfin, à l'époque où nous arrivons à Venise, c'est-à-dire le 14 avril 1796, la persuasion de l'anéantissement des Français de l'armée d'Italie était tellement accréditée que l'on comptait déjà les étapes de Beaulieu jusqu'à Lyon.

En raison de ses canaux et de l'absence de rues carrossables, Venise ne connaît qu'un moyen de locomotion : la gondole. Aussi la gondole est-elle au Vénitien ce qu'est le poney à l'Écossais, le cheval à l'Arabe et l'habit à l'homme civilisé : elle fait partie de son existence, elle entre pour moitié dans ses moindres actions.

La gondole est une barque longue, un peu plus large que la yole, mais aussi élancée, d'une longueur variant de quinze à trente pieds. Ses extrémités recourbées comme les souliers à la poulaine du quinzième siècle, sa proue armée d'une longue dent de fer ciselé, sa cabine étroite et basse à l'arrière, tout cela offre au premier coup d'œil un aspect original et gracieux. Placez maintenant deux hommes, deux gondoliers, à chacun des côtés de cette barque, une longue rame, une seule par homme, à la main; regardez-les debout et manœuvrant avec une dextérité incroyable, et vous verrez la gondole voler sur la lagune avec une célérité qui laisserait bien loin en arrière un excellent attelage anglais.

La gondole est donc la voiture du Vénitien. Il y a la gondole particulière et la gondole de louage. On a des remises pour ses gondoles dans chaque palais comme on en a pour ses voitures dans nos hôtels. Il y a des places de gondoles sur certains canaux comme il y a des places de fiacres à Paris, et c'est un curieux spectacle que celui de suivre sur les eaux bleues ces milliers de barques qui vont, viennent, s'approchent, s'éloignent, se mêlent, se croisent, se dépassent avec une précision et une adresse merveilleuses. Les gondoliers sont les dignes émules des cochers de Paris et de Naples.

La gondole admise comme unique moyen de transport, de locomotion, de charroi, on comprendra facilement que l'emploi de ce léger véhicule glissant doucement sur les eaux, transportant sans bruit les habitants et les marchandises, loin de troubler le silence, contribue à le rendre plus solennel encore. La nuit surtout, cette morne tranquillité a quelque chose d'effrayant et de lugubre, mais le soir les canaux offrent le coup d'œil le plus féerique et le plus bizarrement animé.

Chaque gondole est pourvue de lanternes de couleurs, les plus riches seigneurs se distinguent par le luxe de ce luminaire : les lanternes armoriées, peintes aux couleurs de la famille, forment des grappes multicolores de l'effet le plus attrayant. Les gondoliers ordinaires même, conduisant les gondoles publiques faisant office d'omnibus et de fiacres, mettent leur amour-propre à éblouir leurs confrères. Rien n'est



Il quitta le petit salon et sauta sur l'escalier. (Page 43.)

plus joli ni plus curieux à voir que ces myriades de feux éclatants glissant silencieusement sur ces eaux sombres et profondes, sous ce ciel splendide, éclairé par des étoiles brillantes : on jurerait, de loin, voir ces gerbes étincelantes que lancent les chandelles romaines dans les feux d'artifice.

Le 14 avril 1796, ce jour où nous prions le lecteur de se transporter avec nous à Venise, deux gondoles, richement pavoisées, richement illuminées, se suivaient l'une et l'autre, parcourant le grand canal dans toute sa longueur. L'une de ces gondoles ne contenait que les deux rameurs, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, le premier chantant avec une assez jolie voix une strophe du Tasse, à laquelle répondait son compagnon par la strophe suivante. La tente de damas de soie, aux rideaux relevés, laissait voir, vide de promeneurs, son intérieur tout garni de coussins de cuir oriental.

Dans la gondole précédente, au contraire, il y avait nombreuse société, à en juger par le bruit de voix qui s'échappait du *salon*. Sept hommes étaient là, en effet, en compagnie d'une femme d'une grande beauté et d'une grande distinction. Le plus jeune de ces hommes avait peut-être vingt-huit ans, le plus âgé cinquante : les autres séparaient l'intervalle à distances à peu près égales ; tous étaient richement vêtus et paraissaient appartenir à l'élite de la société de la ville ; ils parlaient français.

En passant sous le *Ponte-Rialto*, la conversation, très animée, dégénérait en discussion, car tous parlaient à la fois avec une verve extrême.

— Permettez, messieurs, dit, en élevant la voix, l'un des personnages les plus âgés, ce que vous dit le marquis Camparini est parfaitement exact, et nous devons douter d'autant moins de ses paroles qu'il connaît à fond et par expérience tous ces parvenus de la Révolution, ces citoyens qui prêchent un système impossible et dont la France se lassera vite.

— D'autant plus vite, cher comte, ajouta un second personnage, que l'Autriche y mettra bon ordre ; avant un mois nous serons à Paris.

— Évidemment! dit la dame, j'en suis tellement convaincue que je n'ai pas voulu faire faire une seule robe à Venise; les couturières italiennes ne savent pas travailler. Là-bas, je retrouverai tous mes fournisseurs.

— Mais, monsieur Camparini, mais, mon cher comte de Roquefeuille, mais, madame la marquise, répondit le plus jeune des promeneurs, vous ne savez donc pas qu'il y a en France trois cent mille hommes sous les armes?

— Qu'importe! dit le comte.

— Des soldats sans officiers! ajouta le personnage qui avait déjà parlé.

— Sans officiers! s'écria le jeune homme, dont les yeux lançaient des éclairs. Que dites-vous donc, monsieur de Grafeld? Comment nommerez-vous Hoche, Moreau, Jourdan, Masséna, Joubert, Augereau et tant d'autres?

— Peuh! je ne les nommerai pas, cher monsieur de Signelay, ces gens n'ont pas de noms, cela a-t-il un titre?

— Mais oui.

— Bah! Lequel?

— Celui de brave! monsieur le baron.

— Niaiserie que tout cela, cher vicomte. Pendant que vous y êtes, pourquoi n'ajoutez-vous pas à votre liste le petit général en chef de l'armée d'Italie!

— Le général Bonaparte?... je ne le connais pas!

— Mais je connais sa famille, moi! s'écria le comte de Roquefeuille; une excellente famille même, qui doit être dans la désolation de voir l'un de ses rejetons endosser un uniforme républicain. Les Bonaparte sont aussi nobles que le roi, messieurs; ils peuvent faire leur preuve de 1100 tant qu'ils le voudront, et un d'eux s'en va servir le Directoire! Ah! fi!... je suis sûr que tous ses amis doivent lui tourner le dos.

— Laissez faire, comte, reprit le baron allemand, le général Bonaparte ne jouira pas longtemps de ses épaulettes fraîchement étoilées. Beaulieu le battra sans peine, n'est-ce pas, cher monsieur Camparini?

— Sans doute aucun, monsieur le baron, répondit le marquis interrogé.

— Que peut faire l'armée française? ajouta le comte; il n'y a pas un gentilhomme dans tout ce ramassis! Ma parole d'honneur! savez-vous que tout cela tourne à la plaisanterie?

— Je ne trouve pas! dit le vicomte de Signelay.

— En vérité! dit le comte avec étonnement. Prenez-vous la situation au sérieux? Ce serait impardonnable! Non, très cher, la comédie a assez duré; aujourd'hui nous allons agir, et toutes ces prétendues armées républicaines vont s'évanouir dès qu'on va souffler dessus. Dans deux mois, au plus tard, je serai installé dans mon hôtel du faubourg Saint-Germain et, pardieu! messieurs, et vous, ma belle marquise, je vous invite tous à dîner pour le 14 juin!

— Accepté! répondirent en riant tous les promeneurs, à l'exception du vicomte, qui haussa les épaules.

— Voyons, Camparini, reprit le comte, répétez-nous un peu ce que vous disiez tout à l'heure, afin que nous prenions nos arrangements en conséquence.

— Je disais, mon cher ami, répondit le marquis, que nous sommes aujourd'hui le 14 avril; or, la campagne a dû s'ouvrir ces jours derniers : si je suis bien informé, Beaulieu a fait attaquer Bonaparte, le 10, du côté du col de Montenotte...

— Si Beaulieu a attaqué le 10, interrompit le baron de Grafeld, le 11 l'armée française a dû être en pleine déroute.

— Donc, l'armée française battue, Beaulieu la pousse l'épée dans les reins; le 12, il a dû être à Nice, et il a passé le Var le lendemain...

— Il doit être aujourd'hui à Toulon! interrompit le comte.

— A moins qu'il n'ait jugé convenable de marcher immédiatement sur Lyon, fit observer le baron.

— C'est possible, mais mettons les choses au pis; admettons que Beaulieu ait pris le plus long : ces jours-ci il va remonter le Rhône; le 20 il sera à Lyon; le 22 à Châlons...

— Et le 1er mai à Paris! dit Camparini.

— Très bien!

— Mais les armées du Rhin, qu'en faites-vous? demanda le vicomte, qui contenait à grand'peine son impatience.

— Les armées du Rhin? reprit le baron, il n'y a pas à s'en préoccuper. Beaulieu à Paris, la République n'est plus, la France est soumise et le trône relevé. D'ailleurs, les armées autrichiennes sont là-bas sous les ordres de l'archiduc Charles, et je vous demande s'il est seulement supposable que des gens de rien comme ce Moreau et ce Jourdan puissent tenir tête une seule minute à un homme qui a dans ses veines du sang de la famille impériale d'Autriche?

— Supposer cela serait insensé! dit le marquis. Donc, les armées du Rhin sont également anéanties, et, tandis que nous rentrons par le midi, nos amis de Coblentz rentrent par l'est.

— Mais, dit la marquise, croyez-vous que nous puissions être à Paris avant la fin de mai?

— Évidemment! s'écria le comte.

— La saison d'hiver sera passée.

— Oh! nous aurons fêtes sur fêtes pour célébrer notre retour!

Le vicomte laissa échapper un geste d'impatience tellement brusque que, cette fois, il fut remarqué.

— Comment, vicomte, vous doutez encore? reprit le baron de Grafeld.

— Comment ne douterais-je pas, monsieur? répondit le jeune homme, que Beaulieu traverse victorieusement la France entière en quinze jours, quand, depuis quatre années, la France a toujours et constamment battu l'Europe réunie?

— C'est que jusqu'ici on s'y était mal pris! s'écria le comte en se démenant sur son siège.

— Mais, cher monsieur, ajouta le baron de Grafeld, examinez donc l'état des choses! Vos Français d'Italie n'ont seulement ni souliers, ni pain; ils sont dans une misère extrême. Que voulez-vous que fassent ces petits malheureux conscrits qui manient un fusil depuis deux ans à peine, contre nos magnifiques grenadiers allemands, tous vieux soldats qui n'ont jamais manqué de rien?

— Ils peuvent faire ce qu'ils ont fait depuis quatre ans, monsieur, répondit vivement le vicomte, c'est-à-dire les battre partout où ils les rencontreront.

Le baron se mordit les lèvres.

— Nous ne nous entendons pas! dit-il.

— C'est mon avis! répondit le vicomte.

— Signelay, vous déraisonnez, mon cher enfant, fit observer le comte d'un ton conciliant. Quelle idée vous prend de nous contredire à tous propos dans nos espérances, je veux dire dans nos certitudes. Que diable! n'êtes-vous donc plus gentilhomme?

— Je suis Français, monsieur.

— Eh bien! vous devez désirer le rétablissement de la royauté et celui des antiques prérogatives de la noblesse?

— Je désire comme vous revoir la France, messieurs, répondit le vicomte. J'aime mon roi et je ne faillirai pas à la cause de l'honneur, mais j'avoue que je ne puis étayer ma joie de revoir ma patrie sur le désir de voir battre les Français par les armées étrangères.

Tous firent un mouvement.

— Oh! comprenez-moi bien! continua le vicomte avec une véhémence extrême. J'ai souffert comme

tant d'autres des horreurs révolutionnaires; mon père a été tué en Vendée, mon frère a été massacré en septembre. Emprisonné moi-même, jugé et condamné, je n'ai échappé au supplice que par miracle. Mes biens ont été saisis, mes bois coupés, mes châteaux vendus : j'ai été ruiné par la République. On ne saurait donc me reprocher d'être payé pour aimer le gouvernement de la France...

— Et cependant, interrompit le baron avec ironie, vous souhaitez son triomphe.

— Je souhaite, monsieur, le triomphe des armées françaises. Oui ! je l'avoue! Si mes intérêts sont avec les ennemis de mon pays, mon cœur est avec ces vaillants enfants qui, dénués de tout, luttent avec énergie et courage. Il faut le reconnaître : la Révolution a été splendide aux frontières...

— Ah! vicomte ! s'écria la marquise.

— Pardonnez-moi, madame; mais si mon désir est bien grand de revoir ma patrie, je voudrais rentrer en France par une autre route que celle qui serait souillée du sang français versé par des mains autrichiennes et anglaises!

— De sorte, dit le baron de Grafeld, que si, par hasard, vous vous trouviez sur un champ de bataille où l'armée des révolutionnaires fût en présence d'une armée libératrice...

— Si je me trouvais à cette heure entre Beaulieu et Bonaparte et qu'il me fallût prendre un parti, interrompit le vicomte, je n'hésiterais pas, monsieur. Je combattrais avec mes compatriotes !

Un silence profond, décelant une sorte de gêne ressentie par tout le monde, accueillit cette déclaration si précise faite d'une voix ferme et nette.

En ce moment, la gondole, longeant l'une des deux rives du grand canal, arriva à la hauteur de l'un des innombrables escaliers de marbre qui sont semés de distance à distance sur les quais, pour la plus grande facilité des embarquements et des débarquements. Le vicomte ordonna au gondolier de l'avant d'accoster. L'homme obéit aussitôt et la gondole demeura immobile, maintenue bord à bord avec la première marche de l'escalier à l'aide d'un cordage que le gondolier de la proue avait lestement passé dans un anneau scellé à la muraille.

Le vicomte s'était levé, et saluant successivement, la marquise d'abord, les hommes ensuite :

— Veuillez m'excuser de vous quitter si brusquement, dit-il, mais me voici près de ma demeure; j'ai de nombreuses lettres à écrire, et le courrier de Vienne part demain de grand matin.

— Nous nous verrons demain, aux régates, vicomte? dit avec empressement Camparini.

— Sans doute, monsieur le marquis, répondit le jeune homme en saluant une dernière fois.

Puis, s'inclinant encore, il quitta le petit salon, sauta sur l'escalier, et disparut bientôt dans l'ombre de l'une de ces ruelles multiples qui sillonnent les îlots de Venise. La gondole, repoussée au large, reprit sa route descendant le grand canal dans la direction de l'arsenal.

Depuis le brusque départ du vicomte, personne n'avait prononcé un mot.

— Messieurs, dit tout à coup le baron de Grafeld, je crois qu'il sera prudent à l'avenir de nous abstenir de toute espérance devant le vicomte.

— C'est mon avis! dit le comte.

— Cela n'est pas suffisant! ajouta Camparini en baissant la voix.

— Comment? demanda un autre personnage qui n'avait point pris part encore à la conversation.

— Le vicomte nous trahit!

— Hein? firent tous les auditeurs.

— Le vicomte nous trahit! reprit Camparini d'une voix ferme. Je n'ai pas de preuves matérielles à donner de sa trahison, mais les preuves morales abondent. Il aime le gouvernement républicain. Je vais vous confier, à ce sujet, une chose que j'ai hésité jusqu'ici à vous communiquer. Je sais, à n'en pouvoir douter, que deux fois déjà le vicomte de Signelay a été sur le point de courir s'enrôler dans les rangs de l'armée révolutionnaire.

— Votre parole? dit le comte.

— Ma foi de gentilhomme! répondit Camparini avec noblesse.

— Mais alors il faut veiller sur lui.

— Avec des précautions infinies. Il connaît la plus grande partie des intentions du comité royaliste de Venise. Sa trahison pourrait nous nuire.

— Mais c'est horrible! s'écria la marquise. Un si bon gentilhomme.

— Le vertige l'aura pris! dit Camparini en haussant les épaules. Le malheureux n'est pas le seul, mais néanmoins nous devons veiller à ce que cet écervelé ne nous embarrasse pas la route.

— Je m'en charge! dit le baron.

— Comment?

— Le gouvernement vénitien n'a rien à refuser en ce moment à mon pays : je verrai le doge, je parlerai au nom de l'Autriche, et j'obtiendrai dès demain un ordre d'emprisonnement. La nuit prochaine, le vicomte réfléchira sous les *Plombs* aux avantages du triomphe de l'armée de Bonaparte sur celle de Beaulieu.

— C'est cela! dit le comte. Une petite détention de quelques jours peut le corriger et le ramener dans la bonne voie. Cela lui rappellera le bon temps de la Bastille. Pauvre Bastille! Quand je pense que tous ces sots l'ont détruite!

— Mais l'arrestation pourra-t-elle se faire sans trop de bruit? demanda Camparini.

— Sans doute, répondit le baron. C'est demain jour de fête : les régates amèneront une affluence considérable sur les lagunes. Rien n'est plus facile que de faire disparaître un homme dans la foule.

— Nous voici à l'extrémité du grand canal, fit observer Camparini. Mon ami et moi allons prendre congé de vous.

Et le marquis se leva en désignant du geste son voisin de droite, lequel n'avait point ouvert la bouche.

— Vous passez au *Lido?* dit le baron de Grafeld; voulez-vous me remettre chez moi?

— Très volontiers, cher baron! répondit Camparini.

Puis, se tournant vers l'un des gondoliers :

— Pietro! ajouta-t-il, appelle ma gondole!

Le gondolier obéit, et l'embarcation vint de suite se ranger bord à bord avec l'autre gondole. Camparini, son ami et le baron de Grafeld passèrent d'une gondole dans l'autre. Puis, les deux véhicules nautiques se séparèrent, des saluts furent échangés, et chacun glissa sur la lagune laissant entre eux un long et phosphorescent sillage.

Camparini, son compagnon et le baron s'étaient assis au fond du salon.

— Demain, dit vivement le marquis, le vicomte de Signelay sera arrêté aux régates?

— Je l'affirme!

— Il sera mis sous les *Plombs?*

— Je vous le promets.

— Très bien, mais...

Camparini parut s'arrêter avec embarras.

— Quoi? demanda le baron.

— Il ne faudrait pas que cette détention fût par trop courte! dit Camparini avec un sourire d'une expression impossible à rendre.

— Oh! dit le baron avec une négligence affectée. On entre sous les *Plombs*, vous savez, mais... on n'en sort pas!

— En vérité? fit Camparini.

— J'en suis sûr!

— Alors, tout est pour le mieux. Parlons maintenant de nos affaires!

XIX

LES DUCATS DE L'EMPEREUR.

— Avez-vous vos rapports? demanda le baron en se tournant vers Camparini.

— Oui, répondit celui-ci, Pick les a apportés.

— Les voici, dit à son tour le troisième personnage en présentant une liasse de papiers.

Le baron prit les papiers, s'approcha de la lampe qui éclairait intérieurement le salon de la gondole et les feuilleta avec une attention minutieuse. En s'arrêtant à l'un de ces volumineux manuscrits, il fit un geste brusque comme s'il eût éprouvé un sentiment de désagréable surprise.

— Quinze mille ducats pour trois mois de séjour en France! dit-il.

— C'est peu, n'est-ce pas? dit tranquillement Camparini.

— Cinq mille ducats par mois! Plus de cinquante mille livres de France!

— Eh bien?

— Mais c'est énorme!

— Vous trouvez?

— Jamais Son Excellence ne consentira à accepter un tel chiffre!

— Alors Son Excellence le refusera.

— Mais qu'arrivera-t-il?

— Que nous cesserons de nous entendre!

Le baron regarda Camparini, qui paraissait impassible.

— Mon cher marquis, dit-il, songez donc que...

— Ma parole d'honneur! baron, interrompit Camparini avec un geste superbe, je crois que vous allez me marchander! Établissons la situation, je vous prie!... Qui est-ce qui risque sa tête dans l'affaire en question, est-ce moi ou vous?

— C'est vous, c'est vous! se hâta de dire l'Autrichien.

— Et vous estimez ce risque un peu trop cher à cinq mille ducats par mois, soit environ quinze cents francs par jour! Du diable si vous trouverez à plus bas prix une tête comme la mienne!

— Je sais bien que...

— D'ailleurs, continua Camparini d'une voix brève, quelles ont été les propositions faites? quelles ont été celles acceptées? J'ai eu carte blanche, et à ma disposition les fonds secrets sur l'emprunt fait à l'Angleterre. Le cabinet autrichien voulait avoir deux oreilles fines et deux yeux exercés à Paris auprès de deux partis opposés. Il s'agissait de renseigner Son Excellence et sur les intentions du Directoire et sur les menées du parti vaincu, mais toujours sur la brèche des Jacobins exaltés. Ces renseignements exacts, sérieux, vrais, je les ai promis et je les ai donnés. J'ai abdiqué mon rang, j'ai quitté mon titre, j'ai consenti à descendre les degrés sociaux pour mieux jouer mon rôle; bref, depuis trois années, je me suis fait l'ami, le séide, le dévot des terroristes. Lié avec Robespierre, Saint-Just et les autres, j'ai été accusé et proscrit avec eux. Depuis ce temps, j'ai couru les provinces, faisant de fréquentes apparitions dans la capitale, toujours poursuivi, souvent traqué, sans cesse accusé et maintes fois sur le point d'être pris, ce qui m'eût conduit infailliblement ou à être déporté comme terroriste ou à être guillotiné comme agent autrichien, si on eût découvert la vérité. Mais depuis trois années je n'ai pas cessé un seul instant de vous fournir les renseignements les plus précis sur ce qui vous intéressait...

— Sans doute, sans doute! dit le baron.

— Ne pouvant jouer à la fois les deux rôles, poursuivit le marquis, ne pouvant être à la fois et dans le camp des Jacobins et dans celui des Thermidoriens d'abord et des modérés en suite, je me suis adjoint un autre moi-même, ce cher Pick, mon ami, mon compagnon, qui, dans les bonnes grâces des puissants du Luxembourg, au mieux avec Barras, a été à même, depuis plusieurs mois, de vous rendre d'importants services...

— Je ne nie pas! dit encore le baron.

— Or, Pick risque sa liberté et sa tête tout comme votre serviteur, cher baron, et il est juste qu'il touche, pour ses risques et ses peines, une part égale à la mienne; donc, cinq mille ducats par mois...

— Ne font jamais que deux mille cinq cents ducats par tête, interrompit Pick. Et monsieur le baron oublie les frais énormes dans lesquels nous sommes entraînés.

— Maintenant, reprit Camparini, si cette explication ne vous suffit pas, baron, nous sommes tout prêts à rompre nos relations. L'Angleterre et la Russie payent leurs agents plus cher que l'Autriche.

— Permettez, permettez! dit vivement le baron, je serais désolé de voir rompre des relations si bien établies.

— Alors, pourquoi vous arrêter à un chiffre?

— J'ai tort, je le reconnais. Mais vous êtes bien certain de ce que vous m'apprenez? Le général Bonaparte n'a apporté que quarante mille francs en or et un million en traites?

— Dont deux cent dix mille francs ont seuls été payés! dit Camparini.

— Il est impossible qu'il fasse campagne, alors!

— Je le crois.

— Passons donc sur les quinze mille ducats.

— Et sur ces cinq mille autres, ajouta Pick, qui ont servi à exciter les Italiens contre les soldats français et à répandre dans les campagnes les bruits les plus propres à nuire à l'armée de Bonaparte.

— Très bien! dit le baron.

— Ici des bagatelles, reprit Camparini en désignant des papiers que le baron tenait de la main gauche, séparés des autres. Des imprimés répandus pour animer les esprits, des agents des campagnes augmentant et propageant la terreur qu'inspirent les préparatifs de guerre.

— Passons, passons! dit le baron, tout cela est bien.

— Reste la grande affaire.

— Ah! ah! fit de Grafeld en relevant la tête, cela marche?

— A merveille.

— Avez-vous des détails?

— Beaucoup.

— Il y a eu des crimes commis?

— De nombreux.

— Vous savez que cela est pour le compte de l'Angleterre?

— Naturellement, aussi ai-je mis le chiffre en livres sterling. Vous voyez : quatre mille livres! L'effet a été foudroyant. Avant trois mois, partout, en France même, dans les provinces, aux environs de Paris, dans les grandes villes, des associations multipliées répandront la terreur.

— Quel nom ont pris ces hommes?

— Un nom qui caractérise leur manière d'agir : ils se nomment les *Chauffeurs*.

— Et ils ont l'uniforme des soldats?

— Oui. C'est une idée qui est excellente. Je vous le répète, avant trois mois la terreur sera partout. Pas une ville ne sera respectée, pas une grande route ne sera sûre. Ces attentats multipliés exciteront les esprits, alarmeront les cœurs les plus solides et démontreront l'impuissance du gouvernement. C'est une grande affaire, c'est un moyen infaillible d'arriver au but!

— Je le crois, marquis, dit le baron d'un air sombre. Pitt vous a-t-il fait compter de l'argent?

— Dix mille livres sterling d'avance.

— Il agit grandement.

— Il a eu raison, l'invention est impayable.

— Maintenant, il ne nous manque que des nouvelles de l'armée.

— Nous en aurons demain.

— A quelle heure vous verrai-je?

— A cinq heures du soir, si vous voulez, après les régates.

— Pourquoi pas plus tôt?

— Je veux vous laisser le temps d'agir en ce qui concerne le vicomte de Signelay.

— N'ayez aucune crainte à cet égard : demain il sera sous les *Plombs*, avant que la fête soit terminée.

— Et demain, à cinq heures, je serai chez vous.

— L'agent anglais s'y trouvera également.

— Très bien! Vous débarquez?

— Oui, voici le palais Contarini, et ma maison est proche.

Cinq minutes après, Camparini et Pick étaient seuls dans le salon de la gondole. Les gondoliers poussèrent l'embarcation au milieu du grand canal; puis, après l'avoir amarrée à une sorte de bouée qui devait la retenir, ils quittèrent l'un l'avant, l'autre l'arrière, et ils pénétrèrent à la fois familièrement dans le salon.

— Causons, mes enfants! dit Camparini d'un ton joyeux.

Les gondoliers s'étendirent sur les banquettes de damas; Pick tira de sa poche une courte pipe, la bourra et l'alluma; puis, se renversant mollement en arrière, il attendit.

— Eh! eh! fit Camparini en reprenant la parole après un moment de silence, les affaires marchent, mes chers amis, et duper les hommes est très certainement la chose la plus facile du monde! L'Autriche paye, l'Angleterre paye, les émigrés payent, les Italiens payeront : tout entre dans notre caisse, et rien n'en sort! Que dites-vous de ma manière d'entendre la politique?

— Nous disons que tu es un grand homme! dit Pick sans bouger.

— Et que tu tiens tes promesses! ajouta l'un des gondoliers.

— Un peu mieux que tu n'as tenu jadis les tiennes, mon cher Roquefort, répondit Camparini avec un mauvais sourire.

— Peuh! fit notre ancienne connaissance de l'*Hôtel de Niorres* et du *Roi des Gabiers*, autres temps, autres mœurs. Je n'avais pas pu t'apprécier comme aujourd'hui. Et puis... Bamboula m'avait trompé.

— C'est possible! dit Camparini. Il en avait trompé de plus fins que toi. Il y a des instants où je regrette le pauvre diable. Il avait du bon! De la tête, de l'entrain, de la résolution! Hélas! l'amour-propre l'a perdu! Il s'est cru fort, il a voulu lutter, et j'ai été obligé de le briser! Enfin, Satan ait son âme, n'en parlons plus. Il s'agit des affaires de l'Autriche et de celles de l'Angleterre!

— Crois-tu que les choses marchent comme tu le disais? demanda Pick.

— Ouais! je n'en jurerais pas! J'ai la prétention de connaître les hommes : j'en ai vu assez de tous les rangs, de toutes les classes, défiler sous mes yeux : bons et méchants ont été jugés par moi sans que je me sois souvent trompé. Eh bien! j'ai vu ce général Bonaparte en lequel personne n'a confiance, pas même les directeurs qui l'ont nommé... Il y a dans son regard quelque chose d'étrange. Son front est superbe et plein de pensées... Enfin, voulez-vous savoir mon avis? Il y a du génie dans ce jeune homme-là!

— Alors? dit Pick.

— Il pourrait bien battre Beaulieu.

— Mais si cela arrive, la mine autrichienne est épuisée!

Camparini se mit à rire.

— Au contraire! répondit-il. Que Bonaparte batte les Autrichiens, et la veine n'en est que plus riche pour nous à exploiter. L'Autriche et l'Angleterre se cramponnent à la France pour la faire tomber : elles s'épuisent à la lutte pour arriver au but. Que le général Bonaparte les rende malades pour les guérir, nous, nous les saignerons plus abondamment.

— C'est juste! dit Roquefort.

— Mais si Bonaparte bat les Autrichiens, reprit Pick, que devient notre grande affaire des *Chauffeurs*?

— Elle continue à prospérer! Bonaparte peut triompher en Italie : le Directoire n'en sera pas moins le gouvernement de la France, pour un temps donné au moins. Eh bien! ce temps, nous saurons l'utiliser. Mais tout cela peut être considéré comme affaires publiques; parlons un peu de nos affaires privées. Le vicomte de Signelay doit être arrêté demain : l'agent autrichien me l'a promis. Il faut veiller à ce qu'il tienne sa promesse, et surtout à ce que le vicomte ne puisse échapper.

— Je m'en charge! dit Pick. Mais quel intérêt as-tu donc à faire emprisonner ce vicomte?

Camparini fit entendre un sifflement railleur.

— Quel intérêt? répondit-il. Un bien mince. Il aime Uranie, et Uranie l'aime.

Les trois hommes firent un même mouvement. Camparini les contint du geste.

— De plus, ajouta-t-il, je crois avoir retrouvé les traces du véritable héritier des Niorres.

— Pas possible! s'écria Pick.

— Je n'affirme pas : je crois et j'espère en ma croyance. Eh! eh! très chers! Que diriez-vous des millions des Niorres à ajouter aux bienfaits de l'Autriche et de l'Angleterre et aux bénéfices du *Chauffage*?

— Nous dirions que ce serait splendide! s'écria Roquefort.

— Mais... dit Pick, ces papiers!... ces maudits papiers que tu as...

— Chut! interrompit Camparini.

XX

LES RÉGATES

S'il est un spectacle curieux et imposant à Venise, c'est certes celui des courses nautiques appelées *Régates*. Les gondoliers qui devaient figurer dans ces fêtes s'y préparaient longtemps d'avance : la *Régate* était pour eux un jour de triomphe ou de honte, et quelquefois le bonheur de leur vie entière dépendait du sort que la fortune leur réservait dans cette lutte d'adresse et de force. La jeune fille qu'ils recherchaient en mariage attendait, pour se décider, le résultat de l'épreuve. Lorsque le grand jour approchait, les familles des gondoliers désignés pour les courses les exhortaient à bien faire, en leur rappelant les prouesses de leurs pères, de leurs frères ou de quelques-uns des leurs. Ils leur montraient, appendus aux murs de leur pauvre demeure, les prix gagnés dans ces tournois, trophées dont les gondoliers n'étaient pas moins fiers que les patriciens de leur blason. On faisait dire des messes et l'on ornait de fleurs les images des saints le plus en crédit pour le succès du jouteur.

Les *barcarolli* formaient la classe à coup sûr la plus nombreuse et la plus intéressante de la population. La plupart des membres de la corporation des gondoliers étaient au service des patriciens. Ces espèces particulières de domestiques conservaient avec un soin jaloux le vieux privilège à servir exclusivement

leurs *padroni* dans la gondole. Outre ce service spécial, ils étaient employés à recevoir les visiteurs et à faire les commissions que leurs nobles maîtres ne voulaient pas confier à d'autres serviteurs. Confidents des secrets de leurs seigneurs, la fidélité et la discrétion étaient les qualités dont ils se montraient le plus fiers.

Formant un véritable corps social, corps puissant et énergique, les *barcarolli* avaient naturellement entre eux des distinctions de rang : ils étaient divisés et subdivisés par une espèce de hiérarchie fondée sur des mérites et des honneurs, personnels ou transmis dans les familles, tels, par exemple, que les couronnes gagnées dans les régates. Ces trophées se transmettaient de père en fils : les familles qui pouvaient en montrer le plus grand nombre étaient considérées comme étant les plus recommandables et les plus dignes, et comme revêtues d'une sorte de noblesse.

On comprendra dès lors de quelle importance étaient à Venise les régates, et combien l'approche de cette fête devait mettre en émoi la population tout entière. Le jour donc où la solennité devait avoir lieu, c'est-à dire le lendemain de cette soirée durant laquelle nous avons conduit le lecteur à Venise, le grand canal s'était couvert, dès les premières heures du jour, d'un nombre infini de gondoles, de bateaux, de péotes, d'embarcations de toute espèce, grandes et petites, nues ou richement ornées, chargées de spectateurs dont les yeux et les oreilles avaient de quoi se repaître avant le commencement des courses.

A neuf heures, le canal et sa double rangée d'édifices somptueux et grandioses offraient un spectacle réellement féerique. De magnifiques tentures de velours, de satin, de damas aux plus vives couleurs, tapissaient les murs et flottaient aux balcons des palais. Les terrasses, les fenêtres, les toits, les quais, les eaux, envahis par une foule curieuse, étalaient dans la confusion la plus pittoresque toutes les variétés des costumes vénitiens et étrangers. De nombreux orchestres, placés de distance en distance le long du canal, sur de petits théâtres, dispersaient au loin dans la lagune leurs bruyantes et joyeuses notes. L'espace à franchir pour les lutteurs était, comme de coutume, de quatre milles vénitiens. Le point de départ était à Castello, à l'extrémité orientale de la ville; de là les barques s'élanceraient, en longeant le quai des Esclavons, dans le grand canal, qu'elles devaient parcourir dans toute sa longueur jusque vers les églises de Sainte-Lucie et de Corpus-Domini, où se trouvait planté, au milieu de l'eau, un grand pieu dont il fallait faire le tour, manœuvre décisive dans laquelle les rameurs devaient déployer tout ce qu'ils avaient de vigueur et d'adresse, car il s'agissait pour eux d'éviter les chocs et de conserver ou de prendre l'avance. Le pieu tourné, les *battelletti* remonteraient le grand canal jusqu'au palais Foscari, auprès duquel on avait élevé une magnifique construction architecturale, représentant un temple. Cette machine (*machina*) était le but de la course et devait servir à la distribution des prix.

On était au printemps, et la chaleur n'étant que forte sans être trop intense, le moment des *Régates* avait été fixé à deux heures. Vers une heure, une gondole, s'engageant dans l'une de ces nombreuses voies aquatiques qui bordent latéralement le grand canal, filait lentement dans la direction de l'église de Sainte-Lucie. Cette gondole à deux rames, et qui avait toute l'apparence d'une embarcation de louage, semblait éviter avec soin l'encombrement des grands canaux voisins, et fort peu pressée de gagner le lieu où allait se célébrer la fête. Les rideaux de son salon, hermétiquement fermés sur les côtés et à l'arrière, ne permettaient à l'air et aux regards indiscrets de pénétrer que par l'ouverture de l'avant; mais sans doute, en dépit de son allure mystérieuse, la gondole n'offrait pas à l'œil des curieux quelque chose de bien extraordinaire, car ceux montés dans les nombreuses embarcations qui la dépassaient ou la croisaient ne semblaient lui donner aucune attention.

Tout à coup, au moment où une riche embarcation débouchait par un petit canal et longeait l'autre gondole en la gagnant de vitesse, les rideaux du côté droit s'écartèrent brusquement et une tête se pencha en avant. Puis, la tête rentra, et les rideaux, demeurés ouverts, permirent d'examiner les promeneurs placés sous la tente soyeuse. Ces promeneurs étaient deux e unes hommes vêtus simplement, mais en gens de jqualité de l'époque. L'un était le vicomte de Signelay, l'autre le baron de Berval, l'ami intime et le compagnon du vicomte. Tous deux causaient avec une animation extrême. C'était le vicomte qui venait d'écarter brusquement les rideaux pour interroger du regard la gondole qui avait dépassé la sienne.

— Est-ce elle? demanda vivement le baron.

— Non! répondit le vicomte.

Et le jeune homme se laissa retomber sur la banquette avec une expression de découragement profond.

— Léopold, dit le baron en lui prenant la main, de la force, mon ami!

— Je suis fort, Emmanuel, répondit le vicomte, mais je souffre cruellement!

— Sans doute, la situation est mauvaise, mais tout n'est pas perdu; espère!

— Elle n'est pas à Venise!

— Cela est probable, en effet; d'ailleurs, pourquoi t'être mis en tête qu'elle était à Venise? Rien ne te le prouvait.

— Je croyais avoir un pressentiment.

Emmanuel haussa les épaules.

— Et c'est à cause d'un pressentiment que tu te troubles ainsi la cervelle? dit-il. Que diable! mon cher, sois donc plus raisonnable. Elle n'est point à Venise; elle est en Provence et elle ne court aucun danger. C'est de ta situation à toi que je parlais tout à l'heure, en la qualifiant de mauvaise, et non de celle de ta bien-aimée; et, quand je dis *ta situation*, je ferais mieux de prononcer *notre situation*, car nous sommes logés à la même enseigne: à l'auberge de la *Misère*. Mordieu! quand je songe que j'ai eu cinquante mille livres de revenus, et toi à peu près le double, et que maintenant nous avons deux louis à nous deux pour unique fortune!

— Eh! qu'importe l'argent, s'écria Léopold.

— Mais il importe assez... ne fût-ce que pour manger.

Le vicomte fit un geste d'impatience.

— Tu prends la chose bien philosophiquement, continua le baron; tu n'as donc pas faim?

— Faim! s'écria Léopold; tu as faim, toi?

— Mais oui.

— Tu es bien heureux!

— Je ne trouve pas. Il est toujours fâcheux d'avoir faim quand on n'a plus que deux louis pour toute fortune, et que, sur ces deux louis, il faut payer la location d'une gondole. Décidément, l'émigration est une vilaine chose!

— Oh! je voudrais mourir! dit Léopold en laissant retomber sa tête dans ses mains.

Emmanuel regarda son ami avec une stupéfaction profonde.

— Que diantre me chantes-tu là? dit-il. Ah çà! mais sais-tu que je ne comprends rien absolument à ta manière d'être depuis ce matin? Hier au soir tu étais gai et joyeux comme si nous eussions été encore dans les terres de Picardie; ce matin tu es sombre et triste comme Hamlet, de douloureuse mémoire. J'attribue tout d'abord ton chagrin à l'épuisement de notre bourse; je te donne des consolations; je te dis d'être fort, et

puis ce n'est pas cela! Monsieur a rêvé que la dame de ses pensées a fait cent lieues en une nuit sur les ailes de l'Amour, et qu'elle a débarqué à Venise ce matin, et il la cherche partout et je cherche avec lui comme un niais, et quand monsieur se réveille de son rêve, il parle de mourir! Ma parole d'honneur, tu m'amuserais beaucoup, Léopold, si j'avais seulement cent louis dans ma poche!

Le vicomte prit la main de son ami.

— Pardonne-moi, dit-il, je suis malheureux!

— Malheureux! répéta Emmanuel; parles-tu sérieusement?

— Très sérieusement!

— Et sérieusement tu voudrais mourir? pourquoi?

— Parce que... à l'heure où je te parle... elle est peut-être perdue pour moi!

— Elle?... C'est impossible; elle t'aime et...

— Tiens! interrompit le vicomte en fouillant dans sa poche et en tirant un papier plié en forme de lettre, je voulais garder pour moi seul ma douleur, mais je sens que je n'en ai pas la force : il faut une main amie pour calmer mes tortures... tu vas tout savoir. Ce matin j'ai reçu deux lettres de Turin, tu le sais?

— Oui; j'étais là lorsqu'on te les a remises.

— Eh bien, voilà la première. Lis-la, et tu commenceras à comprendre.

Emmanuel se saisit avidement du papier que lui présentait Léopold, et le déployant rapidement, il lut à voix basse. Il n'avait pas dévoré des yeux les trois premières lignes qu'un cri sourd s'échappa de sa gorge.

— M. de Neoules assassiné! dit-il.

— Oui! fit le vicomte en secouant la tête. Lis toujours! lis encore!

Emmanuel continua sa lecture; son front s'empourprait et l'émotion la plus violente se dessina sur sa physionomie expressive. Quand il eut achevé, il laissa tomber la main qui tenait la lettre et il regarda Léopold avec une fixité étrange. Le vicomte, sans répondre à l'expression de ce regard, tendit une seconde épître au baron. Emmanuel la prit encore et la lut avec une attention extrême et une émotion croissante. Puis il tendit la main à Léopold.

— Me pardonnes-tu? dit-il avec des larmes dans la voix.

Le vicomte pressa la main qui s'offrait à lui. Il allait parler sans doute quand un grand tumulte éclata soudain, et un bruit assourdissant résonna dans les airs : c'étaient des cris, des bravos, des hurlements de joie entremêlés des sons métalliques des trompettes et des sifflements aigus des fifres. Surpris, Léopold et Emmanuel se penchèrent machinalement en avant. Leur gondole venait de faire son entrée dans le grand canal et elle s'arrêtait pour laisser défiler devant elle le cortège du Doge qui se rendait aux régates.

A la droite du doge se tenait le légat du pape, reconnaissable à son bonnet carré, à sa soutane boutonnée de haut en bas, à son aube en dentelle recouverte d'un camail. A sa gauche l'ambassadeur autrichien (*cesareo*).

Dans une autre gondole suivaient les ambassadeurs des autres puissances, et enfin, dans une dernière, deux officiers portant l'un l'ombrelle du doge, l'autre son épée, la pointe tournée en haut. Puis, à la suite du cortège magnifique, des milliers d'embarcations de toutes grandeurs et de toutes formes. C'était un embarras indescriptible d'embarcations, au point que, du *Ponte-Rialto*, il eût été impossible de découvrir l'eau des lagunes. C'était un bruit tellement assourdissant qu'il devenait impossible de s'entendre, même en se parlant à l'oreille; car, aux cris de la foule, se joignaient ceux des gondoliers qui, entremêlant leurs gondoles les unes dans les autres, s'injuriaient, disputaient, vociféraient et se moquaient.

Enfin, le cortège passé, la foule des gondoles un peu éclaircie, l'entrée du grand canal devint possible.

— Mais, dit Emmanuel qui, ainsi que son ami, avait assisté à ce spectacle grandiose sans le voir, et entendu ces cris sans les comprendre, mais il faut quitter Venise sur l'heure, courir à Turin.

— Non, dit vivement Léopold; il faut aller aux régates.

— Aux régates? Es-tu fou; qu'y ferons-nous?

— Nous y trouverons peut-être des renseignements précieux.

— Comment?

— Le comte d'Adore est à Venise!

— Alors, tu as raison, allons aux régates.

Le doge et son cortège avaient pris place sur la fameuse *machina* servant de but à la course. C'était là que les vainqueurs devaient recevoir, d'après un antique usage, des mains du doge lui-même, un petit étendard rouge, vert, bleu ou jaune, portant le chiffre de la somme gagnée et indiquant par sa couleur l'importance du prix.

La première course était commencée : c'était celle des Battelletti ou petites barques à une seule rame. Cette course devait durer une heure. La foule des gondoles se pressait au lieu de l'arrivée, devant le palais Foscari, là où s'élevait la *machina*. De cet endroit on découvrait une vaste étendue du grand canal, et surtout le fameux pieu autour duquel devaient tourner les jouteurs, et qui était au barcaroli ce qu'est le dernier tournant d'un hippodrome aux jockeys.

Déjà les battelletti avaient parcouru les deux tiers du chemin aquatique à franchir: ils arrivaient au pieu, et les premières embarcations en avaient fait le tour : la course ne devait plus guère durer que vingt minutes, et chacun suivait avec anxiété le parcours qui s'accomplissait.

Non loin de la *machina*, au milieu d'un groupe de bissonas splendide, une gondole se faisait remarquer encore par l'éclat de ses richesses. Cette gondole était partagée en deux parties, ce qui la faisait encore plus facilement distinguer. A l'arrière, la tente formait un salon carré dont les rideaux de velours rouge lamé d'argent étaient hermétiquement fermés et ne permettaient pas à l'œil de pénétrer à l'intérieur. A l'avant, au contraire, la tente projetait sa toiture en forme de *marquise* et ses lambrequins retombaient capricieusement, abritant de leur ombre les causeurs dans cette première partie du salon. Huit barcaroli occupaient l'embarcation, quatre à l'avant, quatre à l'arrière ; tous huit, en cet instant, appuyés sur leurs longues rames, s'élevant sur la pointe de leurs pieds nus, et suivant, d'un œil anxieusement attentif, la marche rapide des battelletti.

XXI

PREMIÈRE COURSE.

Trois hommes causaient à voix basse dans le salon découvert, paraissant fort peu préoccupés des courses et s'isolant au milieu de la foule nombreuse qui les entourait. Deux de ces hommes, nous les connaissons de vieille date et nous les avons récemment rencontrés : c'était Camparini, le faux marquis, l'ex-valet de chambre du conseiller de Niorres, le terrible *Roi du Bagne*, enfin; l'autre, c'était l'astucieux agent de M. Lenoir, Pick, l'associé du chef des Chauffeurs. Quant au troisième, nous le connaissons encore, s'il y a long temps que nous ne l'avons vu à l'œuvre.

— Tu disais donc, Roquefort? dit Camparini à ce troisième personnage, qui venait de s'arrêter au milieu d'une conversation entamée.

— Je disais que le vent était à l'orage.

— Pour nous?

— Mais oui!

— Le crois-tu?

— Pardieu! J'aimerais assez à douter, mais le moyen! La situation est claire, trop claire même. Tu as Lucile entre tes mains, cela est vrai...

— Elle est là! dit Camparini en désignant de la main le salon fermé.

— Bien! grâce à cette heureuse capture, tu peux rentrer en possession de ces papiers que tu as eu la niaiserie de te laisser prendre jadis...

— Folie de jeunesse! Qui n'en a pas à se reprocher? Toi-même, rappelle-toi tes sottises avec Bamboula!

— Je l'avoue, mais enfin ces papiers, il faut les ravoir.

— Et je les aurai.

— Oui, je sais que Lucile est là, mais elle a des défenseurs puissants, entreprenants, audacieux. Ce vicomte de Signelay est capable de tout. Ce Maurice Bellegarde est l'un des plus courageux officiers de l'armée française, et s'il savait que celle qu'il aime...

— Il ne le sait pas! interrompit Camparini avec impatience.

— Il peut le savoir un jour!

— Alors, que nous importe! Il sera trop tard. D'ailleurs, ai-je donc jamais eu peur d'un homme?

— Non, je le sais, et j'avoue encore que cela m'embarrasse assez peu. D'une part, il ignore où est Lucile, de l'autre il est retenu à l'armée et il peut être fait prisonnier d'un instant à l'autre; mais c'est le vicomte de Signelay et le comte d'Adore, celui qui, sous un nom supposé, a la hardiesse de se promener partout où cela lui est défendu. Or, ce comte d'Adore est à Venise: je l'ai vu il y a deux heures.

— Où cela?

— Dans le canal Saint-Marc : nos gondoles se sont croisées, et je l'ai parfaitement reconnu.

— Tu ne l'as pas suivi? dit Pick vivement.

— Le moyen? Les gondoles pullulaient autour de nous dans tous les sens. En deux minutes je l'ai perdu de vue complétement.

— Eh bien! dit Camparini, quand il serait à Venise!

— Comment! n'y vient-il pas chercher Lucile?

— Oui, mais chercher et trouver sont deux.

— Bah! qui cherche bien trouve : nous en savons quelque chose.

— Possible, mais il faut pouvoir trouver à temps, et quand celui-là trouvera, l'heure d'agir sera passée.

— Et le vicomte, tu l'oublies donc?

— Le vicomte ne parlera pas!

— Qu'en sais-tu?

— Et les *Plombs*?

Roquefort haussa les épaules.

— Le baron de Grafeld t'a répondu à cet égard, reprit-il, alors que ce matin tu es allé lui rappeler sa promesse.

— Le baron m'a dit qu'il avait vu les inquisiteurs, qu'il avait demandé l'arrestation du vicomte, mais que ceux-ci avaient hésité en s'appuyant d'une part sur ce que le vicomte était Français, et de l'autre sur ce qu'il n'avait rien tenté contre la République.

— Oui, dit Pick avec un sifflement railleur. Les Vénitiens veulent nous ménager en ce moment : ils tergiversent, ils ne savent que décider. Il est évident qu'ils n'agiront pas sans motif grave.

— Eh bien! dit Camparini, ce motif grave, il s'agit de le leur fournir, voilà tout.

— Comment?

— Écoutez, mes chers amis. Que diable! vous me voyez calme et souriant, donc c'est que tout va bien. Vous ne croyez pas? il vous faut des preuves, des raisons, des arguments? En voici! Il existe en ce moment trois personnes pouvant nous nuire, c'est-à-dire pouvant entraver la marche de nos desseins ; ces trois personnes sont : le vicomte de Signelay, le comte d'Adore et le lieutenant Maurice Bellegarde. Par une fatalité étrange, il nous est interdit de tuer nous-mêmes aucun de ces trois hommes, car leur mort nous serait plus préjudiciable encore que leur vie. Réunis tous trois, ils pourraient beaucoup contre nous : séparés, ils ne peuvent rien. Libres, ils seraient au besoin les instruments de notre perte; entre nos mains, ils peuvent devenir des moyens puissants de réussite. Donc, ce qu'il y a à faire est simple : les tenir séparés d'abord, puis nous saisir successivement de leur personne.

— Sans doute, s'écria Pick, mais comment?

— Attends donc! Maurice Bellegarde est certes celui dont nous devons le moins nous occuper. D'abord il ignore absolument que nous existons, ensuite il est à l'armée : cette armée est en campagne et il lui est matériellement et moralement impossible de rien tenter en dehors de son service; cela est bien évident, n'est-ce pas?

— Certes, dit Roquefort.

— Laissons dès lors Maurice Bellegarde en paix quant à présent et ne nous en tracassons pas.

— Mais le comte d'Adore?

— Celui-là est à craindre, je le confesse, mais que peut-il aujourd'hui? Il ignore où nous sommes, et dût-il parvenir à le savoir, nous avons entre les mains un gage de sécurité contre lui : c'est Lucile. Celui-là n'est donc pas non plus, pour le moment, l'épée de Damoclès que vous prétendez être suspendue sur notre tête.

— Reste le vicomte? dit Pick. Celui-là peut compter.

— Pas pour longtemps.

— Cependant, puisque le baron de Grafeld n'a pu obtenir des inquisiteurs l'ordre d'arrestation?

— Si fait, il l'a obtenu.

— A la condition, *sine qua non*, que le vicomte aurait agi contre la République vénitienne.

— Eh bien?

— Eh bien! il n'a rien fait contre elle que nous sachions.

— Croyez-vous?

Pick et Roquefort se regardèrent avec étonnement. Camparini souriait. Les deux hommes firent un même geste.

— Quoi! dit Roquefort, le vicomte aurait conspiré contre Venise?

Camparini, sans répondre, tira de sa poche deux liasses de papiers, il en prit une qu'il ouvrit et la présenta à Pick.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il d'une voix railleuse.

Pick jeta un coup d'œil rapide sur les papiers ouverts sans les prendre.

— Cela! dit-il, ce sont les notes de l'espion français entretenu à Venise par le Directoire, mais cet espion est mort le mois passé dans mes bras.

— Mais tu as eu l'intelligence de t'emparer de ses papiers?

— Naturellement, puisque je te les ai remis et que les voici.

— Bon. Et ceci, maintenant?

Camparini présenta une seconde liasse à Roquefort.

— Ma correspondance avec le comité jacobin de Lyon! dit Roquefort avec vivacité.

— Correspondance dans laquelle on te recommande chaudement de soulever l'esprit du peuple vénitien contre la noblesse. Eh bien! chers amis, croyez-vous qu'un homme sur lequel se trouveraient réunis ces



— Au nom du conseil des Dix, je vous arrête! (Page 56.)

papiers ne passerait pas aux yeux des inquisiteurs d'État pour un grand criminel? »

Pick et Roquefort firent un signe affirmatif.

— Il ne s'agit donc que d'une chose, continua Camparini, c'est de faire surprendre ces papiers dans les poches du vicomte Signelay. Ensuite, nous pourrons être tranquilles; à moins qu'il ne perce les *Plombs*, il ne les quittera plus.

— Sans doute! dit Pick, mais le moyen de faire surprendre ces papiers dans la poche du vicomte?

— C'est mon affaire.... Ah!... fit Camparani avec hauteur, je ne demande pas de conseil, regardez les courses et attendez!...

Pick et Roquefort échangèrent un regard indiquant évidemment qu'ils ne pouvaient comprendre. Camparini sourit railleusement, puis il se leva et se dirigea vers la partie fermée du salon. En ce moment, la foule entière éclata en cris et en applaudissements. Le premier des battelletti venait d'atteindre le but : la première course était terminée.

XXII

LA LETTRE.

Entre la première et la seconde course, il devait s'écouler l'espace d'une demi-heure : c'était une sorte d'entr'acte durant lequel, comme au théâtre, chacun rendait visite à ses amis, autant toutefois que le permettait l'agglomération effrayante des gondoles et des embarcations de toute espèce. Cette seconde course devait être fournie par des gondoles à deux rames. C'était la plus brillante des régates, et elle excitait l'animation la plus grande parmi les patriciens dont les barcaroli étaient engagés. Il était donc impossible qu'au milieu de ce va-et-vient général, des milliers de paroles échangées, d'interpellations envoyées d'un bord du canal à l'autre, on pût remarquer ce qui se passait dans une gondole enclavée au milieu des autres.

Camparini s'était levé et avait pu quitter ses compagnons sans attirer sur lui l'attention d'un seul des

spectateurs ses voisins. Il écarta doucement le rideau de soie qui fermait hermétiquement un côté du salon et il se glissa derrière l'étoffe sans presque la soulever.

Ce petit salon, qui ne recevait la lumière que tamisée par les épais rideaux de nuance foncée, tout parsemés de broderies massives, d'or et d'argent, était presque plongé dans les ténèbres. Le demi-jour qui y régnait ne permettait pas tout d'abord d'examiner nettement l'intérieur de cette partie de la gondole, mais peu à peu l'œil s'habituait à l'obscurité, distinguait un divan circulaire sur lequel était étendue une femme revêtue d'une robe de mousseline blanche. Cette femme avait les cheveux relevés en nattes sur la tête, mais dans la position où elle se trouvait on ne pouvait rien voir de son visage. Elle avait la figure absolument cachée par ses deux mains réunies. Elle était immobile, les coudes appuyés sur le divan. Dormait-elle? pleurait-elle? réfléchissait-elle? Les trois suppositions étaient également probables et possibles, car rien ne pouvait déceler la seule qui fût vraie.

Cependant lorsque Camparini, écartant le rideau et pénétrant dans le salon, laissa filtrer un rapide rayon de lumière qui s'éteignit aussitôt sous les plis retombés, la femme fit un mouvement, et une de ses mains s'abaissant laissa voir un œil rougi et un front pâli. En voyant le marquis s'avancer vers elle, la femme ne bougea pas. Camparini ne parut nullement se préoccuper de cette réception muette, et il vint s'assoir sur le divan, fort près de la femme. Celle-ci laissa échapper un geste de dégoût et se recula vivement, comme si elle eût craint d'être en contact avec un bête venimeuse. Dans ce moment, elle écarta violemment les deux bras, et ses mains retombées permirent de contempler le visage.

C'était celui d'une charmante personne de vingt ans au plus, au teint chaud et clair, aux grands yeux bruns, vifs, animés, et dont le regard était empreint d'une douceur et d'une suavité exquises. Les sourcils bruns, bien arqués, se dessinaient nettement de chaque côté de la fine naissance d'un petit nez aux ailes larges, aux narines rosées et mobiles. La bouche était jolie, les lèvres un peu fortes, bien carminées et découvrant des dents admirables. Le menton rond était garni d'une fossette mignonne. La chevelure était splendide. Sans être parfaitement pure, la coupe du visage avait ce charme exquis, ce je ne sais quoi d'indéfinissable que l'on ne rencontre que dans les peintures mignardes du genre Louis XV. Greuze, Boucher, Watteau eussent été heureux de rencontrer un semblable modèle. Ils eussent mis une cornette de dentelle sur cette tête ronde et mutine, ils eussent entouré d'un fin corsage rouge cette taille de sylphide et chaussé d'une mule délicate ce petit pied à la cheville invisible. Grâce, mignonnerie, charmes étaient écrits en toutes lettres dans l'ensemble de cette aimable personne. Et cependant, au moment où nous pénétrons près d'elle, ses yeux rougis étaient gros encore de larmes mal contenues, ses joues étaient pâles, et les veines saillantes de son joli front attestaient une préoccupation pénible de la pensée.

Camparini ne parut pas remarquer davantage le geste de répulsion qu'avait laissé échapper la jeune femme.

— Mademoiselle Lucile, dit-il, j'ai besoin de vous.

— Que voulez-vous? demanda la jeune fille avec un accent méprisant. Quel nouveau supplice allez-vous m'imposer?

— Ah! ah! vous êtes pressée d'en finir? Eh bien! soit, allons au but!

Camparini fouilla dans sa poche où il avait remis les papiers qu'il venait de montrer à Pick et à Roquefort. Avec ces papiers, il en tira un autre plus mince qu'il ouvrit.

— Écoutez! dit-il, je vais vous lire une lettre qui, certes, vous intéressera; du moins, je l'espère.

Et Camparini commença à lire à haute voix :

« Monsieur le vicomte,

« Je suis à Venise, mais je ne puis vous voir; chercher à nous rencontrer serait non-seulement vouloir nous perdre l'un et l'autre, mais encore perdre sûrement celle que nous aimons tous deux plus que nous-mêmes. Une circonstance heureuse et inattendue me permet de vous écrire : un homme sûr, dévoué, sur lequel je puis absolument compter, et qu'un hasard favorable m'a fait rencontrer aujourd'hui même aux régates, se charge de vous trouver pour vous transmettre cette lettre ainsi que le dépôt dont je l'accompagne, et dont je vous prie d'accepter la responsabilité.

« Je vous connais, monsieur, c'est pourquoi j'ai foi en vous et j'agis ainsi que je le fais.

« Où suis-je à cette heure? Ne cherchez pas à le savoir : apprenez seulement que le plus grand danger me menace, et ce danger provient de papiers dont je suis dépositaire. Ce sont ces papiers que je vous envoie, que je vous conjure de conserver sans chercher à en connaître le contenu, sans vous efforcer de deviner leur valeur.

« Des circonstances imprévues, dont plus tard vous connaîtrez les causes, m'interdisent d'anéantir ces papiers, je dois les conserver intacts; et cependant leur présence sur moi est le motif des maux qui m'accablent; elle peut entraîner ma perte; elle peut plus encore : elle peut perde ma sœur. Oui, sa vie dépend peut-être de la conservation de ces papiers que l'on veut m'arracher.

« Voilà pourquoi j'ose m'adresser à vous. S'il ne s'agissait que de moi seule, j'accepterais la lutte avec un sort cruel; mais la vie de ma sœur est en jeu. Ma sœur, oh! je sais bien, vous l'aimez; aussi je n'hésite pas. Recevez ces papiers; conservez-les cachetés; ne les laissez pas prendre; qu'ils ne vous quittent jamais jusqu'à l'heure où moi ou ma sœur vous les redemanderons.

« Une dernière grâce encore. Détruisez cette lettre aussitôt après l'avoir lue; j'en adjure votre honneur de gentilhomme!

« J'ai foi en vous, monsieur le vicomte; j'agis sans défiance. Sauvez-moi, vous sauverez Uranie! Encore une fois, détruisez ma lettre en présence de celui-là même qui vous la remettra. »

— Avez-vous entendu? reprit Camparini.

— Oui, dit Lucile.

— Eh bien! cette lettre a été écrite en imitant votre écriture avec une habileté remarquable; elle est signée de vos nom et prénoms; rien ne s'oppose même à ce qu'elle soit cachetée de vos armes.

Lucile regardait Camparini avec un calme décélant une résolution énergiquement arrêtée. Il y avait une virilité étrange dans l'expression du regard incisif que ses beaux yeux lançaient sur le marquis.

— A qui est adressée cette lettre? demanda-t-elle sans que sa voix trahit ce qui devait se passer en elle.

— Au vicomte de Signelay, répondit nettement Camparini.

— Et les papiers dont vous parlez et qui doivent être joints à la missive?

— Les voici.

— Je veux savoir ce que contiennent ces papiers que vous allez envoyer, dit-elle.

Le marquis la regarda brusquement; puis il sourit.

— J'aime l'énergie qui brille sur votre physionomie, dit-il. Vous me demandez quels sont ces papiers que je vais mettre sous plis? Je pourrais vous répondre tout ce que je voudrais, attendu que le mensonge est facile; mais, par cela même que rien ne l'entrave, la duplicité me déplaît. Et puis, pourquoi ne vous l'avouerais-je pas? Depuis que vous êtes entre mes mains, vous

avez fait preuve d'une telle énergie, d'un tel sang-froid, d'un tel courage enfin, que je ressens pour vous une certaine admiration, et que j'aurais honte d'employer à votre égard des moyens vulgaires. Il y a trente ans, vous eussiez agi ainsi, vous m'eussiez témoigné ce mépris superbe capable d'écraser un moins fort que moi, que je vous eusse tuée sans miséricorde; aujourd'hui, j'ai cinquante ans passés, vous amenez un sourire sur mes lèvres! Que voulez-vous, on baisse en vieillissant! tout cela ne veut pas dire que je sois sur le point de faiblir; non, de par tous les diables! Mais je reconnaîtrai votre fermeté non par de la colère, mais par de la franchise. Ces papiers, vous voulez savoir ce qu'ils contiennent? Je vais vous le dire : cette liasse est une correspondance d'espions français habitant Venise; cette autre est une seconde correspondance destinée à soulever l'esprit du peuple vénitien contre la noblesse. Il y a certes là de quoi faire pendre une demi-douzaine de gens parfaitement innocents.

— Ce sont ces papiers que vous voulez envoyer au vicomte de Siguelay! s'écria Lucile.

— Oui, dit simplement Camparini.

— Mais dans quel but?

— Pour le perdre!... Le vicomte me gêne pour des motifs qu'il vous importe peu de savoir. Je veux le faire disparaître, sans être cependant pour rien dans sa disparition. J'ai fait adroitement solliciter des inquisiteurs d'État l'ordre d'arrestation du vicomte; mais comme il est Français et émigré, la république de Venise a deux motifs pour n'agir envers lui qu'avec une grande circonspection : il faut que sa culpabilité soit parfaitement démontrée. Or, vous comprenez, un homme sur lequel on découvrira des papiers semblables à ceux-ci...

— Et vous voulez vous servir de moi pour vous aider dans l'accomplissement de cette horrible infamie? interrompit Lucile avec un éclat de voix strident.

— Naturellement, continua Camparini avec son même sang-froid. Vous seule pouvez me servir dans cette circonstance; vous seule pouvez écrire une telle lettre au vicomte; vous seule vous pouvez le forcer à se faire dépositaire d'un tel legs... ou votre sœur; mais comme elle n'est pas encore entre mes mains, je ne puis avoir recours qu'à vous.

Lucile regarda Camparini avec une fixité qui avait quelque chose d'effrayant. Celui-ci, sans se préoccuper de l'expression de la physionomie de la fille, se renversa en attendant une réponse.

Lucile se leva brusquement.

— Cette lettre! s'écria-t-elle, quelque infâme qu'elle soit, vous pouviez l'envoyer sans me le dire, vous pouviez imiter mon écriture sans me prévenir. Pourquoi l'avoir faite alors? par quel motif agissez-vous? pourquoi cette nouvelle torture?

Camparini sourit.

— Pour que vous m'évitiez de vous l'infliger, répondit-il?...

— Comment?

— En détruisant cette lettre avant de l'envoyer.

— A quel prix?

— Vous savez quel est le secret que je veux connaître; vous seule pouvez me le révéler : voulez-vous l'échanger contre cette lettre?

Lucile joignit les mains.

— Encore!... s'écria-t-elle d'une voix rauque.

— Toujours!... ce secret, je le veux!

— Il n'est pas le mien!

— Alors le vicomte sera perdu!

Lucile demeura un instant immobile, puis, redressant la tête, elle darda sur son interlocuteur des regards ardents aux effluves magnétiques.

— Que la volonté de Dieu soit faite! dit-elle, je ne parlerai pas!

Camparini s'inclina froidement.

La seconde course des gondoles avait lieu alors, et la foule, anxieuse, attentive, témoignait bruyamment l'émotion qu'elle ressentait.

XXIII

DEUXIÈME COURSE.

Dix-huit gondoles étaient engagées dans cette seconde course, qui promettait d'être l'une des plus belles de la solennité; des paris considérables avaient lieu. Partout la foule empressée et anxieuse suivait en frémissant les nombreuses, et sans cesse répétées, péripéties de la course. Mais où l'émotion était plus vive, c'était autour de la *machina;* car c'était là que devait se dénouer le drame nautique, c'était là que devait être proclamé le vainqueur.

La gondole appartenant à Camparini était placée dans la masse serrée sur le flanc droit de l'échafaud. Le devant de la *machina*, demeuré vide, était le but même. De l'autre côté, sur le flanc gauche, les gondoles et les bissonas s'étendaient jusqu'aux quais que couvrait une multitude agitée et multicolore.

De ce côté l'attention des spectateurs, concentrée maintenant sur la course, avait été cependant distraite des régates quelques instants auparavant par un spectacle toujours étrange aux yeux des Vénitiens. Ce spectacle était celui qu'offrait une embarcation qui, par ses formes, ses allures, et ceux-là qui la montaient, se détachait sur la masse des gondoles comme un corps étranger sur une masse de produits de même nature. Cette embarcation basse, rasée, longue, était un canot pareil à ceux dont se servent les officiers de marine pour se rendre à terre. Peint en blanc, avec son bordage noir, il avait douze rameurs assis sur ses bancs, tous vêtus d'une vareuse rouge et d'un bonnet de laine de même nuance; les avirons étaient rentrés dans le fond du canot, et l'embarcation, enclavée au milieu de ses voisines, demeurait immobile. Un grand drapeau flottait à son derrière, et ce drapeau était celui du yacht anglais.

Ce canot devait évidemment appartenir à quelque navire de guerre au mouillage dans le fond de l'Adriatique, car la tenue de son équipage attestait la discipline militaire et non le laisser-aller des matelots du commerce. Or, le canot d'un navire de guerre étranger est toujours chose curieuse dans un port, et dans celui de Venise surtout, où le passage des vaisseaux de ligne est rare. Aussi dès l'arrivée de l'embarcation anglaise, qui avait eu lieu à la fin de la première course, l'attention générale s'était portée sur elle. Le canot cependant ne contenait absolument que les douze canotiers et son patron assis au gouvernail. Les bancs de l'arrière, garnis de tapis de Smyrne d'une grande richesse, étaient vides. Les marins avaient bravement poussé au milieu de ce dédale de barques et avaient su s'y faire place avec ce sans-gêne et cette persistance qui sont à la fois le caractère propre et la force du peuple anglais.

Non loin de l'endroit où le canot était demeuré stationnaire, une superbe bissona se dressait majestueusement, écrasant ses voisines de toute la hauteur de ses bordages élevés et la richesse inouïe de ses tentures.

Dans l'intervalle de la première à la seconde course, les rideaux, fermés pour abriter du soleil l'intérieur du salon, ne permettaient pas d'examiner les curieux, dont le nombre, à en juger par l'éclat des voix, devait être assez considérable; mais quand le signal de la seconde course eut été donné, quand les embarcations lancées au point de départ eurent commencé à apparaître au loin sur les ondes azurées du grand canal, les rideaux se soulevèrent et une douzaine de têtes

curieuses s'avancèrent dans la même direction. La *bissona* contenait dix hommes et deux femmes, tous splendidement vêtus, tous appartenant évidemment à une même classe : celle de l'aristocratie Parmi les hommes étaient le comte de Roquefeuille et le baron de Grafeld que nous avons vu la veille, quelques émigrés français, deux riches seigneurs vénitiens, et un personnage, très grand, très maigre, rouge de teint et rouge de cheveux, portant l'uniforme des capitaines de vaisseau de la marine militaire britannique.

Des deux femmes, l'une était celle que nous avons également rencontrée la veille au soir sur les lagunes; la marquise était une femme dont l'âge était certain, mais dont la beauté était encore splendide : c'était le type italien dans tout son éclat, dans toute sa puissance attrayante. L'autre, qui pouvait être âgée de vingt et quelques années, était plus petite que sa voisine, mais sa personne avait dans son ensemble quelque chose de prétentieusement méprisant qui s'alliait mal avec son air de jeunesse. Ses cheveux étaient noirs, son teint blanc et pâle, ses yeux bleus et la coupe de son visage d'une distinction parfaite. Son front était rêveur et ses regards ardents : il y avait quelque chose de bizarre, d'étrange, d'inexplicable dans l'expression de cette physionomie.

La marquise était coquettement vêtue suivant la mode Louis XVI, qu'avaient conservée précieusement es femmes de l'émigration et qu'elles avaient importée à l'étranger. L'autre jeune femme portait ce costume extravagant que le beau sexe du palais du Luxembourg avait mis en vigueur, et que, tandis que les Anglais nous faisaient la guerre, les Anglaises avaient adopté avec empressement.

Telle qu'elle était, cependant, la jeune femme était encore jolie, et il fallait qu'elle fût bien réellement belle pour le paraître sous ce costume bizarre, sans goût et ultra-prétentieux.

La marquise considérait de temps à autre sa compagne, et chaque fois que le regard fin et acéré de la noble dame examinait le costume, un sourire railleur avait grand'peine à s'effacer de ses lèvres.

— Ah ! milady, voici un soleil qui doit vous rappeler les Antilles! dit le comte en se penchant vers la jeune femme et en désignant du doigt le ciel magnifique, vigoureusement éclairé, qui étendait son manteau d'azur et d'or au-dessus de l'Adriatique.

— Oui, répondit la jeune femme d'une voix languissante, ce soleil est beau et il convient à l'Italie. Oh! l'Italie, continua-t-elle avec un accent inspiré, quelle contrée!... la terre des héros!... J'avais toujours désiré voir Venise, la patrie des Foscari et des Faliero... Mario Faliero! un véritable héros!

Et se tournant vivement vers les deux nobles Vénitiens placés derrière elle :

— Pensez-vous, messieurs, demanda-t-elle, que l'on puisse, à prix d'or, se procurer à Venise quelque objet ayant appartenu à l'un de ces grands hommes!... la moindre des choses, une bague, une épée, un manteau, une perruque?...

— Une perruque ! s'écria en riant la marquise.

— Oui, je préférerais une perruque, car elle aurait couvert le crâne d'un héros ! Ah ! j'ai à Londres, dans ma maison d'Oxfort-Street, un cabinet composé entièrement d'objets de ce genre. C'est délectable à voir ! Tout ce qui a touché un héros est pour moi une chose sacrée, l'objet d'un véritable culte. J'ai une bague de S. M. Henri VIII, une dent de Richard Cœur de Lion, une camisole de la reine Anne, une canne du duc de Richelieu, un bout d'épaulette de l'illustre Marlborough, et bien d'autres merveilles encore. C'est pourquoi je voudrais avoir quelque chose ayant appartenu à un héros vénitien. Si je ne trouve rien, je ferai acheter la rame du vainqueur des régates. Vous penserez à cela, lord Ellen ?

— Oui, chère ! répondit l'officier anglais en s'inclinant.

— Ah ! dit le baron de Grafeld, qui parcourait de l'œil le grand canal, voici les gondoles qui arrivent... elles vont tourner le pieu !

— Trouvez-vous ces courses jolies? demanda le comte en se retournant vers l'officier anglais.

— Aôh! répondit le marin, ces gondoles ne me plaisent pas; je préfère de beaucoup un canot de mon navire. Je parie cent livres que pas un de ces barcaroli ne pourrait lutter de vitesse avec mes canotiers.

— Qu'en dis-tu, Pietro? dit la marquise en se retournant vers l'un des rameurs de la bissona, qui, appuyé contre la tente, avait entendu les paroles de l'Anglais et n'avait pu retenir sur ses lèvres un ricanement de dédain.

— Je dis, Excellence, répondit le gondolier, que si Sa Seigneurie le permet, je tiendrai le pari tant que l'on voudra.

— C'est le nº 4 qui tient la tête ! fit observer l'un des Italiens.

— Milord, demanda le baron autrichien, vous n'avez eu aucune nouvelle du Piémont?

— Aucune encore, répondit lord Ellen, mais ces nouvelles ne peuvent tarder à arriver : Beaulieu a dû rencontrer l'ennemi le 10 ou le 11.

— On prétendait que des nouvelles étaient arrivées cette nuit, fit observer le comte de Roquefeuille ; on a remarqué une embarcation étrangère longeant le grand canal et se dirigeant vers le palais du doge. Sait-on ce qu'était cette embarcation ?

— Non ! répondit le baron avec un peu d'inquiétude.

— C'était sans doute l'embarcation de cette corvette qui est arrivée au mouillage hier dans la soirée, dit lord Ellen ; elle est à l'ancre sous mes batteries.

— Quelle corvette? demanda le comte.

— Autant que j'ai pu en juger, ce doit être une corvette danoise ; cependant je n'ai pas vu un homme de son équipage, mais l'endroit de son mouillage indique que ses patentes sont en règle.

— Voici les gondoles ! s'écria la marquise. Le nº 4 tient toujours la tête ; messieurs, ce coup d'œil est réellement féerique ! Regardez ! regardez !

Tous se penchèrent : la marquise avait raison, rien n'était plus splendidement beau que le spectacle qui se déroulait alors aux regards.

Les gondoles approchaient... encore quelques secondes, et la course allait être terminée, quand tout à coup un grand bruit, provenant du canal, domina les cris de la foule, et une bissona, lancée à toute vitesse, entraînée sous l'effort puissant de dix vigoureux rameurs, déboucha, se faisant jour au travers des embarcations qu'elle heurtait, et, coupant en biais la tête des gondoles de courses, pénétra comme une flèche dans l'espace vide réservé, se dirigeant vers la *machina* qui dominait le doge.

XXIV

LA BISSONA.

Cet incident inattendu d'une embarcation s'engageant brusquement dans l'espace réservé, au moment décisif, excita un mouvement général, car il faillit faire manquer la course; mais il n'en fut rien, cependant. La bissona, gouvernée par une main exercée, évita de rencontrer les gondoles et, se rangeant lestement, les laissa passer. Le vainqueur fut donc proclamé, acclamé et couronné par le doge, au milieu d'un concert de bravos frénétiques. Pendant ce temps, la bissona, reprenant sa course, avait atteint la *machina*, et un

homme, s'élançant de son salon, avait sauté vivement sur l'estrade. Le secrétaire du doge le reçut d'abord, l'écouta, échangea avec lui quelques paroles, puis courut vers son seigneur. Celui-ci, assisté de l'ambassadeur autrichien, parut entendre avec un grand mouvement de joie ce que lui transmettait son secrétaire. Sans doute le doge demanda à voir sur-le-champ l'homme de la bissona, car le secrétaire vint le chercher et le ramena devant le magistrat suprême.

Le doge lui parla, se retourna vers l'ambassadeur autrichien, avec lequel il parut échanger quelques phrases rapides, et fit signe aux nombreux seigneurs qui l'entouraient de s'approcher de sa personne. Ceux-ci obéirent avec empressement; le doge leur fit à haute voix une communication sans doute importante et décelant un évènement heureux, car ceux qui l'avaient entendue éclatèrent en bravos, et, se précipitant de tous côtés, ils quittèrent la *machina* pour sauter dans leur bissona ou dans leurs gondoles et pour courir transmettre la nouvelle à leurs amis qui l'ignoraient encore.

Durant quelques instants, ce fut dans cette partie du grand canal un va-et-vient tumultueux, un échange de cris, d'appels, d'empressements de toutes parts. Des milliers de mains se levèrent en agitant des chapeaux, tandis que des milliers de voix criaient :

— Vive l'Autriche !

Mais où l'agitation était le plus vive, la joie le plus intense, c'était dans le salon de la bissona dans lequel nous avons rencontré tout à l'heure quelques-unes de nos anciennes connaissances.

— Mais, reprit le comte, cette nouvelle est sérieuse?

— Comment! s'écria le baron, peut-on en douter? Elle est presque officielle : elle arrive de Gênes et elle a été transmise au doge!

— Je suis dans l'enchantement! Ah! mes terres! mes vassaux! Et hier soir ce petit vicomte de Signelay qui... Je donnerais dix louis pour le voir et le confondre!

— J'aperçois là-bas sa gondole! dit la marquise.

— Où cela?

— Là!... à quelque distance... à l'arrière de la bissona du comte Rupi! Voyez-vous?

— Très bien! très bien! il faut lui faire signe!

— Oui! oui! ajouta le baron dont les petits yeux brillaient. Vous avez raison, comte. Envoyez-le querir. Je veux jugez de l'effet que la nouvelle produira sur lui.

— Pietro! dit le comte au gondolier, appelle cette gondole là-bas... près la bissona aux armes des Rupi.

Et tandis que le gondolier se hâtait d'obéir et d'attirer par ses signaux et ses cris répétés l'attention de ses camarades de l'autre gondole, la conversation reprenait son cours, plus animée que jamais.

— Votre mari connait sans doute la nouvelle, marquise? dit le comte à la belle Italienne.

— Il doit la connaître, monsieur le comte, car sa gondole est voisine de la *machina*.

— Ce cher Camparini sera enchanté comme nous tous, ajouta le baron.

— Aôh! fit lady Ellen, je voudrais avoir été là! Ce devait être splendide!

— Il n'y manquait qu'une armée anglaise! ajouta l'officier de marine.

— Ah! dit le comte, voici M. de Signelay!

Et élevant la voix et faisant de grands bras :

— Arrivez donc, vicomte! cria-t-il. Venez vite!

La gondole accostait la bissona : le vicomte de Signelay et son ami firent leur entrée dans le salon.

— Eh bien! dit le comte de Roquefeuille sans leur laisser le temps de saluer les dames, qu'en dites-vous?...

— Quoi! dit le baron, vous n'avez pas appris la nouvelle?

— Quelle nouvelle? demanda Léopold.

— Mais vous avez donc perdu l'usage de l'ouïe.

— Il paraitrait, fit Emmanuel; donc, agissez en conséquence. Qu'est-il arrivé?

— Il est arrivé, messieurs, répondit le comte de Roquefeuille, que ce que le vicomte traitait hier soir d'invraisemblable est vrai aujourd'hui.

— Mais quoi? cria Emmanuel avec impatience.

— Battu! répéta le vicomte avec un étonnement qui n'était nullement joué.

— Battu! dit le comte.

— Par Beaulieu?

— Et par les Piémontais. L'armée française est en pleine déroute : la nouvelle vient d'en arriver au doge; c'est cette nouvelle qui cause la joie que vous devez remarquer dans la foule; les révolutionnaires sont perdus!

— Dans un mois nous serons à Paris! dit la marquise.

— Rappelez-vous mon invitation! reprit le comte.

— Troun de l'air! tonnerre de Brest! dirent deux voix sonores.

— Hein? fit le comte.

— Quoi? dit le baron.

Tous deux se penchèrent sur le bordage de la bissona, regardant attentivement au-dessus et autour d'eux; mais ils ne virent que des gondoles avec leurs barcaroli et le canot anglais qui attendait lord Ellen.

— Il m'avait semblé entendre jurer en français, dit le comte.

— Ce sera quelques barcaroli qui auront fait jadis une excursion à Marseille, et qui, ayant retenu deux jurons français, en assaisonnent l'expression de la joie.

— C'est possible.

Le vicomte de Signelay et son ami se regardaient sans manifester le même bonheur que ressentaient leurs compagnons. Il était évident que, chez ces deux nobles natures, les intérêts de caste même se taisaient devant l'intérêt national : avant de se souvenir qu'ils étaient émigrés, qu'ils étaient ruinés par la Révolution ils se souvenaient qu'ils étaient Français, et la nouvelle de la défaite d'une armée française leur faisait mal. Il leur répugnait de profiter d'un deuil national.

Le baron poussa légèrement le coude du comte en lui désignant les deux jeunes gens.

— Voyez l'effet que produit sur eux la nouvelle, dit-il à voix basse. Camparini avait raison.

On venait de donner le signal de la troisième course, et l'émotion ressentie par la foule à l'annonce de l'importante nouvelle, changeant de direction, se reportait sur la suite du spectacle pour lequel elle était rassemblée.

Le vicomte de Signelay et le baron de Berval prirent congé des dames, et, ayant échangé un froid salut avec les hommes, descendirent dans leur gondole, qui les avait attendus. A peine eurent-ils quitté la bissona, que le baron de Grafeld, se tournant vers l'un des seigneurs vénitiens, échangea avec lui un regard rapide. Le Vénitien, profitant de ce que l'attention générale était concentrée sur le départ des gondoles des régates, passa de l'autre côté de la tente, et, se penchant en avant, il adressa à voix basse quelques rapides paroles à un homme vêtu de noir et portant l'épée, qui était immobile et debout dans une embarcation de mesquine apparence placée sous l'arrière de la bissona. L'homme écouta, répondit par un signe affirmatif, et le seigneur vénitien, le quittant, revint prendre place dans le salon.

Pendant ce temps, Léopold et Emmanuel avaient regagné leur petite tente, et la gondole s'était éloignée, les emmenant tous deux. Après avoir longé le grand canal, elle alla se ranger non loin de Ponte-Rialto. Comme elle s'arrêtait, s'enclavant au milieu des embarcations voisines, une autre gondole se dirigea droit

vers elle. Le gondolier fit signe aux barcaroli des deux jeunes gens : ceux-ci lui jetèrent un bout de cordage qu'il saisit et enroula rapidement à la proue de la gondole. Sautant alors légèrement dans celle du vicomte, il écarta doucement l'un des rideaux du salon.

— Qu'est-ce? que veux-tu? demanda Emmanuel.

— Son Excellence le vicomte de Signelay? dit le gondolier.

— C'est moi, répondit Léopold en s'avançant.

— Alors ceci est pour vous.

Et, tirant de son sein un paquet de papiers assez volumineux et une lettre pliée coquettement, il tendit l'un et l'autre au vicomte.

XXV

DERNIÈRE COURSE

La dernière course est réservée à la partie comique des régates. Elle est fournie invariablement par des femmes appartenant à des familles de pêcheurs de Chiogga, de Mestre et des îles de la Lagune. La durée de cette course est celle d'un long éclat de rire, car les incidents qui la distinguent sont souvent ridicules et grotesques. Les batelières engagées mettent à jouer cette partie un entrain, une animation, une passion qui excitent au plus haut point l'hilarité des spectateurs. Souvent encore, immédiatement après cette dernière course, d'autres ont lieu qui ne provoquent pas moins l'intérêt général : ce sont des paris particuliers vidés en présence de la foule. De même qu'à propos de nos courses de chevaux, l'amour-propre de nos amateurs les pousse fréquemment à entrer en lice eux-mêmes ou à faire lutter ensemble des chevaux non engagés, de même à propos des régates, les patriciens sentaient renaître en eux cette passion de la lutte particulière à presque tous les peuples sous des formes différentes.

Des drapeaux hissés au-dessus de la *machina*, avant le départ des gondoles montées par les femmes, prévenaient le peuple amassé que la fête ne serait pas aussitôt terminée, et qu'à la suite des régates publiques il y allait avoir des régates particulières. Le nombre des flammes hissées indiquait le nombre de ces courses, et la foule suivit le spectacle de ces luttes nouvelles avec une ardeur plus grande encore peut-être que celle excitée précédemment par les autres courses : c'est que les gondoles qui couraient portaient les armes de leurs maîtres; c'est que des sommes énormes, perdues ou gagnées en quelques minutes, rendaient chaque coup de rame d'une importance saisissante.

Cette fois encore, comme de coutume, les régates particulières devaient avoir lieu, et cinq drapeaux hissés au moment du départ des pêcheurs promirent à la foule une série de spectacles émouvants. La course des femmes achevée au milieu du bruit, des éclats de rire et des vociférations de tous genres, la première lutte entre deux gondoles armoriées commença. La distance à parcourir n'était plus la même; elle variait suivant la volonté des parieurs et des adversaires. Le doge n'était plus juge; il devenait simple spectateur. Les bissonas des jeunes patriciens suivaient avec une animation plus grande les gondoles engagées, chaque seigneur excitant de la voix et du geste son favori parmi les jouteurs. Bien souvent des haines de famille naissaient à propos de ces jeux, et il n'était pas rare, le lendemain des régates, de trouver sur la terre ferme le cadavre d'un noble tué en duel par son adversaire de la veille.

Donc, la course des femmes terminée, une course particulière avait eu lieu, puis une seconde, puis une troisième. Il devait y en avoir cinq en tout : il en restait deux par conséquent. La quatrième commença, mais il était évident que les spectateurs réservaient leur plus grande somme d'émotion à dépenser pour la dernière. Il avait couru en effet les bruits les plus étranges à propos de cette lutte suprême : on disait, on affirmait, on se répétait de bouche en bouche que la dernière course sortirait des usages ordinaires : qu'elle serait le résultat d'un pari engagé entre un noble vénitien et un étranger de distinction, et que les barcaroli auraient pour adversaires les canotiers d'une autre contrée. Les mieux informés prétendaient que le capitaine du navire anglais mouillé depuis quelques jours au fond de l'Adriatique avait engagé une somme énorme en faveur de ses marins, dont il soutenait la supériorité, et qu'un patricien riche et puissant avait accepté le pari pour soutenir l'honneur national.

Aussi à peine la quatrième course fut-elle terminée qu'un grand mouvement eut lieu dans les masses, et que la curiosité la plus vive se peignit sur tous les visages. Un espace de temps assez long pour porter l'anxiété de l'attente à son comble s'écoula sans que rien apparût. Enfin, une gondole portant les armes de la famille Foscari s'élança dans la partie libre du canal : la foule entière la salua avec des applaudissements frénétiques auxquels les barcaroli répondirent en agitant leurs rames et en faisant sauter en l'air leurs bonnets de laine.

Presque aussitôt une autre embarcation apparut sur le canal : cette embarcation ne ressemblait aucunement à celle à laquelle elle semblait aller demander la lutte : c'était un canot de bâtiment de guerre, c'était la chaloupe anglaise que nous avons précédemment décrite, et qui devait se trouver bien étonnée de creuser son sillage profond dans les eaux bleues des Lagunes.

L'apparition de ce canot émut la foule attentive, et au tumulte des cris succéda un profond silence. Les suppositions faites étaient justifiées : il y allait avoir lutte entre des matelots anglais et des barcaroli vénitiens. L'amour-propre des spectateurs était renforcé encore d'un sentiment de patriotisme : la réputation des gondoliers vénitiens et celle des canotiers anglais étaient universelles : le lion de Saint-Marc et le léopard étaient en présence : le spectacle était saisissant.

Gondole et canot remontèrent le canal, nageant côte à côte comme deux embarcations amies, et atteignirent un endroit distant de la *machina* d'environ une demi-lieue. Le canal ne décrivant aucune courbe durant ce parcours, la vue entière de la course qui allait s'engager n'était donc gênée par aucun obstacle, et, du point de départ au point d'arrivée, on allait pouvoir suivre des yeux les deux embarcations rivales. Tout en remontant le canal, les gondoliers se livraient aux fanfaronnades particulières à ceux de leur pays, chantaient à haute voix la victoire future, insultant jusqu'à leurs adversaires. Les Anglais, au contraire, calmes, froids, impassibles, nageaient lentement, régulièrement, sans fatigue, en gens conservant leurs forces pour l'instant décisif et ne craignant pas la lutte.

Près de la *machina* s'était avancée la bissona portant lord Ellen et le seigneur Foscari, le noble vénitien qui avait accepté la gageure. La marquise Camparini et lady Ellen paraissaient prendre le plus vif intérêt à ce qui allait se passer. Quant au baron de Grafeld, il venait de quitter la bissona et de passer dans sa gondole, s'excusant de son départ par la nécessité où il se trouvait d'aller féliciter son ambassadeur à propos du succès du général Beaulieu. Gondole et canot, arrivés au point fixé pour le départ, se rangèrent côte à côte : les barcaroli appuyés sur leurs longues rames, les canotiers tenant leurs avirons horizontalement hors de l'eau. Le signal devait être donné par la bissona où se trouvaient les parieurs; ce signal était un drapeau tenu bas et qui devait être brusquement élevé. Les cu-

rieux, anxieux et attentifs, observaient un religieux silence : aucune des courses précédentes n'avait obtenu pareil aspect de solennité.

Derrière les quais du grand canal se dressaient les palais et le dôme de Saint-Marc ; à droite on apercevait le fort du Lido et ensuite une haute mâture balançant dans les airs le yacht anglais : c'était le navire de lord Ellen, au mouillage. Sur la gauche une mâture moins élevée, plus inclinée, sans oriflamme, se dessinait sur le ciel bleu : c'était le navire arrivé récemment et dont avait parlé l'officier anglais. Tout à coup et au moment où les spectateurs attendaient le signal, une détonation formidable retentit, tous les yeux se portèrent en même temps vers le Lido, un nuage de fumée blanchâtre faisait disparaître le fort et les mâtures. Puis le nuage monta, se déchira, se dissipa, et on aperçut au mât du navire anglais et sur la hampe du drapeau du fort le pavillon autrichien se déroulant à la place d'honneur, puis de nouvelles détonations retentirent déchirant de nouveaux nuages de fumée. C'était la célébration de la victoire dont l'annonce venait d'être faite : c'était la glorification de l'Autriche par Venise et par l'Angleterre, c'était la honte des armes françaises que l'on proclamait.

La foule entraînée depuis longtemps battit des mains, et les bonnets et les chapeaux voltigèrent dans les airs accompagnant chaque salve que se répondaient le fort et le navire.

— Mille diables! dit lord Ellen, qui, à l'aide d'une lunette, interrogeait l'horizon. Ce navire danois ne veut-il donc pas célébrer la victoire remportée? Quoi! il ne tire pas un coup de canon! il ne hisse pas un pavillon!

— En effet, cela est étrange! dit le comte de Roquefeuille.

— Que signifie ce silence?

— Milord! donnez donc le signal de la course! dit vivement la marquise.

— Il faudra que je voie l'ambassadeur autrichien après la course! dit lord Ellen.

Puis, se tournant vers l'un de ses matelots demeurés sur la bissona :

— Donne le signal! dit-il.

Le matelot obéit et éleva le pavillon. Aussitôt l'attention de la foule, distraite d'abord par ce qui se passait au Lido et en mer, retourna plus vive sur le grand canal! Gondole et canot venaient de s'élancer ensemble dans l'espace vide, mais ils n'avaient pas parcouru la dixième partie du trajet, qu'un même cri d'étonnement jaillit de toutes les bouches : une troisième embarcation, un second canot, étroit, effilé, un vrai youyou monté seulement par deux hommes venait de se faire jour à travers les gondoles stationnaires et glissait rapidement à la suite des lutteurs. Cet incident inattendu, augmentant subitement la curiosité, redoubla encore l'émotion des spectateurs.

— Qui est-ce?

— Quels sont ces hommes?

— Regardez comme ils rament!

Et mille autres phrases furent échangées en l'espace d'une seconde. Le petit canot et ses deux rameurs filaient effectivement avec une vitesse qui tenait du fantastique. Parti bien après la gondole montée par douze barcaroli et le canot anglais armé de douze avirons, il les avait rejoints au moment où ils atteignaient le milieu du canal. Les deux rameurs portaient des vareuses de laine bleue, un bonnet et un pantalon de même nuance. Couchés sur leurs avirons, il était impossible de voir de leur tête autre chose que des cheveux crépus et un front bistré et hâlé.

C'était merveilleux d'examiner l'adresse, l'énergie, la force avec lesquelles ces deux hommes luttaient contre les embarcations rivales. Barcaroli et matelots anglais demeurèrent un moment stupéfaits. Tous les regards étaient rivés sur ces trois embarcations maintenant sur une même ligne. Bientôt la gondole et le grand canot, oubliant leur propre rivalité, se sentant insultés par ce youyou mesquin, ne parurent plus songer qu'à l'écraser à la fois. Le youyou était entre eux. Gondole et canot se rapprochèrent obéissant à une même pensée pour enserrer le rival entre leurs bordages; mais le youyou, s'élançant comme une flèche, échappa à la pression et glissa en avant, prenant la tête. La foule entière électrisée, obéissant à ce premier sentiment du juste qui, quoi qu'on en dise, est planté au cœur de chaque créature humaine, la foule battit des mains.

La course continua plus animée que jamais : le youyou avait toujours l'avance. Barcaroli et matelots anglais redoublèrent d'énergie et de vigueur; la honte décuplait leurs forces, et cependant telle était la vitesse imprimée au canot par ses deux uniques rameurs qu'il échappait aux poursuites comme un chevreuil agile échappe aux gros chiens de la meute.

On approchait du but indiqué : la course avait été accomplie si rapidement que pas une seule réflexion n'avait pu être échangée sur l'évènement. Le youyou maintenait toujours son avantage; deux brasses le séparaient de la gondole et du canot nageant sur une même ligne avec une égalité parfaite. Les deux rameurs, infatigables, roidissaient leurs bras nerveux et enlevaient l'embarcation avec une puissance irrésistible.

— Bravo! bravo! vociféra la foule avec une furie éclatante.

Le youyou venait d'atteindre le but, battant largement les Anglais et les Vénitiens.

Les deux canotiers, abandonnant leurs avirons et laissant courir l'embarcation par l'impulsion donnée, se dressèrent à la fois.

— Tonnerre de Brest! Vive la France! hurla l'un en secouant son bonnet.

— Troun de Diou! enfoncés les English! cria l'autre.

— Ces hommes! arrêtez ces hommes! cria lord Ellen à ses canotiers.

— Poursuivez-les! prenez-les! dit une autre voix.

Le baron de Grafeld surgissait dans sa gondole s'élançant à la poursuite du youyou. Les deux vainqueurs sautèrent en même temps dans les flots, faisant voltiger l'écume autour d'eux.

— Arrêtez-les! arrêtez-les! hurlèrent cent voix au même instant.

Mais au même instant aussi un nouvel évènement opérait tout à coup une diversion profonde. Les détonations avaient cessé de retentir du côté du Lido. Vingt et un coups de canon avaient été tirés par le fort et autant par le vaisseau anglais pour saluer le pavillon autrichien victorieux, puis tout était rentré dans le silence alors que la course était à son milieu, quand tout à coup de nouvelles détonations retentirent, éclatant plus pressées et pour ainsi dire plus joyeuses, toujours dans la direction du Lido.

Tous les yeux attirés encore se portèrent vers l'endroit d'où partait le bruit, et des clameurs d'expressions différentes jaillirent de toutes les poitrines. La fumée en s'élevant venait de découvrir le navire au mouillage dont avait parlé lord Ellen, et en haut de ses mâts se déroulait, tandis que ses caronades tiraient sans relâche, le pavillon tricolore de la France. On eût dit une réponse victorieusement insolente faite au fort vénitien et au navire anglais.

— A moi, canotiers! cria lord Ellen en s'adressant à ses matelots.

L'embarcation s'approcha rapidement de la bissona, le commandant anglais s'élança d'un seul bond.

— Au Lido! cria-t-il à ses hommes, et nagez vigoureusement!

— Au Lido! au Lido! hurlait de son côté le baron de Grafeld à ses barcaroli.

Quant aux deux canotiers vainqueurs qui s'étaient élancés dans les flots pour échapper aux poursuites dont ils étaient l'objet, personne ne pouvait dire ce qu'ils étaient devenus. La plus grande confusion régnait alors sur le grand canal; toutes les embarcations se croisaient dans tous les sens, allant, venant, courant, s'enchevêtrant. Au Ponte-Rialto surtout, sous l'arche gigantesque, l'embarras était plus grand qu'ailleurs. Peut-être cet embarras allait-il tourner même à une confusion inextricable, quand d'un canal latéral s'élança une gondole dont la présence causa un arrêt instantané parmi les autres. Cette gondole, peinte en noir, était garnie d'une tente également noire surmontée d'une flamme rouge. Les six barcaroli qui la montaient étaient vêtus de noir et portaient sur la poitrine les armes de la République.

A l'avant, quatre sbires en uniforme s'appuyaient sur leurs mousquets. A l'arrière, quatre étaient dans la même attitude; par un coin de l'un des rideaux ou verts on pouvait apercevoir dans le salon un personnage costumé de velours noir avec un bonnet rouge enfoncé sur les yeux. L'apparition de cette gondole, d'aspect funèbre, sembla glacer d'effroi la foule.

— Messer-Grande! murmura-t-on de toutes parts.

Messer-Grande était le nom du premier serviteur des inquisiteurs d'État, le premier fonctionnaire de ce pouvoir arbitraire que l'on nommait le conseil des Dix. C'était Messer-Grande qui était toujours et invariablement chargé des arrestations de quelque importance. La foule des embarcations s'écarta respectueusement devant la gondole des inquisiteurs, et celle-ci continua sa route au milieu de tous les signes du respect le plus profond et de l'effroi le plus vif. Remontant le grand canal, elle se dirigea droit vers le palais Foscari, où plusieurs gondoles étaient demeurées stationnaires : chacune s'empressait de faire place.

Enfin la gondole de Messer-Grande s'arrêta à son tour, bord à bord avec une embarcation qui demeura immobile, comme paralysée par la crainte et la stupeur. Messer-Grande fit signe aux sbires de l'avant : ceux-ci sautèrent dans la gondole arrêtée; le magistrat les suivit. Deux jeunes gens venaient de surgir hors du salon : deux têtes jeunes et plutôt curieuses qu'inquiètes regardaient les sbires.

XXVI

LE CASINO

— Qui de vous est le vicomte de Signelay? demanda le terrible Messer-Grande.

— Moi, signor! répondit l'un des jeunes gens en s'avançant et en retenant de la main son compagnon prêt à s'élancer.

— Au nom du conseil des Dix, je vous arrête!

— Moi? s'écria le vicomte; pourquoi?

— Vous le savez!

— Mais je ne suis pas sujet vénitien!

— Je ne puis vous répondre.

— Je suis émigré français, et je proteste contre cette odieuse violation du droit des gens.

— Vous protesterez devant qui de droit.

— Mais qu'ai-je fait?

— Je l'ignore; veuillez passer dans ma gondole!

Le vicomte regarda son ami; tous deux étaient pâles de colère et d'émotion.

— Mais!... s'écria le baron.

— Seigneur, interrompit Messer-Grande, laissez-moi accomplir ma mission, sinon j'emploierai la force.

Et, du geste, il désigna les sbires prêts à s'avancer.

— Fouillez le salon! continua Messer-Grande en s'adressant à ses hommes.

Le vicomte et le baron firent un même mouvement pour s'opposer à l'exécution de cet ordre; mais, sur un geste du magistrat, les autres sbires s'étaient élancés, et, tandis que quatre d'entre eux contenaient les deux jeunes gens, les quatre autres pénétrèrent dans le salon. L'un d'eux ressortit presque aussitôt en tenant à la main un paquet de papiers.

Le vicomte poussa un rugissement de rage. Messer-Grande mit les papiers dans la poche de sa robe noire. Puis il fit passer Léopold dans sa gondole, et, laissant Emmanuel stupéfait, anéanti, il donna l'ordre de s'éloigner.

La gondole contenant le prisonnier, Messer-Grande et ses sbires, reprit sa route en sens contraire dans le grand canal. Elle se dirigeait vers le palais des doges derrière lequel s'élevaient les *Plombs*.

La vie privée des patriciens, et surtout celle de la classe patricienne, était autrefois et est encore même fort peu expansive et très retirée. Il n'y a pas et il n'y a jamais eu à Venise de société comme on l'entend en France et dans le reste de l'Italie.

Autrefois, comme aujourd'hui, les rapports de société n'avaient lieu, à Venise, qu'au théâtre, au café et au *casino*. Les *casini* étaient privés ou publics. Les casini privés étaient de petites habitations où les nobles passaient les heures qui n'étaient pas employées à leurs fonctions. Comme beaucoup d'entre eux demeuraient assez loin de Saint-Marc, et qu'il leur fallait venir presque tous les jours au palais, ils trouvaient commode d'avoir auprès de la place un pied-à-terre qui devenait ensuite une seconde maison. Peu à peu l'usage de ces demeures supplémentaires s'étendit, et, dans les derniers temps de la république, tous les nobles sans exception, même les procurateurs de Saint-Marc, avaient chacun leur casino. Ces casini, remplaçant les *petites maisons* de France, étaient toujours fort élégamment et fort luxueusement meublés et entretenus; tandis que dans les palais habités par la famille on trouvait plus d'ostentation que de goût et de confortable. Les dames vénitiennes, reléguées par le genre de vie de leurs maris dans la solitude de leurs palais, n'avaient pas tardé à les imiter, et elles aussi avaient leurs casini.

Quant aux casini publics, c'étaient des espèces de clubs qui favorisaient beaucoup la vie de société à Venise. On y trouvait habituellement un cercle de cinquante ou soixante personnes des deux sexes qui y passaient toute la nuit à divers amusements et à la conversation. On y jouait à des jeux de hasard sans qu'on eût à craindre d'être dénoncé, et l'on y jouissait de tous les agréments d'un commerce libre, poli et familier.

Parmi ces casini renommés, le plus célèbre d'entre tous était celui du marquis Camparini. Ce casino se composait de cinq pièces meublées avec une recherche digne d'éloges, où tout semblait avoir été calculé pour les plaisirs, le bien-être et la bonne chère. On servait chaque repas par une fenêtre aveugle enclavée dans la paroi, munie d'un porte-manger tournant qui remplissait parfaitement la baie, de sorte que maîtres et valets pouvaient, en cas de besoin, ne point se voir. Le salon était orné de superbes glaces, de lustres de cristal de roche, de girandoles en bronze doré et d'un magnifique trumeau placé sur une cheminée de marbre blanc, tapissée de petits carreaux de superbe porcelaine de Chine. A côté du salon, se trouvait une pièce octogone dont les parois et le plafond étaient entièrement recouverts de glaces de Venise, disposées de manière à se renvoyer mutuellement dans toutes les poses les personnes qui y entraient. C'était d'un effet comique qui amusait fort les habitués et avait contribué à élever à Venise la réputation du casino.

Ce soir-là des régates, il y avait réunion nombreuse au casino Camparini. Toutes les personnes que nous



— Écoutez, les anciens, je vais analyser la chose. (Page 62.)

avons vues dans la bissona s'y trouvaient réunies. C'étaient lord et lady Ellen, la marquise de Camparini, le comte de Roquefeuille, le baron de Grafeld, le seigneur Foscari, l'autre seigneur vénitien, puis Camparini et ses deux amis, Pick et Roquefort, qu'il avait présentés à la société vénitienne en qualifiant l'un de chevalier et l'autre de comte.

Si la réunion était nombreuse, la conversation semblait assez languissante. Une sorte de gêne, de tristesse, était répandue sur chaque physionomie.

— Et cette fois la nouvelle est vraie! dit le comte de Roquefeuille en secouant la tête.

— Hélas! fit le baron.

— Parfaitement vraie! ajouta Camparini.

— Beaulieu a cru devoir céder un peu de terrain?

— Beaucoup même! dit le chevalier Pick.

— Messieurs, dit Camparini avec assurance, appelons les choses par leur nom. Que diable! il est des esprits étroits de s'illusionner sur une calamité. Les gens comme nous regardent le malheur en face et ne cherchent pas à l'atténuer. Beaulieu a été battu, complètement battu à Montenotte par ce petit général Bonaparte, dont nous avons fait fi hier et aujourd'hui.

— Battu! répéta le comte en levant les bras au ciel.

— Permettez, fit le baron, je...

— Ah! interrompit Camparini, soyons francs entre nous. Beaulieu a été battu; la nouvelle est précise; c'est celle de ce tantôt qui était erronée, celle de ce soir est malheureusement assez explicite. L'infanterie autrichienne a résisté avec bravoure; mais, enveloppée de tous côtés, elle a été mise en déroute et a laissé entre les mains de Bonaparte deux mille prisonniers, et sur le champ de bataille quelques centaines de morts. Ainsi, tandis que Beaulieu supposait à Bonaparte l'idée de filer le long de la mer sur Gênes, celui-ci débouchait victorieusement au delà des monts. Monsieur le baron, il y a quelque chose de meilleur que la guerre, c'est l'intrigue!

— Je ne dis pas le contraire! répondit le diplomate autrichien.

— Et de ce côté au moins, poursuivit Camparini à voix basse, et en se penchant à l'oreille du baron, nous tenons tous deux le bon bout.

— Cela est vrai, marquis, mais il faudrait agir sans tarder alors; il faudrait avoir auprès de ce général Bonaparte des hommes sûrs, dévoués, intelligents.

— Il y en aura!

— Quand?

— Avant huit jours. Seulement cela coûtera cher!

— Vous croyez?

— Parbleu! une pareille mission est assez dangereuse pour qu'elle nécessite une digne récompense.

— En attendant, il faut plus que jamais exciter l'esprit du peuple italien.

— Pick a mes ordres; il a déjà recommandé partout et à tous de redoubler de zèle.

— Parfaitement; il faut que cet échec de Beaulieu soit réparé au plus tôt.

— Sans doute; mais pour cela il faut beaucoup d'argent, et l'Autriche est pauvre.

— L'Angleterre nous aidera. La présence de lord Ellen à Venise ne nous en dit-elle pas assez? lady Ellen est petite-cousine de Pitt.

— Bravo! alors; espérons encore!

— Et surtout augmentez sans relâche les dissensions intestines en France.

— Je vous comprends : pour affaiblir les bras et les jambes, rien de tel que de s'attaquer à l'estomac.

— Naturellement.

— D'accord! Bonaparte, Moreau, Jourdan sont des bras trop solides, qui manient trop bien l'épée : attaquons les organes digestifs de la République, et nous épuiserons les membres. Les jacobins rassurés à peu près, les *chauffeurs*, étendant leurs réseaux dans les départements du centre, seront des excitants suffisants pour donner une bonne péritonite à la France. Rapportez-vous-en à moi! En fait de poisons, je n'aime que les poisons actifs. Seulement de l'argent! de l'argent!

— Je vais causer avec lord Ellen, car son navire contient quatre millions qu'il doit débarquer à Trieste.

— Décidément, Pitt est un grand homme!

Le baron sourit, et, se glissant comme une couleuvre au milieu des groupes, il atteignit l'endroit où se tenait l'officier anglais, et il l'emmena doucement dans une embrasure de fenêtre. Pendant ce temps, la conversation s'était ranimée entre les causeurs, et les événements de la journée donnaient matière aux discussions.

— Ces deux hommes sont deux héros! disait lady Ellen.

— Quels hommes, milady? demanda Camparini en s'avançant.

— Je parle de ces deux marins qui ont gagné la dernière course.

— Ceux surgis on ne sait d'où et devenus on ne sait quoi?

— Oui.

— Ils ont effectivement les avant-bras solides, et ce sont deux rameurs remarquables. Ce qu'ils ont fait est une véritable prouesse.

— Si on peut les découvrir, je leur donne cent livres par an, à chacun, pour être attachés à mon canot.

— Mais il faut les découvrir d'abord.

— Ils avaient abandonné leur embarcation, poursuivit lady Ellen. Je l'ai fait acheter immédiatement. Je la mettrai dans mon cabinet. Mais je préférerais de beaucoup les hommes.

— Là est la difficulté, milady.

— En effet, répondit Roquefort en se mêlant à la conversation. Au moment où ils se jetaient à l'eau le navire étranger faisait tirer ses bordées et hissait le pavillon républicain, de sorte que la foule entière, surprise par ce spectacle inattendu, a eu son attention détournée, et les drôles ont su habilement profiter de cet incident. Au reste, leur capture ne pouvait pas être de grande importance.

— Je vous demande pardon, cher comte, dit le chevalier Pick. Il est évident que par eux on aurait pu avoir des renseignements précis et précieux sur ce navire extraordinaire dont la disparition subite a été tout aussi étrange que sa venue presque instantanée.

— Cela est vrai; mais je croyais qu'on avait eu des renseignements exacts sur ce bâtiment. Du moment qu'il a pu mouiller si près du Lido, le gouvernement vénitien devait être éclairé sur son compte.

— Voilà précisément ce qu'il y a de singulier dans cette affaire, comte, dit le signor Foscari. Ce navire était, ou du moins paraissait être parfaitement en règle. Le commandant du Lido m'a raconté la chose en détail, et il devait la connaître à fond, car il se trouverait compromis si on prouvait que cet événement peut être préjudiciable à notre gouvernement. La corvette est arrivée dans les eaux du Lido la nuit dernière. Elle a accompli toutes les formalités nécessaires. Ses patentes étaient en règle et établissaient qu'elle n'était autre qu'un bâtiment danois, chargé de cuivre et de sapins du nord, et apportant à Venise des marchandises commandées par le ministre de la marine. Les lettres des négociants danois expéditeurs étaient claires et précises. Le commandant du Lido transmit le tout aux inquisiteurs d'État, et ce ne fut que ce matin, sur leur permission, que la corvette put se mettre à l'ancre. Demain le débarquement devait alors lieu.

— Mais le commandant? dit Camparini.

— Personne ne l'a vu. Il n'était pas descendu à terre.

— Et l'équipage?

— Était retenu à bord par ordre de la commission sanitaire.

— Mais si ce navire était sur ses ancres, comment a-t-il pu s'éloigner aussi vite?

— Demandez cela à lord Ellen, messieurs. Milord a essayé de lui donner la chasse : il est plus instruit que moi à cet égard.

— Veuillez donc nous expliquer cela, milord, dit Camparini en s'adressant à l'officier anglais.

— Il m'est difficile de vous expliquer ce que je ne m'explique pas moi-même, messieurs, dit lord Ellen en s'avançant à son tour. Pour ne rien admettre que de possible, il fallait que ce navire eût d'avance combiné ses plans, car, à peine avait-il fait son insolente manifestation, qu'il orientait toutes ses voiles, et que des canots, disposés en conséquence, le halaient lestement en pleine mer. Le temps de procéder à l'appareillage de mon vaisseau, la corvette était déjà hors d'atteinte; car la brise s'élevait, et, comme si les éléments eussent voulu se montrer en faveur de ces aventuriers, elle poussait le navire avec une vitesse effrayante.

— Mais ce navire est-il danois? demanda Camparini?

— Cela est peu probable, car s'il eût été ce qu'il paraissait être, il n'eût pas quitté Venise sans débarquer ses marchandises.

— C'est vrai.

— Alors, quel peut être ce navire? demanda le comte.

— Quelque corsaire républicain dont l'audace recevra bientôt sa punition! répondit lord Ellen.

— Un corsaire! s'écria lady Ellen. Si c'était celui de la *Trinidad*.

Lord Ellen devint rouge comme un homard cuit.

— Vous n'y songez pas, milady! dit-il.

— Pourquoi pas? Cette corvette avait tout à fait les allures du *vaisseau-fantôme* de *Puerto España*. Ach! si c'était vrai : le commandant serait bien certaine

ment un héros! Je donnerais cent guinées d'un bouton de son habit!

— Peut-être l'aurez-vous pour moins, chère Mary! dit lord Ellen. J'ai expédié à Chioggia un courrier pour transmettre l'ordre au brick *le Régent* et à la frégate *King-William* de croiser immédiatement. Il n'existe pas de bâtiments meilleurs marcheurs et...

En ce moment la porte s'ouvrit et un valet s'avança respectueusement.

— Excellence! dit-il en s'inclinant devant lord Ellen.

— Qu'est-ce? demanda le commandant.

— Sir George demande à être introduit.

— Qu'il entre.

Et, se tournant vers l'assemblée :

— C'est précisément l'officier que j'ai expédié Chioggia, dit lord Ellen. Il ne revient aussi vite que pour m'apporter une bonne nouvelle.

Sir George, officier de marine attaché à l'état-major de lord Ellen, entra en saluant.

— Eh bien, demanda lord Ellen, avez-vous été à Chioggia?

— Oui, milord, répondit l'officier.

— Vous avez transmis mes ordres?

— Oui, milord, mais il était trop tard.

— Comment?

— Le navire que j'ai signalé était déjà passé en vue de Chioggia.

— Déjà!... impossible!

— Si fait, milord; mais ce n'est pas tout.

— Quoi encore?

— Deux navires de commerce anglais étaient à l'ancre de la Chioggia.

— Je le sais... Après?

— L'un a été coulé et l'autre pris.

— Mille diables! s'écria lord Ellen, que dites-vous donc?

— La vérité, milord.

— Vous vous trompez!

Sir George s'inclina, mais avec un geste attestant qu'il soutenait son assertion.

— Un navire pris, un autre coulé!... et par qui?

— Par cette damnée corvette que nous avions prise pour un vaisseau marchand, mais qui avait sans doute ses sabords masqués par des toiles, car elle avait, en mer, deux belles rangées de caronades!

Lord Ellen était violet de colère.

— Un navire pris! un autre coulé!... répéta-t-il. Et le *Régent?* et le *King-William?*

— Le *King-William* était à l'ancre, et la frégate n'a pas eu le temps d'appareiller : le coup était avant. Quant au *Régent*, qui a voulu porter secours aux navires marchands, il a reçu une bordée d'enfilade qui l'a démâté et lui a causé des avaries telles qu'il a failli couler.

Tout le monde se regardait avec une sorte de stupeur. Le double fait raconté par l'officier anglais décelait une audace telle de la part de son auteur, que cette audace inspirait un sentiment de crainte.

— Quel peut être ce navire? dit le baron de Grafeld.

Camparini lui toucha légèrement l'épaule.

— On pourrait le savoir, dit-il à voix basse.

— Comment?

— Écoutez!

Les deux hommes s'isolèrent.

— Il est évident, commença Camparini, que les deux rameurs qui ont pris une part si active à la dernière course des régates sont deux matelots appartenant à l'équipage de ce navire prétendu danois.

— Sans doute aucun, dit le baron.

— Or, ces hommes se sont jetés à l'eau au moment même où leur navire abordait le pavillon tricolore.

— Oui.

— C'est moins de cinq minutes après ce bel exploit que le navire filait vivement, échappant aux poursuites des Anglais.

— C'est vrai.

— Or, du grand canal au Lido il y a loin, et il est impossible de supposer que les deux matelots, échappés à toutes recherches à cause des événements, aient eu le temps de rejoindre leur bord.

— Vous avez raison.

— Le navire est parti sans eux. Peut-être doit-il les aire prendre plus tard par des moyens que nous ignorons, mais il y a tout à parier qu'en ce moment ils sont encore cachés à Venise.

— Oui! oui! dit le baron, dont les yeux scintillaient.

— Or, en s'emparant de ces hommes, on peut les faire parler, et par eux obtenir les renseignements nécessaires.

— Il ne s'agit que de s'emparer d'eux?

— Voilà tout!

— Vous raisonnez merveilleusement!

Un silence suivit cet échange de paroles.

— Marquis, reprit le baron en se rapprochant de son interlocuteur, j'ai souvent parlé de vous à l'un des inquisiteurs d'État, son Excellence serait heureuse de vous recevoir, j'en réponds. Vous plairait-il de lui faire une visite?

— Quand?

— Ce soir même.

— Très volontiers.

— Alors, venez, ma gondole est en bas.

Les deux hommes firent un même mouvement pour se diriger vers la porte du salon, mais cette porte s'ouvrit brusquement, et le baron de Berval surgit sur le seuil.

Emmanuel était extrêmement pâle; il avait les yeux brillants, les traits bouleversés; ses vêtements étaient en désordre; il était dans cet état enfin d'un homme en proie à l'agitation la plus vive, à l'émotion la plus pénible.

En entrant dans le salon, il regarda anxieusement autour de lui; puis, apercevant le comte de Roquefeuille qui causait avec lord Ellen et la marquise Camparini, il courut droit à lui et le saisit par le bras :

— Monsieur le comte, dit-il, en votre qualité de Français et de gentilhomme, il faut que vous me rendiez sur l'heure un important service... Il s'agit de la vie! il s'agit de l'honneur!...

XXVII

LA PIAZZETTA

En sa qualité de cité civilisée, Venise possédait déjà au dernier siècle un assortiment remarquable d'établissements publics, tels que les cafés et les restaurants, sans compter les *casini*. Là, comme partout ailleurs, chacun de ces établissements avait sa clientèle qui le plaçait à un degré différent de l'échelle sociale. Certains cafés étaient les lieux de réunion des nobles, certains autres des bourgeois, d'autres encore des *barcaroli* et des ouvriers de l'arsenal et des lagunes. Les premiers, riches et somptueux; les seconds, confortables et élégants; les derniers, humbles, sales et enfumés. La place Saint-Marc et la *Piazzetta*, étant l'endroit adopté par tous, devaient naturellement posséder autour d'elles des établissements à la portée de tous. Ainsi, tandis que le *café des Nobles*, celui des *Gent*, celui des *Philosophes* ouvraient leurs salons splendidement éclairés auprès des monuments grandioses dont ils s'efforçaient de ne pas trop démériter, le café du *Lion*, le café *Filo-Armonico* et quelques autres illuminaient modestement des ruelles voisines mouillant leurs pieds dans les eaux noires des petits canaux.

On comprend aisément que si l'animation était grande déjà les jours ordinaires sur la place Saint Marc, elle était extrême un jour de fête comme celu des régates, par exemple. La foule empressée si bousculait entre les colonnes, sur le *quai des Esclavons*, qui commence à la Piazzetta devant le palais ducal, partout enfin. Il était huit heures du soir, la nuit était belle, la température douce et fraîche. Près du monolithe surmonté de la statue de saint Théodore, un homme se tenait debout, le dos appuyé à la colonne, les regards fixés sur la lagune. Il portait un costume de pauvre gondolier sous lequel on avait peine à découvrir ses formes. Un bonnet de laine lui couvrait la tête et descendait jusqu'aux yeux, tandis qu'une barbe épaisse et touffue envahissait jusqu'à ses joues dont on distinguait à peine les pommettes.

Il était difficile d'assigner un âge à ce personnage, car si l'ensemble de son individu ne décelait pas la jeunesse, ses cheveux et sa barbe cependant étaient du plus beau noir d'ébène, sans mélange du plus petit fil argenté. Ce gondolier rêveur et silencieux ne paraissait accorder aucune attention à la foule des promeneurs élégants et des jolies promeneuses qui déroulait ses flots multicolores autour de lui. Ses yeux fixe, ne quittaient pas la mer, dont ils semblaient interroger avidement les dernières lignes se confondant avec le ciel. Huit heures venaient de sonner à la tour de l'Horloge, et il n'avait pas même semblé entendre résonner sur l'airain de la cloche le lourd marteau des Mores.

A cet instant, un homme vêtu en sbire, c'est-à-dire porteur d'un uniforme qui pouvait convenir à la fois à un soldat et à un agent de police, quitta le palais ducal par une petite porte basse et s'aventure bravement au milieu de la foule. Suivant une ligne tracée d'avance, le sbire marcha sans dévier droit vers la colonne de Saint-Théodore. S'approchant du gondolier, auquel il fit un petit signe d'intelligence, il attendit. Le gondolier se détacha alors de la colonne et se mit à marcher vers l'une des ruelles aboutissant sur le quai. Le sbire le suivit. Lorsque l'un et l'autre eurent atteint la plus sombre et la plus déserte de ces voies sans nom, le gondolier s'arrêta et, tiran brusquement de sa poche une bourse de soie dont il fit résonner doucement le contenu :

— Es-tu toujours disposé à gagner ces cent sequins? demanda-t-il.

— Toujours! répondit le sbire.

— Alors, tu as des nouvelles?

— De toutes fraîches.

— Parle! je t'écoute, et si tu me sers bien, les cent sequins se doubleront.

Le sbire fit un signe joyeux.

— Mais si tu me trompes, poursuivit le gondolier avec une intonation menaçante, mon poignard fera connaissance avec ta poitrine. Tu comprends?

— Parfaitement, signor.

— Alors, commence.

Le gondolier s'appuya contre la haute muraille d'une maison sans fenêtres qui garnissait le côté de la ruelle.

— D'où faut-il prendre? demanda le sbire.

— De l'arrestation. Tu y as assisté?

— Oui.

— C'était à la fin des courses?

— Oui. Messer-Grande a commandé la gondole à cinq heures, et à six nous abordions celle du vicomte français.

— A-t-il résisté?

— Il ne pouvait le tenter.

— Alors, Messer-Grande l'a arrêté sur l'heure même?

— Oui, signor.

— Et où l'a-t-on conduit?

— Comme d'ordinaire, Messer-Grande l'a conduit chez lui. Là, il l'a laissé pour aller prévenir l'inquisiteur d'État. Trois heures après, durant lesquelles nous avions gardé le prisonnier, Messer-Grande est revenu le chercher pour le conduire devant l'inquisiteur.

— Tu n'as pas quitté le prisonnier durant ce temps? demanda le gondolier.

— Pas une seule minute.

— Il ne vous a pas parlé?

— Il n'a pas ouvert la bouche.

— Il n'a pas cherché à fuir?

— Il est demeuré assis, sans bouger, comme un homme en proie aux plus sombres réflexions.

— Et tu l'as accompagné chez l'inquisiteur d'État?

— Oui.

— Tu as assisté à l'interrogatoire. Qu'a-t-il dit?

— Pas un mot. Il a refusé absolument de répondre à toutes les questions.

— Mais ces papiers dont tu m'avais parlé et qui le compromettent si fort?

— Aux questions de l'inquisiteur à ce sujet, il a encore gardé le silence.

— Mais le silence peut passer pour un aveu dans ce cas.

— C'est ce que l'inquisiteur lui a fait observer, mais il n'a rien répondu.

Le gondolier frappa du pied avec impatience.

— Alors qu'est-il arrivé? reprit-il.

— Il est arrivé, répondit le sbire, que l'inquisiteur a fait constater par Messer-Grande le mutisme du prisonnier, et alors il a donné l'ordre de l'envoyer sous les *Plombs*.

— Ensuite?

— Je ne sais plus rien; le prisonnier a été confié à d'autres sbires, et je ne l'ai plus revu.

Le gondolier regarda fixement son interlocuteur.

— Jure-moi que tu me dis la vérité, demanda-t-il d'une voix sévère.

— Sur mon salut éternel, je ne mens pas! répondit le sbire sans hésiter.

— Bien! tu as gagné ton argent.

Le gondolier jeta la bourse aux mains de son interlocuteur.

— Que faut-il faire encore pour le service de Votre Excellence? dit le sbire en s'inclinant.

— Je te le dirai demain; trouve-toi ici à cette même heure à la même place.

— J'y serai.

Le sbire salua et s'éloigna. Le gondolier demeura seul; il se promena à grands pas dans la ruelle déserte.

— Lui, coupable d'espionnage et de jacobinisme! dit-il en s'arrêtant brusquement, cela est impossible!... Il faudrait être insensé pour le supposer! il faudrait ne pas le connaître pour l'accuser d'une infamie!... Pauvre vicomte!... pauvre Uranie!... elle mourra!..

Un frisson convulsif agita tout l'être du gondolier.

— Mourir! elle!... reprit-il avec un éclair dans les yeux, elle! mon enfant! le second lien qui m'attache à la terre!... Et Lucile!... Lucile! où est-elle? qu'est-elle devenue?... Oh! mais il y a dans toute cette succession d'événements une preuve évidente d'une trame ourdie à l'avance! Il y a derrière les faits une main inconnue qui les précipite!... Où sont donc les ennemis que nous avons à combattre!

Puis après un long silence :

— Allons, poursuivit-il comme quelqu'un qui vient de s'arrêter à une résolution ferme, il faut voir Maurice, il faut tout lui dire, tout lui apprendre! Il faut bien qu'il sache tout pour qu'il puisse agir et sauver ces enfants!... De Neoules avait raison, j'aurais dû avoir plus tôt confiance en cet homme! Pourvu qu'il ne soit pas tué maintenant!...

XXVIII

L'INCONNU

Le gondolier quitta la ruelle, traversa la Piazzetta et, gagnant le quai des Esclavons, il enfila une autre ruelle plus étroite et plus triste encore que celle dans laquelle il avait causé avec le sbire. Une traînée lumineuse serpentait au centre de cette ruelle, provenant de l'intérieur du rez-de-chaussée d'une maison de sombre apparence. Ce rez-de-chaussée était occupé par un de ces cafés de dernier ordre dont nous parlions tout à l'heure, et qui servaient de casino au rebut des barcaroli et des mauvais sujets de Venise. La salle était basse, étroite et longue, mal aérée; les murs étaient crépis à la chaux et ornés de fresques de fantaisie que des consommateurs artistes avaient dessinées à l'aide de charbon de bois. Le plancher disparaissait sous une croûte épaisse, jadis boue liquide, devenue peu à peu, grâce au temps, véritable granit, et que tous les efforts n'eussent pu faire disparaître. Des tables, des bancs, des chaises meublaient la salle; des draperies en loques, enlevées à la tente de quelques gondoles mises hors de service, décoraient les fenêtres.

Toute une population de bas étage était là, criant, chantant, hurlant, buvant et gesticulant; c'était un bruit à assourdir des oreilles de sonneur. Toutes les tables étaient envahies; il y avait là des matelots de tous les pays riverains de l'Adriatique, des pêcheurs, des villes voisines, des barcaroli, des porteurs d'eau, force mendiants et mendiantes. A l'entrée de la salle, à droite, placée tout contre la fenêtre donnant sur la rue, était une table occupée seulement par deux hommes vêtus en pêcheurs de Mestre. Ces deux hommes, à la peau noircie et bronzée par la mer, la brise et le soleil, paraissaient être d'une taille athlétique, à en juger par ce que l'on voyait de leur buste extraordinairement développé et de leurs bras herculéens, aux mains énormes. Tous deux causaient à voix basse, en ayant soin de jeter, de temps à autre, autour d'eux un coup d'œil investigateur, comme s'ils eussent craint d'être surpris.

Le gondolier que nous avons laissé dans la ruelle n'avait pas encore contemplé le spectacle de cet intérieur que nous venons de décrire, car il s'était arrêté dans l'ombre, à quelques pas de la traînée lumineuse que projetaient sur les dalles l'ouverture de la porte de l'établissement et celle de la fenêtre près de laquelle étaient assis les deux pêcheurs. Sans doute des pensées nouvelles étaient venues subitement assaillir le promeneur solitaire, car il avait porté les mains à son front comme un homme dont le cerveau travaille. Ramenant ensuite les bras sur sa poitrine et courbant la tête, il demeura immobile réfléchissant profondément.

La ruelle était étroite comme le sont toutes ces voies qui, n'étant parcourues que par des piétons, n'ont aucunement besoin de largeur. Le gondolier touchait la muraille : il se laissa aller à s'y appuyer machinalement, sans évidemment se rendre compte de son mouvement. Il était alors tout près de la fenêtre du café, mais il demeurait dans le cercle de l'ombre obscure. Placé ainsi, il ne pouvait être vu de l'intérieur de l'établissement, et pourtant il devait pouvoir entendre ce qui se disait aux tables voisines de la fenêtre. Le gondolier n'avait cependant pas agi en homme voulant espionner : il avait obéi aux pensées qui martelaient son cerveau en demeurant immobile, et le corps avait cherché de lui-même un point d'appui sans que la volonté le guidât.

Il était là déjà depuis plusieurs minutes s'isolant, au milieu du bruit qui parvenait jusqu'à lui, lorsque tout à coup un tressaillement subit agita tout son être. Il frissonna comme un homme qui reçoit une commotion électrique. Se redressant doucement, il s'avança avec précaution et lança un coup d'œil rapide dans l'intérieur du café. Ce coup d'œil rencontra les deux pêcheurs, qui continuaient à causer. Le gondolier se recula vivement, et, demeurant collé contre la muraille, il rapprocha le plus possible son oreille de l'ouverture de la fenêtre : cette fois, il écoutait et il cherchait à entendre.

— Des Français! murmura-t-il.

— Tonnerre de Brest! disait une voix rude, à laquelle son propriétaire s'efforçait évidemment de mettre une sourdine; tonnerre de Brest, je te dis que j'ai relevé son gabarit et que j'ai son point à cette heure!

— Un nœud plat sur ta langue, qué! matelot, dit vivement l'autre voix plus basse. Tu hèles trop en hauteur; tous ces va-nu-pieds de terriens vont t'entendre; largue la chose en italien, si tu veux!

— As pas peur, Maucot; toute cette canaille a le pertuis de l'entendement calfeutré en plein. D'ailleurs, et d'une, le premier qui ferait mine de crocher au passage une de nos paroles, je lui ferais avaler sa gaffe en douceur. As pas peur, que je te dis, Mahurec connaît son vénitien et ses barcaroli.

— Pour lors, je m'en moque comme de pêcher un marsouin. Si t'es sûr et certain de ton affaire, file de l'avant; je suis dans tes eaux. Tu dis donc que tu as relevé le point, vieux gabier?

— La brise adonne, Maucot! on est bien amuré. Écoute çà! voilà en deux mots le signalement du particulier : la guibre pointue, les écubiers flamboyants, la carène plate, la quille droite, l'allure d'un ci-devant et le gabarit d'un gredin numéro un; compris, hein?

— Et ousque tu l'as relevé?

— Dans la rue des Enfléchures.

— Et t'es sûr que c'est le requin d'autrefois?

— Que je ne sois qu'un hâle-bouline si je me mets dedans!

— C'est cela qui serait l'affaire du commandant!

— Et de la commandante, donc!

— Eh! qué, faudrait mettre le grappin dessus, vieux!

— On y tâchera!

— En attendant, faudrait tâcher de filer sur son aire sans perdre les relèvements. Nous sommes cloués ici. Si on pouvait seulement crocher un canot pour filer son nœud!

— Sur quoi qu'on mettra le cap, Maucot? Le *Sans-peur* est en mer!

— Il doit être par le travers de Chioggia.

— Oui; mais quel point prendre?

— Alors faut se boulinguer à terre!

— As pas peur, que je dis! Le commandant n'abandonnera pas son Mahurec ni son Maucot. Je connais mon citoyen Charles. Quant à l'oiseau que j'ai repincé en douceur, je te dis que c'est un de ceux qui avaient fait du mal à mes lieutenants dans les temps jadis; c'est un de ces brigands de cette gueuse d'affaire des Niorres, où nous avons tous failli laisser notre peau.

— Alors, demain, en chasse?

— Et on tâchera de pincer le vent! Que je mette tant seulement le grappin dessus, et je réponds du reste. Tonnerre de Brest, mon commandant m'appellera son matelot, cette fois!

— En attendant, quel bord que nous allons courir ce soir pour trouver un bout d'amac? La soute aux douros est à sec!

— C'est vrai; en sautant à la mer j'ai laissé filer les écus!

— Rien de rien, ni toi, ni moi. Faut prendre un ris dans la basane de son ventre!

— Bah! espère. Dans tous ces ci-devants, il y a en-

core du bon grain. J'ai navigué dans les temps avec un baron de Berval...

— Celui des régates?

— Justement, Maucot. Relevons son gisement et courons une bordée jusqu'à sa case; il aura bien un écu à prêter aux matelots; on lui renverra sa monnaie quand on aura rejoint son bord; voilà!

— Une idée, qué; tu as raison, troun-de-l'air?

— Filons!

— Et la consommation?

— Le cambusier me connaît; il fera crédit. Tout ce qu'il faut, c'est ne pas se laisser *arquepincer* par les gabillots de sbires.

— Qué! ou en avalerait bien une douzaine.

— Eh bien! lève l'ancre!

Les deux pêcheurs se levèrent en même temps, et après que l'un d'eux eut fait un signe particulier au maître de l'établissement, ils gagnèrent la porte. S'engageant dans la ruelle, ils tournèrent rapidement à gauche pour gagner la place Saint-Marc; mais ils n'avaient pas fait dix pas que l'un d'eux s'arrêta brusquement : une main nerveuse venait de se poser sur son épaule.

— Vous vous nommez Mahurec? dit une voix brève en excellent français.

— Hein? fit le matelot.

— Vous vous nommez Mahurec? poursuivit la voix; vous avez toujours été dévoué corps et âme au marquis d'Herbois et au vicomte de Renneville; vous avez du cœur, et beaucoup. Aujourd'hui, vous et votre compagnon étiez aux régates; vous avez été indignés en entendant proclamer la prétendue victoire des Autrichiens et vous avez crié : Vive la France! » après avoir battu les barcaroli vénitiens et les canotiers anglais. Vous voyez que je vous connais.

— Minute, fit Mahurec, qui avait écouté jusqu'au bout ce petit discours prononcé d'une voix rapide; j'aime pas qu'on se mêle de mes affaires. Tu vas me dire qui tu es et ce que tu veux, ou tu vas t'affaler dans les lagunes; entends-tu?

Et Mahurec avait saisi de ses mains puissantes le personnage inconnu, tandis que son compagnon se préparait à lui venir en aide. L'étranger ne chercha pas à se défendre; il n'opposa aucune résistance.

— Ne craignez rien et suivez-moi, dit-il simplement.

— Te suivre, qué; tu te moques, mon bon, dit le Maucot en riant. Et ousque tu veux nous faire courir un bord?

— Chez moi.

— Hein? fit Mahurec.

— Tu m'as demandé qui j'étais, reprit l'inconnu, je vais te le dire; ensuite tu agiras à ta guise.

Et, se penchant vers Mahurec, qui l'étreignait toujours, il lui dit rapidement quelques paroles à voix basse. Le matelot lâcha son interlocuteur et recula avec tous les signes du plus profond respect.

— Tonnerre de Brest! dit-il, voilà une chance!

— Veux-tu me suivre? demanda l'inconnu.

— Au bout du monde! répondit le matelot.

Et, prenant le bras du Maucot :

— En voilà encore un pour qui qu'on peut se faire crocher au bout d'une vergue! dit-il.

XXIX

LE PETIT CAPORAL

Le 29 avril, l'armée française était campée autour de Cherasco et occupait la ville. Soldats et officiers, la joie peinte sur le visage, le regard fier, la démarche légère, s'arrêtaient, se groupaient de distance en distance, et lisaient avec avidité de grands placards écrits à la main, collés çà et là sur les murs de Cherasco, sur les troncs d'arbres des bois entourant la ville, sur le revers d'une tente d'officier supérieur, sur un morceau de bois planté au bout d'un pieu. Puis, après chaque lecture, un frémissement de bonheur et d'orgueil parcourait la foule, qui se pressait plus avide, ne pouvant se lasser de relire et d'écouter. Ces placards contenaient une même proclamation adressée à toute l'armée française, et cette proclamation, voici comment elle était conçue :

« Soldats, vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt-et-un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Piémont. Vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes; vous vous étiez jusqu'ici battu pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie; vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée de la Hollande et du Rhin!

« Dénués de tout, vous avez suppléé à tout : Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté, étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert; grâces vous en soient rendues, soldats! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.

« Les deux armées qui, naguère, vous attaquaient avec audace fuient épouvantées devant vous; les hommes pervers qui riaient de votre misère et se réjouissaient dans leur pensée du triomphe de vos ennemis sont confondus et tremblants. Mais, soldats, vous n'avez rien fait puisqu'il vous reste à faire. Ni Turin ni Milan ne sont à vous; les cendres des vainqueurs de Tarquin sont encore foulées par les assassins de Basseville.

« On dit qu'il en est parmi vous dont le courage mollit, qui préféreraient retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes? Non, je ne puis le croire. Les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego de Mondovi, brûlent de porter au loin la gloire du peuple français. »

— Signé Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, cria une voix sonore. Vive Bonaparte!

— Vive Bonaparte! répétèrent des milliers de voix.

— C'est qu'il dit vrai, le général, n'est-ce pas, Gringoire?

— C'est tiré juste, Torniquet.

— Au doigt et à l'œil! Vive le général!

— Écoutez, les anciens, je vais analyser la chose!

— C'est ça, la parole est au major!

— Le citoyen Rigobert Rossignolet est à la tribune!

— Silence dans les rangs?

— Pour lors et d'une, six victoires en quinze jours! Primo d'abord Montenotte, le 23 germinal, les Autrichiens brossés en grand sur toute la ligne. Secundo, ensuite Millesimo, le 25 ous que Beaulieu en a dû faire une grimace comme s'il avait avalé ma canne. Et Dego le 26, la victoire au pas de course! Et Vico le 3 floréal, les lauriers en double et fin de compte, comme qui dirait le *rrra* de la campagne, Mondovi!... Armes... pos!... Du nanan dans toutes les cantines, des belles Italiennes pour friser la moustache aux vainqueurs, et un quart d'heure de repos sur le chemin de la gloire!... Halte!... front!... Les cinq y sont, le général n'a pas menti!... Cric!

— Crac! firent les soldats.

— Pour lors et de deux, poursuivit Rossignolet en redressant encore sa haute taille, nous ne le chicanerons pas sur le nombre des drapeaux, canons et autres brimborions, pas plus que sur celui des *Quinze-Reliques* placées en queue de colonne.

— C'est égal, dit Gringoire en riant, faut avouer que le petit général leur z'y taille de fières croupières à tous ces ostrogots-là!... Montenotte, Millesimo, Dego, Vico, Mondovi, en voilà une série de carambolages! Du même au même, quoi!

— Bloqué Beaulieu! ajouta Torniquet.

— Et qu'ils n'out pas eu le temps de humer une chique hier, ces généraux de Pitt et Cobourg!

— Faut être juste! poursuivit le tambour-major en se dandinant, l'armée d'Italie est composée de lapins d'une certaine espèce, et j'ignore ous que le général en chef en trouverait de pareils pour faire un civet! Mais je dis qu'il a de l'aplomb tout de même, et que pour se remuer, il se remue!

— Oui, dit Romulus. A preuve qu'il n'a pas d'engelures aux yeux, celui-là!

— Et ces gueusards d'iroquois du pays qui croyaient nous avaler tout crus! cria une voix claire.

— Tiens, fit Rossignolet en se baissant, c'est Bibi-Tapin! D'ous que tu sors, marmouset?

— De vos jambes, major! répondit l'enfant en passant lestement entre les jambes écartées du major.

Tout le monde se mit à rire.

— Qu'est-ce que tu dis du général en chef, toi, Bibi-Tapin? demanda Rossignolet.

— Je dis que c'est un fier officier. Et dire qu'il y a seulement quinze jours, avant l'entrée en danse, il y en avait qui répétaient que c'était un conscrit!

— Un conscrit digne de passer grenadier! fit observer Romulus.

— Et même de monter en grade! ajouta Gringoire.

— C'est un fait! dit gravement le major, le conscrit a bien mérité de la patrie.

— Pour lors, faut le récompenser.

— Comment?

— Tiens, en lui donnant de l'avancement! cria Torniquet.

— Une idée! fit le major en arrondissant son bras droit pour poser le coude sur la pomme énorme de sa gigantesque canne.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-on.

Tous les soldats se rapprochèrent. C'était aux portes de Cherasco que se passait cette scène. Les soldats de la 32e demi-brigade étaient campés dans un petit bois avoisinant la ville, et baigné par le confluent de la Stura et du Taparo. Le soleil était splendide, l'air pur et embaumé, la brise fraîche et riante. A quelques pas était, encore jonché des débris de la lutte, le champ de bataille qui avait vu triompher, la veille, nos armes.

La proclamation que venaient de lire les soldats était collée sur le tronc d'un chêne séculaire; tous les troupiers entouraient le vieil arbre, les uns assis sur leurs sacs, les autres accroupis sur le gazon moelleux; d'autres couchés à plat ventre et se reposant nonchalamment de leurs fatigues des journées précédentes. Rossignolet, toujours appuyé sur sa canne, se préparait évidemment à faire un discours que ses camarades se disposaient à écouter. Bibi-Tapin, l'œil éveillé, le nez en l'air se tenait campé devant son major, les jambes écartées, les bras derrière le dos.

— Parlons peu, mais parlons bien, commença Rossignolet après un hum sonore; je vas récapituler la chose en deux mots. Primo : d'abord, le troupier français n'avait pas de pain, pas de souliers, pas de paye; eh bien! aujourd'hui, en veux-tu, en voilà, il a de tout, le troupier d'Italie, même qu'il va avoir la satisfaction de gratter les écus des aristocrates du pays.

— En avant la *nopce!* cria Torniquet.

— Secundo, et de deux, poursuivit Rossignolet, Beaulieu montre son nez avec épanouissement! As-tu fini, vieux carotteur; le général t'a signé ta feuille de route. En deux temps et quatre mouvements, dissimule-toi incognito, et qu'il te faut jouer des quilles avec deux farceurs sur tes guêtres, Masséna et Augereau, qui te font doubler l'étape!

— Enfoncé les *Quinze-Reliques*! cria Bibi-Tapin. Cric, dans mon sac!

— Crac! crièrent les soldats.

— *Troitio*, et de trois, continua le major, c'est à Mondovi. Le conscrit de général se dit comme ça : « Ces pieds crottés de cavaliers, ça se fait tirer l'oreille, *au lieur* que mes pauvres troupiers donnent toujours; mettons en danse la cavalerie, Murat en tête, et voyons voir un peu ce qu'il en retournera! » C'est des fiers Français tout de même, la cavalerie! Aussi : « En avant! » que crie Murat en retroussant ses manches jusqu'au coude; et qu'il entre dans les carrés de ces mangeurs de choucroute comme dans une motte de beurre, et qu'il en revient avec du sang jusqu'à l'épaule. Quarto, et de quatre, et les Piémontais bloqués, et Beaulieu disloqué sans avoir le temps de numéroter ses membres. Or, donc, pour fin de compte, victoire partout! gloire et bombance! cantine au complet! boutons de guêtre en provision; tout ça, c'est-il de la camelotte?

— Non! crièrent les soldats.

— Eh bien! maintenant, attention et voyons voir! C'est-il pas vrai qu'il a mérité de l'avancement, le conscrit qui a fricassé toutes ces pommes de terre en cinq tours de casserole? Allons! que chacun donne son avis. Les opinions sont libres, comme disent les muscadins du Directoire, que ça n'a que la langue dorée, des habits bariolés et des toupets poudrés!

— Excusez, père Rossignolet, dit Gringoire en se levant. A propos de muscadin et de toupet, voilà pas mal de temps que tu astiques la parole; as-tu fini?

— Oui, dit Rossignolet en se redressant; mais si tu trouves que j'ai de la langue, j'ai là aussi un briquet qui a un fameux fil!

En achevant ces mots, le major frappa sur la poignée de son sabre et son regard fixe se riva sur le soldat.

— Connu! connu! cria tout le cercle en s'interposant.

— La paix! hurla Torniquet; il est reconnu que le conscrit de général en chef a mérité de l'avancement; major, fais-le reconnaître!

— Attention! cria Rossignolet; Bibi-Tapin, ta caisse!

L'enfant fit un bond vers un tambour déposé à terre. En un clin d'œil il eut accroché sa caisse sur la bretelle, et tirant rapidement ses baguettes du collier, il demeura immobile, les pieds et les coudes en dehors, les baguettes levées, la tête en arrière, l'air crâne, l'œil mutin, attendant le commandement.

— Jolie position! murmura Rossignolet en se rengorgeant; l'enfant ira loin!

Puis, saisissant sa canne et se reculant de deux pas :

— Attention! cria-t-il.

Levant le bras droit il se posa, durant quelques secondes, le poing gauche sur la hanche; puis il agita énergiquement sa longue canne. Un roulement prolongé, roulement sonore, énergique, à faire croire que trois caisses étaient battues ensemble, retentit sous l'ombrage du chêne. Tous les soldats se levèrent d'un même élan et firent cercle. Rossignolet donna un coup sec et baissa sa canne. Le silence se fit immédiatement, solennel et imposant.

— Soldats de la 32e, prononça le major d'une voix vibrante, au nom des troupiers de la demi-brigade, ici présents, vous reconnaîtrez, à partir de ce jour, le citoyen Bonaparte pour votre caporal, et vous lui obéirez en conséquence. Par faveur insigne, nous le déclarons exempt de corvée jusqu'à nouvel ordre; cric!

— Crac! répondirent les soldats.

La canne s'agita; le roulement recommença avec une énergie plus furieuse. Le major abaissa majestueusement sa canne; Bibi-Tapin releva ses baguettes.

En ce moment le cercle s'écarta et une main fine et blanche, se posant sur l'épaule de Rossignolet, le con-

traignit à se retourner. Le grand major demeura stupéfait, immobile, bouche béante et ses petits yeux démesurément ouverts et fixes. Il avait en face de lui un homme petit de taille, maigre et chétif, à la figure pâle, au teint maladif, aux traits romains, à l'œil étincelant, vêtu d'une simple redingote grise usée, râpée fanée, couverte de poussière et maculée de boue, la tête coiffée d'un petit chapeau à trois cornes, sans bordure ni plume, et ne portant aucune marque distinctive de grade. Ce petit homme sourit, et ce sourire illumina sa physionomie expressive d'un reflet étrange et saisissant qui frappa d'émotion tout ceux qui l'entouraient et qui le contemplaient avec des regards avides.

— Et à quelle époque le caporal peut-il espérer passer sergent? demanda-t-il.

Tous les soldats présents, Rossignolet le premier, avaient porté respectueusement le revers de la main droite à leur front. Le major se caressa la moustache de la main gauche et la retroussa fièrement.

— Nous *voirons* voir, citoyen général en chef, répondit-il. Ça dépend des événements!

— Alors j'attendrai patiemment, répondit Bonaparte avec cet adorable sourire qui le rendait irrésistible et qui lui gagnait tous les cœurs. Mais puisqu'il vous a plu d'exempter des corvées le nouveau caporal que vous venez de reconnaître, il est juste qu'il paye sa bienvenue.

Et tirant une pièce d'or de sa poche :

— Vous savez tous que l'armée est pauvre, continua t-il, et que le malheureux caporal n'a pas ses poches cousues d'or.

Bonaparte tendit la pièce d'or au major; celui-ci, conservant toujours sa main droite au chapeau, avança respectueusement la gauche, mais il n'eut pas le temps de recevoir le don offert par le général. Bibi-Tapin venait de s'élancer : d'un seul bond, avec un élan prodigieux, il fut entre le général en chef et le tambour-major. Se courbant rapidement, le revers de la main toujours au front, il se pencha et saisit la pièce d'or avec ses lèvres en imprimant un respectueux et chaleureux baiser sur la main de Bonaparte.

Puis, se redressant brusquement, la rougeur au front, l'animation dans les regards, il fouilla dans la poche de sa culotte, en tira une bourse de soie blanche, aux maillons gonflés d'une douzaine de ducats d'or, et la tendant à Rossignolet :

— Prends tout ce que j'ai, dit-il d'une voix altérée par l'émotion, mais laisse-moi la pièce d'or du citoyen général!

Ce petit coup de scène s'était accompli avec une rapidité telle que personne n'avait eu le temps ni de le deviner ni de s'opposer à son issue. Tous demeuraient stupéfaits de l'action du jeune tambour. Bonaparte, se remettant rapidement, sourit à l'enfant.

— L'échange te coûtera cher! dit-il.

— Oh! mon général, répondit Bibi-Tapin rougissant de plus en plus. Je ne regrette qu'une chose : c'est de n'avoir pas plus de ducats à offrir aux camarades.

— Mais s'ils te refusent ?

Bibi-Tabin leva ses grands yeux sur le général, et ses joues, perdant subitement leurs couleurs, devinrent très pâles, ses lèvres se serrèrent et ses yeux s'injectèrent de sang.

— J'ai pris cette pièce d'or dans votre main avec ma bouche, dit-il. Elle vous a appartenu, elle vous a touché, c'est une relique. Je l'ai; je la garde.

— Mais si tes camarades veulent la prendre? dit Bonaparte ému par cette petite scène, en dépit de l'impassibilité dont il se plaisait déjà à se cuirasser.

— J'ai mon briquet pour la défendre! répondit résolûment Bibi-Tapin.

— Sais-tu bien, petit drôle, que j'ai défendu les duels à l'armée d'Italie. Si tu te battais, tu irais en prison!

— J'irais en prison, mon général, mais je garderais ma relique.

— Mais si tu te battais tu pourrais être tué ou tout au moins fusillé ensuite pour avoir manqué à la discipline.

— J'avalerais ma pièce avant de mourir, et comme ça je ne la quitterais pas!

L'enfant avait répondu avec un tel accent de résolution, que les soldats en furent surpris. Bonaparte regardait fixement le petit Tapin. Le jeune général, qui déjà avait appris à se connaître en hommes, commençait à soupçonner une âme de feu sous cette frêle enveloppe.

— Eh bien! reprit-il, tu ne te battras pas. Je t'autorise à garder cette pièce que tu as prise, et j'autorise tes camarades à accepter en échange les ducats que tu leur offres, mais tu vas me dire comment il se fait que tu sois si riche. Où as-tu pris ces ducats?

— Avant hier, à Mondovi, à la prise de la Bicoque.

— Tu y étais? dit Bonaparte en regardant l'enfant.

— Oui, mon général. C'est moi qui ai battu la charge à la tête de la colonne de général Sérurier.

— L'enfant dit vrai! fit Rossignolet en s'avançant respectueusement. A preuve même que, comme il a *évu* sa caisse crevée par un grand animal de *Quinze-Reliques*, il a démoli d'un coup de feu un tambour piémontais du général Colli, à qui qu'il a pris la sienne. Histoire de rire un brin. J'y étais!

— Tu es entré dans la Bicoque alors? demanda Bonaparte.

— Oui, général, répondit Bibi-Tapin.

— Le combien?

— Le troisième.

— Et pour être juste, ajouta Rossignolet, il faut dire que c'est pas sa faute : il y serait entré le second après le colonel Lannes, si je n'avais pas pris l'enfant sous mon bras pour passer avant lui, en lui apprenant que le major devait avoir toujours la tête de colonne.

Le général prit Bibi-Tapin par l'oreille, qu'il lui pinça rudement.

XXX

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

— Et tes ducats? reprit-il.

— Je les ai pris sur l'officier Quinze-Reliques qui avait failli tuer mon lieutenant, répondit Bibi-Tapin.

— Comment?

— En lui envoyant ma baïonnette dans le ventre, donc! Dame! mon général, ma caisse avait encore été crevée : j'avais pris mon fusil.

— Tu as tué un officier ennemi? dit Bonaparte avec étonnement et en toisant la taille aiguë du petit tambour.

— Pour lors, et de deux, mon général, l'enfant dit encore vrai! reprit Rossignolet. J'y étais de rechef et en réitérant. Son lieutenant était aux prises avec trois Quinze-Reliques à qui il faisait descendre proprement la garde, quand un grand mangeur de choucroute, doré des pieds à la tête, s'avança avec un pistolet pour tuer le lieutenant. L'enfant voit le coup, il s'élance, la baïonnette en avant, et il t'enfile le grand doré, que c'était plaisir à voir!

— Alors tu as sauvé la vie à ton lieutenant? di Bonaparte.

— Oui, mon général, répondit l'enfant avec timidité.

— Comment t'appelles-tu?

— Bibi-Tapin.

— Bibi-Tapin! Ce n'est pas un nom, cela.

— C'est le mien, général.

— Mais c'est un surnom.

— Je n'en ai pas d'autre.



Il saisit la main qui lui était tendue et la porta à ses lèvres. (Page 65.)

— Tes parents?

— Connais pas.

— Où es-tu né?

— Je ne sais pas.

— Tu es un enfant perdu, alors?

— Dame!... je crois que oui.

— Pardon excuse, mon général, dit encore le tambour-major, l'enfant dit toujours vrai : pas de nom, pas de parents, rien de rien. La 32e l'a trouvé, il y a maintenant trois mois, demi-nu, demi-mort, sur la côte, près de Nice, un jour qu'il faisait un drôle de temps et que la mer n'était pas agréable à voir.

— Mais d'où venais-tu quand on t'a trouvé? demanda Bonaparte, qui paraissait s'intéresser vivement au jeune tambour.

— De bien loin, mon général, répondit l'enfant, de l'autre côté de la mer, de chez ma bonne Etoile-du-Matin.

— Qu'est-ce que cela?

— Ma bonne amie!

— Quelque enfant perdu et ramené des colonies par un navire qui aura fait naufrage! murmura Bonaparte.

Puis, reprenant à voix haute :

— Tes camarades viennent de me nommer caporal des grenadiers, reprit-il, je te nomme, moi, caporal des tambours; et, maintenant que nous sommes égaux en grade, donne-moi ta main, Bibi-Tapin.

Et le général en chef tendit à l'enfant sa main élégante. Bibi-Tapin rougit, pâlit, puis rougit encore : un frémissement agita tout son être et des larmes débordèrent de ses longs cils. Se précipitant en avant, il saisit la main qui lui était tendue et il la porta à ses lèvres avec une ardeur convulsive.

— Allons, dit brusquement Bonaparte, pas de sensiblerie!

Bibi-Tapin se redressa et renfonça ses larmes.

— Faut-il me faire tuer à la première affaire? demanda-t-il résolûment.

— Non, dit Bonaparte, en souriant, il faut vivre pour que plus tard, quand tu seras homme, je puisse placer

sur les épaules les insignes de l'officier!... Maintenant, comment nommes-tu ton lieutenant?

— Le citoyen Maurice Bellegarde.

— Ah! ah! l'officier d'ordonnance attaché à mon état-major?

— Oui, mon général.

— Eh bien! va lui dire de venir me trouver au quartier général, je veux lui parler sur-le-champ.

— Oui, mon général.

Et Bibi-Tapin s'élança comme un trait. Bonaparte le suivit un instant des yeux, et se retournant ensuite vers les soldats, qui demeuraient toujours immobiles.

— Soldats de la 32e! dit-il d'une voix grave, j'accepte l'honneur que vous me faites en me nommant caporal dans votre demi-brigade. Nous nous reverrons bientôt au champ d'honneur. En attendant, votre caporal est fier de ses soldats, et votre général est content de vous.

Et, saluant légèrement, il tourna sur les talons de ses bottes, et il s'éloigna.

— Vive le petit caporal! hurlèrent les troupiers avec une frénésie joyeuse qui tenait de la démence.

En arrivant à Cherasco, ville qu'il avait conquise, Bonaparte avait établi son quartier général dans une maison d'assez belle apparence. C'est dans cette maison qu'avait été signé le traité de paix avec le Piémont, ou du moins l'armistice suspendant les hostilités. Le Piémont, méconnaissant ses intérêts, avait fait jusqu'alors cause commune avec l'Autriche; mais, depuis les rapides et brillantes victoires du jeune général en chef de l'armée d'Italie, la confusion régnait à la cour de Turin. Le roi n'avait pas voulu tout d'abord céder; les ministres d'Angleterre et d'Autriche l'obsédaient de leurs remontrances, l'engageaient à s'enfermer dans Turin, à envoyer son armée au-delà du Pô et à livrer à Beaulieu, Tortone, Alexandrie, Valence, afin qu'il pût s'y enfermer.

Mais donner ces trois places de guerre à l'Autriche avait fort répugné au roi, et, le cardinal Costa aidant, il avait regardé d'un œil plus favorable le jeune vainqueur qui lui tendait une main amie. Les premiers triomphes de Bonaparte étaient bien faits, au reste, pour tourner toutes les têtes, même les plus solides. La rapidité des succès, le nombre des prisonniers dépassaient tout ce qu'on avait encore vu. Le langage des proclamations rappelait l'antiquité et étonnait les esprits, même ceux de nos ennemis. On se demandait, dans toutes les villes de l'Europe, quel était ce jeune général dont le nom, connu de quelques-uns et inconnu de presque tous, éclatait pour la première fois. On ne le prononçait pas bien encore; mais l'on se disait, avec joie en France, avec terreur à l'étranger, que la République voyait s'élever tous les jours de nouveaux talents pour l'illustrer et la défendre.

Le cardinal Costa fit adroitement sentir au roi l'impossibilité de résister à un vainqueur si rapide, le danger de l'irriter par une longue résistance et de le pousser à révolutionner le Piémont. Le roi avait donc cédé, et, le 9 floréal, l'armistice convenu avait été signé à Cherasco par le colonel Lacoste et le comte Latour; Bonaparte avait exigé qu'on lui livrât, en garantie, Coni, Tortone et Alexandrie. Ces conditions remplies, l'armée avait sa ligne d'opération couverte par les trois plus fortes places du Piémont; elle avait des routes sûres, des vivres en abondance; elle possédait une artillerie nombreuse prise à Cherasco et elle était pourvue de tout. Les promesses du général étaient remplies. Les honneurs commençaient à affluer autour de ce jeune homme, inconnu quinze jours auparavant, soleil à son aurore, et qui, avec ses premiers rayons, lançait autour de lui un éclat aveuglant. Le roi du Piémont venait d'envoyer son fils auprès du triomphateur, et un prince du sang royal venait faire sa cour à un général républicain. C'était un bel exemple donné au monde. Diplomate à son début, Bonaparte laissait déjà percer dans ses relations cet esprit extraordinaire qui devait plus tard enfanter, en législation, de véritables miracles. Il séduisait tous ceux qui l'approchaient, et déjà il se faisait cette réputation étrange, dans les cercles diplomatiques, d'homme ne trompant jamais et tenant toujours rigoureusement sa parole.

Le comte de Saint-Marsan, ministre du Piémont, était aussi à Cherasco avec sa chancellerie. Cette suite et celle du prince formaient déjà une véritable cour autour du jeune général, et les vieux soldats de l'armée d'Italie riaient bien fort en voyant les habits brodés se frotter aux uniformes délabrés de leurs officiers. Ce jour-là, où les soldats de la 32e, reconnaissant à leur manière les services rendus par le héros de l'armée, venaient de le nommer caporal, Masséna, Augereau, Sérurier et Berthier étaient rassemblés dans le salon de la demeure de Bonaparte avec Junot, Murat et Lannes. Tous parlaient à la fois; tous vantaient, avec une ardeur fiévreuse, les talents, le génie, l'habileté de ce jeune homme dont quelques-uns doutaient si fort quinze jours auparavant. Cependant, comme dans toutes les assemblées, un sentiment d'opposition se manifestait à propos des nouveaux plans arrêtés pour la suite de la campagne: Masséna surtout, quoique se laissant aller à l'enthousiasme qu'inspiraient les succès du général en chef, ne lui avait pas encore absolument pardonné son tort d'être jeune et un peu ancien en grade.

— Quoi! disait-il, nous ne sommes que trente mille hommes; nous n'avons révolutionné ni le Piémont, ni Gênes; nous laissons derrière nous ces gouvernements, nos ennemis secrets, et nous allons essayer le passage d'un grand fleuve comme le Pô, nous lancer à travers la Lombardie et décider peut-être, par notre présence, la république de Venise à jeter cinquante mille hommes dans la balance!

— Mais, fit observer Berthier, le général en chef a l'ordre du Directoire d'avancer, et il nous a suffisamment prouvé qu'il n'était pas homme à rester en arrière d'un ordre même trop audacieux!

— Oui, dit une voix brève et sévère; mais si j'exécute cet ordre c'est que je l'approuve, et si je l'approuve c'est que j'ai pour cela des raisons fortes et solides.

Tous se levèrent: le général en chef venait d'entrer dans le salon.

— Mes chers camarades, dit-il en s'asseyant et en invitant du geste ses auditeurs à l'imiter, le Piémont et Gênes nous embarrasseraient bien plus s'ils étaient révolutionnés; grâce à l'armistice, nous avons une route assurée par trois fortes places. Tous les gouvernements de l'Italie seront soumis si nous savons rejeter les Autrichiens au-delà des Alpes. Venise tremblera si nous sommes victorieux à ses côtés; le bruit de notre canon la décidera même à s'allier à nous. Il faut donc s'avancer, non pas seulement au-delà du Pô, mais de l'Adda, du Mincio, jusqu'à l'Adige. Là, nous assiégerons Mantoue et nous ferons trembler toute l'Italie sur nos derrières. Puis... qui sait, poursuivit Bonaparte, dont le génie s'enflammait en concevant chaque jour des projets plus gigantesques, Beaulieu anéanti, ne peut-on s'enfoncer dans le Tyrol, repasser les Alpes une seconde fois et se jeter dans la vallée du Danube, pour de là se réunir aux armées parties des bords du Rhin? alors l'Europe entière serait soumise!

Les généraux rassemblés se regardaient avec une sorte de stupeur; ils n'étaient point épouvantés, ils étaient frappés d'admiration. Ils n'avaient pas eu le temps encore de s'habituer à ces coups d'œil d'aigle lancés sur un horizon inconnu.

— Ma foi! dit Augereau, ce qui me plaît dans ce

plan-là, c'est que nous marcherons toujours en avant. Corbleu! prenez la tête, général, nous vous promettons bien de ne pas rester en arrière.

— Je le sais, citoyen, répondit Bonaparte, et c'est parce que je suis entouré d'hommes tels que vous, que j'ose enfanter de tels projets!

Puis, d'un geste gracieux et bienveillant, il congédia les généraux rassemblés. Ceux-ci s'éloignèrent encore sous le charme de cette parole nette et précise, de cette voix entraînante, de ces prismes éclatants, à travers lesquels une imagination étrange leur faisait envisager un avenir de gloire et de succès. Il faut dire que les merveilleux faits de la veille pouvaient donner une confiance sans limites au lendemain.

— Dans trois jours, avait dit Bonaparte, en recevant les adieux de ses généraux, nous reprendrons l'offensive, et avant quinze jours, je vous le promets, nous ferons à Milan notre entrée triomphale.

Demeuré seul avec Junot, Bonaparte passa dans son cabinet :

— Junot! dit Bonaparte à son aide de camp, va demander au planton d'ordonnance si le lieutenant Maurice Bellegarde est là.

Junot sortit et rentra presque aussitôt.

— Le citoyen lieutenant attend! dit-il.

— Eh bien! fais-le entrer et laisse-nous seuls, mon bon Junot.

Quelques instants après, Maurice, saluant respectueusement, pénétrait dans le cabinet du général en chef. Depuis quinze jours, un grand changement s'était opéré dans la personne de l'officier d'état-major. Il avait été blessé à Montenotte : un coup de sabre, reçu dans les chairs de l'épaule droite, avait causé une hémorragie assez violente qui avait dû affaiblir le jeune homme, mais qui cependant ne lui avait pas fait interrompre un seul jour son service. Sans doute, cette blessure, mal fermée, le faisait cruellement souffrir encore, car il était extrêmement pâle et les traits de son visage étaient fortement altérés comme par une violente douleur ; cette douleur avait-elle une cause morale cachée, ou découlait-elle simplement d'une cause physique? c'était là une question importante qu'aucun des camarades du jeune officier n'avait pu jusqu'alors résoudre.

Le général en chef se promenait à pas précipités dans son cabinet, les mains derrière le dos, la tête penchée sur la poitrine, le regard fixe, mais toujours ardent : dans la pose enfin d'un homme plongé dans une méditation sérieuse et profonde. S'arrêtant subitement devant l'officier qui attendait immobile, et relevant brusquement la tête :

— Lieutenant Bellegarde, dit-il d'une voix brève, l'affaire pour laquelle je vous ai fait appeler n'est nullement une affaire de service : c'est une affaire particulière. Je vous préviens afin que vous répondiez en conséquence, car je n'exige pas de vous une obéissance passive : je vous laisse votre libre arbitre.

En achevant ces mots, Bonaparte prit une lettre ouverte placée sur son bureau et la présenta à Maurice.

— Connaissez-vous cette écriture? demanda-t-il.

— Parfaitement! mon général! répondit Maurice. Cette lettre doit être signée Charles d'Herbois.

— C'est cela! Quel est ce citoyen d'Herbois?

— Un ci-devant marquis, ci-devant officier de marine au service de la France.

— Et cette autre?

Bonaparte présenta une seconde lettre tout ouverte.

— Celle-ci, dit encore Maurice, doit être signée Henri de Renneville, ci-devant vicomte, ci-devant officier de marine, comme le précédent.

— Que font ces deux hommes aujourd'hui?

— Ils montent un corsaire avec lequel ils désolent la marine anglaise.

— Vous les connaissez?

— Parfaitement, mon général.

— Ne sont-ce pas vos parents?

— Nous sommes cousins.

— Vous pouvez répondre d'eux?

— Comme de moi-même!

— Vous savez cependant qu'une condamnation infamante a jadis pesé et pèse encore sur eux?

— Je le sais, mais je sais aussi qu'ils sont innocents tous deux du crime qui leur a été imputé.

— Ils sont mariés?

— Oui, mon général.

— Ils ont épousé, je crois, deux demoiselles d'une vieille famille de la magistrature?

— Les demoiselles de Niorres, les nièces d'un ancien conseiller au Parlement.

— C'est cela! Je me rappelle cette affaire. Fouché m'a bien renseigné. Maintenant passons à ce qui vous concerne personnellement. Vous m'avez fait demander il y a quinze jours un congé que je n'ai pu vous accorder à cause de l'ouverture de la campagne. Durant cette courte campagne, vous vous êtes dignement conduit, lieutenant, et je suis content de vous. Aujourd'hui nous avons quelques jours de répit : je puis vous accorder cinq jours de congé. Voulez-vous le prendre?

— Général! dit Maurice en rougissant.

— Répondez catégoriquement!

— J'accepte, mon général, j'accepte avec reconnaissance. Cependant si on doit se battre...

— Vous le saurez et vous serez revenu à temps pour gagner sur le champ d'honneur la seconde épaulette qu'attend celle que vous portez!

— Mon général... balbutia Maurice.

Bonaparte lui tournait le dos. Ouvrant vivement une petite porte placée à l'extrémité de son cabinet :

— Venez! dit-il.

Un vieillard à la physionomie belle et franche apparut sur le seuil.

— Je vous remercie, citoyen, lui dit Bonaparte. Dans une heure vous aurez ma réponse et vous pourrez partir avec le citoyen Bellegarde, auquel je viens d'accorder un congé de cinq jours! Allez, messieurs! j'ai à travailler.

Le nouveau venu s'inclina et se dirigea vers la porte du salon. Maurice le suivit avec tous les gestes du plus profond étonnement.

Bonaparte s'était couché sur une carte placée sur une table, et il la pointait à l'aide d'épingles à têtes de cire de couleurs différentes.

« — Tromper Beaulieu, murmura-t-il, passer le Pô à Plaisance, l'Adda à Lodi, et la Lombardie entière est conquise. Beaulieu écrasé fuit dans le Tyrol et j'établis à Milan mon quartier général. »

Pendant ce temps, les deux hommes avaient quitté discrètement le cabinet du général en chef.

— Le comte d'Adore! dit Maurice avec une émotion extraordinaire et en serrant les mains de son compagnon.

— Chut! dit vivement celui-ci. Appelle-moi Richard, mon enfant!

— Et Lucile?

— Je viens ici pour te parler d'elle!

XXXI

LA CONFIDENCE

Maurice habitait une petite chambre située dans une maison voisine de celle du général en chef. Il conduisit son compagnon dans son modeste logement.

— Parlez vite! qu'avez-vous à m'apprendre?

— Pour m'écouter il te faut du courage, répondit le vieillard.

— Qu'y a-t-il?

— Lucile a disparu!

— Je le sais, dit Maurice.

— Tu sais cela! s'écria Richard. Comment as-tu eu connaissance de ce fatal événement?

— J'ai appris, dans tous ses détails, l'événement de la ferme aux Chats-Huants.

— Quand cela?

— Deux jours après qu'il a été accompli.

Richard se leva avec un geste de colère violente.

— Quoi! s'écria-t-il, il y a quinze jours, par conséquent, que tu sais que Lucile a disparu, qu'elle a été enlevée, et tu n'as rien fait!... Et je te retrouve ici vivant! libre! fort!

Maurice était devenu extrêmement pâle.

— Croyez-vous que je n'aime pas Lucile? dit-il d'une voix étranglée. Croyez-vous que je suis lâche?

Le vieillard secoua la tête.

— Oh! poursuivit Maurice avec véhémence, que pouvais-je donc faire? Je suis homme, je suis passionnément épris de Lucile, mais je suis soldat, mais ma patrie est en guerre avec l'étranger, mais le devoir, l'honneur me clouaient à mon général! Depuis quinze jours, nous avons eu six batailles: j'étais à toutes.

Richard lui tendit la main.

— Pardonne-moi! dit-il. Je te comprends, je te plains, j'ai tort. Mais, sur ma foi, je crois que cette série de malheurs qui m'accablent depuis si lontemps finira par me rendre fou! Tu oublies mes paroles, Maurice? Tu me pardonnes?

— Mon ami! s'écria le jeune officier en pressant le vieillard contre sa poitrine.

Richard se remit en faisant un violent effort sur lui-même; puis, reprenant sa place et avec une apparence plus calme:

— Avant que je parle, dit-il, il faut que je sache tout. Raconte-moi ce que tu as fait en détail depuis l'instant où je t'ai vu pour la dernière fois.

— Le soir où je vis Lucile dans le bois de la ferme? Le soir où je partais en mission pour transmettre des ordres au général Augereau?

— Oui.

— Je vous quittai la mort dans l'âme, mon ami, car j'avais le pressentiment de quelque horrible catastrophe. Je traversai le département du Var et, après avoir porté les instructions du major général, je m'apprêtais à revenir sans perdre un instant. Ce fut alors que je rencontrai M. de Neoules.

— Quoi! dit Richard avec étonnement, tu as vu M. de Neoules?

— Oui, sans doute.

— C'était quelques instants avant sa mort, alors?

— Le soir même où le crime fut accompli.

— Parle, mon ami, parle vite et n'omets rien! dit le vieillard en se rapprochant plus encore de son jeune interlocuteur.

Maurice alors, rassemblant ses souvenirs, se mit à raconter, en entrant dans les plus minutieux détails, tous les faits de cette soirée dramatique, aux événements de laquelle nous avons assisté. Il dit les accidents survenus aux deux domestiques, l'obligation où se trouva M. de Neoules d'accepter l'hospitalité du marquis Chivasso, en dépit de la répugnance qu'il avait manifestée tout d'abord.

Il dépeignit l'Italien, ses offres toutes généreuses, à l'aide desquelles il avait décidé le voyageur, son départ, à lui, Maurice, pour continuer sa route avec la lettre que lui avait remise son ami, puis la terrible tempête qui l'avait arrêté d'abord et contraint ensuite à revenir sur ses pas. Richard l'écoutait avec un intérêt croissant, et il était évident que chacune des paroles prononcées par le jeune homme se gravait dans la mémoire du vieillard. Quand Maurice en vint à raconter son entrée dans la Maison-Noire, Richard redoubla d'attention. Le lieutenant n'oublia aucun événement de son court séjour. Il se rappela même les termes de la lettre qu'il avait brûlée: enfin il dit tout à son compagnon sans rien omettre. Il termina par l'incendie de la Maison-Noire et la constatation des cadavres du marquis, de sa nièce et du domestique italien, de M. de Neoules et de son valet. Quand il eut achevé, Richard releva lentement la tête.

— Ensuite, dit-il, que fis-tu?

— A demi-affolé par ce que je venais de voir, continua Maurice, je ruminai d'abord dans ma tête les projets les plus insensés. Puis une idée surgit tout à coup dans mon cerveau. Je pensai à la lettre que m'avait remise M. de Neoules, et je me dis que mon premier devoir à remplir était d'accomplir la volonté de celui qui n'était plus. Sautant à cheval, je laissai les cavaliers que j'avais amenés pour qu'ils aidassent les paysans accourus, à arrêter, si faire se pouvait, les progrès suprêmes de l'incendie, et je m'élançai sur la route de Roquebrune. Quand j'arrivai au château, je le trouvai désert. Celle à qui la lettre, que je devais remettre, était adressée venait de quitter la demeure de M. de Neoules.

— Oui, Uranie était partie.

— Uranie! c'est bien ce nom. Vous connaissez cette femme?

— Oui, dit encore Richard. Après?

— Ne sachant que faire, voulant à tout prix transmettre aux amis et aux parents de M. de Neoules l'horrible nouvelle de sa mort, j'exigeai de la femme de chambre qu'elle me remît la lettre écrite par la citoyenne Uranie et adressée à M. de Neoules. Je voulais décacheter cette lettre, en prendre connaissance, savoir ainsi où était la jeune fille, car je devais supposer qu'elle avertissait M. de Neoules de son départ et du lieu auquel elle se rendait, et alors je me serais mis à sa poursuite, bien résolu à l'atteindre.

— Tu ne fis pas cela, cependant?

— Non. A peine eussé-je la lettre entre mes mains que mes doigts se refusèrent à en briser le cachet. La violation d'une lettre est un de ces crimes que ne peuvent jamais commettre les âmes bien nées, même lorsque l'intérêt le plus puissant pousse à l'accomplir. J'hésitai... je me combattis moi-même, mais je ne pus me résoudre à ouvrir cette épître adressée à un autre.

— Je te comprends, dit Richard.

— Alors je m'éloignai du château et je repris ma route me dirigeant vers Nice, décidé à demander au général Berthier un congé de quelques jours.

— Et cette lettre?

— Je l'emportai.

— Où est-elle?

Maurice se leva, courut à une petite table, en ouvrit brusquement le tiroir dont il tira deux grandes enveloppes cachetées, et revenant vers Richard:

— Voici la lettre adressée à M. de Neoules, dit-il en lui tendant l'une des deux enveloppes.

— Et cette autre? demanda Richard.

— C'est celle que m'avait remise mon pauvre ami, le soir même où il fut assassiné.

— Et elle est adressée?

— A la citoyenne Uranie, à Roquebrune. Voyez!

Richard prit la seconde lettre. Il examina attentivement la suscription, puis après un assez long momen de silence:

— Je comprends et j'approuve le sentiment qui a impérieusement commandé ta discrétion, dit-il, mais ce sentiment auquel tu devais obéir n'a pas sur moi la même influence. Il faut que nous connaissions le contenu de ces deux lettres.

— Quoi! s'écria Maurice, vous voulez...

— Celle-ci a été écrite devant moi, poursuivit Richard, en désignant l'épître d'Uranie.

— Devant vous?

— Oui.

— Quand donc?

— A Roquebrune, quelques heures avant que tu y arrivasses toi-même.

— Comment? vous étiez à Roquebrune ce jour-là?

— C'est moi qui suis venu chercher Uranie : c'est avec moi qu'elle est partie, et cette lettre écrite par elle devait avertir M. de Neoules de notre départ et le mettre à même de venir nous rejoindre. Hélas! nous ignorions alors le fatal événement!

Maurice écoutait sans paraître comprendre.

— Mais quel intérêt vous avait poussé à venir à Roquebrune? demanda-t-il.

— Tu vas le savoir. Écoute ce qu'écrivait Uranie.

Le vieillard, sans hésiter, brisa le cachet de l'enveloppe de la lettre adressée à M. de Neoules, et il se mit à lire à voix haute :

« Mon ami,

« Ne vous inquiétez pas de mon absence : je pars; je dois partir, car j'obéis au plus impérieux des sentiments. Le comte d'Adore est ici, il vient d'arriver près de moi porteur de la plus funeste nouvelle. Lucile a disparu! elle a été enlevée par des mains inconnues. Où est-elle? nous l'ignorons, mais comme ce crime s'est accompli il y a à peine vingt-quatre heures, les monstres qui l'ont emmenée ne peuvent être bien éloignés encore. Nous allons nous mettre immédiatement à leur poursuite. J'emmène avec moi tous vos domestiques bien armés. Le comte nous accompagne. Venez, mon ami, venez vite nous rejoindre. Jamais nous n'avons eu autant besoin de votre courage, de votre intelligence et de votre amical dévouement.

« Nous nous rendons d'abord à Fréjus pour de là remonter dans les bois de la Maure par la route de Callas. Demain soir, si nos recherches ont été vaines, nous serons à Comps. C'est là que nous vous attendrons en dernier ressort. Venez, mon ami, venez vite. Sans votre appui, elle est encore plus malheureuse.

« Votre Uranie. »

En achevant la lecture de cette lettre, Richard reporta ses regards sur Maurice. Celui-ci avait les yeux fixes, et l'expression d'étonnement qui avait envahi sa physionomie, loin de diminuer, avait au contraire singulièrement augmenté.

— Tu ne comprends pas? dit le vieillard.

— Non! répondit Maurice en passant la main sur son front. Pourquoi êtes-vous allé trouver cette Uranie? Pourquoi est-elle partie avec vous? Quel intérêt prend-elle à Lucile?

— Quel intérêt? répéta Richard. Un intérêt naturel, mon ami. Uranie est la sœur cadette de Lucile.

— La sœur, dit Maurice en se levant brusquement.

— Oui!

— La sœur! répéta encore Maurice avec un geste de stupéfaction. Mais Lucile a donc une famille? mais elle m'a donc trompé? mais vous-même avez donc été son complice?

— Silence! dit Richard avec un accent impérieux. Ne prononce pas de telles paroles : tu les regretterais trop amèrement un jour.

— Mon Dieu! mon Dieu! mais je ne comprends plus.

Richard s'approcha de l'officier et lui prit la main :

— Tu comprendras, Maurice, dit-il, car je suis venu ici pour tout t'expliquer.

Maurice regarda son interlocuteur sans répondre.

— D'ailleurs, continua celui-ci, cette lettre de M. de Neoules va peut-être te mettre sur la voie de la vérité. Écoute! je vais te la lire.

Richard prit l'enveloppe encore intacte et approcha ses doigts pour en briser le cachet. Il était évident que le vieillard avait pleine conscience de l'acte qu'il allait commettre, et cependant sa belle et noble figure à l'expression grave et digne ne s'altéra par le reflet d'aucun sentiment de doute ou d'hésitation. Il devait être convaincu de son droit. Appuyant son pouce droit sur le cachet de cire, il allait déchirer l'enveloppe, lorsque ses yeux, considérant machinalement l'œuvre de ses mains, laissèrent tomber leurs regards sur le papier. Richard tressaillit et s'arrêta. Élevant vivement la main, il rapprocha l'enveloppe encore respectée, de manière à l'examiner avec une attention scrupuleuse. Puis il releva la tête en poussant un soupir.

— Tu as sagement fait, dit-il à Maurice, de ne pas violer le secret de cette lettre.

— Pourquoi? demanda l'officier.

— Parce que la violation de ce secret eût été effectivement une insulte adressée à un cadavre.

— Comment?

— M. de Neoules, en écrivant cette lettre, avait défendu que tout autre que la personne à laquelle elle était adressée ne pût l'ouvrir.

— Je ne comprends pas...

— Vois-tu ce signe tracé à l'encre?... là... près du cachet?...

— Oui, dit Maurice, mais que signifie ce signe, qui peut à la rigueur passer pour une légère tache?

— Ce signe, tracé par M. de Neoules et connu de ses domestiques seuls, signifiait, alors qu'il se trouvait sur un papier, que celui des gens de la maison qui trouverait ce papier devait le transmettre immédiatement à son adresse, sans autres ordres, en évitant de le laisser voir à d'autres, et au besoin le détruire plutôt que de le laisser tomber entre des mains étrangères. C'était une précaution que, durant ces derniers temps de terreur, notre pauvre ami avait cru devoir prendre. Comptant, sans restriction, sur la fidélité de ceux qui l'entouraient, il avait tout prévu dans ses luttes avec les sans-culottes alors qu'il sauvait des émigrés, dans ses combats avec les réactionnaires quand il voulait protéger des soldats blessés. Tous les papiers pouvant devenir compromettants en de telles circonstances, il avait établi, d'accord avec ses gens, un système de signaux mystérieux qui a préservé bien des existences. Cette marque faite sur cette lettre est l'un de ces signaux dont je te parle; elle signifie que cette lettre est pour Uranie seule, et que, en cas de danger, si elle ne peut lui être remise en mains propres, elle doit être détruite sans être ouverte.

— Alors, dit Maurice, cette lettre, vous la respectez?

— Il le faut : la volonté de M. de Neoules est tracée là! Garde cette lettre, Maurice, puisque lui-même t'en a fait dépositaire, et jure-moi, sur la mémoire de celui que nous pleurons, de ne te dessaisir de cette lettre qu'en faveur de celle à qui elle est destinée, sinon, de la détruire sans que quiconque puisse jamais en connaître le contenu.

— Bien que je ne comprenne pas parfaitement le motif de ce que vous me demandez, répondit Maurice sans hésiter, je jure de remplir strictement les conditions, que la volonté d'un mort m'impose!

— Bien, mon enfant; serre cette lettre dans un endroit connu de toi seul.

— Je le ferai; mais, de grâce, maintenant expliquez-moi ce que j'ignore! Qu'est-ce donc que Lucile? Pourquoi m'a-t-elle trompé sur elle-même? car, je le vois, elle m'a trompé. Que dois-je faire pour la revoir, pour la retrouver, pour la défendre? Contre quels dangers dois-je la prémunir? Quels sont ses ennemis enfin, et pour quelle cause ont-ils agi contre elle? Oh! par-

lez, mon ami, éclairez-moi! Depuis quinze jours je souffre toutes les tortures de l'enfer! depuis quinze jours je suis le plus malheureux des hommes; ce passé, qui me paraissait limpide, m'apparaît aujourd'hui couvert de nuages; cet avenir qui faisait miroiter dans ses rayons lumineux des pensées de bonheur et de félicité, doit-il donc se transformer en un abîme où s'engloutiront à jamais mes joies et mes espérances? Parlez! dites-moi tout sans rien me cacher. Que pouvez-vous craindre? Si mon affliction doit être trop grande, n'ai-je pas un remède assuré à mes maux? La guerre commence, et une balle autrichienne peut être vite attrapée!

Richard avait écouté le jeune homme sans chercher à l'interrompre. Tout en parlant, Maurice s'était animé, et sa physionomie mâle et expressive avait revêtu un cachet d'énergie et de franchise qui avait fait sourire doucement le vieillard. Quand le lieutenant eut achevé, Richard lui entoura le cou de son bras à demi-ployé, et, rapprochant de la sienne la tête de Maurice, afin d'en examiner de plus près l'expression :

— Tu aimes donc bien Lucile? dit-il.

— Si j'aime Lucile! s'écria Maurice; c'est mon premier et mon seul amour! Lucile! mais c'est sur elle que sont concentrées toutes mes affections. Je n'ai plus personne qu'elle à aimer, moi! je n'ai plus ni père ni mère, je n'ai plus ni frère ni sœur, je n'ai pas d'enfants, enfin!... Toute la somme de tendresse que Dieu a placée dans mon cœur, je la dépense au profit de Lucile : je l'aime de tous les amours, de toutes les amitiés, de toutes les affections!

Richard approcha plus encore de la sienne la tête du jeune homme et il déposa sur son front un paternel baiser.

— Merci, mon enfant! dit-il d'une voix émue. On ne ment pas quand on parle ainsi, et ton accent est de ceux qui portent la conviction au cœur. Encore une fois, merci! tu viens de me prouver que tu aimes sincèrement Lucile et que tu es digne de l'aimer!

— Alors, répondez à mes questions!

— Réponds, avant tout, aux miennes; tu comprendras bientôt pourquoi.

— Interrogez, mon ami.

— Lorsque tu quittas Roquebrune, sans y avoir trouvé Uranie et en emportant cette lettre qu'elle avait écrite et celle que t'avait confiée M. de Neoules, que fis-tu?

— Je précipitai ma course vers le quartier général et j'atteignis Nice le lendemain.

— Ce fut là que tu appris l'événement de la ferme aux Chats-Huants?

— Oui, mais pas immédiatement.

— Comment en eus-tu connaissance?

— D'une façon à la fois simple et terrible.

Là Maurice raconta dans tous ses détails la scène qu'il avait eue avec le général Berthier, et à la suite de laquelle il avait été envoyé rigoureusement aux arrêts, sans pouvoir répliquer.

— Ayant appris, sans pouvoir obtenir aucun renseignement précis, aucun détail, l'horrible événement qui venait brusquement me séparer de celle que j'aimais, poursuivit Maurice, qu'allais-je faire?... je l'ignore. Peut-être un acte inouï, peut-être briser ma carrière, peut-être déshonorer mon nom!... Je voulais savoir, et, pour apprendre, j'allais me perdre, quand un enfant vint me sauver.

— Un enfant! dit Richard avec étonnement. Qu'est-ce que cet enfant?

— Un enfant perdu que le hasard a attaché à moi : un petit tambour de la 32e demi-brigade, que ses camarades ont surnommé Bibi-Tapin, car lui-même ignorait le nom qui lui était propre. Cet enfant, que je recueillis un jour sur la plage, par un temps effroyable qui avait causé de nombreux sinistres en mer, cet enfant que j'avais fait accepter pour enfant de troupe, par la 32e, que j'avais recommandé tout spécialement au tambour-major, cet enfant m'a voué un attachement étrange. Il entra chez moi au moment où, perdant la tête, j'allais m'élancer au dehors et enfreindre la consigne donnée. Il m'arrêta, et à peine eut-il prononcé quelques paroles, qu'il fit briller à mes yeux un rayon d'espérance.

— Explique-toi!

— Le lendemain même de la nuit où avaient eu lieu les attentats commis à la ferme aux Chats-Huants, Bibi-Tapin avait été envoyé en maraude, ainsi que cela se pratiquait alors que nos soldats manquaient de tout. En compagnie de trois troupiers, il s'était dirigé vers la ferme pour y voler quelques poulets. Chemin faisant, l'un des soldats qui, la veille au soir, alors qu'il maraudait déjà, avait assisté, sans que je pusse le voir, à mon entrevue avec Lucile, en raconta les principaux détails. En entendant prononcer mon nom, Bibi-Tapin avait éprouvé un violent désir de pénétrer dans cette ferme. Ce fut en y arrivant que l'enfant et les soldats découvrirent l'horrible crime accompli.

— Et les malfaiteurs?

— Aucune trace.

— Que firent les soldats?

— Ils fouillèrent la maison tout entière, et c'est ici que l'intelligente affection de Bibi-Tapin devait m'être utile. Il découvrit que Lucile avait été surprise dans sa chambre, enlevée, descendue par sa fenêtre, emportée et jetée dans une voiture qui avait dû s'éloigner rapidement au galop.

— Mais sur quel indice a-t-il pu faire de semblables suppositions?

Maurice donna toutes les explications que lui avait transmises le jeune tambour; il parla de ses observations relatives aux empreintes des pieds des hommes et à celles des pieds des chevaux. Richard écoutait avec une sorte de saisissement.

— Et c'est un enfant de onze ans qui a pu faire de telles remarques? dit-il.

— Oui, répondit Maurice.

— Mais c'est une véritable sagacité de sauvage qu'il a déployée là!

— Bibi-Tapin a dû effectivement, d'après ce que j'ai compris à ses paroles, habiter longtemps parmi les peuplades des Antilles. Mais le plus important me reste à vous apprendre : Bibi-Tapin a trouvé un cachet de montre à l'endroit même de la forêt où avait dû avoir lieu l'enlèvement de Lucile.

Et Maurice tendit à Richard le bijou que nous connaissons. Le vieillard s'en saisit avidement et l'examina avec une curiosité empressée.

— Un cachet de montre, effectivement, dit-il; une couronne de marquis posée sur un C majuscule. C'est là un indice, mais un indice bien vague. C...! que de noms de marquis français et étrangers commencent par cette lettre! d'ailleurs, ce bijou appartient-il bien à celui qui le portait? ne peut-il pas être un objet volé?

— Et ceci, dit Maurice en tendant un papier.

— Qu'est-ce?

— Une lettre de Lucile.

— De Lucile! s'écria Richard en se jetant sur le papier, dont il s'empara avec une joie fiévreuse; elle t'a écrit, et tu ne me le dis pas?

— C'est encore Bibi-Tapin qui m'a remis cette lettre, et c'est lui qui a eu l'intelligence de la soustraire aux gendarmes, chargés d'instruire l'affaire de la ferme.

— Cette lettre! cette lettre! répétait Richard en couvrant l'épître de baisers, c'est sa main qui l'a écrite! Lucile! mon enfant chéri!

Et des larmes abondantes, inondant subitement le visage de Richard, retombèrent sur le papier qu'il

pressait contre ses lèvres et le maculèrent de taches humides.

— Lis-moi cette lettre, Maurice ! dit le vieillard en tendant l'épitre au jeune homme ; je ne vois plus!

Maurice, non moins ému que Richard, reprit la missive, et l'ouvrant lentement avec un geste empreint d'amour et de respect :

— C'est moins une lettre, dit-il, qu'une sorte de journal tracé par Lucile. Je l'avais suppliée, la veille en la quittant, dans un de ces élans d'amour qui rendent le cœur exigeant, de me prouver qu'une heure de la journée ne s'écoulait pas sans qu'elle pensât à moi ; et, pour me prouver son affection, elle m'avait promis de tracer, heure par heure, sur le papier, le résultat de ses pensées. C'est Dieu sans doute qui nous avait inspirés tous deux, moi en demandant, elle en promettant ; vous allez en juger.

Maurice commença sa lecture :

« *Cinq heures du soir.* Le comte vient de partir ; je crois qu'il va à Nice. Je suis demeurée seule dans notre petit logement. Le fermier et sa femme sont remplis d'attentions. Je les ai priés de me faire servir dans ma chambre. Ils y monteront mon souper. Mes pensées volent vers vous, Maurice.

« Où êtes-vous à cette heure? Vous avez chevauché toute la nuit dernière et toute la journée. Vous devez avoir dépassé Fréjus... vous êtes peut-être même à le Luc ! Pensez-vous à moi, qui ne m'occupe que de vous ? Que Dieu veille sur vous ; je vais prier!

« *Six heures.* Il fait encore grand jour. Je viens de me mettre à ma fenêtre. J'aperçois des nuées d'oiseaux qui passent au-dessus des arbres... C'est singulier ! Ils volent tous de l'est à l'ouest... Ils courent vers la France... de votre côté, Maurice... Que mes pensées partent avec eux ! Qu'ils les emportent sous leurs ailes, et qu'ils vous murmurent à l'oreille en passant près de vous, Maurice, près de vous qui serez bientôt mon époux, ces mots si doux à entendre et à dire : Je vous aime !

« *Sept heures.* Le soleil se cache : l'air est plus frais. La brise de mer m'apporte ses âcres émanations. Je ne sais pourquoi j'ai le cœur serré : mon esprit est inquiet... agité... On dirait qu'un malheur menace ceux que j'aime... Mon Dieu ! si cela était !... Mais non !... je suis folle. Le comte est en sûreté à Nice, et vous, Maurice, n'avez rien à redouter, car la guerre n'a pas encore commencé.

« *Huit heures.* La nuit descend rapidement... Mes angoisses sont plus vives... Pourquoi donc?... J'ai beau combattre ces craintes mystérieuses qui se glissent dans mon cœur, je ne puis parvenir à les effacer. Oh! j'ai peur !... j'ai peur!

« *Huit heures un quart.* Je viens d'entendre un roulement lointain de voiture... puis, tout s'est tu... J'ai cru un moment que le bruit du galop d'un cheval parvenait jusqu'à mon oreille... « C'est Richard ! » me suis-je écriée. J'ai couru vers la fenêtre que j'ai ouverte toute grande... Le bruit a cessé. Plus rien qu'un profond silence !

« Mon Dieu! pourquoi donc ai-je le cœur ainsi serré ? Maurice, je vais encore prier pour vous !

« *Neuf heures.* J'ai pu dormir un peu... je me suis assoupie dans le grand fauteuil de cuir que le fermier a fait porter dans ma chambre... Il fait nuit au dehors, ma lampe est allumée... Maurice! où êtes-vous à cette heure ? Vous avez accompli votre mission, vous. »

— Après? dit vivement Richard en voyant Maurice s'arrêter dans sa lecture.

— Ici le journal a été interrompu ! répondit le lieutenant. Voyez ! ce dernier mot, *vous*, est tracé comme si la main eût été brusquement arrêtée dans son œuvre. Sans doute, un cri, un coup de feu auront frappé alors Lucile d'épouvante.

— Et c'est tout?

— Non! non! Elle a écrit encore, mais le danger était déjà sur sa tête... Ce n'est plus un journal, ce sont des renseignements qu'elle transmettait par phrases courtes et entrecoupées. Tenez !... Ici :

« Mon dieu ; quels sont ces cris! oh ! j'ai peur!... »

Puis, plus loin :

« Que se passe-t-il?... La maison semble frissonner?... Ces cris sont horribles... »

Enfin, voyez, là, en bas de la feuille et écrit d'une main tremblante :

« J'entends des pas nombreux dans la maison... on semble chercher... on approche...

« Quelle clarté sinistre !... Le feu !... Le feu est à la ferme... Oh ! je suis perdue ! On approche encore... là... dans le couloir... Richard !... à moi !... Maurice ! vous... »

— Plus rien ! ajouta le lieutenant en montrant le papier. Ce fut alors, sans doute, que les monstres pénétrèrent dans la chambre et que Lucile devint leur proie.

Richard prit le papier : il le relut à voix basse, interrompu de moment en moment par de rauques sanglots qui lui montaient à la gorge. Enfin, redressant la tête et se tournant vers Maurice :

— Où est Lucile ? dit-il, je l'ignore! Entre quelles mains est-elle prisonnière? Hélas! je crains de deviner trop juste! Pauvre chère enfant!

— Mon ami! s'écria Maurice, que dites-vous donc? Vous m'épouvantez ! Quels que soient ceux qui m'aient ravi Lucile, que je retrouve leur piste, et je vous le jure sur mon honneur de soldat, je saurai la rendre libre, la venger !...

Richard réfléchissait profondément.

— Tu connais le général Augereau? demanda-t-il brusquement.

— Sans doute ! répondit Maurice, étonné de cette question faite dans un pareil moment.

— Et le colonel Lannes ?

— L'un des plus braves officiers de l'armée; celui qui s'est battu avec une telle énergie ces jours passés. Qui ne le connaît pas !

— Peux-tu, quoique étant leur inférieur en grade, te charger de me présenter à eux?

— Certes! Le général et le colonel sont deux de ces hommes de cœur et de courage qui accueillent toujours bien l'officier qui fait son devoir.

— Il faudrait que je les visse ce soir!

— Cela se peut; mais pourquoi?

— Pour qu'ils nous aident à retrouver Lucile.

— Eux! Le général et le colonel ! Comment?... Que peuvent-ils?... Je ne vous comprends pas!...

— Tu ne peux me comprendre, Maurice, car il y a derrière mes paroles le secret du passé et, ce secret, tu ne le connais pas.

— Ne dois-je donc pas le connaître?

— Si fait! il faut que tu le connaisses pour pouvoir agir, et j'ai besoin que tu agisses, mon ami.

— Parlez alors, parlez vite! Je vous écoute.

— Lucile court le plus imminent danger, continua le vieillard. Elle est peut-être perdue pour nous! Uranie, sa sœur, est seule au monde, sans protecteur et entourée elle-même de périls effrayants! Il y a à Venise, à cette heure, un homme de cœur, jeune et brave, qui pleure sous les *Plombs* sa liberté ravie et celle qu'il aime autant que tu aimes Lucie. Il y a sur la mer, en cet instant même où je te parle, deux hommes énergiques et forts qui depuis près de douze années courbent leur front sous le poids d'une condamnation infamante qu'ils n'ont pas méritée...

— Charles et Henri! interrompit Maurice.

— Oui! Enfin, il existe de par le monde un pauvre petit être, né en présence d'un crime, fait orphelin par un second crime, ruiné par d'autres crimes encore, sans nom, sans famille, le malheur derrière lui, le malheur en face de lui...

— Le petit-fils du conseiller de Niorres! dit encore Maurice.

— Oui, répondit Richard. Tous ces maux qui ont accablé tant de gens, Maurice, ont une même source, et de cette source jaillissent aujourd'hui, j'en réponds, les cruels chagrins qui nous accablent!

— Quoi! dit Maurice. Vous croyez?...

XXXII

LES PAPIERS.

Un coup discret, frappé à la porte de la chambre, avait interrompu Maurice. Il alla ouvrir. Deux formes se dessinèrent dans la pénombre, l'une énorme, gigantesque, l'autre petite et mignonne : Bibi-Tapin et Rossignolet s'arrêtèrent sur le seuil de la pièce, la main au front.

— Entrez, dit Maurice en se reculant, que voulez-vous? qui vous amène?

— Mon lieutenant, dit Rossignolet en tortillant sa moustache, c'est pour avoir celle de vous narrer que... parce que... enfin, vous comprenez? L'enfant dira le reste?

Et il poussa Bibi-Tapin en avant. Celui-ci tenait à la main deux morceaux de papier, salis, jaunis, froissés, mais recouverts d'une écriture serrée et fine. L'enfant les tendit à Maurice.

— Qu'est-ce que cela? fit le lieutenant en jetant un coup d'œil sur les papiers.

— Ça pourra peut-être vous intéresser, mon lieutenant, répondit le tambour en rougissant. Du moins j'en ai l'idée, c'est pourquoi je vous les apporte.

Maurice lisait attentivement. Tout à coup il tressaillit, rougit violemment et, courant vers le comte d'Adore, il lui présenta l'un des papiers. Le comte s'en saisit, le lut et bondit sur son siège.

— Ces papiers, dit-il à Rossignolet, d'où viennent-ils? où les as-tu eus?... Parle!... réponds vite!

— Fais excuse, citoyen, répondit le tambour-major en se posant, je vais te narrer la chose en deux temps. Pour lors, c'était quelques instants avant l'appel du soir et je flânais avantageusement, moi et ma canne, sous les bosquets d'alentour. Pour lors, le soleil se couchait, la nuit venait et les étoiles...

— Abrège! interrompit vivement Maurice. Ces papiers, d'où viennent-ils?

— J'y arrive, mon lieutenant. Pour lors donc, que je dis, il faisait noir, à proprement parler, comme dans un four : je flânais de plus en plus, nonobstant les ténèbres de la nuit, quand, à un détour de bois... crac!... je vois un je ne sais quoi qui me passe devant le nez et aussitôt un autre je ne sais quoi qui me repasse, emboîtant le pas au premier.

— Après, après? demanda le comte avec une impatience fiévreuse.

— Pour lors, continua Rossignolet toujours impassible, je me dis à part moi : Bigre! c'est un chevreuil suivi d'un autre. Fricot numéro un, rude supplément à la cantine!... Et je file sous bois, courant après mes bêtes, toujours ma canne à la main. Le ruban de queue pouvait être de longueur, mais, n'empêche! je file de plus en plus, quand... crac!... j'entends un bruit de branches cassées et des cris, et des trépignemets. Pour lors, je me rarrête et je me dis...

— Après, après? interrompit encore Maurice.

— Pour lors, mon lieutenant, j'enjambe un buisson et je tombe sur deux particuliers qui se flanquaient un coup de brosse de premier choix, tant et si bien que l'un assommait l'autre, dont auquel il avait saisi la gorge et qu'il étranglait proprement et qui n'était que l'enfant, ci présent, que je reconnais au premier coup d'œil. La colère me monte et ma canne se lève, et nous tombons elle et moi sur l'olibrius qui chiffonnait mon caporal tambour, si d'aplomb qu'il en reste sur le flanc. Pour lors, Bibi-Tapin se relève; pas blessé, mais déchiré quant aux vêtements, et qu'il me dit : « Merci, major! » Et qu'il m'entraîne et que nous voilà avec les papiers qu'il tenait.

Le comte et Maurice se tournèrent à la fois vers l'enfant.

— Ces papiers, reprit le premier, c'est donc toi qui les as reçus.

— C'est-à-dire que je les ai pris, citoyen, répondit le petit caporal.

— A qui? Comment? demanda Maurice.

— Au berger de la ferme aux Chats-Huants, donc!

— Celui que tu avais suivi?

— Oui, mon lieutenant.

— Explique-toi!

Et Maurice attira à lui l'enfant qui rougissait en tortillant son bonnet de police.

— Vous savez, mon lieutenant, dit-il, que le berger m'avait échappé déjà une fois. Ce soir, après que le général en chef m'eut parlé, je me promenais tout seul et tout content, quand j'aperçois dans la nuit une ombre que je reconnais tout de suite pour celle du berger. Je le suis sans qu'il s'en doute et j'arrive à un carrefour. Là, survient un autre homme, je guette, et je vois des papiers passer des mains du nouveau venu dans celles du berger qui se sauve aussitôt. Cela me paraît louche, je continue ma chasse, quitte à être puni pour avoir manqué l'appel du soir. Le berger m'entend, il s'aperçoit qu'il est suivi, il court, je cours plus vite, nous sautons une allée presque ensemble... Il se retourne, je suis sur lui, et sans hésiter je lui arrache les papiers et je veux me sauver avec, mais il me rattrape et nous nous battons... Dame! mon lieutenant, je n'étais pas le plus fort et je n'avais pu dégainer mon briquet. Heureusement que le major est arrivé avec sa canne...

— Elle ne me quitte jamais! interrompit Rossignolet.

Maurice et le comte se regardaient en silence. Maurice prit la main du petit tambour et la serra avec effusion.

— Brave enfant! murmura le comte.

Puis, se tournant vers Maurice.

— Tu as lu? dit-il. C'est un miracle de la Providence qui nous met sur ses traces. Il ne faut pas perdre un instant.

— Partons! dit Maurice, je suis prêt.

Le jeune officier saisit ses pistolets qu'il passa dans sa ceinture. Pendant ce temps, le comte s'était rapproché de Bibi-Tapin.

— Mon enfant, lui dit-il, ne te nommes-tu pas Bibi-Tapin?

— Oui, citoyen, répondit le tambour.

— Tu aimes ton lieutenant?

— Oh! oui, dit l'enfant.

— Eh bien! sois content alors, car tu as fait ce soir pour Maurice, en t'emparant de ces papiers, tout ce que l'ami le plus dévoué peut faire pour son ami.

— C'est vrai, dit vivement Maurice, et jamais je ne l'oublierai! Bibi-Tapin, tu n'as plus de famille, je serai ton frère d'adoption!

— Mon lieutenant! balbutia Bibi-Tapin ému jusqu'aux larmes.

— Merci, lui dit encore Maurice en lui serrant les mains.

Puis, se tournant vers le comte:

— Partons! ajouta-t-il.

Bibi-Tapin se jeta au-devant de lui.



— Goûtez-moi cela ! Car c'est ce que je puis vous offrir de mieux. (Page 79.)

— Mon lieutenant ! dit-il avec un accent suppliant.

— Quoi? fit Maurice étonné.

— Je ne sais pas où vous allez, mais je suis sûr que quelque danger vous menace ou que vous allez courir quelque péril...

— C'est possible, mon ami.

— Vous avez un congé de cinq jours?

— Cela est vrai.

— J'ai demandé un même congé à l'adjudant, qui me l'a accordé...

— Et à moi aussi, ajouta Rossignolet.

— Eh bien? demanda Maurice.

— Emmenez-nous, mon lieutenant, reprit l'enfant.

Maurice regarda le comte. Cette preuve d'affection le touchait visiblement, mais il ne répondit pas.

— Dame ! balbutia Bibi-Tapin, je suis bien petit, c'est vrai...

— Moitié d'homme ! ajouta Rossignolet, mais le lieutenant connait son major. Rigobert Rossignolet peut compter pour un et demi quand il y a des coups à donner. Le petit et moi, ça fera deux en plein.

Le comte fit un signe affirmatif.

— Eh bien ! venez avec nous, mes amis ! dit Maurice.

En ce moment la porte s'ouvrit et un planton parut sur le seuil : il tenait à la main un pli cacheté qu'il tendit au comte d'Adore.

— De la part du citoyen général en chef ! dit-il.

Le comte s'empara vivement de la missive, la décacheta et la lut à voix basse. Sa physionomie s'illumina soudain.

— Il accepte ! il consent ! dit-il Ah ! Dieu est pour nous !

Et, attirant Maurice dans un angle de la pièce.

— Grâce à ces papiers, dit-il, nous pouvons espérer parvenir jusqu'à Lucile, et grâce à cette lettre du général, Renneville et d'Herbois peuvent espérer recouvrer l'honneur !... Partons !

— Mais des chevaux pour Rossignolet et Bibi-Tapin? dit Maurice.

— J'en ai deux superbes, lieutenant, répondit le major, provenant d'un colonel des *Quinze-Reliques*. Un de mes tambours les garde en bas.

— A cheval, alors!

Les trois hommes et l'enfant descendirent rapidement. Cinq minutes après tous quatre suivaient au galop la route de Milan. Il faisait nuit noire, et les quatre cavaliers s'aventuraient en pays ennemi. Maurice et le comte galopaient en tête; Rossignolet et Bibi-Tapin suivaient à quelques pas. Derrière la croupe du cheval de Rigobert on voyait se projeter une ombre longue et mince : c'était celle de la gigantesque canne du major. Tous quatre gardaient un religieux silence : les yeux de Maurice lançaient dans l'ombre des jets étincelants.

XXXIII

LA NUIT.

Il était près de minuit alors que Maurice, le comte, Rossignolet et Bibi-Tapin quittaient le camp français pour faire le premier pas dans leur aventureuse entreprise. A cette même heure, sur les bords de l'Adriatique, sur la terre ferme, en face de Venise, quatre homme marchaient lentement dans les ténèbres, suivant la côte, interrogeant la mer du regard et prenant soin de se dérober derrière chaque anfractuosité.

— Ici! dit l'un d'eux en s'arrêtant devant une petite masure en ruine dont le flot devait lécher les murailles alors que le vent du sud soufflait avec violence.

Les trois autres s'arrêtèrent également, et tous entrèrent dans la maison. La pièce dans laquelle ils pénétrèrent était complètement obscure.

— Faut-il faire du feu? demanda une voix.

— Non, répondit celui qui avait déjà parlé; la lumière est inutile pour éclairer la conversation, et nous connaissons de reste les traits de nos visages. Pick et Roquefort, asseyez-vous là, près de la fenêtre, et toi, Pietro, viens à mon côté. Là!... maintenant, causons!

— Quelle heure est-il? demanda Pietro.

— Minuit moins un quart, répondit l'autre.

— Et, ajouta Pick, c'est à minuit, m'as-tu dit, Camparini, que l'embarquement devait avoir lieu?

— A minuit, j'en suis sûr : j'ai tout entendu.

— Le navire va-t-il donc s'aventurer dans le golfe de Venise?

— Non, il se tient en mer, à distance; il doit envoyer une embarcation prendre les deux matelots.

— Sur quel point de la côte?

— Là, à deux pas, derrière ce roc.

— Alors les matelots sont cachés là?

— Sans aucun doute.

— Eh bien! dit Pietro, pourquoi toutes ces précautions pour deux hommes de si peu d'importance? Inutile d'attendre l'heure : nous savons où ils sont, nous sommes quatre, ils ne sont que deux, prenons-les.

Camparini haussa les épaules.

— Tu en parles lestement, dit-il, on voit que tu ne connais pas les gaillards dont il s'agit, mais je les connais, moi, je les ai vus à l'œuvre. L'un est un vieux marin qui se nomme Mahurec, et que sa force herculéenne a fait surnommer jadis par ses camarades le *Roi des gabiers*; l'autre est un matelot provençal, désigné sous le nom de *Maucot*, et dont la vigueur ne le cède en rien à celle de son ami. Tu es arrivé ce soir et tu n'es pas au courant de la situation, je vais t'y mettre. Pour te donner une idée de la puissance de ces deux hommes, je t'apprendrai que depuis qu'ils se cachent à Venise, depuis le jour des régates où ils ont battu les canotiers anglais et les barcaroli vénitiens, ils ont été constamment traqués, poursuivis, chassés; entourés trois fois, ils se sont trois fois rendus libres, ils ont assommé au moins une douzaine de sbires et autant de soldats grecs; emprisonnés une fois, ils ont brisé deux cloisons sans autres outils que leurs doigts et leurs épaules; enfin, tu connais la valeur de ma force corporelle, bien peu d'hommes pourraient lutter avec moi : certes je ne reculerais pas devant l'un des deux matelots, mais du diable si je sais pour lequel je parierais. Quant à vous trois réunis, Mahurec ou le Maucot vous étranglerait en un tour de main. Comprends-tu, maintenant, qu'avec de pareils hommes les précautions soient bonnes à prendre?

Personne ne répondit.

« S'il n'en était pas ainsi, poursuivit Camparini, croyez-vous que j'eusse attendu jusqu'à ce jour pour agir? Non, certes; mais dans une lutte ouverte avec ces deux gabiers, il faut jouer sa vie, et du diable si la partie, avec eux, n'est pas inégale.

— Un coup de pistolet! un coup de poignard! dit Pietro.

— Sottises en pareille circonstance. Un coup de pistolet fait du bruit autour d'un cadavre, et un coup de poignard ne tue pas toujours un homme; d'ailleurs, il y en a deux, mieux vaut prendre son temps et agir en toute sécurité.

— Mais, s'écria Pietro avec impatience, prendre son temps, en ce moment, c'est le perdre. Quoi! depuis quinze jours tu demeures inactif, t'acharnant à la poursuite de deux misérables matelots, et tu me laisses seul à Milan alors que j'avais de toi un besoin absolu, alors que nous pouvions réussir dans notre entreprise, et nous emparer d'Uranie comme tu t'es emparé de Lucile.

— Tu oublies, Pietro, répondit Camparini d'un ton sec, que ce que je fais est toujours bien fait

— Cette fois au moins tu t'es trompé.

— Non!

— Quoi! la capture d'Uranie...

— Eh! qui te dit que cette capture n'ait pas eu lieu.

— Comment! n'ai-je pas échoué moi-même, et cela parce que j'étais seul? Uranie n'est-elle pas à l'abri de toute tentative, maintenant qu'elle est réunie au comte d'Adore?...

— Psttt, fit Camparini avec un sifflement railleur; tu es mal renseigné, mon très cher. A l'heure à laquelle je te parle, le comte d'Adore doit être au camp français à la recherche du citoyen Maurice Bellegarde, avec lequel il veut se liguer contre nous. Donc Uranie est seule...

— Raison de plus pour agir.

— Qui te dit qu'on n'agira pas?

— Mais le temps nous manque maintenant; la distance qui nous sépare d'elle...

— A dû être franchie complètement ce matin.

— Hein? fit Pietro en se redressant.

— Et à cette même heure, Uranie, prisonnière, doit être en route pour Milan; comprends-tu?

— Jure-moi que tu me dis la vérité! s'écria Pietro.

— Je ne jure jamais, répondit Camparini; par la raison que je ne me donne jamais la peine de mentir.

— Décidément, tu es un grand homme.

— C'est l'opinion de tous ceux qui me connaissent. Donc il faut m'obéir sans réserve. Écoutez-moi tous maintenant. A cette heure, où je vous parle, Lucile est à Venise sous bonne garde; Uranie à Milan en mains sûres; le comte Léopold de Signelay est sous les *Plombs*; le comte d'Adore et Maurice vont se lancer à la recherche de Lucile et d'Uranie et tomberont immanquablement dans les pièges dont je me charge de parsemer leur route, et, avant vingt minutes, Mahurec et le Maucot seront pieds et poings liés, ici même dans

cette chambre. Croyez-vous, maintenant que les affaires marchent?

Un murmure approbatif accueillit ces paroles.

— Mais, reprit Pietro, de quelle importance peut donc être la capture de ces deux hommes?

— D'une importance identique à celle de la capture de Lucile et d'Uranie.

— Pas possible!

— A la lettre, cependant.

— Mais Lucile et Uranie entre nos mains peuvent nous remettre enfin en possession de ces papiers que...

Pietro s'arrêta subitement; un silence se fit dans la pièce, silence que personne n'osa troubler.

— Achève! reprit Camparini d'une voix brève; tu peux rappeler ici la seule faute que j'aie commise dans ma vie. Que voulez-vous, personne n'est infaillible, et l'amour ne fait jamais faire que des sottises aux gens d'esprit. Oui, je l'ai confessé et je le confesse encore, j'ai aimé une fois, une seule fois...

— Et tu as livré à la femme que tu aimais tous les papiers qui peuvent nous perdre tous...

— Si on ne les retrouve pas, interrompit Camparini. Mais nous les retrouverons, ces papiers, car Lucile sait où ils sont, elle, et elle nous le dira! La vie du comte d'Adore, celle de Maurice, celle de Léopold, celle d'Uranie nous garantissent son aveu! Certes, nous rentrerons en possession de ces papiers, certes nous aurons les millions des Niorres, ceux des d'Horbigny et ceux de la baronne de Sarville, que nous joindrons à la fortune du citoyen Neoules. Plus de vingt-deux millions à partager...

— Ne valent-ils pas la peine, interrompit Pietro, qu'on laisse de côté deux obscurs matelots.

— Crois-tu donc, s'écria brusquement Camparini, qu'en poursuivant ces hommes j'obéisse à un stupide sentiment d'animosité personnelle, à un niais désir de vengeance? Non; je te dis que Mahurec entre nos mains est le plus sûr moyen d'atteindre le but; car il doit savoir, lui, ce qu'est devenu le petit-fils du conseiller de Niorres.

— Comment! cet enfant n'a-t-il pas été noyé sous tes yeux dans le golfe de Saint-Vincent?

— Eh non! Il est tombé à la mer, il est vrai, nous avons failli nous noyer tous deux, il est vrai; mais tandis que je me sauvais, il a été repêché.

— Par qui?

— Je l'ignore. La barque qui l'emmenait a fui à l'horizon avant que j'aie pu relever le moindre indice; mais je suis certain que Mahurec...

Un sifflement, retentissant à l'extérieur, interrompit Camparini qui se leva vivement.

— Attention! dit-il, on nous signale le canot; les deux matelots doivent l'avoir aperçu, et ils se tiennent prêts. Le moment d'agir est venu.

Camparini s'était dirigé vers la porte de la modeste demeure; ses compagnons le suivirent. Au moment où Pietro passait le seuil, un point scintillant brilla à sa ceinture.

— Laisse tes pistolets, lui dit vivement Camparini. Ces armes seraient inutiles; il faut que ces hommes soient pris vivants, sans quoi il y a longtemps que je les eusse fait disparaître.

Pietro, sans répondre, jeta ses pistolets à terre. Tous quatre suivirent alors silencieusement la côte. A peu de distance de l'endroit où ils se trouvaient, était un petit promontoire formé par un rocher faisant saillie sur la mer, et dont la base était baignée par les vagues: c'était ce rocher que Camparini avait désigné comme étant le lieu servant de refuge aux deux matelots.

A l'horizon, sur la mer calme, au milieu des ténèbres, on pouvait distinguer un point noir se détachant et glissant rapidement sur les flots. Un second sifflement retentit au loin; Camparini s'arrêta, et, du geste, contraignit ses amis à demeurer en place.

XXXIV

LA PÊCHE

La nuit était extrêmement noire et le silence le plus profond régnait sur la côte. Au loin sur la mer, le canot qu'avait signalé Camparini avançait lentement, faisant route vers la masure isolée. Le rocher surplombant sur les flots détachait sa masse sombre au milieu des ténèbres. Le ciel était nuageux et la lune avait déjà disparu à l'horizon. Ce rocher, dont nous venons de parler, s'enfonçait perpendiculairement dans les eaux, et l'excavation que formait sa saillie supérieure présentait à l'œil une sorte de petite grotte tapissée d'algues et de plantes marines. Si la nuit était noire sur la côte et sur la mer, à plus forte raison les ténèbres étaient-elles opaques sous cette saillie de rocher. A deux pas de la grotte, l'œil le plus exercé n'eût pu en explorer la profondeur.

Le temps s'écoulait et le silence durait toujours. Le ciel était parfaitement calme, la mer huileuse n'avait pas une ride à sa surface. Tout à coup, au milieu du silence, un léger bruit retentit au ras de l'eau, des paquets d'algues s'écartèrent, et une tête humaine surgit sous l'excavation. Cette tête s'avança légèrement avec précaution, et deux yeux brillant dans l'ombre parurent interroger la surface noire de l'Adriatique. Puis un second bruit retentit encore, un second paquet d'algues fut repoussé, et une seconde tête vint s'approcher de la première.

— Eh qué! fit une voix rauque; c'est-il la yole?

— Espère! répondit une autre voix avec une sourdine à son accent cuivré; je relève un point au large!

— Troun de Dieu! de bagasse! de tout le tremblement des tremblements! c'est pas malheureux! J'aime la mer, qué!... mais depuis deux quarts que nous barbotons là-dessous, je me fais l'effet d'un marsouin... et toi, matelot?

— Après un mauvais bord on court un bon, c'est connu, matelot! Voilà la yole, que je te dis; le temps de bourrer une pipe et elle accoste.

— Bourrer une pipe!... t'as donc du tabac sec?

— Toujours, matelot! J'ai caché la blague dans la crevasse; il y a de l'amadou et une pierre à côté.

— Branle-bas général alors! T'as toujours des idées, Mahurec!... la preuve, c'est que nous avons fait courir assez de bordées de longueur à ces terriens de Vénitiens qu'est pas plus matelot qu'un du faubourg Antoine de Paris.

— Attention, Maucot! fit Mahurec.

— Qué?

— J'ai relevé un sifflement à bâbord.

— C'est un merle qui s'amuse.

— Pas sûr.

— Bah! qu'est-ce que ça peut être alors?

— J'en ignore; mais je vais relever le point.

Et Mahurec se tourna dans l'eau pour se diriger vers la terre; mais le Maucot le retint par le bras.

— Minute et pas de bêtises! dit-il; la yole vient dans nos eaux; ne risquons rien.

Mahurec ne répondit pas; mais sans doute il se rendit au raisonnement de son compagnon, car il demeura immobile. Un nouveau silence régna sur la côte; près d'un quart d'heure s'écoula; puis on entendit un bruit régulier venant de la mer. Le ciel était devenu plus sombre depuis quelques instants, et l'on ne pouvait rien distinguer dans les ténèbres; mais le bruit, se rapprochant doucement, indiquait qu'une embarcation venant du large s'apprêtait à atterrir.

— C'est bien la yole, dit le Maucot. Le commandant a tenu parole; il n'a pas oublié ses matelots.

— Il n'oublie rien, dit Mahurec; et ce n'est pas ses

vieux gabiers qu'il aurait laissés dans la vase; mais c'est drôle tout de même!

— Quoi?

— C'est pas la yole qui vient à nous.

— Pourquoi cela?

— J'en sais rien; mais c'est pas la yole, j'en réponds. Les avirons qui fendent la mer sont épais et courts; je le reconnais au bruit. C'est pas la yole, matelot!

— T'as raison, Mahurec, fit le Maucot après avoir écouté attentivement le bruit, qui parvenait de plus en plus distinctement jusqu'à l'endroit où se tenaient cachés les deux hommes.

— Ça me chavire les idées, reprit Mahurec après un silence.

— Qué! fit le Maucot, la yole a peut-être eu des avaries, et on nous envoie un grand canot.

— Un grand canot ne supporterait pas la chasse si ces satanées coquilles de noix de gondoles la lui appuyaient en grand.

— Possible; mais elles n'appuieront rien du tout.

— Espérons-le; mais, n'empêche, j'aurais mieux aimé la yole.

— Faut-il faire le signal?

— Non, attends! Si nous avions mal relevé le point?

— Nous serions propres, avec la mer pour tout potage pour se radouber la carène?

Mahurec avait saisi la main du Maucot pour le contraindre à prêter attention. Tous deux écoutèrent avec une anxiété profonde.

— Veille, murmura Mahurec.

Un sifflement aigu retentit brusquement et fut suivi d'une modulation rapide et bizarre.

— Le signal, dit le Maucot; tu vois bien que c'est la yole.

Et, sans attendre la réponse du Roi des gabiers, il s'élança en avant dans la mer en poussant un cri qui imita à s'y méprendre celui de la mouette.

— Tonnerre de Brest! s'écria Mahurec en s'élançant à son tour; ce n'est pas la yole!

Le Maucot, quittant la grotte, s'était jeté à la nage et poussait vigoureusement en avant. Une masse noire se détachait à quelque distance : c'était un canot dont on pouvait distinguer les bordages, les rameurs et les avirons suspendus horizontalement au-dessus des flots. Déjà le Provençal, obéissant à l'élan rapide qu'il avait pris, allait entrer dans les eaux de l'embarcation; Mahurec, qui le suivait, se dressa tout à coup sur le sommet des vagues.

— Plonge, matelot! s'écria-t-il brusquement.

Le canot, poussé subitement par ses rameurs, venait de s'avancer rapidement. Un coup de feu retentit sur la côte; Mahurec s'était laissé couler. Le Maucot avait fait un effort pour se retourner, mais, au même instant, une agitation extrême se produisit à la surface de la mer, tout autour de l'endroit où nageaient tout à l'heure les deux hommes. Un énergique juron en langue provençale résonna dans les airs. Le Maucot s'enfonça sous les flots.

Alors l'embarcation, qui s'était rapprochée de la côte, s'en éloigna sous l'impulsion puissante des avirons. Le rocher surplombant s'illumina à la clarté de plusieurs torches, et les ombres d'une douzaine d'hommes se détachèrent sur le rivage. Tous se baissaient, tiraient, travaillaient avec une ardeur fiévreuse.

— Laisse arriver! cria une voix sonore.

L'embarcation qui s'éloignait s'arrêta, tourna sur elle-même et revint vers la terre. Au même moment les douze hommes, surgis tout à coup du milieu des ténèbres, redoublèrent d'effort et rejetèrent derrière eux les mailles d'un gigantesque filet. Le canot, en abordant, amena l'autre extrémité du filet qui devait être alors replié sur lui-même.

Les canotiers sautèrent dans l'eau et, réunissant leurs forces à celles des autres hommes, tous se mirent à haler comme des pêcheurs en quête de butin.

— C'est fait! dit une voix brève, la même qui avait précédemment fait entendre un commandement rapide.

Trois torches éclairaient cette scène bizarre; à leur lueur rougeâtre, on pouvait suivre le travail énergique des pêcheurs. Quatre hommes demeuraient debout sur le rivage, suivant de l'œil l'opération qui s'accomplissait. Le premier était Camparini, le second Pick, le troisième Roquefort; quant au quatrième, ce devait être celui qui avait répondu au nom de Pietro. L'un des porteurs de torches, en s'approchant, inonda de lumière le visage de ce dernier, et certes, si Maurice eût assisté à cette scène, il eût poussé un cri d'étonnement; car ce visage, splendidement éclairé, offrait traits pour traits la vivante image de celui du marquis Chivasso, le propriétaire de la Maison-Noire, celui dont le lieutenant avait cru reconnaître le cadavre parmi ceux des victimes de l'incendie.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

LES ÉCHOS DE PARIS

Si en Italie l'armée française s'était crue sacrifiée alors qu'on avait nommé pour la commander un général jeune et inconnu, cette croyance avait été bien autrement répandue à Paris même. On ne s'occupait que des armées du Rhin, et nullement de ces pauvres soldats abandonnés par leur gouvernement. Les nouvelles des succès si prodigieusement rapides du général Bonaparte tombèrent donc à Paris comme un coup de foudre. La surprise fut telle que, dans le premier moment, il y eut doute. Puis quand arrivèrent encore ces nouvelles authentiquement confirmées, ces drapeaux pris, ces proclamations publiées, la joie et l'enthousiasme furent à leur comble.

Les *Conseils* réunis décidèrent par trois fois que l'armée d'Italie avait bien mérité de la patrie, et ils avaient décrété une *fête à la Victoire* pour célébrer l'heureux début de la campagne, fête à propos de laquelle l'aide de camp envoyé par le jeune général victorieux devait présenter les drapeaux conquis aux directeurs. Le Directoire était l'époque des fêtes populaires : on avait déjà décrété et célébré la *fête de la Jeune se* (21 mars 1796), la *fête des Époux*(29 avril), la *fête de l'Agriculture*, la *fête de la Liberté*, la *fête de la Vieillesse*, sans compter les fêtes des anniversaires glorieux. La *fête de la Victoire* fut donc votée à l'unanimité, et il fut décidé qu'elle aurait lieu au champ de Mars, avec toute la pompe désirable.

Deux lions, *symboles de la force, du courage et de la générosité* (disait le programme de la fête), avaient été placés à l'entrée de la plate-forme disposée pour la cérémonie et entourée de canons. Plus loin, quatorze arbres auxquels étaient appendus les trophées et les drapeaux des quatorze armées de la république, dont les noms étaient inscrits sur les boucliers. Les distances entre les arbres étaient remplies par des enseignes militaires liées ensemble par des guirlandes de fleurs. Sur un piédestal se voyait la statue de la Liberté. Elle était assise sur des trophées d'armes. D'une main elle s'appuyait sur la table des lois, de l'autre elle soutenait une baguette surmontée du bonnet de Guillaume Tell. Quatre trépieds antiques étaient autour et servaient à brûler des parfums. Derrière elle s'élevait un arbre immense auquel étaient appendus les drapeaux pris à l'ennemi. Des deux côtés étaient des Victoires, chacune d'elles tenant à la main une palme ornée de couronnes, chacune d'elles embouchant la trompette guerrière. Au-devant s'élevait un autel couvert de couronnes de chêne et de laurier. Puis des tentes sur les talus du champ de Mars et une multitude d'arbres décorés de flammes tricolores. Tout avait été préparé le 28 juillet. La fête devait avoir lieu le 29, à onze heures.

Dès dix heures une salve d'artillerie avait donné le signal, et la foule entière s'était portée vers le champ de Mars. Il faisait un temps magnifique, le ciel était pur, le soleil radieux, et bourgois et bourgeoises, ouvriers et financiers se heurtaient, se pressaient, qui sur les quais, qui par les rues, riant, chantant, causant, gesticulant, et se promettant force plaisir et tous n'ayant qu'un même nom à la bouche, nom chéri déjà, nom du héros du jour, ce nom de Bonaparte qui doit rester dans l'avenir des siècles comme le symbole de la gloire et du génie militaire.

A cette époque, le palais du Corps législatif n'était pas encore terminé. L'ancien palais Bourbon se dressait sur le quai, et les travaux que nécessitait sa métamorphose rétrécissaient singulièrement cette partie de la voie publique. La foule se pressait là, plus serrée et plus impatiente, car l'heure approchait et la canonnade continuait.

A dix heures et demie, un nouvel embarras vint augmenter la difficulté du passage : la garde nationale arrivait en armes, se rendant au champ de Mars, et il fallait lui faire place. La foule repoussée se rejeta dans les petites rues avoisinantes, et l'une d'elles, entre autres, communiquant avec la rue de Lille et la petite place du Palais-Bourbon, la rue de Comty, fut envahie par un flot montant rapidement. Il y eut même alors un mouvement de terreur panique dans les rangs de cette foule : hommes, femmes, enfants, vieillards, se sentant pressés, étouffés, cherchant de l'air et de l'espace, se ruèrent les uns sur les autres en poussant de grands cris. Les escaliers des maisons, dont les portes étaient demeurées ouvertes furent promptement envahis, et un flot débouchant sur la petite place vint heurter ses vagues à une seconde colonne de troupes, celles de l'armée de l'intérieur, se dirigeant également vers le lieu de la fête.

Cette barrière vivante augmenta le tumulte et les cris redoublèrent : cris étouffés à demi par le son du tambour et de la musique militaire. Mais les curieux les plus mal à l'aise étaient ceux adossés aux murailles des maisons. Pris entre les rangs de la foule et les murs de pierre, ils étaient là comme dans un étau; aussi criaient-ils plus fort que les autres ; et parmi eux il en était deux surtout qui hurlaient plus haut que tous leurs voisins réunis. C'étaient deux hommes âgés d'une cinquantaine d'années au moins : l'un, grand, sec, maigre, anguleux, l'autre petit, gros, ramassé, taillé en boule. Adossés tous deux à la muraille, dans l'impossibilité de bouger ni de tenter un mouvement, ils ouvraient de grandes bouches en poussant des cris déchirants.

Enfin la garde nationale et l'armée défilèrent, l'espace redevint plus libre et la foule put reprendre son cours, mais elle le fit avec une telle brusquerie, une telle impatience, qu'elle renversa ses premiers rangs. Les deux hommes, pris, poussés, enlevés, allèrent rouler l'un à droite, l'autre à gauche. Criant plus fort que jamais, ils se relevèrent cependant tant bien que mal. Le grand maigre avait son habit noir gris de poussière et il avait l'apparence d'un merlan roulé dans la farine. Le gros court suait sang et eau, et il tenait à la main son chapeau écrasé, défoncé, dans un état des plus tristes. Les plus pressés étaient passés et la foule continuait sa route plus paisiblement. Les deux bourgeois se regardaient tous deux avec une mine dolente :

— Ah! Gervais! dit l'un.

— Ah! Gorain! fit l'autre.

— J'ai cru que j'étais mort!

— Et moi aussi.

— Et dire que c'est ta faute, compère, si j'ai manqué d'être écrasé.

— Comment? ma faute! c'est bien la tienne!

— Mais c'est toi qui as refusé de prendre par les quais!

— J'ai mon chapeau défoncé!

— Et mon habit déchiré!

— Un chapeau superbe qui m'avait coûté six cents livres!

— Six cents livres! s'écria Gervais.

— Tout autant!

— Après cela ce n'est pas l'embarras, la citoyenne Gervais a bien payé ce matin un paquet de chandelles six cent vingt-cinq livres, et une voie de bois sept mille cent livres.

— Et moi, dit vivement Gervais, j'ai acheté hier une livre de café deux cent dix livres, et un jambon sept cents livres! Il est vrai de dire que c'était en assignats.

— Moi aussi. Mon garçon de magasin touche mille livres par jour! Qui est-ce qui aurait jamais dit cela? Ah! mon compère, où allons-nous?

— Les directeurs le savent.

Les deux amis poussèrent un profond soupir. Les quelques paroles qu'ils venaient d'échanger peignaient parfaitement l'époque où la crise financière était à son apogée. Les assignats n'avaient plus de cours. Cent millions, émis chaque jour, suffisaient à peine à la moitié des besoins, et Dubois Crancé avouait que le gouvernement avait été sur le point de faire banqueroute par manque de matière première, c'est-à-dire faute de papier.

Maugréant, se brossant, se secouant, Gorain et Gervais s'étaient remis en marche, ayant soin d'éviter les flots tumultueux de la foule, quand, à la hauteur des Invalides, ils se trouvèrent, en dépit de leurs précautions, entraînés par un nouveau courant. Comment arrivèrent-ils jusqu'au champ de Mars? Voilà ce qu'il serait difficile de dire. Toujours est-il que, portés, entraînés, dans l'impossibilité de résister à l'élan reçu, ils atteignirent les limites du lieu de fête au moment où onze heures sonnaient et où les autorités constituées, faisant leur entrée dans les tribunes, s'apprêtaient à commencer le cérémonial prescrit. Aussitôt tambours, musique militaire, chœurs, salves d'artillerie éclatèrent à la fois et de toutes parts.

Gorain et Gervais étaient sur le flanc de l'un des talus adosses au faubourg Saint-Germain. Le hasard les avait merveilleusement placés pour bien voir. Autour d'eux se pressait une foule avide. Derrière eux, à une courte distance, se dressait une petite boutique en toile semblable à celles qui fourmillent dans les foires et qui pullulaient ce jour-là autour du champ de Mars. Dans cette boutique, formant tente, on débitait pour rafraîchissements vins, eaux-de-vie et liqueurs, ainsi que le disait une pancarte placée en tête de l'établissement. Un homme en culotte et en bras de chemise (suivant l'expression consacrée) allait, venait, gesticulait dans l'intérieur de la boutique, qu'il paraissait administrer en propriétaire intelligent. Cet homme avait le teint très brun, presque celui d'un nègre, des sourcils épais, des cheveux crépus, des favoris énormes qui dissimulaient en grande partie les traits de son visage, dont une cravate d'incroyable cachait l'extrémité inférieure.

II

LA FÊTE DE LA VICTOIRE.

Gorain et Gervais étaient tout yeux et tout oreilles, et la vue du spectacle qui se déroulait devant eux leur faisait oublier les misères de la route accomplie. Les curieux se pressaient de plus en plus sur les talus, et les interpellations s'échangeaient de groupe en groupe, les lazzi se croisaient, les bons mots du jour se répétaient de bouche en bouche avec cet entrain, cette verve, cette insouciance du qu'en dira-t-on qui caractérisent le peuple de Paris et qui lui ont valu, à bon droit, le titre de peuple le plus spirituel de la terre.

— Ah! cria une voix en voyant les cinq directeurs apparaître à leur tribune, suivis par une députation des Cinq-Cents, ah! voici les Cinq-Cents et les *cinq singes!*

— Des singes! murmura Gervais sans comprendre l'allusion épigrammatique. Où donc? Les vois-tu, compère?

— Non, dit Gorain, pas plus de singes que sur la main. Au reste, je n'en suis pas fâché, je n'aime pas ces bêtes-là, moi.

Dans un groupe voisin, on parlait de l'emprunt forcé, qui faisait alors le sujet de la conversation générale.

— Hier, disait l'un des causeurs, un citoyen s'est promené au palais Égalité avec les deux goussets de sa culotte renversés. Sur l'un, il y avait écrit : *Emprunt forcé*, et sur l'autre : *Fin de non-avoir.*

Tous se mirent à rire.

— Vous ne savez pas, dit une autre voix, le Directoire a vendu l'arsenal pour faire de l'argent.

— Alors, riposta l'un des railleurs, la paix sera bientôt faite, car si l'on a vendu l'arsenal il ne nous restera plus que *cinq cartouches!*

— Ah! par exemple, dit Gorain, qui avait entendu, cela est vrai, nous n'avons plus à Paris que cinq cartouches?

— Oui, citoyen, répondit le plaisant en affectant le plus grand sérieux.

— Alors, si on nous attaquait?

— Il n'y a plus moyen de se défendre, citoyen.

— Citoyen, tu m'effrayes!

— Pardon, citoyen, fit Gervais en s'avançant, mais puisque tu me parais si bien au courant de la situation, aie donc l'obligence de me dire ce que c'est que cette grande machine en toile, là, devant nous?

— Cela, citoyen, c'est la salle du banquet qui va avoir lieu

— Ah! très bien. Et tous ceux qui voudront pourront aller manger?

— Oui, citoyen, à condition qu'ils feront partie ou du Directoire, ou des Conseils, ou des députations.

— Et ceux qui n'en font pas partie?

— Ils regarderont manger les autres.

— Ah! dit une voix, voilà les invalides qui apportent les drapeaux au Directoire.

— Je les vois! je les vois! cria Gorain.

— Les directeurs se lèvent, dit Gervais.

— Ah! qu'il y en a un bien mis!

— Oui, il est doré sur toutes les coutures, et il a tant de panaches sur la tête que je ne puis voir son visage. Qu'est-ce que celui-là?

— C'est Barras! répondit l'un des spectateurs.

— Quand donc serons-nous *débarrassés*? cria une voix

— Quand l'Angleterre sera *dépitée* (Pitt), répondit un plaisant.

Les salves d'artillerie éclatant au moment du couronnement des drapeaux interrompirent les conversations. Puis les chœurs entonnèrent des odes patriotiques et les directeurs se disposèrent à aller présider le banquet après lequel devaient avoir lieu le défilé des troupes et celui de la garde nationale.

— Dis donc, compère, fit Gervais en prenant le bras de Gorain, en pensant que tous ces gens-là vont manger, ça me produit un drôle d'effet.

— Quel effet? demanda Gorain.

— Ça me tire l'estomac.

— Tiens! et à moi aussi.

— J'ai comme qui dirait faim.

— Il est vrai de dire que je casserais bien une croûte.

— Eh bien! cassons! Toutes les fois que je sors, mon épouse me met dans mes poches un petit pain et un bout de saucisson : ça te va-t-il?

— Ça me va! Nous irons nous rafraîchir à ce petit bouchon qui est là, derrière nous.

— Bonne idée! et de cette façon, nous pourrons ne pas bouger d'ici jusqu'à ce soir, voir la fête tout entière et être aux premières loges pour le feu d'artifice.

— Compère, nous sommes nés coiffés!

— C'est ce que mon épouse m'a toujours dit.

Gervais tira de sa poche le petit pain, qui pouvait certes peser deux livres, et le bout de saucisson, qui se trouvait être d'une longueur des plus respectables.

— Pendant que le banquet a lieu, il n'y a rien à voir, fit observer Gorain, allons dîner sous la tente.

Gervais fit un signe affirmatif, et tous deux se dirigèrent vers le cabaret en plein vent, tout encombré de consommateurs. Cependant, à force de persévérance, ils finirent par trouver un coin de table libre et ils s'installèrent face à face, sur deux extrémités de banc. Gorain appela le garçon : ce fut le maître de l'établissement qui accourut.

— Une bouteille de vin, et du meilleur! cria Gorain.

Le cabaretier disparut et revint presque aussitôt, tenant à la main une bouteille. Quand il était accouru à l'appel de ses nouveaux clients, le cabaretier, tout préoccupé par l'affluence qui se pressait dans sa boutique, n'avait pas accordé un seul regard à ceux qui l'interpellaient, mais en revenant, en posant sur la table la bouteille qu'il tenait encore à la main, ses yeux tombèrent sur Gorain d'abord, sur Gervais ensuite. Le cabaretier tressaillit avec un mouvement tellement violent qu'il faillit renverser la bouteille.

— Prends donc garde! dit Gorain en regardant à son tour le cabaretier.

Mais l'effet produit sur celui-ci ne se manifesta pas sur le bourgeois, car le digne propriétaire ne sourcilla pas. Le cabaretier s'éloigna en se retournant brusquement cependant, comme s'il eût eu hâte de se soustraire à la vue des deux amis; mais soit qu'il fut réellement occupé aux tables voisines, soit qu'il eût un motif secret pour examiner attentivement ses nouvelles pratiques, il continua son service dans un rayon rapproché.

Gervais avait placé sur la table le saucisson et le pain. Gorain s'empara du saucisson et s'apprêta à le couper.

— C'est toujours du même? dit-il.

— Toujours! fit Gervais, mais il n'y en a bientôt plus : il serait temps que notre excellent ami songeât à nous en renvoyer. Quel homme que ce cher marq...

— Chut! interrompit brusquement Gorain.

— Bah! fit Gervais. Il a émigré, il ne risque rien.

— Non, mais nous risquerions, nous, en connaissant un ci-devant, si les choses revenaient à ce qu'elles étaient, dit Gorain baissant la voix.

— Eh bien! comment veux-tu que je l'appelle?

— Parbleu! dis tout simplement le citoyen Camparini.

Le cabaretier se trouvait alors précisément derrière Gorain, et quoique celui-ci eût parlé à voix basse, il put parfaitement entendre ce qui avait été dit. Un nouveau tressaillement agita tout son être, et de ses yeux partirent de rapides éclairs.

Quittant brusquement la place, il disparut dans le fond de sa boutique, mais il revint presque aussitôt, tenant à la main une bouteille de l'aspect le plus vénérable.

— Pardon, citoyens, fit-il en s'approchant des deux bourgeois, j'ai des excuses à vous adresser...

— Pourquoi? demanda Gorain avec étonnement.

— Vous m'avez dit de vous servir du vin, et du meilleur?

— Sans doute.

— Eh bien! dans la précipitation que j'ai mise à vous contenter, je me suis trompé et je vous ai servi du vin d'une qualité médiocre.

— Ah bah! fit Gervais. Pour une fois....

— D'ailleurs, ajouta Gorain, il est trop tard maintenant, la bouteille est entamée.

— Cela ne fait rien, dit le cabaretier, puisque c'est de ma faute.

— Nous nous contenterons de ce vin, mon ami.

— Citoyens, je ne souffrirai pas. Ce serait vous tromper...

— Nous ne nous plaignons pas.

— N'importe! vous avez payé, et ma conscience... Pierre! deux verres aux citoyens!

Et le cabaretier, ramassant brusquement verres et bouteille, fit table nette et posa devant Gorain la nouvelle bouteille qu'il venait d'apporter, tandis que le garçon s'empressait d'obéir.

— Goûtez-moi cela! dit le cabaretier. Car c'est ce que je puis vous donner de mieux.

Et débouchant lestement la bouteille, il remplit les deux verres que Pierre posait sur la table. Gorain et Gervais échangèrent un regard qui signifiait clairement la stupéfaction que leur causait l'excessive probité du modeste débitant. Cependant tous deux prirent les verres et goûtèrent à petites gorgées le vin, tandis que le cabaretier ne les quittait pas de l'œil.

— Pas mauvais! meilleur que l'autre! dit Gorain avec un ton de connaisseur.

— On dirait qu'il est sucré! fit observer Gervais.

— C'est sa qualité! répondit le marchand en souriant et en quittant les deux bourgeois.

En ce moment un nouveau buveur vint prendre une place demeurée libre à côté de Gervais. Le cabaretier retourna à son comptoir. Une femme, la sienne probablement, tenait la place d'honneur. Le cabaretier lui fit un signe.

— Marmouset est à son poste, dit-il rapidement et à voix basse. Maintenant, qu'ils causent : nous saurons tout; mais il faut prévenir l'ami.

— Où est-il? demanda la femme.

— Là-bas, de l'autre côté du champ de Mars, derrière l'autel des lauriers, le quatrième arbre à gauche.

— Faut-il aller le prévenir?

— Sans perdre un instant.

— Que lui dirai-je?

— Qu'il vienne sur l'heure, que la souricière est garnie!

La femme secoua la tête et quitta vivement la tente, se frayant un chemin au milieu des rangs serrés de la foule.

La fête continuait, le banquet national s'achevait; l'aide de camp du général Bonaparte était le héros du jour, et le défilé des troupes allait commencer aux accords de la musique du citoyen Charles-Simon Catet, auquel la patrie était déja redevable de plusieurs morceaux à l'*usage des fêtes nationales*, disent les journaux du temps. Gorain et Gervais continuaient leur repas, fêtant gaiement le vin du cabaretier, qu'ils paraissaient trouver excellent, et qui semblait les mettre de l'humeur la plus follement aimable.

— Ah! compère, disait Gervais, dont la langue commençait à s'épaissir sensiblement, il vaut bien mieux, décidément, être à Paris que chez les sauvages. Jamais aux Antilles je n'ai bu d'aussi bon vin.

— Moi, dit Gorain en se penchant en avant, je crois que c'est le saucisson qui le fait trouver meilleur; il est parfait, ce saucisson.

— Comme tout ce que nous envoie notre cher ami le marq...

— Citoyen Camparini.

— C'est ce que je voulais dire.

— Ah! quel homme, que cet excellent citoyen!

— Et son ami donc!

— Le citoyen Chivasso?

— Oui; en voilà encore un que j'aurais du plaisir à revoir!

— Et moi donc!

— Dis donc, fit Gervais en se penchant aussi en avant, sais-tu que le mois dernier j'ai expédié pour six mille livres de tricot; six milles livres payées comptant!

— C'est vrai?

— Et, je puis le dire entre nous, il y avait un bénéfice magnifique; ce Chivasso est parfait!

— Et moi, dit Gorain, Camparini m'a fait faire une fourniture sur laquelle j'ai gagné cinquante pour cent!

— Ah! nous avons eu une fière chance de les rencontrer!

— Ça, c'est vrai!

— Je sais bien que sans lui nous eussions peut-être été *munitionnaires* en titre.

— Oui; mais nous le sommes en cachette, voilà tout, et ce n'en est pas plus mauvais.

— Parbleu! ce vin est excellent; encore un coup! A ta santé, Gorain!

— A la tienne, Gervais!

— Comme cela, reprit Gervais en posant son verre, tu es content?

— Enchanté, mon ami; trente mille livres de bénéfice cette année.

— Et moi autant.

— Et cela, grâce à ce cher Camparini.

— Et à cet excellent Chivasso.

— Ah! quels hommes, dit Gorain en s'attendrissant subitement. Quand je pense à eux, je pleure!

— Moi aussi!

— Eh bien! buvons à leur santé alors!

— Mais il n'y a plus de vin!

— Faut en redemander. Tant pis, je paye; tu m'as donné du saucisson, je fournis le liquide. Garçon, du vin!

Le buveur qui était venu s'asseoir près de Gervais n'avait pas prononcé une parole; il se tenait le coude sur la table, la tête appuyée dans sa main, paraissant fort indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Comme Gorain appelait le garçon, il releva la tête et il aperçut un personnage qui venait d'entrer. Ce personnage était un homme d'au moins cinquante ans, très gros, très gras de corps, au ventre rebondi, au visage enluminé et rubicond, au teint cramoisi, à la démarche libre et dégagée. Le buveur se leva nonchalamment et quitta sa place, vers laquelle se dirigea tout aussitôt le nouveau personnage. Celui-ci paraissait d'humeur vive et gaie; en s'asseyant, tout en tournant le dos aux deux bourgeois, il attrapa avec le coude le chapeau de Gervais et le fit tomber. Le ramassant vivement, il le remit à son propriétaire en se confondant en excuses, ce qui le faisait tenir courbé en deux.

— Mille pardons, citoyen, dit-il, je ne l'ai pas fait avec intention; mais on est tellement pressé, serré, bousculé dans cette gargote, que...

— Il n'y a pas de mal! répondit Gervais.

Le nouveau venu se redressa en souriant; mais à la vue des deux bourgeois il parut éprouver le plus vif sentiment de surprise : ses yeux s'ouvrirent démesurément et un cri s'échappa de ses lèvres. Gorain et Gervais se livraient eux-mêmes à une pantomime tout aussi expressive, levant les bras au ciel, arrondissant leurs petits yeux, ouvrant leur grande bouche avec tous les symptômes de l'étonnement le plus grand.

— Ah! sacrebleu!... fit le consommateur.

— Mon saint patron!... dit Gorain. C'est-à-dire, non; il n'y a plus de saint! saperlote!...

— Fichtre! ajouta Gervais.

— Gorain et Gervais!

— Le citoyen Roger!

— En personne naturelle!

— Mais il y a deux ans que nous ne nous étions pas vus!

— Tout autant!

— Depuis cette affaire...

— Quand nous nous croyions tous trois munitionnaires?

— Oui.

— Et, par le fait, nous ne l'étions pas!

— Hélas! sais-tu bien, citoyen Roger, que voilà dix ans et plus que nous nous connaissons.

— Depuis 85, époque à laquelle je voulais vous faire nommer échevins!

— Chut!

— C'est juste. Et qu'est-ce vous faites, maintenant?

Gorain et Gervais se regardèrent avec une expression de léger embarras.

— Pas grand chose! balbutia le premier.

— Mais on ne vous voit plus, dit Roger.

— Comment?

— J'ai été successivement plus de dix fois chez vous sans pouvoir vous rencontrer, depuis dix-huit mois; où diable étiez-vous?

Les deux bourgeois se regardèrent encore et leur embarras devint plus grand.

— Nous étions... nous étions... balbutia Gorain.

— A la campagne! dit Gervais.

— A quelle campagne? demanda Roger.

— A... Cloud!

Gorain et Gervais étaient extrêmement rouges. Quelques instants avant que Roger arrivât, les deux amis, déja sous l'influence du vin qu'ils avaient bu et qui, à en juger par l'effet produit, devait être extrêmement capiteux, les deux amis avaient la tête embarrassée et la parole moins facile. La brusque surprise que leur avait tout d'abord causée la venue inattendue de Roger avait agi sur eux et les avait *remis*, suivant l'expression populaire, *dans leur assiette*; mais ce moment de surprise passé, l'influence du vin avait reconquis son empire et un nuage épais voilait de plus en plus la cervelle des dignes bourgeois. Gorain surtout, dont la nature sanguine et apoplectique se prêtait davantage à l'ivresse, avait la plus grande peine à s'exprimer.

— Allons! à votre santé! dit Roger en emplissant les verres des deux amis.

Ceux-ci burent machinalement, sans s'apercevoir que Roger ne buvait pas. Le cabaretier était venu s'asseoir sur un tabouret voisin, en homme cherchant le repos. Depuis quelques instants un changement s'était opéré dans l'aménagement de la cantine. Des tables avaient été tirées de l'intérieur pour être placées au dehors : ces tables étaient toutes celles avoisinant Gorain et Gervais, de sorte que l'espace était demeuré libre autour d'eux.

Roger lança un coup d'œil rapide au cabaretier, et s'approchant encore des deux bourgeois :

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez eu des nouvelles de Camparini? demanda-t-il brusquement.

Gervais et Gorain bondirent sur leur siège, comme mus par un ressort.

— Hein? firent-ils à la fois.

— Je demande s'il y a longtemps que vous n'avez eu des nouvelles de Camparini et de Chivasso ? reprit Roger.

— Camparini... balbutia Gorain, je... ne sais... Dis donc, Gervais, sais-tu... toi?

— Moi?... non! répondit Gervais, qui était devenu plus rouge qu'un homard cuit.



— Le citoyen Sommes! reprit Gervais; tu n'es donc pas mort? (Page 83.)

— Eh! oui! Camparini! reprit Roger; n'est-ce pas notre ami à tous.

— C'est ton ami? dit Gorain en bégayant.

— Oui.

— Ton ami?... ton vrai ami?

— Oui! oui! comment va-t-il?

— Pas mal, et toi, citoyen... bien honnête...

Gorain était abosolument ivre. Roger se retourna vers Gervais.

— Il n'est plus en France, le cher ami? reprit-il.

— Dame!... balbutia Gervais avec un embarras extrême. Peut-être que...

— Il est en Allemague?

— Ah! ça, non! dit Gorain.

— Gorain! fit Gervais en posant un doigt sur sa bouche.

— Je sais qu'il n'est pas en Allemagne, reprit Roger, mais vous ne savez pas plus que moi où il est...

— Ah! çà, si! dit Gorain.

— Je parie que non!

— Je parie...

Roger tira une poignée d'or de sa poche. Les yeux des deux bourgeois s'enflammèrent.

— Deux cents livres que je sais où est Camparini et que vous l'ignorez? dit Roger.

— Tenu! tenu! balbutia Gorain.

— Et toi, Gervais?

— Ah bah! tenu aussi! dit Gervais d'un petit ton décidé et en faisant des efforts pour maintenir ouverts ses petits yeux dont les paupières pesantes se fermaient depuis quelques instants.

— Camparini est en Angleterre! dit Roger.

— Non! perdu! tu as perdu! répondit Gorain. Il a perdu! pas vrai, compère?

— En Espagne, reprit Roger.

— Perdu encore! perdu toujours! dit Gervais.

— Je dis que si!

— Je dis que non!

— Eh bien! prouvez-moi le contraire!

Gorain cligna de l'œil.

— La preuve qu'il n'est ni en Espagne ni en Angleterre, dit-il, c'est qu'il est à Venise... ah!

— A Venise? tu en es sûr?

— Dame, oui!

— Je ne crois pas.

— Par exemple!... dis donc, Gervais, il ne croit pas! Eh bien! mais, faut lui montrer ta lettre. Tu sais? ta lettre... Venise!... Il y a Venise, dessus.

— Voyons la lettre, dit Roger.

Gervais fouilla dans sa poche, mais il s'arrêta soudain et il se prit à fondre en larmes. Gorain le regarda un moment en silence, puis il imita son ami et tous deux pleurèrent en poussant des beuglements sonores. Roger fit un geste d'impatience.

— Cette lettre? reprit-il.

— La lettre! répéta Gervais entre deux sanglots. Mon ami... je t'aime... mais vois-tu... un secret est un secret... Et puis la fortune... parce que je veux être millionnaire et... puis encore... tu n'en es pas... toi... parce que le mot... As-tu dit le mot!

Gervais laissa retomber sa tête dans ses mains. Roger l'avait écouté attentivement.

— Je ne saurai rien! murmura-t-il avec une colère sourde. Il faut pourtant que je sache!

Et reprenant à haute voix en secouant Gorain, qui commençait à sommeiller :

— Des millions! dit-il. Nous allons gagner des millions.

— Quoi? fit Gorain!

— Veux-tu gagner des millions?

— Oui... oui... cher ami... mon cœur...

— Alors, dis le mot!

— Le mot?... répéta Gorain en levant ses yeux ternes et sans expression.

— Le mot de reconnaissance, dis vite!

— Mais... je...

— Gervais prétend que tu n'en es pas.

— Ah! Gervais dit... c'est un menteur!

— Prouve-le! Dis-le-moi!

Et Roger secouait Gorain avec colère.

— Aïe! fit le bourgeois. Tu me fais mal, citoyen.

— Le mot?

— Tu le sais bien!

— Sans doute, mais tu ne le sais pas, toi!

— Ah! je ne le sais pas! fit Gorain en se redressant avec un effort. Ah! je ne le sais pas! Eh bien! si, je le sais... Tiens, je vais te le dire pour te prouver que Gervais est un menteur...

— C'est?...

— *Cave ne cadas!*

Et Gorain, en achevant ce dernier mot, retomba lourdement le nez sur la table. Il dormait. Gervais ronflait depuis un moment. Roger se leva en repoussant son siège. Le cabaretier se rapprocha de lui.

— La préparation était trop forte, dit Roger. Je ne pourrai maintenant rien tirer d'eux, et il faut que je sache à tout prix quelles sont les relations de ces deux imbéciles avec Camparini. Dans quel but se sert-il d'eux?

— Plus tard ils parleront, dit le cabaretier.

— Plus tard sera trop tard! Fouché m'attend cette nuit : il faudrait que je lui donnasse des renseignements sûrs. Ces deux imbéciles sont gris comme des grenadiers en goguette. Pour les rappeler à eux, il faudrait quelque événement imprévu, quelque grande émotion. Que faire?

Le cabaretier sourit doucement.

— Laisse-les dormir, dit-il. Dans une heure, on tirera le feu d'artifice, et je réponds de tout. Sois ici à la première fusée.

— J'y serai! dit Roger en faisant mine de s'éloigner, mais jusque-là, veille sur eux.

III

L'INCROYABLE

A neuf heures, la première bombe d'artifice éclatait, aux acclamations de la foule. Gorain et Gervais se réveillèrent, tirés brusquement de leur pesant sommeil. Sans doute l'ivresse à laquelle ils avaient succombé laissait encore dans leur cerveau des traces profondes, car tous deux ne parurent pas avoir les idées très nettes, et ils vacillèrent sur leurs jambes. Buveurs et garçons avaient quitté l'intérieur de l'établissement pour jouir du spectacle pyrotechnique. Le cabaretier était sorti depuis près d'une heure et personne ne l'avait vu rentrer. Les deux amis se trouvaient donc seuls sous la tente. Les détonations du feu, les cris des spectateurs, les bravos formaient un concert formidable; de minute en minute, de grandes lueurs vives et rougeâtres déchiraient les ténèbres et illuminaient l'intérieur du cabaret. Gorain et Gervais qui n'avaient pas encore repris la conscience de leur individualité, regardaient sans voir, écoutaient sans entendre, et paraissaient tout aussi étrangers à ce qui s'accomplissait autour d'eux que s'ils se fussent trouvés à la même heure au Pérou, au lieu d'être au Champ de Mars. Surpris, étourdis, ils n'avaient point encore échangé une parole, quand une détonation plus puissante que les autres éclata avec une violence extrême.

— Hein? quoi? fit Gorain.

— Les sauvages! cria Gervais.

— Gervais! qu'est-ce qui nous arrive?

— Ah! mon Dieu! entends-tu ces cris?

— Nous sommes perdus!

— Où sommes-nous? où nous sauver?

Tous deux effectivement avaient absolument perdu la conscience de la situation. Ils ne se rappelaient rien, ils ne comprenaient rien. La foule vociférait au dehors, mais quelque événement imprévu impressionnait sans doute les spectateurs, car à l'émotion de la joie succédait l'émotion de la peur. Le plus violent tumulte éclatait dans le Champ de Mars, précisément sur le talus où se dressait le cabaret forain.

Un paquet d'artifice, composé des fameuses baguettes à la réputation universelle, venait de prendre feu par accident et lançait d'étincelants projectiles sur les spectateurs. Le premier moment de terreur avait été effrayant : chacun s'était rué sur son voisin, même ceux qui n'étaient pas menacés, et des cris de détresse avaient éclaté sur tous les points à la fois.

Gorain et Gervais, immobiles, fascinés, stupéfiés, se regardaient sans avoir la force de prononcer un mot. L'émotion croissante commençait à dissiper complètement l'ivresse.

— Sauvons-nous! cria Gervais en se précipitant.

Mais la foule, refluant en arrière, obstruait complètement la sortie du cabaret. De nouvelles détonations retentirent : une véritable pluie de feu tomba sur le talus. Gorain poussa un grand cri.

— Le feu! le feu! dit-il avec un accent de terreur profonde.

Effectivement, soit hasard, soit préméditation, le feu venait de prendre à la baraque en toile qui abritait les deux bourgeois. Des étincelles étaient-elles tombées sur la charpente? le feu avait-il été communiqué avec intention? toujours était-il que l'incendie, trouvant un aliment facile, fit en quelques secondes des progrès rapides.

— Sauvons-nous! sauvons-nous! hurlait Gervais absolument dégrisé.

— Je ne peux pas bouger! balbutia Gorain paralysé par la terreur.

Au dehors la foule, s'écartant pour éviter les atteintes des flammes, laissait un espace libre autour de la

jourd'hui, ce soir nous le mettrons à exécution. Ça va-t-il?

— Oui, et le capitaine sera content?

— Je te dis qu'il nous embrassera et qu'il rira. Toi et moi, nous apprendrons où est la citoyenne?

— Bah!

— J'ai mon plan, je te le répète, et il est un peu bien tiré; seulement, pour qu'il réussisse en grand, il faut que toi et moi fassions aujourd'hui une action d'éclat.

— Quelle action?

— Je ne sais pas, mais il faut que le général en chef nous remarque et qu'il nous récompense, qu'il n'ait rien à nous refuser, quoi!

— Faut se faire tuer alors?

— Faut tâcher, dit Bibi-Tapin, mais il ne faut pas réussir et l'affaire sera dans le sac!

— Tu en es sûr?

— J'en réponds?

— Et le capitaine n'aura plus de chagrin?

— Il sera gai comme il l'était jadis.

— Mais quelle est ton idée?

— Je vais te le dire, c'est...

Un roulement de tambour parti du camp interrompit Bibi-Tapin.

— On bat aux armes! cria Rossignolet, tambours, à vos rangs!

— Et le lièvre? dit Torniquet.

— On l'avalera en se mettant sous les armes, répondit Gringoire.

Un grand mouvement avait lieu dans le camp français. De l'autre côté de la plaine, un même mouvement se remarquait parmi les Autrichiens. Chaque armée courait aux armes. Le soleil se levait radieux à l'horizon. Sur une petite colline, on apercevait un homme sur un cheval blanc, tenant à la main une longue-vue dont l'extrémité était appuyée sur l'épaule d'un hussard. Ce cavalier, c'était le général Bonaparte.

VI

LE MATIN DE LA BATAILLE.

A quelques pas du brasier devant lequel Bibi-Tapin avait fait cuire si artistement le fameux lièvre, se dressait une tente faite en toile grossière, et qui servait d'habitation provisoire à l'officier commandant le poste avancé du camp. C'était au moment même où nous avons retrouvé Rossignolet et ses amis, quelques instants avant l'arrivée opportune de Bibi-Tapin, un quart d'heure avant, par conséquent, que les tambours battissent aux armes. Deux hommes occupaient l'intérieur de cette modeste tente; l'un de ces hommes était le capitaine Maurice Bellegarde, l'autre était le vieillard que nous avons connu sous le nom de Richard. Tous deux causaient avec animation. Maurice avait les traits bouleversés, le visage empreint d'un sentiment de colère douloureuse: il martelait de ses poings fermés une petite table de bois blanc placée à sa portée.

— Trois mois écoulés sans nouvelle! disait-il; et vous voulez que je ne perde pas courage! vous voulez que j'espère encore!

— Pourquoi désespérer? Lucile existe!

— Le sais-je?

— Je vous l'affirme!

— Mais elle est aux mains de ses bourreaux, et nous ignorons même en quel lieu sont ces hommes qui la détiennent; n'ont-ils pas échappé aux recherches auxquelles nous nous sommes livrés, alors qu'un congé de cinq jours me permettait quelques instants de liberté? Depuis ce temps, durant ces longs mois où le devoir me rivait à l'armée comme l'esclave à la glèbe, n'avez-vous pas vous-même parcouru infructueusement l'Italie tout entière?

— Cela est vrai, Maurice.

— Vous voyez bien qu'il faut désespérer.

— Non, vous dis-je! Lucile existe, et tant qu'elle existera, j'aurai au cœur une lueur d'espérance, j'aurai en moi la force de la chercher!

— Et moi, s'écria Maurice, je voudrais mourir! Oh! les balles autrichiennes ont su m'épargner jusqu'ici, mais tout dit que la bataille qui va se livrer doit être meurtrière. Au moins je trouverai dans la tombe le repos et le calme.

— Et vous abandonnerez ceux qui souffrent!

— Richard!

Le vieillard saisit la main du jeune homme.

— L'ennemi est là! dit-il; vos compagnons vont se battre: que diriez-vous si je vous conseillais d'abandonner les vôtres à cette heure et de fuir?

Maurice regarda fixement son interlocuteur.

— Que diriez-vous, vous-même, si j'acceptais? demanda-t-il.

— Je dirais que vous êtes un lâche! répondit nettement le vieillard.

— Et vous auriez raison, car cela serait.

— Oui, cela serait, Maurice; mais il serait aussi infâme de mourir volontairement aujourd'hui: vous déserteriez une sainte cause, vous abandonneriez vos meilleurs amis, vous fuiriez au moment de la lutte.

— La lutte, dites-vous? Mais une lutte, c'est là ce que je demande, ce que j'implore. C'est l'incertitude qui me tue. Dites-moi où est Lucile, énumérez-moi les obstacles à vaincre, les dangers à braver, et vous me verrez fort, et vous verrez l'espoir me rentrer au cœur. Mais non! nous ignorons même là où nous devons porter nos pas. Elle vit, soit! mais où vit-elle? et pour quelles souffrances! D'ailleurs, rien ne me prouve qu'elle vive encore, à moi!

— Je vous l'affirme!

— Mais pourquoi le croyez-vous?

— Parce que je connais les causes de sa capture.

Maurice saisit les mains de Richard.

— Vous connaissez ces causes! dit-il d'une voix frémissante.

— Oui! répondit le vieillard.

— Et jamais vous ne me les avez confiées?

— Je ne pouvais le faire.

— Mais maintenant?

— Maintenant, reprit Richard, je crois que, sans violer un serment sacré, je puis vous instruire de la vérité, car une bataille va avoir lieu, Maurice, une balle peut m'atteindre, et le secret que je possède intéresse l'existence de trop d'êtres innocents pour que je l'emporte avec moi dans la tombe.

— Mon Dieu! qu'est-ce donc? qu'avez-vous à me révéler?

— Un secret, Maurice, qui intéresse non seulement celle que vous aimez, mais une autre encore que j'aime aussi, moi, comme ma fille; une autre pauvre enfant que vous n'avez jamais vue, mais dont le nom a été prononcé devant vous.

— Qui donc?

— Uranie.

Maurice frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

— La jeune fille pour laquelle le pauvre M. de Neoules m'avait remis une lettre? dit-il.

— Oui, répondit Richard.

— Et qu'est-elle devenue?

— Elle aussi est prisonnière!

— De qui?

— De ceux-là mêmes qui détiennent Lucile.

— Mais je ne comprends pas!

— Vous allez comprendre: écoutez-moi

— Oh! j'écoute! j'écoute! et chacune de vos paroles demeurera gravée dans mon cœur.

— Mon cher Maurice, commença le vieillard après un assez long moment de silence durant lequel il parut chercher à rassembler ses souvenirs et ses

idées, mon cher Maurice, je dois avant tout dépouiller ici le nouvel homme : ce n'est pas le citoyen Richard qui vous parle, c'est le comte d'Adore que vous allez entendre.

« Ce nom fut le mien, ne vous rappelle-t-il pas une effroyable série de malheurs? Le comte d'Adore était le beau-frère du marquis d'Horbigny : il est donc l'oncle de l'un des êtres les plus pervers que se soit plu à créer le génie du mal. Je vous ai longuement conté jadis cette effroyable histoire d'un passé où les crimes s'entassant les uns sur les autres, formaient une chaîne sans fin, une de ces chaînes étreignant leurs victimes comme le Dante seul en a su peindre dans son *Enfer*. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, que lorsque mon beau-frère ne put douter de la perversité de celui qu'il était obligé de nommer son fils, il résolut de l'éloigner à jamais de lui et de l'enfermer dans un couvent lointain. Cette résolution qu'il mit à exécution, et qui malheureusement n'obtint pas cependant le résultat que l'on s'était promis, ce fut moi qui la lui suggérai. J'étais beaucoup plus jeune à cette époque que le marquis d'Horbigny; je n'étais pas encore son beau-frère; en dépit de la différence d'âge qui nous séparait, j'étais son ami, son confident, son compagnon fidèle.

« En voyant sa douleur d'avoir pour fils unique un être qui promettait de déshonorer un jour le nom qu'il allait porter, je conjurai le marquis d'avoir pitié de lui-même, et ce fut grâce à moi qu'il prit la résolution de faire disparaître aux yeux du monde cet enfant bien fait pour vivre dans les ténèbres. Comment le jeune homme sut-il que j'entrais pour beaucoup dans l'énergique résolution de son père? Je l'ignore; mais le fait est qu'il l'apprit. A partir de ce jour, il me voua une haine mortelle et il ne laissa pas échapper une occasion de me nuire. Ma femme et ma fille, les deux seuls êtres qui m'attachassent encore au monde après la mort de mon père, me furent ravies à la suite d'une catastrophe que chacun put attribuer à un hasard fatal, mais dont j'accusai, moi, l'auteur de tant d'autres crimes.

— Quoi! s'écria Maurice, vous croyez que la mort de la comtesse et celle de votre fille...

— Peuvent être imputées à mon neveu. Des preuves, je n'en ai point; ma conviction morale est cependant sincère et solidement établie. Fouché, qui connaît à fond tous les détails de ces horribles trames; Fouché, qui s'est promis à lui-même, après m'avoir promis à moi de démêler un jour cet écheveau embrouillé et tout maculé de sang, Fouché a une opinion en tous points semblable à la mienne. Mais, continua le comte en changeant de ton, cette haine effroyable que me porte cet homme, ce terrible *roi du bagne*, dont depuis plus de dix années on ne peut découvrir l'individualité véritable, cette haine implacable ressortira suffisamment encore des faits qu'il me reste à vous raconter pour qu'il ne soit pas inutile d'insister plus longtemps à cet égard. Écoutez, Maurice, il s'agit maintenant de Lucile et d'Uranie; il s'agit maintenant de vous expliquer les malheurs qui les accablent. Il y a neuf ans aujourd'hui, en 1787, alors que la monarchie penchait sans qu'on pût croire cependant encore qu'elle fût aussi près de crouler, habitait à Toulouse un certain abbé Chaubard, prêtre austère, excellent ministre du Dieu de paix et de miséricorde enfin, dans la plus sainte acception du mot. Cet abbé Chaubard était curé de Saint-Loup, village situé dans la banlieue de Toulouse; mais, comme il était en même temps bénéficier du chapitre cathédral et métropolitain de Saint-Étienne, il demeurait d'ordinaire à l'archevêché, se rendant seulement à sa cure deux fois par semaine : le dimanche et le jeudi; le dimanche pour y célébrer les offices, le jeudi pour confesser ses pénitents et pénitentes. Ce jour-là, après la confession accomplie, il avait pour habitude invariable de se rendre à Croix-Daurade, autre banlieue de Toulouse, chez son ami le curé de la paroisse, avec lequel il dînait et passait la soirée à converser et à discuter en matière de théologie. Or, un jeudi de cette année 1787 à laquelle je vous prie de vous reporter, l'abbé Chaubard, après avoir donné l'absolution à ses ouailles, après avoir raccommodé deux ou trois ménages, fait pardonner une faute commise par un ami envers son ami, après avoir ramené au logis un fils insoumis, après avoir accompli enfin ce qu'il nommait, en souriant, sa tournée de paix et de miséricorde, l'abbé Chaubard avait enfourché lestement son bidet et avait gagné Croix-Daurade, où il était arrivé à trois heures, suivant sa coutume, car on dînait à quatre chez le curé du lieu. Ce jour là était précisément celui de la fête du village. Le digne prêtre était connu à Croix-Daurade aussi bien que dans sa propre cure; aussi, en traversant la place, fut-il accueilli avec un empressement, une démonstration de respect et d'amour qui touchèrent profondément son cœur. Il y avait à Croix-Daurade une habitation seigneuriale occupée par une famille du pays des plus honorables et des plus considérées : cette famille était celle du marquis de Cantegrelles, l'un des plus nobles gentilshommes du Languedoc et habitant Croix-Daurade avec sa femme, ses deux filles et sa sœur, laquelle était propriétaire d'une fortune immense. Les deux filles du marquis se nommaient Lucile et Uranie...

— Lucile et Uranie! interrompit Maurice en tressaillant brusquement.

— Oui, répondit le comte d'Adore. Vous connaissez maintenant le secret de l'origine de celle que vous supposiez être sans famille et sans nom. Vous saurez bientôt pourquoi Lucile a dû renoncer momentanément à ce nom de sa famille, qu'elle a cependant le droit de porter. Laissez-moi continuer et ne perdez pas une seule de mes paroles.

XI

LA CONFESSION

— Lucile et Uranie étaient bien jeunes encore alors. Lucile avait treize ans, sa sœur en avait douze à peine. Toutes deux étaient gracieuses et bonnes, promettant déjà ce qu'elles devaient être plus tard : adorables et charmantes. Leur père les adorait; leur mère, la marquise Amédine de Cantegrelles, avait trente ans, elle s'était mariée fort jeune, à quinze ans; elle avait été extrêmement belle, et elle l'était encore. Sa réputation s'était étendue sur tous les points de la province, et à cette réputation universelle de beauté se joignait, chose bien rare alors, une réputation de haute vertu. La sœur du marquis était veuve : c'était la baronne Hélène de Sarville. Elle avait trente-huit ans, deux ans de plus que son frère; elle était excessivement laide; mais, sous une enveloppe disgracieuse et désagréable, elle cachait un cœur profondément généreux et aimant. La baronne n'avait point d'enfants, et elle vivait avec le marquis, la marquise et ses deux nièces, pour lesquelles elle se montrait une seconde mère. En dépit de sa laideur et de ses trente-huit ans, la baronne, grâce à ses richesses colossales, s'était vue constamment entourée d'admirateurs passionnés et d'aspirants à l'honneur de lui offrir un blason que les millions qu'elle apportait en dot eussent singulièrement redoré.

— Vous connaissez donc intimement toute cette famille, pour être aussi bien renseigné? demanda Maurice.

— Cette famille est un peu la mienne, répondit le comte d'Adore. Le marquis et moi étions cousins au second degré, et, ayant été élevés ensemble, nous

généraux présents semblaient disposés à faire opposition au général en chef.

Cependant le plan que venait de dérouler Bonaparte était tellement hardi, tellement attrayant pour de vrais guerriers, que personne n'osait plus le combattre, quand un incident brusque vint reporter le doute dans tous les esprits. Un officier couvert de sueur et de poussière entra sous la tente. C'était un aide de camp du général Sauret.

— Quelle nouvelle? demanda vivement Bonaparte; on s'est battu?

— Oui, général, répondit l'officier; le général Kasdonowich a attaqué hier après avoir tourné le lac de Garde.

— Sauret a tenu ferme?

— Il a été obligé de se replier.

Bonaparte fit un geste violent, mais il parvint à se contenir.

— Et Guyeux? demanda-t-il froidement.

— Le général Guyeux! reprit l'officier, s'est enfermé à Salo pour arrêter les Autrichiens; il a avec lui trois cents hommes; il est dans un vieux bâtiment, mais, quoiqu'il n'ait ni pain, ni eau, il a juré qu'il défendrait son poste jusqu'à la mort.

— Bien; retournez auprès du général Sauret: dites-lui que je compte sur son héroïsme, qu'il tienne ferme, bientôt il aura des renforts. Partez, capitaine, partez sans perdre une minute, sans prendre un instant de repos.

L'officier sortit précipitamment. Bonaparte se retourna vers les généraux : tous les fronts étaient chargés de nuages.

— Si Kasdonowich a tourné le lac de Garde, reprit Masséna, la ligne de l'Adige est forcée.

— Sans doute, dit Bonaparte, mais en formant rapidement une masse principale, on peut courir sur Kasdonowich et l'écraser : ce sera vingt mille hommes de moins.

— Mais, dit Sérurier, pour cela il faut ramener toutes les troupes du bas Adige et du bas Mincio, retirer la division Augereau de Legogna et la mienne de Mantoue, abandonner par conséquent notre matériel de siège assemblé à si grandes peines et renoncer au blocus de la ville.

Bonaparte réfléchissait : il ne répondait pas. Un second officier d'ordonnance pénétra sous la tente.

— Les Autrichiens passent l'Adige partout, dit-il, et Wurmser se dispose à franchir le Mincio.

Au même instant un troisième officier arrivait près du général en chef : c'était Maurice Bellegrade; il portait les insignes du grade de capitaine.

— Général, dit-il rapidement, les Autrichiens viennent de forcer la position de Rivoli et celle de la Corona; ils se sont portés sur Brescia.

— Ainsi, la route de Milan nous est coupée! s'écria Masséna.

La situation devenait en effet effrayante, si les tristes nouvelles qui venaient d'arriver se confirmaient : l'armée ayant perdu sa ligne défensive et sa ligne de retraite, il était difficile de ne pas être sérieusement alarmé. C'était la première épreuve du malheur.

Bonaparte était devenu très pâle, et, soit qu'il fût saisi par l'énormité du péril, soit qu'il n'eût pas encore de détermination prise, il demeurait immobile, le front penché, l'œil fixe. Tous gardaient autour de lui un religieux silence; enfin Bonaparte se redressa brusquement.

— Citoyens généraux, dit-il de sa voix brève et mordante, nous n'avons aucun point d'appui devant nous; nous allons être enveloppés par une armée deux fois plus forte que la nôtre; le Piémont, récemment soumis, assure mal nos derrières; deux routes pouvaient nous conduire en France, l'une de ces routes est perdue maintenant; que pensez-vous qu'il faille faire?

— Prendre celle qui reste libre, dit Masséna. J'ai marché assez de fois en avant pour que je puisse insister pour la retraite.

Tous les autres généraux inclinèrent la tête en signe d'approbation; il était évident qu'une seule et même pensée était dans tous les esprits : la retraite. Chacun opina en conséquence. Bonaparte, les sourcils contractés, le front de plus en plus pâle, recevait l'avis de chacun sans répondre. Enfin, ses regards interrogèrent Augereau. Celui-ci bondit sur son siège.

— Sacrebleu! s'écria-t-il avec violence; ah! vous voulez montrer vos semelles aux Autrichiens. Eh bien! à votre aise; partez, filez; bonne chance! Bon voyage, l'armée d'Italie. Quant à la division Augereau, c'est une autre paire de manches! Elle est à Legnago, elle attend les *Quinze-Reliques*, et tonnerre! elle les recevra, je le jure! Libre à vous de retourner en France; moi et mes grenadiers, nous marcherons en avant, la 32e en tête de colonne. Ce sont des Parisiens ceux-là, des lapins du faubourg Marceau et du faubourg Antoine; ils n'ont jamais montré que leur poitrine à l'ennemi; ils ne lui montreront jamais les talons! Vive la république, et en avant!

Et Augereau, l'intrépide et brillant soldat, Augereau, le fils des faubourgs de Paris; Augereau, le sang au visage, la main à la poignée de son sabre, les yeux ardents, semblait lancer à ses compagnons un défi d'audace et de bravoure. Bonaparte le considérait avec un frémissement joyeux. Les autres généraux demeuraient muets et immobiles.

Le général en chef se leva.

— Citoyens, dit-il, ce soir vous aurez mes ordres; mes plans sont arrêtés. Je vous remercie tous de l'excellence de vos conseils et je sais que je puis compter sur vous!

Les généraux se levèrent et quittèrent la tente; Augereau passa le dernier. Bonaparte lui prit la main et la lui serra avec une énergie bien vive. Le soir même, Sérurier recevait l'ordre d'abandonner le blocus de Mantoue, de brûler les affûts, d'enclouer les canons, d'enterrer ses projectiles, de noyer ses poudres et de se porter sans retard à la rencontre de Kasdonowich. Bonaparte n'avait plus hésité entre deux buts différents; il avait su saisir le plus important et y sacrifier l'autre. Jusqu'alors Bonaparte n'avait été qu'un *grand capitaine*, en face de Wurmser il devint un *grand homme*. Toute l'armée française s'ébranla; le 31 juillet elle écrasait Kasdonowich à Salo, le 3 août elle battait Bayalish à Lonato, et le 5 elle campait dans cette plaine magnifique bordée par Lonato, Castiglione et Solferino, par les derniers bancs des Alpes, et qui se nomme la plaine de Castiglione.

Bonaparte n'avait plus avec lui que vingt-deux mille hommes, et il avait en face de lui l'armée de Wurmser forte de plus de trente-cinq mille soldats, et ayant une aile entière couverte par une redoute placée sur le mamelon de Medolano. Le petit jour, en éclairant les derniers feux des bivacs, inonda de lumière plus de soixante mille hommes prêts à s'entr'égorger. La campagne était commencée depuis *cinq jours* seulement; Bonaparte n'avait pas pris une seule minute de repos depuis ces cinq jours; il ne s'était pas couché une seule heure. Partout à la fois, il avait crevé *sept chevaux* et il avait à peine pris le temps de manger. Un moment ébranlée, l'armée entière avait repris confiance. Les généraux, qui quelques jours plus tôt, désespéraient du succès et doutaient de leur chef, avaient cédé à l'ascendant extraordinaire qu'il exerçait sur eux, et tous avaient senti renaître leur espoir de vaincre sans cesse, de vaincre toujours.

Aussi, ce matin du 5 août, soldats et officiers regardaient-ils lever le soleil avec ce sentiment du bonheur de vivre, que comprendront seuls ceux qui se sont vus en présence d'une mort probable. Depuis cinq

jours, cependant, les troupes avaient marché et s'étaient battues sans relâche, et tous ces soldats étaient gais, tous chantaient, s'envoyant lazzi sur lazzi, quolibets sur quolibets; les uns astiquant leurs fourniments, les autres nettoyant leurs fusils. La soupe cuisait dans toutes les marmites; le vin coulait dans tous les bidons. Officiers et soldats causaient, s'entr'aidaient mutuellement avec cette camaraderie cordiale qui n'existe que sur le champ de bataille. En présence de l'ennemi, le sentiment du danger détruit tout sentiment d'égoïsme; les hommes qui se savent braves s'estiment mutellement; il est bien rare, un matin de bataille, d'entendre s'élever une querelle; le patriotisme parle haut et étouffe toutes les autres passions.

Masséna était à la gauche de l'armée; Augereau commandait le centre, Verdier la droite; Bonaparte était partout. Pour attaquer, il attendait l'arrivée de la division Sérurier à Camiana.

Au centre de la plaine, en vue des feux ennemis, veillaient les avant-gardes françaises, à portée de canon des avant-gardes autrichiennes : ces avant-gardes avaient été fournies par la 32e demi-brigade, la *Terrible*, comme on commençait à l'appeler dans l'armée. Au point le plus avancé, à découvert, en pleine campagne, on voyait briller les restes d'un ardent brasier : une marmite de fonte dégageait une vapeur odoriférante : un gros lièvre dépouillé était étendu sur l'herbe : cinq caisses étagées les unes sur les autres marquaient l'extrême limite du camp et un tambour veillait auprès. Une sentinelle se promenait en long et en large à cinquante pas en avant.

Autour du brasier se tenait Rossignolet, le tambour-major, en compagnie de Gringoire, de Romulus et de Torniquet; deux petits tambours s'occupaient l'un de la marmite, l'autre à entretenir le feu. Rossignolet était appuyé sur sa longue canne, Romulus arrangeait ses cartouches dans un mouchoir, Torniquet débouchait la lumière de son fusil et Gringoire astiquait son sabre.

— Eh! là-bas! fit le major en s'adressant à un des tambours, on va battre la soupe tout à l'heure et le lièvre ne sera pas cuit. Faudrait se remémorer nonobstant qu'il n'a pas été écorché à l'intention des *Quinze-Reliques!*

— Major! il n'y a plus de place dans la marmite, répondit l'un des enfants.

— Qu'est-ce qu'il y a donc dans la marmite?

— Il y a d'abord un morceau de veau.

— Bon! Après?

— Un lapin!

— Superbissimo! Ensuite?

— Un lardon, un perdreau, douze carottes, deux choux et le bocal de concombres que le citoyen Torniquet a maraudé avant-z'hier.

— Joli fricot! dit Rossignolet en se léchant les lèvres avec amour. Voilà ce qui se nomme un pot-au-feu numéro un!

— Il n'y manque que le bœuf! dit Romulus.

— Le bouilli sera avantageusement remplacé par le gibier! fit observer le major.

— Oui, mais le lièvre ne cuit pas! ajouta Torniquet.

— Puisqu'il n'y a plus de place dans la marmite! reprit le cuisinier.

— Fais-le cuire autrement.

— Il n'y a plus de gamelle.

— Mets-le à la broche.

— Je n'ai que mon briquet.

— Eh bien! enfile-le avec.

— Mais il ne pourra pas tourner! il ne cuira que d'un côté.

— Ah! que vous n'êtes pas malins! fit une voix rieuse.

Rossignolet se retourna : Bibi-Tapin arrivait près du brasier : le petit tambour portait sur ses manches les galons de laine rouge du grade de caporal.

— Va-t'en de là, Gringalet, dit l'enfant au cuisinier, et quoique les caporaux soient exempts de corvée, je vais te montrer comment on fait rôtir un lièvre sans broche et sans rôtissoire. Passe-moi une baguette et un bout de ficelle.

Gringalet obéit. Bibi-Tapin planta le bâton devant le feu en recourbant l'extrémité flexible à laquelle il attacha un bout de la ficelle; il assujettit l'autre bout autour du cou du lièvre, de façon à tenir suspendu le corps de l'animal, puis il imprima un mouvement de rotation à la corde qui, entraînée par le poids, se roula et se déroula sur elle-même sans discontinuer.

— Là! fit Bibi-Tapin. Une bonne flambée maintenant et le fricot sera bientôt prêt!

Tous les soldats se mirent à rire de l'ingénieux procédé du caporal-tambour.

— Tu as appris cela chez les sauvages? dit Torniquet.

— Tout juste! répondit Bibi-Tapin.

— Pour lors, répondit Rossignolet, nous pourrons nonobstant nous astiquer l'estomac avant d'entrer en danse. Si on offrait de la pot-bouille au capitaine?

— Le capitaine? dit Bibi-Tapin, il a son déjeuner cuit.

— Où donc est-il?

— Sous sa tente.

Rossignolet se rapprocha du tambour, l'entraîna un peu à l'écart.

— Tu as vu le citoyen Maurice ce matin? demanda-t-il.

— Oui, répondit l'enfant.

— Est-ce qu'il est encore avec le vieux muscadin d'hier soir?

— Oui : ils ont passé la nuit ensemble.

— Et le lieutenant paraît-il content, ce matin?

Bibi-Tapin secoua la tête.

— Il avait la mine pâle, dit-il, et les yeux tout entourés de noir. Bien sûr qu'il a encore des chagrins.

— Le vieux lui aura encore apporté quelque mauvaise nouvelle.

— Hélas! c'est bien possible.

— Pauvre capitaine Maurice! A-t-il eu du chagrin le jour où il a fallu rejoindre l'armée, après notre promenade dans les montagnes, promenade qui ne nous a rien appris et durant laquelle nous n'avons rien trouvé.

— Oui, et, depuis ce moment-là, il a tout fait pour se faire tuer, et ce n'est pas sa faute si la mort n'a pas voulu de lui.

— C'est pas l'embarras, depuis trois mois il n'a pas pu avoir un congé et...

Bibi-Tapin interrompit le major en lui posant la main sur le bras.

— Dis donc, dit-il d'une voix insinuante, tu aimes le capitaine, hein?

— Lui et toi, c'est tout pour moi, répondit le major. N'est-ce pas vous deux qui m'avez soigné à ma dernière blessure?

— Tu sais que chaque fois que vient le vieux citoyen, le capitaine a encore plus d'ennui.

— C'est vrai.

— C'est par rapport à la demoiselle que j'ai vue, tu sais, à la ferme aux Chats-Huants? Elle est perdue, on ne peut pas la retrouver, et, si on ne la retrouve pas, le capitaine se fera casser la tête, c'est sûr.

— Bigre! fit Rossignolet, pas de ça, Lisette!

— Je te dis que j'en suis sûr; mais si tu veux m'aider, nous pourrions peu' être faire quelque chose pour lui.

— Comment?

— J'ai un plan! Si nous ne sommes pas tués au-

baraque incendiée. Chacun croyant la boutique vide, personne ne songeait à venir au secours des deux bourgeois, qui étaient pourtant incapables de se sauver eux-mêmes.

— Mon saint patron! ma bonne sainte Vierge! murmurait Gorain en oubliant les décrets de la Convention.

— Au secours! au secours! hurlait Gervais.

La peur les affolait au point que ni l'un ni l'autre ne voyait ouverte la porte d'entrée du cabaret, que voilait par instants un nuage de fumée. Tout à coup un personnage s'élança par cette porte, sauta auprès des deux amis et, les saisissant par le bras, il les entraîna brusquement au dehors.

— Corbleu! cria une voix sonore, voulez-vous donc vous faire rôtir comme des cricris dans un four!

— Le citoyen Roger! dit Gorain en se laissant entraîner.

— Notre sauveur! ajouta Gervais en se voyant hors de danger.

— Allons, allons, venez! il ne faut pas rester au milieu de cette foule! dit Roger en continuant à tirer à la remorque les deux bourgeois, qui n'opposèrent pas la moindre résistance.

Tous trois quittèrent alors le Champ de Mars, Gorain et Gervais se confondant en remercîments, Roger les conduisant rapidement vers des rues moins encombrées.

— Ouf! fit tout à coup Gervais en s'arrêtant, où donc sommes-nous?

— A la Croix-Rouge! répondit Roger en s'arrêtant également. Mon cher Gorain et mon cher Gervais, nous sommes un peu loin de chez vous, mais...

— Gorain et Gervais! répéta une voix sonore avec un éclat joyeux.

Et un personnage, qui venait de déboucher brusquement par la rue de Sèvres et qui suivait le milieu de la chaussée de la place, s'arrêta soudain et revint vivement vers les trois causeurs. Un réverbère voisin éclairait faiblement, mais suffisamment, le carrefour. Le nouveau venu était un incroyable, vêtu à la dernière mode et paraissant appartenir aux classes élevées de la société d'alors. Une énorme cravate lui cachait le menton et son chapeau à claque s'enfonçait sur ses yeux. Enlevant son chapeau d'une main et rabaissant de l'autre sa cravate, il laissa voir un visage blanc et rose, encadré par les *oreilles de chien* et des *cadenettes tressées.*

Gervais et Gorain reculèrent comme foudroyés par cette apparition, tandis que Roger tendait les mains à l'incroyable avec toutes les démonstrations de la plus vive amitié.

— Ah! mon Dieu! fit Gervais.

— Ah! mon Dieu! dit Gorain sur le même ton.

— Ce n'est pas possible!..

— Vous!... toi!... cher ami!... monsieur le...

— Le citoyen Sommes! reprit Gervais, tu n'es donc pas mort?

L'incroyable s'était avancé de façon à toucher presque les deux bourgeois.

— *Cave ne cadas!* dit-il brusquement.

Gorain et Gervais reculèrent encore, saisis d'un étonnement visible.

— Quoi! balbutia Gorain, tu en es?...

— Eh! fit Roger, nous en sommes tous; ainsi plus de mystère entre nous.

IV

LA MAISON DU CARREFOUR BUCI

Joseph Fouché, l'ex-oratorien, l'ex-constituant, habitait avec sa famille une petite propriété située dans la vallée de Montmorency, mais il avait à Paris un pied-à-terre, inconnu de ses amis les plus intimes, connu seulement de deux ou trois fidèles, et situé au carrefour Buci. Depuis près de deux ans que nous n'avons rencontré Fouché, bien des événements s'étaient accomplis dans la vie du célèbre conventionnel. Accueilli d'abord par les thermidoriens, ainsi que nous l'avons vu, il n'avait pas tardé à être repoussé par eux, et un décret l'avait expulsé de la Convention; mais l'amnistie qui, le 26 octobre 1795, consacra la mise en activité de la constitution de l'an III l'avait rendu à la liberté.

Depuis ce moment, Fouché avait semblé renoncer à l'existence politique pour se consacrer entièrement à la vie de famille. Retiré à Montmorency, il affectait de demeurer étranger à tout ce qui se passait, mais cette affectation n'était qu'un leurre destiné à tromper les yeux les mieux exercés. Au fond, non seulement Fouché n'était nullement disposé à quitter l'arène, mais encore il n'avait jamais été plus prêt d'y prendre une place redoutable. Fouché voyait tout, comprenait tout, et il attendait. Estimant le gouvernement du Directoire à sa juste valeur, il se traçait dans l'ombre une route tortueuse, mais sûre, pour arriver au but qu'il s'était proposé.

Ce jour-là, où la fête de la Victoire avait attiré au Champ de Mars la presque totalité de la population parisienne, Fouché était demeuré à Montmorency toute la matinée, mais vers cinq heures il avait pris la route de Paris, déguisé suivant sa coutume, et il s'était rendu à son petit logement du carrefour Buci. A onze heures du soir il y était encore, se promenant avec impatience dans l'une des pièces donnant sur la petite place. De temps à autre il consultait sa montre, comme un homme attendant anxieusement un événement sur lequel il compte.

— Il ne viendra pas! dit-il au moment où l'aiguille marquait onze heures et demie. Il ne viendra pas! Encore une attente vaine! encore une espérance déçue! Cependant sa lettre est précise.

Il marcha vers un petit bureau ouvert et y prit une missive décachetée qu'il relut.

— C'est clair cependant, continua-t-il en froissant l'épître. Il devrait être ici depuis une heure au moins. Me tromperait-il? Non! cela est impossible. Je connais les hommes, et Jacquet m'a donné trop de preuves pour que je puisse douter!...

En cet instant quatre petits coups furent frappés discrètement à la porte, à intervalles inégaux. Fouché s'arrêta, et son œil lança un éclair joyeux.

— C'est lui! murmura-t-il.

Fouché courut ouvrir. Le citoyen Roger était sur le seuil : il entra vivement et referma lestement la porte.

— Jacquet! je ne t'attendais plus! dit Fouché.

Jacquet (car c'était lui) sourit finement et prit un siège sur lequel il se laissa tomber.

— Cher maître, dit-il, votre plus cher désir n'est-il pas de rassembler entre vos mains les rouages puissants, indestructibles d'une police organisée de telle sorte que rien ne puisse lui échapper?

— Oui! répondit Fouché. Tel est mon rêve : tout savoir, tout apprendre, tout deviner!

— Vous n'avez pas oublié notre ancien plan?

— Sans doute. Prouver l'incapacité de ceux qui devraient veiller à la sécurité publique et à la sécurité privée. Les confondre, les abattre, se dresser à leur place dans un temps meilleur, et s'ériger en ressort gouvernemental tellement puissant, tellement utile, que la machine ne puisse marcher faute de ce ressort.

— C'est cela! pour arriver à ce but, nous avons un moyen infaillible : connaître dans tous ses détails l'organisation du Chauffage, être maîtres des secrets de celui qui dirige cette formidable association, et ce chef, une fois entre nos mains, nous servir de cette

grande association du mal pour combattre ce mal.

— Sans doute! s'écria Fouché. Découvrir ce secret, c'est prouver l'impéritie de ceux qui doivent agir; c'est montrer leur impuissance, c'est prouver notre supériorité, c'est en un mot prendre leur place.

— Eh bien! ce terrible secret du Chauffage, je l'ai.

— Toi! s'écria Fouché.

— Je l'ai depuis ce soir.

— Tu connais le chef des chauffeurs?

— Oui. Ce chef, vous le connaissez comme moi, c'est un de nos anciens adversaires, c'est le *Roi du bagne!*

— Le *Roi du bagne!* dit Fouché.

— Eh oui! notre ancien Saint-Jean de l'affaire de Niorres, notre Camparini de l'affaire d'Horbigny! celui qui nous a si bien joués, enfin, depuis onze ans, et contre lequel nous n'avons jamais eu une seule preuve.

Fouché parcourait la pièce à grands pas.

— Ces preuves! dit-il; as-tu donc aujourd'hui la possibilité de les avoir?

— Je le crois, répondit Jacquet.

— Comment?

— D'abord, je sais où est Camparini en ce moment.

— Et où est-il?

— A Venise.

— Qu'y fait-il?

— Il dirige de là une partie des crimes commis en France, et il s'occupe de l'accomplissement d'une œuvre gigantesque à laquelle il travaille depuis dix ans.

— Comment sais-tu cela?

— Pour mener à bien ses plans, Camparini doit avoir des agents partout, dans toutes les classes, et les meilleurs agents, vous le savez, sont ceux qui ne croient pas l'être. Pour se tenir au courant de ce qui se fait et se dit dans une partie de la bourgeoisie de Paris, pour être à même d'avoir des renseignements sur les fortunes, les habitudes, afin de faire agir des *chauffeurs* à coup sûr, Camparini a enrôlé sous ses lois, sans qu'ils s'en doutassent, deux imbéciles que vous connaissez encore et qui se nomment Gorain et Gervais.

— Ceux de l'affaire de Niorres?... les amis de Bernard?

— Précisément; ces pauvres malheureux croient se livrer à d'honorables et lucratives spéculations en société avec le citoyen Camparini, lequel leur a fait croire à je ne sais quelle stupide organisation de fournitures clandestines.

— Mais comment as-tu su que ces hommes étaient en rapport avec Camparini?

— Je l'ai su par de Sommes.

— Celui-là est donc décidément fidèle?

Jacquet sourit.

— Il nous servira tant qu'il croira servir ses intérêts propres et la vengeance qu'il veut exercer.

— Mais quand il ne le croira plus?...

— Alors nous n'en aurons plus besoin.

— C'est juste.

— En attendant, il nous est d'un puissant secours.

Fouché n'écoutait plus, il se promenait à grands pas dans la pièce, s'arrêtant de moment en moment comme un homme qui réfléchit profondément et qui établit dans sa cervelle tout un plan d'action énergique.

Enfin, revenant vers Jacquet qui attendait :

— Il faudrait avoir la preuve de ce que tu viens de me dire, fit-il en appuyant sa main sur l'épaule de son compagnon. Camparini est à Venise?

— Oui.

— Demain tu partiras pour l'Italie avec Sommes. Je te donnerai une lettre pour le général Bonaparte et toutes les instructions nécessaires. Notre plan doit être modifié, Jacquet; nous allons passer la nuit à travailler ensemble. Camparini est un rude adversaire : nous avons jusqu'ici perdu toutes les manches avec lui, il faut gagner la partie suprême; d'ailleurs, j'ai un vieux compte à régler avec lui, je n'ai pas oublié l'affaire de Niorres. Et puis, qui sait? ajouta Fouché après un silence, si cet homme voulait se vendre un jour, il serait bien utile entre d'habiles mains.

— Camparini ne se vendra pas, répondit Jacquet.

Fouché sourit.

— S'il ne se vend pas lui-même, dit-il, un autre peut le vendre, et il ne s'agit que de trouver cet autre.

V

LA CAMPAGNE DE SIX JOURS

Le 12 thermidor (30 juillet) le quartier général de l'armée d'Italie venait d'être transporté à Castel-Novo. Il y avait conseil de guerre sous la modeste tente du général en chef. La situation devait être tendue, car l'agitation la plus vive régnait autour du quartier général. Les courriers se succédaient sans relâche, les uns allant, les autres arrivant, et une sorte d'anxiété douloureuse se peignait sur le visage des soldats groupés çà et là et cherchant à s'abriter contre le soleil. Sous la tente, les généraux Bonaparte, Augereau, Masséna, Berthier, Sérurier et quelques autres, parlaient, discutaient avec une chaleur extrême, interrogeant de temps à autre une énorme carte du nord de l'Italie étalée sur une table autour de laquelle ils se tenaient tous groupés.

— Ainsi, disait Bonaparte, dont l'œil lançait des éclairs, votre opinion est pour la retraite?

— Oui, répondit Masséna.

— Quoi! après avoir forcé les Alpes, pacifié le Piémont, battu les Autrichiens depuis quatre mois, pris Milan et dix autres villes, il faut que nous arrêtions le cours de nos succès et que nous cédions le terrain à l'ennemi?

— Il ne faut pas compromettre les avantages de nos victoires passées, répondit Masséna; il faut savoir allier la prudence au courage. La situation de l'armée d'Italie est terrible, cent fois plus terrible encore même qu'au moment où elle est entrée en campagne. Quels renforts avons-nous reçus depuis quatre mois que les hostilités ont commencé? neuf mille hommes!... à peine de quoi remplir nos cadres décimés par le feu et les fièvres. Quelles sont nos forces réelles aujourd'hui? Quarante mille hommes, dont quatre mille sont dans les hôpitaux et six mille devant Mantoue. A peine avons-nous trente mille hommes.

— Avec ces trente mille hommes, reprit Bonaparte, nous avons déjà battu deux armées.

— Oui, dit Sérurier, mais la troisième qui s'avance est plus formidable que les précédentes. Wurmser a soixante-dix mille hommes choisis parmi les meilleures troupes.

— Qu'importe! s'écria Bonaparte; ce n'est, après tout, que deux contre un!

— Et ce n'est guère! ajouta Augereau.

— D'ailleurs, reprit le général en chef, mes dispositions sont prises, vous le savez! Sauret défend la route du lac de Garde; toi, Masséna, avec douze mille hommes, tu intercepteras la passe de l'Adige; Despinois se portera sur Vérone; Augereau tiendra à Legnago, et Kilmaine demeurera ici avec Sérurier et moi, pour recevoir les vingt mille hommes de Kasdonowich. Alors Wurmser, qui veut attaquer à la fois à la Corona, à Rivoli et à Vérone, et qui croit envelopper l'armée française, Wurmser sera attaqué, lui, à la fois sur l'Adige, sur le lac de Garde et sur Vérone, et tandis que nous culbuterons son front, Sauret lui coupera sa ligne de retraite.

— Bravo! ça y est! cria Augereau.

— Superbe plan! dit Berthier, mais il faut qu'il réussisse.

Masséna et Sérurier secouaient la tête; les autres

avait fait tenir ses hommes cachés dans la forêt : il attendait que la 32e fût engagée complètement. Celle-ci au fond du chemin creux, un détachement ennemi devait lui barrer la retraite et, à un signal convenu, la colonne autrichienne, s'élançant sur la terrasse, devait foudroyer les Français et les anéantir tous, sans qu'il fût possible à un seul d'échapper, car, de chaque côté jusqu'à la redoute, les rochers étaient à pic.

La 32e écrasée, la redoute préservée, Wurmser pouvait tourner toutes ses forces et tous ses canons sur la division Sérurier, la broyer sous le nombre, et il demeurait alors en face de la seule division Masséna, ce qui ne rendait plus pour lui la victoire douteuse. On comprend dès lors la fiévreuse anxiété dont avait été saisi le général Bonaparte en voyant cette colonne autrichienne. La 32e courait droit à sa perte sans la reconnaissance poussée par Bibi-Tapin. Un seul chemin, un unique passage permettait de communiquer de la forêt à la terrasse ; ce passage, creusé l'hiver par le lit d'un torrent, était très escarpé et large de vingt pieds au plus. Alors que Bibi-Tapin s'était aventuré pour aller s'assurer de la position de la redoute, il avait franchi ce passage.

L'œil au guet, l'enfant avait cru remarquer un uniforme autrichien derrière un chêne. Se glissant, rampant dans les herbes avec une adresse de reptile, il était parvenu, sans être vu, jusqu'au sommet des collines boisées, et il avait alors constaté la présence de la colonne ennemie.

Comprenant l'imminence du péril, Bibi-Tapin, en une seconde, avait grandi de dix ans : d'enfant, il était devenu homme. Sa résolution fut prise sans hésiter ; il courut prévenir son général, et pour sa récompense, il avait demandé à faire partie des braves qui allaient se dévouer pour sauver la 32e demi-brigade et assurer la victoire à l'armée par la prise de la redoute. Maurice, marchant à la tête de ses hommes, avait gardé près de lui Bibi-Tapin, et s'était fait expliquer rapidement la situation topographique des lieux.

— Ainsi, dit-il, la colonne ennemie, pour nous surprendre, ne peut déboucher que par cet étroit ravin dont tu parles ?

— Oui, capitaine, répondit l'enfant.

— Aucune autre communication n'existe entre la terrasse et la forêt ?

— Aucune autre. Hier soir, quand j'ai chassé le lièvre que nous avons mangé ce matin, j'ai suivi toute la lisière de cette forêt, et j'ai été obligé de me glisser par cette passe et de longer les avant-postes autrichiens pour regagner le camp.

— Et cette passe est boisée ?

— Non, capitaine, elle est dénudée comme le lit d'un torrent.

— Bien. Le général a raison : si les Autrichiens n'ont pas d'artillerie avec eux, nous parviendrons à les arrêter, et, en nous faisant tuer tous, nous donnerons le temps à la 32e d'enlever la redoute.

— Il ne s'agit que de se faire tuer proprement ! fit observer Rossignolet, qui avait entendu.

— Halte ! dit tout à coup Maurice.

La petite colonne s'arrêta ; on était sous bois, et d'après les indications de Bibi-Tapin, le passage devait être proche. Maurice ordonna à ses hommes de demeurer immobiles, et faisant signe à Bibi-Tapin de le suivre, il se glissa dans les taillis.

— Appuyez sur la droite, mon capitaine ! dit l'enfant en dirigeant le jeune officier.

Guidé par Bibi-Tapin, Maurice s'avança sous bois, longeant le pied de la terrasse. Tous deux sans faire aucun bruit, atteignirent l'entrée de la gorge formant passage.

— C'est là ? dit Maurice à voix basse.

— Oui, mon capitaine, répondit l'enfant, et c'est le seul endroit par lequel on puisse descendre sur la terrasse.

Maurice examina le terrain. Le lit du torrent descendait presque à pic depuis le sommet de la chaîne que couronnait la forêt. De la vallée à ce point où ils se trouvaient, le terrain formait une pente rapide, de sorte que la terrasse aboutissait à cet endroit de plain-pied avec le sol. De l'autre côté, une seconde pente plus abrupte encore que la première s'enfonçait entre les arbres et la terrasse, qui continuait à se dessiner, surplombant à la hauteur de vingt-cinq pieds. A droite, derrière les taillis, on apercevait la partie sud et la redoute ; on pouvait s'approcher facilement pour donner l'assaut, car le terrain était bon et les arbres eussent abrité les assaillants. Deux énormes rochers bordaient à droite et à gauche le lit desséché formant passage, et s'élevaient jusqu'à l'entrée de la forêt. Maurice examinait attentivement le terrain. Le temps pressait. Il fallait agir. Augereau attendait, et la bataille continuait furieuse dans la plaine, avec un vacarme assourdissant. De ce qu'allait décider Maurice pouvait peut-être dépendre le succès de la journée.

Le capitaine réfléchit durant quelques minutes ; puis se tournant vers Bibi-Tapin :

— Cours dire au général qu'il peut attaquer la redoute ; je me charge de défendre ce passage, dit-il d'une voix ferme.

Le Tambour obéit et s'élança dans la direction de la 32e demi-brigade, tandis que Maurice revenait vers ses hommes et les ramenait à l'entrée de la gorge, en les dissimulant derrière les rochers et les troncs d'arbres.

— Attention ! dit-il, nous sommes trente, il faut nous sacrifier dix par dix, afin de donner au général le temps d'agir. Que dix de vous s'embusquent à droite, derrière le rocher ; que dix autres demeurent dans le bois, ceux-là resteront comme réserve et marcheront après tous. Maintenant, à mon signal, que les dix derniers poussent à la fois sur la route des troncs d'arbres et des quartiers de pierre.

« Établissons une barricade, et souvenez-vous tous que vous devez mourir ici. Citoyen Richard, je te confie le commandement des hommes de réserve. Attention ! soldats. Pas un mot ; le plus grand silence ; tenez-vous prêts ! Le général va attaquer, et, au premier Autrichien qui se montre là-haut, en avant, et vive la France ! »

Les trois pelotons se formèrent. Le comte d'Adore s'enfonça sous bois avec ses dix grenadiers ; les dix autres, avec Rossignolet, se blottirent derrière le rocher.

— Laissez vos caisses, dit tristement le major à deux tambours qui le suivaient.

Les dix hommes destinés à mourir en premier demeurèrent sous le commandement de Maurice. Chacun avait choisi, qui une branche, qui une pierre pour aider, le moment venu, à la construction de la barricade ; puis tous attendirent dans un religieux silence, tous frémissant, haletant ; tous ayant hâte de combattre, mais aucun ne regrettant le sacrifice de la vie qu'il avait promis de faire. Dix minutes, dix siècles, s'écoulèrent durant lesquelles on entendait le bruit formidable de l'artillerie et de la mousqueterie, les cris des blessés, les hennissements des chevaux, les hurlements des combattants. Un nuage épais de fumée bleuâtre se condensait au-dessus de la plaine et des arbres de la vallée, et envoyait sur les ailes de la brise les âcres émanations de la poudre.

Tout à coup, dominant le tumulte de la plaine, un roulement énergique de tambours retentit dans la vallée, accompagné aussitôt d'une fusillade vive et incessante, et de grands cris parmi lesquels on reconnaissait des accents français.

— En avant la 32e! cria une voix de stentor.

Et on aperçut, à travers le feuillage jauni des arbres, les uniformes des soldats de la République bondissant comme des démons vers la redoute qu'entourait un nuage opaque de fumée. Les détonations se croisèrent, le canon tonna plus rapproché, et une bordée de boulets vint se ruer dans le fond de la vallée : c'était la 32e qui attaquait ; c'était le fort qui répondait à l'attaque et essayait de lutter contre la *furia* française.

Au même instant la lisière de la forêt dominant la terrasse solitaire et dénudée se couvrit d'une nuée d'uniformes blancs, et une tête de colonne autrichienne se précipita au pas de course dans la gorge encaissée.

— Vive la France! cria une voix ferme; en avant, les enfants de Paris!

Une grêle de balles assaillit la colonne autrichienne et l'arrêta dans sa marche. Surprise, elle hésitait. Les officiers l'entraînèrent; mais, quand elle s'élança, une barricade formée à la hâte barrait le lit du torrent, et de derrière cette barricade partaient des tourbillons incessants de feux et de plomb. Les tambours autrichiens battirent la charge, et la colonne entière se rua sur la poignée d'hommes qui s'opposaient à son passage. Alors on vit se renouveler, sur ce point isolé du champ de bataille, les prodiges vantés par les poètes de l'antiquité : dix Français avaient déjà été tués ; dix autres s'étaient précipités, et Maurice, toujours debout, animant ses soldats, luttait en héros, s'opposant au passage du flot envahisseur.

Dix minutes s'étaient écoulées et les Autrichiens avaient à peine gagné quelques lignes de terrain; pas un seul d'entre eux n'avait atteint vivant la terrasse : mais la moitié des Français gisait à terre; mais le reste allait être infailliblement écrasé, et la redoute tenait toujours, et Augereau n'avait pas encore planté sur les remparts le drapeau aux trois couleurs. Si la colonne passait, le sort de l'armée française était compromis, car la 32e était infailliblement écrasée : la redoute soutenait l'aile gauche des Autrichiens et Sérurier était pris entre deux feux. Le moment était épouvantable, horrible, saisissant; la destinée de l'Italie, celle de la France étaient tout entières dans un plateau de la balance, et, dans l'autre plateau, étaient quinze hommes qui ne pouvaient que mourir.

Maurice voyait tomber ses soldats à ses pieds; un miracle l'avait préservé jusqu'alors ; mais la mort venait, terrible, certaine. Le jeune capitaine lança un regard rapide autour de lui pour compter ceux qui lui restaient. Neuf soldats étaient seuls encore debout. Le comte d'Adore, Rossignolet, Gringoire n'étaient plus parmi les combattants. Sans doute ils étaient morts. Quant à Bibi-Tapin, Maurice ne l'avait pas revu depuis le moment où il l'avait envoyé auprès d'Augereau. La colonne autrichienne s'avançait, marchant sur les cadavres, n'ayant plus à détruire qu'un faible obstacle pour forcer la gorge. Quelques instants encore et elle anéantissait le reste des trente héros, puis elle surprenait Augereau et la 32e, qu'elle écrasait du haut de la terrasse, sous ses feux plongeants.

Une balle, effleurant le cou de Maurice, lui emporta son épaulette gauche. Tout à coup des clameurs plus violentes retentirent, et la fusillade redoubla d'intensité dans la direction de la redoute; la division Augereau venait d'escalader les remparts; la lutte était effrayante. Maurice comprit la situation.

« Courage! cria-t-il à ses hommes; tenez ferme!... mourons jusqu'au dernier, et nous assurons la victoire à nos frères! »

Mais les Autrichiens, eux aussi, avaient deviné ce qui se passait à Medolano; ils redoublèrent d'efforts pour franchir la passe; les Français, écrasés par le nombre, firent un mouvement en arrière ; la tête de la colonne s'élança sur la terrasse en poussant des cris de triomphe : la 32e allait être écrasée au moment où elle croyait triompher.

Maurice courut à ses hommes, il voulut les rallier, mais quelques-uns à peine restaient debout. La rage dans le cœur, le malheureux officier voulut seul arrêter le flot; il bondit... vingt canons de fusil le menacèrent à la fois... quand une détonation effrayante retentit sur la cime des rochers : une pierre tomba sur les soldats autrichiens qui s'étaient emparés de la terrasse, et la charge fut battue violemment dans la forêt, sur le flanc de la colonne autrichienne.

«—Les Français ! les Français ! » crièrent les Autrichiens en proie soudainement à une terreur panique.

Se repliant sur eux-mêmes, ils rebroussèrent chemin entraînant avec eux leurs officiers; ce fut un moment de confusion effroyable; les Autrichiens, persuadés qu'ils étaient surpris et attaqués en flanc et en queue cherchèrent un refuge dans la fuite.

Au même instant des cris furieux de victoire retentirent sur la droite. Maurice, blessé, saisit une branche d'arbre pour s'élever : il aperçut au loin le drapeau français flottant sur les murs de Medolano. Il se laissa retomber à terre en poussant un cri de triomphe: les Autrichiens fuyaient; la charge était battue énergiquement dans la forêt, mais trois hommes étaient seuls debout autour du capitaine.

X

L'ÉMIGRÉ

La victoire de Castiglione assurait aux Français la possession de l'Italie entière. La campagne avait duré *six jours*, mais six jours de marche, de fatigue, de combats, sans une seule minute de repos; et dans ce court espace de temps moins de trente mille hommes en avaient mis soixante mille hors de combat, tué huit mille, pris treize mille et rejeté le reste dans les montagnes.

Les Autrichiens étaient saisis d'effroi; les Français transportés d'admiration pour leur jeune chef. La confiance et le dévouement en lui étaient tels qu'un bataillon pouvait désormais en faire fuir trois. En Italie, la sensation était profonde : Milan, Bologne, Ferrare, Modène, tous les amis de la liberté, étaient transportés de joie ; Venise, Rome et Naples étaient épouvantées. Deux jours après la bataille qui venait de terminer cette étourdissante campagne, l'armée campait, se reposant sur ses lauriers laborieusement acquis, oubliant les fatigues et les dangers passés : les soldats se prélassaient dans les délices du repos et de l'abondance, joyeux du présent, insoucieux de l'avenir. La 32e demi-brigade, qui avait pleinement cette fois justifié son surnom de *Terrible*, celle qui avait le plus souffert à Castiglione, se livrait aux jouissances du *farniente*, au bonheur de la chasse légèrement entachée de maraude, sous les regards indulgents des officiers, fiers à bon droit de leurs soldats.

Rossignolet, debout au milieu d'un groupe, pérorait, aux grands applaudissements de ceux qui l'écoutaient. Le major venait de faire une motion qui lui avait valu l'approbation générale. Il s'agissait pour la 32e de conférer au général en chef le grade de sergent en récompense de ses exploits. Toute l'armée avait reconnu Bonaparte pour caporal, et la victoire de Castiglione valait la peine, au dire de Rossignolet, de métamorphoser en galons d'or les galons de laine rouge. Rossignolet s'apprêtait donc à plaider une cause gagnée d'avance, quand un jeune officier, à la physionomie martiale, au front couvert d'un bandeau taché de sang, ayant le bras droit en écharpe, s'approcha vivement du groupe.

— Le colonel Junot! murmura Gringoire, silence dans les rangs!

l'on tienne son bidet prêt pour se rendre au château? demanda la fille.

« — Au château! s'écria l'abbé d'une voix frémissante. Oh! je n'irai pas! je n'irai pas!... »

« Et il se laissa retomber dans son fauteuil en lançant vers le ciel un regard de désolation.

— Mais que signifie cette confession? demanda Maurice avec anxiété. Quel rôle doit-elle jouer dans l'affaire qui nous concerne?

— Un rôle énorme, Maurice, reprit le comte, car cette confession avait été faite par...

Un roulement lointain de tambour interrompit les deux amis. Presque aussitôt un second roulement, formidable celui-là par sa proximité, ébranla les murailles de toile.

— Aux armes! cria Maurice. On va attaquer.

Et le jeune homme, oubliant, dans son patriotisme, sa propre cause pour celle de l'armée dont il faisait partie, s'élança vers ses armes, boucla à la hâte son ceinturon et saisit ses pistolets.

—On va se battre! s'écria le comte d'Adore. Oh! je me souviens que j'ai été soldat.

Maurice avait soulevé la portière de toile et s'élançait au dehors : le comte le suivit. Un magnifique et grandiose spectacle s'offrit à eux. Le soleil s'était levé radieux et éclairait la plaine, brisant ses rayons sur cinquante mille baïonnettes qui miroitaient comme autant d'éclairs rapides. L'armée autrichienne, admirablement rangée, composée d'hommes d'élite tirés récemment de l'armée du Rhin, tous bien vêtus et bien armés, s'ébranlait tout entière. Elle voulait commencer l'attaque. L'armée française attendait au repos. Un aide de camp apporta l'ordre aux avant-postes de se replier sur le gros de l'armée.

Partout les tambours battaient, les trompettes sonnaient, la musique militaire retentissait. Les étendards se déployaient au vent, les chevaux hennissaient, les hommes frémissaient d'impatience... le canon allait gronder.

Wurmser, entouré de son état-major, brillant de dorures, se tenait sur une éminence. Bonaparte et ses officiers occupaient une colline située presque en face. Maurice s'était mis à la tête de ses hommes. Rossignolet, sa canne à la main, marchait en avant en se dandinant plus que jamais; Bibi-Tapin le suivait faisant résonner sa caisse avec un entrain merveilleux.

Le comte d'Adore s'élança près de Maurice.

— Je ne vous quitterai pas! dit-il.

— Y pensez-vous? fit Maurice en s'arrêtant. Mon ami, cette cause n'est malheureusement pas la vôtre. Vos idées politiques sont en opposition avec les nôtres, et les Autrichiens pourraient se soucier fort peu de la différence de nos opinions. D'ailleurs, vos cheveux sont blancs...

— J'ai été soldat, Maurice! s'écria le vieillard, dont les prunelles étincelaient; avant d'être royaliste, je suis Français; et morbleu! je ne puis voir une bataille sans y prendre part comme autrefois.

Le canon éclata au loin. Sérurier attaquait; c'était le signal qu'attendait Bonaparte. Aussitôt l'ordre de marcher en avant fut donné à l'aile droite: le centre demeura immobile, et la division Masséna, qui était à l'aile gauche, commença à se replier devant les troupes autrichiennes, par suite d'une combinaison aussi habile que hardie du général en chef. Le détachement de la 32e formant le poste avancé, et qui n'avait point encore rejoint son corps, répondit aux grondements du canon par des cris d'enthousiasme. Ivre de ses triomphes passés, honteuse de son incertitude des jours précédents, rendue à l'espérance par ses victoires de l'avant-veille, l'armée française, oubliant ses fatigues et ses privations, saluait la bataille qui allait s'engager par des acclamations frénétiques.

Le comte d'Adore pâlissait et rougissait tour à tour.

— Un fusil! s'écria-t-il tout à coup.

Et, avant que Maurice eût eu le temps de s'opposer à son action, il se plaça en avant du détachement.

— Mes amis! ajouta-t-il, je suis un ci-devant, un émigré, un royaliste, enfin; mais, avant tout, je suis Français et j'ai été soldat. Voulez-vous de moi pour camarade? voulez-vous de moi dans vos rangs? Je combattrai avec vous comme un simple grenadier! Soldats! mon cœur bat en vous voyant si braves; l'odeur de la poudre me grise le cerveau. Oublions nos opinions différentes; ne voyons que nos ennemis à écraser! Mes amis, repousserez-vous la demande d'un vieux soldat qui vous crie en face des Autrichiens : Un fusil et des cartouches!

— Bien parlé, vieux lapin! hurla Rossignolet; viens dans nos rangs.

— Un fusil! un fusil! répétait le comte.

— Présent! dit Bibi-Tapin en tendant son propre fusil au vieillard.

— Vive la France! cria le comte.

La terre frémit et gronda; vingt pièces d'artillerie légère passaient au galop, longeant le front de bataille et se dirigeant vers la redoute de Medolano. Une colonne la suivait au pas de course : c'était la 32e, dont Augereau en personne avait pris le commandement. Le détachement de Maurice rallia au passage la demi-brigade.

— En avant la *Terrible!* cria Augereau, le sabre à la main; en avant, les enfants des faubourgs!

VIII

CASTIGLIONE

Wurmser, impatient d'attaquer, avait ébranlé sa droite le long des hauteurs, et Bonaparte l'avait trompé en repliant sa gauche. Ce mouvement avait permis à Sérurier de se glisser sur les derrières de l'ennemi. A midi la bataille était engagée sur tous les points; les Français luttaient avec une valeur héroïque; mais la force numérique des Autrichiens rendait la victoire incertaine. De part et d'autre on se battait avec un effroyable acharnement, car chaque armée sentait que la partie était suprême, et que le sort entier de l'Italie dépendait de l'issue de la journée.

Avec son coup d'œil d'aigle, Bonaparte avait compris que le succès de la journée dépendait de la prise de la redoute de Medolano, et il l'avait fait attaquer par vingt pièces d'artillerie et par une colonne de ses meilleurs soldats. Mais Wurmser, lui aussi, sentait que cette redoute faisait une grande partie de sa force, et il y avait entassé ses plus vieilles troupes avec ordre de la défendre à toute extrémité. En arrivant sous le feu des batteries, la 32e s'était donc vue accueillie par une pluie de boulets, et les vingt pièces d'artillerie légère avaient eu la plus grande peine à installer leur tir; encore ce tir fut-il promptement éteint par le feu redoutable des canons de gros calibre des remparts. Augereau, en dépit de sa bravoure et de celle de ses soldats, dut donner l'ordre de la retraite, car la colonne se fût fait mitrailler en pure perte. La 32e se replia donc, emmenant ses blessés et laissant ses morts sur le champ de bataille.

Le combat continuait sur tous les points, et partout l'avantage était égal. Bonaparte, volant d'une division à l'autre, tout en enveloppant l'ensemble de l'action, Bonaparte avait vu le mouvement d'Augereau et ses sourcils s'étaient rapprochés. Tout à coup un éclair rapide illumina sa physionomie. Un petit bois bordait la redoute; peut-être par là pouvait-on l'attaquer d'une manière plus efficace; et au moment où il

allait envoyer l'ordre à Augereau de tenter l'assaut par ce côté, il venait de voir la 32e s'engager sous les arbres ; Augereau avait agi avec son audace ordinaire.

— Dans une demi-heure le drapeau tricolore flottera sur les remparts ! murmura Bonaparte.

Mais il n'achevait pas que son front pâlit subitement et qu'une interjection rauque s'échappa de ses lèvres.

— Lannes ! cria-t-il à un officier placé derrière lui, cours à Medolano. Préviens Augereau : une colonne autrichienne va l'écraser !... Va !... Arrive !... Il le faut !

L'officier s'élança à fond de train.

— Il arrivera trop tard ! murmura Bonaparte en donnant un vigoureux coup de cravache à son cheval.

Effectivement le petit bois dans lequel s'était engagée la 32e était situé au fond d'une vallée étroite et encaissée. L'accès de la redoute était de ce côté plus facile, car on pouvait s'en approcher sous la protection des arbres ; mais cette vallée présentait le côté dangereux de voir couronner les hauteurs qui la bordaient, et d'être écrasé dans son lit étroit et sinueux. Augereau, emporté par son audace, voulant à tout prix s'emparer de la redoute, s'était engagé dans le petit bois, avec l'espérance que de ce côté il enlèverait d'emblée le fort. La 32e le suivait au pas de charge, le fusil à l'épaule, prête à s'élancer et à escalader la redoute.

Wurmser, qui sans doute avait prévu ce genre d'attaque, avait gardé une réserve établie derrière le petit bois, sur la lisière d'une forêt voisine, et destinée à écraser les audacieux qui s'aventureraient dans la vallée. C'était la vue de cette colonne s'ébranlant qui avait arraché à Bonaparte son geste de colère. Augereau, dans sa situation, ne pouvait même prévoir la possibilité du danger. La colonne devait couronner les hauteurs et l'accabler avant qu'il en soupçonnât l'existence. La 32e s'avançait rapidement, ses tambours sur les flancs. Les soldats, se glissant le long des arbres pour éviter d'être vus par les artilleurs de la redoute, marchaient sans bruit, prêts à faire feu au premier signal. Augereau était en tête, suivant le terrain de l'œil. Tout à coup, il s'arrêta :

— Un homme de bonne volonté pour éclairer la route ? s'écria-t-il.

Dix soldats s'élancèrent, mais les deux premiers avaient été Rossignolet et Bibi-Tapin.

— Toi, tu es trop grand, dit Augereau au major, et toi, tu es trop jeune, ajouta-t-il en se tournant vers le caporal tambour ; c'est dommage, car la taille conviendrait.

— Général, répondit vivement l'enfant, je suis encore assez âgé pour que le général en chef m'ait donné les galons de caporal !

Augereau sourit.

— Comment t'appelles-tu ? dit-il.

— Bibi-Tapin.

— Ah ! c'est toi le petit tambour de la 32e ! Eh bien ! soit ! tu vas éclairer la route. Glisse-toi dans les fourrés, sous les taillis, approche de la redoute le plus que tu pourras, ne te fais pas tuer, si tu peux, et reviens vite me donner des renseignements. As-tu compris ?

— Compris, général.

Bibi-Tapin décrocha lestement sa caisse.

— Ôte ton habit, dit Augereau, que l'on ne te reconnaisse pas !

— Merci ! dit l'enfant, je serais pris pour un espion. J'irai, mais avec mon uniforme, ou sinon cherchez-en un autre !

Augereau sourit encore.

— Brave enfant ! dit-il. Allons, va, et reviens chercher tes galons de sergent.

Bibi-Tapin s'élança comme une flèche et disparut dans les taillis. Un quart d'heure s'écoula, durant lequel on entendait résonner la canonnade et la fusillade. Augereau et ses soldats frémissaient d'impatience. Ils ne pouvaient rien faire. Enfin le petit tambour reparut : il était très pâle et il avait ses vêtements en lambeaux,

— Général ! dit-il à Augereau, nous voulions pincer les Quinze-Reliques, et c'est nous qui sommes pincés par eux.

— Comment ? demanda vivement Augereau, la redoute est-elle inaccessible de ce côté?

— Non, au contraire, mais j'ai surpris une colonne autrichienne qui est en embuscade dans la forêt là-bas; elle attend que nous attaquions pour nous écraser.

— Par où peut-elle parvenir jusque dans la vallée ? demanda-t-il.

— Par un défilé situé à gauche.

— Il n'y a pas d'autre passage?

— Non, les rochers sont à pic à droite et à gauche.

Augereau réfléchit un moment.

— Eh bien ! dit-il froidement, il ne s'agit que de trouver vingt hommes décidés à se faire tuer jusqu'au dernier, et nous enlèverons la redoute. Seulement ils y passeront tous.

Se tournant vers la 32e :

— Vingt hommes décidés à mourir ! demanda-t-il.

Il n'y eut pas un moment d'hésitation, trente au moins sortirent à la fois des rangs. A la tête de ceux-là étaient Maurice, le comte d'Adore, Rossignolet Torniquet et Gringoire.

— Pas un de vous ne reviendra ! dit Augereau.

— Eh bien ! nous mourrons tous ! dit Maurice.

— Capitaine ! reprit le général, il faut à tout prix surprendre cette colonne qui veut nous écraser ; il faut la tromper, lui faire croire que vous n'êtes que l'avant-garde d'une division ; il faut lui barrer la route, la retenir, l'arrêter le temps nécessaire pour que nous enlevions la redoute. Jusqu'à ce que j'aie planté le drapeau de la 32e sur les remparts, jurez-moi tous que vous tiendrez ferme !

— Nous le jurons ! crièrent les soldats.

— Alors, en avant, mes braves ! J'attendrai votre premier coup de feu pour attaquer.

— Général ! dit Bibi-Tapin, je réclame l'honneur de servir de guide au capitaine.

Augereau regarda encore l'enfant.

— Décidément, tu es brave, dit-il, c'est dommage de t'envoyer à la mort ; mais, bah ! un peu plus tard... En avant !

— En avant ! répéta Maurice en entraînant ses hommes.

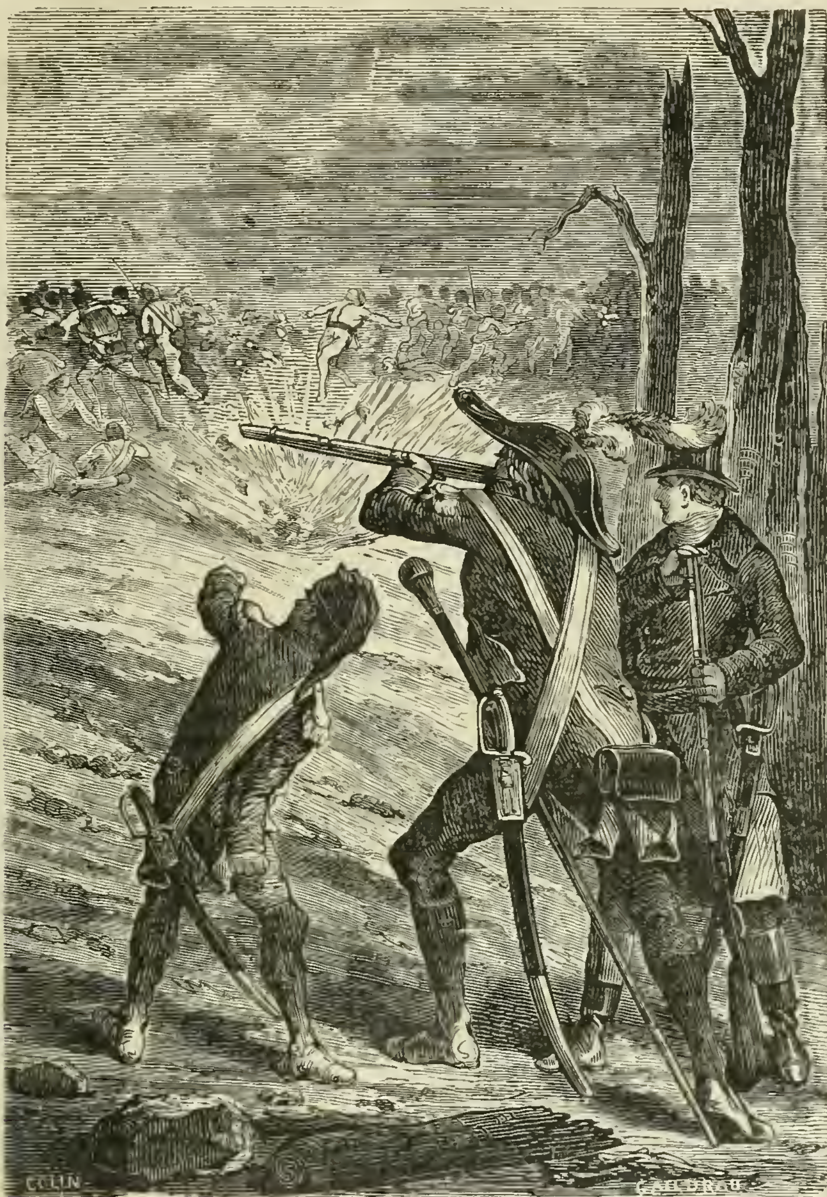
Sur la droite, le combat continuait avec un acharnement épouvantable. Les canons de la redoute vomissaient la mitraille et éclaircissaient les rangs français.

IX

LA REDOUTE

La redoute de Medolano était située sur une colline dominant la plaine ; à gauche de cette colline se creusait une vallée ombragée : c'était dans cette vallée que s'était engagée la 32e demi-brigade. Une chaîne non interrompue d'escarpements couronnés par une forêt de chênes centenaires bordait encore à gauche cette vallée profonde. Entre la vallée et la forêt, il y avait une sorte de terrasse naturelle, taillée en plein roc, large de vingt-cinq à trente pieds et absolument dénudée.

Enfouis dans le fond de la vallée, ni Augereau ni ses soldats n'avaient pu remarquer la colonne autrichienne s'embusquant dans le bois ; mais la colonne elle-même n'avait pu prendre sa position d'attaque sur la terrasse, dans la crainte de se faire voir avant qu'il fût temps d'agir. Le général qui la commandait



— Le citoyen et moi, nous faisons feu comme quatre. (Page 95.)

étions demeurés liés l'un à l'autre par une étroite intimité.

— A cette époque dont vous parlez, étiez-vous donc à Toulouse?

— Non, j'étais alors en Bretagne, dans mes terres, auprès de ma femme et de ma fille, mais j'ai eu les détails les plus précis et les plus circonstanciés sur les événements que je vais vous raconter :

« Le jour de la fête de Croix-Daurade était, certes, vous le comprendrez aisément, un jour de fête pour les habitants du château. Cette année-là, cependant, le marquis se trouvait absent de sa demeure depuis cinq jours, et on attendait son retour de minute en minute. Il avait dû faire un petit voyage jusqu'à une ville voisine.

« La marquise, sa belle-sœur et les deux jeunes filles faisaient donc les honneurs du château à la nombreuse société qui avait coutume de venir chaque année à Croix-Daurade le jour de la fête du pays. Chacun comptait que le marquis serait revenu pour l'heure du souper.

« Lorsque l'abbé Chaubard avait traversé la place, se dirigeant vers le presbytère, il avait rencontré les deux jeunes filles et leur gouvernante. Arrêtant aussitôt sa monture, il avait mis pied à terre pour embrasser les deux enfants qu'il avait pour ainsi dire vus naître, et après les compliments échangés, le digne prêtre avait reçu une invitation de la part de la marquise, qui le priait de souper ce jour-là au château. L'abbé avait répondu avec empressement qu'il acceptait l'honneur qui lui était fait et, embrassant encore les deux charmants lutins, qu'il laissa au milieu des joies et du bruit de la fête, il reprit sa marche vers la demeure du curé de Croix-Daurade. Le presbytère était contigu à l'église, avec laquelle il communiquait par une porte intérieure. L'abbé entra dans la cour de la petite habitation et conduisit son bidet à l'écurie, ainsi qu'il avait coutume de le faire, puis il se dirigea

vers l'intérieur de la maison de son ami. Il fit une légère grimace de contrariété en apprenant de la servante du pasteur que son maître était absent en ce moment. L'abbé Beauvais (c'était le nom du curé) avait été appelé auprès d'une malade, à plus de deux lieues de Croix-Daurade.

« Cette pénitente du curé, que Dieu allait rappeler à lui, avait fait supplier le prêtre de venir l'assister à ses derniers moments. L'abbé Beauvais avait donc dû se mettre en route, en faisant prier son ami de l'excuser s'il ne pouvait être revenu à temps pour le recevoir.

« L'abbé Chaubard prit son mal en patience et se décida à attendre le retour de son collègue, tout en essayant de charmer les instants de l'attente par les douceurs d'une sieste habilement prolongée. Installé dans le grand fauteuil de velours d'Utrecht jaune, le digne abbé commençait à fermer ses paupières, et déjà le voile du sommeil engourdissait son esprit, lorsqu'il fut brusquement tiré de sa somnolence par un carillon subit et vigoureux. C'était la sonnette de la sacristie de l'église communiquant avec la chambre à coucher de l'abbé Beauvais qui venait de retentir bruyamment au milieu du silence. L'abbé Chaubard se leva vivement. Périne, la servante, courut à la porte communiquant avec l'église, et revint presque aussitôt.

« — Ah ! monsieur l'abbé, dit-elle en levant les bras vers le ciel. Comment faire?

« — Quoi donc? demanda le prêtre.

« — Notre maître qui n'y est pas!

« — Eh bien! je le sais!

« — Et l'autre qui veut se confesser comme ça, tout de suite. Il dit que ça presse.

« — Quel autre?

« — Celui qui vient de sonner.

« — C'est donc pour une confession?

« — Oui! il dit qu'il n'y a pas une minute à perdre.

« — Et il demande mon ami, l'abbé Beauvais?

« — Non, monsieur le curé. Il demande un confesseur, voilà tout! Il dit que ça presse, je vous le répète, qu'il a peur d'être damné! Enfin il est blême, il est vert, il est jaune!... Ah! le pauvre malheureux a tout l'air d'avoir un avantgoût de l'enfer!

« — Si c'est une âme souffrante, il faut la soulager, dit charitablement l'abbé. Retourne dire à cet homme que l'abbé Beauvais est absent, mais que je suis heureusement là, moi, et s'il veut de mon ministère, je suis prêt à l'entendre et à l'instruire.

« La servante courut vivement à l'église, et bientôt elle revint dire au curé que le pénitent si pressé d'avouer ses fautes acceptait avec reconnaissance son offre charitable. L'abbé Chaubard se prépara à la hâte et passa dans la sacristie. Là il trouva un homme inquiet, soucieux, agité, très oppressé. Cet homme avait la figure contractée, les traits décomposés, le front livide. Son corps paraissait être secoué par des saccades nerveuses.

« L'abbé Chaubard lui fit part encore de l'absence du curé de Croix-Daurade, et offrit à l'inconnu d'attendre le retour de l'abbé Beauvais; mais le pénitent paraissait être en proie à une anxiété qui ne lui permettait pas d'attendre. Par moments ses yeux devenaient hagards, ses dents claquaient, ses mains frémissaient; on devinait que la folie était prête à torturer son cerveau.

« — Attendre!... attendre!... répétait-il avec un accent saccadé. Impossible! La damnation éternelle!... L'enfer!... je brûle!

« Le digne abbé, fort alarmé de l'état dans lequel il voyait le malheureux, s'efforça de lui prodiguer quelques consolations, mais l'autre n'entendait rien.

« — L'absolution! l'absolution! répétait-il. Vous refusez de me la donner!

« — Cet homme a quelque horrible péché sur la conscience, pensa l'abbé, mais son âme n'est pas entièrement pervertie : il y a trouble, il y a remords, il peut y avoir pénitence, et le Seigneur est un Dieu de miséricorde.

« — Vous me repoussez? vous me repoussez? disait le pénitent.

« — Je ne vous repousse pas, mon enfant! Ce serait méconnaître ma mission ici bas que de repousser un pécheur repentant. Voulez-vous donc vous confesser à moi, sur l'heure?

« — Oui! oui! répondit l'homme, dont les dents claquaient.

« L'abbé lui fit signe de le suivre et l'emmena dans l'église. S'installant dans l'intérieur du confessionnal, il invita l'homme à s'agenouiller au guichet grillé.

« L'inconnu obéit et la confession commença. Elle fut longue. Par moments, on eût pu entendre le bruit de sanglots étouffés déchirant le silence profond qui régnait sous la voûte, puis aux sanglots succédait un râle sourd, et à ce râle des soupirs partant du sein même du confessionnal. Enfin, après une demi-heure écoulée, le patient se releva. Il paraissait plus calme : un rayon d'espérance illuminait son visage aux traits tirés, aux yeux rougis par les larmes, comme un rayon de soleil éclairant soudainement un paysage dévasté par un ouragan récent. L'homme quitta le confessionnal et s'éloigna lentement sans retourner une seule fois la tête, le front courbé, les mains jointes encore; il gagna la porte. Là il s'arrêta et, retournant sur lui-même, les yeux fixés sur l'autel, il demeura un moment immobile. Puis un sanglot s'échappa de sa gorge aride, il leva les bras en croix et il se laissa tomber à genoux, s'abîmant dans une prière fervente. En cet instant la porte du confessionnal s'ouvrit et l'abbé Chaubard sortit. Il était d'une pâleur extrême, ses yeux étaient saillants, les veines de son front étaien tendues, sa démarche vacillante. Il paraissait en proie à l'émotion la plus poignante et la plus pénible. Gagnant le chœur, il alla s'agenouiller au pied même de l'autel, et là il pria longuement.

« Les deux hommes se relevèrent presque au même instant; après plus d'une heure de méditation religieuse, tous deux quittèrent la maison de Dieu, chacun par une porte différente, mais sans s'être retournés l'un vers l'autre, sans avoir échangé un seul regard.

« L'abbé rentra au presbytère; il était tard. La servante courut à sa rencontre.

« — Monsieur le curé, lui dit-elle, mon maître a fait prévenir qu'il ne rentrerait pas. Il vous prie de vouloir bien dîner sans lui. Faut-il servir? »

« L'abbé ne répondit pas. Il ne paraissait pas avoir même entendu ce que lui avait dit la servante. Il se laissa aller dans le vaste fauteuil et, prenant sa tête entre ses deux mains, il pressa son front pâli et chargé de nuages en étouffant un profond soupir.

« La servante le regarda un moment sans mot dire, n'osant pas troubler sa méditation, et elle se dirigea, sur la pointe du pied, vers la porte, puis, se retournant :

« — Monsieur le curé ne veut peut-être pas dîner, dit-elle, parce qu'il doit souper au château de Cantegrelles. »

« Le prêtre tressaillit brusquement; un frémissement nerveux agita tout son être; il se leva comme mû par un ressort puissant et, se retournant vers la servante, il murmura quelques paroles d'une voix tellement entrecoupée que la pauvre fille ne put parvenir à entendre autre chose qu'un bourdonnement confus.

« Enfin, redevenant maître de lui-même, le curé se calma, et, congédiant du geste la servante :

« — Laissez-moi, mon enfant! dit-il.

« — A quelle heure monsieur le curé veut-il que

— Le capitaine Maurice Bellegarde? demanda l'aide de camp du général en chef.

Maurice était près d'une tente voisine. En entendant prononcer son nom, il s'avança vivement.

— Me voici, mon colonel! dit-il.

Junot lui tendit la main.

— Ta blessure? demanda-t-il.

— Une niaiserie! répondit Maurice; ce sont des vôtres qu'il faut parler, mon colonel.

— Bah! tout prêt à recommencer : le général en chef te demande.

— A ses ordres.

— Il veut voir aussi les hommes qui ont défendu avec toi la gorge de Medolano.

Maurice sourit tristement.

— Hélas! dit-il, l'inspection ne sera pas longue à passer : nous sommes partis trente-deux, nous sommes revenus six!

— Quels sont les cinq autres?

— Le tambour-major Rossignolet, les grenadiers Gringoire et Torniquet, un petit caporal tambour nommé Bibi-Tapin...

— Et qui encore? demanda Junot en voyant Maurice s'arrêter.

Le capitaine s'approcha du colonel.

— Celui qui est demeuré avec nous, dit-il, ne voudra peut-être pas être connu du général.

— Pourquoi? demanda Junot avec étonnement.

Maurice lui parla bas à l'oreille; le colonel haussa les épaules.

— Bah! fit-il, le général en chef s'occupe bien de cela. Si le citoyen est un brave, et certes c'en est un, il sera bien accueilli, j'en fais mon affaire. Allons, capitaine, appelle ton citoyen, ton major, tes grenadiers et ton petit tambour, et viens au quartier général.

Quelques minutes après, Junot introduisit sous la tente de Bonaparte les six hommes que le général en chef désirait voir; Bonaparte se leva en les voyant et les salua en portant la main à son chapeau. Puis, son œil d'aigle parcourut le rang formé devant lui ; son regard caressant s'arrêta sur Maurice d'abord, pour passer ensuite sur Rossignolet et sur Bibi-Tapin.

— Ah! fit-il en souriant, voici de vieilles connaissances; le major qui m'a décerné les galons de caporal, et le petit tambour avec lequel je les ai partagés.

— En personne naturelle, mon général! balbutia Rossignolet d'une voix étranglée par l'émotion.

Le regard de Bonaparte rencontra alors le noble visage du comte d'Adore : le vieillard portait l'un de ses bras en écharpe et avait sur le front une bande de toile semblable à celle que portait Junot, et qui lui cachait tout le haut du visage. En le voyant, Bonaparte fit un geste d'étonnement.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il brusquement.

— Un vieux soldat ! répondit le comte.

— Depuis quand servez-vous?

— Depuis 1756.

Bonaparte regarda fixement le comte.

— Quarante ans de service, et simple soldat! dit-il.

— Oh! fit le comte. J'étais colonel.

— Colonel ! A quel service donc?

— A celui du roi de France, général.

Cette réponse hardie provoqua un murmure parmi les assistants.

— Mais, reprit noblement le comte, si j'étais colonel au service de mon roi, je suis simple soldat au service de mon pays.

— Votre nom?

— Le comte d'Adore.

— Comment êtes-vous au camp?

— Pour des motifs de famille qui concernent le capitaine Maurice.

Bonaparte fit claquer les doigts de sa main droite.

— Je vous ai déjà vu, dit-il. Il n'y a pas longtemps même. Le son de votre voix ne m'est pas étranger. Où vous ai-je vu?

Le comte se rapprocha du général.

— Il y a trois mois, dit-il, à Cherasco, alors que vous veniez de contraindre le Piémont à signer la paix, j'ai eu l'honneur de vous entretenir au sujet des approvisionnements maritimes de l'armée.

— Je me souviens, dit Bonaparte, et j'ai à vous remercier. Les corsaires avec lesquels vous m'avez mis en relations ont rendu de grands services à la République, qui saura les récompenser un jour. Le bandeau qui vous couvre le visage m'avait empêché de vous reconnaître tout d'abord. Mais alors vous ne portiez pas votre nom.

— Je me nommais Richard.

— Pourquoi?

— J'ai été décrété de peine de mort par le tribunal révolutionnaire, et je suis émigré.

— L'homme qui a si bien combattu dans les gorges de Medolano, reprit Bonaparte, mérite de voir se rouvrir devant lui les portes de sa patrie. Au retour du prochain courrier, l'annonce de votre radiation vous sera faite ; je m'en charge.

Le comte s'inclina. Bonaparte revint vers Maurice.

— Capitaine, dit-il, je veux récompenser en vous les braves qui ont si glorieusement combattu à Medolano.

— Général, dit respectueusement Mauriee, il en est un plus digne que moi de votre récompense.

— Qui donc?

— Cet enfant!

Maurice désigna Bibi-Tapin, qui devint plus rouge qu'une fraise.

— Comment? qu'a-t-il fait? demanda le général.

— C'est grâce à lui, général, que ces deux grenadiers et moi sommes encore vivants; c'est grâce à lui que la 32e a eu le temps de pénétrer dans la redoute; c'est grâce à lui enfin que la colonne autrichienne a abandonné la hauteur.

Bonaparte prit la main du petit tambour et le contraignit à venir vers lui.

— Quoi! fit-il, c'est toi qui as fait tout cela?

— Dame! il paraîtrait, mon général! balbutia Bibi-Tapin.

— Comment? parle! explique-toi!

— Pardon, excuse, je vais vous narrer l'événement, mon général, dit Rossignolet en s'avançant. L'enfant a peut-être oublié; mais j'y étais, moi, présent à l'appel. Voilà la chose. Pour lors, les Autrichiens arrivaient et la 32e n'avait point encore enlevé la redoute, et nous n'étions plus que sept, et pour lors nous étions frits, tellement que les Quinze-Reliques dégringolaient déjà en masse et nous tombaient sur le râble que ç'en était un vrai plaisir. Pour lors, on était décidé à mourir, mais fallait au moins que ça servît à quelque chose. Pour lors, j'assommais tranquillement un Quinze-Relique avec la pomme de ma canne, quand je sens quelque chose qui me grenouille dans les jambes. Je me baisse et je vois quoi? Bibi-Tapin, le caporal tambour qui me tire par mon habit.

« — Viens ! qu'il me dit, et qu'il m'entraîne.

« Le vieux citoyen ci-présent vient avec nous.

« — A nous les Autrichiens ! qu'avait dit l'enfant.

« Et qu'il monte sur la montagne et que nous le suivons et que, pour lors, il nous mène devant trois caisses, dont une avait sa peau d'âne défoncée. Je me penche dessus, elle était pleine de poudre que l'enfant y avait fourrée.

« — Des pierres ! qu'il crie. Mettez-en dessus!

« Et nous comprenons ; et le citoyen et moi entassons des moellons, et l'enfant, quand c'est fait, nous dit de nous sauver et qu'il met le feu à la machine. Brrr ! en l'air les Quinze-Reliques ! Le citoyen et moi, nous faisons feu comme quatre pour augmenter la bagarre,

quand voilà que j'entends des *rra* et des *fla* à croire que tous les tambours de la division battaient la charge ensemble.

« — Vive la France! que je crie. C'est une colonne française!

« Et les Autrichiens le croient aussi, et voilà qu'ils se payent des jambes en douceur. Et pas du tout! Rien de rien! Que c'était le même Bibi-Tapin qui battait la caisse à lui tout seul à l'égal d'un régiment de tambours. Une farce, quoi! mais une bonne comme celle de la mine dans la caisse! Voilà, mon général. Pour lors, l'enfant est un crâne! »

Bonaparte se baissa pour regarder en face Bibi-Tapin,

— Tu as fait cela? dit-il.

— Oui, mon général! babutia l'enfant.

— Comment ces idées te sont-elles venues?

— En regardant la pièce d'or que vous m'avez donnée, mon général! répondit l'enfant.

— Brave enfant! murmura Bonaparte avec une émotion qu'il ne chercha pas à dissimuler.

Puis, se tournant vers son aide de camp :

— Junot, dit-il en désignant successivement Bibi-Tapin, Rossignolet et les deux grenadiers, tu feras donner à ces quatre braves quatre armes d'honneur qui leur seront décernées demain sur le front de l'armée, en présence de la 32e demi-brigade. Quant à vous, capitaine, il vous manque une épaulette...

Effectivement Maurice, on le sait, avait eu une épaulette enlevée par une balle.

— Général, dit Maurice en s'inclinant, j'ai une grâce à solliciter de vous.

— Qu'est-ce?

Et voyant l'embarras de Maurice, il fit signe à tous de se reculer. Demeuré seul avec le capitaine :

— Parlez! dit-il, que voulez-vous?

— Un congé! répondit Maurice.

Bonaparte fronça les sourcils.

— Trois fois déjà je vous ai refusé! dit-il.

— Général, j'insiste!

— Vous voulez retourner en France?

— Non, général.

— Où voulez-vous aller?

— A Venise?

— Pour quoi faire?

— Pour tâcher de délivrer deux pauvres jeunes filles qui sont les prisonnières de ces bandits : j'aime l'une de ces jeunes filles, général, et je me ferais tuer si elle ne m'était pas rendue.

— Que préférez-vous : un congé ou un grade?

— Un congé! répondit Maurice. Quant au grade, je saurai le reconquérir!

Bonaparte réfléchit durant quelques instants.

— Je connais une partie de l'histoire à laquelle vous faites allusion, dit-il, et je désire que vous réussissiez dans votre entreprise. J'avais l'intention d'envoyer un officier à Venise, je vous choisis. Venise nous déteste; tout en parlant de sa fidélité à la France, elle arme clandestinement. Elle a prêté secours aux Autrichiens, elle leur a livré passage sur son territoire. Aujourd'hui que je suis sur ce territoire, elle nourrira mon armée. Demain matin, Berthier vous donnera mes instructions. Vous ne pouvez partir seul; le citoyen Adore vous accompagnera avec une autorisation spéciale de ma part. Ces trois hommes et cet enfant vous serviront d'escorte.

— Général!... s'écria Maurice avec émotion.

— Allez, dit sèchement Bonaparte; votre épaulette de chef de bataillon vous attendra à votre retour.

Et, du geste, il congédia ceux qu'il venait de récompenser.

— Capitaine, ajouta-t-il en rappelant Maurice, cette fois votre congé est illimité. Vous rejoindrez l'armée quand les circonstances vous le permettront.

— Vive le général! cria Bibi-Tapin en quittant la tente.

— Demain, dit Maurice à l'oreille du comte, nous serons sur la route de Venise.

— Ah! fit M. d'Adore, cette fois, je le jure, nous réussirons et nous délivrerons celles qui souffrent, ou nous succomberons sous les coups de leurs ennemis.

— Cette fois, ajouta Maurice avec un regard étincelant, cette fois, j'espère!...

XI

LORD HARBING.

Le soleil se couchait à l'horizon; le ciel empourpré à l'occident, était, à l'orient, de cette admirable pureté que connaissent seuls les habitants favorisés des pays méridionaux. Les riches campagnes de la Vénétie se déroulaient au loin. Sur une route montueuse, serpentant dans une vallée fraîche et fertile, un petit groupe de cavaliers s'avançait lestement. Les chevaux paraissaient pleins d'ardeur. En tête marchaient deux personnages, l'un de grande taille, l'autre encore enfant. Derrière eux venaient deux cavaliers que suivaient deux autres revêtus de costumes de soldats. Les deux premiers paraissaient éclairer la route; les deux cavaliers du centre causaient avec animation.

— Oui, mon ami, disait l'un, cette fois je sens l'espérance envahir mon cœur.

— Oh! nous triompherons, Maurice, répondait l'autre. Pour que nous ne réussissions pas, il faudrait qu'il n'y eût plus de justice divine.

— Dans deux jours nous serons à Venise.

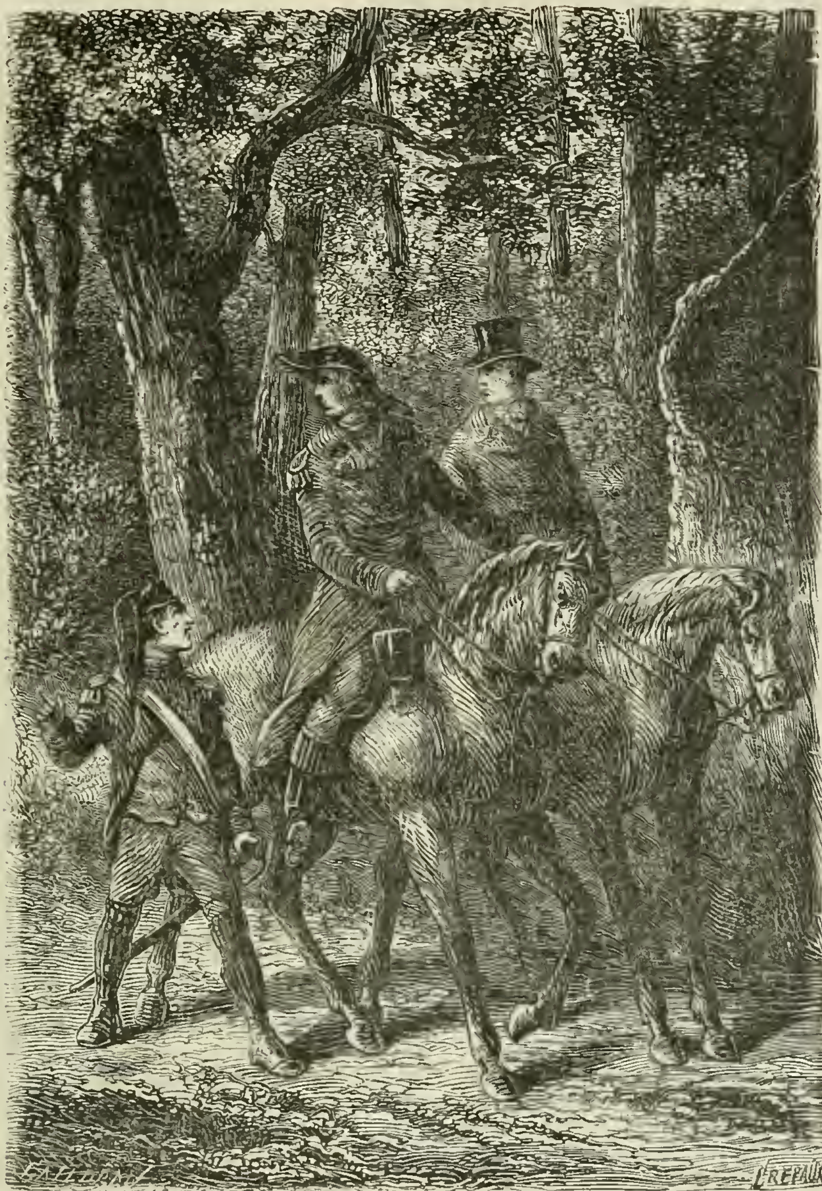
— Et cette fois nous pourrons agir ouvertement; car votre situation d'envoyé du général Bonaparte double nos forces! Oui, nous réussirons; mais il faut que vous sachiez tout, Maurice; il faut que je continue cette confession que j'ai commencée et qu'il est important que vous connaissiez tout entière.

— J'écoute, mon ami.

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit à propos de ce qui était arrivé à l'abbé Chaubard?

— Parfaitement.

— Avant d'aller plus loin, et afin que vous me compreniez mieux, continua le comte d'Adore en interrompant son récit, il faut que je vous explique une particularité qui occupait alors beaucoup la famille de Cantegrelles et plus encore la société de Croix-Daurade, et celle de Toulouse tout entière. Je vous ai dit que la baronne Hélène de Sarville, la sœur aînée du marquis de Cantegrelles, était fort laide, mais fort riche, et que, les faveurs de la fortune faisant oublier les disgrâces de la nature, cette dame avait été souvent en butte aux nombreuses et instantes sollicitations de prétendants à l'honneur d'abriter sous leur nom le veuvage de la baronne. Madame de Sarville avait toujours obstinément refusé toute demande en mariage. Aimant beaucoup son frère et ses nièces, elle voulait se consacrer au bonheur de sa famille. Le marquis, sans être pauvre, n'avait que peu de fortune; il avait maintes fois manifesté à la baronne son chagrin de ne pouvoir réserver à ses filles l'avenir brillant qu'il se prenait à rêver pour elles. La baronne avait un cœur excellent, et était absolument dépourvue de cet amour-propre excessif qui empêche une femme de reconnaître le défaut de sa nature. Elle était laide et elle se trouvait telle; partant elle se jugeait incapable d'inspirer l'une de ces passions qui sont, pour les jeunes filles et les veuves, ce nuage d'or de l'avenir, gros de promesses, de joie et de bonheur. Si de nombreux soupirants s'étaient pressés autour d'elle, la baronne ne s'était jamais fait d'illusion, et elle avait écarté doucement, mais fermement, les adorateurs, dans la persuasion où elle était que ceux-ci en voulaient plus encore à sa



— Mon capitaine, dit l'enfant, nous sommes suivis. (Page 99.)

fortune qu'au bonheur de la nommer leur femme.

« Dans ces dispositions d'esprit, la baronne avait pris la résolution de rester veuve. Ce fut alors qu'elle vint habiter près de son frère, apportant ses revenus magnifiques au sein d'une famille dont elle transforma subitement la médiocrité en richesse splendide. Par un hasard assez rare, la sœur et la femme du marquis non seulement s'aimaient beaucoup, mais encore se faisaient mutuellement toutes les concessions nécessaires pour assurer la tranquillité intérieure. De cette affection qui unissait les deux femmes résulta une augmentation de tendresse de la part de la baronne pour ses nièces, et un beau jour, sans prévenir personne, elle alla trouver son notaire et lui fit dresser un acte par lequel elle assurait, après son décès, sa fortune entière à Lucile et à Uranie. Dès que le marquis et sa femme eurent appris l'accomplissement de cet acte, ils firent, en gens loyaux, à la baronne toutes les observations que la prise d'un tel engagement pouvait suggérer. Madame de Sarville demeura immuablement résolue; mais le marquis exigea cependant impérieusement une chose à laquelle sa sœur ne put se refuser : c'était qu'il fût bien stipulé dans l'acte que la donation faite ne serait valable qu'à la condition seule que la baronne ne se marierait pas. Un mariage contracté eût annulé de plein droit les dispositions prises. A cette époque, la baronne n'avait que trente-deux ans.

« Elle comprit la délicatesse de son frère; elle accepta la restriction imposée avec d'autant moins de répugnance que sa volonté de demeurer veuve était plus enracinée dans son cœur. Les années s'écoulèrent; l'intimité la plus grande s'établit entre les parents. Lucile et Uranie adoraient leur tante, et, pour éviter toute pensée mauvaise, on leur avait laissé ignorer les dispositions prises en leur faveur par madame de Sarville.

« La marquise aimait chaque jour davantage sa belle-sœur, avec laquelle elle sympathisait de plus en plus, et le marquis était parfaitement et sincèrement heu-

reux de cette cordiale entente qui régnait autour de lui. Je puis donc dire sans affectation que le bonheur, dans l'acception propre du mot, régnait au château de Cantegrelles.

« Comme la baronne n'avait pas fait proclamer à son de trompette sa résolution de repousser toute demande de sa main, et comme ses millions avaient conquis dans la province une renommée colossale, les adorateurs avaient plu au château de Cantegrelles; mais, ainsi que je vous l'ai dit déjà, ils avaient tous été éconduits, si bien que les épouseurs s'étaient lassés peu à peu et avaient fini par disparaître, à la grande satisfaction de la veuve.

« Cette année-là cependant de 1787, à laquelle remontent les événements que je vais vous raconter, au printemps, était arrivé à Toulouse un homme d'un âge difficile à apprécier, fort beau cavalier, très élégant, très distingué, ayant de l'esprit, de l'éducation, et que l'on prétendait être possesseur d'une immense fortune. La venue de ce grand seigneur, auquel une foule de lettres de recommandation et de crédit avaient ouvert tous les salons, avait causé une sensation profonde. Il se nommait lord Harbing, et sa qualité d'étranger donnait un nouveau charme à sa personne. Lord Harbing s'installa confortablement à Toulouse, et bientôt sa maison passa, à juste titre, pour être la mieux tenue et la plus luxueuse de la ville. Le marquis de Cantegrelles eut souvent occasion de se rencontrer avec le riche Anglais. Lord Harbing parut éprouver une sympathie fort vive pour le gentilhomme toulousain, et il lui témoigna cette sympathie d'une façon si cordialement aimable que le marquis crut avoir rencontré un ami dans le noble anglais.

« Lord Harbing vint souvent à Croix-Daurade. Il était charmant pour tous les hôtes du château, et bientôt chacun éprouva pour lui une amitié sincère. Sans parler précisément de sa fortune, le lord sut faire comprendre à ses nouveaux amis que cette fortune était réellement considérable, et les dépenses auxquelles il se livrait, sans la moindre gêne, sans le plus léger embarras, prouvaient effectivement que ses ressources devaient être presque princières. Pour motif de son séjour à Toulouse, lord Harbing donna une raison de santé. Il avait la poitrine extrêmement délicate, les brouillards de la Tamise l'avaient prodigieusement fatigué, et son médecin lui avait impérieusement ordonné d'aller vivre dans une ville du midi de la France; il avait choisi Toulouse au hasard, et, ajoutait-il, il bénissait chaque jour le choix qu'il avait fait.

« Peu à peu l'intimité qui commençait à unir l'Anglais et le marquis devint si grande que lord Harbing prit l'habitude de venir trois fois par semaine dîner au château de Croix-Daurade, et chaque fois on l'attendait avec une impatience décelant le plaisir que l'on éprouvait à le recevoir.

« La baronne, qui jusqu'alors avait accueilli avec défiance tous ceux qui avaient cherché à se faire les amis de son frère, n'avait pu cependant se montrer froide et dédaigneuse à l'égard du noble Anglais. La fortune considérable de lord Harbing le mettait à l'abri de toute supposition intéressée; d'ailleurs, lors de ses premières visites, il se montra d'une telle froideur envers madame de Sarville que celle-ci dut en conclure que l'ami du marquis trouvait la veuve fort peu à son goût.

« La baronne n'était certes pas coquette, mais cette espèce d'antipathie qu'affectait lord Harbing pour elle la froissa vivement, et, par un sentiment particulier à toutes les femmes, elle mit tout en œuvre pour la faire cesser. Soit qu'elle s'y prît bien, soit que lord Harbing fût revenu sur ses préventions, il se montra plus aimable pour la veuve, et bientôt même il parut goûter à sa conversation un charme extrême. Tous deux effectivement étaient fort instruits, et leurs esprits se rattachèrent par une foule de points de contact.

« Toutes les fois qu'il avait été question de mariages se faisant à Toulouse ou devant se faire, la baronne avait hautement manifesté son intention de demeurer veuve, et lord Harbing lui avait dit un soir en causant qu'il avait toujours refusé de se marier par la raison que sa santé était trop faible et qu'il était trop certain de ne pas vivre longtemps.

« — Ensuite, avait-il ajouté avec un soupir et, comme un homme qui a beaucoup souffert, je n'aurais voulu épouser qu'une femme de l'amour de laquelle je fusse certain, et pourtant je ne crois pas à l'amour.

« — N'y croyez-vous pas ou n'y croyez-vous plus! avait demandé finement la baronne.

« — Je n'y crois pas, parce que je n'y crois plus! dit lord Harbing.

« Cette réponse, qui passa pour un bon mot, fit fortune à Toulouse et accrut encore la renommée du noble insulaire.

« Quant à lord Harbing, il ne paraissait nullement remarquer l'empressement dont il était l'objet. Indifférent aux nombreuses marques d'estime qui lui étaient données, il n'allait nulle part qu'à la Croix-Daurade; il ne recevait personne autre que le marquis, sa femme et sa sœur.

« Le temps qu'il ne passait pas avec la famille de Cantegrelles, il l'employait, disait-il, à travailler chez lui; et ce devait être vrai, car on avait remarqué que lorsque lord Harbing n'allait pas à Croix-Daurade, ou ne recevait pas chez lui le marquis et les siens, on était des journées entières sans le voir, et les domestiques toulousains eux-mêmes qu'il avait pris affirmaient ces jours-là ne pas apercevoir leur maître.

« La baronne de Sarville n'était pas coquette, je le dis encore, poursuivit le comte, et elle se savait laide. Néanmoins elle était femme, et les assiduités de l'Anglais, l'empressement qu'il témoignait à se rendre auprès d'elle, le plaisir qu'il paraissait ressentir à sa conversation la flattaient infiniment. Toulouse regorgeait de jolies femmes, jalouses d'une attention du lord, et c'était un véritable et bien doux triomphe pour la baronne de le voir délaisser pour elle toute l'aristocratie de la société féminine.

« Un soir, après le départ de lord Harbing et alors que Lucile et Uranie s'étaient retirées, le marquis et la marquise demeurèrent seuls avec madame de Sarville.

« — Chère sœur, lui demanda brusquement la marquise, avez-vous véritablement renoncé au mariage?

« — Pourquoi me demander cela? répondit la baronne avec un peu d'émotion.

« — Parce que tu n'as que trente-huit ans, parce que tu as encore devant toi de nombreuses années d'avenir, parce que lord Harbing est un homme charmant, et parce que enfin il t'aime!

« — Il m'aime? dit la baronne en rougissant comme une jeune fille; il te l'a dit?

« — Non, mais je l'ai deviné.

« La baronne garda le silence. Son frère fit un signe à sa femme, et tous deux, venant s'asseoir sur un canapé, de chaque côté de madame de Sarville, l'entourèrent tendrement:

« — Chère sœur, reprit la marquise, vous savez si nous vous aimons et si nous désirons vous voir heureuse.

« La baronne voulut se récrier.

« — Tais-toi, dit le marquis, ce n'est pas à toi à parler ni à agir en cette circonstance, c'est à moi; et, en t'engageant à cette union, tu ne peux me supposer qu'une pensée : celle de ton bonheur, qui doit passer avant toutes les autres.

« — Mais Lucile, mais Uranie! dit la baronne.

« — Lucile et Uranie sont jolies, bien élevées et ne manqueront pas d'épouseurs! répondit en riant le

marquis. D'ailleurs, là n'est pas la question. Tu aimes lord Harbing. Le reste nous regarde.

« Le lendemain le marquis se rendit à Toulouse et demanda quelques instants d'entretien au gentleman.

« — Cher lord, lui dit-il, pardonnez à la franchise de ma démarche et promettez-moi une réponse aussi brutale que va l'être ma demande.

« — Je vous le promets, répondit lord Harbing.

« — Il s'agit de ma sœur, l'aimez-vous?

« — Oui, répondit vivement l'Anglais.

« — Alors pourquoi ne pas m'avoir prévenu de cet amour, qui ne peut qu'avoir une solution honorable pour nous?

« — Mon cher marquis, j'ai craint qu'en soupçonnant mes intentions, elle ne me fit congédier.

« — Alors le seul sentiment qui vous ait retenu jusqu'ici...

« — A été la crainte d'être repoussé.

« — Et si vous aviez la certitude du contraire?

« Lord Harbing se leva avec un geste fébrile assez peu d'accord avec sa nature flegmatique.

« — Quoi! s'écria-t-il en pressant vigoureusement les mains du marquis, qu'il avait saisies dans les siennes, vous me laisseriez espérer...

« Le lendemain l'union était convenue. La baronne avait voulu maintenir tout d'abord sa donation, et lord Harbing avait insisté à cet égard avec une énergie qui démontrait la noblesse de ses sentiments; mais le marquis avait été inflexible.

« — Plus tard, dit-il à sa sœur, tu seras libre d'agir ainsi qu'il te conviendra, mais en ce moment je ne veux pas que tu disposes de biens qui peuvent être ceux de tes enfants.

« Tout ce que la baronne et le lord purent obtenir, ce fut que le marquis consentit à voir sa sœur grossir la dot de chacune de ses filles de vingt-cinq mille écus. Cette somme minime, comparativement à l'immense fortune de madame de Sarville, n'était qu'un brin de laine arraché à la toison de sa richesse.

« L'union fut fixée à deux mois de date, jour pour jour, et lord Harbing continua naturellement ses assiduités au château de Croix-Daurade.

« Les semaines se passèrent; la fête de Croix-Daurade approchait : le mariage devait avoir lieu trois jours après, quand un matin, que le marquis était seul dans son jardin, un valet vint lui annoncer qu'un homme qu'il ne connaissait pas insistait vivement pour parler à M. de Cantegrelles, et cela sur l'heure même.

« Assez étonné, le marquis fit demander le nom du visiteur. Celui-ci refusa de le donner. Il se contenta de faire passer au marquis un papier sur lequel étaient tracés ces mots :

« — Voulez-vous me recevoir, *oui* ou *non*? Il s'agit de votre honneur!

« Le marquis ordonna que l'on introduisit sur-le-champ le visiteur dans son cabinet.

« Quel était cet homme et comment était-il? dit le comte en interrompant son récit, voilà ce que l'on n'a jamais su et ce que l'on ne saura probablement jamais. Personne autre des gens de la maison que le valet qui l'introduisit ne le vit...

— Et ce valet? interrompit Maurice.

— Il mourut le soir même d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

— Mais le marquis...

— Attendez! vous allez tout savoir. Le marquis reçut son visiteur et s'enferma avec lui. Les deux hommes demeurèrent une grande heure seuls ensemble, puis le marquis ouvrit sa porte et reconduisit l'homme inconnu jusque sur le seuil de son château.

« M. de Cantegrelles était extrêmement pâle et paraissait violemment agité. A peine fut-il seul, que, sans vouloir remonter auprès de sa femme, de sa sœur et de ses filles, il ordonna qu'on lui sellât un cheval, et il s'élança vivement sur la route de Toulouse.

« En peu d'instants il atteignit la demeure de lord Harbing.

« — Milord, dit-il rapidement dès qu'il se vit enfermé en tête-à-tête avec l'Anglais, je viens vous donner la plus grande preuve d'estime qu'un homme puisse offrir à son semblable.

« — Qu'est-ce donc? demanda lord Harbing.

« — Je viens vous prier de me donner les preuves de la fausseté d'une calomnie répandue sur votre compte. Je vous engage ma foi de gentilhomme que je m'en rapporterai absolument à ces preuves que vous me donnerez...

— Silence! dit Maurice en interrompant le comte et en arrêtant brusquement son cheval.

— Qu'est-ce donc? demanda le vieillard.

Le jeune officier lui fit signe de maintenir sa monture. La nuit était venue depuis une heure déjà. La lune s'était levée radieuse, et avait tout d'abord éclairé la route, mais de gros nuages venant de l'ouest, et poussés par la brise avaient peu à peu interposé leur opacité entre la lueur argentée de l'astre de la nuit et cette partie de la terre qu'assombrissait encore une haute futaie aux arbres gigantesques. Les ténèbres avaient enveloppé peu à peu les voyageurs sans que Maurice ni le comte, tout entiers au récit que faisait ce dernier, s'en fussent aperçus. La petite troupe venait de traverser un bouquet de bois sur la lisière duquel elle se trouvait encore. Tout le temps que les chevaux avaient marché sous les arceaux de verdure, Bibi-Tapin avait manifesté une certaine inquiétude qui s'était traduite par une pantomime assez vive pour exciter l'attention du gigantesque tambour-major.

— Qu'as-tu donc, sergent? avait demandé Rossignolet.

Bibi-Tapin ne lui avait pas répondu, mais sautant lestement à terre, il avait jeté les rênes de son cheval à son compagnon et il s'était élancé dans les taillis avec la hardiesse et la légèreté d'un chevreuil. Maurice ni le comte n'avaient pas remarqué cette action de l'enfant et tous deux avaient continué leur route. Maurice écoutait avec une anxiété fiévreuse le récit que faisait le vieillard et il était tout entier à cette lugubre histoire quand un bruit sec avait retenti subitement à sa gauche. C'était alors qu'il avait interrompu le comte et qu'il lui avait fait signe de s'arrêter. Se penchant sur sa selle, il examinait attentivement le sol quand une ombre légère surgit devant lui.

— Bibi-Tapin! fit-il avec étonnement.

— Mon capitaine, dit l'enfant, nous sommes suivis

— Nous sommes suivis? répéta Maurice avec étonnement.

Le tambour fit un signe affirmatif.

— Par qui? demanda Maurice.

— Je l'ignore, mais ceux qui nous suivent ont à coup sûr de mauvaises intentions.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils se cachent.

— Comment sais-tu cela?

— Voilà, mon capitaine, reprit l'enfant. Tout à l'heure, en traversant le bois, il m'a semblé, à deux reprises, entendre un froissement de branches sur notre droite. J'ai été convaincu. Alors j'ai sauté à terre et je me suis glissé sous bois. J'ai longé la route en la remontant et je n'ai rien vu; mais arrivé au carrefour que nous avons traversé, j'ai reconnu dans un taillis des traces fraîches du passage de plusieurs hommes.

— Comment as-tu pu t'assurer que ces traces étaient fraîches par l'obscurité qu'il fait?

— Mon capitaine, j'ai senti avec la main que des

branches avaient été brisées; je ne pouvais voir, mais j'ai porté les cassures à mes lèvres et j'ai reconnu à la verdure âcre du bois qu'il n'avait pas pu sécher encore.

— C'est quelque gros gibier qui aura fait une trouée.

— Oh! que non pas! mon capitaine. Les branches étaient brisées à la hauteur de la poitrine d'hommes de grande taille. Jamais un gibier n'aurait fait une brisure aussi élevée.

— Mais pourquoi supposes-tu qu'il y avait plusieurs hommes?

— Parce que les branches étaient brisées sur toute la hauteur du taillis. Or, un homme qui passe seul peut bien briser quelques branches, mais il ne les brise pas toutes, à moins qu'il ne le fasse exprès.

Maurice regarda le comte.

— Qu'en pensez-vous? dit-il.

— Je pense, répondit le vieillard, que cet enfant fait preuve d'une sagacité réellement merveilleuse. L'idée qu'il avait eue à Medolano de faire une mine avec son tambour m'avait étonné, mais ce qu'il dit là me surprend bien plus encore. Un sauvage ne parlerait pas mieux.

— Bibi-Tapin a eu sa première éducation faite aux Antilles, répondit Maurice :

— Aux Antilles! s'écria vivement le comte.

Puis, se remettant promptement :

— C'est impossible! je suis fou! murmura-t-il.

XII

L'ABBÉ CHAUBARD.

— Nous pouvons être suivis, reprit Maurice, mais ceux qui nous suivent sont-ils nos ennemis? Rien ne le prouve. L'armée autrichienne n'a pas fui de ce côté, nous sommes sur les terres de la république de Venise, et la république est en paix avec la France, ou du moins elle n'ose lui faire la guerre.

— N'importe! dit le comte. Il faut veiller à notre sécurité, si ce n'est pour nous, que ce soit pour celles que nous voulons sauver.

— Soit! fit Maurice en appelant du geste les deux grenadiers qui suivaient.

Il leur recommanda à tous deux une extrême attention. Il s'assura que leurs armes étaient en bon état, puis il dit à Bibi-Tapin de redoubler de surveillance et de le prévenir au premier indice de danger qu'il remarquerait. L'enfant retourna auprès du tambour-major, et la petite troupe se remit en marche.

— Bientôt, dit Maurice, nous atteindrons un village où nous passerons le reste de la nuit; mais reprenez votre récit, mon ami, continuez à me révéler les secrets de cette histoire que je dois connaître.

— Le marquis, reprit le vieillard, était déjà à demi-convaincu par la contenance calme et fière de lord Harbing.

« — Parlez, mon ami, dit l'Anglais sans se départir de son flegme ordinaire. Quelle est cette calomnie que vous désirez que je réfute?

« — Milord, reprit le marquis, un homme dont j'ai juré de taire le nom et même de dépeindre les traits s'est présenté ce matin chez moi. Cet homme a demandé à me parler : forcé par son insistance, je l'ai reçu...

« — Et bien? demanda lord Harbing en voyant son ami s'arrêter.

« — Eh bien! milord, cet homme m'a affirmé que vous étiez marié déjà.

« — Moi? dit froidement lord Harbing. Cela est vrai! Mais cet homme aurait dû ajouter que j'étais veuf.

« — Il soutient le contraire.

« — Quoi! il prétend que ma première femme existe?

« — Oui, milord.

« Lord Harbing se leva, alla ouvrir un secrétaire et revint vers son ami en portant une liasse de papiers qu'il avait prise dans le meuble.

« — Voici, lui dit-il, tous les actes de décès de ma femme. Ces papiers sont parfaitement en règle.

« — Milord, dit le marquis, pardonnez-moi mes paroles. Je vous jure que j'ai en vous la foi la plus entière, mais il faut que j'agisse ainsi que je le fais.

« — Vous êtes tout excusé, mon ami, et quoi que vous disiez, je n'en serai pas moins votre dévoué et bien reconnaissant. Parlez donc : je suis tout à vous.

« — L'homme, dont je dois taire le nom, soutient que ces actes de décès sont faux.

« — En vérité?

« — Oui, milord.

« — Quelle preuve donne-t-il de son assertion?

« — Que votre première femme existe encore, qu'il a appris vos nouveaux projets de mariage, et qu'il veut s'opposer à la célébration de l'union. Il a ajouté que ces preuves d'existence de la femme de lord Harbing, il me les donnerait valables, authentiques, indiscutables, si je voulais me rendre à Saint-Gaudens dans le délai de trois jours à partir de celui-ci. Il m'a fourni les moyens de le rencontrer à des heures fixes. Passé ce délai, il ne me sera plus possible de le revoir.

« — C'est tout?

« — Oui, milord.

« — Et que comptez-vous faire?

« — Je viens vous le demander, mon ami. Mettez-vous à ma place et dites-moi ce que vous feriez : ce que vous direz, je le ferai.

« — Il faut vous rendre à Saint-Gaudens dans le délai prescrit, revoir votre inconnu, recevoir de lui la preuve qu'il vous a promise. S'il vous la donne, il faut me faire pendre, car je l'aurai justement mérité. S'il ne vous la donne pas, il faut le faire rouer vif, car cet homme ne sera qu'un vil criminel.

« Ce petit discours fut prononcé d'une voix tellement ferme, et avec un accent tellement calme, que le marquis se sentit remué au fond de l'âme, et sa conviction de la parfaite innocence du noble Anglais devint plus profonde.

« — Vous m'avez tracé la ligne de conduite que je devais suivre, dit-il. Cet homme sera arrêté avant quarante-huit-heures, car c'est un misérable calomniateur.

« — Mon opinion, ajouta froidement lord Harbing, est que cet homme n'est qu'un instrument.

« — De qui?

« — De quelque hobereau refusé jadis par la baronne, et qui, blessé dans son amour-propre par l'annonce du prochain mariage de celle qui avait dit ne se marier jamais, a voulu jouer un mauvais tour de son métier.

« — Vous avez raison, milord; je n'avais pas songé à cela, dit le marquis.

« — N'importe, il faut aller à Saint-Gaudens. Une accusation a été portée contre moi, et, quelque ridicule, quelque calomnieuse que soit cette accusation, ma dignité exige que sa nullité soit démontrée jusqu'à l'évidence. Permettez-moi donc d'exiger, mon ami, que vous alliez à Saint-Gaudens : c'est un service que je vous supplie de me rendre.

« — Cependant... dit le marquis, rendu honteux par l'insistance de l'Anglais.

« — Je ne vous demande qu'une chose : quand vous serez convaincu de la fourberie du drôle, laissez-le libre d'aller se faire pendre ailleurs. Je ne veux pas que d'aussi insipides commérages arrivent aux oreilles de votre sœur. Elle ne sait rien, je suppose?

« — Rien absolument, dit le marquis. Ni elle, ni ma

femme, ni mes filles ne connaissent le but de la démarche qui a été faite ce matin près de moi. Je n'ai rien dit et ne dirai rien. Je voulais vous parler avant.

« — Merci. Gardons pour nous le secret de cette stupide histoire. Prétextez une affaire et partez ce soir même pour Saint-Gaudens. Moi je ne quitterai pas Toulouse.

« — Vous n'irez pas à Croix-Daurade?

« — Pas avant votre retour. Je trouverai un prétexte, ne craignez rien; mais je veux agir ainsi.

« Le marquis, comprenant le sentiment de délicatesse extrême auquel obéissait l'Anglais, ne crut pas devoir insister.

« — Quand serez-vous de retour? demanda lord Harbing.

« — Jeudi vers quatre heures.

« — Le jour de la fête de Croix-Daurade alors?

« — Oui; je serai au château pour l'heure du souper.

« — Alors jeudi j'irai souper à Croix-Daurade.

« L'Anglais serra tendrement les mains du marquis. Tout fut fait ainsi que cela avait été convenu. Lord Harbing écrivit un billet à la baronne pour la supplier d'excuser une courte absence que l'approche de l'heureux moment nécessitait. Il disait aller visiter en détail un château situé à quelques lieues de Toulouse, et dont il voulait faire don à la baronne. Quant au marquis, le prétexte lui fut d'autant plus facile, que certains papiers de famille nécessaires au mariage se trouvaient à Saint-Gaudens. Son départ parut donc tout naturel et son absence n'inquiéta personne des siens. »

Le comte s'arrêta dans son récit.

— Vous vous demandez sans doute, dit-il en souriant tristement, comment j'ai pu connaître tous ces détails? Plus tard je vous l'apprendrai; mais ce que je vous affirme, Maurice, c'est que ce que je vous rapporte est l'expression de la plus stricte vérité. Maintenant je reprends, mon ami. Les jours s'écoulèrent et la fête de Croix-Daurade arriva.

— C'est ce jour-là où l'abbé Chaubard reçut cette confession étrange, dit Maurice.

« — Oui, répondit le comte d'Adore. Ce jour-là même, on attendait au château le retour du marquis. Les heures s'écoulaient cependant, et M. de Cantegrelles n'arrivait pas. La marquise, la baronne, Lucile, Uranie et lord Harbing, qui venait de se faire annoncer, étaient réunis dans le grand salon. Il était sept heures. La veille, il avait fait un temps affreux. Un violent orage avait éclaté au-dessus de Toulouse et avait noyé les environs sous de véritables cataractes...

« — Le marquis n'aura pu revenir aussi vite à cause du mauvais état des routes, dit lord Harbing.

« — Peut-être aura-t-il été retenu à Saint-Gaudens, ajouta la baronne.

« — Il m'avait formellement promis d'être à Croix-Daurade aujourd'hui à cinq heures, fit observer la marquise, et il en est sept.

« — Il n'y a pas à s'inquiéter, dit la baronne. Mon frère est trop connu dans cette partie de la province pour supposer qu'en cas d'accident, il n'eût pas trouvé partout des gens empressés de lui venir en aide.

« — D'ailleurs, les routes sont parfaitement sûres, fit observer lord Harbing; et puis le marquis n'est en retard, après tout, que de deux heures, et l'orage d'hier a dû forcément le retarder.

« Cela est vrai, dit la marquise; peut-être ne reviendra-t-il que demain.

« — Mais, ajouta la baronne, ce qui m'étonne c'est que ni l'abbé Beauvais, ni l'abbé Chaubard ne soient encore arrivés.

« — L'abbé Beauvais a été appelé près d'un mourant je crois, ma chère tante, et peut-être n'est-il pas revenu encore à la cure.

« — Mais l'abbé Chaubard?

« — Il attend son ami pour venir avec lui.

« — C'est vrai, dit la marquise, le digne abbé est la timidité même, vous le savez. Il doute sans cesse de lui; je suis convaincue qu'il ne se croit invité aujourd'hui au château qu'à la considération de l'abbé Beauvais. Si notre bon curé ne peut venir, l'abbé Chaubard est parfaitement capable de ne pas oser se présenter.

« — Mère, dit Uranie, veux-tu que nous allions le chercher, Lucile et moi?

« — Mais il est tard.

« — Eh bien! Julien nous accompagnera; et, d'ailleurs, la cure n'est qu'à deux pas.

« — Allez donc, mes enfants, et ramenez vite l'abbé Chaubard, que nous puissions souper; car je ne compte plus aujourd'hui sur le retour de votre père.

« — Demain, dit lord Harbing, j'irai à sa rencontre

« Les deux jeunes filles quittèrent le château; et, escortées par un valet de confiance, elles se dirigèrent vers l'église, qu'avoisinait la cure. La grosse servante qui vint leur ouvrir leur dit qu'effectivement l'abbé Beauvais n'était pas encore rentré, qu'il ne rentrerait même probablement pas, mais que l'abbé Chaubard attendait dans la chambre du premier. Lucie et Uranie montèrent aussitôt, et frappèrent à la porte sans se faire autrement annoncer.

« — Entrez! dit le prêtre.

« Lucile tourna le bouton et se présenta la première; Uranie la suivait.

« L'abbé était debout dans la chambre, près du prie-Dieu, qu'il venait probablement de quitter. En apercevant les deux jeunes filles, son visage se décomposa subitement; il frémit, ses traits se contractèrent et l'expression d'une douleur poignante se peignit sur sa physionomie. Se précipitant au-devant des deux jeunes filles qui s'avançaient en souriant;

« — Seigneur, mon Dieu; s'écria-t-il d'une voix altérée, que venez-vous faire ici?

« — Vous chercher, monsieur l'abbé, répondit Lucile, stupéfaite de l'étrange réception que leur faisait le bon prêtre.

« — Me chercher! répéta l'abbé, comme s'il ne comprenait pas.

« — Mais oui!

« — Il est donc arrivé?...

« — Mon père? dit Uranie. Non, monsieur l'abbé, il n'est pas de retour au château; nous ne l'attendons même que demain maintenant; mais comme vous nous aviez promis de venir souper au château et que nous vous ne voyions pas, ma mère nous a envoyées vers vous pour vous ramener.

« Pendant que la jeune fille parlait, l'abbé passait ses mains sur son front comme un homme qui essaye de rassembler ses idées devenues subitement confuses.

« — Me ramener... dit-il en frissonnant encore, au château de Cantegrelles?

« — Sans doute! dit Lucile. Ma mère et ma tante vous attendent.

« — Impossible!... impossible!...

« — Comment! vous refusez?

« — Mon Dieu! monsieur l'abbé, dit Uranie avec inquiétude, seriez-vous malade?

« — Non!... non! mon enfant, répondit le digne prêtre, qui ne pouvait mentir. Mais... j'attends l'abbé Beauvais.

« — Il ne viendra pas sans doute, mais s'il arrivait ce soir, il viendrait vite vous retrouver au château.

« — Je suis extrêmement fatigué...

« — Notre demeure est à quelques pas à peine.

« — Je suis inquiet... l'abbé Beauvais.

« — Oh! interrompit en souriant Uranie, ne vous donnez pas ce motif de refus. L'abbé Beauvais est à une lieue au plus de Croix-Daurade, et vous devez savoir qu'aucun danger ne peut le menacer. C'est

comme si nous étions inquiètes à propos du retard de notre père !

« L'abbé devint plus pâle qu'un linceul.

« — Oui... oui ! balbutia-t-il. Vous avez raison.

« — Alors, reprit Lucile, pourquoi nous refuser?

« — Une migraine...

« — Ma tante de Sarville a une eau souveraine : elle vous guérira.

« — Non, non ! dit le prêtre avec un effort, je vous en conjure, mes enfants, n'insistez pas !

« Les deux jeunes filles se regardèrent mutuellement avec un sentiment de stupéfaction manifeste : il y avait dans la voix du prêtre un tel accent de prière et de souffrance, qu'elles reculèrent instinctivement.

« — Pardonnez-nous, monsieur l'abbé, de vous avoir dérangé, dit Lucile. Nous n'insistons que poussées par le plaisir que nous eût procuré votre société, car vous savez que ma sœur et moi vous aimons de tous notre cœur.

« Les deux jeunes filles s'inclinèrent à la fois et relevèrent la tête en faisant en même temps un pas pour sortir. Toutes deux poussèrent un cri ; le visage de l'abbé était inondé de larmes et il tendait ses bras vers elles comme pour les bénir.

« — Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Lucile. Qu'avez-vous donc, monsieur l'abbé ?

« — Rien ! rien ! dit le prêtre en se remettant. Je souffre beaucoup ce soir, mes enfants ! c'est pour cela qu'il faut m'excuser et faire agréer tous mes regrets à madame votre mère et à madame votre tante.

« Les deux jeunes filles se retirèrent.

XIII

LE SOUPER.

« — Lucile et Uranie revinrent au château le front sombre et l'air soucieux, continua le comte d'Adore ; toutes deux étaient encore sous la pénible impression que leur avait causée le refus si étrangement motivé de l'abbé Chaubard. En entrant dans le salon, elles racontèrent simplement et naïvement la petite scène qui venait d'avoir lieu à la cure.

« — Comment ! dit la marquise avec étonnement, l'abbé refuse de venir souper avec nous?

« — Sans motif sérieux ? ajouta lord Harbing, qui avait paru prêter la plus vive attention au récit des deux jeunes filles.

« — Est-il malade? demanda la baronne.

« — Il dit que non, ma tante, répondit Uranie.

« — Alors son refus est incompréhensible !

« — C'est presque une impolitesse ! dit lord Harbing.

« — Oh ! ne pensez pas cela ! répondit vivement madame de Sarville; je connais depuis longtemps l'abbé Chaubard ; j'ai été à même d'apprécier son noble caractère, l'affection sincère qu'il porte à notre famille. Je suis certaine que derrière ce refus étrange il doit y avoir quelque cause secrète et pénible qui nous sera révélée un jour.

« — L'abbé avait-il donc l'air d'un homme douloureusement affecté? demanda lord Harbing avec empressement.

« — Oui, répondirent à la fois les deux jeunes filles.

« — Alors, continua l'Anglais, si le digne abbé a le cœur ulcéré, il faut des mains amies pour panser sa blessure. J'ignore quelles sont les causes de ses souffrances morales, mais je suis certain, madame la baronne, que des consolations provenant de vous seraient des plus efficaces. Voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras et de vous accompagner jusqu'à la cure. Si l'abbé Chaubard est affecté, nous essayerons de le distraire ; s'il n'est que contrarié, nous combattrons ses ennuis, et, dans tous les cas, nous saurons à quoi nous en tenir sur un refus qui a lieu de nous étonner tous.

« La baronne se leva vivement : son visage rayonnait de joie.

« — Merci, milord, dit-elle; vous m'avez comprise. Allons à la cure et efforçons-nous de décider l'abbé Chaubard.

« L'Anglais ne se départit pas un seul instant de l'empressement qu'il avait manifesté tout d'abord; il partit avec la baronne, et tous deux demeurèrent absents un peu plus d'une demi-heure. Sans doute leur présence vainquit la résolution prise par l'abbé, car, au bout de ce temps, ils revinrent avec le digne prêtre. La baronne paraissait joyeuse; lord Harbing était impassible suivant son ordinaire ; l'abbé Chaubard était pâle et tremblant, et faisait des efforts évidents pour se maintenir.

« — Eh bien ! qu'avait donc ce cher abbé? demanda la marquise en allant au-devant d'eux.

« — Une abominable migraine, chère sœur, répondit la baronne en souriant. Notre excellent ami craignait de nous donner le spectacle de ses souffrances, voilà pourquoi il était résolu à nous manquer de parole.

« L'abbé balbutia quelques mots que la marquise dut prendre pour des excuses. Il était tard, le souper était prêt depuis longtemps; chacun des membres de la famille était d'avis que le marquis ne reviendrait que le lendemain ; on se mit à table. L'abbé ne mangea pas, rejetant ses motifs de diète absolue sur sa maudite migraine; il fut sombre, rêveur, tourmenté pendant toute la durée du repas. Chacun put remarquer sa contenance souvent embarrassée, les secousses nerveuses qui agitaient tout son être alors qu'il fixait ses regards sur l'une des deux jeunes filles. On s'empressa autour de lui, on l'entoura de soins et d'attentions, mais rien ne put parvenir à rasséréner son visage.

« Au dessert, lord Harbing qui n'avait pas cessé un seul moment de se montrer d'une affabilité charmante pour tous, se mit à raconter des histoires de voyages dans l'espoir, apprécié de tous, d'égayer un peu la conversation que la sombre contenance de l'abbé rendait languissante. Lord Harbing parlait admirablement le français; il avait beaucoup d'esprit et il savait conter avec un charme qui enchaînait l'attention de ses auditeurs; il possédait un fond inépuisable d'anecdotes qui faisaient de lui un causeur des plus attrayants. Parmi les histoires dont il se mit à régaler ce soir-là ses compagnons, il en fut une, dite avec une merveilleuse fécondité de détails, et qui avait trait à un prêtre, lequel avait trahi le secret de la confession pour sauver sa vie. En entendant lord Harbing raconter ces faits, l'abbé Chaubard sortit subitement de la rêverie douloureuse dans laquelle il était plongé.

« — L'homme dont vous parlez dit-il vivement, ne pouvait être un ministre de Dieu ; s'il était prêtre, il était indigne de ce titre sacré.

« — Quoi ! monsieur l'abbé, répondit le noble Anglais, vous ne voulez pas admettre que, dans un cas extrême, un confesseur puisse trahir un secret reçu?

« — Non, milord, je ne l'admets pas !

« — Mais, dans le cas dont je vous parle, il y avait danger de mort.

« — Qu'importe !

« — Cependant, le sentiment de la vie...

« — Milord, interrompit l'abbé, chaque prêtre a devant lui un exemple qui doit lui servir de règle absolue de conduite, c'est la résignation du divin Sauveur!

« — Mais, monsieur l'abbé, permettez-moi de vous faire observer que la situation n'était pas la même, il ne s'agissait pas d'un article de foi, il s'agissait de divulguer un coupable...

« — Il fallait trahir la confession...

« — Au bénéfice de la justice humaine.

« — Au-dessus de la justice humaine il y a la justice divine, milord! Un prêtre qui viole le secret de la confession n'est plus digne de cette justice.

« — Ainsi vous n'admettez pas que, dans une circonstance quelconque, on puisse révéler un secret confessionnal?

« — Dans aucune circonstance.

« — Même pour conserver l'impunité à un coupable?

« — Dans ce cas-là surtout, milord. Un confesseur est un consolateur : il ne doit faire entendre que des paroles de paix et de miséricorde, et jamais une délation.

« — Monsieur l'abbé a raison, dit vivement la baronne, et ce qu'il dit ne saurait m'étonner, car depuis longtemps j'ai su apprécier la noblesse de son grand caractère.

« — Je me plais à être de votre avis, madame, dit lord Harbing, et c'est un honneur pour moi que de me trouver en accord avec vous sur un tel motif.

« L'abbé était retombé dans sa rêverie pénible, qui semblait augmenter d'instant en instant. Enfin à dix heures le digne prêtre prit congé de la famille et se retira avec un embarras plus grand encore que celui qu'il avait témoigné en arrivant au château. Après son départ, cet embarras fut le sujet des commentaires de la famille et du lord, puis le noble Anglais partit à son tour pour Toulouse, en promettant d'aller le lendemain matin au-devant du marquis.

« Le lendemain, reprit le comte d'Adore après un silence, le réveil du château de Cantegrelles devait être horrible. A huit heures, un capitoul, un assesseur en robe de cérémonie, des officiers de l'hôtel de ville, des archers et autres subalternes de justice arrivèrent à Croix-Daurade, escortant le corps ensanglanté d'un homme porté à bras. Ce corps, déchiré par onze blessures profondes faites à coups de couteau, était celui du marquis de Cantegrelles. On l'avait trouvé, dans la nuit, gisant au milieu d'une mare de sang, sur le bord de la Longue, où sans doute on avait eu l'intention de le jeter. Le marquis ne donnait aucun signe de vie, et ceux qui le ramenaient ne croyaient porter qu'un cadavre.

XIV

LE CIMETIÈRE SAINT-NICOLAS

« A la vue de ce corps sanglant, la marquise, la baronne, Lucile et Uranie furent en proie à l'un de ces effroyables accès de désespoir qui déchirent le cœur et menacent même l'existence. Les quatre femmes se jetèrent en gémissant sur ce corps que les archers avaient déposé dans une salle de rez-de-chaussée du château. Lord Harbing n'était pas à Croix-Daurade : un exprès fut envoyé vers lui à Toulouse, mais on fit répondre à son hôtel qu'il était parti à cheval dès le matin pour aller au-devant du marquis. Sans doute il avait pris une autre route, car il n'avait pas rencontré le funèbre cortège. Tout à coup et au moment où le désespoir des femmes était à son comble, la marquise poussa un cri de joie folle et se recula en frémissant. Penchée sur le corps de son mari, elle avait senti un léger mouvement vers la poitrine.

« — Il vit! il vit encore! s'écria-t-elle avec des élans furieux; il peut être sauvé!... des secours! des médecins! des chirurgiens!...

« On se précipita : des médecins, des chirurgiens accoururent; on reconnut que le marquis vivait encore; il avait échappé, par un miracle inexplicable, à une mort qui devait être certaine. Pouvait-il être complètement ramené à la vie? Personne n'osait en répondre. Dans ce cas, le miracle eût été complet, et les miracles complets sont malheureusement trop rares.

« Comment le marquis respirait-il encore? Les médecins expliquèrent ce phénomène en disant que le marquis, laissé pour mort sur la place par ses assassins, avait dû ne pouvoir tenter aucun mouvement, que cette immobilité absolue avait fait fermer quelques plaies en permettant au sang de se coaguler et que la fraîcheur de la nuit avait aidé à cette coagulation préservatrice. Mais le blessé avait perdu énormément de sang : il devait être dans un état de faiblesse extrême ; de plus, deux blessures reçues à la gorge et qui, par un effet du hasard, avaient respecté l'artère, laissant pénétrer l'air, devaient empêcher le marquis de formuler aucun son; enfin une autre blessure qui avait ouvert le crâne pouvait avoir détruit les facultés du cerveau.

« La conclusion de la consultation savante fut que l'on ne pouvait affirmer que le marquis vivrait encore vingt-quatre heures; que s'il vivait, il ne pourrait parler avant quinze jours au moins, et que probablement il y aurait un dérangement complet dans ses facultés intellectuelles. De semblables pronostics étaient horribles; mais en présence du malheur plus grand qui avait menacé la famille, madame de Cantegrelles, ses filles et sa sœur, se sentirent renaître à l'espérance en constatant que celui qu'elles adoraient respirait encore.

« Le premier désespoir un peu calmé, les soins les plus urgents donnés au cher blessé, les magistrats, de concert avec la famille, dressèrent procès-verbal de l'événement. Sur ces entrefaites, lord Harbing arriva au château. Sa douleur était extrême, car il croyait (ainsi qu'on le comprit à ses premières paroles) que le marquis était mort; mais en apprenant que son ami était vivant, le saisissement qu'il ressentit fut tel qu'il demeura comme foudroyé sans prononcer une parole. L'abbé Beauvais arriva également prodiguer à la famille et au blessé les soins de son pieux ministère. Il raconta que l'abbé Chaubard était gravement malade et que l'on craignait qu'il ne fût atteint d'un accès de fièvre chaude. En présence de ces deux nouveaux témoins, les magistrats continuèrent leur office. On prit tous les renseignements propres à faire découvrir l'assassin ou les assassins, en attendant que l'on pût recueillir plus tard quelques renseignements de la bouche même de la victime, si elle échappait à la mort.

« Quel pouvait être le coupable? quel ennemi si acharné du marquis de Cantegrelles, auquel on n'en connaissait aucun, avait pu se livrer à cet acte d'exécrable vengeance? Car il demeura prouvé que la vengeance seule, et non aucun autre motif, avait poussé le bras du meurtrier; le corps n'avait été dépouillé d'aucun des objets de prix que portait le marquis; toutes ses bagues étaient à ses doigts, son épingle de diamant à son jabot de dentelles. Dans ses poches on retrouva sa montre d'or, sa chaîne, son cachet, sa bourse, contenant vingt louis de France, deux quadruples d'Espagne d'or fin et quelques piécettes de Barcelone.

« Ces particularités rétrécissaient forcément le cercle des conjectures : le marquis était tombé victime d'un affreux guet-apens. On interrogea successivement les membres de la famille, lord Harbing, des amis appelés, mais on ne put obtenir aucun résultat satisfaisant. Le reste de la journée se passa en vaines conjectures. La nuit vint; le blessé était toujours dans le même état; on ne pouvait voir luire ou s'éteindre aucun espoir : il fallait attendre. Lord Harbing déclara vouloir passer la nuit auprès de son ami; l'abbé Beauvais demeura également au château, et le capitoul, homme de sens, de mérite et fort justement estimé dans Toulouse, promit à la famille désolée la justice qu'elle était en droit de demander, puis il se remit en chemin pour la ville.

« Cet événement malheureux devait remettre forcé-

ment à plus tard le mariage de la baronne et de lord Harbing. J'avais été l'ami d'enfance du marquis de Cantegrelles, nous étions même parents, ainsi que je vous l'ai expliqué. J'étais en Bretagne encore sous le coup de l'horrible machination dont vous connaissez les anciennes péripéties, lorsque je reçus une lettre de Lucile, ma filleule, qui m'annonçait la fatale catastrophe. Elle m'avait écrit le lendemain même du jour de l'affreux événement. L'état de son père était toujours le même et elle ne pouvait me donner aucune nouvelle. Je laissai ma femme et ma fille à Nantes, et je partis aussitôt pour Toulouse, où j'arrivai sans perdre une minute.

« Tout à Croix-Daurade était dans la même situation qu'au premier jour de la catastrophe : le marquis vivait, mais il n'avait pas repris connaissance : les médecins n'osaient rien pronostiquer de bien favorable. Lord Harbing ne quittait pas le château et paraissait prendre à la santé de son ami l'intérêt le plus vif. Les investigations auxquelles se livrait la justice n'avaient encore abouti à aucun résultat. Je trouvai le château plongé dans la désolation la plus amère. Les pauvres femmes étaient dans une anxiété dont chaque minute nouvelle augmentait la poignante angoisse. Je connaissais lord Harbing par les lettres que j'avais reçues précédemment du marquis, mais je ne l'avais jamais vu. Notre présentation mutuelle, faite dans d'aussi sinistres circonstances, ne pouvait être que triste. L'Anglais me salua froidement et gravement lorsque la baronne lui eut déclaré mes noms et qualités.

« Je le saluai à mon tour, mais en fixant mon regard sur son visage, je demeurai un moment comme frappé par un mystérieux souvenir. Où avais-je vu cet homme? Il m'eût été impossible de le dire, mais à coup sûr il ne m'était pas étranger. J'interrogeai en vain le passé dans mon esprit, mais je ne trouvai aucune solution. Convaincu que j'étais le jouet d'une illusion, je cessai de m'occuper de l'Anglais pour me consacrer entièrement à la marquise et à ses filles dont la douleur me déchirait le cœur. Le soir, retiré dans ma chambre, je recueillis encore mes souvenirs et, sans que je pusse m'expliquer pourquoi, la physionomie froide et impassible de lord Harbing se dressait toujours devant moi évoquant comme dans un rêve des faits mystérieux que je ne pouvais m'expliquer nettement ni clairement. La nuit venue, je dormis mal, j'eus des songes pénibles et je crus même, un moment, voir apparaître mon malheureux beau-frère, le feu marquis d'Horbigny.

« Le lendemain, je me rendis à Toulouse, chez le capitoul. Quoique je n'eusse aucunement donné rendez-vous à lord Harbing, je le trouvai installé auprès du magistrat et causant avec lui. L'un et l'autre m'accueillirent avec de vives démonstrations d'estime.

« — Nous parlions de cette horrible affaire, me dit l'Anglais, et monsieur m'affirmait qu'en dépit de ses recherches, il n'avait pu rien découvrir encore qui le mît sur les traces des infâmes assassins.

« — Cela est vrai, ajouta le capitoul. Toutes mes investigations sont demeurées vaines. Une déclaration bien puissante et probablement bien lumineuse serait celle du marquis, mais malheureusement son état ne lui permet pas non seulement de parler, mais même d'entendre et de comprendre.

« — Que faire? dis-je à mon tour.

« — Attendre que le marquis soit suffisamment rétabli pour nous mettre sur la voie et éclairer la route à suivre.

« — Quoi! personne ne peut donner un avis?

« — Personne absolument.

« — Peut-être! dit lord Harbing en réfléchissant.

« — Comment? demanda le capitoul.

« — Au moment où monsieur est entré, continua l'Anglais en me désignant, j'allais vous communiquer le résultat d'une observation que j'ai faite, observation qui, durant les premiers jours de trouble inséparable d'un tel événement, ne m'avait nullement frappé et que je crois digne d'attirer votre attention.

« — Qu'est-ce donc?

« — Si nous ne connaissons pas encore l'assassin, je crois qu'il ne tient qu'à quelqu'un de nous le faire connaître.

« — Comment?

« — L'abbé Chaubard nous le nommera, s'il le veut.

« — L'abbé Chaubard, s'écria le capitoul.

« — L'abbé Chaubard! répétai-je avec stupéfaction, car je connaissais le digne prêtre et son attachement à la famille de Cantregelles.

« — Lui-même, dit nettement lord Harbing.

« — Mais, demanda le magistrat, sur quoi vous basez-vous, milord, pour émettre une semblable opinion?

« — Sur une foule de faits que je vais raconter.

« Et lord Harbing effectivement nous parla longuement, minutieusement, des événements du jour de la fête de Croix-Daurade. Il dépeignit la répugnance de l'abbé à se rendre au château, son refus fait en premier à Lucile et à Uranie, sa venue, presque exigée par la baronne, sa tristesse durant le repas, son état moral étrange, si incompatible avec sa manière d'être ordinaire, et qui avait frappé d'étonnement la marquise, ses filles et sa belle-sœur.

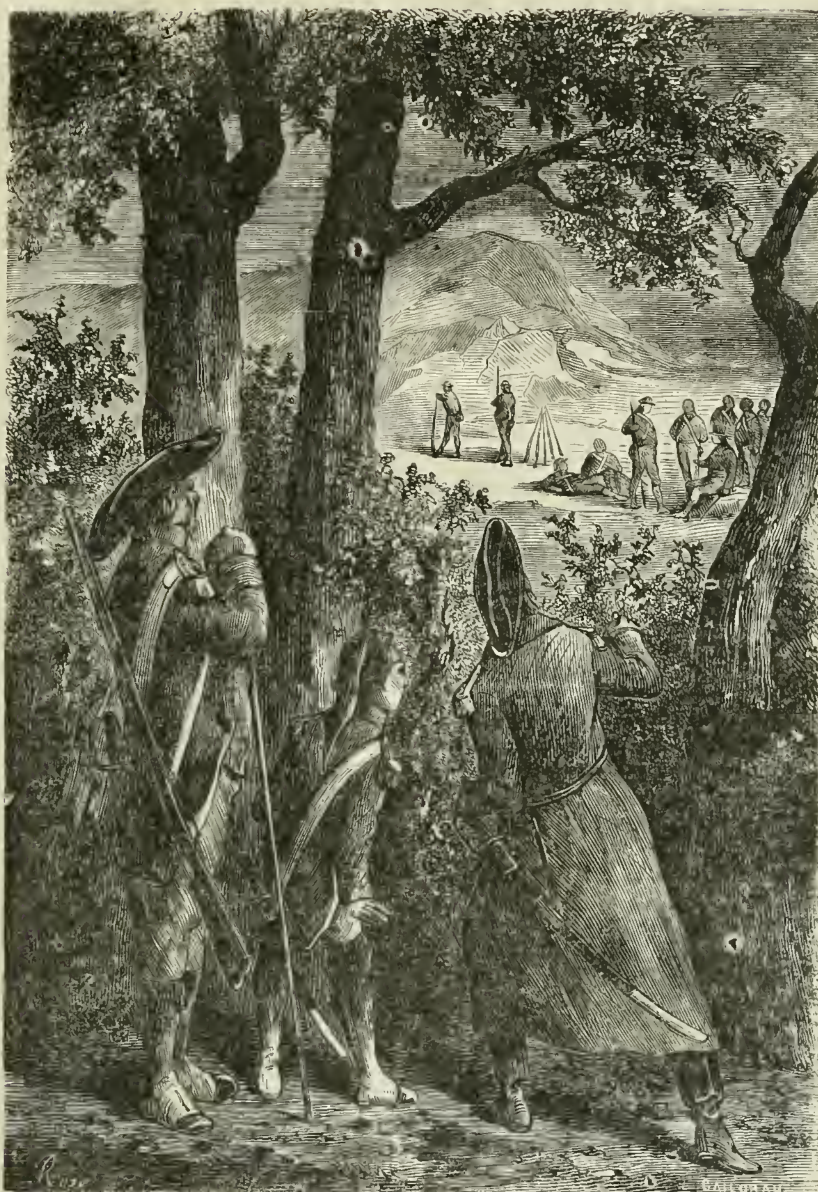
« — Enfin, continua lord Harbing en finissant, plus je réfléchis et plus je suis convaincu que l'abbé Chaubard connaissait l'attentat commis sur le marquis quand il est venu souper à Croix-Daurade. A-t-il aidé à l'accomplissement de ce crime? cela est inadmissible. A-t-il trempé dans le complot ourdi contre la vie d'un bon gentilhomme? ce serait méconnaître le caractère de l'abbé que de s'arrêter, fût-ce une seule seconde, à une semblable supposition; mais a-t-il reçu révélation de l'attentat par une voie que j'ignore, voilà ce dont je crois être certain et ce qu'il nous importe à tous de savoir.

« Le capitoul et moi demeurions comme anéantis.

« — Allons à Croix-Daurade, reprit l'Anglais; interrogez sur l'heure la marquise, la baronne, les deux jeunes filles, et d'après leurs réponses, vous jugerez si ma supposition est bien ou mal fondée.

« Sans perdre un instant, nous nous rendîmes au château. Là, le capitoul commença son enquête. Lucile et Uranie nous racontèrent en détail la scène qu'elles avaient eue avec l'abbé, telle que je viens de vous la dire à mon tour. La baronne déclara qu'il avait presque fallu qu'elle se fâchât pour contraindre l'abbé à venir souper au château. La marquise avait également remarqué la préoccupation pénible de l'abbé. Enfin tout ce qui fut dit nous confirma dans la persuasion que lord Harbing avait supposé sinon juste, du moins d'une façon toute probable. Le capitoul se rendit à la cure : la servante lui révéla que le jour dont il était question, et en l'absence de son maître, l'abbé Beauvais, un homme s'était présenté subitement et avait demandé à se confesser. Elle avait aperçu cet homme dans l'ombre de l'église, mais n'avait pu distinguer ses traits. Bref, il fut bien et dûment constaté que le jour de la fête de Croix-Daurade, jusqu'au moment de l'arrivée du pénitent, l'abbé Chaubard s'était montré d'une humeur charmante, et que ce n'avait été qu'après la confession reçue que son état extraordinaire s'était manifesté.

« L'abbé Chaubard, je vous l'ai dit, poursuivit le comte, tandis que Maurice prêtait à son récit l'intérêt le plus soutenu, l'abbé Chaubard était gravement malade. Soit que la fatigue que nécessitait son pieux ministère eût épuisé ses forces, soit que l'émotion violente qu'il avait ressentie eût causé une commotion trop vive à son cerveau, le digne prêtre avait pris le



Maurice regardait, inspectant cette scène dans ses moindres détails. (Page 108.)

litla nuit même du jour où il était venu à Croix-Daurade, et, depuis ce moment, il avait donné les plus vives inquiétudes à ses paroissiens qui le chérissaient tendrement. Le capitoul, n'écoutant que son devoir, se rendit près du malade en compagnie de son assesseur et de moi. L'abbé nous reçut à merveille; il allait beaucoup mieux, et, sans être tout à fait rétabli, il pouvait néanmoins comprendre parfaitement les questions qui allaient lui être faites. Le magistrat, assez embarrassé de l'interrogatoire auquel il allait se livrer, commença par demander à l'abbé s'il avait eu connaissance du terrible événement qui avait frappé la famille de Cantegrelles.

« — Sans doute, répondit l'abbé.

« — Est-ce avant que nous eussions appris la fatale nouvelle que vous en avez eu communication ?

« L'abbé regarda fixement le capitoul.

« — Pourquoi m'adressez-vous cette question? demanda-t-il.

« — Veuillez y répondre, monsieur l'abbé.

« — Suis-je donc ici un coupable qu'on interroge?

« Le digne prêtre était devenu rouge d'émotion.

« — Vous ne me comprenez pas, monsieur l'abbé, répondit le capitoul, dont l'embarras redoublait de minute en minute. Il ne s'agit ici ni de culpabilité, ni d'interrogatoire : il y a un magistrat qui vient prier un honnête homme de l'éclairer dans la voie qu'il doit suivre pour arriver à satisfaire la justice.

« — Je ne vous comprends pas, monsieur.

« — Veuillez réfléchir, monsieur l'abbé, et peut-être me comprendrez-vous.

« — Nullement, monsieur.

« Un silence suivit cet échange de paroles. J'avais écouté anxieusement; je réfléchissais tout en examinant mes deux compagnons. La physionomie du capitoul se rembrunissait à mesure qu'il sentait une résistance chez son interlocuteur. Le visage de l'abbé Chaubard avait repris tout son calme et toute sa sérénité ordinaire; on devinait seulement dans son regard une résolution fermement arrêtée. Le capitoul

sentit que cette situation tendue ne pouvait se prolonger. S'approchant du lit et mettant dans sa voix une douceur extrême :

« — Monsieur l'abbé, reprit-il, avec un homme tel que vous, pour lequel j'ai toujours ressenti l'estime la plus profonde et la plus sincère, avec un homme revêtu d'un caractère sacré comme l'est le vôtre, il n'y a qu'une manière de procéder : la franchise la plus absolue. Pardonnez-moi de venir ainsi troubler votre repos; mais, ce faisant, j'obéis à l'ordre impérieux de ma conscience de magistrat : je représente la justice comme vous représentez la religion. Toutes deux sont sœurs; donc nous devons nous entendre. Monsieur l'abbé, un crime horrible a été tenté sur un gentilhomme que vous aimez, et j'ai l'espérance que vous pourrez m'aider à me mettre sur les traces du coupable.

« — Comment? demanda l'abbé.

« — Ma conviction est que vous le connaissez, ou du moins que vous avez vu l'un de ses complices.

« L'abbé ne répondit pas. Alors le capitoul, reprenant la parole, expliqua au prêtre les motifs sur lesquels se basait sa conviction. Il lui rappela son refus de venir au château, sa préoccupation si vive, si peu ordinaire, sa tristesse, son embarras, ses réponses aux demoiselles de Cantegrelles.

« L'abbé écoutait sans rien dire. Par moments il levait les yeux vers le ciel, joignait les mains et paraissait prier avec ferveur. Le capitoul continua; bref, il en arriva à cette conclusion : que l'homme inconnu qui était venu se confesser avait pu révéler une partie du terrible secret. L'abbé garda obstinément le silence. Le capitoul insista de nouveau.

« — Connaissiez-vous l'attentat avant de vous rendre au château de Croix-Daurade? demanda le magistrat.

« — Je ne puis répondre, dit l'abbé; ma conscience s'y oppose.

« — Songez, monsieur l'abbé, qu'à une telle demande un refus de réponse équivaut à une affirmation.

« — Interprétez mes paroles suivant votre esprit, monsieur. Dieu nous voit et nous entend ; il nous jugera.

« — Mon devoir est de chercher à éclairer la justice.

« — Le mien est de répondre ainsi que je le fais.

« — Mais cependant vous avouez qu'un homme inconnu est venu se confesser à vous? Avant d'avoir entendu cette confession, votre esprit était calme et tranquille?

« — Cela est vrai.

« — Vous aviez l'intention d'aller souper au château de Cantegrelles? Et, après cette confession reçue, vous vous êtes montré soucieux, tremblant, inquiet, tourmenté, et vous avez refusé de vous rendre au château.

« — J'ai refusé en effet.

« — Pourquoi?

« — Je ne puis répondre.

« — La confession entendue était donc la cause de ce subit changement d'humeur?

« L'abbé ne répondit pas.

« — Je vous en conjure, monsieur l'abbé, éclairez-nous! dit le capitoul en redoublant d'instance.

« L'abbé fit un effort et se dressa sur son lit :

« — Monsieur, dit-il d'une voix brisée par l'émotion, je vous en conjure à mon tour : n'insistez pas davantage. Avant d'être homme, je suis prêtre. Je vois où tendent vos paroles : je comprends ce que vous désirez de moi et je ne puis vous répondre. Le secret de la confession est inviolable! Beaucoup sont morts martyrs pour demeurer loyaux serviteurs de Dieu : je suis prêt à suivre leur exemple.

« Le capitoul se leva respectueusement.

« — La mort ne vous menace pas, monsieur l'abbé, dit-il. Je vous comprends aussi, moi, et je n'ose insister.

« Nous quittâmes l'abbé et nous revînmes vers Croix-Daurade : sur la route nous rencontrâmes lord Harbing, escorté de deux domestiques. Il parut hésiter un moment en nous apercevant, mais cette hésitation fut courte, car il s'avança presque aussitôt vers nous.

« — Je venais à votre rencontre, nous dit-il. Vous avez vu l'abbé?

« — Oui, répondit le capitoul.

« — Que vous a-t-il appris ?

« — Tout ce qu'il pouvait nous apprendre.

« En cet instant, le cheval de lord Harbing fit un si brusque écart, que nous éprouvâmes un sentiment de crainte pour le cavalier. Je ne fis pas attention alors à cette faute de la monture qui pouvait être causée par une pression subite sur le mors : ce ne fut que plus tard que le souvenir de cette observation me revint. Cependant lord Harbing maîtrisa son cheval et revint vers le capitoul.

« — Alors vous savez le nom des coupables? reprit-il.

« — Non! répondit le magistrat.

« — Comment?

« — L'abbé Chaubard n'a pu me donner aucun renseignement précis, car son honneur de prêtre s'opposait à ce qu'il parlât, mais néanmoins j'ai fait aujourd'hui un grand pas vers la lumière.

« — Je ne vois pas trop à quel pas en avant vous faites allusion.

« — La justice ignorait sur qui devaient se porter ses soupçons : aujourd'hui elle a un indice.

« — Lequel donc?

« — Que je trouve l'homme qui est venu se confesser à l'abbé Chaubard.

« — Sans doute! mais il faut le trouver.

« — C'est ce à quoi je tâcherai.

« Nous arrivâmes au château sans que le capitoul eût de nouveau ouvert la bouche : il paraissait absorbé dans des réflexions profondes. Lord Harbing fit une courte visite et s'en retourna à son tour à Toulouse. Plusieurs jours s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans la situation. Le marquis était toujours dans le même état : la blessure profonde qu'il avait reçue n'était pas encore cicatrisée : il ne pouvait prononcer une parole; et celle que portait son crâne avait, en attaquant le cerveau, provoqué une divagation complète : le malheureux n'avait pas repris connaissance depuis le jour de l'événemnt et, bien qu'il ne parlât pas, on devinait à ses regards vagues et inquiets qu'il ne comprenait même pas ce qui se passait autour de lui. Le capitoul n'était pas revenu au château et je ne l'avais point revu depuis notre visite à l'abbé Chaubard. Lord Harbing visitait régulièrement le malade et la baronne, et il témoignait la sollicitude la plus grande à l'égard du marquis. N'attendant pas que la baronne lui fît observer qu'un retard à l'union projetée était nécessaire, il avait été au-devant de ces exigences des circonstances, et lui-même avait déclaré que l'union n'aurait lieu qu'après le rétablissement du blessé. Seulement l'Anglais ne semblait pas accorder une grande créance à la guérison du marquis ; il témoignait une douleur des plus vives, mais chaque fois que quelqu'un de la famille faisait allusion aux chances heureuses qui pouvaient se présenter, il détournait la tête et un profond soupir s'échappait de ses lèvres.

« Sans doute il avait fait partager ses tristes pressentiments à la baronne, car celle-ci se montrait de jour en jour plus affligée et moins empressée à prodiguer ses espérances à la marquise et à ses filles. Depuis l'instant où j'avais vu lord Harbing pour la première fois, je n'avais pu parvenir à dompter entièrement l'espèce de répugnance qu'il m'avait inspirée. Sans cesse les

traits de ce visage me revenaient à l'esprit, et je creusais en vain ma mémoire pour me rappeler à quelle époque de ma vie ces mêmes traits avaient frappé mes regards. Ne pouvant parvenir à réveiller mes souvenirs, je me persuadai que bien décidément j'étais le jouet d'une illusion et j'étais sur le point de me traiter de visionnaire ridicule, lorsqu'une aventure arrivée inopinément vint me jeter dans les incertitudes les plus cruelles.

« Une nuit que je ne pouvais dormir, j'étais plus soucieux encore que de coutume : j'avais passé toute la soirée au chevet du marquis, j'avais été vivement émotionné par l'état de souffrance de mon malheureux ami, par le chagrin profond que ressentait sa famille; je voyais moi-même M. de Cantegrelles dans un état désespéré, et l'anxieuse incertitude que j'éprouvais m'empêchait de pouvoir prendre quelques instants de repos.

« Tourmenté par l'insomnie, je me levai et je descendis dans le parc, où je marchai longtemps. Quand je m'arrêtai au bord de la Garonne, deux heures sonnèrent à l'horloge d'une église voisine. Je redressai la tête comme un homme brusquement réveillé et j'interrogeai des yeux autour de moi le paysage. Je devais avoir fait une assez longue route, car autant, que je pouvais me rendre compte des lieux au milieu de l'obscurité qui m'entourait, il me sembla apercevoir derrière moi les maisons du faubourg de Saint-Cyprien que j'avais dû traverser.

« Autour de moi s'élevaient les grands arbres de la promenade dont le vent agitait les feuilles. A mes pieds s'étendait la nappe d'eau bleuâtre du fleuve qui courait vers la ville calme et tranquille, reflétant les rayons argentés de la lune, comme un vaste miroir descendant sur un plan incliné. A ma droite, j'apercevais une masse confuse de nuances sombres avec çà et là des points clairs parsemés, dont je ne pouvais deviner la nature. Je m'approchai de cet endroit et je reconnus un cimetière avec ses cyprès au feuillage noir et ses mausolées en pierres blanches. J'étais bien réellement en deçà de Saint-Cyprien, car ce cimetière était celui de Saint-Nicolas. Dans la situation d'esprit où je me trouvais, le hasard, qui m'avait dirigé vers un champ de repos, me parut du plus sombre augure et mes pensées revêtirent un voile encore plus funèbre. Obéissant à un sentiment dont je ne me rendais pas compte, je franchis l'entrée du cimetière et je me mis à parcourir lentement chaque allée, m'arrêtant devant chaque tombe. Jamais, je crois, mon âme n'avait éprouvé jusqu'alors et n'a éprouvé depuis un tel moment de tristesse. Ce que je ressentais, c'était le néant de tout bonheur et de toute espérance, c'était une sorte d'aspiration vers la mort. Je marchais avec une telle lenteur que le bruit de mes pas n'arrivait point même jusqu'à mon oreille, et le silence profond qui régnait autour de moi n'était troublé par aucun souffle, par aucun cri. Le vent était tombé et la lune venait de disparaître sous un rideau de nuages, les ténèbres les plus obscures m'enveloppaient de toutes parts.

« Le cimetière de Saint-Nicolas touche, à sa partie sud, à un petit bois qui se relie lui-même, en contournant le faubourg, à la promenade des bords de la Garonne. J'avais atteint cet endroit du cimetière et peut-être allais-je m'enfoncer dans ce petit bois quand tout à coup, au détour d'une tombe, j'entendis un léger bruissement semblable à celui que font des voix humaines échangeant des paroles rapides sur un ton mystérieux. Je m'arrêtai, non point poussé par la curiosité, mais obéissant à ce sentiment de prudence à tous les animaux de la création. Involontairement j'écoutai. Les voix partaient d'un endroit rapproché, de la lisière même du petit bois et sur la limite du cimetière. L'obscurité était complète, je ne distinguais rien; mais abrité comme je l'étais derrière une tombe toute entourée de cyprès, si je ne pouvais voir, il était impossible que je fusse vu.

« Tout d'abord ce ne fut qu'un bourdonnement confus qui parvint jusqu'à mes oreilles; puis le bourdonnement devint plus distinct, une seule voix parlait et un nom prononcé brusquement me fit tressaillir : ce nom était celui du marquis de Cantegrelles.

« Oh! cette courte conversation que j'entendis me frappa si fort, mon cher Maurice, qu'elle se grava dans ma mémoire d'une façon indélébile, et des siècles passeraient sur ma tête que chaque phrase en serait encore présente à ma pensée comme si elle venait d'être prononcée.

« — M'assurez-vous, disait une voix brève, que le marquis ne reprendra jamais l'usage de sa raison?

« — Je le crois, répondit l'autre voix, mais je ne puis cependant rien affirmer : la science médicale a ses limites et la nature humaine a des secrets que l'on ne saurait deviner.

« — Mais guérira-t-il?

« — Je l'ignore; tout ce que je sais, c'est qu'il peut guérir.

« — Il y a des chances pour cela?

« — Deux sur vingt environ.

« — C'est trop.

« — Que puis-je? je ne suis pas seul. Quand vous m'avez fait appeler, la marquise avait deux autres médecins et le comte d'Adore en a amené un troisième. »

« Cette phrase venait de m'éclairer subitement, je reconnus la voix qui venait de la prononcer. C'était celle d'un médecin amené récemment par lord Harbing et en lequel l'Anglais prétendait avoir une confiance absolue. Cet homme ne disait juste. Quatre médecins étaient autour du malade : deux docteurs de Toulouse, celui présenté par lord Harbing et l'un de mes amis, praticien remarquable, résidant à Bordeaux, et que j'avais pris avec moi en accourant à la Croix-Daurade.

« Ainsi que vous le comprenez, ce que je venais d'entendre me fit redoubler d'attention.

« — Donc, reprit l'autre voix dont le timbre était sonore et cuivré, le marquis peut guérir ?

« — Deux chances sur vingt, je le répète.

« — Et même revenir à la raison?

« — C'est peu probable, mais c'est possible. Cette fois, il n'y a pas deux chances sur cent.

« — C'est trop encore, docteur, je le dis. L'homme intelligent doit avoir pour lui toutes les chances. Un hasard incroyable a permis que le marquis survécût à ses blessures, un autre hasard peut lui être plus favorable encore et ruiner à jamais mes plans qui sont les nôtres. Il faut nous prémunir contre ce hasard. Jusqu'ici vous avez mal employé votre temps, songez à mieux faire dans l'avenir.

« — Je ne puis faire plus...

« — Bast! réfléchissez, mon très cher. Le marquis doit mourir, vous le savez...

« — Sans doute.

« — Eh bien! mieux vaut maintenant que plus tard.

« — Mais je vous répète que je ne suis pas seul.

« — Est-il donc si difficile de gagner...

« Ici, continua le comte, je cessai absolument d'entendre. Les deux hommes continuèrent à voix tellement basse que le plus léger son ne parvenait plus jusqu'à moi. J'étais là, anxieux, palpitant, hésitant, sans savoir quel parti je devais prendre. Il était évident qu'un crime odieux se tramait dans l'ombre, que ce crime ne serait que la suite du premier attentat commis, que le marquis de Cantegrelles, échappé par miracle à un premier guet-apens, était menacé de nouveau et que de misérables assassins avaient fait un pacte pour lui ravir l'existence. De ces assassins

j'en connaissais un, le docteur; mais les autres, quels étaient-ils? Quel était l'interlocuteur du médecin, celui qui paraissait être le chef de l'horrible complot? La voix de celui-là m'était absolument inconnue, mais cette voix ne pouvait-elle pas être habituellement déguisée?

« Que devais-je faire? J'étais seul, la nuit, dans un lieu écarté, entre deux hommes dont j'en devais supposer au moins un armé. M'interposer brusquement, leur montrer que j'avais entendu une partie de leur plan infâme, c'eût été m'exposer à une perte à peu près certaine, car leur sécurité exigeait ma mort, et cette mort eût entraîné celle du marquis, puisque personne n'eût pu veiller pour le préserver. Dans cette situation extrême, je me résolus au parti le plus sage : attendre, épier, écouter et suivre. Évitant de faire le plus léger bruit, je m'efforçai de me rapprocher de l'endroit où continuait la conversation dont je ne pouvais plus entendre une parole distincte. Je me glissai derrière une tombe; mais soit qu'une pierre roulant sous mon pied eût éveillé l'attention des misérables, soit que tout le plan de leur trame fût complètement ourdi, la conversation cessa subitement et le plus profond silence régna dans le cimetière et dans le bois.

« J'attendis. Un temps assez long s'écoula sans que le silence fût troublé. Impatient, j'avançai encore : je n'entendis rien. Les misérables devaient être encore là, cependant; comment se fussent-ils éloignés sans que le bruit de leurs pas parvînt jusqu'à moi? Avaient-ils deviné ma présence et, dans ce cas, cherchaient-ils à me tendre un piège et s'étaient-ils embusqués dans l'ombre pour se précipiter sur moi au passage? Toutes les suppositions étaient possibles; le danger était imminent, mais le silence continuait toujours, le temps s'écoulait et l'anxiété me rongeait le cœur. Ne pouvant plus contenir le sentiment qui s'était emparé de mon esprit, je marchai résolûment en avant, prêt à tout, décidé à tout.

« Je ne rencontrai rien. Je fouillai cette partie du cimetière, je parcourus le bois sans précaution; partout le silence et la solitude. Les misérables avaient quitté le lieu de leur rendez-vous : ils étaient partis sans que je pusse les entendre, sans que j'eusse aucun indice sur le chemin qu'ils avaient pris.

« Mon anxiété redoublait de minute en minute; maintenant je me demandais ce qu'il fallait que je fisse, quel parti je devais prendre pour préserver le marquis... »

Le comte en était là de son récit, lorsque Bibi-Tapin et Rossignolet se replièrent vivement sur le vieillard et sur le capitaine.

— Qu'y a-t-il encore? demanda Maurice.

— Il y a, mon capitaine, répondit le major, que cette fois nous ne sommes pas suivis, mais que nous allons tomber dans une embuscade.

— Hein? fit Maurice.

— J'ai vu reluire un canon de pistolet.

— Où?

— Là-bas, de l'autre côté du fossé qui borde la route.

XV

UNE RENCONTRE NOCTURNE.

— Mon ami, dit vivement Maurice au comte, demeurez ici avec les deux grenadiers et attendez-nous. Si besoin est, vous nous prêterez main-forte. Je vais éclairer la route.

Puis, se tournant vers Rossignolet et Bibi-Tapin :

— Guidez-moi! ajouta-t-il.

Rossignolet et le petit tambour se placèrent de chaque côté du capitaine, et tous trois se mirent en marche, tandis que le comte restait au même endroit avec Gringoire et Torniquet. L'obscurité était profonde, et le petit bois qui bordait la route sur la gauche, interposant ses grands arbres entre le sol et les rayons voilés de la lune, rendait cette obscurité plus opaque encore. A droite, un vaste marais se prolongeait au loin.

— Mon capitaine, dit Bibi-Tapin à voix basse, si nous suivons la route, nous donnerons dans l'embuscade; il faut nous avancer sous bois. Voulez-vous me laisser marcher en éclaireur? Je suis petit. Je me glisserai facilement sous les taillis et je me replierai sur vous au premier indice de danger.

— L'enfant a raison, mon capitaine, ajouta le major; laissez-le s'aventurer : il a des yeux de *larynx*.

— Va donc! dit Maurice, mais avance avec précaution; nous te suivrons dans tes traces.

Bibi-Tapin se jeta à gauche, franchit un fossé et gagna le bois : les deux hommes le suivirent. Le petit tambour s'avança avec précaution, se frayant un chemin dans les broussailles, ne faisant pas le moindre bruit, s'arrêtant par moments pour mieux choisir son passage, et reprenant sa marche avec la délicatesse et l'instinct d'une bête fauve ou d'un sauvage chassant une proie. Tout à coup il demeura immobile en face d'un épais buisson. Écartant les branches d'une main, de l'autre il fit signe au capitaine de s'approcher. Celui-ci obéit, suivi par Rossignolet. A travers la perspective que leur ménageait l'enfant, ils jetèrent un regard investigateur; la lune s'élevait alors un peu au-dessus du bois, et bien que de gros nuages voilassent l'éclat de ses rayons, elle répandait une lumière vague et nébuleuse sur cette partie du terrain.

Maurice aperçut à peu de distance un bouquet de platanes qui dressaient orgueilleusement leurs troncs vernis au-dessus des arbrisseaux voisins; au pied de ces platanes, se mouvaient des formes humaines; sept à huit hommes étaient là, les uns couchés sur l'herbe, les autres debout; quatre autres se tenaient sur la droite veillant à la lisière du bois : c'étaient ceux-là que Rossignolet et Bibi-Tapin avaient remarqués précédemment. Derrière le bouquet de platanes se trouvait une petite clairière dans laquelle se promenaient deux autres hommes. Un faisceau de fusils était près du tronc des grands arbres; les restes d'un brasier mal éteint brillaient encore dans l'herbe. Maurice regardait, inspectant cette scène jusque dans ses moindres détails, et se demandant quels pouvaient être ces hommes qui avaient les allures de bandits des montagnes. Bibi-Tapin et Rossignolet se tenaient immobiles et silencieux aux côtés du jeune officier.

— Serait-ce un détachement perdu de l'armée autrichienne? se demandait intérieurement Maurice. Sont-ce des brigands vulgaires? Ne serait-ce pas une embuscade tendue par des Vénitiens ennemis de la France et ayant intérêt à ce que ma mission ne parvienne pas jusqu'au doge? Ne serait-ce point une embûche préparée par ceux contre lesquels nous avons à lutter? Tout est supposable, mais où est la vérité?

— Mon capitaine, murmura Bibi-Tapin, voulez-vous que je m'avance encore et que j'aille reconnaître l'ennemi?

— Non! dit Maurice. Cette mission est trop périlleuse : ce soin me regarde!

Et clouant sur place par un geste impérieux le tambour-major et le petit sergent, le capitaine se courba et passa sous le taillis : il disparut sous la couche épaisse des branchages, mais quelques instants ne s'étaient pas écoulés, qu'un bruit de feuillage froissé retentit comme si une lutte venait de s'engager. Rossignolet bondit en avant, mais Bibi-Tapin le précédait. Tous deux franchirent le taillis. L'obscurité était profonde dans cette partie du bois dans laquelle ne pénétraient pas les rayons lunaires. Tout d'abord le major et l'enfant ne distinguèrent rien, mais Bibi-Tapin

poussa un rugissement sourd et s'élança, le sabre nu au poing. Il venait d'apercevoir deux ombres roulant sur la terre, deux hommes luttant avec énergie.

— A nous! Gringoire et Tourniquet! hurla le tambour-major en s'élançant à son tour!

— Bas les armes! cria une voix sonore.

Au même moment et comme par l'effet d'un brusque enchantement, des ombres se dressèrent tout autour du taillis et dix baïonnettes luisantes présentèrent leurs pointes acérées formant un cercle menaçant. La lutte avait cessé entre les deux hommes gisant à terre. L'un s'était relevé d'un seul bond, lâchant son adversaire, et avait disparu derrière la haie des baïonnettes. L'autre fut vite sur pied l'épée nue à la main : celui-là était Maurice.

— Depuis quand arrête-t-on les voyageurs français dans les États vénitiens? demanda Maurice d'une voix frémissante.

— Depuis quand cherche-t-on à surprendre des gens qui n'attaquent pas? répondit la voix qui avait déjà parlé.

— Qui êtes-vous?

— Qui êtes-vous vous-même?

— Je ne répondrai à votre question que lorsque vous m'aurez dit de quel droit vous me l'adressez.

— Du droit qu'il me convient de prendre.

— Alors, je ne répondrai pas!

— C'est ce que nous allons voir.

Un silence succéda à ce rapide échange de paroles. Tout à coup un nouveau bruissement retentit dans les branchages, le cercle des baïonnettes menaçantes s'ouvrit, et trois hommes furent poussés en avant, puis le cercle se referma. Ces trois hommes étaient le comte d'Adore et les deux grenadiers.

— Des torches! reprit la voix à l'accent impérieux.

Un nouveau temps s'écoula : Maurice et ses amis demeuraient silencieux, lançant autour d'eux des regards rapides; le cercle des baïonnettes s'était rétréci et était devenu plus serré, vingt hommes au moins le formaient maintenant et leur silhouette sombre se détachait vaguement dans les ténèbres. Maurice et le comte s'étaient rapprochés et se serraient la main. Une vive lumière jaillit soudain et éclaira le bois de ses reflets rougeâtres. Alors, Maurice et le comte purent distinguer ceux qui les entouraient, mais leurs regards n'avaient pas parcouru une partie de la courbe hérissée de fer, qu'un même cri d'étonnement jaillit de leur poitrine.

— Des marins français! s'écria le capitaine.

Mais il n'était pas revenu de sa surprise, qu'une exclamation joyeuse retentissait derrière lui :

— Bellegarde! dit une voix émue.

Maurice se retourna; un homme à la physionomie énergique était devant lui :

— Renneville, s'écria le capitaine!

— Haut les armes! reprit le premier personnage. Ce sont des amis! Petit-Pierre! cours prévenir le commandant le Bienvenu et qu'il vienne et à l'instant.

Le comte était demeuré stupéfait, assistant à cette scène sans avoir pu jusqu'alors prononcer une parole. Enfin il fit un effort, et domptant son émotion :

— Le vicomte de Renneville! dit-il.

— Le comte d'Adore! reprit l'autre en s'avançant.

— Henri! mon ami! disait Maurice avec un élan de bonheur sincère.

— Monsieur de Renneville! répétait le comte comme s'il ne pouvait revenir de son étonnement.

Le nouveau personnage secoua la tête.

— Vous vous trompez, dit-il avec un sourire amer. Le vicomte de Renneville est mort? C'est le corsaire Bonchemin qui vous tend la main!

Maurice et le comte secouèrent la tête, et tous deux serrèrent affectueusement la main qui s'offrait à eux.

— Venez avec moi, reprit Henri de Renneville, nous allons voir Charles.

— D'Herbois! s'écria Maurice.

— Non pas d'Herbois, répondit encore Bonchemin avec la même intonation, mais le Bienvenu. Renneville! d'Herbois! qu'est-ce que ces noms? Ils ont été flétris par une condamnation honteuse, ils servent à désigner deux infâmes criminels : deux hommes de cœur et d'honneur ne peuvent les porter.

— Mais ces noms seront lavés un jour de la souillure qui s'attache à eux! dit le comte d'Adore.

— Quand cela? Voilà douze années qu'ils sont dans la fange : pourquoi espérer maintenant qu'ils en sortent?

— Parce que Dieu est grand et sa justice infaillible.

Henri ne répondit pas.

— Allons trouver Charles, reprit-il après un silence.

Puis, se tournant vers Petit-Pierre et désignant du geste Rossignolet, Bibi-Tapin, Gringoire et Tourniquet :

— Prends soin de ceux-ci, ajouta-t-il, et fais en sorte qu'ils ne manquent de rien.

Attirant de la main Maurice et le comte, il les entraîna vers le centre de la petite clairière. Comme ils atteignaient le bouquet d'arbres, un homme, venant du côté opposé, s'avança rapidement vers eux.

— Charles! dirent à la fois Maurice et le comte.

— Mes amis! répondit Charles avec une émotion qu'il ne chercha pas à contenir. Comment se fait-il que vous soyez tous deux ensemble, vous un soldat de la liberté, vous un émigré, sur cette terre vénitienne, aussi inhospitalière pour l'un que pour l'autre!

— Vous le saurez, répondit le comte, mais ce qui nous étonne davantage, c'est de vous trouver sur la terre ferme, vous qui ne vivez que sur mer. Qu'avez-vous fait de votre vaillant corsaire?

— Il est à l'ancre à la hauteur de Chioggia.

— Et vous l'avez quitté tous deux et vous êtes tous deux à terre.

— Depuis deux mois, voici la cinquième fois que nous débarquons.

— Mais pourquoi?

Charles et Henri se regardèrent et un soupir s'échappa de leurs lèvres.

— Vous connaissez Mahurec? reprit Henri.

— Oui, dit vivement le comte; Mahurec, ce vieux matelot qui vous est dévoué depuis votre enfance?

— C'est cela.

— Eh bien! que lui est-il arrivé?

— Il a disparu depuis trois mois.

— Depuis trois mois, répéta le comte avec un mouvement brusque.

— Oui, depuis le jour des régates de Venise; depuis ce jour où notre corvette a nargué l'Angleterre et salué sous le feu même des batteries anglaises la grande victoire remportée par l'armée française.

Le comte saisit les mains d'Henri.

— Mahurec n'était pas seul, dit-il; un autre matelot l'accompagnait.

— Oui, le Maucot.

— Tous deux ont risqué leur vie pour soutenir l'honneur national, et ils ont battu à la fois, le jour des régates, les barcaroli vénitiens et les canotiers anglais.

— Sans doute, nous savons cela; mais comment le savez-vous, vous?

— J'étais à Venise.

— Quand donc? A cette époque?

— Il y a trois mois, le jour même des régates.

— Et vous avez vu Mahurec et le Maucot?

— Je leur ai parlé.

Henri et Charles se rapprochèrent rapidement du comte.

— Dites vite ce que vous savez! s'écrièrent-ils.

— J'étais aux régates, reprit le comte; j'assistais, caché, à la scène que provoqua la célébration du triomphe de l'armée d'Italie; je vis Mahurec et son compagnon s'élancer dans les eaux du canal en criant : « Vive la France! » Ce fut ce jour-là même où le vicomte de Signelay fut arrêté par ordre des inquisiteurs d'État.

— Signelay arrêté! s'écrièrent à la fois Charles et Henri.

— Et pour quelle cause? demanda Henri.

— Il est accusé d'être un espion, dit Charles.

— Et qu'est-il devenu? fit Henri.

— Il est sous les *Plombs*.

Les deux marins firent un geste d'indignation.

— Et Mahurec? reprit Charles.

— Le soir même, poursuivit le comte, je vis Mahurec et l'autre matelot. Sans me faire reconnaître complètement par eux, je murmurai à l'oreille du vieux gabier un mot qui devait lui prouver immédiatement la confiance qu'il pouvait avoir en moi. Ce mot d'ordre du bailli de Suffren, celui qu'il donnait dans les grandes circonstances, et dont ses meilleurs amis ou ses plus dévoués serviteurs avaient seuls le secret : Mahurec me suivit aussitôt, entraînant son compagnon. Je les emmenai et je les interrogeai : j'appris par eux les services importants que vous vouliez rendre à la France, en faisant sur les côtes d'Italie cette guerre de corsaire qui devait être si préjudiciable à l'Angleterre et si favorable à l'armée d'Italie, dont elle assurait en grande partie les approvisionnements. Je devais, le lendemain, revoir Mahurec et son ami et leur faciliter à tous deux les moyens de quitter Venise. Malheureusement, le lendemain, j'étais moi-même poursuivi, traqué, accusé d'espionnage et forcé de fuir au plus vite. Je partis donc sans avoir revu les matelots, et je me rendis auprès du général Bonaparte, auquel je communiquai le plan que vous vouliez suivre tous deux.

— Mais Mahurec? dit Charles.

— Je ne l'ai pas revu depuis.

— Nous non plus.

— Comment! ne devait-il pas vous rejoindre à un endroit désigné?

— Si fait; par trois fois j'ai fait le signal, par trois fois j'ai envoyé une embarcation sur la côte, et chaque fois l'embarcation est revenue sans avoir rencontré les gabiers.

— Ainsi, vous n'avez aucune nouvelle?

— Aucune.

— Voilà qui est étrange! dit Maurice.

Le comte d'Adore secoua la tête sans rien dire.

— Les gabiers auraient-ils été tués à Venise? fit observer le capitaine.

— Oh! dit Charles, on ne tue pas facilement des hommes comme Mahurec et comme le Maucot; ou, si on les tue, ce n'est qu'après une rude bataille; le bruit se serait fait autour de leur mort, et nous n'avons rien pu apprendre.

— Que peuvent-ils être devenus, alors?

— Nous l'ignorons.

— Et vous les cherchez?

— Nous parcourons l'Italie à cette intention. Seulement, nous sommes obligés de nous entourer des précautions les plus grandes. Notre titre de Français est un sujet d'animosité de la part de tous. Les paysans sont soulevés par les agents de l'Autriche; nous marchons en plein pays ennemi, toujours sur nos gardes : c'est ce qui vous explique la manière dont nous vous avons accueillis cette nuit, car nous ignorions à qui nous avions affaire.

— Et vous, Maurice, dit Henri, comment se fait-il que vous ayez quitté le quartier général, et que vous vous trouviez sur le territoire vénitien?

— Je vais à Venise avec une mission de mon général, répondit le jeune capitaine.

Charles tendit la main à Maurice.

— Je sais encore pour quelle cause vous agissez, dit-il; le comte d'Adore nous a tout appris. Nous vous plaignons, Maurice, car Henri et moi savons ce qu'on peut souffrir en étant violemment séparé de celle que l'on aime; nous vous plaignons et nous sommes prêts à faire pour vous tout ce qui dépendra de nos forces.

— Hélas! dit Maurice vous ne pouvez rien.

— Peut-être, dit le comte.

— Comment? firent à la fois les trois hommes.

— Il faut, messieurs, nous donner tous un rendez-vous à Venise.

— Pourquoi? demanda Henri.

— Parce qu'à Venise est le nœud de l'intrigue qui nous enserre!

— A Venise? répéta Charles.

— Oui, à Venise! là sont nos amis qui souffrent, soyez-en convaincus; là sont celles que nous devons délivrer; là sont nos ennemis!

— A Venise? firent les trois hommes.

— Eh! oui, à Venise! le comte d'Adore a raison, dit une voix sonore : ne vous le dis-je pas depuis vingt-quatre heures?

Maurice et le comte se retournèrent brusquement. Un nouveau personnage venait de se glisser dans l'ombre et était arrivé auprès d'eux sans être aperçu.

XVI

L'AGENT.

En entendant le son de la voix qui venait de prononcer ces brusques paroles, le comte d'Adore avait violemment tressailli. Faisant un pas en avant, il se pencha pour mieux distinguer dans les ténèbres les traits du personnage survenu d'une façon si inopinée. Celui-ci parut se prêter à l'examen, le comte se redressa avec un cri de joie :

— Jacquet! dit-il.

— Lui-même, monsieur le comte, dit l'agent de police en se plaçant au milieu du groupe. Jacquet, qui arrive de Paris avec de fraîches et importantes nouvelles; Jacquet qui vient se relancer sur la piste comme un vieux limier sûr de ne pas faire fausse route; Jacquet enfin qui a jadis fait le serment de triompher de vos ennemis à tous, et qui tiendra ce serment, dût-il mourir en l'accomplissant!

— Jacquet! répétait le comte, comme s'il ne pouvait en croire ses yeux, c'est Dieu qui vous a envoyé.

— Et c'est le citoyen Fouché qui m'a donné mes passe-ports.

— Depuis quand êtes-vous ici?

— Depuis deux jours. J'ignorais que vous fussiez vous-même dans cette partie de l'Italie. Je savais que les citoyens Bouchemin et le Bienvenu s'y trouvaient, et j'ai cherché à me mettre immédiatement en relations avec eux.

— Mais que venez-vous faire?

— Accomplir mon serment, vous dis-je?

— Ainsi, vous aussi, vous croyez que notre ennemi à tous...

— Est le même. Pardieu! cela n'est pas douteux. Depuis onze ans, n'est-ce pas la même intrigue nouée toujours avec un même plan tracé par une main de maître et poursuivi avec une persévérance effrayante? Le *Roi du bagne*? Toujours ce *Roi du bagne* contre lequel les preuves manquent à chaque pas, ce héros de crimes que chacun peut croire invulnérable, cet homme qui, comme le serpent de la Fable, a la faculté de recoller ses tronçons alors que l'on parvient à le frapper! Oh! j'aurai la clef de ce dédale d'intrigues!

Je triompherai dans cette lutte et nous aurons tous notre jour de réhabilitation.

— Oui, oui, dit le comte, espérons...

— Et agissons surtout! ajouta Jacquet.

— Mais pour agir il faut un plan?

— Le mien est fait, je l'ai terminé et arrêté, là, tout à l'heure en vous écoutant parler.

— Et ce plan, c'est ?...

— De nous rendre tous à Venise. Là est l'ennemi commun, là sont ceux qui nous intéressent, là toutes nos forces doivent être réunies pour la lutte.

— C'est mon avis.

— Agissons donc sans perdre un instant. Votre position est facile, à vous et au capitaine Bellegarde. La mission confiée par le général Bonaparte aplanit bien des difficultés. Pour nous, la situation n'est pas la même et nous devons prendre des précautions infinies. Il est incontestable que le *Roi du bagne* a des espions partout ; cet homme est bien réellement roi, et ses domaines sont vastes. A cette heure il doit connaître ma venue en Italie et préparer ses batteries en conséquence. Seulement, je lui promets un coup auquel il est loin de s'attendre et qu'il ne parera pas. Mais en en ce moment, il s'agit de nous rendre tous à Venise. Je me charge, moi, de m'y glisser. Quant aux citoyens Bonchemin et le Bienvenu, leur présence là-bas sans aucun titre, peut leur être dangereuse, incontestablement ils seraient accusés d'espionnage et traités en conséquence. D'ailleurs, qui sait si demain Venise ne sera pas en guerre avec la France? Que le général Bonaparte éprouve un seul revers et cela arriverait très-certainement; donc ces messieurs seraient perdus s'ils étaient reconnus pour ce qu'ils sont sur le territoire vénitien, et le *Roi du bagne* a le plus grand intérêt à les faire reconnaître.

— Cela est vrai, dit le comte.

— Ils doivent donc agir de ruse, mais ils doivent cependant être à Venise dans un délai fixé. Messieurs, êtes-vous tous bien résolus à agir?

— Tous, dirent les quatre hommes d'une même voix.

— Avez-vous confiance en moi?

— Oui.

— Mais une confiance absolue?

— Oui.

— Êtes-vous convaincus de ma volonté de servir votre cause?

— Oui, oui, dirent encore les quatre hommes.

— Alors dans quinze jours, à pareille heure, trouvez-vous tous sous le Ponte-Rialto à Venise, en gondole, au milieu du grand canal. Toutes mes batteries seront dressées, je vous communiquerai mes plans et nous agirons sans perdre une minute.

— Mais ces plans, quels sont-ils? demanda le comte.

— Une circonstance que vous connaîtrez plus tard m'empêche aujourd'hui de vous les communiquer, mais ils sont infaillibles, je vous le jure.

Les quatre hommes se regardèrent en silence.

— Acceptez-vous? demanda brusquement Jacquet.

— Oui, dit résolûment le comte.

— Alors dans quinze jours à Venise...

— A pareille heure, en gondole, sous le Ponte-Rialto.

— Jusque-là que ferons-nous?

— Les citoyens Bonchemin et le Bienvenu auront leurs instructions. Quant à vous et au capitaine, il faut que vous continuiez votre route vers Venise sans perdre une seule minute. Je connais les lenteurs du grand conseil. Avant que le capitaine ait une réponse à sa mission, il s'écoulera deux semaines au moins, et alors nous serons près de vous.

— Mais ne pouvez-vous nous dire?...

— Rien de plus. Avez-vous confiance en Fouché et en moi?

— Sans doute.

— Êtes-vous certains que votre seul ennemi soit le *Roi du bagne?*

— Oui.

— Eh bien! Fouché et moi, avons juré de triompher de cet homme. Ma présence ici vous dit suffisamment ce que nous voulons tenter. Obéissez-moi sans réserve et nous réussirons. D'ailleurs, qu'est-ce que je vous demande? Quinze jours d'inaction, durant lesquels mon plan d'attaque sera achevé. Que risquez-vous à me les promettre? D'ici-là, vous ne pouvez rien faire.

— Cela est vrai, dit le comte en réfléchissant.

— Quoi! quinze jours encore! s'écria Maurice.

— Il le faut, jeune homme! dit Jacquet.

— Il le faut, Maurice! ajouta le comte.

— Donc, reprit Jacquet, tout est convenu; séparons-nous sans tarder d'une minute, et que personne de vous n'oublie que derrière chaque buisson il doit y avoir un Argus veillant sur nos moindres actions.

— Dans quinze jours à Venise! dit Henri, nous y serons, Charles et moi.

Jacquet avait entraîné à l'écart le comte d'Adore.

— Monsieur le comte, lui dit-il, vous connaissez cette affaire aussi bien que moi, et je la connais aussi bien que vous: donc, entre nous deux, cartes sur table! Camparini, votre neveu, le *Roi du bagne*, ne sont qu'un seul et même personnage, nous le savons; mais si d'autres aussi le savent, les preuves de la vérité nous manquent, et ce défaut de preuves fait la sécurité du coupable. Il lutte, et son génie d'intrigues est dans toute sa puissance; pour endormir ce génie, il il n'y a qu'un moyen unique, c'est le triomphe. Que le *Roi du bagne* croie avoir eu raison enfin de tous ses adversaires, qu'il croie sa tâche accomplie et son infatigable défiance se détendra...

— Quoi! dit le comte, vous voulez...

Jacquet l'arrêta du geste et, se penchant devant lui, il lui parla rapidement à l'oreille. Le vieillard tressaillit brusquement et devint très pâle,

— Ah! fit-il enfin. Cela est possible?

— Connaissez-vous un moyen meilleur? dit Jacquet.

— Non... mais il faut qu'il réussisse!

— Il réussira.

— Songez que c'est la victoire que vous mettez dans les mains de nos ennemis.

— Non, pas la victoire, mais l'apparence de la victoire, l'apparence de la sécurité!

Le comte réfléchit longuement.

— Avez-vous confiance en moi, oui ou non? reprit Jacquet.

— Oui! dit le vieillard.

— Alors, n'hésitez pas!

— Puis-je raconter tout le passé à Maurice?

— Tout le passé, oui, mais pas un mot du plan que je viens de vous dérouler.

Le comte saisit la main de l'agent de police.

— Jacquet! dit-il, votre parole d'honnête homme que vous agissez avec certitude du succès?

— Je ne puis vous donner cette parole qui engage un avenir toujours incertain, répondit Jacquet, mais je vous engage ma parole d'honneur que je triompherai ou que je succomberai, et que je ne m'arrêterai pas à mi-chemin.

— Mais cet enfant, ce petit-fils du conseiller?

— C'est lui qu'il faut trouver.

— Et vous croyez être sur ses traces?

— Je l'espère, mais que Camparini le croie, c'est tout ce qu'il faut.

— Et il le croira?

— Oh! ceci, j'en réponds!

— Alors, je vous promets, moi, d'être fidèle au rendez-vous : dans quinze jours à Venise!

Une heure après, et comme la nuit était encore profonde, le comte, Maurice et leurs compagnons se remettaient en route. Charles, Henri et Jacquet les accompagnèrent jusqu'à la lisière du bois. Cette fois c'était Gringoire et Torniquet qui formaient l'avant-garde, Maurice et le comte venaient ensuite, Bibi-Tapin et Rossignolet marchaient en dernier. Charles, Henri, Maurice, Jacquet et le vieillard s'arrêtèrent une dernière fois avant de se séparer.

— A Venise, dans quinze jours? dit Jacquet et jusque-là la plus grande prudence!

Le capitaine et le comte firent un signe affirmatif, puis, ils rendirent la main à leurs chevaux qui bondirent en avant. Bibi-Tapin et Rossignolet qui, par discrétion, étaient demeurés en arrière, passèrent alors devant les deux marins et l'agent de police. La nuit était noire, les ténèbres de plus en plus épaisses; tout à coup la lune se dégagea brusquement d'un nuage et un rayon argenté, tombant d'aplomb sur le groupe des trois hommes demeurés sur la lisière du bois, éclaira en plein la mâle physionomie du marquis d'Herbois, l'ancien officier de la marine royale, l'ex-habitant des Antilles, le corsaire redouté. Le cheval de Bibi-Tapin fit un bond tellement brusque, que le major crut l'enfant désarçonné.

« Eh! fit-il en riant, tu veux donc abandonner l'infanterie et entrer dans les hussards de Joquin? En voilà de la cavalcade!

— Mon cheval aura eu peur! dit Bibi-Tapin en se remettant en selle.

Le major continua sa route, mais l'enfant tourna sa tête en arrière et ses regards se reportèrent sur l'endroit où se tenaient tout à l'heure les deux marins et l'agent de police.

— Oh! murmura-t-il, ce n'est pas une vision! c'est lui!... Lui que ma sœur Étoile-du-Matin me disait d'aimer et de respecter!...

Puis, après un court moment de réflexion silencieuse :

— Mais pourquoi serait-il en Italie? reprit l'enfant. Non! non! cela n'est pas possible! je me serai trompé!

Les quatre cavaliers couraient rapidement sur la route de Padoue. Déjà ils avaient laissé loin derrière eux le bouquet de bois à l'ombre duquel ils avaient rencontré les capitaines corsaires, et ils venaient de s'engager dans un étroit défilé que bordait, à droite et à gauche une double chaîne de collines à la végétation luxuriante. Maurice et le comte causaient à voix basse; Bibi-Tapin et Rossignolet les suivaient, plongés tous deux dans un silence qui paraissait lourdement peser au major. Le gigantesque soldat avait plusieurs fois, mais en vain, essayé de nouer conversation avec son jeune compagnon. Bibi-Tapin répondait par monosyllabes et souvent ne répondait même absolument rien. Rossignolet haussait les épaules, faisait la grimace et sifflotait sa batterie favorite.

— L'enfant a besoin de dormir! finit-il par se dire en cessant de faire des frais inutiles.

Effectivement Bibi-Tapin paraissait absorbé dans des réflexions profondes. Le front penché, le corps à demi-ployé sur lui-même, les mains pendantes et laissant flotter les guides, l'enfant était évidemment en proie ou à un accès invincible de sommeil, ou à une rêverie dont rien ne pouvait le distraire. Tout à coup, cependant, au détour d'une gorge aride qui coupait à gauche la vallée, Bibi-Tapin qui, depuis un moment relevait la tête, fit un mouvement brusque et posa sa main sur le bras du major.

— Ah! fit celui-ci, l'enfant est réveillé!

— Chut! dit Bibi-Tapin.

— Quoi encore?

— Je te dis que cette fois nous sommes suivis comme nous l'avons été depuis le coucher du soleil.

— Comment? Par qui? Que vois-tu?

— Chut! ne dis rien! J'ai mon idée!

XVII

LE SECRET DE LA CONFESSION

— Mon cher ami, disait Maurice en secouant la tête il me semble, en vous écoutant, faire un mauvais rêve : je ne sais ce qui vous en reste encore à m'apprendre, mais je prévois les événements les plus lugubres. Pour que Lucile, la fille légitime d'un noble gentilhomme, soit devenue telle que je l'ai connue, c'est-à-dire une pauvre jeune fille paraissant ignorer sa naissance, il faut qu'il se soit accompli jadis de bien terribles choses!

— Vous avez raison, Maurice, répondit le comte : des choses bien affreuses, bien horribles se sont effectivement accomplies. Ce que je vous ai dit n'est que le prologue d'événements plus odieux ; mais laissez-moi continuer, mon ami, et prêtez-moi votre attention la plus soutenue, il faut que vous entendiez toute la révélation de ce secret effroyable, pour pouvoir ensuite contribuer à la délivrance de celle que nous aimons, vous comme l'époux le plus tendre, moi comme le père le plus affectueux.

« En constatant la disparition étrange des deux hommes dont j'avais entendu les épouvantables plans, je demeurai, je vous le répète, comme anéanti par l'horreur que j'éprouvais et dans l'incapacité de prendre tout d'abord une résolution utile. Cependant la pensée que l'un des médecins qui soignaient le marquis était mêlé à cette trame ourdie dans l'ombre, dominait toutes les autres. Ce qu'il fallait d'abord pour préserver mon ami, c'était de démasquer cet infâme qui s'abritait sous un masque honorable. Lord Harbing avait lui-même présenté cet homme.

« — Lord Harbing a été trompé, me disais-je. On s'est servi de lui comme d'un instrument. L'espèce d'antipathie que j'avais ressentie jusqu'alors pour le gentleman s'effaçait en présence du danger qui menaçait notre ami commun.« — Lord Harbing a été indignement trompé, répétai-je. Il faut le prévenir sur l'heure, son conseil ne peut que m'être utile, tous deux réunis, nous pourrons agir plus efficacement. »

« Fort de cette pensée, je courus vers l'hôtel de Lord Harbing. Je frappai violemment à la porte, et au valet qui vint m'ouvrir, je déclarai nettement mon désir de voir à l'instant même lord Harbing.

« — C'est impossible; monsieur, me répondit le valet, milord n'est pas rentré encore?

« — A cette heure!

« Il était alors près de quatre heures du matin et j'avais le droit de paraître étonné que lord Harbing, le fiancé d'une femme dont j'étais l'ami, ne fut point encore rentré à cette heure; d'autant plus que j'étais certain qu'il n'était pas à Croix-Daurade puisque j'avais quitté le château au milieu de la nuit. Le valet que j'interrogeais était de Toulouse : c'était un domestique entré récemment au service du gentleman et qui me connaissait pour m'avoir vu souvent au château de Cantegrelles, alors qu'il y accompagnait son maître.

« — Oh! monsieur, me répondit-il en souriant, milord est bien rarement chez lui à cette heure.

« — Comment? fis-je avec étonnement.

« — Oui, monsieur, j'ai pour service spécial d'attendre milord la nuit, afin de prévenir le premier valet de



— Monsieur l'abbé, demanda-t-il, reconnaissez-vous cet homme? (Page 114.)

chambre dès son arrivée, et je sais que milord depuis un mois n'est jamais rentré avant cinq heures du matin.

« — Mais où est-il alors jusqu'à cette heure?

— « Je ne sais pas, monsieur.

« — Parlez, dis-je en fouillant dans ma poche pour y chercher une pièce d'or, il faut que je voie milord à l'instant même pour une circonstance extrêmement grave. Dites-moi où il est, où je puis le trouver. Non seulement je vous engage ma parole que milord ne vous grondera pas, mais encore qu'il vous remerciera. D'ailleurs, si vous sortiez de son hôtel pour ce motif, je vous prendrais immédiatement à mon service.

« — Je voudrais pouvoir répondre à monsieur, me dit le valet, mais j'ignore absolument où est milord.

« — Qui le sait?

« — Personne à l'hôtel.

« — Vous en êtes sûr?

« — Parfaitement sûr. Bien souvent nous nous sommes interrogés à ce sujet, mais personne n'a pu répondre.

« Je réfléchis durant quelques instants. Cette absence de lord Harbing en telle circonstance redoublait mon anxiété et mes incertitudes.

« — Mais à quelle heure rentre-t-il? repris-je, obéissant à ma première pensée, qui était le désir de voir l'Anglais et de me concerter avec lui.

« — A cinq heures, milord est toujours rentré, me répondit le valet.

« — Dans une heure je le trouverai donc?

« — Sans aucun doute, monsieur.

« — Alors prévenez milord, dès qu'il rentrera, que je suis venu, que je viendrai à cinq heures et que je le prie de ne point se coucher et de m'attendre. »

« Le valet reçut mon ordre et je quittai l'hôtel décidé à me rendre immédiatement chez le capitoul. L'hôtel de lord Harbing était situé près de la cathédrale Saint-Étienne, sur la place même de l'église, à quelques pas par conséquent des allées plantées d'arbres qui font l'une des plus belles promenades du quartier. La nuit était encore complète, le ciel noir et menaçant, et

la ville absolument silencieuse et déserte. Je pris l'allée Saint-Étienne pour gagner de là, en suivant le boulevard Saint-Aubin, la place du Capitole.

« Comme j'atteignais l'angle de la rue du Rempart, un bruit de pas retentissant sur ma gauche me fit aussitôt tourner la tête. Je m'arrêtai, à demi-dissimulé par un gros tronc d'arbre. Une ombre se dessina au milieu de l'obscurité et je vis surgir tout à coup un homme dans la contre-allée du boulevard. Cet homme passa rapidement devant moi sans soupçonner ma présence, puis, il s'arrêta à quelque distance. En ce moment, la lune se dégagea des nuages qui la voilaient et un rayon argenté tombant sur la terre répandit sa douce lumière sur cette partie du boulevard. Le visage de l'homme que je considérais attentivement fut éclairé en plein : je reconnus lord Harbing.

« Je fis un mouvement pour m'élancer à sa rencontre, lorsque la porte d'une maison en face de laquelle il s'était arrêté s'ouvrit brusquement et un second personnage glissa doucement sur le boulevard.

« — Tout est-il prêt? demanda une voix sifflante.

« — Oui, répondit lord Harbing. J'ai vu le docteur, il est décidé, il agira; cela nous coûtera cher, mais le marquis mourra et j'aurai réparé la faute commise par cet imbécile de Jonas, auquel je croyais la main plus ferme.

« — Alors ce sera pour bientôt?

« — Dans deux jours cela sera terminé.

« — On peut tout préparer en conséquence?

« — Tout.

« — Très bien. Et le comte, que fait-il?

« — Il ne se doute de rien.

« — Il ne t'a pas reconnu?

« — Pas le moins du monde.

Les deux hommes échangèrent un signe mystérieux et se séparèrent. J'étais foudroyé. La voix de lord Harbing était celle de l'homme que j'avais entendu causer avec le docteur, et cette voix n'était pas celle que je connaissais au gentleman. Deux organes pour un même gosier, ce problème me semblait inexplicable et cependant je ne pouvais douter : j'avais eu devant moi les preuves matérielles de cette étrange bizarrerie de la nature. Depuis que j'étais à Toulouse, j'avais vu lord Harbing presque chaque jour, j'avais maintes fois causé avec lui et le timbre de sa voix vibrait encore à mes oreilles : ce timbre était doux, gracieux, agréable. La voix que j'avais entendue cette nuit-là au cimetière Saint-Nicolas était rauque, brève, cuivrée, sonore; celle que je venais d'entendre sur le boulevard était bien la même et offrait avec l'organe de lord Harbing une différence complète. A l'oreille, il n'y avait pas à hésiter; ces deux organes essentiellement doués de caractères opposés appartenaient à deux individus, mais cependant mes yeux avaient vu et reconnu lord Harbing. C'était lui qui venait là, devant moi, sur le boulevard, d'échanger avec un inconnu les phrases qui étaient demeurées gravées dans ma mémoire, et celui-là était bien le même dont la voix m'avait frappé au cimetière Saint-Nicolas. Puis, la dernière partie de la conversation, qui me concernait évidemment, bien qu'on n'eût pas prononcé mon nom, mais seulement formulé mon titre, cette dernière partie me revenait à l'esprit et augmentait encore ma stupeur.

« Quel est ce dédale d'horreurs et de mystères? m'écriai-je emporté par les sentiments tumultueux qui s'agitaient en moi. Il faut à tout prix pénétrer cette trame affreuse, déjouer ce complot infernal!

« Et reprenant ma course, je m'élançai vers la demeure du capitoul, bien résolu à lui raconter tout ce dont je venais d'être le témoin invisible. Au moment où j'atteignais la porte de la demeure du magistrat, un grand tumulte régnait dans la cour de la maison. Des hommes allaient, venaient, couraient. Je demandai le capitoul; on me répondit qu'une affaire des plus graves absorbait ses moments. Un assassinat avait été commis la nuit précédente, et le cadavre de la victime venait d'être transporté dans la maison de justice.

« Comme j'insistais pour être introduit en dépit de l'heure matinale, je vis arriver dans la cour l'abbé Chaubard encore pâle et mal remis de sa maladie.

« — Vous ici, à cette heure, monsieur l'abbé! dis-je avec étonnement.

« — Oui, monsieur le comte! me répondit le prêtre.

« — Et que venez-vous faire?

« — Parler à M. le capitoul.

« — Auriez-vous quelque chose à lui communiquer?

« — Rien, monsieur, répondit le prêtre en devinant ma pensée.

« — Mais alors...

« — M. le capitoul m'a fait appeler, et je me rends à ses ordres.

« — Pour quel motif?

« — Je l'ignore.

« On vint prévenir l'abbé que le magistrat l'attendait dans son cabinet. J'avais fait passer mon nom au capitoul, et il me faisait prier d'accompagner le prêtre. Nous pénétrâmes auprès du capitoul. Dès qu'il me vit, il courut à moi avec empressement.

« — C'est un heureux hasard qui vous amène! me dit-il en me serrant les mains.

« Puis, sans s'expliquer davantage et se tournant vers l'abbé qui attendait :

« — Monsieur l'abbé, continua-t-il, pardonnez-moi encore une fois de troubler votre repos, mais mon devoir l'exige. Il faut que vous me permettiez de vous rappeler la visite que j'eus l'honneur de vous faire avec M. le comte d'Adore. Vous savez quel était le but qui me guidait? Je ne dus pas insister en présence de votre volonté de garder le silence, et je respecte trop le saint caractère dont vous êtes revêtu, pour me permettre d'insister de nouveau. Non! l'affaire pour laquelle je viens de vous envoyer querir est toute autre, bien qu'au fond elle puisse se rattacher à celle qui me préoccupe toujours si fort. Il s'agit d'un nouveau crime commis : cette fois, le crime a été complet, il y a eu assassinat, et je crois que si vous ne connaissez pas l'assassin, vous devez connaître la victime. Il faut donc qu'en accomplissant les formalités d'usage, vous consentiez à vous laisser confronter avec le cadavre. Monsieur le comte voudra bien servir de témoin officieux à la justice.

« Je m'inclinai en signe d'assentiment. L'abbé Chaubard déclara qu'il était prêt à faire tout ce qu'exigeait le capitoul. Celui-ci se leva alors et, nous priant de le suivre, il nous fit passer dans une pièce voisine.

« Là, au milieu d'archers en uniforme, de greffiers en costume, de magistrats instructeurs en robe, était étendu sur une table de marbre le cadavre d'un homme portant à la poitrine, dans la région du cœur, une blessure profonde, béante, et garnie à son orifice d'une couche épaisse d'un sang noir et coagulé. Ce cadavre était entièrement nu, et il ne portait aucune autre trace de violence sur les différentes parties de son corps. La blessure seule avait dû déterminer la mort, et cette blessure avait été évidemment faite à l'aide d'un instrument aigu, tranchant, effilé, comme la lame d'un poignard. L'abbé s'approcha; les assistants s'écartèrent; un profond silence régna dans la salle. Dès que l'abbé fut en présence du cadavre, il s'arrêta, tressaillit violemment et devint fort pâle. Le capitoul était près de lui.

« — Monsieur l'abbé, demanda-t-il d'une voix lente, reconnaissez-vous cet homme?

« — Oui! répondit le prêtre.

« — Savez-vous son nom?

« — Je l'ignore.

« — Mais cependant vous reconnaissez bien ce cadavre?

« — Oui, monsieur, je le répète.

« — N'est-ce pas cet homme que vous avez vu à la Croix-Daurade, le jour même de la fête du village?

« — Cela est vrai.

« — C'est celui qui est venu se confesser à vous?

« — Oui.

« — Vous êtes sûr de ne pas vous tromper?

« — J'en suis certain.

« — Eh bien! monsieur l'abbé, ce cadavre a été trouvé cette nuit aux portes de la ville. L'assassin n'a pu être découvert. J'ignore quel est cet homme; mais, ce dont je suis certain, c'est que sa mort a pour motif le secret qu'il vous a confié au confessional et qu'on a voulu étouffer avec lui. êtes-vous de mon avis?

« Le prêtre baissa la tête.

« — Oui! murmura-t-il.

« Le capitoul pria l'abbé de signer sa déclaration que venait de dresser le greffier, puis il l'invita, ainsi que moi, à repasser dans son cabinet.

« — Monsieur l'abbé, reprit-il, maintenant que cet homme est mort, croyez-vous que l'absolution que vous lui avez accordée sur la terre lui ait été donnée dans le ciel?

« — La miséricorde de Dieu est infinie, monsieur! répondit le prêtre.

« — Enfin, cet homme n'est plus; il n'appartient donc plus à la terre.

« — Il appartient au juge suprême.

« — La justice humaine est satisfaite quant à lui, mais il est d'autres coupables qu'il faut punir. Ces coupables, ne pouvez-vous nous aider à les saisir maintenant que vos révélations ne peuvent plus compromettre un être vivant?

« L'abbé Chaubard rougit violemment.

« — Je ne vous comprends pas, dit-il.

« — Quoi! reprit le capitoul, vous refusez d'interpréter mes paroles comme elles le méritent?

« — Monsieur, dit l'abbé, en redressant la tête comme un homme qui vient de prendre une résolution énergique, veuillez vous expliquer nettement. Qu'exigez-vous de moi?

« — Rien, monsieur l'abbé, je n'exige rien! se hâta de dire le magistrat.

« — Que demandez-vous alors?

« — Que vous éclairiez la justice.

« — Comment?

« — En lui révélant le secret que vous a confié celui qui n'est plus qu'un cadavre.

« — Mais, s'écria l'abbé, ce secret est celui de la confession!

« — La mort du pécheur vous a dégagé.

« — Non pas! ma consience ne me permet pas de violer une chose inviolable.

« — Mais...

« — N'insistez pas, monsieur!... je n'ai rien à dire. Je reconnais ce cadavre pour celui d'un homme que j'ai vu vivant et qui a imploré les secours de la religion : c'est tout ce que je puis faire et dire.

« Le capitoul me regarda comme il m'avait regardé jadis, alors que nous étions tous deux au chevet du prêtre. Puis, se tournant vers l'abbé :

« — Je n'insisterai plus, dit-il avec un soupir, seulement, afin de mieux éclairer la route que vous avez à suivre, je dois vous montrer un papier trouvé sur le cadavre de votre pénitent, papier ne contenant que deux lignes tracées de sa main vacillante et écrites avec son sang, à défaut d'encre sans doute, au moment où il expirait seul et sans secours.

« En achevant ces mots, le magistrat prit sur son bureau un papier froissé et le présenta à l'abbé. Celui-ci le parcourut des yeux avec une émotion profonde, et repoussant ensuite la main qui le tendait vers lui :

« — Le secret de la confession est inviolable! dit-il.

« Il se leva, salua et sortit; le capitoul se tourna vers moi :

« — Je ne puis qu'admirer le caractère de l'abbé, me dit-il; mais, en vérité, il est pénible de voir tant de noblesse d'âme servir une aussi méprisable cause! Tenez, monsieur le comte, lisez cette déclaration trouvée sur le cadavre.

« Et il me passa le papier qu'il avait fait lire à l'abbé. Je lus aussitôt, tracée en gros caractères rouges, cette courte phrase :

« Je meurs assassiné par l'ordre du *Roi du bagne!* »

« — Saviez-vous donc que le bagne eût aussi sa royauté? me demanda le capitoul.

« Je ne répondis pas; je ne pouvais parler : une sorte de vertige envahissait mon cerveau et noyait ma raison. Je venais de tout comprendre. Je quittai le capitoul sans expliquer ma visite matinale et je rentrai au château de Cantegrelles dans un état de surexcitation effrayant.

XVIII

LA RÉVÉLATION

— Le *Roi du bagne*! continua le comte avec véhémence, lord Harbing le *Roi du bagne*! La lumière se faisait dans mon esprit, lumière terrible et sanglante!

— Le *Roi du bagne!* s'écria le capitaine. Quoi! ce lord Harbing, ce gentleman élégant, était...

— Le même homme que le marquis Camparini!

— Et c'est... celui dont le citoyen Jacquet parlait tout à l'heure, c'est notre mortel ennemi?

— Oui, Maurice!... Vous connaissez maintenant ce terrible secret!

— Mais ce Camparini, je l'ai vu à la Maison-Noire, j'ai soupé avec lui; c'est un des assassins du pauvre M. de Neoules!

— Et c'est, je le crains, le geôlier de Lucile!

— Lui!... le *Roi du bagne*!...

Maurice était haletant; ses yeux paraissaient prêts à sortir de leur orbite; il pâlissait, il rougissait tour à tour avec une rapidité de transition incroyable.

Contraignant cependant les sentiments tumultueux qui s'agitaient en lui, domptant sa surexcitation, il parvint à dominer sa nature et à prendre un peu de calme.

— Quoi! dit-il. Mais ce *Roi du bagne* est celui qui a joué un si terrible rôle dans l'affaire de Niorres dont vous m'avez confié toutes les péripéties?

— Oui, Maurice.

— Il ne s'appelait donc pas Camparini alors?

— Si fait! il portait déjà ce nom.

— Mais vous ne l'avez jamais ainsi désigné devant moi; mais ni Charles ni Henri n'ont prononcé ce nom en me parlant de leur passé de souffrances; mais ce nom de Camparini m'était absolument inconnu alors que j'ai soupé avec ce misérable chez le marquis de Chivasso.

— Cela est vrai!

— Pourquoi?... pourquoi m'avoir caché ce nom?

— Pour demeurer fidèle à un serment que j'avais fait, Maurice, que je n'eusse jamais violé, mais dont les circonstances, par vous ignorées, m'ont délié récemment.

— Je ne vous comprends pas!

— Vous allez me comprendre, Maurice. Le marquis Camparini est le même que lord Harbing; lord Harbing est le même homme que le *Roi du bagne*, et cette incarnation de trois monstres en un seul et même individu représente un homme qui est attaché à moi par les liens du sang!

— Comment?

— Cet homme est mon neveu!

— Votre neveu! répéta Maurice en joignant les mains.

— Ou du moins le neveu de ma femme!

— Quoi! ce fils du marquis d'Horbigny...

— Oui! interrompit le comte avec violence. Comprenez-vous maintenant pourquoi une révélation accusatrice ne pouvait et ne peut sortir de mes lèvres? J'avais juré au marquis d'Horbigny, à son lit de mort, de ne jamais contribuer à traîner dans la voie de l'infamie le nom qu'il portait. Il s'était sacrifié tout entier à l'honneur de ce nom; il pouvait exiger que je m'y sacrifiasse. J'ai juré, je dois tenir mon serment. MM. de Renneville et d'Herbois, obéissant au plus noble sentiment, ont voulu eux aussi ne pas torturer l'âme qui souffrait dans le ciel de ce qui se passait sur la terre : jamais ils n'ont dit un mot qui pût répandre le secret surpris par Fouché. C'est pourquoi vous, pas plus qu'un autre, n'avez su jusqu'ici la vérité dans toute son étendue; mais aujourd'hui que Lucile est menacée, je devais vous faire connaître cette vérité entière. Laissez-moi achever maintenant, et bientôt vous n'aurez plus rien à apprendre.

« Lorsque le capitoul eut parlé, continua le comte après un moment de silence, lorsque la lumière se fut faite dans mon esprit, je demeurai atterré, ainsi que je vous l'ai dit. Je rentrai au château de Cantegrelles dans un état de surexcitation impossible à exprimer. J'étais dans la situation d'un homme placé au sommet d'une aiguille et entouré d'abîmes : il faut qu'il tombe; il n'a que le choix de la chute. Je connaissais l'auteur de l'attentat commis sur mon pauvre ami; je savais qu'un crime nouveau se préparait; j'étais maître des secrets de l'infâme qui se plaisait à semer la mort autour de lui, et je ne pouvais rien contre cet homme : un serment solennel fait à un mourant me contraignait au silence. Je passai le reste de la nuit à chercher une solution à l'horrible problème de ma situation présente. Dieu, dans sa bonté, m'inspira sans doute; car, le jour venu, j'avais trouvé le moyen de préserver mon ami, d'empêcher la baronne de consommer une union indigne et de faire voir à lord Harbing que ses plans infâmes étaient devinés, sans toutefois faillir au serment que j'avais fait au marquis d'Horbigny. Je descendis déjeuner sans manifester le moindre souci. Le repas accompli, je causai avec la marquise et la baronne. Naturellement, pas une parole n'était prononcée au château qui n'eût trait au blessé et à l'événement fatal.

« — J'ai vu le capitoul ce matin, dis-je.

« — Eh bien? demanda vivement la baronne.

« — Il ne sait rien encore, mais il est sur les traces.

« — Le croyez-vous?

« — Je l'espère.

« — Mon Dieu! dit la marquise, quel ennemi aussi acharné pouvait donc avoir mon mari?

« — Je l'ignore, répondis-je, et voilà précisément ce qu'il faudrait savoir; car, après l'événement passé, il faut veiller sur l'avenir. Le marquis n'a pas été victime de bandits vulgaires : il n'a pas été volé. Peut-être, quand il pourra comprendre et parler, nous donnera-t-il à cet égard des renseignements précieux; mais d'ici là, il serait de la dernière importance, pour votre sécurité à tous, de connaître sinon les coupables, au moins les intentions auxquelles ils ont obéi.

« — Cela est vrai, dit la baronne.

« — Mais comment arriver à ce but? demanda la marquise.

« — Sans doute, dis-je en paraissant réfléchir, cela est difficile, mais nullement impossible. Depuis mon arrivée parmi vous, je me suis posé ce plan de conduite, et je crois avoir trouvé enfin le moyen de le mettre à exécution.

« — Comment? demandèrent à la fois les deux femmes en se rapprochant de moi.

« — A notre conférence, dis-je, il manque quelqu'un, un témoin nécessaire : c'est lord Harbing, qui prend un si grand intérêt à tout ce qui vous concerne; dès qu'il sera ici, je m'expliquerai clairement.

« — Il faut l'envoyer chercher sur l'heure, dit la baronne.

« Je fis un signe d'assentiment. La baronne donna aussitôt des ordres : un domestique partit pour Toulouse, et, une heure après, le gentleman faisait son entrée au château. La marquise et la baronne lui firent part de notre conversation et de la cause qui avait fait désirer le voir. Lord Harbing témoigna le plus vif empressement.

« — Parlez vite, cher monsieur, me dit-il; que pensez-vous devoir faire?

« — Nous faire aider par un homme qui sera plus adroit que nous pour démêler la piste des coupables, dis-je.

« — Quel homme? demanda lord Harbing.

« — Un Français, milord; un homme que j'ai beaucoup connu jadis; un ancien employé de M. Lenoir, le lieutenant de police, l'un des hommes les plus honnêtes et les plus intelligents que l'on puisse espérer rencontrer.

« — Ah! fit lord Harbing sans sourciller; et vous le nommez?...

« — Jacquet!

« En prononçant le nom de cet agent, que le *Roi du bagne* avait si habilement joué jadis dans l'affaire de la fille du marquis d'Horbigny et qui avait une terrible revanche à prendre, je regardai fixement mon interlocuteur. Il demeura calme et impassible.

« — Jacquet! répéta-t-il comme quelqu'un qui entend prononcer un nom pour la première fois et qui désire se le graver dans la mémoire.

« — Oui!

« — Et vous dites que cet homme est adroit et intelligent?

« — Très adroit et très intelligent.

« — Qu'il peut nous être utile?

« — Je suis certain qu'il reconnaîtra les coupables.

« Mon regard, rivé sur celui de lord Harbing, ne put lui faire baisser les yeux.

« — Alors, dit-il, il faut le faire venir.

« — C'est mon avis.

« — Il faudrait lui écrire.

« — C'est fait, dis-je en tirant une lettre de ma poche.

« Lord Harbing me regarda à son tour; cette fois, il avait tressailli et un éclair rapide et fulgurant jaillit de ses prunelles.

« — Il faut faire partir cette lettre sans perdre une minute! s'écria la baronne.

« — Est-ce votre avis? demandai-je à lord Harbing.

« — Tout à fait, répondit-il. Quand pensez-vous que ce M. Jacquet puisse être ici?

« — Dans huit jours.

« — Très bien.

« Lord Harbing se dérangea pour sonner lui-même et ce fut lui encore qui donna l'ordre au valet de faire monter à cheval un courrier. Une demi-heure après, la lettre était emportée par un homme dont j'étais sûr, et comme lord Harbing n'avait pas quitté le salon et n'avait pas fait un geste que je n'eusse vu, ni prononcé une parole que je n'eusse entendue, j'étais certain que le fidèle domestique ne serait pas inquiété durant la longue route qu'il avait à suivre. En cet instant les médecins arrivèrent. La vue du misérable dont j'avais reconnu la voix, la nuit précédente, me causa un mouvement de répulsion que je ne pus réprimer. Je me rappelai subitement le rôle horrible que cet homme devait jouer et je fis un pas vers lui comme pour l'expulser. Sans doute, lord Harbing devina ce qui se passait en moi, car il me prévint en s'avançant vivement.

« — Docteur, dit-il au médecin, vos honorables confrères voudront bien vous excuser si vous ne pouvez aujourd'hui et même d'ici quelques jours leur apporter votre tribut de lumières, mais un malheureux mourant a de vos soins le besoin le plus urgent et je lui ai promis votre assistance. Il n'y a pas une seule minute à perdre.

« Les autres médecins saluèrent leur confrère, celui-ci sortit aussitôt avec lord Harbing. J'étais étonné et inquiet de la façon dont l'Anglais avait agi ; étonné du peu de résistance qu'il mettait à obéir à mes ordres, inquiet de l'espèce d'empressement qu'il affectait. Le soir, lord Harbing ne revint pas, mais à partir du lendemain il reprit ses visites quotidiennes. Les jours s'écoulèrent encore, le marquis allait mieux. Les médecins espéraient qu'avant peu il serait maître de sa raison et qu'il pourrait parler. La joie et l'espérance rentraient au château, moi seul étais triste et tourmenté. Je voyais lord Harbing trop maître de lui pour ne pas supposer qu'il fût certain de parer le coup que je lui avais porté. Je connaissais cet homme, je savais de quoi il était capable, et mon anxiété redoublait de minute en minute. Chaque matin, lord Harbing avait de longues conférences avec la baronne, et, bien que j'eusse tout fait pour connaître le but de ces conférences, je ne pus y parvenir. Un soir (c'était six jours après celui où j'avais écrit à Jacquet), la baronne, qui avait les yeux rouges et la physionomie altérée, nous annonça que lord Harbing devait partir le lendemain. Il était forcé de retourner en Angleterre pour des affaires de la plus haute importance, qui exigeaient impérativement sa présence.

« Cette nouvelle me dégagea la poitrine d'un poids énorme. Mon plan avait réussi : lord Harbing redoutant l'arrivée de Jacquet, qui eût été pour lui le plus terrible des adversaires, fuyait devant l'ennemi et abandonnait ses victimes. J'eus peine à retenir un cri de joie. Il faut vous dire encore, Maurice, que ce jour-là les médecins avaient prédit pour le surlendemain une crise dans l'état du malade, crise à la suite de laquelle ils espéraient un bien rapide ; ils pensaient que le surlendemain M. de Cantegrelles pourrait reconnaître et parler. Le lendemain, effectivement, lord Harbing vint faire ses adieux à la marquise et à la baronne. Il dîna au château, puis il se mit en route. Au moment de partir, il me pria de vouloir bien l'accompagner sur la route de Toulouse. Il faisait grand jour encore! lord Harbing était venu seul, un valet devait me suivre, la route était extrêmement fréquentée, je n'avais pas à redouter un guet-apens ; j'acceptai, poussé par un certain sentiment de curiosité qui me fit vaincre le dégoût profond que m'inspirait le misérable.

XIX

LE MYSTÈRE.

« Nous chevauchâmes durant quelques instants sans prononcer une parole. Enfin, se tournant brusquement vers moi et me souriant avec un cynisme atroce :

« — Mon cher oncle, me dit-il, ce qui doit vous étonner singulièrement, c'est que jusqu'ici je vous aie laissé vivre.

« — Misérable ! murmurai-je avec indignation.

« — Oh ! fit-il, les grands mots ne sont plus de saison. D'ailleurs nous avons peu de temps à nous : parlons peu, mais parlons bien. Vous me gênez singulièrement et, malheureusement, je ne puis ni vous tuer ni vous faire tuer.

« Je fis un mouvement brusque, il haussa les épaules.

« — Parlons franchement, continua-t-il, je vous connais et vous me connaissez. Si vous n'avez pas cherché à agir efficacement contre moi, c'est que vous êtes lié par le serment que vous avez fait à mon père ; or, ce serment me sert à merveille et j'en profite. Appelez ma franchise du cynisme, peu m'importe! Je ne me donne même plus la peine de mentir, je suis assez fort pour dire la vérité en face à mes ennemis. Vous me gênez, je le répète, et je ne puis me défaire de vous pour des raisons que je ne veux pas vous dire, mais qui sont fort importantes. Cela vous explique pourquoi j'ai cédé aussi vite à vos muettes menaces. J'aurais pu faire disparaître Jacquet en route, mais je n'en eusse pas été plus avancé, puisque vous étiez là et que je ne puis rien contre vous. Heureusement j'ai la cervelle fertile en expédients. Qu'est-ce que je désire ? c'est la fortune de la baronne, et cette fortune je l'aurai. Le marquis de Cantegrelles ne mourra pas et je ne tenterai pas de le faire mourir, mes vues sont changées. Écoutez-moi bien ; la baronne doit partir cette nuit même pour me rejoindre : je vous préviens afin que vous n'apportiez aucun obstacle à son départ ou que, ce départ accompli, vous n'essayiez pas de vous mettre sur nos traces.

« — Que je vous laisse accomplir une telle infamie! m'écriai-je, que je laisse une honnête femme être la dupe d'un...

« — Écoutez-moi donc! interrompit le misérable. Que la baronne parte cette nuit, qu'elle puisse me rejoindre, qu'elle m'épouse sans être inquiétée et je laisse vivre le marquis et sa femme, et ses filles, et je cesse de m'occuper de vous... Mais, continua-t-il d'une voix menaçante, qu'elle ne puisse partir, qu'elle ne devienne pas ma femme, et, je vous jure, qu'il n'y aura pour cette famille ni joie, ni bonheur, ni repos dans l'avenir. Quant à vous, je ne puis rien contre votre personne, mais vous avez une femme et une fille !... Malheur à elles!... Réfléchissez maintenant ; cette nuit j'attendrai la baronne.

« Puis, avant que j'eusse eu le temps de répliquer un mot, le misérable enfonçait les éperons dans le ventre de son cheval et partait au galop. J'étais demeuré foudroyé.

— Et que fîtes-vous? demanda Maurice?

— Ce que je devais faire, répondit froidement le comte ; je retournai au château, et, sans compromettre le nom des d'Horbigny, j'instruisis de tout la baronne.

— Elle ne partit pas, alors?

— Non. Le lendemain le marquis recouvrait sa raison et il accusait de ses blessures le valet de chambre de lord Harbing et un autre homme dont il ignorait le nom, mais qui avait aidé l'assassin dans l'accomplissement de son œuvre.

— Et alors? demanda Maurice.

— Alors, dit le comte en baissant la tête, le malheur s'abattit sur la famille de Cantegrelles et sur moi. Oh! le monstre a tenu rigoureusement la parole qu'il m'avait donnée. Ma pauvre femme ! ma pauvre fille.

Le comte étreignit son front dans ses doigts crispés, et un sanglot rauque lui monta à la gorge. Le capitaine respecta durant quelques instants cette douleur poignante causée par les souvenirs ; puis, forçant son cheval à se rapprocher de celui du vieillard :

— Du courage, mon vieil ami, dit-il; vous m'avez promis de tout m'apprendre, ne faiblissez pas, songez à Lucile et ne me laissez rien ignorer.

Le comte redressa la tête et essuya deux larmes qui coulaient sur ses joues amaigries.

— Vous avez raison, Maurice, reprit-il; vous devez tout savoir. Le marquis guérit de ses blessures; la justice poursuivit activement l'affaire, mais les coupables échappèrent à toutes les recherches. Néanmoins, la tranquillité était revenue au sein de la famille; seule la baronne souffrait en secret; mais elle cachait soigneusement ses souffrances. J'avais quitté Toulouse et j'étais retourné auprès des miens.

Quelques années s'écoulèrent sans que les nouvelles que je recevais du marquis pussent me donner une inquiétude sur son compte.

« Un jour, c'était en 1792, au moment où la révolution triomphante foulait aux pieds l'aristocratie, où la Vendée et la Bretagne commençaient à allumer les torches de la guerre civile, j'étais seul chez moi : j'avais conduit le matin, à Saint-Nazaire, ma femme et ma fille chez des parents que nous avions dans cette ville, et j'étais revenu pour veiller sur ma demeure; car, à chaque minute, le pays était menacé tantôt par un parti, tantôt par un autre.

« On sonna à la grille et on vint m'avertir qu'un visiteur demandait à me voir. Avant que j'eusse eu le temps de demander le nom de ce visiteur, la porte de ma chambre s'ouvrit et le marquis de Cantegrelles parut sur le seuil de la pièce. Il était pâle, défait, défiguré; ses yeux étaient animés d'un feu sombre. Je courus à lui en tendant mes bras ouverts; mais il me repoussa avec un geste plein de mépris, et ramenant vivement sa main droite qu'il avait jusqu'alors tenue caché, il me montra deux épées nues.

« — Choisis, infâme! » me dit-il d'une voix vibrante.

« J'étais stupéfait; je croyais être le jouet d'un mauvais rêve; je voulus parler : le marquis ne me laissa pas le temps de prononcer une parole. Jetant l'une des deux épées nues à mes pieds et me menaçant de l'autre :

« — Défends-toi! s'écria-t-il.

Je reculai, le croyant fou. Au même instant, un cri aigu retentit au dehors, et une femme affolée se précipita entre le marquis et moi : cette femme, c'était Lucile. A sa vue, les dents du marquis grincèrent; il se précipita vers elle, l'épée à la main; mais je le retins en lui saisissant le bras.

« — Ah! s'écria-t-il avec un rire convulsif, infâme, tu avoues ton crime! »

« Et, en achevant ces mots, il tomba de toute sa hauteur sur le plancher.

« Je vous le répète, Maurice, et vous le comprendrez facilement, continua le comte, j'étais stupéfait; j'étais dans le doute de la plénitude de mes facultés. La scène qui venait d'avoir lieu était-elle réelle? J'étais tellement loin d'en comprendre la cause, que je crus à son impossibilité. Mais Lucile était là, terrifiée, en proie au plus violent désespoir; mais le corps du marquis gisait inanimé à mes pieds; mais les deux épées nues étaient là encore sous mes regards.

« — Ton père est fou? dis-je en saisissant Lucile dans mes bras.

« — Hélas! je le crains, » répondit la pauvre enfant, dont les larmes brisaient la voix.

« J'appelai, j'ordonnai de transporter le marquis sur un lit dans une chambre voisine et j'envoyai chercher un médecin à la ville. Le docteur déclara que le marquis était atteint d'une fièvre chaude qui mettait ses jours dans le plus grand danger. La nuit même, il expirait. Entre l'arrivée du marquis et l'instant de sa mort, les événements s'étaient précipités si rapides, que j'avais eu à peine le temps de la réflexion. La déclaration du médecin m'avait expliqué l'incroyable conduite de mon ami. Cependant, arrachant Lucile de cette chambre de désolation et l'emmenant dans la mienne, je l'interrogeai sur ce qui s'était passé précédemment.

« A mes questions, la pauvre enfant répondit d'abord par des larmes; puis elle me raconta ce qui avait eu lieu à Toulouse depuis un an. La baronne avait pris le voile jadis en faisant Uranie héritière de tous ses biens. Le marquis, depuis longtemps, était sombre, soucieux, rêveur. Lui, qui faisait jadis avec sa femme le meilleur des ménages, était devenu tout à coup irrité, acariâtre; des scènes violentes éclataient fréquemment entre les deux époux sans que leurs filles en connussent les motifs. Souvent Lucile et Uranie avaient surpris leur mère en larmes, et la marquise avait constamment refusé de répondre aux questions pressantes de ses enfants à propos de son chagrin. Le marquis, qui jusqu'alors avait été le meilleur des pères et avait paru adorer ses filles, avait changé brusquement. Reportant toute sa tendresse sur Uranie, il avait semblé prendre Lucile en grippe. Les paroles les plus amères venaient blesser au cœur la pauvre enfant, et, quand celle-ci se plaignait à la marquise, la malheureuse femme la conjurait d'avoir de la patience, de ne rien répondre et de tout supporter.

« Enfin, quelques jours avant l'arrivée du marquis chez moi, une scène encore plus violente que les précédentes avait éclaté entre les deux époux. Lucile ni Uranie n'avaient pu surprendre aucun des détails de cette scène; mais le bruit des cris et des éclats de voix était parvenu jusqu'à elles et les avait terrifiées. Emportées par un sentiment bien compréhensible, elles s'étaient élancées, mues par un même mouvement, dans la chambre de la marquise. Là, un spectacle désolant avait frappé leurs yeux : la marquise était étendue à demi-inanimée, en proie à une crise nerveuse horrible. Le marquis, debout devant elle, l'accablait d'outrages et de reproches insensés.

« En voyant Lucile, la fureur de M. de Cantegrelles avait redoublé. S'élançant vers la jeune fille, il l'avait saisie, traînée jusqu'aux pieds de sa mère et il avait levé la main sur elle pour la frapper. C'était Uranie qui, en s'élançant, avait détourné le bras paternel. Quelques jours après, un matin, le marquis avait ordonné froidement à Lucile de le suivre : il l'avait fait monter en voiture sans qu'elle pût même revoir sa mère, et il s'était mis en route avec elle pour Nantes. Durant le trajet, il ne lui avait pas adressé une parole. Il avait obstinément refusé de répondre à ses demandes, à ses supplications : il n'avait eu pitié ni de sa douleur ni de ses larmes.

« Ils avaient voyagé ainsi jour et nuit, sans s'arrêter, sans prendre une minute de repos. Depuis deux jours même, ils n'avaient pas mangé. La voiture ne s'était arrêtée qu'à la porte de ma demeure. Le marquis était descendu sans s'occuper de Lucile; elle l'avait suivi et était arrivée chez moi, ainsi que je viens de vous le dire. Je savais le reste : la pauvre enfant m'avait appris tout ce qu'elle pouvait m'apprendre. En écoutant Lucie, ma stupeur avait redoublé : je ne comprenais absolument rien à ce qu'elle venait de me raconter. La mort subite du marquis dans un semblable moment augmentait encore tout le pénible de cette étrange situation.

« Je fis rendre les derniers honneurs à celui qui avait été mon ami, bien résolu à partir aussitôt pour Toulouse avec Lucile, afin d'avoir de la bouche de la marquise l'explication de cette mystérieuse affaire. Je fis prévenir ma femme et j'allais me mettre en route, lorsqu'un brusque accident arrivé à ma fille, une chute de cheval qui mit ses jours en danger, me retint forcément au château. Je gardai Lucile et j'écrivis à la marquise : je ne reçus aucune réponse. J'envoyai lettre sur lettre : même silence. Deux mois s'étaient écoulés, j'expédiai un homme sûr : il ne revint pas. Jamais même on n'eut de ses nouvelles. Je ne savais que penser; ma fille était toujours malade : un nouveau temps s'écoula sans que je pusse apprendre ce qui se passait à Toulouse. J'avais écrit à plusieurs amis sans recevoir non plus leur réponse : il semblait qu'il y eût un sort étrange et fatal attaché à ma correspondance. Au reste, la révolution marchait à grands pas alors, les provinces étaient en feu, et j'attribuai à cet état de guerre civile, dans lequel était tout l'ouest de la France, cette absence de nouvelles qui rendait Lucile horriblement malheureuse. Puis la

Terreur éclata. Ma fille était rétablie alors. Voulant à la fois et soustraire ma femme et ma fille au fléau révolutionnaire et faire cesser la situation devenue impossible de la pauvre enfant dont j'étais alors l'unique protecteur, je confiai les deux premières à un ami que je croyais à bon droit m'être dévoué, et je partis avec Lucile. Quand nous arrivâmes à Toulouse, à travers mille dangers, nous trouvâmes la ville en proie à la plus effrayante anarchie. Nous courûmes à Croix-Daurade : le château de Cantegrelles n'existait plus. Il avait été pillé et brûlé. A peine quelques vestiges demeurés debout et noircis par l'incendie indiquaient-ils la place qu'avait occupée le manoir.

« Qu'étaient devenues la marquise et Uranie? Personne ne put nous le dire. Elles avaient fui durant la nuit où les sans-culottes avaient attaqué le château, et depuis ce moment on ne les avait point revues ni l'une ni l'autre. L'abbé Beauvais avait été emprisonné et était mort sur l'échafaud. Je pensai à l'abbé Chaubard : sa cure était devenue un corps de garde, son église un grenier à fourrages, et lui-même avait été contraint de fuir un pays dont le séjour était devenu pour lui péril de mort. Quant à la baronne, le cloître qui lui servait d'asile avait été détruit, et on ignorait également ce qu'elle était devenue.

« Nous demeurâmes quinze jours à Toulouse, puis convaincu que nous n'apprendrions rien, je me résolus à partir, à retourner en Bretagne, en emmenant Lucile. La pauvre enfant voulait que je la laissasse à Toulouse, mais je n'y consentis point. Les pressentiments les plus sinistres m'assiégeaient depuis plusieurs jours; je voulais à tout prix retourner à Nantes et revoir ma femme et ma fille.

« Quand nous arrivâmes, après avoir mis plus de quinze jours à accomplir le trajet, le plus grand malheur qui devait frapper mon existence était accompli : ma femme et ma fille avaient péri toutes deux sur l'échafaud, ainsi que l'ami généreux qui m'avait juré de veiller sur elles. Je crus que j'allais devenir fou : les soins de Lucile, son affection, sa tendresse me rattachèrent seuls à la vie. La chère enfant avait oublié, en face de mes afflictions, et ses douleurs et ses maux. Ce fut un ange que Dieu dans sa bonté avait envoyé près de moi pour me donner la force et la résignation. Elle s'accusait d'être la cause de mes tortures; elle disait que, si je ne l'avais pas conduite à Toulouse, peut-être eussé-je pu veiller sur ma femme et sur ma fille et les protéger...

— Mais, interrompit Maurice, ne m'avez-vous pas dit que vous accusiez ce Camparini d'être la cause de cette double mort?

— Oui! je l'en accuse! dit le comte.

— Avez-vous donc des preuves?

— Aucune, mais j'ai gardé le souvenir de ses paroles; sa menace a été exécutée. Oh! le monstre n'est pas homme à manquer à sa parole, alors que cette parole a présagé un crime horrible.

— Ensuite? demanda Maurice.

— Vous savez le reste, poursuivit le comte. Ruiné, persécuté, poursuivi, menacé comme noble, comme parent d'émigré, je dus chercher un refuge dans la fuite. J'emmenai Lucile, et nous parvînmes à passer en Angleterre. Pour éviter tout commentaire, je l'appelai ma fille, et elle me nomma son père. Bientôt la tendre affection qui nous unissait rendit plus sérieux ces titres de parenté : je concentrai toute ma tendresse sur cette enfant que le Seigneur m'avait envoyée comme une consolation, et elle s'attacha à moi par tous les liens de la reconnaissance.

« Je n'avais pas perdu tout espoir de retrouver sa mère; j'écrivais à tous mes amis émigrés, mais aucun ne pouvait me donner des nouvelles de la marquise. Enfin, je crus un jour avoir obtenu un indice, et je supposai que madame de Cantegrelles et sa fille Uranie étaient en Allemagne. Nous partîmes aussitôt; nos recherches furent vaines. Nous étions à Munich, lorsqu'un matin la poste m'apporta un paquet volumineux. Je le décachetai, et je trouvai une lettre à l'adresse de Lucile de Cantegrelles. Assez surpris de cet envoi, je remis la lettre à Lucile. La pauvre enfant l'ouvrit, la lut et tomba évanouie. Cette lettre, Maurice, c'était une déclaration écrite entièrement de la main du marquis de Cantegrelles, remontant à plus d'une année de date, par laquelle il affirmait que Lucile n'était pas sa fille. Il ne donnait aucun motif de cette affirmation étrange, mais il défendait formellement à la pauvre enfant de porter son nom et de se considérer, à partir de ce moment, comme de sa famille.

« Au point de vue légal, cette déclaration était absurde et n'avait aucune signification, mais son effet fut désastreux pour celle que vous aimez. Le coup inattendu fut tellement affreux, que Lucile faillit manquer de force pour le supporter. J'eus beau lui répéter qu'un pareil acte ne pouvait être sérieux, qu'il prouvait au plus haut point que son père était atteint d'une maladie du cerveau qui avait dû déranger toutes ses facultés intellectuelles, que les blessures qu'il avait jadis reçues à la tête, lors de la tentative d'assassinat commise sur lui, expliquaient cette aberration de l'esprit, rien ne put consoler Lucile, ni lui faire oublier la lecture de cette lettre fatale adressée par une main inconnue.

« — Mon ami, me dit-elle, j'obéirai à mon père; jamais je ne porterai son nom; je suis orpheline. »

— Oh! dit Maurice, je m'explique maintenant le mystère dont me semblait entourée la naissance de Lucile.

— Sans doute, mon ami.

— Mais la marquise, Uranie, la baronne?

— La marquise est morte... Du moins, le croyons-nous, ajouta le comte.

— Comment? sa mort n'est-elle pas certaine?

— Il y a tout lieu de supposer qu'elle est arrivée cependant. La marquise avait emmené Uranie en Pologne. (J'ai su tous ces détails il y a peu de temps par Uranie, alors qu'avec elle nous cherchions Lucile.) La marquise paraissait sombre, inquiète; parfois elle était méchante. Depuis la mort de son mari, son caractère s'était complètement métamorphosé.

— Pour quelle cause?

— Uranie l'a toujours ignoré et je l'ignore également.

— Ensuite? Ensuite?

— La marquise faisait voyager sa fille sans que celle-ci connût jamais le but de ces voyages. Un jour, enfin, en Autriche, sur les frontières de la république de Venise, Uranie et sa mère rencontrèrent M. de Neoules. La marquise n'avait point prévenu sa fille; cependant M. de Neoules avoua plus tard à Uranie que cette rencontre était préméditée. Uranie connaissait M. de Neoules, qui était le cousin de sa mère et qui avait été l'ami de son père. Elle fut joyeuse de le revoir, mais cette joie devait être courte. Le lendemain de leur rencontre, la marquise laissa sa fille seule dans la maison dans laquelle elles étaient descendues, et elle partit avec M. de Neoules. Leur absence devait durer toute la journée. La nuit vint cependant, et ni la marquise ni son compagnon ne reparaissaient.

« L'inquiétude commença à dévorer le cœur d'Uranie. La nuit entière s'écoula... et rien encore. Uranie fut saisie d'un violent accès de désespoir. Enfin le jour vint, M. de Neoules se présenta seul. Il était très pâle, très ému, il avait les traits bouleversés, la figure décomposée.

« — Ma mère? s'écria Uranie en se jetant à sa rencontre.

« M. de Neoules ne répondit pas tout d'abord : il avait peine à reprendre sa respiration.

« — Nous allons la retrouver, dit-il enfin. Habillez-vous, mon enfant, et venez avec moi.

« Uranie obéit, tous deux partirent.

« — Mais qu'est-il arrivé? demandait la jeune fille.

« — Un accident, répondit M. de Neoules. Dans le voyage que nous avons entrepris hier, votre mère a fait une chute assez grave... mais, ne vous effrayez pas, nous allons la revoir... elle guérira.

« M. de Neoules continua à parler, car Uranie le pressait de questions, mais plus il cherchait à expliquer l'événement, plus il paraissait embarrassé. Uranie devina un malheur que l'on n'osait lui annoncer; elle sentit que son compagnon cherchait à la préparer habilement à quelque coup terrible. Elle ne se trompait pas. Après de nombreuses réticences, avec tous les ménagements possibles, M. de Neoules révéla à Uranie l'horrible vérité : la veille, en traversant une montagne du Tyrol, la marquise était tombée dans un précipice.

— C'est ainsi qu'elle est morte? dit Maurice.

— Je le crois, du moins jusqu'ici il faut le croire.

— Que signifient vos paroles, mon ami?

— Elles signifient, mon cher Maurice, qu'il n'existe aucune preuve de la mort de la marquise. D'après le récit de M. de Neoules, la marquise, étant seule avec lui, aurait fait un faux pas et son corps serait demeuré enfoui dans un abîme insondable. Mais M. de Neoules n'a jamais fait ce récit qu'à Uranie, mais jamais il n'a parlé à personne autre de la mort de la marquise. Il avait même défendu à Uranie de faire jamais allusion à cette catastrophe, et ce n'est que depuis la mort de M. de Neoules qu'Uranie me l'a révélée. Quel voyage devaient faire la marquise et M. de Neoules? Où devaient-ils aller? Pourquoi s'étaient-ils donné rendez-vous sur les frontières de l'Autriche? Pourquoi enfin M. de Neoules est-il devenu le père d'Uranie? Autant de questions auxquelles je ne saurais répondre. Seul, M. de Neoules aurait pu donner le mot de l'énigme, mais M. de Neoules est mort.

— Vous le connaissiez? demanda Maurice.

— Beaucoup! répondit le comte.

— Et il ne vous a jamais rien dit?

— Depuis trois années, et sans que je pusse connaître la cause de sa brusque façon d'agir, de Neoules avait cessé de m'écrire, il avait rompu toute relation avec moi. J'ignorais qu'il eût Uranie près de lui. Il savait cependant que Lucile était près de moi, et quatre fois il m'a fait refuser sa porte avec une instance que je n'ai pu vaincre.

— Pourquoi... pourquoi?

— Hélas! je l'ignore encore. Il y a dans toute cette intrigue un mystère que je ne puis pénétrer, mais dont la clef est à Venise.

— Quoi ! vous pensez que le *Roi du bagne*...

— J'ignore comment il se trouve mêlé à tout cela, mais j'ai la conviction profonde, sérieuse, que ce génie infernal est l'âme de cette horrible affaire.

— Et M. de Neoules est mort sans que vous ayez pu le revoir, sans qu'il m'ait rien confié à moi!

— Et Uranie ne sait rien !

— Mais la baronne?

— On ignore absolument ce qu'elle est devenue. A-t-elle été massacrée durant les temps révolutionnaires? A-t-elle fui à l'étranger? personne ne le sait.

— Mais comment se fait-il que vous accusiez de tous ces événements un seul et même homme ? Ce *Roi du bagne* a-t-il donc revu la marquise ou la baronne depuis son départ de Toulouse? Pourquoi enfin aurait-il enlevé Lucile et Uranie de Cantegrelles? Pourquoi l'accuser encore de l'empoisonnement du vicomte de Signelay? Pourquoi lui imputer la disparition des deux matelots? Oh ! je ne cherche pas à décharger ce misérable, mais je cherche la lumière, et malheureusement je ne vois autour de moi que des ténèbres épaisses.

— Cette lumière se fera, Maurice, répondit le comte. Je ne puis résoudre toutes vos questions, mais pour quelques-unes, cependant, ma réponse sera claire. Pourquoi accuser Camparini de l'empoisonnement du vicomte de Signelay, dites-vous? mais le vicomte aime Uranie et il en est aimé. Uranie, par suite de dispositions que je vous expliquerai plus tard, est l'unique héritière de la baronne de Sarville. Donc, en tenant le vicomte, on tient Uranie, et par conséquent la disposition des millions de la baronne.

— Je comprends ! dit Maurice. Mais si je m'explique maintenant la persécution dont le vicomte est victime, je me demande pourquoi le *Roi du bagne* a cherché à enlever Uranie?

— Pour agir en sens inverse. Le vicomte de Signelay n'est-il pas l'héritier de madame de Saint-Gervais, cette malheureuse folle qui avait abandonné jadis sa fortune au marquis d'Herbigny, mon beau-frère. Or Camparini, en épousant la veuve du marquis, a cru hériter de cette fortune; mais la mort de l'enfant de la marquise a été constatée d'une part, et de l'autre madame de Saint-Gervais, en recouvrant sa raison au moment de mourir, est rentrée, vous le savez, en possession de cette fortune, et elle en a disposé en faveur de Blanche de Niorres, maintenant marquise d'Herbois. Blanche a renoncé à cette fortune en faveur de l'héritier de madame de Saint-Gervais, le vicomte de Signelay. Comprenez-vous Maurice?

— Sans doute, mais tous les biens d'émigrés ont été confisqués.

— Oui; mais madame de Saint-Gervais n'avait pas émigré, elle, pas plus que la baronne; donc tous leurs biens sont garantis. Durant les années de troubles, Camparini ne s'est pas donné la peine d'agir, mais une ère de tranquillité semble s'élever à l'horizon; avec la tranquillité reviendra la puissance de la loi, et Camparini veut agir en conséquence. S'il obtient la fortune de la baronne en menaçant le vicomte, il obtiendra la fortune de madame de Saint-Gervais en menaçant Uranie; du moins tel est son plan.

— Oh! dit Maurice, je comprends tout!

— Quant à la disparition des matelots, Jacquet croit, et je suis de son avis, qu'elle a rapport aux recherches que Camparini dirige pour retrouver l'héritier des Niorres, vos parents. Encore une fortune princière que le misérable convoite.

— Mais Lucile?... Lucile?... pourquoi agir contre elle?

— Hélas ! dit le comte, j'ignore le motif de cette persécution, car Lucile ne possède rien. Ce motif, je ne le vois que dans la haine que me porte Camparini, dans l'acharnement qu'il met à me persécuter.

Maurice regarda le comte, et, en dépit de l'obscurité qui les enveloppait tous deux, son œil perçant interrogea la physionomie du vieillard.

— Vous ne voyez pas d'autre cause? dit-il.

— Non.

— Et dans l'assassinat commis sur M. de Neoules, ne voyez-vous qu'un crime vulgaire?

— Non pas, j'y vois la suite et le développement de cette ténébreuse intrigue; mais quel intérêt Camparini pouvait-il avoir à faire mourir de Neoules? voilà ce que j'ignore, et voilà cependant ce qu'il faudrait savoir.

En ce moment Bibi-Tapin rejoignit les deux cavaliers :

— Mon capitaine, dit l'enfant, je vous répète que nous sommes suivis : cette fois, j'en suis certain.



— Si je te tuais? (Page 90.)

XX

LA CAVERNE

— Ainsi tu l'as vu?

— Vu et reconnu.

— Tu en es sûr?

— Aussi certain que je le suis d'être vivant!

— Si tu ne nous trompes pas, Camparini, tu auras accompli un véritable miracle.

— Qui de vous ai-je jamais trompé?

— Mais, si c'est lui, il faut agir sans tarder, sans perdre une minute.

— C'est le petit-fils de Niorres, vous dis-je. Voici longtemps que je suis sur sa piste et je n'ai pas fait buisson creux. Or çà, mes chers amis, il est donc l'heure de vous confier une partie de mes travaux? Soit, j'y consens, venez moissonner le champ fertilisé par mon intelligence. Je vous ai promis les millions des Niorres, vous les aurez à partager. Pour arriver au but, il nous manquait un moyen principal; ce moyen, nous allons l'avoir : le petit-fils du conseiller existe.

« Comment et par qui a-t-il été sauvé dans la baie de Saint-Vincent, alors que la chaloupe que je montais s'est abîmée sous les vagues, par suite de la trahison des amis de Bamboula? Je l'ignore. Le point essentiel est qu'il ne s'est pas noyé. Revenu en France, l'enfant, se trouvant seul, sans famille et sans parents, s'est enrôlé. Recueilli et adopté par une demi-brigade, il est devenu tambour dans cette demi-brigade. C'est lui qui accompagne en ce moment le capitaine Bellegarde et le comte d'Adore. C'est lui qui s'est aperçu deux fois déjà que je suivais les voyageurs, c'est lui enfin que Pick avait au bout du canon de son pistolet il y a cinq minutes, alors que je l'ai empêché de tirer.

— Et pourquoi? demanda Pick

— Je te croyais plus fort! dit Camparini en souriant avec ironie. L'enfant mort, que devient l'héritage? Les millions des Niorres sont demeurés sous séquestre, et heureusement, car la Révolution a passé dessus sans y

toucher. Or, pour que ces millions arrivent dans nos mains, il faut qu'ils soient restitués d'abord à leur propriétaire.

— Mais il faut prendre l'enfant alors? fit observer Roquefort.

— Sans doute.

— Pourquoi as-tu laissé échapper l'occasion, quand, il n'y a qu'un instant, tu pouvais enlever cet enfant qui, à cette heure, serait entre nos mains.

— Parce que l'occasion était mauvaise.

— La nuit, personne ne nous voyait.

— Non, mais l'enfant disparaissait brusquement sans qu'on pût retrouver ses traces. Dès lors, Maurice et le comte constataient un guet-apens; leurs soupçons étaient éveillés. Ils ignorent, et il faut qu'ils ignorent, que ce tambour est l'héritier des Niorres. Pourquoi, par une sotte imprudence, aller les mettre sur la voie des suppositions? Bibi-Tapin n'est point un personnage important; qu'il demeure dans l'ombre, nous nous emparerons plus sûrement de lui. L'enlever violemment, c'est dire qu'on a intérêt à le faire disparaître, et le comte d'Adore est fin.

— Mais il faut le prendre cependant, dit Pick.

— Nous le prendrons, continua Camparini, rapporte-t'en à moi. D'ailleurs, le temps presse. Jacquet est ici, il est arrivé il y a peu de jours et, s'il est venu, c'est qu'il croit avoir beau jeu contre nous.

— Et l'enfant une fois entre nos mains, dit Pietro, comment pourras-tu faire constater son identité? Quelles preuves donneras-tu?

— Il porte, gravées sur le bras, les armes des Niorres, répondit Camparini.

— Cela ne suffira pas. Il faut des témoins.

— Il y en aura. Tu oublies Mahurec et le Maucot qui ont vu l'enfant aux Antilles et qui ont entendu les déclarations du marquis d'Herbois à cet égard.

— Mais il faudra qu'ils parlent.

— Ils parleront puisqu'ils sont entre nos mains. Mahurec a appris jadis à Roquefort comment on rendait la parole aux muets.

— Oh! dit Roquefort, je me vengerai de ces hommes.

— Ils ont failli nous perdre tous, poursuivit Camparini, il faut qu'ils servent à perdre leurs amis, ce sera notre vengeance.

— Donc, dit Pick, que faut-il faire?

— Laisser paisiblement les voyageurs continuer leur route, les suivre, les épier, et, le moment venu, profiter de ce moment pour enlever l'enfant.

— Écoute, Camparini, dit Pick en se rapprochant du *Roi du bagne*, nous avons en toi une confiance absolue, mais dans ce que tu viens de dire il y a un point demeuré obscur.

— Lequel?

— Comment as-tu reconnu, toi, cet enfant?

— Au regard qu'il vient de lancer au marquis d'Herbois. Charles n'a pas vu l'enfant dans l'obscurité, mais l'enfant l'a vu, lui, il l'a reconnu et il a failli se faire reconnaître. Un hasard nous a préservés.

— Mais ils peuvent se rencontrer de nouveau.

— Voilà précisément ce qu'il faut éviter, et voilà pourquoi j'ai donné des ordres en conséquence.

— Alors tu es sûr maintenant de la réussite!

— Si j'en suis sûr! s'écria Camparini. Je vous ai promis les millions des Niorres, ceux d'Horbigny et de la baronne; je vous ai promis les ducats des Autrichiens et les livres sterling des Anglais! Eh bien! toutes mes promesses je les ai tenues ou je les tiendrai. A nous les dix mille guinées que nous a promises lord Ellen le jour où son navire aura coulé le corsaire français qui a célébré à Venise la victoire de l'armée républicaine, et ces dix mille guinées nous les aurons, car ce corsaire, nous livrerons son secret, je le jure! Mes plans sont faits et nous en terminerons ainsi avec ce d'Herbois et ce Renneville que j'ai eu la sottise d'épargner et qui, depuis dix ans, se dressent sur notre route. Notre vengeance est assurée et elle nous assure encore gain, profit et sécurité. A nous les ducats autrichiens, car nous livrerons à l'Autriche l'homme le plus capable de la renseigner sur les vues secrètes du Directoire : Jacquet, l'ami et l'agent de Fouché, notre ennemi. Oui, Jacquet! Ne soyez pas étonnés, mes plans sont tracés, vous dis-je! Jacquet tombera entre nos mains, et le baron autrichien nous payera cher les secrets que nous le contraindrons à livrer!

— A nous les millions des d'Horbigny et ceux de la baronne; car nous avons à notre merci Lucile et Uranie, et le vicomte de Signelay. A nous enfin les millions des Niorres, car nous aurons bientôt en notre possession l'unique héritier du conseiller. Cette fois, me croirez-vous et mes plans vous paraissent-ils lucides?

— Et dans combien de temps toucherons-nous le but? demanda Roquefort dont les yeux étincelaient.

— Dans six mois tout sera terminé! répondit Camparini.

— Et alors, à nous les richesses! s'écria Pick.

— A nous la puissance! dit le *Roi du bagne* d'une voix stridente; car non seulement nous aurons les millions acquis, mais encore ceux qui nous reviendront annuellement de l'association des chauffeurs. Songez-vous à ce que je vous aurai fait? Quelle position formidable équivaudra jamais à la nôtre? La France entière sera enveloppée dans un vaste réseau dont toutes les mailles seront entre mes mains. Je suis le *Roi du bagne*, mais bientôt j'abdiquerai ce titre pour celui de *Roi des chauffeurs*. Quel avenir! continua le héros du crime dont les yeux lançaient des éclairs. Grâce à cette organisation indescriptible et dont nous avons seuls le secret, la police devient impuissante : une seule volonté existe, la nôtre. Dès que nous le voudrons, nous réaliserons notre projet gigantesque : nous vendons la France par fractions aux Autrichiens et aux Anglais, mais nous ne la vendons qu'après avoir épuisé son or, après avoir fait notre bien de celui de ses plus riches habitants. Ah! le Directoire est bien certainement le meilleur des gouvernements que nous puissions désirer. Faiblesse et incapacité sont ses devises, comme audace et énergie sont les nôtres! Que le Directoire dure cinq ans encore, et notre fortune n'aura plus de limites, notre puissance plus de bornes! Vous connaissez tous mes plans, maintenant! Dites, la réussite mérite-t-elle la peine que l'on ait la patience? Sachez attendre, fiez-vous à moi et nous triompherons!

Les trois auditeurs de Camparini s'étaient levés comme mus par un même mouvement. Les paroles du *Roi du bagne* les avaient électrisés, et ces misérables suivaient avec délices les rêves horribles dont les berçait l'intelligence du mal de celui qui était bien digne de les gouverner.

— Parle! s'écria Pick d'une voix haletante, nous avons confiance en toi. Que faut-il faire?

— Rien en ce moment! dit Camparini. Notre plus redoutable ennemi est Jacquet : la première condition pour le tromper est de lui inspirer confiance. Pick se chargera de le suivre, de l'épier sans qu'il s'en doute. Qu'il croie que nous ignorons sa présence ici, qu'il suppose qu'il nous trompe; s'il le faut même, je commettrai quelque faute pour mieux le persuader. C'est la dernière partie que nous jouons : il faut la gagner. Que Jacquet agisse à sa guise : ne le gênons en rien, jusqu'au jour où nous agirons nous-mêmes. Quant à l'enfant, l'héritier des Niorres, celui-là, c'est moi qui me charge de l'enlever, et je saurai le faire de façon à ce que, quoi qu'il arrive, aucun soupçon ne pèse sur nous.

— Mais, dit Pick, pour hériter de l'enfant, il faut

que tu répares la seule faute que tu aies commise dans ta vie, il faut que ces papiers qui...

— Silence! dit brusquement Camparini d'une voix frémissante. C'est la seconde fois que l'un de vous fait allusion à cette faute, que ce soit la dernière. Ces papiers dont vous parlez, ces papiers peuvent nous perdre, je le sais; mais je sais aussi qui me fera rentrer en possession de ces pièces. Oubliez-vous donc que Lucile est à Venise? Oubliez-vous qu'Uranie est à Padoue?

— Oui! dit Roquefort, mais il faut savoir où est leur mère.

— La marquise est morte! dit Camparini.

Pietro s'approcha de lui.

— Crois-tu réellement que la marquise de Cantegrelles soit morte? demanda-t-il.

— Oui! répondit le *Roi du Bagne*.

— Eh bien! je crois, moi, qu'elle est vivante!

— Vivante! s'écria Camparini. La marquise vivante, quand elle est morte sous mes yeux; monsieur de Neoules a constaté sa mort! Vivante! Allons donc! il faudrait croire à une résurrection pour qu'elle le fût. D'ailleurs, qui te fait croire qu'elle soit vivante?

Pietro ne répondit pas tout d'abord.

— Rien! dit-il enfin. Je supposais.

Camparini le regarda longuement. Puis, reprenant après un silence :

— Pick! dit-il, il est temps que tu te mettes sur la piste de Jacquet. Pars sans tarder. Toi, Roquefort, tu vas retourner à Venise et veiller à l'exécution de tous les ordres que j'ai donnés. Dans quinze jours, à pareille heure, trouvez-vous tous deux à Padoue, si d'ici là vous n'avez de moi aucune nouvelle. Partez!

L'ordre était donné d'une voix tellement brève, que les deux complices tressaillirent et s'éloignèrent sans répondre; l'autorité du *Roi du bagne* était réellement souveraine et autocratique. Lorsque Camparini fut seul dans la caverne avec Pietro.

— Mon cher Chivasso, dit-il, parle clairement : la marquise existe?

— Oui! répondit Pietro.

— Alors, j'ai été trompé?

— Naturellement.

— Par qui?

— Par moi!

Camparini ne fit pas un mouvement. Pietro le regardait en souriant.

— Bamboulà, lui aussi a voulu lutter contre moi, reprit le *Roi du bagne*, et Bamboulà est mort misérablement.

— Bamboulà n'était pas de ma force, répondit Chivasso souriant toujours. D'ailleurs, il voulait tout pour lui, tandis que moi...

— Qu'est-ce que tu veux?

— Moitié!

— Le partage? cela est impossible, nos lois s'y opposent.

— Alors, tu ne sauras pas où est la marquise, et elle possède encore tous les papiers qui peuvent te perdre!

— Si je te tuais?

— Tu n'en saurais pas davantage.

— Si je te torturais pour te faire parler?

— Tu ne saurais rien, je ne parlerais que pour te tromper. Je t'en avertis d'avance, et comme tu ne pourrais sur l'heure constater la validité de mes paroles, tu serais obligé de t'en rapporter à moi. D'ailleurs, je ne sais pas où est la marquise; un autre le sait, mais cet autre ne le dira que devant moi. Tu vois, mon cher, que toutes mes précautions sont prises.

— Et Josefa? si j'agissais sur elle.

— Peuh! tu sais bien que je ne l'aime pas. Tue-la si tu le veux. Elle est à Padoue.

Camparini demeura silencieux. A voir l'impassibilité de glace de son visage, il eût été impossible de dire quels sentiments s'agitaient dans son âme.

Chivasso paraissait attendre tranquillement la décision qu'allait prendre le *Roi du bagne*. Ces deux hommes seuls tous deux, la nuit, dans une caverne, armés tous deux et se défiant mutuellement du regard, offraient un tableau saisissant. On sentait que la mort de l'un ou de l'autre ne dépendait que du hasard d'une détermination instantanée. Enfin Camparini redressa la tête :

— Donc, dit-il d'une voix parfaitement calme, au besoin, tu pourrais me perdre?

— Oui, répondit Pietro, les seules preuves de ta royauté du bagne sont entre mes mains.

— Tu es le premier et le seul qui ait jamais pu formuler une menace contre moi.

— J'en suis fier.

— Alors, tu es l'homme que je cherchais. Il me faut un successeur, Pietro, pour continuer mon œuvre! Touche là! Je suis plus heureux que Diogène et je puis éteindre ma lanterne. Tu as raison : tu es plus fort que Bamboula! De celui-là je voulais faire mon fils adoptif, mon *alter ego* en puissance et en force. Cette place qu'un sot n'a pas su prendre, je te l'offre. La veux-tu?

— Oui! A quelles conditions?

— Savoir où est la marquise de Cantegrelles.

— Tu le sauras!

— Et ces papiers?

— Tu les auras, mais...

Camparini saisit brusquement la main de Chivasso et lui imposa silence. Le *Roi du bagne* parut écouter attentivement durant l'espace d'une seconde.

— Mort-diable! murmura-t-il. On nous épierait!...

— Qui? demanda Chivasso.

Camparini lui lâcha la main, saisit un pistolet passé à sa ceinture et s'élança d'un seul bond jusque sur le seuil de l'ouverture de la caverne. La nuit était noire au dehors. Chivasso fut presque aussitôt près de lui.

— Eh bien? demanda-t-il.

Camparini ne répondit pas; ses sourcils étaient violemment contractés et une expression de colère effrayante avait envahi sa physionomie.

— On nous épiait! reprit-il.

— Qui? demanda encore Chivasso.

— Je l'ignore, mais j'ai vu tout à l'heure deux yeux d'homme, j'en réponds.

— Fouillons la campagne?

— Inutile! J'ai fait une sottise en obéissant à un premier mouvement. Que l'on pense que nous croyons nous être trompés. Le premier gage de la victoire, très cher, est de donner la sécurité à ses ennemis.

XXI

LE CAFÉ PEDROCCHI.

S'il est une laide ville dans la belle Italie, c'est incontestablement Padoue, la vieille ville d'Urbain IV, la cité si longtemps ambitionnée et enfin conquise par la république vénitienne. Padoue n'est pas sans importance, car elle compte environ 50,000 habitants : mais il est difficile pour ne pas dire impossible, de trouver une ville plus mal pavée, à rues plus étroites et plus sales et à l'aspect plus sombre, car les enfilades d'arcades dans lesquelles s'enchevêtre le regard interceptent la lumière.

En 1796, la ville qui, de nos jours, laisse tant à désirer sous le rapport de la salubrité et de la propreté était de séjour plus triste encore, car le tremblement de terre de 1756, qui avait détruit en partie Padoue, avait laissé de nombreuses traces, quarante ans après, grâce à l'incurie de ses habitants et de ses administrateurs. Ainsi le *Prato della Valle*, la grande

place (le *Corso*), avait une de ses faces à demi-ruinée. La cathédrale inachevée (encore aujourd'hui), et dominant le canal célèbre aux quatre-vingts statues qui le bordent, le *Palazzo della giustizia*, offraient les traces du terrible phénomène. Mais à l'époque où se passe notre récit, ce n'étaient plus les souvenirs du tremblement de terre qui alarmaient les habitants, c'était l'approche d'une autre tempête, c'était le voisinage de la révolution. Déjà, dans toute l'Italie, le le nom Bonaparte était devenu populaire, et comme le nom d'un héros, il inspirait aux uns sympathie et admiration, aux autres terreur et colère. Venise, l'alliée de l'Autriche, la république aristocratique par excellence, faisait patte de velours en face du jeune vainqueur, quitte à lui faire sentir ses griffes s'il devenait vaincu; et pour cela faire, Venise armait en secret, augmentait ses régiments d'Esclavons, prêtait de l'argent à l'Autriche et se tenait au mieux avec l'Angleterre. Au mois de juin, elle avait envoyé deux sénateurs au général en chef de l'armée d'Italie pour le tromper en l'assurant de ses dispositions amicales, mais Bonaparte voulait assurer la subsistance de son armée sur le territoire vénitien.

— Que la république de Venise, avait-il dit, fournisse à mes soldats ce dont ils ont besoin, elle comptera ensuite avec la République française.

Ce fut tout ce que les sénateurs purent obtenir, et l'un d'eux (Battaglia) écrivit en parlant du jeune guerrier : « *Cet homme aura un jour une grande influence sur sa patrie.* » Cette prédiction est du 5 juin 1796.

Depuis cette époque les nouvelles victoires remportées par Bonaparte: Wurmser battu et bloqué dans Mantoue, les Autrichiens battus sur tous les points, avaient augmenté l'influence de la réputation du héros et la terreur des partis qui lui étaient opposés. Aussi au commencement d'octobre, Padoue, qui sentait l'armée française à quelques vingt lieues d'elle, Padoue voyait l'air chargé de miasmes menaçants, lorsque, le 7 de ce même mois, une nouvelle était tout à coup survenue, redonnant courage et parole aux ennemis de la France : l'Autriche venait de faire un nouvel effort ; Alvinzy s'avançait avec soixante mille combattants, et encore une fois l'armée française était réduite à un peu moins de trente mille hommes; aussi sa perte paraissait-elle assurée. Ce jour-là Padoue, jusqu'alors opposée, inquiète, timide, avait relevé fièrement la tête. Ses habitants chantaient haut les louanges de l'Autriche, et les Padouanes tressaient des couronnes de laurier au général Alvinzy. Le soir tout le monde élégant se mêlait au peuple sur le *Prato della Valle*, tous discourant, pérorant avec cette verve italienne qui se déploie si vigoureusement à la veille d'un triomphe espéré. Le *café Pedrocchi* surtout, ce magnifique café construit en marbre, avait ses abords encombrés par des groupes de causeurs prédisant à qui mieux mieux la défaite du général français et se posant en faiseurs de plans de campagne.

Parmi ces hommes, il en était un surtout se faisant remarquer par son exaltation frénétique : cet homme parlait le vénitien avec un accent toscan très prononcé. Chaque fois que le nom du général Bonaparte s'était échappé de ses lèvres, il l'avait accompagné des épithètes les plus ridiculement injurieuses, et cela à la grande joie de ceux qui l'écoutaient. Un de ceux-là surtout faisait chorus avec l'orateur, et son acharnement contre les armées républicaines pouvait paraître d'autant plus étrange, qu'il s'exprimait avec un français tel, que cet accent décelait évidemment son origine; mais cet homme portait à la boutonnière une petite croix de Saint-Lazare, qui expliquait suffisamment sa qualité d'émigré et la haine qu'il affectait contre l'armée du Directoire. Depuis plus de deux heures ces hommes causaient, péroraient, entassant nouvelles sur nouvelles, pronostics sur pronostics, lorsqu'un personnage vint se glisser parmi les groupes Ce personnage était un homme fort bien mis suivant la mode de l'époque, mais auquel il était impossible d'assigner un âge suivant l'inspection de la physionomie; car cette physionomie pouvait aussi bien appartenir à un homme de soixante ans qu'à un homme de trente ans.

La perruque poudrée qui recouvrait sa tête convenait également à l'un ou l'autre : quant aux rides, le personnage en avait-il? Voilà ce qu'il eût été impossible de décider. Pas un trait du visage n'existait plus; quelque horrible maladie avait dû ronger la peau et avait déformé entièrement les lignes. Les sourcils et les cils, la face entière paraissaient avoir été brûlés, corrodés. La bouche n'avait plus de lèvres; le nez était racorni, les joues sillonnées de coutures; ce visage était hideux à voir ; cependant, il y avait dans l'ensemble de l'individu une grande distinction et une aisance remarquable. Si ce n'était pas là un homme du monde, c'était évidemment un homme ayant vécu dans le monde et dans le meilleur. Au moment où il entrait dans le café fendant discrètement les flots de la foule, l'orateur dont nous avons parlé achevait pour la dixième fois le dénombrement des forces d'Alvinzy. En apercevant le nouveau venu, l'orateur fit un petit geste amical : puis il profita d'un moment d'animation générale pour quitter sa place ; il se rendit auprès de l'homme au hideux visage, et lui prenant le bras, il l'entraîna sans être remarqué vers la place.

Arrivés tous deux à un endroit où les lumières intérieures du café répandaient une vive clarté, ils s'arrêtèrent, et l'orateur examina curieusement le visage de son compagnon.

— Eh bien? demanda celui-ci.

— Méconnaissable !

— Tu es satisfait?

— Entièrement; mais tu as dû beaucoup souffrir?

— Horriblement; des douleurs infernales; l'acide m'a brûlé les chairs!

— Tu as du courage !

— Est-ce que tu en doutais?

— Non; mais j'avoue que tu as supporté là un horrible supplice!

— J'aurais souffert deux fois autant pour mieux assurer ma vengeance.

— Je crois que cette fois tu réussiras.

— Camparini ne saurait me reconnaître.

— Je l'en défie. Je ne t'aurais pas reconnu, moi, si tu n'eusses porté à ton jabot l'améthyste qui nous sert de signe.

— Je le crois. En me regardant dans un miroir, je ne me suis pas reconnu moi-même.

— Alors agissons sans retard; mes jalons sont posés !

— Et Roquefort?

— Il est là !

L'homme désigna celui qui quelques instants plus tôt lui donnait la réplique pour exciter l'esprit des causeurs contre les Français.

— Alors, reprit le personnage défiguré, tu crois que nous réussirons, Jacquet?

— Je le crois, aussi vrai que Camparini te croit mort.

XXII

UN NOUVEAU COMPAGNON

Après le départ de Jacquet, la conversation avait continué au café Pedrocchi, plus animée encore et plus vive. La foule se pressait de moment en moment plus serrée dans l'établissement à la mode. Glaces, sorbets, sirops étaient avalés en dépit des discussions que provoquait la situation politique si éminemment tendue. Tandis que Jacquet et son compagnon s'éloignaient en suivant

les abords du Prato della Valle, un groupe de promeneurs, se rapprochant du café, y fit irruption à son tour. Ces promeneurs, d'âges différents, devaient être cependant de conditions semblables, à en juger par leur extérieur : tous appartenaient bien certainement à l'aristocratie de la ville. En les voyant entrer, le personnage qui avait paru donner précédemment la réplique à Jacquet se détacha du groupe et s'avança vers eux avec un empressement manifeste.

— Eh! bonsoir, cher monsieur de Roquefort, dit l'un des nouveaux arrivants.

— Votre serviteur, monsieur le comte de Roquefeuille, répondit l'autre. Ah! voici monsieur de Grafeld!... Et ce cher monsieur de Berval!... Morbleu! je n'aurais pu espérer me trouver en aussi bonne compagnie. Ces messieurs ont donc quitté Venise?

— Avant-hier, répondit le baron autrichien.

— Et vous comptez faire un long séjour à Padoue?

— Cela dépend des événements qui se préparent.

Emmanuel de Berval paraissait triste et soucieux. Absorbé dans un monde de pensées pénibles, il ne disait pas mot et semblait tout à fait étranger à ce qui se passait autour de lui.

Le comte de Roquefeuille prit Roquefort par le bras et l'entraînant avec des allures confidentielles :

— Avez-vous vu ce cher marquis? lui demanda-t-il à l'oreille.

— Camparini.

— Oui. Il m'a donné rendez-vous ici pour ce soir.

— Il n'est pas encore arrivé, mais s'il vous a promis de venir, il viendra. Camparini est l'exactitude en personne.

Puis, se tournant vers Grafeld :

— Eh bien! monsieur le baron, continua Roquefort, voici donc enfin la bonne cause qui va triompher. Cette fois le général Bonaparte est perdu, et bien perdu.

— Sans aucun doute, répondit l'Autrichien. Un hasard l'a fait triompher de Beaulieu, un autre hasard lui a fait rejeter Wurmser dans Mantoue, mais à cette heure il a en face de lui Alvinzy en personne.

— C'est-à-dire que sa défaite est assurée!

— Complètement! dit le comte de Roquefeuille. Avant un mois Alvinzy sera en France. La déroute a déjà commencé. Vous savez que le général Vaubois vient de se faire battre à Callianot! Dawidovich l'a repoussé avec des pertes énormes et l'aile gauche de l'armée républicaine est coupée.

— La nouvelle est authentique?

— Parbleu! à cette heure Bonaparte est au désespoir. Songez donc! il reste avec quatorze mille hommes en présence des quarante mille d'Alvinzy!

— Mais tout cela est-il parfaitement vrai? demanda Roquefort, qui paraissait douter.

— En voulez-vous des preuves? reprit le baron autrichien! Tenez! voici la copie d'une lettre écrite de la main même de Bonaparte, adressée au Directoire et surprise sur le courrier qui la portait.

Et M. de Grafeld, fouillant dans sa poche, en tira un papier couvert d'une écriture fine et serrée.

— Voyez ce passage! reprit-il.

Et il lut à haute voix :

« Tous nos officiers supérieurs, tous nos généraux d'élite sont hors de combat; l'armée d'Italie, réduite à une poignée de monde, est épuisée. Joubert, Lannes, Lamarre, Victor, Murat, Charlot, Dupuis, Rampon, Pigeon, Ménard, Chambron, Junot sont blessés. Nous sommes abandonnés au fond de l'Italie : ce qui me reste de braves voit la mort infaillible, au milieu de chances si continuelles et avec des forces si inférieures. »

— Et, continua le baron, c'est Bonaparte qui écrit cela de sa main! Vous voyez que lui-même comprend la situation!

— Il est perdu! dit le comte.

— Perdu! répéta le baron.

— Complètement perdu! ajouta une voix sonore.

Le comte se retourna.

— Le marquis Camparini! dit-il en tendant les mains au nouveau venu.

— Heureux de vous rencontrer, cher comte, répondit le marquis, mais voulez-vous me permettre de dire deux mots à M. de Roquefort?

Et, sans attendre la réponse du comte, Camparini saisit Roquefort par le bras et l'entraîna à l'écart. Le bruit qui se faisait dans le café rendait une confidence facile à échanger.

— Tu as vu Jacquet? demanda brusquement Camparini.

— Oui, répondit Roquefort, et je lui ai parlé.

— Il ne t'a pas reconnu?

— Non!

— C'est étrange!

— Mais non, c'est naturel au contraire. Comment voulais-tu que Jacquet me reconnût? Il m'a entrevu une fois la nuit, il y a longtemps, dans les bois de la Bretagne, mais j'étais déguisé alors, la nuit était obscure et je lui ai échappé aussitôt. Jamais avant, jamais depuis il ne m'a vu. Comment voulais-tu qu'il pût me reconnaître!

— Je connais Jacquet. S'il est venu ici, c'est pour agir contre nous; s'il a intérêt à te connaître, il doit t'avoir reconnu.

— Cela n'est pas possible.

— Allons donc! Jacquet vous jouerait tous. D'ailleurs, comment se fait-il qu'il ne soit pas déguisé, lui?

— Je ne sais.

— Il y a là un piège. Et l'autre?

— Le nouveau!

— Oui, l'as-tu vu?

— Ce soir. Il était ici il n'y a qu'un instant.

— Avec Jacquet?

— Ils sont sortis ensemble.

— Et celui-là tu ne le connais pas?

— Non, mais il est évidemment des nôtres! Il avait tout : mot de ralliement, carte coupée, mot d'ordre. Je ne pouvais hésiter.

— Et il a dit qu'il voulait me parler à moi-même?

— Oui.

— Il a prononcé mon nom?

— En toutes lettres.

— Et tu ne connais pas cet homme?

— Je ne le connais pas, je te l'affirme.

— Qui l'envoie?

— Il n'a pas voulu le dire, il vient de Paris et il veut te parler.

— Alors il faut que je le voie. D'ailleurs, je ne risque rien. Écoute, Roquefort, le temps approche où nous devrons agir sans retard. Si le hasard ne vient pas au secours du général Bonaparte, cette fois il est perdu. Avant huit jours peut-être il n'y aura plus un soldat français en Italie. Alors l'émigration relèvera la tête : il faut que nous agissions avant qu'elle puisse agir. Tous mes plans sont faits en conséquence, mais il faut que je sache ce que Jacquet espère ici contre moi. Va me chercher le personnage en question.

Roquefort disparut. Camparini revint vers le comte de Roquefeuille avec lequel il échangea quelques paroles, puis il se perdit de nouveau dans la foule qui envahissait le café. Gagnant une petite salle écartée, il fit un signe à l'un des employés de l'établissement, lequel s'empressa de lui ouvrir une porte donnant sur un salon absolument désert et éclairé sur le canal. Cinq minutes après, un coup était frappé discrètement et la tête de Roquefort apparaissait dans l'entre-bâillement de la porte. Le regard expressif de Roquefort interrogea le *Roi du bagne*, qui répondit à ce regard par un geste affirmatif. Aussitôt Roquefort se

retira et, la porte s'ouvrant plus grande, un personnage se montra sur le seuil. Ce personnage était l'homme au visage si outrageusement couturé avec lequel Jacquet s'entretenait quelques instants auparavant.

L'homme entra; la porte se referma. Un candélabre chargé de bougies éclairait la pièce. Camparini s'était assis et il dardait son regard interrogateur sur le nouvel arrivé. Celui-ci se tenait immobile sans dire un mot, mais fort calme en apparence, nullement embarrassé ni intimidé; il attendait. Tout à coup Camparini leva la main droite, tenant les doigts fermés à l'exception du pouce, à l'aide duquel il décrivit dans l'air un capricieux dessin. Il n'avait pas achevé que le nouveau venu répétait le même geste avec autant de rapidité. Camparini fit un signe de satisfaction; puis levant le médium, il décrivit encore de fantastiques contours que son compagnon reproduisit sans hésiter.

— Bien, dit Camparini; qui suis-je?

— *Alpha*, reprit aussitôt l'inconnu avec un accent guttural d'une rudesse extrême.

— M'as-tu vu?

— Jamais?

— Comment sais-tu que je suis *moi*?

— Je le sais.

— Quelle preuve as-tu?

— Avance la main gauche et tiens l'index replié à la seconde phalange.

Camparini fit ce qu'on lui demandait, il avança la main, les doigts étendus, à l'exception de l'index. L'homme tira de sa poche un morceau de parchemin qu'il déroula et dans lequel il trouva une petite baguette d'ivoire. Appuyant l'une des extrémités de cette baguette sur la phalange repliée de l'index, il l'étendit; l'autre extrémité arriva juste à la hauteur de la naissance de l'ongle du médium.

— Tu es le roi, reprit l'homme en s'inclinant.

Camparini se leva.

— Ton nom? demanda-t-il.

— Lucien?

— Qui t'envoie?

— Les amis de Paris.

— Pourquoi?

— Il y a danger. Jacquet sait où tu es. Fouché veut agir; Gervais et Gorain ont raconté ce qu'ils savaient.

— A qui?

— A Fouché.

Camparini haussa les épaules. Depuis l'entrée du personnage, l'œil du *Roi du bagne* ne s'était pas détaché de cette physionomie à la laideur repoussante et conservant des stigmates de souffrance qui avaient dû être horribles.

— Quel supplice as-tu enduré pour être défiguré ainsi? demanda-t-il.

— Un supplice que je me suis infligé moi-même! répondit le malheureux.

— Tu t'es brûlé le visage... pourquoi?

— Pour ne pas être reconnu quand je me suis sauvé de... là-bas.

— Et pourquoi y avais-tu été envoyé?

Lucien fit une moue dédaigneuse.

— A cause du fournisseur avec lequel je m'étais querellé un soir et que j'avais tué.

— Dans la rue?

— Oui, la nuit.

Camparini regardait toujours Lucien avec une attention soutenue. Celui-ci supportait ce regard rivé sur lui avec une aisance parfaite : sans affectation d'effronterie, mais aussi sans le plus léger embarras. Par moments le *Roi du bagne* paraissait chercher dans ses souvenirs; mais ses recherches étaient vaines, car son regard revenait plus charmé sur son compagnon.

— Depuis quand es-tu enrôlé? reprit-il après un silence.

— Depuis dix-huit mois, répondit Lucien.

— Où étais-tu?

— A Brest.

— Qui t'a fait compagnon?

— Algésiras et Gracchus.

— Les preuves?

L'homme ouvrit sa main droite qu'il tenait fermée et montra une petite médaille sur laquelle étaient gravés des caractères hiéroglyphiques.

— C'est bien, dit Camparini; je te reconnais pour compagnon. Maintenant, parle: quelle instruction as-tu reçue des amis de Paris?

— Suivre Jacquet et te le livrer quand tu le voudras.

— Comment ?

— Depuis six mois je suis attaché à la police du Directoire.

—Ah! ah ! je comprends ; qui t'a fait entrer là?

— Gracchus.

— Les preuves encore ?

Lucien déboutonna sa veste de satin et tira un papier plié en forme de lettre qu'il remit à Camparini. Celui-ci le décacheta et l'ouvrit : c'était une missive écrite pour être comprise par un correspondant ayant la clef du mystère de sa forme, car elle était couverte dans tous les sens de caractères bizarres tracés horizontalement, verticalement et diagonalement, et tous se tenant les uns aux autres. Ces caractères étaient empruntés à l'alphabet grec, à l'alphabet allemand et à l'alphabet français, mélangés les uns aux autres et entremêlés de chiffres romains et de chiffres arabes.

Camparini plaça la lettre sur une table, puis il prit un portefeuille fermé à clef que contenait l'une de ses poches, l'ouvrit, et choisit parmi une douzaine de petites grilles de cuivre qu'il contenait. Appliquant la grille choisie sur la lettre, il lut rapidement.

Relevant alors la tête, il referma l'épître, la mit dans son portefeuille ainsi que la grille, et tendant la main à Lucien :

— Demain matin à cinq heures, dit-il, trouve-toi devant le *Palazzo della giustizia*, tu recevras mes ordres!

Lucien s'inclina sans répondre, tourna sur lui-même, ouvrit la porte et disparut.

Quand il fut seul, Camparini demeura un moment immobile, les sourcils contractés, le front chargé de nuages.

— Pourquoi Jacquet est-il ici? se demanda-t-il à voix basse. Qu'espère-t-il encore? Recommencer la lutte? Mais quelle force a-t-il? Aurais-je oublié une précaution à prendre? Cela est impossible! Mais alors qu'espère-t-il? Pourquoi surtout agit-il franchement à visage découvert?

Camparini se promena à grands pas.

— Lucien, reprit-il; je ne connais ni le nom, ni l'homme. Cependant il est des nôtres; je ne puis douter! A qui a pu appartenir jadis ce visage indéchiffrable aujourd'hui? Cet homme peut être précieux! Gracchus le recommande. Qu'il espionne Jacquet, soit!

Camparini ne continua pas; s'arrêtant brusquement, il se frappa le front du plat de la main.

— Il faut d'abord que cet homme me donne des preuves irrévocables de sa fidélité, dit-il; et il me les donnera dès demain. Je m'occuperai de Jacquet ensuite!

Un éclair jaillit de la prunelle du *Roi du bagne*.

— Jacquet, reprit-il avec vivacité, s'il est ici, c'est qu'il sait que le petit-fils des Niorres y est aussi? Quelle école! Pourquoi ai-je laissé libre cet enfant? Allons, il faut agir. Mais, non, Jacquet ne sait rien; s'il savait, il eût agi avant de venir à Padoue; car il devait savoir que je m'y trouvais. Evidemment il ignore ce secret!

Campariui s'était avancé vers la porte et il tenait la main sur le bouton de la serrure. Son regard était fixe ; un grand travail se faisait évidemment dans ce cerveau où siégeaient les plus mauvais instincts, les passions les plus horribles.

— Jacquet ne sait rien, reprit-il, mais je ne sais pas non plus ce qu'il veut tenter, et là peut être le danger. Dans tous les cas, il faut agir ; il me faut cet enfant. Lui entre mes mains, je n'ai rien à craindre. J'ai trop attendu des événements ; je les ferai naître ! Il me faut cet enfant ; mais il faut aussi qu'aucun soupçon ne puisse un jour venir planer sur moi !

XXIII

LES DRAPEAUX

« Cette fois l'armée française est perdue ! » Tel était le cri général poussé par les Italiens, un cri d'allégresse chez les uns, un cri de consternation chez les autres ; mais quelle que fût la différence des points de vue politiques, l'opinion était la même et elle paraissait juste. Durant cette merveilleuse campagne de 1796, qui n'a pas son pendant dans l'histoire militaire des peuples, trois fois l'armée républicaine avait pu se laisser aller au désespoir, trois fois elle aurait pu se croire à la veille d'être anéantie en dépit de ses nombreux triomphes ; mais jamais sa perte n'avait paru aussi assurée que depuis qu'Alvinzy s'avançait vers elle. La situation était en effet désespérante. Après avoir inutilement poussé l'ennemi au delà de la Brenta et sacrifié sans fruit une foule de braves, après avoir perdu à gauche le Tyrol et quatre mille hommes, après avoir livré une bataille malheureuse à Caldiero et s'être affaiblie sans succès, toute ressource semblait anéantie. La gauche, qui n'était que de huit mille hommes avait vingt-deux mille Autrichiens autour d'elle. Les divisions Masséna et Augereau, réduites à quatorze mille hommes, étaient en présence de plus de quarante mille hommes, sous les ordres d'Alvinzy. Le temps était affreux, des pluies continuelles détrempaient un sol déjà naturellement marécageux et empêchaient de se mouvoir dans les boues notre artillerie, qui avait toujours servi jusqu'alors à contre-balancer la supériorité numérique de l'ennemi. Wurmser était enfermé dans Mantoue, bloqué de nouveau, mais bloqué sans aucune chance de succès.

Certes, la situation était désespérante : les généraux le comprenaient, Bonaparte le savait, bien qu'il ne voulût pas l'avouer en plein conseil ; mais sa lettre au Directoire prouvait dans quel état était son âme. Un revers affreux pouvait anéantir à jamais tous les étourdissants succès du passé, et ce revers paraissait certain. L'armée était en proie à la consternation : chaque soldat redoutait une défaite et ne croyait plus à la victoire. L'esprit était le même que celui qui avait présidé à l'ouverture de la campagne. Mais, parmi les divisions de l'armée, la plus morne, la plus triste, la plus abattue, était celle du général Vaubois, qui s'était fait repousser à Calliano et qui avait perdu quatre mille hommes sur douze, et cependant cette division comptait dans ses rangs, lors de la bataille, deux demi-brigades fameuses : la 32e et la 85e, la *Terrible* et l'*Infernale*, deux demi-brigades qui avaient toujours couru à l'ennemi comme deux trombes de fer et de flamme et qui, par une circonstance inexplicable obéissant à une terreur panique étrange, avaient lâché pied brusquement devant l'ennemi.

La division était campée à la Corona : c'était là que Vaubois était parvenu à rallier ses troupes, que Dowidowich menaçait d'une seconde attaque. La 32e était en avant à l'entrée des défilés qu'elle gardait. Tous les soldats étaient tristes, sombres, abattus. Ce morne désespoir, qui parfois s'empare sur terre de toute une armée, sur mer de tout un équipage, se lisait sur ces physionomies expressives : désespoir affreux, aux conséquences les plus funestes, car il annihile les forces et anéantit les élans courageux. C'était le matin, à l'heure de la soupe, et aucun feu cependant ne brillait au bivac. Tous les estomacs étaient vides, mais personne ne criait la faim : le désastre de la veille était encore présent à tous les esprits, et ces braves soldats, qui vingt fois avaient affronté la mort sans pâlir, n'osaient se regarder mutuellement.

Au pied d'un bouquet d'arbres, un groupe de soldats s'était établi : ceux-là semblaient plus découragés encore que leurs camarades.

— Cré mille millions de n'importe quoi ! dit l'un des soldats en brisant le fourneau de sa pipe avec un geste de rage. Nous faire ramener par les Quinze-Reliques, nous, les braves de la 32e !... Qu'est-ce que va dire Augereau ? Qu'est-ce que va dire le citoyen général en chef ?

— Ils diront ce qu'ils voudront, Rossignolet, répondit un autre. Est-ce que nous nous sommes mal battus ? Trois contre un ! c'est suffisamment gentil.

— D'ailleurs, Gringoire, dit un soldat qui portait le bras en écharpe, on ne pourra pas dire que nous avons perdu notre temps depuis le commencement de la campagne : quatre armées détruites, dont deux qui auraient dû être brossées par les armées du Rhin, les *choux-choux* du Directoire. On a l'estomac bas, mais après avoir digéré comme qui dirait deux cent mille hommes, l'appétit peut se lasser.

— C'est pas l'embarras, reprit Rossignolet en s'appuyant sur sa canne qui ne le quittait jamais. A Beaulieu a succédé Wurmser ; à Wurmser succède Alvinzy, sans compter les Dowidowich et autres cascades en *wich*. Pas une miette de repos, du même au même tous les jours de la vie : au pas de course et la charge !

— Tiens ! fit Gringoire. On ne peut pas faire pourtant l'ouvrage de tout le monde. Ceux du Rhin se croisent les bras pendant que nous nous brossons ici !

— C'était déjà pas à nous à caresser Wurmser : Nous avions culbuté les Piémontais et Beaulieu, ça devait suffire.

— Et c'est encore moins à nous à frotter Alvinzy.

— C'est vrai. Si chacun avait fait sa tâche, la guerre serait finie ; mais si ça continue, nous aurons la Prusse sur le dos en Italie. Tous ces *faignants* de l'armée du Rhin se croisent les bras.

— Et encore, si on nous envoyait des renforts !

— Ah ! ouich ! le Directoire s'en moque bien ! On nous abandonne comme des bons à rien au fin fond de l'Italie.

— Et nous avons tous les jours soixante mille hommes sur les bras.

— Ce qui ne laisse pas d'être fatigant !

— Aussi, dit Gringoire, en s'étendant sur l'herbe, j'éprouve le besoin de me reposer : arrive qui plante, je ne bouge plus. Mourir pour mourir, j'aime autant que ça commence tout de suite.

— Oui, dit le tambour-major avec des regards sombres, et quand nous aurons versé notre sang dans des milliers de combats, quand nous serons ramenés sur les Alpes, nous reviendrons sans honneur et sans gloire, comme un tas de va-nu-pieds, un tas de gueusards, de fugitifs, on nous montrera au doigt. C'était bien la peine de se démancher la carcasse à battre Beaulieu et Wurmser, pour venir se casser le nez devant Alvinzy.

— Bah ! fit une voix claire, c'est peut-être lui qui se cassera le sien sur nos baïonnettes.

Rossignolet se retourna.

— Ah ! fit-il, te voilà, Bibi-Tapin ; tu avaleras peut-

être les soixante mille hommes d'Alvinzy à toi tout seul. Le bon temps est passé, marmouset!

— Ah! ouist, fit l'enfant; je la connais, celle-là : Vous avez tous dit la même chose quand le général en chef est venu à Nice, et puis un mois après c'était une autre chanson, hein? Vous avez encore cassé vos pipes quand on a eu Wurmser au bout de ses souliers, et cependant il a un peu filé proprement, le Quinze-Reliques! Vous chantez toujours le même refrain. Quoi! Alvinzy, c'est un troisième couplet, voilà tout. En avant la chanson!

— Il est drôle, le petit, murmura Rossignolet avec un sourire.

— Oui, dit Gringoire; mais la débâcle a commencé hier : dire que les Quinze-Reliques ont vu nos talons!

— Tonnerre! s'écria le major, et moi et ma canne nous sommes encore vivants!

— Ah! ça, on ne peut pas vous le reprocher, dit Bibi-Tapin, vous avez tout fait pour demeurer sur le carreau, et c'est pas de votre faute à l'un et à l'autre si vous êtes encore l'un portant l'autre.

— N'empêche, petit, j'ai l'âme à l'envers. Rossignolet n'est plus Rossignolet! Ah! sacré mille millions de n'importe quoi, que dira le général en chef?

— Quoi qu'il dise, j'en connais un qui en dira encore davantage quand il saura l'événement.

— Qui donc? demanda Gringoire.

— Le capitaine Maurice Bellegarde! répondit Bibi-Tapin.

Rossignolet leva les yeux au ciel.

— Pauvre capitaine, murmura-t-il, c'est une fière chance pour lui qu'il n'ait pas été avec nous!

— Il n'en serait pas revenu, dit Bibi-Tapin.

— C'est pas l'embarras, il n'est peut-être pas mieux loti à cette heure, reprit Rossignolet. Ousqu'il peut bien être, avec son vieux aux oreilles de chien?

— Comme ça, depuis le temps on ne sait pas ce qu'il est devenu? demanda un soldat.

— Non, répondit Rossignolet.

— Où l'avez-vous laissé?

— A Venise.

— Et vous l'avez planté là pour revenir à l'armée?

Le major lança un regard foudroyant au soldat.

— Bête! dit-il avec un accent méprisant, est-ce qu'on plante là un chef sans ordre subséquent? Un beau jour, il nous a donné celui, à Gringoire, à Torniquet, à Bibi-Tapin et à moi, de faire demi-tour à droite et de regaguer nos campements. Nous avons obéi... voilà!

— Mais pourquoi vous a-t-il renvoyés?

— Ah! voilà; on n'a jamais pu savoir.

— Je crois que je le sais, moi, dit Bibi-Tapin.

— Qui est-ce qui le sait? demanda-t-on.

— Le capitaine allait bien certainement jouer sa peau dans des affaires qui le regardaient et il n'a pas voulu risquer la nôtre. C'est pas faute que je l'ai supplié, cependant; mais il n'a pas voulu m'écouter; il nous a ordonné de retourner auprès du général en chef, et il a fallu obéir.

— Et, depuis ce temps-là, on n'a eu aucune nouvelle du capitaine?

— Aucune, dit Rossignolet.

— Aucune! répéta Bibi-Tapin avec un soupir.

Un brusque roulement de tambour retentit aux avant-postes du camp; puis, presque aussitôt, on battit au champ et une nouvelle se répandit de groupe en groupe avec la rapidité de la foudre.

— Le général en chef! se disaient les soldats avec stupeur.

— Cré million de n'importe quoi! murmura Rossignolet, voilà le chiendent qui va commencer; il est sûr et certain qu'il ne vient pas ici pour nous adresser des compliments.

— Aux armes! commanda une voix sonore.

Bonaparte venait effectivement et inopinément, suivant sa manière d'agir, d'arriver au camp. Il avait appris, la nuit précédente, l'échec éprouvé par la division Vaubois. Quittant brusquement Vérone, où était son quartier général, il était parti *seul* et il venait d'arriver à la Corona sans perdre une minute. La physionomie si belle du général en chef était chargée de nuages, ses yeux lançaient des éclairs rapides, et, de temps à autre, il se mordait les lèvres avec une contraction de sourcils qui indiquait une pénible préoccupation de l'esprit; il y avait de la colère jusque dans la façon dont sa main fine et blanche froissait les rênes de son cheval. Vaubois, le visage empourpré, s'était élancé au-devant du général; mais celui-ci lui tendit aussitôt la main avec un geste cordial et affable qui dut rassurer le brave soldat, dont un hasard malheureux venait de triompher.

Sans perdre un instant, sans formuler un reproche, sans descendre de cheval, Bonaparte donna l'ordre de faire prendre les armes à toute la division, et il se porta aussitôt, entouré de l'état-major de Vaubois, sur un petit mamelon dominant la plaine qui formait l'entrée du défilé. La nouvelle de la brusque arrivée du général en chef s'était répandue avec la rapidité de la foudre. En un même instant, tous les soldats de la division avaient bondi sur leurs armes, tous les échos du camp avaient retenti, tous les tambours avaient battu : chacun s'était rallié à l'ombre des couleurs françaises, nobles débris pour la plupart reconnaissables seulement au vestige de nuance bleue de la partie accolée à la hampe. D'ordinaire, lorsque le général en chef arrivait ainsi inopinément surprendre une division, c'était une fête pour les soldats, c'était un jour de bonheur : tous les visages rayonnaient, toutes les bouches s'épanouissaient, tous les regards brillaient d'enthousiasme. Cette fois, si l'empressement était manifeste, l'inquiétude et le chagrin étaient plus manifestes encore. Les soldats prenaient place, le front soucieux, les sourcils contractés, les moustaches hérissées. Un morne silence régnait sans qu'il eût été besoin de le commander. La division entière se rappelait son échec de la veille, et elle se disait que le général en chef ne venait certes pas lui adresser des compliments louangeurs.

Mais, parmi les demi-brigades les plus contristées, la 32e et la 85e présentaient encore l'aspect le plus sombre. La 32e surtout, se trouvant placée en avant-garde, s'avançait dans un ordre parfait; mais tous les yeux étaient baissés, tous les fronts se sentaient couverts du rouge de la honte. Rossignolet, que son grade mettait en première ligne, avait à peine la force de brandir sa canne, et son plumet gigantesque, cassé la veille par quelque balle, retombait sur son dos en véritable saule pleureur, augmentant encore l'apparence désolée du major. Les caisses elles-mêmes, dont la peau était mollement *attaquée*, faisaient entendre des roulements sinistres; on eût dit une marche funèbre.

Enfin la division entière prit place, sous les armes, en face de l'endroit où se tenaient le général en chef et l'état-major. Le silence était tel que, suivant la remarque faite par Gringoire, on eût pu entendre une mouche voler. Bonaparte poussa son cheval en avant : il demeura seul entre l'état-major et le front des troupes. Son œil d'aigle parcourut lentement ces lignes immobiles. Le jet magnétique qui s'échappait de ses prunelles ardentes semblait galvaniser chaque homme. Pour les pauvres soldats qui avaient à se reprocher, sinon une faute, au moins un manque de devoir, le moment était cruel : il n'en était pas un qui n'eût préféré de grand cœur se trouver exposé, la poitrine nue, en face de la gueule d'un canon chargé à mitraille que de demeurer immobile sous le regard mécontent du jeune général.



— Mort aux Français! mort aux Français! hurlait toujours la foule. (Page 133.)

A mesure que ce regard quittait le front d'un régiment, une sorte de frémissement parcourait tous les rangs, et quelques soupirs de soulagement se faisaient entendre. C'était un autre corps qui demeurait anxieux et pour ainsi dire pantelant comme l'accusé sous le regard du juge. Enfin Bonaparte, poussant encore son cheval vers la droite, arriva précisément en face de l'endroit où se tenaient sous les armes la 32e et la 85e. Qui eût vu au feu jadis la *Terrible* et l'*Infernale*, ces deux demi-brigades à la réputation déjà européenne, n'eût certes pu les reconnaître. Soldats et officiers courbaient le front comme de vrais coupables : la rougeur de la honte leur montait au visage, et les braves gens se demandaient intérieurement comment ils avaient pu vivre encore après leur échec de la veille. La présence du général en chef leur révélait subitement leur situation pénible. Oh! si les Autrichiens eussent été là à portée de fusil!

Mais ce n'était pas une armée que la 32e et la 85e avaient en face d'elles; c'était un seul homme, petit, maigre, chétif, malade, au teint jaune, aux cheveux plats, à la main féminine; mais le feu qui jaillissait des prunelles de ce petit homme était déjà cent mille fois plus redouté que la lave vomie par les gueules d'une batterie entière. Chacun attendait... plus un cœur ne battait dans une poitrine.

— Colonel! commanda brusquement Bonaparte de cette voix qu'il savait prendre alors qu'il voulait terrifier, colonel, faites avancer les drapeaux de ces deux demi-brigades!

Le chef d'état-major appelé se précipita. Le général fut obéi. Les deux porte-drapeau s'avancèrent, soutenant la hampe noircie à l'extrémité de laquelle flottaient des lambeaux incolores. Chacun connait le profond respect du soldat pour son drapeau, ce respect est facile à comprendre. Le drapeau, à l'étranger surtout, est le symbole de la patrie absente. C'est le pays qui vous suit, qui vous abrite encore. Pour le voyageur, le drapeau national, c'est le signe de la réunion à la famille; pour le soldat, c'est l'honneur de la

nation; pour tous, c'est un noble symbole, car il n'exprime que de nobles sentiments. En temps de guerre, alors qu'un drapeau noirci par la poudre, déchiré par la mitraille, a assisté aux hauts faits d'un régiment, alors que ce regiment, s'est souvent battu avec une rage fiévreuse uniquement pour empêcher ce bout de toile de tomber entre les mains ennemies, le drapeau devient plus encore : c'est non seulement, le gage de l'honneur et de la bravoure, c'est le prix du sang versé : chaque morceau qui lui manque a fait mourir de braves gens dont leurs compagnons gardent la mémoire; aussi, en temps de guerre, le respect pour le drapeau se transforme en adoration.

Les officiers généraux connaissent et comprennent cet admirable amour du soldat, et eux-mêmes ressentent une estime profonde pour ces drapeaux, véritables enseignes du chemin de la gloire : aussi un général, un maréchal, un chef d'armée enfin ne passe-t-il jamais devant un drapeau sans le saluer. En voyant les drapeaux s'avancer vers lui, Bonaparte leva machinalement la main droite; mais presque aussitôt s'arrêtant par un brusque mouvement, il enfonça violemment sur sa tête, au lieu de le soulever, le chapeau au bord duquel étaient apposés ses doigts :

— Ces drapeaux ont reculé devant les Autrichiens, dit-il d'une voix brève, je ne les saluerai plus!

Il n'achevait pas, qu'un murmure effrayant éclatait autour de lui. Tous les fronts s'étaient redressés, tous les regards lançaient des éclairs, toutes les bouches frémissantes étaient prêtes à vociférer des menaces; les armes, froissées par des mains convulsives, faisaient de sourds bruissements. Bonaparte, avec son admirable connaissance du cœur humain, avait touché juste. Ce qu'il venait de faire était bien simple, mais c'était la plus terrible leçon qu'il pût donner à ces hommes de bronze que le péril n'émouvait pas. Les deux porte-drapeau demeuraient stupéfaits, sans oser bouger; les deux demi-brigades s'étaient avancées spontanément et presque menaçantes. Bonaparte fit un geste impérieux : tous les regards s'abaissèrent, les murmures cessèrent, on attendit.

— Colonel! reprit Bonaparte d'une voix plus claire et plus incisive, faites écrire sur ces drapeaux qu'à partir de ce jour la 32e et la 85e ne font plus partie de l'armée d'Italie!

Cette fois, le silence qui accueillit ces paroles fut tel que l'état-major entier se rapprocha du général, craignant une explosion terrible. Mais Bonaparte cloua sur place du geste ceux qui semblaient vouloir venir l'entourer pour le défendre en cas de péril. S'écartant davantage, au contraire, il s'avança encore vers les deux demi-brigades, suffoquées de douleur et de rage folle. Ne plus faire partie de l'armée d'Italie, elles, la *Terrible* et l'*Infernale!* Pas un officier, pas un soldat ne pouvait articuler un son.

Bonaparte foudroya encore du regard les premiers rangs placés en face de lui, puis il fit un mouvement comme pour s'éloigner : les deux porte-drapeau étaient à la même place. Tout à coup, au moment où Bonaparte tournait la tête de son cheval, où chacun galvanisé par l'émotion n'avait plus conscience de soi-même, le tambour-major de la 32e, le gigantesque Rossignolet, bondit comme un trait, s'élança d'un seul élan jusqu'aux porte-drapeau, leur arracha des mains les hampes, et jetant à la fois à terre, dans la poussière, devant les pieds du cheval de Bonaparte, ces deux débris glorieux :

— Citoyen général en chef! s'écria-t-il de sa voix rude, pour t'en aller comme ça, faut que tu marches dessus.

Bonaparte, surpris par l'action si vive du soldat, s'était arrêté subitement; son regard étincelait toujours, mais pour ceux qui le connaissaient il y avait moins de colère dans ce regard que de surprise et de satisfaction cachée. Rossignolet s'était reculé pour laisser son général fouler les drapeaux aux pieds de sa monture.

— Ah! la 32e et la 85e ne font plus partie de l'armée d'Italie, continua le major en écartant ses grands bras, ah! on ne salue plus leurs drapeaux! Alors autant nous traiter tous de va-nu-pieds et nous renvoyer en France les habits à l'envers! Marche sur ces drapeaux, citoyen général, et tout sera dit.

— Relevez ces drapeaux! s'écria Bonaparte avec un accent qu'il s'efforçait de rendre dur.

— Non! dit Rossignolet en s'élançant.

— Non, non! hurlèrent deux mille voix, marche dessus.

Les deux demi-brigades venaient de se débander sans ordre et entouraient pêle-mêle le général en chef : l'action de Rossignolet avait tout décidé.

— Oui, oui, qu'il marche sur nos drapeaux et tout sera dit! répétaient les soldats.

— Ah! on ne les salue plus! disait une voix.

— Ils ont pourtant été partout : à Montenotte, à Millesimo, à Lodi, à Lonato, à Castiglione, à Roverode, à Bassano...

— Général! s'écria un vieux chef de bataillon en se glissant jusqu'à Bonaparte, hier, à Calliano, nous étions un contre cinq; il y avait trois jours et trois nuits que nous marchions et que nous nous battions sans repos ni sommeil, depuis quatorze heures nous manquions de pain. Général, on peut nous pardonner une fois! Nous sommes de braves gens et nous ne méritons pas d'être mis au banc de l'armée!...

— Eh! oui, reprit Rossignolet qui se faisait l'orateur des masses, nous avons eu un tort, un seul, celui de ne pas nous faire tuer jusqu'au dernier, mais on ne pense pas à tout; une autre fois ça se serait retrouvé.

— Nos drapeaux, nos drapeaux! criaient les soldats.

Et tous entouraient Bonaparte avec une animation impossible à rendre, les uns lui montrant leurs blessures, les autres invoquant ses souvenirs, ceux-ci rappelant un haut fait accompli par la demi-brigade, ceux-là lui demandant d'être lancés à l'heure même sur les Autrichiens : tous dans un état de surexcitation tel que la scène ne pouvait évidemment se prolonger. Les drapeaux gisaient toujours à terre et les soldats empêchaient qu'on ne relevât ces insignes de leur honneur voués au mépris par leur jeune général. C'étaient des cris, des vociférations, des jurons, des promesses, des hurlements à former le concert le plus horrible et le plus émouvant.

Bonaparte, calme, impassible, voyant tout, écoutant tout, semblait aspirer avec une satisfaction réelle ces élans de colère furieuse qu'il venait de provoquer autour de lui.

— Nous ne faisons plus partie de l'armée d'Italie? demandaient les soldats.

— Et ce sera écrit sur nos drapeaux! hurlaient des voix menaçantes.

— Allons donc, j'en défie bien! cria une voix claire dominant le tumulte comme un sifflet aigu domine l'orage

Les soldats placés devant Bonaparte s'écartèrent, et un enfant surgit en soulevant un des deux drapeaux; cet enfant, c'était Bibi-Tapin.

— Plus partie de l'armée d'Italie, la 32e! continua l'enfant. Où donc pourra-t-on écrire cela d'abord? Regarde, mon général, plus de place, les boulets et les balles ont tout pris!

Et Bibi-Tapin, déployant le drapeau de la 32e, faisait flotter les lambeaux déchirés cloués à sa hampe.

— Où l'écrira-t-on? reprit le petit tambour. Sur le bleu? la place a été prise à Millesimo par un biscaïen allemand. Sur le blanc? coupé en deux à Lodi, plus de place. Sur le rouge? plus de rouge, emporté à Bassano en passant le pont du ravin et repêché dans le tor-

rent par moi, qui l'avais vu voler et qui ne voulais pas que le rouge de notre drapeau pût être ramassé par quelque canard de Quinze-Relique. Complet, plus de place, on ne l'écrira pas!

— Non, non, crièrent les soldats, nous faisons toujours partie de l'armée d'Italie!

Bonaparte se pinçait les lèvres pour mieux dissimuler l'émotion qui le gagnait. Tout à coup, se dressant sur ses étriers :

— Soldats, s'écria-t-il, jurez-moi que ce qui est arrivé n'arrivera plus, que jamais aucun de vous ne faillira à son devoir?

— Nous le jurons! vociférèrent soldats et officiers.

— Jurez-moi que vous marcherez en avant, toujours en avant, sans hésiter, à mon premier sigal!

— Nous le jurons!

— Jurez-moi que vous n'avez cédé hier qu'à la fatigue et au nombre et non au découragement!

— Nous le jurons!

Bonaparte s'élança à terre, il saisit les drapeaux et les ramassa, puis les remettant à chacun des officiers chargés de les porter:

— Soldats! reprit-il en remontant à cheval, l'un de vous a eu raison, il n'y a plus de place sur ces drapeaux pour écrire la phrase que je voulais y faire tracer. Soldats de la 32e et de la 85e, votre général consent à vous conserver sous ses ordres: il vous pardonne! Vous faites toujours partie de l'armée d'Italie, cette armée dont vos pères sont glorieux, dont vos fils seront fiers. Soldats! j'ai refusé de saluer des drapeaux qui avaient déserté durant une heure la voie de la gloire et de l'honneur. Je veux oublier! Maintenant, je salue en eux la promesse de l'avenir que je viens de recevoir de vous!

Et, forçant son cheval à reculer, Bonaparte leva son chapeau et salua les deux étendards. Alors la scène changea, soldats et officiers se ruèrent en poussant des cris d'enthousiasme; à la rage la plus folle succédait l'ivresse la plus grande. Le jeune général, entouré, pressé, fut enlevé sur son cheval et, durant quelques instants, il demeura suspendu, retenu par cinquante bras qui le touchaient, le portaient, l'entraînaient.

L'accès de frénésie auquel obéissaient la 32e et la 85e avait gagné les autres demi-brigades qui avaient assisté à cette scène émouvante : ce fut un délire général. Un même cri était dans toutes les bouches; ces soldats qui, une heure plus tôt, désespérés et doutant, demandaient à rentrer en France et à voir finir la guerre, appelaient maintenant le combat et l'ennemi, et, confiants en leurs forces et surtout en leur chef, hurlaient à la fois un formidable : « En avant! »

— Demain, dit Bonaparte, je vous rappelerai vos promesses!

Puis, se soustrayant enfin à l'ovation dont il était l'objet, le jeune héros emmena Vaubois à l'écart:

— Général, lui dit-il, entretenez ces braves dans cet esprit qui fait accomplir des merveilles. Demain, dans les marais d'Arcole, j'aurai besoin que chacun de mes soldats vaille dix hommes!

— Ils en vaudront cent, j'en réponds, répondit Vaubois.

— Je le crois. Ce soir, vous recevrez mes intructions définitives. Faites appeler ce petit tambour de la 32e qui se nomme, je crois, Bibi-Tapin; je veux lui parler.

Cinq minutes après, l'enfant, rouge d'émotion, de joie et de confusion, se tenait immobile devant son général en chef. Bonaparte avait mis pied à terre, c'était sur le faîte du mamelon : tous les regards étaient fixés sur le général et sur l'enfant; les cris d'enthousiasme des soldats formaient toujours un effroyable concert.

— Qu'as-tu fait de ce morceau de drapeau que tu m'as montré? demanda Bonaparte.

— Le voilà, mon général, répondit l'enfant en déboutonnant son uniforme, il est là, sur mon cœur, avec la pièce d'or qui vient de vous... vous savez?

— Oui. Et tu as repêché ce lambeau dans le torrent de Bassano?

— Oui, mon général.

— C'était sous le feu de l'ennemi alors?

— Pendant que la 32e culbutait les uhlans!

— C'est une action d'éclat que tu as faite là!

— C'est possible, mon général.

Bonaparte regarda l'enfant.

— Nous sommes de vieilles connaissances, reprit-il en lui secouant rudement l'oreille, je ferai dire à ta mère que je suis content de toi.

Bibi-Tapin secoua la tête.

— Je n'en ai plus, dit-il.

— Ton père, alors?

L'enfant fit le même geste.

— Vous savez bien, mon général, dit-il, que je suis un enfant trouvé. Ma mère, c'est la 32e; mon père, c'est... encore la demi-brigade.

— Oui... j'avais oublié.... mais tu m'intéresses, parle vite, que puis-je faire pour toi?

Bibi-Tapin devint cramoisi et parut hésiter.

— Parle! répéta brièvement Bonaparte.

L'enfant prit son courage à deux mains.

— Général, dit-il, on se battra demain, n'est-ce pas?

— Oui, dit Bonaparte, je le crois

— Eh bien! après la bataille, voulez-vous me faire venir et m'accorder dix minutes d'audience? Vous saurez alors ce que vous pouvez faire pour moi, et, si vous le faites... je ne sais pas ce que je pourrai faire, moi, pour vous dire merci.

Bonaparte regarda curieusement l'enfant, puis après un léger silence :

— Demain, dit-il, après la bataille, viens trouver Berthier ou Junot, on t'introduira sur-le-champ auprès de moi.

Et Bonaparte congédia l'enfant par un geste brusque.

XXIV

LA VEILLE DE LA BATAILLE.

Il était dix heures du soir; Vérone, qui servait de quartier général à l'armée, était plongée dans cette demi-somnolence particulière aux villes italiennes, alors que quelques grands événements se préparent et sont attendus partout. Les cafés et les casinos étaient pleins; mais bien que ce soir-là pas un seul uniforme français ne se montrât en public, les conversations avaient lieu à voix basse, avec un air de mystère et d'anxiété. Cette absence d'uniformes de l'armée française dans les lieux publics avait impressionné la population entière durant la soirée. La ville contenait une garnison nombreuse, un état-major important composé d'officiers jeunes, ardents, amoureux des plaisirs tout autant que de la gloire, et, ce soir-là, promenades, théâtres, concerts, casinos, cafés n'étaient peuplés exclusivement que de Véronais. Bonaparte était rentré dans l'après-midi à Vérone; beaucoup l'avaient vu, et tous avaient remarqué son air froid et sombre.

A Vérone, comme partout ailleurs en Italie, on croyait l'armée française perdue cette fois, mais perdue sans ressource, sans qu'un miracle même pût la sauver, et, ainsi que je l'ai expliqué, cette croyance était appuyée sur des bases tellement solides, qu'elle était passée de l'esprit des Italiens dans l'esprit des Français et que l'armée entière était découragée, presque démoralisée.

Partout où Bonapaate arrivait, il relevait le courage et redonnait l'espérance; mais il ne pouvait être partout, et là où il n'était pas le découragement existait. L'après-midi de cette journée émouvante, où nous l'avons vu le matin à la fois punir les deux demi-bri-

gades, leur pardonner et les animer d'une ardeur extraordinaire, il avait parcouru les hôpitaux. Sa présence, ses paroles avaient fait renaître l'enthousiasme. Les malades, dévorés par la fièvre, en apprenant que l'armée était en péril, en entendant leur général leur parler de patrie et d'honneur, avaient abandonné en foule les hôpitaux, retrouvant une somme d'énergie suffisante pour remplacer la santé.

Bonaparte avait tout fait enfin, mais les pluies torrentielles qui tombaient continuaient encore à priver le général de sa force favorite: l'artillerie. Les pièces ne pouvaient se mouvoir dans les boues liquides profondes de deux pieds: la cavalerie pouvait à peine manœuvrer; il ne fallait compter que sur les fusils et les baïonnettes; or ces fusils étaient à peine au nombre de onze mille, et Alvinzy comptait trente mille grenadiers sous ses ordres.

Ce soir-là donc, dans les casinos et dans les cafés, on racontait que dans la journée les Autrichiens, comptant sur le succès, s'étaient approchés de Vérone et avaient montré même les échelles préparées pour l'escalade des murs; on attendait l'assaut pour le lendemain. La joie était sur tous les visages; on se promettait d'anéantir ces Français exécrés et on comptait les quelques heures qui séparaient encore de l'instant où Alvinzy se réunirait dans Vérone à Davidowich, après avoir anéanti l'armée de Bonaparte. On discutait les détails de la fête que l'on voulait offrir aux vainqueurs, on disposait, par avance, du sort des vaincus.

A dix heures, dans les casinos et les cafés qui avoisinent la porte donnant sur la route de Milan, les conversations en étaient là, quand un bruit régulier, sourd cadencé, bien connu des oreilles italiennes depuis quelques mois, retentit tout à coup. C'était évidemment la marche d'un régiment. Chacun s'approcha des vitres pour regarder; on vit défiler des soldats, l'arme au bras, sans tambours, ni trompettes. A une demi-brigade en succéda une autre, puis une autre... une autre encore... enfin toute la garnison de Vérone défila en silence. Les Français paraissaient consternés; i's marchaient sans échanger une parole, dans un profond silence, non pas en soldats courant à la gloire ainsi qu'ils en avaient l'habitude, mais en hommes fuyant dans l'ombre quelque grand danger. Les Véronais, inquiets d'abord, se regardaient ensuite avec des éclairs joyeux dans la prunelle. Les Français n'osaient pas attendre Alvinzy !... ils abandonnaient la ville.

A minuit, il fut reconnu que plus un seul Français valide n'était à Vérone. Le général en chef et son état-major étaient partis également, toujours par la porte de Milan.

— Ils retournent honteusement en France! disait-on.

La ville authentiquement libre, la forfanterie italienne reprit aussitôt le dessus; ceux qui parlaient bas tout à l'heure se mirent à glapir, et bientôt ce fut un concert de menaces et d'imprécations contre l'ennemi absent et contre le général Bonaparte. On dépêcha des exprès auprès d'Alvinzy, afin qu'il vînt prendre possession de la ville; le lendemain, sans retard, on parla de tresser des guirlandes pour le fêter, car enfin, puisque les Français fuyaient, le général autrichien était réllement vainqueur. Quelques Véronais, plus hardis que les autres et qui avaient suivi de loin les Français, rentrèrent alors en ville et rapportèrent la confirmation de la nouvelle que Bonaparte battait bien réellement en retraite, car ses troupes continuaient de s'éloigner de l'Adige. Une heure après, la ville entière illuminait. A deux heures du matin, l'animation et l'agitation étaient extrêmes à Vérone: la population entière courait les rues pour échanger la grande nouvelle.

Près de cette porte de Milan, par laquelle était sortie la garnison française, et où se pressaient maintenant les Véronais, se tenait adossé à une haute muraille un groupe de trois hommes qui causaient à voix basse:

— Du diable si je sais ce que va faire Bonaparte, disait l'un des trois hommes en excellent français, mais quant à croire, comme tous ces imbéciles, qu'il bat niaisement en retraite, je déclare la chose impossible.

— Moi aussi, dit un second personnage, je suis de votre avis, mon cher Camparini, mais que va-t-il faire, s'il ne fuit pas?

— Chercher la victoire par un chemin détourné qui sera néanmoins le plus court. J'en jurerais!

— Allons donc! il ne peut lutter avec sa poignée d'hommes.

— Malheureusement si, et même il luttera et il sera vainqueur.

— Encore?

— Cet homme est le triomphe incarné. Voilà le premier pour lequel je ressente une véritable admiration.

— Va lui offrir tes services! dit en riant le troisième personnage.

— Pourquoi pas! Crois-tu que je ne pourrais pas lui en rendre de grands?

— Oh! si fait! mais accepterait-il?

— Lui, non, mais ceux qui le servent et qui l'entourent.

— Alors tu songes à l'avenir?

— On n'a jamais pu savoir; mais parlons du présent. Lucien, tu m'as compris?

— Parfaitement, répondit l'homme interpellé, et qui, se trouvant alors en pleine lumière, car les illuminations avaient lieu, montrait un visage horriblement défiguré par des cicatrices sans nombre.

— Continue à surveiller Jacquet, poursuivit Camparini.

— Il ne fait pas un pas que je ne sois à sa suite.

— Oui, les rapports sont bons et bien faits.

— Alors tu es content?

— Enchanté; je n'exige qu'une chose, c'est que tu continues et cela sur l'heure: Jacquet va partir, pars à sa suite.

— Mais tu avais dit...

— Que je t'emploierais ici; plus tard. Les événements de ce soir changent tout. Pars, je le veux.

Lucien s'inclina.

— Quand te reverrai-je? demanda-t-il.

— Je te le ferai savoir, répondit Camparini avec un geste de congé.

Lucien disparut. Camparini saisit son compagnon par le bras, et, s'enfonçant, dans les groupes des promeneurs, il gagna avec lui la porte de la ville. Tous deux sortirent de Vérone sans échanger une parole. Dans un bois voisin, deux chevaux les attendaient; ils s'élancèrent en selle et partirent au galop.

— En avant, Pick! dit Camparini; il faut agir maintenant sans tarder: l'heure est enfin venue.

— L'enfant?... demanda Pick.

— Nous l'aurons dès demain.

— Bravo! Roquefort nous attend?...

— Où je lui ai dit avec les autres. Que Chivasse ait enfin trouvé la piste de Maurice et du comte, plus un obstacle ne sera entre nous et la réussite de nos projets.

— Mais si Chivasse a échoué?

— Que nous réussissions, nous, c'est tout ce qu'il faut; et nous réussirons, j'en réponds! Demain, je le répète, tout sera fait.

— Je m'en rapporte à toi. A propos, pourquoi as-tu renvoyé Lucien?

— C'est un espion.

— Un espion! répéta Pick avec stupeur.

— Oui.

— De qui?

— Ah! voilà la question. Qui est-il? pour qui agit-il? que veut-il? Je l'ignore. Ce dont je suis certain, c'est qu'il y a du Jacquet là-dessous. Maintenant, quel est ce visage couturé, défiguré? Cela m'intrigue

et je veux le savoir; mais avoir en cet homme la moindre confiance serait une duperie. Je lui laisse croire que je suis sa dupe, c'est ce qu'il faut, et j'apprendrai tout bientôt; mais, en attendant, le plus pressé est l'enfant et il faut avoir soin qu'un soupçon même ne puisse jamais nous atteindre!

Les deux cavaliers couraient à fond de train dans la direction de l'Adige.

A Vérone, l'animation était toujours la même.

Les promenades et les rues encombrées refluaient de promeneurs nouvellistes. En quittant Camparini, Lucien s'était glissé parmi les groupes, et, s'enfonçant vers l'intérieur de la ville, il avait gagné la place du marché. Là, il avait rencontré un homme vêtu en Véronais et tous deux avaient marché sur la même ligne sans se parler tout d'abord. Enfin le Véronais, au détour d'une rue, jeta un rapide regard derrière lui.

— Nous ne sommes pas suivis, dit-il, parlons; que penses-tu de la situation?

— Camparini ne m'a pas reconnu; il ignore qui je suis, répondit Lucien, mais il se défie de moi; il n'a en moi aucune confiance, bien qu'il essaye de me tromper.

— C'est mon avis; donc tu acceptes mon plan?

— Non!

— Pourquoi?

— Parce que j'ai le mien.

— Lequel?

— Celui-là, Jacquet, je ne puis te le communiquer; mais il est bon, va! Ne crains rien, je tiendrai ma promesse. Regarde mon visage, il fait foi de ma volonté à réussir.

— Cependant Camparini a des soupçons sur toi; il se défie, et si tu voulais...

— Rien; je réponds de tout. Je ne craignais qu'une chose, c'est qu'il me reconnût en dépit de mes brûlures. Il ne m'a pas reconnu... Cette fois, je tiens ma vengeance!

En ce moment, de grands cris éclatèrent dans la direction du marché : un grand mouvement se fit dans la foule, et on vit deux hommes assaillis par la masse des promeneurs et faisant des efforts inouïs pour résister.

— Mort aux Français! hurlait la foule.

XXV

VÉRONE.

C'était non loin de la *Piazza Signorilà*, dans un carrefour sur lequel débouchaient cinq ou six de ces rues étroites et tortueuses comme en présentait le Paris du moyen âge et comme en présentent encore quelques vieilles villes de l'Italie (Vérone entre autres); c'était dans ce carrefour, servant le matin de place du marché, que s'accomplissait la scène dont Jacquet et son compagnon venaient de voir imparfaitement les débuts. La petite place avait été envahie en un clin d'œil et des centaines de têtes nues formaient des vagues mouvantes se brisant sur les angles des maisons. La nuit était sombre, mais les illuminations que, dans leur haine contre la France, les Véronais avaient allumées en hâte, éclairaient suffisamment les rues et le carrefour.

Deux hommes étaient là, pris, enserrés, traqués, sans espoir de salut et au sein d'une multitude menaçante, sûre de l'impunité. L'un de ces hommes paraissait devoir être jeune à en juger par l'élasticité de ses mouvements rapides; celui-là, autant qu'on pouvait distinguer, portait l'uniforme de soldat français et les insignes du grade de capitaine. L'autre était évidemment plus âgé et son costume était de couleur sombre. La foule menaçait, mais les deux hommes faisaient bonne contenance. L'officier s'était élancé, le sabre nu au poing, et à l'aide d'un vigoureux moulinet, il avait fait le vide entre lui et le mur nu d'une maison. Poussant son compagnon dans cet espace, il s'était placé devant lui, son sabre toujours la pointe haute.

— Mort aux Français! mort aux Français! hurlait toujours la foule.

Vingt bras menaçants se levèrent, mais le sabre à la lame brillante décrivit des demi-cercles qui firent reculer les plus entreprenants. Cependant la situation ne pouvait se prolonger longtemps; il était certain que ces deux hommes, quels que fussent leur courage et leur adresse, ne pouvaient lutter contre les quatre ou cinq cents qui s'étaient amassés autour d'eux.

— Qu'est-ce que ces hommes? demanda Jacquet qui s'était arrêté.

— Des soldats, reprit avec insouciance son compagnon, qui seront demeurés en arrière de l'armée et que le peuple aura trouvés dans quelque hôpital ou dans quelque cabaret. Maintenant qu'ils sont seuls ici, ces malheureux n'en auront pas pour longtemps.

— Tu crois qu'on va les égorger?

— Pardieu!

— Là! sous nos yeux! dit Jacquet avec violence. Et nous ne leur prêterions pas assistance!

— La foule nous assaillira comme Français.

— Bah! nous nous dirons émigrés.

— Qu'importent ces hommes!

— Je ne puis les voir mourir ainsi. Fais ce que tu voudras..

Et Jacquet, quittant son compagnon, s'élança vers la foule qui vociférait plus que jamais. La situation devenait de plus en plus tragique. L'officier, pressé davantage, s'était vu contraint, pour dégager son compagnon et se dégager lui-même, de frapper du tranchant de son arme deux des plus exaltés. Le sang versé avait augmenté la fureur des assaillants. Ces hommes qui, quelques heures plus tôt encore, baissaient honteusement la tête devant leurs vainqueurs, sentaient le péril passé, renaître tout leur courage et tous leurs mauvais instincts. Maintenant qu'ils n'avaient plus affaire à une division, mais seulement à deux hommes isolés, ils ne demandaient que mort et carnage.

Les deux Français, comprenant le péril de la situation, se défendaient avec une énergie extrême, mais leur défense ne pouvait être de longue durée.

Plusieurs blessés gisaient à leurs pieds, quand des derniers rangs de la foule poussant les premiers, les clameurs redoublèrent et la mer humaine couvrit de ses vagues le carrefour entier. Les deux hommes menacés avaient disparu sous le flot envahisseur. C'était précisément au moment où Jacquet arrivait au secours des Français.

— Mort! mort! hurlait la foule avec une rage croissante.

— Tiens bon! criaient les derniers rangs.

— Bravo! bravo! répondirent les premiers.

Une trouée se fit et on put voir les deux hommes aux mains de leurs furieux agresseurs, traînés au milieu de la place. Des torches furent allumées en un clin d'œil, la lumière se répandit à profusion et Jacquet poussa un cri sourd :

— Le comte d'Adore! murmura-t-il.

— Oh! dit une voix brève, je t'aiderai à sauver celui-là, car il peut nous être utile. L'oncle de Camparini sera notre meilleur allié.

Jacquet se retourna; son compagnon était près de lui.

— Allons, Bamboula... dit-il.

— Chut! fit vivement l'autre. Devant le comte surtout, appelle-moi Lucien!

Les deux hommes s'élancèrent.

— Mes amis! crièrent-ils en excellent italien, qu'allez-vous faire? Ces hommes sont innocents!

— A mort! à mort! répondait la foule.

— Faites-les juger! cria Jacquet.

— Les Français ont détruit nos tribunaux! il n'y a plus de juges.

— Mais ils ne sont pas coupables.

— Ce sont des soldats de Bonaparte! hurla un Véronais en brandissant un couteau.

— Non pas, morbleu! ce sont des amis du roi de France! ce sont des émigrés!

— Des émigrés! répétèrent plusieurs voix.

— Eh! oui! continua Jacquet en voulant profiter du mouvement favorable. Ce sont des gentilshommes qui détestent autant que vous et que moi les armées du Directoire.

— Voici le comte d'Adore! ajouta Lucien en désignant le vieillard. Je les connais.

— Ce sont des amis des Italiens! reprit Jacquet.

La foule hésitait; peut-être Jacquet allait-il provoquer quelque occasion favorable de fuite, quand le jeune officier, que son compagnon avait contenu jusqu'alors, se dégagea brusquement, et, bondissant, le sabre toujours nu à la main :

— Oui! cria-t-il en désignant le comte. Celui-là est un émigré; mais je suis, moi, un soldat républicain, je suis Maurice Bellegarde, capitaine de la 32me!... Tuez-moi maintenant si vous le voulez, mais je ne mentirai pas pour me sauver!

Des cris furieux répondirent à cette déclaration. La foule, honteuse d'avoir hésité un moment, se rua avec frénésie.

— Maurice! dit le comte en s'élançant auprès du jeune homme.

Mais Jacquet et Lucien retinrent à la fois le vieillard. L'entraînant en arrière, ils le forcèrent à battre en retraite et à abandonner son compagnon.

— Laissez-moi! laissez-moi! Maurice! je veux mourir avec lui! criait le comte en se débattant avec une colère impuissante.

— Eh! laissez ce fou se faire tuer à sa guise! répondit Jacquet. J'ai voulu le sauver.

— Au balcon! en haut! à mort! cria-t-on.

La foule applaudissait... En cet instant, deux jurons énergiques, pronononcés en français, retentirent aux oreilles de Maurice, dominant les hurlements italiens.

— Tiens bon! dit une voix. Tonnerre de Brest! en avant!

— En haut tout le monde! ajouta une autre voix. Vive la France!

XXVI

LES SOUVENIRS

En sortant de Vérone, l'Adige, ce beau fleuve de l'Italie septentrionale, cesse un instant de couler perpendiculairement des montagnes à la mer, et il oblique brusquement vers l'est. Dans ce mouvement oblique, il se rapproche de la route de Vérone à la Brenta.

Sur la rive gauche du fleuve s'étendent de vastes marais, profonds, dangereux, lesquels marais sont traversés par deux chaussées, dont l'une, à gauche, remontant l'Adige par Porcil et Gombione, va rejoindre Vérone, et dont l'autre, à droite, en passant sur la petite rivière l'Alpon, au moyen d'un pont qui relie la chaussée au village d'Arcole, va rejoindre la route de Vérone à Villa-Nova.

Avant d'atteindre ces marais, une petite chaîne de montagnes borde la route et s'étend jusqu'à Caldiero qu'elle entoure. En cet endroit le pays est boisé. Un peu plus loin que Caldiero se trouve un petit bourg du nom de Bagni, fort peu connu des voyageurs, presque inconnu des habitants eux-mêmes, à l'exception des pâtres dont il est le lieu d'habitation favori. Masures et cabanes forment Bagni, dont la position pittoresque est cependant assez jolie.

Cette nuit-là, où j'ai conduit le lecteur à Vérone, deux heures environ après les événements auxquels il vient d'assister et quelques instants avant que le soleil se levât à l'horizon, Bagni offrait à l'œil un aspect inaccoutumé. L'humble village, si calme d'ordinaire, paraissait animé et bruyant. Des hommes allaient et venaient, de grands feux brillaient, des armes étincelaient. Les habitants, étonnés et inquiets, regardaient leurs hôtes avec un sentiment partagé de frayeur et d'admiration. De frayeur, car la vue de ceux qui campaient dans le village était bien faite pour l'inspirer; d'admiration, car en dépit des usages reçus en temps de guerre, pas un maraudage n'avait été commis, tout avait été demandé, acheté et payé.

Ces hommes étaient survenus à Bagni depuis une heure environ; ils paraissaient être au nombre de deux ou trois cents au plus, tous parlaient français; mais ce qui confondait les suppositions des braves bergers, c'est qu'aucun ne portait un des uniformes si connus de l'armée française. Tous avaient uniformément des chemises de laine bleue, des bonnets de laine également bleue, une ceinture rouge ceignait leur taille, leurs bras et leur cou étaient nus, et un véritable arsenal pendait à cette ceinture qui tranchait sa nuance éclatante. Quant à la mine de ces hommes, c'était réellement celle de vrais bandits, mais de bandits de sac et de corde : des visages noirs, jaunes ou rouges, pas un seul digne du nom de blanc. Des bouches à l'avenant et des mains gigantesques.

Leur installation avait été rapide. Quoiqu'ils n'eussent rien apporté, ils avaient tout trouvé avec une rapidité merveilleuse : en un clin d'œil les feux avaient été allumés, les poules achetées et plumées, et la soupe en bonne voie de devenir excellente. Puis, tandis que les uns cuisinaient, que les autres veillaient, ceux-ci fumaient, ceux-là dormaient, tous entourant une humble masure sur laquelle ils semblaient veiller avec un soin tout particulier. C'est que dans cette masure étaient entrés quelques-uns des leurs. Quand ils avaient fait une si soudaine irruption dans le village, un petit groupe d'hommes marchait en tête; au centre de ce groupe était un homme étendu sur une civière que l'on portait. Arrivés à Bagni, tandis que le campement s'organisait, une maison avait été ouverte, on avait payé généreusement le propriétaire et on y avait transporté l'homme couché sur la civière. Cinq hommes étaient entrés à sa suite, la porte s'était refermée et depuis lors ne s'était pas rouverte.

Quelques instants avant le lever du soleil, alors que tout était encore plongé dans les ténèbres de la nuit, les cinq hommes étaient toujours dans la masure et entouraient une mauvaise couchette sur laquelle était étendu un jeune officier paraissant blessé ou tout au moins souffrant. Ce blessé, c'était Maurice Bellegarde, qui, les traits décomposés, les joues pâlies, paraissait être dans un état de faiblesse extrême. Les cinq hommes qui l'entouraient, le lecteur les connait tous. L'un était le comte d'Adore dont les vêtements étaient encore déchirés par la lutte qu'il avait soutenue à Vérone; le second était Jacquet, qui de ses petits yeux ardents et investigateurs interrogeait activement chaque physionomie; le troisième et le quatrième étaient deux hommes avec lesquels nous avons fait jadis ample connaissance, MM. Henri de Renneville et Charles d'Herbois, ou, pour parler comme eux maintenant, les citoyens Bonchemin et le Bienvenu, les corsaires redoutés de l'Adriatique, la terreur des marchands anglais de la Méditerranée.

Quant au cinquième personnage, celui-là se tenait dans l'ombre, à l'extrémité de la petite salle, le front soucieux; celui-là était cet homme au visage si étran-

gement martyrisé, ce Lucien, ainsi qu'il avait déclaré vouloir être désormais nommé. Le blessé semblait écouter avec une attention extrême un récit que lui faisait Charles d'Herbois.

— Ainsi, dit Maurice quand son interlocuteur parut avoir achevé, ainsi, c'est à vous, mes amis, mes parents, que je dois la vie?

— A nous un peu, répondit Henri en souriant, mais beaucoup à la Rochelle et à Petit-Pierre, mes deux braves matelots. Ce sont eux qui se sont élancés les premiers et qui sont arrivés à temps pour renverser et assommer ces infâmes assassins qui s'apprêtaient à vous pendre.

— Mais par quel hasard vous, Charles et Henri, vous trouviez-vous cette nuit à Vérone?

— Par un hasard parfaitement explicable, Maurice. Il n'est bruit dans toute l'Italie que de la situation critique de l'armée française. On dit le général Bonaparte perdu sans ressources. Charles et moi, nous sommes informés, nous avons appris que ces bruits étaient fondés, que l'armée française, réduite à une minorité effrayante, allait être écrasée par les soixante mille hommes d'Alvinzy et de Davidowich. Alors nous n'avons pas hésité : nous avons laissé notre corsaire en lieu sûr, avec une garde suffisante, et, appelant à nous nos meilleurs matelots, nous leur avons demandé s'ils voulaient aller porter l'aide de leurs haches d'abordage à leurs amis de la terre ferme. Tous ont répondu comme ils devaient répondre. Charles et moi nous sommes mis en route alors, emmenant avec nous deux cent vingt hommes d'élite, afin de les offrir au général Bonaparte. C'est peu, mais ces deux cent vingt matelots valent bien un millier d'Autrichiens. D'ailleurs, c'était tout ce que nous pouvions faire. Nous nous dirigeâmes sur Vérone, sachant que là était le quartier général. Quand nous sommes arrivés, il était trop tard puisque l'armée française avait évacué la ville, mais il était temps heureusement, puisque nous avons pu vous être utiles.

Maurice tendit la main à Charles et à Henri.

— La cause qui nous a sauvés, le comte et moi, dit le jeune capitaine, est la même alors qui a failli nous coûter la vie. M. d'Adore et moi errions toujours dans les États vénitiens, à la recherche de ces ravisseurs que nous ne pouvons atteindre, des victimes que nous ne pouvons délivrer, lorsque les nouvelles désastreuses qui vous ont assaillis nous sont également parvenues. Je suis soldat : avant de m'appartenir à moi-même, j'appartiens à mon pays, à mon général. L'armée était en danger, elle manquait de bras, je devais rejoindre l'armée. Le comte me comprit : il ne voulut pas me quitter, et, nous aussi, nous voulions rejoindre le quartier général à Vérone, lorsque nous sommes entrés en ville cette nuit, une heure après le départ si étrange de l'armée.

— Mais où est l'armée? demanda Charles.

— Des pâtres ont affirmé qu'elle avait suivi la route de Milan, répondit le comte d'Adore.

— Quoi! on bat en retraite?

— Cela paraît évident.

— Mais c'est impossible! dit Henri. L'un de nos hommes, envoyé en éclaireur, est revenu tout à l'heure et il m'a appris que l'armée française ne remontait pas l'Adige, mais bien le descendait en suivant son cours.

— Alors le général Bonaparte serait revenu sur ses pas!

— Dans quel but? Alvinzy campe à la Brenta : Bonaparte ne peut se porter sur lui avec ses quinze mille hommes.

— Il faut prendre un parti cependant, dit Charles. Demeurer ici, en pays ennemi, au milieu d'une population hostile, en présence des armées autrichiennes, avec deux cents hommes, serait folie. Il faut agir : ou nous mettre sur les traces de l'armée et la rejoindre, ou retourner à la mer.

— Rejoignons l'armée, s'écria Henri. Suivons notre premier plan.

— Mais pour la rejoindre, il faut savoir où elle est. Les uns la prétendent à l'est, les autres à l'ouest; les uns l'ont vue remontant l'Adige, les autres le descendant. Que croire? que faire?

— Attendre, dit Jacquet en se levant, c'est le parti le plus sage. Le jour ne va pas tarder à se lever, et nous aurons des nouvelles. Ou le général Bonaparte aura réellement battu en retraite, et nous aurons la confirmation par l'allégresse des campagnes, ou il aura marché sur l'ennemi avec des desseins que nous ignorons, et, dans ce cas, le canon ne tardera pas à tonner et à nous indiquer la direction à suivre.

— Attendre! fit Maurice avec un accent de douleur profonde. Hélas! attendre est ma seule consolation depuis de longs mois. D'autres attendent leur délivrance, et peut-être l'attendront-ils toujours?

— Jacquet est avec nous! dit le comte d'Adore, ne doutez plus, Maurice, nous triompherons.

— Voici des mois que j'entends ces paroles.

— Patience, dit Jacquet, savoir attendre est le grand mot de la sagesse humaine; c'est pour que l'homme sache attendre que Dieu lui a donné l'espoir. D'ailleurs, si nos ennemis sont parvenus jusqu'ici à nous échapper, nos moyens d'action contre eux augmentent de jour en jour. Nos forces se décuplent, nos connaissances sont plus grandes Que nous faut-il à cette heure pour assurer notre triomphe? Nous mettre sur les traces d'un enfant que chacun croit mort et qui doit cependant être vivant. Que j'aie entre les mains le petit-fils du conseiller de Niorres, les preuves de la culpabilité de Camparini, et je me charge, Fouché aidant, de remonter de la victime au bourreau, du forfait au criminel. Eh bien! cet enfant, nous l'aurons!

— Mais où le trouver? s'écria le comte.

— Je l'ignore encore, mais la marche que nous suivons est la meilleure, si elle est la plus lente. Camparini a autant d'intérêt que nous à découvrir cet enfant : il doit le chercher. Donc en suivant les traces de Camparini, nous suivons celles de l'enfant...

— D'ailleurs, dit Charles, cet enfant porte sur lui les preuves de son individualité : il a, gravées sur le bras gauche, les armes de sa famille, l'écusson des Niorres. J'ai vu ces armoiries vingt fois, et d'autres que moi les ont vues. Oh! si Mahurec était ici!

— Pauvre Mahurec! pauvre Maucot! fit Henri en soupirant.

— Mais, dit Maurice, ces armes gravées sur le bras sont un indice difficile à découvrir : on ne peut dépouiller de ses vêtements tout enfant de douze ans que l'on rencontrera. Il faudrait d'autres moyens, quelque chose qui frappât la vue au premier coup d'œil. Cet enfant n'a-t-il pas sur le visage, sur les mains, quelque signe particulier?

— Aucun que je sache, dit Henri.

— Ni moi, ajouta le comte.

— Ni moi, fit Jacquet en interrogeant, du regard, Lucien, lequel se tenait toujours à l'écart et n'avait encore rien dit.

— Alors, dit Maurice, les recherches peuvent être longues et difficiles.

— Peut-être! dit une voix vibrante.

Tous se retournèrent. Lucien venait de s'avancer et de se placer dans la zone lumineuse; mais, à un brusque mouvement que firent à la fois en avant Charles et Henri, Lucien se recula comme s'il eût craint de se faire trop voir.

— Que dis-tu? demanda Jacquet.

— Je dis, reprit Lucien, que l'enfant dont vous parlez peut être reconnu à un autre signe que celui dont vous venez de parler.

— Comment? demanda-t-on avec empressement.

— Il doit avoir sur le devant de la bouche une dent brisée en haut, à gauche.

— Une dent brisée! dit Maurice en passant la main sur son front comme pour rappeler un souvenir.

— Comment savez-vous cela? demanda Charles avec étonnement. Avez-vous vu cet enfant?

— Oui, répondit Lucien.

— Où cela?

— Jacquet le sait, je ne puis le dire.

— Pourquoi?

— Demandez à Jacquet.

Celui-ci posa un doigt sur ses lèvres.

— N'interrogez pas, dit-il, écoutez!

Puis, se retournant vers Lucien :

— Ensuite? dit-il encore. N'y a-t-il pas d'autre signe que tu connaisses?

— Si fait, il en est deux autres auxquels on ne saurait se tromper

— Lesquels? demandèrent à la fois Charles et Henri.

— A l'aile gauche du nez, une légère cicatrice. La même chute qui a brisé la dent a blessé cette partie du visage : l'enfant est tombé sur des pierres aux angles aigus.

— Une cicatrice au nez! répéta encore Maurice en devenant très pâle.

— Enfin, ajouta Lucien, l'enfant que vous cherchez doit porter au front, sous la tempe gauche, un signe rouge : c'est un caractère indien tracé là pour le préserver des dangers. Etoile-du-Matin avait tatoué l'enfant à cet endroit.

— Etoile-du-Matin! s'écrièrent à la fois Charles et Maurice, l'un en bondissant vers Lucien, l'autre en faisant un effort pour s'arracher de sa couche.

— Oui, dit Lucien en reculant.

— Comment connaissez-vous cette femme? demanda le corsaire.

— L'enfant la connaissait-il donc? lui demanda Maurice.

— Oui, dit encore Lucien sans répondre à Charles.

— C'était une Caraïbe?

— Oui.

— Et ce signe dont vous parlez est petit, fin, délié, presque imperceptible au coup d'œil et du carmin le plus vif?

— C'est bien cela.

— Mes amis! s'écria Maurice en faisant un nouvel effort pour se maintenir debout, mes amis, il faut partir. Je sais où est cet enfant!

— Vous! s'écria-t-on.

— Oui, je le sais, je le connais, il m'aime!

Une effroyable explosion interrompit Maurice. La terre trembla. Puis à cette explosion en succédèrent d'autres plus rapprochées.

— Le feu!... Aux armes! cria Henri.

— On se bat! dit Charles en saisissant ses armes.

— Mon commandant, dit un matelot tout ému en ouvrant la porte, les Français viennent d'attaquer les Autrichiens dans les marais d'Arcole!

— En avant! hurlèrent les matelots.

— En avant! s'écria Maurice.

XXVII

ARCOLE

S'il est une page plus brillante que les autres dans l'histoire de Napoléon Ier, c'est celle qui a pour titre : *Les trois journées d'Arcole*. Il n'est pas d'exemple, dans l'antiquité, d'une situation aussi critique surmontée avec une énergie aussi extraordinaire. A Arcole, Bonaparte prouva à l'Europe étonnée qu'il n'est point d'obstacles que le génie militaire ne puisse vaincre quand il a, pour exécuter ses dispositions, des hommes tels que ceux qu'avait alors l'armée d'Italie, des soldats comme en aura toujours la France dans les temps de crise et de danger.

— L'armée française est partie par la porte de Milan; l'armée française bat en retraite! disait-on à Vérone la nuit précédente.

Effectivement la veille, l'armée, marchant dans le plus grand silence, avait rétrogradé au lieu d'avancer : elle avait passé l'Adige sur les ponts de Vérone, et elle s'était engagée sur la route de Milan, tournant le dos à l'ennemi. Les Véronais avaient eu raison : c'était, non pas une retraite, mais un simulacre de retraite. L'armée fançaise, persuadée elle-même qu'elle abandonnait la partie (car personne n'avait été mis dans la confidence), l'armée s'avançait dans la nuit, silencieuse et triste, n'osant regarder en arrière, car, pour la première fois, elle tournait le dos à l'ennemi.

Bonaparte marchait en tête, le front penché, servant de guide ; personne n'osait l'interroger, personne ne l'avait deviné. Tout à coup Bonaparte s'arrête, tourne à gauche, et au lieu de continuer à s'éloigner de l'Adige, revient brusquement sur le fleuve, qu'il contourne et côtoie.

— Hein ?... quoi ?... En voilà une manœuvre! se disent les soldats avec étonnement. C'est bien la peine de faire tant de marches et de contre-marches pour revenir sur ses pas.

Cependant on marche toujours, on avance, on atteint Ronco; là on trouve un pont de bateaux établi d'avance. L'armée le passe avec un sentiment d'espérance ; le fleuve est franchi de nouveau, et à la pointe du jour on se trouve de nouveau au delà de l'Adige, que l'on croyait avoir abandonné pour toujours.

Le plan du général en chef était tellement extraordinaire qu'il pouvait à bon droit étonner les deux armées ; soldats et officiers se regardaient avec une stupéfaction qu'en toute autre circonstance on eût certes trouvée risible. Ils avaient autour d'eux des marais immenses, d'une profondeur inconnue, coupés dans tous les sens par des canaux et des ruisseaux qui en rendaient les abords dangereux et le parcours presque impossible, car le terrain, plus bas que les eaux, était toujours impraticable.

Deux chaussées seules, celles dont j'ai parlé précédemment, permettaient aux troupes de se déployer en colonnes. A gauche, on apercevait les villages de Porcil et de Gombione ; à droite, au millieu des marais, celui d'Arcole, devant lequel passait un torrent, l'Alpon, et qui communiquait avec la chaussée principale par un seul point : un pont étroit jeté sur le torrent. A Ronco, Bonaparte tenait les deux chaussées, qui toutes deux allaient rejoindre la grande route occupée par les Autrichiens : il était inattaquable à Ronco et il étendait ses deux bras autour de l'ennemi. Au milieu de ces marais, l'avantage du nombre devait être tout à fait annulé : on ne pouvait se déployer que sur les chaussées et sur les chaussées le courage des têtes de colonne devait décider de tout. Or, on sait ce que c'est que la *furia* française.

De plus, à Ronco, Bonaparte, par sa marche hardie s'était placé sur les flancs d'Alvinzy, presque sur ses derrières. Cette combinaison, si audacieuse et si profonde, était admirable ; en la comprenant, l'armée entière se sentit saisie de joie et d'espérance ; tous les doutes s'effacèrent la confiance revint en un clin d'œil et on n'attendit plus qu'avec impatience le moment décisif de l'action.

Ce moment ne devait pas se faire longtemps attendre. Masséna est placé sur la digue de gauche pour prendre l'ennemi en queue s'il marchait sur Vérone ; Augereau prend celle de droite pour déboucher sur Villa-Nova : mais pour accomplir ce trajet il avait à traverser le pont d'Arcole. Lançant son avant-garde



— Tu es bien jeune; mais as-tu assez de résolution en toi pour préférer la mort à une trahison? (Page 140.)

avec sa furie accoutumée, il l'engage aussitôt sur le pont, mais une batterie croate la reçoit et la force à se replier. Augereau accourt : il reconnaît qu'il lui faut des forces plus imposantes ; il attend.

Alvinzy, supposant toujours l'armée française à Vérone, venait de se réveiller très surpris d'entendre éclater un feu si vif dans les marais. Prévenu enfin de ce qui a eu lieu, il lance deux divisions, l'une à gauche, l'autre à droite, pour nettoyer les chaussées. Masséna reçoit la première, l'aborde au pas de course, la culbute, la rejette et la noie dans les marais.

Celle de gauche s'avance sur Arcole, franchit le pont et s'engage à son tour sur la chaussée. Augereau se replie pour la laisser avancer, puis il l'aborde avec son avant-garde, l'enfonce, la rompt, en jette une partie dans le torrent et poursuit l'autre partie jusque sur le pont qu'il veut passer à sa suite ; mais le pont était encore mieux gardé que la première fois : une nombreuse artillerie en défendait l'approche, et tout le reste de la ligne autrichienne était déployé sur la rive de l'Alpon, fusillant sur la digue et la prenant en travers. A partir de ce moment, chacun le comprit, le sort de la bataille était dans la possession de ce pont si énergiquement attaqué, si vigoureusement défendu. Ici, l'avantage de la chaussée devenait un désavantage, en ce que l'ennemi ne pouvait éparpiller ses coups et que ses canons et ses fusils devaient faire feu sur des masses. Augereau commençait à frémir de rage et de colère.

— En avant! s'écrie-t-il ; Lannes, emporte-moi ces planches!

— A moi la 32e et la 85e ! s'écrie le jeune général ; en avant la Terrible et l'Infernale ! et souvenez-vous de Galliano ! Les Autrichiens ont emporté les semelles de vos souliers : allez les chercher ! En avant!

— En avant! rugissent les soldats en se formant en colonne serrée, les tambours sur les flancs battant la charge, les officiers en serre-file.

Les soldats n'avaient pas besoin du stimulant dont s'était servi Lannes pour courir à l'ennemi, leur

ardeur était effrayante. La colonne s'ébranle comme un seul homme : elle franchit la distance au pas de course au milieu d'une grêle de balles et de boulets et atteint la tête du pont sur laquelle elle s'engage. Mais alors ce n'est plus une pluie de balles et de boulets, c'est une véritable trombe de fer et de feu, une avalanche effrayante, irrésistible, sans nom, sans classification qui puisse la rendre dans toute son horreur. Le pont est devenu une mer de laves... les soldats s'arrêtent, les morts leur ferment le passage.

— En avant! s'écrie Lannes blessé une première fois et qui reçoit une seconde blessure.

— En avant! s'écrient les généraux Verne, Bon, Verdier, qui tombent tous trois blessés grièvement.

Les soldats s'avancent, mais ils sont repoussés, ils luttent en perdant pied; enfin ils reculent et reviennent sur la digue se mettre à couvert du feu. Presque tous leurs officiers sont hors de combat, leurs généraux sont blessés ; Lannes est emporté à l'ambulance.

Augereau écume ; il accourt :

— En avant la division Guyeux! s'écrie-t-il.

Mais la 32e et la 85e l'entourent.

— Non! non ! s'écrient les soldats. Pas d'autres que nous. Nous passerons le pont ou nous périrons tous. En avant !

— Eh bien, en avant! les enfants de Paris!

Et Augereau, s'élançant à terre, saisit un drapeau et se jette en avant avec son intrépidité ordinaire. Les grenadiers se ruent à sa suite. La moitié tombe, mais l'autre moitié atteint le milieu du pont. Les Autrichiens redoublent d'efforts... la lutte est affreuse... Bonaparte qui, de loin, voit tout et comprend tout, comprime de sa main crispée les battements de son cœur.

— Augereau! s'écrie-t-il avec douleur. Encore un!

Effectivement Augereau vient de disparaître, il a glissé, il est tombé, blessé ou mort, sur ce pont recouvert d'un lit de sang français. Les grenadiers l'ont saisi, ils l'ont relevé, ils ont emporté leur général, qui étreint encore dans ses mains le manche brisé de son drapeau: mais le pont n'est point franchi, mais il faut se replier.

Bonaparte s'est élancé à son tour; il atteint la digue, il serre la main à Augereau et arrachant le drapeau de la 32e :

— N'êtes-vous plus les soldats de Lodi? s'écrie-t-il. En avant ! Suivez votre général.

Bonaparte a mis pied à terre, il lève son drapeau, il appelle ses braves. L'enthousiasme devient de la frénésie, du délire. Qu'importe la mort!

— En avant! hurlent les soldats en foulant aux pieds les cadavres de leurs camarades.

— En avant! répètent les officiers en s'élançant pour entourer Bonaparte.

Mais celui-ci les repousse ; calme et audacieux sous une grêle de projectiles, il s'élance tête nue, brandissant des deux mains le drapeau qu'il a saisi. L'armée entière le voit et frémit.

Lannes, malgré ses deux blessures, malgré sa faiblesse qui l'empêche de parler, en apprenant que son général marche en tête de la colonne, Lannes s'arrache de sa couche de feuilles sèches et, sans laisser terminer le pansement de ses blessures, il veut courir, mais il ne peut se tenir debout. Alors, il demande un cheval, se fait attacher sur sa selle et revient au pont au moment où Bonaparte s'y engage.

Dans cette masse serrée d'assaillants, tous les coups portaient; la mitraille balayait le pont; la fusillade achevait ce que n'avait pas accompli entièrement le canon. Le général Vignolle tombe blessé. Bonaparte avance toujours. Les Autrichiens redoublent d'efforts; le feu devient plus horrible. Les officiers entourent le général; Nunion, son aide de camp, se jette au-devant de lui et tombe, tué, roide... L'adjudant général Belliard et quelques officiers veulent ramener Bonaparte.

Celui-ci s'y oppose; ils le couvrent de leur corps; les grenadiers suivent, mais ils tombent en avançant, le carnage est affreux ; c'est une barrière de feu et de fer à traverser. Le général va être tué; c'est un miracle qu'il soit encore vivant. Les officiers le comprennent.

— Enlevez le général! crie Belliard à ses grenadiers.

Bonaparte est pris, enlevé, emporté en arrière, on le remet à cheval. En ce moment la mitraille éclate plus furieuse, une avalanche nouvelle nettoie le pont; tous ceux qui entouraient Bonaparte disparaissent dans un nuage rouge, et le nuage dissipé, on ne voit plus le général... Son cheval, effrayé, s'était jeté avec son cavalier dans le marais qui bordait la chaussée.

— Le général! le général! s'écrient quelques grenadiers.

Un moment de perturbation a lieu. Les Autrichiens en profitent, tout en en ignorant la cause; une colonne débouche du pont... Elle repousse les Français... elle dépasse l'endroit où Bonaparte gît renversé et dans l'incapacité de se mouvoir au milieu du sol liquide qui l'engloutit.

Mais quelques-uns ont vu le danger; un tambour-major, quelques soldats, un enfant se sont élancés, se laissant rouler dans le marais.

— As pas peur, mon général! crie une voix rude. C'est Rossignolet de la 32e! Les Quinze-Reliques ne nous tiennent pas encore.

— Mettez vos pieds sur mes épaules, mon général, ajoute une voix claire, vous enfoncerez moins.

Bonaparte aidé se relève, les Autrichiens fuient à leur tour; la chaussée est évacuée, Bonaparte est sauvé, mais le pont est toujours au pouvoir des Autrichiens.

Bonaparte se retire pour prendre un parti.

— Il faudrait passer l'Alpon et l'Adige pour tourner la position! dit-il avec colère. Un bataillon suffirait pour faire diversion. Ce pont maudit nous fera perdre trop de monde. Vial! en avant! prenez cinq cents hommes et suivez-moi!

Et Bonaparte, oubliant ses dangers et ses fatigues, se met à la tête d'un bataillon commandé par l'adjudant général qu'il vient d'appeler. Ils remontent l'Adige pour chercher un passage. On sonde : partout le fleuve est profond. Vial se jette à l'eau pour essayer lui-même, il perd pied aussitôt. On revient vers l'Alpon, mais la rapidité du torrent est telle et sa profondeur si excessive, qu'un pont de fascines est impossible à établir.

— Il faut établir ici un pont de chevalets! dit le général. Mais il faudrait pouvoir faire passer l'Adige pour inquiéter l'ennemi! Oh! deux cents hommes résolus sachant bien nager, et je réponds de tout!

— Hélas! répond Vial. Où les trouver?

— Je les ai! dit une voix haletante.

Bonaparte se retourne; un homme est devant lui; cet homme porte un uniforme bleu et une ceinture de laine tricolore.

— Qui êtes-vous? demande Bonaparte.

— Le Bienvenu, ci-devant marquis d'Herbois, condamné pour empoisonnement et corsaire au service de la France! répond le nouveau venu.

— Vous vous chargez de passer l'Adige? s'écrie Bonaparte.

— Oui, général! et même je me charge de mieux que cela! Je vous amène deux cent vingt marins bien armés et dévoués jusqu'au dernier. Bonchemin les a cachés sous les roseaux du fleuve. J'ai encore avec moi, pour vous répondre de nous, le capitaine Maurice Bellegarde et le comte d'Adore. Voulez-vous de nous?

— Qu'avez-vous à me proposer, disiez-vous?

Charles s'approcha de Bonaparte et lui parla bas

rapidement. Le général tressaillit et son front se plissa.

— Qui vous a communiqué ce projet? demanda-t-il d'une voix brève.

— Personne, répondit Charles. L'inspection des lieux me l'a fait naître.

— Ce projet est également le mien! Je vous défends de le révéler à qui que ce soit.

— Je vous le jure, général!

— Bien! continua Bonaparte, maintenant voici mes ordres. Passez l'Adige cette nuit et que pas un de vous ne quitte la position que vous occupez jusque-là! Que personne ne vous voie! que pas un seul de vos hommes ne connaisse même le plan arrêté. Allez, citoyen! je vous connais déjà! Dites à vos amis que je compte sur eux, comme sur vous-même! L'Adige passé, attendez de nouveaux ordres.

La nuit descendait rapidement (on était en novembre). Le feu cessait partout et les choses étaient toujours en même état. Il fallait prendre une résolution immédiate, car la situation de l'armée française était précaire. Complètement engagée sur les digues étroites, ayant l'Adige à dos, elle pouvait être culbutée dans les marais sans espoir de salut. Bonaparte fit former ses troupes à droite et à gauche du Ronco, et attendit.

De part et d'autre on se tint prêt, car il était évident que le lendemain, au point du jour, la bataille devait continuer.

La nuit se passa aussi calme que peut se passer une nuit pareille, une nuit servant d'entr'acte entre deux batailles. Les soldats français animés par la lutte avaient recouvré toute leur confiance. Ils occupaient toujours la tête des deux chaussées! mais les marais coupaient toute communication entre les corps. A la pointe du jour (le 16), le combat recommença : Masséna, tenant toujours sa position et culbutant les Autrichiens qui voulaient l'assaillir; Augereau, attaquant Arcole par le pont déjà fameux où se renouvelaient les scènes sanglantes de la veille. Une pluie froide, mêlée de grésil, incessante, flagellait la figure de nos soldats et les fatiguait excessivement. Toute la journée Bonaparte fut partout. Il semblait préoccupé, inquiet, mais parfaitement maître de lui. Ce jour-là, sept de nos généraux furent tués ou blessés. La lutte avait été horrible, et cependant la nuit vint encore sans que rien fût changé. Les quatorze mille hommes de Bonaparte avaient tenu tête aux quarante mille Autrichiens; ils les avaient repoussés, mais ils ne les avaient pas délogés et la victoire était encore chancelante. La nuit vint plus tôt encore que la veille et les deux armées reprirent leurs positions respectives.

L'ardeur des Français était telle qu'ils ne sentaient pas la fatigue; ils attendaient le jour avec impatience, car chacun sentait que cette troisième journée devait être décisive : cette fois, il leur fallait vaincre absolument ou être complètement vaincus. Les soldats dormaient sur leurs armes; les généraux attendaient. Bonaparte était seul, isolé, ne dormant pas, se chauffant à ciel découvert auprès d'un feu soigneusement entretenu. Le général s'était rapproché de la clef de la situation, du pont d'Arcole, et avait voulu y passer la nuit. Les soldats l'entouraient : c'était, pour la plupart, les restes de la 32e demi-brigade qui s'était fait écraser sur ce pont sanglant. Les soldats se tenaient à distance, aussi respectueux que le permettait l'étroitesse de la chaussée. De l'autre côté on apercevait les feux des bivacs autrichiens.

Un petit groupe de soldats causaient à voix basse, non loin de l'endroit où se tenait le général.

— Que je porte une queue de chien en guise de plumet, disait l'un, si jamais j'ai assisté à une danse plus remarquablement entendue. C'est du vrai nanan, à preuve que personne ne veut quitter la table, ni nous ni les Quinze-Reliques. Eh! Bibi-Tapin, as-tu encore une goutte d'eau-de-vie dans ta gourde?

— A sec, major, répondit l'enfant en s'avançant.

— Faut la remplir à la cantine.

— Oui, mais elle est loin, la cantine : elle est avec la 75e, à la division Masséna, de l'autre côté des marais.

— En voilà un joli pays, dit Rossignolet; et dire qu'il paraîtrait voir qu'il y a eu dans les temps des gens qui ont fait des *verses* pour chanter l'Italie. Ciel bleu; il est propre, le ciel bleu, et des gueusards de marais où on enfonce jusqu'au cou.

— A preuve que Romulus y est resté! dit un soldat.

— Pauvre Romulus; et Gringoire?

— Il est à l'ambulance.

— Et Torniquet?

— On ne sait pas où il est. Les Quinze-Reliques l'ont peut-être ramassé. En attendant, je donnerais bien une journée et demie de solde pour un verre d'eau-de-vie!

— Et dire que nous sommes sur cette chaussée comme dans une île déserte qui serait habitée provisoirement, reprit le soldat qui avait déjà parlé. Pas de communication, si ce n'est celle des dragées de toutes les grosseurs avec les Quinze-Reliques; pas de nouvelles des amis de la division Masséna!

— Ça, c'est tannant, je l'avoue! reprit Rossignolet. Quand on s'est donné une peignée en grand, on éprouve le besoin d'aller jacasser avec les amis de l'autre aile. Ici, bernique. On s'est battu aujourd'hui, on se battra demain, et pas moyen de connaître les événements de l'autre côté.

— Comme ça, demain, ce sera le bouquet, dit Bibi-Tapin.

— Tu l'as dit, mon fiston, bouquet numéro 1; le *petit caporal* s'est fourré dans la boule de faire battre des entrechats aux Alvinzy et autres *machin* en *wich*, et tu battras la danse rrra et fla pour la patrie; ça te va-t-il?

— Ça va, major!

— Cet enfant-là ira loin! dit Rossignolet avec une admiration subite. Je l'ai toujours dit; au reste, il est capable d'être un jour général.

— Alors, Bibi-Tapin, tu me prendras pour ton brosseur, dit en riant le soldat.

— Je te le promets! dit l'enfant.

— Ah! cria une voix, voilà Torniquet!

— Torniquet, fit le major; d'où sort-il?

— De la vase, major! répondit le soldat en s'approchant du feu.

L'uniforme du pauvre diable était méconnaissable : habit, pantalon, visage même, disparaissaient sous une couche épaisse de matière noirâtre et gluante, exhalant un parfum d'humidité vaseuse des plus prononcés.

— Tu sors du marais, dit Rossignolet; je connais la sauce. Notre général en chef était dans ton genre quand nous l'avons ramassé, l'enfant et moi.

— Eh! oui, je viens du marais.

— Et pourquoi y es-tu resté si longtemps?

— J'y suis resté le moins longtemps que j'ai pu.

— Comment?

— Je viens du torrent.

— Du torrent! s'écria Rossignolet; tu as traversé les marais?

— Eh! oui, en passant par l'Adige encore, et ce n'est pas ma faute, allez. Vous savez bien, à la dernière charge sur le pont, ce soir, quand Gringoire a été renversé par un éclat de mitraille...

— Oui.

— Moi, j'ai été atteint aussi, mais sur mes buffleteries; j'ai pas été blessé, mais le choc a été rude et m'a envoyé par-dessus le pont. Je suis tombé dans le tor-

rent qui m'a emporté, et rudement encore... j'y voyais trente-six chandelles, et je ne sais même pas combien de temps je suis resté là dedans. Quand je pus ouvrir les yeux, j'étais à sec, et il faisait nuit. Où étais-je? je n'en savais rien. J'avais l'estomac vide comme la caisse à Bibi-Tapin. Je regarde, je ne vois rien; j'écoute, je n'entends rien. Je m'aventure en avant, quand j'aperçois une ombre qui passe, et je reconnais qui? notre capitaine, le citoyen Maurice Bellegarde.

— Le capitaine! s'écria Rossignolet.

— Le capitaine! répéta Bibi-Tapin d'une voix émue. Il est ici?

— Eh! oui! de l'autre côté de l'Adige, car j'y étais, de ce côté-là.

— Le capitaine ici? reprit le major. Quelle bêtise! S'il était ici, il serait avec la 32e, à la tête de sa compagnie. Est-ce qu'il serait homme à nous laisser comme ça dans le gâchis sans nous aider un brin.

— Je te dis que c'était lui! cria Torniquet.

— T'avais la berlue!

— Mais non, je l'ai reconnu! à preuve que j'ai couru après, que je l'ai appelé et que j'allais l'atteindre, quand il m'est arrivé par derrière, de je ne sais où, une calotte, mais une calotte à poing fermé, capable d'assommer un bœuf bien portant. Je suis tombé à plat-ventre, le nez dans la vase; quand je me suis relevé, je n'ai plus rien vu.

— Plus rien? demanda Bibi-Tapin.

— Rien de rien.

— Et le capitaine?

— Disparu.

— Tu vois bien que tu t'étais trompé! dit Rossignolet.

— Mais non!

— Mais si!

— Mais, sacrebleu! major...

— Torniquet! interrompit une voix brusque, avance à l'ordre; le général en chef te demande.

Torniquet se retourna brusquement : un officier était devant lui. Bonaparte, qui s'était levé depuis quelques instants, se promenait à peu de distance. Torniquet fut conduit vers lui. Le général parut lui adresser quelques questions rapides, puis il donna un nouvel ordre sans doute, car Torniquet, remontant aussitôt la chaussée, s'éloigna en compagnie d'un guide.

— Où donc que le général envoie Torniquet? se demandèrent les soldats avec étonnement.

Mais personne ne put répondre à la question.

— Mon capitaine! disait Bibi-Tapin à Rossignolet, il serait revenu, et nous n'en saurions rien!

— Eh! non, pas possible! répondait le major, c'est une craque de troupier. Le capitaine est à Venise à cette heure, c'est aussi sûr et certain que demain je te commanderai la charge dès que le jour sera revenu. Là-dessus, laisse-moi dormir, petit. Ah! si j'avais tant seulement un quart de quart de petit verre d'eau-de-vie!... Mais ouich!... personne à l'appel.

Un quart d'heure après, Rossignolet dormait d'un sommeil profond, ses camarades l'imitaient, Bibi-Tapin seul ne dormait pas. L'enfant paraissait plongé dans de sombres réflexions. Se promenant lentement, il parcourait le terrain du bivac, revenant sur lui-même et essayant, sans s'en rendre compte, de vaincre l'agitation de l'âme par celle du corps. Il y avait longtemps déjà que Bibi-Tapin, oubliant ses fatigues et ses dangers, se livrait à cette promenade régulière, lorsqu'une main ferme s'appesantit soudain sur son épaule. L'enfant se retourna doucement et il reconnut Junot, l'aide de camp du général en chef, Junot blessé encore, mais qui faisait toujours son service avec un zèle infatigable.

— Mon général! fit l'enfant en portant le revers de sa main droite à son front.

— Viens, dit Junot, le général en chef veut te parler à l'instant.

— A moi? murmura Bibi-Tapin, comme s'il n'eut pu en croire ses oreilles.

— Eh! oui! à toi; suis-moi.

Junot, faisant signe à l'enfant de le suivre, s'éloigna vivement. Bonaparte avait quitté la chaussée d'Arcole et s'était retiré depuis quelques instants à Ronco, où était dressée sa tente. Ce fut là que Junot conduisit Bibi-Tapin. Laissant l'enfant en dehors, l'aide de camp pénétra dans la tente de son général, mais ressortant presque aussitôt :

— Entre! dit-il à l'enfant.

Bibi-Tapin était rouge comme une cerise et l'émotion faisait briller ses prunelles humides.

XXVIII

TROISIÈME JOURNÉE.

Le général en chef était seul dans sa tente, debout devant une petite table sur laquelle une carte était étendue. Cette carte était celle des marais d'Arcole et du cours de l'Adige dans cette partie de l'Italie; elle était couverte de longues épingles à têtes de cire de couleurs différentes. Bibi-Tapin s'avança discrètement et se tint debout et immobile. Bonaparte se tourna vers l'enfant, l'examina un moment en silence, puis, s'asseyant brusquement pour placer son visage à la hauteur de celui de Bibi-Tapin :

— Avant-hier, tu as aidé à me retirer du marais? demanda-t-il.

— Oui, mon général, répondit l'enfant.

— Tu es arrivé un des premiers près de moi?

— Le second, mon général.

— Qui t'avait devancé?

— Rossignolet, le tambour-major de la 32e.

— N'importe! ce n'est pas ta faute s'il est arrivé avant toi. J'ai souvenir de toi, mon enfant. A Castiglione, c'est toi qui as été envoyé en reconnaissance par Augereau : continue à marcher ainsi, tu arriveras. Je veux te donner la facilité de faire bonne route. Écoute, j'ai foi en ton intelligence : je vais te confier une mission importante.

Bibi-Tapin s'avança pour être mieux à portée d'entendre.

— Tu es petit, leste, agile, poursuivit Bonaparte, te chargerais-tu de traverser l'Adige à la nage et de filer dans les roseaux sans laisser trace de ta présence?

— Oui, mon général, répondit Bibi-Tapin; où un singe passerait, je passerai.

— Tu es bien jeune, mais as-tu assez de résolution en toi pour préférer la mort à une trahison?

— Je vous le jure, mon général.

Bonaparte considéra l'enfant; il y avait sur cette jeune physionomie une telle expression d'énergie mâle et sauvage, qu'il se sentit convaincu, et un sourire joyeux fit plisser sa bouche aux contours si fins.

— C'est bien; tu vas demeurer près de moi, sans me quitter : demain, je te donnerai mes ordres au moment d'agir. Si tu réussis, tu me demanderas ensuite ce que tu voudras, je te l'accorderai. Je n'oublie pas que j'ai déjà une promesse à tenir. Que voulais-tu me demander?

— Demain, mon général, répondit Bibi-Tapin avec émotion, je vous le dirai... si j'en reviens.

Bonaparte appela Junot :

— Fais donner à souper à ce tambour, dit-il à son aide de camp, et qu'il dorme dans la tente. Maintenant, à cheval!

— Quoi! mon général, dit Junot avec un accent de reproche, vous ne vous reposez pas? Mais il y a trois nuits que vous n'avez dormi.

— A cheval! à cheval! je veux voir mes soldats!

Cinq minutes après le général en chef, suivi de son seul aide de camp, parcourait les chaussées, se dirigeant vers la plaine située au delà de l'Alpon. La nuit était froide, mais belle; partout les soldats, harassés, dormaient auprès de leurs armes. Bonaparte n'était pas reconnu : il s'avançait examinant attentivement les lieux, semblant combiner dans sa tête tout le plan de la bataille décisive qu'il devait livrer le lendemain. Il y avait cinquante-six heures que les deux armées se battaient sans relâche; aussi cette nuit-là, aucune tentative ne fut-elle hasardée de part ni d'autre. Tous avaient un tel besoin de repos que les postes d'avant-garde ne risquaient pas d'être surpris.

En arrivant à l'entrée de la plaine que bordait l'Adige, Bonaparte s'arrêta, puis, mettant pied à terre, il laissa son cheval à la garde de Junot, défendant à celui-ci de le suivre, et il s'avança lentement, avec précaution, sa lunette à la main. L'ennemi était campé en face, à peu de distance. Alvinzy avait fait filer ses parcs d'artillerie d'Arcole; il avait abandonné le village durant la nuit, et il avait concentré toutes ses forces dans la plaine. C'était là qu'il voulait combattre comme sur un champ de bataille plus propre à favoriser la puissance du nombre; c'était là qu'il fallait aller le chercher. Bonaparte le savait, et ce nouveau changement dans la position de l'ennemi rendait un plan nouveau absolument nécessaire à dresser.

Toute la droite de l'armée autrichienne était appuyée sur l'Alpon; la gauche était bordée par les marais, que cachait un vaste champ de roseaux gigantesques, qui se continuaient jusqu'à l'Adige dont on apercevait au loin les flots argentés se déroulant sur la terre noire, comme une lanière de soie claire découpant sur du velours. Bonaparte contemplait cette plaine avec une attention scrupuleuse, et la ligne des roseaux surtout semblait appeler son examen le plus minutieux. Il était là depuis un quart d'heure, sa lunette braquée sur ces roseaux devant lesquels veillaient les sentinelles autrichiennes, quand tout à coup une petite boule de feu s'éleva dans les airs et s'éteignit brusquement. Bonaparte laissa échapper un soupir de satisfaction et se recula en repliant sa lorgnette. Revenant alors sur ses pas, il rejoignit Junot qui commençait à être inquiet. Tous deux reprirent la direction de Ronco.

— Tu vois cette plaine couverte à cette heure par les armées autrichiennes, dit Bonaparte en saisissant le bras de Junot, l'Italie entière croit que demain cette plaine sera notre tombeau. Eh bien! demain, à pareille heure, nous camperons là à notre tour, et l'Italie consternée reconnaîtra enfin ma puissance! C'en est fait de l'armée d'Alvinzy comme de celle de Wurmser, comme de celle de Beaulieu! Dans quinze jours Mantoue se rendra et il n'y aura plus un seul Autrichien en Italie!

Junot ne répondit pas, son général avait parlé, et ce que disait Bonaparte était pour Junot parole d'Évangile : le doute n'était pas permis.

Ils allaient atteindre Ronco.

— Que signifie cela? dit Bonaparte en s'arrêtant brusquement. Quoi! pas une sentinelle ne signale notre arrivée? On pourrait donc surprendre les avant-postes! Vois-tu quelque chose, Junot?

— Rien, mon général!

— Mais il y avait tout à l'heure, ici même, un grenadier en faction quand nous sommes passés.

— Cela est vrai.

— Ce grenadier, où est-il?

— Il dort! répondit Junot en désignant le soldat qui, effectivement, accroupi sur une pierre, son fusil près de lui, dormait d'un sommeil de plomb.

Il y avait près de soixante heures que l'armée n'avait pas pris une seule minute de repos. Le besoin impérieux du sommeil avait probablement vaincu l'amour du devoir et le grenadier, succombant à la fatigue, avait cédé à la nécessité. Junot allait le réveiller, quand des canons de fusil brillèrent dans l'ombre; c'était une patrouille faisant la ronde.

Bonaparte sauta à terre, saisit le fusil abandonné et prit la place de la sentinelle; la ronde arrivait :

— Qui vive! cria Bonaparte, dont le vêtement fort simple différait si peu de celui des soldats que, dans la nuit, il était impossible de reconnaître le général.

Junot s'était effacé brusquement, comprenant l'intention de son général. La patrouille survint; le chef s'approche, échange le mot d'ordre avec Bonaparte et la ronde s'éloigne en continuant son chemin. Mais le bruit qu'elle avait causé avait réveillé le soldat. Celui-ci se voyant désarmé, apercevant un homme debout à sa place et son propre fusil à la main, ne fait qu'un bond vers lui; il va lui arracher son arme, quand un cri de terreur s'échappe de ses lèvres.

— Mon général! balbutia-t-il. Je suis perdu! J'ai mérité d'être fusillé.

— Non! dit en souriant Bonaparte, le sergent de ronde n'a rien vu; tu ne seras pas puni, mais une autre fois seulement choisis mieux ton temps.

Le soldat demeurait stupéfait, les mains jointes : il ne pouvait en croire ses oreilles.

— Ton nom? lui demanda Bonaparte.

— Gringoire, de la 32e! répondit le soldat.

— Depuis quand étais-tu en faction?

— Depuis un quart d'heure seulement, mon général, mais je sortais de l'ambulance.

— Tu es blessé?

— Une fois avant-hier et deux fois hier, mais j'étais de grand'garde cette nuit et je suis venu à mon poste.

— Ah! murmura Bonaparte en s'appuyant sur le bras de Junot, avec de pareils hommes, que me fait la différence du nombre. Demain soir, Junot, si tu n'es pas blessé, tu partiras pour Paris.

Enfin le soleil se leva; ce jour-là, il était radieux.

— L'ennemi, avait dit Bonaparte à ses généraux, a perdu en morts, blessés, noyés ou prisonniers, plus d'un tiers de son armée. Ce qui lui reste d'hommes est harassé, découragé. Nos soldats sont animés d'un feu sacré; ces combats d'hier et d'avant-hier ont redoublé leur courage au lieu de les accabler. Alvinzy nous offre la bataille dans la plaine, il faut en finir, quitter nos digues et déboucher avec toutes nos forces. Masséna occupera la gauche et Robert attaquera, tandis qu'Augereau franchira l'Alpon!

A huit heures du matin, le canon recommence à tonner. Masséna débouche de Ronco, seul en avant de ses troupes, la tête nue, son chapeau à la pointe de son épée. C'est que tous comprennent que cette journée sera décisive. Officiers et soldats sont décidés à vaincre ou à mourir. La première attaque est furieuse. On se bat avec rage... Le général Robert s'élance au centre... mais il tombe bientôt mortellement atteint.

Cette mort jette de la confusion dans l'armée; il y a un moment d'hésitation. Bonaparte voit le danger; Junot le comprend; l'aide de camp s'élance.

— En avant la 32e! s'écrie-t-il en se mettant à la tête de la demi-brigade.

La *Terrible* se rue comme une avalanche, traverse un bois de saules, tombe sur les Autrichiens un moment victorieux, les prend en flanc, les renverse, les repousse. Les digues sont balayées. Augereau a franchi l'Alpon; il y a quatre heures que l'on se bat et tous les corps donnent avec un acharnement sans exemple. Cette fois il faut que la victoire se décide. Alvinzy a concentré son armée; il veut frapper un grand coup et écraser les français. S'appuyant le long des roseaux, certain de ne pas être surpris de ce côté, il présente une masse compacte. Il est deux heures de l'après-midi; l'armée autrichienne est encore

forte de plus de vingt mille hommes, et à peine en reste-t-il dix mille valides à Bonaparte.

En cet instant, dans le marais même, le long des roseaux passe une ombre rapide, des feuilles s'écartent, une tête d'enfant apparaît et jette un rapide coup d'œil sur la plaine. Les Autrichiens sont à deux cents pas à peine; ils s'apprêtent à charger. L'armée française, acculée, cédant à la force, n'offre plus qu'une résistance désespérée.

L'enfant qui vient d'écarter les roseaux, c'est Bibi-Tapin; son œil intelligent a reconnu la situation. Disparaissant soudain, il continue sa course sans être vu. Tout à coup il s'arrête : il a vu remuer des branches; il se baisse, il épie; des uniformes blancs se détachent dans les roseaux; les Autrichiens sont là en embuscade. Il faut passer, cependant; l'enfant l'a promis : il mourra ou il accomplira sa mission. D'un bond il saute dans le marais, il s'enfonce, il s'accroche à des fascines heureusement sous sa main; il tourne l'embuscade; mais un fusil s'est abaissé dans sa direction; Bibi-Tapin n'a pas vu le danger.

— Pas encore! dit une voix brusque en excellent français. Laisse-le passer !

L'enfant n'a rien entendu; il atteint la hauteur de la colonne autrichienne.

— Tonnerre! dit une autre voix, je le tenais au bout de mon fusil.

— Il faut le prendre vivant!

— Mais nous pouvions l'arrêter.

— Il faut le laisser passer. Viens; maintenant nous pouvons agir!

Et trois hommes, revêtus de l'uniforme autrichien, s'élancent à leur tour de la direction des colonnes d'Alvinzy. En cet instant le combat recommence avec plus d'acharnement que jamais.

Bibi-Tapin a atteint le milieu des roseaux. Une gueule de pistolet se présente brusquement à la hauteur de son front et deux mains nerveuses l'étreignent.

— Les matelots! crie l'enfant. En avant! le général l'ordonne.

— Bibi-Tapin? dit une voix.

— Mon capitaine! répond le tambour.

— C'est lui! dit une autre voix.

Et le comte d'Adore s'élance.

— C'est lui! c'est lui! Ne me reconnais-tu pas? ajoute Charles d'Herbois en bondissant à son tour.

— Monsieur Charles! s'écrie Bibi-Tapin, l'ami d'Etoile-du-Matin !

— Dieu soit béni! dit Charles en pressant l'enfant contre son cœur.

— En avant! en avant! crie le tambour en se dégageant. Le général vous envoie l'ordre d'attaquer.

— A moi, mes matelots! dit Charles.

— En avant les gabiers! crie Henri.

— En haut tout le monde! hurle Petit-Pierre.

Les autrichiens attaquaient alors les Français avec une ardeur extrême; sûrs du succès, certains du triomphe par la force du nombre, ils se ruaient en avant. Augereau reçoit le choc; il fait un effort, mais cède; Masséna est repoussé sur la gauche; le péril est extrême! Tout à coup des cris furieux se font entendre; la colonne autrichienne paraît coupée en deux.

Des vociférations sans nom fendent les airs; les Autrichiens surpris s'arrêtent; ils croient être chargés par toute une division cachée dans les roseaux; les Français reprennent l'offensive; le carnage est affreux.

Bibi-Tapin, Maurice, Henri, Charles, combattent avec les marins, dont l'utile diversion va décider du sort de la journée. L'enfant vient de recevoir une blessure; ses vêtements sont déchirés.

— Les armes des Norres! crie le comte d'Adore en désignant le bras du tambour.

Mais il ne peut en dire davantage; un flot d'Autrichiens vient à la charge; le combat redouble; une mêlée horrible sépare les Français les uns des autres; la fumée les entoure de ses nuages opaques; on ne voit plus, on n'entend plus; c'est un chaos de sang, de fer et de feu.

Enfin, les Autrichiens fuient; la terre est jonchée de cadavres; soixante-douze heures de combat se terminent par une victoire qu'a arrachée l'héroïsme de quelques milliers de braves, et le nom d'Arcole s'écrit en caractères ineffaçables dans les annales de notre gloire

. . . .

La nuit allait venir; l'armée triomphante se formait dans la plaine. Les chirurgiens, les employés des ambulances parcouraient le champ de bataille, d'où se dégageaient des émanations âcres et fétides; la terre était imprégnée de sang; près de cinq mille cadavres gisaient là, étendus sur le sol; les blessés se traînaient péniblement, appelant du secours, demandant à boire, se raidissant dans des convulsions suprêmes. Le soleil, se couchant à l'horizon, éclairait de ses reflets rougeâtres ces scènes sanglantes et leur prêtait une horreur nouvelle.

Assis dans sa tente, entouré de ses officiers, de son état-major, le général en chef, sans se laisser aller aux douceurs du triomphe, s'occupait de tout, pensait à tout et à tous. Donnant des ordres pour la poursuite des Autrichiens, préparant tout pour le bien-être de ses troupes, songeant d'abord aux autres sans se soucier de lui-même, il se montrait là ce qu'il devait être plus tard : génie administrateur tout autant que génie guerrier. Les principaux ordres donnés, Bonaparte se retourna vers un homme qui se tenait immobile dans l'ombre et l'appela du geste.

— Citoyen le Bienvenu, dit-il, vous avez rendu encore aujourd'hui à l'armée d'Italie un service que la France ne doit pas oublier. Que puis-je faire pour vous remercier en son nom?

— Vous le savez, général, répondit Charles. Je n'ai qu'une demande à adresser, je ne dirai pas à la générosité de mon pays, je dirai à sa justice.

— Je sais ce que vous désirez: malheureusement, cela ne dépend pas de moi; et ici, en Italie, je ne puis rien.

— Mais à votre retour en France, général!

— J'obtiendrai la révision du procès qui vous a condamnés, je vous le promets.

— C'est là tout ce que je demande, en mon nom et en celui de Bouchemin.

En ce moment Henri pénétra sous la tente.

— Eh bien? demanda le général.

— Aucune trace!... répondit le marin avec abattement.

— Quoi! cet enfant a disparu complètement?

— Complètement, absolument, général.

— Mais à quel instant?

— Voilà ce qu'il serait difficile de préciser; sa disparition a eu lieu au plus fort du combat.

— Il aura été tué.

— Nous eussions retrouvé son cadavre, et nous avons minutieusement fouillé le champ de bataille.

— Blessé, peut-être?

— Où il serait demeuré sur le terrain, général, ou il aurait été emporté à l'ambulance; dans l'un et dans l'autre cas, nous eussions eu de ses nouvelles, et, je vous le répète, rien, nous n'avons rien, aucun indice!

— Voilà qui est étrange! dit Bonaparte en se levant.

Puis, s'adressant encore aux deux marins :

— Je vais donner de nouveaux ordres, dit-il. J'aime cet enfant : je veux savoir ce qu'il est devenu.

Henri et Charles s'inclinèrent et sortirent, tandis que Bonaparte, sans se soucier de prendre un peu de ce repos dont il devait avoir cependant un besoin si absolu, se remettait au travail.

Charles et Henri n'avaient pas fait dix pas en avant qu'ils se heurtaient à un groupe d'hommes venant précipitamment vers eux.

— Rien! nous n'avons rien trouvé! aucun indice! dit l'un des nouveaux venus; n'est-ce pas, monsieur d'Adore?

— Et Jacquet? demanda le comte à Henri.

— Nous ne l'avons pas revu.

— Où vous a-t-il quittés?

— Dans les roseaux, à l'endroit même où nous étions embusqués.

— Et depuis la fin de la bataille vous ne l'avez pas aperçu?

— Non; il a disparu au moment même où l'enfant arrivait vers nous, nous apportant l'ordre d'attaquer.

— Mais qu'est devenu cet enfant? répétait Charles avec une colère sourde. Tué, blessé, ou vivant, sain et sauf, il n'y a pas d'autre manière d'être, et, dans tous les cas, nous devrions avoir de ses nouvelles.

— Aurait-il été entraîné par les Autrichiens alors que ceux-ci fuyaient?

— Impossible! les Autrichiens ne se fussent pas arrêtés à faire un prisonnier de si peu d'importance.

— D'ailleurs, dit Maurice, je connais Bibi-Tapin, il ne se serait pas laissé prendre.

— Mais alors qu'est devenu cet enfant? répéta-t-on de toute part.

— Je vais vous l'apprendre! dit une voix brusque. Tous se retournèrent.

— Jacquet! s'écria Charles.

L'ex-agent de M. Lenoir s'avança, les vêtements en désordre, la physionomie extrêmement animée.

— Vous voulez savoir ce qu'est devenu cet enfant? dit-il d'une voix brève; eh bien! il est entre les mains de celui qui a intérêt, plus qu'aucun de nous peut-être, à tenir en sa personne le petit-fils du conseiller de Niorres: Camparini a enlevé l'enfant!

— Camparini! s'écria-t-on.

— Eh oui! Camparini, Pick et Roquefort, tous trois sous des uniformes autrichiens, Camparini, Pick et Roquefort, dont j'ai surpris trop tard l'embuscade...

— Ce sont eux qui ont enlevé Bibi-Tapin? dit Maurice.

— Comme ils ont enlevé Lucile et Uranie, capitaine, comme ils ont fait arrêter le vicomte de Signelay et Mahurec! Oh! la partie n'est pas gagnée encore, messieurs, et nous avons affaire à de rudes joûteurs.

— Mais cet enfant, où le conduit-on? dit le comte avec une impatience fébrile.

— Nous le saurons! répondit Jacquet; quelqu'un de sûr est sur les traces des trois hommes.

— Ainsi, dit Maurice avec découragement, nous n'aurons jamais raison de nos ennemis, nous ne pourrons jamais les joindre en face; depuis trois mois nous n'avons pas fait un pas en avant.

— Aujourd'hui, répondit Jacquet, nous avons fait même dix pas en arrière, mais c'est pour mieux prendre notre élan! C'est à Venise, messieurs, qu'est le nœud de cette intrigue, c'est à Venise qu'il faut aller.

TROISIÈME PARTIE

I

LES PRISONS.

Les *Plombs*, ces terribles prisons destinées à renfermer les criminels d'État à Venise, n'étaient en réalité autre chose que les combles du palais ducal, et c'est des larges plaques de plomb dont ce palais est recouvert que les prisons tirent leur nom. On ne pouvait parvenir jusqu'aux *Plombs* que de trois manières, soit en passant par les portes du palais ducal (grande entrée des conseils), soit par celle du bâtiment des prisons situé de l'autre côté du canal (entrée des juges), soit enfin par le fameux pont des Soupirs (entrée ordinaire des prisonniers). Ces trois entrées n'aboutissaient pas à celle des cachots par trois voies différentes : elles conduisaient toutes trois à une grande salle nommée la *bussola*, dans laquelle les inquisiteurs d'État s'assemblaient chaque jour. Le secrétaire des inquisiteurs avait seul la clef de cette pièce, clef qu'il ne confiait au geôlier que le matin au lever du jour, durant le temps strictement nécessaire pour faire le service des prisonniers.

Ce service fait, le geôlier remettait les clefs au secrétaire, lequel était demeuré dans la grande salle, de sorte que cet homme ne pouvait, dans aucun cas, faciliter la plus légère tentative d'évasion. Durant toute la journée le conseil des Dix s'assemblait dans la bussola, et, par le fait, gardait ainsi lui-même les prisonniers. Un poste d'archers se tenait toujours prêt dans la salle contiguë à celle du conseil. De ce système, qui faisait que le geôlier ne pouvait communiquer avec ses prisonniers qu'une seule fois par jour, résultait pour le conseil la certitude de la conservation de ses prisonnier, mais aussi pour les prisonniers la certitude non moins appréciable de ne jamais être exposés dans la journée aux visites inattendues ou aux tracasseries d'un geôlier méchant ; ils demeuraient dans leur cachot vingt-quatre heures sans voir personne, sans entendre aucun bruit, mais ils demeuraient absolument seuls.

Les *Plombs* se trouvaient divisés sous les combles des deux faces du palais ducal : moitié au couchant, moitié au levant. La gouttière des toits du côté du couchant donnait dans la grande cour du palais et présentait au-dessous d'elle un abîme de cent-vingt pieds de profondeur ; l'autre gouttière donnait perpendiculairement sur le canal nommé *Rio di Palazzo*, et sur lequel enjambait le pont des Soupirs.

Une énorme poutre, nommée *trave*, qui traverse les cachots dans toute leur longueur et s'interpose devant les étroites ouvertures, privait d'air et de lumière les malheureux prisonniers et les empêchait même de se tenir debout. Le plancher des cachots était situé au-dessus de la salle des inquisiteurs et au-dessus de la bussola (salle du conseil). Si l'on a bien compris cette courte description des lieux, toute fuite des *Plombs* semblait donc chose matériellement impossible, car pour la tenter, il eût fallu, ou percer le plancher et tomber dans l'une des deux salles, autres prisons constamment gardées, ou percer la toiture, et alors comment descendre soit dans la grande cour, soit dans le canal? Aussi, jamais prisonniers n'ont-ils été mieux gardés que ceux du conseil des Dix.

Outre les *Plombs*, il y avait encore d'autres prisons nommées les *Quatre* situées dans l'enceinte du bâtiment des prisons ordinaires, cachots vulgaires toujours obscurs, mais constamment éclairés par une lampe qu'on laissait allumée jour et nuit sans crainte du feu, car ces prisons sont toutes en marbre. Là, les prisonniers avaient le privilège de pouvoir appeler le geôlier à toute heure ; mais les *Quatre* étaient des prisons sans réputation au cune: on y jetait pêle-mêle toutes sortes de gens des basses classes accusés de délits qui ne touchaient en rien l'État. Les *Plombs*, eux, étaient spécialement réservés à la noblesse et aux criminels d'importance.

Puis, après les *Quatre* et les *Plombs*, les inquisiteurs d'État possédaient encore dix-neuf autres cachots, caves immondes, horribles, situées sous terre, dans le même palais ducal, et destinées à des malheureux que l'on ne voulait pas faire mourir, mais que l'on ne voulait plus laisser vivre. Ces caves se nommaient les *Puits*, et elles étaient bien nommées, car il y avait toujours dans leur intérieur deux pieds d'eau qui y pénétraient de la mer par la même grille au travers de laquelle filtrait un peu de lumière : cette grille n'avait qu'un pied carré. A moins que le malheureux condamné à vivre dans ces cloaques impurs ne consentît à prendre constamment un bain d'eau salée, il était obligé de se tenir assis sur un tréteau, où se trouvait une paillasse, et qui lui servait à la fois de lit et de garde-manger. Le matin on lui donnait une cruche d'eau, une maigre soupe et une ration de pain de munition qu'il était obligé de manger de suite s'il ne voulait pas que ces aliments devinssent la proie des gros rats de mer qui abondaient dans ces horribles demeures. On cite, au siècle dernier, un homme nommé Béguelin, qui vécut trente-sept ans dans les *Puits*.

Mais cependant les prisons les plus fameuses étaient les *Plombs*, sous lesquels on gelait en hiver et on subissait en été le martyre de la suffocation.

Que le lecteur me pardonne la courte description qui précède, mais elle était d'absolue nécessité, car c'est au palais ducal que nous allons nous rendre, c'est sous les *Plombs*, aux *Quatre* et même aux *Puits* que nous allons successivement retrouver quelques-uns des principaux personnages de ce récit.

Le jour venait de naître et les premiers rayons de l'aurore pénétraient dans un étroit couloir presque sombre, éclairé faiblement par une étroite ouverture grillée. Sur l'une des extrémités de ce couloir donnait une porte énorme, en chêne massif, toute bardée de fer, verrouillée, cadenassée et ornée de têtes de clous gigantesques qui formaient des dessins bizarres. L'autre extrémité du couloir communiquait, par une autre porte, avec un second couloir beaucoup plus vaste, qui s'enfonçait dans la profondeur des bâtiments. On était à l'étage supérieur du palais ducal.

Des pas lourds retentirent tout à coup dans le second couloir; la première porte s'ouvrit et deux archers



— Parlez! parlez! dit Uranie en lui saisissant les mains. (Page 150.)

apparurent; derrière eux marchait un homme à mine rebarbative, portant à la main un trousseau de clefs colossales retenues les unes aux autres par un anneau de fer. Quatre autres archers fermaient la marche; mais ceux-là n'entrèrent pas, ils se tinrent à l'extérieur et l'un d'eux retira à lui la porte, qui se referma avec un bruit sourd. Les deux autres archers et le geôlier se dirigeaient vers la seconde porte: elle était bardée de fer comme un chevalier du moyen âge. Le geôlier introduisit l'une des clef dans la serrure, fit jouer les verrous et ouvrit l'entrée d'une sorte de galetas long de six pieds, large de huit au plus, fort bas de plafond et dans lequel la lumière du jour ne devait jamais pénétrer.

— Allons! sortez, que l'on nettoie; dit le geôlier d'une voix rude.

Alors on put apercevoir dans l'ombre deux formes se mouvoir; puis des pas résonnèrent, et deux hommes, recouverts de vêtements sales, portant les cheveux longs, la barbe épaisse et inculte, s'avancèrent dans le couloir.

L'un d'eux s'arrêta devant un panier d'osier que tenait l'un des archers et d'où se dégageait un parfum assez peu agréable à l'odorat.

— Eh! fiston, dit-il en s'adressant au geôlier, à en juger par le *reniflement* de la chose, le maître coq de l'endroit n'a pas mieux astiqué la ration d'aujourd'hui que celle d'hier et d'*avant z'hier*. Ce fricot-là vous à une odeur de chandelle bouillie qui me rappelle la bouillabaisse des Japonais.

— Si vous voulez meilleure nourriture qu'à l'ordinaire, il faut payer, dit le geôlier.

— Payer? T'es malin, toi; et des *douros?* Ousque je les crocherai; les soutes sont vides.

Et le prisonnier frappa sur ses poches.

— Alors, il faut vous contenter de cela.

— Qué! murmura l'autre prisonnier, si on avait tant seulement une pipe et une charge de tabac et un

oignon! Mais, bernique; pays de malheur, vieux!

— Viens prendre le frais, répondit le premier, pendant que les *cabillots* vont faire le branle-bas du matin.

Les deux hommes s'approchèrent de l'espèce de soupirail qui permettait à la lumière de filtrer dans le couloir. Cette ouverture était garnie de deux croix en fer enjambant l'une sur l'autre, de manière à ce que les deux montants et les quatre bras formassent des carrés réguliers.

Le premier des deux hommes leva les bras, saisit l'un des montants d'une main, l'un des bras de l'autre, et s'élevant à la force des poignets, il plaça son visage à la hauteur du jour pratiqué. Le second prisonnier imita la même manœuvre. Les deux têtes se touchaient.

— Eh! Mahurec, dit l'un des hommes à voix basse, relève un peu ce crochet.

— Tiens bon, Maucot! répondit Mahurec sur le même ton.

Les deux archers et le geôlier étaient entrés dans la prison et procédaient au nettoyage. Mahurec, bien assuré par un coup d'œil rapide qu'aucun des hommes ne pouvait le voir, contracta lentement les nerfs de ses bras herculéens: le montant de la croix de fer se courba doucement.

— Va! dit-il en retenant son haleine.

— Tiens bon! murmura le Maucot.

Et le matelot, saisissant l'un des bras supérieurs de la croix que Mahurec venait de desceller, le courba et le cassa juste à son joint avec le montant. Levant le bras alors, il laissa glisser le morceau de fer dans la manche de sa veste et il sauta à terre.

« Ouf! dit Mahurec en retombant également sur ses pieds, j'aimerais autant me patiner sur un hauban par un vent d'oué que de prendre le frais à ce hublot de malheur! Eh! les autres, l'aménagement est-il terminé?

— Vous pouvez rentrer, dit le geôlier en s'effaçant.

Les deux hommes rentrèrent dans leur prison, et la porte se referma sur eux. Tous deux, par un même élan, se précipitèrent vers cette porte et y collèrent leur oreille, tandis que l'expression de la plus poignante anxiété se peignait sur leur visage. Quelques instants s'écoulèrent: on entendait le bruit des pas des archers et du geôlier dans le couloir, puis un bruit plus sourd retentit: c'était la seconde porte qui se refermait; un silence profond régna alors dans cette partie des *Plombs*. Mahurec et le Maucot demeurèrent un moment immobiles, se regardant mutuellement avec des éclairs dans les yeux et des frissonnements par tout le corps. Enfin ils s'élancèrent dans les bras l'un de l'autre et ils s'étreignirent énergiquement avec des soupirs de soulagement et des exclamations de joie folle.

— Ils n'ont rien vu, Maucot! dit Mahurec

— Rien de rien, vieux! Et maintenant qu'ils relèvent l'avarie s'il veulent, ils ne sauront pas que c'est nous.

— Et nous avons le joujou!

— Tiens! le voilà!

Et le Maucot, secouant son bras, fit tomber dans sa large main le morceau de fer provenant de la croix. Mahurec le prit et l'examina avec une attention extrême. C'était un bout de fer long d'environ un pied, large de quatre pouces et épais d'un bon pouce.

— Le marbre! dit vivement Mahurec.

Le Maucot courut au lit, souleva la paillasse et en retira un morceau de marbre noir assez grand, mais brisé à l'une de ses extrémités, comme s'il eût été arraché violemment de l'ornementation qu'il devait former.

Mahurec s'assit à terre, les jambes écartées; le Maucot l'imita; celui-ci prit le marbre et le maintint des deux mains en face de son compagnon. Mahurec tenait le morceau de fer: appuyant l'une des extrémités sur le marbre, il se mit à frotter énergiquement. Au bout d'un quart d'heure de ce travail opiniâtre, il s'arrêta, releva le morceau de fer et l'examina en se penchant vers la lueur pâle que le jour laissait parvenir jusqu'à la prison.

— Ah! fit le matelot avec un cri de joie, le fer s'use: la pierre est bonne! tiens, garçon! il y a une facette commencée: avant deux jours, nous aurons un poignard aigu!

— Alors, il faut prévenir l'autre! dit le Maucot avec des frémissements dans la voix.

— Oui! qu'il sache que nous aussi nous allons nous mettre en besogne!

— Tonnerre! nous nous déhalerons d'ici, matelot!

Mahurec fit un geste expressif en levant les yeux vers le ciel. Le Maucot s'était approché du lit et l'avait déplacé; se couchant sur le côté, il appuya son oreille sur le plancher et parut écouter avec une attention scrupuleuse.

Trois petits coups résonnèrent au loin, comme si le bruit eût eu, pour parvenir jusqu'au matelot, à traverser des murailles d'une épaisseur étrange. Le Maucot prit une petite pierre placée dans un angle, et frappa à son tour trois coups sur le plancher.

— Là! dit-il. Le voilà averti.

— Maintenant, garçon, s'écria Mahurec, à l'œuvre! Nous avons vingt-quatre heures devant nous pour travailler.

II

LE PALAIS

S'il est une locution empruntée à la langue italienne dont on ait fait un abus véritablement ridicule depuis trente ans, c'est certes celle de *a giorno*. Il n'est pas un programme de fête, pas une réclame à propos de bal, de soirée, etc., qui ne porte ces deux mots en tête de son prospectus. Une autre locution non moins en faveur: *Fête vénitienne*, a servi d'appât aux entrepreneurs de plaisirs publics, depuis un même nombre d'années, et il est peu de villes en France qui n'aient vu placarder sur leurs murs bon nombre de ces affiches dont les nuances heurtées tiraient l'œil en attendant que les promesses fallacieuses qu'elles contenaient tirassent l'argent de la poche des curieux. Il n'est donc peut-être pas un seul de nos lecteurs qui n'ait assisté, dans sa ville natale, à une *fête vénitienne* avec éclairage *a giorno*; mais, nous avons le regret de le dire, pas un seul de ceux-là ne sait ce que c'est qu'une *fête* véritablement *vénitienne*, qu'une illumination, suivant l'expression italienne, véritablement *a giorno*.

Pour avoir assisté à l'une, pour avoir contemplé l'autre, il faut avoir été à Venise, il faut avoir eu l'honneur d'être présenté dans l'un de ces palais patriciens comme il en reste encore deux ou trois debout, et dans lesquels on conserve, en dépit de l'oppression autrichienne, les antiques usages de la vieille cité des doges, avec le même culte, le même amour que les amateurs passionnés observent pour les produits d'art d'une autre époque. La première condition de la fête vénitienne proprement dite, c'est le masque; la première condition de l'éclairage *a giorno*, c'est que la lumière soit plus vive encore que lorsque le soleil darde ses plus ardents rayons et que cette lumière soit à profusion non seulement dans l'intérieur du palais, lieu de la fête, mais encore, mais surtout sur le canal qui le borde.

En France, nos habitudes de mascarade ne nous permettent pas de comprendre ce qu'est le masque en Italie, et surtout ce qu'il était jadis à Venise avant que la police autrichienne eût établi ses règlements soi-disant paternels. D'abord, à Venise, le carnaval

durait quatre mois (d'octobre au mercredi des Cendres) et le masque pouvait se reprendre publiquement encore à d'autres fêtes dans l'année. La saison d'hiver n'était à proprement parler que la saison du carnaval.

En décembre, le masque était donc dans toute sa puissance, et cette année de 1796, en dépit des succès des armées françaises, en dépit des préoccupations sérieuses, en dépit des orages menaçants qui se formaient à l'horizon, le carnaval n'en brillait pas moins à Venise par force d'habitude de tout son miroitant et splendide éclat. La nuit où nous rentrons dans la ville des doges, un beau palais dont la façade dominait l'un de ces nombreux canaux qui avoisinent le quai des Esclavons, resplendissait de lumières et de bruit. Des centaines de gondoles portant les écussons des plus nobles familles s'entassaient aux abords du palais, et les barcaroli armoriés qui les montaient échangeaient lazzi et injures avec les gondoliers de louage dont les embarcations sombres glissaient lestement sur les eaux.

A minuit, la fête était dans tout son éclat et les illuminations resplendissaient du rez-chaussée au faîte du palais, se doublant encore par l'effet du mirage dans les eaux du canal. Un tapis de velours rouge, jeté sur les marches du débarcadère, permettait aux élégantes signoras de quitter les moelleux coussins de leurs gondoles sans effleurer même le marbre qui recouvrait le sol. A l'intérieur du palais, quatre salons magnifiques et deux galeries immenses recevaient les invités qui se pressaient dans cette splendide demeure.

Tous étaient masqués, tous étaient richement vêtus, et la joie la plus vive, l'ardeur la plus bruyante régnaient d'un bout à l'autre des salons et des galeries.

On venait de danser; le tumulte qui régnait occasionna dans la foule un mouvement de flux et de reflux comparable à celui d'une mer agitée : un personnage, costumé en soldat dalmate, la figure recouverte d'un masque de velours rouge, passa du premier salon dans le second, conduisant par le bras un masque de petite taille encapuchonné comme l'étaient les *chauves-souris* des bals de l'Opéra sous Louis XV. Ce masque dont on devinait la taille fine, les formes grêles et la construction délicate, en dépit des nombreux tuyaux formés par la jupe de la robe, suivait son conducteur non comme obéissant à l'attraction du plaisir, mais bien comme entraîné par force. L'homme au masque de velours rouge, grâce à sa taille qui lui permettait de dominer la foule, s'avançait jetant autour de lui, à travers les trous de son masque, des regards ardemment investigateurs. Apercevant un personnage sec et maigre, revêtu d'un déguisement de fantaisie, il se dirigea vers lui entraînant toujours sa compagne, et lui touchant doucement l'épaule avec le bout du doigt :

— Bonsoir, cher monsieur de Grafeld, dit-il.

L'autre tressaillit.

— Ah! c'est vous, signor Camparini, répondit-il, je vous attendais; vous êtes en retard.

— Bah! nous saurons bien rattraper le temps perdu.

Et se penchant à l'oreille du baron :

— Vous avez vu l'inquisiteur? dit-il.

— Oui, répondit l'autre, je l'ai vu, j'ai causé avec lui et il consent à tout.

— Très-bien.

— A une condition cependant.

— Ah! ah! il y a une condition, et laquelle, je vous prie, vous l'a-t-il fait connaître?

— Oui. Cette condition, c'est que vous obtiendrez de Barras le rappel du général Bonaparte.

Camparini haussa les épaules.

— Absurde! dit-il, jamais Barras ne pourra s'engager à obtenir cela. D'ailleurs, la France entière se soulèverait à l'idée de rappeler le jeune vainqueur.

Absurde, vous dis-je. Le signor Mocenigo changera d'avis quand j'aurai causé avec lui. N'est-ce pas notre intérêt à tous que le général Bonaparte demeure à la tête de l'armée d'Italie et continue à battre les Autrichiens?

— Mais!... s'écria le baron.

Camparini le prit par le bras, et le forçant à reculer jusqu'à ce qu'il fût appuyé contre la muraille :

— Ne jouons pas la comédie l'un vis-à-vis de l'autre, baron, dit-il à voix basse, si l'Autriche était triomphante, elle n'aurait plus besoin de vous en Italie, pas plus qu'elle n'aurait besoin de mes services. Donc notre intérêt à tous deux est qu'il y ait ici quelqu'un qui l'entretienne sur le qui-vive, et le général Bonaparte est ce qu'il faut à cet égard. Corbleu! si cela continue, il sera à Vienne dans six mois.

— Chut! fit le baron avec inquiétude.

— Laissez donc, on ne nous entend pas... Demander le rappel de Bonaparte!... Mocenigo est fou! Ce à quoi je consens, c'est à augmenter la division des partis en France: cela très volontiers. Voyez-le; s'il veut me rendre le service que je lui ai demandé, service qui, somme toute, concerne la signora bien plus que moi, je lui promets en retour une émeute à Paris avant un mois.

— Une émeute sérieuse?

— On tâchera de faire pour le mieux.

— C'est bien, je vais voir Mocenigo? où vous retrouverai-je?

— Là, je ne bougerai pas de place; la signora va prendre le frais sur ce balcon.

Et Camparini désigna de la main une fenêtre ouverte située à deux pas. Le baron disparut dans la foule, Camparini prit le bras de sa compagne et l'entraîna sur le balcon au-dessous duquel coulaient les eaux brillamment illuminés du canal.

En posant le pied sur le balcon, la compagne de Camparini frissonna comme si elle allait s'affaisser sur elle-même. Camparini la soutint et la porta en avant, lui tournant le visage de façon à recevoir l'air pur de la nuit.

— Il n'est pas l'heure de tomber en pâmoison! dit-il d'une voix rude.

— Je n'en puis plus!... je meurs! répondit le masque d'une voix éteinte; pourquoi m'avoir contrainte à venir ici?

— Pour avoir des nouvelles et vous convaincre qu'il faillait m'obéir.

— Tuez-moi!

— Pour quoi faire?... votre mort ne serait qu'un embarras et vous pourrez m'être très utile : donc il faut que vous viviez.

Le masque frissonna encore et un mouvement convulsif agita ses épaules : la pauvre femme devait pleurer en contenant ses sanglots.

— Demeurons ici et attendons! reprit Camparini d'une voix ferme et nette. Inutile de gémir et de soupirer : vous connaissez ma volonté, il faut vous y soumettre; ce que je veux sera!

La jeune femme redressa la tête :

— Et si je me démasquais, dit-elle, si je criais bien haut, devant tous...

— Et le vicomte?... interrompit le *Roi du bagne* D'ailleurs, pourquoi cette aversion que vous me témoignez? Je n'ai jamais voulu qu'une chose, moi, votre tranquillité. Je vous le répète, je n'ai aucun intérêt à votre mort; je ne veux que vous éclairer au contraire, vous faire connaître ceux que vous devez aimer et ceux que vous devez haïr...

— Haïr! s'écria la jeune femme; mais savez-vous bien qui vous m'avez dit de haïr?

— Sans doute : je vous ai dit qu'il fallait haïr, considerer comme votre plus mortelle ennemie cette jeune fille...

— Ma sœur! interrompit la jeune femme.

— Eh oui, pardieu! Cette Lucile dont le comte d'Adore a fait sa fille adoptive pour mieux cacher son infamie, cette Lucile vous hait, vous déteste! En voulez-vous les preuves? vous allez les avoir. Ce n'est que pour vous les donner que je vous ai conduite ici.

— Je ne vous crois pas!

— Vous en croirez d'autres.

— Laissez-moi, je veux être libre!

— Plus tard! Pour le présent, vous êtes en ma puissance, ne l'oubliez pas, si vous l'oubliez, ce serait à un autre à supporter les peines de votre manque de mémoire. Encore une fois, songez au vicomte!

La jeune femme porta les deux mains à son front.

— Les tortures que le vicomte endurerait répondent de votre obéissance, signora! poursuivit Camparini. Allons, du courage! remettez-vous, voici des gentilshommes qui viennent de notre côté.

Effectivement, quelques danseurs fatigués venaient se reposer sur le balcon et respirer l'air vivifiant. Derrière eux se glissa le baron de Grafeld. Camparini le vit du coin de l'œil, et, se plaçant de façon à s'isoler et de sa compagne et des danseurs:

— Consent-il? demanda-t-il d'une voix brève.

— Oui, répondit le baron; il fera ce que vous voudrez.

— Où le trouverai-je?

— Il vient, il est sur mes pas.

Camparini se tourna vers la jeune femme :

— Écoutez, dit-il, je commence à tenir une partie de mes promesses; l'inquisiteur va venir, il consent à vous entendre, vous aurez des nouvelles.

La jeune femme joignit les mains.

— Vous dites vrai? s'écria-t-elle.

Camparini lui imposa silence avec un geste de la main, puis, se retournant vers le baron :

— Cher baron, dit-il, en retour du service rendu, je vous promets le nom de l'homme que le conseil des Dix payera au poids de l'or.

— L'espion de Bonaparte à Venise?

— Oui.

— Vous le connaissez?

— Parfaitement.

— Et vous me mettrez à même de le dévoiler?

— Avant deux fois quarante-huit heures, je vous en donne ma parole.

Le baron se rapprocha de Camparini.

— Si vous faites cela, dit-il, je vous engage à mon tour ma parole que l'Autriche fera sa propre affaire de l'affaire du vicomte.

— Je retiens votre parole: dans quatre jours je vous en ferai souvenir.

En ce moment un nouveau personnage, tout habillé de velours noir et recouvert d'un manteau de même étoffe, fit son entrée sur le balcon. En l'apercevant, Camparini échangea un brusque salut avec le baron et se dirigea vers le nouveau venu. Celui-ci s'arrêta, demeura un moment immobile comme pour mieux attirer sur lui l'attention de la foule qui encombrait le balcon; écartant alors les plis de son manteau, il laissa voir une plaque d'acier placée sur sa poitrine, les masques reculèrent aussitôt en s'inclinant. L'homme fit un geste impérieux : tous s'éloignèrent en se dirigeant vers le salon. Camparini et sa compagne demeurerent seuls en présence de l'étrange personnage.

— Signor Mocenigo, dit Camparini avec un calme parfait et sans paraître le moins du monde intimidé, voici la signora dont je vous ai fait parler et qui désire avoir avec vous une conférence sérieuse. Consentez-vous à l'entendre?

— Signor comte, répondit l'inquisiteur, la signora n'est-elle pas Française?

— Oui, signor.

— Elle se nomme Uranie de Cantegrelles?

— Le baron de Grafeld vous a dit la vérité.

— Que désirez-vous de moi, signora? demanda Mocenigo en se tournant vers Uranie.

— Un acte de justice, signor! s'écria la jeune fille : la liberté d'un homme injustement accusé!

— Par qui? demanda froidement Mocenigo.

— Par le tribunal.

— Le tribunal n'accuse jamais injustement.

— Celui-là n'est cependant pas coupable.

— Qu'en savez-vous?

— Oh! s'écria Uranie avec véhémence, j'en suis certaine; il a été accusé à tort.

— Son nom?

— Le vicomte de Signelay.

— Le vicomte de Signelay, reprit Mocenigo, a été justement accusé, car on a trouvé sur lui les preuves de son crime.

— Son crime! s'écria Uranie; et quel crime avait-il donc commis?

— Celui de lâche trahison; le vicomte était un espion du Directoire.

— Un espion! lui! fit Uranie avec un cri d'indignation tellement violent que l'inquisiteur en fut ému.

Se rapprochant de la jeune fille :

— Signora, reprit-il d'une voix grave, je vois à votre douleur que vous souffrez. Le marquis Camparini s'intéresse vivement à vous, je ne l'ignore pas, et l'intérêt qu'il vous porte excite au plus haut point ma sympathie; je veux donc oublier un moment et ma position politique et votre qualité d'étrangère pour ne me souvenir que d'une chose : c'est que nous sommes dans un bal et que vous avez droit de commander en votre qualité de femme. Parlez nettement, que désirez-vous savoir de moi?

— La vérité! dit Uranie avec désespoir. Depuis de longs mois je lutte avec tous, avec moi-même, je me refuse à croire, je suis folle par moments. Oh! signor! par pitié, faites cesser cet horrible état de mon âme. Le vicomte de Signelay est-il donc véritablement méprisable.

— C'est un espion, je vous le répète, reprit Mocenigo, et les preuves irrécusables de sa correspondance avec les ennemis ont été trouvées sur lui-même. Il n'a pu nier; il s'est contenté de garder le silence.

— Cela n'est pas possible! dit Uranie. Lui, un infâme!

— Ces preuves existent!

— Mon Dieu, mon Dieu! ma tête se perd, dit Uranie avec une expression d'égarement douloureux.

Mocenigo s'inclina devant elle :

— Signora, reprit-il, c'est là tout ce que je puis vous confier. Si vous voulez suivre un amical conseil, cessez de vous occuper d'un homme qui est indigne de vous et qui tant que Venise sera Venise, ne respirera jamais l'air libre.

L'inquisiteur salua encore et s'éloigna; Uranie à demi renversée sur le balcon, avait le corps ployé et sans force; Camparini la soutint :

— Que vous avais-je confié? dit-il. Ne vous avais-je pas prévenue?

Tout à coup Uranie s'arracha à l'espèce de torpeur à laquelle elle était en proie.

— Coupable d'une lâcheté, d'une trahison, d'une infamie, lui! s'écria-t-elle. Non! non! cela est impossible, il a été le jouet de quelque odieuse machination.

— C'est mon avis! dit froidement Camparini.

Uranie regarda le *Roi du bagne*, les yeux de la jeune fille étaient hagards.

— Encore? dit-elle d'une voix rauque.

— Toujours! répondit Camparini. Puisque cela est la vérité.

— Je ne vous crois pas!

— Alors, il est coupable, lui!

— Non!

— Que vous faut-il pour croire?

— Des témoignages irrécusables!

— Et ensuite, ces témoignages reçus, vous croirez et vous aurez confiance en moi?

— Je ferai tout ce que vous me direz de faire pour le sauver, mais ces preuves, je les veux il me les faut!

— Venez donc! vous allez les avoir!

Camparini saisit le bras d'Uranie et l'entraîna dans le salon; la foule était encore plus compacte que quelques instants plus tôt. Camparini conduisait sa compagne, fendant les flots des danseurs et se dirigeant vers la galerie la plus éloignée de l'entrée du palais. En passant dans le second salon, il croisa un masque costumé en Arménien, avec lequel il échangea un signe rapide. L'Arménien s'approcha.

— Où est Pick? demanda Camparini à voix basse.

— Dans la gondole! répondit l'Arménien. Faut-il le prévenir?

— Non pas encore, suis-moi! Il est essentiel que tu entendes ce qui va être dit, que tu voies ce qui va se passer.

Camparini, sans attendre la réponse, continua sa marche, entraînant toujours Uranie qui se laissait guider sans paraître avoir conscience de sa propre volonté. L'Arménien se tint à distance et marcha de loin sur les traces du *Roi du bagne* et de la jeune fille. Dans le troisième salon qu'ils venaient d'atteindre, la foule était plus compacte encore; depuis quelques instants deux hommes, vêtus en Chinois et le visage caché derrière un masque épais, marchaient dans les pas de l'Arménien sans que celui-ci eût paru remarquer leur voisinage. Tout à coup et au moment où la foule pressée, obstruant l'entrée du dernier salon, faisait un effort pour s'écouler, l'Arménien parut faire un brusque faux pas, il trébucha, voulut se retenir, mais il perdit l'équilibre et il tomba; le bruit étouffa le cri qu'il poussa. Un courant en sens contraire l'entraîna au moment où il se relevait, mais Camparini atteignait alors le seuil de la galerie.

L'Arménien se dressa sur ses pieds pour jeter un regard en avant et il demeura immobile et comme foudroyé. Derrière Camparini et sa compagne, il venait d'apercevoir un Arménien de même taille que la sienne, de même allure, vêtu absolument de même. Sans doute, il voulut s'élancer et il allait appeler, quand une main ferme le cloua sur place.

— Un pas! un mot! tu tombes mort à l'instant! lui dit une voix brusque à l'oreille.

L'Arménien tourna la tête; un homme masqué était près de lui, cet homme était costumé en bandit espagnol et il jouait avec la crosse d'un pistolet passé à sa ceinture. L'Arménien ne fit pas un mouvement : le bandit semblait le fasciner du regard.

III

LE BALCON

Dans la dernière galerie, le point par conséquent le plus éloigné de la fête, la foule était moins compacte. En arrivant dans cet endroit du palais, avec sa compagne, Camparini chercha un moment de l'œil parmi les groupes de masques qui s'agitaient devant lui. Sans doute il rencontra sur-le-champ ce qu'il cherchait, car, sans hésiter, il entraîna Uranie vers une fenêtre ouverte qui garnissait extérieurement une magnifique draperie de velours rouge. Un homme était dans l'ouverture de cette fenêtre, les coudes appuyés sur le balcon qu'ornait la draperie, la tête dans ses mains réunies et semblant absorbé dans un monde de pensées pénibles. A en juger par ce que l'on voyait de cet homme, il devait être jeune encore.

Camparini marcha droit vers lui, sans quitter la main d'Uranie, et arrivé dans l'embrasure de la fenêtre, il enleva lestement son masque sans prononcer une parole. L'homme s'était redressé en entendant venir Camparini et il avait attendu. En apercevant subitement les traits énergiquement accusés du *Roi du bagne*, il tressaillit et poussa un léger cri de joie.

— Le marquis! dit-il.

— Lui-même, cher baron, répondit Camparini. Très-heureux de vous rencontrer, car il s'agit pour nous deux d'événements graves. Vous connaissez le palais, vous êtes au mieux avec son noble propriétaire : ne pourriez-vous nous conduire dans une pièce écartée où nous fussions libres de causer sans être entendus?

— Vous n'êtes pas seul? demanda le masque en jetant un coup d'œil sur Uranie.

— Cette dame m'accompagne, et c'est précisément pour elle que je réclame quelques instants d'entretien secret.

— De quoi s'agit-il?

— De lui!

— Vous avez des nouvelles? demanda précipitamment l'interlocuteur masqué du *Roi du bagne*.

— Oui; mais, pour Dieu! prenez garde : il est des choses dont il est dangereux de parler en public.

L'homme masqué fit un signe affirmatif, et, invitant Camparini à le suivre, il gagna le fond de la galerie. Là une magnifique porte sculptée était pratiquée dans la boiserie : l'homme l'ouvrit et s'effaça pour laisser passer Uranie.

Camparini s'était reculé pour passer le dernier. Ce mouvement, en le rejetant en arrière, l'avait rapproché de l'Arménien, lequel l'avait suivi avec une attention scrupuleuse. Cet Arménien était de même taille, de même allure que celui qui était demeuré dans le salon précédent, son costume était absolument semblable, enfin la similitude était telle que Camparini ne manifesta pas le moins du monde s'être aperçu du changement.

L'Arménien le touchait presque tout en lui tournant le dos.

— Sur le balcon, troisième rosace! murmura rapidement le *Roi du bagne* à l'oreille de l'Arménien.

Uranie avait franchi le seuil de la porte que venait d'ouvrir l'homme masqué. Celui-ci se retourna vers Camparini qui s'inclina légèrement et passa à son tour. Le mystérieux introducteur repoussa la porte après être entré à son tour.

L'Arménien était demeuré dans la galerie, comme un danseur en quête de quelques instants de silence et de repos. Après qu'il eut vu disparaître les trois personnages, il gagna rapidement le balcon extérieur qui courait autour de l'édifice, et, tournant à droite, il atteignit l'un des côtés du palais. Cette partie du balcon, qui garnissait le côté droit, était située au-dessus d'un petit canal latéral servant de voie de communication entre le grand canal et le canal Foscari. Étroit, sinueux, peu fréquenté, ce petit canal ne desservait d'ordinaire que les communs du palais, aussi était-il toujours désert et triste. Cette nuit-là, les illuminations resplendissant sur l'autre canal le rendaient encore plus sombre par l'effet du contraste; aussi, lorsque l'Arménien eut franchi l'angle droit formé par la muraille, passa-t-il brusquement d'un foyer lumineux à une nuit profonde.

A gauche, dans le canal Foscari, c'étaient des cris, des chants, des bruits de rames, des myriades de gondoles glissant sur les eaux, se croisant, se dépassant, s'enchevêtrant les unes dans les autres, et dans le petit canal l'eau était noire, déserte et silencieuse. L'Arménien suivit le balcon et atteignit une large fenêtre tendue à l'extérieur de draperies très épaisses qui permettaient à peine à une pâle clarté de se laisser deviner extérieurement et qui s'opposaient absolu-

ment à ce qu'un regard indiscret plongeât dans la pièce qu'elle éclairait.

Des sculptures garnissaient cette partie de la muraille; l'Arménien étendit la main et interrogea avec ses doigts ces sculptures placées fortement en saillie.

— Une, dit-il à voix basse et en avançant lentement, deux... trois ! C'est celle-ci.

Puis il appuya la paume de sa main droite sur la partie de la muraille qu'il touchait, et il demeura immobile comme s'il eût voulu concentrer ses forces. Un léger craquement retentit : l'Arménien poussa un soupir de soulagement.

Quittant la muraille, il revint vivement vers l'appui du balcon. Jetant autour de lui un regard rapide et interrogateur, il s'assura qu'aucun œil indiscret ne pouvait l'espionner, et, bien certain d'être seul, il se pencha sur la balustrade et examina attentivement les eaux. Il demeura quelques instants dans la même situation. Tout à coup un léger bruit de rames retentit à l'extrémité du canal, et une voix claire et bien modulée fit entendre ces premiers vers de la vieille chanson napolitaine :

Perche. qu'à ne me vide,
T'engriffe comm' agato?
Nene, que t'agio fatto,
Que non me pui vide?

(Pourquoi, quand tu me vois,
Fais-tu des griffes comme un chat?
Ninie, que t'ai-je fait,
Que tu ne puisses me voir?)

L'Arménien se pencha plus encore et laissa tomber dans le canal une petite pierre qu'il tenait à la main. La gondole passait alors sous le balcon : elle s'arrêta subitement, et le gondolier cessa de chanter. L'Arménien leva un doigt à la hauteur de ses lèvres, et tout aussitôt on entendit résonner dans la nuit le gazouillement du rosignol. Un mouvement parut s'opérer dans la gondole : l'Arménien se recula et attendit... Un bout de cordage passa en sifflant dans l'air et vint s'abattre sur le balcon. L'Arménien s'en saisit et l'attacha solidement à la balustrade de pierre, puis, secouant la corde, il s'assura que l'autre extrémité retombait dans la gondole.

— Là! murmura-t-il. La retraite est maintenant assurée.

Et revenant vers la muraille, il appuya de nouveau sa main sur la partie de la sculpture qu'il avait déjà pressée.

III

UN AMI DÉVOUÉ.

La pièce dans laquelle l'homme masqué avait introduit Camparini et la jeune fille était disposée pour servir de bibliothèque. De vastes corps de boiseries l'entouraient et étaient garnis de volumineux in-quartos reliés richement. Un seule fenêtre éclairait cette pièce et une lourde draperie de velours vers lponcé retombait dans l'encadrement de bois doré. Une lampe énorme projetait ses rayonnements du haut d'une colonne en bronze florentin d'un admirable travail. Après s'être démasqué dans la galerie, Camparini avait presque aussitôt remis son masque, mais, entré dans la bibliothèque, il l'enleva de nouveau. Uranie se tenait en arrière, paraissant attendre. Le jeune homme qui les avait introduits détacha brusquement son masque, Uranie poussa un cri de surprise.

— Monsieur de Berval ! dit-elle en frémissant.

Emmanuel fit un pas en arrière.

— Mon Dieu ! dit-il, cette voix...

Uranie s'était démasquée.

— Mademoiselle de Cantegrelles ! reprit-il avec un cri de surprise joyeuse.

— Oui ! dit gravement Camparini en s'avançant, mademoiselle Uranie de Cantegrelles qui s'obstine à me considérer comme son bourreau et que je conduis vers vous, mon cher baron, vous l'ami du vicomte de Signelay, afin que vous vous efforciez de la désabuser.

— Quoi ? qu'est-ce donc ? dit Emmanuel avec étonnement.

— Vous saurez tout dans quelques instants, reprit Camparini, mais permettez-moi en ce moment de poursuivre l'œuvre que j'ai commencée.

Et se tournant vers Uranie qui demeurait stupéfaite, les yeux anxieusement fixés sur Emmanuel de Berval :

— Mademoiselle, continua-t-il, vous connaissez le baron Emmanuel de Berval; vous savez qu'il est le seul ami du vicomte Léopold de Signelay; avez-vous foi en cette amitié?

— Oui, répondit la jeune fille avec un ton de conviction profonde.

— Avez-vous confiance en M. de Berval?

Uranie tendit sa main au jeune homme, qui la prit respectueusement et la porta à ses lèvres avec une douce expression d'affectueux respect. Camparini se retourna vers Emmanuel :

— Maintenant, monsieur le baron, continua-t-il, c'est à vous à parler. Vous étiez auprès du vicomte de Signelay lorsqu'il fut arrêté le jour des régates, vous connaissez tous les détails de cette arrestation ; veuillez les communiquer à mademoiselle, afin qu'après vous avoir entendu elle puisse porter sur moi le jugement que je mérite.

Uranie s'était rapprochée d'Emmanuel.

— Vous étiez avec le vicomte le jour où il fut arrêté ? demanda-t-elle d'une voix frémissante.

— Oui, répondit Emmanuel, nous venions d'assister ensemble aux régates, et tout le temps il n'avait fait que parler de vous.

— Oh ! il m'aime encore ! s'écria Uranie.

— Il vous aimera toujours, et je suis convaincu qu'en ce moment son unique pensée, c'est vous.

— Oh ! mon Dieu, mais ce qu'on dit est faux, n'est-ce pas ? Lui !... Léopold, accusé d'infamie...

— C'est une fausseté ! s'écria Emmanuel avec force, mais tout était contre lui. Messer-Grande en l'arrêtant a découvert sur Léopold une double correspondance qui justifiait l'accusation.

— Qui justifiait l'accusation ? s'écria Uranie en regardant Camparini. Oh ! mon Dieu, faut-il donc croire ?...

Camparini détourna les yeux comme s'il n'eût pu supporter la vue de la douleur de la jeune fille.

— Continuez, dit-il en s'adressant à Emmanuel, ne cachez rien ; il faut qu'elle sache tout.

— Oui, oui! s'écria Uranie avec véhémence, je veux tout savoir. Parlez, ne me cachez rien. Quelque horrible que soit la vérité, je veux la connaître. Comment Léopold se trouvait-il en possession de ces papiers qui devaient le perdre ?

Emmanuel détourna la tête : il hésitait à répondre.

— Parlez ! parlez ! dit Uranie en lui saisissant les mains.

— Dites la vérité, monsieur, ajouta Camparini avec un geste de résignation.

— Ces papiers, reprit Uranie, comment les avait-il eus?

— On les lui avait fait remettre une heure avant son arrestation, répondit le baron, et ma conviction sincère, c'est que l'envoi de ces papiers était un piége...

— Un piége ! répéta Uranie en frémissant.

Les yeux de la jeune fille cherchèrent encore ceux

de Camparini, mais le *Roi du bagne* baissa la tête avec une expression de profonde amertume.

— Monsieur, reprit Uranie en étreignant les mains du baron, par pitié! ne me cachez rien, dites-moi tout! je veux tout savoir. Qui accusez-vous d'avoir tendu ce piège infâme sous les pas du vicomte?

— Hélas! mademoiselle, je ne puis accuser qu'une personne, répondit Emmanuel en hésitant; cette personne est celle qui a fait adresser à mon ami les pièces qui l'ont perdu. J'ai lu la lettre qui accompagnait cet envoi; par cette lettre on s'adressait à la générosité du vicomte, on se servait de son amour pour vous, on le conjurait de garder les papiers qu'on lui envoyait et de les déclarer comme étant à lui..

Uranie se retourna vers Camparini et le regarda en face :

— Oh! dit-elle, vous ne m'aviez pas menti; c'était donc vrai?

Camparini ne répondit que par un geste empreint d'un chagrin cuisant.

— Et cette lettre était signée par ma sœur? s'écria Uranie.

— Oui, mademoiselle.

Uranie se renversa en arrière en portant les deux mains à son front.

— Oh! Lucile! Lucile! dit-elle entre deux sanglots.

Camparini se plaça en face d'elle.

— Maintenant que vous avez entendu le baron, dit-il, je le somme, au nom de mon honneur, de parler encore. Monsieur de Berval, je vous ai vu bien souvent depuis l'arrestation du vicomte, quelle a été ma conduite!

Emmanuel tendit la main au marquis.

— Celle d'un ami loyal et dévoué, dit-il. Vous connaissiez à peine Léopold, l'aviez vu deux ou trois fois au plus, et cependant tout ce que l'ami le meilleur peut faire pour celui qu'il aime, vous l'avez fait pour le vicomte. Démarches, réclamations, crédit, argent, prières et soins, vous avez tout employé, tout prodigué pour faire rendre la liberté à celui qui l'a si injustement perdue. Aussi, depuis que Léopold est sous les *Plombs*, depuis que j'ai été à même de pouvoir vous apprécier, monsieur le marquis, je me suis déclaré votre plus dévoué et votre tout reconnaissant.

Camparini s'inclina et se contenta de regarder la jeune fille; celle-ci levait les mains au ciel.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, auriez-vous donc permis que je me fusse trompée à ce point.

— Mademoiselle m'accusait! dit Camparini.

— Monsieur, dit Uranie, pardonnez-moi.

— Vous pardonner! s'écria le *Roi du bagne* avec une émotion admirablement jouée; pouvez-vous prononcer un pareil mot!... Hélas! chère et malheureuse enfant, qui donc à votre place n'eût pas agi ainsi que vous l'avez fait? Vous m'accusiez! Eh! sans doute, toutes les circonstances ne paraissent-elles pas être contre moi? N'ai-je pas été obligé d'employer la violence pour vous contraindre à demeurer près de moi? N'ai-je pas refusé constamment de vous laisser avoir des nouvelles de votre sœur? N'ai-je pas joué en effet, près de vous, le rôle du plus odieux tyran? Vous refusiez de comprendre alors pour quel motif j'agissais, car vous refusiez de croire à la culpabilité de celle...

— Lucile! interrompit Uranie avec un éclat violent elle, la cause de la perte de Léopold! Est-ce possible?

— J'ai vu la lettre signée de sa main, écrite de sa main, répondit le baron.

— Mais cette lettre, où est-elle?

— Léopold l'a anéantie après l'avoir lue et me l'avoir fait lire; votre sœur ordonnait à mon ami d'agir ainsi.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Uranie en se tordant les mains, que croire?... Lucile!... ma sœur!... mais pourquoi avoir voulu le perdre?

— Pourquoi? répéta Camparini avec force. Eh bien! je vais vous le dire; votre sœur a voulu perdre le vicomte parce qu'elle était jalouse de lui et de vous, parce qu'elle l'aimait.

Uranie poussa un cri déchirant.

— Ce n'est pas! ce n'est pas! s'écria-t-elle.

— Comment expliquer sa conduite alors? reprit Camparini. J'en appelle à monsieur de Berval.

Uranie regarda Emmanuel, celui-ci détourna la tête comme ne voulant pas répondre.

— Monsieur! dit la jeune fille, parlez! Dites que cela est faux, que vous ne le croyez pas! Donnez des preuves.

— Hélas! mademoiselle, reprit Camparini, ces preuves, je les possède. Jusqu'ici, je n'avais point voulu vous les présenter: vous me regardiez comme un ennemi, j'ai attendu... Maintenant que vous consentez à me voir enfin sous mon véritable jour, je vous remettrai cette lettre.

Et Camparini, fouillant dans la poche de son habit, en tira un papier qu'il tendit à Uranie.

— Vous connaissez l'écriture de votre sœur! ajouta-t-il.

— Une lettre de Lucile... dit la jeune fille. Adressée au vicomte... oh!... mon Dieu!... protégez-moi!

Uranie déplia le papier et le parcourut avec des regards avides; à peine en eut-elle lu quelques lignes qu'elle devint d'une pâleur extrême et qu'elle fit un mouvement comme pour s'affaisser sur elle-même, mais se redressant vivement par suite d'un énergique effort :

— Lucile! ma sœur! s'écria-t-elle. Oh! c'est horrible!

Et se tournant vers Camparini :

— Pardonnez-moi! dit-elle. Je vous avais méconnue!

Puis se dressant, comme mue par un ressort, elle demeura un moment immobile, les traits contractés, le visage empourpré, avec une expression de colère virile :

— Lui perdu par elle! fit Uranie avec une explosion d'indignation. Oh! si cela est, je me vengerai. Ma sœur! elle!... jamais!... non! non ce n'est pas ma sœur! Mon père avait raison; elle ne l'a jamais été!

— Que dites-vous? s'écria Emmanuel avec étonnement.

Camparini s'était reculé et son œil fauve s'était illuminé d'éclairs rapides. Uranie passait ses mains sur ses yeux comme quelqu'un qui se réveille après un songe pénible.

« Rien! rien! murmura-t-elle. Je n'ai rien dit!

Et elle tomba épuisée sur un fauteuil, Camparini se rapprocha d'Emmanuel.

— Pauvre enfant! lui dit-il à l'oreille. Il fallait tout lui apprendre... C'était un devoir pénible à accomplir, mais il le fallait... Voulez-vous vous trouver demain à deux heures chez moi? J'espère avoir obtenu enfin la permission de visiter le vicomte, nous irons ensemble.

Emmanuel saisit les mains de Camparini et les serra avec une expression de tendre reconnaissance. Camparini ne le laissa pas parler.

— Ne pouvons-nous quitter le palais sans passer par les salons? demanda-t-il.

— Si fait! répondit Emmanuel. Cette seconde porte communique avec les appartements particuliers. Un escalier dérobé vous conduira sur le vestibule principal. Voulez-vous que je fasse demander ma gondole?

— Bien volontiers; je veux emmener d'ici au plus vite cette pauvre enfant.

Et Camparini désigna d'un geste paternel Uranie

qui était demeurée sur le fauteuil comme privée de sentiment. Emmanuel s'élança rapidement au dehors. Camparini se leva et courut vers la fenêtre ; écartant doucement le rideau de velours, il colla son œil sur la vitre. Une ombre se détachait au dehors dans la nuit, sur le balcon ; cette ombre était celle de l'Arménien.

Camparini examina ensuite la boiserie intérieure de la chambre et il fit un signe de contentement.

— Il a dû tout entendre, murmura-t-il. Dans quelques instants Chivasso saura ce qui vient d'avoir lieu et il agira. Allons! tout marche !

Un soupir qui expira sur les lèvres d'Uranie, semblable à un râle douloureux, rappela Camparini près de la jeune fille.

— Venez ! dit-il en la soutenant pour qu'elle parvînt à se lever et à marcher, venez, mon enfant, et ne craignez rien ; cette fois, vous êtes convaincue que celui qui vous parle est votre meilleur ami. Venez, ayez confiance, et peut-être que bientôt Léopold vous sera rendu !

— Léopold ! murmura Uranie.

— Sans doute vous l'aimiez, et peut-être dépend-il de vous de le faire libre?

— Libre, lui! s'écria Uranie en s'arrêtant subitement et en retrouvant toutes ses forces. Libre! dites-vous et cela dépendrait de moi?

— Lucile n'est pas votre sœur, vous l'avez dit, votre père l'a déclaré formellement par acte écrit de sa main. Cet acte est en votre possession, je le sais. Donnez-le-moi.

— Cet acte? répéta Uranie en hésitant.

— Oui! dites-moi où M. de Neoules l'a caché?

Uranie regarda fixement son interlocuteur.

— Pourquoi me demander ce secret? dit-elle. Comment sa connaissance peut-elle faire rendre la liberté du vicomte?

— Vous le saurez plus tard! Voulez-vous qu'il soit libre?

— Oui!

— Eh bien! dites où sont ces papiers!

— Mais... fit Uranie avec crainte.

— Oh! interrompit Camparini avec une froideur marquée, du moment que vous n'avez pas confiance entière en moi, mademoiselle, il me faut attendre... Soit! attendons!

Emmanuel rentrait alors annonçant que sa gondole était à la disposition de Camparini et de la jeune fille. Tous trois quittèrent la bibliothèque.

Au même instant, sur le balcon, l'Arménien, après avoir de nouveau appuyé la main sur la scupture de la muraille, s'élançait par-dessus la balustrade, saisissait la corde et se laissait glisser rapidement. Deux bras vigoureux le reçurent et il se trouva dans le salon d'une gondole.

Arrachant rapidement ses autres vêtements et son masque, le mystérieux personnage apparut revêtu d'un costume fort simple de gondolier : prenant dans une boîte placée sous la banquette une énorme barbe postiche, il se l'attacha au menton avec un aisance décelant une grande habitude de travestissement.

Sortant alors du salon, il passa à l'arrière, prit la rame, et du geste il envoya l'autre gondolier à l'avant. En quelques secondes, la gondole gagna le canal Foscari et stationna devant le palais. En cet instant, une autre gondole arrivait au pied de l'embarcadère : c'était celle du baron dans laquelle Camparini faisait monter alors la jeune fille. Emmanuel prit place également et l'embarcation s'éloigna dans la direction du grand canal.

L'autre gondole, celle dans laquelle était l'Arménien, s'élança dans le sillage de la première. Arrivée à la hauteur du grand canal, elle se jeta de côté et parut s'engager dans une voie étroite s'enfonçant sur la gauche ; mais presque aussitôt, manœuvrant avec une habileté extrême, elle ressortit et, demeurant dans l'ombre épaisse que projetaient les hautes maisons, elle recommença sa course, suivant toujours, mais de loin cette fois, la gondole qui emportait Camparini, Uranie et le baron de Berval.

IV

LE PLAN

Quand, après avoir quitté le palais de Saint-Marc, on a doublé la douane, on s'engage dans les eaux d'un canal nommé la *Giudecca*, canal par où il faut absolument passer alors que l'on veut aller de Venise soit à Mestre, soit à Fusine. A l'extrémité de ce canal est une petite île, dernier maillon de cette chaîne dont la lagune relie les anneaux, l'un des points extrêmes de la vieille cité républicaine. Cette île, fort petite et qui est la première battue par les flots durant la tempête, sert de taille-lame à Venise. De tout temps elle n'a jamais possédé qu'une habitation, maison et jardin, et n'a par conséquent appartenu qu'à un seul propriétaire. Sans doute le *casino* qu'elle renferme avait dû être construit jadis par quelque riche patricien jaloux de ses plaisirs et ennemi d'un indiscret voisinage.

A la fin du siècle dernier, ce casino avait un certaine réputation à Venise : on racontait que son ancien propiétaire s'y était pendu, disaient les uns, y avait été pendu, disaient les autres, sans qu'on eût pu jamais deviner la cause de cette mort violente. L'opinion publique, s'emparant du côté mystérieux de ce trépas, avait forgé fables sur fables, bientôt, la superstition aidant, on en était arrivé à faire du casino un lieu de sabbat, dont ne pouvait approcher aucun bon chrétien. Aussi, après la mort du propriétaire, le casino était demeuré inhabité, et, bien qu'il eût été mis en vente, il n'avait trouvé aucun acquéreur, lorsqu'en 1795 le bruit avait couru subitement que le casino avait été acheté. Par qui? On n'en savait rien. Seulement, ce que les versions constatèrent, c'est que la nuit, de temps à autre, une gondole accostait l'escalier et que l'on voyait briller une lumière derrière les vitres des fenêtres. C'était là, au reste, tout ce qu'on avait pu constater, et, en dépit des efforts des curieux, jamais on n'avait pu voir le visage d'aucun des visiteurs.

En 1796, les choses étaient encore en même état ; les habitants des îlots voisins voyaient, une ou deux fois la semaine, passer une gondole, toujours par une nuit noire ; puis la gondole touchait la terre, une lumière éclairait l'intérieur du casino, on apercevait quequefois des ombres glissant derrière les rideaux ; mais on n'entendait aucun bruit, même en s'approchant, et le jour venu, le casino était de nouveau désert.

Ce soir-là, où il y avait fête au palais Foscari, le casino mystérieux était illuminé intérieurement comme les nuits où le visitaient ses hôtes inconnus. Deux heures du matin venaient de sonner à Saint-Marc, quand une gondole, glissant sur le canal de la *Guidecca*, atteignit l'îlot, le contourna et vint accoster par le côté opposé à celui de la ville. Ceux qui arrivaient, ne pouvant être vus que de la haute mer, se mettaient donc ainsi à l'abri des regards indiscrets. Deux hommes quittèrent la tente, sautèrent sur l'escalier de marbre et pénétrèrent dans l'intérieur du casino. Une lampe, éclairant faiblement le vestibule, permit aux deux hommes de diriger leurs pas. Au moment où ils s'avançaient vers une porte placée au fond, cette porte s'ouvrit et un gondolier parut sur le seuil. Le gondolier échangea avec les deux hommes un geste rapide et s'effaça pour les laisser pénétrer dans une pièce de vaste dimension vigoureusement éclairé par des lampes suspendues.



— Roquefort! s'écria Camparini avec étonnement. (Page 155.)

— Camparini est rentré? dit l'un des hommes en voyant la porte se refermer sur eux.

— Sans doute, répondit l'autre, sans quoi nous eussions attendu sous le vestibule comme d'ordinaire.

— Sais-tu, Pick, que Camparini a une singulière manière de procéder vis-à-vis de nous!

Pick regarda fixement son compagnon.

Chivasso se rapprocha de Pick, et, baissant la voix de manière à ce que le son ne franchît pas au delà de la distance qui le séparait de son interlocuteur:

— Camparini est le *Roi du bagne*, soit, reprit-il; mais il nous traite trop en sujets.

Pick regarda de nouveau Chivasso. Un léger silence regna dans la pièce.

En ce moment le bruit d'un pène glissant sur une gâche retentit, et Camparini fit son entrée dans la pièce. Saluant de la main ses deux compagnons, il se dirigea vers un siège et y prit place, invitant de la main Pick et Chivasso à l'imiter. Une petite table roulante était voisine: Camparini l'attira à lui, la plaça entre ses jambes, et appuyant ses deux coudes sur son plateau incrusté de cuivre:

— Roquefort est absent par mon ordre et pour le besoin de nos affaires, dit-il; mais nous pouvons causer sans lui. Êtes-vous disposés à m'écouter?

— A tes ordres, répondit Chivasso.

— Morbleu! fit Pick en souriant, quel air solennel pour en arriver aux conclusions les plus simples! Nous sommes enfin au bout de nos travaux, nous avons atteint le but, nous n'avons plus qu'à nous féliciter mutuellement et à partager les millions gagnés par nos soins et par nos fatigues.

— Le crois-tu? demanda Camparini.

— Pardieu! si je le crois. La situation n'est-elle pas limpide? Ça, très cher, expliquons-nous une bonne fois catégoriquement, et n'ayons plus entre nous de ces apparences de mystères bonnes à en imposer aux sots. Ce que nous voulons est parfaitement défini depuis longtemps : ce sont les millions des Niorres,

ceux des d'Horbigny et ceux de la baronne de Sarville; est-ce vrai?

— Parfaitement, répondit Camparini en regardant froidement son interlocuteur; après?

— Après, poursuivit Pick. Les millions de la baronne de Sarville ont été légués à Uranie et à Lucile de Cantegrelles par un premier acte authentique fait par la baronne; par un second acte, postérieur à celui-là, Lucile a été écartée de la succession et Uranie déclarée seule et unique héritière de la baronne; est-ce vrai?

— Toujours vrai.

— Seulement je ne m'explique pas très clairement la cause de ce second acte et l'avantage exclusif donné à Uranie.

— Tu te l'expliqueras peut-être plus tard, répondit Camparini. Continue!

— La baronne de Sarville n'a pas émigré; donc ses biens n'ont pu être confisqués et sont demeurés siens: elle est morte, l'année dernière, sans avoir changé les formes de son dernier testament. Donc Uranie hérite de sa tante.

— Parfaitement raisonné!

— Or Uranie est entre mes mains, et son futur époux, le vicomte de Signelay, y est également. Donc, pour contraindre Uranie à nous céder sa fortune, il ne s'agit que de la placer entre deux choix qui ne la feront pas hésiter: la perte ou la liberté de celui qu'elle aime. Le vicomte est sous les *Plombs*, mais son sort dépend de nous; donc la situation devient des plus simples, je le répète, et entre nous et la possession de la fortune de la baronne, il n'y a qu'un pas.

— C'est possible, dit Camparini, mais ce pas comment le ferais-tu!

— Rien de plus aisé. Uranie est majeure; elle fera, en faveur d'un tiers que nous lui désignerons, un acte en bonne forme par lequel elle s'engage à renoncer à l'héritage de la baronne, sous prétexte qu'elle n'y a aucun droit. La baronne a jadis beaucoup aimé lord Harbing, cela est notoire, on les a vus nombre de fois ensemble, ils devaient se marier... Que diable! le premier enfant trouvé de quatre ou cinq ans ferait notre affaire. Uranie ne voudrait pas hériter au préjudice du petit-cousin... Qu'en penses-tu?

— Pas mal! fit Camparini en secouant la tête. Nous voilà donc en possession des millions de la baronne, grâce à ton subterfuge. J'y consens; passons aux millions des d'Horbigny.

— Oh! s'écria Pick, pour ceux-là, c'est plus simple encore. Du moment que Blanche de Niorres a refusé l'héritage de madame de Saint-Gervais, cet héritage revenait de droit à la fille du comte d'Adore. Or, la fille du comte est morte, et tu en sais quelque chose...

— Passons!

— Cette fille est morte; le comte étant écarté par les expressions de la donation, la fortune revient au cousin germain de madame de Saint-Gervais, lequel n'est autre que ce jeune vicomte de Signelay actuellement emprisonné sous les *Plombs*.

— Parfaitement exact; ensuite?

— Nous n'avons qu'un moyen d'action sur le vicomte, mais ce moyen d'action est infaillible. Il aime Uranie de Cantegrelles: qu'Uranie soit menacée de tortures et de mort, le vicomte abandonnera tous les millions des d'Horbigny pour la sauver.

— C'est le même moyen appliqué envers Uranie et envers le vicomte.

— Pourquoi non, si ce moyen est bon?

— Cela est vrai, et je m'incline devant ta sagesse. Restent les millions des Niorres.

— L'unique héritier de la famille est en notre possession, qu'il hérite d'abord, lui: nous hériterons ensuite, nous.

Camparini regarda fixement Pick.

— Le petit-fils du conseiller héritera de son grand-père, soit, dit-il; admettons même qu'il soit déjà en possession de ses biens. Ce petit-fils a douze ans, c'est un enfant mineur, comment hériterons-nous de lui?

Pick regarda à son tour le *Roi du bagne*: les deux hommes semblaient se *tâter* mutuellement et jouer l'un avec l'autre comme deux tigres qui doivent finir par s'entr'égorger.

— Quelle question me fais-tu? répondit Pick. Le moyen n'est-il pas trouvé depuis longtemps et tout n'est-il pas convenu? Pourquoi aurions nous laissé vivre Maurice Bellegarde, si nous n'avions pas eu besoin de lui pour cette affaire? Le petit-fils du conseiller est mineur, donc il ne peut ni tester ni disposer de ses biens avant sa majorité, et cette majorité n'arrivera que dans de longues années. Jusque-là, nous ne pourrions rien faire; mais si l'enfant mourait, au contraire, la fortune des Niorres passerait sur la tête de Maurice Bellegarde, son unique parent.

— D'accord.

— Or, Maurice aime Lucile de Cantegrelles, Lucile est en notre puissance, donc...

— Troisième édition du même moyen, interrompit Camparini.

— Pourquoi pas, s'il est infaillible?

— S'il est infaillible, il faut toujours l'employer.

— Mais... dit Pick avec impatience.

— Mais l'est-il? voilà la question! interrompit brusquement Camparini.

— Comment! tu doutes...

Camparini ne répondit pas. Se levant lestement, il parcourut la pièce, paraissant profondément réfléchir, puis il revint vers ses deux compagnons, dont l'un, Chivasso, n'avait point encore prononcé une parole, et, s'asseyant devant la petite table:

— Chers amis, dit-il après un court silence, Pick avait raison tout à l'heure: l'instant est venu de dérouler mes plans sans en laisser le plus petit côté dans l'ombre. Nous sommes les trois chefs de l'entreprise, nous nous devons des communications complètes, et je commence. Voici où nous en sommes.

Camparini, en achevant ces mots, tira le tiroir de la petite table et y prit quatre liasses de papiers recouvertes chacune d'un carton de nuance différente: le premier rouge, le second jaune, le troisième vert, et le quatrième noir. Rejetant négligemment sur un siège voisin le cahier jaune, le vert et le noir, il prit le rouge et l'ouvrit.

— Affaires de Niorres, dit-il en appuyant la paume de sa main sur le manuscrit. Il y a ici, chers amis, une grande résolution à prendre, il y a à tracer une route fort difficile à suivre: je ne vous le cache pas, bien qu'en ait dit notre ami Pick.

— Cependant, fit observer Pick, la fortune des Niorres revient de droit à l'unique descendant de la famille, cela n'est pas à contester.

— Sans doute.

— Ce descendant est l'enfant que monsieur de Niorres a confié à Saint-Jean et qui porte, gravées sur son bras, les armes de sa famille.

— Nous savons cela.

— Eh bien! cet enfant existe, et la preuve qu'il existe, c'est qu'il est à deux pas de nous, dans cette maison.

— D'accord; l'enfant est entre nos mains, comme Uranie et Lucile y sont, comme Mahurec, le Maucot et le vicomte sont sous les *Plombs*, mais ce n'est qu'un premier pas fait, et il faut avancer encore pour atteindre le but.

— Cependant, rien n'est plus facile que de faire reconnaître l'enfant pour ce qu'il est.

— Comment t'y prendrais-tu? demanda Camparini.

— En confiant son petit-fils à Saint-Jean, M. de

Niorres lui a remis un acte signé de sa main et déclarant que l'enfant, portant gravées sur le bras les armoiries de sa famille, est bien le fils de son fils. Cet acte suffit.

— C'est-à-dire qu'il suffirait.

— Comment?

— Oui : il faudrait l'avoir.

— Il faudrait! s'écria Pick en appuyant sur le mot.

— Oui, répondit nettement Camparini, *il faudrait!*

— Mais cet acte, tu l'as; M. de Niorres l'a remis à Saint-Jean, et Saint-Jean, c'était toi. Cet acte, je l'ai vu entre tes mains; de Sommes avait failli te l'enlever, mais tu l'avais conservé; où est-il?

— Avec les autres, répondit Camparini.

— Hein? cet acte était avec les papiers que tu as livrés?

— Oui.

Un silence suivit cet échange de paroles. Pick paraissait foudroyé, anéanti. Chivasso avait tout écouté sans prononcer un mot.

— Alors, reprit Pick, nous n'avons plus aucune preuve de l'identité de cet enfant?

— Aucune, répondit Camparini. Cet acte était la seule preuve valable, et il n'est plus en notre possession.

— Mais alors les millions des Niorres peuvent nous échapper?

— Je le crains.

— Tonnerre! s'écria Pick avec fureur, je ne comprends rien à ta conduite, Camparini.

Chivasso lui posa la main sur l'épaule.

— Patience, dit-il, je crois que nous comprendrons tout à l'heure. Passons maintenant à l'affaire de la baronne, celle-ci est claire?

— Un peu moins que l'autre, dit Camparini.

— Hein? firent à la fois les deux hommes.

— Uranie hérite de la baronne, soit, et nous obtiendrons les millions d'Uranie en menaçant le vicomte, j'y consens; mais il faut d'abord qu'Uranie hérite, et pour hériter des gens, il faut que ces gens soient morts...

— Eh bien? fit Pick, qui était suspendu pour ainsi dire aux paroles s'échappant des lèvres sèches du *Roi du bagne.*

— Eh bien! mes chers amis, j'ai de puissants sujets pour croire qu'à cette heure la baronne, que nous supposions morte, est en excellente santé.

— Impossible! s'écria Pick; alors de ce côté encore...

— Il faut attendre.

— Mais les millions des Saint-Gervais, les millions du vicomte.

— Ah! ceux-là appartiennent bien à M. de Signelay, et M. de Signelay est bien en notre pouvoir.

— Donc ses millions à lui...

— Seront à nous quand M. de Signelay aura consenti à nous les abandonner.

— Eh bien! il faut qu'il consente.

— Il faut...

La porte en s'ouvrant brusquement interrompit le *Roi du bagne*, un homme se rua dans la pièce; cet homme avait les vêtements en lambeaux et il ruisselait d'eau de la tête aux pieds, comme s'il venait d'être trempé dans la lagune.

— Roquefort! s'écria Camparini avec étonnement et en faisant un pas vers le nouveau venu. Que s'est-il passé? d'où sors-tu?

— Du canal! répondit Roquefort en se jetant dans un fauteuil.

— Du canal! dit Pick avec stupéfaction. Et qui t'y avait jeté.

— Moi-même.

— Comment? pourquoi?

— Pour m'échapper, pardieu!

— T'échapper! dit Camparini avec violence, que dis-tu donc? Je ne comprends pas.

— Je dis, reprit Roquefort, que notre police est mal faite, que tu es mal servi, Camparini; car tandis que nous agissons en pleine sécurité, nous sommes entourés d'ennemis puissants et dangereux.

— Hein? fit Camparini en se redressant de toute la hauteur de sa longue taille, tu es fou. Que t'est-il arrivé? Parle donc.

— Il m'est arrivé que j'ai été pris, enlevé, capturé, pendant qu'un autre prenait ma place et t'espionnait, toi, Camparini.

Camparini saisit les mains de Roquefort et, les secouant avec violence :

— Ce que tu dis est faux! s'écria-t-il.

— Ce que je dis est vrai.

— Impossible, te dis-je! Croire à tes paroles serait douter de ma puissance, tu mens! Tu obeis à quelque plan ourdi contre moi, mais malheur sur ta tête, Roquefort, ma main est lourde et je t'écraserai.

Camparini était effrayant à contempler, il était d'une pâleur extrême, son front était plus blanc que l'ivoire, ses sourcils horriblement contractés, ses lèvres serrées ; ses yeux lançaient des gerbes lumineuses : il étreignait les mains de Roquefort à lui briser les os. Le bandit poussa un cri de douleur.

— Je dis vrai, reprit-il, pourquoi mentirais-je. et si je voulais agir contre toi, pourquoi reviendrais-je me mettre entre tes mains?

Camparini passa sa main sur son front.

— Tu as été enlevé ce soir? reprit-il.

— Oui, dit Roquefort, c'était...

— Quand? interrompit Camparini.

— Il y a quelques heures à peine.

— Où cela?

— Au palais Foscari.

— Était-ce pendant le bal?

— Oui; au moment où tu passais dans la galerie, la foule nous sépara; j'allais te rejoindre quand j'aperçus un homme de ma taille, de ma tournure, vêtu comme moi en Arménien, qui s'élançait sur tes traces. Je voulus m'élancer à mon tour, la foule me barra le passage; je voulus crier, une main se posa sur mon épaule et un canon de pistolet s'appuya sur ma poitrine; puis, avant que je pusse tenter un mouvement, je fus renversé et je disparaissais derrière une cloison par une porte secrète qui s'était subitement ouverte.

— Après, après? s'écria Camparini en voyant Roquefort s'arrêter.

— J'étais dans une obscurité profonde. Je demeurai là plus d'une heure sans pouvoir rien distinguer, entendant au-dessus de ma tête le bruit du bal qui continuait. Enfin des mains me saisirent, m'enlevèrent, m'emportèrent et me jetèrent dans une gondole dont les gondoliers étaient tous masqués.

— As-tu remarqué un signe, quelque chose, le moindre indice?

— Rien absolument; c'était une gondole particulière, peinte en noir.

— Les gondoliers ont-ils parlé?

— Pas un seul n'a prononcé une parole; tous étaient masqués.

— Qu'a-t-on fait de toi?

— On m'a attaché les mains et on m'a placé sous la tente, puis la gondole est partie. Où allait-elle, je l'ignore. Je n'avais qu'une pensée, un désir, une volonté, redevenir libre. J'usai les liens qui me garrottaient en les frottant contre l'un des montants de la tente, et une fois détaché, je déchirai l'étoffe du rideau et je m'élançai. Alors la gondole se mit à ma poursuite; mais je suis bon nageur, tu le sais, et je déjouai toutes recherches.

— Mais tu as entendu parler pendant qu'on te poursuivait?

— Rien, pas un mot!

— Cela est étrange!

— C'est ainsi cependant. Une fois à l'eau et ayant dépisté ceux qui me cherchaient, je m'orientai; je reconnus le canal et le casino... et me voilà!

Pick et Chivasso se regardaient sans mot dire: Camparini réfléchissait.

— Mais, s'écria-t-il tout à coup avec un mouvement de colère terrible, si tu avais été pris alors que je passais dans la galerie, à qui donc ai-je parlé, moi?

— A celui qui avait pris ma place, répondit Roquefort.

— Celui-là connaissait le secret de la rosace, il m'a compris et il a agi!

Revenant sur Roquefort, Camparini le saisit brusquement à la gorge.

— Toi seul connaissais ce secret! s'écria-t-il avec rage, toi seul l'as vendu!

Roquefort était pourpre, il étouffait.

— Je suis innocent! murmura-t-il; encore une fois, pourquoi serais-je revenu si j'étais coupable?

— Pour mieux me tromper.

— Je te jure...

Camparini lâcha Roquefort.

— J'ai tort! dit-il, je m'emporte sans raisonner; mais celui qui t'a remplacé a écouté ma conversation avec le baron, il a surpris ce que j'ai dit à Uranie...

Camparini s'arrêta.

— Qui cela peut-il être? se demanda-t-il.

— Oh! dit Pick en s'avançant, si Jacquet était à Venise!...

— Jacquet est à Milan! répondit Camparini, cela est incontestable; qui donc est Venise?

Camparini se promenait à grands pas; ses compagnons n'osaient lui parler. Il était évident que le terrible *Roi du Bagne* fouillait son esprit inventif pour découvrir la clef du mystérieux événement que venait de lui révéler Roquefort. Tout à coup il s'arrêta, prit un marteau et frappa sur un timbre; un gondolier entra et se tint immobile sur le seuil de la porte.

— Qui est rentré? demanda Camparini.

— Un seul, répondit le gondolier, Lucien.

Camparini réfléchit encore.

— Fais-le venir, dit-il.

Quelques instant après, le singulier personnage que nous avons déjà rencontré à Vérone, ce malheureux dont le visage couturé attestait les douleurs subies, fit son entrée dans la pièce. Camparini échangea avec Chivasso un rapide regard que ne purent surprendre ni Pick ni Roquefort.

VI

LES AMIS.

Camparini avait pris les deux candélabres chargés de bougies allumées qui éclairaient la pièce et les avait placés sur la petite table, de façon à ce que les rayons lumineux tombassent en plein sur le visage cicatrisé de Lucien. Celui-ci ne recula pas et ne manifesta aucun désir de rentrer dans l'ombre. Chivasso s'était avancé lentement en dardant ses prunelles fauves sur Lucien Quand il eut terminé son minutieux examen, il fit un geste négatif. Camparini sourit avec un sentiment de satisfaction évident, puis se retournant vers Lucien:

— On t'envoie à moi comme un homme intelligent, dit-il. Depuis que tu es arrivé je n'ai pu mettre cette intelligence à l'épreuve, aujourd'hui l'occasion se présente; es-tu prêt?

— Oui, répondit Lucien. De quoi s'agit-il.

— Un homme a été enlevé ce soir, je veux savoir par qui.

— Où cet homme a-t-il été enlevé? demanda Lucien.

— Au palais Foscari, durant la fête.

Lucien sourit.

— Cet homme, dit-il, était vêtu en Arménien, il a été jeté dans une gondole dont les barcaroli masqués pouvaient passer pour muets et il s'est échappé en usant ses liens et en se jetant à l'eau: cet homme, c'est Roquefort.

— Bien? fit Camparini.

Les trois autres hommes se regardaient avec stupéfaction.

— Comment sais-tu cela? demanda Roquefort avec une vivacité extrême.

— J'étais l'un des barcaroli masqués.

— Toi! Tu étais dans la gondole.

— Heureusement pour toi même, car c'est grâce à mes fausses indications que l'on a perdu ta trace.

— A tes indications?

— Sans doute! je t'avais reconnu, je voulais te sauver.

Camparini fit un geste de la main.

— Explique-toi nettement! dit-il d'une voix impérieuse.

— L'explication sera courte, répondit Lucien. Depuis que je suis venu à Venise, je me suis lié avec plusieurs gondoliers. L'un d'eux m'a proposé, ce soir même, de gagner quelques ducats; j'ai accepté sans savoir de quoi il s'agissait. On m'a conduit sur une gondole, on m'a fait masquer, puis la gondole est allée attendre à l'une des issues secrètes du palais Foscari. Quelques instants après, Roquefort a été conduit sous la tente par deux hommes masqués et nous sommes partis. Vous savez sans doute le reste.

— Et après que Roquefort se fut échappé, qu'advint-il?

— La gondole accosta près du *Rialto*, on nous paya et on nous congédia.

— Qui vous a payés?

— L'un des gondoliers masqués.

— Celui que tu connais?

— Non, un autre.

— Qui?

— J'ignore qui il est; je ne l'ai pas vu et je n'ai même pas entendu le son de sa voix.

— Et l'autre gondolier, celui qui t'avait engagé, que savait-il!

— Rien. Je l'ai interrogé; il n'a pu me répondre, on l'avait pris dans la gondole en le chargeant de trouver un compagnon.

— Ainsi, tu n'as aucun indice?

Lucien sourit finement.

— J'ignore à qui j'ai eu affaire, dit-il, mais je le saurai, je reconnaîtrai la gondole.

— Comment?

— C'est mon secret, je ne le confierai qu'à toi seul.

— Pourquoi?

— Pour des motifs que tu connaîtras.

Camparini fit signe aux autres hommes de s'écarter, puis quand il fut seul avec Lucien dans l'embrasure d'une croisée

— J'écoute! dit-il. Qu'as-tu à me dire?

Lucien lança autour de lui un regard investigateur, puis se penchant vivement, il parla rapidement à l'oreille de Camparini, mais à voix tellement basse, que le murmure de ses paroles ne se fit même pas entendre. Camparini se redressa brusquement comme si un serpent l'eût mordu.

— Comment sais-tu cela? dit-il.

— J'ai été, durant onze mois, valet de confiance chez M. de Neoules, répondit Lucien.

— Toi! fit Camparini avec un nouveau geste d'étonnement.

Puis, après un silence:

— Jonas a raison, reprit-il, tu peux nous être d'une grande utilité et, si tu le veux, ta fortune est faite. Sache demain à qui appartient la gondole.

— Je le saurai demain au lever du jour.

— C'est bien, je t'attendrai ici.

Lucien s'inclina et sortit. Camparini courut refermer la porte, puis revenant précipitamment vers ses trois compagnons :

— Cet homme est précieux dit-il, il nous rendra un important service, mais ce service rendu, il faut qu'il meure!

— Pourquoi ? demanda Chivasso.

— Il en sait trop long.

— Qui est-il ?

— Je l'ignore et je ne puis le savoir; c'est pourquoi il doit disparaître.

— Certes, dit Pick en se levant, mieux vaut un ami de moins qu'un ennemi de plus; je me charge de Lucien; qu'il nous renseigne seulement sur cette affaire étrange de la gondole, et ensuite, ou je saurai qui il est, ou nous n'aurons rien à redouter de lui.

Camparini fit un signe affirmatif et Pick sortit aussitôt. Sur un geste du *Roi du bagne*, Roquefort se leva précipitamment et s'approcha :

— Pick se charge de Lucien, dit Camparini, toi, Roquefort, charge-toi de Pick.

VII

MESSER-GRANDE.

A Venise, jadis, les arrestations se faisaient avec le moins de bruit possible, et le lecteur en a vu la preuve lors de l'arrestation du vicomte de Signelay. C'était en plein jour de fête cependant, au milieu d'une affluence considérable que Léopold avait été arrêté, mais l'arrestation avait été opérée sans scandale, et, quelques minutes après que la gondole emportant Messer-Grande et son prisonnier avait disparu, il n'était plus question parmi les spectateurs de ce qui venait d'avoir lieu, car rien ne paraissait plus simple. Messer-Grande avait conduit le vicomte au palais du doge; là, le jeune homme avait été fouillé sans qu'aucune interrogation eût eu lieu, ensuite il avait été appelé devant l'inquisiteur. A toutes les questions qui lui avaient été adressées relativement à ses prétendus crimes, Léopold avait opiniâtrement refusé de répondre.

— *Mettetelo in deposito*, avait dit le juge en employant la formule consacrée.

Messer-Grande avait alors repris Léopold et l'avait conduit par mille détours jusqu'à une pièce dans laquelle se tenait un homme ayant appendu à sa ceinture un énorme trousseau de clefs : cet homme était le signor gardien des *Plombs*. Celui-ci reçut le prisonnier, en donna décharge et appelant deux archers qui se placèrent aussitôt de chaque côté du vicomte :

— Suivez-moi! dit-il d'une voix rude.

Léopold obéit. Flanqué de ses deux estafiers, il monta les marches de deux petits escaliers en haut desquels il trouva une première galerie qu'il suivit, puis une seconde, garnie à son extrémité d'une porte massive. Le geôlier prit une clef, ouvrit cette porte et invita de la main Léopold à pénétrer dans une sorte de bouge, mal éclairé, bas de plafond et dans lequel régnait une chaleur suffocante.

— Est-ce là ma prison? demanda le vicomte.

Le geôlier ne répondit pas, il s'occupait à refermer la porte d'entrée. Pendant ce temps, Léopold parcourait des yeux l'espèce de galetas où il se trouvait. Ses regards tombèrent sur une grande machine de fer solidement scellée à la muraille : cette machine représentait un carcan ayant la forme d'un fer à cheval. Le geôlier s'était rapproché doucement.

— Sa Seigneurie désire peut-être savoir à quoi cela peut servir? dit-il d'une voix doucereuse. Lorsque Leurs Excellences ordonnent qu'on étrangle quelqu'un, on fait asseoir le coupable sur un tabouret, le dos tourné contre ce collier et on lui place la tête de façon à ce que le cou soit à demi pris dans ces tenailles de fer. Une masse de soie, qui garnit l'autre moitié, passe par ce trou et les deux bouts vont aboutir à l'axe d'un moulinet auquel on les assujettit. Un homme tourne la roue jusqu'à ce que le patient ait rendu son âme au ciel, car le confesseur ne le quitte pas, Dieu merci! qu'il ne soit expiré.

En achevant de donner cette petite description, le geôlier avait lancé un méchant coup d'œil sur Léopold, probablement pour jouir de l'effet qu'il pensait avoir produit, mais le vicomte était impassible et son regard avait quitté la machine pour se reporter sur une autre partie du galetas. Le geôlier sourit en haussant les épaules et, ouvrant une grosse porte doublée de fer que Léopold n'avait point remarquée encore et qui avait à son milieu un trou rond d'un demi-pied de diamètre à peu près, il poussa son prisonnier. Léopold fut contraint à se courber en deux pour entrer, tellement bas était le plafond, puis la porte se referma, et le geôlier demanda par l'ouverture si son prisonnier voulait payer pour avoir son repas du soir.

— Je n'ai pas faim! répondit Léopold.

Le geôlier quitta le guichet et s'en fut suivi des deux archers. Demeuré seul, Léopold resta un moment immobile comme s'il eût eu peine à rappeler ses esprits. S'avançant précipitamment vers la porte, il la secoua avec des mouvements fébriles, mais les verrous ne crièrent même pas dans leurs gâches. S'appuyant alors sur le rebord du guichet, il contempla d'un œil vague le hideux galetas dans lequel était l'horrible machine dont la vue semblait lui faire pressentir la destinée qui lui était réservée. Cette ouverture, la seule par laquelle pénétraient l'air et le jour, était garnie d'énormes barreaux de fer tellement serrés les uns contre les autres qu'il était impossible de passer la main entre eux. La chaleur était extrême, car l'air vital manquait presque absolument : on n'entendait d'autre bruit que celui que faisaient d'énormes rats en courant sur les murailles. Le vicomte demeura là, immobile, dans la même situation durant plus de cinq heures. La nuit le surprit, nuit profonde, opaque, que pas un rayon lumineux ne traversait.

— Oh! s'écria-t-il en comprimant les battements de son cœur, Lucile n'est pas coupable! Non! non!... c'est impossible!... Je suis le jouet de quelque odieuse machination!... Mais pour tout expliquer, il faut sortir d'ici!...

Le vicomte recula.

— Sortir d'ici! répéta-t-il en regardant autour de lui. De quel droit m'y retient-on?

Etendant les bras, il parcourut sa prison comme s'il y eût cherché une issue praticable : cette prison, autant que le vicomte put en juger dans l'obscurité, était de forme carrée, très basse de plafond et garnie d'une espèce d'alcôve dans laquelle étaient placés un lit, une table et une chaise. Le vicomte se laissa tomber sur cette chaise en proie aux réflexions les plus douloureuses. Il se savait sous les *Plombs* et il savait aussi que, sous les *Plombs*, suivant l'expression du baron autrichien, on y entrait, mais on n'en sortait pas.

Combien de temps demeura-t-il ainsi? Il ne le sut jamais, mais sans doute la rêverie amère à laquelle il était en proie fut longue, car il ne revint à lui qu'en entendant ouvrir sa porte : il faisait grand jour et le geôlier venait lui apporter sa ration de la journée.

— Je veux voir l'inquisiteur, dit Léopold.

Le geôlier haussa les épaules sans répondre.

— Je veux voir l'inquisiteur, répéta Léopold outré de cette pantomime insultante.

Le geôlier sortit et referma la porte sans même se retourner. Le lendemain, il revint avec quatre archers. On fit sortir Léopold, on le plaça dans la pièce servant d'entrée et l'on balaya sa chambre. De nouveau, Léopold demanda à parler à l'inquisiteur d'État : il parla implora, commanda, le tout en vain : personne ne lui répondit, il eût pu se croire entouré de muets.

Alors la rage à laquelle le vicomte fut en proie ne connut plus de bornes : être arrêté sans connaître clairement la cause de cette arrestation, sans en prévoir la durée, sans pouvoir réclamer, sans être jugé ni entendu enfin, lui semblait, à bon droit, le comble de l'iniquité. Rage impuissante, colère vaine! ni le geôlier ni les archers ne firent aucune attention à la fureur du prisonnier, ils refusèrent de lui répondre, ils refusèrent de l'entendre. Les jours s'écoulèrent et Léopold, en proie au plus violent délire que provoquait cette activité prolongée, ne trouvait plus de force pour lutter contre les angoisses morales qui l'assiégeaient, il tomba dangereusement malade. Aucun soin ne lui fut prodigué et la nature seule triompha de la maladie. En revenant à la santé, Léopold sentit qu'un changement profond s'était opéré dans son âme : à la colère avait succédé le désir de la lutte, à la douleur poignante la volonté arrêtée de tout faire pour reconquérir une liberté indignement ravie.

Durant quelques jours, les pensées les plus tumultueuses et les plus horribles avaient assiégé son cerveau : il avait songé à tuer le geôlier et les archers, à fuir ensuite, à triompher par la violence enfin de ceux qui le retenaient prisonnier; mais la raison, revenant plus puissante, chassait promptement ces moyens extrêmes et impraticables. Léopold se promenait alors dans sa prison, l'œil fixe, les lèvres crispées, le front assombri, l'esprit en travail. Il cherchait, il se torturait le cerveau, et le malheureux ne trouvait rien.

Un matin (des mois s'étaient écoulés depuis le jour de son arrestation), Léopold venait de recevoir la visite quotidienne du geôlier et des archers balayeurs, et il tournait dans son étroite cellule comme une bête fauve dans sa cage, quand, par deux fois, il revint en face de son lit ; il faisait sombre dans la pièce, mais l'habitude de cette demi-obscurité en avait annulé les effets pour les yeux du prisonnier. Le vicomte demeurait là, immobile, réfléchissant, quand tout à coup son regard s'enflamma en se dardant sur le sol, sous le lit. Un cri expira sur ses lèvres; il étendit les mains sans faire un pas en avant, comme un homme à la fois désireux et craintif. Enfin, s'élançant brusquement, il tomba à genoux, se glissa sous le lit et se redressa d'un seul bond en poussant une exclamation de joie folle.

— Ah! fit-il, Dieu vient à mon aide!

Et le malheureux prisonnier brandissait dans les airs un objet qu'il tenait dans sa main droite. Cet objet était une longue vis garnie d'un écrou à son extrémité, et qui servait à fixer l'un des côtés du fond du lit. Soit qu'elle eût glissé naturellement en se dévissant d'elle-même, soit que le bois vermoulu l'eût laissé échapper, elle gisait sur le sol au moment où Léopold l'avait aperçue.

— Oh! reprit le vicomte avec un délire effrayant, voilà qui me fera faire le premier pas vers la liberté!

Et, sans perdre un instant, il se précipita vers la partie du cachot où s'ouvrait la porte. Une large dalle blanche garnissait le plancher; Léopold s'accroupit sur la dalle, et prenant sa vis des deux mains, il se prit à frotter l'extrémité arrondie. Après une demi-heure de ce rude travail, il s'arrêta, porta le doigt à l'extrémité frottée et se baissa pour mieux voir. Un soupir de triomphe s'échappa de sa poitrine : la dalle avait usé le fer et la vis présentait une facette assez bien dessinée. Léopold se remit à l'œuvre. Alors ce fut une rage, une frénésie que rien ne put arrêter; il semblait que la liberté fût au bout de la besogne. Huit jours entiers, le vicomte les passa agenouillé sur la dalle, frottant sa longue vis, ne se laissant rebuter ni par les fatigues ni par la douleur. Le huitième jour, la paume de ses mains était macérée, déchirée, couverte d'une large plaie ; mais la vis était usée sur toutes ses faces; mais son bout arrondi avait disparu et présentait une pointe accérée formant une sorte de stylet quadrangulaire aussi bien proportionné qu'il fût possible.

L'arme faite, avant de s'en servir, il fallait songer à la dérober aux yeux des gardiens. Un moyen simple se présenta : c'était, à l'heure des visites, de remettre la vis en place sous le lit. Cette première victoire remportée, le prisonnier avait concentré toutes ses facultés pour faire jaillir la pensée rebelle.

— Que faire! se disait-il avec désespoir. Comment fuir? Par où pratiquer une ouverture?

Quelques jours s'écoulèrent en angoisses nouvelles. Un matin, comme le geôlier et les archers procédaient au nettoyage de la cellule, Léopold entendit un bruit sourd sous ses pieds : on eût dit des cris, des trépignements, des clameurs furieuses étouffées par la distance ou par l'épaisseur d'un mur.

— Qu'est-ce que cela? dit-il en écoutant.

— Quoi? demanda le geôlier avec une indifférence assurée.

— Ces cris que j'entends?

— Ah! c'est Son Excellence *monsignor* Cavalli qui interroge sans doute un coupable.

Léopold frissonna.

— Est-ce donc la salle des tortures qui se trouve au-dessous de cette cellule? demanda-t-il encore.

— Oui, répondit le geôlier.

— Et cette salle des tortures donne dans le salon du grand conseil?

— Précisément.

Léopold ne dit plus rien; mais quand le geôlier et les archers furent partis :

— C'est par là que je fuirai! dit-il avec une énergie suprême.

Revenant vers son lit, Léopold écarta le meuble, et, se couchant sur le plancher, il enfonça la pointe de son poignard dans la boiserie de chêne; mais une réflexion terrible vint aussitôt l'assaillir et le glacer d'épouvante.

— Demain! murmura-t-il, demain on balayera et l'on découvrira ainsi les traces de mon travail.

Une sueur froide inondait les tempes du malheureux jeune homme, et ses doigts crispés pressaient subitement son front pâli dont les veines se gonflaient à se rompre.

— Comment empêcher que l'on ne balaye chaque matin? se demandait-il avec des angoisses horribles.

Le reste du jour se passa sans que Léopold eût changé de place; ce jour-là, il ne mangea pas; la nuit suivante, il ne put dormir. Le lendemain, le geôlier, en entrant, trouva intact le maigre dîner qu'il avait apporté la veille; Léopold était étendu sur son lit, moins pour se reposer que pour mieux veiller sur son arme, son unique trésor.

— Vous êtes malade? demanda le geôlier.

— Oui, répondit Léopold saisi par une inspiration subite. Il n'y a pas d'air ici, la poussière que vous faites chaque matin en nettoyant me cause des suffocations douloureuses.

— Bah! fit le geôlier avec indifférence.

Il donna l'ordre aux archers de nettoyer comme de coutume. Léopold se prit à tousser avec une violence croissante. Le geôlier n'accorda aucune attention à cette toux opiniâtre. Une fois seul, Léopold se fit une blessure au bras avec sa vis aiguisée et il ensanglanta son mouchoir et sa chemise; ce jour-là encore, il ne

mangea pas. Le lendemain, il était extrêmement faible.

— Qu'avez-vous? lui demanda encore le geôlier; vous ne mangez plus.

Léopold pria qu'on fit venir un médecin. Celui-ci, vieux docteur attaché depuis de longues années au service de l'inquisition, n'avait ni l'âme tendre, ni le cœur bien sensible; et sa science, quoique réputée, était loin d'atteindre à la hauteur de sa mission.

— Vous vous serez rompu, en toussant, quelque vaisseau dans la poitrine, dit-il froidement après avoir écouté les explications du malade. La poussière qui émane de ces boiseries contient sans doute quelque principe délétère; elle dégage des miasmes putrides.

— J'avais demandé qu'on ne balayât plus, répondit le vicomte.

— Vous aviez raison; je vais en donner l'ordre.

Et se tournant vers le geôlier :

— Cesse de balayer, ajouta-t-il, ce sera une fatigue de moins pour tes archers; mais ils ne se reposeront pas longtemps, le prisonnier n'en a pas pour deux mois.

Puis, sur cette conclusion consolante, le docteur s'éloigna. Léopold eut le courage de demeurer une heure sur son lit dans la crainte d'une seconde visite. La nuit venue, il prit un peu d'aliments et il pria longuement. Il était résolu à commencer son œuvre dès le lendemain. Le lendemain, effectivement, la cellule ne fut pas balayée. Léopold, certain d'avoir devant lui vingt-quatre heures, car la visite du geôlier n'avait jamais lieu que le matin au lever du jour, Léopold déplaça son lit, et, son arme à la main, il commença son œuvre. D'abord les morceaux qu'il détacha n'étaient guère plus gros qu'un grain de froment; seulement peu à peu ils augmentèrent de volume : mais un obstacle arrêtait le travail. La cellule, ne recevant qu'un jour douteux par l'ouverture grillée de la porte, était déjà fort obscure, et le lit était placé dans l'endroit le plus sombre. Léopold reconnut qu'à peine il pourrait travailler deux heures par jour : à ce compte, et pour percer la planche, il lui eût fallu des années. Ce qu'il devait avoir absolument, c'était une lumière factice, c'était une lampe. D'ailleurs, le trou pratiqué, une lampe était de toute nécessité pour son évasion. Léopold ne pouvait fuir que la nuit; il devait donc, au milieu des ténèbres, descendre dans une pièce dont il ignorait le plan et parcourir ensuite tout un palais aux nombreux détours; il lui fallait une lumière pour se guider et ne pas s'exposer à faire fausse route.

Une lumière!... ah! que n'eût-il pas donné pour se procurer une misérable lampe! Mais cette lampe il fallait la créer jusque dans ses moindres détails, et Léopold ne possédait rien. On lui apportait chaque jour sa nourriture dans un vase de terre, sorte d'écuelle grossière, que le geôlier laissait jusqu'au lendemain; Léopold en demanda une seconde, sous prétexte qu'il lui répugnait de tout manger dans cette même écuelle; le geôlier était dans un jour de complaisance : il accorda ce que demandait son prisonnier, une seconde écuelle fut apportée.

Le récipient conquis, il fallait conquérir le reste, et là était le plus difficile. En Italie, un des principaux mets adoptés par la population est la salade; ce mets, rendu populaire en raison de son peu de valeur, était également celui des prisonniers; cette salade était apportée tout assaisonnée. Léopold prétendit que le vinaigre lui faisait mal, et il pria le geôlier de lui faire donner dorénavant de la salade à l'huile pure, ce qui fut accordé sans grande peine. Une courte-pointe de coton pouvait fournir des mèches.

Restait, et c'était là le point principal, à se procurer les moyens de faire le feu. Une semaine entière, Léopold tortura son cerveau pour trouver le moyen de s'assurer la possession de ce trésor. Une nuit, furieux de son impuissance, il se tenait debout devant sa porte, la main gauche secouant le grillage, la main droite brandissant la vis métamorphosée en poignard; soit hasard, soit par intention, la vis heurta violemment la grille : une étincelle jaillit au contact; Léopold ne put retenir un cri de joie.

Le lendemain, durant la visite du geôlier, Léopold faisait un faux pas, tombait sur l'une de ses écuelles de terre qu'il brisait, et se faisait à la cuisse une large et profonde coupure : le sang ne pouvait s'arrêter.

— De l'amadou! demanda le prisonnier.

Un archer courut en chercher quelques grands morceaux, à l'aide desquels Léopold banda sa blessure.

Le soir venu, Léopold, tenant entre ses mains frémissantes une écuelle dans laquelle il avait amassé l'huile recueillie dans la salade, disposait une longue mèche, roulée, tressée avec des soins minutieux; une étincelle produite sur la grille alluma l'amadou. Alors, prenant un papier dérobé le matin même à l'un des archers, le prisonnier approcha ce papier de l'amadou fumant et il souffla doucement : la flamme jaillit, la mèche fut allumée.

Une heure après, il attaquait le plancher de chêne.

VIII

LE PRISONNIER.

La première journée de travail permit à peine à Léopold d'avoir entamé la planche qu'il avait choisie; mais enfin l'œuvre était commencée, et l'espérance brillait au loin. A la fin de la nuit, le bois était déchiqueté sur une longueur de deux pieds environ, mais la profondeur atteignait à peine quelques lignes. Léopold était épuisé : il n'avait pas pris le temps de manger, et la position à laquelle il avait contraint son corps lui avait engourdi les membres au point de lui causer les douleurs les plus vives. Deux heures le séparaient à peine du moment où le geôlier allait venir. Léopold se releva avec un éclair de joie dans les yeux, mais au même instant une pâleur livide se répandit sur son visage : un nouvel obstacle surgissait devant lui!

Dans son empressement à se livrer au travail, le malheureux avait oublié qu'en creusant le bois il faisait des copeaux, et ces copeaux, dont le volume devait se quadrupler en raison du trou creusé, pouvaient devenir les indices révélateurs de sa tentative. Un petit tas de fragments de bois déchiquetés gisait là, à ses pieds, et la vue de ces fragments le glaçait d'épouvante. Que pouvait-il en faire? Le cachot n'avait aucune fenêtre, aucune autre ouverture que celle pratiquée dans la porte donnant sur la pièce précédente. Les amasser sous le lit (le seul meuble qu'il possédât) était impossible : à mesure que l'ouvrage eût avancé, les copeaux eussent augmenté de volume et le geôlier ou l'un des archers eût pu s'apercevoir de cet amas. Comment faire disparaître ces copeaux? comment surtout se débarrasser de ceux qu'allait produire le travail des jours suivants?

Le temps s'écoulait, l'heure allait sonner, le geôlier allait venir, et Léopold ne trouvait rien! Ainsi, son travail de plusieurs semaines allait être anéanti! les difficultés sans nombre qu'il avait surmontées pour se faire une arme, une lampe, les ruses qu'il avait déployées pour empêcher que l'on ne balayât, tout allait devenir inutile... Léopold entendit au loin le bruit des pas du geôlier et des archers. Se baisser, ramasser les débris, les enfouir dans les poches de sa culotte, repousser le lit à sa place et se jeter dessus, tout cela fut accompli en quelques secondes. Le geô-

lier entrait. Léopold avait le sang au cerveau, son visage était cramoisi.

— Vous êtes encore malade? demanda le geôlier en remarquant que le repas de la veille était demeuré à peu près intact.

Léopold ne répondit pas.

— Voulez-vous que l'on fasse venir le médecin? continua le geôlier.

— Non!... balbutia le prisonnier; ce n'est rien... un étourdissement... Il n'y a pas d'air ici...

Le geôlier débarrassait le panier contenant le repas du jour.

— Eh bien! dit-il brusquement, qui vous empêche de marcher un peu dans la pièce d'entrée, comme vous le faisiez quand on balayait chez vous; on ne balaye plus, mais je vous laisserai tout de même jouir de la promenade pendant une demi-heure : cela fera circuler le sang.

Léopold murmura quelques mots de remerciement; le geôlier fit un geste à l'un des archers.

— Veille au dehors, lui dit-il, pendant que je vais porter à manger aux autres prisonniers. Tout à l'heure je reviendrai renfermer celui-ci.

Léopold fit un pas vers le geôlier comme pour aller le presser dans ses bras, mais il se contint. Le geôlier sortit avec les autres archers, tandis que celui auquel l'ordre avait été donné s'appuyait contre le chambranle de la porte toujours ouverte donnant sur le grand couloir.

L'espèce de taudis dans lequel se trouvait alors Léopold prenait jour par une fenêtre assez large et toute bardée de fer et donnant au-dessus des petites coupoles de Saint-Marc.

— Puis-je m'approcher de la fenêtre, demanda Léopold en hésitant.

— Oui, répondit l'archer après s'être assuré que les barreaux de fer étaient suffisamment rapprochés les uns des autres.

Léopold appuya son front contre ces barreaux, et l'air pur du matin, en venant baigner ses tempes, les rafraîchit et amena un peu de calme dans son cerveau. Il examina attentivement les lieux. En face de lui et très rapprochées étaient les coupoles basses de l'église dont les murailles descendaient à pic à quelques mètres seulement de celles de la prison, formant ainsi une sorte de couloir étroit à travers lequel serpentait un petit canal de dégagement. Au-dessus de la fenêtre grillée s'avançait une corniche assez large qui courait autour du palais. Léopold avait la main droite dans sa poche et il étreignait une poignée de copeaux. Se tournant à demi, il interrogea des yeux l'archer : celui-ci avait les deux bras croisés sur sa poitrine et les regards abaissés sur le sol; il était évident qu'il ne faisait aucune attention au prisonnier.

D'un geste rapide, Léopold ramena à lui la main enfoncée dans sa poche, et, la passant brusquement à travers les barreaux, il laissa tomber les débris de bois sur la corniche : un coup de vent les éparpilla et les dissémina en les emportant. Léopold interrogea les murailles à droite, à gauche, en face; aucune fenêtre ne les perçait; personne ne pouvait le voir. C'était même probablement à cause de cet isolement qu'on lui avait permis de s'approcher de la fenêtre. A l'aide d'un second geste aussi rapide que le premier, il se débarrassa du reste des copeaux. Le geôlier entra quelques instants après.

— Je me sens mieux, dit Léopold. Cette promenade m'a fait du bien; si vous voulez chaque matin me laisser respirer l'air à cette fenêtre, je crois que je ne serai plus malade.

Le geôlier fit un signe voulant dire qu'il ne voyait aucun obstacle à contenter le désir du prisonnier. Léopold avait la certitude de faire disparaître ses amas de copeaux : il pouvait continuer son travail, il pouvait encore rêver la liberté!

Jadis, lors de son arrivée à Venise comme émigré français, le vicomte avait visité les curiosités de la ville et naturellement le palais du doge et les *Plombs* si fameux. Bien loin de prévoir alors qu'un jour il se verrait enfermé dans l'un des cachots de ces prisons célèbres, il n'avait apporté dans cette visite que l'attention d'un curieux. Cependant la topographie des lieux était encore assez présente à sa mémoire pour qu'il eût pu se retracer dans l'esprit un plan à peu près exact du palais. Il avait appris que sa cellule se trouvait précisément au-dessus de la salle des tortures, laquelle n'avait d'autre issue que le salon du grand conseil. Or, ce salon du grand conseil n'était jamais fermé qu'à l'heure où les *Dix* s'assemblaient, et il communiquait avec l'escalier conduisant dans la cour du doge.

— Le trou pratiqué dans le plafond de la salle des tortures, s'était dit Léopold, je descendrai à l'aide de mes draps attachés les uns aux autres; je choisirai le milieu de la nuit; si la porte est ouverte, je m'élance dans le salon du conseil; si elle est fermée et que je ne puisse l'ouvrir, je me cache sous un meuble, j'attends que les valets viennent, je les surprends, je les renverse, je bondis. Avant que l'on ait le temps de donner l'alarme, je suis sur les marches de l'escalier du doge, je traverse les cours jamais fermées, et j'atteins la place Saint-Marc. Une fois là, dussé-je me jeter à la nage dans le canal, je saurai échapper aux recherches!

Bien déterminé à suivre ce plan qu'il avait adopté en désespoir de cause, Léopold reprit son travail, le poursuivant sans relâche. Ses pensées se partageaient alors entre le passé, le présent et l'avenir. Il songeait à cette Uranie qu'il adorait, à ce baron de Berval, son ami, dont il était séparé depuis si longtemps; il comparait son existence passée à ses douleurs présentes, et il se demandait ce que lui réservait l'avenir.

— Uranie et Emmanuel doivent me croire mort, se disait-il parfois. S'ils m'avaient oublié! Si je ne parvenais à sortir d'ici que pour voir celle qui est ma vie en aimer un autre!... Oh! non! cela est impossible!... Uranie m'oublier! son noble cœur en est incapable. Mais pourquoi Lucile est-elle mêlée à cette horrible affaire?... Ai-je été le jouet d'une affreuse machination? Lucile, me tendre un piège aussi infâme, elle! Jamais je ne le croirai. J'ai été la dupe d'une trame ourdie dans l'ombre! mais dans quel but? Pourquoi? A quoi peut servir ma détention? Qui a voulu me perdre?...

Le vicomte abandonnait alors son travail, se laissant aller aux pensées qui dévoraient son esprit. Il entassait conjecture sur conjecture, sans même effleurer la vérité. Il ne trouvait rien, il ne s'expliquait rien. Son impuissance à deviner d'où provenait la source de ses maux excitait sa colère; mais cette colère, loin d'abattre ses forces, loin d'atténuer sa résolution, augmentait son énergie et le faisait aspirer avec rage à l'instant où il tenterait le dernier coup pour reconquérir sa liberté.

Les jours s'écoulaient, et le travail avançait. Léopold était parvenu à pratiquer dans le plancher un trou long de deux pieds au moins, large de dix-huit pouces. A mesure que son œuvre avançait, elle devenait plus pénible. Forcé de travailler couché à plat ventre, son bras enfoncé dans l'ouverture, il était obligé de demeurer de longues heures dans cette douloureuse position; rien ne le rebutait : il travaillait sans relâche.

Jusqu'alors, la vis, en attaquant les planches et les gravois, avait fait rendre un son mat indiquant que l'épaisseur de la couche qu'il restait à percer était encore considérable. Une nuit, après un travail plus opiniâtre, la pointe de la vis, en glissant sur un mor-



Léopold tressaillit et fit un bond violent en arrière. (Page 163.)

ceau de bois, produisit un bruit sonore. Léopold s'arrêta en frissonnant; il recommença l'expérience : nul doute, il attaquait la dernière planche : au-dessous de cette planche était le vide de la salle des tortures. Cette fois il fallait creuser avec des précautions infinies, afin de ne pas percer le plancher avant l'instant fixé pour la fuite : il fallait disposer l'ouverture suprême de façon à ce qu'elle pût être pratiquée en quelques heures sur une étendue suffisante.

— Dans deux jours, se dit Léopold, je serai libre ou je serai mort!

Le lendemain, le geôlier parti, il se remit à l'œuvre. Un ardent désir d'inspecter d'avance la salle des tortures pressait le malheureux prisonnier. A l'aide de son instrument, il pratiqua un petit trou dans le plafond. Se glissant dans le trou, la sueur au front, le cœur palpitant, la main fiévreuse, il appliqua son œil au petit interstice qu'il venait de pratiquer... Il demeura là immobile, sans faire un mouvement... puis il se redressa lentement : l'expression de son visage était horrible à contempler, les passions les plus affreuses se reflétaient sur cette physionomie désolée. Sans prononcer une parole, il se rejeta à terre et revint encore interroger le trou... alors un cri de rage folle déchira sa gorge... Durant quelques heures le malheureux fut insensé.

C'est que, par le trou fait, Léopold avait aperçu à droite et à gauche une surface perpendiculaire de plus d'un pied : le trou pratiqué aboutissait, par un hasard fatal, entre deux poutres énormes placées en saillie dans le plafond. L'espace entre les deux poutres était de six pouces à peine : il ne fallait pas songer à tenter même d'y faire glisser le corps!

Terrifié, désespéré, Léopold repoussa son lit sans même faire disparaître les derniers copeaux et il demeura toute la nuit couché, immobile, en proie à un état de marasme dont rien ne pouvait le tirer. Deux fois il pensa à mourir : par deux fois il étreignit l'instrument qu'il avait façonné en dirigeant la pointe vers sa poitrine, mais par deux fois heureusement une pensée chrétienne vint arrêter le bras menaçant.

— Eh bien ! s'écria-t-il tout à coup avec une rage sourde, je lutterai jusqu'au bout !

La réaction se faisait chez cette nature généreuse, et, à l'abattement causé par la surprise de la douleur, succédait une énergie plus grande.

— Je me rappelle ! se dit-il encore après un moment de réflexion. La salle des tortures a son plafond tout garni de poutres en saillie, je l'avais remarqué jadis. Comment ai-je pu l'oublier! Il ne faut plus chercher à fuir par là. Ce qu'il faut, c'est creuser une galerie au-dessus de ce plafond et gagner la salle du grand conseil; le plafond de celle-là est uni, je me souviens.

Le soir même, Léopold reprenait son œuvre. C'était un travail gigantesque qu'entreprenait le malheureux. Forcé d'agrandir sa première ouverture pour pouvoir s'y introduire afin de pratiquer la galerie qu'il rêvait, rien ne le rebuta cependant : sa seule crainte était qu'il ne rencontrât un gros mur lui barrant tout à coup la route.

Un mois entier s'écoula dans ce labeur sans nom. Au reste, l'œuvre entreprise paraissait devenir plus facile. Léopold avait rencontré deux planchers superposés et séparés entre eux par un espace vide assez large pour qu'il pût s'y glisser en rampant à plat ventre. Où conduisait ce chemin de nouvelle espèce? Léopold l'ignorait. Il s'y engagea cependant, il parcourut ainsi une étendue qu'il estima au triple à peu près de largeur de sa cellule; là, l'espace libre se rétrécit en angle aigu et, au sommet de cet angle, Léopold rencontra un mur. Quelques coups de sa vis lui apprirent que ce mur n'était pas en pierre de taille, mais en simple moellon; il fallait reprendre le travail interrompu et saper la muraille : l'air était tellement raréfié entre ces deux planches que la lampe n'y brûlait pas. Léopold se résolut à travailler dans les ténèbres et il attaqua le mur qui lui faisait obstacle.

Où allait-il? il l'ignorait encore, mais il supposait avec raison que ces deux planchers, entre lesquels il se trouvait, avaient dû être superposés postérieurement à la construction première. L'ancien plancher (celui formant galerie) avait dû probablement être celui d'une vaste salle divisée plus tard en plusieurs pièces. La muraille qu'il avait rencontrée n'était, à bien prendre, que la base d'une cloison; cette cloison franchie, peut-être trouverait-il de l'autre côté une sortie toute pratiquée?

Tout est possible, et l'âme en proie au désespoir admet toutes les chances de salut. Léopold sentait la confiance lui renaître. Fouillant difficilement ce mur, son travail n'avançait que lentement, car il lui fallait enlever les gravois qu'il faisait. Heureusement, en se rapprochant de sa cellule, l'espace compris entre les deux planchers s'élargissait considérablement, et cet espace lui donna la facilité d'entasser les décombres sans qu'il eût l'embarras d'essayer de les précipiter le matin par la fenêtre, tentative qui eût pu être fatale, car il ne s'agissait plus de bois alors, mais bien de pierres et de plâtras. Depuis quelques jours, la matité du son s'amoindrissant, faisait comprendre à Léopold qu'il approchait d'un espace vide. Quel était cet espace? là était toute la question.

— Avant la fin de la nuit prochaine, se dit-il un matin après le départ du geôlier, j'aurai percé la muraille; le jour venu, si je vois de la lumière par le trou, je suis sauvé.

Cette journée-là, Léopold travailla avec une énergie extrême. A quatre heures, il eut faim, et, se sentant fatigué, il rentra dans sa cellule. Couché sur son lit, il mangea les aliments grossiers qui lui étaient apportés chaque matin, puis ses forces revenant et son impatience croissant en raison de l'approche du moment, il reprit sa vis, en aiguisa la pointe sur la dalle de marbre et regagna son poste. Levant le bras et se tenant à demi couché sur le côté pour avoir plus de force, il donna un coup violent : la pointe entra et une grosse pierre se détacha. Léopold s'apprêta à redoubler, mais, au moment où il allait frapper de nouveau, deux petits coups secs résonnèrent subitement de l'autre côté de la muraille. Léopold demeura interdit, stupéfait, en proie à un nouvel accès d'inquiétude poignante, d'incertitude terrible.

Il attendit.

Deux coups, frappés à distance plus éloignée, retentirent de nouveau; cette fois, Léopold ne pouvait douter, il n'avait point rêvé, il avait parfaitement entendu. Il y avait de l'autre côté de la muraille quelqu'un qui avait surpris son travail et qui voulait se mettre en correspondance avec lui. Mais celui-là était-il un ami ou un ennemi? Était-ce un prisonnier comme lui qui cherchait à s'évader? Était-ce un espion des inquisiteurs chargé de surveiller les victimes du conseil des Dix?

D'ailleurs où se trouvait Léopold? Dans quelle partie du palais avait-il été conduit par son passage mystérieux?

VIII

SOUS LES PLOMBS.

Aux coups frappés pour la seconde fois, Léopold n'avait osé répondre; anxieux et indécis, il eut la prudence de s'abstenir et il attendit encore, mais une troisième tentative ne fut pas faite. Toute la journée, le vicomte demeura immobile, attendant toujours en vain. Vers la nuit, il rentra dans sa cellule et il remit son lit en place : il avait besoin de réfléchir, de mettre de l'ordre dans ses idées bouleversées. Quel coup le sort lui ménageait-il encore? Allait-il cette fois suprême voir ses rêves anéantis? Devait-il poursuivre son œuvre? devait-il abandonner le travail presque achevé et prendre une autre direction? Toute la nuit, Léopold s'interrogea sans pouvoir se répondre; une fièvre ardente faisait bondir le sang dans ses artères et donnait à son cerveau les rêves les plus extravagants et les plus insensés.

Le lendemain dans la journée, voulant à tout prix sortir de cette situation critique, il reprit sa vis et il s'enfonça dans son ténébreux passage, il avançait doucement, rampant avec précaution, évitant de causer le moindre bruit. Enfin il atteignit l'extrémité de la cavité; il rencontra le mur qu'il avait si résolument attaqué la veille : là il demeura immobile et il écouta.

Les heures s'écoulaient; Léopold, n'entendant rien, se demandait s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve, d'une hallucination; ce qui s'était passé avait-il réellement eu lieu? Tout à coup il crut entendre un léger grattement; il écouta avec une attention profonde, retenant son haleine. Le grattement devint plus distinct; on travaillait de l'autre côté du mur. Le cœur du vicomte battait à se rompre. Tout le reste de la journée toute la nuit, Léopold demeura à la même place, écoutant toujours et entendant sans cesse le bruit sourd que semblait produire un outil grattant la pierre. Le lendemain encore il revint à la même place : il écouta, il entendit le même bruit. Cette fois il ne pouvait plus douter : on cherchait à percer la muraille, et qui pouvait chercher à accomplir ce travail, si ce n'était quelque prisonnier malheureux?

— Je me serai trompé de voie à suivre, se dit Léopold. J'aurai creusé dans la direction d'une autre cellule et un autre se sera trompé comme moi. Oh! il faut nous réunir, à nous deux, et en alliant nos efforts, nous réussirons sans doute. Oui, oui, moi aussi je vais me remettre à l'œuvre!

Quelques instants après Léopold reprenait son travail; mais sans doute le bruit qu'il faisait effraya à son tour le travailleur inconnu, car le vicomte n'eut pas détaché une pierre, que tout grattement cessa de

l'autre côté. Léopold continua avec une ardeur nouvelle. Sur le soir, trois petits coups furent frappés; cette fois Léopold y répondit. De nouveaux signaux furent échangés, et des deux parts le travail fut repris; seulement, il parut à Léopold que son compagnon d'infortune devait être doué d'une agilité peu commune, ou qu'il avait de ce genre de travail une étrange habitude, car il semblait avancer dans son œuvre avec une rapidité réellement extraordinaire. Puis cet homme ne devait prendre aucun moment de repos, car à toute heure, quand Léopold s'arrêtait, succombant à la fatigue, quand il mangeait, quand il dormait, l'autre travaillait toujours et sans relâche.

En quelques jours, la masse de gravois et de plâtre qui séparait les deux mineurs diminua rapidement; des deux côtés, ils devaient s'entendre distinctement travailler; encore quelques heures et ils allaient pouvoir échanger des paroles, et leurs mains allaient se rencontrer. Des deux côtés on sentait prochain le moment de la réunion et on redoublait d'efforts. Léopold était là, la tête enfoncée dans une crevasse, tenant sa vis des deux mains et piochant avec acharnement, quand il se redressa soudain, autant que le plancher le lui permettait; il lui semblait avoir entendu un autre bruit provenant de sa cellule.

Il pouvait être alors deux heures de l'après-midi; jamais le geôlier ni les archers ne venaient après leur visite du matin. Léopold connaissait maintenant les habitudes des *Plombs*; il savait que l'on ne pouvait monter aux cachots qu'en passant dans la salle des inquisiteurs d'État, que le secrétaire du tribunal avait seul la clef de cette pièce, et qu'il ne confiait cette clef au geôlier que le matin pendant le temps strictement nécessaire à ce dernier pour faire le service des prisonniers. Ce service accompli, la clef était rendue et personne ne pénétrait plus sous les *Plombs*. (C'était cette précaution qui faisait la sécurité des prisonniers, ainsi que je l'ai expliqué plus haut.)

Il était donc presque impossible que quelqu'un vînt, à moins de circonstances extraordinaires, dans cette partie du palais en dehors des heures usitées, et cependant Léopold avait entendu des bruits de pas au-dessus de sa tête. Obéissant au sentiment qui le dominait, il se glissa rapidement en arrière et regagna l'ouverture donnant dans sa cellule; comme il passait la tête hors du trou pratiqué, un cliquetis de clefs parvint distinctement jusqu'à lui. D'un seul bond il fut dans le cachot; et il repoussa le lit sur l'ouverture avec une telle rapidité, qu'une clef introduite dans la serrure de la porte n'eut pas le temps de faire jouer la gâche avant que tout eût repris sa place.

La porte s'ouvrit, le geôlier apparut et s'effaça le long du chambranle; deux hommes se dessinèrent alors dans la demi-ombre; l'un portait le costume des inquisiteurs d'État, l'autre était vêtu en gentilhomme élégant. Derrière eux un groupe d'archers se tenait respectueusement à distance. L'inquisiteur et son compagnon échangèrent rapidement quelques paroles à voix basse, puis l'inquisiteur s'inclina en signe d'assentiment. Alors il fit un pas en arrière en ordonnant du geste au geôlier de le suivre. Tous deux disparurent dans la galerie. Les archers se reculèrent également, quittèrent le taudis qui servait d'antichambre à la cellule et se retirèrent jusqu'au centre de la galerie. De là, ils pouvaient veiller sur la cellule dont la porte était demeurée ouverte, mais ils ne pouvaient rien entendre.

L'inconnu, demeuré seul, lança autour de lui un regard rapide, puis il pénétra dans le cachot au milieu duquel Léopold se tenait debout, stupéfait et atterré. Une pensée terrible venait de traverser l'esprit du jeune homme.

— On vient pour me rendre la liberté, s'était-il dit, et mes tentatives de fuite vont être découvertes !...

L'inconnu était entré, il ôta son chapeau, salua aussi poliment que s'il eût été dans un salon et se tournant à demi, afin que le jour venant du dehors pût éclairer son visage :

— Monsieur le vicomte me reconnaît-il? demanda-t-il d'une voix insinuante.

Léopold tressaillit et fit un bond violent en arrière :

— Le marquis Camparini! s'écria-t-il.

Le nouveau venu salua une seconde fois.

— Lui-même, qui vient se mettre à vos ordres s'il peut vous être utile, reprit le marquis.

— Vous ici, vous! disait Léopold qui ne pouvait en croire ses yeux, car depuis plus de six mois que le malheureux jeune homme était sous les *Plombs*, c'était la première fois qu'il voyait en face de lui un visage, sinon ami, au moins autre que celui du geôlier ou ceux des archers de garde.

Camparini souriait.

— Le marquis Camparini! répétait Léopold comme pour bien se persuader de la réalité de celui qu'il voyait.

Puis, lui saisissant brusquement les mains avec un geste fébrile :

— Oh! s'écria-t-il, que venez-vous faire ici?

— Vous sauver, si vous le voulez, et vous donner le bonheur en échange du malheur, répondit Camparini.

— Me sauver! dit Léopold en frémissant. Mon Dieu! je suis libre?

— Non! mais vous pouvez l'être.

— Comment? Quand?

— Dans une heure; écoutez-moi.

Et Camparini, se plaçant bien en face du jeune homme :

— Monsieur de Siguelay, dit-il, je viens ici pour vous offrir deux choses qu'il dépend de moi d'accomplir dans ce même jour : vous rendre votre liberté d'abord et vous réunir ensuite à mademoiselle Uranie de Cantegrelles.

— Uranie!...

— Elle est à Venise.

— Où?

— Chez moi.

— Chez vous! répéta Léopold avec étonnement.

— Chez moi, répéta Camparini en insistant. Je vous expliquerai tout à l'heure comment et pourquoi. Mais permettez-moi de vous répéter encore ceci : c'est que si vous le voulez, avant la fin du jour vous courrez le grand canal en compagnie de la charmante femme que vous aimez.

Léopold demeurait stupéfait.

C'était le lendemain de cette nuit durant laquelle nous avons conduit le lecteur dans le casino de la Lagune, que Camparini se présentait devant le jeune prisonnier; c'était donc également le lendemain du bal donné au palais Foscari, et durant lequel Roquefort avait été si brusquement enlevé.

IX

LA VÉRITÉ.

Après un moment de silence, Léopold reprit la parole :

— Vous venez de me dire, fit-il d'une voix émue, qu'avant la fin de ce jour il dépendrait de moi d'être libre et réuni à mademoiselle de Cantegrelles?

Camparini s'inclina.

— Monsieur, reprit Léopold, dont l'émotion allait croissant, ne vous faites pas un jeu de ma situation douloureuse, parlez franchement. Ce que vous me dites-là est-il donc possible?

Camparini fouilla dans sa poche et en tira un papier

qu'il déplia pour le placer sous les yeux du vicomte de Signelay.

— Ceci est, ainsi que vous pouvez le voir, continua-t-il, un ordre d'élargissement signé de l'inquisiteur d'État en fonction. L'ordre est en blanc. Or, voici maintenant un encrier portatif et une plume. Que votre nom remplace le blanc conservé sur ce précieux papier et vous voyez aussitôt s'ouvrir devant vous toutes les portes qui vous séparent de la liberté. Vous comprenez maintenant que je suis à même de tenir la première partie de ma proposition. Passons à la seconde. Vous aimez mademoiselle Uranie de Cantegrelles, elle vous aime, et comme elle n'a aucun secret pour moi, son plus respectueux ami, elle m'a confié ce double amour qu'anime l'espérance d'une union prochaine. Mademoiselle Uranie est à cette heure chez moi, où elle vous attend avec une fiévreuse impatience.

— Uranie m'attend! s'écria Léopold qui croyait devenir fou.

Puis, changeant de ton brusquement et revenant à un autre cours de pensée :

— Partons, je suis prêt! dit-il avec énergie.

— Nous partirons, reprit Camparini, mais dans quelques instants. Il faut avant tout que nous ayons ensemble une courte, mais indispensable conversation intime.

— A quel propos? demanda le vicomte.

— A propos de votre situation, monsieur le vicomte, laissez-moi m'expliquer, je serai excessivement bref. Veuillez seulement répondre nettement à chacune des questions que je vais avoir l'honneur de vous adresser : vous vous nommez bien Léopold de Signelay?

— Sans doute, répondit le prisonier.

— Votre famille est originaire de la Saintonge et la seule de ce nom jadis dans sa province?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes l'unique descendant de cette famille?

Le vicomte fit un signe affirmatif.

— C'est bien cela, reprit Camparini, et mes renseignements étaient exacts. Permettez que je continue : votre mère était une demoiselle de Morandes?

— Oui, monsieur, mais pourquoi ces questions?

— Parce qu'avant d'aller plus loin, il faut que je m'assure de votre individualité. Excusez-moi, mais vous comprendrez bientôt pourquoi je suis contraint d'agir comme je le fais. Veuillez m'expliquer la filiation existante entre vous et la famille de Morandes, famille éteinte maintenant.

— Cette filiation est simple, monsieur, répondit Léopold dominé malgré lui par le regard investigateur dont l'enveloppait Camparini; M. de Morandes, mon aïeul, avait deux enfants : un fils et une fille. Sa fille épousa M. de Signelay, mon père...

— Et son fils, une demoiselle de Creilly?

— Oui, monsieur.

— Vous fûtes l'unique fruit du mariage de M. de Signelay, et votre oncle, M. de Morandes, eut, lui, trois enfants, deux fils et une fille; il mourut tôt, laissant sa veuve et ses enfants dans une situation de fortune assez peu élevée?

— Cela est vrai; mais en le rappelant à lui, Dieu lui fit éviter de cruelles douleurs : les malheurs arrivés dans sa famille eussent déchiré son cœur.

— Bref, les deux fils morts, mademoiselle de Morandes, devenue madame de Saint-Gervais, était l'unique représentante de cette branche de votre famille et vous étiez, vous, son plus proche parent?

— Oui, monsieur, son cousin germain.

— Vous vous rappelez que mademoiselle de Morandes, mariée fort pauvre à un homme très-riche, hérita de toute la fortune de son mari, qui mourut peu après son mariage.

— Je sais cela.

— Savez-vous maintenant comment est morte madame de Saint-Gervais?

— Non, monsieur; j'ignorais même qu'elle fût morte. Lorsque je quittai la France en 1791, au commencement de l'émigration, madame de Saint-Gervais était folle depuis de longues années; elle était enfermée dans une maison de santé au fond de la Bretagne.

— Madame de Saint-Gervais est morte le 21 mai 1764, à Gouesnou, après avoir recouvré la raison.

— Ah! fit Léopold, qui ne comprenait évidemment pas où son interlocuteur voulait en venir.

— Vous ne devez pas ignorer, reprit Camparini, que madame de Saint-Gervais avait jadis disposé de sa fortune en faveur de son ami, le vieux marquis d'Horbigny, se réservant le droit, si elle recouvrait pleinement ses facultés mentales, de rentrer en possession de cette fortune.

— Je connaissais effectivement ces dispositions.

— Or, en recouvrant la raison, madame de Saint-Gervais, au moment de mourir, apprit que le marquis d'Horbigny était mort précédemment sans laisser d'héritier. Reprenant possession de ses droits, elle disposa alors de sa fortune en faveur de mademoiselle Blanche de Niorres, qu'elle déclara être son unique héritière. Mademoiselle Blanche ne put entrer en possession de cette fortune, car on était alors en pleine Terreur; depuis elle a épousé une espèce de capitaine corsaire nommé le citoyen le Bienvenu. Or, ce capitaine le Bienvenu n'est autre qu'un certain marquis d'Herbois dont la condamnation pour crime d'assassinat a fait jadis grand bruit en France, c'était en 1785.

— Je me rappelle avoir entendu parler de cela, quoique je fusse encore bien jeune, mais je ne comprends pas pourquoi...

— Permettez!... Par des motifs qu'il serait trop long de vous communiquer, mademoiselle Blanche de Niorres a renoncé par acte authentique, dont je possède le double, à l'héritage de madame de Saint-Gervais. Cet héritage refusé reprend sa route naturelle et revient de droit au plus proche parent de madame de Saint-Gervais. Comprenez-vous?

Et comme Léopold écoutait Camparini sans paraître comprendre :

— Vous êtes le plus proche parent de madame de Saint-Gervais, donc vous héritez d'elle; il ne s'agit tout simplement que de vous faire rayer de la liste d'émigration. C'est trois millions de francs environ que vous laisse votre cousine.

Léopold ouvrait des yeux énormes; la visite inattendue de Camparini, ce qu'il venait d'entendre, cette proposition de liberté, cette annonce d'héritage, tout cela bouleversait son esprit. Camparini cessa de parler durant quelques instants, afin de permettre à son interlocuteur de se remettre; puis, quand il jugea que Léopold était assez calme pour l'entendre :

— Je vous ai proposé deux choses, reprit-il, votre liberté et votre réunion à Uranie; je vais maintenant vous dire ce que j'exige en échange : pour votre réunion à celle que vous aimez, les millions dont je viens de vous annoncer la possession...

— Hein? fit Léopold en tressaillant.

— Bah! dit Camparini d'une voix railleuse, inutile que je joue ici une comédie qui me fatigue. Parlons clairement. Je vous ai expliqué comment vous aviez hérité et je veux cet héritage; le moyen est simple. Vous allez vous déclarer le débiteur, par un acte en bonne forme, d'un tiers que je vous présenterai plus tard et vous désister, en faveur de ce tiers, de tous vos droits à l'héritage de madame de Saint-Gervais. Vous devez faire cela avec d'autant moins de regret, que vous n'aurez jamais joui de ces millions, et que, par conséquent, vous n'avez pas eu le temps de vous

y habituer. J'ai fait préparer l'acte d'avance; le voilà.. voulez-vous le signer?

Léopold regardait son compagnon avec un sentiment de défiance évident.

— Maintenant, poursuivit Camparini avec un accent brusque et comme un homme qui a hâte de terminer une affaire, pour vous réunir à Uranie, il faut que vous soyez libre d'abord : j'ai donc commencé par la fin en vous posant les conditions de votre réunion à mademoiselle de Cantegrelles; celles de votre liberté seront plus simples encore.

Léopold s'était remis, et il écoutait son interlocuteur avec une impassibilité de glace.

— Quelles sont ces conditions? demanda-t-il en voyant Camparini s'arrêter.

— Je sais que vous êtes dépositaire d'un secret de famille important; je sais qu'Uranie vous a révélé, dans sa confiance en vous, ce secret dont elle eût dû être la dépositaire unique : je veux parler de l'acte fait par le marquis de Cantegrelles, acte par lequel il déclare que Lucile n'est pas sa fille.

— Monsieur?... s'écria Léopold.

— Cet acte existe, je le sais, poursuivit froidement Camparini; vous savez où il a été caché, vous savez entre les mains de qui le dépôt en a été fait. Cet acte, où est-il? qui le garde? Voilà ce qu'il faut que je sache et ce que je veux savoir!

Et comme Léopold ne répondait pas :

— Renonciation à l'héritage de madame de Saint-Gervais, reprit Camparini en se penchant vers le jeune homme, aveu de l'endroit où est déposé l'acte que je réclame, et, en échange, liberté et amour; acceptez-vous?

— Deux infamies! s'écria Léopold avec une énergie furieuse.

Camparini haussa les épaules et lança un regard de pitié au prisonnier.

— Vous refusez aujourd'hui, c'est naturel, et je m'y attendais, dit-il en souriant; mais un autre jour, et ce jour est proche, vous accepterez.

— Jamais ma liberté au prix de mon honneur! dit le vicomte avec véhémence.

Camparini pirouetta sur lui-même, franchit lestement le seuil de la porte, repoussa cette porte qu'il verrouilla extérieurement, comme le faisait d'ordinaire le geôlier, et s'approchant de l'ouverture grillagée par laquelle le jour pénétrait jusque dans le cachot :

— Dans dix jours, dit-il, je reviendrai recevoir votre réponse. Réfléchissez et vous n'hésiterez pas! Voulez-vous savoir entre quelles mains vous êtes? Votre détention est mon œuvre; j'avais besoin de vous faire mettre sous les *Plombs* pour pouvoir m'emparer d'Uranie. Oui, Uranie est en ma puissance, et, si vous refusez... je me vengerai sur elle!

— Oh! fit Léopold en s'élançant contre la porte.

Mais Camparini s'était reculé, et, jetant un dernier coup d'œil sur le jeune homme, il s'éloigna par la galerie où veillaient les archers.

Demeuré seul, Léopold étreignit sa tête dans ses mains.

— Elle, entre les mains de cet homme! s'écria-t-il: elle, Uranie, la victime de ce misérable! Oh! mon Dieu! dix années de ma vie pour une heure de liberté!

— Pas si cher! dit un accent brusque. On filera sans amarre en douceur, et, quant au gueux de terrien, le gabier s'en charge.

Léopold recula avec une sorte d'épouvante; un cri faillit jaillir de sa poitrine. Sous le lit, il apercevait une tête crépue au visage cuivré, basané, à la barbe épaisse, et, de chaque côté de cette tête, deux poings herculéens s'appuyant sur le plancher et soulevant le haut d'un torse athlétique.

— Ah! s'écria Léopold avec une joie délirante, c'est vous!...

Et il désigna du geste la galerie creusée par laquelle le nouveau venu avait dû évidemment s'introduire dans sa cellule. L'autre fit un signe affirmatif.

— Un peu, mon fiston! dit-il. On s'a frayé un chemin comme un rat sous une quille : maintenant, s'agit de pincer un entrechat en plein air.

X

LE PLAN

Dans le salon de ce casino mystérieux de la Lagune, où nous avons conduit le lecteur, Camparini et Chivasso étaient assis près d'une fenêtre donnant sur le canal; il faisait sombre; on était à cet instant du jour où le soleil, sur son déclin, disparaît aux trois quarts à l'horizon et ne lance plus que des rayons obliques et rougeâtres, dont l'extrémité va se fondre dans les premières vapeurs du soir. Sans doute les deux hommes étaient trop préoccupés du sujet qu'ils traitaient pour remarquer la rapide approche de la nuit, car aucun d'eux ne paraissait s'apercevoir des ténèbres qui commençaient à envahir l'extrémité opposée de la pièce.

— Ainsi, disait Chivasso, il consentira; du moins, tu l'espères?

— J'en suis sûr! répondit Camparini. Peut-il refuser? Uranie est entre nos mains, et, dussé-je la menacer de mort sous les yeux du vicomte, il consentira, je le jure.

— Que nous ayons ces papiers, et par eux nous sommes maîtres de Lucile.

— C'est ce qu'il faut, car sans cela elle ne parlera pas.

— Du côté d'Uranie et du vicomte de Signelay, la situation est claire : le vicomte échange la fortune des Saint-Gervais contre la femme qu'il aime, et Uranie nous donne la fortune de la baronne à la condition de faire rendre la liberté au vicomte. Rien de plus simple : les actes sont dressés, ils sont prêts, et ils seront signés.

— Mais la baronne... est-elle donc morte?

— Non; elle est près de Toulouse, au fond d'un village.

— Eh bien! alors?...

— On veille sur elle. Je l'ai laissée vivre parce que, ainsi que tu l'as vu, sa vie peut nous être utile; d'ailleurs, lord Harbing doit la revoir.

Chivasso sourit en regardant Camparini.

— Mais du côté de Lucile? reprit-il.

— Eh bien! que vois-tu de plus embrouillé? Le marquis de Cantegrelles a jadis déclaré authentiquement que Lucile n'était pas sa fille : l'acte par lequel il a fait cette déclaration existe; M. de Neoules savait où il était, et nous avons agi trop précipitamment en nous débarrassant du vieux bonhomme, qui n'était certes pas aussi dangereux qu'on le supposait. Enfin, c'est ma faute!...

— Peut-être, mais elle est accomplie. Cet acte du marquis, il faut l'avoir.

— Nous l'aurons : Uranie sait où il a été déposé; le vicomte de Signelay le sait également; elle a refusé énergiquement de parler, mais je saurai les contraindre tous les deux en les menaçant l'un par l'autre. Or, cet acte en notre possession, cet acte qui est le déshonneur de la marquise de Cantegrelles, je contrains Lucile à me livrer... ce qu'il faut qu'elle me livre! Entre le déshonneur de sa mère, que je la menacerai de publier, et le dépôt que je veux qu'elle rende, crois-tu qu'elle puisse hésiter?

— Non, dit Chivasso.

— Alors, reprit Camparini, cette épée de Damoclès

écartée, nous agissons sans hésiter. Mon plan est simple et infaillible. En ce qui concerne la fortune des Saint-Gervais et celle de la baronne, le vicomte et Uranie nous les assurent toutes deux, c'est convenu. Reste la fortune des Niorres, ces millions pour la possession desquels j'ai soupiré dix années de mon existence, et qui, chaque fois où je crois les saisir, m'échappent comme par miracle; ces millions-là, je les aurai pourtant, car aujourd'hui je tiens le nœud qui les attache!

— Oui, le petit tambour.

— Sans doute. Cet enfant, qui est notre prisonnier, sais-tu ce qu'il faut que nous en fassions?

— Non; tu ne m'as rien dit encore à ce sujet.

— Eh bien! écoute, Chivasso. A toi désormais toute ma confiance, à toi mon second, à toi qui seras un jour mon successeur, la révélation de mes plans les plus secrets et les mieux ourdis! Ecoute! La fortune des Niorres est immense, et depuis la mort du conseiller elle est demeurée à la merci des événements : la question de la possession n'a jamais été tranchée. Léonore et Blanche ont renoncé jadis à cette fortune, et la mort de Sommes a fait cesser tout débat à l'égard de l'enfant de la Madone. Bibi-Tapin, puisque tel est son nom, sera mis incontestablement en possession de cet immense héritage, dès que son individualité sera prouvée.

— Eh bien! dit Chivasso, il faut qu'elle le soit!

Camparini sourit.

— Tu te trompes! fit-il.

— Quoi?...

— Il faut que cette individualité ne soit jamais prouvée!

— Comment?

— Ecoute! Cette individualité prouvée, l'enfant serait mis promptement en possession de sa fortune.

— C'est ce qu'il faut!...

— Non; jusqu'ici, j'avais dit ce que je voulais dire, et non ce que je voulais faire! Comprends-tu?

— Explique-toi; je cherche en vain quelle route tu veux suivre.

— Il faut que Bibi-Tapin disparaisse : la famille des Niorres a passé jadis pour être éteinte, il faut qu'elle le soit réellement. Dans ce cas, cette fortune, toujours placée sous le séquestre et à laquelle Blanche et Léonore n'ont plus droit, revient à l'arrière-cousin du conseiller de Niorres, au citoyen Maurice Bellegarde, celui que tu voulais tuer.

— Ah! je comprends maintenant pourquoi tu me l'as fait épargner!

— Sans doute; la situation te paraît-elle plus nette? Maurice aime Lucile, et Lucile est en notre possession; donc Maurice est à notre merci!

— Bravo! nous avons entre nos mains Lucile, Uranie, le vicomte...

— C'est-à-dire ce qu'il nous faut pour entasser dans nos coffres les fortunes des Niorres, des Saint-Gervais et des Sarville!

— Mais cet enfant, pourquoi nous être alors acharnés à le poursuivre? pourquoi avoir perdu un temps si précieux...

— Pour que nous héritions de Maurice Bellegarde, interrompit Camparini, il faut que Maurice hérite lui-même, et l'existence de Bibi-Tapin pourrait un jour être prouvée et tout détruire!

— Cela est vrai! donc il faut que cet enfant meure!

— Il faut que Bibi-Tapin vive, mais ce qu'il faut aussi, c'est que je rentre en possession du trésor que j'ai perdu; c'est que j'aie par devers moi ces papiers parmi lesquels est la déclaration du conseiller de Niorres alors qu'il confia l'enfant à Saint-Jean, la seule preuve qui puisse servir à constater l'identité de Bibi-Tapin. Cette preuve détruite, d'autant plus... que... tu n'as pas remarqué, Chivasso, la ressemblance frappante qui existe entre cet enfant et Blanche de Niorres?

— Si fait! cette ressemblance m'a étonné. A quoi peut-elle nous servir?

— A me venger de ces deux hommes qui ont lutté avec moi et les miens depuis dix ans, de ces citoyens le Bienvenu et Bonchemin, de ce dernier surtout qui est parvenu, à Brest, à embaucher sous ses ordres des hommes qui ne devaient être dévoués qu'à moi; il a touché à la royauté du bagne, il sera puni, mais puni comme je sais punir!

— Et cet enfant, ce petit tambour servira à accomplir cette punition?

— Plus tard tu comprendras : aujourd'hui j'en ai assez dit. Tu as toute ma confiance, songe à ne jamais en abuser : les exemples ne te manqueront pas! Bamboula est mort? Pick veut s'imposer, il mourra avant peu, mais il faut, avant sa mort, qu'il reconnaisse son impuissance; quant à Roquefort...

— Il s'est chargé de Pick, interrompit Chivasso, et moi je me charge de lui.

Il faisait nuit noire alors que Chivasso faisait cette terrible réponse : les ténèbres étaient descendues sur la terre et avaient envahi la pièce dans laquelle se trouvaient les deux hommes, sans que ceux-ci se fussent aperçus de la disparition progressive de la lumière du jour.

Cependant Camparini se leva brusquement :

— Il est tard, dit-il; nous devons nous séparer. Demain je retournerai sous les *Plombs*. Toi, continue à suivre la route que je t'ai tracée. A propos... et Lucien?

— Impossible de rien découvrir qui puisse me faire douter! répondit Chivasso. Tu te seras trompé.

— Je ne me trompe jamais, répondit Camparini.

— Alors...

— Il faut le laisser libre et avoir en lui toutes les apparences de la confiance la plus absolue. Tu m'entends?

— Parfaitement.

Les deux hommes s'étaient dirigés vers la porte : ils sortirent et la pièce demeura déserte et silencieuse. Huit heures du soir venaient de sonner à Saint-Marc. Une heure s'écoula : le timbre de l'horloge résonna de nouveau : le casino de la Lagune était sombre et triste; pas une lumière ne brillait à ses fenêtres. Depuis quelques instants deux gondoles venaient de s'en éloigner. La nuit s'avançait.. Le salon dans lequel venait d'avoir lieu la conversation que nous avons rapportée était de petite dimension et éclairé par une seule fenêtre qui donnait sur la Lagune. Il était meublé de larges divans circulaires, de deux magnifiques armoires en marqueterie et de quelques sièges roulants placés çà et là. Ces armoires étaient très hautes, très grandes et ornées avec un luxe de travail inouï. L'une était placée près de la porte d'entrée, l'autre près de la fenêtre. Devant celle-ci, il y avait encore le siège sur lequel était assis quelques instants plus tôt le terrible *Roi du bagne*.

Comme neuf heures et demie sonnaient, un craquement retentit dans ce petit salon désert et silencieux craquement léger comme celui d'un bois sec qui travaille. Au même instant un murmure de voix arriva du dehors : la brise apportait le refrain d'une chanson, tandis que l'ombre d'une gondole se détachait plus noire au milieu des ténèbres.

Alors un second craquement retentit, et la porte de l'armoire placée près de la fenêtre s'ouvrit doucement poussée de l'intérieur. Une ombre rapide glissa par l'entre-bâillement : cette ombre, sans hésiter, sauta sur l'appui de la fenêtre et disparut, tombant dans les eaux du canal.

Au loin on entendait toujours la voix des chanteurs qui arrivait en se rapprochant.

XI

LA ROUTE DE RIVOLI

Deux mois après la sanglante bataille d'Arcole, qui avait refoulé les Autrichiens dans le Tyrol et la vallée de Brenta, la situation de l'armée française était devenue presque aussi critique qu'elle l'avait constamment été auparavant depuis l'ouverture de la campagne. C'est une étrange odyssée que celle de cette admirable campagne : jamais, à aucune époque, le génie humain ne fut plus en prise avec les difficultés. Les armées renaissaient menaçantes sur les pas de ces vaillantes cohortes : c'était l'hydre de Lerne avec ses têtes indestructibles. Un péril naissait, une victoire l'anéantissait, puis un péril plus grand renaissait encore, et tout aussitôt il fallait le combattre. Arcole avait attaché un laurier de plus à la couronne de l'armée d'Italie; mais si la fatigue et la saison avaient amené momentanément un repos nécessaire, les chances à venir ne se montraient pas favorables. Les Autrichiens se réorganisaient, Alvinzy recevait de son gouvernement tous les secours que sa position exigeait, et les efforts de l'Autriche étaient réellement extraordinaires. Toute la garnison de Vienne avait été acheminée *en poste* sur le Tyrol; les habitants de la capitale, pleins de dévouement, avaient fourni un corps de quatre mille volontaires pris parmi les jeunes gens appartenant aux meilleures familles. L'impératrice avait donné à ces jeunes gens des drapeaux brodés de ses mains. On avait fait une nouvelle levée en Hongrie, et enfin on avait tiré de l'armée du Rhin plusieurs régiments réputés les meilleurs. En deux mois, Alvinzy se retrouva donc à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes, armée reposée, réorganisée, et composée soit de vieilles troupes, soit de jeunes recrues au cœur rempli d'ardeur.

Quant à l'armée française, elle comptait toujours son chiffre invariable de trente mille hommes à peine, car tout ce qu'on pouvait faire pour elle était de remplir ses cadres : encore de ces trente mille hommes fallait-il retirer les blessés, les malades et les divisions que retenait le siège de Mantoue, qui n'était point terminé. Le Directoire continuait à abandonner cette poignée de braves que commandait un héros dont la renommée subitement immense et le génie reconnu effrayaient les gouvernants. Bonaparte écrivait lettre sur lettre à Paris sans rien obtenir. Epuisé, fatigué moralement et physiquement, le jeune général était malade; sa faiblesse était devenue telle qu'il pouvait à peine se tenir à cheval : ses joues étaient caves et livides, sa personne paraissait chétive; ses yeux seuls, toujours aussi vifs et aussi perçants, annonçaient que le feu de son âme n'était pas éteint, et cependant, malgré le délabrement de ses forces, les passions extraordinaires qui le soutenaient lui communiquaient une activité effrayante : les soldats et les officiers étaient émerveillés.

Bonaparte s'attendait à la reprise des hostilités et il veillait en conséquence : Serurier bloquait Mantoue, Augereau gagnait Legago, Masséna Vérone, Imbert Rivoli et la Corona. Bonaparte était partout à la fois.

En dépit de l'hiver, Alvinzy s'avançait avec ses soixante mille hommes pour aller délivrer Wurmser, qui tenait dans Mantoue avec vingt mille : la guerre allait donc reprendre avec plus de vigueur que jamais.

Trois routes font communiquer le Tyrol avec la haute Italie : l'une qui tourne le lac de Garde, la seconde qui traverse la montagne et aboutit à Rivoli, et la troisième qui côtoie l'Adige et vient déboucher dans la plaine de Vérone; de ces trois routes la plus jolie, la plus accidentée est, sans contredit, la dernière : rien de plus gracieux, de plus frais que ce pays charmant que ne détruit pas un hiver trop rigoureux; rien de plus pittoresque que ces successions de vallées et de collines que coupent çà et là des cours d'eau bordés d'arbrisseaux odoriférants.

Un matin, le jour même où Alvinzy avait commencé son mouvement en avant, quatre hommes étaient assis sur le versant d'un petit mamelon bordant cette route verdoyante. Quatre chevaux étaient attachés à distance aux branchages de jeunes chênes; ces chevaux, sellés et bridés, attestaient que leurs cavaliers ne prétendaient pas faire une longue halte. Les hommes prenaient un frugal repas : les premiers rayons du soleil éclairaient cette scène.

— Maurice, disait l'un des hommes à son voisin de droite, écoutez ce que vous dit Jacquet, il a raison, mille fois raison.

— Eh! oui, ajouta celui que l'on venait de désigner, M. d'Adore me comprend; il sait que je suis l'ennemi des tâtonnements et des demi-mesures, et si je vous conseille d'attendre encore, c'est qu'il faut attendre, c'est que nous ne pouvons faire autrement.

— Attendre! s'écria Maurice; mais elles, les malheureuses femmes, que deviendront-elles tandis que nous attendrons?

— Ne craignez rien pour elles. Camparini n'a aucun intérêt à les maltraiter. N'avez-vous pas entendu ce que vous a dit Lucien?

Et Jacquet se retourna vers le quatrième personnage qui n'avait point encore parlé, et qui n'était autre que l'homme au visage couturé que nos lecteurs connaissent. Lucien fit un signe affirmatif.

— Mademoiselle Uranie, dit-il, représente, elle, la fortune de la baronne de Sarville; donc Camparini a intérêt à la ménager, car il veut non seulement cette fortune, mais celle du vicomte de Signelay, et il sait bien qu'il n'obtiendra ce qu'il désire qu'en rendant la liberté à sa prisonnière.

— Mais Lucile? s'écria Maurice.

— Celle-là, commandant, représente non seulement la fortune des Niorres que l'on veut également saisir, ainsi que je vous l'ai expliqué, mais elle est dépositaire d'un secret terrible, secret qui peut causer la perte de Camparini. C'est ce secret qu'il faut que nous ayons.

— Ce secret, dit Maurice, quel est-il donc? Jamais on ne me l'a expliqué clairement.

Lucien regarda Jacquet.

— Vous pouvez parler, dit celui-ci.

Lucien se retourna vers Maurice.

— Maintenant, reprit-il, vous connaissez dans tous ses détails l'affaire de Niorres; vous savez quel rôle a joué dans cette affaire Saint-Jean, le valet de chambre du conseiller, ou pour mieux dire Camparini, le *Roi du bagne*...

— Puis un autre homme encore, interrompit le comte d'Adore, un homme qui se faisait appeler le comte de Sommes.

— Celui-là est mort, répondit Lucien sans sourciller, donc il est inutile de nous occuper de lui.

— C'est vrai, dit Jacquet.

— Continuez, continuez! s'écria Maurice.

— La nuit où le conseiller confia à Saint-Jean son petit-fils, reprit Lucien, il lui remit en même temps un acte par lequel il expliquait les motifs qui lui faisaient prendre cette précaution, et cet acte contenait en même temps une déclaration à l'aide de laquelle l'identité de l'enfant pouvait plus tard être constatée. Saint-Jean prit ce papier et le conserva précieusement ainsi que vous le pensez.

— Vous savez encore, dit Jacquet en voyant Lucien s'arrêter, que, lors de l'incendie de l'hôtel de Niorres, le prétendu marquis Camparini fut un de ceux qui se dévouèrent pour sauver les victimes?

— Oui, dit le comte.

— Camparini, poursuivit Jacquet, s'introduisit cette

nuit-là dans le cabinet du conseiller. M. de Niorres avait pour habitude de tenir un journal exact de ce qui se passait chez lui : tous les faits relatifs aux empoisonnement précédents y étaient relatés. Camparini s'empara également de ces papiers.

— Puis, dit Lucien d'une voix grave, comme *Roi du bagne*, Camparini tient les archives de l'association ; ces archives sont des éléments d'éducation pour les enfants du bagne à venir, c'est le livre d'or du crime, et une disposition de la société veut que chaque acte important accompli par le chef de la terrible association soit inscrit là avec ses détails, afin que si ce chef vient à mourir, son successeur puisse puiser dans ce registre les renseignements utiles pour le bien général.

Maurice et le comte se regardaient avec stupeur.

— Après? demanda Maurice.

— Donc, poursuivit Lucien, Camparini avait par devers lui ces archives, le journal du conseiller et les papiers constatant l'identité de l'enfant confié à Saint-Jean. Cela le rendait maître de la situation.

— Mais ces papiers, les a-t-il encore? demanda Maurice.

— Non, répondit Lucien, il ne les a plus.

— Que sont-ils devenus?

— Deux personnes seules le savent. La marquise de Cantegrelles et sa fille Lucile.

— Lucile! s'écria Maurice ; elle sait où sont ces papiers? Comment le sait-elle? Pourquoi? Dans quelles circonstances a-t-elle pu être mise en relations avec ce misérable?...

— Vous oubliez l'histoire de lord Harbing, Maurice, dit le comte d'Adore.

— Non, non, je n'oublie pas ; mais ces papiers...

— Eh bien! lord Harbing et Camparini étaient un même et unique personnage. Se voyant sur le point d'être démasqué en présence de la baronne dont il convoitait les millions, n'avait-il pas juré de se venger?

— Mais ces papiers, mais Lucile?

— Attendez donc! dit le comte. Cette fois, je crois pouvoir vous expliquer les faits moi-même. Lord Harbing parti bien authentiquement, Camparini revint à Toulouse : dissimulant sa présence, il continua à espionner ce qui se passait au château de Cantegrelles, et savez-vous à quel sentiment obéissait le monstre! A un amour effréné que la beauté si noble encore de la marquise avait allumé dans son cœur. Oui, Camparini aimait madame de Cantegrelles.

— Et la marquise connaissait cet amour? demanda Maurice.

— La sainte femme ignorait ce qui se passait dans l'âme du misérable, elle ignorait jusqu'à la présence de Camparini à Toulouse, jusqu'à son existence même. Ce fut alors que Camparini, déployant toutes les ressources dont la nature a doué cet infernal génie, mit en œuvre le plan horrible pour arriver à perdre la malheureuse dont il désirait la chûte. Oh! je sais tout maintenant; Jacquet m'a tout révélé, Maurice, et j'ai compris en l'écoutant ce que je n'eusse pas même pu supposer.

— Quoi donc? dit Maurice qui écoutait comme suspendu aux lèvres du vieillard.

— Camparini se déguisa. Méconnaissable, il s'acharna sur les pas de la marquise, il osa lui écrire sous un nom supposé, sous celui de don Pedro, il osa lui parler. Madame de Cantegrelles reçut missives et déclarations ainsi que devait le faire une femme comme elle. Camparini éconduit ne se lassa pas, cependant; mais tandis qu'il essayait de faire triompher sa passion, il ne négligeait rien pour assurer sa vengeance et frapper à coup sûr cette fois le marquis, qui avait par miracle échappé aux assassins apostés sur sa route.

« Des gens dévoués à Camparini réussirent à capter la confiance du marquis : ces misérables, obéissant aux ordres qu'ils recevaient, cherchèrent à éveiller les soupçons du marquis à propos des poursuites de don Pedro. Comment parvinrent-ils pour faire pénétrer leurs calomnies dans l'esprit du marquis? je l'ignore, mais le malheureux gentilhomme se laissa prendre au piège tendu sous ses pas : de là ces scènes violentes entre lui et sa femme, scènes dont je vous ai parlé. La marquise, indignée des soupçons dont elle était l'objet, augmenta la colère du marquis par sa fierté superbe. Les blessures que M. de Cantegrelles avait reçues à la tête avaient sans doute affaibli son cerveau : par moments il avait des accès de fureur que rien ne semblait motiver. Les scènes entre les deux époux devinrent chaque jour de plus en plus affreuses.

« Jusqu'où allèrent ces scènes, nous l'ignorons, mais leur violence dut être inouïe, puisqu'elles finirent par déterminer chez le marquis une véritable aberration de l'esprit. Soit que cette pensée lui eût été suggérée, soit que, dans sa folie, il se la fût forgée lui-même, il s'imagina que sa femme avait mené jadis une conduite déréglée, que l'une de ses filles n'était pas la sienne, et que le père de cette enfant était un ami qui l'avait indignement trahi.

— Oh! je comprends! dit Maurice avec force.

— Oui! dans sa folie il m'accusait, moi, et il disait que Lucile était ma fille; cela vous explique la scène qui eut lieu chez moi, scène dont j'ignorais la cause lorsque Jacquet me l'a révélée : il a appris tous ces détails de la bouche de la marquise.

— Mais ce secret dont vous parliez? reprit Maurice. Ces papiers si précieux..

— Vous allez tout savoir, reprit Jacquet. Camparini s'était donc vengé du marquis, qui s'était opposé à son mariage avec la baronne ; mais son amour pour la marquise subsistait toujours, amour violent, terrible, et comme peuvent seules en ressentir ces natures nées pour le mal. Une nuit il s'introduisit chez elle, et là, il osa, pour la fasciner sans doute par l'éclat de l'horreur, lui révéler qui il était : il osa lui dire ce qu'il avait fait, et comme, interdite, affolée, elle ne pouvait croire à un tel excès de crimes et d'impudence, il jeta à ses pieds les preuves de ce qu'il avançait. Que fit alors la marquise? que se passait-il entre eux? Voilà ce qu'on ignore, ce que Camparini n'a jamais révélé nettement. La marquise, elle, n'a jamais dit un mot. Cette nuit-là, Uranie était chez sa tante, mais Lucile était dans une chambre voisine, près de sa mère. Le lendemain le marquis l'emmenait en Bretagne.

— Mais alors, dit Maurice, comment supposez-vous que Lucile sache où se trouvent ces papiers?

— Je le suppose parce que Camparini l'a dit.

— Comment?

— Je vous répète qu'on ignore absolument ce qui s'est passé entre Camparini et la marquise à la suite de cette scène dont il n'a jamais raconté que le début ; mais ce que Camparini a dit plusieurs fois, et cela devant ses fidèles, c'est que ces papiers relatifs à l'affaire de Niorres et à lui-même étaient demeurés entre les mains de la marquise, et qu'elle seule et Lucile pouvaient dire où ces papiers avaient été déposés.

— Camparini a répété cela devant moi, il y a peu de jours encore! dit Lucien.

— De sorte, dit Maurice, qu'en s'emparant de Lucile, il espère la contraindre à parler?

— Evidemment.

— Mais il la torturera!

— Non! s'il eût voulu le faire, il l'eût déjà fait : il doit avoir un intérêt puissant à ménager Lucile, car, elle morte, qui lui révélerait l'endroit où se trouvent les papiers? La marquise n'est-elle point morte?

— Cela est vrai! dit Maurice en réfléchissant.

— Maintenant, reprit Jacquet, vous comprenez clai-



Le blessé se cramponna au bras du tambour-major. (Page 172.)

rement la situation : que Lucile échappe aux mains de Camparini, qu'elle revienne vers nous, et ces papiers qu'elle nous livre perdent le *Roi du bagne*; aussi le sait-il, aussi la tuerait-il plutôt que de se la laisser enlever.

— Mais, s'écria Maurice, Lucile était libre il y a quelques mois, pourquoi ne l'avoir pas interrogée alors ?

— Je ne savais rien, répondit le comte d'Adore, car Lucile ne m'avait jamais rien dit, et Jacquet lui même ignorait tous ces détails.

— Lucien les a surpris il y a peu de jours ! dit Jacquet.

— Alors, pour délivrer Lucile...

— Il n'y a qu'un moyen : amener adroitement Camparini sur le territoire français. Ici il est tout-puissant, et nous ne pouvons rien contre lui ; en agissant, nous risquons de le pousser à se servir des armes qu'il a entre les mains, à se venger sur ceux que nous voulons préserver. Une fois en France, je me charge de tout. J'ai écrit à Paris : toute la police du pays sera à mes ordres ; mais ici, encore une fois, je ne puis rien et je n'ai fait que constater mon impuissance.

— Donc, s'écria Maurice, vous renoncez...

— A rien ! Est-ce abandonner la partie que chercher à attirer son adversaire sur un terrain qui lui soit défavorable ?

— Jacquet a raison, Maurice ! dit le comte d'Adore. Il faut attirer Camparini en France.

— Mais le moyen ? demanda Maurice.

Jacquet regarda Lucien.

— Je m'en charge ! dit celui-ci en souriant.

Maurice courba la tête en étouffant un soupir.

— A cheval ! reprit le comte. Il faut s'avancer et il faut que nous gagnions Lubiara avant la nuit. Venez, Maurice.

Et le comte, passant familièrement son bras sous celui du jeune officier, l'entraîna doucement vers l'endroit où étaient attachés les chevaux. Jacquet et Lucien étaient demeurés seuls.

— Eh bien ? demanda Jacquet, et Pick ?

— Il est sur ses gardes !
— Et Roquefort ?
— Il sera à nous.
— Quand cela? Il faut que ce soit promptement.
— Dès ce soir.
— Tu dois le voir?
— Aujourd'hui même, à Mulol, dans un bois désigné.
— Et il consent?
— Il consentira

XII

LA REDDITION.

La bataille de Rivoli venait d'avoir lieu : la troisième armée levée par l'Autriche était détruite, anéantie, perdue comme l'avaient été les deux premières ; encore cette fois les Français avaient combattu durant trois jours, et les trente mille hommes de Bonaparte avaient fait vingt-trois mille prisonniers et avaient tué plus de sept mille Autrichiens. L'armée d'Italie venait de se faire un nouveau lit de lauriers et elle se prélassait heureuse, confiante et fière, se reposant enfin de ses fatigues : rien à l'horizon ne la menaçait plus. Deux jours après cette mémorable victoire, la 32e, qui avait été dirigée à la hâte sur Mantoue, où était toujours enfermé Wurmser, venait d'établir son campement. Au milieu du bivac des soldats se dressait la tente du général Sérurier, commandant le siège. Il était sept heures du soir et les feux des cantines brûlaient avec un éclat attestant que les marmites, cette fois, n'étaient plus veuves.

Soldats et sous-officiers causaient en se chauffant et en attendant l'heure du repas. Parmi ces groupes qui entouraient la tente du général, il en était un composé d'une douzaine de soldats, qui paraissaient causer avec une animation extraordinaire. Un homme de haute taille dominait ce groupe et était évidemment l'orateur écouté : c'était notre ancienne connaissance, Rigobert Rossignolet ; mais qui eût vu Rigobert au commencement de la campagne eût eu grand'peine à le reconnaître alors.

L'uniforme usé, détérioré, qui jadis couvrait à peine son torse herculéen, avait été remplacé par un magnifique habit, dont les broderies eussent pu lutter avantageusement avec celles d'un sénateur vénitien. Un chapeau colossal recouvrait son crâne, et, sur ce chapeau, se dressait un plumet qui eût pu délier avantageusement une des houpes du dais du saint-père. Rigobert semblait transformé ; seule, la canne était toujours le vénérable jonc orné de sa pomme gigantesque, qui comptait autant de campagnes que le tambour-major en comptait lui-même. Autour de Rossignolet étaient les soldats de la 32e, et, parmi eux, Gringoire, Romulus, Torniquet, dont les uniformes bien brossés, bien *astiqués*, luttaient de brillant avec celui de l'illustre major. D'une marmite voisine s'échappait un fumet qui chatouillait l'odorat de la façon la plus engageante. A peu de distance, les remparts de Mantoue s'étendaient et formaient un fond au tableau.

Naturellement la conversation des soldats avait trait à la bataille accomplie l'avant-veille, et chacun avait son anecdote à rapporter.

— Pour être vrai, disait Rossignolet en se balançant gracieusement, Rivoli est une manière d'étrenne assez proprement offerte au citoyen général en chef. Excusez, s'il n'est pas content, il viendra le dire.

— Il est sûr et certain, dit Torniquet, qu'en fait d'étrennes le petit caporal n'a pas volé les siennes ; on a un peu travaillé en l'an IV de la République une et indivisible.

— Beaulieu, Wurmser et Alvinzy en savent quelque chose.

— Eh ! les autres, cria Romulus, si le général ne s'est pas croisé les bras, il faut dire aussi que nous avons un peu remué les jambes ; quel ruban de queue sur la grand'route de la victoire !

— Et de la gloire, ajouta Rossignolet.

— Voyons, reprit Torniquet, remémorons un peu la situation. Nous étions trente mille à Montenotte?

— Oui.

— Et maintenant nous sommes?

— Trente mille encore !

— Du même au même, alors.

— Oui ; mais nous avons bien laissé vingt mille camarades durant la promenade.

— C'est-à-dire que le Directoire n'a fait que boucher les trous que le canon autrichien faisait dans nos rangs.

— Ça, c'est vrai!

— Or donc, cela fait comme qui dirait une cinquantaine de mille de Français ; maintenant comptons les Autrichiens !

— C'est facile, dit Rossignolet : Beaulieu en avait soixante mille...

— Et Wurmser quatre-vingt mille!

— En tout cent quarante mille ; en y ajoutant les soixante mille récemment brossés d'Alvinzy, nous disons deux cent mille.

— Et le pouce ! ajouta Romulus.

— Là-dessus, d'après les bulletins, nous en avons pris au moins quatre-vingt mille et tué vingt mille.

— Sans surfaire, dit Rossignolet. Pour être juste, faut ajouter que nous avons douze grandes batailles, où le chiendent y était en grand, et une soixantaine de petits combats, histoire de rire et de passer son temps agréablement.

— Et dire que le général en chef était partout !

— En voilà un capable de faire la guerre aux autres ! Enfoncés les Beaulieu, les Alvinzy et les Wurmser!

— Oh ! le vieux n'en a pas pour longtemps, dit Gringoire en désignant les murailles de Mantoue qui apparaissaient vaguement à l'horizon.

En ce moment un roulement de tambour retentit au loin.

— A vos caisses, mes amours ! cria brusquement Rossignolet.

On apercevait, en dépit des ténèbres naissantes, un petit cortège qui se dirigeait vers la tente de Sérurier. Ce cortège se composait d'officiers d'état-major escortant un homme revêtu d'un costume de général autrichien. Ce général se nommait Klenau et était envoyé comme parlementaire par Wurmser. Le cortège passa ; Klenau mit pied à terre devant la tente de Sérurier et pénétra dans l'intérieur. Les soldats, qui avaient couru aux armes pour rendre les honneurs militaires, reprenaient alors leurs ébats autour des cantines. Rossignolet, sa canne passée sous son bras, se promenait gravement à quelque distance des causeurs : le digne major paraissait rechercher la solitude pour se livrer à ses réflexions.

En avançant lentement, il dépassa un groupe d'officiers d'état-major qui stationnait à peu de distance de la tente du général. Cette tente avait ses draperies relevées, et, comme une petite lampe brillait sur une table placée au centre, on pouvait facilement voir ce qui se passait à l'intérieur.

Sérurier et Klenau étaient assis tous deux de chaque côté de la table et paraissaient discuter chaudement. Rossignolet continua à s'avancer, et sans intention évidente, il arriva si près de la tente qu'il pouvait non seulement voir, mais encore entendre. Quelques soldats étaient assis sur le gazon ; un arbre se dressait abritant de ses rameaux la tente du général. Près de cet arbre, l'épaule appuyée au tronc, se tenait un homme de taille moyenne, enveloppé des

pieds à la tête dans un long manteau qui non seulement dérobait entièrement son uniforme, mais encore cachait une partie de son visage. Un chapeau à cornes très simple était enfoncé sur le front. Rossignolet lança un regard dédaigneux sur cet homme dont il ne voyait que le dos, placé comme il l'était.

— C'est un *riz-pain-sel !* murmura-t-il, en prenant évidemment l'inconnu pour un fournisseur.

La discussion continuait à l'intérieur de la tente entre Klenau et Sérurier; Wurmser, renfermé dans Mantoue et qui avait tout espéré d'Alvinzy, était en proie au plus violent désespoir : sa situation et celle de la malheureuse ville étaient horribles ; les vivres manquaient depuis longtemps, les derniers chevaux venaient d'être mangés, et une épidémie effrayante venait se joindre à la famine. Une plus longue résistance eût été contraire aux lois de l'humanité ; le vieux maréchal autrichien avait fait preuve d'un noble courage et d'une rare opiniâtreté : il pouvait songer à se rendre ; c'était dans cette intention que la veille il avait fait annoncer à Sérurier que le général Klenau se rendrait le lendemain au camp français comme parlementaire.

Klenau, pour obtenir de meilleures conditions, parlait des ressources sans nombre que possédait Wurmser; Sérurier combattait ses assertions, et chacun maintenant son dire avec énergie, la discussion menaçait de devenir orageuse. Tout à coup l'homme enveloppé dans son manteau, qu'avait remarqué Rossignolet, quitta l'arbre auquel il était appuyé, et, traversant d'un pas rapide la zone lumineuse qui entourait la tente, il pénétra auprès des deux généraux. S'avançant brusquement, il saisit sur la table le papier contenant les propositions faites par Wurmser et se mit à tracer au crayon quelques lignes en marge.

Tout cela s'était accompli avec une telle rapidité que ni Sérurier ni Klenau n'avaient pu tenter un mouvement pour l'empêcher. L'homme était toujours enveloppé de son manteau.

Klenau fut le premier qui revint de sa surprise; faisant un mouvement brusque, il se leva pour ressaisir le papier, mais l'inconnu laissa tomber son manteau et se découvrit : Klenau et Sérurier poussèrent un même cri de surprise.

— Tenez! dit le nouveau venu sans paraître remarquer l'émotion des deux interlocuteurs, voilà les conditions que j'accorde à votre maréchal. S'il avait seulement pour quinze jours de vivres et qu'il parlât de se rendre, il ne mériterait aucune capitulation honorable. Puisqu'il vous envoie, c'est qu'il est réduit à l'extrémité. Je respecte son âge, sa bravoure et ses malheurs; je lui accorde la permission de quitter librement Mantoue avec tout son état-major; je lui accorde en plus deux cents cavaliers, cinq cents hommes à son choix et six pièces de canon, pour que sa sortie ne soit pas humiliante. Qu'il sorte de la place demain; dans un mois ou dans six, il n'aura des conditions ni meilleures ni pires; il peut rester tant qu'il conviendra à son honneur!

Et comme Klenau ouvrait la bouche pour répondre :

— Je n'ai rien à ajouter ni rien à entendre, continua celui qui venait de terminer si inopinément cette scène.

En achevant ces mots il quitta la tente, mais la lueur des feux éclairait en plein son visage que ne recouvrait plus le manteau.

— Vive le général Bonaparte! hurlèrent les soldats avec frénésie.

— Tonnerre d'imbécile que je suis! s'écria Rossignolet en se donnant un énorme coup de poing dans le creux de l'estomac, moi qui l'ai pris pour un *riz-pain-sel!*

Et Rossignolet, pivotant sur lui-même, ouvrait le compas de ses longues jambes pour se rapprocher de son général et le contempler à l'aise, quand il se heurta brusquement contre un homme qui venait de s'élancer en avant.

— Prends donc garde, grand... commença le major. Mais, s'arrêtant brusquement :

— Bigre! fit-il; comment, c'est...

— Où est Maurice? demanda le nouveau venu.

— Mon commandant? dans sa tente, en train de se faire panser, car ses blessures le font cruellement souffrir.

— Cours le chercher, qu'il réunisse ses forces, qu'il se lève, et qu'il se traîne jusqu'ici.

— Mais...

— Cours donc! il le faut.

Et l'homme poussa rudement le tambour-major, le lança dans la direction indiquée, puis il s'avança résolument vers le général Bonaparte.

— Général! dit-il en s'arrêtant à deux pas du jeune héros.

Le général contempla d'un coup d'œil rapide, de ce coup d'œil qui lui était particulier, celui qui venait ainsi de lui barrer le passage.

— Vous êtes le comte d'Adore? dit-il.

— Oui, général.

— Que voulez-vous?

— Vous demander la faveur de quelques minutes d'entretien : il s'agit d'un cas urgent.

Le général avait fait signe au comte de le suivre à l'écart.

— Parlez! dit-il.

— Général, commença le comte, la demande que je vais vous adresser ne devait pas être faite par moi, elle devait l'être par le commandant Bellegarde, mais deux blessures reçues il y a trois jours l'ont contraint à demeurer sous sa tente. Nous ignorions tous votre arrivée au camp, ce n'est qu'il y a quelques minutes que l'enthousiasme des soldats nous l'a révélée; j'ai fait prévenir le commandant, s'il peut se soutenir il va venir près de vous; mais, dans le cas contraire, j'ai voulu vous parler moi-même.

— Qu'est-ce donc que le commandant veut me demander?

— Il n'a osé vous le dire, général. Lorsque le matin même de la bataille nous sommes arrivés au quartier général, le commandant vous a rendu un compte rapide et fidèle de sa mission accomplie dans les États vénitiens.

— Compte exact, je le sais.

— Oui, général. Il a tout d'abord rempli son devoir, mais, ce devoir accompli, Maurice voulait vous parler de lui-même et solliciter votre protection relativement à ses affaires particulières.

Le général fronça les sourcils.

— Je connais toute cette affaire ténébreuse à laquelle vous faites allusion, dit-il; Maurice l'a confiée à Berthier qui l'aime, et Berthier me l'a racontée à son tour. Malheureusement je ne puis rien, je n'ai aucune influence à Venise, vous le savez.

— Mais, général, il est une chose que vous ignorez, c'est que l'une des deux jeunes filles dont il s'agit a été recueillie jadis par un homme que vous connaissez.

— Qui cela?

— Le citoyen Neoules.

— Neoules! répéta le général en paraissant chercher dans ses souvenirs.

— Rappelez-vous le siège de Toulon.

— Toulon! je me souviens... Deux hommes avaient été tués, c'étaient des émigrés que l'on accusait de trahison; les représentants voulaient insulter leurs cadavres et je me suis opposé à cette action. Ces deux hommes morts étaient, je crois, les parents de ce citoyen Neoules, et il m'avait conservé une vive reconnaissance de mon utile intervention.

— Eh bien! général, l'une de ces jeunes filles avait été adoptée par ce citoyen Neoules.

Bonaparte frappa du pied avec impatience.

— Malheureusement, je ne puis rien! dit-il.

Le général et le comte se tenaient à l'ombre de la tente de Sérurier qui les abritait du feu du bivac devant lequel se chauffaient les soldats de la 32e. Autour d'eux, à distance respectueuse, se tenait un cercle de curieux. Tout à coup un homme, se soutenant difficilement, força ce cercle et s'avança vers le général. Cet homme, qui portait l'uniforme de chef de bataillon, se traînait plutôt qu'il ne marchait : il avait un bras en écharpe et la tête ceinte d'un bandeau ensanglanté.

Un faux pas, causé soit par la faiblesse, soit par la précipitation avec laquelle il s'élançait, faillit le faire tomber, quand Rossignolet bondit et arriva à temps pour le retenir. Le blessé se cramponna au bras du tambour-major et parvint, par un effort suprême, jusqu'auprès du général. Rossignolet se recula en saluant militairement.

— Commandant Bellegarde, dit vivement Bonaparte, pourquoi avoir quitté l'ambulance?... Vous souffrez!

— Général, répondit le nouveau venu, je voulais vous parler, je voulais vous demander...

— Je ne puis rien! interrompit le général avec impatience; je connais votre situation, je sais ce que vous désirez, mais Venise me déteste trop pour chercher à m'être agréable et ne me craint pas encore assez pour m'obéir.

— Général! balbutia Maurice.

Bonaparte regarda le commandant.

— Oui, oui, reprit-il avec impatience, je comprends tout se qui se passe en vous, mais encore une fois je ne puis rien, si ce n'est vous laisser à Vérone. Vous êtes blessé, allez-vous reposer là et vous guérir. Demain, Berthier vous donnera une lettre pour le général Balland, qui vous prendra pour aide de camp. Les compagnies de dépôt de la 32e séjourneront à Vérone... Et qui sait? à Vérone, vous serez près de Venise.

— Général! s'écria Maurice qui comprit la pensée secrète de son jeune chef, oh! je veux...

— Assez, interrompit Bonaparte, vous êtes faib! allez vous reposer; demain, si vous pouvez supporter le cheval, vous partirez pour Vérone.

Et Bonaparte, tournant rapidement sur ses talons, abandonna les deux amis. Maurice, très ému, s'appuyait sur le bras du comte.

— Mon commandant, dit une voix rude, voulez-vous ma canne?

Maurice se retourna, Rossignolet était derrière lui.

— Ça vous aidera à marcher, poursuivit le major.

Maurice accepta en souriant l'aide que lui offrait son subordonné.

— Rossignolet, lui demanda-t-il en marchant, penses-tu toujours à Bibi-Tapin?

Rossignolet tressaillit si brusquement qu'il chancela comme si un coup violent l'eût atteint en pleine poitrine et il devint fort pâle.

— Bibi-Tapin! murmura-t-il.

— Oui, reprit Maurice, penses-tu toujours à lui?

— Toujours, mon commandant; je l'aimais, cet enfant, et si je savais tant seulement où il est à cette heure...

— Que ferais-tu?

— J'irais le chercher, dit énergiquement le major, quand même qu'il serait au fin fond de la lune!

Maurice regarda fixement le major.

— Ainsi tu aimes assez cet enfant, reprit-il, pour lui sacrifier momentanément une part de gloire! Laisseras-tu l'armée s'avancer, et consentirais-tu à demeurer en arrière pour tenter de délivrer Bibi-Tapin?

— Oui, répondit vivement le major, si toutefois mes chefs m'en obtempéraient la permission.

— Alors demain tu partiras avec moi pour Vérone.

— Demain? dit Rossignolet avec étonnement.

Les trois hommes atteignaient alors l'entrée de la tente du commandant.

— Demain, viens ici après la diane battue, dit Maurice en adressant un geste amical au major.

Maurice et le comte pénétrèrent sous la tente. Un homme assis dans un coin vint vivement au-devant d'eux, c'était Jacquet.

— Le général consent-il? demanda précipitamment l'agent de police.

— Non, dit Maurice, il ne m'a même pas laissé formuler ma demande; il comprenait ce que je voulais, mais il ne peut rien à Venise.

— Je vous l'avais dit.

— Mais il m'envoie à Vérone servir d'aide de camp au général Balland qui commande la place.

La physionomie de Jacquet refléta un éclair joyeux.

— Il consent à ce que vous quittiez l'armée, dit-il, il vous envoie à Vérone?

— Oui.

— Oh! rien n'est perdu alors; ne quittant pas le territoire vénitien, nous pourrons agir tous. J'ai prévenu les citoyens Bouchemin et le Bienvenu. Avant peu, leur corsaire déguisé viendra croiser dans les eaux du Lido. De Vérone à Venise, la route est courte.

— Oui, dit le comte, et dans le dépôt de la 32e, qui sera en garnison à Vérone, nous trouverons des bras vigoureux et des cœurs dévoués.

Jacquet croisa ses bras sur sa poitrine.

— Eh bien! dit-il avec un accent de triomphe, je vous avais bien dit, commandant, qu'il ne fallait qu'attendre! Croyez-vous maintenant que mon plan était bon? avant trois mois, Camparini sera en France et alors je réponds de tout.

XIV

LUCILE

Le Casino, dont nous avons à peine esquissé la description, occupait à lui seul un petit îlot, l'un des derniers se rattachant aux grandes îles formant la ville. Entouré d'eau de tous côtés, il avait l'aspect d'un nid construit sur un rocher. Bâti sur deux étages, il avait quatre façades garnies chacune de cinq fenêtres hautes et étroites; celles du rez-de-chaussée étaient grillagées. Deux des côtés de ces façades regardaient Venise, le troisième la terre, le quatrième la haute mer. Ce soir-là toutes les fenêtres étaient sombres à l'exception d'une seule, une de celles donnant sur la haute mer : une pâle clarté, perçant avec peine des rideaux soyeux, indiquait aux promeneurs que la pièce d'où elle provenait était habitée. Deux personnages, effectivement, occupaient le centre de cette pièce assez pauvrement meublée. L'un était Camparini, l'autre était Lucile, la malheureuse prisonnière du *Roi du bagne*.

Lucile était assise dans un fauteuil; elle avait le maintien ferme, les poings serrés, l'œil ardent, et une résolution d'une énergie extrême se lisait sur sa physionomie dont les traits contractés offraient l'expression d'un mâle courage. Camparini, l'œil en feu, le front plissé, marchait lentement autour du siége sur lequel se tenait immobile la jeune fille; il avait l'aspect d'une bête fauve décrivant des cercles autour de sa proie. Un silence profond régnait dans la pièce, et l'on n'entendait que la respiration courte et sifflante de Lucile et le bruit étouffé des pas de Camparini dont les pieds glissaient sur le plancher. Tout à coup le *Roi du bagne* s'arrêta en face de la jeune fille; croisant ses

bras herculéens sur sa vaste poitrine, il enveloppa sa victime d'un regard de flammes.

— Ces papiers! s'écria-t-il d'une voix tonnante, ces papiers! il me les faut!

Lucile garda le silence; Camparini se rapprocha d'elle presque au point de la toucher.

— Ces papiers! dit-il encore.

— Je ne sais ce que vous me demandez!

Camparini fit un geste violent, et il croisa ses bras sur sa poitrine en relevant brusquement la tête, ses narines étaient dilatées, ses yeux injectés de sang; les muscles du visage se dessinaient tendus sur la peau qui avait revêtu une teinte bilieuse; le bandit se contenait, mais il était évident qu'il ne demeurait calme en apparence qu'à l'aide de l'effort le plus énergique sur lui-même : il était effrayant.

— Ces papiers! dit-il une troisième fois d'une voix rauque. Tu m'apprendras où ils sont : je le veux! Tu céderas, tu parleras!

Il y avait un ton de commandement tellement impératif dans la manière dont furent prononcées ces paroles que Lucile se redressa à son tour, tandis que le rouge de l'indignation envahissait son visage.

— Je parlerai, moi? fit-elle avec un regard de superbe défi; je parlerai, dites-vous? Vous vous trompez, je ne dirai rien! Écoutez-moi, à votre tour, vous qui osez menacer une pauvre femme! Ces papiers que vous demandez, j'ignore où ils sont; mais lors même que je pourrais vous répondre, je ne parlerais pas! Non! je ne parlerais pas, et dussé-je endurer tous les supplices, ma bouche demeurerait muette, car ces papiers, je sais ce qu'ils contiennent, je sais ce qu'ils peuvent prouver.

— Toi! tu sais cela? s'écria Camparini.

— Je le sais! répondit nettement Lucile.

Camparini fit un mouvement comme pour s'élancer, mais il se contint.

— Que m'importe? murmura-t-il froidement.

Puis un silence :

— Écoute-moi, reprit-il, et ne nous emportons pas tous deux, car il faut que nous finissions par nous entendre. Que tu saches ou non ce que contiennent ces papiers dont j'exige que tu me livres la cachette, là n'est point la question, puisque tu es en ma puissance et qu'il est impossible que tu puisses me nuire. Raisonnons froidement et laisse-moi revenir à mes habitudes de franchise.

En achevant ces mots, Camparini prit un siége et vint s'asseoir auprès de son interlocutrice; un changement profond s'était opéré dans la personne du *Roi du bagne* : son visage était redevenue calme, l'expression en était presque souriante et ses mouvements avaient cette aisance parfaite de ceux de l'homme du monde au milieu d'un salon; son regard même, tout à l'heure flamboyant, s'était voilé et adouci. Lucile demeurait immobile et impassible : elle ne parut pas avoir remarqué la transformation subie par son interlocuteur.

— Ces papiers que je demande, poursuivit Camparini, sont à moi : c'est ma propriété; en me mettant à même de rentrer en leur possession, tu ne fais qu'accomplir un acte de justice et d'*honnêteté*.

Lucile fit un mouvement.

— Oui, dit Camparini en souriant, le mot peut te paraître bizarrement employé, mais il rend parfaitement ma pensée. Ces papiers ont été cachés en ta présence, tu sais où ils se trouvent, donc tu me serviras. Je connais ton caractère énergique et bien trempé : une menace de mort ne t'effrayerait point et ne te forcerait pas à céder; aussi ne te la ferai-je pas; d'ailleurs j'ai intérêt à ce que tu vives. Depuis que tu es en ma puissance, j'ai voulu t'arracher déjà ce secret, j'ai mis tout en œuvre; mais, je l'avoue, mes ruses les mieux ourdies ont échoué devant la fermeté de ta résolution. Aujourd'hui, j'en suis arrivé à ce point qu'il faut que je te parle en face; aujourd'hui, je jette le masque et je viens à toi franchement, en te disant : Il faut que tu me révèles le secret que tu possèdes! Quand un homme tel que moi agit ainsi que je le fais, comprends-tu enfin qu'il faille céder?

Et Camparini se redressant de toute sa hauteur, étendit le bras avec un geste de domination. Les yeux de Lucile ne se baissèrent même pas; elle regarda fixement le *Roi du bagne*, mais elle ne prononça pas une parole, elle ne fit point un geste.

— Deux moyens sont à ma disposition pour te faire parler, continua Camparini sans paraître s'occuper de ce mutisme; il dépend de toi maintenant de me faire choisir.

Lucile ne manifesta pas avoir entendu.

— Tu aimes un homme et tu es aimée de lui : cet homme, c'est le commandant Maurice Bellegarde; il dépend de moi de le tirer de son obscurité et d'en faire un homme puissant : le veux-tu?

Lucile ne répondit pas.

— Maurice peut être un jour l'héritier de la famille des Niorres, poursuivit Camparini; livre-moi ces papiers que je te demande, et je m'engage à faire reconnaître ses droits à cette immense fortune. Tu prétends connaître le contenu de ces papiers; — si cela est, tu dois me comprendre; l'anéantissement de ces papiers servira les intérêts aussi bien que les miens : ne révèlent-ils pas l'existence d'un héritier direct des Niorres et ne sont-ils pas, par ce fait, le seul obstacle à ce que celui que tu aimes entre en possession de ces millions convoités? Penses-tu à ce qu'un homme intelligent comme Maurice pourrait espérer par le temps qui court, ayant entre les mains des trésors aussi considérables, et ces trésors, ne serait-il pas doux pour toi de songer que tu as contribué à leur possession? En agissant ainsi à qui fais-tu du tort?... à personne. L'héritier des Niorres est mort, bien certainement.

— C'est faux! il vit!... interrompit brusquement Lucile.

Camparini se leva avec violence.

— Consens, ou Maurice mourra! dit-il.

— Je ne dirai rien car je ne sais rien, et Maurice ne mourra pas! répondit Lucile. Non, il ne mourra pas, car vous avez intérêt à le laisser vivre; cet intérêt, quel est-il! je l'ignore, mais il existe, sans quoi vous eussiez déjà menacé Maurice pour me contraindre à parler.

Camparini revint vers Lucile.

— Eh bien! reprit-il, ta liberté sur l'heure, ta réunion à Maurice, si tu me livres ce secret!

— Je ne sais rien! dit nettement Lucile.

— Tu refuses?

— Je ne sais rien!

— Mais Maurice a besoin de toi, mais il est blessé, mais il se meurt peut-être à cette heure, et tu refuses d'être réunie à lui...

— Je ne sais rien! dit encore Lucile.

Camparini fit un geste tellement brusque qu'une chaise placée près de lui roula sur le plancher; ses yeux redevenaient étincelants et l'expression de la rage et de la fureur se lisait sur sa physionomie farouche, ses dents étaient serrées et ses lèvres tellement rentrées qu'on ne les voyait plus.

— Alors, s'écria Camparini avec un paroxysme de colère, Uranie mourra, et elle va mourir là, sous tes yeux!

— Uranie ne mourra pas! dit Lucile avec la même énergie étrange et terrible; elle ne mourra pas, car si elle mourait elle emporterait avec elle dans la tombe la fortune de la baronne, cette fortune pour la possession de laquelle vous avez déjà accompli tant de crimes; cette fortune que l'Anglais lord Harbing, l'Espagnol don Pedro, l'Italien Camparini ont convoitée

tour à tour, au profit d'un même personnage, au profit du *Roi du bagne!*

— Tais-toi! hurla Camparini avec emportement.

— Ah! fit Lucile, vous voyez bien que je vous connais! Lord Harbing, don Pedro, Camparini, je vous ai devinés. Dieu a permis que mon regard pénétrât sous les masques que vous posiez successivement sur votre visage. Je ne pouvais parler, vous le savez bien encore. Le serment que j'ai fait à ma mère me ferme les lèvres, mais en face de vous, seule avec vous, ce serment n'a pas de valeur. Tuez-moi maintenant si vous le voulez, Dieu nous voit et il m'entend!

Camparini s'était reculé, se repliant sur lui-même comme s'il eût voulu prendre son élan pour bondir; il avait l'aspect frémissant du tigre en présence de sa proie, ses yeux avaient une expression d'une férocité saisissante, ses dents craquaient en s'entre-choquant, ses poings se fermaient avec des tressaillements nerveux.

— Ces papiers! dit-il, ces papiers! Si tu ne veux pas les vendre au prix de la fortune de l'homme que tu aimes, au prix de la vie de ta sœur, tu les vendras au prix de l'honneur de ta mère.

— L'honneur de ma mère! s'écria Lucile en pâlissant.

— Oui, tu comprends? si je n'ai pu triompher encore de ta résistance à mes volontés, j'ai su contraindre ta sœur à m'obéir; ta sœur qui, elle aussi, est entre mes mains et qui m'a livré l'acte par lequel le marquis de Cantegrelles déclare que Lucile n'est pas sa fille.

— Uranie a livré cet acte! s'écria Lucile avec une extrême véhémence.

— Oui; veux-tu l'échanger contre le secret que je te demande?

Lucile demeura immobile et comme fascinée. Puis, se ranimant tout à coup, elle courut à Camparini et se plaçant en face de lui :

— Vous avez cet acte? reprit-elle.

— Oui, dit encore Camparini.

— Uranie vous l'a livré ici, à Venise!

— Oui.

— Quand?

— Il y a trois jours

— Eh bien! dit brusquement la jeune fille, je consens. Cet acte, donnez-le-moi sur l'heure, et sur l'heure aussi je vous livre le secret que vous voulez apprendre.

En parlant ainsi, Lucile tenait ses yeux rivés sur ceux de Camparini; celui-ci tressaillit et il fit un pas en arrière, mais dans ce tressaillement, dans ce mouvement, il y eut une hésitation marquée, quoique rapidement passagère.

— Ah! s'écria Lucile avec un élan de joie frénétique, vous avez menti! Uranie ne vous a pas livré cet acte!

Camparini se mordit les lèvres; mais souriant presque aussitôt :

— Cela est vrai, dit-il froidement, mais je sais maintenant tout ce que je voulais savoir; d'une part, c'est que cet acte du marquis existe réellement et qu'Uranie en possède le secret, et, de l'autre, c'est que tu sais, toi, où sont les papiers qu'il faut que tu me livres, ce que tu prétendais ignorer.

— Je ne parlerai pas! dit résolument Lucile.

Camparini sourit.

— Je t'ai dit le prix de tes paroles, reprit-il : l'honneur de ta mère! Crois-tu donc que cet honneur, demeuré jusqu'ici intact, ne dépende que de la possession de cet acte du marquis? Non, morbleu! cet honneur est entre mes mains comme l'est cette statuette que je prends sur cette table, et je puis le briser aussi facilement que je brise cette porcelaine.

Et saisissant une ravissante figurine de Sèvres placée à sa portée, Camparini la lança violemment aux pieds de la jeune fille.

— Ma mère est morte! dit Lucile.

— Mais son honneur vit encore! C'est cet honneur que je tuerai!

Lucile pressait son front entre ses mains crispées

— Lord Harbing, don Pedro, Camparini, as-tu dit, continua le *Roi du bagne* avec véhémence, tu connais le secret de la triple incarnation; eh bien! si lord Harbing a été aimé de ta tante, ne sais-tu pas que don Pedro a été aimé de ta mère!

— Vous mentez! s'écria Lucile, jamais la marquise de Cantegrelles ne fut coupable!

— Eh! qu'importe qu'elle l'ait été réellement ou non, chacun n'a-t-il pas cru don Pedro heureux dans ses amours? La marquise ne l'a-t-elle pas reçu la nuit, dans le mystère? N'ont-ils pas échangé ensemble une correspondance secrète? dix témoins enfin n'ont-ils pas surpris don Pedro à la sortie de l'un de ces nocturnes rendez-vous?

— Des témoins apostés par vous, misérable infâme, pour perdre une honnête femme!

— Sans doute! répondit froidement Camparini. Ne devais-je pas prendre mes précautions? Tu oublies comment les choses se sont passées, rappelle-toi les années de jeunesse! Quand je vins à Toulouse sous le nom de lord Harbing, que voulais-je? épouser la baronne de Sarville et pas autre chose. Si l'on m'eût laissé suivre la route que je m'étais tracée, ta famille eût été épargnée; mais ton père et ta mère se sont dressés devant moi, ta mère surtout, que je trouvai belle et que j'aimai... Elle a été implacable envers lord Harbing...

— Celui qui avait armé des bras meurtriers contre le marquis! s'écria Lucile. Lord Harbing, qui tenta à la fois d'épouser ma tante, de séduire ma mère et d'assassiner mon père!... Oh! pouvait-on amasser assez de mépris et de haine pour écraser ce misérable!...

— Aussi, poursuivit Camparini, lord Harbing dut-il quitter Toulouse et abandonner la partie; mais don Pedro revint pour venger le gentleman et triompher de ses ennemis, don Pedro que personne ne reconnut cependant!...

— Vous vous trompez! s'écria la jeune fille, don Pedro et lord Harbing ont été reconnus pour le même homme!

— Par qui? demanda Camparini.

— Par ma mère!

— Tu mens!

— Je prends Dieu à témoin que je dis la vérité! Ah! j'ai dans le cœur un secret terrible, que j'avais juré à ma mère vivante de ne jamais révéler à qui que ce fût, mais ma pauvre mère est morte à cette heure, et je suis libérée de mon serment. Ce secret, cependant, jamais il ne sortirait de mes lèvres si Dieu ne me mettait en votre présence. Ah! vous menacez de ternir l'honneur d'une honnête femme morte de chagrin et de douleur, eh bien! sachez donc que cet honneur n'est pas entre vos mains!

— Hein! fit Camparini avec surprise.

— A votre tour, continua Lucile avec une énergie nouvelle, rappelez-vous le passé! Quand mon père fut rapporté mourant, après la tentative d'assassinat dirigée contre lui, lord Harbing, à la veille d'être démasqué, quitta brusquement Toulouse. Le comte d'Adore et cet homme qu'il avait fait venir, ce Jacquet, éclairèrent nettement et cruellement la situation : Lord Harbing, c'est le *Roi du bagne!* dit Jacquet. Et il nous déroula un soir toute la lugubre légende de cet infernal esprit du mal : j'étais seule avec ma mère et ma tante, lorsque Jacquet nous parla ainsi; Uranie était près de mon père. Uranie ne sut jamais rien de la fatale vérité : ma mère craignait de porter un coup trop rude à sa jeune imagination; elle ignora tout, mais je savais tout moi!...

« Enfin, mon père guérit, ou, pour mieux dire, il revint en apparence à la santé, car il devait cruellement

souffrir des suites de ses blessures : les organes du cerveau avaient été attaqués, nous dirent les médecins, et les facultés mentales du marquis étaient à jamais troublées.

« Les années s'écoulèrent... mon père était de plus en plus triste, de plus en plus méchant pour ma mère, que jadis il adorait. D'où provenait ce changement?... nous l'ignorions, quand une nuit, après une scène effrayante, je trouvai ma mère étendue sans connaissance sur le tapis de sa chambre. La baronne de Sarville était déjà entrée en religion ; elle était à Bordeaux où elle avait appelé momentanément Uranie auprès d'elle. J'étais seule avec la marquise : je la ranimai... elle revint à elle et elle se jeta à mon cou en sanglotant... mais à chacune de mes demandes elle refusa de répondre...

« Elle était en proie à une fièvre violente... Le soir, mon père rentra... A peine me vit-il, qu'il me lança des regard foudroyants... il me chassa... Réfugiée dans une chambre voisine, j'écoutais avidement... Oh! ce que j'entendis durant cette heure affreuse fera le malheur de toute ma vie!... Mon père à demi fou (je le comprenais à l'incohérence de ses paroles, mon père accusa ma mère... Ma mère se défendit ; mais mon père, dont la raison semblait s'égarer de plus en plus, refusa de l'entendre et l'accabla avec un redoublement de fureur... Enfin, mon père se calma, il parut écouter ma mère. Elle parla longuement ; il courba le front et la quitta, en proie à une agitation violente, mais sans plus formuler son accusation injurieuse. Cette nuit-là, je suivis mon père. N'écoutant que mon insatiable désir de savoir la vérité, je m'enveloppai à la hâte dans un manteau, et je m'attachai aux pas du marquis. Il allait dans le parc. Il était tellement préoccupé qu'il ne s'aperçut pas qu'il était suivi.

« Au bout du parc, était un pavillon : mon père y entra ; je collai mon visage aux vitraux de couleur qui garnissaient l'une des fenêtres. La nuit était sombre au dehors : à l'intérieur, une lampe éclairait la pièce. Deux hommes y attendaient mon père. Au premier abord, le visage de ces deux hommes me fut complètement inconnu.

« — Elle nie! dit mon père avec rage.

» — Je vous donnerai les preuves! répondit l'un des deux hommes, sous peu de jours : je vous donne ma parole que vous ne pourrez douter!

« — Mon cher don Pedro, reprit mon père, vous serez mon hôte, et ma maison sera la vôtre.

« Don Pedro remercia le marquis; puis la conversation continua, et bientôt je compris une partie de l'odieuse vérité. Ces deux hommes que j'avais devant moi calomniaient ma mère avec une adresse et une audace épouvantables.

« Blottie derrière un buisson, je ne bougeai pas lorsque mon père sortit, je le laissai s'éloigner et je demeurai immobile : je voulais surprendre le secret des deux hommes demeurés seuls dans le pavillon. Un courage inouï me soutenait, Dieu était avec moi : ce secret que je voulais connaître, je le surpris ; ils n'avaient point échangé dix paroles, que je comprenais qu'ils jouaient une comédie odieuse dans le but de perdre ma mère ; mais ce que je compris encore, ce fut que don Pedro aimait la marquise et qu'il espérait, en la perdant, la contraindre à se jeter dans ses bras.

« Abandonnant ma cachette, je volai auprès de ma mère à laquelle je contai tout... Nous passâmes le reste de la nuit à pleurer. Le lendemain, mon père présentait au château son ami don Pedro, noble Espagnol banni de son pays. A partir de ce jour, don Pedro vint régulièrement au château, et ma mère et moi fûmes obligées de le recevoir. Ma pauvre mère désolée de voir mon chagrin et ne voulant pas que sa seconde fille partageât ses douleurs avec la première, écrivit à ma tante de garder Uranie près d'elle.

« Poussée par moi, ma mère résolut d'avoir recours au capitoul : elle voulut se rendre à Toulouse, mais quand elle demanda sa voiture, les domestiques lui répondirent respectueusement que le marquis avait formellement défendu de lui laisser franchir la grille du château. Ma mère insista : un refus obstiné fut la seule réponse qu'elle obtint. Ce fut le sujet d'une scène nouvelle et plus terrible encore entre mon père et ma mère. La marquise ne pouvait avoir recours à personne : le comte d'Adore, notre seul ami, n'existait plus cependant pour nous, après l'horrible accusation portée par mon père.

« Vous savez tout cela, monsieur, dit Lucile ; mais ce que vous ignorez, c'est qu'une nuit je réussis à m'échapper du château et que je me rendis à Toulouse chez le capitoul. Je lui dis tout. Il connaissait l'histoire de Lord Harbing.

« — Pauvre enfant! me dit-il, si ce que vous m'apprenez est vrai, c'est horrible, mais je ne puis rien. Votre père est maître chez lui, et tant que la marquise ne portera pas une plainte elle-même, la justice ne peut intervenir. Quant à ce don Pedro que vous accusez, quelle preuves avez-vous contre lui? Aucune. Il es arrivé ici appuyé sur les plus sérieuses et les plus hautes recommandations. Êtes-vous certaine d'avoir entendu cette conversation surprise dans le pavillon du Parc?

« Je revins au château, désespérée, mais un trait de lumière avait éclairé mon esprit : « Lord Harbing et don Pedro! me disais-je. Si c'était le même homme?

« Ma mère, effrayée d'abord à cette pensée, y revint cependant : nous étudiâmes don Pedro!... »

Lucile s'arrêta un moment dans sa narration rapide; elle porta la main sur son cœur, comme pour en comprimer les battements. Camparini était demeuré immobile à son tour ne cherchant point à interrompre la jeune fille, mais l'écoutant avec un calme décelant la confiance qu'il avait dans sa force. Quand il la vit s'arrêter, il sourit.

— Lord Harbing et don Pedro le même homme! dit-il. Ils se ressemblaient peu cependant, si j'ai bonne mémoire : même taille peut-être, mais différence notable dans la corpulence, dans la nuance de la peau, dans celle des cheveux, dans tous les détails enfin de l'individu.

— Oui, reprit Lucile, mais cette différence pouvait être le résultat d'un déguisement : c'était cela qu'il fallait pénétrer ; ma mère et moi pouvions seules le faire, car il ne fallait nous confier à personne, et le temps pressait ; ces preuves que don Pedro s'était engagé à fournir, il pouvait les inventer et pousser mon père, de l'esprit duquel il s'était emparé chaque jour davantage. Démasquer notre ennemi dans le plus rapide délai, était le but que nous devions atteindre, et ce but nous l'atteignîmes.

— Hein? fit Camparini en tressaillant.

— Rappelez-vous la soirée donnée au château! dit Lucile ; cette soirée où, en jouant aux jeux innocents, je me laissai condamner à vous embrasser... ce soir-là, je reconnus que votre chevelure était teinte et que la nuance bistrée de votre peau était factice. C'est ce qu'il nous fallait.

— Tonnerre! fit Camparini en se levant avec violence.

Puis, revenant brusquement vers Lucile :

— Après? dit-il. Achève!...

— Ah! fit la jeune fille avec une expression triomphante, vous ne souriez plus! Vous m'écoutez maintenant, vous commencez peut-être à comprendre!...

— Après? après?... interrompit Camparini.

— Dieu avait protégé la première partie de cette comédie sublime que nous avions entrepris de jouer, poursuivit Lucile. Lord Harbing et don Pedro étaient le même homme, nous n'en doutions plus.

L'un venait venger l'autre et essayer de perdre ceux que le premier n'avait pu réussir à tromper. Jacquet et le comte d'Adore nous avaient suffisamment éclairées sur le compte du *Roi du bagne*. « Cet homme veut te perdre! dis-je à ma mère, — Oh! répondit la sainte femme, s'il ne voulait s'acharner qu'après moi, je ne chercherais pas à lutter, mais il veut plus : il veut perdre mes filles! » Et ma mère, désespérée, implora le ciel avec des prières ardentes : le ciel l'entendit. Tout à coup elle courut vers moi, me prit dans ses bras, et me secouant avec force : « Je vous sauverai! dit-elle; Uranie ne sait rien, qu'elle ignore tout, promets-le-moi. Je vous donnerai à toutes deux des armes contre celui qui vous menace. Ce qu'il faut, dit le capitoul, ce sont des preuves de l'existence du *Roi du bagne* : ces preuves, je les aurai, je le jure! »

— Ta mère a dit cela? s'écria Camparini avec une rage sourde.

— Oui! dit nettement Lucile.

Le *Roi du bagne* saisit le bras de la jeune fille :

— Après? dit-il. Continue!

XV

LE SECRET.

— Ah! fit Lucile en se dégageant par un geste rapide, vous comprenez tout à fait, cette fois! Tout puissant que vous fussiez dans le crime, vous deviez être dupe de ces deux femmes innocentes !... Ce fut alors que la marquise de Cantegrelles changea d'allures vis-à-vis de l'Espagnol don Pedro; ce fut alors qu'elle l'accueillit avec ce charme qu'elle savait si parfaitement déployer; ce fut alors enfin qu'elle parut écouter les paroles de celui qu'elle connaissait si bien!

— Joué! moi!... dit Camparini d'une voix vibrante. Est-ce possible?...

— Oui! reprit Lucile, celui qui s'était fait un jeu de la justice des hommes, deux femmes devaient se jouer de lui!

— Mais ces lettres! ces lettres! s'écria Camparini, qui peuvent déshonorer celle qui les a écrites...

— Ces lettres, interrompit Lucile, ont été dictées par moi et écrites par une fille de chambre qui m'était dévouée. Comprenez-vous?

Camparini poussa un rugisement sourd.

— Oh! poursuivit Lucile, rappelez-vous cette soirée passée dans le pavillon du parc, où ma mère vous voyait à ses pieds. J'étais, moi, cachée dans un angle de la pièce : je priais!... Oui! pour enlever à cette scène ce qu'elle avait d'odieux, ma mère avait voulu que je demeurasse en prières. Deux pistolets chargés étaient près de moi, prêts à les tendre à la marquise à son premier signal... Rappelez-vous les paroles de la marquise, alors que dominé par la puissance de son irrésistible beauté, vous lui juriez que vous n'aviez jamais aimé qu'elle!...

— C'était vrai! dit Camparini; je n'ai jamais aimé que durant cette heure de ma vie!...

— Je ne croirais à l'amour d'un homme, vous dit ma mère, que si cet homme mettait entre mes mains son honneur et sa vie!

— Tais-toi! hurla Camparini; assez! ne me rappelle pas la seule faute que j'ai commise dans ma vie! Une seule heure j'ai senti battre mon cœur, et cette heure faillit me perdre! Oui, tu sais tout, je le vois! Mais ai-je été fou longtemps? Ta mère avait retenu ces papiers que le lendemain elle plaçait en lieu sûr, je le sais, mais ce lendemain, ton père n'avait-il pas les preuves promises et ne partait-il pas avec toi pour le château du comte d'Adore?... Ta mère m'a joué, soit! mais ma partie n'est pas perdue, tu le sens à cette heure, car je t'ai en ma puissance. Ces papiers, il me les faut!... D'ailleurs, tu mens : ces lettres que je possède et qui peuvent déshonorer ta mère ont été écrites par elle.

— Non! dit Lucile.

— Si ce que tu dis était vrai, tu eusses confié ce secret au comte d'Adore, il n'eût pas attendu jusqu'ici pour agir!

— Ma mère m'avait fait jurer de garder ce secret! dit Lucile. A partir du jour où mon père m'arracha d'auprès d'elle pour me conduire auprès du comte d'Adore, je ne la revis plus, je n'eus plus aucune nouvelle. La Révolution éclata, nous partîmes. Où était ma mère, je l'ignorais : voilà pourquoi je n'ai pas parlé, car je me souvenais du serment fait.

— Mais ta mère morte, tu pouvais parler!

— Je n'ai eu la nouvelle de la mort de ma mère que le jour même où la ferme du pauvre Abboli a été attaquée. Ce jour-là, le marquis d'Adore avait enfin reçu de M. de Neoules une lettre écrite plus d'une année auparavant et dans laquelle il lui apprenait la mort de ma mère. M. d'Adore ayant changé de nom en émigration, la lettre n'avait pu lui parvenir plus tôt... Ce soir-là, il aurait su toute la vérité... mais ce même soir vous attaquiez la ferme...

— Il était temps! murmura Camparini.

Un silence régna dans la pièce : Lucile, la respiration sifflante, le front empourpré, se dressa subitement :

— Vous savez tout! dit-elle. Ne me menacez plus, car vous ne pouvez rien! Uranie, ma sœur, ne livrera jamais l'acte fait par mon père dans un moment de folie, les lettres que vous possédez n'ont aucune importance, et les papiers que vous voulez reprendre sont en lieu sûr. Ces papiers, maintenant je l'avoue, je sais où ils ont été déposés, moi seule connais ce secret, mais je ne le livrerai pas! Tuez-moi, je consens à mourir! Tuez-moi, le ciel me sera ouvert, et ma mère me recevra là-haut! mais n'espérez jamais me contraindre à parler : c'est la vengeance de ma mère morte, et cette vengeance m'est plus précieuse que la vie, car jamais ne s'effacera de ma mémoire l'horrible scène à laquelle j'assistai entre mon père et celui qu'il devait aimer comme son meilleur ami. Que je vous livre ces papiers? Non! mille fois non! Ces papiers, d'autres les trouveront un jour, et ce jour-là sera celui de la punition! Encore une fois, vous ne saurez rien!

Et Lucile, adorable d'énergie et d'audace, s'avança, la tête haute, vers ce colosse de vices qui la contemplait d'un œil farouche.

— Tu ne parleras pas? dit Camparini avec un accent ironique.

— Non! dit Lucile sans hésiter. Vous ne pouvez rien contre moi!

— Je ne puis rien! s'écria le *Roi du bagne*. Cesse de me braver et ne lasse pas ma patience! Ces papiers? où sont-ils?

Lucile garda le silence.

— Ces papiers! reprit Camparini d'une voix plus menaçante.

— Tuez-moi! dit la jeune fille.

Camparini saisit les mains de Lucile, et, plongeant ses regards dans les yeux de la jeune fille :

— Tu parleras! dit-il. Écoute à ton tour : ces papiers, il me les faut! tu me livreras l'endroit où ils se trouvent, car ils ne sont pas au château de Cantegrelles : j'ai fouillé moi-même le château, et je l'ai fait mettre à sac pour être plus libre d'agir. Toi seule peux me renseigner. Ces papiers, je les veux : avant quarante-huit heures, il faut que tu m'aies mis à même de rentrer en leur possession, sinon, je le jure (et tu apprendras ce que valent mes serments), je te ferai souffrir toutes les damnations de l'enfer!

— Je défie les souffrances! répondit Lucile.

— Ta sœur payera pour toi!



— Ne craignez rien ! reprit la voix. Vous êtes la demoiselle de la ferme aux Chats-Huants. (Page 177.)

— Uranie mourra, comme je saurai mourir !

— Maurice Bellegarde sera torturé !

— Maurice est fort ! répondit orgueilleusement Lucile. Je ne crains rien pour lui !

— Eh bien ! reprit le *Roi du bagne* dans un paroxysme de rage, de Neoules a menti, quand il t'a annoncé la mort de ta mère : la marquise vit encore, je le sais ! et si, avant quarante huit heures, tu ne m'as pas livré le secret que je demande, je te jure qu'avant un mois ta mère sera torturée sous tes yeux ! Alors il sera trop tard pour parler.

Et Camparini, lâchant brusquement les mains de Lucile, s'élança hors de la pièce.

La jeune fille, demeurée seule, resta un moment immobile, puis, portant les mains à son front, elle écarta ses cheveux à demi dénoués qui inondaient son visage pâli.

— Ma mère !... vivante !... dit-elle en frémissant. La voir mourir sous mes yeux !... Oh ! cet homme tiendrait son affreux serment !... Ma mère !... O Maurice ! où êtes-vous ? vous m'abandonnez donc !...

Et sans paraître avoir conscience de ses mouvements, Lucile s'approcha de la fenêtre ouverte. Cette fenêtre était garnie d'un grillage assez large, formé de barres de fer disposées en losanges ; elle donnait sur le canal. Le ciel était noir ; les eaux, plus noires encore, venaient battre le pied de l'îlot sur lequel s'élevait le Casino.

Lucile posa ses deux mains sur les barreaux et elle avança son front, mais tout à coup elle tressaillit et un cri expira sur ses lèvres.

— Chut ! fit une voix douce.

Lucile demeura immobile et comme fascinée. Suspendu en dehors, au-dessus du canal, un corps frêle et mince se dessinait dans les ténèbres ; ce corps était celui d'un enfant qui, accroché des deux mains à une corde flottante, se laissait ballotter au-dessus de l'abîme avec une témérité effrayante.

— Ne craignez rien ! reprit la voix. Vous êtes la de-

moiselle de la ferme aux Chats-Huants, celle qui aime mon lieutenant et que mon lieutenant aime aussi. Vous ne me connaissez pas, mais n'ayez pas peur! Dans une heure, je reviendrai et nous causerons!

Et sans attendre la réponse de Lucile qui demeurait stupéfaite, l'enfant s'enleva rapidement, à la force des poignets et il disparut au-dessus de la grille, comme s'il eût remonté vers le faîte du Casino.

XVI

LE MARCHÉ.

En quittant Lucile, Camparini avait gagné le petit salon que nous connaissons; Chivasso l'attendait assis dans un large fauteuil.

— Très cher, dit Camparini en entrant brusquement, tu m'as affirmé que la marquise de Cantegrelles était vivante?

— Oui, répondit Chivasso.

— Où est-elle?

— Cela est difficile à savoir.

— Penses-tu, cependant, que l'on puisse la trouver?

— Je le crois... en cherchant bien.

— Alors, en chasse! Emploie les plus fins limiers, les plus rusés chercheurs. Il faut que la marquise soit ici, entre nos mains, avant un mois!

— Pourquoi? demanda Chivasso.

— Parce que Lucile refuse de parler, et que nous n'aurons ces papiers qu'en mettant le poignard sur la gorge de la mère en présence de la fille, ou sur celle de la fille en présence de la mère.

— Eh bien! dit froidement Chivasso, on l'y mettra!

Camparini se redressa vivement.

— Ah! fit-il.

— Oui, dit Chivasso, la chose peut se faire.

— Comment?

Chivasso se renversa sur son siège.

— Combien estimes-tu la possession pour toi de la marquise? demanda-t-il.

Camparini sourit.

— Très cher! dit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Combien veux-tu?

— Un million sur la fortune des Niorres, oui ou non?

Camparini sourit encore.

— Décidément tu es fort, dit-il; cela me fait plaisir. Je me sens vieillir et je suis aise de te laisser après moi. Un million, soit.

— Alors avant un mois tu auras la marquise.

Un coup discret fut frappé à la porte.

— Entre! dit Camparini.

La longue silhouette de Pick se dressa dans l'encadrement du chambranle.

— Il y a un coup de filet à faire, dit l'ex-agent de M. Lenoir en se glissant dans la pièce. Jacquet, d'Adore, Bellegarde sont à Vérone. J'en arrive. Ils combinent quelque machination nouvelle; mais, si tu le veux, ils n'auront pas le temps d'agir. Cette fois nous les tenons. Les campagnes sont en feu, les paysans ne demandent qu'à marcher. Bergame, Brescia, Salo se remuent; des assassinats ont été commis; rien ne serait plus facile que de faire éclater la bombe, tandis que le général Bonaparte marche sur Vienne. Un faux bruit, habilement répandu, suffirait pour mettre le feu aux poudres et nous donnerait pleine liberté d'agir.

Camparini avait écouté Pick avec une attention extrême.

— Il faudrait voir le baron de Grafeld, s'entendre avec lui sans perdre un instant, dit-il.

— Je l'ai prévenu en venant, répondit Pick. Sa gondole devait suivre la mienne; il sera ici dans un quart d'heure.

— Bravo! Alors agissons; il est temps.

Puis, se tournant vers Chivasso :

— N'oublions rien, continua Camparini, et terminons tout à la fois. L'acte que doit signer le vicomte de Signelay relativement à la fortune de Saint-Gervais?

— Il est préparé, répondit Chivasso.

— Celui que doit signer Uranie?

— Je l'ai également.

— Alors demain charge-toi d'Uranie; qu'elle signe, et qu'ensuite nous soyons enfin libres de faire disparaître tous ces gens dont l'existence nous embarrasse. Corbleu! je sens se réveiller ma vieille énergie. Tu as raison, Pick! Les fêtes de Pâques approchent, profitons de l'animation religieuse. Je vais m'entendre avec le baron.

Un coup sonore, frappé sur un timbre, retentit au dehors.

— La gondole du baron de Grafeld arrive au Casino, dit Pick.

— Je vais le recevoir, messieurs, dit Camparini. Allons! nous voilà à la veille d'une bataille décisive, et cette fois encore, quoi qu'il arrive, ce sera l'Autriche qui payera les frais de la guerre.

Camparini fit un geste d'adieu et s'élança au dehors. Pick et Chivasso demeurèrent seuls. Les deux hommes se regardèrent durant quelques instants sans prononcer une parole.

— Et Lucien? demanda brusquement Chivasso.

— Roquefort s'en est chargé, répondit Pick.

— Il est mort ce soir?

— Il doit l'être à cette heure.

Un nouveau silence suivit ces paroles.

— Décidément Camparini est un homme de précaution! dit Chivasso.

XVII

LE TOMBEAU DES FRANÇAIS.

Parmi les absurdités, inventées par la haine et répétées par la sottise, dont les ennemis du général en chef de l'armée d'Italie cherchèrent à se servir pour voiler sa gloire, il est certes une accusation peut-être plus absurde encore que les autres : c'est celle d'avoir contribué volontairement à la révolution des États vénitiens. Lorsque, exécutant son plan gigantesque, Bonaparte s'élança sur Vienne après sa victoire de Tagliamento, il avait trop besoin d'union, de repos et d'amis sur ses derrières pour vouloir révolutionner Venise, tandis qu'il s'engageait dans le Tyrol. Y eût-il un doute à ce sujet, que ce doute tomberait devant l'ordre formel laissé au général Kilmaine, commandant les dépôts, de ne prendre aucune part aux événements politiques et de maintenir le calme le plus qu'il pourrait. Le jeune général voulait une alliance franche avec la république de Venise et il ne voulait pas sa chute, c'est l'odieuse conduite de la vieille aristocratie vénitienne qu'il faut accuser seule.

Le joug de Venise pesait lourdement et depuis bien longtemps sur les villes de la terre ferme; la bourgeoisie était écrasée et demandait sa liberté; les paysans seuls, soudoyés par l'Autriche et par le sénat, avaient en haine les Français que les classes intelligentes chérissaient et appelaient à grands cris. Jusqu'alors les soldats autrichiens en demeurant en Italie avaient imposé silence aux vrais patriotes, mais les victoires des Français, l'expulsion définitive de leurs ennemis avaient réveillé les idées d'indépendance dans les villes de la terre ferme. Brescia, Bergame, Salo, Crema s'étaient révoltées subitement, chassant de leurs murs les podestats vénitiens; la bourgeoisie criait : Vive la France! Le gouvernement de Venise, épouvanté, fit marcher sur-le-champ les troupes qu'il avait réunies et il envoya en même temps des ambas-

sadeurs au général Bonaparte pour accuser les Français, qu'il avait laissés en Italie, de pousser au soulèvement. Le général, qui depuis son arrivée en Italie avait eu constamment lieu d'être mécontent de Venise, reçut fort mal ses envoyés, et quand ceux-ci lui demandèrent de n'avoir plus de subsides à fournir à l'armée, sous prétexte que le trésor était ruiné :

— S'il est ruiné, répliqua Bonaparte, prenez de l'argent dans les propriétés des Anglais et des Autrichiens, de tous mes ennemis que vous gardez en dépôt.

Puis devenant plus irrité à mesure que la discussion continuait :

— Au reste, je vous observe et je vous devine, dit-il d'une voix menaçante; je sais ce que vous me préparez, mais prenez-y garde! Si, pendant que je serai engagé dans une entreprise lointaine, vous assassiniez mes malades, vous attaquiez mes dépôts, vous menaciez ma retraite, vous auriez décidé votre ruine. Ce que je pourrais pardonner pendant que je suis en Italie serait un crime irrémissible pendant que je serai engagé en Autriche. Si vous prenez les armes, vous décidez ou ma perte ou la vôtre. Songez-y donc et n'exposez pas le lion valétudinaire de Saint-Marc contre la fortune d'une armée qui trouverait dans ses dépôts et dans ses hôpitaux de quoi franchir vos lagunes et vous détruire.

Les députés, effrayés mais non convaincus, se retirèrent. Bonaparte poursuivit sa marche vers le cœur de l'Autriche, et Venise, le voyant s'éloigner, songea à agir contre ces Français qu'elle accusait à tort d'être ses ennemis. Bientôt les montagnards et les paysans, excités par des agents secrets, par des prédications incendiaires, soudoyés par l'or de l'Autriche, inondèrent les campagnes; les régiments esclavons, débarqués des lagunes sur la terre ferme, se joignirent à eux. Kilmaine voulut prendre des précautions pour pacifier le pays et désarmer les paysans ; des escarmouches avaient eu lieu, et, tandis que nos soldats cherchaient seulement à désarmer, leurs ennemis organisaient l'assassinat. Pendant ce temps, le général Bonaparte marchait sur Léoben.

C'était en ventôse et en germinal (mars) qu'avaient lieu ces événements, et c'est au moment où ils s'accomplissaient que nous sommes rentrés à Venise. On comprend ce que pouvaient dans un pareil moment des hommes comme Camparini et les siens, toujours prêts à profiter de toutes les calamités. Camparini qui s'était fait agent pour le compte de l'Autriche et de l'Angleterre, Camparini qui trompait tous ceux qui avaient confiance en lui, Camparini qui ne voyait qu'un but à atteindre, avait senti quel profit il devait tirer des événement actuels et de ceux qui se préparaient.

Quittant précipitamment Chivasso et Pick, il s'était élancé au-devant du baron de Grafeld qui arrivait effectivement.

— Lorsqu'on m'a prévenu, je me rendais auprès de vous dit l'agent autrichien. Le signor Pezaro nous attend et je viens vous chercher.

— Il y a des nouvelles? demanda Camparini.

— D'importantes. Salo et Brescia ont été repris par les paysans et les montagnards. Un détachement de Français et de Polonais a voulu s'emparer de la première ville, mais les Français ont tous été massacrés et les Polonais ont été faits prisonniers; on vient de les envoyer à Venise et ils ont été mis sous les *Plombs*.

— Partons, Pezaro nous donnera des renseignements plus détaillés.

Les deux hommes descendirent dans la gondole qui attendait. Le baron de Grafeld, qui était en relation avec Camparini depuis le commencement de la guerre, ne voyait en lui qu'un agent du parti royaliste: il était loin de soupçonner la terrible individualité du *Roi du bagne*.

La gondole accosta près de la place Saint-Marc, les deux hommes sautèrent sur le quai et se dirigèrent rapidement vers un palais voisin. Il faisait nuit, mais des flots de lumière, jaillissant des fenêtres de ce palais, éclairaient le quai. Au moment où Camparini et le baron allaient s'enfoncer dans la cour intérieure du bâtiment, un homme surgit tout à coup.

Camparini s'arrêta.

— Je vous suis, dit-il au baron, qui continua sa route.

Camparini avait couru vers l'homme et, l'entraînant à l'écart :

— Est-ce fait? demanda-t-il.

— Pas encore, répondit l'autre.

— Tu as manqué le coup?

— Non, je ne l'ai pas encore tenté; le moment était mauvais.

Camparini haussa les épaules.

— Le moment mauvais pour se débarrasser d'un ami incertain, allons donc! Roquefort, je ne te reconnais plus. Quand le reverras-tu?

— Dans deux heures, j'en suis sûr.

— Où cela?

— A la Piazzetta.

— Eh bien, cette fois, il faut que le moment soit bon, tu m'entends? Nous allons agir, nous sommes à la veille de grands événements, pas d'imprudence. Mieux vaut un ami de moins qu'un ennemi de plus, et Lucien est dangereux, j'en suis sûr. Tu m'as entendu et compris?

Roquefort fit un geste affirmatif et un pas en arrière comme pour se retirer. Camparini l'arrêta en réfléchissant.

— Tu as revu l'enfant aujourd'hui? demanda-t-il.

— Oui, dit Roquefort, je lui ai porté son dîner.

— Comment était-il?

— Comme d'ordinaire, toujours le même; c'est une âme d'acier dans un corps de fer.

— L'as-tu préparé?

— Autant que j'ai pu.

— Enfin, il t'a entendu? Tu lui as raconté toute cette histoire qu'il faut qu'il sache.

— Je la lui ai racontée, oui; mais l'a-t-il entendue? je l'ignore. Il a absolument refusé de me répondre à ce sujet.

— Cette nuit j'agirai, dit Camparini, car là est ma vengeance! Au reste, demain je verrai Mahurec et, dussé-je les mettre face à face, l'enfant croira et parlera. Maintenant songe à Lucien. Tu as deux heures encore, viens avec moi, je compléterai tes instructions.

Et Camparini entraînant Roquefort, les deux hommes s'élancèrent dans l'intérieur du palais. Ce palais était celui du signor Pezaro, l'un des députés envoyés précédemment à Bonaparte et que le général en chef de l'armée d'Italie avait si vertement accueillis.

Plusieurs Vénitiens, connus pour leur haine contre la France, étaient réunis dans le salon où pénétrèrent le baron et son compagnon ; une agitation extrême régnait dans cette assemblée.

— L'Italie est le tombeau des Français! disait un avec une exaltation extrême et en rappelant ce vieux dicton populaire dans le Milanais : « Que pas un Français venu là ne puisse revoir son pays! Le lion de Saint-Marc est menacé : qu'il écrase ses ennemis! »

— D'ailleurs, ajouta un autre, Bonaparte ne reviendra plus! Il a osé s'aventurer dans le Tyrol, il sera débordé, et il périra victime de sa folle entreprise.

— Puis, Venise est assez forte pour lutter! criait une troisième voix. Nos armements sont prêts, attaquons ces ennemis qui souillent notre patrie.

— Mais, dit Pezaro en s'avançant, avant d'agir il faut combiner tous nos moyens d'action. Écrasons

les Français ici, coupons-leur la retraite, mais que l'Autriche agisse en même temps que nous. Bonaparte, attaqué à la fois de front et sur ses derrières, ne pourra résister. L'Autriche est-elle prête?

— Elle l'est! dit vivement le baron de Grafeld; le prince Charles a cinquante mille hommes à Klagenfurth qui, réunis à l'armée d'Alvinzy, élèveront une barrière infranchissable entre l'armée française et le cœur de l'empire. Agissez ici, que Venise tienne la promesse tant de fois faite d'entrer dans la lice, qu'elle écrase les Français sur son territoire et qu'elle coupe la retraite à ceux que chassera le prince Charles.

— Oui, reprit Pezaro, nos paysans sont prêts, leur esprit est excellent. Plus de vingt mille hommes armés sont prêts à se ruer sur les ennemis; mais il faut faire prévenir le prince Charles, afin que son attaque soit combinée avec la nôtre.

— Il sera prévenu! dit une voix forte.

— Par qui?

— Par moi!

Camparini s'avançait au milieu du salon.

— Alors, dit Pezaro, détaillons nos plans!

Une heure après, l'assemblée s'apprêtait à se séparer, tous les yeux étincelaient, toutes les mains se serraient frémissantes.

— Le jour de Pâques, dit une voix grave, tenez-vous prêts! Vérone donnera le signal, et, cette fois, l'Italie sera encore le tombeau des Français!

Camparini et Roquefort gagnèrent le quai.

— Tu l'as entendu, dit le *Roi du bagne*, tout marche au gré de nos désirs : le jour de Pâques sera notre jour de triomphe à tous! ne laissons pas de mauvaise chance au hasard... Tu as le poignard empoisonné que je t'ai donné?

— Oui, dit Roquefort.

— Alors, rien de plus facile... Va! Lucien doit t'attendre. Ensuite, dans deux heures, au Casino!

Camparini sauta dans une gondole, laissant Roquefort sur le quai.

XVIII

ROQUEFORT

C'était dans cette voie étroite avoisinant la place Saint-Marc et la Piazzetta, voie dans laquelle nous avons jadis pénétré, et non loin de ce cabaret où Mahurec et le Mancot avaient autrefois trouvé un refuge; il était près de minuit, et le ciel, que venait de nettoyer une belle brise de nord-est, resplendissait des feux scintillants des étoiles. Les promeneurs étaient rares sur la grande place, et les gondoles fuyaient au loin dans toutes les directions. Sur le quai des Esclavons, une ombre se détachait solitaire : cette ombre était celle d'un homme qui, enveloppé dans une longue cape, arpentait silencieusement le pavé de marbre bordant le canal.

Sa démarche saccadée, irrégulière, les temps d'arrêt qu'il opérait subitement, sans cause apparente, dénotaient que l'esprit était en proie à quelque violent débat. Arrivé à l'extrémité du quai, l'homme s'arrêta encore et, rejetant en arrière les plis du manteau, il fouilla dans la poche de sa veste.

— Minuit moins dix! dit-il en interrogeant le cadran d'une énorme montre. Avant une heure, il faudra avoir pris un parti! Lequel?...

Et l'homme releva la tête en croisant ses bras sur sa poitrine. La lune, apparaissant tout à coup, l'inonda de lumière, et les traits accentués de Roquefort se dessinèrent sous les reflets argentés.

— Si j'hésite à tuer cet homme, reprit-il après un silence, Camparini ne me pardonnera pas : c'est une guerre à mort; si j'obéis, je frappe peut-être un ami dans l'avenir. Quel est ce Lucien? Comment connaît-il les secrets les plus puissants de l'association?... et il les connaît, je ne puis en douter!... les mots de passe qu'il m'a donnés sont des preuves indubitables. D'ailleurs, s'il n'était pas dangereux, Camparini le laisserait vivre, et Camparini veut qu'il meure!

Roquefort reprit sa marche saccadée.

— Quel est cet homme? dit-il encore en passant sa main sur son front. Il sait tout!... rien de ma vie passée ne lui est inconnu... A Vérone, il m'a stupéfié... ici, il m'a fait douter de moi-même. Quel est cet homme? Un agent inconnu!...

Roquefort s'arrêta, la face tournée vers la mer.

— Le tuer! reprit-il, servir Camparini sans connaître l'importance du service!... Jamais Camparini ne pardonne : il n'a pu oublier mes anciennes relations avec Bamboulà!... j'ai lutté contre lui, j'ai été son ennemi... Si, depuis, il m'a accueilli, c'est qu'il avait besoin de moi; mais Pick a raison, je ne puis me fier à lui... Le moment venu, qui sait s'il ne nous fera pas disparaître...

Roquefort reprit sa promenade : s'enveloppant de son manteau, il marcha devant lui, au hasard, se perdant dans ces inextricables ruelles qui font de Venise un véritable labyrinthe.

— Oh! dit-il en s'arrêtant encore, je donnerais deux années de ma vie pour savoir, avant de frapper cet homme, ce qu'il a été et ce qu'il est!...

Tout en marchant, Roquefort avait atteint les bords du Lido : il avait en face de lui la haute mer et son immensité se perdant dans les ténèbres. Plongé dans ses réflexions, il interrogeait l'horizon d'un œil à demi voilé. Cet horizon était désert : aucun navire, aucune embarcation ne se dessinait au loin. Le regard vague de Roquefort se perdait dans la profondeur des ténèbres.

Tout à coup, ce regard errant s'arrêta, se fixa et devint attentif. Il semblait à Roquefort voir se détacher dans l'obscurité la mâture élancée d'un navire venant du large. Roquefort était alors appuyé contre une petite cabane construite là par des pêcheurs, et qui servait à abriter leurs engins de pêche. Cette cabane, basse et assez large, projetait son ombre de manière à dissimuler complètement la présence du nocturne promeneur. Demeurant immobile, il tenait ses yeux fixés sur la partie de la mer qui avait tout d'abord attiré son attention. Il ne s'était pas trompé : au loin se dessinaient vaguement les formes d'un navire tenant le cap sur le Lido. Ce navire s'avançait lentement, mais progressivement, néanmoins.

— C'est une corvette! se dit Roquefort en reconnaissant la mâture légère et élancée du genre de navire qu'il venait d'indiquer.

Un bruit sourd retentissant sur sa gauche attira brusquement son attention : on eût dit un objet lourd tombant brusquement dans la mer. Roquefort se pencha : il aperçut l'onde bouillonner à quelques brasses de l'endroit où il se trouvait; une tête apparut et un corps glissa, nageant vigoureusement. En quelques secondes, le mystérieux nageur atteignit un canot amarré à une bouée au milieu du port. Se hissant dans ce canot, il le détacha, arma les avirons et prit la mer. Bientôt homme et embarcation disparurent complètement dans les ténèbres.

Roquefort attendit; le navire qu'il avait remarqué au loin semblait demeurer immobile; une demi-heure s'écoula.

— Oh! se dit Roquefort avec impatience, Lucien va m'attendre... que faire?

Il n'achevait pas, qu'un nouveau bruit de rames vint troubler le silence qui régnait depuis quelques instants. Une ombre se détacha sur la mer; une embarcation se dirigeait vers la terre avec des précautions infinies. Cette embarcation vint accoster à quelques pas de la cabane, derrière laquelle s'abritait Roque-

fort, à l'endroit même d'où s'était élancé le mystérieux nageur.

Roquefort put distinguer les formes de ceux qui montaient le canot. Ce canot contenait cinq personnages : deux matelots, appuyés sur leurs avirons levés, et qui semblaient impassibles ; deux autres étaient à l'arrière, l'un revêtu d'un costume à la coupe militaire, mais de nuance sombre ; l'autre enveloppé des pieds à la tête dans une sorte de manteau de laine blanche ; le troisième paraissait avoir ses vêtements ruisselants d'eau. Celui-ci, dès que l'embarcation joignit le quai, s'élança sur les dalles.

— Demain ? dit d'un ton interrogatif l'un de ceux qui étaient demeurés dans le canot.

— Je l'espère, répondit le débarqué.

— Mais vous n'êtes point certain ?

— Comment voulez-vous que je le sois ? Tout dépend des événements et non de moi ; mais ce que je vous ai dit aura lieu, je vous le jure !

— Et Jacquet ?

— Chut ! dit vivement celui qui se tenait sur le quai.

— Bah ! fit l'autre, personne ne peut nous entendre.

— Qu'importe ! il faut être prudent. Celui dont vous parlez n'est pas à Venise.

— Je le sais ; mais je voudrais le voir.

— Je lui enverrai un émissaire dès demain et il sera prévenu sans retard.

— Votre envoyé n'aura à lui dire que ces noms : Bonchemin et le Bienvenu !

— Bien, fit l'homme en se penchant sur le quai ; maintenant retournez à votre bord ; et demain, au lever du jour, présentez-vous hardiment avec ces *patentes* que je vous ai remises ; l'amirauté vous accordera libre pratique.

— Quand vous reverrai-je ?

— Quand il le faudra ; jusque-là pas d'imprudence !

Les deux hommes échangèrent un dernier geste, et déjà les matelots s'apprêtaient à laisser retomber leurs rames, quand le personnage au manteau, qui n'avait point encore prononcé une parole, et qui s'était tenu sur son banc, la tête baissée, se dressa subitement et sauta lestement sur le quai, où se tenait le premier débarqué. Dans ce mouvement brusque, le manteau de laine s'écarta légèrement et permit à la tête de se dégager de l'espèce de capuchon qui l'enveloppait.

Roquefort eut peine à maîtriser un geste de surprise : à la lueur des étoiles, il pouvait distinguer nettement la physionomie du personnage ; cette physionomie était étrange : on eût dit le visage d'un habitant des contrées transatlantiques ; le teint était rouge foncé, les traits vigoureusement accentués, les yeux fort beaux, les cheveux très longs, nattés et relevés sur le sommet de la tête. De plus, le haut du vêtement, que l'ouverture du manteau permettait d'entrevoir, était de forme et de nuance bizarres ; puis à la finesse des traits du visage, à celle des attaches des mains, au contour des épaules, Roquefort put se convaincre que ce personnage était une femme.

Quant à son compagnon (l'homme qui s'était élancé le premier à terre, et dont les habits paraissaient mouillés), il avait été impossible à Roquefort d'examiner son visage ; il s'était constamment tenu le dos tourné vers la cabane.

En voyant l'action de la femme au manteau blanc, l'homme était demeuré sur le quai, attendant. La femme leva lentement le bras droit avec un geste majestueux et posa l'extrémité de son index sur son épaule.

— Celui que tu dis, commença-t-elle d'une voix grave, est celui qui est venu à la Cabesterre et qui a livré Saint-Vincent aux Anglais ?

— Oui, répondit l'homme.

— C'est celui qui a frappé Étoile-du-Matin ?

— Oui !

— Eh bien ! mets-moi sur la piste de celui-là. Quelque déguisement qu'il prenne, quelque ruse qu'il emploie, mes yeux sauront le reconnaître sous ce déguisement ; ma ruse saura déjouer la sienne. Caraïbe, j'ai fait un serment sur le cadavre de mon père, sur le cadavre de ma sœur ; chrétienne, j'ai renouvelé ce serment sur le Christ, et ce serment je le tiendrai ! Seulement, celui dont tu parles est à moi ! Quiconque le frapperait avant moi serait mon ennemi ; qu'on ne me vole pas une goutte de son sang ; il me le faut tout entier ! Va, Dieu m'entend, et il sait que le mensonge n'est jamais sorti de mes lèvres !

Et, laissant retomber son bras, l'étrange créature ramena son manteau sur ses épaules et sauta légèrement dans le canot.

— Ce serment que j'avais fait, reprit-elle de sa voix douce et lente, j'ai voulu le répéter encore sur la terre même où il doit s'accomplir !

Et, se laissant retomber sur le banc de l'embarcation, elle étreignit son front entre ses deux mains fines et élégantes. En ce moment, une tête longue et fine sortit de dessous le banc sur lequel était assise la Caraïbe, et un lévrier, s'étirant lentement, s'allongea dans le fond du canot. Levant ses yeux intelligents sur la jeune femme, il fit entendre un grognement sourd et vint poser son museau sur ses genoux.

— Pousse ! dit aux canotiers l'homme assis près de la jeune femme.

L'embarcation s'éloigna lestement, sans qu'aucun bruit ne décelât sa marche. L'homme demeuré sur le quai regarda le canot filer rapidement au milieu des ténèbres ; puis, quand l'obscurité eut interposé un voile impénétrable entre le quai et l'embarcation, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

— Oh ! si elle savait tout ! murmura-t-il si bas, que Roquefort put à peine distinguer les paroles ; mais avant qu'elle sache, je n'aurai plus rien à craindre !

Jusqu'alors l'homme était demeuré dans la même position, le dos presque appuyé à la cabane, la face tournée vers le mur ; de sorte que, en dépit de ses efforts, Roquefort n'avait pu distinguer autre chose que la forme du corps de celui qu'il espionnait.

Tout à coup l'homme parut prendre une résolution subite : il tourna rapidement sur lui-même, et rasant la cabane, il disparut.

Roquefort porta la main à sa bouche comme pour étouffer un cri. L'inconnu avait passé près de lui, à le raser, mais sans le voir.

— Lucien ! murmura Roquefort.

Et bondissant en avant, il prit sa course dans une direction opposée à celle qu'avait suivie l'homme qu'il venait d'espionner.

Il fallait que Roquefort connût admirablement les innombrables détours de cette Venise, pour que, sans se perdre à travers cette immense quantité de ponceaux et de ruelles se ressemblant, il pût, sans hésiter, sans prendre une seconde de repos, poursuivre sa marche rapide, du Lido à la place Saint-Marc. En débouchant à l'angle de l'église, il lança autour de lui un regard rapide : au loin, par une autre ruelle, il aperçut une ombre se dirigeant vers la place ; Roquefort poussa un soupir de satisfaction, puis il gagna la Piazzetta.

Il l'atteignait à peine, que l'ombre qu'il avait remarquée se dessinait à l'extrémité opposée. Roquefort attendit ; l'ombre s'avança vers lui.

— Tu es exact ! dit une voix brusque.

L'homme qui se dressait devant Roquefort était le malheureux au visage couturé, ce Lucien dont Camparini avait ordonné la mort.

— Je t'attendais, répondit Roquefort.

Lucien regarda fixement Roquefort ; celui-ci avait la

main droite enfoncée sous le revers de son habit. Lucien sourit dédaigneusement.

— Cherches-tu donc le poignard à l'aide duquel tu dois me tuer? demanda-t-il.

Roquefort fit un pas en arrière.

— Tu dois me tuer cette nuit, poursuivit Lucien. Camparini t'en a donné l'ordre, et, de plus, il t'a remis une arme empoisonnée dont la moindre piqûre vaut une morsure de serpent!

Roquefort regarda son interlocuteur sans répondre un mot.

— Tu hésites pour savoir si tu dois obéir, continua Lucien, et tu te demandes, à cette heure, si ton intérêt ne t'ordonne pas de laisser vivre celui que Camparini t'ordonne de faire mourir. La voix qui te parle est celle du bon sens; Roquefort, écoute-la!

— Qui es-tu? demanda brusquement Roquefort.

— Qui je suis? reprit Lucien. Tu le sauras; mais avant, laisse-moi te dire ce que tu es toi-même! Tu te crois fort et puissant, Roquefort, et tu n'es qu'un misérable jouet qu'un autre peut briser à son gré! Voilà vingt ans que tu courbes le front sous la puissance de Camparini, voilà vingt ans que tu végètes au troisième rang : la vie s'écoule, la vieillesse vient, et tu ne seras jamais qu'un esclave. Une fois, jadis, tu t'es tenu le raisonnement que je te tiens à cette heure... une fois, jadis, tu t'es demandé s'il te convenait de servir stupidement un maître implacable, d'obéir comme une machine inintelligente, de travailler enfin pour un autre... une fois, tu t'es demandé cela, et, comme tu étais jeune alors, hardi, brave, tu as voulu arborer ton indépendance. Un ami t'a compris et t'a tendu la main!... Te souviens-tu de Bamboulà?

— Bamboulà? répéta Roquefort.

— Oui, n'aviez-vous pas fait ensemble de beaux rêves?

— Bamboulà? dit encore Roquefort. L'as-tu donc connu?

— Oui.

— Quand cela?

— A Paris, à Brest, partout. J'étais son meilleur ami.

— L'ami de Bamboulà!... toi!... je ne t'avais jamais vu jusqu'à ton arrivé à Venise.

— Qu'importe! Quel détail secret de sa vie veux-tu que je te cite pour te prouver que je dis la vérité?... Veux-tu mieux? Suis-moi! je vais te mettre face à face avec des documents qui te convaincront. Suis-moi, te dis-je, et n'hésite pas! Que crains-tu? tu es armé, et je ne le suis pas. D'ailleurs, si je voulais t'attirer dans un piège, emploierais-je ces moyens? Suis-moi, et, avant une heure, tu seras l'ami de celui que tu as voulu tuer!

— Où me conduiras-tu? demanda Roquefort.

— Là! dit Lucien en désignant la maison où était située la taverne.

Roquefort hésita un moment, puis faisant un geste brusque :

— Marchons! dit-il.

Lucien l'entraîna : tous deux gagnèrent la porte fermée de l'établissement, maintenant désert et silencieux. Lucien prit une clef, ouvrit cette porte et invita Roquefort à entrer. Une lumière éclairait la salle, toutes les tables étaient encore dressées, comme si elles eussent attendu les buveurs, clients ordinaires du logis. Sur l'une de ces tables, celle supportant la lampe, étaient rangés symétriquement des cahiers de papier, tous recouverts d'une écriture fine et serrée. Parmi ces cahiers, il s'en trouvait un dont les feuilles affectaient les formes de lettres; Lucien prit ce cahier et, le plaçant devant Roquefort :

— Est-ce là ta correspondance avec le comte de Sommes? demanda-t-il.

Roquefort recula, en poussant un cri d'étonnement.

XIX

LES TÊTES DE CIRE.

A cette même heure, et tandis que se passait la scène que nous venons d'esquisser, une autre scène avait lieu, presque simultanément, à l'extrémité opposée de la ville. C'était au moment précis où Roquefort et Lucien s'étaient abordés sur la Piazzetta. Camparini, quittant sa gondole, venait de franchir les marches de marbre aboutissant au vestibule du mystérieux Casino. Le vestibule était désert : le Casino paraissait être abandonné. Camparini jeta son manteau sur un siège, puis tirant de sa poche une petite clef, il l'introduisit dans la serrure d'une porte à demi dissimulée dans la boiserie du fond; saisissant de l'autre main un candélabre enflammé, il poussa la porte et pénétra dans un petit couloir qui contournait évidemment la cage de l'escalier principal. Camparini longea ce couloir, et atteignit une ouverture pratiquée dans la muraille et garnie de magnifiques portières de velours noir frangé d'or. Il souleva ces portières et passa dans un ravissant salon octogone, aux panneaux formés chacun d'une glace biseautée, d'une dimension remarquable. Ces huit glaces, se reflétant les unes dans les autres, présentaient une succession de salons, de draperies et de lumières, de l'effet le plus étrange. Quelqu'un, se plaçant au centre de ce petit salon, devait se voir à la fois de tous les côtés, de face, de dos, de profil, de trois quarts.

Sans s'arrêter à l'effet produit par son entrée, Camparini laissa retomber la portière et marcha droit vers un divan de velours également noir et or, sur lequel il s'accroupit, relevant ses pieds sous lui et tenant le candélabre enflammé de la main gauche. Glissant les doigts de la main droite sous l'un des coussins du divan, il se pencha un peu et parut appuyer fortement. Un claquement net et sonore se fit entendre, et instantanément Camparini disparut... Le salon était le même : la même glace, le même divan, les mêmes ornements, étaient là, formant le panneau. On eût dit que l'homme seul avait été escamoté à l'aide de quelque opération magique... Nul doute que, pour le vulgaire, cette supposition eût prévalu; quelques esprits sagaces eussent vu là l'effet d'un mécanisme habile, admirablement combiné. Effectivement, le panneau tout entier était monté sur pivot : glace, divan, ornements étaient solidement fixés à la boiserie mobile et se trouvaient répétés exactement de l'autre côté, de sorte qu'en pressant un ressort et en faisant tourner le panneau, le changement à vue avait lieu, changement dont, au premier coup d'œil, il était réellement impossible de s'apercevoir.

Emporté sur le divan par l'ingénieux mécanisme, Camparini se trouva instantanément dans une énorme pièce carrée, garnies d'armoires gigantesques sans portes. Des rayons superposés se voyaient sur la hauteur de la pièce, en entourant trois côtés; une grande table, pourvue de tout ce qui est nécessaire à la toilette, était surmontée d'une belle glace et placée en regard de l'armoire du centre. En pénétrant dans cette pièce, on eût dit être transporté subitement dans quelque magasin de costumes d'un grand théâtre. Des séries d'habillements, de coupes diverses, de formes variées, de pays, d'état, d'âge, de siècles même différents, étaient là, à la portée de la main qui voulait les saisir. Un assortiment complet de coiffures, de barbes, occupait un autre rayon. Sur la table-toilette étaient des myriades de petits vases contenant des préparations de couleurs différentes, des instruments étranges, des pinceaux, des plumes d'oiseau, jusqu'à un petit fourneau portatif.

Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans ce

capharnaüm, c'était une collection de vingt têtes de cire, toutes de grandeur naturelle, chacune ayant une coiffure, une teinte de peau, une disposition de barbe, une expression de traits différente; et cependant, en examinant minutieusement ces têtes, en les comparant l'une à l'autre, on pouvait reconnaître que toutes avaient été faites sur le même modèle : dégarnies, elles devaient être de la plus parfaite ressemblance, mais revêtues de leurs différentes chevelures postiches, de leur teinte de peau différente, de leurs barbes de nuances variées, elles étaient méconnaissables entre elles. C'était comme un échantillon des divers degrés de l'échelle sociale au point de vue de l'expression du visage : depuis la tête du mendiant vagabond à la chevelure inculte jusqu'à celle la plus aristocratique du grand seigneur à la perruque poudrée, en passant par la physionomie, type du militaire, du bourgeois, du financier, du jeune homme, de l'homme fait, du vieillard : il y avait là tous les modèles les plus saisissants qu'eût pu désirer un comédien de premier ordre.

Camparini, son candélabre à la main, se plaça en face de ces vingt têtes et les examina successivement. Alors ce fut un spectacle étrange : une vingt et unième tête venait de s'ajouter à la collection, car ces vingt têtes de cire avaient été évidemment moulées sur celle du *Roi du bagne*.

Après un minutieux examen, Camparini choisit trois têtes et les apporta sur la table-toilette : l'une, à l'expression simple et douce, à la perruque roussâtre, semblait être celle d'un valet de bonne maison.

— Quand Saint-Jean l'a emporté, se dit Camparini, l'enfant était trop jeune pour avoir pu garder souvenir des traits du valet, c'est peut-être une précaution oiseuse... mais n'importe! il faut la prendre... Ces jeunes imaginations sont parfois impressionnées par un événement qui grave ses détails les plus intimes dans une mémoire encore vierge.

La seconde tête était celle d'un homme de quarante ans, pouvant appartenir à un gentilhomme.

— C'est la tête que je m'étais faite pour mon voyage aux Antilles, continua le *Roi du bagne*. Il m'a vu ainsi : ce qu'il faut éviter c'est, donc surtout toute ressemblance avec cette tête

Camparini passa à la troisième, qui offrait l'aspect des traits d'un vieillard, à l'expression aimable, au teint clair, à la chevelure argentée, aux rides profondément tracées sur le front et sur les joues, au menton soigneusement rasé.

— Quelques souvenirs qu'eût pu garder l'enfant, soit de Saint-Jean, soit de l'homme des Antilles, continua Camparini en réfléchissant, il est impossible que la vue de ce vieillard réveille ces souvenirs!

Et sans plus hésiter, Camparini commença son œuvre. Replaçant les deux premières têtes de cire sur les rayons, il mit la troisième en pleine lumière, à la hauteur de son propre visage sur un pied disposé à cet effet. Alors, ouvrant différents tiroirs, prenant les compositions chimiques dont il avait besoin, il procéda à sa métamorphe, suivant ligne à ligne, trait à trait, détail par détail, le modèle que lui renvoyait la glace. En une heure de travail assidu, la transformation fut opérée; la ressemblance entre la tête que s'était faite Camparini et celle de cire était telle que la glace en les reflétant toutes deux semblait se refléter elle-même. Camparini se dépouilla de ses vêtements et prit un costume simple, sévère, s'alliant parfaitement à l'expression de sa nouvelle physionomie bienveillante et douce.

Content de son œuvre, le terrible personnage se sourit à lui-même ; puis, se replaçant sur le divan de velours, il fit jouer rapidement le ressort et repassa dans le salon octogone. Sautant à terre, il saisit un cordon de sonnette appendu entre deux glaces et l'agita violemment à diverses reprises.

Quelques minutes après, la portière se soulevait, et Chivasso apparaissait sur le seuil : il demeura immobile, examinant scrupuleusement Camparini.

— Parfait! dit-il enfin. Merveilleusement réussi. Tu es méconnaissable!

— Quelques souvenirs que l'enfant ait gardés dans sa jeune âme, je les défie, n'est-ce pas? demanda le *Roi du bagne* avec une expression de triomphe.

— Oui, certes!

— Alors, Chivasso, je vais commencer l'œuvre de vengeance. Pick a dû préparer l'enfant, mais il ne l'a pas suffisamment convaincu. C'est la persuasion la plus complète qu'il faut faire entrer dans son esprit. Je réussirai, et, corbleu! ce sera là l'un de mes plus beaux coups. Comprends-tu enfin la grandeur de mes plans? La présence de cet enfant, qui nous embarrassait si fort, devient nécessaire : ce qui a failli causer la perte de l'œuvre, en cause la réussite ; rendre utile ce qui était dangereux, n'est-ce pas le comble du savoir-faire? Oui, Bibi-Tapin sera, dans mes mains, l'instrument de notre triomphe et du malheur de nos ennemis. Sa ressemblance avec Blanche de Niorres est un merveilleux auxiliaire : les armes gravées sur son bras sont une preuve. Cet enfant, entends-tu, c'est un fils naturel de Blanche de Niorres et du feu comte de Sommes! Les preuves, les voici, elles abondent : lors de l'incendie de l'hôtel de Niorres, n'est-ce pas de Sommes qui a sauvé Blanche? N'a-t-il pas eu à cette époque de nombreux rendez-vous avec elle pour la tenir au courant de ce qui se passait? Ces rendez-vous ont eu lieu à toute heure, même la nuit, mystérieusement; dix témoins existent.

— De Sommes était amoureux de Blanche, tout le monde le savait, il l'avait écrit, et j'ai des lettres de lui qui peignent sa passion. Que de Sommes ait employé la persuasion ou la violence, peu m'importe, il est mort et ne peut rien démentir : toujours est-il que Blanche a dû succomber. La ressemblance étrangement frappante entre elle et cet enfant sans parents en est la preuve vivante. Puis, à cette époque où devait remonter à peu près la naissance de cet enfant, ne s'est-elle pas retirée dans un couvent, et on sait ce que signifiaient, sous l'ancienne monarchie, ces retraites brusques des jeunes filles dans le couvent! C'est de Sommes qui l'a conduite au couvent avec sa sœur, là, il est allé la voir souvent sous prétexte de cette contestation d'héritage ; il a eu des entrevues avec les deux jeunes filles sans témoins. Enfin, quand on affirmera que cet enfant est le fils de Blanche! qui pourra prouver le contraire? Les armoiries gravées sur son bras ne sont-elles pas celles des Niorres? Aucune autre preuve matérielle n'existe de l'indentité véritable du petit-fils du conseiller, aucune autre preuve que celle que nous connaissons, nous. Ces preuves anéanties, Bibi-Tapin aura pour parents ceux que nous voudrons lui donner. Comprends-tu bien la situation et son importance?

— Sans doute, répondit Chivasso; il ne faut pas que cet enfant soit reconnu pour l'héritier direct des Niorres. Tu as eu raison jadis en disant que cette reconnaissance ne serait qu'un embarras, car l'enfant est mineur et ne peut disposer de ses biens.

— En supprimant l'enfant, c'est Maurice Bellegarde qui hérite, et Lucile entre nos mains nous garantit la réussite. C'est bien pour cela qu'il ne faut tuer ni Lucile ni Maurice, ou du moins ne tuer ce dernier qu'après son acte de donation fait et signé ainsi que je l'ai établi au profit de Gervais, et c'est ce qu'il faudra qui soit fait sans tarder; car les événements menacent, et Maurice est à Véronel Il faut donc qu'ils vivent provisoirement et qu'il n'y ait aucun obstacle entre la fortune des Niorres et Maurice; c'est pourquoi il faut s'occuper de l'enfant.

— Il y aurait un moyen simple, dit Chivasso.

— Lequel ?

— Le canal !

Camparini haussa les épaules.

— Moyen stupide, dit-il, pourquoi tuer sans y être contraint d'abord ; ensuite pourquoi tuer cet enfant, lorsque sa mort peut nous susciter de nouveaux et de terribles dangers ?

— Comment ?

— Bibi-Tapin est connu dans l'armée française ; des officiers s'intéressent à lui, des généraux, et même, tu le sais, le général en chef. La mort de l'enfant n'a pas été constatée, on peut s'occuper de lui plus tard. Si nous le faisons violemment disparaître, nous, et si par une indiscrétion, un hasard que nous ne pouvons prévoir ni moi, ni toi, on surprenait le secret de cette mort, vois-tu d'ici les nuages amoncelés à notre horizon, et cela pour un meurtre après tout inutile. Le général Bonaparte, le général Augereau, le général Berthier, et plusieurs autres encore, voudraient poursuivre les assassins de leur protégé, et, par le temps qui court, sait-on ce que peuvent devenir de tels hommes? Non, non, pas de mauvaise mesure. Bibi-Tapin, fils naturel de Blanche de Niorres, nous sert au lieu de nous nuire ; il est effacé, en prouvant son existence, jusqu'à l'ombre de celle d'un héritier légitime ; même ici il passera pour avoir été fait prisonnier par les Autrichiens et gardé à Venise. En voulant retrouver sa mère, il provoquera un scandale qui me vengera enfin de la lutte que ces deux marins ont soutenue jadis contre moi. Donc, il faut que Bibi-Tapin vive. Laisse-moi faire ; suis mes conseils, je réponds de tout ! je vais voir l'enfant et le disposer ainsi qu'il doit l'être. Demain, je verrai Mahurec, et celui-là jouera le rôle que je désire ; mais, ce qu'il nous faut avant tout, ce sont ces papiers, c'est l'acte signé par Maurice. Je dois envoyer Roquefort à Vérone ; je l'ai prévenu qu'il obtienne du commandant cette signature ; et songe à la promesse que tu m'as faite : la marquise de Cantegellas, si elle est vivante, doit être ici avant un mois !

— Elle y sera, répondit Chivasso.

— Alors la réussite est certaine. Entends-toi avec Roquefort, qu'il emploie tous les moyens, mais qu'il fasse signer Maurice. Cette signature obtenue, cet homme pourra disparaître ; il me gêne, et les événements qui se préparent nous offrent une occasion trop excellente pour ne pas en profiter. Il faut en finir aussi avec Uranie et le vicomte. Que Pick, dès demain, fasse également signer au vicomte de Signelay, l'acte de donation au profit de Gorain, comme celui de Maurice sera signé au profit de Gervais ; Gorain et Gervais, comprends-tu maintenant l'utilité que l'on peut tirer de ces deux imbéciles et pourquoi je les ai ménagés adroitement? tout doit servir à l'homme intelligent. Que Pick agisse ; je préparerai la voie en voyant moi-même le vicomte. Les fêtes de Pâques approchent ; ce jour-là les Vénitiens espèrent triompher ; que ce triomphe soit le nôtre en aidant puissamment notre cause. Tous ces gens doivent disparaître un jour pour notre tranquillité à venir. Laissons aux Vénitiens le soin de nous rendre ce service, leur mort sera mise sur le compte des haines politiques et personne ne nous inquiétera. Donc, marchons à grands pas ; que tout soit prêt avant Pâques, et, le jour venu, laissons frapper les poignards italiens quitte à diriger les bras, s'il le faut ! Triomphons enfin de nos ennemis ; ensuite nous nous occuperons de nos amis ! »

XX

LE CHIEN

Le Casino, qui servait d'habitation mystérieuse au terrible *Roi du Bagne*, s'élevait de deux étages au-dessus du canal. Le second étage, situé immédiatement sous les combles, était percé, comme le premier, par un rang circulaire de hautes fenêtres grillées et treillagées, comme les balcons de Grenade et de Séville : aussi, disait-on encore à Venise que l'un des anciens propriétaires du Casino était d'humeur jalouse, et qu'il avait importé d'Espagne en Italie cette mode féroce des barreaux de fer adaptés à chaque ouverture.

D'ordinaire, les fenêtres d'une maison sont superposées immédiatement les unes au-dessus des autres, de façon à former une ligne droite d'ouvertures du haut et du bas. L'architecte qui avait voulu construire la singulière demeure qui nous occupe, avait procédé autrement. Comme s'il eût eu à tâche de renverser toutes les lois connues, il avait pratiqué les fenêtres du second au-dessus de chaque entre-deux des fenêtres du premier, ce qui donnait à l'ensemble du Casino, vu de loin, un faux air de damier dont chaque case noire est au-dessus d'une blanche. Ainsi la fenêtre qui éclairait la pièce servant de prison à la malheureuse Lucile était située au-dessus d'une muraille, descendant à pic dans le canal ; au-dessus s'élevait la continuation de cette même muraille, percée à droite et à gauche par deux autres fenêtres au-dessus desquelles se trouvait encore le mur uni : ces fenêtres, comme celles du premier, étaient garnies de barreaux de fer.

C'est dans une chambre qu'éclairait l'une de ces deux fenêtres (celle de gauche) que nous prions maintenant le lecteur de nous suivre. Cette chambre, assez vaste, n'avait pour tous meubles qu'un lit en bois de chêne, une table et quelques chaises disséminées çà et là. A l'heure où nous y pénétrons (il faisait nuit) l'obscurité la plus complète régnait dans les deux tiers de la pièce, dont l'extrémité seule recevait une vague clarté par la fenêtre ouverte. Debout devant cette fenêtre, appuyé contre les barreaux, se tenait un enfant dans une pose méditative. Cet enfant, c'était Bibi-Tapin, le petit tambour de la 32e. Se soutenant à l'un des barreaux à l'aide de la main guche, il battait la charge avec les doigts de la main droite sur la vitre voisine ; ses grands yeux bien ouverts interrogeaient vaguement les eaux noirâtres et désertes du canal. Quittant brusquement cette position, qu'il observait depuis près d'une heure, il tourna sur lui-même et marcha vers le milieu de la chambre.

— La citoyenne qu'aime mon officier ! se dit-il en s'arrêtant. Là !... au-dessous de moi !... prisonnière aussi ! En voilà un événement un peu numéro un ! comme dirait le major. C'est la demoiselle de la ferme aux Chats-Huants, celle que j'ai vue pleurer et se lamenter !... Pauvre petite, eu a-t-elle une chance d'avoir prononcé tout haut le nom de mon officier ! sans cela, je filais dans le canal sans savoir seulement qu'elle était dans cette prison !

Bibi-Tapin se remit à marcher.

— Avec tout cela, reprit-il, comment vais-je faire, moi? J'avais manigancé ma fuite : j'avais ma corde, je glissais entre les barreaux, et le canal à traverser à la nage, ça ne vaut pas la baie de Saint-Vincent... je filais mon nœud, quoi ! comme dit Rossignolet...

L'enfant poussa un soupir.

— Pauvre Rossignolet, mon major ! continua-t-il, il doit me croire mort à cette heure, et tous les camarades ont dû chanter mon *De profundis !* Et mon officier, mon pauvre officier ! s'il savait que la citoyenne...

Bibi-Tapin s'arrêta brusquement : il tendit l'oreille en faisant un pas vers la fenêtre comme s'il eût voulu surprendre un bruit venant du dehors ; il demeura ainsi quelques minutes, puis, faisant un geste :

— Je me serai trompé ! dit-il ; mais ce n'est pas tout cela, il s'agit de la citoyenne ! Je ne puis pas la faire passer entre les barreaux comme moi, lui donner ma corde pour échelle, et lui faire faire une demi-lieue à la nage sans savoir si nous pourrons toucher terre !...



Le matelot demeurait impassible. (Page 1..)

Que le major avale sa canne de la pomme à l'embout! comme il dit encore, si je sais quel moyen prendre, si...

Bibi-Tapin s'arrêta encore subitement, et il se rapprocha de la fenêtre par un mouvement rapide, paraissant écouter de nouveau; mais le plus profond silence régnait au dehors : on n'entendait que le murmure insensible des flots ; il n'y avait même pas un souffle de brise.

— Qu'est-ce que j'ai donc dans les oreilles, cette nuit? reprit l'enfant en secouant sa tête intelligente Voyons, revenons à mademoiselle Lucie! Quand tous les diables d'enfer s'en mêleraient, je ne puis pas m'en aller tout seul maintenant et la laisser ici... Encore si je savais où aller chercher du secours; mais dans cette satanée ville, où je ne connais personne, je...

Une troisième fois Bibi-Tapin s'interrompit, mais cette fois ce fut avec un tressaillement brusque; d'un bond il fut sur la fenêtre, et, étreignant les barreaux, il avança son front au dehors.

— Oh! dit-il, je ne me suis pas trompé... j'ai entendu, et bien entendu...

Et il prêta de nouveau l'oreille : un moment s'écoula, puis un aboiement strident, prolongé, se fit entendre au loin; mais la distance qui séparait le lieu d'où partait cet aboiement de celui où était l'enfant devait être grande, car le son n'arrivait que faible, incertain, et il fallait une oreille exercée pour pouvoir le saisir. Un deuxième aboiement résonna de nouveau.

Bibi-Tapin s'élança dans la chambre en frappant ses deux mains l'une contre l'autre.

— Mon Dieu! dit-il d'une voix frémissante, on dirait de l'aboiement d'un lévrier caraïbe! Oh! mes bonnes sœurs, Fleur-des-Bois! Étoile-du-Matin! où êtes-vous?...

En ce moment un bruit de pas retentit vers l'autre extrémité de la pièce, et le bruit d'une clef introduite

dans la serrure accompagna presque aussitôt ce bruit; Bibi-Tapin attendit avec un étonnement visible : la porte s'ouvrit, un jet de lumière se projeta sur le plancher de la pièce, et un homme, tenant à la main une petite lampe, apparut sur le seuil ; cet homme avait l'aspect d'un vieillard vénérable.

XXI

LE PASSÉ.

— Est-ce là la correspondance avec le comte de Sommes? avait demandé Lucien en s'adressant à Roquefort stupéfait.

— Oui, répondit celui-ci.

— N'y a-t-il pas eu dans ta vie un trait particulier connu de toi seul et du comte?

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Tu le sauras ensuite, mais réponds!

— Je ne sais... je ne me rappelle pas...

Lucien se recula en croisant ses bras sur sa poitrine; sa physionomie, si laide, avait revêtu une expression étrange qui l'illuminait d'un reflet éclatant; en le voyant, on devait oublier la hideuse laideur de ce visage couturé, abîmé, pour n'être frappé que par le rayonnement d'intelligence qui poétisait, pour ainsi dire, ce front pâli et ces joues rongées; Roquefort cherchait évidemment à comprendre la situation sans y parvenir.

— As-tu trouvé? demanda Lucien.

— Non, répondit Roquefort; mais si tu connais, toi, l'une de ces circonstances auxquel es tu fais allusion, cite-la, et tu verras bien si j'ai bonne mémoire.

— Tu connais la rue Beaujolais, à Paris, et la maison occupée à son rez-de-chaussée par une boutique de bijoutier?

— Oui.

— Derrière cette boutique il y a une salle, avec un poêle au milieu; le plancher de la salle est dallé de larges dalles noires et blanches.

— C'est vrai.

— Rappelle-toi la nuit du 27 ventôse, celle qui précéda le jour où Paris fut pour la première fois mis à la *ration*.

— Hein? fit Roquefort en bondissant en arrière, comme si un insecte l'eût subitement piqué.

— Entre le poêle et la muraille de gauche, n'y a-t-il pas la longueur de cinq dalles? continua Lucien.

— Oui, dit Roquefort d'une voix étranglée.

— Cette nuit dont je te parle, deux hommes étaient dans cette pièce de la maison rue de Beaujolais, n° 10... Ils comptèrent deux dalles à partir du poêle, puis ils soulevèrent la troisième, celle du milieu...

— Comment sais tu cela? hurla Roquefort avec une sorte de rage.

— Qu'importe! répondit Lucien. Or, depuis cette nuit du 27 ventôse, cette boutique et cette arrière-boutique ne sont jamais demeurées une heure solitaire. Nuit et jour, un homme s'y trouve; et, depuis ce moment, la dalle replacée par toi et par de Sommes n'a pu être soulevée de nouveau; ce que vous avez placé dans la cachette du plancher s'y trouve donc toujours, ceci, je t'en réponds, et tu le sais aussi bien que moi, car depuis la mort du comte de Sommes, tu as employé toutes les ruses pour t'introduire dans cette arrière-boutique et y demeurer seul une heure, mais tu as toujours échoué : donc la cachette a été respectée. Que dirait Camparini, le *Roi du bagne*, si on le mettait à même de visiter cette cachette?

— Tais-toi! dit Roquefort en pâlissant.

— Ta vie ne pèserait pas entre ses mains.

— Tais-toi!

— Eh bien! mais, fit Lucien d'une voix railleuse, Camparini t'a ordonné de me tuer cette nuit, tue-moi donc maintenant!

Roquefort recula. Il avait l'air d'une bête fauve dominée par le dompteur. Mais, après un court silence, le sang lui remonta au visage, et bondissant en avant :

— Qui es-tu? demanda-t-il.

— Celui qui peut facilement te perdre! répondit froidement Lucien, car le *Roi du bagne* ne te pardonnerait pas plus demain, s'il avait la connaissance du secret dont je te parle, qu'il ne te pardonne aujourd'hui ton ancienne alliance avec de Sommes. Allons, Roquefort, tu as pu supposer que Camparini avait oublié ton ancienne trahison, lui qui n'oublie rien? Camparini se souvient de tout; demande à Pick, ton vieil ami et l'ex-associé du comte de Sommes. Pick le sait bien, lui, et la preuve c'est qu'il veille toujours. Camparini ne vous a pardonné ni à l'un ni à l'autre, il ne s'est pas vengé encore parce que vous pouvez lui être utiles. Le *Roi du bagne* a un grand principe qui fait sa force et dont il ne s'est jamais départi : entreprendre une affaire, y faire participer tous ceux qui lui doivent être utiles, puis, le but atteint, l'affaire faite, faire disparaître brusquement ceux qui l'ont aidé et qui emportent avec eux les fragments du secret dont il est devenu seul et unique possesseur. Toujours Camparini a procédé ainsi, je le sais... Ce qui a fait jusqu'ici votre sécurité à toi et à Pick, c'est que l'affaire de Niorres, base principale de toutes les autres, n'a jamais été terminée.. Qu'elle le soit demain, et avant huit jours vous serez anéantis tous deux!... Ah! tu ne connais pas encore Camparini, Roquefort! Ne t'a-t-il pas donné à toi l'ordre de te charger de Pick?

— C'est vrai, balbutia Roquefort.

— Eh bien! il a donné à Chivasso l'ordre de se charger de toi, et, le moment venu, il se chargera de Chivasso. Alors, il demeurera le maître absolu et il n'aura jamais une indiscrétion à craindre, ni un partage à faire; alors il jettera à pleines mains l'argent et l'or à ses amis des galères, il en fera évader quelques-uns, et ceux-là deviendront ses nouveaux complices pour une nouvelle opération; puis l'opération achevée ils disparaîtront comme vous aurez disparu vous-mêmes, comme ont disparu avant vous ceux qui l'avaient précédemment servi. Il y a dix ans que tu connais Camparini, Roquefort, peux-tu citer quelqu'un qui l'ait connu avant toi et qui ait tenté jadis quelque affaire? Non, n'est-ce pas? Alors tu comprends bien que je dis juste?

— Comment sais-tu cela? dit encore Roquefort.

— Que t'importe, pourvu que je dise vrai. Veux-tu supposer que je me trompe? Soit, j'y consens. Admettons que Camparini soit un chef fidèle et juste, tu es son associé; les affaires faites, c'est-à-dire celle des Niorres, des d'Horbigny et de la baronne opérées, vous partagez; mais remarque la valeur de ce mot : *vous partagez*! A Camparini la part du lion d'abord, puis à vous les miettes!... Enfin, Camparini a fait une faute énorme, impardonnable, qu'un *Roi du bagne* ne doit jamais commettre : il s'est révélé. Le *Roi du bagne* existe. Jacquet le sait, Fouché le sait, et avant peu, Fouché aura entre ses mains la police entière de la France. Alors Camparini est perdu et ses amis le sont avec lui. Ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est de parvenir à fuir à l'étranger. Faute énorme, le comprends-tu? que celle de s'être laissé deviner. La première condition de puissance pour notre chef, à nous autres, c'est qu'il trompe d'abord ses ennemis. Au lieu d'être l'ennemi de Jacquet et de Fouché, Camparini eût dû se faire leur ami.

— C'est vrai, murmura Roquefort.

— Voilà ce que de Sommes avait compris. Sais-tu ce qu'il voulait lorsqu'il aspirait à succéder à Camparini, à tenir dans ses mains les rênes de la puissance su-

prême? il voulait en arriver, un jour à venir, à capter la confiance de ses ennemis au point qu'il pût sûrement abriter ses meilleurs amis. Oh! de Sommes était le chef qu'il nous fallait à tous, et cependant vous tous avez renié jusqu'à sa mémoire!

— Mais qui es-tu? s'écria Roquefort avec véhémence; qui es-tu donc, toi, qui me parles ainsi?

— Je suis celui que Camparini t'a ordonné de poignarder cette nuit, celui que tu vas tuer tout à l'heure pour obéir au *Roi du bagne*!

— Non, tu n'es pas celui-là, car je ne te tuerai pas.

— Alors je suis Lucien, l'envoyé de ceux de Paris auprès de Camparini.

— Non plus, je ne te crois pas!... Qui es-tu?

— Tu ne devines pas?

— Non, parle, je veux savoir!

— Eh bien! je suis l'ami de Jacquet, l'agent secret du représentant Fouché!... Comprends-tu maintenant?

Roquefort fit un mouvement, mais il se contint.

— Et que me veux-tu? demanda-t-il.

— Te proposer d'abandonner ceux qui sont incontestablement tes ennemis pour venir à ceux qui demandent à être tes amis. Jacquet oubliera Roger... le veux-tu?

Roquefort frappa du pied avec violence; son visage était cramoisi, ses prunelles flamboyaient et paraissaient prêtes à jaillir hors de l'orbite : il était sous le coup de l'anxiété la plus vive, de l'émotion la plus violente.

— Non, non, répéta-t-il. Qui es-tu?

Lucien fit un pas en avant.

— Qui je suis? s'écria-t-il avec une pose dramatique, ne l'as-tu donc pas deviné? Qui je suis, Roquefort? Je suis ton ancien compagnon de chaîne de Brest, je suis ton ancien ami; je suis celui qui le premier a osé lutter contre le *Roi du bagne*; celui qui a voulu saisir ce sceptre de la puissance pour partager cette puissance avec toi; je suis celui qui connaît tous les secrets de l'association, celui enfin que Camparini croit avoir tué et qui cependant n'est pas mort : je suis Bamboulà!

— Bamboulà! répéta Roquefort.

— Ne me reconnais-tu pas?... Ah! tu interroges mes traits et tu te dis que je cherche à te tromper... Oui, je suis méconnaissable!... Méconnaissable au point que Camparini ne m'a point reconnu.

— Bamboulà! Bamboulà! répétait Roquefort comme s'il ne pouvait revenir de son profond saisissement.

— Bamboulà! répéta Lucien; Bamboulà que Camparini a laissé pour mort sur le rivage de Saint-Vincent; Bamboulà qu'un miracle a sauvé et qui, recueilli par les Anglais, soigné et guéri par eux, est revenu en France sous un autre nom; Bamboulà, enfin, l'ennemi implacable de Camparini et qui a juré de triompher ou de périr dans la lutte!... Tu ne me reconnais pas encore complètement, Roquefort? Tu te demandes si tu n'es pas le jouet d'une illusion? Écoute-moi sans m'interrompre, car les moments sont précieux; écoute-moi, tu vas comprendre.

« Tu sais la lutte que j'avais entreprise avec le *Roi du bagne*? Aux Antilles, cette lutte continua plus terrible encore parce qu'elle était plus cachée; nous nous trompions tous deux et aucun de nous cependant ne croyait à l'autre. L'enfant, le petit-fils du conseiller de Niorres, devait être le prix de cette lutte. Toutes mes mesures étaient établies, un navire m'attendait, j'allais triompher, quand Camparini me frappa. Il voulut fuir! Il se crut un moment vainqueur; mais j'avais tout calculé, tout, jusqu'à la possibilité de ma mort. L'embarcation qui m'attendait et qui, moi vaincu, devait être à la disposition de Camparini, avait une voie d'eau pratiquée dans sa cale. Si je mourais, je voulais que tout mourût avec moi!

« A peine Camparini était-il embarqué avec l'enfant, que l'embarcation coulait. Il se sauva; un baleinier le recueillit au large et le ramena en Europe; mais l'enfant avait été sauvé aussi par les marins du navire que j'avais frété. Tous ces détails, je les appris plus tard, car longtemps encore je crus que l'enfant avait péri.

« Enfin, je revins en Europe. Là, je sus que le *Roi du bagne* tenait toujours sa place; il me croyait mort : cette croyance assurait mon repos, car j'étais seul, sans puissance et sans moyens de lutter. Je résolus de conserver cette sécurité, et, à l'abri de toute poursuite, d'établir mes plans pour recommencer la lutte. Il fallait me rendre méconnaissable; ma haine était tellement forte, mon désir de triompher tellement grand, que je ne reculai pas devant le plus horrible supplice : un acide violent qui me brûla la peau déforma mes traits et je pus impunément braver les regards de tous ceux qui m'avaient connu jadis. Alors, j'attendis avec patience, mais avec une résolution inébranlablement arrêtée, le moment de prendre ma revanche. Que devais-je faire pour triompher? Je songeai aux ennemis du *Roi du bagne* pour les utiliser à mon profit. Une idée me vint, j'allai trouver Jacquet, mon ancien adversaire, et je lui proposai de fondre nos deux haines d'autrefois pour en former une alliance contre l'ennemi commun. Jacquet m'accueillit; nous nous associâmes. Il me conduisit chez Fouché et je devins bientôt l'un des principaux agents de cet homme qui est, certes, l'incarnation la plus absolue de la police! C'est sur l'ordre de Fouché que je suis venu avec Jacquet en Italie pour chercher les moyens de nous emparer de Camparini.

« Maintenant, tu sais qui je suis, veux-tu me tuer? »

Roquefort, les sourcils froncés, le front chargé de nuages, avait écouté en silence; une irrésolution anxieuse se lisait sur ses traits.

— Bamboulà! dit-il enfin. Toi! devenu agent de Fouché, notre ancien ennemi!

— Eh bien! dit froidement Bamboulà.

— Que l'on soit l'adversaire de Camparini, soit, mais l'ami de Jacquet...

— Ah! tu doutes.

— Oui! dit Roquefort en levant la tête; je doute que tu me dises la vérité. Toi, l'ami de Jacquet, toi, un agent de Fouché, allons donc! cela est impossible.

— Crois-moi pourtant, Roquefort, quand je te dis que j'ai juré de triompher de Camparini et que pour arriver au but tous les moyens me seront bons; mais ne me crois pas quand je prétends être l'ami de ceux qui seront toujours nos ennemis. Tu as raison, et tu m'as deviné. Moi, l'agent de Fouché, moi, l'ami de Jacquet, allons donc! je trompe ceux là comme j'ai trompé Camparini. Ce que je veux, Roquefort, c'est ce que je voulais jadis : c'est la royauté du bagne! Va, j'arrache mon masque devant toi. Es-tu toujours mon second? A nous la récolte enfin! Recueillons ce que Camparini voulait moissonner pour lui seul. Laissons-le continuer son œuvre tant qu'il y aura travail pénible à accomplir. Il ne s'attend pas au coup qui se prépare, qu'il agisse en sécurité. Songes-tu à ce que nous pouvons être un jour tous deux, moi le *Roi du Bagne*, moi l'ami de Fouché? Je te le répète, Roquefort, es-tu toujours mon second?

— Oui! dit Roquefort en tendant ses mains ouvertes.

XXII

LE VIEILLARD.

Bibi-Tapin avait regardé le nouveau venu sans manifester la moindre frayeur. Le vieillard était entré

lentement et avait déposé sa lampe sur la table; puis il était allé repousser la porte demeurée entr'ouverte et, attirant à lui un siège, il s'y était installé sans avoir encore prononcé une seule parole.

— Mon enfant, dit-il enfin d'une voix douce, ma visite doit vous étonner?

— Je ne sais pas, répondit Bibi-Tapin.

— Vous vous demandez pourquoi je me rends près de vous, moi que vous ne connaissez pas, et pourquoi surtout vous ne m'avez pas vu jusqu'alors depuis le jour où vous avez été transporté ici?

L'enfant ne répondit pas.

— Vous vous croyez prisonnier?

— Dame! ça en a l'air! dit brusquement le petit tambour.

— Vous ne l'êtes pas.

— Alors, je file.

L'enfant fit un pas vers la porte, le vieillard le retint du geste.

— Écoutez-moi, dit-il. Bientôt vous serez libre, mais en ce moment il faut entendre un homme qui désire être votre ami comme il a été jadis celui de vos parents.

— Mes parents! s'écria Bibi-Tapin. Vous les avez connus?

— Oui.

— Qui étaient-ils?

— Un noble gentilhomme et une belle jeune femme.

— Noble!... moi!...

— Votre père l'était.

— Comment s'appelait-il?

— Je vous le dirai bientôt, mais avant tout il faut me répondre. Les personnes qui vous retiennent ici le font, non pas par cruauté, mais dans votre intérêt seul, voilà ce dont il faut que vous soyez convaincu. Si on vous a enlevé au milieu d'une bataille, c'était dans la crainte que quelque balle ennemie ne vînt vous atteindre; ce qui a guidé enfin ceux que vous traitiez peut-être de persécuteurs, c'est le désir de vous conserver à ceux qui vous aiment.

— Ceux-là sont loin!

— Non! ils sont près, car je suis l'un de ceux-là.

— Vous? je ne vous connais pas.

— Cependant, je vous ai vu bien jeune.

— Où donc?

— Chez votre père.

— Mon père! dit Bibi-Tapin avec élan.

Puis se calmant brusquement :

— Je n'ai pas de père! ajouta-t-il.

— Quoi! ne vous rappelez-vous pas vos années d'enfance?

— Si! C'était en Bretagne... avec un vieux pêcheur qui m'aimait; et puis je suis parti, je me suis embarqué, nous avons fait naufrage et j'ai été chez les Caraïbes.

— Vous ne vous rappelez rien avant l'époque de votre séjour en Bretagne?

— Rien, absolument.

Le vieillard sourit doucement :

— Il y a bien longtemps que je vous cherche, dit-il, il y a bien des années que je m'épuise pour vous retrouver. Un hasard vous a mis en présence d'amis dévoués qui, vous reconnaissant, se sont emparés de vous. Seulement, ils ne pouvaient vous rien dire, mon enfant, ils étaient obligés d'attendre ma présence, et j'étais loin, bien loin, voilà pourquoi vous êtes demeuré si longtemps prisonnier en apparence. On craignait de vous perdre de nouveau; je ne suis arrivé qu'aujourd'hui, et sans perdre une minute je me suis rendu près de vous! Mais d'abord il faut que je sache si celui que j'ai trouvé est bien celui que je cherchais. Mon enfant, le fils de mon pauvre ami, doit avoir, gravées sur le bras, des armoiries bien connues. Voulez-vous me faire voir ces signes indélébiles?

— Oh! je veux bien! dit Bibi-Tapin en s'avançant doucement.

Le vieillard prit la main de l'enfant, l'attira à lui et plaçant le petit tambour entre ses jambes, il l'entoura d'un bras avec un geste paternel. Le vieillard étant assis et Bibi-Tapin étant debout, l'enfant avait le visage à la hauteur de celui de son interlocuteur. Les yeux de Bibi-Tapin examinaient avec une curiosité naïve l'ensemble du personnage.

— Voyons votre bras! dit le vieillard en étreignant doucement la main de l'enfant.

— Tiens! fit brusquement celui-ci en arrêtant le geste du vieillard.

— Quoi donc?

— Vous avez une blessure à la main.

— Oui... une cicatrice... dit le vieillard en voulant retirer sa main que l'enfant avait saisie à son tour dans les deux siennes.

— Pas d'arme à feu, toujours! je m'y connais. En voilà une drôle d'entaille! continua Bibi-Tapin en examinant toujours attentivement la main qu'il retenait. Attendez donc! on dirait d'une morsure de bête!

— Vous vous trompez! dit le vieillard.

— Une morsure! poursuivit l'enfant qui parut frappé par une pensée subite. La main a été traversée comme par les dents d'un lévrier: j'en ai assez vu à Saint-Vincent sur les Anglais de morsures pareilles, pour que...

— Encore une fois, vous vous trompez! dit le vieillard d'une voix sèche.

Bibi-Tapin fit un saut en arrière : l'organe du vieillard s'était subitement métamorphosé pour faire cette réponse. L'enfant passa sa main sur son front; puis tout à coup, un double éclair jaillit de ses prunelles et bondissant comme un jeune tigre, il s'élança sur le vieillard, qu'il étreignit à la gorge d'une main avec une violence extraordinaire, tandis que de l'autre main il le saisissait aux cheveux. Le vieillard se redressa en poussant un cri sourd. Dans ce mouvement, Bibi-Tapin fu repoussé et lancé en arrière. L'enfant roula sur le plancher, mais il fut debout avec la rapidité de l'éclair; à son tour, il poussa un cri rauque. Celui qu'il avait en face de lui avait subi une métamorphose instantanée : la chevelure argentée, la barbe blanchie par les ans, avaient disparu et gisaient à terre sous les pieds de l'enfant. La chevelure noire et les traits accentués du *Roi du bagne* apparaissaient en pleine lumière.

— Ah! fit Bibi-Tapin avec un accent de triomphe. C'est la morsure d'un lévrier caraïbe, j'avais reconnu que la chevelure était fausse et la voix menteuse. C'est toi qui as livré Saint-Vincent aux Anglais, c'est toi qui as tué Étoile-du-Matin et Fleur-des-Bois, c'est toi qui as voulu m'emporter! Oh! je te reconnais!

Et l'enfant, le regard fixe, le bras étendu, le geste dominateur, se dressait immobile comme la statue de l'Accusation. Camparini, car c'était bien lui, poussa un hurlement de fureur. Il fit un mouvement comme pour s'élancer en avant et bondir sur le petit tambour qu'il foudroyait de ses yeux dilatés; mais, faisant un effort sur lui-même, il se maintint. Tournant sur ses talons, il marcha vers la porte, l'ouvrit, sortit brusquement et disparut sans prononcer un mot.

Bibi-Tapin était demeuré au milieu de la pièce, fermement posé et résolu à tout ce qui pouvait arriver. Quand la porte se referma, il bondit vers elle et heurta énergiquement le bois de ses deux poings fermés.

— Lâche! cria-t-il. Tu as peur! tu fuis! tu n'es bon qu'à assassiner les femmes et à voler les enfants!

Puis, revenant vers le milieu de la pièce :

— Oh! s'écria-t-il, qu'est-ce que j'ai donc fait, moi, pour que tous ces brigands soient ainsi acharnés après moi et après ceux qui m'aiment?

En ce moment un aboiement prolongé, semblable à ceux qui avaient éveillé l'attention de l'enfant avant l'arrivée du *Roi du bagne* déguisé, retentit au loin.

— Oh! fit Bibi-Tapin en bondissant, c'est un lévrier caraïbe!

Et il courut vers la fenêtre ouverte. Revenant ensuite vers la porte, il s'assura qu'elle était bien fermée. Appuyant son oreille contre le bois, il parut écouter attentivement au dehors.

— Personne! murmura-t-il, je n'entends rien. Il ne reviendra pas!

Courant vers le lit, il arracha les draps, les matelas, qu'il lança au milieu de la chambre. Une paillasse demeurait seule sur le bois de lit. Bibi-Tapin la fouilla en plongeant à la fois ses deux bras dans l'ouverture, puis il en retira un paquet long et mince qu'il pressa contre sa poitrine comme s'il se fût agi d'un trésor subitement découvert. Ce paquet contenait quelques brasses de cordage, mais ce cordage ne ressemblait en rien à ceux qu'emploient les marins: il était blanc, très mince, et il ne devait pouvoir supporter qu'un poids extrêmement léger. C'était évidemment avec des déchiquetures de linge que ce cordage avait dû être fabriqué, et il avait fallu pour cela une adresse de véritable sauvage.

Bibi-Tapin était près de la fenêtre, il attacha solidement le bout de son cordage à l'un des barreaux de fer qui grillageaient l'ouverture et il jeta l'autre extrémité qui alla effleurer les eaux du canal coulant au pied du Casino. Cela fait, l'enfant se déshabilla entièrement, puis, montant sur un siège, il s'efforça d'introduire sa tête entre deux des barreaux, dans un endroit où le rapprochement était un peu moins resserré. Après des efforts inouïs qui durent lui causer les douleurs les plus vives, il parvint à passer la tête, alors il glissa les épaules d'abord, le torse ensuite et, saisissant des deux mains la corde attachée, il s'apprêta à se laisser glisser doucement le long de la muraille.

Sans doute cet exercice lui était familier, car il commença à l'accomplir avec une aisance parfaite; la nuit était noire et l'eau bouillonnait au-dessous de l'endroit où se tenait suspendu le petit tambour. Bibi-Tapin, arrivé à la hauteur des fenêtres du premier étage, s'arrêta à la force des poignets. Il écouta attentivement en se penchant vers la fenêtre qui éclairait la pièce servant de prison à Lucile :

— Bien! dit-il après quelques secondes d'attente. Il n'est pas chez elle, je les entendrais parler. Pauvre chère demoiselle! Elle est bien belle et mon officier l'aime bien; aussi je ne l'abandonnerai pas, je le jure!

Et comme si Lucile eût pu l'entendre et le voir, Bibi-Tapin, se tenant suspendu d'une seule main, étendit l'autre vers la fenêtre qu'il regardait. Se laissant glisser de nouveau, ses pieds touchèrent bientôt les eaux verdâtres du canal. Il entra dans l'eau avec de grandes précautions, évitant soigneusement le plus léger bruit, et il se maintint toujours à l'extrémité de la corde sans la quitter.

Il demeura ainsi près d'une minute sans bouger : un hurlement lugubre retentit encore, toujours dans la même direction.

— C'est au Lido! murmura Bibi-Tapin. Je saurai ce que c'est.

Et lâchant la corde, il plongea hardiment dans le canal, nageant entre deux eaux avec une habileté de poisson, afin d'éviter d'être vu.

XXIII

LE CADAVRE.

A cette heure même où Bibi-Tapin, trompant la vigilance de ses gardiens, s'élançait dans les eaux du canal, Roquefort et Bamboulà terminaient leur conférence dans la taverne de la rue avoisinant la *Piazzetta*.

— Oui, disait Bamboulà, il faut que Camparini ne puisse même pas supposer que l'ombre de de Sommes existe; laissons-le dans cette sécurité qui fait notre force. Ses plans sont admirablement faits en ce qui concerne les affaires des Niorres, des d'Horbigny et de la baronne; laissons-le suivre ses plans : qu'il exécute le plus difficile, qu'il fasse faire les donations au profit de Gorain et de Gervais.

— Comment sais-tu cela? dit Roquefort avec stupéfaction.

— Je sais tout! répondit Bamboulà; il ne s'est pas prononcé une parole dans le Casino depuis un mois, que je n'aie tout entendu! Oh! le malheur m'a fait fort. Tu me verras à l'œuvre. Que ces donations soient signées par le vicomte et par Uranie, ainsi que par Maurice, et je me charge ensuite, moi, de Gorain et de Gervais. Oh! je comprends enfin quel rôle Camparini réservait à ces deux niais et pourquoi il les ménageait autant. Que Camparini agisse donc et tout sera pour le mieux. Le fruit mûr, nous le cueillerons.

— Mais Vérone...

— Eh bien?

— Des troubles doivent avoir lieu, on doit y massacrer les Français, j'ai su tout ce soir.

— Ne dois-tu pas aller à Vérone pour y voir le commandant?

— Oui, il faut que je le fasse signer.

— Eh bien! qu'il signe!

— Mais Jacquet y sera.

— Sans doute.

— Il me reconnaîtra.

— Oui, s'il te voit, mais il ne te verra pas : je l'aurai fait prévenir qu'il te laisse agir sans te gêner; c'est la suite d'un plan fait entre nous et qui devait tendre des embûches sous vos pieds, mais je t'avertirai à temps, marche sans crainte.

— Alors tu le feras prévenir de la résolution prise cette nuit à Venise de massacrer les Français?

Bamboulà sourit hypocritement.

— Fais signer Maurice, dit-il; et ensuite...

— Ensuite? dit Roquefort en le voyant s'arrêter.

— Ensuite... reviens à Venise sans perdre une seule minute et sois ici avant les fêtes de Pâques.

Roquefort regarda Bamboulà.

— Ah! fit-il simplement.

— Quand un bon moyen se présente de supprimer ceux qui gênent, dit Bamboulà, le sage ne doit pas s'abstenir, il doit contribuer à l'excellence du moyen.

— Donc?

— Je ferai prévenir Jacquet, Maurice et le comte d'Adore que je serai à Vérone le jour même de Pâques et que je leur porterai les nouvelles les plus alléchantes. Tu comprends?

— Tout, excepté une chose.

— Laquelle?

— Camparini m'a donné l'ordre de te tuer : tu connais nos lois; ton cadavre doit demeurer sur la *Piazzetta*, afin que, l'heure venue, l'exécution soit constatée.

— Je sais cela.

— Eh bien! comment, si Camparini ne peut pas constater ta mort, pourra-t-il m'envoyer à Vérone pour faire signer à Maurice Bellegarde cette donation si importante, et comment pourrait-il constater cette mort, toi étant encore vivant?

Bamboulà sourit finement. Et sans attendre que Roquefort formulât une nouvelle interrogation, il le saisit par la main, l'entraîna avec lui au fond de la salle et poussa une porte donnant sur une sorte d'arrière-boutique. Contraignant toujours son compagnon à le suivre, il pénétra avec lui dans cette arrière-

boutique déserte et sombre et il ouvrit une autre porte donnant sur une autre pièce.

Là, se trouvait un lit sur lequel était étendu un homme. Bamboulà approcha la lampe de ce lit, et les rayons blafards tombant sur ce corps permirent à Roquefort de constater la roideur cadavérique.

— C'est le neveu du propriétaire de la taverne, dit Bamboula, il est mort ce matin : arrivé hier soir de Trieste depuis six ans qu'il était parti, personne ne le connait à Venise, personne même n'a su son retour. Son oncle m'est dévoué. Ce garçon avait la taille exactement semblable à la mienne; nous allons l'habiller avec mes vêtements, je lui tirerai un coup de pistolet en pleine figure et nous l'abandonnerons sur la *Piazzetta*. Tu diras à Camparini que le poignard empoisonné n'a pas suffi; que tu as été contraint d'avoir recours à l'arme à feu, et enfin, quand tu affirmeras que tu as tué Lucien, personne ne pourra te démentir. Oh! sois sans crainte, nous descendrons jusqu'aux plus intimes précautions. Les papiers que je dois porter et que Camparini connait seront trouvés sur le cadavre de cet homme. A l'œuvre, Roquefort! j'ai tout prévu, te dis-je, et cette fois nous triompherons!

XXIV

LA SALLE DES INQUISITEURS.

En donnant une esquisse rapide du bâtiment affecté spécialement au service des prisonniers à Venise, j'ai dit qu'une partie des prisons nommées les *Plombs* était bâtie au-dessus des bâtiments affectés à l'inquisition d'État. La salle des Inquisiteurs était cette pièce énorme que le geôlier devait nécessairement traverser chaque matin pour accomplir son office et dont la clef, toujours en possession de l'inquisiteur en fonctions, ne lui était confiée que durant les instants absolument nécessaires à la visite quotidienne. Cette visite, ayant lieu chaque jour au lever de l'aurore, était terminée à la huitième heure environ. Le conseil ne s'assemblant qu'à midi, de huit heures à midi la salle des Inquisiteurs était libre et déserte.

Dans la pièce qui précédait cette salle se trouvaient les greffiers, et dans le vestibule de cette première pièce était établi le poste des archers de garde, toujours à la disposition des inquisiteurs d'État en fonctions.

Neuf heures du matin venaient de sonner; le geôlier avait achevé sa tournée depuis longtemps; les greffiers du tribunal occupaient leurs places, assis devant leurs petites tables noires toutes surchargées de papiers; on n'entendait que le bruit des plumes courant sur le vélin. Dans le vestibule, les archers, les uns nonchalamment étendus sur des bancs, les autres groupés devant les fenêtres et jetant un vague regard sur le magique panorama qui se déroulait en face d'eux, attendaient avec insouciance que Messer-Grande vînt leur envoyer l'ordre de quelque arrestation à faire.

Dans un angle du vestibule le geôlier se tenait debout paraissant attendre; la présence de ce geôlier était un fait absolument anormal dans les habitudes de discipline de la prison. D'ordinaire, il était à cette heure *aux Quatre* (les prisons de second ordre), et il fallait que quelque événement imprévu l'eût appelé dans la salle des archers. Comme neuf heures sonnaient, le geôlier fit un mouvement d'épaule.

— Eh! Jacopo! dit-il en s'adressant à l'un des archers, voilà l'heure bientôt!

— Non, répondit le soldat; Son Excellence a dit qu'on attende jusqu'à neuf heures et demie.

— En es-tu sûr?

— Parfaitement sûr, à preuve que le signor marquis m'a dit de l'avertir en frappant un coup à la porte cinq minutes avant que neuf heures et demie sonnassent.

— Je voudrais bien savoir ce que le signor marquis à dire à ce matelot français.

— Ah! tu veux en savoir trop long, toi!

— Mais voilà une heure au moins qu'ils sont ensemble tous deux dans la salle des Inquisiteurs, et on n'entend rien, quoique la porte de l'autre salle soit ouverte.

— Le prisonnier a peut-être assommé le marquis.

— Bah! il a les mains attachées.

— C'est égal, faudrait voir.

Le geôlier, en achevant ces mots, fit un mouvement comme pour se diriger vers la pièce où se tenaient les greffiers, quand la porte donnant dans la salle des Inquisiteurs s'ouvrit brusquement et Camparini parut sur le seuil.

— Du papier, des plumes, de l'encre! demanda-t-il d'une voix impérative.

Un greffier s'empressa de porter à Camparini ce qu'il demandait; celui-ci prit les objets, rentra et referma derrière lui la lourde porte. La salle des Inquisiteurs dans laquelle il se trouvait était une large pièce de longue étendue et occupée à son centre par une énorme table recouverte d'un lourd tapis de velours vert.

Un homme, le dos tourné à la lumière des fenêtres, était assis devant cette table : cet homme, c'était Mahurec, le matelot prisonnier; il avait l'œil fixe, la physionomie impassible, et ses poings énormes, liés ensemble par des cordes solides, reposaient fermés sur le tapis de velours.

Camparini revint vers lui et déposa sur la table le papier, l'encre et les plumes.

— Là, dit-il; tu as bien compris : je vais écrire tes déclarations et tu les signeras.

— Je ne sais pas écrire, répondit Mahurec.

— Même ton nom?

— Rien de rien.

— Tu feras ta croix, alors.

— Bernique! je ne connais rien à tous vos grimoires de commissaire de bord.

— Alors tu n'as donc pas compris?

— Dans le chapelet de longueur que tu m'as défilé, terrien? Quinze nœuds de conversation à l'heure, j'en ai la boussole avariée, quoi!... Est-ce qu'on sait tant seulement d'où a donné la brise après un coup de vent pareil? De quoi que tu m'as narré? largue un peu voir, l'ancien!... Mon officier a fait fausse route, que tu dis?

— Blanche de Niorres a été la femme ou la maîtresse du comte de Sommes, comprends-tu?

— Tonnerre! s'écria Mahurec.

Puis, se contenant :

— Après? demanda-t-il.

— Un enfant a été le fruit de cet amour, et cet enfant est celui que tu as vu aux Antilles.

— Le Breton?

— Oui.

— En voilà une manigance!

— As-tu compris?

Mahurec se leva :

— J'ai compris! hurla-t-il d'une voix menaçante, que tu étais un fier gueux, et que...

— Chut! fit froidement Camparini; ne menace pas! les archers sont là! Que ferais-tu contre vingt hommes armés? Si tu tentais un geste tu serais assailli, et la vie de cet enfant dont tu parles me répond de ton obéissance.

— C'est vrai! murmura le matelot. Enfin, qu'est-ce que tu veux?

— Que tu signes cette déclaration par laquelle tu avoues savoir que Blanche de Niorres, la femme du

citoyen le Bienvenu, est la mère de cet enfant recueilli aux Antilles, et dont le père n'est autre que le ci-devant comte de Sommes.

— Que je declare cela, moi!

— Oui.

— Tonnerre de Brest! fais-moi couper en morceaux, terrien! mais que je devienne gabier de poulaine, failli chien et rien du tout, si tant seulement je déclare une pareille chose! Mon commandant, un rien du tout!... et c'est Mahurec que tu viens crocher pour te donner la remorque dans ce gâchis-là? Tu connais pas le gabier, terrien!... T'as mal relevé ton homme, que je te dis!

— Alors tu refuses?

— En grand!

Camparini haussa les épaules; sans plus se préoccuper du matelot, il poussa son siège vers la table, et plaçant à sa portée papier, plumes et encre, il se mit à écrire rapidement. La plume courait sur le papier avec une célérité qui faisait ouvrir des yeux énormes au matelot. Enfin, lorsque Camparini eut achevé, il se leva, prit le papier, et le plaçant tout ouvert sous les regards du gabier :

— Tu refuses encore? demanda-t-il.

Mahurec ne répondit que par un ricanement dédaigneux. Camparini alla ouvrir la porte et appela le geôlier.

— Exécute les ordres que tu as reçus! dit-il froidement.

Le geôlier s'inclina et appela à son tour quatre archers : tous cinq pénétrèrent dans la salle des Inquisiteurs, et, se dirigeant vers Mahurec, le contraignirent à se lever; le matelot obéit.

Deux des archers le saisirent par chacun de ses bras attachés; les deux autres se placèrent derrière, et le geôlier se mit à marcher en avant. Camparini suivait le petit cortège. Tous traversèrent la salle et atteignirent une porte opposée à celle par laquelle avaient pénétré le geôlier et les archers : c'était la porte conduisant aux *Plombs*. En face, se dressaient les premieres marches du grand escalier dont l'extrémité inférieure aboutit au fameux *Pont des Soupirs*. Au lieu de monter le pont, le cortège descendit les degrés : ce n'était pas sous les *Plombs* que l'on allait reconduire le prisonnier.

Mahurec ne tenta pas un mouvement; il paraissait profondément indifférent à ce qui lui arrivait. L'escalier descendu, la porte donnant sur le pont s'offrit au geôlier qui marchait en tête; mais, au lieu de pousser cette porte, l'homme passa devant elle, tourna à gauche et enfila un long corridor coupé çà et là par des marches de marbre qui s'enfonçaient successivement vers les fondations du palais.

A l'extrémité du corridor on rencontra un homme de haute taille, d'aspect sinistre, qui semblait attendre. Le geôlier marcha droit à lui et lui parla à voix basse : les archers conduisant Mahurec s'étaient arrêtés.

Camparini, qui jusqu'alors avait marché le dernier, passa en tête et alla à son tour parler à l'homme qui stationnait à l'extrémité du couloir. Celui-ci s'inclina et remit à son interlocuteur une clef énorme dont le poids devait être excessif. Camparini prit cette clef, fit signe aux archers de le suivre, et, continuant à demeurer en tête, il descendit un nouvel escalier construit en colimaçon et s'enfonçant perpendiculairement comme s'il eût été construit dans un puits. Une lumière blafarde, provenant d'ouvertures longues et étroites pratiquées çà et là, permettait à peine de distinguer le lieu où l'on se trouvait; tous descendirent sans prononcer une parole. Une dernière porte se présenta : Camparini l'ouvrit et s'arrêta sur le seuil d'un antre à demi obscur, véritable cloaque infect duquel semblait partir un bruit sourd et continu : cet antre, ce cloaque horrible, c'était l'un des cachots nommés les *Puits*. Le bruit que l'on entendait était celui de la mer dont les eaux couvraient entièrement le sol.

En face de la porte était une ouverture pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, sorte de soupirail bardé de fer, grillagé comme une cage d'animal féroce, et par lequel pénétraient à la fois un peu d'air et beaucoup d'eau. Des rats énormes couraient çà et là sur les murailles.

Camparini s'effaça; et les archers, poussant tous à la fois et brusquement Mahurec, celui-ci fut lancé dans l'intérieur de l'atroce cachot; puis la porte se referma. Cette porte était garnie elle-même d'une ouverture grillée qui permettait à l'œil d'explorer l'intérieur de l'antre. Camparini fit un geste au geôlier et aux archers, qui se reculèrent; et, s'appuyant contre la porte, il plaça sa tête à la hauteur de l'ouverture grillée. Mahurec était debout dans le *Puits*; l'eau lui montait jusqu'aux genoux; le matelot demeurait impassible. Le soupirail par lequel entraient à la fois l'air et la mer était à quelques pas du gabier, et son ouverture était assez large pour que l'on pût explorer au loin une partie du canal. Il faisait grand jour au dehors; le soleil commençait à monter et il inondait de ses flots dorés la masse bleuâtre des eaux. De la position qu'occupait Mahurec, ces eaux se présentaient à lui unies comme la surface d'un miroir et resplendissantes de lumière Tout à coup une ombre sembla se projeter sur cette surface lisse et brillante : une traînée sombre passa devant le soupirail.

— Regarde! dit brusquement Camparini.

Mahurec leva machinalement les yeux : une gondole venait de surgir soudainement et elle s'était arrêtée à la hauteur du soupirail, présentant devant cette ouverture sa partie centrale, celle occupée par la tente dont les rideaux étaient hermétiquement fermés.

— Regarde! regarde! reprit encore Camparini.

Les rideaux de la tente venaient de s'ouvrir brusquement et permettaient aux regards d'explorer l'intérieur du salon. Un enfant était étendu sur l'un des divans; cet enfant, qui avait les bras et les jambes étroitement garrottés, afin qu'il ne pût faire aucun mouvement, était Bibi-Tapin.

— Rappelle-toi les Antilles! dit encore le *Roi du bagne*. Rappelle-toi Saint-Vincent!

Mahurec poussa un râle sourd.

— Reconnais-tu celui que le marquis d'Herbois avait confié à Étoile-du-Matin? Tu le reconnais, n'est-ce pas? N'est-ce pas toujours le portrait frappant de Blanche de Niorres? Comprends-tu que cet enfant soit en mon pouvoir et que sa vie me réponde de ton obéissance? Signeras-tu?

— Tonnerre! murmura Mahurec en faisant un effort tellement violent que les cordes qui lui tenaient les mains craquèrent.

La gondole avait continué sa marche; elle disparaissait. Mahurec se baissa comme pour la suivre plus longtemps de l'œil.

XXV

LES PUITS.

— Cet enfant est en ma possession, poursuivit Camparini, je suis maître de son existence. Eh bien! il ne vivra que s'il est bien celui dont je te parle, cet enfant de Blanche de Niorres et du comte de Sommes, enfant que tu auras connu jadis. Voyons, parle : veux-tu qu'il vive, veux-tu qu'il meure?

Mahurec ne répondit pas. Toujours baissé, son visage à la hauteur de la mer dont il explorait ainsi la surface, il ne parut même pas avoir entendu les paroles de Camparini, tellement il semblait absorbé par ce qu'il contemplait.

— Réponds! dit Camparini.

Mahurec ne répondit pas encore. Le *Roi du bagne*, étonné, se baissa à son tour pour examiner ce qui concentrait d'une manière aussi étonnante l'attention du gabier; mais l'ouverture de la porte se trouvant placée plus haut que celle pratiquée dans la muraille du *Puits*, il ne put rien voir. Cependant il lui sembla distinguer sur la surface unie du canal comme un nuage formé par l'extrême projection d'une ombre lointaine mais ce nuage s'envola rapidement : Mahurec se redressait.

Au même moment un aboiement sonore, un hurlement presque sauvage retentit au dehors et arriva affaibli par l'espace. Mahurec fit un mouvement comme pour se ruer vers le soupirail; mais il se contint et il reprit son impassibilité apparente.

— Réponds! dit Camparini avec une sorte de rage, la vie de cet enfant est entre tes mains, maintenant! Consens et il vivra, puis il sera libre, et bientôt tu le seras toi-même. Refuse, et il mourra; alors tu pourriras sous les *Plombs*, car aucune puissance humaine ne saura t'en tirer.

— Pour lors, fit Mahurec, ma signature sur ton grimoire; et c'est tout ce que tu demandes?

— Ta signature et celle de ton compagnon.

— Ah! Maucot en est?

— Oui, il faut que vos deux déclarations soient identiques

— Mais si Maucot ne veut pas?

— Cela te regarde, c'est toi qui devras le décider.

Mahurec se mit à réfléchir.

— Décide-toi, réponds! dit vivement Camparini, nous avons trop perdu de temps jusqu'ici.

Mahurec redressa la tête.

— Si je consens, dit-il, tu me jures de laisser libre le petit?

— Oui.

— De nous rendre libres nous-mêmes?

— Le lendemain du jour où vous aurez signé, vous quitterez les *Plombs*, je te le jure.

— Le lendemain, c'est trop tard.

— Le jour même...

— Ça va mieux!

— Alors... tu consens?

Mahurec réfléchit encore; puis, étouffant à demi un soupir qui lui monta à la gorge :

— Donne-moi trois jours pour décider Maucot, dit-il, et viens ensuite, on verra.

— Dans trois jours, c'est le dimanche de Pâques, dit Camparini; ce jour-là, je viendrai te revoir et t'apporter les papiers.

Mahurec fit un signe affirmatif. Camparini se recula et appela le geôlier :

— Fais reconduire cet homme sous les *Plombs*, dit-il.

Quelques instants après, Camparini entrait de nouveau dans la salle des Inquisiteurs : le signor Pezaro semblait l'y attendre.

— Avez-vous pu obtenir les renseignements que vous désiriez? demanda le Vénitien à voix basse.

— Pas complètement, répondit Camparini. Ce matelot sait bien des choses, mais il a refusé de parler. Dimanche, je dois le revoir, et, dès lors, nous serons fixés; s'il consent à servir d'espion, ainsi que je vous l'ai promis, nous l'enverrons sur la flotte française.

— Qui nous répondra de lui?

— Moi.

— C'est bien, dit l'inquisiteur. Avez-vous des nouvelles de Vérone?

— Oui, tout marche au gré de nos désirs; dans les campagnes, l'exaspération contre les Français est à son comble; tous les paysans s'arment; j'ai fait répandre les bruits les plus propres à soulever les esprits : la mine est préparée enfin, il n'y a plus qu'à y mettre le feu.

— On l'y mettra.

— L'heure est toujours fixée?

— Oui. La fête de Pâques deviendra le signal de l'anéantissement des Français en Italie! Que les Autrichiens agissent comme nous agissons, et pas un homme de l'armée de Bonaparte ne reverra la France.

— Le baron de Grafeld est parti hier.

— Et vous?

— Je demeure à Venise jusqu'à dimanche pour être mieux à même de concentrer tous les fils; puis, le jour venu, l'heure sonnée, je serai partout où il faudra être pour faire triompher notre cause et exterminer nos ennemis!

— Avez-vous encore de l'argent?

— Plus une obole; j'ai tout épuisé pour acheter des armes et en donner aux paysans, pour entraîner les plus indécis, puis pour solder les espions...

— Il vous en faut?

— Toujours! l'argent est notre plus sûr moyen de réussite.

Pezaro s'approcha de la table, prit une feuille de papier et écrivit rapidement quelques lignes; puis après avoir apposé son cachet sur la feuille, il la tendit à Camparini :

— Voici un bon de mille sequins sur la trésorerie, dit-il, est-ce assez?

— Pour le moment, oui.

XXVI

L'ARGENT DU DOGE

Il était dix heures et demie, et une gondole, filant rapidement sur le grand canal, emportait dans son salon Camparini et Chivasso.

— Tout marche à merveille! disait le *Roi du bagne* avec son infernal sourire; Mahurec signera, le Maucot signera, nous aurons ces actes à l'aide desquels nous commencerons l'attaque.

— Mais si plus tard ils les reniaient, ces actes?

— Qui cela?

— Mahurec et le Maucot, pardieu!

Camparini partit d'un franc éclat de rire.

— Corbleu! dit-il, je te croyais moins idiot! Quoi! tu supposes que Mahurec et le Maucot puissent plus tard renier ces actes?

— Sans doute.

— Tu oublies une chose : n'y a-t-il pas en ce moment à Venise une conspiration habilement ourdie qui a pour but de prendre tous les Français dans un même coup de filet et de ne pas en laisser un seul vivant, et n'est-ce pas le dimanche de Pâques que cette conspiration doit éclater? Mahurec et le Maucot ne sont-ils pas français, et ne sont-ils pas à Venise?

— Mais ils sont sous les *Plombs*, et la prison est certes leur plus grande garantie de salut.

— Eh bien! on les fera sortir.

— Quand?

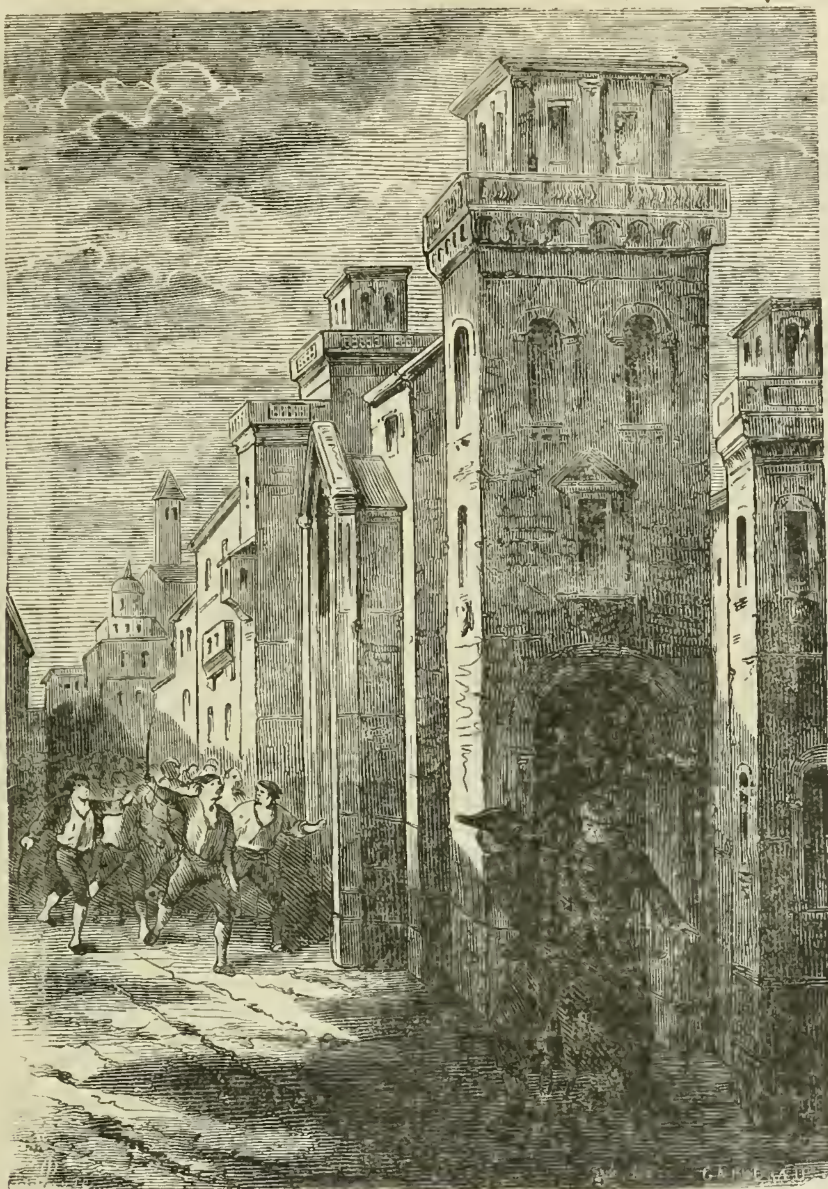
— A l'heure même où les massacres commenceront sur le territoire vénitien, comprends-tu? Eux morts et ces déclarations antidatées, je défie Blanche et d'Herbois de parer le coup, et je défie plus encore que l'on fasse passer l'enfant pour le petit-fils du conseiller. Donc Maurice Bellegarde hérite des Niorres et Roquefort va partir ce soir pour Vérone lui faire signer la donation au profit de Gorain... Tout est convenu.

— Et le vicomte?

— Pick ira sous les *Plombs* samedi soir et il promettra au vicomte sa liberté en échange pour le lendemain et sa réunion à Uranie contre l'acte signé.

— Et le lendemain est le jour de Pâques! Bravo! Camparini, tout nous sert!

— Maintenant, songe à l'enfant. Je ne puis plus le voir, le drôle m'a reconnu, il faut que tu agisses seul.



— Mort aux Français! mort aux Jacobins! hurlait-on avec des accents effrayants. (Page 200.)

— Je le verrai tout à l'heure en rentrant; on doit l'avoir reconduit au Casino.

— Et Lucien?

— Il est mort.

— Tu as constaté cette mort?

— J'ai vu son cadavre sur la *Piazzetta*...

— Tu l'as reconnu?

— Parfaitement : corps, vêtements, papiers trouvés sur lui; je ne pouvais avoir aucun doute, seul le visage était méconnaissable.

— Comment? demanda brusquement Camparini.

— La balle du pistolet lui avait fracassé la tête.

— Le pistolet! Il y a quelque ruse là-dessous, j'en suis certain. Où est Roquefort?

— Je ne sais, mais il doit venir prendre les ordres au Casino dans deux heures.

— Bien, dit Camparini, je le verrai.

Deux heures effectivement après cette conversation rapide, Roquefort et Camparini étaient en présence. Le *Roi du bagne* enveloppa son sujet dans un regard de flammes.

— Lucien? dit-il simplement.

— Mort! répondit Roquefort.

— Pourquoi t'être servi d'une arme à feu?

— Il l'a fallu, il râlait, mais il ne mourait pas : je l'ai achevé.

— Pourquoi as-tu tiré en plein visage?... Parle, réponds nettement sans chercher, sans hésiter; je te soupçonne de trahison, et si j'avais une seule preuve...

Le *Roi du bagne* fit un geste d'une énergie féroce. Roquefort ne parut pas intimidé.

— J'ai tiré en plein visage pour l'achever plus vite et plus sûrement, dit-il d'une voix ferme. Pourquoi doutes-tu de moi? Lucien est mort, son cadavre est-il reconnaissable aux formes seules de son visage? les vêtements, les papiers trouvés sur lui.

— Un autre cadavre ne pouvait-il être recouvert des mêmes vêtements? interrompit Camparini. Les pa-

piers dont Lucien était porteur ne pouvaient-ils pas être cachés dans les poches d'un autre?

— Quelle preuve veux-tu donc?

— Une seule! dit vivement Camparini; et celle-là tu vas me la donner sur l'heure!

— Je suis prêt.

— Hier soir, en donnant à Lucien les ordres qui devaient le faire tomber dans le piège que je lui tendai, je lui ai remis un portefeuille contenant mille livres sterling en billets de la Banque d'Angleterre : ce portefeuille?

— Le voici, dit Roquefort en fouillant dans sa poche et en tendant à Camparini un portefeuille en cuir rouge. Les mille livres sterling y sont encore; en fouillant le cadavre, j'ai pris ce portefeuille et je l'ai emporté précisément à cause de la valeur de la somme.

Camparini prit le portefeuille, l'ouvrit, en enleva les papiers, et, déchirant l'un des soufflets en cuir, il le retourna à demi; dans le fond de la poche qu'il mit à jour étaient de minces éclats de verre, sous ces éclats de verre le cuir était rongé et laissait une solution de continuité.

— Écoute! reprit Camparini, en remettant hier ce portefeuille à Lucien, j'avais placé là un globule de verre mince renfermant une composition chimique dont j'ai le secret. Cette composition, d'une violence extrême, devait, mise en contact avec le cuir, le ronger immédiatement, puis percer les vêtements dans la poche desquels serait le portefeuille, et, atteignant la chair, y faire, non pas une brûlure, mais une tache jaune indélébile, et cela sans causer la moindre douleur. C'est une manière à moi de marquer ceux que je veux reconnaître un jour. Or, Lucien a mis, devant moi, ce portefeuille dans la poche gauche de côté de son habit; sous le prétexte de l'importance de la somme, je lui ai ordonné de boutonner cet habit, et j'ai appuyé ma main, par un geste naturel, sur le portefeuille. J'ai brisé le verre, j'en étais sûr, et tu en vois les fragments : donc, l'acide opérant, Lucien a dû être marqué, ainsi que je te l'ai dit, sur la poitrine, vers la cinquième ou sixième côte à gauche. J'ai donné l'ordre de transporter ici le cadavre de Lucien : je vais m'assurer du fait devant toi. Si tu as voulu me tromper, il en est temps encore : parle! peut-être te pardonnerai-je; sinon tu n'as pas de grâce à espérer : tu me connais? Réponds!

— J'ai tué Lucien! dit simplement Roquefort.

Camparini sonna : un homme entra.

— La gondole est-elle arrivée? demanda-t-il.

— Oui, répondit l'autre.

— Viens! dit le *Roi du bagne* en s'adressant à Roquefort.

Tous deux descendirent dans une pièce sombre située au rez-de-chaussée du Casino, sorte de cave convertie en salon. Chivasso était au milieu de la pièce, appuyé contre une table sur laquelle gisait un volumineux paquet recouvert d'un long manteau brun.

Camparini marcha vers la table en faisant un signe à Chivasso, lequel se plaça immédiatement près de Roquefort. Le *Roi du bagne* écarta le manteau et mit à nu le cadavre d'un homme vêtu absolument comme Lucien l'était la veille.

La tête de cet homme n'existait plus que par fragments sans nom. Camparini fouilla froidement les vêtements et mit à nu la poitrine. Chivasso regardait attentivement Roquefort, lequel était d'une pâleur livide.

Camparini demeura un moment occupé à son étrange recherche, puis, se redressant et rejetant le manteau sur le corps :

— C'est bien Lucien! dit-il à Roquefort. Ce soir tu partiras pour Vérone.

XXVII

LA NUIT DU 14 AVRIL

Dix heures du soir sonnaient à Saint-Marc au moment où trois scènes, toutes trois bien différentes, mais toutes trois ayant cependant entre elles des liens puissants, s'accomplissaient simultanément sur trois points différents de la vieille cité vénitienne.

La première avait lieu sous les *Plombs*, dans cette prison que nous connaissons déjà et dans laquelle nous avons retrouvé le Maucot et Mahurec. Les deux matelots, accroupis sur le sol, étaient occupés à un singulier et long travail. Près d'eux était un amas de chiffons, de bandelettes de toutes nuances et de toutes provenances : chemises, toiles à matelas, couvertures, vêtements, draps, étaient là, lacérés, découpés, taillés en bandes étroites et longues.

Le Maucot, tenant entre ses deux genoux rapprochés et formant étau l'extrémité de plusieurs de ces fragments réunis, les tissait ensemble en les nattant avec une agilité et une habileté de cordier émérite; Mahurec mesurait sur la longueur de son bras un autre paquet placé de l'autre côté et dont il brassait soigneusement les ingénieux cordages. L'obscurité qui l'entourait était profonde, mais sans doute les deux hommes avaient contracté l'habitude de vivre au milieu de cette obscurité, car elle ne paraissait nullement les gêner, et ils agissaient avec cette certitude de gens travaillant en pleine lumière.

— Vingt-deux! dit Mahurec en achevant. As pas peur! tu peux continuer en grand, Maucot.

— Combien donc que tu crois qu'il en manque? demanda le gabier provençal.

— A vue de nez, j'en relève comme qui dirait trente brasses au moins qui manquent.

— Alors nous n'en aurons jamais la suffisance.

— Alors on se pomoyera sur un grelin du bon Dieu.

— Ah çà! quelle satanée hauteur ça a donc, la carène du palais?

— Comme qui dirait de la quille d'un trois-ponts aux petites barres du perroquet.

— Troun de Dieu de bagasse! en voilà un grelin de longueur qu'il nous faut!

— Il y aura encore les matelas, les chemises et les draps de l'ami.

— Possible! mais il en manquera.

— Alors, à Dieu va! nous verrons bien!... Passe-moi un bout, que je tricote avec toi.

Et Mahurec se mit à l'œuvre, tressant solidement et rapidement les bandes qu'il avait prises. Un silence régna entre les deux hommes.

— Après-demain dimanche de Pâques! reprit le vieux gabier, le gueusard de corsairien viendra le bec enfariné pour relever son point... mais bernique! on a coupé l'amarre... plus rien dans le ponton, vieux caïman de malheur! Toutes voiles dehors, les matelots!

— Et quand on aura pincé la brise, dit le Maucot, sur quoi qu'on mettra le cap?

— On verra bien!

— On verra bien! en voilà une bêtise! Qui est-ce qui verra bien?

— Toi-z-et moi, l'ancien!

— T'as pointé la route, qué?

— Comme tu dis!

— Alors ousque nous irons jeter l'ancre?

Mahurec se rapprocha du Maucot, et, lui passant le bras autour du cou :

— Viens! dit-il, j'ai le cœur chaviré à ton endroit!

Le Maucot regarda son compagnon avec un naïf étonnement.

— Eh que? fit-il, à cause?...

— Je suis un failli chien! un hâle-bouline!

— Té?... comprends pas!

— J'ai un secret là... et depuis deux jours... et je t'ai rien largué!...

— Un secret... qué que c'est? Largue la chose en grand, matelot!

— Eh bien! tu demandais tout à l'heure sur quoi que nous mettrions le cap quand nous aurions doublé la pointe de la liberté? Tonnerre, Maucot, le bon Dieu a l'œil sur les gabiers, c'est moi qui te le dis; car, aussi vrai que nous voilà là, toi-z-et moi, il y a dans nos eaux une coque amie!

— Hein? fit le Provençal en se redressant.

— Je t'ai largué en grand l'histoire de l'autre matin dans la cale, avec l'Olibrius en question. Eh! donc, matelot, j'ai pas tout dit cependant. Quand la coquille qui emmenait le pauvre moussaillon a filé, j'étais là comme une huître au soleil, le bec ouvert et l'œil qui ne voyait rien, quand, crac! je relève au large un avant arrondi, un taille-lame carré, des bordages épais : un vrai you-you tonnerre de Brest!

— Un you-you? répéta le Maucot. Caramba!

— Oui, que je dis; c'était ni un sabot vénitien, ni une coquille de noix anglaise : un vrai you-you de matelot français, quoi! Mahurec n'a pas une paille dans l'œil, que tu sais.

— Et dedans? demanda le Provençal.

— Deux canotiers et un autre à l'arrière. Les canotiers étaient parés en terriens du pays; mais, aussi vrai que je te dis, c'étaient des amis. Dans celui de bâbord, j'ai reconnu le coup d'aviron de Larochelle.

— Larochelle! Et l'autre?

— J'ai pas eu le temps; mais, à l'arrière, j'ai relevé la peau tannée de cette crâne enfant digne d'être matelot.

— La Caraïbe?

— Eh! oui, matelot, c'était elle, j'en jurerais; et, pour que j'en sois plus sûr, son lévrier a aboyé en passant. Comprends, hein? La Caraïbe ne quitte pas plus nos commandants que la flamme ne quitte la drisse. Eh donc! si elle est là avec Larochelle et un ami, c'est que les commandants y sont aussi. J'ai relevé le point dans ma tête, matelot. Les commandants n'ont pas abandonné leurs gabiers; ils veillent; ils ont un œil sur Venise. Ousqu'est la goëlette à cette heure? Embossée sous quelque déguisement, j'en réponds. Je connais la frime.

— Eh! qué, en filant d'ici nous mettons le cap dessus!

— Un peu!

— Et t'avais rien dit au Maucot?

— Ni a toi, ni au vicomte; j'étais pas sûr; je voulais attendre avant de vous crier : *voile!* Mais j'ai réfléchi, si dans l'événement j'étais pincé, si Mahurec mourait en tombant ou était tué par les terriens, faut bien que les amis aient un point de relèvement. Le point est-il juste? voilà tout. Mais, n'empêche, on verra!

— Alors, matelot?

— Alors, vieux, c'est après-demain Pâques, c'est après-demain que le gueux de brigand doit revenir, c'est cette nuit prochaine qu'on coupe l'amarre... et, à Dieu va!

A cette même heure, Lucile était appuyée sur l'appui de la fenêtre de sa prison, étreignant le fer des barreaux de ses doigts mignons et blancs. De l'autre côté de ces barreaux, un pied posé sur le rebord extérieur de cette fenêtre, se tenant des deux mains accroché à un cordage, le corps suspendu au-dessus des eaux profondes du canal, Bibi-Tapin approchait sa jeune tête au teint hâlé par le soleil de la brune chevelure de la jeune fille.

— Quoi! disait Lucile d'une voix suppliante, vous refusez de m'entendre!

— Non, mademoiselle, répondit l'enfant; je vous entends bien, mais je ne veux pas faire ce que vous me dites; ce serait une lâcheté!

— Mais, mon enfant, vous pouvez être libre!

— Mais vous êtes prisonnière, vous!

— Abandonnez-moi à mon malheureux sort; fuyez seul!

— Et j'irais dire à mon officier, qui m'aime et me chérit comme un frère, que je me suis sauvé et que j'ai abandonné celle pour qui il donnerait sa vie entière! Non, non, Bibi-Tapin ne fera pas cela! Nous fuirons ensemble ou nous mourrons ici tous deux!

— Nous mourrons, pauvre enfant, et c'est moi qui serai la cause de votre mort!

— Nous fuirons et nous ne mourrons pas; laissez-moi faire!

Et Bibi-Tapin, posant son second pied sur le rebord de la fenêtre, s'accroupit, attira à lui la corde à laquelle il se soutenait, et la passa dans l'un des barreaux pour la maintenir à sa portée; puis, fouillant dans sa poche, il en tira un instrument plat, très court, qu'il tendit à Lucile.

— Voyez-vous cette lime, dit-il, elle est bonne; je l'ai essayée. Eh bien! ce sera par elle que nous serons libres. En deux nuits j'aurai scié l'un de ces barreaux et vous pourrez passer!

— Mais, lors même que vous accompliriez ce travail, dit Lucile, avons-nous une embarcation pour fuir?

— Nous en aurons une!

— Comment?

Bibi-Tapin examinait attentivement les barreaux, paraissant chercher celui qu'il devait entamer.

— Il faut commencer par le haut, murmura-t-il en désignant l'une des barres de fer. La lime est si fine que l'on ne pourra remarquer la coupure d'en bas : demain je scierai l'autre côté.

Fouillant encore dans sa poche, il en retira un petit pot rempli d'une matière grisâtre.

— C'est de la graisse, dit-il, que j'ai prise ainsi; ça empêchera la lime de crier. Vous voyez bien, mademoiselle, que j'ai pensé à tout et que vous pouvez avoir confiance en moi. Oh! ma sœur Fleur-des-Bois m'a fait une belle éducation, allez!

Et Bibi-Tapin, après avoir trempé sa lime dans la matière graisseuse, commença son œuvre avec une précision et une habileté de véritable serrurier. Lucile le regardait avec une expression d'admiration douloureuse.

— Mademoiselle, dit Bibi-Tapin sans interrompre son travail, vous ne savez pas tout! L'autre nuit, vous vous rappelez, quand je vous ai parlé pour la première fois, j'allais fuir. J'avais réussi à fabriquer une corde et j'avais pu me glisser entre mes barreaux. C'est en entendant votre voix, au moment où je me laissais couler, que je me suis arrêté. Vous aviez prononcé le nom de mon officier, alors j'ai attendu; et puis je vous ai vue et je vous ai reconnue pour la demoiselle de la ferme aux Chats-Huants. Oh! je sais combien mon officier vous aime et combien il est malheureux! Je la sauverai, que je me suis dit; je ne fuirai pas seul; je mourrai avec elle ou elle s'en ira avec moi! J'ai juré cela, voyez-vous, en pensant à mon officier; et le bon Dieu m'a entendu. Alors, au lieu de m'en aller à la nage je suis remonté dans ma chambre.

— Cher et brave enfant! murmura Lucile.

— Dans une heure je reviendrai, vous avais-je dit, continua Bibi-Tapin. Je voulais effectivement vous revoir, mais je vous ais aussi avoir trouvé le moyen de vous sauver. Oh! vous avez dû croire que je m'étais moqué de vous en ne me revoyant pas, n'est-ce pas, mademoiselle? Vous m'avez peut-être accusé, et pourtant ce n'est pas ma faute, allez, si je ne suis pas revenu. J'étais donc remonté après vous avoir parlé, et je cherchais un moyen de vous faire fuir; je ne trouvais rien.

« J'étais là-haut me promenant, cherchant, quand tout à coup je crois entendre au loin un hurlement de lévrier! ce hurlement me remua le cœur! Dame! c'est que vous ne savez pas. J'ai été aux Antilles, et... enfin n'empêche, ce serait trop long! Pour lors, j'entends le hurlement et au même instant vint dans ma chambre un gueux... oh! pardon! un .. enfin n'empêche! Le gueux s'en va après une conversation où il ne manquait que des sabres pour être complète.

« Je ne savais toujours que faire, quand j'entends encore le hurlement. Je me laisse aller à l'eau et je nage dans la direction. Je file entre deux eaux... je cherche...je vais de canal en canal... enfin... j'entends encore un hurlement plus rapproché! Oh! cette fois, je ne m'étais pas trompé. C'était le hurlement d'un lévrier caraïbe. En même temps, j'aperçois dans l'ombre une embarcation, je m'avance doucement. Si vous saviez comme mon cœur battait! oh! je n'avais pas froid dans l'eau, allez, mademoiselle!

— Après? après? dit vivement Lucile, que ce récit commençait singulièrement à intéresser.

— Il y avait là heureusement une bouée servant à attacher les embarcations, reprit l'enfant. Je m'y suspends, je regarde et j'écoute. Un second canot venait d'arriver rejoindre le premier, celui dans lequel était le chien. Tout à coup le lévrier aboya de nouveau et voulut s'élancer par-dessus le bordage, mais il était attaché probablement, car il ne put y parvenir. « Qu'a donc Coumâ? » demanda une voix. A ce nom-là, je manque de me laisser couler. Coumâ! c'était mon chien des Antilles. « Je ne sais, répondit quelqu'un dont je ne pouvais distinguer les traits, mais depuis une heure, il est dans une agitation extrême, on dirait qu'il a trouvé une piste. — Une piste ennemie? — Non, il ne montre pas les dents, ce serait une piste amie, car il se plaint plutôt qu'il ne menace. » C'était vrai, mademoiselle! continua Bibi-Tapin. Il appelait! Coumâ m'a senti, j'en suis sûr!

— Après? demanda encore Lucile.

— J'écoutais toujours, quand je manque encore une fois de couler! La lune venait de se dégager d'un nuage et éclairait les embarcations : dans l'une était une femme que j'appelle ma sœur, Fleur-des Bois, la fille du grand chef! Oh! vous ne savez pas! vous ne pouvez savoir. Dans l'autre, un homme que j'aime, qui m'a sauvé jadis dans un naufrage. Oh! vous ne savez pas encore, mais ceux que j'avais là... étaient des amis!

— Et vous les avez appelés, ils vous ont vu? s'écria Lucile.

— Non! non! mademoiselle. Je n'ai rien dit et je ne me suis pas laissé voir!

— Et pourquoi?

Bibi-Tapin qui n'avait pas cessé de travailler à couper le barreau de fer à l'aide de sa lime, s'arrêta dans son travail et, reportant les yeux sur la jeune fille :

— Si on m'avait su là, dit-il simplement, on m'aurait recueilli, on m'aurait emmené de force, jamais on ne m'eût laissé revenir ici et vous fussiez demeurée seule et sans secours.

— Mon ami! dit Lucile en saisissant une main du petit tambour qu'elle serra dans les siennes.

— Oui, reprit Bibi-Tapin avec énergie, on m'eût emmené de force, je le répète. Alors, que serait-il arrivé? qui sait si celui qui nous garde, furieux de mon évasion, n'eût pas cherché à s'en venger sur vous, sa prisonnière. Un moment, cela est vrai, j'eus la pensée de crier, d'appeler, de m'élancer, car j'avais là des amis; mais en même temps je vous vis pâle, désolée, abandonnée, et j'entendis la voix de mon officier qui me reprochait ma lâcheté! Ce fut l'instant d'un éclair, voyez-vous, mademoiselle. Je me tins coi et je ne dis rien.

— Mais en prévenant ceux dont vous parlez, dit Lucile, ils eussent pu venir à mon secours et contribuer à me sauver!

— Certes, ils l'eussent tenté! répondit l'enfant, mais qui sait si l'homme aux mains duquel vous êtes ne se fût pas porté aux dernières violences en se voyant attaqué en face! ! Oh! je le connais! il a tué déjà ma sœur que j'aimais, pauvre Étoile-du-Matin! il vous eût tuée, bien sûr! Voilà pourquoi je n'ai rien dit, voilà pourquoi je me suis tenu caché! Oh! j'avais mon plan fait, vous allez voir!

En écoutant ce qui se disait, j'apprenais qu'un navire français déguisé allait venir mettre à l'ancre dans le Lido, sous les canons des forts. Ce navire, je le connais, je suis sûr que nous trouverons là des amis. Alors, après avoir tout entendu, je me suis remis à la nage : j'ai regagné le grand canal et courant sur les quais, j'ai atteint le *Rialto*, là où il y a toutes ces belles boutiques d'orfèvres. Autrefois, je m'étais amusé à regarder travailler les ouvriers et j'en avais remarqué surtout qui se servaient de limes minces qui coupaient l'or et l'argent comme du bois. A côté des orfèvres, était la petite boutique de planches du pauvre marchand qui vendait ces outils. J'atteignis cette boutique, je parvins à force d'adresse à soulever un volet et je m'introduisis dans l'intérieur. J'avais un sequin caché dans ma cravate : je pris deux limes, un pot de graisse, et je laissai mon sequin à la place. Ensuite, je revins ici! mon plan était fait et j'étais content!

— Cher enfant! dit Lucile avec admiration. Oh! Maurice doit bien vous aimer!

— Cette nuit, continua Bibi-Tapin, j'aurai scié ce barreau en haut; la nuit prochaine, je le scierai en bas. Alors, je me jetterai à la nage, je gagnerai le Lido, je monterai à bord du navire où sont mes amis Ils me reconnaîtront, ils m'aideront. Un canot reviendra avec moi et, le barreau étant scié, vous n'aurez qu'à descendre; en quelques minutes tout sera fait sans le moindre bruit, sans que personne puisse avoir l'éveil.

— Fuir! moi! dit Lucile en entrevoyant enfin une possibilité d'échapper à son martyre. Mais ma sœur? Uranie! Elle est prisonnière aussi, peut-être est-elle dans cette maison.

— Si cela est, dit Bibi-Tapin, nous fouillerons la prison après vous avoir délivrée, nous viendrons en force, et comme nous n'en aurons plus qu'une à chercher nous la trouverons!

— Mon Dieu! dit Lucile en s'agenouillant, votre bonté est infinie! Que votre main s'étende sur nous si nous avons assez souffert!

Puis se relevant lentement :

— Fuir! répéta-t-elle. Oui! il le faut! si cet homme a dit vrai surtout, il faut fuir. Oh! ma mère!... ma pauvre mère!...

Bibi-Tapin travaillait toujours.

— Oh! dit tout à coup Lucile, comme frappée par une pensée subite, la nuit de demain est la nuit de Pâques! Dieu nous protégera!

. . . .

A cette même heure encore, et tandis que sous les *Plombs* Mahurec confiait au Maucot ses espérances, tandis que dans le Casino Lucile priait en remerciant le Seigneur et en implorant ses bontés, tandis que le petit tambour continuait avec ardeur ce travail dont le but devait être la délivrance de celle qu'il voulait sauver, une gondole glissant sur les eaux noirâtres du grand canal doublait la douane, s'engageait dans le canal de la *Giudecca*, tenant la route de Fusine, c'est-à-dire celle de la terre ferme.

Deux hommes occupaient le salon de cette gondole, l'un était Chivasso, l'autre Camparini. La gondole parcourut les lagunes et arriva bientôt en vue de la côte. Elle aborba à une petite distance de la ville, près d'un

petit bois épais et touffu. Camparini et Chivasso mirent pied à terre.

— Songe à la promesse! dit Camparini. Le temps presse et le moindre retard nous causerait des préjudices irréparables.

— Rapporte-t'en à ma parole! répondit Chivasso.

— Tout est prêt maintenant! Le vicomte signera. Uranie et Maurice signeront, nous aurons les fortunes et tous disparaîtront pour toujours. Il faut que Lucile meure aussi; plus un ennemi ne doit être debout, mais ce qu'il nous faut avant tout, c'est la marquise, pour obtenir la révélation de l'endroit où sont enfouis les papiers!

— Je l'ai promis! répondit Chivasso. Demain j'agirai, et, le jour de Pâques, la marquise sera entre tes mains!

De Venise à Vérone, il y a environ vingt-trois lieues par la route de Padoue et de Vicence, mais en prenant les traverses, en laissant Vicence sur la droite, après avoir franchi le Bacchiglione à Padoue, en courant droit sur Caldiero, sans passer par Montebello, on peut facilement raccourcir cette route de plus d'un tiers, et un bon cavalier, bien monté, peut aisément franchir la distance qui sépare Fusine de Vérone en moins de quatre heures.

Cette nuit même où nous venons d'assister à Venise à trois scènes si différentes entre elles, un cavalier parcourait au galop cette route et, tournant le dos à Padoue, il s'avançait rapidement dans la campagne courant droit sur l'Adige, dont on apercevait les eaux à une courte distance.

Sur le bord même du fleuve, baignant presque ses pieds dans ses eaux ensanglantées récemment par de si nombreuses batailles, se dressait une maisonnette isolée qu'entouraient quelques grands arbres et qui semblait avoir été bâtie là par quelque philosophe, ennemi du bruit des villes, heureux d'y venir enfermer sa mysanthropie et son dédain des choses de ce bas monde.

Le cavalier venait d'atteindre l'endroit où se dressait cette maison et il s'arrêta brusquement devant la porte. Sautant à terre, il passa dans son bras la bride de son cheval et il sonna violemment à la petite grille donnant sur la campagne. Quelques instants s'étaient à peine écoulés qu'un homme, sorte de valet, se présentait de l'autre côté de la grille, une lanterne sourde à la main.

— Ouvre! Jacopo, dit vivement le cavalier.

— Le marquis! dit le valet avec étonnement.

— Eh! oui, moi-même! Ouvre donc, ouvre vite!

Mais le valet ne se pressait pas d'obéir, il regardait le cavalier avec une sorte d'étonnement stupide et il paraissait chercher dans ses poches.

— Corbleu! vas-tu ouvrir? s'écria le cavalier avec violence

— Maître, j'ai laissé les clefs à la maison.

— Cours les chercher et reviens vite.

Le valet disparut. Il revint bientôt, ouvrit la porte et prit la bride du coursier, tandis que le cavalier s'élançait comme une flèche vers la maison.

— Caramba! fit le valet demeuré seul et traînant le cheval à la remorque, j'ai eu là une bonne idée d'avoir oublié les clefs! Le Français est généreux, dix sequins!... On verra.

Et il se dirigea vers l'écurie. Pendant ce temps, le cavalier avait franchi les marches du perron et entrait comme une avalanche dans un salon assez mesquinement meublé situé au rez-de-chaussée. Une femme était là, assise, travaillant à la lueur d'une petite lampe.

— Le signor Chivasso, dit la femme en se levant avec empressement.

— Où est Josefa? demanda le marquis.

— Dans sa chambre.

— Fais-la descendre sans perdre une minute, je l'attends ici.

Quelques secondes après, la belle jeune fille que nous avons rencontrée précédemment à la Maison-Noire, la nuit de l'incendie du château, faisait son entrée dans le salon. Chivasso lança autour de lui un regard rapide pour s'assurer qu'ils étaient seuls, et se dirigeant vers Josefa :

— Est-il ici? demanda-t-il.

— Oui, répondit la jeune fille.

— Depuis quand?

— Il est arrivé tantôt à trois heures. Je l'ai reçu, ainsi que vous l'aviez ordonné, et en ce moment il est dans le bâtiment du jardin.

— Il est seul?

— Absolument.

— Bien. Donne-moi une lanterne et attends ici. Si quelqu'un se présente a la grille, qu'on ne reçoive pas sous quelque prétexte que ce soit.

Le jardin attenant au petit château contenait une partie du petit bois dont nous avons parlé et s'étendait jusqu'à l'Adige. Chivasso traversa ce bois et atteignit un pavillon situé à l'extrémité avoisinant le fleuve. Il entra dans ce pavillon dont il avait la clef à la main: une seule pièce formait le rez-de-chaussée, et dans cette pièce un homme était étendu sur un large divan.

Chivasso posa sa lanterne sur un meuble. L'homme qui paraissait dormir se dressa brusquement en se frottant les yeux.

— Bonjour, Jonas, dit simplement le marquis.

— Chivasso! répondit l'autre avec un étonnement marqué.

— Tu ne m'attendais pas?

— Oui et non.

— As-tu de bonnes nouvelles ou de mauvaises?

— Cela dépend de ce que tu as toi-même dans la poche.

— De l'or, et beaucoup! répondit Chivasso en se fouillant et en jetant une poignée de sequins sur le divan.

— Alors on pourra s'entendre.

— La femme est toujours à Vérone?

— Toujours, dit Jonas en ramassant les sequins.

— Il faut qu'elle quitte la ville dès demain, mais sans violence... de notre part, au moins.

— Tu m'avais fait avertir, j'ai commencé à agir; demain, elle sera contrainte à quitter la ville, j'en réponds.

— Te charges-tu de la conduire à Venise?

— Pourquoi pas? Question de chevaux et de gondole.

— Y sera-t-elle demain soir?

— A quelle heure?

— Avant minuit.

Jonas réfléchit longuement et parut se livrer à un profond calcul d'esprit.

— Avant minuit, non, dit-il; mais avant le lever du soleil elle sera à Fusine.

— C'est bien! je t'attendrai à Fusine au lever du jour avec une gondole. Après-demain est le jour de Pâques... Je vais te donner des instructions détaillées.

Un quart d'heure après, Chivasso quittait Jonas et se trouvait seul dans le petit parc qu'il traversait à pas lents.

— Deux partis à prendre, se dit-il en s'arrêtant, et l'instant est décisif!... Livrer la marquise de Cantegrelles à Camparini c'est le mettre à même de rentrer en possession de ces papiers qui peuvent le perdre; la conserver pour moi maintenant que je connais l'importance de ce secret, c'est me l'approprier au besoin.. Oui, mais c'est lutter ouvertement contre Camparini; or, tous ceux qui jusqu'ici ont lutté contre lui ont été brisés comme verre. Puis, pour lutter, il me faudrait des amis, des complices avec lesquels il y aurai à partager; partage pour partage, mieux vaut Campa-

rini ; s'il est le premier, je serai le second ! Allons c'est décidé, il aura la marquise !

Chivasso atteignait le petit château, il rentra dans le salon où l'attendait toujours Josefa.

— Je pars, dit-il, Jonas va monter à cheval dans un quart d'heure, que l'on prépare tout. Demain, il pas sera ici avec une femme voilée ; que personne ne cherche à voir le visage de cette femme. Peut-être poussera-t-elle des cris, se débattra-t-elle, cherchera-t-elle à fuir ; que l'on prête main-forte à Jonas, s'il le faut, mais que toutes les oreille soient closes, comme les yeux doivent être fermés, comme les bouches doivent être muettes. Tu entends !... A ce prix, ma protection te sera continuée et je ne me souviendrai jamais de ce que *je dois oublier !*

Chivasso soul gua pour ainsi dire ces trois derniers mots, et, saluant cavalièrement Josefa, il s'élança dans la cour. Jacopo lui amena son cheval, la grille s'ouvrit et le cavalier disparut dans les ténèbres. Sa visite n'avait pas eu la durée en tout de plus d'une demi-heure.

La grille refermée, Jacopo se précipita vers le salon.

— Tu nous as sauvés ! dit Josefa en courant à lui, sans ta présence d'esprit, il nous surprenait.

Une petite porte s'ouvrit et la figure de fouine de Jacquet se glissa par l'entre-bâillement. Les yeux de l'agent de po ice brillaient comme deux diamants, un sourire intelligent éclairait sa physionomie si fine.

— Jonas va partir, dit-il à Jacopo, prépare son cheval, celui que je t'ai désigné.

Le valet regarda Josefa.

— Obéis ! dit la jeune fille.

Jacopo sortit aussitôt. Josefa marcha vivement vers Jacquet et lui saisissant les mains :

— Vous me jurez de sauver Maurice ? dit-elle d'une voix frémissante.

— Je vous jure d'arriver à Vérone à temps pour le sauver ou pour mourir avec lui, répondit Jacquet, si vous tenez votre promesse, si vous me laissez agir ainsi que cela est convenu.

— A mon tour, je le jure !

— Alors ne craignez rien de cet homme qui sort d'ici : avant peu vous cesserez d'être son esclave ; je vous ferai libre !

— Vous ! s'écria Josefa avec un éclair dans les yeux

Puis, s'arrêtant dans son mouvement commence :

— Libre ! dit-elle en secouant tristement la tête ; à quoi bon ?... n'ai-je pas derrière moi le passé ?... Puis...

Elle porta les mains à ses yeux :

— Il en aime une autre ? murmura-t-elle à voix si basse que Jacquet ne put l'entendre.

. . . .

Les premières lueurs du crépuscule apparaissaient à l'orient, l'Adige se dessinait en clair déjà dans les campagnes, et la route de Vérone était encore plongée dans les plus obscures ténèbres. Jonas venait de quitter le petit château, il avait franchi le fleuve sur un bateau qu'avait conduit Jacopo, et sur l'autre rive il avait trouvé tout sellé un cheval sur lequel il avait bondi, puis il s'était élancé à fond de train sur la route de Vérone.

Jonas dévorait l'espace : couché sur l'encolure, il excitait son cheval de l'éperon et de la voix. Tout à coup, au détour d'une haie, un coup de feu retentit.

— Tonnerre ! hurla Jonas en faisant un effort pour soutenir sa bête.

Mais le cheval s'abattit, entraînant sous lui son cavalier ; une balle venait de l'atteindre au défaut de l'épaule et, lui traversant le cœur, l'avait tué roide. Jonas voulut étendre la main pour prendre ses pistolets dans les fontes de sa selle, mais des doigts vigoureux l'étreignant le contraignirent à l'immobilité ; relevant les yeux, il aperçut au-dessus de sa tête un visage aux traits fins et au regard étincelant.

— Jacquet ! murmura-t-il ; je suis pincé !...

— Cette fois, je le crois ! répondit l'agent de police. Puis s'adressant à deux hommes qui, placés de chaque côté de Jonas, l'avaient saisi chacun par un bras :

— Ne le tuez pas, dit-il ; il faut qu'il parle, et chaque aveu pourra lui racheter une année d'existence. Maintenant, ne perdez pas une minute et rappelez-vous mes ordres. La nuit prochaine, je serai à Vérone !

XXVIII

LA VEILLE DE PAQUES

Vérone, ai-je dit précédemment, est certes la ville de l'Italie septentrionale douée des rues les plus étroites les plus tortueuses et les plus mal pavées. Cinquante mille habitants sont entassés dans cette vieille cité, et cette nombreuse population remplit sans cesse ces voies insuffisantes pour sa circulation, et que dominent des forts dont le feu peut écraser la ville.

Laissant à Vérone ses hôpitaux, ses blessés, ses malades et ses dépôts, le général Bonaparte avait donné le commandement au général Balland, l'un des officiers les plus énergiques de l'armée d'Italie.

Ce jour du 15 avril, veille de la fête de Pâques, le général Balland, installé dans le fort, achevait de déjeuner alors qu'un officier d'état-major, portant les épaulettes de chef d'escadron, pénétra précipitamment dans la salle.

— Ah ! c'est vous Bellegarde ! dit le général. Quelles nouvelles ?

— Mauvaises, répondit Maurice ; j'ai le regret de vous l'annoncer. Les Autrichiens, sous les ordres du général Laudon, ont quitté le Tyrol, et, profitant de ce que Joubert était occupé avec Kerpen, sont descendus dans la plaine entraînant avec eux la population soulevée des montagnes ; ils marchent sur Vérone !

Mais Servier ne gardait-il pas les défilés avec douze cents hommes ! s'écria le général en se levant avec vivacité.

— Il a été contraint de se retirer pied à pied devant Laudon, et il opère sa retraite sur la ville ; c'est son aide de camp que j'ai rencontré et qui m'a chargé de vous transmettre ces nouvelles qu'il venait vous apporter lui-même.

— Mille tonnerres ! s'écria le général avec une expression furieuse. Il ne nous manquait plus que cela ! Savez-vous ce que je viens d'apprendre tout à l'heure par l'un de mes officiers d'ordonnance, commandant ? C'est que les Croates, insurgés comme les Tyroliens, nous menacent également !...

— Et malheureusement ce n'est pas tout, général !

— Comment ? Quoi donc encore ?

— Les Esclavons au service des Vénitiens qui étaient à Padoue se sont portés sur Vérone et, occupant la route, coupant toutes communications entre nous et le général Kilmaine !

Le général frappa du revers de sa main la table devant laquelle il se trouvait, avec une telle violence qu'une partie de la vaisselle et des cristaux disposés pour le déjeuner roula sur le plancher. Au même instant la porte s'ouvrit.

— Entrez ! citoyen Adore, dit le général. Pardieu ! vous ne serez pas de trop pour donner un bon avis,

— Je réclame un moment d'audience pour quelqu'un qui est apte à vous en fournir, général, répondit le comte en s'effaçant pour faire signe à quelqu'un qui le suivait de passer devant lui.

Jacquet se glissa dans la salle.

— Général ! dit vivement l'agent de police et sans attendre qu'il fût interrogé, plus de vingt mille mon-

tagnards inondent en ce moment la campagne; des capucins prêchent les paysans à chaque carrefour, et on répand en ce moment dans Vérone un faux manifeste du podestat qui encourage au massacre des Français!

— Général! cria une voix haletante.

Un officier d'ordonnance entrait précipitamment.

— Qu'est-ce donc encore? demanda le général Balland, dont l'impatience commençait à ne plus avoir de limites.

— Deux de nos détachements viennent d'être surpris sur la route de Pavie. Assaillis par des forces plus nombreuses, tous les hommes ont été massacrés à l'exception d'un seul qui a pu fuir et qui m'a apporté cette horrible nouvelle.

— Et moi, ajouta le comte d'Adore, j'ai le double, que voici, d'un avis émané des autorités véronaises, annonçant au général Laudon qu'il peut s'avancer et qu'on lui livrera la ville.

Le général Balland porta la main à sa gorge comme pour en chasser le sang qui interceptait la respiration. Une série d'effroyables jurons s'échappa enfin de ses lèvres comme un flot qui rompt sa digue, et laissant retomber une chaise qu'il avait soulevée en la brandissant :

— Ah çà! s'écria-t-il, que s'est-il passé à Vérone depuis vingt-quatre heures? On me trompe donc? ou me trahit donc? Je ne sais rien, je crois tout calme, tranquille, et au moment où je m'y attends le moins, on m'annonce à la fois un soulèvement dans les montagnes, une marche de l'ennemi, des assassinats, une conspiration, enfin, sur le point d'éclater.

— C'est que vous venez de dire le mot, général, répondit vivement Jacquet en s'avançant. C'est une conspiration qui va éclater. Ne reprochez rien à personne, n'accusez personne de trahison parmi ceux qui vous entourent. Les Vénitiens avaient bien pris leurs mesures, car je n'ai rien su, moi, que cette nuit, et je suis accouru vers vous. Demain les Français seront attaqués dans la campagne et peut-être dans la ville même.

— Dans la ville ! s'écria Balland en étendant la main vers la fenêtre, à travers laquelle on voyait se dérouler le panorama de Vérone que le fort dominait entièrement. Qu'ils bougent, et je les foudroie sans miséricorde!

— Et les hôpitaux? s'écria Maurice.

— Et les fonctionnaires habitant la ville, et leurs femmes et leurs enfants? ajouta le comte.

— Cela est vrai! dit le général avec un accent de douleur profonde. Les blessés, les femmes, les enfants seraient les victimes de ces brigands qui se vengeraient sur eux. Impossible de faire évacuer les hôpitaux en une nuit. Sous quel prétexte, d'ailleurs? ce serait provoquer l'attaque. Puis la place manque pour loger tout ce monde. Le fort est trop petit, à peine si la garnison peut y tenir. Corbleu! que faire?

— Essayer d'imposer à ces Italiens et les empêcher d'agir en les retenant par la crainte! dit le comte.

— Oh! fit Maurice. Si nous avions seulement un millier de soldats valides!... mais à peine quelques centaines d'hommes qui doivent garder les forts. Tout le reste est malade ou blessé.

— Et p s de secours possible à espérer avant quatre jours au moins! ajouta le comte d'Adore.

Le général Balland réfléchissait profondément.

— Commandant! dit-il tout à coup au chef d'escadron Maurice Bellegarde, vous allez faire monter à cheval un de nos meilleurs courriers, il portera à Mantoue au général Kilmaine la lettre que je vais écrire.

Et s'approchant d'un petit bureau placé près de la fenêtre, le général se mit à écrire rapidement; puis une première lettre tracée, il en commença une seconde.

— Celle-ci au général Baraguey-d'Hilliers, à Milan! continua-t-il. Que les courriers crèvent leurs chevaux, mais qu'ils arrivent sans une seconde de retard.

Maurice s'élança au dehors.

— Où est le général Beaupoil? demanda Balland.

— Me voici, général! répondit un chef de brigade qui venait d'entrer.

— Faites donner à toutes les troupes l'ordre de se tenir sur leurs gardes et de se retirer dans les forts au premier signal! Faites distribuer des cartouches, que les artilleurs couchent dans les batteries.

— Oui, général.

— Quant à moi, je vais me rendre auprès des autorités vénitiennes, leur demander des explications et faire organiser des moyens de défense dans les hôpitaux.

Le général, en achevant ces mots, congédia du geste ceux qui l'entouraient. Tous s'éloignèrent, les uns empressés d'aller exécuter les ordres qu'ils venaient de recevoir, les autres, le front soucieux, le regard triste. Le comte d'Adore et Jacquet quittèrent le fort les derniers.

— Oui, dit l'agent en secouant la tête, toutes ces précautions sont sans doute bonnes à prendre, mais il y a ici, y compris les malades, deux mille Français, et dans la ville dix mille égorgeurs prêts à frapper, et dans la campagne vingt mille paysans qui ne demandent que carnage.

— Mais nous sommes tous perdus, alors! dit le comte avec éclat.

— Je le crois, répondit froidement Jacquet, un miracle peut seul nous sauver.

— Eh bien?

— Eh bien ! il s'agit de provoquer le miracle, voilà tout : « Aide-toi, le ciel t'aidera! » Donc, commençons par nous aider et avant que les Vénitiens agissent agissons.

Puis, se penchant vers l'oreille du comte :

— La marquise de Cantegrelles est à Vérone! dit-il.

Le comte fit un bond tellement violent qu'il faillit tomber de sa hauteur; il était devenu subitement plus pâle qu'un cadavre, ses mains tremblaient, ses jambes le soutenaient à peine.

— La marquise... balbutia-t-il.

— Oui! dit Jacquet.

— Elle... est vivante?... Impossible !

— Elle existe et elle est à Véronne depuis six mois! dit Jacquet, je vous l'affirme!

— Impossible! impossible! vous dis-je.

Jacquet fit un geste d'impatience.

— Ne discutons pas! dit-il. J'affirme, je suis certain; donc, croyez!

— Mais où est-elle? demanda le comte comme en proie à un accès de frénésie subite.

— Ah! voila, où est-elle, dans Vérone? Telle est la question à résoudre et nous n'avons que quelques heures pour réussir.

— Oh! nous réussirons; nous la trouverons!

— Corbleu! je l'espère bien, car la marquise retrouvée, c'est la ruine de Camparini, c'est sa punition et notre triomphe.

— Il faut prévenir Maurice.

— Pourquoi? que fera-t-il? Son général a besoin de lui, agissons seuls; j'ai mon plan, vous verrez. D'ailleurs, j'ai à ma disposition, ici même, quelqu'un dont l'aide nous sera d'un grand secours!

— C'est possible! dit le comte en insistant, mais dans les circonstances actuelles, je ne veux rien faire sans que Maurice soit instruit. Donc, voyons-le et communiquons-lui vos intentions.

— Soit dit Jacquet. Voici sa demeure, entrons et attendons qu'il soit rentré.

Jacquet et le comte venaient de pénétrer dans l'intérieur de la ville et ils longeaient les murailles de l'une de ces rues tortueuses et fangeuses que nous avons décrites. Le quartier dans lequel ils se trouvaient était extrêmement animé; des groupes se formaient çà et là, et au milieu de ces groupes des hommes parlaient, péroraient, gesticulaient avec une violence inouïe.

Tout à coup un grand bruit se fit entendre : des cris, des chants, des hurlements retentirent et les pas d'une foule agitée résonnèrent sur le pavé; puis, par l'une des rues tranversales, on vit déboucher une bande nombreuse d'hommes, d'enfants, de femmes vêtus en gens de la campagne, vociférant et brandissant des armes nues :

— Mort aux Français! mort aux Jacobins! hurlait-on avec des accents effrayants.

Jacquet et le comte s'étaient effacés pour laisser passer les furieux; dissimulés derrière une porte cochère à demi fermée, ils avaient pu voir le menaçant cortège sans être remarqués par lui. Quand la foule des paysans fut dissipée :

— Allons chez Maurice! dit le comte avec une agitation extrême.

Et il allait s'élancer pour traverser la rue, quand Jacquet le retint brusquement par le bras et le cloua sur place.

— Attendez! dit-il.

— Qu'est-ce donc? demanda le comte en obéissant au geste qui le rendait immobile.

Jacquet ne répondit pas; glissant doucement sa tête fine, il parut suivre de l'œil avec attention un événement s'accomplissant dans la rue; le comte se pencha et explora à son tour l'horizon borné qui s'offrait à lui : un homme venait de déboucher d'une rue opposée à celle qu'avaient prise les paysans, et marchait rapidement tournant le dos à Jacquet et au comte. Arrivé devant la porte d'une maison d'assez belle apparence, cet homme en franchit le seuil et disparut dans l'intérieur.

Jacquet se retourna sans lâcher la main du comte et le regarda fixement:

— Le commandant occupe seul cette maison? dit-il.

— Oui, répondit le comte.

— Alors, c'est chez le commandant, que vient d'entrer Roquefort!... chez le commandant, et Roquefort marchant à visage découvert, sans déguisement, dans cette ville où cependant on doit savoir que je suis!... Qu'est-ce que cela veut dire? Oh! voilà ce qu'avant tout il faut savoir!... Venez!

Et, ne quittant pas son compagnon dont il tenait toujours le bras, Jacquet l'entraîna rapidement.

XXIX

LE POSTE DE L'HOPITAL.

En quittant l'Italie pour s'élancer vers l'Autriche, dont il allait menacer la capitale par une marche dont la hardiesse fit frissonner sur son trône le descendant des Césars, le général en chef de l'armée française avait emmené avec lui toute la partie active de ses troupes, ne laissant sur ses derrières non pas ce qu'il fallait même pour assurer sa retraite en cas de besoin, mais seulement ce qui était nécessaire à maintenir ses relations avec la mère patrie : c'était un long cordon de petits postes disséminés çà et là qui s'étendait de Nice au Tyrol, postes destinés à veiller à l'état des routes, à servir de relais aux courriers, à garder surtout les malades et les blessés qui ne pouvaient suivre le gros de l'armée.

Les grandes villes servaient d'entrepôts principaux; c'était là que les ambulances s'établissaient dans les hôpitaux, que se fixaient les comptables, les officiers payeurs, les munitionnaires, toute cette gent, enfin, des *riz-pain-sel*, comme les nommaient les soldats, et à laquelle le général en chef faisait une si rude guerre.

Beaucoup de ces fonctionnaires, moitié civils, moitié militaires, avaient à leur suite, les uns leur femme, les autres leurs enfants; ceux-ci leur mère, ceux-là leur père ou leur cousin; puis toute une population de commis d'agents, de marchands ambulants, qui formait une autre armée à la suite de la véritable; mais armée sédentaire, pour ainsi dire, voyageant de ville en ville et s'établissant succesivement dans toutes, comme si elle dût y passer sa vie.

C'était quelque chose comme dix à quinze mille individus disséminés de tous côtés, que l'armée active laissait derrière elle à mesure qu'elle avançait. Depuis les dernières batailles, qui toutes avaient eu lieu sur le territoire vénitien, les villes de terre ferme comme Vérone et Padoue avaient servi d'entrepôt général, et là, surtout, les blessés et les malades abondaient.

A Véronne, il y avait deux hôpitaux contenant environ chacun quatre cents blessés et malades. L'un des ces hôpitaux était situé près du palais du Gouvernement, non loin de l'Adige, et, comme l'autre hôpital, il avait à sa porte un petit poste chargé tout autant de veiller au bon ordre que de faire honneur à ceux qu'ils gardaient. Ce petit poste se composait de douze hommes commandés par un sergent, plus deux tambours.

Au moment où le général Balland terminait son déjeuner, et à l'instant où Maurice entrait brusquement dans la salle, la partie de la ville où se trouvait l'hôpital dont nous nous occupons semblait plongée dans la sécurité la plus profonde. Quelques promeneurs parcouraient la place; mais d'après leur air bénin, leur apparence inoffensive, il était impossible de concevoir quelque crainte à leur endroit.

Un soldat était de faction devant la porte de l'hôpital, un autre devant celle du poste. Ceux qui restaient, et dont l'heure était oisive, cherchaient, dans d'attrayantes distractions, une consolation à leur ennui de ne pas faire partie de l'armée active : les uns jouaient, les autres fumaient, d'autres causaient en se chauffant au soleil; mais tous poussaient de temps à autre un soupir en jetant un coup d'œil sur le ciel dans la direction du nord-est, c'est-à-dire du Tyrol.

— Et dire, fit l'un des soldats couchés sur un banc placé le long de la muraille, et dire que les camarades de la demi-brigade se repassent peut-être, pour le quart d'heure, un coup de brosse numéro un avec les Quinze-Reliques!

— Ah! Gringoire, dit un autre en secouant mélancoliquement sur son ongle le fourneau de sa pipe éteinte, nous avons fait halte sur le chemin de la gloire, comme le dit si bien le major.

— Tiens! dit un troisième, à propos du major, sais-tu où il est, Romulus?

— Non; mais le fait est qu'on ne le voit plus depuis deux jours; qu'est-ce qu'il devient? Hier au soir, il était à l'appel, ce matin à la soupe, et puis depuis, bernique, plus de major; éclipsé!

— Je connais son affaire, dit Gringoire.

— Toi? Conte-nous cela. Est-ce que le major est amoureux? est-ce qu'il courtise une Italienne?

Les soldats s'empressèrent autour de celui qui semblait tout fier d'attirer l'attention générale.

— Or donc, commença Gringoire, il faut vous dire qu'avant z'hier le major me dit comme ça :

— Fusilier Gringoire, toutes fois et *quantes* que tu m'as demandé un service, je te l'ai octroyé?

— Oui, major, que je lui dis.



Ils disparaissent tous les deux, et je reste là comme un imbécile. (Page 202.)

— Donc, quand, à mon tour, il s'agit de m'obtempérer un service aimable, tu dois marcher-en avant, l'œil sur ma canne ?

— Indubitablement, que je dis encore, assez étonné du discours de Rossignolet.

— Pour lors, qu'il dit encore, il doit te rester quelques ducats, sequins et autre monnaie, hein?

— Il m'en reste comme qui dirait qu'il ne m'en reste pas, que je réponds; car les ducats ont filé l'arme à gauche depuis que nous sommes à Vérone, et...

—Donne-moi tout de même ce que tu as, qu'il me dit.

— Pour lors, c'est un emprunt, comme une manière de directoire exécutif ?

— Mieux que ça : c'est un don, comme qui dirait à la patrie ; car c'est pour une Française pauvre, malheureuse, sans pain ni toit, sans sou ni maille, et pas jeune, et malade : tout le tremblement des *ennuiements*. Comprends! J'ai donné tout ce que j'avais; mais je n'ai plus rien; donc, il faut que les camarades m'aident à organiser la gamelle et je commence par toi.

— Présent, que j'ai fait, et j'ai donné les ducats.

— Pour lors, continua Gringoire, tandis que les soldats se regardaient les uns les autres, cherchant évidemment à comprendre; pour lors, le major m'a dit merci et il a filé, pour lors, je n'y pensais plus moi, quand voilà qu'hier au soir, sur le coup de six heures, et comme je flânais sur les quais de ce gueusard de fleuve, que nous ne faisions que passer et repasser depuis un laps soigné sans payer les ponts, s'entend, je reluque à l'horizon une manière de grand gaillard qui avait l'air d'avoir des mots avec deux quidams.

« Je m'avance, je reconnais un uniforme de la 32°, je cours, et j'arrive juste au moment où Rossignolet, en personne naturelle, était occupé à faire prendre un bain froid aux deux quidams.

« — Trop tard! qu'il me fait en riant et en se frappant les mains, tout en regardant patauger dans l'Adige les deux olibrius en question.

« — Eh! que je dis, major, et l'ordre du jour? Le général déclare toutes fois et *quantes* que l'on tirera la moustache à un Vénitien, on aura deux mots à dire au conseil de guerre.

« — Eh bien! j'n'ai pas touché la moustache, puisque je les ai pris simplement par la peau du cou; et puis, c'est pas des hommes, ça, c'est des lâches; ça attaquait une pauvre femme seule.

« Et là-dessus Rossignolet s'efface, et je vois derrière lui une pauvre femme tout en noir et tout en pleurs, qui joignait les deux mains comme si elle priait le bon Dieu.

« — Salue, Gringoire, que me dit encore le major; c'est la madame aux ducats; si jamais tu la trouves dans la peine, que j'y sois pas et que tu aimes ton major, tu te feras couper en morceaux pour elle. »

« Et là-dessus, il offre son bras à la dame et il me fait un signe d'amitié, et ils disparaissent tous les deux, et je reste là comme un imbécile; voilà!

— C'est tout? demanda Romulus.

— Oui.

— Et tu n'as pas revu Rossignolet depuis? ajouta Torniquet.

— Ni lui ni sa canne, qu'à l'appel et à la soupe.

— S'il était amoureux de la citoyenne!

— Bah! elle est trop vieille!

— Mais qu'est-ce que c'est que cette citoyenne?

— Ah! voilà, on n'a jamais pu savoir.

— C'est peut-être sa tante ou sa cousine...

— Ou une tireuse de cartes de l'endroit qui lui aura prédit un mariage avec une princesse autrichienne.

— Non, dit Gringoire, si vous voulez que je vous dise toute ma pensée, je crois, moi, que la citoyenne est une ci-devante.

— Une ci-devante! s'écria Romulus qui, en sa qualité de républicain du faubourg Saint-Antoine, affichait des prétentions au sans-culottisme, bien qu'il fût, au demeurant, le meilleur homme du monde; une ci-devante! Rossignolet, le major de la 32e, cultiverait des aristocrates! si je le savais!...

— Qu'est-ce que tu lui ferais? demanda une voix rude.

Tous se retournèrent; le major était là, debout, appuyé sur sa canne gigantesque. Romulus le regarda fixement.

— Qu'est-ce que tu ferais, répéta Rossignolet, si la citoyenne dont vous parlez était une ci-devante?

— D'abord, répondit le soldat, faut savoir si c'en est une.

— Suppose-le un peu.

— Tu y tiens?

— Oui! dit sèchement le major.

— Alors, reprit Romulus poussé à bout et ne voulant pas reculer; je dirais que ce n'est pas à un major de la 32e à aller se faire accuser de modérantisme et à fréquenter les ennemis de la nation.

— Eh bien! si tu disais cela, tu dirais une bêtise, ce qui n'étonnerait pas les camarades.

— Hein! fit Romulus en se redressant, tu répéterais cela?

— Où tu voudras, à une longueur de briquet, si tu veux.

— Convenu! demain matin nous causerons.

Rossignolet fit un geste indiquant qu'il regardait le rendez-vous comme suffisamment arrêté, et se tournant vers les autres soldats :

— Or donc, dit-il d'une voix ferme, Rossignolet protège une ci-devante, une aristocrate, c'est dit et entendu. Y en a-t-il encore quelques-uns que ça vexe?

— Ce qui serait vexant, fit Torniquet avec humeur, ce serait de voir deux amis, deux vieux lapins, se flanquer un coup de torchon pour une...

— Silence! fit le major, celle-là vaut tous les coups de sabre de l'armée. Savez-vous ce que c'est que la ci-devante dont vous parlez? c'est celle qui a donné à manger à ma vieille mère, alors que la pauvre femme me portait dans ses bras et mourait de faim et de misère dans un faubourg de Toulouse. Mon père était un bon chasseur, mais, comme il n'avait pas de terres à lui, il tuait des lapins sur les terres des autres; il avait braconné, quoi! Arrêté et jugé, il avait été condamné aux galères et il laissait sans un sou, sans une cabane, sans une paillasse, sa jeune femme et son petit enfant... Ma pauvre femme de mère pleurait donc tout son content et moi je criais la faim, quand une belle dame passe dans son carrosse avec une jolie demoiselle. La demoiselle qui voit pleurer ma mère et qui m'entend crier fait arrêter et elle demande ce qu'il y a, et ma mère lui dit tout. Alors la demoiselle pleure aussi et qu'elle se tourne vers l'autre dame qui était sa mère, et qu'elle lui dit un tas de choses en gémissant; si bien que la dame fait monter ma mère et moi dans le carrosse... Le lendemain, la jeune demoiselle avait tant fait des pieds et des mains auprès des magistrats que mon père était gracié et qu'il avait une belle place de garde-chasse qu'il a conservée jusqu'à sa mort. Or, la demoiselle s'est mariée à son tour et elle a vieilli... Elle était riche et heureuse, et puis, va te promener, plus rien!... ni richesse, ni bonheur... Il y avait quinze ans que je ne l'avais vue, quand je l'ai rencontrée ici, à Vérone, il y a trois jours, manquant de pain et d'abri... Elle ne me reconnaissait pas, mais je l'ai reconnue tout de suite. Quand je l'ai vue, là, je me suis souvenu de tout ce qu'elle avait fait pour ma mère et, dame! je me suis juré à moi-même de tout faire pour elle. C'est une ci-devante, c'est une aristocrate, c'est vrai, mais c'est celle qui a empêché ma mère de mourir de faim et mon père d'aller aux galères. Maintenant s'il y en a encore d'autres, je le répète, qui trouvent que le major de la 32e a démérité de l'estime d'un chacun, qu'ils accompagnent Romulus demain matin, et on verra.

Et, s'appuyant sur la pomme de sa canne gigantesque, Rossignolet promena lentement autour de lui un regard provocateur.

— Et c'est pour celle-là que tu m'as demandé mes ducats! s'écria Gringoire.

— Oui, répondit le major, je n'avais plus un liard.

Gringoire fouilla dans sa poche et en tira quelques menues monnaies qu'il tendit au major.

— J'avais gardé cela pour acheter du tabac et de l'eau-de-vie, dit-il simplement, mais cette eau-de-vie-là s'arrêterait à la gorge et ma pipe se casserait si j'avais le cœur de fumer et de boire, tandis qu'une pauvre chère femme comme celle-ci manque de tout. Prends, Rossignolet, et la première paye y passera encore.

Il faut le dire, à la gloire de l'espèce humaine, rien ne se communique plus facilement ni plus rapidement que l'attendrissement causé par une bonne action accomplie avec simplicité. Le geste de Gringoire n'était pas accompli qu'une émotion profonde se lisait sur toutes ces physionomies que le feu des Autrichiens n'avait pu faire pâlir. D'un même mouvement, avec un même élan, toutes les mains se plongèrent dans les poches et se tendirent ensuite vers Rossignolet.

— Tiens! tiens! lui criait-on, prends tout!... c'est pour la ci-devant!

Le major, profondément ému, reçut dans son mouchoir déplié toutes ces offrandes.

— Merci, camarades! dit-il. Mais c'est Rossignolet qui reste votre débiteur, car c'est sa dette que vous l'aidez à payer!

Un seul demeurait immobile et silencieux : c'était Romulus. Le dos tourné, la tête basse, les deux mains dans ses poches, il paraissait bouder ses compagnons, auxquels il cherchait à cacher soigneusement son visage. Depuis que le major avait raconté simplement sa touchante historiette, Romulus avait compris ses

torts, et l'acte de ses camarades avait été une nouvelle épine enfoncée dans son cœur. Lui aussi avait été sur le point de tendre son offrande, mais un sentiment d'amour-propre l'avait retenu.

— Rossignolet ne voudra pas, murmura-t-il en laissant ses deux mains enfouies dans ses poches.

Alors les paupières du soldat s'étaient gonflées, ses yeux s'étaient rougis, deux larmes avaient glissé sur ses joues bronzées et étaient venues s'enfouir dans sa moustache épaisse. C'était alors que Romulus s'était détourné brusquement pour cacher son émotion. Après avoir reçu les offrandes des soldats, Rossignolet s'approcha de Romulus et, lui frappant doucement sur l'épaule :

— Je te connais, dit-il, ta main a envie de s'ouvrir aussi pour une pauvre femme, donne, je ne te refuserai pas!

Romulus se retourna d'un seul bond : des larmes inondaient son visage. Ses deux mains vidant à la fois ses poches en jetèrent le contenu dans le mouchoir du major; puis, d'un même élan, il saisit Rossignolet par le cou et l'embrassa énergiquement sur les deux joues. Alors, se rejetant en arrière, il tira son sabre, et montrant aux soldats une physionomie à la fois émue et menaçante, des regards de provocation brillant sous des larmes :

— S'il y en a un qui dit que Romulus a peur d'un coup de sabre, qu'il vienne tout de suite! s'écria-t-il avec des gestes furieux.

Mais le major se jeta au-devant de lui.

— Minute! fit-il, si tu te bats avec quelqu'un, ce sera avec moi; rengaine ton *Eustache* et donne-moi la main.

Romulus obéit. Les autres soldats entourèrent le major.

— Et la pauvre femme, dit Gringoire, ousqu'elle est à cette heure?

— Dans une petite chambre que je lui ai louée, répondit Rossignolet; mais voyez-vous, camarades, c'est pas encore tant la misère qui torture la chère âme, c'est d'être séparée de ses enfants.. Et puis, il y a un tas de gueusards de je ne sais qui, ni je ne sais pourquoi, qui lui en veulent, paraîtrait-il, et qui te la pourchassent depuis des temps sans lui laisser une minute de repos. Les deux propres à rien dont auxquels j'ai fait prendre un bain froid dans l'Adige, c'en était...

— Amène-la ici, dit Romulus, que la 32e la prenne sous sa protection, et on verra qui qu'osera lui faire quelque chose.

— Tonnerre! s'écria Rossignolet en se donnant un grand coup de poing sur le front, c'est une fière idée, ça; je suis joliment bête de ne pas l'avoir *conçue!* Romulus, ça efface tout, cela! Donne-moi la main et à nous deux à la vie z'à la mort!

— Une manière de cantinière qui n'aurait rien à faire; voilà l'affaire! hurla Gringoire.

— On la donnera en double a la mère Tobie, dit Romulus; et quand tous les camarades sauront que c'est notre protégée, elle n'aura rien à craindre.

— Superbissime, l'idée, reprit le major en brandissant sa canne.

— Et comment qu'elle se nomme, la citoyenne? demanda Romulus.

Rossignolet mit un doigt sur ses lèvres.

— Vous n'en direz rien? fit-il.

— Non, dirent à la fois tous les soldats en s'approchant avec curiosité.

— Elle se nomme la ci-devante marquise de Cantegrelles.

— Eh bien! dit Romulus, on la nommera la marquise de la 32e.

— C'est dit! crièrent les soldats.

En ce moment des cris furieux retentirent dans une rue voisine, et un homme s'élança sur la place poursuivi par une foule furieuse : cet homme avait les traits contractés, le visage pâli, les yeux démesurément ouverts; ses vêtements étaient en lambeaux.

— Eh! fit Rossignolet en l'apercevant, c'est le fournisseur de la pharmacie; qu'est-ce qu'il a donc?

— A mort le Français! hurlait la foule; à l'Adige! à l'Adige!

— Hein? dit Romulus.

— A vos armes, mes enfants! commanda le sergent, chef du petit poste.

Le malheureux pousuivi venait d'atteindre la moitié de la place; en apercevant le petit poste placé devant l'hôpital, il sembla reprendre des forces nouvelles, et, s'élançant avec une vitesse inouïe, il atteignit l'endroit où se tenait sur ses gardes la première sentinelle.

— Entre au poste! lui cria Rossignolet en le poussant.

L'autre se précipita et disparut comme un trait dans l'intérieur. Les soldats, leurs fusils à la main, se rangeaient devant le corps de garde avec cette contenance martiale qui intimide si fort les masses. Le peuple s'était arrêté à distance, grondant, mais n'osant encore se ruer sur les soldats.

XXX

LA NUIT DU 16 AVRIL A VÉRONE.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut que ceux de mes lecteurs qui n'ont pas visité le nord de l'Italie se fassent une idée exacte de la situation topographique de Vérone. La ville, ainsi que je crois l'avoir dit précédemment, est construite sur les deux rives de l'Adige : le fleuve la parcourt donc dans toute sa longueur. Il existe cependant peu de quais; la plupart des maisons trempent leur pied dans les eaux de l'Adige, et, en 1797, un seul pont, placé au centre de la cité, unissait les deux rives. Derrrière Vérone s'élève une haute colline surmontée d'un fort bien construit, et qui peut à la fois et défendre la ville d'une attaque, et la foudroyer sans qu'une seule maison puisse échapper au désastre; mais, par cela même que le fort domine la ville, les communications, en cas de mésaccord, sont très difficiles, car un espace nu sépare le pied de la colline des premières maisons, et cet espace est exposé a la fois au feu du fort et au feu de la ville.

Une rue, partant de la porte de la ville, dite du Fort, aboutissait au pont en faisant mille détours; de nombreuses voies étroites, sales et torteuses, coupaient à leur tour cette rue dans toute sa longueur, et formaient avec elle un réseau inextricable, englobant à peu près à son centre la place sur laquelle se dressait le bâtiment transformé en hôpital pour le besoin de l'armée française, et sur laquelle s'était passée la petite scène que nous avons décrite.

A Vérone, les églises et les établissements publics ont toujours abondé; ainsi il n'y a pas moins de quarante-huit églises, de trois séminaires, de plusieurs académies, bibliothèques, etc., églises et établissements rapprochés les uns des autres, communiquant presque entre eux et donnant par conséquent aux autorités de la ville la facilité la plus grande pour agir dans la circonstance qui nous occupe. De nombreux restes d'antiquités, entre autres *l'arène*, le fameux amphithéâtre, qui pouvait contenir vingt-deux mille spectateurs, présentaient également un ensemble de ruines rendant possibles et les conciliabules politiques, et les assemblées mystérieuses, et même les réunions et les dépôts d'armes.

On comprend donc quelle devait être l'impuissance d'un général qui, comme Balland, avait à sa disposi-

tion environ cinq cents hommes valides à peine, et à garder plus de quinze cents blessés ou malades, plus de cinq cents femmes et enfants appartenant à la suite de l'armée.

Quant à l'effervescence de la population véronaise, elle alla croissant; car tout était habilement employé par les agents du sénat de Venise, de l'Autriche et de l'Angleterre, pour augmenter cette espèce de rage folle communiquée au peuple. Les prédications redoublaient de violence dans les églises, dans les carrefours; l'approche d'une grande fête religieuse donnait plus de poids encore à ces prédications; les menaces aux esprits timorés d'une damnation éternelle entraînaient les moins disposés; les femmes, exaltées par leurs confesseurs, exaltaient à leur tour leurs maris; puis, d'heure en heure, des masses de paysans arrivant du Tyrol, de Croates venant de Palma-Nova, d'Esclavons arrivant de Padoue et de Venise, se répandaient dans la ville, augmentant le désordre naissant et amenant de nouvelles forces.

A cela, il fallait joindre les bruits stupides incessamment répandus par les agents autrichiens depuis le commencement de la campagne, qui tous avaient été successivement reconnus pour faux, et qui tous cependant avaient trouvé crédit tour à tour. On disait encore que l'armée française avait été enveloppée et détruite; que le prince Charles avait triomphé de Bonaparte; que celui-ci était tué; que Masséna et Augereau étaient prisonniers, et que pas un Français ne devait plus revoir sa patrie.

A dix heures du soir, toutes les mesures prises par le général Balland avaient été exécutées; les troupes disséminées dans la ville se tenaient prêtes, au premier signal, à se replier sur le fort; les postes des hôpitaux avaient été triplés en armant les malades et les blessés qui pouvaient se soutenir, et le général avait fait signifier une deuxième fois aux autorités que, au premier acte de violence, il foudroierait la ville sans hésiter, et qu'il ne laisserait pas pierre sur pierre.

Cette nuit-là, cependant, pas un quartier n'était tranquille à Vérone, et chacun sentait que quelque terrible catastrophe était proche; à l'heure que nous venons d'indiquer, une maison, située dans cette rue tortueuse communiquant de la porte du fort au pont, avait ses fenêtres du premier doucement éclairées à l'intérieur: cette maison était celle habitée par Maurice Bellegarde, l'aide-de-camp du général Balland.

Maurice et le comte d'Adore étaient dans la pièce du premier étage, en compagnie d'un homme avec lequel ils paraissaient être en grande conférence; des papiers étaient sur une table placée entre eux, et ces papiers étaient recouverts d'une écriture fine et serrée.

— Cela est facile à comprendre, commandant, disait l'homme en s'adressant à Maurice, cet enfant, seul héritier des Niorres, supprimé, la succession repoussée par les ex-demoiselles de Niorres vous revient de plein droit, à vous.

— Oui, dit Maurice, si cela était, j'hériterais effectivement.

— Donc, le plan de Camparini est bon et bien fait, vous le voyez.

— Et vous êtes certain, monsieur, dit le comte, que ce misérable a ourdi un tel plan?

— J'en suis certain, monsieur, répondit l'autre, car celui qu'on envoie a tout entendu et vous savez si vous pouvez avoir confiance en celui-là?

— Et, dit Maurice, mademoiselle Lucile de Cautegrelles est aussi aux mains de ce monstre?

— Cela, je l'affirme, monsieur, car j'ai pu entrevoir la personne dont vous parlez, dans la gondole de Camparini, le jour même des régates.

— Lucile! Lucile! s'écria Maurice en se levant brusquement; et ne pouvoir rien pour elle!... Être cloué ici tandis qu'elle souffre là-bas!

— Faites ce que je vous conseille de faire, commandant, dit l'homme à Maurice.

Celui-ci revint s'asseoir et passant sa main sur son front:

— Que me conseillez-vous? dit-il. En vérité, je crois que mes idées ont peine à se faire jour au milieu de ce dédale d'infamies. Que me conseillez-vous?

— De signer ces actes que Camparini exige que vous signiez.

— Et Lucile sera libre?

— Du moins, elle n'aura rien à craindre.

— Et l'enfant ne sera plus menacé?

— Camparini n'aura plus aucun motif pour le faire disparaître.

Maurice regarda le comte.

— Que faire? dit-il.

Le comte détourna les yeux sans répondre; évidemment il n'osait conseiller. L'interlocuteur de l'officier et du vieillard se rapprocha d'eux:

— Il n'y a pas à hésiter, dit-il, comprenez bien la situation: Camparini a entre les mains et celle que vous aimez et un enfant que vous protégez; en échange de la liberté et de la vie de ces deux êtres, le misérable vous demande une fortune immense à laquelle vous avez droit. Camparini me croit encore son agent fidèle; il ignore que, renonçant enfin à cette honteuse existence, j'ai voulu me tourner vers la bonne voie; il ne sait pas que je n'ai accepté cette mission dont il m'a chargé que dans l'espoir de préserver les innocents et de faire succomber les coupables; donc il ne m'a rien caché.

« — Si le commandant refuse, m'a-t-il dit, demain il ne sera plus temps. Vois-le, agis brutalement, explique-lui la situation; s'il ne veut pas, reviens, et Lucile et l'enfant serviront ma vengeance. »

«Or, je connais Camparini, jamais il n'a menacé en vain!

Maurice étreignait la poignée de son sabre avec une énergie fébrile.

— Et si je signe cet acte fait au profit de gens que je ne connais pas, dit-il, si je consens enfin, qui m'affirme que Camparini exécutera ses promesses?

— Son intérêt même, répondit l'homme. A quoi lui serviraient alors la mort de mademoiselle de Cautegrelles et celle de l'enfant?

— Mais Uranie? dit le comte, mais la sœur de Lucile?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, je n'ai connaissance que de l'affaire concernant le commandant. Camparini ne m'a pas confié autre chose. Mais réfléchissez, commandant, ne pas signer cet acte, c'est condamner certainement, infailliblement, et celle que vous aimez et l'enfant que vous voulez sauver; le signer, au contraire, c'est les sauver tous deux. Signez cet acte! je pars sur l'heure; demain, je suis à Venise, je fais prévenir Camparini de mon arrivée, je lui tends le piège convenu avec celui que vous savez, il y vient, il y tombe... et alors vous triomphez.

— Si j'ai bien compris ce que vous nous avez expliqué tout à l'heure, dit le comte, celui qui vous envoie, et en lequel nous avons pleine confiance, veut s'emparer de Camparini demain, et il se servira pour l'amener à lui de votre retour à Venise avec l'acte signé par le commandant?

— Oui, c'est bien cela!

— Alors vous n'avez que faire de cet acte qui ne servira à rien?

— Au contraire, vous ignorez la manière dont le *Roi du bagne* exige que l'on procède envers lui. Au retour d'une mission accomplie, avant de le voir, il faut lui faire passer immédiatement le résultat de cette mission; ensuite il donne audience. Or, en arrivant à Venise et pour qu'il croie à mon retour, il faut lui faire passer l'acte signé... ensuite le prétexte sera facile pour qu'il vienne à moi, puisqu'il croira avoir entre les mains une nouvelle preuve de ma fidélité envers

lui. C'est ainsi que tout a été convenu avant mon départ de Venise. Donc, signez, commandant, car Camparini connaît votre écriture; signez vite, l'heure s'écoule et si j'arrivais trop tard à Venise, il pourrait avoir des soupçons ou me croire tué, et alors tout serait perdu! Une seule occasion se présente, ne la laissez pas échapper.

Maurice et le comte se regardaient avec l'expression d'une anxiété profonde : tous deux hésitaient, tous deux semblaient endurer d'horribles souffrances morales. Tout à coup une porte s'ouvrit et un homme parut sur le seuil de la pièce :

— Oh ! Jacquet, s'écria Maurice avec joie.

Jacquet l'arrêta du geste :

— Commandant, dit-il, et vous, monsieur le comte, voulez-vous avoir une minute de patience? Il faut que je cause avec monsieur; ensuite, vous agirez en toute sécurité, mais cette conversation doit avoir lieu entre nous seuls.

Maurice et le comte firent à la fois un pas pour sortir.

— Non, restez! dit Jacquet, que monsieur vienne avec moi quelques instants dans l'embrasure de cette fenêtre, ce sera suffisant.

Le personnage désigné salua en signe de consentement et suivit Jacquet jusque dans l'embrasure de la fenêtre. Maurice et le comte étaient à distance suffisante pour ne pouvoir rien entendre de ce qui allait être dit.

— Nous sommes de vieilles connaissances, Roquefort, dit brusquement Jacquet, il y a de longues années que nous luttons ensemble. Nous avons toujours été ennemis, que sommes-nous maintenant?

— Amis! répondit Roquefort.

— Les preuves?

— Lucien ne t'a-t-il pas écrit?

— Oui et non. D'abord, qu'est-ce que Lucien?

Roquefort haussa les épaules.

— Pour que tu comprennes, faut-il l'appeler Bamboulà ou de Sommes? demanda-t-il.

— Comme tu voudras, répondit Jacquet, mais procédons vite; qu'as-tu à me dire?

Roquefort regarda fixement Jacquet, il demeura une seconde immobile; puis, levant la main droite, il commença rapidement, sans hésiter, une série de gestes vifs, animés, auxquels Jacquet répondit par d'autres gestes semblant être le complément des premiers. C'était évidemment une pantomime résultant d'une convention établie d'avance et qui devait servir, par ses signes mystérieux, à se faire reconnaître pour initié dans certains secrets.

— Quelle page? demanda hautement et brusquement Jacquet.

— Vingt-septième, huitième ligne, cinquième mot! répondit Roquefort sans hésiter.

Jacquet fit un geste de satisfaction, puis s'approchant davantage, il prononça quelques nouvelles paroles, mais à voix tellement basse, que Roquefort put à peine les entendre; celui-ci y répondit cependant presque aussitôt et sur le même ton. Jacquet parut cette fois extrêmement satisfait. Tendant la main à son interlocuteur :

— J'oublie les méfaits du Roger d'autrefois, dit-il. Soyons amis et unissons-nous. Maintenant, sais-tu si la corvette a mouillé?

— Oui. Elle a jeté l'ancre au Lido. Bamboulà avait fait passer au marquis et au vicomte des patentes en règle du navire de commerce espagnol. Tout est préparé, te dis-je. En revenant à Venise après avoir fait passer à Camparini cet acte qu'il faut que signe le commandant, je prétexte ton arrivée à Venise; tout est convenu avec Bamboulà, un homme déguisé doit passer pour toi, de loin, aux yeux de Pick. Camparini sera donc averti, il viendra au rendez-vous que je lui assignerai, car il devra penser que je ne veux pas perdre tes traces, et à ce rendez-vous se trouveront les corsaires. Tout est arrêté, te dis-je; il est inutile que tu connaisses la chose en détail, Bamboulà répond du succès, mais pour cela faire, il faut que j'aie cet acte, car tu connais Camparini; que j'échoue dans cette mission, et il cessera aussitôt d'avoir en moi la confiance qu'il faut qu'il ait, cependant.

Jacquet réfléchit durant quelques instants :

— Tu as raison, dit-il.

Et revenant vers Maurice :

— Signez, commandant, dit-il, à l'officier. Il le faut; d'ailleurs Camparini n'aura pas le temps d'abuser de cette signature!

— Eh ! que m'importe cette signature! s'écria Maurice. C'est Lucile.

— C'est précisément pour elle. Signez et donnez cet acte à notre nouvel ami.

. . . .

Une heure après, Roquefort courait sur la route de Pavie, poussant son cheval vers un bouquet de bois placé presque à la porte de Vérone; un autre cavalier était là stationnaire.

— Victoire, Bamboulà ! dit Roquefort en s'arrêtant à deux pas du cavalier. J'ai l'acte signé!

— La donation?

— Oui.

— Et il a consenti sans trop crier?

— Jacquet m'a aidé, croyant servir sa propre cause.

— Bravo ! Ce qu'il faut maintenant, c'est que nous arrivions à temps à Venise.

— Oui, mais ce qu'il faudrait encore c'est que ni Jacquet, ni Maurice, ni le comte ne sortissent de Vérone!

— Ils n'en sortiront pas! répondit Bamboulà.

En achevant ces mots, il tira un sifflet de sa poche et, l'appuyant sur ses lèvres, il en tira un son aigu. Presque aussitôt les herbes et les branchages du petit bois s'écartèrent et une troupe d'hommes fut debout. L'un d'eux s'approcha de Bamboulà:

— Cent sequins par tête! dit celui-ci. Est-ce entendu?

— Viens à Vérone après-demain, répondit l'homme, et apporte les sequins, tu auras les têtes!

. . . .

A l'instant même où ces sinistres paroles s'échangeaient à quelques pas des portes de la ville, Jacquet, le comte et Maurice, s'apprêtaient à quitter la maison dans laquelle nous les avons laissés.

— De deux choses l'une, disait Jacquet, ou Roquefort est à nous franchement, ou il a voulu nous tromper. S'il est à nous, il fallait agir ainsi que nous l'avons fait; s'il est contre nous, la signature de cet acte peut retarder la mort de mademoiselle Lucile et de l'enfant : donc, il fallait signer! mais ce qui importe, c'est de découvrir enfin la femme dont Jonas m'a révélé l'existence mystérieuse!

— La marquise? mais est-ce bien elle ? dit le comte.

— Je le crois; Jonas connaissait l'importance de cette malheureuse sans savoir cependant quel rôle elle pouvait jouer auprès de Camparini.

— Et elle est à Vérone?

— Oui, mais dans quel quartier de la ville? Voilà ce que j'ignore et ce qu'il faudrait savoir.

— Silence! dit brusquement Maurice.

Jacquet et le comte se turent; Maurice s'était précipité vers la fenêtre qu'il ouvrait : un bruit violent parvint jusqu'aux trois hommes : c'étaient des cris furieux, des clameurs déchirantes, puis quelques coups de feu éclatèrent.

— C'est sur la place de l'Hôpital? dit Maurice en s'élançant vers la porte.

XXXI

LE RIO DI PALAZZO

Si l'agitation était vive à Vérone durant cette nuit au commencement de laquelle nous venons d'assister, à Venise, au contraire, tout était plongé dans un calme parfait. Chacun se préparait pour la solennité du lendemain. Quelques bruits vagues avaient bien couru dans la ville ; on avait parlé de la ferme intention du sénat d'expulser des Etats vénitiens les soldats de l'armée française ; on s'était dit à l'oreille que le prince Charles avait enfin triomphé du général Bonaparte, mais la masse de la population n'avait accueilli ces nouvelles qu'avec un intérêt secondaire ; c'était la noblesse qui, soutenue par l'Autriche et soutenant l'émigration française, se tenait prête à agir. Les Esclavons à la solde de la République avaient bien parcouru la ville en chantant des airs guerriers et en criant : *A mort les Français!* mais le peuple avait accueilli ces manifestations sans y prendre part.

Ce soir-là du 16 avril, les promenades s'étaient donc accomplies comme de coutume, et bien qu'un grand événement se préparât à l'horizon, Venise avait joui de sa quiétude ordinaire : casini et théâtres étaient fermés à cause de la semaine sainte, mais les canaux avaient été plus que jamais encombrés de promeneurs.

Au Ponte-Rialto, l'affluence des gondoles était telle que les barcaroli ne pouvaient se faire jour, et que les disputes s'élevaient sur tous les points à la fois. Dans l'une de ces gondoles, trois hommes causaient sans se préoccuper le moins du monde de l'encombrement du canal, et il est probable que leur embarcation eût pu séjourner là de longues heures sans qu'ils s'en fussent aperçus ; ces trois hommes étaient Camparini, le baron de Grafeld et ce sénateur vénitien que mes lecteurs ont déjà rencontré : le signor Pezaro. Deux gondoles suivaient celle emportant les trois causeurs et paraissaient se tenir à la disposition de la première :

— Toutes les mesures sont prises ! disait Pezaro. Demain à Vérone, à Padoue, partout sur la terre ferme l'extermination des Français commencera.

— Demain, ajouta le baron de Grafeld, le général Laudon marchera sur Vérone avec sa division. Il pousse devant lui le général Servier, il a avec lui les montagnards du Tyrol ; le succès n'est pas douteux de ce côté.

— Les campagnes sont soulevées, ajouta Camparini ; les paysans sont tous armés, j'en réponds ; j'ai fait circuler les bruits les plus alarmants ; enfin, j'ai déjà fait répandre en France, à cette heure, la nouvelle que l'armée d'Italie était anéantie. A Paris, la réunion de Clichy devient de plus en plus violente ; une opposition formidable se manifeste, une réaction terrible se prépare. Les Cinq-Cents agissent contre le Directoire ; une défaite en Italie serait un coup que le gouvernement ne saurait parer. Que Bonaparte soit vaincu, que l'armée soit dispersée, je réponds, dès demain, d'une révolution en France ; mes moyens d'action seraient irrésistibles dans ce cas !

— Agissons sans perdre une minute, dit le baron de Grafeld ; car, dans tous les cas, la diversion que nous allons opérer sera puissante. Si Bonaparte a été battu, nous lui coupons la retraite et nous achevons de l'anéantir ; si par malheur il était encore vainqueur, une attaque sur ses réserves l'arrêterait tout net et le forcerait à rétrograder : alors le prince pourrait reprendre l'offensive, et Bonaparte, attaqué à la fois de deux côtés différents, ne saurait résister.

— Cela est évident ! dit Camparini.

— Donc, reprit le Vénitien, demain, messieurs, songeons à sauver la République !

— Vous nous quittez ? demanda le baron en voyant Camparini écarter les rideaux pour faire signe aux gondoliers de l'une des embarcations suivantes.

— Oui, répondit Camparini ; j'ai des courriers à expédier avant le jour.

Et s'approchant du Vénitien :

— Avez-vous l'ordre que je vous ai prié de faire signer au grand inquisiteur ? demanda-t-il à voix basse.

— Le voici ! répondit Pezaro en lui tendant un papier.

Camparini le prit et remercia du geste. Quelques minutes après, il quittait la gondole et passait dans celle qui était venue le prendre.

— Au *Rio di Palazzo*, dit Camparini aux gondoliers.

Puis, soulevant la draperie, il entra dans le salon ; Pick était là, à demi couché sur un divan.

— Voici l'ordre nécessaire, dit Camparini en lui tendant le papier remis par Pezaro.

— Je puis avec cela, visiter les *Plombs?* demanda Pick.

— A toute heure ; le geôlier ne t'accompagnera pas ; il te conduira sous les *Plombs* et te remettra la clef de la cellule du vicomte.

— Parfait ; il faut toujours agir cette nuit?

— Naturellement ; demain les Vénitiens se chargent de nos affaires. Tandis que Roquefort est à Vérone, auprès du commandant, rends-toi auprès du vicomte et que, demain au jour, j'aie les deux actes signés.

— Je puis promettre la liberté d'Uranie ?

— Promets, pourvu qu'il signe. Uranie sera libre demain, d'autant plus que, si elle était enfermée, elle serait à l'abri de toute attaque. Et, corbleu ! les Vénitiens nous font trop beau jeu pour ne pas les laisser agir !

— Crois-tu donc réellement à un anéantissement de l'armée française ?

Camparini haussa les épaules.

— Je crois plutôt à l'anéantissement de la république de Venise, dit-il. Demain ils extermineront les hôpitaux ; mais quand Bonaparte reviendra, ils seront perdus, il fera tomber le Lion de Saint-Marc. Cela me paraît d'autant plus probable, que le courrier qui m'est arrivé ce soir annonce des dispositions à la paix de la part de l'Autriche.

— Peste ! cela arrangerait peu nos affaires ; j'aime les ducats de l'Empereur !

— Bah ! et l'Angleterre? Détestes-tu les livres sterling de Pitt? Sois sans crainte, le gâteau sera toujours bon à croquer, quelle que soit la main qui coupe les parts ; mais ce qu'il faut, c'est agir ici sans perdre une minute. Ce général Bonaparte est comme une traînée de poudre : il arrive au moment où il part ; et, s'il était ici, tout pourrait changer de face pour nous. Donc, fais signer cette nuit l'acte au vicomte et demain j'aurai raison de Mahurec et du Maucot. Alors, nous rendrons la liberté à nos prisonniers ; mais nous laisserons faire les Vénitiens.

— Mais Mahurec et le Maucot?

— Oh ! ceux-là mourront sous les *Plombs* ; la tâche serait trop dangereuse.

La gondole atteignait alors le *Rio di Palazzo*, c'est-à-dire le canal bordant l'un des côtés du palais ducal, le séparant de la prison et sur lequel passe le fameux pont des *Soupirs*.

— Te voilà arrivé, dit Camparini. Entre au palais ducal et songe à bien faire et à faire vite.

Pick fit un signe affirmatif et s'élança sur les marches du quai.

— A Murano ! reprit Camparini en s'adressant aux gondoliers.

Il se laissa retomber sur le divan, tandis que la gondole l'emportait avec une rapidité merveilleuse. Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il atteignait le casino mystérieux.

— Est-il revenu? demanda-t-il à un homme placé dans le vestibule.

— Oui, répondit l'homme; il attend là.

Camparini ouvrit une porte ; Chivasso courut à sa rencontre.

— Et la marquise ? demanda le *Roi du bagne*.

— A cette heure, répondit Chivasso, elle est entre les mains d'un homme sûr, et demain elle sera ici à ta disposition.

— Bien, dit Camparini avec un soupir de satisfaction ; tu auras tenu ta promesse, je tiendrai les miennes.

Il n'achevait pas, qu'un bruit de rames retentissant au dehors parvint jusqu'au petit salon. Quelques instants après, un homme entrait et remettait à Camparini une lettre pliée de la façon la plus singulière. Il fallait être parfaitement au courant de cette manière de plier une missive pour que, en cherchant à l'ouvrir, on ne la mît pas en morceaux.

Camparini parcourut des yeux la lettre, puis il bondit en poussant un cri sourd, et courant à Chivasso qui le regardait avec étonnement :

— A cette heure, dit-il, la marquise est entre les mains d'un homme sûr, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Chivasso.

— Et cet homme sûr ne se nomme-t-il pas Jonas?

— Comment sais-tu ?... s'écria Chivasso en reculant.

— Réponds donc ! Est-ce vrai, oui ou non ?

— Oui.

— Eh bien! sais-tu où est Jonas à cette même heure où tu crois la marquise en sa puissance ? Il est entre les mains de Jacquet qui, si Jonas a le secret, l'aura bientôt, lui !

— Jonas ne l'a pas! s'écria Chivasso.

— Pas entier, au moins ; c'est ce qui te sauve, sans quoi je t'eusse tué!

— Je t'amènerai moi-même la marquise ! s'écria Chivasso en s'élançant.

Camparini l'arrêta :

— Où est-elle?

— A Vérone.

Le *Roi du bagne* réfléchit.

— Oui, pars à l'instant, dit-il ; l'occasion est trop belle pour la manquer. Jonas ne sait rien d'important ?

— Rien !

— Alors, le temps que Jacquet cherche à le faire parler, nous aurons celui d'agir. Pars, trouve la marquise ; fais-la parler sans moi ; qu'elle livre les papiers !

— Et si elle refuse ?

— Tue-la sans miséricorde !

— Mais Lucile?

— Elle parlera cette nuit ; je ne veux plus attendre.

Le *Roi du bagne* parcourait la pièce avec agitation.

— Elle parlera, dit-il. Cette nuit je saurai tout, il faut que demain tout soit accompli Elle parlera, et, si elle refuse... eh bien ! elle mourra ! Ces deux femmes mortes, le secret sera bien gardé !

— Oui ; mais les papiers ?

— Nous aviserons ; la baronne est à Toulouse. Va, ne perds pas un instant : rapporte le secret ou laisse après toi un cadavre. Je jure, moi, de faire parler cette jeune fille, dussé-je employer sur elle toutes les tortures de l'enfer.

XXXII

SOUS LES PLOMBS

Passant par la petite porte du palais ducal qui demeurait ouverte toute la nuit, Pick avait franchi la cour de Saint-Marc et avait atteint la partie des bâtiments dont le rez-de-chaussée était exclusivement réservé au service des inquisiteurs d'État. Deux sbires se présentèrent à lui : Pick montra l'ordre dont il était porteur et qui était revêtu du grand sceau de la chancellerie. Aussitôt les sbires s'inclinèrent et le laissèrent passer.

Connaissant parfaitement les nombreux détours du palais, Pick atteignit rapidement l'endroit où se tenait le geôlier en chef des *Plombs* ; c'était dans une pièce contiguë à la Bussola, cette salle du conseil dont l'inquisiteur de service avait seul la clef; mais sans doute l'ordre dont Pick était porteur émanait d'un pouvoir supérieur, car le geôlier ne recula pas devant la nécessité d'aller réveiller l'inquisiteur et de lui demander la clef de la Bussola. Pick attendit patiemment que toutes ces formalités fussent accomplies. Enfin le geôlier l'introduisit dans la salle et la traversa avec lui. Arrivé de l'autre côté, c'est-à-dire à l'entrée de l'escalier conduisant sous les *Plombs* :

— Son Excellence désire sans doute que je l'accompagne? demanda le geôlier.

— Non, répondit Pick; vous voyez que cet ordre est précis : il m'autorise à pénétrer seul sous les *Plombs*. Je sais où est situé le cachot du prisonnier que je dois voir ; laissez-moi de la lumière, donnez-moi la clef de la cellule du vicomte de Signelay, et retirez-vous.

Le geôlier fit un signe affirmatif et remit les clefs demandées ; mais, revenant sur ses pas au moment où il allait s'éloigner :

— Son Excellence ne ressortira que demain matin? reprit-il.

— Comment ? fit Pick.

— Sans doute ; je vais être obligé, Son Excellence une fois entrée, de refermer sur elle la porte de la Bussola et d'en reporter la clef à l'inquisiteur qui ne me la rendra que demain matin.

— Diable ! fit Pick en réfléchissant.

— Si Son Excellence voulait que je l'accompagne, je pourrais l'attendre si la visite devait être courte.

— A quelle heure ouvrez-vous cette porte ? demanda Pick.

— Au petit jour.

— Alors j'attendrai jusqu'au jour. Mettez-moi seulement un fauteuil au pied de cet escalier : je me reposerai en vous attendant.

Le geôlier obéit, et, quelques instants après, Pick se trouva seul dans le bâtiment des prisons, tenant à la main une lanterne sourde alimentée suffisamment pour la nuit entière.

— Pas d'imprudence ! se dit-il en s'arrêtant sur les premiers degrés de l'escalier. Suis-je pourvu de tout ce qu'il me faut ?

Et posant sa lanterne sur une marche, il se mit à fouiller dans ses poches.

— Voici l'acte préparé au profit de Gervais, dit-il ; la plume, l'encrier... très bien!... L'ordre de mise en liberté immédiate pour le vicomte... parfait! Maintenant ces deux pistolets sont bien chargés et bien amorcés?... oui... Le vicomte n'a pas d'armes, mais... on ne sait pas : précaution est mère de sûreté ! Le poignard est à sa place?... Allons, rien ne manque et je puis me présenter! Corbleu! Camparini a raison, il faut en finir.

Et, reprenant sa lanterne, Pick gravit lestement les marches conduisant aux étages supérieurs. Bientôt il atteignit ces interminables couloirs que nous avons précédemment parcourus et dont l'un aboutit à l'espèce de bouge servant d'antichambre à la cellule du vicomte.

Le silence le plus profond régnait dans les bâtiments des prisons et l'obscurité dans laquelle étaient ensevelis ces longs corridors était telle, que la lanterne portée par Pick suffisait difficilement à la com-

battre. Enfin, s'avançant sans hésiter, Pick s'arrêta devant la porte de la cellule qu'il ouvrit à l'aide de la clef qu'il tenait à la main.

— Monsieur le vicomte, dit-il d'une voix grave, c'est un ami qui se présente à vous, plus qu'un ami, même, c'est un libérateur.

En achevant ces mots, Pick s'était arrêté sur le seuil de la porte, tournant sa lanterne de façon à en projeter les rayons dans l'intérieur de la pièce. La prison était plongée dans des ténèbres si épaisses que Pick ne distinguait pas devant lui. Il demeura un moment immobile.

Aucune réponse ne lui fut faite ; le silence le plus profond régnait autour de lui ; tout à coup cependant ce silence fut troublé par une sorte de bruissement sourd, retentissant par intermittences.

— Monsieur le vicomte, reprit Pick, ne craignez rien : je vous répète que je suis un ami.

Et comme cette phrase demeurait également sans réponse :

— Vous devez voir que je suis seul, continua Pick, aucun archer ne m'accompagne ; écoutez-moi : je viens ici au nom d'Uranie de Cantegrelles.

Ce disant, Pick retira sur lui la porte qu'il avait laissée ouverte et s'avança dans l'intérieur de la prison, élevant sa lanterne pour permettre à ses regards de mieux embrasser la pièce.

— Personne ! murmura-t-il avec une sorte de stupeur en constatant que la cellule était vide.

Pick fit un pas en arrière.

— Lui aurait-on rendu la liberté ? se dit-il après un silence. Non, non... impossible !... Camparini eût été prévenu !... Alors, c'est que je me serai trompé de corridor... ce n'est point ici la cellule du vicomte, et cependant...

Pick revint vers la porte, la poussa et s'élança dans la pièce précédente.

— Mais non ! dit-il encore en s'arrêtant, je ne me suis pas trompé !... c'est bien ici... c'est la cellule du vicomte de Signelay !... D'ailleurs, cette clef peut ouvrir la porte... c'est bien ici !...

Et Pick, tournant sur lui-même, se précipita de nouveau dans la cellule.

— Et cependant, s'écria-t-il avec une sorte de rage, le cachot est vide !... Qu'est devenu le prisonnier?

En achevant ces mots, Pick s'était arrêté et il s'appuyait sur le lit ; ce meuble n'occupait pas sa place ordinaire : il avait été tiré au milieu de la pièce, et il était là, isolé, laissant libre l'espèce d'alcôve située au fond. Ce lit offrait un singulier aspect : il n'avait ni draps, ni matelas, ou du moins de ces derniers il ne possédait que le crin et la laine, la toile avait disparu ; mais par suite d'un service prolongé, crin et laine avaient pris si bien la forme que leur avait donnée leur enveloppe, que, cette enveloppe enlevée, ils n'en avaient pas moins conservé l'apparence qu'ils avaient précédemment.

Jusqu'alors Pick n'avait accordé aucune attention à ce déplacement du lit, ni au délabrement des matelas; mais ses regards, en errant autour de lui, s'abaissèrent et remarquèrent enfin cet état de choses. Pour mieux se rendre compte du motif qui avait fait enlever le lit de la place qu'il occupait ordinairement, il voulut inspecter l'alcôve derrière le meuble. Accomplissant son mouvement avec rapidité, il passa de l'autre côté du lit; mais au même instant il chancela, il trébucha comme si le plancher eût subitement manqué sous lui, et, battant l'air de ses bras sans trouver un point d'appui, il roula dans l'alcôve. Dans cette chute si brusque, sa lanterne lui échappa et elle s'éteignit en se brisant. Pick avait poussé un cri et il était tombé la face en avant.

Faisant un effort, il voulut se relever, mais il se sentit cloué sur place par une étreinte puissante; il voulut dégager son bras droit pour fouiller dans la poche où il avait placé ses armes, mais une tenaille de fer le contraignit à l'immobilité la plus absolue; il voulut appeler, crier, mais la paume d'une main formidable s'appuya sur sa bouche et la respiration lui manqua.

— Eh ! gabier! dit une voix rude, amène le falot.

Quelques minutes s'écoulèrent, durant lesquelles Pick étouffait sous la pression qui l'empêchait de crier, puis une faible clarté sembla jaillir du plancher même et se répandit dans la cellule; Pick avait les yeux démesurément ouverts : il aperçut alors un homme surgissant d'une excavation pratiquée dans le plancher et tenant à la main une sorte de lampe. Un autre homme était assis sur la poitrine de Pick; d'une main, il lui maintenait les deux bras et de l'autre il lui faisait un bâillon.

L'homme à la lampe, se dégageant complètement de l'ouverture, s'approcha du groupe et plaça sa lumière de façon à ce que les rayons tombassent d'aplomb sur le visage de Pick. Deux exclamations énergiquement formulées jaillirent à la fois.

— Tonnerre de Brest! fit une voix.

— Troun de Diou de bagasse! fit une autre.

— C'est le marsouin de la rue aux Fèves!

— C'est le failli chien en double du grand lascar! Caramba! Mahurec, croche-le ferme, et s'il fait tant seulement un mouvement...

— As pas peur, Maucot! il est amarré à quatre amarres! Passe-moi seulement un bout de toile à matelas.

— Voilà! dit le Maucot en présentant l'objet demandé.

— Là! maintenant pendant que je vas lui poser le pouce sur la lumière pour le forcer à ouvrir le bec, *calfeute* z'y un bout d'amarre en double et serre sans trop mollir!... Très-bien! Il ne nous écorchera plus le pertuis de l'entendement à cette heure! maintenant, un autre bout de grelin... Ficelle en grand les quatre pattes! tiens bon!... Ça y est encore... Présentement le terrien est paré!

Et Mahurec se relevant lentement fit un pas en arrière pour examiner la situation de Pick. Le malheureux avait été mis, en quelques secondes, dans l'impossibilité de bouger ni de crier. Un bâillon de toile à matelas empêchait les cris de sortir de sa bouche, et des bandelettes entourant son corps comme celui d'une momie s'opposaient au moindre mouvement.

— T'es à la serre! dit Mahurec en regardant son prisonnier, mais as pas peur! t'as encore un fier bord à courir! Eh houp! Maucot, enlevons le *banian*!

Le Maucot se glissa dans l'excavation pratiquée, la lampe à la main; il tendit les bras, Mahurec enleva le corps de Pick et l'enfourna rudement dans le trou, puis il s'y glissa à son tour. Alors, l'un tirant, l'autre tiré et poussé, le troisième poussant, les trois hommes, rampant sur le ventre, se mirent à parcourir cet étroit passage que nous avons vu précédemment pratiquer par le vicomte de Signelay. La lampe était éteinte et le singulier voyage s'accomplissait au milieu des ténèbres les plus opaques. Cependant le Maucot atteignit l'extrémité du conduit :

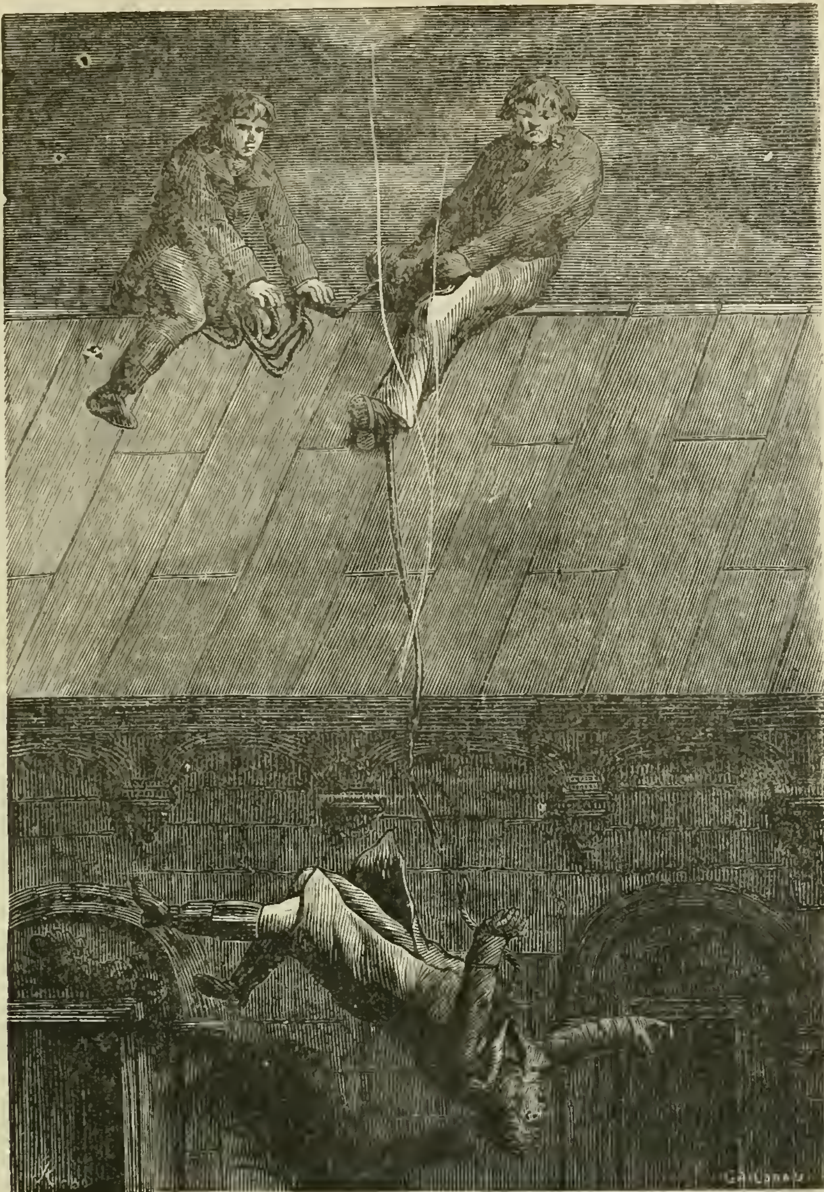
— Pousse! cria-t-il à Mahurec, je tiens bon!

Et il saisit par les pieds le prisonnier que Mahurec poussait vigoureusement par la tête. En même temps la lampe était rallumée par un autre personnage, et la lumière se faisant de nouveau éclairait le cachot dans lequel nous avons vu enfermer les deux gabiers.

— Monsieur le vicomte, dit Mahurec en quittant le conduit pratiqué, c'était une visite qui vous était faite et que nous vous conduisons ici...

Le vicomte de Signelay s'approcha vivement :

— Le chevalier Pick! s'écria-t-il, l'ami de l'infâme Camparini!



Au même instant un cri déchirant retentit au-dessous d'eux. (Page 213.)

— Eh! donc, son complice, qué! dit le Maucot. Un lascar premier numéro; mais, caramba! on le tient à longueur de gaffe, et...

— Que venait-il faire dans ma cellule? demanda le vicomte.

— Nous le saurons plus tard! interrompit Mahurec. Pour le présent nous avons un autre bord à courir! Le gredin avait les clefs de votre soute pour avoir pu s'y affaler. Donc, s'il a pu y entrer, il pouvait sortir; faut examiner ça! Mettez en panne quelques minutes et as pas peur! je vas relever le point et faire la route!

Et Mahurec, prenant la lampe, s'engagea de nouveau dans l'ouverture pratiquée, remontant vers la cellule du vicomte. Celle dans laquelle étaient demeurés M. de Signelay, le Maucot et Pick, fut alors plongée dans une obscurité profonde; le Maucot s'était rapproché de Pick et avait posé sa large main sur la poitrine du misérable, afin d'être bien certain qu'il ne pouvait rien tenter pour fuir.

Une heure s'écoula, puis la lumière éclaira de nouveau la cellule et Mahurec apparut, se laissant glisser par l'ouverture.

— J'ai tout visité, tout exploré, tout relevé! dit le vieux gabier. Il n'y a qu'une route possible, celle que nous voulions prendre. De l'autre côté, il n'y a pas tant seulement un sabord d'ouvert. La porte de la grande salle est solidement verrouillée, et puis, quand même qu'on l'enfoncerait, nous tomberions en plein dans le poste des archers, et cette issue est cependant la seule praticable.

— Alors, dit le vicomte, fuyons par les *Plombs*, ainsi que nous l'avions arrêté!

— En haut tout le monde! fit le Maucot en brandissant un outil de forme étrange, très long, très large et extrêmement acéré.

Mahurec fit un geste :

— Minute! dit-il, et tirons notre plan! Dans toute expédition faut un commandant qui soit bon pilote,

sans cela, bernique! on va en ralingue. Ce commandant qu'il faut, voulez-vous que ce soit moi?

— Oui! oui! dirent à la fois le vicomte et le Maucot. Commande, nous obéirons!

— Pour lors, reprit Mahurec, attention! Je tiens la tête; Maucot me suivra beaupré sous poupe en remorquant le terrien, et monsieur le vicomte viendra en dernier fermant la marche! Compris, hein? Pas un pas ne sera fait sans que j'aie donné le signal! pas une parole ne sera prononcée sans que j'aie interrogé, et à mon ordre, pas une hésitation!

— Nous le jurons! dirent encore les deux hommes.

Mahurec se baissa vers Pick.

— Nous allons nous engager dans un chemin aussi agréable qu'une galerie suspendue d'un mât de hune à un bout dehors : on te remorquera, l'ancien; mais attention, si tu gênes la manœuvre... laisse aller!... maintenant, les cordages!

Le vicomte et le Maucot ramassèrent trois énormes paquets de cordages faits à l'aide de bandes de toiles à drap et à matelas; chacun des trois hommes s'attacha l'un de ces paquets autour du cou. Mahurec prit l'outil que tenait le Maucot et l'attacha solidement à son poignet à l'aide d'une corde passée dans son petit trou.

Cela fait, Mahurec se dirigea vers la porte du cachot et passa son outil dans une des rainures : sans doute le travail de l'évasion était préparé depuis longtemps, car après une pesée assez forte, la porte s'ébranla s'échappant de ses gonds, tandis que les verrous glissaient dans leurs gâches.

Mahurec et le vicomte prirent alors le lit, et le portant dans la pièce précédente, ils le dressèrent dans sa longueur, de façon à ce qu'il atteignît le plafond. Mahurec grimpa lestement; là encore il n'eut pas à accomplir un long travail : en quelques instants, il eut déplacé une planche évidemment détachée d'avance. Cette planche enlevée mit à nu une plaque de plomb. Le vicomte, gravissant de l'autre côté du lit, avait atteint à la même hauteur que Mahurec : un autre outil de fer à la main (la vis du lit que nous lui avons vu façonner), il s'apprêta à aider le vieux gabier.

— La plaque de plomb est rivée! dit Mahurec, nous ne pouvons l'enlever, mais en passant nos deux outils d'un même côté et en poussant avec nos épaules, nous la forcerons à plier suffisamment pour nous donner passage.

— Oui, dit le vicomte, mais cette ouverture sera précisément sur la plus grande déclivité du toit!

— As pas peur! fit le gabier. Une fois le nez dehors, j'oriente en grand. Pousse ferme!

Les deux hommes réunirent leurs efforts : la plaque céda, et se relevant à demi, un admirable ciel tout constellé d'étoiles apparut alors subitement aux yeux des deux travailleurs.

— Pas de lune! dit Mahurec. Une chance! maintenant, attention!

Et se redressant tout à fait, il passa tout le haut de son corps par l'ouverture pratiquée. Le Maucot enleva Pick, le jeta sur son épaule et bondit sur le lit. Minuit sonnait alors à l'horloge de Saint-Marc.

XXXIII

LA FUITE.

Ce qu'on nomme les *Plombs* est, ainsi que je crois l'avoir dit déjà, la toiture elle-même du bâtiment des prisons. Cette toiture aiguë, d'une déclivité trop accusée pour qu'on puisse s'y tenir debout, et composée de plaques unies, très lisses, n'offrant aucune prise, était percée dans toute son étendue de sept lucarnes toutes grillées en fer et placées, à l'extrémité des bords, c'est-à-dire immédiatement au-dessus des gouttières. On eût dit que tout avait été combiné jadis avec une adresse infernale par les constructeurs de cette prison célèbre pour rendre impossible toute tentative de fuite.

Effectivement, rien ne se présentait là qui pût venir en aide au prisonnier tentant de recouvrer sa liberté, et il ne devait même pas compter sur le hasard. La première difficulté était d'atteindre le faîte du toit, de ramper sur cette surface polie que l'humidité de la nuit devait rendre plus glissante encore et qui, étant composée de plaques rivées les unes aux autres, ne présentait pas la plus mince saillie, la plus légère ouverture qui pussent aider à se maintenir.

En passant par l'ouverture pratiquée, Mahurec s'était rendu compte de la situation : ce premier pas fait dans la voie de la liberté mettait immédiatement les malheureux aux prises avec les difficultés les plus insurmontables. Assis sur le bord du toit, le gabier interrogeait du regard ce plomb uni se dressant devant lui comme un miroir incliné, et il mesurait la distance qui le séparait du faîte : cette distance, Mahurec l'estimait à peu près à quinze brasses.

— Minute! dit-il en se retournant vers ses compagnons qui attendaient palpitants, pas de bêtise! Je vas me pomoyer en premier sur la crête; de là, je vous jetterai un bout de grelin : j'en hisserai un d'abord et, avec celui-là, nous hisserons ensuite les deux autres! C'est dit! Espère un peu!

S'assurant que le paquet de cordages tenait bien sur son épaule, Mahurec enleva ses jambes et se coucha à plat ventre sur la feuille de plomb, se maintenant d'une main au bord de l'ouverture. C'était cette position horizontale qu'il s'agissait de conserver, car, en dépit de son habileté de matelot, Mahurec eût été impuissant à se tenir debout, et le moindre faux pas était une mort certaine, car d'un côté étaient les cours du palais, à une profondeur de cent cinquante pieds, de l'autre, le canal; et en admettant même que la chute eût lieu de ce côté, les trois ou quatre pieds de profondeur des eaux ne formaient pas un volume fluide assez fort pour détruire l'effet de la pesanteur d'un corps, pesanteur centuplée en raison de l'élévation de la chute.

Se cramponnant sur le toit, Mahurec étendit le bras armé de l'outil que lui avait donné le Maucot, et il parvint à en enfoncer la pointe aiguë entre deux feuilles de plomb : maintenant l'outil avec le pouce, saisissant avec les quatre doigts le bord soulevé de la plaque, il se hissa à la force du poignet. Alors, se maintenant en équilibre, il éleva le bras de nouveau et il recommença la même manœuvre...

Rampant comme un serpent, calculant tous ses mouvements avec une sagacité étonnante, le gabier, toujours couché à plat ventre sur les feuilles unies et glissantes, gagnait cependant du terrain; après une demi-heure d'efforts énergiques, il atteignit enfin l'arête supérieure du toit, où il parvint à s'établir à califourchon en poussant un énorme soupir de soulagement.

— Aux autres! murmura-t-il en détachant son paquet de cordes, dont il lança l'une des extrémités dans la direction de l'ouverture.

Une légère secousse lui apprit que le cordage était arrivé au but; une autre lui indiqua qu'il pouvait commencer à hisser. Bien que la route fût difficile encore, elle était praticable au moins pour celui qui suivait le gabier : celui-là fut le Maucot, ainsi que cela avait été convenu, mais le Maucot doublé de celui sur lequel il devait veiller et dont il tenait le corps à demi ployé sous son bras.

— Eh! houp, quel fit le Provençal en jetant Pick sur le faîte du toit.

— Là, dit Mahurec, maintenant que le failli chien

est là, tu peux lui couper ses amarres, afin qu'il se patine tout seul comme un autre. As pas peur, il ne se sauvera pas et il se coulera entre toi z'et moi.

Le Maucot, comprenant l'intention de son compagnon, s'empressa de délier les cordes qui attachaient les jambes et les bras de Pick.

— Au fait, dit-il, tu as raison : le paroissien serait trop dur à remorquer, et, à moins qu'il ne veuille s'affaler d'un coup dans le canal ou dans la cour, faudra bien qu'il gouverne droit. Faut-il le débâillonner? il a l'air d'un marsouin qui manque d'eau.

— Oui, dit Mahurec, plus de danger : s'il poussait tant seulement un *ouf*, tu as l'œil dessus, Maucot... un bain dans le canal ou une tête dans la cour!

— Compris et entendu!... La! secoue-toi, terrien! et tiens bon... la mort est en bas!

— Maintenant, un bout d'amarre au vicomte!

Quelques instants après, les quatre hommes étaient tous à califourchon sur le pignon aigu du toit, Mahurec placé en avant, le vicomte à l'arrière, Pick et le Maucot au centre.

L'ami de Camparini ne soufflait mot : il paraissait même avoir grand'peine à se maintenir en équilibre dans cette position difficile, et deux fois déjà le Maucot l'avait consolidé à l'aide de sa main puissante.

Mahurec, explorant toujours des yeux la toiture, paraissait chercher avec une anxiété visible ; le vicomte interrogeait également du regard ce toit énorme qui se profilait devant et derrière sans aucune saillie, sans la plus étroite plate-forme.

En France, où toutes nos constructions, comme celles de l'Allemagne, de l'Angleterre et de tous les pays du Nord, sont pourvues de cheminées exigeant des tuyaux élevés au-dessus des combles, nous avons grand'peine à nous faire une idée exacte des bâtiments dépourvus entièrement de ces colonnes de plâtre ou de brique qui donnent à nos villes, vues de haut, un aspect si particulier. En Italie, en Espagne, en Orient, les toitures plates ou aiguës sont entièrement nues; la cheminée n'existant pas à l'intérieur, n'existe pas davantage naturellement à l'extérieur.

Moins que les palais, ses voisins, le bâtiment des prisons à Venise devait être pourvu de ces luxueux appareils de chauffage; aussi la toiture de plomb présentait-elle à l'œil une surface désespérante pour l'homme cherchant un point d'appui, afin d'y fixer une corde. Les regards anxieux de Mahurec et du vicomte se rencontrèrent : les deux hommes se comprirent sans se parler, tous deux avaient la même pensée, et une même expression de désespoir sombre se lisait sur leur physionomie.

Tels qu'ils étaient placés, les quatre prisonniers tournaient le dos à la petite île Saint-Georges-Majeur, et à deux cents pas en face d'eux s'élevaient les nombreuses coupoles de Saint-Marc, cette église qui fait partie réellement du palais ducal et qui, à proprement parler, n'était jadis que la chapelle du doge, chapelle comme pas un seul monarque ne pouvait se flatter d'en avoir.

— Voyons, dit Mahurec après un silence, relevons le point : à bâbord, c'est la grande place sur laquelle il y a du monde la nuit et le jour; impossible de descendre par là sans être vu.

— A droite, dit le vicomte, c'est la cour des constructions, constamment envahie par les ouvriers et les soldats de garde; derrière nous est le canal; devant nous les dômes de Saint-Marc. Peut-être par là trouverons-nous ce que nous cherchons : un point d'appui pour attacher nos cordes et une issue pour fuir.

— En avant! dit Mahurec; nous avons encore devant nous cinq heures de nuit; nous avons le temps, donc pas d'imprudence. Et toi, Maucot, ouvre l'œil sur le hâle-bouline que t'as à bout de bras; s'il ne file pas sans dévier, dérelingue-le en grand, bâbord ou tribord, à ton choix!

Et Mahurec, ramassant ses cordes et les replaçant sur son épaule, s'avança à cheval sur le toit, se maintenant comme un homme glissant sur une poutre; les autres le suivirent.

La nuit était noire, le ciel se voilait de nuages et un brouillard épais descendait lentement, enveloppant les fugitifs et rendant les *Plombs* plus dangereux encore. L'espace qui les séparait de l'église était de cinq à six cents pieds peut-être, et cependant près d'une heure s'écoula avant qu'ils eussent exploré toute cette partie du toit : nulle part rien ne se présentait qui pût permettre d'y fixer solidement l'extrémité d'une corde.

Enfin, ils atteignirent l'extrémité du toit, celle dominant les dômes de Saint-Marc; mais là, nouvelle déception : entre les coupoles, il n'y avait que des précipices béants, des gouffres s'enfonçant à pic et n'aboutissant à rien d'ouvert.

— Virons de bord, dit Mahurec, et revenons sur le canal!

Tous quatre opérèrent alors le difficile changement de position que nécessitait le changement de route : il fallait se retourner complètement. Cette fois le vicomte tenait la tête; le Maucot venait en second et Mahurec fermait la marche, ayant devant lui Pick qui obéissait sans hésiter aux ordres reçus.

Une autre heure s'écoula avant qu'ils atteignissent l'autre extrémité des toits : de ce côté rien encore qui pût servir de point d'appui. Le temps s'écoulait cependant; la nuit s'avançait; un hasard pouvait faire découvrir les fugitifs. Tout à coup le brouillard se dissipa aussi rapidement qu'il était venu. Le ciel, un moment voilé, apparut limpide au-dessus de la ville, et la lune surgit à l'horizon, éclairant les *Plombs* de sa lumière argentée.

— Affale-toi, cache-toi, dit vivement Mahurec.

Et, comme Pick ne s'étendait pas assez vite, le gabier le contraignit à se coucher sous sa puissante étreinte. Le vicomte et le Maucot avaient compris; le danger qui venait de surgir était grand en effet. Par cette nuit superbe, toute la bonne société de Venise devait se promener sur la place Saint-Marc; et la lune, en surgissant tout à coup, et en projetant jusque sur cette place les ombres de ceux qui rampaient alors sur les toits, eût certes attiré sur eux les regards curieux de la foule.

Il fallait attendre, attendre encore, au moment où la perplexité commençait à atteindre à son paroxysme. Le vent s'était élevé heureusement, et le ciel, un instant dégagé, se couvrit de nouveau; la lune, à demi-voilée, rendit le danger moindre.

— Les heures s'écoulent, s'écria le vicomte ; il faut fuir cependant!

— Tonnerre! dit Mahurec, le canal est en bas; une fois à l'eau on nagerait jusqu'à Sainte-Apolline!

— Oui, ajouta le Maucot; mais il faut s'y affaler dans le canal, et d'ici le saut serait plus grand que du mât de hune sur le gaillard d'un trois-ponts. Troun de Diou de bagasse! il n'y a donc pas tant seulement ici un bout de bois ousqu'on puisse crocher un grelin?

— Il faut trouver cependant, dit le vicomte avec une sorte d'énergie sauvage, rentrer dans nos cellules est impossible! Nous mourrons ici s'il le faut, mais nous tenterons tout pour fuir!

— Si nous essayions de rentrer dans la cambuse et de forcer les portes en assommant les cabillots? dit le Provençal.

— Autant vaudrait piquer une tête d'ici dans le canal, répondit Mahurec. Il n'y a pas d'autre passage que celui de la grand'salle, dont les portes sont doublées de fer et verrouillées que c'est un plaisir, et de l'autre côté de la grand'salle ne sais-tu pas qu'il y a une

garde de cinquante terriens? Le geôlier nous l'a dit assez souvent. Faut pas penser à sauver sa peau par là. Ce qu'il nous faut c'est trouver un moyen de nous affaler tous dans le canal; et le moyen n'est pas facile!

— Écoutez, dit le vicomte en étendant le bras, vous reconnaissez tous deux qu'il faut fuir, n'est-ce pas? Que rentrer dans nos prisons est impossible? que mieux vaudrait mourir?

— Sans doute! dit Mahurec.

— Moi aussi, je pense comme vous. Eh bien! puisque nous sommes tous trois décidés à mourir, il y a un moyen d'en sauver deux!

— Quel moyen? demanda le Maucot.

— Les cordes que nous avons fabriquées, que nous portons, et sur lesquelles nous comptions, nous sont inutiles, car nous ne saurions trouver sur toute cette toiture un endroit propre à les fixer; et, quand même nous trouverions ce point d'appui nécessaire, un autre danger nous menacerait : la hauteur qui nous sépare du canal est telle, qu'un homme ne saurait la franchir avec ses propres forces; aucun de nous ne se conduirait jusqu'au bas. Ce qu'il faut pour fuir, c'est être lié par le milieu du corps et descendre lentement. Nous sommes trois, qu'un de nous se dévoue, les deux autres seront sauvés. Quant à cet homme, il demeurera avec celui qui restera.

Mahurec et le Maucot se regardèrent.

— Une idée! murmura le premier.

— Et qui se dévouera? demanda le Maucot.

— Que le sort en décide! répondit le vicomte. Nous avons pu sauver tous trois quelques sequins à l'avidité des geôliers, réunissons-les et jouons notre vie à pair ou non!

— Ça va! dit Mahurec.

Les trois hommes, toujours à cheval sur le toit, se rapprochèrent autant qu'ils le purent, Pick était toujours entre eux, muet et immobile, se sentant dans des mains trop puissantes et dans une situation trop périlleuse pour tenter le moindre geste.

Le vicomte réunit dans ses mains les quelques sequins que lui tendaient les deux matelots, et y joignant ceux qu'il possédait :

— Pair, ou non? dit-il brusquement en étendant son poing fermé dans la direction du Maucot.

Le Provençal hésita.

— Pair, que! fit-il avec force.

Le vicomte ouvrit sa main : elle ne contenait que deux sequins.

— Tu as gagné contre moi, reprit froidement le jeune homme; joue maintenant contre Mahurec.

Le Maucot prit les sequins à son tour et la terrible partie continua.

— Non! dit Mahurec.

— Il y en a quatre! répondit le Maucot avec un soupir. Pauvre vieux, j'ai gagné! Et dire que ce sera un de vous deux qui...

— Silence! dit le vicomte; pas de regrets; agissons! En se tournant vers Mahurec :

— A nous deux, mon ami, continua-t-il.

— Pair! dit Mahurec.

— Gagné, répondit le vicomte; à vous!

Le gabier prit les sequins; une émotion violente se lisait sur sa physionomie.

— Pauvre jeune homme! murmura-t-il. Je suis vieux, moi; j'ai fait mon temps: allons! ce ne serait pas juste.

Et il tendit sa main fermée; Léopold hésita à son tour.

Rien de plus émouvant, pour qui eût pu la contempler, que cette scène si simple et cependant si poignante de ces hommes jouant à un jeu vulgaire la mort de l'un d'eux contre le salut des autres.

— Pair! dit Léopold.

Mahurec ouvrit sa main en poussant un douloureux soupir : elle contenait trois sequins.

— C'est bien, dit froidement le vicomte; je suis prêt.

— Minute! fit Mahurec; je n'ai pas dit que j'acceptais, moi!

— Matelot, dit Léopold, avec une émotion extrême, pas de générosité, ici; je ne le souffrirai pas! Nous avons joué, j'ai perdu, il faut que je paye. Pas d'hésitation, pas de refus, ou sans cela, je le jure sur mon honneur, je me précipite du haut de ce toit!

Il y avait un accent d'une énergie tellement effrayante, dans la manière dont furent prononcées ces paroles, que Mahurec courba la tête : il comprenait que le vicomte exprimait bien sa pensée tout entière et qu'il n'hésiterait pas.

— Attachons les cordes ensemble! dit Léopold en déposant son paquet sur le toit.

Les deux matelots obéirent avec un sentiment de répugnance manifeste; le vicomte attacha lui-même les cordes et s'assura que les nœuds étaient solides.

— Maintenant, reprit-il, qui de vous descendra le premier?

Et il étendit les deux mains.

— La main vide pour le second! ajouta-t-il.

Mahurec et le Maucot touchèrent chacun une main :

— A toi, matelot! dit le vicomte au Provençal.

Mahurec poussa un soupir de satisfaction, auquel le Maucot répondit par un grognement sourd.

— Si cet homme est celui que vous avez dit, reprit Léopold en désignant Pick, il peut vous être utile : il faudra le descendre également.

— Oui! s'écria le gabier; nous l'emmènerons, et sa personne, entre nos mains, nous répondra peut-être de votre sécurité! C'est une idée!

De la façon dont ils étaient placés sur le toit, Léopold était le plus près de l'extrémité donnant au-dessus du canal.

— Avant tout, dit Mahurec, je veux une dernière fois explorer ce bout de toiture et m'assurer que rien ne peut nous servir. Courbez-vous : je passerai sur vos têtes... Maucot, aie l'œil sur ce failli chien!

Léopold et le Maucot se baissèrent, Mahurec passa au-dessus d'eux et s'avança vers l'extrémité du toit... Son regard attentif interrogea minutieusement toute cette partie des *Plombs*.

— Rien! murmura-t-il avec un soupir de rage. Pauvre jeune homme!...

Pour mieux se livrer à son investigation, Mahurec s'était étendu à plat ventre : ses deux mains étreignaient l'arête de plomb, et sa tête, s'avançant en dehors du toit, était suspendue au-dessus de l'abîme; en face de lui, sous ses yeux, s'étendaient les canaux, et au loin le Lido, dans lequel les bâtiments étaient à l'ancre; la nuit était redevenue noire et ne permettait au regard que d'embrasser confusément un bouquet de hautes mâtures que balançait lentement une forte brise du nord-ouest.

Tout à coup, ainsi que cela était arrivé une fois déjà, une rafale plus violente déchira les nues, nettoya le ciel, et la lune apparaissant subitement éclaira l'horizon : le Lido, alors en pleine lumière, déroulait son magnifique paysage.

Mahurec, qui n'avait point encore changé de position, fit un mouvement tellement brusque qu'il faillit perdre l'équilibre.

— Tonnerre! s'écria-t-il en frémissant.

Et se tournant à demi :

— Maucot, dit-il, relève-moi ce mât de hune, là, sous le vent à nous!

— Troun de Diou de bagasse, caramba! Troun de l'air! vocifera le Maucot en faisant un mouvement comme pour s'élancer.

— Eh bien! gabier?

— C'est ma grande hune; c'est celle d'ousque je lance les grappins sur l'Anglais, matelot!

— C'est la corvette?

— Déguisée en grand!

— Je savais bien que j'avais relevé le point.

— Qu'est-ce donc? demanda le vicomte.

— Là, dit Mahurec en désignant le Lido, des amis!

La lune se voilait de nouveau et tout rentrait dans l'obscurité la plus profonde.

— Il est temps, dit Léopold; Maucot, attache-toi cette corde sous les bras et passe en avant; Mahurec aidera à te descendre; moi, je veillerai sur cet homme.

— Oui, oui, dit Mahurec; en avant, matelot; ne perdons pas une minute!

Et se retournant vers le vicomte :

— J'ai mon plan, ajouta-t-il; as pas peur, on verra!

Le Maucot avait passé la corde sous ses bras et Léopold y faisait un nœud solide; puis le Provençal, se glissant sur le toit, gagna l'extrémité qu'il s'apprêta à franchir. La descente était périlleuse; plus de cent cinquante pieds séparaient la toiture des *Plombs* des eaux du canal, et, ainsi que je crois l'avoir dit, la profondeur de ces eaux n'était pas assez grande pour atténuer l'effet d'une chute.

— Va, dit Mahurec en enroulant la corde autour de son bras.

Le Maucot avança d'abord les pieds dans le vide, puis les jambes, et il se soutint un moment sur les hanches à l'aide des poignets; enfin, lâchant peu à peu, soutenu par la corde raidie, il finit par s'abandonner entièrement dans le vide.

Mahurec lâchait la corde avec cette régularité et cette habileté d'un matelot émérite. Le vicomte la déroulait lentement derrière le vieux gabier, retenant aussi; car, à mesure que descendait le Maucot, le poids devenait naturellement plus lourd. Les deux hommes respiraient bruyamment; enfin la corde mollit tout à coup.

— Il s'affale à l'eau, murmura Mahurec.

— Un de sauvé, dit le vicomte; à vous!

— Non pas! fit Mahurec; avant moi faut descendre le failli chien. Celui-là vaut son pesant d'or, maintenant que je sais dans quelle soute le garder!

Léopold agita doucement la corde en la tirant à lui : elle était légère et elle remontait; le Maucot avait donc accompli sa descente avec une pleine réussite.

— Écoute, chien, dit le vieux gabier à l'agent de Camparini, je te vas éhaler en douceur; mais si tu pousses un cri, si tu tentes seulement un mouvement...

Un geste menaçant acheva la phrase. Pick se laissa attacher sans mot dire. Quand il fut prêt, Mahurec le poussa rudement et le contraignit à s'abandonner dans le vide; puis, aidé du vicomte, il laissa filer la corde.

Plus de la moitié de la descente était opérée, quand tout à coup le poids que maintenaient les deux hommes cessa de se faire sentir. Au même instant, un cri déchirant retentit au dessous d'eux, et un bruit violent accompagna ce cri plutôt même qu'il ne le suivit.

Mahurec et le vicomte demeurèrent un moment immobiles; puis, mus tous deux à la fois par une même pensée, ils tirèrent vivement sur la corde : aucun poids n'existait plus; la corde remonta à vide.

— Tonnerre! fit Mahurec, le grelin s'est cassé!

Léopold examina rapidement la corde : à peine avait-elle maintenant la moitié de la longueur nécessaire. Toute fuite par ce moyen était impossible. Le gabier et le vicomte se regardèrent avec une expression impossible à rendre. Deux heures du matin sonnèrent à Saint-Marc; le jour devait paraître à cinq heures; il n'y avait donc plus que trois heures de nuit.

XXXIV

LE LIDO.

Le Lido, ce célèbre port de la vieille république, était défendu par de nombreuses batteries, et lorsqu'un navire étranger (navire de commerce bien entendu, car à moins d'exceptions rares, il était interdit à tout vaisseau de guerre d'une autre puissance de pénétrer dans le port), lorsqu'un navire étranger venait jeter l'ancre dans le Lido, il était toujours placé sous le feu croisé de ces batteries : c'était une mesure de précaution remontant à la plus haute antiquité et dont ne s'abstenait jamais le capitaine du port.

En 1797, Venise ne comptait pas moins dans son Lido de trente et quelques bâtiments, tous portant son pavillon à la corne et tous occupant le centre du port, le point le plus rapproché de la ville. Quelques navires marchands, anglais, autrichiens ou grecs, stationnaient à la place réservée. Parmi ces navires, il en était un arrivé depuis peu de jours, le premier à l'ancre par conséquent en pénétrant dans le port, le plus exposé aux vents du large, mais le moins au feu des canons des forts.

C'était une corvette fine, gracieuse, élancée, trop bien taillée évidemment pour un bâtiment de commerce, mais en ayant cependant les allures pacifiques et l'apparance encombrée. De nombreux ballots étaient entassés sur son pont et sans doute, comme cela arrive journellement, l'équipage était insuffisant, car ce pont offrait l'aspect du plus grand désordre et de la plus grande négligence. Aussi, depuis son entrée au port, la corvette était-elle un sujet de railleries pour les galères vénitiennes, et sa nationalité espagnole, ainsi que le constatait le pavillon flottant à sa corne, ne la mettait pas à l'abri de ces plaisanteries dédaigneuses.

Ce navire était chargé de coton d'Égypte et se rendait à Barcelone; il avait été assailli par un coup de vent qui l'avait rejeté jusqu'au fond de l'Adriatique, et avait demandé l'entrée du Lido afin de se ravitailler et de réparer les avaries qu'il avait dans ses mâtures; mais sans doute avant de naviguer dans la Méditerranée, la corvette avait fait de longues campagnes dans l'Océan, sous l'équateur, à en juger par une partie des hommes de son équipage, dont le teint cuivré décelait des habitants d'un autre hémisphère.

On avait remarqué surtout un jeune matelot bizarrement vêtu, toujours accompagné d'un lévrier gigantesque, et qui chaque soir faisait de longues promenades dans les lagunes. Quelques curieux des bords voisins avaient prétendu que ce matelot pouvait bien être une femme sauvage à la peau presque rouge, mais comme personne n'avait eu occasion de s'approcher du personnage, la supposition n'avait pas été accueillie. Au reste, la corvette n'avait cherché à établir de relations avec qui que ce fût, et l'apparence malheureuse de son équipage n'avait fait regretter à personne cet isolement volontaire.

Cette nuit du 16 avril, et à l'instant où Mahurec et le vicomte entendaient retentir deux heures à l'horloge de Saint-Marc, un long hurlement résonna au loin dans les lagunes, puis une barque glissa lentement au milieu des navires encombrant le Lido et se dirigea vers la corvette espagnole.

A peine le canot longeait-il la coque, qu'un lévrier énorme s'élança d'un bond de l'embarcation sur le navire; un personnage, enveloppé dans un manteau blanc, suivit le chien et grimpa lestement après l'escalier cloué sur les flancs de la corvette, laissant le canot à la garde de deux marins qui le montaient.

En touchant les planches du pont, le lévrier s'arrêta, s'étira, poussa un grognement joyeux et bondit vers l'arrière : deux hommes causaient là à demi-cachés

par le bastingage. Le lévrier se roula à leurs pieds en leur prodiguant ses caresses.

— Eh bien, Coumâ! dit l'un d'eux en flattant le gracieux animal, as-tu enfin trouvé la piste ?

— Non, Charles, pas encore! répondit une voix.

Le personnage au manteau blanc venait de s'approcher, les deux hommes lui tendirent la main à la fois.

— Es-tu certaine, Fleur-des-Bois, demanda le second des deux causeurs, que Coumâ soit réellement sur une piste ?

— J'en suis sûre, Henri, et cette piste n'est pas celle d'un ennemi, mais celle d'un ami! Coumâ n'a pas de colère, il a du chagrin : il n'est pas prêt à attaquer, il est plutôt prêt à se plaindre. Maintenant, quelle est cette piste? je l'ignore. C'est la seconde fois que Coumâ vient à Venise : la première, il n'a pas manifesté y connaître quelqu'un ; la seconde, il donne tous les signes d'une inquiétude extrême. Vous vous rappelez la première nuit de notre débarquement! Il a fallu l'attacher au fond du canot pour qu'il demeurât tranquille; depuis lors cette inquiétude a constamment été en augmentant. Je connais l'intelligence extraordinaire de ce chien, j'ai en cette intelligence une foi entière, car jamais Coumâ ne m'a trompée... Pauvre chien! comme ma sœur l'aimait!

— Mais enfin, reprit Charles, tu n'as rien découvert ?

— Rien absolument : j'ai parcouru tous les canaux! la seule remarque que j'aie pu faire, c'est que plus je m'enfonce dans l'intérieur de Venise, moins l'agitation de Coumâ est vive : elle redouble au contraire en me rapprochant des dernière îles voisines du Lido.

Un matelot, l'un de ceux qui montaient le canot, s'approcha respectueusement :

— Mon commandant, dit-il en s'adressant à Charles, faut-il crocher le you-you sur ses palans?

Charles regarda Henri.

— Qu'en penses-tu, Bonchemin? dit-il.

— Laisse cette embarcation à la mer, répondit Henri. Qui sait si elle ne peut nous être utile? dans la situation aucune précaution ne peut être négligée.

Le matelot s'éloigna.

— Maintenant, reprit Henri, descendons dans ta cabine et relisons les instructions que nous a transmises Jacquet : le moment approche et il ne faut rien oublier. Viens, Fleur-des-Bois.

Tous trois descendirent dans l'entre-pont : l'intérieur du navire répondait parfaitement à son extérieur; l'entre-pont comme le pont était encombré d'immenses ballots, tous appuyés le long des murailles et ne laissant vide qu'un étroit espace réservé au milieu; encore le pied des mâts disparaissait-il également sous une couche épaisse de colis de toutes espèces et de toutes formes.

A l'arrière, une petite chambre occupant toute la largeur du batiment était éclairée par des fenètres carrées ressemblant, à s'y méprendre, à des sabords destinés à recevoir des caronades de chasse. Cette chambre n'avait pour tous meubles que deux hamacs suspendus au plafond, quatre chaises et une table fixée solidement au centre. Deux portraits étaient accrochés à la muraille au-dessus de chaque hamac; ces deux portraits étaient ceux de deux femmes jeunes, jolies, et ayant entre elles un grand air de ressemblance.

Au fond, entre les deux fenêtres ou les deux sabords, était un trophée d'instruments bizarres, de flèches comme celles dont se servent les sauvages, et au centre de ce singulier trophée était un petit groupe de fleurs fanées, desséchées, et cependant conservées avec le plus grand soin. Parmi ces plantes, on pouvait reconnaître encore les restes d'une couronne des fleurs rouges du balisier, et un bouquet de convolvulus bleus, ces magnifiques produits de l'équateur dont les iles des Antilles offrent de si splendides échantillons.

En entrant dans la pièce les deux hommes prirent place sur deux chaises; Fleur-des-Bois promena autour d'elle un regard mélancolique, puis s'approchant de l'un des portraits :

— Sœur Blanche, dit-elle, j'ai prié pour toi soir et matin, et le bon Dieu a exaucé mes prières, car tu es heureuse maintenant ; Charles t'aime, il est ton époux et la distance qui vous sépare momentanément n'est que celle tracée par l'amour de la patrie et l'amour de la gloire!

Puis, se tournant vers l'autre portrait :

— Sœur Léonore! continua-t-elle, toi aussi, tu as souffert, toi aussi, tu es heureuse : que le Seigneur soit toujours pour toi miséricordieux !

Alors, marchant d'un pas grave vers le fond de la pièce, elle s'agenouilla devant le trophée placé entre les deux sabords : elle parut demeurer quelques minutes en prières, puis un sanglot rauque lui déchira la gorge.

— Etoile-du-Matin! murmura-t-elle en joignant les mains, tu es près de notre père, dis-lui que son regard s'abaisse sur la fille qu'il a laissée seule sur la terre, dis-lui que cette fille sera toujours digne du grand chef dont le sang coule dans ses veines! Etoile-du-Matin, nos frères caraïbes t'entourent... dis-leur à tous que Fleur-des-Bois, la dernière de leur race, ne faillira jamais à la mission qu'elle s'est donnée!

Se relevant lentement, elle recula de deux pas, et étendant à la fois les deux bras avec un geste d'une majesté étrangement énergique :

— Aujourd'hui encore, reprit-elle, vous qui m'entendez, ceux que je vois et ceux que je ne puis voir, recevez le serment que je fais chaque jour et que je ferai jusqu'à l'heure où la sainte vengeance m'aura dégagée!... Mon père, ma sœur, mes frères caraïbes, vous tous qui êtes dans le ciel, je jure sur votre mémoire, sur mon amour pour vous, sur ma foi en Dieu, de consacrer ma vie, mes forces, mon intelligence, à tirer de votre mort une vengeance éclatante : ceux-là qui vous ont livrés, ceux-là qui vous ont tués, ont dans leurs veines un sang qui m'appartient jusqu'à la dernière goutte... Fleur-des-Bois, la guerrière, fera couler ce sang et elle marchera sur la plaie sans pitié ni remords!

En achevant ces mots prononcés avec un accent impossible à rendre, la jeune femme croisa ses bras sur sa poitrine; ses yeux étincelaient, son corps frémissait et ses lèvres s'agitaient convulsivement.

Charles et Henri avaient écouté sans mot dire, sans chercher à interrompre Fleur-des-Bois; quand la Caraïbe eut terminé son espèce d'invocation, elle revint vers les marins et s'asseyant près d'eux :

— Quand donc l'heure sonnera-t-elle? demanda la jeune fille d'une voix sombre.

— Bientôt! répondit Charles; nous crois-tu moins impatients que toi de voir arriver cette heure! Ceux qui ont tué ton père et ta sœur, Fleur-des-Bois, ceux qui ont vendu tes frères, ceux qui t'ont faite orpheline et proscrite, ceux-la sont les mêmes que ceux qui ont tué notre jeunesse, qui ont vendu notre honneur, qui nous ont faits infâmes et sans nom! L'heure de la vengeance pour toi, sera pour nous l'heure de la réhabilitation!

— Je le sais, dit la Caraïbe; mais si vous avez souffert, Dieu vous a réunis à celles que vous aimez et qui vous aiment, et il m'a séparée, moi, de ceux qui étaient ma vie et mon sang!

— Le Seigneur te récompensera, pauvre fille! dit Henri. Tu n'as plus que patience à avoir, car l'instant est proche. Ecoute! des nouvelles importantes nous sont arrivées ce soir; Jacquet est sur le point de se rendre maître d'une partie des fils de cette effrayante in-

trigue; il nous recommande de redoubler de prudence et d'attention, de nous tenir prêts à agir, mais de ne rien donner au hasard. Or, tu sais la confiance que nous devons avoir en Jacquet!

— Qu'il me mette en face de mes ennemis! s'écria Fleur-des-Bois avec un geste superbe.

Et, comme s'il eût voulu joindre sa voix menaçante à celle de sa maîtresse, Coumâ, le lévrier caraïbe couché aux pieds de Fleur-des-Bois, se mit à gronder sourdement.

— Silence! dit la jeune fille.

— Demain, reprit Henri, nous aurons d'autres nouvelles, car je...

Un nouveau grognement du chien interrompit la phrase commencée.

— Silence donc! dit la Caraïbe avec colère.

Mais Coumâ n'obéit pas; se dressant brusquement, il aboya avec un accent extraordinaire. Fleur-des-Bois voulut le menacer, mais le chien bondit en avant et se rua sur l'un des sabords.

— Coumâ! cria la jeune fille d'un ton impérieux, ici! je le veux!

Coumâ n'entendit pas; il paraissait affolé.

— Qu'est-ce donc? dit Henri en courant ouvrir la petite fenêtre qui bouchait l'ouverture des sabords, qu'a donc ce chien?... il faut le savoir!

Il n'achevait pas qu'il tombait à demi-renversé sur un siége; le lévrier, s'échappant par une rude secousse des mains de sa maîtresse, venait de bondir en avant avec une telle furie qu'il avait atteint Henri et l'avait jeté de côté; du même élan l'animal, passant comme une flèche, s'était rué par la fenêtre ouverte et avait disparu. Le bruit de son corps tombant dans la mer et faisant jaillir l'eau arriva jusqu'à l'entre-pont.

— Il faut savoir ce que cela signifie! s'écria Charles en se précipitant vers l'écoutille.

Mais il n'avait pas fait trois pas que la Rochelle, notre vieille connaissance du *Roi des gabiers*, se présentait dans l'encadrement de la porte.

— Pardon, excuses! mes commandants, si je vous dérange, dit le matelot, mais je viens vous demander par rapport au moussaillon..... Faut-il l'affaler à fond de cale ou l'envoyer par-dessus le bord?

— Hein? firent à la fois Henri et Charles; que veux-tu donc dire?

— Je veux dire par rapport au moussaillon?

— Quel moussaillon? demanda Charles avec impatience.

— Celui que je viens de crocher avec une gaffe au moment où il doublait l'arrière de la corvette et qu'il allait se pomoyer sur un grelin.

— Tu as surpris quelqu'un cherchant à escalader les bordages! s'écria Henri.

— Oui, mon commandant; à preuve que le croc de ma gaffe l'a enlevé par le collet de son habit.

— Mais qui cela!

— Le moussaillon donc!... Il est là sur le pont : Petit-Pierre et un autre le gardent à vue.

— Je vais voir! s'écria Charles en s'élançant.

Mais au moment où il franchissait les premières marches de l'escalier, un bruit violent retentit au-dessus de sa tête : c'étaient des trépignements mêlés d'aboiements furieux, puis Coumâ se rua par l'écoutille, manquant cette fois de renverser Henri, et, bondissant vers sa maîtresse, il saisit dans sa gueule son vêtement de laine et s'efforça de l'attirer à lui avec une pantomime tellement expressive que Fleur-des-Bois obéit presque malgré sa volonté.

— Mademoiselle Fleur-des-Bois! cria Petit-Pierre du haut de l'escalier, tenez bien votre chien!... il a failli nous étrangler!... il est enragé pour sûr!

Charles atteignait alors le pont; Henri le suivait; Fleur-des-Bois, que Coumâ n'avait pas quittée, surgit presque au même instant. Alors le chien, abandonnant sa maîtresse, s'élança sur un groupe formé au pied du grand mât par deux hommes et un enfant.

— Coumâ! dit la Caraïbe en voulant arrêter l'élan furieux du lévrier.

Mais l'animal, aboyant avec des accents extraordinaires, bondissait, sautait, revenait sur lui-même pour s'élancer encore et revenir de nouveau : c'était un manége effrayant, un véritable steeple-chase dont le pont de la corvette était le turf.

— Commandants! dit la Rochelle en désignant l'enfant, voilà le moussaillon que j'ai croché.

Charles prit un falot que lui présentait un homme de quart et s'avança vers le groupe; Petit-Pierre et l'autre matelot s'écartèrent respectueusement : la lumière de la lanterne tombait en plein sur le visage de l'enfant.

Charles s'arrêta comme frappé de stupeur, Henri demeura immobile, foudroyé; puis un cri perçant retentit, une ombre passa, et Fleur-des-Bois, saisissant dans ses bras l'enfant qui, lui, demeurait muet et ému, l'enleva, le pressa contre sa poitrine et l'embrassa avec une effusion indicible. Coumâ, revenant enfin, se coucha aux pieds du groupe formé par l'enfant et se roula avec des grognements d'allégresse.

La Rochelle, Petit-Pierre, les autres matelots, contemplaient cette scène avec un étonnement profond.

— Oh! s'écria Charles, Dieu permet un miracle!

— Lui! lui!... répétait Fleur-des-Bois avec des élans de joie folle; oh! tu me parleras de mon père, tu me parleras d'Étoile-du-Matin!...

— Oui, oui! dit Bibi-Tapin dont la voix était brisée par les larmes, oui, ma sœur, je vous parlerai de tous ceux que nous aimons; mais avant tout, il faut que je vous parle de celle que nous devons sauver...

XXXV

LA LUCARNE.

Mahurec et Léopold étaient demeurés foudroyés; le silence le plus profond avait succédé au bruit produit par la chute, et la respiration sifflante des deux hommes troublait seule ce silence, qui avait quelque chose de terrifiant.

— Impossible de vous descendre, dit enfin le vicomte; la corde n'atteindrait plus maintenant à la moitié de la distance à franchir.

Mahurec haussa les épaules avec indifférence,

— Le bon Dieu, dit-il, n'a pas voulu qu'un vieux caïman comme moi qui a fait son temps sauve sa carcasse, tandis qu'un homme comme vous serait repincé en double. As pas peur, nous sommes à deux, maintenant, faut voir à organiser le sauvetage.

— Descendre par ici sans corde est impossible, reprit le vicomte. Retournons vers Saint-Marc; peut-être avons-nous mal exploré les dômes. En tous cas, les cordes qui nous restent pourraient servir à l'un de nous à descendre l'autre sur les coupoles, et celui-là continuerait à chercher une route.

— Filons! reprit Mahurec.

Les deux hommes, toujours à califourchon sur la crête de la toiture, reprirent le périlleux chemin qu'ils avaient précédemment parcouru avec leurs compagnons. Après une demi-heure de fatigues, ils atteignirent l'extrémité du toit opposée à celle donnant sur le canal : le dédale des coupoles de Saint-Marc s'offrait à eux.

— Rien, dit le vicomte après un long silence et un minutieux examen. Aucune issue n'existe entre ces dômes; partout des précipices sans aucune communication avec l'intérieur.

— Nous affaler sur ces dômes serait une bêtise, ajouta Mahurec; c'est plus raide et plus glissant qu'un

habitacle de boussole; pour se pomoyer là-dessus, il faudrait des crampons aux pieds.

— Cela est vrai; et cependant le côté de l'église est le seul par où nous puissions fuir maintenant.

— Minute! fit Mahurec.

— Quoi! demanda le vicomte avec émotion.

Le matelot avait le bras étendu dans la direction de la partie du palais ducal bâtie sur la place. Cette partie du palais était reliée à celle sur la toiture de laquelle étaient en ce moment les deux fugitifs par une muraille énorme, de la hauteur des bâtiments, longue de trente pieds environ, et bordée à droite par une cour servant au service intérieur du palais, et, à gauche, par une autre cour séparant la demeure du doge de l'habitation réservée aux prêtres de Saint-Marc. De l'autre côté de ce mur ou reprenait la toiture, toujours plombée, du palais ducal. Entre les deux corps de bâtiment, le mur formait donc comme un mince trait-d'union, car sa crête était en contre-bas d'à peine quelques pieds des bords des deux toits.

De l'autre côté de ce mur, sur le prolongement du toit on pouvait apercevoir une lucarne qui, à en juger par sa position, ne pouvait pas appartenir à l'enclos des prisons.

— Je comprends! s'écria le vicomte en suivant de l'œil le geste de Mahurec, qui venait de lui indiquer la lucarne au petit toit aigu. Cette lucarne doit éclairer quelque galetas habité ou non. Si c'est un grenier habité, ceux qui y demeurent ne sauraient nous livrer, ce serait une infamie. D'ailleurs, nous prendrions nos précautions : s'il est inhabité, il doit avoir une communication facile avec les escaliers intérieurs du palais, et nous trouverons à fuir. Ce qu'il faut, c'est parvenir jusqu'à la lucarne.

— Oui, dit Mahurec; mais c'est un vrai chemin de gabier!

Et il désignait la haute muraille sur laquelle il fallait descendre d'abord, et dont on devait forcément suivre la crête isolée pour atteindre l'autre côté des bâtiments.

— Allons! dit simplement le vicomte; Dieu me soutiendra.

Pour gagner cette muraille, il fallait tout d'abord affronter un sérieux péril. Le toit de plomb avait une grande déclivité, ai-je dit, et sa surface unie et polie s'opposait absolument à ce que l'on s'y tînt debout, ou même en s'aidant à la fois des pieds et des mains; on pouvait s'y maintenir d'une seule manière : à plat ventre, mais sans bouger, à la condition de ne pas tenter un mouvement soit en avant, soit en arrière, sans quoi, la plus légère perte d'équilibre ne pouvant se rétablir faute de point d'appui, la chute était certaine.

Or, pour gagner la crête du toit, Mahurec avait pu se servir de son outil de fer, l'enfonçant dans les jointures des plaques; mais, pour descendre, le moyen était impraticable; et cependant il fallait descendre, franchir toute la déclivité du toit pour gagner la muraille d'abord, et de là la lucarne.

— Vous vous affalerez en tenant un bout de grelin, dit Mahurec au vicomte; ça sera plus commode.

— Et vous, qui vous tiendra la corde pour descendre? répondit vivement Léopold.

— As pas peur, le gabier connaît son chemin!

— Non, non, je comprends votre intention; mais je ne veux pas que vous vous exposiez pour moi. D'ailleurs, le sort m'avait sacrifié, et...

— Vous avez juré de m'obéir! dit Mahurec.

— Pas dans cette circonstance; les chances doivent être égales entre nous!

— Eh bien! est-ce qu'elles le sont? Êtes-vous matelot? avez-vous l'habitude de vous pomoyer sur un bout de vergue par une brise carabinée? Faites ce que je vous dis : une fois sur le mur vous tiendrez la corde et vous m'aiderez à me diriger; d'ailleurs, je le veux, et, tonnerre, ça sera!

Les deux hommes atteignaient alors l'endroit du toit précisément en ligne droite avec la muraille qu'il fallait franchir. Les plaques de plomb offraient une pente rapide, polie et brillante; de chaque côté du mur était béant un immense précipice. Mahurec attacha Léopold, et, le contraignant à se laisser glisser à plat ventre, il le descendit lentement, mais sûrement, jusqu'à la muraille qui se trouvait en contre-bas de deux pieds environ.

A cheval sur le mur, Léopold, malgré lui, jeta les yeux à droite et à gauche : il était suspendu entre deux abîmes; il sentit sa tête tourner; le vertige s'empara de son cerveau; le sang bourdonna dans ses oreilles; il lui sembla que la terre montait jusqu'à lui; qu'une force invisible l'attirait en bas. Il voulut crier, il ne put formuler un son; il battit l'air dans ses mains; il se sentit perdre l'équilibre, une puissance fascinatrice le précipitait; il cessa de voir et d'entendre; il lui sembla traverser l'espace.

Quand il revint à lui, sa tête reposait sur la poitrine de Mahurec; le vieux gabier, à cheval sur le mur, tenait le jeune homme dans ses bras.

— As pas peur, disait-il, ce n'est rien; je connais la chose. Ça m'est arrivé dans les temps de la première fois que j'ai été larguer une cacatois sur la barre du petit perroquet, que j'en ai piqué une tête jusqu'à la *grand hune*. As pas peur, que je dis, et minute; attendez un instant, je vous cale en grand!

— Oh! murmura le vicomte, vous m'avez sauvé la vie.

Et il serra doucement la main du gabier; c'était vrai, sans la présence d'esprit, l'adresse et la force incroyables du matelot, le vicomte était précipité en bas de la muraille.

En voyant chanceler celui qu'il venait de descendre, Mahurec comprit tout : il connaissait les effets effrayants du vertige, il sentit que la corde qu'il tenait ne lui suffisait pas pour empêcher la chute, car cette corde eût pu, tout au plus, maintenir le vicomte suspendu dans les airs; ces pensées s'étaient fait jour dans l'imagination du gabier en l'espace d'une même seconde. En homme d'action qu'il avait été toute sa vie, il n'hésita pas : assis sur le toit glissant, il se laissa glisser comme une flèche, sur le plomb uni, en ligne droite avec la muraille; il fallait toute l'agilité, tout l'aplomb, tout l'équilibre d'un gabier consommé, pour opérer une pareille descente. Mahurec avait atteint le mur au moment où le vicomte roulait dans l'espace. Le saisissant brusquement, il l'avait maintenu par un arrêt d'une énergie féroce.

Les deux hommes étaient donc là, l'un à cheval sur le mur, soutenant l'autre qu'il tenait dans ses bras comme une nourrice tient son enfant.

— Allons! murmura le vicomte en rassemblant ses forces, je suis remis... avançons!

— Attendez! dit vivement Mahurec, vous ne pourrez peut-être pas vous pomoyer là-dessus.

Le vicomte était en proie à un tremblement nerveux qui agitait tous ses membres et imprimait à son corps des saccades convulsives. L'effet désastreux du vertige existait encore. Sur quelques natures essentiellement nerveuses, l'horreur du vide produit ces impressions étranges, inexplicables. Sur le toit, la surface glissante, mais enfin la surface des plombs s'étendant à droite et à gauche, n'offrait plus le même effet et le vicomte n'avait rien ressenti; mais sur cette muraille élevée placé entre deux abîmes, suspendu au-dessus du vide, il était dominé par cette impression qu'il ne pouvait vaincre.

Il se sentait brisé, sans forces, sans énergie, et il lui était impossible de tenir les yeux ouverts sans se sentir attirer en bas.



Il s'avança sur ce chemin étroit, portant son précieux fardeau. (Page 217).

— Sauvez-vous! dit-il à Mahurec, abandonnez-moi! je ne puis...

Le gabier poussa un juron sonore; d'un regard sûr il examina la crête de la muraille; cette crête avait une largeur de deux pieds environ et une longueur de près de trente. Sans lâcher le vicomte, Mahurec d'une main ramassa la corde qu'il réunit en quelques brassées, puis repassant cette corde sous les bras du jeune homme, il l'y fixa plus solidement encore qu'elle ne l'était, ayant soin de laisser flotter deux longs bouts. Léopold se laissait faire, tant l'impression profonde qu'il ressentait le rendait incapable de comprendre.

Mahurec se consolidant bien sur ses hanches, enleva le jeune homme et le plaça sur ses épaules; saisissant alors les deux bouts flottants de la corde, il la croisa sur sa poitrine, de cette manière le vicomte était attaché sur le dos du gabier.

— Ne bougez pas! dit Mahurec. Pas un mouvement... rien de rien!... laissez faire et as pas peur!

Alors s'enlevant doucement, lentement, mais sûrement sur ses mains, il posa le pied gauche d'abord sur la crête de la muraille, puis le droit... Il était debout, immobile, les hanches appuyées au rebord des *Plombs* qu'il venait de franchir. En face de lui s'étendaient les trente pieds du mur à franchir, à droite et à gauche étaient les précipices.

Le gabier demeura ainsi immobile durant quelques secondes, il prenait parfaitement son aplomb, ses deux mains en arrière appuyées sur le bord du toit.

Tout à coup, il lâcha les feuilles de plomb et il se redressa, se tenant debout sans appui sur la crête isolée, puis d'un pas ferme, sans hésiter, sans se presser, avec une sûreté d'œil et de pied extraordinaire, il s'avança sur ce chemin étroit, portant son précieux fardeau.

Heureusement qu'alors la nuit était noire et que la lune ne s'était point dégagée, car de la place Saint-Marc et du canal on eût pu voir l'ombre de cet étrange promeneur. Il fallait avoir cette merveilleuse habitude du gabier qui, par un gros temps, va carguer une

voile au bout d'un morceau de bois mobile, il fallait être doué enfin pour accomplir un tel trajet. Mahurec mit cinq minutes à peu près à franchir la distance, et quand il arriva au but, c'est-à-dire à l'autre toiture, il n'avait pas eu un seul instant d'hésitation.

Là encore, les obstacles recommençaient : comme la précédente, comme celle du bâtiment des prisons, cette toiture était faite de feuilles de plomb disposées identiquement de même; il fallait gravir cette pente unie et glissante que bordait encore un double précipice. Mahurec ne détacha pas le vicomte : saisissant son outil, il rampa sur le toit, s'élevant de feuille en feuille, ainsi qu'il l'avait déjà fait en quittant la cellule.

Bientôt il atteignit la crête du toit; cette crête formait une sorte de terrasse très étroite, mais enfin assez longue pour qu'un homme pût s'y tenir caché. Mahurec y étendit le vicomte. La brise fraîche de la nuit frappait alors le jeune homme en plein visage, il rouvrit les yeux.

Son premier mouvement fut de regarder autour de lui avec un sentiment d'effroi manifeste; ses regards en rencontrant le toit à droite et à gauche, là où sans doute ils s'attendaient à trouver le vide, se reportèrent sur le gabier :

— As pas peur! dit Mahurec, le mur est doublé!

Léopold tendit la main au matelot, et prenant ses doigts rugueux qu'il serra avec énergie :

— Deux fois sauvé par vous! murmura-t-il.

Puis secouant le reste de torpeur qui l'accablait encore et se redressant :

— Je ne souffre plus! dit-il. Je me sens renaître. Que devons-nous faire?

Mahurec désigna la lucarne.

— Gagnons la toiture de cette lucarne, répondit-il, forçons la fenêtre et nous n'aurons plus qu'à nous affaler sur les enfléchures pour filer toutes voiles dehors.

— Oui! dit Léopold. Je me souviens. Nous sommes ici au-dessus de la partie du palais habitée par le doge; cette lucarne éclaire probablement une chambre habitée par quelque domestique... il faut y pénétrer.

— C'est ce qu'on va faire en deux temps. Vous sentez-vous solide?

— Parfaitement remis : c'est un accès nerveux qui m'a abattu, mais l'accès est passé. Je suis prêt à vous suivre maintenant?

— Alors, attention à la manœuvre et ne perdons pas une minute : je passe le premier, filez dans mon sillage et gouvernez droit!

En achevant ces mots, Mahurec rampant sur la crête du toit, arriva jusqu'à la hauteur de la lucarne dont le petit toit commençait aux deux tiers de la pente à peu près et se prolongeait jusqu'au-dessus de la cour intérieure.

Se laissant glisser doucement, mais en ligne droite sur la pente des feuilles de plomb, il se trouva bientôt à cheval sur le petit toit. Le vicomte l'avait suivi accomplissant le périlleux trajet avec le même bonheur. Appuyant alors ses deux mains sur les bords, Mahurec étendit la tête et se coucha à plat ventre : d'une main, il interrogea la façade de la lucarne qu'il ne pouvait voir. Le vicomte attendait palpitant.

— Tonnerre de Brest! murmura Mahurec avec une sourde colère.

— Qu'est-ce donc? demanda Léopold, la fenêtre est-elle fermée?

— Il y a une grille! répondit le gabier en se redressant.

Les deux hommes se regardèrent avec une sorte d'épouvante : cet obstacle, auquel ils n'avaient songé ni l'un ni l'autre et qui surgissait tout à coup entre eux et la liberté, leur paraissait infranchissable.

— Une grille! répéta le vicomte. Mais il nous faut une lime pour l'attaquer!

— Une lime! répéta Mahurec, et nous n'avons que nos outils de fer!

La sueur inondait leur visage et leurs doigts crispés étreignaient leurs outils inutiles : un moment, le courage faillit les abandonner. En proie à un accès de désespoir, Léopold se coucha sur le toit à son tour pour examiner la situation; il voulait toucher l'obstacle.

— Oh! fit-il avec un demi-cri de triomphe, cette grille est montée sur un cadre de fer : je sens les barreaux du cadre, nous pouvons peut-être la détacher tout entière.

Mahurec se pencha de nouveau :

— Tonnerre! dit-il. C'est une idée! Travaillez à bâbord et moi à tribord.

Les deux hommes étendus sur le toit, le corps penché en avant, se retenant d'une main au pignon de la lucarne, l'autre armée d'un outil long et aigu, commençaient leur difficile travail. Enfonçant ensemble la pointe de chaque outil entre le cadre de la grille et la muraille, ils opérèrent en faisant lévier. D'abord la grille résista, puis, ébranlée peu à peu, elle céda successivement, et bientôt elle se détacha tout entière. Mahurec l'enleva et la posa sur le toit.

Derrière la grille se trouvait une fenêtre garnie de carreaux de vitre enchâssés dans du plomb.

— Il n'y a personne évidemment dans ce grenier, fit observer le vicomte, sans quoi le bruit que nous venons de faire eût attiré l'attention.

— Possible! répondit Mahurec, à moins qu'on ne nous guette!... En attendant, brisons les carreaux.

L'opération était facile : en un clin d'œil elle fut accomplie.

— Maintenant, dit Mahurec, il s'agit de s'affaler dans l'écoutille.

Descendre était difficile, presque impossible. De chaque côté du petit toit de la lucarne, les murs qui le soutenaient s'abaissaient à pic sur le grand toit, lequel n'était garni d'aucune gouttière pouvant servir de point d'appui. Pour s'introduire par la fenêtre défoncée, il fallait donc quitter le petit toit, se suspendre par les deux mains au-dessus du vide, se balancer un instant dans l'air et prendre enfin son élan pour s'élancer à l'intérieur.

Ici, autre danger à craindre : quelle distance séparait la lucarne du plancher de la pièce qu'elle éclairait? Dans les constructions anciennes, où se trouvent souvent doubles croisées superposées, la hauteur des pièces est effrayante. Se lancer au hasard était donc risquer une chute dangereuse, peut-être mortelle.

— Je vais vous descendre, dit Mahurec en prenant ses cordes. Vous mesurerez la hauteur : si elle n'est pas infranchissable, je sauterai; si elle est trop élevée, je vous remonterai, et nous chercherons ensemble une autre route.

Léopold, solidement attaché, se laissa glisser dans le vide, puis, appuyant ses pieds sur l'extrême bord du toit, il s'enfonça dans la lucarne.

— Lâchez! cria-t-il à Mahurec.

Celui-ci laissa filer la corde : à peine descendit-elle de quelques brasses, qu'il ne sentit plus aucun poids : le comte devait avoir rencontré le plancher de la pièce. La distance était donc courte à franchir.

— A peine dix pieds! cria Léopold.

— Alors j'envoie l'amarre et je m'affale! répondit Mahurec.

Roulant la corde qui lui restait, il l'envoya par la lucarne et il s'apprêta à descendre.

Ainsi que je l'ai expliqué, cette lucarne était construite sur l'extrême bord du toit : une demi-feuille de plomb la séparait à peine du vide; son pignon pointu se dressait sur deux petites murailles unies et lisses, et l'extrémité du grand toit servait d'appui à sa fenêtre.

Mahurec se mit à califourchon sur le petit toit, le dos tourné vers la cour : le ventre, par conséquent, appuyé sur le pignon aigu, ses deux mains placées sur chaque versant du petit toit. Se poussant doucement il allongea d'abord les jambes, puis il se laissa glisser jusqu'à la ceinture...

Dans cette situation, le corps, étant plié en deux, le haut appuyé sur le toit, faisait équilibre suffisamment avec les jambes se balançant dans l'espace, et, si la position était fatigante, elle pouvait ne pas être absolument périlleuse, mais le difficile allait commencer : il s'agissait maintenant de se retenir des deux mains aux bords coupants du toit, et, se maintenant à la force des poignets, de se suspendre au-dessus de la cour pour permettre aux jambes de s'enfoncer dans la lucarne.

Quoique la distance entre le plancher et la fenêtre ne fût pas énorme, elle était assez grande cependant pour empêcher le vicomte de venir à l'aide du vieux gabier : Mahurec ne pouvait compter que sur lui-même, ce qui au reste ne semblait nullement l'inquiéter.

Descendant toujours avec une prudence calculée, déjà sa poitrine effleurait le toit à pic : ses bras, repliés, maintenaient le corps comme deux ressorts puissants : le coupant des feuilles de plomb ne pouvait entamer la peau tannée de la paume de ses mains herculéennes... Léopold, qui, du plancher de la pièce, suivait anxieusement cette périlleuse descente, étendait les bras pour recevoir le corps du matelot... Mahurec, abaissant ses regards et calculant la hauteur, allait s'élancer...

Tout à coup le corps du gabier fit un mouvement brusque, saccadé, il tourna à demi sur lui-même, sa main gauche avait abandonné le petit toit, et il se tenait suspendu seulement par la main droite : une feuille de plomb mal rivée venait de céder sous la pression et sous le poids, et, se détachant brusquement, elle avait fait lâcher prise à la main gauche.

Mahurec demeura accroché d'un seul côté, sa main droite glissait à son tour, et le corps, ayant tourné sur lui-même, avait dévié de la ligne et se tournait à demi suspendu au-dessus de l'abîme...

Le vicomte poussa un cri, mais il ne pouvait rien... Mahurec fit un effort... sa main droite glissait toujours... enfin ses doigts se détendirent, et il fallut se laisser tomber... Dans sa chute le malheureux fut lancé en dehors du grand toit jusqu'à la poitrine, et il demeura suspendu, ne se soutenant que par les deux coudes qui, heureusement, avaient rencontré l'extrême bord du toit servant d'appui à la fenêtre de la lucarne.

La situation était terrible, affreuse, et la mort imminente. Mahurec, ayant les jambes et les cuisses déjà lancées dans l'espace, était soutenu sur ses poignets et ses coudes : le moindre faux mouvement pouvait le précipiter tout à fait.

La respiration du gabier s'échappait en sifflant de sa gorge aride, et la sueur ruisselait à grosses gouttes sur son front. Léopold, haletant, n'osait formuler un son.

Pour se sauver, pour éviter la chute, il fallait que le gabier pût élever doucement l'une de ses jambes et qu'il posât le genou sur le bord du toit.

Mahurec réunit ses forces, et, sans bouger le haut du corps, il essaya d'attirer à lui sa jambe droite, mais l'effort fait, causant une contraction nerveuse immédiate, le gabier ressentit aussitôt une douleur aiguë, violente, terrible dans la cuisse : une crampe le rendit pour un moment perclus de tous ses membres... Il demeura immobile et toujours suspendu...

XXXVI

LE BROUILLARD

Un canot s'avançait dans l'ombre... Le brouillard qui s'était élevé deux fois, emporté par deux rafales successives, s'abaissait alors sur le Lido qu'il enveloppait tout entier dans ses replis épais. Il était impossible à dix pas de voir une embarcation.

Six rameurs montaient l'avant de ce canot et leurs avirons, enveloppés d'étoupe, s'abaissaient, fendaient les eaux et se relevaient sans causer le moindre bruit : deux hommes, une femme, un enfant se tenaient à l'arrière ; des armes brillaient à côté d'eux, entassées sur un banc.

— Et tu l'as vu? disait la femme avec un accent de férocité impossible à rendre.

— Oui, ma sœur, répondit l'enfant, c'était lui!... lui qui a vendu la Cabesterre aux Anglais, lui qui a livré le secret des passes et le carbet aux flammes, lui qui a été la cause de la mort du chef, de celle d'Etoile-du-Matin, lui qui a failli te tuer enfin!...

— Et cet homme est à Venise?

— Je l'ai vu, je lui ai parlé!

— Et il vit! s'écria Fleur-des-Bois avec une fureur sourde. Tu l'as vu, tu lui as parlé, toi, l'enfant auquel j'ai appris à manier une arme, et cet homme, cet assassin, cet infâme, respire encore!

Bibi-Tapin devint pâle comme un linceul.

— Je n'avais pas d'armes! dit-il en frémissant.

Puis, après un moment de silence durant lequel on put entendre siffler la respiration de l'enfant :

— Je lui ai arraché sa barbe et sa chevelure fausses, reprit-il; mais que pouvais-je faire de plus sans compromettre ma vie et, par conséquent, la vie de celle que nous allons sauver. Ma sœur me croit-elle donc devenu un lâche?

Les deux hommes firent un même mouvement, mais Fleur-des-Bois, ne leur laissant pas le temps de prononcer une parole, saisit l'enfant dans ses bras, et le pressant contre sa poitrine :

— Pardonne-moi, dit-elle, je ne songeais qu'à la vengeance.

Et relevant la tête avec deux éclairs dans les yeux :

— Cette vengeance est à moi, ajouta-elle, et Dieu a été bon en me la réservant!

Se retournant alors vers les deux hommes assis en face d'elle et leur prenant les mains qu'elle étreignit avec force :

— Jurez-moi, dit-elle, Charles et Henri, jurez-moi que la vie de cet homme sera respectée, qu'elle n'appartiendra qu'à moi seule !

— Nous le jurons! dirent à la fois les deux marins.

— Oui, murmura Bibi-Tapin, mais je ne fais pas le même serment, moi.

Et se penchant vivement vers les canotiers :

— A gauche! ajouta-il. Il faut doubler une première île que nous allons voir tout à l'heure.

Le canot s'avançait, glissant rapidement. Bientôt une masse noire se détacha à tribord dans le brouillard qui enveloppait les lagunes. Un grognement sourd sortit du fond du canot. Bibi-Tapin se baissa et attira à lui la tête fine et allongée d'un magnifique lévrier couché entre ses jambes.

— Paix, Counâ! dit-il en levant le doigt. Tu m'as reconnu, mon bon chien, et moi aussi j'avais reconnu ta voix!... Mais maintenant il faut te taire... Nos ennemis, eux aussi, pourraient te reconnaître... Tais-toi!... tais-toi!

Comme s'il eût compris le raisonnement de l'enfant, le chien demeura muet, cessant de grogner et fixant ses yeux brillants sur les yeux du petit tambour. Bibi-Tapin sourit au lévrier, le baisa sur le front, lui

entoura la tête de ses bras, et se retournant à demi vers Fleur-des-Bois :

— Oh! dit-il avec émotion, veux-tu me donner Coumâ?... C'était le chien d'Étoile-du-Matin.

La Caraïbe fit un geste, deux larmes brillèrent au bout de ses cils.

— Coumâ est à toi, dit-elle; tu étais le fils adoptif d'Étoile-du-Matin, ce qu'elle avait t'appartient.

— Laisse aller, commanda brusquement Henri.

Les canotiers demeurèrent immobiles, soutenant leurs avirons hors de l'eau; Henri, se couchant sur le bordage, avança la moitié du corps au-dessus de la mer et parut interroger les eaux noires et vouloir percer le brouillard épais.

— Qu'est-ce donc? demanda Charles.

— Il m'avait semblé entendre un bruit sourd comme celui que produirait un homme nageant à courte distance, répondit Henri.

— Je n'entends rien.

— Ni moi, dit l'enfant.

— Alors je me serai trompé.

Et se retournant vers les canotiers :

— Nage! ajouta-t-il.

Bibi-Tapin, quittant son banc, passa à l'avant de l'embarcation.

— Nous approchons, dit-il, je vais éclairer la route.

Henri suivit de l'œil le petit tambour et, s'adressant à Fleur-des-Bois :

— Tu vois, dit-il, qu'il ne faut jamais douter de la miséricorde divine. Dieu nous protège évidemment, puisqu'il nous a permis de retrouver cet enfant dont nous croyions être séparés à jamais, et cet enfant lui-même, en revenant à nous, vient nous donner le moyen d'arracher une malheureuse victime à ses bourreaux et nous livrer enfin le monstre que doit punir la justice des hommes. Celui qui devait être l'instrument d'un crime devient le glaive de la vengeance!... Oh! Dieu est bon!

Le canot entrait alors dans une passe plus obscure encore.

— Tes armes! dit Charles à Henri en saisissant une paire de pistolets et un long poignard.

Fleur-des-Bois s'était dressée et attendait, à demi-pliée sur elle-même. Le canot venait de s'arrêter et il demeurait stationnaire; on entendait le clapotement sec de l'eau qui se brise sur une muraille. Les ténèbres, et surtout le brouillard, ne permettaient pas de distinguer, mais évidemment une maison devait être près de là.

Bibi-Tapin était revenu vers Charles, Henri et Fleur-des-Bois.

— Voici le Casino, dit-il à voix basse, la quatrième fenêtre, là, au premier... C'est cela... Il y a une corde qui doit pendre jusque dans le canal, c'est par elle que je suis descendu... Le barreau est scié complètement, mais je ne l'ai pas détaché dans la crainte de surprise. Je vais grimper, j'atteindrai la fenêtre, je détacherai le barreau et, vous, vous attacherez l'échelle de corde à mon cordage, je tirerai dessus et une fois fixé en haut, tout sera dit.

Henri et Charles se consultèrent du regard.

— Il faut laisser agir l'enfant, dit Henri, le plan a été conçu par lui, il connaît les localités et enfin l'apparition, en premier, de l'un de nous qu'elle ne connaît pas, pourrait effrayer celle que nous voulons sauver et dont un seul cri pourrait causer la perte, car on doit veiller dans ce Casino: chaque prison a ses gardes.

— Va donc, dit Charles à Bibi-Tapin, nous te suivrons

Le canot était rangé le long de la muraille; le petit tambour, penché sur le bordage, les mains étendues, cherchait dans l'obscurité. Enfin, il rencontra la corde attachée aux barreaux de l'étage supérieur, et il alla dessus doucement, avec précaution, de façon conduire l'embarcation immédiatement au-dessous, puis, donnant le bout de corde à l'un des canotiers qui le prit :

— Roidis bien! dit-il; je monterai mieux.

Alors l'enfant, s'enlevant à la force des poignets, s'accrocha à la corde et commença son ascension.

— Cré moussaillon! murmura l'un des matelots avec un accent admiratif, ça se pomoie comme père et mère! un vrai gabier, quoi!

— Eh donc! la Rochelle, dit un autre, c'est le fiston ramassé dans les temps par le père Mahurec : t'as donc pas compris? C'est celui que le général en chef a fait caporal comme lui!

— Attache l'échelle! dit une voix impérative, mais avec un accent très bas.

La Rochelle s'empressa d'obéir et il attacha une longue échelle à corde qu'il tenait encore et sur laquelle venait de se *pomoyer* Bibi-Tapin, ainsi que le disaient les canotiers. L'échelle attachée s'éleva doucement en se déroulant, son premier échelon atteignant l'étage supérieur. Bientôt elle demeura immobile.

Fleur-des-Bois était demeurée à l'arrière du canot, retenant Coumâ qui, depuis le départ de Bibi-Tapin, donnait les signes de la plus vive impatience. La Caraïbe lui avait entouré le museau avec une bande de laine pour l'empêcher d'aboyer.

L'échelle attachée évidemment en haut, Charles passa lestement à l'avant pour s'élancer le premier. Déjà il saisissait les montants mobiles, lorsqu'une main nerveuse lui étreignit l'épaule et le força à arrêter son élan. Charles se retourna.

— Tu monteras après moi! lui dit Fleur-des-Bois dont les yeux brillaient comme des diamants dans la nuit. Là est celui qui m'appartient... là est celui qui a assassiné mon père, fait mourir ma sœur et livré mon pays à l'ennemi!... A moi à faire le premier pas dans le sentier de la vengeance!...

Et, d'un geste magnifique, la Caraïbe, écartant le marin, bondit sur l'échelle qu'elle gravit avec une agilité merveilleuse. Coumâ suivit la jeune fille : la pauvre bête, se dressant sur ses pattes de derrière, voulut s'élancer aussi, mais elle s'arrêta soudain et parut demeurer brusquement en arrêt, comme si elle eût flairé tout à coup la trace de quelque animal.

Henri, le corps penché en avant paraissait, lui aussi, écouter avec une attention profonde, comme il avait déjà écouté une première fois.

— J'entends très certainement un bruit à bâbord! murmura-t-il

Coumâ, se retournant brusquement, prit son élan comme pour bondir par-dessus le bordage, mais Henri le saisit par son collier et le maintint de force.

— Attends! dit-il.

Fleur-des-Bois avait disparu dans les ténèbres et le brouillard, s'élevant vers le premier étage du Casino. Charles s'élançait, un poignard nu à la main, sur l'échelle que maintenaient les matelots.

XXXVII

LA FUITE

Suspendu au-dessus d'un abîme au fond duquel était une mort affreuse et certaine, Mahurec était demeuré immobile; le vieux gabier avait traversé tant de situations périlleuses durant sa vie agitée; il avait tant de fois, pendant d'horribles tempêtes, affronté le danger d'aller jouer un bout de corde à quatre-vingts pieds au-dessus d'un tillac, le corps courbé sur un morceau de vergue qu'agitait un vent furieux, que les instants les plus critiques ne pouvaient le priver de son sang-froid.

Sachant, par expérience, que le meilleur remède à la douleur qu'il ressentait et qui le paralysait était l'immobilité absolue, il sut se tenir ferme sur les

coudes, sans tenter le moindre mouvement; puis sans effort, se sentant dégagé, il s'enleva de nouveau : cette fois, sa jambe vint se poser sur le bord du toit, son genou s'appuya sur le plomb, il se redressa tout à fait : il était hors de danger.

Avec une présence d'esprit merveilleuse, cet homme, qui par un miracle de force, d'adresse et de sang-froid, venait d'échapper à la plus hideuse des morts, ramassa sur le toit la petite grille enlevée, les débris de plâtre qu'avait occasionnés le descellement de cette grille, les débris de verre cassés par le bris des carreaux, et il jeta le tout dans l'intérieur du grenier dans lequel l'attendait Léopold.

— Qui sait, dit simplement le gabier, si au jour nous aurons pu sortir de ce gueusard de bâtiment, si nous ne serons pas encore même dans cette soute aux rats? Il ne faut pas que la moindre épave puisse indiquer aux autres le chemin que nous avons pris.

Et il sauta dans le grenier; Léopold le reçut dans ses bras, et le jeune vicomte, qui venait de passer par une série d'émotions si poignantes, embrassa le vieux matelot avec des sanglots qui touchèrent le vieux gabier.

— Maintenant, reprit Mahurec, il s'agit de relever le point : il fait plus noir ici que dans la soute aux cordages. L'idée de la lune me chavirait le cœur tout à l'heure, maintenant elle devrait bien montrer ses cornes; mais, as pas peur! allons-y à colin-maillard.

Tendant les bras, les deux hommes commencèrent alors minutieusement l'inspection du grenier; la pièce était longue, étroite et ne présentait aucune issue.

— Tonnerre! murmura Mahurec, si j'avais tant seulement un bout de chandelle! nous avons fait une fière bêtise de laisser dans la cabine le falot du terrien! Enfin, je...

— Qu'est-ce que c'est que cela? interrompit le vicomte.

— Quoi donc?

— Des paquets que je viens de trouver sous ma main.

— Des vivres, peut-être? Allons, tant mieux! Si on doit passer ici un quart de longueur, on pourra peut-être se radouber l'estomac.

— Non, ce ne sont pas des vivres, ce sont des bougies de cire.

— Des bougies?... tonnerre de Brest! si on avait un briquet... une pierre... une...

Le matelot s'interrompit en poussant une exclamation joyeuse : il venait, lui aussi, de faire une découverte, il avait mis la main sur un petit tas de fagotins de bois très sec. Sans doute ce grenier était une sorte d'entrepôt dans lequel on mettait les provisions dont avait besoin le palais des doges.

— Eh! fit Mahurec, en avant le briquet des Caraïbes?

Et le matelot, saisissant deux bouts de bois sec, se mit à les frotter l'un contre l'autre avec cette habileté merveilleuse d'un sauvage. Après quelques moments de ce travail étrange, le feu jaillit.

— Une bougie! dit Mahurec au vicomte.

Léopold courut vers le gabier; presque aussitôt les deux hommes obtinrent une lumière si nécessaire à leur terrible situation; le grenier s'éclaira, et ils purent en examiner l'intérieur.

C'était une pièce immense, longue et large, et garnie de toutes sortes de provisions; une seule fenêtre l'éclairait, celle par laquelle avaient pénétré les deux fugitifs; mais Mahurec et Léopold interrogeaient en vain les murs, aucune autre ouverture ne se présentait : pas une porte ne se dessinait sur ces murailles.

— Cependant, il faut bien qu'on entre ici pour y déposer ces provisions, dit le vicomte.

— Voilà l'écoutille! s'écria Mahurec en posant le pied sur une trappe qu'aucun d'eux n'avait remarquée jusqu'alors.

Un anneau incrusté dans le bois servait à soulever la trappe qui, heureusement, n'avait point d'autre fermeture; Mahurec, d'un seul élan, dégagea le passage. Léopold tenait à la main la bougie allumée; il descendit le premier suivi de Mahurec, lequel referma soigneusement la trappe afin de ne laisser aucune trace de leur passage. Le gabier avait repris son paquet de cordages et son outil de fer.

L'escalier qui s'était présenté à eux, et qui descendait en ligne droite, aboutissait à un couloir long et étroit et qui devait être noir même pendant le jour, car les deux murailles qui le formaient n'étaient percées par aucune fenêtre. A l'extrémité de ce couloir, se présenta une porte garnie d'une énorme serrure.

Mahurec introduisit l'extrémité de son outil pointu dans cette serrure, mais la porte céda aussitôt : la serrure n'était pas fermée. Les deux hommes pénétrèrent dans une galerie, haute et vaste, garnie de chaque côté de nombreux casiers, lesquels étaient remplis de papiers : cette galerie servait sans doute d'archives. Une rangée de fenêtres l'éclairait, mais chacune de ces fenêtres était garnie d'un double rang de barreaux énormes.

Au bout de la galerie, il y avait une autre porte; celle-là était fermée, mais, à l'aide de son outil, le vieux gabier eut rapidement forcé la serrure : les deux fugitifs se trouvèrent alors dans une sorte de vestibule, devant servir, le jour, de bureau à un secrétaire. Une table garnie d'un drap vert était là, avec tout ce qu'il faut pour écrire. La fenêtre qui éclairait ce vestibule était également bardée de grilles épaisses.

En examinant l'aménagement du lieu, Léopold aperçut une grande tablette de bois de chêne, clouée sur la muraille et garnie de deux rangs de crochets, au-dessus de chacun desquels était peinte une lettre de l'alphabet. Des clefs étaient appendues à chacun de ces crochets, et chaque clef portait avec elle un ovale en cuivre sur lequel était gravée une lettre.

Trois portes, sans compter celle donnant dans la galerie, s'ouvraient dans le vestibule. Mahurec regarda Léopold.

— Laquelle ouvrir? demanda-t-il.

Le vicomte réfléchissait profondément.

— A mon arrivée à Venise, dit-il, j'ai visité le palais ducal; autant qu'il m'en souvient, je suis venu dans cette galerie des archives, mais où conduit chacune de ces portes? je l'ignore.

Mahurec s'était emparé de toutes les clefs accrochées à la tablette et il les essayait à la serrure de la première des trois portes, mais aucune des clefs ne put l'ouvrir. Il passa à la seconde sans plus de résultat. La serrure de la troisième résista également.

— Tonnerre de Brest! dit le gabier avec colère, il faut faire sauter une serrure, mais laquelle?

Le vicomte regardait par la fenêtre, à travers les barreaux.

— Ici, dit-il, nous sommes au-dessus de la cour du palais; en ouvrant la porte de gauche, nous devons pénétrer dans une salle éclairée sur l'un des canaux ou sur la place.

Mahurec, sans répondre, attaqua la serrure de la porte indiquée : le travail était difficile. Enfin, à force de courage, de force et d'adresse, le marin parvint à forcer la gâche : la porte s'ouvrit et une nouvelle galerie s'offrit aux deux hommes. Cette fois, l'une des clefs dont ils s'étaient emparés fit jouer la serrure d'une seconde porte, laquelle s'ouvrit sur une vaste salle carrée, meublée avec luxe, ayant à son centre

une grande table recouverte d'un tapis de velours frangé d'or, et tout autour de beaux sièges sculptés, surmontés des armes de la République.

— La salle de la chancellerie! s'écria Léopold. Je la reconnais!

Et il courut vers l'une des fenêtres qu'il ouvrit précipitamment; Mahurec l'avait rejoint. Cette fois, aucun barreau ne s'opposait au passage, mais cependant les deux hommes n'eurent pas examiné durant quelques minutes l'extérieur qui s'offrait à eux, qu'ils secouaient la tête.

— Le labyrinthe des cours de Saint-Marc! dit le vicomte avec un soupir de découragement. Comment en sortirions-nous si nous avions l'imprudence d'y descendre? chaque cour a une grille énorme qui la ferme, avec des serrures que nous ne saurions briser.

— Faut trouver une autre passe! répondit le vieux gabier.

Les deux fugitifs coururent à la porte massive située à l'extrémité opposée; les verrous qui fermaient extérieurement cette porte rendaient le travail difficile, presque impossible. Après quelques tentatives, Mahurec reconnut l'impossibilité nouvelle où il était de forcer cette barrière de bois.

— Tonnerre de Brest! murmura-t-il, les heures filent!... le jour va venir... il faut sortir d'ici!

— Retournons sur nos pas! dit Léopold. Peut-être trouverons-nous quelque passage que nous n'avons pas remarqué.

— Virer de bord, c'est perdre du temps!

— Mais nous ne pouvons enfoncer cette porte!

Mahurec se frappa le front :

— Une idée! fit-il.

Il courut vers une fenêtre et interrogea encore l'extérieur.

— Ça y est! dit-il en sautant sur l'appui et en se laissant glisser ensuite sur une corniche extérieure qui longeait la muraille. Passez-moi les cordes, mais gardez-en un bout.

Et filant sur ce chemin difficile avec une agilité de chat sauvage, le gabier atteignit une autre fenêtre, aux vitres de laquelle il appuya son front. Léopold attendait en frémissant!..

Mahurec fit un geste joyeux.

— Tiens bon! murmura-t-il en tirant sur la corde.

Puis, levant le bras, il brisa, d'un double geste, tout un côté des carreaux de la fenêtre. Léopold le vit s'élancer et disparaître dans l'intérieur. La corde tirée doucement donnait le signal au vicomte. Sautant à son tour sur la corniche, se maintenant au cordage tendu, il franchit le sentier aérien sans subir un accès de vertige; cette fois, Mahurec le reçut à la fenêtre.

— Sauvés! dit le gabier.

Effectivement cette fenêtre éclairait un vaste escalier en pierre de taille, à double rampe de marbre, et qui devait être l'un des escaliers d'honneur du palais. Cet escalier franchi, la sortie devait être facile.

Avant de s'engager sur la corniche, Léopold avait éteint la bougie allumée, qu'il n'avait pas jusqu'alors cessé de tenir, mais il avait craint que cette lumière, courant extérieurement le long de la muraille, n'attirât l'attention de quelque veilleur. L'obscurité était moins grande : une vague teinte lumineuse se devinait sous le rideau des ténèbres.

— Le jour va se lever! dit Mahurec. Filons vivement!

Les deux hommes, abandonnant leurs cordes qui devaient désormais leur être inutiles, se précipitèrent sur l'escalier qu'ils descendirent rapidement; ils atteignirent d'abord un vaste palier qu'ils franchirent, puis un second qu'ils s'apprêtèrent à traverser. Ils devaient alors, d'après leurs conjectures, se trouver au premier étage du palais.

Mahurec avait déjà descendu trois marches de cet étage qu'il espérait devoir être le dernier, lorsqu'il s'arrêta brusquement, étendant la main pour saisir son compagnon et le contraindre à s'arrêter également.

— Quoi donc? demanda Léopold avec inquiétude.

Mahurec ne répondit pas, il écoutait... Tout à coup un bruit sourd monta jusqu'aux fugitifs, bruit provenant de la cour. Ce bruit augmenta rapidement : c'étaient des éclats de voix et des bruits de pas nombreux... Une porte s'ouvrit au rez-de-chaussée, et des hommes entrèrent dans le vestibule qui devait être situé précisément au-dessous de l'endroit où ils se trouvaient.

Mahurec prit Léopold par la main et l'entraîna en remontant vers le palier. Ils allaient s'engager de nouveau vers l'étage supérieur, quand un bruit de porte s'ouvrant violemment retentit au-dessus de leur tête.

Tous deux s'arrêtèrent; ils étaient évidemment pris entre deux feux. Des pas résonnèrent à l'étage supérieur; puis ces pas retentirent dans l'escalier. Plusieurs hommes descendaient : ceux-là allaient se rencontrer avec ceux qui montaient. Mahurec et Léopold s'étreignirent les mains avec une expression de désespoir effrayant.

Les pas approchèrent; ceux qui montaient et ceux qui descendaient avaient franchi déjà la moitié de l'espace. La nuit était moins noire, et dans la pénombre, on pouvait distinguer l'étendue du palier sur lequel se tenaient les fugitifs anxieux et hésitants.

Mahurec poussa son compagnon : une porte se découpait dans la muraille, porte à deux battants, à la serrure garnie d'un bouton de bronze finement ciselé. D'un bond rapide, le gabier fut près de cette porte, seul moyen de salut. Il pressa le bouton qui tourna; la porte s'ouvrit. Un refuge s'offrait à eux; les deux hommes s'élancèrent à la fois et disparurent.

Il était temps; la porte se refermait sans bruit, que les pas retentissaient sur le palier. Ceux qui montaient et ceux qui descendaient venaient de se rencontrer. Aussitôt une conversation s'engagea, conversation animée, rapide, bruyante. On eût dit que quelque nouvelle importante et imprévue était transmise de bouche en bouche.

La conversation avait lieu en italien, que Mahurec ne comprenait pas; mais Léopold écoutait attentivement, lui. Saisissant la main du gabier :

— Nous sommes perdus, dit-il; on a surpris notre évasion; on est à notre recherche!

Mahurec regarda la porte : deux gros verrous y étaient fixés; il les poussa brusquement; puis, se retournant, il parcourut la pièce : c'était un vaste salon bien meublé. Pas une autre porte ne s'offrit à l'œil du gabier. Ce salon n'avait qu'une issue, celle donnant sur l'escalier.

Quatre fenêtres l'éclairaient; le jour se levait rapidement. Mahurec courut vers l'une de ces fenêtres; elles étaient situées au premier étage et elles donnaient sur la grande cour du palais du doge. L'escalier des Géants, en haut duquel avait été exécuté le fameux doge Marino Faliero, se dessinait à droite. La hauteur qui séparait cette fenêtre du sol était d'environ vingt pieds; à la rigueur, on la pouvait sauter. Sans hésiter, Mahurec mit la main sur la fenêtre pour l'ouvrir, quand, par l'une des portes du palais, il vit entrer dans la cour un détachement d'Esclavons en armes.

Le vicomte, l'oreille collée contre la porte, était demeuré dans la même position; il écoutait. Mahurec courut vers lui.

Les éclats de voix retentissaient plus bruyants sur le palier; cette fois la conférence paraissait dégénérer en altercation violente.

— Qu'est-ce qu'ils larguent, ces brigands-là? demanda Mahurec avec une impatience sombre.

— Ils parlent des fugitifs qu'il faut reprendre, répondit le vicomte à voix basse. Nul doute que l'on aura constaté notre fuite; il faut quitter le palais; il faut...

Mahurec entraîna Léopold vers l'une des fenêtres, et, lui désignant la cour, il lui montra du geste un second détachement d'Esclavons qui pénétraient par une autre voûte. Le vicomte se tourna et interrogea du regard la pièce dans laquelle ils se trouvaient. Il n'y avait qu'une porte, celle donnant sur le palier.

— Par où fuir? demanda Léopold en tordant ses mains convulsives. Mahurec ne répondit pas. Avec cette subite insouciance du marin qui, après avoir lutté contre la tempête, convaincu de la perte du navire qu'il monte, certain que la mort va venir, se croise philosophiquement les bras et attend sa fin sans plus vouloir tenter un effort, le vieux gabier s'étendit tout de son long dans un fauteuil.

— Ce qu'un chrétien peut faire pour vous sauver, dit-il, je l'ai fait, au bon Dieu à faire le reste!

Le jour se levait radieux; sept heures du matin sonnaient à Saint-Marc.

XXXVIII

LUCILE

Au moment où, atteignant l'extrémité de la corde à laquelle il se cramponnait, Bibi-Tapin avait pu saisir l'un des barreaux de la fenêtre du premier étage, une main blanche s'était tendue vers lui.

— Vous, mon enfant, avait dit Lucile avec une émotion extrême, oh! vous ne m'avez donc pas abandonnée?

— Vous abandonner, moi! s'écria l'enfant avec un accent de reproche. Si vous avez cru cela, mademoiselle, je vais me laisser tomber dans le canal. Je veux vous sauver, et mes amis vous attendent!

— Vos amis?

— Oui; ils sont en bas dans une embarcation.

Tout en parlant, Bibi-Tapin avait arraché le barreau dont les deux extrémités étaient limées, et il s'élançait légèrement dans la chambre. Attirant à lui la corde, il avait amené l'échelle dont il s'occupait à fixer solidement le premier échelon.

Lucile le regardait faire en joignant les mains avec une expression de surprise et d'angoisse.

— Vous allez pouvoir fuir, dit l'enfant en se retournant vers elle.

— Fuir! répéta Lucile; et ma sœur?

— Nous la sauverons ensuite!

— Non, non; il faut sauver Uranie avant moi, au contraire!

— Mais où est-elle?

— Ici, dans cette maison qui lui sert aussi de prison, à elle; j'en suis certaine!

— Eh bien! vous allez descendre et ensuite nous chercherons!

— Non, non, fuir sans Uranie est impossible; si je fuyais seule, le misérable qui nous garde ferait retomber tout le poids de sa rage sur elle! Si je pars, si je fuis, je veux qu'elle puisse fuir avec moi; je...

Un cri de frayeur arraché de ses lèvres interrompit la jeune fille; sa main frémissante désignait la fenêtre. Une forme humaine apparaissait dans l'ouverture des barreaux.

— Ne craignez rien, dit vivement Bibi-Tapin; c'est ma sœur à moi!

Fleur-des-Bois bondissait dans la pièce; Charles la suivit presque aussitôt.

— Fuyez! dit Charles vivement, et s'adressant à Lucile: Descendez, mademoiselle, un canot vous attend au pied de cette fenêtre.

— Ma sœur! Uranie! dit Lucile avec une énergie qu'on n'aurait pas cru pouvoir trouver dans sa délicate nature.

— Nous la sauverons aussi! dit Charles. Nous tenterons tout, nous vous le jurons; mais laissez-vous mettre d'abord hors de danger!

— Je ne partirai pas seule!

— Eh bien! dit Henri, qui apparut à son tour, descendez donc, mademoiselle; le temps presse!

— Non, non! s'écria Lucile en reculant. J'avais d'abord consenti à fuir, mais je ne le puis. Ma sœur Uranie, sauvez-la d'abord!

— Le second canot? demanda Charles à Henri.

— Il vient d'accoster, répondit celui-ci. C'était sans doute le bruit de son sillage qui m'avait inquiété.

Charles courut à Lucile, la prit dans ses bras, l'enleva de terre et monta sur l'appui de la fenêtre. Lucile essaya de se débattre.

— Pas un cri, dit vivement Charles, vous nous perdriez tous. Laissez-vous sauver.

Une forme humaine se dessinait dans la nuit, gravissant l'échelle.

— Matelot, dit vivement Charles, prends cette femme et descends-la dans le canot. Fais-la passer de suite dans l'embarcation qui vient d'accoster, qu'on la reconduise à bord et qu'on veille sur elle. Vous m'en répondez tous sur votre tête!

La Rochelle, dont la physionomie énergique apparaissait à la hauteur de la fenêtre, reçut dans ses bras le précieux fardeau, et, se laissant glisser rapidement sans se servir des échelons, il disparut emportant la jeune fille. Charles sauta dans la chambre.

— Maintenant, dit Henri, il faut encore sauver ceux qui souffrent ici; fouillons cette maison.

— Mais, dit Charles, il doit y avoir une issue de l'autre côté.

— Il n'y en as pas d'autre, dit Bibi-Tapin, que celle que je vous ai indiquée; depuis plusieurs nuits, j'ai fait bien des fois le tour du Casino, j'ai étudié tous les abords de l'île, il n'y a qu'une entrée, celle située du côté du grand canal...

— Celle-là est gardée, dit Henri. Petit-Pierre doit croiser devant à cette heure avec le grand canot et vingt de nos meilleurs Caraïbes.

— Bien, reprit Charles, en bas de cette fenêtre, la Rochelle et les autres veilleront, la jeune fille va être transportée à bord de la corvette; donc nous pouvons agir, nous sommes en force.

— Silence! dit une voix.

Charles et Henri se retournèrent. Fleur-des-Bois était à demi couchée, l'oreille collée sur la porte de la chambre.

Depuis son entrée dans la pièce servant de prison à Lucile, la Caraïbe n'avait pas prononcé une parole. L'émotion qui l'agitait et qu'elle comprimait était telle cependant que la pâleur se devinait sous les teintes cuivrées de sa peau; ses lèvres étaient décolorées et un frémissement convulsif agitait tout son être. Ses narines se dilataient, on eût dit d'une lionne respirant des émanations de sang.

Examinant la pièce avec cette attention minutieuse du sauvage auquel rien n'échappe, elle en avait fait le tour à pas lents, tandis que Charles sauvait Lucile, en dépit de la jeune fille elle-même. Arrivée près de la porte, Fleur-des-Bois s'était arrêtée; elle avait examiné la serrure, elle avait essayé avec la pointe d'un poignard la puissance de la fermeture, qui devait être excellente; puis elle était demeurée immobile absorbée dans ses réflexions.

La pièce était plongée dans une obscurité profonde, les ténèbres épaisses qui régnaient au dehors et dont le brouillard avait augmenté l'intensité permettaient

à peine de se distinguer à quelques pas. Tout ce qui s'était accompli, et que je viens de décrire, avait eu lieu dans un silence solennel; les paroles rapides échangées à voix basse avaient à peine troublé ce silence, et l'enlèvement de Lucile s'était accompli sans occasionner le moindre bruit.

Tout à coup, cependant, Fleur-des-Bois avait cru entendre ce silence troublé par quelque incident se passant à l'intérieur. C'était alors qu'elle avait approché son oreille de la porte en appelant à elle l'attention de ses compagnons. Bibi-Tapin, se glissant comme une couleuvre, fut bientôt auprès de la Caraïbe. Tous quatre, la main sur leurs armes, retenaient leur respiration pour mieux écouter.

La Caraïbe ne s'était pas trompée, un bruit sourd retentissait, se rapprochant lentement, mais d'une manière sensible. Fleur-des-Bois se pencha vers Bibi-Tapin qui écoutait attentivement.

— Est-ce son pas? demanda-t-elle à voix extrêmement basse.

L'enfant secoua la tête.

— Non, dit-il, il a le talon moins lourd et la démarche plus sèche; celui qui vient doit être plus lent.

Fleur-des-Bois jeta sur le petit tambour un regard satisfait.

— Bien, mon fils! dit-elle avec orgueil, tu n'as pas oublié les leçons des Caraïbes.

Elle écouta de nouveau; le bruit se rapprochait de plus en plus et devenait parfaitement distinct. Un homme devait parcourir un couloir voisin ou se promener dans une pièce voisine.

— Notre présence est ignorée ici, reprit la jeune guerrière. Celui-là qui s'avance marche avec confiance, il hésite sur ce qu'il doit faire, il réfléchit, il y a de l'impatience dans ses réflexions.

Charles et Henri, habitués (le premier surtout) à reconnaître la pénétration singulière dont était douée la fille du grand chef, ne perdaient pas une seule de ses paroles. Tout à coup Fleur-des-Bois, qui se tenait à demi couchée devant la porte, se redressa brusquement.

— Ferme la fenêtre, dit-elle à Bibi-Tapin, que l'on ne puisse voir le barreau scié!

Et s'adressant à Henri :

— Que vos hommes ne bougent pas! ajouta-t-elle.

Le petit tambour s'était précipité pour obéir, Henri sauta près de la fenêtre et adressa un geste impérieux aux canotiers placés au dehors; l'enfant repoussant l'un des battants, dissimulait le barreau scié. Pendant ce temps, Fleur-des-Bois jetait autour d'elle des regards rapides. La nuit était profonde, mais les yeux de la Caraïbe, habitués à l'obscurité, saisissaient les moindres objets appendus aux murailles.

Près du lit était un amas de vêtements de femme : une robe, une pelisse, des rubans, une mante, tout ce qui avait pu servir à la prisonnière. Fleur-des-Bois courut à ces vêtements et s'en saisit; arrachant brusquement le manteau qui la couvrait d'ordinaire, elle passa une robe et s'enveloppa dans une mante avec une rapidité merveilleuse. Elle rabattit sur son front le capuchon de la mante et attacha la robe à la taille pour mieux dissimuler les armes pendues à sa ceinture.

D'un geste énergique, elle indiqua à Charles et à Henri les angles les plus obscurs de la pièce. Les deux marins, obéissant sans mot dire, se précipitèrent, l'un derrière un fauteuil, l'autre sous une table recouverte d'un tapis. Bibi-Tapin, d'un seul élan, avait bondi sur le lit et se tenait pelotonné dans les rideaux. Fleur-des-Bois, enveloppée dans ses vêtements européens, s'était jetée sur un siège, le dos tourné à la fenêtre.

Tout cela s'était accompli avec la rapidité de l'éclair et dans le plus profond silence. Une obscurité complète régnait dans la pièce, bien que la clarté du crépuscule commençât à apparaître à l'horizon! mais cette clarté vague ne pénétrait pas encore dans l'intérieur du Casino et les vêtements clairs de Fleur-des-Bois faisaient seuls ressortir sa silhouette dans l'ombre. On devinait une femme, mais il eût été impossible de voir les traits du visage.

Le bruit de pas qui avait retenti au dehors avait cessé, la maison entière paraissait plongée dans le silence... Tout à coup un bruissement de fer indiqua qu'une clef était introduite dans la serrure, le pène craqua dans la gâche, la porte s'ouvrit et une forme humaine se dessina vaguement dans l'encadrement. Cette forme était celle d'un homme dont la tête était recouverte d'un vaste chapeau. Cet homme entra doucement et referma sur lui la porte. Sans doute il avait une grande habitude des êtres du logis, car il s'avançait dans l'obscurité avec une aisance parfaite.

Il marcha droit vers le fauteuil dans lequel était assise Fleur-des-Bois.

— Mademoiselle, dit-il à voix basse, ne craignez rien, je suis un ami. Je sais tout ce que vous avez souffert, tout ce que vous souffrez encore, et je viens à vous pour mettre un terme à ces souffrances... Je vous le répète, je suis un ami.

La Caraïbe ne répondit pas : seulement elle courba davantage la tête dans la crainte que son interlocuteur ne pût, même dans l'ombre, deviner la nuance foncée de sa peau. L'homme croyait évidemment être en présence de Lucile. Ne recevant aucune réponse, il reprit après quelques instants :

— Vous ne me connaissez pas et vous ne pouvez avoir en moi la confiance que je mérite. Cependant il faut que vous m'écoutiez. On vous a menacée, si vous refusiez de faire ce que l'on exigeait de vous, de la douleur la plus grande qu'une fille puisse ressentir; un homme, qui ne recule jamais devant sa parole, vous a juré de faire mourir votre mère en votre présence... Eh! bien cette menace terrible, cet homme peut l'accomplir!... Vous avez espéré que votre mère échapperait aux recherches, si elle existait encore, vous avez cru peut-être même que l'on s'était joué de vous en vous disant que votre mère était vivante, quand vous avez pleuré déjà sur sa mémoire; vous avez pu supposer enfin que le serment fait ne saurait être tenu.... Vous vous êtes trompée, votre mère est vivante, votre mère est à la disposition de celui qui vous a menacée! Oui, mademoiselle, à cette heure la marquise de Cantegrelles est à Vérone et entre les mains des séides de Camparini!

L'homme se recula comme pour attendre l'effet de ses paroles. Ne voyant pas bouger celle dont il croyait remuer le cœur jusque dans ses replis les plus cachés, il fit un mouvement en avant.

— Voulez-vous que je vous sauve, vous et votre mère? dit-il en se baissant vivement.

La femme fit dans l'ombre un geste affirmatif.

— Vous connaissez le secret des papiers qui peuvent perdre à jamais celui qui à cette heure est cependant votre maître; ce secret, consentiriez-vous à le livrer à l'homme qui sauverait votre mère?

Et comme il ne recevait aucune réponse :

— Songez bien à ce que je vous propose! continua l'inconnu. Pour arriver jusqu'à vous, j'ai dû affronter de grands dangers... Qui je suis? je ne puis vous le dire, mais un autre vous l'apprendra, et cet autre est un homme en lequel vous avez une grande confiance...

Et se penchant encore davantage :

— La nuit dernière, ajouta-t-il, j'ai vu le commandant Maurice Bellegarde!

Cette fois, le visage de l'inconnu était à la hauteur de celui de la jeune femme, et le jour naissant qui commençait à poindre lui permit de distinguer le ton



— Partout, criait-il, les Français seront anéantis!... (Page 227.)

bistré de la peau sur laquelle tranchait le capuchon blanc de la mante.

— Qui donc êtes-vous? s'écria l'homme en bondissant en arrière.

Fleur-des-Bois était devant lui, un poignard nu à la main. Au même instant, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement.

— Nous sommes joués! dit une voix rude, mais pas un n'échappera!

Un coup de sifflet sonore retentit et trouva un écho subit dans quatre autres sifflements qui lui répondirent aussitôt de l'extérieur. Le nouveau venu se précipita dans la chambre, une vingtaine d'homme armés le suivaient : celui que menaçait Fleur-des-Bois courut se joindre à eux.

En dehors, sous la fenêtre, là où stationnait le canot, un grand bruit éclata comme celui d'une lutte engagée soudainement.

L'entrée du personnage et des hommes armés, les coups de sifflet, le bruit d'une lutte extérieure, s'étaient accomplis dans un espace de temps si restreint, qu'on eût dit que tout cela avait lieu simultanément. Fleur-des-Bois était demeurée immobile, le poignard nu à la main, le bras menaçant. Le jour grandissant rapidement éclairait cette scène.

L'immobilité de la Caraïbe fut de courte durée. A peine eut-elle jeté ses regards sur celui qui venait de se présenter, qu'elle poussa un rugissement formidable. Les veines de son cou se gonflèrent, ses lèvres se contractèrent, ses yeux s'injectèrent de sang et ses mains frémissantes s'entre-choquèrent avec rage.

Deux cris retentirent en même temps et Charles et Henri, l'épée au poing, surgirent de chaque côté de la Caraïbe; mais celle-ci les repoussant rudement :

— Celui-là m'appartient! dit-elle avec un accent impossible à rendre.

Et elle se rua en brandissant son arme. Le jour se levait radieux, sept heures du matin sonnaient à Saint-Jérémie.

XXXIX

LA PAQUE VÉRONAISE

Le jour se levait radieux au-dessus de Vérone, et tandis que le ciel semblait adresser à la ville une promesse de calme et de sérénité, la vieille cité italienne faisait entendre dans son sein ces sourds grondements semblables à ceux qui font vibrer les flancs de l'Etna, alors que le volcan est en travail.

Une partie de la population avait passé la nuit dans les rues, dans les églises, dans les cafés, dans les casinos. Les portes de la ville avaient été incessamment franchies par des nuées de montagnards descendant dans la plaine comme un torrent qui a rompu ses digues. Aux premiers rayons de soleil, plus de vingt mille paysans étaient venus se joindre à la population, les uns se pressant dans les rues étroites, les autres entourant la ville et battant les campagnes jusqu'au pied des forts.

Depuis la veille, la situation était empirée, au point qu'il était évident qu'elle ne pouvait se prolonger, ne fût-ce que de quelques heures. Partout, dans la campagne, les petits postes français avaient été surpris et égorgés et toutes les communications avaient été coupées.

A Vérone même, le sang n'avait pas encore coulé, mais les excitateurs parcouraient les rues en soulevant hautement la populace et en appelant aux armes contre les Français. Une fièvre de meurtres, d'assassinats, de carnage battait dans les artères de ces hommes chez lesquels l'or de l'Autriche et de l'Angleterre, les rapports mensongers de l'aristocratie vénitienne et les prédications des capucins avaient développé les plus mauvais instincts.

— Au premier acte de violence, je ferai foudroyer la ville! — avait fait répéter énergiquement le général Balland, aux autorités, le matin même de ce jour de Pâques.

On connaissait la froide résolution du général, et les principaux habitants avaient manifesté quelque inquiétude, mais les montagnards et les paysans qui, eux, ne possédaient aucune propriété dans la ville, accueillirent la menace avec des cris de rage et de provocation.

Les choses en étaient là, alors que le commandant français, inquiet pour ses postes des portes et des hôpitaux et espérant que la férocité des Italiens ne descendrait pas jusqu'à attaquer des malades et des blessés, fit envoyer l'ordre à tous les détachements de se replier sur les forts, mais d'opérer cette manœuvre sans bruit, sans rien qui pût contribuer à amener un conflit entre les soldats et les Véronais.

Le tambour n'avait donc point battu et les soldats avaient commencé à se replier silencieusement, prévenant au passage leurs camarades isolés dans la ville. Paysans et Véronais s'écartaient devant les troupes, les laissant passer sans mot dire, mais les assaillaient par derrière avec des cris confus et des insultes : les soldats fronçaient les sourcils, mais ne répondaient pas : tel était l'ordre donné.

Sur la place de l'Hôpital, la foule était là, plus compacte et plus pressée; le petit poste était vide, les grenadiers venaient de se former en pelotons et de se mettre en route. Deux uniformes français se détachaient seuls au milieu des costumes vénitiens. Ces uniformes étaient, l'un, celui d'un tambour-major en petite tenue, l'autre, celui d'un simple grenadier.

Circulant au milieu des groupes menaçants avec une aisance parfaite, ne semblant pas soupçonner les gestes provocateurs qui leur étaient adressés, ne remarquant pas les œillades foudroyantes qui se dardaient sur eux, ils s'avançaient côte à côte, la main sur la poignée de leurs sabres, en gens complètement étrangers à tout ce qui se passait autour d'eux. Ce qui pouvait paraître extraordinaire, c'est qu'au lieu de prendre la même route que le détachement, ils en suivaient une diamétralement opposée : au lieu de se diriger vers les forts, ils s'enfonçaient dans l'intérieur de la ville.

Déjà, ils avaient parcouru les deux tiers de la place et ils allaient atteindre l'entrée d'une rue, quand les cris sourds qui les accompagnaient devinrent plus distincts, et quelques mains menaçantes brandirent derrière eux des couteaux nus; mais presque aussitôt un petit groupe de paysans qui suivait les deux soldats s'avança rapidement et étouffa la manifestation hostile sur le point d'éclater.

Parmi ces paysans, il en était un qui marchait au centre, paraissant être le chef du petit groupe. Celui-là, vêtu, comme ses compagnons, d'un costume suffisamment délabré, avait la tête nue, mais le front était ombragé par une forêt de cheveux noirs tellement épais, qu'ils pouvaient remplacer avec avantage le feutre absent. Une barbe tout aussi épaisse et touffue montait jusqu'aux yeux et dérobait plus de la moitié du visage.

Quand les deux soldats s'engagèrent dans la rue aboutissant au centre de la place, le groupe des paysans obstrua, à l'aide d'une manœuvre habile, l'entrée de cette rue et isola ainsi les Français de la foule menaçante : cette manœuvre s'accomplit rapidement; presque aussitôt la foule put reprendre son cours, mais cependant les soldats avaient eu le temps de disparaître en s'engageant dans l'une de ces ruelles innombrables qui percent Vérone en tous sens.

Celui qui paraissait être le chef des paysans, l'homme à la longue barbe, s'était élancé dans une rue à gauche, opposée à celle qu'avaient prise les soldats. Un second paysan, se détachant du groupe, se mit à suivre les deux Français; se tenant à distance, se croisant habilement avec ceux qui allaient et venaient, profitant des moindres saillies de muraille, il marchait dans les traces des deux hommes sans avoir pu être remarqué par eux. Tous trois atteignirent ainsi une ruelle voisine du pont au moment où le soleil commençait à monter.

En passant devant une maison de triste apparence, les deux soldats s'enfoncèrent brusquement sous une porte basse et disparurent dans une allée étroite. Le paysan qui les suivait atteignit le seuil de la porte, plongea son regard dans l'intérieur de l'allée, et continua sa marche jusqu'à l'angle de la rue voisine. Il était là depuis deux minutes à peine, lorsqu'un autre homme s'approcha vivement. Le paysan lui dit quelques paroles à voix basse; l'homme fit un signe affirmatif, puis, tournant sur lui-même, il disparut, tandis que son interlocuteur, s'enfonçant sous un porche, se tenait immobile.

Tandis que le paysan suivait les deux soldats jusqu'à la maison où nous venons de les voir disparaître, l'homme à la longue barbe s'était élancé dans une ruelle percée en sens opposé. Le quartier qu'il traversait était le plus populeux peut-être et le plus animé de la ville. Là, sur de petites places, on distribuait des armes, on prêchait l'assassinat : on préludait évidemment au commencement des massacres : c'était comme le prologue d'une action sanglante. Le paysan traversait les groupes menaçants, passait au milieu de la foule excitée, avec cette indifférence de l'homme certain de de ne courir aucun péril.

Arrivé à la hauteur d'une impasse, il tourna brusquement à droite et s'enfonça entre deux rangs de hautes maisons aboutissant à un véritable cul-de-sac digne d'avoir servi jadis d'antre favori aux bohémiens du moyen âge : c'était une véritable cour des Miracles.

La scène qui avait lieu dans cet endroit était bien faite pour l'avoir pour cadre. Une foule déguenillée, sale, menaçante, hurlante et repoussante, était au milieu du cul-de-sac : hommes à peine vêtus, femmes indignes de ce nom, enfants se vautrant dans la poussière, se pressaient, se coudoyaient pour être mieux à même d'entendre un homme qui, placé sur un tonneau mis debout, haranguait la populace avec des gestes véhéments. Cet homme tenait dans la main droite un petit drapeau aux couleurs de l'Autriche avec l'aigle à deux têtes, et de sa main gauche une autre oriflamme surmontée du lion de Saint-Marc. Une longue robe de capucin déchirée couvrait son corps : le capuchon était rabattu sur les épaules; les pieds étaient nus et chaussés de sandales.

Au moment où le paysan arrivait dans le cul-de-sac, l'orateur vomissait force injures contre l'armée française et préconisait, avec des larmes dans la voix, l'aimable domination de Venise et la très haute alliance de l'Autriche.

— Partout, criait-il, les Français seront anéantis!... N'ayons qu'un cri d'un bout à l'autre de l'Italie : *Mort aux jacobins!* A cette heure, mes frères, le général Bonaparte est battu sur les terres autrichiennes... à cette heure, le prince Charles le conduit prisonnier aux pieds de l'empereur!... En retirant du Tyrol et de la Carniole le reste de ses soldats, le général français a découvert ses ailes et il a été enfin anéanti!

Un hourra de joie accueillit ces paroles. Le paysan s'était mélangé à la foule en haillons. A l'autre bout de la petite place il aperçut un homme de moyenne taille, vêtu en simple bourgeois de la ville : il marcha droit vers lui. Sans doute le bourgeois l'avait aperçu également, car il s'avança avec un empressement aussi vif. Tous deux s'entraînèrent mutuellement jusqu'aux murailles voisines, et, avant d'échanger une parole, ils s'assurèrent de l'œil qu'aucune oreille indiscrète ne pouvait les entendre.

— Eh bien! dit brusquement le bourgeois, es-tu enfin sur les traces?

— Je le crois, répondit l'homme à la longue barbe, mais je ne réponds de rien encore... Jonas a-t-il parlé?

— Non.

— Tu ne l'as pas forcé?

— Il ne sait rien de plus que ce qu'il m'a appris; j'aurais perdu un temps précieux.

— Diable! il en savait bien peu.

— Cependant c'est beaucoup déjà d'être certain que cette femme est à Vérone.

— Soit; mais le plus difficile reste à apprendre. Vérone est grand.

— Il nous faut cette femme, Bamboulà! il nous faut le secret des papiers de Camparini, et cette femme, tu m'as promis de trouver sa trace.

— J'ai promis de tout faire pour réussir, Jacquet, et je tiendrai mes promesses...

Des cris et des vociférations interrompirent les deux causeurs.

— Mort aux jacobins!... mort aux Français! hurlait la foule.

— Vive l'Autriche! criait le capucin en brandissant ses drapeaux.

— Vive l'Autriche! répétait la foule.

— Le général Laudon, le brave, l'invincible, vient à notre aide! continuait l'orateur. Dans quelques heures il sera aux portes de Vérone! Il faut qu'il ne trouve plus un ennemi dans la ville! Les Autrichiens ont massacré les Français dans le Tyrol, que pas un Français n'échappe à Vérone et à Venise!

— Mort! mort! répétait la foule en brandissant des épées nues, des sabres, des poignards.

— Il nous faut cette femme, disait Jacquet à de Sommes; l'émeute qui va éclater nous donnera toute facilité pour nous emparer d'elle.

— Je te promets de tout faire pour arriver au but répondit Bamboulà. Où te trouverai-je?

— Dans une heure, au fort de la Chiusa; je serai là avec Maurice et le comte.

— Le général Balland t'a-t-il donné le mot de passe et de ralliement pour pénétrer dans les forts?

— Sans doute.

— Et comment pourrais-je pénétrer, moi?

Jacquet regarda fixement son interlocuteur.

— Cette femme entre mes mains, poursuivit Bamboulà, où me réfugierai-je avec elle? La ville sera à feu et à sang... que ferai-je?

— Viens au fort de la Chiusa; voilà les mots de passe : *Arcole, César!*

— A mort les Français! hurla de nouveau la foule avec des vociférations effrayantes.

Le capucin descendait de son tonneau en agitant ses drapeaux : ce fut un moment de tumulte épouvantable. Jacquet se pencha vers Bamboulà :

— Encore une fois, dit-il, il nous faut cette femme Je t'ai laissé libre arbitre sur ta promesse de réussir. ce que tu as surpris auprès de Camparini et les indications fournies par Jonas doivent te mettre à même de ne pas manquer à ta parole; agis vite et bien, et Fouché te récompensera. Je vais essayer avec le commandant de tenir tête à cette populace déchaînée. Dans une heure, à la Chiusa!

Bamboulà fit un signe affirmatif; Jacquet disparut. Le visage de l'ex-comte de Sommes s'éclaira d'un reflet fauve.

— Oui, certes, murmura-t-il, je tiendrai ma promesse! oui, je saurai où est cette femme! oui, je la découvrirai dans Vérone! oui, je m'emparerai d'elle et j'aurai son secret; mais ce secret, je l'aurai seul, et elle mourra dès que je le lui aurai arraché!

Un des hommes couverts de haillons qui venaient d'écouter le capucin passa près de Bamboulà; celui-ci lui adressa un clignement d'œil significatif, puis il s'éloigna : le misérable le suivit.

Se frayant un chemin au milieu de la populace, de Sommes s'élança vers l'entrée de l'impasse; comme il allait gagner la rue, un homme lui barra le passage. De Sommes s'arrêta brusquement et l'homme lui parla précipitamment et à voix basse. De Sommes fit un geste de satisfaction, et, quittant l'homme, il s'élança par la ville.

En quelques instants il atteignit la rue avoisinant le pont et où était située la maison dans laquelle les deux soldats avaient pénétré. Celui qui les avait suivis depuis la place de l'Hôpital était toujours à son poste, à l'angle de la ruelle voisine.

En apercevant Bamboulà, cet homme fit un signe mystérieux en désignant la maison dont les deux Français avaient franchi le seuil.

— Là? dit Bamboulà; tu es certain?

— Parfaitement : c'est là qu'ils sont entrés aujourd'hui, comme le grand était entré avant-hier.

— Et la femme?

— Je ne l'ai pas vue, mais elle doit être très certainement dans cette maison.

— Il n'y a pas d'autre issue?

— Que celle-ci?... aucune autre : la maison est adossée aux murs d'un couvent.

— Très bien; veille attentivement. Où sont tes hommes?

— Dans toutes les rues voisines : au premier coup de sifflet, ils seront ici et fermeront à la fois tous les passages.

— Tue les deux soldats, mais prends la femme.

— Il faudra la conduire?...

— Où tu sais.

Bamboulà, en achevant ces mots, quitta le paysan et appela de la main l'homme du cul-de-sac, l'espèce de mendiant qui l'avait suivi et était arrêté à distance.

— Combien as-tu de francs amis avec toi? demanda de Sommes.

— Deux cents! répondit l'autre.

— Vous chargeriez-vous de tuer trente Français?

— Dame!... en prenant d'autres camarades.

— En peux-tu prendre?

— Encore autant : ça ferait quatre cents; avec cela, je réponds de tout!

— Tu connais le fort de la Chiusa?

— Parfaitement.

— Il y a là trente Français : il ne faut pas qu'il en sorte un seul vivant. Me le jures-tu?

— Cela dépend... Combien?...

— Dix sequins par tête, s'ils meurent tous sans exception, tu m'entends; un sequin s'il en échappe un seul!

— C'est convenu!

— Fais attention que je les connais tous, et que je ne pourrais être trompé!

— L'affaire faite, tu passeras l'inspection.

— Alors, voilà dix sequins pour toi.

L'homme tendit la main et reçut une bourse.

— Et le mot d'ordre, dit-il pour pénétrer dans le fort, tu l'as promis?

— C'est juste : *Arcole, César!*

— *Bene!*... fit le mendiant avec un accent hypocrite.

Il disparut à son tour.

— Oh! murmura Bamboulà avec une expression de triomphe, cette fois je crois que je tiens dans ma main tous les fils de la vengeance et que je touche au triomphe! La succession de Camparini! la succession de Jacquet! et les millions rêvés par tous!...

Des cris féroces, des coups de feu retentirent brusquement : c'était le signal; les massacres commençaient sur la grande place : quatre Français venaient d'être égorgés...

XL

LA MARQUISE

La maison dans laquelle avaient pénétré les deux soldats était, comme la plupart des maisons de Vérone, bâtie dans un style différent de celui qui préside ordinairement aux constructions italiennes. Elle était haute et à pignon pointu; l'étage supérieur était éclairé par des lucarnes étroites ouvertes sur le toit même et divisé en greniers au plafond lambrissé.

Dans l'une de ces chambres, et à l'heure où Bamboulà rencontrait Jacquet au fond de l'impasse dans laquelle nous avons pénétré, une femme et deux hommes étaient réunis. La femme portait les vêtements de la condition la plus humble, mais l'air de son visage, l'aspect de l'ensemble de sa personne, contrastaient étrangement avec cette apparence mesquine.

C'était une femme de cinquante ans à peu près qui avait dû être extrêmement belle et qui eût pu l'être encore sans la flétrissure de ses traits, causée moins par les années que par les chagrins. La chevelure était argentée aux tempes et quelques touffes conservaient au sommet de la tête leur nuance primitive qui était d'un noir d'ébène. Les yeux étaient magnifiques de forme, mais rougis, ternis : le regard était pour ainsi dire refroidi. Le visage était amaigri, les traits étaient tirés; des rides avaient creusé le front. La taille était droite et élevée; le corps avait cette maigreur pénible résultant, non pas de la constitution physique, mais des privations et des souffrances.

Des deux hommes, l'un était Rossignolet, le tambour-major, l'autre Romulus, le grenadier. La femme était assise sur un tabouret de bois; les deux soldats se tenaient debout, Rossignolet dans une pose respectueuse, Romulus dans l'attitude d'un homme inquiet et embarrassé.

— Pour lors, disait le major, comprenez, citoy... c'est-à-dire non, madame la marquise...

Et, se tournant vers Romulus :

— Au diable! ajouta-t-il, les ceux qui ne seront pas contents viendront me le narrer en face. Je dis: madame la marquise!

— Et tu as raison! s'écria Romulus en s'avançant et en quittant sa contenance embarrassée. Je suis un enfant du faubourg Antoine de Paris, c'est vrai, mais j'ai de ça!... je n'en crains pas un dans la 32e pour faire battre un entrechat aux Quinze-Reliques, mais on a beau être citoyen et grenadier, ça n'empêche pas les sentiments!

— Bien dit! fit le major.

La vieille dame regardait les deux soldats sans paraître parfaitement comprendre ce que signifiaient leurs discours.

— Citoyenne madame la marquise, reprit Romulus, faut que je vous dise tout parce que j'en ai sur le cœur, et que je ne me pardonnerai que quand vous m'aurez pardonné vous-même! Je suis un rien du tout! L'autre fois, quand le major a parlé de vous que je ne connaissais pas, j'ai crié parce que la ci-devant enfin, n'empêche! Quand j'ai su de quoi il en retournait à votre égard, ça m'a battu la générale dans le cœur, et j'ai dit à Rossignolet ci-présent : « Major, il n'y a qu'un moyen : je me ferai couper en deux pour la citoy... pour la madame la marquise, voilà! »

La vieille dame sourit tristement :

— Je ne sais ce que vous avez pu dire ou penser contre moi, mon ami, répondit-elle d'une voix douce, mais quelles qu'aient été vos paroles ou vos pensées, je vous les pardonne de grand cœur, et je prie Dieu de vous tenir en sa miséricorde!

— Pour lors, reprit le major, maintenant que le camarade s'est expliqué, à mon tour! Les choses se gâtent proprement à Vérone, et c'est pourquoi je suis venu. Faut quitter le quartier, madame la marquise, et vous en venir au fort de la Chiusa ousque tient garnison une compagnie de la 32e, avec le commandant Bellegarde. Quand on a levé le poste, j'ai pu m'esquiver en deux temps et je suis accouru. Romulus m'a emboîté le pas : il voulait vous sauver aussi. Dans le premier moment, je l'avais envoyé... à Pantin; mais comme il y a ici un tas de particuliers disposés à vous jouer des mauvais tours, j'ai pensé qu'un briquet joint au mien ne ferait qu'une meilleure conduite, et nous voilà!

— Ainsi, dit la marquise, vous me conseillez de quitter cette demeure?

— En deux temps, quatre mouvements, parlant par respect!

— Il y a donc réellement du danger?

— Un soigné, que j'ose dire. Les Véronais veulent nous donner une danse.

— Tous les postes ont reçu l'ordre de se replier sur les forts! ajouta Romulus.

— Que la guerre éclate, répondit la marquise, je prierai le Seigneur pour les combattants. Mais qu'est-ce qu'une pauvre vieille femme ignorée peut avoir à craindre?

— Les brigands ne respecteront rien.

— D'ailleurs, ajouta le major, ne savez-vous pas, madame la marquise, que vous avez un tas de gueux acharnés après vous, que j'en ai mis deux dans l'Adige il y a peu de temps... Il faut partir!

— Venez! venez! ajouta Romulus.

La marquise se rejeta en arrière avec un mouvement fébrile.

— Quitter cette maison! dit-elle avec un accent ému. En plein jour... m'exposer aux regards... jamais!

— Il le faut! dit le major.

— Cela est impossible!... vous ne savez pas...

La marquise s'était dressée brusquement, une

expression d'égarement avait envahi son visage.

— Sortir... au grand jour... moi! reprit-elle. Il me verrait... il me...

Et se laissant retomber avec un cri de terreur:

— Non! non!... ajouta-t-elle, tandis que ses dents s'entre-choquaient avec violence. Mes filles... il les tuerait!

Romulus et Rossignolet se regardaient avec une sorte de stupeur. En ce moment, un grand bruit éclata au dehors : des cris furieux montèrent jusqu'au grenier, puis à ces cris s'entremêlèrent des gémissements, des cliquetis d'armes, des coups de feu... Les deux soldats portèrent à la fois la main, le major à son sabre, Romulus à son fusil déposé près de lui.

— Ça commence à chauffer! fit observer le grenadier.

— Faut pourtant battre en retraite sur le fort! ajouta Rossignolet.

Et s'adressant à la marquise :

— Madame, reprit-il, il est temps de songer à filer, si on tient à ses os. Le camarade et moi vous prions de ne pas faire de cérémonie.

La vieille dame ne parut pas avoir entendu : le bruit des coups de feu, les cris du dehors, l'avaient vivement impressionnée, ses yeux étaient devenus hagards et une expression de terreur profonde crispait ses traits flétris.

— Mes filles... balbutia-t-elle. Ma Lucile! mon Uranie!... oui... oui... je les sauverai.

Elle s'arrêta, comme si elle eût écouté, puis elle ajouta avec un soupir de résignation :

— Vous avez raison, mon cher monsieur de Neoules!... je suivrai vos conseils... En me faisant passer pour morte, j'assurerai la tranquillité de mes enfants!

Les cris et le bruit redoublèrent au dehors.

— Madame la marquise, dit Romulus, il faut vous décider! Tout à l'heure nous aurons de la peine à faire notre route.

La marquise ne répondit pas, elle n'avait pas compris.

— Que je prenne un *rra* pour un *fla*, si ne la voilà pas comme l'autre jour, murmura le major avec un peu d'impatience. Pauvre chère femme! parlant par respect, je la crois un tant soit peu toquée! Il y a des instants, Romulus, ousqu'elle n'entend rien de rien et ousqu'elle bat la *berloque*. C'était déjà comme ça quand j'ai fait boire un coup aux deux olibrius. Et puis ensuite ça change, et elle vous parle comme une personne naturelle... mais quand elle est comme ça, va te faire fiche! pas moyen de rien dire.

— Pour lors, reprit Romulus, nous allons attendre que ce soit passé?

— C'est mon avis. Ensuite elle comprendra et elle viendra avec nous.

— Allons, attendons!

Le grenadier prit un siège et s'y installa tranquillement. La marquise, le regard fixe et les traits crispés, paraissait en proie à une surexcitation étrange. Le major la regardait avec une expression de commisération profonde.

— Pauvre chère madame! dit-il. Toquée ou non, je l'aime, moi! Elle a sauvé jadis mon père et ma mère... je ne l'oublierai pas!

— Eh! fit Romulus en se levant, on dirait que le charivari redouble d'agrément là bas!

Et il courut vers la lucarne, qu'il ouvrit : des vociférations effrayantes déchiraient les airs, les coups de feu redoublaient, et à des cris de rage et de furie se mêlaient des clameurs déchirantes. Le grenadier, faisant sortir à demi son corps, se penchant en avant :

— Mille millions de n'importe quoi! fit-il avec colère.

— Quoi? dit Rossignolet en sautant auprès de Romulus et en se cramponnant au rebord de la lucarne, qui était assez grande pour permettre aux deux hommes de regarder à la fois à l'extérieur.

Les deux soldats poussèrent en même temps un cri de rage : au-dessous d'eux une horrible scène ensanglantait le pavé de la rue; quatre femmes, trois hommes, deux jeunes filles étaient entourés par une populace furieuse et demandaient grâce. Vingt coutelas étaient levés sur eux, dix gueules de pistolets se dirigeaient sur leur poitrine, des hurlements de mort retentissaient sans interruption.

Ce que disaient les malheureuses victimes, on ne pouvait l'entendre, leurs accents suppliants étaient étouffés. Au reste la scène fut courte : les quatre femmes et les deux jeunes filles tombèrent à la fois criblées de blessures. Un nuage de fumée monta, puis se dissipant laissa voir les corps se roidissant sur le pavé dans les dernières convulsions de l'agonie.

Des hourras furieux, des applaudissements féroces, des vociférations de joie, accueillirent la vue de cet abominable spectacle. Quant aux trois hommes, ils étaient demeurés debout et immobiles devant l'accomplissement de l'odieux forfait.

— Les lâches! rugit Romulus en les désignant.

— Tais-toi! dit vivement le major, ils sont garrottés!

Rossignolet disait vrai, les trois hommes avaient été contraints par leurs bourreaux à assister au massacre des malheureuses créatures qui venaient d'expirer; peut-être parmi elles se trouvait-il une sœur, une femme, une fille de ceux qui vivaient encore.

— Mort aux jacobins! Tue les Français! hurla la foule dont les rangs s'épaississaient de plus en plus!

— Cré mille millions de n'importe quoi! hurla Romulus. Et nous verrions cela! nous, des soldats d'Arcole! En avant, major!

— Reste! dit Rossignolet. Nous devons d'abord sauver la marquise!

— Mais ceux-là...

— Il n'est plus temps!

Des détonations nouvelles venaient de retentir. Un nuage de fumée s'élevait encore, mais à peine se fut-il dissipé que la foule des assassins fit entendre un rugissement de colère. Deux des victimes étaient seules tombées, frappées par les balles, la troisième avait échappé. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans à peu près, portant l'uniforme des comptables de l'armée française.

Par un hasard étrange, la balle qui devait l'atteindre l'avait effleuré et avait coupé les liens qui lui retenaient les mains captives. Libre et sans blessures, il bondit sur les assassins, en renversa trois, arracha l'arme d'un quatrième et, se frayant un passage un sabre à la main, il voulut prendre la fuite; mais la rue était envahie, puis des bandes de meurtriers surgissaient de toutes parts, et des victimes tombaient à chaque pas; la rue entière s'était transformée en un horrible lieu de massacre, des ruisseaux de sang coulaient partout.

Le jeune homme, poursuivi, traqué, se voyant entouré, fit un dernier effort et réussit à forcer la porte d'une maison sous laquelle il s'engouffra. C'était la maison voisine de celle habitée par la marquise, dans laquelle le malheureux avait cherché un refuge. La populace furieuse et ne voulant pas qu'une seule victime lui échappât, se rua à sa poursuite. Pendant ce temps les meurtres continuaient au dehors.

Rossignolet et Romulus, le cou tendu, l'œil étincelant, la main sur leurs armes, assistaient à toutes les péripéties de la partie du drame sanglant qui s'accomplissait devant eux. Quant à elle, la marquise, toujours absorbée par la crise qui s'était emparée d'elle, semblait ne rien entendre ni ne rien comprendre de ce qui se passait au dehors.

La maison dans laquelle s'était réfugié le poursuivi

avait été envahie; nul doute que le malheureux jeune homme ne pût éviter le sort qui lui était réservé par cette nuée d'animaux féroces, insatiables de sang français. Les deux soldats, le corps à demi sorti de la lucarne, attendaient avec une anxiété douloureuse l'issue de cette lutte d'un seul contre deux cents.

Tout à coup un bruit retentit sur leur droite, une fenêtre vola en éclats et un homme surgit sur le toit; c'était le comptable.

— Par ici! lui cria Romulus en lui tendant les mains.

Le malheureux, en apercevant deux uniformes français, poussa un cri de joie: d'un bond furieux il fut près des soldats qui le reçurent et il disparut dans le grenier, mais vingt cris formidables accompagnèrent son entrée par la lucarne. De toutes parts, sur la toiture, s'élançaient à la fois de féroces assassins. Tous, s'ils n'avaient pu rejoindre à temps leur victime, l'avaient vue pénétrer dans le grenier, tous avaient remarqué les uniformes français et un même rugissement de rage folle avait jailli de toutes les poitrines.

— Pincés! dit Romulus en sautant sur son fusil.

Rossignolet saisit une paire de pistolets passés dans sa ceinture. Le jeune homme blotti dans un angle de la pièce semblait avoir peine à reprendre ses sens. La marquise, assise sur son siège, paraissait absolument indifférente à ce qui se passait autour d'elle.

— Mort aux Français! hurlaient les furieux.

Le major avait repris tout son sang-froid en présence du danger.

— As-tu fini dit-il? d'une voix railleuse. On verra voir comment on s'en retire avec les ceux de la 32e. Eh! Romulus, ferme la lucarne, défends l'entrée, veille au grain et feu sur le premier qui montre son museau!

— A mort! à mort! continuait-on à hurler au dehors avec frénésie.

Romulus avait saisi le lit et, le dressant, l'avait appuyé contre la lucarne dont il bouchait ainsi une partie. Rossignolet s'était élancé vers la vieille dame.

— Cette fois, dit-il, madame la marquise, il n'y a plus à hésiter, faut se sauver!

Et la saisissant dans ses bras, il l'enleva, se précipita vers la porte qu'il ouvrit et déposa son fardeau sur le palier désert.

— Eh! comptable, cria-t-il au jeune homme qui paraissait enfin reprendre conscience de la situation. Prenez votre sabre et venez par ici!...

— A mort! à mort! hurlait-on avec des cris de plus en plus menaçants.

Dix coups de feu retentirent à la fois, dix balles firent voler en éclats la toiture. Une tête apparut à la lucarne, mais une détonation fit vibrer les cloisons du grenier, la tête disparut.

— Et d'un! dit Romulus en déchirant une cartouche pour charger précipitamment son arme.

— Tiens bon, camarade! hurla Rossignolet. Le temps de mettre la pauvre chère femme à l'abri et je suis à tes côtés! Vive la France!

Et le major, ses pistolets au poing, s'élança dans un long corridor qui parcourait les combles de la maison; le comptable suivit Rossignolet soutenant dans ses bras le corps presque inerte de la vieille dame.

Les coups de feu redoublèrent sur le toit, Rossignolet atteignait l'extrémité du corridor. Tout à coup des cris furieux retentirent sur l'escalier de la maison et des pas résonnèrent à l'étage inférieur.

— Mort aux Français! vociféraient les nouveaux assaillants.

Rossignolet s'était arrêté soudain.

— Cernés! murmura-t-il en rapprochant ses épais sourcils.

Sept heures du matin sonnaient à Sainte-Marie, la cathédrale de Vérone.

XLI

SEPT HEURES AU PALAIS DUCAL

Trois événements principaux de ce récit s'accomplissant à la fois, le même jour, à la même heure, deux à Venise, le troisième à Vérone, il est d'absolue nécessité qu'ils soient présentés presque simultanément. Que le lecteur nous pardonne donc ces changements brusques de lieux auxquels nous contraignent les circonstances.

Sept heures du matin sonnaient, avons-nous dit précédemment, et, — tandis que le marteau de fer retentissait sur le bronze, durant la même minute, à Saint-Marc, à Saint-Jérémie de Venise et à Sainte-Marie de Vérone, — dans le palais ducal, deux hommes courageux, Mahurec et Léopold, voyaient les efforts surhumains de toute une nuit prêts à être anéantis par la fatalité des événements. Enfermés dans une pièce, sans autre issue qu'une porte donnant sur un palier où conféraient leurs ennemis, et des fenêtres ouvrant sur une cour envahie par les gardes, tous deux, résolus à mourir, n'attendaient plus de secours que de la puissance divine.

Dans le Casino des lagunes, Fleur-des-Bois, Henri, Charles, Bibi-Tapin, croyant surprendre, étaient surpris au contraire par la perspicacité étrange de cet infernal génie que ses sujets nommaient le *Roi du bagne*, et les quatre personnages, qui tous avaient affronté tant de dangers, demeuraient un moment frappés de stupeur à la vue de ce colosse de crimes auquel ils avaient à demander compte de tout un passé de douleurs et d'angoisses. Camparini!... n'était-ce pas pour Henri et pour Charles l'artisan de leur déshonneur et le bourreau des deux femmes qu'ils adoraient? Camparini!... n'était-ce pas pour la Caraïbe l'un des hommes qui avaient livré Saint-Vincent aux Anglais, qui avaient causé la mort d'Illehüe et assassiné Étoile-du-Matin? Camparini n'était-il pas pour Bibi-Tapin enfin l'ennemi incarné de Maurice Bellegarde, le geôlier de Lucile, celui dont il fallait triompher pour assurer le bonheur du jeune commandant? Et Camparini était là cependant, puissant et la menace aux lèvres, et Henri, Charles, Fleur-des-Bois, Bibi-Tapin étaient seuls, entourés d'ennemis, car, à l'instant même où le *Roi du bagne* était apparu sur le seuil de la pièce, toute une troupe armée avait envahi le Casino.

A Vérone, les deux soldats, cernés par la populace furieuse, allaient se trouver aux prises avec la foule des assassins pour essayer de sauver cette femme dont voulaient s'emparer à la fois Camparini, Bamboulà et Jacquet, et, à cette même heure, les bandits auxquels le comte de Sommes avait livré le mot d'ordre s'apprêtaient à aller surprendre le petit fort de la Chiusa, dans lequel étaient enfermés, loin de tout secours, Maurice, le comte d'Alore, Jacquet et vingt-cinq soldats de la 32e.

Qu'allaient devenir toutes ces malheureuses victimes du *Roi du bagne*? Qu'était devenu ce brave marin, le compagnon de captivité de Mahurec, le Maucet? Qu'était devenu Pick, l'agent habile de Camparini, le prisonnier de ceux dont il avait cru être le maître?

. . . .

Sept heures sonnaient à Saint-Marc, et Mahurec et Léopold, tous deux enfermés dans la grande salle du premier étage du palais ducal, attendaient avec cette impassibilité terrible d'hommes convaincus d'avoir accompli leur devoir en présence de grands événements et qui, en voyant se dresser en face d'eux un obstacle inattendu, s'arrêtent sans peur et sans découragement en disant:

— Je me suis aidé, que le ciel m'aide!

Au dehors, sur le palier, le bruit de voix continuait et dans la cour les Esclavons se massaient au pied de l'escalier des Géants. Si on cherchait les fugitifs, on ne paraissait pas soupçonner cependant l'endroit où ils s'étaient réfugiés, car aucune recherche ne paraissait être dirigée de ce côté. Une demi-heure s'était écoulée.

Le vicomte, qui allait et venait depuis quelques instants avec une impatience fébrile, s'arrêta brusquement devant Mahurec.

— Prolonger cette situation est impossible! dit-il. Tentons tout pour en sortir, dussions-nous être certains de trouver la mort. Le jour grandit, dans quelques instants tout Venise sera levé, comment pourrions-nous fuir! Demeurer ici jusqu'à la nuit prochaine n'est pas plus admissible, on entrera dans cette salle, on nous y découvrira... Nous serons pris, cernés, enveloppés comme des bêtes fauves traquées par les chiens. Mieux ne vaut-il pas aller au-devant du péril que de l'attendre?

— Possible! dit Mahurec en se levant, ce que je vous promets c'est d'en faire brasser à culer une demi-douzaine avant de me laisser mettre le grappin sur la coque!

— Alors, en avant, matelot! et, quoi qu'il arrive, compte désormais sur moi comme sur un frère. Peut-être allons-nous être tués tous deux, peut-être l'un de nous parviendra-t-il à s'échapper: il faut que celui là accomplisse les dernières volontés de l'autre. Si je meurs et si tu échappes, jure-moi de chercher partout le comte d'Adore, de te faire conduire par lui auprès d'Uranie de Cantegrelles et de lui dire que le vicomte de Signelay est mort en prononçant son nom. Me jures-tu cela, matelot?

— Je le jure! répondit Mahurec.

— Et, toi, quelles recommandations as-tu à me faire si tu meurs avant moi?

— Moi? fit Mahurec avec un mouvement d'épaule. Si le gabier avale sa gaffe, il y aura encore des amis qui le regretteront, mais, bah! le vieux a fait son temps; un bonjour à mes commandants, c'est tout mon héritage!

Léopold serra la main du matelot; puis l'attirant à lui il l'embrassa étroitement.

— Digne d'être matelot! murmura Mahurec avec émotion.

Se relevant alors avec une énergie nouvelle:

— Allons! dit-il, si on doit y laisser sa peau, faut faire les choses en grand et, tonnerre de Brest! avant de me laisser couler, je ferai avaler à ces terriens une gaffe de longueur.

Mahurec, brandissant son outil de fer, s'était dirigé droit vers la porte; Léopold le suivait. Le gabier posa sa main puissante sur le bouton de la serrure.

— Filez dans mon sillage! dit-il à voix basse, je vas faire une trouée dans le tas de terriens, attention!

On entendait toujours au dehors le bruit des voix qui discutaient chaudement. D'autres hommes étaient venus sans doute se joindre aux premiers, car des pas nombreux résonnaient sur les marches d'escalier.

— Attention! reprit Mahurec en se ramassant sur lui-même pour s'élancer, et il fit tourner le bouton de la serrure; mais, au même instant, un bruit sec retentit et la porte demeura immobile en dépit de l'effort du gabier. Une autre main venait, au dehors, de faire jouer la gâche et de fermer à clef.

Mahurec se recula avec un cri de colère.

— Tonnerre de Brest! s'écria-t-il, j'enfoncerai la porte!

Se reculant, il prit son élan pour bondir, mais Léopold l'arrêta en s'élançant devant lui.

— Silence! dit le vicomte qui écoutait depuis quelques instants; nous sommes sauvés!

— Hein? fit le matelot.

— Ce n'est pas nous qu'on cherche!... on ignore notre fuite!

— Comment?

— Écoute encore!

L'oreille collée au battant de la porte, le vicomte écoutait avec une attention extrême; le bruit était moins grand au dehors et on n'entendait plus que celui qu'eût fait une conversation échangée entre deux ou trois personnages: cette conversation n'avait plus lieu en vénitien, mais en allemand.

— Le baron de Grafeld! murmura Léopold avec une émotion extrême. Assassiner les Français... aujourd'hui... partout... Les massacres doivent commencer à Vérone... il faut agir à Venise... Oh! je comprends maintenant pourquoi les Esclavons sont réunis dans la cour du palais... Quelle horreur!

— Quoi? demanda Mahurec.

Le vicomte lui saisit le bras:

— Écoute! dit-il; aujourd'hui, jour de Pâques, tous les Français doivent être assassinés dans les États vénitiens!

— Hein?... qu'est-ce qui dit cela?

— Ceux qui sont près de nous, là...je...

Léopold s'arrêta brusquement: le pène venait de claquer de nouveau dans la gâche; cette fois, on tournait la clef en sens opposé, pour ouvrir. Mahurec et le jeune homme se reculèrent précipitamment, se repliant sur eux-mêmes, prêts à s'élancer et à frapper.

La porte demeura immobile, cependant; la conversation continuait sur le palier. Mahurec échangea un rapide coup d'œil avec son compagnon, puis il s'avança vivement dans l'intention évidente de tourner le bouton de la serrure, mais cette fois encore le pène joua, mû par la clef tournée extérieurement et la serrure se referma.

Les deux hommes se regardèrent comme ils s'étaient regardés déjà; la conversation continuait toujours, mais les voix baissaient et l'entretien prenait une tournure mystérieuse : deux fois encore la serrure joua en sens opposé. L'un des causeurs devait avoir sa main posée sur la clef de la porte et faire jouer machinalement cette clef, sans soupçonner l'émotion poignante produite par cette manœuvre sans but.

Léopold et Mahurec, de chaque côté de la porte, attendaient et écoutaient. Il leur sembla que deux des causeurs s'éloignaient; autant qu'ils en purent juger par la différence des voix, trois hommes demeuraient seuls. Tous ceux qui encombraient précédemment le palier étaient successivement partis. Ceux qui restaient parlaient à voix de plus en plus basse, et on ne pouvait plus distinguer qu'un bourdonnement confus.

La clef avait cessé de jouer dans la serrure, mais un craquement léger du bois, une pression extérieure opérée sur le battant de gauche, attestaient que l'un des causeurs s'était appuyé contre la porte. Bientôt des trois restants, un s'éloigna; les deux autres cessèrent de parler, et un profond silence régna dans cette partie du palais.

Tout à coup le bruit d'un pas rapide troubla ce silence : un homme montait l'escalier, il était facile de le deviner. La présence de celui-là parut impressionner les deux personnages demeurés silencieux, car ils firent un pas vers lui.

— Baron! dit une voix haletante en excellent français, il faut que vous me conduisiez sur-le-champ auprès de l'inquisiteur d'État.

— Pourquoi, mon cher Chivasso? répondit une autre voix avec un accent allemand très prononcé.

— Il se passe à Venise des choses étranges!

— Qu'est-ce donc?

— Notre excellent ami Camparini vient d'être attaqué dans son Casino par une bande de pirates.

— Hein?... qui?... que dites-vous?

— Je dis, monsieur de Grafeld, qu'à cette heure, ce cher Camparini, victime de ses sympathies pour la cause de l'Autriche, est contraint de se défendre contre un ramassis de malfaiteurs !

— Mais, je ne puis comprendre...

— Cette nuit, le Casino de notre ami a été surpris avec une audace inouïe. Deux jeunes filles sur lesquelles il veillait avec un amour de père, la chère Lucile et la charmante Uranie...

— Quoi donc? interrompit brusquement le baron.

— Qu'est-ce?... demanda le nouvel arrivé.

— Il m'avait semblé entendre un bruit, là, derrière moi...

— Vous vous trompez, dit une voix qui n'avait pas encore pris part à la conversation. Derrière vous, il n'y a que la porte de la salle de Messer-Grande, et cette salle est inhabitée et ne communique avec aucune pièce du palais.

— Je me serai trompé, reprit le baron, mais vous parliez de Camparini, mon cher Chivasso, et de ces deux jeunes filles...

— Eh bien ! l'une a été enlevée et Camparini est occupé en ce moment à défendre l'autre et à se défendre lui-même.

— Mais par qui a-t-il été attaqué, grand Dieu?

— Par une bande de pirates français, vous dis-je !

— Des pirates français à Venise !

— Oui !

— Impossible !

— Le fait est existant à l'heure où je vous parle.

— Mais le bâtiment de ces pirates, reprit l'autre voix, où est-il?

— Dans le Lido même !

— Mais alors il ne faut pas qu'il en sorte !

— C'est présisément pourquoi je suis accouru au palais pour parler à l'inquisiteur. Il faut que vous me fassiez donner des Esclavons pour voler au secours de mon ami; il faut que l'inquisiteur envoie au commandant du Lido l'ordre de s'emparer de ce navire, car ce navire, savez-vous quel il est? C'est le même qui a déjà insulté la ville lors de la première victoire du général Bonaparte, celui qui a échappé aux poursuites de la frégate de lord Ellen, ce corsaire français enfin qui, depuis six mois, désole l'Adriatique !

Une double exclamation de colère accueillit ces paroles prononcées rapidement et avec feu

— Vous êtes certain de ce que vous dites? s'écria le baron autrichien.

— Parfaitement sûr; mais il n'est que temps d'agir. Des ordres! il faut des ordres !

— Venez, venez ! reprit l'autre voix; je vais vous conduire sur-le-champ auprès du doge lui-même; je vais envoyer sur l'heure cinquante Esclavons au Casino des lagunes et l'ordre au commandant du Lido de s'opposer au départ de tout navire jusqu'à plus ample informé. Venez, venez, messieurs, ne perdons pas une minute !

Les trois personnages descendirent rapidement les degrés de l'escalier; le silence le plus profond régna sur le palier. Mahurec et Léopold se regardaient, écoutant toujours.

— Uranie ! s'écria le vicomte dont les yeux étincelaient : il faut sauver Uranie !

— Mon commandant ! dit Mahurec, la corvette dans le Lido !... Tonnerre de Brest !... En avant !...

Léopold avait saisi le bouton de la porte, et il s'efforçait en vain de le faire tourner : la clef était demeurée immobile après avoir refermé la serrure à double tour. Mahurec introduisit le bout de son outil dans le trou de la serrure et il appuya fortement, mais rien ne bougea; le gabier se recula en regardant autour de lui.

— Sautons par les fenêtres ! dit-il.

— Mais la cour est pleine de soldats ! s'écria le vicomte.

— Tant pis ! on passera ! En avant l'abordage en grand ! mes commandants ont besoin du gabier à cette heure !

— Sautons ! dit Léopold avec résolution et en courant vers une fenêtre.

Mais comme il allait l'ouvrir, il s'arrêta soudain. Une escouade d'hommes porteurs de grands balais, de plumeaux, de longues brosses, pénétrait sous le vestibule de l'escalier.

— Les balayeurs ! dit Léopold. On va nous ouvrir !

— Alors attention et veille au grain ! dit Mahurec en se blottissant derrière la porte.

Les balayeurs montaient effectivement l'escalier. Deux s'arrêtèrent devant la porte de la salle du premier étage, les autres continuèrent à monter, gagnant les étages supérieurs. Les deux balayeurs demeurèrent un moment sur le palier, échangeant quelques paroles avec leurs camarades, puis l'un d'eux tourna la clef de la porte, fit jouer le bouton et entra, suivi de son camarade. Derrière eux la porte se referma comme poussée d'elle-même.

Le dernier balayeur entré se retourna avec un geste d'étonnement, mais il n'eut pas le temps de pousser un cri, deux mains nerveuses enroulèrent leurs doigts autour de son cou et le contraignirent à se laisser glisser sur le parquet. En tombant, il aperçut son compagnon terrassé et râlant sous l'étreinte d'un puissant adversaire.

XLII

SEPT HEURES AU CASINO

Sept heures sonnaient à Saint-Jérémie, avons-nous dit, à l'instant même où, dans le Casino des lagunes, Camparini était apparu subitement aux yeux d'Henri, de Charles et de Fleur-des-Bois. Chivasso (car c'était lui qui, croyant parler à Lucile, avait joué auprès de la Caraïbe la comédie dont le dénouement avait été tout autre que celui prémédité), Chivasso avait bondi près de son ami.

La lueur naissante du jour éclairait cette scène terrible. Henri et Charles étaient aux côtés de Fleur-des-Bois qui, l'œil flamboyant et la main menaçante, était prête à s'élancer.

« D'Herbois et de Renneville ! dit Camparini avec une rage sourde. Cette corvette du Lido est donc la leur ! C'est là qu'est Lucile ! »

C'était alors que Fleur-des-Bois s'était ruée en poussant le cri de guerre des Caraïbes. Chivasso avait quitté Camparini et avait disparu. Deux hommmes s'étaient élancés entre le *Roi du bagne* et la jeune guerrière. Tous deux tombèrent à droite et à gauche frappés en même temps par le terrible casse tête que brandissait la fille des Antilles. Plus rapide que la foudre qui frappe, Fleur-des-Bois était sur son ennemi.

D'un mouvement brusque le *Roi du bagne* évita le choc de l'arme meurtrière, mais Henri le menaçait l'épée haute, Charles bondissait la hache au poing. Vingt hommes à la physionomie sinistre, vingt hommes dignes sujets de l'horrible monarque, s'élancèrent le poignard nu pour défendre leur chef.

Au même instant, un nouveau flot d'hommes armés se précipita dans la chambre et entoura les deux marins et la jeune fille. Au dehors, sous la fenêtre, le bruit d'une lutte terrible retentissait sur le canal. Tout cela s'était accompli avec la rapidité de la pensée.

— Que pas un n'échappe ! cria Camparini d'une voix vibrante.

— Faut-il les prendre vivants? demanda l'un des hommes.



L'abbé Chaubard est mort, et frère Anselme est heureux de vous avoir sauvée. (Page 236.)

— Non ! répondit froidement le *Roi du bagne*.

La mêlée était affreuse ; plus de trente hommes attaquaient à la fois les deux marins et la jeune fille; trois groupes étaient formés dans cette chambre étroite, un tumulte affreux y régnait ; Camparini debout, dominant la scène, y présidait froidement.

Fleur-des Bois qui s'était jetée en avant la première avait été presque aussitôt entourée. Acculée dans un angle, elle faisait face aux ennemis, maniant ses armes sauvages avec une habileté effrayante. Son casse-tête d'une main, son poignard de l'autre, elle frappait sans relâche, mais les ennemis l'entouraient plus nombreux. Tout à coup le cercle formé autour d'elle fut brusquement écarté ; deux hommes tombèrent frappés par derrière ; un sabre ensanglanté décrivit un moulinet rapide et un enfant fut au côté de la jeune fille.

— Vive la 32e! hurla l'enfant en attaquant un troisième ennemi.

C'était Bibi-Tapin qui, s'élançant soudainement du lit sur lequel il était blotti, avait bondi au secours de la Caraïbe, opérant une diversion puissante.

De l'autre côté de la chambre, quatre coups de feu avaient retenti simultanément : quatre hommes étaient tombés, et Henri et Charles, rejetant leurs pistolets inutiles, avaient brandi, l'un son sabre, l'autre sa hache d'abordage. Un cercle de morts et de mourants s'était tracé autour d'eux.

Neuf corps gisaient étendus, et des deux marins, de la Caraïbe, de l'enfant, aucun n'avait reçu la plus légère blessure. Camparini rapprocha ses épais sourcils. Ceux qu'il avait là cependant étaient les meilleurs de sa bande d'assassins!

— Tue donc! hurla-t-il avec rage.

— Lâche! cria Fleur-des-Bois. As-tu donc peur d'une femme ?

— Tue ! répéta Camparini avec une énergie nouvelle.

Ses hommes, un moment ébranlés, se précipitèrent de nouveau. Fleur-des-Bois et Bibi-Tapin faisant trouée avaient tenté de gagner l'endroit où se tenait le *Roi du bagne*, mais assaillis par un groupe d'ennemis, ils avaient été repoussés jusqu'à la fenêtre. Les séides du *Roi du bagne*, redoublant de fureur, s'élan-

cèrent à la fois pour écraser la jeune fille et l'enfant; le tambour, prenant son sabre à deux mains pour avoir plus de force, parvint à se dégager, mais Fleur-des-Bois, menacée de tous côtés à la fois, fut obligée de faire un nouveau pas en arrière. Un coup de pique l'atteignit à la jambe, elle chancela, deux lames nues se levèrent sur elle. Bibi-Tapin voulut s'élancer, mais il allait arriver trop tard, quand une ombre surgissant par la fenêtre ouverte passa comme un éclair. Les deux hommes qui menaçaient Fleur-des-Bois roulèrent renversés par le choc, un aboiement sauvage retentit dominant le tumulte.

— Coumâ! cria la Caraïbe avec un accent de joie féroce.

Le lévrier était devant sa maîtresse, montrant aux assassins sa double rangée de dents formidables. Fleur-des-Bois le saisit par le collier, et du bras lui désignant le *Roi du bagne* qui se tenait à distance :

— Va! dit-elle avec un geste impérieux.

Coumâ bondit, renversant un nouvel ennemi. La chambre offrait le spectacle le plus épouvantable; partout la lutte avait lieu. Le lévrier fut en face de Camparini avant que celui-ci eût pu même se douter du danger. Coumâ s'arrêta, le train de derrière replié sur ses pattes, ses yeux injectés de sang dardés sur la proie désignée. Il demeura une seconde immobile comme s'il eût voulu fasciner celui qu'il s'apprêtait à dévorer; puis il poussa un hurlement sonore. On eût dit qu'il reconnaissait l'ancien ennemi de sa maîtresse. D'un bond furieux, il traversa l'espace. Camparini voulut éviter le choc; mais il ne put y parvenir. La gueule de Coumâ l'avait saisi à la gorge, et le *Roi du bagne* roula à terre renversé par le lévrier caraïbe.

Au même instant trois hommes surgissaient par la fenêtre ouverte, la Rochelle le premier. Les assassins reculèrent; plus de la moitié jonchait le plancher. Camparini râlait sous l'étreinte puissante du chien.

Charles, libre un moment et dominant la scène, en comprit toute la portée.

— En avant! cria-t-il en s'élançant pour aller dégager Fleur-des-Bois.

Mais il n'eut pas le temps d'atteindre la jeune fille. Une porte, située en face celle de la chambre qui avait servi de prison à Lucile, s'ouvrit brusquement, un coup de feu retentit, et Coumâ roula sur le plancher, loin de son ennemi, le corps déchiré par une balle. Camparini se redressa tout sanglant; il était hideux à voir; c'était le *Roi du bagne* apparaissant dans toute son horreur.

Un coup de sifflet strident retentit. Aussitôt, les assassins, demeurés debout, se replièrent en arrière. D'un même élan, ils gagnèrent le couloir où se tenait Camparini. Henri, Charles, la Caraïbe, le petit tambour et les trois matelots survenus demeurèrent seuls dans cette chambre pavée de cadavres et ruisselante de sang.

— Va! dit Camparini d'une voix sonore.

Alors, par la porte demeurée ouverte, fut glissée, à l'aide d'un mécanisme puissant et invisible, une chaudière énorme d'où s'échappait un tourbillon de flammes : la chaudière roula, s'inclina, se renversa, et un torrent de lave enfumée se répandit dans la pièce.

Un même cri avait jailli à la fois de toutes les poitrines. Le flot de matières spiritueuses enflammées avait battu d'un seul élan toutes les parois de la pièce, inondant le plancher de ses vagues brûlantes.

Charles et Henri, d'un seul bond, s'étaient élancés sur l'appui de la fenêtre. Fleur-des-Bois, Bibi-Tapin et la Rochelle s'y cramponnaient déjà aux barreaux; les deux matelots avaient été atteints, renversés, et étaient tombés noyés dans cette mer de feu.

Un rideau de flammes se dressant enceignait la chambre, communiquant le feu à tous les meubles qui y étaient réunis. La position des malheureux suspendus sur cette fenêtre étroite, entre un lac de feu et les eaux du canal, n'était pas tenable. Henri se retourna pour s'élancer dans la mer; mais une gondole veillait au pied du Casino, attendant les victimes; le canot avait été coulé. La mort était partout, mort hideuse et dont rien ne semblait pouvoir préserver les victimes du *Roi du bagne.*

— Il faut sauter dans le canal et mourir en combattant, dit Charles en faisant un mouvement pour lâcher les barreaux.

— Non! dit Bibi-Tapin avec un cri joyeux.

Le petit tambour venait de saisir la corde à l'aide de laquelle il était descendu de sa prison dans celle de Lucile, corde demeurée inaperçue du dehors et qui flottait le long de la muraille. L'enfant s'y suspendit et se mit à gravir. Il atteignit l'appui de sa fenêtre; le toit s'élevait au-dessus à une petite distance.

— Attends! dit la Rochelle qui avait suivi l'enfant.

Et le matelot, étreignant le bord du toit sur lequel régnait une gouttière, s'éleva à la force des poignets et atteignit le faîte du Casino. Se couchant à plat ventre sur le toit, il tendit la main à Bibi-Tapin qui se hissa à son tour. Quelques minutes après, les deux marins et la Caraïbe les avaient rejoints par la même voie aérienne.

Les flammes qui sortaient à flots par la fenêtre avaient abrité leur fuite, qui, si elle avait pu être remarquée du canal, ne l'avait certes pas été de l'intérieur du Casino.

— Par ici! dit Bibi-Tapin en courant sur le toit pour gagner l'autre côté de l'îlot.

— Le grand canot doit être là, ajouta Charles en suivant l'enfant.

Ils atteignirent l'endroit indiqué.

— Tonnerre! s'écria Henri avec rage.

Le grand canot était là effectivement; mais quatre gondoles chargées d'hommes armés l'entouraient et l'attaquaient à la fois.

XLIII

SEPT HEURES A VERONE

Sept heures du matin sonnaient à Sainte-Marie de Vérone. Dans le grenier de la maison de la rue du Pont-de-l'Adige, Romulus debout près de la lucarne à demi barricadée, son fusil à la main, ses cartouches aux dents, soutenait l'attaque du dehors sans perdre un pouce de terrain. Dans le corridor, la vieille dame blottie dans un angle, ne paraissant pas avoir recouvré la conscience de la situation, le jeune homme échappé aux assassins près d'elle, plus loin, à l'extrémité, le tambour-major la main posée sur la crosse de ses pistolets, l'œil ardent, l'oreille attentive. Au-dessus de leur tête, sur le toit, un tumulte effrayant, des cris, des cliquetis d'armes, des détonations; sous leurs pieds un flot de meurtriers roulant sur l'escalier et montant vers eux, et là encore, des rugissements féroces et des menaces de mort.

Le moment était critique et devait être court : il fallait trouver presque instantanément le moyen d'échapper au danger, sinon on était frappé par lui. Encore quelques secondes et il ne serait plus temps, et la foule des assassins se ruait sur les victimes.

— Mille millions de milliards de diables! vociféra Rossignolet en étreignant ses pistolets avec une expression de fureur indicible.

Puis obéissant à une inspiration soudaine, il se baissa, reprit dans ses bras la vieille marquise, appela du geste le comptable, et revenant sur ses pas, il s'élança vers l'autre extrémité du couloir.

— A moi, Romulus! cria-t-il.

Le grenadier, abandonnant son poste, fut aussitôt près du tambour : une porte était en face d'eux.

— Enfonce! dit Rossignolet.

Romulus leva son fusil et déchargea un formidable coup de crosse sur la porte, dont la serrure craqua et céda; la porte s'ouvrit, tous s'élancèrent dans l'intérieur.

Il était temps. Dans le couloir surgissaient à la fois ceux qui gravissaient l'escalier et ceux qui venaient de forcer la lucarne demeurée sans défense. Des vociférations sans nom s'élevèrent avec fureur et vingt coups de sabre, de pique, de baïonnette, lardèrent à la fois la porte, mais sans l'ébranler : il fallait qu'une force invincible la consolidât.

De l'autre côté, effectivement, une énorme caisse de fer plein était adossée à la porte; dans une pièce assez vaste et éclairée par une seule fenêtre, les trois hommes et la femme se tenaient à l'abri, pour le moment, de tout danger. Cette pièce était encombrée de meubles, de caisses, de débris de tous genres et de toutes espèces.

Dans la maison, habitait au rez-de-chaussée un orfèvre, lequel avait pris en location, pour loger ses commis et ses apprentis, une partie des greniers du dernier étage. L'un de ces greniers, demeuré vide, avait été converti en une espèce de magasin de réserve dans lequel on avait entassé les objets et les meubles ne servant plus. Parmi ces meubles s'était trouvée précisément une énorme armoire en fer dans laquelle le prédécesseur de l'orfèvre enfermait ses précieux produits. Cette armoire, qui datait du quatorzième siècle au moins, n'avait plus de porte et était à demi détruite, mais ce qu'il en restait debout offrait encore un exemple de la rare solidité de ces sortes de meubles dont le poids était effrayant. Comme le garde-meuble était souvent ouvert, Rossignolet avait eu occasion, en venant visiter la marquise, de jeter dans le grenier un regard curieux et de remarquer, entre autres objets, l'armoire de fer.

Tout à l'heure, au moment où, pressant sa tête entre ses mains, le major s'efforçait de faire naître une idée dans son cerveau, le souvenir de cette armoire avait surgi subitement. Il s'était élancé, il avait emporté la marquise, entraîné Romulus et le jeune homme, et tous quatre avaient pénétré dans le garde-meuble de l'orfèvre. Alors Rossignolet, le grenadier et le comptable avaient saisi l'armoire en fer, et leurs forces étant centuplées par l'imminence du péril, ils avaient réussi à la dresser devant la porte. Deux grosses pièces de bois ramassées à la hâte, assujetties, un bout contre l'armoire qu'elles soutenaient, l'autre contre la muraille servant de point d'appui, formèrent un arc-boutant qui rendait presque indestructible cette barricade de nouvelle espèce.

— Oui! fit Rossignolet en se redressant et tandis que la porte doublée de l'armoire recevait un véritable assaut. Maintenant ces brigands-là peuvent s'amuser pour entrer ici! il leur faudrait du canon!

— C'est tout de même une fière idée que tu as eue, major! dit Romulus avec admiration.

— Mais, dit le jeune homme, nous ne pouvons demeurer ici! Il faut que nous sortions : ces misérables nous traqueraient ici comme des bêtes fauves et nous prendraient par la famine.

La marquise, depuis quelques instants, semblait reprendre conscience de la situation. Passant ses mains sur son front et promenant ses regards autour d'elle, elle essayait évidemment de rassembler ses idées confuses. L'horrible vacarme retentissant au dehors et auquel se joignait encore le bruit des coups de feu, des cris de mort et de rage qui désolaient la ville, parut un moment la frapper de stupeur et d'effroi :

— Mon Dieu! dit-elle, que se passe-t-il donc?

— Partout on assassine les Français! répondit le jeune comptable avec véhémence.

— On assassine! répéta la vieille dame.

Elle écouta encore, puis se dressant tout à coup et saisissant les mains de Rossignolet :

— Oh! dit-elle, je comprends! C'est encore toi qui m'as sauvée!

— Pardon excuse, madame! fit le major en se dégageant respectueusement. Vous savez que je vous suis dévoué comme les baguettes à la caisse, comme la pomme à la canne. Or donc, ne me remerciez pas, d'autant que la chose n'en vaut pas la peine, vu qu'elle est loin d'être finie. Vous pouvez entendre ces gueusards d'Italiens qui cherchent à démolir notre porte! Avant qu'ils y parviennent, faut trouver un moyen de décamper!

Romulus avait ouvert la fenêtre et il regardait au dehors : cette fenêtre ouvrait sur une sorte de petite cour ou plutôt de puits carré dont les quatre parois étaient formées, trois par le corps de bâtiment de la maison se repliant en ailes, et la dernière, celle faisant face à la fenêtre, par une haute muraille construite en pierres noires et que dominait un toit en ardoise surmonté à son centre d'un clocher pointu et élancé.

— Hum! fit le grenadier en sondant de l'œil la profondeur de la cour; descendre par là n'est pas commode.

— Mais, s'écria le comptable comme saisi par une crainte subite, ne peut-on descendre jusqu'à cette fenêtre par le toit et venir nous surprendre?

— Non, dit Romulus en examinant l'extérieur, ce côté-ci des greniers n'a pas de fenêtre sur la toiture, mais seulement dans la muraille : il faudrait être un vrai chat pour descendre jusqu'à nous.

Depuis quelques instants le bruit avait diminué au dehors et la porte avait cessé d'être attaquée.

— Hein? fit le major avec étonnement, est-ce que les gueux s'en iraient sans nous attendre :

— Histoire d'organiser une [illegible]gance, pour sûr! fit observer Romulus.

— Ecoutez! dit vivement le comptable.

Tous se turent et prêtèrent l'oreille : le bruit formidable qui avait lieu dans le couloir venait effectivement de cesser, mais aux imprécations, aux coups de feu, aux ébranlements de la porte avait succédé un bruit sourd : la foule des assassins ne s'était pas écoulée, elle n'attaquait plus avec violence, mais elle devait évidemment méditer quelque plan.

Rossignolet courut à la porte, il s'assura que l'armoire de fer, soutenue par les deux poutres, n'avait pas été ébranlée par les chocs reçus, puis revenant vers la fenêtre, il interrogea la muraille dans tous les sens :

— Je les défie d'entrer par la porte ou par la fenêtre! dit-il.

— Oh! s'écria vivement le comptable, mais ce n'est pas par là qu'ils viendront nous trouver, c'est par ici!

Et il désigna les cloisons à droite et à gauche. Effectivement, il n'avait pas achevé, que des coups redoublés étaient frappés extérieurement contre les parois de la pièce; on attaquait les murailles avec des pioches et des barres de fer.

— Par où nous sauver? dit le major en regardant ses compagnons avec une anxiété profonde.

Romulus avait repris son fusil et s'occupait à le charger. Tout à coup, au bruit des coups de pioches se joignit celui d'une sonnerie éclatante : des cloches lancées à toute volée envoyaient dans les airs leur appel retentissant.

— Oh! dit la marquise, les Augustins sonnent la grand'messe de Pâques.

— Les Augustins! répéta le comptable. Il y a donc là un couvent?

— En face! dit la vieille dame en désignant du doigt la muraille noire et le clocher.

Sans doute le pieux appel des frères fut pris par la foule pour un encouragement au crime, car les cloches n'avaient pas retenti depuis deux minutes, que les cris des furieux redoublèrent et que leurs efforts pour atteindre leurs victimes devinrent plus énergiques : il était évident que si rien ne venait arrêter le travail, avant peu les monstres allaient avoir accompli leur œuvre. A droite et à gauche, les deux cloisons craquaient, des pierres s'en détachaient déjà et roulaient dans la pièce.

La marquise, revenue complètement à elle-même, s'était agenouillée près de la fenêtre et paraissait prier avec ferveur. Derrière elle, Romulus, le fusil en arrêt, la main sur le chien de la batterie, attendait avec insouciance le moment de la lutte. Près de la muraille, le jeune comptable écoutait avec une anxiété fiévreuse les progrès des ennemis. Au milieu de la pièce, Rossignolet, appuyé sur sa canne, se mordait les poings et les moustaches avec une colère sourde et des rugissements de lion blessé.

Tout à coup, la cloison de droite parut s'ébranler : une grosse pierre se détacha à son centre, et une pointe de pique passa dans un trou pratiqué; des clameurs de joie accompagnèrent ce premier succès. La pique se retira, mais aussitôt Romulus, appliquant l'extrémité du canon de son arme dans l'ouverture, fit feu... Des cris de rage succédèrent aux cris de triomphe... Le grenadier rechargea froidement son arme.

L'autre cloison s'ébranlait également sous les efforts réitérés des assaillants. Encore quelques minutes, et des brèches allaient être pratiquées dans les deux murailles... Au couvent les cloches sonnaient toujours. Des moines étaient montés dans le clocher et assistaient de là à la scène émouvante qui se passait sous leurs yeux, car, de l'endroit élevé où ils se trouvaient, ils pouvaient tout voir dans la maison voisine.

— Une idée! encore une idée! cria brusquement le major en bondissant vers l'une des deux poutres appuyées contre l'armoire. Aide-moi, Romulus, et toi aussi, citoyen!

Les trois hommes enlevèrent la poutre, que le major dirigea vers la fenêtre.

— Si elle est assez longue pour traverser la cour, dit-il, nous l'appuierons sur le mur du couvent et nous filerons par là!

— Ça y est! s'écria Romulus. Attention, et poussons d'ensemble!

L'extrémité de la poutre surgissait déjà au-dessus de la cour : les trois hommes poussèrent doucement en retenant; la pièce de bois s'avança... Sans doute, elle eût été assez longue pour former un pont volant; mais, le poids augmentant en raison de la projection de la poutre dans le vide, les trois hommes se sentirent bien insuffisants pour la soutenir et surtout la retenir. L'extrémité suspendue au-dessus de la cour n'atteignait pas encore la toiture du couvent, que déjà elle s'abaissait sans qu'on pût la maintenir droite.

Les trois hommes redoublaient d'efforts; la poutre les entraînait; il eût fallu que du couvent on en soutînt l'extrémité, mais les moines assemblés dans le clocher, loin de prêter secours aux pauvres Français menacés, les insultaient du geste et de la voix :

— Mort aux Jacobins! hurlait-on de tous côtés.

— Tonnerre! s'écria Rossignolet d'une voix tellement puissante qu'elle domina un moment le tumulte. Mort aux Jacobins, soit! Laissez-les tuer, ceux-là : ils sauront se défendre; mais essayez de sauver une pauvre vieille femme! Celle-là n'est pas une Jacobine, c'est une ci-devant, c'est une noble, une aristocrate, c'est la marquise de Cantegrelles!... Sauvez-la, et puis après, nous nous sauverons, si nous pouvons, nous-mêmes!...

Rossignolet n'acheva pas, qu'un cri perçant retentit dans le clocher : une violente agitation se manifesta parmi les moines; l'un d'eux, bousculant les autres, parut surgir brusquement et il s'élança sur le toit. Se laissant glisser en avant, il s'arrêta sur le bord même, en face de la fenêtre, à l'endroit où eût dû s'appuyer la poutre toujours soutenue dans le vide. Se baissant, il saisit l'extrémité de la pièce de bois et l'enleva pour la déposer sur le toit : le pont volant était établi.

— Venez! venez! cria-t-il.

— Tiens! dit Romulus, il parle français!

— Venez! venez! répétait le moine avec des gestes d'impatience.

Déroulant la longue corde qui ceignait sa robe, il en lança un bout dans la pièce : la cour était heureusement extrêmement étroite. Rossignolet avait aidé la marquise à se relever, et il la conduisait vers la fenêtre :

— Passe devant! dit-il à Romulus, tu aideras la citoyenne.

Le grenadier bondit sur la poutre, se soutenant à la corde dont le moine tenait ferme l'autre extrémité; prenant la marquise par la main, il s'avança.

— A vous! dit Rossignolet au comptable.

Le jeune homme passa à son tour. Le moine recevait dans ses bras la vieille dame et l'aidait à marcher sur le toit pour gagner le clocher... En ce moment, la cloison de droite s'effondra, et les assassins surgirent au milieu d'un nuage de poussière...

Rossignolet était déjà sur le pont volant : en deux bonds il gagna le toit. Se retournant, il envoya un coup de pied à la poutre, qui roula dans la cour. Les monstres, avides de sang et trompés dans leur espérance, rugissaient avec des cris d'hyène et de chacal.

Le major avait rejoint Romulus qui pénétrait dans le clocher, où un tumulte presque aussi formidable que celui qui régnait au dehors venait d'éclater. En posant le pied sur le toit, la marquise, brisée par l'émotion, s'était évanouie dans les bras du moine. Celui-ci l'avait presque portée jusqu'au clocher. Là, pour prix de sa bonne action, le frère s'était vu assailli par les reproches; mais, sans paraître se préoccuper des cris de ses compagnons, il avait emporté la marquise toujours inanimée. C'était alors que Rossignolet avait rejoint Romulus et le comptable.

— Sauvés! dit le major avec un accent de triomphe.

Un moine s'approcha de lui :

— Nous voulons bien consentir à recevoir cette femme que l'un de nos frères vient d'emmener, dit le moine, mais nous ne pouvons recevoir dans notre couvent des soldats de la République française! Nous consentons à vous livrer passage!

— Hein? fit Romulus avec un étonnement profond.

— A mort les Français! hurlaient les voix des assassins demeurés dans la maison voisine.

— Vous garder serait nous compromettre, dit l'un des moines.

Rossignolet se redressa :

— Nous ne voulons compromettre personne, répondit-il froidement; d'ailleurs, ce n'est pas pour nous que j'ai réclamé votre aide, c'est pour la vieille citoyenne : sauvez-la, elle, c'est tout ce que nous demandons. Maintenant, en avant! ouvrez-nous la porte!

— En avant! hurla Romulus électrisé, et il s'élança devant les moines.

Pendant ce temps, celui qui avait entraîné la marquise avait gagné une salle du second étage servant d'infirmerie; déposant la vieille dame sur un siège, il lui prodigua les soins les plus empressés. La marquise rouvrit les yeux; ses regards se fixèrent sur le moine, une expression de saisissement profond se refléta sur sa physionomie. Joignant les mains :

— Mon Dieu! murmura-t-elle, l'abbé Chaubard!

— Silence, madame! dit le moine d'une voix grave; l'abbé Chaubard est mort, et frère Anselme est heureux de vous avoir sauvée!

. . . .

En ce même instant, la porte du couvent s'ouvrait et deux soldats s'élançaient au dehors. Le couvent avait sa façade sur la place de l'Hôpital ; cette place était envahie par une multitude furieuse se baignant dans le sang.

En voyant les deux soldats français, la foule s'ouvrit avec des cris effrayants.

— Minute! dit Rossignolet, ici il n'y a plus de femme à sauver, il n'y a plus que sa peau ! En avant, la 32e !

Et faisant décrire à son arme un moulinet rapide, l'intrépide major se rua en avant. Romulus avait pris son fusil par le canon et s'en servait comme d'une massue.

XLV

LE JOUR DE PAQUES

A Venise, les cloches sonnant à toute volée appelaient les chrétiens au pied des autels pour célébrer le saint jour de Pâques; la population entière flottait sur les canaux et envahissait les églises. L'apparence calme et paisible régnant au cœur de la cité ne pouvait certes laisser supposer l'événement s'accomplissant à l'une de ses extrémités. Un bruit vague circulait bien, depuis quelques instants, dans la ville : les uns parlaient d'une tentative de corsaires français contre des barques de pêche; d'autres disait que d'audacieux *jacobins* (car on ne désignait les Français que sous ce titre) avaient osé pénétrer dans Venise même et attaquer un casino particulier, mais comme la tentative, quelle qu'elle fût, n'intéressait pas la sécurité de la ville, et comme aucune détonation d'arme à feu n'avait retenti appelant l'attention sur un point plutôt que sur un autre, on avait fini par ne pas attacher une grande importance aux bruits qui circulaient.

Là était le résultat de cette politique toujours cauteleuse, toujours empreinte de mystère, qui avait caractérisé la voie suivie depuis des siècles par le redoutable conseil des Dix.

— Des Français sont à Venise, cachés et inconnus, avait fait dire l'inquisiteur à Camparini; si vous pouvez les faire tuer, faites, mais la police de la ville doit ignorer ces événements, et le gouvernement surtout ne doit en être instruit qu'après coup, car sa responsabilité veut être à couvert; donc agissez, mais agissez sans bruit, sans rien qui nous force à vous accorder notre attention.

Camparini avait compris : depuis longtemps en relation secrète avec les inquisiteurs, le misérable (qui s'était fait passer pour un noble émigré) connaissait à fond la manière de procéder du grand conseil; aussi avait-il interdit à ses hommes l'usage des armes à feu.

Cette nécessité de la part de leurs ennemis de n'user que de l'arme blanche, et par conséquent de ne combattre que corps à corps, avait jusqu'alors préservé les sauveurs de Lucile, mais elle ne pouvait que prolonger leur agonie sans leur éviter une mort à peu près certaine.

Couchés sur la toiture du Casino, Charles, Henri, la Caraïbe, Bibi-Tapin et la Rochelle assistaient, impuissants à y prendre part, à la lutte qui avait lieu sur le canal et qu'éclairaient les premiers rayons du soleil.

Un grand canot, monté par quinze matelots commandés par Petit-Pierre, l'ancien canonnier de Brest, était entouré par quatre gondoles contenant chacune plus de dix hommes. Ce canot était celui de la corvette, venu sur l'ordre de Charles au secours de l'expédition préméditée, et qui, croyant surprendre le Casino, avait été surpris par les gondoles. Sans doute Camparini n'avait pu prévoir ce qui venait d'avoir lieu, mais avec son adresse infernale il avait su, au moment du danger, mettre à profit les ressources que, dans sa préoccupation constante, il tenait constamment prêtes.

Matelots et gondoliers combattaient avec une même fureur, une même énergie : la lutte durait depuis dix minutes à peine, et elle ne pouvait certes pas se prolonger. Le canot, abordé à la fois par ses deux bords, à l'avant et à l'arrière, était enfermé dans un cercle dont il ne pouvait sortir qu'en sombrant sous les eaux.

Piques, haches, sabres et poignards étaient seuls employés par les assaillants, et les matelots étaient serrés de trop près pour pouvoir faire usage des armes à feu. Le sang ruisselait dans le canot et dans les gondoles : c'était une lutte opiniâtre, terrible, mortelle!

Charles et Henri frémissaient de rage; oubliant leur propre danger, ils volaient par la pensée auprès de leurs matelots, et ils mesuraient de l'œil la distance qui les séparait d'eux comme s'ils eussent voulu la franchir. Un énergique juron retentissant à leurs oreilles les rappela à la situation présente.

— A nous, mes commandants! cria la Rochelle. Attention !

Charles et Henri se retournèrent : tout un côté du toit était envahi par une vingtaine d'hommes surgissant à la fois d'une énorme ouverture vitrée destinée probablement à éclairer quelque pièce de l'étage supérieur du Casino. A droite, à gauche, derrière, était le canal; il fallait ou accepter la lutte avec les assaillants, ou s'élancer dans les eaux profondes, et deux gondoles nageant autour de l'îlot rendaient impossible toute espérance de fuite.

Fleur-des-Bois était près des marins; le petit tambour, un peu en arrière, parcourait l'îlot, cherchant, étudiant, examinant. Les hommes avançaient, il n'y avait pas à hésiter. Henri et Charles lancèrent autour d'eux un regard désespéré.

— A la mer! cria Charles, au canot!

Et bondissant, il franchit le bord du toit; la Rochelle le suivit sans hésiter. Henri sauta le troisième, entraînant avec lui Bibi-Tapin, qu'il saisit par la main.

Fleur-des-Bois demeura seule. La Caraïbe était sublime de colère et de rage. Poussant un cri guttural, elle attendit les assaillants avec un geste de mépris superbe. Puis quand elle les vit à sa portée, elle brandit son casse-tête, se rua sur eux, en renversa trois, en précipita un quatrième dans le canal et s'élança à son tour.

Les flots s'étaient entr'ouverts pour recevoir les fugitifs et s'étaient refermés sur eux en bouillonnant. La hauteur de la chute pouvait être dangereuse cependant, après quelques secondes, cinq têtes apparurent à la surface unie du canal.

— Au canot! cria Charles en fendant les flots.

Les autres nageurs le suivirent, mais les deux gondoles accouraient sur eux; à deux cents mètres, le canot luttait toujours contre ses ennemis.

Manœuvrant avec une égale adresse, les deux gondoles se placèrent de manière, l'une à couper la retraite aux nageurs dans le cas où ils se fussent dirigés vers le quai situé à une grande distance, l'autre à se placer entre eux et le canot qu'il voulaient atteindre.

Pris entre les deux embarcations, les fugitifs hésitèrent : à leur gauche était le Casino, à leur droite une route libre, mais n'aboutissant à rien. Charles cependant se tourna résolument à droite, mais au même instant une troisième gondole, qu'on n'avait pas vue jusqu'alors, surgit de derrière l'îlot, fendant les eaux dans la direction des deux autres et venant précisément du seul côté libre.

Les gondoliers des deux premières embarcations poussèrent des cris de triomphe et redoublèrent d'efforts pour enserrer les fugitifs entre leurs deux bordages... Le moment était effrayant, la situation indescriptible. Il n'y avait plus aucun espoir de salut. Camparini, qui venait d'apparaître sur le perron du Casino et qui de là dominait l'ensemble, eut un éclair de joie dans les yeux : ce misérable voyait encore une fois triompher sa détestable cause. Chivasso était près de lui.

Les deux gondoles se rejoignaient presque. Pris entre les deux embarcations et les murailles du Casino qui s'enfonçaient à pic dans le canal, les fugitifs n'avaient en face d'eux qu'un étroit espace libre encore, et ce passage allait être obstrué par la troisième gondole qui arrivait avec la vitesse d'une flèche; deux rameurs cependant la conduisaient seuls, mais ils maniaient les avirons avec une telle énergie que dix gondoliers réunis eussent eu peine à lutter avec eux.

— C'est la gondole de Pick! dit Chivasso avec étonnement, je le croyais encore au palais... Il nous apporte l'acte signé par le vicomte...

— Qu'importe! s'écria Camparini avec un accent de triomphe, Lucile est seule maintenant! Uranie est toujours entre mes mains; à cette heure, Maurice, le comte et Jacquet sont massacrés à Vérone, et ceux qui seuls pouvaient nous nuire à Venise vont disparaître sous les flots!... Qu'importe la marquise, qu'importe le vicomte! Réduits à eux-mêmes, ils ne peuvent rien, car ils ne savent rien!... Ah! je t'avais bien dit, Chivasso, que le jour de Pâques nous porterait bonheur, à Venise comme à Vérone! Je t'avais bien dit que...

Une exclamation furieuse arrachée au *Roi du bagne* interrompit subitement la phrase commencée, ses doigts étreignirent le bras de son compagnon avec une telle violence que Chivasso poussa un cri de douleur. Chivasso avait alors les yeux fixés sur le groupe du canot et des gondoles; se retournant vivement, il vit la physionomie du *Roi du bagne* tellement décomposée qu'il recula d'un pas en arrachant, par une violente secousse, son bras des doigts de fer qui l'enserraient. Par ce mouvement, Chivasso se trouvait placé en face des trois gondoles et des nageurs. A son tour, il demeura stupéfait.

Au moment où les deux gondoles s'étaient rapprochées, formant presque un triangle avec la muraille du Casino et enceignant les nageurs dans cet espace que resserrait chaque minute écoulée, la troisième gondole arrivait, en plein, droit sur la tête du triangle, bouchant le seul point demeuré libre... Charles, Henri et leurs compagnons se tenaient les uns contre les autres, voyant arriver l'instant de leur perte avec cet intrépide sang-froid que donne la conscience du devoir bien rempli.

— Que pas un de vous ne se laisse prendre! cria Henri à ses compagnons, laissez-vous couler!

— Tonnerre de Brest! nagez ferme, au contraire cria une voix sonore.

Un hourra d'indignation, parti du bord des gondoles, accompagna ces paroles; un craquement épouvantable retentit, les eaux furent battues avec violence contre la muraille à pic. La Rochelle poussa un cri de joie.

La troisième gondole, arrivant sur les deux premières, n'avait pas ralenti sa course, ses gondoliers, redoublant de vigueur au contraire à mesure que la distance diminuait, l'avaient lancée comme un boulet, fendant les eaux, elle devait, dans la direction qu'elle suivait, venir passer entre les deux autres gondoles et écraser littéralement les fugitifs entre ses bordages et la muraille du Casino... Quand tout à coup, par une manœuvre aussi hardie qu'inattendue, elle inclina sur l'un de ses bords, quitta la direction prise et, sans perdre de sa vitesse, arriva heurter en plein de son taille-lame le côté de la gondole de gauche.

Celle-ci, surprise, fut repoussée, rejetée, presque coupée en deux par la violence du choc, et son bordage brisé faisant eau de toutes parts, elle coula instantanément, entraînant avec elle sous les eaux ceux qui la montaient. En même temps quatre coups de feu, retentissant à la fois, abattaient quatre des gondoliers de l'autre gondole.

Les deux hommes, montant l'embarcation si étrangement survenue, jetèrent à la fois les pistolets qu'ils tenaient des deux mains et tendirent ces mains vers les nageurs.

C'était cet événement qui, surprenant Camparini au milieu de ses élans de triomphe, l'avait frappé comme d'un coup de foudre et avait stupéfié Chivasso : les deux complices demeurèrent un moment dans l'incapacité absolue de formuler une pensée.

— A moi, mes commandants! criait une voix rude, tandis que deux bras vigoureux se plongeaient dans le canal pour repêcher à la fois et Henri et Charles.

— Mahurec! dit Henri en escaladant le bordage.

— Le *Roi des gabiers!* ajouta la Rochelle.

— En deux temps! à l'enfant! et la Caraïbe! leste et preste!... Tout le monde y est!... Avant partout!

Tous les fugitifs étaient dans le fond de la gondole. Le sauvetage avait été opéré avec une rapidité telle que pas un des hommes de l'autre gondole, que ni Camparini, ni Chivasso, n'avaient pu tenter le plus léger effort pour s'y opposer. La Rochelle avait saisi un aviron.

— Nage! lui cria Mahurec en reprenant le sien.

Henri et Charles, devinant les intentions du vieux gabier, s'emparèrent également chacun d'un aviron. Fleur-des-Bois sauta sur un autre, et celui qui montait la gondole avec Mahurec appuya sur le sien. Le moment eût été mal choisi pour se demander ou se donner des explications. La gondole, virant de bord, s'élança avant que l'autre eût pu manœuvrer pour lui donner la chasse.

D'un même élan elle longea le Casino, traversa le canal et courut droit vers le grand canot de la corvette, lequel, bien que luttant avec un désavantage énorme contre ses ennemis, avait cependant continué le combat.

— Vive la France! hurla Mahurec d'une voix qui domina le tumulte.

La gondole, renouvelant sa manœuvre, arriva en plein sur le groupe, faisant une trouée jusqu'au canot; des hourras de joie l'accueillirent.

— A la corvette! cria Charles en sautant dans le canot.

— Venez! dit Mahurec à l'autre rameur.

Celui-ci se recula.

— Uranie est là, dit-il en désignant le Casino; je mourrai ou je la sauverai.

— Tonnerre de Brest! si c'est cela, je mourrai aussi, s'écria le vieux gabier.

— A bord! fit Charles d'une voix impérative; là, nous aviserons. Nage, canotiers!

Les embarcations, un moment repoussées par l'habile diversion de la gondole, revenaient alors entourer le grand canot. Henri était à l'avant, Charles à l'arrière.

— Avant partout! cria Henri aux canotiers.

Dans la ville les cloches sonnaient à toute volée; le doge allait se rendre à Saint-Marc pour assister à l'office divin.

. . . .

Une heure ne s'était pas écoulée; deux hommes quittant le palais traversaient la place Saint-Marc. Arrivés auprès de la Piazzetta, ils s'arrêtèrent comme pour prendre congé l'un de l'autre.

— Monsieur le baron de Grafeld, dit l'un d'eux, je crois que je puis compter sur vous?

— Comme sur vous-même, cher marquis Camparini, répondit l'Autrichien.

— L'ordre est envoyé?

— Le commandant du Lido le recevra avant dix minutes; n'avez-vous pas entendu l'inquisiteur?

— Oui; mais je ne crois pas aux Vénitiens.

— Je vais moi-même au Lido.

Les deux hommes se quittèrent : le baron pour courir au quai et sauter dans une gondole, Camparini pour continuer sa route à travers la Piazzetta, vers le quai des Esclavons; Chivasso l'attendait.

— Pick? demanda Camparini.

— Je ne l'ai pas revu, répondit l'autre,

— Qu'est-il devenu?

— On l'ignore.

— La marquise?

Chivasso baissa la tête.

— Jonas n'est pas arrivé encore, murmura-t-il.

Camparini haussa les épaules, et, tournant sur ses talons, il quitta brusquement Chivasso. Une gondole attendait à l'un des embarcadères; Camparini sauta dans l'embarcation et fit un signe aux gondoliers, qui prirent leurs avirons; la gondole remonta dans la direction du grand canal. Camparini était dans le salon. Il se jeta sur le divan, et, froissant les coussins avec des mouvements convulsifs et saccadés :

— Niais! s'écria-t-il; pas un capable de me comprendre, pas un capable de me servir! Oh! pourquoi Bamboula m'a-t-il forcé à le tuer! Celui-là seul était digne de me comprendre! Et j'ai pu compter sur de pareils hommes!

Le *Roi du bagne* se redressa avec une expression d'orgueil formidable.

— Je ne compte que sur moi, dit-il. Tous ces valets qui me servent sont à peine dignes de recevoir mes ordres. Je leur prouverai à tous qui je suis. Ah! Renneville et d'Herbois, vous que j'ai laissés vivre par faiblesse, vous vous dressez encore devant moi! Ce jour de votre lutte sera le dernier de votre existence!

Puis, après un silence :

— Mais il y a eu trahison, reprit-il. Roquefort n'est pas revenu de Vérone, Pick s'est vendu ou a été vendu, Chivasso a été joué! Il y a là une autre main que celle de Jacquet!

Camparini se frappa le front.

— Quel était ce Lucien? dit-il encore. J'ai eu tort de faire tuer cet homme. Pourquoi Roquefort l'a-t-il défiguré? pourquoi...

Un coup de canon, retentissant dans la direction du Lido, interrompit la réflexion du *Roi du bagne*. Camparini tressaillit.

— Le baron et l'inquisiteur m'ont tenu parole! s'écria-t-il avec joie. Ah! la partie est belle encore; ils ne sortiront pas de Venise.

Et ouvrant les rideaux de la tente :

— Au Lido! cria-t-il aux gondoliers.

La gondole vira de bord aussitôt et reprit sa marche rapide. Un second coup de canon retentit au moment où elle sortait du grand canal.

XLVI

LES NOUVELLES

Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute ce Casino élégant, dans lequel nous les avons conduits lors de notre première apparition à Venise, Casino dans lequel nous avons trouvé réunis, le soir même des régates, lord et lady Ellen, la marquise Camparini, le baron de Grafeld, le comte de Roquefeuille, deux ou trois autres émigrés français, et enfin des nobles Vénitiens, parmi lesquels se trouvait le signor Foscari. Ce jour de Pâques, dont nous venons de rapporter la matinée si terriblement agitée, le Casino offrait à peu près le même coup d'œil qu'il avait présenté le jour des régates. C'était le même personnel à peu d'exceptions près.

Le comte de Roquefeuille, le baron de Grafeld, des gentilshommes français, des nobles Vénitiens, quelques femmes richement parées, parmi lesquelles deux se faisaient remarquer, l'une par son bon goût dans sa toilette, l'autre par la folle excentricité de sa mise.

La première était la belle marquise, la seconde la femme du commodore anglais. Lady Ellen était demeurée à Venise depuis plusieurs mois. Alors que la station de son mari avait été terminée, elle s'était obstinément refusée à retourner en Angleterre. La romanesque personne s'était passionnée pour les actions guerrières depuis les campagnes d'Italie, et, bien qu'elle affichât hautement l'aversion la plus profonde pour le général Bonaparte, elle portait un tel intérêt au jeune héros, qu'elle avait voulu demeurer à Venise pour être à même de suivre de plus près la ligne de ses étourdissants succès. Lord Ellen était rentré philosophiquement seul à Plymouth, laissant à sa femme les deux caméristes de rigueur.

Ce soir-là où nous rentrons au Casino, l'agitation était extrême parmi les causeurs : quelque fait important préoccupait sans doute tous les esprits, car les interrogations, les interjections se croisaient, se multipliaient avec une vigueur étonnante et une intarissable énergie.

— Vous y étiez, marquis Camparini? demandait lady Ellen avec un intérêt marqué.

— Oui, madame, répondit Camparini. Je revenais précisément alors de la place Saint-Marc, et ma gondole s'engageait dans le Lido au moment même où commençait le feu.

— Et vous avez assisté au combat?

— Jusqu'à la fin.

— Et ils ont fait bonne défense?

— Que vouliez-vous qu'ils fissent contre les canons des forts? dit le comte de Roquefeuille en haussant les épaules avec un geste de mépris.

— Répondre coup pour coup! dit vivement lady Ellen. Si j'eusse été à la place du commandant de cette corvette, je me serais fait sauter au lieu de me laisser couler!

— L'eau est assez bonne pour des bandits.

— Ce sont donc réellement des pirates?

— D'affreux pirates! dit le comte. N'ont-ils pas tenté de piller la maison de notre ami Camparini?

— Mais, marquis, contez-nous donc en détail cette affaire à propos de laquelle il court dix versions différentes. Ces hommes se sont attaqués à vous, et vous avez assisté à leur punition : vous devez en être instruit! Parlez vite!

— Mon récit sera court, madame, dit Camparini en s'avançant. Vous savez qu'une corvette, qui, paraîtrait-il, avait des patentes fausses, était venue mouiller il y a peu de jours dans le Lido. Personne ne s'occupait de ce navire que l'on croyait bel et bien navire du commerce, lorsque la nuit dernière, au moment où je devais le moins m'y attendre, je suis attaqué dans ma maison, moi, gentilhomme italien, ami de l'Autriche, par ces hommes auxquels Venise donnait l'hospitalité de son port!

— C'est horrible! dit le comte.

— Et vous vous êtes défendu tout seul? demanda lady Ellen.

— Je me suis défendu avec l'aide de mes serviteurs. Heureusement mon ami Chivasso est venu à mon secours : il avait prévenu l'inquisiteur, lequel a envoyé des Esclavons avec un empressement dont je le remercie. Mes pirates avaient échappé, et sans doute ils s'apprêtaient à lever l'ancre, lorsque le commandant du Lido a fait faire feu sur eux.

— Et le navire a été coulé?

— Absolument.

— Et l'équipage?

— Pas un homme n'a échappé.

— Ils sont tous pris?

— Non, mais pas un seul n'est demeuré vivant, tous ont été noyés.

— Et voilà tout?

— Absolument tout, madame.

— Aôh! ce n'était pas aussi intéressant que je le supposais. Et ces prisonniers qui se sont échappés des *Plombs?*

— Ah! de ceux-là on n'a aucune nouvelle, dit le comte de Roquefeuille.

— Il paraît qu'ils avaient fabriqué une corde très curieuse dit la marquise. On a retrouvé cette corde dans le canal...

— Je sais, dit lady Ellen; je l'ai fait acheter pour mettre dans mon musée.

En ce moment, un nouvel arrivant, entrant avec vivacité, vint parler au baron de Grafeld et au signor Foscari. Les trois hommes demeurèrent quelques minutes à causer à voix basse, puis ils se séparèrent, le baron et le Vénitien avec une expression de surprise douloureuse sur le visage.

Le baron vint prendre Camparini par le bras et l'entraîna dans un angle.

— Savez-vous ce que l'on annonce? dit-il.

— Les révoltes de Venise?

— Non! mais une nouvelle désastreuse : le prince Charles a consenti à signer avec Bonaparte des préliminaires de paix.

— Est-ce certain?

— Le courrier vient d'arriver de Léoben! Le sénat vénitien est dans la désolation. La révolte doit être commencée à Vérone et à Padoue. Que fera Bonaparte alors qu'il apprendra ces événements et l'attaque de ce navire français dans le Lido? Vainqueur et n'ayant plus en face de lui que Venise...

— Mais Venise a ses lagunes pour la défendre. D'ailleurs, c'est l'affaire du doge et non la nôtre. Si la paix est signée, l'Autriche n'a plus besoin de mes services.

En parlant ainsi, Camparini regardait fixement son interlocuteur. Celui-ci sourit doucement.

— Plus que jamais, au contraire, mon cher marquis, dit le baron, plus que jamais nous comptons sur le grand œuvre du *chauffage!*

— Et vous faites bien, baron! Maintenant, revenons à notre affaire de ce matin. A-t-on retrouvé quelques hommes de l'équipage?

— Aucun autre que ces quatre hommes désignés et qui se sont réfugiés dans cette maison du canal où ils se sont barricadés.

— Et les autres?

— On n'en a vu aucun, je vous le répète.

— Mais on a retrouvé les cadavres, en ce cas!

— Pas un seul!

Camparini fronça les sourcils.

— Cette disparition subite de l'équipage est bien étrange! dit-il.

— Mais la corvette a été coulée complètement, vous le savez, et dès lors tout l'équipage a été englouti!

— Deux cents hommes ne sont pas engloutis sans que la mer rende un seul cadavre!

— Cela a eu lieu cependant.

Camparini fit encore un geste d'impatience! Il allait parler, quand il sentit un doigt lui toucher légèrement l'épaule; il se retourna vivement, et il se trouva en face d'un nouveau personnage qui venait d'entrer dans le salon. Ce personnage, habitué du Casino, était connu à Venise sous les nom et qualité du chevalier André Delroy, émigré français et ami du marquis Camparini.

Le chevalier salua gracieusement le baron autrichien, et passant son bras sous celui de l'interlocuteur de M. de Grafeld :

— Pardonnez-moi, baron, dit-il, si je vous enlève brusquement ce cher Camparini, mais j'ai besoin de ses conseils en ce moment, et il s'agit d'une affaire pressante.

Le baron s'inclina et les deux hommes s'éloignèrent pour passer dans le salon des miroirs.

— Qu'y a-t-il? demanda Camparini.

Le chevalier se pencha à l'oreille de son compagnon et lui parla bas : ce qu'il lui dit fut court mais avait probablement une signification terrible, car Camparini devint subitement pâle comme un spectre, ses dents claquèrent et ses yeux s'injectèrent de sang.

— Pick était le seul qui sût cela! murmura-t-il.

Puis, revenant au chevalier :

— Tu es certain de ce que tu me dis? ajouta-t-il.

— J'ai vu! répondit l'autre.

— Mais, alors, il n'y a pas une minute à perdre.

— C'est pourquoi je suis accouru.

Camparini entraîna le chevalier, puis le quittant tout à coup :

— Demande la gondole, dit-il, et attends-moi!

Et Camparini, traversant le salon, rejoignit le baron de Grafeld qui causait avec lady Ellen. Se penchant vers l'agent autrichien, il lui parla bas à son tour : le baron se redressa comme mû par un ressort :

— Oui! dit-il en regardant Camparini.

Celui-ci secoua la tête et quitta brusquement le salon.

— Aôh! dit lady Ellen en le regardant s'éloigner. J'aime beaucoup le marquis Camparini, moi.

— Il y a longtemps que vous le connaissez, je crois? demanda le baron.

— Plusieurs années. Je l'ai vu jadis à Kingstown chez mon père avec son ami le comte de Sommes. Le marquis est réellement charmant : il m'a donné avant-hier un morceau du vêtement *inexprimable* du bourreau de Paris! Je le garde précieusement pour mettre dans mon cabinet.

Puis, après un silence :

— Ah! reprit lady Ellen en changeant de ton, je donnerais cent guinées d'une botte du général Bonaparte!

Camparini et le chevalier venaient de s'élancer dans une gondole et remontaient rapidement le grand canal. Pour la première fois de sa vie, le *Roi du bagne* semblait inquiet et il ne cherchait pas à cacher cette inquiétude.

XLVII

DEUX HEURES AVANT

Deux heures avant le départ si brusque de Camparini, quelques instants avant que nous pénétrions dans le Casino, une scène importante pour ce qui va suivre s'accomplissait près de la Piazzetta, dans ce cabaret adopté par les gondoliers que nos lecteurs connaissent.

La grande salle du rez-de-chaussée était, comme de coutume, pleine à déborder de buveurs et de consommateurs formant un ensemble bruyant et animé. La conversation générale avait pour unique sujet le grand événement du jour : le bombardement dans le Lido de la corvette française. Les uns blâmaient, les autres approuvaient : de là disputes, cris, menaces qui rendaient plus effroyable le tapage qui se faisait.

Dans un des angles les moins éclairés de la pièce, un homme, couvert de haillons déchirés et ayant l'apparence la plus misérable, se tenait silencieux et paraissant n'accorder aucune attention à ce qui se disait autour de lui. Cet homme était là depuis quelques instants déjà : il avait demandé à l'hôte une boisson



Le solitaire fit un brusque mouvement de joie. (Page 241.)

rafraîchissante à laquelle il n'avait pas encore touché. Ses regards étaient incessamment fixés sur la porte donnant dans la ruelle, et à leur expression inquiète on pouvait deviner que le personnage délabré attendait anxieusement quelqu'un ou quelque chose.

Enfin une ombre légère passa par l'ouverture de la porte et un corps mignon et fluet se glissa entre les tables, se dirigeant vers le fond de la salle sans qu'aucun des consommateurs eût l'attention attirée par sa présence. Le solitaire fit un brusque mouvement de joie : un enfant, habillé comme les jeunes barcaroli, venait de prendre place sur un tabouret en face de lui. L'homme lui tendit les mains avec un éclair de reconnaissance dans le regard :

— Toi, mon enfant! dit-il à voix basse et émue. Tu as pu te risquer à traverser Venise!

— Eh oui! répondit l'enfant du ton le plus délibéré, je passe partout, moi. D'aillleurs, quand j'ai vu mademoiselle Lucile qui se désolait par rapport à sa sœur je lui ai dit : Présent, mademoiselle! si le commandant n'y est pas, le petit tambour y est, lui, et quelquefois ça peut suffire!

— Oui! oui! cher et noble enfant! reprit l'homme, de plus en plus ému. Je sais ce qui se passe dans ton cœur! Mais parle vite! Apprends-moi ce que sont devenus ceux qui se sont perdus pour nous sauver.

— Oh! as pas peur! comme dit le vieux gabier, ceux-là ne sont pas perdus encore; ils sont solides au poste! Ah! si j'avais avec moi mes amis de la 32e! Seulement mon major, sa canne et Gringoire! mais on ne les a pas, faut s'en passer. Pour lors, quand la corvette a sombré sous la pluie de boulets, et qu'il a fallu que nous nous séparions chacun d'un côté, il paraîtrait qu'il avait été convenu entre vous et les citoyens le Bienvenu et Bonchemin qu'on se retrouverait au besoin dans ce cabaret?

— Oui, sans doute!

— Donc, nous tirons chacun de notre côté, vous savez. Le père Mahurec ne me quittait pas.

— Nage entre deux eaux, qu'il me dit, et laisse-toi conduire !

« Il m'empoigne par un bout de mes vêtements et il nage ; nous plongeons, et chaque fois que je sortais la tête pour respirer, le vieux gabier me tirait encore, et nous filions et nous arrivons, je ne sais comment, à une maison qui avait une porte juste à hauteur des eaux du canal. Sans doute qu'on nous attendait, je ne sais pas pourquoi ni comment, je n'ai pas eu le temps de le savoir. Enfin un vieux bonhomme qui avait l'air d'un bon garçon, me donne les vêtements que voilà et me propose un verre de vin chaud ; Mahurec n'y était plus.

— Et mademoiselle Lucile? que je dis encore, car je ne pensais qu'à elle, moi, je l'avoue.

— Me voilà! me répond une voix douce.

« Et je vois la citoyenne qui m'embrasse en m'appelant son enfant chéri. J'étais content, dame ! vous sentez! quand je la vois qui pleure, mais qui pleure à fendre des rochers. Et je lui demande ce qu'elle a, ce qu'elle veut.

— Ma sœur! s'écrie-t-elle entre deux sanglots.

— C'est vrai, que je dis à mon tour en me tapant le front. J'avais oublié l'autre prisonnière. Et comme la pauvre demoiselle pleurait plus fort et que je pleurais aussi avec elle,

— Je vais retourner la chercher ! que je m'écrie.

« Elle ne veut pas, elle veut me retenir, mais je lui échappe et j'allais faire le plongeon par la fenêtre dans le canal, quand Mahurec arrive et me force à rester. Là-dessus mon ancien ami Charles des Antilles, l'ami à ma bonne Étoile-du-Matin, survient avec Fleur-des-Bois et l'autre citoyen. Tous trois aussi avaient échappé et ils se mettent à parler de vous, qui aviez disparu dans la bagarre. Et mademoiselle Lucile pleurait de plus fort en plus fort, en se désolant toujours sur sa sœur et en disant qu'elle voulait mourir si sa pauvre Uranie n'était pas sauvée.

« J'avais le cœur plus fendu que la peau de mon tambour à Arcole. Mahurec était aussi tout ahuri; les autres causaient.

— Il faut aller trouver le vicomte, disait M. Charles mais qui ira? L'un de nous seulement peut se risquer dans une pareille entreprise. Si le vicomte vit encore, il est dans le cabaret de la ruelle de la Piazzetta.

— J'irai ! dit Bonchemin.

— Impossible! répond Charles, tout Venise à cette heure connaît notre signalement ; ce serait non seulement nous perdre, mais risquer la perte de celui que nous voulons sauver. Ni toi ni moi ne pouvons tenter une telle démarche.

— Moi ! dit Mahurec.

— Moi ! dit Fleur-des-Bois.

— Non, répond encore Charles, Fleur-des-Bois ne connaît pas Venise et Mahurec doit nous aider à rallier nos hommes sans perdre une minute.

— Cependant, dit Bonchemin, il faut que le vicomte soit prévenu.

Et Mademoiselle Lucile sanglotait en disant toujours qu'elle voulait mourir. Alors je m'avance, moi.

— Je connais Venise, que je dis, je sais où est la Piazzetta et je vois la ruelle en question. Personne ne me connaît ici, moi; on ne fera pas attention à un enfant, et puis je ne veux pas que mademoiselle Lucile pleure ni qu'elle meure. Laissez-moi aller.

« On délibère, on discute, on ne veut pas d'abord, mais j'insiste si fermement que mon ami Charles me dit en m'embrassant :

— Eh bien ! soit, tu iras ; tu es un soldat après tout et tu es brave. Rends-toi au cabaret de la Piazzetta, une gondole te conduira; dis au vicomte, si tu le trouves, qu'il attende la nuit sans bouger, qu'il ne risque rien, que nos plans ne sont pas détruits, que nous agirons cette nuit même.

« Je n'ai pas bien compris, continua l'enfant en souriant doucement, mais j'ai retenu. Mademoiselle Lucile m'a promis de ne pas mourir avant que je sois revenu, et me voilà ! Maintenant, monsieur de Seignelay qu'est-ce qu'il faut que nous fassions?

— Il faut attendre ! dit-il enfin avec un soupir.

— Attendre quoi?

— Que nos amis agissent... Ils ne m'abandonneront pas !

— Non, dit une voix rude, et voici la preuve.

Léopold et Bibi-Tapin relevaient la tête, une même exclamation d'étonnement s'échappa de leurs lèvres. Un vieux pêcheur était devant eux.

— Mahurec! murmura le tambour.

— Chut ! fiston, dit le vieux gabier, tourne ta langue au taquet; il doit y en avoir dans les ceux qui nous entourent qui n'ont pas le pertuis de l'entendement suffisamment calfeutré. Nous parlons français, ça doit paraître louche à ce tas d'Iroquois qui nous entourent; attention au commandement !

Et le vieux gabier, attirant à lui un tabouret, prit place à l'un des côtés de la petite table.

— Pour lors, reprit-il à voix basse, la chose marche en grand ! Les gueusards de brigands qui ont coulé la pauvre corvette ne sont pas encore si malins que mes commandants. D'abord et d'une, la corvette n'est pas le vrai corsaire, notre brave coquille qu'est à Chioggia; c'était une coque d'occasion aménagée pour la circonstance, mais dont la perte n'en est pas moins une insulte pour le pavillon de France. Secundo, mes commandants avaient, paraîtrait-il, manigancé depuis longtemps la chose.

« Une cassine, tenue par un ami, était parée en grand : chaque matelot avait le mot d'ordre; c'est pourquoi un chacun a pu tirer sa coupe en douceur et filer sous l'eau en se moquant des boulets vénitiens, qui n'ont coulé qu'une coque vide!

« Pour lors, quand l'enfant a voulu filer son écoute pour venir à vous, on l'a laissé faire par le motif qu'ayant été prisonnier dans la bicoque, il en connaît les aménagements et qu'il pourra nous guider pour retrouver celle que nous allons chercher. Tout va, que je dis ! Les gueux qui nous croient noyés ne se méfient plus de nous à cette heure. Les plus crânes de l'équipage sont ralliés ; à minuit, ils prendront la mer sans qu'on puisse tant seulement relever leur ombre ; nous serons, nous, au Casino des lagunes; l'enfant nous sert de boussole, et moi, je veille sur lui. C'est-il compris?

— Oui, dit Léopold avec une émotion extrême, et jamais je n'oublierai ce que vous aurez fait pour moi !

— As pas peur! fit Mahurec avec un mouvement d'épaules, on est matelot ou on ne l'est pas!

— Mais, reprit le vicomte, nous avons encore deux longues heures à attendre; pouvons-nous demeurer ici sans danger?

— Sans le moindre. Le maître du cabaret est un vieux pêcheur marseillais établi à Venise depuis longtemps et qui est dévoué à ses amis comme la drisse à la flamme. J'en réponds coque pour coque. As pas peur et attendons !

Et se tournant vers Bibi-Tapin :

— Quant à toi, mon fiston, continua le vieux gabier en lui posant la main sur l'épaule, tu navigueras dans mes eaux et beaupré sous poupe, t'entends ! Il ne faut pas que je te quitte d'une longueur de brasse; j'ai juré à mes commandants que je te ramènerais à eux, et il y a assez longtemps qu'ils t'appuient la chasse pour que...

Mahurec s'interrompit soudain. Il demeura bouche béante et l'œil à demi fermé. Un homme, celui qui paraissait être le maître de l'établissement, venait de passer près de lui et de lui adresser un signe rapide. Mahurec se leva sans intention apparente, puis il marcha

lentement vers le comptoir. Là il prit de la monnaie dans sa poche et se pencha pour payer. L'hôte lui glissa rapidement deux ou trois paroles dans l'oreille.

— Tonnerre de Brest! murmura le gabier en se redressant.

Puis il fit un signe rapide à l'hôte en lui désignant le vicomte et il revint vers la table.

— Attention! dit-il à Léopold, le vieux Marseillais va venir vous accrocher tout à l'heure, filez dans ses eaux sans larguer un merci! Nous nous retrouverons quand il faudra.

« Toi, fiston, file de l'avant et bord à bord avec le gabier. »

Bibi-Tapin s'était levé et était aux côtés de Mahurec; Léopold regardait le gabier avec une expression inquiète; Mahurec lui adressa un geste expressif, et, tournant sur ses talons, il entraîna le petit tambour. Tous deux quittaient le cabaret au moment où l'hôtelier s'approchait du vicomte.

Mahurec et l'enfant s'engagèrent dans la ruelle sombre et étroite, tournant le dos à la Piazzetta; ils atteignirent rapidement l'un de ces petits quais, sorte de rampe courant autour des maisons, et sur lesquels trois personnes ont peine à marcher de front.

— Où allons-nous? demanda l'enfant.

— Tu le sauras! répondit le gabier qui paraissait fort émotionné; mais, tonnerre de Brest! il y a longtemps que je n'ai eu le cœur chaviré en grand comme à cette heure! Pauvre matelot!...

Une petite porte basse s'ouvrait sur le quai; Mahurec ouvrit cette porte et poussa Bibi-Tapin dans un corridor sombre. L'enfant pénétra sans hésiter; le vieux gabier marchait derrière lui. Un escalier se présenta à eux; ils descendirent les marches, enveloppés de ténèbres obscures. Tout à coup une lumière jaillit; le matelot et l'enfant pénétraient dans une pièce assez vaste, tandis qu'une porte opposée à celle dont ils venaient de franchir le seuil s'ouvrait et donnait passage au vicomte de Seignelay et à l'hôtelier, lequel portait un flambeau.

— Où est-il? demanda vivement Mahurec en courant à l'hôtelier.

— Là! répondit celui-ci en désignant une troisième porte.

Mahurec se précipita et ouvrit cette porte : un homme apparut aussitôt. Mahurec saisit cet homme entre ses bras herculéens et le pressa sur sa poitrine avec un élan de tendresse véritable.

— Mon matelot! dit-il enfin avec une émotion extrême.

— Mahurec!... répondit une voix vibrante: eh qué! c'est toi, vieux!

Léopold poussa un cri de joie.

— Le Maucot! dit-il en s'élançant.

— Présent, troun de l'air! s'écria le brave Provençal. Eh, bagasse! on s'a affalé dans la vase jusqu'à la flottaison, mais, caramba! le bon Dieu il était là, et il a tendu un bout d'amarre au gabier.

Puis, se dégageant brusquement et se retournant d'un seul bond :

— Et pas seul! ajouta le Maucot; on avait le grappin sur son terrain et on a tenu ferme!... ouvre l'œil sur l'olibrius, Mahurec!

Mahurec s'avança vers la porte demeurée ouverte, et un formidable juron s'échappa de ses lèvres. S'élançant, il entra comme un boulet dans la pièce d'où venait de sortir le Maucot; revenant presque aussitôt, il jeta sur le sol le corps d'un homme qu'il tenait entre ses bras, et le maintenant debout par ses deux mains formidables étreignant les hanches de celui qu'il secouait :

— Tonnerre de Brest! dit-il, cette fois la brise adonne en plein!

— Pick! fit Léopold en bondissant.

— L'ami de Camparini! reprit Mahurec, celui qui doit savoir ousqu'est le relèvement de la citoyenne Uranie. As pas peur! je le tiens, cette fois, et, tonnerre de Brest! s'il refuse de parler, ce sera le vieux gabier qui se chargera de lui dénouer la langue!

Pick ne prononça pas une parole; il se sentait entre des mains tellement puissantes qu'il n'osait tenter un mouvement. Le misérable courba la tête sous le regard de flammes qui jaillissait des prunelles du vieux matelot.

— Je te tiens, vieux pirate! reprit Mahurec après un court silence. Ne songe pas à filer! j'ai le grappin sur ta coque, et cette fois, je le jure sur mon honneur de matelot, j'en fais le serment sur tout ce que j'aime en ce monde, il n'y aura que la mort qui pourra larguer l'amarre; nous avons un chapelet de longueur à dévider ensemble, tonnerre de Brest! le branle-bas va commencer!

XLVIII

LA BANDE

— Mort aux Français? hurlait la populace furieuse, et les rues de Vérone étaient inondées d'un flot d'assassins, et des coups de sifflet aigus retentissaient stridents, déchirant les airs, et la fusillade éclatait de tous côtés à la fois. C'était un spectacle odieux, épouvantable, qu'aucune plume ne saurait décrire, un de ces tableaux monstrueux comme n'en sauraient rêver les esprits les plus exaltés : une population entière, plus de soixante mille individus, frappant, égorgeant et se baignant dans le sang avec des cris qui n'avaient plus rien d'humain!

L'Adige charriait des cadavres : ses eaux étaient devenues rougeâtres; femmes, enfants, jeunes hommes, vieillards étaient impitoyablement massacrés, pourvu qu'ils portassent le seul titre de Français. Les hôpitaux eux-mêmes, ces asiles de la souffrance et de la faiblesse, n'avaient pu élever un obstacle à la férocité de lâches assassins; des troupes armées s'étaient ruées dans ces salles bordées de lits où gémissaient les malades, et là encore l'orgie de sang avait été célébrée. Pas de grâce, pas de pitié, pas de clémence!... les monstres tuaient toujours, tuaient quand même, tuaient sans se lasser!

Enfermée dans les forts, la petite garnison, impuissante à voler au secours de ses frères, frémissait de rage en entendant les cris et le tumulte. Deux fois le brave général Balland, espérant sauver ceux qui vivaient encore, avait voulu envoyer un parlementaire au palais du gouvernement : les deux parlementaires n'étaient pas arrivés ; ils avaient été assassinés en route.

Les soldats, dont la fureur commençait à ne plus avoir de bornes, parlaient déjà de sauter à bas des remparts et de se précipiter dans la ville; le général avait, lui, sa mission militaire à accomplir : il devait conserver les forts, et le devoir faisait taire en lui la voix de l'humanité. Cependant, après sa seconde tentative de conciliation, désespérant de sauver le reste des Français demeurés dans la ville, il ordonna de commencer le feu.

Les soldats se ruèrent sur les pièces : en un instant les forts s'environnèrent d'un nuage de fumée, et une pluie de projectiles tomba sur la ville; une véritable trombe de fer et de feu vint un moment arrêter les massacres. Les magistrats et les habitants, effrayés, voulurent parlementer à leur tour ; mais les paysans et les montagnards qu'ils avaient accueillis comme auxiliaires et qui, eux, se souciaient peu de la ruine de la ville, se refusèrent à cesser les massacres et s'élancèrent plus ivres encore de sang et de carnage. Le feu des batteries continua.

Le palais du Gouvernement est situé au centre de

Vérone; dans ce palais s'étaient réfugiées plusieurs familles françaises dès le commencement des massacres. Lâches et menteuses, les autorités véronaises avaient accueilli les malheureux pour que l'infâme attentat ne parût pas être leur ouvrage. Bientôt les portes du palais demeurant ouvertes, une foule de fugitifs, de femmes, d'enfants, appartenant aux employés des administrations, des malades, des blessés échappés aux hôpitaux, avaient à leur tour sollicité un asile du podestat, et jusqu'alors le palais avait été respecté par les meurtriers.

La nuit vint; les choses étaient à peu près dans le même état; les assassins continuaient leur œuvre de destruction; les forts tiraient toujours, et la population de la ville, prise entre le feu des batteries et la fureur des paysans et des montagnards, commençait à comprendre, mais trop tard, qu'elle allait être cruellement punie de sa lâcheté et de ses crimes.

Le fort de la Chiusa, l'un de ceux qui commandaient Vérone, était situé sur l'Adige, et séparé par une assez grande distance du fort principal dans lequel était le général Balland avec la plus grande partie des forces de la garnison. Le fort de la Chiusa avait, comme les autres, ouvert son feu contre la ville, et les boulets de ses canons avaient balayé les rives du fleuve. La nuit venue, et tandis que les rues de Vérone étaient inondées de lumière, tandis que la populace sauvage parcourait les quartiers une torche d'une main, un poignard de l'autre, semant partout l'épouvante et la mort, les ténèbres les plus obscures enveloppaient la partie située entre la ville et les forts, ténèbres que troublaient seules les clartés lumineuses des boulets lancés sur Vérone.

Quelques instants après huit heures cependant, le feu des forts cessa, et rien ne sillonna plus les ombres opaques de la nuit. Il y avait dix minutes peut-être que le silence le plus profond avait succédé au bruit de la canonnade, lorsqu'une longue file d'hommes, débouchant par la porte de l'Adige, se dirigea vers la campagne, dont le fort de la Chiusa occupait le centre.

Cette longue file de marcheurs, disparaissant à demi dans les ténèbres, ressemblait assez à un long serpent cherchant à se cacher dans les hautes herbes. Pas une parole n'était prononcée; le silence le plus absolu régnait parmi ceux qui s'avançaient. A demi-distance de la porte au fort, s'élevait une maison de mauvaise apparence; les hommes s'arrêtèrent en face de cette maison, puis ils franchirent tous successivement le seuil de la porte.

Une lumière brillant à l'intérieur eût permis alors à un regard curieux (s'il s'en fût trouvé un seul dans la campagne) de distinguer l'aspect de ces singuliers et nocturnes promeneurs. Presque tous se ressemblaient; tous devaient appartenir à la classe la plus misérable; leurs vêtements salis, délabrés, dénotaient l'humilité de leur condition sociale, et leurs mains ensanglantées, les lames nues qu'ils brandissaient, attestaient la part active qu'ils devaient avoir prise aux horribles attentats accomplis dans cette journée fatale.

Le défilé fut long, mais toujours silencieux; enfin il cessa et la porte se referma sur le dernier des arrivants. Un quart d'heure s'écoula, puis la porte se rouvrit et une faible lumière en éclaira encore le seuil.

Alors celui qui, caché derrière le tronc d'un chêne voisin, eût assisté à cette scène muette, se fût senti saisi d'un singulier sentiment d'étonnement. Le même nombre d'hommes qui venaient d'entrer défilaient également pour sortir; mais quelle métamorphose s'était opérée en eux! Les vêtements délabrés avaient disparu pour être remplacés par des uniformes; à l'aspect misérable, avait succédé l'apparence d'une troupe régulière : c'étaient des bandits italiens qui avaient pénétré dans la maison, et c'étaient des soldats français qui en sortaient.

La troupe paraissait obéir à un chef qui tenait la tête : homme de taille moyenne, enveloppé dans les longs replis d'un manteau. La troupe s'avança, observant toujours le même religieux silence et gravissant lentement les pentes de la colline, au sommet de laquelle s'élevait le fort de la Chiusa. A droite, en contre-bas, serpentait l'Adige, dont le mugissement des flots noirs montait jusqu'aux soldats.

Il y avait un quart d'heure environ que l'on marchait ainsi dans une obscurité épaisse, quand le bruit sec d'un fusil que l'on arme retentit à vingt-pas.

— Qui vive ! cria une voix sonore en excellent français.

La petite colonne s'était arrêtée.

— Patrouille française! répondit l'homme au manteau dans la même langue et sans le moindre accent.

— Avance à l'ordre! dit la sentinelle.

L'homme au manteau se pencha vers l'un de ceux placés à sa droite, et qui portait l'uniforme de lieutenant d'infanterie.

— Tu n'as pas oublié le mot d'ordre? dit-il.

— Non! répondit l'autre.

— Alors, va!

L'officier s'avança, laissant l'homme au manteau qui, lui, se recula dans l'ombre, jetant derrière lui un rapide coup d'œil comme pour s'assurer que la route était libre.

Deux minutes au plus s'écoulèrent. Le lieutenant revint vers ceux qui l'attendaient; puis levant son sabre :

— En avant, marche! commanda-t-il.

La petite colonne s'ébranla, se dirigeant vers l'entrée du fort. L'homme au manteau la suivit un moment des yeux; il écouta avec une anxiété profonde; puis, se redressant lentement, il poussa un soupir de satisfaction.

— Allons! fit-il en redescendant rapidement la colline et en courant vers la ville, maintenant il me faut la femme que le couvent a recueillie!

Comme il atteignait la porte, une fusillade très vive retentit derrière lui; l'homme au manteau se retourna; une fumée blanche s'élevait au-dessus du fort de la Chiusa. Tout à coup une gerbe de flammes traversa la fumée et s'éleva dans les airs en spirale rougeâtre.

XLIX

LE FORT DE LA CHIUSA

Un quart d'heure avant que la petite colonne atteignît l'entrée du fort, à l'instant même où le dernier de ceux qui la composaient franchissait le seuil de la maison isolée, trois hommes étaient réunis dans une petite pièce de la forteresse : c'était le commandant Maurice Bellegarde, le comte d'Adore et notre vieille connaissance Jacquet.

— Je vous répète, disait Jacquet avec des gestes énergiques, que tout cela n'est point l'effet du hasard! Que les Véronais aient voulu massacrer les Français, cela est évident; mais qu'une populace furieuse se soit acharnée au point que je n'aie pu me livrer à aucune recherche depuis ce matin, que j'aie dû ne songer qu'à ma propre sécurité et que j'aie été contraint à venir chercher ici un refuge, je dis qu'il y a là plus que l'effet du hasard, il y a le résultat certain d'une machination ourdie!

— C'est possible! murmura le comte.

— Dites que cela est on ne peut plus certain! C'est au moment même où je quittais Lucien, alors qu'il venait de me promettre des nouvelles de la marquise, que je me suis vu assailli, traqué et poursuivi.

— Et, dit Maurice, vous croyez encore que c'est le même homme qui vous a fait poursuivre?

— Encore lui! toujours lui! D'ailleurs, qui avait intérêt à m'empêcher de retrouver la marquise, si ce n'est lui?

— Mais comment pouvait-il savoir que votre intention était de rechercher cette femme?

— Et Jonas, mon prisonnier? Oubliez-vous donc cet épisode dont la connaissance a mis Camparini sur les traces de la vérité?

— Cependant Camparini est à Venise, et Venise est loin. Comment a-t-il pu apprendre ce qui se passait à Vérone et arriver à temps pour agir?

— Peut-être n'est-il pas à Venise.

— Le supposez-vous à Vérone?

— Je ne suppose rien; mais ce que j'affirme, c'est que Camparini est sans cesse où il faut qu'il soit! Oh! vous ne le connaissez pas encore, commandant. Cet homme est véritablement la personnification du génie du mal!

Un coup discret frappé à la porte interrompit la conversation.

— Entrez! dit Maurice.

La tête d'un soldat apparut par l'entre-bâillement de la porte.

— Mon commandant, dit-il, on vient de reconnaître une patrouille qui demande l'entrée du fort.

— Une patrouille? dit Maurice avec étonnement.

— Oui, mon commandant. Gringoire, le caporal qui l'a reconnue, dit que c'est une patrouille de la 24e, qui s'est égarée dans la nuit et qui ne retrouve plus son chemin pour retourner au grand fort. Il a causé avec le lieutenant qui la commande.

— C'est bien, dit Maurice, puisque cette patrouille égarée est reconnue, qu'on la laisse entrer!

Le soldat salua militairement et disparut. La porte ne se refermait pas sur lui, que le galop précipité d'un cheval résonnait au dehors. La chambre occupée par Maurice ne donnait pas sur la ville, mais au contraire sur la campagne. Située de l'autre côté de la porte à laquelle venait de se présenter la patrouille, cette fenêtre ouvrait sur la route stratégique qui ralliait entre eux les forts. Une autre porte donnait sur cette route par laquelle se faisaient d'ordinaire les communications du général Balland avec ses lieutenants.

— Une ordonnance du général! dit vivement Maurice en entendant les pas d'un cheval résonner dans la cour du fort.

Il n'achevait pas que la porte de la pièce se rouvrait et qu'un autre soldat annonçait en saluant :

— Ordonnance du général!

Un planton couvert de sueur et de boue fit irruption dans la pièce et tendit un pli cacheté à Maurice. Le commandant déchira vivement l'enveloppe, ouvrit une feuille de papier, et, après avoir lu :

— Mon cheval et quatre hommes d'escorte! dit-il au soldat qui avait introduit le planton.

Puis, déchirant une feuille de papier, il écrivit rapidement le reçu de la dépêche et le tendit au planton qui sortit aussitôt.

— Vous quittez le fort? demandèrent à la fois Jacquet et le comte.

Maurice leur tendit la dépêche tout ouverte.

— Lisez! dit-il. Ordre du général de me rendre sur l'heure, sans perdre une minute, au palais du gouvernement de Vérone.

— Les deux officiers que j'ai envoyés précédemment ne sont pas revenus, dit le comte en lisant la dépêche. C'est une mission périlleuse que je vous confie, commandant, mais c'est une mission d'humanité. Efforcez-vous de sauver les familles de ceux qui nous ont confié leurs femmes et leurs enfants. Je reçois la menace des autorités, dans le cas où je refuserais d'envoyer un chargé de pouvoirs et de cesser le feu, de faire massacrer impitoyablement cent cinquante femmes, trois cents enfants et soixante dix malades ou blessés, réfugiés dans le palais du podestat. Allez sur l'heure à Vérone, commandant, et efforcez-vous de mettre un terme à cette épouvantable guerre d'extermination!

Le comte regarda Maurice qui agrafait son ceinturon.

— Les deux premiers officiers ne sont effectivement pas revenus! dit-il. Si vous allez à Vérone, je vous accompagne, Maurice!

— Moi aussi! ajouta Jacquet.

— Mais, dit le commandant, je ne sais si je puis...

— Retourner à Vérone en cet instant peut être pour nous un coup de fortune, dit Jacquet. Qui sait si parmi la foule des réfugiés au palais nous ne retrouverons pas celle que nous cherchons.

— D'ailleurs, ajouta le comte, vous avez demandé quatre hommes d'escorte, nous voici deux déjà.

— Venez! dit brusquement Maurice.

Ils descendirent et atteignirent la cour; Maurice appela du geste un soldat qui paraissait attendre :

— Caporal Gringoire, dit-il, que personne au fort ne soit instruit de mon absence? Transmets cet avis en mon nom au capitaine Hamelin.

Jacquet et le comte étaient déjà à cheval; deux soldats attendaient, le pied à l'étrier. Maurice saisit la crinière de son cheval. En ce moment, un bruit sourd, cadencé, semblable à celui d'une troupe d'hommes marchant au pas, retentit de l'autre côté du fort.

— C'est la patrouille de la 24e qui vient se reposer! murmura Gringoire en allumant sa pipe.

Maurice s'était élancé en selle : la porte était ouverte, il partit au galop, suivi par le comte, Jacquet et les deux cavaliers d'escorte. Faisant un détour dans la campagne, ils arrivaient en vue de la porte de la ville donnant sur la route du grand fort quand de brusques détonations retentirent instantanément. Maurice et ses compagnons se retournèrent par un même mouvement : une énergique exclamation s'échapppa des lèvres du jeune commandant :

— On se bat à la Chiusa! dit-il. Corbleu! que s'est-il passé au fort depuis mon départ?

Et arrêtant son cheval, il allait, obéissant à un mouvement involontaire, faire accomplir à l'animal une tête à la queue, quand d'autres détonations, éclatant dans une direction diamétralement opposée aux premières, retentirent accompagnées de cris déchirants. Cette fois, c'était de Vérone que partaient les cris et les détonations.

— Au palais! cria Jacquet, le général l'ordonne!

Maurice poussa un soupir, et, enfonçant les éperons dans les flancs de sa monture, il pénétra au galop dans la ville aux rues souillées de sang.

C'était une mission réellement effrayante à accomplir en de telles circonstances que celle qu'avait reçue Maurice Bellegarde. Les rues étaient encombrées par une foule d'autant plus furieuse et avide de carnage qu'elle n'avait rencontré jusqu'alors aucun obstacle à l'assouvissement de ses passions féroces. C'était quelque chose d'inouï que le coup d'œil que présentaient cette cité entière ivre de sang, ces hommes se gorgeant de meurtres; partout, à chaque pas, des cadavres : là de malheureuses jeunes filles, expirant sur le sein de leurs mères frappées en voulant les défendre; ici des blessés râlant et demandant la mort; plus loin de jeunes enfants mutilés par les barbares.

Depuis le commencement de la campagne, Maurice avait été présent à tous les combats : chaque fois, en sa qualité d'officier d'état-major, il avait visité le champ de bataille, il devait donc être habitué à ce spectacle navrant qui suit une grande lutte à main armée, et cependant, en s'engageant dans les rues

étroites de cette ville dont la fange était devenue sanglante, l'intrépide soldat se sentit frissonner et pâlir.

Le comte, lui aussi, frémit et sentit son cœur se briser dans sa poitrine; les deux soldats d'escorte fronçaient les sourcils et portaient la main à la poignée de leurs sabres; les chevaux eux-mêmes, semblaient péniblement impressionnés : les nobles animaux, qui hennissaient d'impatience sur le champ de bataille, au son du canon et du tambour, avançaient craintivement la tête et aspiraient douloureusement ces émanations âcres et fétides qui s'échappaient des monceaux de cadavres.

Un seul des cinq hommes paraissait ne pas subir la terrible influence : celui-là c'était Jacquet. Couché sur sa selle, le front plissé, l'œil en feu, l'agent du citoyen Fouché, semblait s'isoler pour se livrer aux pensées qui se heurtaient dans son cerveau : tout à coup il tressaillit.

— Si Camparini était réellement à Venise, murmura-t-il, ce ne pourrait être lui qui m'eût fait poursuivre pour entraver mes plans!... mais si ce n'est pas lui, qui donc est-ce? Oh! si de Sommes trahissait déjà!...

Des cris furieux, menaçants, assaillaient les Français sur leur passage; Jacquet ne semblait même pas entendre ces cris.

— Cela peut être! reprit-il en se parlant toujours à lui-même.

Puis, après un court moment de réflexion nouvelle :

— Le fort de la Chiusa a été surpris évidemment, se dit-il encore. Cette patrouille annoncée était une fausse patrouille; elle a donné le mot d'ordre cependant... Le mot d'ordre!... mais je l'avais donné à Bamboulà, moi!... Oh! la lumière!... Il nous savait tous trois au fort, il voulait se défaire de nous!

Jacquet était devenu extrêmement pâle.

— Si j'avais encore été joué? murmura-t-il; si cet homme était toujours l'ami du *Roi du bagne?*... Allons, la Providence veille sur nous. L'ordre du général est arrivé à temps pour nous sauver et pour m'éclairer!... Bamboulà jouerait double jeu!... Mais alors cet acte qu'a signé Maurice Bellegarde et que Roquefort a emporté pourrait devenir contre nous une arme terrible, surtout si on ne retrouve pas le petit-fils des Niorres!... Aurais-je fait une école?

— Mort aux Français! hurlaient des centaines de voix avec des accents impossibles à rendre.

— Parlementaire! cria Maurice en secouant le mouchoir blanc qu'il avait attaché au bout de son sabre.

— A mort! à mort! répétait la populace.

Et les cinq cavaliers s'engageaient au milieu d'un double rang de furieux brandissant leurs armes, et la foule s'amassait derrière eux, leur fermant la retraite, tandis que des flots se ruaient en avant, débouchant par toutes les rues transversales.

Maurice, calme et intrépide, marchait en tête; Jacquet ne voyait rien, n'entendait rien : son esprit travaillait.

L

LE PALAIS DU GOUVERNEMENT

Le palais du gouvernement offrait, tout autant que la ville, l'aspect de la désolation, du carnage et de la fureur. Là les familles françaises, protégées jusqu'alors en vertu non de l'humanité, mais de la duplicité des autorités véronaises, étaient entassées sous la garde de leurs soi-disant défenseurs, attendant de minute en minute l'instant de leur supplice. Là, les meneurs, les chefs des massacreurs, les ennemis de la France, les agents soldés par l'Autriche, parlaient en maîtres, criant, hurlant, menaçant et n'ayant à la bouche que ces mêmes paroles exécrables adressées à des femmes, à des enfants et à des blessés : « A mort! à mort! »

Puis à côté de ceux-là étaient les habitants notables, inquiets pour ce qu'ils possédaient, les Véronais dont les maisons étaient menacées par les boulets partis des forts, ceux qui avaient bien voulu laisser entrer en ville les montagnards et les paysans chargés des massacres, mais qui, en tout état de cause, voulaient laisser les horreurs de ces massacres à ces mêmes paysans et à ces mêmes montagnards qu'ils eussent protégés, acclamés ou désavoués, suivant les besoins.

A huit heures du soir, des nouvelles désastreuses étaient parvenues au sein de cette assemblée en permanence composée d'éléments si contraires les uns aux autres.

Un courrier arrivé du Tyrol avait appris la défaite des Autrichiens, les nouveaux triomphes de Bonaparte et les préliminaires de paix signés à Léoben ; puis d'autres courriers étaient survenus, l'un annonçant que le général Chabran accourait sur Vérone avec douze cents grenadiers, l'autre que les généraux Victor et Baraguay-d'Hilliers s'avançaient à marche forcée. Aussitôt une même réflexion se fit dans tous les esprits : si les préliminaires de paix étaient signés, le général autrichien Laudon, sur l'appui duquel on comptait si fort, devait, lui aussi, en avoir reçu la nouvelle, et cette nouvelle avait dû l'arrêter forcément dans sa marche sur Vérone.

Alors les plus exaltés parmi les Véronais avaient senti faiblir leur ardeur du meurtre : la peur s'était emparée des misérables; mais à côté des Véronais il y avait les paysans et les montagnards ; à côté des meneurs qui s'était tenus cachés, il y avait les masses qui avaient agi à ciel ouvert et qui avaient été trop loin pour ne pas comprendre qu'elles n'avaient de chance de salut que dans la continuation des choses. Pour ces derniers, les nouvelles successives arrivées dans la soirée n'avaient été qu'un motif de plus de ne mettre aucun frein à leur rage : elles les avaient poussés jusqu'au paroxysme.

Placé entre deux dangers, le gouvernement avait hésité, et après des délibérations orageuses, le parti prudent l'avait emporté et on avait décidé qu'on sommerait, au nom des malheureux français réfugiés au palais, le général Balland d'envoyer un troisième parlementaire, promettant que ce parlementaire n'aurait rien à craindre.

Cette décision qui avait prévalu et qui avait été aussitôt mise à exécution en dépit des avis des exaltés, excitait ceux-ci jusqu'à la démence; aussi lorsque Maurice fit son entrée dans la salle du conseil, fut-il accueilli, ainsi que ses amis et ses hommes d'escorte, par des vociférations inouïes. Le commandant, calme et impassible, s'avança comme il se fût avancé sous le feu des batteries ennemies.

Le provéditeur et le podestat se levèrent pour recevoir l'envoyé du général, et tout aussitôt la discussion commença.

Au nom du général, Maurice demandait, avant de vouloir rien entendre, qu'on fît conduire au fort sur-le-champ les malades, les femmes, les enfants, les blessés échappés au massacre et enfermés dans le palais. Puis il exigeait encore qu'on fît sortir de la ville les montagnards et les paysans, que l'on désarmât la populace et qu'on donnât en otages des magistrats vénitiens pour garantie de la soumission de Vérone.

Des vociférations furieuses accueillirent les prétentions de l'officier français.

— Nous ne voulons pas désarmer, mais rester en armes au contraire! hurlaient les exaltés, et, quant à des otages, c'est nous qui exigeons des garanties contre les vengeances que le général Bonaparte voudra tirer de Vérone.

— La liberté immédiate des femmes, des enfants, des malades et des blessés! reprit Maurice.

— Ceux-là nous répondent de vous! s'écria le podestat, vous les rendre serait nous livrer; nous les garderons! la mort suspendue sur leurs têtes sera notre bouclier contre vos coups! Envoyez encore un boulet sur la ville et le sang coulera ici!

— Lâches! s'écria Maurice indigné, je vous parle en soldat, vous me répondez en assassins!

— A mort! hurla-t-on de tous côtés.

Vingt bras menaçants se levèrent à la fois, des cris épouvantables éclatèrent; le comte, Jacquet et les deux soldats s'élancèrent auprès de Maurice qu'ils entourèrent. Au même instant des clameurs déchirantes retentirent à l'étage inférieur du palais, des coups de feu résonnèrent... C'étaient les assassins qui venaient de forcer les portes du bâtiment et qui attaquaient les femmes, les enfants, les blessés et les malades respectés jusqu'alors.

— Sauvez ces malheureux et gardez-moi en otage! cria Maurice au podestat.

— Il est trop tard! répondit celui-ci.

— Alors, en avant! rugit Maurice en tirant son sabre.

Le commandant volait au secours des malheureuses victimes, ses compagnons étaient sur ses traces. Sabres nus et pistolets au poing, ils se percèrent un passage à travers la foule et ils arrivèrent au moment où les montagnards et les paysans enfonçaient une porte au rez-de-chaussée.

Les battants tombèrent arrachés, mais les misérables, s'arrêtèrent; une barricade, formée à la hâte par tout ce qui avait pu être employé, s'élevait devant eux. Quelques-uns cependant brandirent leurs sabres en voulant s'élancer; trois coups de feu, partis de l'intérieur, en renversèrent trois et firent reculer les autres surpris et terrifiés par cette défense inattendue.

Maurice et ses amis atteignaient alors l'entrée des salles basses. Se ruant comme une trombe, ils écrasèrent les premiers paysans. En un clin d'œil ils furent près de la barricade.

— Vive la France! cria Maurice en agitant son sabre.

Des clameurs de joie, parties de l'intérieur, répondirent à ce cri aimé et plein d'espérances pour ceux qui souffrent, mais deux jurons d'une énergie impossible à rendre, dominèrent par leur roulement sonore ces clameurs poussées par les femmes, les blessés et les malades.

— Cré mille millions de n'importe quoi, mon commandant! rugit une voix sonore.

— Romulus! dit Maurice, et Rossignolet!

— Et sa canne! répondit le major. A nous, mon commandant!

Dix mains avaient déplacé un côté de la barricade, et Maurice, Jacquet, le comte et les deux cavaliers s'étaient glissés par l'ouverture dans une sorte de galerie qu'encombraient plus de quatre cents femmes et enfants poussant des gémissements épouvantables. Cinquante hommes, tous blessés et malades, les uns presque moribonds, les autres se soutenant à peine, avaient cependant fait un appel suprême au peu de forces qui leur restait. Tous armés à la hâte de tout ce que leurs mains débiles avaient rencontré, formaient une sorte de colonne de défense à l'abri de laquelle se tenaient les femmes.

En tête de cette colonne, deux hommes, deux soldats français, aux vêtements déchirés, ruisselant de sang de la tête aux pieds, mais non pas du leur, de celui des ennemis qu'ils avaient combattus, animaient les pauvres malades et les excitaient à mourir pour défendre les femmes et les enfants. Ceux-là, c'étaient Romulus et Rossignolet, le bon grenadier et l'intrépide major de la 32e.

Tout ce que nous venons de rapporter s'était accompli avec une rapidité telle que personne n'avait pu s'y opposer. La fière réponse de Maurice aux membres du gouvernement véronais, l'attaque des paysans, l'action des cinq Français s'élançant au secours de leurs compatriotes menacés, leur arrivée devant la barricade, leur entrée dans la salle avaient eu lieu dans l'espace d'une seule et même minute. Les assaillants stupéfiés avaient reculé sans oser agir. Les assassins avaient constaté que cinq hommes seulement venaient prêter le secours de leurs bras aux victimes désignées, qu'ils étaient quinze cents au moins, eux, et que, par conséquent, ces cinq hommes, dont ils avaient eu peur un moment, n'allaient qu'augmenter le nombre de ceux qu'il fallait tuer. Honteux de leur lâcheté, ils se précipitèrent vers la salle avec un même élan de rage.

Un feu assez bien nourri les accueillit et les fit reculer encore. Maurice, le comte, Rossignolet, Romulus, les deux cavaliers, défendaient avec l'énergie du désespoir les malheureux qu'ils voulaient sauver. Les blessés encore capables de manier une arme, sentant leur courage augmenté par le renfort inattendu qu'ils pouvaient croire tombé du ciel, avaient puisé de nouvelles forces dans leur énergie morale.

Les femmes, pressant sur leurs poitrines les pauvres enfants qui sanglotaient, priaient et imploraient la miséricorde du Seigneur. Jacquet marchait parmi elles, regardant, examinant tous ces visages décomposés, avec l'active sollicitude du chasseur indien cherchant à relever une trace.

— Elle n'y est pas! elle n'y est pas! murmurait-il avec une sorte de rage sourde et sans paraître le moins du monde avoir conscience de la situation critique où se trouvaient toutes celles qui l'entouraient et le regardaient sans le voir.

Maurice et les siens déployaient ce courage éblouissant, superbe, entraînant, qui est véritablement le propre des Français; ce courage si commun dans notre chère patrie et dont le représentant est aussi bien le grand seigneur aux illustres ancêtres que le paysan appelé de son chaume pour aller endosser l'uniforme. Soutenant les faibles, arrêtant les exaltés, se multipliant, se dévouant, Maurice était partout, et la défense héroïque de cette poignée de braves et de ces faibles blessés était telle que les quinze cents assassins qui se ruaient dans la cour et sous le vestibule du palais n'avaient pu faire un pas en avant.

— Nous mourrons tous ici! criait Maurice, mais nous combattrons jusqu'au dernier et pas une femme, pas un enfant ne sera touché par ces misérables tant que l'un de nous sera encore debout.

— Tenons ferme! hurlait le major, le général Chabran sera ici dans deux heures, et la 32e ne laissera pas massacrer ses enfants sans vengeance! En avant les conscrits d'Italie!

La salle basse était remplie de fumée. Cette salle, qui servait d'ordinaire aux fêtes données par les autorités véronaises et qui n'était qu'à bien dire la salle de bal du palais, était garnie sur tout son pourtour de larges banquettes de velours rouge frangé d'or. C'était à l'aide de ces banquettes que Rossignolet et les blessés avaient construit leur barricade, et eussent-ils pu avoir la faculté de choisir, ils n'eussent certes pas rencontré mieux pour se former un rempart solide. Les banquettes, bourrées de crin et faisant matelas, n'étaient que très difficilement traversées par les balles, et posées les unes sur les autres elles présentaient çà et là des vides réguliers formant meurtrières et dont les assiégés pouvaient tirer un excellent parti.

Depuis deux heures, la lutte continuait avec une rage sanguinaire d'un côté, avec une froide et sublime résolution de l'autre. Par un hasard providentiel, les

fenêtres de la salle étaient grillées et les barreaux de fer s'étaient opposés à ce qu'une attaque fût dirigée de la cour; de plus, il n'y avait pas d'autre issue à défendre que la porte... La nuit s'avançait, les paysans et les montagnards ne se lassaient pas... Maurice, le comte, les deux cavaliers et les deux soldats de la 32e combattaient presque seuls. Blessés et malades, épuisés et sans force, ne pouvaient plus être d'aucune utilité pour la défense.

Les femmes et les enfants, dont le désespoir avait atteint son paroxysme, dont la terreur n'avait plus de nom, demandaient à grands cris la fin de leur torture; et cette foule, qui depuis la nuit précédente avait tout fait, tout tenté pour échapper à la mort, semblait maintenant regretter la vie.

Plus de cinquante paysans ou montagnards gisaient étendus devant la barricade, qu'aucun n'avait pu parvenir à franchir; plus de cent avaient dû se retirer pour aller panser leurs blessures tant la défense avait été énergique et rude; et cependant le nombre des assaillants, loin de diminuer, augmentait de minute en minute. Le palais du Gouvernement avait été envahi.

Effrayés des conséquences de ce qui allait se passer, les magistrats qui avaient, eux, répondu sur leur parole écrite au général Balland de la vie de son parlementaire, et qui croyaient déjà ce parlementaire massacré, les magistrats avaient disparu, abandonnant leur poste.

Puis subitement, dominant le tumulte, le canon des forts retentit plus terrible. Le général, croyant lui aussi à la mort de Maurice Bellegarde, et rendu furieux par cette lâche infraction au droit des gens, venait de donner l'ordre de tirer à toute outrance. Une avalanche de fer et de feu traversa l'espace et vint déchirer Vérone.

Alors les assassins, redoublant de fureur, continuèrent leur œuvre, tandis qu'une partie des habitants courait dans les églises, et que les cloches, sonnant à toute volée, répondaient au grondement du canon, au cliquetis des armes, aux plaintes des mourants et aux blasphèmes des meurtriers.

Quatre heures du matin sonnèrent; par l'un de ces hasards étranges, et comme si le fort et la ville eussent éprouvé à la fois un même besoin de repos, les feux et les cris cessèrent à la fois sur tous les points et un silence régna dans les airs. Sans nul doute ce silence devait être de courte durée; sans nul doute cris et boulets allaient de nouveau traverser l'espace; mais durant quelques secondes le silence fut réel, imposant.

Tout à coup un bruit sourd troubla ce silence; ce bruit ne provenait ni des canons des forts ni des massacres de la ville, et cependant il faisait frissonner la terre. Chacun écoutait, inquiet, anxieux, quand une foule hurlant, frémissant, en proie à une terreur extrême, se précipita par l'une des portes de la ville, venant de la campagne et s'élançant comme une troupe affolée. Un même cri jaillissait de toutes les bouches, cri empreint d'un triple sentiment de rage, de peur et de respect.

— Les Français! les Français! criait-on.

Deux minutes après, par l'effet d'une de ces nouvelles qui se répandent plus rapidement qu'une traînée de poudre ne s'enflamme, Vérone tout entière savait que la colonne du général Chabran était à ses portes, et qu'à cette colonne venait de s'unir la garnison des forts commandée par le général Balland.

Alors, par une réaction naturelle chez les natures viles et infâmes, les assassins des Français passèrent subitement de la plus atroce violence à l'abattement le plus grand. La nouvelle était survenue tout d'abord au palais du Gouvernement.

— Les Français! les Français! criait-on en désignant du geste le côté des portes de la ville par lesquelles on devait supposer qu'entreraient les troupes.

En un instant la panique fut à son comble; et chaque meurtrier, croyant voir devant lui un vengeur de ses victimes, se prit à fuir sans avoir conscience de sa lâcheté. Ces mêmes hommes, qui tout à l'heure avaient la parole arrogante; ces mêmes hommes, qui menaçaient des blessés, des femmes, des enfants, qui frappaient sans pitié ni merci, commençaient à trembler maintenant en face de leurs victimes.

Maurice avait entendu les cris; il voyait l'anxieuse incertitude de ses ennemis; il comprit que des secours inespérés arrivaient, sinon pour sauver la ville entière, au moins pour arrêter l'effusion du sang dans le quartier du palais. Sa première pensée fut de s'élancer en avant et de faire une trouée dans la foule qui, à demi terrifiée, n'eût opposé qu'une molle résistance; mais un regard rapide lancé sur les femmes, les enfants, les malades qui l'entouraient, lui fit rejeter tout projet de fuite. Il ne fallait pas songer à entraîner avec soi ce cortège de malheureux; il fallait encore moins songer à abandonner les pauvres victimes. Les assassins ne pouvaient-ils obéir à un suprême retour de rage folle?

Maurice s'était rapproché du comte; tous deux, sans se parler, s'étaient compris; tous deux, se regardaient et hésitaient sur un parti à proposer. Les cris continuaient au dehors; l'attaque avait cessé au dedans; mais si les Véronais ne tiraient plus ni ne cherchaient plus à forcer la barricade toujours debout, ils étaient là néanmoins, n'abandonnant pas la place, obstruant toute issue. Un temps d'arrêt était brusquement survenu; mais ce temps d'arrêt pouvait être court, la lutte pouvait recommencer d'une minute à l'autre plus furieuse et plus acharnée.

Rossignolet et Romulus, profitant de cette espèce de suspension d'armes, cherchaient à augmenter encore les moyens de défense. Maurice et le comte sentaient redoubler l'anxiété qui leur dévorait le cœur. Les femmes, les enfants, les malades, qui étaient loin encore de se croire sauvés, étaient toujours en proie au plus effrayant désespoir; l'attente était plus cruelle encore peut-être que la sanglante réalité.

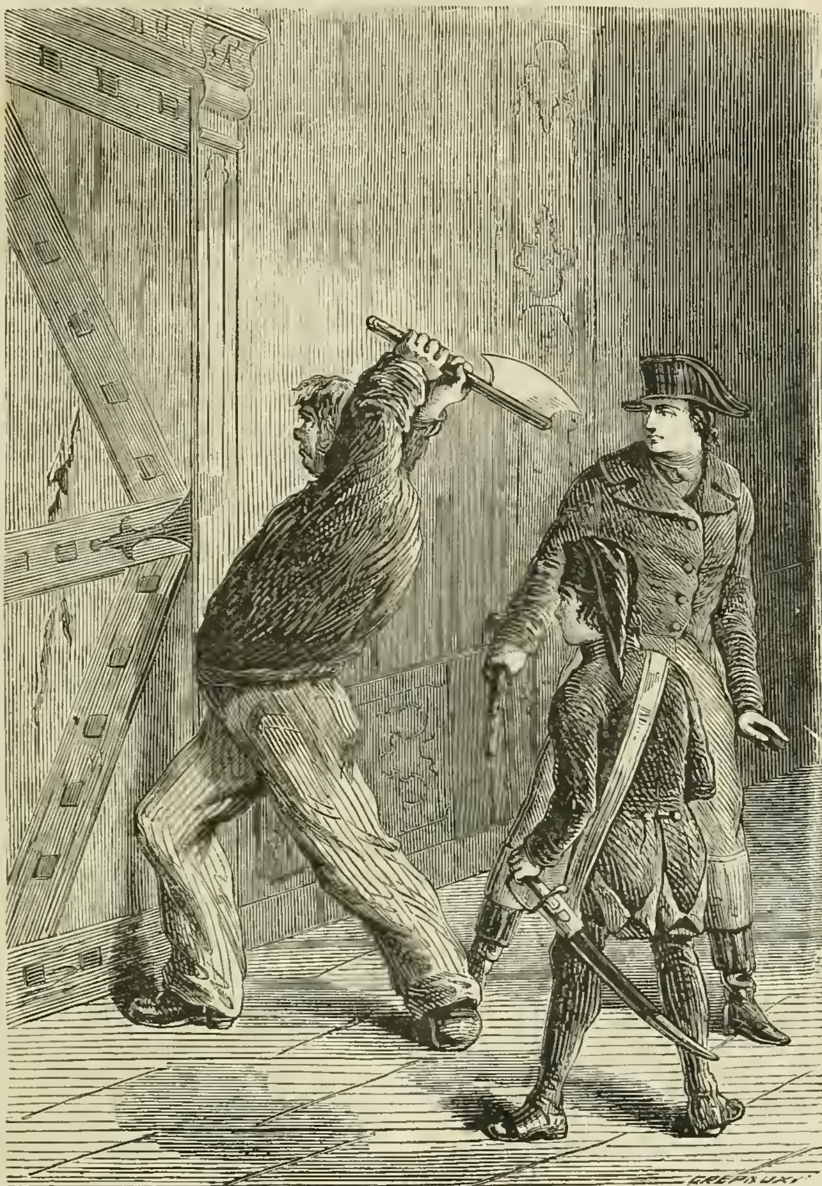
Maurice, comprenant enfin qu'il fallait prendre un parti, quel qu'il fût, Maurice appela à lui Rossignolet.

— Rassemble les hommes qui peuvent encore marcher, lui dit-il, et tentons une sortie qui nous débarrasse le passage; maîtres de l'escalier nous pourrons nous maintenir plus longtemps.

Rossignolet fit un signe affirmatif, et il tournait sur lui-même pour exécuter l'ordre reçu, lorsqu'un cri rauque retentit dans la rue; puis à ce cri succéda une clameur immense accompagnée d'un bruit sourd, incessant comme celui que font les eaux d'un torrent en roulant sur des cailloux. La clameur s'étendit, se propagea, monta, et atteignit l'escalier encombré par les assassins. Alors ce fut un même mouvement de retrait, semblable à celui du flot. Une terreur panique s'était emparée de la foule entière; en un clin d'œil l'escalier et le palier furent dégagés: paysans et montagnards s'enfuyaient en désordre.

Maurice et ses amis se regardaient avec un sentiment de surprise inexprimable; deux minutes avant, ils avaient la mort en face d'eux; deux minutes après, le péril avait cessé : plus un ennemi ne s'opposait à leur sortie. L'événement s'était accompli avec une rapidité telle, que personne, parmi les Français, ne put pousser un cri de joie; le saisissement rendait muettes toutes les bouches. Tous demeuraient là, ne pouvant en croire leurs yeux.

Au même instant, dominant le bruit sourd qui éclatait toujours au dehors, un roulement lointain



Le vieux gabier se mit à attaquer la porte à coups redoublés. (Page 252.)

retentit. Rossignolet poussa un hurlement de triomphe en brandissant sa canne gigantesque.

— Les caisses de la 32ᵉ! s'écria-t-il.

Effectivement on pouvait distinguer la batterie sèche et vibrante qui avait tant de fois conduit nos soldats à la victoire : la *charge* retentissait battue au loin. Maurice se tourna vers le grenadier :

— Romulus, dit-il, cours vers le détachement qui entre dans la ville : préviens le commandant de notre situation. Qu'il envoie sauver ces femmes, ces enfants et ces malades; dis-lui, que, quoi qu'il arrive, nous tiendrons jusque-là !

Romulus partit comme un trait, mais il n'avait pas atteint la cour, que les roulements du tambour s'étaient rapprochés avec une rapidité attestant de la part des soldats un pas de course vigoureusement accentué; la foule des Italiens fuyait dans toutes les directions. Presque au même instant un peloton de grenadiers débouchait sur la place du palais. C'était l'avant-garde du régiment. Un homme marchait près de l'officier commandant le peloton. En apercevant Romulus qui s'était arrêté, cet homme courut vers lui avec une précipitation extrême.

— Le commandant Bellegarde! s'écria-t-il. Sais-tu ce qu'il est devenu ?

— Là! répondit simplement Romulus en désignant le palais.

L'homme se précipita :

— Sauvons le commandant! s'écria-t-il.

Quelques soldats le suivirent : le régiment envahissait la place.

Dans la galerie barricadée, les cris d'allégresse avaient succédé aux cris de terreur : la joie la plus folle remplaçait l'horrible angoisse du supplice. Les soldats se précipitaient, l'homme qui avait arrêté Romulus marchant toujours à leur tête.

— Vive la France! hurla Rossignolet en brandissant sa canne.

Jacquet, demeuré dans un angle, toujours indifférent en apparence à ce qui s'accomplissait, Jacquet laissa sortir de ses lèvres un sifflement aigu, et, se

glissant rapidement, il saisit par le bras l'homme dont nous avons parlé.

— Bamboulà! dit-il à voix basse. Où étais-tu durant les massacres?

— A la recherche de ceux qui pouvaient vous sauver! répondit froidement l'autre.

Le capitaine des grenadiers commandant la compagnie qui venait d'envahir le palais serrait les mains de Maurice :

— Le général nous avait ordonné de tout faire pour vous sauver s'il en était temps encore, disait-il, ou de vous venger sans pitié ni merci. Heureusement, nous sommes arrivés à point, commandant; mais sans le citoyen qui nous a renseignés sur la route à suivre pour vous trouver et atteindre le palais, nous fussions peut-être arrivés trop tard!

Le capitaine désignait l'homme auquel venait de parler Jacquet. Bamboulà regardait froidement son interlocuteur, supportant sans sourciller le coup d'œil profondément scrutateur de l'agent de Fouché.

— La femme dont tu devais suivre les traces? demanda brusquement Jacquet. Elle a été massacrée, n'est-ce pas?

— Non! répondit Bamboulà.

— Ah! fit Jacquet avec un étonnement joyeux qu'il ne put pas dissimuler.

— Elle vit, elle est sauvée.

— Mais tu ignores où elle est réfugiée?

— Je le sais.

Un court silence suivit ce rapide échange de paroles; il eût fallu comprendre tout ce qui se passait dans l'esprit des deux hommes, pour pouvoir interpréter ce silence si gros de pensées.

— Où est-elle? demanda brusquement Jacquet.

— Près d'ici, au couvent voisin, répondit Bamboulà. Auprès d'un moine qui l'a recueillie.

Jacquet courut au comte d'Alore et à Maurice.

— Lucien a découvert l'endroit où nous trouverons la marquise de Cantegrelles, dit-il. Il va vous conduire sur l'heure, suivez-le!

Et se penchant vers l'oreille du comte :

— Que le commandant veille sur la femme, et vous sur l'homme! ajouta-t-il à voix basse.

Maurice et le comte suivis de Rossignolet et de Romulus se précipitèrent avec Jacquet et Lucien. Sur la place, Maurice fut salué par les soldats qui le reconnurent.

— Quelques grenadiers pour nous aider à sauver de pauvres femmes! s'écria-il.

Vingt hommes s'élancèrent sur les traces du jeune commandant. Les rues que traversa le petit peloton étaient désertes, mais dans les autres quartiers de Vérone que n'avait pu envahir la poignée de braves qui venait d'arriver au secours de la garnison, les massacres continuaient toujours plus furieux. Au loin, on entendait encore le bruit de la fusillade et les clameurs sinistres indiquant que les bourreaux s'acharnaient après leurs victimes. Au reste, la situation des Français était plus que jamais précaire. Douze cents hommes arrivés inopinément et se joignant aux quelques centaines de braves dont pouvait disposer le général Balland, avaient pu un moment faire une diversion heureuse, mais que pouvaient ces quelques Français contre les vingt mille montagnards ou paysans descendus des campagnes, contre les cinquante mille habitants de Vérone qui, hommes, femmes et enfants, prenaient presque tous part aux massacres?

Il était évident que les assassins allaient revenir furieux après un moment de panique, reprendre possession du quartier qu'ils avaient abandonné, et que force serait aux Français de regagner les forts en attendant de nouvelles troupes. Il n'y avait donc pas un instant a perdre pour agir.

Maurice et ses compagnons avaient atteint enfin le carrefour sur lequel s'ouvrait le couvent d'où Rossignolet et Romulus avaient été chassés si cruellement la veille.

— C'est là dedans que nous allons, mon commandant? demanda tout à coup le tambour-major en désignant la porte du couvent.

— Oui! répondit Maurice.

— Ah! cré mille millions de n'importe quoi! en voilà une chance! Entends-tu, Romulus! nous allons pouvoir sauver du même coup la pauvre ci-devante et son moine!...

— Hein? fit Jacquet en se rapprochant. De qui parles-tu?

Rossignolet toisa l'agent de police.

— Je parle d'une pauvre vieille femme, répondit enfin le major, à qui Romulus et moi nous avons rendu un fier service hier et pour qui je me ferais couper en morceaux sans t'offenser, citoyen muscadin.

Jacquet saisit le bras de Rossignolet :

— La femme dont tu parles, dit-il, sais-tu son véritable nom?

— Un peu beaucoup, citoyen!

— C'est la marquise de Cantegrelles?

— Ah! cré mille millions de...

— Lui as-tu donc sauvé la vie hier? interrompit Jacquet en coupant court à l'étonnement du major.

— Oui!

Jacquet désigna Bamboulà qui marchait en avant :

— Quand tu as sauvé la marquise, continua-t-il, n'as-tu pas remarqué cet homme qui est là devant nous, soit parmi ceux qui la poursuivaient, soit parmi ceux qui voulaient la sauver.

Rossignolet secoua la tête :

— Quelle bêtise! dit-il. La vieille brave femme était dans sa chambre : or donc, personne ne la poursuivait, c'est par rapport au quidam que recueillit Romulus que les choses se sont gâtées. Quant à ce qui est de ceux qui la défendaient : il y avait Romulus et me voilà!

On atteignait la porte du couvent. Maurice, Lucien, le comte en franchissaient le seuil.

— Allons! murmura Jacquet. Je me serai trompé! Il est fidèle!

Puis, après un moment de silence :

— Cependant... reprit-il en s'arrêtant.

Au loin on entendait toujours l'horrible tumulte. Ce tumulte devenait d'instant en instant plus terrible et plus saisissant : il se rapprochait. Les assassins, un moment repoussés et honteux de la lâcheté de leur premier mouvement, revenaient en foule pour cerner les Français et augmenter le nombre de leurs victimes.

LI

LA NUIT DU LUNDI DE PAQUES

La nuit était noire : on eût dit que le ciel se fût refusé à éclairer les scènes horribles que nous venons d'essayer de décrire. Tandis qu'à Vérone le sang coulait à flots, Venise, encore plongée dans l'effroi causé par la saisissante nouvelle des récents et éclatants triomphes du général en chef de l'armée d'Italie, Venise, qui sentait que le traité de Léoben allait la livrer seule et sans alliés à la merci du vainqueur; Venise, inquiète et des massacres qu'elle savait avoir lieu sur la terre ferme, et, de l'attentat qu'elle venait de commettre sur mer en coulant une corvette française : Venise représentait bien la ville dont la population entière s'attend à quelque grave et terrible événement.

Cette nuit du lundi de Pâques, à l'heure où, à Vérone, Maurice se rendait au palais du gouverneur, pas une étoile ne brillait au ciel; les lagunes étaient plongées dans les ténèbres les plus épaisses, et le casino

du signor Camparini, ce casino qui, la veille, avait été le théâtre des scènes émouvantes que nous avons retracées, disparaissait complètement dans l'obscurité qui l'entourait de toutes parts.

Quittant le grand canal et se dirigeant rapidement dans l'ombre, un canot glissait sur les eaux, courant droit sur le casino dont pas une lumière n'éclairait l'intérieur. Mahurec, le Maucot, le vicomte de Signelay, Bibi-Tapin étaient dans ce canot : les deux gabiers se courbant sur les avirons qu'ils maniaient avec leur dextérité habituelle, le gentilhomme et l'enfant assis à l'arrière.

Entre eux était Pick, étendu au fond de l'embarcation, le corps étroitement garrotté, les bras attachés à l'un des bancs. Le vicomte, à demi penché sur lui, tenait appuyé sur la poitrine de l'ami du *Roi du bagne* la gueule d'un pistolet armé.

— S'il tente de pousser un gémissement, feu dessus avait dit froidement Mahurec en donnant une arme au vicomte.

Le canot était à quelques brasses du casino. Mahurec et le Maucot levèrent vivement leurs avirons; l'embarcation glissa, obéissant à sa propre impulsion, puis elle s'arrêta doucement et demeura stationnaire au milieu du canal, entourée de ténèbres opaques.

— Or donc, dit Mahurec à voix basse, parlons peu, mais parlons bien! Il est temps encore : faut-il mettre le cap sur le casino où nous attendent les commandants?

— Non, dit vivement le vicomte, chaque minute qui s'écoule est un siècle! les renseignements que nous a donnés cet homme sont précis : de minuit à deux heures le casino est toujours sans autres gardiens que les deux hommes dont il nous a indiqué le poste; il est une heure un quart, nous avons à peine trois quarts d'heure devant nous : le temps nous manque pour prévenir nos amis. D'ailleurs qu'avons nous besoin de leur aide? nous n'avons que deux hommes à combattre, et deux hommes que nous allons surprendre...

— Et puis, dit Bibi-Tapin, ce sera vite fait; maintenant que le brigand nous a indiqué la chambre de mademoiselle Uranie, ça ira tout seul. Je connais un peu la maison, et je me charge de vous conduire en deux temps.

— D'ailleurs, reprit le vicomte, l'heure s'écoule, je vous le répète, eussions-nous absolument besoin du secours de nos amis que le temps nous manque pour réclamer ce secours, Si vous hésitez à agir, matelots, laissez-moi agir seul : je vais me jeter à la nage.

— Tonnerre de Brest! dit Mahurec avec un mouvement significatif, si c'est comme cela, n'en parlons plus et avant partout!

Le Maucot avait repris son aviron, Mahurec se courba sur le sien, le canot reprit sa course, et bientôt il entra dans la ligne d'ombre que projetait le casino et qui rendait cette partie du canal absolument obscure.

Mahurec se leva, tandis que le Maucot dirigeait seul l'embarcation, et se rappochant du vicomte et de Bibi-Tapin :

— Attention! dit-il voilà la manœuvre : le Maucot restera dans le canot, il aura l'œil sur le chien ici-présent, à qui que s'il bouge tant seulement d'un doigt il fera avaler une gaffe de longueur!

Et du pied le gabier poussa rudement le corps de Pick.

— Or donc, reprit-il, il y a deux terriers qui montent la garde dans la cambuse; nous savons où est leur point : vous, monsieur le vicomte, et moi, nous abordons en grand!... Enfoncés les brigands!... Pendant ce quart, l'enfant, qui connaît l'aménagement et à qui que le Pick a donné sa route, se pomoie sur les enfléchures; sa hache au poing, il enfonce les portes qui feraient des difficultés... et sauvé la demoiselle? Est-ce dit?

— C'est dit! fit Bibi-Tapin en tendant le bras pour prendre la hache que lui présentait Mahurec.

Léopold avait dans la main gauche le manche d'un long poignard à lame aiguë et tranchante, et de la droite il tenait toujours la crosse du pistolet dont la gueule menaçait Camparini.

— Et dire qu'Étoile-du-Matin n'est pas avec nous! murmura Bibi-Tapin avec un soupir.

— Attention! dit Mahurec en montant sur le bordage du canot.

Un sifflement aigu, retentissant tout à coup, partit de l'intérieur du casino. Léopold se pencha plus encore sur Pick, et appuyant son doigt sur la détente du pistolet :

— Réponds! dit-il avec un accent tellement impératif qu'une hésitation ne pouvait être permise.

Pick fit un effort; il souleva sa tête et un sifflement semblable à celui qui venait de retentir sortit de ses lèvres.

— Pouvons-nous aborder, demanda Léopold à voix basse.

— Oui, murmura Pick après un silence.

Le vicomte fit un geste de menace :

— Ne cherche pas à nous tromper! reprit-il; tu sais à quelles conditions nous te laissons vivre? une mort immédiate te punirait!... Maintenant, réponds encore mais réponds nettement, clairement, sans hésiter. Pouvons-nous aborder?

— Oui! dit Pick d'une voix brève et nette.

— Il n'y a bien que deux hommes au casino à cette heure?

— Oui.

— Où se tiennent ces deux hommes?

— Sous le portique, à droite.

— Eh bien! nous allons aborder... Appelle ces deux hommes.

Pick fit un nouvel effort, car la position qu'il avait, couché et garrotté au fond de la barque, ne lui permettait de parler que difficilement. Il fit entendre un sifflement, mais avec accompagnement de modulations étranges. Au bout d'un instant d'attente, un même sifflement répondit.

— Vous pouvez aborder, dit Pick.

— Accoste! dit Mahurec au Maucot.

Celui-ci, qui avait pris les deux rames, poussa le canot vers le perron du casino dont les marches de marbre se dessinaient en clair sur les eaux noires.

Mahurec, Léopold et Bibi-Tapin se tenaient à l'avant le corps replié sur eux-mêmes, prêts à s'élancer, à bondir.

— Appelle! dit Léopold à Pick.

Pick siffla une troisième fois, mais avec une variation dans les tons, puis une quatrième. Quelques secondes s'écoulèrent. Une ombre se détacha sur le fond des ténèbres qui envahissaient le portique; à cette ombre en succéda une autre.

— A toi celui de droite! murmura Léopold à l'oreille du vieux gabier.

— Qui? demanda une voix.

Le Maucot s'était rapproché de Pick et, tenant son formidable poing levé au-dessus de la tête du misérable :

— Qui? répéta la voix après un silence.

— Pick!... murmura le bandit avec un accent de rage impossible à rendre.

Les deux hommes s'avancèrent aussitôt, descendant précipitamment les marches, mais ils s'arrêtèrent presque aussitôt en poussant à la fois un cri de colère. Deux hommes s'étaient subitement élancés sur eux, deux fers nus s'étaient levés sur leur poitrine et une ombre rapide avait passé entre eux, comme un trait, s'enfonçant dans l'intérieur du casino.

— Un! dit Mahurec d'une voix sourde.

L'un des deux hommes tomba, le crâne fendu. Léopold frappait l'autre, mais celui-ci, évitant le coup, se jeta en arrière. Le vicomte s'élança sur lui, l'homme échappa encore, Mahurec se retournait alors de son côté. Le malheureux, pris entre le gabier et le jeune homme, se rua en avant avec l'impulsion du désespoir. Léopold et Mahurec frappèrent à la fois, leurs poignards ne rencontrèrent que le vide : l'homme était tombé à la mer.

— A toi, Maucot! cria le gabier.

Le Provençal se pencha sur le bordage du canot, mais Pick fit un mouvement; le Maucot se retourna vers lui... Léopold et Mahurec interrogeaient les eaux noires du canal... ils ne distinguaient rien.

— Il se sera noyé! dit le vicomte.

— Possible! répondit Mahurec, mais n'empêche! faisons vite!

Tous deux s'élancèrent dans l'intérieur du casino. Arrivés sous le vestibule, ils s'arrêtèrent. Mahurec tira de sa poche une lanterne sourde, il fit feu et l'alluma.

— Eh! oh! fit le gabier d'une voix forte.

— Par ici! répondit Bibi-Tapin. Montez au premier!

Les deux hommes montèrent les degrés avec une rapidité extrême. Bibi-Tapin les attendait au milieu d'un long corridor contournant cette partie du casino.

— Là! dit l'enfant en désignant une porte et en brandissant sa hache.

— Uranie! cria le vicomte.

Un soupir étouffé lui répondit.

— Uranie! répéta Léopold. C'est moi! nous venons vous sauver, ne craignez rien!

— Léopold! murmura une voix empreinte de l'émotion la plus forte.

— C'est moi! c'est moi! répétait le vicomte en secouant la porte.

— Ma sœur! Lucile! Sauvez Lucile d'abord! dit Uranie avec un accent suppliant.

— Elle est sauvée! répondit Léopold.

Puis se tournant vers Mahurec :

— Cette porte! ajouta-t-il en frémissant. Comment enfoncer cette porte?

Le gabier ne répondit pas : il examinait. La porte était en chêne massif, toute bardée de fer et garnie de serrures énormes dont les gâches, scellées dans l'intérieur de la muraille, ne présentaient aucun moyen de prise. C'était une véritable barricade de fer et de bois que les deux hommes et l'enfant avaient à renverser pour arriver jusqu'à la jeune fille.

Mahurec appuya sa large épaule contre la porte, il prit un point d'appui sur le plancher, et, réunissant ses forces, le vieux gabier essaya de briser le battant. Le bois craqua en s'assurant dans ses ferrures, mais il ne céda pas.

— Tonnerre! dit Mahurec en se redressant.

— Les clefs! s'écria l'enfant. Si Pick savait où elles sont!

Léopold bondit comme un trait : il franchit les marches du premier étage, et, se précipitant dans le canot :

— Les clefs de la porte! dit-il à Pick.

— Camparini a seul le secret de l'endroit où elles sont! répondit Pick.

— Tu mens! réponds ou je te tue!

— Tuez-moi! je ne puis rien dire!

Léopold leva son poignard : Pick ne baissa pas les yeux.

— Tuez-moi, répéta-t-il : j'ai dit la vérité!

L'accent était sincère : la réponse devait être vraie. Léopold le comprit. Quittant le canot, il remonta dans le corridor.

— Il faut enfoncer cette porte! dit-il d'une voix vibrante.

— Mais, fit observer le tambour, si on entrait par la fenêtre!

Et s'appuyant contre la porte :

— Mademoiselle! cria-t-il sur quoi donne la fenêtre de votre chambre?

— Sur une cour intérieure, répondit Uranie.

— Passons par cette cour! dit Léopold.

Mahurec avait pris la hache de Bibi-Tapin. Le vieux gabier se mit à attaquer la porte à coups redoublés, mais le chêne était tellement bardé de fer que la hache rebondissait sans enlever un copeau de bois.

Léopold et Bibi-Tapin avaient regagné le vestibule. Toutes les portes étaient fermées, et aucun passage ne permettait de pénétrer dans l'intérieur. Le vicomte se tordait les mains avec désespoir.

— Nous ne la sauverons donc pas! disait-il avec rage. Oh! je demeure ici! je m'y ferai tuer près d'elle!

Bibi-Tapin furetait comme un singe dans tous les coins.

— Une idée! cria-t-il en saisissant un paquet de cordes enroulées dans un coin et qui probablement étaient réservées au service des gondoles.

Puis, se tournant vers l'escalier :

— Oh! eh! Mahurec! appela-t-il.

Le vieux gabier descendit rapidement. Le vicomte n'avait pu demander encore à Bibi-Tapin ce qu'il comptait faire.

— La corde et le toit! dit l'enfant en désignant l'une des extrémités de la corde qui était garnie d'un crochet de fer semblable à ceux avec lesquels on amarre les gondoles les unes aux autres, alors que l'on veut qu'elles se suivent.

— Compris! fit Mahurec en saisissant le paquet de cordages.

Tous trois ressortirent; Mahurec, se reculant sur le perron, examina le faîte du casino. Une statue en saillie dominait la toiture. Le vieux gabier balança sa corde, la lança et en fit passer l'extrémité garnie du crochet autour de la statue. Le crochet tourna en sifflant et mordit sur la corde qui se roidit sous la main du matelot.

— Le grelin n'est pas fort! dit Mahurec.

— Mais il peut me porter! s'écria le tambour.

Et saisissant le cordage, l'enfant grimpa avec l'agilité d'un mousse.

— Vrai matelot! murmura Mahurec avec admiration

Léopold fit un mouvement comme pour s'élancer à son tour, mais le gabier le retint :

— Le grelin casserait! dit-il. Laissez faire!

Bibi-Tapin était sur le toit où, l'avant-veille, s'était passée la scène tragique à laquelle le petit tambour avait déjà assisté. Regardant autour de lui, il aperçut une excavation à peu de distance; il se hissa jusque-là, et se trouva sur le bord de la cour intérieur du Casino. Cette cour était carrée, et les quatre murailles qui l'enceignaient étaient percées de fenêtres. A l'une de ces fenêtres, il sembla à Bibi-Tapin distinguer une ombre blanche, en dépit de l'obscurité profonde de la nuit.

— Mademoiselle! Est-ce vous? cria le tambour en se penchant.

— Oui! répondit une voix douce.

— Alors, n'ayez pas peur! Vous êtes sauvée!

Saisissant sa corde, Bibi-Tapin l'attira à lui et la lança dans l'intérieur de la cour. Se suspendant de nouveau, il atteignit la fenêtre près de laquelle se tenait Uranie. Cette fenêtre était libre, elle n'était garnie par aucun barreau de fer.

— Léopold! Léopold! appelait la jeune fille.

— Il va venir! répondit Bibi-Tapin en sautant dans la chambre. Vous allez le voir, mais il n'a pas pu monter : il était trop lourd, la corde aurait cassé! Maintenant, vous, mademoiselle, qui n'êtes pas plus lourde que moi vous allez descendre...

— Descendre! répéta Uranie qui, à demi affolée par l'inattendu des événements, ne comprenait pas ce que voulait dire l'enfant.

— Je vais vous attacher, répondit Bibi-Tapin.

En ce moment un bruit formidable retentit dans la cour : on eût dit que des portes se brisaient avec un fracas assourdissant. Bibi-Tapin quitta Uranie qui se reculait en frissonnant, et il bondit sur la fenêtre pour examiner la cour. Le bruit continuait de plus en plus strident... Une porte, placée en face de la fenêtre, au rez-de-chaussée, s'abattit, brisée par une force irrésistible...

Le petit tambour était là, le corps suspendu au-dessus du vide, se retenant d'une main à la fenêtre ouverte, attendant avec une anxiété poignante... Tout à coup, il poussa un cri de joie frénétique.

Deux hommes venaient de paraître, l'un la hache au poing l'autre brandissant une énorme barre de fer. C'étaient Mahurec et le Maucot, dont les forces herculéennes avaient, réunies, triomphé enfin des obstacles. Sans doute, le vicomte était demeuré à la garde de Pick.

— Je vais vous descendre la demoiselle! cria l'enfant. Attendez, matelots!

Revenant dans la chambre, Bibi-Tapin arracha les draps du lit, il les noua, les attacha solidement, formant une sorte de siège pareil à ceux à l'aide desquels les enfants se balancent sur les escarpolettes. Ce siège formé, il en passa les extrémités sur la corde dont un bout était demeuré amarré au toit. Le siège improvisé devait glisser par son propre poids sur la corde, alors que celle-ci serait lâchée doucement.

Bibi-Tapin regarda autour de lui, comme s'il eût cherché quelque chose nécessaire à compléter son œuvre. Au fond de la pièce il y avait un vieux lit en chêne massif, à colonnes torses, tels que les aimaient les gentilshommes du moyen âge. L'enfant retira à lui l'extrémité libre de la corde et la passa autour de l'une des colonnes. Alors, plaçant son siège de toile en dehors de la fenêtre, il le tint suspendu au ras de l'appui de marbre en attachant solidement sa corde à la colonne massive. Puis, revenant vers Uranie :

— Montez! lui dit-il.

La jeune fille avait assisté à tous ces préparatifs sans comprendre. Atterrée par les événements, elle paraissait privée momentanément de ses facultés morales.

— Montez! répéta l'enfant. Il n'y a aucun danger.

Uranie ne bougeait pas. Bibi-Tapin lui prit le bras pour la pousser vers la fenêtre.

— Uranie! Uranie! cria une voix du dehors.

La jeune fille tressaillit.

— Léopold! dit-elle en courant vers la fenêtre.

Le vicomte venait de rejoindre les deux matelots.

— Venez! descendez! le temps presse! continuait Léopold.

Sans hésiter, Uranie monta sur l'appui de la fenêtre. Bibi-Tapin saisit la corde et la détacha, la maintenant cependant toujours enroulée autour de la colonne du lit, afin de mieux résister au poids. Uranie se plaça dans le siège de toile.

— Tenez-vous ferme! cria l'enfant.

Il laissa glisser la corde. La descente commença lentement : le petit tambour se roidissait pour ne pas être entraîné, car la pesanteur augmentait en raison de la progression de la descente. Bibi-Tapin, rouge, haletant, tout entier au sauvetage qu'il opérait, les deux pieds arc-boutés au lit, les doigts sciés par la corde, continuait son œuvre avec le sang-froid digne d'un homme courageux. Des cris de joie retentirent.

— Laissez aller! cria Mahurec.

Bibi-Tapin obéit, mais, épuisé par les efforts qu'il venait de faire, ses doigts ne purent maintenir le cordage qui les déchirait, et l'enfant lâcha tout. Le choc, résultant de ce mouvement, opéra sur le point d'appui, puis sur le toit. Le crochet se détacha, et la corde se retirant brusquement des deux bouts à la fois, emportée par le poids de la jeune fille, disparut dans la cour...

Mahurec, le vicomte et le Maucot recevaient Uranie dans leurs bras : la jeune fille était sauvée!

— Portez-la dans le canot! dit vivement le gabier au vicomte.

Puis, relevant la tête :

— Oh! eh! cria-t-il à Bibi-Tapin, affale-toi en deux temps!

L'enfant était sur l'appui de la fenêtre.

— Plus de corde! dit-il.

Les deux gabiers se regardèrent; il y eut un moment d'effrayant silence. Pendant ce temps, Léopold emportait Uranie et la plaçait dans l'embarcation.

— Plus de corde! répéta Mahurec en poussant du pied le cordage détaché et gisant sur le marbre de la cour. Et ça donc! Envoie, donc gabier!

Le Maucot se baissa, enroula la corde et s'apprêta à la lancer, comme le font les matelots, pour en envoyer une extrémité jusqu'à la fenêtre sur laquelle se tenait le petit tambour. Déjà le gabier prenait son élan, balançant la brassée entière quand des cris furieux éclatèrent au dehors, venant du canal où était amarré le canot.

Mahurec se pencha vers la porte : un rugissement s'échappa de ses lèvres, et il s'élança en brandissant sa hache. Le Maucot demeura un moment immobile, comme fasciné par un spectacle inattendu, puis rejetant les cordes, il saisit sa barre de fer et disparut à son tour.

Ses cris poussés au dehors, la disparition des deux matelots, tout cela avait duré l'espace d'une même seconde. Le petit tambour n'avait pas eu le temps de formuler une interrogation. Penché sur la fenêtre, il regardait la cour déserte sans bien comprendre encore. Cependant les cris redoublaient au dehors et plusieurs coups de feu retentirent.

— On se bat sur le canal! s'écria Bibi-Tapin. Ils auront été surpris!

Et l'enfant fit un mouvement comme pour s'élancer dans le vide, mais il se retint d'une main à la boiserie de la fenêtre. La cour intérieure du casino était, comme cela se trouve dans beaucoup de maisons construites sur les îlots des lagunes, creusée en contre-bas, c'est-à-dire qu'en construisant on avait élevé le rez-de-chaussée du côté de la mer pour le mettre à l'abri des inondations, de sorte que le premier étage sur le canal se trouvait être le troisième sur la cour. La distance à franchir était donc grande, et le petit tambour, en mesurant de l'œil la profondeur, comprit qu'il lui était impossible de s'élancer.

Cependant cris, coups de feu, tumulte retentissaient toujours au dehors; un vacarme horrible éclatait au rez-de-chaussée du casino. Évidemment quelque terrible événement s'accomplissait là. Les sauveurs d'Uranie avaient dû être surpris par ceux qui avaient intérêt à conserver leur victime. Bibi-Tapin rugissait comme un jeune lion enfermé dans sa cage et qui sent ses frères attaqués par les chasseurs.

Se rejetant dans la chambre, il la parcourait avec des élans de rage folle. Il se rua sur la porte, mais que pouvaient ses forces, quelle que fût son énergie morale, contre cette porte massive bardée de fer, devant laquelle les nerfs d'acier de Mahurec avaient faibli. L'enfant revint vers la fenêtre; sa jeune imagination se livrait à un travail inouï. Tout à coup cependant un éclair de triomphe jaillit des noires prunelles du petit tambour.

Bondissant vers le lit, il en arracha les rideaux de mousseline blanche qui l'entouraient entre les co-

lonnes. Avec une agilité incroyable, une adresse de singe, il les déchira en deux, les noua au bout les uns des autres et, en attachant l'extrémité à l'une des colonnes massives comme il avait fait pour la corde, il lança le reste par la fenêtre. Alors, sans s'inquiéter si la longueur était suffisante, il sauta sur l'appui de la croisée et étreignant son câble improvisé, et il se laissa glisser dans le vide.

Descendant rapidement, il atteignit le bout flottant des rideaux. Quelle distance restait-il à franchir? il l'ignorait... Sans hésiter cependant il lâcha sa corde... Ses pieds heurtèrent rudement le sol, il tomba renversé par la puissance de la secousse, mais il se releva lestement. La porte renversée était en face de lui, il s'élança par l'ouverture...

Un spectacle affreux le cloua sur place. Une gondole chargée d'hommes armés attaquait le canot dans lequel le Maucot et le vicomte se défendaient avec une énergie extrême. Uranie, à demi évanouie, était renversée sur un des bancs de l'embarcation. Mahurec, debout sur les marches du perron, luttait, à lui seul, contre trois hommes qui l'assaillaient. La lueur rouge de deux lanternes accrochées à la gondole éclairait cette scène.

Bibi-Tapin, emporté par son jeune courage, se rua en avant au secours de ses amis, mais comme il atteignait le portique du casino une ombre surgit devant lui. Au même instant, l'enfant ressentit une douleur vive derrière le cou, il poussa un cri, voulut se retourner, mais il chancela... Ses forces l'abandonnèrent et il roula sur les dalles en marbre en battant l'air de ses bras...

Au même instant, une détonation formidable retentit; le casino trembla sur ses bases, une colonne de flammes et de fumée s'éleva dans les airs, et un pan de muraille entier s'écroula tombant entre la mer et l'endroit où gisait inanimé le petit tambour...

Au loin sur la lagune, une embarcation longue et mince dont les bordages rasaient les eaux se détachait dans l'ombre de la nuit, courant droit sur le casino...

LII

DEVANT VENISE

Cette admirable campagne d'Italie, qui n'a pas son pendant dans l'histoire même des siècles passés, devait se terminer comme elle avait été commencée. De merveilleux triomphes avaient célébré son ouverture, un triomphe plus merveilleux encore devait la clore. Au mois d'avril 1796, un jeune homme inconnu était venu prendre en Italie le commandement d'une armée démoralisée et manquant de tout. Avec quarante mille hommes, sans souliers, sans pain, sans canons, ce jeune homme avait commencé la lutte... Un an après, en avril 1797, il avait, avec ses quarante mille soldats, anéanti trois armées fortes chacune de soixante mille combattants; il avait conquis toute l'Italie, imposé la paix au Piémont, au roi de Naples, au pape, aux principautés du centre, et, s'élançant comme l'aigle par-dessus les Alpes et les montagnes du Tyrol, il était venu à vingt lieues de Vienne, renversant une quatrième armée et menaçant de planter sur les remparts de la cité des empereurs le drapeau glorieux de la République française. L'Europe entière avait frémi. Vienne avait été en proie à la plus folle terreur, l'Autriche avait demandé la paix; le jeune inconnu était monté sur le piédestal des héros... Bonaparte! C'était alors un nom qui rayonnait de tout l'éclat d'une gloire sans rivale.

Trois fois le Directoire avait décrété que l'armée d'Italie et son chef avaient bien *mérité de la patrie*. Il eût fallu, pour que la récompense fût à la hauteur de l'œuvre, que le Directoire pût décréter que le général Bonaparte et ses soldats avaient mérité l'hommage de gloire de l'univers entier, des siècles passés et des siècles futurs.

Après la signature des préliminaires de Léoben, dire le prestige qui était attaché au jeune héros serait chose impossible. C'était quelque chose d'inouï, d'indicible, d'inexprimable, que l'effet produit seulement par ce titre : *Le général en chef de l'armée d'Italie!* Et celui-là cependant, que l'Europe entière craignait et admirait, n'avait rien perdu de sa simplicité habituelle. Le général Bonaparte était toujours le plus simplement mis de son état-major et sa cuisine était certes la plus précaire de l'armée.

Suivant le teneur des préliminaires signés à Léoben, l'armée victorieuse se repliait sur les Alpes et l'Isonzo. L'état-major général venait d'être établi à Gratz. La tente du général se dressait sur un vert mamelon. Des grenadiers, des cavaliers se promenaient autour de cette tente qui abritait le chef adoré de tous. Un groupe de généraux se tenait sous un bouquet d'arbres. A quelques pas d'eux, trois hommes costumés richement demeuraient immobiles, avec une contenance inquiète, embarrassée, anxieuse et pénible.

Sous la tente, Bonaparte se promenait à grands pas. Junot, son aide de camp, était debout dans un coin obscur, près de la porte fermée. Berthier, assis devant une petite table, rongeait ses ongles, suivant sa coutume, en lançant par-dessus ses mains croisées un regard inquiet sur son général. Enfin Bonaparte s'arrêta brusquement et, s'adressant à Junot qui attendait:

— Introduis ces députés! dit-il d'une voix brève.

Junot sortit précipitamment ; quelques instants après il revenait et s'effaçait pour laisser passer les trois hommes aux riches costumes et à l'apparence triste et morne. Ces trois hommes étaient trois députés vénitiens.

Ils saluèrent humblement, et l'un d'eux s'avança avec l'intention évidente de prendre la parole, mais le général ne lui laissa pas le temps de formuler un son. Les foudroyant tous trois du regard :

— Mes prisonniers sont-ils délivrés? demanda-t-il d'une voix mordante et avec un accent tellement impérieux que les Vénitiens pâlirent. Les assassins sont-ils poursuivis? les paysans sont-ils désarmés?... Je ne veux pas de vaines paroles; la nouvelle des crimes de Vérone m'a atterré; un moment je l'ai crue fausse, tant ces crimes m'ont paru odieux et impossibles; mais ils ont été accomplis, mes soldats ont été lâchement assassinés, il me faut une vengeance éclatante !

— Général! balbutia l'un des députés, la justice ignore encore quels sont les instigateurs...

Bonaparte l'interrompit avec colère:

— Un gouvernement aussi bien servi par ses espions que le vôtre, s'écria-t-il, devrait connaître les instigateurs de ces assassinats. Au reste, je sais qu'il est aussi méprisé que méprisable, qu'il ne peut plus désarmer ceux qu'il a armés; mais je les désarmerai pour lui. J'ai fait la paix, mon armée est puissante, j'irai briser vos *Plombs*, je serai un second Attila pour Venise. Je ne veux plus ni inquisition, ni *Livre d'or*; ce sont des institutions des siècles de barbarie. Votre gouvernement est trop vieux, il faut qu'il croule. Quand j'étais à Goritz, j'offris à M. Pezaro mon alliance et des conseils raisonnables; il me refusa. Vous m'attendiez à mon retour pour me couper la retraite ; eh bien, me voici! Je ne veux plus traiter, je veux faire la loi. Si vous n'avez pas autre chose à me dire, je vous déclare que vous pouvez vous retirer.

Et, accompagnant cette interpellation foudroyante d'un geste plus foudroyant encore, le général en chef se plaça en face des députés vénitiens lançant sur eux les effluves magnétiques de son regard. Les députés, atterrés, ne pouvaient répondre; à peine osaient-ils

faire un geste qui attestât leur humilité envers le vainqueur.

En ce moment et avant qu'aucun Vénitien eût pu prendre une détermination, un officier entra dans la tente et tendit un pli cacheté au général. Bonaparte prit la lettre, l'ouvrit et la parcourut rapidement. Un éclair de colère jaillit de ses prunelles, et, présentant la missive tout ouverte aux députés :

— Quoi! s'écria-t-il, un nouvel attentat, et commis à Venise cette fois! Les batteries du Lido ont mitraillé et coulé une corvette française?

— Général, veuillez nous entendre! balbutia le député qui avait déjà essayé de parler.

— Non! dit Bonaparte avec une énergie extrême, je ne puis vous entendre, je ne puis même vous recevoir tout couverts que vous êtes du sang français. Écrivez à votre gouvernement que je ne vous écouterai qu'alors qu'il m'aura livré les trois inquisiteurs d'État, le commandant du Lido et le magistrat chargé de la police de Venise!

En achevant ces mots, Bonaparte tourna brusquement le dos aux députés et se mit à parcourir la tente d'un pas convulsif et saccadé. Les trois Vénitiens demeuraient immobiles, se consultant du regard; l'un d'eux s'avança doucement et, cherchant alors à user d'une puissance dont la république avait souvent tiré parti, il essaya de proposer au général irrité une réparation d'un autre genre, en lui ouvrant, pour lui et pour son armée, l'entrée des trésors que possédait Venise; mais Bonaparte, revenant vivement vers les députés et frappant le sol de la tente du talon de sa botte, paralysa de nouveau l'orateur en l'enveloppant de son regard de flamme.

— De l'argent! s'écria-t-il, vous osez proposer de l'argent! Sachez que quand vous couvririez cette plage d'or, tous vos trésors, tous ceux du Pérou, ne pourraient payer le sang d'un seul de mes soldats! Allez, messieurs, je ne veux plus vous entendre. Bientôt je serai à Venise, et mes canons me serviront d'avant-garde, mèche allumée!

Les députés s'éloignèrent confus et désespérés.

Dix jours après, une partie de l'armée française campait, menaçante, sur le bord des lagunes, et le quartier général était établi à la tête du pont de Marghera. Depuis le matin les artilleurs français échangeaient des boulets avec les canonnières vénitiennes. On était au commencement de mai; le ciel était superbe, la chaleur déjà forte. Le général en chef venait d'inspecter ses avant-postes, et, rentrant sous sa tente, il avait donné à l'un de ses officiers d'ordonnace l'ordre d'introduire près de lui deux hommes qui attendaient. Ces deux hommes portaient, l'un l'uniforme de chef de bataillon, l'autre un costume de fantaisie, simple et sévère, fortement empreint d'un cachet maritime.

— Commandant Bellegarde, et vous capitaine le Bienvenu, dit le général, je vous ai fait appeler pour avoir les renseignements dont j'ai besoin. Vous avez habité Venise longtemps, vous étiez dans la ville il y a quelque jours à peine, vous pouvez m'éclairer. Vous, capitaine le Bienvenu, comment estimez-vous les forces maritimes de Venise?

— Ces forces sont imposantes, général, répondit le marin; toutes les lagunes sont armées; Venise possède dans son port trente-sept galères, cent cinquante barques canonnières portant huit à neuf cents bouches à feu, et montées par environ dix mille matelots ou canonniers.

— C'est tout?

— Oui, général.

— Et vous, commandant, à combien estimez-vous les forces de terre?

— A trois ou quatre mille soldats italiens, répondit Maurice, et à un peu plus de onze mille soldats esclavons. D'après les renseignements que j'ai pu prendre, la ville doit avoir pour huit mois de vivres, de l'eau douce pour deux mois, et les moyens de renouveler ces provisions.

— Sans doute, ajouta vivement le Bienvenu; les Vénitiens sont maîtres de la mer, nous n'avons pas de barques pour traverser les lagunes, et il faudra s'avancer, la sonde à la main, le long de ces canaux inconnus pour nous et sous le feu des batteries.

— Croyez-vous donc l'attaque impossible? demanda Bonaparte en redressant la tête.

Le corsaire s'inclina en souriant.

— Militairement parlant, général, répondit-il, vous nous avez prouvé qu'*impossible* n'était plus français.

— Messieurs, dit Bonaparte de sa voix brève et claire, le gouvernement de Venise est un corps usé, prêt à se disloquer. Les grands, formant l'aristocratie, sont effrayés de notre approche, ils craignent pour leurs possessions de terre ferme, que nous pouvons saccager; ils sont disposés à se rendre, mais ils n'osent. Le peuple, composé de marins, d'artisans et de soldats étrangers, est prêt, lui, à se livrer à toutes les fureurs. La bourgeoisie souhaite, comme partout, l'établissement de l'égalité civile, et elle se réjouit de notre voisinage; mais elle n'ose plus agir. Il me faudrait à Venise des hommes dévoués, sachant habilement exciter les partis et pousser la bourgeoisie à s'emparer du pouvoir, afin d'éviter les horreurs d'un siège et l'effusion du sang...

— Général, dit Junot en entrant vivement sous la tente, deux commissaires vénitiens viennent de débarquer et demandent à vous communiquer sur l'heure une détermination du grand conseil. Que faut-il répondre?

— Qu'ils viennent! dit vivement Bonaparte.

Puis se tournant vers Maurice et Charles, qui faisaient un pas en arrière pour se retirer:

— Restez, ajouta-t-il, et attendez.

Les députés entraient; ils venaient, ainsi que l'avait annoncé Junot, apporter au général l'adoption faite par le grand conseil d'un projet de modification à la constitution.

Bonaparte réfléchit un moment, puis, reprenant d'un ton brusque:

— Et les trois inquisiteurs d'État, et le commandant du Lido sont-ils arrêtés? Il me faut leurs têtes! Point de traité jusqu'à ce que le sang français soit vengé! Vos lagunes ne m'effrayent pas; je les trouve telles que je les avais prévues. Dans quinze jours je serai à Venise. Vos nobles ne se déroberont à la mort qu'en allant, comme les émigrés français, traîner leur misère par toute la terre!

Les commissaires, effrayés, supplièrent alors le général d'accorder un délai de deux semaines, afin de convenir des satisfactions qu'il désirait.

— Vous connaissez ma volonté, dit Bonaparte; je vous accorde vingt-quatre heures, ensuite je commencerai l'attaque.

— Général, répondit l'un des Vénitiens, s'il y a à Venise des gens coupables envers vous, il y a aussi une population innocente. Devons-nous réduire ces malheureux aux horreurs d'un siège? La couronne de lauriers qui ceint votre jeune front est assez fournie pour que vous désiriez y ajouter encore quelques feuilles. Vingt-quatre heures sont un délai insuffisant.

— J'accorde six jours, dit Bonaparte; mais pas une minute avec. Dans six jours, venez me trouver à Milan.

Les Vénitiens se retirèrent, convaincus cette fois que Venise était perdue. Bonaparte revint vers le commandant et le marin.

— Acceptez-vous la mission que je veux vous confier? demanda-t-il.

— Oui, répondirent à la fois, et sans hésiter, les deux hommes.

— Alors, cette nuit même, introduisez-vous dans Venise; voyez les amis de la France, faites ressortir l'avantage d'une alliance sincère avec nous; effrayez les opposants, et surtout évitez une effusion de sang inutile. Entraînez la bourgeoisie honnête; je me charge, moi, de l'orgueilleuse aristocratie. Je vous donne carte blanche pour les moyens à employer, mais agissez sans retard. Commandant Bellegarde, le général Balland m'a mis à même d'apprécier votre conduite à Vérone: à votre retour de Venise et la paix signée, j'aurai des épaulettes de colonel à vous offrir. Quant à vous, capitaine le Bienvenu, fiez-vous à moi pour que la justice de la République française rende un jour prochain l'éclat et l'honneur aux noms de d'Herbois et de Renneville, que la justice de la monarchie a ternis. Allez, messieurs!

LIII

TRÉVISE

Trévise, comme les autres points entourant les abords des lagunes, était occupée militairement. Deux régiments d'infanterie campaient dans la ville; les tentes étaient dressées sur les places publiques et dans les rues, les bivacs établis partout. Les officiers supérieurs, les autorités militaires avaient demandé l'hospitalité aux principaux habitants. Jour et nuit un va-et-vient de troupes continuel avait lieu, animant étrangement la petite ville d'ordinaire si calme et si paisible.

Près de la porte s'ouvrant sur la route de Mestro, une maison de modeste apparence avait autour d'elle sept ou huit abris pittoresques dressés évidemment à la hâte, mais ne ressemblant en rien aux tentes des soldats. C'était comme des cabanes de sauvages confectionnées à grand renfort de branchages et de paille. Des hommes allaient, venaient, s'occupaient à différents soins dans ce singulier campement. La plupart de ces hommes avaient la peau bistrée, rouge, attestant une origine de l'autre hémisphère; les autres avaient les allures déterminées et originales des matelots.

Dans l'intérieur de la maison, dans un grand salon du rez-de-chaussée, plusieurs personnes étaient assemblées. C'étaient d'abord deux femmes jeunes, jolies, aux traits du visage tirés et attestant une souffrance récente, mais au regard brillant et heureux. Elles se tenaient assises, rapprochées l'une de l'autre, les mains dans les mains, les épaules se touchant, les bras s'enlaçant, formant un groupe charmant qu'un sculpeur eût voulu pour modèle des statues de l'Amitié. En face d'elles étaient debout deux hommes jeunes, l'un vêtu en simple bourgeois, l'autre en commandant d'infanterie. Près deux, assis, deux autres hommes aux allures dégagées, au visage bronzé et flétri, mais à l'expression énergique et virile.

Au fond de la pièce se dressait un lit sans rideaux. Sur ce lit était étendu un homme à la physionomie expressive, au front pâli: un matelot et un vieillard semblaient prodiguer leurs soins au malade. Un profond silence régnait dans la pièce. Enfin l'une des deux jeunes filles, poussant un profond soupir, leva ses beaux yeux sur le jeune commandant:

— Ainsi, Maurice, dit-elle d'une voix douce, il va falloir nous séparer encore? Vous allez affronter de nouveaux dangers, retourner dans cette ville où nous avons tant souffert?

— Il le faut, Lucile, répondit le commandant. J'ai une mission à accomplir, je ne puis hésiter. D'ailleurs je ne vais pas seul: Charles et Henri m'accompagnent. Ne craignez rien, je reviendrai sain et sauf. Dieu n'a pas voulu nous réunir, après de si rudes épreuves, pour nous séparer de nouveau. Le général a accordé six jours aux Vénitiens, dans six jours nous serons réunis.

— Je partirai avec vous, dit le voisin de Lucile.

L'autre jeune fille fit un mouvement brusque. Lucile la prit dans ses bras.

— Non, non, restez avec nous, monsieur le vicomte, dit-elle; Uranie a assez souffert!

— Vous devez demeurer ici, mon ami, dit Charles d'un ton d'autorité. Vous et le comte d'Adore, veillez sur ces demoiselles. D'ailleurs votre place n'est pas auprès de nous en telle circonstance. Maurice est soldat; nous sommes marins, tous trois au service de la république française; vous êtes un émigré, vous, Léopold. En nous accompagnant, vous vous compromettriez sans bénéfice pour aucune cause ni pour vous-même. Restez à Trévise: nous irons, Henri et moi, avec le commandant.

Puis se tournant vers Lucile:

— Ne craignez rien, mademoiselle, nous ne courons aucun danger imminent, ajouta-t-il. Puis nous emmènerons avec nous quatre de nos meilleurs matelots.

Un soupir retentit au fond de la pièce, dans la direction du lit.

— Mon commandant, dit le matelot en s'avançant et en désignant du geste le malade, Mahurec voudrait vous parler.

Charles et Henri se rapprochèrent vivement du lit. L'homme étendu sur la couche leva sur eux ses yeux ternis par la souffrance, et sa bouche s'entr'ouvrit pour murmurer quelques paroles, mais le son émis était si faible qu'il ne parvint pas jusqu'aux corsaires.

— Repose-toi, matelot, dit Henri en posant sa main sur celle de Mahurec, nous devinons ta pensée; tu voudrais venir à Venise avec nous, mais cela est impossible; il faut te soigner, te guérir. Charles et moi connaissons ton dévouement, dont tu nous as donné tant de preuves.

Mahurec voulut encore parler, mais la force lui manqua de nouveau. Charles lui sourit doucement:

— Patience et courage, dit-il, bientôt tu seras sur pied.

Et se tournant vers le personnage qui n'avait encore rien dit et qui se tenait toujours près du lit:

— Mon cher monsieur d'Adore, poursuivit Charles, Fleur-des-Bois n'a-t-elle donc pas pansé Mahurec ce soir?

— Pas encore, répondit le comte, mais la voici.

La Caraïbe entrait dans la pièce. Elle tenait dans ses mains deux vases de capacité différente. Elle s'approcha du lit et posa les deux vases sur une petite table voisine.

— Vous allez le panser? demanda le comte.

— Oui, répondit la Caraïbe.

— Et dans combien de temps sera-t-il guéri?

— Dans huit jours.

Le comte, Henri, Charles et le matelot s'apprêtèrent à assister Fleur-des-Bois dans sa difficile opération. Le pansement commença. C'était à la poitrine et au bras droit que Mahurec était blessé. Ces blessures étaient grandes, affreuses, couvrant presque tout le haut du corps. Le malheureux avait dû être à demi écrasé sous quelque poids énorme. Sans doute, les douleurs étaient vives, car Mahurec frissonna; son visage pâlit et son regard s'éteignit. La Caraïbe procédait au pansement avec une délicatesse, un sang-froid et une intelligence que lui eussent enviés les meilleurs chirurgiens de l'armée.

— Trou du de l'air! murmura le matelot en détournant la tête, et dire que le brigand qui a fait démolir un pan de muraille sur Mahurec n'a pu être croché! Caramba! que je l'aie jamais à une longueur de gaffe et je jure que.....

— Tais-toi, Maucot! dit Fleur-des-Bois, dont les



Il demeura un moment immobile et comme hésitant. (Page 262).

yeux flamboyaient, celui dont tu parles est à moi!... Celui-là ne doit mourir que de ma main.....

— Ou de la mienne! murmura le Provençal de manière à ne pas être entendu.

— A notre retour Mahurec sera-t-il guéri? demanda Charles.

Fleur-des-Bois le regarda avec étonnement.

— Vous partez? dit-elle.

— Oui.

— Où donc allez-vous?

— A Venise, accomplir une mission qui nous est confiée.

— A Venise! répéta la jeune fille d'une voix frémissante, je vais avec vous.

— Cela est impossible, Fleur-des-Bois.

— J'irai! répéta la Caraïbe d'une voix vibrante, celui qu'il faut que je trouve n'est-il pas là?

— Tu resteras ici, dit Henri, nous ne pouvons t'emmener. Ta présence attirerait sur nous l'attention et pourait nous faire reconnaître. D'ailleurs nous laissons ici des amis; deux jeunes filles sur lesquelles il faut que tu veilles, Mahurec qui a besoin de tes soins. Le vicomte de Siguelay, le comte d'Adore demeurent avec toi. Puis crois-tu que notre ennemi nous ait attendus à Venise? Non, il est loin sans doute.....

— Il est sur la route de France! dit une voix sèche.

Jacquet et Lucien venaient de pénétrer dans la pièce.

— Camparini est sur la route de France? répéta Charles.

— Oui, dit Jacquet, Roquefort vient de nous transmettre cette nouvelle. Camparini se dirige vers la France, sans doute pour mettre à exécution ses nouveaux plans.

— Quels plans? demanda Maurice.

Jacquet le regarda fixement.

— Avez-vous oublié, reprit-il, l'acte que vous avez signé à Vérone, de notre consentement à tous, et par lequel vous renonciez à l'héritage des Niorres? Cet acte à l'aide duquel nous espérions tromper Camparini, tandis qu'il nous trompait lui-même.

— Mais, s'écria Maurice, cet acte ne signifie plus rien. Pour qu'il fût valable, il faudrait que j'héritasse, et puisque le petit-fils de M. de Niorres existe, je ne puis plus hériter, moi.

— Oui, dit vivement Jacquet, si l'on prouve que cet enfant existe; mais comment le prouver? N'est-il pas demeuré en la puissance de Camparini? Que Camparini le fasse disparaître demain, et nous n'avons aucune preuve contre lui. L'enfant mort, vous héritez et l'acte signé par vous est parfaitement bon.

— Camparini tuerait cet enfant! s'écria Henri.

— Certes!

— Mais il l'a tué déjà peut-être! dit Charles avec véhémence.

— Non, dit Lucien, l'enfant existe. Camparini l'a emmené avec lui. Il le garde pour s'en faire une arme contre vous dans le cas où on voudrait tenter d'agir contre lui, car il sait que vous pouvez avoir par...

Jacquet interrompit Lucien du geste et il plaça un doigt sur ses lèvres en désignant du regard Lucile et Uranie. Puis entraînant à l'écart Lucien à voix basse.

— Folle! toujours folle! répondit Maurice.

— Elle n'a pas recouvré un seul instant la raison? demanda encore Lucien.

— Pas un instant, répondit Jacquet, depuis la nuit des massacres à Vérone. L'abbé ne la quitte pas.

— Et Lucie et Uranie savent-elles que leur mère existe?

— Non, ces messieurs n'ont pas osé encore leur apprendre la vérité, car l'état de la marquise est affreux. Elle est en proie à une folie furieuse dont le spectacle serait effrayant pour ses filles.

— Mais Lucile connaît le secret des papiers?

— Sans doute, mais ce secret elle a fait serment à sa mère de ne le livrer jamais à personne, et, tant que sa mère ne la dégagera pas, Lucile ne parlera pas, car elle sait que l'honneur de la marquise est tout entier dans ce mystère. Or qui peut contraindre une fille à livrer l'honneur de sa mère?

Lucien frappa du pied avec impatience :

— Il faut que la marquise recouvre la raison! dit-il.

— Mais ce qu'il faut aussi, dit vivement Henri, qui s'était rapproché, c'est préserver le petits-fils de M. de Niorres des dangers amassés sur sa tête. Camparini a l'enfant entre ses mains et il peut le tuer si l'enfant le gêne.

— Il y a un moyen de le préserver! dit Jacquet.

— Quel moyen?

— Le commandant Bellegarde a signé un acte d'abandon de la fortune à laquelle il avait droit?

— Oui.

— Qu'il revienne sur cet acte aujourd'hui en déclarant que, lorsqu'il l'a signé, il ignorait qu'un descendant direct des Niorres existât, que depuis il a appris l'existence de cet enfant, qu'il a donc disposé d'une fortune qui n'était pas la sienne. Il y a là matière à procès, on plaidera s'il le faut. Ce qui faisait la force de Camparini, c'est qu'il avait entre les mains mademoiselle Lucile, la femme aimée par le commandant. Aujourd'hui Camparini est privé de ce puissant moyen d'action. Il n'osera pas, il ne pourra pas agir en vertu de l'acte qu'il possède. Que le commandant fasse donc une renonciation pure et simple, qu'il déclare ne pas se considérer propriétaire de cette fortune, et qu'il en fasse l'abandon si le descendant des Niorres ne se présente pas. De cette façon, Camparini n'aura plus qu'un moyen d'espérer entrer en possession de ces richesses, c'est d'un faire hériter d'abord l'enfant, et comme l'enfant ne pourra disposer de ses biens qu'étant majeur, il lui faudra attendre jusqu'à sa majorité, ce qui assurera au moins jusqu'à cette époque l'existence de celui que nous voulons préserver. Comprenez-vous?

— Parfaitement! répondit Henri.

— Et vous? demanda brusquement Jacquet en se tournant vers Lucien.

— Parfaitement aussi! répondit celui-ci.

Jacquet demeura quelques secondes ses regards ardents braqués sur Bamboula : l'ex-comte de Somme ne sourcilla pas.

— Est-ce convenu? reprit Jacquet.

— Oui, dit Maurice, je signerai cet acte.

— Ce soir avant de partir pour Venise?

— Je suis prêt.

Jacquet prit Lucien par le bras et l'entraîna à l'extrémité de la pièce.

— Tu as entendu? dit-il. Tu comprends maintenant ce qu'il faut que tu fasses?

— Parfaitement, répondit Lucien. Avant huit jours, je serai à Paris : je remettrai les dépêches à Fouché.

— Et Fouché te récompensera ainsi que je l'ai promis : tu deviendras l'un des agents de confiance qu'il élève autour de lui pour l'avenir. Pars ce soir même et sois à Paris dans le plus bref délai. Camparini aussi doit s'y rendre. Il est de la dernière importance que tu y sois avant lui.

— J'y serai! répondit Lucien. Une voiture m'attend, je pars.

Jacquet fit un signe d'approbation. Lucien quitta brusquement le salon. Quelques instants après, un homme entra et vint parler bas à Jacquet. Le visage de celui-ci s'illumina soudain.

— Cet acte dont vous m'avez parlé, dit Maurice en s'avançant vers lui, il faut le faire dresser!

— Inutile! dit Jacquet.

— Comment? firent à la fois Maurice, Léopold, le comte et les deux marins.

— Cet acte ne doit pas nous servir! Ce que je disais ne devait servir qu'à une chose : parvenir à tromper un homme qui cherche, lui, à nous tromper.

— Qui? demanda le comte.

— Celui qui sort d'ici!

— Lucien? il nous trompait?

— Je ne l'affirme pas, mais je le crois, et dans le doute à cet égard il ne faut jamais s'abstenir.

— Mais pourquoi cet acte est-il inutile maintenant?

Jacquet avança la tête :

— Parce que, dit-il à voix basse et de façon à ne pas être entendu de Lucile ni d'Uranie, parce que la marquise a eu un éclair de raison!

Tous tressaillirent brusquement.

— Silence! dit Jacquet. Pas un mot devant ces pauvres jeunes filles. Peut-être cet accès de raison sera-t-il de courte durée, peut-être présage-t-il un fin prochaine. L'abbé Chaubard, à force de soins, a obtenu un peu de lucidité. Il espère triompher du mal.

— Et pourquoi avoir dit le contraire devant Lucien? demanda Maurice.

— La marquise recouvrant la raison, répondit Jacquet, c'est la mise en possession pour nous des papiers qui nous livrent Camparini, c'est la perte assurée du *Roi du bagne*; et si Lucien nous trompait, n'eût-il pas pu prévenir Camparini?

— Quoi! vous croyez?

— A peu de choses, répondit Jacquet, c'est pourquoi j'agis toujours prudemment. Maintenant, monsieur le comte, voulez-vous venir avec moi chez l'abbé Chaubard?

LIV

LES DEUX COMPLICES

Huit jours après, le 16 mai, Bonaparte signait à Milan, avec les plénipotentiaires vénitiens, un traité conforme en tout à ce que le général exigeait. Le même jour une division de quatre mille Français recevait l'ordre d'entrer à Venise. La vieille république aristocratique avait vécu.

Ce jour-là, une chaise de poste, sortant de Milan, s'élançait sur la route de France : deux hommes étaient assis au fond de la voiture et causaient, tandis que les chevaux dévoraient au galop l'espace :

— Pourquoi, à Vérone, as-tu livré toi-même la marquise à Maurice? disait l'un des deux hommes avec un accent de reproche.

L'autre sourit finement.

— Tu ne m'as pas encore compris, Roquefort, répondit-il J'espérais que Maurice, Jacquet et le comte seraient tués. Malheureusement ils avaient échappé, les Français arrivaient à leur secours, ils étaient sauvés, le tambour-major et le grenadier qui avaient conduit la vieille femme au couvent allaient parler, que devais-je faire? Prendre l'initiative et détruire ainsi d'un seul coup les doutes que Jacquet commençait à avoir sur moi. J'ai réussi, donc j'ai bien fait. Je suis l'ami de Jacquet et je réaliserai enfin ce que je me suis promis de faire! Écoute! Je t'ai dit ce que je voulais, Roquefort. Je serai *Roi du bagne,* et ma vengeance sera accomplie; mais je serai plus puissant que Camparini ne l'a jamais été. Pour arriver au but, ce qu'il me faut avant tout, c'est perdre Camparini, le perdre sans retour; sans espoir pour lui, l'écraser enfin! Ce qu'il me faut, ce sont ces papiers qu'il a livrés et qui le mettront à ma merci. Or ces papiers qui perdent Camparini constatent l'identité du petit-fils du conseiller de Niorres.

— Mais ces papiers, la marquise de Cantegrelles et Lucile savent seules où ils se trouvent.

— Un autre sait où sont ces papiers.

— Qui cela?

— L'abbé Chaubard, le confesseur de la marquise.

— Mais l'abbé Chaubard est demeuré près d'elle.

Bamboula sourit.

— Il s'agit d'enlever l'abbé, dit-il, et toutes mes mesures sont prises. Demain il sera à notre discrétion, et il parlera.

Roquefort fit un bond sur sa banquette.

— Alors? dit-il.

— Alors, reprit Bamboula, nous aurons le secret de ces papiers avant que Jacquet se doute seulement de ce qui a eu lieu. Alors Camparini est entre nos mains, Roquefort, et, cette fois, il y est pieds et poings liés!

— Mais l'enfant?

Une double détonation retentissant soudainement coupa la parole sur les lèvres de Bamboula, qui allait répondre. La chaise de poste s'arrêta avec un choc qui faillit la faire verser; elle venait d'entrer dans un petit bois.

Bamboula ouvrit précipitamment la portière et il voulut s'élancer; mais quatres hommes masqués surgissant brusquement lui présentèrent à la fois les gueules menaçantes de quatre pistolets.

LV

LA FÊTE NATIONALE

Le 20 frimaire an VI (10 décembre 1797), la rue de Tournon était envahie par une foule qui encombrait les voies adjacentes, et surtout les abords du palais du Luxembourg, au point que les voitures qui s'avançaient se dirigeant vers la demeure des *citoyens directeurs*, ne pouvaient marcher qu'au pas et étaient encore obligées de s'arrêter à chaque moment pour éviter les accidents.

Il était près de midi; le temps était superbe, l'air froid, mais le soleil brillait au ciel, et la foule semblait trop animée, trop fiévreuse, trop enthousiaste, pour que la température pût avoir sur elle une influence pénible. Des soldats sous les armes occupaient la façade du palais, dont la grande porte d'honneur était ouverte à deux battants.

A travers cette vaste ouverture on apercevait la grande cour toute tendue d'étoffes aux couleurs nationales. Au milieu se dressait un autel à la Patrie, surmonté des statues de la Liberté, de l'Égalité et de la Paix. De vastes tribunes étaient établies tout autour des bâtiments. Au pied de l'autel de la Patrie était une estrade plus richement ornée que les autres, et au-dessus de cette estrade flottaient, en forme de dais, des trophées de drapeaux autrichiens, vénitiens, piémontais, génois. Au-dessus des tribunes couraient des galeries superposées. L'une de ces galeries était réservée aux musiciens et aux chanteurs, qui, tous leurs instruments et leur musique à la main, attendaient le signal.

Dans le jardin du Luxembourg une nombreuse artillerie occupait les parterres réservés, canons chargés, mèches allumées.

Il était près de midi, et la *queue* des invités qui affluaient dans les tribunes et les galeries formait une masse compacte. Là se pressaient les plus jolies femmes de Paris et l'élite de la société d'alors. Dans les tribunes placées autour de l'estrade élevée au pied de l'autel s'entassaient les ministres, les ambassadeurs, les membres des deux conseils, la magistrature, les chefs des administrations.

Midi sonna enfin! Une salve d'artillerie éclata au dehors, et au même instant un hymne fut entonné au dedans, chanteurs et instrumentistes luttant d'énergie avec les canonniers. Un cortège s'avança majestueusement dans la cour : c'étaient les cinq directeurs, revêtus richement de ce ridicule costume soi-disant romain, à la magnificence théâtrale. Les cinq directeurs prirent place sur l'estrade. Un silence se fit.

Tout à coup, au milieu de ce religieux silence qui indiquait l'oppression de toutes les poitrines, un léger bruit de pas retentit; tous les yeux étaient tournés vers un même point de la cour. Alors apparut d'abord un homme de manières élégantes, au costume adopté par les ministres : c'était M. de Talleyrand; puis, derrière lui, le suivant comme le roi suit le page qui ouvre la marche, s'avança un autre homme à la taille grêle, au visage pâle et romain, à l'œil ardent, vêtu d'un simple costume de général, sans broderies, usé, fané, flétri. Quelques officiers d'état-major marchaient à peu de distance.

Le silence continuait; la sensation était extrême; c'était là comme dans un de ces moments de néant de la nature qui précèdent toujours quelque grand cataclysme; puis, avec un même geste, toutes les mains se levèrent, toutes les têtes s'inclinèrent pour saluer, et un même cri jaillit à la fois de toutes les bouches.

— Vive Bonaparte!

Ce cri, répété d'échos en échos, dut rouler d'un bout à l'autre de Paris, d'un bout à l'autre de la France, car Paris entier, la France entière, savaient que ce jour-là le héros tant adoré de l'armée d'Italie allait enfin recevoir publiquement une partie des récompenses qui lui étaient dues.

— Vive Bonaparte! répétait la foule, et durant plus d'un quart d'heure il fut impossible de distinguer autre chose que des acclamations frénétiques.

Le jeune général, doucement ému, se tenait debout, immobile, en présence des directeurs qui s'étaient levés pour le recevoir. Enfin M. de Talleyrand prit la parole, et dans un discours fin et concis, il parla de la gloire acquise par le jeune officier et par l'armée qu'il avait commandée.

— Tous les Français, dit-il en achevant, ont vaincu en Bonaparte; ainsi sa gloire est la propriété de tous; ainsi il n'est pas un citoyen qui ne puisse en revendiquer sa part.

Ce discours prononcé, Bonaparte fit un pas en

avant. Il allait parler : un silence profond se fit de toutes parts :

— Citoyens, dit le général, d'une voix ferme, le peuple français, pour être libre, avait les rois de l'Europe à combattre. Pour obtenir une constitution fondée sur la raison, il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre, la constitution de l'an III et vous avez triomphé de tous ces obstacles. La religion, la féodalité, le royalisme, ont successivement, depuis vingt siècles, gouverné l'Europe ; mais de la paix que vous venez de conclure date l'ère des gouvernements représentatifs !

« Vous êtes parvenus à organiser la grande nation dont le vaste territoire n'est circonscrit que parce que la nature en a posé elle-même les limites. Vous avez fait plus : les deux plus belles parties de l'Europe, jadis si célèbres par les arts, les sciences et les grands hommes dont elles furent le berceau, voient avec les plus grandes espérances le génie et la liberté sortir du tombeau de leurs ancêtres. Ce sont deux piédestaux sur lesquels les destinées vont placer deux puissantes nations.

« J'ai l'honneur de vous remettre le traité signé à Campo-Formio, et ratifié par S. M. l'empereur. La paix assure la liberté, la prospérité et la gloire de la France. Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur de meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre ! »

Des acclamations frénétiques accueillirent ce discours, ou pour mieux dire, cette succession de phrases hachées et expressives. Durant quelques instants ce fut un tel vacarme dans la cour du palais que le peuple assemblé en foule au dehors se demanda ce qui pouvait occasionner un tel tumulte. La rue de Tournon, la rue de Vaugirard, débordaient sous le flot envahisseur; et toute cette population empressée de contempler le héros de gloire, excité encore par le bruit des acclamations incessantes, se rua en avant avec un tel entrain, que les premiers rangs, débouchant sous la voûte du palais, forcèrent la ligne des soldats et envahirent les abords de la cour.

Les soldats cédèrent sans tenter de faire rentrer la foule dans ses limites; ils étaient trop absorbés eux-mêmes par la vue du jeune général, leur idole, pour observer strictement la consigne donnée; et d'ailleurs ils comprenaient trop le sentiment d'admiration auquel obéissait la masse des curieux, pour essayer de s'y opposer. Parmi ceux qui, poussés un peu par leur propre volonté et beaucoup par celle des autres, avaient pénétré dans la première région de la cour, étaient deux hommes vêtus, l'un d'un habit marron à boutons d'or, l'autre d'une houpelande tabac d'Espagne d'une coupe antique. Tous deux portaient la culotte courte, le bas rayé, la cravate blanche aux pointes gigantesques, et le gilet aux trois douzaines de boutons.

— Oh ! dit l'un, gros, gras et petit personnage au nez camard et bourgeonné, en s'arrêtant derrière un gigantesque grenadier qui, le dos tourné, les yeux braqués sur le général Bonaparte, demeurait comme immobile, fasciné. Oh ! je le vois, je le vois ! Et toi Gervais?

— Je le vois aussi, répondit l'autre. C'est ce petit maigre avec un habit râpé.

— Juste !

— Eh bien ! reprit Gervais d'un air désappointé, je ne me le figurais pas comme ça, moi, et toi, Gorain?

— Moi non plus; j'aurais cru qu'il avait au moins six pieds.

— Et une grande barbe.

— Et puis un bel uniforme. Il n'a pas seulement de dorures.

— Moi, je voudrais qu'il en eût jusque sur ses bottes ! Quand on s'appelle le général Bonaparte, on ne devrait être couvert que de plumes et de diamants !

En ce moment le silence se rétablissait, et l'un des directeurs s'avançait pour prendre la parole et répondre au général.

— Ah ! fit Gorain avec admiration; à la bonne heure, en voilà un qui est bien mis.

— C'est le citoyen Barras, répondit Gorain. Il a un chapeau à plumes qui est plus beau qu'un ancien dais de paroisse. Je ne te le cacherai pas, pour moi, il produit plus d'effet que le général Bonaparte. Il a tout à fait l'air d'un vainqueur, celui-là ! Il a la figure toute rouge, tandis que le général est tout pâle.

— Qu'est-ce que c'est? dit une voix rude avec un accent railleur. Qu'est-ce qui ose comparer mon général à ce polichinelle empanaché?

Gorain et Gervais essayèrent de reculer; mais la foule s'opposa au mouvement en arrière. Force fut aux deux bourgeois de demeurer en place, et d'essuyer le regard menaçant de deux petits yeux ronds braqués sur eux du haut d'un corps énorme. Le soldat derrière lequel s'était arrêté Gorain, et qui avait dû entendre la conversation des deux bourgeois, venait de se retourner vers eux et de prendre part à l'entretien.

— Ah ! reprit-il en frisant son immense moustache, le général en chef n'est pas suffisamment ficelé pour les citoyens, paraîtrait voir ! Or donc, et d'une, faudrait peut-être qu'il se flamboyât l'individu avec les diamants du doge de Venise pour être agréable aux muscadins de Paris? Eh bien ! fallait le dire ! Quand il y était, il n'avait qu'à étendre la main et à appeler un tailleur pour s'en faire mettre en serre-file sur toutes les coutures. Dis ! donc, gros citoyen, tu aimes les frimousses rouges ! parce que tu as la tienne badigeonnée en homard cuit, hein ?

Gorain ne répondit pas tout d'abord. Tournant son chapeau entre ses doigts, il avait l'air tout aussi embarrassé qu'un enfant fautif en présence de son professeur. Enfin, faisant un effort :

— Citoyen soldat, je ne voulais pas dire que... car enfin... le général... Ma parole d'honneur, je n'avais pas la moindre intention de l'offenser !

— Je me plais à le croire, répondit le grenadier, sans quoi il faudrait faire connaissance avec la canne du major de la 32e.

— La 32e demi-brigade ! s'écria Gorain avec admition; la *Terrible !* Tu en es, citoyen?

— Un peu, que Rigobert Rossignolet s'en flatte ! C'est que je conduis les braves à la gloire et à la victoire avec accompagnement de *rrra* et de *fla* ; comprends, hein ?

Gorain et Gervais se regardaient mutuellement ; puis ils regardaient ensuite le tambour-major, et l'expression de ces regards décelait bien tout ce qui se passait dans leur esprit. Ils avaient à côté d'eux un soldat de l'armée d'Italie, un soldat de la 32e, de la *Terrible*. Pour bien comprendre ce qu'ils devaient éprouver, il faut se reporter par la pensée à cette époque toute de gloire et de triomphes guerriers ; il faut se rappeler ces bulletins énergiques de l'armée d'Italie qui avaient enflammé la France entière. Un soldat obscur de l'armée d'Italie était un héros en 1797 ; mais un soldat de la 32e était un dieu aux yeux des bourgeois admis à le contempler.

Gorain et Gervais demeuraient donc bouche béante, ne cherchant point à cacher leur admiration. Rossignolet, habitué à cet étonnement flatteur, se dandinait sur ses hanches, s'appuyant sur sa canne avec des poses coquettes...

Pendant ce temps Barras parlait ; mais, bien que le discours du directeur fût embelli des plus belles fleurs de rhétorique à l'ordre du jour, la masse des assistants n'y prêtait qu'une médiocre attention. Tous les yeux étaient sur le général Bonaparte ; toute l'attention était concentrée sur lui et sur ceux qui

l'entouraient. On se désignait ces héros faisant cortège au vainqueur, on se demandait leurs noms, on se rappelait leurs hauts faits.

— Alors, reprit Gorain en s'enhardissant un peu et en tirant Rossignolet par la basque de son habit; alors, citoyen soldat, tu as vu souvent le général Bonaparte ?

— A peu près tous les jours depuis l'ouverture de la campagne, répondit le major ; c'est-à-dire toutes les fois que nous n'étions pas à vingt lieues l'un de l'autre.

— Et tu lui as parlé ? demanda Gervais.

— A preuve que c'est moi, Rossignolet qui vous parle, qui lui a conféré son grade de caporal !

— Caporal ? répétèrent à la fois les deux bourgeois.

— Et qu'il en était fier!

Gorain et Gervais crurent que Rossignolet se moquait d'eux.

— Oui, poursuivit le major, c'était après Mondovi, l'enfant y était!... Pauvre petit!... Oùsqu'il est à cette heure!... Enfin...

Un grand mouvement qui avait lieu dans l'enceinte attirait alors l'attention générale et interrompit la réflexion que Rossignolet se faisait à lui-même. Barras avait achevé son discours. Deux généraux s'avançaient accompagnés du ministre de la guerre : c'était l'illustre Joubert et le brave Andréossy.

Tous deux portaient un drapeau admirable : c'était celui que le Directoire venait de donner, à la fin de la campagne, à l'armée d'Italie, c'était la nouvelle oriflamme de la république. Ce drapeau était chargé d'innombrables caractères d'or formant ces phrases éloquentes, disposées ainsi :

« L'armée d'Italie a fait 150,000 prisonniers, elle a pris 170 drapeaux, 550 pièces d'artillerie de siège, 600 pièces de campagne, 5 équipages de pont, 9 vaisseaux, 12 frégates, 12 corvettes, 18 galères.

« Armistices avec les rois de Sardaigne, de Naples, le pape, les ducs de Parme et de Modène.

« Préliminaires de Léoben.

« Convention de Montebello avec la république de Gênes.

« Traités de paix de Tolentino, de Campo-Formio.

« Donné la liberté aux peuples de Bologne, de Ferrare, de Modène, de Massa-Carrara, de la Romagne, de la Lombardie, de Brescia, de Bergame, de Mantoue, de Crémone, d'une partie du Véronais, de Chiavenna, de Bormio et de la Valteline ; au peuple de Gênes, aux fiefs impériaux, aux peuples des départements de Corcyre, de la mer Égée et d'Ithaque.

« Envoyé à Paris les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, du Guerchin, du Titien, de Paul Véronèse, du Corrège, de l'Albane, des Carraches, de Raphaël, de Léonard de Vinci, etc.

« Triomphé en dix-huit batailles rangées :

MONTENOTTE — MILLESIMO — MONDOVI
LODI — BORGHETTO — LONATO — CASTIGLIONE
ROVEREDO — BASSANO — SAINT-GEORGES
FONTANA-NIVA — CALDIERO — ARCOLE
RIVOLI — LA FAVORITE — LE TAGLIAMENTO
TARVIS — NEUMARCK.

« Livré soixante-sept combats! »

Chacun lisait ce qu'il y avait écrit sur ce glorieux étendard, véritable livre d'or de l'armée d'Italie, et l'émotion et l'enthousiasme étaient à leur comble. Des cris de salut, des applaudissements frénétiques, retentissaient de tous côtés. C'était une ovation magnifique.

— Vive Bonaparte ! s'écria la foule entière.

Le jeune général était d'une pâleur extrême, mais on devinait que cette pâleur était le résultat non pas d'une souffrance physique, mais d'une de ces émotions de l'âme que la langue n'a pas de mot pour peindre. Autour de lui se pressaient ses compagnons d'armes, heureux de ce triomphe qui était aussi le leur.

— Ah! c'est beau tout de même! disait Gervais. Il y a des moments où je voudrais être soldat pour être général !

— Oui, quand on ne se bat pas, c'est bien beau, murmura Gervais. Et comme il y en a qui sont bien mis. Dites moi, citoyen major, vous qui devez connaître tous ces messieurs, qu'est-ce que ce beau jeune homme qui est là, près du général Bonaparte, avec de beaux cheveux et de grandes moustaches ?

— Celui-là, dit Rossignolet, c'est le colonel Maurice Bellegarde, un brave des braves!

— Ah! dit Gorain, regardez donc ! Voilà les généraux qui vont aller recevoir l'accolade fraternelle des citoyens directeurs !

Effectivement un nouveau mouvement s'opérait. Les directeurs venaient de se lever et le jeune vainqueur, suivit de son petit cortège, s'avançait vers les membres du gouvernement. Barras, alors président du Directoire, précédait ses collègues. Bonaparte monta les degrés qui le séparaient de l'estrade sur laquelle l'attendaient les gouvernants. Barras, avec un geste pathétique, ouvrit ses bras et tendit les mains au jeune héros.

Bonaparte reçut l'accolade du président; mais au même instant les quatre autres directeurs, comme mus par un entraînement involontaire, se jetèrent avec un même mouvement dans les bras du jeune général. Cette petite scène, qui évidemment n'avait pas été préparée, produisit un effet saisissant.

Aussitôt des salves d'artillerie éclatèrent dans les jardins. La foule des spectateurs était demeurée muette et émue : l'éclat du canon fut un signal. Des acclamations unanimes s'élevèrent dans les airs, acclamations qui, se répandant comme une traînée de poudre s'allume, coururent de rue en rue, tonnant avec un roulement formidable. C'était une ivresse indescriptible.

Peut-être dans sa carrière si étrangement splendide l'empereur Napoléon Ier eut-il des moments plus glorieux encore ; mais certes, à l'apogée de ses triomphes, il dut conserver un souvenir pour cette heure émouvante où la France entière l'acclamait pour la première fois, où l'admiration générale allait semer amour et confiance dans tous les cœurs. Le général Bonaparte!... il n'y avait pas dans l'univers un seul nom sur lequel celui-là ne projetât son ombre. Ce n'étaient pas les cinq directeurs, c'était la France elle-même, tout entière, qui venait de se jeter dans les bras d'un génie extraordinaire, surgi tout à coup du sein sanglant de la révolution, pur de tous les crimes accomplis autour de lui, et brillant dans l'avenir comme l'étoile de l'espérance. Si la campagne d'Italie a été la première étape de Napoléon sur cette grande route de la gloire qu'il a si splendidement parcourue, la journée du 10 décembre 1797 a été certes sa première étape sur la voie impériale.

A cinq heures, la fête était terminée et la foule s'écoulait frémissante encore sous l'impression de l'émotion qu'elle avait ressentie.

Se laissant entraîner par le flot qui descendait vers la Seine, Gorain et Gervais suivaient le côté gauche de l'antique rue de la Harpe, encore tout ébaubis du spectacle qu'ils venaient de voir, et échangeant force réflexions sur le sujet qui préoccupait si fort tout Paris.

Comme ils atteignaient l'angle de la rue Saint-Séverin, un homme, marchant très vite et débouchant par cette voie étroite, passa précipitamment devant eux.

— Ah ! fit Gorain avec un cri d'étonnement.

— Notre excellent ami Camparini! s'écria Gervais

en s'élançant pour saisir respectueusement le bras du personnage qui venait de passer.

Celui-ci s'était arrêté. Gervais ne s'était pas trompé, c'était Camparini; mais Camparini changé, amaigri, le visage livide, les traits fatigués et plus flétris encore. En reconnaissant les deux bourgeois, il demeura un moment immobile et comme hésitant.

— Ce cher ami! dit Gorain avec toute l'expression d'une amitié sincère, que nous sommes donc heureux de vous rencontrer!

— Il y a si longtemps que nous ne vous avons vu, ajouta Gervais. Et les affaires marchent toujours?

— Nous sommes enchantés de celles que vous nous avez procurées! Et ce bon M. Chivasso?

Camparini n'avait pas encore prononcé une parole. Laissant dire les deux bourgeois, il les considérait alternativement d'un œil scrutateur, comme s'il eût roulé quelque machination nouvelle dans son cerveau fertile.

D'un regard rapide il explora la rue pleine de promeneurs, puis il se retourna vers les deux amis. L'expression de son visage était absolument changée. Une animation subite avait remplacé la teinte sombre qui flétrissait ses traits.

— Ces chers amis! dit-il d'une voix aimable. Moi aussi, je suis enchanté de les revoir!

— En vérité! dit Gervais évidemment flatté.

— Il y a bien longtemps que je suis privé de vos nouvelles, mais vous avez eu les preuves que je me suis toujours occupé de vous.

— Sans doute! dit Gorain. Nous n'avons pas à nous plaindre comme munitionnaires en second; seulement c'est ce diable de secret qu'il faut garder...

— Ah! il le faut! dit Camparini.

— Alors, on le gardera.

— Et, reprit Gervais, il y a longtemps que vous êtes à Paris?

— Quelques jours seulement.

— C'est donc cela que nous n'en savions rien.

— Et, reprit Camparini après un court silence, avez-vous toujours continué à voir Roger depuis son départ?

— Roger! répéta Gorain. Oh! il y a longtemps que nous ne l'avons vu!

— Bah! depuis quand donc?

— Mais depuis plus d'une année...

— Vraiment?

— Oui, n'est-ce pas, Gervais? nous l'avons vu... Tiens! c'était le jour de la fête de la Victoire, au champ de Mars, te rappelles-tu?

— Parfaitement, quand nous avons manqué être rôtis vifs par le feu d'artifice.

— Et ce jour-là, reprit Camparini, vous avez causé longuement de toutes vos entreprises?

— Oh! non, dit Gorain. Il a bien essayé de nous faire parler, mais tu nous avais recommandé le secret; et bien qu'il en fût, nous n'avons rien dit!

— Vous en êtes sûrs?

— Très sûrs.

— Demande plutôt à cet excellent citoyen de Sommes, ajouta Gorain.

Camparini se redressa brusquement.

— C'est vrai, dit-il. J'oubliais que Jonas m'avait raconté ce qui vous était arrivé. Vous avez rencontré cette nuit-là le ci-devant comte.

— Oui, et nous avons même été bien contents de le revoir.

— Vous l'avez reconnu?

— Oh! tout de suite.

— Et il n'était pas changé?

— Nullement.

— De sorte que vous êtes bien certains que c'était lui?

— Oh! dit Gorain, nous ne pouvons pas douter!

Camparini respira bruyamment. Puis, après un court silence :

— Tenez-vous toujours à continuer vos fonctions de munitionnaires secrets? dit-il.

— Si nous y tenons! s'écria Gervais. Comme à la prunelle de nos yeux.

— Alors continuez à observer le plus profond mystère. Demain, à cette même heure, trouvez-vous sur le terre-plein du Pont-Neuf.

— Il y a une nouvelle affaire? demanda Gorain.

— Oui, dit Camparini. A demain, il faut que je vous quitte.

Et saluant lestement les deux bourgeois, le *Roi du bagne* remonta la rue, se perdant dans la foule. Arrivé à la hauteur d'une maison avoisinant la rue des Mathurins-Saint-Jacques, il s'enfonça dans une allée étroite et sombre. Un homme l'attendait au pied d'un escalier tortueux.

— Est-il venu? demanda Camparini.

— Pas encore, répondit l'homme.

Camparini gravit rapidement les marches de l'escalier : l'homme le suivit. Arrivé sur le palier du premier étage, le *Roi du bagne* s'arrêta et, se tournant brusquement vers son compagnon :

— Tu avais raison, Chivasso! dit-il. Bamboula n'est pas mort!

— Alors? reprit Chivasso.

— Alors, nous mettrons à exécution dès cette nuit le plan que tu m'as proposé hier soir.

— Tout est prêt!

— Maintenant, que l'autre vienne! J'ai hâte de terminer!

Et ouvrant brusquement une porte, il entra dans une chambre mal meublée. Lançant son chapeau sur une chaise, il frappa du pied avec colère.

— Allons! dit-il. La royauté du bagne, elle aussi, aura eu son 10 août!

— Oui, dit Chivasso, mais il ne faut pas qu'elle ait son 21 janvier!

Lorsque Camparini se fut éloigné, Gorain et Gervais continuèrent leur route en se reprenant par le bras; mais ils n'avaient pas fait cinquante pas, qu'ils se trouvèrent face à face avec un individu venant en sens contraire et qui, leur barrant la route, arracha un nouveau cri de surprise joyeuse à Gorain.

— Monsieur Roger! dit-il.

— Eh! fit une voix claire. Les citoyens Gorain et Gervais, mes vieilles connaissances! D'où venez-vous ainsi?

— De la fête du palais du Directoire.

— Et vous rentrez chez vous?

— Mon Dieu oui!

— Eh bien, chers concitoyens, attendez-moi tous deux chez Gervais. Dans deux heures j'y serai.

Et saluant à son tour, M. Roger quitta les deux bourgeois. Remontant la rue de la Harpe, il arriva à la hauteur de la maison dans laquelle était entré Camparini. Sans hésiter, il pénétra dans l'allée, monta l'escalier et s'arrêta au premier étage.

La porte s'ouvrit, M. Roger entra. La porte se referma et Camparini se dressa devant le visiteur. Un pâle sourire éclaira la physionomie du *Roi du bagne*.

— Décidément, dit-il, tu es brave, Jacquet!

— Est-ce que tu n'en savais rien encore? répondit froidement le nouveau venu.

LVI

LA RUE DE TOURNON

Tandis que, rue de la Harpe, Gorain et Gervais faisaient successivement les deux rencontres auxquelles nous venons d'assister, les régiments qui venaient de prendre part à l'imposante et émouvante cérémonie

du Luxembourg rentraient dans leurs quartiers. La 32e occupait alors cette caserne de la rue de Tournon consacrée de nos jours à la garde de Paris. Les soldats, encore dans l'enthousiasme de l'ovation faite à leur général aimé, se rappelaient les hauts faits de cette guerre mémorable à laquelle ils avaient pris une part si active.

Près de la porte donnant sur la rue, un groupe, composé d'une partie de nos vieilles connaissances, faisait entendre surtout les accents les plus passionnés. Parmi les soldats, Rossignolet, le gigantesque major, se faisait remarquer par sa taille colossale; Gringoire, Torniquet, Romulus, l'entouraient et faisaient chorus avec lui.

Au plus chaud de la conversation, les soldats s'écartèrent brusquement et respectueusement pour livrer passage à un officier supérieur portant les insignes de lieutenant-colonel. C'était Maurice Bellegarde. Rossignolet, qui pérorait alors de son mieux, se tut aussitôt et porta le revers de la main à son front.

— Viens! lui dit Maurice en lui faisant signe de le suivre.

Rossignolet obéit avec empressement; quand ils furent tous les deux isolés, sur le seuil de la grande porte :

— Rossignolet, reprit Maurice en posant sa main sur l'épaule du major, je sais que tu m'es dévoué, aussi vais-je mettre ce dévouement à l'épreuve ce soir même.

— A vos ordres, mon colonel, répondit Rossignolet, trop heureux de me faire hacher pour la république quand viendra l'occasion.

— Il ne s'agit pas du service de la république, mais du mien.

— Alors Rossignolet est prêt à se faire hacher en double.

— Tu es libre ce soir : je t'ai fait donner grande permission de nuit.

— On en jouira, mon colonel.

— Tu vas te rendre sur l'heure rue de la Harpe, au coin de la rue des Mathurins-Saint-Jacques.

— Oui, mon colonel, dit Rossignolet, qui faisait évidemment les plus grands efforts pour écouter et comprendre sans perdre une intonation.

— Tu compteras les maisons à partir du coin de la rue des Mathurins et en descendant la rue de la Harpe, vers la rivière, tu compteras jusqu'à dix.

— Jusqu'à dix, oui, mon colonel.

— Arrivé à la dixième maison tu t'arrêteras, tu retourneras sur tes pas, tu reviendras jusqu'à la rue des Mathurins, puis tu recommenceras ta promenade, sans jamais dépasser d'une part le coin de la rue indiquée, de l'autre la dixième maison comptée.

— Compris, mon colonel : c'est une faction de longueur qu'il faut que je monte.

— C'est cela!

— Et faudra attendre qu'on me relève?

— Tu attendras jusqu'à onze heures; si à cette heure la personne n'est venu, tu quitteras ton poste et tu rentreras au quartier.

— Oui, mon colonel.

— Tu as bien compris?

— Parfaitement; seulement, il y a quelque chose qui me tracasse.

— Qu'est-ce que c'est?

— Vous me dites : si je n'ai vu personne, mais je verrai un tas de monde dans cette rue.

— Je veux dire : si tu n'as vu personne qui vienne te parler en mon nom, ou du moins qui vienne te dire que...

Maurice s'arrêta; puis, après un moment de réflexion :

— Écoute, reprit-il en baissant la voix, je vais tout te dire, car j'ai confiance en toi. Tu te rappelles le citoyen Jacquet?

— Celui de Venise?

— Précisément; si quelqu'un vient à toi ce soir, ce sera lui; quoi qu'il te dise de faire, il faudra que tu le fasses, dût-il s'agir de tuer un homme! Est-ce dit?

—C'est dit, mon colonel.

— Alors, pars sans tarder d'une minute, et suis mes instructions de point en point.

Rossignolet tourna sur ses talons et s'éloigna dans la direction de la rue de Vaugirard. Maurice traversa la rue de Tournon et gagna l'entrée d'une maison de belle apparence dans laquelle il pénétra; au premier étage de cette maison, un bel appartement était éclairé; Maurice sonna, un valet vint lui ouvrir et l'introduisit sans lui adresser aucune question, en personnage attendu. Puis, après lui avoir fait traverser un vaste salon désert, il ouvrit une porte et annonça à haute voix :

— M. le colonel Bellegarde.

Un homme qui était seul dans la pièce se leva précipitamment et vint au-devant de Maurice.

— Eh bien! cher monsieur d'Adore, dit Maurice en serrant amicalement les mains du personnage, avez-vous vu le général?

— Oui, Maurice, répondit le comte, j'ai vu le général Bonaparte, et, encore tout ému du spectacle auquel je venais d'assister, je l'ai remercié, en mon nom et en celui du vicomte de Signelay qui m'accompagnait, de l'important service qu'il venait de nous rendre. Léopold et moi sommes définitivement rayés de la liste des émigrés, et nous pouvons désormais habiter librement la France : Barras me l'a fait dire ce matin.

— C'est pour m'apprendre cette heureuse nouvelle que vous m'avez fait prier de monter vous voir, je vous remercie.

— Moi? dit le comte avec surprise.

— Sans doute.

— Mon cher Maurice, je suis heureux, très heureux de vous voir, vous le savez, mais je vous assure que je ne vous ai point écrit.

— Non, mais la personne que vous m'avez envoyée m'a dit que vous m'attendiez.

— Moi?

— Vous-même!

— Allons donc! ce n'est point possible! Je n'ai chargé personne d'aller vous trouver de ma part.

— Quoi! il y a un quart d'heure à peine vous ne m'avez pas envoyé un domestique?

— Mais non, je vous jure!

— Voilà qui est singulier.

— Vous vous serez trompé; peut-être étiez-vous préoccupé.

— Cela est possible, après tout! enfin, le point essentiel est que je vous aie vu et que j'aie appris l'heureuse nouvelle de votre radiation. Le général a tenu sa parole. Oh! quel homme! si vous saviez combien tous ceux qui l'approchent l'aiment et le respectent!... Je suis heureux d'être attaché à sa personne!... oui, je suis heureux maintenant, et si Jacquet réussit, ce bonheur sera complet!

M. d'Adore étouffa un douloureux soupir.

— Oui, dit-il, vous êtes réuni maintenant à celle que vous aimez. Lucile est près de vous comme Uranie est près de Léopold. La marquise de Cantegrelles, dont la raison est revenue, sera pour vous une mère dévouée. Votre général vous aime; vous êtes colonel à un âge où d'ordinaire on est à peine capitaine; votre avenir est beau, Maurice; vous pouvez espérer le bonheur. Pour moi, le bonheur ne peut jamais être. Je suis en deuil, et ce deuil je ne dois pas le quitter. Qui remplacera jamais la femme et la

fille que j'ai perdues, les deux victimes de l'insatiable vengeance d'un misérable?

Maurice prit les mains du vieillard et les serra doucement.

— Pardonnez-moi, dit-il ; je sais ce que vous devez souffrir, car j'ai cruellement souffert aussi.

— Vous pardonner! dit le comte; et que puis-je vous pardonner, mon ami? Votre bonheur, loin de me causer amertume, sera pour moi une suprême consolation.

— Hélas! reprit Maurice, ce bonheur ne sera pas complet je vous le répète, si Jacquet ne réussit pas!

Le comte interrogea le cadran d'une pendule.

— Sept heures et demie, dit-il; vous n'avez pas eu de nouvelles de lui aujourd'hui?

— Non, dit Maurice.

— Qui est avec lui?

— Personne; il veut agir seul.

— Mais c'est une imprudence sans nom!

— J'ai envoyé, avant de monter chez vous, un homme dévoué veiller dans les alentours de la maison qu'il nous a indiquée. C'est tout ce que Jacquet a voulu accepter, déclarant que, s'il n'agissait pas seul absolument, il ne pouvait plus répondre de rien.

— Mais quand agira-t-il?

— Je l'ignore; cependant, il m'a fait espérer ce matin même que demain ou le jour suivant ne se passerait pas sans nouvelles.

— Peut-être a-t-il raison, dit le comte après avoir réfléchi. Bientôt nous saurons ce qui s'est passé. Attendons, Maurice. La marquise et ses filles savent-elles ce que veut tenter Jacquet?

— Non; j'ai cru devoir les laisser dans l'ignorance la plus complète à cet égard. L'attente eût été trop cruelle. Oh! si Jacquet m'eût laissé faire...

— Vous eussiez compromis la vie de celui que nous voulons sauver. La violence eût été un mauvais moyen en face d'hommes habitués à ne reculer devant aucun crime. Laissez faire Jacquet; ayons confiance en lui; il nous a donné des preuves suffisantes de son intelligence pour que...

Un violent coup de sonnette interrompit la phrase commencée.

— Qui peut venir? dit le comte.

— Jacquet! s'écria Maurice.

La porte du salon s'ouvrit.

— Les citoyens Bonchemin et le Bienvenu, annonça le valet.

— Charles et Henri! s'écria le comte. Vous à Paris, depuis quand?

— Depuis deux heures, répondit Charles.

— Et qui vous amène? demanda Maurice.

— Cette lettre de Jacquet, répondit Henri en montrant un papier ouvert.

— Jacquet vous a écrit?

— Il nous a envoyé un courrier à Rochefort; cette lettre nous enjoignait de nous rendre à Paris sans perdre une minute. Il s'agissait, disait-elle, d'une question de vie ou de mort.

— Comment? demanda Maurice.

— Et vous avez vu Jacquet? ajouta le comte.

— Oui; il nous attendait à notre arrivée.

Un second coup de sonnette retentit et presque aussitôt un froufrou soyeux se fit entendre. La porte s'ouvrit.

— Madame de Cantegrelles, annonça le valet; madame Bellegarde; M. et madame de Signelay!

Le comte d'Adore regardait Maurice avec stupéfaction.

— Nous sommes en retard, mon ami, dit la vieille marquise en saluant le comte; mais ce n'est pas notre faute; nous sommes venus aussitôt que vous nous avez fait prévenir.

— Je vous ai fait prévenir, moi? dit le comte.

— Mais sans doute; il y a une demi-heure tout au plus, n'est-ce pas, Lucile?

— Oui, ma mère, répondit la jeune femme.

— Je vous ai écrit? dit encore le comte qui ne pouvait revenir de sa surprise.

— Non, répondit Uranie; mais vous nous avez envoyé un exprès.

— Voilà qui est étrange!

— Pourquoi, demanda Signelay.

— Mais je n'ai envoyé aucun domestique chez vous.

Des pas lourds résonnèrent dans la pièce voisine et firent trembler les meubles; puis une grosse tête aux cheveux crépus et grisonnants apparut par l'entre-bâillement de la porte.

— Pardon, excuse, dit une grosse voix enrouée, c'est moi!

— Entre, Mahurec, dit vivement Charles; et le Maucot?

— Il est dans mon sillage, mon commandant; allons, matelot, avance un brin!

Et Mahurec, se glissant dans la pièce, s'effaça pour permettre au gabier qui le suivait de pénétrer à son tour. M. d'Adore n'avait pu encore obtenir la moindre explication; il demeurait stupéfait en présence de tous ses visiteurs.

— Mais, dit-il enfin, dans quel but a-t-on pu vous réunir tous ce soir chez moi?

Tous se regardaient mutuellement avec une expression d'étonnement profond; mais cette expression d'étonnement, naïve chez la marquise, Lucile, Uranie et le vicomte, était pénible chez le comte d'Adore et chez Maurice, et anxieuse chez Bonchemin et chez le Bienvenu. Les deux corsaires avaient un nuage sombre sur le front. On pouvait lire sur leur visage la pensée de quelque appréhension terrible.

Mahurec et le Maucot, se tenant timidement à l'écart, paraissaient ne pas oser bouger. Un profond silence régnait dans la pièce depuis les quelques paroles prononcées par le comte.

Tout à coup un roulement rapide de voiture retentit dans la rue, et ce roulement cessa brusquement comme si un véhicule venait de s'arrêter devant la porte.

LVII

LE PETIT-FILS DES NIORRES

Charles et Henri avaient fait à la fois un même mouvement en avant, mais ils s'arrêtèrent comme cloués sur le parquet par une force invisible. Des pas précipités résonnèrent au dehors. Tous, sans pouvoir expliquer la cause de ce qui se passait en eux, attendaient avec une anxiété visible. Quelques secondes s'écoulèrent, un côté de la porte s'ouvrit :

— Les deux battants! dit une voix ferme.

Les deux battants furent écartés. M. d'Adore s'avança vivement, mais il n'eut pas le temps de parcourir la moitié de la pièce. Un homme venait d'entrer brusquement et, se jetant de côté comme un introducteur :

— M. le chevalier de Niorres! annonça-t-il.

Un même cri s'échappa de toutes les poitrines et tous les bras se tendirent à la fois.

Un jeune garçon de douze à treize ans demeurait sur le seuil du salon, la face rougie par une émotion violente et les yeux animés. Les regards de l'enfant rencontrèrent ceux de Maurice : une exclamation joyeuse s'échappa de ses lèvres et il bondit en avant les bras étendus :

— Mon colonel! s'écria-t-il.

— Bibi-Tapin! dit Maurice en recevant l'enfant et en le pressant sur sa poitrine.

— Non pas Bibi-Tapin! dit l'homme qui avait fait la singulière annonce, mais votre cousin, colonel Belle-



Le *Roi du bagne* rugit comme un animal féroce. (Page 269.)

garde, l'unique descendant de la famille de Niorres

Et s'avançant au milieu du salon :

— Eh bien, citoyens, continua-t-il, Jacquet a-t-il tenu sa parole?

Tout le monde entourait l'enfant et Jacquet, tout le monde embrassait l'un et serrait la main de l'autre.

— Ainsi, dit le comte d'Adore, le vampire a pu rendre sa proie?

— Il l'a vendue! répondit Jacquet. Je vous avais bien dit que je le contraindrais au marché. La liberté du dernier des Niorres a coûté la restitution des papiers de Toulouse et la grâce entière de Pick. Camparini a consenti, il ne pouvait refuser sans se perdre, car nous avions entre les mains toutes les preuves de ses crimes, et à cette heure ces preuves sont anéanties. J'ai dû faire un sacrifice à la justice en faveur de l'humanité ; mais il en est d'autres, messieurs, qui ont fait un sacrifice plus grand encore. Ceux-là sont les citoyens Bonchemin et le Bienvenu. Dans les papiers cachés par madame de Cantegrelles et que j'ai su retrouver à Toulouse, étaient, en même temps que les preuves de la culpabilité de Camparini, les preuves de l'innocence complète de MM. d'Herbois et de Renneville dans l'affaire de Niorres. Ces papiers mis en lumière, c'était la réhabilitation complète des deux condamnés, c'était l'honneur pur et éclatant rendu à leurs noms. Ces papiers, avais-je dès lors le droit de les livrer, même en échange de la vie d'un enfant, sans l'autorisation du marquis et du vicomte? Je le crus pas : au moment d'agir je les ai fait prévenir, et il y a deux heures, quand je les vis, je leur expliquai nettement la situation : deux mots furent leur seule réponse : « Sauvez l'enfant! »

Le comte d'Adore, Maurice et M. de Signelay s'inclinèrent à la fois, et obéissant à un même noble mouvement, devant les deux corsaires :

— Grandeur d'âme et générosité ne sauraient nous étonner de votre part, messieurs! dit le comte d'Adore.

— Pouvions-nous donc hésiter? répondit vivement Charles. La vie de cet enfant, du petit-fils de l'oncle de nos femmes, dépendait de ces papiers. Quant à la réhabilitation que nous poursuivons depuis tant d'années nous avons été prêts à y renoncer pour sauver ce cher petit être. C'est un hommage de plus rendu au tendre sentiment que nous inspirent celles dont nous avons été si longtemps séparés, car le sang qui coule dans leurs veines coule aussi dans celles de cet enfant. D'ailleurs, si nous avons perdu de nobles noms, nous nous sommes fait des noms célèbres, et si nous ne sommes plus des descendants, nous pouvons être des ancêtres!

Charles n'achevait pas, qu'un officier général entrait dans le salon sans permettre qu'on l'annonçât.

— Le général Junot ! dit Maurice en marchant vivement vers le nouveau venu.

— Ah! ah! Bibi-Tapin est retrouvé, dit le général. Jacquet avait dit vrai. Tiens, tambour, voici ce que t'envoie le général Bonaparte.

Et Junot tendit un pli cacheté à l'enfant, qui le déchira d'une main tremblante. L'enveloppe contenait une lettre et une copie d'acte moitié imprimé, moitié manuscrit.

— Ma réception à l'école de Mars! s'écria l'enfant avec une émotion joyeuse.

Et prenant la lettre, il la parcourut avec des yeux humides : cette lettre contenait ces simples mots écrits d'une façon presque illisible :

— Courage, honneur et travail sont les poteaux indicateurs de la route à suivre pour arriver à la gloire. Marche enfant! Dieu te soutiendra!

La signature se composait d'un simple B., tracé plus mal encore que les caractères de la lettre.

L'enfant pressa la lettre contre ses lèvres.

— Oh! dit-il d'une voix émue, merci, mon général. Voilà une lettre que je mettrai avec ma pièce d'or de Cherasco, mon morceau de drapeau de la 32e et ma baguette d'honneur! Vive le général Bonaparte!

LVIII

LES DEUX SERMENTS

Onze heures du soir venaient de sonner. Dans une vaste chambre située au troisième étage de l'une des vieilles et antiques maisons bâties sur le quai des Lunettes et qui remontent peut-être aux premières époques de construction de la cité parisienne, se tenaient réunis, causant avec animation, six des principaux personnages qui ont joué un rôle si important dans les trois récits que nous venons de publier successivement.

C'était d'abord Jacquet, l'adroit agent de Fouché, déjà célèbre, puis Bouchemin et le Bienvenu, les vaillants corsaires, Mahurec et le Maucot, les intrépides gabiers, et un sixième personnage qui, enveloppé dans des vêtements de coupe singulière, demeurait immobile au fond de la pièce, paraissant cependant écouter attentivement ce qui se disait.

— Ah! s'écriait Jacquet, vous m'avez bien compris, messieurs, et vous me connaissez bien! Moi, renoncer ainsi à la lutte, moi, renoncer à poursuivre mon œuvre de quinze années! Allons donc! je ne serais plus digne de porter mon nom si cela était. J'ai parlé comme je devais le faire devant ceux que leur générosité eût poussés à demeurer dans nos rangs. Mais ceux-là ont assez souffert, ils sont heureux, respectons leur bonheur. Le comte d'Adore, lui, n'est plus assez jeune pour continuer la lutte. Peut-être nous embarrasserait-il. J'ai dû également l'éloigner en lui faisant croire à l'abandon de nos anciens projets.

« Nous restons donc seuls tous six, continua Jacquet d'une voix vibrante : vous, messieurs d'Herbois et de Renneville, qui avez à laver de si sanglants outrages, qui avez à purifier les noms de vos ancêtres; ces deux matelots, qui, depuis que la lutte a lieu contre ce génie du mal, ont vaillamment et constamment combattu; moi, qui n'aurai ni repos ni sommeil jusqu'au jour où la justice sera satisfaite et la société vengée; et enfin cette jeune fille, aux vertus guerrières, qui a, elle, à venger les siens lâchement vendus et assassinés. Nous restons six, mais je crois, maintenant que nous n'avons plus qu'un seul but à poursuivre, que nous serons assez.

— Oui! oui! dirent à la fois les quatre hommes.

— Eh bien! vous êtes prêts à agir?

— Sur l'heure! s'écria Henri.

— Mais, fit observer Charles, le point essentiel en pareille circonstance est d'avoir pour nous l'appui de l'autorité; il faudrait prévenir le ministre de la police, le citoyen Sotin.

— Non pas! dit vivement Jacquet; attendons!

— Cependant...

— Ne voyez-vous pas que jusqu'ici la direction générale de la police en France n'a été qu'un pouvoir éphémère? Depuis deux ans que le ministère de la police existe, n'en sommes-nous pas au cinquième ministre, et celui-là ne sera pas le dernier. Que peuvent faire ces chefs durant les quelques mois qu'ils sont au pouvoir? Ébaucher des affaires, les ébruiter, mais n'en conduire à bien aucune. Ce sont ces changements perpétuels qui font la force des hommes comme Camparini et l'impuissance de l'autorité chargée de les combattre. La police ne se crée pas en un jour, et il faut un long temps pour constituer son pouvoir. L'œuvre que nous allons entreprendre est trop importante, trop sérieuse, trop difficile à mener à bien pour que nous négligions les plus petites précautions. Nous confier à l'un de ces ministres passagers serait, je le répète, jouer imprudemment l'importance de notre cause.

— Cela est vrai! dit Henri.

— A cette heure, toutes les chances sont pour nous. L'échange auquel je viens de contraindre Camparini lui donne entière sécurité; d'une part il a par-devers lui toutes les preuves de ses crimes : aucune de ces preuves ne nous reste entre les mains, pas un seul indice ne peut nous autoriser à accuser; de l'autre, il doit nous croire satisfaits, car nous avons effectivement atteint le but que nous nous proposions ostensiblement : la réunion de la marquise à ses filles, l'union de celles-ci avec le colonel Bellegarde et le vicomte de Signelay, et enfin la délivrance et la reconnaissance authentique du petit-fils des Niorres. Or, ce triomphe que nous remportons est évidemment un gage de sécurité pour lui. A cette heure, nous sommes d'autant plus forts qu'il croit, pour deux motifs, avoir moins à nous redouter; donc, en agissant désormais, nous aurons l'avantage de surprendre.

— Mais, dit Charles, dans l'affaire que nous venons d'éclaircir, il est un point cependant demeuré dans les ténèbres.

— Qu'est-ce donc?

— Qu'est devenu ce Lucien que vous nous aviez donné pour un de vos agents les plus habiles, et qui, effectivement, nous a donné de si fortes preuves de son intelligence? Qu'est devenu encore celui qui l'accompagnait et qui soi-disant était un complice de Camparini?

Jacquet secoua la tête sans répondre; un nuage épais venait d'envahir son front, et sa bouche, aux lèvres crispées, laissa échapper un soupir rauque.

— Cela est vrai, reprit Henri, que sont devenus ces hommes que nous n'avons pas revus depuis notre départ d'Italie et dont nous n'avons eu aucune nouvelle depuis notre rentrée en France?

— Ce qu'ils sont devenus? dit enfin Jacquet pure-

dressant sa tête fine et intelligente, voilà ce que j'ignore, messieurs, mais voilà effectivement ce qu'il faut que nous sachions et ce que je saurai, je vous le jure! Depuis mon retour en France j'ai perdu un temps précieux, car durant de longs mois j'ai ignoré la disparition de ces deux hommes. D'Italie ne m'étais-je pas rendu à Toulouse, et ne m'a-t-il pas fallu lutter de ruses et d'intrigues pour m'emparer enfin des papiers que Camparini avait un si grand intérêt à découvrir lui-même? Arrivé à Paris, je n'ai pas su tout d'abord que Lucien n'avait pas été revu; ce n'est qu'à force de recherches que je suis parvenu à savoir que ni Lucien ni celui qui l'accompagnait n'avaient dû remettre le pied en France, car nulle part ne se trouvait une seule trace de leur passage.

— Ou du moins, dit Henri, s'ils y sont rentrés, ce n'est qu'avec des précautions infinies.

— Dans quel but eussent-ils pris ces précautions? Ils n'avaient rien à redouter.

— Peut-être Lucien s'est-il aperçu que votre confiance en lui n'était plus la même. Rappelez-vous que vous l'avez fait partir avant de nous apprendre que la marquise n'était plus folle.

Jacquet réfléchit un moment, puis, secouant la tête :

— Non, dit-il; si cela était, Lucien eût agi autrement, car de deux choses l'une, ou il eût voulu me tromper, ou je me trompais moi-même en ayant moins confiance en lui : dans l'un et l'autre cas, c'eût été sottise de sa part de cesser toute relation, et Lucien n'est certes pas un sot!

— Alors qu'est-il devenu?

— Voilà, je vous le répète, ce que nous saurons bientôt, car j'ai mis tout mon monde en campagne.

— N'accuseriez-vous pas Camparini de cette disparition?

— Peut-être! Si cela était, la partie serait moins belle!

— Pourquoi?

— Parce que Lucien serait un puissant auxiliaire, et qu'une fois entre les mains de nos ennemis, il n'en sortirait pas.

— De sorte que, si, par un hasard quelconque, Lucien était complètement, absolument disparu, notre succès vous paraîtrait moins assuré.

— Cela est vrai.

— Renonceriez-vous alors à la lutte? demanda Charles d'une voix brève.

— Moi?... fit Jacquet avec un éclair dans les yeux; demeurerais-je seul que je lutterais encore sans hésiter, jusqu'à ce que la dernière goutte de mon sang fût épuisée dans mes veines! C'est entre moi et Camparini un duel à mort, sans rémission, sans autre avenir que la perte absolue de l'un des deux, car il ne s'agit pas ici d'une simple lutte entre deux hommes, mais d'une guerre mystérieuse entre deux partis également puissants, dont l'un ne peut exister qu'en anéantissant l'autre. Je continue en 1797 ce que j'ai commencé en 1785. Depuis douze années le *Roi du bagne* m'échappe au moment où je crois le saisir; mais dussé-je lutter douze autres années encore, je jure sur mon Dieu et sur mon honneur de ne me reposer que le jour où j'aurai accompli ma mission en purgeant la société du plus redoutable des monstres!

Il y avait une telle énergie dans l'accent avec lequel furent prononcées ces paroles, que les auditeurs de Jacquet tressaillirent en l'entendant. Charles s'avança vivement, et étendant la main :

— Sur le nouveau nom que je me suis fait en combattant les ennemis de la France, dit-il, je jure de réparer l'offense faite injustement au nom de mes ancêtres; et tant que ce nom ne sera pas réhabilité, tant qu'il existera un seul de ceux qui l'ont souillé, je jure de continuer la lutte sans pitié ni merci!

— Sur celles que nous aimons plus que la vie et qui ont tant souffert, dit à son tour Henri d'une voix solennelle, sur Blanche et sur Léonore, je fais serment, moi aussi, de n'avoir ni repos ni trêve jusqu'à ce que les noms de d'Herbois et de Renneville soient purifiés, jusqu'à ce que pleine et entière justice soit faite!

Jacquet, Charles et Henri étaient demeurés immobiles, le bras droit étendu, la main largement ouverte. Le Maucot et Mahurec les regardaient tous trois; les deux vieux gabiers avaient les yeux animés et le sang au visage; ils étaient émus violemment. Le Provençal s'avança, et étendant à son tour une main d'une largeur effrayante :

— Troun de l'air! fit-il avec son accent marseillais si énergiquement prononcé, là ousque se pomoieront ses commandants, le Maucot se pomoiera, et, tant qu'il aura un souffle de rien dans la carène, il sera le premier à l'abordage et le dernier à prendre chasse; et que tous les matelots de Marseille le démâtent en grand, le déralinguent et le fassayent, si tant seulement il a la pensée de s'affaler dans son hamac avant d'avoir croché au bout d'une vergue tous les terriens de malheur, qué!

— Et moi, tonnerre de Brest! dit Mahurec en fouettant l'air à la fois de ses deux bras herculéens, je jure sur mes commandants et mes commandantes, sur mon bon Dieu et par la bonne Notre-Dame d'Auray, la vraie patronne des gabiers, d'être fidèle à la promesse faite jadis au bailli de Suffren; et que l'ombre de mon amiral sorte de sa tombe pour venir me tordre le cou, si je ne consacre pas jusqu'à ma dernière heure pour couler bas tous nos ennemis!

Un silence profond régna dans la pièce; la Caraïbe demeurait immobile.

— Et toi, Fleur-des Bois, lui dit Charles, ne viens-tu pas joindre ton serment aux nôtres?

La jeune fille s'avança lentement.

— Deux hommes existent, dit-elle d'une voix gutturale, qui ont assassiné mon père, livré les miens, frappé ma sœur, vendu mon pays, et qui m'ont contrainte à l'exil. La vie d'un enfant qu'il fallait sauver m'a empêchée, jusqu'à ce jour, d'accomplir mon vœu de vengeance; mais, à partir de cette heure, aucun obstacle n'existe plus qui puisse retenir mon bras.

Et, se reculant, la Caraïbe rejeta sur son épaule les plis de son large manteau. Ses bras apparurent nus, et à sa ceinture brillèrent ses armes éclatantes. Saisissant un poignard aigu, avant qu'on eût pu deviner son dessein, elle se piqua largement le bras gauche. Trempant l'index de sa main droite dans le sang qui s'échappait, elle fit le signe de la croix sur son visage, déposant une tache rouge sur son front, son menton et chacune de ses joues.

— Je jure sur le Christ, le fils de mon Dieu, dit-elle, de ne laver ces taches qu'avec les dernières gouttes du sang des assassins des Caraïbes!

Et la jeune fille demeura immobile, si belle dans sa pose sublime, que les cinq hommes restèrent comme dominés et fascinés. C'était l'incarnation de la vengeance qu'ils avaient devant eux.

— Dieu nous a entendus, dit Jacquet; nous pouvons bien compter les uns sur les autres, car nous nous connaissons. Laissez-moi diriger les premiers pas de l'entreprise; le voulez-vous?

— Oui, répondit-on sans hésiter.

— Alors, il faut attendre. Patience, mes amis, patience durant quelques mois; durant ce temps notre inaction redoublera la confiance de nos ennemis, et dans quelques mois nous aurons avec nous un génie puissant pour nous aider, car dans quelques mois Fouché sera ministre de la police. Alors nous triompherons, je vous le jure; car, lui aussi, a une revanche à prendre, et il la prendra!

— Tonnerre! dit Mahurec, c'est la GUERRE AUX VAU-

TOURS qui va commencer. Maucot, rappelle-toi les côtes d'Afrique !

A la même heure, où se faisait dans la maison du quai des Lunettes le solennel serment auquel nous venons d'assister, un homme de grande taille, enveloppé dans un long manteau, descendant le boulevard dans la direction de la place de la Révolution, arrivait jusqu'aux abords du cimetière de la Madeleine, ce lieu vénéré de tous les royalistes, car dans ce petit cimetière reposaient les restes de l'infortuné Louis XVI.

Sans paraître se soucier des souvenirs politiques que pouvait éveiller un tel lieu, l'homme tourna à droite, et, longeant le cimetière, il s'engagea dans ces terrains vagues alors, aujourd'hui couverts d'élégantes constructions, et qui ont si longtemps été utilisés par les chantiers de bois à brûler. Se dirigeant au milieu de ce désert, cloaque impur où s'entassaient les immondices, avec l'aplomb d'un homme connaissant parfaitement son chemin, le promeneur nocturne atteignit la ligne des jardins appartenant aux quelques maisons construites alors rue de la Pépinière. S'arrêtant devant un mur de hauteur remarquable, il chercha dans l'obscurité en tâtonnant. Presque aussitôt une porte s'ouvrit, et l'homme pénétra dans une sorte de petit bois qui ne valait certes pas grand'chose alors, et qui aujourd'hui vaudrait bien des millions.

A travers les arbres dépouillés de leurs feuilles, on apercevait la façade blanchâtre d'une maison qu'éclairait la lune, mais dont toutes les fenêtres étaient hermétiquement fermées. Au lieu de se diriger vers cette maison, l'homme tourna à droite dans le jardin, s'enfonça dans une allée de cyprès, et atteignit un pavillon à demi dissimulé sous une épaisse charmille de lierre centenaire.

Jusqu'alors le mystérieux promeneur s'était dirigé dans une obscurité complète. Se baissant, il prit sous un petit auvent une lanterne sourde dont il fit jouer le secret. Aussitôt la lumière jaillit et éclaira le visage du terrible *Roi du bagne*. Ce visage expressif était encore plus sombre, plus soucieux, plus revêtu d'une expression funèbre que lorque Gorain et Gervais avaient été à même de l'examiner rue de la Harpe. Camparini était littéralement effrayant à contempler.

Prenant dans sa poche un trousseau de petites clefs, il se mit en mesure d'ouvrir une porte d'un aspect misérable, mais qui cependant, à en juger par les précautions que prenait le *Roi du bagne*, devait être d'une solidité à toute épreuve et garnie d'une serrurerie compliquée. Enfin, la porte céda et s'ouvrit.

Camparini pénétra dans une vaste pièce du rez-de-chaussée éclairée par deux lampes. Des étaux, une forge, des établis, une collection admirablement complète de tous les instruments de menuiserie, de serrurerie, de mécanique même, étaient réunis dans cette pièce. Six hommes étaient là, deux travaillant à la forge, deux autres limant des clefs de formes bizarres, les deux derniers occupés à donner le fil à une douzaine d'instruments tranchants de toutes grandeurs.

En entendant entrer Camparini, les six hommes s'étaient retournés.

— J'attends Chivasso! dit simplement le *Roi du bagne*, quand il viendra, qu'il monte si je suis encore là-haut, et tenez-vous tous prêts à mon premier signal !

Puis, accompagnant ces paroles d'un geste impérieux, il traversa l'atelier dans toute sa longueur et passa dans une petite pièce située au fond et dans laquelle aboutissaient les marches inférieures d'un escalier étroit qui s'élançait en spirale vers le haut du pavillon. Camparini gravit lestement le premier étage, et atteignit un vaste couloir. Escalier et couloir étaient éclairés par des lampes.

Une porte verrouillée s'offrit à lui, Camparini fit jouer les verrous et, appuyant la main sur la crosse d'un pistolet passé dans sa ceinture, il entra... Un homme, solidement et étroitement enchaîné, était attaché à un anneau scellé dans la muraille. Sans mot dire, Camparini s'avança vers le prisonnier, fit jouer le cadenas qui retenait la chaîne à l'anneau. Le prisonnier demeura alors libre de s'avancer, mais ses deux mains étaient encore enchaînées l'une à l'autre.

— Marche devant! dit Camparini en poussant le prisonnier vers la porte.

Celui-ci obéit. Arrivé dans le couloir, Camparini le fit tourner à droite et il atteignit avec lui une autre porte qu'il ouvrit. Poussant le prisonnier dans l'intérieur d'une pièce sombre, il alla décrocher une lampe du couloir et entra à son tour. Là encore était un prisonnier aussi étroitement enchaîné que l'autre.

— Messieurs Roquefort et Lucien, dit Camparini d'une voix railleuse, j'ai l'honneur de me déclarer votre profond serviteur!

Les deux prisonniers ne répondirent pas. Roquefort courba la tête sous le regard acéré du *Roi du bagne*, mais Lucien supporta ce regard avec une expression de défi superbe.

— Çà, mes chers amis, continua Camparini, je vois avec plaisir que vous ne paraissez pas avoir une haine trop vive pour deux hommes dont l'un avait juré de tuer l'autre. Corbleu ! tu m'as bien joué, maître Roquefort; et toi, Lucien, tu me sembles d'une intelligence réellement supérieure, donc vous allez me comprendre, j'en suis certain.

Et Camparini, attirant à lui un tabouret de bois, s'y installa nonchalamment.

— Vous connaissez, mes excellents amis, reprit-il, cette vieille institution qu'on appelle la royauté du bagne, cette institution superbe, grâce à laquelle une autre société était créée dans la société et qui plaçait ses élus dans les conditions de la force et de la puissance; cette institution qui a si longtemps prospéré depuis que l'illustre la Chesnaye en avait jeté les bases en France et qui devait prospérer toujours! Mais les premières conditions de sa prospérité étaient l'union sincère entre les membres, l'obéissance passive envers le chef, une confiance absolue en lui. Malheureusement ces conditions n'ont pas été observées depuis douze années; il s'est trouvé des traîtres, des ambitieux, des misérables qui, oubliant l'intérêt de tous pour ne penser qu'au leur propre, n'ont pas reculé jusqu'à descendre à une alliance avec nos ennemis et ont sapé l'institution dans sa base. Aujourd'hui, je l'avoue entre nous, la royauté du bagne est à deux doigts de sa perte! Peut-être que demain elle n'existera plus!

Camparini s'arrêta. Les deux hommes demeurèrent dans un profond silence.

— *Roi du bagne*, reprit l'orateur, j'avais rêvé jadis pour l'association l'une de ces opérations gigantesques qui sortent des limites de l'ordinaire. J'avais vu plus de quinze millions à jeter dans la caisse commune, quinze millions qui eussent centuplé nos forces. La fortune des Niorres et celle des d'Herbigny devaient être nôtres. J'aurais réussi si la trahison, en se glissant dans nos rangs, n'était venue une première fois paralyser mes forces. Je perdis donc la première partie par la faute de ceux qui eussent dû contribuer à la gagner avec moi! Alors, tout en ne renonçant pas à la poursuite de mes espérances, je voulus y adjoindre une certitude; aux millions rêvés, je voulus ajouter ceux de la baronne de Sarville, et, au moment où j'allais atteindre le triple but, de nouvelles trahisons m'ont arraché la victoire. Aujourd'hui, l'association ne peut plus conserver l'ombre d'une espérance sur ces trois fortunes qui devaient être siennes, et ces trois fortunes en lui échappant la ruinent, car depuis douze années qu'elle en poursuit la possession, elle s'est ruinée dans cette poursuite. Comme *Roi du bagne*,

je suis caissier de l'association et, je dois l'avouer, à cette heure la caisse est vide! Oh! poursuivit Camparini en changeant de ton, je sais ce que vous pouvez me répondre. J'ai commis moi-même une faute; soit, je l'avoue, c'est la seule qu'on puisse me reprocher. Mais cette faute je l'eusse aisément réparée en trouvant autour de moi l'aide que je croyais avoir. Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas, mes chers amis, et vous vous attendez à ce qui vous menace. Pensez-vous qu'une mort douce soit suffisante pour expier vos trahisons! Si la royauté du bagne est agonisante, elle n'est pas morte encore; je suis roi toujours et j'appliquerai dans toute leur étendue les lois de répression établies par mes prédécesseurs. Roquefort! tu as trahi deux fois, une première je t'avais pardonné, et ce pardon généreux a été une duperie. Roquefort! tu vas mourir!... Si la royauté du bagne expire, au moins ceux qui auront contribué à la tuer seront morts avant elle!

Et se levant vivement, le *Roi du bagne* étendit la main vers Lucien :

— Et toi, s'écria-t-il, où trouverai-je des supplices capables d'atteindre à la hauteur de ton infamie. Lucien! tu payeras les dettes de Bamboulà!

Lucien poussa un cri sourd.

— Ah! dit Camparini en le foudroyant sous son regard de feu, je t'avais deviné depuis longtemps, aujourd'hui je te reconnais! Si la mort t'a épargné aux Antilles, Bamboulà, si un miracle a pu te sauver, aujourd'hui nous sommes en France et, je te le jure, il n'y a plus de miracle possible!... Bamboulà! tu vas mourir!

Et Camparini fit un mouvement comme pour s'élancer vers la porte. Bamboulà leva ses mains enchaînées et bondit de toute la longueur de la chaîne qui le retenait au mur.

— Eh bien! tue-moi! dit-il avec un accent de rage impossible à rendre, tue-moi, Camparini, mais ta mort suivra de près la mienne! Tue-moi, et l'association qui agonise sera morte à jamais.

— Oses-tu menacer? s'écria Camparini.

— Oui, car mes menaces ne sont pas vaines!

— Veux-tu que j'invente pour toi tous les supplices de l'enfer?

— Camparini! s'écria Lucien, oublies-tu donc que jadis tu as confié au comte de Sommes les archives de ta royauté!

Camparini haussa les épaules.

— Ces papiers dont tu parles, dit-il, sont écrits en chiffres et la grille qui peut les faire lire est un secret que moi seul possède.

— C'est-à-dire que tu possédais, Camparini! Cette grille, je l'ai découverte à Venise, dans le Casino, et aujourd'hui j'en ai le double. Ce double est entre les mains d'un homme sûr, qui me vengera! Maintenant tue-moi, j'attends la mort!

Camparini poussa un rugissement effrayant. Arrachant un poignard de sa ceinture, il bondit sur Bamboulà, qui, enchaîné, ne pouvait tenter aucune résistance. Le saisissant à la gorge d'une main nerveuse, il le cloua sur le mur et de l'autre il lui appuya sur la poitrine la pointe acérée de son arme.

— Cette grille! dit-il d'une voix rauque. En possession de qui est-elle?

— Tue-moi! répondit Bamboulà.

— Réponds!

— Tue-moi!

— Réponds donc, te dis-je! hurla le *Roi du bagne*.

— Tue-moi! dit froidement Bamboulà.

Le *Roi du bagne* rugit comme un animal féroce, et, brandissant son poignard :

— Eh bien! meurs donc comme un chien! s'écria-t-il avec un élan furieux.

L'arme étincelante brilla dans l'air, découpa le vide avec un rayon lumineux, et elle s'abaissa rapide; mais au moment où elle allait atteindre la poitrine du prisonnier incapable de tenter un mouvement pour se défendre, le bras qui la tenait dévia brusquement de la ligne, et la lame, au lieu de frapper Bamboulà, alla se briser contre la muraille...

Camparini lâcha le prisonnier et se retourna en proie à une fureur indicible. Un homme qui venait d'entrer subitement était derrière lui.

— Chivasso! s'écria-t-il. Tu m'empêches de faire justice!

Chivasso ne répondit pas. D'un geste rapide, il appela deux hommes qui se tenaient dans le couloir et, leur indiquant Roquefort :

— Reconduisez cet homme dans sa cellule! dit-il.

Roquefort fut enlevé et disparut en un clin d'œil. Chivasso revint vers Bamboulà toujours enchaîné. Camparini se tenait immobile, les bras croisés sur sa poitrine, dans la posture du Spartacus antique, son poignard brisé à la main.

Chivasso regarda fixement Bamboulà.

— Qu'as-tu à proposer? demanda-t-il brusquement.

Bamboulà redressa la tête.

— Ne sais-tu pas, répondit-il, que je suis maintenant l'ami de Jacquet, votre ennemi à tous?

Chivasso se rapprocha de Camparini.

— Assez de sottises! dit-il. Depuis douze années nous marchons dans une voie mauvaise. Où nous a-t-elle conduits? A la ruine de toutes nos espérances, presque à la chute de notre pouvoir! Quoi! à une époque où la France est désorganisée, où il n'y a ni police ni ordre, où nous pouvons pêcher comme en eau trouble, nous irons perdre niaisement notre temps dans des querelles de famille, nous irons amoindrir nos propres forces en nous frappant nous-mêmes? Allons donc! Si la perte des millions des Niorres, des Saint-Gervais et des Sarville menace la royauté du bagne, n'a-t-elle pas pour se soutenir la splendide association des Chauffeurs? Plus de guerre entre nous, et guerre à tous! La ruine des plans les mieux ourdis a été le résultat de votre lutte à tous deux, mais si les millions nous manquent, l'impunité nous reste! Aucune preuve n'existe contre nous entre les mains de nos ennemis : ils ne peuvent même porter une accusation! Les seules preuves qui peuvent nous perdre sont entre nos propres mains. Bamboulà a par-devers lui les archives du bagne, qui répondent de sa sécurité!

— Oui! dit Bamboulà. Votre vie à tous est entre mes mains!

— Et ta vie à toi est entre les nôtres! s'écria Chivasso; car j'ai forcé ce soir la cachette de la rue de Beaujolais où étaient enfermés tous les papiers du comte de Sommes!

— Hein? fit Bamboulà en frémissant.

— A deux de jeu! répondit Chivasso en le regardant en face.

Un silence profond suivit cet échange rapide de paroles. Puis Chivasso reprit plus lentement :

— Je te le répète, Bamboulà, qu'as-tu à proposer en échange de ta liberté?

L'œil de Bamboulà étincela :

— Je suis agent de police, dit-il, et je continuerai à l'être!

— Cet emploi manquait, dit Chivasso, et il complète notre trio de pouvoirs. Toi, Camparini, continue à commander aux enfants du bagne, moi je serai le chef des Chauffeurs, et toi, Bamboulà, tu te feras l'agent directeur de nos ennemis. Nous te mettrons à même d'établir authentiquement ta position en te faisant arrêter ceux que nous voudrons sacrifier. Tu es fin, rusé, adroit, tu as la confiance de Jacquet, tu peux nous être d'un puissant secours, et si tu tentais de trahir encore, tu livrerais, en me livrant, les papiers du comte de

Sommes. Est-ce dit, Bamboulà? Faut-il détacher tes chaînes?

Pour toute réponse, Bamboulà tendit en avant ses mains emprisonnées. Chivasso ouvrit les cadenas et fit tomber les fers. Camparini demeurait impassible : il avait assisté à toute la scène sans y prendre part Chivasso revint vers lui :

— Ton esprit fertile doit comprendre toute l'excellence du plan que je te propose? dit-il.

Camparini écarta doucement Chivasso, et, s'avançant lentement vers Bamboulà :

— Tu ne m'as jamais entendu faire qu'un serment en ma vie, dit-il, et tu sais si je l'ai tenu! A cette heure j'en ai deux à faire, écoute-les, Bamboulà, et qu'ils ne s'effacent jamais de ta mémoire. Voici le premier : je comprends toute la gigantesque importance du plan de Chivasso, je reconnais l'utilité incontestable que peut nous offrir ton aide, je consens donc à oublier les trahisons passées; mais je jure, Bamboulà, je jure sur ma propre existence, si tu tentais de trahir encore, si tu manifestais l'ombre d'une intention douteuse, de me sacrifier à l'instant même au profit de tous pour te frapper et t'anéantir!

— Jurons! s'écria Chivasso, d'immoler sans pitié ni miséricorde, partout où il sera, et dans quelque circonstance qu'il se trouve, celui de nous trois qui cessera un seul moment de marcher dans la voie tracée pour le bien de l'association!

— Je le jure! dit Bamboulà sans hésiter.

— Et maintenant, reprit Camparini, jurons avant tout l'anéantissement de ceux qui nous ont vaincus! Que pas un ne puisse jouir en paix du triomphe emporté, qu'ils périssent tous, et ensuite haine à cette société qui nous a mis à son ban! Pillage, vol, incendie et meurtres seront la devise des Chauffeurs!

— Je jure! dit Bamboulà.

— Je jure! dit Chivasso.

Et les trois mains étendues à la fois se serrèrent dans une même étreinte. Les trois hommes demeurèrent ainsi un moment immobiles.

Ils ignoraient qu'à cette même heure un autre serment se faisait, dans ce même Paris, de ne leur accorder, à eux, ni repos ni trêve jusqu'au jour où la justice serait accomplie.

Mahurec avait raison, c'était la GUERRE DES VAUTOURS qui allait commencer.

FIN DU TAMBOUR DE LA 32e DEMI-BRIGADE

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22.

BIBI-TAPIN

DEUXIEME PARTIE DU TAMBOUR

Par ERNEST CAPENDU



PARIS

A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR

9, RUE DE VERNEUIL, 9

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

BIBI-TAPIN

DEUXIEME PARTIE DU TAMBOUR

LA GUERRE DES VAUTOURS

I

UNE AVENTURE NOCTURNE

— Mariette! cria une voix douce.

— La citoyenne m'a appelée? répondit une grosse servante joufflue, à la physionomie bonasse, en poussant la porte d'une chambre à coucher élégante.

— Oui, Mariette; quelle heure est-il?

— Neuf heures viennent de sonner, madame.

— Oh! comme il est tard. J'ai été bien paresseuse, ce matin, Mariette. Et ma fille, où donc est-elle?

— Mademoiselle n'est pas encore levée, probablement, car je ne l'ai pas vue ce matin.

— Comment! Amélie n'est pas encore levée, elle qui, d'ordinaire, est toujours debout la première de la maison!...

— Madame veut-elle que j'aille frapper à la porte de mademoiselle? demanda la grosse servante.

— Non; donne-moi ma robe de chambre; le déjeuner est-il prêt?

— Oui, madame.

— Eh bien! dresse-le sur un plateau; je veux le porter moi-même chez Amélie; cela lui fera honte.

— Oh! dit Mariette en riant, mademoiselle va être bien en colère. Elle qui jamais ne manque de venir réveiller madame.

— Allons, fais vite, que je la surprenne au lit.

— Oui, madame.

Ce dialogue avait lieu un matin du mois d'octobre 1799, dans une jolie petite maison, bâtie entre cour et jardin sur la rue Saint-Lazare, et dont le terrain se prolongeait jusqu'aux limites de la rue de la Victoire, à peu de distance de l'hôtel Bonaparte. Cette petite maison, isolée au milieu des chantiers de bois qui l'entouraient, ressemblait à une fraîche oasis au milieu d'un sombre désert. C'était sans doute quelque ancien temple des plaisirs secrets de quelque grand seigneur de la cour de Louis XV, que la révolution française avait transformé en honnête logis. Depuis deux ans, habitait dans cette maison madame Geoffrin, veuve encore jeune d'un fournisseur des armées de la République. Madame Geoffrin avait quarante-trois ans, un fils de vingt-cinq ans et une fille de dix-huit ans. Riche, aimable et aimée, elle était estimée de tous, et sa maison passait dans le quartier pour l'une des plus élégantes de Paris. On vantait surtout l'attachement de madame Geoffrin pour ses enfants, et l'amour de ceux-ci pour leur mère.

La maison de la rue Saint-Lazare avait deux étages et les combles. Le rez-de-chaussée était consacré aux appartements de réception (bien qu'à cette époque personne ne reçût); le premier était habité par madame Geoffrin et sa fille, dont les deux appartements étaient séparés par la salle à manger et le petit salon; le second était consacré au logement de M. Ferdinand, le fils de madame Geoffrin, et, dans les combles, étaient les chambres des domestiques, dont tout le personnel se composait d'un cuisinier, d'un cocher et d'une femme de chambre. Encore, à l'époque où nous pénétrons dans la maison, ce personnel était-il réduit d'un tiers, car le cocher avait été chassé l'avant-veille et il n'était pas remplacé. C'était un loueur de voitures voisin qui prenait soin des chevaux.

Quand Mariette eut passé à sa maîtresse une élégante robe de matin, elle courut prendre un petit plateau d'argent sur lequel étaient deux tasses de chocolat et des gâteaux légers, et les présenta à madame Geoffrin. Celle-ci se chargea du plateau et Mariette ouvrit la porte de la chambre. Cette porte donnait accès dans un cabinet de toilette qui communiquait avec un couloir contournant la salle à manger.

La maison avait un corps principal et deux ailes. Le salon, la salle à manger et l'escalier d'honneur occupaient le corps principal; une chambre à coucher et un cabinet de toilette étaient situés dans chaque aile. L'escalier était éclairé sur la cour, ainsi que la chambre à coucher. La salle à manger, le salon et les cabinets de toilette donnaient sur le jardin. Pour éviter qu'on ne fût obligé de traverser constamment soit le palier, soit la salle à manger et le salon pour communiquer d'une aile à l'autre, l'architecte avait établi un couloir qui, prenant entre les deux grandes pièces de la cage de l'escalier, avait une partie intérieure sur chacun des cabinets de toilette, lesquels avaient à leur tour une petite porte de dégagement donnant sur le palier de l'escalier. Entre ces deux portes, toujours sur le palier, était pratiquée une autre porte plus vaste servant d'entrée principale sur le couloir qui, à cet endroit, formait vestibule devant la salle à manger; de chaque côté de ce vestibule, on avait ménagé deux cabinets noirs formant office.

Traversant le cabinet de toilette, ce fut par ce cou-

loir que madame Geoffrin se rendit chez sa fille. Après avoir longé le salon et la salle à manger, elle atteignit la porte donnant dans le logement d'Amélie. Mariette, précédant sa maîtresse, posa sa main sur le bouton de la porte pour ouvrir.

— Non, dit vivement madame Geoffrin à voix basse, n'ouvre pas; frappe doucement.

Mariette obéit : elle heurta légèrement.

— Oh! la dormeuse, dit madame Geoffrin après un assez long silence. On dévaliserait la maison qu'elle n'entendrait seulement pas. Allons, ouvre la porte, Mariette.

Mariette ouvrit et on pénétra dans un élégant cabinet de toilette de jeune fille. Tous les objets étaient à leur place; rien n'était dérangé. Une portière de velours, retombant à droite, cachait une ouverture communiquant avec la chambre à coucher.

— Décidément, dit en riant madame Geoffrin, Amélie dort comme la Belle au bois dormant.

— Ah! dit Mariette, mademoiselle aura eu faim cette nuit; elle est allée chercher des confitures dans l'office.

Et elle désignait une petite table sur laquelle on voyait un pot de confitures entamé, du pain, un verre et une carafe d'eau.

— C'est cela qu'elle dort si bien! dit madame Geoffrin. Elle aura soupé avant de se coucher. Mais vois donc, Mariette, si cette enfant donne signe de vie. Elle ne nous entend seulement pas. Soulève la portière, que je passe.

Mariette s'avança vivement pour obéir, elle écarta le rideau et madame Geoffrin franchit le seuil de la chambre; mais elle n'avait pas fait un pas dans la pièce que le plateau, s'échappant de ses mains, roula sur le parquet avec fracas. Un effroyable cri de douleur s'échappa à la fois de la poitrine des deux femmes.

— Ma fille! mon enfant! s'écria la mère en se précipitant.

— Ma...de...moiselle, balbutia Mariette paralysée par une terreur subite.

La chambre dans laquelle venaient d'entrer les deux femmes était plus longue que large et percée à son extrémité par deux fenêtres donnant sur le jardin. Un lit, une commode, un clavecin, quelques fauteuils bas composaient un ameublement de bon goût. Des tentures de soie à bouquets tapissaient la chambre et formaient rideaux. Un tapis moelleux recouvrait le plancher.

Rien n'était plus frais, plus charmant, plus élégant que ce petit réduit dans l'aménagement duquel on devinait la tendresse intelligente d'une mère et le soin minutieux d'une enfant heureuse et fière de son luxe.

Ce n'était certes pas la vue de cette coquette chambre qui avait pu arracher un double cri de terreur aux deux femmes, mais au milieu de la pièce, sur le tapis, entre le lit et la cheminée, gisait un corps étendu. Ce corps était celui d'une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, jolie dans l'acception charmante du mot. La jeune fille était vêtue comme elle avait dû l'être la veille, ce qui indiquait que l'accident inconnu dont elle avait été victime avait eu lieu avant qu'elle eût commencé sa toilette de nuit.

Son visage avait la pâleur de celui d'un cadavre, son corps était roidi, ses mains glacées, mais elle ne portait sur elle aucune trace de la plus légère violence. Ses vêtements étaient intacts, la chambre elle-même était dans un ordre parfait, rien n'indiquait un crime tenté.

Ni madame Geoffrin, ni Mariette n'avaient certes pu faire ces réflexions. Se précipitant sur le corps inanimé de son enfant, la pauvre mère l'avait saisi dans ses bras en le pressant contre sa poitrine et en poussant des cris déchirants.

— Ma fille! mon enfant! disait-elle avec des sanglots dans la gorge. Que lui est-il arrivé? Un médecin!... des secours!... Mais appelle donc, Mariette, appelle donc!

Et comme la pauvre servante, suffoquée par l'effroi, ne pouvait tenter un mouvement, la mère se releva d'un bond, courut à la cheminée et arracha les deux cordons de sonnette appendus de chaque côté de la glace. Un effroyable carillon retentit au dehors. Cette action avait rendu Mariette à elle-même. Elle se précipita pour ouvrir la fenêtre.

— Plaçons mademoiselle à l'air sur un fauteuil, dit-elle.

— De l'eau, du vinaigre, de l'éther! donne vite! s'écriait madame Geoffrin.

— Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il? demanda une voix émue.

— Ta sœur! répondit madame Geoffrin.

— Amélie!... Elle est malade?

Et un jeune et élégant cavalier bondit jusqu'au fauteuil sur lequel madame Geoffrin et la servante venaient de placer le corps de la jeune fille.

— Ah! mon Dieu, qu'est-il donc arrivé à mademoiselle? demanda un valet en entrant à son tour.

— Joseph! un médecin!... Courez chercher un médecin! ordonna madame Geoffrin.

Le valet se précipita.

— Mais que s'est-il passé? demanda le jeune homme en s'agenouillant devant sa sœur, dont il avait saisi les mains inertes et glacées.

— Le sais-je? répondit madame Geoffrin en prodiguant ses secours à Amélie dont elle bassinait les tempes, nous l'avons trouvée là, étendue dans sa chambre.

— Ah! les couleurs commencent à revenir, s'écria Mariette avec un accent joyeux.

Une légère contraction des muscles agita les coins de la bouche fine et mignonne d'Amélie.

— Elle revient à elle, dit Ferdinand.

— Mon Dieu, mon Dieu, disait madame Geoffrin, mais que lui est-il arrivé? Elle ne s'est pas couchée... Ma pauvre enfant!... Elle aurait pu mourir là... sans secours... à deux pas de moi.

Amélie redressa un peu la tête, ses yeux fermés jusqu'alors s'entr'ouvrirent.

— Amélie, ma fille, d'où souffres-tu? demanda la pauvre mère avec une expression de tendresse indicible.

— Ma sœur, qu'as-tu?... parle?... réponds-nous, ajouta Ferdinand, toujours à genoux devant la jeune fille.

Amélie ne répondit pas, elle ne paraissait même pas avoir entendu. Ses yeux sans regard erraient autour d'elle, son visage n'exprimait aucune pensée. La vie revenait, le sang recommençait à circuler, mais le cerveau de la jeune fille n'avait évidemment pas repris ses fonctions.

Sur un geste de madame Geoffrin, Mariette et Ferdinand s'étaient écartés, pour laisser l'air circuler librement autour de la malade. Celle-ci, affaissée sur elle-même, ne paraissait pas avoir repris conscience de sa situation.

Tout à coup ses yeux s'animèrent, puis ses traits se crispèrent et une douloureuse expression d'horrible anxiété se peignit sur son joli visage. Faisant un effort, elle porta les mains en avant comme pour écarter quelque rêve affreux et un cri expira sur ses lèvres.

Madame Geoffrin se précipita vers Amélie.

— Qu'as-tu, mon enfant? s'écria-t-elle.

— Grâce!... pitié! balbutia Amélie d'une voix suppliante.

— Que dis-tu ? demanda Ferdinand avec étonnement.

— Oh ! poursuivit Amélie, je les entends... ils montent... Ma mère!... mon frère!... ils vont les tuer!... au sec...

La voix expira sur ses lèvres et la jeune fille se renversa en arrière avec des tressaillements convulsifs.

— Mon Dieu ! Amélie, mais qu'as-tu donc ? s'écria madame Geoffrin avec désespoir ; parle ! réponds-moi, ne reconnais tu pas ta mère ?...

— Au secours ! reprit Amélie en se redressant, ils vont nous tuer tous !... A moi !... ma mère !... oh ! ils la tuent.

— Mais elle est folle ! s'écria Ferdinand avec un accent déchirant.

— Tais-toi, dit vivement sa mère.

Puis, revenant vers Amélie, elle la prit doucement dans ses bras, et la forçant à appuyer sa tête sur son épaule, elle se mit à la bercer tendrement comme on berce un enfant malade.

— Amélie, chère fille, dit-elle d'une voix caressante, tu n'as rien à redouter; que parles-tu de tuer!... n'es-tu pas auprès de ta mère... Tiens, regarde, voici ton frère Ferdinand que tu aimes tant.

— Ferdinand, s'écria Amélie, c'est lui qu'ils vont tuer !... mon frère... au secours!... je les entends... ils montent... ils... Au secours !... je...

La jeune fille se renversa en arrière en proie aux spasmes nerveux les plus caractérisés. Madame Geoffrin et Mariette s'élancèrent pour la secourir. En ce moment la porte s'ouvrit et Joseph entra précipitamment.

— Voilà le médecin ! cria-t-il.

Un homme, vêtu sévèrement, pénétrait effectivement dans la pièce.

— Corvisart ! dit madame Geoffrin avec un cri de joie ; oh ! c'est le ciel qui vous envoie.

— Eh bien ! qui donc est malade ici ? répondit le savant praticien en posant son chapeau et ses gants sur un meuble. J'ai rencontré Joseph tout effaré... C'est cette chère enfant ?... Que lui est-il donc arrivé ?

Et le médecin s'approcha d'Amélie toujours en proie aux spasmes nerveux qui agitaient convulsivement tout son être.

Tandis que le docteur examinait attentivement la jeune fille, madame Geoffrin lui racontait en quelques mots ce qui s'était passé depuis son entrée dans la chambre et l'état encore inexpliqué et inexplicable dans lequel elle avait trouvé Amélie.

— Et hier soir, elle n'était pas malade ?

— Nullement, répondit madame Geoffrin.

— Elle ne s'est plainte d'aucune douleur dans la tête?

— D'aucune.

— Elle a bien dîné?

— Parfaitement, et avant de se coucher elle a même dû souper, car nous avons retrouvé dans le cabinet de toilette du pain et des confitures.

— A-t-elle été contrariée hier?

— Pas le moins du monde, répondit Ferdinand auquel s'adressait plus directement le docteur. Elle était d'une humeur charmante quand elle m'a dit bonsoir. Contrariée! elle, Amélie!... vous savez bien que c'est l'enfant gâté de la maison, docteur : tout le monde l'adore ici !

Le docteur quitta la jeune fille, et allant vers une petite table où se trouvaient papier, encre et plumes, il écrivit rapidement une ordonnance qu'il tendit à Joseph :

— Allez à la pharmacie, dit-il.

Joseph partit comme un trait.

— Qu'envoyez-vous chercher? demanda madame Geoffrin avec inquiétude.

— Des antispasmodiques, répondit le docteur, des calmants. Cette enfant est sous l'influence d'une surexcitation nerveuse extraordinaire.

Ferdinand entraîna Corvisart dans un angle de la pièce :

— Docteur, dit-il avec émotion, est-ce que vous pensez que cela soit grave.

— Je ne le pense pas, répondit Corvisart; cependant je n'ose affirmer : il y a perturbation complète dans l'organisme. Cet évanouissement, qui a dû durer des heures entières, puisque votre sœur ne s'est point couchée et que, par conséquent, l'attaque a dû avoir lieu vers minuit ou une heure, a pu déterminer quelque crise dangereuse.

— Que craignez-vous ?

— Un épanchement au cerveau peut-être.

Ferdinand fit un geste de désespoir.

— J'indique le péril, dit vivement Corvisart, mais je ne désespère pas de le conjurer.

— Mais à quoi attribuez-vous cette attaque?

— A quelque émotion morale des plus violentes, bien certainement.

— Quelle émotion a-t-elle pu avoir?

— Docteur, cria madame Geoffrin, le calme revient un peu.

Corvisart quitta Ferdinand pour se rapprocher de la malade; le jeune homme se promenait dans la chambre en réfléchissant. En passant devant un fauteuil, ses yeux tombèrent sur un journal déployé qui s'y trouvait; machinalement il s'empara de cette feuille, et à demi absorbé dans ses réflexions, il s'appuya contre le chambranle de la cheminée. Au même instant Joseph rentrait avec les médicaments demandés par Corvisart.

— Il faut coucher cette enfant-là, reprit le docteur d'une voix impérieuse, et laisser peu de monde autour d'elle. Ce que j'ordonne avant tout, c'est le repos le plus absolu. Venez, Ferdinand, nous reviendrons tout à l'heure, quand votre mère nous appellera.

Le médecin prit le bras du jeune homme.

— Ah ! fit celui-ci en froissant le journal qu'il tenait, je devine ce qui s'est passé; ma sœur aura lu hier soir quelques-unes de ces abominables histoires de meurtre dont sont remplies les feuilles publiques, et son imagination aidant, la peur des chauffeurs lui aura tourné la tête.

— Les chauffeurs ! répéta Corvisart en sortant avec le jeune homme; vous savez ce qui s'est passé cette nuit !

— Où cela.

— Parbleu ! à deux pas de chez vous, dans une maison de la rue de la Victoire dont les jardins sont mitoyens avec le vôtre : à côté de l'hôtel Bonaparte.

— Et que s'est-il passé ?

— Toute une famille a été massacrée! Deux ménages : pères, mères et enfants !

— Ah! mon Dieu, vous en êtes sûr ?

— J'ai été appelé ce matin par la justice pour examiner les cadavres; je sortais de cette maison quand j'ai rencontré Joseph.

— Et quels étaient ces malheureux.

— Des fabricants de drap d'Elbeuf, arrivés à Paris depuis quelques heures.

— Et ils ont été assassinés par les chauffeurs, cette nuit.

— Cette nuit même, ainsi qu'on vient de le constater.

En ce moment Joseph vint rejoindre les hommes qui étaient entrés dans la salle à manger.

— Monsieur, dit-il à son jeune maître, voilà qui est bizarre : je ne peux plus parvenir à ouvrir la serrure de la porte du cabinet de toilette de mademoiselle donnant sur le grand carré, ni celle du vestibule non

plus. On dirait que ces serrures ont été abîmées, qu'on a cherché à les forcer.

Corvisart regarda Ferdinand qui était demeuré tout stupéfait.

II

AMÉLIE

Avec cette vigilance inquiète qui n'appartient qu'à la mère, madame Geoffrin prodiguait à sa fille ses soins empressés et intelligents. Mariette l'aidait en fille dévouée à ses maîtresses. Amélie, plus calme, mais toujours en proie à cette surexcitation morale qui l'empêchait d'avoir conscience de ce qui se passait autour d'elle, Amélie paraissait être encore sous l'impression de la terreur profonde qu'elle avait manifestée depuis qu'elle avait recouvré l'usage de la parole.

Des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres, et tous ces mots décelaient la pensée d'un crime soit accompli, soit à accomplir, Madame Geoffrin se perdait en conjectures pour deviner ce qui pouvait se passer dans l'esprit de sa fille.

— Tu ne me reconnais donc pas? lui disait-elle en la portant dans son lit et en la pressant sur la poitrine. Comment! mon Amélie ne veut plus me connaître?

— Ma mère! répéta la jeune fille. Oh! si je l'appelais... Mais non... elle aurait peur... elle aussi... elle les entendrait...

— Qui entendrait-elle? demanda madame Geoffrin

— Eux... ils montent...

— Mais qui donc?

— Les chauffeurs!

— Les chauffeurs! répéta madame Geoffrin en pâlissant; que parles-tu de chauffeurs?

— Silence! dit Amélie en posant son doigt sur ses lèvres, ils vont nous entendre... ils nous surprendront... ils nous tueront... Il faut appeler... mais non... je ne puis pas... je... Ah!...

La jeune fille fit un effort comme pour parler, elle se dressa sur son séant, mais aucun son ne sortit plus de ses lèvres. Les veines de son cou se gonflèrent; son visage prit des teintes violacées; ses yeux parurent près de jaillir de leur orbite; elle étouffait.

— Docteur! docteur! appela madame Geoffrin en proie à la plus horrible frayeur.

Le docteur arriva suivi de Ferdinand. En ce moment Amélie poussait un cri rauque et elle éclatait en sanglots. Des larmes abondantes ruisselèrent sur son visage; son corps se cambra comme brisé et elle retomba sur son lit.

— Bravo! dit Corvisart, voilà une heureuse crise; voilà des larmes qui valent mieux que tous mes antispasmodiques.

— Vous croyez? dit madame Geoffrin avec inquiétude.

— Eh oui, parbleu! Laissez-la pleurer! Qu'elle sanglote, qu'elle gémisse, qu'elle verse des larmes surtout, et ce ne sera rien! Tenez, les nerfs de la face se détendent, le front se dégage, les veines du col sont moins gonflées. Allons! ce ne sera rien, et ma petite Amélie pourra aller danser ce soir, si elle le veut, au pavillon de Hanovre!

Et le bon docteur se promenait par la chambre en se frottant les mains avec une expression de joie indiquant tout le degré d'affection qu'il portait à la jeune malade.

Amélie pleurait toujours avec une abondance extrême. Madame Geoffrin et Ferdinand étaient à son chevet, épiant l'instant où la jeune fille pourrait les reconnaître et leur parler. Enfin, Amélie redressa lentement la tête; ses regards, vagues encore, errèrent çà et là, tout humides des larmes qui inondaient le visage; puis ils se fixèrent sur madame Geoffrin. Tout à coup ils s'animèrent; les larmes furent taries subitement et Amélie jeta ses deux bras autour du cou de sa mère.

— Maman! dit-elle avec un élan de tendresse, comme les enfants chéris en trouvent seuls.

— Ma fille! Ah! tu me reconnais, enfin! s'écria madame Geoffrin en joignant ses larmes à celles de son enfant.

— Amélie, chère sœur! dit Ferdinand en se glissant dans la ruelle du lit pour se rapprocher de sa sœur, sans cependant déranger sa mère.

— C'est cela, pleurez tous, murmura Corvisart en se promenant. Je ne connais pas de meilleur exutoire que les larmes. Sans les larmes, les trois quarts des fortes émotions détermineraient des congestions cérébrales. Décidément la nature fait bien les choses.

Et s'approchant du lit :

— Eh bien! dit-il à la jeune fille, vous vous sentez dégagée, n'est-ce pas? La respiration est plus libre, la tête moins serrée. Donnez-moi votre main, mon enfant. Un peu de fièvre, mais ce n'est rien. Du repos, du calme, et nous n'y penserons plus.

— Mais, dit madame Geoffrin, que s'est-il passé? qu'as-tu donc ressenti?

— Est-ce que tu as eu peur cette nuit? demanda Ferdinand.

— Peur? répéta Amélie en frémissant.

Elle était redevenue fort pâle et ses mains se prirent à trembler.

— Parle, réponds-nous, reprit madame Geoffrin mue par une nouvelle inquiétude.

— Voyons, Amélie, dis-nous tout, ajouta Ferdinand,

— Sans doute, dit le docteur. Quoi qu'il vous soit arrivé, chère enfant, vous n'avez plus rien à craindre maintenant.

— Oh! fit Amélie en enfermant sa tête dans ses mains. quelle nuit affreuse!

— Mais que s'est-il passé? reprit madame Geoffrin.

— Interrogez-la, souffla le docteur à l'oreille de la mère, sans quoi le désordre qui règne dans son esprit l'empêchera d'exprimer ses idées d'une manière suivie.

Madame Geoffrin prit les mains d'Amélie.

— Hier au soir, dit-elle d'une voix caressante, nous avons passé la soirée dans ma chambre; tu te le rappelles?

— Oui, ma mère répondit la jeune fille.

— Ton frère avait fait de la musique: tu étais heureuse, tu ne souffrais pas alors?

— Oh! non, ma mère!

— Il était minuit quand Ferdinand nous quitta pour remonter chez lui. Les domestiques étaient couchés, et tu voulus toi-même remplir les fonctions de ma femme de chambre et me mettre au lit; tu te souviens?

— Parfaitement!

— Nous causâmes longtemps ensemble; enfin tu me quittas pour gagner ta chambre; te rappelles-tu quelle heure il était alors?

— Il était une heure du matin, maman, dit Amélie d'une voix sourde.

— Eh bien! dit vivement Ferdinand, à partir de ce moment qu'as-tu fait?

Amélie couvrit son visage de ses deux mains.

— Mais parle donc! s'écria sa mère.

— Attendez, dit la jeune fille, je me souviens! Oh oui, je me souviens! Mon Dieu! que j'ai souffert!

Et elle retomba dans un profond silence, que Corvisart fit signe de ne pas troubler. Enfin Amélie releva lentement la tête; ses regards étaient moins brillants et son visage était plus calme.

— Il était une heure du matin effectivement lorsque je vous quittai, ma mère, commença-t-elle en se dressant sur son séant. Je me le rappelle parfaitement attendu qu'en rentrant dans ma chambre je regardai l'heure à la pendule. Je n'avais pas sommeil et je me mis à regarder mes albums. Je les feuilletais depuis longtemps déjà, lorsque je me sentis avoir faim. Je

pris une lumière et j'allai regarder dans le cabinet de toilette pour voir si quelquefois Mariette n'avait pas eu la pensée de me préparer à souper; mais elle l'avait oublié sans doute, car mes regards ne rencontrèrent pas la moindre collation. Je songeais à me coucher quand mon estomac, criant de plus en plus famine, je me déterminai à aller chercher des provisions dans l'office.

« Je traversai donc le couloir et je me rendis d'abord dans la salle à manger. Là, je pris une assiette, un verre, une carafe d'eau; puis je passai dans l'office, où je pris des confitures...

— Après? après?... dit madame Geoffrin en voyant sa fille s'arrêter.

— Fort embarrassée, reprit Amélie, car, outre toutes mes provisions, j'avais encore un bougeoir à tenir, plus un journal que j'avais trouvé dans la salle et dont je m'étais emparée pour me distraire, je revins sur mes pas, étouffant le bruit de mes allées et venues afin de ne pas t'éveiller, bonne mère, et je regagnai le cabinet de toilette, dans lequel je posai mon souper sur ma petite table.

« M'installant convenablement, je commençai mon repas avec un appétit magnifique, et j'entamai la lecture de mon journal. Comme de coutume, la feuille était remplie d'histoires de chauffeurs.

« On racontait des histoires horribles et on disait que les assassinats les plus affreux se commettaient non-seulement autour de Paris, mais à Paris même. On affirmait qu'aux Halles, en plein jour, un jeune officier avait été arrêté et insulté par le peuple furieux parce que, avait-on prétendu, il ressemblait à l'un des portraits représentant les chefs des chauffeurs. On disait que les bons citoyens devaient veiller sur eux. Les chauffeurs, traqués de toutes parts, avaient reflué dans la capitale comme dans le lieu le plus capable de les cacher et de leur offrir un refuge assuré. Je lus là, avec un vif intérêt, deux colonnes de réflexions sur cette bande de monstres sanguinaires.

« Le fameux Rémouleur, l'un des chefs, avait été manqué, disait-on, la semaine précédente, dans la rue Saint-Lazare, dans un endroit que j'ai reconnu à la description pour être situé à deux pas de notre maison. Cela me fit frémir, et dès lors me remit en mémoire tous les récits que j'avais entendu faire sur cette bande infernale.

« Impatientée de l'effroi que je commençais à ressentir, je rejetai le journal et je m'efforçai de donner un autre cours à mes idées. Je pensai à toi, ma mère, à mon frère, à Caroline, mon amie que j'avais quittée si triste hier matin, sans pouvoir connaître la cause de sa tristesse. Bref, j'étais parvenue à me distraire et je continuais mon repas, que j'avais aux deux tiers achevé, lorsque le silence profond qui régnait autour de moi fut troublé tout à coup.

— Oh! mon Dieu! dit madame Geoffrin en levant les bras vers le ciel.

— Quelle sorte de bruit entendais-tu? demanda Ferdinand.

— Un bruit de pas assourdis par la distance. J'écoutai plus attentivement, et je distinguai mieux encore le même bruit, qui me sembla cette fois provenir de la cuisine située sous le vestibule.

« Tu te souviens, ma mère, poursuivit Amélie, dont les idées paraissaient devenir de plus en plus nettes, tu te souviens que tu avais chassé avant-hier Jérôme, notre cocher, en lui reprochant d'introduire des amis dans sa chambre après que nous étions couchés et en l'accusant de voler des provisions à la cave pour souper là-haut avec ses invités?

— Sans doute, et cela est vrai! dit madame Geoffrin.

— Les reproches que tu avais faits à Jérôme en le mettant à la porte m'étaient restés présents dans la pensée. En entendant ce bruit, que je crus parti de la cuisine, je me rappelai toute cette affaire, et, que Mariette et Joseph me pardonnent, je les accusai involontairement de continuer ce genre d'existence reproché à Jérôme.

— Ah! mademoiselle! firent à la fois les deux domestiques.

Amélie les calma du geste.

« Laissez-moi dire, poursuivit-elle, puisque maintenant j'ai reconnu mon erreur.

— Continue! continue! dit vivement Ferdinand.

— Convaincue que je ne me trompais pas, j'écoutai plus attentivement; mais le bruit avait cessé. Je me serai trompée, me dis-je en reprenant mon repas interrompu.

« Mais je ne portais pas la seconde bouchée à mes lèvres que le même bruit qui avait éveillé mon attention retentit de nouveau, toujours dans la direction de la cuisine.

« Ah! dis-je en me levant et obéissant toujours à la même pensée, cette fois, je suis certaine d'avoir entendu!

« Je m'approchai de la porte donnant sur le carré et j'écoutai, retenant mon haleine; mes soupçons se changèrent aussitôt en certitude, car des pas réguliers, retenus, comme le sont ordinairement ceux de gens qui craignent d'être entendus, devinrent très distincts pour mon oreille. Il était positif qu'on montait l'escalier de pierre du premier: je ne pouvais plus en douter.

« Je vous assure qu'alors je ne ressentais aucune crainte. Absolument dominée par la pensée que j'allais surprendre nos domestiques en faute, je posai la main sur le premier verrou de ma porte et je le fis glisser avec une extrême précaution. On montait toujours.

« C'est cela, me dis-je, ils vont regagner leurs chambres : ils ne savent pas que je suis là, que je vais les surprendre! c'est ainsi qu'on obéit aux ordres de ma mère! »

« J'appuyai la main sur le second verrou et j'allais le tirer également lorsqu'un bruit de verre cassé retentit soudainement : c'était évidemment la petite lanterne de l'escalier accrochée au mur, que l'on avait heurtée, fait tomber et brisée; mais tous les domestiques connaissaient parfaitement l'endroit où était accrochée cette petite lanterne, comment pouvaient-ils s'y être heurtés, même dans l'obscurité la plus profonde, eux qui devaient avoir tant d'intérêt à ne faire aucun bruit? Puis, cet accident arrivé eût dû exciter leur rire, et je n'entendais rien. Mais si ce n'était pas eux, alors qui était-ce donc qui s'était introduit chez nous? Ces réflexions m'avaient traversé l'esprit dix fois plus vite que je ne mets à vous les dire. Oh! chère mère, si tu savais ce que je souffris alors!

— Pauvre enfant! s'écria madame Geoffrin.

— Après? après? demanda le docteur, qui depuis quelques instants semblait prendre au récit d'Amélie un intérêt plus vif.

— Oh! continua Amélie, j'eus peur! tout mon sang se portait à mon cœur et j'étouffais! Un bourdonnement assourdit mes oreilles... mes yeux se voilèrent... En un instant toutes les pensées que m'avait suggérées la lecture du journal me revinrent à l'esprit; je me pris à trembler, et d'un geste rapide, sans me rendre compte de ce que je faisais, je repoussai les verrous dans leur gâche.

— Mais il fallait venir me prévenir! dit madame Geoffrin.

— Il fallait m'appeler! s'écria Ferdinand.

— Il fallait nous sonner, mademoiselle! ajouta Joseph.

— Je fus sur le point de réveiller toute la maison, poursuivit Amélie, mais une réflexion me retint : je me rappelai que dans l'affaire du Croissy, jugée dernièrement, les chauffeurs avaient posé une sentinelle

armée dans la cour et à chaque porte, avec mission de tuer tous ceux qui s'élanceraient pour sortir. Je venais de lire que la semaine dernière, à Étampes, dans une expédition faite par la bande de Jean le Roux, il y avait eu deux personnes tuées en tentant seulement d'appeler au secours.

« J'eus peur, si je te réveillais brusquement, ma mère, que tu n'appelasses sur-le-champ mon frère et les domestiques, et que, les chauffeurs étant alors dans l'escalier, tu ne fusses cause de la mort de Ferdinand, de Mariette et de Joseph.

« J'étais donc toujours là, écoutant avec une anxiété profonde; mais je n'entendais plus rien. Tout paraissait être de nouveau plongé dans le calme le plus parfait. Je respirai plus librement en me demandant si je ne m'étais pas trompée, si j'avais bien réellement entendu des pas, si je n'étais pas le jouet de quelque illusion trompeuse... Je passai dans ma chambre pour voir l'heure.

« Et quelle heure était-il? demanda le docteur avec un intérêt de plus en plus marqué.

— Deux heures du matin.

— C'est bien cela! murmura-t-il.

Puis, reprenant à voix haute :

« Après? demanda-t-il.

— Tremblante et incertaine, continua Amélie, je ne savais que croire, quel parti prendre, quand le retentissement sourd de plusieurs pas me donna la preuve qu'on redescendait maintenant l'escalier du second étage. La terreur me saisit de nouveau... cependant je ne perdis pas encore la tête : j'avais conscience de la situation....

III

LE RÊVE

— Après? après? dit vivement madame Geoffrin.

— Oh! réprit Amélie, cette fois j'étais bien certaine que le bruit n'était pas produit par mon imagination exaltée, il était réel. J'entendais distinctement descendre, avec précaution, mais j'entendais descendre, et je ne pouvais plus supposer dès lors que ce fussent les domestiques, car ils auraient bien remonté dans leurs chambres, mais ils ne fussent certainement pas descendus au milieu de la nuit.

« Ce que je distinguais c'était le bruit des pas de trois ou quatre hommes. Ils atteignaient le palier, ils s'arrêtèrent devant une porte. Autant que j'en pus juger, ils tinrent là conférence. J'étais éperdue, haletante, collée contre ma porte, que je m'attendais à voir attaquer de minute en minute. Je vécus deux siècles durant les quelques instants qui s'écoulèrent...

— Ces hommes causaient entre eux alors? demanda le docteur.

— Oui, répondit Amélie.

— Et que se disaient-ils?

— Je ne pouvais entendre distinctement; les paroles étaient échangées à voix très basse; cependant je pus surprendre quelques phrases, qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

— Ainsi, disait l'un des hommes, nous serons venus ici pour rien, et tandis que les camarades feront le grand coup là-bas, nous ne nous serons pas seulement amusés ici?

— Eh! répondit un autre, ces serrures sont plus solides que celles de Brest!

— Ensuite, continua Amélie, l'homme prononça encore quelques paroles à voix plus basse, mais je n'entendis plus qu'un bourdonnement confus. Je saisis au passage des mots isolés comme ceux-ci : « Tard... le jour... mère... rien ici... là-haut... porte de la petite...

— Non, demain, dit enfin celui qui paraissait être le chef.

Puis, comme répondant à une volonté énergiquement exprimée par les autres :

— Eh bien! tout de suite, ajouta-t-il, mais faites vite!

— Au même instant, j'entendis le bruit causé par plusieurs morceaux de fer qu'on devait poser sur les dalles du carré.

« J'étais là dans un état d'anxiété que je ne saurais dépeindre. Encore je voulus appeler, mais encore la terrible réflexion que c'était vouer à la mort ou Ferdinand ou l'un de nos serviteurs arrêta le cri prêt à aillir de mes lèvres. Collée contre la porte, n'osant tenter un mouvement, je demeurai immobile, foudroyée, paralysée par la terreur.

« J'entendais un outil de fer essayant de forcer la serrure de la porte de la salle. Au même instant la porte sur laquelle j'étais appuyée éprouva une légère secousse et un bruit sec m'avertit qu'une fausse clef cherchait à faire jouer le pêne.

« Que se passa-t-il alors en moi? je ne puis me l'expliquer encore. Il me semblait qu'un cercle de fer rouge entourait ma tête. On ne doit pas souffrir plus quand la raison vous abandonne.

« Qu'allais-je faire? je l'ignore... M'élancer sans doute dans la chambre de ma mère, crier, appeler, nous perdre tous, lorsque tout à coup un son aigu retentit, déchirant le silence de la nuit.

« Ce coup de sifflet parut impressionner vivement les bandits, car ils cessèrent subitement leur travail. Ils semblèrent écouter, un second coup de sifflet retentit encore; je les entendis ramasser précipitamment leurs outils et descendre avec une agilité extraordinaire. Quelques secondes après, je n'avais pas changé de situation, j'étais toujours appuyée contre la porte, mais j'avais la certitude que le péril était passé.

— Mais pourquoi alors n'être pas accourue près de moi? dit madame Geoffrin.

— J'allais le faire, ma mère, répondit Amélie. Je respirais plus librement, et machinalement je rentrais dans ma chambre, quand il me sembla voir briller une lueur à travers les rideaux de ma fenêtre. Encore sous l'impression de la terreur profonde que je venais d'éprouver, je m'élançai, j'écartai les rideaux...

— Et? dit Ferdinand en voyant sa sœur s'arrêter subitement.

Amélie était redevenue extrêmement pâle, et elle ensevelit son visage dans ses deux mains comme si elle eût craint que ses yeux ne rencontrassent quelque hideux tableau.

— Qu'avez-vous donc vu? demanda le docteur.

— Oh! murmura Amélie, c'était horrible!

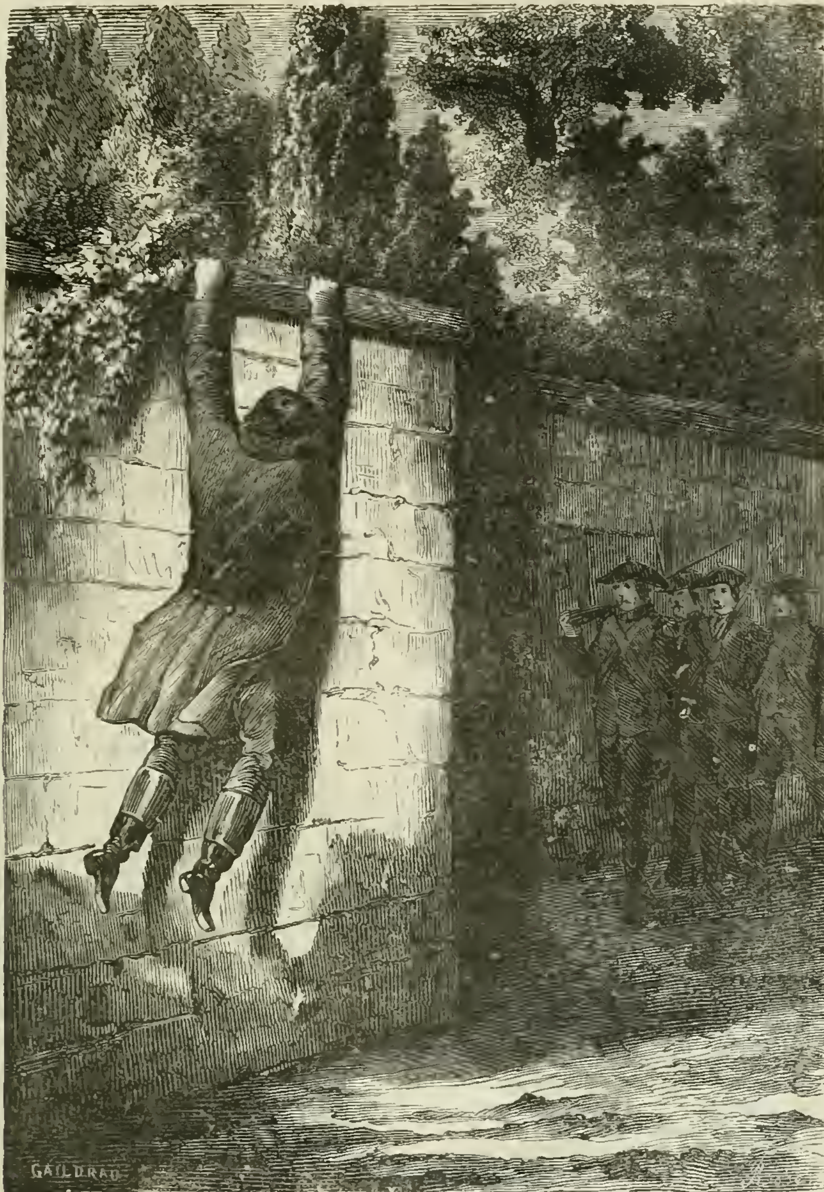
— Parle vite, chère enfant, confie-nous tout, dit madame Geoffrin avec une anxiété nouvelle et en attirant sur son épaule la tête de sa fille bien-aimée.

Amélie fit un effort pour surmonter l'émotion qui s'était emparée d'elle.

— Notre jardin était sombre, reprit-elle, mais là-bas, à droite, dans la direction des maisons de la rue de la Victoire, je vis briller un grand feu rouge par une fenêtre ouverte. On eût dit que toute une pièce était embrasée, puis se détachant sur cette lueur rouge, des ombres circulaient.

« Alors... Oh! je n'oublierai jamais cela!... c'était affreux!...

« C'était un rêve, n'est-ce pas, ma mère?... Je crus voir une femme agenouillée, des enfants près d'elle, puis un sabre nu au-dessus de sa tête... Et tout à coup le sabre s'abaissa, la femme tomba!... Je crus entendre un cri, je crus voir ruisseler le sang, et les enfants, eux aussi, tombaient frappés..



Une ronde de soldats passait.

« Folle, je reculai; je voulus appeler, mais il me sembla que ma langue était paralysée... Un mot écrit en caractères de feu dansait autour de moi dans la chambre; ce mot était celui de *chauffeurs!*... Enfin je fis un effort, mais mon pied glissa, je tombai...

« Depuis ce moment, ajouta Amélie après un court silence, je ne me rappelle plus rien, mais absolument rien. »

Madame Geoffrin, Ferdinand et le docteur se regardaient tous trois avec des expressions de physionomie différentes. Ferdinand et le docteur paraissaient se comprendre et échanger une série de pensées mystérieuses, madame Geoffrin était stupéfaite, elle ne savait que croire. Mariette et Joseph, qui avaient tout entendu, se tenaient à peu de distance du lit; Joseph faisant de gros yeux et parlant bas à la camériste, laquelle ouvrait une bouche énorme.

Quant à Amélie, replongée dans les pensées qui la faisaient si cruellement souffrir, elle avait les sourcils contractés et le front chargé de nuages.

— Oh! dit-elle enfin, tout cela est un affreux rêve n'est-ce pas maman? Je n'ai pas vu ces horribles scènes.

— Eh! sans doute, dit vivement le docteur. Vous avez soupé sans en avoir l'habitude, et rien ne charge plus l'estomac que les repas du soir; et puis vous allez boire de l'eau pure; mais l'eau de Paris est exécrable, chère enfant; vous aurez eu une mauvaise digestion, et vous savez que rien n'engendre le cauchemar comme une digestion pénible. Je m'explique parfaitement ce qui s'est passé. Vous avez lu en mangeant ces abominables histoires dont les journaux sont remplis. Cela vous aura monté la tête, vous vous serez assoupie sans vous en apercevoir, puis le malaise causé par la digestion pénible vous aura réveillée. Encore sous l'impression des cauchemars qui vous avaient assiégée, vous aurez pris une lumière ordinaire pour une lueur sinistre, vos rêves pour d'horribles réalités. La peur aura fait son effet, qui, joint à l'embarras de votre estomac, lequel embarras avait surexcité votre système nerveux, vous a causé une sorte de petite congestion qui heureusement a

cédé d'elle-même. C'est bien simple... Allons, je vous quitte, maintenant que vous allez mieux. Du calme. du repos, ne reparlez plus de tout cela, n'y pensez plus surtout... Eh! eh! laissez les vilains rêves de côté, vous êtes entourée d'assez aimables et excellentes réalités.

Et saisissant Ferdinand par le bras, le docteur l'entraîna vivement :

— Et voilà pourquoi votre fille est muette! murmura-t-il à son oreille. Il ne faut pas que votre sœur puisse croire à la réalité de ce qu'elle a vu, sans cela l'impression serait trop profonde; elle demeurerait flagrante, et il lui faut un calme absolu pour la remettre.

Ferdinand fit signe qu'il avait compris.

— Venez-vous avec nous, madame? demanda Corvisart en engageant, du geste, madame Geoffrin à quitter la chambre.

L'excellente mère comprit que le docteur voulait lui parler, et après avoir embrassé sa fille, elle se dirigea vers la porte du cabinet de toilette, sur le seuil de laquelle paraissait l'attendre Corvisart. En voyant venir madame Geoffrin, le docteur s'effaça pour la laisser passer devant lui, mais à peine eût-elle quitté la pièce :

— Ah! dit-il comme quelqu'un qui se souvient, j'oubliais ma trousse.

Et il revint précipitamment vers une petite table placée près du lit et sur laquelle se trouvait tout ouvert l'un de ces étuis de cuir garnis de petites fioles, tels qu'en portent d'ordinaire les médecins. Amélie était étendue sur sa couche et ses yeux suivaient machinalement le docteur. Mariette était alors à l'autre bout de la chambre, que madame Geoffrin venait de quitter. Corvisart se pencha vivement vers Amélie, comme pour remonter le drap sur l'un de ses bras demi-nus :

— Dans votre rêve, dit-il à voix basse et en parlant rapidement, la vue de l'horrible scène que vous nous avez racontée était-elle la seule et unique cause de l'émotion terrible que vous éprouviez?

Amélie regarda le docteur avec des yeux démesurément ouverts; un nuage pourpre s'étendait sur son visage.

— Vous ne me comprenez pas? demanda Corvisart.

La jeune fille ne répondit pas. Corvisart se pencha vers elle plus encore :

— Puisqu'il faut que je m'explique nettement, reprit-il, je vous demande, chère enfant, si parmi les voix que vous avez entendues à travers la porte, ou que, du moins vous avez cru entendre, vous n'avez pas pensé reconnaître un organe qui...

Amélie, de cramoisie qu'elle était, devint d'une pâleur livide. Sa main, saisissant celle du docteur, l'étreignit avec une force extraordinaire.

— Je ne me trompe pas? reprit le médecin.

Et comme Amélie ne répondait pas encore :

— Avouez que vous avez cru reconnaître la voix dont je vous parle, continua-t-il.

— Oui! balbutia la jeune fille avec un soupir de douleur.

— Et... dans celui qui menaçait la pauvre femme...

— Oh! fit Amélie en portant les mains à son visage.

— Vous voyez bien que vous avez rêvé! dit Corvisart en se redressant. Allons! ne pensez plus à ce vilain cauchemar, et reposez-vous!

Et posant un doigt sur ses lèvres, le docteur adressa un geste amical à la jeune malade, puis il fit un pas pour s'éloigner, mais Amélie le retint en étendant la main :

— Docteur! dit-elle d'une voix émue, répétez-moi encore que tout cela est un rêve!

— Mais je vous le répéterai tant que vous le voudrez, par la raison toute simple que c'est effectivement un rêve dont vous avez ressenti les effets!

— Vous ne me trompez pas?

— Pourquoi voulez-vous que je vous trompe?

— Ainsi c'est un rêve! dit Amélie avec un soupir de soulagement.

— Eh! oui, un cauchemar! Allons, n'y pensez plus et reposez-vous. Buvez cela, chère enfant!

Et prenant une des petites fioles que Joseph avait rapportées, le docteur en versa quelques gouttes dans un verre d'eau sucrée qu'il présenta à la malade. Amélie prit le verre et en but le contenu.

— C'était un rêve! répéta-t-elle en se laissant retomber sur sa couche.

Le docteur lui adressa un doux sourire, puis il traversa la pièce et passa dans le cabinet de toilette.

— Madame et M. Ferdinand sont dans la salle à manger! dit Joseph, qui attendait là.

Le docteur désigna du doigt une autre porte située à gauche et qui, on le devinait à sa disposition, devait donner sur le carré.

— C'est cette porte dont la serrure est abîmée? demanda-t-il à voix basse.

— Oui, répondit Joseph, on a voulu la forcer, j'en réponds.

IV

UNE CONSTATATION

Le docteur quittait Joseph, et il allait s'engager dans le couloir, quand il parut frappé par une réflexion subite. Il s'arrêta et, revenant sur ses pas, il conduisit le valet dans l'embrasure de la fenêtre donnant sur la cour.

— Tu vas descendre explorer le vestibule, examiner la porte d'entrée de la maison et celle donnant sur le jardin, dit-il.

— Oui, citoyen! répondit Joseph.

— Examine avec attention, surtout, vois s'il n'y a aucune empreinte de pieds dans la terre du jardin, s'il y a une empreinte, respecte-la. Si tu trouvais des traces d'effraction aux portes du rez-de-chaussée, tu le constaterais. S'il n'y a aucune trace de cette nature, regarde le sol du jardin devant la maison et assure-toi s'il a été foulé là, afin de savoir si l'on est entré de ce côté ou par la cour.

— Oui, citoyen.

— Eh bien, docteur, que faites-vous donc? demanda madame Geoffrin en apparaissant.

— Je donnais une consultation à Joseph, répondit en souriant le médecin.

Et adressant un signe d'intelligence au valet, il suivit madame Geoffrin dans la salle à manger. Ferdinand était là inquiet, soucieux, rêveur.

— Ce n'est rien ce qu'a Amélie, n'est-ce pas docteur? demanda vivement madame Geoffrin.

— Non, des calmants et du repos, répondit Corvisart. Quelques gouttes de laurier cerise sur un morceau de sucre, et qu'elle dorme.

— Pauvre enfant! Et vous croyez que c'est un rêve qui aura pu...

— Moi? interrompit le docteur. Je crois à la réalité.

Madame Geoffrin traissaillit et pâlit.

— Comment? dit-elle, ce que vous disiez tout à l'heure?...

— C'était pour tranquilliser Amélie.

— Vous croyez qu'elle n'a pas rêvé? qu'elle a vu et entendu tout ce qu'elle nous a raconté? Mais alors, des voleurs se seraient introduits dans cette maison, cette nuit!

— Demandez à Joseph, qui ne peut ouvrir ni la porte de la salle ni celle du cabinet de toilette de

votre fille, par la raison toute simple qu'on a tenté de les forcer cette nuit.

Madame Geoffrin fit un geste d'effroi.

— Mais cette scène de massacre à laquelle elle croit avoir assisté.

— Elle y a assisté en effet! Cette nuit, dans la maison dont le jardin est mitoyen avec le vôtre, on a, ainsi que je le disais à votre fils, assassiné deux ménages, les pères, les mères et deux enfants!

— Et qui a commis ces crimes?

— Eh parbleu! les chauffeurs, toujours les chauffeurs! s'écria Corvisart avec colère. Ce qui m'exaspère contre ces brigands, c'est qu'ils ont un médecin dans leur bande!

— Comment! dit madame Geoffrin avec stupeur, êtes-vous certain...

— De ce que je vous dis? Que trop certain, chère dame. J'ai été réveillé ce matin par les magistrats qui m'envoyaient quérir pour aller constater le crime : j'ai tout vu, j'ai inspecté tous les corps, ceux des femmes, ceux des hommes et ceux des deux petits enfants.

— Deux maris, deux femmes et deux enfants assassinés! répéta madame Geoffrin en levant les bras au ciel!

Puis, changeant de ton brusquement et ramenée à d'autres pensées, par l'égoïsme si naturel de sa tendresse maternelle :

— Mais si Amélie n'a pas rêvé, reprit-elle, si elle a bien entendu ce qu'elle a cru entendre, c'étaient des assassins qui étaient dans cette maison, ici?.

— Tout le fait supposer, répondit le docteur,

— Des assassins! Et ma pauvre fille aurait pu... Oh! docteur, ne me donnez pas une telle pensée!

— Mais, dit Ferdinand en se rapprochant, si ce sont des bandits qu'Amélie a entendus cette nuit, comment ont-ils pu s'introduire dans la maison? chaque soir les portes sont soigneusement fermées, et il n'y a eu aucune tentative d'atfraction.

— C'est ce que Joseph nous dira tout à l'heure, car je l'ai envoyé explorer le rez-de-chaussée.

— C'est ce que je puis vous dire tout de suite, docteur, répondit Ferdinand; car je viens de descendre à l'instant pour aller examiner la porte donnant sur la cour et celle ouvrant sur le jardin.

— Eh bien?

— Elles ne portent pas la moindre trace de violence..

— Vous les avez examinées?

— Minutieusement.

— Et les fenêtres de la cuisine, celles du vestibule?

— Rien non plus; les contrevents sont solides, et ils n'ont point été touchés.

— On est entré cependant.

— A l'aide de fausses clefs, alors.

— Ou d'intelligence dans la place, dit le docteur en baissant la voix.

Ferdinand fit un geste de dénégation.

— Oh! dit madame Geoffrin, y pensez-vous, docteur? Mais ce serait accuser ceux qui nous entourent. Mariette et Joseph sont d'excellents serviteurs, Mariette est avec moi depuis quinze années; elle a élevé ma fille. Joseph est à notre service depuis douze ans; mon mari avait en lui une confiance absolue; ce sont des serviteurs fidèles; j'ai traversé avec eux les terribles années par lesquelles nous venons de passer, et ils nous ont donné les témoignages du plus sincère attachement. Les laisser accuser serait de l'ingratitude.

— Eh! fit Corvisart avec impatience, je n'accuse ni Mariette ni Joseph; mais vous avez eu d'autres domestiques, entre autres le cocher que vous avez chassé ces jours derniers.

— Jérôme?

— Oui; pourquoi est-il sorti de chez vous?

— C'est mon fils qui l'a renvoyé.

— Il soignait mal les chevaux, dit Ferdinand. Je lui en ai fait l'observation, et, comme ses réponses étaient inconvenantes, je lui ai donné sur-le-champ son compte.

Le docteur réfléchissait.

— Est-ce que vous accusez Jérôme? reprit madame Geoffrin.

— Je n'accuse personne directement, répondit Corvisart, je cherche. Il est évident que l'on s'est introduit cette nuit chez vous, Amélie ne s'est point trompée; elle a parfaitement entendu. D'ailleurs les deux serrures du premier étage, à demi forcées, sont des témoignages irrécusables; et cependant au rez-de-chaussée aucune trace d'effraction, paraît-il, ne décèle le passage des malfaiteurs; donc, pour s'introduire chez vous, ces malfaiteurs connaissaient les lieux et avaient pu se procurer des moyens d'accès.

— Mais, dit Ferdinand, si ces hommes, qui ne peuvent être que des voleurs, se sont introduits ici cette nuit, pourquoi n'ont-ils tenté de rien voler? Ils ignoraient que ma sœur fût aux écoutes. Ils se sont retirés sans accomplir le moindre méfait.

— Cela est vrai : il y a là un point obscur qui m'intrigue vivement, et c'est ce point qu'il faudrait éclaircir.

— Comment? demanda madame Geoffrin.

Le docteur ne répondit pas.

— Croyez-vous donc, docteur, dit Ferdinand, que ceux qui se sont introduits ici fussent les mêmes que les assassins de cette famille dont vous nous parliez?

— Je ne sais si ce sont les mêmes hommes, mais évidemment ceux d'ici et ceux de là-bas devaient faire partie de la même bande.

— Et quelle est donc cette famille que l'on a assassinée? demanda madame Geoffrin.

— On ne sait pas exactement encore, répondit le docteur. C'étaient des gens de province nouvellement arrivés à Paris : deux hommes, deux femmes jeunes encore et deux petits enfants.

— Quoi! s'écria Ferdinand, les malheureux ont péri sans pouvoir opposer aucune résistance, sans appeler au secours.

— Sans doute, ils ont été surpris dans leur sommeil. J'ai été appelé pour assister au procès-verbal que l'on dressait de ces meurtres; j'ai constaté la mort des malheureux.

— Toujours les chauffeurs! dit Ferdinand.

Madame Geoffrin joignit les mains avec une expression de douloureuse commisération.

— Sait-on au moins d'où venaient ces malheureux?

— Des fabricants de drap d'Elbeuf arrivés hier au soir seulement à Paris avec leurs machandises. On a tout dévalisé, pas une pièce de drap n'est restée, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il a fallu absolument une énorme voiture pour emporter d'un seul coup ces marchandises; et les voisins ont déclaré n'avoir rien entendu. Il est juste de dire que les plus proches voisins sont encore assez éloignés de cette maison; mais que diable! une voiture fait du bruit en arrivant et en s'en allant.

— Et, dit madame Geoffrin, cette maison où a été accompli cet horrible forfait est celle située rue de la Victoire, et dont les jardins sont mitoyens avec le nôtre?

— Précisément; la maison appartenant au citoyen Richardin, celle qu'il louait d'ordinaire à ces deux fameux capitaines corsaires, les citoyens Bonchemin et le Bienvenu.

— Mais les deux marins étaient à Paris hier encore, avec leurs femmes et leurs enfants, dit Ferdinand.

— Oui et non; et voyez comme le hasard est quelquefois terrible : hier, à trois heures de l'après-midi, les citoyens Bonchemin et le Bienvenu étaient effectivement encore à Paris, et rien n'annonçait leur départ, lorsqu'à cinq heures du soir, par suite de nouvelles importantes arrivées brusquement, ils envoyèrent chercher des chevaux de poste ; à cinq heures et demie, ils remettaient les clefs de la maison au citoyen Richardin, et tandis que tout le monde les croyait encore à Paris, il roulaient au galop sur la route du Havre, emmenant avec eux femmes, enfants et domestiques. Au moment où le père Richardin apprenait ainsi le subit départ de ses locataires, il avait auprès de lui un de ses amis intimes :

— Allons! dit le propriétaire, demain il me faudra remettre l'écriteau.

— Inutile, répondit l'autre, tes locataires viennent de partir; eh bien, dans une demi-heure tu en auras d'autres.

— Comment?

— Il vient d'arriver aujourd'hui même à Paris deux négociants d'Elbeuf que je connais fort bien. Ils sont avec leurs femmes et leurs enfants; ils voulaient trouver une maison meublée pour eux seuls, et en attendant ils sont descendus à l'hôtel. Je vais les prévenir, ils seront enchantés, et je les ramène avec moi.

Qui fut dit fut fait. Une heure après les négociants d'Elbeuf étaient installés dans la maison que venaient de quitter les corsaires. Comme les citoyens Bonchemin et le Bienvenu, ils avaient avec eux leurs femmes et deux enfants, ce qui faisait que l'installation des précédents locataires convenait merveilleusement aux nouveaux.

— Et, s'écria madame Geoffrin, ce sont ces malheureux qui, la nuit même, quelques heures après leur installation, étaient assassinés!

— Oui, madame.

— Mais ceux qui les ont frappés ont peut-être cru frapper les capitaines corsaires ?

— Cette supposition est admissible, car le départ des premiers et l'arrivée des derniers se sont opérés dans un espace de temps si rapproché qu'à part le propriétaire et l'obligeant ami, personne ne pouvait deviner le changement survenu. Cependant tout a été volé, pillé, saccagé et emporté, ainsi que je vous l'ai dit, ce qui détruit toute supposition de haine et de vengeance particulières.

— Est-on au moins sur la piste des coupables? demanda Ferdinand.

— On a cru être un instant sur la piste d'un seul ; tous les autres avaient disparu sans qu'on pût même apercevoir leur ombre.

— Et celui donc vous parlez?

— Oh ! celui-là a échappé aussi, mais il a été poursuivi au moins. Il paraîtrait que, le crime accompli (c'est-à-dire voilà ce qu'on supose) il paraîtrait, dis-je, que le crime accompli, les marchandises enlevées, les assassins disparus, un seul d'entre eux demeura dans la maison. Pourquoi faire? on l'ignore, mais enfin il est certain que celui-là sortit le dernier et bien après les autres. Au moment où il atteignait la rue en franchissant le mur, une ronde de soldats passait. En voyant un homme s'élancer la nuit du haut d'un mur, les soldats, bien qu'ignorant absolument encore le crime horrible qui venait d'être commis, les soldats le prirent naturellement pour un malfaiteur, et ils voulurent l'arrêter. L'homme s'échappa ; on le poursuivit, et on allait l'atteindre, lorsque tout à coup il disparut sous la porte d'une maison voisine. Les soldats pénétrèrent à leur tour dans la maison. Le fugitif, toujours poursuivi, gagna les toits, sur lesquels il s'aventura. La chasse redoubla d'ardeur, en dépit des difficultés et des périls. Le poursuivi franchissait les passages difficiles avec une hardiesse et une agilité merveilleuses : il courait de maison en maison. Enfin, arrivé sur le toit de l'hôtel voisin de celui du citoyen Chivry, le banquier, votre ami, il disparut brusquement. Avait-il pénétré dans l'intérieur par le trou de quelque lucarne, était-il tombé soit dans la rue, soit dans le jardin, voilà ce que tout d'abord il fut impossible d'établir. Toujours était-il que l'on ne trouvait plus aucune trace du fugitif. Les soldats laissèrent deux des leurs sur le toit ; les autres descendirent; ils interrogèrent la rue ; ils ne trouvèrent rien. Ils se firent ouvrir la porte de l'hôtel, même celle de celui du citoyen Chivry; ils fouillèrent les jardins, les maisons, des caves aux greniers, et pas le moindre fugitif. L'homme avait absolument disparu.

— Et on ne l'a pas retrouvé depuis?

— Non.

— Voilà qui est extraordinaire !

— Et pas le moindre indice qui puisse mettre sur les traces de ces meurtres! s'écria Ferdinand.

— La police n'a effectivement rien trouvé ! dit Corvisart, mais je crois cependant que j'ai été plus heureux qu'elle.

— Comment! firent à la fois la mère et le fils en regardant le docteur.

— Ce matin, après avoir constaté l'état des cadavres, et comme je dressais procès-verbal, j'étais assis, pour écrire, dans un large fauteuil sur lequel avait dû bien certainement se prélasser quelques heures plus tôt l'un des assassins, car ce fauteuil portait encore les empreintes fraîches de doigts sanglants.

Madame Geoffrin fit un geste d'horreur.

— J'avais fini d'écrire mon procès-verbal, reprit froidement Corvisart avec cette indifférence du médecin en matière d'événements dramatiques, qui n'est certes pas de l'inhumanité, mais le résultat de l'habitude prise en présence des douleurs humaines, j'avais fini d'écrire quand, par un faux mouvement, je répandis sur mes doigts une partie du contenu de l'encrier : je voulus prendre mon mouchoir pour m'essuyer, et je passai la main derrière moi pour atteindre la poche de mon habit, mais mes doigts s'égarèrent et entrèrent dans la doublure crevée du fauteuil. Je sentis un petit corps dur glisser sous mes doigts, je le saisis et le ramenai vivement à mes yeux. C'était un mignon portefeuille brodé. Ce portefeuille trouvé là pouvait devenir un indice précieux, et j'allais le remettre au magistrat qui présidait l'enquête, lorsque mes yeux, en interrogeant toujours ce petit portefeuille, firent jaillir un souvenir de mon esprit. Par un geste plus rapide encore que celui à l'aide duquel je l'avais pris, je fis disparaître le portefeuille dans ma poche.

Madame Geoffrin et son fils se regardaient avec une expression de profond étonnement.

— Je ne vous comprends pas, docteur, dit enfin la mère d'Amélie.

Corvisart rapprocha son siège de celui de sa cliente, et lui prenant les mains avec un geste empreint d'une amitié sincère :

— Chère madame, reprit-il, avec toute autre que vous j'agirais moins brutalement que je ne vais le faire, mais je vous connais et vous me connaissez. Si je sais que vous êtes ce qu'on peut appeler une *femme forte*, comme dans l'Écriture, vous savez que je suis sincèrement attaché à votre famille, donc...

— Docteur, vous m'effrayez! interrompit madame Geoffrin. Est-ce que l'état de ma fille...

— N'a rien d'alarmant, je vous en donne ma parole d'honneur! dit Corvisart. Il s'agit d'Amélie, il est vrai, mais indirectement. Quant à sa santé, n'ayez aucune crainte.

— Mais que voulez-vous donc dire, docteur? de-

manda Ferdinand. Je suis comme ma mère, je ne vous comprends pas.

Corvisart réfléchit quelques instants comme un homme qui dresse un plan dans sa tête.

— Combien y a-t-il de temps que vous recevez M. de Charney? demanda-t-il brusquement.

— Charney? répéta madame Geoffrin.

— Annibal? s'écria Ferdinand.

— Oui.

— Mais à quel propos, docteur, venir parler de M. de Charney?

— A propos de ce portefeuille.

Et le docteur tira de sa poche le petit meuble dont il avait parlé et qu'il présenta à madame Geoffrin; celle-ci le prit avec une expression d'étonnement indicible. C'était un charmant carnet, fort mignon et qui portait brodé en relief, à la main, un A et un C entrelacés.

— N'est-ce pas vous-même qui avez brodé ces chiffres, reprit le docteur, et ce portefeuille n'est-il pas celui que vous avez offert à M. Annibal de Charney, il y a juste aujourd'hui quinze jours, pour l'anniversaire de sa rentrée en France?

— Ce portefeuille!... répéta madame Geoffrin.

— C'est celui que j'ai trouvé dans la doublure du fauteuil en dressant mon procès-verbal.

— Eh bien, dit Ferdinand, qu'est-ce que vous concluez de là, docteur? M. de Charney n'a-t-il pu être volé par ceux qui ont assassiné ensuite, ou ne pouvait-il connaître les victimes, qui, par un hasard quelconque, se seraient trouvées en possession de ce portefeuille.

— Votre sœur a failli avoir un épanchement au cerveau, dit vivement Corvisart, non pas par suite seulement de la terreur qu'elle a éprouvée en entendant les bandits, mais bien parce que parmi les voix de ces bandits elle a cru reconnaître celle de M. de Charney, parce que dans l'assassin qui égorgeait une pauvre femme elle a reconnu les traits de celui qu'elle nommait d'avance son époux, comprenez-vous?

— Docteur! s'écria Ferdinand en bondissant.

Madame Geoffrin voulut faire un mouvement, mais ses forces l'abandonnèrent, tant l'émotion qu'elle ressentait était grande. Son visage était devenu d'une pâleur de marbre; le docteur, qui avait gardé les mains de madame Geoffrin dans les siennes, les serra énergiquement et les secoua afin d'attirer le sang que refluait vers le cerveau et la poitrine.

— Allons! de la force, dit-il; vous savez que je suis brutal, mais je suis pour les appréciations violentes. Après tout, Amélie ne sait rien puisqu'elle croit maintenant avoir rêvé, et M. de Charney n'est pas encore votre gendre.

— Docteur! s'écria Ferdinand, si ce que vous dites est vrai, je tuerai cet homme-là!

— Baste, fit Corvisart, si ce que je dis est vrai, comme je le crois, le bourreau vous épargnera cette besogne.

— Ma pauvre enfant! s'écria madame Geoffrin en dominant sa faiblesse avec cette énergie si belle de la mère quand il s'agit de son enfant, ma pauvre enfant!... mais elle l'aime!...

V

UNE RÉVÉLATION

Calmant du geste Ferdinand, qui parcourait la pièce à pas précipités, le docteur revint vers madame Geoffrin.

— Ai-je donc eu tort de vous parler ainsi que je l'ai fait? dit-il.

— Non, répondit madame Geoffrin; mais il faut m'expliquer votre pensée tout entière, docteur; il ne faut pas que vous me quittiez avant que nous ayons jeté un jour lumineux sur cette affaire à laquelle le bonheur de ma fille est attaché. Passons dans ma chambre, nous serons mieux qu'ici pour causer. Ferdinand, conduis le docteur. Je vais voir si Amélie repose, si elle n'a besoin de rien, et je reviens immédiatement.

Et madame Geoffrin, forte, énergique, redressant sa noble tête comme le soldat en face du péril, adressant un geste expressif au docteur et s'éloigna en marchant sur la pointe des pieds pour se diriger vers la chambre de sa fille.

— Docteur, dit Ferdinand en se rapprochant du médecin, donnez-moi votre parole d'honneur que vous me direz la vérité tout entière, à moi.

— Mon cher enfant, répondit Corvisart, je vous donne ma parole d'honneur que cette vérité, je la dirai tout entière à votre mère dans un instant. Seulement, quoi que je vous dise, ne prononcez pas un mot devant votre sœur qui puisse lui faire supposer qu'elle n'a point été le jouet d'un rêve. La vérité brutale pourrait la tuer, elle, car votre mère a raison, Amélie aime cet homme.

— Et cet homme est un misérable?

— Je le crois! répondit nettement le docteur.

— Quoi! s'écria le jeune homme avec une indignation croissante, ce misérable se sera introduit dans notre maison, il aura capté notre confiance, il aura compromis peut-être le bonheur de ma sœur, et...

— Et il aura fait son métier de bandit, interrompit le docteur.

— Mais c'est impossible!

— C'est ma conviction profonde.

Les deux hommes entraient dans la chambre de madame Geoffrin au moment où la mère d'Amélie venait les rejoindre.

— Elle dort, dit-elle au docteur; son sommeil est un peu agité, mais sa respiration est calme et légère.

— Ce ne sera rien; dans quelques heures elle sera remise, répondit le médecin.

— Mettez-vous dans ce fauteuil et causons, mon ami, je vous écoute; et n'oubliez pas, mon bon docteur, que c'est à une mère, seule dépositaire maintenant du bonheur de ses enfants, que vous allez parler.

— Permettez-moi de répéter la question que je vous ai déjà faite, répondit le docteur. Combien y a-t-il de temps que vous recevez M. de Charney?

— Près de quatre mois.

— Vous ne le connaissiez pas avant cette époque?

— Je l'avais rencontré quelquefois chez deux ou trois de mes amies.

— Qui vous l'a présenté?

— A bien prendre... personne, répondit madame Geoffrin avec un peu d'embarras. Je l'avais vu à chaque bal de madame Tallien; il avait souvent fait danser ma fille; il était fort aimable avec moi, empressé même à me combler de politesses et d'attentions. Il connaissait presque tous les invités de madame Tallien, et tous le traitaient en familier de la maison, Le voyant danser si fréquemment avec Amélie, je demandai qui il était. On me dit qu'il se nommait de Charney, et que c'était madame Tallien qui l'avait fait rayer de la liste d'émigration.

— Permettez-moi de vous dire, chère madame, répondit le docteur, que cette excellente Notre-Dame de Thermidor a fait rayer tant de monde de la liste des émigrés que ce service rendu ne peut compter pour une grande recommandation pour celui qui l'a reçu.

— Cela est vrai; aussi continuai-je mon enquête. J'appris alors que les Charney étaient une excellente famille de la Saintonge, jadis fort riche, ruinée par

la révolution, comme tant d'autres, et dont M. Annibal de Charney était l'unique représentant.

— Les personnes qui vous donnaient ces renseignements avaient-elles connu jadis M. de Charney? l'avaient-elles vu en émigration?

— Non, je dois le dire; mais ce n'est pas étonnant puisque lorsque la révolution avait éclaté le père de M. de Charney n'était pas en France. Grand voyageur, il explorait alors les montagnes du Liban en compagnie de son fils, encore enfant. La révolution les surprit loin de leur patrie, dont elle leur fermait les portes. M. de Charney père mourut en terre sainte. Ce fut alors que son fils se décida à braver tous les dangers pour revoir cette France après laquelle tous ses vœux aspiraient. Vous comprenez dès lors que M. de Charney pouvait être personnellement inconnu de presque tout le monde. Il avait huit ans lorsque son père était parti avec lui, en 1778, et il est rentré en France à vingt-huit ans. Il trouva en arrivant sa fortune détruite, ses biens confisqués. Heureusement son père avait emporté avec lui une somme de deux cent mille livres qu'il avait placée chez un banquier de Venise, de sorte que le fils put être à même de mener une existence convenable.

— C'est M. de Charney lui-même qui vous a raconté tout cela? dit le docteur avec un peu d'ironie.

— Oui; mais ces assertions m'ont été confirmées par plusieurs personnes dignes de foi. Beaucoup avaient connu jadis M. de Charney père, toutes savaient qu'il adorait les voyages et qu'il était effectivement parti, après la mort de sa femme, avec son jeune fils pour la Syrie et la Turquie. Que M. de Charney soit mort là-bas, le doute n'est pas permis, car son fils, en déposant dernièrement chez maître Raguideau, mon notaire, ses papiers de famille, y a déposé également l'acte de décès dressé par les autorités européennes de Syrie. M. Annibal avait une quantité énorme de titres, de papiers, de contrats, or qui pourrait être en possession de tous ces titres, si ce n'est le véritable héritier de la famille?

— Mais quelqu'un qui les aurait volés!

— Oh! docteur, vous supposez...

— Chère madame, interrompit le docteur, je suppose que l'homme dont je vous parle est l'un des assassins de la nuit dernière; je puis bien supposer dès lors qu'il a commis jadis d'autres crimes. Mais nous discuterons cela tout à l'heure : veuillez continuer. M. Annibal de Charney était donc l'unique représentant d'une vieille famille de Saintonge, et il était riche de deux cent mille livres. Je reconnais que dans l'étrange état où se trouve notre société de 1799, société dans laquelle se mêlent les éléments les plus bizarres et les plus opposés, il vous soit difficile, à vous comme à tout autre, de démêler la vérité de chaque individualité, de chaque condition sociale.

— Permettez, docteur, répondit madame Geoffrin, je n'ai pas agi tout à fait aussi légèrement que vous paraissez le supposer.

— Cependant vous avez reçu M. de Charney chez vous.

— C'est moi qui lui ai ouvert les portes de la maison de ma mère! dit Ferdinand; M. de Charney, je dois l'avouer, m'a rendu un véritable service d'ami.

— Je sais cela, dit le docteur; il vous a tiré d'embarras un jour à propos du payement d'une dette de jeu, une folie de jeune homme.

— Et le lendemain il me servait de témoin dans un duel, et pour unique récompense de ces deux actes de dévouement, il me demanda à être présenté à ma mère. Or ma mère le connaissait pour l'avoir rencontré déjà chez madame Tallien.

— Je reconnais que tout cela a été mené fort adroitement; mais permettez-moi de vous le dire, Ferdinand, vous avez eu tort, grand tort de laisser courir dans les salons ces propos relatifs à un prochain mariage entre M. de Charney et votre sœur.

— Ces bruits, je ne les ai pas propagés! dit Ferdinand en rougissant.

— Non, mais vous ne les avez pas démentis.

— Pouvais-je les démentir alors que je voyais en Charney un parti avantageux pour ma sœur, alors que je devinais l'amour naissant d'Amélie pour lui?

— Mais, mon ami, dit madame Geoffrin, depuis que M. de Charney vient chez moi, vous l'y avez vu souvent, vous m'avez plusieurs fois témoigné, avec votre franchise ordinaire, que M. de Charney n'avait pas le don de vous plaire, mais jamais vos confidences n'ont été plus loin.

— Elles ne le pouvaient pas, puisque je n'en savais pas davantage; M. de Charney me déplaisait plus que je n'aurais su le dire. Pourquoi?... je n'en savais rien : c'était une antipathie naturelle dont j'ignorais la cause; en une heure cette cause devait m'être révélée. Ce matin, au moment même où l'on m'envoyait chercher pour me rendre sur les lieux où avaient été accomplis les crimes de la nuit dernière, on me remit une lettre; cette lettre, que voici, est d'un de mes amis, chirurgien de marine, dont le navire vient de croiser sur les côtes de Syrie. Je lui avais écrit à propos de ce M. de Charney, le priant de s'efforcer d'obtenir des renseignements sur le père d'Annibal, et de m'envoyer ces renseignements dans le plus bref délai.

— Eh bien? demanda madame Geoffrin.

— Eh bien, ces renseignements sont simples, mais significatifs : MM. de Charney père et fils ont péri sur mer, dans l'hiver de 1791, devant Beyrouth.

— Ont péri! s'écria madame Geoffrin.

— Ont péri avec le navire qu'ils montaient et qui s'est perdu corps et biens!

— C'est impossible! s'écria Ferdinand.

— Mon ami, reprit le docteur, qui pensait que j'attachais une grande importance à ces événements, a joint aux détails précis que me donne cette lettre les deux actes mortuaires de MM. de Charney père et fils, actes dressés par les autorités du pays et visés par les consuls européens. Après la perte du navire, les cadavres ont été rejetés sur la plage, et mon ami a visité lui-même le tombeau contenant les restes des deux derniers de Charney. Sont-ce là des documents authentiques et des preuves palpables?

Ferdinand et sa mère se regardaient sans mot dire.

— En prenant connaissance de cette lettre, continua le docteur, j'avais résolu, chère madame Geoffrin, de me rendre chez vous ce matin même, dès que je serais libre. Comprenez-vous maintenant ce qui a dû se passer en moi lorsque, après avoir constaté un crime horrible, je trouvai fortuitement ce portefeuille qui pouvait mettre sur les traces de l'un des coupables? Comprenez-vous ce que je ressentis lorsque tout à l'heure, après avoir écouté le récit d'Amélie et tandis que vous passiez dans la salle avec Ferdinand, je fis avouer à votre fille que la cause de sa crise nerveuse avait été que, dans son prétendu rêve, elle avait cru reconnaître parmi les voix des bandits la voix de l'homme qu'elle aime?

Ferdinand se leva précipitamment et boutonna son habit avec un geste fébrile.

— Où vas-tu? lui demanda sa mère?

— Chez M. de Charney! répondit le jeune homme.

— Ferdinand! s'écria madame Geoffrin, mon fils! n'augmente pas nos douleurs!

— Il faut savoir la vérité de la bouche de cet homme, et je la saurai!

— C'est-à-dire que vous ne saurez rien! dit Corvisart en haussant les épaules.

— Mais...

La porte de la chambre, qui s'ouvrit tout à coup, interrompit Ferdinand.

— Madame, dit Mariette en avançant la tête.

— Ma fille? dit madame Geoffrin en se précipitant.

— Non, madame; mademoiselle dort toujours et elle est très calme.

— Qu'est-ce donc alors?

— C'est madame et mademoiselle Chivry qui demandent si madame peut les recevoir.

— En ce moment, impossible, Mariette. Priez ces dames de m'excuser, mais les préoccupations les plus graves... l'accident arrivé à Amélie...

— Je n'accepte pas ces excuses, dit une voix fraîche et timbrée. Je force votre porte, chère amie, et vous me remercierez de ma hardiesse, car je viens vous apporter une heureuse nouvelle.

Mariette s'était écartée et deux dames fort élégamment mises franchirent le seuil de la porte, le sourire sur les lèvres. Madame Geoffrin lança un regard rapide au docteur en lui désignant Ferdinand, puis elle alla au-devant de ses visiteurs.

VI

LE DÉSHONNEUR

Les deux dames qui venaient d'entrer étaient, ainsi que l'avait annoncé Mariette, la mère et la fille. La mère pouvait avoir trente-huit ans, la fille seize ou dix-sept. Jolies toutes deux, une grande ressemblance existait entre elles, et cette ressemblance était encore augmentée par l'habitude qu'elles avaient prise d'avoir constamment des toilettes identiquement semblables.

— Pardonnez-nous, à Caroline et à moi, de forcer votre porte, chère amie, dit madame Chivry en s'avançant vers madame Geoffrin, qu'elle embrassa avec une effusion véritable, mais on serait coupable, envers des amies telles que vous, si l'on ne leur offrait pas la primeur des heureuses nouvelles. Mais avant tout, qu'a donc Amélie? Elle est souffrante, a dit Mariette à ma fille?

— Oh! ce n'est rien, répondit madame Geoffrin. Une mauvaise nuit...

— Cependant vous avez craint un accident sérieux, puisque voici le docteur.

— Je passais devant la maison, répondit Corvisart, c'est pourquoi je suis monté.

— Alors, si Amélie n'est qu'indisposée légèrement, notre bonheur n'a plus de tache, nous pouvons nous y livrer sans crainte. Oh! chère amie, comme la joie fait du bien au cœur!

— La joie! répéta madame Geoffrin.

— Eh oui! vous avez l'air tout affectée?

— C'est qu'au moment où vous arriviez, madame, dit Ferdinand, le docteur nous racontait l'horrible crime accompli dans notre rue même, et ma mère est encore sous l'impression...

— Ne me parlez pas de cela! interrompit madame Chivry. Cet événement est affreux. Ma fille et moi en eussions certes fait une maladie, sans un autre événement...

— Mais quel autre événement? demanda madame Geoffrin.

— Je vais vous faire mes confidences.

— Je demande à ces dames la permission de les quitter, dit Corvisart en prenant son chapeau.

— Non! non! restez, docteur! s'écria madame Geoffrin.

— Oh! je puis parler devant vous! ajouta madame Chivry.

Et après avoir pris le siège que lui présentait Ferdinand :

— Hier, reprit madame Chivry, alors que nous sommes venues vous voir, n'avez-vous pas remarqué l'expression douloureuse qui était peinte sur le visage de ma fille ?

— Oui, dit madame Geoffrin, je me rappelle. Amélie elle-même avait remarqué l'air de souffrance de Caroline ; elle l'avait pressée d'interrogations, mais Caroline a refusé de parler, délarant qu'elle n'avait rien à dire.

— Hélas! la chère enfant ne voulait rien me confier à moi sa mère! Depuis le matin, je la voyais triste rêveuse; ses yeux étaient rougis, des soupirs douloureux s'échappaient de sa poitrine; je la pressai de questions, mais en vain...

— Je ne pouvais parler, dit Caroline qui regardait sa mère; j'avais peur de faire passer dans ton cœur la douleur qui torturait le mien !

— Mais qu'y avait-il? demanda madame Geoffrin.

— Il y avait, ma pauvre amie, que tandis que je vivais heureuse et confiante dans l'avenir, tandis que, croyant notre fortune assurée, je prodiguais peut-être un peu follement l'argent, la ruine était sur notre tête!

— Ruiné!... M. Chivry ruiné!... s'écria Ferdinand en s'avançant vivement et en couvrant du regard la jeune fille, dont le visage devint rouge comme une cerise en juin.

— Oui, reprit madame Chivry, nous étions menacés de rouler dans un abîme. Mon mari, pour ne pas m'effrayer, ne m'avait rien dit, mais des pertes énormes éprouvées coup sur coup ces jours derniers allaient engloutir avec elles notre maison de banque. J'étais dans l'ignorance la plus absolue, ne soupçonnant pas même l'ombre d'un danger dans l'avenir. Caroline était comme moi, lorsque hier matin, elle surprit une conversation entre son père et le caissier, conversation qui l'éclaira tout à coup.

— Oh! dit la jeune fille avec émotion, je vivrais cent ans qu'il me semblerait toujours entendre la voix de mon père alors qu'elle prononça ces mots terribles : « Ainsi nous ne pourrons payer demain, il faudra déclarer ma maison en faillite! — Je ne sais ce que répondit le caissier, poursuivit la jeune fille, je n'entendis point; mes oreilles bourdonnaient et un flot de sang venait de me passer sur les yeux en écoutant cette terrible nouvelle; je crus que j'allais tomber, et ce ne fut qu'à l'aide d'un miracle d'énergie que je pus me contenir.

« Mon père était alors dans son cabinet; il ignorait que je fusse aux écoutes; un hasard m'y avait conduite. Derrière le cabinet de mon père, il y a une petite pièce noire servant de chambre de débarras et dans laquelle ma mère et moi mettons de côté les toilettes défraîchies. D'ordinaire, pour entrer dans cette pièce nous passions par le cabinet de mon père afin d'avoir du jour, car de l'autre côté elle n'ouvre que sur un couloir obscur. Ce matin, ma mère me demandait un ruban que je ne pouvais retrouver. Convaincue que la femme de chambre l'avait mis par mégarde dans la chambre noire, je voulus y aller.

« — Ton père travaille à cette heure, tu vas le déranger, » me dit ma mère.

« Je répondis que je passerais par le couloir, et, dans la crainte de troubler mon père, je marchai doucement avec des précautions infinies... Ce fut alors que le ciel me permit d'entendre l'horrible vérité.

« Immobile, clouée sur place, je compris tout aux explications que mon père et son caissier eurent alors ensemble. J'étais revenue de ma première surprise si douloureuse et je ne perdais pas un mot.

« Des pertes récemment éprouvées ruinaient subitement mon père au moment même où notre maison semblait le plus prospère. Dans son malheur cependant il ne pensait qu'à nous, le nom de ma mère, le mien revenaient sans cesse sur ses lèvres.

« — Qu'elles ignorent absolument ce désastre, dit-il à son caissier, je le veux. Il faut leur éviter ce chagrin

aussi longtemps que je pourrai leur cacher la situation.

« Ensuite mon père donna à son commis plusieurs ordres dont je ne compris pas parfaitement la portée; enfin il lui ordonna de passer la journée à dresser un état exact de la situation.

« — Il faut que cet état soit fait aujourd'hui, dit mon père d'une voix impérative; travaillez jusqu'à minuit s'il le faut, je vous attendrai ici toute la nuit. Apporte-moi dès qu'il sera terminé.

« — Demain, il serait temps, balbutia le caissier, qui paraissait très ému.

« — Non, non, pas demain ! répondit vivement mon père, cette nuit; allez, je compte sur vous. »

« Le caissier sortit.

« — Demain, répéta mon père quand il fut seul, il « ne serait plus temps. »

« Puis je l'entendis marcher, s'arrêter et décrocher quelque chose de la muraille. Un frisson me parcourut des pieds à la tête, une sueur froide inonda mes tempes; je me rappelai qu'il y avait un trophée d'armes dans le cabinet de mon père et entre autres des pistolets que ma mère et moi lui avions donnés.

— Oh! pauvre enfant, que tu as dû souffrir! dit madame Geoffrin, qui, entraînée peu à peu par l'émouvant récit de la jeune fille, commençait à oublier ses propres douleurs pour ressentir celles des autres.

— J'eus la force de revenir auprès de ma mère sans rien laisser deviner, reprit Caroline. Je ne voulais rien dire, je savais combien ma mère aimait mon père, et je craignais de lui porter un coup trop douloureux. Puis mon père avait formulé la défense absolue de nous instruire; je croyais qu'en prévenant ma mère je désobéirais à mon père. Au reste, mille pensées contraires surgissaient à chaque instant dans mon cerveau... Ma mère me crut malade, elle m'interrogea, je ne répondis rien ; elle voulut me distraire, elle m'amena auprès d'Amélie, ma meilleure amie... A elle non plus je ne voulais rien dire... Oh ! je souffrais cruellement, je vous le jure.

— Pauvre chère petite ! dit madame Geoffrin.

— Mais à moi, s'écria Ferdinand, ne pouviez-vous pas tout m'apprendre!... Ah! c'est mal, Caroline, ce que vous avez fait là! N'êtes-vous plus la sœur de ma sœur, et ne suis-je pas votre frère!

— Mon père était menacé d'être ruiné, répondit Caroline, je voyais la misère...

— Et vous doutiez de nous! interrompit Ferdinand; mais c'est encore pire cela!...

— Non ! non!... mais je ne voulais pas parler, Ferdinand ! je ne le pouvais pas!

Caroline baissait les yeux sous un regard du jeune homme; madame Geoffrin et madame Chivry, assises l'une près de l'autre, se serrèrent doucement la main en regardant leurs enfants. Le docteur, qui voyait tout et comprenait tout, laissa glisser sur ses lèvres un sourire approbateur.

— Mais enfin, qu'est-il arrivé? reprit madame Geoffrin.

— Le soir venu, dit madame Chivry, je pressai Caline de questions, car je ne pouvais deviner ce qu'elle éprouvait, et je la voyais souffrir en dépit de ses efforts pour me cacher ses souffrances. Elle ne voulait pas parler... Mon mari vint auprès de nous; Caroline se maintint ; il paraissait préoccupé, mais je l'avais vu si fréquemment tourmenté par les affaires que je ne l'interrogeai même pas sur ce qu'il pouvait avoir, tant l'état de ma fille m'alarmait.

« — Ne dis rien à mon père? » me dit vivement Caroline en me serrant les mains.

« Mon mari nous annonça qu'il allait sortir, et comme Caroline lui demandait de rester avec une insistance que je ne comprenais pas, il lui donna sa parole d'honneur d'être rentré avant dix heures du soir. Caroline alors parut lui octroyer la permission de s'absenter.

« A peine mon mari fut-il parti que je voulus interroger ma fille, mais elle me prit les mains et m'entraîna dans le cabinet de son père. Courant au trophée d'armes, elle prit les pistolets que nous avions donnés à M. Chivry pour l'anniversaire de notre mariage, et après les avoir examinés :

« — Ah ! s'écria-elle, ils sont chargés! »

« Je crus ma fille folle; je demeurai stupéfaite, effrayée... La pauvre enfant comprit le mal qu'elle me faisait, et, s'élançant à mon cou, elle m'embrassa en sanglotant. Alors eut lieu une scène que je n'essayerai pas de vous décrire : Caroline m'avoua tout !...

— Et bien, ma chère amie, continua madame Chivry en prenant les mains de madame Geoffrin, vous allez me comprendre : l'état dans lequel j'avais vu mon enfant m'avait tellement effrayée qu'en apprenant qu'il s'agissait de notre ruine, je poussai un soupir de soulagement. La voix de Caroline me rappela à la situation.

« — Mon père!... il veut se tuer! » dit-elle.

« Alors je compris toute l'horreur de l'événement qui nous menaçait. Caroline et moi résolûmes de tout faire pour conserver celui que nous aimons de toutes les forces de notre cœur. Mille pensées différentes nous passaient par la tête, et nous ne trouvions rien.

« Il faut veiller, il ne faut pas le perdre de vue une seule minute, dès qu'il sera rentré, dîmes-nous enfin.

« La chambre noire dont vous parlait Caroline était une excellente cachette. Lorsque mon mari revint, il passa quelques heures auprès de nous; vingt fois nous fûmes sur le point de laisser éclater l'horrible secret que nous avions surpris, mais chaque fois la crainte de rapprocher l'instant fatal dont nous redoutions si anxieusement les suites, retint la parole sur nos lèvres. Enfin mon mari nous embrassa, nous souhaita le bonsoir et passa dans son cabinet... Caroline et moi courûmes nous blottir dans la chambre noire; nous avions eu le soin, avant de quitter le cabinet de M. Chivry, de laisser entr'ouverte la porte donnant dans cette chambre, de sorte qu'en entrant par l'autre côté nous pûmes, sans être entendues, voir par l'entre-bâillement ce qui se passait dans le cabinet.

« Mon mari se promenait à grands pas, paraissant plongé dans les réflexions les plus tristes; il s'arrêta devant son bureau, il feuilleta quelques papiers, et il recommença sa promenade en poussant de profonds soupirs dont les échos nous déchiraient le cœur. Caroline et moi demeurions immobiles, haletantes, souffrant toutes les tortures les plus cruelles.

« Une heure s'écoula; il était plus de minuit. On frappa à la porte du cabinet : mon mari alla ouvrir, et son caissier entra; il remit à M. Chivry un volumineux dossier.

« Merci, mon brave Louis, dit mon mari en prenant les papiers. Vous avez dépouillé tous les livres?...

« — Tous, répondit le caissier.

« — Le bilan est exact?...

« — J'en réponds.

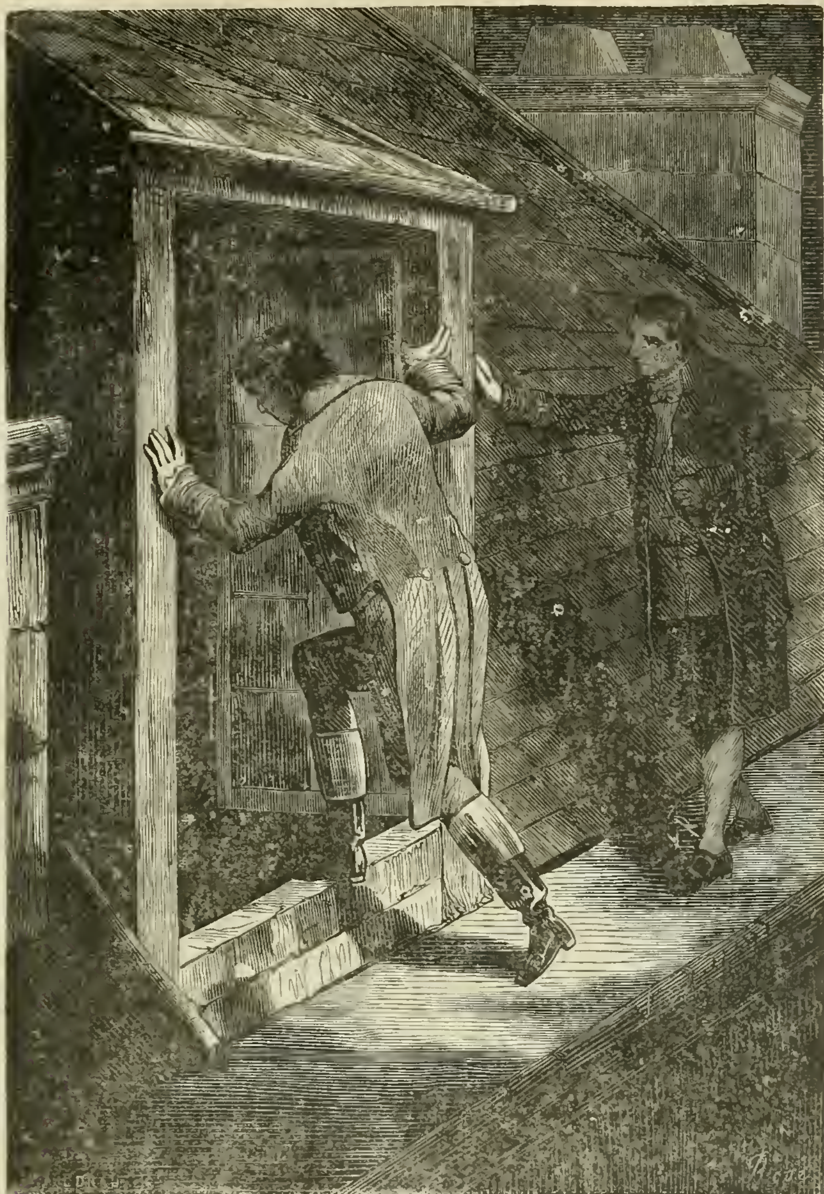
« — Et il se balance par un passif de?... »

« Louis ne répondit pas.

« — Dites-moi la vérité! reprit mon mari.

« — La situation n'est pas mauvaise, reprit enfin le caissier; l'actif dépasse le passif de deux cent quatre-vingt mille livres.

« — Oui, répondit mon mari avec un sourire amer, mais vous portez dans cet actif trois cent cinquante mille francs de traites qui reviendront demain impayées, et qu'il faudra rembourser. Or toutes mes ressources réunies me donnent deux cent quatre-vingt-cinq mille livres : différence, soixante-dix mille francs. Donc... la faillite!...



Nous montâmes sur le toit par sa chambre.

« — Monsieur! s'écria Louis, effrayé de l'accent avec lequel mon mari avait prononcé ce dernier mot.

« — Connaissez-vous un moyen d'éviter le désastre?

« — On pourrait réunir les créanciers, obtenir...

« — Un arrangement! interrompit mon mari. Jamais!

« — Cependant...

« — J'ai autour de moi trop d'ennemis intéressés à ma ruine, vous le savez, pour espérer obtenir un peu d'indulgence. Je m'humilierais sans résultat, Louis!

« Le caissier baissa la tête.

« — Allez, mon ami, reprit M. Chivry en le conduisant jusqu'à la porte de son cabinet, j'ai besoin d'être seul pour travailler.

« Louis sortit comme un homme qui n'a plus conscience de lui-même. Mon mari revint vers son bureau; il examina minutieusement et longuement le dossier que lui avait apporté le caissier, puis reprenant sa marche saccadée par la chambre :

« — Il n'existe aucun moyen de conjurer le désastre!... dit-il en levant les bras au ciel. Tout est perdu! »

« Vous dire ce que nous pûmes souffrir alors, continua madame Chivry en interrompant son récit, serait vouloir entreprendre de vous exposer toutes les tortures que le cœur peut supporter. J'aime mon mari, Caroline adore son père... et ce père, ce mari, nous le voyions, là devant nous, roulant dans son esprit les pensées les plus sinistres, et nous suivions en frémissant son regard qui allait se briser sur les canons brillants des pistolets accrochés à la muraille, ces pistolets que nous savions avoir été chargés!

— Oh! dit madame Geoffrin avec une émotion que partageaient le docteur et Ferdinand, je vous comprends, chère et pauvre amie!

— Ensuite? ensuite? demanda Ferdinand; comment s'est terminée cette scène?

— Nous demeurions là dans une angoisse inexprimable, reprit Caroline en voyant sa mère trop émue pour continuer. Mon père avait repris ses livres, qu'il feuilletait; il était tard, bien tard, la nuit s'avançait, quand tout à coup des cris retentirent dans la rue. Mon père ne parut pas entendre. Les cris allèrent en aug-

menlant. Ma mère et moi étions sous le coup d'une trop effrayante catastrophe pour que notre attention fût éveillée, lorsque la porte du cabinet de mon père s'ouvrit doucement et le concierge de l'hôtel parut sur le seuil.

« — Monsieur! » dit-il.

« Il était très pâle, très ému, et il pouvait à peine parler.

« — Qu'est-ce? » demanda mon père en tressaillant.

« Et, reconnaissant Antoine :

« — Que voulez-vous, reprit-il, pourquoi me déranger à cette heure?

« — Monsieur m'excusera, dit Antoine, mais c'est la police qui...

« — La police? s'écria mon père.

« — Oui, monsieur; il y a là des agents qui demandent à entrer dans l'hôtel.

« — Et pourquoi?

« — Ils poursuivent un malfaiteur, un homme qu'ils ont vu sauter du haut d'un mur; il s'est sauvé dans la maison voisine; il a couru sur les toits, les agents ont perdu sa trace et ils demandent à visiter le jardin et la maison.

« — Toute la maison, excepté la chambre de ma femme et de ma fille et cette pièce; j'ai veillé toute la nuit; vous leur direz que je réponds qu'aucun malfaiteur ne s'est introduit dans cette partie de l'hôtel. Allez, Antoine, et que sous aucun prétexte, vous m'entendez, personne ne vienne me troubler. »

« Antoine sortit, et nous pûmes entendre le bruit de la visite domiciliaire qui commençait.

— Ah! ah! fit le docteur en lançant un expressif coup d'œil à madame Geoffrin.

Celle-ci était devenue très pâle et elle redoublait d'attention

— Mon père avait recommencé sa promenade, reprit Caroline, il parcourait de nouveau la pièce.

« Les instants s'écoulaient, et bientôt la visite domiciliaire opérée chez nous fut terminée, car nous n'entendions plus aucun bruit.

« — On n'avait trouvé aucune trace du malfaiteur? demanda Corvisart.

« Nous ne saurions le dire, répondit madame Chivry; à peine avions-nous compris les paroles d'Antoine; ce n'est que plus tard qu'elles nous sont revenues à la mémoire, mais alors nous ignorions même si la visite des agents avait un but. Cinq heures du matin venaient de sonner; la situation, en se prolongeant, attei gnait à son apogée d'horreur; le timbre de la pendule en retentissant, parut réveiller mon mari du douloureux sommeil dans lequel il était plongé : il fit un pas en avant et se dirigea vers la partie de la muraille à laquelle était accroché le fatal trophée.

« Caroline et moi nous nous étreignîmes les mains avec une anxiété que rien ne saurait rendre... le sang s'était arrêté dans nos veines, notre cœur ne battait plus... M. Chivry venait de décrocher un pistolet!... »

VI

LE BON ANGE

— J'allais m'élancer, continua madame Chivry au milieu de l'attention des auditeurs, quand les doigts de Caroline me clouèrent sur place. Mon mari venait de s'asseoir de nouveau devant son bureau, et il avait posé le pistolet tout armé près de lui.

« Il avait pris un papier qu'il relisait à mi-voix :

« — Ceci est mon testament! commença-t-il.

« Puis, après avoir achevé cette lecture qui nous glaçait d'épouvante, il reprit le dossier que lui avait apporté son caissier.

« — Les diamants de ma femme ne figurent pas à l'actif, dit-il à voix haute. Louis a eu raison : ces diamants viennent de sa mère, ils sont à elle, et mes créanciers n'ont aucun droit sur ces bijoux, non plus que sur une somme de vingt-trois mille francs léguée par sa marraine à ma fille et dont je ne suis que le dépositaire. J'avais dit à Louis de mettre cette somme en or à part, l'a-t-il fait?...

« Mon mari prit ses clefs et se dirigea vers sa caisse; cette caisse, vous le savez, est située à gauche dans le cabinet de M. Chivry : c'est une petite pièce éclairée par un châssis vitré pratiqué dans la toiture et que défendait un fort grillage placé extérieurement; cette pièce n'a pas d'autre ouverture que ce châssis et la porte donnant dans le cabinet de mon mari. Là se trouve scellée à la muraille une caisse de fer, dont M. Chivry s'est amusé une fois à montrer les habiles combinaisons à votre fille.

« Mon mari avait tellement l'habitude d'ouvrir cette caisse, que bien qu'il fît nuit, il passa dans la petite pièce sans lumière. Nous l'entendîmes introduire la clef dans la serrure, et une exclamation s'échappa de ses lèvres.

« — Louis a oublié de refermer la caisse, dit-il; le pauvre homme est comme moi, en présence du désastre il a perdu la tête!

« M. Chivry revint avec un grand portefeuille de cuir noir et une lourde sacoche qu'il traînait sur le tapis. Il ouvrit le portefeuille et compta les valeurs en billets de banque d'Angleterre qu'il contenait. Après les avoir examinées, il s'arrêta comme frappé de surprise.

« — Impossible! murmura-t-il.

« Et il se remit à compter.

« — Mais il n'y avait que huit mille livres sterling! s'écria-t-il; deux cent mille francs argent de France!... C'est impossible! impossible!...

« Et il se remit encore à compter en froissant les papiers d'une main convulsive :

« — Il y en a bien dix mille! s'écria-t-il. Deux cent cinquante mille francs!... Cinquante mille francs de plus que...

« Il s'interrompit pour se lever et courir à un énorme registre placé sur un bureau spécial.

« — Voilà le compte de caisse à jour! reprit-il. Il y a bien porté seulement à mon actif deux cent mille francs en *banknots!* Que signifie cette erreur? A-t-elle été commise sur le compte du numéraire?

« Il revint vers la sacoche, l'ouvrit précipitamment et en tira des rouleaux d'or.

« — Cinquante mille francs, dit-il en comptant. Cinquante-cinq... soixante... soixante-dix... quatre-vingts. . quatre-vingt-dix... cent... cent cinq... mais je suis fou! Il n'y avait que quatre-vingt-cinq mille francs en or : je les ai comptés hier soir!

« Et M. Chivry, les cheveux hérissés, les yeux hagards, se dressa avec un geste qui nous frappa d'épouvante.

« — Ce compte de caisse! reprit-il encore en revenant au registre, il est précis! il est juste! J'avais en caisse seulement deux cent quatre-ving-cinq mille francs pour faire face à une échéance de trois cent cinquante mille francs!... Oui! deux cent quatre-vingt-cinq mille! j'en suis certain, je ne puis douter, et cependant là... il y a... trois cent cinquante-cinq mille francs?... C'est impossible! je suis fou... je suis...

« Mon mari s'arrêta. Caroline et moi étions à bout de forces, poursuivit madame Chivry. D'un même élan, nous bondîmes dans la chambre :

« — Tu es sauvé, m'écriai-je.

« — Dieu a permis un miracle! dit Caroline en tombant à genoux devant son père.

« Mon mari nous regardait avec une stupéfaction profonde. Sans nous demander compte de notre présence; tout entier à l'impression qu'il ressentait, il nous saisit les mains :

« — Comptez! comptez! nous dit-il en désignant du geste les billets de banque et les rouleaux d'or.

« Caroline et moi nous nous mîmes à l'œuvre.

« — Dix mille livres sterling! dit Caroline avec un accent de triomphe.

« — Deux cent cinquante mille francs! m'écriai-je à mon tour. Mon ami, tu as été victime d'une illusion terrible... tu es plus riche que tu ne le croyais...

« — Non! non! dit M. Chivry ne pouvant en croire ses yeux, vous me trompez!

« Et il recompta lui-même.

« — Que signifie cela! dit-il en constatant que jusqu'alors il avait compté juste.

« En ce moment, un léger bruit retentit dans la caisse. Mon mari saisit un flambeau et s'élança comme un trait. Nous le suivîmes; mais nous n'avions pas fait trois pas en avant, qu'un cri retentissant nous paralysait...

« M. Chivry ressortait de la caisse en traînant après lui un homme qu'il tenait par la main. La lumière éclairait en plein le visage de cet homme : Caroline et moi poussâmes un même cri.

« — Monsieur! monsieur! qu'êtes-vous venu faire ici? demanda mon mari d'une voix frémissante.

« — Un acte de justice, monsieur, répondit le personnage. Ne me remerciez pas! les honnêtes gens se doivent entre eux aide et secours, et en se prêtant ce secours et cet aide, ils ne font qu'accomplir strictement un devoir.

« — Quoi! s'écria M. Chivry, c'est vous qui avez placé dans ma caisse...

« — Le complément de la somme nécessaire à votre échéance de ce matin? Oui, monsieur, je l'avoue.

« — Mais, monsieur, je ne vous ai rien demandé.

« — Je le sais. Je sais aussi que vous n'eussiez jamais demandé rien à personne. D'ailleurs où serait le mérite de vous rendre un service si vous l'eussiez demandé?

« Mon mari était stupéfait; ma fille et moi ne pouvions trouver une parole.

« — Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir agi ainsi que je l'ai fait, reprit notre sauveur d'une voix douce et fière, et, en sollicitant mon pardon, permettez-moi d'obtenir celui d'un autre. Je connaissais votre position désespérée et la noblesse de votre caractère, qui vous eût fait préférer la mort au déshonneur commercial. Je savais en outre que vous eussiez refusé d'accepter tout service venant d'un étranger, et je ne suis que cela pour vous. Jadis mon père a eu de grandes obligations au vôtre : vous ignoriez ce détail, mais je le connaissais, moi. En apprenant le malheur qui vous menaçait, je résolus de vous sauver malgré vous, et pour nous éviter à tous deux un combat de générosité toujours pénible, je voulus employer la ruse. L'un de vos domestiques, gagné par moi et auquel j'avouai tout, me donna la facilité de pénétrer cette nuit dans votre hôtel. Ce brave domestique, agissant comme un bandit vulgaire, avait pris l'empreinte de la serrure de votre caisse et avait étudié ses combinaisons. J'avais fait faire une clef et, certain d'ouvrir la porte, nous voulions profiter cette nuit du moment où vous vous retireriez dans votre chambre, pour aller déposer ces valeurs dans votre caisse. Mon cœur battait doucement. Je jouissais par avance de votre surprise alors que demain vous eussiez cru constater votre impossibilité de faire face à vos échéances... J'avais fait promettre au valet de ne pas vous quitter d'une minute et de me faire part de vos moindres impressions. Il m'avait juré une discrétion absolue... Malheureusement vous ne quittâtes pas ce cabinet. Nous attendions toujours : la nuit s'écoulait... Impatienté et craignant une résolution fatale de votre part, je demandai à mon compagnon s'il n'y avait pas d'autre moyen de pénétrer dans votre caisse que par votre cabinet. Il me répondit qu'il n'existait d'autre ouverture que celle pratiquée dans la toiture. Je résolus de passer par là. Il alla prendre la clef servant à ouvrir la grille et le châssis vitré... Nous montâmes sur le toit par sa chambre, et je réussis à m'introduire chez vous sans bruit.... Ce fut en ce moment que des agents de police poursuivirent un malfaiteur jusque dans les jardins de votre hôtel. J'avoue qu'alors ma position me sembla critique. J'étais porteur d'une somme importante, celle que je voulais déposer dans votre caisse, et je m'introduisais, la nuit, furtivement, dans une maison qui n'était pas la mienne... J'entendis la défense que vous fîtes de laisser pénétrer dans cette partie de votre hôtel, et je profitai du bruit que fit votre concierge en sortant, pour ouvrir votre caisse et y placer cette somme qui vous sauve et qui me permet d'accomplir un vœu de reconnaissance fait jadis par mon père. J'espérais disparaître comme j'étais venu, sans me laisser soupçonner... Le hasard en a ordonné autrement. Je n'ai maintenant qu'une chose à ajouter, c'est que je vous supplie, à deux genoux, monsieur, de ne pas repousser ce que d'autres nommeraient peut-être une bonne action et que j'appelle, moi, un acte de justice...

— Et que fit votre mari? demanda madame Geoffrin en voyant madame Chivry s'arrêter.

— Il fit ce qu'il devait faire pour remercier la Providence : il se jeta dans les bras du bon ange qui venait de lui apparaître. Ma fille et moi pleurions en nous agenouillant...

— Mais cet homme, ce sauveur mystérieux, quel est-il?

Madame Chivry se leva, et prenant madame Geoffrin dans ses bras :

— Ce sauveur, dit-elle avec des larmes dans la voix, celui auquel nous devons, moi la vie d'un époux, Caroline la vie d'un père; ce cœur généreux qui voulait laisser dans l'ombre son action sublime; celui-là enfin qui est pour nous un envoyé du ciel, c'est celui que votre fille adore et qui adore votre fille, c'est celui que vous nommerez bientôt votre fils et que Ferdinand appellera son frère; c'est M. de Charney enfin! Me pardonnerez-vous maintenant d'avoir forcé votre porte?

. . . .

Une heure après, madame Geoffrin était seule avec le docteur. Ferdinand avait reconduit madame et mademoiselle Chivry.

— Docteur, dit madame Geoffrin après un long silence, persistez-vous encore, après ce que vous venez d'entendre, dans ce que vous m'avez dit?

— Oui, répondit nettement Corvisart.

Madame Geoffrin demeura immobile.

— Que ferez-vous? demanda le médecin en se rapprochant d'elle.

— Je verrai M. de Charney ce soir même, répondit madame Geoffrin.

— Chez vous?

— Non; après ce que vous m'avez dit, je ne le puis recevoir jusqu'à ce que les doutes nés dans mon esprit soient éclaircis.

— Chez lui?

— Pas davantage.

— Où donc alors?

— Croyez-vous qu'Amélie soit assez forte, ce soir, pour pouvoir s'habiller et pour supporter un peu de fatigue?

— Je le crois.

— Alors nous irons au pavillon de Hanovre; car là je suis certaine de rencontrer M. de Charney.

— Que Ferdinand ne fasse aucune imprudence.

— Je veillerai sur lui; vous retrouverai-je au pavillon?

— Sans doute, dit Corvisart. Vous pouvez avoir besoin de moi.

VIII

LE PAVILLON DE HANOVRE.

Grâce aux facilités de communication de toutes sortes qui existent de nos jours, tout le monde connaît Paris, et tous les Parisiens connaissent, sur le boulevard des Italiens, ce pavillon formant le coin de la rue Louis-le-Grand, et désigné sous le nom du pavillon de Hanovre. Chacun sait également que ce pavillon célèbre faisait partie jadis de l'hôtel de Richelieu, lequel hôtel s'étendait depuis la rue du même nom jusqu'au pavillon indiqué; ses jardins ayant pour limites, d'un part les boulevards, de l'autre la rue Neuve-des-Petits-Champs. Dans l'inventaire de la fortune du duc de Richelieu, le père du duc de Fronsac, d'amoureuse mémoire, ces terrains et cet hôtel, moins le pavillon, qui n'existait pas, ont été estimés quatre cent dix mille livres. Or le vieux duc est mort en 1715, il y a maintenant cent quarante-sept ans (c'est-à-dire l'existence de deux hommes de soixante-dix ans). En admettant que la succession eût été directe, sans division des biens légués, voit-on ce que ces quatre cent dix mille livres de terrain produiraient aujourd'hui? Le quadrilatère formé par le boulevard des Italiens, la rue Neuve-des-Petits-Champs, la rue Richelieu et la rue Louis-le-Grand! qui pourrait estimer pareil chiffre?

En 1785 cependant, là étaient encore des jardins.

Quelque trente ans plutôt, en 1757, à son retour des guerres de Hanovre, après que le duc eut rançonné sans pitié ce malheureux pays qu'il avait fait ravager par ses troupes, il lui prit fantaisie de faire construire, avec le produit des lauriers d'or et d'argent qu'il venait de cueillir, un élégant pavillon, petite maison au bout de son parc. Les *Nouvelles à la main*, pour lancer un trait satirique au maréchal, donnèrent au bâtiment nouveau le nom de pavillon de Hanovre, afin d'en faire bien ressortir l'origine. Pour appuyer leur dire, les mordantes *Nouvelles* racontaient une piquante anecdote : « Lors de la guerre de Hanovre, disaient-elles, le maréchal-duc venait de prendre une ville fortifiée ; le bourgmestre, pour éviter le pillage, et dans l'intention d'obtenir la clémence du vainqueur, s'empressa de porter au duc les clefs de la ville. Ces clefs, il faut le savoir, étaient en or massif et toutes garnies de pierreries superbes. C'était un don fait jadis à la cité par un empereur d'Allemagne. Le duc, à la vue de ces joyaux magnifiques, salua, remercia, et tendit à la fois les deux mains pour prendre les chefs. « Hélas! s'écria le bourgmestre, en pareille occasion, M. de Turenne se contenta de prendre la ville... il nous laissa les clefs. — Je vous crois, répondit froidement le maréchal; mais ce M. de Turenne est véritablement un homme inimitable! » C'étaient ces clefs d'or, ajoutait la chronique scandaleuse, qui avaient servi de base au pavillon de Hanovre. »

Le duc mort, la Révolution venue, le pavillon était demeuré abandonné et désert. On avait construit tout autour de lui; à peine lui restait-il un pauvre petit jardin. Des brocanteurs, des marchands de tous genres avait envahi ses salons dorés. Il avait vu passer les sanglantes années de la terreur et les années turbulentes du Directoire, sans sortir de l'obscurité dans laquelle il était plongé depuis la mort de son célèbre propriétaire, lorsque, vers la fin de 1797, cette obscurité temporaire se dissipa soudain pour faire place à une zone lumineuse.

Il est difficile de se faire aujourd'hui, en 1862, une idée juste de ce qu'était la société française, il y a soixante-quatre ans, vers la fin de 1797 et au commencement de 1798. Cette société, qui se composait d'éléments de tous genres, portait en elle tous les germes de rivalité, de haine, de mésintelligence. En effet, l'époque de la terreur était voisine encore; chacun pouvait se rappeler avoir vu l'échafaud fonctionner, et les bourreaux de la veille se trouvaient forcément en contact avec les parents, les amis de ceux qui avaient été leurs victimes.

La tranquillité paraissait être momentanément revenue; mais cette tranquillité devait-elle durer? Voilà ce que personne ne croyait, attendu que chacun avait intérêt à ne pas y croire. Un des grands malheurs du gouvernement directorial, c'est que jamais on n'eut foi en lui, et l'on comprendra aisément ce doute perpétuel, si l'on fait seulement l'énumération des partis existant alors et ayant intérêt à le propager. Jacobins furieux et maugréant dans l'ombre; royalistes pleins d'espoir; citoyens, émigrés, mécontents de tous genres et de toutes sortes. Si l'on n'avait plus peur de l'échafaud, on craignait à chaque instant quelque bouleversement, quelque émeute, et toute la société brillante d'alors, composée de munitionnaires enrichis, de hauts fonctionnaires, de riches négociants, d'émigrés rentrés, n'osant engager l'avenir en affichant hautement un parti pris dans ses relations.

Savait-on quel parti triompherait le lendemain? il fallait donc se conserver des amis partout; mais comment réunir ces amis qui se haïssaient entre eux, et comment accueillir les uns et cacher les autres? De cet état de choses, ou plutôt de gêne sociale, résultait forcément une continuation de cette fermeture générale des salons qui avait eu lieu au commencement de la république.

A part quelques maisons comme celle de madame Tallien, aucune réunion particulière n'avait lieu; et cependant toute cette jeunesse ardente, sevrée de plaisirs depuis longtemps, toute cette jeune génération échappée aux proscriptions et à la guillotine, avait hâte de réparer le temps perdu. Chacun ressentait les accès de cette fièvre d'amusements, de bals, de réunions, mais personne n'osait se risquer à donner une fête, à cause de l'embarras dans le choix des invitations.

Il y avait alors à Paris un maître de danse et de ballets nommé Despréaux, que son mariage avec mademoiselle Guimard avait jadis rendu célèbre. Ce Despréaux avait de l'esprit : il faisait bien mieux de jolies chansons qu'il n'apprenait à bien battre un entrechat, quoique cependant il enseignât très bien la *bonne grâce*, a dit l'un de ses contemporains. Despréaux comprit le parti qu'il y avait à tirer de la situation ; il se dit que tous ces gens qui avaient soif de plaisirs, et qui ne pouvaient se trouver ensemble dans une maison particulière, se réuniraient sans danger dans un endroit public, et songea à donner des fêtes par abonnement.

Sa tentative eut un plein succès, si grand même, qu'il fut obligé de changer de local pour s'agrandir. Un autre bal s'établit en concurrence avec celui de Despréaux : ce fut celui de Thélusson, ayant lieu à l'hôtel Thélusson, situé au bout de la rue Cérutti, en face du boulevard, où il y avait alors une immense arcade. Despréaux, furieux de la concurrence, résolut de la combattre par le grandiose d'un établissement nouveau, et il alla bravement s'installer au pavillon de Hanovre, dont il fit restaurer les salons.

L'opération réussit en plein; le nouveau bal obtint et conserva la vogue, si bien même que, u[illegible] année et demie après sa fondation, en octobre 17[illegible], il jouissait du privilège de réunir la plus belle société de Paris.

A cette époque, où Paris était un foyer d'intrigues

incessantes, on n'abandonnait pas la capitale pour la campagne, même en plein été, et encore moins en plein automne. Donc ce même jour d'octobre 1799, où nous venons d'assister aux scènes rapportées dans les précédents chapitres, il y avait bal au pavillon de Hanovre, et la réunion était aussi nombreuse, aussi choisie, aussi brillante qu'elle pouvait l'être.

A dix heures, au moment où le bal était dans tout son éclat, une voiture élégante vint s'arrêter devant la porte du pavillon de Hanovre. La portière s'ouvrit, un homme descendit lentement, avec des précautions infinies, et parut hésiter longtemps avant de mettre ses souliers pointus en contact avec le pavé légèrement humide. Enfin il se décida. Cet homme portait le costume complet des *Incroyables* du temps.

Se retournant, il tendit le poing à une personne restée dans l'intérieur de la voiture; cette personne descendit à son tour. C'était une femme d'une taille au-dessus de la moyenne, mais d'une harmonie parfaite dans la structure. C'était la Vénus du Capitole, mais plus belle encore que l'œuvre de Phidias, car on y retrouvait la même pureté de traits, la même perfection dans les formes, et sur le visage une expression charmante, une réflexion du miroir magique de l'âme qui disait tout ce qu'il y avait dans cette âme de bonté et d'aimables sentiments.

Sa parure consistait en une simple robe de mousseline des Indes, drapée à l'antique et rattachée sur les épaules par deux camées; une ceinture d'or serrait la taille et était également fermée par un camée; un large bracelet d'or arrêtait et fermait la manche au-dessus du coude. Les cheveux, d'un noir de velours, étaient courts et frisés tout autour de la tête, à la Titus. Un châle de cachemire rouge (parure extrêmement rare alors) était drapé sur les épaules d'une façon gracieuse et pittoresque.

Telle qu'elle était, cette femme était si belle, qu'un murmure d'admiration éclata dans la foule des curieux qui se pressaient auprès de la porte du pavillon pour jouir du coup-d'œil des danseuses à leur arrivée. Parmi ces curieux, il en était deux plus ardents que les autres à jouir du spectacle; ces deux hommes, de taille différente, l'un gros et court, l'autre long et maigre, se pressaient à la queue l'un de l'autre; le long maigre fendant la foule en se glissant comme un coin pointu, le gros court maintenant l'écart pratiqué à l'aide de sa corpulence. Tous deux ouvraient des yeux énormes et des bouches effrayantes de capacité.

En voyant descendre de voiture l'élégant incroyable et sa belle compagne, le long maigre donna un vigoureux coup de coude dans l'estomac du gros court, sans doute pour mieux appeler son attention.

« Eh! dit-il, c'est le citoyen Trénis, vois-tu, Gorain?

— Et la belle citoyenne Tallien, répondit l'autre.

— Une cliente de la maison!

— Est-ce que c'est toi qui lui as vendu ces beaux bas de soie à jour, Gervais?

— Oui, compère; elle en a acheté une douzaine pas plus tard qu'hier. Et les bas rayés du citoyen Trénis sortent de chez moi! Dieu! qu'il est beau quand il danse, le citoyen Trénis!

— Regarde donc, Gervais, ces beaux bijoux que la citoyenne a aux deux bras et à la taille. Sais-tu que c'est en or!

— Et ses boucles d'oreilles en diamants!

— Et ses bagues!

— Et son cachemire!

— Eh bien! sais-tu? ce n'est pas prudent de sortir de chez soi avec un tas de bijoux comme cela. Si j'étais à la place de la citoyenne, j'aurais des bijoux faux pour aller me promener, et j'aurais toujours les autres sous clef.

— Bah! dit Gervais, qu'est-ce qu'elle risque en plein Paris? qu'est-ce qu'elle a à redouter?

— Et les chauffeurs! dit une voix railleuse.

Les deux bourgeois firent un bond sur eux-mêmes comme si une même flèche les eût atteints à la fois. Tous deux tournèrent la tête, mais ils ne virent rien qui pût leur déceler d'où étaient parties les paroles prononcées. La foule qui les entourait paraissait prendre son unique plaisir à contempler les danseurs et les danseuses. Gervais et Gorain se regardèrent.

« As-tu entendu? dit Gorain.

— Oui, répondit Gervais, et toi aussi?

— On a dit : Et les chauffeurs!

— Brrr... rien que ce nom-là me donne le frisson!

— Et à moi donc! j'en ai encore la chair de poule! C'est que... tu ne sais pas?

— Quoi donc?

Gorain se rapprocha de son ami.

— On m'a dit ce matin qu'il y avait une bande de chauffeurs à Paris.

— A Paris! répéta Gervais avec stupeur. O mon Dieu! je suis bien fâché d'être sorti ce soir! Qui est-ce qui t'a dit cela?

— C'est mon cousin Magloire. Il le tenait de son propriétaire, qui a un cousin qui est locataire dans une maison où habite le neveu d'un homme attaché à la police. Il lui a raconté des choses qui lui ont fait dresser les cheveux!

— Ne me dis pas cela, Gorain, ça me fait mal dans les jambes!

— Nous rentrerons de bonne heure.

— C'est cela. Mais c'est égal, cet autre imbécile qui va parler des chauffeurs quand on est là à s'amuser; ça m'a bouleversé.

— A propos de chauffeurs, reprit Gorain en baissant la voix, tu ne sais pas l'idée qui m'est venue?

— Qu'est-ce que c'est? parle vite.

— Eh bien! je crois que notre pauvre ami le marquis Camparini a péri victime des chauffeurs.

— Notre ami! répéta Gervais en se redressant. Et qu'est-ce qui peut te faire supposer cela?

— Dame! voilà plus de deux ans qu'on n'a eu de ses nouvelles, n'est-ce pas? La dernière fois c'était en 97, et nous sommes en 99, c'est-à-dire non, en l'an VIII, enfin n'importe. Et depuis ce temps-là, rien du tout. Eh bien! je crois qu'il aura été massacré par les chauffeurs, moi.

— Et ce bon Chivasso aussi alors?

— Ça ne m'étonnerait pas.

— Le fait est que c'est réellement extraordinaire que depuis plus de deux ans on n'ait jamais entendu parler d'eux. Au reste, on ne peut pas se plaindre, les affaires vont toujours et les fournitures ne manquent pas. C'est égal, ce pauvre Camparini, je voudrais tout de même savoir...

— Gare donc! cria une voix rude qui coupa soudainement la parole au pauvre Gervais.

Un fiacre arrivait et s'arrêtait devant la porte du pavillon de Hanovre, manquant d'écraser Gervais, lequel, dans la chaleur de la conversation, s'était imprudemment avancé.

IX

LES RENCONTRES

La portière du fiacre s'ouvrit et une femme de trente à trente-cinq ans, petite, leste, légère, avenante, parée avec un luxe de couleurs heurtées, peut-être un peu trop remarquable, s'élança sur le pavé. Le commissionnaire qui avait ouvert la portière et aidé la dame à descendre, attendait respectueusement. Celle-ci ouvrit un énorme ridicule qu'elle portait au bras droit, et prenant quelques pièces de monnaie, elle les

lança au cocher en lui disant d'une voix claire et joyeuse :

— Tiens! attrape et va boire un coup.

Puis s'adressant au commissionnaire :

— Eh! *charabia*, continua-t-elle, prends mon châle qui est dans la voiture et mets-le au vestiaire, et tâche de ne pas l'abîmer.

L'effet que produisirent ces paroles prononcées par une bouche assez jolie, amena un sourire sur toutes les physionomies curieuses qui s'avançaient pour mieux voir. La dame ne parut nullement embarrassée de cette attention générale attirée sur elle. Défripant sa jupe avec un geste dégagé, elle fit une demi-pirouette sur elle-même et s'apprêta à entrer; mais ce mouvement avait mis son visage en pleine lumière, car la voiture, en s'éloignant, l'avait complètement dégagée.

— Ah! fit Gorain en regardant la femme gracieuse et pimpante aux manières lestes et dégagées, c'est la citoyenne générale Lefebvre!

La générale se retourna vivement.

— Tiens, dit-elle en souriant et en se campant devant les deux bourgeois, c'est cet imbécile de Gorain et cette flèche pointue de Gervais. Qu'est-ce que vous faites-là comme deux nigauds?

— Dame... balbutia Gorain intimidé.

— Nous vous admirions, dit Gervais, heureux de la réponse qu'il venait de trouver.

— Ah! je m'en moque bien de votre admiration, répondit la citoyenne Lefebvre; je la mets dans mon sac avec toutes les autres qu'on m'envoie depuis que Lefebvre a des graines d'épinard étoilées sur les épaules. Est-ce que vous allez au bal aussi tous les deux?

— Oh! non, citoyenne, répondit Gervais : nos moyens ne nous permettent...

— Que de rester à la porte; compris, gros papa! Eh bien, je vais danser, moi; je vais faire mon entrée au milieu de toutes ces mijaurées qui me reluquent comme un événement. Tiens, à propos, continua la citoyenne en changeant de ton, et ma *jolie mignonne?...* Comment va-t-elle, la chère petite?

— Bien, très bien, dit Gervais. Elle se porte comme un charme, un vrai charme. Elle grandit à vue d'œil.

— Cette bêtise; il faut bien qu'elle soit grande, puisqu'elle va avoir ses dix-huit ans. Un beau brin de fille. Dis à ta femme de me l'amener un de ce quatre matins.

— Je n'y manquerai pas, citoyenne.

D'autres voitures arrivaient successivement, déposant sur les marches du péristyle de nombreux danseurs et de jolies danseuses.

— Ah! fit madame Lefebvre avec une exclamation joyeuse, et en quittant les deux bourgeois pour courir au-devant d'une jeune et charmante femme qui s'apprêtait à pénétrer dans le bal en compagnie d'une ravissante jeune fille au visage rose et blanc entouré d'une profusion de cheveux blonds, regardant timidement avec de grands et beaux yeux blond foncé, et offrant dans tout son ensemble l'image de la plus gracieuse sylphide. Ah! la générale Bonaparte et son chérubin de fille. Ça va bien, ma belle citoyenne; et vous aussi, ma jolie mademoiselle Hortense?

— Bonsoir, madame Lefebvre, dit madame Bonaparte avec ce sourire plein de charmes qui était l'un de ses plus séduisants attraits; nous sommes heureuses de vous rencontrer. Vous entrez avec nous?

— Volontiers! s'écria la bonne et excellente femme, touchée de la gracieuse réception de la compagne de l'illustre héros. Ah! vous êtes bien la meilleure des meilleures, vous; et toutes les pimbêches de là-dedans vont en avaler leur mouchoir de rage en nous voyant toutes les deux bras dessus, bras dessous. C'est pas l'embarras, allez, si je vous aime bien, moi, Lefebvre aime joliment votre homme! C'est son dieu, quoi! Ah! qu'il aura de la satisfaction, jour du ciel! quand son général Bonaparte aura quitté ce gueusard de pays d'*Egypre*, où il te moissonne des lauriers en veux-tu en voilà pour revenir en France! A propos, citoyenne, y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles du citoyen général en chef?

Tandis que madame Lefebvre parlait avec sa volubilité ordinaire, madame Bonaparte et sa fille donnaient un dernier coup d'œil à leur toilette, rajustant un pli, drapant leur châles, faisant enfin ce que l'on peut nommer pour une femme au moment d'entrer dans une réunion nombreuse son *branle-bas de combat*, car ce sont des ennemis dont elle va affronter le feu des regards. Cette petite scène avait lieu dans le vestibule même du pavillon, à deux pas du vestiaire. Les danseurs, arrivant sans interruption, n'avaient cessé de passer devant le groupe des trois femmes. Au moment où la citoyenne Lefebvre formulait sa dernière question, un officier d'état-major et un jeune homme élégant, donnant le bras chacun à une jeune et jolie femme, faisaient irruption à leur tour sous le portique du sanctuaire voué à Terpsychore, ainsi que l'on disait dans le style mythologique de l'époque.

— Des nouvelles de mon mari? reprit madame Bonaparte en répondant à madame Lefebvre, tout en rendant un gracieux salut au petit groupe des deux hommes et des deux jolies femmes qui s'inclinaient devant elle, voici précisément le colonel Bellegarde qui m'en a apporté de fraîches il y a quelques jours.

— Le colonel Bellegarde! Il arrive d'*Egypre?*

— Oui, mon mari l'avait envoyé porter des dépêches au Directoire, et il a eu le bonheur d'échapper aux croiseurs anglais.

Madame Lefebvre se pencha vers madame Bonaparte.

— C'est sa femme qui lui donne le bras? demanda-t-elle à voix basse.

— Oui.

— La petite dont j'ai entendu raconter l'histoire jadis, la fille du ci-devant marquis de Cantegrelles?

— Précisément.

— Et qu'est-ce que c'est que les deux autres qui les suivent?

— C'est M. de Signelay et sa femme, la sœur de madame Bellegarde.

— Ah! celui qui a filé dedans les *Plombs* à la barbe des Vénitiens?

— Précisément.

— Tiens! je suis contente de les voir, moi! Elles sont gentilles, les petites.

— Venez-vous! dit madame Bonaparte en entraînant sa charmante fille et la loquace générale.

Les quatre personnages que venait de désigner madame Bonaparte s'étaient respectueusement effacés pour la laisser passer. Ce mouvement, qui fit tourner la tête aux deux jeunes femmes, éclaira en plein leur jolie tête et permit à la foule des curieux, toujours amassée au dehors, plus nombreuse et plus compacte de minute en minute, d'admirer les traits élégants et purs de ces gracieux visages.

— Cré millions de n'importe quoi! murmura une voix partant derrière Gorain. Ma colonelle est tout de même une crâne particulière! Et qu'elle vous est astiquée! C'est pire qu'une obélisque du Caire!

Gorain se retourna brusquement, mais il ne vit tout d'abord qu'une masse de grosseur respectable recouverte d'un habit d'uniforme sanglé à la taille par une ceinture dorée. Le gros bourgeois avait les yeux juste à la hauteur du quatrième bouton placé au-dessus de cette ceinture. Levant vivement la tête, il aperçut au-dessus de lui une paire de moustaches formidables dont les extrémités acérées serpentaient dans les

airs : au-dessus des moustaches un petit nez; plus haut de petits yeux et sur le tout, le surmontant comme le chapiteau d'une colonne, un tricorne remarquablement doré et d'une grandeur colossale. e pauvre Gorain avait l'air d'un Lilliputien en présence de Gulliver.

A côté du gigantesque soldat se tenait un grenadier de taille ordinaire, au teint cuivré, bronzé, aux allures martiales et la physionomie empreinte de cette expression de bonté moqueuse particulière au soldat parisien.

— Pour lors, major, dit le grenadier, le colonel doit se la passer agréablement depuis notre retour. Avec un camarade de chambrée comme ça, le fleuve de la vie est, sûr et certain, un ruban d'aimable queue de longueur! Pauvre petite femme! Elle doit être plus contente ici qu'en Egypte.

— Un peu que je le présuppose avantageusement, Gringoire! répondit le major. Et dire que si dans les temps, moi, Rossignolet qui te parle, j'avais épousé la veuve Anacharsis, qu'avait déjà eu trois maris, je serais à cette heure comme le colonel, avec une obélisque premier choix. Ah! la veuve Anacharsis est un joli brin de cantinière. Pas plus grosse que ma canne, mais aussi solide qu'elle, et jamais un petit verre de refus! Te la rappelles-tu, vieux, à Aboukir, quand elle allait porter la goutte aux blessés sous le feu des Turcs?

— Aboukir! les Turcs! dit Gorain à Gervais. Entends-tu, compère? Les citoyens sont de l'armée d'Egypte!

— Un peu qu'on en arrive, estimable gros bonhomme? répondit Rossignolet en posant sa main sur la tête du gros bourgeois.

Pour se bien rendre compte de l'effet de ces paroles dites par Gorain : « Les citoyens sont de l'armée d'Égypte! » il faut se reporter à cette époque de notre histoire où s'accomplissent les événements que nous retraçons. En 1799, un nom était dans toutes les bouches, prononcé avec amour par les uns, avec crainte par les autres, avec admiration et avec respect par tous : ce nom c'était celui du général Bonaparte. L'enthousiasme extraordinaire provoqué jadis par les merveilles de la campagne d'Italie avait son pendant, car l'enthousiasme causé par les brillants succès de l'expédition d'Egypte s'augmentait encore de tout le côté fantastique que lui prêtaient la distance et ce charme particulier à l'Orient.

Les dépêches reçues récemment et contenant le récit des affaires de Syrie, des batailles du mont Thabor ou d'Aboukir, où pour la première fois on avait vu une armée entière anéantie complètement, avaient excité au plus haut point les élans patriotiques de la France, et avaient confirmé dans cette idée que le héros de Castiglione et de Rivoli devait être vainqueur partout où il se présenterait pour combattre les ennemis.

Par opposition à ces brillants succès obtenus au loin, des revers sans nombre avaient depuis un an abattu la France. L'Italie était perdue, la guerre rallumée à l'intérieur; un gouvernement désordonné, des partis ingouvernables, qui ne voulaient pas subir l'autorité et qui n'étaient cependant plus assez forts pour s'en emparer; partout une espèce de dissolution sociale, et, pour achever, le brigandage infestant les grandes routes, telle était la situation. L'inattendue et heureuse victoire de Zurich assurait bien un répit de quelques mois, mais ce répit ne pouvait qu'être court, chacun le sentait. La masse entière de la population voulait, à tout prix, du repos, de l'ordre, la fin des disputes, l'unité des volontés; elle avait peur des émigrés, des jacobins, des chouans, de tous les partis, et elle ne voyait qu'une espérance dans l'avenir, qu'un moyen de salut.

« Que fait Bonaparte?... disait-on. Quand vient-il?... Qu'il nous sauve! »

Du général en chef, l'admiration publique, l'amour même, s'étaient étendus jusqu'à l'armée : un soldat du général Bonaparte était un véritable héros. L'exclamation de Gorain était donc toute naturelle, et l'espèce de saisissement auquel se sentaient en proie les deux bourgeois en se voyant en présence du major et du grenadier s'expliquait parfaitement.

— De l'Égypte! répéta Gervais comme n'en pouvant croire ses oreilles. Vous arrivez de l'Égypte?

— En droite ligne, estimable citoyen! répondit Gringoire.

— Après cela, reprit Gervais par manière de réflexion, je suis bien revenu de chez les sauvages, moi qui vous parle!

— Cela prouve qu'on peut revenir de loin, dit une voix.

Gorain, Gervais et Gringoire se retournèrent. Un homme vêtu comme l'étaient d'ordinaire les riches financiers de l'époque se tenait derrière eux.

X

LE BAL

On a dit et on a pu dire souvent en France que l'*on dansait sur un volcan*; mais si ce mot a pu être justement appliqué, c'est certes durant la seconde moitié de cette année 1799 à laquelle nous sommes arrivés. Le volcan était constamment prêt à éclater, on sentait les frémissements du sol politique, on devinait les courants de lave qui allaient déborder, on attendait de jour en jour quelque catastrophe nouvelle, et cependant chaque soir on dansait. Entre le passé sanglant et l'avenir incertain, gros de menaces, on avait quelques instants de répit, et l'on en profitait ardemment. Tandis que le Directoire chancelait, que les chauffeurs désolaient les provinces et les environs de Paris, que les étrangers menaçaient de nouveau la France, il fallait voir ces réunions brillantes composées de jolies femmes et de jeunes fous, de *merveilleuses* et d'*incroyables*. Là le plaisir régnait en maître, on oubliait tout : on dansait. Ainsi, ce soir-là où nous pénétrons au pavillon de Hanovre, la joie et l'entrain étaient remarquables. Là trônaient les *beaux* du jour, à la tête desquels était Trénis, le fameux danseur; là se disputaient le sceptre de la beauté et de la grâce, les jolies femmes si renommées du temps.

Tandis qu'à la porte du pavillon Gorain et Gervais s'extasiaient à la vue des deux soldats de l'armée d'Égypte, l'animation était extrême à l'intérieur. Une danse venait de finir, et le tumulte inséparable de ce moment où les danseurs reconduisent les dames, les groupes s'enchevêtrant les uns dans les autres, celles-ci ne retrouvant pas leurs places, ceux-là cherchant leurs amis dont la danse les a un moment séparés, ce tohu-bohu offrait un coup d'œil difficile à qualifier. L'un des angles du salon était cependant moins embarrassé, c'était le plus éloigné de l'orchestre. Dans cet angle, cinq hommes étaient assis causant sans paraître se préoccuper le moins du monde du bruit qui se faisait autour d'eux; les traits de ces hommes, nous les connaissons depuis longtemps : c'étaient le colonel Maurice Bellegarde, le vicomte de Signelay et le comte d'Adore. Le quatrième, vêtu en incroyable dans toute la ridicule fantaisie du costume, pouvait être un homme de quarante ans environ. Quant au cinquième, qui affectait une contenance sévère, c'était un personnage sec et maigre, à l'œil vitreux, au sourire faux et à l'expression de la physionomie cauteleuse. L'incroyable jouait d'une main avec son énorme lorgnon, chiffonnait son jabot de l'autre, et, se renversant sur son siège :

— Vous di-ez tout ce que vous voud-ez, t-ès-zer, disait-il suivant la gracieuse manière de parler à la mode, mais ze ne comp-ends pas qu'un Signelay, allié aux meilleu-es familles de F-ance, aille chez un Ba-ras! Ma petite pa-ole ve-te, c'est scandaleux!

— Mon cher monsieur de Roquefeuille, répondit en riant le comte d'Adore, ce n'est pas à vous à dire du mal de Barras, car enfin c'est lui qui vous a fait rayer de la liste d'émigration.

— Ce d'-ôle n'a-t-il pas été t-op heu-eux de e-end-se-vice à un homme de ma sc-te? dit l'incroyable. T-ès-zer, on ne t-ouve pas tous les jou-s occasion d'obliger des gens comme moi!

— Enfin il vous a obligé.

— Ze ne le fo-ce pas à en êt-e-econnaissant!

— En vérité!

— Mais ze ne comp-ends pas plus que des hommes comme Signelay dînent chez un Ba-as que ze ne comp-ends qu'un Bellega-de fasse pa-tie d'une a-mée-épublicaine! Je-épète que c'est scandaleux! ma pa-ole panac-ée! Heu-eusement tout cela va fini-.

— Bah! fit Maurice en souriant, vous croyez?

— Pa-bleu! en doutez-vous? Demandez au zer G-afeld, l'envoyé de Sa Mazesté l'empe-eu d'Aut-iche. Ah! mais, pa-don! continua l'incroyable en s'interrompant, z'ape-çois là-bas ma-ame de Damas. Venez-vous, G-afeld? »

Le baron autrichien se leva en lançant un coup d'œil d'intelligence au comte d'Adore et suivit l'incroyable qui se faufilait au milieu des groupes.

« Il y a trois ans, dit Signelay en haussant les épaules, j'ai entendu cet homme-là émettre des vœux pour l'anéantissement de nos armées. Aujourd'hui le voilà en incroyable! et il me reproche d'aller chez Barras auquel il doit sa radiation.

— Hélas! de pareilles gens abondent! dit le comte, et ce sont eux qui déshonorent l'émigration. Enfin, vous avez vu Barras?

— Oui, répondit Signelay.

— Et que vous a-t-il dit?

— Rien encore de bien sérieux. Il m'a promis de s'occuper activement de cette affaire. »

Maurice haussa les épaules.

— Barras promet, dit-il, mais il ne tiendra pas. Malheureusement Jacquet est absent.

— Où est-il? demanda Maurice.

— On l'ignore, ou du moins Fouché n'a pas voulu me le dire.

— Tout nous manque à la fois, au moment où depuis deux années, pour la première fois, nous retrouvons un faible indice! dit le vicomte.

— Il faut agir de nous-mêmes! dit le comte.

—Mais comment? puisque Maurice a perdu la trace de celui qu'il a cru reconnaître.

— De celui que j'ai reconnu! dit le colonel avec force, je suis certain de ce que j'avance.

— Raconte-nous cet événement, reprit le comte; peut-être en t'écoutant une idée surgira-t-elle.

— C'est bien simple, dit Maurice. C'était ce tantôt, vers trois heures, je sortais de chez madame Bonaparte et j'allais quitter la rue de la Victoire, quand je me croise subitement avec un homme vêtu en élégant du jour et dont la monstrueuse cravate cachait la moitié du visage. Au moment même où nous passions l'un près de l'autre, moi sans faire attention à lui, mon pied porta à faux, je glissai, je faillis tomber, je fis un effort pour me retenir et, sans me rendre compte de mon mouvement, je m'accrochai à l'un des bouts de la cravate du passant. Naturellement la cravate céda, je ne tombai pas, mais je compromis outrageusement la toilette du citoyen. Tout contrarié de ce dont je venais d'être involontairement l'auteur, je relevai la tête pour formuler des excuses, quand une exclamation s'arrêta sur mes lèvres. La surprise me rendit immobile. Quand je voulus m'élancer, il était trop tard!... L'homme avait disparu sous la porte d'une maison voisine de celle l'hôtel de Chivry, et en dépit de toutes mes recherches je ne pus le retrouver, ni même obtenir un indice de son passage. Sans doute, il connaissait les êtres de cette maison; sans doute, ses moyens de fuite étaient assurés!

— Et, dit le comte, tu as reconnu...

— Le marquis Chivasso, le propriétaire de la Maison-Noire, l'homme dont j'avais cru voir jadis le cadavre!

— Êtes-vous certain? demanda Signelay.

— Parfaitement certain, je vous le répète, répondit Maurice, je l'ai reconnu sans hésiter, bien que je le crusse mort. D'ailleurs lui aussi m'a reconnu, puisqu'il a profité du moment de stupéfaction profonde dans lequel j'étais plongé pour se sauver. Il a compris que je le reconnaissais. Si ce n'eût pas été lui, pourquoi se fût-il sauvé? Quel autre avait à redouter mon regard?

— Cela est vrai! dit le comte en secouant la tête. Et dire que dans un pareil moment Jacquet est absent!

Puis après un court silence et se tournant vers le vicomte :

» Et vous Signelay, reprit M. d'Adore, vous persistez, n'est-ce pas, à dire que cet homme est le même que celui que vous avez vu?

— Je ne sais si Maurice s'est trompé, répondit le vicomte, mais ce que je puis affirmer c'est que d'après le portrait qu'il a tracé de l'homme, ce Chivasso est le même que celui que j'ai vu auprès de Camparini durant cette nuit où nous avons sauvé Uranie, où Mahurec a été si cruellement blessé, et où tout un pan de muraille s'est écroulé entre nous et le malheureux enfant qui a failli être la seule victime des monstres. Dans de telles circonstances, tout frappe, les moindres détails demeurent gravés dans la pensée. A l'heure où je vous parle, je vois encore ce homme, je le vois mieux même que son horrible compagnon, car il se trouvait placé en face de moi et en pleine lumière. Eh bien! encore je le répète, le portrait qu'a tracé Maurice est identiquement le même que cet homme dont je vous parle et, si le colonel ne s'est pas trompé, c'est lui qu'il a rencontré aujourd'hui rue de la Victoire!

Le comte réfléchissait.

« Nous pourrions avoir de précieux renseignements à cet égard, dit-il enfin, par Lucile et par Uranie, si elles voulaient... »

Maurice et le vicomte interrompirent à la fois M. d'Adore par un même geste.

« Parler de celui-là à Lucile et à Uranie! dit le colonel, impossible, mon ami. Ne connaissez-vous plus la profondeur des traces que les terribles événements de leur vie ont laissées dans leur âme? Vous savez bien que des accès nerveux les prennent toutes deux au plus léger souvenir de cette époque.

— Oui, dit le comte, il ne faut rien leur dire, mais il faudrait agir; nous mettre sur les traces de celui-là, ce serait peut-être nous mettre sur les traces de ce Camparini, dont on n'a pu même soupçonner l'existence depuis deux années; et, retrouver Camparini, ce serait rendre enfin à Charles et à Henri l'honneur qu'ils ont perdu, ce serait venger ma femme et ma fille!

Une nouvelle danse venait de finir, et le bruit et le tumulte régnaient dans le salon. Deux jeunes femmes, reconduites par leurs danseurs, traversèrent la foule se dirigeant vers l'endroit où causaient les trois hommes. Après avoir salué leurs deux cavaliers, les deux jeunes femmes prirent place sur des fauteuils entre Maurice et Léopold.

— Qu'as-tu donc, Lucile? demanda le commandant en remarquant le trouble apparent de la jeune femme assise près de lui.



— Sur ce, un verre de punch. Allons, compère!

— Oh! dit-elle, je viens d'apprendre un événement qui m'a toute bouleversée.

— Quoi donc?

— Encore un horrible attentat commis par les chauffeurs!

— Où donc?

— A Paris même. C'est madame Tallien qui vient de raconter cela à madame Bonaparte.

— Quoi! fit Léopold, les chauffeurs ont osé pénétrer dans Paris?

— Il paraîtrait!

Maurice Léopold et le comte échangèrent un rapide coup d'œil.

« Cela est horrible, dit Maurice à Lucile, mais il ne faut pas cependant te faire mal ni t'effrayer outre mesure

— Oh! dit la jeune femme, c'est que tu ne sais pas tout!

— Quoi donc encore?

— Le crime a été accompli à deux pas de l'hôtel de madame Bonaparte.

— Rue de la Victoire! s'écria Maurice.

— Presque; c'est dans une maison dont les jardins sont mitoyens avec ceux de l'hôtel de madame Geoffrin, rue Saint-Lazare, et dont les derrières communiquent avec une autre maison située rue de la Victoire, et l'on prétend que c'est par cette dernière maison que les assassins ont pénétré.

Maurice regarda encore ses deux compagnons.

— Cette maison, dit Maurice, est située entre l'hôtel de madame Bonaparte et la chaussée d'Antin?

— Précisément.

Le comte se pencha vers Maurice.

— Je crois, dit-il à voix-basse, que tu ne t'es pas trompé dans ta rencontre!

XI

LE CITOYEN THOMAS

Le personnage dont la brusque entrée en conversation avait fait tourner la tête à Gorain, à Gervais et au

grenadier, était un homme de haute taille et de très forte corpulence. Sa physionomie, sans être belle, était agréable : le teint du visage était blanc et rose, les sourcils blonds, les cheveux presque blancs, le regard doux et paterne; le nez violacé et fortement bourgeonné, attestait un culte fidèle, de la part de son propriétaire, pour ces plaisirs de la table que l'illustre Grimod de la Reynière avait continué à fêter en dépit des orages terribles de la Révolution. En voyant les regards étonnés braqués sur lui, le gros homme avait souri doucement, béatement, et, tirant une tabatière de sa poche, il avait offert une prise aux deux bourgeois et aux deux militaires.

— Peste! avait-il dit en souriant toujours, un citoyen qui revient de chez les sauvages, et deux autres qui arrivent d'Egypte! Voilà des amis que l'on ne rencontre pas souvent, et le jour où on a cette bonne fortune, on doit se féliciter... Au reste, je ne sais pas si je me trompe, mais je dois avoir devant moi le brave citoyen Gervais, l'excellent bonnetier de la rue Denis?

— Lui-même, citoyen, lui-même, répondit Gervais à la fois flatté et inquiet de se voir reconnaître par un homme qu'il ne connaissait pas.

— Mon fournisseur!

— Ah! citoyen, j'ai l'honneur de...

— De m'avoir vendu ces bas que je porte, mais oui. C'est cette excellente madame Gervais qui m'a fait l'article en personne!

— Pardon, citoyen, dit Gervais, mais je ne savais pas... je ne connaissais pas... je ne...

— Oh! cela n'a rien d'étonnant! Je suis entré chez vous en passant, sans donner mon nom. D'ailleurs à quel titre serais-je connu, moi, tandis qu'un négociant de votre importance! l'un des gros bonnets du quartier Denis!...

Gervais se rengorgeait comme un dindon faisant la roue.

— Le fait est que je suis assez connu! dit-il en regardant fixement Gorain.

Le gros personnage avait un air de bonhomie tel qu'aucun des quatre interlocuteurs ne songea à trouver mauvais qu'il se fût ainsi immiscé dans la conversation.

— Et, reprit-il avec son éternel sourire, vous avez rencontré les citoyens qui arrivent d'Egypte! Ah! c'est une belle recommandation, cela, citoyens militaires! Il y a longtemps que vous êtes revenus en France?

— Il y a comme qui dirait deux décades, répondit Gringoire.

— Et pourquoi avez-vous quitté l'armée? sans indiscrétion.

— Pour suivre en France notre colonel qui avait une mission du général en chef.

— Votre colonel, qui donc?

— Le citoyen Maurice Bellegarde! répondit Rossignolet.

— Le colonel Bellegarde! s'écria le gros bonhomme avec un sentiment d'admiration profonde. L'un des plus braves officiers de notre armée! Un garçon que j'ai vu pas plus haut que cela!

— Tu connais le colonel, citoyen? demanda Gringoire.

— Lui, très peu; mais j'ai beaucoup connu son père, un homme charmant. Ah! voilà une rencontre qui est bizarre! Moi qui ai tant de plaisir à entendre parler de ce cher Bellegarde!

Puis changeant de ton brusquement et avec un redoublement de bonhomie :

— Mes chers camarades, et vous, estimables citoyens, poursuivit la pratique de Gervais, faites-moi l'amitié d'accepter un verre de vin chaud au café voisin; cela scellera notre connaissance et me permettra d'écouter les récits que ces deux braves doivent avoir à nous faire.

Gervais regarda Gorain, lequel regarda Gervais; un embarras naïf se peignait sur leurs physionomies; ils étaient partagés entre le désir d'accepter la proposition et l'inconvénient d'aller s'attabler avec un inconnu; mais l'homme ne leur laissa pas le temps de la réflexion, et prenant Gervais sous un bras et Rossignolet de l'autre :

— Venez, venez! dit-il en les entraînant. Quand nous continuerions à regarder les talons de ceux qui entrent au bal, nous n'en serions pas plus avancés pour cela!

Gorain et Gringoire suivirent instinctivement; tous cinq pénétrèrent dans la salle d'un café situé sur le boulevard; le maître de l'établissement vint au-devant d'eux en homme reconnaissant une pratique habituelle.

— Bonsoir, citoyen Thomas! dit-il au gros personnage. Vous voulez une table?... prenez celle-ci. Que faut-il servir aux citoyens?

— Un punch premier choix! répondit Thomas en s'asseyant, et ne ménagez ni le sucre, ni la cannelle, ni le rhum!

— Voilà un bourgeois qui est un fier particulier! dit Rossignolet à Gringoire.

— S'il veut payer de punch comme ça pour entendre des histoires, répondit le grenadier, on lui en racontera toute l'année.

Gorain et Gervais s'étaient assis, et ils demeuraient muets, regardant leur amphitryon et ne sachant trop quelle contenance tenir. On apportait le punch, Thomas servit ses invités; les cinq verres se heurtèrent avec un ensemble parfait.

— Comme cela, dit Thomas en se tournant vers les soldats, vous êtes revenus avec ce brave colonel Bellegarde? Ah! j'ai eu de ses nouvelles par les bulletins; il paraît qu'il a fait des merveilles à Saint-Jean d'Acre, aux Pyramides, au mont Thabor.

— Toujours du même au même! répondit Rossignolet : gloire et victoire sur toute la ligne!

— Ah! c'est un gaillard qui ira loin, ma foi! Et vous ne l'avez pas quitté depuis son arrivée à Paris?

— Mais non.

— Alors nous sommes voisins, car je demeure, moi, rue Gaillon, et le colonel habite rue Neuve-des-Petits-Champs. Encore un verre de punch! A notre bonne rencontre!

Les cinq hommes trinquèrent de nouveau.

XI

LE CITOYEN THOMAS (*suite.*)

— Ce brave colonel Maurice Bellegarde! reprit encore Thomas. Il est marié; il a une petite femme charmante. J'ai jadis entendu raconter bien des histoires sur ce mariage. Il a connu, je crois, la citoyenne durant les campagnes d'Italie. On m'a dit qu'il adorait sa femme, et que depuis son retour en France ils ne se quittaient jamais.

— Ça c'est vrai! dit Gringoire; ils ne se quittent pas plus à Paris qu'il ne se quittaient en *Égyptre*, oùsque la colonelle faisait le plus bel ornement du Caire!

— Bah! dit Gorain, cette dame a été en Égypte avec son mari?

— Et qu'elle voulait même faire l'expédition de Syrie, dit Rossignolet, qu'il a fallu que le colonel se fâche tout rouge pour l'en empêcher! Ah! c'est une crâne particulière que cette jolie petite femme-là!

— Ils habitent, je crois, avec le citoyen Signelay? reprit Thomas.

— Oui et non, dit Gringoire, M. de Signelay demeure dans un appartement voisin.

— Ah! oui, je vois cela d'ici! dit Thomas d'un air entendu; deux appartements qui se touchent, l'un sur la rue, l'autre sur la cour.

— C'est pas ça du tout, bourgeois! Les appartements

sont sur la rue tous les deux, à preuve que Rossignolet et moi y avons notre chambre.

— Ah! vous habitez tous deux aussi avec le colonel. De sorte que, quand il sort, c'est vous qui gardez la citoyenne?

— Un peu, l'ancien! répondit le major; et le premier particulier qui serait assez je ne sais quoi pour la regarder tant seulement de travers, je lui ferais avaler ma canne de la pomme à l'enbout!

— Cet excellent colonel! reprit Thomas, comme j'ai du plaisir à parler de lui; et cependant, je suis certain que s'il me voyait il ne me reconnaîtrait pas et qu'il ne sait même pas mon nom! Après cela, il était si petit quand je l'ai rencontré avec son père. C'est égal, il faudra que j'aille le voir. Voyons! j'irai...

M. Thomas leva les yeux au ciel comme s'il eût cherché dans sa pensée.

— C'est aujourd'hui le... quel jour sommes-nous?

— 17 vendémiaire, dit Gorain.

— Eh bien! j'irai après demain, le 19.

— Après demain? reprit Rossignolet en riant; faut rayer cela de ton calendrier, l'ancien.

— Pourquoi?

— Parce que après-demain le colonel n'y sera pas.

— Et où sera-t-il?

— Il va à la campagne avec son épouse, sa belle-sœur et son beau-frère.

— Où donc?

— A Saint-Cloud.

— Tiens! dit Gorain, moi aussi j'y vais après-demain.

— Chez le citoyen Adore? demanda Gringoire.

— Ah bah! fit Gorain avec un étonnement manifeste.

— Ah! c'est fâcheux, fit Thomas; et vous êtes sûrs tous deux que c'est après-demain que le colonel s'absente avec sa femme et ses amis?

— Sûr et certain, à preuve c'est que le colonel a chargé Gringoire de lui retenir une voiture pour ce jour-là.

— Une voiture! répéta Thomas, il faut une voiture au colonel?

— Mais oui.

— Ah! comme cela se trouve : mon frère est justement loueur de voitures, il faut aller chez lui.

— Tiens! tout de même, répondit Gringoire.

— Il se fera un plaisir de donner ce qu'il a de plus beau au colonel; je lui en parlerai demain, je lui dirai de le bien traiter. Est-ce dit?

— C'est dit, l'ancien! fit Gringoire en tapant dans la main que Thomas lui tendait.

— Alors, camarade, viens me prendre demain matin chez moi, rue Gaillon, n° 3; nous irons ensemble chez mon frère qui demeure à côté, et tu choisiras la voiture toi-même. Ah! je suis enchanté de faire quelque chose pour le colonel. Allons, vos verres, mes amis! Un second bol!

Pendant que Thomas et les soldats causaient ainsi, Gervais avait pris sur une table voisine un journal du jour qu'il s'était amusé à parcourir.

— Ah! mon Dieu, fit-il tout à coup avec une émotion visible.

— Quoi! Qu'est-ce que c'est? demanda Gorain.

— Encore ces damnés chauffeurs! On dit dans le journal qu'il y en a en ce moment une bande dans Paris et dans les environs de Paris.

— Bah! dit Thomas en souriant, les journaux mettent cela pour remplir leurs colonnes. Tout le monde parle des chauffeurs, mais personne ne les a vus.

— Je crois bien, dit Gorain, ils sont toujours masqués.

— Un verre de punch, citoyens! s'écria Thomas en remplissant les verres. Buvons à la victoire et à la gloire de l'armée française!

— Hou! fit Gervais en repoussant le journal pour prendre son verre, j'aime mieux ne pas lire cela; non, ça m'empêcherait de dormir.

Les verres se choquèrent de nouveau et le punch fut fêté par les buveurs.

— Donc, camarade, c'est convenu, reprit Thomas en s'adressant à Gringoire, demain matin je t'attends à huit heures pour aller retenir la voiture?

— Convenu, dit le grenadier.

Une heure après, et le troisième bol de punch vidé à la satifaction générale, les deux soldats se levèrent pour prendre congé de leurs nouveaux amis. Gervais et Gorain voulurent les imiter; mais Thomas les retint de la main avec une insistance tellement aimable, que les deux bourgeois n'osèrent passer outre.

— A demain matin, dit Thomas.

— A demain, répétèrent Gringoire et Rossignolet.

Les soldats partis, Thomas, Gorain et Gervais demeurèrent attablés en face les uns des autres; Thomas redemanda un quatrième bol de punch.

— Eh bien, citoyen, dit brusquement Thomas en s'adressant à Gorain, es-tu aussi content du dernier envoi que tu as reçu, que tu l'avais été de l'avant-dernier? Les affaires vont-elles toujours? Les belles pièces de drap d'Elbeuf valent-elles les toiles de Flandre?

XII

ONZE HEURES

A onze heures, le tumulte élégant qui régnait dans le bal du pavillon de Hanovre avait atteint à son apogée. L'entraînant plaisir de la danse faisait tourner toutes les têtes, emportait dans des tourbillons parfumés un flot de danseurs et danseuses. Comme tous les lieux publics, le salon du pavillon de Hanovre, ouvrant ses portes à tous ceux qui, sans distinction de rang d'opinion, de caste, avaient un écu de trois livres à la disposition de son caissier, le pavillon de Hanovre recevait des sociétés aussi mêlées, mélangées, disparates, que cette étrange époque pouvait en fournir; mais si l'accès du temple était ouvert à tous, une fois dans ce temple, tous ne jouissaient pas indistinctement et indifféremment du droit de fouler en tous sens le terrain glissant. Des lignes de démarcation invisibles et infranchissables étaient établies dans ce salon : parquant ceux-ci dans tel angle, celles-là dans tel coin, enfermant chaque société privée dans de triples lignes de circonvallation que ne pouvait renverser l'amour même du plaisir. Le bal public se subdivisait en une infinité de petits bals privés, et à l'exception de quelques cavaliers qui, comme l'illustre Trénis, avaient droit d'aller chercher dans les différents camps les meilleurs partenaires, danseurs et danseuses demeuraient immuablement fidèles au cercle qu'avait formé l'esprit de parti des familles.

Cela allait si loin même que, depuis l'ouverture du pavillon, certaine société ayant choisi dès l'abord la partie du salon qui lui convenait le mieux, n'avait plus voulu se déplacer dans l'avenir; de là des disputes, des tracasseries, des duels, et un redoublement de haine entre les gens différant d'opinion. Presque toutes ces sociétés étaient rivales; une seule dominait toutes les autres, et était reconnue sans conteste pour être la société reine. C'est que celle-là comptait dans ses rangs les femmes les plus jolies, les plus recherchées, les plus élégantes, et qu'à la tête de ces femmes étaient encore la compagne d'un héros, la charmante madame Bonaparte, ses belles-sœurs qui lui faisaient déjà cortège, sa fille, cette ravissante enfant que la générale Lefebvre trouvait tellement adorable que, suivant son expression : « elle avait envie de la croquer; » et la belle madame

Tallien, et la spirituelle madame Hamelin, et tant d'autres.

Madame Bonaparte, femme de l'illustre général que la France adorait, qu'elle appelait, qu'elle attendait, dont elle chantait les nouveaux triomphes en Orient, madame Bonaparte était déjà réellement, à cette époque, la première des dames de Paris; aussi était-elle le centre d'une véritable cour.

Au pavillon de Hanovre, personne n'eût osé prendre la place qu'elle avait l'habitude de se réserver; on l'attendait avec impatience, on la contemplait avec plaisir et curiosité, on l'accueillait avec enthousiasme alors que quelque nouvelle victoire du général en chef de l'armée d'Égypte augmentait la splendeur de l'auréole qui bordait son front. Ce soir-là, comme de coutume, madame Bonaparte avait près d'elle sa fille Hortense; à ses côtés madame Tallien, madame Hamelin et plusieurs autres élégantes fort à la mode. Mesdames Signelay et Bellegarde venaient de se joindre au cercle formé autour de la femme du héros. La conversation était animée et avait pour sujet le terrible drame accompli rue de la Victoire. Madame Hamelin, arrivée depuis quelques instants, avait apporté de fraîches nouvelles récoltées chez Barras et relatives à ces crimes monstrueux.

— Et l'un a été poursuivi jusque dans les jardins de l'hôtel Chivry? dit madame Bonaparte en frissonnant.

— C'est-à-dire qu'on a perdu sa trace en arrivant à cet hôtel, répondit madame Hamelin.

— C'est donc cela que nous ne voyons ce soir ni madame Chivry ni Caroline, dit madame Tallien; elles ont dû avoir la nuit dernière une peur abominable lors de cette visite domiciliaire.

— Et on n'a pas d'autres détails? demanda madame Bonaparte.

— Voilà tout ce que Fouché m'a raconté, répondit madame Hamelin; mais si nous voulons en savoir plus long, voici le docteur qui pourra nous instruire, c'est lui qui a fait la constatation du crime.

— Corvisart! dit madame Bonaparte, où donc est-il?

— Là-bas, je viens de l'apercevoir.

— Citoyen Trénis, allez donc prévenir le docteur que nous désirons lui parler.

Trénis, qui se tenait nonchalamment appuyé sur le fauteuil de madame Hamelin, se redressa vivement et se glissa à travers la foule dans la direction indiquée. Quelques instants après, il revenait auprès des dames tenant par le bras le docteur déjà célèbre. Celui-ci se laissait entraîner, tout en interrogeant du regard la profondeur du salon et en paraissant chercher quelqu'un ou quelque chose.

— Eh bien, docteur, dit en souriant madame Bonaparte, il faut donc vous envoyer chercher pour vous conduire à nous?

— Pardonnez-moi, madame, répondit Corvisart, je cherchais madame Geoffrin et sa fille.

— Elles ne sont pas encore ici.

— Mademoiselle Amélie était un peu indisposée ce matin, répondit Corvisart, mais une indisposition légère qui ne pouvait l'empêcher de venir ce soir, et je m'étonne que ces dames ne soient pas encore arrivées. Et M. de Charney, je ne le vois pas non plus, n'est-il donc pas venu?

— Ah! dit la générale Lefebvre qui venait de se joindre au groupe des dames, vous êtes encore bon, vous, papa Corvisart, vous savez bien que le petit Charney est cousu à la jupe de la robe d'Amélie. Puisqu'elle n'est pas ici, il ne peut pas y être.

— Voici madame Geoffrin et sa fille et son fils! dit Trénis, qui debout dominait la foule.

— Alors le freluquet de Charney n'est pas loin! ajouta madame Lefebvre.

Les dames se resserraient pour faire place aux nouvelles venues. Madame Geoffrin et Amélie furent accueillies par toutes comme des intimes. Madame Geoffrin portait le front haut, elle avait le regard assuré et la joue couverte d'une rougeur fiévreuse. Amélie était pâle, elle avait les traits tirés et elle paraissait souffrir encore. Les dames s'empressèrent autour d'elles. Corvisart se pencha rapidement au milieu du petit cercle, et tandis qu'Amélie, occupée auprès de mademoiselle Hortense qui l'accueillait avec sa grâce adorable, avait l'attention détournée :

— Mesdames, dit vivement à voix basse le docteur, pas un mot, je vous prie, devant cette jeune fille, des assassinats de cette nuit.

— Pourquoi? demanda madame Hamelin, tandis que toutes les dames regardaient Corvisart avec un muet étonnement.

— Parce qu'elle a assisté de sa fenêtre à l'un des actes de ce drame horrible, parce que je lui ai persuadé qu'elle avait rêvé et que la révélation de la vérité pourrait lui porter un coup dangereux.

Et le médecin se redressa en posant un doigt sur ses lèvres. Madame Bonaparte appela sa fille, qui vint aussitôt près d'elle, et lui parla bas.

— Et M. de Charney, l'avez-vous vu? demanda madame Geoffrin en regardant fixement le docteur Corvisart, lequel était venu s'appuyer sur le bras du fauteuil de la veuve.

— Pas encore, répondit-il.

— Alors, docteur, ne quittez pas Ferdinand.

Et du regard madame Geoffrin désigna son fils qui, le front soucieux, les sourcils contractés, la main frémissante et convulsive, paraissait étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Le docteur adressa à la mère un signe indiquant qu'il avait compris l'intention de sa recommandation et, se dirigeant vers Ferdinand, il passa familièrement son bras sous celui du jeune homme. Ferdinand tressaillit comme s'il eût été touché par un fer rouge.

— Vous pensez à mademoiselle Chivry? dit en souriant le docteur.

— Non, répondit Ferdinand. J'aime Caroline, cela est vrai, et je l'avoue avec d'autant plus de franchise qu'une union est résolue entre nos familles; mais en ce moment je ne pensais pas à elle. Je pensais à cet homme qui, si vous ne vous êtes pas trompé dans vos suppositions, a poussé ma pauvre sœur dans un abîme insondable, car elle l'aime, docteur, elle l'aime plus que vous ne le croyez, plus que je ne pouvais le supposer moi-même. Je l'ai interrogée ce soir même, sans qu'elle se doutât de l'importance que je mettais à ses réponses, et mon cœur s'est serré en comprenant l'élan du sien. Aussi, docteur, si cet homme a compromis à jamais le bonheur et le repos de ma sœur, fût-il le dernier des misérables, il ne mourra que de ma main!

— Silence! dit le docteur, et calmez-vous! Votre sœur et votre mère peuvent vous entendre... D'ailleurs je reconnais que je puis m'être trompé moi-même... Votre mère est une femme de grand sens et d'une intelligence peu commune, laissez-lui éclairer la situation; laissez-lui la responsabilité des démarches à...

Des doigts serrant convulsivement son bras interrompirent le docteur.

— Voici Annibal! murmura Ferdinand à l'oreille du médecin.

Celui-ci se pencha et distingua à travers les rangs de la foule un homme qui s'avançait en souriant vers le groupe formé par les dames. Ferdinand fit un mouvement comme pour s'élancer, mais Corvisart le cloua sur place en lui saisissant la main.

— Du calme, il le faut! dit énergiquement le médecin. Que direz-vous? que ferez-vous?

Ferdinand se mordit les lèvres.

— Cet homme a été mon ami ! murmura-t-il. Oh ! je donnerais sans regret dix ans de ma vie pour qu'il pût l'être encore !

Le docteur s'était penché vers madame Geoffrin :

— Voici M. de Charney ! lui glissa-t-il à l'oreille.

Madame Geoffrin se redressa.

— Demeure auprès de ces dames, Amélie, dit-elle à sa fille, je vais aller saluer quelques amies avec le docteur.

Et se levant avec un geste plein de majesté, madame Geoffrin passa son bras sous celui du docteur.

— Reste auprès de ta sœur ! dit-elle d'une voix impérieuse à son fils.

XIII

LES ASSOCIÉS

C'était à cette même heure où madame Geoffrin allait bravement au-devant de l'homme dont elle avait voulu faire son gendre, et qu'elle soupçonnait maintenant d'un crime abominable, que la conversation rapportée dans l'un des précédents chapitres avait lieu dans le café voisin du pavillon de Hanovre.

En entendant les paroles prononcées par Thomas, Gorain et Gervais étaient demeurés stupéfaits.

— Hein ? avait fait Gorain en se redressant vivement et en dilatant ses petits yeux ronds comme s'il eût été soudainement mis en présence de quelque effrayant phénomène.

— Eh ! eh ! avait répondu Thomas en souriant, tu vois bien que nous nous connaissons. Sur ce, un verre de punch. Allons, compère !

— Quoi ! balbutia Gervais, tandis que Gorain semblait ne plus pouvoir parler, quoi !... tu serais... toi... citoyen...

— Un membre de la grande association dont vous êtes tous deux de si honorables représentants ? Pourquoi donc pas ? Je suis munitionnaire en second, tout comme vous ! A votre santé, mes excellents confrères !

— Mais... dit Gorain.

— Vous refusez de me faire raison ?

— Nullement : je suis flatté ! balbutia le gros bourgeois, dont les idées commençaient à ne plus être très nettes. Extrêmement flatté ! Mais le saisissement, le...

— Un confrère ! disait Gervais.

— Mais oui ! répondit Thomas.

— Et tu le dis comme cela...

— Pourquoi, diable, m'en cacherais-je ? Cela n'est ni déshonorant à annoncer ni pénible à pratiquer. D'ailleurs personne que vous ne peut m'entendre. Eh ! eh ! il me semble que nos bénéfices sont assez gentils depuis trois années. Cela ne t'a-t-il pas permis, à toi, Gervais, d'acheter, rue Denis, la maison que tu occupes ? à toi, Gorain, d'aller passer les soirées, l'été, à la jolie petite maison de Saint-Cloud dont tu t'es rendu acquéreur ?

Les deux bourgeois se regardaient mutuellement avec une expression d'ébahissement comique.

— Ah ! voilà qui est fort ! dit Gorain.

— Voilà qui est curieux ! ajouta Gervais.

— Mais non, dit Thomas ; c'est très naturel. Nous sommes nombreux, vous le savez bien, car enfin vous ne pouvez avoir la prétention d'être les seuls privilégiés. Or, en ma qualité de confrère, je vous connais. Mais, encore un peu de punch ! vos verres, citoyens !

— Ah ! tu en es ! dit Gorain en trinquant avec ses compagnons. Alors, tu connais notre ami Camparini ?

— Et ce bon Chivasso ? ajouta Gervais que le punch attendrissait singulièrement.

— Sans doute ! sans doute ! répondit Thomas avec une visible grimace de dédain.

— Eh bien ! mais, reprit Gorain dont les petits yeux flamboyaient, tu peux peut-être nous dire ce qu'ils sont devenus ! Il y a plus de deux ans, depuis la fin de la campagne d'Italie du général Bonaparte, qu'on n'a entendu parler d'eux.

— Peuh ! fit Thomas avec une indifférence affectée Je crois que Chivasso est en Égypte, où il s'occupe des fournitures de l'armée.

— Et cet excellent Camparini ?

— Ma foi ! je ne sais trop où il est, et je ne m'en inquiète guère.

— Oh ! mon Dieu ! dit Gervais avec une naïveté comique, ce que j'en disais, ce n'est pas que je m'en tourmente beaucoup, c'était pour parler !

— Moi aussi, dit Gorain que le punch rendait expansif. Tu comprends ? Camparini nous a fait entrer dans les munitionnaires en second : autrefois nous avions besoin de lui ; mais maintenant que nous sommes bien au courant, maintenant que nous allons tout seuls, il peut bien être devenu ce qu'il a voulu : ça nous est tout à fait égal !

— J'aime la franchise ! dit Thomas. Ce que vous me dites là me donne de vous la plus haute estime, chers confrères.

— Ah ! tu en es ! reprit Gorain. Eh bien, puisque tu en es, dis-moi donc un peu pourquoi on fait si drôlement les affaires quand on est munitionnaire.

— Comment ?

— Tiens ! par exemple, l'avant-dernière opération, les toiles ! on les a apportées, l'autre décade, la nuit, à Saint-Cloud, dans ma maison ! Remarque que c'est toujours la nuit que l'on apporte des marchandises. Et puis, on est encore revenu les chercher la nuit pour les expédier je ne sais où.

— Sans doute !

— Eh bien ! pourquoi cela ? Quand j'étais dans les affaires, moi, j'achetais au grand jour et je vendais au grand jour !

— Cela est vrai ! mais tu n'étais pas munitionnaire en second ! Tu n'avais pas une foule de concurrents, de rivaux, toujours prêts à te voler tes fournitures. Les munitionnaires en titre peuvent agir ouvertement, eux, mais nous autres, il faut bien prendre des précautions.

— Mais, dit Gervais, on apporte toujours des marchandises sans que nous en achetions, et on les emporte sans que nous les vendions. De sorte que nous faisons des affaires, Gorain et moi, depuis près de trois années, sans avoir vu un seul acheteur ni un seul vendeur.

— C'est vrai ! dit Gorain.

— Êtes-vous contents des bénéfices ? demanda Thomas.

— Oh, oui ! dirent les deux bourgeois avec un même élan.

— Alors, conformez-vous aux lois de l'entreprise.

— C'est égal ! reprit Gervais. C'est ennuyeux d'être munitionnaire en second, d'avoir une belle position sociale, de gagner de l'argent, et de ne pas pouvoir s'en flatter auprès de ses amis. Comment ! il ne faut même pas que ma femme, mon épouse légitime, la citoyenne Gervais, sache ce que je fais ! Et même cela me vaut une foule de scènes désagréables à propos d'absences que je ne sais comment expliquer !

— Et moi, ajouta Gorain, ça me vexe d'avoir une maison à Saint-Cloud avec un jardin, et de ne pas pouvoir dire que je suis propriétaire à la campagne ! Je l'avoue, ça m'agace. Comment ! les voisins croient même que la maison appartient à un autre ! J'ai été obligé de l'acheter sous un autre nom que le mien !

Thomas avait écouté les doléances des deux bourgeois sans chercher à les interrompre.

— Depuis trois ans que vous êtes munitionnaires en second, dit-il, avez-vous été contents des affaires ?

— Je ne me plains pas à cet égard ! dit Gorain.

— Et toi, Gervais ?

— Dame ! je suis content, c'est vrai.

— Vos bénéfices ont été réalisés sans grand mal.

— Pour ça, c'est encore vrai ; nous ne voyons jamais personne que le citoyen Ambroise : c'est lui qui apporte les marchandises, et c'est lui qui vient les rechercher.

— Touchez-vous votre argent régulièrement ?

— Très régulièrement.

— Alors donc de quoi vous plaignez-vous ? Ne vaut-il pas mieux jouir modestement de bénéfices plutôt que d'aller éblouir les autres qui vous envieraient ? Laissez aller les choses, faites votre fortune, tout à la sourdine, et ensuite vous brillerez ! Les lois de l'association sont ainsi : il faut un mystère absolu, et cela se comprend. Si les gros fournisseurs en titre connaissaient nos marchés secrets ils se plaindraient, ils crieraient, ils jetteraient feu et flamme, et on nous barrerait la route.

— C'est juste! dit Gervais.

— Donc, silence ! et continuons à faire nos petites affaires. En ce moment, citoyen Gorain, ta maison de Saint-Cloud est pleine?

— Oui, dit Gorain; les draps arrivés cette nuit...

— Depuis que le citoyen Adore a acheté la maison dont le jardin est mitoyen avec le tien, as-tu été à Saint-Cloud ?

— Oh ! oui, souvent.

— Le jour ?

— Oh ! non ; tu sais bien que je ne puis y aller que la nuit pour recevoir les marchandises ou les livrer : toujours les lois de l'association ! c'est damnant de ne pouvoir pas faire à sa tête ! Enfin, j'y vais la nuit!...

— Alors on ne t'a pas vu de la maison voisine?

— Jamais ; pourquoi ?

— Écoute, Gorain, reprit Thomas en se rapprochant, les plaintes que tu formulais tout à l'heure sont justes. Si, nous autres de l'association, nous comprenons qu'il faille agir avec mystère, ainsi que je vous l'expliquais, nous comprenons aussi qu'il soit pénible pour toi de ne jamais jouir des avantages de ta propriété.

— Ah ! fit Gorain avec contentement.

— Puis, dit encore Thomas, toi et Gervais n'êtes jamais en relation avec nous autres, et il est temps que vous y soyez mis. Aussi suis-je chargé de vous annoncer une nouvelle heureuse.

— Laquelle? demandèrent à la fois les deux amis.

— De munitionnaires en second de deuxième classe que vous êtes, vous passez munitionnaires en second de première classe!

— Bah! dit Gorain ; qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que vos bénéfices seront chaque fois augmentés d'un quart.

— Superbe ! s'écria Gervais.

— Et à partir de quand serons-nous munitionnaires en second en premier ? demanda Gorain.

— Pour vous concéder ce titre avantageux, reprit Thomas, le président de l'association a décidé qu'il se rendrait chez toi, Gorain, à Saint-Cloud, avec dix des principaux membres.

— Quand cela ?

— Après-demain, 19 vendémiaire.

— Après-demain ! répéta Gorain.

— Oui ; tu leur donneras à dîner à tous dans ta maison à Saint-Cloud.

— Et moi aussi? demanda Gervais.

— Et toi aussi ; à cette occasion, poursuivit Thomas, l'association t'autorise, citoyen Gorain, à déchirer le voile qui couvre ta propriété : tu peux aller dès après-demain à Saint-Cloud t'installer dans ta maison avec Gervais, tu peux t'en dire hautement le propriétaire. Il faudra même que tu rendes une visite à tes voisins, et notamment au citoyen Adore. Fais-toi bien voir, ne crains pas de te montrer ni d'être fier de ta propriété : elle est bien à toi, n'est-ce pas?

— Oh ! oui, s'écria Gorain avec explosion.

— Alors tu n'as rien à craindre de personne, et je te répète que l'association t'autorise à jouir enfin pleinement de ce qui t'appartient.

Gorain était rouge comme un homard cuit; l'émotion, la joie, le punch, se réunissaient pour l'impressionner vivement.

— C'est entendu, tu nous attendras à dîner après-demain? reprit Thomas.

— Dès demain je commencerai mes préparatifs, répondit Gorain.

— Et moi je dirai à ma femme que je vais faire un petit voyage, dit Gervais, pour pouvoir accompagner l'ami Gorain.

— C'est cela, à merveille ! reprit Thomas ; allez vous installer demain, montrez-vous, faites-vous voir, et allez rendre ensemble les visites de voisinage : n'oubliez pas le citoyen Adore.

— Nous commencerons par là! dit Gorain.

— Alors, continua Thomas, à après-demain, à Saint-Cloud.

Appelant le garçon, Thomas paya la dépense faite, et, adressant un geste amical aux deux amis, il quitta le café.

— Gervais ! s'écria Gorain, je nage dans la joie !... je vais donc enfin jouir de ma maison de campagne !... je pourrai inviter des amis à venir visiter ma maison de campagne ! Tiens ! je ne donnerais pas ma soirée pour une pièce de trente sols !

— Le fait est, dit Gervais, que ce sera bien agréable; nous irons là le dimanche, sans ma femme ! Dis donc, si nous nous rafraîchissions encore? As-tu soif ?

— Non.

— Cependant je voudrais finir la soirée gaiement ; ce diable de punch m'a rendu tout guilleret!

— Une idée !

— Quoi ?

— Allons au bal du pavillon de Hanovre!

— Ça va!... j'inviterai à danser la générale Lefebvre!

— C'est cela !

Et se prenant bras dessus, bras dessous, les deux amis, chancelant légèrement, quittèrent à leur tour le café pour se diriger vers le bal en question. Au moment d'entrer, Gervais se pencha à l'oreille de Gorain :

— Tu ne le diras pas à ma femme ! murmura-t-il.

XIV

LE MAITRE D'ARMES

En sortant du café, M. Thomas tourna à droite, et s'éloignant rapidement du pavillon de Hanovre, il gagna la rue Richelieu ou, pour parler le langage du temps, la rue de la Loi, qu'il descendit d'un pas assuré; puis, continuant sa route après avoir traversé la rue Saint-Honoré, il atteignit ce dédale de voies obscures, petites, étroites, sinueuses, aujourd'hui disparues, et qui serpentaient comme des sentiers, dans cet amas de constructions élevées entre la place du Carrousel et le Palais-Royal, voies dont l'une devait plus tard devenir trop fameuse par l'horrible attentat qui y était commis.

Ce fut précisément dans cette rue Saint-Nicaise que M. Thomas s'engagea. Il s'arrêta devant la porte basse d'une haute et noire maison ; cette porte n'était que poussée sans être fermée. M. Thomas entra dans une allée obscure, et prenant un rat de cave dans sa poche et un briquet, il fit feu et lumière.

Un escalier se présentait devant lui. M. Thomas en gravit rapidement les marches humides et boueuses, et sans s'arrêter, avec une vigueur de jarrets remarquable pour un homme d'une obésité aussi prononcée, il atteignit le cinquième étage de la maison que traversait dans sa longueur un grand corridor percé d'innombrables petites portes, surmontées chacune d'un numéro d'ordre peint en noir sur le plafond jaune du bois.

A mesure que M. Thomas s'enfonçait dans ce corridor, un bruit sourd et régulier parvenait de plus en distinctement à son oreille. On entendait une voix qui, sur un même ton monotone, paraissait psalmodier des paroles bizarres comme un écolier répétant une leçon. Puis c'étaient des soupirs énormes, des *hum!* sonores, des *ouf!* attestant une grande fatigue dûe à un exercice des plus violents, des claquements secs comme si quelque objet à surface plate fût tombé brusquement sur le carreau, et enfin des secousses imprimées à tout le plancher qui frémissait.

Thomas était alors devant la porte dont la clef se trouvait sur la serrure. Le bruit de plus en plus violent qui retentissait partait évidemment de l'autre côté de cette porte. Sans frapper et avec l'aisance d'un homme qui est certain d'être bien accueilli, il fit jouer la clef dans la serrure et, poussant la porte, il s'arrêta sur le seuil d'une pièce assez vaste.

Cette pièce présentait la forme exacte d'un triangle rectangle dont le plafond eût été l'hypoténuse, c'est-à-dire qu'à son entrée elle était assez élevée, mais le plafond s'en allait en fuyant avec une déclivité telle qu'il arrivait à former à l'extrémité un angle aigu avec le plancher. L'ameublement était d'une simplicité d'anachorète : une grande planche, placée sur deux tréteaux et surmontée d'une paillasse éventrée, à la toile multicolore, formait à la fois lit, canapé, sofa, et armoire, selon le goût des appréciateurs, car le dessous vide contenait quelques hardes, des chaussures jetées là avec un abandon et un sang-gêne plus qu'artistiques.

Une table en bois blanc à quatre pieds, dont un cassé, une chaise dépaillée complétaient le mobilier. Trois des côtés des murailles étaient ornés d'arabesques de fantaisie, de paysages, de batailles tracées au charbon avec une verve qui pouvait à la grande rigueur faire oublier le trait. Le quatrième côté voyait s'étaler une demi-douzaine de pipes dont les tons marrons et noirs décelaient le fréquent usage. Après les pipes était une sorte de trophée composé de fleurets attachés en croix, de deux épées fines et aiguës, de masques et de gants d'armes. Une chandelle coupée en deux et collée sur cette muraille éclairait la pièce en lançant dans l'espace sa spirale de fumée nauséabonde qui léchait le mur et y imprimait son passage.

Le plafond était percé d'une grande fenêtre à tabatière dont la branche de fer, alors que cette fenêtre était fermée, s'avançait menaçante et perpendiculaire.

Un homme était debout dans l'endroit de la pièce le plus élevé, il se tenait le dos tourné à la porte et dans la position d'un homme qui fait des armes. Son vêtement était des plus simples et des moins élégants. Un pantalon de cotonnade grossière rayée rouge et blanc, et tel qu'en portaient les soldats déguenillés de l'armée d'Italie avant ses brillants succès, recouvrait ses jambes et était serré à la taille par un mauvais mouchoir à carreaux. Les pieds nus disparaissaient enfouis dans de gros chaussons de lisière. Une chemise de toile épaisse, au col renversé, recouvrait le torse, boursouflant autour des hanches.

Au moment où le citoyen Thomas ouvrit la porte de la chambre, l'homme était, suivant l'expression technique, le corps bien assis sur les hanches ; il avait la jambe gauche repliée sur elle-même, soutenant tout le poids du torse, la droite à demi étendue, le bras gauche arrondi, la main retombant à la hauteur de l'œil ; le droit, le coude au corps, la main armée d'un gros gant rembourré et tenant un léger fleuret à la pointe garnie de son bouton. La tête renversée en arrière, le torse bien effacé, l'homme était là, paraissant absorbé dans la contemplation de la muraille qu'il avait devant lui et sur laquelle se voyaient trois petits ronds noirs.

Comme Thomas entrait, il exécutait deux appels du pied c'est-à-dire qu'il ébranlait le plancher avec deux vigoureux coups de talon.

— Une!... deux! fit-il d'une voix vibrante. Bien menacer... Une!... Glisser rapidement la pointe en étendant le bras... Deux!... Un petit battement et tirez droit.

Et, se fendant à fond avec un choc du pied sur le carreau qui souleva un nuage de poussière, l'homme frappa à la muraille avec la pointe de son fleuret, précisément sur l'un des trois ronds noirs ; il demeura immobile.

— Bravo! dit Thomas en frappant ses mains l'une dans l'autre.

L'homme se retourna.

— Tiens! papa Thomas, dit-il en saluant avec la pointe de son arme.

— Bonsoir, Alcibiade, répondit Thomas en fermant la porte ; tu étudies quelques nouveaux coups?

— Et de soignés encore.

— Est-ce que tu as une nouvelle affaire?

— Dame, on ne peut jamais savoir, faut toujours s'entretenir la main.

— Et tu as trouvé un coup?

— Qui touche toujours.

Thomas sourit dédaigneusement.

— Il n'y a pas de coup qui touche toujours, dit-il.

— Eh bien, dit Alcibiade, je parie que j'en touche trois de suite, n'importe qui, les trois premières fois!

— Je parie que non!

— Qu'est-ce que tu paries?

— Une bouteille d'eau-de-vie si je perds, et rien si je gagne.

— Ça me va.

— Alors, donne-moi un fleuret, un gant, et mets un masque.

En achevant ces mots, Thomas avait rapidement mis bas son habit, et, retroussant ses manches, il laissa voir des bras herculéens dont les nerfs se tendaient comme des ressorts d'acier. Il prit le masque, le gant et le fleuret que lui tendait Alcibiade.

— Allons! dit-il, la bouteille d'eau-de-vie est dans la poche de mon habit ; gagne-la. »

Les deux hommes tombèrent en garde. Alcibiade, avec cet aplomb, cette régularité de mouvements, cette pureté de pose qui sont particuliers au maître d'armes ; M. Thomas, avec une aisance, une grâce, une élégance même qui surprenaient étrangement dans ce gros et gras personnage.

Les deux fers se choquèrent légèrement.

— Tu y es? demanda Alcibiade.

Pour toute réponse, Thomas fit un léger battement. Alors Alcibiade s'écrasa sur lui-même ; il rapprocha insensiblement son pied gauche de son talon droit, et froissa le fer de son adversaire. Puis, avec la rapidité de l'éclair, il fit un menacé de dégagement en gagnant la main, dégagea réellement, fit un battement, et il se fendit, sa jambe gauche faisant ressort.

— Touché! cria Thomas.

— Et d'une! dit Alcibiade ; à l'autre.

Les deux hommes retombèrent en garde. Alcibiade exécuta une deuxième fois, puis une troisième, le même coup avec le même bonheur.

— Bravo! dit Thomas.

— Crois-tu le coup infaillible? demanda Alcibiade.

— Oui, pour une première fois, ainsi que tu le di-

sais; mais maintenant tu ne me toucherais plus.

— Tiens, un malin comme toi. Faut même que j'aie une drôle de vitesse pour t'avoir gagné la main.

— Autre chose, dit Thomas; en garde.

Les deux fleurets se croisèrent de nouveau.

— Tu y es? demanda Thomas.

— Oui, répondit Alcibiade.

Il s'écoula un quart de seconde. Thomas se fendit avec la soudaineté de la foudre.

— Tonnerre! cria Alcibiade en bondissant en arrière, qu'est-ce que c'est que ce coup-là?

— Un petit coup dessous que je vais te mettre dans la main en échange du tien, répondit Thomas.

— Cré mille noms de je ne sais quoi! avec ton coup et le mien on peut tuer bien des gens, sais-tu?

— Eh! eh! je le crois.

— C'est dommage qu'on n'ait pas une affaire.

Thomas sourit en clignant de l'œil.

— On pourrait en avoir une... ou deux, dit-il.

— Quand? demanda Alcibiade.

— Eh! eh! ce soir... demain... après-demain. Cela dépendrait des circonstances... et de nous.

Alcibiade se rapprocha curieusement.

— Et, dit-il, il y aurait quelque chose à gagner?

— Bah! ta poche est donc vide?

— Pas même un assignat de dix livres.

— Et tu voudrais la remplir mieux que cela, hein?

— Dame! tu penses...

— Eh bien, cela peut se faire, mon garçon. Avec ton coup et le mien, on peut rendre tant de services aux amis, qu'on peut considérer sa fortune comme faite.

— Bah! tu dis vrai?

— Tu parlais d'un assignat de dix livres tout à l'heure, reprit Thomas après un silence. Que dirais-tu de dix beaux louis d'or?

— Dix louis d'or! s'écria Alcibiade en ouvrant des yeux énormes; il y a donc encore des gens qui ont des louis d'or?

— Il y en a peu, mais il y en a.

— Et où les trouve-t-on, ceux-là?

— Où il faudrait les trouver, dit Thomas en appuyant sur le mot, c'est à une longueur d'épée. Alors, ton coup... et le mien...

— On a gagné les dix louis?

— Juste.

— Je voudrais bien jouer ce jeu-là?

Thomas regarda fixement Alcibiade.

— S'il s'agissait d'un brave? dit-il.

— Je le préférerais, répondit résolument Alcibiade. J'aime à frapper ceux qui se défendent.

— S'il s'agissait d'un adroit tireur?

— Baste, je m'en moque!

— D'un officier...

— Qu'est-ce que cela me fait, je ne suis plus soldat.

— Mais, reprit Thomas, d'un officier supérieur ayant à Paris des amis nombreux et des relations puissantes...

— Alors, dit Alcibiade, ça vaudrait plus de dix louis d'or.

— On pourrait aller à vingt.

— Vingt louis?

— Et même... trente, si, après avoir réussi ton coup avec l'officier en question, tu te sentais assez solide pour réussir le mien avec son témoin.

— Ah! ah! partie double.

— Ça te va-t-il?

— J'aimerais autant quarante louis pendant qu'on y est.

— Tu n'es pas sûr de tuer...

— Et si je tuais? demanda Alcibiade.

— Alors tu les aurais.

— Tope-là, papa Thomas, et passe-moi la bouteille d'eau-de-vie. Je te vas montrer un autre petit coup que je garde pour les grandes circonstances... Tu vas voir... Après cela tu pourras compter d'avance tes quarante louis, ou que je ne sache plus distinguer un contre de quarte d'un contre de tiers!

XV

L'EXPLICATION

M. de Charney était un homme de trente ans environ, à la tournure élégante, aux manières distinguées, aux traits expressifs : c'était un fort beau cavalier dans toute l'acception du mot, car la mâle beauté de son visage s'alliait merveilleusement avec l'ensemble de sa personne dont les justes proportions décelaient la force, la vigueur et l'élasticité.

Mis avec recherche suivant les modes si extraordinaires du temps, il portait ce ridicule costume des incroyables avec une grâce et une aisance qui l'eussent presque fait paraître supportable. M. de Charney était fort bien vu de la société parisienne, dont il ne faisait partie, au reste, que depuis peu de temps. Revenu de l'émigration à la fin de l'année précédente, il n'avait pas tardé à se placer dans les rangs du petit cortège des hommes marchant à la tête de la société et la gouvernant tyranniquement au nom de la mode.

Fort riche, pour cette époque de misère générale, généreux, jetant volontiers l'argent par les fenêtres, s'il comptait autour de lui beaucoup d'envieux, il comptait aussi près de lui de nombreux amis. Redouté des uns, recherché par les autres, il avait su se créer une position indépendante et heureuse, et tous ceux qui connaissaient le projet de son prochain mariage avec Amélie ne pouvaient qu'approuver hautement le choix fait par madame Geoffrin.

Celle-ci, depuis qu'elle connaissait M. de Charney, n'avait eu qu'à se féliciter de sa pensée d'union. Amélie aimait son futur mari; Ferdinand semblait porter la plus vive amitié à son futur beau-frère, et Annibal se montrait auprès de madame Geoffrin, tellement empressé, tellement attentionné, qu'il était évident qu'il voulait être pour elle le meilleur des gendres. Madame Geoffrin avait accueilli les propositions de M. de Charney non seulement sans inquiétude, mais encore avec une joie véritable, lorsque les foudroyantes et inattendues révélations du docteur étaient venues glacer d'effroi le cœur de la pauvre mère.

Madame Geoffrin était une femme d'esprit et d'énergie. Après avoir réfléchi longuement, elle avait pris son parti, elle s'était tracé un plan, et ce plan elle voulait le suivre jusqu'au bout.

Laissant sa fille auprès de ses amies, chargeant le docteur de veiller sur Ferdinand, madame Geoffrin avait été elle-même au-devant de l'homme qu'elle soupçonnait et dont elle voulait placer la conduite en pleine lumière.

En voyant madame Geoffrin se diriger vers lui, M. de Charney s'était glissé rapidement au milieu des rangs serrés de la foule, et, la saluant avec le plus aimable sourire, il lui tendit galamment son bras :

— Que m'a-t-on appris ce soir? s'écria M. de Charney après les premiers compliments : que mademoiselle Amélie avait été malade ce matin! Et je n'en ai rien su!

— Une indisposition! répondit madame Geoffrin.

— Mais une indisposition pouvait avoir des suites graves; et tandis que je nageais en pleine quiétude, mademoiselle Amélie...

— Elle va bien ce soir, interrompit madame Geoffrin. La preuve, c'est qu'elle est ici.

— Oh! en ce cas, je vais la saluer...

— Tout à l'heure! dit madame Geoffrin en arrêtant son compagnon. J'ai à causer avec vous.

Annibal regarda madame Geoffrin avec une expression de profonde surprise.



L'ivresse croissante des deux amis était devenue plus pleine encore. (Page 36.)

— Mon Dieu! chère madame, dit-il, qu'avez-vous donc? Votre voix me semble altérée, et il y a sur votre visage une visible expression de souffrance.

— Je souffre en effet, répondit madame Geoffrin, évidemment fort embarrassée de commencer l'entretien auquel cependant elle était loin de renoncer.

— Qu'avez-vous? demanda Annibal.

— J'ai... que cet événement de cette nuit m'a bouleversée!

— Quel événement?

— Ces horribles assassinats commis à deux cents pas de ma maison.

— Ah! chère madame! dit Annibal en se frappant le front, ne me parlez pas de cette abominable affaire!

— Pourquoi donc?

— Parce que, hélas! je connaissais la malheureuse famille qui a péri cette nuit.

— Vous connaissiez cette famille? dit violemment madame Geoffrin.

— Parfaitement, presque intimement même.

— Depuis longtemps?

— Depuis mon retour en France. Mon père avait autrefois beaucoup d'amis en Normandie. A ma rentrée en France, je voulus aller voir si quelques-uns de ceux dont il m'avait si souvent parlé étaient encore vivants et encore dans la province. Malheureusement presque tous étaient morts. Les descendants de l'un d'eux, ruinés par la Révolution, s'étaient faits commerçants. Ils étaient maintenant à la tête de l'une des plus fortes fabriques de draperie de la ville d'Elbeuf. J'allai les visiter : je me nommai; ils connaissaient mon nom comme je connaissais le leur, et je reçus dans cette maison le meilleur accueil.

— Et vous devîntes amis? demanda madame Geoffrin.

— Les liens de cette amitié se resserrèrent même fort vite. Cette famille intéressante se composait des deux frères, Louis et Arnold de Courmont, qui avaient épousé jadis les deux sœurs, Sophie et Élisabeth Romilly.

— Ce sont ceux-là qui sont venus à Paris?

— Hélas! oui, madame.

— Les malheureux qui ont été assassinés cette nuit?

Le jeune homme fit un signe douloureusement affirmatif.

— Et vous les avez revus depuis leur arrivée à Paris? demanda madame Geoffrin.

— Hier soir, en vous quittant, j'allai leur faire visite.

— Mais vous ne nous avez pas parlé de cette intention en venant nous voir.

— Par une excellente raison, madame, c'est que j'ignorais même à ce moment que mes amis fussent à Paris : je les croyais à Elbeuf; c'est en sortant de chez vous qu'un hasard me fit rencontrer Arnold; il m'apprit l'arrivée à Paris de la famille et son installation dans la rue de la Victoire; il voulut à toutes forces, et bien qu'il fût tard, que je montasse quelques minutes pour serrer les mains à Louis et saluer ces dames.

— Vous y allâtes?

— Sans doute, avec empressement même. Nous causâmes longuement; je racontai à mes amis ma joie, mon bonheur, la façon dont j'étais accueilli par vous je leur dépeignis la grâce de mademoiselle Amélie, l'amour dont je brûlais pour elle, enfin j'ouvris mon cœur... Pauvres amis! ils avaient dans les yeux des larmes de joie en m'écoutant. Je caressais les têtes blondes de leurs beaux enfants, et je rêvais délicieusement en embrassant ces boucles soyeuses et dorées. Pour prouver à ces dames combien vous êtes pour moi excellente, par vanité peut-être, je l'avoue, je leur montrai ce délicieux portefeuille brodé que vous avez bien voulu m'offrir il y a peu de temps...

— Ce portefeuille! reprit madame Geoffrin en tressaillant.

— Sans doute, reprit Annibal. Ai-je donc mal fait? Ces dames le prirent, le regardèrent, louangèrent le travail et trouvèrent le portefeuille tellement à leur goût, tellement charmant, qu'elles déclarèrent toutes deux vouloir en broder un pour chacun de leurs maris, et elles me prièrent de leur laisser mon portefeuille comme modèle.

— Vous aviez laissé ce portefeuille à ces dames?

— Mais oui ; me blâmez-vous?

— Non... je ne puis...

Et madame Geoffrin poussa un profond soupir de soulagement.

— Et, poursuivit Annibal, quand j'appris aujourd'hui cet horrible attentat dont avaient été victimes ces amis que j'avais laissés hier pleins de vigueur, de jeunesse et de santé, j'ai eu le cœur brisé!... Toute cette journée je l'ai passée dans les angoisses les plus pénibles, et je dois même vous avouer, madame, que c'est sous le coup de cette impression douloureuse que je suis demeuré chez moi sans sortir pour vous aller faire visite. Oh! si j'eusse pu prévoir que mademoiselle Amélie fût malade!...

Madame Geoffrin qui, depuis quelques instants, paraissait en proie à une émotion violente, respira avec une expression de satisfaction sincère.

— Ne parlons plus de cela, dit-elle, mais parlons d'un autre événement accompli durant cette même nuit, et à propos duquel j'ai quelques explications à vous demander.

— Qu'est-ce donc? dit Annibal.

— J'ai vu ce matin madame Chivry.

— Ah! fit Annibal en rougissant légèrement.

— Oui ; elle m'a raconté tout ce qui s'était passé chez son mari la nuit dernière... Je sais quel rôle vous avez joué dans cette maison...

— Et vous me blâmez?

— Moi!... s'écria madame Geoffrin. J'aime madame Chivry, et je partage le sentiment de reconnaissance que lui a inspiré votre admirable conduite. Seulement...

— Seulement... quoi? demanda M. de Charney en voyant madame Geoffrin s'arrêter. Quelle réticence mettez-vous à votre éloge?

— Comment avez-vous connu la situation précaire de M. Chivry?

— De la façon la plus simple; voici la vérité : le valet qui m'a aidé à accomplir ce que vous voulez bien regarder comme une bonne action était venu m'avertir de la situation pénible de son maître.

Madame Geoffrin regarda Annibal, lequel supporta ce regard profond et incisif en homme dont la conscience n'est nullement timorée ou inquiète. Sans doute la mère d'Amélie fut satisfaite de cette inspection sévère, car elle sourit doucement, et, s'appuyant davantage sur le bras de son cavalier :

— Et vous aimez ma fille? dit-elle.

— De toute mon âme, de tout mon cœur, de toutes mes forces! répondit Annibal.

— Vous la rendrez heureuse?

— Autant qu'il dépendra de moi!

— Vous serez toujours un frère pour Ferdinand?

— Toujours.

— Alors, mon ami, voulez-vous me rendre un service?

— A vos ordres, madame.

— Allez prendre dans la voiture un flacon que j'ai oublié dans l'une des poches.

— Je vais vous reconduire à votre place et ensuite je cours.

— Non, je regagnerai fort bien ma place seule. Allez immédiatement.

Annibal s'inclina, et il allait quitter le bras de madame Geoffrin quand celle-ci le retint doucement, comme poussée par une réflexion subite.

— Annibal, dit-elle en hésitant un peu.

— Madame? fit le jeune homme avec empressement.

— N'avez-vous pas eu, dans votre existence passée, quelque événement dramatique ayant laissé des traces profondes dans votre mémoire?

Et madame Geoffrin regarda le jeune homme avec une fixité singulière.

Annibal ne chercha pas à fuir ce regard qui se rivait sur lui; au contraire, il en soutint le poids en homme essayant de deviner la pensée secrète.

— A quel événement voudriez-vous faire allusion? demanda-t-il.

— Je ne sais... je parle d'un événement... imprévu, ou terrible... une fâcheuse rencontre en voyage... une tempête... un naufrage...

Annibal saisit les mains de madame Geoffrin.

— Par grâce, taisez-vous! dit-il, ne prononcez jamais ce mot devant moi.

Madame Geoffrin, qui avait toujours ses regards fixés sur son compagnon, le vit tressaillir et pâlir.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle.

— J'ai, madame, reprit Annibal, qu'un mot de vous vient d'évoquer de douloureux souvenirs.

— Quoi! ce dernier mot que j'ai prononcé...

— Réveille en mon âme les plus poignantes souffrances, car ce mot me rappelle une catastrophe dont la pensée seule me fait frissonner.

Madame Geoffrin regarda Annibal avec une expression d'anxiété qu'elle ne put cacher.

— Naufrage! reprit Annibal en levant les yeux au ciel. Hélas! c'est un naufrage qui m'a fait orphelin!

— Ah! dit madame Geoffrin, c'est dans un naufrage qu'a péri votre père?

— Oui, madame, il y a huit ans maintenant, c'était en 1791; mais les huit années qui se sont écoulées n'ont pu effacer l'horrible souvenir qui me déchire le cœur... J'ai vu mon pauvre père arraché de mes bras par une mer furieuse, j'ai vu tous mes efforts échouer pour le sauver... j'ai vu son courage... j'ai compté les minutes de son agonie... Oh! que ne suis-je mort

réellement alors, ainsi que longtemps on l'a cru.

— Comment, dit madame Geoffrin, on vous a cru mort?

— Oui, madame, répondit simplement Annibal, et cette croyance pouvait être basée sur de prétendues preuves matérielles. Quelques jours après le sinistre, les vagues rejetèrent des cadavres sur la côte de Beyrouth. Quelques personnes qui étaient présentes et qui avaient connu mon père déclarèrent reconnaître son corps. Près de ce corps était un cadavre dépouillé de vêtements et qui avait eu la tête fracassée sans doute par quelque choc contre les rochers du rivage. On prit ce cadavre pour le mien, et, comme les naufragés échappés déclarèrent aussi m'avoir vu emporté par la mer, on me crut mort, tandis qu'une balancelle égyptienne m'avait recueilli et m'emmenait à Alexandrie. Ce ne fut que quelques mois après que j'appris cette constatation de mon décès par les autorités turques. Il me fallut alors faire les plus grandes démarches pour obtenir une révision de cette déclaration...

— Et cette révision, vous l'obtîntes? demanda madame Geoffrin.

— Oui, madame: j'ai même chez moi, ici, à Paris, tous les actes relatifs à cette affaire.

— Il faudra me les montrer.

— Demain, je vous les porterai. Mais ensuite je vous demanderai de ne jamais réveiller ces souvenirs, ils me font trop de mal.

Et Annibal, s'inclinant de nouveau, s'éloigna rapidement. Madame Geoffrin, traversant la foule, revint vers l'endroit où l'attendaient le docteur et son fils :

— Eh bien? demanda Ferdinand.

— Le docteur s'était trompé; du moins, je l'espère, répondit madame Geoffrin.

Ferdinand poussa un soupir de satisfaction. Le docteur demeura impassible.

— Comment? demanda-t-il simplement.

— Ce qui vous avait le plus frappé, docteur, dit madame Geoffrin, c'est ce portefeuille que vous avez trouvé dans cette maison?

— Je vous l'avoue, madame.

— Ce portefeuille s'y trouvait de la façon la plus naturelle du monde.

— En vérité!

Madame Geoffrin répéta minutieusement ce que lui avait raconté M. de Charney. Au fur et à mesure que parlait sa mère, Ferdinand paraissait respirer plus librement: il était évident que le jeune homme avait attendu cette explication avec une anxiété profonde.

« Ah! dit-il enfin, je savais bien qu'Annibal était un un brave cœur et que j'avais raison d'avoir confiance en lui,

— Eh bien, docteur, qu'en pensez-vous? demanda madame Geoffrin à Corvisart.

Celui-ci s'inclina en signe qu'il était heureux de s'être trompé.

— Croyez, dit-il, que je n'aurai jamais reconnu une erreur avec autant de plaisir, mais... vous a-t-il parlé de la catastrophe arrivée à la famille de Charney!

— Oui, il m'a raconté en quelques mots et avec une émotion extrême l'horrible naufrage dans lequel a péri son père et à la suite duquel lui-même a passé pour mort...

— Comment, passé pour mort?

— Oui; demain il m'apportera tous les papiers relatifs à cette affaire. Venez et vous serez convaincu, j'en suis certaine!

— Je l'espère, dit le docteur, et je voudrais, je vous le répète, m'être absolument trompé.

— Je le sais, docteur! c'est pourquoi j'ai voulu vous apporter aussi promptement le résultat de cette explication. Ferdinand, continua madame Geoffrin en s'adressant à son fils, M. de Charney va revenir, sois pour lui un ami empressé, car s'il doit ignorer toute sa vie que nous avons un moment douté de lui, nous devons nous souvenir, nous, afin de réparer notre erreur d'un moment.

Et saluant délicatement le docteur du bout de ses doigts mignons, madame Geoffrin prit le bras de son fils et regagna la partie du salon occupée par le groupe des femmes à la mode.

Corvisart, demeuré seul isolé, au milieu de la foule, parut réfléchir un moment. Puis, secouant la tête et faisant claquer ses doigts en homme voulant rejeter une pensée qui l'obsède, il tourna lestement sur ses talons, traversa le salon, gagna la porte de sortie et quitta le bal. S'enveloppant dans un long manteau dont les plis retombaient à l'italienne sur son épaule le docteur traversa le boulevard et atteignit à la hauteur d'un rang de voitures qui stationnaient le long de la rue Basse-du-Rempart.

Comme il allait faire signe à l'un des cochers, une ombre se dressa brusquement devant lui et lui barra le passage. C'était un homme qui, venant de traverser également le boulevard, était passé derrière l'une des voitures stationnaires et qui se présentait inopinément devant Corvisart.

— Bonsoir! dit le personnage dont l'obscurité de la nuit empêchait absolument de distinguer les traits.

Sans doute Corvisart reconnut l'homme au timbre de la voix, car il ne manifesta aucun étonnement. Ses sourcils se froncèrent et il fit un geste de mauvaise humeur :

— Que le diable vous emporte! dit-il.

— Comment? demanda l'autre.

— Ma foi! comme il voudra!

— Qu'es-ce que vous avez donc, docteur?

— J'ai, que vous m'avez fait faire une belle sottise avec vos confidences.

— Je ne vous comprends pas!

Corvisart prit l'homme par le bras et l'attira en arrière :

— Quel rôle m'avez-vous fait jouer auprès de madame Geoffrin à propos de M. de Charney? demanda-t-il brusquement.

— Pardieu! le rôle d'un ami! répondit l'autre.

— Dites donc celui d'un sot ou d'un calomniateur. Il n'y a rien de vrai dans ce que vous m'avez fait répéter!

— Vous croyez?

— Parbleu! M. de Charney a, de lui-même et avant qu'on l'interrogeât, raconté tout à madame Geoffrin. Le portefeuille brodé a été laissé par lui durant une visite faite quelques heures avant l'accomplissement du crime.

L'homme secoua la tête :

— Je comprends! je comprends! dit-il.

— Vous comprenez que vous m'avez fait faire une sottise? dit le docteur.

— Je comprends ce qu'il faut que je comprenne, mon cher monsieur Corvisart.

— Eh bien, vous êtes diantrement heureux alors, car je ne comprends absolument rien, moi, mon cher monsieur Jacq...

— Silence! interrompit vivement l'autre. Oubliez-vous que je suis à deux cents lieues de Paris en ce moment?

XVI

LES CHAUFFEURS

— Tu ne le diras pas à ma femme, avait murmuré Gervais à l'oreille de Gorain au moment où les deux amis franchissaient le seuil de la porte du pavillon de Hanovre.

Sous l'empire des hallucinations bachiques que provoquaient les bols de punch absorbés au café, les deux amis se sentaient lourds de jambes et légers

d'esprit. En quittant l'atmosphère chargée de l'établissement dans lequel les avait conduits M. Thomas, en passant sans transition de cette température élevée de la salle à celle alors assez basse de l'air libre, l'ivresse croissante des deux amis était devenue plus pleine encore.

Bras dessus, bras dessous, ils s'étaient dirigés vers le pavillon de Hanovre en se préoccupant assez peu de la règle de la brièveté des chemins. Décrivant force zigzags, s'arrêtant pour reprendre l'équilibre, s'appuyant l'un sur l'autre, ils avaient parcouru, sans souci de la ligne directe, la distance qui les séparait du sanctuaire des plaisirs.

La vue des illuminations, de la foule des curieux rassemblés devant la porte, rappela cependant les deux bourgeois à eux-mêmes et au respect qu'ils avaient pour leur propre individu. Se roidissant par un suprême effort et s'étayant l'un sur l'autre, ils parvinrent à reconquérir une contenance à peu près présentable.

Après avoir traversé la foule, ils avaient atteint le vestibule servant d'entrée. Là était le bureau au guichet treillagé que tout établissement public a possédé, possède et possédera, tant que l'argent sera une puissance de premier ordre, c'est-à-dire tant que les hommes seront hommes.

Là, en dépit des fumées qui leur montaient au cerveau et noyaient cet organe, les deux amis parurent reprendre tout à fait conscience de la situation présente. Gorain, voyant du coin de l'œil le bras gauche de Gervais s'arrondir et la main se diriger vers le gousset de la veste, Gorain demeura immobile et poussa doucement, mais avec persistance, son ami, en avant.

Gervais fit un pas comme pour gagner le guichet du bureau; mais soit réflexion, soit instinct naturel, il s'arrêta devant une grande affiche collée sur le mur et annonçant les divertissements de la soirée, et il se mit à la lire avec une attention profonde. En même temps, la main déjà enfoncée dans la poche de la veste en retira simplement un mouchoir.

Gorain paraissait toujours attendre; Gervais semblait l'avoir complètement oublié. Quelques regards furtifs, lancés rapidement et courant comme des traits provocateurs de l'un et de l'autre au bureau placé à deux pas, furent tout ce que se permirent les deux amis, qui avaient certes alors l'apparence de deux adversaires.

Enfin Gorain s'approcha doucement de Gervais toujours planté devant l'affiche, et dont l'attention paraissait de plus en plus concentrée.

— Eh bien, compère, dit-il, nous n'entrons donc pas?

— Quoi? demanda Gervais d'un air naïf.

— Je dis : Nous n'entrons donc pas?

— Où cela?

— Tiens, au bal; est-ce que tu as déjà oublié?

— Nous entrerons quand tu voudras. J'étais là occupé à lire.

— Alors entrons tout de suite.

— Entrons, répéta Gervais sans bouger.

Gorain regarda encore du coin de l'œil son interlocuteur, puis ce regard se reporta sur le bureau et un soupir s'échappa de la poitrine du gros bourgeois.

Des danseurs arrivaient en cet instant; Gervais et Gorain obstruant l'entrée du bureau, le groupe des nouveaux venus attendait. Un inspecteur de l'établissement, qui avait plusieurs fois déjà lancé un coup d'œil d'impatience sur les deux amis, s'approcha vivement.

— Voyons, citoyens, dit-il d'une voix brusque, entrez-vous ou sortez-vous?

— Nous... nous entrons, balbutia Gorain en regardant Gervais.

— Eh bien, prenez vos billets alors.

— Prenons, entends-tu, Gervais?

— Oui, oui, dit Gervais; passe devant.

— Non, après toi.

— Mais avancez donc! reprit l'inspecteur.

Gorain, poussé par Gervais, se décida enfin à arriver devant le guichet.

— Combien est-ce? demanda-t-il en se penchant.

— Six livres, répondit la buraliste.

— Pour deux?

— Non, citoyen, par personne.

— Six livres! dit Gorain.

— Six livres! répéta Gervais.

Ils hésitaient encore et cette fois plus que jamais. Gervais parut frappé d'une inspiration subite.

— Il est bien tard, citoyenne, dit-il d'une voix aimable. La soirée est avancée; est-ce que ça ne pourrait pas passer pour moitié, hein?

— Voulez-vous un seul billet? demanda froidement la buraliste.

— Allons, dépêchez-vous donc! cria-t-on derrière eux.

— Paye, dit Gervais.

Gorain fouilla dans sa poche.

— Je n'ai pas de monnaie, balbutia-t-il.

— Et moi, ajouta Gervais, je n'ai qu'une pièce d'or; je ne peux pas changer. Tu comprends, qu'est-ce que dirait ma femme?

— Allons donc, allons donc, décidez-vous! cria-t-on encore.

— Ah! tant pis, on ne meurt qu'une fois, dit enfin Gorain en jetant un écu de six livres sur la tablette.

La buraliste lui renvoya un carton qu'il prit. Il passa. Gervais demeura un moment indécis; puis enfin il se décida à payer et il rejoignit son ami.

— Tu n'es guère généreux, dit-il d'une voix aigre.

— Ni toi, répondit Gorain.

Le bruit de la musique coupa court à la dispute naissante; les deux amis entraient dans la salle, et la chaleur étouffante qui y régnait, faisant une nouvelle transition avec l'air frais du dehors, apporta de nouveaux troubles dans le cerveau déjà ébranlé des dignes amis.

Se reprenant bras dessus, bras dessous, ils s'engagèrent dans le grand salon; mais repoussés par les danseurs, ils se virent contraints à longer les murailles, passant derrière les banquettes. Ces banquettes étaient garnies de la foule faisant galerie : c'étaient les parents des danseurs, les jeunes gens fatigués, les hommes et les femmes ne dansant plus ou ne voulant plus danser. Tout ce monde causait, riait, échangeait des saluts et des nouvelles.

Tout à coup Gervais, qui marchait le premier, car les deux amis ne pouvaient circuler de front, Gervais tressaillit.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Gorain.

— Je viens d'entendre parler des chauffeurs, répondit Gervais en frissonnant.

— Et moi aussi.

— Il paraît que décidément ils sont à Paris?

— Chut! écoute donc!

Les deux bourgeois s'arrêtèrent. Ils étaient en ce moment derrière ce groupe de jeunes et charmantes femmes qui attiraient sur elles toute l'attention des hommes et tous les regards jaloux des rivales : ce groupe était celui que présidait la gracieuse madame Bonaparte.

Madame Geoffrin était revenue prendre place près de sa fille. Son fils et M. de Charney, appuyés sur les dossiers de leurs siéges, formaient le dernier plan et se tenaient comme une barrière entre les dames et le flot tumultueux des danseurs et des danseuses.

Lucile et Uranie, Maurice, Léopold et le comte d'Adore étaient venus également se joindre à la société

d'élite dont ils faisaient partie, et qui avait établi son siège le plus loin possible de l'orchestre.

La conversation, extrêmement animée jusqu'alors, venait de cesser presque subitement, et toute l'attention avait paru se concentrer sur madame Tallien.

— Mais qui vous a donné tous ces détails? avait demandé madame Geoffrin.

— Le secrétaire de Barras! répondit madame Tallien.

— Vous l'avez donc vu?

— Il me quitte à l'instant, je viens de danser avec lui. Il est venu ici uniquement pour cette danse que je lui avais promise hier. Il est fort occupé en ce moment, mais il a voulu tenir parole : il est arrivé, nous avons dansé, et il est reparti.

— Et il vous a donné tous ces détails?

— En dansant!

— Ainsi, dit Lucile, ce sont encore les chauffeurs?

— Oui, ma chère, les chauffeurs; et puis les chauffeurs et toujours les chauffeurs! Je crois qu'ils finiront par assassiner tout Paris!

C'était en entendant ces paroles que les deux bourgeois s'étaient brusquement arrêtés. On a vu déjà quelle impression ce nom de chauffeurs produisait sur Gervais. Gorain n'était pas beaucoup plus rassuré à l'endroit de ces bandits malheureusement trop célèbres. Tous deux avaient donc frissonné en entendant l'opinion émise par madame Tallien, et qui, au fond, était la leur.

Pour bien se rendre compte aujourd'hui de l'effet produit à une autre époque par ce seul nom : les chauffeurs, il faut que le lecteur se reporte à ces temps de désordre où l'organisation intérieure, toujours menacée, toujours ébranlée, était impuissante à conjurer le mal que causait sa faiblesse.

Fouché, qui depuis quelques mois à peine avait pris enfin les rênes de la police, avait trop à faire encore pour constituer solidement ce corps utile appelé à rendre de si grands services au gouvernement et à l'humanité; il avait tout à instituer, et les moyens et le temps lui avaient jusqu'alors manqué pour agir. La gendarmerie existait à peine de nom : aucune route n'était surveillée, aucune ramification n'existait entre les grands centres pour sauvegarder les citoyens. Jamais, depuis la destruction de la féodalité, aucune époque de notre histoire n'avait présenté plus de chance de succès aux organisations de malfaiteurs que celle de ce gouvernement toujours chancelant du Directoire. Aussi les malfaiteurs s'étaient-ils emparés largement de la belle place qu'ils pouvaient prendre. Crimes, incendies, meurtres, pillages étaient accomplis, chaque nuit, sur tous les points de la France en même temps, et un même nom désignait tous les coupables, le nom de *chauffeurs*.

Aussi ce que ce nom prononcé soulevait de terreurs, d'angoisse, d'inquiétude et de curiosité, serait impossible à comprendre aujourd'hui. Les crimes cités étaient tellement hardis, tellement nombreux, tellement atroces, qu'aucune barrière ne paraissait être assez forte pour se préserver de l'atteinte des bandits et des assassins.

Toutes les classes s'occupaient de cette association formidable; aussi doit-on comprendre maintenant, aux mots prononcés par madame Tallien, et l'attention extrême des membres de la société élégante qui l'entouraient, et la terreur ressentie subitement par les deux bourgeois qui avaient entendu en passant.

Madame Geoffrin s'était vivement retournée vers sa fille; Amélie était extrêmement pâle. La mère, inquiète, fit un signe à madame Tallien ; celle-ci s'arreta au moment où elle allait reprendre la parole mais Amélie s'aperçut de ce qui se passait entre les deux dames.

— Laissez raconter, ma mère, dit-elle vivement. Je suis guérie maintenant de la terreur que m'avait causée ce maudit rêve.

Et, se tournant gracieusement vers M. de Charney placé derrière madame Geoffrin :

— Vous connaissez cette histoire, demanda-t-elle en regardant fixement le jeune homme.

— Oui, répondit Annibal, mais je n'en connais pas parfaitement tous les détails.

Amélie sourit en poussant un soupir de soulagement.

— Oh! murmura-t-elle, ce n'était pas sa voix! Quelle hallucination étrange m'a dominée?...

— Moi, dit madame Lefebvre, voulez-vous que je vous dise ma façon de penser sur cette affaire? Eh bien, mes chères amies, c'est que ces brigands de monstres, de scélérats, qui ont fait le coup, et à qui je voudrais qu'on le torde... le cou, ne sont pas plus chauffeurs que je ne suis chauffeuse!

— Comment! s'écria-t-on.

— C'est des Autrichiens déguisés!

— Des Autrichiens! répétèrent les dames en riant.

— Oui! reprit madame Lefebvre, je sais ce que je dis, quoi! Si j'ai pas des manières de langue dorée, j'ai pas la berlue, et je ne suis pas plus bête qu'une autre...

— Mais, ma chère amie, interrompit madame Bonaparte avec sa gracieuse bonté, personne ne vous accuse de manquer de finesse. Mais vous nous parlez des Autrichiens quand il s'agit des chauffeurs.

— Je parle autrichien parce qu'il faut parler autrichien.

— Mais pourquoi faut-il parler autrichien? demanda madame Geoffrin.

— Parce que, ma petite mère, il n'y a que des Autrichiens qui peuvent avoir, à cette heure, des ducats dans leurs poches avec des grimoires ousque le bon Dieu n'y comprendrait rien.

Tous se regardaient avec étonnement : personne évidemment ne comprenait ce que voulait dire la générale.

XVII

LE DUCAT

Madame Lefebvre lançait autour d'elle un coup d'œil protecteur.

— Ah ! reprit-elle, vous n'y comprenez goutte, hein? Je vais vous dévider mon chapelet : j'ai la manie de faire une trotte tous les matins, vous savez, histoire de me dégourdir les jambes...

— Et d'aller porter des secours aux malheureux, interrompit madame Bonaparte; pourquoi cacher vos bonnes actions?

— C'est bon! dit madame Lefebvre, chacun fait à sa guise. Donc je me promenais ce matin et je passais rue de la Victoire dans l'instant où la police et la justice faisaient leur affaire dans la maison du crime. Je ne savais rien : je m'arrête, je m'informe, et un imbécile qui était là me raconte tout.

— C'est les chauffeurs! que me dit mon imbécile.

— C'est les chauffeurs! que je réponds.

Et, ma foi! j'avais le cœur serré, je ne pouvais pas rester là indéfiniment: j'allais m'en aller quand un groupe de gamins qui se promenaient dans les jardins de la maison arrive dans la rue en poussant des cris de joie. L'un d'eux tenait à la main quelque chose qu'il secouait en l'air.

Comme il passait devant moi, le petit polisson me

bouscule : je lui envoie une taloche, il crie, et je reconnais le petit d'une ravaudeuse à laquelle je donne de l'ouvrage.

— Qu'est-ce que tu fais là, *faignant?* que je lui dis.

— Tiens! citoyenne, qu'il me répond, je me promène, donc!

— Tu te promènes, que je reprends en lui tirant les oreilles, et ta pauvre mère travaille pour te nourrir; je lui dirai!

Là-dessus il se met à beugler sans pleurer.

— Oh! citoyenne, ne dis rien à maman, qu'il crie, et je te donnerai, moi, quelque chose qui vient des chauffeurs!

— Qu'est-ce que tu me chantes? que je lui dis avec étonnement.

« Alors le gamin me raconte qu'il s'est introduit avec ses polissons d'amis dans le jardin et dans la cour de la maison que visitaient les magistrats, et tandis qu'on faisait les constatations des crimes. Tout en jouant, en s'amusant, le gamin marche sur quelque chose de dur; il se baisse, il le ramasse, et il trouve une pièce d'or enveloppée dans un papier. Là-dessus ses camarades l'entourent, l'applaudissent et lui crient qu'il a trouvé un trésor appartenant aux chauffeurs qui l'auront perdu, pour sûr, en se sauvant.

« Était-ce aux chauffeurs ou n'était-ce pas à eux? poursuivit madame Lefebvre, je n'en savais rien, mais enfin ça pouvait être un indice, que je me promettais de remettre au citoyen Fouché. Là-dessus, je prends la pièce et le chiffon de papier que je fourre dans ma poche.

« — Je verrai ça, que je dis au galopin; retourne auprès de ta mère; si t'as trouvé une pièce d'or, j'en donnerai deux à la pauvre femme.

« Comme on commençait à me reluquer de l'œil, je m'en vais en me disant que demain j'irai voir Fouché. Rentrée chez moi, je regarde la pièce et je reconnais un ducal, tel que Lefebvre, mon homme, m'en avait rapporté dans les temps.

« — Tiens! que je me dis, c'est une monnaie d'or autrichienne!

« Et je roulais le papier qui l'enveloppait pour le jeter quand je remarque qu'il y avait un tas de machines écrites dessus; je l'observe, je veux lire, mais bernique, de l'hébreu! J'appelle Gustine, ma cuisinière, une Auvergnate.

« — Regarde, que je lui dis, ça doit être un *pataquès* de ton pays; c'est de l'allemand ou de l'auvergnat, pour sûr.

« Gustine n'y comprend rien; elle appelle Alcindor, mon cocher, qui est Alsacien.

« — Lis! que je lui dis : qu'est-ce que c'est que ça?

« — C'est de l'allemand, citoyenne, qu'il me répond; je reconnais la chose, mais je ne sais pas lire.

« Là-dessus j'ai repris mon papier que je donnerai à Fouché un jour ou l'autre; mais ce qu'il y a de sûr et de certain, c'est que la monnaie que voici est un ducat d'Autriche, et que le grimoire est griffonné en charabia allemand; donc l'iroquois à qui ça appartient est Autrichien, c'est clair.

— Ce ne serait pas positivement une raison, dit en riant madame Bonaparte.

— Vous nous montrerez la pièce et le papier, madame? dit Amélie.

— Volontiers, mon enfant, je les ai là.

Et madame Lefebvre tira de sa poché un petit paquet qu'elle passa à la jeune fille. Amélie déplia le papier et en tira une pièce d'or; madame Lefebvre ne s'était pas trompée, la pièce d'or était bien un ducat frappé aux armes de l'empereur d'Autriche et le papier était recouvert de caractères allemands tracés à la main.

Pièce et papier passèrent de main en main et furent l'objet de l'attention de toutes les dames.

— Si ce papier et cette pièce proviennent de l'un des assassins, comme il y a effectivement à le supposer, puisque aucune des victimes n'était allemande, fit observer madame Tallien, cela peut devenir un précieux indice; c'est peut-être une trouvaille merveilleuse qu'a faite là votre petit vaurien, ma chère générale.

— Oui, dit madame Bonaparte, mais il faudrait savoir ce qui est écrit sur ce papier.

— Qui sait l'allemand parmi ces messieurs? demanda madame Tallien.

— Mon mari, répondit vivement Lucile.

— Le colonel sait l'allemand?

— Fort peu, répondit Maurice, mais peut-être suffisamment pour contenter votre légitime curiosité, madame, et voici M. d'Adore qui, en tout cas, est plus savant que moi.

On passa avec empressement le papier au jeune officier. Tous les regards étaient fixés sur lui et sur le comte d'Adore qui, se penchant sur l'épaule de Maurice, lisait également le papier que tenait celui-ci. On attendait avec une sorte d'anxiété sans prononcer une parole.

Gorain et Gervais, toujours debout à la même place, attendaient également sans bouger; la physionomie des deux bourgeois était tellement niaise, tellement insignifiante que personne n'avait daigné faire attention à leur présence. Dans le salon, on dansait toujours avec un redoublement d'entrain et de gaieté.

La foule, qui faisait cercle autour des danseurs, formait un triple rang adossé au groupe des jeunes femmes et de leurs cavaliers. Sur le dernier rang, sur celui le plus voisin du groupe des causeurs, à deux pas de Maurice, se dandinait un incroyable, vêtu avec le suprême ridicule qu'exigeait la mode et qui était arrivé depuis quelques instants à peine.

A côté de cet incroyable se tenait un grand et gros homme richement vêtu, à la physionomie souriante et bonasse. Les yeux de Gorain, en se levant machinalement et en parcourant les groupes, s'arrêtèrent sur ce gros homme.

— Tiens! fit le bourgeois en poussant son ami Gervais du coude, voici le citoyen Thomas!...

Maurice lisait toujours. Les yeux du jeune colonel étaient devenus ardents, ses joues s'étaient empourprées et il mordait le bout de ses moustaches avec une émotion visible. Le comte d'Adore, lui, était devenu pâle et ses traits crispés décelaient une tension violente du cerveau.

— Eh bien? demanda madame Geoffrin.

Maurice releva la tête; toute trace de préoccupation avait disparu sur son visage.

— Oh! dit-il en souriant, ce sont des phrases insignifiantes et sans suite. Un brouillon de lettre évidemment.

— Alors ça ne vaut rien? dit madame Lefebvre.

— Pas grand'chose, je le crains fort. Cependant il serait bon de remettre au citoyen Fouché ce papier, quelque insignifiant qu'il soit. Voulez-vous, citoyenne, que je me charge de la commission?

— Ma foi, oui, colonel! répondit madame Lefebvre. Vous en savez aussi long que moi maintenant. Dites-lui tout.

Maurice mit dans sa poche la pièce d'or et le papier en échangeant un rapide regard avec le comte d'Adore. Léopold, auquel celui-ci venait de parler bas rapidement, interrogeait de l'œil le jeune colonel.

— Décidément, je crois que tantôt je ne me suis pas trompé? murmura Maurice de façon à n'être entendu que de ses deux amis.

— Tu vas ce soir chez le citoyen Fouché, mon ami? demanda Lucile.

— Oui, répondit Maurice, j'ai à lui parler. Léopold te ramènera avec ta sœur.

Le colonel se penchait vers sa femme pour lui répondre quand un coup de coude le heurta assez violemment à la hanche : Maurice se redressa vivement. L'incroyable, qui se tenait tout à l'heure près de lui, passait en ce moment ; c'était très évidemment cet homme qui l'avait heurté.

— Eh bien, on ne demande pas pardon ! dit Maurice avec colère.

L'incroyable, soit qu'il n'eût pas entendu, soit qu'il n'acordât aucune attention à la remarque du jeune officier, continuait lentement, très lentement sa marche.

— Qu'est-ce que c'est que ce maladroit? dit Maurice en faisant un pas.

Le comte d'Adore et Léopold le retinrent par un même mouvement.

— Il ne vous a pas heurté avec intention ! dirent-ils en le contenant.

— Mon ami ! dit Lucile qui s'était levée vivement.

L'incroyable s'éloignait toujours avec sa même lenteur provocante. M. Thomas était demeuré à la même place. Quant à M. Charney, il s'était constamment occupé de madame Geoffrin, d'Amélie et de Ferdinand, paraissant absolument étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

XVIII

LA PROVOCATION.

— Enfin, reprit madame Tallien, que ce soit des Français ou des étrangers qui soient coupables, ce crime horrible n'en est pas moins accompli en plein Paris, dans un des quartiers les plus fréquentés, c'est épouvantable !

— Toute une famille disparue ! ajouta Lucile.

— Est-ce que quelqu'un connaissait ces pauvres gens? demanda madame Bonaparte.

— M. de Charney était lié avec eux ! dit madame Geoffrin.

Tous les regards se tournèrent vers le jeune homme, qui causait alors avec Amélie.

— Vous connaissiez cette famille? demanda madame Tallien.

— Oui, madame, répondit M. de Charney. Louis et Arnold de Courmont étaient les fils d'un ancien ami de mon père; je les ai connus étant enfant, mais ce n'est que depuis ma rentrée en France que je m'étais lié plus intimement avec eux. Ils avaient épousé leurs cousines, les deux sœurs, Sophie et Élisabeth Romillye. Ruinés comme tant d'autres, ils avaient eu recours à l'industrie pour refaire leur fortune. Ils avaient deux enfants, Louis un fils, et Arnold une fille.

— Et, de toute cette famille, il ne reste plus personne !

— Personne ! dit M. de Charney.

— Pardonnez-moi, dit une voix, nous espérons qu'il survivra quelqu'un.

Tous les regards s'étaient reportés à la fois vers un petit jeune homme mal peigné, mal mis et portant sur ses habits les plus étranges parfums, qui venait d'arriver depuis quelques minutes à peine. Il avait les yeux brillants, le cou court, les joues pâlies. Ce petit jeune homme avait sur la physionomie une expression de bonté, de finesse, de sarcasme et de dédain qui donnait à cette physionomie mobile une animation extraordinaire ; ses regards étaient presque fascinateurs.

— Ah ! dit madame Bonaparte avec son doux sourire, c'est vous, Dupuytren? Comment se fait-il que vous vous soyez décidé à quitter le travail pour venir au bal !

— Oh! répondit le jeune médecin en souriant, je ne viens pas ici pour danser.

— Mais que disiez-vous, qu'il survivrait quelqu'une des victimes?

— Oui, madame, l'un des enfants.

— Comment, l'un des enfants? Mais Corvisart nous disait, il y a quelques instants à peine, que tous avaient péri.

— Corvisart a pu dire cela, madame, car au moment où il constatait le décès des cinq autres victimes, la petite fille était dans un tel état qu'il y avait tout à penser qu'elle ne survivrait pas une heure.

— Et elle a survécu cependant? s'écria le comte d'Adore.

— Oui : mais, je le répète, le docteur Corvisart pouvait ne pas supposer possible cette sorte de résurrection. Une heure après le départ de Corvisart, l'enfant tombait même dans un état d'atonie tel que ceux qui étaient présents purent croire à la mort. Tous les symptômes de la vie avaient effectivement disparu.

— Quel âge a cette enfant ? demanda madame Geoffrin.

— Trois ans.

— Pauvre petite!

— On allait faire la constatation légale, lorsqu'un signe d'existence s'est subitement manifesté.

— Et qui a constaté ce signe.

— Moi ; j'assistais les officiers municipaux en l'absence du docteur Corvisart. Les deux hommes et les deux femmes venaient d'être ensevelis, et ceux-là étaient bien morts, j'en réponds; on allait passer aux enfants, lorsqu'en examinant le corps de la petite fille, je remarquai une chaleur imperceptible autour du cœur. Une lueur d'espoir traversa mon esprit, je fis cesser le travail et je m'emparai de la pauvre créature. Je la traitai comme un noyé, frictions et insufflation; une heure après un traitement énergique, j'eus la joie de sentir la chaleur revenir aux extrémités : le sang circulait.

— Et l'enfant est sauvée? dit madame Geoffrin.

— Je l'espère, madame.

— Mais c'est une cure merveilleuse que vous aurez faite là!

Dupuytren inclina la tête en souriant, il ne repoussait pas l'épithète.

— Hélas ! dit madame Geoffrin avec un soupir, est-ce un bienfait que vous avez accompli là, monsieur Dupuytren, rendre la vie à une pauvre enfant sans parents, sans famille, sans personne qui puisse veiller sur elle? Quelle existence de douleurs et d'abandon !

— Cette petite ne sera pas seule, madame, répondit Dupuytren. D'abord, elle m'aura, moi qui lui aurai donné une seconde fois l'existence, et bien que je ne sois pas riche, je ne lui faillirai pas. Puis elle a un oncle, paraîtrait-il, une sorte d'original dont j'ai vaguement entendu parler par les magistrats chargés d'instruire l'affaire.

— Et que fait cet oncle? quel est-il? demanda madame Tallien.

— Ma foi ! madame, je ne sais pas.

— Qu'avez-vous donc, cher monsieur de Charney, demanda madame Geoffrin avec empressement, vous pâlissez.

— Une affreuse migraine, madame, qui vient de me prendre subitement, répondit Charney en s'inclinant.

— Je vais chez Fouché, dit Maurice à l'oreille du comte et de Léopold.

Puis serrant la main de celui-ci :

— Tu ramèneras ma femme, ajouta-t-il ; au reste, je ne rentrerai pas tard.

— Vous venez toujours après-demain à Saint-Cloud,

chez moi, dit le comte à voix haute et en voyant Lucile se retourner.

— Mais sans doute; j'ai même chargé l'un de mes soldats de s'occuper d'une voiture.

Maurice échangea un dernier salut avec ses amis et quitta le petit groupe. Le bal était alors à l'apogée de sa splendeur; la danse emportait dans sa furie des tourbillons de femmes vêtues de mousseline légère; la foule, brillante et joyeuse, se pressait sur tous les points du vaste salon et en obstruait les issues.

Maurice se glissait avec précaution au milieu de ce flot mouvant, et déjà il avait parcouru les deux tiers de la distance qu'il lui restait à franchir pour atteindre le vestibule, lorsque la route lui fut barrée par une demi-douzaine d'hommes jeunes et élégants qui causaient à voix très haute et en affectant ce parler ridicule des incroyables, en gens heureux d'attirer l'attention publique.

Parmi ces causeurs étaient M. de Roquefeuille, ou, pour parler comme lui, le citoyen *Oqquefeuille*, et le baron autrichien, ce comte de Grafeld alors en mission à Paris. Trois hommes, portant l'uniforme d'officiers de l'armée française, se tenaient près des deux amis. Quant au sixième personnage, c'était cet incroyable qui avait heurté si violemment Maurice quelques instants auparavant.

Dans la position prise par chacun des causeurs, le citoyen Roquefeuille, l'un des officiers et le baron de Grafeld, tournant absolument le dos à Maurice, ne pouvaient le voir venir. Les deux autres officiers étaient placés en face de ces messieurs; l'incroyable, debout, à droite, se dandinant sur ses hanches et jouant avec ses paquets de breloques, pouvait parfaitement remarquer le colonel qui s'avançait dans sa direction.

— Oui, citoyens, disait le baron, j'ai eu l'honneur d'assister à la signature du traité de Leoben, et cette scène restera toujours présente à ma pensée. Les ambassadeurs autrichiens furent bien beaux!

— Parbleu! dit l'incroyable, on a donné tout le mérite de ça à Bonaparte...

— Oui, reprit le baron en s'adressant aux officiers, on ne parle que de lui et de son armée; ainsi il est incontestable, citoyens, que le Directoire n'a pas su reconnaître vos services : vous devriez être colonels au moins maintenant.

— Certainement, dit Roquefeuille. Je ne comp-ends pas que des hommes comme vous ne soient enco-e que capitaines; c'est scandaleux, ma pa-ole d'honneu!

— Les citoyens ont toujou-s fait pa-tie de l'a-mée d'Allemagne, ajouta l'autre incroyable en braquant son gigantesque lorgnon. Ah! s'ils avaient été jadis de l'a-mée d'Italie... s'ils avaient fait pa-tie de l'expédition d'Ézypte...

— Ah çà! dit l'un des officiers en rougissant, est-ce que tu crois, citoyen, que l'on ne s'est battu qu'en Italie et en Égypte?

— Oh! ze ne dis pas cela, ze-ami! Ze sais qu'on s'est battu pa-tout; mais on ne pa-le que des soldats d'Italie et d'Ézypte... Ceux-là ont toute la faveu-... ceux-là ont tous les g-ades. Aussi il est honteux de voir de b-aves zens comme vous avec des g-ades infé-ieu-s, tandis qu'un tas de f-eluquets, de -ien du tout sont do-és su- toutes les coutu-es...

En achevant ces mots, l'incroyable qui se dandinait plus que jamais en promenant son lorgnon autour de lui, s'arrêta et fixa Maurice. Le colonel, demeuré stationnaire depuis quelques instants, avait tout entendu. Son visage s'était empourpré. S'avançant brusquement au milieu du groupe et s'approchant de l'incroyable avec des regards menaçants :

— Je fais partie de l'armée d'Égypte, citoyen, dit-il d'une voix vibrante.

— Ap-es? fit l'incroyable en se renversant en arrière.

— Vous me regardiez en prononçant vos insolentes paroles; est-ce donc à moi qu'elles s'adressaient?

— Peut-êt-e, répondit l'incroyable sur le même ton insultant.

— Drôle! s'écria Maurice.

Et le colonel, emporté par un mouvement de colère, leva le bras droit. L'un des officiers, en se précipitant, empêcha le soufflet de descendre sur la joue de l'incroyable. Le citoyen Roquefeuille et le baron s'interposaient avec empressement. La scène s'était accomplie si vite que ni Roquefeuille ni Grafeld n'avaient certes pu reconnaître Maurice avant qu'elle eût eu lieu.

— Mon colonel, dit l'officier avec respect et en s'efforçant de calmer Maurice.

— Vous avez empêché ma main de descendre sur la joue de cet insolent, dit Maurice; mais ce soufflet, je le tiens pour donné.

— Et ze le p-ends, citoyen, dit l'incroyable avec un sang-froid extraordinaire en tel événement; ze le p-ends pas pou le ga-der, mais pou-te le -end-e avec la pointe de mon épée; tu comp-ends?

— Demain, dit Maurice, au lever du jour.

— Demain la place est p-ise, répondit l'incroyable avec son même aplomb; mais ap-ès demain, à neuf heu-es, au bois de Boulogne, si tu veux.

— Après-demain soit, dit Maurice.

Et se tournant vers de Roquefeuille :

— Voulez-vous être mon témoin? ajouta-t-il.

— A vos ordres, colonel, répondit le comte qui, en présence d'une affaire d'honneur, se débarrassait de tous ses ridicules pour être un vrai gentilhomme français. J'aurai l'honneur de m'entendre avec les témoins de monsieur, et demain j'irai vous voir.

— Non, dit vivement Maurice, je passerai chez vous.

Puis, se penchant à l'oreille du comte :

— Pas un mot devant ma femme, devant ma belle-sœur, ni devant Signelay, ajouta-t-il. Qu'ils ignorent tous trois cette affaire; vous me le promettez?

— Parbleu!

— Alors, demain à deux heures je serai chez vous.

— Très bien, dit Roquefeuille en serrant la main du colonel.

Celui-ci s'éloigna; la provocation qui venait d'avoir lieu s'était faite si rapidement, que pas un des assistants entourant le petit groupe n'avait pu l'entendre. D'ailleurs, on dansait en ce moment, et le bruit de l'orchestre, l'entrain de la valse, détournaient l'attention de tous pour tout ce qui n'était pas musique ou danse.

Maurice venait d'atteindre le vestibule; il prit son manteau au vestiaire, et le jetant sur ses épaules :

— Après-demain! murmura-t-il en frappant du pied avec impatience. J'ai oublié que c'était le 19, et que nous devons aller à Saint-Cloud, chez M. d'Adore! Au diable l'insolent qui dérange nos projets!... nous devions partir de bonne heure... Gringoire a dû s'occuper de la voiture, et... Je ne puis cependant rien dire à Lucile! reprit Maurice après un silence. Si je remettais le duel au lendemain?... Non! cela ne se peut!

Maurice avait atteint le boulevard, et il marchait dans la direction de la rue de Richelieu.

— Je prétexterai un ordre du ministre! dit-il. Je partirai le matin avant eux. Signelay accompagnera seul Lucile et Uranie, et je les rejoindrai chez Adore, une fois la leçon donnée à cet insolent!

— Ouf! fit une voix sonore.

— Prenez donc garde! dit Maurice en s'arrêtant brusquement.

Un homme, marchant tête baissée et comme absorbé dans des réflexions profondes, venait de heurter le colonel. L'homme releva le front : un reverbère voisin éclairait suffisamment les deux visages.



Talleyrand salua gracieusement le ministre de la police. (Page 43)

— Corvisart! dit Maurice avec étonnement.

— Le colonel Bellegarde! dit le médecin comme un homme qui est encore sous l'empire d'un songe et qui n'est pas complètement réveillé.

— Qu'avez-vous donc, docteur? vous paraissez tout bouleversé.

— Pardieu! on le serait à moins! Vous savez la nouvelle?

— Quelle nouvelle? Je ne sais rien!

Corvisart se pencha vers Maurice et lui parla rapidement à voix basse. Le colonel fit un bond en arrière.

— Impossible! s'écria-t-il d'une voix étranglée.

— J'ai dit comme vous, répondit Corvisart, mais il paraît que cela est!

Maurice serra les mains du docteur:

— Ah! dit-il, c'est la Providence qui a voulu que je vous rencontre cette nuit!

— Où alliez-vous? demanda Corvisart.

— Chez Fouché.

— Et maintenant, y allez-vous encore?

— Plus que jamais!

. . . .

— Au moment où Maurice quittait le bal, son adversaire chargeait l'un des trois officiers qui étaient près de lui de s'entendre avec M. de Roquefeuille, puis, prenant le bras d'un autre officier et saluant avec un geste superbe, il s'éloigna, de l'air le plus martial.

Mais il n'avait pas fait deux pas en avant, qu'une main respectueuse se posait délicatement sur son bras:

— Citoyen! dit une voix aimable, sans moi, tu perdais ta bourse!

L'incroyable se retourna: M. Thomas était devant lui, le saluant jusqu'au parquet et lui présentant de sa main droite une bourse de soie verte, dans laquelle rutilaient une dizaine de pièces d'or.

— Merci, mon brave! dit l'incroyable en enlevant lestement la bourse qu'il glissa prestement dans sa poche.

— Un bien honnête citoyen! fit l'officier en souriant.

M. Thomas salua modestement. Comme il relevait la tête, un homme qui venait de se glisser derrière lui lui parla rapidement à l'oreille. Thomas demeura immobile et comme foudroyé, mais se remettant :

— Impossible ! dit-il.

L'homme qui venait de parler à M. Thomas était de taille moyenne, élancée, élégante. Sa personne, richement vêtue suivant la mode des incroyables, ne manquait pas d'une certaine distinction. Quant à son visage, il était impossible d'en distinguer les traits. Une perruque rousse, avec des cheveux-plats tombant jusque sur les sourcils, et des oreilles énormes de chien descendant sur le collet de l'habit, dérobaient absolument le haut du visage, tandis qu'une de ces cravates indescriptibles, véritable rempart, avec son nœud menaçant, montait jusqu'au-dessus du nez et atteignait presque le bord des paupières inférieures. Deux yeux vifs, d'un bleu foncé, se distinguaient seuls.

— Impossible ! avait dit Thomas.

L'autre murmura encore quelques paroles à voix extrêment basse.

— Tu en es sûr ? reprit Thomas en rapprochant ses épais sourcils.

— J'ai entendu, te dis-je ! répondit l'homme à la cravate immense.

— Qui disait cela ?

L'homme pronça un nom à l'oreille de Thomas. Celui-ci tressaillit encore :

— Lui aussi est à Paris? dit-il.

— Oui !

— Depuis quand donc ?

— Depuis ce soir seulement.

Thomas parut réfléchir longuement.

— Voici qui serait bien grave ! dit-il.

— Quels ordres?

— Aie des nouvelles plus détaillées et demain, où tu sais ! Jusque-là, pas un mot !

Les deux hommes se séparèrent en échangeant un signe mystérieux. L'incroyable disparut du côté de la porte de sortie ; M. Thomas continua sa promenade. Le bal continuait plus animé et plus bruyant.

XIX

LE MINISTRE DE LA POLICE

Le ministère de la police était de création récente. Sur la proposition du Directoire, qui demandait qu'on réunît dans une même main, pour obtenir une pression plus grande, la surveillance politique pour déjouer les complots et contenir les séditieux, et les attributions de la police municipale pour toute l'étendue de la République, le conseil des Cinq-Cents avait voté la création d'un septième ministère.

Le premier ministre de la police générale avait été Armand-Gaston Camus, entré en fonctions le 2 janvier 1796 et démissionnaire le 4 du même mois.

A ce ministre de deux jours avait succédé Merlin de Douai qui garda ses fonctions trois mois; puis vinrent Cochon de Lapparent, Lenoir la Roche, Sotin de la Coindière, Doudeau, le Carlier, Pierre Duval, Bourguignon-Dumolard, qui cessa ses fonctions le 20 juillet 1799.

En trois années et six mois, le ministre de la police générale avait dû neuf fois changer de main son portefeuille; chaque ministre n'avait pas, en moyenne, excercé même cinq mois. Si l'on réfléchit à l'importance d'un tel ministère, si l'on pense à ce qu'il faut de soins, d'étude, d'attention, d'habitude, d'exercice enfin pour faire un bon ministre de la police, on comprendra combien cette succession de pouvoirs éphémères avait dû être peu compatible avec les services à rendre.

Qu'avait pu faire chacun de ces ministres? C'est à peine s'il avait pu être installé, et cependant, durant ces trois années et demie, on avait vu naître et éclater conspirations sur conspirations : la conspiration Babeuf, celle de Brottier et de la Ville-Heurnois, l'événement du 18 fructidor, et tant d'autres faits qui provoquaient l'anarchie et semaient l'inquiétude.

Le Directoire, qui avait beaucoup espéré dans la création de ce ministère et qui n'en recevait aucun secours, cherchait un homme intelligent, capable, fort et énergique. Cet homme il crut l'avoir trouvé, et il le trouva en effet : ce fut Fouché.

Fouché fut nommé ministre de la police le 20 juillet 1799. Il trouva le ministère presque entièrement dépourvu d'organisation, et bien loin de valoir même l'ancienne administration des lieutenants de police que Fouché avait eue jadis en si profond mépris. Il fallait tout faire, tout créer, tout organiser, tout inventer pour mettre ce grand rouage politique à la hauteur de la mission qu'il lui convenait de remplir. Fouché entreprit de tout faire, tout créer, tout organiser, tout inventer.

C'était un travail inouï, presque au-dessus des conceptions d'un cerveau humain. Fouché l'entreprit sans inquiétude de l'avenir; car cet homme étrange, ce personnage sur lequel on devait répandre plus tard tant de bruits de nature aussi contradictoire se sentait là enfin dans l'élément qui lui était propre, et il envisageait ce réseau formidable d'intrigues qu'il fallait nouer et dénouer avec cette calme assurance des montagnards basques en présence des Pyrénées.

Fouché est l'incarnation de la police, comme Talleyrand l'incarnation de la diplomatie, comme Ney l'incarnation de la bravoure. Chacun de ces trois hommes, arrivés à l'apogée de leur carrière, avait débuté cependant dans une voie qui n'était pas la leur, et ils n'avaient senti leurs instincts puissants se développer en eux qu'alors que leur pied avait foulé la véritable route à suivre.

A l'époque où nous sommes arrivés, il y avait donc près de trois mois seulement que Fouché était ministre, et il en était encore aux premières pièces de la grande et utile machine qu'il voulait monter. Ce soir-là, où nous venons de passer la soirée au bal du pavillon de Hanovre, le ministre de la police était seul dans son cabinet.

La soirée était très avancée; plusieurs bougies étaient allumées sur la cheminée; deux lampes étaient placées sur un bureau chargé de papiers de tous genres, de toutes formes et de toutes écritures. Une grande clarté régnait dans la pièce plongée dans un profond et lugubre silence.

Fouché, le front penché, l'œil voilé, les mains sur le dos, se promenait dans une pose toute méditative. Le tapis qui couvrait le parquet absorbait complètement le bruit de ses pas. On entendait le tintement régulier et sec du mouvement de la pendule.

Onze heures sonnèrent. Fouché s'arrêta, et, revenant vers son bureau, il prit deux liasses de papiers qu'il examina avec une extrême et minutieuse attention ; puis, les laissant retomber, il attira un journal qu'il déplia. Ce journal était le *Journal de Paris*, feuille critique de l'époque rédigée par Peltier.

Fouché se laissa tomber sur son fauteuil, et, se penchant pour permettre à la lampe d'éclairer en plein le journal, il se mit à lire :

— Des monstres, commença-t-il à demi-voix, revêtus souvent de l'uniforme national qu'ils volent et qu'ils souillent, répandus dans toute la France, suspendent les femmes, les enfants, les vieillards, sur des brasiers ardents, et, par une gradation lente, leur arrachent la vie au milieu d'inexprimables tortures, moins encore animés, dans leur barbarie, par l'appât du gain que pour se donner du plaisir.

« Un père attaché à un poteau, la tête placée sous le sabre, voit sa fille de onze ans exposée sous ses yeux à toutes les tortures.

« Trois monstres se présentent à la porte d'une maison :

« — Monsieur?

« — Il n'y est pas, mais madame y est.

« Ils montent; peu de temps après on les voit ressortir; le mari rentre, il trouve sa femme, sa servante, son enfant, un enfant de trois mois, égorgés, et la tête de cette pauvre petite créature, dans les mouvements convulsifs de la mort, était restée attachée à la mamelle de la mère. Je m'arrête; je sens mon cœur défaillir. S'il en coûte tant à l'âme pour se retracer de pareilles horreurs, combien il est affreux d'en être le témoin ou la victime!

« Comment s'imaginer qu'au sein de Paris, sous les yeux des deux conseils et du Directoire, quand le cri des victimes retentit de toutes parts, on voie chaque jour, chaque heure, chaque moment, les citoyens assassinés avec une impunité sacrilège?...

« Quel humiliant spectacle, lorsque le besoin pressant de conserver sa vie, lorsqu'un sentiment d'indignation devrait s'emparer de tous les cœurs et chacun de nous demander à grands cris des armes, de voir le Parisien occupé, en tremblant, à acheter des cadenas, des barres, des verrous pour s'enfermer au crépuscule et croire avoir donné une grande preuve de courage lorsque, avant de se coucher, il a osé, tout seul, regarder sous son lit.

« Dans un tel ordre de choses, n'est-ce pas un crime capital de la part des deux conseils et du gouvernement de différer plus longtemps de réarmer les propriétaires? Craindraient-ils ces derniers plutôt que les brigands? Quelle sanglante dérision d'arracher au sommeil le laboureur et l'habitant des villes pour les livrer sans défense à des assassins enrégimentés, et les faire marcher dans les boues, armés d'un bâton ou d'un fusil sans chien.

« Mais déjà on ébranle mes volets; je crois entendre marcher autour de ma demeure, le bruit du fusil retentit dans le lointain, la nuit qui approche m'avertit qu'il faut quitter la plume pour placer les barres et les verrous et, deux pistolets sous l'oreiller, chercher le sommeil qui nous fuit! »

Fouché, en achevant cette lecture, rejeta avec colère le journal qu'il avait froissé. Puis, après avoir de nouveau parcouru la pièce à grands pas, il s'arrêta encore :

— On écrit de pareilles choses en l'an VIII de la République, dit-il en frappant du talon avec rage, je suis ministre de la police et je dois dire cependant : Cet écrivain a raison!

Et après un silence de quelques instants durant lequel les yeux de Fouché lancèrent des jets d'étincelles :

— Partout des crimes, reprit-il, pas un département n'est excepté! Les rapports abondent, et rien! pas une arrestation sérieuse... des bandits insignifiants coffrés çà et là, mais qui ne peuvent donner aucun indice! Ce sont les chefs qu'il nous faut! Ces chefs quels sont-ils?... où sont-ils?...

Fouché sonna, un homme, sorte de secrétaire intime, entre-bâilla la porte.

— A-t-on envoyé chez Jacquet? demanda Fouché,

— Oui, citoyen! répondit l'autre.

— Y avait-il une lettre?

— Non citoyen.

— Qu'a dit Marienne?

— Elle n'a rien dit, elle ne sait rien!

Fouché fit un signe, le secrétaire se retira :

— Que signifie cette disparition de Jacquet? reprit Fouché demeuré seul. Depuis quinze jours aucune nouvelle! Et ce Bamboula qui devait, affirmait-il, me...

Un léger coup frappé à la porte du cabinet interrompit Fouché.

— Entrez! dit-il

Le secrétaire passa de nouveau la tête par l'entrebâillement de la porte :

— Le citoyen Talleyrand! dit le secrétaire.

Une expression d'étonnement mêlé d'inquiétude se peignit sur la physionomie du ministre, mais se remettant aussitôt :

— Introduisez, dit-il.

M. de Talleyrand entra. Le diplomate alors à peu près inconnu, bien qu'il eût déjà été au pouvoir, avait en 1799 quarante-cinq ans, c'est-à-dire qu'il était à cet âge où l'intelligence de l'homme est dans toute sa force et toute sa vigueur.

L'infirmité dont il était atteint (tout le monde sait que M. Talleyrand boitait; dans son extrême jeunesse il avait fait une chute grave à la suite de laquelle il était devenu boiteux : cet accident avait désolé ses parents, et, bien qu'il fût l'aîné de la famille, on avait résolu dès lors de lui faire suivre la carrière réservée habituellement au cadet,) cette infirmité, par un singulier hasard, ne messeyait pas au diplomate. Elle donnait à sa démarche quelque chose de cauteleux qui s'harmonisait parfaitement avec l'expression fine et spirituelle de sa physionomie d'ordinaire finement froide et spirituellement sceptique.

Fouché s'avança vers le diplomate avec cette brusquerie familière qui était le masque dont il revêtait habituellement sa manière d'être, alors qu'il croyait avoir à lutter de ruse, d'adresse et d'audace.

Talleyrand salua gracieusement le ministre de la police, prit le siège qui lui était offert et, clignant doucement les yeux :

— Vous travaillez tard, cher! dit-il en désignant les montagnes de papiers qui recouvraient le bureau.

— Je travaille toujours! répondit Fouché.

— Même quand vous ne faites rien?

— Surtout quand je ne fais rien!

— Je vous crois : c'est lorsque l'on ne travaille pas que l'on travaille certes le plus. J'en sais quelque chose, depuis que j'ai quitté le ministère pour rentrer dans la vie privée.

Fouché regarda profondément Talleyrand.

— Ah! dit-il vous travaillez beaucoup?

— Beaucoup, répondit Talleyrand avec une bonhomie parfaitement feinte; mais que fais-je comparé à ce que vous devez faire dans le poste que vous avez accepté! C'est un travail de création que vous avez entrepris. Êtes-vous satisfait de votre œuvre?

— Pas autant que je voudrais l'être, répondit Fouché en secouant la tête. La police n'a jamais existé, et cependant il faut qu'elle existe pour la sécurité des citoyens : je la crée, cela est vrai; je la créerai, cela est sûr, mais quand aurai-je achevé l'édifice? Si je n'avais qu'à construire encore; mais, avant de construire, il faut que je démolisse : la pierre d'achoppement est dans les voies tracées, et qu'il faut cesser de parcourir. Ah! si je n'avais pas eu de prédécesseurs!

— Voilà une phrase que ne répéteront certes pas ceux qui viendront après vous!

Fouché s'inclina devant cette flatterie, puis, redressant brusquement la tête :

— Est-ce au besoin de me complimenter que je dois l'honneur de votre visite? demanda-t-il tout à coup.

— Oui et non, répondit Talleyrand.

— Comment?

Les deux hommes se regardèrent durant quelques instants sans mot dire, la prunelle ardente de Fouché lançant des éclairs qui se brisaient sur l'expression terne des yeux du diplomate.

— Et les chauffeurs? demanda Talleyrand.

Fouché sourit avec une légère grimace :

— On est sur leurs traces, répondit-il.

Puis changeant de ton :

— Citoyen Talleyrand, dit-il plus brusquement encore que la première fois, convenons une bonne fois d'une chose : ne jouons jamais la comédie entre nous... nous nous connaissons trop pour cela! Il y a quinze jours que je ne vous ai vu, je ne vous attendais pas ce soir, vous n'êtes pas homme à vous déranger sans motif, vous êtes venu... pourquoi?

Talleyrand avait écouté cette petite tirade sans sourciller, avec son impassibilité habituelle. Quand Fouché eut formulé si nettement sa dernière question, il sourit doucement, et, se baissant comme pour mieux examiner l'un des cachets de *ses* montres :

— A-t-on des nouvelles du général Bonaparte? demanda-t-il.

— Pas depuis le dernier courrier, répondit Fouché.

— Vous en êtes sûr?

— Parfaitement sûr.

— Mais le dernier courrier annonçait une expédition qu'il préméditait dans la haute Égypte?

— Oui.

— Cette expédition, il l'a probablement faite?

— Cela est en effet présumable.

— A moins que...

Talleyrand s'arrêta en regardant Fouché en dessous.

— A moins que? reprit Fouché. Vous pouvez continuer : je vous donne ma parole d'honneur que je ne sais pas où vous voulez aller!

— Je dis que le général a dû effectivement faire son expédition du sud, à moins que les dernières nouvelles d'Europe que vous lui avez expédiées ne lui aient fait naître la pensée que son génie pouvait être nécessaire en un tel moment à la mère patrie.

— Pour cela, répondit Fouché avec une indifférence affectée, il faudrait que ces dernières nouvelles fussent parvenues jusqu'au général, et vous n'ignorez pas que les croiseurs anglais nous interceptent toute communication depuis trois mois. Le général ne connaît ni la perte de l'Italie ni le péril de nos frontières du midi...

— Mais si, par un hasard quelconque, il avait connu cette situation terrible du pays avant que la nouvelle de la victoire de Zurich fût venue calmer son inquiétude?

— Hein? fit Fouché avec un tressaillement si brusque qu'il faillit renverser une petite table placée près de lui.

Talleyrand demeurait souriant et impassible.

XX

LA NOUVELLE

Fouché, un moment dominé par l'émotion que pouvait causer à un homme alors au pouvoir une supposition de l'importance de celle faite par Talleyrand, Fouché s'était remis cependant avec une rapidité merveilleuse.

— Eh bien! reprit-il, lors même que, par l'un de ces hasards quelconques auxquels vous faites allusion, le général Bonaparte eût appris les désastres éprouvés par la République sans avoir connaissance de la dernière victoire de ses armées, que penseriez-vous?

— Vous connaissez le général? dit Talleyrand.

- Sans doute.

— Il adore sa patrie, il est passionné pour la gloire de la France.

— Je le sais.

— Ne s'indignerait-il pas d'être loin de cette patrie alors qu'elle aurait un tel besoin de la puissance de son bras?

Fouché regarda Talleyrand avec une telle fixité que le rusé diplomate rougit légèrement en dépit de sa puissance sur lui-même.

— Que savez-vous? demanda nettement le ministre en se rapprochant de son interlocuteur.

— Rien ; je suppose...

— Et le résultat de vos suppositions?

— Tout Paris suppose comme moi, vous ne l'ignorez pas, et on se dit : « S'il allait revenir!... »

Fouché devint pâle, tant son émotion était vive.

— S'il allait revenir! répéta-t-il.

Puis, après un silence d'une éloquence indicible :

— Citoyen Talleyrand, reprit-il je me rappelle parfaitement qu'au retour de Campo-Formio, après avoir salué le vainqueur de l'Italie, vous dites de lui ces paroles, qui se se sont gravées dans ma mémoire : « Loin de redouter ce que l'on voudrait appeler son ambition, je sens qu'il nous faudra peut-être un jour la solliciter! » Répéteriez-vous aujourd'hui la même phrase?

— Certes! et je soulignerais surtout sa dernière partie.

— Solliciter l'ambition de Bonaparte! répéta Fouché.

— N'est-ce pas votre avis? Le général Bonaparte est, ainsi que le disait Junot, l'un de ces hommes dont la nature est avare, il faut le reconnaître. La Grèce a eu son Alexandre, Rome a eu son César, la France a son Bonaparte... Vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre.

— Mais, dit Fouché d'une voix frémissante, il faudrait qu'il fût revenu.

— Ah! vous voilà à désirer la réalité de ma supposition.

— Mais cette supposition, quel événement vous la fait faire?

— Une lettre que j'ai reçue ce soir, lettre écrite par un Anglais avec lequel j'ai conservé d'amicales relations et qui, en ce moment, est à bord de l'escadre de la Méditerranée.

— Et cette lettre vous dit que?...

— Pour jouer un mauvais tour au général Bonaparte, Sidney Smith, voyant qu'il ignorait ce qui se passait en Europe, s'est fait un malin plaisir de lui envoyer d'un seul coup un paquet de journaux.

— Alors?

— Je ne sais rien de plus; la lettre ne dit rien de l'effet produit par l'envoi, mais cet effet, si je ne le sais pas, je le devine. Avant peu, j'en réponds, le général Bonaparte sera en France.

Fouché demeurait comme atterré; ses yeux étaient fixes et il paraissait plongé dans un océan de réflexions.

Le silence le plus profond régnait dans la pièce. Talleyrand attendait, suivant du coin de l'œil sur la physionomie de son interlocuteur, la progression des pensées et les fluctuations des idées qui se faisaient jour dans son esprit.

— Vous êtes venu me faire part de vos suppositions, reprit Fouché en redressant le front.

— N'êtes-vous pas ministre de la police, répondit Talleyrand, et par conséquent n'êtes-vous pas celui qui doit être instruit le premier?

Fouché allait répondre lorsqu'un coup discret frappé à la porte arrêta la parole sur ses lèvres.

— Entrez! dit-il.

Le même secrétaire qui s'était déjà montré passa la tête, puis, glissant son corps long et étroit par l'entre-bâillement de la porte, il s'avança à pas discrets.

— Qu'est-ce donc? demanda Fouché.

Le secrétaire se pencha et lui parla bas à l'oreille; Fouché se leva brusquement.

— Citoyen, dit-il à Talleyrand, je te prie de m'ex-

cuser si je te laisse seul quelques instants, il s'agit d'affaires de service.

Talleyrand fit un geste amical; Fouché sortit rapidement seul; le diplomate demeura assis dans le vaste fauteuil qu'il avait choisi; il ne fit pas un mouvement : ses paupières à demi baissées voilaient complètement son regard. Un quart d'heure s'écoula, Talleyrand ne bougea pas.

Sommeillait-il? réfléchissait-il?... lui seul eût pu le dire. Tout à coup la porte se rouvrit et Fouché rentra; le ministre de la police générale avait le visage un peu animé; cependant il paraissait parfaitement calme et absolument maître de lui-même.

Il reprit sa place en attirant son siège près de celui de son visiteur.

— Reprenons la conversation où nous l'avons interrompue, dit-il de sa voix brève. Vous disiez : Si Bonaparte allait revenir!...

Talleyrand cligna doucement des yeux.

— Je faisais une supposition, répondit-il, mais ce n'était qu'une supposition.

— Sans doute; cependant cette supposition vaut la peine d'être pesée... discutée... et... considérée...

Fouché s'arrêta comme s'il eût attendu en vain une interruption de son interlocuteur, mais celui-ci ne dit mot. Un profond silence régna dans la pièce; les deux hommes, affectant une contenance froide, se regardaient furtivement du coin de l'œil : ils s'étudiaient, ils se sondaient, non pas comme deux ennemis prêts à s'attaquer, mais comme deux associés supputant chacun la force de l'autre avant de proposer le traité qui doit les lier entre eux.

Chacune de ces deux natures, si éminemment nées pour l'intrigue et la ruse, se montrait alors sous le jour qui lui était propre. Talleyrand, en homme de l'ancienne cour, en diplomate empreint du vernis aristocratique, affectait les formes douces, polies, insinuantes, il ne provoquait pas, il attendait avec patience. Fouché, plus bouillant, plus ardent, tout échauffé encore de ses luttes récentes, témoignait plus d'impatience et plus de brusquerie.

Le premier, assis et jouant avec sa tabatière, paraissait jouir d'une douce quiétude et ne pas avoir la moindre préoccupation. Le second s'était levé et parcourait la chambre à grands pas. Talleyrand semblait maintenant aussi peu désireux de poursuivre l'entretien qu'il avait semblé tout d'abord vouloir le provoquer.

Fouché laissa échapper de ses lèvres un énergique juron.

— Morbleu! s'écria-t-il, quel jeu jouons-nous en ce moment?

— Un jeu dans lequel il s'agit de se faire donner les atouts, répondit Talleyrand.

— Cela est facile à dire, mais serait-ce facile à faire? Voyons, très cher, le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite : ne prenons donc pas les routes de traverse pour arriver au but. Si vous êtes venu à moi ce soir, c'est que vous pensez que le moment est arrivé de nous entendre, c'est que vous avez besoin de moi pour servir la cause que vous voulez faire triompher.

Talleyrand fit un signe qui pouvait passer pour être affirmatif.

— Mais, continua Fouché en se rapprochant, quelle est cette cause? Par le temps qui court, pas mal sont en présence. Croyez-vous que celle du général Bonaparte soit celle du Directoire?

— Et vous, le croyez-vous? demanda Talleyrand en regardant cette fois fixement son interlocuteur.

— Non.

— Alors?...

— Alors vous supposez que si le général revenait en France, il se trouverait immédiatement en opposition avec les directeurs, qu'un parti se formerait autour de lui, que les directeurs pourraient s'effrayer de la puissance de ce parti, ou que si ce parti, comptant sur ses propres forces, pouvait agir...

— Je suppose cela effectivement.

— Et vous concluez?

— Que la patrie est en péril et qu'il faut une main ferme pour la sauver.

— Une main, répéta Fouché en soulignant le mot *une*. Une main...

— Oui, dit Talleyrand en se levant.

Fouché s'approcha du diplomate.

— Très cher, dit-il, je crois que nous nous entendrons. Reste à savoir si lui voudra nous entendre.

Talleyrand sourit finement.

— Il nous entendra, dit-il, car j'aurai une phrase magique à prononcer à son oreille : « La France a besoin de vous! » Mais il faut qu'il revienne.

— Il reviendra! » dit Fouché.

Talleyrand le regarda encore fixement en dépit de son habitude.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr! dit Fouché.

— Alors quand nous reverrons-nous?

— Demain, à cette même heure, ici, je vous attendrai.

Talleyrand salua gracieusement et quitta le ministre. Fouché le regarda sortir.

— Cet homme a une police mieux faite que la mienne, murmura-t-il quand il fut seul; cela est à noter.

Et courant ouvrir une autre porte :

— Venez dit-il.

Un homme entra et jeta son chapeau sur un siège : cet homme, c'était Jacquet.

— Répète la nouvelle! dit vivement Fouché.

— Le 5 fructidor, répondit Jacquet, le général Bonaparte a quitté l'Égypte; il s'est emparqué avec Berthier, Lannes, Murat, Andréossy, Marmont, Berthollet et Monge sur les deux frégates *le Muiron* et *la Carrère*, et il a fait voile pour la France.

—Quand as-tu appris cela?

— Ce soir même.

— Par qui?

— Par le corsaire le Bienvenu.

— Le Bienvenu!... Mais il était encore à Paris hier.

— C'est un jeune homme qui lui est tout dévoué et sur lequel il peut compter comme sur lui-même qui lui a apporté cette nouvelle.

— Où est le Bienvenu?

— En bas, il m'attend en voiture.

— Et le jeune homme?

— Il est avec lui.

— Fais-le monter.

Jacquet s'élança et disparut. Fouché se mit à parcourir la pièce à grands pas.

— Parti d'Égypte le 5 fructidor! répéta-t-il, il devrait être arrivé maintenant... Peut-être l'est-il?... Mais non, le télégraphe eût joué, je saurais...

Fouché sonna violemment; son secrétaire entra.

— Y a-t-il des dépêches télégraphiques? demanda-t-il.

— Aucune! répondit le secrétaire.

— S'il en vient une cette nuit, à quelle heure que ce soit, qu'on me réveille.

Le secrétaire referma la porte.

— S'il n'avait pu traverser les croisières, reprit Fouché, s'il était tombé aux mains des Anglais!... Il devrait être arrivé... Le général Bonaparte en France!... Oh! la France entière l'acclamera!

Jacquet entrait en ce moment, s'effaçant pour livrer passage à deux hommes qui s'inclinèrent devant Fouché.

L'un de ces deux hommes était l'intrépide corsaire que nous connaissons de longue date, l'autre était un

jeune homme revêtu de l'uniforme des sous-officiers de l'infanterie française.

— Le citoyen le Bienvenu, le citoyen Niorres! dit Jacquet au ministre.

Celui-ci fit signe au corsaire de s'avancer.

— Racontez-moi en détail ce que vous savez! dit-il en l'invitant à s'asseoir.

Le Bienvenu se retourna vers le jeune homme, et le poussant doucement en avant :

— Ce n'est pas à moi de parler, dit-il c'est à ce jeune soldat, car je ne pourrais que vous répéter ses propres paroles.

— Qui es-tu ? dit Fouché.

— Niorres, ancien tambour de la 32e, sergent-major au même corps.

— Tu es bien jeune cependant.

Les campagnes comptent double : j'étais à Lodi, à Castiglione, à Arcole...

— Et tu arrives d'Égypte? demanda Fouché.

— Oui, citoyen, répondit le jeune homme. Le général Bonaparte m'avait fait entrer à l'école de Mars jadis, mais quand l'expédition d'Égypte a été formée, j'ai obtenu de quitter l'école et de suivre le général.

— Quand as-tu quitté l'Égypte?

— Le 6 fructidor dernier.

— Le lendemain du jour où, d'après toi, le général Bonaparte aurait lui même quitté l'Égypte.

— Oui, citoyen.

— Tu as assisté à ce départ ?

— J'étais avec les guides d'escorte qui ont accompagné le général jusqu'à la mer.

— Raconte-moi cela?

— J'étais à Alexandrie, reprit l'enfant après un court silence, il était tard, je venais de quitter le général Lannes auquel je servais de secrétaire, lorsqu'un planton me rappela par son ordre, je remontai.

« — Niorres, me dit le général, tu ne vas pas retourner au quartier; tu demeureras ici et tu ne me quitteras pas jusqu'à nouvel ordre.

« Je venais de copier plusieurs lettres, plusieurs proclamations qui toutes annonçaient le départ du général en chef et, sans doute, le général Lannes craignait que je ne commisse quelque sotte indiscrétion.

« A minuit le général monta à cheval, sans escorte, je le suivis. Nous gagnâmes le palais, un peloton de guides était sous les armes. Bientôt le général en chef monta à cheval à son tour et nous sortîmes de la ville.

— Après? dit Fouché en voyant l'enfant s'arrêter.

— Nous suivîmes la plage au galop, reprit le jeune soldat, et nous gagnâmes un endroit écarté et désert. Plusieurs canots attendaient et, au loin sur la mer, on apercevait la mâture des frégates.

« Le général allait partir, j'avais le cœur serré... Le colonel Bellegarde était parti déjà. Rossignolet et Grégoire avaient aussi quitté l'armée. Depuis un mois au moins je n'avais plus d'amis, et voilà que mon général, celui que j'adore comme mon Dieu, allait aussi retourner en Europe, et moi j'étais condamné à rester seul bien loin de la patrie.

« J'avais des larmes dans les yeux et, je ne sais pas comment cela se fit, mais quand le général s'avança pour monter dans le canot, j'étais devant lui.

— Que veux-tu? me demanda-t-il.

— Vous suivre, mon général.

— Impossible.

— Mon général, m'écriai-je, j'ai encore là, sur moi, la pièce d'or que je vous ai prise dans la main à Cherasco, le morceau de rouge du drapeau de la 32e que j'ai repêché et mes baguettes d'honneur que vous m'avez données, je vous rends tout pour pouvoir vous suivre.

— Qui es-tu? me demanda le général, car il faisait nuit, et il ne pouvait distinguer les traits de mon visage.

— Niorres, répondis-je, ci-devant Bibi-Tapin, le tambour de la 32e.

Le général appela le général Berthier et il lui parla tout bas, ensuite :

— Je ne puis t'embarquer, me dit-il avec une voix douce, et je le regrette, mais bientôt tu reviendras en France.

— Général, dis-je tout ému, s'il y avait de la place à bord, vous me prendriez donc?

— Oui, répondit le général.

— Alors, vous ne me refuseriez pas mon congé pour vous accompagner?

— Non, mon ami.

Là-dessus, je saisis la main du général et je la baisai : j'avais tiré mon plan, comme dit Ressiguolet.

« Quelques instants après, les frégates *le Muiron* et *la Carrère* mettaient à la voile, et elles disparaissaient dans la nuit. Il y avait là devant moi, deux chebecks, *la Revanche* et *la Fortune* qui, je le savais, devaient escorter les frégates.

« Je connais les marins : j'avais remarqué une embarcation égyptienne amarrée près de moi : je saute dedans et je cours sur les chebecks qui appareillaient. J'accoste *la Revanche.*

— Prenez-moi à bord !

On m'ordonne de retourner à terre.

— Le général m'a donné mon congé : s'il avait eu de la place, il m'eût emmené avec lui.

« On ne m'écoute pas; je vais à *la Fortune* : même réponse.

— Vous ne voulez pas m'embarquer?

— Non ! me répond-on.

Alors, je saisis une hache que j'avais découverte dans l'embarcation et je m'écrie :

— Un homme à la mer!

En même temps, je crevais l'embarcation qui sombrait sous moi :

— « Un homme à la mer! On sait ce que ce cri-là signifie pour les matelots, Quelques instants après j'étais recueilli, et le commandant de *la Revanche* me faisait mettre aux fers pour m'apprendre à l'avoir contraint à me recevoir à bord. Mais cela m'était bien égal; je suivais mon général, j'allais avec lui.

« Comment se fit la traversée ? je n'en sais rien! j'ai toujours été aux fers. Enfin, un matin, on me fait monter sur le pont, puis descendre dans une chaloupe te on me conduit à terre

« J'ignorais où j'étais, quand j'entendis des cris d'amour et de triomphe et je vis la frégate *le Muiron* à deux encâblures. J'étais en Corse : les frégates venaient de relâcher et les payans accouraient acclamer mon général

« L'officier qui était dans le canot m'avait mis à terre en me disant que c'était tout ce qu'on pouvait faire pour moi et que j'avais à m'arranger comme je voudrais.

« Un moment, j'eus la pensée d'aller à bord du *Muiron*, mais je réfléchis que le général avait refusé de m'embarquer et qu'il me punirait peut-être. Je ne savais que faire, quand il me vint dans l'idée de fréter une barque de pêche avec l'argent que j'avais emporté! Je trouvai la barque et le pêcheur et nous mîmes à la voile pour Toulon.

« Ma barque était bonne voilière : partis avant les frégates, nous sommes arrivés également avant elles à Toulon, et bien certain que le général débarquerait le lendemain ou le surlendemain, je m'élançai sur un cheval de poste et j'accourus à Paris, où je suis arrivé ce soir.

— A quelle heure! demanda Fouché.

— A neuf heures.

— Quel jour as-tu quitté Marseille ?

— Le 15 vendémiaire.

— Il y a quatre jours alors, car nous sommes aujourd'hui le 19.

— Oui, citoyen.

Fouché réfléchit longuement, puis revenant vers le jeune homme :

— Tu ne me trompes pas! dit-il. Tu as bien dit la vérité!

Le jeune soldat devint cramoisi :

— Pourquoi donc mentirais-je! s'écria-t-il.

— Je me porte garant! dit le Bienvenu.

— Mais, dit Fouché, s'il a quitté Toulon le 15 et que le général ait débarqué le lendemain ou même le surlendemain, le télégraphe devrait déjà en avoir apporté la nouvelle.

Fouché n'achevait pas, que la porte s'ouvrait :

— Citoyen! dit le secrétaire en tendant un pli cacheté : dépêche télégraphique!

Fouché se saisit avidement du pli, en brisa le cachet, en déchira l'enveloppe, puis, après l'avoir parcouru, il courut à son bureau, écrivit rapidement quelques lignes et tendant la lettre au secrétaire qui attendait :

— A l'hôtel Talleyrand et qu'on brûle le pavé! dit-il d'une voix brève.

Quelques instants après, le Bienvenu et le jeune soldat quittaient l'hôtel du ministre de la police générale.

. . . .

Fouché et Jacquet étaient seuls, face à face, Fouché assis dans un fauteuil, les jambes étendues, les yeux fixes, le front plissé, les veines du front tendues, les bras croisés sur la poitrine dans la pose d'une méditation profonde.

Jacquet était en face de lui, debout, les mains appuyées sur le dossier d'un fauteuil sur lequel il avait le corps à demi penché. Son petit œil resplendissant d'intelligence était rivé sur son compagnon.

Il y avait pas plus d'un quart d'heure que le Bienvenu et le jeune soldat avaient quitté le cabinet, que les deux hommes étaient seuls, et pas une parole n'avait été échangée, pas un geste n'avait été accompli.

Enfin Fouché releva la tête, son regard croisa celui de Jacquet rivé sur le sien : ils demeurèrent encore tous deux immobiles : le fluide jaillissant des prunelles formait un courant magnétique qui mettait si bien les pensées en communication, que sans s'être dit un mot, les deux hommes paraissaient admirablement se comprendre :

— Le voudra-t-il ? dit enfin Fouché.

— Il le voudra ! répondit Jacquet avec un accent affirmatif des plus convaincus.

— Combien donc le Directoire peut-il avoir à vivre ?

— Pas un mois... pas quinze jours peut-être.

— Il ne trouverait aucun appui?

— Aucun.

— Consentirait-il à être nommé directeur?

— Non, certes ! le titre est trop décrié pour qu'il l'accepte... D'ailleurs un cinquième!... qu'est-ce que cela pour son génie?

— Que crois-tu donc qu'il veuille?

— Ce qu'il ne veut pas encore, mais ce que les circonstances, les événements et les hommes le forceront bientôt à vouloir.

Fouché secoua doucement la tête :

— Talleyrand disait, reprit-il, qu'il fallait *une* main ferme pour faire le bonheur de la France.

— Talleyrand avait raison ! dit Jacquet.

— Eh bien... supposons que la France soit promptement heureuse...

— Et que nous contribuions à son bonheur.

— Que deviendrons-nous?

Ce fut au tour de Jacquet à regarder fixement Fouché :

— Ce que nous deviendrons? répéta-t-il. Notre route n'est-elle pas tracée ?

— Oui, si la route nous demeure ouverte?

— Et qui pourrait nous la fermer? Jamais à aucune époque la France n'a senti le besoin d'avoir une police mieux organisée que maintenant. Or, cher maître, je ne suis pas louangeur, vous le savez, et il y a longtemps que nous nous connaissons, mais il n'existe pas, je vous le jure, un homme au monde aussi capable que vous d'organiser cette police. Celui que nous voulons servir a une trop haute intelligence et trop de connaissance du cœur humain, pour ne pas vous avoir estimé à votre juste valeur. D'ailleurs, en présence des événements actuels, votre administration n'est-elle pas d'une utilité incontestable? Que le général Bonaparte prenne enfin les rênes du gouvernement et quel sera son premier désir, son premier soin, sa première pensée ? Donner au pays tranquillité, repos et sécurité. Or, comment le pays peut-il devenir calme, tranquille et sûr avec les bandes de chauffeurs, de compagnons de Jéhu, d'enfants du Soleil, qui le ravagent, si la police n'est pas avant tout et partout puissante, une, intelligente et fidèle. Un bon ministre de la police est un homme trop rare à rencontrer, pour que, le jour où on a le bonheur de le trouver, on ne sache pas le maintenir à sa place, surtout lorsqu'on a le génie du général Bonaparte! A un homme comme lui, ce sont des hommes comme vous qu'il faut!

Fouché avait écouté sans essayer d'interrompre Jacquet.

— Oui, dit-il, je suis de ton avis, mais pour que le général comprenne l'importance que je mérite et qu'une fois au pouvoir il sache m'apprécier, il faudrait au moins que j'eusse accompli quelque action remarquable dans mon administration, et depuis que je suis au ministère, j'organise, j'organise et j'organise... voilà tout! La France a-t-elle aujourd'hui ses routes plus sûres que par le passé ? Non ! il faut savoir l'avouer! Les chauffeurs sont partout et en même temps les maîtres, et nous sommes non seulement impuissants à les empêcher de commettre leurs forfaits, mais même à les châtier et à les surprendre! Ah! si je tenais un bout seulement du fil de cette ténébreuse association !...

Jacquet sourit :

— Si, dans quatre jours, dit-il, je vous mettais à même de dévider une partie du peloton, que feriez-vous?

Fouché tressaillit.

— Je ferais ce que tu voudrais, dit-il.

— Votre parole?

— Ma parole!

— C'est bien, je la retiens et je vous la rappellerai en temps et lieu.

Fouché s'était levé.

— Qu'as-tu donc fait depuis quinze jours? dit-il.

— J'ai fait la route de Paris à Poitiers, répondit Jacquet.

— Et tu as appris?

— Que Camparini n'était pas mort.

— Mais où est-il ?

— Voilà ce que j'ignore encore.

— Et ce qu'il faut savoir.

— C'est-à-dire ce qu'il *faudrait* savoir, dit Jacquet en appuyant sur le mot.

— Tu ne le sauras donc pas? Et Bamboulà ! que fait-il ?

— Il suit la piste, mais quoique bien rusé, je ne le crois pas de force.

— Quoi! s'écria Fouché avec véhémence, il existe en France, sous mon ministère, un homme, l'organisateur d'une immense association d'assassins ; cet homme je saurai qui il est, je l'aurai touché du doigt et je ne m'en emparerai pas !... Et tu veux que le général Bonaparte ait confiance en ma force!

— Avez-vous confiance en moi? demanda brusquement Jacquet.

— Oui, répondit Fouché, mais...

— Alors, occupez-vous des affaires politiques et laissez-moi, à partir de cette heure, liberté d'action entière pour ce qui concerne les chauffeurs.

— Et tu me réponds?...

— De tout. Je demande un mois, liberté d'action absolue et vingt signatures en blanc.

— Et si dans un mois tu n'as pas réussi?

— Vous direz que je vous ai trompé et vous agirez en conséquence.

Fouché regarda Jacquet.

— Prends garde! dit-il, c'est un jeu dangereux que tu vas jouer là!

— Acceptez-vous? j'accepte!...

— Soit!

Et le ministre, s'asseyant devant son bureau, se mit à signer de grandes feuilles blanches qu'il tendit à mesure à Jacquet.

XXI

LA MAISON DU QUAI DES LUNETTES

Le lecteur se souvient de cette maison du quai des Lunettes, où s'est accomplie l'une des dernières scènes de la troisième partie de ce récit, cette maison dans laquelle nous avons assisté à l'un de ces deux serments solennels proférés à la même heure?

Ce soir-là, où nous venons de pénétrer dans le cabinet du ministre de la police, deux heures environ après qu'avait eu lieu la conversation rapportée dans le précédent chapitre, cette même pièce que nous connaissons était éclairée par une lampe placée sur le manteau de la cheminée. Deux hommes étaient assis devant cette cheminée, dans laquelle s'éteignait un feu que personne ne prenait soin de ranimer. Ces deux hommes, c'étaient les commandants corsaires Bouchemin et le Bienvenu.

Un troisième personnage marchait dans la pièce, la parcourait rapidement, mais se tenant dans l'ombre. Tout à coup celui-ci s'avança vers les deux marins, se plaçant sous le rayonnement de la lampe qui éclaira alors en plein le visage de Jacquet.

— Parbleu! s'écria-t-il en continuant une conversation évidemment commencée depuis longtemps, et qui atteignait alors son plus grand intérêt; parbleu! le doute n'est pas permis un seul instant. La chose est claire, lumineuse, apparente comme la flamme de cette lampe : les assassinats de la rue de la Victoire sont pour moi des preuves flagrantes, incontestables et indiscutables.

— Mais, s'écria Henri, puisque vous nous avez fait prévenir à temps, vous aviez des craintes relativement à cette nuit horrible?

— Sans doute.

— Et vous vous êtes borné à nous faire quitter la maison.

— Pour faire plus, il eût fallu vous voir, et je n'avais ni le temps ni le pouvoir.

— Mais il fallait au moins, mon cher Jacquet, dit Charles avec reproche, nous mettre à même de veiller.

Jacquet haussa les épaules.

— Croyez-vous donc que j'aie agi en enfant? dit-il. Je vous répète encore que, littéralement, le temps m'a fait faute. D'ailleurs, je ne savais rien ou à peu près rien. Lucien n'avait pu m'éclairer qu'à demi; lui-même ignorait la plus grande partie de la vérité.

— Lucien, répéta Henri; devons-nous donc avoir confiance en cet homme?

— Je ne sais; mais ce qu'il y a de certain, cependant, c'est que vous, vos femmes et vos enfants, lui devez la vie.

Charles fronça le sourcil.

— Je n'aime pas ce Lucien, dit-il.

— Ni moi, dit aussitôt Jacquet; mais je l'emploie parce qu'il peut nous être fort utile, et il vient de nous donner les preuves de cette utilité; vous ne pouvez l'oublier.

— Soit; mais jadis, lors de notre retour d'Italie, vous même avez douté de lui.

— Cela est vrai; et j'avoue que je n'aurai jamais en lui une confiance bien grande.

— Alors...

— Il peut nous être utile, je le répète, et il l'a prouvé et il le prouvera; rapportez-vous en à moi. Cet homme a entre les mains tous les secrets du *Roi du bagne*, et c'est pour cela que Camparini ne l'a pas tué alors qu'il l'avait en son pouvoir; mais ces secrets, qui font la puissance de Lucien en face de son ennemi, il a refusé obstinément jusqu'ici de me les confier. A-t-il voulu trahir en Italie? Je le crois, sans cependant en avoir jamais eu de preuves certaines. Voudrait-il trahir maintenant en jouant le dévouement à la cause de la police? Je n'affirme ni ne nie; mais pourtant sa conduite d'hier parle en sa faveur. Sans lui, aucun de vous n'existerait plus à cette heure.

— Que vous a-t-il fait dire? Comment vous a-t-il prévenu? demanda Charles. Et, encore une fois, pourquoi, au lieu de nous dire tout simplement ce qu'il en était, nous avoir fait croire à une fausse nouvelle, à un ordre prétendu envoyé par le ministre de la marine?

— Tout s'enchaîne, reprit Jacquet, et une chose est une conséquence de l'autre. Voici ce qui a eu lieu :

« Hier matin, vous le savez, je n'étais pas encore arrivé à Paris; j'avais quitté Orléans dans la nuit, et je courais la poste en pressant mes postillons, car le ministre m'attendait dans son cabinet à cinq heures, et je n'avais que strictement le temps d'arriver. Je franchissais rapidement la distance, et je venais d'atteindre Corbeil. En quittant la ville, au détour d'un bouquet de bois, à un endroit convenu enfin, je remarquai le signal qui indique qu'il faut s'informer avant de passer outre. J'arrête la voiture, je descends, et, dans la cachette ordinaire, je trouve cette lettre écrite en chiffres. »

Et Jacquet, déployant le papier qu'il avait pris dans sa poche, lut à voix haute :

« Danger, menace. — *Ramicinap*, Paris. — Introuvable. — *Embielunev* et *Nonchembi* tués la nuit prochaine. — Certain. — Faut-il agir? »

Charles et Henri se regardaient sans comprendre.

— *Ramicinap*, reprit Jacquet, est l'anagramme de Camparini, comme *Enbielunev* et *Nonchembi* sont les anagrammes de le Bienvenu et de Bouchemin. De quel genre était le danger qui vous menaçait? Je l'ignorais; mais ce danger existait et il fallait le conjurer. Je ne pouvais rien par moi-même. Cependant j'étais certain qu'en donnant l'ordre d'agir vous seriez sauvés. Aussi m'empressai-je de répondre par le signe convenu, qui voulait dire d'agir sans perdre une seconde. La note était de Lucien; j'étais certain qu'il vous préserverait.

— Quelle heure était-il alors que vous donniez cet ordre? demanda Henri.

— Il était près de midi, répondit Jacquet.

— Deux heures et demie pour venir de Corbeil à Paris avec un bon cheval : c'est bien cela. A trois heures un homme se présentait à notre domicile et me remettait cette lettre, signée Mahurec, qui nous parut être écrite entièrement par le vieux gabier, lettre qui nous recommandait de partir pour Cherbourg dans le plus bref délai, sans perdre un moment, une minute, en nous disant qu'un ordre du ministre de la marine ve-



— Toute cette écriture-là n'est pas la mienne. (Page 50.)

nait d'arriver d'appareiller immédiatement. Mahurec terminait en nous conjurant de prendre la poste une heure après avoir reçu sa missive : il nous disait que le salut de l'équipage entier de notre corsaire dépendait de la promptitude avec laquelle nous arriverions à Cherbourg. J'envoyai immédiatement prévenir Charles.

— A mon tour, je pris connaissance de l'épître, dit le Bienvenu, et convaincu, comme Henri, qu'elle était bien de Mahurec, connaissant tous deux le sens parfait du marin, son dévouement sans bornes, nous n'hésitâmes pas un seul instant à suivre le conseil qu'il nous donnait, bien que nous ne devinassions pas le motif qui l'avait guidé. Bref, nous partîmes.

— A quelle heure? demanda Jacquet.

— Nous quittions Paris à six heures moins vingt minutes. En deux heures tout avait été préparé, et ce départ avait lieu avec une telle promptitude, que personne autre que le propriétaire de la maison que nous habitions ne pouvait le connaître.

— C'est bien cela, dit Jacquet. Arrivé à Paris moi-même à trois heures, je dus me rendre au ministère, e n'en sortis qu'à cinq heures et demie : à six heures moins quelques minutes, j'étais chez vous, vous veniez de partir, mais malheureusement, votre maison était alors déserte et rien n'indiquait qu'elle dût être habitée quelques instants après.

— Nous roulions sur la route de Cherbourg, reprit Henri, et nous avions fait plus de vingt lieues déjà, nous avions couru toute la nuit, lorsqu'au lever du jour nous rencontrâmes Mahurec à Évreux. En nous apercevant, nous poussâmes tous trois un même cri :

— Où vas-tu? demandai-je.

— A Paris, me répondit le gabier.

— Pourquoi?

— Pour vous voir.

— Mais cette lettre que tu nous as adressée, cette lettre arrivée hier de Cherbourg?

Et je froissais la lettre que je plaçais sous les yeux de Mahurec. Le vieux gabier n'avait pas l'air de comprendre. Tournant et retournant le papier, il finit par me le rendre en disant tout simplement :

— Connais pas!

— Comment! s'écria Charles. Tu ne connais pas cette lettre signée de ton nom, écrite par toi?

— Moi? dit le gabier. Je vois bien mon nom là, mais ce n'est pas moi qui l'y ai tracé. Toute cette écriture-là n'est pas la mienne.

Charles et moi nous regardions avec une stupéfaction profonde. Que signifiait la mystification dont nous étions victimes?

Nous donnâmes l'ordre de reprendre la route de Paris, où nous arrivâmes dans la matinée. Ce fut alors que nous apprîmes l'horrible événement accompli dans la maison que nous habitions encore la veille.

— Ainsi, dit Charles en voyant Henri s'arrêter, ce faux avis auquel nous devons l'existence provenait de Lucien?

— Oui, dit Jacquet.

— Encore une fois, pourquoi ne nous avoir pas dit la vérité?

— Parce que vous eussiez refusé de fuir sans doute, si vous eussiez connu le danger. D'ailleurs, ainsi que Lucien me l'a expliqué, il ignorait de quelle nature était le péril qui vous menaçait. Il n'avait été averti que d'une chose : tout avait été préparé pour vous faire tuer à Paris la nuit même. Où, comment, dans quelles circonstances deviez-vous être frappés? Lucien l'ignorait Ce qu'il devait faire, c'était vous sauver d'abord, et pour être certain de réussir, il n'avait rien trouvé de mieux que ce qu'il a fait. Avouez que le piège était habile? Si j'eusse été à Paris, Lucien n'eût pas agi de la sorte, il m'eût prévenu, mais j'étais absent; il avait à tout hasard fait parvenir le billet à Corbeil, puis il avait agi de lui-même dès qu'il avait reçu ma réponse qui lui donnait carte blanche.

— Je comprends! dit Charles.

— Bref! il vous a sauvés.

— Oui, dit Henri, mais de malheureuses victimes ont péri à notre place.

— Qui aurait pu deviner ce qui a eu lieu? s'écria Jacquet. Lucien en vous faisant quitter Paris pouvait-il prévoir ce hasard fatal qui ferait que, moins d'une heure après votre départ, alors que chacun ignorait ce départ, même parmi vos plus intimes, une famille ayant avec la vôtre tant de points de similitude, arriverait juste pour s'installer dans votre appartement? Il y a dans ce hasard épouvantable une combinaison tellement étrange d'un impitoyable destin, que parfois je me prends à douter, et je me demande si la pensée des hommes n'est pour rien dans cet incompréhensible événement.

— Comment? dirent à la fois les deux marins.

— Le sais-je? Je n'explique pas mes pensées, car si j'admets qu'on ait voulu vous tuer, comme tout l'indique, je ne puis admettre qu'on ait voulu en même temps tromper ou se tromper... Il y à là un point obscur qui...

Jacquet s'arrêta. Frappant violemment du pied le parquet :

— Je rêve! dit-il. Parlons sagement. Si Lucien vous a sauvés, un hasard fatal en a fait périr d'autres. Les assassins ont été trompés!

— Mais était-ce bien à nous qu'on en voulait? dit Henri.

— Oui, ma conviction, en dépit de certaines hésitations que j'ai ressenties, est que c'était vous, vos femmes et vos enfants, que l'on voulait frapper. Les meurtriers n'ont évidemment reconnu leur erreur qu'après les crimes accomplis, et pour détourner nos soupçons, à nous, ils ont volé alors, ils ont enlevé les marchandises, les pièces de drap, espérant donner ainsi de faux indices.

Jacquet s'arrêta. Charles et Henri se regardaient en silence.

— Encore notre implacable ennemi! dit Charles en serrant le poing.

— Toujours Camparini, toujours le *Roi du bagne!* dit froidement Jacquet.

— Mais ce misérable est comme le dragon de la Fable : à chaque tête coupée il lui en repousse une nouvelle. Combien de fois déjà avons-nous cru l'abattre! Toujours il nous échappe alors que nous croyons le tenir, et toujours il reparait plus fort, alors que nous le croyons plus faible!

— La lutte vous fatiguerait-elle et y renonceriez-vous? demanda Jacquet.

— Y renoncer! reprit le marin avec véhémence. Ne serait-ce pas renoncer à recouvrer l'honneur pour ces noms de nos pères que la justice humaine a flétris. Y renoncer? Jamais! Dussions-nous lutter vingt ans encore, nous lutterons jusqu'au bout!

Quatre coups frappés à intervalles inégaux, comme un signal convenu, retentirent sur le bois de la porte. Les trois hommes gardèrent aussitôt le silence.

— Entrez! dit Jacquet.

La porte s'ouvrit doucement et un homme, enveloppé dans un ample manteau, apparut sur le seuil, encadré par le chambranle.

L'homme, en entrant, jeta son manteau sur un siège, et son visage horriblement couturé, défiguré, apparut aux lumières.

— Lucien! dit Jacquet. Est-ce moi que tu cherches?

— Oui, répondit Lucien, en saluant les deux marins.

— Qu'y a-t-il?

— Décidément l'enfant est sauvée!

— La petite fille? s'écria Jacquet avec une extrême animation.

— Oui.

— Quel enfant? quelle petite fille? demanda Charles.

— L'une des victimes de la nuit dernière. Celle que le docteur Dupuytren a recueillie alors qu'on allait l'ensevelir.

Et se retournant vers Lucien :

— Elle vivra? demanda-t-il.

— Oui; du moins Dupuytren l'affirme, répondit Lucien.

— Oh! s'écria Henri, si cette malheureuse enfant est sauvée, Charles et moi réclamons le droit d'en prendre soin. Elle sera la sœur de nos enfants. C'est un devoir que nous accomplirons, puisque ses parents auront péri, frappés à notre place.

— Vous ne pouvez accomplir cette bonne action, répondit Lucien, vous venez trop tard.

— Comment, dit Jacquet. Dupuytren est pauvre, il ne peut se charger d'un enfant.

— Un autre s'est offert cette nuit même.

— Qui donc?

— M. Annibal de Charney.

— De Charney! s'écria Jacquet. Celui qui doit épouser mademoiselle Geoffrin?

— Précisément!

— Ah! voilà qui est étrange!

— Comment? dit Charles. Vous ne comprenez pas. Qu'est-ce que M. de Charney a à faire dans cette histoire?

— Explique-toi, dit Jacquet à Lucien.

Et les petits yeux de l'intelligent agent brillaient d'un feu rapide. De nouvelles pensées devaient germer dans ce cerveau actif, toujours en ébullition. Lucien le regarda du coin de l'œil en lui adressant un signe d'intelligence.

— Voici ce qui a eu lieu, reprit-il. Cette nuit, il y a deux heures à peine, le docteur Dupuytren rentrait à son domicile, venant de quitter un malade auprès duquel on l'avait appelé en toute hâte. Chez lui, on

lui annonça qu'un visiteur l'attendait depuis longtemps...

— Comment as-tu appris ce que tu vas nous raconter? demanda brusquement Jacquet dont l'œil perçant ne quittait pas Lucien, sur lequel se concentrait également l'attention de Charles et de Henri.

— Comment je sais ce que je vais vous dire? répéta Lucien sans la moindre hésitation, j'étais moi-même chez Dupuytren. Une pensée que je vous communiquerai tout à l'heure m'était venue. Je m'étais rendu chez le docteur avant qu'il fût rentré, et l'on m'avait fait attendre dans une pièce voisine de celle dans laquelle se trouvait l'autre visiteur. Une mince cloison sépare ces deux pièces. Le domestique m'avait oublié sans doute, car il ne prévint pas Dupuytren à son retour, de sorte que j'assistai à la scène entière que je vais vous rapporter, sans même que le médecin soupçonnât à ce moment ma présence.

Jacquet fit un petit signe de satisfaction.

— Après? dit-il.

— J'ignorais quel pouvait être le visiteur attendant, poursuivit Lucien, et sa présence même m'inquiétait fort peu, pensant que c'était quelque parent ou ami du malade, lorsqu'au retour de Dupuytren, aux premières paroles échangées dans la pièce voisine, je tressaillis brusquement. Je venais de reconnaître la voix de M. de Charney.

« Dès les premiers mots, je compris que Dupuytren connaissait déjà son visiteur pour l'avoir sans doute rencontré jadis dans le monde.

— Mon cher docteur, commença tout d'abord M. de Charney, je veux avant tout vous féliciter de la cure merveilleuse que vous avez accomplie : cette petite fille déclarée morte, reconnue vivante par vous et sauvée par vous...

— Baste! interrompit Dupuytren, est-ce pour me parler de cela que vous vous dérangez à deux heures du matin?

— Précisément, répondit M. de Charney.

Dupuytren le regarda sans doute avec étonnement, car M. de Charney reprit presque aussitôt :

— Vous vous demandez pourquoi je viens chez vous, cette nuit, vous parler de cette enfant lorsque, dans tous les cas, je pouvais remettre à demain ma visite? Vous allez me comprendre. Vous avez fait une bonne action ce tantôt, je désire en faire une autre cette nuit, et, comme ces deux bonnes actions ont entre elles bon nombre de points de contact, il faut qu'elles soient accomplies ensemble dans les vingt-quatre heures. Comprenez-vous?

— Pas du tout! dit Dupuytren.

— Il s'agit de la petite fille que vous avez arrachée à la mort. Vivra-t-elle?

— Je l'espère, je crois même pouvoir en répondre.

— Cette enfant est maintenant absolument seule au monde, reprit M. de Charney; père et mère, oncle et tante ont disparu du même coup, et, d'après les informations que j'ai fait prendre, elle n'a aucun parent qui puisse se charger d'elle dans l'avenir.

— Eh bien, dit Dupuytren, je ne l'abandonnerai pas.

— Docteur, dit Charney, vous n'êtes pas riche.

— Je le deviendrai.

— Vous allez vous créer une charge.

— Elle n'est pas lourde.

— Maintenant, oui; mais elle le sera plus tard! Réfléchissez! Une jeune fille sur laquelle il va falloir veiller, vous un médecin; sans cesse dehors; dont il faudra faire l'éducation, que vous devrez marier un jour... Enfin, vous êtes garçon, mais vous pouvez vous marier, avoir des enfants, et...

— Et je dois jeter celle-ci à l'eau? interrompit Dupuytren avec impatience.

— Non, reprit de Charney d'une voix insinuante, mais vous pourriez vous décharger sur un autre des soins et des soucis que vous avez acceptés.

— Abandonner cette pauvre petite?

— L'abandonner? non pas, mais la placer en mains sûres?

— Et quelles seraient ces mains sûres?

— Les miennes, ou plutôt celles de madame Geoffrin, ma future belle-mère.

— Madame Geoffrin! répéta Dupuytren avec étonnement. Est-ce que vous ou elle êtes les parents éloignés de cette enfant?

— En aucune façon.

— Des amis?

— Je connaissais effectivement beaucoup le père et l'oncle de cette malheureuse petite créature, et c'est à ce titre que je désirerais veiller sur elle.

— Mais, que diable, mon cher! je puis vous retourner les objections que vous me faisiez tout à l'heure au sujet de cette enfant: vous allez vous marier...

— Raison de plus. Mon cher ami, voici en deux mots la situation : d'une part, ainsi que je vous l'ai dit, j'étais l'ami du père de la petite; de l'autre, vous savez que la nuit dernière, mademoiselle Geoffrin, que je dois bientôt nommer ma femme, a assisté à une partie de l'accomplissement des crimes.

— Corvisart m'a raconté cela.

— Tout d'abord on lui a fait croire qu'elle avait rêvé pour calmer sa surexcitation nerveuse; mais il est impossible de prolonger cette croyance. Ces crimes accomplis font trop de bruit pour espérer qu'ils n'arriveront pas aux oreilles d'Amélie. Elle connaîtra donc un jour la vérité. Or l'enfant qu'elle croit avoir vu massacrer avec sa mère est précisément cette petite fille sauvée par vous. Comprenez-vous, maintenant? Je veux que le jour où Amélie apprendra la vérité, je puisse lui venir dire : Non seulement l'enfant que vous croyez mort existe encore, mais j'ai mis cet enfant à l'abri de tout besoin, et cela pour qu'il vous soit reconnaissant un jour, pour qu'il vous bénisse; car ce que j'aurai fait pour cet enfant, je ne l'aurai fait que parce que votre regard s'est abaissé sur lui, que parce que la mort qui le menaçait vous a fait souffrir et vous a fait pleurer.

— Diable! dit Dupuytren en riant, cela est de la chevalerie toute pure.

— Me blâmez-vous donc?

— Je ne puis vous blâmer de vouloir faire une bonne action, quel que soit le motif qui vous guide.

— J'ai parlé à madame Geoffrin, elle a eu l'air de m'approuver; je suis convaincu qu'elle se chargera de cette petite fille; moi je la prends entièrement à ma charge dès cet instant. Vous consentez, n'est-ce pas, docteur?

Dupuytren ne répondit pas tout d'abord.

— Mais, dit Charles avec étonnement, comment avez-vous pu retenir ainsi mot par mot une conversation aussi longue?

Lucien sourit en regardant Jacquet.

— J'avais mon carnet, dit-il, et je prenais des notes.

— Enfin que dit Dupuytren? demanda Jacquet.

— Il dit, après avoir réfléchi, que, n'étant pas riche lui-même, il n'avait pas le droit de refuser à une pauvre enfant un secours inattendu de la Providence; qu'il consentait donc, dans les bornes de ce qu'il pouvait faire, à remettre l'enfant à M. de Charney et à madame Geoffrin; mais cependant qu'il ne remettrait la petite fille que le jour où elle serait absolument remise et dans un état de santé complètement satisfaisant. Jusque-là, il ne voulait pas s'en séparer.

M. de Charney ne parut pas insister davantage à cet égard, et il se retira en recevant les éloges de Dupuytren sur sa bonne action et la promesse formelle de lui remettre l'enfant si aucun parent ne se présentait

pour le réclamer, alors que toute trace de maladie serait disparue.

— Mais c'est très bien ce qu'a fait là M. de Charney! s'écria Henri avec émotion; c'est décidément un homme d'un grand cœur!

— Oui, dit Jacquet en réfléchissant.

— Le digne fils de son père! ajouta Charles.

Jacquet et Lucien redressèrent à la fois la tête.

— Son père, dit Jacquet; est-ce que vous l'auriez connu?

— Fort peu, dit Charles, mais suffisamment cependant pour pouvoir nous le rappeler. Nous faisions notre première campagne à bord du navire sur lequel M. de Charney se rendit de Smyrne à Alexandrie.

— Il avait avec lui son fils?

— Oui; mais c'était un tout jeune enfant. Il avait à peine alors trois ou quatre ans, car c'était en 1778, il y a bientôt vingt-deux ans.

— Et vous n'avez jamais revu M. de Charney père depuis cette époque?

— Jamais; ni même le fils jusqu'au jour où nous rencontrâmes celui-ci à Paris, il y a quelques mois à peine.

— De sorte que vous ne pouviez le reconnaître?

— Naturellement. Entre un enfant de quatre ans et un homme de vingt-six, il y a toute une immensité.

— Je crois cependant que M. de Charney est plus âgé que cela; du moins il en a l'air.

— Cela est vrai, dit Henri; mais il a passé toute sa jeunesse dans les pays chauds et accompli de rudes voyages; cela a pu le vieillir avant l'âge.

— Enfin vous ne l'eussiez pas reconnu?

— Non. Ce fut lui qui un soir, chez madame Geoffrin, nous rappela ce voyage à bord de notre navire, voyage dont son père lui avait parlé plus tard.

— Et, reprit Jacquet après un silence, vous n'avez jamais entendu parler d'une catastrophe arrivée au père et au fils?

— Un naufrage?

— Oui.

— Si fait. Un de nos amis, à Charles et à moi, poursuivit Henri, nous disait encore dernièrement qu'il avait vu sombrer sous ses yeux, sans pouvoir le secourir, le navire sur lequel étaient embarqués MM. de Charney père et fils. En entendant prononcer leur nom, il manifesta même un étonnement assez grand, car il les croyait morts tous deux.

— Ah! dit Jacquet, il les croyait morts.

— Oui; mais il s'était trompé, puisque le fils existe.

— Cependant si le navire a péri corps et biens.

— Mon cher Jacquet, dit Henri en souriant, en fait de naufrages, il ne faut jamais rien mettre en doute; tout peut arriver. D'ailleurs, il faut bien que le jeune Charney se soit sauvé, puisqu'il existe et que même il vient accomplir une excellente action.

Puis, changeant de ton brusquement:

— Vous qui vouliez adopter cette petite fille, reprit-il, vous voilà entravés dans votre bonne intention.

— Nous le regrettons, répondit Charles; car nous ne pouvons oublier que c'est la main qui voulait nous frapper qui a fait cette fille orpheline; et à ce sujet, citoyen Lucien, il faut que nous te remerciions, car Jacquet nous a appris ce que tu avais fait pour nous. Seulement, pourquoi nous avoir trompés?

— Vous ne fussiez pas partis.

— Peut-être.

— Mais, reprit Jacquet, pourquoi avoir été chez Dupuytren cette nuit?

Lucien se pencha à l'oreille de Jacquet et lui parla bas.

— Bien, reprit l'agent de Fouché en redressant la tête, tu as bien fait. Maintenant tu es libre. Demain à l'heure ordinaire, où tu sais.

Lucien salua et sortit.

— Il est tard, reprit Jacquet en s'adressant aux deux marins; ces dames doivent être inquiètes et je n'ai plus rien à vous dire.

— Mais cependant, s'écria Charles, si ces assassinats ont été dirigés contre nous, ainsi que tout le témoigne, devons-nous rester dans l'inaction?

— Non; bientôt vous agirez.

— Quand donc?

— Je vous le dirai. Cette nuit j'ai besoin d'être seul; mais soyez convaincus, messieurs, que je n'abandonne pas notre cause, et que je n'oublie pas notre serment. Où est Mahurec?

— Là-haut.

Henri fit un geste comme pour désigner le faîte de la maison.

— Bien, dit Jacquet en tendant ses deux mains aux deux amis.

Quelques minutes après, Jacquet était seul. Il se promena longtemps en silence; puis s'arrêtant en tenant son menton dans sa main:

— Décidément, dit-il, il faut voir Mahurec; le moment est venu d'employer les arguments puissants. Ah! maître Camparini, Jacquet n'a pas dit encore son dernier mot; mais je crois qu'il va le dire.

Et, quittant la chambre, Jacquet s'élança sur l'escalier dont il gravit les marches dans la direction des étages supérieurs.

XXII

LES HALLES DE PARIS

Les halles de Paris, ce marché qui sert à approvisionner, chaque jour, quinze cent mille bouches, ce vaste caravansérail qui expédie de son centre aux quatre coins du monde et qui sert de réceptacle à tout ce que la terre produit de meilleur, est digne aujourd'hui, grâce à l'intelligente préoccupation de l'édilité parisienne, du grand renom qu'il possède dans l'univers.

Certes, Paris possède bien des merveilles, mais il n'en est pas, parmi ces merveilles, de plus merveilleuses pour ainsi dire, que ses halles.

Durant dix-huit heures par jour (de minuit à six heures du soir) les halles offrent le spectacle le plus vif, le plus animé, le plus bizarre que l'imagination puisse rêver.

Chaque nuit, en effet, vers une heure du matin, trois à quatre mille maraîchers franchissent les portes de Paris, presque tous en voitures, d'autres à cheval, quelques retardataires à âne; ce sont en général les femmes qui font l'office de maraîchers. Donc tous arrivent, se bousculent, se pressent, cherchant à se distancer, à se devancer: c'est un véritable *steeple-chase*, c'est à qui envahira les places réservées sur le *carreau des halles*, et abandonnées par l'autorité au premier occupant.

Ceux qui ne peuvent s'établir sur le marché, refoulés dans les rues voisines, s'emparent des trottoirs, s'y installent et y déposent leurs marchandises. *Les deux ou trois mille voitures* qui, on le comprend, mettraient absolument obstacle à la circulation, sont conduites à distance sur trente places affectées à leur stationnement; les chevaux, les ânes sont enfermés dans les auberges et les écuries qui avoisinent les halles.

A trois heures du matin en été, à cinq heures en hiver, la *criée*, la vente en gros commence. Alors éclate un tumulte indescriptible, mais exempt de désordre: la *bourse*, dans ses fureurs, ne donnerait qu'une idée imparfaite de cette animation dont on ne peut réellement se faire une idée si l'on n'a pas assisté à ce curieux spectacle, et ce tumulte va croissant, chacun se pressant

se hâtant, car le jour va venir... le jour est venu.

Tout à coup (à huit heures en été, à neuf en hiver) un son de cloche retentit, parcourant le marché dans toute son étendue, dominant tous les bruits : c'est le glas funèbre de la *vente à la criée*. L'impitoyable cloche arrête tout, suspend tout, et chasse toute cette population des campagnes qui ne connaît la grande ville que de nuit.

Maraîchers, paysans, voituriers s'éloignent avec leurs voitures et leurs paniers vides. Alors surviennent les tombereaux, les boueurs, les balayeurs : pailles, débris de légumes, immondices de tous genres causés par ce marché de nuit qui a vu réunis plus de vingt-cinq mille vendeurs et acheteurs, tout disparaît. Les halles font leur toilette, elles font leurs montres.

Puis, sur ce *carreau* qui vient de voir chasser les maraîchers, arrivent, triomphants, les revendeurs qui s'établissent sous ces gigantesques parapluies d'invention récente et qui forment toiture. Alors la vente au détail commence et se prolonge jusqu'à six heures du soir.

Quelque chose de singulier, c'est que les halles, cet endroit où s'amoncelle tout ce qui est nécessaire à la vie, sont précisément établies sur un champ de morts. Là où sont les halles était autrefois le plus vaste cimetière de Paris, le cimetière des Innocents.

Halles et cimetière ont d'abord vécu fraternellement côte à côte, se gênant mutuellement, il est vrai : les lois naturelles voulaient que les vivants triomphassent dans la lutte.

Les halles de Paris ont, à cette heure, *six cent quatre vingt-six* ans d'existence ; elles furent fondées en 1183, et ce fut la dépouille des juifs chassés de France qui, donnant à Philippe-Auguste les moyens d'augmenter les produits de son fisc, lui permit, à l'instigation de l'un de ses sergents, de construire deux halles *hors Paris*, dans une partie du territoire de Champeaux, où son aïeul, Louis le Gros, avait déjà établi jadis un marché.

Il acheta des administrateurs de la maladrerie ou *léproserie* de Saint-Ladre ou Saint-Lazare une foire qu'il transféra dans ces halles ; il les fit entourer d'une clôture de murailles percées de portes qui se fermaient pendant la nuit, et il fit établir des étaux couverts afin de mettre les marchandises à l'abri.

A cette époque, Paris était *la Cité*, c'est-à-dire que Paris était à peu près enclos par la Seine : les halles se trouvaient donc, ainsi que je l'ai dit, absolument en dehors de la capitale. Le cimetière, situé également hors Paris et ne gênant pas encore les halles fut conservé : il devait l'être longtemps encore.

Quelques années plus tard, au commencement du treizième siècle, on eut l'idée d'ériger une fontaine dans le Paris qui venait de reculer son enceinte et de s'étendre au delà des halles. Cette fontaine, qui devait être la rivale de celle des Lazaristes, fut appelée fontaine des Innocents, du nom de l'église des Innocents, à laquelle elle était adossée ; elle était alors d'architecture fort simple. La fontaine construite, après force labeurs, on s'aperçut qu'il n'y manquait qu'une chose, c'était l'eau ; on s'était inquiété de tout pour construire cette fontaine, excepté de la façon dont on la ferait couler.

Pour le moment elle demeura à sec, et ce ne fut que cinquante-cinq ans après son édification, en 1280, qu'elle commença à recevoir de l'eau provenant de l'aqueduc du pré Saint-Gervais.

Une particularité curieuse de l'histoire de la fontaine des Innocents, c'est qu'elle a constamment été condamnée à manquer d'eau et à changer de place ; on pourrait l'appeler la fontaine voyageuse.

Adossée à l'église des Innocent lors de sa première construction, elle fut déplacée en 1550; on l'enleva morceau par morceau pour la bâtir au coin des rues aux Fers et de Saint-Denis. On avait chargé l'architecte Pierre Lescot, abbé de Clagni, de cette délicate opération.

Non seulement Pierre Lescot réussit dans sa reconstruction, mais encore, prenant goût à son œuvre, il voulut y laisser des traces de sa main et il en enrichit l'ornementation. Or, Pierre Lescot était un homme de talent et de goût; il alla demander conseil à Jean Goujon, lequel, en bon camarade, se chargea de la sculpture des bas-reliefs.

La fontaine ainsi construite manqua d'eau, mais fit, avec raison, la gloire des habitants du quartier des halles.

Les choses allèrent ainsi longtemps encore, cimetière, marché et fontaine existant pour ainsi dire dans un même enclos. Cependant la population, toujours croissante, faisait sentir l'insuffisance des marchés existant, et le besoin d'un emplacement nouveau, et, d'autre part, le cimetière des Innocents commençait à faire crier fort les habitants de ce quartier devenu progressivement, lui, le centre de la capitale.

Dans les derniers temps, ce cimetière était le réceptacle des morts de la population de *vingt-deux* paroisses, et les vapeurs qui s'en exhalaient ne pouvaient qu'être funestes à la santé des vivants.

En 1724, en 1725, en 1737, les habitants du quartier portèrent plaintes sur plaintes à propos de ces exhalaisons dangereuses, mais les ministres de Louis XV avaient autre chose à faire que de s'occuper de l'assainissement de Paris. En 1746, en 1755, les réclamations recommencèrent plus acharnées.

Le Parlement commença à s'émouvoir (il y avait trente années que l'on reclamait), et il chargea des chimistes nommés *ad hoc* de faire leur rapport. Les chimistes mirent à leur tour *vingt-cinq* ans à opérer. (Qu'on ne croie pas que j'invente à plaisir, je cite des dates exactes, et je renvoie les incrédules à la bibliothèque de l'Hôtel de ville.)

Une circonstance devait hâter la décision à prendre. Au mois de juillet 1780, un habitant de la rue de la Lingerie, dont la maison était contiguë au cimetière des Innocents, descendant dans sa cave, fut frappé d'une odeur si insupportable qu'il ne put y pénétrer. Des personnes plus courageuses ayant pris diverses précautions y entrèrent, et reconnurent que, le mur ayant cédé à l'effort des terres, des cadavres corrompus s'étaient éboulés dans la cave. La chose fit naturellement scandale, et les chimistes Cadet de Vaux et Fontane ayant adressé un rapport dans lequel ils prouvaient que le cimetière des Innocents était le plus méphitique de Paris, il fut résolu de le convertir en marché et on décida la démolition des galeries et édifices gênant le plan adopté.

Ce ne fut qu'en 1786 que l'on commença la translation des restes recueillis dans le cimetière. Malheureusement, cette translation eut lieu en pleine canicule, ce qui causa des maladies et des épidémies. Ainsi qu'on le voit, on s'occupait fort peu de la santé publique alors. Ce fut durant l'époque de ces translations qu'eut lieu une de ces scènes émouvantes qui se gravent dans l'esprit des spectateurs et frappent les cerveaux faibles.

Pour éviter les attroupements, on faisait d'ordinaire ces transports de cadavres et d'ossements la nuit. (On les entassait dans les carrières du sud de Paris, notamment dans celle qui est située au dessous de la maison dite la *Tombe-Issoire*.) Un soir, pendant qu'à la lueur des flambeaux on chargeait une voiture de terre et d'ossements, la foule des curieux entourait les travailleurs. Tout à coup, dans le sein de la terre, au moment où on allait enlever les ossements, on voit une tête de mort, dépouillée de chair, s'agiter, se détacher et faire plusieurs bonds en avant.

Qu'on juge de l'effroi des fossoyeurs, de l'épouvante

des spectateurs, du saisissement de tous enfin! Les plus intrépides n'osent avancer, on ne sait que faire... la tête s'agite toujours... On court chercher le curé de Saint-Eustache, afin qu'il fasse cesser par des exorcismes ce miracle sinistre.

La foule s'amassait, la terreur était à son comble, tous les voisins étaient réveillés et aux fenêtres... quand la tête fait un dernier bond, et un gros rat prisonnier dans le crâne s'élance au dehors. Beaucoup nièrent le rat, même parmi ceux qui l'avaient vu, et le quartier enregistra un prodige de plus dans les annales du fameux cimetière.

Les ossements transportés, le sol fut renouvelé, défoncé, exhaussé et pavé, mais il avait fallu démolir l'église des Innocents et la belle fontaine des Innocens adossée à cette église : il fallut donc songer à un second déménagement car les cris furent unanimes : on reconnut qu'il fallait conserver ce monument précieux de sculpture du seizième siècle.

Un ingénieur de la ville, nommé Six, proposa d'ériger une nouvelle fontaine au centre même du nouveau marché qui devait prendre le nom de marché des Innocents, et d'orner cette fontaine de l'architecture et des bas-reliefs dont était enrichie l'ancienne, proposition qui fut aussitôt adoptée.

Vers cette même époque où l'on venait d'agrandir les halles par l'adjonction des terrains du cimetière, des lettres patentes (21 août 1784) portaient que le marché au poisson d'eau douce et à la marée serait transféré également près des Petits-Carreaux, l'emplacement choisi pour cela fut celui de la grande cour des Miracles.

Enfin de l'autre coté du nouveau marché de Innocents, entre les rues de la Fromagerie, de la Cordonnerie et de la Tonnellerie, venait encore de s'agrandir la halle à la viande,

Si les halles de Paris n'étaient pas précisément à la fin du dernier siècle ce qu'elles sont aujourd'hui, on peut voir néanmoins qu'elle pouvaient avoir déjà une importance d'autant plus grande, que Paris n'était alors que la moitié à peu près de notre Paris actuel.

Déjà, à cette époque, l'ordonnance de la cloche chassant les maraîchers et les paysans était en pleine vigueur, et elle était d'autant plus nécessaire, que les voies servant de débouché au marché étaient d'une étroitesse dont quelques-uns de mes lecteurs doivent se souvenir.

Neuf heures du matin venaient de sonner, la cloche avait retenti et le déménagement général des approvisionneurs de légumes, d'œufs, de volailles, de lait, de beurre, de fromages et d'autres denrées, richesses des champs, commençait sur une grande échelle.

Aux maraîchers allaient succéder les petits marchands du Carreau, les femmes à éventaires, les *placeurs* comme on les appelait.

Ce moment du départ des uns et de l'installation des autres, était un moment de tumulte indescriptible, car aux disputes des maraîchers et des paysans qui accrochaient leurs voitures, enchevêtraient ânes et chevaux les uns dans les autres, se joignaient les disputes des petits détaillants se bousculant pour occuper les meilleures places; aux derniers cris des vendeurs en gros, se mêlaient les premiers glapissements des vendeurs en détail appelant la pratique : c'était un bruit, un tapage, un brouhaha à rendre le sens de l'entendement au sourd le plus obstiné.

Neuf heures du matin venaient de sonner, et déjà accouraient de toutes parts ménagères et cuisinières, restaurateurs et rôtisseurs, toute cette population enfin qui non seulement mange elle-même mais encore fait manger les autres.

A ces acheteurs, à ces vendeurs, se joignaient les porteurs et les marchandes à éventaires, les marchands ambulants et les garçons des cabarets voisins qui allaient, venaient, couraient, portant les déjeuners de ceux-ci et de ceux-là.

Ce matin-là le temps était beau, le ciel pur et le pavé presque praticable : à la pointe Saint-Eustache, au débouché des rues Montmartre et Montorgueil, sur cette petite place de laquelle devait partir plus tard la rue de Rambuteau, la foule était plus pressée, plus compacte et plus bruyante. On venait d'y terminer la vente des huîtres à la criée, marchands et marchandes s'en allaient emportant leur bourriches,

L'une des premières boutiques de la rue Montorgueil, à droite, était et est encore occupée par un marchand de vin. A la porte de cet établissement, dont l'intérieur ne désemplissait pas depuis le commencement de la nuit précédente, s'élevait une pile de bourriches artistement rangées les unes sur les autres.

A côté des bourriches, obstruant la moitié de la porte d'entrée, était une petite table sur laquelle on voyait de grands plats blancs, des torchons bien propres et un long couteau à lame courte, tel que ceux qui servent à ouvrir les huîtres.

Derrière la table se dressait une chaise de paille montée sur deux pieds énormes comme les fauteuils des petits enfants, et garnie, comme eux, à la hauteur de sa dernière traverse, d'une planche pour y poser les pieds. Sur cette chaise trônait une femme jeune et jolie, qui de son poste dominait la foule, comme un président domine la cour sur son fauteuil.

XXIII

LA BELLE ÉCAILLÈRE

Ce matin-là, Gorain et Gervais, suivant une vieille habitude interrompue jadis par l'absence prolongée du second, mais reprise depuis son retour, Gorain et Gervais faisaient ce qu'ils nommaient leur petite tournée sur le carreau, c'est-à-dire que les deux dignes amis s'en allaient bras dessus bras dessous, lorgnant les bons morceaux, chaque poche de l'habit pourvue d'une serviette dûment pliée, mais qui au besoin faisait enveloppe pour enfermer les provisions acquises; en d'autres termes, les bons bourgeois faisaient leur marché eux-mêmes.

Il y avait quelque vingt ans qu'ils se livraient à cette promenade matinale, aussi étaient-ils connus sur le carreau de la halle! La *Poule d'eau* et le *Hareng sec*, tels étaient les sobriquets dont les marchandes peu respectueuses s'étaient plu à affubler les deux bourgeois; bien entendu, la rondeur des formes de Gorain lui avait valu le premier des deux surnoms tandis, que la sèche maigreur de Gervais expliquait l'autre. Gervais et Gorain faisaient donc ce matin-là leur petite promenade quotidienne, lorgnant les légumes, flairant la marée, palpant les volailles, enlevant les lapins par les oreilles, et se livrant à des réflexions pleines de sens, tandis que les quolibets, les propos engageants ou insultants pleuvaient sur eux de tous cotés : mais tous deux supportaient ce feu des dames de la halle sans en paraître émus le moins du monde.

— Eh! gros papa! le citoyen à la face rubiconde! criait une marchande à Gorain, viens me voir bibi! j'ai des brochets frais comme l'œil, et des turbots plus grands que ton ami! Viens mon bijou! t'es une pratique!

La marchande qui parlait ainsi, en envoyant des baisers à Gorain, était une énorme commère, pouvant peser de deux cent cinquante à trois cents livres, avec des jupes venant à mi-jambe et découvrant des pieds dont les souliers eussent pu, à la rigueur, être convertis en chaloupe de sauvetage.

Cette remarquable personne était marchande ambu-

lante, elle poussait devant elle une petite charrette tout encombrée de poissons plus ou moins vivants.

— A la barque! à la barque! Hareng frais! Hareng qui glace! Hareng nouveau! Soles, carrelets, brochets et des turbots! hurla la marchande en poussant sa charrette dans les jambes de Gervais qui faillit être atteint. De la raie tout en vie; de la moule aux cailloux!

— Prends donc garde, citoyenne! dit le bourgeois avec humeur.

— De quoi, que je prenne garde! s'écria la marchande en s'arrêtant et en posant ses deux poings sur l'endroit de son corps où avaient pu jadis se dessiner ses hanches. Le citoyen est fragile, il paraît. Le fait est qu'il a l'air casuel.

Gervais s'était reculé, et il allait reprendre le bras de Gorain, quand une autre voiture à bras poussée par une femme aussi maigre et sèche que l'autre était grasse et énorme, lui barra subitement la route :

— Des choux, des poireaux, des carottes! glapit la marchande. Navets, panais et flageolets! Veux-tu une salade, citoyen?...

Et la marchande, saisissant un paquet de mâches, le plaçait sous les yeux de Gorain, tandis que l'autre empoignant un poisson par les ouïes, le balançait à la hauteur du nez de Gervais en criant :

— Flaire-moi cela, que je te dis! Tu n'en as jamais mangé de pareil! Un directeur s'en lècherait les doigts.

— Œufs frais! A la coque! Les gros œufs à la coque! hurla une troisième voix.

— Un sou le tas, les reinettes! Bons calvilles rouges! vociféra un quatrième organe.

Gorain et Gervais voulurent tenter un mouvement de retraite : ils ne purent l'effectuer. Ils étaient pris entre trois voitures et l'énorme éventaire de la marchande de pommes de reinette et calvilles rouges. Il fallait attendre que le passage fût libre; mais aucune des marchandes ne paraissait disposée à abandonner le terrain avant d'avoir vendu une partie de ses marchandises.

— Eh! citoyen sans mollets! criait l'une, veux-tu des œufs?

— Des calvilles plus rouges que ton nez, père Poule-d'eau! disait l'autre.

— Hareng nouveau, l'ancien!

— Mâches, céleris, betteraves!

— Mais, citoyenne, disait Gorain, nous ne voulons rien! nous sommes venus pour nous promener...

— Laisse donc! on te connaît! Je t'ai vendu des sardines avant-z'hier!

— Un sou le tas les reinettes; hurlait la marchande en prenant cinq pommes qu'elle enfonça dans la poche de Gorain.

— Flaire donc cela, ma cocotte! continuait la marchande de marée en présentant toujours son poisson sous le nez de Gervais.

Celui-ci, impatienté, repoussa la main et le poisson.

— Il n'est pas frais! dit-il.

— Pas frais? hurla la grosse femme avec des éclairs de colère dans les yeux. Il est plus frais que toi, citoyen Hareng sec! Il a de plus beaux yeux que les tiens! Pas frais, grand escogriffe! on t'en donnera des pas frais comme ça! Ah! il n'est pas frais! Eh bien! tiens! tu vas sentir s'il est frais, mon turbot?

Et levant le poisson qu'elle tenait toujours par les ouïes, la ménagère fit le geste de souffleter le malheureux bourgeois avec la queue de l'animal. De pareilles scènes étaient alors tellement communes aux halles, que personne n'y faisait attention. Gervais avait voulu reculer pour éviter le soufflet, mais ce mouvement, lui faisant perdre l'équilibre, le fit tomber assis dans la charrette remplie d'œufs frais. La marchande poussa un cri déchirant, et, saisissant Gervais par le collet de son habit, elle acheva de le faire tomber dans sa voiture dont le contenu faisait déjà omelette.

Gervais, effrayé, battit l'air de ses grands bras, et, rencontrant l'épaule de Gorain, il s'y cramponna avec l'énergie du déssespoir. Celui-ci, tiré en arrière et glissant sur le pavé gras, voulut se retenir à son tour, et, comme point d'appui, il ne rencontra que l'éventaire de la marchande de pommes, auquel il donna une secousse si violente qu'il fit chavirer les marchandises.

La marchande, furieuse, voulut s'avancer sur Gorain qu'elle heurta en pleine poitrine avec son éventaire : le malheureux bourgeois, tiré en arrière par Gervais, poussé de l'avant par la marchande, ne tenant plus pied sur le pavé gras, roula dans la boue en recevant en guise de grêle toutes les pommes, reinettes, calvilles et autres, qui pleuvaient sur lui.

La scène avait été courte, mais elle menaçait de tourner au tragique pour les deux bourgeois. Gervais, toujours maintenu couché sur le dos dans la petite charrette, se débattait et, dans ses efforts, augmentait encore la casse des œufs frais qui lui servaient de matelas.

Les marchandes hurlaient, vociféraient, criaient, tandis que le malheureux Gorain tentait, mais en vain, de se relever.

L'accident avait eu lieu précisément en face de l'endroit où se tenait la belle écaillère. En voyant Gervais dans la charrette aux œufs et Gorain sur le pavé, la belle enfant avait ri d'abord de tout son cœur; mais en entendant les menaces des marchandes, en voyant les mains puissantes de ces mégères levées sur les pauvres bourgeois, elle quitta son siège élevé et elle courut vers le lieu du sinistre :

— Allons! allons! cria-t-elle, laissez relever ces deux citoyens!

— De quoi te mêles-tu, toi, l'écaillère? hurla la marchande de poisson.

— Qu'est-ce que veut mam' Pimbèche! cria la marchande d'œufs. Elle va me payer ma marchandise peut-être!

— Au secours! à moi! disait Gervais.

— Laissez ces citoyens : ils vous indemniseront! reprit l'écaillère.

— Je lâcherai celui-là quand il m'aura payée d'abord!

— Va donc ouvrir tes coquilles!

— Laissez ces citoyens! vous dis-je!

— Veux-tu filer! cria la marchande de poisson en brandissant toujours son turbot menaçant dont la queue fouettait les airs.

— De quoi! cria une voix formidable. Qui est-ce qui ose menacer Rosette?

— Elle a dit qu'il fallait laisser les citoyens! dit une autre voix non moins puissante, non moins menaçante, et on va les laisser, sinon on fera connaissance avec les poings à Cassebras!

— Et mes pommes! cria la marchande à l'éventaire, qui me les payera?

— Et mes œufs? vociféra l'autre. Il y en a pour dix livres au moins!

— On s'entendra plus tard! Pour le quart d'heure, lâchez, mes amours! La citoyenne Rosette l'a dit!

Ces mots n'étaient pas achevés, que les quatre marchandes étaient brusquement écartées par quatre mains herculéennes. Gorain se relevait aidé par Rosette, tandis que Gervais était enlevé à bras tendu du milieu des œufs brisés. Le pauvre bourgeois avait le dos de son habit et le fond de sa culotte méconnaissables. Les jaunes et les blancs des œufs brisés coulant tout autour

de lui formaient des dessins de l'effet le plus bouffon et le plus bizarre.

Un éclat de rire formidable de tous les curieux amassés par l'accident, accueillit le premier pas que fit Gervais en avant.

— Faut le mettre dans la poêle avec du lard! cria un gamin.

. L'hilarité redoubla et plus l'hilarité redoublait, plus le pauvre bourgeois se sentait mal à l'aise. Enfin il fit un effort pour échapper à la foule, mais la marchande d'œufs et la marchande de pommes lui barrèrent le passage.

— Mes œufs! mon argent!

— Mes pommes! paye-les!...

Les cris allaient recommencer quand la foule s'écarta pour livrer passage à un homme qui se glissa lestement au premier rang.

— Laissez partir les citoyens, mes petites mères, dit le nouveau venu avec un accent joyeux. Ils payeront! D'ailleurs, je réponds pour eux!

Le nouveau venu se trouvait alors précisément en face de la grosse marchande de marée. En achevant sa phrase, il lui adressa un clignement d'yeux significatif et il fit un geste rapide que la volumineuse personne parut parfaitement comprendre.

Gorain avait fait un pas en avant et, tendant les mains à l'obligeant citoyen :

— Le citoyen Thomas! notre nouvel ami! s'écria-t-il. Nous sommes sauvés!

XXIV

LA POINTE SAINT EUSTACHE

Quelques instants après la scène qui venait d'avoir lieu, Gorain et Gervais étaient assis dans une petite pièce faisant fonction de cabinet de société, tributaire de cette boutique de marchand de vin de la pointe Sainte-Eustache, à la porte de laquelle trônait la belle écaillère. Les deux bourgeois prenaient chacun un verre de vin blanc pour se remettre de leur émotion, et M. Thomas s'empressait autour d'eux en ami attentif.

— Là! là! disait M. Thomas, buvez encore un coup, cela vous rendra gaillards! Ce n'est rien, vous en serez quittes, toi, citoyen Gervais, pour faire détacher ton habit, toi, citoyen Gorain, pour faire brosser ta culotte et ça ne vous coûtera pas plus d'un écu de six livres chacun.

— Six livres d'œufs! s'écria Gervais.

— Six livres de pommes! ajouta Gorain.

— Je sais bien que c'est un peu cher, continua Thomas toujours impassible, mais la voiture a été cassée, l'éventaire a été déchiré... bref, il vous faut payer les pots cassés.

— Et vous avez donné les deux écus? demanda Gervais en soupirant,

— Certainement! Ne fallait-il pas vous débarrasser de ces mégères!

— Alors c'est six livres que nous vous devons chacun?

La porte du cabinet s'ouvrit et un garçon marchand de vin parut sur le seuil.

— Qu'est-ce qu'il faut servir aux citoyens! demanda-t-il.

— Mais... dit Gorain en regardant Gervais avec inquiétude.

— Rognons sautés?... continua le garçon, omelette au lard?... un poisson?...

— Rien... rien... dit Gervais; nous allons nous retirer...

— Comment! vous retirer! s'écria M. Thomas; vous n'allez pas déjeuner ici?

— Mais... firent à la fois les deux bourgeois.

— Allons donc! je vais déjeuner et je vous invite. Quand on a la chance de rencontrer des citoyens tels que vous, on ne s'en sépare qu'à la dernière minute.

Gorain et Gervais sourirent avec un peu d'embarras, mais avec une satisfaction évidente cependant.

— Garçon! reprit Thomas du ton d'un homme habitué à se faire servir, des côtelettes, une omelette aux rognons, une friture et une bourriche d'huîtres pour remercier Rosette. Cinq couverts dans ce cabinet!

— On va servir! cria le garçon en se précipitant au dehors.

— Allons! c'est convenu, le déjeuner vous remettra tout à fait, continua Thomas en s'adressant aux deux bourgeois qui croyaient devoir faire semblant d'hésiter.

— Cependant, fit Gorain, je crois...

— Ma femme m'attend... peut-être, ajouta Gervais.

— Laissez-donc! elle ne vous grondera pas; d'ailleurs, vous lui direz que vous avez déjeuné avec une pratique, car je suis votre pratique, papa Gervais.

— Mais tu as dit *cinq* couverts : vous attendez donc cinq convives?

— Deux militaires; eh! pardieu! vous les connaissez: ce sont les deux soldats de l'armée d'Égypte qui ont servi de lien entre nous.

— Ah! ils vont venir?

— Oui, je vais même au-devant d'eux; attendez-moi un instant. Je vais vous faire envoyer de quoi vous laver et vous brosser.

Et Thomas sortit rapidement en adressant un geste amical aux deux bourgeois. Ceux-ci, demeurés seuls, se regardèrent mutuellemnt; Gervais avait le dos de son habit dans un état difficile à décrire; les œufs, cassés par le poids de son corps, avaient absolument transformé la couleur du drap. Gervais avait un habit vert clair : le jaune et le blanc des œufs mélangés sur ce fond vert représentait la teinte d'une omelette aux fines herbes. Quant à Gorain, sa culotte neuve était couverte d'une épaisse couche de boue blanchâtre qui en métamorphosait également la nuance.

— Qu'est-ce que dira mon épouse? se demanda Gervais avec une mine piteuse; je crois que cela tache, les œufs!

— Une culotte neuve!... disait Gorain en soupirant; il n'y a pas plus de trois mois que je la porte, et... ah! mon Dieu!

— Quoi?

— Elle est déchirée!... je ne m'en étais pas aperçu tout d'abord.

— Le fait est que tu ne pouvais pas voir la déchirure; mais baste! tu y feras remettre un fond, tandis que mon habit...

— Il n'est pas dechiré, lui.

— Et dire que ces taches-là vont encore me coûter un écu de six livres! Au moins si j'avais eu les œufs!

Gorain fit la grimace.

— Au fait, reprit-il, nous devons six livres au citoyen Thomas! il faudra les lui rendre?

— Dame!... oui.

— Dis donc! Gervais, sais-tu que ce n'est pas juste cela!

— Quoi donc?

— Que je paye les six livres, car enfin ce n'est pas ma faute si j'ai fait tomber les pommes de la marchande : c'est parce que tu t'es cramponné à moi.

— Il fallait me retenir et ne pas tomber toi-même.

— Mais tu me tirais.

— Je ne pouvais faire autrement.

— Enfin, c'est de ta faute si l'accident est arrivé!

— Par exemple! c'est toi qui as voulu marchander le poisson.

— Mais non!

— Je te dis que si; d'ailleurs, je ne voulais pas venir à la halle ce matin, c'est toi qui m'as emmené.



— Eh bien, ma belle enfant, à quand les noces? (Page 60.)

— C'est toi qui es venu me chercher?

— Voilà de l'eau et une brosse! cria le garçon en entrant et en déposant sur un tabouret les objets qu'il tenait à la main. Dans cinq minutes, citoyens, le couvert sera mis : les huîtres s'ouvrent.

Gorain et Gervais échangèrent un double regard flamboyant, et, se tournant brusquement le dos, ils se mirent en mesure de remédier aux suites de l'accident si inopinément survenu.

Gervais avait enlevé son habit, et trempant une serviette dans l'eau, il s'apprêtait à se livrer à un nettoyage en règle, lorsqu'une idée subite parut lui traverser l'esprit.

« Il faut que j'ôte ce qu'il y a dans les poches, » murmura-t-il.

Fouillant alors dans une des deux poches de derrière, il en retira une serviette, une tabatière et un petit pain (depuis son voyage aux Antilles, Gervais était homme de précaution). Posant le tout sur une table, il passa à l'autre poche qui contenait un mouchoir qu'il déposa également près des autres objets.

— Tiens! dit-il avec un léger étonnement, où donc l'ai-je mise?

Il fouilla de nouveau dans les deux poches

— Il n'y a plus rien, continua-t-il. Il me semblait bien cependant... c'est que je l'aurai mise dans la poche de côté...

Retournant l'habit, Gervais fouilla dans la poche indiquée; il parut que cette poche était absolument vide, car la main se retira entièrement libre. Gervais se gratta la tête.

— Ah! par exemple, dit-il avec une inquiétude croissante.

Et, rejetant son habit sur une chaise, il fouilla dans les poches de sa veste.

— Eh bien!... eh bien!... faisait-il à chaque mouvement, avec une anxiété de plus en plus vive.

Pendant ce temps, Gorain, sans se préoccuper de son ami, attaquait sa culotte à coups redoublés de brosse et de torchon, et s'entourait d'un nuage de poussière comme Jupiter d'un nuage d'or.

— Ah! voilà qui est fort, répétait Gervais; voilà qui...

Mais qu'est-ce que j'ai fait de ce papier? Je l'ai mis dans ma poche de derrière... j'en suis sûr... j'en donnerais ma tête à couper.

Et, reprenant son habit, Gervais le fouilla de nouveau sans paraître se soucier du nettoyage à faire. Convaincu que ni les poches ni les doublures ne renfermaient l'objet qu'il semblait chercher avec une anxiété si vive, il passa une nouvelle et minutieuse inspection des vêtements qu'il portait sur lui.

— Mais... je suis sûr... répétait-il tandis que son front pâlissait, que ses joues se creusaient et que la sueur perlait à la racine de ses cheveux. Je l'avais quand je suis sorti... je... Et je ne le trouve plus.

Et courant vers son compagnon qui brossait et essuyait toujours avec un entrain que lui eût envié l'un des anciens travailleurs du Pont-Neuf.

— Gorain! Gorain! appela-t-il.

— Quoi donc? dit Gorain en se retournant avec une mauvaise humeur évidente. (Le digne bourgeois était fort rancunier, ou plutôt *rancuneux*, comme l'appelait Gervais.)

— Cette lettre... tu sais, Gorain; cette lettre, répétait Gervais avec émotion.

— Quelle lettre?

— Celle d'avant-hier dans la nuit. La lettre du munitionnaire en chef du président.

— Pour les draps? dit Gorain.

— Chut!... pas si haut. Oui, la lettre pour les draps qui sont à Saint-Cloud.

— Eh bien? parle donc; tu me fais dresser les cheveux.

— Je l'avais ce matin?

— Sans doute. Nous l'avons relue sous ma porte en sortant de chez moi.

— Je ne te l'ai pas donnée?

— Non; tu l'as gardée. Tu sais bien que cela a été convenu depuis que j'ai perdu les deux autres.

— Je l'ai mise dans la poche de mon habit, j'en suis sûr.

— Eh bien?

— Elle n'y est plus.

— Elle n'y est plus! s'écria Gorain.

— Cherche toi-même.

Gorain saisit l'habit et le fouilla d'une main frémissante, sans se préoccuper de se tacher lui-même aux œufs écrasés qui empoissaient le dos.

« Elle n'y est pas, dit-il; mais dans les autres poches?

— Elle n'y est pas, répondit Gervais d'une voix dolente.

— Déshabille-toi.

— Et si on arrivait; d'ailleurs, je te dis que je ne l'ai pas.

— Mais, dit Gorain, il nous faut cette lettre : c'est elle qui nous dit d'aller à Saint-Cloud, qui nous annonce l'arrivée des draps, qui nous donne l'ordre d'emmagasiner; c'est la preuve enfin que nous sommes bien les dépositaires de ces marchandises en notre qualité de munitionnaires secrets. Il faut avoir ce papier; c'est pour nous un gage de fortune. D'ailleurs, on ne sait pas ce qui peut arriver : s'il y avait un changement de gouvernement cette lettre-là serait une preuve que nous n'étions qu'intermédiaires officieux.

— Elle sera tombée, s'écria Gervais, quand ces maudites marchandes nous ont entrepris.

— Allons vite, alors, nous la retrouverons peut-être dans la rue; car cette lettre, Gervais, c'est la preuve de notre association secrète avec les munitionnaires nos confrères, et tu sais combien on nous a recommandé le mystère.

— Allons! dit Gervais en se précipitant.

XXV

ROSETTE

Lorsqu'il avait quitté les deux bourgeois quelques instants auparavant, M. Thomas avait traversé la grande salle, en adressant au maître du cabaret assis dans son comptoir un geste amical.

« J'ai des amis à déjeuner chez toi, lui dit-il, de bons et francs buveurs. Donne-nous de ton beaune première qualité... Tu sais?... du bon coin? »

Le marchand de vin sourit en signe d'intelligence et le citoyen Thomas se dirigea vers la porte sur le seuil de laquelle se dressait l'établissement de Rosette la *belle écaillère*, occupant à lui seul toute une moitié de l'entrée.

Après avoir secouru les deux bourgeois qu'elle voyait menacés, l'écaillère avait repris à la fois sa place et ses fonctions.

C'était une fort belle personne que Rosette, et le surnom de la *belle écaillère*, que lui donnaient sept mois de l'année ses admirateurs des halles, était parfaitement mérité par son charmant visage comme celui de *la jolie bouquetière* que lui avaient décerné durant l'été les incroyables du boulevard de Coblentz.

Rosette pouvait avoir vingt-deux ans : elle était de taille moyenne, sa constitution physique était forte, énergique, nerveuse. Elle avait de belles épaules, une taille fine, la jambe ronde et le pied leste : le bras était potelé et la main peut-être un peu épaisse, mais Rosette avait la poigne si vigoureuse, que l'épaisseur des doigts devenait une qualité aux yeux de la foule des admirateurs.

Le visage était joli : la coupe en était élégante, de beaux cheveux noirs, des sourcils et des cils noirs, des yeux bruns, grands et largement ouverts, un nez légèrement aquilin, un menton rond, une bouche vermeille aux lèvres épaisses s'ouvrant sur des dents éblouissantes, des joues rebondies au teint de lis et de roses suivant le style de l'époque, formaient effectivement un ensemble bien digne de captiver l'attention des connaisseurs les plus difficiles.

Puis, sur ce charmant visage, il y avait une telle expression de bonté, de naïveté, de franchise et d'énergie qu'on sentait la sympathie naître au premier coup d'œil.

Rosette portait d'ordinaire un simple foulard français noué autour de ses beaux cheveux (le bonnet à la Charlotte Corday n'était arboré que les dimanches et jours de fête). Elle avait un caraco rayé brun et blanc, une jupe de cotonnade rouge. Un grand tablier à bavette en toile écrue couvrait la poitrine et était noué à la taille par un long ruban de fil. Des bas de laine bleue modelaient une jambe que la jupe ne cachait qu'à demi et le pied était chaussé de sabots blancs. De grandes boucles d'oreille en argent, un mouchoir de couleur vive autour du cou et suivant la décolleture du corsage de la robe, un couteau d'écaillère attaché à une chaîne passée dans la ceinture du tablier complétaient le costume.

Rosette était la plus jolie fille du carreau et elle le savait; aussi les mauvaises langues de la halle l'accusaient-elles d'être abominablement coquette.

Rosette pouvait paraître avoir vingt-deux ans, ai-je dit plus haut, elle devait avoir l'âge qu'elle paraissait, mais personne n'eût pu l'affirmer, pas même elle.

Où était née Rosette?... on n'en savait rien; quels étaient ses parents?... elle ne le savait pas davantage. Il y avait vingt ans au moins que l'on connaissait Rosette sur le carreau des halles; on l'avait vue tout enfant suivant une vieille marchande des quatre-saisons qui lui distribuait, à parts à peu près égales, les bourrades et les caresses, les taloches et les gâteaux, mais cette femme n'était pas sa mère.

Rosette était un de ces enfants perdus comme le siècle dernier en a tant produit.

La mère Michaud, la marchande des quatre-saisons, passait un matin, allant à la halle, dans la rue de la Parcheminerie-Saint-Jacques (la mère Michaud habitait le quartier Saint-Marc), quand elle crut entendre des vagissements s'échappant d'un paquet gisant au coin d'une borne.

La marchande ramassa le paquet, le détacha, et une pauvre petite créature tendit vers elle ses petits bras, du moins la mère Michaud crut remarquer ce mouvement qui la toucha fort.

Quoiqu'il fût tôt, la mère Michaud n'était pas précisément à jeun : elle s'était arrêtée dans un cabaret de la place Maubert où elle rencontrait chaque jour des amis à elle, et on avait (suivant l'expression) *bu le coup du matin*, c'est-à-dire qu'à cinq on avait absorbé un litre d'eau-de-vie.

La mère Michaud n'avait pas le cœur dur, même à jeun : aussi quand elle avait ce qu'elle nommait poétiquement un commencement de *cou de soleil*, devenait-elle d'un sentimentalisme à rendre des points à feu Werther, de lamentable mémoire.

En voyant l'enfant, elle se prit à pleurer, puis elle l'embrassa, et elle finit par la coucher délicatement sur une salade; ensuite elle continua sa route.

Arrivée à la halle, elle raconta sa trouvaille : toutes les marchandes l'entourèrent ; alors eut lieu l'une de ces scènes si communes dans les quartiers populeux, et qui prouve bien qu'en dépit des détracteurs de l'espèce humaine, la société vaut encore mieux qu'on ne se plaît à le dire.

On fit la quête et chacun donna pour l'enfant trouvé. Bref, le soir Rosette (on l'avait nommée ainsi à cause de ses fraîches couleurs), Rosette parée, pomponnée, arrangée, fut remportée par la mère Michaud qui la nomma sa fille, et qui depuis fut pour elle une mauvaise mère.

Rosette grandit parce qu'elle devait grandir, elle se porta bien parce que la nature l'avait douée d'une excellente santé, elle ne fut pas sotte parce qu'elle était née spirituelle, et enfin elle aima la mère Michaud parce qu'elle avait un cœur excelent ; mais l'éducation ne fut absolument pour rien dans le développement de ces bonnes qualités.

Quand Rosette eut six ans et qu'elle put trotter toute seule, la mère Michaud lui attacha à la taille un petit éventaire sur lequel s'épanouissaient quelques bouquets de violette ornés de plusieurs roses et l'envoya aux abords du jardin des Tuileries.

Rosette vendit ses bouquets et rapporta son argent, ce que la mère Michaud trouva digne d'éloges.

A partir de ce jour, Rosette continua à travailler, et à si bien travailler même que la mère Michaud résolut de consacrer quelques heures de plus au cabaret, puisque son enfant lui en donnait le loisir par sa conduite et son travail.

Plus Rosette apporta d'argent, plus longues furent les stations de la mère Michaud, de sorte que le lendemain d'un jour où Rosette avait rapporté cinq écus en monnaie, la mère Michaud mourut pour avoir trop fêté cette excellente journée.

Rosette oublia les taloches reçues et pleura sa mère adoptive. Elle avait quinze ans alors, et l'hiver étant venu, les fleurs n'étant plus de vente, Rosette, qui avait quelques économies, se décida à aborder la vente des huîtres.

Rosette traita avec le marchand de vin dont la boutique lui parut être un emplacement des plus convenables; elle acheta tout ce qui était nécessaire, et, n'abandonnant pas son commerce des fleurs qu'elle réserva pour l'été, elle se fit écaillère durant les mois où les huîtres se vendent.

A l'époque où nous sommes arrivés, il y avait sept ans déjà que Rosette continuait son commerce avec un succès qui désolait ses concurrentes.

La grâce de ses traits lui avait valu le titre de la *belle écaillère*, mais si sa réputation de beauté était grande, sa réputation de vertu était plus grande encore. Jamais un propos léger n'avait été tenu sur le compte de Rosette, et elle était tellement inattaquable que ses ennemies mêmes lui rendaient justice; les mauvaises langues n'avaient point prise sur cette jeune fille, seule au monde cependant, belle, fêtée et courtisée.

Au moment où Thomas s'avançait vers elle, Rosette avait sur la table une bourriche éventrée, près d'elle un plat énorme, et puisant à pleines mains dans la bourriche, elle faisait sauter les écailles des huîtres avec une merveilleuse dextérité.

Porte à porte avec la boutique du marchand de vin étaient, à gauche, la boutique d'un marchand de beurre et d'œufs en gros et, à droite, celle d'un marchand de salaisons.

Devant chacune de ces boutiques était un homme adossé à la muraille et fumant gravement sa courte pipe. L'un les mains enfoncées dans la ceinture de laine rouge qui lui serrait la taille, l'autre les bras croisés philosophiquement sur la poitrine.

Ces deux hommes étaient tous deux de grande taille et vigoureusement charpentés. Le premier, celui adossé à la boutique du marchand de beurre et d'œufs, avait un torse herculéen, des bras et des jambes énormes; c'était, dans toute l'acception du mot, un véritable fort de la halle dont, au reste, il portait le costume adopté par toute la corporation.

Le visage n'était ni beau ni laid : l'expression générale était la franchise et la bonté, mais les sourcils touffus, roux, épais, retombant et se croisant au-dessus de la racine du nez (signe certain, suivant Lavater, d'une jalousie effrénée) donnaient de la dureté à l'ensemble. Au moment surtout où nous arrivons sur le carreau des halles, cette expression était plus énergique, car les sourcils étaient plus rapprochés encore par le froncement du front et un nuage épais obscurcissait la physionomie dans son ensemble.

Le second personnage faisait un pendant presque parfait avec le premier : revêtu comme lui du costume des forts de la halle, taillé comme lui en Hercule, ils eussent pu de loin être pris l'un pour l'autre, si le premier n'eût eu la chevelure et la barbe du plus beau roux qu'un admirateur de cette nuance biblique pût désirer, tandis que le second avait les cheveux et la barbe d'un magnifique noir d'ébène.

Une autre différence, mais momentanée celle-là, était que l'expression de la physionomie du second était aussi joyeuse, aussi gaie, aussi heureuse que celle de l'autre était assombrie, triste, inquiète et rêveuse.

Tous deux fumaient, le premier les yeux rivés sur les murs de l'église qui lui faisaient face, le second la tête à demi tournée à gauche. Tout à coup l'homme placé devant la boutique du marchand de beurre appuya la tête à droite : son regard sombre s'abattit sur celui qui lui faisait pendant; celui-là regardait Rosette toujours en train d'ouvrir ses huîtres.

Il y avait dans ce regard une telle expression de tendresse, d'amour, de joie, de bonheur, qu'attirée par le fluide magnétique qui s'échappait de cette prunelle ardente, Rosette leva la tête, et ses yeux rencontrèrent ceux de son voisin de droite : alors, un sourire doux et aimable s'épanouit sur les lèvres de la belle écaillère et elle adressa, à celui qui la contemplait, un signe de tête qui prouvait entre eux une certaine intelligence.

L'homme aux épais sourcils fit entendre un grognement sourd, et il serra si violemment entre ses dents le tuyau de sa pipe de terre, que le tuyau se brisa et

le fourneau tomba aux pieds de son propriétaire. En ce moment M. Thomas apparaissait sur le seuil de la porte. Son œil si vif avait saisi d'un seul coup tous les détails de cette triple pantomime.

— Eh bien, ma belle enfant, dit M. Thomas en donnant une petite tape familière sur l'épaule de Rosette, à quand les noces? Est-ce toujours pour après-demain?

— Toujours, citoyen Thomas, répondit Rosette en rougissant.

— Et tu m'invites, n'est-ce pas, petite, moi une de tes meilleures pratiques? J'espère qu'il y aura des bourriches éventrées ce jour-là? J'en paye une demi-douzaine, mais à la condition que ce n'est pas toi qui les éventreras.

— Dame, citoyen, répondit Rosette avec un peu d'hésitation, demandez à Spartacus; s'il veut... moi je veux bien.

— J'aimerais assez à voir que Spartacus ne voulût pas de ma compagnie.

— Eh! que si que j'en veux bien, cioyen Thomas, dit le colosse de droite en souriant. Le repas se fricote dans la rue des Deux-Écus, au *Vainqueur de Lodi*. Nous acceptons les bourriches, tu sais!

— Convenu, après-demain, j'amènerai quelques amis. Nous irons vous voir marier à la municipalité. Qu'est-ce qui est ton témoin, Rosette, c'est toujours Cassebras?

— Mais oui. »

Un grognement plus sourd que le premier se fit de nouveau entendre.

— En attendant, ouvre vite les huîtres, Rosette, reprit Thomas; je vais chercher mes amis et nous allons déjeuner.

Thomas franchit alors le seuil de la boutique, et, passant devant le personnage au visage sombre et aux grognements répétés, il l'appela à lui du geste et de la voix.

— Viens, Cassebras, lui dit-il, j'ai besoin de toi.

Cassebras fit entendre encore un troisième grognement, et se détachant avec un effort de la muraille contre laquelle il était appuyé, il suivit Thomas en affectant de ne pas tourner la tête vers la boutique du marchand de vin.

Thomas traversa la rue Montorgueil et gagna la rue Montmartre, dans laquelle il s'engagea, Cassebras le suivant pas à pas.

— Attends-moi là, dit Thomas à Cassebras.

Et, traversant encore la rue, Thomas se dirigea vers un groupe de marchandes qui stationnaient à l'angle de la rue Jean-Jacques-Rousseau. Ces marchandes étaient précisément les quatre mégères qui avaient assailli, quelques instants auparavant, les malheureux bourgeois.

En apercevant Thomas qui se dirigeait droit vers elles, la marchande de poissons et la marchande de pommes qui lui faisaient face reprirent aussitôt leurs cris de vente avec un ensemble parfait.

— Un sou le tas, la reinette! criait l'une; calville rouge!

— A la barque! à la barque! Moules aux cailloux! hurlait la femme colosse.

Thomas passait devant la charette et paraissait examiner le poisson.

— Un beau turbot? un hareng frais, mon beau citoyen? dit la marchande d'une voix doucereuse.

Thomas s'approcha plus encore pour mieux examiner.

— Combien ce turbot? demandat-il à voix haute.

Puis, se baissant un peu :

— Tu as le papier? dit-il à voix rapide et basse.

— Ça, mon bijou, répondit la marchande, pour un autre ça serait deux écus; pour toi, ça ne sera que cinquante sols. Regarde un peu, le sang est encore aux yeux.

Puis levant le poisson et s'approchant de l'acheteur comme pour lui faire mieux examiner :

— C'est fait, dit-elle.

— Donne, dit Thomas qui reprit aussitôt à voix haute : cinquante sols; trop cher. J'en donne trente-cinq.

— De quoi, trente-cinq! s'écria la marchande en glapissant; as-tu fini, beau muscadin; Vas-en pêcher comme çà avec ta canne! Ça veut acheter du poisson et ça n'a pas le sol dans sa poche! Va-t'en acheter des pommes: v'là la marchande!

Et, rejetant son poisson dans la charrette avec un geste de colère, la marchande de marée fit mine de continuer sa route.

— Demain soir à la plaine de Grenelle, dit rapidement Thomas.

Mais sa voix fut couverte par celle de la mégère qui hurlait à tue-tête :

— A la barque! à la barque! Hareng frais! Hareng qui glace! Moules aux cailloux! Barbue, turbot et cabillot!

Thomas s'était retourné vers la marchande de pommes : il jeta une pièce de douze sols sur l'éventaire et il avança la main pour prendre plusieurs fruits.

— Laisse donc, beau citoyen, dit la marchande, je vais te les envelopper!

Prenant un papier froissé et placé devant elle, la marchande enveloppa les pommes choisies et les remit à Thomas, qui jeta sur le papier servant d'enveloppe un regard rapide : ce papier avait l'apparence d'une lettre écrite d'une écriture fine et serrée.

— Merci, citoyenne, dit Thomas.

Il traversa de nouveau la rue pour rejoindre Cassebras à l'endroit où il l'avait laissé. Le fort de la halle était demeuré immobile à la même place, le front plus couvert de nuages, les sourcils de plus en plus contractés, l'air pensif.

Thomas l'enveloppa d'un regard scrutateur, et l'expression de sa physionomie indiqua une certaine satisfaction intérieure; on eût dit qu'il fût heureux de l'apparence de tristesse qu'il remarquait sur le visage de Cassebras.

Lui frappant rudement sur l'épaule :

— Viens! lui dit-il.

Cassebras le suivit machinalement, sans avoir évidemment conscience de ce qu'il faisait. Thomas le conduisit dans un débit de liqueurs, d'eau-de-vie et de bière, formant l'une des boutiques de la rue Tiquetonne, Sans doute Thomas était connu dans l'établissement, car le maître le salua au passage, sans même lui demander ce qu'il désirait. Thomas, toujours suivi de Cassebras, gagna une petite pièce éclairée sur la cour. Un énorme ballot était au milieu de cette pièce.

— Te sens-tu de force à porter cela à toi seul? demanda Thomas.

Cassebras s'approcha, appuya son épaule contre le ballot, et le soulevant d'un côté :

— On en a porté de plus lourds, répondit-il.

— C'est pourtant un joli poids.

— Mes crochets sont solides.

— Je te préviens que la course est longue.

— Où faut-il porter cela?

— Plus loin que le Champ de Mars.

— C'est bien, on ira tout de même.

— Cependant, dit Thomas en souriant ironiquement, il faut prendre garde à te fatiguer.

Cassebras le regarda sans paraître comprendre la recommandation.

— N'es-tu pas de noces après-demain? continua Thomas.

— Hou! fit Cassebras pour toute réponse.

— Tu dois être content? Ton ami Spartacus qui épouse la belle écaillère...

Cassebras ne répondit pas.

— C'est un joli brin de fille, et Spartacus est un heureux coquin!

Un rugissement sourd sortit à demi étouffé de la poitrine du fort de la halle.

— Il paraît qu'ils s'aiment beaucoup, continua l'impitoyable Thomas en suivant de l'œil l'émotion pénible qui se reflétait sur le visage du fort de la halle. Je suis même certain qu'ils s'adorent. Rosette a l'air folle de ton ami... Au reste, tu as pu en juger tout à l'heure... As-tu remarqué le coup d'œil tendrement amoureux qu'ils échangeaient?...

Et comme Cassebras baissait la tête sans répondre, et frappait sourdement ses poings crispés l'un contre l'autre :

— Tu es témoin à la municipalité! dit Thomas. C'est bien cela! Tu vas être témoin (et il appuya sur le mot) du bonheur de ton ami!

Cassebras se retourna violemment en redressant la tête : son visage était empourpré, ses yeux étaient injectés.

— Tais-toi! dit-il d'une voix sourde.

— Pourquoi? demanda tranquillement le citoyen Thomas.

— Parce que... si tu continues... je pourrais peut-être bien t'étrangler!

Thomas sourit ironiquement.

— Oh! oh! dit-il. C'est une envie que tu te passerais peut-être difficilement. Tu es fort, je le sais ; mais en fait de jeu des muscles je ne cède pas ma part aux autres... Tiens! regarde!...

Et Thomas fit un pas vers le ballot debout au milieu de la chambre :

— Tu connais le poids de ce fardeau! dit-il.

Se baissant à demi, il entoura de ses deux bras le volumineux ballot qui devait certes peser un poids énorme, et, se roidissant sur ses jambes, il l'enleva et fit en le portant le tour de la pièce.

— Qu'en penses-tu? ajouta-t-il en remettant le ballot en place, et sans paraître le moins du monde fatigué par ce tour de force.

Cassebras ne répondit pas, mais, s'approchant du ballot à son tour, il le saisit d'une seule main par un angle et l'enleva à bout de bras sans hésiter; puis, tenant le fardeau suspendu derrière lui, il fit deux fois le tour de la pièce, le maintenant toujours d'une seule main.

— Je ferais le tour de la halle avec! dit-il simplement.

Thomas ne put retenir un cri d'admiration pour cette puissance si extraordinaire des muscles.

— Je parierai tout ce qu'on voudra, dit-il, qu'il n'y a pas en France un seul homme pouvant exécuter ce que tu viens de faire. C'est prodigieux. Eh quoi, Cassebras, un gaillard de ta force se laisse couper l'herbe sous le pied par un Spartacus!

Cassebras fit un mouvement.

— Je sais que tu aimes Rosette, continua Thomas, et je m'intéresse à toi, ainsi sois franc avec un ami. Voyons! tu laisseras accomplir ce mariage-là?

Cassebras baissa la tête.

— Tu aimes Rosette! continua Thomas.

Un gémissement plaintif sortit de la poitrine du fort de la halle.

— Tu aimes Rosette, poursuivit Thomas en appuyant sur les mots, tu l'aimes, et elle va en épouser un autre, et toi, qui assommerais cet autre d'un coup de poing, tu laisseras accomplir ce mariage!

— Elle l'aime! murmura Cassebras.

— Raison de plus pour l'assommer!

— Si j'assommais Spartacus, Rosette me détesterait...

— Baste! les femmes sont tellement étranges!

— Elle me détesterait, elle me maudirait, elle ne voudrait plus me voir! dit Cassebras en secouant la tête.

— Qu'en sais-tu?

— Elle me l'a dit hier, alors que je lui disais en souriant jaune et en la regardant :

— Si Spartacus mourait avant la noce, tout de même?...

— Si Spartacus mourait, qu'elle m'a répondu en devenant pâle, je resterais fille.

— Ah! que je lui ai fait, c'est que tout à l'heure, en chargeant une voiture, j'ai failli laisser tomber un saumon de plomb sur Spartacus. Un peu plus, il était écrasé comme un colimaçon.

Rosette est devenue rouge, et puis pâle, et puis verte, et puis elle m'a dit :

— Je t'aime bien, Cassebras; je te regarde comme un vrai ami; mais vois-tu, si tu avais été cause même involontairement de la mort de Spartacus, je t'aurais maudit et je n'aurais jamais pu te revoir, même dans cinquante ans!

Voilà ce qu'elle a dit, poursuivit Cassebras. Tu penses! si j'assommais Spartacus tout exprès...

— Elle ne te verrait plus, c'est possible! répondit Thomas en regardant fixement le colosse, mais au moins il ne l'épouserait pas, lui!

Les yeux de Cassebras lancèrent un double éclair :

— Oui, dit-il, mais elle serait malheureuse, elle! Elle pleurerait!

— Et il vaut mieux que tu pleures, toi! dit ironiquement Thomas.

— Oui! répondit simplement le fort de la halle.

— Mais enfin, reprit Thomas après un silence, pourquoi l'aime-t-elle? Spartacus a ton âge, il n'est pas plus beau que toi, et tu es beaucoup plus fort que lui.

— C'est vrai...

— Est-ce qu'il est plus riche?

— Dame! répondit Cassebras, je n'ai rien, moi! J'envoie tous les mois trente livres à ma pauvre bonne femme de mère qui est infirme. Spartacus est tout seul, lui, il n'a plus de parents ; il a pu faire des économies... C'est vrai qu'il a cinq cents livres en or, à lui!

— Cinq cents livres en or! s'écria Thomas. Ah! parbleu! je comprends maintenant pourquoi la belle écaillère a préféré ton ami Spartacus à toi!

— Rosette n'est pas avare! dit Cassebras avec énergie.

— Non, mais enfin, sans être avare, elle a pu, puisque vous lui faisiez la cour tous les deux, préférer celui qui avait le plus d'argent. Suppose que tu sois placé toi-même, entre deux femmes à marier, sans que tu te sentes de préférence plus pour l'une que pour l'autre, que l'une soit riche et l'autre pauvre, laquelle prendrais-tu? La riche, n'est-ce pas? Et cependant tu n'es pas avare, mais tout le monde en ferait autant!

Cassebras lança un regard sombre sur son interlocuteur.

— Et, reprit Thomas en regardant fixement Cassebras, veux-tu connaître ma pensée tout entière? Eh bien! je suis convaincu à cette heure, je t'en donne ma parole, que, si tu avais mille francs en or à offrir en dot à Rosette... elle pourrait bien faire fi des cinq cents livres de Spartacus!

XXVI

CASSEBRAS

Le visage de Cassebras s'était illuminé d'un fugitif rayon d'espérance en entendant les paroles prononcées

par son interlocuteur, mais ce moment d'espoir fut court. Thomas tenait toujours son regard rivé sur le fort de la halle.

— Tu es de mon avis, n'est-ce pas? reprit-il.

Puis après un léger temps :

— Après cela, continua-t-il, je ne sais pas trop pourquoi je te parle ainsi, car c'est exactement comme si je ne te disais rien... Quand je t'affirmerai, comme je le crois, que Rosette t'épouserait après-demain à la place de Spartacus si tu étais plus riche, à quoi cela avancera-t-il? Tu ne peux pas devenir riche en quarante-huit heures, n'est-ce pas? Et le mariage a lieu après-demain.

Cassebras paraissait plus préoccupé que jamais. Thomas l'examinait toujours avec la même fixité.

— Pour cela faire, reprit-il, il faudrait un de ces coups du hasard qui ne se présentent jamais... que dans les livres...

— Peut-être! murmura Cassebras.

— Hein? quoi? qu'est-ce que tu veux dire? s'écria Thomas avec étonnement.

— Je veux dire que si j'avais voulu devenir riche... plus riche que Spartacus... je pourrais l'être aujourd'hui...

— Oui, mais tu n'as pas voulu et maintenant tu ne pourrais plus!...

— Oh! si... si je voulais bien.

— Qu'est-ce que tu me chantes là? Tu aurais pu devenir riche, épouser la femme que tu aimes et tu as refusé?

— Oui.

— Laisse-moi donc tranquille, tu te moques de moi!

— Si je voulais, j'aurais à cette heure quinze cents livres en or.

— Toi!

— Oui, moi, qui te parle, et si je voulais encore je les aurais ce soir.

Thomas ouvrait des yeux énormes.

— Eh bien! s'écria-t-il, pourquoi ne les prends-tu pas?

— Parce que celui qui me les a proposées, ces quinze cent livres, est une canaille, répondit nettement Cassebras, parce que, pour gagner cet argent, il faudrait faire une mauvaise action.

— Ah! fit simplement Thomas.

— Oui, une canaillerie!

— Et tu aimes mieux laisser R[illegible]ette épouser Spartacus?

— Oui, quitte à me jeter à l'eau ensuite.

— Eh bien! mais, c'est très bien cela, mon garçon. Et qui est-ce qui t'avait proposé cette canaillerie, comme tu dis!

— Un brigand, qui a dû passer sa jeunesse au bagne et qui me proposait de m'enrôler pour faire un mauvais coup.

— Qu'est-ce que tu lui as répondu?

— Qu'il s'en aille ou que j'allais l'étrangler en deux temps!

— Allons, décidément, tu es un brave garçon, reprit Thomas, et j'irai voir comment tu rempliras tes fonctions de témoin le jour du mariage d[illegible] Rosette et de Spartacus. En attendant, parlons de mes affaires. Tu vois ce ballot? Il s'agit de venir le prendre ici demain soir, à la nuit, vers huit heures, et de me le porter rue Violet, 12, à Grenelle. On te payera ta course là-bas. Tu as bien compris ?

Cassebras fit un signe affirmatif.

— Alors, bonne chance, et apprête-toi à danser à la n[illegible]ce. Ah! la vertu est une belle chose. Mais quinze cents livres en or, par le temps qui court... un commencement de fortune! c'est une belle chose aussi... Tout le monde n'en ferait pas autant que toi... Rosette est si jolie!... Enfin, ça te regarde.

Et Thomas, faisant signe à Cassebras de le suivre, quitta la petite pièce.

— Demain soir, dit-il au maître de la boutique, ce grand garçon-là viendra prendre mon ballot; tu le lui remettras.

Les deux hommes se quittèrent sur le seuil de la boutique : Cassebras suivit la rue Tiquetonne pour aller rejoindre la rue Montorgueil, et Thomas descendit la rue Montmartre dans la direction de la pointe Saint-Eustache.

Il n'avait pas fait cinquante pas, qu'un homme, qui examinait des comestibles devant une boutique, se retourna en l'apercevant et passa familièrement son bras sous le sien.

— Eh bien, dit l'homme, est-il disposé!

— Pas plus qu'avant-hier quand tu lui as parlé.

— Le sot!

— Il faut cependant à tout prix que nous enrôlions cet homme. Il en vaut à lui seul dix autres! C'est une de ces recrues qu'il ne faut jamais abandonner! Ah! s'il eût épousé Rosette et qu'on fût parvenu à les avoir tous les deux, lui si fort, elle si belle! Quelles ressources on eût eues avec eux!

— Oui, mais il n'épousera pas Rosette!

— Et s'il ne cède pas à tes instigations dans cette circonstance, il ne cédera jamais.

— Alors nous ne l'aurons pas?

— Si fait, Rosette mariée le jettera dans nos mains.

— Comment cela?

— La jalousie est encore un plus puissant levier que l'amour. Rosette mariée et heureuse, il faudra retourner le fer dans la plaie faite au cœur de Cassebras, il faudra ne lui laisser pas un seul instant de repos ni de trêve, on arrivera à exalter son cerveau qui n'est pas bien fort... Il étranglera Spartacus dans un moment de colère... Alors, il viendra forcément à nous!... Tu comprends?

— A merveille !

— Cependant, tant que le mariage ne sera pas fait, il faudra essayer encore. Il viendra demain soir à Grenelle, fais tout préparer en conséquence.

Quels ordre pour aujourd'hui?

— Dans une heure tu les auras... où tu sais... En attendant voici la lettre que la Grinchue a reprise dans la poche de Gervais, mets-la avec les autres; ces lettres-là peuvent être dans l'avenir de la dernière importance.

Les deux hommes atteignaient alors les abords de la halle aux légumes, un tumulte étourdissant y régnait, mais ce tumulte n'était pas celui qui y était habituel : il ne s'agissait ni de vente ni d'achat. Les trois quarts des petites boutiques étaient veuves d'acheteurs et désertes de vendeurs.

Des groupes se formaient de tous les côtés, groupes bruyants où chacun se faisait orateur. Hommes et femmes allaient, venaient, couraient, s'agitaient, se parlaient, s'interrogeaient, s'arrêtaient, et on levait les bras au ciel, et on poussait des exclamations sonores, et tous les visages rayonnaient, animés par un reflet d'espérance.

Évidemment une grande nouvelle, une de ces nouvelles importantes qui intéressent tout un peuple, venait de prendre naissance subitement. On sait avec quelle rapidité merveilleuse les nouvelles circulent à Paris. Au moment où Thomas et son compagnon arrivaient à la hauteur de la pointe Saint-Eustache le premier souffle de la nouvelle passait, et ils n'avaient pas fait deux pas en avant que l'agitation de la foule les atteignait, les dépassait et se propageait derrière eux avec la promptitude d'une traînée de poudre qui s'enflamme.

En même temps que dans les rues, dans les halles, sur la place, l'agitation, l'animation, atteignaient à leur paroxysme, les fenêtres des maisons s'ouvraient, des

têtes apparaissaient à tous les étages, et la rumeur s'élevait du pavé des rues aux greniers des édifices, et partout la même expression rayonnait sur tous les visages, et partout les exclamations joyeuses se croisaient, se choquaient, s'entremêlaient.

Tout à coup cependant un doute parut se manifester : l'élan joyeux s'arrêta, une vague inquiétude se peignit dans tous les regards, et ces mots circulèrent de bouche en bouche :

— Si ce n'était pas vrai!

La même pensée venant presque à la fois dans tous les esprits, une sorte de silence solennel, effrayant, se fit brusquement au sein de cette foule en rumeur.

En ce moment deux soldats, se tenant bras dessus, bras dessous, l'un vêtu de l'uniforme des tambours-majors en petite tenue, l'autre des grenadiers d'infanterie, débouchèrent par la rue Coquillière arrivant à l'angle de la rue du Four et à la hauteur du marché des Prouvaires, alors en ébullition complète : ces deux soldats paraissaient ivres de joie, et ils chantaient à tue-tête, en levant les bras vers le ciel :

Soldat français.
Qu'a du succès.
Vive la gloire
Et la victoire !...

En les apercevant, la foule entière se rua vers eux poussée par un même élan, et toute les bouches interrogèrent en même temps.

— Oui ! oui ! il est en France! le télégraphe l'annonce ! » répondirent les soldats.

Et faisant voltiger leurs chapeaux dans les airs :

« Vive Bonaparte! » crièrent-ils à pleins poumons.

Alors ce fut un même cri qui jaillit à la fois de toutes les poitrines, de tous les cœurs, de toutes les bouches, l'un de ces cris comme en pousse de siècle en siècle toute une grande nation qui est unanime pour fêter et acclamer le héros qu'elle aime, un de ces cris résultant d'un élan devant lequel s'effacent toutes les joies, toutes les douleurs.

— Vive Bonaparte ! répétait la France entière ; villes, villages, campagnes et montagnes s'unissaient pour saluer à la fois le retour de celui qu'on appelait d'avance le *sauveur*.

Et ce cri qui tonnait, frénétiquement poussé, à l'est et à l'ouest, au sud, au nord, au centre, ce cri était incessant sur la route de Fréjus à Paris, et il poursuivait, dans son enthousiasme indicible, une voiture bien simple emportée au galop de quatre chevaux de poste, et au fond de laquelle se tenait assis un jeune homme vêtu d'une redingote grise et entouré de trois officiers portant l'uniforme de généraux.

Durant quelques instants ce fut, dans le quartier des halles, un bruit tellement effrayant que les voitures s'arrêtèrent, « les chevaux refusant de marcher, » dit un contemporain.

Thomas avait écouté : il n'avait pas crié, lui. Saisissant le bras de son compagnon et le serrant fortement :

« Le retour du général va changer probablement la face des choses ! dit-il. Cet homme au pouvoir, c'est notre ruine, car sa main sera puissante, et sa première préoccupation sera de terrasser le *chauffage!* Vois les jacobins et les royalistes, et fais tout pour animer et surexciter les esprit ! Quant à nos affaires particulières, il faut agir sans retard maintenant. Je verrai ce soir Alcibiade..., Songe à ce qui doit se passer demain !...

Et quittant brusquement son compagnon, Thomas s'élança au milieu de la foule. Bientôt il atteignit l'endroit où se tenaient, fêtés, entourés, les deux soldats qui, arrivant tous deux d'Égypte, étaient devenus les idoles de la foule.

Chacun les tirait, voulant à toutes forces les entraîner déjeuner, quand Thomas se fit jour jusqu'à eux.

« Eh! dit-il, les citoyens sont mes convives ! Ils venaient me retrouver; je ne les cède à personne, entendez-vous?

Et, saisissant sous chaque bras Rossignolet et Gringoire, Thomas les entraîna dans la direction de la rue Montorgueil, vers le cabaret de la *Belle Écaillère*.

« Eh bien ! en voilà une nouvelle ! dit Thomas en jouant une joie extrême ; c'est le plus beau jour de ma vie !

— Nous allons revoir notre général ! criait le major avec des larmes dans les yeux.

— Vive Bonaparte ! hurlait Gringoire.

— Vive Bonaparte ! répétait la foule.

— Et vous avez appris cela ce matin ? demanda Thomas.

— En quittant ton frère, le loueur de voitures, répondit Gringoire.

— Nous étions dans la rue Gaillon, quand un quidam a passé en criant : « Le général Bonaparte est en France! « ajouta Rossignolet.

— Pour lors nous avons couru chez le colonel. Il savait tout déjà : son ami, le corsaire Bonchemin, venait de lui apprendre la chose.

— Ah ! dit Thomas, le citoyen Bonchemin était revenu déjà ?

— Oui.

— Mais, à propos de mon frère le loueur de voitures, vous êtes-vous entendus ensemble ? Je vous ai laissés ce matin sans pouvoir assister à votre entretien.

— Parfaitement, dit Gringoire ; ça a même l'air d'un crâne lapin que ton frère, et aimable pour le soldat nous avons bu le vin blanc ensemble...

— Et vous êtes convenus pour la voiture ?

— De tout ; elle sera, demain à midi à la disposition de ces dames et du colonel : il n'y a plus rien à dire.

— Tu as prévenu le colonel ?

— Naturellement.

— Et il a dit...

— Que c'était bien.

— Entrez, citoyens, le déjeuner nous attend.

Les trois causeurs étaient alors arrivés à la porte du cabaret. Rosette n'était plus à son poste ; elle avait cessé d'ouvrir ses huîtres. En apercevant Thomas, elle courut à lui tout effarée :

« C'est-il vrai, citoyen, demanda-t-elle que le général Bonaparte soit à Paris?

— Pas encore, répondit en riant Thomas, mais il y sera bientôt.

— Ah ! quel bonheur ! Vive Bonaparte !

— Vive Bonaparte ! crièrent les soldats.

— Vive Bonaparte! répéta encore la foule.

— Cré mille millions de n'importe quoi ! dit Rossignolet en caressant sa moustache qui descendait jusqu'au creux de l'estomac, il est sûr et certain que v'là z'une petite mère qui ferait z'une cantinière comme la 32e n'en a pas vue depuis un laps. Mille millions de toutes sortes de choses, je consentirais, si j'étais plus jeune, à devenir coquillage, comme qui dirait huître, pour être ouvert par la blanche main de la citoyenne.

Et le major se redressant, se recarrant, se balançant sur ses hanches, faisant valoir enfin toutes les grâces de son aimable personne, dardait sur Rosette des yeux qui eussent mis le feu à un canon.

— Le citoyen soldat est bien aimable, dit Rosette en saluant.

— Aimable est la devise du soldat victorieux, ma belle enfant, reprit le major en se dandinant de plus en plus, comme victoire et gloire sont ses rimes favorites avec *amours* et *toujours!* quand il a la chance

d'entre-percevoir, entre deux moissons de lauriers, un beau brin de cantinière ficelée dans votre joli genre. Et, en ayant l'honneur d'être le vôtre, je vous demanderai de m'obtempérer la permission pour cueillir sur votre joue la fleur que je vois s'y épanouir.

Et, retroussant sa moustache des deux mains, Rossignolet s'avança pour embrasser Rosette ; mais celle-ci se rejeta brusquement en arrière.

« Eh ! minute, » cria Spartacus en s'avançant.

Thomas se jeta vivement de côté pour laisser paser le fort de la halle, qu'il poussa presque vers Rossignolet; mais une autre et plus subite intervention venait de faire cesser le danger pour la belle écaillère.

Une tête s'était avancée entre le visage de Rosette et les lèvres tendues du major, et une joue à la peau rude et basanée avait failli recevoir le baiser destiné à Rosette.

— Cré mille millions de n'importe quoi! cria Rossignolet avec colère, ce n'est pas ça que je veux embrasser!

— Hein ? » fit une grosse voix.

Cassebras dressa son énorme personne devant le gigantesque major; pour un amateur de la force physique dans ce qu'elle a de majestueux, ces deux hommes pouvaient être réellement beaux à contempler.

— Tu dis? fit Rossignolet d'un ton menaçant.

— Je dis... répondit Cassebras en approchant ses épais sourcils de ceux tout aussi épais du major; je dis que... »

Une clameur formidable, accompagnée de cris déchirants, interrompit la phrase commencée et qui peut-être allait provoquer un orage.

— Arrêtez ! arrêtez ! hurlait-on.

La foule amassée sur la chaussée de la rue s'écarta avec précipitation, et l'on vit déboucher, roulant avec fracas, une voiture de maître entraînée par un cheval emporté.

Un cocher était sur le siège de la voiture, essayant en vain de retenir l'animal furieux; une femme, qui, siasie par la terreur, avait voulu s'élancer sans doute, était demeurée suspendue, accrochée par sa robe, menacée à chaque instant d'être atteinte par la roue et presque traînée sur le pavé. Une autre femme, le corps à demi sorti par la portière ouverte, poussait des cris déchirants.

— Arrêtez ! arrêtez ! criait-on.

Mais personne n'osait affronter le choc du cheval, emporté.

C'était un spectacle terrifiant, épouvantable. La foule, tout à l'heure animée, follement bruyante, était là, stupéfiée par la frayeur, silencieuse, paralysée attendant une sanglante catastrophe.

Le véhicule entraîné, qui causait cette anxiété si vive, était un léger carrosse, perché haut sur roues comme les voitures de l'époque, à grands ressorts et réellement construit pour facilement verser. L'ensemble était coquet, élégant, et décelait un équipage de bonne maison.

Deux chevaux avaient été évidemment attelés à cette voiture ; mais, par suite d'un accident encore inconnu, un de ces chevaux avait été dételé et était demeuré libre. C'était l'autre, le seul restant, qui emportait le carrosse dans sa course affolée. La flèche était brisée; sans doute son extrémité supérieure était demeurée attachée au harnais de l'autre cheval. Ce qui en restait présentait sa brisure menaçante, et le bois déchiqueté, labourant les flancs du cheval, excitait encore sa furie.

Ce qu'il y avait de terrible, c'est que le cheval demeuré seul tirait inégalement le véhicule et occasionnait des secousses effrayantes auxquelles la caisse ne pouvait résister longtemps. Le cocher, pâle comme un linge, ses mains tenant les guides enroulées, faisait des efforts surhumains. Mais ce qui, du premier coup, avait atterré la foule, c'était la situation si épouvantablement critique de la femme suspendue le long de la roue.

XXVII

LE CHÉVAL EMPORTÉ

Une des portières du carrosse était demeurée ouverte, et, obéissant aux secousses terribles imprimées à la voiture, cette portière battait, se refermant et s'ouvrant d'elle-même avec un grand bruit : sans doute la femme, perdant la tête, obéissant à un accès de terreur folle et au sentiment de la conservation, avait voulu fuir le danger.

Sans calculer le péril, elle avait probablement ouvert cette portière, et elle s'était élancée au dehors ; mais dans ce mouvement sa jupe flottante, enlevée par le vent, s'était accrochée à l'un des porteslanternes, et la malheureuse était demeurée suspendue dans le vide, entre les deux roues, ses pieds frôlant le pavé...

Dans la voiture, ai-je dit, était une seconde femme, le corps à demi sorti par la portière ouverte; cette femme voulait saisir d'une main le corsage de la robe de l'autre femme, tandis qu'elle se cramponnait de l'autre main aux coussins de la banquette, mais la portière, battant avec violence, l'empêchait de prêter un secours efficace. Elle poussait des cris déchirants.

Le cheval, de plus en plus furieux, de plus en plus affolé, précipitait sa course avec un redoublement d'énergie... La foule s'était écartée en poussant des hurlements d'effroi... Personne n'osait se précipiter à la tête de l'animal qui bondissait avec des élans prodigieux. Descendant la rue Montorgueil, il courait droit vers la halle aux légumes.

En ce moment une petite voiture à bras de marchand des quatre-saisons, conduite par un enfant de dix à douze ans, se trouvait au milieu de la rue, à la hauteur du cabaret de la *Belle Écaillère*, et dans la direction prise par l'animal emporté... En voyant le cheval arriver sur lui, l'enfant fit un effort, il voulut se garer et garer sa voiture en se jetant avec elle à gauche; mais il n'eut pas le temps d'accomplir son mouvement... le cheval furieux arrivait avec la rapidité de la foudre qui éclate...

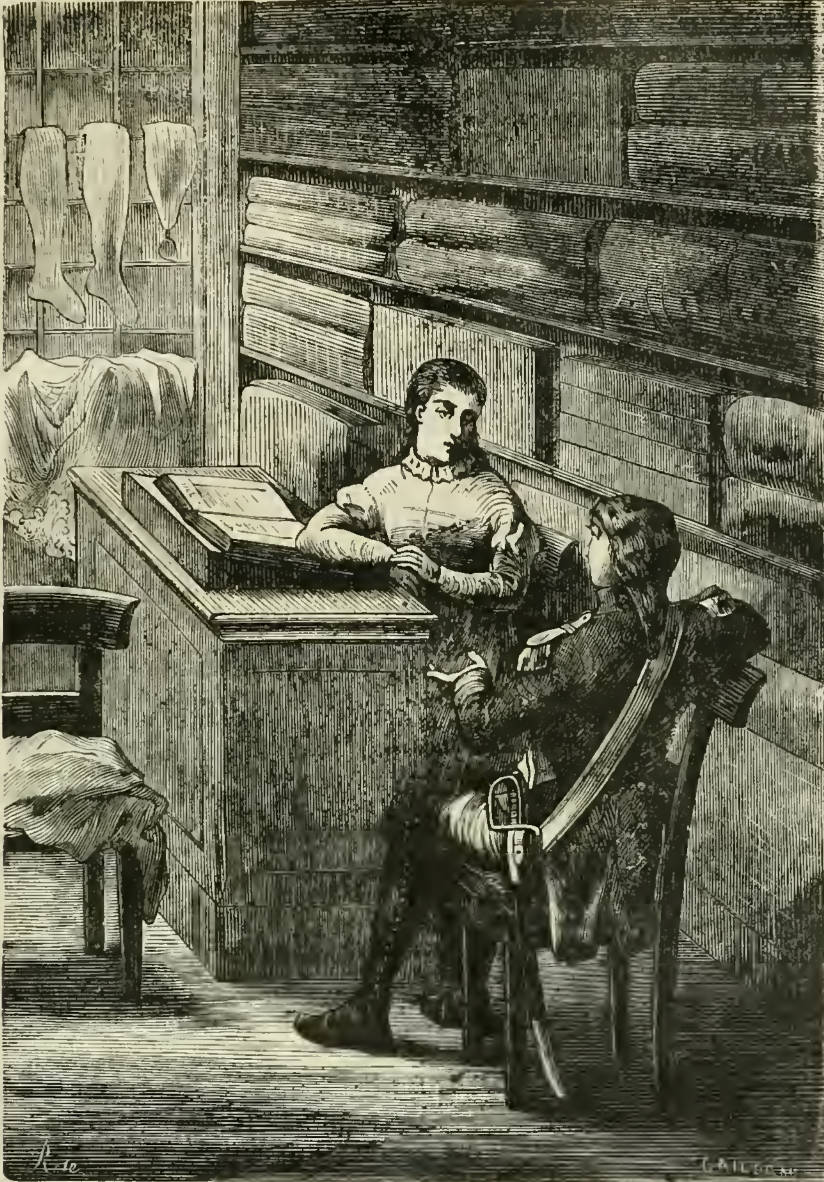
La petite charrette, prise en travers, fut renversée, roulée, effondrée, brisée, et l'enfant envoyé à quelques pas en avant. Le cheval, sans s'arrêter, poursuivit sa course.

Un double cri d'effroi jaillit de toutes les poitrines oppressées. Dans la secousse, la robe de la jeune femme suspendue avait achevé de se déchirer, et la malheureuse était précipitée sous la roue de derrière au moment même où le cheval venait de bondir pardessus l'enfant renversé, sur lequel allait passer l'une des roues de devant. Le double péril était tel qu'il fallait un coup de foudre pour conjurer son imminence...

En contemplant cette scène émouvante qui s'était accomplie avec la rapidité de l'éclair, Rosette était devenue tremblante, son visage si frais s'était décoloré, et elle avait poussé un cri déchirant en se voilant les yeux de ses deux mains réunies.

Spartacus était près d'elle; lui aussi était très ému. La pantomime expressive de Rosette parut l'animer soudain d'une inspiration subite. S'élançant en avant avec un bond tel qu'il franchit sans toucher le sol la moitié de la chaussée, il tomba en face du cheval emporté, et il saisit le mors des doigts de ses deux mains réunies.

Le cheval, surpris, se cabra avec un effort si puissant, qu'il enleva Spartacus; mais, retombant sur ses



Ce jeune homme, c'était l'enfant perdu des Antilles, c'était Bibi-Tapin.

pieds de devant, il renversa du même coup le fort de la halle, qui roula sous ses sabots ferrés. Le dévouement de Spartacus allait retarder la mort des deux êtres menacés, mais sans l'éviter.

Cette fois la situation était affreuse : la femme, l'enfant et le courageux Spartacus allaient périr à la fois, foulés, écrasés, martyrisés... Le cheval se ruait en avant...

La foule poussa un cri d'épouvante... Mais aussitôt un cri de joie et d'admiration s'échappa de toutes les bouches... Le cheval avait bien tenté de bondir en avant, mais il était demeuré immobile, comme si une force invincible l'eût subitement cloué sur place, comme si le véhicule fût tout à coup devenu tellement lourd qu'il ne pût plus le traîner...

Spartacus, roulant de côté au moment où il allait être foulé aux pieds du cheval si celui-ci eût fait un seul pas en avant, n'avait reçu qu'une légère atteinte au bras. L'enfant renversé se tenait étendu devant la roue qui frôlait sa poitrine. La jeune femme avait une partie de sa robe engagée sous la roue de derrière mais, si elle ne pouvait se soustraire à la mort menaçante, elle était encore saine et sauve.

De chaque côté de la voiture, deux hommes étaient placés devant chacune des deux grandes roues de derrière. Le corps à demi ployé, les pieds arc-boutés en avant, les bras tendus, les mains cramponnées aux jantes des roues, ces deux hommes demeuraient immobiles. La tension des muscles de leurs membres était si grande, si puissante, qu'à travers la culotte et les manches de l'habit on pouvait distinguer les nerfs se dessinant comme de grosses cordes.

Ces deux hommes, c'étaient ceux qui tout à l'heure se regardaient avec des éclairs de menace dans les yeux, c'étaient le major Rossignolet et le fort de la halle Cassebras... Au moment où Spartacus s'élançait à la tête du cheval, Rossignolet et Cassebras bondissaient eux-mêmes en avant. Sans se consulter, tous deux se fiant sur leurs forces physiques si peu communes, avaient eu la même pensée, celle de sauver les malheureux menacés, en contraignant la voiture à une immobilité momentanée qui permît de se rendre

maître du cheval et surtout qui empêchât les roues de faire un seul tour en avant, car là était effectivement le point essentiel.

En dépit de ses efforts, peut-être qu'un seul n'eût pas été assez puissant pour lutter ainsi avec un cheval furieux; mais tous deux réunis avaient pu opérer le miracle.

La foule s'était précipitée. Le cheval avait été saisi, maîtrisé, entouré; Spartacus s'était relevé et on avait dégagé l'enfant et la jeune femme avec des soins infinis. L'enfant était étourdi, mais il n'avait pas perdu l'usage de ses sens; la femme, elle, était complètement évanouie.

L'autre femme, celle demeurée jusqu'alors dans la voiture, s'était élancée à terre. Courant vers sa compagne elle la saisit dans ses bras avec des gémissements affreux.

« Ma fille! mon enfant! ma Caroline! criait-elle, elle est morte!

— Mais non, citoyenne, ne te désole pas; elle n'est qu'évanouie, » dit une voix émue.

Rosette s'était avancée perçant la foule; et tendant la main à Spartacus qui venait de se relever:

« Fais-la transporter dans la maison du marchand de vin, on va la soigner, reprit l'écaillière.

— Un médecin! demandait la malheureuse femme

— Me voici, madame Chivry, et tout à vos ordres, dit une autre voix.

— Dupuytren! » cria la pauvre mère.

Le jeune docteur prenait dans ses bras le corps inanimé de la jeune fille, et emportait son précieux fardeau vers la boutique que venait de désigner Rosette.

Spartacus suivit le petit cortège que la foule formait autour du médecin. Rosette lui avait repris la main.

— C'est bien ce que tu as fait, dit-elle.

— Il a contribué à sauver la vie de mon enfant: je ne l'oublierai jamais, » dit madame Chivry avec un accent attendri.

Pendant ce temps le cheval avait été dételé, et il paraissait maintenant aussi calme, aussi stupide qu'il semblait affolé quelques instants auparavant. Le danger passé, la voiture définitivement stationnaire, Rossignolet et Cassebras s'étaient redressés, abandonnant les roues. Dans ce même mouvement, ils se trouvèrent en présence, face à face; car en dételant le cheval on venait de faire faire au véhicule un pas en avant.

Les deux hommes demeurèrent silencieux et immobiles se contemplant tous deux avec des regards empreints d'une naïve admiration. L'un et l'autre étaient évidemment stupéfaits d'avoir rencontré ainsi, inopinément, une force à peu près égale à la sienne. C'est chose si rare, qu'une telle puissance des muscles, que l'étonnement manifesté par les deux colosses était assez naturel.

Rossignolet fit enfin un pas en avant; et tendant la main à Cassebras:

— Veux-tu? lui dit-il. Tu as l'air d'un rude lapin et tu me plais. Quel biceps, comme on dit en Italie, dans le grand monde. Je crois qu'à nous deux nous emporterions les tours Notre-Dame!

— C'est bien possible, répondit en souriant Cassebras, et en acceptant la main qui lui était offerte.

— Ah! fit Rossignolet avec un soupir, quel malheur que deux autres gaillards ne soient point ici; Mahurec et le Maucot et nous deux. Cré mille millions de n'importe quoi, à nous quatre nous démolirions Paris s'il le fallait! »

M. Thomas était demeuré simple spectateur de l'événement. En assistant à la preuve si étrangement convaincante de la force musculaire des deux hommes, il n'avait pu retenir une exclamation admirative.

« Ils sont à peu près de même force! murmura-t-il. Ce qu'il faudrait, c'est faire disparaître, par un moyen quelconque, le major qui peut devenir gênant et s'attacher l'autre qui peut être si utile. J'y songerai... J'y... »

Thomas s'arrêta; et se frappant brusquement dans les mains:

— Parbleu! ajouta-t-il en souriant, j'ai mon idée.

XXVIII

LA BOUTIQUE DE LA RUE SAINT-DENIS

Le lecteur se rappelle sans doute ce logis de la rue Saint-Denis communiquant par un escalier en colimaçon intérieur avec un magasin du rez-de-chaussée, lequel magasin portait pour enseigne une gigantesque paire de bas blancs se croisant (en croix de Saint-André) et se détachant sur un fond brun foncé? Au-dessus de l'enseigne, sur le haut de la porte, on lisait cette inscription ainsi disposée:

GERVAIS

Bonnetier, chemisier, culottier.

C'est dans cette boutique que nous avons pénétré jadis lors des prémices de la conspiration des *Œufs rouges,* alors que Gervais, revenu des Antilles si inopinément, surprenait sa femme, laquelle tombait évanouie sans qu'on ait jamais pu savoir au juste si c'était de joie ou de contrariété.

Depuis cette époque jusqu'à celle à laquelle nous sommes arrivés, aucun changement ne s'était manifesté dans l'aménagement intérieur, ni même dans le personnel de l'établissement. Il y avait toujours le même vitrage à petits carreaux derrière lequel se balançaient des paires de bas posées à cheval sur des cordes tendues, flanquées à droite et à gauche de gilets de flanelle et de bonnets de coton, tandis que des chemises à jabots, des cravates d'incroyable, des maillots, des culottes à mille raies, formaient le bas de la montre.

A droite en entrant était le comptoir de madame Gervais, comptoir-bureau, derrière lequel trônait la respectable citoyenne, dont le regard inquisiteur dominait de là le magasin entier de sa porte d'entrée à son arrière-boutique.

A la suite de ce bureau venait un long comptoir tout chargé de marchandises. En face, de l'autre côté, un second comptoir orné de deux aunes suspendues au plafond: derrière ce comptoir se tenait d'ordinaire, la plume à l'oreille, suivant l'usage, Antoine, le fidèle commis de madame Gervais.

Tous les jours, à l'exception des dimanches et fêtes, la boutique était ouverte à huit heures du matin et fermée à huit heures du soir. Ce jour où nous venons d'assister dans les halles à l'émotion produite par l'annonce du débarquement du général Bonaparte en France, et deux heures environ après l'accident du cheval emporté, la boutique de madame Gervais était, par hasard, absolument veuve de clients.

Antoine, occupé à refaire des paquets de bas et de gilets de coton, paraissait complètement absorbé dans son œuvre. La citoyenne Gervais venait, profitant de la minute de liberté que lui laissait par hasard les affaires, de monter dans sa chambre.

Sa place ordinaire, derrière le comptoir-bureau, n'était pas vide cependant: une belle et gracieuse personne l'occupait: c'était une jeune fille de dix-huit ans au moins, mignonne, mince, fluette, à la taille élancée, aux formes gracieuses, mise avec cette simplicité de bon goût qui est l'apanage de certaines femmes de la bourgeoisie. Sans être jolie, cette jeune fille avait dans toute sa personne un charme réellement fascinateur.

D'admirables cheveux blonds retombaient en boucles soyeuses sur les épaules et encadraient un front blanc et pur; les yeux étaient fort beaux, grands, bien fendus, et le regard qui s'échappait de ces prunelles d'un bleu verdâtre, ressemblait à une douce et amicale caresse. Les sourcils étaient longs et touffus, l'ovale du visage parfait, les dents mignonnes et belles. La beauté de l'ensemble eût certes été réelle, si certaines cicatrices indélébiles n'eussent nui au contour et au velouté des joues et du menton. Et cependant l'expression générale de la physionomie était si charmante et si intelligente que l'on trouvait une grande séduction dans cette tête blonde, empreinte d'un poétique cachet d'innocence.

Cette jeune et gracieuse enfant, le lecteur la connaît depuis longtemps, car il a suivi toutes les péripéties du terrible drame dont sa première jeunesse a été victime : cette jeune fille, c'est Rose, la fille du malheureux teinturier Bernard, de la rue Saint-Honoré, c'est la *jolie mignonne* enfin, la protégée de la générale Lefebvre et la fille adoptive de l'excellente madame Gervais.

Depuis que la citoyenne Lefebvre, dans la crainte que la vertu de la jeune fille fût battue en brèche par le bataillon des *mirliflores et des muscadins pommadés* (suivant ses expressions) qu'elle recevait chez elle, avait placé Rose chez la citoyenne Gervais, Rose n'avait pas quitté le magasin de la rue Saint-Denis.

Tout d'abord la générale avait voulu pourvoir aux besoins de l'enfant en payant une pension à la citoyenne Gervais; mais peu à peu madame Gervais s'était prise d'une telle affection pour la jeune orpheline, Rose avait déployé un tel tact dans les affaires, elle avait si bien surveillé la maison, si parfaitement contenté les acheteurs et les acheteuses, que non seulement madame Gervais n'avait pas voulu recevoir la pension payée par la générale, mais encore elle avait elle-même offert à la jolie mignonne une juste rétribution de ses peines. Rose avait donc des appointements. Il y avait alors quatre ans accomplis que Rose était installée chez madame Gervais, et chacun la considérait comme la fille de la maison.

Rose se tenait donc assise dans le comptoir, un grand registre ouvert devant elle, mais la jeune fille n'écrivait ni ne lisait; la tête légèrement inclinée, elle écoutait avec un intérêt bien grand sans doute, car ses beaux yeux étincelaient et se mouillaient tour à tour, tandis que ses joues pâlissaient ou rougissaient et que l'expression générale de sa physionomie reflétait la joie ou la crainte.

Assis près de Rose, sur un siége plus bas que celui de la jeune fille, était un beau et grand garçon revêtu de l'uniforme de sergent-major des grenadiers de l'infanterie française. Ce jeune homme avait de grands yeux expressifs, aux prunelles noires et éblouissantes; son front était large, haut, bien découvert; une forêt de cheveux noirs relevés aux tempes et enroulés en queue par derrière le cou recouvrait le crâne; la peau du visage était brunie comme celle des Européens devenus habitants des pays chauds. Un léger duvet à peine visible, recouvrait la lèvre supérieure et faisait deviner une moustache naissante.

Ce jeune homme, c'était l'enfant perdu des Antilles, c'était Bibi-Tapin, le tambour de la 32e, c'était le citoyen Niorres enfin, le sergent-major de la 1e du 2e de la *terrible demi-brigade*.

Ainsi, ils étaient là, en présence, causant doucement entre eux, se souriant l'un et l'autre, ces deux pauvres enfants, orphelins tous deux dès leur berceau et dont nous avons suivi pas à pas la pénible existence depuis le moment où Camparini, le terrible *Roi du bagne*, les avait mêlés, les innocentes créatures, à ses plus odieuses intrigues.

La bonne cause heureusement avait triomphé, le doigt de Dieu avait soutenu les faibles, et cette jeune fille, ce jeune homme, qui devaient servir d'instruments au vol prémédité de deux fortunes, avaient échappé enfin à tous les périls amassés sur leur tête.

Le jour où nous les retrouvons, ils étaient loin, bien loin certes de se rappeler un douloureux passé. Bibi-Tapin ou plutôt Louis-Auguste-Charles Niorres, car désormais il avait droit de se faire appeler ainsi, racontait avec des gestes expressifs et Rose écoutait attendrie.

Si la jeune fille paraissait plus jeune qu'elle ne l'était réellement, le soldat paraissait, lui, plus vieux que son âge : la fatigue, les voyages, les dangers, toute une enfance passée sous les climats brûlants de l'équateur, donnaient à Louis, pour l'apparence morale, vingt ans au moins.

« Oui, disait-il, il a fait cela!

— Mais, fit Rose avec admiration et en levant les bras au ciel, c'est un dieu que cet homme!

— Et un bon Dieu pour ceux qui l'approchent!... Ah! ma petite Rose, si comme moi vous aviez vu cinquante fois le général Bonaparte sur le champ de bataille, ou au milieu du bivac avec ses soldats, si vous aviez pu l'approcher au point de deviner quelquefois la pensée qui illuminait sa physionomie, vous ressentiriez pour lui ce que je ressens, moi, et ce que bien d'autres ressentent, de l'adoration!

— Oh! alors, je comprends pourquoi Paris est si heureux de la nouvelle de son retour.

— Et Paris le connaît à peine!

— Et c'est vous, Louis, qui avez le premier apporté cette bonne nouvelle en France?

— Oui, Rose.

— Oh! comme vous devez être fier.

— Dame! oui.

— Je crois bien! s'écria la jeune fille. Il faut bien que vous soyez fier, vous, puisque, moi, je suis fière rien que de vous connaître.

— Vrai? dit Louis avec émotion.

— Vrai! » répondit Rose sans baisser les yeux.

Les deux jeunes gens se regardèrent quelques instants avec cette naïve assurance qui n'appartient qu'à l'innocence dans la plus chaste acception du mot.

« Oh! reprit le jeune soldat avec des éclairs dans les yeux, vrai, ma petite Rose, vous êtes fière de me connaître? Si vous saviez comme ça me fait un drôle d'effet ce que vous me dites là!... ça me remue en dedans comme le jour où mon général m'a nommé caporal!... ça me...

— Racontez-moi encore une histoire de votre général, interrompit Rose, qui avait rougi légèrement.

— Une histoire d'Égypte? demanda Louis.

— Oui.

— Dame! il y en a beaucoup que je ne vous ai pas encore dites.

— N'importe laquelle! Mais, ajouta la jeune fille, une qui vous concerne cependant.

— Eh bien! fit le soldat après avoir réfléchi, voulez-vous que je vous dise comment le général et moi nous avons soupé un jour en tête-à-tête et comment j'ai manqué ensuite d'être fusillé?

— Fusillé!... vous! s'écria Rose avec émotion.

— Oui. Figurez-vous qu'un jour, c'était au départ de l'expédition de Syrie, le général Lannes m'avait pris pour secrétaire, de sorte que j'étais monté et que je suivais souvent l'état-major avec le colonel Bellegarde.

Le général en chef part un matin pour aller visiter les bords de la mer Rouge, à l'endroit où nous avions failli périr quelques jours plutôt. Nous le suivons. Le général avait un excellent cheval arabe d'une vitesse extraordinaire; suivant son habitude, il se mit à courir sans s'inquiéter s'il était suivi ou non...

Tout d'abord cela n'alla pas mal, et puis les chevaux d'escorte ralentirent, et le général courait toujours. J'avais un cheval qui valait presque celui du général; je poussai ma bête et j'allais, ne voyant que mon général et sans trop m'inquiéter non plus de ce qui se passait derrière nous.

Il y avait longtemps que nous galopions, quand je me retourne, plus personne!... nous étions absolument seuls, en plein désert, et le soleil déclinait rapidement à l'horizon. Le général explorait le terrain : il regardait, il examinait. Je m'approche tout doucement sans oser rien dire, mais je commençais à être inquiet, car enfin nous pouvions être surpris par un parti d'Arabes.

Enfin, accablé par la fatigue et la chaleur, le général met pied à terre sous un bouquet de palmiers.

— Eh bien! dit-il avec étonnement, où est donc l'escorte.

— Je ne sais pas, général, lui dis-je en souriant.

— J'ai faim! ajouta-t-il après un moment de silence.

Je fouillai dans mon porte-manteau, mais je n'osais rien dire, car je ne croyais pas pouvoir offrir mes provisions au général; nos cantines avaient été vidées depuis le commencement de l'expédition de Syrie, et je n'avais qu'un morceau de jarret d'âne bien ficelé dans une musette de toile, et puis trois ou quatre biscuits arabes plus durs que des pierres.

— J'ai faim et j'ai soif! répéta le général avec impatience et comme se parlant à lui-même.

Je m'enhardis :

— Mon général, lui dis-je, si vous vouliez de mes provisions... j'ai un petit morceau d'âne, des biscuits et un peu d'eau dans cette outre.

— Donne! me dit-il.

Je le servis aussitôt. Il était assis au pied d'un palmier, et son cheval et le mien mangeaient les écorces des arbres.

— Assieds-toi ici, me dit le général.

J'obéis, car le général n'aime pas à répéter deux fois la même chose.

— Allons, soupons! ajouta-t-il.

— Mon général, dis-je vivement, mangez toute la viande, je n'ai pas faim; j'en ai croqué pendant que nous galopions.

Ce n'était pas vrai : je n'avais pas mangé depuis le matin, mais il y avait bien peu d'âne et je voulais que le général mangeât tout. Il me força à prendre un biscuit; nous mangeâmes, puis il me demanda à boire et je lui passai l'outre.

Il but, mais il fit une diable de grimace!... l'eau était saumâtre, et la chaleur et le ballotement l'avaient à peu près gâtée. Enfin la nuit venait, et mon inquiétude redoublait : le général n'y pensait pas, lui.

— A cheval, me dit-il, et quand nous serons au Caire, tu me rappelleras que je te dois un souper.

Nos chevaux s'étaient un peu reposés; nous revînmes sur nos pas sans trop savoir où nous allions. La nuit était noire quand je reconnus quelques cavaliers de l'escorte qui nous cherchaient avec inquiétude et qui appelaient à grands cris. Nous revînmes au quartier. J'avais une faim épouvantable : depuis le matin je n'avais mangé qu'un seul biscuit et bu qu'une gorgée d'eau. Il n'y avait pas de cantine et rien à manger sous la tente.

— Ah, mon Dieu! dit Rose avec intérêt, comment avez-vous pu faire?

— J'étais là assez embarrassé, reprit Louis, quand tout à coup il me pousse une idée.

XXIX

SOUVENIRS D'ÉGYPTE

— Quelle idée? demanda Rose.

— Je me rappelai, reprit le jeune soldat, qu'en rentrant au campement, j'avais aperçu, à peu de distance, une tente arabe. C'étaient des ennemis, puisque c'étaient des habitants du pays. Ma foi, je me souvins de la maraude de la 32e lors des guerres d'Italie. Je pars : je me glisse dans la nuit; je sors du campement et j'atteins la tente, espérant y trouver un peu de nourriture. Effectivement, je crois apercevoir dans l'ombre un amas de provisions. J'avance et je reconnais des sacs de *hèches* (sortes de petites pâtes cuites au soleil dans les sables); à côté, il y avait des outres pleines d'*aragul*, boisson du pays faite avec du miel, des dattes et des oignons. Ma foi, j'avais faim; je regarde : il n'y avait personne et c'était en pays ennemi. Cependant, comme je ne suis pas malheureux, je prends une pièce d'or dans ma poche, je la mets sur un sac bien en évidence, puis j'éventre ce sac, je prends quelques poignées de hèches, j'emporte une petite outre, et, ne voulant pas manger au camp dans la crainte d'être surpris, je vais m'asseoir sous un bouquet d'arbres voisins, et je me mets à manger. J'avais tellement faim, que je n'en voyais plus clair...

— Après? après? dit Rose en voyant Louis s'arrêter.

— J'étais donc là à manger le produit de ma maraude, reprit le soldat, quand tout à coup je sens une main se poser sur mon épaule et j'entends une grosse voix qui me crie : « Que fais-tu là, pillard? » Je me relève d'un bond, la main sur la poignée de mon sabre : j'avais en face de moi un garde-magasin des vivres de l'armée. « Je ne suis pas un pillard, lui dis-je. J'avais faim, les cantines sont vides, et j'ai pris quelques poignées de hèches pour me rassasier. » Il faut vous dire, ma chère Rose, continua Louis en s'interrompant, que tous ces fournisseurs ou employés de fournisseurs, que les soldats appellent des *riz-pain-sel*, sont ordinairement fort mal avec l'armée active. Nous les accusons de vivre à nos dépens et de nous affamer, et nous n'avons pas pour eux une bien grande estime, attendu qu'ils ne se battent jamais. Mon garde-magasin était enchanté de surprendre un sous-officier en faute, car il paraît que je m'étais trompé, c'était bien une tente arabe que j'avais vue, mais cette tente servait d'abri à un garde-magasin en chef. Je voulus m'expliquer, mais le garde-magasin ne me laissa pas dire un mot. « Connu, dit-il avec un ton méprisant; tu mourais de faim n'est-ce pas? Vous dites tous la même chose quand on vous pince; mais cette fois je te tiens, toi, et je t'arrête comme voleur. »

— Oh! fit Rose avec indignation.

— J'étais bouleversé, reprit Louis. Le mot m'avait fait monter le sang aux oreilles, et il n'était pas achevé, qu'un vigoureux soufflet me vengeait de l'insulte faite. En même temps je mettais le sabre à la main. »

Rose joignit les mains avec effroi.

— Le garde-magasin était brave, reprit Louis, il faut lui rendre cette justice; nous nous battîmes sur l'heure, sans témoins, et... je lui envoyai un coup de pointe qui lui perça la poitrine. La nuit même il portait plainte contre moi, et il racontait à sa manière la cause de notre duel. Le lendemain j'étais arrêté. La colonne se remettait en marche; on ne put me juger qu'à Jaffa, au moment du siège. Le duel était absolument défendu à l'armée d'Égypte. Mon affaire était donc parfaitement claire... J'allais être jugé et probablement condamné à être fusillé.

— Ah! mon Dieu! s'écria Rose; mais il fallait réclamer!

— A qui?

— Il fallait dire que, si vous aviez pris des provisions, c'est que vous mouriez de faim, et que vous mouriez de faim parce que vous aviez abandonné votre souper au général.

— Quand j'aurais dit cela, je n'en avais pas moins provoqué et blessé en duel un garde-magasin; et

l'ordre du jour du général, à propos des duels, était précis; il les défendait absolument, et cela depuis le duel où son aide de camp, le général Junot, avait failli être tué. Je m'attendais donc à ce qui devait m'arriver, et cela m'attristait, quand on donna l'assaut à la ville. Retenu prisonnier, je devais rester à la garde du camp. J'entendais le bruit du combat. Je devins fou, je crois. Sans savoir comment cela se fit, je m'étais échappé, j'avais pris un fusil, et, rejoignant la 32e au moment où elle s'élançait, j'arrivais le troisième sur la brèche avec Rossignolet et Romulus. Nous demeurâmes là une heure sous une grêle de balles; je voulais me faire tuer. La mort ne voulut pas de moi. Le soir je revins au camp me constituer prisonnier; mais le général Lannes, qui m'aime et qui m'avait vu, avait été tout raconter au général Bonaparte. Le général me fit appeler; il avait l'air bien en colère. « Tu mérites d'être fusillé pour t'être battu en duel, me dit-il; je te fais grâce cette fois, mais ne recommence plus. »

— Oh! le bon général! s'écria Rose. Et votre adversaire?

— Lui? dit le soldat; il a été désolé de la grâce qui m'a été faite; il espérait que je serais fusillé. Aussi depuis ce temps il me hait, il me déteste, et, bien qu'il y ait déjà plusieurs mois écoulés depuis cet événement, il m'a toujours en horreur.

— Comment le savez-vous?

— Il est à Paris; je l'ai rencontré ce matin en venant ici, et j'ai bien vu, au regard qu'il me lançait, qu'il ne m'avait pas pardonné d'être toujours vivant.

— Le vilain homme!

En ce moment la porte du magasin s'ouvrit et un fort de la halle s'avança dans la boutique. Il salua Rose avec une sorte de timidité.

— Bonjour, citoyen Cassebras, dit la jeune fille en souriant.

— Bonjour, mam'selle Rose, répondit le colosse en soupirant.

— Qu'est-ce qui vous amène?

Cassebras soupira plus fort.

— C'est Rosette, vous savez, qui m'envoie vous demander comme ça si ses bas de soie qu'elle veut pour... enfin si c'est prêt.

— Les bas qu'elle s'est achetés pour son mariage?

Cassebras répondit par un grognement.

— Mais certainement, ils sont prêts! Antoine, donnez-moi le paquet que j'ai préparé hier.

Antoine obéit, et Rose tendit à Cassebras le petit paquet que venait de lui remettre le commis.

— Faut-il payer? demanda Cassebras.

— Non, répondit la *jolie mignonne* en riant. C'est un cadeau que je fais à Rosette pour son mariage; vous le lui direz de ma part.

Cassebras poussa encore un nouveau soupir plus fort que les deux premiers; puis il salua gauchement et sortit.

— Quelle mine piteuse! dit Louis en souriant.

— Pauvre garçon; je sais ce qu'il a, dit Rose.

— Et qu'a-t-il?

— Madame Gervais m'a dit hier qu'il aimait une femme qui allait se marier à un autre.

— Ah! fit Louis en devenant sérieux, il doit avoir bien du chagrin.

— N'est-ce pas? dit vivement Rose.

— Oui, le pauvre garçon est à plaindre, et si je pouvais faire quelque chose pour lui...

— Vous êtes bon!

— Dame, il doit souffrir.

— Le fait est, dit Rose avec une naïveté charmante, que ce doit être affreux d'aimer quelqu'un et de voir cette personne en aimer un autre.

— Moi, dit résolument le petit soldat, je ne pourrais pas voir cela.

— Comment?

— Je me tuerais ou je tuerais l'autre.

— Oh! fit Rose avec effroi.

— Oui, reprit Louis avec fermeté, si je devais me marier avec une femme qui m'en préférât un autre pour mari, je serais impitoyable, je le sens.

— Mon Dieu, dit Rose, vous faites de gros yeux; vous me faites peur.

— Vous ne comprenez pas cela?

— Dame... je ne sais pas...

— Tenez! dit Louis avec précipitation, supposez que je vous aime, Rose!

— Oh! fit Rose en devenant écarlate.

— Qu'est-ce que cela fait! supposez!... D'ailleurs reprit le jeune soldat en souriant, je vous aime bien, allez!

— Oh! et moi aussi! répondit naïvement la jeune fille. Je vous regarde presque comme un frère. Ainsi tandis que vous étiez en Égypte, tous les soirs et tous les matins je priais le bon Dieu pour vous!

— Vrai? dit Louis.

— Pas un seul jour ne s'est écoulé sans que mes vœux montassent vers le ciel. Et n'est-ce pas naturel! Si nous ne sommes pas frère et sœur par le sang, ne le sommes-nous pas par le malheur. N'est-ce pas aux mêmes mains que nous devons l'abandon dans lequel nous avons été plongés au moment où nous entrions dans la vie!

— Oh! fit le soldat avec un geste de menace et en lançant vers le ciel un regard de flammes, comme s'il eût voulu le prendre à témoin du serment qu'il faisait tacitement.

— Nos parents qui veillent de là-haut sur nous, poursuivit Rose d'une voix attendrie, s'unissent aussi dans leurs prières pour notre bonheur à tous deux.

— Oh! s'écria le jeune soldat, si vous avez prié pour moi, ma bonne petite Rose, je jure, moi, de veiller sur vous dans l'avenir comme le ferait le frère le plus dévoué! Entendez-vous, ma jolie petite sœur?

Rose releva la tête en souriant :

— Votre sœur! répéta-t-elle.

— Mais oui! ne venez-vous pas de dire vous-même, que nous étions frère et sœur par le malheur!...

— Par le malheur oui, mais là s'arrêtent nos liens de parenté, et le malheur ne nous menace plus. Je n'oublie pas la distance qui sépare la pauvre orpheline d'un humble artisan du descendant d'une noble famille!

Louis se mit à rire :

— Regardez donc ce qu'il y a écrit sur la boutique du mercier en face, dit-il : *Liberté, égalité, fraternité!* Il y a *égalité*, ma petite sœur! La République a décrété qu'il n'y avait pas plus de noble famille qu'il n'y a d'humble artisan. Il y a des honnêtes gens, et voilà. D'ailleurs, il est bien mis le descendant de la noble famille! Regardez donc mon uniforme : voilà un habit qui demande un remplaçant.

— Mais votre fortune?

— Elle est toujours sous séquestre et on jurerait que le diable en personne se mêle des procès que mes amis soutiennent pour moi. Allez, ma petite Rose, vous pouvez bien m'appeler votre frère, et puis, j'aurais des millions dans ma poche et une couronne de prince sur la tête, que je vous prendrais encore les deux mains comme ça, en disant : Venez, petite sœur, que je vous embrasse?

Et attirant à lui la jeune fille, Louis déposa sur son front un sonore baiser.

— Eh bien, à la bonne heure, mon fiston! ne te gêne pas! dit une voix sonore.

— La citoyenne Lefebvre! s'écria Rose en se levant.

La générale, qui venait d'entrer, s'avança en menaçant Louis du doigt :

— Ah ! petit conscrit, continua-t-elle, c'est comme ça qu'on embrasse les jeunes filles?

— Oui, dit le soldat, c'est comme ça qu'on embrasse les jeunes filles quand on est leur frère.

— Eh bien ! je le dirai à l'amoureux de Rose !

— L'amoureux de Rose ! répéta Louis en fronçant les sourcils.

— Mon amoureux ! s'écria la jolie mignonne en ouvrant des yeux énormes.

— Eh oui, ton amoureux ! Tu sais bien de qui je veux parler, petite futée ? Tu as donc oublié le lieutenant Delmas, l'officier d'ordonnance à Lefebvre ?

— Lieutenant! murmura Louis. Moi aussi je deviendrai lieutenant, et pas dans longtemps encore.

— Qu'est-ce que tu marmottes ? demanda la générale.

— Je dis que je serai lieutenant aussi un jour, et peut-être mieux que cela !

— Attends donc qu'il te pousse des moustaches blanc-bec! ma parole ! il n'y a plus d'enfants à cette heure.

Et traversant la boutique :

— La mère Gervais est là-haut ? reprit la générale.

— Oui, citoyenne, je vais la faire prévenir! dit vivement Rose.

— Inutile, petite, ne la dérange pas. Je vais la surprendre.

Et madame Lefebvre, qui connaissait parfaitement les êtres du logis, grimpa lestement l'escalier en colimaçon communiquant avec le premier étage. Madame Gervais était dans sa chambre, occupée à ranger du linge :

— Bonjour, mère Gervais! dit la citoyenne Lefebvre en ouvrant la porte.

— Votre servante, citoyenne générale, répondit la marchande en s'avançant vers sa visiteuse.

— Tu ne sais pas ce que je viens de voir en bas?

— Où ? dans la rue?

— Non ! dans la boutique! Cherche un peu !

— Quoi donc?

— Ton freluquet de sergent-major qui embrassait la *jolie mignonne!*

— Hein? quoi? fit madame Gervais,

— Ne te fâche pas, la mère ! C'était fraternellement qu'ils s'embrassaient, ces enfants.

— N'importe! je ne veux pas que Rose...

— Epouse le petit Niorres quand l'enfant sera colonel?

— Comment? que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, reprit madame Lefebvre en se prélassant dans un fauteuil, que je ne suis pas plus bête qu'une autre et qu'avec mon air de n'y pas toucher, je vois clair quand les autres ont la berlue. Veux-tu que je te dise une nouvelle? Louis et Rose ont un grain l'un pour l'autre. Ils ne s'en doutent pas seulement eux-mêmes, les pauvres enfants, et celui qui les avertirait les surprendrait joliment, mais j'ai remarqué, j'ai vu! Ils commencent à s'aimer, et si nous les laissons faire, dans quinze jours ils s'aimeront tout à fait!

— Mais il ne faut pas les laisser faire! dit vivement madame Gervais.

— Pourquoi ça?

— Ma pauvre Rose séduite !

— Ta! ta! ta! Il ne s'agit pas de séduction, mais d'épousailles!

— Mais M. de Niorres est trop jeune pour Rose!

— Deux ans de moins qu'elle, ce n'est pas une affaire. Et puis il ne s'agit pas de les marier tout de suite : il faut que le petit ait des moustaches et un beau grade! Enfin, on verra, j'ai mon idée ! J'en parlerai à madame Bonaparte.

XXX

LA GRANDE NOUVELLE!

Tandis que la générale Lefebvre gravissait le petit escalier, Rose avait repris sa place derrière le bureau-comptoir,

— Ah! mademoiselle! lui cria Antoine.

— Quoi donc? demanda Rose.

— Voilà M. Thomas, notre nouvelle pratique, qui passe de l'autre côté de la rue... Tenez ! avec ces deux soldats!... Faut-il l'appeler pour lui dire que ses gilets sont prêts?

— Non, dit Rose. Il viendra quand il voudra.

— Tiens! reprit Louis. Le citoyen dont parle Antoine est avec deux soldats de ma demi-brigade : Rossignolet, le tambour-major, et Gringoire, un grenadier.

Les trois hommes que venait de signaler Antoine, disparaissaient en tournant l'angle d'une rue voisine. En ce moment, un jeune homme recouvert d'un costume de fantaisie décelant l'homme de mer, entra dans la boutique. Ce jeune homme avait la physionomie expressive, les yeux vifs, pas de barbe et la teinte de la peau cuivrée comme celle d'un sauvage.

— Fleur-des-bois! dit Louis en tressaillant.

Et quittant vivement Rose à laquelle il adressa un geste amical, le jeune soldat passa de l'autre côté du comptoir. La Caraïbe lui prit le bras, et sans mot dire elle l'entraîna dans la rue à la grande stupéfaction de Rose et d'Antoine, qui demeurèrent les yeux et la bouche ouverts, se regardant mutuellement.

— Que veux-tu? demanda Louis à la Caraïbe.

— Fils adoptif de ma sœur, dit Fleur-des-Bois, qu'as-tu fait du poignard que je t'ai confié jadis à ton départ pour l'Egypte, du poignard dont la lame imprégnée du suc du mancenillier ne pardonne pas ?

— Ce poignard, je l'ai toujours! répondit Louis.

— Donne-le-moi !

Ce soir-là il y avait petite réunion d'intimes chez madame Geoffrin. Maurice, sa femme, sa belle-sœur et Sigoelay étaient arrivés depuis quelques instants, et l'attention était concentrée sur madame Chivry, qui racontait le terrible événement dont le matin même sa fille avait failli être victime.

— C'est cependant le général Bonaparte qui a failli, bien involontairement, il est vrai, être la cause de notre mort à Caroline et à moi, dit en souriant madame Chivry.

— Cela donne un démenti au proverbe qui dit : « Petites causes et grands effets, » ajouta madame Geoffrin, car la cause première de votre accident est une grande cause s'il en fut jamais.

— C'est celle de la France! ajouta Maurice.

— Aussi, la frayeur épouvantable que nous avons eue, dit madame Chivry, s'est-elle presque effacée devant cette cause.

— Mais comment l'accident est-il arrivé ? demanda Amélie à Caroline.

— Ma chère, répondit la jeune fille, nous venions, avec ma mère, de faire des emplettes au *Fidèle Berger;* nous allions ensuite rue Saint-Jacques, et la voiture suivait la rue des Lombards, quand tout à coup nous entendîmes des cris assourdissants et un vacarme épouvantable.

— C'était l'annonce aux halles de l'arrivée prochaine du général Bonaparte, interrompit Lucile.

— Précisément. Ma mère et moi nous nous regardions avec inquiétude, lorsque les chevaux, effrayés par les cris et le bruit, s'élancèrent au galop. Le cocher les maîtrisait encore cependant, quand au coin de la rue Saint-Denis l'un des deux chevaux s'abattit en donnant une secousse épouvantable à la voiture; l'au-

tre bondit par-dessus et continua à nous entraîner. Ce fut alors qu'en proie à la terreur la plus folle je voulus sauter sur le pavé. Vous savez le reste.

— Et ce pauvre homme qui s'est élancé à la tête du cheval ? dit Amélie.

— Oh! fit Caroline, il m'a sauvé, celui-là, car sans lui les deux autres arrivaient trop tard, et la roue m'écrasait!

— Ne dites pas cela! s'écria Ferdinand en pâlissant.

— J'ai donné notre adresse à ce brave homme, dit madame Chivry, et il m'a promis de venir nous voir demain, et j'espère bien le récompenser ainsi qu'il le mérite. Enfin, cet accident, qui pouvait devenir si épouvantable et qui s'est heureusement terminé, ne doit pas faire tache dans cette journée qui est une journée de joie pour la France entière. Bonaparte en France! bientôt à Paris! Quelle nouvelle!

— D'après les récentes dépêches du télégraphe, dit le comte d'Adore, il paraît que l'enthousiasme est universel.

— Oui, ajouta Maurice ; les habitants de Fréjus, en apprenant l'arrivée du général, se sont mis dans les embarcations : en un instant, la mer en fut couverte ; on criait : « Vive Bonaparte!... Le sauveur de la France est arrivé dans notre rade! » Peuple, fonctionnaires publics, citoyens de tout âge, chacun se pressait, se bousculait. Il paraît même qu'en dépit des officiers de *la Santé*, toutes les lois sanitaires ont été violées. La foule encombrait les navires qu'elle avait l'air de prendre à l'abordage. Pour mettre le général en quarantaine, il eût fallu y mettre la population entière.

— De sorte que le général a pu débarquer sans obstacles?

— Quel jour pense-t-on qu'il devra arriver à Paris? demanda madame Chivry.

— Cela est difficile à établir d'une manière précise, répondit Maurice; cependant, en faisant la part des événements, des retards qu'occasionnera bien positivement cet enthousiasme effréné, le général ayant débarqué le 17 vendémiaire, il y a tout lieu de supposer, ainsi que je crois vous l'avoir dit déjà, qu'il sera à Paris le 24 ou le 25.

— C'est Fouché qui vous a donné ces nouvelles? demanda madame Geoffrin.

— Oui; je l'ai vu ce matin.

— A propos, lui avez-vous remis ce ducat et cette lettre trouvés hier par madame Lefebvre?

Maurice échangea un regard avec le comte d'Adore.

— En telles circonstances, répondit-il, je n'ai pu lui parler de cet incident.

— Mesdames, dit Corvisart en entrant comme un coup de foudre, je vous apporte la nouvelle de la chose la plus extraordinaire que les annales de la médecine aient à enregistrer.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-on de toutes parts.

— Vous savez quel enthousiasme cause l'arrivée du général Bonaparte? Eh bien! Baudin, le député des Ardennes, a ressenti une telle joie de cet événement qu'il est mort subitement : la joie l'a tué!

— Ah! voilà qui est fort étrange! dit Uranie.

— Et madame Bonaparte, l'avez-vous vue? demanda madame Geoffrin à Maurice.

— Oui, elle est partie au-devant de son mari avec sa fille et l'un de ses beaux-frères.

— Mesdames, reprit Corvisart, avez-vous vu la nouvelle gravure à propos de l'état de l'Europe? Cela s'appelle le *Triomphe des armées françaises*.

— Non, qu'est-ce que c'est? demanda-t-on.

Corvisart tira un papier de sa poche, le déplia et le présenta aux dames. C'était une gravure assez grossière, telle qu'on en faisait à profusion à cette époque; cette gravure représentait des généraux français qui, après avoir déchiré la carte de l'Europe, la reconstituaient avec de grandes modifications.

Sur le premier plan on voyait le général Bonaparte tenant dans sa main gauche toute l'Italie et une partie de l'Autriche, et dans sa main droite l'Egypte et la Syrie ; des couronnes de lauriers et des symboles de paix faisaient le fond du tableau.

— Et cet autre papier, qu'est-ce que c'est ? demanda Amélie en désignant une seconde feuille que le docteur venait de tirer de sa poche.

— C'est un couplet, toujours à propos du retour du général.

— Donnez, docteur.

Et s'emparant du papier, la jeune fille débita de sa voix fraîche des vers où le retour de Bonaparte était célébré comme un miracle qui était vraiment nécessaire au salut de la France.

Le comte d'Adore avait emmené Maurice dans un angle de la pièce.

— Comment se fait-il, lui demanda-t-il à voix basse et en le regardant fixement, que vous soyez encore à Paris?

— Moi? dit Maurice avec un peu d'embarras.

— Oui, vous, Maurice Bellegarde, attaché à l'état-major du général Bonaparte, comment se fait-il que vous ne soyez pas sur la route de Lyon.

— Mais... je ne sais...

— Craindriez-vous d'être mal accueilli par votre général.

— Oh! certes non.

— Alors, je ne vous comprends pas.

— Des affaires importantes.

— Quelle affaire peut être plus importante que celle de courir au-devant du héros qui nous revient!

— Mon Dieu!... je ne croyais pas...

— Maurice, interrompit le comte, je vous croyais si bien parti, qu'en vous trouvant ce soir ici j'ai failli pousser un cri de surprise.

— Mais, demain, ne devons-nous pas dîner chez vous à Saint-Cloud?

Le comte haussa les épaules :

— Allons donc! dit-il, vous me la donnez belle! Vous voulez me cacher quelque chose.

— Mais je vous assure...

— Je vous assure que je dis vrai!

— Cependant...

— Pourquoi n'êtes-vous pas parti? interrompit encore le comte avec autorité.

Maurice fronça les sourcils avec impatience :

— Je vous le dirai demain, chez vous ! répondit-il enfin.

— Pourquoi pas ce soir ? demanda le vieillard avec insistance.

— Parce que je ne puis parler ce soir...

— Mais...

— N'insistez pas, mon ami, je vous le demande au nom de votre affection pour moi!

Maurice prononça ces quelques mots avec un tel accent, que M. d'Adore s'inclina sans poursuivre l'entretien : il comprenait qu'insister davantage eût été une indiscrétion.

Quittant Maurice qui se dirigea vers un groupe formé par Ferdinand et de Charnèy, il alla prendre Léopold par le bras, et, l'entraînant doucement :

— Qu'a donc Maurice ? lui demanda-t-il.

— Je l'ignore, répondit le vicomte ; mais depuis ce matin je remarque son air soucieux.

— Il ne vous a rien confié ?

— Rien absolument.

— Il faut veiller sur lui, Léopold, cette rencontre qu'il a faite hier m'inquiète.

— Quoi! vous craindriez...

— J'ai appris à tout craindre de ces monstres. Ainsi, encore une fois, surveillez Maurice!

Léopold retint le comte en lui prenant la main :

— Maurice vous a-t-il dit pourquoi il n'avait pas

remis à Fouché le ducat et le papier ? demanda-t-il.

— Oui, répondit le comte ; Jacquet est revenu, et il lui a confié les deux objets.

— Jacquet est revenu !

— Oui ! Maurice ne vous l'avait pas dit ?

— Non !

— Bah ! fit le comte avec étonnement. Voilà qui est singulier ! Pourquoi vous aurait-il caché cela ?

— Je l'ignore...

Maurice avait pris place auprès des deux jeunes gens :

— Mon cher Ferdinand, dit-il au fils de la maison, un de mes amis aura à me communiquer ce soir quelque nouvelle importante pour moi. Comme nous voulions faire honneur à l'invitation de madame votre mère, nous sommes venus, mais comme il faut en même temps que cette nouvelle que j'attends me parvienne ce soir même, j'ai pris la liberté de faire dire à mon ami de venir me demander ici ; madame votre mère m'excusera sans doute...

— Comment donc ! colonel, dit Ferdinand. N'êtes-vous pas un ami de la maison, et par conséquent cette maison n'est-elle pas un peu beaucoup la vôtre ?

— Alors vous auriez l'obligeance de dire à l'un de vos domestiques de venir me prévenir à part, dès que cet ami viendra me demander ?

— Je vais donner l'ordre, dit vivement Ferdinand en s'éloignant.

— Madame, disait Lucile, vous savez que le général Bonaparte ne quitte pas sa redingote grise qui, lors de son départ d'Égypte, commençait à devenir fameuse parmi les soldats. Avec cela il porte d'ordinaire un sabre de mameluk suspendu à un cordon de soie, suivant la mode orientale.

— Le télégraphe annonce aussi, ajouta Léopold, qu'à Lyon on jouera ce soir, sur le théâtre, une petite pièce de circonstance, composée en deux heures, apprise en quatre, et qui s'intitule : *le Héros de retour.*

La porte du salon s'ouvrit en ce moment :

— Le docteur Dupuytren ! annonça-t-on.

— Ah ! qu'avez-vous donc, docteur, vous voilà tout pâle ! dit madame Geoffrin.

— J'avoue que je suis sous le coup de l'une des émotions les plus violentes que j'aie jamais ressenties, répondit le jeune savant. Je viens d'être à même de juger ce que pouvait être l'amour du peuple.

— Comment ? demanda-t-on.

— Je sors de l'Opéra : on jouait le *Léonidas*, de Gresnich et Persuis ; il y avait foule, la salle était comble. On avait disposé à toutes les loges des trophées de drapeaux. Dans toutes les bouches circulait la grande nouvelle ; enfin la toile se leva, et l'on commença le premier acte. En ce moment, les vers composés jadis par Arnault, lors du retour d'Italie du général Bonaparte, revinrent à la mémoire des spectateurs, car l'orchestre commençait l'air sur lequel ils furent chantés et qui se trouve au premier acte de l'opéra.

— Ce couplet qui commence ainsi, demanda Amélie :

> Aucune gloire désormais
> Ne vous sera donc étrangère ?
> Et vous saurez faire la paix
> Comme vous avez fait la guerre !

— C'est cela même, continua le docteur. Les applaudissements éclatèrent, entremêlant les chants, quand une porte de loge s'ouvrit avec fracas et une femme belle comme une déesse fit son entrée dans la salle. Tous les regards s'étaient à la fois tournés vers elle... Aussitôt les acclamations les plus frénétiques éclatèrent et mille cris répétés de « Vive Bonaparte ! » firent vibrer les échos de la salle. La belle jeune femme parut si émue qu'elle n'osa avancer.

— C'était madame Leclerc, la sœur du général ? dit madame Chivry.

— Oui, madame. Elle paraissait changée en statue, et elle n'était que plus belle, drapée dans son manteau grec. La splendide beauté de cette sœur d'un héros redoubla alors l'enthousiasme du public, et les cris éclatèrent plus furieusement passionnés. Madame Leclerc voulut saluer, elle posa sa main sur son cœur, mais l'émotion la dominait et elle tomba évanouie. Je courus auprès d'elle et je la fis emporter au foyer... Ce nouvel incident avait centuplé l'enthousiasme. On voulut continuer l'opéra, mais il n'y avait plus moyen, personne n'écoutait.

— Plus d'opéra ! cria une voix ; l'hymne de Méhul !

— L'hymne de Méhul ! répéta-t-on avec une sorte de fureur.

Alors les chanteurs arrivèrent pour exécuter le chœur, et ce fut toute la salle qui chanta avec eux :

> Gloire au vainqueur de l'Italie,
> Gloire au héros de l'univers !
> Il fait d'une même patrie
> Dépendre vingt peuples divers !
> Vous qu'immortalisa l'histoire,
> Cédez à ce jeune Français !
> Vous combattiez pour la victoire,
> Et lui combattra pour la paix !

Vous dépeindre alors l'enthousiasme fou du public quand les chanteurs, après avoir achevé, crièrent ensemble : « Vive Bonaparte ! » serait chose impossible. Il faut avoir vu pareille scène pour la comprendre ! Quant à moi, je ne crois pas qu'il y ait eu dans l'histoire de l'antiquité et dans celle des temps modernes un exemple d'amour frénétique comparable à celui que donne depuis un jour la France entière à ce jeune général, qui est certes un dieu pour elle.

— Et le général Bonaparte est digne de cet amour ! s'écria Maurice avec élan.

En ce moment le domestique se glissa dans le salon et vint parler bas à Ferdinand. Celui-ci s'approcha doucement de Maurice.

— Si vous voulez monter dans ma chambre, lui dit-il à voix basse, votre ami qui vient d'arriver vous attend ; j'avais donné l'ordre de l'y introduire pour que vous soyez plus libre de causer.

Maurice remercia du geste le jeune homme, puis il quitta discrètement le salon sans que personne remarquât son absence.

XXXI

LE TÉMOIN.

En pénétrant dans la chambre de Ferdinand, le colonel se trouva en présence de M. de Roquefeuille qui l'attendait. Le ridicule incroyable de la veille avait repris ses allures de gentilhomme ; le mot *duel* avait eu le don de le rappeler à lui-même.

— Mon cher colonel, dit-il du ton le plus sérieux, je viens vous rendre compte de mes démarches de la journée.

— Je vous écoute, monsieur, répondit Maurice en présentant un siège à son interlocuteur, qui le prit et se plaça en face du colonel.

— Le capitaine Volnac, votre second témoin, et moi, commença M. de Roquefeuille, nous nous présentâmes aujourd'hui à trois heures, ainsi que cela était convenu, au domicile du capitaine Almant, le témoin de votre adversaire ; là nous rencontrâmes le citoyen Surville qui devait également l'assister. Entrant aussitôt en matière, après les présentations d'usage, nous déclarâmes, le capitaine Volnac et moi, que nous venions demander, en votre nom, satisfaction pour le



— Je suis certain que vous avez touché à ces bandages!

paroles blessantes échappées hier au soir au citoyen de Mesnard.

— Ah! mon adversaire s'appelle ainsi? dit Maurice avec indifférence.

— Oui, colonel, du moins c'est là le nom qui nous fut donné hier.

— Et que fait-il?

— Rien; c'est un émigré rentré, de moins à ce qu'il nous a dit lui-même.

— Au reste, peu importent son nom et son état social! Veuillez continuer, je vous prie.

— Le capitaine Volnac et moi, reprit M. de Roquefeuille, déclarâmes que dans le cas où satisfaction complète serait refusée, nous exigerions réparation par les armes. Les témoins du citoyen de Mesnard déclarèrent, à leur tour, n'avoir pas reçu la mission d'accéder à notre première demande. Dès lors, les choses n'avaient qu'une marche à suivre.

Le colonel fit un signe d'approbation.

— Il ne restait plus, poursuivit M. de Roquefeuille, qu'à régler les conditions de la rencontre, et nous nous entendîmes rapidement. Rendez-vous est pris pour demain, 20 vendémiaire, au bois de Boulogne, à la porte de Boulogne à dix heures du matin.

— Très bien, cher monsieur, dit Maurice; nous serons exacts, et maintenant il ne me reste qu'à vous remercier.

— Comment donc, colonel! trop heureux de vous servir de second en pareille circonstance. Voulez-vous que nous arrivions ensemble sur le terrain, ou préférez-vous vous y rendre seul? Le capitaine et moi avons tout prévu : il sera chez moi demain matin à sept heures, avec une voiture, un chirurgien et une paire d'épées de combat; si vous voulez venir nous prendre, j'habite faubourg Saint-Honoré, vous le savez, nous partirons tous trois : sinon, nous nous trouverons à l'heure et au lieu qui vous conviendraient.

— J'irai vous prendre demain chez vous à huit heures, dit Maurice.

— D'ici là puis-je vous être bon à quelque chose?

— Mille remerciements; je ne veux pas davantage abuser de vos bontés. Tout ce que je vous recom-

mande instamment, c'est le silence le plus absolu à propos de cette rencontre; ma femme, ma belle sœur, mes amis intimes ignorent ce duel, et je veux leur éviter toute inquiétude. Il faudra même que je trouve un prétexte pour m'éloigner, car, par suite d'un effet du hasard, je devais précisément demain accompagner, à onze heures, ma femme, ma belle-sœur et mon beau-frère, et vous comprenez que la rencontre ayant lieu à dix heures, quoi qu'il arrive, je ne puis être revenu à onze heures à Paris.

— Voulez-vous que je fasse changer l'heure? dit avec empressement M. de Roquefeuille.

— Non, inutile; je trouverai le prétexte et je serai exact au rendez-vous : à demain à huit heures et, encore une fois, je suis votre obligé.

— Allons donc, colonel! c'est moi qui suis le vôtre : je suis fier de vous donner la main en telle occasion.

Et, avec un geste de grâce infinie, M. de Roquefeuille offrit sa main ouverte au colonel.

C'était bien un véritable gentilhomme français de la fin du dix-huitième siècle, ce M. de Roquefeuille : il offrait parfaitement ressemblant le portrait de deux castes à cette époque; absurde alors qu'il s'agissait de politique, ridicule à l'endroit de son amour pour les modes, trop facile sur la question des mœurs, mais retrouvant subitement toutes les qualités de la vieille noblesse française alors que le mot honneur, dans l'acception que lui avait donnée les *roués* de la Régence, était prononcé.

Maurice redescendit au salon : sa femme et ses amis s'étaient aperçus de son absence, bien que cette absence eût à peine duré dix minutes.

— D'où viens-tu donc? demanda le comte d'Adore en regardant fixement le colonel.

— De chez Ferdinand, répondit Maurice. Je voulais revoir cette tête de vierge qu'il a achetée dernièrement et qui, je le crois bien maintenant, est une peinture de l'école florentine.

— Eh bien, quelque plaisir que tu aies pris à regarder ta peinture, dit Lucile, tu as certes perdu, car si tu n'étais pas monté, tu aurais assisté à une scène charmante qui vient d'avoir lieu entre M. de Charney et le docteur Dupuytren, à propos de cette pauvre petite fille si miraculeusement échappée.

— Cela est vrai! dit Maurice, je connais la démarche qu'a faite M. de Charney, démarche qui l'honore, mais qui certes ne saurait m'étonner de sa part.

Annibal s'inclina :

— Ainsi, reprit le colonel, vous avez voulu adopter cette enfant.

— Si ce que j'ai fait est une bonne action, répondit M. de Charney, ce n'est pas moi qu'il faut louanger, colonel, c'est madame Geoffrin et mademoiselle Amélie. Je me suis inspiré d'elles en agissant ainsi que je l'ai fait...

— Mais où donc est Dupuytren? demanda Maurice en cherchant autour de lui.

— Il est reparti, répondit madame Chivry. Il n'était monté ici qu'en passant. Vous savez bien que le travail absorbe tous les instants du jeune docteur : il est retourné chez lui pour étudier, et c'est à propos de ce départ qu'a eu lieu la scène dont vous parlait votre femme.

— Oui, dit Lucile. M. de Charney a remis au docteur un acte en bonne forme qu'il avait fait dresser aujourd'hui chez maître Raguideau, le notaire de madame Geoffrin, acte par lequel il constitue sur la tête de la jeune orpheline, dont il déclare prendre la tutelle, une somme de vingt mille livres aliénée, capital et intérêt, jusqu'à l'époque de sa majorité, ce qui l'a presque triplée.

— C'est très bien cela! dit Maurice. C'est noblement agir!

— C'était notre avis à tous et celui surtout du docteur Dupuytren. Il a remercié M. de Charney au nom de sa petite protégée et il a trouvé, pour faire ses remerciments, des paroles qui nous ont tous attendris.

— Cela est vrai! dit madame Chivry en s'essuyant les yeux.

Madame Geoffrin tendit sa main à Annibal qui la lui baisa respectueusement, puis comme le jeune homme s'éloignait lentement pour aller rejoindre Amélie, elle se retourna vers le docteur Corvisart, appuyé sur le dossier de son fauteuil.

— Doutez-vous encore? demanda-t-elle à voix basse.

— Comment voulez-vous que je doute! répondit brusquement le docteur, l'acte fait aujourd'hui, par M. de Charney détruirait tous les soupçons, si ces soupçons eussent encore existé.

— Puis, reprit madame Geoffrin, tout ne s'est-il pas expliqué? Et la présence du portefeuille et sa visite nocturne chez M. Chivry; enfin, ce bruit de sa mort qui a effectivement pu courir. Vous avez vu tous les actes, tous les papiers, toutes les lettres, tous les documents enfin qu'il m'a remis ce matin, sans que je les lui demandasse, documents authentiques, signés des noms les plus honorables de la diplomatie européenne, visés par les autorités turques du Levant.

— Sans doute, sans doute! dit Corvisart. Que voulez-vous, je me suis trompé!

— Et êtes-vous heureux de le reconnaître au moins?

— Certainement! Du moment qu'Amélie aime ce monsieur, que vous l'estimez et le désirez pour gendre, que voulez-vous que je vous dise?

— Je veux que vous disiez que vous l'aimez aussi, fit madame Geoffrin en souriant.

— Oh! cela, c'est une autre affaire. M. de Charney a le don de me déplaire et de me déplaire souverainement encore.

— Pourquoi?

— Le sais-je; raisonne-t-on ses sympathies et ses antipathies? Ce matin encore je croyais mon antipathie basée sur des motifs existants.

— Et ce soir, que vous êtes convaincu du contraire, cette antipathie ne cède pas?

— Elle existe sans cause, voilà tout.

Et le docteur, comme si cette conversation l'eût péniblement affecté, quitta brusquement madame Geoffrin et traversa le salon,

En ce moment, on annonça mesdames Bonchemin et Le Bienvenu; Charles les accompagnait.

Les politesses d'usage échangées, la conversation reprit son cours. M. d'Adore s'était rapproché des deux jeunes femmes des hardis corsaires :

— Eh bien, mesdames, dit-il en souriant, m'accordez-vous l'honneur que j'ai sollicité?

— Oui, dit Blanche.

— Alors, je vous emmène dès ce soir?

— Si vous le voulez bien.

— Ma voiture sera ici et à vos ordres à onze heures.

— Vous allez à Saint Cloud? dit madame Geoffrin.

— Mais oui, répondit Léonore. Nous ne savons pas où loger à Paris.

— Cela est vrai, vous ne pouvez retourner dans cette maison que vous habitiez et qui vient d'être le théâtre de ces crimes horribles.

— Oh! certes!

— Pensant repartir promptement, dit Charles en s'avançant, nous ne nous étions pas préoccupés d'abord d'un domicile : nous étions à l'hôtel, mais la nouvelle du retour du général Bonaparte a changé nos projets. Nous voulons l'attendre et demeurer à Paris.

— Et Charles et Henri ne voulurent pas nous laisser dans un hôtel garni avec nos enfants, ajouta Blanche.

— Ces messieurs ont raison! dit Léopold.

— Nous avons bien trouvé un appartement, mais cet appartement ne sera prêt à nous recevoir que dans huit jours. M. d'Adore, qui est venu nous voir tantôt, nous a invitées à aller passer ces huit jours auprès de lui et nous avons accepté.

— Vos chambres sont prêtes à Saint-Cloud, dit le vieillard, et vous y coucherez dès cette nuit, c'est convenu. Vous venez aussi, Charles?

— Non, répondit Le Bienvenu. Henri et moi demeurons à Paris, des affaires importantes absorbent tous nos instants, et c'est précisément parce que nous sommes constamment occupés hors du logis, que la proposition que vous avez bien voulu nous faire nous agrée si fort. En sachant nos femmes et nos enfants dans votre maison, auprès de vous, nous serons tranquilles.

— Et vous pourrez l'être, dit en riant le comte, car je réponds de mes hôtes corps pour corps. Au reste, ces dames auront de la distraction, car demain, Lucile, Uranie, Maurice et Léopold viennent passer la journée chez moi et peut-être bien maître Raguideau sera-t-il aussi des nôtres, s'il a le temps!

— A propos de maître Raguideau, dont vous parlez, M. d'Adore, dit madame Chivry, est-ce qu'il ne devait pas venir ce soir?

— Si fait vraiment, répondit Amélie.

— Oh! ajouta Caroline en riant, à quelle heure a-t-il dit qu'il viendrait?

— A neuf heures et demie, dit Amélie.

— Il n'est que neuf heures vingt-deux minutes, il n'est pas étonnant que maître Raguideau ne soit pas arrivé.

— Il sera ici à neuf heures et demie, je le parierais! dit Lucile en riant.

— Je le crois, ajouta Ferdinand sur le même ton; maître Raguideau est, ainsi qu'il le dit lui-même, exact comme une échéance.

— Ecoutez ce portrait du général Bonaparte, dit vivement M. de Seignelay en s'avançant, un journal à la main.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-on.

— C'est le numéro de *l'Almanach des gens de bien*, qui a paru ce soir; écoutez ce passage placé en tête de sa première colonne.

« Être général par mérite; animer tout par sa présence; étonner par son génie et par son audace; être impénétrable dans ses projets; toujours heureux dans leur exécution; calme et confiant au milieu du danger; redoutable même dans son repos; savoir récompenser à propos et avec choix; punir avec justice; être sobre au sein des plaisirs et des jouissances de toutes espèces; grand, magnanime, généreux envers les vaincus, toujours égal : à ces traits, qui pourrait méconnaître le héros de la France, le général Bonaparte? »

— Et un homme si jeune d'années! dit le comte d'Adore.

— Mais si vieux de gloire, ajouta Maurice. Vous êtes émus par la manifestation de l'amour du peuple pour mon général, mais si vous assistiez à l'expression de l'amour de ses soldats. Oh! il n'y a pas de paroles capables de peindre cette adoration, ce culte.

— Etre l'incarnation de toutes les vertus puissantes, que ce général Bonaparte, reprit Corvisart. Quoi qu'il arrive maintenant, il laissera dans l'histoire un nom que nos petits-enfants répéteront avec fierté et avec amour.

— Voici ce qu'a dit en plein conseil des Anciens l'un des membres les plus influents, reprit Seignelay, qui parcourait toujours son journal.

Et il lut à haute voix :

— C'est aujourd'hui qu'il faut faire retentir le chant des victoires; c'est aujourd'hui qu'il faut parer de fleurs la statue de la Liberté! Peuple français, c'est aujourd'hui ta fête; le héros dont la gloire est inséparable de ton indépendance et de ta grandeur vient de toucher le sol de la République.

— Qui a dit cela? demanda Uranie.

— Ce n'est pas moi, répondit une voix enjouée; mais si je ne l'ai pas dit, je vous affirme que je le pense!

— Ah! maître Raguideau, dit madame Geoffrin en se levant pour saluer le nouveau venu.

La pendule sonna.

— Neuf heures et demie, cria Ferdinand en riant.

XXXII

MAITRE RAGUIDEAU

Maître Raguideau, notre ancienne connaissance du *Roi des gabiers*, était toujours et plus que jamais, le notaire à la mode parmi la société parisienne. D'une loyauté et d'une droiture de conscience reconnues par tous, le digne notaire trouvait chez ses clients, non seulement une sympathie basée sur l'estime qu'il méritait, mais encore une affection véritable. On l'aimait et pour ses excellentes qualités et pour la brusque franchise avec laquelle il donnait ses conseils,

Depuis que nous avons rencontré maître Raguideau, une récente maladie avait fait tomber son embonpoint naissant et avait altéré son teint. Plus élancé, plus pâle, maître Raguideau avait dans ses manières un parfum de l'ancienne cour qui faisait sourire d'aise ses belles clientes. C'était la distinction même que ce spirituel tabellion, qui, après avoir dressé le contrat de mariage du général Bonaparte, devait stipuler un jour les actes de dotation d'un empereur à une impératrice.

— Eh bien! dit en souriant Lucile, vous devez être joyeux, cher maître; voici votre illustre client qui revient.

Le notaire fit une légère grimace.

— Hum! dit-il, si le général Bonaparte est aujourd'hui mon illustre client, comme vous le dites si bien, madame, ce n'est pas ma faute.

— Et le général vous a-t-il gardé rancune de la triste opinion que vous manifestiez jadis à son égard? demanda Lucile.

— Le général! s'écria maître Raguideau; j'ai l'honneur d'être au mieux avec lui. Le général Bonaparte est l'un de ces hommes extraordinaires à qui l'on peut tout dire parce qu'ils sont aptes à comprendre tout. Avant son départ pour l'Égypte, et alors que je venais de dresser pour lui quelques actes, je lui rappelai moi-même l'opposition que j'avais manifestée jadis à propos de son mariage. Il me laissa dire; puis comme il ne me répondait pas :

— A ma place qu'eussiez-vous fait, mon général? lui demandai-je.

— Ma foi, me répondit-il en souriant, j'eusse fait comme vous si j'eusse été le notaire au lieu d'être le mari!

Puis prenant un ton plus sérieux, il ajouta :

— C'est précisément parce que vous vous êtes opposé à mon mariage que j'ai en vous la plus grande confiance.

— Mais, reprit maître Raguideau en s'avançant vers madame Geoffrin, quelqu'importante que soit l'arrivée en France de mon illustre client, il est une autre nouvelle, madame, que j'ai hâte de vous communiquer.

— Qu'est-ce donc? demanda madame Geoffrin.

Et voyant l'hésitation discrète de ceux qui l'entouraient :

— Oh! ajouta-t-elle vivement, ce que maître Raguideau a à m'apprendre, il doit pouvoir le faire devant mes meilleurs amis, n'est-ce pas?

— Sans doute, répondit le notaire.

— Alors qu'est-ce que c'est ? prenez un siège ! asseyez-vous là et parlez vite.

— Madame, commença le notaire d'une voix grave, il s'agit encore de ces crimes commis à quelques pas de chez vous...

— Ah ! fit madame Geoffrin avec un mouvement de répulsion.

— Pardonnez-moi, mais il faut que je vous en parle. Vous savez que les deux familles étaient celles des deux frères, MM. Louis et Arnold de Courmont ?

— Oui, j'ai appris leurs noms.

— Lorsque M. de Charney est venu ce matin chez moi, poursuivit le notaire au milieu de l'attention générale, et qu'il me pria de faire dresser un acte de donation et d'acceptation de tutelle en faveur de l'enfant échappée aux meurtriers, je me mis en quête immédiatement de tous les papiers appartenant aux victimes afin de savoir les noms, prénoms, qualités, et être à même enfin d'accomplir toutes les formalités requises.

En vertu de l'excellente action que voulait accomplir sur l'heure M. de Charney, les magistrats ne firent aucune difficulté de me confier, sur le reçu que j'en donnai, tous les papiers recueillis sur le théâtre du crime et appartenant à la famille de Courmont. Je connus ainsi le nom de la famille des deux hommes et celui de la famille des deux jeunes femmes, car toutes deux étaient sœurs et se nommaient Sophie et Élisabeth Romilly. Dans les papiers je trouvai également les deux contrats de mariage remontant à quelques années de date, et accompagnés de donations en bonnes formes, par lesquelles donations les deux ménages s'abandonnaient réciproquement tout ce qu'ils pouvaient avoir pour le présent et l'avenir, en cas de mort d'eux et de leurs enfants.

Au reste, continua le notaire, ces donations me parurent tout d'abord devoir être sans valeur pour l'unique héritier subsistant, car, d'après un double d'inventaire de la maison de commerce remontant seulement à l'année dernière, l'actif dépassait à peine le passif pour les deux négociants. Selon les preuves que j'avais devant les yeux, les citoyens de Courmont étaient de fort honnêtes gens, pouvant vivre de leur industrie, mais n'ayant pas encore pu amasser un capital.

Dans ces circonstances, l'acte généreux que voulait faire M. de Charney était donc un bienfait sans nom pour la malheureuse petite fille qui allait se trouver à la fois sans parents et sans fortune. Je m'empressai donc de faire dresser cet acte, et M. de Charney le signa.

Vous n'ignorez pas mesdames, poursuivit maître Raguideau, que, d'après les lois qui nous régissent, tout acte notarié, pour être valable, doit être passé, ainsi que l'explique la formule : « devant maître un tel et son collègue? »

Voulant faire le dépôt de l'acte que M. de Charney venait de signer, je me rendis donc chez mon collègue pour satisfaire à la dernière formalité légale. Desmont prit le papier et le parcourut des yeux, tandis que je me chauffais tout en lui expliquant en quelques mots le motif qui avait présidé à la généreuse action de M. de Charney.

« Ange-Adeline-Armande de Courmont, dit mon collègue en lisant la teneur de l'acte, mais j'ai connu particulièrement une famille de Courmont...

— Où cela ? demandai-je.

— En Normandie.

— Cela est vrai! dis-je frappé d'un souvenir qui naissait subitement, Vous avez été notaire à Louviers avant de l'être à Paris.

— Et c'est mon gendre qui a repris ma charge à Louviers.

— Eh bien! mais ces deux malheureux Courmont habitaient Elbeuf!

— Elbeuf! s'écria Desmont, ce sont les Courmont d'Elbeuf! mais ce sont d'anciens clients de mon étude! C'est mon gendre qui les a mariés, et, pour une affaire récente, j'ai même ici tout un dossier les concernant.

— Quelle affaire? demandai-je.

— Un procès qu'ils ont eu à soutenir contre un oncle.

— Un oncle de qui ? d'eux ou de leurs femmes, car les deux dames de Courmont étaient sœurs, n'est-ce pas ?

— Oui! c'est bien cela. C'était effectivement un oncle de leurs femmes, mais oncle par alliance, le plus étrange et le plus singulier personnage que tu puisses imaginer. Je l'ai beaucoup connu ! Le procès était fort important : il s'agissait de cent trente-deux mille livres sterling !

— Deux millions trois cent mille livres argent de France! m'écriai-je avec stupéfaction. »

XXXIII

UN COUP DU SORT

Insensiblement tous les personnages rassemblés dans le salon de madame Geoffrin s'étaient rapprochés de maître Raguideau, et attirés par l'attrait de sa parole facile, entraînés par l'intérêt que provoquait son récit, tous formaient un cercle attentif dont le notaire était le point central.

Pour mieux se faire entendre et comprendre de tous, maître Raguideau se penchait, en parlant, à droite, à gauche, se retournait à demi, mais à chaque point important de ses phrases il s'adressait plus directement à madame Geoffrin.

Il était évident que le dénouement encore ignoré de l'histoire devait intéresser particulièrement la mère de Ferdinand et d'Amélie. En entendant prononcer la somme réellement formidable que le notaire venait d'énumérer, chacun s'était récrié, en ouvrant de grands yeux :

« Deux millions trois cent mille livres ! répétait-on avec un accent de doute.

— Cent trente-deux mille livres sterling! reprit maître Raguideau en appuyant sur les mots, cela fait bien deux millions trois cent mille francs, sans compter le change qui, par le temps qui court, est encore de trois et demi en faveur de la livre anglaise, ce qui ne laisse pas que de faire un assez joli appoint.

— Mais pourquoi parlez-vous de livres sterling, monsieur Raguideau, puisqu'il s'agit de Français, et par conséquent d'argent français? demanda Léopold.

— Il s'agit de Français, soit, cher monsieur, mais il s'agit d'argent anglais. Le but du procès était, pour M. de Rostange, l'oncle par alliance des deux dames de Courmont, de se faire déclarer par le tribunal français seul et unique propriétaire de cette somme considérable placée jadis sur la banque d'Angleterre par le père des dames de Courmont, M. Romilly, il y a déjà quelques années.

— A qui revenait cet argent ? demanda Maurice.

— Là était précisément la question, car M. Romilly était mort sans tester.

— Alors ses enfants devaient hériter.

— Oui, si la fortune de M. Romilly eût été sienne propre ; mais M. Romilly avait une sœur, laquelle, son frère mort, réclama la totalité de cette fortune comme lui appartenant. Suivant elle, son frère n'avait été que le dépositaire de cet argent, qu'elle l'avait chargé de

porter en Angleterre; elle montrait à l'appui de son assertion une foule de lettres de M. Romilly qui, effectivement, semblaient rendre fondée son assertion. Malheureusement pour la clarté du procès, cette sœur de M. Romilly mourut subitement, alors que l'affaire était plus que jamais en suspens. Elle s'était mariée récemment, quoique n'étant plus tout à fait jeune : elle avait épousé M. de Rostange; ils n'avaient pas d'enfants.

La femme morte, M. de Rostange exiba un acte de donation entre-vifs, acte parfaitement légal, indiscutable, et en sa qualité d'unique héritier de la défunte, il continua le procès, qui dès lors devenait le sien.

Sur ces entrefaites, la famille de Courmont retrouva d'autres lettres de la sœur de M. Romilly, lettres qui annihilaient toutes ses assertions relativement à la possession de la fortune et qui prouvaient qu'elle avait bien confié des fonds jadis à son frère, mais que ces fonds ne montaient qu'à la somme de cinquante mille francs.

Cela est possible, dit l'avocat de M. de Rostange, mais c'est avec ces cinquante mille francs que M. Romilly a acquis l'immense fortune dont il était détenteur. Il n'a agi que comme intermédiaire, comme agent de sa sœur : elle seule courait les chances de perte, elle seule devait courir les chances de gain. Il n'y a pas eu d'acte d'association entre eux, et la preuve que M. Romilly n'avait point de fortune, c'est que ses filles ont épousé MM. de Courmont sans dot.

— Cela était vrai, poursuivit maître Raguideau, mais ce qui était vrai également, ce qu'il résultait de la correspondance de M. de Romilly, c'est qu'à plusieurs reprises il avait essayé de faire parvenir à ses enfants des sommes importantes, et que les circonstances seules de la guerre s'y étaient opposées.

Or, en annonçant successivement ces différents envois, M. Romilly parlait de cet argent comme lui appartenant en propre. Dans sa nombreuse correspondance avec ses gendres et avec ses filles, jamais un mot concernant cette fortune comme appartenant à sa sœur ou provenant d'elle n'était prononcé.

Ces lettres étaient donc en opposition directe avec celles exhibées par madame de Rostange.

Bientôt de singuliers bruits circulèrent : on dit, et des médecins déclarèrent, que feu madame de Rostange n'avait pas la tête bien saine; on affirma qu'elle était absolument sous la tutelle de son mari. Enfin il fut prouvé que jamais, en aucune circonstance, avant l'époque de son mariage, madame de Rostange n'avait parlé de cette fortune immense dont son frère était détenteur à l'étranger.

L'avocat des Courmont alla plus loin, il fouilla dans la vie passée de M. de Rostange; il prouva que cet homme avait été un ancien mauvais sujet perdu de dettes, qu'il paraissait s'être rangé depuis plusieurs années, il est vrai; mais de tous ses antécédents peu honorables il conclut que les prétendues lettres de M. Romilly à sa sœur, et servant de base au procès, étaient fausses; et il paraît que le tribunal de Louviers fut de son avis, car il débouta M. de Rostange de sa demande, le condamna aux dépens, et déclara mesdames de Courmont seules héritières de leur père, déclaré seul propriétaire de l'immense fortune demeurée placée sur la banque d'Angleterre.

Inutile de vous dire, poursuivit maître Raguideau, que tout ce que j'ai l'honneur de vous apprendre là, c'était mon confrère qui m'en donnait connaissance. Je l'écoutais avec un intérêt croissant.

— Et quand ce jugement a-t-il été rendu? lui demandai-je.

— Il y a dix jours seulement, me répondit-il. Mon gendre m'a envoyé toutes les pièces du procès, que j'ai reçues avant hier, il m'annonçait également la prochaine arrivée à Paris de MM. de Courmont, qui venaient ici afin de s'entendre sur les moyens à employer pour faire rentrer en France cette immense fortune déclarée leur. Je ne les attendais, d'après la lettre de mon gendre, que dans quelques jours. J'ignorais complètement leur arrivée à Paris.

— Ainsi, dis-je sans pouvoir revenir encore de mon étonnement, cette petite orpheline en faveur de laquelle je viens de faire signer une donation de vingt mille francs est archimillionnaire?

— Sans doute! c'est l'unique héritière des deux familles de Courmont auxquelles revenait toute cette fortune.

— Confiez-moi tout ce dossier, que je l'examine, cher maître, dis-je à mon collègue. Il me donna toutes les pièces; je passai quatre heures à les compulser. Il y avait là tous les renseignements désirables sur les familles de Courmont et Romilly. J'allais avoir achevé, et je m'apprêtais à clore les notes que j'avais prises, quand tout à coup je laissai échapper une exclamation de surprise.

Et se plaçant en face de madame Geoffrin, qu'il regarda fixement.

— Votre cher mari, poursuivit le notaire en changeant de ton, vous a souvent parlé de sa famille, n'est-ce pas?

— Sans doute, répondit madame Geoffrin, très étonnée; mais je ne vois pas...

— Son grand-père avait deux frères?

— Oui, l'un mort à Paris, dans son lit, l'autre tué en Amérique auprès de M. de la Fayette. Le premier se nommait Jules, le second Alfred.

— Cet Alfred s'était marié en Amérique et il avait eu un enfant, une fille?

— Oui, dit encore madame Geoffrin; mais cette jeune cousine germaine de mon mari, nous ne l'avons jamais connue; tout ce que j'ai su, c'est qu'elle était revenue en France. A cette époque, c'était avant 1780, j'étais en Allemagne avec mon mari. Il paraît qu'ensuite elle est retournée en Amérique avec sa mère. Depuis je n'en ai jamais entendu parler, et cela se comprend, les troubles des dernières années ont occupé tous les esprits.

— Eh bien! dit maître Raguideau d'un ton triomphant, savez-vous ce qu'elle est devenue cette cousine germaine?

— Elle est revenue une seconde fois en France?

— Oui; et cette fois elle y a épousé M. Romilly.

— Le père des dames de Courmont?

— Précisément; elle était leur mère, et par conséquent la grand'mère de cette malheureuse petite orpheline que M. de Charney voulait si charitablement doter.

Il y eut un moment d'étonnement général.

— Ah! voilà qui est étrange, dit madame Geoffrin.

— Mais, s'écria Ferdinand, cette petite fille est notre parente, alors.

— Elle n'a même absolument que vous pour parents, j'en réponds, dit maître Raguideau.

— C'est ma cousine? dit Amélie.

— A un degré assez éloigné, ajouta Lucile en souriant.

— Mais mon père était le cousin germain de sa grand'mère; sa mère était donc notre cousine issue de germain, et elle est, elle, notre parente au quatrième degré.

— Ce qui, dit en riant le comte d'Adore, vous permettrait d'en hériter si vous étiez plus jeune qu'elle, puisque la loi renvoie l'héritage jusqu'au cinquième degré.

— Mais, dit madame Geoffrin, si cette enfant est ma cousine et qu'elle n'ait que moi pour unique parente, j'en prendrai soin. Cependant, non; je ne puis le faire, ajouta madame Geoffrin après avoir réfléchi.

— Pourquoi? demanda Corvisart.

— Elle est trop riche, dit simplement la veuve.

Il n'y eut qu'un mouvement parmi tous les auditeurs.

— Ah ! s'écria Lucile, tout le monde vous connaît trop pour ce que vous êtes madame, pour qu'une hésitation de votre part soit permise.

— D'ailleurs, qui veillerait sur cette enfant? dit Corvisart.

— M. de Charney adoptait bien l'enfant pauvre, ajouta maître Raguideau; cet acte dressé par moi répondrait à tout si une voix s'élevait. M. de Charney ne va-t-il pas être de votre famille ?

Amélie rougit violemment.

— Allons ! allons ! continua en souriant le notaire, ne m'en veuillez pas de mon indiscrétion, ma belle petite cliente. J'ai dans ma poche votre contrat de mariage, que j'avais préparé et que je voulais communiquer ce soir même à votre mère.

Et maître Raguideau, prenant le bras de madame Geoffrin, l'entraîna doucement à l'écart. La conversation générale continua sur les événements si différents et cependant si extraordinaires de la journée.

Maurice, que le comte d'Adore avait essayé maintes fois d'engager dans un entretien particulier, semblait d'une gaieté et d'un entrain merveilleux. Tenant le dé de la conversation, il charmait les dames qui l'entouraient, lorsque la pendule sonna l'heure.

— Ah mon Dieu ! minuit, dit madame Chivry.

— Minuit déjà, répéta-t-on.

Et, comme toutes les dames se levaient pour prendre congé, un violent coup de sonnette retentit à la porte d'entrée de la maison.

— Qui donc peut venir à cette heure? dit madame Geoffrin avec étonnement.

Maurice avait fait un geste d'inquiétude; on attendait. Des pas rapides retentirent dans le vestibule précédant le salon, et comme Mariette, la caméristе, ouvrait la porte, le battant s'écarta violemment et Dupuytren fit irruption dans le salon.

Le jeune médecin était extrêmement pâle ; ses regards étaient sombres et une émotion violente se lisait sur sa physionomie. Corvisart courut au-devant de lui.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-il.

XXXIV

ARMANDE

Tout le monde entourait Dupuytren, et les questions pleuvaient sur lui avec la rapidité et la profusion de la grêle. Dupuytren, quoique toujours fort pâle, parut avoir recouvré son sang-froid.

— Quand je suis parti d'ici, commença-t-il, quelle heure pouvait-il être ?

— Neuf heures ! répondit vivement Ferdinand. Je puis vous l'affirmer d'autant plus sûrement que quelques instants après je fis la remarque, à propos de l'exactitude de maître Raguideau, qu'il serait ici à neuf heures et demie, et une demi-heure environ s'est écoulée entre votre départ et son arrivée.

— C'est bien cela, reprit Dupuytren. En quittant ce salon, je me rendis chez moi. Je demeure assez loin d'ici, vous le savez, puisque j'habite la rue de la Harpe. Il me fallut plus d'une demi-heure pour regagner mon domicile, de sorte qu'il était environ dix heures moins un quart lorsque la femme du concierge, que j'avais laissée à la garde de l'enfant, m'ouvrit ma porte.

Lorsque j'avais quitté la petite fille, elle allait aussi bien que possible. Le pansement que j'avais opéré sur ses blessures était en bonne voie, et j'espérais combattre victorieusement la fièvre naissante, qui jusqu'alors n'avait fait aucun progrès. Quand je rentrai, au contraire, je fus frappé du changement subit qui s'était opéré dans l'état de la malade.

Son front était rouge, ses joues empourprées, ses lèvres fortement carminées. Sa respiration difficile, gênée, sifflante : la fièvre s'était emparée d'elle avec une violence que je ne pouvais m'expliquer. Je voulus visiter et examiner les blessures.

Ces blessures, continua Dupuytren en changeant de ton, je ne sais si je vous l'ai dit, consistaient en deux coups d'un instrument tranchant, portés l'un à l'épaule, à la naissance de la clavicule, et l'autre à la poitrine, dans la région du cœur. La première blessure était profonde, la plaie, béante et large, avait rendu beaucoup de sang; la seconde était de beaucoup moins grave : la lame de l'instrument avait glissé sur les côtes et n'avait fait que déchirer les chairs, sans attaquer un organe spécial,

Je le répète, alors que j'avais pansé ces blessures pour la dernière fois, c'est-à-dire quelques heures auparavant, elles m'avaient paru être dans l'état le plus satisfaisant. La cicatrisation devait s'opérer avec cette rapidité qu'elle acquiert chez les jeunes enfants, dont les tissus cellulaires ont une si grande élasticité et sont d'un rapprochement si facile. Il n'existait pas la moindre trace d'inflammation : c'était là ce qui m'avait donné le meilleur espoir et qui m'avait fait supposer que la fièvre, toujours si pernicieuse à la suite d'une blessure, ne se développerait pas.

Aidé par la concierge, je procédai à la visite des plaies, mais je n'avais pas achevé d'enlever les bandages, que je poussai un cri d'étonnement.

— Que s'est-il passé en mon absence ? demandai-je à la concierge.

— Rien, docteur, me répondit-elle.

— Vous avez défait ces bandages !

— Moi ! s'écria la femme. Je vous jure que je n'ai rien défait du tout.

— Ces bandages ont été déplacés par vous ou par un autre.

— Mais non ! Personne n'est entré !

Cependant j'étais certain de ce que j'affirmais, continua Dupuytren ; les bandages n'étaient plus placés ainsi que je les avais mis. La main qui y avait touché devait, quoique habile, être étrangère à la chirurgie, car les bandes de toile n'étaient plus disposées suivant nos habitudes.

J'insistai de nouveau auprès de la concierge.

— Je suis certain que vous avez touché à ces bandages ! répétai-je.

— Mais non ! puisque je vous le jure !... répondit la femme avec un accent de sincérité auquel je ne pouvais refuser de croire.

— Vous vous êtes absentée alors?...

— Mais docteur...

— Répondez ! Vous avez quitté cette chambre?

— Et bien ! oui, mais je n'ai été absente qu'une minute.

— Enfin vous avez laissé seule la petite ?

— Une minute à peine.

— Je vous avais défendu de la quitter ! dis-je avec colère.

— Mais, docteur, c'est le propriétaire qui m'a appelée pour me donner un ordre.

Je n'écoutais plus la femme.

— Qui donc a pu s'introduire ici? me demandais-je.

Comme l'enfant paraissait souffrir, je me rapprochai.

— Et les plaies ? demanda Corvisart.

— Elles étaient dans l'état le plus alarmant. Les chairs étaient tuméfiées, les orifices d'un brun bleuâtre, des points noirs se montraient çà et là, l'enflure se manifestait avec les caractères les plus précis de la gangrène.

— Et vous n'aviez rien remarqué avant?

— Rien, absolument rien.

— Voilà qui est étrange! La grangrène ne se développe chez les jeunes enfants blessés par accident que dans les circonstances les plus exceptionnelles... Que fîtes-vous?

— Je m'apprêtai à cautériser. Je cherchai du nitrate d'argent, et, bien que je fusse certain d'en avoir placé dans mon bureau le matin même, je ne pus retrouver mes *crayons*.

Impatienté, je descendit rapidement pour courir chez le pharmacien voisin. J'allais atteindre sa boutique, lorsque des pas précipités retentirent derrière moi, et j'entendis une voix haletante m'appeler distinctement.

Je me retournai: un homme, à bout d'haleine, épuisé par une course récente, se cramponna à mon bras:

— Docteur! docteur! me cria-t-il d'une voix suppliante. Ah! c'est vous enfin!

— Que voulez-vous? demandai-je en faisant un effort pour me débarrasser.

— Venez! venez!

Et l'homme voulait m'entraîner.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? repris-je.

— Je suis un malheureux dont la femme se meurt! s'écria mon interlocuteur. Elle vient de tomber frappée d'une attaque d'apoplexie; il n'y a pas une minute à perdre pour la sauver!...

— Mais... dis-je en hésitant.

— Il n'y a pas à hésiter. Venez, docteur, c'est à deux pas; d'ailleurs, j'ai là ma voiture. Je viens de chez vous, on m'a dit que vous sortiez à l'instant, je me suis élancé sur vos traces: je vous ai rejoint, je ne vous quitte pas! Venez! j'ai quatre enfants qui béniront le sauveur de leur mère.

En parlant ainsi l'homme m'entraînait vers une voiture que je voyais effectivement stationnaire à quelque distance. Que devais-je faire? Je ne pouvais refuser. Une attaque d'apoplexie ne pardonne pas et demande à être combattue sans retard. Je pensai que la gangrène, chez l'enfant, ne pouvait pas faire des progrès tellement rapides que je ne revinsse pas à temps un quart d'heure plus tard, et je me décidai à suivre l'homme, qui se tenait toujours cramponné à moi.

— Je vais monter auprès du cocher pour lui indiquer la route, me dit-il en me poussant dans la voiture et en refermant la portière.

Les chevaux partirent au galop dans la direction de la rue de Grenelle. La nuit est très noire, et je ne me rendis pas compte, dans le premier moment, de la direction que je suivis. Cependant, au bout de quelques instants, il me sembla, au train dont nous roulions, que nous avions dû faire déjà une assez longue route. Je mis la tête à la portière et je reconnus les abords des Invalides. J'appelai mon homme.

— Nous arrivons! me cria-t-il.

La voiture roula plus rapidement et bientôt nous longeâmes le Champ de Mars. Passant derrière l'École militaire, nous sortîmes de Paris et nous entrâmes dans Grenelle. La voiture s'arrêta, je descendis, mon guide était déjà à terre. Il ouvrit la porte d'une main et me guida de l'autre dans un escalier tortueux. Il avait allumé un rat de cave.

Nous atteignîmes le quatrième étage et je penétrai dans une espèce de galetas. Une femme était étendue sur un lit de sangle. Je m'approchai: la malheureuse créature avait la face violacée, la bouche contractée et la respiration embarrassée. Je poussai un cri de colère.

— Cette femme n'est pas malade, dis-je, elle est ivre!

— Ivre? répétèrent les auditeurs de Dupuytren.

— Oui, la misérable était ivre morte, dans l'incapacité absolue de tenter un mouvement ni de prononcer un mot. En regardant autour de moi, j'aperçus un éventaire dans un coin et des fruits entassés sur une table boiteuse, tout l'attirail d'une revendeuse des quatre saisons. L'homme ne disait mot et paraissait tout honteux.

— Cette femme est ivre! répétai-je. Elle n'a besoin que de sommeil. Le diable vous emporte, pour m'avoir derangé à propos de cette mauvaise!...

— Je vous demande pardon, mille pardons! me dit mon interlocuteur. Jamais ma femme ne se grise, voyez-vous, ce qui fait, que dans le premier moment, j'ai été effrayé... Monsieur le médecin, pardonnez-moi, je vous en supplie!

Je me dirigeai vers la porte, l'homme me suivit en me demandant timidement de fixer le prix de ma visite.

— Je ne veux rien! dis-je en descendant les escaliers.

— Au moins, docteur, poursuivit l'homme, qui me suivait, veuillez reprendre, pour vous en retourner, la voiture qui vous a amené; je l'ai gardée exprès, et vous n'en trouveriez plus dans Paris à cette heure.

Cette fois je ne refusai pas, car ce qu'il disait était vrai.

Je sautai dans le véhicule en criant au cocher:

— Rue de la Harpe et brûle le pavé!

La voiture repartit avec une vitesse plus grande encore que celle avec laquelle elle m'avait conduit. Bientôt même cette vitesse acquit une telle violence qu'elle devint inquiétante.

— Moins vite! criai-je au cocher.

Il ne me répondit pas. J'apercevais les murs de Paris quand, au lieu de pénétrer dans la capitale, la voiture s'élança à droite.

— Mais, tu n'es donc plus maître de tes chevaux! criai-je encore.

— Non, me répondit le cocher, mais n'ayez pas peur: quand ils auront couru un peu, ils se fatigueront...

— Vous étiez emporté? dit madame Chivry en frissonnant à la pensée de l'accident du matin.

— J'étais emporté, reprit Dupuytren. Que vous dirai-je? la voiture finit par se briser. Comment ne fus-je pas brisé, moi-même? je l'ignore Je revins à pied chez moi; j'étais demeuré absent plus d'une heure.

Quant je regagnai mon domicile, poursuivit Dupuytren après un silence, quand j'arrivai auprès de l'enfant malade, je trouvai la concierge tout en larmes. Durant mon absence, la gangrène avait fait des progrès si étrangement rapides, que l'enfant était mort.

— Mort? s'écria-t-on.

— Mort? répéta maître Raguideau en s'avançant.

— Oui, la petite fille est morte, reprit Dupuytren, et cette mort me paraît tellement extraordinaire, que je viens prier le docteur Corvisart de venir avec moi en constater les causes. C'est parce que je savais trouver le docteur ici que j'y suis venu.

— Mort! mort! répétait-on avec stupeur.

— Mort! disait maître Raguideau, comme s'il n'eût pu revenir de son étonnement. L'enfant que vous avez recueilli, docteur, est bien l'enfant échappé la nuit dernière aux assassins, la fille de M. Arnold de Courmont, celle que M. de Charney, ici présent, avait voulu adopter?

— Sans doute! répondit Dupuytren, étonné lui-même de l'insistance du notaire.

— Et cette petite fille est morte à cette heure, vous en êtes certain?

— Que trop certain.

Et se tournant vers Corvisart:

— Venez-vous! ajouta Dupuytren.

Les deux médecins sortirent précipitamment.

— Oh! quelle affreuse aventure ! dit madame Geoffrin. Le bon Dieu n'a pas voulu que je prisse soin de cette pauvre chère petite !

— Madame, dit gravement maître Raguideau en s'avançant, je déplore comme vous cette pénible catastrophe, mais vous héritez de deux millions trois cent mille livres !

XXXV

L'HÉRITAGE.

Madame Geoffrin était demeurée stupéfaite, comme foudroyée ; tous ceux qui l'entouraient la regardaient avec un ébahissement presque comique, et tous ces regards se reportaient ensuite vers le notaire. Amélie et Ferdinand eux mêmes ne paraissaient pas comprendre. Maître Raguideau prit sa tabatière, y puisa longuement et, se barbouillant vigoureusement les narines, signe infaillible chez lui, de la plus grande préoccupation!

— J'ai l'honneur de vous répéter, reprit-il, que vous héritez de deux millions trois cent mille livres, sans compter le change.

Et comme personne ne répondait encore.

— Ainsi que je vous l'ai expliqué, poursuivit le notaire, vous êtes la seule et unique héritière de la famille de Courmont, partant vous héritez, eux morts, de tous leurs biens, argent liquide, contrats, meubles et immeubles. Cela est parfaitement clair.

— Quoi ! s'écria enfin madame Geoffrin après un nouveau silence, cette fortune...

— Est la vôtre.

— Impossible!

— Parfaitement possible, heureusement pour vous et vos enfants.

— Non, non, cela ne se peut!... D'ailleurs êtes-vous certain que je sois parente de cette famille de Courmont?

— Très certain, chère madame. Faut-il reprendre mes explications? Cette petite fille qui vient de mourir était votre cousine, et elle n'avait que vous pour unique parent.

— Cependant son oncle, ce Rostange... fit observer le comte d'Adore.

— Celui-là n'a aucun droit à la succession, dit vivement le notaire. Le jugement du tribunal a déclaré nulles ses prétentions à ladite succession, et les prétendues lettres reconnues fausses ne lui permettent pas de tenter la plus légère réclamation. Je vous répète que j'ai visité tous les papiers de la famille, et le doute ne saurait être permis. Vous êtes bien, madame, la seule et unique héritère de son immense fortune.

Un nouveau silence, plus profond, plus solennel encore, suivit cette explication si claire et dont la conclusion faisait de la maîtresse de la maison l'une des femmes les plus riches de France.

— Il faudra réaliser cette somme en Angleterre, poursuivit maître Raguideau, et aviser aux moyens de la faire parvenir en France, ce qui ne saurait offrir de grandes difficultés. Dès demain, madame, je vais m'entendre avec mon collègue et procéder aux démarches nécessaires pour établir d'abord vos droits incontestables, puis pour vous mettre en possession enfin de ce splendide héritage

Madame Geoffrin regardait ses amis, qui la regardaient à leur tour, et tous les regards se croisaient au milieu du mutisme général avec une éloquence intraduisible. Enfin, emportée par l'un de ces sentiments si compréhensibles en semblables circonstances, madame Geoffrin saisit dans ses bras sa fille Amélie, qui était près d'elle, et, tendant la main à son fils, elle pressa ses deux enfants sur sa poitrine en éclatant en sanglots.

— Oh! dit-elle en s'arrêtant subitement et comme obéissant à un sentiment qui se faisait subitement jour dans son âme, Dieu m'est témoin que ce n'est pas de joie que je pleure !... Quelque magnifique que le destin fasse le sort de mes enfants, je renoncerais de grand cœur et sans hésiter à cette fortune, si je pouvais rendre la vie à l'innocente créature dont l'âme vient de s'envoler vers le ciel !

Tous les assistants étaient très émus, et des larmes perlaient au bord des cils de Lucile, d'Uranie, de madame Chivry et de sa fille. Par un même élan, les quatre femmes se rapprochèrent du groupe formé par madame Geoffrin, sa fille et son fils.

— Oh! chère amie, dit vivement madame Chivry, nous vous connaissons trop bien tous pour douter de vos nobles sentiments. L'instant ne saurait être heureusement choisi pour se réjouir, mais cependant permettez à vos meilleurs amis de vous dire que, puisqu'un désastre aussi grand devait frapper et anéantir toute une malheureuse famille, il y a une sorte de consolation pour les cœurs honnêtes à voir cette immense fortune placée entre des mains généreuses et charitables comme les vôtres.

Les hommes étaient demeurés un peu en arrière. M. de Charney, l'œil pensif, le front sombre, l'expression du visage soucieuse et péniblement affectée, se tenait plus encore à l'écart.

Ferdinand remarqua cette attitude du futur époux de sa sœur. Quittant aussitôt sa mère, qu'il força doucement à se rasseoir dans son fauteuil et que ses amies entouraient, il marcha vers Annibal et lui tendit les mains avec un geste empreint d'une vraie cordialité,

M. de Charney répondit à l'amicale démonstration du jeune homme.

— Mon frère, dit Ferdinand.

— Chut! répondit Annibal en secouant doucement la tête, ne dis pas ce mot : il me fait mal!

— Comment? » s'écria Ferdinand avec étonnement.

Annibal ne répondit pas; paraissant prendre une brusque résolution et quittant son interlocuteur, il se dirigea vers madame Geoffrin. Chacun s'écarta tous les regards étaient fixés sur cet homme dont la situation, en présence de l'événement inattendu, paraissait bien difficile.

— Madame, dit Annibal d'une voix émue, vous êtes à cette heure entourée d'amis trop dévoués, dont j'apprécie trop bien l'honorabilité et l'affection qu'ils vous portent, pour hésiter à parler ainsi que je vais le faire, ainsi que ma conscience exige que je le fasse.

M. de Charney s'arrêta : son émotion allait croissant et ne paraissait pas lui permettre d'être maître de lui-même.

— Je vous écoute, mon ami, dit madame Geoffrin d'une voix douce; mais je ne comprends pas, je vous l'affirme, où vous voulez en venir.

— Vous allez me comprendre, madame, reprit Annibal.

Lorsqu'il y a quelques mois j'eus l'honneur d'être accueilli dans votre maison, je m'aperçus promptement que le plaisir, le bonheur même (permettez-moi d'employer ce mot) que j'éprouvais à franchir le seuil de votre porte avait une cause qu'il était de mon devoir d'honnête homme de vous révéler promptement...

Je n'hésitai pas, vous pouvez me rendre justice, madame, et sans employer de grands détours, je vins un matin m'agenouiller devant vous, et là, mes mains dans les vôtres, puisant du courage dans vos bienveillants regards qui me caressaient si doucement, je vous dis que j'avais toujours été privé de la tendresse d'une mère, que pas une bouche fémi[illegible] ne m'avait appelé *mon fils*, et que je venais vo[illegible] [illegible]pplier, au



Ferdinand repassa dans la chambre de sa mère, lui offrit le breuvage rafraîchissant. (Page 84.)

nom de mon bonheur à venir, de me rendre, à moi homme, cette part de tendresse dont le ciel m'avait privé enfant.

Oh! je vous vois encore, madame ! J'étais là, devant vous, anxieux, hésitant, attendant mon sort... Vous étiez émue, vous rougissiez, et vos mains frissonnaient dans les miennes, mais ces mains ne se retiraient pas... Enfin votre tête se pencha vers la mienne, vos lèvres s'approchèrent de mon front, et ce fut dans un baiser que je reçus, pour la première fois, ce titre si doux qui émeut si fort et qui me fit vous prendre dans mes bras en vous disant avec des larmes : « Ma mère ! » C'était la première fois aussi que ce nom sortait de mes lèvres.

En ce moment mademoiselle Amélie entrait; j'étais toujours agenouillé. Elle accourut vers vous, je me tournai vers elle, et, joignant les mains, je lui dis que je l'aimais!

Oh! continua M. de Charncy avec véhémence, je vivrais cent ans que jamais le souvenir de cette scène ne s'effacera de ma mémoire.

Annibal s'arrêta de nouveau plus ému encore que précédemment. Son émotion, au reste, avait gagné tous ceux qui l'entouraient, et qui l'avaient écouté dans un religieux silence. Il avait parlé avec un tel accent de simplicité et de conviction sincère, que les dames n'avaient pu s'empêcher d'approuver de la paupière, et les hommes avaient souri doucement.

Madame Geoffrin tenait sa fille par la taille; Amélie avait enfoui sa jolie tête dans la collerette de sa mère, Ferdinand avait l'œil humide.

— Je me rappelle toute cette scène, mon ami; dit madame Geoffrin, je me la rappelle avec une douce émotion, et elle ne sortira non plus jamais de ma mémoire; mais, encore une fois, je ne puis comprendre où vous voulez en venir.

Annibal se redressa comme s'il eût fait provision nouvelle de courage.

— Lorsque j'osai vous demander la main de mademoiselle Amélie, reprit-il d'une voix plus ferme, lorsque vous consentîtes à me nommer votre fils, vous étiez alors madame Geoffrin, veuve d'un honnête homme

ayant honnêtement acquis par son travail une heureuse aisance. J'avais deux cent mille francs à moi, provenant de la succession de mon père ; mademoiselle Amélie avait cent mille francs de dot ; sous le rapport de la fortune, l'union paraissait donc être parfaitement assortie...

— Eh bien? demanda madame Geoffrin.

— Eh bien, poursuivit Annibal, cette union ne l'est plus.

Amélie se redressa vivement, sa mère la serra contre elle.

— Si, continua Annibal, M. de Charney riche de deux cent mille livres était un parti convenable pour mademoiselle Geoffrin ayant cent mille francs de dot, il ne peut, sans être taxé de folle ambition, aspirer à la main d'une jeune fille dont la mère a maintenant l'une des plus grandes fortunes de Paris. J'aime mademoiselle Amélie, madame, je l'aime profondément, sincèrement !... mais je vous rends, devant tous ceux qui m'entourent, à vous madame, la parole que vous avez bien voulu me donner et dont la réalisation eût fait la joie de ma vie, et à elle la liberté de rencontrer un parti plus digne d'elle !

Et s'inclinant noblement devant madame Geoffrin, M. de Charney fit un pas en arrière comme pour se retirer.

L'émotion de tous les assistants avait grandi. Hommes et femmes approuvaient du regard et du geste.

— Bien ! très bien ! dit Signelay.

— C'est d'un homme de cœur, murmura le comte d'Adore.

— Oh ! comme il doit souffrir ! dit Lucie en regardant son mari.

Madame de Chivry ne disait mot. Elle s'appuyait contre le dossier de son fauteuil. Caroline, sa fille, assise près d'elle, était devenue d'une pâleur de marbre, et si l'attention n'eût pas été concentrée sur M. de Charney et sur madame Geoffrin, on eût certes cru, en remarquant l'état de pâleur du visage de la jeune fille, qu'elle allait se trouver mal.

Sur un signe de sa mère, Ferdinand s'était vivement avancé et, prenant Annibal par la main, il l'avait ramené vers madame Geoffrin.

— Mon ami, dit la veuve, je comprends et j'apprécie le sentiment d'extrême délicatesse auquel vous obéissez et qui me fait vous estimer et vous aimer plus encore. En venant me rendre ma parole en de telles circonstances, vous faites ce que mon fils eût fait à votre place ; mais, mon cher enfant (car vous m'avez permis de vous nommer aussi mon fils), je n'ai que quelques mots à vous répondre. Lorsque je vous accueillis chez moi, lorsque je vous reçus, lorsque surtout, m'apercevant de ce qui se passait en vous, je continuai, moi, mère, à vous recevoir, c'est que j'avais compris ce qu'il pouvait y avoir dans votre cœur de nobles et de beaux sentiments. Dans l'union convenue, je ne m'arrêtai pas un seul instant à la question de fortune ; vous eussiez eu cent mille livres de rente ou rien, je n'eusse pas hésité à vous donner ma fille, parce que ma conviction était que vous la rendriez heureuse. Si je ne me suis pas arrêtée à cette question de fortune jadis, pourquoi donc m'y arrêterais-je aujourd'hui qu'un hasard me met précisément à même de jouir d'une liberté plus grande encore à cet égard ? Vous aimiez ma fille avant l'événement de ce soir, vous ne l'en aimez pas plus certes parce qu'elle est plus riche, mais vous ne pouvez aussi l'en aimer moins. D'ailleurs, je n'ai qu'une question à vous adresser : si ces deux millions fussent devenus subitement vôtres, comme ils sont devenus miens, eussiez-vous renoncé à votre union avec Amélie ?

— Ah ! madame, s'écria Annibal, une telle supposition...

— Vous offense, n'est-ce pas ? Pourquoi alors la vôtre ne nous offenserait-elle pas ? Vous aimez ma fille, ma fille vous aime, vous deviez être mon gendre avant que je fusse riche, devenue riche, je veux que vous le soyez plus que jamais. Me refuserez-vous à votre tour ?

Et, avec un geste charmant, madame Geoffrin tendit la main à Annibal. Celui-ci s'inclina, baisa cette main, mais se redressant en secouant la tête :

— L'homme doit être le chef de la communauté, dit-il en souriant tristement, c'est lui qui doit, par son intelligence et son travail, apporter l'abondance dans le ménage ; ici, au contraire...

— Ah ! interrompit madame Geoffrin, prenez garde ! je vais voir là une ridicule question d'amour-propre.

— Madame, pardonnez-moi de ne pas accueillir vos excellentes paroles comme elles le méritent, reprit M. de Charney, mais j'ai peur... d'un mouvement de précipitation... j'ai peur qu'obéissant à votre excellent cœur vous ne calculiez pas ce soir... Songez donc ! si vous alliez regretter un jour ! Que pourrais-je faire ?... me tuer !

— Ah ! s'écria Amélie.

— Annibal ! dit madame Geoffrin.

— Je m'en rapporte à maître Raguideau, votre notaire et votre ami, reprit Annibal ; je vous ai rendu votre parole, demeurez libre jusqu'à demain.

— Monsieur a parfaitement raison, dit le notaire en s'avançant, vingt-quatre heures de réflexion ne peuvent jamais nuire, et d'ailleurs vous aurez toujours le temps, ma chère cliente, de...

— Non, non, dit vivement madame Geoffrin, une telle attente serait une insulte pour un homme du caractère de M. de Charney. Je vous ai nommé mon fils, Annibal, et vous êtes mon fils comme Ferdinand, qui est votre frère.

Puis se levant et poussant doucement sa fille en avant :

— Parle, Amélie, dit madame Geoffrin. Tu es ici devant ta mère et tes meilleurs amis : la moitié de cette fortune immense que Dieu nous envoie est ta propriété. Tu es riche de douze cent mille francs, je te laisse absolument libre, mon enfant, parle ! nous t'écoutons !...

Amélie s'avança tremblante, le front baissé, le visage empourpré, et manquant presque de force. Charney était en face d'elle. Il paraissait en proie à l'émotion la plus vive. Ses traits étaient horriblement crispés et ses joues étaient d'une pâleur livide, ses lèvres n'avaient plus de couleur.

— Parle ! dit encore madame Geoffrin.

Amélie redressa la tête. Elle fit un effort, et tendant sa petite main à Annibal :

— Je vous aime ! murmura-t-elle.

Un frémissement accueillit cet aveu fait avec l'accent le plus chaste et dans une circonstance aussi solennelle. Annibal paraissait foudroyé, il ne répondit pas. Madame Geoffrin s'avança vers lui :

— Mon ami, dit elle avec des larmes d'attendrissement dans la voix, c'est moi, à mon tour, qui vous demande d'être mon fils !... Annibal, devant nos amis, embrassez votre femme !...

Et elle poussa Amélie vers Annibal. Un cri rauque s'échappa de la gorge de M. de Charney, et il se laissa tomber à deux genoux devant la jeune fille et sa mère ; il avait la tête baissée et des sanglots faisaient frissonner ses épaules.

— Annibal ! s'écria madame Geoffrin en se baissant pour le relever.

M. de Charney se redressa lentement ; son visage était inondé de larmes et un cri de stupéfaction fut prêt de s'échapper de toutes les bouches, tellement était grand le changement opéré dans l'expression de la physionomie du jeune homme.

— Sur mon sang! sur ma vie! dit-il d'une voix étranglée, je vous jure d'être digne de vous!

Et se penchant vers Amélie, il l'embrassa sur le front, au milieu de l'émotion générale. Ferdinand s'était rapproché de sa mère et il lui parlait rapidement, à voix basse, avec une grande animation.

XXXVI

AMÉLIE ET CAROLINE

L'émotion à laquelle Annibal était en proie paraissait telle, que personne n'osait en interrompre le cours. L'âme de cet homme devait effectivement recevoir quelque choc puissant; il devait se passer en son être quelque chose de réellement extraordinaire.

Une autre personne encore de la société rassemblée dans le salon de madame Geoffrin était visiblement sous l'impression d'une émotion presque aussi vive c'était Caroline, la fille de madame Chivry. Se cachant à demi derrière l'épaule de sa mère, la pauvre enfant n'osait lever les yeux, dans la crainte qu'on ne vît ses larmes, ni avancer son visage, dont on eût remarqué l'extrême pâleur. Madame Chivry se tourna à demi vers elle :

— Du courage, mon enfant! dit-elle à voix basse, et viens, nous allons partir!

Caroline fit un effort pour se lever, mais en ce moment madame Geoffrin et Ferdinand s'avançaient vers elle et sa mère.

Madame Geoffrin prit les mains de madame Chivry avec un geste empreint de la plus vive affection.

— Chère amie, lui dit-elle, j'ai deux fils, n'en voulez-vous pas un?

Caroline poussa un léger cri et se jeta au cou de sa mère. Ferdinand joignit les mains :

— Si la fortune devait causer mon malheur, dit-il d'une voix ferme, je vous donne ma parole que j'y renoncerais sur l'heure, sans hésiter. Je suis homme, je suis fort et le travail a de l'attrait pour moi!

Madame Chivry embrassa son amie :

— Mon mari est le maître! dit-elle.

— Eh bien, reprit madame Geoffrin, prévenez-le que demain j'irai le voir.

Maurice, M. d'Adore, Léopold et maître Raguideau causaient dans un angle.

— Mais, disait Maurice, si Dupuytren ne s'est pas trompé à propos de ses bandages, savez-vous, messieurs, que la mort de cet enfant ressemblerait à un assassinat?

— Cela est vrai, dit maître Raguideau en secouant la tête.

— Qui a pu s'introduire dans cette chambre?

— Qui avait intérêt à ce crime? dit Léopold.

— La question d'intérêt n'a pas pu guider dans cette circonstance, et l'axiome judiciaire est évidemment faux, car en faisant mourir cet enfant on faisait hériter madame Geoffrin. Je crois plutôt, moi, à la sotte curiosité de quelque commère, comme il en pullule, qui, voulant soulager la blessée, aura examiné la plaie.

— Cela est en effet probable, dit le comte d'Adore.

— Néanmoins, toutes ces successions d'événements sont bien étranges, dit Léopold.

— Bien étranges en effet! dit Maurice.

Un silence suivit cet échange de paroles. Le comte se rapprocha du colonel; et l'entraînant à l'écart :

— Avez-vous revu Jacquet? lui demanda-t-il.

— Non, répondit Maurice.

— Lui aviez-vous confié la rencontre que vous avez faite rue de la Victoire?

— Oui.

— Et que vous avait-il dit?

— Rien; il a paru réfléchir, mais il ne m'a rien dit.

Madame Chivry et sa fille prenaient congé de madame Geoffrin. Il était tard; chacun songea à se retirer.

M. d'Adore alla offrir la main à Léonore et à Blanche.

— Mesdames, dit-il en souriant, vous savez qu'à partir de cette heure, je suis votre chevalier et que vous êtes placées sous ma protection. Je vous emmène ce soir à Saint-Cloud. Charles a dû faire conduire ce soir chez moi vos deux charmants enfants et leur gouvernante Brigitte. Il vous a dit, en vous quittant, que tout avait été convenu entre nous, n'est-ce pas? Votre appartement est préparé là-bas.

. . . .

Il était près de deux heures du matin, lorsque madame Geoffrin, demeurée seule avec ses enfants, achevait de construire les magnifiques châteaux en Espagne, dont les événements de la soirée pouvaient leur faire rêver à tous trois la splendide édification.

— Oui, dit l'excellente mère en embrassant avec effusion son fils et sa fille. Oui, Amélie tu seras la femme d'Annibal; oui, Ferdinand, tu épouseras Caroline et je vous verrai tous quatre heureux!

— Chère mère! s'écrièrent à la fois les deux enfants en s'agenouillant devant elle.

— Mais il est tard, il faut songer à nous reposer. Demain Ferdinand, nous irons ensemble chez M. Chivry. Maintenant embrasse-moi, mon ami, embrasse ta sœur et dis à Mariette de m'apporter un verre de sirop, car, j'ai grand'soif. Toutes ces émotions m'ont horriblement altérée.

— Je vais te servir moi-même! dit Ferdinand en quittant la chambre de sa mère.

On sait que l'office, adossé à la salle à manger, donnait dans le vestibule, puis sur le couloir longeant le mur de l'escalier et faisant communiquer ensemble le cabinet de toilette de madame Geoffrin et celui d'Amélie.

Comme Ferdinand ouvrait l'armoire de l'office pour y prendre ce qui lui était nécessaire, Mariette apparut sur le seuil de la salle à manger. Elle achevait de ranger les porcelaines et les cristaux.

— Monsieur désire quelque chose? demanda-t-elle.

— Ma mère a soif, répondit Ferdinand, et je vais lui préparer son sirop.

— Que monsieur ne se donne pas la peine, dit vivement Mariette, je vais...

— Non, non, interrompit Ferdinand; laisse-moi faire. Je veux servir ma mère tout seul.

— Mais, monsieur...

— Va, va finir ton affaire. Ah! dis-moi seulement où est le sirop d'ananas, je ne le trouve pas.

— Le sirop d'ananas? répéta Mariette; mais monsieur sait bien qu'il est chez lui. Je l'ai monté dans sa chambre avant-hier, et monsieur m'avait même défendu de le redescendre.

— Ah! c'est pardieu! vrai, dit Ferdinand. Je ne sais vraiment plus où j'ai la tête. Je vais le chercher.

— Je vais y aller, dit Mariette,

— Non, reste; je monterai plus vite.

Et Ferdinand s'élança rapidement. En atteignant l'étage supérieur, il trouva sa porte ouverte : Joseph était sur le seuil, une lumière à la main.

— Voilà une lettre que j'allais porter à monsieur, dit le valet de chambre.

— Une lettre? fit Ferdinand en prenant la missive que lui tendait Joseph et en interrogeant l'adresse. Pourquoi ne pas me l'avoir remise plus tôt?

— Mais, monsieur, elle vient d'arriver.

— Comment! s'écria Ferdinand, à pareille heure?

— Oui, monsieur, c'est un domestique sans livrée

qui me l'a donnée, il n'y a pas cinq minutes, avec l'ordre de la remettre à monsieur en main propre.

— Je verrai cela tout à l'heure, dit Ferdinand en entrant dans sa chambre; ma mère attend.

Puis s'adressant à Joseph tout en jetant la lettre encore cachetée sur son bureau :

— Éclaire-moi, ajouta-t-il que je prenne cette bouteille de sirop d'ananas.

Joseph obéit; Ferdinand retrouva le flacon placé sur l'étagère d'un petit *bonheur du jour*, et il redescendit rapidement. Sans vouloir que Mariette lui prêtât son concours, il confectionna lui-même le breuvage avec une attention tellement minutieuse, que la caméristé qui allait et venait dans la salle, et qui, par l'entrebâillement de la porte, regardait de temps à autre son jeune maître, dit à Joseph, lequel venait de descendre :

— Ma foi, si madame ne trouve pas son sirop bon, ce ne sera pas de la faute de monsieur; il y met tous ses soins.

Ferdinand repassa dans la chambre de sa mère, lui offrit le breuvage rafraîchissant, et, embrassant tendrement madame Geoffrin et Amélie, il prit congé d'elles après leur avoir souhaité une bonne nuit.

Remontant dans sa chambre, le jeune homme décacheta la lettre arrivée à une heure aussi indue, et, la parcourant rapidement, il poussa un léger cri.

— Ah! par exemple, dit-il, voilà qui est curieux. Que diable veut dire...

Rouvrant sa porte et courant sur le palier de l'escalier.

— Joseph! appela-t-il à voix basse.

— Monsieur! fit le valet de chambre en avançant la tête; que désire monsieur?

— Monte vite!

Joseph escalada rapidement les marches.

— C'est le valet de chambre de M. de Charney qui t'a remis cette lettre? demanda Ferdinand.

— Non, monsieur. Un domestique que je n'ai jamais vu au service de M. de Charney.

— Et tu ne le connais pas, ce domestique?

— Oh! fit Joseph en se dandinant avec un air précieux, je crois l'avoir déjà rencontré, et monsieur doit bien le connaître aussi.

— Eh bien, qui est-ce?

— C'est Duval, l'ami de Jérôme, le cocher que madame a chassé il y a huit jours; le petit Duval, monsieur sait bien, qui était il y a deux mois au service de la citoyenne Aspasie, la comédienne du théâtre de la Nation.

— C'est Duval qui t'a remis cette lettre?

— Oui, monsieur. A preuve qu'il m'a dit bonsoir et qu'il m'a demandé de mes nouvelles, et de celles de Jérôme, qu'il n'a pas revu et qu'il croyait toujours ici.

— Mais Duval est donc maintenant au service de M. de Charney?

— Dame, fit Joseph en ouvrant ses grands bras, je ne sais pas, moi.

— C'est bien! Donne-moi ma redingote à collet, mes bottes et ma canne.

— Monsieur sort.

— Oui.

— A pareille heure, tout seul, dans Paris, quand avant-hier les chauffeurs...

Ferdinand fit un geste d'impatience.

— Monsieur, dit Joseph, ce n'est pas prudent.

— Il faut que je sorte, dit Ferdinand : donne-moi ce que je te demande.

— Si monsieur voulait au moins que je l'accompagne.

— Tu es fou! Laisser seules ma mère, ma sœur et Mariette. Trois femmes seules dans cette maison isolée, après l'événement de l'avant-dernière nuit.

— Mais, monsieur, raison de plus pour...

— Obéis, te dis-je; je ne serai pas longtemps. Ne fais pas de bruit surtout. Que Mariette même ignore mon absence, dépêche-toi!

Joseph poussa un profond soupir; mais il se décida à obéir cependant. Il prépara pour son maître les vêtements nécessaires et les fameuses bottes à la Souwaroff, si fort à la mode à cette époque.

— Descends m'attendre en bas, dit Ferdinand en achevant de s'habiller. Tu refermeras la porte sur moi, afin que je ne fasse aucun bruit.

— Et pour rentrer, j'attendrai monsieur?

— Non! Tu me donneras la seconde clef.

Joseph descendit, Ferdinand procéda aux derniers apprêts de sa toilette; puis, revenant vers la lettre qu'il avait laissée tout ouverte sur son bureau, il la prit, se plaça près de la lumière et se mit à lire à demi-voix :

« Mon cher Ferdinand,

« Ne vous inquiétez pas tout d'abord en recevant cette missive imprévue. Cependant accordez-lui, je vous prie, toute l'attention qu'elle mérite. J'ai besoin de vous voir, de vous parler... Les événements inattendus de ce soir exigent que cette conversation ait lieu cette nuit.

« Je n'ose pas aller vous trouver dans votre chambre, car ma présence, en éveillant l'attention, nous enlèverait toute liberté et il faut que je cause avec vous à cœur ouvert.

« Je voulais vous prier ce soir, en quittant votre demeure de m'accompagner, mais je n'ai pu trouver le moment de vous adresser deux mots sans témoins. Cela vous explique ma lettre.

« Venez sur l'heure, n'est-ce pas? Je vous attends et je compte sur vous. Inutile de vous recommander la discrétion à l'égard de cette lettre. La conversation que nous devons avoir ensemble est toute confidentielle : votre mère et votre sœur doivent l'ignorer.

« Encore une fois, excusez-moi, mon cher ami, mais je prends l'avance, vous le voyez, et j'agis avec vous comme étant

« *Votre* frère dévoué,

« ANNIBAL DE CHARNEY. »

— Que diable peut-il avoir à me dire de si pressé qu'il faille me parler cette nuit? se demanda Ferdinand.

Puis, après un silence :

— N'importe! ajouta-t-il. Il s'agit peut-être du bonheur d'Amélie!

Et rejetant la lettre sur le bureau, sans même se donner la peine de la refermer, Ferdinand quitta sa chambre, ferma sa porte dont il retira la clef et se mit à descendre l'escalier avec des précautions infinies.

— Cette petite Amélie qui entend tout ce qui se passe! murmura-t-il en souriant et en passant sur le palier du premier étage.

Joseph attendait son jeune maître sous le vestibule; la porte donnant sur la cour était entr'ouverte. Ferdinand traversa cette cour et atteignit la porte de sortie donnant sur la rue Saint-Lazare.

— Monsieur, dit Joseph, j'ai visité et chargé les pistolets de poche, les voici.

— Ah! merci, répondit Ferdinand en prenant une mignonne paire de pistolets de la manufacture royale de Versailles, et qui, comme modèles, ressemblaient absolument à nos pistolets coups de poing, si ce n'est qu'ils se chargent par le canon, à balle forcée.

— Voici la clef de la porte d'entrée et celle de la porte du vestibule, reprit Joseph en remettant les

deux clefs à son jeune maître. Décidément, monsieur ne veut pas que je l'attende?

— Non! inutile! monte te coucher!

Ferdinand était dans la rue.

— Que monsieur fasse attention à lui toujours, dit Joseph en refermant doucement la porte. Quand donc serons-nous débarrassés de ces brigands de chauffeurs!

Et tout en maugréant, le valet de chambre rentra dans la maison.

Demeuré seul dans la rue, Ferdinand gagna le milieu de la chaussée et se dirigea vers la rue le Pelletier. La nuit était entièrement noire. Il venait de tomber une pluie fine, ce qui avait causé une boue grasse et glissante.

A cette époque, l'éclairage de la capitale laissait fort à désirer, et les allumeurs de lanternes faisaient d'autant plus mal leur service que la commune les payait moins bien. C'était dans une véritable mer de ténèbres que s'avançait Ferdinand. Au reste, le silence le plus profond régnait autour de lui...

XXXVII

LES ARMES

Ainsi que Rossignolet l'avait expliqué au citoyen Thomas, en prenant le punch au café du Boulevard voisin du pavillon de Hanovre, Maurice et Léopold habitaient chacun un appartement situé au même étage d'une maison de la rue Neuve des Petits-Champs. Ces deux appartements communiquaient ensemble à l'aide d'une grande pièce formant salle d'attente et qui était située entre les deux. C'était dans cette pièce que, suivant l'ordre de leur colonel, Rossignolet et Gringoire avaient dressé leur tente.

En quittant la maison de madame Geoffrin, le comte d'Adore avait pris dans sa voiture Lucile, Uranie Blanche et Léonore; Maurice et Léopold étaient revenus à pied.

Le comte avait déposé les deux jeunes femmes à leur porte, se diposant, en dépit de l'heure très avancée de la soirée, à retourner dans sa maison de Saint-Cloud.

— A demain, avait-il dit : je vous attends de bonne heure, vous le savez.

— La voiture est commandée pour onze heures, avait répondu Lucile; nous serons chez vous à une heure au plus tard.

— A demain donc, avait répété le comte en saluant encore les deux jeunes femmes.

La voiture qui l'emmenait avec Blanche et Léonore partit au grand trot.

Quelques instants après, Maurice et Léopold rentrèrent à leur tour.

Les deux maris et les deux jeunes femmes gagnèrent l'appartement de Lucile.

— Demain, dit Uranie, nous déjeunerons à dix heures et nous partirons à onze, ainsi que nous l'avons promis à M. d'Adore, c'est bien convenu, n'est-ce pas?

— Oui, dit Maurice; Gringoire a commandé la voiture pour onze heures, ainsi vous pourrez partir aussitôt que vous le voudrez.

— Comment, nous pourrons partir? fit Lucile avec étonnement. Est-ce que tu ne viens pas avec nous?

— J'irai vous retrouver.

— Mais il était convenu que nous partirions ensemble tous les quatre.

— Sans doute, ma chère amie, cela avait été convenu hier, mais tu oublies la grande nouvelle apportée ce matin : si le général allait arriver demain!

— Oh! fit observer Signelay, cela est matériellement impossible; il a débarqué hier, comment veux-tu supposer qu'il soit à Paris demain!

— Je ne suppose pas cela précisément. Mais qui sait ce que cette nouvelle peut produire? Vous avez vu l'agitation de Paris aujourd'hui.

— Eh bien? dit Lucile.

— Il faut absolument que j'aille demain de très bonne heure au ministère; si je puis être revenu à temps pour déjeuner, nous partirons ensemble, sinon, partez sans moi : j'irai vous rejoindre, je vous le promets.

— Quoi! nous irons sans toi?

— Léopold vous accompagnera.

— Oh! fit Lucile avec tristesse, cela me contrarie, Maurice!

Son mari lui prit les mains :

— Tu n'es pas raisonnable! lui dit-il. Puis-je paraître indifférent en telle circonstance?... ne dois-je pas me tenir au courant des moindres nouvelles? Quitter Paris toute une journée, dans ce moment et dans ma position, serait une inconséquence des plus grandes. J'en appelle à Léopold.

— Sans doute, répondit Signelay en hésitant, je ne puis vous blâmer... Mais si nous reculions l'heure de notre départ.

— Et le comte qui nous attend de bonne heure! Il sera inquiet, tourmenté.

— Ah! dit Lucile je regrette bien de lui avoir promis.

— Pourquoi? Tu te faisais une fête de cette partie.

— Nous devions la faire tous quatre.

— Mais nous la ferons tous quatre aussi, puisque j'irai vous rejoindre : c'est un retard de quelques heures, voilà tout; mais tu sens bien que je ne puis faire autrement.

Lucile n'insista plus, mais elle soupira tristement; elle embrassa sa sœur.

— Eh bien, dit Maurice à Signelay, il est convenu que si je ne suis pas rentré demain à dix heures, vous déjeunerez et vous partirez sans moi.

— Nous ne nous verrons donc pas demain matin? demanda Léopold.

— Je sortirai de très bonne heure, je vous le répète; il faut que je sois chez le ministre à huit heures au plus tard.

— Si j'allais avec vous? dit Léopold.

Maurice fit un petit geste d'impatience.

— Inutile, dit-il; pourquoi risquer de retarder ces dames?

— Bien, fit Léopold, je n'insiste plus; au revoir et à demain.

Les deux hommes se serrèrent la main, et Léopold et Uranie se dirigèrent vers leur appartement, Maurice conduisit sa femme dans sa chambre où l'attendait une caméristе.

— Je vais écrire quelques lettres, lui dit-il, et donner des ordres à Rossignolet et à Gringoire; je reviens dans un instant.

Refermant la porte, Maurice traversa le salon, la salle à manger, et se dirigea vers le salon d'attente devenu la chambre à coucher des deux soldats de la 32e.

Comme Maurice atteignait le seuil de cette pièce, des ronflements sonores retentirent à ses oreilles; il ouvrit la porte et entra tenant à la main une petite lanterne. Les deux soldats étaient, suivant leur habitude, couchés tout habillés sur deux lits à peu près semblables à des lits de camp. Lorsqu'ils étaient arrivés à Paris, Lucile avait voulu leur faire goûter les douceurs d'une couche moelleuse, mais en se trouvant en contact avec un lit de plume, Rossignolet et Gringoire avaient déclaré, avec un ensemble parfait, qu'ils n'avaient jamais passé de plus mauvaise nuit.

Après avoir vivement remercié madame la colonelle de ses excellentes intentions, ils avaient demandé la permission de s'aménager à leur guise, et permission pleine et entière leur ayant été accordée, ils avaient organisé une sorte de petit campement bien plus d'accord avec leurs habitudes que le luxe des appartements parisiens.

— Rossignolet! Gringoire! dit Maurice en entrant.

Les ronflements lui répondirent seuls.

— Major! grenadier! répéta le colonel sur un ton plus élevé.

Et comme aucun des deux dormeurs ne bougeait...

— Allons, debout! commanda-t-il d'une voix impérieuse.

— Il in? quoi? balbutia une voix.

— La diane! dit l'autre.

— Debout! debout! reprit le colonel.

— Mon colonel! les ennemis!... présent! dit le major en faisant craquer sa couchette sous l'effort qu'il fit pour sauter sur le plancher.

— La République a besoin de nous? ajouta Gringoire.

— Non pas la République, mes amis, mais votre colonel a besoin de vous.

Les deux soldats à demi réveillés s'approchèrent.

— La caisse d'armes est dans votre chambre? demanda Maurice.

— Oui, mon colonel, répondit Rossignolet.

— Où donc?

— Là! dit Gringoire en désignant une caisse sur laquelle était appuyée l'extrémité de son lit.

— Ouvre-la, Rossignolet, et sors-en la paire d'épées de combat que m'a donnée le général Junot à Alexandrie.

Rossignolet se dirigea vers la caisse, mais s'arrêtant comme saisi par une réflexion subite :

— La paire d'épées de combat? répéta-t-il.

— Oui! dit Maurice.

— Sans indiscrétion, mon colonel, pourquoi t'est-ce que c'est faire ces joujoux-là?

— Parbleu! répondit Maurice, c'est pour s'en servir!

— S'en servir?... qui ça?... Comme qui dirait vous, mon colonel?

— Certainement!... Allons fais vite!

Rossignolet regarda Gringoire; tous deux secouèrent la tête. Gringoire s'avança timidement :

— Mon colonel sait que nous l'aimons et l'estimons comme pas un! dit il, aussi il excusera la chose!... Mais est-ce que c'est avec un ami qu'il va se flanquer, parlant par respect, un coup de torchon?

— Non, répondit Maurice, c'est avec un muscadin que je ne connais pas.

— Alors son affaire est claire, au pékin. Du moment que ce n'est pas un officier supérieur en grade...

Les deux soldats s'occupaient à dégager la caisse et à l'ouvrir; ils en tirèrent une paire d'épées, fines, bien montées, admirablement en mains.

— C'est un vrai plaisir que de se larder avec ça! dit Rossignolet en tombant en garde avec l'aplomb et l'assurance d'un tireur consommé.

Puis se redressant vivement et saluant le colonel en abaissant sa lame :

— Mon colonel, reprit-il, je n'ai jamais eu celui de vous faire une botte, mais si vous vouliez vous refaire la main un peu cette nuit, histoire de rire et de s'amuser, Rossignolet est là, et, je peux le dire, il n'y en a pas un dans la 32ᵉ pour me passer un dégagement!

— Inutile, répondit Maurice; demain matin, avant que personne soit levé dans la maison, vous prendrez ces épées et vous irez les porter chez M. Roquefeuille, faubourg Saint-Honoré; voici l'adresse.

— Oui, mon colonel, dit Rossignolet.

— Surtout que personne ici ne puisse se douter...

— Compris!... *Mortus* mon colonel!

Gringoire s'avança, saluant militairement.

— Mon colonel nous permettra de le suivre là-bas! demanda-t-il.

— Non, dit Maurice; j'ai mes témoins et je ne puis me faire accompagner par vous.

— Mais, ajouta le major, sans vous accompagner, mon colonel, on peut se promener... la promenade est libre!

— Cela ne se peut pas, vous dis-je! Demain matin portez ces épées à sept heures à l'adresse que je vous ai donnée. A propos, Gringoire, tu as bien commandé la voiture pour demain onze heures?

— Oui, mon colonel, et une guimbarde un peu ficelée encore! C'est le frère du citoyen Thomas, un particulier bien aimable et qui vous aime bien, qui vous a servi. Vous serez content.

— Bien. Maintenant dormez, et pas un mot.

Le colonel fit un geste amical et se retira emportant la lanterne. La chambre demeura de nouveau plongée dans une obscurité profonde. Le silence qui y régnait n'était troublé que par le bruit de la respiration des deux soldats.

— Cré mille millions de n'importe quoi! dit enfin Rossignolet, c'est tout de même particulièrement crânement embêtant de penser que le colonel va se flanquer un coup de torchon avec un Olibrius de je ne sais qui!

— Le colonel est-il fort au moins? demanda Gringoire.

— Dame! il doit l'être. Pour être brave, nous savons ce qu'il en retourne; mais le terrain et le champ de bataille ça fait deux. Dans un duel, c'est quelquefois le plus mazette qui... Ah! cré mille millions de n'importe quoi, c'est embêtant!

— Avec ça qu'on ne sait pas avec qui qu'il se bat!

— Je voudrais pourtant bien le savoir.

— Et moi aussi.

— Alors va lui demander.

— Je t'en fiche! Il me recevra bien.

— A qui qu'il faut s'informer pour lors?

— Ah! voilà le hic!

Les deux soldats demeurèrent un moment silencieux, ils réfléchissaient profondément.

— Cré mille millions de... toutes sortes de choses! fit le major avec impatience.

— Une idée! dit Gringoire.

— Quoi?

— Bibi, ton ancien tapin, est là-haut?

— Oui, il demeure au quatrième; tu sais bien que le colonel l'a ramené ce tantôt dans la maison.

— Il n'est pas bête, lui. Si nous allions le trouver et lui raconter la chose, peut-être qu'il nous donnerait une idée?

— Ça va!... Mon pauvre colonel!... Vois-tu si on allait lui larder le casaquin!

— Et son épouse qui est si bonne et qui l'aime tant.

— Et puis mourir comme ça, dans un coin de Paris, de la main d'un mirliflore, c'est trop bête; si c'était sur le champ de bataille.

— Oui, mais avec tout cela nous ne l'empêcherons pas de se battre, bien sûr.

— Je ne veux pas l'empêcher; d'abord ça ne se peut pas, mais tout ce que je veux, c'est de savoir avec qui et oùsqu'il va se flanquer le susdit coup de torchon; on irait se promener par là et on assisterait à l'événement. Comment saurons-nous cela, je n'en sais rien, mais le petit Niorres, notre sergent, est plus rusé qu'un Arabe, il trouvera un joint.

— Alors, allons-y, marchons en danseurs! Pas de bruit, cré mille n'importe quoi!

Et les deux soldats, pieds nus pour éviter d'éveiller l'attention des autres habitants du logis, se glissèrent doucement hors de la pièce. Gagnant la porte d'entrée

de l'appartement, ils l'ouvrirent avec précaution et franchirent le seuil du carré.

Qui les eût ainsi surpris au milieu de la nuit, eût certes pu croire à la présence de deux hardis malfaiteurs.

XXXVIII

LA MALADE

En écrivant le chapitre premier de cette quatrième partie, j'ai essayé de donner de la maison habitée par madame Geoffrin un plan exact. En suivant ce plan, on doit se rappeler que le premier étage était consacré aux deux appartements de madame et de mademoiselle Geoffrin, situés dans les ailes et séparés par le salon ; la salle à manger, derrière laquelle passait le couloir, formant vestibule à son centre. Ce couloir donnait de chaque côté dans un cabinet de toilette. La distance qui séparait la chambre de la mère de celle de la fille était donc encore grande pour que la voix à son diapason ordinaire ne pût la franchir.

En quittant sa mère, après le départ de son frère, Amélie s'était retirée dans sa chambre. Longtemps la jeune fille avait veillé, immobile et silencieuse, la joie au front, l'espérance dans le regard. Elle pensait à sa mère, à son frère, à celui qu'elle aimait et qui bientôt allait être son mari.

La nuit passait rapidement. Quatre heures du matin sonnèrent. Amélie se décida à se mettre au lit, et elle procéda à sa toilette tout en continuant de faire défiler devant ses yeux l'attrayant panorama de l'avenir.

Amélie avait au fond de sa chambre, placée entre les deux fenêtres donnant sur le jardin, une grande psyché d'ancien modèle ; les bougies garnissant les candélabres de la psyché étaient allumées. Tout en se décoiffant et en déroulant sous le peigne sa magnifique chevelure, la jeune fille se souriait à elle-même.

— Oh ! disait-elle en se faisant la révérence que lui renvoyait la glace, comme il faudra que Caroline et moi soyons jolies le jour de notre mariage, car nous nous marierons le même jour. Je conviendrai de cela demain avec Ferdinand et M. de Chamey. Et ma mère ! ah ! je lui ferai mettre tous ses diamants ce jour-là ! Je...

Amélie s'arrêta en écoutant, comme si elle eût cru entendre quelque bruit lointain, mais elle reconnut sans doute qu'elle s'était trompée, car elle reprit après quelques instants :

— Je vais écrire dès demain à mademoiselle Clémence, qu'elle m'apporte en fait de robes tous les meilleurs modèles qu'elle...

Amélie s'arrêta encore.

— Il me semblait entendre... murmura-t-elle en écoutant.

Un profond silence régnait dans la maison. Le vent même ne soufflait pas au dehors.

— Je me serai trompée, reprit Amélie en achevant sa coiffure de nuit. C'est singulier comme je suis demeurée dans un état de surexcitation nerveuse depuis cette affreuse nuit...

Elle frissonna, et ses beaux sourcils se rapprochèrent avec une expression d'alarme.

— Oh ! reprit-elle, quand je serai mariée, j'oserai avouer à Annibal que j'ai cru un moment reconnaître sa voix parmi celles des monstres... J'étais folle, bien sûr, ou je dormais et je rêvais, ainsi que me l'affirmait le docteur. Pauvre Annibal ! oh ! il faudra bien qu'il me pardonne, je lui dirai tant que je...

Une troisième fois la parole demeura suspendue sur les lèvres de la jeune fille.

— Je ne me trompe pas ! dit-elle en devenant fort pâle, j'entends des cris plaintifs...

Amélie se dirigea rapidement vers son cabinet de toilette. Là elle écouta encore avec une anxiété visible. De faibles sons, ressemblant en effet à des plaintes telles qu'en poussent les malades, parvinrent jusqu'à elle.

— Mon Dieu ! s'écria la pauvre enfant saisie par un effroi subit, il me semble que c'est ma mère qui appelle !

Prenant un flambeau, Amélie s'élança dans le couloir qu'elle parcourut rapidement. A mesure qu'elle approchait de la chambre de madame Geoffrin, les cris inarticulés devenaient effectivement plus distincts. Amélie atteignait le cabinet de toilette :

— Ma mère ! Qu'as-tu, ma mère ? s'écria-t-elle en ouvrant la porte de la chambre à coucher de madame Geoffrin.

Des plaintes répondirent seules. Amélie s'était précipitée. Madame Geoffrin, en costume de nuit, le corps à demi enveloppé dans une grande robe de chambre dont elle n'avait pas même passé les manches, était étendue presque évanouie dans un fauteuil. Elle paraissait être en proie à une violente souffrance.

Le lit à demi défait attestait que la veuve s'était levée seulement depuis quelques instants, mais le désordre qui régnait dans la chambre prouvait cependant que l'indisposition n'était pas absolument récente. Des flacons débouchés d'eau de fleur d'oranger et d'éther étaient sur la petite table voisine du lit et sur laquelle brûlait encore la veilleuse.

Sur une autre table, placée entre les fenêtres, une carafe, un verre à demi rempli, un sucrier. Les meubles roulants étaient dérangés, placés au hasard comme les dérange et les place une personne qui souffre et qui tente d'alléger ses souffrances à l'aide d'une promenade.

— Ma mère, qu'as-tu ? s'écria Amélie en courant se jeter à genoux devant la malade qui ne paraissait pas avoir recouvré le sentiment.

Et comme madame Geoffrin continuait à se plaindre en portant les deux mains sur sa poitrine, Amélie, prise de terreur, courut vers le lit et agita à la fois cinq ou six cordons de sonnette qui se trouvaient placés dans la ruelle.

Ces cordons communiquaient avec les différents étages de la maison, notamment avec la chambre de Ferdinand et d'Amélie, et avec celles des domestiques situées dans les combles.

Bien certaine que son frère, Joseph et Mariette avaient dû l'entendre, Amélie revint vers sa mère à laquelle elle se mit à prodiguer les soins les plus empressés. Madame Geoffrin paraissait violemment souffrir, et le siège de ces souffrances aiguës était évidemment dans l'estomac et les intestins; car elle portait à la fois ses deux mains sur ces organes avec des contractions nerveuses.

Elle était d'une pâleur effrayante : ses traits étaient décomposés, sa bouche crispée et ses yeux fixes et sans regards.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait Amélie avec désespoir, que faire ? Ma mère ! ma bonne mère ! réponds-moi. C'est Amélie, ta fille ! Qu'as-tu ? que t'est-il arrivé ? où souffres-tu ?

— Madame est malade ? s'écria Mariette en entrant, à demi endormie encore, dans la chambre.

— Mon frère ! où est mon frère ? dit Amélie.

— M. Ferdinand ? Il doit être dans sa chambre.

— Mais il n'a donc pas entendu ! appelez-le ; qu'il vienne ! Il nous aidera à recoucher ma mère !

— Joseph ! Joseph ! cria Mariette, réveillez donc M. Ferdinand, madame est malade ; qu'il descende vite !

— Mais, dit Joseph, monsieur n'est peut-être pas rentré.

— Mon frère est sorti la nuit ? s'écria Amélie qui, tout en parlant, ne cessait d'entourer de soins sa mère, et de tout tenter pour la faire revenir à elle.

— Oui, mademoiselle. Au moment où il allait faire le verre de sirop de madame, vous savez, il lui est arrivé une lettre et il m'a dit qu'il fallait qu'il sortît. Depuis il n'est pas rentré.

— Mais ma mère ne revient pas à elle! Mon Dieu! qu'a-t-elle donc? s'écria Amélie avec un violent désespoir.

— Madame a l'air de souffrir de l'estomac, fit observer Mariette.

— Joseph! cria Amélie, allez chercher le docteur Corvisart. Réveillez-le; qu'il vienne sans perdre une minute! Dites-lui que ma mère est bien malade et que nous ne pouvons pas savoir ce qu'elle a.

Joseph s'élançait.

— Ah! fit Amélie en le rappelant, M. de Charney demeure à côté du docteur. Montez chez lui, Joseph, et voyez si mon frère n'y est pas; allez vite!

XXXIX

LE VERRE DE SIROP

Une demi-heure s'était écoulée. Corvisart venait de pénétrer dans la chambre de la malade. Le docteur, prévenu en toute hâte, avait fait telle diligence, qu'il était arrivé avant Joseph, lequel, il est vrai, s'était rendu chez M. de Charney, à la recherche de son maître.

Madame Geoffrin était étendue sur son lit; elle paraissait toujours violemment souffrir. Elle continuait à se plaindre sans formuler un son distinct. Mariette se tenait dans la ruelle du lit, Amélie au chevet, les regards anxieux, attendant, avec une émotion croissante, la décision du docteur qui, tenant dans l'une de ses mains le poignet de la malade, appuyait le revers de l'autre sur le front.

— Hum! fit-il en secouant la tête, hum!... Il y a évidemment...

S'interrompant brusquement et se retournant vers Amélie :

— A quelle heure madame Geoffrin a-t-elle dîné? demanda-t-il.

— A l'heure ordinaire; à cinq heures, répondit Amélie.

— Qu'a-t-elle mangé?

— Mon Dieu!... je ne sais plus... Qu'avions-nous pour dîner, Mariette?

— Un potage, répondit Mariette, des filets sautés, du macaroni, un poulet...

— Et madame Geoffrin a mangé de tout?

— De tout, excepté du macaroni, répondit la jeune fille.

— Vous et votre frère avez dîné avec elle?

— Oui, docteur.

— Avez-vous tous deux mangé de tous les plats?

— Oui, docteur.

— Et Mariette et Joseph également?

— Oui, monsieur, dit la servante.

— Et aucun de vous quatre n'a été souffrant, malade, indisposé depuis le dîner.

— Aucun, docteur, dit vivement Amélie; mais que supposez-vous donc?

— Rien... je cherche la cause de cette indisposition. Enfin, votre mère ne s'était fait préparer aucun aliment dont elle ait mangé seule?

— Aucun, docteur.

— A-t-elle soupé?

— Non; nous ne soupons jamais.

— Et durant la soirée elle n'a rien pris?

— Rien, docteur.

— Absolument rien, vous en êtes sûre?

— Rien, que le verre de sirop que madame a bu avant de se coucher, dit Mariette.

— Un verre de sirop, répéta le docteur; quel sirop? où est-il?

— Mais, monsieur, je ne sais; c'est M. Ferdinand qui... Ah! s'écria Mariette en s'interrompant, voilà encore le reste là sur la petite table.

Et la camériste fit un mouvement pour aller prendre un verre posé sur un petit plateau, et contenant encore environ un dixième de liquide. Le docteur l'arrêta par un geste impérieux.

S'emparant du verre, il s'approcha de la lampe, examina le contenu avec une minutieuse attention, puis trempant dans le liquide le bout de son petit doigt, il le porta à ses lèvres. Il fit un soubresaut violent, puis il recommença l'expérience.

— Mon Dieu! docteur, que faites-vous donc? qu'avez-vous donc? s'écria Amélie avec une sorte de terreur.

Corvisart ne répondit pas; fouillant dans sa poche, il y prit sa trousse qu'il ouvrit et de laquelle il tira un petit paquet renfermant de la poudre blanche.

— Donnez-moi un demi-verre d'eau pure, dit-il a Mariette.

La servante s'empressa d'obéir; le docteur prit le verre et y versa sa poudre blanche.

— Qu'est-ce que c'est que cela, docteur? demanda Amélie.

— Deux grains d'émétique, chère enfant.

— Et pourquoi donnez-vous de l'émétique à ma mère?

— Pour provoquer les vomissements, pardieu! Tenez, faites-lui prendre cela!

— Mais...

— Faites donc!

— Mademoiselle, dit Joseph qui entrait en ce moment, je n'ai pas trouvé M. Ferdinand, mais M. de Charney, en apprenant la maladie de madame, a voulu absolument venir avec moi : il attend dans le salon.

— Qu'il attende! dit Corvisart. Mais où donc est Ferdinand?

— Je ne sais, docteur, répondit Amélie; il paraît qu'il est sorti après nous avoir quittées cette nuit.

— Donnez-moi du vinaigre et du citron.

Le docteur prépara une boisson acidulée; madame Geoffrin parassait en proie aux plus atroces souffrances.

— Quand les vomissements commenceront, dit le docteur à Amélie, vous lui ferez prendre, de cinq minutes en cinq minutes, une gorgée de ce breuvage. Mariette et Joseph vont venir avec moi; si vous aviez besoin de nous, nous sommes dans le salon, à côté. Du courage, mon enfant!

Et d'un geste impérieux, le docteur se faisant suivre par les deux domestiques, passa avec eux dans le salon. M. de Charney était debout dans la pièce et paraissait en proie à une violente agitation. En voyant entrer le docteur il courut à lui.

— Qu'y a-t-il donc! demanda-t-il. Madame Geoffrin est malade?

Le docteur lui fit signe de s'asseoir. Corvisart tenait à la main le verre contenant le reste du sirop pris par madame Geoffrin; il posa ce verre sur une petite table placée devant lui.

— Qui a préparé ce sirop? demanda-t-il à Mariette.

— M. Ferdinand, répondit la caméristc.

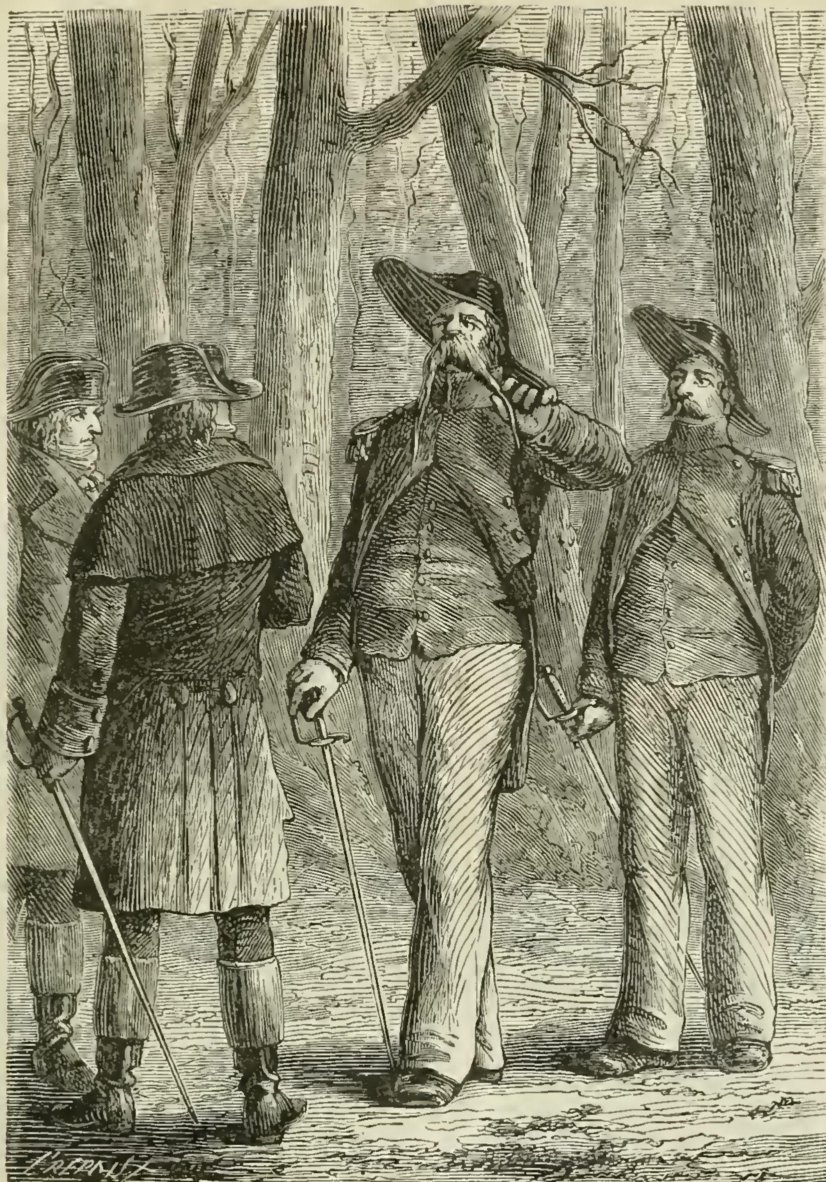
— Tout seul?

— Oui, monsieur, il n'a pas voulu que je l'aidasse. Comme je me proposais pour servir madame, M. Ferdinand m'a positivement défendu d'agir : mademoiselle le sait bien : elle a entendu son frère. C'est M. Ferdinand qui a pris lui-même, à l'office, le verre, la carafe et la cuiller.

— Et le sirop?

— Il était dans sa chambre.

— Dans sa chambre! reprit le docteur avec étonnement.



Ils veulent te dire deux mots et connaître ton coup, estimable mirliflore (Page 91.)

— Oui, monsieur; il m'avait ordonné, il y a trois jours, de monter la bouteille de sirop d'ananas dans sa chambre, et depuis ce moment elle y était restée.

— Qui était allé chercher cette bouteille?

— M. Ferdinand lui même, n'est-ce pas Joseph?

— Oui, dit Joseph; monsieur est monté, il a pris la bouteille et il est redescendu avec.

— Alors, reprit Mariette, il a fait le sirop avec une grande attention.

— Où était-il?

— Tout seul dans l'office.

— Comment l'avez-vous vu?

— En allant et venant dans la salle à manger. Quand M. Ferdinand a eu préparé le sirop, il l'a porté lui-même à madame et en ordonnant, à Joseph et à moi, d'aller nous coucher.

— Et depuis ce moment, qu'est devenu Ferdinand?

— Je l'ignore, monsieur, mais Joseph le sait peut-être.

Joseph, interrogé, parla alors de la lettre apportée la nuit même.

— Qui avait apporté cette lettre! demanda Corvisart.

— Un domestique que j'ai connu jadis au service de mademoiselle Aspasie.

— L'actrice?

— Oui, monsieur.

— Et Ferdinand est sorti, et depuis ce moment il n'est pas rentré?

— Non, monsieur.

— Voilà qui est étrange!

— Mais qu'y a-t-il donc, docteur? demanda M. de Charney.

— Il y a, répondit Corvisart, il y a que je voudrais voir Ferdinand sur l'heure.

— Ne peut-on savoir où il est?

— Dame! dit Joseph, monsieur est allé sans doute où disait d'aller la lettre.

— Cette lettre, l'a-t-il emportée? demanda le docteur.

— Je ne sais pas.

— Avez-vous une clef de la chambre de Ferdinand?

— Oui, monsieur; j'ai de doubles clefs de toutes les portes de la maison.

— Alors ouvrez-nous la porte de la chambre de Ferdinand. Monsieur de Charney, vous allez monter avec moi; vous, Mariette, retournez auprès de votre maîtresse, et ne dites pas un mot devant mademoiselle Amélie de la conversation que nous venons d'avoir, vous m'entendez!

Mariette rentra dans la chambre de madame Geoffrin. Corvisart, suivi de Charney et précédé par Joseph, gagna l'étage supérieur.

Joseph ouvrit la porte de la chambre de Ferdinand; le docteur avait le verre contenant le résidu du sirop: il semblait ne pas vouloir s'en séparer.

—Ah! dit Joseph en courant vers le bureau, voici la lettre que monsieur a reçue ce soir, je la reconnais à la couleur du papier; et puis, voici l'enveloppe.

Corvisart prit les papiers.

— Il faut absolument et dans l'intérêt de l'existence de sa mère, que je sache sur l'heure où peut être Ferdinand, dit-il en se tournant vers de Charney, cela vous explique l'indiscrétion que je vais commettre.

La lettre était tout ouverte; le docteur lut à haute voix:

Cher Ferdinand,

« Je quitte à l'instant le théâtre; j'ai avec moi quelques amis et amies qui me demandent à souper. C'est une réunion de gens spirituels: votre place y est donc marquée et vous ne pouvez la laisser vide. Venez vite! nous vous attendons, quoi qu'il soit tard.

« Aspasie ».

Cette lettre que le docteur venait de lire, quoique différant essentiellement comme contenu de celle qu'avait lue Ferdinand quelques heures plus tôt, était absolument identique avec elle cependant sous le rapport du format, du papier et même de l'écriture. Joseph avait bien pu s'y tromper.

Maintenant Ferdinand avait-il emporté la lettre véritable? l'avait-il serrée avant de partir? celle trouvée sur son bureau y était-elle demeurée par un effet du hasard, et ce même hasard avait-il établi une telle similitude entre les deux billets? Le docteur ne pouvait même pas faire toutes ces suppositions.

— Ferdinand est chez mademoiselle Aspasie, dit-il.

— Voulez-vous que j'aille l'y chercher? demanda Charney.

— Oui; prenez ma voiture; elle est en bas; courez vite et brûlez le pavé.

Charney se précipita; Corvisart redescendit auprès de la malade, Madame Geoffrin était un peu dégagée. Sa fille lui prodiguait ses soins les plus empressés. Le docteur examina la malade.

— Faites une légère infusion de thé, dit-il à Mariette, et préparez du café noir très fort.

— Mais qu'a donc maman? demandait Amélie avec désespoir.

— Rien... presque rien, répondit le docteur qui tenait toujours son verre de sirop. Une fausse digestion sans doute, qui, jointe à un commencement d'inflammation...

— Et mon frère?

— Le voilà sans doute, j'entends la voiture qui revient; M. de Charney était allé le chercher.

Et, quittant la pièce, le docteur descendit précipitamment.

— Et bien? demanda-t-il à de Charney.

Celui-ci était extrêmement pâle.

— Je ne comprends rien à ce qui arrive, répondit-il. Mademoiselle Aspasie dormait quand je suis arrivé chez elle; elle n'avait personne à souper; elle n'a pas joué hier; elle est rentrée chez elle à sept heures; elle n'a pas écrit à Ferdinand et elle ne l'a pas vu!

— C'est elle-même qui vous a dit cela? s'écria le docteur.

— Elle-même.

— Alors, je suis comme vous, je ne comprends pas.

Le docteur remonta près de la malade. Trouvant son état plus satisfaisant, il donna quelques prescriptions à Amélie; puis il quitta la maison en promettant de revenir le lendemain de bon matin.

— Au ministère de la police! dit-il brusquement à son cocher en s'élançant dans la voiture qui partit rapidement.

XL

L'AXIOME DE DROIT

Fouché tenait de la nature un don précieux pour un homme qui, comme tout ministre de la police, doit avoir toujours un œil ouvert et ne se reposer jamais: il n'avait pas besoin de sommeil. Deux heures lui suffisaient pour se remettre de ses fatigues. D'ordinaire il se couchait à trois heures du matin et il se levait à cinq.

Lorsque la voiture de Corvisart s'arrêta devant la porte du ministère, il était cinq heures et demie. Fouché était déjà dans son cabinet, dont les lampes ne s'éteignaient jamais du soir au lendemain. Corvisart fut introduit immédiatement.

— Qu'est-ce qu'il y a, docteur? demanda le ministre.

— Un fait grave que j'ai voulu vous communiquer moi-même, répondit Corvisart.

— Quel fait? Un fait politique?

— Non; un empoisonnement.

— Commis sur qui?

— Tenté sur la personne de madame Geoffrin.

— Expliquez-vous, je vous écoute.

Le docteur raconta rapidement ce qui venait d'avoir lieu.

— Et qui pensez-vous qu'il faille accuser?

— Vous répondre à cet égard n'est pas mon affaire. Je viens de constater une tentative d'empoisonnement qui sera probablement suivie de mort, car madame Geoffrin est au plus mal. J'ai cru devoir venir vous avertir, vous, ministre de la police, qui devez veiller à la sécurité générale. Je vous ai dit ce que je savais, maintenant je ne puis rien induire même de mes propres paroles.

— Mais ce que vous venez de me dire est assez clair. La victime a été empoisonnée par l'absorption de ce verre de sirop contenant le poison. Or une seule personne, d'après les témoins, a préparé ce verre de sirop.

— Un fils! s'écria Corvisart.

— Est-ce lui, oui ou non, qui a préparé seul ce verre de sirop?

— Oui, je l'avoue.

— Eh bien, je ne dis pas qu'il soit coupable, mais évidemment l'accusation doit peser sur lui et je vais donner l'ordre de l'arrêter. D'ailleurs, sa disparition est étrange. Se cache-t-il ou fuit-il pressé par les remords?

— Mais pourquoi eût-il commis ce crime?

— Pour avoir plus vite sa part du fameux héritage; car, d'après ce que vous m'avez dit, c'est sa mère qui héritait, et il lui eût fallu attendre après le million. Il n'y a qu'une autre personne dans la famille qui aurait un plus grand intérêt encore à la mort de madame Geoffrin et à celle même du jeune homme: ce serait la sœur, car alors elle hériterait seule.

— Amélie! s'écria le docteur; elle!

— Eh! je n'accuse pas, très cher; je cherche et je suis l'axiome de droit : « Cherche à qui le crime profite! »

— Eh bien! dit Corvisart après un temps, Amélie doit se marier...

— Ah! ah! et avec qui?

— Avec M. de Charney.

— Très bien... Et vous pensez, vous, docteur?

— Ma foi! dit brusquement Corvisart, je pense que si madame Geoffrin mourait, si Ferdinand ne reparaissait plus, la dot d'Amélie serait bien belle!...

— Eh! eh! fit Fouché en piquant son bureau avec la pointe de son canif. Voilà des millions qui, depuis quelques jours, auraient souvent changé de destinataires! Si on remontait du point d'arrivée au point de départ, on trouverait peut-être quelque chose, savez-vous!

Fouché se leva et sonna : un secrétaire entra dans le cabinet; le ministre lui donna des ordres à voix basse : le secrétaire s'inclina et sortit précipitamment.

— Vous allez dresser procès-verbal de cette tentative d'empoisonnement, dit Fouché en s'adressant au docteur. Je viens de donner les ordres nécessaires pour que l'affaire soit suivie avec le plus grand soin.

— Jacquet n'est pas ici? demanda Corvisart.

— Non, mais je vais le faire prévenir. Revenez dans deux heures : il y sera.

Et Fouché adressant à Corvisart un geste de congé, retourna vers son bureau devant lequel il s'installa.

Corvisart quitta le cabinet : le secrétaire l'attendait dans la pièce voisine. Le jour n'était pas encore levé.

XLI

LE BOIS DE BOULOGNE

Il n'y a pas cinq cents ans, au quatorzième siècle, le bois de Boulogne (alors bois de Saint-Cloud), ce parc charmant aujourd'hui, le rendez-vous de l'aristocratie du monde entier, était infesté de voleurs et d'aventuriers et avait une réputation tout aussi mauvaise et plus justement méritée peut-être que celle de la forêt de Boudy, de sinistre mémoire : la preuve, c'est qu'un convoi, qui contenait les bagages de l'illustre Duguesclin, y fut attaqué et pillé en plein jour. Il fallait, certes, que messieurs les bandits eussent une singulière audace.

« C'est grande pitié, Sire, écrivait le connétable au roi Charles V, qu'à deux lieues de votre capitale, on ne puisse voyager en sûreté et qu'on soit exposé aux coups de mains des larrons. A la paix prochaine, je ferai avec mes hommes d'armes, si Votre Majesté le permet, une chevauchée durant laquelle je purgerai la contrée de cette vermine. »

Mais malheureusement le temps manqua à Duguesclin pour tenir sa promesse et pour corriger ces malandrins « qui ne respectaient pas, selon les expressions de Charles V, les nippes de ses capitaines et qui dépouillaient son peuple. »

Il appartenait à Louis XI, ce roi si singulièrement jugé, de purger les environs de Paris des brigands qui les infestaient. Louis XI avait donné le bois de Saint-Cloud à Jacques Coitier, son médecin; mais le roi mort, le Parlement s'empressa de dépouiller Coitier de sa propriété et le rendit au domaine sous le nom, conservé depuis lors, de bois de Boulogne.

François Ier, le chasseur par excellence, fit enclore le bois de Boulogne, le peupla de gibier et y éleva le château de Madrid dans lequel, plus tard, Henri II et Diane de Poitiers donnèrent des fêtes brillantes. Charles IX y construisit la Muette et Henri IV y fit planter des mûriers pour y acclimater l'industrie de la soie.

Mais Louis XIII eut Saint-Germain, Louis XIV Versailles, Louis XV les Trianons, de sorte que le bois de Boulogne se vit abandonné. Ce fut sous Louis XVI qu'il reprit sa vogue. Les premières courses de chevaux y eurent lieu, puis on y construisit d'élégants châteaux, ceux de Bagatelle, de Neuilly, de Boulogne, de Madrid-Maurepas, de Saint-James, du Ranelagh.

Les duels contribuèrent alors à rendre le bois célèbre, entre autres celui du comte d'Artois et du duc de Bourbon, et celui de deux dames, une Française et une Polonaise qui, paraîtrait-il, se disputèrent, à la porte des Princes, l'épée à la main, le cœur d'un chanteur de l'Opéra nommé Chassé.

La Française fut blessée et enfermée ensuite dans un couvent, et la Polonaise renvoyée de France. Quant à Chassé, le duc de Richelieu le pria, au nom du roi, de ne plus provoquer de tels esclandres.

— Dites au roi, monseigneur, répondit Chassé, que ce n'est pas ma faute, mais celle de la Providence, qui m'a créé l'homme le plus aimable du royaume.

— Drôle! s'écria le duc, apprends que tu ne viens qu'en troisième! Le roi passe avant toi et moi après le roi!

La Révolution, en éclatant, avait dispersé, détruit même la société aristocratique qui peuplait alors le bois de Boulogne, elle avait même détruit les habitations et abattu, pour se procurer du combustible, d'immenses taillis qui ne furent jamais replantés.

Négligé comme promenade par les élégants du Directoire, abandonné par l'Etat qui ne s'occupait pas de l'entretenir, offrant un asile facile à ceux qui avaient intérêt à se cacher, le bois de Boulogne était redevenu, en 1799, un repaire de brigands, de bandits, de malfaiteurs fort capables de recommencer les prouesses de leurs prédécesseurs et de piller les bagages d'un général en chef.

Mais ce que les rares promeneurs d'alors ne savaient pas plus que ne le savent les nombreux promeneurs d'à présent, c'est que le bois de Boulogne avait failli devenir un cimetière. C'était Henri III qui, avec ses goûts bizarres, avait eu l'idée de cette agréable transformation. Il voulait faire élever dans un point central auquel auraient abouti six grandes allées, un superbe mausolée pour y déposer son cœur. Chaque chevalier du Saint-Esprit eût été obligé de se faire construire un beau tombeau avec des visages funèbres :

— Dans cent ans, disait Henri III, ce sera une promenade *bien charmante* : il y aura au moins quatre cents tombeaux dans ce bois. »

Henri III, heureusement, ne put accomplir son rêve; mais en 1799, le pauvre bois était dans un état d'abandon tel, qu'il était certes d'apparence aussi triste qu'un champ de repos. Les allées étaient à peine tracées, car elles n'avaient pas été entretenues : on allait alors à Saint-Cloud par Sèvres; aussi à peine quelques grandes avenues étaient-elles demeurées praticables, rien n'était plus rare que d'y voir apparaître un véhicule quel qu'il fût.

Ce matin-là cependant du jour où nous sommes arrivés, une voiture, entrant dans le bois par la porte Maillot, s'engagea dans l'allée qui, coupant alors le bois en ligne diagonale, allait aboutir à la porte de Longchamps. C'était le lendemain de ce jour durant lequel l'annonce inattendue de l'arrivée du général Bonaparte avait causé dans Paris une si violente émotion.

Il pouvait être neuf heures, le ciel était assez beau, mais le terrain détrempé par une pluie fine et abondante qui était tombée toute la nuit, présentait un aspect fangeux et triste; les feuilles jaunies, arrachées des arbres et s'envolant par tourbillons,

jonchaient la terre : les branches dénudées commençaient à étendre leurs grands bras noirs et maigres, comme les milliers de pattes d'un insecte couché sur le dos.

La voiture qui s'avançait dans ce bois morne et solitaire, était un fiacre à la caisse peinte en jaune et ornée de son numéro gigantesque blanc sur fond noir. Deux maigres chevaux le tiraient tant bien que mal, luttant contre le terrain amolli et délayé dans lequel les roues creusaient des ornières énormes.

Cahin-caha, suivant une expression encore de mode alors, le véhicule de louage s'avançait faisant crier les cailloux de la route. La voiture contenait trois hommes dont on apercevait les têtes dans la pénombre.

En atteignant le rond-point de la porte de Longchamps, le fiacre s'arrêta et le cocher se penchant sur son siège et se retournant à demi, approcha autant qu'il le put sa face vermillonnée de la portière :

— C'est-y là qu'il faut s'arrêter? demanda-t-il.

— Porte de Boulogne! cria une voix partant de l'intérieur du carrosse, tourne à gauche et tout droit.

Le cocher obéit; la voiture se remit en marche, suivant la route qui alors conduisait de la porte de Longchamps à celle de Boulogne et après une grêle de coups de fouet tombée sur l'échine des pauvres chevaux, elle atteignit l'endroit désigné.

— C'est-y là? demanda encore le cocher.

— Oui ! répondit-on.

Et une main passant en dehors fit jouer la poignée de cuivre servant à ouvrir la portière. Un homme s'élança sur la route boueuse.

— Hum! fit-il en appuyant son pied, mauvais terrain; on glisse là-dessus comme sur un champ de terre glaise.

— Baste! dit un second personnage en sautant à son tour, on trouvera bien un endroit un peu plus sec et un peu plus sablonneux.

Le troisième voyageur était également descendu. Tournant sur lui-même en interrogeant le rond-point dans tous les sens :

— Personne! dit-il, nous sommes les premiers.

Puis tirant sa montre :

— Dix heures moins vingt ! ajouta-t-il, il n'y a rien à dire ; nous sommes en avance.

— Où faut-il vous attendre, citoyen? demanda le cocher.

— Où tu voudras! lui répondit-on.

— Est-ce que je peux aller jusqu'à Boulogne faire boire mes chevaux et leur donner l'avoine?

— Non pas, on peut avoir besoin de toi et de ta voiture. Tu vas attendre ici, et quand il arrivera tout à l'heure une autre voiture, tu diras à ceux qui en descendront que nous sommes là, dans cette clairière, de l'autre côté de l'allée, près du mur du bois ; tu comprends?

Le cocher fit un signe affirmatif et rangea sa voiture. Les trois hommes, qui n'étaient autres que le citoyen de Mesnard et ses deux témoins, les citoyens Almant et Surville, s'enfoncèrent dans la direction indiquée par l'un d'eux.

— Il s'agirait de trouver un endroit convenable, dit le capitaine Almant.

Le citoyen Surville portait sous son bras deux longues épées enveloppées dans un manteau.

— Voilà notre affaire, dit de Mesnard en frappant du pied le sol.

Effectivement l'endroit paraissait merveilleusement choisi pour un duel : c'était une petite route qui devait être fort ombragée pendant l'été, mais dont les grands arbres qui la bordaient avaient perdu leurs feuilles. Le sol était recouvert de ce sable jaune qui se mouille, absorbe l'eau sans devenir glissant et ne fait jamais de boue.

— On tient là-dessus comme sur le plancher d'une salle d'armes! dit Mesnard en se mettant en garde et en faisant le simulacre de se fendre.

— Alors, attendons, dit Surville.

Le capitaine Almant s'était rapproché de celui auquel il servait de témoin.

— Quand le colonel va venir, dit-il, si par hasard, ce que je ne crois pas, ses témoins proposaient un arrangement, que devons-nous faire?

— Tout refuser, pardieu! Est-ce que je me serais dérangé pour rien! Allons donc! s'écria Mesnard avec un geste dédaigneux.

— Oh! dit Almant, sois sans crainte, citoyen, je connais le colonel mieux que je ne te connais, puisque je t'ai vu hier pour la première fois, mais il fera la partie tant que tu le voudras! Là n'est pas la question. Je voulais dire qu'hier soir, alors que tu as parlé, tu n'avais évidemment pas l'intention d'insulter le colonel, et si ce matin ses témoins.....

— J'avais parfaitement l'intention d'insulter le colonel! dit Mesnard d'un ton tranchant.

— Oh! fit l'officier.

— Est-ce que tu regrettes de me servir de témoin ?

— Non pas! tu es brave, je le sens, je le vois et tu me feras honneur. Ce que j'en disais était pour te tâter... Quelquefois sur le terrain les idées changent, cela s'est vu.

— Les miennes ne changent pas!

— Alors, très bien ; attendons.

— J'entends le roulement d'une voiture! dit Surville.

Effectivement on pouvait distinguer le bruit des roues écrasant les cailloux de la route. Quelques instants après, ce bruit cessa ; la voiture s'était évidemment arrêtée.

— Voici le colonel et ses témoins! dit Surville en désignant du geste trois personnes qui s'avançaient.

Mesnard demeura en place, ses deux témoins firent quelques pas en avant et saluèrent.

Le colonel rendit le salut, mais il s'arrêta et demeura à distance. Ses deux témoins, MM. de Roquefeuille et Volnac, s'approchèrent de Surville et d'Almant.

— Ce terrain vous convient-il, citoyens? demanda Surville.

Roquefeuille examina le sol avec une sollicitude minutieuse, il fit attention à l'endroit d'où venait le vent, dont une bouffée peut quelquefois, en dérangeant une boucle de cheveux et en la chassant sur les yeux, causer la perte d'un homme. Il interrogea le soleil qui s'élevait rapidement et s'assura qu'il ne pouvait gêner en rien les combattants.

— Nous enlèverons les pierres et les gros cailloux! dit vivement Surville en répondant par avance à une objection qu'allait faire Roquefeuille.

Celui-ci regarda Volnac :

— Ce terrain me semble convenable, capitaine, dit-il, qu'en pensez-vous ?

— S'il convient également au colonel, répondit Volnac, il me convient parfaitement à moi. Il faut lui demander.

Roquefeuille alla causer avec Maurice, puis revenant vers le petit groupe qui occupait alors le point central entre les deux adversaires, debout, immobiles, à distance :

— Le colonel n'a aucune objection à faire, dit-il. Le terrain est donc adopté. Nous allons le nettoyer, tandis que ces messieurs vont mesurer les armes, car je m'aperçois que vous avez également apporté des épées.

Almant fit un signe affirmatif, et détachant le manteau qui enroulait les lames, il prit une épée qu'il tendit à Volnac. Celui-ci, de son côté, détachait également deux épées qu'il tenait sous son bras.

Pendant ce temps, Roquefeuille et Surville nettoyaient le terrain, le préparaient, c'est-à-dire qu'ils enlevaient les pierres, les gros cailloux dont la rencontre sous le pied eût pu faire trébucher l'un des adversaires, qu'ils effrondraient à coups de talon de botte les saillies du sol qui eussent pu détruire l'équilibre et qu'ils arrachaient çà et là quelques touffes d'herbes glissantes.

Les deux adversaires paraissaient fort peu se préoccuper de ce que faisaient leurs témoins et ils attendaient avec une impatience manifeste.

Enfin, Roquefeuille et Surville revinrent vers les deux officiers. Ceux-ci avaient mesuré les épées.

— Tout est prêt! dit Roquefeuille.

Les témoins se séparant revinrent vers chacun des deux adversaires qu'ils conduisirent sur le terrain préparé.

XLII

LE DUEL

Les deux adversaires étaient aussi calmes, aussi roidement impassibles que s'ils eussent été dans une salle d'armes au lieu d'être sur ce sol humide que le sang de l'un d'eux allait rougir dans quelques minutes.

Maurice, debout près d'un jeune arbre, avait saisi l'extrémité d'une branche flexible et il s'amusait à en arracher machinalement les dernières feuilles qu'il laissait ensuite retomber à ses pieds. Bien évidemment il n'avait pas conscience de ce qu'il faisait, et sa pensée était bien loin de sa main : Maurice songeait à Lucile qu'il aimait, à son général qui allait revenir, à ses amis qui l'attendaient, et il se disait que cette femme qui avait tout son amour, ce général qui possédait toute son adoration, ces amis qui avaient toute son affection, il ne les reverrait peut-être pas.

Certes, Maurice était brave, il avait donné tant de preuves de cette bravoure du soldat, que personne ne pouvait douter de lui ; mais si la bravoure consiste dans le mépris de la mort, elle ne consite pas à nier la possibilité de cette mort, et c'est précisément cette possibilité admise par ceux qui tremblent le moins qui rend la bravoure véritable plus grande et plus belle. Les fanfarons seuls prétendent le contraire.

D'ailleurs, la bravoure a ses phases comme tous les autres sentiments, elle n'est pas toujours, en tous temps et en toutes circonstances, la même. On n'est pas également brave sur le champ de bataille et dans un duel, ou du moins le sentiment de la bravoure n'est pas excité de même en présence des ennemis et en face d'un adversaire.

Maurice était brave : le sentiment qu'il éprouvait alors n'était même pas un sentiment d'inquiétude, mais sa pensée se livrait à des réflexions auxquelles permettaient de surgir les froids apprêts du duel, et qu'eussent effacées le bruit de la mitraillade et celui des cris des soldats.

Quant à M. de Mesnard, il avait cette froide indifférence de l'homme qui regarde le duel comme un acte ordinaire de la vie, et qui, confiant dans sa force et dans sa bonne chance, ne doute pas de son succès.

Les témoins, la démarche grave, s'étaient rapprochés de chacun des deux adversaires. Le capitaine Volnac et le capitaine Almant tenaient à la main les épées mesurées.

— Êtes-vous prêt, colonel? demanda M. de Roquefeuille.

Pour toute réponse Maurice déboutonna son habit d'uniforme et, l'enlevant vivement, il l'accrocha à la branche qu'il tenait tout à l'heure dans ses mains. Il demeura alors en culottes et en chemise. Le citoyen de Mesnard avait également dépouillé son habit.

Alors les témoins placèrent les deux adversaires à distance convenable et leur remirent à chacun l'une des deux épées nues. Puis le capitaine Volnac et le capitaine Almant prirent les deux fers, les croisèrent, et se reculant à la fois :

— Allez, citoyens! dirent-ils en même temps.

Les deux adversaires tombèrent à la fois en garde, les deux épées se choquèrent de nouveau, et il y eut un silence, silence terrible qui glace les spectateurs du combat qui va s'engager. Il faut avoir assisté à l'une de ces scènes émouvantes pour comprendre ce que ce premier moment d'attente a d'effrayant et contient d'angoisses.

Un duel à l'épée n'est jamais long : à peine, d'ordinaire, dure-t-il une ou deux minutes, mais il n'y a pas de siècle aussi long que chacune de ces minutes pour les témoins qui assistent et voient les coups.

A la première attaque il fut possible de comprendre que les deux adversaires étaient tous deux d'habile force à l'escrime. De Mesnard, même, ne put réprimer un certain mouvement d'étonnement en rencontrant à la parade, après une vive attaque, l'epée du colonel.

Alors de Mesnard *s'écrasa* subitement, fit un pas de retraite après une fausse attaque, et marchant brusquement sur son adversaire, il lui porta le coup fameux qu'Alcibiade avait, l'avant-veille, démontré au citoyen Thomas.

Maurice demeura immobile, puis son épée tomba et sa main gauche se porta sur sa poitrine. M. de Roquefeuille s'était élancé et l'avait reçu dans ses bras.

— Courez! dit-il au capitaine Almant, nous avons laissé le médecin dans la voiture.

De Mesnard enfonçait son épée dans la terre humide pour essuyer le sang qui coulait sur la lame. M. Surville s'était précipité.

Maurice avait les yeux fermés, une écume sanglante s'échappait de ses lèvres. Roquefeuille, soutenant le corps du bras droit, avait, de la main gauche, écarté la chemise : entre la cinquième et sixième côte environ, il y avait une blessure étroite, d'où s'était échappé tout d'abord un petit ruisseau de sang, mais le sang s'était aussitôt arrêté et ne coulait plus. Maurice râlait.

— Il va mourir ? dit Roquefeuille avec une émotion terrible.

— Mon colonel? s'écria une voix rauque.

Au même instant le capitaine Volnac et le citoyen Surville étaient violemment écartés et un jeune soldat se précipitait vers le corps presque inanimé que soutenait M. de Roquefeuille.

Maurice se roidissait, son visage se violaçait et les muscles de la face se contractaient d'une manière horrible.

— Dupuytren, venez vite! cria M. de Roquefeuille.

— Mais il étouffe? reprit le jeune soldat : la blessure ne coule plus!

Et se jetant sur le corps du colonel, l'enfant colla ses lèvres sur la blessure et aspira fortement le sang qui ne coulant plus, engorgeait les poumons.

En ce moment Dupuytren arrivait en courant, sa trousse à la main.

— Bravo! dit-il au jeune soldat, tu l'as sauvé; sans toi j'arrivais trop tard : encore une demi-seconde et il y avait rupture d'un vaisseau.

— Mon colonel! disait le jeune soldat en se redressant.

En ce moment Maurice, la poitrine un peu dégagée, rouvrit les yeux. Le premier visage qu'il rencontra fut celui du jeune soldat: il lui sourit et fit un effort pour lui tendre la main.

— Merci... Niorres! balbutia-t-il.

— Il faut le transporter à Boulogne, dit Dupuytren je le panserai là.

De Roquefeuille, les deux capitaines et le jeune soldat se proposèrent à la fois pour emporter le blessé.

— Allez chercher les coussins de la voiture, dit Dupuytren, on couchera le colonel dessus et le transport sera plus facile.

Louis et Volnac s'élancèrent pour obéir.

Pendant ce temps de Mesnard, après avoir essuyé son épée, se rhabillait tranquillement. Surville était revenu auprès de lui ; tous deux parlaient bas et avec des gestes significatifs. Enfin Surville, quittant Mesnard, s'approcha de Dupuytren, et l'entraînant doucement à l'écart :

— Docteur, lui dit-il à voix basse, M. de Mesnard, l'adversaire du colonel, n'ose s'adresser à vous, aussi m'a-t-il prié d'être son interprète et de vous demander ce que vous pensez de la blessure!

— Elle est grave, très grave, dit Dupuytren.

— Est-ce qu'elle peut devenir... mortelle?

— Je le crains.

Surville s'inclina avec un geste douloureux. En ce moment Niorres et Volnac revenaient avec les coussins. On y installa le blessé, puis Niorres et Roquefeuille l'enlevèrent avec précaution et se dirigèrent vers Boulogne, dont les premières maisons blanches apparaissaient à travers les branches dénudées.

Dupuytren veillant sur le blessé, marchait près de lui, soutenant sa tête et étanchant la blessure avec un linge fin. Les capitaines Volnac et Almant suivaient le triste convoi. En passant devant de Mesnard et Surville, qui s'étaient reculés, Almant s'arrêta :

— Vous n'avez plus besoin de moi! dit-il.

— Nullement, capitaine, répondit Mesnard avec empressement, il ne me reste qu'à vous prier de recevoir mes plus sincères remerciements.

— Alors, je vais auprès du colonel qui peut avoir besoin de nous.

De Mesnard et Surville demeurèrent seuls sur le lieu du combat.

— Eh bien, dit de Mesnard, l'affaire est faite et proprement faite, hein ?

— Je l'avoue, répondit Surville.

— Le papa Thomas sera content.

— Et voilà la preuve de sa satisfaction qu'il m'a chargé de te remettre, mon cher Alcibiade.

Surville tendit à son compagnon une bourse de soie aux flancs suffisamment arrondis.

— Bravo! dit Alcibiade en faisant sauter la bourse. Si papa Thomas le désire, je lui en servirai autant tous les matins pour son déjeuner, au même prix. Quand je lui disais que mon coup était bon. As-tu vu : une, deux, psit, enfoncé! C'est immanquable.

— Crois-tu? dit une voix railleuse.

Alcibiade et Surville se retournèrent à la fois; mais l'un et l'autre firent en même temps un bond en arrière, car ils avaient en face d'eux la pointe fine et acérée d'une longue épée tenue horizontalement à hauteur de poitrine.

Deux soldats venaient de sortir d'un taillis voisin, et se tenaient immobiles en face de Surville et d'Alcibiade.

Celui qui tenait l'épée nue dardait ses petits yeux sur l'adversaire heureux du colonel, tout en se frisant, avec les doigts de la main gauche, une gigantesque paire de moustaches.

— Qu'est-ce que c'est? que veulent ces soldats? dit Alcibiade d'un ton hautain.

— Ils veulent te dire deux mots et connaître ton coup, estimable merlifiore, répondit l'homme à l'épée en abaissant la pointe et en la piquant dans la terre.

XLIII

DEUXIÈME PARTIE

Surville s'était avancé croyant son intervention nécessaire.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous? demanda-t-il.

— Qui je suis? répondit le premier des deux soldats : Rigobert Rossignolet, tambour-major de la 32e demi-brigade, ancien de l'Italie et de l'*Egypte*, et pour le quart d'heure en congé d'agrément. Cet autre est Gringoire, grenadier de la 1re et du 3e, un luron. Ce que nous voulons, j'ai eu celui de te l'avouer nonobstant et voilà !

— Tu veux que je t'apprenne mon coup! dit Alcibiade avec un ton railleur.

— Comme tu le dis; mais avec des épées pointues et pas avec des fleurets boutonnés. Ah! c'est un crâne coup que celui qui rapporte des *picaillons*, comme ceux que tu faisais danser dans ta main. Je voudrais le connaître, l'ancien ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Comme Alcibiade et Surville se regardaient en fronçant les sourcils :

— Cré mille millions de n'importe quoi! dit Rossignolet avec colère, on paye donc à cette heure, à un mauvais chenapan de rien du tout, la vie d'un brave colonel qui n'a pas son pareil dans l'armée. Nous avons tout vu et tout entendu. Si nous ne nous sommes pas fait voir plus tôt, c'est que ça aurait contrarié le colonel; mais à cette heure c'est d'un autre payement qu'il s'agit. En garde! t'as un coup à m'apprendre, mais avant, faut que je te montre et démontre le mien.

— Prenez garde, soldat, cette provocation...

— Fait trop d'honneur à ton ami, entends-tu! hurla Rossignolet. On reconnaît l'oiseau : c'est l'ancien maître d'armes des gardes suisses !

— Vous ne savez pas ce que vous dites. Le citoyen de Mesnard est...

— Un rien du tout, interrompit Rossignolet; mais, tel qu'il est, je veux lui pousser une botte. Toi, particulier, tu seras son témoin comme Gringoire sera le mien.

— Et si le particulier veut également faire joujou ? ajouta Gringoire...

— Silence! dit Rossignolet; t'es témoin, tu n'as rien à dire.

Et se tournant vers Alcibiade qu'il regarda en face :

— Veux-tu te battre? dit-il.

Alcibiade haussa les épaules.

— Une, fit Rossignolet, deux, trois!

Un sifflement sec retentit dans l'air, et la lame du major fouetta le visage du maître d'armes. Alcibiade poussa un hurlement furieux.

— Brigand! s'écria-t-il avec une série de formidables jurons, je vas te saigner.

— Prends ta lancette, alors!... répondit le major redevenu imperturbable depuis qu'il voyait son adversaire furieux.

Alcibiade avait arraché des mains de Surville l'une des deux épées, celle dont il venait de se servir si fatalement contre Maurice.

— En garde! en garde! hurlait-il avec des gestes furieux.

— Minute! minute! fit Rossignolet... T'es bien pressé, maintenant, pour un muscadin qui l'était si peu tout à l'heure. Enlève-moi un peu cet habit superbe que je ne veux pas abîmer, et permets que je plie le mien avec le soin et l'attention dont il est digne. Cet habit-là, vois-tu, estimable propre à rien, est un habit comme il y en a peu! Il a fait la campagne d'*Égypte*, il a contemplé les pyramides accompagnées de leurs siècles, il a été caressé, j'ose le dire, par les obélisques

adorant le troupier et, en fin de compte, il a eu celui d'être frotté par la main du général en chef, qui s'est appuyé un jour sur son épaule! C'est une relique, et il faut la conserver! »

Et, tandis qu'Alcibiade arrachait son habit, Rossignolet enlevait le sien lentement. Certes, pour qui eût assisté d'un œil indifférent aux apprêts du combat, la pose du gigantesque major eût été d'un effet comique achevé.

Voulant enlever son habit vénérable et vénéré qui, il faut le dire, avait toujours été le premier devant l'ennemi, à la tête de la terrible demi-brigade, voulant donc enlever cet habit avec toutes les précautions dont il était digne, Rossignolet dut lâcher l'épée qu'il tenait; l'idée ne lui vint pas de la confier à Gringoire, et, ne voulant pas non plus la mettre sur le sable humide, il la plaça entre ses jambes, le pommeau en bas, pliant un peu sur les jarrets pour mieux maintenir la lame avec les genoux. Alors, jetant ses deux bras en arrière pour dépouiller les manches, il avança la tête et demeura ainsi contourné, présentant, de profil avec son long corps, la contexture d'une S renversée.

Alcibiade, brandissant son épée, faisait des appels furieux du pied droit.

— Eh! eh! fit Rossignolet en pliant avec soin son habit d'uniforme, il paraîtrait voir qu'il ne s'agissait que de te mettre en train. Patience, mon fils, on va te faire ton affaire dans quelques instants, histoire de flâner un peu pour mieux savourer le nanan de la chose!

Puis, après avoir placé son habit dans un endroit assez sec, il déboutonna sa chemise, découvrit sa poitrine qui ressemblait à un dos d'ours, retroussa ses manches jusqu'à l'épaule, frotta sa longue main dans le sable humide pour que le pommeau de l'epée ne glissât pas, et, s'avançant avec un geste superbe, il tomba en garde.

— En avant le coup de torchon! dit-il.

Alcibiade était en face de lui, frémissant de rage et d'impatience.

Rossignolet se releva lestement dans la position d'un homme qui, *en tirant le mur*, fait les trois saluts d'usage.

— Faut être poli! dit-il en saluant Surville d'abord, Gringoire ensuite.

Puis saluant son adversaire :

— Maintenant, petit, méfie-toi! ajouta-t-il. Si tu as été maître d'armes des gardes suisses, je suis, moi, prévôt de la 32e.

— Y es-tu? demanda-t-il en froissant le fer de son adversaire.

Et il tomba en garde.

— Oui! répondit Alcibiade d'une voix rauque.

Gringoire et Surville s'étaient reculés, l'un à droite, l'autre à gauche des combattants; le grenadier, la main derrière le dos, l'œil attentif et la contenance assurée, Surville, les lèvres serrées, le front plissé, et lançant des regards sinistres sur le gigantesque tambour-major.

Alcibiade, au froissement du fer, avait compris qu'il avait en face de lui un adversaire dangereux. Se repliant sur lui-même, effaçant la poitrine, se recouvrant avec l'avant-bras droit, le gauche relevé pour faire contrepoids au corps, les yeux dans les yeux du major, il attendit...

Rossignolet était ce qu'on nomme un *beau tireur* : il avait une garde superbe, le corps bien assis sur les hanches, et portant tout entier sur la jambe gauche savamment repliée, les pieds sur une même ligne, la pointe à la hauteur de l'œil, le coude bien rentré et protégeant la poitrine.

Deux secondes s'écoulèrent... les deux hommes se tâtaient... Rossignolet fit une feinte de dégagement qui eût passé dans une bague, Alcibiade arriva à la parade avec un *contre de quarte* tellement serré que son poignet bougea à peine.

— Joli! murmura Rossignolet.

Il n'achevait pas qu'Alcibiade, gagnant rapidement le fer, menaça en haut et tira dessous en se fendant à fond. C'était le coup qui lui avait si bien réussi avec Maurice. Rossignolet était arrivé à une parade de *quinte* avec une prestesse sans égale.

Alcibiade était découvert. Le major tira en plein à son tour, mais il rencontra l'épée en *prime* de son adversaire.

Ces coups différents avaient été portés dans l'espace de quelques secondes à peine, et cependant les deux hommes avaient le front couvert de sueur comme s'ils se fussent livrés à un long et pénible exercice. Ils firent à la fois un pas en arrière en relevant l'épée.

— Ouf! fit Rossignolet en s'apprêtant à retomber en garde.

Alcibiade ne dit rien, mais sa respiration sifflait dans sa gorge. D'un commun accord, les deux hommes s'approchèrent, et les fers se croisèrent de nouveau.

Cette fois Alcibiade attaqua avec une agilité et une violence effrayantes : les coupés, les dégagés, les une! deux! pleuvaient comme grêle. Rossignolet était à toutes les parades rompant lentement, mais ne trouvant pas jour à lancer une riposte.

C'était un duel réellement effrayant, car on pouvait comprendre que la mort seule devait mettre un terme à ce combat. Les deux hommes soufflaient comme deux bêtes fauves aux prises.

Plus le combat se prolongeait, plus Alcibiade s'animait, plus Rossignolet paraissait maître de lui-même. Les deux témoins, anxieux et attentifs, frémissaient d'émotion. Sur leur physionomie se reflétaient tous les sentiments tumultueux qui s'agitaient dans leur âme.

Une seconde fois, les deux adversaires, dont aucun n'avait reçu une égratignure, s'arrêtèrent d'un commun accord pour prendre un instant de repos. Pas une parole prononcée ne troubla le silence qui régnait alors : on entendait seulement le bruit de la respiration, l'air se faisant difficilement passage dans la gorge aride.

— Tonnerre! il faut pourtant en finir! s'écria Alcibiade au comble de l'exaspération.

Il se jeta sur son adversaire, qui le reçut l'épée haute.

Cette fois la furie d'Alcibiade était devenue telle, qu'oubliant toutes les règles il précipita ses attaques; l'épée de Rossignolet, en lui effleurant l'épiderme, lui rendit son sang-froid. A son tour, il fit un pas en arrière... il rompit... Rossignolet le chargea... Alcibiade continua à rompre, quand tout à coup il se fendit de la jambe gauche, étendant le bras droit, les ongles en tierce : la pointe arriva à la hauteur du ventre du major.

— Le coup italien! C'est défendu en France! hurla le major.

Il n'achevait pas, qu'élevant le fer de son ennemi, à l'aide d'un *froissé de seconde*, il se fendit à fond à son tour. Le coup devait arriver à la hanche, mais, Alcibiade étant fendu alors, ce fut au-dessous de la clavicule que le fer pénétra, et avec une telle violence que la pointe de l'épée ressortit dans le dos sous l'omoplate.

Alcibiade écarta les bras, laissa échapper son épée et tomba lourdement à terre. Un flot de sang noir s'échappait de la blessure. Alcibiade avait perdu connaissance.

— Là! dit Rossignolet; mon colonel est vengé, et je ne me fais pas payer mes coups d'épée, moi!

Puis se tournant vers Surville qui s'était précipité sur le corps d'Alcibiade :

— Gringoire va t'envoyer le cocher de ta voiture, dit-il, et moi je cours à Boulogne, car mon colonel peut avoir besoin de moi.

Les deux soldats se précipitèrent et disparurent. Surville, son mouchoir à la main, s'efforçait d'étancher le sang. Alcibiade se roidissait dans les suprêmes convulsions de l'agonie.

En ce moment les branches d'un épais taillis qui formait le fond de la petite clairière, s'écartèrent doucement, un homme s'élança en avant et fut, en deux bonds, sur le blessé près duquel était agenouillé Surville.

Celui-ci manifesta par ses gestes un profond étonnement, mais il ne dit rien. Le nouveau venu examinait la blessure avec attention et en homme connaisseur. Il se redressa après un minutieux examen :

— Avant cinq minutes il sera mort! dit-il froidement.

— Tu crois? dit Surville.

— J'en réponds. Le poumon a été traversé de part en part. Écoute! tu entendras, en te penchant, l'air siffler par le trou de la blessure. Il est perdu et bien perdu !

— Quel malheur !

— Sot! dit le nouveau venu en haussant les épaules.

— Il faut cependant essayer de le soigner.

— Il n'y a rien à faire, te dis-je. Il faut nous en aller et le laisser mourir là! Cette mort-là nous sert merveilleusement, et Rossignolet vient de nous rendre le plus plus signalé service.

Et comme Surville ne paraissait pas comprendre :

— Alcibiade n'aurait-il pas pu dire un jour, murmura le personnage à l'oreille de son compagnon, que c'est pour gagner mon argent qu'il s'est battu avec le colonel? Tu vois bien que Rossignolet nous a rendu service. C'est bien cela que j'espérais. Crois-tu que j'eusse assisté tranquillement au duel sans m'y opposer s'il en eût été autrement. Allons, viens! quittons la place. Il se meurt, et il n'a plus besoin de nous!

Et passant son bras sous celui de Surville, l'homme l'entraîna rapidement sans même jeter un coup d'œil sur le malheureux qui râlait. Ils rencontrèrent le cocher qui accourait vers eux.

— Il y a un blessé? dit l'automédon en faisant de grands bras.

— Non! répondit l'homme, il y a un mort, et ce n'est pas ton affaire. Tu vas nous ramener à Paris au galop, et il y aura deux écus pour toi !

— En route! cria le cocher en retournant vers sa voiture.

Alcibiade était demeuré étendu sans mouvement, baigné dans une mare de sang : il se mourait, mais au moment cependant où les hommes l'abandonnaient si lâchement, il ouvrit un œil et faisant un effort il tourna un peu la tête à gauche. Alors cette prunelle ternie s'anima, les muscles de la face se contractèrent.

— Tho...mas... murmura-t-il d'une voix inintelligible, je...

Un flot de sang qui s'échappa de ses lèvres bleuies l'empêcha de formuler un autre mot. Il se roidit, et ses doigts crispés s'enfoncèrent dans le sable humide. Ses yeux étaient hagards, sa bouche horriblement contournée. Ainsi que l'avait dit celui qui venait de l'abandonner : il se mourait.

XLIV

LA SŒUR

Il était huit heures du soir au moment où la voiture de Corvisart s'arrêtait devant la porte de l'hôtel de madame Geoffrin. Le docteur gravit lestement les degrés conduisant au premier étage. Sur le seuil du cabinet de toilette de madame Geoffrin il rencontra Mariette :

— Comment va-t-elle? demanda-t-il.

— Toujours de même, répondit la camériste qui avait les joues gonflées et les yeux tirés.

— Elle sommeille ?

— Oui, monsieur.

Corvisart frappa du pied avec impatience :

— Il faudrait pourtant triompher de cette somnolence! dit-il. A-t-elle pris du café?

— De quart d'heure en quart d'heure, oui, docteur.

Corvisart entra dans le cabinet, puis il passa dans la chambre. Amélie était au chevet de sa mère; la jeune fille était dans un état d'abattement profond.

Madame Chivry était assise près d'elle et lui parlait à voix basse. Plus loin, Caroline préparait une boisson dans une tasse.

En voyant entrer le docteur, madame Chivry et Amélie se levèrent. Corvisart les salua de la main et s'approcha du lit. Madame Geoffrin était étendue et paraissait en proie à une somnolence qui la privait de toutes ses facultés. Corvisart l'examina attentivement.

— Eh bien? demanda doucement madame Chivry, comment la trouvez-vous?

— Moins mal que ce matin : la circulation se fait évidemment mieux.

Amélie poussa un soupir de soulagement, Corvisart prescrivit le régime à suivre pour la nuit, puis faisant signe à Amélie de l'accompagner jusqu'à l'extrémité de la pièce :

— Et votre frère? demanda-t-il.

La jeune fille étouffa un sanglot.

— Il n'est pas revenu! répondit-elle.

— Pas rentré depuis la nuit dernière ?

— Non, docteur.

— Et vous n'avez aucune nouvelle?

— Aucune! dit Caroline en retenant ses larmes et en s'avançant de l'autre côté du docteur.

— Que peut-il être arrivé à Ferdinand?

— Mon père et M. de Charney sont encore ressortis, ce soir, pour avoir des nouvelles. Ils ont dû continuer à fouiller Paris : ils ont dû voir le ministre de la police.

— Voilà qui est vraiment étrange! dit Corvisart en secouant la tête.

Puis il murmura à part lui :

— Fouché aurait-il donc raison? Cette absence inexplicable ressemble effectivement à une fuite! Mais non! ce serait trop odieux...

— Que pensez-vous, docteur? demanda Amélie.

— Je me demandais, mon enfant, ce que pouvait être devenu votre frère.

En ce moment, Mariette entra et se dirigea vers la jeune fille :

— Mademoiselle! lui dit-elle à voix basse, M. de Charney est au salon.

— J'y vais! dit Amélie en entraînant Caroline.

Le docteur demeura seul avec madame Chivry dans la chambre de la malade.

— Mais que peut être devenu Ferdinand ? reprit-il. Que signifie cette lettre évidemment fausse et trouvée dans sa chambre?

— Ferdinand est sorti la nuit, dit madame Chivry en frissonnant. Et les chauffeurs ont déjà ensanglanté ce quartier!

Corvisart quitta la chambre après avoir encore examiné la malade et donné ses dernières prescriptions.

— Cette lettre! se dit-il à lui-même en s'arrêtant dans le cabinet de toilette. Pourquoi Ferdinand aurait-il laissé tout ouverte cette lettre sur son bureau, si ce n'eût été pour qu'on la lût? Mais pourquoi faire lire une lettre évidemment fausse? Il y



Les deux amis se regardaient, suivant l'expression vulgaire, en véritables chiens de faïence. (Page 102).

a là bien positivement un point mystérieux qu'il faudrait éclaircir.

Le docteur entra dans le salon : il trouva les deux jeunes filles en larmes et M. de Charney au milieu d'elles.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Aucune nouvelle! répondit Charney.

— Pas un indice?

— Pas un seul. J'ai fouillé tout Paris, j'ai été dans tous les endroits où Ferdinand a l'habitude d'aller, chez toutes les personnes qu'il connaît et je n'ai pu obtenir le moindre renseignement, pas le plus léger indice. Personne n'avait vu Ferdinand.

— Et Fouché?

— M. Chivry a dû le voir.

— Ah! voici mon père! s'écria Caroline en se précipitant au-devant d'un homme d'âge respectable qui venait d'entrer.

— J'ai vu Fouché, dit M. Chivry en s'asseyant! depuis ce matin il a mis tout son monde en campagne, mais il n'a aucune nouvelle.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! mon pauvre frère; s'écria Amélie avec des sanglots.

— Il aura été assassiné! dit Caroline au milieu de ses larmes.

— Mademoiselle! de grâce, calmez-vous! dit M. de Charney avec une émotion profonde, n'exagérez pas vos craintes; en admettant qu'il soit arrivé un accident à Ferdinand, cet accident peut ne pas être dangereux.

— Mon frère! mon frère! répétait la jeune fille.

— Je le retrouverai, je vous le jure! dit Annibal avec véhémence.

Pendant ce temps Corvisart et M. Chivry causaient tous deux à voix basse.

— Cette disparition de Ferdinand est inexplicable! disait Corvisart; je ne la comprends pas. Où a-t-il pu aller?

— Nous n'avons aucun renseignement à cet égard, répondit M. Chivry; et cependant M. de Charney a fait tout ce qu'il était humainement possible de faire.

— En vérité?

— Je l'ai vu à l'œuvre; il a été admirable!

Le docteur ne répondit pas.

Amelie s'était jetée dans les bras de Caroline qu'elle étreignait en pleurant.

— Ma mère mourante! mon frère perdu!... disait-elle avec des accents déchirants. Oh! que je suis malheureuse!

XLV

LE BLESSÉ

En remontant dans sa voiture qui l'attendait à la porte de madame Geoffrin, Corvisart donna l'ordre au cocher de le conduire rue Neuve-des-Petits-Champs : c'était là qu'habitait le colonel Maurice Bellegarde.

Arrivé a destination, Corvisart fut reçu dans l'antichambre par Rossignolet, lequel, l'air abattu et la physionomie attristée, salua profondément le docteur.

— Dupuytren est là? demanda Corvisart.

— Oui, citoyen, » répondit le major en ouvrant la porte du salon.

Quelques instants après les deux docteurs étaient en présence.

— Vous m'avez fait appeler en consultation? dit Corvisart en serrant la main de son jeune confrère.

— Oui, répondit Dupuytren; j'ai besoin de vos conseils. Le colonel est gravement atteint.

— Sa blessure est mauvaise?

— Oh! c'est moins la blessure elle-même qui m'inquiète que les suites de cette blessure.

Et, entrant aussitôt dans les détails les plus minutieux en se servant des expressions techniques, Dupuytren éclaira son collègue, puis, pour le mettre mieux encore au courant de la situation, il lui raconta ce qu'il savait du duel du matin et ce qu'il avait cru devoir faire après être accouru sur le terrain.

— Je fis transporter le colonel à Boulogne, dit-il; le jeune soldat dont je vous ai parlé, le petit Niorres, et les deux capitaines, me furent d'un grand secours. Je visitai la blessure que je trouvai profonde et grave, et je procédai à un premier pansement.

Corvisart approuva de la tête.

— Tout eût été pour le mieux, poursuivit Dupuytren, si le colonel eût pu demeurer là où il était, mais malheureusement le lieu où je l'avais fait transporter n'était pas convenable : c'était un mauvais cabaret de village; tout y manquait. Ensuite le colonel avait recouvré connaissance, et il exigeait, pour ne pas effrayer sa femme, qu'on le ramenât à Paris. Il fallut s'y résigner. Je le fis transporter dans la voiture, et nous nous-mêmes en route.

— C'est ce voyage qui a aggravé l'état de votre blessé?

— Sans doute. La plaie était violemment irritée lorsque nous arrivâmes à Paris, bien que nous eussions été au pas tout le long de la route, et une fièvre violente amena un transport au cerveau qui me donne en ce moment les plus vives inquiétudes. Voilà pourquoi je vous fais appeler. Maintenant que vous savez tout, voulez-vous venir voir le malade?

— Et madame Bellegarde? demanda Corvisart.

— Elle n'est pas arrivée.

— Comment? Où donc est-elle?

— A Saint-Cloud, il paraît, chez M. d'Adore; c'est Gringoire qui me l'a appris, car en arrivant ici et en ramenant le colonel blessé, je craignais de porter un coup terrible à madame Bellegarde, et en ce moment *surtout*, ajouta Dupuytren en appuyant sur les mots, il faut absolument lui éviter toute émotion violente.

— Ah! fit Corvisart en souriant.

— Je voulais donc prendre les plus grandes précautions, et j'hésitais d'autant plus a quitter Boulogne pour revenir à Paris, quand Gringoire, qui était venu nous retrouver, m'annonça que le matin même madame Bellegarde, sa sœur et son beau-frère étaient partis pour Saint-Cloud dans une voiture qu'il avait retenue la veille. Le colonel devait aller les rejoindre. Bien que nous fussions près de Saint-Cloud, je ne voulus pas, par le motif que je vous indiquais tout a l'heure, envoyer prévenir la jeune femme.

— Je vous comprends; vous avez voulu lui éviter le pénible de cette route si longue accomplie près d'un blessé.

— Oui, et je pensai que le coup serait moins violent lorsque, prévenue progressivement, elle arriverait à Paris et trouverait son mari dans sa chambre, dans son lit.

— Alors vous l'avez fait prévenir?

— J'ai écrit un mot à M. d'Adore et j'ai envoyé Gringoire le porter.

— Et personne n'est arrivé encore?

— Il était tard lorsque Gringoire est parti; nous n'avons quitté Boulogne qu'à une heure passée, nous n'étions ici qu'à quatre heures. Le temps que j'installe le blessé, que j'écrive, Gringoire n'est pas parti avant cinq heures.

Corvisard interrogeait sa montre.

— Deux heures pour faire la route, sept heures, dit-il; une heure au comte d'Adore pour préparer doucement madame Bellegarde, huit; il est dix heures moins vingt, ils vont arriver d'une minute à l'autre. En attendant, allons voir le blessé.

Dupuytren conduisit son confrère; tous deux entrèrent dans la chambre de Maurice; Louis veillait au chevet du blessé. Dupuytren désigna du geste le sergent-major.

— Voici le jeune soldat, dit-il, qui, par son intelligente et courageuse initiative, a sauvé la vie à son colonel.

Corvisart adressa un salut amical à Louis, puis les deux médecins s'approchèrent du lit, le tirèrent en avant, se firent éclairer par Louis et par Rossignolet, et, chacun d'un côté, détachant les bandes, ils se mirent en mesure d'examiner la plaie.

Comme ils venaient d'achever le pansement et qu'ils causaient tous deux à l'écart, on entendit le rapide roulement d'une voiture retentir dans la rue, puis ce roulement cessa soudain : la voiture venait de s'arrêter devant la porte de la maison.

— C'est ma femme! murmura Maurice auquel les médecins avaient imposé silence durant le pansement.

Et faisant un effort pour se soulever :

— Dupuytren, continua le malade, allez au-devant d'elle, prévenez-la!... dites-lui qu'il n'y a aucun danger... que la blessure est légère.

— Soyez tranquille, colonel, répondit le docteur.

— Et pour Dieu! ajouta brusquement Corvisart, ne vous agitez pas! Demeurez calme.

Dupuytren était passé dans la pièce voisine, dont une porte donnant sur l'antichambre s'ouvrit au même instant.

— Monsieur d'Adore! dit-il avec étonnement.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc? demanda le comte avec une émotion visible. Maurice est donc blessé, il s'est battu?... Je me doutais qu'hier soir il me cachait quelque chose...

— Mais madame Bellegarde? demanda Dupuytren.

— Lucile? répéta le comte, eh bien, mais elle est ici?

— Ici? dit Dupuytren avec un nouvel étonnement.

— Sans doute.

— Elle arrive donc avec vous?

— Mais non, elle était partie deux heures au moins avant moi.

— Comment! elle a donc été prévenue avant que ma lettre arrivât ?

— Avant que votre lettre arrivât, elle n'avait pas été prévenue, mais elle était partie avec Uranie et Léopold. Ils étaient arrivés chez moi à une heure, Maurice devait venir les rejoindre; nous l'avons attendu toute la journée, supposant que les événements du jour pouvaient le mettre en retard. Enfin, ne le voyant pas venir, nous dinâmes sans lui, mais après le dîner, Lucile, rendue inquiète par ce manque de parole de son mari, voulut à toutes forces retourner à Paris. Léopold demanda la voiture, et ils partirent tous trois. C'est une demi-heure après leur départ que Gringoire est arrivé avec votre lettre. En apprenant le duel de Maurice, sa blessure, je pensai à la douleur de Lucile; je fis atteler et, prenant Gringoire avec moi, je courus sur Paris... Me voici... J'arrive, pensant trouver ici Lucile, Uranie et Léopold.

— Mais à quelle heure madame Bellegarde était-elle partie?

— A sept heures moins un quart à peu près.

— Sept heures moins un quart, il en est dix; plus de trois heures pour venir de Saint-Cloud à Paris.

— Comment ne sont-ils pas arrivés encore? reprit le comte.

En ce moment la porte de la chambre s'ouvrit.

— Le colonel s'impatiente et demande madame Bellegarde, dit Louis en avançant la tête.

Le comte et Dupuytren se regardèrent.

— Que lui dire? fit le docteur.

— Ce qui est, répondit le comte; que Lucile est en route, qu'elle aura été retardée, ce qui doit être, et qu'elle va arriver d'un moment à l'autre. Le cocher aura peut-être pris par Passy, ce qui est plus long.

— Par où êtes-vous venu?

— Par le bois de Boulogne, que j'ai traversé en biais, et les Champs-Élysées. Ce n'est pas la route la plus sûre la nuit, mais c'est la plus courte; et comme Gringoire et moi n'avions pas peur d'être arrêtés et qu'il fallait arriver vite, nous n'avons pas suivi le bord de l'eau par Auteuil.

— Voyez le colonel, mais ne le faites pas parler.

Les deux hommes entrèrent dans la pièce.

Le comte s'approcha du lit, sourit à Maurice et lui pressa les mains.

— Et Lucile? demanda le blessé.

— Elle est en route, elle va venir... mais je l'ai devancée...

— Je voudrais la voir.

— Vous n'attendrez pas longtemps.

Une demi- heure s'écoula, puis une heure... Le comte, Dupuytren et Corvisart qui étaient restés se regardaient avec inquiétude.

— Lucile!... et Lucile!... elle n'arrive donc pas? répétait Maurice avec une impatience croissante. Qu'on aille la chercher!... je veux la voir! .

— Je vais au-devant d'elle! dit le comte en se levant.

— Bien certainement il est arrivé un accident sur la route! dit M. d'Adore, sans quoi ils seraient ici tous trois.

Gringoire était là qui écoutait.

— Si j'allais chez le loueur de voiture, dit-il, savoir si la voiture est rentrée.

Le comte fit un signe affirmatif; le soldat s'élança et disparut.

— J'ai gardé ma voiture, dit le comte, si dans un quart d'heure ils ne sont pas arrivés, je retourne à Saint-Cloud, et j'explore la route jusqu'à ce que j'aie des nouvelles.

— Prenez garde! dit Corvisart, les environs de Paris ne sont pas sûrs la nuit, et les chauffeurs abondent, dit-on, au bois de Boulogne et dans les environs.

— Baste! fit le comte avec insouciance; d'ailleurs, mon cocher m'est dévoué...

— Et puis je vous emboîte le pas, moi! dit Rossignolet en s'avançant, et si nous rencontrons des chauffeurs, ils feront une causette avec le briquet du sentiment.

Gringoire rentrait.

— La voiture n'est pas revenue, dit-il, et même le patron paraît très inquiet.

Louis ouvrait la porte de la chambre.

— Le colonel demande sa femme, dit-il à voix basse, et il a le visage bien animé, il me semble que la fièvre augmente.

— Faites-lui prendre un calmant avec quelques gouttes d'opium, dit Corvisart à Dupuytren; il faut qu'il dorme, sans quoi son impatience augmentera la fièvre.

Dupuytren passa dans la chambre.

— Allons, je vais partir! dit le comte. Viens, Rossignolet.

— Où allez-vous? demanda le sergent-major.

— Explorer la route, répondit le comte, et savoir ce qui est arrivé.

— Je vais avec vous! dit le jeune soldat d'un ton si résolu qu'il n'admettait pas de refus.

XLVI

LE POINT DU JOUR

S'il existe dans l'univers une route connue de la grande majorité des habitants du globe, c'est à coup sûr celle de Paris à Auteuil; car elle a sur les autres routes conduisant à d'autres lieux de plaisance, l'immense avantage, d'être parcourue depuis deux cents ans, non seulement par tous les Français venus à Paris, mais encore par tous les étrangers venus en France.

Sous Louis XIV, sous Louis XV, sous Louis XVI, pour aller à Versailles, il fallait suivre la route de Paris à Auteuil, et tout le monde allait à Versailles, même ceux qui n'avaient pas à y aller. Depuis la Révolution, les souverains de la France ont presque tous habité successivement Saint-Cloud, et c'est encore la porte de Paris à Auteuil qu'il faut suivre pour aller de Paris à Saint-Cloud.

Enfin cette foire de septembre, si renommée pour sa poussière et ses melons, cette antique foire de Saint-Cloud qui a fait la joie de nos grands-pères et qui fera peut-être encore celle de nos petits-fils, conduit chaque année tous les habitants de Paris, sédentaires ou de passage, sur cette route d'Auteuil dont les voies ferrées n'ont pu heureusement triompher.

Beaucoup se rappellent sans doute le parcours de cette route dans ces moindres détails, et chacun sait que l'endroit où la route qui longe la rivière après avoir suivi le cours la Reine et passé devant le couvent des Bonshommes, se bifurque pour continuer en droite ligne vers Sèvres, et à droite vers Auteuil, se nomme le Point du jour.

Tout le monde connaît le Point du jour, mais bien peu se sont enquis du motif qui avait fait donner jadis à cet endroit assez peu pittoresque un nom presque prétentieux. Le motif est cependant original, et le doux nom de Point du jour cache un souvenir sanglant.

« Il était trois heures après minuit, dit M. de Laborde, le jeu de la reine se ralentissait et n'était plus soutenu que par des paris considérables entre le prince de Dombes, fils du duc du Maine, et le marquis de Coigny. Ce dernier, perdant d'un coup une somme assez forte, s'écria : Il faut être bâtard pour avoir un tel bonheur! » Le prince, se penchant à son oreille sans discontinuer son jeu, lui dit : « Vous pensez bien que nous allons

nous voir tout à l'heure, n'est-ce-pas? — Où et quand? — Mais sur la route, au point du jour. » Les voitures partent : le jour paraît; on s'arrête. Le prince de Dombes est heureux à ce jeu comme à l'autre : il tue son adversaire, et le lieu où se passa cette scène en a conservé le nom de *Point du jour.* »

En 1799, la route qui suivait la rivière et passait à la barrière des Bonshommes, n'avait certes pas l'aspect uni qu'elle possède aujourd'hui. Il y avait à la hauteur du Champ de mars, en face l'endroit où devait s'élever, six ans plus tard, le pont d'Iéna, une certaine montagne excessivement rude, dont les pentes, successivement abaissées, n'existent plus de nos jours.

De plus, à cette époque, cette partie de Paris n'était pas éclairée, et à l'approche de l'hiver, les brouillards de la Seine aidant, la route, on le comprend, était fort peu sûre; la nuit venue, elle était donc absolument déserte.

Le comte avait pris Louis et Rossignolet dans sa voiture, et il avait donné l'ordre au cocher de suivre la route de Saint-Cloud par le cours la Reine et Auteuil, en s'arrêtant à chaque voiture ou à chaque maison que l'on rencontrerait pour avoir des renseignements.

La voiture partit, atteignit la place de la Révolution, alors vaste et déserte, sur laquelle on ne passait qu'en frissonnant tant les sanglants souvenirs étaient récents encore, et, tournant à droite, elle prit l'ancienne allée du cours la Reine.

A cette époque, le quai n'existait pas, et le lit de la Seine était beaucoup plus porté à droite. La berge arrivait à la première rangée d'arbres de l'allée, ce qui rétrécissait énormément l'espace et rendait la circulation impossible tout autre part que dans l'allée du cours. On ne pouvait donc pas alors se croiser sur la route comme on le peut aujourd'hui (dans l'allée et sur le quai); et, en remontant le cours, M. d'Adore était certain d'avoir des renseignements s'il lui était permis d'en obtenir.

La voiture parcourut toute l'étendue de la promenade sans rencontrer qui que ce fût. Arrivée à la hauteur de la pompe à feu de Chaillot, elle s'engagea sur la montée dont je parlais plus haut. (C'était en gravissant cette côte que, quatorze ans plus tôt, Léonard, l'élégant coiffeur de la reine, avait raconté à ses compagnons de voyage du *Carabas* de Versailles, l'histoire alors toute fraîche des empoisonnements de la famille de Niorres.)

La route était absolument déserte et silencieuse. La nuit était noire; aucune des rares maisons qui s'élevaient de loin en loin, au bas de la côte de Chaillot, n'avait de fenêtre éclairée; tout dormait.

— Il est évident qu'il ne peut être arrivé sur cette route, dit le comte d'Adore, depuis deux ou trois heures, d'accident aussi grave que celui qui eût empêché d'avancer une voiture attelée de deux chevaux et contenant trois personnes sans compter le cocher. Il y aurait trace d'un semblable accident, on verrait une voiture brisée, une roue cassée, un cheval mort.

— Et la route est unie comme un miroir, dit Louis.

— Lisse comme ma canne, murmura Rossignolet qui, le coude en dehors, l'avant-bras appuyé sur la portière dont la glace était abaissée, dardait ses regards investigateurs sur le pavé qui faisait cahoter la voiture.

On atteignit la barrière, et le comte, faisant arrêter, réveilla les commis de l'octroi pour les interroger Aucun n'avait vu passer, depuis la tombée de la nuit, une voiture telle que celle que dépeignait M. d'Adore. L'un d'eux se rappela effectivement avoir remarqué cette voiture le matin se dirigeant vers Sèvres, mais il déclara ne l'avoir pas vue repasser depuis.

Le comte remonta en voiture, et l'on continua la route. Cette partie du *Port de Passy*, ainsi que l'on disait alors, était tout aussi sombre, tout aussi déserte que la route longeant le faubourg de Chaillot.

— Rien!... rien!... disait Louis avec impatience et en interrogeant l'horizon.

— Pas un indice! murmura le comte.

— Monsieur! dit le cocher en se penchant sur son siège.

— Qu'est-ce que c'est, Claude? demanda le comte.

— J'aperçois là-bas une lumière...

— Où cela?

— Oh! bien loin... ça doit être près du Point du jour... Seulement on dirait que c'est sur la rivière que la lumière se promène...

— Je ne vois rien! dit le comte en s'efforçant en vain de percer les ténèbres.

Rossignolet s'était dressé, passant tout son long torse par l'ouverture de la portière, de sorte que sa tête, grâce à sa taille gigantesque, arrivait jusqu'à la hauteur de celle du cocher élevé, lui, sur son siège.

— L'olibrius a raison! dit le major, j'entre-perçois un point rougeâtre qui ressemblerait assez à une lanterne allumée.

— Vite! vite, Claude! dit le comte.

Le cocher fouetta ses chevaux, et la voiture, roulant rapidement, se rapprocha bientôt de l'endroit où se trouvait le feu désigné.

Claude ne s'était pas trompé : c'était précisément au Point du jour, en face la route d'Auteuil, que brillait la lumière, et cette lumière provenait bien d'un petit bateau qui courait le long de la berge.

Mais ce que les quatre hommes n'avaient pu distinguer jusqu'alors, car un bouquet de peupliers et une maison construite sur le bord même de la Seine le leur avaient dérobé complètement, c'était un groupe de quinze ou vingt personnes qui paraissaient extrêmement animées.

Plusieurs portaient des torches, d'autres tenaient des cordes, d'autres de longues perches, et toutes allaient, venaient, s'agitaient avec une émotion extrême.

La voiture s'était arrêtée. Le comte, Louis, Rossignolet, sans échanger une parole, s'étaient élancés presque à la fois à terre.

Les gens attroupés sur le bord de la rivière paraissaient tellement préoccupés, qu'aucun n'avait fait attention à l'arrivée de la voiture.

— Là-bas! là-bas! disait l'un.

— Non! non! criait une autre voix. Ce n'est pas en aval c'est en amont.

— Je te dis que j'aperçois quelque chose qui remue!

— Là-bas! en face...

— C'est des herbes?

— Eh oui! dit une autre voix.

— Faudrait avoir des grands filets! disait une femme. Avec cela on les repêcherait peut-être.

— Oh! quel malheur!

— Et quel événement!

— Et dire qu'on n'aura pu en sauver un seul!

— Ils sont dans le tourbillon pour sûr!

Le comte, Louis et Rossignolet avaient entendu toutes ces paroles prononcées rapidement et qui les glaçaient d'épouvante.

Se précipitant sur la berge, ils coururent vers les hommes et les femmes qui tous, le corps penché sur les eaux de la rivière, semblaient vouloir en fouiller le lit. Un bateau parcourait la Seine en tous sens. C'était ce bateau, muni d'une grosse lanterne, qui avait attiré l'attention du cocher.

— Eh bien? cria un des hommes de la berge.

— Rien! rien! je ne vois pas même un corps! répondit-on du bateau.

— Pauvres gens! dit une femme. Faut-il mourir comme cela!

— Qu'est-il donc arrivé? demanda le comte d'Adore d'une voix frémissante.

Hommes et femmes se retournèrent.

— Ah ! citoyen ! reprit la femme, un bien malheureux événement qui s'est accompli là devant nous !

— Quel événement ? Parlez vite !

— Une voiture dont les chevaux avaient pris le mors aux dents, et qui est venue se jeter dans la Seine.

— Une voiture ! s'écria le comte en frissonnant, tandis que ses compagnons pâlissaient et se rapprochaient vivement.

— Oui, une voiture qui contenait trois voyageurs. deux citoyennes et un citoyen... Il n'y a que le cocher qui a pu se sauver.

— Deux femmes et un homme ! répéta le comte d'une voix étranglée. Où sont-ils ?

— Dans la rivière, hélas ! avec la voiture et les deux chevaux ! On a tout fait pour les sauver, mais on n'a pas pu. Là, il y a un grand trou, et le malheur a voulu que la voiture soit tombée dedans. Tiens ! on ne la voit même pas ! Regarde !

— Mais, quand cela est-il arrivé !... demanda le comte, qui ne pouvait en croire ses oreilles.

— Il y a trois heures.

— Comment ? comment ? répétez ! Qu'avez-vous dit ? des détails ?

— Voilà, citoyen. Il y a trois heures à peu près, il pouvait être comme huit heures ou neuf heures, je ne sais pas au juste, j'étais là, sur ma porte, car c'est moi qui...

— Après ? interrompit le comte avec impatience.

— J'étais donc là, sur ma porte, quand j'entends un roulement de voiture. Je regarde et je vois venir par la route d'Auteuil un beau carrosse avec de beaux chevaux et j'appelle mon homme pour qu'il le voie passer. Il arrive et nous étions là à regarder, quand... tout à coup un cheval s'élance comme s'il avait le *vertigo*. L'autre le suit. Le cocher tire sur ses rênes et il crie... Et puis il perd la tête le pauvre cher homme, et au lieu de retenir ses bêtes il tape dessus, et les chevaux se cabrent et courent droit sur la rivière... et les pauvres dames qui étaient dans la voiture poussaient des cris qui déchiraient le cœur, et le monsieur qui ouvre la portière pour sauter, et mon mari qui s'élance pour arrêter les chevaux, je me cramponne à lui... La voiture passait comme une flèche, car tout cela avait eu lieu en deux secondes, et au moment où le citoyen allait s'élancer, les chevaux sautent dans la rivière, juste dans le trou. Il n'y a que le cocher qui s'en soit tiré, quoi !

Le comte levait les bras et les yeux vers le ciel.

— Ce cocher sauvé, où est-il ? demanda-t-il comme un homme qui se rattache à une dernière espérance.

— Là ! dit la femme. Le voici ! Il sort de la maison.

Le comte courut vers le personnage désigné, mais, en arrivant en face de lui, il poussa un cri terrible et il tomba foudroyé.

— Le cocher de la voiture ! hurla Rossignolet Oh !...

Le tambour major demeurait atterré, foudroyé, sans plus pouvoir parler.

Louis arrachait ses vêtements avec une violence et une rapidité inexprimables.

— Que veux-tu faire ? lui cria-t-on.

— Pardieu ! répondit-il d'une voix brève, je veux plonger et retrouver les cadavres !

— Mais l'eau est froide ! tu vas te noyer, pauvre enfant ! disaient les femmes. Il y a là un tourbillon qui emporte tout !

— Eh bien, il m'emportera ! s'écria le brave soldat.

Et, avant que Rossignolet fût revenu de sa stupéfaction douloureuse, avant que personne des assistants pût s'opposer à son dessein, Louis s'élançait d'un bond et disparaissait sous les eaux noirâtres et glacées qui se refermaient sur lui

XLVII

SAINT-CLOUD

— Après-demain 19 vendémiaire, avait dit le citoyen Thomas à Gorain et à Gervais, le président de l'association des munitionnaires secrets ira te demander à dîner avec dix de nos collègues dans ta maison de Saint-Cloud, et à cette occasoin il t'est permis de déchirer enfin le mystère dont tu enveloppes ta qualité de propriétaire campagnard et de te faire connaître dans le pays.

On se rappelle le sentiment de joie qu'éprouva le vaniteux bourgeois en pensant qu'il allait enfin pouvoir faire montre de son domaine. Le 19 vendémiaire était précisément le jour où avait eu lieu le duel de Maurice et d'Alcibiade, et à l'heure où le colonel tombait blessé sur le sol humide, Gorain et Gervais donnaient un coup de plumeau suprême à la maison.

Gorain et Gervais étaient venus seuls dès le matin, résolus à tout faire par eux-mêmes. D'abord Gorain n'avait pas de domestique et ne voulait pas en avoir. Toujours défiant, inquiet et peureux, il prétendait que les domestiques n'étaient que des espions et des sangsues qui médisaient de leurs maîtres et suçaient le plus pur de leur sang.

Depuis qu'il était retiré des affaires, depuis qu'il était veuf (et il n'avait jamais eu d'enfants), depuis enfin que, suivant son expression, il n'avait rien à désirer, Gorain avait voulu durant quelques jours se donner les soins d'une bonne cuisinière. Il avait cherché longtemps le phénix qu'il convoitait, il avait cru le rencontrer. C'était une grosse et grasse Auvergnate, excessivement laide, plus forte qu'un fort de la halle et âgée d'une quarantaine d'années.

Gorain avait choisi une Auvergnate parce que les enfants de l'Auvergne ont la réputation d'être économes; il l'avait prise grosse et grasse attendu que l'embonpoint étant acquis, elle n'avait pas à s'engraisser aux dépens de la cuisine de son maître; forte, afin qu'elle pût le protéger au besoin; laide, pour que les amoureux ne courussent pas après elle; d'un âge respectable, afin qu'elle eût passé celui des folies.

Toutes ces qualités reconnues avaient d'abord paru satisfaire le digne bourgeois, mais quelques jours ne s'étaient pas écoulés que son esprit défiant avait trouvé la source des plus vives inquiétudes dans ce qui devait être celle de la sécurité.

— Si elle est si économe, s'était-il dit, elle doit être intéressée; si elle est intéressée, elle doit désirer avant tout augmenter son pécule, et qui me dit, dès lors, qu'elle ne cherchera pas à l'augmenter à mes dépens ? Qui me dit qu'elle ne soit pas capable de me faire danser l'anse du panier ! Une femme si grosse doit manger énormément; elle est si forte qu'au besoin elle m'assommerait d'un coup de poing; ce sont souvent les plus laides qui courent après les aventures, parce que les aventures ne courent pas après elles, et enfin si quarante ans n'est pas l'âge des folies, c'est celui des passions, ce qui est bien autrement dangereux !

A partir de ce moment, chaque fois que Gorain sortait, il frémissait en songeant que sa maison pouvait demeurer seule à la merci de l'Auvergnate, et il rentrait au plus vite. Puis, une fois dans son appartement avec la servante aux mains puissantes, une autre crainte l'assaillait : si, ayant de mauvaises intentions, elle allait lui faire un mauvais parti. Et Gorain, reprenant sa canne et son chapeau, se hâtait de ressortir.

Cette existence n'était pas tenable : aussi Gorain pria-t-il Gervais de mettre sa bonne à la porte.

Gorain songea alors à remplacer la bonne par une femme de ménage qui vînt passer quelques heures le matin et il jeta les yeux sur sa *citoyenne concierge*; mais Gorain n'était pas un maître facile à servir.

Gorain n'avait jamais compris la femme qu'à un point de vue: celui de l'économie domestique. *Défunte son épouse*, ainsi qu'il avait coutume de le dire, avait été pour lui le modèle type du genre de ces pauvres créatures dont l'existence n'est qu'un pénible labeur, et qui sacrifient santé, plaisirs, distractions, au bénéfice de l'intérêt de la communauté.

— Mon épouse y est morte à la peine ! avait encore coutume de dire Gorain, mais aussi en vingt ans nous avons fait *notre affaire*.

Pour être juste et vrai, c'était *mon affaire*, qu'eût dû prononcer Gorain. Toujours est-il que ce dévouement à l'intérêt domestique de feue madame Gorain avait rendu son mari d'une exigence insoutenable à propos du travail de la femme. La citoyenne concierge déclara bientôt qu'elle renonçait à l'honneur de servir son propriétaire pour deux écus par mois, sans nourriture et sans aucun profit. Gorain qui, à chaque fin de mois, regrettait ses deux écus, ne tenta rien pour conserver sa femme de ménage. Depuis ce temps, il faisait ses petites affaires lui-même, sans aide et sans inquiétude, ce qui explique pourquoi il était venu à Saint-Cloud sans domestique.

Quant à Gervais, comme la partie de Saint-Cloud frisait pour lui la partie fine, il n'avait voulu rien dire à sa femme, et il avait prétexté une petite absence pour affaires importantes. Madame Gervais, qui, il faut l'avouer, hélas! regrettait parfois que son mari n'allât pas de temps en temps aux Antilles, madame Gervais ne trouva pas la plus légère objection à faire quand son mari lui annonça, en partant le matin, qu'il ne reviendrait que le soir ou même le lendemain.

Gervais s'était donc élancé dans le coche de Saint-Cloud, avec son ami Gorain, en se frottant les mains et en disant avec une émotion joyeuse:

— Libre comme l'air ! Dieu ! allons-nous nous amuser ! nous ne serons que des hommes!

Mais une réflexion avait un moment paralysé sa bonne humeur.

— Et le dîner? qui est-ce qui le fera?

— Nous! avait répondu Gorain.

— Nous allons faire la cuisine?

— Non, mais nous mettrons le couvert.

— Le couvert ! le couvert!... ça ne suffit pas pour satisfaire l'estomac.

— Laisse donc! Il y a un gargotier à Saint-Cloud, et un fameux encore; nous lui ferons sauter un lapin, avec une matelote et une bonne omelette au lard...

— Ça sera bien maigre !

— Bah? à la campagne.

— Je te dis que ce sera maigre.

— La maison est si jolie que c'est déjà un plaisir de la regarder.

— Enfin, je crois que ce n'est pas convenable. Pour recevoir le président, nous devrions faire des frais, car...

— Écoute donc! interrompit Gorain, si nous faisions des frais, si nous agissions trop grandement on dirait : « Ces gaillards-là sont riches, ils n'ont pas besoin de gagner de l'argent, » et on pourrait nous faire les parts moins belles.

— Oui, et si nous agissons mesquinement, on dira : « Bah ! ils savent se contenter de peu, donc ils n'ont pas besoin de gagner davantage ! »

Gorain regarda Gervais avec un ébahissement comique.

— C'est peut-être vrai, murmura-t-il.

— Et puis ajouta Gervais, l'eau vient toujours à la rivière.

— Nous commanderons un bon dîner! avait conclu Gorain.

Et comme toujours, obéissant à son premier mouvement, en arrivant à Saint-Cloud, le digne bourgeois avait été chez le restaurateur à la mode et avait arrêté avec lui un menu des plus distingués. Puis, comme toujours encore, à peine rentré au logis, les regrets avaient assailli Gorain.

— C'est de la folie! disait-il avec mauvaise humeur et tout en aidant Gervais à ranger l'intérieur de la maison ; ça nous coûtera les yeux de la tête !

— Oui, mais ça nous rapportera gros! répondait Gervais.

— D'ici que ça rapporte!

— Il faut de la patience. N'allons-nous pas être munitionnaires en second en premier : le citoyen Thomas nous l'a affirmé.

— Je suis sûr que le cabaretier a raconté cela à tout le monde, et qu'on parle de moi dans tout Saint-Cloud.

— Eh bien! tu voulais qu'on t'y connaisse.

— Oui, mais je n'aime pas qu'on s'occupe tant de moi que cela.

— Où est le mal? tu ne dois rien à personne!

— Oh ! je sais bien que tu auras toujours raison, toi!

— Tiens! j'aurai toujours raison tant que je n'aurai pas tort!

— On voit bien que c'est moi qui ai tout le mal!

— Comment?

— Après tout, je trouve cela drôle, moi, dit Gorain en se montant. Chez qui vient-on ? chez moi! chez qui dépose-t-on les marchandises? chez moi! Qui est-ce qui est obligé de venir la nuit ici pour les livraisons et les emmagasinements ? Moi et toujours moi; et toi, pendant ce temps-là, tu ne fais rien !

— Je ne fais rien ! s'écria Gervais avec colère, et qui est-ce qui tient les livres ? qui est-ce qui entretient les relations avec la province?

— C'est bien malin cela!

— Ce qui eût été plus malin, dit Gervais vexé, c'eût été de trouver la chose à toi tout seul, puisque tu fais tout, mais tu oublies que, quand notre excellent ami le comte de Sommes nous a fait nommer munitionnaires en second, ç'a été pour m'indemniser de mon voyage aux Antilles, et toi, tu as passé par-dessus le marché!

— Par exemple! s'écria Gorain.

— C'est comme ça!... ah !

— C'est pas vrai!

— Gorain !

— Gervais !

Un silence gros de menaces suivit cet échange de noms propres renvoyés comme deux balles qui se croisent. Les deux amis se regardaient, suivant l'expression vulgaire, en véritables chiens de faïence.

Enfin Gorain, suivant sa coutume, tourna sur les talons en grommelant et quitta la chambre. Gervais haussa dédaigneusement les épaules, puis, demeuré seul, il commença à s'occuper des préparatifs du couvert, car la petite scène avait eu lieu dans la salle à manger, et, bien qu'il fût encore de bonne heure, Gervais pensa judicieusement que, le couvert mis, il n'y aurait plus rien à faire jusqu'à l'instant du dîner.

Encore sous l'impression de son escarmouche avec Gorain, Gervais allait, venait en maugréant à part lui.

— C'est pourtant vrai, disait-il en prenant une nappe dans un tiroir, que c'est à moi qu'il doit de gagner autant d'argent aujourd'hui. Avec cela qu'il a l'air d'en être reconnaissant...

Un claquement de fouet sonore retentissant dans la

rue et accompagné du roulement rapide d'une voiture interrompit les réflexions de Gervais.

Poussé par la curiosité, le bourgeois ouvrit vivement la fenêtre et s'appuya sur la barre. La salle dans laquelle se trouvait Gervais était au rez-de-chaussée. A l'instant où le nez pointu du bonnetier s'avançait au dehors, une fenêtre du premier étage s'ouvrit également, et la face assombrie de Gorain se dessinait dans l'encadrement de pierre.

Un peu plus haut dans la rue que la maison du bourgeois de Paris et ayant son jardin mur mitoyen avec le sien, s'élevait une fort belle maison de grande apparence et qui avait conservé ce cachet de distinction et d'élégance que les architectes du dernier siècle savaient si bien donner aux habitions seigneuriales.

Comme Saint-Cloud est bâti en amphithéâtre, la grande maison dominait celle de Gorain, et la rue sur laquelle s'ouvraient les deux entrées offrait une pente très rapide.

Les coups de fouet qui avaient éveillé l'attention des deux amis retentissaient plus violents et plus rapprochés : au tournant de la rue, deux chevaux apparurent, se roidissant sur leurs jarrets pour faire gravir la petite côte à une lourde voiture, sorte de vieux carrosse échappé aux désastres de la Révolution, et dans l'intérieur duquel on apercevait deux jeunes femmes et un jeune homme, tous trois élégamment vêtus suivant la mode de l'époque.

La voiture passa devant la maison de Gorain et s'arrêta en face de la maison suivante. Un valet vint ouvrir la grille, et les chevaux s'apprêtaient à tourner, lorsque deux jeunes femmes, belles et gracieuses, s'élancèrent légères et empressées de l'intérieur du jardin :

— Lucile et Uranie! dirent-elles à la fois.

— Blanche et Léonore! répondirent les deux jeunes femmes de l'intérieur de la voiture.

Le cavalier qui les accompagnait ouvrit lestement la portière, sauta à terre et aida les deux jeunes femmes à descendre. Les quatre charmantes personnes s'embrassaient avec effusion, tandis que la voiture entrait à vide.

— Bonjour, monsieur de Signelay! dit Blanche.

— Et le colonel? demanda Léonore.

— Il viendra nous rejoindre, répondit Uranie; il a été retenu à Paris.

Les cinq personnages disparaissaient en ce moment derrière la grille : Gorain ni Gervais ne purent entendre la suite de la conversation ébauchée.

— Il paraît qu'il y a du monde à dîner chez le citoyen d'Adorel dit Gervais en levant le nez vers Gorain.

— Oui! grommela celui-ci en disparaissant brusquement.

— Gros ours! murmura Gervais. Ah! que je sois munitionnaire encore une fois, et si jamais je fais quelque chose pour...

Un petit coup frappé aux carreaux de la fenêtre que Gervais venait de refermer interrompit le bourgeois :

— Eh! citoyen! criait-on du dehors.

Gervais alla ouvrir : il se trouva nez à nez avec un grand gaillard vêtu d'une livrée de fantaisie et qui n'était autre que le cocher du carrosse qui venait d'entrer dans la maison voisine.

— Qu'est-ce que tu veux? demanda Gervais.

— Pourriez-vous pas m'indiquer une écurie par ici?

— Une écurie? répéta Gervais avec étonnement. Pourquoi faire?

— Tiens! pour y mettre mes chevaux, donc! Figure-toi, citoyen, que je ne veux pas les mettre dans les écuries d'à côté.

— Oh! par exemple! Elles sont pourtant assez grandes, et il y en a deux!

— Oui, mais dans l'une il y a les chevaux du citoyen propriétaire, et plus de place pour les miens, et l'autre écurie a son sol défoncé par suite d'un accident arrivé justement hier, à ce que m'a dit le cocher; de sorte que, comme je pensais donner la provende à mes bêtes, bernique! pas un coin. On veut bien me laisser ma voiture dans la cour, mais mes chevaux, faut que je les mette quelque part.

— Et alors tu cherches une écurie?

— Oui, et, comme je m'ennuyais en pensant à mes chevaux, le cocher m'a dit comme ça : Dans la maison d'à côté il y a une écurie vide; va-t'en demander la permission d'y mettre tes deux chevaux pour une demi-journée, alors je suis venu, et voilà, citoyen.

Gervais regardait le cocher sans répondre.

— Dame! continua le cocher, si tu voulais, tu rendrais un fier service au citoyen Signelay et au colonel Bellegarde.

— Le colonel Bellegarde! dit Gervais; c'est donc lui qui était là?

— Eh! non, c'était sa femme; lui, il viendra tantôt.

— Ah! c'est pour la citoyenne Bellegarde...

— Alors tu veux bien me prêter ton écurie?

— Dame!... je... d'abord ce n'est pas à moi.

Comment pas à toi?

— Eh! non, je ne suis pas propriétaire, c'est mon ami qui... Attends, je vais l'appeler et lui demander.

Et Gervais appela à voix haute :

— Gorain!... Gorain!...

Un grognement sourd lui répondit.

— Descends donc! reprit Gervais; il y a quelqu'un qui te demande ton écurie.

— Mon écurie? répéta Gorain en entrant d'un pas lourd et majestueux et en jetant un regard défiant sur le nouveau venu. Mon écurie, pourquoi faire mon écurie?

— Pour y mettre mes chevaux, donc! dit le cocher.

En quelques mots, il exposa sa requête, en s'appuyant sur le nom du colonel Bellegarde.

— Dame! dit Gorain en regardant Gervais, je... c'est que... le colonel ne te connaît pas... une voiture de louage...

— Oh! reprit le cocher, c'est seulement pour jusqu'à la nuit; nous retournerons à Paris après dîner... et puis je suis d'une bonne maison, une maison connue... rue Gaillon... le citoyen Thomas...

— Ah! fit Gorain, je me rappelle. Dis donc, Gervais, c'est le frère de notre ami qui a loué la voiture; tu sais bien, c'est Thomas qui a dû conduire le soldat... Ils en parlaient encore hier en déjeunant à la halle...

— Oui, oui! fit Gervais.

— Alors, reprit Gorain en s'adressant au cocher, je veux bien te prêter mon écurie, amène tes chevaux; seulement, toi, tu n'entreras pas dans l'intérieur de la maison, je n'aime pas cela.

Le cocher, qui était toujours demeuré en dehors, les mains appuyées sur la barre de la fenêtre, remercia et se retira. Ce petit incident avait probablement dissipé la mauvaise humeur de Gorain, car il s'approcha de Gervais et lui offrit une prise.

Gervais regarda Gorain, puis il puisa dans la tabatière ouverte. La paix était faite.

— Eh bien! c'est drôle ça, compère! dit Gorain en se bourrant le nez avec une persistance qui prouvait en faveur de la solidité de cet organe.

— Ma foi, oui, répondit Gervais; je suis sûr que Thomas te remerciera ce soir.

— Après cela, reprit Gorain en secouant la tête, Thomas ne connaît peut-être pas ce cocher, et j'ai peut-être eu tort, dans un bon mouvement, de...

— Puisqu'il n'entrera pas dans la maison...

— C'est égal... si j'avais réfléchi... il y a des auberges dans le pays, pourquoi n'y va-t-il pas?

— Pour être plus près sans doute.

— Enfin, je regrette...

— Tiens, interrompit Gervais, si tu ne veux plus, voilà le cocher qui revient, dis-le-lui.

Effectivement le cocher apparaissait dans la rue suivi de M. de Signelay, auquel il adressait de grands gestes en désignant la maison. Léopold s'avança vers la porte ouverte et pénétra dans l'intérieur.

— Eh bien ! oui, dit Gorain, je vas lui dire que l'écurie est embarrassée..... on ne sait pas...

Un coup discret fut frappé à la porte de la salle.

— Entrez ! dit Gervais.

Léopold entra et salua gracieusement. Gorain et Gervais se regardèrent, ils ne comprenaient pas le motif de cette visite d'un inconnu. Cependant ils saluèrent, mais avec un embarras comique.

— Messieurs, dit Léopold avec l'aisance d'un homme du monde, je viens vous remercier du service que vous voulez bien nous rendre, en mon nom et en celui de madame Bellegarde, et surtout de l'empressement si gracieux dont, m'a dit le cocher, vous aviez fait preuve.

— Mais... citoyen, balbutia Gorain, je suis... parce que... enchanté...

(Quand Gorain était intimidé ou surpris, il ne pouvait plus trouver les mots.)

— Il n'y a pas de place effectivement chez mon ami, M. d'Adore, pour mettre les chevaux de notre voiture à l'abri, poursuivit Léopold. Le cocher vient de me dire que lorsqu'il s'était adressé à vous pour vous demander où il trouverait une écurie vacante dans le pays et qu'il avait par hasard prononcé le nom du colonel Bellegarde, vous lui aviez offert si spontanément de mettre ses chevaux dans votre maison qu'il n'avait pas osé refuser, et il est accouru me prévenir afin que je puisse venir vous remercier moi-même du dérangement involontaire que je vous cause.

Gorain roulait ses petits yeux ronds comme quelqu'un qui ne comprend pas. Gervais demeurait bouche béante.

— C'est-à-dire que... balbutia Gorain, je n'ai pas dit que... mais, d'un autre côté... enchanté... de pouvoir...

— Je vous prie donc, monsieur, reprit Léopold, de recevoir mes sincères remerciements.

Gorain voulut parler, mais il ne trouva rien. Gervais vint à son secours.

— Oh ! dit-il, on se rend comme ça un tas de petits services dans la vie... c'est bien naturel et ça ne vaut pas une chiquenaude.

— M. d'Adore, mon ami, dit Léopold, m'a prié de joindre ses compliments aux miens à propos des remerciements que je viens vous faire ; en sa qualité de voisin, il se déclare votre obligé.

— Nous sommes infiniment flattés, répondit Gervais, qui décidément avait l'élocution plus facile. Précisément, le citoyen Gorain, mon ami, me parlait du désir qu'il avait d'aller rendre une petite visite de voisinage à M. d'Adore. Maintenant que Gorain se décide à venir souvent à Saint-Cloud, il ne serait pas fâché de faire connaissance... vous comprenez... et il voulait justement y aller aujourd'hui... mais nous ne savions pas alors que le citoyen avait du monde...

— Oh ! dit Léopold, que notre visite ne soit pas un obstacle à la vôtre ; nous sommes des amis et non des étrangers cérémonieux. M. d'Adore sera enchanté de vous voir.

— Eh bien ! dit Gervais en regardant Gorain, si le citoyen voulait nous présenter, puisque...

— Très volontiers ! fit Léopold avec une légère grimace.

— Alors allons-y tout de suite !

— Mais... balbutia Gorain.

— Quoi donc?

— Ça va peut-être déranger...

— Nullement, dit Léopold en faisant contre fortune bon cœur.

— Alors je vais m'apprêter...

— Vous êtes très bien ainsi.

— Je vais toujours me repasser un coup de brosse, dit Gorain tout ému à la pensée qu'il allait se rendre chez son riche voisin.

— Bah ! bah ! viens donc comme cela ! dit Gervais d'un air décidé.

— A vos ordres, messieurs, fit Léopold en se dirigeant vers la porte qu'il ouvrit.

Les trois hommes traversèrent la cour; en ce moment, le cocher arrivait traînant ses deux chevaux par le licou.

— Mets tes chevaux à l'écurie, lui dit Léopold, et ne t'éloigne pas avant que je t'aie précisé l'heure du départ.

— Mais... Mais... balbutia Gorain, il va donc être tout seul ici...

— J'ai fermé les portes de la maison, voici les clefs, dit Gervais. Il ne pourra aller que dans la cour et dans l'écurie.

— Mais pourquoi tant nous presser d'aller chez le citoyen Adore?

— Tu sais bien, notre ami Thomas nous l'a recommandé, en nous disant qu'il fallait nous faire voir, bien voir de lui et des autres voisins aujourd'hui.

— Pourquoi cela ?

— Je ne sais pas, moi ; il a dit que c'était pour le bien de l'association.

XLVIII

LA MAISON DE CAMPAGNE.

Lucile et Uranie étaient, en ce moment, seules dans le jardin : en voyant venir Gorain et Gervais suivant Léopold, elles eurent grand'peine à retenir leur sérieux. L'air gauche, emprunté, empesé des deux bourgeois, l'opposition de leur structure, leurs manières timides eussent offert deux types excellents à un caricaturiste habile.

— Mon Dieu ! dit Lucile en se tournant vers Uranie pour cacher son sourire, l'un a l'air de rouler et l'autre de sauter !

— Une boule et un piquet ! ajouta Uranie en portant son mouchoir à ses lèvres.

— Les citoyens Gorain et Gervais, dit Léopold, qui viennent rendre une visite de bon voisinage à notre ami Adore.

— M. d'Adore va venir, dit Lucile, il est allé avec Blanche et Léonore, donner quelques ordres.

— Ces messieurs habitent Saint-Cloud? demanda Uranie.

— Oui et non, citoyenne, répondit Gervais, c'est-à-dire que moi et mon ami habitons Paris, mais Gorain a une propriété ici, celle d'à côté.

— Où il y a une écurie qui... que... balbutia Gorain.

— Et vous venez souvent à Saint-Cloud ? demanda Lucile.

— Mais... citoyenne... deux ou trois fois par semaine.

— Alors vous êtes continuellement en voyage, car pour un Parisien, la route de Saint-Cloud est un véritable voyage.

— Oh ! fit Gervais en se redressant, en fait de voyage, j'en ai fait de plus longs. Tel que vous me voyez, mesdames, j'ai traversé les mers, moi qui vous parle...

— En vérité ! dit Uranie incrédule.

— J'ai été aux Antilles...

— Aux Antilles !... s'écrièrent les deux femmes.

— Mon ami dit vrai ! affirma Gorain.

— Et pourquoi avez-vous été aux Antilles? demanda Uranie.

— Je ne sais pas.



Léonore faiblissait domptée par la terreur (Page 109, col. 1.)

— Comment?

— C'est encore vrai qu'il n'en sait rien, dit Gorain qui commençait à se mettre plus à l'aise. Non, citoyenne, il n'en sait rien, ni moi non plus...

— Mais Monsieur est donc marin? demanda Lucile.

— Moi? madame! jamais! s'écria Gervais avec une indignation comique.

— Mais cependant, pour avoir été aux Antilles, vous, un Parisien!

Pour bien comprendre l'étonnement des deux femmes, il faut se reporter à cette époque où le bateau à vapeur, les chemins de fer, le service même bien réglé des postes n'existaient pas; à cette époque où l'on mettait deux heures et demie pour aller de Paris à Saint-Cloud, et où un bourgeois de Paris qui franchissait les limites du département de la Seine était un phénomène. Quant à ceux qui avaient vu la mer, on en parlait, mais on ne les connaissait pas. A juste droit Gervais pouvait donc passer pour une rareté parmi ceux de sa classe.

— Oui, oui, mesdames, mon ami a été aux Antilles! répéta Gorain avec une certaine fierté.

— Mais, comment? mais pourquoi? répéta Uranie.

— Ah! voici! dit Gervias en se posant, c'est toute une histoire. Figurez-vous, mesdames, qu'un soir j'étais dans mon arrière boutique avec ma femme, en train d'examiner les beaux habits brodés d'or qui nous restaient encore et dont la République, une et indivisible, paralysait la vente, lorsque tout à coup...

— Ah! voici M. d'Adore! interrompit Léopold.

Effectivement le vieillard s'avançait avec Léonore et Blanche. Gorain et Gervais saluèrent gauchement: M. d'Adore les accueillit avec son exquise politesse.

— Ah! monsieur Gervais, dit Blanche, donnez-nous vite des nouvelles de la *jolie mignonne*. Elle va bien?

— Très bien, fort bien, citoy... madame, mon épouse en est enchantée.

— Mais vous connaissez donc M. Gervais? dit Lucile.

— Oh! répondit Léonore en souriant, nous sommes de vieilles connaissances. Quand je suis allée aux Antilles,

j'ai rencontré monsieur à la Guadeloupe, et c'est Charles qui me l'a présenté.

— Le citoyen le Bienvenu en personne! ajouta Gervais tout fier de voir l'attention fixée sur lui.

— Monsieur allait nous raconter les causes de son voyage, dit Uranie.

— Le fait est que je ne les ai jamais connues, je crois, répondit Léonore. Deux fois M. Gervais a dû me confier cette histoire et deux fois il a été arrêté dès le début. N'est-ce pas pour avoir voulu vous rendre à Saint-Cloud que vous êtes allé aux Antilles?

— Oui, madame.

— Comment? dit Lucile. Pour aller de Paris à Saint-Cloud vous avez passé par la Guadeloupe!

— Oui, citoyenne.

— Mais ce n'est pas possible!

— C'est pourtant parfaitement vrai.

— Racontez-nous donc cela! dit M. d'Adore, c'est une histoire qui doit être curieuse à entendre.

Il y avait des chaises de jardin : tout le monde prit place, Gervais au milieu dans la position d'un orateur.

— Figurez-vous, citoyens et citoyennes, commença-t-il, qu'un soir j'étais dans mon arrière-boutique avec ma femme, en train d'examiner les beaux habits brodés d'or dont la République, une et indivisible, paralysait la vente, lorsque tout à coup...

Gervais s'arrêta de lui-même, regardant autour de lui avec une certaine inquiétude.

— Qu'avez-vous donc? demanda Léopold.

— Rien... citoyen... il me semblait qu'on m'avait interrompu.

— Mais personne ; nous vous écoutons!

— Ah! voilà qui est étonnant! fit Gervais qui semblait ne pouvoir revenir de sa surprise.

— Continuez donc! dit Lucile.

— Figurez-vous... reprit Gervais.

— Vous en étiez à : tout à coup, interrompit Léonore en souriant.

— Ah!... oui, citoyenne... je disais quand tout à coup... on frappe à ma porte! Nous nous regardons ma femme et moi, et je vais ouvrir. C'était un commissionnaire qui m'apportait une lettre de la part de l'un de mes amis, et quel ami! un protecteur comme il n'y en a plus! Il est mort!... enfin!...

J'ouvre la lettre et j'y trouve l'invitation de me rendre à Saint-Cloud dans le plus bref délai. Il s'agissait d'une affaire d'or, me disait mon ami, hâtez-vous! ne perdez pas une minute!

Nous étions alors en 1792 et l'émigration était à la mode. Toute la noblesse partait et beaucoup en partant vendaient qui son mobilier, qui sa garde-robe, qui ses bijoux. Il y avait alors à faire de véritables affaires d'or.

La lettre me disait qu'il s'agissait de la garde-robe complète d'un grand seigneur, lequel en partant avait fait don de cette garde-robe à son valet de chambre, et ce valet de chambre était à Saint-Cloud : il voulait réaliser et vendre à tout prix.

Mon ami me pressait parce que, disait-il, d'autres pourraient arriver avant moi et faire l'affaire à ma place.

— Je vais partir! dis-je.

— Il est tard, me répondit mon épouse.

— Bah! je prendrai une voiture, dussé-je la payer coûte que coûte.

Mon épouse insistait pour que je ne partisse que le lendemain, et Dieu sait si elle avait raison, car alors... mais enfin, je ne l'écoutai pas et je partis.

J'arrivai à Saint-Cloud vers dix heures du soir et je me dirigeai vers l'endroit indiqué dans la lettre.

— Monsieur Vincent? demandai-je.

(C'était le nom que mon ami m'avait dit dans la lettre).

— Il est parti! me répondit-on.

— Et depuis quand?

— Depuis une demi-heure, mais il a dit que si vous veniez, vous preniez aussitôt la poste et que vous couriez après lui sur la route de Mantes.

— Moi? dis-je étonné.

— Sans doute; vous êtes celui à qui on a écrit ce soir?

— Oui.

— Il vous attendait!

— Il devait m'attendre.

— Alors c'est bien vous. Ne perdez pas de temps, partez au plus vite! Route de Mantes, une berline bleu de ciel.

Il s'agissait d'une affaire de six mille livres, continua Gervais, avec un bénéfice du double au moins : cela en valait la peine. Je courus chez un aubergiste qui me loua une carriole, et je me dirigeai vers Saint-Germain pour y prendre la poste, espérant rattraper mon M. Vincent.

La nuit était noire, la carriole, mauvaise, les chemins affreux ; je ne vous cacherai pas que, bien qu'il n'y eût pas encore de chauffeurs alors, j'avais une peur épouvantable.

— C'est bien naturel, dit Lucile en souriant.

— N'est-ce pas, madame? D'ailleurs je ne suis pas soldat.

— C'est juste! dit gravement le comte.

— Pour lors, je tremblais, je tremblais que mes dents en claquaient.

Nous allions atteindre Saint-Germain et nous traversions le bois de Marly, quand tout à coup j'entends un craquement épouvantable : je pousse un cri, je veux m'élancer, mais je tombe comme une grosse bête le visage dans une ornière. Il avait beaucoup plu, l'ornière était remplie d'eau, et en voulant crier... vous comprenez, je ne pouvais plus...

— La voiture avait versé? dit Lucile.

— Oui, citoyenne.

— De sorte qu'il vous fallut rester là jusqu'au lendemain?

— Oui, madame, et dans quel état! Ce qui m'inquiétait, c'était de passer la nuit dans un bois ; j'avais dix mille livres dans ma poche pour acheter la garde-robe et les bijoux. Enfin la nuit se passa sans événement, et le lendemain de grand matin j'arrivai à Saint-Germain, moulu, brisé et mourant de faim ; je déjeunai et je demandai s'il y avait une voiture pour aller à Mantes.

— La diligence va passer, me répondit-on.

Effectivement, la diligence passa : il y avait de la place dedans, j'y montai, et dans l'après-midi j'arrivai à Mantes. Je cours à l'endroit où j'espérais trouver M. Vincent.

— Il vient de partir il n'y a pas dix minutes, me dit-on : courez après, vous le rattraperez aisément : route de Vernon, une berline bleu de ciel.

Il n'y avait pas de voiture ; je me décide à prendre un bidet de poste, moi qui ne sais pas monter à cheval, et je pars, et je roule, je tombe, je me raccroche, je retombe : je ne me sentais plus ; et tout le long du chemin je demandais à tout le monde :

— Une berline bleu de ciel?

— Elle vient de passer il n'y a pas dix minutes, me répondait-on encore.

Et je courais. Enfin, n'en pouvant plus, je me décidai à marcher et à tirer mon cheval après moi ; j'atteignis alors un gros village : c'était Rosny.

Je demandai encore la berline : on me dit qu'elle venait de passer, qu'elle devait à cette heure monter la côte, et qu'en me dépêchant je la rejoindrais pour sûr.

Comme j'allais plus vite à pied qu'à cheval, je laissai ma bête à Rosny et je courus vers la côte ; j'aper-

çus dans le lointain un nuage de poussière avec du bleu dedans.

— Voilà mon affaire ! m'écriai-je, et je courus en appelant.

Mais la berline allait plus vite que moi ; je voulus aller plus vite qu'elle, je m'obstinai. On m'indique un chemin de traverse qui devait me faire gagner du terrain, je le prends, c'était dans la forêt, je me perds, je m'égare, je n'en pouvais plus, je mourais de fatigue et de faim.

J'arrive dans une petite ville sans savoir où j'étais je ne demande que deux choses : un dîner et un lit. Je mange, je me couche. On frappe à ma porte, on crie, je me réveille : il y avait dix-sept heures que je dormais! J'étais à Chambray, entre Évreux et Louviers, il y avait quarante heures que j'avais quitté mon épouse pour aller à Saint-Cloud.

— Le fait est qu'il y avait de quoi se désoler, dit Lucile en riant.

— Ce n'était que le commencement, poursuivit Gervais. Ah! si ça s'était arrêté là!... mais non! mauvais sort devait me poursuivre, et tout cela parce qu'un ami, un parfait galant homme, une perle enfin, s'était intéressé à moi! Oh! ce n'était pas sa faute, aussi le ciel est témoin que jamais, au grand jamais je n'ai accusé cet excellent comte de Sommes ; ce parfait gentilhomme ce...

Un faible cri interrompit Gervais.

— Taisez-vous, monsieur, taisez-vous ! lui disait en même temps à l'oreille une voix impérative.

Gervais se retourna tout effaré. M. d'Adore était près de lui et du geste il lui désignait Blanche qui se tenait le visage dans ses mains, tandis que Léonore, Uranie et Lucile s'empressaient autour d'elle.

— Quoi donc? qu'est-ce que c'est? balbutia le bourgeois tout étonné.

— Quand vous vous trouverez en présence de ces dames, dit Léopold d'un ton sévère, ne prononcez jamais le nom du misérable que vous dites être votre ami.

— Un misérable ! répéta Gervais ; mais...

Oui, un misérable, que vous ne devriez pas vous flatter de connaître!

— Ah ! voilà qui est fort!

— Je vous demande pardon, messieurs, dit M. d'Adore en s'avançant, mais après ce qui vient d'avoir lieu, je craindrai que votre présence ne réveillât des souvenirs qui doivent dormir à jamais.

Et, du geste, M. d'Adore invita poliment les deux amis à se retirer.

Gorain et Gervais se reculèrent en trébuchant, en saluant, avec un embarras d'autant plus grand que ni l'un ni l'autre ne comprenaient effectivement la cause de ce congé si brusque.

Ils gagnèrent la porte du jardin sans que l'on fît attention à eux, et rentrèrent tout penauds dans la maison voisine.

— Qu'est-ce que tu as donc dit, toi? demanda Gorain avec humeur.

— Moi? répondit Gervais.

— Oui, tu as dû dire quelque bêtise, bien sûr!

— Comment? pourquoi aurais-je dit quelque bêtise?

— Pour qu'on nous ai mis à la porte, car enfin on nous a mis à la porte ! Aussi, c'est ma faute, et si ça ne regardait que toi je dirais : tant pis! c'est bien fait!

— Par exemple, dit Gervais avec indignation.

— Oui, ce serait bien fait! Est-ce que je voulais y aller moi, chez ton M. d'Adore? c'est toi qui m'as forcé.

— Mais... je te dis...

— Il n'y a pas de mais, c'est toi, c'est bien toi, et voilà encore une avanie que tu me causes.

— Mais puisque c'était Thomas qui nous avait recommandé...

— J'y aurais été un autre jour; c'est ta faute.

— Ah ! tu m'ennuies à la fin.

— Gervais !

— Gorain !

Les deux bourgeois croisèrent encore leurs regards comme deux épées nues ; puis, comme cela était déjà arrivé. Gorain tourna sur ses talons en grommelant et quitta la salle à manger dans laquelle Gervais demeura fièrement, comme un vainqueur sur le champ de bataille.

Le reste de la journée se passa convenablement, les deux amis ne s'adressant que rarement la parole et dans les cas d'extrême urgence. Vers cinq heures, au moment où la nuit commençait à venir, M. Thomas arriva avec deux amis. D'autres leur succédèrent à dix heures ; le garçon du restaurateur ayant dressé le dîner, on se mit à table.

On était quatorze en tout. M. Thomas et le président des munitionnaires en second, que l'on n'appelait que par son petit nom d'Hector, dix invités et Gorain et Gervais. Le dîner était bon, les vins abondants ; la gaieté prit bientôt des proportions voisines de l'exagération.

A neuf heures, il y avait une montagne de bouteilles vides gisant dans un coin, et le café et les liqueurs venaient d'être apportés.

— Maintenant, dit Thomas à Gorain, il faut congédier les garçons qui nous ont servis. Ils reviendront demain enlever tout cela; nous avons à causer.

Gorain essaya de se lever, mais il ne put y parvenir; ses jambes étaient singulièrement alourdies. Il appela du geste un des garçons du restaurateur.

— Va-t'en, lui dit-il, va-t'en avec ton camarade; tu reviendras demain, je payerai... je...

— Très bien, fit le garçon en se retirant.

— Et ferme bien la porte surtout, lui cria Gorain,

— Est-ce que tu as peur, citoyen? demanda Thomas en riant.

— Dame... oui... répondit Gorain.

— Et de quoi peux-tu avoir peur?

— Mais... des chauffeurs !

Un immense éclat de rire accueillit cette réponse.

— Eh bien ! mais... dit Gervais en faisant de petits yeux, tu as dit qu'on ferme la porte ; et le cocher?

— Quel cocher? demanda Thomas.

— Celui d'à côté qui a mis ses chevaux ici.

— Bah ! Il est parti depuis longtemps ; tu ne l'as pas entendu?

— Ah ! si.. j'ai cru entendre un roulement de voiture tout à l'heure...

— A boire ! cria Thomas ! A ta santé, Gervais ! à ta santé, Gorain !

Puis, tandis qu'on buvait, se penchant vers l'un de ses voisins qui, sorti quelques minutes plutôt, rentrait à l'instant.

— Eh bien ? demanda-t-il à voix basse.

— Signelay et les deux femmes sont partis à sept heures sans nouvelles de Maurice, répondit le voisin.

— Le cocher avait ses dernières instructions?

— Oui.

— Et le comte?

— Un soldat est arrivé de Paris porteur d'une lettre pour lui, et il vient de partir aussi.

— Bravo! Que t'avais-je dit, Pick?

— Décidément tu es le diable.

— Les deux femmes sont seules?

— Avec les domestiques, moins le cocher qui est parti avec son maître.

— Tu vois bien qu'il n'y avait pas lieu d'acheter celui-là.

— C'est encore vrai.

Il ne s'agit plus maintenant que de rendre ivres

morts Gorain et Gervais, ce qui sera facile, et, grâce à ces deux machines, l'alibi sera établi d'une façon indiscutable!

XLIX

LE SOUVENIR.

S'il était dans le calendrier républicain un nom de mois bien significativement vrai, c'était certes celui de ventôse. Seulement, et n'en déplaise aux inventeurs du calendrier, *ventôse* n'occupait pas la place qu'il devait avoir. Ventôse correspondait à février et mars et février et mars ne sont pas les mois du vent par excellence; c'est bien plutôt septembre et octobre qui entendent souffler les bruyantes rafales. Mais, septembre et octobre sont l'époque des vendanges, et *vendémiaire* fut préféré à *ventôse* lors de la discussion. Ventôse fut renvoyé en mars; mais le vent dont il était le patron n'en continua pas moins ses fureurs à l'époque adoptée. Chacun sait comment naissent ces rafales d'automne sans indice atmosphérique qui les précède, véritable simoun de nos pays du nord.

Cette journée du 20 vendémiaire avait été assez belle; le soleil s'était montré brillant et couché sans nuages, et à l'heure où le comte d'Adore, qui venait de recevoir la nouvelle apportée par Gringoire du duel malheureux de Maurice, se mettait précipitamment en route pour Paris (deux heures après le départ de Lucile de sa sœur et de Léopold); la nuit paraissait belle.

Moins d'une demi-heure après, cependant, le ciel se couvrait subitement, et de violentes rafales du nord-ouest amenaient, des hauteurs de Meudon et de Ville-d'Avray, de gros nuages noirs qui s'amoncelaient sur Saint-Cloud et sur Paris interceptant la pâle lumière des étoiles.

Le vent, devenant de plus en plus fort, mugissait avec des grondements sinistres, emportait des tourbillons de feuillages jaunis et de branchages morts arrachés aux arbres, et, heurtant ensemble bois et feuilles, causait un bruit lugubre.

— Rien n'est plus triste que ce vent d'automne balayant dans sa course folle la splendeur de l'été, ce glas funèbre qui sonne pour la nature la mort de l'été et l'annonce de la saison de deuil, disait Léonore, qui, assise près de sa sœur dans le petit salon de la maison de M. d'Adore, écoutait la rafale ébranlant les volets.

— C'est comme un long suaire qui enveloppe la pensée, répondit Blanche.

— Oh! chère sœur, ce vent nous impressionne d'autant plus toutes deux, que nous sommes femmes de marins.

— C'est le *nor-oué*, comme dit notre bon Mahurec.

— Heureusement, Charles et Henri ne sont pas en mer.

— Faut-il nous en réjouir, Blanche? Le sol de Paris est peut-être plus mouvant aujourd'hui que les vagues de la mer; et les orages politiques sont souvent plus dangereux que les tempêtes du ciel. Aussi, vois-tu, chère sœur...

Un cri de Blanche interrompit brusquement Léonore. Celle-ci releva la tête, sa sœur était debout dans l'attitude d'une personne effrayée.

— Qu'as-tu donc? demanda Léonore.

— Rien!... rien! balbutia Blanche, je me serai trompée.

— Comment?

— C'est ce coup de vent qui a fait claquer la persienne qui m'a effrayée.

— Si tu as peur, veux-tu que j'appelle Brigitte?

— Non, elle est auprès des enfants; elle dort sans doute, et puis ce n'est rien, c'est cette persienne qui m'a fait peur.

— D'ailleurs il est tard, bientôt dix heures! Nous allons monter dans notre chambre. Quelle idée M. d'Adore a-t-il eue d'aller à Paris ce soir par ce temps exécrable?

— On est venu le chercher.

— Qui donc?

— Je ne sais pas, il ne me l'a pas dit. Quand il est venu m'annoncer son départ si brusque, tandis que tu étais auprès des enfants, il m'a dit que l'un de ses vieux amis venait de tomber gravement malade et le faisait demander en toute hâte. Au reste il a ajouté qu'il ne serait pas longtemps absent et très probablement il serait rentré à minuit.

— Alors il faudrait peut-être l'attendre?

— Si tu le veux...

— Mais oui, nous sommes aussi bien ici pour causer que dans notre chambre; d'ailleurs, on entend moins le vent ici, au rez-de-chaussée, qu'on ne l'entend là-haut, au second. Je vais ranimer le feu.

— Veux-tu que je sonne?... Georges doit être là?

— Non, il est monté dans sa chambre il y a une demi-heure au moins.

Le feu ranimé, les deux femmes se placèrent chacune dans un vaste fauteuil de chaque côté de la cheminée. Au dehors, le vent redoublait de rage et de violence; on entendait les arbres craquer, les feuilles sèches ratisser le sable des allées, et parfois la maison tremblait de sa base à son sommet comme si le terrible nord-ouest eût tenté de la démolir.

— Cet homme, reprit Blanche après un long silence, en prononçant devant moi ce nom qui a fait si longtemps la torture de ma vie, a réveillé des souvenirs de douleur dont, en dépit de tous mes efforts, je ne puis me débarrasser. Oh! chère sœur, avons-nous assez souffert, et ces dix plus belles années de la vie pour les autres, ces années de jeunesse, d'insouciance et de bonheur, ont été pour nous des années de larmes et de sang!

— Pourquoi revenir sur cette époque que nos joies présentes doivent effacer? dit Léonore avec un accent de reproche.

— Je te l'ai dit, ce nom prononcé par ce Gervais a rouvert des plaies...

— Qui doivent être cicatrisées, ma sœur, interrompit Léonore. Dieu n'a-t-il pas su, dans sa bonté suprême, placer un baume sur nos blessures. Il y a là-haut, Blanche près de Brigitte, deux anges dont la venue a effacé bien des larmes.

— Ah! dit Blanche en tressaillant, cette fois j'ai entendu marcher dans le jardin.

Les deux femmes écoutèrent avec anxiété...

Le vent avait cessé pour un instant de mugir, un silence profond, ce silence de la nuit dans la campagne, régnait sans que rien le troublât.

— Tu te seras trompée, dit Léonore; d'ailleurs, qui veux-tu qui marche dans le jardin à cette heure?... tous les domestiques sont couchés.

— Tu as raison.

— Mon Dieu! que tu es peureuse ce soir, ma pauvre Blanche, toi si brave d'ordinaire.

— Je l'avoue... c'est ce maudit homme de tantôt qui, avec sa sotte histoire, m'a rendue horriblement nerveuse.

— Eh bien, montons auprès des enfants, nous attendrons M. d'Adore dans leur chambre.

— Je veux bien, dit Blanche en se levant.

Léonore prit un flambeau placé sur une table, tandis que Blanche arrangeait le feu, dans la crainte d'un incendie.

Le salon dans lequel s'étaient tenues jusqu'alors les deux femmes était une pièce de forme carrée et placée dans l'un des angles de la maison. Deux gros mur

l'entouraient donc des deux côtés, percés chacun de deux fenêtres, toutes quatre donnant sur le jardin, au centre duquel la maison avait été construite.

Un troisième gros mur séparait ce salon de la salle à manger avec laquelle une porte à deux battants lui permettait de communiquer : c'était l'entrée principale.

Une petite porte de dégagement était pratiquée dans la cloison formant le quatrième côté et par cette porte on pouvait passer dans le grand vestibule qui, traversant la maison dans sa profondeur, avait une entrée à chacune de ses extrémités, donnant toutes deux également sur le jardin. Au centre de ce vestibule à gauche, était la cage du grand escalier conduisant aux appartements de maître des étages supérieurs.

La cheminée avait été établie entre deux des fenêtres dans le gros mur placé en regard de la cloison. Blanche et Léonore avaient donc à traverser la pièce pour gagner cette porte donnant sur le vestibule. Léonore marchait la première, tenant son flambeau allumé à la main ; elle arriva près de la porte, posa sa main sur le bouton doré.

— Tiens, dit-elle avec étonnement, la porte est fermée.

— La porte est fermée? répéta Blanche d'un air de doute.

— Oui, elle est fermée en dehors! reprit Léonore en faisant un nouvel effort pour faire jouer le bouton.

— Impossible.

— Essaye toi-même.

Léonore se recula; Blanche tenta, mais en vain, d'ouvrir la serrure.

— Passons par la salle à manger.

Les deux femmes revinrent alors vers la porte indiquée; cette fois Blanche devançait sa sœur : elle tendit la main pour prendre le bouton, mais au même instant un claquement sec, retentissant dans la serrure, indiqua que la porte venait d'être fermée de l'autre côté.

Les deux femmes demeurèrent foudroyées, se regardant toutes deux avec des regards vagues ; puis un même sentiment se fit jour au même instant dans leur âme et un même cri jaillit à la fois de leur bouche :

— Mon enfant!... ma fille!... mon fils! s'écrièrent-elles entraînées par un même élan.

Toutes deux s'étaient précipitées follement vers les fenêtres... Mais comme elles atteignaient le centre du salon, un bruit forminable retentissait... Les quatre fenêtres volaient en éclats comme brisées par une même main.

Léonore laissa échapper le flambeau allumé qu'elle tenait, la bougie s'éteignit en tombant sur le parquet ; la flamme encore ardente du foyer éclaira seule alors la pièce, et ses lueurs rougeâtres donnèrent à la scène un éclat plus sinistre.

Dans chacune des embrasures des fenêtres ouvertes se tenaient deux hommes, tous vêtus de même, du costume des hussards, tous masqués, tous tenant à la main une arme menaçante.

Blanche et Léonore se saisirent les mains et restèrent l'une près de l'autre dans une fiévreuse étreinte. Blanche soutenait sa sœur... Léonore faiblissait domptée par la terreur... Blanche redressait sa tête à l'expression fière et courageuse... Elle qui tremblait tout à l'heure à un souvenir, en présence du danger elle sentait renaître son énergie si puissante.

L

MINUIT.

Minuit sonnait. La salle à manger de la maison de Gorain présentait l'aspect le plus étrange. Quelques bougies presque entièrement consumées éclairaient une scène qu'un peintre de genre eût certes aimé à rendre.

Tout autour de la pièce étaient les indices d'un joyeux festin venant d'avoir lieu : ici, c'étaient des monceaux de bouteilles vides... là, sur une petite table servante, des débris d'entremets sucrés, plus loin sur une autre table des piles d'assiettes entassées pêle-mêle, plus loin encore toute la desserte d'un beau dessert.

Au centre était une grande table recouverte d'une nappe blanche (avant le dîner). Sur cette table était tout un service de café avec une profusion de bouteilles de formes bizarres portant, pour la plupart, l'étiquette si fameuse de l'illustre madame Amphoux.

Une douzaine au moins de tasses et plusieurs douzaines de petits verres très grands gisaient de tous les côtés. Ainsi que je l'ai dit : les bougies mouraient dans les candélabres.

Quatorze sièges entouraient cette table, mais sur ces quatorze sièges, placés à distance égale, douze étaient vides : deux seuls étaient occupés.

Les deux sièges occupés étaient placés vis-à-vis l'un de l'autre : sur chacun était un homme dont il était impossible de distinguer les traits, car l'un avait les deux bras arrondis sur la table et la tête enfouie dans le vide de ce rond, position que connaissent et apprécient les écoliers cancres et pleurnicheurs.

L'autre avait les deux coudes dans son assiette, les deux mains ouvertes et le visage dans les deux mains. L'immobilité des deux était complète : un double ronflement bien caractérisé, bien sonore, décelait, seul, leur existence. Une myriade de petits verres se pavanait devant les deux dormeurs, mais tous étaient vides.

La salle à manger était construite en parallélogramme : deux fenêtres l'éclairaient, toutes deux sur un même plan. Ces deux fenêtres étaient entre-bâillées et le courant d'air, résultant de cette double ouverture, faisait vaciller la flamme des bougies.

L'un des deux dormeurs était placé précisément au point de rencontre du double courant, auquel l'âpre fraîcheur de la nuit devait enlever toute la douceur de ses caresses.

— Atch!... fit le dormeur en éternuant fortement.

Mais cet éternument n'eut pas le don d'interrompre le sommeil.

— Atch!... fit-il encore en secouant la tête, mais sans ouvrir les yeux.

Le ronflement de son compagnon lui répondit.

— Atch! atch! atch! fit le dormeur, et cette fois avec une telle énergie de secousses et de sonorité, qu'il sauta sur sa chaise comme un volant sur une raquette.

Cependant les yeux étaient toujours clos. Étendant vaguement les mains comme un homme qui cherche quelque chose dans l'obscurité :

— La... cou...verture... balbutia-t-il. Madame... Gervais!... qu'est-ce que tu as fait... de la... cou...verture?... j'ai froid dans le dos...

Ne trouvant pas la couverture, par un excellent motif, le dormeur reprit sa position première, quand une série de nouveaux éternuments le fit encore bondir sur son siége.

Son compagnon, placé précisément en face, abaissa alors une main et cette main rencontrant un verre, s'en saisit :

— A... ta... santé... les citoy...ens... balbutia une voix à peine intelligible... Du... punch... Ah! tu veux du punch...

— Je te dis de ne pas tirer comme ça la couverture, madame Gervais! reprit l'autre... Je la veux... là!... je suis le maître... peut-être... je...

Et d'un geste énergique Gervais crispant ses doigts

saisit la nappe et la tira violemment à lui. Ce mouvement si brusque entraina l'assiette dans laquelle Gorain avait encore un coude appuyé, celui du bras qui soutenait la tête. Le point d'appui manquant, le coude glissa, le bras, sans vigueur, s'étendit et le dormeur qui n'était pas absolument réveillé, tomba le nez sur la table.

— Oh ! là ! là! fit-il avec un cri de douleur.

— Qu'est-ce que c'est, madame Gervais ! demanda l'autre.

Gorain s'était un peu redressé, Gervais aussi ; tous deux entr'ouvrirent les yeux et, leurs regards se rencontrant, ils se sourirent niaisement comme deux hommes à peu près privés de l'usage de leur raison, puis ces regards retombant devant eux s'arrêtèrent sur les verres.

Gorain en saisit un d'une main et de l'autre prit un flacon vide avec lequel il crut remplir son verre :

— A ta... santé... Thomas !... dit-il d'une voix éteinte. A ta santé... citoyen... président...

— Je vas faire... un discours ! murmura Gervais.

— A ta sant...

Gorain s'interrompit en promenant son regard autour de lui.

— Tiens ! fit-il sans paraître avoir parfaitement conscience de ce qu'il disait. Où donc... es-tu... les citoyens... où donc... es...

Mais la force manqua à Gorain qui laissa échapper son verre et retomba le nez sur la table, mais cette fois, sans crier.

— Je veux parler... disait Gervais. Je vais me lever... Citoyens !

Et faisant un effort, Gervais se leva ; il promena, lui aussi, son regard sur les places vides, et demeura bouche béante.

Puis, soit qu'il voulut se rasseoir, soit qu'il perdit l'équilibre, il flageola sur ses jambes et il tomba brusquement sur le plancher, disparaissant sous la table. Bientôt, un nouveau et double ronflement témoigna que le sommeil avait repris ses droits.

Les deux fenêtres s'ouvrirent à la fois, poussées toutes deux du dehors et douze hommes sautèrent successivement dans la salle. Tous se remirent à table dans l'ordre qu'ils occupaient au dîner, car ces douze hommes étaient les convives de Gorain et de Gervais.

— Allons, chantons ! cria Thomas en prenant un verre qu'il remplit.

Un des convives entonna aussitôt une chanson bachique dont le refrain fut répété en chœur.

— Eh ! Gorain ! eh ! Gervais ! hurla Thomas. Ramassez Gervais !

Gervais fut relevé, assis, et on lui mit un verre à la main, tandis que Thomas donnait un coup de poing sur l'épaule de Gorain :

— Tu dors, Gorain ! cria-t-il.

— Moi ?... balbutia le bourgeois. Je dors... peut-on dire !... je pensais...

— La preuve que je ne dormais pas, moi, reprit Gervais, c'est que... nous n'avons fait que chanter... depuis le dessert. C'est Gorain qui dormait...

— C'est pas vrai ! j'ai pas dormi !...

— Un démenti ! une provocation ! un duel ! entre amis ? hurla Thomas en scandant sa phrase. Y pensez-vous ? A boire, citoyens. Raccommodez-vous le verre en main et chantons !

— Chantons ! répétèrent les convives en reprenant le refrain.

Gorain et Gervais, parfaitement réveillés par le bruit, chantèrent aussi.

LI

LES TUILERIES

Nicolas de Neuville, sieur de Villerol, secrétaire des finances, possédait, en 1512, hors Paris, une maison avec cour et jardin, dans un lieu voisin de celui où l'on fabriquait de la tuile, lieu que dans les titres du quatorzième siècle, on nommait *la Sablonnière*, et que Charles VI, en 1416, qualifia pour la première fois du nom de *Tuileries*. Une ordonnance du Louvre porte que toutes les *tueries* et *escorcheries* de Paris seront transférées hors les murs de la ville, pres des Tuileries Saint-Honoré, qui sont sur la dite rivière de Seine, outre les fossés du château du Louvre.

En 1518, Louise de Savoie, mère de François Ier, trouvant malsain le séjour de l'hôtel des Tournelles, le roi acheta la *maison des Tuileries* et les terrains avoisinants pour y loger sa mère ; mais Louise ne se plut pas davantage dans cette habitation qu'elle disait être *trop loin de Paris*, et, en 1525, elle la donnait à Jean Tiercelin, maître d'hôtel du dauphin, et à Julie Dutrot sa femme, pour en jouir durant leur vie. Les deux époux morts, maison et terrains revinrent à la couronne. On était alors en 1564, Catherine de Médicis avait cessé d'habiter le palais des Tournelles depuis la mort d'Henri II, et était venue s'établir au Louvre, auprès de son fils Charles IX, et personne ne supposait que la reine voulût se séparer de ce fils avec lequel elle était au mieux.

Jusqu'à cette époque, l'année, suivant le calendrier et les traditions adoptées, commençait le samedi-saint après vêpres, et le chancelier de L'Hôpital voulait que l'année datât à l'avenir du 1er janvier. On sait combien ces réformes sont généralement difficiles à établir et ce qu'elles soulèvent d'oppositions et de réclamations.

Catherine, soit pour contrarier le ministre, soit par conviction sincère, fut une des premières à s'opposer à ce changement ; mais L'Hôpital, ce *Caton le Censeur*, comme dit Brantôme, n'était pas homme à abandonner une idée qu'il croyait bonne : il tint ferme et fit si bien, que le roi, alors en voyage, rendit la fameuse ordonnance de Roussillon que le Parlement ne consentit à enregistrer que trois ans plus tard, en 1564, et par laquelle il était décidé que dorénavant l'année commencerait le 1er janvier.

Catherine, blessée dans son amour-propre, voulut bouder, et elle se résolut à quitter le Louvre. Mais où aller ? le roi, par un édit du 28 janvier (même année), avait ordonné la démolition du palais des Tournelles, toujours à cause de la mort d'Henri II. Catherine voulait bien quitter le Louvre ! mais elle ne voulait pas aller trop loin ; elle jeta les yeux autour d'elle et elle aperçut la maison des Tuileries, dans laquelle elle alla s'installer : ceci se passait au mois de mai 1564.

Bientôt la maison parut bien petite à la puissante reine mère, qui résolut de faire construire un palais plus digne d'elle. Commençant par acheter des jardins qui avaient la Seine pour limite, elle les entoura de murs et elle fit construire un bastion (comme moyen de défense) là où devait plus tard exister le trop fameux pont Tournant.

En même temps elle faisait jeter les fondations d'un bâtiment dont le roi son fils posa la première pierre ; mais l'argent manquait pour continuer l'œuvre. Catherine réalisa les fonds nécessaires en faisant vendre les terrains vacants des hôtels des Tournelles et d'Angoulême, et chargea Philibert de Lorme et Jean Bullan de l'édification du nouveau palais.

Le palais achevé ne se composait que de ce gros pavillon de l'Horloge, couronné alors par un dôme vaste, circulaire et couvert en ardoises en dépit du nom que portait le château. (Depuis on changea la forme de ce dôme qui, aujourd'hui, a la forme quadrangulaire.) De chaque côté du pavillon central on prolongea les bâtiments en forme de galeries, mais ces bâtiments avaient fort peu d'étendue (ils s'arrêtaient à droite et à gauche à peu près au tiers du développement qu'ils ont acquis depuis.)

Tel qu'il était et entouré de ses grands arbres, avec sa vue sur la Seine et sur la campagne, le nouveau palais reçut les éloges de tous, et on le trouva si beau que l'on crut que Catherine y séjournerait toute sa vie, lorsque brusquement, sans raison apparente, sans cause expliquée, la reine mère abandonna les Tuileries pour aller habiter l'hôtel de Soissons (depuis Halle au blés), dont elle venait de faire l'acquisition.

Catherine, il faut l'avouer, avait la manie des emménagements et des déménagements, car, si je compte bien, la reine mère eut cinq résidences royales en l'espace de moins de trente ans. Mais si ces premiers changements de demeure avaient eu pour cause des motifs politiques, il n'en fut pas ainsi du dernier.

Pourquoi Catherine, après avoir fait bâtir le beau château des Tuileries, y avoir employé des sommes considérables, les talents des plus célèbres artistes et toutes les recherches et commodités du luxe, l'abandonna-t-elle presque aussitôt qu'il fut achevé pour aller dans une autre demeure beaucoup moins belle? C'est que Catherine était fort superstitieuse, que son astrologue, qu'elle contraignit à tirer son horoscope, lui annonça qu'elle mourrait dans un lieu appelé Saint-Germain, et que les Tuileries étaient situées dans la paroisse Saint-Germain l'Auxerrois. Épouvantée, la reine mère eut même un moment la pensée de faire démolir son œuvre.

Ainsi le château des Tuileries, cette première résidence royale de la terre, a eu pour cause de son érection une discussion à propos d'un changement dans le calendrier, et il faillit avoir pour cause de ruine la prédiction d'un astrologue. Heureusement la fantaisie désastreuse de Catherine fut absorbée par des pensées d'une autre importance.

C'était en 1575 que Catherine avait abandonné les Tuileries, depuis cette époque jusqu'en 1596, le palais demeura désert et abandonné.

La façade du palais des Tuileries, telle qu'elle existe aujourd'hui, se compose de *neuf* corps de bâtiments bien tranchés. Catherine avait donc fait bâtir le centre, c'est-à-dire le pavillon de l'Horloge et les deux bâtiments s'étendant à droite et à gauche, qui devaient se terminer eux-mêmes par deux pavillons. Lorsque la reine mère abandonna cette résidence, les deux pavillons des deux extrémités étaient à peine ébauchés.

Henri IV, maître de Paris et ayant pacifié son royaume, songea aux embellissements de la capitale, et l'une de ses premières pensées se reporta sur les Tuileries; il fit terminer les deux pavillons commencés par Catherine, il ajouta les deux grands corps de bâtiments suivants, et il songea à rattacher le Louvre aux Tuileries par cette galerie si belle qui longe le bord de la Seine. La façade des Tuileries, qui primitivement n'avait que quatre-vingt-six toises de développement, en acquit alors cent soixante-huit. Cependant ce ne furent que sous Louis XIII que le pavillon de Flore et le pavillon de Marsan furent terminés. Mais une remarque singulière et qui peint bien les usages et les mœurs de l'époque, sous Louis XIII on voyait encore, dans l'enclos du château des Tuileries, les chantiers de bois, fours et autres objets nécessaires à la fabrication des tuiles.

Bien que Louis XIV affectionnât peu le séjour de Paris, sa dignité royale voulut cependant y faire achever la résidence à laquelle avaient fait travailler ses prédécesseurs. Levau fut chargé de réparer et de terminer les Tuileries. Ce fut lui qui remplaça le dôme circulaire du pavillon de l'Horloge par un dôme quadrangulaire; il exhaussa ce pavillon et il termina la galerie du bord de l'eau.

En écrivant l'épilogue de l'*Hôtel de Niorres*, j'ai donné de la cour du Carrousel et de la façade des Tuileries, sur cette cour, une description exacte à laquelle je renvoie mes lecteurs. Au reste, ce n'est pas de ce côté des bâtiments royaux que je les prie de m'accompagner aujourd'hui; c'est du côté des jardins.

Avant Louis XIV, ce jardin des Tuileries, entouré de fortes murailles, flanqué d'un fossé profond et d'un bastion qui le protégeait, était une promenade absolument indépendante du château. Une grande rue, nommée rue des Tuileries, et un espace de terrain assez considérable (tout l'espace occupé aujourd'hui par les jardins particuliers) séparaient le château des jardins, ce qui fit dire à un rimeur d'alors, en parlant de ce jardin dans son *Paris ridicule :*

Qu'il est beau, qu'il est bien muré!
Mais d'où vient qu'il est séparé,
Par tant de pas du domicile?
Est-ce la mode dans ces jours
D'avoir la maison à la ville
Et le jardin dans les faubourgs?

Près du bastion, Louis XIII avait placé sur le quai une porte de la ville appelée porte de la Conférence. Alors, le jardin des Tuileries renfermait une vaste volière, un étang, une ménagerie, une orangerie et une garenne qui en occupaient l'extrémité.

En 1665, Le Nôtre fut chargé de dessiner le jardin des Tuileries. Il changea tout : il le réunit d'abord au palais en faisant raser la rue; puis il fit élever les deux terrasses, celle de la Seine et celle des Feuillants, et creuser trois bassins (ceux conservés depuis). A cette époque, le jardin se composait de parterres ornés de massifs d'ifs, de buis et d'un bosquet. Quant aux arbres, on les planta à l'état de *bouture*. Longtemps le jardin fut exposé aux ardeurs du soleil; mais, aucun roi n'habitant le palais, personne ne se souciait d'en rendre agréables les dépendances.

Les années de la Révolution ne contribuèrent pas, ainsi qu'on le pense, à l'embellissement du jardin : absolument délaissé de 1789 à 1795, il était dans un état de dégradation épouvantable lorsqu'en 1796 la commission des inspecteurs du conseil des Anciens y fit exécuter d'utiles réparations. Les deux terrasses furent plantées de nouveaux arbres; les bassins et les escaliers furent reconstruits et des grilles furent substituées aux portes de maçonnerie qui existaient depuis Louis XIV.

A notre époque, où tout se métamorphose comme sous l'impulsion de la baguette d'une fée, il est curieux (ne serait-ce que pour mieux apprécier notre Paris merveille) de reconstruire fidèlement le Paris de nos pères.

Bien peu, par exemple, peuvent se représenter aujourd'hui le jardin des Tuileries tel qu'il était en 1799. Comme de nos jours, il était bordé, à droite et à gauche, par la terrasse du bord de l'eau, et avait pour fond la façade du palais. Jadis toute la largeur du jardin, du côté des Champs-Élysées, était protégée par le vaste bastion dont j'ai parlé. Le Nôtre avait fait disparaître ce bastion en continuant les pentes douces de ses terrasses; mais il avait soutenu ces mêmes terrasses par une forte muraille que défendait un large fossé.

Une sortie étant pratiquée entre les deux terrasses, il avait fallu songer à établir un moyen pour franchir le fossé, et en 1716, on avait établi là le fameux pont Tournant, inventé et construit par un augustin, Nicolas Bourgeois. Ce pont était composé de deux parties en planches qui, réunies pendant le jour, remplissaient la largeur du fossé et formaient passage. La nuit ces deux parties s'ouvraient, et chacune, tournant sur son pivot, allait s'appliquer contre le mur de terrasse et laissait le fossé découvert. Le pont Tournant existait encore en 1799.

Du côté de la terrasse des Feuillants, le jardin était clos par un vieux mur en partie recouvert de charmilles. Alors la rue de Rivoli n'existait pas. Le terrain qu'elle occupe aujourd'hui (depuis le château jusqu'à la place Louis XV) était occupé par les anciens enclos et les jardins des Capucins et des Feuillants, et par une longue cour qui aboutissait aux manèges couverts et découverts des Tuileries, manèges contigus à la terrasse du jardin.

Ce fut sur l'emplacement de cette célèbre cour des manèges que l'on avait construit, en 1790, la salle où l'Assemblée constituante termina sa session, où l'Assemblée législative tint la sienne tout entière, où elle fut remplacée par la Convention qui y siégea jusqu'en avril 1793, époque où elle la quitta pour occuper une salle dans le château des Tuileries,

Enfin, cette salle du manège, souvent réparée, avait servi encore, sous le Directoire, aux séances du conseil des Anciens, qui l'avait occupée jusqu'en 1798, époque où la salle actuelle (Chambre des députés) fut construite.

En 1799, le jardin des Tuileries n'avait donc que quatre entrées : celle du pont Tournant, celle de la Terrasse du bord de l'eau, celle du pavillon de l'Horloge, et, du côté où est maintenant la rue de Rivoli, l'entrée située en face la rue Saint-Roch, qui seule arrivait jusqu'au jardin.

Le lendemain du jour où se sont accomplis les événements rapportés dans les précédents chapitres, et à l'heure où la promenade, qui commençait à revenir de mode, se voyait encombrée par la société élégante, un homme richement vêtu, descendant la rue Saint-Honoré, arriva à la porte des Tuileries et pénétra dans le jardin.

Cet homme se mêla à la foule, allant, venant, cherchant des yeux et paraissant en quête de quelqu'un ou de quelque chose. Tout à coup il traversa en droite ligne l'allée des orangers, et il se dirigea vers un personnage qui marchait, le front penché, comme un homme accablé sous le poids d'un violent chagrin.

Ce promeneur, c'était le comte d'Adore, mais le comte d'Adore vieilli de vingt ans depuis la veille. Ses yeux étaient caves, son front ridé, ses joues pâlies, ses traits tirés, sa démarche presque chancelante. En apercevant celui qui se dirigeait vers lui, ses yeux eurent un éclair dans leurs prunelles ; mais cet éclair s'éteignit aussitôt.

— Et Ferdinand? demanda-t-il.

— Rien ; aucune nouvelle, répondit l'autre. Impossible de deviner ce qu'il est devenu?

— Et madame Geoffrin?

— Elle est peut-être un peu mieux, si toutefois on peut nommer mieux l'état de prostration dans lequel elle se trouve.

— A-t-elle repris connaissance?

— Je ne crois pas. Elle regarde, mais sa physionomie n'a aucune expression.

— Elle parle?

— Elle balbutie quelques mots.

— A t-elle demandé son fils?

— Non, heureusement.

— Mais, enfin, Corvisart la sauvera?

— Il n'ose encore dire qu'il l'espère.

M. d'Adore leva les yeux vers le ciel, comme pour implorer sa pitié.

LII

LE LENDEMAIN.

Après un moment de silence, le vieillard abaissa ses regards sur son interlocuteur.

— Et vouz avez fouillé tout Paris, monsieur de Charney? reprit-il.

— Oui monsieur, et en vain répondit Annibal. Je n'ai pu obtenir aucune nouvelle de ce pauvre Ferdinand.

— Et Amélie?

— Elle pleure, elle se désole! Sa douleur me navre, et ce qui m'exaspère, c'est que je ne puis rien! Au milieu de ces épouvantables malheurs qui la frappent, elle trouve une énergie étrange, c'est elle seule qui soigne sa mère, elle ne la quitte pas, et elle puise dans les soins qu'elle prodigue une sorte de consolation à ses maux.

Le vieillard porta les mains à son front comme un homme absobé par des pensées douloureuses qu'il ne peut chasser, Annibal lui prit respectueusement la main :

— Et vous, monsieur? demanda-t-il.

— Moi! fit le comte en tressaillant, je ne regrette qu'une chose, monsieur, c'est d'avoir échappé à l'échafaud révolutionnaire. Pourquoi la mort m'a-t-elle épargné!...

— Monsieur!...

— J'ai vu mourir tout ce que j'aimais sur la terre, tout ce qui m'attachait à la vie : ce que je demande à Dieu, maintenant, c'est de me réunir à ceux que j'aime!

— Ah! dit Annibal, voici le docteur Corvisart!

— Oui, répondit le comte, je l'attendais, c'est pourquoi je suis venu ici et je vous ai fait dire d'y venir.

Corvisart arrivait en saluant les deux hommes.

— Et le colonel? demanda le comte.

— Il est dans un état affreux! répondit brusquement le docteur. Je crains le tétanos. Si une grande amélioration ne se manifeste pas dans sa position, c'est un homme perdu! Avant deux fois vingt-quatre heures, il ne sera plus ou il sera fou!

— Fou! s'écria le comte.

— Fou! répéta Annibal en frissonnant.

Corvisart fit un signe affirmatif.

— Quoi! reprit M. d'Adore, les facultés mentales seraient attaquées à ce point que vous craindriez une perturbation...

— Le colonel adore sa femme, vous le savez, et il sent avec une vivacité dangereuse. Oui, sa position est horrible, et je ne puis rien! La science est vaine et impuissante! Que faire pour remédier au coup terrible qui l'a frappé? En apprenant la mort de sa femme; de sa sœur et de son beau-frère, il a arraché les bandes qui couvraient sa plaie, il a eu un premier accès de délire!

— Mais pourquoi lui avoir dit?...

— Et le moyen de lui cacher la vérité? A chaque heure, chaque minute il demandait sa femme! On l'a trompé aussi longtemps qu'on a pu, mais il a fallu céder à ses instances.

— Mais, est-on donc sûr de la mort de ces trois personnes?

— Comment pourrait-on en douter. La voiture qui les contenait tombe dans la Seine et ils ne reparaissent pas.

— Mais a-t-on retrouvé les cadavres?

— Non, et cela est compréhensible! l'accident arrive la nuit et par des eaux très fortes, à un endroit précisément où le fleuve ne rend pas sa proie.

— On a repêché la voiture... elle devait les contenir.

— Une des portièrès était ouverte. Sans doute M. de Signelay aura voulu les sauver toutes deux.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! quelle série d'effroyables malheurs!

— Et le petit Niorres! comment était-il ce matin? demanda Corvisart.

— Aussi bien que possible, quoique très affaibli encore, répondit le comte. Pauvre enfant, j'ignore comment lui et Rossignolet ne se sont pas noyés, comment nous n'avons pas deux noms de plus à ajouter à notre



Pas d'hésitation, sinon je vous fais enlever de vive force. (Page 117.)

liste funèbre. Le brave enfant voulait sortir ce matin : je l'ai laissé en garde à Rossignolet avec défense absolue de lui permettre de se lever

— Vous avez fait sagement.

Puis après un silence :

— Vous rentrez ? demanda le docteur à M. d'Adore.

Le vieillard secoua tristement la tête :

— Non ! dit-il. Je n'ose plus rentrer. A Paris, chez Maurice, sa douleur me brise le cœur et m'épuise. A Saint-Cloud, j'ai peur de voir Charles et Henri me demander leurs femmes.

Corvisart prit la main du comte :

— Vous ne les avez donc pas revus ? dit-il

— Non... je n'ai pas osé les voir...

— Ils savaient tout, cependant ?

— Oui.

— Oh ! que ceux-là doivent souffrir aussi !

— Je vous quitte, messieurs, dit Annibal. Je vais encore tenter quelques démarches pour obtenir des nouvelles de Ferdinand, puis ensuite je me rendrai auprès de madame Geoffrin et d'Amélie.

M. de Charney salua et s'éloigna :

— Oh ! dit Corvisart avec un geste énergique, pourquoi Jacquet m'a-t-il fait douter de cet homme !

— Parce que Jacquet ne se trompe pas ! répondit une voix sifflante.

Corvisart et le comte se retournèrent mus par un même mouvement : un homme ayant tout à fait la mise, la tournure, les allures d'un vieil émigré nouvellement rentré, se tenait debout devant eux les mains derrière le dos.

— Monsieur ! dit Corvisart avec colère. De quoi vous mêlez-vous ?

— De mes affaires et des vôtres ! répondit l'homme en souriant.

— Qui êtes-vous ? demanda le comte.

— Vous ne me reconnaissez pas ! dit l'homme en changeant brusquement de voix, et, portant la main à son front avec un geste rapide, il souleva lestement la perruque qui lui couvrait le crâne.

Ce mouvement fut exécuté avec une adresse et une

dextérité telles que les deux hommes placés devant l'inconnu purent seuls s'en apercevoir.

Corvisart et le comte étouffèrent un même cri de surprise.

— Jacquet! murmurèrent-ils à fois.

— Eh, oui! reprit l'agent de police.

— Tiens! vous étiez là... dit le comte.

— Je suis partout! Parce que vous n'entendez pas parler de moi, avez-vous pu croire que je cessasse d'agir?

— Alors, vous avez entendu?

— Tout ce que vous venez de dire avec M. de Charney.

— Et vous concluez? demanda Corvisart.

— Que M. de Charney est l'associé de Camparini, le *Roi du bagne*, le chef des chauffeurs! répondit très nettement Jacquet, mais à voix très basse.

— Impossible! impossible! dirent à la fois Corvisart et le comte.

— Impossible! dites-vous, et pourquoi?

— Mais, depuis le commencement de tous ces épouvantables événements, dit Corvisart, M. de Charney n'a pas fait un pas, une démarche qui fussent ignorés de nous. On a pu le suivre heure par heure!

— Mais encore ce matin, il a fouillé Paris pour retrouver Ferdinand, ajouta le comte.

— Sa douleur est évidente, patente, sérieuse! Je me connais en comédie et on ne m'attrape pas!

— D'abord, M. de Charney ne s'appelle pas M. de Charney, reprit Jacquet. Cet homme-là porte un nom volé, un titre volé et des papiers de famille volés!

— Êtes-vous certain de ce que vous dites là! s'écria Corvisart.

— Parfaitement certain.

— Les preuves?

— Elles sont en route: elles arriveront.

— Quand?

— Bientôt.

— Eh bien! dit le comte quand j'aurais devant les yeux les preuves de ce que vous m'affirmez, il y a une chose que je ne croirais pas!

— Laquelle?

— C'est que M. de Charney ait l'âme vile et ignoble!

— Et pourquoi ne le croiriez-vous pas?

— Parce que j'étais là, avant-hier soir, quand madame Geoffrin lui a offert la main de sa fille, alors que dans sa délicatesse, il croyait devoir rendre une parole donnée. Il a eu un de ces élans qui vont au cœur parce qu'ils en partent réellement, sincèrement. Quand il a fait le serment à madame Geoffrin et à sa fille d'être digne d'elles, cet homme — là ne mentait pas j'en mettrais ma main au feu!

Jacquet secoua la tête.

— Je soutiens mon opinion, dit-il. Au reste, les faits avant peu parleront pour moi.

— Qu'avez-vous donc monsieur? demanda brusquement Corvisart au vieillard en le voyant pâlir subitement d'une façon effrayante.

M. d'Adore s'appuya sur le bras du médecin.

— Voici Charles, dit-il simplement.

Charles d'Herbois ou plutôt Charles le Bienvenu s'avançait effectivement vers le petit groupe. Lui aussi était d'une pâeur mortelle, lui aussi paraissait avoir horriblement souffert.

En le voyant s'avancer, M. d'Adore fit un geste comme pour se cacher la tête dans ses mains, mais le marin saisit la main du vieillard et la pressa énergiquement.

— Henri et moi savons ce que vous souffrez, dit-il d'une voix vibrante; pardonnez-moi d'être venu vous faire souffrir encore, mais il le fallait. J'avais à vous parler, j'ai su que vous étiez aux Tuileries, je vous ai cherché.

— Que puis-je faire? demanda le comte.

— Me donner des détails douloureux à décrire, affreux à entendre, mais absolument utiles dans cette horrible circonstance.

— Interrogez-moi, mon ami, je vous répondrai.

Charles réfléchit un moment. Ses trois compagnons le regardaient avec une expression de commisération profonde, mais chez chacun des trois cette commisération était évidemment accompagnée de sentiments différents.

M. d'Adore paraissait plus que jamais sous l'empire de ce chagrin effrayant dont la présence du capitaine corsaire avait certainement augmenté le poids. Puis à ce chagrin, à cette commisération se joignait un sentiment de honte rempli d'anxiété : le vieillard paraissait craindre d'être contraint à rougir. Les yeux étaient baissés et ses mains tremblaient en s'appuyant sur sa canne.

Corvisart avait les sourcils froncés, le front plissé la physionomie menaçante. L'impassibilité du médecin, habitué à contempler froidement toutes les douleurs bruyantes, s'effaçait devant cette douleur concentrée de cet homme dont la vie, à quelques années près, n'avait été qu'une longue souffrance.

Jacquet fixait sur le marin ses yeux si vifs, habitués à aller chercher sa pensée vraie dans les replis les plus cachés de la dissimulation. Jacquet plaignait certes ceux qui souffraient, mais comme toutes les natures dominées par une passion qui annihile toutes les autres, il cherchait dans cette souffrance comme pour s'assurer s'il n'en pouvait jaillir un jet de lumière inattendu.

Charles releva lentement la tête et d'un ton posé comme pour se graver toutes ses paroles dans le cerveau :

— A quelle heure cette nuit êtes-vous retourné à Saint-Cloud? demanda-t-il.

— C'est ce matin à cinq heures et demie que je suis rentré chez moi, répondit le comte.

— Comment étaient les abords de votre maison!

— Comme d'ordinaire, silencieux et déserts; à cette heure et à cette époque de l'année personne n'est levé. Lorsque la voiture arriva, le cocher descendit de son siège et ouvrit la grille avec la clef qu'il prend lorsque nous devons revenir tard, afin de ne forcer aucun autre domestique à veiller.

— La rue était déserte?

— Je le crois : cependant je n'accordai pas une grande attention à ce qui se passait autour de moi. J'étais en proie à un accès de douleur folle qui annihilait toutes mes facultés.

— Pauvre ami! murmura Charles. Oh oui! vous avez cruellement souffert, vous aussi!

Le comte leva les yeux au ciel.

— Je n'accuse pas la Providence, dit-il, mais je me demande quelquefois ce que j'ai pu faire pour être ainsi puni!

— Ainsi, dit Jacquet avec cette fébrile impatience de l'homme pratique qui ne voit que le but à atteindre et regarde comme oiseuse et inutile toute digression qui ne fait pas avancer; ainsi vous n'avez pas remarqué si la rue était déserte?

— Non! dit le comte.

— Poursuivez! nous vous écoutons.

Le comte d'Adore reprit :

— Nous entrâmes dans la cour sans que rien pût déceler ce qui s'était passé. J'avais également sur moi les clefs de mon habitation. Je montai l'escalier, tenant une bougie que j'avais allumée sous le vestibule, et je gagnai ma chambre, encore sous l'horrible impression des événements qui venaient de me frapper. Je ne voyais devant moi que les cadavres de Lucile, d'Uranie, de Léopold qui se dressaient comme dans un abominable cauchemar...

— De sorte, interrompit Charles, que depuis l'instant de votre arrivée jusqu'à celui où vous êtes entré dans votre chambre vous n'avez rien vu, rien remarqué qui pût vous éclairer?

— Rien absolument encore, je le répète, et mon cocher n'avait non plus rien vu ni rien remarqué, car, tandis que j'étais absorbé dans mes pensées poignantes, il dételait et remplissait ses fonctions avec le calme et la quiétude accoutumés. Je l'entendais aller et venir sans que ce bruit pût m'arracher à ma rêverie.

— Vous demeurâtes longtemps ainsi?

— Près d'une heure.

— Ensuite?

— Je me demandais ce que je devais faire, s'il me fallait réveiller Blanche et Léonore pour leur confier mes douleurs. Ce sentiment de consolation suprême qui pousse celui qui souffre à épancher ses chagrins m'engageait à monter près d'elles. La crainte de les affliger, de torturer encore leur pauvre cœur, car toutes deux aimaient Lucile et Uranie, m'arrêtait au contraire dans ma résolution; mais l'égoïsme triomphant, je me décidai à monter dans leur chambre.

« Au moment de frapper, je m'arrêtai, pensant qu'un préveil trop brusque pouvait les effrayer. Je résolus de passer par la chambre de Mariette et des enfants. J'avais le double des clefs de la maison, j'ouvris la porte de Mariette avec de grandes précautions...

LIII

CHARLES.

— Après?... après? demanda Charles en voyant le vieillard s'arrêter.

M. d'Adore domina l'émotion qui venait de s'emparer de lui et qui lui avait coupé brusquement la parole :

— J'appelai avant d'entrer, reprit-il, personne ne me répondit. Impatienté, je franchis le seuil de la pièce en appelant encore pour prévenir Mariette de ma présence... même silence...

« J'étais près du lit, j'abaisse ma lumière et je vois avec étonnement le lit désert. Cependant Mariette avait dû s'y coucher, car les draps étaient défaits et froissés. Je me retournai vers les couchettes des enfants, elles étaient vides... mais, comme le lit de leur gouvernante, elles portaient l'empreinte de leurs petits corps.

« Il était six heures et demie, le jour n'était pas levé encore; il faisait nuit complète, il n'y avait donc aucune raison pour que la gouvernante et les enfants eussent quitté leur chambre. Je ne m'expliquais pas le vide de cette pièce, quand je songeai que Blanche ou Léonore avaient pu demander les enfants et que Mariette était allée les leur porter au lit.

« Je me dirigeai aussitôt vers la porte de leur chambre, j'écoutai; un profond silence régnait. Je frappai un léger coup, puis, ne recevant pas de réponse, j'entrai... La chambre était plongée dans une obscurité profonde... Les lits étaient déserts, et ils n'avaient même point été foulés. Évidemment ni Blanche ni Léonore ne s'étaient couchées.

— Vous êtes sûr de cela! interrompit Charles.

— Parfaitement sûr! répondit le comte.

— Les lits de ces dames étaient intacts! reprit Jacquet : c'est un point très important à constater dans l'instruction.

— Ensuite!... ensuite? dit Charles.

— Je ne savais que penser, reprit le vieillard, ce que je voyais me donnant à supposer que Léonore et Blanche étaient parties au milieu de la nuit, elles et leurs enfants; mais parties pourquoi?... comment?... Je me dis aussi que vous et Henri pouviez être venus les chercher; mais ce départ si brusque en mon absence eût présagé quelque nouveau malheur... Impatient, je résolus d'interroger les domestiques et je montai...

— Pardon, interrompit Jacquet, avant d'aller plus loin, il y a un point important à éclaircir. La chambre de Mariette et des enfants offrait-elle quelques traces de désordre?

— Aucune trace! répondit le comte.

— Rien qui décelât une lutte, une surprise, la venue de plusieurs hommes!

— Rien, absolument rien.

— Et l'autre chambre, celle de ces dames?

— On ne paraissait pas même y être entré depuis qu'elle avait été faite.

— Très bien! continuez!

Le comte reprit après un moment de silence :

— Je montai donc à l'étage supérieur, là où logent les domestiques, et j'appelai... Personne ne me répondit... J'appelai plus fort... même silence... Je heurtai aux portes, on ne m'ouvrit pas... Je crus entendre une plainte... Mon inquiétude augmentait. Je trouvai la malheureuse femme garrottée et bâillonnée sur son lit. Je coupai les liens qui la retenaient, je voulus l'interroger, mais elle ne me répondit pas : elle paraissait encore sous l'impression de quelque terreur folle qui lui avait troublé la raison...

« Deux autres domestiques habitaient dans le même couloir, c'étaient le valet de chambre et la fille de basse-cour composant, avec le cocher qui était en bas, près de ses chevaux, et la cuisinière que je venais de délivrer, tout le personnel de la maison. J'ouvris successivement leurs portes, et je les trouvai tous également attachés et bâillonnés sur leur lit.

« Le valet de chambre me raconta que, surpris dans le sommeil, il avait été saisi et garrotté sans pouvoir opposer la moindre résistance. Tout ce qu'il avait pu distinguer des hommes qui s'étaient introduits dans sa chambre, c'est qu'ils étaient masqués et qu'ils portaient une espèce de costume militaire.

« — Les chauffeurs! c'étaient les chauffeurs!» murmurait la fille de basse-cour dont les dents claquaient.

« Mes alarmes étaient extrêmes. Je redescendis précipitamment appelant le cocher, et décidé à fouiller toute la maison. Je voulus pénétrer dans le salon; toutes les portes étaient fermées. Nous passâmes par le jardin : les volets du rez-de-chaussée étaient ouverts, et les domestiques assuraient les avoir fermés comme d'ordinaire, à neuf heures. Je poussai l'une des fenêtres, je m'élançai... Un grand feu brûlait encore dans la cheminée et éclairait la pièce. Là s'offraient les traces du plus effrayant désordre... là étaient les preuves évidentes d'une lutte. Les meubles étaient renversés, un rideau déchiré, les tapis froissés, une table à ouvrage brisée...

— Et... c'était tout? pas d'autres indices? dit Charles sur le front duquel une sueur froide perlait à grosses gouttes.

— Je fouillai la maison, reprit le comte, et je ne trouvai rien qui pût me mettre sur la trace de ce qu'étaient devenues...

Le vieillard s'arrêta comme suffoqué.

— De quel côté sont sortis les monstres? demanda Charles.

— Voilà ce qu'il a été impossible de savoir, dit Jacquet. J'ai exploré le jardin moi-même ce matin. Le sable était uni, ratissé avec soin tout autour de la maison, comme si le jardinier fût venu de travailler. Pas une trace de pas n'apparaissait plus loin que l'endroit où M. d'Adore et ses domestiques avaient marché. Le jardin ne décelait rien! Pas une allée n'offrait l'empreinte d'un pas, pas une plate-bande n'était foulée, pas une branche n'était brisée, pas un seul mur ne

présentait la plus légère dégradation. Les espaliers et les treillages étaient intacts, aucune serrure n'avait été forcée. Le jardin a deux grandes portes et deux petites. De l'autre côté de chacune de ces portes, le sol ne présentait aucune empreinte révélatrice. Par où avaient pénétré les bandits, par où avaient-ils fui avec leurs victimes? Voilà ce qu'il est matériellement impossible d'établir.

— Matériellement peut-être, dit Charles, mais moralement?»

Jacquet lui adressa un signe expressif.

— Ce fut dans un petit bosquet à gauche, reprit le comte, que nous trouvâmes la malheureuse Mariette évanouie, étouffant sous ses bâillons, ayant un bandeau humide sur les yeux, et les pieds et les mains solidement attachés. La pauvre fille ne savait rien, si ce n'est qu'elle avait été surprise dans son sommeil par des gens masqués, qui, étouffant ses cris, l'avaient placée dans l'état où nous la trouvâmes.

— Permettez, dit Jacquet, il est une série de questions que je n'ai pas voulu vous adresser ce matin et qu'il faut que je vous pose.

— Questionnez!.

— Cela concerne les domestiques. Ils étaient là ce matin, ils nous entouraient, et j'ai dû être prudent.

— Que voulez-vous savoir?

— La cuisinière, le valet de chambre et la fille de basse-cour composaient, avec Mariette, tout le personnel aux ordres des deux dames?

— Oui.

— On les a tous retrouvés garrottés et bâillonnés?

— Oui.

— Mariette même était aveuglée.

— Vous le savez.

— C'est vous qui les avez détachés tous successivement?

— Oui.

— Vous pourrez alors me donner les éclaircissements que je réclame. Mariette était évanouie?

— Oui.

— A-t-elle été longtemps à revenir à elle?

— Fort longtemps : ce n'est qu'en employant les moyens les plus énergiques que j'ai réussi à lui faire reprendre connaissance.

— Les liens qui l'attachaient avaient-ils meurtri les chairs?

— Très violemment ; il y avait des plaies aux poignets ; elle avait dû beaucoup souffrir.

— Bien ! Et les autres domestiques, dans quel état étaient-ils? La cuisinière?

— Demi-folle, elle pouvait à peine parler et on l'avait bâillonnée avec une telle barbarie, qu'elle avait deux dents brisées.

— Et le valet de chambre ?

— Il était solidement attaché aussi ; mais je ne remarquai aucune trace de violence en le détachant.

— Ah ! Et la fille de basse-cour?

— Non plus. L'un et l'autre étaient dans l'impossibilité de pouvoir bouger, mais ils n'avaient pas dû beaucoup souffrir.

— Très bien !

— Comment? fit le comte d'Adore avec étonnement, que concluez-vous donc de tout cela ?

— Rien pour le moment : mais j'irai à Saint-Cloud demain et ensuite nous causerons.

— A vos ordres. »

Un court silence suivit cet échange de paroles.

— C'est là tous les renseignements que vous pouvez me donner? dit Charles.

— Malheureusement oui, mon ami, reprit le comte, mais ce que je puis ajouter...

— C'est que vous êtes le meilleur des amis et le plus noble des hommes ! interrompit Charles avec chaleur. Le malheur ne doit pas rendre injuste. Croyez-vous qu'Henri et moi nous vous ayons accusé une seule minute d'être l'une des causes de nos douleurs? Non, certes ! nous vous avons plaint, car nous savions ce que vous deviez souffrir. Maintenant, mon ami, donnez-moi la main et ayez du courage... Peut-être... à bientôt !

— Qu'allez-vous faire? demanda le comte.

— Mon devoir d'époux, de père et de citoyen, répondit simplement Charles.

Et saluant le comte, Corvisart et Jacquet, il s'éloigna, le visage calme, la démarche fièrement assurée. Corvisart le regarda s'éloigner, le suivant longtemps des yeux :

— Cet homme-là a dans l'esprit une résolution inébranlable, dit-il. Que veut-il faire? je l'ignore, mais ce doit être quelque chose de terrible, et il le fera. Il est trop calme et trop froid pour un homme qui doit autant souffrir, car il adorait sa femme et son fils.

— Et M. de Renneville ? dit le comte à Jacquet.

Celui-ci ne répondit pas : son regard investigateur explorait la foule et venait de s'arrêter sur deux promeneurs qui, le nez au vent et l'air satisfaits d'eux-mêmes, s'avançaient bras dessus, bras dessous, en marchant à contre-mesure.

Jacquet fit un signe à M. d'Adore, puis il quitta ses deux interlocuteurs, et, se perdant à son tour dans la foule, il s'arrangea de façon à croiser les deux promeneurs. En arrivant en face d'eux, il poussa une exclamation de surprise joyeuse et adressa un petit geste amical d'une suprême insolence.

— Eh ! fit-il, c'est Gervais, mon fournisseur!

— Monsieur le baron de Briges ! dit Gervais en saluant jusqu'à terre, une de mes meilleures pratiques, bien que des plus nouvelles!

— Bonjour, Gervais! bonjour! reprit Jacquet avec de véritables airs de grand seigneur.

— Monsieur le baron veut-il me permettre de lui présenter mon ami Gorain? dit Gervais.

— Comment donc! je suis enchanté de faire la connaissance du citoyen Gorain.

— Monsieur. . je... bien obligé ! balbutia Gorain intimidé suivant sa coutume.

— Monsieur Gorain, propriétaire, reprit Gervais.

— A Paris et à la campagne, ajouta Gorain.

— Ah ! ah ! et à quelle campagne? demanda Jacquet.

— A Saint-Cloud.

— A Saint-Cloud ! répéta Jacquet en faisant un soubresaut. Et dans quelle partie de Saint-Cloud?

— La ci-devant rue de l'Église.

— Ah ! mon Dieu ! Est-ce que ce serait votre maison qui aurait été envahie la nuit dernière par les chauffeurs?

— Hein? quoi? balbutia Gorain.

— Les chauffeurs ! répéta Gervais.

— Mais oui ! vous ne savez donc pas la nouvelle?

Les deux bourgeois se regardaient en frissonnant.

— Quand avez-vous donc été à Saint-Cloud? continua Jacquet.

— Cette nuit, dit Gorain ; nous y étions encore à trois heures du matin, nous sommes revenus à Paris à quatre heures.

— Ah ! alors ce n'est pas votre maison qui a été la proie des bandits. C'est cependant bien rue de l'Église qu'ils ont fait le coup.

— Mais, rue de l'Église, il n'y a que ma maison et celle du citoyen Adore !

— C'est dans l'une des deux alors que s'est passée la scène.

— Mais quelle scène? s'écria Gervais.

— Une scène abominable, la nuit dernière ! des femmes et des enfants disparus ! une maison au pillage...

— Ah! mon Dieu!... mon Dieu! balbutiait Gorain en frissonnant.

Gervais joignait les mains avec un sentiment de terreur peint sur le visage. Jacquet les regardait tous deux très attentivement.

— Vous ne saviez rien? dit-il.

— Absolument rien! répondit Gervais.

— Je vous raconterais bien tout cela en détail, mais j'aperçois un ami qui m'attend. Au revoir, messieurs.

Et saluant les deux bourgeois avec un geste protecteur, Jacquet se perdit dans la foule. Il n'avait pas fait dix pas qu'il se trouvait face à face avec un homme vêtu de noir des pieds à la tête.

— Ils ne savent rien, ils ne se doutent de rien, mais ils pourront peut-être donner certains éclaircissements, dit Jacquet à l'oreille du personnage.

— Alors faut-il agir?

— Oui, le ministre le veut; mais dis à Fouché qu'il suive la voie que je lui ai indiquée : qu'il agisse de son côté, tandis que je vais agir du mien.

Depuis que Jacquet les avais quittés, les deux amis étaient demeurés immobiles, ébahis, terrifiés, n'osant pas s'adresser la parole.

— Les chauffeurs! dit enfin Gervais.

— Dans la maison voisine de la mienne! ajouta Gorain.

— La nuit dernière... tandis que nous étions...

Un frisson coupa la parole au pauvre bonnetier. Les deux amis se regardaient avec une sorte d'épouvante. En ce moment un grave personnage, vêtu de noir, s'approcha d'eux.

— Le citoyen Gervais? dit-il, le citoyen Gorain?

— C'est... moi! dit Gervais en frissonnant plus fort.

— C'est... moi!... dit Gorain avec une émotion nouvelle.

— Alors, citoyens, veuillez me suivre.

— Hein? firent les deux bourgeois.

L'homme répéta son injonction.

— Vous suivre... et où? demanda Gervais.

— Au ministère de la police.

— Au ministère de... dit Gorain dont les cheveux se dressèrent.

— Le citoyen ministre veut vous parler sur l'heure.

— Mais...

— Une voiture nous attend à la porte du bord de l'eau.

— Cependant...

— Pas d'hésitation, sinon je vous fais enlever de vive force.

Les deux amis jetaient l'un sur l'autre des regards hébétés : ils avaient peur sans se rendre compte des causes de cette peur. L'agent de police passa au milieu d'eux, et, les prenant familièrement chacun par un bras, il les entraîna dans la direction de la porte donnant sur le bord de la Seine, près du château.

LIV

LE CABARET DU GROS-CAILLOU

A l'extrémité ouest-sud-ouest de Paris, entre l'esplanade des Invalides à l'est, le champ de Mars à l'ouest, la Seine au nord et l'École militaire au sud, s'élève un quartier depuis longtemps compris dans l'enceinte de la grande ville, et qui cependant a toujours formé une partie distincte de la ville elle-même, ce quartier, connu sous le nom de Gros-Caillou et qui, il y a dix ans encore, avant les embellissements qui l'ont métamorphosé, était presque exclusivement habité par les marchands de bois à brûler, les employés de la manufacture des tabacs et les amis et amies des invalides.

Si, il y a dix ans seulement, ce quartier se rattachait encore difficilement à la grande ville, il y a soixante et quelques années il en faisait à peine partie. Le soir venu surtout, l'esplanade des Invalides d'un côté, le champ de Mars de l'autre, formaient comme deux steppes déserts et dangereux que pas un promeneur n'osait franchir.

La nuit venue, les invalides rentrés, les boutiques closes, pas une ombre ne se glissait sous les grands marronniers, et un silence solennel régnait tout autour de ce quartier absolument isolé.

Cette nuit-là cependant où nous sommes arrivés, deux hommes, se promenant bras dessus, bras dessous, descendaient la rue de l'Université, traversaient la place du ci-devant palais Bourbon, et continuaient leur route dans la direction de l'esplanade des Invalides.

Il pouvait être alors minuit; la rue était déserte et silencieuse et l'esplanade offrait un fond noir qui n'avait certes, pour des promeneurs, rien de bien rassurant à l'œil.

Les deux hommes cependant s'avançaient sans paraître se soucier de l'obscurité profonde.

Ils étaient tous deux de même taille à peu près, carrés des épaules et vigoureusement charpentés. Leur tournure avait quelque chose à la fois de traînard et de déagé qui pouvait paraître extraordinaire au premier abord.

Ils atteignaient les premiers arbres de l'esplanade, au moment où minuit et demi sonnait à l'horloge des Invalides; sans hésiter et en gens connaissant admirablement leur chemin, ils suivirent la rue et atteignirent le Gros-Caillou.

— C'est-il bientôt ? demanda l'un des hommes.

— La première à droite! répondit l'autre.

La première à droite, pour nous servir de l'expression du nocturne promeneur, était la rue Nicolet, sorte de ruelle étroite et fangeuse faisant communiquer la rue de l'Université avec le quai. A l'angle formé par la rencontre des deux rues, s'élevait une maison d'antique construction, tendant le ventre, rentrant la base et le faîte, à toit pointu, à murailles noircies percées de petites fenêtres ornées de châssis à guillotine.

Au rez-de-chaussée de cette maison d'assez mauvaise apparence, une boutique borgne, cabaret de bas étage aux vitraux épaissis par la poussière et derrière lesquels flottaient quelques loques roussâtres, jadis rideaux rouges.

Un bruit sourd, incessant, attestant une nombreuse réunion de causeurs, partait de l'intérieur du cabaret; tout autour les boutiques étaient fermées, les maisons sombres et noires.

Les deux nocturnes promeneurs s'étaient arrêtés à quelques pas de ce cabaret dont ils regardaient la porte, comme s'ils eussent hésité à en franchir le seuil.

— Quelle heure ? reprit le premier.

— Un peu plus de minuit, répondit l'autre.

— Alors, il doit être à son poste?

— Naturellement.

— Eh bien, entrons dans la cambuse. En voilà une cassine qu'a un relèvement d'hutte de castor! A lons-y, Maucot!

— Espère! dit l'autre en posant sa main sur l'épaule de son compagnon. Le point est relevé, mais faut voir si le déguisement est suffisamment paré. Eh matelot! on joue le grand jeu à cette heure! attention!

— Alors, trouvons un coin.

La nuit était très obcure : la lune ne s'était pas montrée, pas une étoile ne brillait au ciel. Les deux hommes, depuis l'instant où nous les avons rencontrés, étaient donc plongés dans les plus épaisses ténèbres et il eût

été difficile, même en se plaçant le plus près d'eux possible, de deviner les traits de leur visage.

Bien qu'ils ne pussent rien distinguer à dix pas, hormis le cabaret dont les lumières intérieures faisaient faire transparent aux rideaux rouges, ils regardaient autour d'eux comme s'ils eussent été en quête de quelqu'un ou de quelque chose.

— Une idée ! fit l'un. Vire de bord et affale-toi dans mon sillage. J'ai relevé le point, qué!

— Quoi donc?

— Espère un brin et file dans mes eaux que je te dis.

Et le premier des deux hommes, prenant son compagnon par le bras, revint sur ses pas, forçant l'autre à le suivre. Remontant la rue de l'Université, il s'arrêta devant une muraille de planches s'élevant à sa gauche.

Cette muraille servait d'enclos à un chantier de bois à brûler. Au-dessus d'elle et la dominant, on voyait se dresser dans les ténèbres la masse noire de gigantesques piles de bois.

— Une! deux! en haut les gabiers! reprit celui qui avait conduit l'autre, en lâchant les mains de son compagnon et s'élançant pour franchir la muraille de planches. Pomoie-toi, l'ancien!

Avec une agilité merveilleuse, il fut en un clin d'œil sur le faîte étroit de la palissade. En ce moment de formidables aboiements éclatèrent dans l'intérieur du chantier. C'était le chien de garde qui se précipitait dans l'étroit couloir régnant entre l'enclos et la première pile.

L'homme qui, par un miracle d'équilibre, se maintenait sur le faîte des planches, ayant à dix pieds au-dessous de lui le chien furieux, lui montrant ses dents menaçantes, l'homme s'élança en avant et d'un seul bond franchit la largeur du couloir, pour aller retomber sur le premier étage de la pile. Le chien aboyait toujours, mais il ne pouvait rien.

— A toi, Mahurec! dit le matelot en se retournant vers son compagnon.

Mahurec exécuta la manœuvre accomplie par son camarade avec le même succès. Les deux hommes étaient debout sur une sorte de corniche qui faisait le tour du premier étage de la pile. Le second étage s'élevait au-dessus d'eux. Chacun sait que lorsqu'on construit des piles de bois, on ménage de distance en distance, à l'intérieur, des corridors étroits servant à faire pénétrer l'air sous les piles.

Un de ces corridors se trouvait en face des deux marins : ils s'y engagèrent à la suite l'un de l'autre et ils atteignirent un second couloir se croisant avec le premier. Ce second couloir qui parcourait la pile en sens inverse, donnait lui, des deux bouts, sur les deux autres piles, de sorte que de la rue ou même des maisons voisines, l'œil ne pouvait plonger dedans.

Les deux matelots s'arrêtèrent au milieu de ce second couloir, sans se préoccuper des hurlements du chien, qui continuaient plus féroces et plus bruyants. Le Maucot tira de sa poche une lanterne sourde, tandis que Mahurec faisait du feu avec un briquet. Bientôt la mèche fut allumée.

Mahurec prit la lanterne et tournant le verre vers son compagnon :

— Voyons! que je relève le point! dit-il. Superbe T'as l'air d'un failli chien de terrien du premier choix!

La nuit si profonde qui régnait au dehors n'avait pas pu, jusqu'alors, permettre d'examiner l'extérieur des deux hommes : cet extérieur était loin d'être celui qui leur était familier. Le Maucot et Mahurec avaient subi une transformation complète, transformation de vêtements, d'allure, de visage même : les deux gabiers avaient absolument disparu pour faire place l'un à un ouvrier maçon, l'autre à un humble chiffonnier.

Mahurec était un ouvrier maçon. Il avait le bourgeron, le pantalon couvert de plâtre, et les mains blanchies. Son front rasé, et lui donnant l'apparence d'un homme chauve, défigurait absolument le haut de son visage, tandis qu'une longue paire de moustaches, artistement posée, donnait à l'expression de sa physionomie quelque chose de complètement différent de celle qu'elle avait toujours eue.

Quant au Maucot, le chiffonnier de bas étage, car il n'avait pas même une hotte, mais un sac jeté sur son épaule, une grande barbe rousse lui cachait le bas du visage, tandis qu'une forêt de cheveux de même nuance couvrait à moitié le front.

Ainsi accoutrés, les deux hommes étaient absolument méconnaissables. Tous deux se regardaient mutuellement à la lueur rougeâtre de la lanterne et paraissaient fort satisfaits de leur examen.

— Pour lors, reprit Mahurec, à partir de cette heure, plus d'expressions maritimes ; faut jaboter comme un terrien. Connais pas plus la mer que s'il y en avait pas, t'as compris, gabier?

— C'est dans le sac, tu verras, qué!

— Maintenant, vieux, il est probable qu'il y en aura un de nous deux qui cette fois ne reviendra pas; faudra que l'autre dise de sa part à nos commandants qu'il a avalé sa gaffe avec contentement.

— Oui, mais avant qu'il avale sa gaffe, celui-là l'aura fait avaler à d'autres?

— Naturellement... T'es paré?

— Oui.

— Alors, en avant, et cette fois, matelot, il faut que ça y soit!

— Ça y sera. »

La lanterne fut éteinte et les deux hommes regagnèrent la rue, sautant encore par-dessus le chien dont les aboiements ne parurent pas les préoccuper un seul instant. Le cabaret se dressait en face d'eux : mais ils n'avaient pas fait trois pas vers la porte de l'établissement qu'un vacarme épouvantable éclatait à l'intérieur.

On entendit des cris confus, des vociférations, des brisements de verres, de bouteilles et de bancs... Toute la devanture craqua comme si on eût voulu la défoncer, puis la porte s'ouvrit brusquement toute grande et deux hommes, se tenant à bras-le-corps, luttant avec rage, se frappant, se poussant, vinrent rouler sur le pavé de la rue en poussant des hurlements formidables.

Une nuée de spectateurs, à l'aspect hideux, se précipita à leur suite et vint former un cercle autour des deux combattants ; la porte du cabaret, demeurée ouverte, laissait pénétrer une traînée lumineuse sur le pavé, et cette traînée lumineuse éclairait la scène qui était en train de s'accomplir.

Les deux hommes qui luttaient ensemble paraissaient couverts de haillons et de vêtements en lambeaux : ils se frappaient avec une rage effrayante. La foule qui les entourait, loin de chercher à les séparer, semblait les exciter au contraire : chacun regardait le combat avec un plaisir visible.

« Hardi, Carmagnole! criait-on.

— A toi, Paille-de-Fer! disaient d'autres voix.

— Tue! tue! » disait la foule.

La foule s'écarta, l'un des deux hommes venait d'achever de terrasser l'autre. A cheval sur la poitrine de son ennemi étendu au milieu du ruisseau, l'homme étreignait le cou de la main gauche et levait son énorme poing droit au-dessus de la tête qu'il maintenait immobile... mais le vaincu se dégagea une main...

La foule fit un mouvement, une lame que venait de briller dans les ténèbres.

LV

UN JOUR DE NOCES

La noce telle que l'entendaient nos pères avait certes son côté trivial, mais elle avait aussi son côté excellent. Quand ils avaient passé dix-huit heures ensemble tous les invités se connaissaient, car aux noces d'autrefois on ne se quittait pas, et de midi à six heures du matin on demeurait en société indissoluble. Souvent il y avait un lendemain et un surlendemain.

A l'époque surtout où se passent les événements de ce récit, dans les années qui suivirent le grand cataclysme révolutionnaire, la société, qui éprouvait l'impérieux besoin de se reconstituer dans toutes les classes, saisissait avidement les occasions que lui offraient les circonstances, et un mariage devenait une fête véritable pour les parents et les amis. Mais si la fête était grande déjà parmi les classes élevées, elle prenait les proportions d'un événement parmi le peuple. La pensée d'une noce à laquelle on assisterait préoccupait tous les esprits quinze jours à l'avance et était le sujet de toutes les conversations. Dès lors on pense ce qu'avait dû être aux halles la préoccupation du mariage de Rosette, la *belle écaillère*.

C'était le 22 vendémiaire que Rosette devait devenir la citoyenne Spartacus devant la loi.

Ce matin-là, le siège de la *belle écaillère* était demeuré désert, les bourriches vides étaient amoncelées sous la table et la porte du marchand de vin était solitaire. A onze heures, un groupe de commères et de compères, superbement endimanchés, séjournait devant la porte d'une maison de la rue de la Fromagerie, encombrant la chaussée étroite et boueuse.

Les hommes étaient costumés avec la suprême élégance des citoyens des halles ; mais chaque costume décelait une catégorie différente de la grande société des forts, des porteurs, des vendeurs et des crieurs. Les uns avaient le pantalon gris blanc, la veste de même nuance, la grande ceinture bleue et l'énorme chapeau blanc, au bord collé sur le dos, des porteurs de farine de la halle aux blés ; d'autres avaient revêtu les plus belles vareuses bleu foncé que le marché aux poissons eût jamais contemplées. Celui-là avait le simple bourgeron de toile et la casquette de loutre de la halle aux légumes ; celui-ci étalait sa carrure herculéenne dans les atours des forts de la halle.

Les femmes resplendissaient d'or, de bijoux et de parures éclatantes. Des robes remontant sur le ventre et descendant à mi-jambe, formaient avec la jupe, à la hauteur du mollet, comme une arcade sous laquelle on apercevait des bas bien blancs modelant une cheville osseuse et s'enfonçant dans des souliers cirés à l'œuf et garnis d'une boucle en argent.

Depuis le vert le plus tendre jusqu'au rouge le plus vif, toutes les couleurs les plus voyantes étalaient leurs nuances criardes parmi ces cotillons qui allaient, venaient, arrivaient, traversaient la foule et disparaissaient sous une allée sombre pour reparaître bientôt.

A onze heures un quart la rue était encombrée, les voisins étaient aux fenêtres et les marchands sur le pas de leurs boutiques. On se parlait, on s'interpellait, on criait d'un côté de la rue à l'autre : c'était un brouhaha au milieu duquel on ne pouvait évidemment s'entendre ni se comprendre.

Comme onze heures sonnaient, un bruit de musique se fit entendre du côté des halles.

« Voilà les violons ! glapit un gamin.

— Voilà les violons ! » répéta la foule en s'arrêtant afin de laisser libre le milieu de la rue.

Les sons discordants d'instruments criards retentissaient plus aigus ; enfin, au tournant de la rue, on aperçut deux hommes la tête recouverte d'un énorme tricorne, le torse disparaissant sous un habit trop large, le col garni d'une énorme cravate blanche retombant sur un jabot de grosse toile, lequel ressortait par l'ouverture d'un gilet également blanc ; une culotte verte et des bas chinés complétaient le costume. Chapeaux, boutonnières d'habit et de gilet, jarretières de la culotte, ruisselaient de flots de rubans de toutes couleurs. Un violon, tenu d'une main et raclé de l'autre, indiquait la profession de chacun des deux hommes.

Derrière eux s'avançaient, bras dessus bras dessous, marchant à la file par deux de front, une vingtaine de personnes, dix hommes et dix femmes. Les dix hommes étaient la crème des forts de la halle ; les dix femmes représentaient la fine fleur des poissardes. Aussi il fallait voir ces faces enluminées, ces nez en l'air, ces yeux ronds et éveillés, ces bouches vermeilles, ces mains énormes, ces poings sur la hanche. Et quelles toilettes ! un véritable fonds de quincaillerie : tous, comme les musiciens, ruisselaient de rubans multicolores des pieds à la tête.

Le premier des hommes, celui qui s'avançait immédiatement après les musiciens, donnant le bras à une fort belle fille de vingt-cinq ans, était remarquable par sa stature colossale, même auprès des forts qui le suivaient. Arrivés et arrivants criaient, chantaient joyeusement ; seul celui-là ne disait rien ; il ne paraissait même pas s'occuper de sa superbe compagne. Au tournant de la rue, celle-ci avait senti le bras de son cavalier frissonner sous sa main rouge aux doigts écourtés.

— Qu'as-tu donc, Cassebras ? avait-elle demandé.

Un grognement sourd lui avait seul répondu. Le fort était devenu d'une pâleur extrême, et un moment il avait paru s'arrêter comme cloué sur le sol ; puis il s'était remis en marche.

Le petit cortège était arrivé devant l'allée dans laquelle étaient entrées et ressorties précédemment toutes les commères. On se rangea en demi-cercle, et les violons, placés au centre, se mirent à grincer de plus belle.

— Vive la mariée ! cria la foule.

Une fenêtre du premier étage (fenêtre à guillotine) fut ouverte aussitôt, et une tête fraîche et charmante, aux cheveux bouclés tout parsemés de fleurs d'oranger, la tête si mignonnement gracieuse de Rosette apparut pour saluer les amis qui l'acclamaient.

— Vive Rosette ! vive la belle écaillère ! vive la mariée ! reprit la foule.

Les violons grinçaient de plus fort en plus fort.

— Et le marié ! criaient les femmes ; oùsqu'est le marié ?

— Présent, mes commères ! répondit une grosse voix.

Rosette s'était retirée de la fenêtre et la figure épanouie de Spartacus apparaissait à la place de la tête si jolie de la jeune femme.

— Allons, les mariés, en route ! le municipal attend ! cria une voix.

— Voilà les mariés ! voilà les mariés ! répéta-t-on.

On entendait effectivement un grand bruit dans l'escalier obscur. La foule s'avança curieuse, puis les violons firent entendre une nouvelle aubade, et une jeune et charmante créature, vêtue de blanc de la tête aux pieds, apparut sur le seuil de l'allée si sombre. Un homme costumé comme un bon gros bourgeois lui tenait la main : cet homme c'était M. Thomas qui, on se le rappelle, s'était invité lui-même l'avant-veille, promettant de payer son écot en faisant ouvrir force bourriches d'huîtres.

Spartacus suivait, donnant le bras à une vieille mar-

chande des quatre-saisons qui avait voulu servir de mère à Rosette dans cette solennelle occasion.

— Vive la mariée!... vive la mariée!... criait-on.

En ce moment la belle poissarde qui donnait le bras au fort de la halle, quitta son cavalier et s'avança vers Rosette pour lui offrir un bouquet blanc magnifiquement énorme, qu'elle tenait à la main. Rosette, rouge, émue, balbutia quelques paroles de remerciment et enfouit aussitôt son joli visage dans les gerbes de fleurs odoriférantes.

— Vive la mariée! cria-t-on encore.

Au même instant M. Thomas avisant Cassebras, marcha vers lui, et lui frappant rudement sur l'épaule :

— Je t'avais bien promis, lui dit-il d'une voix railleuse, de venir voir comment tu remplirais tes fonctions de témoin le jour du mariage de Rosette et de Spartacus. Eh bien, cela va mieux que je ne l'espérais, sais-tu bien? Tu as l'air fort content, mon garçon.

Cassebras ne répondit pas, mais ses yeux roulèrent avec des éclairs dans la prunelle.

— Allons! allons! reprit Thomas de plus en plus railleur, ne te monte pas la tête! Rosette est bien jolie, oui, certes, et je comprends tes regrets, mais enfin, c'est que tu l'as bien voulu, puisqu'on t'avait proposé...

Cassebras saisit la main de Thomas et la serra avec force.

— Faudra que j'étrangle quelqu'un d'ici à ce soir! murmura-t-il.

— J'y compte bien! se dit Thomas en souriant.

Puis, se tournant vers la mariée :

— Allons! dit-il, le municipal nous attend pour nous faire signer sur ses registres, et ensuite au *Vainqueur de Lodi*. J'espère que les huîtres seront ouvertes? Tu sais, Rosette, que j'en paye tant qu'on en voudra! Allons! donne-moi ton bras, je fais fonction de père!

— En avant les violons! cria Spartacus.

— Vivent les mariés! hurla la foule.

Les musiciens reprirent la tête du cortège et on se mit en marche.

Cassebras était de plus en plus pâle : ses yeux étaient enfoncés, ses dents claquaient : le malheureux devait souffrir toutes les tortures de l'enfer. Sa compagne chantait, toute fière de s'appuyer sur ce bras qui passait pour être le plus puissant de la halle.

Quelques instants après on arrivait à la municipalité, et l'officier, en écharpe, s'apprêtait à unir les deux conjoints par des liens indissolubles. Rosette était de plus en plus rieuse; Spartacus semblait de plus en plus joyeux; quant à Cassebras, il avait l'air égaré d'un homme qui ne comprend pas ce qui se passe sous ses yeux. M. Thomas le regardait en souriant du plus mauvais sourire.

LVI

LE VAINQUEUR DE LODI

L'établissement, portant pour enseigne : *le Vainqueur de Lodi*, était un de ces nombreux cabarets gargotes qui pullulent autour des halles, et peut-être le plus achalandé et le plus connu. Situé rue des Deux-Écus, près le marché aux farines, il occupait tout le rez-de-chaussée et le premier étage d'un ancien hôtel de conseiller au Parlement, devenu propriété de rapport.

Une grande pièce, se prolongeant jusqu'aux cuisines et toute garnie de tables et de tabourets, servait de salle commune. Au premier étage était le fameux salon de *cent cinquante couverts* que promettait l'affiche. Ce salon dans lequel on eût, au besoin et en se gênant beaucoup, tenu soixante à peine, était bas de plafond et éclairé sur la rue par trois fenêtres dont une avait été supprimée lors de la pose récente de l'enseigne. (C'était un tableau représentant ou ayant l'intention de représenter le vainqueur de Lodi conduisant ses soldats sur le chemin de la gloire.) La rue des Deux-Écus étant très étroite et les maisons étant très hautes, le jour pénétrait difficilement jusqu'au premier étage, de sorte que l'enseigne en bouchant l'une des trois fenêtres rendait le salon à peu près obscur : mais le *Vainqueur de Lodi* avait une telle réputation pour les civets, la poitrine de veau et les matelotes, que les fins amateurs passaient volontiers par-dessus l'inconvénient de la rareté du jour : ils trouvaient même un certain charme à *festiner* dans la pénombre, et ils riaient des mauvaises langues qui prétendaient que e propriétaire de l'établissement n'avait étouffé son jour qu'afin que ses pratiques regardassent de moins près ses fameux sautés de lapins.

Calomniée ou non, la réputation du *Vainqueur de Lodi* n'en était pas moins grande, et une noce, célébrée là, avait, suivant les commères, toutes les *chances de bien tourner*.

A une heure, une table fumante occupait le centre du grand salon. Les convives n'avaient pas encore pris place; ils allaient, venaient, criant, chantant, s'amusant, entourant la mariée et débitant force propos de circonstance avec un entrain, une verve, une bonne humeur qui rendaient la joie générale.

Un seul, sombre, triste, s'isolant au milieu de la foule, paraissait ne prendre aucune part à l'animation générale, et chaque élan de cette joie, qui éclatait autour de lui, faisait froncer ses sourcils épais, et ses doigts claquaient en se choquant comme s'ils eussent été agités par un tremblement convulsif : cet homme était Cassebras. Il se tenait loin de Rosette, près de l'une des fenêtres, le dos tourné au salon, le front appuyé contre l'une des vitres. Il était là, immobile sans que personne prît garde à lui.

— Eh bien! et le dîner? Quand donc qu'on va servir? s'écria une voix.

— J'ai faim! j'ai faim! répéta-t-on de tous côtés.

— A table, la mariée! voilà le fricot!

— Minute! fit Spartacus, nous attendons du monde!

— Qui ça? demanda-t-on.

— Eh! le citoyen Thomas, donc! Il nous a quittés après la municipalité pour aller chercher des amis qu'il a invités, des lurons, il paraîtrait, qui nous amuseront.

— Voilà les huîtres! cria une voix.

Effectivement, trois garçons faisaient à la fois leur entrée, portant des plats énormes surchargés d'huîtres ouvertes.

— A table! à table! dit Thomas en entrant brusquement. J'amène du renfort! Rosette, ce sont des amis qui vont boire à ta santé!

Huit à dix hommes pénétraient alors dans le salon, à la suite du citoyen. Tous paraissaient appartenir à la classe de la petite bourgeoisie. C'étaient les convives que Thomas avait invités en son nom. Derrière ces hommes, et fermant la marche, s'avançaient deux personnages à l'allure un peu timide et légèrement embarrassée.

— Tiens! c'est *Poule-d'eau* et *Hareng-sec!* cria la vieille marchande qui servait de mère à Rosette en allant faire la révérence aux deux derniers arrivés.

— Ah! le citoyen Gervais! dit la mariée. Je suis enchantée de vous voir pour vous remercier. La citoyenne m'a fait mon cadeau, et c'est Cassebras qui me l'a apporté.

— Tiens! c'est ma connaissance d'avant-z'hier! cria une voix puissante.

Deux hommes qui se tenaient devant Gorain s'écartèrent, poussés par une main herculéenne, et une énorme commère, richement vêtue, se campa, les poings sur les hanches.



Ma mère n'est pas une aristocrate! avait-il dit, laissez-la! (Page 128.)

Gervais ne put retenir un cri d'effroi, et Gorain fit un geste de frayeur.

— Tu ne me reconnais pas, mon poulet? dit l'énorme poissarde avec un sourire aimable. C'est avec moi que t'as évu des mots avant que tu ne fasses l'omelette dans la voiture à la Grenchue. C'était promptement battu! T'as du talent tout de même: tu fais une omelette sans y voir!

— Je... parce que... balbutia Gervais qui paraissait fort mal à l'aise.

— Eh bien! eh bien! dit Thomas en s'approchant, tu remercies les citoyens d'être venus avec moi, mère Garbouillot? Tu as raison. J'espère qu'ils ne t'en veulent plus.

— Ah! Seigneur! m'en vouloir! cria la marchande, et à quelle cause! On est amis comme coups de poing, à cette heure. Pas vrai, père Hareng-sec, que tu ne m'en veux pas!

Et la marchande plaça sous le nez de Gervais une main capable d'assommer un bœuf.

— Certainement, certainement, dit le bourgeois.

— A table! cria Thomas. Gervais, mets-toi là, à ma gauche; toi, Cassebras, viens ici, à ma droite, en face de la belle mariée.

— Et moi je me campe à côté de Poule-d'eau! hurla la volumineuse marchande de marée en saisissant Gorain par le bras.

— A table! à table! répétait-on.

Rosette prit la place d'honneur, au centre. De chaque côté de la mariée se placèrent deux des hommes qui venaient d'arriver avec Thomas et auxquels celui-ci avait recommandé que l'on fît honneur comme étant des personnages très influents.

De l'autre côté de la table, en face de la mariée, le marié s'installa, ayant à sa droite la vieille marchande servant de mère à Rosette, et, à sa gauche, la citoyenne Garbouillot, la monstrueuse revendeuse de marée. Celle-ci, ayant pris Gorain par le bras, avait forcé le bourgeois à se placer à côté d'elle. Après Gorain s'asseyaient Gervais, puis M. Thomas, lequel avait pour voisin de gauche le pauvre Cassebras. La poissarde

vive et jolie, qui avait été sa dame lors du cortège avait pris place à côté du fort de la halle.

Chacun placé, après un mouvement de brouhaha général, les huîtres furent attaquées avec vigueur, le chablis coula dans tous les verres : le banquet commençait... il était alors deux heures.

. . . .

A huit heures du soir, on servait le dessert, et la joie était telle que les habitants des maisons voisines jugèrent inutile de penser à se mettre au lit, supposant avec raison qu'ils ne pourraient dormir. Il y avait soixante convives à table, et les garçons avaient déjà redescendu près de deux cents bouteilles vides.

On avait allumé des quinquets suspendus au-dessus de la table et accrochés aux murailles. La lumière donnait encore plus d'animation à la fête ; c'était un bruit à ne pas pouvoir distinguer un mot.

— Dépêchons-nous pour qu'on puisse danser! criaient les femmes.

— Tout à l'heure! répondaient les hommes; encore une santé! encore une chanson!

Et le troubadour de l'assemblée entonnait une complainte que les convives reprenaient aussitôt en chœur. Thomas s'était levé et venait de demander du champagne qu'il priait les mariés et la société de vouloir bien accepter.

Les bouchons sautaient: la mousse débordait des verres, l'entrain redoublait. Thomas, son verre plein à la main, faisait le tour de la table, adressant à chacun une parole aimable. Tout le monde fêtait cet excellent M. Thomas, si gracieux, si aimable, si peu fier, mais la joie était tellement bruyante qu'on voyait bien Thomas s'approcher de chacun, mais personne, à l'exception de celui auquel il s'adressait, ne pouvait entendre le bruit de ses paroles.

Arrivé auprès de la mariée, Thomas parut redoubler d'amabilité, et, attirant à lui un siège, il s'assit un peu en arrière des convives, mais assez près cependant pour pouvoir appuyer ses deux mains réunies sur le dossier de la chaise du voisin de droite de Rosette, lequel, une demi-heure auparavant, avait quitté la table durant quelques minutes et était descendu dans la rue sans que personne se fût aperçu de cette courte absence.

Celui-ci, se renversant sur son siége, laissa aller sa tête en arrière avec un mouvement des plus naturels de sorte que la bouche de Thomas fût à la hauteur de son oreille.

Thomas adressa un clignement d'yeux au voisin de gauche de la mariée : aussitôt celui-ci saisit son couteau, heurta son verre avec la lame, afin d'obtenir un cliquetis sonore, et, profitant de ce que pour un moment l'attention générale était attirée sur lui :

— Une chanson! cria-t-il, et attention! tous ensemble!

Et il entonna d'une voix formidable le refrain de cette complainte si fort de mode alors:

> Qu'un moment de vivacité
> Peut causer de calamité;
> Sexe chéri pour qui les larmes
> Sont un besoin rempli de charmes;
> Ah! qu'au récit de mes malheurs
> Vos beaux yeux vont verser des pleurs!

L'assemblée entière, à laquelle la romance était familière, répéta en chœur avec un ensemble tel que la maison en trembla sur sa base. Rosette, dont la gaieté paraissait des plus vives, était l'une des premières et des plus intrépides à joindre sa voix à celle du chanteur.

Thomas et le voisin de droite de la mariée paraissaient faire chorus également, mais après avoir répété le premier vers, et tandis que les autres convives continuaient :

— Tout est prêt? demanda Thomas à voix basse sans que Rosette pût l'entendre.

— Tout! répondit laconiquement l'autre.

— Quand tu es sorti tout à l'heure, tu as vu Roquefort?

— Oui.

— Où était-il?

— En face de la rue des Vieilles-Étuves, au coin de la rue de Viarmes. On agira quand tu voudras.

— Premier couplet, reprit le chanteur en voyant les convives s'arrêter :

> Mon père était un savetier
> Fort estimé dans son métier,
> Et ma mère était blanchisseuse,
> Moi, déjà, j'étais ravaudeuse
> Gagnant jusqu'à dix sols par jour;
> Mais qu'est l'or sans un peu d'amour?

Le refrain fut repris et vociféré en chœur.

— Faut-il prévenir Roquefort? reprit l'interlocuteur de Thomas : le signal peut être donné de la fenêtre de gauche.

— Pas encore! reprit Thomas; tous ces hommes ne sont pas suffisamment ivres.

— Si tu attends qu'ils le soient complètement, tu pourras attendre longtemps.

— Bah! laisse leur boire le champagne.

— Oh! oh! fit l'autre avec un sourire d'intelligence; c'est bon alors.

— Troisième couplet! cria le chanteur.

> Sur le même carré que nous
> Logeait un jeune homme fort doux
> Soit que j'entre ou que je sorte
> Toujours il était sur la porte.
> A chaque heure il suivait mes pas:
> Mais mes parent ne l'aimaient pas.

— Mais avant tout, continua Thomas tandis que le chant reprenait, il faut que Cassebras quitte le cabaret. Cet homme est d'une force réellement effrayante ; c'est à ce point que si je n'avais pour moi l'adresse, je n'oserais lutter avec lui. Quelque ivre qu'on parvienne à le rendre, s'il voit Rosette crier, il retrouvera sa vigueur, et alors il peut réellement être dangereux.

— Mais s'il s'en prenait à Spartacus alors, dit l'interlocuteur de Thomas.

— Il est trop niais pour cela ; j'ai tout tenté : il verrait Spartacus dans la Seine, que, par amour pour Rosette, il lui repêcherait son mari. Tu ne saurais comprendre ces natures-là, toi!

— Ma foi! non, répondit l'autre.

— Donc avant d'agir, il faut que Cassebras s'éloigne.

— Sous quel prétexte et comment le forcer à s'éloigner?... Il faudrait un moyen adroit qui...

— Quatrième couplet! poursuivit le chanteur :

> Un jour j'étais innocemment
> Dans la chambre de mon amant;
> Mon père vient, frappe à la porte
> Grands dieux! que le diable l'emporte
> Hélas! ne pourrons-nous jamais
> De nos amours jaser en paix

Thomas s'était levé.

« Excite les coquetteries de Rosette envers son mari, dit-il au voisin de la mariée : je fais mon affaire du reste. Tu donneras le signal et tu iras à la fenêtre quand j'inviterai Rosette à danser.

— Ah! ce n'est pas pour tout de suite alors?

— Non, l'heure n'est pas venue : mais Roquefort n'attendra pas longtemps... Tu m'as compris? excite les agaceries de Rosette.

Puis Thomas continua sa ronde, chantant avec les autres ce cinquième couplet :

> Mon père, comme un furieux,
> Prend mon ami par les cheveux :
> Mon ami, quoique doux et tendre,
> Contraint enfin de se défendre,
> D'un coup de poing sur le museau,
> Jeta papa sur le carreau.

Thomas avait repris sa place entre Gervais et Cassebras. Gervais, mis en gaieté par le champagne, chantait à tue-tête, et il avait une voix de fausset des plus désagréables. Cassebras avait essayé de chanter, mais le son avait expiré sur ses lèvres; sa tête était retombée sur sa poitrine et de ses deux mains il tordait sa serviette sans se rendre compte de ce qu'il faisait.

Thomas examina attentivement cette physionomie sombre et lugubre, puis il adressa un clignement d'yeux significatif à la jolie poissarde, la voisine de gauche de Cassebras, laquelle, tout en chantant, ne perdait pas de vue le citoyen Thomas. Au clignement d'yeux qui l'interrogeait, elle répondit, sans cesser de chanter, par un petit signe négatif.

Thomas posa le doigt sur l'épaule de Cassebras :

— Je parie que tu regrettes d'avoir refusé la proposition qui t'a été faite? lui dit-il à voix basse.

Cassebras tressaillit et redressa la tête comme un homme qu'on réveille.

— Quoi? fit-il d'un ton presque menaçant.

— Si l'homme qui t'a proposé quinze cents livres en or revenait en cet instant te refaire cette proposition et que tu puisses rompre le mariage de Rosette, que ferais-tu?

— Ce que j'aurais dû faire, répondit nettement le fort, je casserais les reins au brigand.

— Oh! tu es un brave garçon, mais... tu n'aimes pas Rosette.

Cassebras se retourna brusquement.

— Je n'aime pas Rosette? dit-il d'une voix rauque.

— Non, si tu l'aimais tu n'hésiterais pas.

— Une canaillerie!

— Bah! Rosette te consolerait.

— Je la connais, elle me mépriserait!

— En attendant la voici la femme de Spartacus... et tu n'y peux rien!... Ils vont danser ensemble, tout à l'heure... ils vont se dire des paroles d'amour et demain ils se promèneront bras dessus bras dessous...

— Tais-toi!... tais-toi! dit Cassebras en tenaillant tellement sa serviette tordue qu'il la déchira en deux.

— Iras-tu leur faire ta visite du lendemain de noces? reprit Thomas d'une voix railleuse.

— Tais-toi! dit Cassebras qui pâlissait à vue d'œil et dont les yeux s'injectaient de sang.

— Bois donc pour t'étourdir au moins! lui dit Thomas.

— Oui, balbutia le colosse.

Et saisissant une bouteille, il approcha le goulot de ses lèvres et la vida d'un trait.

— Dis donc! reprit Thomas en se penchant vers l'oreille de Cassebras, si tu assommais Spartacus à cette heure, Rosette serait veuve sans avoir été trop mariée...

Cassebras avait saisi son couvert, et machinalement, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il tordait ensemble cuiller et fourchette, les réunissant dans une natte.

— Si je tuais Spartacus, dit-il, Rosette ne voudrait plus me voir. D'ailleurs, pourquoi tuerais-je Spartacus qui a été mon ami et qui ne m'a jamais fait de mal?... Je ne suis pas une bête féroce...

— Alors, puisque tu ne peux rien, que tu ne veux rien, bois donc pour t'étourdir et pour oublier!... Bois encore!... bois toujours!...

— Non, dit résolument Cassebras, je ne boirai plus!

— Pourquoi?

— Parce que si je buvais encore, je ne serais plus maître de moi, et si je n'étais plus maître de moi...

— Que ferais-tu?

— Un mauvais coup, peut-être!

— Sixième couplet! glapit le chanteur

> Aux cris du vieillard moribond
> Ma mère, avec un gros bâton,
> Arrive comme la tempête,
> Frappe mon amant à la tête.
> Ah! pour moi quel funeste sort!
> Mon amant tombe roide mort.

Pendant la reprise en chœur du refrain, Thomas se pencha en arrière sur sa chaise et adressa à la jolie poissarde un signe que celle-ci parut comprendre, car appuyant sa main sur l'épaule de Cassebras :

— C'est gentil tout de même une noce, dit-elle; regarde donc comme Rosette est jolie en mariée.

Cassebras poussa un grognement sourd.

— Hein! qu'elle a l'air d'être contente! reprit la poissarde. Oh! c'est qu'elle aime joliment Spartacus, il paraît; tu dois savoir cela, toi, leur ami?

Cassebras ne répondit pas, il avait pris son couteau, toujours machinalement, et il en étreignait le manche avec une énergie extrême.

— Oh! vois donc comme Rosette regarde son mari, reprit la poissarde; c'est amusant à contempler les amoureux!

LVII

LE BAL

— Dieu du ciel! que c'est amusant les noces! disait Gorain en vidant son verre.

— Je les ai toujours aimées, moi! répondit Gervais que la digestion rendait expansif. Ainsi, tiens, Gorain! quand j'étais au Antilles, qu'est-ce que tu crois que je regrettais le plus?

— Oh! je ne sais pas, moi! répondit Gorain en homme incapable de regretter quelqu'un ou quelque chose.

— Eh bien, ce n'était ni ma boutique, ni mes amis, ni ma femme...

— Je comprends cela, balbutia Gorain.

— Ah si! j'ai quelquefois regretté ma femme, reprit Gervais comme mû par une réflexion subite.

— Et moi aussi, dit Gorain. Je me suis pris, tel que tu me vois, à regretter mon épouse quand j'ai eu l'idée de prendre une bonne.. on a beau dire; la liberté, la liberté! j'aime encore mieux une femme, c'est économique... Une femme ça peut gagner de l'argent et une bonne ça ne fait qu'en dépenser.

— Ça, c'est vrai! moi je regrettais ma femme quand il me manquait des boutons à mes chemises. Jamais mon épouse ne m'en a laissé manquer... Elle comprend son devoir et là bas aux Antilles...

Se tournant vers la droite, Thomas avait passé son bras derrière Gorain et Gervais, qui continuaient à échanger des confidences que le champagne rendait de plus en plus sincères, et sa main avait touché légèrement l'épaule de la volumineuse marchande de marée. La mère Gorbouillot se pencha en arrière et regarda Thomas; celui-ci lui désigna le marié.

— Eh! Spartacus, dit aussitôt la grosse marchande en frappant sur l'épaule de son voisin, regarde-moi un peu ta petite femme, et dis-moi donc pourquoi que tu n'as pas envie d'aller l'embrasser?

— Dernier couplet, reprit le chanteur.

Pour ce fatal coup de bâton,
On conduit ma mère en prison :
On la pend, et le commissaire
M'envoie à la Salpêtrière...
Qu'un moment de vivacité
Peut causer de contrariété!

— Avec tout cela, poursuivait Gorain, tu ne m'as pas fini ton histoire.

— Quelle histoire ? demanda Gervais.

— Celle de ton voyage chez les sauvages.

— Comment, je ne t'ai pas fini...

— Mais non !

— Ah ! voilà qui m'étonne, moi qui l'ai si souvent commencée...

— Eh bien ! tu ne me l'as pas finie.

— Attends ! je vais me rappeler!

— J'écoute !

— Eh bien, figure-toi qu'un soir j'étais dans mon arrière-boutique avec ma...

— Je connais! je connais! interrompit Gorain, c'es la suite!

— La suite? c'est ma femme, en train d'exam...

— Mais non ! Je dis la suite de l'histoire... Tu en étais à Chambray...

— Chambray?

— Oui.

— Où prends-tu cela, Chambray?

— Tu m'as dit que c'était entre Évreux et Louviers à trois ou quatre cents lieues...

— Ah oui ! Le nombre des lieues ne fait rien... J'avais dormi dix-sept heures.

— C'est cela ! Après?

— Dis donc, Cassebras, continuait la poissarde en contraignant son voisin à l'écouter, tu sais que cette nuit, après le bal, nous irons reconduire la mariée. On gardera les musiciens pour lui donner une aubade; c'est convenu.

Cassebras lardait la table avec la pointe de son couteau.

— J'étais donc entre Louviers et Évreux, reprit Gervais, et il y avait quarante heures que j'avais quitté mon épouse...

— Pour aller à Saint-Cloud, interrompit Gorain.

— Oui.

— Après, compère?

— Je me dis alors... Tu comprends? quand on est tout seul on est obligé de se parler à soi-même...

— Oui... je comprends.

— Je me dis alors : mais il faudrait ou revenir à Paris ou finir par rattraper M. Vincent.

— C'est juste.

— Là-dessus, je veux partir : je voulais aller à Paris et attendre le coche... Mais on me dit que si j'attends je ne trouverai pas de place.

— Pourquoi?

— Parce que le coche de Rouen est toujours plein, il paraît. On me conseille d'aller à Pont-de-l'Arche. J'y vais J'attends... le coche vient, pas de place, plein comme un œuf!...

— Ah ! c'était du malheur.

— J'attends encore vingt-quatre heures, ça faisait soixante-dix !

— Soixante-dix heures pour aller de Paris à Saint-Cloud ! C'était long !

— Oui, mais j'avais fait un détour...

— Enfin?

— Le coche revient; pas de place encore ! Je me décide à aller à Rouen!

— Fichtre !

— C'est égal, Rosette n'a jamais été si jolie qu'aujourd'hui, continuait la belle poissarde en forçant Cassebras à concentrer son attention sur la mariée; regarde-moi ces couleurs si fraîches. Ah ! et puis il faut le dire, rien ne rend plus jolie que la joie, et on voit que Rosette est joyeuse. Dame, elle doit être contente, elle aime tant Spartacus !

Cassebras avait la main gauche enfoncée sous son gilet et il se labourait la poitrine. La sueur inondait son front. Par moment ses yeux devenaient hagards et une expression de sauvagerie effrayante se peignait sur sa physionomie.

— Que tu dois être content, toi, leur ami, ajouta la poissarde. Oh ! mais vois donc comme Rosette regarde Spartacus; lui fait-elle assez les yeux en coulisse, hein?

— A sa place le marié ! cria-t-on en ce moment.

— Je veux embrasser ma femme ! dit Spartacus qui s'était levé.

— Si tu l'embrasses tu payeras l'amende !

— Ça m'est égal !

— A sa place le marié! hurla-t-on.

— Eh! cria le voisin de droite de Rosette, maintenant sa place est auprès de sa femme; je lui cède la mienne!

Et, se levant vivement, il écarta sa chaise. Spartacus, retenu par les uns, poussé par les autres, luttait en riant avec la foule qui le séparait de Rosette.

— Il l'embrassera! chantaient les uns.

— Il ne l'embrassera pas! répondaient les autres.

— Je crois qu'il l'embrassera, moi, dit Thomas en se penchant vers Cassebras.

Celui-ci avait le visage livide; ses yeux flamboyaient; son couteau était presque levé.

— Va donc aider ton ami, Cassebras! lui cria la poissarde.

Le fort se leva; sa chaise retomba bruyamment en arrière. En ce moment Spartacus parvenait à se frayer un passage, et il venait d'atteindre la chaise laissée libre à côté de la mariée.

« Il l'embrassera!

— Il ne l'embrassera pas !

— Je l'embrasserai ! cria le marié d'une voix éclatante et avec un gros rire.

Ouvrant les bras, il saisit sa jeune femme, la pressa tendrement contre lui et déposa un baiser sonore sur chacune de ses joues.

« A l'amende! cria-t-on ; il faut qu'il paye l'amende!

— Eh bien, nous la payerons à nous deux, dit Rosette en riant et en rougissant.

Et à son tour elle effleura de ses lèvres les joues brunies de son époux. Thomas s'était retourné vers Cassebras. Celui-ci, immobile, le dos appuyé à la muraille, son couteau à la main, paraissait être changé en statue.

L'expression de sa physionomie n'avait plus rien d'humain. Le bruit des applaudissements, qui avaient suivi la réponse de Rosette, ne parut pas le tirer de sa stupeur; mais quand il vit la jeune femme se hausser sur ses pointes pour amener sa bouche à la hauteur des joues de Spartacus, un cri de bête fauve déchira sa gorge et il bondit en avant. L'œil de Thomas lança un éclair de triomphe.

Cassebras s'était arrêté. Prenant son couteau des deux mains, il le brisa avec un geste de fureur d'une énergie sauvage; puis, tournant sur lui-même, il s'élança vers la porte donnant sur l'escalier, et il disparut en franchissant cet escalier d'un seul bond.

Thomas courut à la fenêtre, l'ouvrit et se pencha en dehors pour explorer la rue. Il aperçut une ombre surgir brusquement, puis cette ombre s'élança en courant dans la direction du Palais-Royal et disparut rapidement dans les ténèbres.

« Un moment, murmura Thomas, j'ai cru qu'il allait être à nous ; il s'en est fallu de bien peu. Allons! il ne me gênera pas au moins, s'il ne me sert pas encore. »

Puis se tournant vers les convives :

« Il faut danser, maintenant, s'écria-t-il.

— Dansons! dansons! » répétèrent les femmes.

Et s'adressant aux garçons :

« Enlevez la table, continua Thomas, mais laissez le champagne, et rapportez-en même, toujours de celui que j'ai choisi. »

Une heure après le bal était à l'apogée de sa gaieté et de son entrain. Les musiciens, juchés sur une table placée dans un angle, essayaient, mais en vain, de couvrir le bruit fait par les danseurs. Quelques bouteilles et des verres étaient placés à leurs pieds.

Thomas avait renouvelé la provision de champagne, et la gaieté augmentait dans des proportions qui eussent pu devenir inquiétantes pour le propriétaire de l'immeuble. S'approchant de la mère Garbouillot, qui, par son obésité, était destinée à faire espalier, Thomas lui désigna Gorain et Gervais, lesquels dansaient avec une verve tout à fait en dehors de leurs habitudes.

« Tu te charges d'eux, toi, lui dit-il.

— Oui, répondit la marchande.

— Tu sais qu'ils ont été interrogés par Fouché?

— Oui; qu'ont-ils dit?

— Ce qu'ils pouvaient dire, des sottises.

— Ils n'ont pas dit qu'ils avaient dormi au souper?

— Comment eusses-tu voulu qu'ils le dissent, ils ne le croient pas eux-mêmes?

— Alors l'alibi est prouvé?

— Parbleu! c'est bien ce qui damne Fouché. Au reste, il m'a fait venir aujourd'hui!

— Toi?

— Moi, le citoyen Thomas.

— Et tu as dit?...

— Que quoique ayant passé une partie de la nuit dans la maison de Gorain, je n'avais pas entendu le moindre bruit provenant de la maison voisine.

— Alors tout va bien?

— Parbleu!

— Et il y a conseil?

— Tu le sauras demain. En attendant, l'heure approche. Veille sur ces deux imbéciles, qu'ils continuent encore à nous servir.

— Sois tranquille! répondit la marchande. J'en réponds! »

Thomas s'approcha de la fenêtre de gauche. L'ouvrant comme pour respirer un peu l'air frais de la nuit, il s'appuya sur la barre. Onze heures venaient de sonner, et ce point de la capitale était absolument désert et silencieux. On n'était plus aux heures bruyantes de la journée dans ce quartier commerçant par excellence, et on n'en était pas encore à celles tout aussi bruyantes de la nuit où les maraîchers commencent à arriver aux halles.

Thomas, se penchant en dehors, sifflotait un air de chasse en paraissant examiner la rue à droite et à gauche. Le même air, chantonné à mi-voix, lui répondit dans la direction de la halle aux blés.

Thomas se retourna, sans quitter la fenêtre, et lança un regard rapide dans l'intérieur du salon. La joie tenait du délire : tous les esprits paraissaient sous l'entraînement du plaisir, une ivresse générale semblait s'être emparée de presque tous ces danseuses qui poussaient des clameurs frénétiques.

Thomas saisit alors un verre d'une main, une bouteille de champagne de l'autre et, emplissant le verre qu'il vida d'un trait :

« Vive la mariée! cria-t-il.

— Vive la mariée! » lui répondit-on.

Et, brandissant verre et bouteille, vides tous deux, il les lança par la fenêtre. On les entendit se briser sur le pavé...

Presque au même instant, une musique aigre, criarde, discordante, retentit au loin, se rapprochant. C'était un orgue de barbarie exécutant un air connu.

Tout à coup l'orgue cessa de se faire entendre et une voix humaine tout aussi discordante que l'instrument se mit à crier :

« La lanterne magique! Qui est-ce qui veut voir la lanterne magique? Prenez vos billets! On y voit la *Création du monde*... et puis le *passage de la mer Rouge* par les citoyens hébreux, tel que vient de l'opérer l'armée française... On y voit la *bataille d'Arcole* et le *temple de Sémiramis*...

Et l'orgue reprenait son refrain.

« Oh! dit la jolie poissarde, comme ça droit être amusant, la lanterne magique. N'est-ce pas la mariée?

— Je ne l'ai jamais vue, moi! » dit Rosette.

LVIII

LE FORT DE LA HALLE

En quittant la salle du cabaret du *Vainqueur de Lodi*, Cassebras s'était rué comme un fou. Dans l'escalier il avait rencontré un garçon qu'il avait renversé dans sa course furieuse; passant comme un trait par-dessus le malheureux jeune homme qui criait à pleins poumons, Cassebras avait traversé la salle du rez-de chaussée, bousculant bancs et tables sans paraître remarquer les buveurs et les buveuses, et, atteignant la porte, il s'était précipité dans la rue sans tourner la tête, sans avoir conscience de ce qu'il faisait, exactement comme une bête fauve frappée subitement d'un accès de rage.

Tournant brusquement à gauche, il suivit la rue des Deux-Écus en fournissant une course furieuse jusqu'à la rue de Grenelle, dont les maisons du côté droit lui barrèrent brusquement le passage. Cassebras s'arrêta, non pas obéissant à un sentiment de la pensée, mais à un besoin de la machine humaine : il ne pouvait plus respirer, l'haleine lui manquait...

Il demeura un moment immobile, soufflant comme un sanglier qui vient de fournir une longue traite devant une meute, et qui, après l'avoir dépistée, essaye de prendre haleine.

Quiconque eût pu alors contempler le visage du fort de la halle, eût fui épouvanté. Sa chevelure était hérissée, son front était baigné de sueur, et les veines de ses tempes étaient tendues comme des cordes; ces veines,noirâtres, se détachaient en saillie sur la peau luisante et violacée. Les yeux étaient démesurément ouverts, fixes, hagards, hébétés. Les narines, violemment dilatées, donnaient une expression féline à la physionomie. La bouche était contractée par un rictus horrible. Les joues étaient empourprées, les veines du cou tendues comme celles des tempes. La respiration sifflante s'échappait bruyamment de la gorge sèche : on eût dit des rugissements.

Le colosse était à demi replié sur lui-même, comme s'il eût voulu s'élancer. En brisant le couteau, Cassebras s'était fait une profonde coupure aux doigts sans s'en apercevoir : le sang coulait avec une certaine abondance, et, en portant la main à son visage, il l'avait empreint de traînées sanglantes. Cassebras avait l'aspect effrayant d'un fou furieux qui vient de rompre ses liens. Il était tard, heureusement (il était près de neuf heures, et, à cette époque, Paris, qui était loin de posséder le féerique éclairage qu'il doit aux progrès de la civilisation et du luxe, Paris était sombre et désert durant la soirée et peu de promeneurs sillonnaient son pavé fangeux après l'heure du souper, car on soupait encore), la rue était donc déserte, et personne ne passa qui pût remarquer l'étrange état dans lequel était le fort de la halle.

Tout à coup, et sans qu'il eût paru avoir davantage conscience de ce qu'il faisait, Cassebras reprit son élan et sa course. Descendant la rue de Grenelle

comme une flèche lancée par un bras puissant, il atteignit la rue Saint-Honoré, qu'il suivit, sous l'empire d'une course désordonnée, dans son long parcours jusqu'au faubourg. Il s'arrêta au coin de la rue des Champs-Élysées. Cette fois encore c'était la nature et non sa volonté qui mettait un terme à cette course furieuse.

Cassebras, haletant, épuisé, les mains frémissantes, se laissa aller sur une borne qui se trouvait placée à l'angle du faubourg et de la rue. Le dos appuyé contre la muraille de la maison, s'arc-boutant avec ses pieds sur le pavé fangeux, il laissa retomber rudement sa tête sur sa poitrine, et, levant les bras, il emprisonna son visage dans ses deux énormes mains réunies.

Plus d'une demi-heure s'écoula sans que le fort de la halle changeât de position. La tête toujours cachée, il demeurait immobile. De temps à autre, quelques secousses nerveuses ébranlaient ses épaules, et on entendait comme un rugissement sourd s'échapper de sa poitrine.

Durant cette demi-heure, personne ne passa dans cette partie du faubourg (fort peu habité alors, il est vrai), personne ne put donc remarquer cet homme à la structure colossale, à l'organisation puissante, cet homme doué d'une force physique si extraordinaire et qui, vaincu par la douleur, par l'amour, par la jalousie, était là, brisé, épuisé, sans énergie, comme un enfant malade.

Un soupir rauque retentit dans le silence de la nuit... les mains de Cassebras s'écartèrent, ses bras retombèrent le long de son corps, et il releva lentement la tête. Un réverbère suspendu à l'angle de la rue de la Madeleine (qui venait d'être percée) projetait son jet de lumière jusque sur le fort de la halle, et quand le visage reçut le rayon rougeâtre, il apparut tout inondé de larmes... Oui! Cassebras, le fort de la halle, l'hercule du carreau, Cassebras avait pleuré et il pleurait encore, et de rauques sanglots déchiraient sa poitrine.

Il devait bien souffrir cet homme qui, deux ans plus tôt, à la suite d'un accident qui lui avait broyé la jambe gauche, avait supporté opération sur opération en fumant sa pipe, en causant avec ses amis, sans pousser un cri, sans verser une larme. Et celui qui l'eût vu en 95, lors de l'incendie de la rue de la Tonnellerie, quand, pour sauver un enfant, le fort avait eu les chairs du bras brûlées jusqu'à l'épaule, celui-là qui se fût rappelé l'athlète ne voulant pas abandonner son travail pour une *pareille bêtise*, pour une petite brûlure, et continuant à porter ses fardeaux à l'aide de sa seule main valide, celui-là, en le voyant pleurer comme une femme, la nuit, dans la rue, eût certes dit : « Ce n'est pas Cassebras. »

Et cependant, c'était bien Cassebras; c'est que c'était aussi l'image de la force physique vaincue par la douleur morale, la vieille fable d'Hercule et de l'Amour qui se retrouve dans les légendes de tous les peuples, parce qu'elle a toujours été et qu'elle sera toujours éternellement vraie.

Cassebras était plus calme : son regard était triste, mais il avait retrouvé l'expression. Il se redressa et fit quelques pas en avant; sa démarche était presque chancelante, mais elle avait perdu ce caractère de sauvagerie qui tout à l'heure la rendait effrayante. Le colosse paraissait indécis, anxieux, presque étonné. Il était évident que les pleurs, en dégageant le cerveau, n'avaient pas suffi cependant pour lui rendre la plénitude de ses facultés.

Tout à coup cependant Cassebras parut revenir à la réalité : il se trouvait alors en face du réverbère et la lumière tombait en plein sur lui; il avait les mains étendues : ses regards venaient de se fixer sur ses mains.

« Du sang! s'écria-t-il d'une voix rauque, du sang!... »

Et, secouant ses doigts avec une expression de désespoir épouvantable, il demeura comme foudroyé, tandis que ses yeux interrogeaient toute sa personne.

« Du sang! du sang!... répétait-il avec une altération nouvelle dans la voix à chaque tache qu'il apercevait sur son pantalon ou sur sa veste; du sang!... oh! je les ai tués!... je les ai tués!... »

Et, saisi d'une horreur inexprimable, le malheureux demeura, la main levée, comme prêt à se maudire lui-même. Durant quelques secondes, le pauvre Cassebras demeura ainsi immobile; puis il poussa un cri en rapprochant ses doigts de son visage.

« Ce sang! ce sang!... le mien!... murmura-t-il avec des élans joyeux. Ce n'était pas... oh! moi qui croyais... »

Et tombant subitement à genoux, au milieu de la rue, levant les mains vers le ciel :

« Oh! Seigneur, mon Dieu! s'écria le fort de la halle avec cet accent de conviction profonde qui prouve la foi chez celui qui prie, je voulais les tuer! vous ne l'avez pas permis!... vous avez eu pitié de moi... Merci Seigneur, mon Dieu! Je suis toujours un brave homme! »

Cassebras se releva en faisant le signe de la croix; il paraissait de plus en plus calme, mais sa tristesse semblait augmenter à mesure que la lucidité se faisait dans son esprit.

Descendant la rue des Champs-Élysées d'un pas plus ferme, il atteignit la place de la Révolution qu'il traversa avec cette allure décidée de l'homme qui a un but à sa promenade.

A cette époque, la place de la Révolution était loin d'offrir le coup d'œil que présente aujourd'hui la place de la Concorde, l'une de nos merveilles modernes. Ses fossés, ses pavillons dont j'ai donné une description exacte en écrivant l'*Hôtel de Niorres*, et qui la divisaient en huit parties, n'étaient pas surchargés de luminaires comme l'est de nos jours la place actuelle. La statue de Louis XV, qui s'élevait jadis au centre, avait été remplacée, en 1792, par une figure colossale de la Liberté, faite de maçonnerie et de plâtre, statue provisoire qui, exposée à l'intempérie des saisons sans avoir la force de consistance nécessaire pour y résister, menaçait ruines de toutes parts.

A droite de la place s'élevaient les arbres des Champs-Élysées, formant une masse noirâtre dans la nuit; à gauche, se divisaient les massifs des jardins des Tuileries, en face on apercevait vaguement l'ex-pont Louis XVI, devenu pont de la Révolution.

Pour traverser la place, Cassebras avait suivi la ligne extrême des Champs-Élysées, et longeant le pied des arbres, il avait atteint l'ancien cours la Reine. Le silence le plus solennel régnait dans cette partie de la capitale; on entendait, seul, le murmure incessant causé par les flots de la Seine qui se ruaient tumultueusement.

Il y avait eu une crue récente; les eaux étaient très hautes et un vent du sud-ouest, qui commençait à souffler avec force, excitait encore la course furieuse du fleuve.

Cassebras traversa l'allée du cours la Reine, s'approcha de la berge et s'arrêta les pieds dans l'eau. Dans cette situation, il avait en face de lui, se déroulant sous ses yeux, la large nappe noire formée par les eaux de la Seine. Il voyait ces eaux se ruant sous les arches du pont, heurtant les piles, se tordant sur les brise-lames, écumant et roulant en tourbillonnant avec un bruit sinistre et monotone.

Cassebras regardait l'eau couler; il entendait le fleuve mugir, et ses sourcils rapprochés attestaient la concentration de ses pensées.

« Comme l'eau est noire, murmura-t-il; comme elle coule vite. »

Un amas de longues perches gisait sur le sol à deux pas. Le fort de la halle en ramassa une et se mit à sonder la rivière. En cet endroit la berge était extrêmement douce, de sorte que la perche enfonça à peine.

« Ce n'est guère profond, » reprit Cassebras en secouant la tête.

Il jeta sa perche sur le sol, puis il revint sur ses pas, remonta vers la place, mais tournant à droite, il gagna le pont de la Révolution sur lequel il s'engagea. Comme la place des Champs-Élysées, le pont paraissait être absolument désert.

Cassebras suivait le côté droit du pont. Comme il approchait du centre, il aperçut une espèce de masse noire obstruant le passage. Au même moment quelque chose de grisâtre se détachait de la masse noire et s'avançait vers le fort de la halle : c'était un pauvre chien caniche tenant dans sa gueule une sébile.

« La charité, mon bon citoyen », dit une voix plaintive.

La masse noire était un aveugle accroupi et adossé au parapet.

Cassebras fouilla dans sa poche, y prit toute la monnaie qu'elle contenait et la déposa dans la sébile du caniche.

« Je prierai le ciel pour le bon citoyen, dit l'aveugle.

— Prie-le pour que Rosette et Spartacus soient heureux, » murmura Cassebras.

Et, traversant le pont, il gagna l'autre côté ; là, s'appuyant sur le parapet, ses deux coudes sur la pierre, son front dans ses mains, il laissa errer ses regards sur les flots sombres qui se précipitaient sous le pont.

« Comme l'eau est noire, dit-il encore, et comme elle coule vite. »

Et Cassebras reprit sa contemplation. A mesure qu'il regardait les flots tumultueux qui se ruaient avec le même bruit monotone, ses prunelles devenaient plus fixes, son front se plissait, et une expression étrange envahissait sa physionomie.

« Quand on est mort on n'aime plus Rosette, dit-il encore après un silence; et puis on n'a plus ces pensées qui vous rendent lâche! Mourir! ça ne doit pas être difficile! »

Cassebras était toujours appuyé sur le parapet, et il commençait à subir cette fascination étrange qu'ont éprouvée tous ceux qui, la nuit, ont, du haut d'un pont, contemplé longuement la rivière : il lui semblait que les flots grossissant peu à peu, montaient montaient et allaient venir jusqu'à lui.

« On dirait que la rivière m'appelle, » murmura-t-il en se penchant en avant.

LIX

LE RÊVE DE PIERRE.

Cassebras se redressa brusquement :

« C'est dit! fit-il d'une voix ferme et assurée, je vais mourir. Comme ça je n'aurai plus la lâche pensée de tuer une femme qui ne m'a fait que du bien et un homme qui a été mon ami! »

— Puis après un nouveau silence :

« On me repêchera dans les filets de Saint-Cloud, murmura-t-il, et les camarades iront à mon enterrement et, l'on dira : Ce pauvre Cassebras! c'était un bon garçon tout de même! »

Et relevant doucement la tête, le fort de la halle regarda le ciel : pas une étoile ne brillait, de gros nuages noirs s'amoncelaient menaçants, et augmentaient par leur opacité la profondeur des ténèbres de la nuit

Cassebras était immobile ; le menton dans ses mains, son corps était là sur le pont, près de l'abîme : sa pensée voltigeait fugitive. Au moment de dire un éternel adieu à cette terre qu'il allait abandonner pour un humide et froid linceul, il jetait un coup d'œil en arrière; au moment où il allait interrompre si brusquement le livre de la vie, il feuilletait les premières pages de son existence. Involontairement il obéissait à cet irrésistible désir qu'éprouve l'homme, dans les circonstances suprêmes, de peser ses actions passées pour se demander si toutes ont été justes.

Là, comme un panorama qui se déroule, il revoyait ses années d'enfance, alors que, fils unique d'un ancien palefrenier du duc de Mouchy, il courait dans les écuries de l'hôtel, doué déjà de cette constitution puissante, de cette force physique extraordinaire qui le mettaient au-dessus de ceux de son âge. Il revoyait son père, François Raymond, auquel il servait d'aide ; sa mère qui travaillait dans sa chambrette, dans les combles de l'hôtel, qui le corrigeait quand il avait fait quelques sottises et qui l'embrassait ensuite quand il pleurait trop fort.

Tout à coup dans le rêve qu'il faisait tout éveillé, il vit un homme ensanglanté, couché sur un lit de douleurs, la face contractée, râlant dans les convulsions suprêmes de l'agonie. Cet homme, c'était son père qui mourait des suites d'une blessure reçue en pansant un cheval vicieux.

Cassebras était un tout jeune enfant alors, n'ayant pas reçu encore le surnom que devait lui mériter plus tard sa force merveilleuse, il se nommait Pierre. Il avait à peine six ans, et cependant cette scène se retraçait sous ses yeux comme si elle venait de s'accomplir. Il voyait sa mère agenouillée et pleurant, le prêtre bénissant le mourant, et le vieux duc de Mouchy venant serrer la main à son pauvre serviteur et lui promettant d'avoir soin de sa veuve et de son enfant.

Le gentilhomme avait tenu parole. Il avait recueilli la malheureuse femme et pris l'enfant à son service. C'était en 1780 cela. Tout alla bien jusqu'à l'époque de l'émigration. Le duc partit en 91 : Pierre avait seize ans accomplis. Grand, bien fait et vigoureux, c'était un palefrenier excellent, mais personne n'avait plus de chevaux de luxe alors. L'orage révolutionnaire commençait à s'abattre sur les fortunes et les dispersait au loin.

Privée de la pension que lui faisait le grand seigneur, la pauvre veuve s'était vue en face de la misère. Elle s'était résolue alors à travailler, et elle avait été trouver une cousine marchande aux halles, qui l'avait prise avec elle.

Pierre aussi voulait travailler; il se fit porteur pour ne pas s'éloigner de sa mère, car la pauvre femme, était déjà malade. Les tourments politiques eussent dû, certes, respecter ces existences infimes, mais il n'en fut pas ainsi. Chacun a ses ennemis; la veuve avait les siens, un mauvais sujet entre autres, que François Raymond avait jadis refusé de faire entrer au service du duc.

Devenu l'un des pourvoyeurs du tribunal révolutionnaire, cet homme dénonça deux fois la veuve comme ayant des tendances aristocratiques en sa qualité d'ancienne pensionnaire d'un gentilhomme. On voulut arrêter la malheureuse femme.

Ici il s'était produit un fait curieux dans l'existence de Pierre et qui lui avait valu son surnom. Pierre était fort, mais il n'avait jamais jusqu'alors soupçonné la puissance véritable de cette force si extraordinaire. Aucun de ceux qui le connaissaient n'avait, non plus, été à même de constater cette vigueur des muscles. On disait que Pierre était robuste, qu'il portait de lourds fardeaux; mais il y en avait bien d'autres aux halles qui avaient cette réputation.

Quand on vint arrêter la veuve, c'était un jour de marché. Pierre était près de la boutique de sa mère. Les sans-culottes, il faut le reconnaître, étaient recrutés dans cette écume de la nation vouée au mépris par toutes les classes et surtout par la classe laborieuse. Aux halles on était franchement républicain; mais si on acclamait la liberté, on huait la guillotine : aussi détestait-on les aides volontaires du bourreau. La venue des sans-culottes chargés d'arrêter la veuve avait produit un mouvement d'indignation; mais telle était cependant la terreur qu'inspirait ce régime qu'on n'a pu trouver pour le peindre d'autre nom que celui du sentiment qu'il inspirait; telle était cette terreur que jamais les monstres ne trouvaient d'opposition sérieuse dans l'accomplissement de leur hideuse tâche. On se détournait, on murmurait, et c'était tout. Les sans-culottes emmenaient leurs victimes!

Cependant, aux premiers mots qui avaient été prononcés, Pierre avait bondi près de sa mère. Un cercle de curieux s'était formé. Les sans-culottes procédaient brutalement à l'arrestation, quand Pierre se plaça entre sa mère et les satellites de Fouquier-Thinville :

« Ma mère n'est pas une aristocrate! avait-il dit. Laissez-la!

— Va-t'en, ou je t'incarcère avec elle! répondit le chef des sans-culottes.

— Arrêtez-moi à sa place, j'y consens!

— Eh bien, prenez-les tous les deux! » dit le sans-culotte enchanté de sa bonne fortune.

Ses compagnons s'avancèrent; la veuve criait et suppliait : la pauvre femme déjà malade ne pouvait supporter une émotion si forte, car l'arrestation alors c'était la mort, chacun le savait. Elle tomba évanouie. Les sans-culottes, sans pitié, la brutalisèrent.

Alors un rugissement furieux retentit et trois hommes roulèrent sur le pavé, tandis que les autres reculaient épouvantés. Pierre était debout, devant sa mère, la protégeant et faisant le moulinet, à bras tendu, avec un énorme banc de bois qu'il venait de saisir par l'un des pieds.

Les sans-culottes n'osaient avancer : la foule applaudissait. Pierre se rua sur ses ennemis et les mit en fuite. Puis il emporta sa mère qui ne pouvait plus marcher. La pauvre femme garda le lit, Pierre s'installa près d'elle et la soigna. Or, à cette époque de disette, on sait ce que valaient le pain, le sucre, les aliments délicats convenant aux malades. Non seulement l'argent manquait, mais le travail lui-même manquait, et la misère était à son comble.

Pierre voyait la situation sous son véritable jour, et cependant il la cachait à sa mère pour ne pas l'inquiéter.

Bientôt les petites économies s'épuisèrent, il fallut emprunter aux amis; mais la misère était générale, ces ressources-là firent vite défaut. Pierre ne pouvait travailler, car la malade ne savait pas se passer de lui, et rendue exigeante par les souffrances, elle ne voulait pas que son fils le laissât seule quelques instants.

Pierre se soumettait aux caprices de sa pauvre mère : il demeurait au logis, remplissant les fonctions de garde-malade attentive.

Pierre vendit d'abord quelques meubles sans que la malade s'en aperçût; mais le produit de ces ventes était si minime qu'il ne put suffire bien longtemps.

Le médecin venait d'ordonner un nouveau traitement qui, assurait-il, rendrait la santé à la pauvre femme. Ce traitement exigeait toute une série de médicaments qu'il fallait bien se procurer.

Pierre ne pouvait plus emprunter aux amis. Il vendit tous ses vêtements un à un pour subvenir aux premiers frais. Un matin, il n'avait pas un liard, ni sa voisine non plus.

Sur le même carré que lui il y avait un garçon à peu près de son âge, à qui il disait bonjour et bonsoir en le rencontrant. Celui-là se nommait Spartacus, et, comme Pierre, il était porteur au carreau des halles.

Spartacus et Pierre se connaissaient pour s'être croisés dans l'escalier. Ils avaient échangé de ces paroles sans importance qui font qu'entre gens de même classe en se parle sans savoir souvent le nom de son interlocuteur.

Spartacus était un bon et joyeux garçon très gai, très confiant, ne refusant, suivant l'expression d'un de ses amis, ni un bon dîner ni un coup de poing. Spartacus était seul, sans parents, sans famille. Il avait la réputation d'un excellent travailleur, et effectivement c'était un travailleur infatigable.

Spartacus, comme voisin, avait appris la maladie de la mère de Pierre, et souvent il avait demandé de ses nouvelles, mais il ne connaissait en aucune manière la situation précaire des pauvres gens.

Ce matin-là, où Pierre rencontra Spartacus, il était pâle.

— Ta bonne femme de mère, dit Spartacus, comment qu'elle va?

— Mieux, répondit Pierre, mais elle a faim.

— Et tu vas acheter du pain?

— Je vas tâcher d'en avoir à crédit.

— Comment?

— Plus un sou! j'ai tout vendu! Tu vois, je n'ai que ma culotte et ma chemise!

C'était vrai. Spartacus regarda Pierre : il voulut parler, mais il ne put pas. C'était une bonne nature que celle de Spartacus, un véritable homme du peuple dans la belle, grande et généreuse acception du mot, un homme bon, simple, naïf, se contentant de peu et vivant honnêtement de son travail, pas aimé des vauriens, pour lesquels il affectait le plus profond mépris.

En écoutant Pierre, Spartacus avait vu tout à coup cette pauvre malade manquant de pain pour réparer ses forces épuisées, et son fils demi-nu et ayant tout vendu pour soigner sa mère. L'émotion lui coupait la parole. Enfin il fit un effort :

— Attends! dit-il à Pierre.

Et tournant brusquement sur lui-même, il rouvrit sa porte, entra dans sa chambre et en ressortit presque aussitôt tenant un pot de grès dans les mains :

— Tiens! dit-il en le renversant. Il y a là deux écus de six livres, toutes mes économies. Va acheter du fricot à ta mère!

Et pour empêcher Pierre, stupéfait, de le remercier, il se sauva. Pierre acheta du pain, soigna sa mère et, le soir venu, il se mit en sentinelle auprès de la porte entre-bâillée, pour attendre son voisin. Il attendit longtemps.

Spartacus, tout honteux de sa bonne action, n'osait pas rentrer, dans la crainte de subir les remerciements de Pierre. Il attendit la nuit, espérant échapper ainsi à la scène qui le menaçait. Quand il rentra, il monta l'escalier à pas de loup, suivant la muraille pour ne pas faire de faux pas dans l'obscurité profonde et retenant son haleine.

En approchant du carré le silence le rassura, mais comme il cherchait du doigt sa serrure, une porte s'ouvrit brusquement, et Pierre courut à Spartacus, qui demeura coi comme un homme surpris en flagrant délit de mauvaise action.

— Ma mère dort, dit Pierre. Elle a dîné comme une ci-devant reine. Donne ta main, Spartacus, que je te dise merci.

— C'est bon! c'est bon! je vas me coucher! répondit Spartacus avec une mauvaise humeur affectée.

— Je suis ton ami, reprit Pierre.

— Laisse-moi donc aller me coucher!...

— C'est entre nous à la vie, à la mort...

— C'est dit...

— Et je...



Va donc, la belle! T'es forte parce que tu as tes deux amoureux à tes ordres ! (Page 131.)

Pierre ne put en dire davantage. Spartacus avait ouvert sa porte et s'était glissé dans sa chambre pour échapper aux remerciements du jeune homme. La porte en se renfermant sur le nez de Pierre lui avait coupé la parole.

Le lendemain, Spartacus était parti avant l'aurore, et Pierre le guetta en vain quatre jours durant, mais Spartacus ne rentra pas. Le cinquième jour, et comme la veuve allait de mieux en mieux, Pierre s'apprêtait à sortir pour aller travailler, il entendit un grand bruit au rez-de-chaussée de la maison. Il écouta, il regarda, il vit une troupe de sans-culottes qui montaient...

Pierre, surpris et inquiet, ferma la porte de la chambre de sa mère à double tour, sans avertir la malade, et il mit la clef dans sa poche, puis il attendit... Les sans-culottes montaient toujours, et l'on entendait au dehors, dans la rue, un grand brouhaha comme celui causé par la foule qui s'amasse...

Quand les sans-culottes gravirent le dernier étage de l'escalier, Pierre reconnut parmi eux le chef de la troupe qu'il avait si vertement repoussée quelques jours plus tôt. Comprenant l'intention de ces hommes, Pierre se plaça résolument en tête de l'escalier, de façon à obstruer complètement l'accès du carré.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-il.

— Incarcérer les vieilles aristocrates et les mauvais citoyens qui les défendent! répondit le chef des sans-culottes.

— Celle dont tu parles n'est pas une aristocrate, c'est ma mère!

— Elle a servi un brigand...

— Le duc de Mouchy n'est pas un brigand!

— Hein! entendez-vous? cria le sans-culottes triomphant.

— Au tribunal! au tribunal! hurlèrent les sans-culottes.

— Minute! dit Pierre. Ma mère est malade et a besoin de moi. A cette heure je ne me laisse pas prendre.

— Arrêtez-le! cria le chef en brandissant sa pique.

En ce moment la malade fit entendre des cris aigus :

— Pierre! Pierre! cria-t-elle en cherchant à ébran-

ler la porte. Laisse-moi arrêter! ils te guillotineront!

— N'aie pas peur, mère! dit le jeune homme en se précipitant.

Les sans-culottes se ruaient sur lui. Heureusement l'escalier était étroit et trois hommes pouvaient seuls passer de front. Pierre reçut le choc des trois premiers. Étendant les bras, il ramassa toutes ces mains qui voulaient le saisir, les étreignit, les secoua avec une rage folle... Des hurlements de douleur retentirent. Les sans-culottes se jetaient en arrière... Pierre en saisit un par les hanches, l'enleva et le jeta sur ses compagnons...

Alors ce fut un tumulte épouvantable, alors la puissance musculaire du jeune homme se révéla dans toute son irrésistible grandeur. Les dix sans-culottes roulèrent sur les marches, ils furent littéralement jetés du haut en bas de l'escalier. Pierre était superbe de colère et de puissance. La maison tremblait sous les efforts de cette lutte de un contre dix...

Quand Pierre arriva à l'entrée de l'allée, laissant l'escalier vide après lui, six sans-culottes gisaient à ses pieds sans connaissance : les autres prenaient la fuite, hués par la foule. Par un hasard étrange, ces six sans-culottes renversés avaient tous un bras cassé.

Au moment où Pierre s'arrêtait, regardant s'il voyait encore un ennemi à combattre, Spartacus se précipita par l'allée à la tête d'une vingtaine de forts de la halle. Le brave homme avait appris la tentative d'arrestation, il avait recruté ses amis, et il accourait pour défendre Pierre.

Cette affaire fit grand bruit, mais les autorités révolutionnaires n'osèrent entrer en lutte, car on savait que la halle entière aurait pu prendre le parti des accusés. D'ailleurs les forts avaient juré de ne pas laisser arrêter Pierre, ou plutôt Cassebras, car à partir de cette mémorable journée la fils de la veuve ne fut plus désigné autrement.

Cassebras et sa mère ne furent plus inquiétés, mais ces émotions successives avaient si rudement éprouvé la pauvre femme qu'elle demeura paralysée pour le reste de ces jours. Son fils lui loua une petite chambre, l'y installa et travailla avec une énergie nouvelle pour subvenir à ses besoins. Spartacus était devenu son ami intime.

Le lendemain du jour de la défaite des sans-culottes, Cassebras et Spartacus avaient adopté une place, celle du carreau, où nous les avons rencontrés au début de cette quatrième partie. La réputation de force physique de Cassebras était vite devenue populaire, et cette réputation lui avait valu souvent des surcroîts de travaux dont le jeune homme ne s'était jamais plaint, car cela lui permettait de mieux venir en aide à sa pauvre mère.

Les années de la Terreur s'étaient écoulées, et le Directoire était venu.

Un soir, en revenant ensemble après une rude journée de travail, les deux forts s'arrêtèrent pour dîner chez un marchand de vin de la rue Montorgueil. Depuis quelques jours Spartacus avait l'air soucieux, embarrassé, inquiet comme un homme qui a une confidence à faire et qui n'ose l'entreprendre. Ce soir-là, le dîner le rendant sans doute plus expansif, il prit la main de son compagnon en lui disant ;

— J'ai un secret à te confier.

LX

CASSEBRAS.

— Quoi donc? avait demandé Cassebras avec une curiosité naïve.

— Eh bien, vieux, reprit Spartacus en détournant la tête comme pour cacher sa honte, faut que je te dise que j'ai le cœur pincé... Je suis amoureux comme une bête!

— Et de qui?... Je parie que je le sais!

— Oh! que non, tu ne la connais pas!

— Dis son nom tout de même.

— Rosette.

— Rosette! répéta Cassebras, qui est-ce?

— La petite bouquetière des Innocents.

— Connais pas.

— Ah! si tu savais comme elle est jolie!

— Et elle t'aime?

— Dame! je n'en sais rien, mais je l'espère, car elle ne me regarde pas trop de travers. C'est la petite qui a été recueillie dans les temps, tu sais?

Et Spartacus avait raconté à Cassebras la courte histoire de l'enfant trouvée par la vieille marchande des quatre-saisons.

— Et tu veux l'épouser? demanda Cassebras.

— Oh! oui, répondit Spartacus : si elle le veut aussi, elle! J'ai quelques cents francs d'économie et elle veut se mettre écaillère sur le carreau.

— Tiens, c'est une belle position, avait répondu Cassebras.

— Veux-tu la voir? avait demandé Sparacus, qui, comme tous les amoureux, était empressé de recevoir les compliments que lui paraissaient mériter les charmes de l'objet de sa passion.

— Mais oui, je veux la voir! répondit Cassebras; d'ailleurs, si tu te maries, je serai ton témoin.

— C'est dit.

— Alors quand est-ce que je la verrai?

— Ce soir; elle vend ses bouquets sur le boulevard, allons-y faire une tour.

On était à la fin de l'été, les deux amis se prirent bras dessus bras dessous et gagnèrent la promenade alors à la mode. Rosette y débitait ses fleurs avec un succès étourdissant.

— Attends, dit Cassebras, je ne la vois pas bien; il y a un tas d'incroyables devant elle, je vas lui acheter un bouquet, reste là.

Et, laissant son ami près de la chaussée, Cassebras se glissa dans la foule jusqu'à la bouquetière. Chemin faisant, Cassebras avait bâti dans sa tête le plan de la petite scène qu'il préparait.

Tenant une grosse pièce de deux sous dans sa main, il se promettait de choisir longuement les quelques roses auxquelles il aurait droit, afin de bien contempler l'idole de son ami, car jusqu'alors il n'avait pu la voir complètement.

Cassebras arriva en face de l'éventaire sur lequel Rosette disposait sa marchandise; il leva les yeux sur la jolie bouquetière et il demeura comme fasciné.

— Qu'est-ce que tu veux, citoyen? des roses? des marguerites? avait demandé Rosette.

Cassebras n'avait pu répondre : il regardait toujours la charmante enfant. Celle-ci attendit; puis, impatientée du silence et de l'inaction du fort de la halle, elle fit une moue dédaigneuse, et elle tourna sur ses talons, offrant ses fleurs a d'autres.

Cassebras était demeuré à la même place et comme stupéfié. Sparacus vint le rejoindre.

— Eh bien, lui dit-il, n'est-ce pas qu'elle est jolie?

— Oh! oui! répondit Cassebras en poussant un énorme soupir.

Le lendemain et les jours suivants, les deux amis ne parlèrent que de Rosette. Bientôt même la jolie bouquetière fut le seul et unique sujet de toutes leurs conversations. Spartacus ne s'apercevait pas de ce qui se passait dans l'âme de son compagnon, et Cassebras, qui n'avait jamais aimé, ne se rendait pas compte lui-même de ce qu'il éprouvait.

Rosette avait revu les deux amis. Elle avait apprécié ces deux bonnes, franches et généreuses natures,

comme elles méritaient de l'être. La pauvre enfant, seule au monde, sans famille et sans protecteur, se sentait calme et tranquille, à l'abri de tout danger, de toute insulte, sous l'affection des deux amis.

Si Spartacus adorait Rosette, Rosette se sentait disposée à accueillir favorablement l'expression de cette passion honnête et vraie. Aux projets de mariage ébauchés d'une voix timide, elle avait d'abord répondu par un sourire, mais elle n'avait rien promis.

C'était alors que Rosette avait établi son fond d'écaillère. C'était sur les recommandations de Cassebras et de Spartacus qu'elle avait obtenu l'emplacement désiré chez le marchand de vin.

Protégée et servie avec un dévouement sans bornes par les deux amis, Rosette avait vu peu à peu sa position sociale prendre à la hallo des degrés ascendants.

Personne, même parmi les plus malintentionnés, n'eût osé manquer de respect à une femme que Cassebras servait à genoux. C'était à peine si l'on osait regarder la belle écaillère, et chacun même s'empressait de lui être agréable tant était grand l'ascendant sur la masse de l'hercule de la halle.

L'existence de Rosette était réellement heureuse alors.

La pauvre orpheline recueillie par charité n'avait jamais connu avec sa mère adoptive les aimables joies de la famille.

Passant sa vie dans la rue, elle avait ignoré absolumcnts les douceurs de la vie d'intérieur.

Depuis qu'elle avait l'âge de raison, Rosette avait quitté sa demeure au lever du jour, puis le soir elle était allée retrouver sa mère dans quelque cabaret, et elle avait lutté avec les charmes de la dive bouteille pour contraindre la marchande des quatre-saisons à rentrer dans son grenier.

Quand Rosette perdit sa mère adoptive, elle était, tellement habituée à cette existence nomade qu'elle ne songea pas un instant à quitter sa demeure plus que modeste.

N'étant jamais chez elle, ne recevant jamais personne, Rosette n'avait pas senti le désir de parer son intérieur. Ce ne fut que lorsque Cassebras et Spartacus lui demandèrent un jour la permission d'aller lui rendre visite qu'elle songea à embellir sa chambre. Elle acheta une glace, deux vases de porcelaine pour mettre sur la cheminée, un bout de tapis de pied pour mettre devant le lit, et une flèche et des rideaux pour orner ce lit.

Cette occupation d'un moment éveilla en Rosette l'amour du bien-être intérieur, et elle songea bientôt à embellir son *chez-elle*, ce qui lui faisait paraître plus souriante l'idée d'un ménage bien organisé.

Bref, et ainsi que je le disais, la belle écaillère était heureuse.

Comme il arrive toujours en telle circonstance, chacun s'apercevait de ce qui se passait, excepté les parties intéressées qui, elles, ne voyaient rien. Spartacus adorait Rosette, il le criait sur les toits et il regardait, sans éprouver de jalousie, les attentions de Cassebras pour la belle écaillère, attentions qu'il attribuait à une belle et bonne amitié et dont il était même reconnaissant.

Rosette, en dépit de son intelligence féminine, Rosette dans sa naïveté de jeune fille, ne voyait elle même dans les soins de Cassebras que la preuve du sentiment fraternel qu'elle lui portait et qu'elle pensait lui avoir inspiré. D'ailleurs Rosette aimait Spartacus, et la femme qui aime réellement ne s'aperçoit pas d'ordinaire de l'amour qu'elle inspire à un autre que celui qu'elle aime.

Quant à Cassebras, il allait, entraîné sur la pente, obéissant à la passion, sans se rendre compte de ce qu'il ressentait, sans apercevoir l'abîme qu'il creusait sous ses pieds. Un coup fatal, le frappant brusquement, devait lui ouvrir les yeux.

Jusqu'alors Spartacus avait bien rêvé mariage, mais jamais Rosette ne s'était exprimée nettement à cet égard. Contente de sa situation, elle se plaisait à la prolonger sans réfléchir, dans son innocente naïveté, aux conséquences que cela pouvait avoir. Un matin, elle était seule : Spartacus et Cassebras travaillaient au loin, Rosette eut une querelle avec une marchande de marée, et celle-ci, furieuse, lui cria en lui mettant le poing sous le nez :

— Va donc, la belle ! T'es forte parce que tu as tes deux amoureux à tes ordres! C'est donc joli, ce que tu fais là !

Rosette était demeurée atterrée, au point de ne pouvoir répondre. Jamais elle n'avait supposé qu'on pût mal interpréter sa conduite, car elle savait que cette conduite était irréprochable.

Au reproche de la poissarde, voisins et voisines s'étaient mis à rire, car tous et toutes jalousaient Rosette, et le propos de la marchande de marée était dans tous les esprits si la crainte des poings formidables de Cassebras l'empêchait d'être sur toutes les lèvres.

Lorsque Spartacus revint dans l'après-midi, il trouva Rosette rêveuse et triste. Cassebras n'était pas là. La belle écaillère accueillit assez mal Spartacus, mais celui-ci était trop épris pour avoir de l'amour-propre, et en véritable amoureux il insista au lieu de se fâcher.

— Vous m'aimez! vous m'aimez! lui dit enfin Rosette. Eh bien, quand nous marierons-nous alors?

— Quand? s'écria Spartacus transporté. Quand vous voudrez!

— Eh bien que ce soit le plus vite possible. Si vous voulez de moi pour femme, je veux bien de vous pour mari.

Spartacus était fou de bonheur. Le soir, quand il retrouva Cassebras, il lui confia sa joie et lui apprit que son mariage était arrêté pour le 20 vendémiaire.

— Tu seras mon témoin enfin! s'écria-t-il; il y a assez longtemps que c'est convenu.

Cassebras ne put parler. Spartacus était trop ému lui-même pour s'apercevoir de l'émotion de son ami : il ne remarqua rien. Cette nuit-là, Cassebras souffrit des tortures que l'homme le plus féroce ne saurait souhaiter à son plus cruel ennemi. Il ne put demeurer en place, il quitta sa mansarde et il erra dans Paris.

— Je l'aime! s'écria le malheureux avec une angoisse horrible. J'aime la fiancée de mon ami, de celui qui a donné du pain à ma mère malade. Oh! je suis un lâche!

Au point du jour, Cassebras avait pris son parti :

— Je ne les verrai plus! s'était-il dit. Je vais m'enrôler et je me ferai tuer à l'armée... Allons! j'embrasse ma mère et je pars!...

Il monta chez la pauvre veuve pour lui faire ses adieux.

Quand la paralytique apprit la résolution de son fils, elle fondit en larmes :

— Tu m'abandonnes! dit-elle. Qui donc aura soin de moi?

— Mère! s'écria le fort de la halle en se mettant à deux genoux : c'est pas vrai! je ne pars pas! je reste, c'était pour rire!

Il s'en alla décidé à rester à Paris auprès de sa mère, mais le cœur ulcéré. Spartacus vint dans la journée lui demander de s'occuper des apprêts de la noce.

A partir de ce jour, tout ce que la jalousie, cette passion effrayante qui engendre les plus odieuses actions, a de tortures, d'angoisses, de rage folle, Cassebras le subit.

Rosette et Spartacus étaient trop occupés de leur amour pour faire attention aux souffrances de leur

ami. Rien ne rend égoïste comme la joie : elle empêche de voir les douleurs d'autrui.

Se sacrifiant à sa mère malade, le malheureux Cassebras eut le courage de supporter l'horrible supplice que lui imposait la vue du bonheur des deux futurs époux ; mais le cœur a sa dose de force que la somme des tourments ne saurait dépasser, et la jalousie est certes l'une des passions les plus corrosives que l'enfer ait inventées.

Bientôt une transformation parut s'être opérée dans la manière d'être de Cassebras. Il devint sombre, triste, taciturne.

A mesure que l'époque du mariage approchait, Cassebras sentait, plus poignante et plus terrible, cette jalousie qui le torturait.

Par moments il constatait, avec une honte effrayante de lui-même, que toute affection pour Spartacus s'était éteinte en lui. Là où était jadis l'amitié, il avait senti venir la haine. Les pensées les plus sauvages avaient surgi dans son cerveau malade. Enfin, le jour du mariage était venu.

De même que dans un panorama rapide, Cassebras venait de voir se dérouler toute sa vie passée, de même encore il vit repasser devant ses yeux tous les événements de la journée qui venait de s'écouler.

LXI

LA LUTTE

En songeant à l'instant fatal où, son couteau à la main, il avait eu un moment la pensée horrible d'accomplir un double meurtre, il frissonna et il éleva de nouveau les mains vers le ciel :

— Allons! reprit-il, il faut en finir!

Il reporta ses regards sur la nappe d'eau noirâtre qui roulait au-dessous de lui, et il fit un mouvement comme pour enjamber le parapet du pont.

— Ma mère! dit-il en s'arrêtant. Qu'est-ce qu'elle va devenir sans moi?

Puis après un long silence :

— Cependant, dit-il résolûment, je ne puis pas vivre!... je les tuerais, je le sens!

Et regardant encore la rivière :

— Comme l'eau est noire! fit-il. Dire que dans quelques minutes je ne souffrirai plus!

Il était alors près de minuit : c'était l'instant où Mahurec et le Mancot, se dirigeant vers le Gros-Caillou, venaient de traverser l'esplanade des Invalides, quelques moments avant celui où nous les avons vus descendre de la pile de bois à brûler, quelques moments avant celui où la foule des buveurs, se précipitant hors du cabaret borgne faisait cercle autour des deux combattants qui roulaient sur le pavé fangeux et assistait avec des cris de joie féroce à cette lutte terrible. L'un des deux hommes, celui qui était renversé sous l'autre, venait de faire briller la lame d'un long couteau.

Celui des deux lutteurs qui dominait l'autre étreignait son adversaire sans se douter du danger imminent qui le menaçait. Pas un des spectateurs ne fit un mouvement pour l'avertir, ne poussa un cri. La lame aiguë se dressa brusquement et s'abaissa rapide...

En ce moment le personnage menacé se pencha pour mieux comprimer les mouvements de son adversaire. Ce geste inattendu le préserva d'une atteinte peut-être mortelle. Au lieu de rencontrer le corps dans lequel elle se fût enfoncée, la lame du couteau effleura le bras dont elle déchira l'épiderme en glissant jusqu'au coude.

— Ah! chien! tu joues du couteau quand je ne me sers que de mes poings! hurla le blessé avec un accent de colère furieuse.

Mais le mouvement que lui avait fait faire le contact de l'acier avait détruit l'équilibre de sa position. Il s'était penché à droite. Son adversaire se roidit en s'enlevant sur les reins, l'autre glissa complètement alors. La position des lutteurs était changée... Le vainqueur devenait vaincu, et celui qui râlait tout à l'heure sous l'énergique étreinte de son ennemi, l'étreignait à son tour et à son tour le dominait,

Les deux hommes étaient étendus, l'un sur le dos, l'autre presque complètement couché à plat ventre sur le premier. La foule suivait avec un intérêt palpitant les péripéties de cette lutte, mais personne ne paraissait avoir intention de s'interposer. On applaudissait, on criait, on excitait les combattants... en se maintenant à distance du combat.

Celui des deux qui avait saisi son couteau et qui alors avait repris l'avantage, celui-là brandissait son arme :

— Ah! s'écria-t-il d'une voix étouffée. Je te tiens, Carmagnole! tu vas la danser.

L'autre rugissait en redoublant d'efforts; mais sa position était difficile. En roulant sous son adversaire, il avait eu le bras droit engagé sous son propre corps et l'autre bras pouvait seul lui servir de défense, car son ennemi en pesant sur lui de tout son poids le contraignait à une immobilité presque absolue.

Le couteau étincela de nouveau dans l'espace : cette fois la lame acérée menaçait la poitrine et rien ne pouvait préserver de son atteinte mortelle.

— Carmagnole va la danser! répéta l'homme avec un rire féroce.

— Qu'il la danse! hurla la foule qui, mise subitement en gaieté, se prit à chanter l'horrible ronde à laquelle les paroles prononcées faisaient allusion. Vive Paille-de-Fer!

— Silence! cria le vainqueur.

Les spectateurs cessèrent de hurler.

— Avant d'être saigné, reprit Paille-de-Fer, faut qu'il avoue la chose! Le Beau-François vaut mieux que Chat-Gauthier! Dis-le, Carmagnole.

Un grognement sourd fut la seule réponse.

— Dis-le! reprit Paille-de-Fer.

Puis après un temps.

— Une fois, veux-tu? deux fois... trois fois?... Non! alors!...

Paille-de-Fer brandit de nouveau son arme menaçante : Carmagnole était dans l'impossibilité de tenter un mouvement pour se défendre. La lame s'abaissa rapide en sifflant.

— Tu ne le tueras pas! cria une voix.

Une femme venait de se précipiter sur les deux combattants et, saisissant le bras de Paille-de-Fer, elle avait détourné le coup. Des cris d'indignation retentirent :

— A bas la Provençale! hurla la foule.

Paille-de-Fer, abandonnant son ennemi, avait bondi et s'était rué, furieux, sur la femme. La saisissant d'une main par sa coiffure, il lui renversa le corps en arrière.

— Tu vois bien que tu l'aimes, hurla-t-il. Tu vas payer pour lui.

— Grâce! cria la malheureuse en tombant à genoux. Ah! caramba!...

— Caramba! une payse, qué... Un rien du tout qui te la malmène... As-tu fini, vieux! s'il t'en faut : à toi z'à moi!

Ces paroles débitées avec une rapidité extrême comme un roulement de tonnerre, n'étaient pas achevées, que Paille-de-Fer reculait, repoussé violemment et abandonnant la Provençale, délivrée de tout danger.

— Hein? quoi? qu'est-ce que c'est? dit Paille-de-Fer tout étourdi.

— Ah! nous sommes deux, maintenant, s'écria Carmagnole en bondissant.

— Tu pourrais dire trois, ajouta une autre voix.

La scène venait de changer subitement; la femme agenouillée était demeurée à demi renversée. Devant elle deux hommes, venant de surgir dans l'ombre, se tenaient comme deux puissants protecteurs. A côté d'elle était Carmagnole, l'adversaire de Paille-de-Fer. Celui-ci, étonné, la physionomie farouche, le couteau nu à la main, lançait sur le groupe qui lui faisait face son regard empreint des plus hideuses passions.

La foule entourait les quatre hommes et les femmes, resserrant ses rangs pour mettre chacun à même de mieux voir. Un murmure menaçant se faisait entendre.

— Enfants du Beau-François, hurla la Paille-de-Fer, laisserez-vous insulter votre chef!

— Non! non! A mort! crièrent hommes et femmes avec des gestes menaçants.

— Attention! dit l'un des deux défenseurs de la Provençale; tu as ton bâton, Maucot?

— Laisse faire, qué; on verra voir!

— C'est de la bande au Chat-Gauthier, reprit Paille-de-Fer en désignant les deux nouveaux venus.

— A mort! à mort! répéta la foule.

— En plein dans le gâchis, murmura Mahurec. J'aime assez cela, Maucot; Tiens bon sur les terriens, moi je croche la femme et je l'emporte pour la faire jaser.

— A mort! à mort! hurlait la foule.

— C'est bien! dit le Maucot en brandissant une énorme bûche de bois de chêne qu'il venait d'arracher d'une pile par-dessus la clôture du chantier.

— A mort! à mort!

— On a bien entendu, bêtes; et puis après!

Il était minuit un quart.

LXII

LE PONT DE LA RÉVOLUTION.

Il était minuit un quart. Cassebras était agenouillé sur le trottoir du pont, les mains jointes, le front penché : il priait.

L'aveugle et son chien étaient partis; le pont était absolument désert.

— Mon Dieu! disait le fort de la halle avec une émotion profonde, quand j'étais petit, ma bonne mère me menait dans l'église et me faisait prier à deux genoux. Maintenant il n'y a plus d'églises, mais il a toujours un bon Dieu qui me voit, qui m'entend et qui me juge! J'ai toujours été un honnête garçon, je n'ai jamais fait de mal à personne... Je sais que c'est mal de se tuer.. mais c'est encore plus mal de tuer les autres; et.. si je vivais. . Oh! si je vivais, je tuerais Rosette et Spartacus! Alors, mon Dieu, pardonnez-moi et faites vite mourir ma pauvre vielle mère pour qu'elle ait du chagrin moins longtemps!

Cassebras se releva; il était redevenu parfaitement calme; il avait pu prier, et le sentiment de la prière (si je puis m'exprimer ainsi pour rendre l'effet produit) l'avait rappelé à lui-même. Il voulait se tuer; mais cette résolution, fermement arrêtée, n'était plus celle d'un fou : c'était celle d'un homme réfléchi pesant sa dose de force et sa dose de douleur, et entraîné par le poids du plateau fatal.

Cassebras regarda encore la rivière.

— J'aurais voulu embrasser ma pauvre mère, murmura-t-il; mais, si je la revoyais, je ne pourrais plus mourir, et alors... Non! non! il faut que je meure cette nuit!

Puis après un silence :

— Oh! reprit-il, pourquoi ma pauvre mère m'a-t-elle empêché de me faire soldat! J'aurais été tué en Égypte?

Ses regards s'abaissaient toujours sur la nappe d'eau noirâtre.

— Quel bonheur que je ne sache pas nager? murmura-t-il

Enfin, après une dernière réflexion :

— Allons? dit-il résolument.

Il enjamba le parapet. Un bruit sourd et précipité retentit dans la direction de la place; l'obscurité profonde empêchait de rien distinguer. Cassebras avait alors un pied posé sur cette sorte de corniche qui borde le pont extérieurement dans toute sa longueur, comme un étroit chemin suspendu au-dessus de l'abîme.

Surpris par le bruit, il écouta; il était évident que la place, déserte tout à l'heure, était maintenant traversée par quelque promeneur retardataire désireux de regagner au plus vite son domicile.

Cassebras avait achevé d'enjamber le parapet, et, les deux pieds sur la corniche, il allait s'élancer dans l'abîme quand une réflexion subite le retint :

— Si je me jette à l'eau, murmura-t-il, ceux qui viennent pourront m'entendre ou me voir, et s'ils m'entendent ou me voient, ils voudront venir à mon secours. Ils me repêcheraient peut-être, et je ne veux pas qu'on me sauve!

Et, résolu à attendre avec cette froide détermination de l'homme qui, décidé à mourir, calcule toutes les chances plus ou moins grandes de salut pour mieux les combattre et les détruire, Cassebras se blottit sur la corniche, derrière le parapet. Ainsi placé, il eût été impossible de deviner sa présence en passant sur le pont, lors même que la nuit eût été moins sombre et les ténèbres moins épaisses.

Le bruit augmentait rapidement et devenait plus distinct : on eût dit celui causé par de gros souliers ferrés heurtant le sol dans une course furieuse. Enfin une ombre apparut assez rapprochée, se dessinant vaguement dans les ténèbres de la place... Puis l'ombre s'approcha, se précipitant avec vélocité, et un homme surgit à l'entrée du pont, se dirigeant vers la rive gauche de la Seine.

Cet homme, qui courait à perdre haleine, paraissait presque épuisé et sous le coup de la plus violente émotion : sa respiration sifflante comme le râle d'un cerf forcé indiquait la longueur de cette course furieuse. Ce n'était pas cependant la course d'un homme poursuivi qui fuit devant le danger. Non; il n'y avait pas d'inquiétude dans cette démarche précipitée : c'était plutôt, celle d'un homme qui mû par un violent sentiment quelconque, a hâte d'atteindre un but.

Suivant la chaussée du pont, il passa à la hauteur de l'endroit où se tenait caché Cassebras, sans pouvoir soupçonner la présence du fort de la halle. Il atteignait alors l'extrémité de la montée : redoublant d'efforts et se précipitant avec un nouvel élan, il allait disparaître dans les ténèbres, quand un coup de sifflet sonore, strident, déchirant brusquement les airs, retentit soudainement dans la direction de la place de la Révolution.

Le coureur s'arrêta subitement comme s'il se fût heurté tout à coup contre un obstacle matériel s'opposant à son passage. Il demeura immobile, haletant et prêtant une oreille attentive.

Un second coup de sifflet retentit... Alors l'homme du pont écarta ses vêtements, fouilla dans son gilet, parut y prendre quelque chose et il porta la main à ses lèvres; un troisième coup de sifflet retentit, mais celui-là partant du pont et paraissant répondre aux deux premiers venus de la place. Puis l'homme attendit.

Cassebras, surpris, avait légèrement avancé la tête afin d'être à même de voir; mais les ténèbres étaient tellement épaisses qu'elles ne lui permettaient de distinguer que la masse noire et confuse formée par le personnage qui demeurait toujours stationnaire et immobile.

Cet homme semblait écouter avec anxiété et ses regards s'efforçaient aussi de lutter avec l'épaisseur de

la nuit. Enfin le bruit d'un pas rapide retentit au loin, mais ce bruit attestait un pas léger, sans fatigue comme celui des montagnards. Une nouvelle ombre surgit du côté de la place, s'engagea sur le pont et passa devant Cassebras avec une vélocité double de celle déployée par la précédente.

— C'est toi, Jonas? dit le nouvel arrivant.

— Oui, répondit l'autre en s'avançant.

— Tu n'as pas encore été au Gros-Caillou?

— Non, je me dépêchais bien pourtant.

— Alors il est inutile que tu y ailles. Le chef t'ordonne de retourner sur l'heure rue des Deux-Écus.

— Et l'écaillère?

— L'affaire est faite.

— Enlevée.

— Oui.

— Et le mari?

— A demi assommé.

— Et les convives, la noce?

— Tous ivres morts! Ça été fait avec une rapidité merveilleuse : ça a duré deux minutes au plus... Donc il n'est plus utile que tu ailles chercher le renfort dont nous croyions avoir besoin. Retourne rue des Deux-Écus, il n'y a plus personne au *Vainqueur de Lodi*, il n'y a que les moutons, mais Jean Brelan te donnera des instructions! Va et file vivement. Je vais au Gros-Caillou...

— Mais Rosette!

— Nous l'avons, te dis-je.

— Rosette! vous avez Rosette! hurla une voix formidable. Rosette enlevée!... »

Deux mains, deux tenailles de fer venaient en même temps de s'abattre sur les deux causeurs, et les saisissant en même temps, les avaient heurtés l'un contre l'autre, face contre face, avec une violence telle qu'un double cri de saisissement et de douleur jaillit à la fois.

— Rosette! où est Rosette? reprit la voix.

— Cassebras! murmura l'un des deux hommes.

— Rosette! Rosette! répétait le fort de la halle. Où est-elle?

— Je vais te le dire, ne serre pas si fort! dit le dernier venu.

— Parle! dépêche-toi! ou je te...

— *Cam!* » hurla l'homme en lançant ce nom biblique comme un signal.

L'autre fit un effort pour bondir en arrière. Cassebras le retint de la main droite, mais au même instant il sentit s'alléger singulièrement le poids qu'il maintenait de la main gauche... une manche d'habit lui restait seule dans la main... l'homme fuyait. Cassebras poussa un hurlement de rage folle, et emporté par un premier mouvement, il s'élança sur les traces du fuyard, abandonnant l'autre prisonnier... Il se ruait avec une telle furie, qu'il allait certes en deux bonds atteindre celui qui se sauvait...

Tout à coup, comme sa main s'étendait déjà pour ressaisir sa proie, le colosse sentit quelque chose s'abattre dans ses pieds... ses jambes s'embarrassèrent dans une corde... il voulut faire un effort pour se maintenir... il ne put... il roula sur le pavé...

Il se releva d'un seul bond, mais il était bien tard... Le premier des deux hommes disparaissait dans les ténèbres, s'enfonçant dans le quartier de la rive gauche. L'autre, celui qui, avec une présence d'esprit extraordinaire, avait pu lancer une corde dans les jambes de Cassebras alors que le fort allait saisir son compagnon, l'autre s'enfuyait et il avait déjà atteint les abords de la place...

Toute cette scène s'était accomplie avec une rapidité telle qu'elle avait à peine duré deux secondes.

Cassebras parut hésiter un moment sur le parti qu'il devait prendre, à propos de l'homme qu'il devait poursuivre, mais cette hésitation fut courte :

— Il a dit au Gros-Caillou! murmura-t-il.

Et il bondit avec un élan furieux dans la direction de l'esplanade des Invalides.

LXIII

LES FANTOMES

A cette époque, les quais n'existant pas sur la rive droite, ainsi que je l'ai précédemment expliquée, n'existaient pas encore davantage sur la rive gauche. Après avoir traversé le pont de la Révolution, on trouvait tout de suite la berge, une berge rapide même, dangereuse, que côtoyait le chemin de halage et qu'encombraient des bois flottés. Le Gros-Caillou, à cette époque déjà, avait le monopole des chantiers des bois à brûler et son port voyait venir échouer tous les trains de la Bourgogne, de l'Auxerrois et de l'Orléanais.

En s'élançant dans cette direction, c'est-à-dire en descendant la Seine, Cassebras avait aperçu une ombre se glissant rapidement au milieu du dédale des charpentes qui obstruaient la berge et la rendaient presque impraticable. Cette ombre devait être celle de l'homme qu'elle poursuivait.

Mû par la réunion des sentiments les plus puissants qui peuvent électriser la machine humaine obéissant au désir de préserver la femme qu'il aimait et qui (venait-il d'apprendre) était tombée victime d'un guet-apens, de venger cette femme, de la délivrer, de se grandir à ses yeux par un acte de générosité et d'écraser ceux qui l'avaient insultée, Cassebras sentait se centupler encore ses forces, déjà si extraordinaires.

Il ne franchissait pas l'espace, il le dévorait: il ne courait pas, il volait. Nul doute que celui qu'il poursuivait avec une énergie effrayante ne tombât promptement au pouvoir de ses mains herculéennes.

A peine vingt pas, une longueur de pile de bois flotté, le séparaient-ils de l'homme qu'il voulait atteindre, quand celui-ci s'élança d'un bond derrière la pile et disparut. Au même instant, un coup de sifflet retentit, et ce coup de sifflet fut répété immédiatement de cinq ou six côtés différents comme si autant d'échos l'eussent répercuté à la fois.

Cassebras avait tourné la pile... il ne voyait plus rien... ses yeux fouillaient les ténèbres. Il revint sur ses pas pensant avoir été le jouet d'une illusion. Effectivement, deux piles plus loin il vit surgir une ombre... Évidemment celui qu'il poursuivait l'avait trompé, et tandis que Cassebras tournait la première pile, l'homme avait réussi à gagner du terrain.

Le fort de la halle s'élança plus furieux : en quelques secondes il eut rattrappé le terrain perdu.

— Arrête, brigand, ou je t'étrangle! » cria-t-il.

Mais au même instant il faillit perdre l'équilibre : il était arrivé sur l'extrême bord de l'un de ces conduits d'égout, sortes de ruisseaux creusés dans les terres, qui alors conduisaient les immondices dans la rivière.

Cassebras n'avait pu à cause de l'obscurité, apercevoir cette excavation profonde et assez large. Lancé comme il l'était, il ne pouvait se retenir... ses deux pieds étaient sur l'extrême bord de l'abîme dont l'arête croulait sous le poids... Le fort de la halle n'hésita pas, il plia sur ses jarrets et il s'élança comme les enfants qui sautent à pieds joints.

Telle fut la vigueur de l'élan donné qu'il franchit le petit canal; mais, quelque court qu'eût été ce temps d'arrêt, il avait donné un peu d'avance au fuyard. En retombant de l'autre côté, Cassebras ne vit plus une seconde fois celui qu'il poursuivait.

Un formidable juron s'échappa de ses lèvres, ses yeux fouillèrent anxieusement les ténèbres. Un moment il crut apercevoir quelque chose derrière une

pile voisine à droite, mais au même instant il voyait un homme fuir à cent pas devant lui; celui-là courait en remontant la berge. Cassebras infatigable, s'élança plus rapide.

Le fort de la halle était alors arrivé à la hauteur de l'esplanade des Invalides, et les grands arbres se dressaient en face de lui. C'était vers ces grands arbres que s'était précipité le poursuivi, lequel paraissait redoubler, lui aussi d'énergie et de vélocité. Bientôt il atteignit le premier rang des châtaigniers.

Cassebras était sur ses traces, mais les arbres, avec leurs gros troncs noueux, protégeaient la fuite et rendaient la poursuite plus difficile. Le fuyard gagna un peu de terrain. La nuit était plus noire encore, les ténèbres étaient plus opaques sur les branchages aux feuilles jaunies. Un moment le fort de la halle perdit de vue le coureur. Il hésitait, cherchant à percer l'obscurité, quand il crut voir une ombre se détacher à gauche; mais au même instant un bruit sec comme celui de feuilles froissées retentit à droite. Cassebras se retourna précipitamment. Dans une éclaircie, il aperçut distinctement un homme courant avec rapidité, mais sans doute le fuyard avait senti s'accroître ses forces, car maintenant la distance qui le séparait du fort était double.

Cassebras se rua de nouveau. L'autre prenait la direction de la rivière, suivant la ligne des arbres qui vont de l'esplanade au Champ de Mars former une promenade peu distante de la berge. Cassebras écumait de rage... il bondissait avec des élans furieux et bientôt il fut presque sur celui qu'il poursuivait. Celui-ci luttait encore, mais il était évident que cette fois il allait être atteint... Cassebras emporté dans sa course effleurait à peine le sol. Il entendait la respiration sifflante de son ennemi, il était presque à portée de le saisir... Faisant un suprême effort, il redoubla de rapidité et il étendit à la fois les deux mains...

L'homme allait être pris, saisi, il ne pouvait plus distancer celui qui le poursuivait, quand, s'arrêtant avec un arrêt d'une brusquerie subite, il se baissa et se glissa sous le bras tendu du fort de la halle... Cassebras, emporté par l'impulsion, continua sa course et fit trois ou quatre pas avant de se retourner.

Il ne vit plus rien... Son ennemi avait disparu comme s'il se fût abîmé soudainement dans les entrailles de la terre. Cassebras demeura un moment haletant, immobile.

Un coup de sifflet retentit à droite... Cassebras vit une ombre se dessiner dans une direction diamétralement opposée à celle qu'il croyait la bonne... Il hésitait... Un second coup de sifflet déchira les airs à gauche, une autre ombre surgissait de ce côté à vingt pas de distance.

Puis ce fut un troisième coup de sifflet... et un quatrième... un cinquième... et de trois autres côtés différents des hommes s'élancèrent de derrière les troncs d'arbres paraissant fuir dans les directions opposées.

Cassebras étreignait son front dans ses mains crispées. Il se demandait s'il ne devenait pas fou... Que signifiaient ces ombres surgissant tout à coup de tous les côtés à la fois et glissant sur le sol comme des fantômes !

Au même instant des cris furieux éclatèrent au loin sur la gauche, dans la direction du Gros-Caillou, dont Cassebras longeait alors l'extrémité nord. Ces cris paraissaient provenir de l'extrémité d'une rue étroite et tortueuse, en face de laquelle le fort de la halle s'était arrêté.

En ce moment un pas rapide retentit et un homme, accourant de la berge, se précipita vers cette rue. Il arriva droit sur le fort de la halle avec une agilité tenant du miracle.

Cassebras demeurait stupéfié, atterré, comme n'ayant plus conscience de son étrange situation.

— Viens! lui dit l'homme sans ralentir sa course.

LXIV

LE CABARET.

Celui qui venait de passer si rapidement devant Cassebras s'était engagé dans la rue Nicolet, cette rue fangeuse et tortueuse à l'extrémité de laquelle paraissaient retentir des clameurs menaçantes.

La ruelle était absolument plongée dans les ténèbres les plus obscures ; mais celui qui la parcourait en connaissait sans doute le pavé difficile, car il redoublait de vitesse sans faire le moindre faux pas, en dépit des excavations et des saillies qui abondaient.

En quelques secondes, il eut franchi la longueur de la voie sinueuse, et il atteignit l'endroit où elle se relie à angle droit avec la rue de l'Université.

C'était au sommet de cet angle que se dressait la maison de sombre apparence dont j'ai parlé, et dont le rez-de-chaussée était occupé par le cabaret, sur le seuil duquel avait eu lieu la rixe entre les citoyens Carmagnole et Paille-de-Fer.

En ce moment la place, où quelques instants plus tôt luttaient les deux ennemis, était encombrée par une foule paraissant en proie à l'exaltation la plus vive.

Hommes, femmes, enfants criaient, hurlaient, vociféraient en entourant la boutique du marchand de vin avec des gestes furieux. Sur le seuil de la porte de cette boutique, un homme se tenait, une sorte de massue à la main, et paraissant défendre l'accès du cabaret.

Le réverbère accroché dans la rue avait été brisé et éteint, de sorte que la rue était plongée dans les ténèbres.

Seule la boutique du marchand de vin était éclairée, et comme la lumière provenant de l'intérieur filtrait difficilement à travers les rideaux rouges et les vitres couvertes d'une couche épaisse de poussière qui finissait par les défendre, comme la carapace défend le corps des chéloniens, la porte étant ouverte, l'homme et la massue se détachaient en noir sur le fond lumineux, et cette façon d'être éclairé donnait à ses mouvements quelque chose de bizarre et de fantastique.

La foule, formant demi-cercle en face de l'entrée de la boutique, semblait être en proie à l'exaltation la plus frénétique.

C'était un bruit épouvantable, indicible; la foule furieuse paraissait se disposer à faire le siège de la maison au moment où le nouveau venu arrivait et se glissait, sans être remarqué, parmi les rangs serrés des assaillants. Ce nouveau venu, c'est-à-dire celui qui avait traversé si rapidement la berge et qui s'était élancé dans la rue Nicolet en disant à Cassebras de le suivre, ce nouveau venu paraissait chercher, demander, examiner avec une attention scrupuleuse. Il atteignit un petit groupe formé par trois hommes, qui criaient et gesticulaient avec une véhémence croissante.

— Paille-de-Fer, dit-il, rallie tes hommes et conduis-les sur l'heure au village.

— Hein? fit l'un des trois hommes.

— Rallie ton monde, et à Grenelle ; c'est l'ordre du chef.

— Je veux ma nièce, répondit Paille-de-Fer.

— Où est-elle ?

— Là !

Et il désignait le cabaret.

— Là ! dit l'autre avec étonnement; eh bien ?

— Elle est là avec Carmagnole, celui qu'elle veut épouser. Ah ! j'aurais dû le saigner, celui-là, quand je le tenais sous mon genou; et puis il m'a échappé et il s'est ensauvé comme un lâche avec deux amis

qui sont venus à son aide ; mais on les tuera tous, et la Cagnotte n'aura pas pour mari un de la bande de Chat-Gauthier !

Puis se tournant vers les autres :

— A mort ! à mort ! hurla-t-il d'une voix puissante.

— A mort ! En avant ! répéta la foule.

— A mort té ! Qu'est-ce qui en veut ? caramba ! on va servir chaud, chaud ! répondit l'homme à la massue en faisant tournoyer son arme.

Tous criaient, mais chacun se tenait à distance respectueuse du trop gigantesque gourdin.

— Entrez, vous autres ! commanda Paille-de-Fer.

— Eh ! fit un homme en reculant pour éviter d'être atteint par la massue, on se fera assommer comme un bœuf ; il faudrait un pistolet.

— Et dire que le chef ne veut pas d'armes à feu, dit en frémissant de rage Paille-de-Fer.

— Il a raison, dit le nouveau venu, cela fait trop de bruit. D'ailleurs, je te répète son ordre : à Grenelle et file vite !

— Je veux ma nièce, répéta Paille-de-Fer.

— Bah ! tu la retrouveras après.

— Non !

— Ordre du chef, te dis-je !

Paille-de-Fer saisit son interlocuteur par le bras.

— Il faut que la Cagnotte vienne avec moi, dit-il à voix basse ; comprends. Elle sait tous les secrets de la bande à Beau-François ; je lui ai tout révélé un soir que j'avais bu plus qu'il ne fallait. Si elle parle, elle peut me vendre moi et les miens. Et Garmagnole me hait, et la bande à Chat-Gauthier est maintenant ennemie de la nôtre. Laisser la Cagnotte avec lui, c'est...

Un coup de sifflet, accompagné de modulations bizarres, retentit brusquement. Au même moment, tous les cris s'éteignirent, et un silence profond régna là où tout à l'heure éclataient des hurlements furieux.

— A *la raille ?* dit une voix sourde.

Les lumières qui éclairaient l'intérieur du cabaret disparaissaient au même instant.

— Je veux la Cagnotte ! s'écria Paille-de-Fer en se précipitant.

Mais, sur un geste de son interlocuteur, quatre mains vigoureuses l'arrêtèrent, le saisirent et l'entraînèrent.

La petite place était déserte ; tout ce monde qui, quelques secondes plus tôt, criait, hurlait, menaçait et gesticulait, tous, hommes, femmes et enfants s'étaient évanouis subitement comme des ombres chinoises, alors que l'on change de place la lumière.

Les ténèbres épaisses qui régnaient permettaient à peine de distinguer la maison, dont le rez-de-chaussée était occupé par le cabaret maintenant absolument sombre et silencieux.

Un bruit de pas réguliers retentissait à une courte distance. Le personnage à la massue avait disparu également ; la porte du cabaret était close ; pas la plus légère lueur intérieure ne décelait que quelqu'un veillât dans l'établissement.

L'interlocuteur de Paille-de-Fer était demeuré à la même place, abrité par les murailles de planches du chantier. Lançant un regard rapide autour de lui, il aperçut une forme humaine se dressant immobile à quelques pas en arrière.

D'un bond rapide, il fut près du personnage à demi dissimulé dans l'obscurité de la nuit.

— Rosette a été enlevée ce soir, dit-il, et tu veux savoir où elle est ?

Une sorte de rugissement sourd se fit entendre.

— Suis-moi, tu vas peut-être le savoir.

L'homme traversa rapidement la rue ; l'autre le suivit. Arrivés tous deux devant la porte du cabaret, le premier fit entendre probablement un signal, car la porte s'ouvrit aussitôt ; il se retourna, poussa son compagnon devant lui, entra à son tour, et la porte se referma.

Tout demeura dans une obscurité complète et un silence profond. Une petite troupe d'hommes, s'avançant avec ordre, se dessinait alors dans la rue de l'Université, venant de l'esplanade des Invalides.

CINQUIEME PARTIE

I

LE COLONEL

« Le général en chef de l'armée d'Égypte, ce héros dont la France entière a acclamé le nom, dont la gloire émeut le monde entier, dont la République est justement fière, a donc enfin foulé de son pied vainqueur le sol de la patrie !... Parti le 18 vendémiaire de Fréjus, il a passé successivement par Aix, Avignon, Valence et Lyon.

« Décrire l'enthousiasme extraordinaire, immodéré qui éclatait dans chacune de ces villes qui transportait la population entière des campagnes et des villages, qui tonnait sur tous les points à la fois, qui faisait battre tous les cœurs, agiter toutes les mains et pousser le même cri d'amour ; décrire cet enthousiasme, qui n'a pas de précédent dans l'histoire, serait chose impossible.

« Partout, les cloches sonnaient, les maisons étaient pavoisées, les troncs d'arbres garnis de guirlandes faites à la hâte et pendant la nuit, des feux immenses étaient allumés tout le long de la route, tandis qu'une foule attentive, tenue éveillée par le sentiment que lui inspirait celui qui allait venir, attendait palpitante et émue.

« A Lyon surtout, les élans provoqués par la présence du jeune héros furent tels, qu'il n'est pas dans l'antiquité d'exemple d'une pareille émotion populaire. On peut le d re et il faut que l'avenir le croie, le voyage de Fréjus à Lyon ne fut qu'une même et incessante ovation. Partout les preuves d'adoration et de confiance éclataient plus sincères et plus vraies.

« De toutes les bouches jaillissait un même cri, répété avec frénésie : « Voilà le sauveur de la France ! » Nous ignorons ce que l'avenir réserve de grandeur et de destinée brillante au général Bonaparte, mais nous le défions, quelle que soit la hauteur à laquelle il gravisse, d'oublier jamais ces jours si glorieux pour lui où une population entière est accourue librement sur son passage, où des départements entiers l'ont salué et acclamé en bénissant son nom !... »

Un soupir interrompit le lecteur.

— Vous souffrez, Maurice ?

— Non ! je pleure d'émotion, mais continuez ! continuez ! Cela me fait du bien ! mon général ! Il est aimé comme il mérite de l'être.

— Le journal ne donne plus de bien grands détails. Voici cependant ce qu'il ajoute :

« L'enthousiasme devenait si expansif que le général comprit qu'il ne pourrait continuer sa route qu'avec une lenteur excessive. Les courriers expédiés



As-tu toujours le poignet solide? dit Jacquet. (Page 140 col. 2.)

pour lui préparer les relais étaient eux-mêmes acclamés reçus, fêtés, et de dix lieues de la route que le général devait suivre, toute la population se précipitait dans l'espoir de le voir passer. La Bourgogne entière était en proie au plus ardent délire. On ne parlait de rien moins que de supprimer les chevaux et de trainer à bras la chaise de poste du général de Lyon à Paris!

« Voulant précipiter sa course et désireux d'arriver à Paris, le général prit la résolution de changer la route indiquée et de voyager incognito pour se soustraire à l'ovation provoquée par l'amour de tout un pays... »

— C'est ce qui explique pourquoi madame Bonaparte n'a pu rencontrer le général.

— Sans doute.

— Oh! comme il a dû être péniblement surpris de trouver déserte sa maison de Paris, lui qui devait... Mon Dieu!... que je souffre!

— Maurice!

— Je voudrais mourir, mais mourir sur l'heure! Oh! si j'avais un pistolet... une épée... un poignard... un couteau... mais non! vous ne voulez pas me donner d'armes... Oh! vous êtes de faux amis... vous ne m'aimez pas! Je veux mourir, vous dis-je. Laissez-moi donc me tuer... je la reverrai au moins. Oui! oui! Lucile... me voilà... Tiens! je vais mourir... je vais...

— Le général Bonaparte est arrivé à Paris le 24 vendémiaire! reprit le lecteur. Il a demandé le colonel Bellegarde.

— Mon général!... » dit Maurice en se calmant tout à coup.

Cette scène avait lieu dans une chambre de la maison habitée par le colonel Bellegarde et dans laquelle nous avons déjà pénétré.

Dans un lit, tiré au milieu de la pièce, le colonel était étendu, le front pâle, les yeux très ardents, les lèvres d'un rouge de sang, les traits fortement contractés, les joues caves et flétries.

Depuis le matin du duel, Maurice avait vieilli de dix ans et il y avait par moments dans son regard quelque chose d'étrange, d'effrayant, pour ainsi dire, qui pa-

raissait déceler une perturbation violente des organes du cerveau.

Deux fortes lanières entourant le lit par-dessus la couverture xaient le drap sans pouvoir blesser le malade, mais le mettaient évidemment dans l'impossibilité absolue de s'élancer hors de sa couche. Les bras étaient emprisonnés sous sa couverture, disposée comme sont celles des lits d'infirmerie dans les hôpitaux de fous.

Près du lit était une petite table surchargée de fioles, de flacons, de verres et, assis devant cette petite table, se tenait le comte d'Adore. Cinq ou six journaux gisaient sur le tapis au pieds du vieillard.

Il pouvait être alors deux de l'après-midi :

— Le général me demande? dit le colonel dont le regard devint fixe et inquisiteur.

— Oui! dit le comte.

— Quels ordres a-t-il à me donner?

— Il voulait vous voir, mais on lui a dit que vous étiez souffrant. Il est arrivé à Paris, dit un autre journal, avant que personne dans la capitale se doutât de sa présence. On le croyait encore sur la route de Bourgogne.

— Après?... après?... qu'a-t-il fait? qu'a-t-il dit?

— Deux heures après son arrivée, continua le comte en lisant un second journal, le général se rendait sans escorte au palais du Directoire. Bien qu'il se fût enfoncé dans l'angle de sa voiture pour ne pas être vu, la garde le reconnut, et au moment où il mettait pied à terre, un immense cri de :

« Vive Bonaparte! » le saluait avec amour.

« Le président Gohier, prévenu en toute hâte, se précipita au-devant du jeune héros et il fut convenu que, le lendemain 25, le Directoire recevrait officiellement le général. »

— Et je ne suis pas près de lui! dit Maurice avec un soupir. Oh! comme je voudrais le voir! comme je... mais non! je veux mourir! »

Et se roidissant sous les courroies qui le retenaient captif, le malade poussa des cris inarticulés, puis s'arrêtant brusquement :

« Lucile! cria-t-il. Je te vois... tu m'appelles... tu me tends les mains... me voilà... je t'aime... je vais mourir... je me tue... je me... »

Des cris déchirants et de nouvelles convulsions interrompirent le colonel. Un roulement de tambour retentit brusquement dans la pièce voisine : Maurice s'arrêta et redevint calme par une transition si brusque, que quelqu'un ayant assisté à la scène précédente, eût pu se croire le jouet d'une illusion.

— Le général! dit-il.

La porte s'ouvrit et Corvisart entrait suivi de Gringoire.

— Le général! ce n'est pas lui! reprit Maurice en grinçant des dents. Je veux.

— Hier, 25, reprit le comte qui déployait un nouveau journal, le Directoire reçut en audience solennelle le général Bonaparte...

Maurice s'était tu et écoutait. Corvisart s'approcha du malade et l'examina attentivement, tandis que Monsieur d'Adore, passant le journal à Gringoire, lui faisait signe de continuer la lecture commencée :

— Dans un de ces discours rapides et concis, tels que le général Bonaparte sait seul en faire, lut le soldat, il dit qu'après avoir consolidé l'établissement de son armée en Égypte, par les victoires du mont Thabor et d'Aboukir, et avoir confié son sort à un général capable d'en assurer la prospérité, il était parti pour voler au secours de la République qu'il croyait perdue.

Maurice écoutait anxieux, suspendu, pour ainsi dire, aux paroles prononcées par le lecteur. Il ne paraissait pas avoir conscience de ce qui se passait autour de lui. Il ne paraissait même pas voir Corvisart ni le comte.

Le docteur examinait le malade avec une extrême attention, tandis que Gringoire continuait sa lecture.

« Le général trouvait la France sauvée par les exploits de ses frères d'armes, continua Gringoire. Il avait appris en débarquant la victoire de Zurich et il s'en était réjoui, mais il regrettait amèrement la perte de l'Italie... »

« Faites entrer Dupuytren, » dit Corvisart.

Dupuytren entra. Les deux médecins se mirent en devoir d'examiner le blessé toujours absorbé par l'attention qu'il accordait à la lecture du journal que Gringoire ne discontinuait pas. Le soldat lut entièrement le discours du général, tandis que Corvisart et Dupuytren détachaient les courroies, écartaient les draps et les couvertures et enlevaient l'appareil qui recouvrait la blessure.

« Jamais, dit le général en mettant la main sur son épée, continuait Gringoire, jamais je ne la tirerai que pour la défense et la gloire de la patrie... »

— Tout est dans le meilleur état! murmura Dupuytren. Les chairs reprennent consistance, la cicatrisation avance à grands pas.

— Oh! dit Corvisart, si la tête était libre...

— Le président, disait Gringoire, adressa alors des compliments au général sur ses récents triomphes et sur son retour et il lui donna l'accolade fraternelle Tous les spectateurs de cette scène étaient profondément émus; le général...

— Les crises sont les mêmes? demanda Dupuytren.

— Toujours! répondit le comte.

Les deux médecins avaient achevé le pansement et ils rebouclaient les courroies qui s'opposaient aux mouvements du malade, sans que celui-ci parût leur accorder la moindre attention, ni avoir remarqué les soins dont il était l'objet, car Gringoire n'avait pas cessé de lire.

« Lorsque, après une longue apathie, les hommes se réveillent et s'attachent à quelque chose, c'est avec passion, continuait Gringoire en lisant les réflexions du journaliste. Dans ce néant où étaient tombées les opinions, les partis et toutes les autorités, on était demeuré depuis si longtemps sans s'attacher à rien. Le dégoût des hommes et des choses était universel, mais à l'apparition de l'homme extraordinaire que l'Orient vient de rendre à Europe d'une manière si imprévue, tout dégoût, toute incertitude ont aussitôt cessé. C'est sur lui que se fixent tous les regards, tous les vœux, toutes les espérances...

— C'est vrai! c'est vrai! murmura Maurice.

Corvisart, Dupuytren et le comte d'Adore s'étaient retirés à l'une des extrémités de la chambre et ils examinaient attentivement le malade.

— Il comprend parfaitement! disait Dupuytren. Il est lucide en ce moment...

— Oui, dit le comte, pour tout ce qui concerne le général Bonaparte.

— Singulier état du cerveau! reprit Corvisart. Depuis le moment où, apprenant la mort de sa femme, il a voulu se tuer, depuis l'instant où garrotté et mis hors d'état d'attenter à ses jours, l'aliénation mentale s'est déclarée, il n'a été maintenu calme qu'en lui parlant du général Bonaparte.

— Oui, dit M. d'Adore; dès qu'on cesse de l'occuper du général, il devient furieux, il n'a plus qu'un désir : la mort... et, dans ses crises les plus effrayantes, le nom du général prononcé le calme subitement.

— C'est singulier!

— Regardez-le en ce moment : il est parfaitement lucide, mais pourtant il ne nous voit ni ne nous entend.

« Tous les généraux, à quelque opinion qu'ils appartiennent, employés ou non employés, patriotes ou

modérés, tous ceux présents à Paris, continuait le lecteur, sont accourus chez le général qui a autour de lui un superbe cortège. Les généraux Lannes, Murat et Berthier sont revenus avec lui. On cite, parmi les nombreuses visites que le général a reçues aujourd'hui, les généraux Jourdan, Augereau, Macdonald, Leclerc, Beurnonville, Moreau. Bonaparte et Moreau se sont rencontrés ce matin chez le président Gohier, et le général en chef de l'armée d'Égypte, après avoir fait à son frère d'armes l'accueil le plus amical, lui a offert un magnifique damas enrichi de pierreries... »

Gringoire s'arrêta. Dupuytren venait de lui faire signe... Un court silence régna dans la chambre...

— Après? après? demanda Maurice.

Gringoire regarda son colonel sans répondre. Celui-ci demeura un moment immobile et comme absorbé par des pensées diverses. Les deux médecins s'étaient rapprochés et l'examinaient avec un attention extrême.

Maurice avait les sourcils contractés, le front qui se plissait. Tout à coup ses joues se gonflèrent, ses yeux s'animèrent d'un nouvel éclat, et il fit un soubresaut si brusque et si violent que les lanières craquèrent.

— Lucile!... Uranie!... Léopold! dit-il d'une voix rauque et sifflante et en se tordant avec des convulsions horribles, je vous entends, je vous vois... Oui, je viens! je viens!... mais il me faut une arme pour faire la route!... Une arme!... Oh! les monstres! ils veulent que je souffre... ils me prennent mes armes!... Mes armes! Gringoire! Rossignolet!... je veux mes armes!... mourir! qu'on me tue!... je veux mourir!... je veux...

La parole nette et bien prononcée s'éteignit dans un râle convulsif. Des cris horribles déchirèrent la gorge, le visage était empourpré, les veines du cou horriblement saillantes, les yeux gonflés.

— Lis! dit vivement Dupuytren à Gringoire.

« Le général Bonaparte s'est rendu hier à l'Opéra, reprit aussitôt le soldat, et il a bien voulu honorer la représentation de sa présence. Dès son entrée dans sa loge, il a été acclamé par la salle entière avec une frénésie impossible à décrire... »

Les cris avaient cessé instantanément : le colonel était redevenu subitement calme, son regard s'était adouci, les nerfs de la face s'étaient détendus, le sang circulait plus librement.

— Etrange caractère de folie! murmura Dupuytren. Puis faisant un signe à Gringoire.

— Continue de lire quelques mots, et cesse, dit-il.

« Les hommes criaient et applaudissaient, continua le soldat, les femmes agitaient leurs mouchoirs et leurs bouquets... »

Gringoire s'arrêta. Maurice écoutait toujours. Il demeura immobile... puis ses sourcils se rapprochèrent de nouveau, son visage se crispa, des éclairs brillèrent dans ses prunelles, sa bouche se contracta...

— Lis! dit Dupuytren.

« Le général saluait, poursuivit le soldat, il saluait avec grâce et paraissait désireux de se soustraire à cette ovation de toute une salle. On a remarqué que le visage du général était devenu plus sec, son teint plus foncé. Il portait une petite redingote grise et un sabre turc attaché à un cordon de soie, ce sabre est l'emblème qui rappelle l'Orient, les Pyramides, le mont Thabor, Aboukir...

— Voyez! disait Dupuytren, les muscles se détendent... l'œil s'adoucit... le front se dégage...

— C'est étonnant, dit Corvisart.

« La France est justement fière de son héros, poursuivit le lecteur, et elle a le droit d'espérer en lui.

« Que Bonaparte a dû souffrir en revoyant dans sa situation présente cette France qu'il avait laissée si forte, si grande : car il ne faut pas se faire illusion ; la patrie est plus menacée maintenant qu'elle ne l'était il y a trois ans, alors que le général Bonaparte se révélait au monde.

« Sans doute la victoire de Zurich a repoussé l'ennemi et éloigné momentanément le danger, mais nos soldats se trouvent encore une fois dans le dénûment le plus absolu. Ils ne sont ni payés, ni habillés, ni nourris.

« L'armée du Rhin, celle d'Helvétie, sont plongées dans la plus affreuse misère.

« L'armée d'Italie, repliée sur l'Apennin, dans un pays stérile, ravagé par les guerres, est en proie aux maladies et à la disette la plus affreuse.

« Ces soldats, qui avaient soutenu les plus grands revers sans en être ébranlés et avaient montré dans la mauvaise fortune une constance à toute épreuve, couverts de haillons, consumés par les fièvres et la faim, demandent l'aumône sur les routes de l'Apennin, réduits à dévorer les fruits des haies!

« On a vu des corps entiers quitter leurs postes sans ordre des généraux et aller en occuper d'autres dans l'espoir d'y vivre moins misérablement.

« Que vont dire ces hommes quand ils vont apprendre le retour en France du génie de la victoire? Les armées entières vont acclamer Bonaparte et le demander à leur tête. Bonaparte revenu, c'est la confiance renaissant pour tous... »

— Oh oui! oui! cela est vrai! dit Maurice. Après? après?

« Ces pauvres soldats de cette nouvelle armée d'Italie, combien ils seraient heureux, dit Gringoire en continuant sa lecture, de voir revenir, pour les mener à la victoire, le héros de Rivoli et d'Arcole!

« Quant à la France elle-même, quant à la population sédentaire, quant aux campagnes et aux villes, tous et toutes saluent le retour du héros avec amour, avec confiance. Le pays se sent malade, mais il sent aussi qu'il en est arrivé à cet excès du mal qui souvent amène le retour du bien, quand les forces ne sont pas entièrement épuisées, et, Dieu merci, la France est forte encore!

« Non! non! quoi qu'on en dise, la nation n'est pas épuisée au point de pouvoir se résigner à voir les Autrichiens et les Russes envahir son territoire. Elle s'indigne au contraire à cette idée. Ses armées fourmilent de soldats, d'officiers, de généraux qui, malgré les privations, sont prêts à se battre et qui ne demandent, qu'un chef.

« Toutes ces forces sont prêtes à se réunir dans un seule main pourvu que cette main sache les diriger et qui doute de Bonaparte? Aussi comment s'étonner de l'enthousiasme que provoque son retour. Bonaparte en France, c'est pour le pays un gage de sécurité, de victoire, de gloire et de bonheur! »

« Que faire alors? disait Dupuytren.

— Ce que je vous ai proposé, dit Corvisart.

— C'est effectivement ce qu'il y a de mieux suivant moi.

— Quoi donc? demanda le comte.

— Raconter au général Bonaparte l'état dans lequel est le colonel, le prier de venir le voir, et peut-être que la vue du général redonnera de la force à ce cerveau ébranlé. »

Gringoire continuait sa lecture que Maurice écoutait avec une attention plus grande encore. Les trois hommes quittèrent la chambre et passèrent dans le salon.

Rossignolet, assis dans un vaste fauteuil, un tambour près de lui, paraissait plongé dans une méditation douloureuse. Au moment où les trois hommes entrèrent, le gigantesque major se leva et les salua militairement.

— Et mon colonel? demanda-t-il.

— Toujours dans le même état, mon pauvre Rossignolet, dit Corvisart.

— Il veut encore se tuer?

— Oui.

— Cré mille millions de n'importe quoi! et dire que sa pauvre petite femme...

— Eh bien? dit Dupuytren, a-t-on retrouvé les cadavres?

— Non, dit le comte; on a repêché les chevaux morts, la voiture, mais on n'a retrouvé aucun corps.

— Pas même dans les filets de Saint-Cloud?

— Non.

— Cela est bien étonnant, savez-vous? Qu'un corps disparaisse, cela peut s'expliquer, mais trois corps noyés en même temps...

— On prétend que le tourbillon dans lequel ils sont tombés engloutit tout.

— Est-ce certain, cela?

— Je m'en assurerai dit le comte.

— C'est fait, dit une voix claire.

— Niorres! s'écria le comte en voyant le jeune sergent-major entrer dans le salon; d'où viens-tu?

— Du Point-du-jour; je voulais sonder le gouffre.

— Eh bien?

— Je l'ai sondé; je me suis fait attacher par des cordes et j'ai plongé.

— Mais tu pouvais te noyer cent fois!

— Oh! que non; j'avais avec moi deux amis qui ont plongé aussi; Mahurec et le Maucot.

« Rien; le gouffre ne contient pas un seul cadavre.

— Voilà qui est décidément étrange, dit Dupuytren.

— Et nous avons sondé la rivière, je vous en réponds: rien, pas un corps; j'ai repêché le coussin de la voiture. »

Les trois hommes se regardaient avec étonnement.

« Qu'en pensez-vous? demanda le comte aux deux médecins.

— Je pense, dit Corvisart, qu'il faudrait causer de cela avec Fouché.

— C'est mon avis, ajouta Dupuytren.

— Je vais demander une voiture, dit M. d'Adore.

— Inutile, fit Corvisart en s'avançant, j'ai la mienne; venez. »

M. d'Adore et Corvisart quittèrent aussitôt la pièce; Dupuytren s'était approché de Louis.

« Vous ne vous ressentez plus de votre indisposition? demanda-t-il.

— Non, répondit le sergent-major, mon colonel a besoin de moi; je me porte bien. »

Dupuytren regarda fixement le jeune homme.

— Qu'est-ce que vous pensez, lui demanda-t-il, depuis que, après avoir exploré la Seine, vous n'avez retrouvé aucun cadavre?

— Je ne sais pas pas, répondit le sergent-major; mais j'ai parfois de bien singulières idées... et il y a à l'horizon comme une lueur d'espérance...

— Cré mille millions de n'importe quoi! si ça se pouvait dit le major.

— Au revoir, dit Dupuytren en saluant les deux soldats.

Louis et Rossignolet, demeurés seuls, se regardèrent.

— Veux-tu voir le colonel, sergent? dit le major.

— Non, dit Louis en secouant la tête; ça me fait trop de mal de le voir comme cela. D'ailleurs, il faut que je sorte.

— Pourquoi faire!

— J'ai une idée.

— Eh bien! où vas-tu!

— Je vais voir le général donc.

— Le général Bonaparte? s'écria Rossignolet.

— Eh oui.

— Où cela?

— Parbleu? chez lui.

— Comment, tu vas comme ça chez le général en chef, qui a un cortège d'habits brodés autour de lui, pire qu'un sérail de bédouins; et tu crois qu'il va te recevoir!

— Tiens, certainement.

— Ah ouich! compte là-dessus.

— Mais oui, j'y compte; il me recevra et il me parlera.

— C'est bon au camp cela: mais à Paris, avec le directoire à ses trousses, les conseils sur ses talons et tous les citoyens brodés pendus à ses manches, va donc te pousser là dedans avec tes sardines de major; on te signera la feuille de route sans se faire prier.

— Je verrai le général, dit résolûment Louis.

— Quand cela?

— Aujourd'hui, oui, je le verrai, dussé-je me coucher en travers de sa porte pour qu'il ne puisse pas rentrer ni sortir sans me reconnaître. Il n'a pas oublié son tambour de la 32[e], va, j'en suis sûr.

— Je crois bien, murmura Rossignolet, il n'oublie rien.

Deux minutes après le major était seul, arpentant le salon avec impatience.

— Cré mille millions de n'importe quoi! disait-il, ils font tous quelque chose et moi je ne fais rien de rien... c'en est honteux. Voilà Gringoire qui lit au colonel, et moi je ne sais pas une lettre; le citoyen d'Adore qui s'en va chez le citoyen ministre de la police; Bibi qui va présenter les armes au général, et moi je reste planté là, bon ni à rôtir ni à bouillir, comme un...

Rossignolet s'arrêta; il venait de sentir une main s'appuyer sur son épaule; il se retourna vivement.

— Le citoyen Jacquet, dit-il: comment diable es-tu entré sans que...

— As-tu toujours le poignet solide! dit Jacquet.

— Hein? fit Rossignolet.

— Je te demande si tu as toujours le poignet solide.

— Dame, je crois que oui.

— Alors viens avec moi.

— Tout de suite!

— Oui.

— Pour aller où.

— Jacquet regarda fixement le major.

Pour aller, répondit-il, dans un endroit où se trouvent réunis déjà trois autres hommes aussi forts que toi,

— Eh bien! quand j'y serai aussi, ça fera deux belles paires de gaillards.

— Oui; mais il faut que ces quatre-là en assomment peut-être trente autres.

— Sept et demi chacun; bah! j'en prendrai bien huit. Mais, minute, le colonel a besoin de moi.

— C'est pour lui ce que tu vas faire.

— Alors, dit Rossignolet, à gauche par quatre, comme disent ces gros talons de cavaliers.

II

LE CARREAU

On se souvient sans doute de cette boutique de marchand de vins de la rue Montorgueil dans laquelle Thomas avait réuni Gorain, Gervais, Rossignolet et Gringoire, le jour même où la nouvelle inattendue du débarquement en France du général en chef de l'armée d'Égypte était arrivée à Paris comme une étincelle électrique; c'était là que trônait la jolie Rosette, la belle écaillère.

A droite du cabaret s'ouvrait la boutique d'un marchand de salaisons et à gauche celle d'un marchand de beurre et d'œufs.

Le jour où nous revenons dans cette partie des halles, quelques instants après avoir quitté la maison du colonel, l'aspect de la pointe Saint-Eustache était toujours le même.

Même animation dans les rues adjacentes, dans les boutiques, sur le marché. Partout une foule empressée, agile, remuante, s'écoulant et se renouvelant sans cesse.

La boutique du marchand de vin de la rue Montorgueil était aussi remplie de ses habitués, mais cependant une préoccupation constante semblait s'être emparée de tous les buveurs. Tous à chaque instant tournaient leurs regards vers la porte et paraissaient examiner avec une attention inquiète et chagrine la grande chaise et la petite table de Rosette. C'est que sur la petite table on ne voyait que quelques bourriches éventrées et que la grande chaise était vide. Tout décelait l'abandon là où quelques jours plus tôt nous avons vu trôner la belle écaillère. Effectivement depuis le jour de son mariage, Rosette avait disparu, et depuis cet instant personne ne l'avait revue. Sa place était donc demeurée vide, et la halle entière s'était occupée et s'occupait encore de cette étrange et inexplicable disparition.

Devant chacune des deux boutiques voisines du cabaret, la place occupée depuis des années par les deux forts de la halle était également déserte, mais si les deux hommes avaient abandonné leur poste favori on savait au moins ce qu'ils étaient devenus. Depuis l'avant-veille Spartacus avait reparu sur le carreau de la halle et depuis la veille Cassebras était revenu à son tour.

En se revoyant, les deux forts, que la jalousie avait failli rendre ennemis irréconciliables, s'étaient tendus la main avec un même mouvement, et une étreinte énergique avait, à défaut de paroles pour exprimer la pensée, rendu clairement tout ce qui se passait dans leur âme.

Cassebras et Spartacus étaient de vieux amis; l'amour de Rosette pour l'un d'eux avait failli les désunir à jamais; la disparition mystérieuse de la belle écaillère avait resserré ces liens prêts à se rompre. Spartacus, au reste, avait constamment ignoré l'amour de son ami pour Rosette; et dans le premier moment, en voyant l'expression de la fureur que ressentait Cassebras, il avait mis cette fureur sur le compte de l'amitié.

Ce jour-là, les deux hommes qui avaient refusé toute participation au travail, qui avaient assez mal reçu les curieux toujours avides de nouvelles et les faux amis heureux d'avoir une occasion de compatir à une misère humaine, pour se débarrasser et des uns et des autres, les deux hommes étaient à l'angle même de la pointe Saint-Eustache, le dos adossé à la muraille de l'église et les regards fixés sur la boutique du marchand de vin, qui avait servi de siège à l'établissement de Rosette.

Cassebras et Spartacus portaient le costume qui leur était habituel; rien ne pouvait donc paraître changé au premier abord; mais, en les examinant plus attentivement, on demeurait saisi de la métamorphose subie par leur visage.

Spartacus avait les yeux flétris, le front chargé de nuages, l'air abattu, triste, désespéré; il avait vieilli de dix ans depuis quelques jours.

Cassebras était presque méconnaissable : ses regards brillaient d'un feu sombre, sa bouche était crispée, ses lèvres pâlies; une expression de haine, et presque de férocité, avait remplacé celle de bonté et de franchise qui était le caractère particulier de cette physionomie énergique.

— Écoute, mon vieux, disait Cassebras en appuyant sur chacune de ses paroles, qu'est-ce qu'est devenue Rosette? Tu n'en sais rien ni moi non plus. Qu'est-ce qui l'a enlevée et pourquoi l'a-t-on enlevée? Voilà encore ce que nous ignorons; mais ce que je jure, entends-tu, c'est de la délivrer si elle est encore vivante et de la venger si elle est morte. Après, je mourrai.

— Oh! dit Spartacus, ce qu'un chrétien peut faire, je le ferai.

— Mais vois-tu, pour agir, il faut bien nous entendre.

— Je voulais aller chez le ministre de la police, moi.

— Tu iras; mais pour cela faut mettre tes idées en ordre; et moi aussi faut que je les range dans ma tête. D'abord, depuis hier, tu ne m'as jamais expliqué bien clairement comment ça s'était passé.

— Quoi ?

— L'enlèvement de Rosette. Moi, j'ai quitté la table comme qui dirait sur le coup de neuf heures; ma mère était malade, je t'ai dit, et je voulais aller la voir.

— Eh bien! dit Spartacus, quand tu as été parti on a continué à chanter et à boire, mais à boire, que chacun a bientôt été en *brindezingue*, et on a dansé... quand tout à coup, dans la rue, on entend un charivari numéro un... De la musique et la lanterne magique, enfin.

— Tiens, la lanterne magique que crie l'un de nous.

— Oh! je voudrais la voir; je ne l'ai jamais vue, que dit Pomponne la belle poissarde.

— Est-ce que ça vous amuserait, mes enfants? demanda Thomas.

— Oui! oui! qu'on lui répond.

— Alors, je la paye; c'est dit.

— Et il appelle l'homme à la lanterne, qui monte avec sa boutique et sa musique. Moi, j'étais auprès de Rosette et le vin m'avait monté à la tête, et je ne savais plus ce que je disais. L'homme installe son appareil dans un bout de la pièce... nous étions là rangés... nous attendions...

— Faut boire un coup d'abord! que dit le montreur de lanterne.

— Et nous buvons tous, que nous en étions plus gais que des pinsons.

— Eteignez les lumières! que crie l'homme. Voilà les quinquets éteints. Il faisait noir comme dans un four... j'étais auprès de Rosette... je lui tenais la main... mais je ne voyais pas grand'chose. Mes yeux se fermaient comme malgré moi et il y avait une musique qui m'endormait... et je ne sais pas quand le spectacle a commencé; mais enfin je dormais...

— Mais les autres? demanda Cassebras.

— Ils étaient tous ivres, il paraît, et le lendemain ils ne se souvenaient de rien.

— Après? Continue.

— J'étais donc là, près de Rosette, quand tout à coup je sens quelque chose qui me pousse, me bouscule; je tombe avec ma chaise, et puis des cris et un bacchanal numéro un. Je me débarrasse, je reviens à moi, je me lève : j'étais tout étourdi, tu penses, et un moment je ne me rappelais rien. Il faisait noir; toutes les lumières étaient éteintes... on criait toujours et on aurait juré que tout le monde se battait... Je m'élance à tâtons en appelant : « Rosette! mon épouse, où es-tu? » Mais personne ne me répond, quand enfin les garçons montent avec des lumières. Alors je vois la salle de danse toute bousculée, les sièges renversés, les hommes et les femmes entassés pêle-mêle dans un coin, et plus de lanterne magique. » Rosette! » que je crie encore. Tous les autres me répondaient en hurlant, mais je n'entendais pas Rosette. « Rosette! Rosette! » que je répète, sans avoir encore beaucoup d'inquiétude.

— La mariée! oùs qu'est la mariée? que crient les autres.

— Et chacun l'appelle et elle ne répond pas, et tous la cherchent et on ne la trouve pas. Plus de Rosette, plus de mariée. Je crois à une niche qu'on veut me faire, je ris et puis comme il me semble qu'on se

moque de moi, je me fâche... je jure... Enfin on me dit que ce n'est pas une farce.

« Alors nous fouillons la maison, nous interrogeons tout le monde, quand un garçon de cuisine qui se tenait coi dans un coin et à qui je tire les oreilles pour le faire parler, me dit qu'il a vu descendre la mariée par la fenêtre.

— Par la fenêtre ! s'écria Cassebras.

— Oui ! le petit a dit cela.

— Comment ? Elle se sauvait?

— Eh non ! il paraît qu'on la descendait de force.

— Et je n'étais pas là ! s'écria Cassebras en fermant ses poings herculéens. Et j'étais... oh ! pourquoi me suis-je en allé !

Puis après un silence gros de muettes menaces :

— Après? après ? reprit-il.

— Après? poursuivit Spartacus, nous fouillâmes encore la maison sans trouver d'indice.

— Mais d'autres que le gâte-sauce avaient vu enlever Rosette ?

— Non !

— Quoi ! parmi les gens de la noce.

— Au moment où on commençait la lanterne, presque tous s'étaient endormis comme moi.

— Presque tous s'étaient endormis?

— Oui.

— Allons donc ! ce n'est pas possible. Qu'il y en ait beaucoup qui aient dormi, je veux bien, mais presque tous?

— Oui : il y en a quelques-uns qui ne dormaient pas, mais ceux-là n'ont pu rien voir. D'abord tout le monde avait bu, et puis il faisait nuit.

— Mais enfin, comment Rosette a-t-elle été enlevée?

— Voilà ce que je n'ai pu savoir en détails. Les uns disent d'une façon, les autres de l'autre.

— Comment?

— Il y en a qui prétendent qu'au milieu du spectacle et pendant que je dormais, la fenêtre a été brisée du dehors, que des hommes montés sur des échelles se sont précipités dans la salle et qu'avant qu'on ait pu faire un mouvement, ils étaient tombés sur les invités à grands coups de gourdins, puis ils avaient disparu presque aussitôt.

« D'autres disaient que c'était le montreur de lanterne magique et ses compagnons qui avaient brisé les fenêtres du dedans et qui s'étaient sauvés en volant des bourses. Effectivement il y avait eu des bourses de volées et entre autres celle du père Gorain. Aussi, il criait, fallait l'entendre !

« Mais ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est que personne n'avait vu disparaître Rosette, et cependant Rosette n'y était pas.

— Et depuis ce moment plus de nouvelles?

— Pas une seule ! Oh ! mais c'est ma femme à cette heure et j'ai le droit de la chercher partout ! Aussi je la chercherai et je la trouverai !

— Oui ! dit Cassebras, nous la retrouverons, j'en fais serment, et quand à ceux qui l'auront fait souffrir...

— Ceux-là !... s'écria Spartacus, je...

— Ceux-là, interrompit Cassebras avec un geste énergique, c'est mon affaire et on verra !

Puis changeant de ton et reprenant la main de Spartacus :

— Tu veux aller chez le citoyen ministre de la police? reprit-il.

— Oui ! dit Spartacus, mais avant je vas aller autre part.

— Chez qui donc?

— Tu te rappelles la voiture que tu as arrêtée avec ce grand soldat, l'autre jour?

— Oui.

— Tu sais que je m'étais jeté avant toi à la tête du cheval et que j'ai failli être écrasé?

— Oui ! oui ! je me rappelle. Eh bien?

— Eh bien, la dame de la demoiselle qui a manqué d'être tuée m'a fait un tas d'amitiés et m'a donné son adresse en me disant d'aller la voir. Je n'y ai pas été, tu penses, et je ne voulais pas y aller, quand tout à l'heure, l'idée m'est venue que cette citoyenne qui a l'air d'être la bonté même et d'avoir sa place bien haut, pourrait peut être m'être utile en ce moment pour retrouver Rosette.

— Comment se nomme la citoyenne?

— Chivry, et elle demeure rue de la Victoire, qu'elle m'a dit, près de l'hôtel Bonaparte.

— Eh bien, vas-y!

— Tu ne viens pas avec moi?

— Non, je reste ici.

— Pourquoi faire?

— D'abord je ne connais pas ta citoyenne, et puis je veux rester ici, car si Rosette s'échappe, c'est ici d'abord qu'elle reviendra.

— C'est vrai ! Alors, à ce soir!

Et Spartacus, après avoir serré la main de son ami, s'éloigna en jetant un regard furtif et voilé de larmes sur l'endroit où quelques jours plus tôt trônait la belle écaillère.

Cassebras, demeuré seul, parut se plonger dans un flot de réflexions pénibles. De temps à autre, cependant, il se redressait, interrogeait d'un regard ardent la rue Montorgueil, puis il faisait un geste d'impatience et il reprenait son immobilité première.

Près d'une heure s'écoula sans que le fort de la halle parût songer à quitter la place, et personne parmi tous ceux qui le connaissaient n'avait oser troubler sa solitude en s'approchant de lui.

Tout à coup cependant Cassebras sentit une main s'appuyer sur son épaule. Il tressaillit et se retourna brusquement.

— Le citoyen Thomas ! dit-il.

— Tu m'attendais ? reprit le nouveau venu.

— Oui.

— Alors tu veux bien que nous causions?

— Oui.

— Eh bien, viens avec moi au cabaret voisin : nous serons mieux pour causer dans une salle que dans la rue.

Cassebras fit un signe affirmatif. Quelques minutes après les deux hommes étaient installés dans un cabinet étroit attenant à la boutique d'un marchand de vin traiteur. Une table était entre eux, sur cette table on voyait deux verres et deux bouteilles, mais les verres demeuraient vides, et on comprenait que la présence des bouteilles était plutôt un prétexte qu'une nécessité.

Thomas s'était asssis le dos tourné au jour, plaçant Cassebras en pleine lumière. Le pied posé sur le bâton de son tabouret, le coude appuyé sur le genou, le menton dans la main, Thomas était dans une pose toute méditative, mais son regard d'aigle, rivé sur le fort de la halle, ne quittait pas celui-ci.

Cassebras soutenait parfaitement, et en homme qui n'a rien à redouter, ce regard qui pesait sur lui. Il attendait.

Un silence profond régnait dans la petite pièce. Enfin Thomas, fixant plus encore Cassebras, se décida à prendre la parole.

— Quand tu as quitté la noce, l'autre nuit, commença-t-il, pourquoi étais-tu parti si brusquement?

— Pour ne pas commettre un crime ! répondit nettement le fort de la halle; tu le sais bien.

— C'est possible ! mais j'étais bien aise que tu me le disses. Alors tu as eu un moment la pensée de tuer Spartacus?

— Oui.

— Et... peut-être Rosette?

— Oui !

— Eh bien, mais cela ne m'étonne pas. Ce qui m'é-

tonne, je te l'avoue, c'est que tu aies trouvé assez de force en toi pour t'arrêter et te sauver. C'était fort aimable pour les mariés ce que tu faisais là.

— J'étais fou.

— Où allais-tu?

— Je n'en savais rien.

— Mais enfin que voulais-tu faire?

— Je voulais me tuer.

— Ah !... et pourquoi ne l'as-tu pas fait?

— Parce que j'ai pensé à ma mère.

— Au moment de te jeter à l'eau?

— Oui.

— Et tu n'as pas eu d'autre motif pour te rattacher à l'existence.

— Non! dit nettement Cassebras.

— Et où étais tu quand tu as voulu te jeter à l'eau?

— Sur la berge du cours la Reine.

— Tu n'étais pas sur le pont?

— Non.

— Tu en es sûr?

— Parfaitement sûr.

Thomas sourit :

— Tu ne sais pas mentir! dit-il.

Cassebras le regarda sans sourciller.

— Pourquoi? demanda-t-il.

— Parce que tu cherches à me tromper et que tu ne peux y parvenir.

— Comment?

— Tu étais sur le pont et non sur la berge, et ce n'est pas la pensée de ta mère qui t'a empêché de te noyer, c'est parce que tu as appris l'enlèvement de Rosette... Est-ce vrai?

— Peut-être.

Thomas regarda fixement son interlocuteur.

— Ah ça! dit-il, est-ce que tu serais plus fort que je ne le supposais, toi?

— Je ne sais pas ! répondit Cassebras.

— Enfin, qu'est-ce que tu as fait ces jours derniers, depuis le jour de la noce jusqu'à hier où tu as seulement reparu.

— Ce que j'ai fait?

— Oui, où as tu été? Comment les as-tu passés, ces jours-là?

— Dame! tu dois le savoir, puisque tu sais tout.

— Tout, hormis cela, je l'avoue, dit Thomas, et c'est pourquoi je veux le savoir.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai une proposition à te faire qui dépend de la franchise de tes réponses.

— Quelle proposition?

Thomas regarda fixement Cassebras, puis se penchant en avant, il appuya ses deux coudes sur la table, glissa son torse en avant et donnant plus de fixité encore à sa prunelle :

— Tu aimes Rosette, lui dit-il, et Rosette en a épousé un autre. Elle était perdue pour toi, mais Rosette a été enlevée le jour même de son mariage. Elle a été enlevée et elle peut ne jamais revoir le mari qu'elle a à peine connu quelques heures!

— Eh bien? dit Cassebras d'une voix haletante.

— Eh bien, mon cher ami, s'il existe dans le monde un individu pouvant te dire, à toi, Cassebras : Cette Rosette que tu aimes, je vais te mettre à même de la voir et de lui plaire. Je t'apprendrai ce qu'il faut faire pour la séduire, lui faire oublier Spartacus et te faire aimer toi-même. Bref : tu étais malheureux et je t'apporte le bonheur... tu voulais mourir et je t'offre la vie!... Si un être humain venait te tenir ce langage, Cassebras, que répondrais-tu?

Le colosse s'était dressé subitement ; ses yeux étincelaient.

III

LE MARCHÉ

— Que répondrais-tu? reprit Thomas en voyant Cassebras immobile et frémissant de tout son être.

— Celui qui me dirait cela saurait où est Rosette et je lui dirais : tu vas m'apprendre où elle est !

— Et s'il ne voulait pas?

— Je l'étranglerais!

— Alors, tu ne saurais rien!

Puis, après un silence et jetant sur son interlocuteur un regard de commisération :

— Je suis venu ici pour te raconter un rêve que j'ai fait la nuit dernière, reprit Thomas.

— Un rêve? répéta le fort de la halle.

— Oui, un rêve, et tu vas voir s'il est intéressant. Il s'agissait de toi.

— Comment!

— C'était le jour de la noce de Spartacus et de Rosette, je te voyais comme tu étais réellement alors, pâle, défait, jaloux, souffrant toutes les tortures de l'enfer, mais n'ayant pas assez d'énergie pour mettre un terme à tes souffrances. Oh! tu endurais d'affreuses tortures, je le sentais.

Cassebras soupira.

— Tu voyais Rosette, cette femme que tu aimais, parée des plus beaux atours, plus belle qu'elle ne t'avait jamais semblé, entourée d'admiration et d'hommages, tu la voyais riante, fêtée, heureuse, et en face d'elle tu voyais celui qu'elle te préférait, celui qu'elle nommait déjà son mari, celui qui allait être désormais le but de toutes ses affections et de toutes ses tendresses.

— Tais-toi! murmura Cassebras.

— Mais non! il faut que je parle. Je comprenais tout ce qui se passait en toi, poursuivit Thomas et je cherchais en vain un moyen de te venir en aide, quand tout à coup, il me sembla que j'étais doué du pouvoir nécessaire pour faire disparaître Rosette...

— Hein?... s'écria Cassebras.

— Attends donc ! je te dis que je raconte un rêve...

Cassebras qui s'était soulevé sur son siège, se laissa retomber lourdement, serrant les poings et en proie à une émotion des plus fortes qu'il parvenait cependant à dominer.

— Après? dit-il. Continue, je t'écoute!

— Alors, reprit Thomas, usant de la faculté qui m'était accordée, je fis disparaître la belle Rosette, sans que tu pusses même t'apercevoir de cette disparition, car, dans mon rêve, tu ne t'étais pas sauvé.

— Après? après?

— Après... il y a une lacune à la suite de ce premier événement. Je ne me souviens plus. Tout ce que je sais, c'est qu'ensuite j'apercevais un petit bois bien frais, bien touffu, avec un beau soleil dorant les feuilles des arbres. Dans ce bois, un couple se promenait, homme et femme, bien amoureux tous deux, cela se devinait à la façon dont ils étaient penchés l'un vers l'autre. Ils parlaient bas, ils chuchotaient. Que se disaient-ils? je ne pouvais entendre. Enfin, ils se retournent et je reconnais... Rosette et Cassebras... tous deux le visage épanoui, les mains dans les mains, le verbe aimer sur les lèvres.

— Tais-toi! tais-toi! dit encore Cassebras.

— Bah! c'est un rêve! Laisse-moi raconter! En me voyant, tu poussais un cri de joie et tu m'appelais ton ami en me disant : Merci! C'est là-dessus que je me suis réveillé... Eh bien, que penses-tu de mon rêve?

— Que c'est un rêve! dit Cassebras en baissant la tête.

Thomas se rapprocha de lui :

— Si ce n'était pas un rêve, dit-il. Ou s'il dépendai de toi de faire de ce rêve une réalité ?

— Thomas!

— Aimes-tu Rosette ?

Cassebras hésita à répondre : il paraissait violemment souffrir. Thomas répéta sa question en accentuant les paroles d'une manière plus incisive encore :

— Réponds ! Aimes-tu Rosette ?

— Oui ! dit Cassebras.

— Tu as voulu mourir pour elle... mais si je te proposais de vivre pour elle, maintenant? Si je te disais : Cassebras, l'avenir peut être beau ! Rosette ne reverra jamais Spartacus... elle est libre... fais-toi aimer!

— Est-ce vrai, ce que tu dis là? s'écria le fort de la halle.

— Je n'en sais rien... suppose que ce soit vrai?

— C'est toi qui aurais fait enlever Rosette... pour me la garder?

— Si cela était, tu avouerais qu'il n'existerait pas de meilleur ami que moi!

Cassebras se leva brusquement comme agité par l'émotion la plus vive, puis revenant vers Thomas qui n'avait pas bougé et qui attendait :

— Qu'est-ce qu'il faudrait faire pour que cela soit? demanda-t-il d'une voix rauque.

Thomas le regarda fixement :

— Si tu aimes Rosette, dit-il, tu dois être prêt à tout faire.

— Et si je fais tout ce que tu me dis de faire...

— Je te dirai où est Rosette.

— Tu le sais, alors?

— Oui!

Cassebras serra les poings. Thomas tira une paire de pistolets de sa poche ·

— Comme tu voudras! dit-il simplement.

Cassebras fit un effort pour se contenir, mais son regard ne s'abaissa pas devant celui de son interlocuteur.

— Écoute, reprit celui-ci, nous en sommes arrivés à nous expliquer carrément, ne perdons pas notre temps en vaines menaces.

Cassebras prit un siège, le plaça en face de Thomas, s'assit en homme décidé, et, appuyant ses deux mains sur la table :

— Tu as raison! dit-il, parlons clairement.

— Eh! eh! fit Thomas en l'enveloppant dans un regard scrutateur, je crois que tu te formes.

— Va toujours, je t'écoute!

— Mais d'abord et avant tout, où as-tu passé les quelques jours qui viennent de s'écouler?

— Où je les ai passés? répéta Cassebras.

— Oui! réponds sans chercher! dit Thomas avec un accent impérieux.

— Je les ai passés à chercher Rosette.

— Où cela?

— Dans les bois de Ville-d'Avray, de Saint-Cloud, de Clamart, de Versailles, partout enfin...

— C'est bien! tu ne mens pas?

Cassebras regarda fixement Thomas :

— Pourquoi croirais-tu que je veuille mentir? dit-il

— Pour me tromper, parbleu!

— Où est Rosette? reprit Cassebras.

— Dans un endroit d'où seul je puis la faire sortir

Cassebras réfléchit un moment, puis il reprit avec une énergie extrême :

— Demande-moi ce que tu voudras!

— C'est décidé?

— Oui!

— Un mois de soumission absolue, et je te conduirai là où est Rosette, et... elle sera veuve, je te le promets, moi!

Cassebras tressaillit violemment.

— Rosette souffrira-t-elle d'ici là? demanda-t-il.

— Sa seule souffrance sera la privation de sa liberté.

— Tu me le jures?

— Je te le jure. D'ailleurs si je mens, tu te vengeras! Nous sommes le 26 vendémiaire, le 26 brumaire tu seras réuni à Rosette et pour toujours si tu le veux, car j'arrangerai les choses de façon à ce que tu aies l'air de la sauver, et elle te devra de la reconnaissance. Est-ce dit?

— C'est dit!

— A partir de cette heure, tu es à moi?

— Oui! dit Cassebras sans hésiter. Je te vends un mois de ma vie pour Rosette.

Thomas se leva :

— C'est bien! dit-il. Tu vas sortir d'ici, quitter la halle sans parler à personne, sans chercher à revoir Spartacus... Tu vas aller à Grenelle, dans la maison où tu as porté la caisse. Tu monteras au second, tu trouveras une porte ouverte, tu entreras dans une chambre, et tu m'y attendras. Tu as compris?

— Oui.

— Va alors, et compte sur ma promesse.

Cassebras sortit.

— Cet homme-là est à moi! dit Thomas en étendant le bras.

— Il s'est décidé bien vite! dit une voix.

Thomas se retourna sans manifester le moindre étonnement : Pick venait d'entrer par une petite porte percée au fond du cabinet.

— Tu trouves? dit Thomas.

— Oui.

— Et que conclus-tu de cette vivacité?

— Qu'elle pourrait cacher un piège.

— C'est possible, mais que nous importe le piège tendu si nous sommes certains de n'y pas tomber! Tu as donné les ordres pour la prochaine expédition?

— Oui.

— Cassebras en fera partie.

— Avec toi alors?

— Oui, je le mettrai à l'œuvre. Il payera sa dette comme chacun a payé la sienne, et, l'expédition achevée, il sera à nous, je te le promets.

— J'y compte, car ce sera un puissant auxiliaire qui, par la position qu'il occupe à la halle, pourra nous être du plus grand secours.

Un silence suivit cet échange de paroles. Thomas releva la tête.

— As-tu les rapports? demanda-t-il.

— Oui; je les ai tous pris, pensant te voir à l'heure indiquée, répondit Pick.

— Donne-les-moi.

— Ici? dit Pick avec étonnement.

— Eh, oui! il n'y a aucun danger : tout le monde de cette maison est à moi. Donc, pas de surprise possible.

Pick fouilla dans sa poche et en retira, non pas une liasse, mais une pincée de papiers (si je puis me servir de cette expression). Ces papiers étaient nombreux, mais d'une finesse extrême et pliés avec un art tel, qu'ils eussent pu facilement tenir dans le creux de la main.

Thomas les prit, les plaça sur la table et en ouvrit quelques-uns : ceux-là et les autres étaient recouverts d'une écriture très fine et très serrée, mais formée de caractères bizarres qui s'entrelaçaient les uns aux autres.

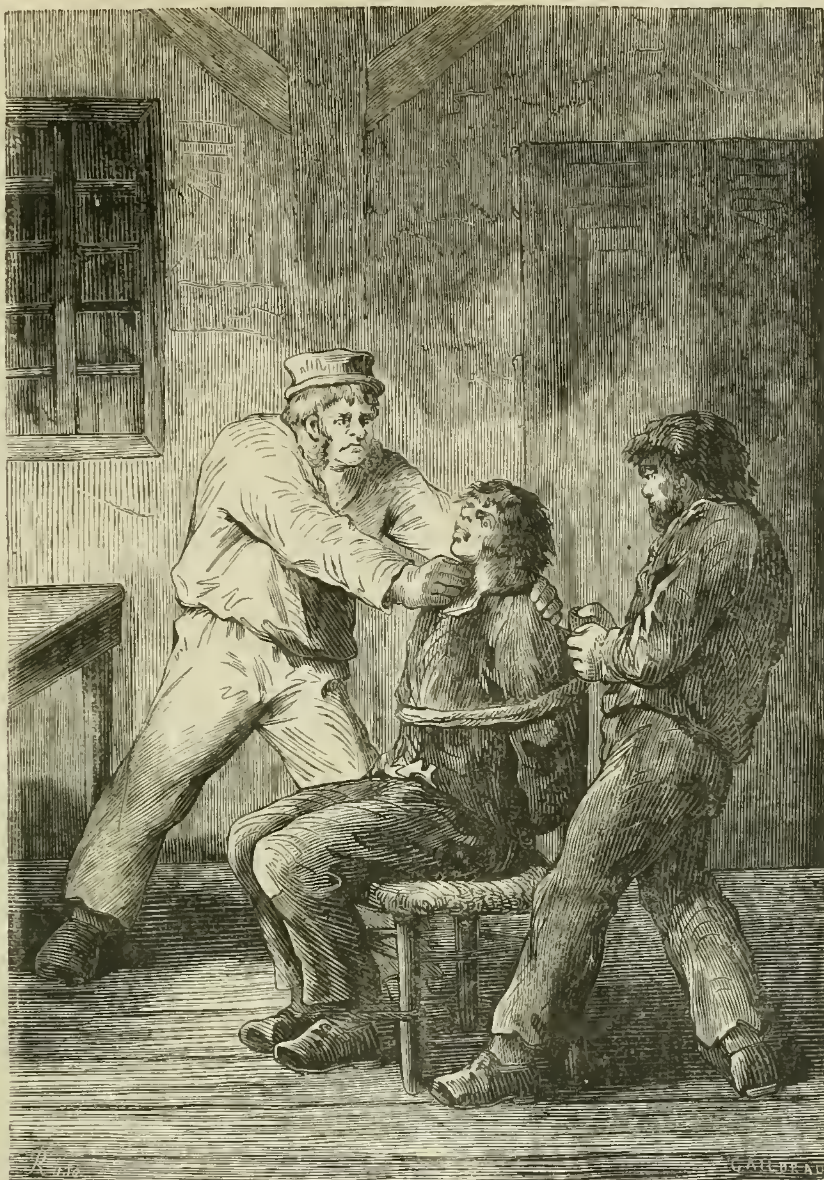
— Veux-tu les grilles? demanda Pick.

— Inutile! répondit Thomas.

IV

LES RAPPORTS

Thomas avait feuilleté les papiers et les avait reposés ensuite sur la table, à l'exception d'un seul qu'il



Amarre à quatre amarres, vieux! dit-il au Maucot. (Page 154.)

continuait à tenir entre ses mains et qui paraissait absorber toute son attention.

— Y a-t-il des notes à prendre? demanda Pick.

— Peut-être! répondit Thomas.

Et, tandis que celui-ci continuait sa lecture à voix basse, Pick prit dans sa poche un carnet, un crayon et un petit paquet de forme longue, enveloppé d'un papier bleu.

— Quelle grille? demanda-t-il.

— N° 7, dit Thomas.

Pick ouvrit son petit paquet et en tira une plaque de cuivre qu'il choisit au milieu d'autres. Cette plaque était extrêmement mince, et percée çà et là d'ouvertures irrégulières. Il ouvrit son carnet et appliqua cette grille sur une page blanche, puis il attendit, se tenant prêt à écrire.

— Epsilon! dit Thomas.

Pick traça aussitôt le caractère de l'alphabet grec sur l'une des places de la page laissées vides et blanches par la grille de cuivre.

— Tout marche à merveille! dit Thomas. A*** est de plus en plus folle de lui... Très fort... Si je viens à mourir, je le recommande à mon successeur... Il en sait assez... ne pas en dire davantage... Les doutes soulevés à propos de son identité sont dissipés... Redoubler d'attention à son égard... Qu'il soit constamment convaincu qu'il ne peut rien seul.

Thomas avait rejeté le papier et en avait pris un second :

— Ah! ah! fit-il après avoir lu quelques lignes. Renneville et d'Herbois commencent à se lasser ils sont prêts à céder... Eh bien, qu'ils attendent quelques jours, on verra...

— Rien à noter pour eux alors?

— Toujours même surveillance.

— Et les Gorain et Gervais?

— Fouché les a interrogés : ils ont balbutié, ils ont eu peur, ils ont dit bêtises sur bêtises... Le ministre les a placés sous la surveillance de deux agents, mais il n'a rien pu tirer d'eux de bien clair.

— Mais ne peut-il les interroger de nouveau?

— Si fait; il les fera revenir demain sans doute

— Et, cette fois, s'ils allaient parler.

Pick regarda son interlocuteur avec un ébahissement profond.

— Note, dit Thomas : la grille n° 2, cette fois.

— Pour Chivasso, alors? demanda Pick.

— Oui.

Pick tourna la feuille de son carnet, prit une autre grille et se tint prêt à écrire; Thomas commença en séparant ses phrases :

— Que Chivasso voie aujourd'hui Gorain et Gervais... qu'il leur ordonne de dire tout ce qu'ils savent... qu'ils racontent en détail l'affaire des munitionnaires et second...

— Mais... s'écria Pick.

— Ils peuvent d'autant mieux dire cela, que Jacquet et Fouché connaissent à fond cette comédie des munitionnaires...

— Cependant...

— Écris!

Pick cessa de formuler ses objections.

— Qu'ils entrent surtout dans des détails tels, que Fouché comprenne qu'ils servent de recéleurs à une bande...

— Mais, encore une fois...

— Écris donc! interrompit Thomas avec violence.

Puis il reprit d'un ton sec et mesuré :

— Qu'ils citent tous les noms qu'ils connaissent; enfin qu'ils n'omettent rien.

— Mais Fouché les fera arrêter.

— Fouché fera ce qu'il voudra.

— Cependant ils savent, et, s'ils parlent...

— Je te dis qu'il faut qu'ils parlent, que diable! J'ai mon plan tracé et c'est moi qui distribue les rôles! Tu feras parvenir cette note à Chivasso, au plus vite.

— Il l'aura avant une heure, à moins que tu ne me retiennes...

— Non. Ces rapports-ci sont insignifiants. Madame Geoffrin ne mourra pas, probablement... c'est stupide! Voilà encore une opération mal faite; et pourquoi? faute de soins, faute de réflexion! Ma parole, il faudrait que je fisse tout moi-même, que je ne m'en rapportasse qu'à moi...

Thomas passa à un autre papier.

— Le petit Niorres est amoureux de Rose. Je le savais, et cela nous sert à merveille. Écris, Pick, écris! Cela est pour Roquefort; prends la grille n° 9 et les caractères grecs.

Pick obéit.

— Exciter cet amour, dicta Thomas... le développer par tous les moyens possibles... s'en faire un levier pour agir sur le jeune homme. Troubler l'esprit de Rose... lui faire entrevoir un avenir brillant... qu'à un moment donné elle puisse tout oser pour ne pas être séparée de Niorres. Tu as écrit?

— Oui; c'est tout?

— Pour le moment; plus tard, j'aurai d'autres ordres à donner.

Thomas feuilletait les papiers tout en parlant.

— Ah! fit-il tout à coup en s'arrêtant comme s'il éprouvait un vif sentiment de surprise.

Puis se tournant vers Pick :

— La grille n° 1 *bis?* demanda-t-il.

Pick fouilla dans le petit paquet.

— Tu as peur de te tromper? dit-il en tendant la plaque de cuivre demandée.

— Peut-être.

Thomas appliquait la grille sur le papier, et étudiait les caractères qui apparaissaient par les jours réservés.

— Ce rapport, dit-il vivement, qui l'a signé?

— Tu le vois bien, répondit Pick.

— Et qui te l'a remis?

— Lui-même.

Un silence profond suivit ce rapide échange de paroles. Thomas paraissait plongé dans des réflexions profondes, que faisait naître la lecture du rapport qu'il tenait. Enfin, repliant le papier et redevenant parfaitement maître de lui-même :

— Exécute sur-le-champ les ordres que je viens de te donner, dit-il.

— Et pour ce qui concerne ce dernier rapport? demanda Pick.

— Rien à faire faire; je me charge d'agir.

Thomas accompagna cette phrase d'un geste impérieux, que son interlocuteur comprit sans doute, car, se levant vivement, il quitta le cabinet.

Thomas, demeuré seul, resta un moment immobile, comme si les réflexions auxquelles il venait de se livrer l'eussent absorbé de nouveau. Ses sourcils étaient contractés et des jets lumineux jaillissaient de ses prunelles. Se levant, il fit lestement le tour de la pièce.

Près de la fenêtre donnant sur une petite cour intérieure était suspendu, accroché à la muraille, un de ces baromètres de dimension gigantesque, tels que les aimaient nos pères et tels qu'on en trouve encore dans les campagnes. Ce baromètre, à ornements dorés, avait un cadran sur lequel étaient tracées les indications ordinaires. Une longue aiguille indiquait naturellement la marche du mercure, et son extrémité, terminée en flèche, pronostiquait la pluie ou le beau temps, la tempête ou le variable. Une aiguille mobile, indépendante, et se distinguant de l'autre par sa forme, aiguille que le doigt pouvait mettre facilement en mouvement à l'aide d'un petit piton extérieur, complétait l'ensemble de l'instrument.

Jusque-là rien que de fort simple, et le baromètre, ainsi disposé, ressemblait à la foule des instruments du même genre, qui se débitaient chaque année chez les opticiens du quai des Lunettes.

Thomas s'était approché de ce baromètre et en paraissait examiner attentivement les aiguilles. L'aiguille barométrique était en plein variable; son autre extrémité était donc sur le point opposé du cadran, cette partie veuve d'indication et qui porte d'ordinaire l'adresse du fabricant. L'aiguille mobile avait été fixée su le chiffre 8 correspondant au *beau fixe*.

Thomas souleva alors le baromètre de la main gauche, de façon à le détacher du mur suffisamment pour donner passage à la main droite; glissant l'index de cette main, il parut opérer une certaine pression; puis il remit l'instrument dans sa position primitive. La baguette ronde formant le cercle du cadran s'était détachée, se relevant sur elle-même, par quart, et maintenue par une succession de charnières très fines et parfaitement dissimulées. Au reste ce mécanisme semblait ne cacher aucun mystère, car la baguette relevée ne laissait voir qu'une bande de papier blanc collée à l'endroit où s'arrêtait le contour du verre du cadran.

Thomas prit un canif dans sa poche, appuya la pointe de la lame juste sur l'endroit indiqué par l'extrémité de l'aiguille mobile, et enleva lestement la bande de papier blanc correspondant, comme étendue, à la longueur de l'indication thermométrique beau fixe, placée au-dessus.

Le papier, enlevé délicatement, Thomas rabaissa la baguette ronde; puis il alluma une bougie placée sur la cheminée. Le papier qu'il tenait à la main paraissait d'une blancheur immaculée. Il ne laissait certes soupçonner aucun vestige d'écriture.

Thomas, le tenant par ses deux extrémités, le présenta à la lumière, non pour le brûler, mais pour le chauffer. Bientôt, et à mesure que l'action de la chaleur augmentait, des caractères jaunâtres commencèrent à apparaître sur le papier, qui finit par se couvrir d'une écriture large tracée à grands traits.

Thomas éteignit alors la lumière et s'approcha de la fenêtre pour lire, puis revenant vers la table il pri

un couteau et frappa avec la lame l'un des verres posés devant lui. Un garçon marchand de vin entra :

— J'ai faim, dit Thomas ; qu'as-tu à me donner tout de suite, sans attendre?

— Ce que voudra le citoyen, répondit le garçon.

— Tu as donc de tout? dit Thomas en regardant le garçon avec une expression de physionomie intraduisible.

— De tout, non, mais de pas mal de choses ; j'ai à ta disposition des huîtres, des harengs, du fromage, des œufs...

— Des pommes ? dit Thomas.

— Pas encore ; il y en a eu ce matin, mais il n'y en a plus ; on en attend.

— Donne-moi du fromage alors.

— Duquel?

— Dis à la marchande du troisième pilier qu'elle m'envoie celui que je prends d'habitude, je payerai la course à la fille.

Le garçon sortit précipitamment.

— Des huîtres, du hareng, du fromage, des œufs, murmura Thomas quand il fut seul. Très bien! Garbouillot, Isidore, Chat-Gauthier et Beaufrançois sont à leur poste. Pourquoi Rainette n'est-elle pas revenue?

Thomas s'était assis et avait repris le papier arraché au baromètre et il interrogea de nouveau les caractères tracés qui apparaissaient vaguement. Il demeura absorbé dans sa lecture jusqu'au moment où un pas lourd retentit au dehors. La porte du cabinet s'ouvrit et une femme (si toutefois ce nom peut être donné à la créature qui s'avançait) apparut sur le seuil.

Une jupe courte de laine, rayée rouge et noir, un corsage à basques de même étoffe, un tablier de grosse toile à bavette décelaient effectivement un costume féminin, mais il eût été difficile, tant la laideur du visage était grande, de dire à quel sexe pouvait appartenir ce monstre. Ce visage hideux était rendu plus horrible encore par une forêt de cheveux blonds non peignés qui s'échappaient par mèches incultes de dessous un mouchoir de couleurs voyantes drapé sur le crâne.

Des bras nus, secs et nerveux, une jambe, qui eût été assez fine pour une jambe d'homme, des épaules osseuses, complétaient l'ensemble.

En entrant dans le cabinet dans lequel Thomas se tenait assis devant la table, la femme fit un geste rapide.

— Ferme donc la porte! lui cria Thomas d'une voix rude.

La femme obéit en affectant une assez significative mauvaise humeur. Puis quand elle se vit seule avec Thomas, elle s'avança vivement et se plaça en face de lui.

— Je serais passé dix fois devant toi, sans t'avoir reconnue, Bamboulà, dit Thomas à voix basse.

— C'est le plus bel éloge que tu puisses m'adresser, répondit la femme, mais nous ne sommes pas ici pour nous adresser des compliments. Tu as lu mon rapport?

— Ton rapport, ta note, tout ; j'ai tout lu et je voulais te voir pour que tu me confirmasses de vive voix tes assertions écrites.

— Ce que je t'annonce est de la plus stricte vérité.

— Ainsi, ils partiront demain soir?

— A minuit, demain, ils seront à dix lieues de Paris.

— Alors il a été trompé?

— Complètement cette fois. Comment ne l'eût-il pas été? Ton plan était si habilement fait, la comédie a été si artistement jouée que moi-même j'ai été dupe. Il a fallu que la note vînt m'ouvrir les yeux.

— Oui dit Thomas en se levant avec un geste de domination, je réussirai encore comme j'ai réussi déjà. Cette fois rien ne saura m'arrêter. Il y aura réunion la nuit qui suivra leur départ, Bamboulà ; là, tout sera enfin expliqué.

— A quelle heure? demanda Bamboulà.

— Au lever du jour.

— As-tu prévenu?

— Non, tu préviendras ; que personne ne manque, car d'ici là bien des faits seront accomplis!

V

LA MAISON DE LA RUE DE LA VICTOIRE.

— Le citoyen Rœderer! le citoyen Boulay de la Meurthe! le citoyen Lemercier! annonça une voix sonore.

Les trois hommes, dont l'un était alors membre de l'Institut et, les deux autres, membres du conseil des Cinq-Cents, passèrent dans le petit salon.

— Le général Augereau! le général Leclerc! l'amiral Bruix! le citoyen Talleyrand! reprit le valet.

Et tandis qu'au dehors cette rue Chantereine, peu de jours avant encore si calme et si déserte, était encombrée de voitures de tous genres, le vestibule et les salons du petit hôtel situé au centre de la rue ne désemplissaient pas d'une foule avide de voir et de se faire voir, de parler et de se faire entendre.

Ce soir-là, où nous glissant dans les rangs de cette foule brillante et empressée, nous nous introduisons dans les salons de cet hôtel, devenu le point de mire de tous les regards, l'élite de la France semblait s'y être donné rendez-vous. Du moins, c'était la réflexion que faisait un homme qui, placé dans le grand salon, le coude appuyé sur le chambranle de la cheminée et dominant de là la foule des arrivants, causait à demi-voix avec deux autres personnages qui se tenaient debout également. Ces trois hommes avaient l'aspect froid, imposant et sévère de diplomates lancés à pleine voile sur le dangereux océan politique.

— Le général Moreau! le citoyen Regnaud de Saint-Jean d'Angély! annonçait le valet.

— Sur ma parole! dit l'observateur placé près de la cheminée, le salon du général Bonaparte est comme un terrain neutre sur lequel tous les partis peuvent se rencontrer.

— Cela est vrai! dit l'un des deux interlocuteurs. Voyez, Rœderer, l'ancien procureur de la Commune, qui vient de coudoyer Chénier et Chazal qui jadis l'ont proscrit.

— Ah! voici Regnaud de Saint-Jean d'Angély, notre brillant et fécond orateur.

— Et Dubois-Crancé, le ministre de la guerre.

— Vous savez qu'il a, pour ainsi dire, transporté son portefeuille ici; il passe toutes ses matinées avec l'illustre général.

— Voici le ministre de la justice.

— Cambacérès? le grand jurisconsulte : il aime le général Bonaparte comme le lierre aime le chêne, et le général l'affectionne beaucoup, dit-on.

— Cela est vrai.

— Ah! c'est Réal, le commissaire près le département de la Seine.

— Savez-vous, messieurs, que ce qui a lieu est véritablement extraordinaire et sans précédent dans l'histoire! Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, l'élite de la France se presse ici chez un jeune homme de trente ans à peine. Ce jeune homme est à Paris depuis quinze jours seulement et déjà le gouvernement des affaires lui arrive presque involontairement. A défaut de sa volonté, qui n'est rien encore on lui demande ses avis!

— Et quelle contenance il sait avoir, quelle réserve il sait tenir au milieu de ces empressements dont il est l'objet.

— C'est à peine s'il consent à se montrer depuis son retour. Il ne sort, pour ainsi dire, qu'à la dérobée.

— Vous savez que les officiers de la garnison de Paris lui ont envoyé une députation pour le prier de passer une revue? Le général n'a pu refuser, mais il diffère de jour en jour...

— Que dit-il, le général? demanda l'un des trois hommes à voix basse.

— Il écoute, il observe, mais il ne s'est ouvert à personne... il attend...

— Quand on est nécessaire, il ne faut pas craindre d'attendre, dit une voix.

— Bonsoir, Talleyrand.

— Bonsoir, Fouché.

Les deux hommes, le nouvel arrivé et celui qui était accoudé sur la cheminée, se serrèrent la main.

— Bonsoir, Corvisart; bonsoir, Lebrun! continua M. de Talleyrand en saluant les deux autres hommes.

Puis se tournant vers Fouché :

— Que m'a-t-on appris, continua-t-il en baissant la voix, que le général a été fort dur avec Barras, aujourd'hui?

— Oui! dit Fouché.

— Comment cela?

— Vous savez que nos chers directeurs, Sieyès excepté, n'ont qu'un désir : celui de fournir au jeune général l'occasion d'acquérir une gloire nouvelle en le mettant à la tête du commandement d'une armée.

— Ne parlait-t-on pas de l'envoyer en Italie?

— Précisément, et Barras ajouta, avec son mauvais goût ordinaire, que le général y avait une première fois assez bien fait ses affaires, pour n'avoir pas envie d'y retourner. Le propos revint aux oreilles du général, et bien qu'il ne pût être atteint par cette parole du *chef des pourris*, comme il nomme Barras, il se rendit au Directoire.

— Mais on l'avait fait demander, je crois, pour lui offrir un commandement à son choix.

— Cela est vrai, et là, en plein conseil, le général, regardant fixement Barras, lui répéta son propos et ajouta que s'il avait su faire ses affaires en Italie, ce n'était pas du moins aux dépens de la République, mais bien à son profit.

— Qu'a répondu Barras?

— Rien! il s'est tu.

— Et qu'a répondu le général à la proposition du commandement?

— Qu'il n'était pas encore assez reposé de ses fatigues et qu'il lui fallait quelque temps pour achever de se remettre.

— Il a raison.

— L'avez-vous vu, ce soir?

— Oui, je viens de le saluer, il est dans le petit salon avec madame Bonaparte.

Corvisart remarquant un signe échangé entre Fouché et Talleyrand, les quitta sans affectation. Le ministre de la police se rapprocha alors de Talleyrand et de Lebrun.

— Savez-vous quelle est la phrase qui est dans toutes les bouches en France, à cette heure? dit-il. C'est celle-ci : que va faire le général Bonaparte?

— Il peut faire ce qu'il veut, dit Lebrun, car tous les partis s'offrent à lui et le demandent pour chef : les patriotes, les modérés, les royalistes sont prêts à l'acclamer. Il n'a qu'à choisir.

— L'embarras du choix ne saurait exister, dit Talleyrand. Les patriotes ne voudraient se servir du général que dans l'intention d'abattre ce qui est. Ce sont toujours ces forcenés qui, sans cesse mécontents de ce qui existe, regardent le soin de détruire comme le plus précieux de tous. Ceux-là estiment le général, ils se plaisent à reconnaître son génie, mais ils craignent son esprit d'ordre. Ils redoutent sa fermeté dans les affaires; ils sentent enfin que le général Bonaparte une fois au pouvoir, on ne saurait le briser et le renverser comme on a fait de tous les héros d'un jour depuis huit ans.

— Cela est vrai, dit Lebrun; maintenant il y a ce parti dont Barras est le chef...

— Et que le général a surnommé si énergiquement et si justement les *pourris?*

— Oui.

— Oh! les *pourris* n'existent pas au point de vue politique. Qu'est-ce? des intrigants qui cherchent à faire fortune et qui se sont déshonorés en la faisant, des fripons toujours aux expédients, des hommes incapables, sans énergie et sans passion noble. Il y a de tout parmi eux : des jacobins, des modérés, des royalistes, et cependant ce parti n'est ni jacobin, ni modéré, ni royaliste.

— Ce n'est pas même un parti, dit Fouché, c'est une coterie nombreuse.

— Certes, reprit Talleyrand, ceux-là ne sauraient compter pour le général, car il a pour eux le plus profond mépris, ce mépris de l'honnête homme pour le fripon, de l'homme actif et laborieux pour le paresseux et l'indifférent. Quant aux royalistes, ils sont annulés depuis le 18 fructidor. Restent les modérés, le parti qui représente la grande majorité du pays. Les modérés qui craignent les fureurs des jacobins, qui n'espèrent plus rien d'une constitution usée et violée, qui veulent un changement et qui souhaitent que ce changement s'accomplisse sous les auspices d'un homme assez puissant pour qu'il assure enfin repos et tranquillité au pays. Ce parti-là a la minorité dans les Cinq-Cents, c'est vrai, mais il a pour chef Sieyès! Jusqu'ici il lui a manqué la force pour agir : que le général consente à lui prêter son bras et il agira.

— Ce qu'il faudrait donc, dit Fouché, ce serait mettre en rapport le général et le directeur.

— Oui, mais malheureusement jusqu'ici ils ne font rien pour s'entendre, dit Lebrun. Il y a entre eux incompatibilité d'humeur.

Talleyrand haussa les épaules.

— Qu'importe l'incompatibilité d'humeur! dit-il. La gravité des intérêts et l'adresse des intermédiaires doivent suffire pour pallier cet inconvénient... du moins pour un moment...

— Quand nous reverrons-nous? demanda brusquement Fouché.

Talleyrand se pencha vers lui :

— Demain, j'irai vous voir en sortant de chez Sieyès, dit-il, mais il faudrait que d'ici là le général consentît à promettre qu'il est prêt à répondre aux vœux de la France.

— Je lui parlerai, dit Fouché.

Et profitant d'un mouvement qu'un nouveau flot de visiteurs produisait dans le salon, il quitta la place pour se frayer un chemin vers un boudoir dont la porte subissait un véritable siège.

Dans ce boudoir était réuni ce que la société féminine française comptait alors de plus charmantes, de plus jolies et de plus spirituelles femmes : madame Bonaparte, mademoiselle Hortense, sa fille, madame Leclerc, madame Méchin, madame Cazeaux, toute cette cour de beauté enfin et d'élégance dont la réputation devait bientôt devenir universelle.

— Eh quoi! disait le général Bonaparte en souriant à sa femme, ce n'est pas une plaisanterie? Il y a encore des chauffeurs en France.

— Mais il y en a à Paris! dit madame Bonaparte avec impatience, et la preuve, c'est que dans cette rue, à deux pas de cet hôtel, on a assassiné toute une famille.... Demande plutôt au citoyen Fouché.

— Si j'avais une demande à lui adresser à ce sujet, ce serait pour savoir s'il a arrêté les coupables.

— Les coupables n'ont même pas été inquiétés, dit Corvisart qui se tenait près des dames.

— En vérité ? fit le général avec un froncement de sourcils. Quoi ! des crimes se commettent en plein Paris, et trois semaines après les auteurs de ces crimes ne sont pas arrêtés ?

— C'est ainsi, général.

— Je n'adresserai pas mes félicitations au citoyen Fouché.

En ce moment Lannes, se glissant dans la foule, parvint jusqu'auprès de son général et lui parla bas rapidement.

— Qui cela? demanda Bonaparte.

— Le petit tambour de la 32e.

— Niorres, le sergent-major qui a failli se noyer pour me suivre?

— Oui, mon général.

— Et il demande à me parler ?

— Sur l'heure; il est dans un état de surexcitation extraordinaire. On ne voulait pas le recevoir d'abord : il a tellement insisté que les domestiques ont cru devoir venir me chercher, car il me demandait aussi. Quand il m'a vu, il m'a juré que s'il ne vous parlait pas sur l'heure, il se brûlerait la cervelle cette nuit. Ma foi ! il avait l'air tellement déterminé, que je n'ai pas osé le renvoyer. Il est brave, cet enfant, et...

— Tu as bien fait; fais-le conduire dans mon cabinet, je vais aller le voir : pour qu'il insiste ainsi, il faut qu'il se passe quelque chose de grave.

Le jeune sergent-major de la 32e était debout, devant le bureau, attendant que son général lui adressât la parole. Bonaparte était entré dans son cabinet, un sourire bienveillant sur les lèvres.

— Bonsoir, Niorres, dit-il de cette voix qu'il savait rendre si douce et si terrible suivant les circonstances.

— Mon général ! balbutia le jeune homme.

— Qu'as-tu ? qu'est-il arrivé ? Le général Lannes m'a dit que tu avais insisté d'une façon extraordinaire pour me parler ce soir. Qu'as-tu à me demander?

— Mon général, il s'agit de mon colonel.

— De Bellegarde ?

— Oui, mon général.

— Ne va-t-il pas mieux ?

— Non, mon général; au contraire; le docteur Corvisart disait ce matin qu'il aurait de la peine à en revenir, ou que s'il en revenait il resterait fou.

— Eh bien, que puis-je?

— Le sauver, mon général.

— Comment ?

— En lui ordonnant de vivre : il vous écoutera, mon général.

Bonaparte haussa les épaules.

— J'aime Bellegarde, dit-il, et il le sait bien, mais quel que soit mon ascendant sur lui, crois-tu donc que je puisse l'empêcher de mourir en lui ordonnant de vivre?

— Oui, mon général ! répondit le jeune soldat.

Et, entrant aussitôt dans de minutieux détails, Louis raconta l'état singulier de la folie du colonel. Bonaparte s'approcha de la cheminée et agita un cordon de sonnette; un valet entra :

— Voyez si le docteur Corvisart est encore là, dit-il, et priez-le, s'il est dans le salon, de passer sur-le-champ dans mon cabinet.

Quelques instants après Corvisart entrait.

— Que me dit ce soldat? demanda le général en racontant en quelques mots ce que venait de lui confier le sergent-major.

— Il a dit la vérité, répondit le docteur.

— Croyez-vous donc, docteur, que ma présence puisse sauver le colonel?

— Je ne l'affirme pas, général, mais on peut l'espérer.

— Alors conduisez-moi près de lui, sur-le-champ. J'aime Bellegarde, qui est l'un de mes meilleurs officiers, et ce que je pourrai faire pour lui, je le ferai.

— Une visite de vous sans préparation pourrait être fatale, dit vivement Corvisart ; comme médecin, je m'y oppose.

— Quand pensez-vous que je puisse le voir ?

— Je ne sais encore; mais demain, général, je vous le dirai.

— Très bien, docteur, et souvenez-vous que je suis à votre entière disposition.

Puis, se tournant vers le sergent-major :

— Tu as entendu? reprit le général ; cela ne dépend plus de moi maintenant, mais du docteur.

— Oui, mon général, balbutia le soldat qui paraissait embarrassé, comme s'il eût encore eu à formuler une demande qu'il n'osait faire.

Bonaparte devina ce qui se passait dans l'esprit du sergent.

— Que veux-tu encore? demanda-t-il.

Louis, paraissant de plus en plus embarrassé, tournait son bonnet de police dans ses mains.

— Parle donc! reprit le général avec impatience Que veux-tu encore ?

— Un congé, mon général.

— Un congé ? répéta Bonaparte avec étonnement.

— Oui, mon général, un congé... illimité, pour moi, Rossignolet et Gringoire.

Le général fronça le sourcil.

— Un congé illimité ? dit-il. Voulez-vous donc tous trois quitter le service ?

— Oh ! non, mon général.

— Eh bien, alors, que signifie cette demande ?

— C'est pour pouvoir soigner mon colonel, et au besoin nous absenter s'il le fallait, mon général.

— Dans ce cas, dit Bonaparte, vous n'avez pas besoin de congé, puisque, par le fait, vous êtes tous trois détachés de votre corps et en mission en France. Enfin cela ne dépend plus de moi, mais du ministre de la guerre.

— Mon général, si vous n'avez pas besoin de nous pendant quelques jours, c'est tout.

Bonaparte réfléchit.

— Je vous accorde à tous trois un congé jusqu'au 15 brumaire, dit-il. Soyez à Paris le 16, car à partir de ce moment vous serez incorporés tous trois dans le 21e chasseurs, le régiment que Murat commandait en Italie. Va, jusque-là, tu es libre.

Et Bonaparte, adressant un geste amical au sergent-major, prit le bras de Corvisart et quitta avec lui le cabinet.

— J'aime cet enfant, dit le général ; c'est un de ces soldats destinés à devenir chefs : intelligence, courage et générosité sont de puissants moteurs. Il adore Bellegarde.

— Pauvre colonel ! murmura Corvisart.

— Est-il donc perdu ?

— Je le crains ; la disparition de sa femme a été pour lui un coup terrible.

— Oui, reprit Bonaparte ; M. d'Adore, que j'ai connu jadis en Italie, m'a parlé de cette affaire en détails. Il prétend que la mort de ces malheureuses jeunes femmes doit être mise sur le compte d'un crime.

— Il a raison.

— Ainsi, vous aussi croyez...

— Je crois aux chauffeurs, général, et pour moi, ce que vous disait madame Bonaparte tout à l'heure, à propos de madame Geoffrin, n'était que l'expression de la plus stricte vérité.

— Il n'y avait pas exagération?

— Je ne le crois pas.

Le général et le docteur rentraient alors dans le salon. Tous s'écartaient respectueusement sur leur passage. Bonaparte saluait avec cette grâce qui lui était familière et qui le rendait irrésistible lorsqu'il voulait l'être. Fouché, qui s'était glissé sur le premier rang, frappa les regards du général. Il s'arrêta devant lui :

— Savez-vous ce qui m'étonne le plus depuis mon retour en France? lui dit-il.

— Non, général! répondit Fouché en s'inclinant.

— C'est d'entendre parler à tout propos de l'organisation des chauffeurs.

— Mais, général, dit le ministre en se mordant les lèvres, vous n'en entendrez plus parler longtemps, car on est sur la trace de ces bandits.

— Hélas! dit Regnaud en souriant, voici bien longtemps que l'on est sur leurs traces!

— C'est qu'on y reste! murmura Talleyrand.

Le général, qui avait entendu le mot, lança au diplomate un regard profond. Talleyrand, se glissant comme une couleuvre, était près du général au moment où celui-ci atteignait l'embrasure d'une fenêtre.

« La France insultée au dehors! dit-il d'une voix sifflante, ses conquêtes perdues, l'Italie replacée sous la domination autrichienne, les Prussiens sur le Rhin, à l'intérieur l'anarchie, le vol, le pillage! Pas une route sûre! Partout défiance et inquiétude... Général! général! la France a besoin de vous! »

Bonaparte tressaillit, mais il ne répondit pas.

— J'aurai l'honneur de vous voir demain? reprit Talleyrand en s'inclinant.

Le général lui adressa un geste affirmatif, puis il passa. Le diplomate se glissa dans la foule : il rencontra Fouché qui lui prit le bras et l'entraîna vers la porte de sortie :

— Vous partez? lui dit Talleyrand.

— Je vais au ministère!

— Pourquoi?

— Pardieu! pour en finir avec les chauffeurs. N'avez-vous pas vu le mécontentement du général? Je veux lui prouver avant quinze jours ce que peut la police dans mes mains.

Talleyrand le regarda attentivement :

— Sérieusement, dit-il, pensez-vous pouvoir débarrasser la France de cette plaie?

— Oui! dit Fouché; depuis un mois mon plan est fait, et je réponds de la réussite.

Tous deux atteignaient alors le vestibule de l'hôtel; les valets s'étaient précipités pour faire avancer les équipages.

Talleyrand avait sa main appuyée sur le bras du ministre.

« Savez-vous ce que c'est que la République? lui dit-il en souriant de ce pâle sourire qui lui était particulier.

— Quelle question me faites-vous là? répondit Fouché, qui évidemment ne voulait pas répondre.

— Consultez l'histoire grecque et l'histoire romaine, vous me répondrez.

— Qu'est-ce que c'est?

— La République?... C'est le trait d'union entre la royauté et l'empire! »

La voiture venait d'avancer, la portière était ouverte : Tallleyrand s'élança dans l'intérieur sans regarder son interlocuteur.

VI

L'HOMME MASQUÉ

Ce soir-là, et quelques instants avant que Talleyrand et Fouché quittassent l'hôtel du général Bonaparte, une voiture, roulant rapidement, remontait la rue Saint-Honoré, se dirigeant vers la rue de la Ferronnerie. Arrivée à la hauteur des halles, la voiture tourna brusquement à droite, s'engagea dans cet enchevêtrement de ruelles inextricables qui formaient jadis le quartier des Bourdonnais, et continua sa course dans la direction du Pont-Neuf.

En atteignant la rue Boucher, elle tourna encore à droite, traversa la rue de la Monnaie et elle vint s'arrêter place de l'École. La portière s'ouvrit, et un homme s'élança légèrement sur le pavé. Cet homme portait l'un de ces vêtements très larges, très amples, à triple collet, que la mode avait adoptés alors et qui, se mettant par-dessus un autre costume, le cachaient entièrement et dissimulaient toutes les formes.

Triple collet voulait dire une douzaine au moins de collets retombant les uns sur les autres jusqu'à la taille. Le dernier collet ou le premier, c'est-à-dire celui placé au-dessus des autres, était droit, entourant le cou comme un de nos gros cache-nez. Il cachait à lui seul la moitié de la cravate blanche dont l'autre moitié montait jusqu'aux narines. Un chapeau à larges bords, des cheveux retombant en cadenettes et couvrant tout le front, et une paire de lunettes vertes formant masque, rendaient le signalement du promeneur nocturne fort difficile à prendre. Une canne colossale, un véritable rotin tordu comme une vis sans fin et fixé au poignet à l'aide d'une lanière de cuir, terminait l'ensemble du costume.

En voyant descendre son maître le cocher se pencha sur son siège, comme pour demander ses ordres.

— Attends! lui fut-il dit simplement.

L'homme au rotin traversa la place, gagna le quai, gravit la montée, et, tournant à droite, il s'engagea sur le Pont-Neuf.

Arrivé sur le terre-plein, il s'arrêta et regarda autour de lui : le pont était absolument désert et plongé dans une obscurité complète. L'incroyable s'approcha de l'escalier de bois placé le long de la muraille et qui fait communiquer le pont avec le terre-plein. S'assurant encore que personne ne pouvait l'épier, il commença sa descente lentement, avec précaution, en ayant soin de ne pas faire craquer les marches.

Après avoir franchi le premier tiers de la descente, il s'arrêta, se pencha sur la balustrade et parut examiner attentivement au-dessous de lui.

L'obscurité était profonde, cependant on pouvait remarquer, en dépit des ténèbres, une ombre noire glissant lentement sur le petit îlot qui forme la pointe de la cité, la proue du vaisseau de la bonne ville de Paris. Cette ombre paraissait par ses dimensions être celle d'un homme se promenant à pas lents.

L'incroyable fouilla dans la poche de son habit et en tira un mignon pistolet de poche à deux coups, tel que la manufacture royale de Versailles avait su les faire sous le règne de Louis XVI, le roi mécanicien.

S'assurant que les pierres étaient bien ajustées, que le bassinet était garni, l'incroyable enfonça le pistolet sous la manche de son bras gauche, tenant la paume de sa main, le pouce sur les chiens prêts à armer.

Le colossal rotin se balançait toujours au poignet droit. Ainsi préparé, l'incroyable reprit son mouvement de descente; bientôt il atteignit le terre-plein.

L'ombre qu'il avait aperçue du haut de l'escalier se tenait à peu de distance, rasant la muraille.

L'endroit était certes lugubre : ce grand pont, qui élevait ses arcades tristes et sombres au-dessus de la tête; sous les pieds cette terre humide rarement foulée; tout autour, les eaux du fleuve se brisant tumultueusement sur les piles; ces deux bras de la Seine s'avançant à droite et à gauche, pour se réunir dans une puissante étreinte, écumant, bouillonnant, tourbillonnant; puis la nuit profonde, solennelle, sans une étoile qui vînt diminuer l'épaisseur des ténèbres opaques.

L'incroyable s'était arrêté sans manifester la moindre émotion, et il attendait.

L'ombre parut hésiter un moment puis elle glissa lentement dans la direction de l'incroyable. Bientôt

une forme humaine se dessina nettement en dépit de l'obscurité.

Le personnage qui s'avançait avait le corps recouvert d'un vaste manteau dont l'extrémité des pans retombait sur les chevilles, et dont le gigantesque collet engonçait le cou et la tête. Un bonnet de laine brune, semblable à ceux des pêcheurs napolitains, recouvrait entièrement le crâne et descendait sur le front jusqu'aux sourcils. Le menton n'était pas enfoncé, comme celui de l'incroyable, dans les plis d'une cravate de huit pouces de haut, mais il disparaissait entièrement sous une barbe très épaisse et très noire.

Au premier abord, l'aspect de cet homme était étrange et avait quelque chose de fantastique, car on ne pouvait rien distinguer de toute sa personne, En s'avançant plus près de lui, on remarquait que le visage, de la lèvre supérieure aux sourcils, était recouvert d'un masque de satin couleur chair, tel qu'on en portait à Venise durant l'époque interminable du carnaval.

La forme du nez, celle des joues, étaient si parfaitement réussies, qu'il fallait un second coup d'œil pour comprendre la cause de cette immobilité du visage.

L'incroyable et l'homme masqué étaient à quelques pas l'un de l'autre, immobiles, silencieux et s'examinant réciproquement. L'incroyable étreignait la crosse de son pistolet de poche.

L'homme masqué comprit sans doute le sentiment de défiance que ressentait son compagnon, car écartant brusquement les longs plis de son manteau, il découvrit ses mains nues et vides, et le vêtement grossier qui lui recouvrait le corps et qui ne décelait la présence d'aucune arme.

« Tu vois que tu n'as rien à craindre, dit-il avec un accent d'emprunt évidemment destiné à cacher l'accent véritable.

— Je ne crains rien non plus, répondit froidement l'incroyable d'une voix au diapason trop aigu pour être sincère.

— Est-ce toi que j'attendais?

— Interroge, tu verras.

— Où est la bande à Chat-Gauthier?

— Boulevard Saint-Jacques.

— Combien a-t-elle d'hommes?

— Deux cent trois.

— Le mot de passe?

— Dragon, à la bombe! Et le mot de rencontre?

— Rouge d'Anneau en galfre!

— Tu vois que nous ne nous étions pas trompés. »

Un silence suivit ce rapide échange de phrases bizarres.

« Tu as confiance en moi? reprit l'homme masqué.

— Oui, dit l'incroyable. Pour le moment, j'ai confiance en toi, car je dois reconnaître que tu ne m'as pas trompé; mais, si tu ne m'as pas trompé jusqu'ici, qui me dit que tu ne me tromperas pas dans l'avenir?

— Tu le verras.

— Et s'il n'est plus temps d'agir quand j'aurai vu?

— Alors cessons nos relations.

— Non, j'ai besoin de toi.

— Alors aie confiance!

— M'as-tu apporté les instructions?

— Toutes celles qui te sont nécessaires ; attends-moi sans bouger.

L'homme masqué s'éloigna en suivant le terre-plein jusque sous l'arche du pont. Là, il disparut un moment complètement dans les ténèbres ; puis il reparut tenant un petit paquet à la main.

— Tout est là, dit-il en tendant le paquet à l'incroyable.

Celui-ci le prit et le mit dans sa poche.

— Tu n'as rien de plus à m'apprendre cette nuit? demanda-t-il.

— Rien; répondit l'homme masqué.

— Si j'avais besoin de te voir!

— Le signal convenu ; de même que si j'avais à te parler en cas d'urgence, le même signal, au même endroit; mais retourné.

— J'aurai un homme qui veillera.

— Bien! agis, et souviens-toi de ta promesse.

— Et toi de la tienne.

— C'est convenu.

— Qui de nous deux partira le premier? demanda l'incroyable.

— Toi, répondit l'homme masqué. Remonte sans t'occuper de moi et ne t'inquiète que d'une chose : c'est de ne pas être observé.

L'incroyable fit un signe affirmatif; puis, quittant son interlocuteur, il gravit lestement l'escalier de bois. Arrivé à l'extrémité supérieure, il s'assura, avant d'avancer, que la place était déserte. Bien convaincu qu'aucun œil curieux ne l'espionnait, il passa alors sur le pont, reprenant la direction de la place de l'École.

L'homme masqué était demeuré seul et immobile sur le terre-plein. Il resta longtemps sans faire un mouvement. Appuyé contre la muraille, absolument dissimulé dans l'ombre, il paraissait soit attendre patiemment, soit être absorbé dans des réflexions profondes.

Près de trois quarts d'heure s'écoulèrent ainsi. Enfin, quittant la place qu'il avait occupée, l'homme passa de l'autre côté du terre-plein, et s'avança sur la petite berge, jusqu'à l'endroit où, s'unissant à la pile du pont, elle cesse de présenter un point d'appui praticable.

Le murmure incessant de l'eau se ruant avec furie sous l'arche, et que la sonorité de la voûte rendait plus formidable encore, avait quelque chose de fantastiquement terrible, qui eût pu intimider les esprits les plus forts. L'homme masqué ne paraissait pas éprouver, lui, la moindre émotion.

Avançant la main droite, il prit un bout de corde qui était passé dans un anneau scellé dans la pile et il tira à lui. Bientôt une légère embarcation se détacha au milieu des ténèbres. L'homme la hala avec précaution, puis, quand son bordage fut à portée, il s'élança dans la barque, mais sans lâcher la corde qui l'empêcha d'être emporté par le courant.

La nuit était extrêmement noire, en cet endroit surtout où la masse de la voûte de l'arche projetait encore son ombre épaisse.

L'homme masqué, se retenant toujours à la corde, se pencha en avant comme pour interroger les eaux tumultueuses.

VII

L'INCONNU.

L'homme masqué demeura longtemps dans la même situation, se retenant de la main gauche à la corde passée dans l'anneau, le corps penché en avant.

« Bien! dit-il. Maintenant, le terre-plein. »

Sautant sur le rivage étroit, il longea la muraille, demeurant dans les ténèbres, et il explora le terre-plein avec une attention des plus minutieuses, mais en ayant soin de ne pas se détacher du pied du mur.

« De ce côté, aucun danger! murmura-t-il. Si j'eusse été espionné, j'eusse surpris l'espion, j'en suis certain. »

Revenant alors sur ses pas, toujours en longeant la muraille, il franchit toute la largeur du terre-plein et il regagna l'endroit où il avait laissé le petit bateau amarré presque sous la grande arche.

Reprenant la corde, il ramena l'embarcation et il sauta dedans comme la première fois, et toujours sans

lâcher la corde, ce qui l'empêchait d'être emporté par le courant.

Halant de nouveau sur cette corde, mais en sens opposé cette fois, il remonta sous le pont jusqu'à la hauteur de l'amarre. Alors, saisissant deux avirons, il lâcha le cordage et continua sa route, résistant au courant, remontant le grand bras de la Seine. Ramant avec une énergie et une habileté remarquables, l'homme atteignit le pont au Change d'abord, puis le pont Notre-Dame.

De temps à autre, le rameur s'arrêtait brusquement et, se retournant sur son banc, il examinait la rivière derrière lui, puis, la voyant unie et déserte, il reprenait ses avirons. Arrivé à la hauteur du quai de la Grève, l'homme masqué s'approcha de la rive, et, amarrant son embarcation à une pierre plantée dans la terre, il sauta par-dessus le bordage. De la main gauche il saisit son masque, de la droite il balança un pan de son manteau, et d'un même mouvement, enlevant le masque et lançant le pan du vêtement sur son épaule, à l'italienne, il ne donna pas à son visage le temps d'être baigné par l'air. Un curieux placé là, quelque attention qu'il eût apporté, n'eût certes pas distingué, même vaguement, la coupe de la figure.

Ainsi drapé, l'homme franchit le port au blé, gagna le quai, en faisant force détours et en inspectant toujours soigneusement de tous côtés terrain et horizon.

Bien certain de n'être pas suivi ni épié, il précipita sa marche et atteignit la rue de la Mortellerie. Courant alors avec une rapidité merveilleuse, il déboucha sur la place de l'Hôtel de ville.

Quelques fiacres stationnaient près de l'arcade Saint-Jean. L'homme fit signe à l'un des cochers, qui ouvrit précipitamment sa portière.

« Tu as de bons chevaux? demanda-t-il.

— Dame! ça dépend! répondit le cocher.

— Si on te paye double?

— Ils courront double aussi. Nous allons?

— Faubourg Montmartre. Je t'arrêterai. »

La voiture partit rapidement. Arrivé à destination, l'homme au manteau paya le cocher et le renvoya, en s'arrêtant devant une porte comme s'il eût eu l'intention d'y frapper, mais dès que la voiture fut partie, il revint sur ses pas, gagna le boulevard et le descendit précipitamment dans la direction du faubourg Saint-Honoré. Se retournant brusquement, il attendit.

« Allons! personne ne m'a suivi! murmura-t-il avec un soupir de satisfaction. »

Il était alors devant une maison d'assez belle apparence, bâtie sur le boulevard. Prenant une clef dans sa poche, il l'introduisit dans la serrure de la porte cochère, et il entra.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que la porte se rouvrait de nouveau et qu'un homme, entortillé des pieds à la tête dans une grande houppelande rayée, s'élançait sur le boulevard. Cet homme arriva lestement jusqu'au pavillon de Hanovre. Il y avait bal ce soir-là, et une file de voiture attendant pratique stationnait sur le boulevard.

Les alentours du pavillon étaient brillamment éclairés.

L'homme parut un moment hésiter avant d'entrer dans ce cercle lumineux, mais il se décida.

Les cochers et les commissionnaires ouvreurs de portière qui stationnaient là purent alors remarquer que l'homme à la houppelande portait sur l'œil droit un large bandeau de taffetas noir qui, montant sur le front d'un côté et descendant sur la joue de l'autre, rendait l'inspection du visage difficile, car de longues mèches de cheveux tombaient en *oreilles de chien* de chaque côté des joues.

L'homme à la houppelande, dont on ne pouvait pas plus distinguer les traits qu'il n'eût été possible de distinguer ceux de l'homme au manteau, appela un cocher et monta dans une voiture.

— Rue du Petit-Pont! dit-il.

Le cocher fouetta ses chevaux, et le véhicule se mit en devoir de gagner la destination indiquée. La l'homme descendit, paya généreusement le cocher et s'enfonça dans la rue Galande pour atteindre bientôt cette petite ruelle percée en contre-bas du quai actuel, que l'on nomme la rue du Fouarre et qui faisait communiquer la rue Galande avec la rue de la Bûcherie.

Au milieu de cette rue, à gauche en entrant par celle de la Bûcherie, s'élève une maison à pignon aigu et dont l'érection remonte bien certainement au quinzième ou au seizième siècle.

L'homme s'arrêta devant cette maison et frappa un coup sec à la porte qui s'ouvrit aussitôt. L'homme se glissa dans l'intérieur.

— Pigolet est là-haut? demanda-t-il, sans écarter le collet de sa houppelande, à une sorte de vieille sorcière aux cheveux jaunâtres et épars, qui avançait sa tête par l'ouverture d'un carreau pratiqué dans une porte.

— Pigolet est là-haut, oui! répondit la vieille femme.

— Et le meg?

— Pas encore arrivé.

— Et Beau-François?

— Il est là-haut aussi, avec Mesnard le boucher et Pigeon Belle-Pince.

— Le meg devrait être ici! reprit l'homme à la houppelande avec impatience.

On frappa de nouveau.

— Voilà le meg! dit la sorcière, je le reconnais à sa manière de frapper.

Elle courut ouvrir la porte.

Un homme grand, gros et vigoureusement charpenté franchit le seuil. La vieille tenait une lampe allumée à la main, et la lumière, portant en plein sur le visage du nouveau venu, éclaira la physionomie expressive du citoyen Thomas.

En apercevant l'homme à la houppelande et au bandeau, Thomas lui adressa un geste amical.

— Tu es en avance! dit-il.

— Oui! dit l'autre, je pensais te trouver seul en venant plus tôt.

— Tu voulais me parler?

— A propos d'Alcibiade. Il guérira!

— Bah!

— Je te l'affirme.

Thomas fit un geste d'impatience.

— J'ai fait une sottise! dit-il. Il aurait dû mourir sur le terrain : c'était si facile! C'est une école!

— Que veux-tu! on ne pense pas à tout.

— Mais on peut réparer le mal.

— Comment?

— Il est dans son lit, qu'il n'en sorte pas!

— Eh! le moyen! C'est Dupuytren qui le soigne à l'hôpital, et depuis l'affaire de la petite...

— Il est difficile à tromper.

— Oui.

— Bah! c'est égal. Si tu veux t'en charger... mais viens là-haut, que nous causions plus à l'aise. D'abord j'ai de grandes nouvelles à vous donner.

— Concernant l'affaire?

— Oui.

— C'est pour bientôt alors?

— Oui.

— Hein! fit l'homme au bandeau en tressaillant brusquement.

— Pour plus tôt que tu ne crois! répéta Thomas.

— Comment? »

Thomas se pencha vers lui :



— Au nom de la loi, tu es invité à me suivre. Habille-toi! (Page 159.)

« Ils partent! dit-il.

— Ils partent? répéta l'homme.

— Oui, tous cinq doivent bientôt quitter Paris.

— Tu en es sûr.

— Parfaitement certain. »

Puis après avoir réfléchi un moment :

« Montons! » dit l'homme au bandeau.

VIII

LA CAGNOTTE

« Alors, tu aimes la Cagnotte?

— Oui que je l'aime et l'adore!

— Et la Cagnotte est la nièce à Paille-de-fer?

— Comme tu dis.

— Et Paille-de-fer ne veut pas de toi pour neveu?

— Par le motif qu'il veut de sa nièce pour sa femme. Tu comprends, hein? La Cagnotte, elle, en veut bien pour son oncle, mais pas pour son mari, et c'est pourquoi Paille-de-fer voulait m'étrangler, quand toi et le camarade vous êtes venus me donner un coup de main.

— Et puis il parlait de la bande à Chat-Gauthier et de celle à Beau-François.

— Ah oui! les deux bandes rivales, moi, je suis de celle à Chat-Gauthier : voilà encore un motif.

— Et c'est la bande à Chat-Gauthier qui a fait le coup de Saint-Cloud, hein!

— T'en veux savoir trop long, pour un nouveau!

— Réponds, tout de même?

— Non!

— Réponds, que je te dis!

— Je ne peux pas!

— Eh bien, tu vas pouvoir. Allons, Maucot! un coup de main! »

C'était dans une pièce longue et étroite de cette maison du Gros-Caillou, que les lecteurs connaissent, que se passait la scène au début de laquelle nous venons d'assister.

Deux hommes, l'un vêtu en maçon, l'autre en chiffonnier, en maintenaient un troisième entre eux

deux. Ces deux hommes, c'étaient Mahurec et le Maucot: le troisième c'était Carmagnole, l'ancien adversaire de Paille-de-fer, Carmagnole, l'amoureux de la citoyenne Cagnotte.

Il faisait nuit noire au dehors : il pouvait être alors trois heures du matin, et tout le reste de la maison, hormis la pièce dans laquelle nous venons d'entrer, était plongé dans une obscurité complète.

Un silence profond, que rien ne troublait, régnait au dehors. A l'intérieur, on n'entendait que le bruit d'une respiration sifflante.

La pièce, aux murailles recouvertes d'un papier délabré, était triste, d'aspect misérable, et faiblement éclairée par une mauvaise lampe à la mèche charbonnant et dégageant une fumée épaisse et nauséabonde qui s'en allait en spirales lécher les solives saillantes du plafond.

Une mauvaise table, une mauvaise armoire, de mauvaises chaises de paille, composaient l'ameublement. Sur la table il y avait, pêle-mêle, des verres ébréchés, des pots égueulés, des assiettes fêlées, tous les débris d'un festin de gargote de bas étage.

Ce qu'il y avait de bon dans cette pièce où tout paraissait si détestablement mauvais, c'était un paquet de cordes, posé sur une chaise, mais quelles cordes ! Quelles amours de cordes ! Comme elles étaient fines, suivées, goudronnées, astiquées ! Un gabier en eût mangé, un maître voilier se fût pendu avec!

Aussi comme Mahurec, le vieux de la cale, les caressait amoureusement de la main gauche, ces cordes si mignonnes et si dures, tandis que de la droite il contraignait Carmagnole à une immobilité complète, en lui faisant, à l'aide de ses doigts de fer, ce qu'il nommait pittoresquement un *tour mort sur la barre du cou!*

— Amarre à quatre amarres, vieux! dit-il au Maucot. S'il tente seulement de ralinguer, je le mets en machemoure! Ficelle la carène... et un nœud plat! là! ça y est! Proprement astiqué que je dis.

Mahurec et le Maucot se redressèrent en reculant pour être mieux à même d'examiner leur œuvre. Carmagnole solidement garrotté à l'aide de la corde si fine et si dure, était fixé sur sa chaise et dans l'impossibilité de tenter un mouvement.

— Une! deux! reprit Mahurec! Amène la citoyenne!

Maucot tourna sur lui-même, il atteignit une petite porte à l'aile d'une seule enjambée, ouvrit cette porte, disparut dans un cabinet sombre, puis reparut presque aussitôt en portant une chaise sur laquelle une femme était garrottée comme l'était Carmagnole, mais de plus que Carmagnole, elle était bâillonnée. Le gabier provençal plaça la chaise de la femme à côté de celle occupée par l'homme. Prenant un couteau, il en approcha la lame du bâillon qui recouvrait la bouche :

— Attention, estimable paroissienne de mon cœur, dit le Maucot. Je vais couper l'amarre, qué! mais si tu pousses tant seulement ouf! je manque de respect à ton sexe en te faisant avaler ta gaffe! Comprends, té

Et d'un coup net et ferme, il trancha les liens du bâillon. Le visage empourpré de la Cagnotte apparut alors en pleine lumière.

Mahurec avait assisté à cette scène sans y prendre part. Quand le Maucot eut terminé, il prit un siège et se plaça carrément en face des deux personnages qui le contemplaient avec des yeux hagards.

— Pour lors, commença le vieux gabier en posant sa main formidable sur son genou, en voilà assez de carnaval et tâchons de nous larguer la vérité en grand! Pour commencer, l'ami et moi, pas plus maçon que chiffonnier, pas plus terriens qu'un cachalot. Matelots finis! gabiers premier choix et qui ont juré la pendaison des faillis chiens de ton acabit!

Pour lors nos commandantes, deux femmes au cœur d'or, deux madones de Brest, ont été crochées une nuit à Saint Cloud par un tas de pirates de ta société. Tu en étais! nous le savons et le particulier qui nous a mis dans tes eaux est un fier pilote!

Pour lors le matelot et moi avons dit à nous-mêmes : nos commandants ont le cœur chaviré en grand, l'espérance est dans la vase, faut courir un bord pour la remettre à flot.

Et que nous nous sommes déguisés et que le matelot et moi avons mis le cap sur ta cassine oùs que nous sommes arrivés à point pour te tirer, toi et ta particulière, des grappins d'un autre citoyen pirate. Tu te souviens, hein! Allons, réponds!

— Oui! murmura Carmagnole.

— Pour lors, reprit Mahurec, le matelot et moi avons d'abord employé la douceur et l'amitié en masquant nos manœuvres; pour lors, tu nous as fait faire fausse route, mais le matelot et moi qu'est pas plus bête qu'un terrien, ouvrait l'œil.

La vigie te signalait toujours, vieux caïman, et les gabiers ont le grappin solide. A cette nuit on t'a repincé en grand! Te voilà ficelé, amarré, toi et ta particulière, et nous te disons : faut larguer la vérité en grand, sinon les gabiers vont aller la crocher au fond de ta carène. Comprends, hein?

Voilà des jours et des nuits que tu nous fais courir des bords sans fin! En panne, cette fois! Tu étais des gredins qui, à Saint-Cloud, ont enlevé nos commandantes ; si on ne t'a pas mis encore le pouce sur la lumière, c'est que le citoyen Jacquet l'avait défendu : il voulait te faire jaser. Mais assez causé pour ne rien dire.

Tu as enlevé nos commandantes, tu sais où elles sont, tu vas nous le dire sur l'heure, ou toi et ta particulière vous allez jouir d'un agrément dont les sauvages n'en voudraient pas pour leur dessert. »

Mahurec s'arrêta.

« C'est dit, qué! ajouta le Maucot en s'avançant.

— Alors entonnons l'entretien, reprit Mahurec.

— Une idée, qué! Le caïman va jaser, c'est convenu ; mais s'il masque en grand, qui est-ce qui nous le prouvera? »

Mahurec se frappa le front et réfléchit.

« Autre idée! reprit-il ; calfeute-moi le pertuis de l'entendement à la citoyenne, recale-la dans le coin noir, et causons amicablement ici avec le caïman. Ensuite on fera jaser la pirate, et si elle donne le même point que l'autre, c'est qu'il aura largué la vérité ; sinon, je lui tortille le cou en deux temps. Compris, hein, corsaire de malheur.

Le Maucot avait enlevé de nouveau la Cagnotte et l'avait retransportée dans le petit cabinet. Là, il prit une couverture de coton dont il coupa un morceau et l'appliqua en mentonnière sur les oreilles de la femme ; puis, avec une poignée d'étoupe qu'il avait dans sa poche, il acheva, suivant son expression, de *calfater* les oreilles de la compagne du chauffeur, de manière qu'il fût impossible de distinguer un son. Puis il rentra dans la pièce, et, pour plus de sécurité, il referma la porte.

« C'est paré! dit-il à Mahurec.

— Or donc, reprit celui-ci, en avant la causette! »

Et s'approchant de Carmagnole qui n'osait formuler une plainte :

« Je vas t'interroger, lui dit-il ; le Maucot, qui est un citoyen éduqué, écrira les demandes et les réponses. Ensuite de quoi on interrogera la particulière, et si, entre vos deux réponses, il y a tant seulement une hésitation... je te coule, le temps de hisser une flamme! As-tu bien compris?... Réponds!

— Oui, murmura Carmagnole.

— Pour lors, attention à la manœuvre!... T'étais à Saint-Cloud.

— Oui.

— Combien que vous étiez en tout?

— Onze.

— Qui vous commandait ?
— Le meg.
— Ça veut dire le commandant en chef des brigands ?
— Oui.
— Comment avez-vous fait ?
— Le meg avait tiré son plan d'avance. Quand les deux *pigolets* furent ivres...
— Les *pigolets* ? qui ça ?
— Les receleurs, quoi, ceux qui reçoivent les marchandises.
— Le Gorain et le Gervais en sont donc ?
— Oui.
— Ah ! les gueux ! si je mets jamais le grappin dessus !... Enfin, continue.
— Quand les *pigolets* furent ivres, nous passâmes dans la cour, nous nous habillâmes, et ensuite dans le jardin. Je ne sais pas où étaient les autres, mais moi et trois camarades nous attendîmes dans une allée. Ce ne fut pas long ; bientôt le meg revint avec les camarades qui portaient les deux femmes et les deux enfants...
— Brigands ! murmura le Maucot dont les yeux étincelaient.
— Canailles ! fit Mahurec. Après ?
— Une voiture attendait de l'autre côté de la rue avec des amis ; on y conduisit les deux femmes et les deux enfants qu'on y fit monter, et la voiture partit.
— Ensuite ?
— Deux camarades et moi allâmes faire disparaître toutes les traces, ratisser toutes les allées, et nous revînmes nous mettre à table.
— Ensuite ?
— Nous avons continué à souper.
— Et puis ?
— Nous sommes revenus à Paris chacun de son côté. C'est tout ce que je sais.
— Et les deux femmes, qu'est ce qu'on en a fait ?
— Je ne sais pas.
— Et les deux enfants ?
— Je ne sais pas davantage.
— Sont-ils encore vivants au moins ?
— Je le crois, mais je n'en sais rien. »
Mahurec regarda le Maucot.
« Qu'est-ce que tu en dis ? demanda-t-il.
— Je dis, s'écria le Provençal, que celui-là est un chauffeur, une de ces canailles qui chauffent les pieds des honnêtes gens pour leur faire dire où est leur trésor. Si on lui chauffait un peu les os des jambes, à celui-là, pour lui faire larguer la vérité ? »
Mahurec se retourna vers Carmagnole.
« Tu en sais plus long ? dit-il.
— Non, répondit le bandit, je le jure !
— Tu ne sais pas où sont nos commandantes ?
— Non
— Eh bien, il faut que tu le saches cependant, ou que je te déralingue comme un gabier de poulaine ! »
Mahurec s'était levé avec rage.
« Apporte la femme ! » dit-il.
Le Maucot obéit, on recommença sur la Cagnotte l'interrogatoire de Carmagnole. La femme avoua, sans hésiter, qu'elle faisait partie de la bande des chauffeurs, qu'elle se costumait d'ordinaire en homme, et que le jour de *l'affaire* de Saint-Cloud, comme elle appelait l'attentat, elle avait rang parmi les invités de Gorain et de Gervais.
Ses réponses furent en tous points identiquement conformes à celles de Carmagnole, et de même que le bandit avait nié savoir ce qu'étaient devenus les femmes et les enfants après être montés en voiture, elle déclara qu'elle n'en savait pas plus long.
Mahurec et le Maucot frémissaient d'impatience. Menaces, prières, ordres, rien ne pouvait faire changer le système des prisonniers. Disaient-ils la vérité ? Cela était possible, mais Mahurec ne le croyait pas

Emporté par la fureur, le Maucot bondit sur Carmagnole et la Cagnotte.
— Puisqu'ils ne savent rien, s'écria-t-il, faut les tuer!
Et ses poings formidables s'élevaient menaçants.
— Jacquet l'a défendu ! s'écria Mahurec en retenant le Maucot.
En ce moment un sifflement aigu, absolument pareil à celui des serpents, retentit dans la rue.
— La Caraïbe! dit Mahurec en courant vers la fenêtre qu'il ouvrit.
Saisissant un bout de corde attaché au pied de la table et préparé d'avance, il le lança dans le vide. Quelques instants après une tête à la physionomie expressive apparut dans l'encadrement de la croisée, et un jeune homme costumé en matelot s'élança légèrement sur le plancher de la chambre.
Mahurec retira la corde et referma la fenêtre. Le jeune matelot dardait ses regards sur les deux prisonniers.
« Ce sont ceux-là ? demanda-t-il avec un accent guttural.
— Oui, Fleur-des-Bois, répondit Mahurec.
— Qu'ont-ils dit ?
— Rien de nouveau que ce que nous savions.
— Ils refusent de parler ?
— Oui ! ils disent qu'ils ne savent pas.
La Caraïbe approcha son visage de celui de Carmagnole d'abord, et de celui de la Cagnotte ensuite; elle examina minutieusement ces deux physionomies à l'expression hideuse. Sa sagacité de sauvage lui fit concentrer toute son attention sur la Cagnotte.
— Celle-là doit parler! dit-elle.
— Elle ne sait rien ! répondit Mahurec.
— C'est possible; mais si elle ne sait rien elle en connaît d'autres qui doivent savoir. Ce sont ces autres là qu'il faut qu'elle nous nomme, et elle les nommera !
— Moi! jamais! hurla la Cagnotte avec une expression farouche.
— Ah ! ah ! fit la Caraïbe, tu avoues que tu peux nous instruire !
La Cagnotte ne répondit pas ; elle se mordait les lèvres.
— Tu parleras ! dit Fleur-des-Bois.
La Cagnotte releva la tête.
— Jamais! dit-elle avec un accent de défi. J'ai juré; je ne dirai rien ! D'ailleurs je ne sais rien ! J'ignore ceux qui savent... Et puis, tue-moi si tu veux, je ne parlerai pas !
Fleur-des-Bois regarda froidement la femme.
— Tu parleras! dit-elle lentement. Tu parleras! tu révéleras où sont ceux que nous cherchons; tu feras plus encore, misérable ! tu me mettras sur la route de celui que je ne puis rencontrer, de celui dont le sang m'appartient tout entier ! Oui, tu parleras ! Et si tu ne sais rien, tu me diras ceux qui savent !
La Cagnotte supporta le regard acéré de la Caraïbe, mais elle ne baissa pas la tête.
— Troun de l'air ! hurla le Maucot, et dire que Jacquet a défendu de leur aplatir la carène.
— Mais il faut qu'elle parle ! s'écria Mahurec.
— Elle parlera ! dit Fleur-des-Bois.
La Cagnotte fit entendre un ricanement sourd.
— On m'appelle la *muette!* dit-elle, et je ne perdrai pas mon nom. Tue-moi ! je ne dirai rien.
— C'est ce que nous allons voir ! dit simplement la Caraïbe.

IX

LES MOTS DE PASSE.

Fleur-des-Bois s'approcha des deux prisonniers, et après un instant d'examen attentif :

— La Cagnotte aime Carmagnole, dit-elle, et Carmagnole aime la Cagnotte. S'ils étaient riches, ils pourraient être heureux... Ils peuvent être riches.

Puis, s'adressant à la Cagnotte :

— Veux-tu parler? dit-elle.

L'autre ne répondit pas.

— Où sont celles que nous cherchons?

Même silence.

— Qui peut nous apprendre où elles se trouvent?

Les lèvres de la Cagnotte ne firent pas un mouvement. Ses regards fiers lançaient des gerbes d'étincelles.

— Ton oncle ne veut pas que tu épouses Carmagnole, reprit la Caraïbe; ton oncle est méchant, cruel, implacable! Si tu refuses de répondre, tu seras livrée à lui...

Carmagnole fit un mouvement, la Cagnotte le contint du regard.

— Tu seras livrée à lui, reprit Fleur-des-Bois. Maintenant parle, et tu demeureras libre avec Carmagnole et je payerai chacune de tes paroles au poids de l'or.

La Caraïbe s'arrêta :

« Cent francs ! » reprit-elle.

« Un silence profond régna dans la pièce. Personne ne bougeait. Tous attendaient, demeurant immobiles.

« Où sont les femmes et les enfants? demanda la Caraïbe.

— Je ne sais pas ! répondit la Cagnotte.

— Et toi? reprit Fleur-des-Bois en s'adressant à Carmagnole.

— Je ne sais pas!

— Où est celui qui peut nous le dire?

— Je ne sais pas!

— Il faut que l'un de vous sache!... Deux cents francs... cinq cents... mille... Veux-tu parler?

Carmagnole lança un regard ardent sur sa compagne. Il était évident que l'appât d'un or si facilement gagné commençait à exalter le bandit : il pâlissait, il rougissait tour à tour, il était sur le point de parler.

« Veux-tu parler ? dit Fleur-des-Bois.

— Non ! rugit la femme.

— Et toi ?

— Non! dit Carmagnole après une hésitation nouvelle.

— Quinze cents ! » dit Fleur-des-Bois.

Carmagnole tressaillit.

« Veux-tu parler? reprit la Caraïbe.

— Non ! non vociféra la Cagnotte, ne parle pas, je te le défends, ne dis rien !

— Deux mille ! dit Fleur-des-Bois, ou rien !

— Je parlerai ! s'écria Carmagnole.

— Parle donc ! dit la Caraïbe ; sans hésiter, ou, je te le jure à mon tour, dans une heure tu seras mort et la Cagnotte sera en la puissance de son oncle.

— Je parlerai ! répéta Carmagnole.

— Lâche ! dit la Cagnotte.

— Je parlerai!... Je t'aime ! dit le bandit ; je ne veux pas que tu retournes auprès de Paille-de-Fer qui te fera souffrir ; je veux l'argent promis.

— Tais-toi ! je te l'ordonne ; qu'on me tue !

— Parle! dit Fleur-des-Bois.

— Tais-toi ! tais-toi ! hurla la Cagnotte.

— Parle! ou je n'hésite plus : dans une minute, il sera trop tard! parle! réponds!... Où sont celles que nous voulons sauver?

— Je l'ignore, répondit Carmagnole d'une voix entrecoupée, mais il y en a un qui le sait.

— Qui?

— Chat-Gautier.

— Où est-il?

— A Grenelle.

— Comment peut-on le trouver?

— Dans la rue Violet, la seconde ruelle à droite, la troisième boutique, celle d'un épicier. Chat-Gautier est là.

— Comment faut-il le demander?

— Frapper, un premier coup en disant : Grenoble, un second en disant : Marseille, et un troisième en disant : Gap.

— Grenoble, Marseille, Gap ? répéta la Caraïbe.

— Oui.

— Et il viendra?

— En lui donnant le mot de passe et le mot de rencontre.

— Et ces mots?

— Je vais vous les apprendre! » dit une voix brève.

La porte venait de s'ouvrir sans bruit et un homme entrait.

« Jacquet! dirent à la fois Mahurec et le Maucot.

— Ils parlent enfin ! s'écria Jacquet en courant vers les deux prisonniers.

— Oui : je les ai contraints ! dit la Caraïbe. Pourquoi ne m'as-tu pas laissé agir plus tôt? Pourquoi avoir attendu?

— Il le fallait. Crois-tu que j'aie moins hâte que toi d'arriver au but? Mais il fallait attendre, car il faut non seulement venger nos amis, mais la société entière.

Puis se tournant vers Carmagnole.

« Réponds sans hésiter! » dit-il.

Et d'une voix vibrante il prononça cette phrase :

« Dragon à la bombe! »

Carmagnole et la Cagnotte tressaillirent en se lançant un regard rapide.

« Réponds! dit Jacquet.

— Rouge-d'Auneau en gaffre! » répondit Carmagnole en baissant la tête et comme terrifié par quelque événement inattendu.

Jacquet se redressa : son œil intelligent lança un regard de triomphe et une expression joyeuse illumina, rapide comme l'éclair, sa physionomie mobile.

« Maucot et toi, Mahurec, dit-il, vous allez demeurer ici à la garde de ces deux personnages. Il faut les séparer et les placer dos à dos afin qu'ils ne puissent échanger ni un signe, ni un regard, ni un jeu de physionomie. Qu'ils ne prononcent pas un mot jusqu'à mon retour.

« Compris ! » dit Mahurec.

Jacquet se tourna vers Fleur-des-Bois :

« Viens à Grenelle! dit-il.

— Vous allez crocher le Chat-Gauthier? dit le Maucot.

— Oui !

— Eh qué! je vais avec vous!

— Non ! demeure!

— Mais t'es pas solide, l'ancien, et pour crocher le Chat...

— Attends ici, te dis-je. D'ailleurs nous ne serons pas seuls; Rossignolet m'attend en bas.

— Le major! ah! que les mistrals me démâtent ! Tire ta coupe en double ! As pas peur, vieux!

— Veillez sur ceux-là! dit Jacquet, et quoi qu'il arrive, quelle que soit la longueur du temps que nous demeurerons absents, ne quittez pas cette pièce, attendez et songez que la réussite de notre entreprise est peut-être dans ce qui va s'accomplir avant une heure!

— Va ! dit Mahurec. Je me charge des deux oiseaux, et si tu ne les retrouves pas entiers, tu auras toujours les morceaux ! »

Jacquet fit signe à la Caraïbe, et tous deux disparurent, s'élançant dans l'escalier.

X

UNE QUERELLE DE MÉNAGE.

M. Gervais avait pour habitude prise de se réveiller tous les matins à huit heures ; il se dressait sur son

céans, il étendait les bras, il ouvrait la bouche en murmurant :

« Quelle heure est-il?

— Huit heures ! répondait madame Gervais qui était déjà à sa toilette.

— Bon ! ajoutait Gervais, je vais me lever ! »

Il se retournait, il s'allongeait et... il se rendormait. A neuf heures la bonne montait : le bruit réveillait Gervais :

« Quelle heure est-il ? demandait le bourgeois.

— Neuf heures !

—Ah! voilà qui est un peu fort! mon épouse vient de me dire qu'il était huit heures.

— Monsieur, il en est neuf!

— Et vous m'avez laissé dormir ! mais je ne suis qu'un paresseux!

Et Gervais se levait en maugréant, en criant après la bonne qui l'avait laissé dormir, après sa femme qui l'avait trompé, après lui-même, après tout le monde. Cette scène se reproduisait tous les matins depuis un bout de l'année jusqu'à l'autre, de sorte que jamais Gervais ne s'était levé de bonne humeur.

Habillé, il descendait, toujours de mauvaise humeur, prendre son café au lait, puis après quelques mots aigres échangés avec son épouse, il s'en allait tête nue et en pantoufles chez le perruquier voisin, se faire raser. L'opération durait généralement de deux heures à deux heures et demie, car Gervais connaissait toutes les pratiques du barbier et aimait à causer avec chacune d'elles.

Gorain survenait et les deux amis allaient faire leur tour aux halles jusqu'à ce que Gervais se sentît l'estomac tiraillé par la faim, ce qui lui aigrissait aussitôt le caractère et le mettait de fort mauvaise humeur.

Gervais rentrait pour déjeuner : il commençait invariablement, après avoir franchi le seuil de sa boutique, par ce qu'il nommait *donner une chasse* à Antoine, le commis, sous un prétexte quelconque, et trouvait moyen d'infliger un blâme.

Avait-on fait beaucoup d'affaires dans la matinée on avait *gaspillé*, on avait vendu trop bon marché.

N'avait-on rien fait, au contraire, c'est qu'Antoine ne savait pas attirer la clientèle, c'est que la montre était mal faite et une foule d'autres excellentes raisons.

Gervais avait pour principe qu'un maître de maison ne doit jamais être content de ses employés.

« Il faut bien tenir son monde en haleine! » disait-il encore.

Quand Gervais avait fini de maugréer après Antoine, il grondait la jolie mignonne, puis comme le repas n'était pas toujours prêt, il criait après la cuisinière.

Cela durait jusqu'au moment où madame Gervais, impatientée, prenait le haut ton et criait à son tour après son mari : alors Gervais se taisait, puis on déjeunait : après déjeuner, Gervais mettait les mains dans les poches de son gilet, se renversait en arrière, bâillait, se tournait et se retournait et, se plongeant tout à coup dans les réflexions les plus profondes, il dormait sur sa chaise. Quand il se réveillait, il se sentait la tête lourde et prenant son chapeau et sa canne (s'il faisait beau, son parapluie rouge à anneau, s'il pleuvait) il allait respirer l'air tantôt au Tuileries, tantôt sur les boulevards, tantôt au Palais-National. Là, on rencontrait des amis, on causait, on échangeait des nouvelles, on voulait toujours s'en aller, mais le temps marchait si vite!

Enfin Gervais redevenait sombre, il avait faim ! Il était taquin, morose, tracassier, irritable. Il rentrait son chapeau sur l'oreille et le sourcil froncé. Il criait en rentrant parce que le dîner n'était pas prêt, et madame Gervais, qui était assez peu patiente, l'invitait, avec énergie, à aller reprendre sa promenade. Invariablement, le repas du soir commençait par une dispute comme avait commencé celui du matin.

Enfin on se mettait à table et la faim en s'apaisant permettait à l'amabilité de se montrer; mais en voulant être aimable, Gervais devenait bavard et il ne permettait pas, quand il parlait, que l'attention ne fût pas concentrée exclusivement sur lui, ce qui impatientait madame Gervais au point que la dispute qui avait cessé au rôti, reprenait généralement au dessert.

Après dîner, Gervais, pour se calmer, redormait sur sa chaise. Quand il se réveillait, il reprenait son chapeau et sa canne ou son parapluie rouge et il allait faire un tour au café. Là, on se retrouvait entre amis, on se rappelait ses folies de jeunesse tout en faisant un domino ou un piquet voleur.

Gervais, qui jouait fort mal tous les jeux, perdait régulièrement la consommation, ce qui le remettait de fort mauvaise humeur. Et en quittant ses amis, il disait en leur serrant la main et en levant les yeux au ciel :

« Voilà pourtant trente ans que je suis dans les affaires ! Quand donc pourrai-je me reposer? »

Quant à madame Gervais, qui faisait tout, on se contentait de demander parfois des nouvelles de *l'état de sa santé*. Gervais, irrité par l'argent perdu rentrait donc de mauvaise humeur. Quelquefois madame Gervais dormait, alors le calme régnait dans le ménage; mais quand la digne citoyenne était encore éveillée, la moindre étincelle servait à mettre le feu aux poudres et la bombe éclatait avec fracas.

La dispute commencée le matin au lever se prolongeait donc souvent jusqu'au coucher, mais comme on s'en bornait aux tracasseries orales, on avait coutume de dire en parlant des deux époux : « C'est un bien bon ménage! »

Ce soir qui avait précédé les événements rapportés dans les précédents chapitres, Gervais était rentré son chapeau placé plus sur l'oreile que jamais et sa canne portée horizontalement sous l'aisselle, ce qui était le signe invariable d'une mauvaise humeur caractérisée. C'est que ce soir-là Gervais avait été poussé à jouer, avec la sienne, la consommation des amis, et que, suivant sa coutume, il avait perdu. Deux écus! Gervais ne se pardonnait pas à lui-même : on comprend ce qu'il devait être à l'égard des autres!

Madame Gervais ne dormait pas : elle n'avait même pas commencé à se déshabiller. Elle venait de terminer des comptes avec Rose qui prenait congé d'elle.

— Bonsoir, monsieur Gervais ! dit Rose en regagnant sa chambre.

— Comment, dit Gervais en fronçant les sourcils, tu n'es pas encore couchée, toi?

— Tu le vois bien! répondit aigrement madame Gervais.

Rose refermait la porte : les deux époux se retournèrent l'un vers l'autre et se regardèrent mutuellement, Gervais son chapeau sur sa tête, sa canne sous le bras; sa femme un bougeoir à la main. Les effluves magnétiques qui se dégageaient des prunelles indiquaient l'irascibilité naissante du système nerveux :

— Ah çà ! dit Gervais, est-ce que je n'ai plus le droit de faire une observation chez moi?

— Ah ! répondit madame Gervais en haussant les épaules, vous savez bien que si, car vous en abusez assez de ce droit-là ! Vous n'êtes ici que pour crier!

— Madame Gervais!

— Oh! laissez-moi donc tranquille avec vos gros yeux! vous savez bien que je n'en ai pas peur! Qu'est-ce que vous a fait cette petite Rose pour lui parler avec une voix de croquemitaine? Est-ce sa faute, si vous avez encore perdu comme un imbécile!

— Madame Gervais! Madame Gervais! s'écria le bourgeois en voulant devenir imposant.

Madame Gervais, qui avait posé son bougeoir sur une table, était en train de dégrafer sa robe.

— Croyez-vous, reprit-elle, que je ne sache pas ce que vous faites tous les soirs à votre café? Un bel établissement! Vous perdez votre argent comme un dindon que vous êtes.

Gervais qui venait d'oter son chapeau et qui le déposait avec sa canne sur le marbre de la commode, se retourna en prenant un air solennel :

— Citoyenne Gervais! dit-il, souvenez-vous que si je sais perdre quelque argent le soir pour me distraire, j'ai su aussi en gagner beaucoup en travaillant! Ah!

— Eh bien, et moi? riposta madame Gervais en enlevant sa robe qu'elle tenait suspendue au-dessus de sa tête, est-ce que je me suis croisé les bras par hasard?

— Il n'aurait plus manqué que cela! J'aurais peut-être dû me tuer à travailler tout seul!

— Oh! vous tuer? Si vous mourez jamais, ce ne sera pas de fatigue, bien sûr!

Gervais enlevait son habit et, les bras tendus derrière le dos, il faisait des effort inouïs pour faire glisser les manches sans y parvenir. Il avait oublié de détacher les boutons des poignets :

— Suis-je donc si gras? dit-il.

— Oh? riposta vivement madame Gervais, si vous êtes maigre, ce n'est pas pourtant faute de manger!

— Madame! Il me semble qu'on oublie un peu trop ici que je suis le maître!

Madame Gervais était demeurée en jupons et en corset. Détachant le lacet avec cette merveilleuse adresse de la femme civilisée, elle avait commencé à délacer ce que quelques médecins nomment (peut-être avec raison) *l'instrument de torture*.

En entendant la phrase prononcée par son mari, elle fit un pas en avant, mais sans cesser ses fonctions, et avançant le cou en agitant la tête avec des signes de menaces :

— Le maître! répéta-t-elle d'une voix railleuse. La maison sait s'en passer, alors, dans ce cas! Quand vous étiez aux Antilles, chez les sauvages, au *diable au vert* enfin, est-ce que la maison avait besoin de vous pour marcher?

— Qui sait? dit ironiquement Gervais en déboutonnant son gilet. Elle n'en marchait peut-être que mieux?

— Mais certainement!

— Citoyenne Gervais! s'écria le bourgeois demeuré en culotte et en chemise.

— Tiens! dit madame Gervais, à vous entendre ne croirait-on pas que je ne suis bonne à rien?

— Si vous n'aviez été bonne à rien, je ne vous eusse pas prise! dit Gervais en détachant sa cravate.

— Plait-il?

— Dame! vous n'aviez pas de dot!

Madame Gervais était assise près de la table, une jambe croisée sur l'autre, un démêloir d'une main, tandis que de l'autre main elle détachait les épingles noires et le peigne de sa coiffure et qu'elle posait le tout sur ses genoux.

Gervais, debout en face d'elle, toujours en culotte et en chemise, était en train de se couvrir le crâne à l'aide d'un bonnet de coton très blanc, très haut, très pointu et orné à sa base d'une fontange bleu de ciel.

Entendant son mari formuler le reproche qu'il semblait lui adresser, madame Gervais, qui se tenait une mèche de cheveux de la main gauche, tout en passant dedans son peigne à l'aide de la main droite, afin de la contourner pour la faire passer à l'état de papillotte, madame Gervais releva les yeux sans relever le front.

— Pas de dot! s'écria-t-elle. Vous osez me reprocher!..

— Je ne reproche pas, dit Gervais, je constate, madame!

— Eh! j'étais si gentille, et vous étiez si laid! D'ailleurs, reprit la citoyenne, qu'est-ce que vous aviez, vous, quand vous m'avez épousée?

— J'avais mon fonds.

— Il ne valait rien, et s'il est relevé aujourd'hui, ce fonds, c'est bien grâce à moi! Ah! je vous engage à parler, à me faire des reproches, vous qui depuis des années n'êtes bon ni à rôtir ni à bouillir!

— Madame Gervais! madame Gervais!

— Eh bien, quoi? Est-ce que vous croyez que vous m'empêcherez de parler avec vos grands airs et vos grands bras!

— Mais, je...

— Qu'est-ce que vous avez fait depuis votre retour de la Cochinchine? Vous avez couru la pretantaine avec votre Gorain, un gros hérisson qui a fait mourir sa pauvre femme à force de travail! Ah! vous voudriez peut-être en faire autant, vous, et devenir veuf un jour! mais, jour de Dieu! ne vous réjouissez pas si cela arrivait! je viendrais la nuit vous tirer par les pieds!

— Madame Gervais... ma bonne amie... ne plaisantons pas... dit Gervais qui n'aimait pas ce genre de conversation.

— Ah! vous voudriez peut-être que je sois morte pour mieux faire vos farces! reprit madame Gervais; mais ne l'espérez pas! J'ai bon pied, bon œil, et je...

— Mais, madame Gervais, encore un coup... Ah! mais savez-vous que parfois je regrette les Antilles!

— Eh! il fallait y rester! Je ne vous regretterais pas, moi!

— Comment? Que voulez-vous dire? Madame Gervais, je vous somme de vous expliquer! »

Les deux époux, se menaçant des yeux, le visage empourpré, les mains frémissantes, étaient dans l'attitude de deux coqs de combat prêts à s'élancer l'un sur l'autre.

Un coup sec retentissant dans le silence de la nuit vint métamorphoser subitement la scène. Gervais et sa femme continuèrent à se regarder, mais l'expression du regard n'était plus la même. Un étonnement profond mêlé d'inquiétude se peignit sur leur physionomie.

« Il me semble... qu'on frappe! dit Gervais.

— Oui! » dit madame Gervais.

Un second coup frappé plus rudement que le premier retentit aussitôt.

« Ah! mon Dieu! qui ça peut-il être à pareille heure! s'écria Gervais.

— Qui est là? que veut-on? demanda madame Gervais qui, plus hardie que son mari, s'était avancée vers une pièce voisine (celle servant d'entrée) et avait entrebâillé la porte de communication avec la chambre.

— Ouvrez! cria-t-on du dehors.

— Qui êtes-vous? répéta la marchande.

— Ouvrez, au nom de la loi! »

Gervais et sa femme se regardèrent encore en ouvrant des yeux et une bouche énormes.

XI

UNE ARRESTATION.

« Au nom de la loi! avait répété Gervais. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que ça peut être?

— Ouvrez donc! cria-t-on du dehors.

— Mais... citoyens...

— Ouvrez! ou je fais enfoncer la porte. »

Un coup de crosse retentissant bruyamment appuya la menace. Madame Gervais avait lestement passé ses pantoufles et enfilé une robe du matin. Elle courut ouvrir. »

Un homme, la taille ceinte d'une écharpe tricolore, s'avança sur le seuil; dans l'ombre on pouvait distinguer la tête de plusieurs soldats. L'homme entra, et

'adressant à Gervais, qui, toujours en chemise et pieds nus, demeurait immobile et comme métamorphosé n statue, il lui posa la main sur l'épaule :

« Le citoyen Gervais ? dit-il.

— C'est moi, balbutia Gervais.

— Au nom de la loi, tu es invité à me suivre. Habille-oi !

— Mais... pour aller où ?

— Cela ne te regarde pas ! habille-toi ou je te fais enlever ainsi.

— Mon mari ! mon pauvre mari !... s'écria madame Gervais en se précipitant dans les bras du bourgeois qui demeurait comme hébété.

— Allons ! reprit l'homme à l'écharpe, pas de scène et dépêchons-nous. »

Madame Gervais voulut insister, mais prières, supplications, instances, tout fut inutile. Gervais était toujours immobile à la même place et paraissant ne pas avoir conscience de ce qui se passait sous ses yeux.

Au moment où on avait frappé, le bourgeois avait achevé sa toilette de nuit, c'est-à-dire qu'il était en simple chemise, pieds nus et la tête recouverte de son superbe bonnet de coton à la fontange bleu de ciel.

Surpris, atterré, foudroyé par la visite inattendue, il n'avait pas fait un mouvement.

« Allons ! habille-toi ! » reprit le fonctionnaire public.

Et comme Gervais ne paraissait pas comprendre, l'homme à l'écharpe saisit un vêtement que le bourgeois avait placé sur une chaise et il le lui lança à la volée.

Le contact du drap qui atteignit Gervais en pleine poitrine, parut lui rendre enfin l'usage de ses facultés.

— M'ha... m'ha... m'habil... ler... murmura-t-il d'une voix chevrotante ; et pourquoi faire ?

— Eh ! pardieu ! pour me suivre !

— Mais tu arrêtes donc mon mari, citoyen ! s'écria madame Gervais.

— Voici l'ordre, signé du ministre de la police, dit le fonctionnaire public en exhibant un papier qu'il tira de sa poche.

— L'arrêter ! lui, mon mari ! s'écria madame Gervais qui paraissait ne pas en croire ni ses yeux ni ses oreilles.

— Eh oui !... Allons, dépêchons !

— Mais pourquoi t'arrête-t-on ?... reprit la femme en secouant vigoureusement son mari ; qu'est-ce que tu as fait ? Tu es donc un vaurien, un brigand ?

— Mais... mais... je ne sais pas ! balbutia Gervais ahuri.

— Comment tu ne sais pas ?

— Allons, habille-toi ! ou je te fais enlever comme tu es là.

— Mais, citoyen, de quoi accuse-t-on mon mari ?

— Tu le sauras plus tard.

— Mon mari ! mon pauvre mari !

— Corbleu ! finissons-en ! s'écria l'homme à l'écharpe.

Gervais s'habillait machinalement sans paraître savoir ce qu'il faisait. Enfin, tant bien que mal, il acheva sa toilette. L'homme à l'écharpe le saisit par le bras pour l'entraîner.

Alors la scène menaça de tourner au tragique ; madame Gervais, revenue un peu du saisissement qu'avait causé cette arrestation nocturne, madame Gervais se jeta au cou de son mari, qu'elle ne voulait pas laisser partir. C'étaient des cris, des sanglots, des prières.

La maison tout entière retentit des éclats de cette scène ; Rose, Antoine, la bonne accoururent, ne sachant ce qui se passait.

— Dépêchons ! dit le fonctionnaire public.

De la main il fit signe à deux soldats d'emmener Gervais ; les soldats obéirent : Gervais fut enlevé en dépit des cris de sa femme et des prières de Rose.

Il était tard déjà ; un fiacre attendait à la porte de la rue. Gervais, qui avait à peine conscience de ce qu'il faisait, tellement la peur paralysait ses facultés mentales, Gervais se laissa hisser dans cette voiture. Celu qui l'avait arrêté monta près de lui ; deux soldats s'installèrent sur le devant, et tandis que madame Gervais pleurait et sanglotait, le fiacre partait au galop.

Il arriva rapidement au ministère de la police. Gervais fut invité à descendre et il obéit. Deux soldats le conduisirent dans une pièce faiblement éclairée et le laissèrent en face d'une banquette sur laquelle le pauvre bourgeois tomba plutôt qu'il ne s'assit.

Il était là sans pouvoir se rendre compte encore de ce qui lui était arrivé, quand un bruit assez violent retentit à sa gauche : une porte opposée à celle par laquelle il était entré s'ouvrit avec fracas, et un homme fut poussé vigoureusement dans la pièce.

— Gorain ! s'écria Gervais.

— Gervais ! dit Gorain.

Les deux amis se regardèrent plus hébétés que jamais, la physionomie consternée, l'air hagard.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? demanda Gervais.

— Et toi ? dit Gorain.

— On m'a arrêté cette nuit dans mon chez-moi.

— Et moi pareillement.

— Mais pour quoi faire ? qu'est-ce qu'on nous veut ?

— Je ne sais pas ?

— Où sommes-nous d'abord ?

— Ah !... il me semble... Attends donc !... Ah ! mon Dieu ! Nous sommes au ministère de la police ! Fouché veut encore nous parler.

— Moi qui ai eu si peur la première fois.

Une porte en s'ouvrant en face d'eux interrompit les deux bourgeois. Une sorte d'huissier se présenta à eux :

— Entrez ! leur dit-il.

Gorain et Gervais obéirent. Ils franchirent le seuil d'une pièce grande, bien meublée, au centre de laquelle était placée une énorme table-bureau surchargée de liasses, de livres, de dossiers.

Deux autres tables placées contre la muraille étaient également encombrées de papiers et de livres. Des sièges étaient placés, çà et là. Un grand feu brûlait dans une magnifique cheminée, et des lampes posées de distance en distance sur les meubles éclairaient splendidement l'intérieur de ce cabinet de travail.

Un homme, les deux mains enfoncées dans les poches de sa culotte, la tête courbée, le front penché en avant, dans l'attitude d'une méditation profonde, se promenait dans toute la longueur de la pièce, tournant le dos aux deux amis.

Ceux-ci étaient demeurés, pâles et émus, à l'entrée du sanctuaire, dont l'huissier avait refermé sur eux la porte. N'osant ni avancer ni reculer, ni tenter un mouvement, ni formuler un son, les deux bourgeois restaient comme deux statues du dieu Terme.

Enfin le promeneur, arrivé à l'extrémité du salon, se retourna, et la physionomie si intelligente de Fouché, le ministre de la police, apparut alors en pleine lumière. Il s'avança jusque sur les deux amis sans prononcer un mot ; puis les toisant d'un regard courroucé qui augmenta le malaise des pauvres bourgeois :

— Ah ! dit-il, encore vous ! Nous n'en avons pas fini, il paraît, avec votre interrogatoire...

Marchant vers son bureau, il attira à lui son fauteuil, prit place et invita d'un geste impérieux Gorain et Gervais à s'avancer :

— Écoutez, dit-il, cette disposition de la loi.

Fouché avait pris une grande feuille de papier timbrée aux armes de la République.

— Seront condamnés à la peine de mort : tous ceux qui auront été convaincus de faire partie de l'une de

ces misérables bandes de chauffeurs qui désolent la France.

Seront considérés comme faisant partie de cette bande tous ceux qui non seulement en sont membres actifs et opérants, mais encore tous ceux qui, par un moyen quelconque, auront facilité aux assassins l'accomplissement d'un crime, tous ceux qui, auront profité de ces crimes, tous ceux qui, sciemment, auront donné un abri aux bandits; tous ceux enfin qui, à quelque titre que ce soit, auront servi ou protégé ces monstres dont la patrie doit être purgée.

— Avez-vous compris? continua Fouché en s'arrêtant et en rejetant la feuille.

Gorain et Gervais regardèrent le citoyen ministre de la police; ensuite ils se regardèrent eux-mêmes puis ils abaissèrent leurs regards vers le plancher.

Lors de votre premier interrogatoire, poursuivit Fouché, je n'avais pas cru devoir vous rappeler ces dispositions d'un décret nouveau pris et arrêté par le gouvernement en vue des attentats qui désolent le pays; mais avant de fouiller vos consciences, j'ai voulu cette fois vous éclairer la route. Il s'agit donc, citoyens, de la peine de mort! ceci est bien posé!

XII

UNE NUIT AGITÉE.

Les deux bourgeois demeurèrent interdits, incapables de formuler un son; à peine avaient-ils pu comprendre. Fouché les examinait attentivement.

— Vous avez entendu? reprit-il. Seront condamnés à mort tous les chauffeurs, et seront considérés comme chauffeurs tous ceux qui, par un moyen quelconque auront facilité aux assassins l'accomplissement d'un crime; tous ceux qui auront profité de ces crimes. Comprenez-vous pour vous la portée de ce que je viens de dire?

Gorain et Gervais, l'œil fixe et le cou tendu, ne firent pas un mouvement. Rien en eux ne témoignait, au reste, qu'ils eussent parfaitement compris ce que venait de leur dire le ministre de la police.

— Vous êtes sous l'inculpation d'un des crimes les plus graves, poursuivit de nouveau Fouché.

— Nous? balbutia enfin Gervais.

— Eh oui! vous deux, Gorain et Gervais.

— Eh! mon Dieu, mon Sauveur, de quoi nous accuse-t-on?

— De faire partie de l'association des chauffeurs.

Gervais fit un tel soubresaut, qu'il faillit tomber à la renverse. Gorain se prit à trembler avec une violence si grande que ses dents claquèrent.

— Des... des chauf... chauffeurs... Nous...! dit Gervais en sentant ses jambes se dérober sous lui.

— Chauffeurs! dit Gorain devenu plus blême qu'un linceul.

— Oui, reprit Fouché, vous êtes accusés d'être associés à la bande dont les principaux chefs vont être entre mes mains.

— Mais... mais dit Gervais, je serais... donc chauffeur... sans le savoir.

— Je jure mes grands dieux, sur ma vie et par tous les saints... commença Gorain.

— Vous niez?

— Oh oui! dit Gervais.

— Alors, comment expliquez-vous la présence, dans votre maison de Saint-Cloud, des draps volés lors des crimes accomplis rue de la Victoire?

— Des draps volés, répéta Gorin; mais je n'ai jamais volé...

— Avez-vous une maison de campagne à Saint-Cloud, rue de l'Église?

— Oui, citoyen.

— Reconnaissez-vous avoir emmagasiné dans cette maison quarante-deux pièces de drap d'Elbeuf?

— Oui.

— Eh bien! ces draps étaient volés.

— Volés!

— Oui; et en les recevant dans votre maison, en les y emmagasinant, en les y cachant, vous avez fait métier de receleur.

— Ah! par exemple, citoyen, je jure...

— Avez-vous acheté ces draps?

— Non.

— Comment en étiez-vous propriétaires ou dépositaires alors!

— Mais... citoyen... nous sommes des munitionnaires en second en premier. Nous l'avons déjà dit.

Fouché haussa les épaules avec impatience.

— Lors de votre premier interrogatoire, reprit-il, vous m'avez déjà fait cette réponse. Depuis lors je me suis fait donnner tous les renseignements nécessaires, et il résulte qu'en prétendant être ce que vous affirmiez vous cherchiez à détourner les soupçons qui planaient sur vous.

Gorain et Gervais se regardèrent avec un embarras indicible.

— Nous voulions détourner les soupçons? reprit Gervais.

— Eh! sans doute, s'écria Fouché. Le moyen de supposer que vous soyez assez sots tous les deux pour vous être laissé berner ainsi depuis des années. D'ailleurs, vous avez profité des bénéfices de cette criminelle association, et pourquoi vous aurait-on admis au partage si vous n'aviez pas été utiles dans l'entreprise?

— Mais... mais je ne comprends pas, s'écria Gorain.

— Ni moi, ni moi, dit Gervais.

Il était évident que les deux amis commençaient à perdre la tête. Pâlissant et rougissant tour à tour, ouvrant des yeux énormes, balbutiant, la respiration leur faisant défaut, sous l'empire enfin d'une terreur qui annihilait leurs facultés intellectuelles, si peu énergiques d'ailleurs, les pauvres bourgeois étaient sous le coup de l'une de ces perturbations mentales qui peuvent quelquefois devenir dangereuses.

Fouché s'apperçut de cet état de surexcitation qui, poussé à l'extrême, eût atteint un but opposé à celui que se proposait le ministre. Connaissant à fond les hommes, et ayant été à même jadis de juger ceux qu'il avait sous les yeux, Fouché avait voulu tout d'abord effrayer les deux bourgeois en leur exposant la situation dans ce qu'elle avait de plus terrible; il voulait leur faire voir les précipices qui les entouraient, et leur montrer que la seule voie de salut à suivre était celle de la vérité.

Fouché avait parfaitement réussi dans la première partie de son système; il avait affolé les deux malheureuses dupes du *Roi du bagne;* mais augmenter leur terreur eût été causer leur hébêtement, et dès lors on n'eût plus pu rien tirer d'eux.

Aussi Fouché prenant place devant son bureau dans son fauteuil, apaisa-t-il le feu de ses prunelles pour adresser un regard de commisération à Gorain et à Gervais.

— Voyons, dit-il après un moment de silence, ne tremblez pas ainsi. Je vous accuse, il est vrai, mais si vous êtes innocents vous pouvez me prouver votre innocence, je suis prêt à vous entendre. Parlez, répondez. Comment avez-vous connu ces misérables dont vous êtes devenus les complices?

— Mais, balbutia Gorain, c'est Gervais qui...

— Ce n'est pas vrai! interrompit Gervais. c'est Gorain qui...

— C'est toi qui as eu la lettre.

— Mais c'est toi qui as eu la maison.

— C'est à cause de toi qu'on nous a nommés munitionnaires en second.



L'homme au manteau s'était arrêté devant ce lit. (Page 159.)

— En second, oui; mais c'est à cause de toi que nous sommes devenus munitionnaires en second en premier.

— Enfin Camparini était ton ami.

— De Sommes était le tien.

Fouché laissait discuter les deux bourgeois sans essayer de les interrompre. Il pensait que de cette dispute jaillirait peut-être l'étincelle lumineuse qu'il voulait voir produire.

— Lors de votre premier interrogatoire, reprit-il, vous m'avez expliqué la façon mystérieuse dont vous arrivaient, la nuit, les marchandises à emmagasiner, et celle non moins étrange dont l'expédition de ces mêmes marchandises était ensuite faite. M'avez-vous dit la vérité ?

— Oui, oh! oui, dirent à la fois Gorain et Gervais avec un accent qui n'admettait pas le doute.

— Et quel est ce Thomas?

— C'est un chef... du moins il l'a prétendu, dit Gervais.

— Où demeure-t-il?

— Nous ne le savons pas.

— Et ce Camparini, votre ancien ami, qu'est-il devenu celui-là?

— Ah! je ne sais pas, je crois qu'il est mort, dit Gorain.

— Oui, il est mort, ajouta Gervais.

— Et comment touchiez-vous l'argent résultant des bénéfices de l'association?

— Tous les trois mois on nous apportait notre part dans les bénéfices.

— Qui cela?

— Nous ne savons pas.

— Comment?

— Oui, citoyen ministre, cela arrivait dans une lettre : c'était un mandat sur un banquier de Paris.

— Toujours le même banquier?

— Toujours le même, oui, citoyen ministre.

— Et ce banquier, qui est-il?

— Le citoyen Chivry.

— Mais par qui étaient signés les mandats tirés sur lui?

— Par lui-même; ce n'était pas des billets ni des traites, c'étaient des bons sur sa caisse, revêtus de sa signature et payables au porteur.

— Et quelle signature portaient les lettres qui vous envoyaient ces bons?

— Aucune, citoyen ministre; il n'y avait pas de lettre même : les bons étaient placés dans un grand papier blanc, plié comme une missive, avec l'adresse de Gorain à Saint-Cloud, voilà.

— Et ces bénéfices, àcombien montaient-ils par an?

— Dame! cela dépendait, dit Gervais qui avait pris la parole en homme décidé à tout dire, il y avait des annés où c'était meilleur, et d'autres où c'était moins bon!

— A combien montaient les moins bonnes?

— Comme qui dirait quatre mille livres chacune.

— Et les meilleures?

— Oh! il y en a eu une qui a été à neuf mille cinq ents!

— Mais comment gagniez-vous cet argent?

— En étant munitionnaires en second.

— Mais que faisiez-vous?

— Rien... c'était l'avantage du métier! dit vivement Gervais; sans cela... s'il avait fallu travailler...

— C'est-à-dire que nous recevions les marchandises, ajouta Gorain, et qu'ensuite nous les rendions.

— Oui, oui, dit Fouché, je comprends. Mais Camparini, vous ne l'avez pas revu?

— Jamais depuis trois ans, quand il est parti pour l'Italie.

— C'est-à-dire au moment où le chauffage commençait à s'organiser, pensa le ministre.

Puis reprenant à voix haute :

— Depuis son départ de France, vous ne l'avez donc pas revu?

— Jamais.

— Et reçu de ses nouvelles?

— Non plus; c'est pourquoi je crois qu'il est mort, le brave homme.

— Le brave homme! s'écria Fouché; savez-vous ce qu'il était?... Un ancien forçat, condamné jadis pour assassinat, vol et incendie, et qui a rompu ses chaînes il y a vingt ans!

— Un... un... un... forçat!... dit Gervais en frémissant.

— Condam...né pour assas...si...nat! dit Gorain.

Les deux amis se regardèrent en joignant les mains.

— Et quand je pense, s'écria Gorain, que c'est toi, Gervais, qui...

— Ce n'est pas vrai! c'est toi!... hurla le bonnetier.

— Silence! fit Fouché avec autorité; écoutez mes demandes et répondez! Outre ce Camparini, vous aviez connu d'autres membres de ce que vous nommiez l'association des munitionnaires?

— Oui, citoyen ministre, répondit Gervais; il y avait d'abord ce bon Chivasso, et puis cet excellent Pick, et puis Jonas... et puis deux ou trois autres.

— Que sont devenus ces hommes?

— Je ne sais pas.

— Ni moi, dit Gorain.

— Vous ne les avez pas revus depuis le départ de Camparini?

— Non, citoyen!

— Mais qui avez-vous vus depuis?

— Des amis, des munitionnaires intermédiaires qui venaient nous voir avec les preuves que nous pouvions avoir confiance en eux...

— Ce Thomas est un de ceux-là?

— Oui, citoyen ministre.

— Et vous ne l'aviez pas vu avant 1797.

— Non, citoyen ministre.

— L'un de vous doit avoir des notes relatives à ces hommes avec lesquels vous avez été en relations depuis la disparition de Camparini?

— Oui, dit Gorain, c'est-à-dire que nous les voyions sans savoir leur nom ni leur adresse; mais cependant je ne sais pas comment cela se fait, mais j'ai retrouvé l'autre fois, il y a deux jours, un papier sur lequel il y avait le nom de quelques-uns de ces citoyens avec leur adresse à Paris, et j'ai eu beau me creuser la tête, je ne me suis pas souvenu où et comment j'avais eu ce papier.

— Ce papier? où est-il? demanda vivement Fouché.

Gorain fouilla dans sa poche et en tira un volumineux portefeuille qu'il ouvrit et dans lequel il prit un papier plié qu'il présenta au ministre.

Fouché prit le papier d'une main et le portefeuille de l'autre. Il plaça le portefeuille sur son bureau et il ouvrit le papier qu'il se mit à lire avec une extrême attention.

Se levant alors et repoussant le fauteuil qu'il venait de quitter il se mit à marcher lentement dans la pièce, paraissant réfléchir profondément sans se préoccuper de la présence des deux bourgeois qui demeuraient tremblants et immobiles, osant à peine respirer.

« Je comprends! je comprends! murmurait Fouché en se pinçant le menton entre le pouce et l'index, tant que la désorganisation a régné en France, tant que le crime a pu affronter la lumière du soleil, Camparini et les siens ont marché à visage découvert. Puis l'ordre un peu rétabli, quand il a fallu nouer les fils de cette immense intrigue du chauffage, ils se sont retirés dans l'ombre, laissant en avant seulement les pantins qu'ils sacrifiaient.

Gorain et Gervais ont dû servir d'éclaireurs à cette bande infernale, ainsi que le pensait Jacquet. C'est pour cela que, depuis trois années, aucun ancien visage ne s'est montré à eux, que la police a été trompée et que n'ayant retrouvé aucune note, aucuns rapports relatifs à ces hommes, j'ai pu croire que l'organisation du chauffage leur était étrangère.

Oh! ce Camparini! qu'a-t-il pu devenir? Est-il mort réellement? Cet homme, cette incarnation du mal, où est-il à cette heure? On ne le voit pas et cependant on le sent derrière cette association si puissante.

Jacquet avait raison d'entrer dans la voie qu'il voulait suivre, c'était la seule bonne et j'ai eu tort de le retarder... Oh! cependant il faut que je réunisse entre mes mains tous les fils de ces épouvantables intrigues!... Le général Bonaparte trouve ma police mal faite... et, pardieu! il faut l'avouer, il a raison; mais patience, qu'on me laisse le temps d'établir et de faire fonctionner les rouages que je rêve... »

Fouché s'arrêta en réfléchissant.

« Ces deux niais ne savent évidemment rien... mais pourquoi les avoir employés dans ces derniers temps? reprit Fouché. Pourquoi surtout leur avoir confié les draps d'Elbeuf quand on devait savoir que ces draps seraient facilement saisis... Il y a là une intrigue mystérieuse qu'il faudrait dévoiler. Puis pourquoi cette réunion bruyante dans la maison de Gorain la nuit de l'enlèvement des deux femmes et des deux enfants? Tels que ces enlèvements étaient organisés, il était facile de procéder sans bruit, sans esclandre... Le souper était absolument inutile au point de vue du crime à accomplir... il y a là encore un point qui demeure pour moi dans les ténèbres... Enfin cette liste de noms que vient de me remettre Gorain... Comment a-t-on laissé entre ses mains un document de cette importance? Camparini est plus fort que cela...

Un coup léger frappé à la porte interrompit les réflexions de Fouché.

XIII

LE MINISTRE DE LA POLICE.

« Entrez! » dit le ministre, qui se trouvait alors à deux pas et en face du battant contre lequel on venait de gratter, ainsi que l'on disait jadis à *l'Œil-de-Bœuf.*

Un huissier se présenta discrètement et s'avança vers Fouché.

« Le citoyen Jacquet! dit-il à voix basse.

— Là dans le cabinet vert! » dit Fouché vivement et en désignant une porte placée à droite.

Puis, se dirigeant rapidement vers un timbre posé sur une table, il fit jouer le ressort : un autre huissier apparut sur le seuil d'une troisième porte, celle par laquelle étaient entrés Gervais et Gorain.

« Laissez cette porte ouverte! dit le ministre, et gardez ces deux hommes à vue!

— Oui, citoyen! » répondit l'huissier en s'inclinant.

Gorain et Gervais, poussés par un même sentiment, la crainte de voir disparaître Fouché sans que leur sort fût décidé, se précipitèrent à la fois vers lui.

« Citoyen ministre! s'écrièrent-ils.

— Attendez-moi! je reviens! » dit Fouché avec un geste impérieux qui cloua sur la place les deux malheureux amis.

Le ministre traversa le salon et disparut par la porte qu'il avait indiquée en désignant le cabinet vert. Jacquet entrait précisément par une autre issue.

« Eh bien? lui demanda vivement Fouché. Tout marche?

— A merveille! répondit Jacquet.

— Celui dont tu m'as parlé?

— Doit être fidèle, j'en répondrais!

— Mais tu n'en réponds pas cependant...

— Je ne réponds que de moi. J'ai à vous communiquer des nouvelles de la dernière importance et qui nécessiteront mon départ dans quelques heures peut-être. .

— Qu'est-ce donc?

— Je suis sur la voie qui doit me conduire au lieu où sont détenues les citoyennes d'Herbois et de Renneville.

— Tu as pu découvrir cela? s'écria Fouché avec étonnement.

— Oui... cette nuit même, il y a une heure... au Gros-Caillou. »

Jacquet raconta rapidement la scène qui venait d'avoir lieu dans le cabaret entre les deux gabiers Carmagnole, la Cagnotte et Fleur-des-Bois. Il dit comment il était arrivé au moment où la Caraïbe venait de contraindre les deux bandits à parler.

« J'avais les mots de passe et de rencontre, continua Jacquet, tandis que le ministre l'écoutait avec la plus grande attention ; ces mots, qui m'avaient été confiés cette nuit au terre-plein du pont Neuf, je les prononçai d'une voix ferme, ce qui détermina Carmagnole à parler.

— Que t'apprit-il? demanda Fouché.

— Il me dit que Chat-Gautier pouvait me faire des révélations importantes. Il s'agissait donc de m'emparer adroitement de Chat-Gautier et de l'interroger à propos de ce que je voulais savoir.

Je laissai Carmagnole et la Cagnotte à la garde des deux matelots. La vie des deux affiliés à la bande des chauffeurs devait répondre de mon existence et de celle de la Caraïbe.

Je partis avec Fleur-des-Bois et Rossignolet qui m'attendait. Je me rendis à l'endroit indiqué par Carmagnole, et je fis aussitôt les signaux convenus.

Chat-Gautier vint lui-même me reconnaître. Comme je lui envoyai sans hésiter les mots de passe et de rencontre, il m'ouvrit, croyant avoir affaire à un envoyé du chef.

C'était dans une allée noire... je m'avançai franchement... Au même instant, Fleur-des-Bois, tapie dans l'ombre, se rua avec la rapidité de la foudre et appliqua sur la bouche de Chat-Gautier le morceau de peau enduit de poix que j'avais préparé. Elle avait agi avec une telle vigueur, une telle adresse, une vélocité si grande, que Chat-Gautier ne put pousser le plus léger cri. Il tomba suffoqué, comme frappé par le fluide électrique. je lui appuyai le canon d'un pistolet sur le cœur.

« On va te rendre la respiration libre, lui dis-je, mais si tu fais entendre le plus petit sifflement, je te brûle sans hésiter! »

Fleur-des-Bois, pour plus de précaution, dégagea un peu les narines sans dégager la bouche.

Tandis que j'appuyais mon pistolet sur la poitrine du chauffeur, Rossignolet lui attachait solidement les mains derrière le dos.

Nous fîmes relever Chat-Gautier. Je me tenais à sa gauche, mon pistolet menaçant ; Fleur-des-Bois tenait la corde qui lui liait les bras derrière le dos.

« La lame est empoisonnée avec du suc de mancenillier, avait dit simplement la Caraïbe ; une égratignure est mortelle! »

J'avais ordonné à Chat-Gautier d'avancer.

« Nous allons au Gros-Caillou, lui dis-je. Tu connais le chemin : c'est à toi à nous conduire. Si nous tombions par hasard dans une embuscade, tu mourrais avant que nous soyons attaqués. »

Sans doute Chat-Gautier, qui m'avait reconnu, savait à quoi s'en tenir sur une promesse de ce genre formulée par moi, car il baissa la tête et sembla résigné.

Nous le conduisîmes sans fâcheuse rencontre à la maison où nous attendaient les matelots et leurs deux prisonniers.

« Tu vas me révéler où sont à cette heure les deux femmes et les deux enfants enlevés à Saint-Cloud! » lui dis-je.

Et comme Chat-Gautier hésitait :

« Il parlera! » s'écria la Caraïbe.

Effectivement Chat-Gautier fut contraint à parler. Alors il raconta longuement, minutieusement, l'enlèvement des deux femmes et des deux enfants qui s'est bien opéré ainsi que je l'avais supposé...

— Et Thomas? interrompit Fouché.

— C'est un chef! dit Jacquet. C'est là tout ce que j'ai pu savoir.

— Après?

— Bref, Chat-Gautier finit par m'avouer que les deux dames et les deux enfants enlevés étaient à Thomery, dans la forêt de Fontainebleau. C'était lui-même et les siens qui les y avaient conduits et les avaient laissés sous bonne garde.

— Pourquoi cet enlèvement?

— Chat-Gautier ne put me le dire, et je compris clairement qu'il n'en savait pas plus long qu'il n'en disait.

— Alors?

Muni de ce renseignement, j'hésitai un moment sur ce que je devais faire. Je pensai à prévenir sur l'heure MM. d'Herbois et de Renneville, et à partir avec eux sans perdre un instant, ainsi que le voulaient Mahurec et le Maucot, mais une réflexion subite me retint... et je suis venu près de vous...

— Tu as bien fait! s'écria Fouché. Sans doute, nous devons secourir ceux qui souffrent, mais avant de nous devoir à quelques-uns, nous nous devons à tous. La situation acquise est bonne, sachons en profiter. Avant que la nouvelle de l'arrestation ou de la disparition de Chat-Gautier, de Carmagnole et de la Cagnotte se répande parmi les chauffeurs et les mette sur leurs gardes, il faut faire parler les prisonniers, profi-

ter de leurs révélations et, les interrogeant séparément, faire vérifier les assertions de l'un par les deux autres.

— Je me charge de ce travail qui ne peut avoir lieu ici, dit Jacquet. Les chauffeurs doivent avoir leur contre-police : nous devons tous être surveillés. Aussi ai-je agi de ruse pour venir du Gros-Caillou ici. Mes traces n'ont pu être suivies, j'en réponds. Je vais retourner là-bas, faire un nouvel interrogatoire en partie triple et agir en conséquence.

— Mais il te faudrait des hommes avec toi pour agir en cas de besoin!

— J'en ai; Mahurec et Maucot, Rossignolet et la Caraïbe suffiront dans tous les cas. Du reste, s'il le fallait, je vous ferais prévenir. Seulement si nous voulons partir, notre voyage est retardé de douze heures. Il est cinq heures du matin, nous ne pourrons nous mettre en route qu'à cinq heures du soir, afin d'être protégés par la nuit.

— Il faudra veiller à ce départ, dit Fouché; qu'il ne puisse en quoi que ce soit éveiller l'attention. Il faut surprendre les chauffeurs. Je ferai prévenir les citoyens le Bienvenu et Bonchemin, afin qu'ils se trouvent prêts à l'heure fixée, mais sans que personne suppose leur intention de partir. Cela est de la dernière importance. Avec la merveilleuse organisation du chauffage, la moindre indiscrétion pourrait nous devenir fatale.

— Rapportez-vous-en à moi, j'agirai. D'ailleurs, j'ai les pouvoirs en blanc que vous m'avez remis.

Jacquet fit un pas comme pour sortir. Le ministre le retint du geste.

— Je viens d'interroger Gorain et Gervais, dit-il.

— Ah! fit Jacquet, on les a repris?

— Oui.

— Libres, cependant, ils pouvaient continuer à nous être utiles.

— Non. Les chefs du chauffage se défient d'eux sans doute, ou n'en ont plus besoin, car, ce tantôt, aux Tuileries, un homme que je suppose fort, d'après le signalement relevé, être ton ancien ennemi, ce Roquefort qui s'était fait passer jadis pour toi, cet homme enfin qui causait avec les deux amis, leur conseillait, dans le cas où je les ferais redemander, de me dire tout ce qu'ils savaient. Les deux niais sont surveillés depuis quelque temps. Lorsque ce soir je lus le rapport les concernant, je compris que désormais les chauffeurs pouvaient se passer d'eux, et que, si on les poussait à parler, c'est que les aveux devaient servir à quelque chose. A quoi? je l'ignorais, je l'ignore, et cependant j'espérais le savoir, le deviner en les interrogeant.

— Et rien? vous n'avez rien surpris?

— Peu de chose; ainsi, j'ai compris que les chauffeurs ont un intérêt certain à attirer l'attention sur l'affaire des draps d'Elbeuf.

— Eh! fit Jacquet.

— Cela t'étonne?

— Non.

— Comment? dit Fouché avec surprise.

— On a attiré l'attention sur les draps pour donner le change. Le crime avait pour but de faire disparaître la famille entière des Renneville et des d'Herbois au lieu de celle qui a été immolée; cela n'est pas douteux.

— Et le coup manqué, pour donner le change, ainsi que tu le dis, on a mis l'affaire du vol en évidence?

— Oui; telle est mon opinion.

— Cela peut être... mais... ce n'est pas tout.

— Vous croyez?

— Certes! Maintenant, pourquoi ce souper bruyant, dans cette même maison qui sert de dépôt, la nuit où un crime va être accompli; un souper dont le retentissement dans le pays a pour résultat d'attirer l'attention de tous, quand, au contraire, l'auteur veut qu'on écarte cette attention?

— Cela est vrai, dit Jacquet en réfléchissant.

— Enfin cette liste de noms.

— Quelle liste?

Le ministre expliqua rapidement à Jacquet ce qui concernait cette liste trouvée sur Gorain et remise à Fouché. Jacquet réfléchit longuement :

— Cette liste de munitionnaires doit être une liste de chauffeurs, dit-il.

— Évidemment, répondit Fouché.

Jacquet réfléchit encore :

— Gorain et Gervais sont là? demanda-t-il.

— Oui, dit Fouché.

— Voulez-vous que nous les interrogions ensemble?

— Oui, viens.

— Un moment! je ne veux pas qu'ils me voient ainsi. Laissez-moi passer quelques minutes dans mon cabinet, puis je reviens. Veuillez recommencer à les interroger et donner l'ordre qu'on me laisse entrer sans m'annoncer. Vous verrez, je crois avoir une idée.

Et Jacquet, clignant de l'œil en homme content de lui-même, quitta rapidement la pièce, tandis que Fouché s'apprêtait à rentrer dans le salon où étaient demeurés Gorain et Gervais.

XIV

FOUCHÉ

S'il est encore aujourd'hui une tâche difficile à remplir, c'est certes celle qui a pour but l'appréciation de ces hommes qui, après avoir traversé les orages de la Révolution, ont eu des existences différentes pour ainsi dire. L'une en quelque sorte multiple, pleine de contrastes, l'autre brillante et dorée, parce qu'elle reflétait les rayons glorieux de l'auréole d'un génie. Dans leur cours varié, toutes ces existences touchèrent à tant de passions, à tant d'intérêts subsistants encore même, que l'heure de la postérité n'est pas encore venue pour elles, c'est-à-dire qu'on les traite encore avec passion, avec une injustice de parti pris soit en bien, soit en mal.

A mesure que j'avancerai dans mon œuvre, je serai à même de prouver ce que je viens de dire, et j'essayerai de me tracer une voie impartiale pour arriver à une appréciation juste et vraie. Ainsi à propos de Fouché, que n'a-t-on pas dit pour et contre cet homme qui fut le régénérateur, pour ne pas dire le créateur, de cette œuvre utile entre toutes : la police de la France.

Pour les uns, Fouché est un monstre, toujours teint du sang des martyrs de Lyon; pour les autres, Fouché est un Richelieu. Certains écrivains le posent en parjure, sans foi politique, en traître même; certains autres font de lui, au contraire, l'homme méconnu du gouvernement qu'il servait. Des deux côtés même exagération.

Un mot de Napoléon Ier caractérise du même coup et Fouché et Talleyrand : « Fouché est le Talleyrand des clubs, disait l'Empereur, et Talleyrand le Fouché des salons. »

Si la première partie de la vie politique de Fouché est blâmable, s'il est difficile de l'excuser aujourd'hui, même au point de vue de l'entraînement et de la folie révolutionnaire, il faut reconnaître que la seconde moitié de sa vie racheta la première, qu'il sauva plus d'une existence, qu'il adoucit beaucoup de misères, et que parmi ses détracteurs acharnés il aurait pu reconnaître plus d'un ingrat.

Une qualité, indiscutable aujourd'hui, du fameux ministre de la police, fut une extrême loyauté dans ses engagements. Qualité naturelle ou moyen employé considéré comme le meilleur, il est certain que jamais Fouché n'abandonna ceux auxquels il avait promis son appui.

Comme homme privé, Fouché a droit à de justes

éloges; il avait les qualités précieuses de l'ami et du père de famille. Comme homme politique, comme administrateur surtout, il fit preuve d'un savoir-faire porté au plus haut degré, d'une sagacité presque infaillible dans les aperçus, d'une habileté soutenue dans l'exécution.

Entre autres qualités administratives, Fouché en avait une précieuse : il savait reconnaître la valeur des hommes qu'il employait, et il mettait chacun à sa place, s'effaçant lui-même au besoin, quand il le fallait. Ceux qui connaissaient bien le ministre de la police, comprenaient à merveille l'infaillibilité de son coup d'œil, et Jacquet surtout était de ceux-là, Jacquet qui connaissait Fouché depuis quinze ans, Jacquet qui l'avait eu d'abord pour ennemi, qui avait presque lutté avec lui, et qui l'avait enfin deviné, Jacquet qui saisissait la pensée la plus secrète de son chef dans le reflet de sa prunelle voilée.

Aussi était-ce en devinant ce qui se passait dans l'esprit du ministre qu'il lui avait proposé de recommencer avec lui l'interrogatoire des deux bourgeois. Fouché avait acquiescé immédiatement à cette demande. Il savait que, mieux que lui, Jacquet était au courant de cette affaire qui, commencée avec les crimes accomplis jadis sur les Niorres et l'enlèvement de la fille du teinturier Bernard, avait pris depuis quinze années des proportions gigantesques. Durant quatorze de ces quinze années, si Fouché, aidé de Jacquet, avait pour ainsi dire établi les bases d'une police occulte, il avait été trop entraîné par les événements publics pour accorder une grande attention à des événements particuliers qui, au reste, ne le concernaient personnellement point. Jacquet, au contraire, n'avait pas un instant laissé tomber dans l'oubli cette affaire dont il avait fait presque le but de sa vie. Fouché le savait! aussi n'avait-il pas hésité à donner pleins pouvoirs à son agent alors que celui-ci les lui avait demandés, et n'hésitait-il pas davantage en lui abandonnant presque, en sa présence, la direction de cette affaire si difficile.

Fouché était donc rentré dans le salon où il avait laissé Gorain et Gervais éperdus et tremblants, à demi morts de frayeur et d'angoisses, et il allait recommencer l'interrogatoire, ainsi qu'il l'avait dit à Jacquet, quand une pensée subite parut surgir brusquement dans son esprit. Tournant sur lui-même et revenant sur ses pas, il rentra dans le cabinet vert qu'il venait de quitter, laissant de nouveau, seules, les deux malheureuses dupes du citoyen Thomas.

Cette apparition si rapide du ministre, qui avait failli un moment réveiller les espérances des deux amis, renouvela au contraire leur douleur.

« Il ne veut plus nous écouter! dit Gervais.

— Ah! Jésus! ma bonne sainte Vierge! mon bon saint patron! murmurait Gorain.

— Qu'est-ce qui va nous arriver?

— Tu n'as donc pas entendu?

— Quoi?

— Ce qu'a dit le citoyen ministre?... Ah! vois-tu, Gervais, je ne sais pas comment je me tiens encore debout!

— Mais qu'est-ce qu'il a donc dit?

— Que ceux qui tenaient aux chauffeurs par le plus petit lien étaient passibles de...

— Ah! tais-toi!

— Vois-tu, c'est notre dernière heure!... Eh bien, ce n'est pas juste! reprit Gorain après un silence gros de réflexions, s'il y en a un de nous deux qui doit être puni, il est sûr et certain que c'est toi et pas moi!

— Comment!... et pourquoi donc? s'écria Gervais indigné.

— Parce qu'au fond tu es peut-être coupable...

— Hein?

— J'ai mon idée!

— Gorain!

— Oui, j'ai mon idée! D'abord c'est toujours toi qui m'as entraîné... moi, je ne voulais jamais, et puis, tu me poussais, tu me...

— Mais c'était pour ton bien!

— Oui, je le vois aujourd'hui ; tu as fait mon malheur toute ta vie!

— Moi?... peux-tu dire...

— Oui, toi! quand dans l'ancien régime tu m'as fait dépenser déjà un tas d'argent pour me faire nommer échevin, j'ai été comme un imbécile... et crac! la Révolution est arrivée, et comme nous avions voulu être nommés échevins, on nous a poursuivis, et pour ne pas être poursuivi j'ai prêté de l'argent à Danton qui ne me l'a jamais rendu, comme il m'appelait son ami, j'ai failli être incarcéré quand il a été condamné.

— Mais est-ce ma faute?

Certainement!

— Je n'étais plus à Paris alors. Est-ce ma faute encore si tu as été acheter la maison où demeurait Robespierre, pour être son propriétaire, et si tu es devenu acquéreur juste le 5 thermidor? Tu as encore perdu de l'argent là, et ce n'est pas moi qui en suis cause.

— Oui, mais les œufs rouges, est-ce toi?

— C'est-à-dire que...

— Tiens! tais-toi; je ne peux plus te regarder en face!

— Ah! cela m'apprendra à avoir été bon pour toi.

— Comment?

— Oui! car enfin tu as toujours l'air de me reprocher l'affaire des œufs rouges! Et l'argent que cela t'a fait gagner?

— J'ai travaillé.

— A quoi?

— Mais.. mais.

— Tu n'as rien fait...

— Et toi?

— Moi non plus, mais je ne me reproche rien, c'est toi qui reproches et je trouve cela drôle.

— Drôle! comment drôle! Tu seras cause de ma mort et tu trouves cela drôle?

— Tais-toi, tais-toi... balbutia Gervais. Si j'étais cause de ta mort, je serais donc cause de la mienne!... Ça me fend le cœur!

— Eh bien? eh bien? chers amis, qu'est-ce que tout cela veut dire? fit une voix caressante. Vous vous disputez, je crois, vous vous désolez!

Gorain et Gervais se retournèrent à la fois : un personnage venait d'entrer par une porte derrière eux. « Le citoyen Roger! s'écrièrent les deux amis en ouvrant les yeux et la bouche avec une expression de saisissement impossible à traduire.

— Toujours moi, votre ami, qui vous apparaît dans les situations difficiles. Ah çà! qu'est-ce que vous avez à me regarder ainsi?

— Mais... balbutia Gorain.

— Voyons, pourquoi cette émotion pénible peinte sur vos visages? Ah! je devine... Ce cher Fouché vous aura fait peur... Allons! chers amis, je suis arrivé à temps pour vous rassurer, n'est-il pas vrai?

— Monsieur Roger! dit Gervais avec une lueur d'espoir dans les yeux.

— Mais vous ne savez donc pas ? s'écria Gorain, que la peur faisait parler. Nous sommes accusés d'être des chauffeurs, d'avoir commis un tas de crimes... Nous allons être jugés, condamnés, exécutés... et c'est la faute à Gervais! Oh! c'est affreux! c'est horrible!

— Que diable me chantez-vous là? dit Roger avec étonnement.

— Mais la vérité, hélas! la pure vérité! c'est ce que le citoyen ministre nous disait.

— Oui! oui! je sais. Fouché ne m'avait pas vu alors, mai, votre ami!

— Eh bien? demanda Gervais avec anxiété.

— Eh bien, maintenant il m'a vu!...

— Et... alors?... dirent à la fois les deux amis en se suspendant, pour ainsi dire, aux paroles qui allaient sortir des lèvres de Roger.

— Alors... Vous étiez prisonniers tout à l'heure, n'est-ce pas? Il y avait des gendarmes dans ce vestibule...

— Oui!...

— Vous ne pouviez sortir d'ici?

— Non!...

— Alors maintenant, prenez mon bras tous les deux et venez avec moi!

Gorain et Gervais regardèrent Roger avec un étonnement croissant, puis passant en même temps l'un son bras droit, l'autre son bras gauche sous les deux bras de leur interlocuteur, ils se laissèrent entraîner. Tous trois gagnèrent ainsi la pièce servant de vestibule ou de salle d'attente.

— Où sont les gendarmes? dit Roger.

Gorain et Gervais ouvraient de grands yeux : la salle était absolument déserte.

— Voyons, cherchons-les! reprit Roger. Nous les trouverons peut-être!

Et il alla ouvrir une porte :

— Ah! dit-il, c'est l'appartement particulier de Fouché! Bah! entrons!

Et il poussa devant lui les deux amis qui marchaient sans paraître avoir conscience de ce qu'ils faisaient. On passa d'abord dans une fort belle pièce disposée en salon. Cette pièce était absolument déserte. Roger la traversa et ouvrit une porte dissimulée sous une portière de velours, en homme connaissant admirablement les êtres du logis.

Il s'arrêta sur le seuil d'une jolie petite salle à manger au milieu de laquelle se trouvait une table merveilleusement éclairée et supportant le menu délicat d'un souper savoureux.

— Ah! fit Roger, quelle aimable surprise!

— Quoi? demanda Gorain.

— Un souper! nous allons souper!

— Souper! souper! répétaient les deux amis qui, après la frayeur terrible dont ils venaient d'être victimes, ne pouvaient comprendre ce qui se passait depuis quelques instants.

— Eh! oui, souper! répéta Roger. Je suis sûr que c'est pour nous que le citoyen ministre a fait préparer ce petit ambigu! N'est-ce pas, Germain?

Un valet venait d'entrer :

— Le citoyen ministre prie les citoyens de l'excuser, dit Germain, et de vouloir bien commencer à souper sans lui : il viendra tout à l'heure.

— Vous voyez bien, s'écria Roger.

— Mais... mais... je ne comprends pas, moi! dit Gorain.

Roger haussa les épaules : prenant les deux amis par le bras, il les entraîna à l'écart.

— Vous savez bien, dit-il à voix basse, que moi aussi je fais partie de la grande association...

— Les chauffeurs! dit Gorain en faisant un effort pour se reculer.

Roger partit d'un immense éclat de rire.

— Mais non! dit-il. Qui vous parle des chauffeurs? je dis la grande association... celle des munitionnaires.

— C'est donc vrai, alors? demanda Gervais.

— Comment, si c'est vrai? tu me demandes cela, toi qui fais partie de l'association depuis qu'elle est fondée!

— Mais c'est que le citoyen ministre...

Roger de la main imposa silence.

— Écoutez! dit-il à voix basse et avec un accent confidentiel, vous allez savoir la vérité. La grande association des munitionnaires est tellement importante qu'elle est sous la surveillance du ministre... Or, depuis quelque temps, on avait fait courir certains bruits sur certains membres de l'association... Si bien même qu'on avait des doutes. On prétendait effectivement que des chauffeurs avaient eu l'audace de se glisser parmi nous...

— Ah! fit Gervais en levant les yeux au ciel.

— Tu comprends? Le citoyen ministre a cru de son devoir d'interroger successivement chacun des membres et... il a voulu sonder les esprits, intimider...

— Oh! fit Gorain en joignant des mains.

— C'est-il Dieu possible? dit Gervais.

— Mais oui! le ministre vous a interrogés, il vous a reconnus innocents, il m'a envoyé vers vous pour vous le dire et il désire, pour effacer jusqu'à l'ombre du souci que vous a causé cette affaire, que vous soupiez avec lui. Vous comprenez tout à fait, hein! Eh bien, à table et à la santé du citoyen ministre!

Et poussant les deux amis, Roger les força à prendre place autour du souper servi.

XV

L'HOTEL-DIEU

Au septième siècle, une grande route traversait la Cité. Cette route partait du Petit-Pont, s'avançait dans l'intérieur de l'île et suivait la direction de la rue du Marché-Palud jusqu'au point où vinrent plus tard y aboutir les rues Saint-Christophe et de la Calandre.

Arrivée à ce point, la route tournant à gauche et presque à angle droit, suivait la rue de la Calandre qui, dans un titre du treizième siècle, est désignée par ces mots : « Route qui va du Petit-Pont à la place Saint-Michel. » Au bout de cette rue de la Calandre était la place du Commerce (depuis place Saint-Michel). La route alors tournait à droite, suivait la direction de la rue Saint-Barthélemy et aboutissait au Grand-Pont.

A l'est de cette route, disent les légendes du temps, s'élevait l'église cathédrale, la maison de l'église, le baptistère, l'école et la maison des pauvres, c'est-à-dire un lieu destiné à la nourriture des pauvres inscrits sur la matricule de l'église. Ces pauvres, nommés matriculaires, étaient logés dans cette maison et y étaient soignés lorsqu'ils étaient malades : telle fut l'origine de l'Hôtel-Dieu, ce magnifique hôpital, universellement connu et auquel presque tous les écrivains ont donné saint Landri pour fondateur, sans s'appuyer sur aucune preuve.

Dès son origine, l'hôpital fut reconnu trop petit pour le nombre de ceux qui se présentaient. Les lits manquaient pour recevoir les malades, et l'église Notre-Dame dut y pourvoir par un statut de 1168, qui porte que chaque chanoine en mourant ou en quittant sa prébende sera tenu de donner un lit à l'Hôtel-Dieu.

Puis vinrent les donations et entre autres celle-ci, d'Adam, clerc du roi (à la date de la dernière année du douzième siècle), qui faisait don de deux maisons dans Paris à l'hospice, à la condition qu'au jour anniversaire de sa mort on fournirait chaque année aux malades tous les mets qu'ils pourraient désirer, dussent-ils leur faire le plus grand mal.

Philippe Auguste est le premier roi qui ait fait quelques libéralités à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu. Dans ses lettres du mois de mars 1208, il est dit : « Nous donnons à la maison de Dieu de Paris, située devant la grande église de la bienheureuse Marie, pour les pauvres qui s'y trouvent, *toute la paille de notre chambre et de notre maison de Paris* chaque fois que nous partirons de cette ville pour aller coucher ailleurs. »

Saint Louis et Charles V exemptèrent d'impôt l'Hô-

tel-Dieu et lui donnèrent même des bénéfices. A partir de ce moment, l'hôpital augmenta rapidement d'importance et fut bientôt à même de rendre à la population de grands et d'importants services.

En 1535, Antoine Duprat, légat du pape, fonda une salle entière à l'hôpital, salle qui porta le nom du Cardinal-Légat.

En 1606, Pomponne de Bellivore fit bâtir la salle Saint-Charles, et le roi Henri IV la salle de Saint-Thomas.

En 1737 (la nuit du 1er au 2 août), le feu prit subitement à l'Hôtel-Dieu : il dura cinq jours. Plus de 250 malades furent transportés dans la nef de Notre-Dame En 1772 (nuit du 29 au 30 décembre), le feu éclata encore; plusieurs centaines de malades périrent dans les flammes.

Jusque sous Louis XVI, cet hôpital, qui offre de si grandes irrégularités dans ses constructions, était plus irrégulier encore et le service y était fait dans des conditions telles qu'on y comptait un mort sur quatre malades entrant, tandis qu'à la Charité on comptait un mort sur sept.

« Les lits, dit un rapport du temps, sont entassés dans les salles et les malades entassés dans les lits. Il y en a souvent quatre et quelquefois six couchés ensemble. Dans certaines occasions extraordinaires de presse, on va même jusqu'à placer les malades les uns sur les autres par le moyen de matelas superposés...

« Louis XVI ordonna alors la construction de quatre nouveaux hôpitaux pour dégager l'Hôtel-Dieu, et il invita tous les bons citoyens à envoyer des dons pour activer l'érection de ces établissements utiles; mais le ministre Calonne, mais les événements précurseurs de la Révolution, mais la disette des finances absorbèrent les capitaux.

Ce ne fut qu'en 1793 que l'Hôtel-Dieu fut dégagé de son trop-plein journalier de malades et que le nombre des lits diminué rendit l'hospice plus salubre.

Aujourd'hui que le gaz illumine Paris et permet à peine de regretter les rayons du soleil, on se fait difficilement une idée de ce qu'était jadis Paris la nuit, quand les lanternes à l'huile, allumées souvent une sur deux dans les quartiers riches, ne l'étaient que rarement dans les quartiers pauvres.

C'étaient les bords de la Seine, la Cité, qui étaient alors sombres et d'aspect sinistre La nuit, le parvis Notre-Dame, avec ses abords si étroits à cette époque, ses grands bâtiments des hôpitaux, lugubrement étendus et paraissant ramper aux pieds de cette colossale cathédrale, le parvis avait quelque chose d'effrayant; aussi était-il rare d'entendre son pavé résonner sous le pas d'un promeneur.

Cette nuit-là cependant, et tandis que le citoyen Roger invitait Gorain et Gervais, stupéfiés par le changement subit de leur situation, à prendre part au souper servi, un homme, enveloppé dans un grand manteau, traversait le Petit-Pont et, s'enfonçant dans l'intérieur de la Cité, s'avançait vers le parvis Notre-Dame.

Cet homme marchait d'un pas rapide, comme quelqu'un qui a hâte d'atteindre un but et qui se soucie fort peu des fâcheuses rencontres auxquelles il serait exposé. Une canne énorme, l'une de ces massues telles qu'en portaient les incroyables, était attachée à son poignet par une forte lanière de cuir.

Le pan du manteau était lancé sur l'épaule et recouvrait tout le bas du visage, dont un chapeau enfoncé sur les yeux dérobait tout le haut. Comme le promeneur achevait de traverser la place du parvis, en se dirigeant vers la porte de l'hôpital, cette porte s'ouvrit au moment même où il allait frapper, et deux hommes en sortirent, marchant rapidement, en gens fort affairés et se tenant la main comme pour se dire adieu.

L'homme au manteau n'avait pas eu le temps de se rejeter en arrière, de sorte que les deux hommes qui sortaient furent obligés de s'écarter pour le laisser passer au milieu d'eux. Le promeneur nocturne fit un mouvement d'impatience, hésita, puis passa rapidement et disparut dans l'intérieur de l'hospice.

— Qu'est-ce que celui-là? dit l'un des deux hommes avec étonnement.

Ils écoutèrent, mais ils n'entendirent aucun bruit

« C'est quelqu'un de l'hospice sans doute, car sans cela le concierge ne l'eût pas laissé entrer à pareille heure.

— Est-ce que vous avez vu son visage, Corvisart?

— Ma foi non, mon cher Dupuytren; son manteau l'enveloppait si bien que je ne l'ai pas vu. Et vous?

— Je l'ai vu ou du moins j'ai cru le voir.

— Comment?

— Une distraction bizarre sans doute, un effet d'optique. Quand cet homme a passé près de moi, je ne sais comment cela se fit, son manteau s'écarta un peu et il me sembla lui voir un masque sur le visage.

— Un masque?

— Oui; vous voyez bien que j'ai été le jouet d'une illusion, puisque nous ne sommes pas en carnaval.

— Et dans tous les cas, on n'entre pas à l'Hôtel-Dieu masqué. Mais que pensez-vous de mon malade?

— Ma foi, c'est un cas des plus bizarres, et je vous remercie de m'avoir fait venir pour assister à cette étrange agonie. »

Les deux docteurs s'étaient pris par le bras et s'éloignèrent dans la direction du Grand-Pont, disparaissant dans les ténèbres.

L'homme qui les avait croisés était entré dans l'hospice et s'était dirigé aussitôt, en personnage connaissant les lieux, vers le petit poste occupé par le surveillant en chef des gardiens de nuit.

Sans abaisser son manteau et enfonçant plus encore son chapeau sur son front, de manière qu'il était littéralement impossible de distinguer les traits de son visage, il tendit la main et présenta sans mot dire un papier tout ouvert au gardien.

« Très bien, citoyen, dit celui-ci en se levant vivement; j'étais prévenu. Veux-tu que je te conduise?

— Non; donne l'ordre seulement qu'on me laisse circuler librement dans les salles, répondit l'homme au manteau.

Le gardien en chef appela un surveillant d'un ordre subalterne et lui parla bas; l'autre fit un signe affirmatif et se prit à courir. L'homme au manteau s'enfonça dans l'intérieur de l'hospice et gagna la première salle, qu'il parcourut; puis il passa dans la seconde, dans la troisième, et enfin il atteignit la quatrième, celle réservée à la catégorie des blessés par accident.

Une fois entré dans cette salle, il marcha lentement, paraissant chercher et examinant les lits avec la plus grande attention. Dans l'une des rangées placées au centre de la salle et la coupant dans toute sa longueur, était un lit occupé par un malade, dont l'état était assez satisfaisant, car il dormait d'un sommeil profond et calme.

L'homme au manteau s'était arrêté devant ce lit, une des lampes-veilleuses, accrochées au plafond de distance en distance, jetait sa pâle clarté sur cette partie de la salle et permettait de distinguer les malades : celui étendu dans le lit devant lequel s'était arrêté l'homme au manteau était éclairé suffisamment pour qu'on pût l'examiner en détail.

Le malade avait le visage extrêmement pâle, mais non pas de cette pâleur aux reflets verts qui décèle l'envahissement de la bile : il avait cette pâleur mate et marbrée provenant d'une trop grande perte de sang. L'une de ses mains, étendue sur le lit, témoignait également de cette cause de la blancheur du visage

Tel qu'il était, le malade n'était pas beau, dans l'accept on propre du mot; mais il avait cependant cette distinction que donne la pâleur mate, et une expression de bonté et d'insouciance, donnant à ses traits calmes plus de calme encore, rendait l'ensemble attrayant et aimable à contempler.

Une forêt de cheveux retombait en tous sens sur l'oreiller, et de grandes mous taches aux bouts pointus allant déjà rejoindre l'oreille, menaçaient pour peu qu'on les y aidât, de faire une rosette derrière le cou.

L'homme au manteau demeura un moment immobile, absorbé dans sa contemplation, puis il laissa retomber les plis de son lourd vêtement et il souleva un peu son chapeau. Alors apparurent des moustaches énormes allant s'enfouir dans une bouche touffue et des sourcils formidables tout hérissés et se croisant sur le front. Le nez était droit, les joues saillantes, mais ce qu'il y avait d'étrange, de saisissant au premier abord, c'est que pas la moindre animation ne régnait sur cette figure tellement impassible qu'on pouvait la prendre pour du carton ou de la cire,

L'homme se pencha et mit doucement ses doigts sur l'épaule du dormeur. Celui-ci ouvrit les yeux.

« Alcibiade! dit l'homme.

— Hein? qu'est-ce qu'on me veut? » fit le dormeur en se frottant les yeux.

Ce mouvement fut accompagné d'une grimace :

« Aie! fit-il. Ma satanée blessure me fait mal! est-ce que le temps va changer?

— Réveille-toi bien! lui dit l'inconnu.

— Me réveiller... mais... Ah ça! dit Alcibiade en ayant enfin conscience de la situation, qu'est-ce que tu me veux donc, toi?

— Tu le sauras plus tard.

— Mais avance un peu, que je voie ta frimousse.

— Je suis masqué! dit l'homme à voix basse. Tu ne saurais me reconnaître.

— Masqué! voilà qui est fort! Est-ce que nous sommes en carnaval?

— Ne crie pas si fort! tu vas réveiller tes voisins!

— Eh bien, qu'est-ce que ça me fait?

— Il ne faut pas qu'ils entendent ce que j'ai à te dire.

— Pourquoi cela? je n'ai rien à cacher.

— Très bien, dit froidement l'homme masqué, alors parlons tout haut. Je vais te raconter une histoire, une vieille histoire, elle a quelque chose comme une dizaine d'années, peut-être plus même... c'était, je crois, en... 1788 ou 1789... sur les côtes de Syrie, dans les environs de Beyrouth...

— Beyrouth! dit Alcibiade en tressaillant.

— Il y avait précisément dans cette ville, poursuivit l'homme masqué, un renégat nommé Ali, homme fort peu estimable et servant d'interprète, de guide, de banquier même à deux excellents chrétiens dont il avait su capter la confiance, et qui se nommaient, si j'ai bonne mémoire, MM. de Charney; c'étaient le père et le fils, je crois...

— Plus bas! plus bas! dit vivement le malade. Ça pourrait réveiller les voisins!

XVI

LE BLESSÉ.

L'homme masqué s'était arrêté en regardant fixement le malade.

« Ah! dit-il, tu crains de réveiller les voisins, maintenant?

— Oui, oui, parlons plus bas.

— Sois tranquille, tous les lits qui t'entourent sont vides.

— Comment! mais ce soir encore ils étaient garnis.

— Oui, mais cette nuit je devais venir, j'avais à causer avec toi, et je ne voulais pas d'oreilles indiscrètes autour de nous.

— Mais qui es-tu donc?

— Tu n'as pas besoin de le savoir. Demande-moi, non pas qui je suis, mais qui j'étais, et je te répondrai qu'il y a dix ans, à Beyrouth, j'étais l'ami de ce misérable Ali le renégat. »

Le malade tressaillit encore, et plus violemment que la première fois.

— Qu'as-tu donc? » demanda l'homme masqué.

Le malade ne répondit pas.

— Un soir, poursuivit l'homme en se penchant sur le lit afin que pas une de ses paroles ne fût perdue, un soir, Ali et un chrétien nommé Dowski, réfugié russe, se promenaient sur la plage. Ali paraissait sombre, inquiet, tourmenté; parfois il regardait Dowski et il entr'ouvrait les lèvres comme un homme qui a une confidence à faire et qui s'apprête à parler; mais ses regards se détournaient et sa bouche demeurait muette. Dowski remarquait sa pantomime sans en deviner la cause. Il attendait, ne voulant pas provoquer une explication que cependant il désirait fort voir commencer. Enfin Ali parut prendre une résolution, et se penchant vers son ami, après l'avoir conduit dans un endroit désert :

— Veux-tu gagner mille sequins? lui dit-il.

Dowski regarda Ali avec une expression d'étonnement qui fit deviner ce qui se passait en lui, car Ali ajouta aussitôt :

— Nous les aurons demain, si tu le veux.

— Tu en auras donc deux mille? lui demanda Dowski.

— Oui, répondit-il.

— Et que faut-il faire pour gagner cette somme?

— Obliger un chrétien en en faisant disparaître deux autres.

— Deux assassinats! s'écria Dowski.

— Non, dit Ali en souriant, deux accidents qu'il faut provoquer.

Dowski réfléchit longuement, et il dit ensuite à Ali :

— Je refuse. Je n'ai jamais fait couler le sang dans un guet-apens, je ne commencerai pas pour mille sequins.

— Et pour deux mille? lui demanda Ali.

— Pour deux mille non plus.

Ali lui prit les mains et les serra avec une tendresse hypocrite.

— C'était une épreuve, dit-il; pardonne-moi. On avait voulu me faire douter de toi, mais maintenant que je t'ai sondé et que j'ai pu t'apprécier, je saurai répondre à tes calomniateurs.

Les deux hommes se séparèrent alors. Les circonstances les éloignèrent l'un de l'autre depuis ce moment, et ils furent longtemps sans se rencontrer.

L'homme masqué s'interrompit.

— Je ne sais, dit-il en regardant Alcibiade, si ce que je te raconte là t'intéresse beaucoup?

— Oui, murmura le malade d'une voix rauque, mais on peut nous entendre.

— Non, les lits qui nous entourent sont vides, je te l'ai dit, et je parle assez bas pour que mes paroles ne puissent aller frapper aucune oreille indiscrète, lors même que ceux qui sont dans cette salle ne dormiraient pas.

Alcibiade poussa un soupir qui ressemblait à un grognement sourd.

— Les années s'écoulèrent, reprit l'homme masqué; on atteignit 1791. Il y a donc huit ans maintenant. Dowski s'était fait marin, et il était devenu même assez bon pilote pour avoir une réputation à Beyrouth.

Dowski était économe de sa nature, et le peu d'occasions de dépenses qu'il avait dans sa profession.



Une ombre se dessina dans l'obscurité, de l'autre côté de la rue. (Page 173.)

joint à cette économie naturelle, lui avait permis d'amasser quelques centaines de sequins à l'aide desquels il avait frété un petit navire pour faire le commerce des marchandises asiatiques entre les côtes de Syrie et l'Adriatique.

Dowski avait un but : il voulait amasser trois mille sequins, puis, cette somme acquise, il devait cesser son commerce et aller s'établir à Tarente, où une belle jeune fille l'attendait, prête à accepter son nom et sa main.

Cette jeune fille était d'une excellente famille et assez riche pour que ses parents exigeassent que son mari apportât de son côté une belle fortune. Dowski était jeune : il avait vingt-deux ans, il en paraissait dix-huit au plus, et il était joli garçon. Dès qu'il avait vu la belle Italienne, il en était devenu passionnément épris. Elle, de son côté, l'avait trouvé fort à son goût, et il avait été convenu que l'union aurait lieu aussitôt que le marin aurait trois mille sequins dans la caisse de son navire.

En 1791, Dowski était à la veille d'être propriétaire de cette somme. Il avait deux mille sequins à lui, en numéraire, et il était certain de réaliser plus de douze cents sequins de bénéfice avec la vente de sa cargaison. Il arrivait donc à Beyrouth, le cœur joyeux, comptant faire sa vente sous peu de jours, réaliser la somme ambitionnée, et remettre à la voile pour retourner à Tarente épouser enfin celle qu'il adorait.

Le jour où Dowski jetait l'ancre dans la rade de Beyrouth, le temps était superbe et la mer tellement calme qu'on eût pu laisser le navire sans amarres.

Dowski était descendu à terre, empressé de se mettre en rapport avec les marchands juifs qui devaient acheter sa cargaison. Après quelques démarches infructueuses, Dowski se rendit chez Abraham, le juif le plus riche de Beyrouth. Là, il entama l'affaire, mais l'on était loin de s'entendre, lorsque survint Ali, que Dowski n'avait pas revu depuis le soir où avait eu lieu la conversation que je viens de citer.

Ali témoigna la plus vive joie en revoyant Dowski : il lui dit qu'il arrivait de Damas où il avait longtemps séjourné : puis, quand il fut au courant de

l'affaire qui se traitait, il se mêla de l'opération, et il fit si bien que le juif consentit au marché aux conditions que voulait Dowski.

Paroles échangées pour terminer l'affaire le lendemain, Ali emmena Dowski et lui demanda pour tout remerciment de venir dîner avec lui. Dowski ne pouvait refuser; d'ailleurs, il était tellement joyeux en pensant à son avenir qu'il était enchanté de rencontrer quelqu'un dont il pût faire le confident de son bonheur.

Le dîner fut donc pour Dowski l'occasion d'un long récit, dont la belle Italienne était l'héroïne. Ali complimenta son ami, le fêta et déboucha pour lui les meilleurs flacons de ses caves.

Dowski but à son bonheur futur, à sa belle fiancée, à sa famille à venir, bref, il but tant et à tant d'occasions qu'il s'enivra et qu'il s'endormit sur la table.

Tout à coup, Dowski fut tiré de ce sommeil par deux mains qui le secouaient énergiquement, et il entendit une voix crier à son oreille :

— Ton navire brûle!

Dowski fut dans la rue en un clin d'œil; il courut à la rade comme un fou, et il arriva pour voir son navire embrasé, coulant sans qu'on pût sauver un cordage.

Le malheureux demeura comme fou : le navire contenait tout ce qu'il possédait; les deux mille sequins amassés, les marchandises qu'il devait livrer le lendemain à Abraham, tout, jusqu'à ses vêtements et ses bijoux!

Plus tard on apprit que l'équipage s'était enivré, et que c'était dans un moment d'ivresse que l'un des hommes avait mis le feu au navire.

Ali amena son ami dans sa maison et essaya de lui prodiguer des consolations, mais Dowski ne pouvait rien entendre : il était hébété, il ne pensait plus.

Enfin il reprit conscience de la situation, et sa douleur éclata, terrible. Son mariage était rompu. Il ne pouvait retourner à Tarente, et sa future l'attendait cependant... Tout ce qu'un homme dans une pareille situation peut souffrir, Dowski le souffrit.

Enfin ne voyant plus de remède à ses maux, il était résolu à se tuer, quand Ali, s'approchant de lui, prit sa main et lui dit à voix basse :

— Console-toi, Dowski, tout n'est peut-être pas perdu!

— Comment? s'écria Dowski.

— Tu peux encore épouser ton Italienne.

— Non! non! la famille me repoussera. D'ailleurs, quand je dirai que j'avais les trois mille sequins, lorsque mon navire a brûlé, on ne me croira pas; on dira que je veux profiter de la circonstance! Oh! non! non!

— Mais que te faut-il pour épouser ton Italienne? Trois mille sequins?

Si un ami t'avançait cette somme?

Dowski bondit sur son siége : une lueur d'espérance illumina son cerveau :

— Toi! s'écria-t-il. Tu pourrais...

— Non, pas moi, répondit Ali : malheureusement je ne suis pas assez riche, mais j'ai des amis qui le sont, un entre autres qui pourrait t'obliger...

— Oh! dit Dowski avec élan, si cet homme me rendait un tel service, je ferais tout ce qu'il me demanderait.

— Lors même qu'il s'agirait de...

Ali s'arrêta. Dowski le regarda avec étonnement.

— Quoi donc? demanda-t-il.

Ali parut hésiter, puis prenant son parti.

— Ecoute! dit-il. L'ami dont je te parle est riche, mais il pourrait le devenir plus encore. Il y a en ce moment, dans ces parages, deux hommes qui, s'ils venaient à mourir, laisseraient à l'ami dont je te parle une fortune magnifique et dont tout le monde ignore l'existence.

— Comment? demanda Dowski.

— Ces deux hommes sont le père et le fils, chrétiens tous deux et voyageurs. Le père vient de découvrir, dans le royaume de Perse, une mine d'émeraudes d'une grande richesse, et, pour le remercier de sa découverte, le shah lui a accordé à lui et à son fils ce qu'ils pouvaient emporter de pierres brutes dans leurs chapeaux. Il y en avait pour six millions de francs!

— Six millions! répéta Dowski.

— Oui. Les deux hommes ont accepté et ils ont quitté la Perse avec leurs millions en pierreries. Le shah leur avait fait donner une escorte qui les accompagna jusqu'à Latakieh. Là, ils se sont embarqués sur un navire qui fait voile pour Alexandrie, car à Alexandrie ou au Caire, ils trouveront facilement le moyen de vendre leurs pierreries.

— Eh bien? dit Dowski en voyant Ali s'arrêter.

— Eh bien!... ce navire va relâcher à Beyrouth... je sais que son pilote vient de mourir en mer... Si tu t'offrais pour le remplacer?

— Moi?... dit Dowski.

— Eh! oui, toi! n'es-tu pas assez bon matelot pour faire un pilote présentable?

— Si, mais pourquoi...

— Le navire est petit, dit Ali, il n'a pas d'autres passagers que les deux hommes, son équipage se compose de huit matelots...

— Eh bien?

— Six millions de pierreries sont faciles à sauver en cas de naufrage, et...

Ali s'arrêta encore en regardant Dowski et en attendant l'effet produit.

Bref, l'infâme renégat finit par proposer clairement au pauvre marin le plus affreux des crimes. Dowski et Ali devaient se rendre à bord du navire quand il relâcherait à Beyrouth, Dowski se présentant comme pilote, ce qui lui serait facile, puisqu'il avait exercé effectivement cette profession, et Ali comme passager.

Une fois embarqués, on profiterait d'un moment favorable pour empoisonner l'équipage, puis on volerait les pierreries et on ferait échouer le navire, en se sauvant dans la chaloupe. De cette manière, la mort des deux hommes et celle de l'équipage seraient mises sur le compte d'une catastrophe maritime, à laquelle Ali et Dowski auraient échappé par miracle.

En entendant ces propositions faites d'une voix insinuante, Dowski demeura atterré... il ne pouvait répondre. Ali parla longuement, il lui exposa dans des termes chaleureux l'horrible de sa situation présente... il lui fit voir sa fiancée l'oubliant, en aimant un autre... Bref, il lui tourna la tête. Dowski, rendu déjà presque fou par ce qui lui était arrivé, oublia qu'il avait été jusqu'alors un honnête homme... il accepta l'infâme proposition qui lui était faite...

Le lendemain le navire signalé touchait à Beyrouth et prenait à son bord les deux associés. Le soir même il reprenait la mer, confiant dans la science de Dowski, le nouveau pilote.

Le commencement de la navigation fut heureux : le temps continuait à être superbe et calme. Cette pureté de l'atmosphère, en rendant toute pensée de naufrage simulé impossible, faillit sauver Dowski, car la réflexion en surgissant le détournait de l'action qu'il devait commettre; mais Ali était toujours là... il excitait l'amour, la jalousie, toutes les passions enfin qui peuvent exalter les plus mauvais sentiments comme les plus sublimes.

Le navire cependant avançait rapidement vers Alexandrie, on eût dit que le ciel voulût le protéger, en s'opposant à tout prétexte de tentative de perte, quand une *saute* de vent subite vint tout à coup provoquer l'événement si impatiemment attendu par les deux complices.

Le navire chassé par un vent du sud irrésistible, fut obligé de revenir sur sa route. La tempête augmenta de fureur et dura plusieurs jours, l'équipage était épuisé. Le capitaine du navire fut tué par accident. Dowski, en sa qualité de pilote, dut prendre le commandement.

Enfin, la nuit vint où tout était préparé par les deux complices pour l'accomplissement de leur œuvre infernale...... Un narcotique violent avait été mêlé par les soins d'Ali aux boissons alcooliques de l'équipage... Dowski appela sur le pont les deux passagers en réclamant leur aide dans ce moment critique : ceux-ci accoururent avec empressement.

Tandis que le pilote les occupait, Ali descendait dans leur cabine, forçait les meubles, brisait les serrures et s'emparait des pierreries et de tous les papiers des voyageurs.

Alors, remontant sur le pont, il se rua sur le père qu'il précipita dans la Méditerranée.... Puis, tandis que le fils, surpris, affolé, cherchait à sauver son père, les deux complices, poussant le navire sur un écueil, l'abandonnaient en s'élançant dans un canot préparé.

Poussé par le vent, le navire avait rétrogradé, et au moment où il sombra, il se trouvait à la hauteur de Beyrouth.

XVII

UN SOUVENIR D'ORIENT

— Eh bien ? reprit l'homme masqué après un silence, que penses-tu de cette histoire ?

Alcibiade ne répondit pas. Se soulevant peu à peu à mesure que son compagnon parlait et attiré, pour ainsi dire, par une action magnétique, il s'était presque dressé et il se tenait sur son séant, suspendu aux lèvres de l'orateur. Son visage était devenu cramoisi : ses yeux étincelaient, il avait la main frémissante et les secousses imprimées aux draps du lit attestaient les commotions nerveuses qui agitaient tout son être.

— Ah çà ! dit l'homme masqué, avec un ton de voix persifleur, cette aventure paraît t'intéresser au suprême degré ? Veux-tu que je continue ?

— Oui, murmura le blessé.

— On retrouva sur la plage le cadavre de l'un des voyageurs, celui du père, et l'on constata son identité, puis on constata également la mort du fils, que l'on put reconnaître, bien qu'il eût eu le corps déchiré par les aspérités des brisants sur lesquels l'avaient jeté les vagues.

Les autorités du pays dressèrent les actes de ces décès et la perte du navire fut mise sur le compte du naufrage.

Quand aux deux amis, les deux seuls qui eussent échappé au désastre, puisque l'équipage entier avait péri, ils atteignirent la plage à quelque distance de Beyrouth.

Ils avaient pu, racontèrent-ils aux habitants du pays, se sauver dans une petite chaloupe, après avoir fait tout au monde pour sauver leurs compagnons. Au reste et par suite de l'un de ces hasards qui viennent quelquefois en aide aux crimes, un navire était passé en vue de celui qui se perdait, au moment du désastre.

L'équipage de ce navire n'avait pu supposer un seul instant que le naufrage avait lieu causé par une fausse manœuvre ; on avait cru à l'un de ces événements si fatalement fréquents en mer et on avait tout fait, mais en vain, pour essayer d'envoyer du secours : le temps s'y était opposé.

L'incident de ce vaisseau passant sur le lieu du sinistre, la déposition des officiers et des matelots venant confirmer le dire de Dowski et d'Ali, furent d'un effet puissant. Personne ne savait à Beyrouth que les deux voyageurs étaient possesseurs d'un trésor aussi considérable que celui des pierreries, de sorte que pas l'ombre du plus léger soupçon ne vint planer sur la tête des deux assassins. Bien au contraire, ils se virent accueillis, fêtés, entourés, recherchés par la société européenne de Beyrouth pour le dévouement dont ils prétendaient avoir fait preuve en voulant sauver les deux voyageurs qui avaient péri sous leurs yeux.

Dowski et Ali ne s'étaient pas quittés un seul instant depuis l'heure où le crime avait été acccompli ; aucun des deux n'avaient confiance en l'autre : il fallait faire le partage... On y procéda...

Une nuit, dans la maison d'Ali, les deux hommes firent venir Abraham. Le juif, sans s'enquérir de la façon dont Dowski et Ali étaient devenus propriétaires des pierreries, se contenta de les estimer et d'en offrir un prix. Il procéda minutieusement, puis il offrit d'acheter le tout cinq cent mille livres de France.

C'était le dixième de la valeur à peu près. Dans son premier mouvement, Dowski refusa : il voulait le double au moins, et il proposa à Ali d'aller à Smyrne, mais le renégat s'opposa à ce dessein : il fit ressortir tous les dangers d'une solution retardée.

On pouvait, disait-il, finir par connaître la vérité ou du moins la soupçonner : il fallait donc quitter le pays au plus vite et aller vivre heureux en retournant en Europe. Bref, Ali convainquit son complice.

Plus tard, continua l'homme masqué en changeant de ton, Dowski apprit qu'Ali l'avait volé : qu'il avait passé un marché avec le juif, sans que Dowski le sût, et que, par ce marché, il s'engageait à faire accéder son compagnon au prix de cinq cent mille livres, à condition qu'Abraham l'indemniserait en arrière par une somme égale à la moitié qu'il devait légalement toucher.

Ali était donc doublement misérable : après avoir volé les deux voyageurs, il volait son complice !

— Ce n'est pas vrai ! s'écria le malade avec indignation.

— Ah ! fit-il.

— Eh bien !... après? dit-il.

Le marché fut fait, poursuivit l'homme masqué. Abraham compta l'argent : Dowski et Ali se séparèrent. Depuis ce moment, je crois qu'ils ne se revirent plus.

Dowski s'embarqua le lendemain pour Malte, comptant de là gagner facilement Tarente.

Une chose difficile à croire aujourd'hui et qui est cependant, c'est que Dowski, tout en aidant à accomplir le crime, tout en prenant sa part du vol, avait ignoré les noms des deux voyageurs. Il savait que c'étaient le père et le fils et c'était tout. Cela s'explique cependant, car Dowski, sous le coup du terrible événement qui, en le frappant, l'avait précipité dans la voie fatale, Dowski avait l'esprit malade... Il n'avait pas songé un seul instant à s'enquérir du nom de ceux dont il convoitait l'héritage. Ali ne les avait jamais nommés devant lui autrement que les deux voyageurs, et pour les désigner séparément, il avait employé les deux qualifications de père et de fils.

En s'embarquant pour Malte, Dowski s'aperçut qu'il avait emporté avec lui tous les papiers relatifs aux voyageurs, papiers qu'il avait pris à bord du navire et qui étaient demeurés depuis ce jour dans la poche de l'un de ses vêtements.

Dowski interrogea alors ces papiers avec une curiosité avide : il les lut, les étudia, les classa et il finit par établir la position sociale de ses victimes. Les deux voyageurs étaient deux gentilshommes français se nommant MM. de Charney et appartenant à une vieille famille à peu près éteinte.

Il sut qu'ils avaient quitté tous deux la mère patrie plusieurs années auparavant, que le fils était alors un

tout jeune enfant et qu'il avait grandi en Orient près de son père.

Il y avait, en outre des déclarations de naissance, actes de mariage du père, etc. ; il y avait de nombreux papiers, des lettres, des notes donnant les détails les plus précis sur la famille, les relations, la position sociale. Dowski classa ces papiers, et, sans se rendre compte de la pensée à laquelle il obéissait, il les serra précieusement, bien décidé à les garder.

Dowski arriva à Malte, puis il partit pour Tarente, heureux de revoir sa fiancée... Mais en Italie, un malheur terrible l'attendait... La jeune fille était morte...

Dowski comprit que c'était Dieu qui le punissait : alors les remords, qui à peine s'étaient fait jour, déchirèrent son âme et son cœur. Il eut peur. . il se sauva ne sachant où aller pour calmer ses souffrances et ses angoisses.

En proie à la plus violente douleur, Dowski en était arrivé aux pensées de suicide, quand il fit la rencontre d'un homme... dont le nom ne doit pas être prononcé ici, continua l'homme masqué en baissant la voix. Cet homme, je me contenterai de le désigner par son titre : le marquis.

Le marquis parut touché de la situation pénible de Dowski : il voulut le consoler, et, pour lui faire oublier ses malheurs, il le lança à pleines voiles sur la mer des plaisirs. Dowski se grisa dans une folle orgie... il vit qu'en se grisant il pouvait oublier, et comme Dowski était lâche, comme il avait peur de la mort, comme, en pensant au suicide, il avait songé à échapper aux tortures morales et qu'il avait reculé en présence du sacrifice matériel, Dowski songea à se griser chaque jour pour oublier et être heureux !

Il était riche; il quitta Tarente avec le marquis son ami et il se rendit à Naples.

Là, la vie de débauche fut continuée avec plus d'entraînement encore. Dowski fut présenté partout comme un riche seigneur étranger; le marquis le forma aux belles manières et acheva de le perdre en lui faisant obtenir quelques succès d'amour-propre.

On jouait chaque nuit. Dowski finit par tout perdre; au bout de six mois de cette existence de débauche, il n'avait plus rien !

Un matin, le marquis le trouva pâle, défait, et ses regards anxieusement fixés sur un sequin de Venise placé sur une petite table. Ce sequin, c'était toute la fortune de Dowski.

— Tu n'as plus rien? dit en riant le marquis.

— Un sequin, répondit Dowski. Il me faut donc abandonner la vie que je mène.

— Non pas; il faut la continuer, au contraire.

— Comment?

— Par Dieu! comme tu l'as menée jusqu'ici. Et pour cela faire, écoute-moi, *carissimo !* Connais-tu Florence?

— Non, répondit Dowski.

— Eh bien! je pars pour Florence. Prépare-toi, ma voiture viendra te prendre à dix heures. A Florence, il existe un banquier fort riche et fort célèbre, nommé Capricci. Il y a douze ans aujourd'hui, c'était donc avant que la révolution n'éclatât en France, Capricci vit entrer, un matin, dans son cabinet, un gentilhomme français voyageur qui, à la veille de se lancer dans une pérégrination lointaine, voulait déposer une partie de sa fortune liquide entre les mains d'un banquier sérieux. Il remit à Capricci deux cent mille livres de France sans vouloir accepter de reçu.

— Écrivez sur vos livres, dit-il, simplement que je dépose cette somme entre vos mains. Je n'ai qu'un fils : lui ou moi viendrons vous réclamer cette somme un jour, capital et intérêts. Si dans vingt ans aucun de nous n'est venu, c'est que nous serons morts. Alors vous garderez la somme ; je vous déclare mon héritier.

— Le gentilhomme partit; il n'est pas revenu.

— Eh bien? dit Dowski.

— Eh bien! il faut qu'il revienne, lui... ou son fils. Ce gentilhomme se nommait de Charney.

En entendant prononcer ce nom, Dowski devint plus pâle qu'un linceul.

— Mais, balbutia-t-il, ces hommes sont morts.

— Je le sais, répondit le marquis. La preuve c'est que voici leurs extraits d'acte mortuaire qui me sont arrivés hier de Beyrouth.

— Tu les avais fait demander? s'écria Dowski avec effroi. Mais tu sais donc...

— Je sais que tu es fort intelligent, *carissimo*, et je vais mettre à profit cette intelligence dont t'a doué la prodigue nature. De ces deux actes mortuaires, nous allons en conserver un, celui du père, et brûler l'autre, celui du fils. Tout le monde, en Italie, ignore la catastrophe dont ils ont été les victimes. Tu as tous les papiers de la famille, tu peux te donner l'âge du fils... Tu iras trouver Capricci à notre arrivée à Florence, tu te présenteras comme le seigneur de Charney, tu établiras ton identité à l'aide des papiers que tu possèdes, tu montreras l'acte de décès de Charney père, et, si tu es adroit, tu ne sortiras de l'hôtel du banquier qu'avec les deux cent mille livres et les intérêts accumulés dans ta poche.

Comprends-tu?

Dowski comprit effectivement, et, comme il était sur une pente fatale, il accepta. Le lendemain, il partait pour Florence, et huit jours après, il faisait revivre le nom de Charney en se déclarant leur unique héritier. Capricci n'avait aucune raison pour douter de l'identité du jeune homme; il paya...

Depuis ce moment, Dowski s'effaça complètement pour faire place à M. Annibal de Charney. Que devint-il, depuis ce moment? il est inutile que tu le saches. Qu'il te suffise de savoir qu'il apprit, lui, ce qu'était devenu Ali, le renégat de Beyrouth, son infâme complice ou l'instigateur du crime accompli.

Ali avait quitté l'Orient pour rentrer en France; il était arrivé au commencement de la révolution... Ali, qui avait habité Paris jadis; Ali, qui avait même été militaire et qui s'était fait chasser de son corps pour escroquerie; Ali avait renoué bientôt avec toutes les mauvaises connaissances de sa jeunesse.

Il gaspilla l'argent provenant du vol en folies de tous genres, et bientôt la misère le prit à la gorge : il avait commencé par habiter un appartement doré, et aujourd'hui il est... à l'hôpital.

XVIII

LA SIGNATURE

L'homme masqué s'était arrêté. Alcibiade se pencha vers lui avec des regards étincelants :

— Mais qui donc es-tu? demanda-t-il.

— Qui je suis? Tu le sais bien : je suis celui qui t'a fait relever sur le terrain humide du bois de Boulogne, alors que le citoyen Thomas t'abandonnait comme n'étant plus qu'un cadavre.

Alcibiade fit entendre un rugissement sourd.

L'homme masqué se pencha plus encore vers lui :

— Je t'ai parlé d'un acte passé jadis avec Abraham, le juif de Beyrouth, dit-il à voix très basse, acte par lequel Ali était assuré de recevoir le double de la somme offerte à lui et à Dowski pour la vente des pierreries volées : cet acte, le voici ; regarde-le.

Et, tirant un papier de sa poche, l'homme masqué le présenta tout ouvert au malade, mais sans lui permettre d'y toucher.

— Or, poursuivit-il, suppose qu'en ce moment quelqu'un aille trouver le citoyen Fouché, ministre de la

police, et lui dise, après lui avoir raconté les particularités que tu connais et d'autres encore : Cet Ali, ce misérable voleur, cet infâme assassin, est devenu un spadassin mettant son épée au service de tous ceux qui veulent fouiller dans leur bourse ; cet Ali est affilié à une bande de malfaiteurs ; cet Ali se nomme Alcibiade, et il est, à cette heure, cloué par la souffrance, sur un lit de l'Hôtel-Dieu. Qu'est-ce que tu penses que ferait le citoyen Fouché ?

— Mais qui donc es-tu ? répéta Alcibiade.

— Pardieu ! je suis celui qui peut te faire rendre un terrible compte à la société, ainsi que tu le comprends.

— Oh ! fit le malade en se rattachant à une suprême espérance, si tu es venu me trouver, c'est que tu as un intérêt quelconque à ne pas me livrer !

— Cela est possible.

— Tu ne me livreras pas? Vois, ce serait une lâcheté, je ne puis me défendre.

— Peste! il paraît que tu en as lourd sur la conscience. Tu as peur de la justice ?

— Tu ne me livreras pas?

— Cela dépend.

— De quoi? de qui? Parle vite!

— Réponds, sans hésiter, aux questions que je vais t'adresser. Est-ce vrai que Dowski avait une certaine ressemblance avec le fils de M. de Charney ?

— Oui, dit Alcibiade. Ils se ressemblaient beaucoup ; c'est-à-dire que, placés à côté l'un de l'autre, on eût reconnu aussitôt la différence ; mais, vus séparément et à distance, on eût pu les prendre l'un pour l'autre.

— La première fois que tu as proposé à Dowski l'accomplissement d'un crime, alors que, te voyant repoussé, tu as prétendu n'avoir voulu que tendre un piège, il s'agissait déjà de MM. de Charney, n'est-il pas vrai ?

— Que gagnerai-je à te répondre ? dit Alcibiade.

— Si tu me réponds franchement, sans chercher à me tromper, ce dont je m'apercevrais, je t'en préviens, je te livrerai cet acte signé par toi et par Abraham, et qui est l'une des preuves les plus accablantes de ta culpabilité.

— Interroge, je répondrai.

— Eh bien ! il s'agissait de MM. de Charney ?

— Oui.

— La pensée de les assassiner venait-elle alors de toi ?

— Non, elle venait... du chef.

— Et ce chef d'une association formidable dont le siége était en France, ce chef qui continuait à correspondre avec toi en Orient et qui t'envoyait ses instructions, n'était-ce pas le *Roi du bagne?*

— Oui, dit Alcibiade en courbant la tête.

— C'est lui qui t'avait engagé à pousser Dowski dans la voie du crime ?

— C'était lui.

— Et pourquoi ?

— Parce que Dowski ressemblait au fils de M. de Charney et que cette ressemblance pouvait être utilement exploitée.

— Maintenant... réponds encore. N'est-ce pas toi qui as fait mettre le feu au navire de Dowski après avoir enivré l'équipage ?

— Oui, dit encore Alcibiade.

— Toujours par l'ordre du chef ?

— Toujours.

— Il était donc à Beyrouth alors ?

— Non, mais il avait là quelqu'un qui le représentait et auquel je devais obéir.

— Quand Dowski te fit part de ses projets de mariage en dînant avec toi, quelqu'un écoutait ces confidences, n'est-ce pas ?

— Cela est vrai.

— De sorte que la fiancée de Dowski a été empoisonnée ?

— Je le crois.

— Oui, il fallait contraindre Dowski à entrer dans l'association pour y jouer le rôle qu'il devait remplir. »

Alcibiade fit un mouvement affirmatif. L'homme masqué se leva.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit-il.

Alcibiade tendit vivement la main.

— Et le papier que tu m'as promis ? dit-il.

— Le voici, répondit l'inconnu.

Le blessé prit la feuille, la parcourut rapidement des yeux et la cacha ensuite sous sa couverture. Puis, redressant la tête avec une certaine expression de fierté :

— Écoute, fit-il d'une voix ferme, je ne sais pas qui tu es, car si tu étais Dowski, il y a certaines choses que tu as dites et que tu te fusses certes bien gardé de dire. Je ne sais pas qui tu es, mais je ne veux pas cependant que tu emportes de moi une opinion contraire à la vérité. Je suis un chenapan, je l'avoue, mais je n'ai jamais eu peur ni du diable ni des hommes. Si j'ai répondu à tes questions tout à l'heure, sache donc que ce n'est pas tout à fait par l'intimidation que me causait cet acte. Qu'est-ce que ça me fait d'être jugé et condamné : je saurai mourir. Non, en agissant ainsi que je l'ai fait, en te disant la vérité, j'obéissais un peu à la crainte, mais beaucoup au désir de la vengeance.

— Ah ! ah ! fit l'homme masqué.

— Oui, poursuivit Alcibiade, le jour de mes deux duels, Thomas, qui croyait que je n'en reviendrais plus ou du moins que je n'entendais pas, Thomas m'a laissé comprendre ce que j'étais pour lui... et j'ai juré de me venger !

L'homme masqué sourit sous son masque.

— Je savais cela, dit-il.

— Comment? fit Alcibiade avec étonnement.

— J'ai assisté aux deux duels, caché derrière un buisson. Personne ne m'a vu, pas même Thomas que je voyais, moi. J'ai entendu ce qu'il disait, j'ai compris ce que ses paroles produisaient sur toi, à l'expression de ta physionomie. Aussi, après le départ de Thomas, t'ai-je relevé évanoui et emporté pour te prodiguer des soins. C'est précisément parce que je t'avais deviné, Alcibiade, que je suis venu aussi cette nuit ici... Tout ce que tu viens de m'apprendre, je le savais. En veux-tu la preuve ? Tiens, lis ce papier qui relate tous les événements que tu viens de raconter.

Alcibiade prit un cahier de papier tout chargé d'écriture que son interlocuteur plaçait sous ses yeux. La pâle clarté de la lampe-veilleuse qui éclairait cette partie de la salle permettait au blessé de lire. Quand il eut achevé de parcourir le cahier, il laissa retomber ses bras avec un geste de stupéfaction profonde et ses regards se relevèrent anxieusement inquiets sur son compagnon.

— C'est bien cela, dit-il ; mais qui donc es-tu?

— Celui qui peut te perdre ou te sauver, à ton choix, tu le comprends?

— Comment sais-tu ?

— N'interroge point, je ne répondrai pas; seulement puisque tu trouves cette narration écrite, conforme à la vérité, approuve-la et signe-la de tes deux noms : celui que tu portais à Beyrouth et celui que tu portes à Paris; signe en écriture arabe et en écriture française, là et là.

En achevant ces mots, l'homme prit, dans la poche de son gilet, un encrier portatif dont il dévissa le couvercle, et une plume qu'il présenta au malade après l'avoir trempée dans l'encre.

Alcibiade tenait le papier de la main gauche, la plume de la main droite, mais il hésitait à signer.

— Ce qui est écrit là est-il l'expression la plus exacte de la plus stricte vérité ? demanda l'homme masqué.

— Oui, dit Alcibiade.

— Alors approuve et signe, et n'hésite pas, ou, je te jure, quoique tu aies entre les mains ton acte signé avec Abraham, je saurai trouver assez de preuves de tes crimes pour te faire punir ainsi que tu le mérites. Approuve et signe, et, au lieu de te livrer, je te protége.

Alcibiade parut hésiter encore, mais enfin il prit son parti et il signa.

L'homme au manteau reprit la déclaration, la replia et la remit dans sa poche ; puis adressant un signe d'adieu au malade, il quitta la salle, après avoir rejeté le pan de son manteau sur son épaule et avoir abaissé son chapeau afin de dissimuler le masque qui lui couvrait le visage.

En passant devant le chef des inspecteurs de nuit, il reçut un profond salut qu'il rendit avec une certaine légèreté et il disparut en s'élançant sur la place.

— C'est un employé supérieur du ministère de la police ! dit l'inspecteur avec un accent de profond respect en s'adressant à l'un de ses subordonnés qui avait regardé avec étonnement sortir de l'hôpital le nocturne visiteur.

— Un employé du ministère de la police! répéta-t-il, comment sais-tu cela ?

— Tiens, voilà son laissez-passer qu'il a oublié de reprendre ; lis un peu ce qu'il y a écrit là-haut.

L'autre lut à haute voix :

— Ordre à tous les fonctionnaires publics, à tous les employés du gouvernement ou de grandes administrations en dépendant directement ou indirectement, d'obéir sans réserve au porteur du présent sans exiger de lui aucun renseignement sur son nom, sa position sociale et ses intentions.

— *Signé* : Fouché, ministre de la police générale de la République une et indivisible.

— Bigre ! dit le lecteur en s'arrêtant, en voilà un qui peut faire tout ce qu'il voudra avec un pareil papier ! Faut le garder ce papier-là et ne pas le perdre, car on reviendra le chercher.

XIX

LE CLOITRE SAINT-MERRY.

En quittant l'Hôtel-Dieu, l'homme masqué traversa la Seine et s'élança d'un pas rapide dans la direction du quartier du Temple. Bientôt il atteignit la rue Chapon et, s'engageant dans cette voie étroite, il s'arrêta devant une petite maison basse, à la porte de laquelle il frappa quatre coups irréguliers.

La porte s'ouvrit aussitôt, comme si quelqu'un se fût tenu derrière, en attendant le visiteur. L'homme masqué pénétra dans une première pièce, située au rez-de-chaussée et plongée dans les plus obscures ténèbres, mais, presque aussitôt un rayon lumineux surgit d'une pièce voisine et indiqua la route à suivre pour arriver à une petite salle de mesquine apparence dans la cheminée de laquelle brûlait un feu clair. C'était la lueur de ce foyer qui éclairait seule la pièce.

Un homme était assis dans un grand fauteuil, se tenant dans la demi-ombre. L'homme masqué avait rejeté son manteau. Sans prononcer une parole, il prit un siége et s'installa en face de l'homme au fauteuil.

— Vous l'avez vu ? demanda celui-ci.

— Oui! répondit l'homme masqué.

— Quand cela ?

— Cette nuit. Je le quitte à l'instant.

— Eh bien ?

— Tout ce que j'avais supposé est vrai.

L'interlocuteur de l'homme masqué fit un bond violent sur son fauteuil ; puis se rejetant en arrière comme s'il eût voulu comprimer ses élans nerveux, il appuya ses mains aux doigts crispés sur les bras du siége.

— Tout est vrai ! répéta-il.

— Tout ! dit l'homme masqué.

— Ainsi, lors de la première proposition faite par Ali ?

— Il s'agissait bien des deux MM. de Charney.

— Et l'ordre d'agir venait de France ?

— Oui.

— Du *Roi du bagne* ?

— De lui-même.

— C'est horrible !

— Toutes les confidences de Dowski, relatives à son mariage, avaient été entendues lors de son diner avec Ali.

— Alors... Dowski a été victime d'un plan infernal tracé d'avance?

— Évidemment!

— Son navire perdu ?

— Il a été brûlé, incendié, coulé, corps et biens, pour mettre Dowski à la merci de ceux qui avaient besoin de lui. Il se grisait chez Ali tandis que son navire était dévoré par les flammes...

— Infamie!

Puis, après un silence, l'interlocuteur de l'homme masqué qui était demeuré le front penché et baigné de sueur, releva la tête : ses yeux étincelaient.

— Dis-moi tout ! s'écria-t-il.

— Tu le veux?

— Oui!

— Eh bien!.,. je ne m'étais pas trompé dans mes suppositions...

— Quoi !

— La fiancée de Dowski est morte empoisonnée!

L'homme fit un mouvement tellement brusque que, se levant à demi , il envoya son siège rouler au loin.

— Empoisonnée ! répéta-t-il d'une voix rauque.

— Oui!

— Et par qui ?

— Par l'ordre du *Roi du bagne*, cela est facile à supposer.

— Les preuves ! oh! donne-moi les preuves de ce que tu m'affirmes.

— Tu connais l'écriture d'Ali, sa signature?

— Oui.

— Tiens alors, lis!

L'homme masqué fouilla dans la poche de son habit, il prit le cahier de papier que venait de signer Alcibiade et il le présenta à son compagnon en lui désignant du doigt l'endroit portant les signatures.

L'autre s'empara du cahier avec une sorte d'avidité fiévreuse, il se pencha, le front en avant, pour mieux présenter le manuscrit à la lueur du foyer et il demeura absorbé dans sa lecture. L'homme masqué, appuyé sur le dossier d'un siége, demeurait immobile, sans prononcer un mot et paraissant attendre avec une impassibilité de glace.

Le lecteur s'arrêta et redressa la tête. (Cette tête pouvait être celle d'un homme de trente ans au moins, horriblement fatigué soit par la débauche, soit par un travail au-dessus des forces humaines) Il demeura un moment immobile, puis un cri rauque s'échappa de ses lèvres et il froissa le cahier de papier avec une rage fébrile.

— T'avais-je trompé? dit l'homme masqué.

— Et celui-là vit ? s'écria l autre, celui-là est à Paris!

— Tu le vois.

— Il doit mourir.

— Pas encore, il faut attendre.

— Pourquoi?

— J'ai besoin de lui

— Mais je veux...

— Silence! interrompit l'homme masqué avec un signe impératif, moi seul commande ici et tu dois obéir! Celui dont tu parles sera puni comme il mérite de l'être, mais l'heure de la punition n'est pas encore sonnée et, je te le répète, il faut attendre.

Puis rejetant son manteau sur son épaule avec un geste d'une élégance extrême, l'homme masqué posa la main sur l'épaule de son compagnon :

— Demain, dit-il, à l'heure convenue, je serai ici. Si je manquais, sois à onze heures du soir au cimetière de la Madeleine. D'ici là, pas la plus légère imprudence. Le moment approche où il faudra recueillir le fruit de ses labeurs et de ses peines; ne compromettons rien par trop de précipitation. A demain.

Et l'homme masqué, regagnant rapidement la porte de la rue, l'ouvrit et franchit le seuil de la maison, sans même se retourner.

Une fois dans la rue, il la descendit en courant dans la direction de la rue Saint-Martin. Arrivé dans cette rue populeuse, déserte et silencieuse à pareille heure, il tourna à gauche et atteignit bientôt le cloître de Saint-Merry.

Longeant l'église, il s'arrêta dans l'endroit le plus obscur et il se mit à siffler doucement. Un silence profond lui répondit seul. Il attendit quelques instants. puis il siffla de nouveau doucement, mais avec des modulations de son d'un effet extrêmement bizarre,

Cette fois un sifflement pareil lui répondit, produisant l'effet d'un écho. L'homme masqué s'appuya contre la muraille et attendit sans bouger.

Une ombre se dessina dans l'obscurité de l'autre côté de la rue; cette ombre passa rapide sur la chaussée et, franchissant le pavé fangeux, surgit presque instantanément auprès du promeneur nocturne.

— Où est le chef? demanda l'homme masqué.

— Au quartier! répondit le nouveau venu.

— Y a-t-il du nouveau?

Le nouveau venu se pencha vers l'oreille de l'homme masqué et lui parla bas avec une animation très vive.

L'homme masqué fit un mouvement brusque, comme un homme éprouvant une violente surprise.

— C'est décidé? demanda-t-il.

— Oui! dit l'autre.

— Quand?

— Demain.

— C'est bien! je suis prêt.

XX

LE SOUPER

Au moment où avait lieu au cloître Saint-Merry la conversation par fragments rapportée dans le précédent chapitre, Gorain et Gervais, un peu remis de leur frayeur, goûtaient, en le déclarant parfait, le madère du citoyen ministre de la police.

Jacquet, ou plutôt cet excellent M. Roger, était assis entre les deux amis, les couvant (pour me servir d'une expression vulgaire, mais qui rend admirablement ma pensée) sous son regard aimable, et faisant les honneurs de la table en homme heureux de fêter de bons convives.

Le valet de chambre était sorti, et les trois hommes pouvaient manger et causer tout à leur aise.

— Alors, disait Gervais, c'est donc vrai? Il y a bien une association de munitionnaires en second...

— En premier? dit vivement Jacquet en appuyant sur le mot. C'est on ne peut plus exact, et la preuve, c'est que nous trois, que voici, en faisons partie de cette belle association. Eh! eh! c'est une belle affaire, hein?

— Dame! je ne sais pas! dit Gorain en dévorant à belles dents une aile de poulet rôti. Je ne sais pas si c'est si beau que ça, le citoyen ministre de la police avait l'air de dire que nous étions des oies parce que nous croyions être munitionnaires.

— C'était pour vous éprouver! et la preuve c'est que nous soupons chez lui. Est-ce qu'on a l'habitude de faire souper à sa table les gens que l'on veut arrêter?

— Non... c'est vrai, mais pourquoi...

— Ah! voilà! vous ne réfléchissez pas non plus. Que diable! il faut que les choses soient bien faites, et on devait vous effrayer pour qu'à l'avenir vous soyez plus sérieux.

— Comment! comment! dirent à la fois les deux bourgeois.

— Eh! oui! vous avez été fort imprudents!

— Quand cela? demanda Gervais.

— Eh bien! à propos de la dernière affaire... celle des draps d'Elbeuf.

— Ah! c'est Gorain que cela regarde!

— Moi! s'écria Gorain, mais qu'est-ce que j'ai donc fait?

— Voyons! reprit Jacquet, rappelle-toi un peu, citoyen, comment tu as reçu ces draps? dans quelle circonstance?

— On m'a prévenu, comme on prévient, quand il doit arriver des marchandises, pour les emmagasiner à Saint-Cloud. Je me suis rendu dans ma maison, et les marchandises sont arrivées...

— Le jour?

— Non. la nuit, comme d'ordinaire.

— Et ces marchandises, tu les a rangées comme d'ordinaire?

— Oui.

— Dans la cachette habituelle?

— Dans la... » commença Gorain en ouvrant de gros yeux.

Puis, après s'être interrompu, il reprit en changeant de ton :

— Comment!... tu sais...

— Qu'il y a une cachette dans la maison pour les marchandises?... mais certainement que je le sais!

— Tu sais donc tout?

— Parbleu! Et tu soutiens que ces marchandises-là, les draps d'Elbeuf, ont été serrées comme de coutume?

— Oui... c'est-à-dire... pas tout à fait; on en a laissé des pièces dans la salle à manger et dans le salon.

— Pourquoi?

— Dame! je ne sais pas.

— Qui les avait fait laisser?

— Le citoyen qui les amenait; il nous dit que c'étaient des pièces d'échantillon dont on pouvait avoir besoin d'un instant à l'autre, et qu'il ne fallait pas les serrer.

— De sorte que c'est le citoyen qui vous les a fait laisser bien en vue?

— Oui.

— Et quel est-il, ce citoyen-là?

— Ah! nous ne savons pas. Ceux qui viennent la nuit sont toujours masqués, tu sais bien.

— C'est vrai. Je comprends maintenant pourquoi les pièces étaient en évidence... Mais le dîner? parlons du fameux dîner que vous avez donné à Saint-Cloud et qui valait bien ce souper du ministre.

— Ah! le fait est que c'était beau! dit Gorain.

— Pourquoi n'y étais-tu pas, toi? demanda Gervais.

— On ne peut pas être partout. Mais ce souper a dû faire du bruit dans Saint-Cloud?

— Oh! oui.

— Vous en aviez donc parlé auparavant?

— Certainement, puisque Thomas nous avait dit d'agir à ciel découvert, et même d'aller voir tous nos voisins.

— Ah! c'est Thomas qui... je comprends de mieux en mieux... Et vous vous êtes grisés, hein?

— Moi!... jamais? dit Gervais.

— Ni moi non plus! dit Gorain.

— Comment! tu as la tête si solide que cela, toi, Gorain? mais Gervais me disait que tu ne savais pas boire.

— Ah! par exemple! Est-ce que j'ai dormi, moi, à Saint-Cloud?

— Il a donc dormi, lui?

— Ce n'est pas vrai? dit Gervais, c'est Gorain qui dormait.

— Allons, dit Jacquet, je vois que vous avez dormi tous les deux. Avez-vous dormi longtemps?

— Mais... je... attendez donc! dit Gervais en faisant un effort de mémoire. Quand je dis que je n'ai pas dormi... mais si... j'ai même rêvé... oui, j'ai rêvé que... attendez donc!... Ah!... il me semble que nous n'étions plus que tous les deux à table, Gorain et moi!

— Ah! dit Jacquet, tu as rêvé! Et toi, Gorain.

— Moi, je ne rêve jamais! dit Gorain.

— Et, ce cocher dont vous m'avez parlé, ce cocher qui avait conduit M. Signelay et qui a mis ses chevaux à l'écurie chez toi... il connaissait Thomas, je crois?

— C'est-à-dire que... il me semble qu'ils se sont parlé! dit Gorin, mais je ne suis pas sûr...

— Très bien! très bien je comprends tout cela, mais il reste encore quelque chose à m'expliquer. Qu'est-ce que c'est que cette liste des munitionnaires que tu as remise à Fouché?

— C'est celle que j'ai trouvée.

— Quand donc?

— Il y a trois jours; je ne sais pas comment cela se fait... je ne me rappelais pas avoir ce papier, et puis je l'ai trouvé, comme cela, chez moi... sans savoir.

— Parfait! dit Jacquet en se levant; je comprends tout. Mais attendez-moi quelques instants, je vous prie; je vais causer avec le ministre, et je reviens ensuite vous chercher afin que vous lui présentiez vos hommages. Mais quant à être munitionnaires, vous l'êtes bien certainement et vous le serez toujours ainsi. Donc, soyez tranquilles!... Finissez de souper en m'attendant.

Et Jacquet sortit en refermant sur lui la porte. Demeurés seuls, Gorain et Gervais échangèrent un regard empreint d'une joie profonde.

— Ah! fit Gervais, je savais bien, moi... Est-ce qu'on pouvait vouloir me faire du mal?

— Est-ce qu'il y a apparence qu'on puisse nous dindonner comme cela? s'écria Gorain.

— Moi, je n'ai pas douté un seul instant!

— Ni moi non plus!

Et tu vois bien que tu avais tort et grand tort de te plaindre et de gémir!

— C'est-à-dire que c'était toi qui gémissais et qui geignais!

— Ah baste! ne nous disputons pas. Si le citoyen ministre arrivait, ça le vexerait peut-être. D'ailleurs, je ne te cacherai pas que je suis content d'être sûr et certain que nous serons munitionnaires en second, en premier, toute notre vie. Le citoyen Roger vient de le dire.

— Ça, c'est vrai!

— Dieu! que mon épouse va être contente quand je vais rentrer tout à l'heure. Je suis sûr qu'elle est dans les larmes et dans des transes!

— Oui, ajouta Gorain, il faut avouer que cela fait plaisir de penser qu'on est libre, quand on a cru un moment...

— Moi, j'éprouve le besoin de prendre l'air! dit Gervais.

— Et moi aussi!

— Eh bien! si nous allons...

La porte qui s'ouvrit interrompit Gervais. Un homme vêtu en officier de police s'avança sur le seuil :

— Venez, citoyens! dit-il.

Gorain et Gervais se levèrent avec empressement et se disposèrent à suivre l'officier.

— Le citoyen ministre veut nous voir? dit Gervais.

L'officier ne répondit pas. Il venait de gagner un grand vestibule dont il referma la porte sur les deux bourgeois.

— Peut-être, dit Gorain, que le citoyen ministre s'est couché, il est si tard! on nous fait reconduire et il nous invitera à revenir demain.

— C'est cela! dit Gervais. Son souper était bon.

— Oui.

— Je regrette de ne pas avoir revu le citoyen Roger!

— Par ici! dit l'officier d'une voix brève.

Une porte venait de s'ouvrir et un homme, tenant à la main une lanterne sourde, se dressait à la tête d'un escalier dont on apercevait les premières marches.

— Allons! avancez donc! dit l'officier avec impatience.

— Voilà! mon Dieu! nous marchons! dit Gervais.

Et se penchant vers l'oreille de Gorain :

— C'est égal! dit-il, nous nous en allons plus gaiement que nous ne sommes venus.

Ils avaient atteint le bas de l'escalier.

— Tiens! dit Gorain, je ne vois pas la porte de sortie, moi.

— Entrez-là! dit l'homme à la lanterne en ouvrant une grosse porte toute bardée de fer.

Et comme les deux bourgeois se regardaient sans paraître avoir compris, il les poussa rudement par l'épaule.

— Là! dit-il. Demain matin vous déjeunerez. En attendant, je vais vous faire donner à boire.

Et élevant la voix :

— Antoine! cria-t-il, apporte une cruche aux 26 et 26 bis!

XXI

LES DÉDUCTIONS.

— Je m'appuie sur des faits patents, disait Jacquet; et je crois être enfin dans le vrai.

— Tu connais cette affaire beaucoup mieux que moi, répondit Fouché. Elle est infiniment plus présente à ta pensée. Certains détails m'échappent, et je ne vois que l'ensemble. Voyons, partons d'un même point de départ et descendons l'échelle des déductions.

— Le point de départ, ce sont les pièces de drap. Nous avons parfaitement constaté que ces pièces de drap étaient bien les mêmes que celles apportées à Paris par la famille de Courmont.

— Oui; cette constatation est indiscutable.

— Or, ces pièces ont été trouvées lors de la première perquisition faite à la maison de Saint-Cloud.

— Oui.

— Maintenant, comment et à quel propos cette perquisition a-t-elle été faite? A la suite d'un dîner bruyant donné par Gorain. Or, Gorain est propriétaire de cette maison depuis plusieurs années, et toutes précautions pour cacher cette possession avaient été si bien prises, que personne ne la connaissait. Si Gorain n'avait pas un intérêt particulier à cacher cette possession, d'autres devaient être intéressés à ce que le public ignorât la vérité. Comment admettre que ces autres, gens assez adroits pour avoir réussi à tromper tout le monde depuis des années, agissent aussi niaisement précisément à l'heure où ils devaient avoir le plus grand intérêt à continuer de tenir voilée la vérité. Franchement, cela s'explique-t-il?

— Non, dit Fouché, cela ne s'explique pas.

— Quant à moi, j'ai une opinion faite et arrêtée et je la crois bonne. Qu'est-ce que ce Thomas, qui évidemment est le chef caché de cette intrigue? Est-ce



— Annibal! ne me quittez pas ainsi! (Page 182.)

le successeur de Camparini? est-ce Camparini lui même? Je l'ignore; je n'ai jamais pu rien découvrir touchant cet homme, mais nous nous occuperons de lui tout à l'heure. Pour le présent, il s'agit de l'affaire de la famille de Courmont.

— Oui; faisons nos déductions sans nous laisser entraîner. Parle, je prends des notes.

— Que Camparini soit mort ou qu'il soit vivant, reprit Jacquet, c'est toujours le *Roi du bagne*, c'est-à-dire le chef des chauffeurs, notre ennemi de quinze ans. S'il est mort, comme tout a semblé nous le prouver depuis trois années, son successeur est un autre lui-même.

— Évidemment.

— Donc le chef actuel des chauffeurs, quel qu'il soit, a les mêmes instincts qu'avait jadis le *Roi du bagne*. De pareils vautours n'abandonnent pas facilement une proie comme celle que présentaient les millions réunis des Niorres, des d'Horbigny et des Cantegrelles. Plus ils sont acharnés à la poursuite de cette proie, plus les obstacles ont hérissé la route, plus leur fureur de possession du bien d'autrui est devenue grande. Ils n'ont qu'une pensée, j'en réponds : celle d'assouvir enfin cette passion en devenant propriétaires de ces millions, but de tant de crimes. Pour moi, les assassinats de la rue de la Victoire étaient dirigés (je suis revenu à cette opinion) contre les familles d'Herbois et de Renneville; tout le prouve. Ce n'est qu'après l'accomplissement des crimes que l'erreur a été reconnue. Pour suivre plus sûrement la route tracée, il importait aux meurtriers de ne pas faire croire à cette erreur commise; pour détourner les soupçons, ils devaient donner les preuves d'un crime vulgaire; c'est ce qu'ils ont fait. Les draps enlevés et laissés à Saint-Cloud en pleine évidence, sont des témoignages certains que je suis dans le vrai.

— Mais la pièce d'or trouvée par la générale Lefebvre, dit Fouché, le papier qui enveloppait cette pièce-

— Eh bien! ce ducat d'Autriche, ce fragment de lettre écrite en allemand, ont été des pièces de conviction perdues exprès pour donner le change.

— Tu crois.

— Je le prouverai le moment venu.

Fouché sourit.

— Si je te prouvais, moi, que cette pièce et cet écrit sont au contraire une mystification terrible? dit Fouché.

— Comment? s'écria Jacquet.

— J'ai découvert un double secret, que ni toi ni les autres n'aviez soupçonné.

— Je ne comprends pas. Quel secret y avait-il dans ce ducat et dans ce fragment de lettre?

— Le ducat était creux.

— Oui; mais son creux ne contenait rien.

— Si fait.

— Comment! je l'ai ouvert.

— Tu n'as pas su trouver le moyen de soulever une mince feuille d'or qui formait le fond, et cette feuille, passée au feu, a fait surgir quelques caractères tracés sur le métal à l'aide d'une composition chimique.

— Et qu'y avait-il écrit?

— Ordre à la banque de Vienne de payer au porteur cent mille florins.

— Ah!

— Oui, continua Fouché. Cette découverte, que je fis ce matin en travaillant avec un chimiste, me mit en goût. Je pris le papier, et je l'examinai plus attentivement. Tout d'abord je ne pus rien découvrir; je le passai soigneusement au feu; il demeura tel qu'il était. Enfin, j'eus recours à différentes combinaisons chimiques, et, après de longues expériences, je réussis à faire disparaître l'écriture allemande, et à faire surgir à sa place d'autres caractères. Or, sais-tu ce que renfermait ce papier, Jacquet? c'étaient des notes confidentielles adressées au baron de Grafeld pour sa cour, et ces notes étaient signées d'un C... d'un C... pareil à celui que nous connaissons si bien.

— Camparini!

— Tu vois bien qu'il n'est pas mort.

— Oh! dit Jacquet, la lumière, la lumière.

— Elle se fera. Poursuis, nous reviendrons sur Camparini ensuite. Pourquoi le souper?

— Pour établir un alibi en faveur de Thomas.

— C'est mon avis.

— Quant à la liste des munitionnaires trouvée sur Gorain, dans quel but nous a-t-on fait faire cette découverte? Voilà ce que je ne puis comprendre.

— Ni moi. Cependant, il doit y avoir là un indice sérieux.

— Avez-vous fait arrêter tous ceux dont les noms sont sur cette liste?

— Non, c'eût été une faute. L'on m'a fait parvenir cette liste, c'est qu'on avait intérêt à me faire agir contre ceux qu'elle désignait. Donc j'ai dû m'abstenir.

— Et vous avez sagement fait. Mais c'est ce Thomas dont il faudrait absolument connaître et l'origine et les intentions. D'où vient cet homme? quel est-il?

— Les rapports sur cet homme sont nombreux et tous se ressemblent. Thomas est un négociant de la rue des Arcis, à la tête d'une maison de quincaillerie depuis dix ans. Tous ses voisins le connaissent, l'aiment et l'estiment. Il a souvent et longtemps voyagé pour sa profession. Il est marié, père de quatre enfants, et il passe pour un fort honnête homme. Comment, à quel titre agir contre un personnage ainsi posé dans son quartier? D'ailleurs quelles preuves avons-nous contre lui? Les témoignages de Gorain et de Gervais. Et encore à quoi aboutissent ces témoignages? à dire que Thomas a dîné avec eux à Saint-Cloud, car, pour ce qui est des marchandises consignées successivement dans la maison de Gorain, jamais Thomas ne s'en est mêlé. Il y a trois ans que Gorain et Gervais font ce métier, et ils ont vu Thomas il y a quelques jours à peine pour la première fois.

— Cela est vrai.

— Agir contre Thomas est donc impossible tant que nous n'aurons pas de preuves contre lui.

— Alors, dit Jacquet en se levant, il faut laisser les choses où elles en sont à cet égard et agir ainsi que je voulais le faire.

— Tu pars?

— Pour aller délivrer Blanche et Léonore. Peut-être pourrai-je obtenir là-bas de précieux renseignements.

— Quand vous mettez-vous en route?

— Ce soir à cinq heures.

— Alors la nuit prochaine tu seras revenu?

— Oui.

Fouché s'était levé aussi, il parcourait la pièce d'un pas rapide.

— Il faut agir vigoureusement et rapidement, dit-il enfin, les circonstances exigent une prompte solution. Les paroles du général Bonaparte ont été claires et précises relativement aux chauffeurs. Que penserait-il de mon administration, si je ne tenais pas ma promesse? Jacquet! notre avenir à tous deux, avenir de puissance et de gloire, est peut-être là! Tu m'as promis de triompher, il faut que tu triomphes!

— Combien ai-je encore?

Fouché regarda son interlocuteur.

— Ne comprends pas dans ce que je vais te dire autre chose que ce que j'aurai dit! fit-il d'un ton de voix incisif.

Jacquet répondit par un signe affirmatif.

« Il faut que tout soit terminé, reprit le ministre, le 15 brumaire; il faut que le 17, tu sois ici, entièrement libre et prêt à recevoir mes ordres. »

XXII

MADAME CHIVRY.

Madame Chivry et sa fille rentraient quand un valet de chambre les prévint que M. de Charncy attendait au salon.

— Je vais le recevoir, dit vivement la mère; viens-tu, Caroline?

— Non dit la jeune fille en secouant tristement la tête, je ne veux voir personne.

Madame Chivry poussa un soupir en levant les mains vers le ciel; puis, après avoir embrassé sa fille en la pressant sur son cœur, elle se dirigea vers le salon, tandis que Caroline montait les marches de l'escalier conduisant au premier étage.

Annibal attendait, se promenant dans la pièce et paraissant plus sombre et plus affecté encore que de coutume.

— Ferdinand! dit madame Chivry en courant vers le jeune homme.

— Pas de nouvelles! répondit Charney.

— Oh! ma pauvre fille en mourra!... Quoi! est-il possible qu'un jeune homme de l'âge de Ferdinand disparaisse au milieu d'une ville comme Paris, sans laisser aucune trace, sans qu'on puisse soupçonner même ce qu'il est devenu? Mon Dieu! à quelle époque vivons-nous donc!... Oh! ma fille! ma pauvre Caroline!... C'est qu'elle l'aime, monsieur de Charney!..... elle l'adore!... elle en mourra!

— Ferdinand mérite cet amour, madame, car je vous jure, moi qui l'ai souvent entendu, moi qui ai souvent été le confident des épanchements de son cœur, je vous jure qu'il aime sincèrement, profondément votre fille!

— Mon Dieu! mon Dieu! mais qu'est-il devenu?

— C'est ce que je finirai par savoir, ou j'y perdrai mon nom! dit une voix forte.

— Mon mari! s'écria madame Chivry en courant vers le banquier qui venait d'entrer.

M. Chivry embrassa sa femme et serra les mains d'Annibal.

— Dussé-je y perdre ma fortune et ma vie, j'éclaircirai ce mystère! reprit-il, ne s'agit-il pas du bonheur de mon enfant?

— Monsieur, dit gravement Annibal, j'ai juré hier à Amélie de ne devenir son mari que le jour où, mort ou vif, je lui aurai rendu Ferdinand!

— Oh! dit M. Chivry en serrant les mains d'Annibal, je sais que vous êtes le meilleur des hommes, vous me l'avez prouvé!

— Monsieur... dit Annibal avec un peu d'embarras.

— Pourquoi m'interdire la reconnaissance?

— Je préfère votre amitié!

— Mais l'une est la fille de l'autre ou du moins elle devrait l'être. Monsieur de Charney, non seulement vous êtes mon ami, mais encore vous devez épouser celle qui sera la sœur de ma fille. Il y aura entre nous des liens de famille dont je suis fier. Puis, je n'oublierai jamais le dévouement dont vous faites preuve en vous efforçant de retrouver Ferdinand.

— Hélas! monsieur, ce dévouement dont vous parlez n'est malheureusement pas couronné de succès!

— Désespérez-vous? Quant à moi, j'aurai espoir tant que je n'aurai pas rencontré le cadavre de Ferdinand.

— Mais, fit observer madame Chivry, comment se fait-il que de si grands malheurs aient frappé en un si court espace de temps trois familles que nous connaissons intimement? Savez-vous, messieurs, que j'ai souvent fait concorder dans ma pensée la disparition de Ferdinand avec celle de Blanche et de Léonore, et de mesdames de Signelay et Bellegarde, ainsi que celle de M. de Signelay lui-même.

— Mais n'est-ce pas dans l'espace de vingt-quatre heures que ces trois malheureux événements se sont accomplis? dit le banquier,

— Oui, répondit Annibal avec un regard sombre.

— Les femmes des deux marins, on peut conserver encore l'espoir de les sauver: mais Lucile! mais Uranie! mais Léopold!

— Quoi, mon ami! s'écria madame Chivry, tu supposes....

— Qu'ils ont péri!... Hélas! quelle autre supposition est admissible? Demande à M. de Charney.

— Vous venez de chez madame Geoffrin? demanda-t-il.

— Oui, répondit la femme du banquier, je suis allée avec Caroline faire à la pauvre malade et à sa fille ma visite quotidienne. Elle m'a même dit qu'elle vous attendait, et elle a dit cela comme attendant votre visite avec une certaine impatience.

— En vérité! Je vais alors vous prier de m'excuser... Est-ce que mademoiselle Amélie...

— Amélie va bien, rassurez-vous. La chère enfant nous donne les preuves de sa grandeur d'âme dans ces crises douloureuses: nous savons tous combien elle aime son frère; eh bien, pour consoler sa mère, elle sait refouler en elle la douleur qui lui ronge le cœur. Elle paraît confiante dans l'avenir... elle sourit presque, devant sa chère malade... Elle voit aussi ce que souffre Caroline et elle cherche à ramener l'espérance dans son cœur. C'est une femme, dans toute la délicate et consolante expression du titre que cette excellente Amélie... Elle est digne de vous, monsieur de Charney.

Annibal était devenu d'une pâleur extrême. Il porta la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements.

— Si vous aviez assisté comme moi à la scène qui vient d'avoir lieu, reprit madame Chivry, vous eussiez senti votre cœur déborder. Tout à l'heure, chez madame Geoffrin. Amélie, placée entre sa mère qui pleurait son fils et Caroline qui pleurait celui qu'elle aime, Amélie leur prodiguait ses tendresses et ses consolations avec une délicatesse exquise. Enfin, à force de soins, d'attentions, de ruses, de déductions et de suppositions, elle parvint à ramener l'espoir dans ces deux cœurs brisés. Alors, mue par un mouvement bien naturel, ma fille, qui était assise près du lit de madame Geoffrin, se leva vivement et se jeta dans les bras de la malade en fondant en larmes et en s'écriant : Oui! oui! nous le reverrons! Il reviendra! Et, pendant ce temps, Amélie se jetait à mon cou en pleurant, elle aussi, la chère enfant, et en murmurant à mon oreille ces paroles déchirantes : Je ne crois pas à ce que je dis! Mon frère est mort, je ne le reverrai plus! Et, quelques secondes après, elle retrouvait l'énergie nécessaire pour paraître confiante dans l'avenir. Voyez-vous, monsieur de Charney, continua madame Chivry avec une émotion qu'elle ne cherchait pas à cacher, j'aime Caroline, mon unique enfant, comme on aime quand on est mère, eh bien! à partir de cette heure, j'aime Amélie presque autant que ma fille.

— Je te comprends! dit M. Chivry qui avait les larmes aux yeux.

Annibal ne dit pas un mot. Seulement sa pâleur avait augmenté dans des proportions telles, qu'en le regardant madame Chivry poussa un cri d'effroi et que M. Chivry s'élança pour le soutenir et le forcer à s'asseoir.

— Oh! dit madame Chivry avec l'un de ces élans sublimes qui n'appartiennent qu'à la femme, ce chef-d'œuvre suprême de la création, comme vous l'aimez!

— Oui! dit Annibal d'une voix brisée, je l'aime et je ne savais pas qu'on pouvait aimer ainsi!

En ce moment un coup léger fut frappé à la porte, et une femme de chambre entra discrètement.

— Madame, dit-elle à sa maîtresse, c'est un homme qui demande à parler à madame.

— Je ne reçois pas! dit madame Chivry en faisant signe à la camériste de sortir.

— Mais, madame, reprit la femme de chambre en insistant, c'est l'homme qui est déjà venu hier sans rencontrer madame, celui qui a insisté si longtemps...

— Le fort de la halle? celui qui a sauvé ma fille? s'écria madame Chivry.

— Oui, madame.

— Faites-entrer, alors.

Puis se tournant vers Annibal, tandis que la camériste sortait vivement.

— Vous m'excuserez, poursuivit madame Chivry, mais cet homme a sauvé Caroline en risquant sa vie, et je lui dois toute ma reconnaissance...

La porte se rouvrait, et Spartacus entra, roulant ses gros yeux, l'air intimidé, la démarche gênée, et glissant sur le parquet ciré avec ses gros souliers à clous. Cependant il y avait sur la physionomie du brave homme une telle expression de tristesse et de douloureuse mélancolie que sa tournure embarrassée ne provoqua aucun sourire.

— Pardon, excuse, citoyenne et la société, de vous déranger, balbutia-t-il, mais j'étais déjà venu hier et, comme je voulais avoir celui de parler à la citoyenne qui est si bonne, je...

— Qu'aviez-vous à me dire, mon ami? demanda madame Chivry de l'air le plus engageant.

— C'est par rapport à Rosette...

— Rosette? répéta madame Chivry en voyant Spartacus s'arrêter comme s'il ne pouvait continuer à parler.

— Oui, citoyenne... Rosette... la belle écaillère.. mon épouse...

— C'est vrai! vous êtes marié! reprit madame Chivry; je voulais aller assister à votre mariage, mais des circonstances douloureuses...

— Rosette! dit brusquement M. Chivry, comme quelqu'un dont le souvenir s'éveille : mais... j'ai lu dans les

journaux qu'une jeune femme de ce nom avait enlevée dans les circonstances les plus extraordinares...

— Oui! dit Spartacus.

— C'est votre femme qui a été enlevée?

— Oui, citoyen!

— Votre femme! répéta madame Chivry. Mais comment? mais par qui?

— Je vais vous dire, citoyenne, reprit Spartacus encouragé par l'intérêt dont il se voyait l'objet. D'ailleurs c'est pour vous dire tout que je suis venu hier et que je reviens aujourd'hui.

Alors Spartacus raconta dans son langage trivial, mais avec un accent qui partait du cœur et avec une expression de vérité saisissante, tous les événements qui étaient arrivés le jour de son mariage. Il n'omit rien... Il entra dans tous les détails.

— Et, ajouta-t-il en achevant, Cassebras me dit bien qu'il a son idée, j'ai bien la mienne aussi, mais je me suis dit : Les gens éduqués ça a quelquefois plus d'esprit que nous autres. La citoyenne est si bonne, qu'elle se mettra en quatre pour retrouver Rosette, puis elle a de belles connaissances, et peut-être bien qu'elle me donnera un bon conseil et comme qui en dirait un coup d'épaule...

Madame Chivry regardait son mari et Annibal.

— Comprenez-vous cela? dit-elle.

— Mais, dit M. Chivry, dans quel temps vivons-nous donc? On viole le sanctuaire des familles! On peut arracher un fils des bras de sa mère, des femmes des bras de leurs maris, sans que de telles monstruosités rencontrent un obstacle à s'accomplir!

— Que doit faire Spartacus pour retrouver sa femme? reprit madame Chivry.

— Il faut voir le ministre de la police! dit le banquier.

— Il ne veut pas me recevoir! répondit Spartacus.

— Il te recevra, mon ami, car nous irons ensemble.

— Vrai? s'écria Spartacus.

— Oui! je te le promets. Fouché saura tout, s'il ne sait rien encore, ce qui m'étonnerait. Il verra à éclaicir ce mystère, a recueillir des indices... Il est impossible que de semblables attentats aient lieu à la face de la société entière et que les auteurs demeurent dans l'ombre.

Un nouveau petit coup frappé à la porte interrompit la conversation.

— Madame, dit la camériste en passant la tête par l'entre-bâillement de la porte, c'est Mariette, la femme de chambre de madame Geoffrin, qui demande si M. de Charney est ici.

— Oui, sans doute, M. de Charney est ici, vous le savez.

— C'est que madame Geoffrin prie monsieur de se rendre tout de suite auprès d'elle.

— Dites à Mariette que je la suis! dit vivement Annibal en prenant son chapeau.

— Est-ce qu'il serait arrivé quelque chose de nouveau chez madame Geoffrin depuis mon départ? dit avec inquiétude madame Chivry.

— Si cela était, je vous ferais prévenir immédiatement, madame.

— Et Annibal, prenant congé du banquier et de sa femme, s'élança hors du salon en adressant un geste d'amicale commisération au pauvre Spartacus.

XXIII

LA CONFIDENCE.

Grâce aux soins éclairés de Corvisart, madame Geoffrin avait pu triompher de la maladie dont la cause, inconnue d'elle encore, était l'objet d'actives recherches demeurées vaines jusqu'alors.

Madame Geoffrin était sauvée, mais le poison absorbé avait fait de terribles ravages dans l'organisme de la pauvre femme. Ces quelques jours de souffrances, ces quelques heures passées dans une lutte effrayante entre la vie et la mort, avaient affaibli la malade.

Le docteur, bien que satisfait de l'état de convalescence succédant à l'état aigu de l'affection, avait formellement défendu toute fatigue, et madame Geoffrin n'avait pu encore se lever.

Son visage, si jeune encore quelques jours auparavant, portait les traces des douleurs physiques et des affections morales : la malheureuse femme avait eu doublement à souffrir, et, des deux douleurs qui l'assaillaient, la mère eût consenti à endurer le double des tortures physiques, si son fils eût été là, près d'elle, à lui prodiguer ses soins.

Il avait fallu user des plus grandes précautions pour apprendre à madame Geoffrin la disparition de Ferdinand. Dès qu'elle put parler, elle avait demandé ses enfants, et ne voyant qu'Amélie, elle avait insisté pour qu'on fît venir Ferdinand.

On lui avait répondu d'abord que Ferdinand était sorti, puis qu'il était en voyage; puis il avait fallu céder à ses instances, lui apprendre la vérité, car un moment, elle avait cru que son fils était mort, tué en duel.

Depuis l'instant où elle avait eu connaissance de la vérité, les angoisses de la mère avaient retardé la guérison de la femme. Et cependant un ange de bonté et de consolation veillait au chevet de madame Geoffrin : cet ange c'était Amélie, sa fille, Amélie qui avait voulu veiller seule sa mère et qui seule avait suffi pour l'entourer de soins délicats et incessants.

En sentant redoubler sa tendresse pour sa fille, madame Geoffrin avait senti augmenter encore la douleur qui déchirait son cœur, car le dévouement que témoignait Amélie lui faisait penser au dévouement qu'eût déployé Ferdinand.

Quand Mariette, revenue, annonça l'arrivée de M. de Charney, Amélie était auprès de sa mère et s'occupait à procéder aux derniers arrangements de la toilette de sa chère malade. Madame Geoffrin avait voulu se faire habiller pour recevoir Annibal, c'est-à-dire que sa fille l'avait parée de son mieux en l'entourant de flots de mousseline et de dentelles.

— Fais entrer! dit madame Geoffrin en s'étayant sur ses oreillers.

Amélie courut ouvrir la porte; Annibal attendait sur le seuil.

— Je ne sais ce qu'a ma mère, ce qu'elle vous veut, dit rapidement la jeune fille à voix très basse, mais elle vous a demandé vingt fois au moins depuis ce matin.

Annibal adressa un geste d'intelligence à Amélie et, s'avançant dans la chambre, il alla prendre la main de la malade, qu'il porta à ses lèvres avec une expression de respectueuse tendresse.

— Mon enfant! dit la malade à sa fille, puisque M. de Charney est là près de moi et que je me sens aussi bien que possible, tu peux te retirer dans ta chambre et prendre quelques instants de repos. M. de Charney t'excusera, n'est-ce pas?

Annibal s'empressa de faire un signe d'assentiment.

— Tu dois être fatiguée, pauvre chère fille! continua la malade, tu passes toutes les nuits; va donc te reposer un peu, ma chère garde-malade!... tu dois avoir confiance dans ton remplaçant!

— Oh! certes! dit Amélie.

— Alors, va vite... embrasse-moi, donne ta main à M. de Charney, et va, mon enfant!... Songe, hélas! que je n'ai plus que toi!

— Ma mère! s'écria Amélie avec des sanglots.

— Madame! dit vivement Annibal.

— Oui, oui, j'ai tort de douter de la bonté de la Providence! reprit la malade; je reverrai mon Ferdinand... Va, ma fille, va mon enfant!

Et, embrassant encore Amélie, madame Geoffrin la poussa doucement, tendrement; Amélie donna sa main à baiser à Charney, puis elle quitta la chambre.

— Quel ange consolateur que cette enfant! dit madame Geoffrin en s'essuyant les yeux humides de larmes.

Et avant qu'Annibal pût lui répondre ;

— Veuillez fermer la porte de la chambre, dit-elle.

Le jeune homme s'empressa d'obéir.

— Asseyez-vous là, maintenant, près de moi, continua la malade.

Charney prit un siège et se prépara à s'asseoir, le dos tourné à la fenêtre.

— Non, dit vivement madame Geoffrin; pas ainsi, de l'autre côté, mettez-vous en pleine lumière... c'est cela! que je puisse bien voir votre visage.

— Mon Dieu! chère madame, dit Annibal en souriant tristement, vous avez l'air d'un juge en face d'un accusé.

— Peut-être! murmura madame Geoffrin.

Puis, après un silence :

— Répondez-moi! dit-elle. Aimez-vous toujours ma fille?

— Si j'aime mademoiselle Amélie? s'écria de Charney dont le visage s'empourpra et dont l'expression de physionomie décela une émotion intérieure des plus vives.

— C'est bien! je vois que vous l'aimez, dit madame Geoffrin.

— Aviez-vous pu douter de mon amour?

— Non pas de votre amour, peut-être...

— De moi alors?

Madame Geoffrin ne répondit pas; ses regards, empreints d'une expression indéfinissable, errèrent dans la chambre, autour d'elle, puis revinrent se reposer sur le jeune homme. Annibal avait pâli légèrement.

— Vous avez douté de moi? reprit-il.

Madame Geoffrin ne répondit pas encore, et un silence assez long suivit cet étrange début de conversation ; ce silence, en se prolongeant, devenait pénible pour les deux interlocuteurs. La malade le comprit; aussi, faisant un effort en tendant la main à Annibal .

— Promettez-moi que vous me pardonnerez! dit-elle.

Annibal la regarda avec étonnement.

— Vous pardonner?... reprit-il; je ne vous comprends pas, madame. Que puis-je donc avoir à vous pardonner?

— Vous le saurez ensuite, mais promettez d'abord!

— Oh! dit Annibal en souriant, vous savez bien qu'une mère n'a jamais rien à se faire pardonner par son enfant, et ne m'avez-vous pas dit que je serais votre fils, moi qui, hélas! ignore ce que sont les tendresses d'une mère!

— Bien! je reçois votre parole et j'en prends acte, comme dit Raguideau. Écoutez-moi, maintenant, mon cher monsieur de Charney, je vais vous donner la plus grande preuve d'estime qu'une femme dans ma position puisse donner à un homme.

— Je vous écoute, madame, dit respectueusement Annibal.

— Monsieur de Charney, commença madame Geoffrin avec un ton très net et très décidé, on vous a calomnié près de moi, et je veux vous mettre à même de réfuter ces calomnies, cela vous convient-il?

Annibal tressaillit brusquement, comme s'il eût été piqué par un serpent.

— Que vous a-t-on dit, madame? demanda-t-il.

Madame Geoffrin appuya ses mains croisées sur le bord de son lit, pour être à même de regarder de plus près son interlocuteur.

— On m'a dit, reprit-elle avec une émotion qu'elle ne cherchait pas à contenir, on m'a dit... que MM. de Charney père et fils étaient bien réellement morts dans un naufrage...

— Après? demanda Annibal.

— On m'a dit... que ce nom. . vous n'aviez pas même le droit de le porter....

— Ensuite, madame? dit Charney impassible, continuez, je vous le demande en grâce! Je dois tout savoir!

— On m'a affirmé... que les papiers que vous m'avez communiqués devaient être...

— Devaient être faux, dites le mot! madame, dit Charney en voyant son interlocutrice s'arrêter et hésiter à continuer.

— On m'a dit cela, je l'avoue!

— Qu'y a-t-il encore?

Charney était devenu très pâle en écoutant madame Geoffrin, mais une froide résolution se lisait sur sa physionomie, et le calme qu'il affectait avait quelque chose d'effrayant.

— Continuez, je vous en supplie, reprit-il en voyant la malade hésiter encore. Songez que mon honneur est en cause et que vous n'avez plus le droit de renoncer à formuler l'accusation, car il faut que je me justifie!

— Eh bien, reprit madame Geoffrin d'une voix brisée par l'émotion et en courbant la tête, ce qu'on m'a dit encore est horrible.

— Parlez, madame!

— On m'a dit... Oh! vous me pardonnerez, n'est-ce pas? car tout cela n'est pas vrai...

— Que vous a-t-on dit?

— Que, devant épouser ma fille, vous aviez eu intérêt à me faire hériter des Courmont, et que, cet héritage acquis, vous aviez eu intérêt encore à ce qu'Amélie devînt mon unique héritière...

Charney s'était levé avec un geste tellement violent, qu'il faillit renverser sa chaise.

— Annibal, dit madame Geoffrin en joignant les mains... oh! ce n'est pas vrai... Parlez... Mais excusez-moi, je suis une pauvre femme... seule avec deux enfants qu'elle adore, sur le bonheur desquels elle doit veiller... Mon fils m'a été ravi... ma fille... mon Amélie... mon devoir est d'assurer son bonheur...

M. de Charney s'était assis de nouveau, et paraissait parfaitement maître de lui-même.

— Madame, dit-il d'une voix altérée, je vous remercie de m'avoir parlé comme vous venez de le faire. Quelque outrageant que soit le doute que vous manifestez, en me faisant part de ce doute, vous prouvez encore que vous avez pour moi une partie de l'estime que je mérite tout entière.

— Annibal, monsieur de Charney... dit madame Geoffrin.

Le jeune homme l'interrompit respectueusement du geste. Il porta la main sur sa poitrine et demeura un moment le front courbé, comme absorbé par des pensées pénibles. Puis après un court silence, qui parut un siècle à la malade, il releva la tête.

— Vous avez parlé, dit-il, maintenant je vais vous répondre.

XXIV

L'ACCUSÉ.

Madame Geoffrin se pencha encore en avant avec une anxiété poignante :

— Je vous écoute, murmura-t-elle.

— Madame, commença Annibal, je ne vous demanderai pas le nom de l'homme qui vous a fait ces confidences, car cet homme, si je le connaissais jamais, je serais obligé de le tuer sans miséricorde.

— Annibal!...

— Faites que ce nom je l'ignore toujours, madame; car, je dois le dire, celui qui vous a parlé ainsi est votre ami.

Madame Geoffrin regarda le jeune homme avec une expression d'étonnement manifeste.

— Oui, reprit Annibal, cet homme est votre ami, je le reconnais.

En prononçant ces mots, le jeune homme fit un geste comme pour se lever.

— Annibal, dit vivement madame Geoffrin, mettez-vous à la place d'une pauvre mère désolée comme je le suis. Songez, mon ami, que ma fille est la moitié de mon trésor; songez encore une fois que je suis seule au monde pour veiller sur mes enfants, qu'en mourant, mon mari m'a légué ce pieux héritage du bonheur d'Amélie et de Ferdinand; songez que je vous connais depuis une année seulement, que, durant cette année j'ai été à même, il est vrai, d'apprécier vos excellentes qualités, de vous aimer, de vous désirer pour fils... Mais supposez qu'au moment d'unir votre enfant chérie, votre fille, l'amour de toute votre existence, supposez qu'on vienne vous dire que celui auquel vous allez confier son bonheur, que celui que vous avez cru longtemps un honnête homme vous a trompé, qu'il est un infâme, supposez cela, Annibal, et dites-moi, si vous étiez femme et mère, qu'eussiez-vous fait? Oh! répondez-moi franchement.

— Ce que vous avez fait vous-même, madame, répondit M. de Charney.

Un silence assez long suivit cette réponse prononcée d'une voix émue, mais assurée. Enfin Annibal releva la tête, et reportant son regard sur madame Geoffrin qui, elle, le dévorait des yeux :

— Pour réponse aux premières accusations, dit-il, je n'ai qu'à en appeler aux actes et aux pièces toutes relatives à ma famille, et que j'ai remises à maître Raguideau votre notaire.

— Maître Raguideau, je l'avoue, trouve toutes ces pièces en ordre.

— Cela ne suffit pas, madame; il faut que maître Raguideau écrive à Beyrouth.

— Il le fera si vous l'exigez.

— Reste une autre accusation, reprit Annibal, la plus grave de toutes et la plus adroitement portée cependant, car il est difficile de la combattre. Si, par un malheur que je ne veux même pas prévoir, Ferdinand venait à mourir avant sa sœur, elle hériterait de lui et le mari d'Amélie profiterait évidemment de cet héritage. Donc ce mari pourrait être accusé puisqu'il profiterait. Eh bien, il est une façon bien simple et bien naturelle de faire taire ces suppositions si indignement déshonorantes.

— Comment?

— Je jure de ne devenir l'époux de mademoiselle votre fille que si votre fils peut assister au mariage?

Puis se levant avec un geste d'une majesté remarquable :

— Madame, continua M. de Charney, le mariage projeté entre mademoiselle Amélie et moi est donc rompu à partir de cette heure. Agissons comme si aucune parole n'avait été échangée entre nous! considérons-nous comme entièrement dégagés, entièrement libres. Je vous prie de m'accorder vingt jours cependant avant d'engager la main de votre fille à un autre...

— Annibal!... dit madame Geoffrin... Que signifie... Pourriez-vous supposer...

— Rien d'offensant pour vous, madame. Laissez-moi continuer; je vous supplie de m'accorder vingt jours, et durant ces vingt jours de ne m'adresser aucune question sur ce que je fais ou ne fais pas, de ne pas croire à tout ce qu'on pourra ou pourrait vous dire de moi ou sur moi, d'attendre enfin pour me juger... Dans vingt jours j'aurai l'honneur de venir vous demander la main de mademoiselle Amélie, et alors vous me donnerez votre réponse...

— Pourquoi ces vingt jours?

— Il le faut, madame.

— Mais...

— Je vous supplie de ne pas insister.

Madame Geoffrin réfléchit quelques instants :

— Vingt jours, soit! dit-elle enfin. Mais est-ce que, durant ces vingt jours, je ne vous verrai pas?

— Non! madame!

— Cependant...

— Madame, songez à l'accusation terrible que vous venez de lancer contre moi, dit Annibal avec l'accent ferme d'un homme qui vient de prendre une résolution inébranlable. A mon tour, je vous dirai : mettez-vous à ma place! Puis-je revenir dans cette maison où je sais que l'on doute de moi, sans apporter les preuves convaincantes qui doivent écraser la calomnie. Si nos rôles étaient intervertis, agiriez-vous autrement que je le fais?

— Non! dit madame Geoffrin, et j'avoue que je ne saurais vous blâmer; mais mon cœur souffre, Annibal, car je ne vous crois pas coupable; non, je ne le crois pas, je vous le jure... S'il ne s'agissait que de moi, je repousserais ces calomnies sans même vouloir les combattre... Il s'agit de ma fille, mon ami, je lui dois, à elle qui va mettre son honneur en garde sous le vôtre, de ne pas laisser planer sur cet honneur l'ombre d'un soupçon. Vous me comprenez, n'est-ce pas?

— Oui, madame! dit Annibal. Donc, vous m'accordez vingt jours?

— Vingt-cinq, si vous le jugez nécessaire.

— Vingt me suffiront. Nous sommes le 4 brumaire : le 24 je reviendrai frapper à votre porte.

— Mais Amélie?... dit madame Geoffrin. Que lui dirai-je pour justifier votre absence?

— La vérité!

— La vérité! mais c'est impossible, Annibal! lui dire la vérité, c'est lui avouer que moi, sa mère, j'ai pu avoir un doute sur l'homme qu'elle aime, car elle vous aime!

— Quoi! s'écria Annibal avec un élan de joie, elle ne sait donc pas...

— Rien de ce que je viens de vous dire.

Le jeune homme porta la main sur son cœur.

— Ah! dit-il avec un accent ému, vous m'avez fait bien mal, madame; j'ai souffert cruellement tout à l'heure en vous écoutant, maintenant la souffrance s'efface! Amélie n'a pas douté de moi!

Il y avait tant de simplicité, tant de noblesse, tant d'amour dans l'accent avec lequel Annibal avait prononcé ces paroles, que madame Geoffrin ne put retenir ses larmes. Entraînée par son excellent cœur, elle tendit les mains vers le jeune homme.

M. de Charney se recula respectueusement :

— Jusqu'au 24 brumaire, dit-il, je suis un étranger pour vous.

— Mais Amélie? que lui dirai-je?

— Que j'ai dû m'absenter... Un voyage... je trouverai un prétexte...

— Annibal! ne me quittez pas ainsi!

— Il le faut, madame; mais en vous quittant, je vous dirai : à bientôt! oui, à bientôt! car ma vie, mon âme, mon amour, je laisse tout ici... sous votre garde... et c'est à ma mère que je viendrai redemander ce dépôt!

Puis, avant que madame Geoffrin eût pu prononcer une parole pour le rappeler, ni même tenter un mouvement pour le retenir, Annibal s'était glissé hors de la chambre, passant par le petit cabinet de toilette pour gagner plus rapidement le palier.

Une fois dans l'escalier, il descendit vivement les marches sans s'arrêter, sans tourner la tête, et il atteignit la rue, comme un homme qui a hâte de fuir.

Madame Geoffrin était demeurée seule, en proie aux réflexions les plus pénibles.

— Reviendra-t-il? se demandait-elle. Oh! s'il ne revenait pas! Si on m'avait dit vrai... si celui que Corvisart m'a amené ne m'a pas trompée.. Amélie mourrait!... Ma fille!... mon fils!... Oh! qu'aurais-je donc fait pour que le Ciel

me frappât aussi cruellement, pour être aussi malheureuse!...

XXV

LE DÉPART.

Il était cinq heures du soir et il faisait nuit close, (on était au commencement de brumaire, c'est-à-dire à la fin d'octobre). Une voiture, attelée de deux vigoureux bidets de poste, descendait la rue Montmartre dans la direction des halles. Passant devant le marché au poisson et la halle à la viande, elle prit la rue de la Tonnellerie, qu'elle parcourut dans toute sa longueur, et après avoir traversé la rue Saint-Honoré, elle s'engagea dans la rue du Roule.

Cette voiture avait la forme des anciennes chaises à six places, véhicules aussi vastes que solides. Un cocher placé sur le siège la conduisait au pas : on devinait la voiture louée d'avance allant chercher ses voyageurs, mais se rendant à l'endroit indiqué avec cette lenteur et cette indifférence qui indiquent l'habitude.

Après avoir gravi doucement la première moitié du pont Neuf, la voiture tourna à gauche et s'élança au petit trot de ses chevaux sur le pavé du quai des Lunettes.

Arrivée devant une maison qui s'élevait au milieu du quai, la voiture s'arrêta et demeura stationnaire. Le cocher alluma sa pipe, s'étendit sur son siège et attendit.

Dix minutes après, un homme, arrivant par le côté opposé du quai, c'est-à-dire par celui sur lequel donne le pont au Change, se glissait dans l'ombre, longeant le pied des bâtiments de la Conciergerie ; cet homme, qui marchait d'un pas rapide, s'arrêta précisément à la hauteur de la porte de la maison devant laquelle stationnait la voiture de poste.

Il ouvrit la porte en pressant le ressort et entra. Un escalier s'offrit à lui, il gravit les marches avec une rapidité et une assurance décelant l'habitude et il atteignit le palier du deuxième étage : une porte s'ouvrit aussitôt, un rayon lumineux se glissa sur le carré et l'homme entra dans une pièce où étaient réunis quatre autres hommes qui paraissaient attendre.

— Je suis en retard, dit le nouveau venu, mais j'avais à parler au ministre. Voici les passeports, dont nous pouvons avoir besoin ; la voiture est en bas, nous pouvons partir.

— Oui, oui, dit l'un des quatre hommes.

— Attends, Charles, il faut que je parle à Jacquet, ajouta vivement un troisième personnage.

— A vos ordres, citoyen Bonchemin, mais si nous devons demeurer encore ici quelques minutes, il serait prudent de faire descendre Mahurec et le Maucot, afin qu'ils pussent veiller tous deux sur la voiture.

— Compris, on s'affale ; en bas, Maucot!

Les deux gabiers ouvrirent la porte et s'élancèrent dans l'escalier. Henri, Charles, Jacquet demeurèrent seuls.

— Où est Rossignolet? demanda Henri.

— Il nous attend à la barrière de Charenton.

— Seul, sans Louis, n'est-ce pas?

— Oui, Louis de Niorres ne sait même pas que nous devons partir ce soir.

— Maintenant il faut tout prévoir, reprit Bonchemin. Un événement préparé, un accident inattendu peuvent nous séparer. Donnez-nous donc, mon cher Jacquet, des renseignements précis, afin que, dans tous les cas, l'un de nous puisse arriver et sauver nos femmes et nos enfants.

— Les renseignements obtenus sont précis, dit Jacquet, et il est impossible de commettre une erreur. J'ai interrogé séparément la Cagnotte, Carmagnole et Chat-Gautier, tous trois avaient pris part à l'enlèvement, tous trois m'ont dit exactement la même chose. Chat-Gautier était le seul qui pût m'apprendre où les chauffeurs avaient conduit leurs prisonnières. Elles sont dans la forêt de Fontainebleau, là où campe une bande dont il faut que nous ayons raison.

— Elle est nombreuse?

— Trente hommes au moins.

— Nous avons des armes, dit Charles, et dussions-nous avoir à renverser une armée...

— Oh! dit Jacquet, mes précautions sont prises ; non seulement il nous faut sauver mesdames d'Herbois et de Renneville, mais encore il faut nous emparer de toute cette bande sans en laisser échapper un seul homme.

— Mais il nous sera impossible d'arrêter trente hommes à nous six...

— Mes précautions sont prises, et voilà pourquoi j'ai dû tromper votre légitime impatience et pourquoi je ne vous ai révélé que tantôt ma connaissance de l'endroit où étaient retenues, prisonnières, celles que nous devons sauver.

— Quoi! vous saviez...

— Depuis vingt-quatre heures, je connais le secret des chauffeurs.

— Et vous n'avez rien dit?

— Vous eussiez voulu partir sans tarder, vous eussiez tout perdu par votre précipitation. Mahurec et le Maucot savaient tout également, mais ils ont compris qu'ils ne devaient rien dire. Je leur avais défendu de parler.

— Mais pourquoi?

— Vos femmes ne sont pas les seules prisonnières de ces monstres... Mesdames de Signelay et Bellegarde...

— Quoi! elles ne seraient pas mortes!

— Je ne sais, mais j'espère. Avais-je le droit de risquer cette espérance? La vie des trois êtres, celle même du fils de madame Geoffrin pouvaient dépendre de ma manière d'agir. J'ai cru devoir attendre et j'ai attendu.

— Qu'avez-vous fait?

— Oh! j'ai bien employé mon temps. J'ai choisi parmi mes hommes les plus dévoués et les plus solides, cinquante dont je réponds. Quarante sont partis ce matin, un à un, par des chemins différents, sous différents prétextes, sous différents déguisements, tous se rendant à Fontainebleau. Tous seront cette nuit réunis et cachés à l'endroit que je leur ai indiqué.

— Où cela?

— Vous le saurez tout à l'heure. Les dix autres sont en ce moment avec Rossignolet à la barrière de Charenton.

— Pourquoi?

— Pardieu! pour garder cinq hommes de la bande de Chat-Gautier que j'ai fait enlever ce matin. Vous ne comprenez pas. J'avais besoin, pour arriver plus sûrement au but, de ne pas faire fausse route. Il s'agit de nous emparer par un seul coup de filet de trente hommes armés, déterminés, et qui savent bien que, pour eux, entre l'arrestation et l'échafaud il y a la distance d'un procès. Il faut non seulement arrêter ces trente hommes, mais encore délivrer les prisonnières et ne pas laisser le temps aux monstres de se livrer à quelque acte de violence.

— En arrivant dans la forêt, je diviserai mes cinquante hommes en cinq corps, car ceux qui sont à la barrière de Charenton vont nous suivre. Deux voitures sont prêtes à les emmener avec Chat-Gautier et les siens. Elles nous suivent, nous arriverons tous ensemble. Mes cinq bandes formées, vous, Bonchemin, vous prenez le commandement de l'une, les quatre autres obéiront à le Bienvenu, à Mahurec, au Maucot et à moi. Rossignolet veillera sur Chat-Gautier, lequel donnera des ordres à ses hommes et sera responsable de tout. Rossignolet s'en charge.

« Chacun des hommes de Chat-Gautier sera le guide de l'une des cinq bandes, qui toutes devront arriver ensemble à l'endroit désigné. Nous surprendrons donc, d'un seul et même coup les bandits... Vous comprenez?

— Parfaitement! dit Henri.

« Jacquet fouilla dans ses poches et y prit trois cahiers de papier ; il en remit un à Henri, un autre à Charles, et il garda le troisième.

— J'ai prévu ce que vous aviez prévu vous-mêmes, dit-il, le cas où un accident, un événement viendraient à nous séparer. Chacun de ces cahiers, copiés tous trois l'un sur l'autre, contient le plan de la forêt de Fontainebleau, l'endroit où est établi le repaire des chauffeurs, les routes et les sentiers qui y conduisent. Ces indications sont de la plus grande exactitude et ne permettent pas une erreur. De plus, sont encore inscrits, sur ces papiers, les mots de passe et de rencontre que je me suis fait donner par Chat-Gautier. Maintenant, tout est entendu, tout est préparé, il est l'heure, partons !

Les trois hommes se levèrent et se dirigèrent vers la porte. Jacquet marchait en tête. Au moment où il posait sa main sur le bouton de la serrure, la clef tourna mue extérieurement. Jacquet se recula, la porte s'entr'ouvrit et une ombre glissa rapidement le long du chambranle. Un personnage, enveloppé dans un manteau noir, venait de pénétrer dans la pièce. A peine entré, ce personnage écarta son manteau et la lumière éclaira le visage au teint bistré de la Caraïbe.

— Fleur-des-Bois ! s'écria Henri avec étonnement.

— Que viens-tu faire ici ? dit Charles.

— Demander à mes frères, répondit la jeune fille de sa voix cuivrée, en quoi leur sœur a démérité d'eux.

— Mais nous n'avons jamais eu cette pensée, Fleur-des-Bois, dit vivement Henri.

— Mes frères ont dû avoir cette pensée !

— Pourquoi ?

— Ils partent et ils me laissent ! ils vont au danger et ils ne m'emmènent pas.

— Nous allons sauver nos femmes et nos enfants, dit Henri, nous n'avons pas le droit de risquer ta vie pour servir notre cause.

Fleur-des-Bois allait répondre, quand Jacquet, qui paraissait réfléchir profondément, s'avança, prit la Caraïbe par le bras et l'entraînant rapidement :

— Il faut que tu restes à Paris, lui dit-il à voix basse.

— Pourquoi ? demanda Fleur-des-Bois.

— J'ai besoin de toi.

Et se penchant vers l'oreille de la jeune fille, il prononça rapidement quelques paroles. La Caraïbe tressaillit.

— Veux-tu ? dit Jacquet.

— Oui, répondit Fleur-des-Bois.

— Alors je puis compter sur toi ?

— Je le jure !

— Demeure ici et attends pour quitter cette maison que la voiture soit éloignée.

Les trois hommes descendirent et arrivèrent sur le seuil de la maison. Mahurec et le Maucot veillaient cachés dans l'ombre : le cocher dormait sur son siége.

— Le quai a été désert depuis que nous sommes descendus, dit Mahurec ; pas une ombre n'a glissé dans les ténèbres.

— Monte à côté du cocher, lui dit Jacquet.

Le gabier allait s'élancer, Jacquet le retint par le bras :

— Je crierai route de Lille, dit-il à voix basse, le cocher va prendre le pont au Change, traverser la place du Chatelet, et monter la rue Saint-Denis ; arrivé à la hauteur de la rue Grenétat, tu lui feras prendre à droite, et qu'il gagne par les rues le faubourg Saint-Antoine, et qu'il se dirige alors droit vers la barrière de Charenton. Tu as compris ?

— Ça y est !

Mahurec s'élança auprès du cocher ; le Maucot, Charles et Henri étaient déjà dans la voiture.

— Route de Lille ! cria Jacquet en montant à son tour.

La portière se referma et la voiture partit au galop. Le quai demeura désert. Dix minutes s'écoulèrent. Alors, derrière le parapet du quai, on vit surgir une ombre ; cette ombre était celle d'un homme de haute taille. Il traversa rapidement et courut dans la direction de la petite rue du Harlay ; arrivé à la hauteur de la deuxième maison, il frappa à la porte qui s'ouvrit. Un cheval tout sellé était dans la cour ; l'homme s'élança sur l'animal. Descendant le quai, il traversa le pont que venait de franchir la voiture, mais au lieu de suivre la même route, il tourna à droite et partit à fond de train dans la direction du pont de Bercy.

. . . .

Vingt minutes après, la voiture, emportée au grand trot de ses deux chevaux, atteignait l'endroit où dans la rue Saint-Antoine débouche la rue du Petit-Musc. Mahurec était toujours sur le siége ; les quatre autres hommes étaient dans l'intérieur, Charles et le Maucot sur la banquette de devant, Henri et Jacquet sur celle de derrière. Jacquet était placé en face de Charles, la glace de la portière était relevée de leur côté.

Comme la voiture passait rapide se dirigeant vers la place de la Bastille, un coup sec retentit, la glace vola en éclats, et Charles porta vivement la main à son front.

— Qu'est-ce donc ? dit Henri surpris.

— On vient de briser cette glace, et un morceau de verre m'a sauté à la tête.

— Tu es blessé ?

— Ce n'est rien.

— Caramba ! dit le Maucot, quel est le paroissien...

— Silence ! dit Jacquet qui venait de se baisser et qui ramassait une pierre à laquelle un morceau de papier servait d'enveloppe.

XXVI

LA PATRIE EN DANGER

— La patrie est en danger, général ! Oui ! si jamais ce cri, qui fait accomplir des miracles, peignit une situation de la France, c'est à cette heure qu'il doit être dans toutes les bouches !

C'était M. de Talleyrand qui parlait ainsi dans le petit salon de l'hôtel de la rue de la Victoire. Il était six heures du soir et, malgré cette heure peu avancée, le dîner était terminé chez le général Bonaparte qui, suivant sa coutume, restait à peine un quart d'heure à table et forçait ses convives à être aussi rapides mangeurs que lui. Une société composée d'une dizaine de personnes, tous hommes du jour, occupait de grands siéges autour d'une table recouverte d'un tapis.

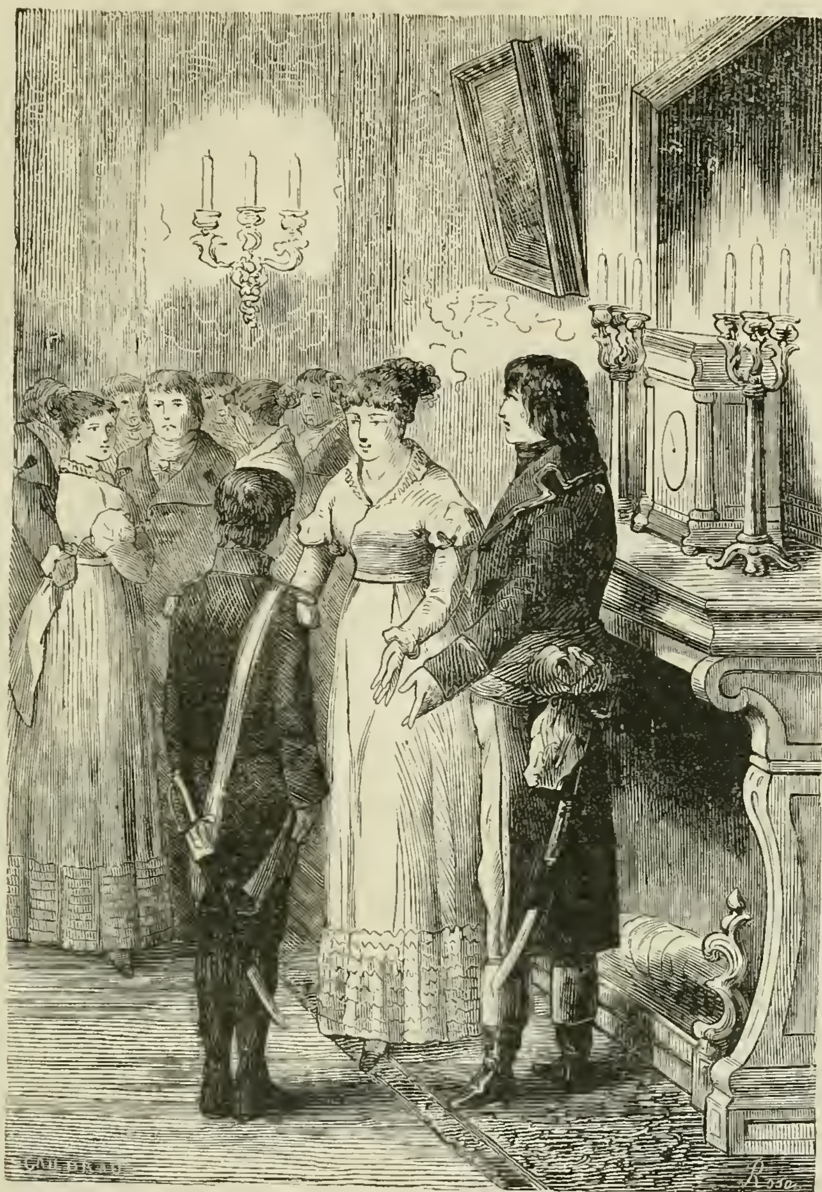
Un seul était debout ; celui-là était le général en chef de l'armée d'Égypte, le héros que la France acclamait, le général Bonaparte, revêtu de sa simple redingote grise. Il était adossé contre la cheminée, le bras gauche sur le dos, la main droite enfoncée sous le revers de sa redingote. Il avait la tête légèrement inclinée en avant, et sur son front uni et vaste se reflétaient les rayons des bougies d'un petit lustre accroché au centre du salon.

Le général avait la physionomie non pas soucieuse, mais sérieuse, les pensées les plus grandes se heurtaient dans son cerveau en travail, le reflet du génie illuminait son visage expressif. Ses regards étaient abaissés vers le tapis. Son attitude enfin était celle d'un homme qui écoute avec attention et qui réfléchit profondément.

Les dix hommes assis en face de lui pouvaient représenter à peu près l'élite de la société d'alors. La politique, les arts, les sciences, la guerre avaient là leurs représentants les plus justement renommés. C'était d'abord Lucien, le président des Cinq-Cents, le frère du général ; c'était Talleyrand, c'était Fouché, le ministre de la police ; c'étaient Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, Bruix, Rœderer, Lemercier, Daunou, Macdonald et quelques autres.

Talleyrand, assis à l'extrémité de la table, jouant avec un coupe-papier, parlait de cette voix lente, incisive, qui faisait de lui non pas un grand orateur, mais un causeur fascinant.

— Comptons bien, reprit-il. Depuis sept ans nous avons



J'ai l'honneur de te présenter M. Louis de Niorres. (Page 187.)

eu huit révolutions sans compter celle de 89. Le 31 *mai*, la chute des Girondins. Le 5 *avril*, la chute des Cordeliers et la mort de Danton. Le 9 *thermidor*, la chute de Robespierre. Le 12 *germinal*, la défaite du parti Barrère, Collot-d'Herbois et Billaud-Varennes. Le 1er *prairial*, la défaite des Jacobins. Le 13 *vendémiaire*, l'établissement du Directoire. Le 18 *fructidor*, la réémigration des émigrés et le 30 *prairial* enfin, la lutte dans le Directoire même. Que prouvent ces huit changements de gouvernement dans le cours de sept années et qui tous ont obtenu l'assentiment populaire? Cela prouve, messieurs, que le peuple, que la France ont constamment compris que le gouvernement qui dirigeait les affaires n'était pas établi sur des bases solides, qu'un changement était désirable, car dans ce changement on pouvait espérer une amélioration que chacun sentait être nécessaire.

— Cela est vrai! dit Rœderer.

— Et, ajouta Regnaud, les hommes qui, après les orages de la Convention, ont imaginé le Directoire, n'étaient pas bien convaincus, soyez-en certains, de l'excellence et de la solidité de leur ouvrage.

— C'était une transition qu'ils établissaient! dit Bruix.

— Sans doute reprit Talleyrand. L'ombre du comité de salut public était encore là pour effrayer les esprits. Puis on avait fait l'essai de la Terreur, on avait vu ce que pouvait ou plutôt ce que ne pouvait pas faire une république sanglante, consistant dans une assemblée unique, despotique et concentrant tous les pouvoirs entre ses mains, on voulut alors essayer d'un régime modéré avec des pouvoirs divisés et on a établi le Directoire.

— Et voilà quatre années que ce gouvernement continue son essai, dit Rœderer. Voyons où il a conduit la France : au dehors les ennemis sur nos frontières, nos conquêtes perdues, l'Europe liguée contre nous. Au dedans, des factions désunissant les villes et les chauffeurs désolant les campagnes!

— Oui! ajouta Talleyrand, nous avons moins de cruauté, mais autant d'anarchie.

— On ne guillotine plus, dit Rœderer, mais on déporte!

— On n'oblige plus à recevoir les assignats sous peine de mort, ajouta Regnaud, mais on ne paye plus personne.

— Nos soldats sont sans armes et sans pain! dit Macdonald.

— Nos flottes sans matelots! dit Bruix.

— Partout nos armées, jadis victorieuses, ont été battues. Qu'est devenue l'Italie? Reconquise par les Autrichiens. Partout la guerre civile menace d'éclater! La Vendée et la Bretagne se soulèvent, les brigands infestent les grandes routes!

— A la terreur véritable, dit Fouché, a succédé un malaise général et intolérable.

— Oui, dit Talleyrand, et comme la faiblesse a aussi ses emportements, ce gouvernement si modéré a fini par adopter deux mesures de la plus effrayante tyrannie. L'emprunt forcé et la loi des otages usent la France et révoltent tous les esprits.

— Et les chauffeurs! s'écria Lemercier. Est-il possible que sous un gouvernement organisé se commettent de pareils brigandages? On arrête, on assassine, on pille par toute la France, jusque dans les villes, jusque dans Paris?

— Et les finances, dans quel état sont-elles? dit Daunou! Les assignats n'existent plus depuis longtemps, les mandats qui les ont remplacés ont disparu aussi. Les fonctionnaires publics ne sont pas payés, ils n'ont rien reçu depuis dix mois. Aux rentiers on délivre des *bons d'arrérages* dont l'unique valeur consiste à être reçus comme argent dans le payement des contributions seulement, mais on peut mourir de faim avec. La solde n'existe plus et pour nourrir les armées, on donne en payement des *bons de réquisitions* recevables seulement aussi en acquittement d'impôt!

— Cette situation financière, dit Macdonald, est la principale cause du revers de nos armées, car la démoralisation est partout!

— Quant à notre situation à l'extérieur, reprit Talleyrand, elle est pire encore. En dépit de la récente victoire de Zurich, l'Autriche occupe le Piémont, la Toscane les États romains et elle n'a rappelé ni le roi de Sardaigne à Turin, ni le grand-duc à Florence, ni le pape à Rome. L'Autriche triomphe à cette heure en Italie et elle veut garder pour elle sa récente conquête! L'Angleterre, riche de ses deux cent millions de l'*incom-taxe*, prodigue l'argent pour entretenir nos dissensions intérieures et pour seconder nos ennemis. Sa marine bloque nos ports et nous prive des denrées coloniales. La Prusse ne nous attaque pas encore, mais elle fait ses préparatifs et elle nous menace. La Russie arme avec ardeur pour venger son désastre de Zurich. L'Espagne est prête à rompre notre traité d'alliance. Et pourquoi cet acharnement redoublé de nos ennemis, pourquoi cette apathie de nos amis? C'est que personne, au dehors comme au dedans, n'a confiance dans le gouvernement que chacun sent près de succomber. C'est qu'ainsi que je l'ai dit, général, la France est menacée sur ses frontières et dans ses provinces, c'est qu'ainsi que je l'ai dit, la patrie est en danger!

Un silence profond suivit aussi ce cri de détresse, tous les regards demeuraient fixés sur le général Bonaparte, qui, toujours réfléchi, ne paraissait pas vouloir se hâter de prendre la parole. Enfin, relevant lentement la tête :

— Oui, messieurs, dit-il d'une voix grave, oui, vous avez raison, la patrie est en danger! Oui, vous avez peint fidèlement et sans exagération la situation déplorable de la France. Oui, je le dis comme vous, la patrie est en danger; mais que puis-je faire pour la sauver? Je suis prêt à donner mon sang...

— Il nous faut plus, dit Talleyrand, il nous faut votre génie. Il faut une main ferme pour aider les gouvernements à tenir les rênes de l'État. Cette main, c'est celle qui montrait à ses soldats les pyramides contemplant leurs succès.

— Une place de directeur! dit le général.

— Non, vous n'avez pas l'âge, général, et jamais Gohier et Moulins ne consentiront à vous faire accorder une dispense, je les ai sondés à cet égard, je suis certain de ce que je vous dis.

— Alors, messieurs, que voulez-vous donc que je fasse?

— Que vous sauviez la France! cria Rœderer.

— La nation entière a confiance en vous, ajouta Regnaud.

— Votre nom est dans toutes les bouches, votre amour dans tous les cœurs : peuple, bourgeoisie, armée, vous attendent et vous appellent, dit Daunou. C'est la souveraineté du peuple qui vous pousse, général, et cette souveraineté-là est la seule qui offre une base solide.

— D'ailleurs, reprit Talleyrand, il ne s'agit pas de renverser. Le Directoire est un gouvernement de transition, il le sait, il le comprend. Son temps est fait, il va crouler...

— Général, reprit Rœderer avec animation, pourquoi ces hésitations, ces discussions? Je n'ai qu'un cri à faire entendre : La patrie est en danger! Vous vous devez à elle, marchez à notre tête!

Ces paroles, prononcées d'une voix vibrante, produisirent un effet impossible à rendre. Par un même mouvement, toutes les mains se tendirent vers le jeune général. Bonaparte demeura immobile, mais très ému.

— Si la patrie a besoin de moi, dit-il, je ne lui faillirai pas, et, dans les orages politiques comme sur le champ de bataille, je serai toujours prêt à marcher à la tête de ceux qui la défendent.

— Merci au nom de la France, général, dit Rœderer en s'inclinant; que l'auréole de gloire qui vous entoure soit enfin pour la patrie qui souffre le symbole de la force, de l'unité et l'espoir d'un avenir heureux.

Quelques instants après, le général Bonaparte quittait le petit salon avec son frère Lucien, laissant livrée à elle-même la petite réunion des hommes célèbres qui venaient de lui exprimer leurs vœux. A peine fut-il parti, que toutes les têtes se rapprochèrent.

— Acceptera-t-il? disait l'un.

— Consentira-t-il? à agir disait l'autre.

— Oui, oui, dit Macdonald, car M. de Talleyrand a prononcé le mot magique qui sait faire obéir le général, il a dit : La patrie est en danger!

Talleyrand se pencha vers Fouché :

— Avez-vous vu Barras? demanda-t-il.

— Oui. Il est fou!

— Comment?

— Il veut renverser le Directoire et se faire nommer président de la République!

Talleyrand haussa les épaules.

— On l'achètera, dit-il. J'ai vu Siéyes, il consent; il entraînera avec lui Roger Ducos, son ami. Le Directoire se trouvera donc réduit à Gohier et à Moulins, c'est-à-dire à une minorité impuissante. Siéyes a une constitution toute faite et la majorité au Conseil des anciens. Le général Bonaparte et lui à la tête d'un gouvernement peuvent accomplir de grandes choses. L'un a l'activité, l'audace, l'héroïsme, le génie, la fougue et l'entrain de la jeunesse; l'autre a l'expérience de l'âge et des hommes, l'habitude de juger, l'esprit de ruse nécessaire à un diplomate.

— Le général et Siéyes ne s'aiment pas, dit Rœderer.

— Qu'importe, ils s'estiment, et pour deux hommes de leur valeur, c'est là le point essentiel.

En quittant le petit salon, le général, suivi de son frère, était passé dans celui où madame Bonaparte, sa fille et ses belles-sœurs étaient rassemblées écoutant le célèbre Garat qui, assis devant un clavecin, chantait de sa voix si belle quelqu'une de ces romances en vogue qui ont fait sa réputation.

Au moment où Bonaparte entrait, Lannes courut à sa rencontre.

— Mon général, dit-il, je n'ai pas osé vous faire prévenir, mais il y a en bas quelqu'un qui vous demande; c'est encore le petit Niorres, vous savez? le sergent-major de la 32e? Il veut vous parler, toujours à propos du colonel Bellegarde.

— De Maurice? Oui, j'ai promis de le voir, répondit Bonaparte. Corvisart m'avait dit qu'il me ferait prévenir. Je veux voir Niorres sur-le-champ. Donne l'ordre qu'on le fasse monter.

— Ah! général, dit Lannes en souriant, ce pauvre enfant va perdre la tête au milieu de tout ce beau monde!

— Bah! un soldat habitué au feu! D'ailleurs il est brave. Je l'aime cet enfant et je veux le présenter à ma femme.

Lannes appela un domestique et lui donna un ordre à voix basse, puis l'excellent homme alla se placer près de la porte d'entrée pour attendre l'enfant et le conduire lui-même au général en chef. Quelques instants après, Louis, rouge d'émotion, faisait son entrée dans le salon d'un pas timide. Il portait l'uniforme de la célèbre demi-brigade, et cet uniforme usé, terni, indiquait toute une existence de fatigues et de dangers.

— Viens! lui dit Lannes en lui faisant signe de le suivre.

Bonaparte était près de la cheminée, au milieu d'un groupe de dames. Louis se glissa doucement jusqu'à son général et demeura en face de lui, immobile, le corps droit, les pieds sur la même ligne, dans la position du soldat sans armes, la main au front.

— Bonsoir, sergent, dit Bonaparte en souriant et en tirant l'oreille de Louis avec ce geste qui lui était si naturel et qui transformait en cri de joie le cri de douleur qu'eût provoqué le tiraillement assez rude de l'organe de l'entendement, tu viens me demander de payer ma dette? Tu fais bien, je te dois un souper depuis longtemps.

— Mon général! balbutia Niorres dont le visage était devenu cramoisi.

Tous les regards étaient fixés sur le jeune sergent. Madame Bonaparte, toujours empressée de témoigner son affection à ceux qui aimaient son mari, et que son mari paraissait aimer, s'était avancée vivement vers le jeune soldat.

— Ma chère amie, lui dit le général en affectant un air de gravité solennelle, j'ai l'honneur de te présenter M. Louis de Niorres, sergent-major dans la 32e demi-brigade, et plus connu à l'armée sous le nom de Bibi-Tapin. Nous sommes de vieilles connaissances, nous avons été nommés caporaux le même jour.

— En vérité? dit madame Bonaparte; mais monsieur a monté en grade depuis.

— Oui; il est même mon supérieur, car je ne suis que sergent moi. Il paraît que mes braves d'Arcole et de Lodi ne m'ont pas jugé digne des doubles sardines. En attendant, j'ai une dette à payer envers le sergent-major. Il m'a invité à dîner ou à souper une fois sur le bord de la mer Rouge, et j'ai accepté sans façon, je dirai même avec reconnaissance. Je m'étais engagé à rendre la politesse au Caire, au retour de l'expédition de Syrie, mais je crois n'avoir jamais tenu ma parole. Heureusement que ce soir l'occasion se présente de réparer cet oubli. Sergent, vous souperez avec nous.

— Mon général... balbutia Louis qui pouvait à peine parler.

— On dirait que tu as peur, dit Bonaparte.

— Oui... mon général, je l'avoue.

— Peur, un soldat, dit mademoiselle Hortense en souriant.

— Oh! reprit le général, il n'est pas ici sur le champ de bataille. En face de l'ennemi, je me porte garant pour lui.

Les aimables paroles du général avaient attiré l'attention de tous et de toutes sur le jeune soldat, et chacun se plaisait à remarquer l'air modeste et noble de Louis, la jolie coupe de son visage, le feu qui brillait dans ses beaux yeux.

— Niorres, dit madame Hamelin en s'avançant; mais il existait jadis une famille de la magistrature de ce nom.

— Ce jeune homme en est aujourd'hui l'unique représentant, dit le général.

— Tiens! fit une voix enjouée, c'est Bibi. Comment que tu te la passes, marmouset? Excusez, te voilà dans le salon de ton général ni plus ni moins qu'un colonel.

— Ah! madame Lefebvre, vous connaissez mon sergent? dit le général en souriant et en allant au-devant de la femme du commandement de la division de Paris.

Le général aimait beaucoup madame Lefebvre, et ne laissait jamais échapper une occasion de lui témoigner cette affection, dont l'excellente femme était profondément reconnaissante.

— Si je connais l'enfant? dit-elle. Ah! il y a beau temps! Dis donc, Bibi, tu sais que si tu contes fleurette à la *jolie mignonne*, c'est moi qui me charge de te tirer les oreilles, tout sergent-major que tu *soyes*.

— Mais, citoyenne...

— Cours la pretentaine tant que tu voudras, mon garçon ; mais quant à la *jolie mignonne*, bernique! elle est sous ma protection immédiate. A-t-on jamais vu! un blanc-bec qui va embrasser les demoiselles.

— Quel âge avez-vous, sergent? demanda madame Bonaparte.

— Seize ans passés, madame, répondit Louis.

— Combien as-tu de service? demanda Bonaparte.

— Huit ans, mon général, si les années de campagne comptent double.

Bonaparte sourit; et s'avançant vers Louis :

— Mesdames, dit-il d'un ton sérieux et en posant la main sur l'épaule du sergent, regardez cet enfant, c'est déjà un vieux soldat. S'il n'a que des galons dorés sur les manches, c'est qu'il est trop jeune encore pour avoir des épaulettes sur les épaules, car ces insignes de l'honneur il les a gagnés. C'est un de mes enfants d'Italie : nous avons fait nos premières armes ensemble. Tambour de la 32e, c'est lui qui, à Medolano, a battu la charge seul au milieu d'une forêt, sous une grêle de balles autrichiennes, et qui a fait croire à toute une division ennemie qu'elle avait un régiment sur ses flancs. A Bassano il a plongé dans un torrent, sous le feu, pour repêcher le rouge du drapeau de la 32e qui avait été déchiré par un boulet. A Arcole, il a été, sous une pluie de boulets, traverser une colonne autrichienne pour porter un ordre. Enfin, à Jaffa, il est arrivé le troisième sur la brèche. Ai-je bonne mémoire, Bibi-Tapin?

— Oui, mon général, dit le sergent avec une émotion qu'il ne pouvait plus dominer.

— C'est l'histoire de pareilles enfances qu'il faudrait faire publier à l'étranger, poursuivit le général avec animation. Les Autrichiens et les Russes apprendraient alors ce que peut être un soldat français par ce qu'est un enfant de troupe. Mesdames, le sergent Niorres est un brave, et vous savez que je ne prodigue pas ce titre.

— Ah! tant pis, je l'embrasse, le marmouset! s'écria madame Lefebvre dont les larmes d'attendrissement inondaient le visage. Viens, mon fiston.

Tout le monde riait et applaudissait.

— Il est orphelin? dit madame Bonaparte à son mari.

— Oui, répondit le général.

— Oh! dis-lui qu'il vienne nous voir alors, souvent, bien souvent, je veillerai sur lui.

Bonaparte fit un signe affirmatif; puis appelant le sergent de la main :

— Que voulais-tu me demander ce soir? dit-il.

— Mon général, répondit Louis, c'est pour mon colonel.

— Comment va-t-il?

— Bien mal; on n'espère plus.

— Pauvre Maurice, dit le général avec un soupir.

— Le docteur Corvisart, reprit Louis, m'a envoyé vers vous, mon général, pour vous prier de tenir la promesse que vous avez bien voulu lui faire. Il n'espère plus, mais enfin il dit qu'il faut tout tenter, et que peut-être votre présence...

— Quand Corvisart a-t-il dit que je pourrais voir Maurice?

— Ce soir si vous vouliez, mon général. Le docteur vous attend.

Bonaparte sonna; un domestique parut.

— Ma voiture, commanda-t-il.

— Tu sors? dit vivement madame Bonaparte.

— Oui; je vais avec le sergent rendre visite au colonel Bellegarde. Corvisart me fait demander. Pauvre Maurice, un brave officier.

On entourait le jeune sergent, dont le général venait de tracer une si courte et si brillante biographie. Louis devenait le héros du salon.

— La voiture du général, annonça le valet.

— Viens, dit vivement Bonaparte au sergent.

Puis se retournant vers sa femme :

— Nous reviendrons souper, ajouta-t-il.

Louis, tout honteux de tant d'honneur, suivait son général avec un peu moins d'assurance que si c'eût été sur le champ de bataille. Le général s'élança lestement dans sa voiture et fit signe à Louis de le suivre. La voiture partit rapidement.

— Ainsi, dit le général, le colonel Bellegarde est au plus mal?

— Hélas! mon général, répondit Louis, le docteur ne lui donne pas vingt-quatre heures.

XXVII

FONTENAY-SOUS-BOIS

En allant de Vincennes à Nogent-sur-Marne, en suivant la nouvelle route qui a à peu près le tracé de l'ancienne, on laisse à gauche une charmante partie de bois, admirablement plantée et d'une végétation attestant une belle qualité de sol.

C'est derrière cette belle futaie que se dresse en amphithéâtre le petit village de Fontenay-sous-Bois, illustré par le séjour qu'y fit jadis Dalayrac le compositeur.

En 1799, le bois de Vincennes et ses alentours étaient loin, bien loin de ressembler à ce qu'ils sont aujourd'hui, depuis que le bois est devenu parc anglais et que les villages environnants se sont transformés en réunion de villas attrayantes. Il y a soixante-deux ans, le parc était une véritable forêt, fort mal hantée, ayant une réputation plus qu'équivoque : on prétendait que certaines bandes de chauffeurs, ayant pour but l'exploitation de cette partie du département, avaient établi leur campement au milieu du bois. Quant aux villages de Nogent-sur-Marne et de Fontenay-sous-Bois, ils offraient le plus triste coup d'œil. Deux ou trois belles et vastes propriétés, ruinées, saccagées, aux plantations ravagées, aux constructions à demi en ruines, témoignages de l'antique splendeur des seigneurs du précédent régime, s'étendaient désertes et silencieuses, incultes et désolées. Tout autour se groupaient de pauvres chaumières, de misérables demeures avoisinant ces prairies maigres et étiolées qui forment la campagne des environs de Paris.

Le soir où nous avons assisté au départ de Jacquet et de ses compagnons, et où nous venons de passer quelques instants dans l'hôtel du général Bonaparte, un homme, monté sur un bon cheval normand, galopait sur la route de Vincennes et, après avoir traversé le village, s'engageait dans le bois sans paraître se soucier de la mauvaise réputation dont il *jouissait* (ainsi que le disaient les habitants des environs.)

La lune venait de se lever et, éclairant la route, elle éclairait aussi de ses rayons le visage du cavalier, qui n'était autre que le comte d'Adore.

Le vieillard se tenait merveilleusement en selle en dépit de son âge déjà avancé, et il conduisait sa monture en cavalier consommé. S'engageant dans la route de Nogent, il ne ralentissait pas l'allure de son cheval qu'il maintenait à un bon galop de chasse. Le bois était absolument désert et silencieux et plongé dans d'obscures ténèbres que ne parvenaient pas à dissiper les faibles rayonnements de l'astre des nuits...

Arrivé à la hauteur de l'endroit où la route se bifurque pour s'élancer à droite vers Saint-Maur et en face vers Nogent, le cavalier tourna brusquement à gauche, abandonnant la grande route, et courut sous bois en suivant un petit sentier.

Ce sentier aboutissait à l'entrée de Fontenay-sous-Bois que M. d'Adore atteignit sans avoir fait la plus vulgaire rencontre. Arrivé aux premières maisons du village, le cavalier mit sa monture au pas.

Il gravit lentement cette rue montueuse qui existait alors aussi et qui se nommait déjà la rue du parc, par le motif qu'elle longeait à cette époque l'enclos du grand parc du ci-devant seigneur de Fontenay.

M. d'Adore contourna cette immense propriété et atteignit le sommet de la colline sur le versant de laquelle est bâti Fontenay, là où s'élève aujourd'hui le fort de Nogent-sur-Marne.

Un peu sur la gauche de l'endroit où se dresse ce fort longeant la route qui descend vers la Marne, s'étendaient à cette époque de vastes terrains bien cultivés et qui indiquaient, de la part de leurs propriétaires, une exploitation active et bien entendue. Ces terrains, ensemencés de légumes, de blés, de toute espèce de racines, entouraient de vastes bâtiments construits sur le modèle de ceux des fermes de grande importance. Il y avait là les étables, les granges, les écuries, les remises, tout ce qui constitue un établissement agricole de première valeur.

Au centre des communs se dressait un bâtiment plus élevé, plus élégant et qui devait être l'habitation principale des maîtres ou des fermiers.

Une grande cour, formée par ce corps de logis et les bâtiments des écuries et des granges, s'ouvrait en face de l'habitation principale. Un mur bas, percé à son centre par une grande porte charretière, fermait le quatrième côté. Cette cour contenait des monceaux de paille et de fumier : une charrette était dans un angle, des brouettes, des instruments aratoires grossiers, des échelles, des poutres, des auges gisaient de tous côtés.

On comprenait, en contemplant ce désordre, que le travail n'avait été interrompu que par la chute du jour, et que derrière ces hautes murailles abritées par les toitures de chaume, dans ces grands bâtiments aux larges fenêtres, il devait y avoir toute une population laborieuse et active qui attendait le chant du coq pour se remettre au travail.

M. d'Adore était arrivé en face de cette belle ferme à l'aspect placide et doux; forçant son cheval à quitter la route, il lui fit sauter un petit fossé, et le lançant sur une pièce de terre fraîchement remuée, ce qui rendait la course pénible, il galopa en droite ligne vers l'habitation principale sans se soucier de chercher un sentier frayé.

Le comte atteignit le mur de la cour et il mit pied à terre. Aussitôt un aboiement terrible retentit de l'autre côté de la porte en face de laquelle se tenait M. d'Adore et cet aboiement fut répété au même instant de quatre ou cinq côtés différents.

— Allons, allons, César! tu ne reconnais pas les amis? dit le comte.

Le formidable aboiement cessa brusquement et un grognement sourd, aimable, amical, lui succéda; puis un souffle puissant passa sous le jour du pied de la porte.

— Oui, oui, César! c'est moi, et j'ai du pain pour toi dans ma poche! disait le comte en réunissant ses forces pour faire tourner l'énorme anneau de la serrure.

Enfin la barre se leva, le comte poussa, et la porte s'entr'ouvrant, il entra dans la cour, tirant après lui son cheval qu'il tenait par la bride.

Un gigantesque bouledogue, l'un de ces chiens de garde qui attaqueraient au besoin la panthère et le tigre, se dressa sur ses pattes de derrière, montrant un collier tout hérissé de clous acérés et se livrant aux démonstrations les plus passionnées.

M. d'Adore passant ses rênes dans la main gauche caressa le dogue de la main droite. Alors l'animal, heureux de ce témoignage de tendresse, tourna sur lui-même et s'élança, décrivant bonds sur bonds, avec des hurlements joyeux. Puis il revint vers le comte, se roula à ses pieds, reçut encore une caresse et recommença le même manège. On eût dit qu'il faisait les honneurs de la ferme et qu'il invitait le visiteur à l'accompagner jusqu'au corps de logis principal.

M. d'Adore avait refermé la porte, et, tenant toujours

son cheval par la bride, il s'avançait suivant César qui gambadait avec des élans furieux. Au moment où le comte atteignait à la moitié de la cour, trois autres hurlements retentirent, et, de trois côtés différents, se précipitèrent trois nouveaux chiens tout aussi puissants que le premier.

Deux de ces trois chiens étaient exactement semblables à César, ils étaient de la même race, mais un peu moins gros cependant. A la façon dont ils s'approchèrent en regardant César du coin de l'œil, il était facile de voir qu'ils reconnaissaient la suprématie du formidable bouledogue. Ils semblaient lui demander la permission d'aller souhaiter la bienvenue au visiteur.

César ne se préoccupait pas le moins du monde des deux chiens ; toute son attention était concentrée sur le troisième : celui-là n'était pas de même race, c'était l'un de ces lévriers à poils ras, à reins de fer, à membres d'acier, à dents de diamant, qui, aux colonies d'Amérique, ne reculent devant aucun animal, qui triomphent de la panthère et qui tombent en arrêt devant le serpent à sonnettes, qu'ils broient d'un coup de mâchoire. Ce lévrier était énorme et son aspect véritablement imposant.

En voyant M. d'Adore, le lévrier s'était rué comme un fou, témoignant sa joie par des sauts prodigieux. César avait poussé un grognement sourd et jaloux, son poil s'était hérissé et ses lèvres s'étaient relevées avec un rictus effrayant. Au grognement du bouledogue, le lévrier s'était arrêté et était demeuré les pattes de devant tendues, le corps replié en arrière, l'œil fixe et comme lançant à César un regard d'audacieux défi.

— Eh bien ! César ! Eh bien ! Coumà ! dit le comte d'une voix menaçante et en se plaçant entre les deux chiens. Voulez-vous !...

En ce moment, une fenêtre du rez-de-chaussée de l'habitation s'ouvrait et une tête d'homme apparaissait éclairée par la lueur d'une lampe qu'une main avançait dans la cour. César s'élança d'un bond et courut avec les deux autres bouledogues dans la direction de cette fenêtre.

Le lévrier ne quitta pas M. d'Adore qu'il paraissait dévorer des yeux :

— Oui, Coumà, lui dit le comte, ta maîtresse m'a dit de te caresser pour elle. Viens, mon bon chien ! Fleur-des-Bois ne t'oubliera jamais ! Si elle n'est pas venue, c'est qu'elle est auprès d'un pauvre malade...

Pendant que le comte caressait le lévrier qui se couchait sous la main du vieillard avec des ondulations gracieuses, le bruit de verrous tirés dans leurs gâches retentissait avec fracas, la porte de la maison s'ouvrait, et l'homme qui tout à l'heure était à la fenêtre s'avançait dans la cour, sa lampe à la main.

— Bonsoir, Hamelin ! dit le vieillard.

— Ah ! mon doux Jésus ! c'est vous, mon bon maître ! tout seul et à pareille heure ! dit l'homme qui portait le costume des fermiers des environs de Paris.

— Eh oui ! c'est moi. Au reste, tu devais savoir que c'était un ami, tes chiens t'ont averti.

— Ah ! pour ce qui est de ça, j'étais tranquille. Si ç'avait été un inconnu, il n'aurait pas fait deux pas dans la cour.

— Ils font toujours bonne garde?

— Oh ! je vous en réponds ! La semaine dernière, César a étranglé à moitié un particulier que je suppose être un brin chauffeur... mais s'il s'est ensauvé, il n'a pas emporté toute sa chair, il y en avait un fier morceau dans un fond de culotte que César avait dans sa niche. Pas vrai, mon chien?

César répondit par un grognement joyeux.

— Avec ces quatre chiens-là, voyez-vous, mon bon maître, continua Hamelin, je défierais toutes les bandes du département, car le lévrier que vous m'avez donné est aussi une crâne bête ! L'autre soir il a appuyé une chasse à deux je ne sais qui ; il a cassé le poignet à l'un d'un coup de mâchoire ; l'autre a crié et il a filé sans demander son reste.

— En vérité?

— C'est comme Pyrame et Dur-à-cuire ! En voilà encore de fameux !

Hamelin caressait les deux autres bouledogues.

— Il y a trois jours, reprit-il, Pyrame m'a rapporté dans sa gueule un bâton qu'il avait arraché, et il y avait un doigt après.

— Un doigt?

— Oui ! il l'avait coupé sans doute ; et ce matin, au petit lever du jour, Dur-à-cuire avait franchi la haie du verger, et il chassait un grand gredin qui courait dans les vignes et qui a été obligé de lui abandonner son habit que le bouledogue avait happé par un pan.

— Ah çà ! dit M. d'Adore en réfléchissant, est-ce que ces quatre prouesses de tes chiens ont été accomplies en un court espace de temps?

— Mais... en trois jours !

— En trois jours?... Sais-tu que cela prouve que ta ferme a besoin d'être défendue?

— Aussi j'ai de bons fusils là-haut, de la belle poudre et du plomb qui est quasi comme des balles de calibre. Celui qu'en recevrait un grain dans le nez en aurait tout son comptant, que je dis !

— Entrons ! dit le comte. Nous causerons mieux.

— Voulez-vous souper, monsieur le comte?

— Oui, mon ami. La huche n'est pas vide?

— Oh ! que nenni ! Elle ne l'est jamais. Je vais appeler Françoise et les autres.

— Non ! non ! n'appelle personne. Tu me serviras toi-même.

— Comme vous voudrez, monsieur.

— Mets mon cheval à l'écurie et viens me rejoindre, je vais t'attendre dans la grande salle. Il y a du feu ?

— Et un beau !

M. d'Adore monta les deux marches qui précédaient l'entrée de la maison et disparut, tandis que Hamelin, prenant le cheval par la bride, s'apprêta à conduire l'animal vers l'un des grands bâtiments formant ailes à droite et à gauche. Un grognement menaçant du gros bouledogue lui fit tourner la tête.

— Eh bien, César ! qu'est-ce que tu as, mon vieux? dit le fermier avec étonnement. Ah ! je devine, gros jaloux ! Tu grognes parce que Coumà est entré avec le maître... Allons ! viens avec moi !... viens, mon chien !

Cinq minutes après, Hamelin rentrait dans la maison, tenant entre ses bras une énorme charge de sarments bien secs qu'il jeta dans l'âtre de la vaste cheminée de la salle.

La flamme jaillit rapide et claire, illuminant l'intérieur d'une grande pièce meublée comme les grandes salles de ferme. Un plafond à poutres saillantes dans l'intervalle desquelles étaient accrochés des jambons, des quartiers de gibier, des morceaux de lard fumés pendant au-dessus de la tête et menaçant de tomber dru comme la manne des Hébreux à sa première averse.

De grands bahuts, garnis de vieille vaisselle, étaient adossés aux murailles. La huche au pain se dressait dans un coin. Tout autour, accrochés aux murs, des instruments aratoires se mêlant aux ustensiles de ménage. Au centre, une grande table de chêne massif, épaisse comme un billot et solidement assise sur des pieds contournés.

Deux bancs de même force que la table, des tabourets, des chaises étaient placés çà et là, la plupart devant la table ; quelques chaises en face de la cheminée. Cette cheminée occupait à elle seule presque tout un côté de panneau, son manteau monumental, qui eût pu abriter toute une société, projetait sa corniche en saillie très vive. Son âtre énorme, garni de deux chenets à crans, noircis par l'usage, eût pu dévorer des souches entières. On apercevait, disparaissant à demi dans la cheminée, la chaîne de la crémaillère dont le croc eût pu soutenir un bœuf.

Quand Hamelin eut jeté sa brassée de sarments dans l'âtre, il courut à l'un des bahuts, l'ouvrit, y prit tout ce qui est nécessaire pour dresser un couvert, et en quelques secondes le souper de M. d'Adore était préparé sur

l'une des extrémités de la grande table, celle avoisinant la cheminée.

Le vieillard s'installa et commença à souper.

— Mon cher Hamelin, dit-il tout en mangeant avec appétit, tu m'as déjà donné de grands témoignages d'affection et de dévouement, il faut que tu m'en donnes cependant de plus grands encore. Le veux-tu?

— Dame! mon bon maître, s'il ne s'agit que de se faire couper en morceaux pour vous...

— Oui, je sais que je puis compter sur toi. Tu as voulu me suivre à Paris quand j'ai quitté ma province. Toi, paysan breton, habitué aux usages de ton pays, tu n'as pas reculé devant l'étude d'une nouvelle culture pour utiliser ton séjour ici et faire valoir ma fortune en achetant cette ferme dont tu as fait le plus bel établissement des environs de la capitale.

— Dame! mon bon maître, je ne voulais pas vous quitter; n'êtes-vous pas tout pour moi? N'étais-je pas un pauvre enfant orphelin quand vous m'avez recueilli pour me placer chez le père Kergouoë, votre fermier, qui m'a appris mon état à coups de gourdin et qui m'a si bien battu que je suis devenu le meilleur garçon de ferme du pays en même temps que l'amoureux de Mariic, sa fille? Et quand je lui ai demandé à être le promis de Mariic et qu'il a voulu me tuer, le père Kergouoë, vous êtes venu, mon bon maître, vous saviez que Mariic m'aimait et vous avez dit au fermier : « Ton bail expire, tu es trop vieux pour en recommencer un autre, je donne la ferme à Hamelin à la condition que tu demeureras avec lui et que tu l'appelleras ton fils! » Et j'ai épousé Mariic qui m'aime toujours et j'ai à cette heure cinq enfants qui se portent bien, sans compter ceux qui viendront... et je suis heureux, et c'est vous qui avez fait tout cela... et vous dites que je vous suis dévoué? Un peu plus que la cognée au manche! Aussi ils ont eu beau abolir les nobles, les seigneurs, et détruire ce qu'ils appellent l'esclavage, vous êtes toujours mon maître, mon seigneur, monsieur le comte, et pour ce qui est corvée et dévouement... voilà mes bras... voilà mon cœur... c'est à vous!

Le brave fermier avait débité cette petite tirade avec une animation croissante, mais en même temps que sa parole devenait plus passionnée, son accent demeurait empreint de cette naïve simplicité qui est l'expression du vrai.

M. d'Adore tendit sa main à Hamelin avec un geste d'une ineffable bonté.

— Encore une fois, dit-il, j'ai en toi la confiance que je dois avoir et je vais t'en donner une nouvelle preuve. Assieds-toi près de moi et écoute.

Hamelin obéit. Le vieillard posa sa fourchette et, se retournant vers le fermier :

— Mon ami, commença-t-il, tu te rappelles tout ce que j'ai souffert lors de la mort de ma femme et de ma fille?

— Oh! murmura Hamelin en fermant les poings, les brigands de Nantes!

— Eh bien! ces plaies toujours saignantes, l'inflexible fatalité vient de les rendre plus douloureuses encore. Deux jeunes femmes que j'aimais, deux anges consolateurs qui, durant quelques années, ont veillé à mon chevet, viennent de m'être ravies...

— Je le sais, mon bon maître.

— Tu connais toute ma vie, Hamelin, reprit le comte avec une énergie brusque, tu connais tous mes secrets... Tu as connu le vieux marquis d'Horbigny... mon beau-frère...

— Oui... Pauvre marquis!

— Tu as entendu parler de son fils, Hamelin? de ce monstre qui a fait mourir son père de chagrin, qui a abreuvé sa vieillesse de dégoûts et d'infamies... C'est celui-là, n'est-ce pas, Hamelin, qui a fait monter sur l'échafaud ma femme et ma fille?...

— Oui, oh! oui! je le sais! dit le fermier avec énergie.

— Eh bien! c'est encore celui-là, j'en suis sûr, qui a fait périr les deux anges qui avaient hérité de toute notre tendresse.

— Encore celui-là.

— Toujours! Cet homme, ce génie du mal vomi par l'enfer s'attache à sa proie jusqu'à ce qu'il l'ait dévorée.

— Mais cet homme où est-il?

— Le sait-on!... On le dit mort... Je soutiens, moi, qu'il est vivant... Oui, ce monstre existe encore et je ne suis pas le seul qui pense ainsi. Fleur-des-Bois, la maîtresse de Coumá, affirme que cet homme est à Paris, qu'elle l'a vu... qu'elle l'a poursuivi et qu'il lui a échappé...

XXVIII

LES TRÉSORS

— Écoute-moi, Hamelin, et que pas une de mes paroles ne s'efface de ta mémoire, reprit le comte après un silence. En parlant du monstre qui a été le démon exterminateur de sa famille, j'ai réveillé tous les souvenirs du passé.

Tu connais en détail toutes ces ténébreuses affaires de la famille de Niorres, toutes celles de la famille de Morandes et celles aussi de la famille de Cantegrelles... Tu sais que le but poursuivi par ce soi-disant marquis de Camparini était l'accaparement successif de toutes ces immenses fortunes?

— Oui! oui! dit Hamelin. A l'époque de la Terreur, vous m'avez tout raconté en détail, mon bon maître. Vous disiez que vous pouviez être pris et guillotiné, et vous vouliez laisser après vous quelqu'un qui, connaissant tous ces infâmes mystères, pût continuer à protéger les innocents et à faire punir les coupables. Tout ce que vous m'avez raconté, il me semble que vous venez de le faire et que je l'entends encore.

— Donc, reprit M. d'Adore, tu sais que le petit-fils du conseiller de Niorres a été retrouvé par miracle. Cet enfant, reconnu pour ce qu'il était réellement, devait être mis en possession de la fortune de ses pères. Malheureusement une partie de cette fortune avait été confisquée par les commissaires de la Convention, et la question de restitution est encore pendante. Tu te rappelles aussi le procès qui eut lieu jadis à propos de cette fortune, alors que l'on croyait la ligne directe des Niorres éteinte, entre un certain comte de Sommes et les demoiselles de Niorres, nièces du conseiller. Un premier jugement avait mis ce de Sommes en possession de cette fortane, mais ce jugement fut vite cassé. Cependant de Sommes avait été propriétaire un temps suffisant pour pouvoir tenter de réaliser. Il avait fait vendre plusieurs domaines pour la somme de deux millions de francs qui avaient été versés entre les mains du notaire. Le second procès, cassant le premier, arriva juste au moment où de Sommes allait toucher... Naturellement il ne toucha rien et, la chose demeurant pendante, le notaire demeura détenteur de la somme versée, car les transactions, ayant été opérées de bonne foi, avaient été déclarée valables. Les nouveaux acquéreurs étaient entrés en possession de leurs domaines et les deux millions devaient être rapportés à la succession. Le notaire fut chargé de veiller sur ces deux millions, et un arrêt l'en rendit dépositaire en bonne forme.

La Révolution en éclatant suspendit tous les procès et arrêta toutes les affaires. Le notaire avait conservé le dépôt, mais, effrayé de l'énorme responsabilité qui pesait sur lui en présence des agitations de tous les partis, il se résolut à soustraire cette somme énorme à toutes les mauvaises chances et il l'ensevelit dans une cachette connue de lui seul.

Ce notaire était le prédécesseur de maître Raguideau. Celui-ci, en prenant la charge, reçut communication de tous les secrets, et entre autres de celui relatif aux deux millions. Sur ces entrefaites, on retrouva l'héritier des Niorres.

Tu sais encore ce qu'il fallut de temps pour prouver l'identité de l'enfant, près d'une année s'écoula, et ce ne fut que le jour même de son départ pour l'Égypte que le

jugement rendu le déclara seul et unique descendant de la famille de Niorres. La question des deux millions ne fut même pas présentée. Maître Raguideau n'en avait parlé à personne.

Enfin, il y a quinze jours, l'enfant est revenu. Ce fut alors que maître Raguideau faisant appeler les deux nièces du conseiller, les deux cousines de Louis, les femmes enfin de MM. Bonchemin et le Bienvenu, leur révéla l'existence de ces deux millions. Toutes les pièces des précédents procès avaient été détruites pendant la Révolution : rien n'attestait l'existence de cette fortune. Cette révélation inattendue nous causa à tous la plus grande surprise. Le lendemain nous devions revoir le notaire... le lendemain mesdames Bonchemin et le Bienvenu disparaissaient à leur tour.

Ce fut alors que maître Raguideau s'adressa à moi, me disant que des circonstances impérieuses l'empêchaient de demeurer plus longtemps dépositaire de ces deux millions. La maison dans les caves de laquelle ils étaient enfouis allait être démolie... elle menaçait ruine.

Je parlai de cela alors à Henri et à Charles : dans leur douleur, ils me supplièrent de me charger seul de cette affaire.

— Mais, dit Hamelin, pourquoi ne pas déclarer hautement cette somme, puisque l'enfant est reconnu : on peut la déposer en son nom.

— Oui, mais déposer cette somme en son nom, c'est déclarer Niorres possesseur de deux millions ! Or, Camparini n'est pas mort, j'en suis sûr. Déclarer Louis riche de deux millions, c'est jeter l'enfant sous les coups de l'infâme bandit.

— Cependant, mon bon maître, il faudra le faire tôt ou tard.

— Plus tard, Niorres sera en état de se défendre. Maintenant il est trop jeune... Puis, écoute, Hamelin, je vais te confier tous nos secrets!... Cette fois, Jacquet affirme être sur les traces de la société du *Roi du bagne*, cette fois, il jure que quinze jours ne seront pas écoulés avant que la société soit purgée de ces misérables... Il faut donc attendre, Hamelin, et si dans quinze jours le jeune Niorres n'a rien à redouter, on le déclarera hautement possesseur de ces deux millions.

— Je comprends, monsieur.

— Ce qu'il faut en ce moment, c'est retrouver une cachette sûre pour cette somme importante. A cette heure, Paris n'est pas tranquille... un mouvement peut éclater un jour ou l'autre : ces deux millions doivent être mis en sûreté.

— Et où seront-ils mis alors ?

— Ici, sous ta garde !

— Ici ! s'écria Hamelin.

— Oui, maître Raguideau, qui te connaît, est tout à fait de cet avis.

— Mais deux millions en or ou en argent... c'est lourd et c'est embarrassant...

— Il n'y a que cinq cent mille francs en or. Quinze cent mille francs ont été jadis convertis en diamants. Le transport sera facile. Il sera effectué, demain matin, par des hommes sûrs que j'accompagnerai. Tu auras préparé une cachette que toi seul connaîtras... Tu as compris ?

— Parfaitement.

— Tu n'auras la charge de ce dépôt que quelques jours...

— Il sera bien gardé, je vous en réponds !

— Ce n'est pas tout, dit M. d'Adore. Qu'as-tu fait du coffret que j'ai apporté hier ?

— Celui que vous m'avez ordonné de garder à vue jusqu'à votre retour ?

— Oui.

— Il est là, il ne me quitte pas. Tenez, le voici sur ce bahut. Si je sortais, Mariie demeurait auprès : elle et moi n'avons pas cessé de le veiller. Vos ordres ont été strictement exécutés.

— Donne-moi ce coffret.

Hamelin alla le prendre et le plaça sur la table devant M. d'Adore. Aux efforts que fit le fermier pour le soulever et l'apporter, il était facile de juger que ce coffret devait être extrêmement pesant. Le comte le contempla longuement et deux larmes débordant de ses paupières glissèrent sur ses joues.

— Ce coffret ! dit-il avec un douloureux soupir, c'est un héritage !

— Un héritage ! répéta Hamelin.

— Hélas ! ce sont les bijoux des d'Horbigny et des Saint-Gervais joints à ceux des Sarville et des Cantegrelles ! Ce coffret appartenait à M. de Signelay et à Uranie, sa femme. La valeur de ce qu'il renferme est immense, Hamelin. Dans ces temps de trouble, Signelay avait, le plus qu'il avait pu, converti sa fortune et celle de sa femme en pierreries, afin de pouvoir, si besoin était, quitter Paris et la France en emportant leurs richesses. Il y a là, mon ami, pour plus de quatre millions peut-être de pierreries précieuses. C'est encore un dépôt que je confie à ta loyauté et à ta vigilance !

— Mais, dit Hamelin, pourquoi, mon bon maître ne pas garder tout cela vous-même.

— Oublies-tu donc que ma maison de Saint-Cloud vient d'être violée par des chauffeurs ? D'ailleurs, puis-je répondre de moi-même ? Sais-je si, après s'être attaqué à ceux que j'aime, demain on ne s'attaquera pas à moi ?

— A vous !

— Pourquoi non ! Dois-je dès lors laisser cette fortune l'héritage enfin à la merci de mes ennemis ? Puis, suppose un moment l'accomplissement d'un miracle, suppose qu'Uranie, que Signelay, que Lucile aient échappé... qu'ils vivent encore, qu'ils reviennent !... Ne dois-je pas leur conserver intact ce qui est leur bien ? Ce coffret, Hamelin, tu vas le cacher comme tu cacheras demain les deux millions des Niorres. Je ne veux même pas savoir où tu les enfouiras. Que toi et ta femme connaissiez seuls ce secret. Je t'ai dit tout, je ne t'ai rien laissé ignorer, afin que si je mourais tu puisses remettre ces trésors dont tu es dépositaire. Si je mourais, Hamelin, tu irais trouver maître Raguideau le notaire et tu lui raconterais tout ce que je viens de te dire : il agirait, et tu obéirais.

— Oui, mon bon maître.

— Maintenant, reprit le comte, moi seul et toi, connaissons jusqu'ici ce dépôt. Ainsi que je te l'ai dit, que Mariie, ta femme, soit ta seule confidente. Par ces temps de chauffeurs et de bandits, il serait imprudent de laisser même soupçonner dans ta ferme la présence d'un tel trésor. Lorsque je t'ai apporté cette cassette hier dans ma voiture, j'ai la certitude que personne n'a pu soupçonner son importance, ni même sa présence. Je l'ai prise chez le colonel Maurice Bellegarde. Gringoire l'a descendue, sans savoir ce qu'il portait, car elle était entortillée de toile comme un petit ballot. Maurice et moi connaissions seuls l'existence de ce trésor. Donc personne ne peut soupçonner, je te le répète, la présence de ces valeurs énormes dans ta ferme.

— Oh ! dit Hamelin en relevant la tête, quand même on la soupçonnerait, ma ferme est bien gardée ! Mes chiens dévoreraient toute une bande de chauffeurs et j'ai ici dix fusils en bon état et dix serviteurs fidèles, des Bretons que j'ai fait venir et qui recevraient les chauffeurs, comme jadis ils recevaient au placis les sans-culottes de Carrier !

— N'importe, dit M. d'Adore, il est plus prudent de garder un secret absolu. Personne ne sait ce qui est, que personne ne le sache ! Demain les deux millions seront transportés avec la même précaution, je m'en charge.

— A quelle heure viendrez-vous ?

— Vers neuf...

Un aboiement formidable et répété interrompit brusquement le comte. Coumà, le lévrier caraïbe, qui s'était jusqu'alors tenu couché aux pieds de M. d'Adore, se redressa d'un bond en faisant entendre un grognement sourd.

— Eh bien ! qu'est-ce donc ? dit Hamelin en allant ouvrir la porte.

Conmâ s'élança d'un seul bond, passa comme une flèche devant le fermier et se précipitant dans la cour joignit ses aboiements à ceux de César et des deux autres bouledogues.

— Qu'ont donc tes chiens? demanda le comte qui s'était avancé près du fermier.

— Je ne sais pas, je vais voir.

Hamelin descendit dans la cour et prit au passage une fourche plantée dans un tas de fumier, dont il s'arma par précaution. Il s'avança vers la porte d'entrée. Les quatre chiens étaient réunis devant la porte en un seul groupe, hurlant à qui mieux mieux.

Hamelin s'approcha de cette porte et montant précipitamment sur une borne, il passa sa tête par-dessus le mur bas formant clôture. La plaine était déserte. Au reste, les chiens avaient cessé d'aboyer, ils flairaient la terre.

Le fermier descendit et s'avança, les quatre chiens se reculèrent avec une sorte de terreur comme s'ils eussent craint d'avoir mécontenté leur maître. Hamelin se baissa et explora la terre.

— Ah! dit-il en ramassant un gros morceau de viande qui gisait devant la porte.

Et tenant le morceau de la main gauche, il le montra à ses chiens en les menaçant du manche de sa fourche qu'il brandissait de la main droite. Les chiens reculèrent l'oreille basse et tremblants. Hamelin jeta sa fourche et rentra dans la maison en tenant toujours son morceau de viande à la main. S'approchant de la lumière, il l'examina avec attention. Le morceau de viande était saupoudré d'une poudre fine et blanche.

— Ah! ah! fit Hamelin, on a voulu empoisonner mes chiens! C'est bon à savoir.

— Empoisonner tes chiens! s'écria le comte.

— Oui. C'est de l'arsenic cela, j'en suis sûr.

— Mais si on y parvenait... cela est facile.

— Oh! que nenni! mon bon maître. Les Bretons sont plus malins que cela! Mes chiens sont dressés à ne manger que ce que moi ou ma femme leur donnons. On pourra leur présenter tout ce qu'on voudra, ils regardent, ils flairent, mais, si je ne leur dis pas de manger, ils mourront de faim à côté. Quant au lévrier, c'est bien autre chose lui; avant de manger, il regarde sa nourriture, il la tourne et retourne, il la flaire... Si on l'attrape jamais celui-là, faudra être malin. Mais, n'empêche, on a voulu empoisonner mes chiens, c'est un mauvais coup... Demain soir j'organiserai mon affaire. Je ménagerai une sortie pour César et je veillerai avec un fusil... Nous verrons bien... Si on vient... on n'en reviendra pas!

XXIX

LA ROUTE DE BRUNOY.

Les Parisiens ont pour habitude d'aller chaque année admirer, à grands frais, les paysages du Rhin, ceux de la Suisse ou des Pyrénées. Certes, je ne veux pas médire à propos de cette mode de locomotion qui a bien son côté avantageux; je ne veux pas prétendre que les coteaux du Rhin, les montagnes de la Suisse et des Pyrénées n'aient pas un grand charme et un attrait puissant; mais, ce que je ne puis m'empêcher de regretter, c'est que les trois quarts des Parisiens voyageurs qui vont explorer par amour du pittoresque des contrées lointaines, ne connaissent pas, ou presque pas, ces ravissants paysages qui se dessinent à quelques kilomètres de leur résidence habituelle. Subissant la loi commune, j'ai, moi aussi, commencé par visiter l'Europe, puis ensuite j'ai été me promener aux environs de Paris, et je soutiens aujourd'hui qu'il n'existe pas de ville au monde qui offre, dans un rayon de dix lieues, une série aussi gracieusement pittoresque de points de vues saisissants que notre grande ville. Le tort de ces splendides paysages de la vallée de la Seine et de celle de la Marne est, pour les Parisiens, d'être à la portée de tous les promeneurs. Si les environs de Paris étaient seulement à cent lieues de la capitale, de quelle vogue ne jouiraient-ils pas? Mais ils demeurent à l'ombre, absorbés qu'ils sont par l'éclat de la splendide cité.

Entre autres merveilles inconnues, parce qu'il est trop facile de les connaître, je ne crois pas qu'il existe en Suisse ou en Allemagne une route plus jolie, plus accidentée, plus pittoresque que celle qui, après avoir traversé le bois de Vincennes, passe la Marne à Joinville, court à Champigny, monte à Chennevière et s'en va par Ormesson et Sucy à Boissy-Saint-Léger. De la côte de Chennevière, l'œil peut, par un temps clair, contempler un panorama bien supérieur à celui si vanté de la terrasse de Saint-Germain.

(En quittant Boissy la route passant entre le château de Grosbois et celui de Lagrange, descend aux Camaldules pour de là remonter vers Brunoy.)

Par un soleil couchant, alors que les rayons rougeâtres glissent obliquement sur ce panorama magnifique, l'œil se perd dans une série de plans tous plus pittoresques les uns que les autres, et l'on se prend à contempler ce merveilleux tableau sans pouvoir s'arracher à l'extase qu'il cause.

La nuit venue, quand le ciel est clair et parsemé d'étoiles, quand la lune monte radieuse dégageant sa lumière argentée, l'aspect change, mais il est toujours aussi saisissant, aussi grandement splendide.

Le soir où se sont accomplis les événements racontés dans les précédents chapitres, sans doute deux hommes subissaient cette fascination du paysage, car ils étaient tous deux immobiles en haut de la côte de Chennevière: le ciel était superbe, l'atmosphère d'une limpidité extrême, et, en dépit de la nuit, le regard pouvait planer au loin, ne rencontrant pas de limites.

Au pied de la côte s'étendait la double vallée de la Marne venant de Champigny et coulant vers Créteil et Charenton. Au second plan se détachait, en noir, la presqu'île de Saint-Maur, puis le bois de Vincennes, puis une zone lumineuse couvrait un espace considérable: c'était Paris. Les gigantesques silhouettes de Notre-Dame, du Panthéon, formaient des points sombres sur cet horizon rougeâtre qui avait pour bornes le mont Valérien et les coteaux de Saint-Cloud. La lune, brillant dans un ciel sans nuages et répandant au loin sa clarté, éclairait ce magique tableau.

Les deux hommes, appuyés sur le petit parapet de terre de la côte, paraissaient absorbés dans leur contemplation.

— L'heure est passée et rien encore, dit l'un. Regarde la route aussi loin que l'œil puisse s'étendre, elle est déserte.

— Il faut attendre encore cependant, répondit l'autre.

— Attendre, attendre, mais l'heure s'écoule; mais, tandis que nous attendrons ici, ils arriveront là-bas, eux. S'ils arrivent, tout est perdu; tu le sais bien, Pick.

— Crois-tu donc, Roquefort, que le chef ne le sache pas comme toi. S'il nous a donné l'ordre d'attendre ici sans bouger, c'est qu'il entre dans son plan que nous devons demeurer inactifs. Tu connais cet homme: nous avons tous voulu lutter successivement avec lui et il nous a tous broyés, brisés, contraints à redevenir ses esclaves. Vois Bamboulà! Et d'ailleurs, il faut le reconnaître, son intelligence est dix fois supérieure à la nôtre. Aussi, ai-je pris une détermination dont je me trouve fort bien: j'obéis passivement, sans discussion, sans arrière-pensée.

— Mais, ce soir, il s'agit d'un coup de fortune pour l'association.

— Raison de plus pour que le chef ait pris toutes ses précautions. Écoute... j'entends un roulement lointain.

— Oui, dit Roquefort en prêtant l'oreille.

— Ne distingues-tu pas un point noir là-bas sur la route? Oui, je ne me trompe pas, c'est lui.

Quelques instants après, effectivement, une berline, enlevée par l'effort de quatre chevaux admirablement appareillés, montait la côte avec une vitesse dénotant une vigueur extraordinaire de la part de l'attelage: la route



Un gouffre s'ouvrant spontanément, engloutissait chevaux, voitures et voyageurs. (Page 202.)

était alors fort mauvaise et autrement rude qu'elle ne l'est aujourd'hui, où on l'a abaissée de plus d'un quart d'élévation.

Pick et Roquefort se tenaient immobiles dans l'ombre. Quand la voiture fut précisément à la hauteur de l'endroit où ils se trouvaient, ils s'avancèrent vivement tous deux à la fois. La portière s'ouvrit aussitôt, mue par un ressort intérieur. La voiture avait ralenti sa course; les chevaux marchaient au pas.

— Montez! dit une voix.

Les deux hommes s'élancèrent successivement sans que la voiture s'arrêtât.

— Par Boissy, Grosbois, Yerres et Brunoy! reprit la voix en s'adressant au cocher; au galop!

— Courez! cria le postillon en enveloppant ses quatre bêtes dans un coup de fouet artistement administré.

Les quatre chevaux s'élancèrent à fond de train, et la voiture fut enlevée avec une vitesse qui tenait du prodige.

Lorsque Roquefort et Pick étaient montés dans la berline, deux des quatre places de l'intérieur étaient déjà occupées par deux hommes, dont l'un se tenait enfoncé dans un angle, immobile et disparaissant presque dans l'ombre, et dont l'autre, le corps penché en avant, présentait son visage à la clarté des astres de la nuit. Celui-là, qu'il était facile de reconnaître, était le citoyen Thomas.

— Nous n'avons rien vu! avait dit Pick en s'asseyant

— Vous ne pouviez rien voir! répondit Thomas. Ils ont pris l'autre route.

— Où peuvent-ils être maintenant?

— A Maison-Alfort.

— Alors, à peine avons-nous une avance suffisante!

— Nous arriverons à temps!

Un silence suivit ce rapide échange de paroles : la voiture continuait sa course avec une vélocité de plus en plus effrayante. Bientôt les premières maisons de Boissy-Saint-Léger se dessinèrent à l'horizon. Thomas se tourna vers son compagnon, celui qui se tenait immobile et dans l'ombre.

— Cassebras, lui dit il, aimes-tu toujours Rosette?

— Oui! répondit l'homme sans faire un mouvement.

— Alors, tu es prêt?

— Je suis prêt!

— Tu sais que si tu hésites, le moment venu, si tu

n'obéis pas sans réserve, tout sera dit. Rosette payera pour toi.

— J'obéirai, te dis-je!

XXX

LE GARDE-BARRIÈRE.

La voiture venait d'atteindre Brunoy et elle descendait la côte sur laquelle se dresse la petite ville, aujourd'hui si jolie, jadis si splendidement fastueuse, mais alors si triste et si désolée. A proprement parler, Brunoy n'existait en 1799 qu'à l'état de ruines entourées d'un humble village. Tout offrait l'aspect de la plus effroyable désolation.

Tout le monde connaît la folle histoire des prodigalités du célèbre marquis, fils de Pâris de Montmartel, l'un des héros de la finance du dix-huitième siècle. Quand ce marquis eut dévoré les vingt millions que lui avait laissés son père, Brunoy fut vendu et acheté par le comte de Provence qui embellit encore le château. A cette époque la propriété princière s'étendait sur les deux rives de l'Yèrres, enfermant la rivière dans son parc et prodiguant ses eaux pour faire jouer les cascades qui rivalisaient avec celles de Saint-Cloud et de Versailles. Rien n'était plus beau que ce château, ces forêts, ces bois, ces cascades, ces parterres peuplés de statues, disent les mémoires du temps.

Puis s'était élevé soudain le souffle révolutionnaire qui, passant sur les châteaux, forêts, bois, cascades, parterres et statues, comme le simoun destructeur, n'avait laissé après lui que ruines, débris, anéantissement.

Rien ne s'était encore élevé sur ces ruines : les murs avaient été abattus, une route avait été tracée à travers le parc, aboutissant à un pont qui permettait de franchir le petit ruisseau. De l'autre côté de ce pont situé au fond de la vallée, se dressait la côte des Beaucerons longeant une partie du parc que Talma, déjà célèbre, venait récemment d'acquérir.

La voiture franchit le pont et s'engagea sur la route à peine tracée conduisant aux Beaucerons. La montée était pénible : cependant les chevaux ne ralentirent pas leur allure, et bientôt ils atteignirent le sommet sur lequel se dressent les premiers arbres de la forêt de Sénart.

Cette année de 1799, l'automne avait été magnifique et menaçait de prolonger l'été jusqu'au cœur de l'hiver : le temps était ce qu'on nomme un temps doux : aussi les feuilles des arbres avaient-elles commencé à jaunir, mais n'étaient-elles pas encore toutes tombées. La forêt n'offrait donc pas cet aspect sec et désolé que présentent les hautes futaies, alors que les rafales de novembre ont enlevé dans leurs tourbillons les dernières feuilles.

Les arbres déjà dégarnis à leur cime, mais encore garnis à leurs rameaux inférieurs, formaient une voûte sombre, masse imposante s'étendant à perte de vue. La voiture s'était arrêtée sous les branchages d'un bouquet de hêtres qui bordait la route.

La portière s'ouvrit, Thomas descendit le premier : Pick et Roquefort le suivirent, puis Cassebras sauta à son tour. Sur un signe de Thomas, les trois hommes s'avancèrent le suivant pas à pas, Cassebras placé entre Roquefort et Pick.

Tous quatre s'étaient enfoncés sous bois, marchant sur un lit de feuilles sèches, au milieu des ronces et des broussailles et tournant le dos à Brunoy. Après une marche rapide accomplie dans le plus religieux silence, on aperçut à peu de distance une sorte de traînée lumineuse se détachant à travers les troncs noueux des arbres : on eût dit de loin un grand sillon blanchâtre tracé sur la terre au centre de la forêt. C'était la grande route qui, coupant effectivement la forêt de Sénart d'un bout à l'autre et presque par le milieu, dans sa longueur, part de Montgeron et va rejoindre Lieusaint pour, de là, continuer à se dérouler à travers la France, vers Melun et Fontainebleau d'abord, vers Lyon et Marseille ensuite.

Thomas, marchant toujours en tête et dirigeant ses compagnons, suivit les abords de cette route, sans s'avancer sur la chaussée, marchant toujours sous bois, à l'ombre des grands arbres, et se dirigeant vers le village de Lieusaint, où s'était accompli quelques années auparavant le crime trop justement célèbre du courrier de Lyon.

Bientôt ils s'approchèrent d'un grand carrefour situé presque au point central de la forêt, où s'élevait déjà et où s'élève encore aujourd'hui une sorte d'obélisque ou de pyramide élancée à quatre faces donnant chacune sur une route différente : la première venant de Paris par Montgeron, la seconde allant à Melun par Lieusaint, celle de gauche conduisant à Brie-Comte-Robert, celle de droite à Corbeil.

En arrivant près du carrefour, Thomas ralentit sa marche et invita du geste ses compagnons à étouffer le bruit de leurs pas. Tous quatre, glissant avec précaution, atteignirent l'extrémité du fourré épais qui les plongeait dans une obscurité complète, et Thomas, écartant avec précaution une branche qui gênait sa vue, avança doucement la tête.

Le carrefour au centre duquel se dressait la pyramide, était coupé par deux haies se croisant et se coupant en croix de Saint-André : mais autour de la pyramide était réservée une petite place, un espace libre, ayant la voie facilement pour deux voitures et permettant de tourner autour du petit monument.

Cet espace était enfermé dans quatre barrières, se rejoignant à angles droits et formant une place carrée autour de la pyramide. C'était de chacun des quatre angles que présentait la réunion des quatre barrières, que partait une haie vive, haute et très fournie, qui, divisant le carrefour, ainsi que j'ai dit, allait aboutir au fourré et interdisait toute communication pour un véhicule, si léger qu'il fût, entre les quatre routes qui, resserrées chacune entre deux haies formant entonnoir, venaient forcément aboutir à l'une des quatre barrières enceignant la pyramide.

Tout autour du carrefour, et à l'endroit même où se terminait chaque haie, était creusé un fossé très profond rempli d'un sol liquide composé de boue et de vase, et d'où se dégageait une odeur pestilentielle.

Près de la barrière, à laquelle aboutissait la route venant de Paris, placée un peu sur côté de façon à n'entraver en aucune manière le passage du grand chemin, se dressait une modeste cabane en planches, recouverte en chaume, sorte de cahute de sauvage, que l'on eût pu prendre, placée comme elle l'était au milieu de la forêt, pour un abri établi par des chasseurs. Ce qui eût détruit cette supposition cependant, c'était le voisinage des quatre haies dont il était difficile au premier abord de comprendre et de définir l'usage.

Or, presque toutes les routes de la République, dans un rayon de cinquante lieues autour de Paris, étaient garnies ainsi de haies vives placées de distance en distance et flanquées d'une cabane identiqu à celle que je viens d'esquisser, et posée là comme une sentinelle.

C'était une mesure prise depuis deux années seulement qui avait établi cet état de choses sur la grande route de la République française. Et d'abord, quand je dis *route*, c'est que je ne trouve pas d'autre expression pour rendre plus convenablement ma pensée. *Route*, telle que nous l'entendons aujourd'hui, signifie une voie soigneusement tracée et entretenue, au terrain uni, sur lequel les voitures peuvent rouler sans accident. *Route*, à la dernière année du précédent siècle, signifiait à peu près tout l'opposé. C'était bien en effet une voie destinée à conduire d'un lieu à un autre (comme le dit si judicieusement le Dictionnaire de l'Academie), mais que cette voie fût praticable, c'était une autre affaire.

Sans être ingénieur des ponts et chaussées, on sait combien peu de temps il faut pour changer en fondrière ce sol artificiel que l'on nomme route. Or, en 1799, il y avait dix années que les routes étaient abandonnées. Sous la monarchie, on avait pourvu à l'entretien des

routes au moyen des corvées ; mais, la Révolution ayant aboli les corvées, il avait fallu songer à un autre moyen et la Convention avait porté au budget général une somme destinée aux voies de communication pour les maintenir en bon état, mais l'argent avait manqué pour ce service comme pour les autres.

Le Directoire était venu et il avait trouvé les routes dans un tel état que, dans certaines contrées de la France, il était littéralement impossible de voyager autrement qu'à pied ou à cheval. On pense quel effroyable préjudice cela causait aux relations commerciales, et bien que l'industrie fût loin d'être développée comme elle l'est aujourd'hui, cette impossibilité de communication était pour elle un coup de grâce.

Il fallait donc absolument trouver un moyen de remédier au mal. Or le Directoire n'était pas plus riche que la Convention : les fonds manquaient absolument et on ne pouvait rien faire, car il fallait de grosses sommes.

Ce fut alors qu'on eut l'idée d'une ressource spéciale qu'on ne pût pas aliéner, qui ne pût pas faire défaut, et, pour arriver au but, on avait imaginé une taxe d'entretien et créé des barrières pour la percevoir. Cette taxe avait été affermée aux entrepreneurs des routes eux-mêmes et elle avait été perçue avec acharnement, mais les routes n'y avaient rien gagné : les entrepreneurs, mal surveillés, fraudaient à la fois et sur la perception de la taxe et sur l'emploi de ses produits. D'ailleurs, cette taxe avait rapporté à peine 12 millions et il en eût fallu plus de 100 au moins pour réparer les ravages causés par le temps. Donc les barrières étaient établies, mais les routes n'en étaient pas meilleures.

C'était un bureau de perception qui était établi au centre des quatre haies, en face de la petite pyramide autour de laquelle devaient forcément défiler les voitures venant soit de Paris ou de Melun, soit de Brie-Comte-Robert ou de Corbeil.

Thomas et ses compagnons s'étaient arrêtés sur le bord du fossé fangeux qui enceignait le carrefour. Thomas, Pick et Roquefort semblaient examiner avec une attention profonde le carrefour et la cabane du percepteur de la taxe. Cassebras, demeuré un peu en arrière, paraissait attendre avec cette indifférence profonde de l'homme qui, ayant un parti pris fortement arrêté d'avance, ne s'intéresse à rien.

Thomas se pencha vers Roquefort et Pick et leur parla rapidement à l'oreille. Les deux hommes firent un signe affirmatif, comme pour prouver qu'ils avaient compris, puis s'élançant l'un à droite, l'autre à gauche, en suivant le fossé sans le franchir, ils disparurent rapidement et sans bruit au milieu des ténèbres.

Thomas s'avança alors vers Cassebras qui était demeuré immobile à la même place.

— Tu vois cette cabane? demanda Thomas à voix basse et en désignant la modeste cahute qui se dressait en face de la pyramide, à cinquante pas au plus de l'endroit où se tenaient les deux hommes absolument et complètement dissimulés dans l'ombre, tu vois cette cabane? répéta Thomas.

— Oui! répondit le colosse.

— C'est celle du percepteur de la taxe.

— C'est possible.

— Pour ce que nous avons à faire ici, il faut que cette cabane soit libre.

Cassebras ne répondit pas.

— Or, dans cette cabane, il y a un homme de trente ans bien armé et bien décidé, je te l'affirme, à se défendre. Tu comprends?

— Oui. Après?

— Eh bien, je te répète qu'il nous faut cependant cette cabane, afin que pas un œil indiscret ne puisse nous surprendre.

Cassebras fit un mouvement comme pour franchir le fossé. Thomas l'arrêta du geste.

— Où vas-tu? lui demanda-t-il.

— Parbleu ! répondit le colosse avec un calme effrayant, je vas tuer l'homme qui nous gêne.

Thomas enveloppa Cassebras dans un coup d'œil scrutateur qui perça l'obscurité pour aller saisir, sur la physionomie du fort de la halle, l'expression de la pensée la plus secrètement enfouie dans les replis de son cerveau.

— Eh! eh! fit-il en souriant, je crois que décidément tu te formes chaque jour de mieux en mieux.

— Faut-il y aller? répondit simplement Cassebras en désignant la cahute.

— Attends! j'ai oublié de te dire que cet homme n'était pas seul.

— Ah! il a un compagnon! tant mieux! ils pourront se défendre.

— Ce n'est point un compagnon qu'il a, c'est une compagne.

Cassebras tressaillit.

— Une femme? dit-il.

— Oui, répondit Thomas dont les regards étaient rivés sur ceux de son interlocuteur. Oui, une femme est avec lui : cette femme, c'est la sienne, et elle a auprès d'elle un jeune enfant de quelques années.

— Eh bien ? dit Cassebras.

— Eh bien! tu ne comprends plus?... Il faut tuer l'homme, la femme et l'enfant, voilà tout!

Thomas avait prononcé ces paroles avec un calme et un sang-froid effrayants. Cassebras avait fait un mouvement en arrière, et se croisant les bras sur la poitrine :

— Non! dit-il.

— Quoi! fit Thomas d'une voix sifflante, tu refuses?

— De tuer une femme et un enfant, oui!

— Eh bien ! pendant que tu tiendras l'homme je tuerai la femme et l'enfant, moi !

— Non ! dit encore Cassebras.

— Comment, non?

— Je ne pourrais pas voir tuer sous mes yeux deux êtres faibles et sans défense. J'aurais beau te promettre, je ne pourrais pas ; je me connais, vois-tu... en entendant crier la femme et l'enfant, j'oublierais tout... et... vois-tu... je t'étranglerais !

— Et Rosette, dit froidement Thomas, tu l'oublies?

— Non ! dit Cassebras avec énergie. Mais écoute, ne demande pas plus que je ne puis faire ; j'aime Rosette, et pour la délivrer, pour en faire ma femme, j'ai consenti à devenir aussi misérable que tu me le proposais. Oui, je suis un misérable, mais je ne suis pas un lâche, entends-tu ! Il y a un homme qui te gêne, il faut le tuer, je veux bien... mais cet homme est armé, mais il est jeune, mais il est fort, peut-être... je ferai du bruit en m'approchant, il m'entendra, je l'insulterai, et nous nous battrons, et je le tuerai. Mais tuer une malheureuse femme et un pauvre petit enfant, ou les voir assassiner sous mes yeux... sans venir à leur secours... ce serait une lâcheté, que je ne comprends pas qu'un homme de ta force puisse commettre!... Ne me demande pas ça, je ne pourrais pas!

— Mais Rosette ! dit l'impitoyable Thomas.

— Eh bien ! dit Cassebras avec résolution, elle serait là, elle devrait mourir, que je ne pourrais pas frapper une femme et un enfant... je laisserais mourir Rosette et je me tuerais après ; d'ailleurs Rosette me remercierait, j'en suis sûr... elle aussi aimerait mieux mourir !

Thomas sourit ironiquement.

— Et si Rosette ne devait pas mourir ? dit-il, si elle devait vivre et souffrir tous les martyres de l'enfer pour te punir de ta désobéissance ? Si tout ce qu'on peut enfanter de tortures, je l'enfantais pour prolonger les douleurs de celle que tu aimes, si, à chaque heure, à chaque minute elle te maudissait pour ne l'avoir pas délivrée, elle que tu prétends adorer, si elle...

— Tais-toi ! dit Cassebras d'une voix sourde, je te tuerais, vois-tu !

— Bah! si tu me tuais, tu ne saurais jamais où est Rosette, car moi seul connais le secret de sa prison !

Cassebras serra ses poings avec une telle énergie que les os des jointures craquèrent.

— Eh bien! reprit Thomas après un silence, que décides-tu?

Cassebras s'avança et posa son doigt sur le bras de son compagnon :

— Écoute! dit-il, depuis quelques jours j'ai pris mon parti, tu le sais ; je suis avec vous, j'y resterai, soit, puisqu'il le faut pour être heureux; mais, encore une fois, ne me demande pas plus! Encore une fois, réfléchis! n'essaye pas!... J'aurais beau te promettre, que, le moment venu, je prendrais la défense de la femme et de l'enfant... Maintenant je t'ai dit tout, fais ce que tu voudras!

Et le colosse, croisant ses bras sur sa poitrine, se renferma dans un profond silence. Thomas l'examina du coin de l'œil, puis, relevant lentement la tête :

— La mort de la femme et de l'enfant n'étant pas absolument utile, je veux bien consentir à les laisser vivre, dit-il avec un geste indifférent. Quant à l'homme, il peut vivre aussi... seulement, il faut qu'aucun des trois ne puisse voir ni entendre. Tu nous aideras à les arrêter et à les garrotter, à les bâillonner, puis on les gardera à vue...

— Oui, dit Cassebras dont l'œil lança un éclair joyeux.

— Ah! fit Thomas qui surprit cet éclair rapide, tu es heureux? Ne te réjouis pas, cependant, car tu n'as pas payé ta dette à l'association dont il faut que tu fasses partie, si tu veux revoir Rosette libre et te tendant la main... Écoute à ton tour et apprends à me connaître, Cassebras, afin que dans l'avenir tu saches quel est celui qui te commande. Dans cette cabane il n'y a qu'un homme seul, et je n'ai jamais eu l'intention même de faire tuer cet homme, car si je n'hésite jamais devant la mort, alors que cette mort peut m'être utile, je ne fais pas tuer pour le plaisir de tuer. Non ; si je t'ai parlé ainsi que je l'ai fait, c'était pour te sonder, pour t'éprouver. J'ai vu ce que je voulais voir. Tu as peur de répandre le sang ; il faut te guérir de cette faiblesse, Cassebras, car il faut, je te le répète, que tu payes ta dette de sang à la grande association. Réfléchis!... Tout à l'heure je vais te mettre à l'épreuve ; mais cette fois, si seulement tu hésites, je te jure, entends-tu, je te jure qu'à l'instant même Rosette sera perdue pour toi ! Oh! ne prends pas un air menaçant ! Non, il ne sera plus temps de revenir sur ton hésitation, Cassebras !... Je veux être obéi, sans discussion !... Quant à ta force physique, ne compte jamais sur elle pour lutter avec moi... Tiens! tu vois cette bague? Le chaton contient un poison asphyxiant qui ne pardonne jamais ; à un geste de toi, Cassebras, ce chaton s'ouvrirait et tu tomberais frappé, pour ne plus te relever! Oui, tu tomberais, et peut-être tomberais-je aussi, mais mes précautions sont prises... toi mort, je ferais endurer à Rosette tous les supplices imaginables, et si je mourais avec toi, Rosette souffrirait encore, car celui qui me succéderait trouverait toutes mes instructions écrites, et il n'y faillirait pas. Tu m'as compris? Tout à l'heure je vais te donner un ordre, ordre terrible : il faudra obéir. Maintenant, attends-moi ici, attends sans bouger, sans faire un pas, et quoi que tu voies, quoi que tu entendes, demeure immobile. Encore une fois, songe à Rosette.

Et, accompagnant ces dernières paroles d'un geste expressivement menaçant, Thomas quitta le fort de la halle et disparut dans les ténèbres, suivant la direction que Pick avait prise quelques minutes auparavant.

Contournant le carrefour, il atteignit les abords de la route de Paris. Cette partie de la forêt de Sénart étant située sur une élévation de terrain, la pyramide formait le sommet de la côte. La route de Paris descendait donc rapidement dans la direction de Montgeron.

Au moment où Thomas arrivait sur le bord de la route, un homme surgit de derrière un tronc d'arbre: c'était Pick.

— Eh bien! agira-t-il? demanda le lieutenant du *Roi du bagne*.

— Oui, dit Thomas, mais ce ne sera pas sans peine.

— Et l'autre affaire?

— Je l'ai sondé pour les femmes et les enfants ; j'ai inventé celle du receveur des taxes et son petit... Il n'y a rien à faire: il ne faut pas compter sur lui.

— Ah! fit Pick avec un désappointement manifeste.

— Tu sais que je me connais en hommes! Eh bien ! tu torturerais celui-là autant que tu le pourrais, qu'il ne consentirait jamais à commettre ce qu'il nomme une lâcheté.

— Mais l'affaire de cette nuit.

— Oh ! il s'agit d'hommes, il les tuera.

— Ainsi, quant à ce qui est des femmes et des enfants, il faut y renoncer?

— Oui, un autre agira.

— Qui?

Un bruit de feuilles sèches foulées aux pieds empêcha Thomas de répondre ; Roquefort s'avançait dans l'ombre.

— Le signal, dit-il.

— Ah! fit Thomas, attention ; tiens l'échelle.

Roquefort se baissa et parut ramasser quelque chose au pied d'une chêne gigantesque. Il se recula avec précaution et en se tenant à demi courbé vers la terre. Alors, en dépit de l'obscurité, on eût pu remarquer une échelle de cordes, mais de cordes extrêmement fines, dont l'extrémité supérieure devait être accrochée au faîte de l'arbre, et dont Roquefort maintenait l'autre extrémité sur laquelle il appuyait pour roidir l'échelle.

Thomas s'élança, gravit lestement les échelons et disparut bientôt dans les branches touffues de l'arbre. Il redescendit quelques instants après.

— Il y a un feu vert à Montgeron, dit-il. La voiture vient donc de quitter Villeneuve-Saint-Georges : dans une demi-heure elle sera ici. Il est temps d'agir; vous vous rappelez nos instructions?

— Oui, dit Pick : moi à la barrière de Lieusaint, Roquefort à celle de Brie-Comte-Robert.

— C'est cela : moi à celle de Paris et Cassebras à celle de Corbeil; c'est lui qui agira.

— Mais voudra-t-il?

— Oui, je t'en réponds maintenant; il ne s'agit que d'hommes.

Pick soupira.

— C'est dommage, dit-il, qu'on ne puisse l'employer dans l'autre affaire.

— Bah! fit Thomas avec légèreté, peut-être! Qui sait? En attendant, terminons celle-ci. Roquefort est certain que le receveur est seul dans sa cabane.

— Oui; mais il est toujours armé, tu le sais, dit Roquefort, et il est brave.

Thomas fit entendre un sifflement railleur.

— A vos postes, mes enfants, dit-il.

Puis, se glissant de nouveau sous les arbres, il atteignit l'endroit où se tenait Cassebras.

— Je t'ai ordonné de prendre un paquet de cordes, dit Thomas.

— Le voilà, répondit l'hercule de la halle en tirant de la poche de sa veste un petit paquet de cordes fines et solides.

— Alors viens, et aie bonne mémoire, Cassebras. Pas d'hésitation. Songe à la bague, et surtout à Rosette.

XXXI

LA PYRAMIDE.

Cassebras avait suivi Thomas sans la moindre hésitation; tous deux franchirent le fossé qui bordait le carrefour, et, suivant l'une des haies, ils se dirigèrent vers la cabane du receveur des taxes.

Thomas avait recommandé à son compagnon le plus profond silence; ils marchaient sans faire le plus léger bruit, et bientôt ils atteignirent la muraille de planches de la cabane sans avoir éveillé l'attention du receveur, car personne ne se montra.

Thomas se pencha vers Cassebras.

— Cache-toi derrière la haie, lui dit-il à voix basse. Dis-

simule-toi de façon à ce qu'on ne puisse te voir en sortant de la cabane.

Il n'achevait pas, qu'un chant monotone retentit de l'autre côté de la pyramide, sur la route de Lieusaint; puis le chant fut interrompu, et une voix enrouée se mit à crier :

— Ohé ! la barrière. Est-ce qu'on ne passe pas, cette nuit?

— Attends, attends, on y va! répondit une autre voix partant de l'intérieur de la cahute.

— Dépêche-toi, l'ancien, je suis pressé.

— Me voilà, te dis-je; une minute.

— Que l'on ne te voie pas, murmura Thomas à l'oreille de Cassebras. Pas un mot, pas un geste; attends!

La porte de la cabane s'ouvrait et un homme de haute taille, d'apparence vigoureuse, apparut sur la petite place entourant la pyramide. Cet homme, qui paraissait être dans toute la vigueur de l'âge, portait un uniforme dans lequel le côté civil se disputait avec le côté militaire.

Une veste marron à collet et à parements verts, une culotte marron, un tricorne orné de la cocarde nationale, un sabre d'infanterie retenu par une buffleterie jaune passée en bandoulière formaient l'ensemble. L'homme tenait à la main un fusil de munition.

— Pourquoi donc que tu fermes ta barrière? C'est bon pour les voitures, criait la voix partant de la route de Lieusaint. Je suis à pied, moi, et j'ai rien à payer!

— Possible! possible! murmura le percepteur en s'avançant, mais si je laissais mes barrières ouvertes la nuit, les voitures fileraient quand je dors, et la nation serait filoutée proprement.

— Ah ouich! la nation! on sait ce qu'elle en touche de la taxe. C'est pour vexer le pauvre monde et engraisser un tas de freluquets...

— C'est pourtant pas moi qu'elle engraisse! dit en riant le percepteur, qui était sinon maigre dans l'acception maladive du mot, du moins fort sec.

— Allons, ouvres-tu ?

— On y va! Attends un peu : faut bien que je choisisse mes clefs. J'étais tout endormi, moi...

— Apprête tes cordes ! dit Thomas à l'oreille de Cassebras.

Le colosse fit un signe affirmatif. Le receveur continuait sa marche, tenant ses clefs à la main. En ce moment, une troisième voix retentit tout à coup sur la route de Corbeil:

— La porte! criait-on. Eh! percepteur! ouvre-moi donc un brin !

Le percepteur, interpellé si brusquement, s'arrêta et regarda : un homme portant un pesant fardeau sur ses épaules venait de surgir de la forêt et attendait, appuyé contre la balustrade de la barrière.

— Attention ! dit Thomas toujours à voix extrêmement basse; à mon signal, tu te baisseras et tu te glisseras sous la haie; là, par ce trou qui est pratiqué à tes pieds ! Quand je te dirai ; Va ! tu t'élanceras d'un seul bond sur le percepteur, tu le garotteras. Prends garde seulement à son fusil.

Un grognement sourd répondit seul à Thomas,

— Il faut le prendre vivant, il ne faut même pas qu'il soit blessé, poursuivit Thomas.

Les deux voyageurs, placés aux deux barrières différentes, continuaient à réclamer passage avec des appels énergiques.

— Tu es venu le second, tu attendras! dit le percepteur à l'homme au lourd fardeau.

Et reprenant sa marche, il atteignit la barrière de la route de Lieusaint dont il fit jouer la serrure. La barrière ouverte, un homme s'avança dans l'obscurité.

— Merci! dit-il à l'employé, maintenant tu peux aller ouvrir au camarade.

Le receveur de la taxe referma sa porte et se dirigea vers celle de la route de Corbeil. Le voyageur venant de Lieusaint avait franchi le seuil de la barrière et marchait à la suite de l'employé, Celui-ci, tenant son fusil de la main gauche, et ses clefs de la main droite, s'avança vers la barrière de la route de Corbeil.

L'homme au fardeau pesant attendait philosophiquement, toujours appuyé sur l'extrémité de la balustrade. L'employé ouvrit la barrière, l'homme s'avança pour passer, mais sans doute il fit un faux pas, sans doute son pied rencontra une pierre qui fit dévier son centre de gravité, car il trébucha comme quelqu'un qui perd l'équilibre.

Le percepteur fit un mouvement pour le retenir, mais le poids de la charge que portait le voyageur l'entraîna avec lui dans sa chute.

— Va! dit-il d'une voix brusque.

Trois hommes venaient de surgir autour des deux hommes renversés. Le receveur voulut faire un mouvement pour se relever, mais des mains de fer le clouèrent sur le sol. Son fusil et son sabre lui étaient arrachés, et en même temps, il sentait des cordes fines et solides entourer ses chevilles et serrer ses poignets.

— Faut-il le bâillonner? dit une voix.

— Inutile! répondit-on; s'il pousse un cri, tu l'étrangleras. Maintenant emporte-le, veillez-le tous trois dans la cabane : vous me répondez de lui. Allez!

L'un des trois hommes se baissa, prit le corps du receveur dans ses bras et l'enleva aussi facilement que s'il se fût agi d'une botte de paille ; puis, il se dirigea avec son fardeau vers la cabane dans l'intérieur de laquelle brillait la lueur d'une petite lampe. Les deux autres le suivirent.

Tout cela s'était accompli avec une rapidité telle qu'à peine la scène avait-elle duré l'espace d'une seule minute.

Le percepteur n'avait pu tenter un seul geste pour se défendre. Il avait été garrotté avant d'avoir eu conscience de ce qui se passait.

Il avait voulu pousser un cri, mais des doigts d'acier s'étaient posés sur sa gorge et avaient étouffé le son avant qu'il en jaillit.

Demeuré seul, Thomas lança autour de lui un rapide coup d'œil. Le carrefour était absolument désert. Alors, tirant de sa poche un mince sifflet d'or, il le porta à ses lèvres et en tira brusquement un son clair, aigu, accompagné d'une série de modulations bizarres et stridentes. Remettant le sifflet dans sa poche, il demeura immobile et il attendit.

L'attente ne fut pas longue : presque au même instant et à la fois, des quatre parties de la forêt divisée par quatre routes, surgirent des ombres qui, passant rapides comme dans un cauchemar, par-dessus les haies et les barrières, enveloppèrent le pied de la pyramide. Plus de cinquante hommes étaient là tous immobiles, tous vêtus d'un costume sombre, presque uniforme pour la coupe et la nuance.

Tous étaient masqués.

Deux s'avancèrent vers Thomas, comme pour aller aux ordres : c'étaient évidemment deux chefs.

Thomas désigna successivement du geste la barrière ouvrant sur la route de Brie-Comte-Robert et celle établie en face la route de Lieusaint :

— Encombre ce côté de la place, autour de la pyramide, que le passage soit impraticable! dit-il en s'adressant à l'un des deux hommes. Ne laisse la route libre que pour la voie d'une voiture de l'autre côté, une seule communication entre la barrière de Montgeron et celle de Lieusaint, ici, à droite. Tu boucheras également l'accès de la route de Corbeil, que la voiture, une fois engagée, ne puisse tourner et qu'elle soit absolument obligée de continuer sa route. Tu m'as entendu, Paille-de-Fer? tu m'as compris ?

— Parfaitement! répondit l'oncle de la Cagnotte.

Et se tournant vers ses hommes :

— Coupez des branches et des taillis! ordonna-t-il. En avant!

Une vingtaine d'hommes s'élancèrent à sa suite. Tous

avaient des haches et des pioches. Thomas se tourna vers le second personnage qui attendait.

— Viens! lui dit-il.

Il se dirigea avec son compagnon vers la barrière qui fermait la route de Lieusaint. Un coup de hache ouvrit cette barrière. Tous deux s'engagèrent sur la route, Thomas s'arrêta et parut examiner attentivement le sol.

— Ce doit être ici! dit-il.

— C'est à la hauteur de ce platane! dit l'autre en désignant du doigt un arbre dont la cime dominait la futaie et qui se trouvait précisément en face de l'endroit où Thomas s'était brusquement arrêté.

— C'est bien là, alors?

— Oui! j'en suis sûr.

— Le travail est achevé?

— Complètement.

— Quelle largeur estimes-tu qu'a le trou?

— Quinze pieds.

— Quelle profondeur?

— Dix au moins.

— Et l'eau a coulé?

— Elle coule depuis quatre heures. J'ai détourné la source : le trou doit être absolument plein, j'en suis certain.

— Quelle épaisseur de sol avez-vous laissée?

— Deux pieds au plus, mais la question n'est pas là. Les charpentes que j'ai fait établir pour soutenir le sol sont disposées de telle sorte qu'en attaquant le terrain dans un endroit, l'effondrement sera général.

— Maintenant tu as tes indications sur le sol?

— Toutes sont placées.

— Les bascules?

— Sont prêtes,

— Où sont-elles?

— Dans la forêt : dix hommes les remontent, car elles ont été transportées pièce à pièce.

— Très-bien.

— On les met toujours au même endroit?

— Naturellement. Et les feuilles, les branches, la terre?

— Tout sera fait avant dix minutes.

— Fais travailler sans perdre un instant! Que tout soit prêt dans un quart d'heure alors. Je compte sur toi! Allons! Beau-François, gagne ta lieutenance!

— Tu seras content, répondit Beau-François. J'aurai accompli tes ordres de point en point!

— A l'œuvre, donc!

Et tandis que Beau-François appelait à lui les trente hommes qui étaient demeurés auprès de la pyramide, Thomas se dirigea vers la cabane du percepteur de la taxe et y entra précipitament.

L'employé solidement garrotté était assis dans un fauteuil. Pick et Roquefort étaient de chaque côté du siege. Cassebras se tenait au fond de la cahute. Thomas s'approcha du prisonnier :

— Ta vie est entre nos mains, tu le vois, lui dit-il. Il faut que tu la rachètes. Une voiture roule en ce moment sur la route de Montgeron... dans une demi-heure elle sera ici. Quand elle s'arrêtera à la barrière, tu seras libre; tu iras toucher le prix de passage, comme tu as l'habitude de le faire. La taxe acquittée, la voiture tournera à droite, car l'autre route est impraticable. Tu diras au cocher que l'on fait de grandes réparations et qu'il aille au pas. Tu lui recommanderas cela spécialement, tu entends? Tu as dû comprendre! Ne réponds pas! Dans quelques instants tu seras donc seul et libre dans ta cabane, mais n'espère pas me désobéir. Je serai à vingts pas de toi, dans l'ombre avec ces deux pistolets... et je coupe à vingt-cinq pas une balle sur une lame de rasoir, je t'en préviens! D'ailleurs le carrefour sera cerné. Donc, tu m'a compris, je le répète, et tu obéiras.

Pick se leva et, s'avançant vers Thomas, l'entraina un peu à l'écart.

— Pourquoi nous servir de cet homme? dit-il.

— Parce qu'il le faut, répondit Thomas. Le cocher connait la barrière, il s'arrêtera naturellement et s'il ne voit pas le percepteur de la taxe, il l'appellera.... Qui sait ce que pourrait amener un retard? Ces six hommes ne sont ils pas nos plus acharnés ennemis et trois de ces six hommes ne sont-ils pas doués d'une force capable d'accomplir des miracles. Oh! ne négligeons aucun détail. Le succès est certain, ne risquons pas de compromettre un plan si habilement conçu! Il faut que la voiture atteigne la barrière de Lieusaint : il faut donc qu'elle franchisse celle de Montgeron sans que rien ne paraisse inquiétant. Le percepteur recevant sa taxe est le plus grand symptôme de tranquilité que nous puissions offrir,

— Mais alors, pourquoi Roquefort ne jouerait-il pas ce rôle? Qu'il prenne les vêtements du percepteur.

— Le cocher doit le connaître. En voyant un nouveau visage, il pourrait manifester son étonnement, adresser une question qui ferait perdre du temps ou qui éléverait des soupçons. Jacquet n'est-il pas toujours en éveil.

— Tu as raison, mais il est regrettable d'être obligé d'employer un étranger....

— Je l'aurai au bout de mes pistolets. D'ailleurs, il ne pourra même pas avoir la pensée de fuir!

En ce moment le bruit d'un galop rapide retentit au loin et un coup de sifflet aigu déchira les airs.

— C'est le borgne de Jouy! dit Thomas. La voiture doit le suivre de près.

Thomas s'élança hors de la cabane : un cavalier arrivait à fond de train. Il arrêta brusquement sa monture et sauta à terre :

— Ils viennent de se relayer à Villeneuve-Saint-Georges! dit-il. J'ai sur eux vingt minutes d'avance au moins.

— Tu les as vus? demanda Thomas.

— Oui.

— Comment sont-ils placés?

— Jacquet est à la portière de droite, assis au fond de la voiture, de manière à pouvoir jeter un coup d'œil sur la route. Mahurec est à côté de lui. D'Herbois vient ensuite à la portière de gauche. Le Maucot et de Renneville sont sur la banquette de devant, Renneville en face de Jacquet.

— Très-bien! Mahurec n'est plus sur le siége?

— Rossignolet y est à sa place. Il a monté à Villeneuve-Saint-Georges et le matelot s'est placé dans l'intérieur.

— Tu es certain de la position que tu indiques pour chacun?

— Je suis certain qu'ils étaient placés ainsi au relai de poste : en attelant les chevaux avec le garçon d'écurie, je les ai parfaitement vus. Maintenant, sont-ils encore ainsi? je l'ignore. Ont-ils changé de place en route, je ne puis affirmer le contraire.

— Cela est probable. Jacquet est à la portière de droite, dis-tu? Il faudra que le percepteur se place à la portière de gauche.

Thomas se retourna vers l'entrée de la cabane sur le seuil de laquelle il s'était tenu. Adressant un signe impérieux à Cassebras :

— Viens! dit-il,

Le colosse, qui paraissait sombre et résolu, s'avança aussitôt. Thomas l'attira hors de la cabane et le menant au pied de la pyramide :

— Regarde! lui dit-il.

Cassebras promena ses regards autour de lui, mais il demeura calme et impassible, bien que le spectacle qui frappait ses yeux eût quelque chose d'étrangement saisissant.

Quiconque eût vu le carrefour quelques instants plus tôt et y fût revenu alors, eût certes pu croire être devenu subitement le jouet de la plus singulière illusion.

Tout à l'heure, le carrefour était calme, désert, silencieux, présentant son dessin régulier avec ses quatre haies qui le coupaient en quatre parties égales comme les enfants tranchent une galette. Les quatre routes se dessinaient nettes, en rubans posés à plat et ayant la pyramide à leur point central de réunion.

Maintenant des ombres allaient et venaient, se mouvaient de toutes parts; on entendait un bruit incessant

de branchages brisés, de pierres heurtées, de coups de pioches attaquant le sol.

La route contournant la pyramide à gauche n'existait plus : des encombrements de bois, de rochers en interdisaient l'accès. Pour aller de la barrière de Mongeron à celle de Lieusaint, le passage par-devant celle de Brie-Comte-Robert était devenu absolument impraticable. Il fallait de toute nécessité aller passer devant la barrière de Corbeil, encore la route était-elle de ce côté à demi embarrassée, et une voiture qui s'y fût engagée, eût certes été contrainte à avancer ou à reculer, mais elle n'eût pu tourner.

Thomas saisit le bras de son compagnon :

— Tu sais ce que je t'ai dit? commença-t-il à voix basse et du ton le plus bref. Le moment est venu où tu vas décider toi-même du sort de Rosette.

Cassebras ne répondit pas.

— Le moment est venu, poursuivit Thomas, où tu vas pouvoir prendre enfin, dans l'association, la place qui t'est dûe! Cassebras jusqu'ici, tu as été malheureux, tu n'as connu que la misère et les privations, tu n'as vécu que pour travailler comme la brute, tu n'as pu secourir, comme tu l'eusses voulu, ta vieille mère malade et infirme; tu n'as pu enfin te faire aimer de la femme que tu aimais. Aujourd'hui, Cassebras, le temps des misères et des douleurs est passé! Tu peux être heureux, tu peux vivre dans le luxe et dans l'abondance, sans travail forcé ni régulier, tu peux donner à ta mère tout ce qui lui est nécessaire, tu peux enfin rêver à cette Rosette qui bientôt sera veuve et qui bientôt sera contrainte à t'aimer! Dis, Cassebras, le passé te paraît-il assez laid? l'avenir te semble-t-il assez beau?

En écoutant Thomas, la physionomie du fort de la halle s'était animée d'un feu étrange; ses yeux brillaient, lançant de fulgurants éclairs, sa bouche se crispait et une expression impossible à rendre se reflétait sur son visage aux tons cuivrés.

Thomas considéra un moment son compagnon avec une attention profonde, puis, se penchant vers lui, sans le perdre des yeux :

— Je suis le chef des chauffeurs, dit-il d'une voix stridente. Veux-tu enfin devenir l'un des miens?... Veux-tu plonger les mains dans des cuves pleines d'or? Veux-tu donner à ta vieille mère des valets qui la servent, à elle qui ne peut plus se servir? Veux-tu parer Rosette? Veux-tu satisfaire sa coquetterie de femme en jetant à ses pieds les bijoux les plus beaux, les parures les plus riches? Veux-tu qu'en échange de ces joies de la terre que tu lui prodigueras, elle te fasse un collier de ses bras, en te disant merci?

— Oui! oui! grommela sourdement le colosse, je veux cela!

— Alors, tu veux être chauffeur?

— Oui?

— Tu es prêt à payer ta bienvenue dans l'association?

— Oui! oui! dit encore Cassebras qui paraissait à demi affolé.

— Alors tu vas savoir ce qu'il faut que tu fasses, tu vas connaître l'importance de la dette qu'il faut que tu payes?

— Je suis prêt! dit Cassebras.

— Tout à l'heure, reprit Thomas en désignant la route de Montgeron qui s'étendait lugubre et déserte au milieu des ténèbres, tout à l'heure, par cette route, tu vas voir accourir une voiture se dirigeant vers nous; cette voiture contient six hommes, tous six les ennemis les plus dangereux, les plus acharnés, les plus forts que nous ayons jamais eu à combattre. Il y a quinze ans bientôt que je lutte avec eux; j'ai eu mes jours de triomphe et mes jours de défaite : aujourd'hui je veux une action décisive. Je veux écraser pour toujours mes ennemis, je ne veux pas que le jour se lève avec un d'entre eux vivant! Tu m'as compris, Cassebras, cette voiture qui va s'avancer, il ne faut pas qu'elle passe, et elle ne passera pas!

Le fort de la halle fit entendre un grognement sourd.

— Regarde maintenant ce que j'ai su faire, et juge de ma puissance! poursuivit Thomas. A gauche, la route est obstruée : la voiture devra forcément passer à droite et s'engager sur la route de Lieusaint en se tenant toujours sur la droite; la première barrière franchie, la voiture ne peut ni retourner, ni prendre un autre chemin, tous sont rendus impraticables : donc elle s'avance...

En achevant ces mots, Thomas avait pris le bras de son compagnon et l'avait entraîné avec lui.

— Depuis huit jours mon plan était fait, continua-t-il, et depuis huit jours on y travaille. Oui, j'étais certain que ceux que je veux anéantir passeraient sur cette route; j'étais certain qu'ils iraient à Fontainebleau, car j'avais un moyen sûr, infaillible de les contraindre à entreprendre ce voyage, et ce moyen je l'ai employé!... Ils croient aller délivrer des femmes... Eh bien! dit Thomas après un court silence, depuis huit jours des hommes à moi étaient cachés dans cette forêt de Sénart, dans cette forêt où les sources abondent, où l'eau jaillit si facilement. Durant huit nuits, mes hommes, se relayant, ont travaillé sans relâche; ils ont miné le sol, ils ont creusé un souterrain profond s'avançant sous ce carrefour; ils ont maintenu les terres à l'aide de charpentes qui toutes reposent sur une même poutre, clef de voûte soutenant l'édifice. Le travail accompli, j'ai fait détourner les eaux d'une source, et à cette heure un lac souterrain, profond de dix pieds, est prêt à engloutir ceux qui ont osé soutenir la lutte contre ma puissance!

Vois! A cette heure, une mince couche de terre soutenue par de fragiles étais cache à l'œil le précipice : un coup de hache sur la poutre, et la terre s'effondre, et voiture et voyageurs disparaissent dans l'abîme. Ce coup de hache, Cassebras, c'est toi qui le donneras, car il faut un bras tel que le tien pour achever l'œuvre!

Et comme Cassebras paraissait hésiter :

— Tu te demandes si je me joue encore de toi, poursuivit Thomas, et pourquoi, ayant là cinquante hommes sous mes ordres, je ne fais pas simplement attaquer la voiture et massacrer les voyageurs? Tu te demandes pourquoi j'ai choisi pour exécuter mon plan cet endroit de la forêt plutôt qu'un autre. Je vais te répondre, Cassebras, car je ne veux pas qu'il y ait un doute dans ton esprit : je veux que tu comprennes, comme les autres, la puissance de mes vues! Il y a dans cette voiture six hommes, Cassebras, dont deux sont, je le reconnais, des plus braves et des plus intrépides, dont le troisième est des plus rusés et des plus adroits, et dont les trois derniers sont de ta force. Oui, de ta force, à toi, Cassebras! Comprends-tu ce qu'une lutte à main armée contre de pareils ennemis peut avoir de terrible, et ce que son issue a de douteux? La voiture engloutie, tous périssent, et pas un des miens n'est sacrifié. Oui, tous périssent, car, vois-tu ces amas de fascines placées de chaque côté du gouffre? Derrière ces fascines seront blottis mes hommes, et, au moment où la voiture s'abîmera, fascines, branchages et troncs d'arbres retomberont sur elle, comblant l'abîme, et s'opposeront à ce qu'un miracle même puisse s'accomplir pour sauver un seul de ceux qui doivent périr! Et c'est pour rendre ce plan d'exécution plus facile que j'ai dû choisir cet endroit de la forêt. Ici la route, étant plus resserrée par les haies et par les barrières, était plus facile à encombrer sans exciter les soupçons du cocher. Ensuite, il faut que la voiture s'avance au pas pour que tu aies le temps de frapper la poutre au moment précis où elle arrivera sur l'abîme. Tu as compris l'ordre que j'ai donné il y a quelques instants au percepteur des taxes, tu sais tout maintenant. Es-tu prêt?

Cassebras releva la tête : une résolution terrible se reflétait sur sa physionomie.

— Oui! dit-il d'une voix ferme.

— Tu n'hésiteras pas?

— Non!

— Songe qu'une hésitation, si légère qu'elle fût, pourrait tout perdre, et que la voiture, en franchissant cette barrière, assurerait les tortures de celle que tu aimes.

— Je suis prêt! dit encore Cassebras. Donne-moi une hache, indique-moi l'endroit où il faut que je frappe, et, le moment venu, je frapperai!

Thomas posa sa main sur l'épaule du fort de la halle :

— Écoute! dit-il.

Et se penchant vers la terre, il prêta une oreille attentive. Se redressant ensuite, il jeta un coup d'œil investigateur tout autour de lui.

Beau-François et Paille-de-Fer étaient près de lui :

— Tout est prêt! dirent-ils.

— Alors chacun à son poste! dit Thomas.

En ce moment et au commencement de la montée de la route, on put apercevoir dans les ténèbres la lueur rougeâtre de deux de ces lanternes énormes à verres grossissants, telles qu'avaient pour principe d'en porter les voitures courant la poste.

Thomas prit une hache, et la présentant à Cassebras :

— Je vais te placer! dit-il.

XXXII

LA POUTRE.

Thomas, prenant son compagnon par le bras, l'entraîna rapidement. Le fort de la halle, sa hache à la main, obéit sans opposer la moindre résistance.

Un nouveau changement à vue s'était opéré sur le carrefour. Tous les hommes, tout à l'heure occupés au travail, avaient disparu comme par enchantement: un silence absolu avait succédé au bruit, et la route, laissée libre, était complètement déserte.

Thomas franchit la haie placée entre la barrière de la route de Montgeron et celle de la route de Corbeil; Cassebras le suivit. Le fort de la halle paraissait obéir à une résolution que rien ne pouvait désormais ébranler.

Cette partie du carrefour était à demi obstruée par des amas de pierres, de terre remuée fraîchement et de branches d'arbres coupées; il n'y avait de libre autour de la pyramide que la voie d'une voiture : cette partie du chemin respectée reliait la barrière de Montgeron à celle de Lieusaint.

Thomas et son compagnon avaient atteint la haie partant de cette barrière : ils la suivirent, mais en demeurant en dehors; après quelques pas, Thomas s'arrêta.

— Vois ce pieu à tête rouge enfoncé au pied de la haie, dit-il, c'est là que commence l'abîme que j'ai fait creuser sous la route; là-bas, un second pieu indique la fin.

Tous deux étaient debout près de la haie qui leur montait à la hauteur du menton; de l'autre côté était la route de Lieusaint, celle que devait suivre la voiture attendue, la route minée, ainsi que l'avait déclaré Thomas.

En face d'eux, sur le bord gauche de la route, la rétrécissant et s'étendant sur toute la longueur de l'espace contenu entre les deux pieux à tête rouge, se trouvait un énorme amas de terre, de branches, de feuillages, de cailloux, disposé comme ont l'habitude de le faire les ouvriers travaillant aux réparations de route.

Au reste, rien dans le carrefour ne décelait autre chose que des travaux entrepris. Les routes obstruées l'étaient comme le sont les chemins en réparation, et il était évident que des voyageurs de passage ne pouvaient soupçonner l'ombre d'un guet-apens dans cet amas de terre, de pierres et de branches.

— Tu as remarqué la distance qui sépare ces deux pieux? continua Thomas en s'adressant à son compagnon.

— Oui, dit Cassebras.

— Maintenant compte cinq pas à partir de l'endroit où tu es en longeant la haie.

Cassebras obéit.

— Cinq! dit-il en s'arrêtant.

Thomas se baissa, se mit à genoux et écarta avec précaution le pied de la haie.

— Creuse ici doucement avec la hache, dit-il.

Cassebras se baissa à son tour et fit ce que lui commandait Thomas. Il écarta avec précaution la terre à l'endroit indiqué; après un court travail, le fer de la hache rencontra un obstacle solide.

— C'est là qu'il faudra frapper! dit Thomas; quand la voiture se sera arrêtée, pour que ceux qu'elle contient puissent acquitter la taxe, elle s'avancera au pas, car le receveur l'aura recommandé au cocher à cause de l'état de réparation des routes. Quand les chevaux se seront engagés là, qu'ils auront franchi la hauteur du premier pieu à tête rouge, un coup de sifflet retentira : alors tu donneras un coup de hache sur cette tête de poutre, puis, te baissant rapidement, tu saisiras cet anneau de fer que tu dois sentir, là, à côté de la poutre, et tu tireras à toi. Concentre tes forces, Cassebras, car tu auras besoin de toute la puissance de tes muscles pour réussir.

— Et alors, dit le colosse, la terre s'effondrera?

— Oui; ton coup de hache aura détruit l'un des arcs-boutants établis sous la galerie souterraine, et cet anneau de fer est fixé à une poutre qui est la clef de voûte. Oh! tout est merveilleusement combiné!... Si tu peux me répondre de ta force, je te réponds, moi, du succès.

— Je te réponds de moi! dit Cassebras avec un accent d'une énergie sauvage.

— Alors tu es décidé!

— Oui!

— Le moment venu, tu ne reculeras pas.

— Non!

— Écoute! je te jure sur mon sang et ma vie que si tu m'obéis sans restriction, cette nuit même tu sauras où est Rosette; mais je te jure aussi que, si la voiture qui vient, franchit cet endroit pour continuer sa route, Rosette subira toutes les tortures de l'enfer, et ma mort même ne pourrait la délivrer. Maintenant je te laisse. Songe à mes recommandations!... Attends, pour frapper, que les chevaux aient franchi le premier pieu, puis, en entendant mon coup de sifflet, frappe et tire! Si ton coup de hache est vigoureux, peut-être sera-t-il suffisant, c'est pourquoi il faut, pour le donner, attendre que la voiture soit engagée afin qu'aucune chance de salut ne puisse exister pour elle. Tu m'as entendu, tu m'as compris... Vois! les lanternes se rapprochent, tu n'auras pas longtemps à attendre.

Thomas, accompagnant ces paroles d'un geste impérieux, fit un mouvement comme pour s'éloigner, mais, revenant vers Cassebras :

— Le carrefour est cerné, ajouta-t-il, tu ne saurais échapper, donc, n'aie pas la pensée de me trahir; d'ailleurs, songe à Rosette : dans deux heures tu seras près d'elle, ou vous serez séparés à jamais!

Et Thomas, tournant rapidement sur lui-même, courut vers la cabane du percepteur. Le malheureux employé était toujours garrotté, Pick et Roquefort veillaient sur lui.

— Chacun à votre poste! leur dit Thomas en rentrant. Toi, Roquefort, avec Beau-François; toi, Pick, avec le Borgne-de-Jouy. Allez! Je me charge du receveur.

Les deux hommes s'élancèrent hors de la cabane. Thomas avait pris un pistolet à deux coups de la main gauche; de la droite il trancha, à l'aide d'un couteau, les liens qui retenaient captif le percepteur de la taxe.

— Un geste équivoque, et tu es mort! dit-il, tu as compris?... Maintenant te voici libre... lève-toi et sors.

L'employé, tremblant et terrifié, obéit comme eût pu le faire une machine intelligente : il franchit le seuil de la cabane. Thomas était sur ses pas, le tenant au bout du canon de son pistolet.

— Mets-toi à l'endroit où tu as l'habitude de te mettre pour percevoir le droit alors que passe une voiture, dit-il.

L'employé obéit encore, sans oser prononcer une parole. Quand il fut placé près de la barrière ouverte :

— La voiture vient, poursuivit Thomas; tu vas recevoir le prix du passage comme de coutume; si les voyageurs te parlent, tu ne leur répondras pas... seulement tu t'adresseras au cocher et tu lui ordonneras d'aller au pas, à cause de l'état de réparation des routes. Tu as bien compris?



Parlez! parlez! cria madame Gervais au comble de l'exaspération. (Page 206.)

— Oui, balbutia le malheureux qui se sentait plus mort que vif.

— Ne bouge pas de la place que tu occupes; demeure là immobile, mais absolument immobile. Je vais m'éloigner à reculons en te tenant toujours au bout de mes pistolets. Si tu ne m'obéis pas de point en point quand la voiture arrivera, tu es mort!

— J'obéirai! balbutia encore le percepteur.

La lumière que Thomas avait signalée sur la route, dans la direction de Montgeron, avançait rapidement vers le carrefour. On entendait distinctement le bruit du galop des chevaux et le lourd roulement du véhicule.

Thomas adressa un geste impérieux au percepteur; puis, le pistolet abaissé à la hauteur du pauvre homme, il recula lentement jusqu'à ce qu'il se fût dissimulé entièrement dans l'ombre de la cabane, derrière laquelle il s'arrêta. Quinze à vingt pas le séparaient à peine de celui qu'il menaçait.

Un silence profond régnait dans le carrefour, silence que troublait seul le bruit de la voiture courant rapidement vers la pyramide.

Quelques secondes s'écoulèrent, secondes qui parurent de longs siècles d'angoisses effrayantes au malheureux percepteur. Le bruit devenait plus fort; la nuit était plus sombre; des nuages voilaient le reflet brillant des astres.

Dans les ténèbres on put apercevoir bientôt, cependant, l'ombre des chevaux projetée en avant sur la route par la lumière des lanternes. La voiture paraissait, à mesure qu'elle approchait, ralentir son allure.

Cette voiture était une grande berline de voyage, attelée de deux chevaux vigoureux, que conduisait un cocher grimpé sur son siége élevé. C'était bien le véhicule que nous avons vu venir stationner sur le quai des Lunettes.

Thomas avança doucement la tête, et, sans perdre de vue le percepteur, il lança un rapide regard sur la voiture. On ne pouvait rien voir de ce qui se passait à l'intérieur, mais il était facile de distinguer deux hommes placés sur le siége.

— C'est bien cela, murmura Thomas, Rossignolet est près du cocher. Enfin, le moment du triomphe est donc venu!

La voiture atteignait presque à la hauteur de la première barrière, celle devant laquelle se tenait le percepteur des taxes. Celui-ci fit un pas en avant en élevant le

bras comme pour ordonner au cocher d'arrêter; mais il ne put achever son mouvement. Un cri de détresse déchira les airs, une masse noire jaillit du faîte de la voiture, le percepteur poussa un hurlement de douleur et tomba renversé : c'était le cocher qui venait d'être précipité du haut de son siège.

En même temps un claquement sonore retentit; l'homme demeuré seul sur le siège se tenait debout lançant les chevaux au galop. Les animaux, hennissant de douleur sous la grêle de coups qui pleuvait si inopinément sur eux, se ruèrent avec un élan furieux.

La voiture passa comme une flèche, s'engageant dans l'endroit de la route demeuré libre.

Un coup de sifflet aigu traversa l'espace. Au même instant, un bruit effrayant retentit, la terre parut trembler. La voiture atteignait l'entrée de la route de Lieusaint. Les chevaux, lancés à fond de train, bondissaient, quand tout à coup le terrain parut s'abîmer sous eux. Ils disparurent : un gouffre, s'ouvrant spontanément, engloutissait chevaux, voiture et voyageurs.

Un nuage de poussière s'éleva, des cris déchirants éclatèrent pour s'éteindre presque aussitôt. Une ombre passa un moment, rapide comme celle d'un corps qui eût été lancé par une force irrésistible et disparut derrière la haie.

Un clapotement sourd, sinistre, des craquements secs, des froissements de branchages se firent entendre à la fois, se mêlant pour former un tumulte indescriptible.

Voiture, chevaux, voyageurs, tout avait disparu, tout s'était abîmé, et, au moment où les chevaux enfonçaient, où la voiture roulait dans l'abîme, l'énorme amas de terre, de pierres et de branchages établi sur la route roulait sur la voiture, et, comblant le gouffre, effaçait jusqu'aux traces de l'événement.

Il était bien impossible qu'aucun de ceux qui venaient d'être engloutis pût revoir la lumière...

XXXIII

LE BULLETIN DE PARIS

Aujourd'hui, que la plupart des journaux du *jour* paraissent la *veille*, ce qui prouve certes combien la presse est avancée; aujourd'hui, que des multitudes de petits établissements portatifs ou en plein air inondent la voie publique de journaux de tous les formats, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de se faire une idée de ce qu'était jadis la vente des journaux dans Paris.

Sous le Directoire, avant que l'esprit d'ordre du Consulat ne fût venu organiser la société, il y avait, dans tout ce qui existait, une sorte d'anarchie qui empêchait, pour ainsi dire, chaque chose d'être en son temps ou à sa place.

On comprend si, dans cette époque de perturbation générale, l'expression de la pensée devait se créer des organes. Dire ce qu'il est né et mort de journaux de 1795 à 1800, serait entreprendre une tâche bien difficile; aussi ne l'entreprendrai-je pas. Ce que je désire constater seulement, c'est qu'à cette époque la plupart des journaux non-seulement ne paraissaient pas la *veille*, mais qu'ils paraissaient rarement le jour, et le plus souvent le lendemain, ce qui, à bien prendre, est infiniment plus logique.

A cette époque encore les journaux n'avaient pas d'heure pour paraître : c'était l'enfance de l'art. Le journal composé et imprimé, on le lançait sur la voie publique, et crieurs et crieuses s'en allaient courant Paris.

En 1799, l'une des feuilles les plus aimées et les plus lues était le *Bulletin de Paris*, sorte de recueil politique et anecdotique, dont la lecture passait pour être aussi instructive qu'émouvante. Aussi le *Bulletin de Paris* voyait-il ses porteurs assiégés dès leur entrée dans les quartiers populeux, et se tirait-il à des nombres extraordinaires pour cette époque, où tant de gens ne savaient pas encore lire.

Ainsi, ce jour-là où nous sommes arrivés, l'un des crieurs du *Bulletin*, quittant les halles, s'engageait dans la rue Saint-Denis, qu'il remontait au pas en distribuant sa marchandise. Le crieur s'était arrêté.

— Donne-moi un *Bulletin*, dit une voix.

— Voilà, mon sergent, répondit le crieur en échangeant l'un de ses numéros contre quelques pièces de monnaie.

Celui qui venait d'acheter le *Bulletin de Paris* s'éloignait rapidement. Il portait l'uniforme de sergent-major d'infanterie, et sa bonne tournure faisait sourire les commères qui tricotaient sur le seuil de leurs magasins.

Le jeune homme s'arrêta devant une boutique de bonnetier, ouvrit la porte et s'élança dans l'intérieur.

— Vous avez le journal, Louis? demanda une gracieuse jeune fille qui était assise dans le comptoir principal.

— Oui, ma bonne petite Rose, répondit le soldat avec un gros soupir, j'ai le journal, le *Bulletin de Paris*, et nous allons enfin connaître l'affreux événement en détails.

— Antoine! Thérèse! appela Rose, venez écouter.

— Et madame Gervais? demanda Louis.

— Elle est sortie, répondit Rose, elle est retournée chez madame Lefebvre pour tâcher qu'elle s'intéresse à M. Gervais... Mon Dieu! c'est affreux de ne pas savoir ce qu'il a pu devenir, depuis trois jours qu'il a été arrêté!

— Hélas! dit Louis, madame Gervais peut douter... elle peut espérer... tandis que moi, Rose, je n'ai plus qu'à pleurer sur mes amis!

— Mon Dieu! reprit Rose en joignant les mains, ne peut-on rien espérer?

— Et que voulez-vous qu'on espère?

— Oh! lisez vite, ce journal, Louis, peut-être vous trompez-vous!

Louis secoua douloureusement la tête. Prenant le journal qu'il venait d'acheter, il le déplia, l'ouvrit et se disposa à lire.

Antoine, le commis, et Thérèse, la bonne, s'avancèrent doucement, se préparant à entendre.

« Un affreux événement, peut-être sans précédent dans nos annales, commença Louis, vient de s'accomplir à quelques lieues de Paris.

« L'avant-dernière nuit, deux de nos plus illustres capitaines corsaires, de ceux qui ont rendu tant de services à la France et qui se sont faits la terreur de l'Angleterre, les citoyens Bonchemin et le Bienvenu enfin, quittaient Paris, pour se rendre à Marseille où les attendait leur navire.

« Ils avaient avec eux deux matelots dévoués, qui ne les quittent jamais.

« Deux autres personnes les accompagnaient aussi. L'une était le citoyen Jacquet, l'un des employés supérieurs du ministère de la police, et se rendant en mission à Lyon; l'autre un soldat, celui-là même dont nous tenons tous les détails qui vont suivre et dont il peut garantir au besoin, l'authenticité.

« La voiture, traînée par des chevaux de poste, franchit tout d'abord la route de Paris à Montgeron, sans le moindre accident, sans que rien pût déceler l'existence de l'épouvantable plan ourdi contre la sécurité des voyageurs.

« La nuit était noire et les ténèbres fort épaisses, alors que la voiture s'engagea dans la forêt de Sénart...

— Oh! mon Dieu! interrompit Rose en joignant les mains, cela me fait peur!

— Après, après, monsieur? dit Antoine, qui était tout oreilles.

« La voiture, poursuivit le lecteur, parvint jusqu'au milieu de la forêt sans encombre. Au centre de la forêt à peu près, s'élève une pyramide sur laquelle viennent aboutir quatre routes y compris celle de Paris.

« C'est là que l'administration a fait placer une cabane de percepteur des taxes.

« La voiture allait atteindre cet endroit : le soldat, qui se nomme Rossignolet et qui est tambour-major de la 32e demi-brigade, était placé à côté du cocher.

« Au moment où la voiture allait s'arrêter, le soldat crut remarquer de l'autre côté de la pyramide un groupe d'hommes à demi dissimulé dans les ténèbres; en même

temps, il reconnaissait que la route était presque impraticable.

« Il en fit l'observation au cocher qui lui répondit qu'il devait se tromper, car il était passé en cet endroit le matin même, et la route était absolument libre.

« Cette réponse fit glisser un doute dans l'esprit du soldat. Il crut remarquer de la part du cocher de la difficulté à lui répondre, un peu d'embarras et enfin un échange de signes avec le receveur des taxes qui s'avançait alors au devant de la voiture.

« Au même instant, Rossignolet, vit, très distinctement cette fois, plusieurs hommes qui paraissaient être placés en embuscade sur la lisière du carrefour. Les histoires des chauffeurs sont tellement connues de tous, à l'heure où nous écrivons ces lignes, que les esprits les plus indifférents et les cœurs les plus braves sont tenus en éveil par les récits qui abondent chaque jour.

— Oh! c'est bien vrai! dit Thérèse, n'est-ce pas, mademoiselle ?

La *jolie mignonne* fit un signe affirmatif.

Louis reprit :

— Rossignolet, saisi d'une inspiration soudaine, et convaincu, à tort, il est vrai, que le cocher devait s'entendre avec les chauffeurs, Rossignolet, voulant soustraire au danger ses compagnons, saisit le cocher, le précipita à bas de son siége, et prenant les guides, il lança les chevaux au galop, dans l'intention de passer devant ce qu'il croyait être une embuscade de bandits.

Effectivement les chevaux s'élancèrent, la voiture fut enlevée rapidement et déjà elle atteignait la route de Lieusaint, lorsque par suite d'un événement encore inexpliqué aujourd'hui, la terre s'effondra et s'entr'ouvrit tout à coup sous les pieds des chevaux, et un abîme se présenta béant...

En voyant le danger, Rossignolet descendit de son siége... Un miracle lui permit de franchir la haie et d'atteindre le sol...

Quand il se retourna... il n'était plus temps de secourir ses compagnons... Voiture, chevaux et voyageurs étaient engloutis, et, par suite d'un événement encore plus extraordinaire que celui de cet effondrement du sol, un amas énorme de branchages, de pierres et de terre, placé sur le bord de la route, avait été jeté, comme renversé à l'aide d'une force puissante, sur l'abîme qui venait d'engloutir les malheureuses victimes.

Rossignolet n'était pas encore revenu de sa stupeur qu'il s'était vu entouré par vingt hommes... Il était sans armes... Un hasard le rendit maître d'un bâton... Il se rua pour forcer le passage et il y parvint...

Poursuivi et ne pouvant lutter seul contre des ennemis nombreux, il courut vers la forêt dans l'espoir d'y trouver un asile... Il atteignait les premiers arbres, mais d'autres ennemis surgissaient autour de lui, quand un bruit de galop de chevaux retentit au loin.

Un coup de sifflet se fit entendre. C'était un signal, car tous les bandits disparurent aussitôt et comme par enchantement...

— Pauvre Rossignolet, comme il a du avoir peur! dit Rose.

— Peur, lui ! répondit le sergent-major. Oh! ne croyez pas cela !

— Après, après, monsieur Louis? demanda Antoine en désignant le journal.

Les cavaliers qui survinrent, reprit le lecteur, étaient des gendarmes de Brunoy qui se rendaient à Lieusaint. Ils étaient nombreux heureusement et leur présence avait suffi pour mettre en fuite les misérables.

Rossignolet courut à eux et leur raconta rapidement ce qui venait d'arriver, les suppliant de venir au secours de ses amis. On se précipita... mais, au premier coup d'œil, on put reconnaître que le travail de sauvetage était impossible, car il était absolument impraticable.

Cependant on commença. Le capitaine commandant le détachement dépêcha des gendarmes à Paris et à Melun pour avoir des secours et des renforts.

Il fallut dix heures de travaux continuels pour arriver au but. Enfin, le gouffre dégagé, l'eau détournée, on put retirer la voiture. Cinq cadavres étaient placés dans l'intérieur et il fut facile de constater l'identité de ces cadavres. Tous étaient parfaitement reconnaissables. Les citoyens Bonchemin et le Bienvenu, les deux matelots, Mahurec et le Maucot, et enfin le citoyen Jacquet, avaient dû faire des efforts inouis pour s'efforcer d'échapper à la mort, à en juger par les contractions effrayantes constatées sur les corps des malheureuses victimes.

La voiture contenait une somme en or assez importante. Nul doute que les chauffeurs n'eussent eu connaissance de la présence de cette somme dont ils voulaient s'emparer, c'est là la seule explication plausible à donner de cette machination effrayante et sans nom, et dont le but atteint a été de priver notre marine de deux de ses meilleurs représentants.

Procès-verbal de cette épouvantable catastrophe a été dressé, sur les lieux, par les soins des autorités compétentes et adressé au citoyen ministre de la police, qui a mis aussitôt en campagne ses agents les plus fins et les plus rusés. La justice informe et on espère être même déjà sur les traces des principaux coupables.

Il s'agit d'une bande de malfaiteurs à détruire, et si le chef...

— Puis deux colonnes de réflexions, dit en s'interrompant le sergent-major.

— Ainsi, dit Rose, cela est vrai !

— Hélas! oui, ma jolie mignonne. J'ai perdu en une même nuit quatre des hommes qui me portaient l'intérêt le plus vif... Et mon colonel se meurt à l'heure où je vous parle... Tout ce qui m'aimait sur cette terre menace de m'abandonner... Mon Dieu! peut-être, bientôt, seraije seul au monde... sans personne qui m'aime!...

— Ingrat! dit vivement la jeune fille.

XXXIV

LE RETOUR

Louis regarda Rose : celle-ci avait ses joues empourprées et deux larmes brillaient dans ses beaux yeux.

— Vous dites que si le colonel venait à mourir, repritelle d'une voix émue, vous seriez seul sur la terre et que personne ne vous aimerait?

Le jeune sergent-major fit un geste d'assentiment douloureux.

— Hélas, oui, reprit-il, ma pauvre Rose, je dis cela et ce que je dis encore, c'est que je crois que je porte malheur à tous ceux qui m'aiment ou que j'aime !

— Louis, s'écria la jeune fille, comment portez-vous malheur à ceux qui vous aiment ou que vous aimez?

— Comment? Le sais-je? mais cela est! Songez à mon passé, ma pauvre Rose. Rappelez-vous les événements! Enfant, je devais être la joie de ma famille et je fus une cause de douleurs pour tous ceux qui m'entouraient! Je fus l'instrument dont on se servit pour torturer les miens. Enlevé, volé, emporté avant que j'eusse même l'âge de comprendre, je fus donné à un vieux pêcheur qui m'éleva à coups de garcette. Le pauvre homme finit par m'aimer cependant, à sa manière il est vrai, mais enfin il m'aimait... quand il mourut dans un naufrage!

— Oui! dit Rose. C'était à Saint-Vincent.

— J'étais seul, reprit Louis, quand Étoile-du-Matin me recueillit... Elle aussi m'aimait... elle aussi mourut de mort violente, sous mes yeux, en voulant me défendre!... Vous voyez, Rose, combien j'étais déjà fatal à ceux qui m'aimaient...

— Ne dites pas cela, Louis! dit la jeune fille avec émotion.

— Et pourquoi ne le dirais-je pas, puisque cela est? Qui donc m'a aimé encore sans souffrir? Fleur-des-Bois, ma seconde sœur? Elle a vu livrer aux flammes son carbet, assassiner son père et sa sœur, mourir ou capturer les

siens ! Les citoyens le Bienvenu et Bonchemin ? Blanche et Léonore, mes cousines? Oh oui! Ceux-là m'ont aimé aussi... et que sont-ils devenus? Henri et Charles sont morts... Léonore et Blanche sont mortes aussi, peut-être... Et Mahurec et le Maucot? Morts, aussi! Enfin mon colonel ne va-t-il pas mourir? et puis-je le plaindre? Il souffre tant ! Vous voyez bien, Rose, que je porte malheur à tous ceux qui m'aiment...

— Mais pourquoi dire cela, Louis ? est-ce par votre faute, si ces malheurs arrivent?

— Oui! car c'est celui qui a voulu me frapper d'abord qui les a frappés tous, parce qu'ils voulaient me défendre ! Oh ! vous connaissez toute cette lugubre histoire, Rose, car cette histoire est aussi celle de vos parents. Tous deux nous avons été faits orphelins par les mêmes mains infâmes. Nos mères sont mortes de douleurs et de chagrins, et ces douleurs, ces chagrins ont été provoqués par le même monstre... Aussi, Rose, ai-je fait un serment... Je suis jeune, et je ne mourrai pas sans l'avoir accompli.

Puis changeant de ton brusquement :

— Vous voyez bien, ma petite Rose, reprit le sergent-major en souriant doucement et avec mélancolie, vous voyez bien que je porte malheur à tous ceux qui s'intéressent à moi.

Rose secoua doucement la tête.

— Ce que vous dites là ne peut-être, Louis, répondit-elle. Pourquoi, vous, qui n'avez jamais fait de mal à personne, porteriez-vous malheur à ceux qui vous aiment?

— Hélas! Rose, ce que je vous dis est-il vrai?

— Oui! les malheurs dont vous parlez sont arrivés, mais êtes-vous la cause de ces malheurs? Je ne le crois pas!

— Cependant, Rose...

La jeune fille interrompit du geste le jeune soldat :

— Louis, dit-elle, vous m'avez dit souvent que j'étais votre sœur?

— Oh oui, ma jolie Rose, et une sœur dont je suis fier.

— Alors, comme je suis votre sœur aînée, vous devez avoir confiance en moi!

— Naturellement. Quelle preuve voulez-vous que je vous donne de cette confiance?

— C'est de me jurer de ne rien faire tous ces jours-ci, en dehors des actes de la vie ordinaire, sans me prévenir.

— Comment?

— Comprenez-moi, bien, Louis. Vous soignerez votre colonel, vous demeurerez près de lui, vous irez chez le général Bonaparte et vous viendrez ici, mais ce sera tout.

— Je ne vous comprends pas, Rose.

La jeune fille fit un geste d'impatience.

— Jurez-moi qu'en dehors des soins à donner au colonel et des visites à faire au général, vous ne ferez rien sans me prévenir.

— Mais...

— Voulez-vous me jurer?,..

— Cependant, si le colonel me donne un ordre..

— Avant de l'exécuter vous viendrez me prévenir...

— Mais, si le général me commande...

— La même chose.

— Cependant...

— Ah! Je le veux! »

Et la *jolie mignonne*, fronçant les sourcils et avançant le doigt avec un geste impérieux, se retourna pour se mettre bien en face de son interlocuteur; Louis secoua la tête.

— Ma petite sœur! fit-il avec un accent qui dénotait l'intention de lutter.

Rose joignit les mains.

— Je vous en prie! dit-elle avec des larmes dans la voix.

— Ah! s'écria Louis, je jure tout ce que vous voudrez!

Rose lui saisit les mains.

— Merci! dit-elle en les lui pressant. Ainsi, il est bien convenu qu'en dehors des soins à donner à votre colonel, des visites à faire à votre général, vous ne ferez rien, mais absolument rien, sans que je sois prévenue avant?

— C'est convenu!

— Vous ne ferez pas même une promenade sans m'avertir?

— Je vous le jure!

— Enfin, Louis, quoi qu'on vous dise, quoi qu'il vous arrive, vous me promettez de ne suivre aucun conseil, de n'écouter aucun ordre, de ne rien tenter enfin sans être venu me demander conseil?

— Mais pourquoi?

— Jurez!

— Je jure! ma petite Rose. A partir de cette heure, vous êtes mon chef de file, comme dit Rossignolet; je ne ferai rien sans votre permission... Mais, dites-moi pourquoi vous me faites faire cette belle promesse?

— Je ne veux pas vous le dire, Louis, mais j'ai votre serment et je le garde, et pour le mieux sceller... embrassez-moi.

— Oh! bien volontiers!

Et Louis, se penchant vivement vers la *jolie mignonne*, déposa un baiser sonore sur chacune de ses joues.

— Ah! satané freluquet! je t'y pince encore! cria une voix vibrante.

La porte venait de s'ouvrir précisément au moment où Louis embrassait Rose, la générale Lefebvre faisant irruption dans la boutique, s'avançait de l'air le plus menaçant.

— Tiens! ma générale! cria Louis.

— Ah ça! petit je ne sais quoi? reprit la citoyenne, je ne pourrai donc pas entrer ici une fois, sans te voir embrasser ma *jolie mignonne?*

— Dame! c'est ma sœur.

— Ta sœur... ta sœur... Et moi, est-ce que je suis ta sœur?

— Dame!... non! dit Louis en riant, mais je vous embrasserais bien tout de même, allez!

— Eh bien! viens m'embrasser alors, blanc-bec!

Et la générale, ouvrant ses deux bras, ce qui lui fit brandir dans les airs le *ridicule* et l'ombrelle qu'elle tenait de chaque main, sourit au petit sergent, de ce sourire si franc et si charmant qui indique l'excellence du cœur.

Louis embrassa la générale avec une émotion véritable: la citoyenne appuya sa main droite sur l'épaule du sergent, et le regardant fixement :

— Je l'aime, ce gamin-là! dit-elle.

Et se tournant vers Rose qui était demeurée, elle aussi, émue et rougissante :

— T'a-t-il raconté comment son général l'avait reçu? dit-elle.

— Le général Bonaparte? demanda la jeune fille avec étonnement : non, Louis ne m'a rien dit.

— Comment! il ne t'a pas dit qu'il avait soupé chez le général?

— Oh! si... mais il ne m'a pas dit autre chose.

— Ah! si tu avais vu le gamin, comme il était fêté, entouré, cajolé !... toutes les belles pimbêches de l'endroit lui faisaient des amabilités ..

— Vraiment? dit Rose en pâlissant un peu.

— Eh oui! poursuivit la générale ; ce freluquet-là était devenu la coqueluche du salon : c'était à qui des plus belles et des plus callées ferait des grâces au citoyen...

— Ah!... fit Rose en cessant de regarder Louis.

— C'est qu'aussi, poursuivit madame Lefebvre, le général lui a tiré l'oreille et l'a présenté à l'assemblée d'une façon un peu numéro un!... Il a raconté un tas de choses sur Bibi... Ah! c'était une belle soirée pour toi, pas vrai, petit? C'est malheureux que tu n'aies pas été plus grand et que tu n'aies pas de moustaches sous le nez, sans cela, je suis sûre qu'on t'aurait demandé en mariage.

— Oh! fit Louis en riant.

Puis, changeant brusquement d'expression :

— Citoyenne générale, reprit le jeune homme, ne me faites pas sourire... j'ai le cœur trop gros!

Madame Lefebvre lui tendit la main :

— C'est gentil ce que tu dis là! répondit-elle avec émotion. Oui, mon garçon, je sais tout ce que tu dois avoir là! Ah! les Bonchemin et les Bienvenu, c'étaient de crânes gaillards !... Lefebvre les regrette, et son ami Mahurec donc ! Pauvre homme!... avoir fait cinquante fois le tour du monde, pour venir se noyer comme une grenouille... J'ai pleuré comme une bête quand j'ai appris cela!...

— Alors, dit Rose, c'est décidément bien vrai?

— Bien certainement.

— C'est singulier, je ne puis me le persuader!

— Et le Gervais? reprit madame Lefebvre, après un silence.

— Il n'est pas revenu, répondit Rose.

— Pas depuis la nuit de son arrestation?

— Non, citoyenne.

— Ah! voilà qui est fort! Qu'est-ce qu'il a pu faire, ce cornichon-là, pour que Fouché s'en soit empêtré?... Et le Gorain?

— Pas de nouvelles non plus.

— Celui-là, je m'en moque, et je ne le regretterais guère... et quant au Gervais, si je le regrettais, ce ne serait pas pour lui, ce serait pour sa femme, et encore...

La porte, en s'ouvrant, coupa la restriction qu'allait évidemment formuler la générale.

— Ah! s'écria madame Lefebvre, c'est toi, citoyenne Gervais?... Eh bien! et ton homme?

— Est-ce qu'il n'est pas ici? demanda madame Gervais.

— Mais non, maman, dit Rose.

— Comment! il n'est pas rentré?

— Mais il est donc libre?

— Oui, depuis deux heures ; je viens de l'apprendre au ministère de la police, où j'étais allée le réclamer encore. Il a enfin été relâché ce matin même, avec son ami Gorain; et je le croyais rentré...

— Mais, dit la générale, pourquoi l'avait-on arrêté, qu'est-ce qu'il avait fait?

Madame Gervais haussa les épaules :

— Je crois qu'il n'en sait rien lui-même, dit-elle.

— Madame! madame ! cria Antoine, voilà monsieur !

Et, levant le bras, le commis désignait l'autre côté de la rue. Les trois femmes et le soldat avaient tourné aussitôt leurs regards vers l'endroit indiqué.

Antoine ne s'était pas trompé : c'était Gervais qui s'avançait, mais Gervais changé, métamorphosé, transformé, presque méconnaissable; Gervais, qui d'ordinaire marchait les mains dans ses poches, le nez baissé, se faufilant en craignant toujours de bousculer ou d'être bousculé, Gervais qui se faisait petit, humble pour éviter toute discussion, Gervais, cette fois, portait la tête haute, il avait le nez au vent, le visage épanoui, l'air dominateur; Gervais, brandissant sa canne comme s'il eût tenu une épée, marchait les coudes écartés, le jarret tendu, sans paraître se préoccuper de ceux qu'il bousculait au passage et les accablant du poids de son regard méprisant et protecteur.

Rose, madame Gervais et la générale, après avoir examiné le bourgeois, se regardèrent entre elles avec une expression d'étonnement manifeste.

— Ah mon Dieu! dit Rose. Qu'a donc M. Gervais? Il paraît tout fier et tout heureux!

— Allons ! qu'est-ce qu'il y a encore ? dit madame Gervais en haussant les épaules.

Effectivement Gervais, au moment de traverser la rue, venait de s'arrêter devant une marchande qui traînait une petite voiture remplie d'oranges naturelles et de fleurs artificielles, qu'elle débitait l'une portant l'autre à la plus grande joie des enfants.

Gervais avait acheté un bouquet, et mettant l'orange dans sa poche, il passa la queue du bouquet dans la boutonnière de son habit.

— Il a l'air d'un marié! dit Louis.

— Il est fou ! murmura madame Gervais.

— Mais qu'est-ce qu'il peut avoir pour être si content de lui-même ! s'écria la générale.

— Nous allons le savoir ! le voici!

Gervais mettait alors la main sur le bec-de-cane de la serrure et, faisant tourner la porte, il entrait : Rose courut au-devant de lui : Gervais la considéra un moment en clignant les yeux comme s'il ne l'eût pas complètement reconnue, puis lui adressant un petit signe protecteur :

— Bonjour, petite ! bonjour! lui dit-il.

Madame Gervais ouvrait des yeux énormes : madame Lefebvre partit d'un franc éclat de rire, Gervais se retourna vers la générale :

— Oh ! citoyenne générale, fit-il en saluant légèrement. Enchanté de vous voir...

Puis, sans transition aucune, Gervais tourna sur lui-même, plaça ses mains derrière le dos et se mit à marcher dans toute la longueur de la boutique, en homme subitement absorbé dans les réflexions les plus sérieuses.

— Ah çà, qu'est-ce qui lui prend, à ton imbécile de mari? dit madame Lefebvre à la citoyenne Gervais.

Celle-ci fit signe qu'elle ne comprenait rien. S'avançant vers Gervais, elle se plaça de manière à l'arrêter au passage, mais Gervais arrivé en face de sa femme, l'écarta avec un geste empreint d'une supériorité écrasante.

— Dis donc! dis donc! qu'est-ce que tu as? cria madame Gervais, cramoisie de colère.

— Chut! fit Gervais avec solennité.

— Veux-tu me répondre?

— Chut! madame Gervais.

— Qu'est-ce que c'est? veux-tu m'imposer silence, à présent? vociféra la bonnetière. Ah! m'empêcher de parler quand je voudrai ! voilà qui serait fort!

— Au fait! qu'est-ce que tu as, Gervais? cria la générale de l'autre côté. Tu as l'air d'être enflé comme si tu avais avalé un potiron!

— Chut! chut! chut! fit Gervais en secouant la tête.

— Mais il a un coup de marteau, ce grand nigaud-là! cria la générale.

Gervais s'arrêta en se redressant avec une expression de dignité superbe :

— Citoyenne! dit-il, je vous prie d'être assurée que je jouis en ce moment de toutes mes facultés!

— Alors, tu vas me répondre! reprit madame Gervais.

Gervais se tourna vers elle et avec un petit geste protecteur :

— Chut, madame Gervais! fit-il encore.

Cette persévérance à lui imposer silence parut pousser au paroxysme l'état d'irritabilité dans lequel était la citoyenne Gervais.

— Ah! s'écria-t-elle, c'est un peu fort. Comment! monsieur mène, il paraît, une vie de bonnet de coton, on vient l'arrêter dans son domicile... on l'emmène sans que sa malheureuse femme puisse savoir seulement ce qu'il a fait, et quand monsieur revient, quand il a l'air de sortir de je ne sais où... quand sa pauvre épouse l'interroge, monsieur lui fait : « chut! » avec des airs de matou fâché! Mais je veux savoir d'où vous venez, entendez-vous! Je veux savoir ce que vous avez fait et ce que vous voulez faire, car je suis sûre que vous ruminez encore quelque niaiserie comme vos œufs rouges, qui n'étaient seulement pas bons à mettre dans une salade!...

— Madame Gervais! madame Gervais! Je crois que vous allez vous oublier! dit Gervais qui paraissait être dans le septième ciel.

— D'où venez-vous? cria madame Gervais.

— Chut!... fit le bourgeois.

— D'où venez-vous? je veux le savoir! ah! parlez, répondez, Gervais, ou, jour de Dieu! je ne sais pas de quoi je serai capable.

— Eh oui! dites donc d'où vous venez, ce ne doit pas être de commettre un crime! ajouta madame Lefebvre.

— D'où je viens? reprit Gervais avec une pose empha-

tique. Je viens de passer quelques instants avec un homme d'une haute capacité, j'ose le dire!

— Qui?

— Vous le saurez plus tard!

— Voyons! vous avez été en prison? reprit madame Lefebvre après un moment de silence et en faisant signe à madame Gervais de se calmer.

— En prison? répéta Gervais, mais jamais, au grand jamais...

— Cependant on t'y a conduit! cria la bonnetière. On est venu t'arrêter, je l'ai bien vu! J'ai assez crié, pleuré et gémi. Ah! je le regrette bien, même!

— Et vous avez raison, citoyenne Gervais, il eût fallu vous réjouir!

— Ah! si je n'étais pas si bête, certainement que je me fusse réjouie. Mais pourquoi vous a-t-on arrêté?

— Encore une fois, on ne m'a pas arrêté!

— Par exemple! Et les soldats...

— C'était une garde d'honneur!

Madame Gervais, madame Lefebvre et le jeune sergent se regardèrent: les deux derniers sans pouvoir conserver leur sérieux.

— Une garde d'honneur! s'écria la générale. Et pourquoi faire!

Pour me conduire souper!

Tous se regardèrent encore, avec une expression qui voulait dire clairement: il est fou!

Madame Gervais, exaspérée, courut à son mari, lui prit les bras qu'elle lui secoua vigoureusement et lui criant dans les oreilles:

— Voulez-vous me dire tout de suite ce que cela signifie!

— Chut! chut! fit Gervais.

— Il n'y a pas de chut! je veux savoir!

— Madame Gervais!

— Je veux savoir!

— Mais...

— Jour de Dieu! parlerez-vous!

— Non! dit Gervais avec résolution! c'est un secret!

Madame Gervais était cramoisie. La colère et l'impatience mettaient son sang en ébullition. Saisissant son mari par le bras, elle l'entraîna précipitamment.

Gervais se laissa emmener sans opposer la moindre résistance. Sa femme le traînant toujours à sa suite, lui fit traverser la boutique, monter l'escalier conduisant au premier étage et, poussant une porte, elle le contraignit à pénétrer avec elle dans une chambre dépendant de leur logement particulier.

Là, quittant son mari et se croisant les bras sur la poitrine avec un geste d'une grande énergie;

— Monsieur Gervais, dit-elle, maintenant que nous voici seuls, j'espère que vous allez m'expliquer le mystère de votre conduite.

— Chut! chut! fit Gervais.

— Ah! ne recommencez pas; vous allez parler.

— Mais, ma bonne amie...

— Vous allez parler.

— Cependant...

— Parlez! parlez! cria madame Gervais au comble de l'exaspération.

Gervais fit un geste comme pour calmer sa femme; puis se redressant et prenant sa pose d'homme important:

— Citoyenne Gervais, dit-il enfin, qu'est-ce que vous diriez si je vous disais que peut-être à cette heure le général Bonaparte s'entretient de ma personne.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là?

— Que, peut-être, poursuivit Gervais, il se félicite intérieurement, l'illustre général, de m'avoir pour admirateur.

— Mais tu es fou!

— Enfin, madame Gervais, je vous prie d'avoir dorénavant pour moi, votre mari, le respect et les attentions auxquels peuvent et doivent avoir droit des citoyens de ma compétence. Car, sachez-le bien, je consens à vous le dire: tel que vous me voyez en ce moment, moi votre époux, moi qui vous parle, moi Gervais, je suis sur le point de rendre à la patrie un de ces services qui gravent votre nom en lettres d'or sur les tables de la postérité.

Madame Gervais ouvrit de grands bras et de grands yeux et elle considéra son mari comme on considère un phénomène.

Gervais secoua doucement la tête de haut en bas, comme un homme enchanté de lui-même et qui se félicite intérieurement.

— Maintenant, reprit-il, ne m'en demandez pas davantage, vous n'en saurez pas plus.

— Mais, dit madame Gervais, pourquoi me cacher...

— Les lois de l'association s'y opposent, chère amie.

— Quelle association?

— Eh! la grande, la fameuse, la seule!

— Encore! s'écria madame Gervais. Comment! tu crois encore...

Et en tournant sur ses talons en levant les bras au ciel.

— Ah! décidément, il est fou! ajouta-t-elle.

Gervais haussait les épaules avec un air de dédain superbe. En ce moment, et tandis que dans la chambre des deux époux avait lieu la scène qu'on vient de lire, le sergent-major prenait congé dans la boutique de la générale Lefebvre et de la *jolie mignonne*.

— Adieu, mauvais sujet, disait la générale en souriant. Tâche de grandir vite pour mériter les épaulettes que le général t'a promises l'autre soir, Allons! dis adieu à la *jolie mignonne* et dépêche-toi.

Et l'excellente femme, pour ne pas embarrasser les adieux des deux jeunes gens par sa présence, se retourna, et, s'adressant à Antoine, elle se fit montrer quelques échantillons de marchandises tandis que Louis s'approchait de la *jolie mignonne*.

— Louis, dit la jeune fille à voix basse, souvenez-vous de votre serment. Vous allez en ce moment auprès de votre colonel; ne quittez sa demeure que pour venir ici, quelque ordre que vous ayez reçu, quelque impérieuses que vous paraissent les circonstances qui pourraient se présenter. Vous me l'avez promis.

— Je vous le jure! Rose.

— Alors, au revoir.

Louis lui adressa un geste amical, puis il sortit. Madame Lefebvre revint vers la *jolie mignonne*, et s'asseyant près d'elle familièrement dans le comptoir:

— Il est gentil, hein! le petit? dit-elle.

— Mais... sans doute... répondit Rose en rougissant.

La générale la regarda bien en face.

Quand j'ai dit que, l'autre soir, chez le général, les dames s'arrachaient le sergent, reprit la générale, qu'est-ce que tu as ressenti là?

La générale posa sa main sur le cœur de Rose.

— Mais... balbutia la *jolie mignonne* avec embarras.

— Allons, réponds.

— Citoyenne...

— Réponds, mon enfant. Tu sais combien je t'aime, réponds comme tu répondrais à ta mère. Qu'as-tu ressenti?

Rose baissa la tête comme si elle eût eu honte de ce qu'elle allait dire.

— J'ai ressenti un froid douloureux, murmura-t-elle.

La générale la prit dans ses bras et la baisa sur le front.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit-elle.

Puis se levant pour quitter le comptoir:

— Maintenant, ma petite Rose, continua-t-elle, quand tu verras Louis, tu me l'enverras, j'ai à lui parler.

En ce moment madame Gervais, descendant précipitamment, entrait comme un ouragan dans la boutique.

— Eh bien! et ton imbécile de mari? demanda madame Lefebvre.

— Plus fou qu'auparavant, dit madame Gervais en levant les yeux au ciel. Cette fois, il a totalement perdu la raison.

— Comment?

— Il se figure être l'ami du général Bonaparte, et il prétend que lui, Gervais, va sauver la France!

— A quel propos?

— Ah ! voilà ; je n'ai pas pu lui arracher autre chose. Il y a là-dessous un mystère auquel je ne comprends rien !

XXXV

A GRENELLE.

La nuit était avancée, tout le quartier, devenu maintenant quartier de Paris, mais jadis banlieue de la capitale et qui s'étendait sur la rive gauche à l'extrême ouest de la grande cité, le quartier de Grenelle était plongé dans une obscurité profonde, dans un silence absolu.

Deux hommes, longeant le mur d'enceinte de la ville, suivaient le boulevard extérieur de la barrière de la Cunette à la barrière de Grenelle. Tous deux étaient de haute taille, tous deux costumés comme des ouvriers aisés.

Le côté droit du boulevard était bordé par une série de maisonnettes, basses, irrégulières, toutes d'aspect différent, se succédant les unes les autres. C'étaient des guinguettes, des cabarets borgnes, des bals publics, tous lieux mal réputés, sortes de cloaques infâmes à l'usage de l'écume de la société parisienne.

Tous les soirs, ces établissements sans nom étaient encombrés par une foule déguenillée ; puis, de minuit à une heure du matin, toute cette foule s'écoulait, disparaissant dans l'ombre de la nuit sans qu'on pût savoir ce qu'elle devenait.

A une heure, les lumières s'éteignaient, les portes se fermaient, les cabarets, les guinguettes, les bals, si animés quelques instants plus tôt, devenaient déserts : le silence le plus profond succédait au bruit.

A l'heure donc où les deux promeneurs s'avançaient, parcourant le boulevard, pas une lumière ne brillait aux fenêtres des maisons, rien ne troublait la tranquillité de la nuit. Les deux hommes longeaient le mur d'enceinte sans échanger un seul mot.

Au moment où ils atteignaient à peu près le point central de la distance qui sépare les deux barrières, le premier des deux hommes, c'est-à-dire celui qui précédait son compagnon, paraissant le conduire, s'arrêta au pied d'un gros arbre. Se penchant en avant, il parut essayer de percer les ténèbres pour examiner l'autre côté du boulevard.

En cet endroit, la ligne des cabarets était interrompue et une voie étroite et sinueuse montait, s'enfonçant entre deux murailles, dans l'intérieur de Grenelle.

De chaque côté de cette voie, il n'y avait pas de maisons, mais deux murailles en fort mauvais état et servant d'enclos à deux jardins maraîchers dépendant de cabarets voisins. Ces deux jardins s'étendaient à droite et à gauche, à la distance d'environ soixante pas.

A gauche, il y avait alors un renfoncement de forme demi-circulaire, fermé par une grille en bois et donnant sur un petit jardin couvert, à travers les arbres duquel on apercevait une maison de modeste apparence.

A droite, s'élevait, sur le bord de la ruelle, un petit pavillon à deux étages avec un toit pointu, surmonté d'une girouette. Ce pavillon, qui avait deux fenêtres de façade, était percé à sa base par une porte bâtarde peinte en bleu foncé et orné d'un lourd marteau de fer mobile reposant sur une énorme tête de clou

La muraille du jardin potager s'étendait jusqu'à la petite construction. De l'autre côté du pavillon, reprenait une autre muraille en fort mauvais état et percée à son centre par une brèche qui permettait l'accès d'un verger d'assez grande étendue.

Les deux hommes s'étaient arrêtés en face de cette ruelle. Le premier la désigna du geste à l'autre, et, sans mot dire, tous deux traversèrent le boulevard et s'engagèrent dans la voie sinueuse.

En atteignant la hauteur du pavillon, ils s'arrêtèrent encore. Le premier se baissa, examina minutieusement la porte, souleva le marteau et le reposa ensuite sans avoir fait entendre le plus léger choc. Se retournant vers son compagnon, qui paraissait attendre avec une anxiété visible et douloureuse, il lui fit encore signe de le suivre.

Ils longèrent le mur jusqu'à la crevasse pratiquée. Le premier des deux hommes escalada la muraille chancelante, passa par la crevasse et sauta de l'autre côté. Son compagnon le suivit sans hésiter.

Ils se trouvèrent alors dans un grand verger absolument désert. Le plus profond silence régnait autour d'eux. Une petite allée étroite longeait le mur, se dirigeant vers le pavillon qu'elle contournait. Ils prirent cette allée qui aboutissait à une petite porte percée parallèlement à celle donnant sur la rue.

Le premier des deux hommes prit une clef dans sa poche et l'introduisit dans la serrure de cette porte. Au moment de faire jouer la serrure, il se retourna vers son compagnon :

— Tu vas voir Rosette, lui dit-il. Je tiens ma promesse, songe à tenir la tienne ; mais rappelle-toi qu'à la moindre tentative de désobéissance, Rosette tombera frappée sous tes yeux ! Maintenant, suis-moi.

L'homme ouvrit la porte en achevant ces mots et pénétra dans un couloir sombre, ténébreux, et auquel on ne voyait aucune autre issue.

XXXVI

LA VISION.

Les deux hommes, ayant franchi le seuil du couloir, la porte se referma sur eux. L'obscurité la plus complète les entourait.

— Souviens-toi de mes paroles, Cassebras, reprit la voix qui avait déjà parlé ; dans quelques secondes tu vas voir Rosette... Tu vas *la voir*, continua l'homme en appuyant sur ce dernier mot, mais elle ne te verra pas, elle !... tu comprends ?... tu ne pourras ni lui parler, ni lui faire soupçonner ta présence.

Un grognement sourd répondit à ces paroles.

— Si tu ne veux pas la voir, il est temps encore.

— Je veux la voir, dit Cassebras, je veux m'assurer que tu ne m'as pas menti, Thomas.

— Cela est facile ; tu vas avoir la certitude que Rosette est vivante, tu la verras, tu l'entendras certainement parler, tu entendras sortir de sa bouche les paroles confirmant l'assurance que je t'ai donnée qu'elle n'était en butte à aucune torture physique, à aucune autre souffrance que celle d'être privée de sa liberté. Mais encore une fois elle doit ignorer absolument que tu es près d'elle... si elle te soupçonnait là, elle mourrait à l'instant ! Au reste, tu auras la preuve de ce que je te dis.

— Je veux voir Rosette ! dit Cassebras d'une voix sourde.

— Approche-toi de cette muraille.

Cassebras obéit.

— Monte sur cette pierre que tu sens à tes pieds.

Cassebras fit encore ce qu'on lui ordonnait.

— Maintenant, reprit Thomas, suis avec les doigts de ta main gauche cette arête pratiquée dans le mur... La sens-tu ?

— Oui.

— Suis-la jusqu'à ce que tu rencontres une solution de continuité.

— C'est fait.

— Que rencontres-tu sous ton doigt ?

— Un espace vide, un petit rond avec un trou au milieu, répondit Cassebras.

— Applique ton œil sur ce trou et attends.

Thomas fit un pas en arrière, comme avec l'intention de s'éloigner, mais s'arrêtant brusquement :

— Souviens-toi de mes paroles ! dit-il avec un accent menaçant. Si tu laisses soupçonner ta présence, Rosette tombe frappée sous tes yeux ! Attends maintenant sans bouger, et ne descends même pas de cette pierre avant que je te l'aie ordonné. La vie de Rosette me répond de ton obéissance.

En achevant ces mots, Thomas s'éloigna sans faire aucun bruit, sans que Cassebras pût deviner même de quel côté il se dirigeait. Il lui sembla entendre au bout de quelques instants un petit craquement sec, mais ce fut tout. Le silence le plus parfait régnait dans le petit pavillon et n'était troublé, dans le couloir, que par le bruit de la respiration sifflante du fort de la halle.

Cassebras, toujours monté sur sa grosse pierre, l'œil appliqué sur l'endroit indiqué de la muraille, Cassebras haletant, frémissant d'impatience, inquiet, anxieux, souffrant toutes les tortures de l'angoisse la plus horrible, Cassebras attendait... Chaque seconde qui s'écoulait lui semblait plus longue que des siècles.

Dix minutes environ se passèrent; Cassebras pensa que Thomas avait voulu se jouer de lui; mille suppositions différentes se firent jour dans sa cervelle épaisse.

— Si Rosette était morte, murmura-t-il, si on m'avait attiré dans un piège pour me tuer, moi aussi, plus sûrement, si...

Un rayon de lumière, en frappant soudainement l'œil du fort de la halle, arrêta la parole sur ses lèvres et la pensée dans son cerveau. Cassebras, surpris, avait tressailli.

C'était par le trou pratiqué dans la muraille que la lumière venait de jaillir, comme si l'obstacle qui jusqu'alors l'eût obstruée fût subitement tombé à l'aide du jeu d'un ressort secret.

Tout d'abord Cassebras ne distingua rien, puis sa prunelle ardente s'habitua à l'intensité de la clarté. Cassebras vit l'intérieur d'une chambre de petite dimension, chambre proprement, même confortablement meublée. Des rideaux de perse garnissaient la fenêtre unique qui donnait sans doute sur le jardin; au fond était un lit, petit, placé *debout*, comme les anciens lits Louis XV, en bois peint en blanc et entouré de rideaux semblables à ceux de la fenêtre.

Quelques fauteuils, une table, un petit bonheur du jour, un tapis composaient le reste de l'ameublement avec une pendule rocaille et deux candélabres, chargés de bougies allumées, placés sur la cheminée dans laquelle brillait un feu vif et ardent.

Tout dans la chambre était dans un ordre parfait, mais cette chambre était déserte. Pas un être humain ne s'y tenait.

Adroite, au fond, était pratiquée, dans l'épaisseur de la muraille, une petite porte garnie de deux rideaux retombant en draperies.

De l'endroit où était placé Cassebras, il avait précisément en face de lui la cheminée, au-dessus du manteau de laquelle se dressait une jolie glace de Venise.

Cassebras examinait avec une attention minutieuse et profonde cette pièce solitaire à l'aspect doucement agréable; son œil cherchait dans les angles, derrière les rideaux, fouillait les coins les plus reculés, avec l'ardeur de l'œil du chasseur cherchant la proie qu'il veut faire sienne, quand un bruit sonore et sec retentit et attira brusquement son attention vers la cheminée.

Sans que personne fût entré, sans que rien eût décélé ce qui venait d'avoir lieu, la glace de Venise venait d'être enlevée et elle se trouvait suspendue à un pied au-dessus de l'endroit où elle était primitivement appliquée.

La partie de la muraille mise à nu était dénuée de papier de tenture : la pierre apparaisait avec ses tons gris et ses jointures jaunâtres. Une pierre, celle du centre, se détacha et disparut comme attirée en arrière par une force irrésistible; un trou noir demeura béant à sa place, et, par ce trou, apparut le canon d'une carabine.

Ce canon, dont on n'apercevait que l'extrémité menaçante, se mit à se mouvoir dans tous les sens comme pour prouver qu'il pouvait être dirigé vers toutes les parties de la chambre, même dans les recoins les plus éloignés. Effectivement, la construction de la pièce était telle que, de la cheminée, on dominait tous les plans des murailles.

Cette cheminée était dans une sorte de niche percée dans le mur, non pas une niche arrondie comme celle d'un poêle, mais une niche carrée formant encadrement. La muraille, à droite et à gauche, n'était pas droite : elle s'avançait obliquement comme les deux côtés d'un triangle dont le sommet obtus eût été occupé par la cheminée.

Grâce à cette construction, le canon de la carabine pouvait, ainsi que je disais, menacer tous les coins de la pièce. La porte était placée à droite de la cheminée, dans l'un des pans de la muraille : elle avait pour pendant une jolie commode de nouveau modèle.

Quand le canon se fut mû dans tous les sens, il demeura immobile; alors la glace s'abaissa lentement et vint reprendre sa place, encadrant le canon dans l'un des jours de sa bordure dorée, et l'encadrant de telle sorte qu'elle se dissimulait presque complétement et qu'il fallait certes connaître sa présence pour la deviner.

Il était évident que le déplacement de la glace de Venise n'était pas nécessaire pour le placement du canon de carabine, et que, si ce déplacement avait eu lieu, cela avait été uniquement dans le but de faire bien constater par l'œil du fort de la halle la présence de l'arme meurtrière.

A peine la glace venait-elle de reprendre sa place sur la cheminée que la porte s'ouvrit, la portière s'écarta et une femme entra. La porte se referma, et un bruit de verrous poussés extérieurement attesta que cette femme, si elle était entrée librement, ne pouvait sortir de même.

Cassebras avait étouffé un cri : dans la femme qui s'avançait, il venait de reconnaître Rosette. Son regard se reporta rapide sur la cheminée : le canon de la carabine se tenait immobile à la hauteur de la tête de la belle écaillère !

Cassebras enfonça ses ongles dans la muraille avec une telle violence que le plâtre se détacha sous la pression.

Rosette s'avançait lentement vers un siége placé près de la petite table. La belle écaillère était bien changée, mais le changement qui s'était accompli avait peut-être donné un charme de plus à la jolie jeune femme.

Rosette était amaigrie, son teint était pâle, ses yeux tristes et langoureux; la souffrance morale lui avait donné une certaine distinction physique dont Cassebras demeura frappé sans pourtant s'en rendre compte.

La belle écaillère appuya sa tête dans ses mains et demeura rêveuse. En ce moment, un bruit de clef tournant dans la serrure retentit. Rosette tressaillit et se redressa : une expression de terreur se peignit sur son visage.

La porte s'ouvrit toute grande, un homme entra, Rosette regarda cet homme : elle demeura un instant encore immobile et fascinée; puis, poussant un cri de joie, elle s'élança en avant vers le visiteur :

« Monsieur Thomas? cria-t-elle, je suis sauvée! »

C'était effectivement Thomas qui venait d'entrer.

— Eh! ma belle Rosette, dit-il avec l'accent familièrement bonhomme qu'il savait prendre en certaines occasions, qu'il y a donc longtemps que je n'ai eu le plaisir de te voir...

— Allons, partons! dit Rosette avec une agitation extrême, emmenez-moi.

— Et où cela?

— Hors d'ici!

— Hors d'ici? répéta Thomas en riant, tu n'y songes pas!

Rosette se recula.

— Oh! dit-elle, vous aussi, vous êtes donc de mes ennemis?

— De tes ennemis, non pas, ma belle, dit Thomas; je suis de tes amis et de tes meilleurs encore!

— Monsieur! monsieur! cria Rosette, je veux m'en aller d'ici!... Pourquoi me retient-on prisonnière?... Qu'ai-je fait? que me veut-on?

— Là! là! là! dit Thomas en la calmant du geste; les beaux cris que tu fais, ma mignonne! Voyons, es-tu donc si malheureuse?... Est-ce qu'on te maltraite ici?

— Non, dit Rosette.

— Qu'est-ce qu'on te fait?

— Rien, je ne vois personne, qu'une femme qui me paraît être sourde et muette. A midi, elle entre ici; elle me



Deux bras vigoureux le reçurent et l'aiderent à reprendre son aplomb.

fait passer dans la pièce d'a côté, dans laquelle je demeure toute la journée, et le soir venu on me ramène ici.

— Te laisse-t-on manquer de quelque chose?

— Non.

— Alors de quoi te plains-tu?

— D'être retenue prisonnière!

Thomas se mit à rire.

— Ma parole d'honneur! dit-il, quelqu'un qui pourrai t'entendre croirait que tu es réellement la plus malheureuse des femmes!

— Je veux être libre ! s'écria Rosette.

— Pour revoir ton mari? dit Thomas.

— Oui.

— Le fait est que tu ne l'as pas vu longtemps.

— Mais qu'ai-je fait?... que me veut-on?... pourquoi me retenir ici? cria la belle écaillère avec une fureur sourde.

— Tu n'as rien fait, ma belle enfant; ce qu'on veut, c'est faire ton bonheur, et, si on te retient ici, tu n'y as pas beaucoup à souffrir.

— Je veux être libre!

— Tu le seras. Peut-être plus encore que tu ne le penses...

Rosette s'approcha vivement de Thomas :

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que tu pourras bientôt être libre... très libre même...

— Comment?

— Si tu es rivée ici, n'es-tu pas rivée aussi, comme dit la chanson, dans les chaînes du mariage?

— Eh bien?

— Eh bien!... si toutes tes chaînes se rompaient, tu serais libre...

Rosette était devenue fort pâle.

« Spartacus? mon mari?... balbutia-t-elle avec un accent qui alla torturer le cœur du fort de la halle qui voyait tout, qui entendait tout et qui n'osait pousser un cri, ni faire un mouvement.

— Spartacus? reprit Thomas.

— Il est mort? s'écria Rosette.

— Lui? il se porte à merveille.

La belle écaillère poussa un soupir de soulagement

« Mais s'il se porte à merveille aujourd'hui, il peut mourir demain, reprit Thomas, cela s'est vu.

Rosette parut hésiter un moment, elle demeura immobile, pressant son front dans ses mains crispées; puis courant vers Thomas, elle se laissa glisser à deux genoux devant lui :

— Par grâce! par pitié! dit-elle d'une voix suppliante et tandis que des larmes inondaient son visage, délivrez-moi... rendez-moi libre! je vous en supplie, je...

— Regarde la pendule! — dit vivement Thomas en désignant la cheminée.

Rosette obéit en relevant la tête.

— Il est deux heures du matin, poursuivit Thomas. Dans cinq jours à pareille heure, tu peux être libre.

— Libre! s'écria Rosette, mais pourquoi attendre?... qu'ai-je fait?

— Tu sauras tout cela. En attendant, réponds... Aimes-tu Spartacus?

— Oh! oui! dit Rosette sans hésiter.

— Et Cassebras?

— Oh! je l'aime bien aussi.

— Si tu n'avais pas épousé Spartacus, tu aurais épousé Cassebras?

— Dame... oui! dit Rosette étonnée de cette question faite en telle circonstance.

— De sorte que si demain tu devenais veuve, tu pourrais après-demain épouser Cassebras!

— Taisez-vous!... oh! taisez-vous! cria la belle écaillère devenue d'une pâleur livide.

Thomas la regarda bien en face.

— Tu aimes donc bien Spartacus? demanda-t-il.

— Oui, je l'aime de toute mon âme, de tout mon cœur, comme une honnête femme doit aimer son mari! s'écria Rosette.

— Alors si tu devenais veuve?

— Je ne me remarierais pas!

— Jamais?

— Non, jamais! dit Rosette avec un accent de fermeté étrange.

Thomas sourit.

— Bah! dit-il, ne jure pas!.... il ne faut jurer de rien!

Thomas qui s'était assis venait de se lever. Rosette courut vers lui :

— Emmenez-moi! s'écria-t-elle.

— Pas aujourd'hui, dit Thomas, mais bientôt tu seras libre, je te le promets.

— Je veux sortir, reprit la belle écaillère avec un élan furieux, je veux...

Cassebras, qui se tenait haletant, immobile, l'œil appuyé contre la muraille, Cassebras fit tout à coup un mouvement en arrière comme s'il eût été frappé par une commotion électrique. Reprenant son équilibre, il se cramponna et se remit en même position... mais il ne vit rien.

L'interstice pratiqué dans la muraille avait disparu.... Cassebras ne voyait rien, Cassebras n'entendait rien... Il était plongé dans une obscurité profonde : le plus grand silence régnait autour de lui. Ses mains interrogèrent le mur, ses doigts crispés et frémissants se promenèrent sur la pierre humide.. Aucun indice d'ouverture ne se présentait.

Un moment, Cassebras crut qu'il venait d'être le jouet d'une illusion : il se dit que ce qu'il croyait avoir vu et entendu, il n'avait pu ni le voir ni l'entendre :

— J'ai rêvé, murmura-t-il avec une expression impossible à rendre.

En ce moment une main se posa sur son épaule :

— Viens! dit une voix.

Cassebras obéit sans répondre. Il sauta à terre, des doigts lui étreignirent le poignet, et il se laissa entraîner.

Bientôt la porte s'ouvrit et l'air extérieur baigna les tempes du fort de la halle. Thomas était près de lui. Tous deux quittèrent le verger et, repassant par la brèche, atteignirent la ruelle. Thomas avait pris le bras de son compagnon et l'entraînait rapidement.

Eh bien! dit Thomas après avoir regagné le boulevard extérieur, tu as vu Rosette, tu sais qu'elle est vivante?

— Oui, murmura Cassebras.

— Tu l'as entendue, elle aime toujours Spartacus, et tant que Spartacus vivra, elle n'aimera que Spartacus.

— Oui, dit encore Cassebras d'une voix rauque.

— Alors, que dis-tu?

— Je dis.... je dis qu'il faut que Spartacus meure.... et il mourra!

— Et qui le tuera?

— Moi, dit Cassebras sans hésiter.

— Allons donc! s'écria Thomas. Décidément, je crois que tu te formes.

— Oui, dit le fort de la halle en redressant la tête et avec un éclair dans les yeux.

Puis changeant de ton brusquement :

— A propos, continua Thomas de sa voix la plus incisive, à propos, tu sais que Rosette n'est plus à cette heure là où tu viens de la voir? N'espère donc pas la retrouver sans ma permission; et si quelquefois tu avais eu la pensée de me prendre pour dupe, efface cette espérance de ton cerveau. Rosette sera à toi, mais quand je voudrai vous rapprocher l'un de l'autre

Et regardant fixement Cassebras :

— Quand mourra Spartacus? dit-il.

Le fort de la halle s'était arrêté.

— Spartacus mort, Rosette sera libre? demanda-t-il.

— Spartacus mort, répondit Thomas, Rosette sera libre; je te l'ai promis, je te le promets encore.

— Eh bien! quand faut-il que Spartacus meure?

— Tu es décidé? tu n'hésiteras pas? Réponds nettement!

— Non!

— S'il fallait le tuer cette nuit?

— Je le tuerais.

— Dans une heure?

— Je le tuerais!

— Dans une minute, là... à l'instant?

— Je suis prêt!

Cassebras avait répondu sans la moindre hésitation en homme plus désireux de voir approcher l'instant fatal que de le voir reculer.

— C'est bien! dit Thomas.

— Quand faut-il qu'il meure? reprit Cassebras

— Nous sommes le 15 brumaire?

— Oui.

— Le 20, Spartacus ne doit plus exister.

— Pourquoi le 20?

— Parce que ce terme est le délai suprême imposé aux affaires dont je m'occupe.

— Le 20?

— Oui. Ce soir-là, je partirai, je quitterai Paris, peut être la France, pour longtemps. Tu me suivras....

— Moi?

— Il le faut, et si tu veux que Rosette te suive, elle aussi, il faut qu'elle soit libre.

— Eh bien! elle le sera!

— Le 20 brumaire, dans cinq jours, Spartacus sera mort? répéta Thomas en insistant sur chaque mot.

— Oui! dit Cassebras en serrant ses poings énormes.

XXXVII

LE NÈGRE.

Il était deux heures du matin au moment où Cassebras et Thomas atteignaient l'entrée de la ruelle donnant sur le boulevard extérieur, quelques instants avant qu'ils franchissent le seuil du petit pavillon.

A cette même heure, et dans un autre quartier de Paris, deux autres promeneurs causaient à voix basse en marchant rapidement. Ces deux hommes venaient de traverser le Pont-Neuf, et, suivant le quai Conti, ils descendaient le cours de la Seine, se dirigeant vers le quai de la *Grenouillère* (maintenant quai d'Orsay).

Ces deux hommes paraissaient appartenir à deux classes différentes de la société. L'un était de haute taille, l'autre était petit. Le plus grand était costumé en incroyable, et il portait ce costume dans sa plus ridicule exactitude : chapeau rabattu sur le nez, cravate montant jusqu'aux lèvres, oreilles de chien, boucles d'oreille; rien n'y manquait, pas même le lorgnon gigantesque qui pendait, suspendu sur la poitrine par un ruban noir large de trois doigts, comme une décoration de commandeur; bottes pointues, habit à basques pointues, gilet à revers pointus, complétaient l'ensemble. C'était un véritable costume de bal, une véritable mascarade même, car un demi-masque cachait le visage.

Le compagnon de celui-là avait les allures d'un homme de la basse classe. Ses vêtements étaient salis, déguenillés, presque en lambeaux.

Comme ils passaient tous deux sous un réverbère allumé, la lueur de la lanterne les éclaira en plein, et permit de constater la couleur noire de la peau du visage du compagnon de l'incroyable : c'était un nègre.

A cette époque, la renommée de Toussaint Louverture était dans tout son éclat : Toussaint, qui se déclarait le *premier des noirs*, comme il appelait le général Bonaparte le *premier des blancs*, Toussaint avait en France un parti qui reportait sur les hommes de couleur l'affection qu'il avait pour le chef. Un nègre, en ce moment où il y en avait fort peu à Paris, était donc un personnage d'une certaine importance.

Celui qui accompagnait l'incroyable offrait le type parfait de ces enfants de l'équateur nés dans une colonie européenne; il n'avait de noir que la peau; les traits du visage étaient ceux d'une autre race que la race africaine.

Les deux hommes marchaient précipitamment en causant avec animation, et en suivant leur route en gens se dirigeant vers un but connu arrêté d'avance.

En arrivant à la hauteur du pont de la Révolution tous deux s'arrêtèrent.

— Répète-moi tes instructions, dit le nègre d'une voix basse, afin que je m'assure de t'avoir bien compris.

L'incroyable fit un signe affirmatif.

— Tu sortiras de Paris, dit-il, par la barrière de Grenelle, et tu suivras le chemin de ronde jusqu'à la barrière des *Paillassons*.

— Très bien.

— Tu prendras, en face la barrière, la première ruelle à ta droite; une fois dans cette ruelle, tu compteras vingt-cinq pas.

— Alors, je m'arrêterai?

— Oui; tu prendras le sifflet que je t'ai donné et tu en tireras la modulation que je t'ai indiquée.

— Et j'attendrai?

— Un homme viendra dans l'ombre, s'arrêtera à quelques pas de toi et lèvera la main droite. Aussitôt voici le dialogue qui s'établira entre vous. N'oublie pas un mot! Si tu hésitais, si tu te trompais, tu mourrais à l'instant.

— Je le sais.

— Et n'espère prendre aucune précaution contre cette mort, qui arriverait comme la foudre.

— Répète les paroles.

L'incroyable demeura un moment immobile, puis il commença rapidement un dialogue étrange, accentuant demandes et réponses sur deux tons absolument distincts :

— Mère Escorbille?

— Vivante?

— Non! morte.

— Où?

— A Vienne!

— Quand?

— La nuit dernière.

— L'heure?

— Minuit deux minutes.

L'incroyable s'arrêta.

— Répète! dit-il.

— Je commence? dit le nègre.

— Naturellement.

Le nègre formula aussitôt la première interrogation de ce rapide dialogue, et il le continua, demandes et réponses, sans se tromper, sans hésiter.

— Très bien! dit l'incroyable.

— C'est cela.

— Et il te laissera passer.

— Alors, je continuerai ma route en me dirigeant vers la rue de l'École. Quand j'aurai atteint le petit chemin des Paillassons, je compterai trois grilles à gauche.

— Et si durant ta route tu rencontres quelqu'un, que feras-tu, que diras-tu?

— Je lèverai la main droite en tenant l'index replié et j'attendrai. On me dira : Fleur-d'Épine est malade; je répondrai : Le médecin vient, et on me laissera passer.

— Très bien; tu n'as rien oublié.

— Quand j'aurai compté les trois grilles, reprit le nègre, je m'arrêterai, et reprenant mon sifflet, je ferai la seconde modulation.

— Une femme ouvrira la fenêtre.

— Je lui enverrai le troisième mot de passe, puis...

— Puis, interrompit l'incroyable, le reste te regarde; je ne peux davantage.

— C'est bien; j'en fais mon affaire.

— Maintenant, je te quitte.

— Où et quand te reverrai-je?

— Demain, rue Plumet, ou après-demain à la halle.

— Quant à ce qui concerne la grande affaire....

— Tu auras la lettre et les notes à l'endroit convenu.

Les deux hommes échangèrent un geste amical et se séparèrent aussitôt. L'incroyable, masqué, continua sa route dans la direction de l'esplanade des Invalides, le nègre demeura un moment sur le quai, paraissant hésiter sur ce qu'il avait à faire. Puis, quand il eut vu son compagnon s'éloigner et disparaître, il courut vers la rue de Bourgogne qu'il remonta avec une agilité extraordinaire.

Arrivé à la hauteur de la rue Saint-Dominique, il s'arrêta devant une porte cochère et frappa deux coups. Aussitôt la porte s'ouvrit et une voiture attelée de deux chevaux vigoureux déboucha dans la rue.

— N° 4! cria le nègre au cocher qui était sur le siège.

Ouvrant la portière d'une main rapide, il bondit dans l'intérieur du carrosse qui partit au galop.

La voiture continua à remonter la rue de Bourgogne qu'elle parcourut dans toute sa longueur : arrivée en face de l'hôtel Biron, elle tourna à droite et gagna le boulevard des Invalides qu'elle suivit dans une partie de son parcours. Tout à coup la voiture s'arrêta brusquement. On était au coin de la rue Neuve-Plumet.

Le nègre ouvrit la portière, s'élança sur le pavé et se retournant vers le cocher qui le regardait attentivement :

— N° 7! dit-il.

La voiture repartit au grand trot et disparut bientôt dans les ténèbres, se dirigeant vers l'hôtel des Invalides en descendant l'avenue de Villars.

Le nègre prit la rue Neuve-Plumet et gagna la place Breteuil (nommée alors place des Abattoirs) et sur laquelle s'ouvraient et s'ouvrent encore les abattoirs de Grenelle.

Naturellement, la place était, à cette heure de la nuit, absolument déserte et silencieuse. Le nègre la traversa et longea les bâtiments des abattoirs dans la direction de la barrière de Sèvres.

Entre les abattoirs et le mur d'enceinte que l'on apercevait à peu de distance, se dressait une belle maison, de grande apparence, en cours de construction. Quatre étages étaient déjà sortis de terre, mais la toiture n'avait pas encore été posée Les charpentes destinées à recevoir les tuiles ou les ardoises se dressaient, ornant de capricieux dessins auxquels la nuit donnait quelque chose de fantastique. Une enceinte de planches, blanchies par la poussière du plâtre, enfermait la maison et un morceau de terrain y attenant, destiné sans doute à faire un petit jardin d'agrément. Ce jardin avait pour limite, à sa partie sud, le mur d'enceinte de la ville.

Le nègre, en arrivant en face du mur de planches,

lança autour de lui un regard rapide, puis il poussa une petite barrière à claires-voies, sans fermeture, et il passa dans la cour de la maison en construction. Cette cour était encombrée de tous les outils nécessaires aux maçons, aux charpentiers, aux plombiers, aux couvreurs, à tout ce monde enfin de travailleurs dont la réunion est également nécessaire pour l'édification d'un palais et pour celle d'une humble maisonnette.

Le nègre traversa cette cour et s'engagea dans le rez-de-chaussée dont les planchers n'étaient pas encore terminés. Après avoir erré durant quelques secondes, en homme connaissant les lieux, dans une succession de pièces non fermées, il arriva au pied d'un escalier dont la cage s'élevait au-dessus de sa tête. De l'autre côté de cette cage qui s'élançait vers les étages supérieurs et perçait la maison de sa base à son faîte, on voyait une sorte d'excavation noire, précipice béant ayant une planche mince jetée de l'un des bords à l'autre. C'était évidemment l'entrée de la cave.

Le nègre s'était approché de cette excavation, quand tout à coup il disparut comme une évocation fantastique s'évanouissant soudain. Qu'était-il devenu? Certes, nul n'eût pu le dire.

Quelques minutes s'écoulèrent : le silence était toujours aussi profond, la nuit aussi noire. Les murailles fraîchement achevées se dessinaient en masses blanches au milieu des ténèbres épaisses. Une ombre se détacha sur ce fond plus clair des gros murs et un homme s'avança se tenant à demi courbé : c'était le nègre qui venait de reparaître.

D'un seul bond, il s'élança dans l'ouverture de la cave, se retenant pour ne pas tomber à une corde qu'il saisit au passage et dont il devait certainement connaître la présence. Ses pieds une fois posés sur les marches, il descendit précipitamment l'escalier et s'aventura, sans hésiter en homme certain de la route qu'il doit suivre, dans un dédale de corridors.

Sa main étendue rencontra une porte qu'il ouvrit, sans doute à l'aide d'une clef qu'il venait de tirer de sa poche. Il franchit le seuil et referma la porte. L'endroit dans lequel il se trouvait était envahi par des ténèbres tellement épaisses que, littéralement, il eût été impossible de distinguer un objet placé à deux pas. On ne pouvait voir ni les parois du caveau, ni la voûte, ni le sol.

Le nègre s'appuya contre la porte qu'il venait de refermer paraissant chercher à s'orienter dans l'obscurité. Puis, il fit quelques pas en droite ligne, les mains étendues. Ses doigts rencontrèrent un obstacle solide : c'était une seconde porte, mais celle-ci n'était pas fermée à clef.

Le nègre l'attira à lui, et passant dans un second caveau, il frappa dans ses mains cinq coups à intervalles irréguliers. Au même instant une lueur rougeâtre apparut au fond dans le lointain, puis cette lueur s'approcha, grandit, se répandit, éclairant une sorte de grande cave voûtée formant comme une grande galerie souterraine.

Le nègre se trouva alors en face d'un homme tenant à la main une lampe assez semblable à celles dont se servent les mineurs pour descendre dans les puits.

— Tu es seul ici, Bamboulà? dit vivement le nègre.

— Oui, répondit l'homme à la lampe. Tu m'as fait prévenir que tu avais à me parler et je suis accouru, bien que je ne pusse disposer que de quelques minutes.

— Tu as bien fait : au reste tu vas être libre.

— Que voulais-tu?

— Opérer une vérification.

— Comment?

— Tu vas me répondre, c'est tout ce que je te demande.

— A tes ordres! dit Bamboulà avec indifférence.

— Je viens de quitter la barrière des Paillassons, commença l'autre, je traverse le chemin de ronde, je prends une ruelle s'enfonçant à droite, je compte vingt-cinq pas et je m'arrête.

— Ensuite? dit Bamboulà.

Le nègre venait de fouiller dans sa poche et reportait vivement la main à ses lèvres : un son clair, très doux, retentit aussitôt et se termina par une série de modulations d'un effet des plus bizarres.

Bamboulà tressaillit brusquement comme si quelque chose d'extraordinaire l'eût subitement frappé.

— Qui t'a donné ce sifflet? s'écria-t-il. Qui t'a appris ces modulations?

Bamboulà avait fait ces questions en homme entraîné par la force des événements : évidemment, dans son premier mouvement, il n'avait pas obéi à la réflexion. Sans doute, il le sentit et le comprit, car il s'arrêta en se mordant les lèvres.

Le nègre sourit :

— Ne faut-il pas que je sache tout, répondit-il, ne fût-ce que pour te prouver que tu ne m'apprends pas tout, Bamboulà!

Bamboulà baissa la tête.

— Au reste, reprit le nègre, je ne suis pas venu ici pour t'adresser des reproches, mais, je te le répète, pour opérer une vérification. Réponds : le sifflet a retenti, qu'arrive-t-il?

— Un homme s'avance! dit Bamboulà en faisant un pas en avant et en levant la main droite.

— Mère Escorbille dit le nègre.

— Vivante? répondit Bamboulà.

— Non, morte!

— Où?

— A Vienne!

— Quand?

— La nuit dernière.

— L'heure?

— Minuit deux minutes.

Ces échanges rapides de phrases hachées s'étaient opérés avec une vivacité incroyable.

La demande n'était pas achevée que la réponse arrivait.

Les deux hommes se renvoyaient phrases contre phrases comme deux enfants qui jouent à la balle.

— C'est cela!

— Alors, passe!

Un silence suivit cet échange de paroles.

— Fleur-d'Épine est malade, reprit le nègre.

— Le médecin vient! répondit aussitôt le nègre.

— C'est tout! dit-il. Maintenant ouvre-moi l'autre barrière.

Bamboulà tourna sur lui-même, et, précédant le nègre, il parcourut le souterrain. Les deux hommes atteignirent un escalier, en descendirent encore les marches et se trouvèrent dans un autre couloir continuant à s'enfoncer sous terre. Depuis la courte conversation rapportée plus haut, ils n'avaient point échangé une seule parole. Bamboulà paraissait être en proie à une préoccupation des plus vives.

Enfin ils atteignirent une porte que Bamboulà se disposa à ouvrir.

— Il est inutile que tu ailles plus loin, dit le nègre; je connais la route.

Bamboulà s'effaça, tenant toujours la main sur la clef passée dans la serrure.

— Quels ordres? demanda-t-il.

— Tu les auras demain. A deux heures, Fouché t'attendra. Ouvre!

Bamboulà fit tourner la clef.

— Dis-moi de qui tu tiens le sifflet et les mots de passe, dit-il.

— Pourquoi? demanda le nègre.

— Parce que ce sifflet est un sifflet de chef, et qu'il n'y en a que trois semblables.

— Tu en as un? dit le nègre.

— Oui.

— Eh bien, celui-ci c'est le tien!

— Le mien! s'écria Bamboulà.

Il fouilla précipitamment dans ses poches. Puis il de-

meura immobile en poussant une exclamation sonore. Le nègre le contempla un moment en souriant :

— Ne cherche pas? dit-il : ceci est ton sifflet. Comment l'ai-je? cela ne te regarde pas... Quant aux mots de passe, c'est toi qui me les as donnés.

— Moi ! s'écria Bamboulà.

— Toi-même! dit le nègre en appuyant sur les deux mots.

— Allons donc!

— Tu ne crois pas? cela importe peu : ce qu'il importe, c'est que d'autres croient et d'autres croiraient si besoin était... c'est ton affaire! Allons! ouvre la porte, Bamboulà, et demain sois près de Fouché, à l'heure que je viens de t'indiquer.

Bamboulà obéit : la porte s'ouvrit et le nègre disparut. La porte refermée, Bamboulà, demeuré seul dans le souterrain, revint sur ses pas, marchant lentement, en proie aux réflexions les plus sérieuses :

— Décidément, dit-il, cet homme est plus fort que moi, plus fort que lui! Il triomphera, cela est évident... Que devrais-je faire? Tromper l'un, tromper l'autre et recueillir pour moi seul le fruit de la lutte serait certainement ce qu'il y aurait de plus beau, mais suis-je assez fort pour triompher?

Bamboulà marcha avec agitation :

— Plus d'illusions? dit-il encore. J'ai gaspillé ma jeunesse, je veux étayer un avenir solide sur mes folies passées. Lequel de ces deux hommes est supérieur à l'autre? Lequel sera pour moi le meilleur? Depuis quinze ans qu'ils luttent, les chances sont demeurées à peu près égales... Qui triomphera?

Puis, après un silence :

— Comment m'a-t-on pris ce sifflet? continua-t-il. Qui lui a donné les mots de passe, ces mots transmis il y a deux heures à peine? Qui trahit? Dans quel but trahit-on?

Le timbre d'une horloge retentissant au loin arriva jusqu'à la galerie souterraine.

— Deux heures et demie ! murmura Bamboulà : c'est l'heure... Oh! cette réunion, cette nuit, il faut qu'elle m'éclaire! il faut qu'elle m'indique la voie que je dois suivre !

XXXVIII

LA BARRIÈRE DES PAILLASSONS.

Après avoir quitté le souterrain dans lequel il venait d'avoir avec Bamboulà la singulière conversation rapportée dans le précédent chapitre, le nègre s'était trouvé dans un corridor long et étroit, comme ces corridors de couvent, qui parcourent tout un corps de bâtiment, desservant toutes les cellules d'un même étage.

Ce corridor n'était pas plongé dans des ténèbres aussi épaisses que celles qui envahissaient les caves. Des ouvertures pratiquées de distance en distance dans la muraille permettaient aux rayons argentés de la lune d'envoyer leurs pâles reflets jusque sur le plancher de chêne qui recouvrait le sol.

Le nègre parcourut le couloir dans toute sa longueur : à son extrémité il trouva une porte qu'il ouvrit en faisant jouer un ressort caché dans la muraille. Un escalier descendait en spirale : une petite lanterne, accrochée dans un angle, éclairait les premières marches. Le nègre décrocha la lanterne et descendit vivement. A l'extrémité de cet escalier était encore un couloir, plus étroit que le couloir supérieur, puis, au bout de ce couloir, un autre escalier remontait

Quand le nègre eut gravi les degrés de ce second escalier, il se trouva en présence d'une trappe placée à plat, comme celle des anciennes entrées de cave. Il éteignit sa lanterne, puis il prêta l'oreille. Sans doute le silence le rassura, car il appuya doucement son épaule contre la trappe qu'il souleva lentement, avec précaution. Quand l'ouverture fut assez grande, il fit glisser son corps et s'élança au dehors. La trappe se referma d'elle-même, sans bruit.

Le nègre regarda autour de lui : il était sur le chemin de ronde : le souterrain qu'il venait de traverser passait sous le mur d'enceinte de la capitale. La trappe ouvrant sur ce chemin était dissimulée derrière un petit hangar bâti sur le bord de la route.

Le nègre était alors près de la barrière des Paillassons. En face de lui s'ouvrait une petite rue. Il paraissait réfléchir et hésiter.

— Allons! murmura-t-il, il faut agir! Il ne m'avait pas trompé, puisque Bamboulà a confirmé tous ses renseignements. Voici la ruelle qu'il m'a indiquée .. Quelle heure est-il?... Deux heures et demie. Cassebras sera bientôt au poste que je lui ai indiqué.

Le nègre fit un mouvement comme pour traverser le boulevard, mais une nouvelle réflexion le retint.

— Si tous s'entendaient!... se dit-il, si j'allais tomber dans un piège... je suis seul... Faire naufrage au port!... être vaincu au moment de triompher... Non! non! cela n'est pas possible!...

Puis, après un silence :

— D'ailleurs, il faut en finir! ajouta-t-il : il y en a assez qui souffrent pour que toute hésitation doive cesser ..

Et il traversa rapidement le boulevard, s'engageant dans la ruelle, il la remonta en comptant vingt-cinq pas.

— Vingt-cinq!... dit-il à voix haute et en s'arrêtant.

Alors, reprenant dans sa poche le sifflet qu'il y avait replacé, il le porta à ses lèvres et il en tira un son aigu accompagné des modulations originales qu'il venait de faire entendre dans le souterrain : mais cette fois ces modulations, au lieu d'être douces, furent vibrantes et sonores.

Cela fait, il attendit : tout était rentré dans un profond silence. Tout à coup un bruit retentit à droite : le nègre se tourna de ce côté. Un homme était près de lui, sans qu'il fût possible de dire comment ni d'où cet homme avait surgi.

C'était une sorte de colosse tenant à la main un sabre nu et ayant une paire de pistolets passés à sa ceinture. La lune, qui resplendissait au ciel, permettait de constater ces détails :

— Mère Escorbille! dit le nègre d'une voix impérative.

— Vivante? répondit le colosse.

— Non, morte!

— Où!

— A Vienne!

— Quand?

— La nuit dernière.

— L'heure?

— Minuit deux minutes

L'homme fit un signe de satisfaction en reculant et en abaissant la pointe de son sabre.

Le nègre passa devant lui et continua sa marche. Tournant à gauche, il quitta la ruelle pour suivre une voie adjacente.

Depuis quelques instants, depuis que le nègre avait échangé avec l'homme au sabre les paroles que l'on vient de lire, le silence qui jusqu'alors avait régné profond et absolu, était troublé de minute en minute par une succession de bruits lointains dont il était difficile de définir la cause.

Le nègre s'avançait, marchant en homme certain de la route qu'il a à suivre Les rues qu'il suivait et qui certes étaient fort peu dignes de ce nom, ressemblaient à ces chemins de campagne qui parcourent les villages. Bordées souvent par des murailles délabrées, ici par un simple fossé séparant la voie d'un champ, là par une haie, plus loin par une succession de masures basses à l'aspect misérable, ces ruelles étroites s'enchevêtraient les unes dans les autres.

Bientôt le nègre atteignit une rue plus large et bordée de maisons dans tout son parcours ; à l'extrémité de cette rue, qui était courte, se dressaient de grands arbres aux cimes dénudées, bordant un chemin qui devait couper la rue à angle droit.

— Voilà le petit chemin des Paillassons ! se dit le nè-

gre en inspectant le terrain tout autour de lui. Est-il à son poste?

Le nègre s'approcha de la première maison à droite, et, s'appuyant contre la muraille, il regarda attentivement; la rue était absolument déserte : on entendait dans l'air ce bruit vague et sans nom qui avait succédé au silence profond de la nuit.

— Personne ne m'a suivi, murmura le nègre, personne ne m'espionne, donc personne ne se doute de ma présence ici. Ah ! décidément, je crois que cette fois la bonne cause triomphera ! Allons ! il faut qu'il vienne, lui.

Quittant la façade de la maison, le nègre suivit le mur à droite. Cette première maison, comme les suivantes, était bâtie sur la rue, mais elle avait ses derrières élevés sur un terrain en friche, sorte de champ sauvage qui s'étendait à perte de vue et tel qu'en présentait alors la plaine de Grenelle, ce Sahara parisien devenu de nos jours une cité animée.

Le champ venait aboutir au pied même des murs des maisons; aucune route ne les séparait. Une sorte de petit sentier tracé par les piétons indiquait seul le passage choisi par les habitants. Le nègre s'avança sur ce sentier qu'il parcourut rapidement.

En atteignant la hauteur de la quatrième maison, il s'arrêta de nouveau, interrogea encore les alentours pour s'assurer qu'il était bien seul, et qu'aucun regard indiscret ne planait sur lui. Certain de n'être ni observé, ni épié, il se baissa vers la terre. Sa main droite, en suivant la muraille, passa derrière une touffe de mauvaises herbes et rencontra l'ouverture d'un soupirail garnie d'une croix de fer. Le nègre appuya sa main et parut faire un effort.

— Il est venu ! dit-il avec une expression de satisfaction évidente.

Et s'agenouillant pour se pencher plus encore, il écarta les broussailles et avança la tête.

— Cassebras ! murmura-t-il à voix basse.

— Voilà ! répondit-on. Tu peux entrer, citoyen, la maison est déserte.

Le nègre tira à lui la croix de fer qui, montée sur charnières, s'ouvrit comme une porte. L'ouverture du soupirail demeura large et béante : le nègre y introduisit ses jambes et se laissa glisser. Deux bras vigoureux le reçurent et l'aidèrent à reprendre son aplomb.

— Là-haut, il y a de la lumière, dit Cassebras.

Les deux hommes quittèrent la cave et remontèrent par un escalier intérieur. Bientôt ils se trouvèrent dans une pièce du rez-de-chaussée, aux rideaux des fenêtres soigneusement fermés, et éclairée par une lampe placée sur une petite table au centre de la chambre.

— Eh bien? demanda le nègre en fixant sur le fort de la halle son œil inquisiteur, et qui parut vouloir aller fouiller jusque dans les replis les plus cachés du cerveau.

— Eh bien !... j'ai vu Rosette... répondit le fort de la halle.

— Ce soir?

— Oui.

— Où cela?

— Dans une maison sur le chemin de ronde.

— Près de la barrière de la Cunette?

— Oui.

— Où je t'avais dit qu'elle était?

— C'est vrai.

— Tu vois bien que je ne m'étais pas trompé. Ah! tu l'as vue? tu lui as parlé?

— Non.

— Quoi ! tu ne lui as rien dit?

— Je n'ai pas pu.

Et Cassebras raconta alors sans rien omettre, mais aussi sans rien ajouter, sa visite au pavillon situé près du chemin de ronde.

— Ah ! ah ! fit le nègre réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre, Thomas a pris toutes ses précautions, il paraîtrait; il a prévu même le cas où tu eusses voulu délivrer Rosette de force. Un canon de carabine braqué sur elle d'une part, et ensuite il t'a averti que Rosette quittait le pavillon, sans doute pour t'enlever la fantaisie de tenter un coup de main. Décidément Thomas est fort. Il faut que tu tues Spartacus, maintenant. Eh bien, mais c'est fort logique, cela? Quand tu auras accompli de point en point tout ce qu'on veut te faire faire, tu appartiendras pieds et poings liés aux chauffeurs. Un garçon de ta force, c'est une jolie acquisition pour la bande.

Cassebras avait pris une énorme pelle à feu placée dans la cheminée, et il s'amusait tout en réfléchissant, à en tortiller la tige qu'il redressait ensuite.

Le nègre le regarda fixement.

— Es-tu toujours décidé à demeurer honnête homme? demanda-t-il brusquement.

Cassebras tressaillit et regarda à son tour son interlocuteur.

— Est-ce que tu en doutes? dit-il en fronçant ses épais sourcils.

— Non... mais tu aimes Rosette.

— Eh bien?

— Travailler à la délivrer, c'est travailler à la rendre à Spartacus.

— Qu'elle soit heureuse, et ensuite...

Cassebras n'acheva pas. Un silence suivit cette phrase commencée et interrompue. Le nègre ne disait rien; il paraissait attendre.

Tout à coup Cassebras se leva et repoussa son siège; puis, se mettant à marcher rapidement, il fit plusieurs fois le tour de la chambre avec les allures d'un lion enfermé dans une cage, dont il s'apprête à briser les barreaux.

Revenant vers son interlocuteur, il s'arrêta tout aussi brusquement qu'il s'était levé.

— Eh bien ! oui, j'ai vu Rosette, dit-il d'une voix rauque; eh bien ! oui, je l'ai entendue. Elle parlait de Spartacus qu'elle aime; elle a dit que, si elle devenait veuve, elle ne se remarierait pas; elle a dit qu'elle était malheureuse; elle a pleuré; elle a gémi; elle a prié. Je l'ai vue à deux genoux sanglotant, elle que j'aime plus que ma vie. Alors j'ai tout compris. Elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais. Je veux qu'elle soit heureuse; je la délivrerai. Oui, je la ferai libre; mais je ne veux pas même qu'elle le sache; je ne veux pas qu'elle me dise merci ! Spartacus a donné à manger à ma pauvre mère... je lui rendrai sa femme, nous serons quittes.

— Tu ne tueras donc pas Spartacus? demanda le nègre.

— Moi ! Est-ce que c'est possible !

— Tu l'as promis, cependant.

— Oui ! j'ai promis de le tuer, mais c'est pour le sauver. Si j'avais dit non, qui sait si Thomas n'aurait pas donné l'ordre à un autre.

— C'est vrai, dit le nègre.

— Non, reprit Cassebras avec une sorte de rage sourde, non, je ne tuerai pas Spartacus; non, je ne frapperai pas celui qui a été mon ami et l'ami de ma mère; mais si je ne tue pas celui-là, vois-tu, il faut que j'en tue un autre. Ah ! j'ai trop souffert; j'ai besoin de faire souffrir à mon tour. Tu entends? il faut que je frappe, car si je ne frappe pas un autre, ce sera moi que je frapperai, et ma pauvre mère me maudira pour l'avoir lâchement abandonnée.

Le nègre se dressa vivement. Saisissant la main puissante de son interlocuteur :

— Garde ta colère, dit-il d'une voix frémissante. Oui, tu frapperas, mais tu frapperas comme frappe le glaive de la justice; tu tueras comme tue la main armée par Dieu pour venger la société humaine. Écoute, Cassebras. Thomas t'a promis Rosette si dans cinq jours tu as tué Spartacus. Thomas est un monstre, un être infernal, une de ces créatures sans nom que la nature forme de siècle en siècle, pour prouver jusqu'où elle peut atteindre en mal, comme elle forme de siècle en siècle aussi les génies, pour prouver que sa puissance en bien n'a pas de limites; Thomas est l'ennemi de tout ce qui est bon et

généreux, de tout ce qui est loyal et honnête; c'est l'incarnation des vices. Depuis quinze ans, cet homme est parvenu à échapper au châtiment que lui réserve la justice humaine. Il faut que cet homme soit puni cependant; il faut que la justice triomphe. Tu t'es fait jusqu'ici l'instrument de tes passions, Cassebras; tu as agi uniquement dans le but de sauver la femme que tu aimes. Veux-tu faire plus aujourd'hui? veux-tu devenir l'instrument de cette justice qui doit triompher?

— Oui, dit le fort de la halle, je suis prêt.

— Alors si tu veux frapper, si tu veux tuer, tu frapperas et tu tueras, car je serai la loi et tu seras le glaive!

XXXIX

LE PAPIER

L'esprit humain pourrait-il calculer jamais la somme d'événements divers qui peuvent s'accomplir à la même heure, je ne dirai pas sur la surface du globe (ce qui serait un champ trop vaste), mais sur un même coin de ce globe? Que de fois a-t-on accusé l'écrivain d'exagération, parce qu'il paraissait entasser faits sur faits, événements sur événements! Rien n'est plus injuste cependant qu'un semblable reproche.

Qu'est donc l'invention, si féconde qu'elle soit, auprès de la réalité de chaque jour! Je n'en veux pour preuve que les faits-divers des grands journaux. Ces faits racontent chaque matin ce qui s'est accompli la veille, à Paris seulement, c'est-à-dire ce qui, dans les faits accomplis, est venu à la connaissance publique. Eh bien! prenez votre journal, cher lecteur, additionnez la série de vols, de crimes, d'événements, d'accidents accomplis en vingt-quatre heures chaque jour; ajoutez, au chiffre total des faits connus, le chiffre des faits inconnus du public, mais connus seulement de nous seuls, c'est-à-dire ces catastrophes intimes que l'on se raconte d'ami à ami, mais auxquelles la publicité est interdite, et ensuite dites-moi franchement si l'écrivain, qui passerait pour être le plus exagéré, peut être encore taxé d'exagération?

Et nous sommes à une époque d'ordre, de tranquillité, à une époque où la sage administration de la police veille sur nous et préserve les honnêtes gens : que l'on se figure dès lors ce que pouvaient être les plaies sociales de l'espèce de celle qui nous occupe, en un temps de révolution, de désorganisation et de faiblesse?

Que le lecteur réfléchisse et il ne m'accusera certes pas d'exagération, alors que je fais tous mes efforts pour composer une peinture exacte des mœurs, des faits et des coutumes d'une époque si voisine de la nôtre et cependant si différente de celle dans laquelle nous vivons.

A cette époque où la Révolution avait tout détruit et où le Consulat, à la veille de son avènement, n'avait pu encore, par conséquent, reconstruire, la police, telle que nous l'entendons aujourd'hui, n'existait pas. Fouché en rêvait l'institution, il avait ses plans arrêtés, mais les circonstances ne lui avaient point encore permis de donner un corps à sa pensée.

Or, si Paris était mal gardé, que penser de ce que devait être la banlieue. C'était un peu comme au temps du bon roi Henri : le soleil couché, les voleurs se levaient et les honnêtes gens n'avaient plus qu'à trembler. La nuit surtout (les patrouilles grises n'existaient pas alors), le pavé de la capitale et celui des banlieues devenait l'empire des chauffeurs de tous rangs et de toutes bandes. Ceux qui se hasardaient seuls la nuit dans les environs de Paris devaient être ou bien braves, ou bien fous, à moins qu'ils ne fussent de hardis malfaiteurs.

Aussi, qu'eussent pensé les habitants du faubourg Saint-Germain, de cet homme, cet incroyable élégant que nous avons entendu causer avec le nègre, s'ils eussent pu supposer qu'à deux heures et demie du matin, cet homme se promenait, solitaire et tranquille, jouant avec les chaînes de ses montres qui pendaient à ses côtés, et paraissant aussi peu soucieux du danger qu'il affrontait en s'engageant sous les arbres de l'esplanade des Invalides, que s'il eût porté ses pas sur le boulevard, en plein midi.

Il marchait lentement, se dirigeant vers l'hôtel qui dressait en face de lui sa masse noire et son dôme magnifique. Arrivé devant la grille, il s'arrêta, se retourna comme s'il eût cherché ou attendu quelqu'un, mais ne voyant rien sans doute, il tourna à droite et longea le côté droit de la rue de Grenelle.

Pressant le pas, il atteignit les abords du champ de Mars, prit une allée qu'il remonta jusqu'à la hauteur de l'École militaire, et là, il attendit encore. Deux heures et demie sonnèrent à l'horloge.

— Allons! murmura l'incroyable en portant la main à son masque qu'il assura sur sa figure. Encore une épreuve, la dernière... et ensuite je serai convaincu.

Prenant sa course, il passa comme un trait devant la façade de l'École : au moment où il atteignait l'extrémité opposée, quelque chose de blanc, un objet mince et léger, parut se détacher de l'une des poches de son habit et tomba en voltigeant sur la terre. L'incroyable ne s'aperçut pas sans doute de la disparition de cet objet, qui n'était autre qu'une feuille de papier pliée en forme de lettre.

Arrivé à l'angle de l'avenue qui suit le côté droit de l'École, il continua sa course, en la ralentissant un peu cependant, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'autre avenue coupant celle qu'il suivait et qui se dirigeait, elle, vers la barrière de la ville.

Alors, tournant précipitamment sur lui-même, il reprit sa course avec une vélocité plus grande, et, revenant sur ses pas, il parcourut la distance qu'il venait de franchir. Quand il eut de nouveau commencé à longer la façade de l'École militaire, il s'arrêta et regarda attentivement à terre, autour de lui.

Un point blanchâtre attira ses regards : il se baissa, ramassa un papier et, l'examinant rapidement, il le mit dans sa poche.

— Décidément, dit-il avec un soupir de satisfaction, personne n'est sur mes traces. Si j'eusse été suivi; le premier soin de l'espion eût été de ramasser ce papier et de s'assurer de ce qu'il contenait. Or, ce papier écrit en chiffres, eût paru certes trop précieux pour qu'on ne s'en fût pas emparé. On ne l'a pas ramassé, donc la route est libre!

Alors, au lieu de tourner à gauche et de reprendre le chemin qu'il avait suivi, l'homme masqué suivit l'avenue se dirigeant vers la barrière de Grenelle.

Deux heures trois quarts sonnèrent :

— La réunion est pour trois heures! murmura l'incroyable! J'arriverai à temps.

XL

LA POUDRIÈRE.

Cinq ans avant l'époque où s'accomplissent les événements de ce récit, le 31 août 1794, au moment où sept heures sonnaient à l'horloge de l'École militaire, tout le territoire sur lequel s'élevait Grenelle (alors composé, il est vrai, de quelques rares maisons seulement), tout le territoire recevait une commotion terrible. On eût dit une secousse de tremblement de terre, secousse effrayante. Un nuage de poussière s'élevait montant vers le ciel, des maisons s'écroulaient avec fracas, des cris déchirants retentissaient, et des corps déchirés, des membres noircis venaient retomber sur la terre frémissante.

C'était la poudrière de Grenelle, cet établissement créé depuis quelques années seulement, et dirigé par Chaptal, qui venait de faire explosion.

Par un hasard providentiel, la plupart des ouvriers n'étaient pas encore au travail, et cependant le nombre

des victimes fut si grand, qu'on n'en connut jamais le chiffre exact.

Le gouvernement s'empressa de réparer le désastre : on avait besoin de poudre alors. Les bâtiments furent relevés, mais une partie des ruines subsista; car, pour reconstruire sur le même lieu, il eût fallu d'abord déblayer, et ce déblayement eût demandé un temps énorme. La plaine conserva donc le stigmate du terrible événement.

Quelques rares maisons se groupèrent autour de la nouvelle poudrière; mais les ruines de l'ancienne demeurèrent isolées. On eût dit qu'une vague terreur empêchait de s'en approcher.

En 1799, ces ruines noircies présentaient l'aspect le plus triste et le plus désolé; on comprenait, en les voyant, toute l'horreur de l'événement, et on se disait que des squelettes de victimes, non encore dégagés, devaient être ensevelis sous ces pierres amoncelées, dans ces souterrains pratiqués jadis et que personne n'avait pu visiter depuis.

La nuit surtout, ces ruines offraient le spectacle le plus triste et le plus imposant. Éclairées seulement par la lueur des astres, elles semblaient l'antre de la désolation.

Cette nuit-là, où nous sommes arrivés, les ruines se dressaient sombres et noires, se détachant difficilement au milieu des ténèbres. Il était près de trois heures quand, au milieu du silence, un bruit léger de pas retentit. Un homme surgit tout à coup du sein de ces ruines amoncelées. D'où venait cet homme? personne n'eût pu le dire. Il paraissait être sorti de dessous terre. Un large manteau l'enveloppait des pieds à la tête. Son aspect avait quelque chose d'étrange et de fantastique; car son visage était recouvert d'une toile noire à demi flottante, et ayant à la hauteur des yeux une ouverture comme celle du haïk des femmes arabes.

Marchant rapidement au milieu des décombres, cet homme atteignit un pan de muraille demeuré debout, et il se perdit dans l'ombre que projetait cette muraille; un amas de pierres était voisin; il se dirigea vers cet amas, au pied duquel était une excavation semblable à l'ouverture d'une caverne.

Sans hésiter, l'homme se coucha à plat ventre, et engageant sa tête d'abord, ses mains ensuite dans cette excavation, il se glissa lentement, rampant comme un reptile. Bientôt l'espace devint plus large et plus haut, car il put se relever à demi et se mettre sur ses genoux.

L'obscurité était profonde et l'air rare dans cette espèce de grotte formée par la réunion de débris de muraille, que l'explosion avait jadis balayés en cet endroit.

Tâtant le sol avec ses mains, il parut chercher un moment; puis il demeura immobile. Un léger coup de sifflet retentit. Aussitôt la terre s'effondra et l'homme disparut, s'enfermant dans le sol.

Au même instant, la pâle clarté d'une lampe jaillit, et la trappe, cessant son mouvement de descente, déposa l'homme au manteau sur le sol d'une grande cave. L'homme se redressa et marcha vivement vers une grande armoire de chêne placée à peu de distance, et appuyée à la muraille de la pièce souterraine.

Ouvrant cette armoire, il en tira une sorte de longue robe en étoffe noire toute garnie de flammes rouges découpées. Passant rapidement cette robe par-dessus son costume, il rabaissa sur son visage déjà caché un énorme capuchon taillé comme ceux des pénitents, dont la pointe descendait jusqu'à la taille, et percé à la hauteur des yeux par des trous ronds.

Ainsi drapé, l'homme revint vers l'armoire, ouvrit les deux battants, se plaça dans le meuble qui était précisément de la grandeur de sa taille, et fit jouer un ressort placé sous sa main; le fond de l'armoire s'écarta tout à coup, un passage se présenta : sans hésiter l'homme se glissa par l'ouverture.

Il se trouva alors dans une grande salle, qui avait dû servir jadis de magasin à salpêtre. Cette salle, éclairée par quatre grosses lampes accrochées à la muraille par des bras de fer, était de forme ronde; elle n'offrait pas un angle.

Son plafond était un dôme pointu ressemblant à un entonnoir renversé. Le sommet de ce dôme était plat.

Rien n'était plus étrange que l'aspect de cette salle : appuyée contre la muraille, se dressait une grande tribune à laquelle on montait par quatre marches; cette tribune était garnie d'un énorme fauteuil recouvert en cuir noir, et devant lequel était placée une petite table de chêne.

Six autres tribunes de deux marches plus basses que la première, mais, sauf ce détail, en tous points semblables à celle que je viens de décrire, garnissaient à intervalles égaux le tour de la salle.

Entre deux de ces tribunes, une porte de fer se découpait dans la muraille; il y avait donc sept portes: c'était par l'une de ces sept portes que l'homme à la robe noire venait d'entrer.

Entre chacune de ces portes et chacune des tribunes, un énorme anneau de fer était scellé dans la muraille, à hauteur d'homme; sous cet anneau était un banc de bois fait comme un billot.

Puis, au-dessus de chaque table de chaque tribune, tombait du dôme une longue corde de soie de couleurs différentes, terminée par un gland dont les franges frôlaient le dessus de la petite table.

La corde de soie et le gland, appendant au dessus de la grande tribune qui dominait les autres, étaient rouges. Les autres cordes et les autres glands verts, jaunes, noirs, blancs, bruns et bleus.

Au moment où l'homme entrait, la salle était absolument déserte. L'homme s'avança; la porte se referma sur lui. Se dirigeant vers la principale tribune, celle qui dominait toutes les autres, il gravit les marches et alla prendre place dans le fauteuil de cuir noir.

Deux paires de pistolets, à double coup chaque, étaient placés sur la table. L'homme prit les armes, les examina attentivement, l'une après l'autre, s'assura qu'elles étaient chargées et en fort bon état, et il les replaça ensuite devant lui, sur la table, à portée de sa main.

Alors, demeurant immobile comme une statue, il parut attendre. Le tic tac régulier d'une horloge se faisait entendre : effectivement, enchâssé dans le bois de la seconde tribune, se dessinait un cadran. La grande aiguille approchait du chiffre XII, tandis que la petite était sur le chiffre III.

D'où il était, l'homme ne pouvait voir le cadran, mais il entendait parfaitement la marche de l'horloge. Tout à coup retentit ce claquement qui précède l'instant suprême où la grande aiguille, posant son extrémité sur le point qui sépare, dans le chiffre XII, le X du II, indique que l'heure va sonner.

L'homme saisit l'un de ses pistolets et en heurta avec la crosse une plaque de métal placée à sa portée; un son prolongé retentit au moment même où trois heures du matin sonnaient à la pendule.

Un bruit sec se fit entendre partant à la fois de cinq points différents de la salle ronde. Cinq des sept portes de fer venaient de s'ouvrir et cinq personnages, tous revêtus d'un costume identiquement semblable à celui de l'homme occupant la grande tribune, apparurent sur le seuil.

Tous avaient le corps enveloppé dans une robe noire semée de flammes rouges, tous avaient le grand capuchon retombant jusqu'à la ceinture.

Tous cinq firent à la fois un pas en avant et les cinq portes se refermèrent à la fois sur eux, puis, sans prononcer un mot, sans faire un geste, tous cinq se dirigèrent chacun vers chacune des cinq premières tribunes et ils s'y installèrent gravement.

La sixième tribune, celle avoisinant la grande à gauche, demeurait libre et déserte. L'homme dont la position indiquait évidemment les fonctions de président se leva lentement.



Je vais lire, citoyens, cria t-il. (Page 224.)

— Citoyens, dit-il d'une voix nette et ferme, la réunion de cette nuit doit être décisive, c est pourquoi je vous ai tous convoqués. J'ai à vous exposer tout le plan de conduite qu'il nous faut suivre, mais il faut que nous interrogions ceux que nous avons à interroger.

Les cinq hommes firent un même signe d'assentiment.

Alors le président se rassit, et, saisissant le cordon rouge qui tombait sur la table, il l'agita violemment. Un siflement aigu retentit, paraissant provenir du haut de la voûte, et le sommet plat du dôme s'ouvrit comme mû par un ressort.

Deux pieds apparurent par cette ouverture, puis deux jambes, un corps, une tête : un homme garrotté était descendu lentement par un cordage.

XLI

LA SALLE RONDE.

La descente s'opéra avec précaution. L'homme garotté et suspendu tournait sur lui-même, obéissant au mouvement de rotation que lui imprimait le cordage. Bientôt ses pieds atteignirent la terre : alors la corde qui avait servi à le descendre fut lâchée d'en haut. Elle tomba en s'enroulant sur elle même, ayant toujours l'une de ses extrémités fixée au corps du prisonnier.

La trappe du dôme qui s'était ouverte se referma sur elle-même. Un silence profond régna dans la pièce voûtée. Les cinq hommes assis dans les tribunes, le président les dominant dans la sienne, paraissaient autant de statues bizarres placées là pour l'ornementation de cette salle basse. Pas un ne faisait un mouvement, pas un ne prononçait un mot, et on n'entendait même pas le bruit de leur respiration. C'était à se croire dans un palais d'enchanteur.

Rien, en effet, ne pouvait être plus extraordinairement étrange que l'aspect que présentait cette salle ronde, au dôme arrondi, avec ses sept portes de fer et ses sept tribunes dont la dernière dominait les autres.

Puis, dans six de ces tribunes, un personnage enveloppé dans une robe noire ornée de flammes rouges et dont un énorme capuchon de pénitent recouvrait le visage. A voir l'immobilité de ces six personnages, on pouvait se deman-

der si ces robes étranges recouvraient des corps vivants ou enveloppaient des cadavres.

Les lampes attachées à la muraille éclairaient cette scène qui avait quelque chose de fantastique.

Le personnage qui venait d'être introduit d'une façon si extraordinaire demeurait placé au milieu de la salle, à l'endroit même où la corde l'avait descendu.

Ce personnage était un jeune homme pouvant avoir de vingt-cinq à vingt-huit ans, aux traits paraissant réguliers, aux yeux qui devaient être intelligents, à l'expression enfin d'ordinaire sans doute bonne et sympathique : mais cette régularité des traits que l'on pouvait facilement deviner, cette intelligence du regard, ce reflet de bonté et d'amabilité que l'on pouvait deviner aisément encore, disparaissaient à demi alors pour faire place à une expression de terreur profonde.

Le visage était décomposé : les yeux étaient presque hagards, le teint verdâtre, les veines du front et du cou tendues, les cheveux hérissés, les traits bouleversés, les dents qui claquaient attestaient toute l'horreur de l'angoisse que devait éprouver l'âme.

Le costume était celui adopté à cette époque par cette classe de jeunes gens de la bourgeoisie aisée qui aspirent à jouer un rôle dans le maniement des finances; mais l'état de ce costume décelait ou une lutte récente soutenue avec énergie, ou les fatigues d'un pénible voyage accompli depuis peu, ou même peut-être les deux cas réunis.

La cravate blanche était déchirée, défaite, en lambeaux, le gilet était déboutonné, l'habit marron foncé avait des crevasses aux manches, non causées par la vétusté, mais très certainement par quelque accident.

Les cheveux étaient défaits, épars. Enfin une épaisse couche de poussière blanchâtre, comme en rapportaient, avant l'établissement des chemins de fer, les voyageurs revenant d'une extrémité de la France, se voyait des pieds à la tête sur toutes les parties des vêtements et du corps.

Le jeune homme demeura immobile, mais cette immobilité ne pouvait être attribuée à sa volonté. Une forte corde lui garrottait les jambes et soudait les chevilles l'une à l'autre, tandis qu'une autre, entourant le torse, fixait les deux bras le long du corps et ne permettait pas de tenter un mouvement.

Tel qu'il était placé, le prisonnier se trouvait précisément en face de la grande tribune du président.

Un silence lugubre continuait à régner dans cette salle, silence que troublait seule, à intervalles irréguliers, la respiration rauque et sifflante du jeune homme garrotté et placé au milieu de la salle.

Un bruit de froissement d'étoffe retentit enfin ; le président venait de lever la main droite :

— Jeune homme! dit-il d'une voix lente et dont le capuchon rabattu, en en tamisant le son, devait changer le caractère : jeune homme, tu sais en quelles mains tu te trouves! Tu n'ignores pas que ceux-là qui sont aujourd'hui tes maîtres ne menacent jamais en vain et ne pardonnent jamais ! Tu dois la vérité au tribunal que je préside : cette vérité, tu vas la dire. Réponds sans hésiter à mes questions! D'abord, es-tu prêt à m'entendre et à me comprendre ?

Le jeune prisonnier avait écouté ces paroles avec une émotion croissante : sa physionomie avait reflété les expressions les plus bizarrement opposées, et son visage avait passé par une succession de teintes démontrant le cours étrange que suivaient le sang et la bile. Tout d'abord, il voulut parler, mais il ne le put pas. La terreur à laquelle il était en proie paralysait évidemment la langue.

Il demeura un moment immobile, les lèvres agitées par des contractions nerveuses. Enfin il fit un effort violent.

— Oui! murmura-t-il d'une voix à peine distincte.

— Rassemble tes idées ! reprit le président.

— Oui... citoyen.

Après un nouveau silence, le président reprit :

— Comment te nommes-tu ?

— Alfred Paulin, répondit le jeune homme.

— Quel âge ?

— Vingt-sept ans,

— As-tu ton père et ta mère?

Le jeune homme hésita.

— Réponds ! dit vivement le président avec un accent impérieux.

— J'ai perdu mon père, murmura Alfred, mais j'ai encore ma mère,.. Oh ! continua-t-il d'une voix suppliante, ne lui faites aucun mal, messieurs ! Elle est si bonne !... Et puis elle est toujours malade. elle...

— Est-elle riche? interrompit le président.

— Non...

— Tu mens !

— Mais... je... jure...

— Elle a une fortune de trois cent mille livres et tu es son fils unique.

Alfred courba la tête et un soupir rauque se fit jour à travers ses lèvres à demi fermées.

— Ta mère est riche ! reprit le président. Et toi, que fais tu ?

— Je suis employé dans les bureaux du citoyen Chivry, le banquier.

— D'où revenais-tu quand on t'a arrêté ?

— De Londres, où j'étais allé depuis quelques jours.

— Comment, toi, Français, avais-tu pu te rendre en Angleterre et en sortir ensuite, quand la guerre s'oppose à toute relation entre ce pays et le nôtre.

— J'avais obtenu un sauf-conduit.

— Par quelle entremise ?

— Par celle de madame Chivry, qui est l'amie de lady Ellen.

— Pourquoi allais-tu en Angleterre ?

— Pour accomplir une mission dont m'avait chargé le citoyen Chivry.

— Raconte cette mission en détails.

Le jeune homme demeura un moment plongé dans des réflexions profondes, évidemment il s'efforçait de recueillir ses idées pour mieux répondre.

— De quoi s'agissait-il ? reprit le président.

— D'une somme importante à faire rentrer en France. C'était maître Raguideau, le notaire, qui avait chargé le citoyen Chivry de ce soin. Une cliente de maître Raguideau venait d'hériter d'une somme de 132,000 livres sterling.

— Sais-tu le nom de cette héritière ?

— Madame Geoffrin.

— Continue.

— La succession établie, il s'agissait de faire passer d'Angleterre en France la somme énorme qui revenait à l'héritière. Emporter cette somme en bank-notes n'était pas possible, car, en traversant la mer, outre les risques maritimes qu'il fallait affronter, en dehors des accidents naturels, il y avait les chances de tomber entre les mains ennemies : sur un navire français, on pouvait être capturé par un navire anglais qui eût certes fait retourner l'argent en Angleterre... Sur un navire anglais on eût pu être pris par un corsaire français, pour qui les bank-notes anglaises eussent été d'excellente prise... Pour faire entrer cet argent en France, il n'y avait qu'un moyen en ce temps de guerre, et ce moyen était l'emploi des traites.

— Il avait donc été convenu, dit le président, que des traites seraient lancées de Paris sur Londres.

— Oui, et ce sont ces traites que j'emportai pour les faire accepter.

— Qui les avait tirées ?

— M. d'Adore.

— Pourquoi M. d'Adore ?

— C'était le résultat d'une combinaison faite par maître Raguideau. La somme à négocier est de deux millions trois cent mille francs, argent de France. Or aucun banquier ne pouvait accepter une telle responsabilité, car l'état de

guerre rendait chanceux le payement, même après acceptation. Pour faire rentrer cette somme sans péril, il fallait agir par l'entremise d'une puissance étant en paix avec l'Angleterre. Madame Geoffrin, femme d'un ancien fournisseur de la République, madame Geoffrin dont on connaît l'affection pour le gouvernement, ne pouvait trouver facilement à entrer en relation avec des ennemis de la France, car tous les amis de l'Angleterre sont nos ennemis à cette heure. Ce fut alors que maître Raguideau pensa à M. d'Adore. M. d'Adore avait émigré, il avait conservé de grandes relations avec d'autres nobles demeurés en Allemagne; enfin, M. d'Adore est au mieux avec le baron de Grafeld, l'envoyé secret de l'Autriche. Le baron avait promis de faire accepter cette négociation par une maison de banque allemande, mais à la condition que le nom de madame Geoffrin ne figurerait pas sur les traites.

— Après?

— Madame Geoffrin accepta ces conditions. Maître Raguideau fit faire les traites par M. d'Adore et je fus chargé d'aller, moi, les présenter à l'acceptation à Londres avec un clerc de maître Raguideau.

— Ces traites acceptées là-bas par la maison de banque dépositaire des fonds, qu'en avez-vous fait?

— Je les ai remises au clerc de maître Raguideau.

— Vous n'êtes pas revenus ensemble?

— Non.

— Est-ce là tout ce que tu as à dire sur cette affaire.

— Oui.

— Tu le jures?

— Je le jure!

— Si tu as menti, malheur à toi!

— Suis-je libre maintenant? s'écria le jeune homme Oh! citoyen... par pitié!...

Un coup sonore frappé sur une plaque de métal interrompit Alfred. Une des portes de fer, celle placée à la gauche de la tribune du président, s'ouvrit; deux hommes masqués apparurent sur le seuil.

Le président leur fit un geste en désignant le jeune homme. Les deux hommes s'élancèrent, saisirent Alfred et, l'emportant en dépit de ses cris, disparurent avec lui.

— Sa mère l'aime! dit le président. Elle est riche. Nous avons l'enfant, nous aurons la fortune. Un échange sera proposé demain. Elle n'hésitera pas!

Le président, en achevant ces mots, fit un geste : l'un des personnages placés dans les tribunes inférieures agita le cordon qui pendait sur sa table.

Aussitôt un craquement sourd retentit : la plaque fermant le sommet du dôme s'ouvrit et un second prisonnier fut descendu comme l'avait été le premier.

Celui-là, un peu plus âgé que le précédent, et comme lui, paraissant sous l'empire d'une terreur qui ne lui permettait pas de chercher à éluder les réponses nécessitées par les questions, celui-là déclara être second clerc de maître Raguideau le notaire.

Ses réponses, relativement à l'affaire des traites, furent en tous points semblables à celle d'Alfred Paulin. C'était lui qui avait accompagné Alfred à Londres pour faire faire les acceptations.

— C'est toi qui as rapporté les traites? dit le président.

— Oui.

— Quelle route as-tu suivie?

— Celle de Boulogne à Paris.

— Tu as passé par Amiens? demanda le président avec une expression d'intérêt qu'il ne chercha pas à cacher.

— Non, répondit le clerc. Je devais passer par Amiens, mais ma famille habite Péronne et, sans que maître Raguideau le sût, j'ai fait un détour pour aller embrasser les miens.

— Qu'as-tu fait des traites?

— Je les ai déposées à l'étude.

— Maître Raguideau a vu le citoyen Adore aujourd'hui même, lui a-t-il remis ces traites?

— Il le voulait, mais le citoyen Adore a refusé obstinément.

— Pourquoi?

Le clerc garda le silence.

— Parle! dit le président.

— Ces secrets ne sont pas les miens, dit le second clerc.

— Il faut qu'il soient nôtres.

— Je ne puis parler!

Un silence suivit ces paroles.

— Parle? reprit le président.

— Je ne puis, dit le clerc d'une voix assez ferme.

— Que sont devenues ces traites?

— Demandez-moi tout autre chose me concernant personnellement et je dirai tout, mais ce secret que vous me demandez n'est pas le mien, je ne puis le livrer!

— Veux-tu me contraindre à employer la violence?

— Ne me forcez pas à parler! s'écria le clerc d'une voix lamentable.

Le président prit un des pistolets placés sur son bureau et en abaissa le canon dans la direction du clerc.

Celui-ci devint pâle comme un linceul et se mit à trembler de tous ses membres.

— Veux-tu parler? reprit le président.

— Non! balbutia le clerc.

— Je vais t'interroger trois fois... Si, à la troisième question, tu n'a pas donné de réponse, je fais feu sans t'avertir.

— Grâce! dit le clerc.

Le président maintint son arme à la hauteur de la poitrine de celui qu'il voulait interroger.

— Que sont devenues ces traites? dit-il.

Le clerc garda le silence.

— Que sont devenues ces traites? reprit le président.

Le clerc frissonna... les nerfs de son cou se tendirent... une sueur froide inonda ses tempes... il parut sur le point de s'évanouir.

— Qu'est-ce que le citoyen Adore a fait de ces traites? reprit le président en accentuant ses paroles avec une expression terrible.

Un silence de mort suivit cette question... on entendait le bruit rauque de la respiration sifflant dans la gorge... Le pistolet fit un mouvement.

— Il a demandé à ce qu'on fît un paquet cacheté de ces traites, s'écria le clerc sous l'empire de la plus effrayante terreur, et à ce qu'on les gardât en dépôt jusqu'au moment où il pourrait les expédier sans crainte.

— Ah! fit le président avec un geste de satisfaction. Après?

— Je ne sais...

— Continue... ou je ne t'avertis plus!

— Eh bien! maître Raguideau a refusé d'accepter un dépôt de cette importance, alors le citoyen a donné l'ordre d'envoyer ce paquet cacheté à un endroit désigné.

— Et cet endroit, c'est?... Parle... réponds! c'est toi qui as porté les traites, tu dois le savoir.

— Fontenay-sous-Bois.

— C'est tout ce que tu as à dire?

— Oui, citoyen.

Et comme le jeune clerc semblait faillir et ne plus même avoir la force de se soutenir sur ses jambes, une autre porte s'ouvrit et il fut entraîné comme l'avait été le commis du banquier.

— Numéro 3! dit le président.

Un autre des membres de la silencieuse assemblée agita le cordon de soie placé devant lui. La voûte de la salle s'ouvrit encore et un troisième personnage fut descendu. Celui-là ne ressemblait en aucune manière à ceux qui l'avaient précédé.

C'était un gros paysan dans l'acception la plus rustique du mot. Sans doute il avait essayé de tous les moyens de résistance, car non-seulement il était étroitement garrotté, mais encore un épais baillon lui couvrait la bouche et devait gêner singulièrement la respiration, car il avait le visage violacé et les veines gonflées à faire croire qu'elles allaient se rompre.

Comme le paysan touchait le sol de ses pieds garnis de souliers ferrés, l'une des portes s'ouvrit et un homme

masqué apparut. Cet homme tenait d'une main un pistolet, de l'autre un couteau à lame courte et large.

— Appuie le canon de ton pistolet sur le cœur de ce drôle ! dit le président; tu vas trancher les liens du bâillon : s'il pousse un cri, tu feras feu !

L'homme obéit aussitôt; le paysan tremblait comme la feuille d'automne agitée par le vent; ses dents claquaient convulsivement : il avait l'air de ne pouvoir se tenir debout.

— Tu habites Fontenay-sous-Bois? demanda le président.

Le paysan ne répondit pas.

— S'il hésite à parler, feu ! cria le président.

Puis reprenant :

— Tu habites Fontenay-sous-Bois?

— Oui ! dit le paysan d'une voix étranglée; mais mon bon citoyen, je...

— Tais-toi !... Réponds !... Tu connais la ferme?

— Oui... je...

— Tu y es employé ?

— Comme garçon de charrue, parce que...

— Combien gagnes-tu ?

— Oh !... je suis si malheureux... vingt sous par jour...

— Veux-tu être riche ?

— Si je veux être riche?... s'écria le paysan en changeant de ton. Oh! que oui !

— Veux-tu gagner cinq cents livres ?

— Cinq cents livres ! s'écria encore le paysan avec un accès de joie subite. Ah ! seigneur! et moi qui criais, qui gémissais, qui croyais .. Cinq cents livres !... mais qu'est-ce qu'il faut faire?

— Sais-tu suivre un plan ?

— Un plan de quoi, mon bon monsieur ?

— Un plan... de pays... de ferme...

— Oh ! que oui ! Je suis un savant, moi !... Quand le maître d'école a, dans les temps, tiré un plan pour rebâtir l'église, c'est moi qui l'ai aidé ! Je connais cela les plans !

— On va t'en présenter un de la ferme de Fontenay : sauras-tu reconnaître s'il est exact?

— Et j'aurai cinq cents livres si je reconnais ça?

— Oui.

— Oh ! qu'alors oui, je le reconnaitrai.

Le président s'adressa à l'homme masqué qui, le pistolet levé, menaçait toujours la poitrine du paysan.

— Délie-lui les mains ! dit-il.

L'homme obéit; le paysan reprit l'usage de ses membres supérieurs. Sa physionomie avait changé d'expression; la terreur s'était dissipée et un air de convoitise régnait sur cette figure aux traits indécis.

— Le plan de la ferme ! commanda le président.

L'un des cinq hommes occupant les tribunes se leva, descendit de son siège et se dirigea, toujours son capuchon rabattu, vers le paysan que l'homme masqué continuait à menacer.

XLII

LE CONCILIABULE.

— Comprenez-vous enfin où je voulais en venir? comprenez-vous où m'ont conduit quinze années de peines, de labeur, de réflexions et d'inventions ? Combien de fois ai-je failli être vaincu durant ces quinze années de lutte !... Je me suis courbé, mais jamais je n'ai été renversé, et aujourd'hui je me redresse plus fort, plus puissant, vainqueur enfin !

Et rejetant en arrière, avec un geste empreint d'une énergie dominatrice, les longues manches de sa robe de soie, le président promena sur la petite assemblée ses regards ardents qui filtraient à travers les trous du capuchon rabaissé comme deux jets de lave incandescente.

Les cinq personnages formant auditoire demeuraient dans la même attitude calme et réservée.

Une demi-heure s'était écoulée depuis l'instant où on avait présenté au paysan le plan de la ferme de Fontenay. Le paysan venait d'être emmené à son tour après qu'il eut donné tous les détails qu'il était capable de fournir. Maintenant la salle voûtée ne contenait plus que les six hommes revêtus de la longue robe noire au capuchon rabaissé sur la poitrine. Une tribune, la dernière des six petites, celle placée à la droite du président, demeurait toujours libre.

Après cet exorde prononcé d'une voix sonore, le président, qui s'était levé, reprit sa place dans son fauteuil.

— Avant d'aller plus loin, messieurs, reprit-il avec un accent plus calme, il faut procéder au partage du trimestre; avant de rappeler le passé et de songer à l'avenir, faisons les comptes du présent, car d'ici à huit jours la répartition doit avoir été faite dans toute la France.

En achevant ces mots, le président ouvrit le tiroir de sa table; y prit un cahier de papiers manuscrits, et, descendant lentement, se dirigea avec majesté vers une table de chêne qui, lors du départ du paysan avait été apportée par des hommes masqués et avait été placée au centre.

Il déposa sur cette table le cahier qu'il ouvrit. Ce cahier avait l'aspect d'un grand livre de commerce; il portait sur ses pages rayées des dates, des désignations, des chiffres, des comptes enfin.

Laissant le cahier sur la table, le président se recula, regagna sa tribune et reprit place dans son fauteuil.

— Vous cinq, messieurs, dit-il, êtes les cinq têtes des cinq branches dont la réunion forme la grande association dont je suis le seul et unique chef! Il y a six semaines encore, vous étiez six : le sixième est mort. Celui que j'ai nommé pour le remplacer n'est pas encore connu de vous, n'assistera pas à cette séance. Tout à l'heure je vous expliquerai la cause de cette absence. D'ailleurs, cette présence n'est pas absolument nécessaire, puisque, d'après nos lois, la délibération est valable quand cinq membres sont réunis en conseil, et nous sommes six.

En achevant ces mots, le président ouvrit un grand registre relié en maroquin rouge et placé devant lui.

Avant d'aller plus loin et afin que le lecteur ne m'accuse pas d'exagération, il faut qu'il se reporte avec moi à cette époque de trouble et de perturbation où la police n'existait pas, ainsi que je l'ai dit déjà, où les associations les plus bizarres et les plus dangereuses se formaient de toutes parts, correspondaient les unes avec les autres, existaient presque en plein jour enfin sans que le gouvernement eût la force de s'y opposer.

Le Directoire était trop faible pour rétablir alors la paix et la tranquillité. Il fallut pour cela la puissance d'ordre et de volonté du Consulat, et certes la destruction des redoutables bandes des chauffeurs (bien que les historiens de Napoléon Ier ne lui en aient jamais fait un titre de gloire) n'est pas l'un des moindres services que le premier consul ait rendu au pays.

Que le lecteur juge donc les événements qui vont suivre non plus au point de vue de notre administration, si habilement organisée, mais en se reportant à cette époque de désordre et d'anarchie qui a précédé l'ère de tranquillité et de prospérité.

Le président avait donc ouvert le grand registre placé devant lui :

— Suivant l'usage, reprit-il, je dois avant tout vous lire les articles du règlement qui vous concernent, afin qu'ils soient toujours présents à votre mémoire.

Le président posa un doigt sur le livre de maroquin rouge.

— Article premier de la constitution des chauffeurs ! lut-il à voix haute. Outre le chef suprême, reconnu roi par tous les enfants des galères, six chefs secondaires seront nommés.

2° La France sera divisée en six parties, et chacune de ces parties aura pour chef un des six désignés.

3° Tous ces six chefs ne correspondent qu'avec le chef suprême; ils n'auront jamais aucune relation entre eux; ils ne se prêteront jamais aide ni assistance sans un ordre exprès du chef suprême : ils ne doivent pas se connaître.

4° Tous les bénéfices résultant des travaux de l'association seront dirigés vers la caisse commune. Le chef suprême sera dépositaire de cette caisse qui ne pourra être ouverte qu'en présence des six chefs secondaires.

5° Chaque trois mois, le conseil s'assemblera : les résultats des trois mois écoulés seront mis au jour, et le partage des bénéfices sera fait.

6° Pour se rendre à cette assemblée, chacun des six chefs prendra une route différente : ils arriveront tous à des heures différentes, afin de ne pas se rencontrer; ils seront tous masqués et ils revêtiront l'uniforme adopté pour la séance. Aucun ne doit connaître les autres. Ils doivent pouvoir se rencontrer le lendemain sans se reconnaître. C'est là la cause principale de la sécurité dont doit jouir l'association.

7° Le chef seul aura le droit, s'il le trouve bon, de se montrer à visage découvert. Lui seul adressera la parole à chacun des six autres : ceux-ci lui répondront à lui seul, mais ne parleront jamais entre eux. Ils ne doivent même pas échanger un seul signe.

8° La séance terminée, le partage fait, chacun des six reprendra la route qu'il aura parcourue, tous ne devant partir que successivement et sur l'ordre du chef.

9° La plus légère infraction à ces lois sera punie de mort.

Le président s'arrêta et referma son grand registre; puis il frappa deux coups sur le timbre qu'il avait placé près de lui.

Aussitôt sur la façade de chacune des cinq tribunes occupées, apparut une bande lumineuse, un transparent de verre de couleur sur lequel un nom était peint en rouge sur fond noir.

Le nom que portait la première tribune était : *Mesnard le Boucher;* celui de la seconde : *Dragon de Bouvray;* celui de la troisième : *le Poitevin grêlé;* celui de la quatrième : *Charles de Lyon;* de la cinquième : *Ville sauvage.*

— Voici vos noms de correspondance pour les trois mois qui viennent, reprit le président. Mesnard le Boucher, vérifie les comptes du Nord.

Le premier personnage, c'est-à-dire celui occupant la tribune à la droite du président, se leva, descendit et se dirigea vers la table où était le cahier de papiers manuscrits. Il prit dans sa poche une liasse d'autres papiers et parut compulser avec soin. Ce travail dura près d'un quart d'heure, sans que rien ne troublât le silence qui régnait dans la pièce.

Quand Mesnard le Boucher eut achevé, il se tourna vers le président et prononça à voix très haute et très distincte la phrase suivante :

— Je jure que les lois de l'association ont été observées, et je déclare n'avoir aucune observation à faire.

— Signe ta déclaration, dit le président.

L'homme obéit : il se mit à écrire, puis il retourna à sa place.

— Dragon de Bouvray, vérifie les comptes de l'Alsace, de la Franche-Comté et des Vosges! reprit le président.

Le chef indiqué se leva à son tour et il alla procéder, sans mot dire, à la vérification du registre. Quand il eut achevé, il s'avança vers le président, comme l'avait fait son prédécesseur, et, comme lui, il dit de la même voix sonore et bien accentuée :

— Je jure que les lois de l'association des chauffeurs ont été observées, et je déclare n'avoir aucune observation à faire.

— Signe ta déclaration, dit ensuite le président.

Dragon de Bouvray obéit et il retourna ensuite à sa place.

Puis, après celui-là, ce fut au troisième. Les cinq chefs présents enfin allèrent tour à tour vérifier les comptes, et tous firent le même serment, tous signérent la même déclaration.

— Maintenant, reprit le président, le partage.

Quittant alors sa place, il appela, du geste, autour de lui les personnages, qui obéirent avec un ensemble parfait. Le président revint vers la tribune de laquelle il venait de descendre : la façade de cette tribune était en chêne massif; au centre du panneau était une grande plaque de fer percée de six entrées de serrures différentes, placées à intervalles inégaux; au centre de cette plaque était un trou rond, offrant à son orifice des découpures bizarres : saillies et creux tracés le plus capricieusement qu'il soit possible d'imaginer.

Sur un signe du président, l'un des cinq chefs s'avança, prit une clef qu'il tenait à la main et l'introduisit dans l'une des entrées, puis il fit jouer un ressort et il se retira sans enlever la clef qui demeura dans la serrure.

Après celui-là, ce fut au tour d'un autre : tous cinq firent jouer une clef différente dans cinq des six entrées. Ensuite le président introduisit la sixième clef dans la sixième serrure.

Alors, soulevant sa robe, il tira de dessous ses vêtements une tige d'acier, longue de six pouces au moins et assez forte : il présenta cette tige en face de l'ouverture dentelée placée au centre de la plaque et l'introduisit.

Opérant des pesées en sens différents, il se livra pendant quelques instants à un travail incessant. Puis, réunissant ses forces, il saisit la tige d'acier de ses deux mains réunies et appuya avec une vigeur de muscles soutenue.

Le panneau de chêne formant la façade de la tribune s'abaissa lentement, retenu à sa base par des charnières invisibles. En s'abaissant, ce panneau, doublé de fer, découvrit une grille très serrée, au centre de laquelle était encore une série de combinaisons assez semblables, en apparence au moins, aux grands appareils de combinaisons de nos caisses modernes.

Chacun des personnages présents s'avança une seconde fois, à tour de rôle, et fit jouer une des combinaisons : alors la grille s'ouvrit toute grande et un spectacle étrange, merveilleux, fascinateur, resplendit à la lueur des lampes accrochées aux murailles.

En s'ouvrant, la grille laissa à découvert l'intérieur d'une armoire, et au fond de cette armoire, toute doublée de plaques de fer énormes, étincelait un amas de métaux aux ruisselants reflets : lingots d'or et d'argent épurés, piles de pièces de métal, bijoux, diamants, argenterie, objets d'art précieux, gisaient là entassés les uns sur les autres.

Le président s'avança et procéda au partage : puis après avoir laissé dans la caisse de fer ce qui, prélevé sur chaque partage, constituait le trésor de l'association, on se mit en mesure de refermer les deux portes, et on agit dans le même ordre que celui qui avait été observé pour leur ouverture. Chacun des six personnages replaça sous ses vêtements la clef qu'il retira de la serrure. Durant l'opération du partage, pas une objection n'avait été faite; le président avait seul parlé.

Sur un signe de lui, tous reprirent leur place et la séance continua.

— Messieurs, commença le président en se tenant debout devant son fauteuil, il y a quinze ans, en 1785, deux affaires furent présentées à l'association. Ces deux affaires étaient : l'une, celle de Niorres, l'autre, celle des d'Horbigny. Vous vous rappelez tous comment ces deux affaires ont tourné après des péripéties sans nombre, et, en 1790, vous tous les considériez comme à jamais perdues. Moi seul, votre chef, votre roi, moi seul j'espérais... Cependant alors, et comme compensation à ces affaires que vous regardiez comme terminées, je vous proposai celle de la famille de Cantegrelles. Vous savez encore comment cette opération, si habilement menée, vous échappa par deux fois. Celle-là aussi vous la considérez comme perdue pour nous!

Les cinq personnages firent à la fois un même geste affirmatif.

— Reste l'affaire des Geoffrin : celle-là est en bonne voie, ainsi que vous venez de l'entendre. Quant aux affaires précédentes que vous avez considérées comme perdues, et auxquelles je n'ai jamais renoncé cependant, ces affaires-là sont en aussi bonne voie que la dernière;

et si j'ai su attendre quinze ans, si je n'ai jamais désespéré, si j'ai toujours poursuivi avec acharnement le même but, c'est que, ce but, j'étais certain de l'atteindre... et à cette heure, je le vois, je le touche. Savez-vous bien que les millions des Niorres, joints à ceux des d'Horbigny et des Cantegrelles, forment, avec ceux des Geoffrin, plus de quinze millions de francs? Savez-vous qu'une partie de ces fortunes réalisées représente, à cette heure, six millions au moins tant en numéraire, qu'en bijoux et en pierreries. Or, ces quinze millions sont à nous, et cette fois nous les tenons; ils ne sauraient nous échapper. A cette heure, Signelay, Lucile et Uranie sont morts pour le monde, et le colonel Maurice Bellegarde va mourir; à cette heure, nous tenons entre nos mains tous ceux qui sont dépositaires des trésors que nous voulons posséder; à cette heure, nous sommes vainqueurs, ainsi que je vous le disais. L'instant est venu d'agir, et d'agir sans tarder, sans perdre une seconde; l'instant est venu où vous allez recevoir chacun communication du plan qu'il faut suivre.

Et le président, s'interrompant brusquement, frappa sur le timbre trois coups sonores : aussitôt six des sept portes de fer s'ouvrirent, et un homme masqué apparut sur le seuil de chacune d'elles.

— Aux cellules! commanda le président d'une voix forte.

Les cinq personnages placés dans les tribunes descendirent à la fois; chacun d'eux se dirigea vers la porte placée à sa gauche et sur le seuil de laquelle se tenait l'un des hommes masqués qui venaient d'apparaître.

Tous disparurent à la fois et les cinq portes se refermèrent; la sixième demeura seule ouverte, l'homme masqué, auquel elle avait donné accès en s'ouvrant, était toujours sur le seuil. Le président quitta à son tour sa tribune, et, descendant lentement, il se dirigea vers la porte demeurée ouverte.

— Le clerc de notaire? demanda-t-il.

— Là, répondit l'homme masqué en désignant le fond.

— Veille sur lui et prépare-le au rôle qu'il faut qu'il joue!

L'homme masqué fit un signe d'assentiment.

XLIII

L'AURORE D'UN GRAND JOUR.

Le ciel était magnifique et le soleil radieux venait de se lever, et cependant on était alors en plein hiver, en brumaire, le matin du 18.

Dans cet appartement de la rue Neuve-des-Petits-Champs dans lequel nous avons déjà pénétré, dans cette chambre que nous connaissons, un homme à demi vêtu était étendu sur une chaise longue : cet homme, c'était le colonel Maurice Bellegarde.

Maurice était horriblement changé, il était devenu presque méconnaissable. Ses joues étaient amaigries, ses yeux avaient quelque chose de hagard, son teint était blême et ses cheveux épars retombaient autour de son front aux rides précoces.

Près de lui, le fidèle Gringoire, assis sur un tabouret, tenait à la main un journal qu'il était en train de lire.

— Ensuite? ensuite? disait Maurice.

— Le banquet offert par le conseil au général Bonaparte, lut Gringoire, a eu lieu avant-hier 15. Le nombre des souscripteurs étaient de sept cents.

C'est dans l'intérieur de l'ancienne église Saint-Sulpice que ce banquet a eu lieu. Le général est arrivé à l'heure fixée et a pris place au milieu de l'empressement de tous les convives.

Le général paraissait sombre et préoccupé. Le banquet fut triste : tous les convives paraissaient s'observer et garder la plus grande réserve vis-à-vis les uns des autres.

Au quart du repas, le général, qui, suivant son habitude, ne peut demeurer longtemps à table, s'est levé et donnant le bras au général Berthier son chef d'état-major, il fit le tour des tables, adressant à presque tous les députés quelques paroles froidement aimables. Puis il s'est retiré précipitamment. On prétend qu'en sortant du banquet, le général s'est rendu chez le directeur Sieyès...

— Et l'on prétend juste! dit une voix sonore.

— Ah! docteur! dit Maurice en tendant la main à Corvisart qui venait d'entrer.

— Bonjour, colonel, comment allez-vous ce matin?

— Toujours de même, docteur.

— Oui, la santé physique se rétablit, mais le moral...

— Hélas! je souffre!

— Et du courage?

— Je n'en ai plus.

— Vous, un soldat!

— Eh! mettez-moi en face des ennemis de mon pays, et tant que mon bras pourra se lever, il se lèvera pour frapper, mais la blessure que j'ai reçue au cœur est de celles pour lesquelles votre science est impuissante.

— Colonel!

— Elle est inguérisable, docteur! Lucile était ma vie... L'existence est partie avec elle. Je suis comme une lampe qui s'éteint faute d'huile. Je le sens. Regardez-moi, je vis encore par suite d'un miracle. Mon général est venu tous les jours... Sa vue m'a guéri de mes accès de folie, elle me soutient un peu... mais dès que je suis seul, je ne puis plus lutter.

— Parlons du général.

— Oh! volontiers, dit Maurice en souriant tristement.

— Vous savez qu'il a vu Sieyès?

— Non.

— Il l'a visité en quittant le banquet, ainsi que le journal le dit.

— La conférence a été longue?

— Oui, et surtout décisive.

— Sait-on ce qu'on a décidé?

— Je le sais, et tout Paris le saura ce soir. Un nouveau gouvernement doit être substitué à celui existant. Les conseils doivent être suspendus pour cinq mois : trois consuls remplaceront provisoirement les cinq directeurs, et, pendant ces trois mois, les consuls, jouissant d'une sorte de dictature, s'engageront à maintenir le pays en paix et à lui préparer une nouvelle constitution qui replacera la France au rang qui lui est dû.

— Mais, dit Maurice avec inquiétude, comment?... par quels moyens exécuter ce projet?

— Sieyès a la majorité aux Anciens. Or, ce conseil, usant de son droit que lui donne la Constitution, va proposer ce matin même et décréter la translation du Corps législatif à Saint-Cloud en confiant le soin de protéger cette translation au général Bonaparte.

— Les Anciens ont décrété cela ce matin?

— Oui.

— Mais à quelle heure donc?

— A sept heures. La commission, que présidait Cornet, a travaillé toute la nuit. On a fait fermer les volets et les rideaux des fenêtres pour que rien ne pût déceler le travail auquel on se livrait dans les bureaux. Les Cinq-Cents n'étaient convoqués que pour onze heures; de cette façon, et toute délibération étant interdite par la Constitution à l'instant où le décret de translation est promulgué, on ferme par cette promulgation la salle des Cinq-Cents. Demain, ils se réuniront à Saint-Cloud pour discuter.

— Et le général?

— Il doit passer en revue, ce matin, une partie des régiments de la garnison.

— Comment?... que fera-t-il?

— Ah! mon cher Maurice, vous m'en demandez plus long que je n'en sais. Attendez! ayez le courage de vivre encore un peu et vous verrez. N'irez-vous pas ce matin auprès de votre général? Vous pouvez monter à cheval maintenant. D'ailleurs, vous lui devez une visite de

remercîment pour toutes celles qu'il vous a faites. Je reconnais qu'il a été plus puissant que moi, car il a su vous guérir de vos accès de folie, et ma science eût certes échoué là où il a réussi. Au revoir, colonel, ce soir nous nous reverrons et nous causerons des événements de la journée.

Maurice ne répondit pas. Le docteur le regarda un moment, puis lui adressant un geste amical, il quitta la pièce.

Dans le salon, il retrouva Gringoire qui paraissait l'attendre avec anxiété.

— Eh bien? demanda vivement le soldat garde-malade.

— J'espère qu'il vivra encore cette journée, répondit le docteur, mais je n'en suis pas sûr.

Gringoire était devenu très pâle.

— Quoi? dit-il d'une voix frémissante, vous croyez, docteur...

— Une seule chose m'étonne, Gringoire, c'est que le colonel ne se soit pas tué encore. Il faut que l'affection qu'il ressent pour son général soit bien extraordinairement puissante, car c'est à cette affection seule, c'est aux visites quotidiennes du général que nous devons jusqu'ici l'existence de Maurice.

Le soldat fit un signe affirmatif.

— Veille sur lui, continua le docteur, et efforce-toi de le déterminer à monter à cheval et à se rendre auprès du général.

Le docteur adressa un geste amical au soldat et quitta l'appartement.

Après le départ du docteur, Maurice avait paru réfléchir longuement. Demeuré seul, le colonel s'était soulevé lentement et, réunissant ses forces il s'était mis à parcourir la chambre d'un pas tremblant. Le front penché, les mains pendantes, le regard vague, il paraissait toujours être en proie aux réflexions les plus péniblement douloureuses.

— Pourquoi vivrais-je? dit-il en s'arrêtant. Le général n'a plus besoin de moi. La révolution qu'il va tenter est approuvée d'avance par toute la France. Demain il sera acclamé par la population toute entière... Il n'a pas besoin de moi... Pourquoi donc m'obstiner à vivre?

Un court silence suivit ces réflexions, puis Maurice reprit :

— Lucile m'attend. elle m'appelle... Nous nous sommes juré de ne nous quitter jamais, je la rejoindrai

Le colonel était alors en face d'un meuble sur lequel était une boîte de forme plate, il attira cette boîte et l'ouvrit ; elle contenait des pistolets de tir richement ornés.

Maurice en prit un et l'examina : le pistolet n'était pas chargé. Prenant dans une poire une charge de poudre qu'il versa dans le creux de sa main gauche, il s'apprêtait à faire glisser cette charge de poudre dans le canon, quand des fanfares éclatèrent soudainement au dehors, dans la rue. En même temps la porte de la chambre s'ouvrit.

— Mon colonel! cria Gringoire en se précipitant.

— Qu'est-ce donc ! demanda Maurice sans rien tenter pour cacher les préparatifs auxquels il se livrait.

— C'est le 9e dragons, avec votre ami le colonel Sébastiani à sa tête, qui passe en ce moment dans la rue.

— Que m'importe ! dit Maurice en reprenant son arme.

XLIV

LES AFFICHES.

— Louis! Louis! mais venez donc!

— Tout à l'heure... je reviens...

— Non, monsieur, tout de suite. Descendez!

— Mais... ma petite Rose,..

— Voulez-vous entrer, ou je me fâche!

— Entre donc, citoyen...

— Ah! monsieur de Niorres qui est maintenant dans la cavalerie!

— Louis! si vous n'entrez pas, je ne vous aimerai plus !... Antoine tiendra votre cheval!

Et la *jolie mignonne*, rouge de colère, frappa de son petit pied un coup violent sur la dalle servant de seuil à la boutique de Gervais. Madame Gervais, Antoine et la bonne étaient groupés derrière la jeune fille allongeant le cou et ouvrant les yeux comme pour mieux voir.

Un jeune maréchal des logis des chasseurs à cheval venait d'arrêter son cheval devant le magasin et demeurait indécis, la main appuyée sur la poignée de son sabre, paraissant ne pas savoir s'il devait avancer ou reculer.

La rue Saint-Denis avait toutes ses boutiques ouvertes et la foule habituelle de ce quartier, remuant par excellence, encombrait ses bas côtés, tandis que les voitures faisaient jaillir l'eau du ruisseau unique qui divisait la chaussée en deux parts égales.

Çà et là des groupes étaient formés, beaucoup de marchands étaient sur le seuil de leur boutique ; on regardait, on parlait, on causait avec cette animation particulière aux Parisiens, alors que, suivant l'expression d'un grand écrivain du siècle dernier, ils *flairent* dans l'air de la capitale avec cet instinct qui leur est propre quelque événement se formant à l'horizon politique.

Un régiment de cavalerie, qui, traversant les halles, venait de remonter la rue Saint-Denis pour se diriger vers le boulevard, avait attiré l'attention des habitants du quartier ; mais, le régiment passé, les curieux étaient demeurés causant entre eux, sous le coup de cette préoccupation dont je parlais tout à l'heure.

C'était un maréchal des logis de ce régiment, n'ayant pas rang dans les escadrons, qui venait de s'arrêter devant la boutique de Gervais, et ce maréchal des logis n'était autre que Louis de Niorres, l'ancien sergent-major de la 32e.

Il était à peine huit heures du matin et le soleil s'élevait de plus en plus radieux.

Après avoir hésité, Louis mit lestement pied à terre.

— Tiens mon cheval, dit-il à Antoine.

Il entra dans le magasin. Rose faisait une jolie petite moue.

— Je vais lui donner un verre de vieux vin à ce beau soldat, dit madame Gervais en riant, ça lui fera du bien.

Et la citoyenne courut vivement vers l'arrière-boutique.

— Il paraît qu'il faut se fâcher pour vous faire entrer, monsieur! dit Rose d'un ton un peu sec.

— Mais non, ma petite Rose, dit Louis; seulement je ne puis quitter ainsi mon régiment.

— Même quand je vous en prie?

— Vous voyez bien que si.

Rose se pencha vers lui :

— Et votre serment! lui dit-elle à voix basse.

— C'est vrai, dit le jeune maréchal des logis en rougissant.

En ce moment, Gervais descendait l'escalier conduisant à la boutique.

— Ah ça! dit-il, qu'est-ce qu'il y a, tout Paris est donc en l'air ce matin? On ne peut pas dormir, c'est insupportable ; ça fait que je me suis réveillé de mauvaise humeur.

— Eh bien? ça t'étonne? dit madame Gervais qui rentrait tenant à la main un verre posé sur une assiette et rempli à déborder d'un vin blanc limpide et doré. Si tu t'es levé de mauvaise humeur, ça ne sort pas de tes habitudes!

— Comment de mes habitudes! dit aigrement Gervais, on dirait à vous entendre que je suis comme un porc-épic!

Madame Gervais s'avança en haussant les épaules.

— Tiens! reprit Gervais, tu as pensé à m'apporter un petit verre de...

— N'y touchez pas! cria vivement madame Gervais en se reculant, ce n'est pas pour votre nez que je me suis dérangée.

Gervais, qui s'avançait le sourire sur les lèvres et la

cef épanouie, se recula à son tour avec un geste de déception.

Madame Gervais offrait le verre au jeune cavalier.

— Mais, dit Rose, il y a donc une revue, ce matin?

— Oui, dit Louis en souriant, il y a une revue et puis autre chose...

— Quoi donc?

— Il y a que nous allons escorter le conseil des Anciens à Saint-Cloud.

— Le conseil des Anciens! s'écria Gervais.

— Eh! oui; vous ne connaissez donc pas le décret qui vient d'être rendu tout à l'heure?

— Non. Quel décret?

— Celui qui transfère les conseils à Saint-Cloud et qui donne tout le commandement de la division au général Bonaparte? on est en train de le placarder partout... Et tenez!... tenez! voici qu'on vient de l'afficher en face de chez vous!

Un grand tumulte avait lieu dans la rue. De toutes parts, on accourait, on se pressait, on se bousculait... Un homme, vêtu en afficheur, appuyait son échelle contre la muraille d'une maison située précisément en face de celle de Gervais. Montant lestement les échelons, il tira de la poche de son tablier une grande affiche à fond blanc qu'il enduisit de colle et qu'il placarda.

Alors la foule se pressa plus compacte.

— Lisez tout haut! lisez tout haut! cria-t-on à ceux qui étaient les plus près de la muraille.

A cette époque effectivement la lecture n'était pas répandue et beaucoup étaient incapables de déchiffrer l'affiche, bien que l'impatience d'en connaître le contenu fût dans tous les regards.

Louis, Gervais, madame Gervais et Rose avaient traversé la rue et étaient venus se joindre au groupe des curieux. Le maréchal des logis s'était avancé au premier rang.

— Je vais lire, citoyens, cria-t-il.

— Silence! silence! nous écoutons! dirent plusieurs voix.

Un silence profond s'établit.

— Séance du conseil des Anciens, le 18 brumaire, an VII, commença Louis, décret promulgué à sept heures du matin.

Vu l'état de la situation actuelle, le conseil des Anciens, sur le rapport de sa commission chargée de veiller à la sûreté générale, ayant appris que des projets sinistres se tramaient, que des conspirateurs accouraient en foule à Paris, y tenaient des conciliabules et y préparaient des attentats contre la liberté de la représentation nationale, a décrété et décrète ce qui suit :

1° Le Corps législatif est transféré dans la commune de Saint-Cloud ; les deux conseils y siégeront dans les deux ailes du palais.

2° Ils y seront demain 19, à midi. Toute continuation des fonctions, des délibérations est interdite ailleurs et avant ce temps.

3° Le général Bonaparte est chargé de l'exécution du présent décret. Il prendra toutes les mesures nécessaires pour la sûreté de la représentation nationale. Le général Lefebvre, commandant la 1re division militaire, la garde du Corps législatif, les gardes nationales sédentaires, les troupes de ligne qui se trouvent dans la commune de Paris, dans l'arrondissement constitutionnel et dans toute l'étendue de la 1re division, sont mis immédiatement sous ses ordres et tenus de le reconnaître en cette qualité. Tous les citoyens leur prêteront main-forte à la première réquisition.

4° Le général Bonaparte est appelé dans le sein du conseil pour y recevoir l'expédition du présent décret et y prêter serment. Il se concertera avec la commission des inspecteurs des deux conseils. Le présent décret sera de suite transmis par un messager du conseil des Cinq-Cents au Directoire exécutif; il sera imprimé, affiché et envoyé dans toutes les communes de la République par des courriers extraordinaires.

Le conseil des Anciens use du droit qui lui est délégué par l'article 102 de la Constitution, de changer la résidence du Corps législatif. Il use de ce droit pour enchaîner les factions qui prétendent subjuger la représentation nationale, pour vous rendre la paix intérieure.

Il use de ce droit pour ramener la paix extérieure que nos longs sacrifices et l'humanité réclament.

Le salut commun, la prospérité commune, tel est le but de cette mesure constitutionnelle; il sera rempli.

Et vous, habitants de Paris, soyez calmes : sous peu, la présence du Corps législatif vous sera rendue. Français! les résultats de cette journée feront bientôt foi si le Corps législatif est digne de préparer votre bonheur et s'il le peut.

Un silence suivit la lecture de cette affiche. Tous se regardaient avec étonnement : il était évident qu'il y avait hésitation dans la foule sur la façon dont elle devait accueillir ce décret qui, à bien prendre, la touchait fort peu. Que lui importait que le conseil des Cinq-Cents siégeât à Paris ou à Saint-Cloud?

L'afficheur venait de poser une autre affiche au-dessous de la première.

— C'est une proclamation du général Bonaparte! cria une voix.

— Du général Bonaparte! répéta la foule en frémissant.

Ce nom illustre avait déjà la propriété d'électriser tous les cœurs :

— Lisez! lisez! cria-t-on.

— Citoyens! commença Louis d'une voix frémissante, le conseil des Anciens, dépositaire de la sagesse nationale, vient de rendre le décret ci-joint!

Il y est autorisé par les articles 102 et 108 de l'acte constitutionnel.

Il me charge de prendre des mesures pour la sûreté de la représentation nationale.

Sa translation est nécessaire et momentanée.

Le Corps législatif se trouvera à même de tirer la représentation du danger imminent où la désorganisation de toutes les parties de l'administration nous conduit.

Il est besoin, dans cette circonstance essentielle, de l'union et du concours des vrais patriotes...

Ralliez-vous autour de lui : c'est le seul moyen d'asseoir la République sur les bases de la liberté civile, du bonheur intérieur, de la victoire, de la paix.

Signé : BONAPARTE.

Contre-signé : ALEXANDRE BERTHIER,
sous-chef d'état-major.

Louis, en achevant, se tourna vers la foule haletante :

— Vive le général Bonaparte! cria-t-il.

— Vive le général Bonaparte! répéta la foule avec ce même élan qui, quelques décades auparavant, avait fait vibrer les échos du quartier, alors que l'annonce du retour du général en chef de l'armée d'Égypte arrivait aux halles de Paris.

— Mon Dieu! mon Dieu! mais qu'est-ce qui va donc se passer! murmura Rose avec inquiétude.

— Rien de mauvais, ma jolie mignonne! répondit Louis en se glissant à travers les rangs de la foule.

— Louis, vous allez rester!

— Non, Rose! je vais remonter à cheval et rejoindre mon régiment.

— Mais... commença la jeune fille.

— Oh! il le faut, Rose, interrompit Louis; je suis soldat, et mon général a peut-être besoin de moi!

— Quand reviendrez-vous, au moins?

— Ce soir, je vous le promets!

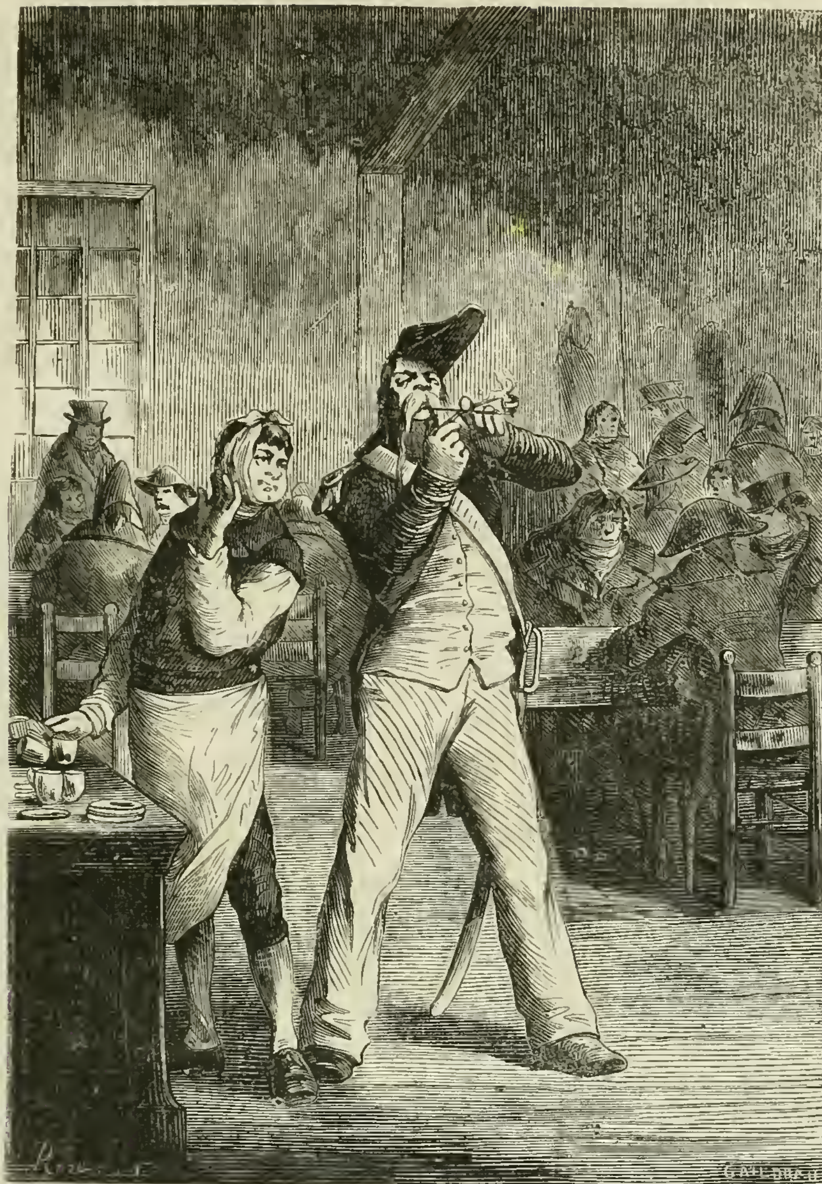
— Jurez-le-moi, quoi qu'il arrive, vous viendrez!

— Je vous le jure.

— Alors, retournez à votre régiment! dit Rose en étouffant un soupir.

Louis lança à la jeune fille un regard tellement expressif que Rose ne put en supporter l'éclat; elle devint rouge comme une fraise en mai, et elle détourna la tête.

Louis s'était élancé à cheval et partait au grand trot.



— Souviens-toi de ce que je t'ai dit! murmura-t-il. (Page 231.)

Rose, revenue sur le seuil de la boutique, le suivait des yeux avec une attention telle qu'elle ne vit pas madame Gervais s'approcher de l'endroit où elle se tenait. L'excellente femme regarda Rose, surprit la direction de ses yeux, sourit doucement, et pressant Rose dans ses bras :

— Tu l'aimes! murmura-t-elle.

Rose tressaillit, et l'émotion intérieure qu'elle ressentit fut telle qu'elle frissonna et parut sur le point de s'évanouir.

— Enfant! dit madame Gervais avec une adorable expression de sympathique tendresse. Crois-tu que je veuille te gronder? Non; ce que je veux, c'est que tu n'aies pas de secret pour moi qui suis ta mère. Réponds-moi, *jolie mignonne :* tu l'aimes?

Rose avait le visage enfoui dans l'épaule de madame Gervais; relevant doucement la tête avec un mouvement empreint d'une grâce adorable, elle approcha ses lèvres roses de l'oreille de son interlocutrice :

— Je ne sais pas si je l'aime, murmura-t-elle; tout ce que je sais, c'est que si je ne devais plus le revoir... je mourrais!

— Chère enfant!

— Est-ce que c'est l'amour cela? dit Rose avec une naïveté charmante.

Mme Gervais sourit.

— Dame!... fit-elle, je crois que oui!

— Oh! dit Rose avec une expression de pudeur angélique.

— Bah! dit madame Gervais en lui caressant les cheveux, tu peux l'aimer!

— Pourquoi? demanda Rose en se dégageant tout à coup et en regardant fixement Mme Gervais.

— Tu veux le savoir?

— Oh!... oui... Pourquoi puis-je... l'aimer?

— Parce qu'il t'aime, lui?

Rose étouffa un cri et cacha de nouveau sa tête dans le sein de madame Gervais.

Pendant que cette petite scène intime se passait dans le magasin du bonnetier, la foule, grossissant, recommençait la lecture du décret et de la proclamation, et à chaque lecture, comme à la première, le nom du général adoré électrisait la foule.

Dans ce cri de : *Vive Bonaparte!* qui s'échappait de toutes les bouches, il y avait une telle expression d'a-

mour, de confiance, de joie, que certes celui qui inspirait cet amour, cette confiance, cette joie, eût pu avoir le droit de se dire à cette heure le maître adoré de la France.

Gervais était demeuré avec les plus tenaces lecteurs, il épelait la proclamation, il en pesait tous les mots, il en analysait toutes les expressions avec son intelligence ordinaire.

— Oh! disait-il, le général Bonaparte! Quand je pense que mon épouse lui a vendu des bas! oui, des bas; car il porte des bas comme vous et comme moi... voilà ce qu'il y a d'étonnant!

— Et dire que nous avons pourtant voyagé en carrabas avec lui! dit une voix.

Gervais se retourna.

— Tiens! Gorain! s'écria-t-il. C'est ma foi vrai. ce que tu dis là!

— Nous avons été à Versailles avec le général, qui n'était pas général alors...

— Pas plus que nous n'étions munitionnaires nous-mêmes, dit Gervais en prenant le bras de son ami et en l'entrainant loin des groupes tumultueux.

— A propos, as-tu revu Fouché, toi?

— Non; et toi?

— Moi non plus. Fouché, cet excellent Fouché, ce parfait Fouché! dit Gorain en arrondissant les coudes avec complaisance. En voilà un ami! Aussi, tant pis! je ne dis plus le citoyen Fouché, je dis Fouché tout court.

— Ah! quel cœur! s'écria Gervais.

— Et dire que grâce à lui nous allons être des munitionnaires en premier, en vrai premier!

— C'est pourtant vrai!.., ce sera superbe!

— Décidément ce Thomas se moquait de nous!

— Il nous eût fait languir dans la seconde classe.

— Tandis que maintenant...

— Dame! avec Fouché pour ami et avec le général Bonaparte!... Décidément c'est un bien grand homme!

— Oui, je n'avais pas voulu le dire jusqu'ici, mais bah! je le dis tout de même.

— A propos! il faut penser à ce que nous a recommandé Fouché.

— Oui, je ne l'oublie pas! Allons tout de suite au rendez-vous. .

— Tu es sûr que Thomas y sera!

— Tiens! il me l'a promis, pas plus tard qu'hier.

— Mais il faut être adroit.

— Oh! tu penses!

Tout en causant et en se tenant bras dessus, bras dessous, les deux bourgeois avaient remonté la rue Saint-Denis et atteignaient le boulevard.

Le boulevard était encombré de troupes qui se dirigeaient vers la rue du Mont-Blanc. Infanterie et cavalerie avançaient lentement: c'était toute la 17e division qui se rendait à la place de la Révolution et aux Champs-Élysées, pour y être passée en revue par le général Bonaparte.

Des temps d'arrêt, résultant, comme toujours de la marche d'une foule imposante, rendaient souvent la colonne stationnaire.

Au moment où Gorain et Gervais débouchaient sur le boulevard, le régiment de chasseurs, auquel appartenait le jeune de Niorres, était à la hauteur de la porte Saint-Denis. Sur l'un des bas-reliefs de la porte même, on voyait une grande affiche jaune fraîchement collée.

En dessous de cette affiche, placée très haut, étaient deux bornes de pierre. Un soldat, un gigantesque tambour-major, en grand uniforme, avec ses plumets retombant, se dressant, se mêlant et s'emmêlant, était monté sur ces deux bornes, un pied sur l'une, un pied sur l'autre, dans la position du colosse de Rhodes.

Les deux mains derrière le dos, et les tenant réunies sur la pomme de cuivre d'une canne gigantesque, le tambour-major dessinait sa longue silhouette sur la muraille noircie et sur l'affiche jaune.

— C'est ici comme en Italie et en *Égypte*! criait-il. Attention, vous autres! Le général en chef vous fait la politesse de s'intéresser à vos aimables personnes; c'est adressé *péremptoirement* et radicalement à l'armée de Paris dont auquel nous avons celui d'appartenir. Attention! mes amis...

— Nous t'écoutons! crièrent des cavaliers en entourant le tambour.

— Et dire, reprit Rossignolet en se redressant, qu'il n'y a pas dans toute la cavalerie une seule peau d'âne! C'est humiliant pour vous, mes enfants, je comprends et j'apprécie votre chagrin sincère!

— De quoi! de quoi! fit un vieux brigadier en s'avançant. On s'en fiche et on s'en contrefiche de ta peau d'âne... on a ses trompettes!

— Hein? dit Rossignolet en se retournant et en toisant son interlocuteur. Ne médis pas de la peau d'âne, l'ancien: ça pourrait écorcher la tienne!

— Est-ce que c'est avec ton briquet que tu te chargerais de l'agrément? dit le brigadier avec un sourire moqueur.

— Mon briquet est peut-être plus court que ton bancal, répondit le tambour-major, mais il est aussi solide; et la preuve c'est qu'il revient des Pyramides, tandis que le tien a baguenaudé en France... comme un propre à rien!

— Ouich! Voyez-vous ces *relintintins* de l'Égypte! ça se donne l'agrément de se moquer des anciens du Rhin! Et pendant que ça se graissait la carcasse avec les nègres, nous nous brossions aux frontières, nous!

— De quoi? Crois-tu pas qu'on se croisait les bras sur les bords du Nil?

— Ça vous a la langue dorée parce que ça revient de loin!

— Va donc manger de la choucroute avec tes *quinze-reliques*!

— Tiens! le Rhin vaut bien le Nil.

— Et ceux du Rhin valent peut-être mieux que ceux d'Italie?

— C'est mon avis

— Tonnerre!

— De quoi!

Ces deux répliques, lancées avec une intonation menaçante, se croisèrent dans l'air comme deux boulets se rasant.

— Pousse-cailloux de malheur! dit le brigadier.

— Gros-talons de je ne sais quoi! répondit le major.

— Demain, si on allait au bois de Vincennes?

— On ne m'y trouverait pas, vu que je suis de service; mais après-demain, comme qui dirait sur le coup du matin.

— Route de Fontenay-sous-Bois!

— Ça va, l'ancien!

— J'aurai des amis.

— Et moi aussi.

— Et on prouvera que des gros talons savent mettre au pas les pousse-cailloux!

— On verra voir!

Et, après cet échange de paroles aimables, Rossignolet, adressant un geste gracieux au brigadier, se retourna vers la muraille. Il était toujours demeuré grimpé sur les deux bornes; il avait donc l'affiche à la hauteur des yeux.

— Attention! dit-il, et puisqu'il n'y a pas de caisse... on s'en passera!

XLV

LA RUE CHANTEREINE.

— Soldats, commença Rossignolet en lisant la proclamation, le décret extraordinaire du conseil des Anciens est conforme aux articles 102 et 103 de l'acte constitutionnel.

Il m'a remis le commandement de la ville et de l'armée.

Je l'ai accepté pour seconder les mesures qu'il va prendre et qui sont toutes en faveur du peuple.

La République est mal gouvernée depuis deux ans.

Vous avez espéré que mon retour mettrait un terme à tant de maux; vous l'avez célébré avec une union qui

m'impose les obligations que je remplis; vous remplirez les vôtres et vous seconderez votre général avec l'énergie, la fermeté et la confiance que j'ai toujours vues en vous.

La liberté, la victoire et la paix replaceront la République française au rang qu'elle occupait en Europe et que l'ineptie ou la trahison a pu seule lui faire perdre.

Signé : le général commandant la 17e division militaire :

BONAPARTE.

Contre-signé par le chef d'état-major général :

BERTHIER.

— Enlevez, un roulement! cria Rossignolet en s'interrompant.

Et, pour remplacer la batterie du tambour qu'il regrettait si fort, le major exécuta avec sa langue et ses doigts une série de ra et de fla à rendre enragé, ainsi qu'il le disait lui-même.

Vive le général!

— Les beaux jours vont donc revenir! reprit Rossignolet.

— En attendant que les beaux jours reviennent, tu te souviendras de notre rendez-vous, pousse-cailloux, dit le vieux brigadier.

— On tâchera, répondit Rossignolet en se redressant.

Gorain et Gervais, qui s'étaient approchés, avaient entendu ces deux dernières phrases.

— Un rendez-vous, dit Gervais en souriant d'un air aimable. Encore quelque partie fine, citoyen Rossignolet.

— Juste! dit le major en se retournant. Tiens! c'est les amis, le grand sec et le petit gros!

— Ah! dit Gorain, nous vous surprenons au moment où vous tirez votre plan pour aller vous amuser.

— Comme tu dis, l'ancien, partie fine premier choix; agrément en grand!

— Ah! que vous autres guerriers vous savez vous amuser; ce n'est pas nous autres, pauvres bourgeois, qui saurions...

— Avoir ce genre d'agrément? interrompit Rossignolet. C'est probable... Mais au fait, une idée, voulez-vous en être?

— De quoi? demanda Gervais.

— De la partie, avec le camarade et d'autres amis; ce sera amusant!

— Tope là! convenu. C'est pour après-demain matin J'irai vous prendre chez vous et nous filerons ensemble!

— Convenu! dit Gervais.

— Ce sera drôle! dit le vieux brigadier en mordant sa moustache.

La colonne se remettait en marche. Les deux bourgeois, effrayés de se trouver au milieu des chevaux qui piaffaient, se hâtèrent de se réfugier sur le bas côté du boulevard.

En avançant vers la rue de la Chaussée-d'Antin, l'affluence augmentait dans des proportions considérables. A chaque instant, on voyait passer, au milieu des curieux qui se pressaient, des généraux à cheval, en grand uniforme, entourés de leur état-major. Officiers de tous grades et de toutes armes se saluaient et marchaient, suivant tous une même direction : celle de la rue Chantereine.

De tous côtés, sur tous les murs, on voyait coller des affiches, les unes imprimées, les autres écrites à la main, qui toutes exprimaient un même vœu, témoignaient un même désir, celui de voir le peuple entier se rattacher à la fortune du héros dont le nom, la gloire, le génie, pouvaient seuls assurer l'existence de la République.

Puis, à ces placards s'ajoutaient deux autres proclamations, l'une de l'administration centrale du département de la Seine :

Ce jour n'est point un jour d'alarmes, disaient les magistrats du peuple; c'est celui qui proclame, au contraire, une restauration générale.

L'autre proclamation était signée de Fouché, le ministre de la police générale :

Que les faibles se rassurent, disait-elle, il sont avec les forts.

— Mais, disait Gorain, qu'est-ce que cela veut dire? qu'estce qui ce passe?

— Dame, je ne sais pas, répondit Gervais; allons toujours, nous verrons.

Et les deux amis continuèrent leur marche, pressés par la foule qui les entourait, dans la direction de la rue Chantereine. Plus ils avançaient et plus ils voyaient défiler des groupes brillants d'officiers, tous le visage animé, l'air joyeux et le regard assuré.

Comme ils atteignaient l'endroit où la rue de la Chaussée d'Antin se croise avec la rue de Provence, Gervais poussa un cri :

— Ah! voilà le petit Niorres, dit-il en désignant un jeune cavalier qui demeurait stationnaire au milieu de la rue; je vais lui demander si...

Un choc violent, reçu par le bourgeois, arrêta la parole sur ses lèvres.

— Eh bien! eh bien! fit-il en se rattrapant à Gorain pour ne pas tomber.

C'était un soldat, courant à toutes jambes, qui venait de se heurter contre les deux amis. En ce moment Louis s'était retourné; en apercevant le soldat, il poussa son cheval vers lui.

— Gringoire! cria le jeune maréchal des logis, tu as quitté le colonel?

— Ah! maréchal, dit le soldat en s'arrêtant, quelle chance de te retrouver. Je courais chez le général pour...

— Mais qu'y a-t-il?

— Il y a que le colonel veut se tuer!

— Se tuer! s'écria Louis.

— Oui; il a préparé ses pistolets et il est en train de faire son testament.

— Mon Dieu! s'écria Louis en frémissant.

— Tout ce que j'ai pu dire ou faire n'a servi à rien, poursuivit Gringoire. Le colonel ne m'a pas caché sa résolution, qu'il dit être inébranlable. Alors, ne sachant que faire, je me suis mis à courir après toi et après Rossignolet.

— Le colonel, dit Louis; où l'as-tu laissé?

— Dans sa chambre, en train d'écrire, avec ses pistolets à côté de lui!

— Je vais!... s'écria Louis en lançant son cheval.

Mais il arrêta l'animal avec une saccade tellement brusque que le cheval faillit manquer des quatre pieds. Le contraignant à faire une tête à la queue, il partit au galop dans la direction de la rue Chantereine, laissant Gringoire seul, au milieu de la rue.

Louis passait au milieu des groupes, les tournant, les traversant, les dépassant avec une adresse merveilleuse. La rue Chantereine était tellement encombrée que Louis fut forcé de modérer l'allure de son cheval.

Bientôt même il s'élança à terre, confia l'animal aux mains d'un soldat qui passait et se précipita vers l'hôtel du général Bonaparte.

Les abords étaient obstrués, mais le jeune soldat parvint néanmoins à se glisser jusque dans la cour qui regorgeait de généraux et d'officiers.

Louis gravit les marches du perron et voulut entrer dans l'hôtel; mais l'encombrement des salons était tel qu'il ne put passer.

— Je veux voir le général, dit-il, d'une voix forte; il faut que je lui parle!

— Attends, il va venir, répondit une voix.

Effectivement, un frémissement parcourut la foule des généraux, des officiers de tous rangs et de toutes armes qui se trouvaient là réunis. Moreau, Macdonald, Berthier, Lannes, Murat, Leclerc, toute l'élite enfin de ce brillant état-major qui entourait l'illustre général était là rassemblée. C'était un véritable cortège d'étoiles venant saluer le soleil levant.

Au moment où Louis s'arrêtait, ne pouvant passer, un homme, vêtu en habit bourgeois et dont la tenue contrastait autant avec les uniformes qui l'entouraient, qu'avec

ses allures essentiellement militaires, se fit jour jusqu'au premier salon.

— Sérurier ! s'écria Lannes en voyant le nouveau venu. Comment se fait-il que tu ne sois pas en uniforme ?

— Je ne savais pas, répondit le général; mais, attends, ce ne sera pas long.

Et redescendant dans la cour :

— Donne-moi ton habit, mon brave, dit-il à un soldat qu'il jugea être de sa taille.

Le soldat obéit avec empressement. En ce moment, un mouvement se manifesta dans les rangs serrés de la foule.

XLVI

LA REVUE.

— Le général ! le général ! cria-t-on de toutes parts.

Les goupes s'écartèrent et le général Bonaparte apparut sur le perron. Il tenait à la main un papier ouvert. Le citoyen Cornet, messager d'État, était près de lui ; c'était ce citoyen qui venait d'apporter au général le décret rendu par le conseil des Anciens et qui l'investissait du commandement de la 17e division.

Bonaparte, d'une voix ferme, lut le décret dans son entier, puis, quand il eut achevé :

— La France est en danger ! ajouta-t-il ; j'ai juré de sauver la patrie : puis-je compter sur vous pour me donner votre aide?

— Oui ! oui! s'écria-t-on de toutes parts, et des épées nues s'agitèrent dans les airs, tandis que des acclamations frénétiques s'échappaient de toutes les poitrines.

Alors le général s'avançant vers Lefebvre, qui avait commandé jusqu'alors la division, et que le décret venait de placer sous ses ordres:

— Eh bien ! Lefebvre, lui dit-il, vous, l'un des soutiens de la patrie, la laisseriez-vous périr?... Non, n'est-ce pas? Unissez-vous à moi pour m'aider à la sauver.

— Oui, oui ! dit Lefebvre avec émotion.

— Tenez! continua Bonaparte en présentant un sabre qu'il tenait à la main, voilà le sabre que je portais aux Pyramides : je vous le donne comme un gage de mon estime et de ma confiance.

— En avant! cria Lefebvre en agitant le sabre.

Il n'achevait pas, qu'au milieu de l'émotion qui s'était saisie de tous les assistants, qu'au milieu du va-et-vient, du tumulte qui régnait dans la cour, un homme surgit et s'élança comme une flèche sur le perron.

— Fouché ! dit Bonaparte en entraînant le nouveau venu dans un petit salon voisin.

Talleyrand était là, seul, assis devant une table et écrivant.

— Général ! dit Fouché, permettez-moi encore de vous renouveler l'assurance de mon profond dévouement.

— La patrie a besoin de tous nos efforts! répondit le général ; qu'avez-vous fait ce matin ?

— J'ai dû prendre des mesures de sûreté et de prudence en vue des événements. J'ai ordonné la fermeture des barrières de Paris, afin que personne ne puisse entrer ni sortir, et j'ai suspendu le départ des courriers et des voitures publiques jusqu'à nouvel ordre.

Bonaparte fit un geste d'impatience.

— Ces précautions sont inutiles ! s'écria-t-il avec colère. Pourquoi fermer les barrières ? pourquoi attenter ainsi à la liberté de la ville, pourquoi suspendre le cours ordinaire des choses ? Est-ce donc un complot qui éclate ? Non, c'est la volonté de tout un peuple qui s'énonce, et cette volonté peut se manifester au grand jour. Je marche avec la nation, je ne veux qu'elle pour guide et pour appui, je ne veux, je ne dois compter que sur elle ! Faites ouvrir les barrières et laissez partir les courriers, je monte à cheval et je vais aux Tuileries prêter serment au Conseil des Anciens, ainsi que mon devoir l'exige.

Bonaparte quitta le petit salon. Fouché et Talleyrand se regardèrent.

— Vous répondez de Paris ? dit vivement le diplomate.

— Pardieu ! tout Paris est pour le général, comme toute la France, répondit le ministre de la police.

Puis, se penchant vers l'oreille de Talleyrand :

— Quoi qu'il arrive, dit-il à voix basse, me promettez-vous de me conserver mon portefeuille?

— Oui, si vous me promettez, à titre de réciprocité, de me conserver aussi celui que je vais prendre.

— C'est une alliance.

— Offensive et défensive.

— Vous avez ma parole !

— Et vous la mienne.

Les deux hommes rentrèrent dans le grand salon. Le général descendait le perron pour aller monter à cheval.

En ce moment un jeune maréchal des logis se précipita pour tenir l'étrier.

— Ah ! c'est toi, Niorres, dit le général en s'élançant en selle.

— Mon général, dit le jeune homme avec une émotion intraduisible, mon colonel veut se tuer!

— Bellegarde ?

— Oui, mon général! Il va se brûler la cervelle : sauvez-le !

— Qu'il vienne !

— Il ne veut pas !

Le général se retourna vers l'un de ses officiers d'ordonnance :

— Marmont, dit-il, rendez-vous sur l'heure chez le colonel Bellegarde ; dites-lui que je lui ordonne de monter à cheval et de venir aux Tuileries : que je le veux, entendez-vous ?

L'officier d'ordonnance s'élança.

— Merci, mon général ! balbutia Louis.

Le général, entouré de Moreau, de Lannes, de Macdonald, de Berthier, de Murat, de Leclerc, quitta alors son hôtel au bruit d'acclamations frénétiques. Quelques instants après, il arrivait aux Tuileries.

Le Conseil des Anciens l'attendait, réuni dans la salle des séances. L'entrée de ce jeune héros, entouré de ses lieutenants, produisit sur l'assemblée la sensation la plus forte.

— Citoyens représentants, s'écria le général en se présentant à la barre, la République allait périr, votre décret vient de la sauver !... Malheur à ceux qui voudraient s'opposer à son exécution : aidé de tous mes compagnons d'armes, rassemblés ici autour de moi, je saurais prévenir leurs efforts. On cherche en vain des exemples dans le passé pour inquiéter vos esprits ; rien dans l'histoire ne ressemble au dix-huitième siècle, et rien dans ce siècle ne ressemble à sa fin... Nous voulons la République, mais nous la voulons fondée sur la vraie liberté, sur le régime représentatif. Nous l'aurons, je le jure en mon nom, et au nom de mes compagnons d'armes.

— Nous le jurons ! crièrent les généraux et les officiers formant cortège.

Ce discours achevé et accueilli par de chaleureuses acclamations, la séance fut levée aussitôt.

Dans le jardin des Tuileries, une partie de la garnison de Paris était rassemblée, attendant que le général commandant la passât en revue. L'affluence était extraordinaire ; un soleil splendide éclairait cette scène imposante.

L'agitation régnait partout, les nouvelles circulaient avec la rapidité de la foudre, se contredisant souvent, comme il arrive toujours en telle circonstance.

Parmi les curieux, Gorain et Gervais étaient au premier rang, écoutant, racontant, questionnant et interrogeant. Tout à coup Gorain poussa Gervais :

— Voilà Thomas ! dit-il à voix basse.

— Thomas ! répéta Gervais en tressaillant et en cherchant des yeux.

— Oui ; rappelle-toi ce que nous a dit le citoyen ministre.

— Eh ! chers amis, s'écria Thomas en s'avançant vers les deux bourgeois, je vous retrouve donc enfin ! Eh bien ! vous savez les nouvelles ? Les Cinq-Cents viennent de quitter la salle de délibération, mais ils courent le

uns chez les autres, ils forment des conciliabules, ils s'indignent en commun.. Ah! ah! les événements prennent les proportions les plus graves, savez-vous!

Des cris frénétiques interrompirent Thomas.

— Vive Bonaparte, vociférait-on de toutes parts.

Les soldats venaient de reprendre leurs rangs et le général s'avançait à cheval pour les passer en revue. L'enthousiame de ces troupes qui avaient presque toutes fait la campagne d'Italie sous ses ordres était immense; c'était une véritable ovation qui était faite au héros.

En voyant apparaître le général, la foule s'était précipitée. Le mouvement opéré avait séparé Thomas des deux bourgeois. Thomas s'était reculé, et sans attirer sur lui l'attention, il avait atteint le tronc d'un gros arbre planté sur le bord de la grande avenue, celle qui coupe le jardin en deux parties égales dans sa longueur et dans laquelle les troupes étaient rassemblées.

Comme Thomas touchait l'arbre contre lequel il s'adossait, deux hommes, se détachant de deux points différents de la foule, s'avancèrent vivement vers lui.

Un tumulte extraordinaire éclatait alors : on saluait le général et les cris semblaient provenir non seulement de la surface de la terre, mais encore du ciel, car toute une population s'était emparée des arbres et se pressait sur les grosses branches comme étant là aux premières loges.

— Et bien! dit vivement à Thomas l'un des deux hommes, avec un accent de reproche, est-ce ainsi que vous agissez?

— Attendez! répondit Thomas.

Et se retournant vers l'autre :

— Que font les faubourgs? demanda-t-il.

— Ils s'ameutent, dit l'autre. On les excite, on les pousse. Ceux du faubourg Antoine se rassemblent autour de Santerre. Partout on sème l'argent à pleine main...

— Mais il faut agir! reprit le premier des deux personnages.

— On agira, monsieur le baron, gardez-vous d'en douter.

« La partie est rude à jouer, mais elle le sera. Tout est prêt pour demain.

— Demain? Que fera-t-on?

— On aura organisé la révolution; seulement il faut de l'argent.

— Vous en aurez.

— Quand?

— Ce soir; venez me trouver.

— Service pour service, maintenant, cher monsieur de Grafeld, reprit Thomas. Vous avez promis au comte d'Adore de faire négocier ses traites sur Londres?

— Oui.

— Si vous le voyez aujourd'hui, dites-lui que vous ne pourrez faire partir votre courrier que dans trois jours. Qu'il garde donc les traites jusque-là.

— Pourquoi?

— Je ne puis vous le dire, mais je fais de cela une question *sine qua non*. Si vous refusez, je refuse de servir l'Autriche et l'Angleterre.

— J'accepte!

— C'est entendu. Demain Paris sera en pleine révolution, et, avant huit jours, les frontières seront dégarnies, mais ce soir vingt mille florins!

— Vous les aurez!

Les cris continuaient : le général achevait de passer sa revue. Le baron de Grafeld quitta les deux hommes et se perdit dans la foule.

— Pick! dit Thomas à son compagnon, regarde quel est l'homme qui tient son cheval immédiatement derrière celui du général Bonaparte.

— Le colonel Bellegarde! dit Pick avec étonnement.

— Je t'avais bien dit qu'il ne se tuerait pas.

— Alors?

— Alors il faut agir. Lui seul et le petit Niorres sont demeurés libres; Rossignolet a échappé, il faut qu'avant deux fois vingt-quatre heures ces trois hommes soient en notre pouvoir et alors... nous aurons complètement triomphé.

— Ils y seront!

Les deux hommes se séparèrent profitant d'un mouvement qui agitait la foule. Le général venait de rentrer au palais des Tuileries et la circulation, un moment interrompue, reprenait dans tous les sens.

Les curieux qui avaient envahi les branches descendaient et sautaient à terre. De l'une des basses branches du gros arbre contre le tronc duquel était appuyé Thomas quelques instants auparavant, s'élança un jeune homme au teint basané, aux grands yeux noirs pleins de feu.

Ce jeune homme portait des moustaches longues et fines qui abritaient la lèvre supérieure et s'en allaient en pointe.

Suivant de l'œil la direction qu'avait prise Thomas, il allait bondir, quand un nègre mal vêtu, débraillé, se glissa dans la foule et apparut au loin, suivant la direction prise par Thomas.

Alors, le jeune homme s'arrêta et tournant ses regards d'un autre côté, il aperçut Pick traversant le jardin Sans hésiter, il se précipita sur les traces de l'ex-agent de M. Lenoir.

En ce moment, le jeune maréchal des logis des chasseurs à cheval quittait le jardin des Tuileries, et disparaissant au galop dans la direction des Champs-Élysées.

XLVII

AUX TUILERIES.

Pour bien comprendre la portée de cet acte immense dans l'histoire moderne de notre pays et qui, sous la simple dénomination *du* 18 *brumaire*, peut être considéré à bon droit comme l'ouverture d'une ère nouvelle, il faut se reporter par l'esprit de la pensée à cette époque où la désorganisation était complète sous tous les rapports et faisait désirer impérieusement par toutes les classes le rétablissement de l'ordre.

Battue au dehors par la coalition, presque bouleversée au dedans par les partis, la République semblait menacée d'une chute prochaine. Il fallait nécessairement qu'une force surgît quelque part, soit pour dompter les factions, soit pour résister aux étrangers.

Cette force, on ne pouvait plus l'espérer d'un parti vainqueur. « Il ne faut plus de bavards, avait dit Sieyès, il faut une tête et une épée. »

Pour Sieyès, la *tête*, c'était lui; l'*épée*, c'était Bonaparte : il ne se doutait pas que le général devait être l'une et l'autre.

Une tête et une épée, c'était effectivement ce qu'il fallait pour sauver la France. Une épée, car la lutte avec l'Europe entière ne pouvait être que passagèrement suspendue; tout le monde le pensait, le devinait. Cette lutte devait recommencer bientôt. La victoire de Zurich n'avait pas sauvé la France. C'était un incident, un répit, et, au premier revers, les partis se fussent tous soulevés.

Une tête; car il fallait plus que des succès militaires, il fallait une réorganisation puissante à l'intérieur; il fallait enfin un chef politique à côté d'un général.

Or, comme homme politique, la réputation de Sieyès était alors immense. Comme chef militaire, le général Bonaparte n'avait rien à envier. C'est pourquoi l'accord de ces deux grands personnages paraissait être une garantie pour l'avenir; c'est pourquoi l'enthousiasme était grand parmi la population parisienne, et c'est pourquoi la proclamation de la commune avait eu raison de dire : « Ce jour n'est pas un jour d'alarmes, c'est celui d'une restauration générale. »

Laissant les soldats, encore sous l'impression que venait de produire sa présence, le général Bonaparte était rentré aux Tuileries et s'était rendu à la commission des inspecteurs des Anciens; celle des Cinq-Cents était également réunie.

En entrant dans la salle, le général déclara les commissions en permanence. Cambacérès, le ministre de la justice, prit la vice-présidence. Tous les généraux qui formaient l'état-major étaient présents.

Sieyès et Ducos, les deux directeurs qui venaient de donner leur démission, étaient là, causant au milieu d'un groupe.

« Il importe d'avoir une autre démission que la nôtre, disait Sieyès. Trois directeurs, formant la majorité, peuvent siéger : il faut que l'un des trois qui restent se démette pour éviter toute collision de pouvoirs.

— Gohier ni Moulins ne consentiront, dit Roger Ducos.

— Reste Barras.

— Je m'en charge, dit Talleyrand, en s'avançant. Je vais, avec l'amiral Bruix, lui faire entendre raison. »

Sieyès parla bas à Talleyrand qui sourit finement et partit avec l'amiral.

Pendant que ce colloque avait lieu rapidement dans un angle, le général Bonaparte, faisant asseoir Berthier devant lui, dictait des ordres rapides.

— Le général Murat, avec sa cavalerie et un corps de grenadiers, occupera Saint-Cloud, disait le général. Sérurier, avec la réserve, campera au Point-du-Jour.

Puis se tournant vers le premier des deux généraux :

— Murat, continua-t-il, prenez pour ordonnance le maréchal des logis Niorres. Je vous le recommande ; c'est lui que vous m'enverrez, si besoin est. Je viens de l'expédier à Saint-Cloud pour donner des ordres au château. Vous l'y retrouverez.

Les deux généraux sortirent vivement.

— Lannes, continua Bonaparte, je te donne le commandement des Tuileries.

Lannes s'élança au dehors; Moreau était près du général Bonaparte. Celui-ci le prit par le bras et l'entraîna dans une embrasure de croisée.

— A vous, Moreau, lui dit-il, la mission la plus importante : il s'agit d'éviter un conflit qui pourrait être fatal à la France dans la situation actuelle. Je compte sur votre prudence et sur votre dévouement pour agir dans cette occasion difficile. Vous allez vous rendre au Luxembourg avec cinq cents hommes, afin de veiller à la sûreté des deux directeurs, Gohier et Moulins, qui, au milieu de l'effervescence populaire, pourraient courir quelque danger. J'estime ces deux hommes, bien qu'ils ne m'aiment pas. Faites-leur comprendre que le bien de la patrie veut qu'ils n'essayent pas de combattre les décisions prises par le conseil des Anciens.

Moreau s'inclina, promit d'obéir avec tous les ménagements désirables, et sortit pour aller exécuter les ordres reçus.

— Gohier et Moulins refusent de se démettre, dit Sieyès en s'avançant.

— Eh bien ! répondit Bonaparte, Moreau saura empêcher que la guerre civile ne soit provoquée. Il s'agit de sauver la France et l'entêtement de deux hommes ne saurait la perdre.

— Maintenant, reprit Sieyès, que fera-t-on demain à Saint-Cloud? Proposera-t-on l'ajournement des conseils avec un consulat provisoire ?

— Sans doute ; la constitution ne peut plus marcher, il faut une autorité plus concentrée et surtout un ajournement de tous les débats qui agitent la République.

— Général, dit un huissier en se présentant, le citoyen Bottot, secrétaire du directeur Barras, demande à être introduit.

— Qu'il entre ! s'écria Bonaparte.

Puis se tournant vers ceux qui l'entouraient :

— Barras voudrait-il résister, continua-t-il ; lui qui s'est proposé pour faire tout ce qu'on voudrait lui ordonner ? »

Bottot entrait, la tête haute, l'air arrogant. Les inspecteurs des conseils eurent un moment d'émotion, car de la démission de Barras dépendait peut-être la sécurité publique. Sans lui le Directoire, réduit à deux membres, n'existait plus.

— Vous m'apportez la démission du citoyen directeur? demanda Bonaparte.

— Non, général, répondit Bottot d'un ton superbe; je viens vous demander, au nom du citoyen Barras, ce que la France...

— La France, interrompit Bonaparte ; est-ce au nom de Barras que vous osez parler de la France? Et qu'en a-t-on fait de cette France que j'avais laissée si brillante? J'avais laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre; j'avais laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers; j'avais laissé les millions de l'Italie, j'ai trouvé des lois spoliatrices et la misère. Que sont devenus cent mille Français que je connaissais, tous mes compagnons de gloire? Ils sont morts !...

Ces paroles superbes atterrèrent le secrétaire de Barras, qui se retira éperdu. Une heure après, la démission du directeur arrivait aux Tuileries au moment même où Gohier et Moulins, les deux derniers directeurs, se présentaient devant les commissions.

— Je suis heureux de vous voir, citoyens, dit le général en les recevant avec une exquise politesse. Vous connaissez la situation des affaires ; la République compte donc sur la démission de vos emplois que vous apportez sans doute, car elle vous croit trop bons citoyens pour vous opposer à une révolution inévitable et salutaire.

— Nous ne venons, répondit Gohier, que pour travailler comme directeurs, à sauver cette République menacée.

— La sauver! et avec quoi ? demanda le général ; avec les moyens de la constitution qui croule de toutes parts?

— Qui vous a dit cela, général? Des gens qui n'ont ni le courage ni la volonté de marcher avec elle ?

Ainsi engagée, la conversation menaçait de devenir orageuse. En ce moment on fit demander Fouché : le ministre sortit, puis, rentrant presque aussitôt :

— Général ! dit-il à Bonaparte, on dit que les faubourgs sont en agitation, que des émissaires, répandant à flots l'or de l'Autriche, cherchent à amener un soulèvement.

— Vous entendez ? s'écria le général en se tournant vers les deux directeurs ; la République est menacée, la République est en péril, il faut la sauver, et je la sauverai, *je le veux !* Les directeurs Sieyès et Roger Ducos ont donné leur démission pour préserver la France de l'anarchie; Barras vient de donner la sienne. Que pouvez-vous faire?... vous êtes deux isolés, impuissants, vous ne pouvez rien! Je vous engage à ne pas résister.

Gohier redressa sa tête intelligente et fière.

— Général, dit-il, la patrie nous a nommés directeurs, nous ne déserterons pas notre poste, nous retournons au Luxembourg, où nous attendrons la décision de la volonté nationale.

Et saluant avec une certaine majesté, Gohier et Moulins quittèrent la salle.

— Marmont, dit vivement le général, veillez à ce qu'on rende les honneurs militaires à ces deux citoyens.

XLVIII

LE CAFÉ DE LA RUE COQUILLIÈRE.

— Ah! citoyens, voilà encore un quatrain qui est bien joli.

— Lis-nous cela, Gervais.

— Écoutez!

Quand le héros s'embarqua pour l'Égypte,
Combien de gens intriguait son départ!
Pour les uns il partit trop tard...
Pour les autres il revint trop vite!

— Ah! bravo ! bravo !

— Et celui-ci, dans le *Bien informé*, écoutez, citoyens :

Tel que Phébus naissant, dans un jour de brumaire
Dissipe d'un rayon des nuages épais,
Tu fis sur l'horizon, dans ce jour salutaire,
Briller l'aurore de la paix.

— Voilà le bouquet, citoyens, il y a un jeu de mots ravissant à la fin :

Je me disais l'autre jour, *a parte*,
Quand de nos maux verrons-nous donc le terme!
Lors un esprit me répond, *a parte*,
Bientôt... bientôt un héros juste et ferme
Viendra chasser hors de votre cité
Tous les brigands, les loups qu'elle renferme,
Et vous rendra votre tranquillité.
Ah! vive Dieu! c'est un *bon a parte*!

— Ah! ah! très joli! s'écria-t-on; dans lequel est-il celui-là?

— Dans le *Journal des hommes libres*.

— En voilà une journée!

— Est-ce que tu étais aux Tuileries, Gorain?

— Oui! j'y étais avec Gervais, à preuve que nous y avons rencontré notre ami Thomas, pas vrai, Thomas?

— Certainement.

Cet échange de paroles, de quatrains, de pièces de vers, avait lieu dans la grande salle d'un café situé rue Coquillière; c'était là que Gorain et Gervais avaient, depuis quelque temps, pris l'habitude d'aller passer leurs soirées.

Ce soir-là était celui du 18 brumaire, et tout Paris était sous l'impression du grand événement en train de s'accomplir. De nombreux soldats occupaient des tables en compagnie de bourgeois, car cette journée mémorable avait amené une fusion entre ces deux classes de la société.

— Citoyens, reprenait Gervais qui, voulant dignement fêter la solennité, avait cru devoir offrir un punch à quelques amis; citoyens, vous voyez bien ce jeune maréchal des logis; eh bien! c'est un ami du général en chef, un héros; oui, citoyens! Ils ont été nommés caporaux le même jour; n'est-ce pas, mon ami Niorres?

— La preuve, c'est que j'y étais et que c'est moi qui ai donné les galons au général.

— Ah! dit une voix sonore.

— Alors, citoyen major, et toi, citoyen maréchal des logis, vous voudrez bien faire raison à un adorateur de votre général, qui vous propose de vider ce verre de punch à sa santé.

— Accepté, papa Thomas, dit Rossignolet.

— Volontiers, citoyen, ajouta Louis en s'avançant.

Les trois hommes trinquèrent; Thomas se pencha vers Louis :

— A la santé de la *jolie mignonne*! dit-il à voix basse.

Le petit soldat se redressa vivement; il avait le visage plus rouge que le revers de son uniforme. Ses yeux lancèrent des éclairs rapides.

— Là! là! dit Thomas; je n'ai pas voulu vous offenser, mon jeune ami. Je vois souvent Rose; je la trouve charmante et je dis que vous êtes un heureux coquin!

Puis, avant que Louis eût eu le temps de lui répondre, Thomas s'adressa à Rossignolet :

— A propos, major, ajouta-t-il, qu'est-ce qu'on m'a dit, que tu avais failli être victime d'un accident?

Rossignolet fronça les sourcils.

— Motus, dit-il, ne parlons pas de cela.

— Pourquoi?

— Parce que ça m'est impérieusement désagréable.

— Dites donc, respectable major, dit Gorain en s'avançant, c'est toujours après-demain que nous allons faire notre partie de Fontenay, pas vrai?

— Toujours, ami de mon cœur; et, toi-z-et ton compère, vous aurez de l'agrément, je vous le promets. Nous sommes vingt-quatre : douze Egyptiens et douze du Rhin. Ah! quel nanan.

— Je m'en réjouis d'avance! dit Gorain.

— Et moi donc, ajouta Gervais. Seulement, je ne le dirai pas à ma femme.

La porte du café venait d'être poussée et un homme s'était glissé lentement jusqu'à l'endroit où se tenait Thomas. Celui-ci adressa au nouveau venu un coup d'œil significatif.

Le nouveau venu tira de sa poche un mince papier, dont il fit voir l'extrémité passant entre ses doigts. Thomas se dirigea vers lui, et, prenant le papier, il le fit disparaître dans la paume de sa large main.

— Très-bien, dit-il après avoir examiné furtivement le papier, qu'il rendit à l'homme.

— Est-ce toujours pour cette nuit? demanda celui-ci.

Thomas désigna du regard Louis de Niorres et Rossignolet.

— Tu le vois bien, répondit-il, je suis prêt, moi; à vous à agir. J'attends; ils sont ici, je réponds d'eux!

Rossignolet, qui avait bourré sa pipe, cherchait du feu pour l'allumer. Traversant le café encombré de consommateurs, il était arrivé près de l'office au moment où Thomas et son compagnon échangeaient leur rapide dialogue. Un garçon de café, ou plutôt un garçon de cuisine se dessinait dans la demi-ombre de l'office, rinçant des verres et des tasses avec un entrain parfait.

Ce garçon avait une énorme mentonnière lui entortillant la tête; une joue gonflée d'une façon effrayante justifiait cette précaution. Tel qu'il était, l'homme devait être méconnaissable.

En voyant le major s'avancer, sa pipe à la main, le garçon s'empressa de prendre un morceau de papier et de le présenter tout enflammé au major.

— Voilà, citoyen, dit-il à voix haute.

Puis, à voix basse :

— Souviens-toi de ce que je t'ai dit, murmura-t-il.

Rossignolet fit un signe affirmatif.

— Louis ne sait rien?

— Non.

— Il ne faut pas qu'il sache; il est trop jeune.

XLIX

LE FEU DE CHEMINÉE.

— Mon cher et jeune ami, disait Thomas, qui était venu se rasseoir près de Louis, il faut que vous me donniez des nouvelles d'une personne à laquelle je m'intéresse au plus haut point, et que vous voyez fréquemment : je veux parler de cet excellent citoyen Maurice Bellegarde.

— Mon colonel! dit Louis.

— Oui, j'ai appris qu'il était fort malade.

— Il va mieux.

— En vérité? j'en suis enchanté. Mais, franchement, croyez-vous que le mieux se continue?

— Pourquoi non? dit Louis, qui se tenait évidemment sur la réserve.

— Mon Dieu! parce que le colonel adorait sa pauvre femme, et que le coup cruel qui l'a frappé est de ceux qui, parfois, ne pardonnent pas.

— Hélas! dit Louis en soupirant.

— Cependant il va mieux, c'est déjà quelque chose, et je fais des vœux ardents, croyez-le, pour que ce mieux se continue.

Tandis que Thomas et Louis échangeaient ces paroles, Gervais, prenant sur une table voisine un plateau encombré de verres, au milieu desquels trônait un bol de punch aux trois quarts vide, Gervais s'était avancé vers la table occupée par le maréchal des logis et son interlocuteur :

— Vous voulez bien me faire une petite place? dit-il d'un air tellement aimable, que les voisins du bonnetier le regardèrent avec une sorte de stupéfaction.

— Comment donc! fit Thomas avec un empressement non moins grand.

— C'est cela! dit Gorain en s'avançant à son tour : mettons-nous à côté des amis, et chantons de petites bêtises! Bah! j'aime cela, moi!

— Gorain! dit Gervais d'un air scandalisé.

Puis, changeant de ton :

— Après tout, continua-t-il, si cela amuse notre ami Thomas, chantons, je le veux bien! Il n'y a pas de dames!

Les deux bourgeois se placèrent alors en face de Tho-

mas. Leur physionomie était épanouie, heureuse, souriante : il était évident que tout ce que la nature leur avait donné de facultés aimables, ils s'efforçaient de le déployer. Cela était tellement visible, que l'amabilité étrange des deux amis avait excité l'attention des consommateurs.

— Ah çà! disait l'un, avez-vous remarqué cet air de gaudissement empreint sur la figure sèche de Gervais? Et Gorain! ne dirait-on pas qu'il va embrasser Thomas!

— Cela est vrai! disait un autre. Ils ont l'air de faire la cour à Thomas tous les deux.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent lui vouloir?

— On ne sait pas, mais il est bien certain qu'ils doivent lui vouloir quelque chose.

— Ça, c'est sûr, car enfin ils ne seraient pas si aimables que cela sans cause.

La réputation des deux amis était faite, ainsi qu'on le voit. Ils étaient donc installés tous deux à la table occupée par Thomas et Louis, au moment où Rossignolet, qui avait allumé sa pipe, revenait également prendre place auprès du jeune maréchal des logis.

Thomas promena lentement ses regards sur chacun des quatre personnages qui l'entouraient, comme s'il les eût comptés intérieurement, puis ce regard, à demi voilé, à demi railleur, se reporta sur la porte de l'office du café qui était placée en face de lui.

Aux tables voisines, tout autour des cinq consommateurs, la conversation continuait plus animée sur les événements du jour.

— Il paraît, dit Gorain, que nous n'avons plus de directeurs?

— Oui, dit Thomas, s'il n'y a rien de nouveau d'ici à demain...

— Comment? firent les deux bourgeois en se rapprochant curieusement.

— Dame!... les faubourgs se remuent...

— Mais pour qui se remuent-ils? demanda Gervais.

— Ah voilà! on ne sait pas encore... mais cela se devine. Au reste, je le saurai tout à l'heure.

— Tu le sauras? Oh! tu nous le diras, mon bon petit Thomas. A des amis on ne cache rien, et nous sommes tes amis, n'est-ce pas, Gorain?

— Si nous sommes ses amis! c'est-à-dire que nous nous ferions couper en quatre pour lui!

Les deux bourgeois échangèrent un regard d'intelligence, comme pour se féliciter mutuellement.

— A propos, continua Thomas sans paraître avoir remarqué ce regard, comment va la *jolie mignonne*, mon cher Gervais? Voilà une jeune fille à laquelle je m'intéresse! J'ai connu son père, le pauvre Bernard, le teinturier! Et sa mère! ah! quelle femme!

Puis, se tournant vers Louis :

— Tiens, continua Thomas, c'était précisément à l'époque où les malheurs qui frappaient votre famille occupaient alors tout le monde.

— C'est pourtant vrai! dit Gorain.

— Je me rappelle cela comme si j'y étais! ajouta Gervais.

Louis avait tressailli, et une émotion très vive se lisait sur ses traits.

— J'ai parfaitement connu le père et la mère de Rose, continua Thomas, et j'ai eu l'honneur de voir quelquefois M. le conseiller de Niorres.

— Mon grand-père! s'écria Louis.

— Oui, je l'ai vu, ainsi que madame votre mère!

Louis poussa un soupir, pressa sa tête dans ses mains. Les paroles prononcées par Thomas réveillaient tous les cruels souvenirs d'un passé, que Charles, Henri, Blanche et Léonore avaient jadis raconté en détail au jeune orphelin.

— Ah! mon Dieu! s'est-il accompli des choses depuis ce temps-là! fit observer Gorain en secouant la tête.

— C'était l'époque où vous vouliez vous faire nommer échevins! dit Thomas.

— Chut! fit Gorain avec effroi.

— Bah! il n'y a plus de danger! on peut l'avouer...

— Mais, on ne sait pas...

— Et dire, reprit Gervais en faisant des gestes imposants, et dire que, depuis cette année de 85, moi qui vous parle, je suis allé chez les sauvages!

— Est-ce que tu en as mangé? demanda Rossignolet.

— Mangé quoi? répondit Gervais.

— Des sauvages! on dit que là-bas on te croque un homme comme un lapin. Est-ce vrai?

— Par exemple! s'écria Gervais avec indignation, je n'ai jamais mangé mon semblable!

— Ah! tu n'en sais rien!

— Comment, je n'en sais rien?

— Mais non! Tu as pu manger du fricot de sauvage sans savoir avec quoi que c'était fait, et, de même qu'à Paris on vous donne volontiers du chat pour du lapin, de même chez les sauvages on peut vous...

— Ah! saperlotte! ne dis pas cela! s'écria Gervais en faisant la grimace; ça me fait un remue-ménage...

— Ça se comprend, poursuivit l'imperturbable tambour-major; d'autant que, si c'est fait, il n'y a plus moyen d'y revenir, n'est-ce pas? Si tu as mangé de ton semblable en la personne d'un nègre, tu l'as bien avalé...

— Mais... mais... je n'avais jamais pensé à cela, moi! dit Gervais en se démenant sur sa chaise avec inquiétude.

— Aussi, pourquoi as-tu été chez les sauvages?

— Est-ce que c'est de ma faute!

— Comment? tu as été chez les sauvages sans le vouloir?

— Mais oui!

— Elle est forte celle-là.

— Mais c'est la vérité. Tiens, figure-toi qu'un soir j'étais dans mon arrière-boutique avec ma femme, en train d'exam...

— Gervais, Gervais, interrompit Gorain, tu en étais plus loin que cela!

— Et où donc en étais-je alors! dit Gervais, dont le punch embrouillait les idées; car, ainsi qu'on a dû facilement le remarquer, Gervais n'avait pas la tête forte.

— Tu es resté à Rouen... tu sais, à Rouen, où tu voulais prendre le coche de Paris?

— Ah! oui, ah! oui, je m'en souviens.

— Mais pourquoi étais-tu à Rouen? demanda Rossignolet.

— Parce que j'avais été à Saint-Cloud.

— Qu'est-ce que tu me chantes là?

— Je ne chante pas, je...

— Citoyen Gervais, interrompit une voix haletante, la citoyenne te demande à l'instant, sur l'heure.

Gervais releva la tête; Antoine était en face de lui. Le garçon de magasin venait d'entrer; il avait la figure pâle, très émue; il pouvait à peine respirer tant il avait dû courir.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Gervais.

— Le feu! le feu! dit Antoine.

— Le feu? répéta Gervais en devenant plus pâle que le col de sa chemise; le feu chez moi?

— Non! non! dans la cheminée du voisin. Mais ça sort gros comme mon corps, et les flammèches retombent dru comme grêle sur notre toit, et la citoyenne a peur, et il n'y a pas de danger : mais enfin elle vous demande.

— Tu m'assures qu'il n'y a aucun danger? dit Gervais en hésitant.

— Mais allez donc! dit Thomas.

— Nous vous accompagnerons, ajouta Louis.

— C'est cela, dit Rossignolet en frappant sur l'épaule de Gorain, qui paraissait fort peu désireux de bouger. Et toi, gros papa, leste et preste, en deux temps, tu feras la chaîne!

Et comme Gorain ne paraissait pas se presser, Rossignolet le prit sous le bras et l'enleva. Tous six quittèrent le café, se dirigeant vers la rue Saint-Denis.

En approchant de la partie de la rue où demeurait Gervais, on apercevait une foule compacte s'agitant dans les ténèbres que combattaient faiblement les quelques lanternes suspendues de distance en distance.



Quand Rossignolet en veut à un quidam, il faut que le quidam y passe! Compris, hein! (Page 236.)

Au-dessus des toits voltigeaient des étincelles, et une colonne de fumée rougeâtre s'élevait dans les airs, tourbillonnant comme l'éruption d'un volcan.

— Ah! mon Dieu, ah! mon Dieu, disait Gervais en ralentissant sa marche; mais il me semble que tout le quartier va brûler.

— Ce n'est pas la peine d'aller plus loin, ajouta Gorain en faisant des efforts pour soustraire son bras aux étreintes de Rossignolet.

— Mais allez donc! cria Louis en poussant Gervais; s'il y a du danger, il faut que nous soyons là.

— Ma femme y est... ça suffit... Elle est si intelligente, balbutia Gervais.

Entraîné, poussé par le jeune soldat, le pauvre bonnetier n'en continua pas moins sa route, en dépit de ses protestations. Enfin, ils atteignirent la boutique de Gervais. Là, l'émotion populaire était à son comble.

Le feu qui venait d'éclater dans une cheminée de la maison voisine était effectivement des plus violents. Cette maison était mitoyenne avec celle de Gervais, et ce qui rendait l'incendie plus dangereux, c'était que, précisément à l'étage où le feu avait pris, était établie une fabrique de cire à cacheter.

A cette époque le corps des sapeurs-pompiers n'existait pas encore. Il y avait à Paris l'administration des pompes, avec son inspecteur général, obéissant encore aux lois insuffisantes de 1735. Toutes ces pompes se trouvaient réunies dans un même endroit, et il fallait employer un temps fort long et se heurter contre une foule de formalités, avant d'obtenir leur secours; c'est là ce qui explique l'importance des incendies, qui, parfois, dévoraient tout un quartier, car une maison pouvait brûler dix fois avant que les pompes fussent en mesure de jouer.

Aussi, lorsque le feu prenait à une maison, la foule des voisins organisait le sauvetage, et rarement on dérangeait l'inspecteur général des pompes. Pour un feu de cheminée surtout, on n'allait jamais recourir à l'administration.

Ce soir-là donc, les habitants de la rue Saint-Denis, comptant sur eux-mêmes, s'efforçaient d'organiser les moyens de combattre l'invasion du fléau destructeur, au moment où Gorain, Gervais et leurs compagnons arrivaient sur le lieu du sinistre; mais jusqu'alors ces moyens

paraissaient fort peu efficaces : le feu de cheminée prenait, de minute en minute, des proportions de plus en plus inquiétantes.

— Ah! te voilà, s'écria Mme Gervais en voyant son mari. Vite! vite! il faut passer par chez nous pour s'assurer que le feu ne peut se communiquer par les planchers. Viens, les voisins sont en haut!

— Et Rose, où est-elle? demanda vivement Louis.

— Rose? répéta Mme Gervais; mais elle était là tout à l'heure, mon garçon. Elle sera remontée dans sa chambre.

— Non, non, dit la bonne, qui avait entendu, mademoiselle est dans la rue; elle vient de sortir.

— Rose! Rose! appela Louis en courant au milieu de la foule, tandis que Mme Gervais entraînait son mari.

— Allons, montons, vieux, dit Rossignolet en poussant Gorain.

— Mais saperlotte, je ne puis rien, dit Gorain en se défendant.

Le feu continuait plus intense: la foule augmentait aux abords de la maison de Gervais, et elle devenait si compacte que la circulation était rendue impossible.

L

ROSE

Une heure après, le feu était éteint, le danger était passé, et la foule commençait à s'écouler en se livrant à force commentaires : l'incendie qui avait failli dévorer le quartier et les événements de la journée portaient suffisamment aux conjectures et aux propos, pour que propos et conjectures ne pussent tarir de sitôt.

Une douzaine de femmes étaient rassemblées dans la boutique de Gervais, les volets étaient fermés, la porte était ouverte, et une chandelle, placée sur le comptoir, éclairait faiblement l'intérieur du magasin.

— Ouf! disait Thomas, qui, assis sur une chaise au milieu de la boutique, s'éventait avec son mouchoir, comme un homme venant de supporter une grande fatigue, je n'en puis plus, ma chère madame Gervais.

— Le fait est que vous êtes un habile homme, citoyen Thomas, répondit la bonnetière. Sans vous, je ne sais pas comment on s'en serait tiré. Vous avez monté sur le toit avec une audace qui me glaçait le sang dans les veines.

— Vous êtes bien bonne, ma chère madame Gervais. Mais l'ami Rossignolet en a fait autant que moi : il ne m'a pas quitté.

— C'est vrai! dit le major.

— Enfin, dit Gervais, le danger est passé : je pourrai dormir!

— Ah! ce n'est pas celui que vous avez couru qui pourrait vous priver de sommeil, toujours! dit aigrement Mme Gervais.

— Comment! ma bonne amie, mais il me semble que... pendant le feu...

— Laissez-moi donc tranquille! Quand le feu était au grenier, vous étiez caché dans la cave!

— Mais... mais... dit Gervais avec dignité, si j'ai cherché à préserver mes jours, ce n'est pas pour moi, grand Dieu! Ah! si j'étais garçon et libre! mais un homme marié, un commerçant se doit à sa femme, à ceux qui l'entourent... Ce n'est certes pas pour moi que je chercherais à préserver mon existence, je le répète!

— Mais où est donc Rose? dit Mme Gervais en cherchant de tous côtés.

— Tiens! dit une voisine, le fait est que je ne l'ai pas vue depuis le commencement de l'incendie.

— Rose! Rose! appela Mme Gervais.

— Mademoiselle! crièrent à la fois Antoine et la bonne.

— Mais où est-elle? reprit madame Gervais. Dans sa chambre? ah! si la pauvre petite s'était trouvée mal de peur!... Je vais aller moi-même...

L'excellente femme s'élança, tandis qu'Antoine et la bonne continuaient à appeler et à chercher dans la maison.

— Mais où donc est Gorain? demanda Gervais.

— Envolé! dit Rossignolet. Le gros papa s'est évanoui en voyant les flammèches, et, comme il était gênant, je l'ai déposé dans la rue, mais le grand air lui aura fait du bien, car il s'est mis à courir, et je crois qu'il court encore.

— Oui! dit Gervais d'une voix dolente, il ne peut pas voir ces choses-là... ni moi non plus, du reste!

— Mais Rose n'est pas là haut! dit madame Gervais en redescendant.

— Madame, je ne trouve pas mademoiselle Rose! dit la bonne en entrant d'un autre côté.

— Ni moi! ajouta Antoine.

— Mais où peut-elle être?

— Où est le citoyen Niorres? dit en riant Thomas.

— Ah! citoyen! dit madame Gervais d'un ton offensé.

— Rose! Rose! mais où est donc Rose? demanda une voix très émue.

— Louis! s'écria madame Gervais en voyant entrer le jeune maréchal des logis, vous n'avez pas vu Rose?

— Non, citoyenne! Elle doit être rentrée ici!

— Mais non!

— Elle n'est pas rentrée?

— Non!

— Mais on m'a assuré qu'elle venait de rentrer!

— Qui vous a assuré cela?

— Je ne sais pas... des gens qui étaient là et qui me la voyaient chercher.

— Mais où l'avez-vous laissée?

— Comment! vous n'étiez pas ensemble?

— Mais non, citoyenne! Quand nous sommes arrivés, j'ai demandé où était Rose. Vous m'avez répondu qu'elle était dans la rue. Je me suis élancé pour la retrouver et je l'appelais. « Elle est à droite! » me disait l'un; « elle est à gauche! » me disait l'autre. Et je courais à droite, et je courais à gauche, et je ne trouvais rien! J'ai parcouru toutes les halles : à chaque instant on me donnait des renseignements, mais tous étaient faux...

— Ah! voilà qui est curieux! dit Thomas.

— Et enfin vous ne l'avez pas trouvée? demanda madame Gervais.

— Non, répondit Louis. Comme je revenais on m'a dit qu'elle était rentrée, et...

— Mais je ne l'ai pas vue!

— Elle n'est pas dans la maison?

— Non!

Tous se regardèrent avec une sorte de stupeur, puis tous se mirent à chercher, fouillant la maison des caves aux greniers.

— Courez chez les voisins, chez nos amis! avait dit madame Gervais à Antoine et à la bonne.

Tous deux s'étaient élancés, tous deux revinrent : personne n'avait vu Rose depuis le commencement de l'incendie.

Plusieurs personnes se rappelaient qu'à cette heure où le feu éclatait, Rose s'était élancée dans la rue, appelant au secours. La foule envahissait la rue. Rose avait été vue parlant à des gens de la halle, et c'était tout...

— Dis-donc, major, dit Thomas en se penchant vers Rossignolet, la petite a beau être gentille, si on prétend qu'on l'a enlevée, je puis bien assurer que ce n'est pas toi, car je ne t'ai pas quitté d'une minute!

. . . .

Une heure s'écoula... Rose demeurait introuvable. On ne pouvait savoir ce qu'elle était devenue.

LI

A SAINT-CLOUD.

La nuit du 18 au 19 avait été fort calme. Le changement de gouvernement qui s'opérait était si bien dans l'esprit d'une immense majorité, que le premier moment d'agita-

tion passé, chacun attendit plein de confiance dans l'avenir.

Cet avenir cependant était encore incertain et gros d'orages. Les Cinq-Cents comptaient dans leur sein une soixantaine de jacobins renforcés, qui tous, désireux de revenir au bon temps de l'anarchie, devaient opposer la plus vive résistance à l'institution d'un gouvernement durable.

Irrités d'avoir été en quelque sorte exilés à Saint-Cloud par les Anciens, les Cinq-Cents se proposaient de tonner contre le coup d'État dont ils se prétendaient victimes.

Comme toujours, un accident intime faillit changer la fortune de cette mémorable journée.

Ce matin du 19 brumaire, le ciel était tout aussi radieux que la veille, et la route de Paris à Saint-Cloud était encombrée par les troupes, les voitures, les curieux qui se heurtaient, se pressaient, avançaient, causant sur les événements en prédisant le cours.

Trois salles avaient dû être préparées au palais : l'une pour les Anciens, l'autre pour les Cinq-Cents, la troisième pour la commission des inspecteurs et pour le général commandant la division.

Les deux conseils étaient convoqués pour ce même jour l'un à onze heures, l'autre à midi. Les ouvriers avaient travaillé toute la nuit pour achever de préparer les salles, et on avait affirmé que le travail serait terminé à dix heures du matin.

Les Anciens, en arrivant à onze heures, devaient donc trouver leur salle prête et entrer en séance immédiatement ; et les Cinq-Cents, arrivant à midi seulement, tandis que les Anciens seraient en séance, ne pouvaient donc avoir aucun rapport avec eux.

Cette combinaison avait été établie dans un but d'ordre, toujours pour éviter une collision fâcheuse, car il devait évidemment y avoir un sentiment d'animadversion entre les deux conseils depuis le décret rendu la veille par les Anciens.

A neuf heures les travaux s'avançaient rapidement et les premières troupes vinrent occuper le parc, se rangeant sur la terrasse du château. A la tête des grenadiers, formant l'avant-garde de la division commandée par les généraux Murat et Leclerc, marchait, les coudes écartés, la tournure déhanchée, balançant les épaules, son gigantesque plumet fendant les airs, un tambour-major de tournure tellement superbe, que les femmes et les hommes, les femmes surtout, se retournaient sur son passage et ne parvenaient pas toujours à étouffer le cri d'admiration qui était près de s'échapper de leurs lèvres. Ce tambour-major magnifique, c'était Rossignolet.

Le premier il franchit la grille, faisant faire le moulinet à sa canne et la lançant victorieusement dans les airs. Quelques minutes après, il s'arrêtait en face du palais et se posait triomphalement, les mains appuyées sur sa pomme. Les tambours avaient cessé de battre.

— Or donc, dit le major en caressant sa gigantesque moustache et en désignant de l'œil les bâtiments dans l'intérieur desquels on voyait, à travers les fenêtres ouvertes, les ouvriers achever leur œuvre ; or donc, c'est là que les avocassiers vont tout à l'heure se donner un coup de bec pour le bien du pays, en attendant que nous nous donnions, nous, un coup de torchon avec les Quinze-Reliques de l'Autriche. Chacun son idée, chacun son affaire; quant à moi, je dis que tous ces bavards-là ne servent pas à grand'chose et que tout le monde devrait être soldat.

— Oh! major, dit un tambour, si tout le monde était soldat, ce serait drôle!

— Ce serait joli, tapin.

— Eh bien, quand nous défilerions tous, qui est ce qui nous regarderait passer, si tout le monde était soldat?

— On se regarderait mutuellement, l'ancien, ou bien le gouvernement nous payerait des glaces en serre-file, comme qui dirait une ribambelle, pour que chacun se voie passer soi-même.

— Le fait est que ça ferait une fière armée si tout le monde était soldat! Mais les femmes?

— Toutes vivandières.

— Et les enfants?

— Tous enfants de troupe.

— Ça en serait des régiments de longueur!

— Tiens! reprit Rossignolet, si je n'ai pas la berlue, j'aperçois là-bas, se dirigeant de ce côté, une connaissance à moi!

Et élevant la voix :

— Eh! Thomas!... citoyen Thomas, cria le tambour-major, par ici!... je ne peux pas m'absenter.

Thomas, car c'était effectivement lui qui se dégageait de la foule encombrant les abords du château, aperçut le major et répondit à son appel par un geste amical. Thomas était alors avec un homme vêtu en incroyable dont il était difficile de reconnaître tout d'abord les traits du visage à demi enfoui dans la cravate, et qui n'était autre cependant que le baron de Grafeld, l'ex-agent autrichien de Venise.

— Toutes vos mesures sont prises? disait Grafeld.

— Toutes! répondit Thomas.

— Mais les faubourgs?

— Impossible de les faire agir. Que voulez-vous, l'entreprise est difficile. J'ai passé la nuit à courir les cabarets et à me rendre compte de l'opinion des masses; cette opinion est favorable au général. Que voulez-vous, mon très cher, il faut bien savoir se rendre à l'évidence : le général Bonaparte a pour lui toutes les classes de la société. Il a pour lui l'aristocratie d'argent et de places qui espère stabilité et grandes positions; il a pour lui la bourgeoisie et le commerce qui ne demandent que calme et sécurité pour l'avenir; il a pour lui enfin le peuple qui voit en lui le fils de ses œuvres et le favori de la gloire. Jamais dans aucun temps, à aucune époque, un homme ne s'est trouvé en situation telle. César à Rome, Cromwell à Londres, n'avaient chacun que la moitié du pays : Bonaparte a tout, lui. Les autres ont fait la situation, et c'est la situation qui le pousse, lui. Il renverse ce qui est blâmé, méprisé et détesté...

— Mais alors, interrompit Grafeld, il n'y a aucun espoir...

— Si fait, il y a un espoir, c'est celui que les Cinq-Cents luttent et entraînent les Anciens; alors le général, livré à lui-même, abandonné par ses amis, sera écarté du pouvoir. Cette division en haut entraînerait une anarchie effrayante dont les armées autrichiennes pourraient habilement tirer parti.

— Cela est vrai, mais croyez-vous donc cette lutte possible!

Thomas entraina Grafeld et lui désigna du geste un bouquet d'arbres situé près de la porte de Sèvres.

— Baissez-vous, dit-il, et regardez ; qu'apercevez-vous entre les branches?

— Il me semble apercevoir une voiture, répondit le baron allemand.

— Vous ne vous trompez pas. C'est une chaise de poste attelée des six meilleurs chevaux que la poste ait pu fournir. Là-bas, à gauche, il y en a une seconde que vous ne pouvez voir. La première est destinée à Sieyès, la seconde à Roger Ducos. S'il y a danger, le général est abandonné, seul. Or, mon très cher baron, si deux des trois parties intéressées, comme Sieyès et Roger, peuvent prévoir une défaite, il faut que la chance de cette défaite existe, et, si elle existe, pourquoi ne nous efforcerions-nous pas d'en profiter?

— Cela est incontestable, mais ce qu'il y a de gênant dans cette affaire, c'est que, d'après les heures de séance indiquées, les Cinq-Cents n'arriveront ici qu'alors que les Anciens seront en discussion. Les membres des deux conseils ne pourront donc pas communiquer, et s'ils ne communiquent pas, comment les uns pourront-ils entraîner les autres?

— C'est mon affaire.

— Vous avez prévu cela?

— Sans doute, et c'est pourquoi je vous ai répondu tout

à l'heure, quand vous m'avez demandé si toutes les mesures étaient prises : toutes.

— Alors ? .. dit Grafeld avec un clignement d'yeux.

— Agissez de votre côté et comptez sur moi. Si les Cinq-Cents entrent en lutte avec le général, peut-être pourrai-je réussir à entraîner une partie du peuple.

Les deux hommes se quittèrent, et Thomas se dirigea vers Rossignolet, qui continuait à l'appeler avec des gestes énergiques.

— Eh ! major, dit Thomas en faisant un salut amical, te voilà donc à Saint-Cloud ?

— En propre personne naturelle, répondit Rossignolet, et enchanté de te rencontrer, car tu vas me donner des nouvelles.

— A quel propos ?

— A propos de la *jolie mignonne* donc... Ce matin j'ai voulu aller chez les Gervais, mais impossible, consigné au quartier. J'ai voulu aussi voir ce pauvre Bibi : pas plus de facilité. Donc, depuis hier soir, rien de rien, je ne sais rien et je veux savoir.

— Malheureusement je n'ai rien à t'apprendre.

— Bah !

— J'ai vu Gervais ce matin, j'ai vu sa femme, j'ai été avec eux chez leur amis et leurs voisins, et pas de nouvelles !

— Comment ! on n'a pas revu la petite depuis hier, depuis ce moment où elle a filé dans la rue, quand le feu de cheminée commençait !

— Non.

— Eh bien ! voilà qui est étonnant.

— Gervais, sa femme, Antoine, la bonne, les parents, les amis, ont cherché partout, je l'affirme : le quartier à été mis en révolution, et personne n'a pu donner de renseignements.

— Mais qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Ah ! si tu pouvais l'apprendre, tu serais bien habile. Au reste, la disparition de Rose ne peut être attribuée qu'à quelque accident que l'on connaîtra plus tard.

— Pourquoi pas un piège dans lequel elle serait tombée ? dit Rossignolet en relevant sa moustache d'une main et en regardant fixement Thomas, comme s'il eût voulu le fasciner.

— Un piège ? reprit Thomas avec bonhomie ; j'y avais d'abord songé, mais la citoyenne Gervais m'a elle même démontré la sottise de ma supposition. Qui est-ce qui aurait pu tendre un piège à Rose, dans quel but ?... Elle n'est pas riche, elle est orpheline et pauvre, qui voudrait-on exploiter en la séquestrant ?... Ce n'est pas admissible. Maintenant, question d'amour : Rose n'a jamais été coquette avec personne, et la citoyenne Gervais ne s'est jamais aperçue de rien. Si la pauvre petite aimait quelqu'un, c'était bien le jeune Niorres, et ce n'est pas lui qui l'a enlevé... ou, dans ce cas-là, le petit diable cacherait joliment son jeu, et il serait bien malin.

Thomas avait regardé Rossignolet en prononçant ces mots, comme s'il eût tenté une expérience ; le major secoua lentement la tête.

— Je ne crois pas, dit-il, que ce...

Un bruit violent, comme la détonation d'une arme à feu de gros calibre, sourd comme celui de la chute d'une avalanche, interrompit soudainement le major ; en même temps un nuage de poussière s'élevait dans la direction du château, et la foule des curieux se précipitait comme appelée par un spectacle inattendu.

Au bruit, Thomas n'avait pu maîtriser un signe d'assentiment joyeux.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria Rossignolet.

— Je vais voir ! dit Thomas en s'élançant.

Rossignolet voulut le suivre, mais il se rappela la consigne qui le clouait à son poste. La foule se pressait autour du palais de l'intérieur duquel on entendait sortir des cris, des exclamations, des apostrophes véhémentes.

Enfin Thomas revint vers le major, que l'impatience et la curiosité commençaient à dévorer ainsi que ses camarades.

Effectivement, il était difficile de s'expliquer ce qui passait au château : c'était dans les salles où les ouvriers travaillaient qu'avait lieu le tumulte, et ce tumulte avait pris des proportions singulières. La foule amoncelée empêchait les regards du soldat d'aller chercher la cause de cette agitation extraordinaire.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? demanda Rossignolet en voyant revenir Thomas.

— Il y a, répondit celui-ci, qu'il faut recommencer une partie du travail de la salle destinée aux Anciens ; une vis mal assujettie dans une poutre a fait écrouler une partie des charpentes : deux ouvriers sont blessés, et il faut recommencer, ainsi que je te le disais.

— Mais, dit Rossignolet, les Anciens vont arriver, il est dix heures et demie : où siègeront-ils ?

— Ils seront forcés d'attendre ; il n'y a pas d'autre salle prête que celle des Cinq-Cents.

En ce moment un régiment de cavalerie vint se ranger au pied de la terrasse, dans le parc. C'était le régiment dont Louis de Niorres faisait partie. Rossignolet l'aperçut et lui adressa un geste amical ; la distance qui les séparait les empêchait de communiquer à l'aide de la voix. Thomas aussi avait aperçu le jeune homme, et son regard se riva sur lui avec une expression singulière.

Rossignolet se retourna vers Thomas : il surprit ce regard, il en suivit la direction, et un froncement de sourcils donna à sa mâle physionomie une expression menaçante. Un changement complet parut s'opérer instantanément sur ce visage noirci par le soleil d'Égypte et par la fumée de la poudre : une résolution soudaine se peignit sur ces traits heurtés.

S'approchant de Thomas, il lui prit l'avant-bras, et l'étreignant avec une violence extrême :

— Écoute ! dit-il en le regardant dans *le blanc des yeux* (suivant l'expression adoptée), je ne suis pas bon diplomate, moi, je vais peut-être faire une bêtise ; mais puisque je suis décidé à la faire, faut qu'elle soit faite en grand. Bibi, celui qui est là, mon ancien *tapin*, aime la petite Rose, j'en suis sûr et certain ; hier je l'ai vu pâlir et frissonner quand il a su que la petite était perdue, puis il y avait des larmes dans ses yeux... Bibi, vois-tu, c'est un crâne soldat, et pour qu'il pleure, faut qu'il ait du chagrin... Il aime Rose...

— C'est possible, interrompit Thomas ; mais que veux-tu que j'y fasse ?

— Rose est perdue, enlevée, disparue...

— Que veux-tu que j'y fasse encore ?

— Ce que je veux que tu y fasses ? dit Rossignolet en se mordant la moustache ; je veux que tu nous aides à la retrouver !

— Volontiers si je puis.

— Tu le peux !

— Hein ?

— Je te dis que tu le peux ! répéta Rossignolet avec un accent impérieux.

— Et comment le pourrais-je ?

— Je ne sais pas, mais tu le peux ; et la preuve, vois-tu, c'est que si d'ici à demain Rose n'est pas réinstallée dans le comptoir de la mère Gervais, je te tortille le cou comme à un vieux poulet de basse-cour. T'es solide, je le sais ; mais comprends ! Quand Rossignolet en veut à un quidam, il faut que le quidam y passe ! Compris, hein !

— A vos rangs ! commanda une voix sonore.

Rossignolet quitta brusquement Thomas et courut à ses tambours. Le président du conseil des Anciens venait d'arriver, et on s'apprêtait à lui rendre les honneurs militaires.

Thomas tourna rapidement sur lui-même et disparut dans la foule.

— Que veut dire cela ! fit-il en s'arrêtant derrière un gros arbre. Comment ce soldat peut-il supposer que je sois pour quelque chose dans la disparition de Rose ? Comment pourrait-il en être arrivé à soupçonner mon individualité ? Depuis quand aurait-il cette pensée ? Cela est

étrange ? Oh ! pourquoi a-t-il échappé, lui ? pourquoi n'est il pas mort comme les autres ? heureusement que demain...

Thomas s'interrompit pour adresser un geste à un homme, sorte de bon gros bourgeois, qui se faufilait dans la foule.

— Jonas, dit Thomas à voix basse et en entraînant le bon bourgeois, il faut que le tambour-major n'en revienne pas demain.

— Il n'en reviendra pas, dit Jonas.

— Tu as trouvé les dix hommes?

- Oui ; ils coûteront cher, mais c'est ce qu'il nous fallait ; tous mauvais chenapans, mais tous excellents tireurs.

— Et le vieux brigadier?

— Oh! celui-là n'a pas son pareil. Il n'a jamais été sur le terrain sans tuer son homme. Il est autrement fort qu'Alcibiade. Il y a longtemps que je me promettais de me servir de la haine de ce vieux soldat de l'armée du Rhin pour ceux de l'armée d'Italie ou de celle d'Égypte. Dis que je n'ai pas su habilement me servir de cette haine quand Rossignolet a échappé par miracle?

— Mais les dix hommes?

— Tous de vieux prévôts de salle qui tueraient un homme pour un demi-écu ; tous ont fait partie des armées d'Allemagne; aucun n'a servi sous le général Bonaparte, de sorte qu'ils ont accepté la partie avec d'autant plus de plaisir. Le vieux brigadier a un ami de sa force : ça fait douze .Demain Rossignolet amènera onze anciens de l'armée d'Italie, et le bois de Vincennes verra couler du sang.

— Tu es sûr de tes hommes?

— Je les paye assez cher pour cela ! Et Gorain et Gervais que Rossignolet trouve plaisant d'amener sur le terrain, sans qu'ils sachent où ils vont.

— Gorain et Gervais, dit Thomas en réfléchissant; ils savent bien des choses..... Ils ne peuvent plus nous être utiles..... Fouché les domine en ce moment..... ils ont fini de jouer leurs rôles.

— Alors?.....

Thomas fit un geste d'une énergie épouvantable.

— Très bien, dit simplement Jonas, ils ne reviendront pas à Paris; j'y veillerai.

LII

LES CONSEILS.

Midi allait sonner. Les membres des conseils des Anciens qui devaient entrer en séance à onze heures, n'avaient pas encore pris possession de leur salle. L'accident survenu n'avait pu être réparé aussi promptement qu'on l'avait cru tout d'abord.

En combinant les heures différentes pour l'ouverture des deux conseils, Sieyès espérait avoir tourné une difficulté des plus graves ; celle des discussions personnelles devant s'élever entre les membres des Anciens et des Cinq-Cents, discussions pouvant se terminer par un rapprochement fatal dans la circonstance. Il ne fallait pas que les opposants influents des Cinq-Cents pussent étendre cette influence sur la masse encore hésitante du conseil des Anciens. Sieyès savait par expérience à quel degré de versatilité peut atteindre une réunion d'hommes placés dans des conditions telles que les conditions présentes, et il avait agi prudemment. Par malheur, un accident vulgaire venait de détruire tous ses plans. Arrivant successivement, les membres du conseil des Anciens s'étaient tout d'abord présentés à l'entrée de la salle. On les avait priés d'attendre, et on leur avait offert plusieurs salons provisoires pour s'y reposer jusqu'à l'heure où la salle serait entièrement prête.

Malheureusement encore, il faisait une de ces journées magnifiques, telles que le ciel en avait offertes au général Bonaparte, et qu'il devait en offrir plus tard à Napoléon empereur, dans toutes les grandes circonstances de sa vie. Les premiers membres arrivés du conseil des Anciens refusèrent l'offre faite des salons d'attente, et se promenèrent dans le parc. L'exemple donné fut suivi par les survenants, et bientôt le conseil entier erra par groupes dans les allées.

Puis survinrent les membres du conseil des Cinq-Cents. Par un concours d'événements en apparence naturels, mais, on l'avouera, étrangement favorables au parti qui luttait contre celui du général, un accident en tous points semblable à celui qui avait eu lieu dans la salle du conseil des Anciens, eut lieu dans celle des Cinq-Cents au moment même où Lucien Bonaparte, le président, allait ouvrir la séance.

Force fut pour quelques instants d'abandonner cette salle encore aux ouvriers. Les membres des Cinq-Cents se répandirent aussitôt dans les jardins et dans le parc à la recherche de ceux des Anciens, et à la même minute, pour ainsi dire, la discussion si fort redoutée, éclata sur tous les points.

Ceux des Cinq-Cents, irrités d'avoir été, en quelque sorte, déportés la veille par ceux des Anciens, avant même d'avoir pu prendre la parole, leur demandaient avec véhémence ce qu'ils voulaient, ce qu'ils projetaient, quelles étaient leurs intentions.

En face de cette résistance que les Cinq-Cents laissaient facilement prévoir, les Anciens parurent ébranlés. Les terribles mots de guerre civile, prononcés par les plus ardents, jetaient l'effroi dans certains esprits. Ni Bonaparte ni Sieyès ne pouvaient être là ; Lucien était près de son frère. Personne ne pouvait combattre cette influence qu'une opposition remuante prend toujours sur les masses dans les circonstances difficiles. Les instants précieux s'écoulaient. Deux heures venaient de sonner, et aucune des deux assemblées n'était encore en séance ; l'émotion de tous redoublait, et les esprits les plus exaltés s'exaltaient encore au sein de ces discussions éparses, en plein air, en présence de la foule des curieux.

Le moment étaient critique, difficile. Le succès de la veille paraissait fortement compromis.

Évidemment Sieyès et Roger Ducos devaient lancer, de temps à autre, un coup d'œil anxieusement inquiet vers cette porte de Sèvres près de laquelle stationnaient les deux berlines attelées.

Parmi les officiers généraux alors à Paris, trois seulement n'étaient pas dans le cortège qui entourait le général Bonaparte, encore ceux-là n'étaient-ils pas ses ennemis : ils étaient indécis. C'étaient Bernadotte, Jourdan et Augereau. Tous trois faisaient partie du conseil des Cinq-Cents, ils étaient donc à Saint-Cloud.

Avec un esprit d'à-propos qui pouvait entraîner les plus graves conséquences, les agitateurs des Cinq-Cents placèrent ces trois généraux, à leur insu, en antagonisme avec Bonaparte.

Augereau, brave soldat s'il en fut, mais homme politique parfaitement nul, et qui ne comprenait pas grand'-chose à ce qui se passait, Augereau, toujours habitué à marcher en avant, était effectivement l'un de ces hommes d'action dont les partis peuvent se servir parce qu'ils sont faciles à entraîner.

Les choses en étaient là lorsqu'on vint enfin annoncer que les salles des conseils étaient préparées. Il était plus de deux heures et demie, et depuis trois heures, les Cinq-Cents avaient réuni tous leurs efforts pour faire revenir les Anciens à d'autres idées : toutes les têtes étaient montées, tous les cerveaux étaient tendus...

Les troupes, infanterie et cavalerie, étaient demeurées stationnaires, avec défense de quitter les rangs. Murat et Leclerc, qui les commandaient, ne quittaient pas leur front de bataille. Au reste, tous ces soldats qui étaient là avaient, pour la plupart, servi à l'armée d'Italie, et le général Bonaparte était pour eux un véritable dieu.

Deux heures et demie sonnaient donc au moment où les deux conseils entraient en séance. A cette même heure, Thomas, qui n'avait pas un seul instant quitté le parc, Thomas, qui deux fois avait rencontré dans des

endroits écartés le baron Grafeld et qui avait échangé avec lui quelques rapides paroles, Thomas s'approcha du régiment de cavalerie rangé au pied de la terrasse.

Un cri à demi étouffé jaillit, cri de joie et de douleur, cri empreint d'angoisse et d'espérance. Un jeune maréchal des logis s'élança à terre et se précipita vers Thomas :

— Et Rose ? quelles nouvelles ? s'écria le jeune cavalier.

Thomas secoua la tête.

— Aucune, hélas! dit-il d'une voix dolente. J'ai vu Gervais avant de quitter Paris, et il n'a rien pu me dire.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le jeune sous-officier, que peut-elle être devenue ?

Thomas se pencha vers le maréchal des logis.

— Voila ce que j'espère savoir bientôt, dit-il avec un accent mystérieux.

Le jeune soldat tressaillit.

— Si vous aimez Rose, citoyen Niorres, poursuivit Thomas, je l'aime aussi, moi. J'ai connu ses parents ainsi que je vous l'ai dit... Bref! je suis disposé à tout faire pour la retrouver. Voulez-vous que nous agissions ensemble ?

— Oui! oui! s'écria Louis.

— Alors, donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne confierez à personne, même à votre meilleur ami, à votre plus intime confident, le projet que nous avons d'agir ensemble. Vous comprenez?

— Mais, dit Louis avec étonnement, pourquoi ce mystère?

— Il est essentiel.

— Je ne comprends pas.

— Écoutez, mon jeune ami, poursuivit Thomas en se rapprochant encore, on ne sait ce qu'est devenue Rose, n'est-ce pas? Pour tenter de se mettre sur ses traces à cette heure, il faut être dépositaire d'un vieux secret de famille qu'elle ignore elle-même, que moi seul, peut-être, connais parmi ceux qui peuvent la sauver.

— Un secret de famille ? répéta Louis.

— Oui... un secret ignoré de Rose, je le répète.

— Mais quel est ce secret ?

— Je ne puis vous le confier. Seulement, c'est à propos de ce secret, que je dois exiger la promesse que je vous demande de me faire.

— Et si je refuse ?

— Alors, nous agirons chacun de notre côté.

— Mais cependant... s'écria Louis, dont les prunelles étincelèrent

— Oh! interrompit Thomas avec un geste sévère, pas de menaces, jeune homme; elles seraient inutiles. Vous êtes brave, je le sais, mais il s'agit de mon honneur.

Louis courba la tête en paraissant hésiter. Thomas attendit quelques instants, puis après un assez long silence :

— Je vais tout tenter pour sauver Rose, reprit-il. Je crois pouvoir espérer; voulez-vous me laisser agir seul ou voulez-vous agir de concert avec moi?

— Mais, s'écria Louis, vous parlez de la sauver. Selon vous, elle court donc un danger?

— Oui.

— Lequel? Qui a intérêt à lui faire courir ce danger, qui pourrait...

Thomas interrompit Louis par un geste empreint d'une douce compassion.

— Ne connaissez-vous pas l'histoire de l'enfance de Rose? dit-il.

— Oui ! dit Louis. Je la connais.

— La fille du teinturier Bernard n'a-elle pas été jadis victime d'un rapt?

— Cela est vrai!

— Eh bien? qui vous dit que ceux qui avaient eu intérêt à l'enlever jadis n'ont pas intérêt à l'enlever aujourd'hui?

— Mais les mêmes causes n'existent plus...

— Qu'en savez-vous? Il s'agit d'un secret, vous dis-je, secret que vous devez ignorer. Au reste, je n'insisterai pas davantage. Voulez-vous, oui ou non, me prêter votre aide pour essayer de sauver Rose ?

Louis hésita un peu :

— Oui ! dit-il enfin.

— Alors, jurez-moi de ne dire à personne que nous devons agir ensemble.

— Je vous le jure !

— Il vous est impossible d'être libre aujourd'hui, mais demain nous pourrons nous revoir.

— Où cela?

— A Saint-Mandé.

— A quelle heure?

Thomas réfléchit :

— Demain matin, dit-il je vous le ferai savoir.

En ce moment un officier arriva au galop sur le front du régiment : cet officier, c'était le colonel Maurice Bellegarde : il était extrêmement pâle et une expression froidement résolue se reflétait sur son visage.

— Niorres ! appela-t-il.

— Mon colonel? dit Louis en sortant des rangs.

— Le général te demande, rends-toi sur l'heure auprès de lui !

Louis enleva son cheval et partit au galop.

. . . .

Le matin de ce jour du 19 brumaire, qui devait laisser dans l'histoire un souvenir ineffaçable, le général Bonaparte avait quitté Paris à dix heures du matin. Un épais brouillard voilait alors les premiers rayons du soleil, mais le brouillard s'était promptement dissipé.

Le général avait pour escorte quelques-uns de ces *guides* déjà fameux, institués par lui en Égypte et revenus avec lui. Un état-major plus nombreux et plus magnifique encore que celui de la veille l'avait entouré à sa sortie de l'hôtel de la rue de la Victoire. Un escadron de dragons avait fermé la marche.

En traversant le bois de Boulogne, il avait rencontré les 8e et 9e dragons, auxquels il avait donné ses ordres.

Arrivé dans la cour du château de Saint-Cloud, tandis que les membres des deux conseils péroraient à qui mieux mieux dans les jardins et dans le parc, le général avait mis pied à terre et était demeuré calme et froid comme au matin d'une grande bataille.

Tout aussitôt, il s'était occupé de ses soldats et de la position des régiments Les 6e, 79e et 86e demi-brigades, toutes composées de vieux soldats de l'armée d'Italie, occupaient les jardins du château de la terrasse.

Les 8e et 9e dragons prirent position dans la partie basse du parc située entre la façade du château et la lanterne de Diogène, en avant du bassin des Cygnes.

L'artillerie et les grenadiers des conseils occupaient la cour d'honneur du château. Ces dispositions prises, le général avait attendu l'ouverture des conseils.

. . . .

En quittant l'endroit où il venait d'échanger avec Louis de Niorres les paroles précédemment rapportées, Thomas avait regagné le parc et s'était de nouveau glissé dans les rangs serrés de la foule, qui grossissait de minute en minute.

Comme il atteignait l'endroit qui fait face à la grande pièce d'eau, il tourna à gauche et se dirigea vers un quinconce dans lequel se tenait un homme de haute taille et de fort belle mine, qui paraissait avoir la tournure, le costume et les allures d'un des riches financiers du jour :

— Demain, à Saint-Mandé, que tout soit prêt! dit Thomas.

L'autre tressaillit.

— Quoi ! dit-il, pour demain?

— Oui.

— Tu as réussi?

— Parbleu!

L'homme s'inclina avec une expression de profond respect.

— Prends des notes! ajouta Thomas.

L'homme prit dans sa poche un carnet et un crayon et il se tint prêt à écrire.

— La mère du petit Paulin, commença Thomas, l'employé du citoyen Chivry, est riche de trois cent mille livres. Il faut que deux cent cinquante mille soient déposées cette nuit en échange de la liberté de son fils, sinon, demain il sera mort.

— Très bien! Est-ce tout?

— Oui. Remets cette note à Jonas, qu'il agisse sans retard.

— Ce sera fait.

Thomas prit le bras de son compagnon :

— Cette nuit, dit-il à voix basse, réunion particulière : cette nuit, vous aurez communication complète de mes plans, et demain. . demain, Chivasso, nous n'aurons plus un ennemi vivant en face de nous!...

Un effroyable tumulte partant au même instant du château étouffa les dernieres paroles prononcées par Thomas. Celui-ci tressaillit, et adressant un geste à son compagnon, il s'élança vers le palais.

Chivasso demeura un instant immobile, puis il partit à son tour dans une direction opposée; alors un tas de feuilles sèches, près duquel les deux hommes avaient causé, fut agité violemment, et une tête de nègre apparut, se détachant en noir au milieu des feuilles brunes.

LIII

LA MÈRE DES GRACQUES.

Dans le grand et magique tableau du premier empire, il est une physionomie demeurée dans la demi-teinte, non qu'elle ne fût digne d'être mise au premier plan, mais parce qu'elle-même se plaisait à fuir la grande lumière. Cette physionomie est celle de cette femme qui, mère d'un héros, fut une héroïne elle-même.

La splendide majesté de l'auréole qui entoure Napoléon Ier est telle qu'elle éblouit, fascine et empêche souvent l'œil de distinguer les détails. De même que l'éclat du soleil absorbe celui des autres astres, de même l'éclat de ce génie puissant qui rendit la France si glorieuse absorbe aussi la personnalité de ceux qui l'entourent, et cependant, pour quelques-uns, cette personnalité avait un mérite incontestable.

Certes, c'est un beau titre que celui d'être la mère de l'empereur Napoléon Ier, le fondateur d'une dynastie aimée et puissante; certes, ce titre peut suffire pour la gloire d'une femme, et cependant, quelque beau qu'il soit, ce titre n'est pas le seul qui doive rendre grande la mémoire de Madame mère.

Madame Lœtitia Bonaparte, disent unanimement ses contemporains, était l'une des plus jolies femmes que l'on pût voir.

— Il y a dans son regard quelque chose de son âme, et dans cette âme se trouvent de nobles sentiments à la plus haute élévation, dit madame la duchesse d'Abrantès, dans ses volumineux Mémoires.

Puis, plus loin, elle ajoute :

— Douée d'une finesse d'aperçu assez ordinaire, au reste, à tous ceux de son pays, mais d'une nature encore plus exquise en elle, madame Lœtitia a l'amour du vrai poussé à l'extrême. Elle a un grand courage et un caractère entièrement ferme. D'un cœur excellent, d'un extérieur froid et imposant, elle a un sens moral d'une justesse extraordinaire.

Demeurée veuve avec de nombreux enfants, au printemps de la vie, dans un pays où le chef de la famille est tout, la jeune mère avait été contrainte par les circonstances à devenir de bonne heure une femme forte. Elle avait admirablement élevé ses enfants, elle avait su leur inspirer à tous cette pieuse affection et ce profond respect dont tous, devenus princes, princesses, rois et reines ne se sont jamais départis. Madame Lœtitia est l'un de ces grands caractères que les historiens laissent dans l'ombre, on ne sait pourquoi, et qui cependant doivent être mis en pleine lumière.

Madame Lœtitia était née le 25 août 1750. En 1799, elle avait donc quarante-neuf ans et elle était encore fort belle, bien que de nombreux chagrins et de grandes inquiétudes eussent déjà dévoré sa vie.

Lors de son arrivée à Paris, madame Lœtitia avait été s'établir chez son fils Joseph, qui habitait un ravissant hôtel de la rue du Rocher, rue qui était alors perdue dans les champs, en haut de la *Petite-Pologne*. C'est dans cette maison que nous retrouvons la grande figure de la mère du héros, à l'heure même où la destinée de celui dont la gloire avait fait le chef de la famille allait s'accomplir.

Il était quatre heures de l'après-midi. Madame Bonaparte, la mère, était assise dans le salon : autour d'elle il n'y avait absolument que des femmes.

Étendue sur une causeuse, madame Leclerc, cette femme si belle, qu'il est impossible, disent ses contemporains, de se faire une idée de ce qu'était cette perfection de la nature, madame Leclerc, vêtue avec une richesse extrême, s'éventait nonchalamment.

Assise sur un petit tabouret, une jeune fille de douze à quatorze ans se tenait gracieusement posée. Elle était charmante : jolis bras, petites mains, petits pieds, peau éblouissante, belles dents, fraîcheur de roses, tels étaient les principaux caractères de cette beauté juvénile. Cette jeune fille était mademoiselle Caroline, le dernier enfant de la famille Bonaparte.

De l'autre côté de madame Lœtitia étaient assises des femmes, la plupart jeunes et jolies, toutes groupées, toutes paraissant fort émues; seule madame Bonaparte semblait calme et maîtresse d'elle-même.

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit et un valet annonça :

— Madame et mademoiselle Geoffrin!

Madame Lœtitia laissa échapper une exclamation de surprise, et elle se leva avec un empressement affectueux.

— Quoi! dit-elle à madame Geoffrin en lui tendant la main pour la soutenir, vous êtes venue...

— C'est ma première sortie, répondit madame Geoffrin en s'appuyant sur une chaise, mais c'est dans de telles circonstances que la sympathie doit se témoigner...

Madame Geoffrin s'assit : madame Chivry et sa fille, qui elles aussi étaient dans le salon, s'empressèrent autour de la malade et d'Amélie.

— Quelle imprudence! dit madame Chivry à l'oreille d'Amélie.

— Ma mère a voulu venir absolument, répondit la jeune fille à voix basse. Elle dit que, si le général Bonaparte devient le maître, elle veut le supplier de lui rendre Ferdinand.

— Hélas! le pourra-t-il?

Une dame s'était approchée de madame Geoffrin :

— Vous venez de traverser une partie de Paris, lui dit-elle. Que se passe-t-il?

— Rien, chère madame Perinon, répondit madame Geoffrin. Tout ce quartier est dans un calme parfait.

— Et quelles nouvelles?

— Aucune, que je sache. Madame Lœtitia n'en a-t-elle donc pas?

— Mais non : il n'est pas encore arrivé un courrier de Saint-Cloud. C'est sans doute que tout va bien. Oh! regardez madame Bonaparte! comme elle est calme, et cependant comme on devine l'angoisse sous ce calme. Voyez son extrême pâleur et ces mouvements convulsifs qui l'agitent toutes les fois qu'un bruit inattendu vient frapper son oreille. . Tenez!... Elle ne dit rien, mais comme elle doit souffrir!... Depuis hier matin, elle est ainsi. Oh! c'est la mère des Gracques; mais son enjeu est encore plus fort que celui de la Romaine, car c'est le sort

de trois de ses fils, c'est l'avenir de tous ses autres enfants qui se décide en cet instant!

— Oui, oui, je sais tout ce qu'elle peut souffrir! dit madame Geoffrin en secouant la tête. Oh! c'est bien la femme qui a su braver les privations, les fatigues et les dangers de la guerre pour suivre jadis son mari.

— C'est la femme qui, devenue veuve à trente ans, tandis que son fils aîné, Joseph, n'en avait que quatorze, a su devenir chef de famille. C'est la femme qui, suivant invariablement la ligne politique tracée par son mari, a vu ses propriétés dévastées deux fois par les ennemis de la France et a su répondre à Paoli, qui voulait l'entraîner dans le parti anglais : « Je ne connais pas deux lois, je ne connais que la loi de l'honneur et du devoir! »

Cette conversation avait eu lieu à voix très basse et sans presque troubler le silence qui régnait dans le salon. Ce silence était empreint d'un sentiment d'inquiétude poignante ; c'était comme cet instant qui précède l'éclat de la foudre, alors que la nature est sous le coup de quelque cataclysme.

Une heure s'écoula sans que rien vînt troubler ce silence glacial. Madame Lœtitia devenait de plus en plus pâle.

Enfin un bruit de galop de cheval retentit, se rapprochant rapidement. Madame Lœtitia fit un premier mouvement comme pour se lever, mais elle se contint et demeura assise, toujours calme et froide.

Le bruit du galop avait cessé. Quelques instants s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit et le valet annonça :

— Envoyé du général !

Aussitôt un jeune soldat, revêtu de l'uniforme des sous-officiers des chasseurs à cheval, se présenta respectueusement. S'avançant vers madame Bonaparte, il lui tendit un large pli cacheté qu'il tenait à la main.

Mme Lœtitia prit le pli, l'ouvrit et, après l'avoir parcouru rapidement, elle leva les yeux au ciel :

— Mon Dieu ! dit-elle, soyez avec lui.

Puis se tournant vers le jeune cavalier :

— Votre nom ? demanda-t-elle.

— Louis Niorres, madame.

— Vous retournez à Saint-Cloud?

— Oui, madame.

— Attendez-moi, je vais vous donner une lettre pour mon fils.

Mme Bonaparte quitta la pièce. Toutes les dames entouraient Louis le pressant de questions.

Le jeune maréchal des logis raconta rapidement les événements accomplis, mais il ne put satisfaire beaucoup la curiosité de ses auditrices, car il avait quitté Saint-Cloud au moment où le général entrait au conseil des Anciens et il ne savait rien de ce qui s'y était passé.

Quand il eut achevé, il se pencha vers Mme Geoffrin, et profitant d'un instant où l'attention n'était plus concentrée sur lui :

— Madame, dit-il à voix basse, il faut que je vous parle sur l'heure.

Mme Geoffrin l'emmena dans une embrasure de fenêtre.

— Il s'agit de mon fils ? dit-elle d'une voix tremblante.

— Je ne sais, madame, de quoi il s'agit, mais voici ce que je suis chargé de vous remettre.

Louis tendit un papier à madame Geoffrin, celle-ci l'ouvrit précipitamment... Elle lut... devint très pâle et poussa un cri étouffé.

— Qu'as-tu ? lui demanda Amélie en se précipitant vers elle.

Mme Geoffrin repoussa sa fille.

— Qui vous a remis cette lettre pour moi ? demanda-t-elle à Louis.

— Un soldat, qui m'a supplié de vous la donner en mains propres au moment où je m'élançais sur la route de Paris.

— Ce soldat, quel est-il ?

— Je l'ignore, mais je le saurai ; je n'ai pas pu entrer en explications.

— Mais que contient donc ce papier ? demanda Amélie.

— Tiens, lis et remercie Dieu !

Mme Geoffrin présenta la lettre ouverte à sa fille. Celle-ci la lut à son tour et un cri s'échappa de ses lèvres ; puis, tournant sur elle-même, elle courut, comme affolée, se jeter dans les bras de Caroline Chivry.

Mme Geoffrin demeurait immobile et comme paralysée.

— Ferdinand n'est pas mort ! dit Amélie en étreignant son amie.

— Ferdinand ! s'écria Caroline en frissonnant.

— Il n'est pas mort, répéta la fille de Mme Geoffrin.

— Mais que signifie cela ? demanda Mme Leclerc.

Mme Bonaparte, la mère, rentrait alors dans le salon, tenant à la main une lettre qu'elle remit à Louis.

— Partez sur-le-champ ! dit-elle, et revenez promptement me donner des nouvelles.

Louis reçut la lettre et s'inclina.

— Ce billet ? dit Mme Geoffrin au moment où il passait près d'elle.

— Je ferai parler le soldat ! dit Louis en s'élançant au dehors.

LIV

LES ANCIENS.

Il était trois heures et demie, rien ne se décidait nettement encore. Le général Bonaparte se promenait à pas précipités dans le salon du palais de Saint-Cloud réservé au commandant des forces militaires. Son esprit rapide, ennemi des lenteurs parlementaires, ne pouvait comprendre ces hésitations des conseils.

— De deux choses l'une, s'écriait-il, ou le gouvernement actuel est bon ou il est mauvais. S'il est bon, il faut le maintenir à tout prix; s'il est mauvais, il faut le changer sans perdre une minute. Quoi ! l'opinion émise hier n'est-elle plus celle d'aujourd'hui ? Le pays attend, il attend avec calme et confiance, mais ces agitations des conseils peuvent détruire et ce calme et cette confiance. Encore une fois, il faut agir ! L'inaction est le plus désastreux des états pour la France.

— Eh bien ! agissez, général ! dit Sieyès.

Le général se leva précipitamment.

— Je vais au conseil des Anciens ! dit-il à son état-major, qui m'aime me suive !

Il y avait dans la voix, dans le regard, dans le geste, l'indication d'une telle résolution, que tous, sans hésiter, se précipitèrent à la suite du général.

Au moment de pénétrer dans la salle du conseil, Bonaparte rencontra Augereau ; celui-ci hésitait encore sur le parti qu'il devait prendre.

— Les affaires sont embrouillées, dit-il en secouant la tête.

— Elles étaient en plus mauvais état à Arcole, et vous devez vous en souvenir! répondit Bonaparte.

— C'est vrai ! dit Augereau en s'effaçant pour laisser passer son chef.

Le conseil des Anciens, depuis l'ouverture de sa séance, était dans un état de surexcitation pouvant présager les événements les plus graves. Les interpellations s'étaient croisées dans tous les sens : un membre venait d'annoncer que les Cinq-Cents prêtaient un nouveau serment à la Constitution ; cette annonce avait augmenté le trouble. Ces prestations perpétuelles de serment qui indiquaient le peu de confiance que l'on avait dans le serment prêté, puisqu'on était obligé de le renouveler sans cesse, troublaient les consciences et détruisaient toute sécurité.

En ce moment la démission de Barras fut transmise officiellement au conseil, puis à cette démission se joignirent celles de Sieyès et de Roger Ducos. Ces démissions étaient attendues, et cependant leur lecture produisit un effet profond.

— Il faut se hâter de pourvoir au remplacement des directeurs démissionnaires ! s'écria une voix.



— Qu'est-ce que c'est que cela, dit-il, un negre? (Page 242.)

— Il faut envoyer un message aux Cinq-Cents! » ajouta une autre.

En cet instant on entendit dans les couloirs un grand bruit d'armes froissées, de talons de bottes éperonnées résonnant sur les dalles. L'assemblée tout entière tressaillit. Les portières de tapisserie se soulevèrent, et le général Bonaparte apparut, vêtu de son simple et sévère costume d'Égypte, avec son habit à larges basques et ayant son riche damas suspendu à son cordon de soie cramoisie. Sa tête était découverte et ses cheveux plats encadraient sa figure pâle, mais si énergiquement caractérisée.

Les nombreux officiers, formant le magnifique état-major qui l'entourait, demeuraient à l'entrée de la salle. Quant à lui, il s'avança seul à la barre, au milieu d'un silence général.

— Représentants! s'écria le général en domptant son émotion, vous n'êtes point dans des circonstances ordinaires, mais sur un volcan!

Des murmures éclatèrent, tous formant un concert d'assentiment.

— Permettez-moi de vous parler avec la franchise d'un soldat, avec celle d'un citoyen zélé pour le bien de son pays, reprit le général, et suspendez, je vous prie, votre jugement jusqu'à ce que vous m'ayez entendu. J'étais tranquille à Paris, lorsque je reçus le décret du conseil des Anciens qui me parla de ses dangers, de ceux de la République. A l'instant j'appelai, je retrouvai mes frères d'armes, et nous vînmes vous donner notre appui, nous vînmes vous offrir les bras de la nation parce que vous en étiez la tête!

« On parle d'un nouveau César! ajouta-t-il, on répand que je veux établir un gouvernement militaire. Si j'avais voulu opprimer la liberté de mon pays, si j'avais voulu usurper l'autorité suprême, plus d'une fois, dans des circonstances favorables, n'ai-je pas été sollicité de la prendre?... Après nos triomphes en Italie, j'y ai été appelé par le vœu de la nation, j'y ai été appelé par le vœu de mes camarades, par celui de ces soldats qu'on a tant maltraités depuis qu'ils ne sont plus sous mes ordres, de ces soldats qui sont obligés encore aujourd'hui d'aller faire dans les département de l'Ouest une guerre horrible, que la sagesse et le retour aux principes avaient calmée, et que l'ineptie ou la trahison viennent de rallumer.

Je vous le jure, représentants du peuple, la patrie n'a pas de plus zélé défenseur que moi, mais c'est sur vous seuls que repose mon salut, car il n'y a plus de Directoire, vous le savez; le conseil des Anciens est investi d'un grand pouvoir, mais il est encore animé d'une plus grande sagesse... Sauvons ces deux choses pour lesquelles nous avons fait tant de sacrifices : la liberté et l'égalité.

Ici une agitation extrême interrompit le général : des cris, des bravos, des interpellations, des approbations éclatèrent sur tous les points de la salle.

—Sauvez la France ! reprit Bonaparte avec véhémence; prenez les mesures nécessaires au bonheur du pays. Environné de mes frères d'armes, je saurai vous seconder, j'en atteste ces braves grenadiers dont j'aperçois les baïonnettes et que j'ai si souvent conduits à l'ennemi, j'en atteste leur courage! nous vous aiderons à sauver la patrie!... Songez que je marche accompagné et du dieu de la fortune et du dieu de la guerre!

Des applaudissements frénétiques accueillirent ces paroles; les Anciens étaient ramenés par la présence de cet homme extraordinaire, qui dominait si facilement tous ceux qui l'approchaient. On accorda au général Bonaparte les honneurs de la séance.

Au dehors, les troupes étaient toujours dans la même position, attendant avec impatience la fin de cette journée où leur chef adoré jouait une si grande partie. La foule se pressait anxieuse et cherchant à deviner les nouvelles.

Tout à coup des cris frénétiques éclatèrent : c'étaient les soldats qui saluaient Bonaparte à sa sortie de la salle des Anciens. Le général s'arrêta, promenant un regard rapide et enflammé sur ces triples rangs de grenadiers : on eût dit qu'il se sentait renaître; il respira librement et un sourire éclaira sa physionomie.

—Vive le général! hurla une voix tellement puissante que Bonaparte se retourna.

Rossignolet était devant lui, brandissant sa canne comme aux grands jours de bataille. La nuit venait rapidement, car il était tard, six heures avaient sonné. Un galop de cheval retentit et un jeune sous-officier se précipita vers le général, lui tendant une lettre.

— Bibi! murmura Rossignolet en se caressant la moustache.

Le général prenait la lettre et la lisait. Il adressa un geste de satisfaction au jeune sous-officier. Derrière le général se tenait un officier supérieur au front pâli, aux traits amaigris, aux yeux fatigués : c'était Maurice Bellegarde.

Louis Niorres, qui venait de remettre la lettre à son général, lançait sur le colonel des regards ardents que celui-ci ne paraissait pas remarquer. L'expression du visage du maréchal des logis avait une animation singulière; quelque chose d'étrange devait se passer dans l'âme du jeune homme.

Le général s'était reculé et paraissait réfléchir. Rossignolet fit un pas pour se rapprocher de Louis.

— Le colonel? dit Niorres au tambour-major, il faut que je parle au colonel.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda Rossignolet avec étonnement.

— Il y a... Je te le dirai plus tard, car je ne sais si.. Oh! si tu savais, Rossignolet, qui je viens de rencontrer en traversant le bois de Boulogne.

— Qui donc? Dis vite!

— Eh bien!...

Louis s'arrêta brusquement et tressaillit comme si quelque événement inattendu eût suspendu la parole sur ses lèvres. Ses regards étaient fixes et ardemment fixés sur un même point.

Étonné de cette pantomime expressive, Rossignolet se retourna pour chercher à suivre la direction des regards du maréchal des logis. Il crut apercevoir comme une ombre rapide passant derrière un arbre.

— Qu'est-ce que c'est cela, dit-il, un nègre?

Il se retourna; les regards de Louis avaient pris une autre direction. Le jeune sous-officier venait de mettre pied à terre. Confiant son cheval à un soldat, il courut vers le colonel Bellegarde. Rossignolet le suivit sans avoir l'air de comprendre ce qui se passait.

Bellegarde était tellement absorbé dans ses réflexions, qu'il ne parut pas remarquer la présence des deux soldats.

— Mon colonel, dit Louis avec précaution, comme s'il eût craint de surprendre trop brusquement Maurice.

Celui-ci tressaillit et redressa la tête.

— Qu'est-ce? que me veux-tu? dit-il.

—Mon colonel... vous savez bien...le fils de la citoyenne Geoffrin?

— Le fils de la citoyenne Geoffrin? répéta le colonel comme quelqu'un cherchant à rallier ses souvenirs. Ferdinand?

— Oui, mon colonel.

— Il est mort, dit Maurice en secouant la tête.

— Eh bien! non, mon colonel, il est vivant!

Maurice fit un soubresaut tel, qu'il faillit tomber.

— Il n'est pas mort! fit-il avec émotion ; et qui te l'a dit?

— Une lettre que j'ai portée moi-même à sa mère, et que m'a remis un soldat.

— Un soldat? Quel soldat?

— Mon colonel, poursuivit Louis, est-ce vrai que la joie peut tuer?

— Comment? que veux-tu dire?

— En apprenant à madame Geoffrin que son fils vivait... aurais-je eu tort?

Maurice dévorait Louis des yeux depuis quelques instants. De pâle qu'il était il devint subitement cramoisi. S'élançant vers le maréchal des logis, il lui prit les deux mains qu'il étreignit avec un geste convulsif.

— Louis! s'écria-t-il, que veux-tu donc dire? que me contes-tu?

— Mon colonel... dit Louis très ému.

— Réponds; mais réponds donc!

— Mon colonel, donnez-moi votre parole d'honneur que vous vivrez quarante-huit heures au moins!

— Pourquoi cette promesse?

— Je vous le dirai, mais...

— Maurice, dit Berthier en s'avançant vivement, le général se rend à la salle des Cinq-Cents; il ne veut pas que son état-major l'accompagne. Pour Dieu, ne le quittez pas. Je suis cloué ici, moi.

Maurice tressaillit.

— Mon général!... dit-il en s'élançant.

— Sacré mille millions de je ne sais quoi! dit Rossignolet, est-ce qu'il y aurait du danger?

— Peut-être! murmura Berthier.

— Alors, emboîtons le pas! Viens, Bibi, et quand nous serons là... nous verrons bien!

Tous deux se précipitèrent à la suite de Maurice, qui venait de rejoindre le général.

LV

L'EXPLICATION.

— Que vous ai-je promis depuis quinze ans? De vous faire possesseurs des millions des Niorres, de ceux des d'Horbigny et des Saint-Gervais, de ceux des Surville, de ceux enfin des Cournont? Aujourd'hui je veux tenir ma parole, aujourd'hui, 19 brumaire, je viens vous dire : demain vous aurez enfin la récompense de vos travaux et de vos fatigues, demain vous aurez le bénéfice de mes ruses et de mon adresse!

Un hourra joyeux accueillit cet exorde du discours qu'évidemment Thomas s'apprêtait à prononcer devant cinq hommes rassemblés autour d'une table sur laquelle brûlait une grosse lampe.

Ces hommes étaient Pick, Roquefort, Chivasso, Bam-

·boulà et un dernier qui se trouvait dans l'ombre et dont le visage disparaissait entièrement, enfoui qu'il était dans une énorme cravate de mousseline blanche empesée, tandis que des mèches flottantes et les oreilles de chien d'une gigantesque perruque poudrée dissimulaient complètement le front et les joues

C'était dans la salle d'un cabaret avoisinant des halles, que se passait cette scène. Il était minuit, et Paris était aussi calme, aussi tranquille que si les événements de cette journée du 19 brumaire ne s'étaient pas accomplis.

— Les millions des Niorres! reprit Thomas après un silence. Commençons par ceux-là. Ces millions, qui trois fois furent presque nôtres et qui trois fois nous échappèrent par une série de circonstances étrangement fatales! Ces millions? où sont-ils aujourd'hui? Ils doivent être la propriété de Louis Niorres, mais Louis est mineur et il n'a pas la libre disposition de ses biens. Dernièrement, M. d'Adore a été nommé son tuteur. En conséquence de cette position, M. d'Adore a reçu du notaire les deux millions en or et en bijoux dont le comte de Sommes n'avait pu jadis se rendre maître.

— Oui! dit Bamboulà, le second procès intenté cassa le premier, précisément au moment où j'allais toucher.

— Je sais qu'il n'y a pas eu de ta faute.

— C'est ce que je tenais à constater.

— Ensuite? ensuite? dit Pick.

— M. d'Adore est donc, à cette heure, dépositaire de ces deux millions, reprit Thomas. Maître Raguideau l'a déclaré devant toi!

Thomas s'était tourné vers l'homme à la cravate gigantesque, s'adressant particulièrement à lui.

Celui-ci fit un geste affirmatif, mais il ne prononça pas une parole.

— Et ces deux millions, où sont-ils? demanda Roquefort dont les prunelles ardentes flamboyaient.

— Vous le saurez tout à l'heure, dit Thomas.

— Aux millions des d'Orbigny maintenant! dit Pick.

— Ceux-là et ceux des Cantegrelles appartenaient à M. de Signelay et à sa femme. Or, Signelay, pour pouvoir, si besoin était, quitter Paris et même la France en emportant sa fortune et celle de sa femme, Signelay avait converti une partie de cette fortune immense en pierreries. Il avait plus de quatre millions de valeurs enfermées dans un coffre qui ne le quittait jamais. Ce coffre est demeuré entre les mains M. d'Adore!

— Quatre millions! s'écria Pick.

— Ils sont chez le vieux comte? dit Roquefort.

— Vous saurez tout à l'heure où ils sont, reprit Thomas. Écoutez encore!

— Les millions des Courmont devenus ceux des Geoffrin maintenant! dit Bamboulà.

— Pour ceux-là, l'affaire est plus facile encore à expliquer! dit Thomas. Ces millions-là seront à nous dès que nous le voudrons, mais ils nous donneront plus que la puissance de l'argent, ils nous donneront la puissance de position!

Thomas s'interrompit et appuyant son coude sur la table placée devant lui et encadrant son menton avec le pouce et l'index, il promena sur ses auditeurs un regard fin et dénonciateur.

— Laissez-moi vous rappeler l'histoire de ces millions, dit-il. Elle est instructive.

Ces deux millions trois cent mille livres, propriété de M. Romilly, devaient tout d'abord revenir à sa sœur. Vous vous rappelez le procès Rostange? Tu avais bien joué ton rôle, Chivasso, mais les circonstances furent contre toi, et Rostange fut battu.

— Cela est vrai! dit Chivasso.

— Les deux millions trois cent mille livres revenaient de droit aux Courmont, à leurs femmes et à leurs enfants. Comment pouvait-on s'emparer de cette fortune? Aucun de vous n'entrevoyait le moyen de réussir. Ce fut alors que je découvris la filiation qui existait entre les Courmont et les Geoffrin. Ce fut alors que j'ébauchai cette affaire Charney, à laquelle vous ne vouliez d'abord rien comprendre. Aujourd'hui que les choses sont plus claires, que pensez-vous? Applaudissez-vous des deux mains à mon œuvre?

Puis s'adressant à l'incroyable :

— Allons, Charney, continua Thomas, viens confirmer mes paroles, viens prouver que j'ai agi habilement en allant te chercher au fond de la Syrie?

L'incroyable se leva lentement, s'avança, et, abaissant d'une main sa cravate gigantesque, tandis que de l'autre il écartait les mèches de sa perruque poudrée, il présenta à la lumière le visage expressif et gracieux du futur mari d'Amélie Geoffrin.

— Ferdinand disparu, continua Thomas, Amélie devient seule héritière ; partant elle a les deux millions trois cent mille livres. Or, tu épouseras Amélie, Charney, puisque j'ai su tout combiner pour amener ce mariage, et ta position sera dans l'avenir l'un de nos plus grands moyens d'action, en même temps qu'un puissant palliatif aux dangers à courir.

Depuis longtemps, je voulais avoir dans le monde un second moi-même, pouvant mettre à sa main cette société la plus riche et la plus puissante.

Moi, le *Roi du bagne*, moi, Camparini, car je rejette ici, devant vous, ce nom de Thomas, bon à tromper les dupes, je veux que Charney soit pour l'association aujourd'hui ce que de Sommes a été jadis !

Sous la monarchie, j'avais lancé de Sommes dans le monde des grands seigneurs, et si de Sommes a osé lutter contre son chef, que son exemple te serve de leçon! Voici Bamboulà, qui devrait être un autre moi-même, qui devrait être le premier après moi. Vois-le, courbant le front sous mon regard et reconnaissant ses fautes!

Écoute, Charney! ton rôle est beau, et si tu sais le jouer, si tu le joues loyalement vis-à-vis de ton chef, tu peux rendre à l'association les plus grands services.

Époux d'Amélie Geoffrin, par la position dans le monde de ta belle-mère, tu peux continuer à fréquenter les meilleurs salons et les maisons les plus riches. Tu verras les puissants du jour et tu te feras leur ami.

Tu nous aideras dans le tracé de nos plans pour l'attaque, et tu nous serviras pour protéger la retraite. Personne en dehors de ceux qui nous écoutent ne pourra soupçonner que tu n'es pas ce que tu parais être.

Tu vivras ouvertement, grandement, tu feras bon ménage, enfin tu auras pour toi tout ce que l'on appelle les honnêtes gens! Tu m'as compris?

— Oui! dit Charney d'une voix ferme.

— Tu jouiras des revenus de ces deux milions trois cent mille livres ; mais, poursuivit Thomas, ou pour mieux dire Camparini, je sais par expérience qu'un membre de l'association ne doit jamais posséder un grand capital : de Sommes m'a instruit par son exemple à cet égard. Si tu as nourri jusqu'à cette heure l'espoir d'accaparer pour toi cette fortune, tu t'es trompé!

Charney demeura impassible sous le regard ardent du *Roi du bagne*.

— Les deux millions trois cent mille livres, reprit Thomas en accentuant chaque mot, doivent rentrer en France au moyen de traites fournies sur le banquier allemand. Cette pensée vient de moi. Me servant de Grafeld, dont j'achetai l'obligeance au moyen de nouvelles adresses à sa cour, je le fis mettre en relation avec le comte d'Adore... vous savez le reste. Le clerc de maître Raguideau et le commis du banquier Chivry vous ont suffisamment renseignés.

— Oui! dit Pick.

— Maintenant, où sont ces traites qui ne sont pas encore négociées? Elles sont là où se trouvent les deux millions des Niorres et les quatre millions des Signelay.

— Huit milions! dit Roquefort.

— Huit millions! répéta Camparini, qui demain, à pareille heure, seront entre nos mains!

— Demain? où cela?

— Demain, Pick, tu seras avec vingt-cinq hommes, tes meilleurs, au bois de Vincennes.

— A quelle heure?

— A neuf heures du soir.

— Tous masqués?

— Tous. Demain, le *Roi du bagne* s'efface encore pour être le chef des chauffeurs.

— Et qui chaufferons-nous.

— La ferme de Fontenay-sous-Bois, car c'est là que sont les deux millions de Niorres, les quatre millions des Signelay et les traites du comte d'Adore. Demain. nous toucherons enfin le but, et demain, quand le soleil se couchera, nous n'aurons plus un seul ennemi à craindre!

Un quart d'heure après, Camparini et Chivasso étaient seuls dans cette même salle. Tous deux se levèrent sans mot dire, et, traversant la salle, gagnèrent une porte qu'ils ouvrirent. Cette porte donnait sur un escalier sombre.

Les deux hommes descendaient sans hésiter, en dépit des ténèbres qui les entouraient. Bientôt ils atteignirent la hauteur du sol, mais ils continuèrent à descendre encore comme s'ils eussent voulu s'enfoncer sous les fondations de la maison.

Un claquement sec retentit, une lumière rougeâtre jaillit : les deux hommes étaient sur le seuil d'une pièce voûtée éclairée par une lampe accrochée à la voûte.

Ils traversèrent encore cette pièce, et la quittèrent pour suivre un long couloir à l'extrémité duquel ils rencontrèrent les premières marches d'un escalier.

Ils gravirent lestement les degrés : une porte s'ouvrit, et une petite pièce. garnie à son centre par une grande table-bureau flanquée de deux sièges seulement, s'offrit à eux

Les deux hommes une fois entrés. la porte se referma d'elle-même. Des bougies éclairaient magnifiquement cette petite pièce aux murailles peintes d'une seule nuance unie sans le moindre ornement.

Sur la table-bureau on voyait deux liasses de papiers, Camparini prit un siège et attirant à lui une liasse, il l'ouvrit.

— *Nos ennemis*! dit-il en lisant ces deux mots placés comme titre sur la première page.

Puis tournant ce premier feuillet :

— Jacquet, d'Herbois, de Renneville, reprit-il lentement.

— Morts! dit Chivasso.

— Mahurec, le Maucot?

— Morts aussi.

— Maurice Bellegarde!

— Il mourra s'il ne devient pas fou.

— Rossignolet?

— Il sera mort demain.

— Louis Niorres?

— Le piège est tendu à Saint-Mandé : il aime la *jolie mignonne*, il y tombera.

Camparini haussa les épaules en souriant.

— La fille de Bernard nous aura enfin servi, dit-il. J'ai bien fait d'empêcher jadis Roquefort de la tuer!

Puis revenant au manuscrit qu'il frappa du revers de la main :

— Quant aux autres noms inscrits ici, dit-il, ceux qui les portent ne sont plus nos ennemis : ce sont des instruments dont nous saurons nous servir.

Un silence suivit ces paroles.

— Huit millions! reprit Chivasso comme quelqu'un qui a réfléchi longuement.

— Huit millions! répéta Camparini en regardant fixement son interlocuteur.

— C'est peu.

— Tu trouves?

— La fortune des Niorres était autrefois de cinq millions au moins, celle des d'Horbigny de quatre, celle de la baronne de Surville de trois millions passés, cela fait douze millions, sans compter ceux des Courmont.

— Eh bien?

— Abandonnes-tu donc la différence qui est d'au moins sept millions?

— Je n'abandonne rien! dit Camparini d'une voix ferme.

— Comment?

— Nous aurons tout et tout à nous deux, Chivasso, car tu es le seul que j'aime!

— Hein? fit le bandit en tressaillant.

— Sois là-bas demain à deux heures et tu auras l'explication de mes paroles!

— A Saint-Mandé?

— Oui!

— Alors? demanda Chivasso.

— Tout est prêt!

LVI

LE CAFÉ MINERVE

Le café Minerve était situé à l'extrémité du boulevard Beaumarchais, et était d'autant mieux achalandé qu'il était le lieu de rendez-vous habituel de tous les Parisiens voyageurs désirant faire une excursion jusqu'à Saint-Mandé, Vincennes et même Saint-Maur-les-Fossés.

Devant le café, sur la chaussée du boulevard, stationnaient jour et nuit, deux longues files de voitures de toutes dimensions, de toutes formes, de toutes couleurs, ornées sur les côtés et à l'arrière de leur caisse de l'un de ces numéros gigantesques, noirs sur fond blanc, qui indiquaient une *voiture à volonté*. C'étaient de véritables *coucous* dans toute la pittoresque acception du mot.

Le café Minerve était flanqué de deux boutiques de marchands de vin, qui, l'une à droite, l'autre à gauche, ne désemplissaient pas plus que l'établissement qu'elles encadraient : mais si c'étaient les voyageurs qui garnissaient les banquettes du café, c'étaient les cochers des coucous qui faisaient la fortune des deux marchands de vin.

Dire le nombre de disputes et de rixes qui avaient lieu les cochers eux mêmes, serait chose impossible.

Tous les matins, l'agitation qui régnait à cet endroit du boulevard était grande, mais ce matin du 20 brumaire auquel nous sommes arrivés, l'agitation était plus grande encore. Les événements accomplis la veille au soir à Saint-Cloud étaient alors dans toutes les bouches, et Paris entier était à l'affût des nouvelles.

Du cimetière de la Madeleine à la place de la Bastille les boulevards étaient envahis par la foule des curieux ; mais plus on approchait du grand quartier populeux du faubourg Saint-Antoine, plus la foule était serrée, et devant le café Minerve elle était tellement compacte, que l'on avait peine à circuler, car les coucous encombrant la chaussée rendaient le passage plus étroit.

Devant la porte du café, au milieu d'un groupe, un soldat de taille colossale pérorait, gesticulait, concentrant sur lui l'attention de tous : c'était Rossignolet.

— Oui, que j'étais à Saint-Cloud! disait-il, et j'ai tout vu comme je vous vois, et la preuve, c'est que le général a eu celui de me donner une cuisse de poulet pour mon dîner, à moi qui vous parle!

— Il a dîné avec le général! s'écrièrent quelques voix avec admiration.

— Quand je dis que j'ai dîné, je pourrais dire que j'ai soupé, continua le major, ou même que j'ai déjeuné, car il était comme qui dirait trois heures du matin.

— Alors, dit une voix, nous avons trois consuls maintenant?

— Oui. Le général Bonaparte, le citoyen Sieyès et le citoyen Roger Ducos.

— Et la Constitution?

— Nous en aurons une autre et une bonne.

En ce moment huit heures du matin sonnèrent. Rossignolet tressaillit et se tournant vers plusieurs hommes tous portant l'uniforme des soldats de la République, qui étaient attablés dans le café, il leur fit un geste impérieux. Tous se levèrent ensemble : Rossignolet appela le garçon

et paya, puis avisant un cocher de coucou qui brandissait son fouet :

— As-tu une bonne bête? lui cria-t-il.

— Capable de te mener rondement sur le chemin de la gloire et de la victoire! répondit le cocher.

— On n'a pas besoin d'elle pour ça, mais nous traînera-t-elle tous jusqu'à Vincennes, c'est tout ce qu'on lui demande

— Montez et vous verrez ! Cocotte galoppe comme pas une !

— En route alors!

Les soldats s'avancèrent vers l'un des coucous et gravirent lestement le marchepied de fer au moyen duquel on pouvait se hisser dans l'intérieur du véhicule.

Pendant ce temps Rossignolet était revenu vers le café et avait pénétré dans la salle. Gorain et Gervais étaient assis au fond prenant chacun leur tasse de café au lait. Gorain trempait ses mouillettes avec amour dans la crème frelatée (c'était Gervais qui devait payer) quand la main puissante du major tomba sur son épaule.

— En route! dit-il, il est l'heure !

— Ah! fit Gorain avec joie. La partie va commencer?

— Oui, on n'attend plus que vous, les camarades sont dans le coucou.

— Nous sommes prêts! Viens-tu, Gervais?

— Le temps de payer!

Et tandis que le bonnetier cherchait dans sa bourse, Rossignolet s'approcha du maître de l'établissement qui se tenait près du comptoir, sa serviette sous le bras, et il lui parla à voix basse.

L'autre fit un signe affirmatif, quitta la salle et revint presque aussitôt portant dans ses bras un paquet volumineux, plus long que large et enveloppé dans une couverture rayée. Rossignolet prit le paquet en adressant un signe de remerciement au maître du café et il s'en retourna auprès de Gorain et de Gervais.

— Venez! leur dit-il.

— Tiens! dit Gervais, qu'est-ce que tu portes donc sous ton bras?

— C'est un paquet de gaules pour abattre des noix.

— Des gaules! dit Gorain. Ah bien! Elles sont joliment dures!

Et il touchait du doigt le paquet que tenait le major.

— Elles sont excellentes, vous verrez! c'est moi qui les ai choisies! dit le major.

— Dieu! allons-nous nous amuser! s'écria Gorain avec expansion.

Rossignolet les conduisit à la voiture. Les deux bourgeois montèrent et se placèrent sur la banquette de devant. Le major s'assit auprès d'eux et déposa le paquet à ses pieds.

— A Vincennes! cria-t-il au cocher.

— Hue, cocotte! hurla le cocher en faisant pleuvoir une grêle de coups de fouet sur la maigre échine d'un pauvre cheval alezan qui aurait pu danser dans ses brancards comme Gervais dans une des manches de son habit.

Tout d'abord, le cheval ne bougea pas : il reçut la grêle de coups de fouet avec une impassibilité de statue : il ne tenta pas le plus petit mouvement. Le cocher fouettait toujours. Alors deux amis, deux autres automédons, le fouet à la main, se placèrent de chaque côté de la pauvre bête, et tandis que le cocher du haut de sa banquette attaquait le cheval dessus, les deux autres l'attaquèrent dessous.

Ce fut un concert de claquements de fouet à rendre sourd l'homme le plus solidement doué sous le rapport des organes de l'ouïe.

— Mais... mais... dit Gorain ému, non pas de pitié pour le cheval, mais de crainte pour lui-même, mais ne tapez pas si fort! s'il allait s'emporter!

— Il n'y a pas apparence, dit Rossignolet.

— Hue! criait le cocher, hue, Cocotte!

Soit effet de la persuasion causée par les paroles entraînantes de son maître, soit désir, assez compréhensible, de se soustraire à la grêle de coups de fouet qui pleuvait sur elle; soit, ce qui est moins probable, le sentiment du devoir, Cocotte fit un mouvement indiquant qu'elle était vivante... elle secoua la tête et remua l'oreille droite.

— Hue! hue! vociféra le cocher en tenant le manche de son fouet par les deux mains.

— Hue! criaient les autres en redoublant d'ardeur.

Une douzaine d'autres cochers se réunirent derrière la voiture et se mirent à pousser avec un ensemble auquel ne résista pas Cocotte. La voiture la poussant, elle se décida à faire quelques pas en avant.

Les efforts redoublèrent de tous côtés. Alors Cocotte prit une espèce de petit amble qui n'avait rien de chevalin.

— Là ! ça y est! dit le cocher.

Les coups de fouet cessèrent et le coucou roula entraîné par Cocotte cette fois. La machine était montée et elle marchait.

— Quel beau temps, compère ! disait Gervais.

— Superbe ! répondit Gorain. Dieu de Dieu ! allons-nous nous amuser !

— Ah! je m'en promets, moi, du plaisir!

— A-t-il fini le gros père avec son air de ne pas y toucher! dit un soldat en riant,

— Dame! fit Gorain flatté de l'observation, j'aime les petites promenades du matin!

— Comme celle-ci, hein?

— Mais oui.

— C'est une vraie partie de plaisir! ajouta Gervais.

— On verra si les camarades de là-bas en diront autant.

— Les camarades ? dit Gorain avec étonnement.

— Eh oui ! dit un autre soldat à la mine farouche, ceux qui nous attendent!

— Comment, vous croyez qu'il y en a qui nous attendent!

— Farceur! dit le soldat croyant à une plaisanterie, sois tranquille, ils n'attendront pas longtemps!

Rossignolet se mordait la moustache pour ne pas rire. Il n'avait pas prévenu ses camarades de l'ignorance où étaient Gervais et Gorain du but véritable de la promenade. Les deux bourgeois étaient convaincus qu'ils allaient, par ce beau temps, faire un déjeuner sur la mousse.

— Ah! murmurait le major en lançant un regard oblique sur ses deux compagnons, ah! vieux carottiers, vous avez été les amis d'un tas de canailles!... Jacquet a eu une fière idée de m'apprendre cela, vous aurez de l'agrément pour votre argent et... j'ai mon idée, moi, on verra.

— Ah! camarades, écoutez! dit un soldat qui avait acheté un journal et qui le parcourait depuis que la voiture s'était mise en marche, cela s'appelle : *Épitaphe de nos trois sublimes Constitutions.*

De rouages confus réunion étrange,
La *première*, à Paris, périt au 10 août;
La *seconde*, pétrie et de sang et de fange,
Sans avoir vu le jour, mourut sous le verrou.
La *troisième* semblait plus forte et mieux conçue,
Mais partout invoquée et détruite partout,
Par de nombreux viols, en tout ses points rompue,
Elle vient d'expirer aux *filets de Saint-Cloud.*

Tous se mirent à rire. Rossignolet se pencha vers Gervais :

— Et la *jolie mignonne?* dit-il.

— Pas de nouvelles!... Comprend-on cela! répondi Gervais en levant les yeux au ciel. J'avais bien dit, moi que cet enfant-là ne serait qu'une ingrate!

— Une ingrate! et pourquoi donc?

— Comment? n'a-t-elle pas abandonné la maison ? Une maison où...

— Elle a peut-être été enlevée de force.

— De force ! pourquoi? par qui?

Rossignolet parut réfléchir quelques instants.

— Il y a longtemps que tu connais Thomas? demanda-t-il.

— Longtemps ?... non... il y a... qu'est-ce qu'il y a?... il y a un mois peut-être... n'est-ce pas Gorain?

— Dame!... dit Gorain, c'était... ah! attends donc! nous

avons fait connaissance avec lui le jour où nous avons fait connaissance avec toi, à la porte du pavillon de Hanovre.

— C'est vrai, et depuis ce moment il a vu souvent la *jolie mignonne?*

— Mais... non... du moins, je ne crois pas! dit Gervais Au reste, mon épouse sait cela mieux que moi... Ça ne m'inquiète guère.

— Eh! cocher! cria un soldat, arrête donc! Qu'est-ce qu'on colle sur le mur que tout le monde lit en criant : bravo!

La voiture avait atteint le milieu du faubourg Saint-Antoine. Une masse de peuple était réunie en face d'une grande muraille sur laquelle on lisait toutes les proclamations affichées depuis la veille. C'était une dernière que l'on venait de placarder qui paraissait provoquer l'enthousiasme populaire.

— C'est la proclamation des trois consuls! dit Rossignolet en se dressant pour mieux voir.

— Vive le général Bonaparte! crièrent les soldats.

La foule répéta le même cri. La voiture se remit en marche.

— Ah! dit un soldat, c'est qu'il sait tout faire, notre général.

— Et ceux de l'armée du Rhin qui ont l'air de dire que s'il gagne des batailles, c'est qu'il a une fière chance.

— Ceux-là sont jaloux de ne pas servir sous lui. D'ailleurs, ils ne l'ont pas vu à l'œuvre!

— Et nous allons les voir, nous!

— Ce n'est pas l'embarras, reprit un soldat, quand le général saura ce qui va avoir lieu ce matin, il ne sera pas content!

— Pourquoi? dit Gervais, il n'aime pas ces petites parties de plaisir-là?

— Pas précisément. En Égypte il les défendait joliment.

— En Égypte, c'est différent, dit Gorain d'un air capable, il faisait si chaud que ce devait être plus dangereux.

— Le fait est qu'on mourait plus vite!

— Voyez-vous cela! Ah! il ne faut pas s'amuser dans les pays chauds, j'en sais quelque chose! dit Gervais. Tandis qu'à Paris... Regardez Gorain et moi, ça nous est arrivé assez souvent de faire des petites parties comme celle-ci... et cependant nous ne nous en portons pas plus mal!

— Combien de fois ça vous est-il donc arrivé? demanda un soldat d'un air goguenard.

— Dame! dit Gorain, une trentaine de fois peut-être; n'est-ce pas, Gervais?

— A peu près.

— Bigre, quels gaillards!

— Nous sommes comme cela, dit Gorain d'un air capable.

— Et avez-vous été blessé? demanda un autre soldat.

— Moi? jamais, dit Gervais. Au reste je suis très prudent.

— Ah! tu n'attaques pas?

— Attaquer! s'écria Gervais, jamais; je n'ai jamais attaqué personne!

— J'entends : tu romps et tu ripostes; c'est un beau jeu, c'est le meilleur. Et toi, gros papa?

— Moi, dit Gorain, j'ai été blessé une fois au doigt : j'en ai encore la cicatrice : c'était dans une partie dans les bois de Ville-d'Avray; Dieu! me suis-je amusé! j'étais plus jeune. Il y avait des dames; c'était avant mon mariage.

— Farceur! dit le soldat; et tu as été blessé?

— Comme tu vois.

Et Gorain montrait le pouce de sa main droite, qui effectivement, portait près de la phalange une cicatrice très visible.

— Comment le coup avait-il été porté? demanda un soldat.

— Comme cela, dit Gorain : je tenais mon couteau d'une main, ma pomme de l'autre, et en voulant enlever les pepins... crac.

Tous les soldats se mirent à rire.

— En voilà un gaillard! dit un jeune grenadier avec admiration. Le major a joliment bien fait de les amener.

— Et tu n'as que cette blessure-là? dit un autre.

— Absolument, répondit Gorain avec modestie.

— C'est quelque vieux prévôt de salle de l'ancien régime, dit un soldat. Il n'en a pourtant pas l'air; mais ces vieux lapins-là, ça vous a quelquefois une mine... Voyons, vieux, puisque nous sommes entre amis, tu peux bien parler : quel est ton coup de prédilection? Chacun a le sien; je te dirai le mien.

— Oh! dit Gorain, ç'a toujours été le coup du matin : moitié vin blanc, moitié eau, avec un citron et un morceau de sucre.

— Superbe, le pékin, cria un soldat, tandis que ses camarades riaient à gorge déployée.

— Ces soldats sont bien aimables, murmura Gorain à l'oreille de Gervais.

En ce moment le coucou, toujours entraîné à la même allure douce, atteignit le sommet de la montée du faubourg Saint-Antoine. Il était plus de dix heures; la voiture avait mis une heure et demie à peu près pour traverser le faubourg dans toute sa longueur.

— Tonnerre! dit Rossignolet, faut se dépêcher, nous serons en retard.

Sur l'observation de Rossignolet, le cocher prodigua les cris et les coups à Cocotte; mais la pauvre bête parut demeurer absolument insensible aux uns et aux autres; et, bien que la mèche du fouet cinglât plus ou moins vigoureusement son échine, elle n'en activa ni plus ni moins son allure.

La conversation se ranimait entre les soldats et tendait à devenir générale; Gorain et Gervais continuaient à n'y rien comprendre et le quiproquo menaçait de prendre les proportions les plus ébouriffantes.

— C'est égal, dit, en jetant un regard d'admiration sur ses compagnons et sur lui-même, le soldat à la mine farouche, ceux qui contemplent le présent coucou et qui nous reluquent de l'œil tout le long du faubourg, ne se doutent guère que ce modeste véhicule contient la fine fleur des maîtres d'armes de l'armée.

— Bah! dit Gorain avec un étonnement empreint d'un sentiment d'admiration naïve. Tu es maître d'armes, toi, citoyen soldat?

— Comme tu dis, aimable pékin : Claude Lopimois-Nizar, qui te parle, prévôt de la 85e.

Gervais se pencha à l'oreille de Gorain :

— C'est tout de même agréable de savoir cela, dit-il. Au moins, quand on a de tels compagnons, on n'a pas peur des mauvaises rencontres.

— Oui, répondit Gorain; mais des maîtres d'armes ça doit toujours vouloir se battre. S'ils allaient nous chercher querelle!

— Par exemple! dit Gervais en pâlissant.

La voiture continuait sa route vers Vincennes; les soldats se mirent à chanter en chœur, ce qui calma les alarmes naissantes des deux bourgeois. Enfin on aperçut le donjon, la grosse tour et la cime dépouillée des arbres du bois.

Onze heures du matin résonnaient sur le bronze de l'horloge du château, au moment où le coucou s'engageait dans la première allée, celle conduisant à Nogent-sur-Marne.

— Les camarades doivent être arrivés? dit Rossignolet.

— Allons! reprit le soldat qui avait déjà parlé, nous entrons douze dans le bois, nous verrons combien il en sortira.

— Hein? fit Gorain en tressaillant.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie! murmura Gervais.

LVII

SAINT-MANDÉ.

Le coucou atteignait les premières limites du bois de Vincennes, quand un jeune homme, enveloppé dans les

plis d'un grand manteau, franchit les limites de la barrière du *Trône renversé* (comme on disait alors), et, tournant presque aussitôt à gauche, s'engagea dans l'avenue de Saint-Mandé, qu'il remonta d'un pas rapide.

A l'endroit où cette avenue se croise avec la rue du même nom, s'élevait une haute bâtisse, maison isolée se dressant comme l'I sans point de la ballade d'Alfred de Musset.

Cette maison, au premier coup d'œil, n'avait rien qui pût attirer le regard; elle ressemblait à toutes les maisons isolées, mais en l'examinant attentivement on demeurait frappé, au bout de quelques instants, par certains détails de sa construction régulière cependant. dans son ensemble.

Cette maison n'avait que deux étages : toutes les fenêtres étaient fermées et les vitres étaient coloriées comme les vitraux d'église, ce qui ne pouvait permettre à l'œil de deviner ce qui se passait à l'intérieur.

Au-dessus des fenêtres du second étage, la muraille se dressait nue et sans ouverture jusqu'à la corniche du toit. L'espace compris entre ces fenêtres et cette corniche était assez élevé, et eût été suffisant pour la construction d'un troisième; mais si cet étage existait réellement dans la maison, il ne prenait aucun jour sur la rue.

La porte était ce qu'on nomme une porte *bâtarde :* elle n'était flanquée d'aucune fenêtre : la muraille jusqu'au premier était nue.

Arrivé devant cette maison, le jeune homme parut chercher un moment, hésiter; la porte était fermée : il s'approcha, et peut-être allait-il frapper quand la porte s'ouvrit d'elle-même; alors il franchit le seuil de cette porte, qui se referma sur lui. Le jeune homme se trouvait alors dans un couloir aéré et bien éclairé par une grande ouverture donnant sur une cour voisine.

Les marches de pierre d'un escalier se dressaient en face de lui; le jeune homme abaissa alors le pan de son manteau, et le joli visage du maréchal des logis des chasseurs à cheval apparut dans tout son mâle éclat.

— Monte! cria une voix paraissant venir du haut de l'escalier.

Louis obéit sans hésiter : il gravit d'un pas rapide un étage, et sur un grand palier qui s'offrit alors à lui, il rencontra le citoyen Thomas, lequel se tenait devant une porte ouverte.

— Entre! dit-il à Louis en s'effaçant.

Le maréchal des logis entra sans manifester la moindre émotion; il se trouva alors dans une pièce carrée d'assez belle dimension et éclairée sur une cour intérieure.

Louis détacha son manteau, le rejeta en arrière, et il apparut alors en uniforme de sous-officier des chasseurs à cheval, son grand sabre accroché au crochet du ceinturon et un pistolet à double canon passé dans ce même ceinturon.

Sans y être invité, il prit un siège, s'assit, et attirant son sabre entre ses jambes, il s'appuya sur la poignée.

Thomas rentra dans la pièce, referma la porte, et, s'asseyant à son tour en face du jeune soldat, il l'enveloppa dans un regard profond.

— Tu viens me demander de t'aider à retrouver la *jolie mignonne?* dit-il.

— Oui, répondit Louis : cela n'a-t-il pas été convenu hier?

— Tu aimes cette jeune fille?

— Que t'importe!... je veux la délivrer, tu m'as promis de m'aider : tiens ta parole!

— Je la tiendrai, tout de suite, si tu le veux?

Louis bondit sur son siège.

— Tout de suite, dis-tu? répéta-t-il d'une voix rauque.

Thomas fit un signe affirmatif.

— Tu peux sauver Rose maintenant?... Alors tu vas le faire!

— Nous allons causer.

— Hein?

— Ah! tu ne me comprends pas, mon jeune ami? Eh bien! avant tout il faut que nous fassions plus ample connaissance, car il est essentiel que tu me comprennes.

En achevant ces mots Thomas se dressa vivement, et portant à ses lèvres un sifflet qu'il prit dans ses vêtements, il en tira un son clair et aigu.

Au même instant un bruit sourd retentit au dehors : on eût dit des masses de fer s'entrechoquant.

Louis s'était levé en portant une mains sur la crosse de son pistolet, l'autre sur la poignée de son sabre.

— Ne crains rien, dit Thomas.

— Oh! fit Louis avec un regard de défi, je n'ai pas peur!

— Oui, je sais que tu es brave, mais personne ne songe à t'attaquer; c'est une simple mesure de précaution qui vient d'être prise : toutes les issues sont bouchées, afin que tu ne puisses même tenter de fuir.

— Je suis prisonnier? s'écria Louis.

— Oui.

— Et de quel droit attente-t-on à ma liberté?

— Du droit du plus fort : cela suffit... Oh! ne te roidis pas ainsi, enfant, tu ne pourrais lutter; d'ailleurs, tu n'es pas prisonnier pour longtemps, bientôt tu seras libre, oui, tu seras libre, et tu emmèneras avec toi celle que tu cherches. Donc, patience!

— La *jolie mignonne*! s'écria Louis, elle est ici?

— Oui.

— C'est donc toi qui l'as fait enlever?

— Oui. Oh! ne menace pas, dit Thomas impassible, tu ne saurais lutter... d'ailleurs, la vie de la *jolie mignonne* me répond de ton obéissance.

— Rose ici!... répéta Louis en faisant effort pour demeurer calme.

— Oui, Rose est ici, dans cette maison, reprit Thomas, et encore une fois il dépend de toi de la faire libre.

— Mais pourquoi l'avoir enlevée alors!

— Pour te prendre au piège, toi.

— Moi? s'écria Louis avec étonnement.

— Oui, il fallait que tu fusses une heure en ma présence.

— Mais qui donc es-tu?

Louis fit un pas vers son interlocuteur; celui-ci sourit railleusement.

— Qui donc es-tu? répéta Louis en fronçant les sourcils.

— Tu ne me connais pas?

— Non!

— Tu m'as vu cependant autre part qu'à Paris.

— En Égypte?

— Non; cherche, enfant, cherche dans tes souvenirs.

— En Italie?

— Peut-être... mais tu m'avais vu à une autre époque...

— Aux Antilles?

— Peut-être encore... mais remonte cependant vers une époque antérieure.

— Je ne me souviens pas!

— Eh bien! je suis celui qui t'a préservé de la mort, celui qui t'a emporté enfant, celui auquel ton grand-père t'a confié une nuit... celle qui précéda la destruction entière de sa famille... je suis Saint-Jean enfin, le valet de chambre de M. le conseiller de Niorres.

Louis frissonna, un tressaillement convulsif venait d'agiter tout son être.

— Saint-Jean! répéta-t-il.

— Oui, Saint-Jean, celui qui t'a emporté dans ses bras, continua Thomas.

— Saint Jean, le valet de chambre de mon grand-père, Saint-Jean... mais Saint-Jean est celui qui a empoisonné mon père! s'écria Louis dont les dents s'entre-choquaient de rage; Saint-Jean, c'est le *Roi du bagne*!

— Ah! tu sais cela?... dit Thomas en souriant.

— Saint-Jean! répéta encore Louis; oh! je crois que tu vas mourir!

Et, dégainant son sabre par un mouvement plus rapide que la pensée, Louis se rua en avant en poussant un rugissement sonore : la main haute, la pointe menaçante, il fondit sur Thomas avec la rapidité de l'éclair traversant l'espace.

Thomas se baissa, évita le choc, étendit la main, saisit avec une adresse inouïe le pistolet passé dans la ceinture de Louis, et avant que le jeune homme eût pu le frapper, il fit en arrière un saut prodigieux.

La muraille parut s'entr'ouvrir, ou plutôt s'affaisser sur elle-même : à la place de celle muraille de toile venait de surgir une grille qui le séparait du maréchal des logis.

Louis demeura un moment immobile et stupéfait. Il jetait un regard ardent sur cette cloison de toile si artistement dressée quelques instants auparavant, et ce regard se reportait ensuite sur la grille dont la porte venait de se refermer sur Thomas, mue par un vigoureux ressort.

Thomas avait arraché sa perruque et avait redressé sa haute taille :

— Tu as dit qui j'étais! reprit-il d'une voix rauque. Je suis Saint-Jean, celui qui a fait périr ta famille, je suis celui qui a livré Saint-Vincent aux Anglais, je suis celui qui a tout tenté depuis quinze ans pour s'emparer de ta fortune, je suis le *Roi du bagne* enfin, ce Camparini dont Jacquet a dû te raconter l'histoire et que l'on croit mort depuis deux ans. Tu comprends que si je te parle ainsi, c'est que j'ai un motif pour le faire.

Louis demeurait immobile, fasciné, comme sous l'empire du sentiment le plus puissant. Il froissait la poignée de son sabre, et ses yeux lançaient des gerbes d'étincelles lumineuses qui allaient se briser sur l'acier poli de la lame nue qui avait failli fendre le crâne du *Roi du bagne*.

— Écoute-moi, continua Thomas. Si je me suis dévoilé à toi aussi bruquement, c'est pour aller plus vite en besogne, car l'heure presse et il faut que j'agisse sans retard.

Louis ne répondit pas.

— Je suis le *Roi du bagne*, reprit Thomas. Tu es bien certain de me reconnaître, n'est-ce pas? regarde-moi!

— Oui! dit Louis dont le sang empourprait le visage : tu es celui que j'ai vu à Saint-Vincent, tu es celui que j'ai retrouvé à Venise, celui que j'ai juré de tuer!

— Bah! fit Camparini en riant : bien d'autres que toi ont fait ce serment, et personne n'a jamais pu le tenir.

Les doigts de Louis craquèrent, tellement fort ils serraient la poignée de cuivre du sabre de cavalerie.

— Regarde! reprit Camparini : tu vas comprendre enfin pourquoi j'ai su t'attirer ici, tu vas savoir ce que je veux de toi.

Et reportant son sifflet à ses lèvres le *Roi du bagne*, qui semblait avoir reconquis tout l'éclat de son infernale majesté, tira de l'instrument un son modulé.

La pièce dans laquelle il se tenait, celle que la grille surgissant à la place de la muraille de toile séparait de la pièce dans laquelle etait demeuré le maréchal des logis, était carrée, mais d'un carré parfait.

Alors que le mur de toile était remis en place, cette pièce devait être plongée dans une obscurité profonde car ses murailles n'étaient percées par aucune ouverture : on ne pouvait même distinguer aucune trace de porte.

Les trois murailles (la grille formait le quatrième côté) étaient absolument noires et nues.

— Regarde! dit encore Thomas en s'adressant à Louis et en désignant du geste la partie la plus proche de la grille.

Une partie de cette muraille tourna sur elle-même, comme roulant sur un pivot mobile. Une excavation se fit, puis cette excavation s'agrandit et permit à l'œil de pénétrer dans l'intérieur d'une sorte de petite cellule, ne possédant pour tout meuble qu'un lit garni d'un maigre matelas.

Sur ce matelas était étendue, les bras et le corps attachés, dans l'impossibilité de se redresser complétement, une jeune fille au visage pâli, aux yeux rougis par les larmes.

— Rose! s'écria Louis avec un geste furieux.

Bondissant avec force, le jeune homme se rua sur les barreaux de la grille qu'il secoua frénétiquement sans parvenir à les ébranler même faiblement.

— Louis! murmura la prisonnière.

— Tu vois qu'elle est entre mes mains! dit Camparini.

— Que faut-il faire pour que tu la laisses libre? demanda Louis en réunissant toutes les forces de son esprit, toute son énergie morale pour parvenir à comprimer la fureur qui grondait en lui et pour demeurer calme.

— Es-tu disposé à tout faire pour te voir libre, ainsi que Rose?

— Tout ce que l'honneur me permettra de faire je le ferais!

— Tu renoncerais à ton nom, à ta fortune?

— Oui! sans hésiter.

— Eh bien! il faut plus encore.

— Et que faut-il donc? demanda Louis.

— Tu vas le savoir!

Camparini, reportant son sifflet à ses lèvres, en tira un nouveau son aigu et terminé par une modulation étrange qui devait évidemment avoir une signification particulière.

LVIII

CAMPARINI.

— Regarde! regarde, Louis de Niorres! disait Camparini avec un geste impérieux.

Alors il se passa dans cette salle dans laquelle se tenait le *Roi du bagne*, quelque chose d'étrange et qui, au premier abord, pouvait faire douter de la réalité. On eût dit l'accomplissement de quelque rêve effrayant, rêve d'une imagination exaltée, d'un fou dans le paroxysme de son délire...

Tout autour de la grille, les murailles disparurent, se relevant sur elles-mêmes, comme les toiles de fond d'un théâtre. La pièce était évidemment machinée comme une scène de féerie de nos jours.

Louis porta les mains à ses yeux, comme s'il eût voulu s'assurer qu'il fussent bien réellement ouverts, et un cri d'étonnement expira sur ses lèvres crispées.

— Regarde, regarde! reprenait Camparini avec sa voix métallique. Regarde, Louis de Niorres! et, puisque tu connais l'histoire de ta vie, remonte avec moi dans le passé pour te faire comprendre ce que j'exige dans le présent.

Je suis l'ennemi de ta famille!... je suis le *Roi du bagne*, qui a juré d'engloutir à son profit la fortune de tes pères!... je suis Saint-Jean, ancien valet de chambre du conseiller, celui qui a ourdi si habilement la trame dans laquelle tous les tiens moururent enserrés...

Regarde! vois-tu ces deux femmes, là... dans cette pièce... ces deux femmes, qui se sont dressées jadis entre moi et la fortune que je convoitais; ces deux femmes qui m'ont échappé alors que je croyais triompher, les reconnais-tu?... regarde-les, si tu veux, car elles peuvent t'entendre!

Camparini s'était jeté de côté. A gauche de la grille, dans l'un des endroits où la muraille s'était relevée, à travers l'ouverture pratiquée, on apercevait deux femmes étroitement garrottées, dans l'impossibilité de tenter un seul mouvement.

— Blanche et Léonore! murmura Louis qui paraissait ne pouvoir en croire ses yeux.

— Regarde encore! pousuivit Camparini; là, en face des deux mères, ne vois-tu pas les enfants en ma puissance!

Effectivement, en face même des deux pauvres mères et séparés d'elles par une mince cloison de glace, deux enfants étaient couchés dans un même berceau.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmurait Louis dont le front était baigné d'une sueur froide, tout cela est-il donc réel!

— Regarde encore! regarde toujours! poursuivit le *Roi du bagne*, que vois-tu maintenant, là... devant toi?...

Louis poussa un cri étouffé.

— Tu la croyais morte! reprit Camparini.



— Ohé, la mère! cria t-il d'une voix avinée, est-ce qu'il y a du liquide dans ton tonneau? (Page 204.)

— La femme de mon colonel!

— Et là!... et là! dit encore le *Roi du bagne* avec un double geste impérieux.

— M. de Signelay!... madame Uranie! murmura le maréchal des logis dont les doigts crispés, enfoncés sous le revers de l'habit d'uniforme, déchiraient les chairs de la poitrine.

— Ah! reprit Camparini, tu te demandes si tu es éveillé, si ceux-là que tu croyais morts sont réellement vivants!... Oui, ils vivent, ils respirent... Ceux-là que la société a rayés de sa liste sont en ma puissance! Ce sont les instruments dont il faut que je me serve pour atteindre le but que je me suis fixé!

Un silence suivit ces paroles prononcées d'une voix stridente. Louis demeurait immobile, fasciné, dans l'incapacité de tenter un seul mouvement. L'enfant qui, dès son premier âge, avait affronté les dangers de la mer, l'enfant qui avait dormi souvent bercé par les tempêtes, qui avait vu mourir son père adoptif emporté par une vague furieuse, qui avait bravé sans frissonner les dangers de l'équateur, devant qui avait été poignardée la femme qui lui avait servi de mère, le tambour qui avait battu la charge sous le feu des ennemis, qui avait affronté la mitraillade des Autrichiens et le cimeterre des janissaires de l'Égypte, était là, haletant et comme frappé de vertige.

Oh! c'est que le spectacle qui fascinait ses yeux était bien autrement saisissant que celui de tous ces événements tragiques, c'est que l'âme la plus fortement cuirassée contre les émotions eût compris sa faiblesse.

Louis était là, dans une pièce, emprisonné, car il avait entendu grincer dans leur gâche les verrous de fer qui l'isolaient du reste du monde. En face de lui une grille infranchissable lui barrait le passage, le contraignant à l'inaction, rendant impuissants ses efforts.

Puis, de l'autre côté de cette grille, hors d'atteinte de sa main frémissante, cet homme, ce monstre souillé de tant de crimes, ce bourreau de tant de victimes innocentes et qui s'avouait cyniquement l'auteur de tant d'abominables attentats.

Enfin dans des cellules, se succédant les unes aux autres, placées tout autour de cette pièce (sorte de cercle coupé en deux parties et dont la grille contre laquelle s'appuyait Louis eût été l'axe), séparées les unes des autres

par des cloisons transparentes, étaient enfermés ceux qui avaient aimé le petit-fils du conseiller et que ce descendant des Niorres aimait de toute la tendresse de son cœur.

C'était bien Blanche et Léonore, ses cousines, les premières victimes du *Roi du bagne*, qu'il voyait devant lui. c'était bien les enfants de Bonchemin et de le Bienvenu, ces deux innocentes créatures couchées dans leur berceau... C'était bien la malheureuse Lucile, la femme du colonel Bellegarde, qui semblait attendre stoïquement la mort : c'était bien Uranie, c'était bien Léopold, dont lui, Louis de Niorres, avait cherché les cadavres au fond de la Seine... C'était bien enfin la *jolie mignonne*, cette Rose qu'il aimait et qui jetait sur lui des regards éperdus et suppliants.

Tout à coup, sur un appel strident du *Roi du bagne*, une trappe joua dans le plancher, et huit hommes, tous masqués, tous armés d'un fusil à double coup, apparurent lentement, montant dans la pièce comme poussés par un contrepoids.

Sur un geste de Camparini, sept de ces huit hommes s'avancèrent vers chacune des cellules et les canons menaçants s'abaissèrent dans la direction de Blanche et de Léonore, des deux enfants réunis, de Lucile, d'Uranie et de Léopold, et enfin de la *jolie mignonne*.

Louis rugit et secoua violemment les barreaux des grilles... le huitième fusil menaça sa poitrine.

Pas un des malheureux que menaçaient les hommes masqués n'avait pu faire un mouvement ni jeter un cri : tous étaient garrottés, attachés, rendus impuissants, tous étaient bâillonnés, même les pauvres petits enfants, dont une mousseline couvrait la bouche.

Thomas se dirigea vers une table placée à peu de distance de la grille et sur laquelle étaient posées, avec tout ce qui est nécessaire pour écrire, des liasses de papiers manuscrits rangées symétriquement.

L'ouverture pratiquée dans le plancher et par laquelle étaient apparus les huit hommes masqués demeurait béante. Camparini, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les papiers placés sur la table, se pencha au-dessus de l'ouverture :

— Le clerc ! dit-il simplement.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence profond. Aucun des malheureux bâillonnés ne pouvait naturellement articuler un son, aucun de ceux qui les menaçaient de leurs fusils abaissés ne proférait une parole. Camparini attendait calme et impassible. Quant au jeune maréchal des logis, soit que l'émotion terrible qu'il devait ressentir le suffoquât, soit que le danger effrayant qui menaçait ceux qu'il aimait paralysât ses facultés, soit enfin qu'il eût assez de puissance sur lui-même pour se dominer complètement durant ce moment terrible, il demeurait muet ; ses lèvres crispées s'agitaient sans qu'un son, quelque faible qu'il fût, s'échappât de sa gorge aride.

Un claquement sec retentit au milieu du silence, et une tête apparut à l'orifice de la trappe, puis un buste monta lentement, et enfin un homme fit son entrée dans la pièce.

Cet homme, c'était le jeune clerc de maître Raguideau, que nous avons rencontré, il y a peu de jours, dans les caveaux souterrains de l'ancienne poudrière de Grenelle.

Les vêtements en désordre annonçaient une lutte soutenue. Il avait les mains attachées derrière le dos, les chevilles liées ensemble, mais de façon à pouvoir marcher sans courir, et un bâillon lui couvrait le bas du visage.

Camparini leva le pistolet qu'il avait conservé dans sa main droite et désignant la petite table surchargée de papiers et devant laquelle était une chaise :

— Mets-toi là, lui dit-il, et obéis sans hésiter, sinon tu es mort !

Le clerc obéit en tremblant de tous ses membres.

— Je vais te délier les mains et te permettre de respirer, continua le *Roi du bagne;* mais si tu tentes un seul mouvement sans mon ordre, si tu murmures un son sans que je t'aie interrogé, je te brûle la cervelle ! Tu entends ? tu as compris ?

Alors, prenant un couteau à lame aiguë et tranchante, Camparini coupa les liens qui retenaient les mains captives, puis il fit tomber le bâillon.

Le pauvre clerc respira, mais il n'osa même faire un mouvement pour aider la circulation à se rétablir dans ses avant-bras.

— Combien y a-t-il d'années que tu es clerc chez maître Raguideau ? demanda Camparini. Réponds sans hésiter à voix haute, que tous ceux qui sont ici puissent t'entendre clairement.

— Depuis qu'il exerce, depuis six ans, répondit le clerc.

— Avant cette époque, n'étais-tu pas chez son prédécesseur ?

— Oui, citoyen.

— Combien de temps y es-tu resté ?

— Sept ans.

— Il y a donc treize ans que tu es dans l'étude ?

— Oui, citoyen ; j'y suis entré en 1787.

— Tu es alors au courant de toutes les affaires qui ont été traitées par maître Raguideau ou son prédécesseur ?

— Oh ! oui, citoyen.

— Tu n'en ignores aucune ?

— Aucune.

— Tu connais alors l'affaire de la succession des Niorres ?

— Parfaitement.

— Prends cette liasse de papiers, là, devant toi, compulse ces papiers, examine et regarde s'il en manque un seul.

Le clerc obéit ; il prit une des liasses, déboucla la courroie qui retenait les papiers et les ouvrit, mais à peine eut-il tourné la première page, qu'involontairement il poussa un cri de stupeur.

— Les papiers disparus de l'étude il y a quinze jours ! murmura-t-il.

— Oui, dit Camparini en souriant; regarde si tous les actes concernant la famille de Niorres sont bien là, et si, par hasard, quelques-uns ne seraient pas restés à l'étude.

Le clerc, en dépit de l'émotion terrible à laquelle il était en proie, se prépara à obéir ; il ouvrit le dossier et il se mit à le parcourir avec une attention minutieuse.

Pendant ce temps, Camparini s'était retourné vers les cellules à jour.

— Vous voyez ces fusils braqués sur vous, dit-il lentement ; à mon premier signal, la mort frapperait sans miséricorde. Je vais détacher les bâillons qui vous empêchent tous de parler, je vais trancher les liens qui vous privent de vos mains, car pour ce que vous allez avoir à faire, il faut que vous soyez libres ; mais prenez garde ! à la moindre tentative d'action qui me semblerait suspecte, à la plus légère désobéissance à mes ordres, la mort frapperait ! oui, elle frapperait instantanément, sans pitié, ni merci, non pas celui qui aurait désobéi ou encouru ma colère, mais l'être que celui-là aime le plus... Blanche et Léonore, la vie de vos enfants est le garant de votre soumission ; Signelay, Uranie, la vie de chacun de vous me répond de l'obéissance de l'autre ; Lucile, l'existence de ta sœur est entre tes mains...

Et, se tournant brusquement vers Louis qui ne bougeait pas :

— Quant à toi, poursuivit le *Roi du bagne*, à ta première hésitation, la *jolie mignonne* roulera frappée sous tes yeux !... Vous m'avez tous compris, n'est-ce pas ? poursuivit Camparini en faisant un pas en arrière pour mieux envelopper l'ensemble dans son regard de flammes. Vous êtes tous en ma puissance, vous savez que je ne menace pas en vain, que je ne pardonnerais pas... Maintenant vous allez savoir ce que je veux de vous !

LIX

SUR LE TERRAIN.

— Mais, citoyen tambour-major, si nous nous promenons maintenant, à quelle heure déjeunerons-nous donc?

— Tout à l'heure, papa Gorain. La petite promenade d'abord, la gobichonade ensuite. Rien ne creuse l'estomac comme un peu d'exercice au préalable de chaque repas. Or donc *exerçons-nous!*

— Mais, mon estimable ami, je n'aperçois pas même l'ombre d'un bouchon dans le voisinage, dit une voix piteuse.

— Peu importe l'ombre du bouchon, pourvu que l'on ait la personne d'une bouteille, illustre père Gervais, bonnetier mes amours.

— Mais la personne de la bouteille...

— On aura sa visite.

— Mais j'ai l'estomac creux.

— Histoire de folâtrer un brin pour mieux *comestiquer* ensuite.

— Mais on aurait pu...

— Mais... mais... mais... mais... vous m'ennuyez, estimables pékins! s'écria Rossignolet.

Puis, s'adressant au cocher :

— Arrête ta carriole! ajouta-t-il. C'est ici que nous te quittons.

Le cocher obéit et le coucou demeura stationnaire! C'était vers le milieu du bois, dans l'avenue de Nogent-sur-Marne, au point où cette avenue se bifurque pour envoyer un de ses bras vers Joinville d'abord et Saint-Maur ensuite, que la voiture s'était arrêtée.

Rossignolet sauta lestement à terre : Gervais et Gorain le suivirent plus lentement, puis tous les soldats descendirent sautant comme une nuée d'écoliers en promenade.

— Passe-moi les joujoux! dit le major à l'un des soldats demeuré le dernier dans la voiture.

Celui-ci ramassa le paquet enveloppé d'une couverture, que Rossignolet avait déposé dans le fond du coucou.

— Les joujoux! murmura Gervais à l'oreille de Gorain. Quels joujoux? A quoi donc allons-nous jouer?

— Je ne sais pas! répondit Gorain, mais je suis sûr que ce sera amusant. J'ai remarqué qu'il n'y a rien d'aussi aimable que MM. les militaires quand ils le veulent... Je suis certain qu'ils auront inventé quelque chose de drôle...

— C'est malheureux seulement qu'on ne commence pas par déjeuner.

— Est-ce que tu as l'estomac qui te tiraille?

— Oui.

— Et moi aussi.

— Enfin! ça ne peut pas être long! mais si j'avais su, j'aurais mis un petit pain d'un sou dans ma poche.

Pendant ce temps Rossignolet réglait ses comptes avec le cocher qui, remontant dans son véhicule, remit Cocotte en mouvement après de pénibles efforts et retourna vers Vincennes en faisant claquer son fouet et en criant de distance en distance :

— Paris!... Paris.

Les soldats, demeurés seuls, gesticulaient, sautaient, dansaient, faisaient des appels du pied dans l'intention évidente de rétablir la circulation du sang vivement compromise par le voyage en coucou.

— Dieu de Dieu! dit Gorain, allons-nous nous amuser!

— Oui! dit Gervais, mais je ne vois pas les amis, moi!

— Quels amis?

— Eh bien, ceux que le major a dit que nous trouverions au bois.

— C'est ma foi vrai!

— Ils sont en retard!

— Oh! nous ne les attendrons pas longtemps! dit Rossignolet, qui avait entendu.

— Bigre de bigre! Tu es fièrement pressé, l'ancien! dit l'un des soldats en tapant sur le dos de Gorain.

— Oh! fit le gros bourgeois en pliant sous la main qui lui étreignait l'épaule. Ne tape donc pas si fort! Je suis très douillet, moi!

— Vois-tu ça, mon bonhomme! s'écria le soldat en riant. Tu as peut-être un rhumatisme!

— Je le crains!

— Heureusement que c'est à l'épaule gauche, car si c'était à la droite, ça pourrait être gênant, surtout pour tout à l'heure.

— Oh! non! dit Gorain.

— Mais si... à moins que tu ne sois gaucher... Serais-tu gaucher?

— Moi? pas du tout! s'écria Gorain. Je suis même bête comme tout de la main gauche.

— Et de la droite?

— Oh! de la droite... de la droite? dit Gorain fort embarrassé pour répondre.

— Nous allons voir ça, gros papa, reprit le soldat en riant. Ah! gaillard! Il paraît que tu caches ton jeu sous un air de sainte nitouche! Une! deux! là! ah! ah!... Pare-moi ça...

— Veux-tu te taire! veux-tu te taire!... je n'aime pas qu'on me chatouille! cria Gorain en rompant, tandis que le soldat lui portait des bottes avec son index allongé.

— Sacrebleu! disait Rossignolet en frappant du pied. Il paraîtrait voir que nous sommes subséquemment en avance, car les camarades ne sont pas encore venus.

— C'était-il bien ici? demanda un soldat.

— Eh oui! pas à se tromper : au coin de la route de Nogent et de celle de Saint-Maur, en face de la route de Fontenay. Voilà la route de Nogent, voilà celle de Saint-Maur, voici celle de Fontenay; donc, c'est bien ici!

— Mais, dit Gervais, si nous ne les attendions pas!

— Comment! fit le soldat.

— Ah! voilà les camarades! fit un autre soldat qui avait fait quelques pas vers Vincennes et qui interrogeait la route.

Cette nouvelle causa une certaine émotion parmi les compagnons de Rossignolet. Tous se redressèrent, détirèrent leur uniforme et se donnèrent enfin ce que le troupier nomme dans son langage pittoresque *le suprême coup de fion*, coquetterie du brave en présence du danger qui vient, et qu'il veut recevoir comme une belle attendant son amant.

En ce moment, un couplet chanté à tue-tête par une douzaine de voix plus discordantes les unes que les autres retentit au loin. L'allée, qui formait alors un coude, ne permettait pas aux regards de s'étendre.

Le chant se rapprochait rapidement, et, au tournant de l'allée, on aperçut des uniformes. Une douzaine de soldats, marchant bras dessus, bras dessous, et tenant toute la largeur de la chaussée, s'avançaient sur une même ligne, soulevant un nuage de poussière.

Les amis de Rossignolet imitèrent aussitôt cette manœuvre, et se placèrent également sur une même ligne, barrant la route à vingt pas. Gorain et Gervais étaient sur le flanc gauche de cette ligne, faisant tache à la suite de tous ces uniformes.

En apercevant Rossignolet et les siens, les nouveaux venus interrompirent aussitôt leur chant et continuèrent à s'avancer, mais dans l'ordre le plus parfait et en observant le plus profond silence.

Arrivés à dix pas de la ligne stationnaire, ils s'arrêtèrent et saluèrent militairement, salut qui leur fut aussitôt rendu.

Puis Rossignolet s'avança sortant du rang; le vieux brigadier avec lequel il s'était querellé en fit autant, et les deux hommes se rencontrèrent à égale distance des deux petites troupes.

— Ousqu'on va se donner le coup d'étrille? dit le brigadier en frisant sa moustache.

— Ousqu'on va se repasser le coup de torchon? répondit Rossignolet en renchérissant sur l'expression; mais je connais un endroit propice.

— Mènes-nous-y.

— Par file à gauche alors.

— A gauche, par quatre! dit le brigadier.

Les deux hommes se mirent en marche ; les deux petites troupes les suivirent aussitôt.

Rossignolet avait confié à l'un de ses compagnons le paquet enveloppé de la couverture qu'il avait pris dans la voiture.

Un soldat venu avec le brigadier portait également un paquet de même forme et de même dimension ; mais ce paquet était enveloppé dans un grand manteau de cavalerie.

—Tiens ! dit Gorain à Gervais, ils ont aussi des joujoux, les camarades.

— Naturellement, dit un soldat qui avait entendu ; chacun dit la sienne et chacun a les siens !

Gorain regarda comme quelqu'un qui ne comprend pas très bien.

Rossignolet et le brigadier s'enfonçaient sous bois, dans la direction de Fontenay.

Les deux amis marchaient côte à côte, Gervais semblait tout guilleret : Gorain chantonnait une complainte qu'il avait apprise jadis pour les grandes circonstances, les noces, par exemple, et comme Gorain avait une grande puissance de poumons, comme il criait, qu'il beuglait même d'une façon remarquable, ses amis disaient de lui : Il a de la voix! ce qui le flattait infiniment.

Convaincu de ses talents musicaux, il n'était pas fâché de se faire admirer par les soldats ses compagnons, et il chantait à demi-voix dans l'espérance qu'on solliciterait la voix haute, ce qui lui eût permis de déployer la splendeur de son organe. Effectivement, dans un tel moment, cette gaieté du bourgeois attira l'attention de ceux qui l'entouraient.

— Je disais bien que c'était un vieux pourfendeur du temps jadis! murmura un soldat.

— Quel gaillard! dit un autre.

— En avant la romance !

— Dis donc! eh! vieux, tu vas peut-être en chanter une autre tout à l'heure.

— Ah ! dit Gorain en s'interrompant, je ne sais que celle-là, mais quand je l'aurai finie, je la recommencerai !

— C'est ça, vieux lapin !

— Comme ces soldats sont aimables! dit Gervais à son ami.

— Adorables ! répondit Gorain, flatté des compliments qu'il venait de recevoir, je suis enchanté d'être venu !

— Et moi aussi!

— Je prévois une succession de plaisirs! Ah! Gervais! Quand je vois les militaires de près, comme ça, il y a des moments où je voudrais être soldat!

— Pas moi, dit Gervais. Je n'aimerais pas être soldat... général, je ne dis pas!

— Oui, mais quand on se bat!

— Oh ! dit Gervais, je serais bien tranquille! si j'étais général, je ne me battrais jamais. Je ne pourrais pas. Tu sais l'effet que ça me produit : une bataille, ça me rend malade, ainsi!

— Moi, dit Gorain, ce que j'aimerais, si j'étais militaire, ce serait d'avoir un plumet : je trouve ça gracieux, mais je voudrais en avoir un qui traînât par terre!

— Avec tout ça, dit Gervais, quand donc déjeune-t-on?

— Le fait est que j'ai l'estomac creux!

— Et moi donc!

— Ah! reprit Gorain avec un accent de satisfaction, voilà que nous nous arrêtons! C'est donc ici que nous allons déjeuner!

— Oui! voilà un soldat qui défait le paquet où il y a la nourriture.

— Et le major qui ôte son habit pour mieux manger!

— J'ai envie d'en faire autant!

— Et moi aussi!

— Bah! à la campagne!

Et les deux bourgeois, enchantés de la tournure que prenaient les choses, se mirent en devoir de se préparer à faire fête au repas. Rossignolet et le brigadier venaient effectivement de s'arrêter, et tous deux paraissaient inspecter soigneusement le terrain.

— Ils cherchent de bonnes places pour s'asseoir! dit Gorain.

— Eh bien, cherchons-en aussi! ajouta Gervais.

LX

LA RUE DES MAUVAISES-PAROLES

A l'heure où s'accomplissaient les deux scènes racontées dans les précédents chapitres, la première dans la maison de Saint-Mandé, la seconde dans le bois de Vincennes, une troisième, tout aussi intéressante pour les événements de ce récit, s'accomplissait en plein Paris, non loin de ce quartier des Halles, toujours remuant, toujours agité.

Deux hommes, marchant côte à côte, venaient de s'engager dans la rue des Mauvaises-Paroles, débouchant par la rue des Bourdonnais. Une gargote de repoussante apparence ouvrait sa porte hospitalière au rez-de-chaussée d'une maison noircie par le temps et qui s'élevait au centre de la rue.

Les deux hommes s'arrêtèrent devant cette porte et l'un fit signe à l'autre d'entrer.

— C'est ici, Pick? dit l'un.

— Oui, Cassebras! répondit l'autre.

Une salle enfumée, basse et mal éclairée, s'étendait jusqu'à une cour d'où elle tirait plus d'ombre que de lumière. La salle était déserte. Les deux hommes allèrent s'asseoir dans un angle devant une table.

— Du vin! dit Pick.

— Non, dit vivement Cassebras.

— De l'eau-de-vie alors?

— Pas davantage.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas boire.

Pick fit un geste d'impatience et comme une servante accourait :

— Rien! lui dit-il, mais on payera tout de même.

La servante s'en retourna sans insister. Pick regarda longuement Cassebras :

— Tu hésites ? lui dit-il.

— Non, répondit le fort de la halle, mais je n'ai pas besoin de boire pour agir.

Pick se rapprocha de lui :

— Songe à ce qu'a dit Thomas, continua-t-il à voix basse, et rappelle-toi que jamais Thomas ne manque à sa parole. Le 20 brumaire, t'a-t-il dit, Rosette sera libre, Rosette sera à toi, mais Spartacus sera mort!

Cassebras poussa un rugissement sourd.

— Veux-tu que Rosette soit libre? poursuivit Pick; veux-tu qu'aucun obstacle n'existe plus entre toi et elle? l'aimes-tu toujours enfin!.... réponds!

— Oui, murmura Cassebras.

— Alors il faut que Spartacus meure... mais qu'il meure aujourd'hui...

— Aujourd'hui! répéta Cassebras.

— Avant la nuit venue... Ce soir, Thomas part. Tu ne le reverras pas auparavant; si Spartacus est encore vivant et si tu laisses partir Thomas... Rosette est perdue pour toi!

Cassebras heurtait ses poings l'un contre l'autre.

— Décide-toi, c'est l'instant! poursuivit Pick d'une voix pressante. Il faut que Spartacus meure, tu l'as promis; tiendras-tu ta promesse?

— Oui, dit Cassebras après un silence.

— Avant deux heures il sera mort ?

— Oui.

— Comment t'y prendras-tu?

— Je ne sais pas.

— Ne vas pas l'étrangler dans la rue!

— Comment veux-tu que je fasse?

— Écoute, continua Pick en se rapprochant encore, veux-tu que je te donne un bon avis?

— Oui, dit Cassebras, qui paraissait sous l'empire de l'émotion la plus violente.

— D'abord, répète-moi que tu es bien décidé.

— Je le suis.

Pick regarda fixement le fort de la halle.

— Cette maison, reprit-il après un silence, cette maison dans laquelle nous sommes est à nous. Ce sont des amis qui l'habitent et ici nous sommes les maîtres absolus.

— Ah! fit Cassebras en se rapprochant à son tour.

— Tu es décidé à tuer Spartacus et tu ne sais comment t'y prendre? Je vais sortir, tu attendras seul ici, et dans une heure Spartacus viendra te retrouver.

— Qui l'enverra?

— Je me charge de cela. Il viendra, tu monteras avec lui au premier étage; j'aurai donné des ordres... Là, tu trouveras une grande pièce dont les murs sont assez épais pour étouffer le bruit d'une lutte et celui des cris...

— Ah! fit encore Cassebras.

— Tu comprends?

— Oui... mais... je ne pourrai pas!

— Tu ne pourras pas? s'écria Pick avec violence.

— Non, je le sens, je ne pourrai pas!... Jamais je ne pourrai frapper lâchement Spartacus!

— Eh bien, tu le combattras en face! N'es-tu pas le plus fort?

— Je ne pourrais pas non plus!

— Pourquoi?

— Spartacus a donné du pain à ma mère... Je me laisserais tuer...

Pick fit un geste d'impatience.

— Mais alors comment agiras-tu? reprit-il.

— Je ne sais pas, dit Cassebras avec un air presque hébété.

— Tu ne pourras pas le frapper?

— Non... je le sens... j'aurais beau le promettre, je ne pourrais pas... Voir couler son sang... le voir agonir sous ma main... Je ne pourrais pas!... je ne pourrais pas!

— Eh bien, dit Pick, si tu ne t'en charges pas, un autre s'en chargera.

Cassebras saisit le poignet de son interlocuteur et l'étreignant avec violence :

— Tu sais ce que j'ai dit, dit-il avec des éclairs dans les yeux, tu sais ce que j'ai juré? Spartacus est à moi! S'il y en avait un autre qui osât porter la main sur lui, cet autre-là je l'écraserais!

— Bien! bien! dit Pick en essayant de se dégager, je sais que tu t'es réservé Spartacus; mais, je te le répète, il est l'heure d'agir. Si Spartacus est vivant ce soir, le chef part sans que tu saches où retrouver Rosette. Lui seul a le secret et ni toi ni moi ne savons où est le chef à cette heure, ni toi ni moi ne pourrons le voir s'il ne veut pas être vu!

Cassebras fit un signe affirmatif.

— Aimes-tu Rosette? reprit Pick.

— Oui! dit Cassebras.

— Alors il faut que Spartacus meure, et puisque toi seul peux le tuer, tue-le!... tu as deux heures pour agir!

— Je ne pourrai pas voir couler son sang!

— Étrangle-le!... étouffe-le!

— Je ne pourrai pas porter la main sur lui!

Pick écumait d'impatience.

— L'heure s'écoule, dit-il, que veux-tu faire?

— Je ne sais pas!... Ah! si je pouvais tuer Spartacus sans le toucher!...

— Tu le ferais?

— Oui.

— Sans hésiter?

— Oh! je le jure.

L'œil de Pick lança un éclair.

— Alors il va mourir! s'écria-t-il.

— Comment? dit Cassebras.

— Par le poison!

Le fort de la halle fit un mouvement brusque, mais il se contint. Un rayon lumineux, qui venait de passer sur son visage s'éteignit avant que son interlocuteur eût pu remarquer cette expression étrange qui avait pour un moment métamorphosé et comme poétisé la physionomie du colosse.

— Le poison! dit-il en redevenant parfaitement calme, je n'en ai pas!

— Tu en auras!

— Quand?

— Dans deux minutes, attends-moi.

— Où vas-tu?

— Je ne sors pas de la maison. Attends-moi, te dis-je.

— Je vas prendre l'air dans la rue, dit Cassebras, j'étouffe ici; je ne suis pas encore habitué à tuer les gens, moi, ça me fait mal!

Pick haussa les épaules.

— Sois ici dans cinq minutes! dit-il.

— J'y serai! » répondit Cassebras.

Pick s'élança, traversa la salle et disparut, après avoir ouvert une porte située au fond du côté de la cour; Cassebras, lui, avait été ouvrir celle donnant sur la rue.

Le fort de la halle sortit, et commença à marcher comme un promeneur incertain de l'endroit vers lequel il dirigerait ses pas. Il remonta la rue en se dirigeant vers celle des Lavandières : là, il tourna à droite, paraissant moins obéir à sa pensée qu'au besoin de chercher un courant d'air plus vif pour y baigner son front, dont les veines saillantes semblaient des cordes bleuâtres se détachant sur une peau chaudement carminée et ruisselante de sueur.

Au coin de la rue des Lavandières et de celle des Deux-Boules était le tonneau d'une ravaudeuse qui, en dépit des orages révolutionnaires, était demeurée depuis dix années fidèle à son métier et à son poste. De huit heures du matin à six heures du soir, la vieille femme ravaudait régulièrement dans son tonneau, quelque temps qu'il fît. Tout le quartier la connaissait.

A l'heure où Cassebras se promenait, en longeant les maisons, la ravaudeuse travaillait donc avec son entrain ordinaire.

Le fort de la halle avait la main droite enfoncée dans la poche de sa culotte : en passant devant le tonneau de la ravaudeuse, il retira sa main, et une bille roussâtre, de fausse agate, comme celles avec lesquelles jouent les enfants, vint tomber sur les genoux de la vieille femme.

Cassebras continua sa marche lente et indécise. Arrivé à la hauteur de la rue Jean-Lantier, il tourna sur lui-même et revint sur ses pas. Il repassa devant la ravaudeuse, il atteignit la rue des Mauvaises-Paroles, et il rentra dans le cabaret-gargotte.

A peine en franchissait-il le seuil, qu'un homme assez mal vêtu, un nègre de la plus belle apparence, sortit d'un cabaret de la rue Perrin-Gasselin, chantonnant un air à la mode et roulant avec vivacité ses gros yeux blancs, à l'expression intelligente.

Débouchant dans la rue des Lavandières, avec les allures d'un homme que le bon vin vient de mettre en goguette, le nègre traversa tout droit et alla presque se heurter dans le tonneau de la ravaudeuse.

— Ohé, la mère! cria-t-il d'une voix avinée, est ce qu'il y a du liquide dans ton tonneau?

— Qu'est-ce que c'est, mal-blanchi? dit la ravaudeuse en relevant son nez pointu, sur lequel se dressait une paire de lunettes de proportion gigantesque.

— Je demande s'il y a de quoi boire dans ton tonneau?

— On tâche qu'il y ait de quoi manger. Est-ce que tu as de l'ouvrage à me donner? Le citoyen porte peut-être des bas de soie? on ne sait pas.

— Tu raccommodes les bas?

— Et proprement! regarde un peu cette maille! Est-ce relevé, ça? Faut-il de bons yeux pour une pareille reprise? Eh! regarde donc, vieux moricaud!

La ravaudeuse leva le bras et mit sous le nez du nègre une paire de bas de soie à laquelle elle était en train de travailler. Le nègre repoussa les bas, qui lui effleuraient le visage. Dans ce geste, les deux mains se rencontrèrent.

— Allons! reprit le nègre, puisqu'il n'y a rien à boire

dans ton tonneau, je ne le mettrai pas en perce! Adieu, la mère!

— Adieu, mal blanchi! »

Le nègre tourna sur lui-même et descendit la rue des Lavandières. Il n'avait pas fait dix pas qu'il porta la main droite à sa figure, comme pour se caresser le nez : ses doigts étaient entr'ouverts et ses yeux purent examiner dans la paume de la main une bille de fausse agate qui s'y trouvait enfermée.

Le nègre reporta la main à la poche de sa culotte : un éclair rapide venait de jaillir de sa prunelle et une expression de joie et de triomphe avait envahi sa physionomie.

Pressant sa marche, il gagna rapidement la rue Saint-Honoré qu'il suivit dans la direction du palais National. S'élançant dans la rue de Richelieu, il atteignit la rue Neuve-des-Petites-Champs, et se dirigeant en homme connaissant parfaitement ce quartier de Paris, il se trouva bientôt au carrefour Gaillon.

Une maison de belle apparence se dressait en face de lui : sans hésiter, il franchit le seuil d'une porte cochère.

— Eh! moricaud! où vas-tu? cria le concierge en sortant précipitamment de sa loge.

— Le docteur Corvisart! dit le nègre!

— Il vient de rentrer, mais il ne reçoit pas!

— C'est ce que je vais voir! » dit le nègre en franchissant rapidement les marches d'un magnifique escalier de pierre.

LXI

LES PREMIÈRES ARMES DE GORAIN ET DE GERVAIS.

Sur la gauche de la route de Nogent-sur-Marne (en face l'endroit où l'on a depuis creusé le lac), il existe un quadrilatère qui avait alors pour limites, au nord : Fontenay-sous-Bois et le mur du parc; au sud : la grande route; à l'est : Nogent, et à l'ouest : Vincennes. Ce quadrilatère qui aujourd'hui offre des éclaircies charmantes, de belles prairies, avec des bouquets de chênes centenaires semés çà et là, était autrefois l'une des parties du bois les plus fournies et les moins fréquentées.

Près de l'endroit où s'arrête aujourd'hui la dernière limite du ravissant jardin entourant le chalet du maréchal commandant la division militaire, était alors une belle clairière, longue de deux cents pieds au moins, large d'environ cinquante, ombragée par des bouquets d'arbres et tapissée par un frais gazon. En été, c'était le rendez-vous habituel des amateurs de dîners sur l'herbe. En hiver, la clairière était moins fréquentée, mais elle n'avait pas moins son cachet grandiose et imposant. Ses grands arbres dénudés, aux branches noires, entrelaçaient leurs rameaux comme les réseaux d'une vaste toile d'araignée, et le gazon jauni par les rayons du soleil d'automne disparaissait à demi sous un moelleux lit de feuilles sèches.

C'était dans cette clairière que Rossignolet et le brigadier avaient conduit les deux troupes.

— Tiens! dit Gorain en poussant Gervais, nous allons déjeuner sur l'herbe! Tu vois que j'avais raison de le dire.

— Mais les provisions! dit Gervais.

— C'est peut-être ce que les deux soldats portent dans les gros paquets qu'ils défont, ainsi que tu le pensais.

— C'est possible cela!

— Le terrain est-il bon? demanda à voix haute Rossignolet.

— Oui! oui! répondirent quelques voix.

— Il convient à tout le monde.

— Oui! oui!

— Alors, en avant la musique!

— Habits bas! dit le vieux brigadier.

— Hein? dit Gervais qui crut avoir mal entendu.

— Ah mon Dieu! Mais sont-ils échauffés! Les voilà qui mettent bas leurs habits! comme le major!

Effectivement les soldats se dépouillaient de leurs uniformes, et, les pliant soigneusement, les déposaient en tas sur deux points différents de la clairière.

Tous demeurèrent en pantalon et en chemise.

— Allons! allons, toi qui étais si pressé! dit le soldat à la figure rébarbative et en s'adressant à Gorin. Dépiaute-moi cela! En deux temps!

— Comment? comment? dit Gorain. Me déshabiller.

— Eh oui!

— Pourquoi faire?

Le soldat regarda Gorain sous le nez.

— Farceur! dit-il. Tu veux être drôle jusqu'au bout!

— Mais, dit Gervais, je ne vois pas la nécessité d'enlever mon habit pour déjeuner. L'été, je ne dis pas, mais l'hiver! Je m'enrhume très facilement, moi!

— Les joujoux! hurla une voix.

Un bruit de fers froissés retentit. C'étaient les deux paquets que l'on avait achevé d'ouvrir et que les soldats s'occupaient à débarrasser de leur contenu.

— Les provisions? dit Gorain.

— Voyons ce qu'il y a... ajouta Gervais en tendant le cou

— Je voudrais qu'il y ait du pât...

La parole s'arrêta sur les lèvres de Gorain. Le gros bourgeois demeurait immobile et comme fasciné. Il était là, le corps penché en avant, le bras étendu, l'œil fixe et la bouche ouverte.

Gervais formait pendant, dans une situation presque identique, seulement le visage de Gorain était devenu subitement cramoisi comme si tout le sang s'y fût porté d'un même coup, et celui de Gervais était blême et pâle comme celui d'un mort.

A quelques pas d'eux, les soldats attroupés s'occupaient à choisir leurs armes, car c'étaient des épées de combat que renfermait chacun des deux paquets.

Rossignolet s'était baissé et avait choisi trois épées : il en passa une sous son bras et, tenant les deux autres en croix, il s'avança vers Gorain et Gervais.

— Allons, dit-il; chacun la vôtre, choisissez!

Gorain et Gervais ne bougèrent pas, mais ils levèrent à la fois leurs yeux effarés sur le tambour-major.

— Choisissez! répéta celui-ci.

— Choisir... quoi? eut enfin la force de dire Gervais.

— Eh bien, l'un de ces joujoux... L'autre sera pour ton ami!

— Pour... pour... pour... *moi!* balbutia Gorain d'une voix inintelligible.

— Mais... mais qu'est-ce que nous allons donc faire? dit Gervais auquel la terreur commençait à rendre des forces.

— Nous allons nous battre! répondit simplement Rossignolet.

— Nous... battre!

— Eh oui!

— Nous battre! répéta Gorain en chancelant. Et pourquoi faire, mon Dieu?

— Pour tuer son homme donc!

Les deux bourgeois se regardèrent : ils échangèrent un coup d'œil empreint d'une telle désolation, qu'ils accrurent mutuellement leur effroi.

Enfin Gervais s'avançant vers le gigantesque major et les mains jointes, la figure piteuse, presque les larmes aux yeux :

— Respectable citoyen, s'écria-t-il, nous sommes gais, mon ami et moi, nous avons le caractère bien fait, nous entendons la plaisanterie, mais cependant il y a des limites... Ne continuez pas! nous n'en pouvons plus.

— Mais, dit Rossignolet, je ne plaisante pas.

— Tu... ne... plaisantes... pas! dit Gervais.

— Nullement. Nous allons nous battre et nous ne sommes même venus ici, les camarades et moi, que pour cela. Les amis qui sont avec moi ont tous fait partie de l'armée d'Italie, les autres étaient de celle du Rhin. On a eu des mots relativement aux hauts faits des uns et des autres, et pour s'accorder on est convenu de se repasser un coup de torchon! Voilà!...

— Un coup de torchon? dit Gorain, mais à cet égard, je ne vois pas grand inconvénient.

— Alors en garde!

— En... quoi?... je ne sais pas...

— Eh! major! cria un soldat, on tire ses adversaires au sort! Tous les noms dans un chapeau!

— Minute! dit Rossignolet en se retournant. Le brigadier et moi ne tirons pas. Nous nous choisissons mutuellement. Pas vrai, l'ancien?

— Naturablement! répondit le vieux brigadier en fouettant l'air de son épée.

Gorain et Gervais avaient écouté cet échange de paroles avec un redoublement d'angoisse.

— Sauvons-nous! dit Gervais.

— Je ne peux pas bouger! répondit Gorain, J'ai des douleurs dans les jambes...

— Et moi aussi!

— Allons! il faut faire bonne contenance! dit Rossignolet. Vous m'avez demandé à m'accompagner. Il ne s'agit pas de me déshonorer maintenant. Cré mille n'importe quoi! pas de caponnerie sur le terrain, sinon je vous embroche comme deux poulets!

— Mais... mais... dit Gervais, je ne veux pas me battre!

— Tu te battras!

— Mon Dieu! mon Dieu! mais qu'est-ce que nous avons avons donc fait au ciel pour...

— Ce que vous avez fait, dit Rossignolet en relevant sa moustache avec un geste menaçant; je vais vous le dire, mes citoyens. Vous avez fait le malheur d'honnêtes gens en vous laissant prendre aux appâts des fripons et des bandits. Suffit, je m'entends; ce n'est pas la peine de vous en dire davantage; le moment n'y est pas; mais je ne vous ai pas en grande estime tous deux, et je n'ai pas été fâché de vous fourrer un tantinet dans le guêpier de ce matin. Ce sera leur punition, que je me suis dit.

— Comment? quoi? pourquoi notre punition? dit Gervais d'un ton lamentable.

— En garde! cria une voix sonore.

Pendant que le major parlait aux deux malheureux bourgeois, les soldats avaient achevé de tirer au sort leurs adversaires. Chacun cherchait, avec l'ennemi qui lui était échu en partage, un terrain convenable. Ces hommes qui tous avaient fait partie des deux armées héroïques qui, sur le Rhin et sur l'Adige, avaient accompli des merveilles; ces soldats éprouvés par cinquante combats, tous sachant admirablement manier l'épée, puisque tous étaient ou avaient été maîtres d'armes, regardaient un duel comme l'un de ces accidents vulgaires de l'existence, auxquels un homme de cœur ne doit pas accorder une attention exagérée.

Cependant, ce qui augmentait ce jour-là, à leurs yeux, l'importance de la rencontre, c'était que cette rencontre prenait, à cause du nombre des adversaires, les proportions d'un véritable combat. Puis ce n'était plus un duel entre particuliers pour une particulière : c'était un duel de corps d'armée à corps d'armée, et il s'agissait moins de l'honneur des combattants, que de celui de l'armée du Rhin et de l'armée d'Italie. Aussi, apportaient-ils tous le plus grand soin dans les apprêts du combat qui allait avoir lieu. Deux par deux, tous prenaient place, se partageant loyalement le terrain et l'exposition de la lumière. Comme Rossignolet quittait les deux amis pour se diriger vers le brigadier qui l'attendait, deux soldats s'avançaient vers Gorain et vers Gervais. Le major, avant de quitter les bourgeois, avait pris les deux épées qu'il tenait, et les avait placées chacune dans l'une des mains des deux amis. Gorain et Gervais étaient demeurés immobiles. Les deux soldats saluèrent du fer les deux bourgeois.

— Lequel est Gorain? demanda l'un deux en clignant de l'œil.

— Lui! lui! dit vivement Gervais qui espérait, en désignant son compagnon, l'offrir en holocauste au danger.

— Alors, dit l'autre soldat en saluant Gervais, c'est toi qui es mon particulier. Flatté outre mesure... En garde!

Et il fit deux appels du pied. Les deux bourgeois tremblaient de tous leurs membres; leurs dents claquaient; ils ne pouvaient parler. Les deux soldats échangèrent un rapide regard d'intelligence. Les vingt autres adversaires étaient alors sur deux lignes, tous, le corps droit, les talons rapprochés, la main gauche tombant le long de la cuisse le bras droit tendu, la pointe de l'épée basse : tous avaient la position du tireur émérite s'apprêtant à faire le salut d'usage. Un silence profond régna dans la clairière durant l'espace de quelques secondes. Rossignolet et le vieux brigadier étaient en face l'un de l'autre, au point central de la ligne des combattants, et paraissant être les *chefs d'emploi*.

Attention! dit Rossignolet en levant le fer.

— Attention! reprit le brigadier en imitant le même mouvement.

Tous le répétèrent.

— Vive l'armée d'Italie! cria Rossignolet.

— Vive l'armée du Rhin! vociféra le brigadier.

— En garde!

Les vingt épées nues se rencontrèrent avec une précision telle, que leur choc se confondit dans un même bruit; puis à ce bruit succéda un instant de silence : chacun étudiait et tâtait son adversaire par cette pression de l'épée que peuvent seuls comprendre les bons tireurs.

La jambe gauche repliée, le corps effacé, les yeux dans les yeux de l'adversaire, la main haute et la pointe menaçante... tous demeurèrent un moment immobiles... puis des cliquetis retentirent... un mouvement se fit dans la double ligne des duellistes... le combat commençait...

— En garde! cria l'adversaire de Gorain en se mettant en position.

Le gros bourgeois demeura bouche béante, tenant son épée des deux mains, comme s'il eût tenu un cierge, et ne paraissant pas disposé à tenter le moindre mouvement.

— En garde! répéta l'adversaire de Gervais.

Le bonnetier tremblait comme la feuille du tremble agitée par le zéphir : il maintenait la garde de son épée entre le pouce et l'index, comme s'il eût eu peur d'y toucher... sa figure était plus blême que jamais...

— En garde, morbleu! dit encore son adversaire.

Et comme le bourgeois demeurait immobile, le soldat fouetta vigoureusement le fer de Gervais... L'épée s'échappa des mains du bonnetier et s'en alla voltiger au loin. Ce désarmement, loin d'intimider Gervais, parut lui rendre toute sa vigueur.

Il tourna sur lui-même en poussant un cri inarticulé et il se précipita, tête baissée, fuyant sous bois.

La fuite de Gervais sembla détruire le charme qui rendait Gorain immobile. En voyant fuir son compère, Gorain jeta son épée dans les jambes de son adversaire et se mit à fuir également... Tous deux disparurent à la fois dans la direction de Fontenay-sous-Bois.

— Eh! fit l'un des soldats, leur peau vaut deux cents livres chaque.

— Faut les rattraper! cria l'autre.

— En avant!

Tous les deux se mirent à la poursuite des deux amis.

En ce moment, le duel était engagé sur toute la ligne : les adversaires luttaient avec une égale science, une égale vigueur. Des étincelles jaillissaient au contact des épées.

LXII

LA CONSTATATION.

Il était quatre heures et demie, on était alors à l'époque des jours des plus courts de l'année, le ciel était sombre et la nuit descendait rapidement. Dans les anciens quartiers du vieux Paris surtout, l'obscurité était presque complète.

Une voiture venait de s'arrêter devant la porte de la

gargote de la rue des Mauvaises-Paroles : cette voiture était une équipage de bonne maison, mais moins cependant un véhicule de luxe qu'un véhicule utile : c'était bien certainement la voiture d'un médecin ou d'un homme d'affaires.

La portière s'ouvrit, un homme s'élança lestement sur le pavé : c'était le citoyen Thomas; mais un autre le suivit aussitôt : c'était docteur Corvisart.

— C'est dans cette espèce de taverne que vous l'avez fait transporter! dit le docteur, en lançant un regard de dégoût sur la boutique à l'apparence misérable.

— Naturellement, docteur, répondit Thomas : puisque c'est en franchissant le seuil de la porte de cette taverne que le malheureux est tombé.

Thomas poussait la port· du cabaret.

— Entrez, docteur! ajouta-t-il en s'effaçant.

Corvisart franchit le seuil de cette grande salle dans laquelle nous avons assisté, quelques heures plus tôt, à la conversation entre Pick et Cassebras. Alors la salle était déserte, mais à ce moment elle était pleine ; toutes les tables étaient envahies par une population de dineurs et de dineuses dont les aspects plus hideux les uns que les autres eussent pu donner une idée juste du dégré de dégradation auquel peut descendre l'espèce humaine.

Là où a été bâtie la rues des Mauvaises-Paroles, était jadis une sorte de place, faisant partie du royaume des Argotiers, et qui avait été l'une des vingt-six cours des miracles qui pendant des siècles avaient été, dans Paris, les résidences priviligiées des bandits, des voleurs et des assassins ; mais, même à l'époque où elle justifiait sa plus hideuse renommée, la cour des miracles des Lavandières (ainsi qu'on la nommait) n'avait pu renfermer une troupe d'apparence plus effrayante que celle des gens qui se pressaient le 20 brumaire dans la salle enfumée de la gargote.

Les quinquets venaient d'être allumés, et les mèches fumantes répandaient une odeur nauséabonde qui se mélangeait désagréablement aux parfums plus qu'équivoques se dégageant des mets sans nom qui encombraient chaque table,

Le tumulte était grand : consommateurs et servantes s'adressaient de ces phrases vigoureusement accentuées qui excluent toute idée de mutuel respect. C'était un charivari horrible éclatant au milieu d'une atmosphère empestée, à la lueur douteuse de lampes répandant leur rouge clarté comme un pâle soleil d'hiver au milieu d'un nuage épais de brouillard.

Corvisart s'était arrêté sur le seuil de la porte et demeurait comme suffoqué. Le docteur, habitué à vivre au milieu des spectacles les plus poignants, habitué à parcourir journellement tous les rangs de la société, le docteur sentit son cœur se soulever de dégoût dans sa poitrine.

— Venez! venez, docteur! dit vivement Thomas qui parut s'apercevoir de ce qui se passait dans l'esprit de son compagnon.

Et refermant la porte, il entraîna Corvisart et lui fit traverser la salle dans toute sa longueur. Buveurs et buveuses ne parurent pas accorder la moindre attention à ces deux hommes dont l'extérieur néanmoins contrastait si fort avec le leur.

Arrivé dans la cuisine, située au fond, Thomas désigna du geste un escalier construit en colimaçon et dont la rampe était garnie dans sa hauteur d'une sorte de draperie qui avait dû être rouge, à en juger par les tons qui couvraient encore quelques-unes des parties les moins réduites à l'état de loques.

Corvisart monta : Thomas le suivit. Au premier étage deux portes étaient percées dans la muraille. Dans la chambre se tenait un homme court et gros, vêtu d'un costume blanc comme celui des cuisiniers, costume qui, par son état de délabrement et de souillure, décelait de nombreux services et un travail acharné de la part de celui qui le portait.

— Eh bien? lui dit Thomas.

— Il n'a pas fait un mouvement! dit l'homme en s'effaçant.

— Alors il est mort!

— Oh! j'en répondrais.

— Entrez, docteur! dit Thomas.

Corvisart pénétra dans une pièce très pauvrement meublée : un lit de sangle, une table de bois blanc, deux tabourets de paille, un mauvais poêle en faïence, au tuyau outrageusement contourné, composaient tout l'ameublement.

Une chandelle éclairait tout cela, chandelle plantée dans le goulot d'une bouteille, dont le suif avait coulé en abondance, décrivant sur le verre de fantastiques arabesques, et dont la mèche à l'extrémité charbonnée semblait implorer avec instance l'emploi des mouchettes de fer placées sur la table près de la bouteille.

Sur le lit, un homme était étendu : cet homme, qui gisait là tout habillé, portait le costume des forts de la halle. Il était sans mouvements, et ses membres paraissaient avoir la roideur cadavérique.

— Voilà le malheureux! dit Thomas.

Corvisart s'approcha du lit.

— Éclairez-moi! dit-il d'une voix brusque.

Thomas prit la bouteille servant de porte-chandelle et s'apprêta à éclairer le docteur.

Corvisart procéda à la constatation de l'état du fort de la halle avec ce calme imperturbable du médecin, même en présence de la mort. Il interrogea successivement le pouls, la poitrine, les tempes ; puis, après un minutieux et attentif examen, il laissa retomber le bras inerte qu'il avait saisi.

— Cet homme est mort! dit-il, et la mort remonte à deux heures au moins.

— Cela est vrai, dit Thomas ; à quoi attribuez-vous cette mort?

— A la rupture d'un vaisseau; la mort a dû être foudroyante, instantanée...

— C'est cela, dit Thomas d'un air de grande bonhomie ; quand je l'ai vu, ce pauvre garçon, il n'avait pas l'air d'y penser : il était là à causer, et crac... tout à coup il s'est affaissé sur lui-même...

— Où causait-il? demanda Corvisart.

— Dans la rue, là, avec moi.

— Ah! vous le connaissez?

— Mais oui, j'ai été à sa noce il n'y a pas si longtemps, c'est Spartacus, le fort de la halle, celui qui a épousé la belle écaillère, vous savez, celle qui a été si singulièrement enlevée.

— Oui... oui... je sais, dit le docteur.

— Je ne l'avais pas vu depuis cette nuit-là même, quand je l'ai rencontré aujourd'hui, il y a deux heures dans cette rue. Je lui ai demandé de ses nouvelles, il m'a répondu ; nous avons parlé de Rosette. Il avait l'air tout pâle ; je lui ai demandé ce qu'il avait, il m'a répondu qu'il n'avait pas mangé depuis la veille. Le chagrin d'avoir perdu sa femme lui coupait l'appétit. J'ai voulu le faire dîner devant moi, et, comme je ne voyais pas d'autre endroit que cet établissement, je l'ai invité à entrer. Il a accepté, il est entré et, comme il venait de franchir le seuil de la porte, il est tombé foudroyé Le maître de l'établissement et moi l'avons transporté dans cette chambre ; croyant d'abord à une indisposition, nous avons employé tous les moyens pour essayer de le faire revenir, et ce n'est qu'après avoir usé de tout et ne voyant rien réussir que j'ai couru vous chercher.

— Il était trop tard! dit Corvisart.

— Alors le pauvre garçon est mort?

— Et bien mort.

— Il faudra faire la déclaration de décès demain matin, n'est-ce pas, docteur?

— Oui, dit Corvisart.

Thomas tira sa bourse de sa poche avec un embarras manifeste.

— Docteur, dit-il, des soins comme ceux que vous



Camparini fit un pas en avant et abaissa sa lanterne. (Page 259.)

savez prodiguer n'ont pas de prix, mais votre temps est précieux et le dérangement que je vous ai causé...

Corvisart l'arrêta du geste.

— Je n'ai rien eu à faire, dit-il, cet homme est mort!

Le maître de la gargote, l'homme aux vêtements de chef de cuisine, était entré doucement dans la pièce, à la suite de Corvisart et de Thomas ; il n'avait rien dit, mais il avait paru suivre avec le plus grand intérêt tous les détails de cette petite scène.

Tandis que Corvisart parlait, il s'était approché du lit et avait examiné le cadavre. Quand on avait couché Spartacus, on avait rejeté le drap au pied du lit. Le corps étant demeuré habillé n'avait pas eu besoin d'être recouvert, de sorte que le drap demeurait tamponné aux pieds du fort de la halle.

Par un mouvement machinal ou plutôt par suite d'une étrange habitude passée dans nos mœurs, l'homme prit le drap, le remonta et couvrit la tête de Spartacus.

Corvisart fit un geste d'impatience et, repoussant le gargotier, il rabattit le drap.

— Sotte manie! dit-il. Je vous défends, à vous comme aux autres, de jamais enfouir sous les draps le visage d'un mort.

Puis, se retournant vers Thomas :

— Puisque je n'ai plus rien à faire ici, dit-il, je vous quitte.

Et il se dirigea vers l'escalier qu'il redescendit. Thomas l'accompagnait.

— Demain matin, dit Thomas, j'irai faire la déclaration de mort à la municipalité. Vous viendrez la signer, docteur?

— Sans doute, dit Corvisart en montant dans sa voiture.

La voiture s'éloigna rapidement. Thomas la regarda jusqu'à ce qu'elle eût disparu, puis rouvrant la porte de la gargote et avançant seulement la tête :

— A l'heure! dit-il à un homme qui dînait assis à la première table.

— Bon! fit l'autre.

Thomas referma la porte et s'élança dans la rue; se dirigeant au milieu de ce dédale de ruelles qui formaient alors le quartier des Bourdonnais avec une habileté décelant une connaissance parfaite des lieux, il atteignit la

rue de la Tour-Saint-Jacques-la-Boucherie. Une voiture attelée de deux chevaux vigoureux attendait au coin de la rue des Arcis.

Thomas ouvrit la portière de cette voiture et s'élança dans l'intérieur; le véhicule partit aussitôt rapidement entraîné et se dirigeant vers la place de la Bastille.

Un homme était enfoncé dans l'un des angles de cette voiture. Thomas s'assit près de lui.

— C'est bien, dit-il d'une voix sifflante, tu as exécuté mes ordres, je tiendrai mes promesses; Spartacus est mort, et bien mort!...

Un tressaillement violent du compagnon de Thomas interrompit celui-ci.

— Tu regrettes ce que tu as fait? reprit Thomas avec un accent railleur; tu aimerais mieux voir vivant l'heureux époux de la belle écaillère?

— Non! dit l'homme en se remettant.

— Je disais donc, poursuivit Thomas, que je tiendrai ma promesse, Cassebras! Spartacus est mort, ta main n'a pas failli en lui versant le poison; cette nuit tu seras libre d'appprendre cette mort à Rosette, car tu la verras.

— Je verrai Rosette! s'écria Cassebras.

— Oui.

— Je lui parlerai!

— Certainement, puisqu'elle te suivra.

— Où donc est-elle?

— Oh! fit Thomas en souriant, maintenant je puis te le dire, car maintenant, Cassebras, tu es bien réellement des nôtres! Rosette est à Saint-Mandé!

Cassebras fit un geste comme pour ouvrir la portière et se précipiter. Thomas le retint d'une main ferme.

— J'ai encore besoin de toi! dit-il.

— Où allons-nous? demanda Cassebras.

— A Vincennes d'abord, à Fontenay après, à Saint-Mandé ensuite.

La voiture, entraînée rapidement au grand trot de son attelage, venait d'atteindre la rue Saint-Antoine. Les chevaux parurent alors redoubler de vitesse.

Cassebras s'était rejeté dans son coin et ne paraissait plus disposé à parler; Thomas regarda le cadran de sa montre.

— Cinq heures moins un quart, dit-il, j'arriverai à temps.

LXIII

UNE SURPRISE.

En quittant la porte du cabaret de la rue des Mauvaises-Paroles, la voiture du docteur Corvisart était partie dans la direction de la rue Bétizy. Le docteur lança un double regard par les deux ouvertures des glaces abaissées des portières, puis, après avoir remonté ces glaces, ce qui plongea l'intérieur de la voiture dans une obscurité plus grande encore, il se pencha et, relevant la draperie qui tombait le long de la banquette de devant :

— Venez, dit-il, vous pouvez sortir.

Une ombre apparut se détachant dans les ténèbres, et un homme qui était blotti sous la banquette se dressa lentement.

— Vous deviez être mal à l'aise là-dessous? dit Corvisart, mais vous aviez raison, il ne s'est douté de rien.

— Racontez-moi vite en détail ce qui a eu lieu! dit l'homme en s'asseyant sur la banquette de dessous laquelle il venait de sortir.

Corvisart raconta, sans rien omettre, la petite scène qui venait d'avoir lieu auprès du cadavre du fort de la halle. Quand il eut achevé :

— C'est tout? dit son interlocuteur.

— Oui, répondit Corvisart.

— Ainsi il a été trompé à son tour?

— Certainement. Du reste, un médecin eût pu l'être lui-même.

Puis, après un silence :

— Ces phénomènes léthargiques sont réellement effrayants, ajouta-t-il en secouant la tête.

Le compagnon du docteur prit le cordon de soie correspondant au doigt du cocher et l'agita doucement. La voiture s'arrêta. Le compagnon du docteur lui adressa un geste amical, ouvrit la portière et s'élança. La voiture repartit au grand trot.

Le personnage qui venait de descendre était alors au milieu de la rue de l'Arbre-Sec; il fit quelques pas en avant; un réverbère allumé éclaira en plein son visage: ce visage était noir, cet homme était nègre.

La porte cochère d'une maison située au coin de la rue Bailleul était à demi ouverte; le nègre se précipita dans l'intérieur. On entendait le piétinement d'un cheval attaché dans la cour.

. . . .

Cinq heures sonnaient. Le dîneur assis à la première table de la gargote de la rue des Mauvaises-Paroles, celui auquel s'était adressé Thomas, se leva, et tirant un sifflet de sa poche, il le porta à ses lèvres; aussitôt un son aigu retentit et un profond silence succéda dans la salle au tumulte qui y régnait.

(De la rue, il était impossible de voir ce qui se passait dans l'intérieur de cette gargote; elle n'avait pas de devanture comme les boutiques ordinaires : c'était un mur plein qui la séparait de la rue, et ce mur n'était percé que par deux ouvertures, celle de la porte et celle d'une fenêtre. La porte était pleine, ce qui ne permettait pas au regard de pénétrer, et la fenêtre était placée à une grande distance du sol, à une hauteur telle que la tête de l'homme le plus grand n'eût certes pu y atteindre. Par surcroît de précaution, cette fenêtre était garnie d'un rideau de laine rouge très fort, très épais et fixé, en haut et en bas, par deux tringles, ce qui l'empêchait de voltiger.)

Le silence régnait donc dans cette salle tout à l'heure si tumultueusement bruyante.

— Il est l'heure! dit l'homme qui s'était levé et qui s'avançait au milieu des consommateurs. Apprêtez-vous!

— Où allons-nous? demanda une voix.

— Vous n'avez pas besoin de le savoir. Allons, j'ai les ordres du chef, obéissez.

Par un même mouvement tous se levèrent.

—Ouvre la porte de communication, reprit celui qui paraissait avoir le commandement de la bande des habitués de la gargote.

Un homme s'avança vers le fond; mais, au moment où il allait atteindre la cuisine, il poussa un cri et fit un bond violent en arrière. Au même instant le gargotier bondit aussi dans la salle.

— Par la rue, filez! Nous sommes pris! cria-t-il d'une voix rauque.

Une sorte de stupeur s'était emparée des hommes et des femmes.

Celui qui avait parlé en chef se rua vers la porte de la rue; il voulut l'ouvrir, mais elle résista à tous ses efforts.

— Trahis! s'écria-t-il avec rage. Nous sommes trahis! Défendons-nous!

Vingt lames nues brillèrent dans la demi-obscurité.

— Bas les couteaux, dit une voix sonore; bas les couteaux, ou je fais fusiller le premier bandit qui n'obéira pas! Attention; apprêtez... armes!

Ce bruit sec, sonore, strident, qui accompagne toujours un temps d'exercice militaire accompli par une troupe de soldats, retentit aussitôt. Vingt baïonnettes brillèrent dans la cuisine, et l'uniforme d'un lieutenant d'infanterie se dessina dans l'encadrement de la porte ouvrant sur la salle.

Au même instant le bruit sourd de crosses de fusils, retombant sur un pavé humide et fangeux, résonna dans la rue. La gargote était cernée, et les deux seules issues que possédât la salle du rez-de-chaussée étaient obstruées par les soldats.

— Bas les couteaux, répéta l'officier, et attention à la manœuvre. Vous allez défiler sur deux de front par cette

porte; on vous garrottera solidement les pieds et les mains, et celui ou celle qui fera mine d'opposer la moindre résistance sera cloué sur la muraille d'un coup de baïonnette sans autre avis. Donc, attention !

La population hideuse de la gargote était enfin revenue de la stupeur qui l'avait frappée tout d'abord. Hommes et femmes se regardaient consternés, n'osant évidemment pas tenter la plus légère résistance. Au reste, toute tentative de résistance eût été folie, car les soldats avaient envahi la cuisine et toute une compagnie gardait la rue.

En ce moment les soldats s'écartèrent et un homme, qui venait d'entrer par la porte de la cour, passa rapidement se dirigeant vers l'escalier en colimaçon conduisant au premier étage : cet homme, c'était le docteur Dupuytren.

LXIV

LE TERRAIN DU DUEL.

La voiture qui emportait Camparini et Cassebras avait rapidement dépassé la barrière de la ville et elle courait, au grand trot de ses chevaux, dans la direction de Vincennes qu'elle atteignit et dépassa bientôt pour s'aventurer dans le bois, alors plongé dans une obscurité complète, car la nuit était venue et pas une étoile ne brillait au ciel.

Arrivée au milieu de la route de Nogent, la voiture s'arrêta brusquement, et Camparini, ouvrant la portière, s'élança sur le sol en faisant signe de la main à Cassebras de demeurer sur sa banquette.

Camparini était immobile à l'endroit même où il était tombé, paraissant écouter avec une attention profonde. Tout à coup il se baissa, approcha son oreille de la terre en penchant la tête à droite, et parut redoubler d'attention.

Il demeura ainsi l'espace de quelques minutes. Le silence le plus profond régnait autour de lui. Camparini se redressa avec le geste d'un homme qui croit s'être trompé.

— C'est quelque cavalier rentrant au quartier, murmura-t-il.

Puis, se retournant vers la voiture :

— Attends ici, dit-il au cocher.

Il disparut sous bois. Il n'avait pas fait vingt pas dans le fourré, qu'un bruit de branches cassées frappa son oreille.

— Qui va là ? dit Camparini en s'arrêtant.

— Moi, maître, répondit une voix.

Une ombre se détacha au milieu de l'obscurité.

— Roquefort, dit Camparini.

— J'ai la lanterne ; faut-il éclairer? demanda Roquefort.

— Non, pas de lumière qui puisse attirer les regards. Au reste, je n'en ai pas besoin : je connais le bois, viens.

Camparini continua sa marche suivi par Roquefort. Tous deux s'enfoncèrent en appuyant à gauche ; ils marchèrent ainsi durant dix minutes à peu près sans échanger une parole, enfin Camparini s'arrêta. Les deux hommes étaient alors au milieu d'une petite clairière, car le ciel apparaissait distinctement, et sur la masse noire ne se découpaient pas les branches dénudées des arbres.

— C'est ici ? dit Roquefort.

— Oui, répondit Camparini en promenant autour de lui un regard investigateur qui s'efforçait de percer les ténèbres.

Tout autour de la clairière on pouvait voir les silhouettes des arbres, qui formaient comme une ronde de spectres gigantesques enceignant la terre que recouvrait un lit épais de feuilles sèches.

Çà et là, en dépit de l'obscurité, l'œil, en s'habituant aux ténèbres, pouvait distinguer des masses noirâtres éparpillées sur le terrain de la clairière ; il était impossible de définir ce que pouvaient être ces masses qui paraissaient s'étendre sur deux lignes différentes.

— La lanterne, dit Camparini.

Roquefort présenta à son compagnon une lanterne sourde. Camparini fit jouer le ressort de la trappe et la lumière jaillit, répandant au loin sa clarté.

Camparini fit un pas en avant et abaissa sa lanterne ; alors un horrible spectacle s'offrit aux regards des deux hommes, et certes il fallait qu'ils s'attendissent l'un et l'autre au hideux tableau qu'ils allaient contempler pour ne manifester aucune émotion.

En face d'eux, sur la terre humide, à leurs pieds, gisait un double rang de cadavres, des flots de sang inondaient les feuilles sèches, et ce sang coagulé par la fraîcheur de la nuit formait çà et là des mares présentant l'aspect de larges taches brunes.

Tous ces cadavres étaient à demi vêtus ; tous portaient un pantalon d'uniforme et une simple chemise ouverte sur la poitrine. Des épées gisaient à côté de chacun ; quelques-uns étreignaient même encore de leurs doigts crispés et glacés le manche de ces épées dont la pointe s'étendait menaçante.

Les cadavres n'étaient pas placés en face les uns des autres : ils étaient bien sur deux lignes, mais jetés çà et là à intervalles inégaux

Tous les visages de ces cadavres avaient un caractère martial, tous avaient une expression de colère, froide chez les uns, dégénérant en rage chez les autres, mais qui décelait évidemment que la mort qui avait roidi ces membres, pâli ces visages et glacé ces corps était venue à la suite d'un combat.

— Il y en a beaucoup, dit froidement Camparini en se tournant vers Roquefort.

— Il y en a sept! dit celui-ci.

— Un tiers! combien de chaque côté?

— Trois du côté du brigadier et quatre de l'autre, mais il y a eu huit blessés dont la moitié au moins ne reviendra pas.

— Et lui, où est-il ?

— Là-bas, le troisième à droite.

Camparini s'avança encore éclairant ce champ de meurtre. A l'endroit que lui avait désigné Roquefort un corps était étendu : la chemise était fermée sur la poitrine, mais une énorme tache de sang coagulé qui devait coller le linge à la chair couvrait tout le torse.

Au reste, cette blessure n'était pas la plus terrible ni la plus effrayante qu'offrit ce corps sans mouvement.

Le bras gauche du cadavre était passé sous le torse, le droit était appuyé contre la terre et les doigts de la main étreignaient le manche d'une épée dont la lame était encore teinte de sang. Une forêt de cheveux d'un brun roux ombrageait le front, le recouvrant et s'étendant jusque sur les yeux. Des moustaches énormes, extraordinairement longues, descendaient jusque sur les épaules, mais une affreuse blessure rendait ce visage horrible à voir. La pointe d'une épée était entré dans la joue, à la hauteur de la bouche, et déchirant cette joue avait atteint l'œil qu'elle avait fait sauter de son orbite.

Une mare de sang s'était répandue sur cette tête mutilée, et imprégnant moustaches et cheveux les avait collés et roidis, rendant le visage méconnaissable. C'était épouvantable à voir.

Le cadavre était de taille gigantesque ; les jambes étaient revêtues de culottes collantes en peau blanche, soutachées d'or aux coutures et garnies sur les cuisses d'arabesques artistement tracées. Des bottes noires à glands d'or, des bottes à la *Souvarouf*, comme on disait alors, chaussaient des pieds énormes.

En face de ce cadavre, mais un peu sur la droite, gisait un autre corps ; ce corps était celui d'un homme d'un âge respectable, mais à la physionomie expressive ; il portait la culotte et les bottes d'ordonnance dans la cavalerie française.

Celui-là ne portait la trace que d'une blessure, mais l'effet de cette blessure avait dû être foudroyant, car à

en juger par sa position c'était le cœur qui avait été atteint.

LXV

LES CADAVRES

Camparini, baissant sa lanterne, examina attentivement la position des deux cadavres. Il se courba, posa sa main sur le corps de l'homme dont le visage avait été si abominablement déchiré.

— Celui-là aussi est mort, et bien mort! dit-il, mais il y a une chose que je ne m'explique pas. La blessure du visage a dû précéder le coup porté au brigadier, car ce coup, en atteignant le corps, a dû avoir un effet foudroyant. Or, comment expliquer que Rossignolet, après avoir reçu ces deux blessures, celle de la poitrine et celle du visage, ait pu, après celle du visage surtout, avec un œil de moins, porter un coup aussi sûrement mortel?

Roquefort ne répondit pas. Un silence suivit ces paroles.

— C'est bien simple! dit tout à coup une voix.

Camparini se redressa :

— Qui est là? dit-il en levant sa lanterne, tandis que Roquefort armait lestement une paire de pistolets qu'il prit à sa ceinture.

— Moi, maître! répondit la voix. Je t'attendais pour que tu payes ta dette.

Ces paroles n'étaient pas achevées, qu'un homme, surgissant de derrière le tronc noueux d'un chêne séculaire, se dressait devant Camparini et son compagnon. Cet homme portait l'uniforme des soldats de la République.

— Paille-de-Fer, dit Camparini sans manifester le moindre étonnement.

— Moi-même! répondit l'homme.

— Est-ce donc toi qui as tué Rossignolet?

— Oui.

— Comment?

— Il n'avait reçu que la blessure à la poitrine quand il a tué le brigadier. Alors, et comme j'avais dépêché mon adversaire, je revins sur le major et je l'attaquai brusquement. Il se défendit, et pour en finir plus vite, je tirai au visage.

— C'est donc avec intention que tu l'as défiguré?

— C'était pour le tuer plus vite.

Camparini releva sa lanterne, l'approcha du visage de Paille-de-Fer, afin d'envoyer en plein les rayons lumineux sur ce visage, et regardant fixement son interlocuteur :

— Que t'ai-je promis si Rossignolet était tué? demanda-t-il.

— Cinquante louis! répondit le bandit.

— Et s'il échappait?

— Que tu me casserais la tête de ta propre main.

— C'est bien! Tu as bonne mémoire. Je tiendrai mes promesses. Relève la manche de chemise gauche de ce cadavre.

Paille-de-Fer obéit sans hésiter. L'avant-bras de l'homme défiguré, mis à nu, laissa voir un tatouage bleu et rouge fait sur la peau. Camparini examina attentivement ce tatouage, puis se redressant :

— Roquefort, dit-il, donne cinquante louis à Paille-de-Fer.

Roquefort se hâta d'obéir.

Quelques instants après, Camparini et Roquefort reprenaient sous bois la direction de l'endroit où la voiture était demeurée stationnaire.

— Pourquoi as-tu regardé le tatouage? disait Roquefort. Doutais-tu donc? Si le visage était défiguré, il y avait assez d'indices : la taille, la forme du corps, la couleur des cheveux, la longueur des moustaches...

— Qu'importe! répondit Camparini Je devais m'assurer!

— Où vas-tu maintenant?

— A Saint-Mandé.

— Là aussi tout va bien?

— Merveilleusement.

— A quelle heure auras-tu fini?

— Dans une heure.

— Et le rendez-vous général?

— A Fontenay, à onze heures.

— Tous les ordres sont donnés?

— Tous. Rien n'a été omis, j'en réponds.

Un silence suivit ce rapide échange de paroles.

— De sorte, reprit Roquefort, que demain le soleil en se levant ne verra plus debout un seul de nos ennemis!

— Demain, dit Camparini avec un geste superbe, tous mes plans seront accomplis : demain, nous aurons atteint le but!

En ce moment, tous deux atteignaient les abords de la route, et on apercevait la voiture demeurant stationnaire à peu de distance. . . . .

. . . .

En quittant Camparini et Roquefort, Paille-de-Fer, abandonnant ce terrain encore tout souillé de sang et pavé de cadavres, s'était élancé dans la direction de Fontenay-sous-Bois. Mais il n'avait pas fait vingt pas, qu'une main ferme le saisit au passage.

— Voici tes cent louis! dit une voix.

Une bourse tomba dans la main de Paille-de-Fer.

— Maintenant, reprit la voix, maintenant que tu m'as prouvé que tu pouvais être fidèle, écoute, je vais te poser une question qui t'intéresse. Il s'agit de la Cagnotte!

— Ma nièce! dit Paille-de-Fer en tressaillant brusquement.

— Elle-même. Tu ne sais pas ce qu'elle est devenue depuis qu'elle a si brusquement disparu avec Carmagnole?

— Non!

— Que donnerais-tu pour le savoir?

— Tout!

— Tu l'aimes encore?

— Oui!

— De sorte que si l'on te mettait à même de retrouver la Cagnotte que tu adores et de te venger de Carmagnole que tu détestes et qui est ton rival...

— Je ferais tout! s'écria Paille-de-Fer dont les yeux étincelaient dans l'ombre.

— Alors, viens avec moi, dit la voix. Je crois décidément que nous pouvons nous entendre...

LXVI

LES SIGNATURES

Des candélabres chargés de bougies allumées éclairaient l'intérieur de cette salle si bizarrement distribuée, dans laquelle Camparini nous est apparu entouré de ses victimes.

Dans chaque cellule était toujours chacun des malheureux dont la vue faisait bondir dans les artères le sang du jeune maréchal des logis des chasseurs. Au centre de la pièce se tenait toujours une escouade d'hommes masqués, le fusil à la main et menaçant de mort chacun des assistants.

Assis devant la table, le clerc de maître Raguideau écrivait rapidement.

Rien n'était changé dans cette salle depuis l'instant où nous en sommes sortis, si ce n'est qu'alors Camparini, présent, présidait à la scène et qu'au moment où nous y rentrons, le *Roi du bagne* était absent.

En quittant la salle, en donnant ses ordres, il avait formellement commandé aux hommes armés de fusils de faire feu sans avertissement à la première infraction; mais, par un raffinement de cruauté et pour être plus

certain encore de l'obéissance qu'il voulait provoquer, avait ordonné de tuer non pas celui qui aurait désobéi, mais un des autres personnages, qui devait ainsi être la victime de la tentative d'autrui.

Cette manière cruelle de procéder avait porté ses fruits. Depuis l'instant où Camparini avait quitté la salle jusqu'à celui où nous y pénétrons de nouveau, pas un des prisonniers n'avait tenté de faire un geste ni de prononcer une parole. A peine même avaient-ils osé se lancer un regard fugitif, dans la crainte que ce regard n'entraînât quelque imprudence.

Depuis plusieurs heures, un profond silence régnait dans la salle, silence que troublaient seuls le bruit des respirations sifflantes et celui de la plume du clerc de notaire courant rapidement sur le papier.

C'était un horrible supplice que celui supporté depuis plusieurs heures par ces malheureuses victimes du *Roi du bagne*. Voir sans cesse la mort suspendue sur la tête d'un être chéri et penser que la plus légère imprudence peut provoquer cette mort sans que rien ne vienne l'empêcher : c'était une situation réellement affreuse que celle de ces pauvres femmes, de ces hommes, de cet enfant, car l'ombre même de l'espérance la plus folle ne pouvait se dessiner au loin.

Le clerc de notaire venait de s'arrêter et de poser sa plume. L'un des hommes masqués qui se tenait près de lui, son fusil menaçant à la main, se pencha vers la table.

— Tu as fini? dit-il.

— Oui! balbutia le clerc.

L'homme masqué prit les cahiers de papiers qui encombraient la table : il les réunit et se dirigeant vers la muraille dans laquelle était scellée la grille qui enfermait Louis Niorres, il ouvrit une petite porte pratiquée dans l'épaisseur de la pierre et il plaça les papiers sur un plan incliné qui s'offrit à lui.

Les papiers disparurent entraînés par leur propre poids : l'homme masqué referma la porte et revint prendre sa place près du clerc de maître Raguideau.

Le silence régna de nouveau dans la salle : une heure s'écoula ainsi, nouvelle heure d'angoisses et de tortures à ajouter aux siècles de douleurs qui venaient de s'écouler.

A mesure que le temps s'écoulait, le spectacle que présentait cette scène muette augmentait de poignante anxiété. Les liens et les bâillons avaient été tranchés par Camparini, mais les fusils abaissés dans la direction de la poitrine d'un enfant, d'une femme, d'un époux, d'une sœur, d'un ami étaient autrement puissants que les plus solides liens de chanvre ou de fer pour contraindre à l'immobilité absolue, autrement forts que les bâillons les plus épais pour arrêter l'émission du son sur les lèvres.

Les deux enfants toujours attachés dans leur berceau, toujours endormis, présentaient seuls sur leur charmant visage l'image du calme parfait.

A quelques pas d'eux, séparées par la cloison de glace, Blanche et Léonore agenouillées priaient, tandis que des larmes inondaient leurs joues et que leurs regards se portaient alternativement du ciel vers lequel devaient monter leurs vœux, sur ces enfants, pour le salut desquels ces vœux étaient prononcés.

Dans la troisième cellule, Lucile, dont la douce figure était amaigrie, dont les paupières rougies n'avaient plus de larmes, Lucile, les traits crispés, l'expression de la physionomie sombrement résolue, Lucile était assise sur un tabouret, les mains sur les genoux, la tête penchée sur la poitrine. Ce que souffrait son âme, il était facile de le lire sur son visage.

Ces trois cellules formaient le côté gauche de la partie arrondie de la salle. Quatre hommes masqués étaient en face d'elles, tous quatre le fusil à la main et le canon de ce fusil appuyé sur une barre de bois formant meurtrière à la hauteur de la poitrine des trois femmes et du berceau des enfants.

il De l'autre côté, Uranie étendue sur un siège, dem morte de frayeur, incapable de retrouver la somme de d'énergie nécessaire pour comprendre même ce qui se passait autour d'elle, Uranie presque inanimée gisait sans mouvement à quelques pas de son mari qui, les regards dardés sur cette femme qu'il adorait, les mains crispées, la respiration sifflante, demeurait atterré, magnétisé par la geule du canon de fusil abaissé dans la direction d'Uranie.

Plus loin, Rose, la *jolie mignonne*, agenouillée comme Blanche et comme Léonore, et comme elles priant avec la ferveur de la martyre.

Enfin, Louis de Niorres pétrissant la poignée de son sabre inutile, Louis, le teint plus blanc que le parement de son uniforme, les yeux injectés de sang, les lèvres frémissantes, le corps en proie à des secousses convulsives, Louis qui, emporté par son ardente et jeune imagination, s'était demandé déjà s'il ne valait pas mieux mettre fin à ce supplice, s'il ne valait pas mieux essayer de forcer la grille qui le séparait des hommes masqués, et si, pour ceux-là mêmes dont les tortures morales déchiraient son cœur, il ne valait pas mieux provoquer l'éclat de la foudre qui devait tous les anéantir.

Deux fois Louis avait été sur le point de se laisser entraîner et deux fois la vue de Rose, priant à quelques pas de lui, avait arrêté l'élan de son désespoir.

Un bruit sourd retentit brusquement : une porte s'ouvrit, Camparini s'avança dans la salle. Il tenait à la main plusieurs liasses de papiers.

Sans dire un mot, il s'approcha du clerc de notaire et lui fit signe de se lever, puis lui remettant les papiers, il lui indiqua du geste Blanche et Léonore.

Le clerc comprit sans doute ce que le terrible *Roi du bagne* exigeait de lui, car, se levant brusquement, il prit d'une main les papiers que Camparini lui tendait, de l'autre son encrier et sa plume, et il se dirigea vers la cellule occupée par les deux jeunes mères.

LXVII

LE TRIOMPHE

Les millions en or et en pierreries qui sont dans la ferme vont être à nous, disait Camparini; là encore nous trouverons les traités signés par le comte d'Adore. Toute cette fortune est facile à acquérir, puisque les murs seuls de la ferme s'élèvent entre nous et elle...

— C'est vrai! dit une voix.

— Mais cette richesse était-elle suffisante pour nous récompenser des peines, des fatigues, des dangers des quinze années de lutte avec la société entière?... Récapitulez ce que toutes ces fortunes réunies des Niorres, des d'Horbigny, des Cantegrelles, des Courmont devaient faire de millions. Déduction faite des pertes qu'a fait subir la Révolution, la fortune des Niorres peut encore être estimée aujourd'hui à cinq millions; celle des Saint-Gervais et des d'Horbigny à quatre millions; celle des Cantegrelles et celle des Courmont réunies à huit millions au moins : soit, dix-sept millions, et de ces dix-sept millions, moitié seulement est cachée dans la ferme de Fontenay. Fallait-il abandonner le reste? fallait-il abandonner ces bois, ces terres, ces propriétés immenses qui, mis entre les mains d'hommes dévoués, peuvent étendre notre influence dans les provinces, nous y ménager des abris et des retraites sûres, nous permettre enfin de jouer à la face de cette société, notre ennemie, le double rôle qui fait notre force?... Pour moi, les millions enfouis dans les caves de la ferme de Fontenay sont bons à prendre, certes, mais ils ne sauraient équivaloir, pour le bien de la cause, à ces millions en propriétés territoriales qui doivent devenir les nôtres. Comprenez-vous toute l'étendue de mes visées?

— Oui! oui! s'écria-t-on avec une expression admirative.

C'était Camparini qui venait de parler; Pick, Roquefort, Chivasso, Bamboulà, un masque à la main, avaient écouté et avaient applaudi. Un sixième personnage, ayant son masque sur le visage, lui, se tenait près du grand chef.

C'était dans une grande salle splendidement éclairée qu'avait lieu cette conférence.

Au centre de la salle était dressée une grande table toute surchargée des débris d'un magnifique repas. Camparini, debout, les deux mains appuyées sur le dossier d'un siège retourné, jetait sur ses auditeurs son regard chargé d'effluves magnétiques.

— Maintenant, reprit-il avec un accent de triomphe, le but est atteint : tout a réussi, tous mes plans ont enfin été exécutés. A nous ces fortunes immenses que tant de fois nos mains ont cru saisir, et qui, cette fois, sont bien en notre possession.

— Mais, dit Pick, je comprends bien comment nous pourrons nous emparer des millions en or et en pierreries cachés dans la ferme de Fontenay, je comprends encore que nous nous emparions des traites fournies par le comte d'Adore et que nous les fassions encaisser... et à ce sujet, Camparini, il faut que je t'adresse en notre nom à tous les félicitations les plus sincères et les plus vraies. Nous comprenons enfin, aujourd'hui, pourquoi tu n'as jamais voulu laisser tuer le comte d'Adore, et pourquoi tu t'es fait l'ami du baron de Grafeld. L'histoire de ces traites, si habilement combinée par toi, de ces traites que tu es arrivé à faire faire et négocier comme tu voulais qu'elles fussent faites et négociées est la preuve la plus grande de ton adresse et de ton génie...

Camparini s'inclina en souriant.

— J'accepte les félicitations, dit-il, bien qu'il ne soit pas l'heure des compliments à échanger, mais bien des explications à donner. Que voulais-tu dire?

— Je voulais dire que si je comprends bien ce qui concerne la ferme de Fontenay, je ne comprends pas comment nous pourrons devenir possesseurs des fortunes territoriales, qu'il faut cependant que nous ayons entre nos mains pour assurer notre puissance.

— Ces fortunes, dit Camparini, n'avais-je pas trouvé moyen jadis, à une époque peu reculée, de nous en assurer la jouissance et la possesion?

— Oui, en faisant héritiers Gorain et Gervais, mais Gorain et Gervais ont joué leur rôle, mais ils sont usés, mais nous ne pouvons plus nous en servir...

— Et la preuve, c'est qu'ils mourront cette nuit.

— Alors, que veux-tu donc faire?

— Suivre le conseil que m'a donné le plus dévoué de mes amis.

— Qui cela?

Camparini posa sa main sur l'épaule de l'homme masqué.

— Ote donc ton masque, Charney, dit-il, que nous puissions te voir en face!

L'homme obéit, et la physionomie intelligente de M. de Charney resplendit aux lumières.

— Oui, reprit Camparini, il faut rendre à chacun la justice qui lui est due : c'est à Charney que je dois l'idée de la combinaison qui va faire notre force. La difficulté, n'est-ce pas, c'était dans la manière dont ces énormes fortunes territoriales devaient passer des mains de leurs possesseurs actuels dans celles de ceux qui doivent en être dépositaires à notre bénéfice?... La combinaison Gorain et Gervais avait pu exister jadis faute de mieux : à cette heure, elle était devenue impossible. Il fallait autre chose; il nous fallait des hommes qui nous fussent plus directement attachés, plus solidement dévoués. Charney s'est offert, et il m'a présenté un plan si habilement conçu, si parfaitement tracé, que je n'ai pas dû hésiter à le suivre. Pour le mettre à exécution, il s'agissait seulement d'avoir entre les mains tous ceux qui étaient les héritiers de ces fortunes. Je me chargeai d'arriver à ce but, et, vous le voyez, j'ai tenu ma promesse... Écoutez donc maintenant, et ne perdez pas une de mes paroles. La fortune des Niorres appartient à Louis, le petit-fils du conseiller, mais Louis est mineur. Louis ne peut tester; s'il meurt, à qui revient cette fortune? Au colonel Bellegarde, son cousin, ou, à défaut du colonel, aux citoyennes Blanche et Léonore, ses cousines.

— Oui, dit Roquefort, la filiation est exacte.

— Louis est mort, poursuivit Camparini. Lucile est morte!. le colonel Bellegarde meurt cette nuit! donc la fortune des Niorres revient aux citoyennes Blanche et Léonore. Bonchemin et le Bienvenu sont morts : procès-verbal de leur décès a été dressé, vous le savez, donc les deux femmes, seules héritières, étant veuves, peuvent disposer librement de leur fortune. Cette fortune, elles en disposent naturellement en faveur de leurs enfants, mais à défaut de ces enfants, elles déclarent laisser tous leurs biens à une jeune fille qu'elles aiment, à l'enfant de leur meilleure amie, à Amélie Geoffrin enfin! Est-ce clair?

— Parfaitement! dit Pick.

— Louis et Lucile doivent donc mourir : cela est facile, ils sont entre mes mains. Le colonel sera mort demain matin; toutes les précautions sont prises, et le poison qu'il absorbera n'étonnera personne, puisqu'il a déjà tenté de s'empoisonner, puisque chacun sait qu'il veut attenter à ses jours..... Voici l'acte signé par Blanche et Léonore, nées de Niorres, qui déclarent leur héritière Amélie Geoffrin; celles-là n'ont donc plus qu'à mourir avec leurs enfants, et tous quatre sont à notre merci.

— La fortune des Cantegrelles et celle des d'Horbigny? dit Roquefort.

— Ces deux-là appartiennent à Léopold et à Uranie sa femme. Uranie, elle aussi, l'amie d'Amélie, fait mademoiselle Geoffrin son héritière dans le cas où elle survivrait à son mari. Quant à Léopold Signelay, l'héritier des Saint-Gervais et des d'Horbigny, il abandonne toute cette fortune, dans le cas où il mourrait le dernier et sans enfants, à Rose Bernard, la *jolie mignonne*, cette petite fille qui a passé si longtemps pour l'héritière du vieux marquis d'Horbigny. Ce faisant, Léopold a tout l'air de vouloir réparer une injustice du hasard. Comprenez-vous?

— Oui, dit Chivasso; mais Signelay et sa femme sont morts pour le monde depuis le 20 vendémiaire.

— Aussi les dispositions testamentaires sont-elles signées du 15.

— Tout cela est donc fait?

— Oui; le clerc de maître Raguideau a dressé les actes.

— Alors, il faut que tous ces gens meurent cette nuit?

— Oui, dit Camparini d'une voix vibrante. Il faut qu'ils meurent tous : il faut que cette nuit voie anéantir tous ceux qui nous gênent, ou qui sont nos ennemis! Oui, il faut qu'ils meurent, mais successivement, car la vie des uns nous répond de l'obéissance des autres : il faut qu'ils meurent, ils mourront. Le premier qui doit mourir est le colonel Bellegarde : celui-là sera mort cette nuit, je le jure. Un homme pouvait entraver l'exécution de mes projets, cet homme était le tambour-major : son cadavre est à cette heure dans le bois de Vincennes. Donc le colonel mourra. Après lui, c'est Uranie et Léopold, dont la mort déjà connue de tous n'étonnera personne; de Léopold qui lègue sa fortune à Rose Bernard. Celle-là aime Louis Niorres et son amour nous répond de son obéissance. Un poignard sur la gorge de Louis, je me charge de contraindre Rose à devenir la femme de Chivasso, qui est maître alors de la fortune des d'Horbigny et des Cantegrelles. Puis c'est Louis Niorres qui meurt, et après Louis ses héritiers. Charney, en épousant Amélie Geoffrin, hérite donc aussi, et toutes ces immenses fortunes se trouvent être les propriétés de Chivasso et de Charney, qui deviendront ainsi les chargés d'affaires de l'association. Ferdinand Geoffrin enfermé à Grenelle, Ferdinand, dont la vie est entre mes mains, nous répond de l'obéissance de sa mère et de sa sœur.

Un silence suivit ces paroles. Tous les auditeurs se regardaient avec une expression d'admiration profonde.

— Cette nuit, reprit Camparini, est notre dernière nuit d'action. Demain nous disparaissons tous et personne ne sait ce que nous sommes devenus; car il faut que les circonstances arrivent d'elles-mêmes et que ces morts aient le temps d'être constatées. Un seul de nous demeurera en pleine lumière : celui-là c'est Charney. Il faut qu'il agisse, lui, qu'il agisse sans tarder, ce soir même. Il a promis à madame Geoffrin de lui donner des nouvelles de son fils le 20 brumaire. Nous sommes au 20 brumaire, il faut qu'il tienne sa promesse, afin qu'elle-même tienne la sienne.

— Je sais ce que je dois faire, dit Charney.

— Non, dit Camparini en souriant finement, tu ne sais pas encore tout ce qu'il faut que tu fasses

Charney regarda le *Roi du bagne* avec une expression d'étonnement manifeste.

— Il ne faut pas, reprit Camparini, qu'une seule discussion puisse s'élever une fois ces actes connus; donc il faut tout prévoir et engager tout le monde. Que chacun de ceux dont nous voulons nous servir devienne notre complice, et nous aurons assuré notre triomphe et notre sécurité.

— C'est vrai, dit Pick.

— Louis de Niorres en notre pouvoir nous répond de l'obéissance de Rose, je le répète. D'ailleurs, cette nuit même elle sera la femme de Chivasso; le municipal de Brunoy fera ce que je lui ordonnerai de faire. La vie de sa femme, et celle de son fils que j'ai fait enlever, nous répondent de lui. Il rendra légal le mariage et il sera contraint à passer par-dessus les formalités. Donc, du côté de Rose, nous n'avons rien à craindre; les actes d'abandon entre mari et femme sont faits et signés. Rose est mineure, mais elle est orpheline; elle n'a aucun parent dont elle dépende.

— C'est parfaitement clair, dit Chivasso. Continue.

— La fortune des Courmont revient de droit à madame Geoffrin, cela est légalement prouvé, nous n'avons pas à nous en occuper; d'ailleurs nous aurons les traites, mais cependant il ne faut pas qu'une opposition soit mise par les héritiers au payement de ces traites, par le motif qu'elles auraient été prises. Voici donc un acte en bonne forme, par lequel madame Geoffrin déclare avoir remis ces traites à M. de Charney, qui va être son gendre, et les lui abandonner pour la dot de sa fille. Voici un acte d'abandon en faveur de sa sœur par Ferdinand. Prends le premier de ces actes, Charney, et fais-le signer ce soir par madame Geoffrin. Quant à la signature du second, je m'en charge.

— C'est tout? dit Charney.

— Reste la fortune des Niorres. Il faut que madame Geoffrin déclare accepter, pour sa fille, cette fortune transmise par la filiation que j'ai expliquée. Amélie devra également accepter ce legs; cet acte sera signé en laissant les dates en blanc; car il doit forcément, pour être valable, être postérieur au décès de Louis Niorres, puisque ce n'est qu'après sa mort que Blanche et Léonore deviennent héritières. De cette façon, madame Geoffrin et sa fille deviennent nos complices, et ne peuvent rien contre nous dans l'avenir. Prends ces actes, Charney, et rapporte-les signés cette nuit même; la vie de Ferdinand répond de l'obéissance des deux femmes.

Charney prit les papiers que lui présentait le *Roi du bagne*.

— Je réponds de tout, dit-il.

— Tout est prêt, dit Camparini. Encore quelques heures et notre œuvre sera achevée. Nos hommes les plus dévoués et les meilleurs entourent en ce moment la ferme de Fontenay; ils se tiennent disposés à agir au premier signal.

— Le municipal de Brunoy? demanda Pick.

— Il sera ici dans une heure.

Charney s'était levé.

— Je pars pour Paris, dit-il, et je jure que je tiendrai cette nuit le serment que je me suis fait et que je vous ai fait à vous-mêmes.

— A l'œuvre donc! s'écria Camparini. Toi, Charney, à Paris; toi, Pick, dans l'auberge voisine, à la garde de cette maison qui contient tous ceux que nous ne devons plus laisser vivre; Bamboula, Roquefort et moi à la tête de nos hommes, et à la ferme de Fontenay. En avant les chauffeurs! Pillons la ferme, enlevons les trésors qu'elle contient; puis, tous ici à quatre heures, et que chacun ait fait ce qu'il doit faire. Alors, tous ensemble, nous terminerons l'œuvre commune, nous rendrons valables ces actes d'héritage et naturelles ces morts, qui toutes doivent avoir lieu avant le lever du jour.

LXVIII

LE 20 BRUMAIRE

— M. de Charney! annonça Joseph.

— Qu'il entre! dit vivement madame Geoffrin en se levant.

Elle courut au-devant du visiteur qui, le front pâli, l'œil animé, s'avançait évidemment en proie à l'émotion la plus vive.

Madame Geoffrin s'arrêta brusquement en voyant entrer M. de Charney. Elle demeura palpitante, anxieuse... Son visage, amaigri par la maladie, mais si charmant encore, changea successivement de couleur; on eût presque pu entendre les battements de son cœur. Quand Annibal ne fut qu'à quelques pas d'elle, quand il s'inclina pour saluer, madame Geoffrin entr'ouvrit la bouche pour parler, mais le son expira sur ses lèvres, la force sembla l'abandonner et elle s'appuya sur le dossier d'un fauteuil.

C'était dans la chambre de madame Geoffrin que se passait cette scène. Elle était seule alors que l'on avait annoncé M. de Charney

Annibal fit un mouvement comme pour s'élancer et la soutenir, mais madame Geoffrin se redressa avec un effort suprême et l'arrêtant par un geste impérieux :

— Quel nom dois-je vous donner? demanda-t-elle.

Charney s'inclina de nouveau et présenta à madame Geoffrin un papier plié en forme de lettre et qu'il tenait à la main Madame Geoffrin s'en saisit avidement.

Elle se rapprocha de la lumière projetée par une lampe placée sur une table voisine, mais elle n'avait pas fait trois pas, mais ses yeux ne s'étaient pas abaissés sur l'adresse que portait l'enveloppe de la missive, qu'elle poussa un cri et qu'elle demeura comme foudroyée par une joie immense et subite.

— Mon fils! dit-elle enfin, l'écriture de Ferdinand!

Et d'une main tremblante elle rompit le cachet de cire qui fermait la lettre.

Annibal s'était reculé et semblait attendre Madame Geoffrin tenait le papier ouvert.. Elle lisait.. L'émotion la plus violente paraissait la dominer. . Des larmes inondaient son visage, sa main tremblait, agitée par un mouvement convulsif... des soupirs rauques déchiraient sa gorge.

Relevant d'une main les bandeaux de ses cheveux qui voilaient son visage, elle tendit de l'autre la lettre à son visiteur :

— Lisez! dit-elle, lisez à voix haute, que j'aie la conviction que je ne suis point folle et que j'ai bien lu ce qui est écrit là!... lisez! lisez!

Charney avait pris la lettre ouverte; il fit un pas en avant et il lut :

« Chère mère,

— Tu as dû horriblement souffrir, car je sais combien tu m'aimes... Je suis vivant... Bientôt je l'espère, je te reverrai... C'est là tout ce que je puis te dire et t'apprendre, car il m'est interdit de te renseigner sur ma situation.

« Je ne puis que te répéter ces mots : Je suis vivant! et ajouter ceux-ci : Si tu veux que je sois libre bientôt et

que j'accoure te presser dans mes bras, aie confiance absolue dans celui qui te remettra cette lettre.

« J'ai bien souffert en pensant à ce que toi et Amélie avez dû souffrir... Et Caroline ?... Elle ne m'a pas oublié, n'est-ce pas ? »

— Oui, dit madame Geoffrin, tout cela est écrit ! Cette écriture est celle de mon fils, je n'en puis douter... C'est bien sa signature. C'est lui... Oh ! mais il est donc vivant.

Un magnifique Christ était accroché dans l'alcôve, à la tête du lit. Madame Geoffrin courut s'agenouiller et elle pria avec des sanglots dans la gorge, avec des éclairs de reconnaissance dans les yeux... Elle priait, l'excellente femme, avec cette ferveur ardente de la mère qui remercie le ciel de lui avoir rendu son enfant dont elle s'était crue séparée à jamais.

Annibal était demeuré respectueusement et discrètement à l'écart. Il contemplait d'un regard doux et triste celle qui, s'isolant du monde, se suspendait à cet anneau céleste que l'on nomme la prière.

Tout à coup, madame Geoffrin se tourna vers Annibal et avec un geste adorable :

— Venez prier près de moi ! dit-elle.

Annibal tressaillit : mais, à l'instant même, sans hésiter, il s'avança d'un pas ferme pour venir s'agenouiller auprès de la veuve.

Celle-ci le contemplait, une pensée rapide jaillit dans son esprit :

— Oh ! se dit-elle, si cet homme était un misérable, il n'oserait pas venir prier près de moi !

Charney était agenouillé devant le Christ. Les bras pendants et le front penché, il paraissait abîmé dans un flot de pensées tumultueuses : tous deux prièrent ainsi, et durant quelques minutes la chambre demeura plongée dans le plus profond silence.

Enfin madame Geoffrin se releva la première. Elle couvrit de baisers la lettre qu'elle n'avait pas cessé de presser sur son cœur.

— Oh ! Dieu est bon ! dit-elle, il sait ce que j'ai souffert... il n'aurait pas voulu déchirer à jamais mon cœur en me privant de l'un de mes enfants !... Mon fils !... mon Ferdinand !... Oh ! je pourrai donc le revoir.

Et se tournant vers Annibal :

— Vous m'avez tenu parole ! dit-elle. Mais cette lettre, comment l'avez-vous...

— Vous le savez, madame, répondit M. de Charney.

— Oui, oui ! s'écria Madame Geoffrin. J'ai confiance en vous !

Et elle tendit la main au jeune homme. Celui-ci prit d'une main ces doigts effilés qui s'offraient à lui et, posant l'autre main sur son cœur, il s'inclina avec émotion pour effleurer de ses lèvres la peau satinée de la mère d'Amélie.

— Madame, dit-il en se redressant, votre fils est vivant, vous le savez, mais il est prisonnier en ce moment et il faut qu'il soit libre...

— Et que faire ? s'écria madame Geoffrin. Oh ! parlez !... dites vite !... Tout ce qui doit être fait, je le ferai...

— Madame, dit Annibal, vous avez dit tout à l'heure que vous aviez confiance en moi.

— Je le répète.

— Eh bien ! je vous donne ma parole d'honneur que si vous voulez me laisser agir sans vous opposer à ce que j'ai fait et à ce que je veux faire, votre fils sera libre avant que douze heures ne soient écoulées !

— Mais où est-il donc ?

— Je ne puis vous le dire.

— Qui le retient captif.

— Un ennemi puissant.

— Quel ennemi ?

— Il n'est pas l'heure de le nommer.

— Mais comment savez-vous ?... expliquez-vous, Annibal !

— Promettez-moi de me laisser maître absolu de la situation durant douze heures, à partir de ce soir neuf heures, et vous saurez tout, et Ferdinand sera libre.

Madame Geoffrin regarda son interlocuteur.

— Je vous le promets ! dit-elle.

— Chacun dans cette maison m'obéira ?

— Je vais en donner l'ordre.

— Je pourrai aller, venir, sortir, rentrer, quoi qu'il arrive, à toutes heures de cette nuit, sans exiger d'explication de ma conduite, recevoir qui je voudrai, employer vos gens ainsi que je le désirerai ; vous me garantisez enfin liberté complète d'actions et de paroles durant ces douze heures ?

— Oui ! vous serez le maître, je vous le jure !

— Alors, je vous jure aussi que demain, à six heures du matin, vous embrasserez votre fils.

Un coup fut frappé à la porte de la chambre.

— Entrez ! dit madame. Geoffrin.

Mariette passa la tête par l'entre-bâillement de la porte :

— Le colonel Bellegarde ! dit la servante. Madame reçoit-elle ?

Madame Geoffrin regarda Annibal.

— Oui ! oui ! faites entrer au salon ! dit vivement Annibal.

Mariette regarda M. de Charney avec étonnement, puis ce regard se reporta sur sa maîtresse.

— Faites allumer au salon ! dit Annibal.

— Obéissez à M. de Charney, ajouta madame Geoffrin. Tout ce qu'il vous ordonnera de faire, faites-le !

— M. d'Adore ! dit Joseph en s'avançant.

— Faites entrer ! dit Annibal. Les docteurs Corvisart et Dupuytren vont venir, vous les recevrez également, ainsi que d'autres personnes qui se présenteront encore.

Joseph s'éloigna. Madame Geoffrin regardait Annibal avec une expression d'étonnement profond.

— N'accusez que moi de toutes ces visites, dit M. de Charney. J'ai écrit à tous vos amis que vous les attendiez ce soir.

— Vous avez écrit...

— Oui, madame. J'étais certain que vous m'approuveriez. Mademoiselle Amélie est chez madame Chivry, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mariette ! appela Annibal.

La femme de chambre s'avança vivement.

— Courez à l'hôtel Chivry, dit-il. Priez mademoiselle Amélie de revenir auprès de sa mère. Priez également madame et M. Chivry et mademoiselle Caroline d'accompagner mademoiselle Amélie. Si M. Chivry était sorti, qu'on l'envoie chercher partout où il serait. Vous direz que votre maîtresse insiste auprès de ces dames pour qu'elles se rendent sans tarder à son invitation, et vous ajouterez qu'il s'agit de M. Ferdinand dont madame Geoffrin a reçu des nouvelles.

— Des nouvelles de monsieur ! s'écria Mariette.

— Oui ! oui ! dit madame Geoffrin. Il est vivant. Il va revenir. Allez, Mariette, obéissez vite !

Mariette s'élança et disparut comme une flèche. Charney se retourna vers madame Geoffrin :

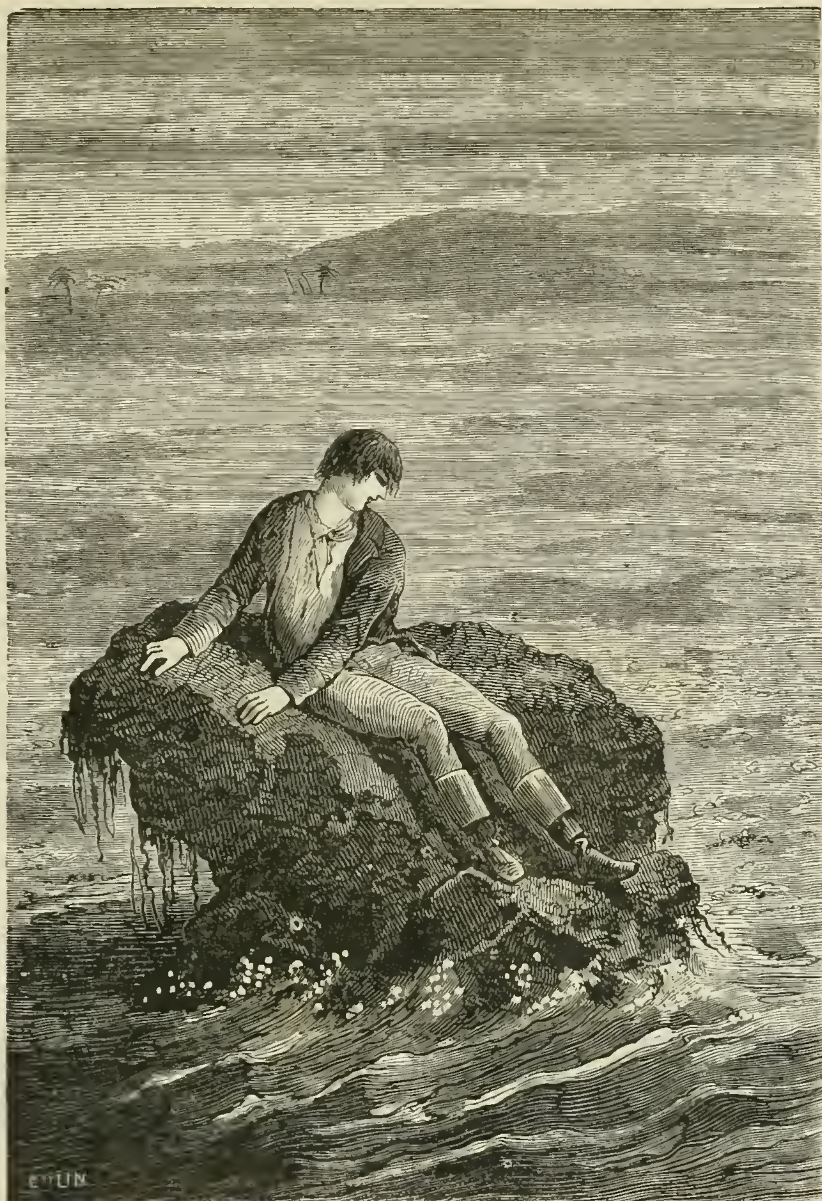
— Dites-moi encore que vous avez confiance en moi ! reprit-il.

— Oui ! j'ai confiance en vous, je le jure ! dit madame Geoffrin.

Annibal présenta son bras à la veuve :

— Venez recevoir ceux qui attendent dans votre salon, dit-il, et n'oubliez pas, je vous en prie, que c'est vous-même qui les avez fait prévenir. Je vous recommande spécialement le colonel Bellegarde... Je vous dirai pourquoi plus tard...

Et Annibal, entraînant doucement madame Geoffrin, se dirigea avec elle vers le salon du rez-de-chaussée.



Il était à demi couché sur un rocher... (Page 269.)

LXIX

LES AMIS

Le salon de madame Geoffrin était splendidement éclairé. Un cercle d'amis se pressait autour de la maîtresse de la maison qui était étendue sur une grande chaise longue, la tête appuyée sur un coussin.

A ses pieds était assise Amélie, sa fille, les mains dans les mains de sa mère. Près d'Amélie se tenait Caroline, les joues empourprées et les yeux fatigués par les larmes.

Plus loin, madame Chivry, son mari, puis le comte d'Adore, Corvisart et Dupuytren, et enfin, maître Raguideau, le notaire.

Madame Geoffrin formait le point central du demi-cercle tracé par ses amis autour de la cheminée, dans laquelle brûlait un feu clair. Debout devant cette cheminée, et placé sous le rayonnement des bougies, se tenait Annibal de Charney.

Neuf heures du soir venaient de sonner; un neciels profond régnait dans la pièce. Tous, un seul excepté, paraissaient gênés, embarrassés, anxieux; tous, hormis un seul, échangeaient des regards inquiets et semblaient sous le coup d'une pénible attente. Seul, Annibal de Charney souriait doucement et était absolument maître de lui-même.

Tout à coup Charney redressa la tête, ses yeux lancèrent un double éclair, et, s'appuyant sur le dossier d'une chaise placée près de lui :

– Madame, dit-il en s'adressant à madame Geoffrin, ainsi que je vous l'ai expliqué, mais ainsi que tous ceux qui nous entourent l'ignorent encore, je suis la cause de cette réunion qui vous place au milieu de vos plus dévoués amis. C'est moi qui, à votre insu, ai fait prévenir chacun de ces messieurs. C'est moi qui ai fait supplier M. et madame Chivry de se rendre dans ce salon...

Un silence exprimant un étonnement profond suivit ces paroles : tous se regardaient, se demandant évidemment où M. de Charney voulait en venir.

— Je vous ai donné les preuves de l'existence de votre

fils, poursuivit Charney, j'ai tari la source des douleurs qui déchiraient notre âme, je savais que cette nouvelle devait réjouir tous ceux qui vous aiment, mais je l'avoue néanmoins, ce n'est pas dans l'intention de leur donner moi-même cette nouvelle que je les ai ressemblés chez vous : c'est pour avoir avec vous, madame, devant eux, vos meilleurs confidents et vos plus intelligents conseils, une explication que les circonstances rendent absolument nécessaire.

Un nouveau silence, plus profond encore que le premier, régna dans le salon. De nouveaux regards plus anxieux étaient échangés.

— Mais mon fils, Ferdinand, c'est de lui qu'il faut parler! s'écria madame Geoffrin.

— C'est pour parler de lui, madame, qu'il faut que je commence par parler de moi-même.

— Cependant... commença maître Raguideau en se levant.

— Pardon, monsieur, interrompit Annibal, avant d'aller plus loin, je dois rappeler ici, devant vous, à madame Geoffrin, la promesse qu'elle vient de me faire et qui vous engage tous : madame m'a promis solennellement de me laisser maître absolu de la situation douze heures durant à partir de l'heure qui vient de sonner; de me laisser aller, venir, sortir, rentrer, quoi qu'il arrive, à toute heure de cette nuit, sans exiger d'explication de ma conduite; d'employer les gens de l'hôtel ainsi que je désirerais; de me garantir enfin liberté complète d'action et de paroles durant ces douze heures. Madame Geoffrin m'a fait ce serment et je lui ai fait, moi, en échange, celui que, ces douze heures écoulées, Ferdinand lui serait rendu. Si je vous répète ici le serment prononcé par madame Geoffrin, c'est que ce serment, fait en telles circonstances par la maîtresse de la maison, engage ceux qui sont abrités sous son toit.

— Oui, dit madame Geoffrin, je vous ai promis douze heures de liberté absolue ; il ne dépendra pas de moi que cette promesse ne soit tenue, et, en m'engageant, j'ai engagé tous ceux qui m'entourent.

— Sans doute, dit M. d'Adore, il s'agit de Ferdinand, mais cependant je fais une réserve : le présent ne saurait engager l'avenir, et si je n'ai pas le droit de demander cette nuit à M. de Charney quelques explications que je serais fort aise d'avoir, je prétends me réserver la faculté de les lui demander plus tard.

— Et je serai à vos ordres, monsieur, dit froidement Charney.

— Au fait, dit vivement maître Raguideau.

— Profitant de cette liberté qui m'est donnée, reprit Annibal, j'écarte donc, pour le moment du moins, tout ce qui peut avoir rapport à M. Ferdinand pour mener l'explication sur le terrain que je désire lui voir explorer.

Madame Geoffrin fit un signe affirmatif.

— Madame, poursuivit Annibal avec une émotion assez vive dans la voix, vous savez que j'aime mademoiselle Amélie et que mon plus ardent désir est de la nommer ma femme. Jadis, alors que vous avez deviné ce qui se passait en moi, vous daignâtes ne pas éteindre la lueur d'espérance qui me laissait bercer mon âme des plus douces illusions. Vous fîtes plus, et vous me promîtes la main de celle que j'adorais, que j'adore et que j'adorerai toujours, quoi qu'il arrive.

Amélie, qui sentait tous les regards dardés sur elle, enfouit sa jolie tête dans les genoux de sa mère.

— Permettez-moi, maintenant, madame, poursuivit Charney, de vous rappeler deux circonstances, qui toutes deux sont trop graves pour ne pas être présentes à votre pensée, car dans ces deux circonstances, madame, vous avez été amenée à douter de moi, et je dois l'avouer, vous n'avez fait, en doutant, qu'obéir à votre conscience; le doute était effectivement permis. La première fois, ce fut le lendemain même de la nuit où furent accomplis ces horribles assassinats qui jetèrent à la fois dans votre famille le deuil et la richesse. Rappelez-vous, madame, l'histoire de ce portefeuille brodé par vous, que vous m'avez donné, et qui fut trouvé par le docteur Corvisart dans la chambre même des victimes quelques heures après l'accomplissement des meurtres.

Madame Geoffrin tressaillit. Charney se retourna vers Corvisart.

— Docteur, lui dit-il, la situation est solennelle; vous le reconnaissez, je vous adjure de dire la vérité. En trouvant ce portefeuille, n'avez-vous pas eu la pensée que son propriétaire pouvait faire partie des assassins?

— Cela est vrai! dit le docteur avec un ton si ferme, que tous ceux qui étaient là frissonnèrent avec un mouvement de terreur.

Charney demeura impassible.

— Cette pensée, poursuivit-il, ne vous était-elle pas venue d'autant plus facilement, que vous aviez alors la conviction de la mort de MM. de Charney père et fils?

— Oui, dit encore Corvisart.

— Et, reprit Annibal, celui qui avait cru devoir vous éclairer sur le compte du faux M. de Charney, ainsi qu'il le disait lui-même, celui-là, répondez-moi franchement, docteur, n'était-ce pas un des principaux employés du ministère de la police? N'était-ce pas ce malheureux Jacquet qui vient de périr si tristement?

— Oui, dit encore Corvisart avec étonnement; mais comment savez-vous...

— Vous l'apprendrez.

S'adressant alors à Amélie :

— Mademoiselle, continua Charney dont le visage s'empourprait, et dont la voix était devenue tremblante, mademoiselle, pardonnez-moi de réveiller l'un de vos plus douloureux souvenirs; mais cette nuit fatale des assassinats commis dans la maison, n'avez-vous pas cru être le jouet d'un rêve étrangement horrible, n'avez-vous pas cru...

— Taisez-vous! taisez-vous! balbutia Amélie en couvrant son visage de ses mains.

— Il faut que je parle!

— Monsieur... dit madame Geoffrin.

— Il le faut, madame, et bientôt vous comprendrez pourquoi j'insiste avec cette énergie.

S'adressant de nouveau à Amélie :

— Encore une fois, pardonnez-moi, mademoiselle, poursuivit Charney, et excusez-moi! Mais je dois insister... Durant cette nuit horrible, n'avez-vous pas cru, parmi les voix des bandits qui avaient pénétré dans cette maison, reconnaître une voix qui vous était familière... ma voix enfin...

Amélie frissonna.

— Répondez, je vous en conjure! dit Annibal.

— Oui! balbutia la jeune fille.

— Et, reprit M. de Charney, dont l'émotion semblait augmenter, en vous approchant de votre fenêtre, en assistant à l'une de ces scènes monstrueuses accomplies à quelques pas de vous, n'avez-vous pas cru encore reconnaître parmi l'un des assassins...

— Taisez-vous! taisez-vous! s'écria Amélie.

Charney s'inclina et un soupir rauque s'échappa de sa gorge. S'adressant de nouveau à madame Geoffrin :

— Vous rappelez-vous, madame, reprit-il, la conversation que nous eûmes ensemble le 4 de ce mois?

— Oui! dit madame Geoffrin.

— Les premiers doutes qui avaient disparu, je les vis alors se redresser devant moi. On vous avait affirmé, et je vous remercie de me l'avoir déclaré franchement, que MM. de Charney père et fils étaient bien morts et que les pièces que je vous avais communiquées étaient fausses. De plus, on avait fait naître cette pensée dans votre âme que j'avais eu intérêt d'abord à vous faire hériter des Courmont et que, cet héritage acquis, j'avais eu intérêt encore à ce qu'Amélie héritât de son frère.

Un cri terrible jaillit de la poitrine de mademoiselle Geoffrin.

— Monsieur! s'écria la mère, cette enfant devait toujours ignorer cette affreuse accusation.

— Je croyais que cela pouvait être, madame, répondit

Charney ; mais cela est impossible. Il faut aujourd'hui que mademoiselle Amélie n'ignore rien. Enfin et pour comble, le ministre de la police, en approfondissant l'affaire de la disparition de Ferdinand, votre fils, en vint naturellement à m'accuser encore de la tentative d'empoisonnement dont vous avez été victime.

Madame Geoffrin courba la tête. Un silence effrayant suivit ces paroles. Personne n'osait rompre ce silence qui décelait une poignante émotion de la part de tous les assistants.

Amélie pleurait dans le sein de sa mère. Caroline, agenouillée près d'elle, pleurait avec elle.

Maître Raguideau se leva.

— Monsieur, dit-il d'une voix sévère à Charney, où donc voulez-vous en venir?

Charney soutint sans sourciller le regard profond et scrutateur du spirituel tabellion.

— Où j'en veux venir? répondit-il lentement. A ceci, monsieur : à formuler bien nettement, à poser bien carrément toutes les accusations dont depuis un mois j'ai été l'objet.

— Eh bien! ces accusations posées, qu'avez-vous à répondre pour les combattre?

— Peu de choses, car une partie de ces accusations sont justes!

Un cri de stupeur partit de toutes les bouches.

— Quoi ! fit Corvisart en s'avançant, vous avouez...

— Que les pièces prouvant l'existence de M. de Charney fils, que j'ai présentées, sont fausses? Oui, je l'avoue!

— Horreur! s'écria madame Geoffrin.

— Que mademoiselle Amélie a pu reconnaître ma voix parmi celles des bandits introduits dans cette maison la nuit du crime? Oui ! Elle a pu la reconnaître, car j'étais parmi eux!

Un frémissement d'indignation accueillit cet aveu fait d'une voix ferme.

— Que j'ai eu intérêt à la disparition de Ferdinand et que j'ai pu aider à cette disparition? Eh bien, oui, je l'avoue encore, car cela est!

— Misérable ! s'écria-t-on de tous les coins du salon.

Corvisart, Dupuytren, d'Adore, Raguideau, Chivry s'avancèrent avec des gestes menaçants :

— Madame ! dit Charney en s'adressant à madame Geoffrin. Je vous somme de vous rappeler votre serment. Quoi que je dise, quoi que je fasse, j'ai, cette nuit, liberté absolue. Chacun doit, ici, m'écouter en silence et m'obéir sans réflexion ! Tenez votre serment! je tiendrai le mien!

LXX

PÈRE ET FILS

— Oui, continua Charney en se croisant les bras sur la poitrine, oui, je me reconnais coupable de quelques-unes de ces accusations, comme je nie être coupable des autres. Non, je n'étais pas parmi les assassins que mademoiselle Amélie a vus; non, je ne suis pas coupable de la tentative d'empoisonnement dont madame Geoffrin a été victime.

— Mais, Ferdinand! vous savez où il est? s'écria Dupuytren.

— Je l'ignore.

— Allons donc! répondez!

— Je l'ignore, reprit Annibal, mais je le saurai.

— Quand?

— Cette nuit même, avant que les douze heures que j'ai demandées à madame Geoffrin ne soient écoulées.

— Mais cette lettre que vous avez remise à sa mère, comment l'avez-vous eue?

— Je la tiens de celui-là même qui a fait tomber Ferdinand dans le piège dont il a été victime.

— Pourquoi vous l'avoir remise à vous?

— Parce que je suis l'ami de ceux-là, je suis affilié à leur bande.

Un frémissement d'horreur accueillit cette terrible déclaration, faite avec un sang-froid effrayant.

— Voulez-vous des preuves? dit Annibal d'une voix sifflante; je vais vous en donner d'irrécusables.

Prenant dans sa poche une liasse de papiers, qu'il tendit à maître Raguideau :

— Examinez ces actes, poursuivit Annibal; ils ont été dressés par un de vos clercs, dont la disparition a dû vous inquiéter : c'était celui qui avait été chargé de l'affaire des traites. Lisez!

Maître Raguideau parcourait les papiers qu'il froissait d'une main convulsive.

— Et que voulez-vous faire de cela? s'écria enfin l'honnête tabellion.

— Faire signer ces actes par madame Geoffrin, répondit Charney.

— Impossible!

— La vie de son fils répond de son obéissance et de celle de sa fille!

Un silence glacial suivit ce rapide échange de paroles; puis, Charney, reprenant, expliqua très-clairement le but des deux actes qu'il avait apportés.

La stupeur était générale : l'anxiété, la douleur, la colère, la terreur se reflétaient sur tous les visages. Amélie avait des spasmes nerveux qui secouaient tout son corps. Annibal détournait les yeux d'elle comme s'il eût craint de contempler la souffrance de la pauvre enfant.

— Ah! reprit-il en dominant du regard tous ceux qui l'entouraient, vous tous qui êtes ici, la famille Chivry exceptée, vous m'avez accusé successivement de tous les crimes; vous m'avez cru coupable d'assassinat, de faux, de vol, d'empoisonnement, et aujourd'hui que je vous dis que vous ne vous êtes pas trompés, aujourd'hui que j'avoue une partie de ces crimes, vous semblez frappés de stupeur? Ne trouvez-vous pas l'aveu assez grand? Si j'eusse été innocent de toutes ces accusations, que n'auriez-vous pas à vous reprocher à cette heure, vous tous qui avez douté de moi. Ne vaut-il donc pas mieux pour vous-mêmes que je sois coupable?

— Monsieur! monsieur! s'écria Corvisart, une telle scène ne saurait se prolonger; justifiez-vous!... prouvez que nous nous sommes trompés, que vous venez de vous tromper vous-même, prouvez-nous cela!

— Et si je ne le fais pas?

— Si ce que vous avez dit est vrai, nous vous devons à la justice.

— Et le serment prononcé par madame Geoffrin, le lui ferez-vous trahir?

Madame Geoffrin s'élança vers M. de Charney :

— Vous êtes libre! dit-elle, ce serment, je le tiendrai!... d'ailleurs, la vie de mon fils en dépend... Mais par grâce! par pitié! mettez fin à cette scène! nous souffrons trop!

— Ah! dit Annibal; vous souffrez en me sachant coupable? Songez donc à ce que j'eusse souffert, moi, depuis un mois, si j'eusse été innocent!

— Mais enfin que voulez-vous? demanda M. d'Adore.

— Je veux que vous m'écoutiez, dit Annibal d'une voix ferme, car ce que je vous ai dit n'est que le prologue de ce qui me reste à dire!

Et, d'un geste impérieux, le jeune homme contraignit tous ceux qui l'entouraient à reprendre place.

Il demeura un moment immobile, puis, s'avançant vers Amélie qui était en proie à la plus violente douleur, il se laissa glisser à genoux.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix extrêmement douce, votre cœur est brisé!... Pardonnez-moi le mal que je vous cause, mais je dois parler ainsi que je le fais... Attendez encore pour me juger!... D'ailleurs, songez que dans tous les cas et quoi qu'il arrive, votre frère sera près de vous dans quelques heures. Que cette pensée soit votre consolation !

L'accent avec lequel furent proférées ces paroles avait quelque chose de tellement suave, de tellement charmant que tous les auditeurs se regardèrent comme s'ils eussent

eu peine à comprendre. Madame Geoffrin joignit les mains.

— L'homme qui nous a sauvés si généreusement ne saurait être un misérable! s'écria madame Chivry emportée par l'émotion.

— Non! non! ajouta son mari.

— Attendez pour juger! reprit Annibal.

Il avait repris sa place devant la cheminée.

— L'histoire que j'ai à vous raconter remonte à près de dix ans, dit-il, et elle se passa sur les côtes de Syrie.

Un soir, un homme d'un âge mûr, à la physionomie intelligente et noblement expressive, se promenait sur le pont d'un navire en compagnie d'un jeune homme, âgé au plus de dix-huit ans.

C'étaient le père et le fils, c'étaient MM. de Charney. On était alors en 1791, et le navire à bord duquel se trouvaient les deux gentilshommes était l'un de ces petits bâtiments comme il en foisonne sur les côtes de la Syrie, contenant huit à dix hommes d'équipage, et faisant d'ordinaire le service entre Latakieh et Alexandrie, tout en touchant le long de la route à chaque point important de la côte.

Au moment où on allait arriver à Beyrouth, le pilote mourut; il fut empoisonné par l'un des hommes de l'équipage, qui lui-même mourut à Beyrouth durant les heures de relâche qu'y passa le navire. On embarqua un autre pilote et un autre matelot, puis l'on reprit la mer.

MM. de Charney avaient à bord pour six millions de pierreries qu'ils devaient à la générosité du shah de Perse; personne autre que les deux propriétaires ne devait connaître la présence à bord de cette fortune immense. Le père et le fils avaient donc tout lieu de se croire en pleine sécurité.

Un soir une tempête s'éleva; durant plusieurs jours elle ne discontinua pas. Les hommes de l'équipage étaient épuisés. Le pilote embarqué à Beyrouth se nommait Dowski; l'autre matelot s'appelait Ali.

Un matin, quelques heures après le lever du jour, MM. de Charney étaient dans leur cabine, secoués par la mer en fureur et se demandant à chaque minute si le navire n'allait pas être englouti.

On frappa à leur porte et l'on entra : c'était Ali, le matelot récemment embarqué avec le pilote. Il avait le visage bouleversé, les yeux hagards, l'air épouvanté.

— Messieurs, s'écria-t-il, les misérables matelots, qui devraient tout faire pour sauver le navire, méconnaissent leur devoir : ils se croient perdus, ils désespèrent de leur salut et ils se sont enivrés pour ne pas avoir peur. En ce moment ils sont ivres, incapables de rien faire, et cependant il faut agir, car la tempête redouble de rage. Le pilote est à son poste, je suis seul : voulez-vous me prêter votre aide pour essayer de nous sauver tous?

MM. de Charney se précipitèrent sur le pont. La tempête était horrible; le ciel était noir, le vent furieux, la mer se ruait avec des mugissements effrayants; dans le lointain on pouvait apercevoir la silhouette d'un autre navire luttant également contre la tempête.

Ali posta les deux voyageurs à l'avant du navire, puis il descendit sous prétexte de visiter la cale, car il craignait une voie d'eau.

MM. de Charney père et fils ne pouvaient quitter le poste qui leur avait été confié, car il s'agissait du salut du navire en maintenant l'un des cordages qui soutenaient la voile.

Dowski se tenait au gouvernail et ne proférait pas une seule parole. Enfin Ali reparut : il s'avança vivement vers les deux voyageurs. La tempête paraissait redoubler alors de violence. On apercevait à peu de distance, dans la brume, un point noir qui sortait de l'eau et dont l'écume des vagues faisait encore mieux distinguer la teinte sombre.

— L'écueil! l'écueil! cria Ali. Nous sommes perdus! nous allons sombrer!

Et s'adressant à M. de Charney fils :

— Cours auprès du pilote! lui dit-il. Joins tes forces aux siennes... Je resterai ici avec ton père...

Le jeune homme s'élança... Comme il arrivait auprès du pilote, un cri déchirant lui fit retourner la tête... Il ne vit plus son père... Une vague énorme noyait l'avant du navire...

Le jeune homme se précipita sur les bastingages... Il aperçut, emporté par les flots, roulé par eux, se débattant et essayant de lutter contre la mort, son malheureux père que la mer allait engloutir...

Annibal s'arrêta : il paraissait manquer de forces pour continuer à parler. Il était entièrement pâle, les veines de ses yeux étaient horriblement gonflées, et une sueur abondante perlait sur son front.

Depuis qu'il avait commencé à parler, un changement s'était opéré dans l'expression de ceux qui l'écoutaient.

Les révélations terribles que venait de faire Annibal avaient tout d'abord excité l'indignation, la colère, le mépris des amis de madame Geoffrin : un même sentiment d'horreur leur avait fait détourner leurs regards de cet homme qui se déclarait cyniquement associé de bandits infâmes, alors que, pour obéir à l'engagement pris par la maîtresse de la maison, il avait fallu se résoudre à l'écouter.

Mais à mesure qu'Annibal avait parlé, à mesure qu'il s'était avancé dans le récit entrepris, ses auditeurs avaient peu à peu changé d'attitude. On comprenait au début, écouté attentivement, que la suite de l'histoire de MM. de Charney allait bien certainement jeter une vive lumière sur ces événements ténébreux. Chacun examinait l'orateur avec une attention profonde...

— Cet homme est-il donc coupable?

Personne n'osait formuler cette question à l'oreille de son voisin, personne n'osait se l'adresser à soi-même, et cependant elle était dans tous les regards rivés sur Annibal, et quand, vaincu par une émotion poignante, alors que le jeune homme parlait de la mort de M. de Charney, il s'arrêta, manquant de forces, un même élan faillit faire tendre vers lui ces mains qui tout à l'heure s'en éloignaient avec dégoût et horreur.

Annibal redevint maître de lui-même, et, parvenant à dominer son émotion :

— En voyant l'effroyable danger que courait son père, continua Annibal, le fils de M. de Charney eut un moment de vertige. Il demeura glacé par la douleur et dans l'impossiblité de tenter un geste pour porter secours au malheureux que la mer entraînait.

Cet état de prostration dura l'espace de quelques secondes à peine... un craquement terrible, une secousse effrayante rendirent au jeune homme conscience de la situation. Le navire venait de heurter un écueil... une pointe de rocher était devant lui... le jeune homme pouvait s'y cramponner, et peut-être là attendre un secours que le navire que l'on avait remarqué au loin et qui s'était avancé rapidement aurait probablement pu lui donner... Mais il vit son père entraîné par une vague, il entendit son cri d'appel... il n'hésita pas... il s'élança à la mer et bientôt il fut près du vieillard... quelques brasses les séparaient à peine...

Alors s'établit entre ces deux hommes une de ces luttes sublimes, telles que l'œil du divin maître peut seul contempler, car ces luttes-là ont toujours lieu loin du regard des hommes, et en face des grands spectacles de la nature.

Le courant, le vent, les vagues poussaient les deux nageurs vers la côte, qui était encore cependant à une assez grande distance... près de trois lieues!...

Le fils avait saisi son père par ses vêtements et le suppliait de se cramponner à lui. Le vieillard le repoussait avec des efforts héroïques :

— Je te ferai périr! disait-il. Les forces m'abandonnent, et tu ne pourras me sauver en te sauvant... Laisse-moi mourir, mon fils, et tâche de gagner la terre...

Ces paroles étaient prononcées par phrases hachées dont le vent et le bruit des vagues emportaient la moitié...

Le jeune homme, sans répondre, ne voulait pas abandonner son père, et, réunissant ses forces, il le soutenait malgré lui...

Oh! je vous le jure, ce devait être une grande et noble scène que celle qui se passait alors sur la mer en furie. Ces deux hommes étaient là en face de la mort, et, à cette heure suprême, il n y avait dans leur cœur que des pensées d'amour et de générosité...

Annibal s'arrêta encore. Tous ceux qui l'entouraient étaient haletants, frémissants, n'osant l'interroger ni le presser de continuer.. Il devait beaucoup souffrir, car ses traits étaient affreusement tirés et contractés.

« Quelles expressions pourrais-je trouver pour peindre cette situation poignante, reprit-il enfin. La langue est trop pauvre, et à peine la palette serait-elle assez riche... Une demi-heure s'écoula en efforts prodigieux, en lutte incessante, en combat d'un héroïsme sans nom...

Enfin M. de Charney père, se sentant épuisé, ordonna à son fils de l'abandonner... Le fils refusa d'obéir :

— Nous mourrons ensemble! dit-il.

La terre était éloignée, la mer plus furieuse, le vent plus violent, la tempête plus horrible... On sut plus tard que le navire avait voulu tenter de sauver les deux naufragés dont, du haut de sa dunette, on pouvait suivre la lutte courageuse, mais trois fois les embarcations qu'il voulut lancer à la mer furent submergées...

Le temps s'écoulait, aucun secours n'était à espérer, la mort était imminente...

— Sauve-toi! je le veux, je te l'ordonne! s'écria M. de Charney en s'efforçant de repousser son fils et de le dégager de son propre poids.

Le jeune homme luttait avec l'énergie du désespoir.

— Non! non! répéta-t-il; nous mourrons ensemble, je ne t'abandonnerai pas!

— Mourir!... toi!... si jeune!... et pour me sauver! répétait M. de Charney avec des élans de désespoir effrayant Tout à coup, un bout de vergue passa près d'eux ; ils s'en saisirent. Malheureusement, ce bout de vergue était trop faible pour les porter tous deux : il eût basculé sous le poids. Le jeune homme voulut faire monter son père à cheval sur cette vergue que la Providence avait fait voguer vers eux, M. de Charney déclara être trop faible pour parvenir à se hisser au milieu de ces vagues furieuses qui se ruaient de toutes parts.

— Enfourche ce morceau de bois, dit-il à son fils, attache-toi solidement avec ta ceinture. Tu auras alors les deux mains libres et tu pourras te soutenir.

Le fils obéit : il n'avait pas à hésiter, chaque minute qui s'écoulait, c'était une avance donnée à la marche de la mort... Il parvint à se hisser et à s'attacher solidement sur la vergue, mais il comprit vite alors qu'un poids, quelque léger qu'il fût ajouté au sien, ferait sombrer le frêle radeau.

M. de Charney aussi l'avait compris... Voulant sauver son fils, il avait, dans ce moment suprême, trouvé assez d'énergie dans sa tendresse paternelle pour employer la ruse.

A peine le jeune homme fut-il attaché, qu'il se courba pour tendre ses mains à son père.

— Ce morceau de bois est trop faible pour nous porter tous deux! s'écria de Charney, Dieu l'a envoyé pour te sauver!... Dieu est bon!... Sauve-toi... vis... je le veux... je l'ordonne...

Une vague énorme arrivait : elle enleva sur sa crête M. de Charney. Ce mouvement le plaça à la hauteur de son fils... Avec un geste plus rapide que la pensée, il saisit le jeune homme et l'embrassa en murmurant :

— Adieu, je te bénis!

Le fils voulut s'attacher à son père, il ne put y parvenir... la vague les séparait... M. de Charney disparaissait sous un flot d'écume... Le jeune homme fit un effort pour s'élancer vers lui .. mais les liens qui l'attachaient à la vergue le retinrent...

— Mon père! murmura-t-il.

Et dompté par ces effroyables émotions, qui l'assaillaient depuis un temps si long, il s'évanouit... Les vagues furieuses l'emportèrent.

LXXI

L'ENFANT SANS NOM.

Annibal passa son mouchoir sur son front : sa respiration était devenue sifflante. Autour de lui, l'émotion avait augmenté dans des proportions témoignant de l'intérêt puissant que chacun apportait au récit entendu.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit madame Geoffrin, tout cela est-il donc vrai?

— Vous aurez les preuves indiscutables de ce que j'avance, madame, dit M. de Charney.

— Après?... continuez! dit M. Chivry, il me semble que je devine...

Annibal secoua la tête :

— Vous ne sauriez deviner! dit-il.

— Après?... après? reprit madame Chivry.

Amélie, les mains jointes, les regards douloureusement inquiets, n'osait prononcer une parole. Elle avait là, en face, devant elle, l'homme qu'elle aimait, dont elle avait eu la pensée de faire son époux, et elle était contrainte à se demander, du propre aveu de cet homme, si celui qu'elle aimait n'était point un misérable et un infâme! La pauvre enfant souffrait, et souffrait cruellement.

Enfin, Annibal, qui n'osait regarder Amélie et qui détournait d'elle ses regards avec une obstination visible, Annibal reprit :

— Combien de temps M. de Charney fils, ou pour mieux dire M. de Charney, car il avait droit à ce titre étant désormais seul au monde de sa famille, combien de temps M. de Charney demeura-t-il évanoui, ballotté par les flots sur le bout de vergue qui fut son moyen de sauvetage? Il ne le sut jamais et jamais aucun être humain ne put le dire.

Quand il revint à lui, il sentit une chaleur intolérable qui lui brûlait les épaules... il ouvrit les yeux. Le ciel était d'un bleu céleste, de ce bleu que l'on ne contemple que sous la zone asiatique. Un soleil ardent, arrivé à son zénith, faisait tomber d'aplomb ses rayons sur la terre. Toute trace de tempête avait disparu, tout était calme.

Charney se dressa sur son séant et regarda autour de lui comme un homme qui se réveille après un lourd sommeil et qui n'a pas encore parfaitement conscience de la situation.

Il était à demi couché sur un rocher... A sa gauche s'étendait une plaine, à droite la mer venait le baigner de ses vagues. C'était le soleil qui, en dardant ses rayons sur le rocher, avait tellement échauffé le granit sur lequel se trouvait étendue une couche de sel marin, que la chaleur trop forte avait causé une vive douleur au jeune naufragé.

Tout d'abord Charney ne se rappela rien. Un léger incident vint le rappeler à la réalité : sa jambe droite était encore attachée au bout de vergue qui l'avait sauvé.

La mémoire lui revint et avec elle la douleur et les regrets.

— Mon père! mon pauvre père! murmura-t-il, c'est lui qui m'a sauvé!

Alors, obéissant à un pieux sentiment que vous comprendrez tous, Charney s'agenouilla et son premier acte en revenant à la vie fut une prière.

Comment avait-il été sauvé? Jamais il ne put le comprendre clairement. Le désastre avait eu lieu à plus de trois lieues en mer. Quand il s'était évanoui, il était au moins à deux lieues et demie de la côte. Il se rappelait que c'était le matin, quelques heures à peine après le lever du jour, c'est-à-dire vers sept heures, que le matelot Ali était venu les prévenir son père et lui.

Charney calculait que le temps écoulé, entre cet instant et celui où avait péri son pauvre père, pouvait équivaloir à près de trois heures de durée. Une heure et demie, deux

heures au plus, avaient donc pu s'écouler depuis l'instant où était mort M. de Charney et celui où le fils de la victime se réveillait sur la côte.

Charney se leva et essaya de faire quelques pas : sa faiblesse était extrême. Il fut obligé de s'asseoir sur un rocher.

Tout autour de lui, ses regards ne rencontraient qu'une plage aride, sans maisons, sans végétation, sans rien qui pût déceler la présence d'habitants, qu'une mer unie et calme, absolument déserte.

Où était-il? Charney ne pouvait même le supposer. Sur deux cents lieues d'étendue, les côtes de Syrie n'ont qu'un seul et même aspect. A l'exception des points sur lesquels s'ouvrent les ports et se dressent les villes, tout est uniforme, tout indique l'aridité et l'abandon. On dirait que la Providence s'est plu à placer entre la mer par laquelle pouvaient débarquer les aventuriers, et les magnifiques plaines de la Syrie et de la Perse, une barrière de désolation, comme l'avare qui, pour éloigner les envieux, cache son trésor et enfouit ses richesses derrière un mur de misérable apparence.

Charney devait donc absolument ignorer sur quel point de la côte il se trouvait. S'armant de courage, il marcha sous un soleil d'aplomb, sur une côte dénudée, sans trouver un puits ni un ruisseau, il se traîna péniblement toute la journée. Il ne trouva pas un fruit, rien qui pût lui permettre de soulager sa faim, ni d'étancher sa soif.

La nuit vint, Charney était épuisé. A bout de forces et de courage, il se coucha sur le sable et un sommeil de plomb s'appesantit sur ses paupières. Combien de temps dormit-il? Il ne le sut pas encore.

Il fut éveillé par un grand bruit. Des Arabes l'entouraient, de ces Arabes des tribus sauvages et pillardes du désert, qui égorgent sans pitié leurs ennemis ou les emmènent en esclavage.

Avant que Charney eût pu faire un mouvement, ni tenter de se défendre, il fut garrotté, enlevé, jeté sur un cheval et emporté au galop. Sans doute les Arabes venaient de faire une *razzia* dans les environs, car ils regorgeaient de richesses évidemment volées.

Charney fut emmené par eux au fond de l'Arabie. Il demeura de longues années en captivité. Enfin un chef arabe, qui l'aimait et qui avait su apprécier l'éducation européenne de son esclave, l'emmena avec lui à Damas, où il allait tous les cinq ans, et là, il lui rendit la liberté en lui donnant même une somme d'argent assez importante.

Charney remercia l'Arabe, et, sans perdre un instant, il se mit en route pour Beyrouth. Il n'avait qu'une pensée depuis la nuit fatale où il avait été fait orphelin, pensée pieuse : il voulait savoir ce qu'était devenu le cadavre de son père et s'informer si, rejeté sur la côte, il avait reçu une sépulture chrétienne. Or, Charney se rappelait que, le matin même du naufrage, son père en relevant le point sur une carte marine, avait estimé que le navire, drossé par le vent, avait dû rebrousser chemin et se trouver alors à la hauteur de Beyrouth. C'est pourquoi il se dirigeait vers cette ville.

De Damas à Beyrouth, il faut traverser le Liban. Charney connaissait parfaitement ce pays. Depuis son arrivée en Orient avec son père, c'est-à-dire depuis sa plus tendre enfance, il avait plusieurs fois parcouru toute la Syrie, la Palestine, le Liban et l'Anti-Liban. D'ailleurs, le séjour forcé qu'il venait de faire durant de longues années parmi des peuplades sauvages et nomades, avait achevé de l'habituer complètement à la vie du désert.

Forcé d'adopter les usages, les mœurs, les vêtements, le langage même des Arabes, Charney, dont le teint était bistré et noir, pouvait plus facilement passer pour un indigène que pour un Européen perdu sous ces climats brûlants. Un voyage tel que celui qu'il avait à faire n'avait donc rien de bien effrayant pour lui. Il l'entreprit avec ardeur.

Monté sur un bon cheval que lui avait donné le généreux Arabe, armé du fusil et du yatagan, Charney s'aventura seul dans le Liban, vivant du produit de sa chasse et couchant, la nuit venue, sur l'herbe de la montagne quand quelque berger ne lui offrait pas l'abri de sa tente.

Il venait de quitter Deïr-el-Kamar, la sauvage ville des Druses, et il descendait le versant du Liban vers la côte, comptant arriver promptement à Beyrouth. Son cœur palpitait en songeant qu'il allait revoir cette mer qui avait englouti l'homme dont il pleurait la perte si cruelle. En approchant de cette côte, but de son voyage, objet de ses vœux cependant, il sentait plus encore la solitude profonde faite désormais autour de lui. Charney était seul, sans parents, sans amis.

Il ignorait absolument ce qui s'était passé en France; les dernières nouvelles étaient pour lui de 1790 et il était alors en 1797.

Plongé dans ses réflexions douloureuses, pensant à ce père dont il chérissait la mémoire, Charney descendait au pas de sa monture une pente rapide, quand tout à coup il entendit des détonations d'armes à feu retentir à peu de distance, et à ces détonations se joignaient de ces cris furieux comme ceux de gens qui attaquent, et d'autres cris plaintifs comme ceux de malheureux qui supplient.

Les bandits de toutes les races, de toutes les religions, de toutes les sectes, ont toujours abondé dans les montagnes du Liban. Rien n'est moins rare dans ces parages qu'un voyageur arrêté et égorgé.

Charney se précipita, espérant arriver à temps pour sauver quelque malheureuse victime des Druses ou des Arabes pillards. Au fond d'une vallée, il trouva un vieillard renversé, portant le costume juif, entouré de serviteurs tous à genoux et dans l'attitude de la prière. Puis autour d'eux une douzaine d'Arabes les fusils abaissés et tuant sans miséricorde.

Lorsque Charney arriva sur le lieu de la lutte, il roulait atteint par une balle. Charney se précipita sur les agresseurs : il en tua un d'un coup de fusil et en blessa deux autres avec son yatagan.

Cette attaque soudaine jeta la confusion parmi les bandits, qui ne croyant pas à la présence d'un seul homme, se mirent à fuir, tandis que les serviteurs du juif, dont le courage avait été ranimé par ce secours inattendu se jetèrent à leur poursuite.

L'homme que Charney venait de secourir était un juif de Beyrouth nommé Abraham. Ce juif, extrêmement riche, allait de Beyrouth à Deïr-el-Kamar avec une cargaison de pierreries, et des bandits, informés de ce voyage, s'étaient embusqués sur son chemin et l'avaient surpris pour le tuer et le voler. Le juif, grâce à l'intervention de Charney, avait conservé ses marchandises; mais il avait reçu une blessure qui ne lui permettait pas de continuer sa route.

Contraint de retourner à Beyrouth, il supplia Charney de l'accompagner, et comme Beyrouth était également le but du voyage de Charney, il y consentit.

Charney, qui, grâce à son séjour parmi les Arabes, se connaissait en blessures, pansa celle du juif et entoura le vieillard des soins les plus empressés. On se remit en route.

Charney n'avait qu'une pensée, je vous l'ai dit, celle de savoir ce qu'était devenu le cadavre de son père, et s'il existait une tombe sur laquelle il eût la consolation de pouvoir aller s'agenouiller. Il pensa à interroger le juif.

— Il y a longtemps que tu habites Beyrouth? lui demanda-t-il.

— Trente ans, répondit Abraham.

Un vague souvenir faisait supposer à Charney que ce nom d'Abraham ne lui était pas absolument étranger. Il lui semblait que jadis son père avait eu quelque relation d'affaires avec un homme portant ce nom.

— S'il y a trente ans que tu habites Beyrouth, reprit-il, tu as dû connaître presque tous les voyageurs européens qui ont séjourné dans cette ville.

— Je ne crois pas, répondit le juif, que depuis trente ans il soit passé un voyageur européen à Beyrouth sans que je le connusse.

— Te rappelles-tu alors deux hommes, le père et le fils, qui sont venus trois fois à Beyrouth, en 1787, en 1788 et en 1791 ?

— Leur pays et leur nom?

— C'étaient deux gentilshommes français qui se nommaient Charney.

Le juif tressaillit.

— Charney, répéta-t-il. Oui, j'ai connu un Français de ce nom ; il avait un fils... mais tous deux sont morts. Ils ont péri durant un naufrage devant Beyrouth, il y a six ou sept ans. Quelques jours après, on a recueilli leurs cadavres sur la plage.

— Ah! s'écria Charney en saisissant les mains du juif. Le cadavre de M. de Charney a été recueilli. Où l'a-t-on enterré?

— Dans le cimetière chrétien. Les autorités chrétiennes de la ville l'avaient réclamé et comme beaucoup l'avaient connu, beaucoup le suivirent jusqu'à sa dernière demeure. Son fils a été inhumé près de lui.

— Son fils! s'écria Charney avec étonnement. Mais son fils n'est pas mort!

— Si fait! On a retrouvé son cadavre à côté de celui de son père. Il était mutilé, défiguré, il avait été déchiré sur les rochers, mais cependant on put, il paraît, constater son identité puisqu'il a été enterré près de son père.

Charney avait écouté ces paroles avec un étonnement profond. Il ne dit rien au juif cependant.

On arriva à Beyrouth : Abraham souffrait beaucoup, et sa blessure, enflammée par la chaleur et la fatigue, prenait des caractères alarmants. Il n'avait de remèdes à ses souffrances que dans les soins que lui prodiguait Charney et qui le soulageaient beaucoup. Aussi supplia-t-il son sauveur d'accepter un logement dans sa maison et d'y vivre comme s'il eût été son fils.

En arrivant à Beyrouth, Charney avait couru au cimetière chrétien. Il avait trouvé la tombe de son père, il avait pleuré sur cette tombe et il avait lu l'inscription constatant que le fils reposait à côté du père. Et cependant ce fils était vivant! Qui donc avait été enterré sous son nom? qui donc avait eu intérêt à faire constater sa mort? Charney se perdait en conjectures.

Le narrateur s'arrêta alors comme s'il eût voulu reprendre haleine. et il posa la main sur son cœur pour en atténuer les battements. Il ne parlait plus, qu'on l'écoutait encore.

Madame Geoffrin, surtout, semblait en proie à l'émotion la plus vive. Corvisart, Dupuytren et le notaire se regardaient. M. d'Adore se rapprocha d'eux : Où veut en venir cet homme? murmura-t-il.

— A nous dévoiler cyniquement quelque horrible mystère! dit Corvisart.

— Peut-être! dit Dupuytren.

LXXII

LA MORT DU JUIF.

M. de Charney, ou du moins celui qui portait ce nom, fit signe qu'il allait continuer son récit :

— Avant d'aller plus loin, reprit-il, je dois vous rappeler, pour l'intelligence de ce qui me reste à vous apprendre, que M. de Charney le père avait reçu du shah de Perse six millions de pierreries en 1790, en récompense de l'exploitation d'une mine d'émeraudes qu'il avait su diriger au profit du gouvernement persan. Ces six millions étaient en émeraudes brutes, toutes enfermées dans douze sacs différents que Charney fils s'était amusé à confectionner lui-même.

Charney, demeuré seul au monde, n'avait pas eu un moment de regret pour ces trésors qu'il pensait, au reste, avoir dû être engloutis avec le navire.

Son premier soin avait été de désirer faire constater son identité, mais tous les papiers lui manquaient. Il n'avait rien, il ne possédait rien qui pût appuyer ses paroles alors qu'il serait venu affirmer qu'il était bien le fils de M. de Charney et qu'il n'était pas mort.

Il cherchait en vain un moyen de faire jaillir la lumière et de se présenter devant les autorités chrétiennes de Beyrouth, pour les faire revenir sur la déclaration faite. Il n'y avait plus alors de consul français dans la ville. Au reste, c'était en arrivant à Beyrouth seulement que Charney avait appris la nouvelle de la révolution accomplie en France.

Tout en s'occupant de lui-même et de ses affaires, Charney continuait à prodiguer ses soins au juif qui n'avait d'autres consolations que celles données par son sauveur. Le blessé allait de plus mal en plus mal, et en dépit des efforts de Charney, il sentit sa fin approcher.

Un soir, Abraham était couché dans son lit, le visage pâli et les mains déjà glacées. Charney était assis au chevet du mourant, l'exhortant par de bonnes paroles et s'efforçant d'adoucir ses derniers instants.

— Je n'ai pas d'enfants, dit Abraham, j'ai légué ma fortune au fils de mon frère de Jérusalem. Dans quelques jours ils seront ici, car je les ai fait prévenir que j'allais mourir; mais je veux cependant, chrétien, te laisser un gage de ma reconnaissance. J'ignore qui tu es, mais je sais que tu es pauvre. Laisse-moi te faire un peu de bien en échange de celui que tu m'as fait. D'ailleurs, si je n'ai pas été dévalisé par les bandits, c'est à toi que je le dois, et, à bien prendre, les marchandises que tu as préservées devraient t'appartenir. Puis, je vais mourir, mes derniers vœux sont donc sacrés tu n'as pas le droit de me refuser.

Alors, Abraham indiqua au jeune homme une cachette dans laquelle il trouverait un grand coffre en bois.

— Apporte-moi ce coffre! lui dit-il.

Charney obéit Le juif prit le coffre, l'ouvrit et fit signe à son garde-malade d'approcher. Charney s'avança vers le coffre ouvert, mais il n'avait pas fait trois pas qu'il poussa un cri terrible.

Le coffre contenait cinq sacs. Charney en saisit un qu'il brandit sous les yeux du mourant.

— D'où tiens-tu ces sacs? s'écria-t-il.

— Ces sacs? répéta Abraham avec étonnement.

— Oui, ces sacs, qui doivent contenir chacun des émeraudes brutes.

— Des émeraudes? dit le malade, comment sais-tu cela?

— Qui t'a donné ces sacs ? répéta Charney.

— On ne me les a pas donnés, on me les a vendus!

— Qui cela?

Le juif hésitait à répondre.

— Tu vas mourir! dit Charney, tu vas paraître devant Dieu! Ne mens pas, dis la vérité!

— Je les ai achetés à deux matelots, dit enfin Abraham.

— Qui se nommaient?

— Ali et Dowski.

— Ali et Dowski! les deux matelots embarqués sur le navire que montaient M. de Charney et son fils?

— Oui.

— Ils ne sont donc pas morts?

— Non.

— Et c'est après le naufrage qu'ils t'ont apporté ces sacs?

— Oui.

Charney se frappa le front avec un geste de désespoir et de rage folle.

— Oh! s'écria-t-il, c'est Ali qui l'a assassiné, c'est Ali qui l'a précipité à la mer!... Les deux misérables ont voulu nous tuer et faire échouer le navire pour nous voler notre trésor!... Je devine tout!

— Que dis-tu donc? s'écria le mourant.

— Je dis que le fils de M. de Charney n'est pas mort, car ce fils, c'est moi, et ces sacs d'émeraudes m'appartiennent!

Alors Charney raconta au mourant en détail tout ce qui avait eu lieu. Abraham écouta tout, puis ensuite, relevant la tête, qu'il avait tenue baissée :

— Je t'aime et je te dois de la reconnaissance, dit-il; puis je vais mourir, et l'on ne saurait mentir à l'heure suprême où on va paraître devant Dieu.

Alors Abraham, d'une voix lente, raconta à Charney tout ce qu'il savait. Il le confirma dans la pensée du crime prémédité et accompli. Ali et Dowski étaient bien coupables.

Quelques heures après, Abraham mourait n'ayant plus rien à apprendre à de Charney et lui restituant les cinq sacs de pierreries, qui étaient restés de l'héritage de son père sur les douze enlevés du navire par Ali et par Dowski, Abraham avait trafiqué des pierreries enfermées dans les sept autres sacs.

Riche, Charney n'eut plus qu'une pensée : retrouver les assassins de son père et les punir. Il s'inquiéta peu de la déclaration de décès faite en son nom à Beyrouth. Il était vivant, il voulait retourner en Europe, et rien ne lui semblait devoir s'opposer à ce qu'il portât son nom. Cependant, pour rendre plus facile la poursuite qu'il allait entreprendre, pour ne pas mettre ses ennemis sur leurs gardes, il se résolut à prendre un faux nom et à agir dans l'ombre.

Les renseignements qu'il obtint à prix d'or lui apprirent que l'un des deux hommes qu'il voulait retrouver, Dowski, avait dû se diriger vers l'Italie pour aller rejoindre à Tarente une femme qu'il aimait et l'épouser.

Charney arriva à Tarente; là, il apprit que le mariage n'avait pas eu lieu, que la femme était morte depuis longtemps et que, depuis longtemps aussi, on n'avait plus entendu parler de Dowski.

Charney se rendit à Naples et de Naples à Rome, cherchant en vain sur sa route les traces des assassins de son père : il ne trouvait rien.

Bientôt il fut à Florence; là il se souvint d'un banquier nommé Capricci, ancien ami de M. de Charney, et qui habitait la ville. Personnellement, le jeune homme n'avait jamais connu ce banquier, mais son père lui en avait parlé souvent et il se souvenait fort bien que M. de Charney lui avait dit jadis avoir déposé deux cent mille livres chez ce Capricci.

Charney, grâce aux émeraudes rendues par le juif, était assez riche pour ne pas avoir besoin de l'argent placé chez le banquier, mais ne connaissant personne en Italie, même en Europe, il lui vint naturellement à l'esprit que cet ancien ami de son père pouvait lui être utile.

Il se résolut donc à aller chez le banquier, mais sans abdiquer l'incognito dont il s'était revêtu. Ce fut sous le nom de M. Desrieux (nom qu'il avait adopté) qu'il se fit annoncer.

Capricci le reçut en homme gracieusement obligeant. Charney fit tomber adroitement la conversation sur son père, afin de s'assurer que le banquier ne l'avait pas tout à fait oublié. Capricci se souvenait parfaitement de M. de Charney, qu'il avait beaucoup aimé. Il dit que la nouvelle de la mort de son ami avait été pour lui un coup bien douloureux, mais que cette douleur avait été atténuée par la joie qu'il avait ressentie en apprenant que son fils avait été sauvé par miracle.

Charney demeura stupéfait en entendant cette déclaration :

— Quoi ! dit-il, vous avez su que Charney fils avait été sauvé ?

— Sans doute ! dit le banquier.

— Comment ! qui vous a donné cette nouvelle ?

— Mais lui-même.

— Qui donc ?

— Lui ? le fils de M. de Charney.

— Le fils de M. de Charney ! vous l'avez vu ?

— Sans doute.

— Quand cela ?

— Il y a plusieurs années, lors de son retour de Syrie à l'époque où il est venu me réclamer une somme de deux cent mille livres que m'avait jadis confiée son père.

Le jeune homme ne comprenait pas; il insista et il finit par apprendre que plusieurs années auparavant un jeune homme de son âge s'était présenté à Florence, porteur de l'acte de décès de M. de Charney père et de tous les papiers constatant ses droits au nom et au titre des Charney.

M. Capricci avait remis à ce jeune homme, que tout attestait être le fils de son ancien ami, les deux cent mille livres dont il était dépositaire. Le jeune homme était parti, et depuis ce jour le banquier ne l'avait pas revu.

En écoutant ce récit, Charney fut sur le point de dire la vérité, mais une sage réflexion l'arrêta ; il quitta le banquier sans rien lui laisser soupçonner.

Tout ce qu'il apprenait le confirmait dans la pensée qu'il avait eue du crime dont son père avait été victime, et dont un miracle de la Providence l'avait seul empêché d'être victime lui-même.

Il devenait évident pour lui qu'Ali et Dowski, associés ensemble, avaient combiné et mis à exécution le plan horrible si fatalement dressé. Ils avaient rêvé la mort du père et du fils pour s'emparer des trésors dont ils avaient connaissance et des papiers enfermés dans le navire. Les circonstances avaient dû leur faire croire à la réussite complète de leurs infâmes projets, et cette croyance, qui faisait maintenant la sécurité de Charney, devait puissamment l'aider à se venger des coupables.

L'un des bandits s'étant revêtu du nom de Charney, la recherche devenait plus facile.

Le jeune homme vendit ses émeraudes, réalisa une somme importante, et, semant l'or à pleines mains, il finit par apprendre qu'un M. de Charney, après avoir parcouru l'Allemagne, avait été signalé pour la dernière fois à Munich.

Il allait quitter l'Italie et se mettre en route pour la Bavière, quand une rencontre faite fortuitement vint éclairer la route à suivre. C'était en 1797, le traité de Léoben venait d'être signé : la célèbre campagne d'Italie était terminée, le général Bonaparte allait rentrer en France.

En traversant les Alpes, Charney eut sa voiture brisée, un voyageur qui passait le recueillit et lui offrit l'hospitalité dans sa chaise jusqu'à Grenoble. Charney accepta.

Comme on allait atteindre la ville, les deux voyageurs, qui avaient fait connaissance, déploraient déjà le moment où il allait falloir se quitter, quand à un relais, parmi la foule assemblée, Charney reconnut parmi les paysans Ali, l'ancien matelot, recouvert alors d'un costume européen.

Il ouvrit la portière, il s'élança, il parcourut la foule, il ne trouva rien, ses recherches furent vaines. Quand il revint, la voiture était encore là, stationnaire, son compagnon l'avait attendu.

Charney témoigna sa surprise.

— Qui cherchiez-vous ? lui demanda le voyageur en le regardant fixement; n'est-ce pas un homme maigre, au teint brun et revêtu d'un costume moitié civil, moitié militaire ?

— Oui ! dit Charney avec étonnement.

— Cet homme est votre ami ?

Charney fit un geste tellement expressif que son compagnon sourit.

— Cet homme vous a fait souffrir ?

— Oui, dit Charney.

— Que vous a-t-il fait ?

— Je ne puis le dire.

Le voyageur fit un geste d'impatience.

— Parlez ! dit-il, confiez-moi tout ; vous ignorez qui je suis, je vais vous l'apprendre : je me nomme Jacquet, et suis inspecteur de police.

— Jacquet ! s'écria Corvisart en interrompant Annibal.

Celui-ci allait répondre, quand un coup discret fut frappé à la porte du salon, puis cette porte s'ouvrit et



Une longue ligne noire, se confondant presque dans les ténèbres... (Page 276.)

Joseph se glissant vivement, s'avança vers M. d'Adore et lui présenta une lettre :

— On vient de l'apporter ! dit-il.

— De quelle part ? demanda le comte.

— Je l'ignore : on m'a recommandé de la remettre sur l'heure à monsieur, puis on est parti.

Le comte décachetait l'enveloppe. Prenant rapidement la lettre qu'il ouvrit, il la lut. Se levant vivement, il courut vers madame Geoffrin :

— Pardonnez-moi ! dit-il d'une voix émue. Mais il faut que je vous quitte à l'instant même.

— Mais il est dix heures du soir ! dit madame Geoffrin.

— Ma voiture est en bas ! N'insistez pas ! je vous demande encore de m'excuser, mais il faut que je vous quitte.

Chacun se regardait avec étonnement. Annibal arrêta du geste le vieillard prêt à quitter le salon.

— Vous allez à Fontenay-sous-Bois ! dit-il.

M. d'Adore se retourna vivement :

— Comment savez-vous ? s'écria-t-il.

— Répondez-moi, je vous prie !

— Oui ! dit le comte, je vais à Fontenay.

Et il quitta précipitamment la pièce.

Un silence suivit son départ :

— Madame ! dit Annibal en s'adressant à madame Geoffrin, il est l'heure de vous rappeler votre promesse. Je pourrai aller, venir, sortir, rentrer durant douze heures, sans qu'il me soit demandé compte de mes démarches.

— Oui ! dit madame Geoffrin.

— Alors, reprit Annibal, et au nom de la promesse que vous m'avez faite, je somme tous ceux qui m'écoutent de demeurer dans ce salon et d'y attendre mon retour.

— Mais... dirent plusieurs voix.

— Je l'exige ! s'écria Annibal, je l'exige au nom de l'existence de Ferdinand !

Madame Geoffrin joignit les mains : tous demeurèrent un moment indécis et immobiles.

Puis s'adressant directement à Maurice :

— Colonel, dit Annibal, venez avec moi !

Maurice se leva précipitamment et les deux hommes s'élancèrent hors du salon.

A peine étaient-ils sortis, que Corvisart et Raguideau

firent un même mouvement comme pour s'élancer à leur suite, mais M. de Chivry se plaça devant la porte :

— Restez ! dit-il. J'ai foi en lui !

LXXIII

COMMENT ON VA AUX ANTILLES.

— De sorte que je me promenais dans le Havre, regardant la mer que je n'avais jamais vue.

— C'est beau, Gervais?

— C'est superbe, Gorain!

— C'est grand surtout?

— Oh! c'est très grand!

— Et dire que je ne la verrai jamais ! Ma parole d'honneur, je n'ai pas de chance. Maintenant que tu en es revenu, je voudrais avoir fait ton voyage à ta place!

— Ah! j'aurais consenti de bonne grâce.

— Vous avez donc eu bien des désagréments ?

— Ah ! fit Gervais en répondant à cette question d'un personnage assis en face de lui, les pieds sur le rebord de la cheminée dans laquelle brûlait un feu ardent et clair.

Il était dix heures du soir, la nuit était noire, le vent s'élevait avec violence et soufflait par rafales qui faisaient crier les girouettes sur leurs tringles de fer.

Tous les bâtiments de la grande ferme de Fontenay étaient plongés dans d'épaisses ténèbres, à l'exception de deux fenêtres du rez-de-chaussée du corps de logis du centre, fenêtres éclairant cette grande salle que nous connaissons, et dans laquelle nous avons pénétré jadis lors de la visite nocturne du comte d'Adore au fermier Hamelin.

C'était dans cette grande salle qu'avait lieu la conversation dont nous venons de surprendre un fragment. Un grand feu pétillait dans l'immense cheminée de la salle, et la lueur de la flamme, qui se tordait en spirales sur le fond noir de l'âtre, éclairait l'immense pièce bien mieux que ne pouvait le faire celle de deux lampes placées sur la grande table.

Devant la cheminée, se rôtissant agréablement les os les jambes (suivant leurs propres expressions) Gervais et Gorain se balançaient sur leurs chaises : Gervais, le corps renversé sur le dossier, les mains dans les poches de sa veste, la jambe droite croisée sur la jambe gauche; Gorain, le corps ramassé sur lui-même, la tête dans le cou, le cou dans les épaules, les épaules dans la poitrine, la poitrine dans le ventre et le ventre débordant sur les cuisses ; Gorain avait l'attitude d'un homme absorbé par le travail d'une digestion lente mais heureuse.

Tous deux avaient la mine épanouie, l'air béat, le regard à demi voilé, l'expression de physionomie enfin qui leur était particulière chaque fois que l'estomac se déclarait satisfait. Évidemment les dignes amis venaient de faire un dîner à leur goût.

Dans un coin, fumant sa pipe et caressant la tête de Coumâ, qui, accroupi entre ses jambes, avait le museau allongé sur sa cuisse, Hamelin paraissait écouter avec une indifférence profonde.

Dans le fond de la pièce, dans l'un des angles les plus abrités, quatre femmes, quatre servantes, à en juger par leur costume au moins, dormaient profondément, assises sur des chaises appuyées le long de la muraille.

Deux garçons de ferme, l'un couché à plat ventre sur un banc qu'il embrassait de ses deux bras, le pressant contre son cœur; l'autre assis à califourchon sur une chaise retournée, les mains jointes sur le dossier et la tête appuyée sur les mains, dormaient également d'un sommeil calme et profond.

On n'entendait au dehors que le bruit du vent soufflant dans les arbres : le plus profond silence régnait autour de la ferme, et ce silence n'était même pas troublé par les aboiements des chiens. Sans doute César, Pyrame et Dur-à-Cuir, les trois bouledogues, ne flairaient rien qui éveillât leur attention.

— Tu disais donc que tu te promenais au Havre pour passer le temps et attendre le moment où le coche de Paris se remettrait en route? reprit Gorain.

— C'est cela, dit Gervais.

— Et tu contemplais la mer?

— Et je regardais un navire qui sortait du port, et je contemplais les passagers qui étaient sur le pont, et ça me donnait le mal de mer rien que de les voir monter, descendre, balancer enfin...

— Brrr... fit Gorain, ça me le donnerait rien que d'y penser.

— J'étais donc là, quand, crac! je reçois un grand coup de poing sur l'épaule. Je me retourne et je vois un grand gaillard que je connaissais.

— Qui ça? demanda Gorain.

— Devine.

— Dame, je ne sais pas; qui était-ce?

— Jobardot.

— Le voyageur du gros soie en bottes d'en face de chez toi?

— Juste.

— En voilà une farce.

— Tu sens si j'étais content, moi qui n'avais personne de connaissance, je retrouvais justement Jobardot. — Eh! me dit-il en riant, comment se fait-il que vous soyez au Havre? comment êtes-vous venu ici? — En allant à Saint-Cloud. Et il rit plus fort encore. — Pour aller de Paris à Saint-Cloud vous passez par le Havre, qu'il criait. Eh ! bien, vous feriez un joli voyageur de commerce, vous. Plus que ça de frais de route! Et il me tapait sur le dos, il me tapait sur le ventre, il me chatouillait, il me faisait des grimaces. Tu sais comme il est gai et amusant.

— Ah! dit Gorain, c'est un garçon bien spirituel. Il n'y en a pas dans la soie en bottes comme lui.

— Il me parlait, il m'interrogeait, il riait, poursuivit Gervais, si bien qu'il ameutait le monde autour de nous et qu'il y avait un rassemblement sur la jetée. — Et combien y a-t-il de jours que vous êtes parti ? me demanda-t-il. — Douze jours, lui répondis-je ; et mon épouse croit que je suis allé à Saint-Cloud en fiacre. — Bigre, elle trouvera que vous y mettez le temps. » Et Jobardot riait plus fort. Le navire que j'étais en train de regarder quand j'avais rencontré ce bon Jobardot, passait alors juste au-dessous de nous. Tout à coup je vis Jobardot qui faisait des grands bras et qui envoyait des saluts à quelqu'un qui était sur le vaisseau. « A qui donc dites-vous adieu? lui demandai-je. — A mon ami, dit-il en continuant de crier et de gesticuler. — Qui cela ? — Vincent, mon ami, Vincent! — Vincent, répétai-je avec une émotion bien grande; un ex-valet de chambre? — Eh oui ! — Du duc d'Ayen? — Précisément. — Ah! mon Dieu! dis-je en fléchissant. — Quoi! cria Jobardot en me retenant dans ses bras. — C'est après lui que je cours depuis douze jours, balbutiai-je ; c'est pour lui que j'ai été à Saint-Cloud et que je suis venu au Havre. » Et je racontai tout à Jobardot. — Bigre, dit-il, c'est regrettable, car il a toute la garde-robe de son maître, couverte d'or, de bijoux, des pierreries, on aurait cela pour rien! » Je me désolais! poursuivit Gervais.

— Ça se comprend! dit Gorain.

— Le navire filait toujours. Je criais : arrêtez! arrêtez! mais ça n'y faisait rien! quand Jobardot a une idée :

— Le navire doit toucher à Dieppe, me dit-il. Il relâchera là un jour, car il doit suivre les côtes pour aller à Anvers. Allons au port voir s'il n'y a pas un autre navire qui parte : vous vous embarqueriez et vous pourriez le rattraper et faire l'affaire.

Cette idée me plaisait. Il s'agissait d'un beau bénéfice. Nous courons au port. Il y avait une barque de pêche qui allait prendre la mer. Je fais mes arrangements avec le patron ; je le paye et nous partons.

— Tu as eu le mal de mer? dit Gorain.

— Tout le temps! répondit piteusement Gervais.

— Et c'est pénible?

— Oh !...

Gervais ne répondit que par cette simple exclamation, mais il y avait tout un poème de douleurs et de misères dans l'expression avec laquelle ce simple *oh*! fut lancé.

— Et tu rattrapas le navire? dit Gorain.

— Oui! avant même qu'il atteignît Dieppe. Je pus monter dessus en route. Tu penses, si j'étais heureux! Je nageais dans la joie. Je m'entends avec M. Vincent, malgré le mal de mer qui ne me quittait pas. J'achète les beaux habits brodés d'or, les bijoux, tout enfin, je paye et j'aperçois Dieppe! Je pousse un cri de joie quand, crac! j'entends des cris de terreur!

— Qu'est-ce que c'était?

— On venait d'apercevoir un corsaire anglais qui nous barrait la route.

— Ah mon Dieu!

— Il fallait se battre... et nous n'avions pas de canons!

— Pauvre ami!

— J'étais dans des transes! Ça redoublait mon mal de mer! J'étais à moitié mort quand les Anglais nous ont pris !

— Tu as été pris?

— Eh oui!

— Et ils t'ont relâché?

— Ah ouich! Ils m'ont dévalisé, les brigands de corsaires, et puis, comme ils allaient aux Antilles, ils m'ont emmené.

— Ah! jour de Dieu! c'est donc comme ça que tu as été à Saint-Vincent?

— Juste.

— Eh bien, dit Hamelin en souriant, tu as fait un beau voyage!

— Ah! je m'en serais bien passé. C'est beau l'Amérique, mais j'aime mieux la rue Saint-Denis.

— Bah! dit Gorain, quand on en est revenu!

— Après cela, dit Gervais, ce n'est pas l'embarras! Le séjour de Paris n'est pas tellement agréable. Témoin ce qui nous est arrivé aujourd'hui. L'avons-nous échappé belle, hein? dis!

— Ne m'en parle pas! dit Gorain en frissonnant. J'en ai encore des sueurs froides!

— Et dire que ce grand Rossignolet nous avait promis une partie de plaisir... Et qu'il s'agissait de s'égorger!

— Oh! qu'est-ce qu'aurait dit mon épouse.

— Et ces deux brigands qui nous poursuivaient! As-tu vu quel acharnement?

— C'était épouvantable.

— Hein? est-ce une chance que j'aie découvert cette ferme! que le citoyen nous ait accueillis, et qu'il nous ait donné à dîner, et qu'il nous ait permis de passer la nuit ici, car jamais, au grand jamais, je n'aurais osé retraverser le bois de Vincennes ce soir.

— Ni moi! Je serais mort de peur bien sûr!

— Silence! dit vivement Hamelin.

Les deux bourgeois se turent aussitôt et se regardèrent avec inquiétude.

Coumâ, le lévrier, s'était dressé en grognant, mais Hamelin, lui retenant le museau entre ses deux mains, l'empêcha d'aboyer.

— Tais-toi ! dit-il d'une voix impérieuse.

Se levant en maintenant toujours le chien par le collier, il se dirigea vers la porte donnant sur la cour : il ouvrit cette porte et il écouta. Un bruit sourd comme celui causé par le roulement d'une voiture retentissait au loin.

Coumâ grognait sourdement et faisait des efforts pour s'élancer.

— Paix! dit Hamelin. Ne bouge pas!

L'intelligent animal parut comprendre, car il poussa un soupir bruyant et battit ses flancs de sa queue.

Hamelin, tenant toujours le chien, traversa la cour et se dirigea vers la porte cochère. En arrivant, il entendit un bruit étrange provenant de l'autre côté. On eût dit d'un soufflet de forge aspirant l'air.

— César! murmura Hamelin.

Le bruit augmenta. Adressant un nouveau geste impérieux à Coumâ, le fermier ouvrit la grande porte; aussitôt un énorme chien bouledogue se rua dans la cour.

Ce chien était muselé étroitement de façon à l'empêcher de crier. il portait autour du cou son collier hérissé de pointes : au bas de ce collier appendait un papier.

Hamelin referma la porte, et tandis que César se couchait devant lui, il détacha le papier. Courant vers la maison, il rentra dans la salle et lut le papier.

— Bien! dit-il simplement en refermant la lettre qu'il mit dans sa poche.

Il regarda autour de lui : Coumâ n'était pas rentré dans la salle.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda curieusement Gorain.

— Rien! dit Hamelin. Un cavalier qui passait.

Les quatre servantes et les deux valets endormis avaient été réveillés sans doute par le bruit qu'avait causé la sortie du fermier, car ils avaient tous légèrement dressé la tête, mais sur la réponse d'Hamelin, ils reprirent leur position.

En ce moment un hurlement sonore, joyeux, retentit. Hamelin se précipita au dehors. Il courut vers la porte cochère devant laquelle le lévrier faisait des bonds prodigieux. Hamelin sans hésiter, ouvrit vivement la porte.

Un homme entra, mais cet homme n'avait pas fait trois pas en avant que Coumâ se roulait à ses pieds avec des élans de joie extraordinaire.

— Silence! dit Hamelin.

Coumâ s'arrêta. Le fermier écoutait.

— J'entends distinctement le roulement d'une voiture! dit-il.

— Oui! répondit le nouveau venu. Sur la route de Paris!

— C'est bien cela! On dirait le bruit de la voiture du maître.

L'autre écouta.

— C'est vrai! dit-il.

— Pourquoi viendrait-il! dit Hamelin avec étonnement.

LXXIV

LA ROUTE DES CARRIÈRES.

Fontenay-sous-Bois est, ainsi que je l'ai dit, bâti sur une colline dont la ferme d'Hamelin formait le point culminant. Vincennes, Montreuil, Rosny-sous-Bois, Neuilly-sur-Marne, Nogent-sur-Marne et Joinville forment un cercle presque régulier dont Fontenay est le centre.

Aujourd'hui que ces environs de Paris font presque partie de Paris (en attendant qu'ils en deviennent positivement partie intégrante), ils sont occupés par une population qui, allant toujours croissant, et par conséquent étendant constamment ses conquêtes, a fini par rallier presque chacun de ces villages les uns aux autres. Des maisons isolées, fort peu distantes les unes des autres, rattachent Vincennes à Montreuil, Montreuil à Rosny, Rosny à Neuilly, et Neuilly à Nogent. On passe d'un pays dans un autre sans s'en douter. Il y a soixante et quelques années, les choses n'en étaient pas là. Paris, tout en étant la ville la plus importante du monde, n'en était pas la plus grande, et ses environs, jadis appartenant à de grands propriétaires, n'avaient pas été morcelés comme ils l'ont été depuis.

Fontenay, tout en étant le point central d'une contrée habitée, n'avait pas de communications très suivies avec les autres villages, et cela tenait à ce que le bois de Vincennes (alors forêt) d'un côté, la Marne de l'autre, et enfin les carrières de Montreuil, l'encaissaient, pour ainsi dire, et en rendaient l'accès difficile le jour, dangereux la nuit.

Ces carrières, s'étendant à la droite de Montreuil et à la

gauche de Fontenay, avaient été jadis assez grandement exploitées. Elle présentaient dans un bas-fond leurs entrées sombres, ressemblant à ces souterrains creusés par les bêtes venimeuses. Comme toutes les carrières, elles jouissaient dans leurs environs d'une réputation peu tranquillisante. Elles avaient leurs légendes sinistres que l'on racontait le soir au coin du foyer, en se serrant les uns aux autres pour avoir moins peur.

Les esprits faibles affirmaient qu'il y revenait des morts; les esprits forts prétendaient qu'il s'y cachait des bandits. Toujours était-il que la réputation des carrières faisait faire, la nuit venue, un grand détour à tous ceux qui, venant de Fontenay ou de Rosny, suivaient la route de Montreuil.

Ce soir-là du 20 brumaire, quiconque eût passé à proximité des carrières, esprit fort ou esprit faible, eût certes ajouté foi aux bruits répandus. Comme onze heures venaient de sonner, une longue ligne noire, se confondant presque dans les ténèbres, parut s'échapper de l'ouverture des carrières et s'avancer dans la vallée, comme un énorme serpent déroulant ses anneaux, en quittant le creux du rocher qui lui sert de repaire.

Cette ligne était composée d'hommes, se touchant presque et formant un tout compact. Elle traversa ainsi, au milieu des ténèbres, toute la longueur de la vallée au fond de laquelle était l'ouverture des carrières; puis arrivée à un endroit où un petit bouquet de bois s'élevait en face et où la plaine s'étendait à droite et à gauche, la colonne, comme obéissant à un signal donné, disparut soudain, tous ceux qui la composaient se dispersant avec la rapidité de la foudre : on eût dit une opération magique.

De Montreuil à Fontenay, il existe une route coupant la plaine en biais et laissant les carrières sur sa gauche. Cette route était silencieuse et déserte.

Tout à coup, et quelques instants après celui où la colonne mystérieuse avait disparu comme par enchantement, deux hommes surgirent sur cette route, se dirigeant vers Fontenay. Ces deux hommes étaient masqués.

A peine ces deux hommes avaient-ils fait dix pas dans un profond silence, que deux autres, masqués aussi, surgirent également par l'un des sentiers en contre-bas de la route. Les deux premiers s'attendaient évidemment à la venue des deux autres, car ils ne manifestèrent aucun étonnement.

Tous quatre suivirent la route de Fontenay.

La nuit était sombre : les silhouettes des grands arbres bordant la chaussée se dessinaient à peine sur le ciel noir. Un silence de mort régnait dans la campagne.

L'un des quatre hommes, en atteignant l'endroit de la route où aboutissait celle allant à Vincennes, s'arrêta subitement. D'un regard rapide il explora les champs qui s'étendaient à droite jusqu'aux limites du bois de Vincennes, à gauche jusqu'aux carrières.

— Tous doivent être à leur poste? dit-il.

— Tous! répondit l'un des trois autres en s'arrêtant également.

— Mes ordres ont été exécutés?

— De point en point.

— La ferme est alors entièrement cernée à cette heure?

— Complètement.

— Les souterrains pratiqués dans les caves et qui passent sous le potager?

— Leur extrémité est gardée. J'ai mis là dix hommes sûrs, ainsi que tu l'avais recommandé.

— Combien y a-t-il d'hommes sur la route de Nogent?

— Douze.

— Sur celle de Rosny?

— Huit.

— Sur celle de Vincennes?

— Six.

— Et sur celle-ci dix. En tout trente-six, plus les cinq de la route de Nogent et nous quatre, cela fait bien quarante-cinq.

— Et quarante-cinq solides. Suivant tes instructions, nous avons tous choisi l'élite de nos bandes : nos hommes les plus braves et les plus fidèles.

— Ensuite, reprit celui qui avait pris en premier la parole et qui paraissait être le chef, ensuite il y a les dix hommes à la sortie des souterrains.

— Et dix à la porte de Fontenay, près du bois, dit le second personnage.

— Et dix à celle de Nogent, ajouta un troisième.

— Enfin, dit le quatrième, j'ai dix hommes dans les carrières.

— En tout, quarante; et quarante-cinq, cela donne quatre-vingt-cinq. C'est assez!

— Pour prendre cinq hommes! dit le second personnage, cela me semble suffisant, Camparini.

— Oui, s'il n'y avait que cinq hommes, mon cher Chivasso; mais, par un hasard étrange, il y en a plus à la ferme.

— Comment? Avant-hier encore, Hamelin avait trois filles de ferme et quatre garçons : avec lui, cela ne fait que cinq hommes.

— Hamelin a repris des domestiques hier. Il a arrêté six garçons et quatre nouvelles servantes, ce qui fait onze hommes et sept femmes, sans compter la fermière ni ses enfants.

— Ni les chiens! dit une voix.

— Oh! Pick ne les a pas oubliés.

— Ils peuvent compter!

— Quand ils vaudraient cinq hommes chaque, dit Chivasso, cela ne saurait nous arrêter. Il y a là quatre chiens, onze hommes, huit femmes, et nous sommes quarante-cinq, et nous les surprenons dans leur sommeil, et nous avons quarante hommes de renfort prêts à nous secourir.

— Cela est vrai, mais ce n'est pas plus qu'il n'en faut.

— Allons donc, Camparini, je ne te reconnais plus! Nous avons fait vingt expéditions avec moins de monde et dans des circonstances vingt fois moins favorables...

— Oui, mais ces expéditions n'étaient pas celles de cette nuit.

— Oh! pour quelques millions de plus ou de moins!

— La question n'est pas là. Si je n'avais à enlever que les sept milions de diamants, de pierreries et de valeurs en tuant tous ceux qui les gardent, tu ne me verrais pas prendre autant de précautions.

Les trois hommes relevèrent la tête avec un geste d'étonnement et leurs regards filtrèrent comme des jets lumineux à travers les trous de leurs masques.

— Y a-t-il donc à la ferme autre chose que les millions en pierreries et en papiers que tu nous as indiqués?

— Oui, il y a plus! dit Camparini.

— Quoi donc?

— Il y a un trésor qui vaut cent fois celui dont vous venez de parler : il y a dans cette ferme un trésor inestimable pour nous tous, car il y a notre sécurité à tous, il y a la sécurité de l'association entière!

— Hein? firent à la fois les quatre hommes en tressaillant.

Camparini les regarda en croisant ses bras sur sa vaste poitrine.

— Que dis-tu donc? reprit Chivasso.

— Je dis qu'il est heureux pour vous tous que j'existe, car sans moi vous seriez tous perdus demain!

— Perdus! dit Pick, comment?

— Pardieu! comment est-on perdu?... en étant perdu!.. c'est-à-dire pour nous, en étant livrés aux gendarmes d'abord, aux juges ensuite et en dernier au bourreau.

— Mais je ne te comprends pas!

— Tu ne comprends pas, Roquefort?.. .tu ne comprends pas, Chivasso? tu ne comprends pas, Pick?... Eh bien! oui, en effet, vous ne devez pas comprendre...

— Mais qu'y a-t-il donc? dit Chivasso.

— Il y a que jamais l'association n'a été si près de sa ruine, c'est pourquoi j'ai voulu rassembler autour de moi, à cette heure, nos plus braves et nos plus dévoués!... Il y a que depuis quinze ans, un traître est parmi nous, que ce traître a voulu dix fois nous perdre, qu'il a pro-

mis de nous vendre, qu'il nous a vendus et qu'il doit nous livrer cette nuit; mais le lâche a compté sans ma prudence! Au lieu de nous livrer, c'est lui qui sera pris; au lieu de nous perdre, il nous aura sauvés; au lieu de continuer à s'imposer parmi nous, il va nous rendre libres de le châtier et de nous venger!

Les trois hommes continuaient à regarder Camparini avec un intérêt croissant. Tous trois étaient demeurés à cet endroit de la route de Fontenay à Montreuil où aboutissait celle de Vincennes. Ce confluent des deux chemins était opéré sur une hauteur dominant absolument le pays de tous les côtés.

Pas une broussaille, pas un abri ne pouvait permettre à un écouteur indiscret de dissimuler sa présence.

Camparini était donc certain, après avoir exploré du regard le petit carrefour où il se trouvait avec ses compagnons qu'aucune oreille cachée ne pouvait surprendre ses paroles.

Un gros arbre se dressait près de lui, il s'appuya contre le tronc en faisant signe de la main à ses compagnons de se rapprocher.

LXXV

LE PLAN

— De qui donc parles-tu? reprit Chivasso après un long silence.

— De Bamboulà! répondit Camparini.

— Bamboulà! s'écrièrent les trois hommes avec une même intonation de surprise et de colère.

— De Bamboulà! répéta le *Roi du bagne*, de Bamboulà qui, en 1785, m'a trahi et a trahi l'association dans l'affaire des Niorres; de Bamboulà qui, en 1790, nous a trahis dans le procès d'Horbigny; de Bamboulà qui, en 1794, nous a trahis à Paris et aux Antilles; de Bamboulà qui, depuis 1797, nous trahit et aujourd'hui nous a vendus!

— Les preuves de ce que tu dis! s'écria Pick.

— Elles sont dans la conduite même de Bamboulà! Employé par Fouché, il devait nous servir dans ce poste important: il a commencé par nous servir pour mieux capter ma confiance, puis maintenant il nous vend!

— Depuis quand sais-tu cela? dit Chivasso.

— Qu'importe, je le sais!

— Quoi! s'écria Pick, tu sais qu'un des nôtres nous trahit, nous vend, nous livre, et celui-là n'est pas mort?

— Celui-là pouvait nous être utile, c'est pourquoi il a vécu.

— Bamboulà! un traître! dit Pick avec un geste menaçant.

Camparini s'était croisé les bras sur la poitrine: promenant sur ses compagnons un regard calme et dominateur.

— Si je vous révèle le danger, dit-il, c'est que le danger est conjuré. Ah! bien que vous me connaissiez, vous ne me devinez pas encore. Sachez que depuis trente ans jamais la trahison n'a existé dans l'association des enfants du bagne sans que cette trahison je ne la devine et ne la punisse. Pick et Roquefort peuvent en témoigner: Bamboulà en témoignera cette nuit en payant sa dette.

« Rappelez-vous ce qui a eu lieu en 1797, il y a deux ans, lors du retour de la campagne d'Italie.

« J'avais Bamboulà entre mes mains et j'étais résolu à le punir; toi aussi Roquefort tu étais là garrotté.

— Oh! s'écria Roquefort, tu sais si depuis j'ai été fidèle, si je t'ai trahi!

— Non; je savais aussi que chaque fois que tu avais trahi c'est que Bamboulà t'avait entraîné, c'est pourquoi je t'ai pardonné en dépit de nos lois.

« Mais j'avais Bamboulà au bout de mon pistolet, Bamboulà allait mourir, Chivasso m'a détourné le bras!... il a bien fait. La trahison de Bamboulà devait faire notre force: je n'avais pas deviné cela alors!

« Que fut-il convenu?... que Bamboulà serait désormais un ami fidèle et l'un des chefs des chauffeurs. Bamboulà devait continuer à être un agent du ministre de la police et cette situation, en décuplant nos forces, nous garantissait la sécurité la plus profonde et la plus absolue.

« Longtemps Bamboulà fut fidèle, longtemps il servit la cause commune. Grâce à lui, pas une démarche ne fut tentée sans que nous fussions instruits à temps: grâce à lui, les soupçons furent si habilement détournés que Jacquet, que Fouché crurent que Camparini était mort, et vous savez tous si M. Thomas, le digne négociant, l'excellent père de famille, a jamais eu maille à partir avec la police.

Tout allait bien, tout eût été bien jusqu'au bout, si Bamboulà avait pu se guérir de la fièvre d'ambition qui le poussa à vouloir être le *Roi du bagne*. Depuis quinze ans, Bamboulà n'a qu'un rêve: celui de me succéder. Trois fois il a été vaincu dans la lutte, et une quatrième fois il tente encore le combat.

— Comment! dit Chivasso, quelles preuves as-tu?

— Depuis quinze ans que j'ai appris à me défier de Bamboulà, reprit Camparini, je l'ai suivi pas à pas. Bamboulà est habile. Il veut d'un même coup accaparer à son profit toutes les richesses que je vais placer enfin entre nos mains, nous détruire, moi et tous les chefs de l'association, se faire *Roi*, et capter à tout jamais la confiance de Fouché.

« Oh! son plan est habile, je le répète, mais ce plan je l'ai deviné jusque dans ses moindres détails. Écoutez! voici ce qui doit avoir lieu cette nuit. Nous allons nous rendre à la ferme. Là, nous trouvons Bamboulà qui s'y est introduit déguisé, ainsi que cela a été convenu entre nous...

« Nous forçons le fermier à nous livrer les trésors et les traités; puis, ces trésors et ces papiers en notre puissance, au moment où nous croyons triompher, Bamboulà donne un signal: tous quatre nous tombons frappés de mort, et nos hommes sont faits prisonniers par quatre brigades de Fouché embusquées dans quatre endroits différents.

Nos hommes peuvent être pris, eux, car ils ne savent rien, et leur capture importante pour le ministre de la police, ne l'est pas pour les intérêts personnels de Bamboulà. Nous, c'est différent, nous pourrions parler, aussi faut-il que nous mourions, et le plan de Bamboulà est arrêté à cet égard.

Alors, nos hommes livrés, Bamboulà, qui seul connaît le secret de la maison de Saint-Mandé, met à exécution le plan formé par moi. Seulement, au lieu que ce soit Chivasso qui épouse la *jolie mignonne*, ce sera lui qui alors héritera des millions des d'Horbigny et des Cantegrelles.

— Mais Charney? dit Pick.

— Charney est le complice de Bamboulà. A eux deux, après nous, la puissance, et, tandis que Charney prend dans le monde la place que je voulais lui donner, et qui est si importante pour l'avenir, Bamboulà, riche, se fait nommer *Roi du bagne*, tout en captant la confiance de Fouché et en prenant la place de Jacquet. Dès lors il est à l'apogée de la puissance. C'est la mort de Jacquet qui l'a décidé à agir ainsi.

— Bamboulà et Charney! dit Chivasso. Ils s'entendent?

— Oui; tout leur plan est fait, et avouez que ce plan est habile!

— Mais de qui tiens-tu tous ces détails? Ce n'est pas Bamboulà qui les a donnés; qui donc t'a éclairé?

— Moi-même.

— Comment?

— Depuis longtemps je lisais dans le jeu de Bamboulà, depuis longtemps je me défiais de lui et j'ai pris mes précautions. Charney n'a agi que par mes ordres: Charney, a eu l'apparence de trahir, et il servait fidèlement la cause!

— Oh! tu es grand! dit Pick avec admiration.

— Mais pourquoi n'avoir pas tué Bamboulà? s'écria Chivasso.

Le *Roi du bagne* le regarda fixement en face :

— Pourquoi ? répéta-t-il. Parce que Bamboulà a entre les mains des papiers qui peuvent nous perdre tous.

— Ceux de la rue de Beaujolais? mais je m'étais emparé de ces papiers !

— Tu n'avais violé que le secret d'une cachette, et il y en avait deux.

— Alors ces papiers qui existent encore...

— Sont les plus importants; c'est tout le secret de notre association.

— Où sont-ils?

— Bamboulà nous le dira cette nuit. Il faudra bien qu'il parle, et comme, cette fois, il est sûr du triomphe, car j'ai su lui donner toutes les apparences de la sécurité, Bamboulà, surpris, Bamboulà parlera !

— Mais pourquoi avoir attendu pour agir jusqu'à cette nuit?

Camparini haussa les épaules :

— Tu ne comprends pas? dit-il. Les quatre brigades de police apostées sont composées des meilleurs hommes, c'est-à-dire de nos plus dangereux ennemis. Jamais occasion meilleure ne s'est présentée pour les anéantir. D'un même coup nous les détruisons tous, et la portée de ce coup est immense. Fouché a promis au général Bonaparte de détruire les chauffeurs, il s'y est engagé formellement. Or, au lieu de les détruire, ce sont ses brigades les plus fortes qui seront détruites. Le général sera furieux, il ne pardonnera pas cet échec au ministre, et Fouché sera disgracié. Et Fouché, vous connaissez mon opinion sur son compte? C'est le génie de la police, c'est l'ennemi le plus formidable que nous ayons jamais eu à combattre. Lui renversé, c'est la sécurité pour nous !

— Mais ces brigades, de combien sont-elles fortes?

— De cinquante hommes chacune.

— Deux cents hommes, et nous ne sommes que soixante-trois ! dit Chivasso. Que faire?

— Tout est fait ! dit Camparini. J'avais envoyé porter des ordres à tous les chefs des départements. C'est pour cela que la grande conférence a eu lieu il y a peu de jours. Toutes mes mesures sont prises, et s'il y a deux cents hommes prêts à nous attaquer, ces deux cents hommes sont entourés à cette heure par quatre cents autres, tous pris parmi les plus déterminés des bandes du centre de la France...

Camparini s'arrêta : son regard était devenu fixe et semblait interroger l'horizon. Ses compagnons suivirent la direction de ce regard. Le clocher de l'église de Fontenay se détachait comme une flèche noire sur les nuages amoncelés. La base de cette flèche, plongée jusqu'alors dans les ténèbres, venait de s'éclairer. Une lueur, comme celle d'une lanterne, brillait à l'intérieur.

— Le comte d'Adore vient d'arriver à la ferme ! dit Camparini. Charney doit le suivre; maintenant, avançons ! Il est l'heure; nos hommes doivent être à leurs postes.

Camparini et ses compagnons se dirigèrent vers Fontenay. Tout était calme, et le silence le plus absolu régnait dans la campagne.

— Qui as-tu chargé des chiens? dit Chivasso à Camparini.

— Beau-François ! répondit celui-ci.

Tous quatre continuaient à s'avancer. Le *Roi du bagne*, qui dirigeait la marche, ralentissait son allure : on eût dit qu'il attendait quelque événement pour se précipiter ensuite.

On venait d'atteindre les premières maisons de Fontenay. Le petit village dessinait sa masse confuse que surmontait le clocher, dont la lumière était éteinte.

Suivant la rue, déserte alors, qui, du bois de Vincennes, conduit en haut de la crête en traversant tout le village, les quatre hommes se trouvèrent bientôt de l'autre côté de Fontenay. Les bâtiments de la ferme se dressaient à peu de distance. Camparini s'arrêta :

— Attendons ! dit-il.

L'attente fut courte. Presque au même instant, et de quatre points différents de la campagne, s'élevèrent, sans détonation qui les suivît ou les précédât, quatre petits globes de feu de couleurs différentes : l'un rouge, l'autre bleu, l'autre jaune, le quatrième blanc.

— Les quatre brigades sont cernées ! dit vivement Camparini, à la ferme! J'avais bien dit que cette nuit serait la nuit du triomphe ! Maintenant, en avant les chauffeurs !

LXXVI

LA SERVANTE.

Le feu pétillait dans la grande cheminée de la ferme avec un tel éclat qu'il inondait la salle de flots lumineux.

Gorain et Gervais n'étaient plus à la même place : tous deux occupaient des sièges à gauche, et Gervais avait abandonné le fauteuil d'honneur, en face du foyer, à un nouveau personnage qui venait depuis quelques instants d'arriver à la ferme : ce personnage était le comte d'Adore.

Il était plus de minuit, et depuis une heure une neige abondante tombait par flocons énormes sur la terre qu'elle recouvrait de son blanc linceul.

Hamelin n'était plus dans la salle : les valets de ferme et les servantes étaient toujours endormis, à l'extrémité de la pièce. M. d'Adore avait ses vêtements tout trempés d'eau : sans doute il avait reçu les atteintes d'une rafale de neige. L'ardeur du foyer devant lequel il se tenait, provoquant rapidement la volatilisation de l'eau, faisait dégager du drap un nuage de brouillard qui enveloppait le comte.

Gorain, renversé sur son fauteuil, les deux mains dans les poches de sa veste, subissait évidemment l'action narcotique du feu. Les yeux à demi fermés, la tête penchée sur l'épaule, la bouche entr'ouverte, l'air heureux et satisfait, le digne bourgeois était dans cet état qui n'est plus la veille, qui n'est pas encore le sommeil, qui cependant tient également de l'un et de l'autre et que l'on nomme, dans le langage vulgaire, roupiller.

Gervais, une jambe croisée sur l'autre, le corps penché en avant, le cou tendu, les deux bras levés et l'index de la main droite appuyé sur l'index de la main gauche, dans la position d'un homme qui compte sur ses doigts, Gervais paraissait être dans une animation tout à fait en dehors de son état normal :

— Oui, citoyen, disait-il au comte d'Adore, cela fait vingt-quatre ! Vous comprenez : douze contre douze, tous des maîtres d'armes, il paraît. Et nous qui étions venus croyant faire une partie de plaisir !

— De sorte, répondit M. d'Adore que vous vous êtes sauvés?

— Heureusement ! Sans cela, qu'est-ce que nous eussions pu faire ? Gorain, ni moi, ne savons pas tenir une épée.

Hamelin rentrait dans la salle, tenant à la main un flambeau de cuivre dans lequel brûlait une énorme bougie de cire.

— Cher maître ! dit-il en s'inclinant devant le comte, la chambre est prête.

M. d'Adore se leva en adressant un geste amical à Gorain et à Gervais, puis il suivit le fermier. Tous deux passèrent dans une pièce voisine, et de là gagnèrent un escalier conduisant au premier étage.

Une chambre simplement mais confortablement aménagée avait sa porte ouverte. Le vieillard y entra suivi par le fermier. Se retournant alors vers Hamelin :

— Eh bien? dit le comte, je t'écoute.

Hamelin regarda M. d'Adore avec une expression de surprise profonde :

— Vous m'écoutez ! dit-il.

— Sans doute. Qu'as-tu à me dire?

— Mais rien, mon bon maître, si ce n'est que je vous suis plus attaché que jamais.

Le comte frappa du pied avec impatience :

— Je le sais, dit-il, aussi n'est-ce pas pour me dire cela que tu m'as fait venir.

— Je vous ai fait venir? reprit Hamelin.

— Sans doute.

— Quand cela?

— Eh! parbleu! ce soir! Ah çà, mais tu es donc devenu fou?

— Je ne comprends pas!

— Tu ne comprends pas? Et ta lettre?

— Quelle lettre?

— Celle que tu m'as écrite ce soir, en me priant de me rendre à Fontenay sur l'heure, en toute hâte, et en ajoutant qu'il s'agissait de ce que je savais bien. Tu as voulu me parler des dépôts, n'est-ce pas?

Hamelin ouvrait des yeux énormes :

— Je ne comprends pas! répéta-t-il.

Le comte fouilla dans sa poche, prit un papier, l'ouvrit et le plaça sous les yeux du fermier :

— Voici ta lettre, dit-il. Tu comprendras peut-être.

Hamelin prit le papier et le considéra attentivement :

— C'est bien mon écriture, dit-il, et cependant je n'ai pas écrit.

— Tu n'as pas écrit?

— Non, mon bon maître.

— Tu n'avais pas à me parler, tu ne m'as pas fait venir?

— Mais non! Qui vous a donc porté cette lettre?

— Sébastien, ton garçon.

— Sébastien, s'écria Hamelin, mais il n'est plus à mon service depuis trois jours. Lui et tous les autres sont partis avec les filles, c'était comme un coup monté. J'ai repris du monde hier.

— Mais que signifie donc cette lettre, alors?

Le comte et Hamelin se regardaient avec une sorte de stupeur, mais l'expression du visage était bien différente chez l'un et chez l'autre.

Le comte avait le regard clair et fixe de l'homme qui tend les facultés de son cerveau pour faire jaillir la lumière. Le fermier paraissait être sous le coup d'une surexcitation extraordinaire : il pâlissait, il rougissait, ses lèvres frémissaient. Il semblait être sur le point de parler, puis, par un motif inconnu, la parole expirait sur ses lèvres. Enfin, faisant un effort violent pour s'arracher à cet état inqualifiable :

— Mon bon maître! s'écria-t-il, pardonnez-moi!

Et il se jeta à deux genoux devant le comte d'Adore. Celui-ci se recula avec un geste de stupéfaction.

— Que veux-tu donc dire? fit-il avec inquiétude.

— Je veux dire, reprit Hamelin en se relevant, que j'ai voulu tout faire pour le bien, et que peut-être à cette heure je vais être la cause d'un grand malheur.

— Un grand malheur!

— Oui, pardonnez-moi. Oh! j'aurais dû tout vous dire... mais est-ce que je supposais que vous viendriez ce soir...

— Hamelin, je ne comprends pas à mon tour, dit le comte. Que signifient donc tes paroles?

— Elles signifient, maître, que vous avez peut-être le droit de maudire votre pauvre Hamelin.

— Mais, s'écria le comte avec impatience, explique-toi donc! Qu'as-tu voulu faire?

— Venger ceux que vous pleurez!

— Venger ceux que je pleure! Comment? de qui veux-tu parler?

— De madame Bellegarde, de madame Signelay, de son mari.

— Lucile, Uranie et Léopold?

— N'avez-vous pas, devant moi, dit plusieurs fois que vous ne croyiez pas à un accident naturel à propos de leur mort à tous trois.

— Cela est vrai; mais quel rapport?

— Un homme est venu me trouver, qui, lui aussi, m'a dit que ces morts n'étaient pas naturelles.

— Qui t'a dit cela? s'écria le comte avec une émotion extrême.

— Attendez, mon bon maître, vous allez tout savoir. Cet homme a ajouté que ces morts, qu'il disait être le résultat de crimes, n'avaient eu pour but qu'une pensée de vol, celui des trésors de M. de Signelay; que ce vol n'avait pu avoir lieu, par une circonstance que j'ignore, la nuit même de la mort des trois victimes; que les assassins avaient su que ces trésors avaient été déposés ici, et qu'ils avaient pris la résolution de venir piller la ferme...

— Après, après? dit le comte.

— Alors, poursuivit Hamelin, l'homme me proposa de tendre un piège à ces brigands.

— Mais quel est cet homme?

— Un employé du ministère de la police. Oh! je ne puis en douter, il m'a donné toutes les preuves.

— Il se nomme?

— Lucien.

— Lucien! s'écria le comte, un homme horriblement défiguré?

— Oui, c'est cela; vous le connaissez?

— Sans doute; tu peux avoir confiance. Et c'est lui qui t'a dit que Lucile et Uranie étaient mortes victimes d'un crime et qu'il livrerait les assassins?

— Oui; mais il m'avait dit aussi que vous deviez absolument ignorer toutes ces circonstances, et que je ne devais vous instruire de rien sous peine de voir tout manquer.

— Mais quand ces bandits doivent-ils venir?

— Cette nuit. En voici l'annonce dans ce billet que m'a apporté tout à l'heure l'un de mes chiens.

— Tout est prêt alors?

— Oui; des brigades de police doivent être embusquées. Oui, j'étais joyeux : je me disais que j'allais venger enfin ceux que vous aimiez, et vous donner ainsi une preuve nouvelle d'attachement et de dévouement; j'allais agir, quand votre arrivée est venue détruire mes espérances.

— Comment?

— Qui vous a écrit, puisque ce n'est pas moi? Pourquoi vous avoir attiré ici cette nuit même? dans quel but? Cette fausse lettre ne serait-elle pas la révélation d'un piège, et en voulant vous servir, mon bon maître, aurais-je donc servi vos ennemis? D'ailleurs, Lucien devait être ici à onze heures. Il est minuit, pourquoi n'est-il pas venu?

M. d'Adore réfléchissait.

— Que supposerais-tu donc? demanda-t-il.

— Je ne sais, dit Hamelin; mais je pense à ces traites tirées par vous et dont je suis dépositaire. Pour en toucher le montant, si on les volait, n'aurait-on pas un besoin urgent de votre mort?

— C'est possible! dit le comte.

Puis, après un silence :

— Où donc sont les chiens? reprit-il.

Hamelin allait répondre quand un son de cloche retentit au dehors dans la cour de l'habitation.

— On sonne à la ferme! dit Hamelin vivement; c'est Lucien, et nous allons savoir...

Il n'achevait pas que la porte de la chambre s'ouvrait et qu'une femme costumée en servante de ferme entrait dans la pièce.

— Que veux-tu? dit Hamelin avec colère; je ne t'ai pas appelée.

La servante tenait à la main une petite lampe portative à réflecteur de fer poli. Sans répondre à Hamelin, elle marcha droit vers le comte par un mouvement si rapide que le fermier ne put s'opposer à son intention, et s'arrêtant brusquement à deux pas de M. d'Adore, elle demeura immobile, plaçant la lampe qu'elle portait de façon que la lumière fût renvoyée en plein sur son propre visage.

M. d'Adore ouvrit les yeux et la bouche comme un homme frappé subitement par un terrifiant spectacle. Son visage devint subitement d'une pâleur mortelle, ses mains tremblèrent et un cri expira sur ses lèvres.

La servante, lui saisissant alors le bras droit, l'entraîna

brusquement à l'écart. Tout cela fut accompli avec une rapidité telle qu'Hamelin n'eut pas le temps de faire un mouvement.

La servante parlait bas et précipitamment, mais avec des gestes impérieux à l'oreille du vieillard. Celui-ci s'avança enfin vers le fermier, qui était demeuré stupéfait et comme cloué sur place.

— Quelle est cette femme? dit-il en désignant la servante qui se tenait en arrière, paraissant attendre.

— C'est Paméla, dit Hamelin, une des nouvelles filles quej'ai engagées à la ferme.

— Eh bien, reprit le comte, tu vas obéir à cette femme, Hamelin. Quoi qu'elle demande, quoi qu'elle dise, quoi qu'elle ordonne, tu le donneras, tu écouteras, tu obéiras.

— Hein? fit Hamelin qui paraissait ne pouvoir en croire ses oreilles.

Un second coup de cloche retentit au dehors. La servante s'avança précipitamment vers Hamelin.

— La clef du souterrain? dit-elle.

— La clef?... répéta le fermier.

— Donne-la! dit le comte.

— Mais...

— Donne-la sans hésiter, je le veux!

Hamelin fouilla dans sa poche et en tira une clef qu'il remit à la servante.

— Maintenant, reprit celle-ci d'une voix impérative, va ouvrir : c'est Lucien; qu'il ne sache pas que le comte est ici, qu'il ne puisse supposer que tu aies confié le secret de l'entreprise; agis enfin comme tu avais l'intention d'agir avant l'arrivée du comte. Va!

— Obéis! dit encore M. d'Adore.

Hamelin faisait aller ses yeux de son maitre à sa servante, sans paraître comprendre ce que signifiaient les ordres qu'il recevait. Enfin, adressant un geste de soumission à M. d'Adore, il s'élança hors de la chambre et disparut dans les couloirs.

Le comte et la servante demeurèrent seuls. Le comte saisit la main de la femme avec un geste empreint d'une émotion violente.

— Explique-moi!... s'écria-t-il.

— Rien! interrompit la servante : le temps manque, les minutes sont comptées! Demeurez dans cette chambre, enfermez-vous, n'ouvrez à personne et attendez!

— Mais...

— Il le faut!

Et la servante sortit précipitamment.

LXXVII

LA NUIT.

La nuit était noire : c'est à peine si on pouvait distinguer les gros arbres qui bordaient la route. Cette route, suivant à peu près la direction de la voie stratégique que l'on a tracée depuis, descendait la côte courant vers Nogent-sur-Marne.

A quelque distance de la ferme s'élevait, le long de cette route, un bouquet de bois (là où on a bâti le fort) qui, à la saison des feuilles, devait être entièrement touffu. Au centre de ce petit bois était une grande hutte à demi délabrée.

Camparini et Chivasso s'approchaient de cette hutte. (C'était à l'heure même où la singulière servante venait d'intimer à Hamelin l'ordre de lui donner la clef du souterrain.) Les deux hommes s'avançaient avec précaution : ils s'arrêtèrent.

Un léger coup de sifflet retentit : un autre lui répondit. Camparini et son compagnon se remirent en marche. Un homme masqué surgit tout à coup de derrière un tronc d'arbre :

— C'est fait? dit simplement Camparini.

— Oui, maître! répondit l'homme masqué.

Camparini posa le pied sur le seuil de la hutte :

— De la lumière! dit-il.

Une clarté rougeâtre jaillit soudain et éclaira l'intérieur de la hutte. Au centre, entassés les uns près des autres, gisaient une dizaine d'hommes garrottés et bâillonnés. Deux hommes masqués étaient debout, entourant ces malheureux et paraissant les garder à vue.

Camparini examina cette scène dramatique d'un regard rapide. Il ne prononça pas un mot : il se contenta de faire un signe approbatif, puis il quitta la hutte. Chivasso, qui l'avait suivi, continua à marcher près de lui.

L'homme masqué qui avait échangé avec le *Roi du bagne* les paroles rapportées plus haut, était demeuré dans le bois. Camparini se rapprocha de lui :

— Attends le signal! dit-il; jusque-là, le plus profond silence et fais bonne garde.

L'homme fit un signe affirmatif. Camparini et Chivasso s'éloignèrent.

Quelques minutes s'écoulèrent dans le plus profond silence : l'homme masqué n'avait pas bougé de place. Un léger craquement retentit, une ombre passa rapide paraissant descendre du ciel. C'était un homme qui venait de s'élancer à terre du haut d'une branche.

Il s'approcha du personnage masqué : fouillant dans sa poche, cette homme en tira un objet qu'il fit passer dans la main de l'autre. Se penchant vers son oreille, il lui parla précipitamment et à voix tellement basse, que le silence qui régnait ne fut pas troublé. L'homme masqué fit un signe affirmatif : l'autre le quitta et disparut dans la direction qu'avaient prise Camparini et Chivasso.

Ceux-ci, après être ressortis du petit bois, avaient contourné la ferme et s'étaient rapidement dirigés vers la route de Fontenay. En face de l'entrée principale de la ferme, ils s'arrêtèrent devant un fossé servant d'enceinte à un champ. Deux hommes se dressèrent sortant de ce fossé.

— Tout a réussi! dit Camparini à voix basse. Les quatre brigades sont en notre pouvoir. Toutes sont bien gardées. Où sont tes hommes, Roquefort?

— Au mur de l'est, derrière l'étable, répondit le lieutenant du *Roi du bagne.*

— Les tiens, Pick?

— Ils attendent à côté du bâtiment des écuries.

— Tous sont prêts?

— Au premier signal ils s'élanceront.

Un silence suivit ces paroles. Camparini paraissait écouter attentivement.

— Les chiens! reprit-il.

— Ils ont mangé! dit Pick.

— Tu en es sûr.

— L'endroit où j'avais jeté la viande est vide. D'ailleurs, s'ils n'avaient pas mangé, ils aboieraient. Nous sommes trop près pour qu'ils ne nous sentent pas.

— Alors, tout va bien... maintenant à l'œuvre. Chacun à son poste : allez et tenez-vous prêts à agir au premier signal!

Pick et Roquefort firent un signe affirmatif, puis ils s'élancèrent l'un à droite, l'autre à gauche, et tous deux disparurent, se faufilant derrière une double charmille qui, servant de prolongement au mur faisant façade, enceignait les communs de la ferme.

Camparini et Chivasso demeurèrent seuls. Tous deux s'avancèrent avec précaution vers la porte. Pas un aboiement ne retentit : le silence était de plus en plus profond et avait quelque chose de lugubre.

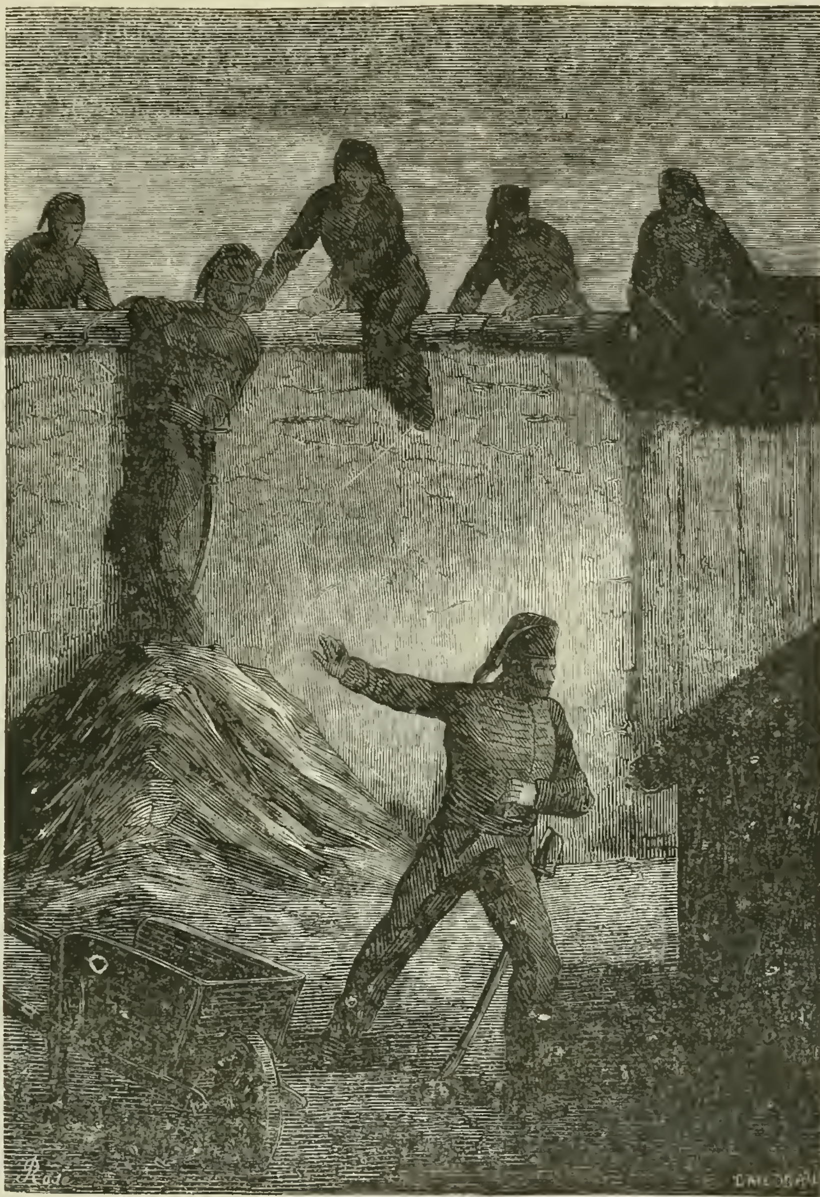
— Pick avait dit vrai, dit Camparini, ces chiens ont mangé, sans quoi ils révéleraient notre présence...

En achevant ces mots, Camparini interrogea le cadran de sa montre : minuit et demi venait de sonner. Il fit un geste d'impatience :

— Charney? dit Chivasso avec un ton d'interrogation marquée.

— Oui! répondit le *Roi du bagne*, il n'est point encore ici. N'aurait-il pas su réussir à Paris? Mordieu! si cela devait être, je...

Camparini s'interrompit pour prêter une oreille attentive :



Bientôt des hommes s'élancèrent et vinrent rejoindre celui qui était entré le premier. (Page 282.)

— Le voici ! dit-il.

Effectivement, sur la route qui dessinait son tracé comme un ruban blanc posé à plat sur l'herbe verte des prairies, on pouvait distinguer l'ombre d'un homme glissant rapidement. Cette ombre s'approcha, et arrivée à la hauteur de l'entrée de la ferme, elle s'arrêta comme paraissant hésiter.

Camparini fit entendre aussitôt un sifflement doux et modulé : l'ombre courut sans hésiter vers l'endroit d'où partait ce bruit.

— Charney ! dit le *Roi du bagne*. Tu as réussi?

— Pas complètement, je n'ai pas eu le temps, mais tout est en bonne voie, répondit le nouveau venu. Cette nuit même je terminerai, et avant le lever du jour, j'aurai accompli ma tâche.

— Alors, à l'œuvre !

— Camparini, dit Charney en saisissant le bras du *Roi du bagne*, je ne suis pas venu seul : sais-tu pourquoi je suis en retard? C'est que j'ai conduit à Saint-Mandé le colonel.

— Bellegarde ? dit Camparini avec un mouvement joyeux.

— Oui !

— Comment as-tu pu réussir?...

— Tu le sauras : le moment serait mal choisi pour l'explication. J'ai pu me faire suivre par le colonel, et à cette heure, il est en notre puissance. Comprends-tu de quelle importance est cette capture alors qu'il s'agit d'arracher à sa femme et à sa belle-sœur les signatures qu'il faut qu'elles donnent ?

— Mais où l'as-tu laissé?

— A la garde de douze hommes.

— Tu n'as pas pu entrer dans la maison cependant. Moi seul ai le secret qui fait ouvrir la porte, et il faudrait démolir les murs pour forcer cette entrée.

— Aussi l'ai-je laissé au cabaret de Régulus.

— Mais il n'est pas en sûreté, mais il peut s'évader...

— Je n'avais pas le secret pour le faire entrer dans la maison ; veux-tu que je retourne à Saint-Mandé? donne-moi le secret.

Charney s'était approché en formulant cette demande. Camparini le regarda :

— Non ! dit-il, ce secret est le mien : il est à moi seul : personne ne doit l'avoir avant que tous ceux que ren-

ferme la maison de Saint-Mandé aient fait ce que je veux qu'ils fassent. Ce secret-là, Charney, c'est ma force! D'ailleurs voici trois fois que tu cherches à l'avoir.

Charney à son tour regarda fixement le *Roi du bagne :*

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il.

— Rien que ce que je dis.

— Alors le colonel demeurera dans le cabaret de Régulus jusqu'à l'heure où nous retournerons à Saint-Mandé.

— Non!

— Cependant...

Camparini fit un geste de la main comme pour inviter Charney et Chivasso à demeurer immobiles. Chivasso avait écouté toute la conversation qui venait d'avoir lieu sans y prendre aucune part.

Camparini recula de plusieurs pas, puis il se baissa; le cri de la chouette retentit. Ce cri fut répété à une faible distance dans la direction du fossé bordant les bâtiments des communs.

Camparini gagna le bord du fossé et se baissa: un homme, marchant le dos courbé dans le fond de ce fossé, arriva jusqu'à lui. Camparini se pencha plus encore, et sa bouche, se collant contre l'oreille de l'homme, murmura quelques rapides paroles. L'homme fit signe qu'il avait compris. Camparini lui parla encore, puis se redressant brusquement :

— Va ! dit-il.

L'homme gravit le bord opposé du fossé, s'élança et disparut dans la profondeur des ténèbres. Camparini revint vers Charney et Chivasso.

— Dans une demi-heure, dit-il, le colonel Bellegarde sera lui aussi un instrument puissant entre mes mains.

— Qui as-tu envoyé ? demanda vivement Charney.

— Bernard.

— Ainsi tu livres à cet homme les secrets que tu refuses de me confier ?

— Bernard vient de recevoir le secret de l'entrée de la seconde maison de Saint-Mandé. Bernard, aidé de deux des hommes que tu as laissés à la garde du colonel Bellegarde, l'y fera pénétrer : ils y pénétreront aussi, mais aucun des trois ne ressortira vivant. Ah ! vous me regardez avec surprise ? Mais il ne s'agit même pas de ma maison à moi, il s'agit seulement de l'autre ! Oh ! soyez convaincus que vous ne saurez jamais que les secrets que je voudrai vous apprendre. Ma maison de Saint-Mandé est la sûreté de tous. Nul de vous n'y a jamais pénétré : nul de vous n'y pénétrera jamais sans moi... ou, s'il y pénétrait, celui-là, il ferait comme Bernard dans ma seconde maison, il n'en ressortirait plus.

— Mais, dit Charney, quelle que soit la puissance des forces dont tu disposes et que tu aies réunies à Saint-Mandé dans cette maison, dans laquelle tu te retires sans que nous sachions comment te découvrir, cette maison ne saurait-elle être forcée ?

— Non !

— Cependant, par des forces supérieures...

— Il n'y en a pas.

— Comment ?

— Celui qui du dedans voudrait sortir, ou du dehors voudrait entrer sans avoir reçu mes instructions, celui-là causerait sa mort et celle de tous ceux enfermés dans la maison. Quatre mines sont disposées de telle sorte qu'une tentative d'effraction opérée sur la porte ou sur les deux seules fenêtres perçant la façade et donnant sur la rue ferait tout éclater.

Charney, que Camparini regardait avec une fixité étrange, ne sourcilla pas :

— Allons, dit-il simplement, le colonel va être en sûreté, c'est ce qu'il faut. Maintenant occupons-nous de la ferme.

— Il est l'heure ! dit Camparini. Chivasso, donne le signal !...

. . . .

L'homme auquel le *Roi du bagne* avait parlé à voix basse en se penchant au-dessus du fossé avait pris la direction de Fontenay. Courant avec cette allure régulière qui permet de fournir une longue traite, il traversa le petit village et atteignit les abords du bois de Vincennes.

Tournant à droite, il s'enfonça sous bois : tout à coup il trébucha, il étendit les bras, il battit l'air, il poussa un cri et il tomba lourdement la face contre terre. Il voulait se relever, mais il sentit un poids énorme s'appesantir entre ses épaules et le contraindre à l'immobilité. Il voulut tourner la tête : une main de fer le maintint, le visage appuyé contre l'herbe. En même temps une voix impérative murmurait à son oreille ces mots sinistres :

— Un geste, un cri, tu es mort !

LXXVIII

LA COUR

La cour de l'habitation était déserte. Les grands bâtiments de la ferme à droite et à gauche étaient plongés dans une obscurité profonde. Seul celui du centre, le bâtiment principal, avait trois fenêtres de son rez-de-chaussée éclairées. C'étaient les trois fenêtres donnant air et jour à la grande salle basse.

Un profond silence régnait dans cette cour. Deux charrettes chargées de fumier étaient rangées le long du bâtiment de gauche. Quatre grandes niches à chien étaient, deux d'un côté, deux de l'autre de la cour. Les contrevents des fenêtres du principal corps de logis étant fermés, la lumière ne filtrait que par un mince interstice et n'éclairait pas la cour, qui demeurait plongée dans les plus obscures ténèbres.

Le ciel était chargé de nuages, l'air froid, et pas une étoile ne brillait à l'horizon. La grande porte était fermée comme d'ordinaire.

On se rappelle que de chaque côté de cette porte s'étendait un mur assez peu élevé qui formait la façade de la ferme. Tout à coup, et sans qu'aucun bruit se fût fait entendre, une ombre apparut au-dessus de la crête de cette muraille. Une silhouette se dessina vaguement, et un homme surgit se tenant à califourchon sur le mur.

L'homme demeura immobile et comme attendant. Appuyant ses mains réunies sur l'arête du mur, il pencha son corps en avant et parut examiner attentivement l'intérieur de la cour...

Rien ne se fit entendre : le silence semblait redoubler de solennité. L'homme passa l'autre jambe, et se mettant à plat ventre tout en se retenant des deux mains à la crête, il se laissa glisser doucement sur un énorme tas de fumier qui était appuyé contre la muraille.

Là il écouta encore et recommença son examen. Tout demeurait silencieux. L'homme porta la main à sa bouche : un sifflement léger, très faible, retentit et s'éteignit presque aussitôt.

Des têtes surgissaient au-dessus de la muraille de chaque côté de la porte d'entrée. Bientôt des hommes s'élancèrent et vinrent rejoindre celui qui était entré le premier. L'obscurité profonde dans laquelle ils étaient enveloppés permettait à peine de distinguer leur personne. Ils avaient tous le visage masqué.

L'homme qui le premier avait pénétré dans la cour de la ferme s'avança vers la première niche placée à gauche. Il se baissa, avança la main et retira à demi de l'intérieur le cadavre d'un chien bouledogue de grande taille absolument roide, ce qui faisait évidemment remonter la mort à plusieurs heures. Sans attirer complétement à lui le corps, l'homme se redressa et se dirigea vers les autres niches qu'il explora successivement.

Deux des trois autres contenaient également chacune un cadavre de chien, et bien que les ténèbres ne permissent pas d'examiner ces cadavres dans leurs détails, il était facile de reconnaître que c'étaient ceux de bouledogues, comme celui de la première niche.

La quatrième niche était vide.

— Le lévrier aura été mourir dans la maison, murmura l'homme.

Il revint vers ses compagnons, dont quelques-uns s'étaient absolument dissimulés sous les charrettes, d'autres étaient couchés qui, le long d'un appentis, qui au pied d'un bâtiment, celui-ci sous une botte de paille, celui-là dans une auge. Tous enfin étaient disséminés habilement, et rien au premier coup d'œil ne décelait leur présence.

Celui qui venait d'explorer les niches se rapprocha d'un homme caché derrière un amas de planches.

— Les chiens sont morts? demanda l'homme.

— Oui! répondit l'autre.

— Je t'avais bien dit qu'ils avaient mangé. Ça n'a pas été sans mal. Pour tromper le fermier, il a fallu substituer à chaque niche une soupe faite commme celle qu'il avait donnée et dans une écuelle toute pareille. Oh! ça été bien fait?

— Oui, je suis content. Maintenant les boîtes à feu?

— Je viens d'en placer deux dans la grange.

L'homme fit un geste approbatif, puis il traversa la cour en se baissant et se dirigea vers l'un de ceux qui habitaient la première des deux charrettes. Celui-là, au moment où l'autre arrivait, se dressa brusquement, monta sur la charrette, et étendant le bras, il parut placer un objet dans la toiture même de chaume qui recouvrait le bâtiment.

L'homme fit encore un geste approbatif, et se courbant de plus en plus pour mieux dissimuler sa présence, il longea le bâtiment. Un autre homme était accroupi à l'entrée d'une énorme remise, vaste hangar rempli, à ne plus pouvoir les contenir, d'instruments, de charrues, de brouettes, d'échelles, de pieux, de planches et d'outillages.

— Tout est prêt? demanda l'homme.

— Oui! répondit l'autre à voix basse. Les cinq boîtes sont placées aux meilleurs endroits.

— Elles communiquent ensemble?

— Toutes. En tirant cette corde, toutes éclateront à la fois. En cinq minutes tout sera en feu, j'en réponds.

Il montrait un bout de corde qu'il tenait dans sa main.

— Bien! dit l'homme qui semblait être le chef. Attends, pour agir, le signal.

L'autre fit un signe affirmatif. Le chef le quitta et revint au milieu de la cour. Un sifflement tout aussi léger que le premier retentit pour s'éteindre aussitôt. Tous se glissèrent vers le bâtiment principal.

Arrivés à courte distance, tous demeurèrent sur une seule ligne, le corps plié sur lui-même, les jambes ramassées, prêts à bondir en avant...

On distinguait vaguement, dans l'ombre, ceux auxquels venait de parler le chef et qui, eux aussi, paraissaient attendre un signal.

LXXIX

L'ATTAQUE

Gorain et Gervais sommeillaient. Gorain renversé sur sa chaise, Gervais la tête presque ensevelie dans les genoux, le corps offrant l'apparence d'une tabatière dont le couvercle se serait à demi refermé. Un double ronflement sonore attestait l'état de quiétude dans lequel se trouvaient les deux amis.

Le feu brûlait toujours dans la vaste cheminée : diminuant d'ardeur, sa flamme avait diminué de clarté, et la salle, ne recevant plus que la lumière des lampes, était plongée dans une demi-obscurité.

Cette obscurité cependant n'était pas telle qu'on ne pût distinguer dans la demi-ombre les silhouettes des garçons de ferme et des filles de ferme toujours endormis et placés à l'extrémité de la pièce.

Près de la cheminée, en face de Gervais et de Gorain, Hamelin était assis auprès d'un personnage vêtu en paysan. Ce personnage, c'était Bamboulà. Hamelin et lui causaient à voix basse : le fermier paraissait écouter avec une extrême attention.

— Tout est préparé, disait Bamboulà. Les brigades sont à leur poste : à mon premier signal elles s'élanceront.

— Et il faut que je livre le secret des cachettes? dit Hamelin en regardant fixement son interlocuteur.

— Sans doute. Ils commenceront par toi : si tu refuses de révéler, tu mourras.

— Mais si je luttais?

— Tu succomberais.

— Cependant, tu es là, toi! Les brigades nous entourent. Pourquoi n'arrêterait-on pas ces chauffeurs avant qu'ils eussent mon secret. »

Bamboulà, à son tour, regarda attentivement et fixement le fermier :

— Tu te défies de moi, lui dit-il.

— Pourquoi? demanda Hamelin.

— Ton hésitation le prouve.

— Quand cela serait?

— Si cela était...

Un bruit violent interrompit la conversation. Toutes les vitres des fenêtres, brisées à la fois, tombèrent dans la pièce en même temps que la porte volait en éclats...

Puis, par toutes ces ouvertures demeurées béantes, surgirent au même instant des hommes, le sabre nu d'une main, le pistolet de l'autre et un masque rouge sur le visage. Tous s'élancèrent à la fois dans la salle basse, et au moment où ils quittaient l'appui des fenêtres ou le seuil de la porte, d'autres hommes également armés, également masqués, apparurent à leur place, obstruant chaque issue et la gardant.

Dans l'intérieur de la salle, cette invasion subite avait produit un effet saisissant. Bamboulà s'était levé précipitamment et s'était jeté de côté, obéissant évidemment non pas à un sentiment de crainte, mais à celui d'une attente d'événements intéressants. Il demeurait l'œil fixe, le cou à demi tendu, la main droite enfoncée dans le revers de l'habit comme s'il y eût cherché une arme.

Hamelin, se dressant subitement, s'était élancé vers un fusil accroché au-dessus de la cheminée, mais un incident l'empêcha de se saisir de l'arme.

Les valets de ferme et les servantes qui dormaient au fond de la salle s'étaient réveillés au bruit. Éperdus, ahuris, surpris, ne sachant probablement pas de quoi il s'agissait, hommes et femmes s'étaient précipités de tous les côtés comme pour fuir, mais toutes les issues s'étaient trouvées obstruées à la fois. Alors tous s'étaient rués les uns sur les autres, une femme qui semblait plus terrifiée que ses compagnons, s'était précipitée vers Hamelin au moment où celui-ci allait s'emparer du fusil, et se jetant dans ses bras comme pour lui demander aide et protection, l'avait empêché de se saisir de l'arme meurtrière.

Mais parmi les plus affolés, les plus stupéfiés, les plus terrifiés, il en était deux dont l'expression de physionomie décelait un état du cerveau voisin de la folie : ceux-là c'étaient Gorain et Gervais.

Plongés tous les deux dans les douceurs du sommeil, au moment où les fenêtres et les portes avaient volé en éclats, ils avaient été arrachés à cet état de quiétude de la manière la plus violente. Réveillés en sursaut, à peine leurs yeux étaient-ils entr'ouverts, que le terrible spectacle de vingt hommes armés et masqués, s'élançant par toutes les issues et inondant la salle comme un flot envahisseur, avait frappé les deux bourgeois d'une terreur telle, que l'un et l'autre s'étaient trouvés dans l'impossibilité de formuler un son.

Galvanisés, stupéfiés, dans l'acception véritable du mot, il demeuraient debout, la bouche et les yeux ouverts, les cheveux hérissés, les bras tendus, les mains ouvertes et les doigts écartés. Un moment, la frayeur fut telle, qu'ils n'eurent plus évidemment conscience de la situation : on eût pu les frapper sans qu'ils le sentissent.

Cependant un double cri jaillit à la fois de leur gorge

sèche; des mains nerveuses, en s'abattant sur leurs épaules et en les contraignant à se renverser en arrière jusqu'à ce qu'ils fussent étendus sur le plancher, détruisirent l'espèce de charme causé par la violence même de la peur.

Hamelin gisait, garrotté solidement, dans un angle de la salle. Servantes et valets de ferme avaient été saisis également, sans opposer la moindre résistance, et garrottés et bâillonnés, ils avaient été entassés dans un coin. Bamboulà était libre.

— A souper, et à l'œuvre les chauffeurs!

— A nous la ferme! hurlèrent les bandits.

— Fermez les fenêtres et les portes!

La salle était envahie : personne de ceux qui s'y trouvaient quelques instants plus tôt ne pouvait tenter la moindre résistance. Les chauffeurs, sabres et pistolets au poing, se répandaient partout. Tous ces bandits étaient vêtus de même, d'une sorte d'uniforme ressemblant à celui des hussards en petite tenue, les marques distinctives étaient dans les couleurs différentes du masque qui leur couvrait le visage.

Un homme de haute taille, celui qui, le premier, s'était élancé dans la salle, avait un masque de satin cerise. Quatre hommes portaient, l'un un masque blanc, le second un masque bleu, le troisième un masque jaune et le quatrième un masque brun. Tous les autres portaient uniformément un masque noir descendant jusqu'au-dessous du nez comme les loups de velours que l'on porte au bal de l'Opéra.

Le premier moment avait été un moment de confusion indescriptible, mais bientôt une sorte de régularité parut s'établir, et les chauffeurs commencèrent à opérer avec un ordre décelant une grande habitude de l'obéissance et un plan parfaitement arrêté.

L'homme au masque rouge s'était placé devant la cheminée : lui seul n'avait pas à la main une arme offensive. Les bras croisés sur la poitrine, il inspectait les mouvements de ses hommes avec l'aplomb et le sang-froid d'un commandant de navire sur son banc de quart pendant un branle-bas.

L'homme au masque blanc, auquel paraissait spécialement obéir une brigade de chauffeurs, avait fait enlever les prisonniers : Hamelin, Gorain, Gervais, les garçons de ferme, solidement garrottés, bâillonnés et attachés, avaient été placés dans un angle, et quatre hommes, le fusil au poing, veillaient sur eux avec des gestes menaçants.

Hamelin paraissait sombre, résolu, et son regard fier ne s'abaissait pas devant celui de ses ennemis. Gorain s'était évanoui. Gervais avait les yeux ouverts, mais il était en proie à une terreur telle, qu'il n'avait plus conscience de sa propre situation : il regardait, il écoutait, mais il ne pouvait voir, il ne pouvait entendre.

Les valets de ferme n'avaient fait aucune tentative de résistance : ils avaient été pris et attachés sans chercher à fuir. Les servantes seules étaient demeurées libres. Des bandits les entouraient et veillaient sur elles.

Ces servantes étaient au nombre de cinq : placées en pleine lumière comme elles l'étaient maintenant, on pouvait contempler leur visage. Trois de ces cinq femmes étaient véritablement affreuses. Deux étaient extrêmement grosses, énormes, elles avaient les cheveux roux, plantés fort bas sur le front, de petits bonnets bretons avec de grandes brides larges, s'attachant sous le menton : elles avaient le teint hâlé des femmes de pêcheurs. La troisième était plus petite, plus maigre, tout aussi laide et paraissait plus âgée, car ses cheveux étaient argentés; elle portait le costume des paysannes des environs de Paris.

Les deux autres étaient plus jeunes, leurs traits étaient plus réguliers et elles portaient le costume picard.

Ces femmes, qui avaient couru de tous les côtés, lors de l'envahissement de la salle par les bandits, s'étaient précipitées à la fois dans l'angle le plus obscur de la salle : c'était là où les avaient entourées les chauffeurs, paraissant obéir à l'homme au masque bleu.

Celui au masque jaune, appelant du geste dix hommes qui s'élancèrent, s'était précipité avec eux vers l'escalier conduisant aux étages supérieurs, et bientôt on put entendre leurs pas résonner sur les marches de bois et dans les couloirs.

D'autres, sous la surveillance de l'homme au masque brun, gardaient toutes les issues. Le nombre des bandits qui venaient d'envahir la ferme était de quarante. Dix menaçaient les servantes, dix venaient de quitter la salle à la suite de l'homme au masque jaune, dix gardaient les issues, cinq veillaient le fusil armé auprès des prisonniers, et enfin il y avait le chef au masque rouge et les quatre personnages aux masques de couleurs différentes qui semblaient servir d'intermédiaires entre le chef suprême et les bandits vulgaires. En tout quarante.

Au tumulte avait succédé l'ordre, au bruit succédait le silence. Chacun demeura immobile dans la salle basse. L'homme au masque rouge était toujours debout devant la cheminée, paraissant attendre.

On entendait le bruit des pas des chauffeurs qui parcouraient les étages supérieurs de la ferme. On entendait briser les serrures, forcer les portes, et les meubles : c'était un second vacarme aux échos terrifiants.

Bientôt des cris éclatèrent; Hamelin fit un mouvement, l'un des chauffeurs lui appuya sur la poitrine la gueule du canon de son fusil. Le fermier jeta sur le bandit un regard de flammes, mais il ne tenta plus de remuer. Au reste tout ce que le malheureux eût pu faire eût été de se soulever, car il ne pouvait ni marcher ni tenter un autre mouvement : il avait les pieds et les poings étroitement garrottés.

Le bruit qui éclatait à l'étage supérieur redoublait : les cris et les trépignements devenaient plus violents. Ce bruit se rapprocha, il parut descendre... La porte de la salle s'ouvrit et le comte d'Adore, garrotté et bâillonné, fut porté devant l'homme au masque rouge.

Celui-ci enveloppa le vieillard dans un double regard qui jaillit par les trous du masque comme deux rayons lumineux et il fit un geste de joie féroce. Levant le bras droit, il désigna lentement le groupe que formaient déjà Hamelin, Gorain, Gervais et les garçons de ferme. Le comte fut enlevé et jeté au milieu des prisonniers, près du fermier.

Tous deux avaient les bras attachés, tous deux étaient bâillonnés : ils ne pouvaient donc ni faire un geste, ni prononcer une parole, mais leurs regards, que rien ne voilait, se rencontrèrent et une pensée évidemment terrible s'échangea rapidement.

Les chauffeurs étaient tous alors dans la salle, immobiles et attendant. L'homme au masque jaune s'approcha du chef au masque rouge :

— J'ai tout fouillé, dit-il, tout est désert, j'en réponds.

— La fermière et ses enfants? demanda l'autre.

— Ils n'y sont pas.

Le chef fit un geste d'impatience.

— Le fermier, dit-il simplement.

Hamelin fut enlevé par quatre mains vigoureuses et placé devant le chef.

— Otez-lui son bâillon ! dit encore l'homme au masque rouge.

On obéit; Hamelin put respirer. Bamboulà, qui était demeuré libre et qui depuis l'envahissement de la salle s'était placé dans un angle du vaste foyer, alors que le chef s'était rapproché de la cheminée, Bamboulà se glissa entre le chambranle et l'un des chauffeurs, et vint se tenir debout à deux pas du fermier.

— Ta femme, où est-elle? dit l'homme masqué.

— Elle est à Paris, répondit Hamelin.

— Tes enfants?

— Ils sont avec leur mère.

— Quand sont-ils partis?

— Ce soir.

L'homme au masque rouge regarda fixement le fermier :

— Écoute et réfléchis! reprit-il. On fouillera la ferme, les bâtiments, les jardins, les alentours. Si ta femme et

tes enfants y sont, on les trouvera! S'ils y sont, fais-les venir, et je te jure que leur vie sera respectée ; mais s'ils y sont et que tu refuses d'obéir, ils mourront sous tes yeux!... Tu as entendu?... réponds!... où est ta femme?... où sont tes enfants?

— A Paris! dit Hamelin d'une voix ferme.

— On peut fouiller la ferme?

— Oui.

— On les tuera...

— Oui, si on les trouve.

Le chef regarda plus fixement encore le fermier.

— Cet homme ne ment pas! dit-il.

Bamboulà s'était dressé.

— Hamelin dit vrai! dit-il à l'oreille du chef, sa femme et ses enfants sont à Paris; il me l'avait confié.

L'homme au masque rouge fit un geste d'impatience :

— Il eût parlé plus vite et plus facilement, dit-il, car il est brave.

— Je le ferai parler, je m'en charge.

— Tu as un moyen?

— Infaillible.

— Alors tu l'interrogeras.

Bamboulà fit un signe affirmatif. En ce moment un sifflement aigu retentit du dehors. L'homme au masque rouge prit un sifflet d'argent qui était caché dans les plis de sa ceinture, et, le portant à ses lèvres, il répondit au sifflement par un autre sifflement, mais plus doux.

L'homme au masque brun, celui qui paraissait avoir pour mission de veiller sur les issues, se précipita vers la porte et la dégagea en écartant les chauffeurs. Cette porte s'ouvrit presque aussitôt, et un homme masqué s'avança vivement.

Le chef fit un pas à sa rencontre. Le nouveau venu lui parla rapidement et à voix très basse. Le chef se redressa et un rayonnement joyeux brilla dans ses regards.

— Enfin, dit-il, cette fois rien n'a échoué!

— Tous sont pris!

— Veille sur eux!

— J'en réponds!

Et le nouveau venu, faisant un geste auquel l'autre répondit, regagna lestement la porte et disparut, s'élançant d'un bond au dehors.

L'homme au masque rouge revint vers l'endroit où était demeuré Hamelin :

— Les clefs du souterrain! dit-il.

— Je ne les ai pas! répondit le fermier.

— Veux-tu être chauffé?

— Je ne les ai pas!

— Donne-les!

— Je ne les ai pas!

— Du bois au feu! commanda le chef.

— Grâce! cria une voix aigre.

L'homme au masque rouge se retourna : une des servantes, la vieille maigre et sèche, se débattait entre les mains des chauffeurs.

— Tu sais où sont ces clefs? lui demanda le chef sans bouger de place.

— Oui... citoyen, je les ai... c'est à moi que le maître les avait données... les voilà.

Et la vieille agitait un trousseau de clefs que prit un chauffeur. En voyant ces clefs entre les mains de l'homme au masque rouge, Hamelin fit un soubresaut tellement violent que les liens qui le retenaient captif craquèrent : son visage devint d'une pâleur de marbre et une sueur froide inonda son front.

— Ah! fit l'homme au masque rouge, tu espérais conserver ce secret!

Hamelin ne répondit pas : peut-être avait-il été sur le point de parler, mais il s'était mordu les lèvres avec une telle violence que le sang avait jailli. Son regard traversa la salle et alla se fixer sur la vieille servante avec une expression de mépris, de haine et de fureur impossible à rendre.

Le chef le considéra encore d'un œil attentif, puis il fit signe de la main qu'on replaçât le fermier parmi les prisonniers. Alors, s'adressant aux chauffeurs qui paraissaient attendre ses ordres :

— En avant! cria-t-il d'une voix rauque, en avant les chauffeurs! Fouillez les caves et les cuisines!... A souper!... la ferme est à nous!... Nos amis veillent, rien ne peut nous surprendre et il y a des millions ici!... Du bois au feu et du vin sur la table!

Un hourra accueillit ces paroles : tous se ruèrent à la fois, à l'exception de ceux qui gardaient les prisonniers et les issues ; chacune des cinq servantes fut placée entre deux bandits, et, le pistolet sur la gorge, on ordonna aux malheureuses de présider aux apprêts du repas.

Il était trois heures du matin. La table massive de chêne était surchargée de débris de mets de toutes sortes, de bouteilles vides et de bouteilles encore pleines, de cruchons cassés, de verres renversés. Des mares de vin, de liqueur gisaient çà et là au milieu des plats brisés. Des lampes placées aux extrémités de la table éclairaient cet abominable désordre.

Tout autour de cette table, assis sur des bancs, sur des tabourets, sur des chaises, sur des fauteuils, des hommes, des masques sur le visage, des pistolets armés à côté d'eux, buvaient, mangeaient, riaient, chantaient, hurlaient, s'envoyant les propos les plus grossiers, entrechoquant leurs verres, brisant les bouteilles et les carafons.

Aux portes, aux fenêtres, gardant toutes les issues, d'autres hommes armés veillaient sur ceux qui buvaient. D'autres encore gardaient les prisonniers, d'autres escortaient les servantes de la ferme que l'on avait contraintes à faire le service. Tous se relayaient les uns les autres, quittaient tour à tour la table sur un signe du chef pour aller veiller, ou abandonnaient la garde des issues ou des prisonniers pour venir prendre place à table.

L'homme au masque rouge était assis au haut bout de la table, près de la cheminée dans laquelle brûlait un feu, véritable fournaise. Bamboulà était à sa droite. Celui au masque jaune à sa gauche, les trois autres hommes aux masques de couleurs différentes venaient ensuite.

Bamboulà, qui seul avait le visage découvert, interrogeait avec une impatience visible le cadran de la montre qu'il tirait à chaque instant de son gousset.

— La nuit s'avance! dit-il à l'homme au masque rouge; il est temps d'agir ; pourquoi ne rien faire?

— Attends! répondit simplement l'autre.

— Pourquoi attendre?

— Il le faut. Tais-toi! Ne cherche pas à deviner.

Bamboulà courba la tête et se mordit les lèvres. En cet instant, un des hommes placés en sentinelle à la porte donnant sur la cour se glissa jusqu'à l'homme au masque rouge.

— Maître! dit-il, il est là!

— Qu'il entre! répondit vivement le *maître*.

Un nouveau personnage, absolument costumé comme tous ceux qui encombraient la salle, masqué comme eux, fit son entrée au milieu du bruit, du tulmulte, des chants, sans que personne parût remarquer sa présence. Cet homme parvint jusqu'au chef qui se renversa en arrière sur sa chaise de façon à prêter plus facilement l'oreille. L'homme se courba et parla longuement à voix entièrement basse à son interlocuteur.

— Ah! fit simplement l'homme masqué avec une intonation dénotant une approbation chaleureuse.

Puis, comme l'homme se redressait, le chef le rappela du geste. A son tour, il lui parla rapidement à l'oreille :

— Tu as compris? tu n'oublieras rien? ajouta-t-il.

L'autre fit un signe affirmatif.

— Va donc, et, la chose faite, répète trois fois le signal! Alors tu te contenteras de veiller et d'attendre.

L'homme inclina la tête et s'élança vers la porte par laquelle il disparut. Le bruit, le tumulte, les cris, les chants, continuaient avec un épouvantable fracas. L'homme au masque rouge demeurait immobile sur sa chaise, paraissant absorbé dans un monde de pensées sinistres.

Bamboulà, tenant son couteau à pleine main par le manche, déchiquetait la table avec la pointe acérée.

— Mais qu'attends-tu donc? répétait-il avec une anxiété qu'il ne pouvait plus parvenir à faire passer pour de l'impatience.

Celui qu'on avait appelé le *maître* ne répondait pas: trois heures et demie sonnèrent... Tout à coup, dominant le vacarme infernal qui régnait dans la salle, un coup de sifflet strident retentit au dehors. L'homme au masque rouge tressaillit et écouta...

Un second coup de sifflet se fit entendre, puis un troisième. L'homme se leva avec un geste de triomphe. Saisissant une bouteille placée devant lui, il la brisa sur la table :

— Silence! s'écria-t-il d'une voix formidable. L'heure est venue!

Il n'avait pas achevé, que tous demeuraient immobiles et silencieux. On eût dit qu'un coup d'une baguette magique eût paralysé subitement ces hommes, une seconde plus tôt, vociférant, criant, hurlant. A ce vacarme sans nom, qui régnait dans la salle, succéda sans transition un silence lugubre.

L'homme demeuré debout, et dominant la scène, porta tout à coup la main à son masque, et l'arrachant avec un geste superbe, il le jeta loin de lui. Le visage aux traits accentués du *Roi du bagne* apparut alors dans tout son effrayant éclat.

Chacun de ceux qui entouraient la table demeura, pour ainsi dire, fasciné et haletant sous ce regard de flammes qui parcourait lentement les groupes et les fouillait avec une irrésistible puissance.

— Mesnard! cria Camparini d'une voix forte, tes hommes sont à leur poste?

— Oui, maître! répondit une voix partant du dehors

— Que personne ne puisse ni entrer dans cette salle ni en sortir jusqu'à nouvel ordre. La mort immédiate, sans pitié ni merci pour qui tenterait de franchir le seuil de cette porte ou l'appui d'une de ces fenêtres. Tue! fût-ce moi-même, si j'enfreignais cet ordre!

— Oui, maître! dit la voix.

— Dragon de Bouvray, reprit Camparini, le Poitevin-Grêlé, Charles de Lyon, Ville-Sauvage, l'heure a sonné!

— Oui, maître! répondirent à la fois quatre voix partant de l'intérieur de la salle.

De chaque côté de Camparini et de Bamboulà étaient assis quatre bandits portant chacun un masque de couleurs différentes, un bleu, un blanc, un brun et un jaune. Ces quatre hommes, qui jusqu'alors étaient demeurés muets et immobiles, tressaillirent violemment en entendant Camparini donner ses ordres. Trois surtout (le masque blanc, le brun et le bleu) échangèrent un triple regard décelant une sorte d'anxiété subite ou d'étonnement extrême. Camparini sourit.

— Les cinq chefs de province, ici! murmura l'homme au masque bleu.

— Oui! dit Camparini d'une voix tonnante. Oui! les cinq chefs de province sont arrivés! oui! toutes nos forces sont rassemblées à cette heure, car l'association était en danger, et ce danger il fallait le conjurer. L'heure est venue! A l'œuvre!

Et, désignant d'un geste impérieux Hamelin, toujours gardé avec les autres prisonniers :

— Celui-là! dit Camparini.

Le fermier fut amené aussitôt devant le *Roi du bagne*.

— Tu savais que la ferme serait attaquée ce soir par les chauffeurs? dit-il.

Hamelin ne répondit pas.

— Qui t'avait prévenu?

Même silence.

— Réponds!

— Je ne savais rien! dit Hamelin.

— Jure-le!

— Non!

— Tu le savais si bien que tu as éloigné ta femme et tes enfants, qui jamais ne te quittent.

— C'est possible!

— Tu avoues donc!

— Quand cela serait, dit Hamelin résolument. Je ne crains pas la mort!

— Qui t'avait prévenu?

— Personne.

— Tu mens!

Hamelin ne répondit pas. Camparini haussa les épaules:

— Tu vas parler! dit-il.

Les filles de ferme qui avaient été contraintes à servir les chauffeurs, étaient alors réunies à l'extrémité de la salle. Les deux femmes dont la laideur était si grande, étaient appuyées contre la table, cette table en chêne massif et dont le poids devait être énorme.

Toutes deux avaient leurs mains appuyées sur le bord de cette table. En voyant une lame aiguë menacer la poitrine du fermier, les deux servantes parurent éprouver la plus vive émotion, mais cette émotion se traduisit de la façon la plus étrange. Échangeant un rapide coup d'œil, elles roidirent leurs bras : la table massive fut soulevée :

— Qui t'avait prévenu? répétait alors Camparini en levant le poignard.

— Cet homme! dit Hamelin en désignant d'un mouvement de tête Bamboulà qui recula d'un pas.

La table soulevée retomba à sa place, car Camparini avait abaissé son arme. L'attention de tous avait été durant une minute si fortement concentrée sur Camparini et Hamelin, que personne n'avait remarqué l'action des servantes, action qui décelait une force réellement extraordinaire chez deux femmes qui paraissaient d'un âge mûr.

Camparini s'était retourné vers Bamboulà :

— Tu as entendu, dit-il, réponds!

— Que puis-je répondre? fit Bamboulà en reprenant son sang-froid. Cet homme a dit cela pour se sauver.

— Cet homme a dit vrai!

— Qu'en sais-tu?

— Je le sais.

— Alors si tu le sais, je n'ai rien à te répondre.

En parlant ainsi, Bamboulà, soit intimidation, soit mouvement naturel, s'était reculé peu à peu et il était arrivé à effleurer presque le chambranle énorme de la gigantesque cheminée. Se baissant rapidement, il demeura un moment presque à genoux.

— Cet homme est un traître! cria Camparini, à mort!

Bamboulà s'était redressé d'un bond : un bruit de cloche retentissait au dehors... Bamboulà tenait de chaque main un pistolet armé à la gueule menaçante.

Au même instant, un grand tumulte éclatait dans la cour.

— A moi! hurla Bamboulà avec un accent de triomphe.

LXXX

A FONTENAY

Bamboulà gisait étendu : dix lames nues étaient levées sur sa poitrine. Camparini, les bras croisés, le contemplait d'un regard farouche.

— Encore une fois tu as voulu me trahir! dit-il: encore une fois tu as échoué, mais cette fois tu payeras cher ta tentative de trahison. Bamboulà, tu as encore des papiers qui peuvent compromettre l'association : Bamboulà, tu vas me les livrer!

Bamboulà fit entendre un râle sourd.

— Tes complices sont entre mes mains! reprit Camparini. Les brigades de Fouché, apostées par toi et qui m'entouraient, étaient, elles, entourées par les miens. Personne n'est venu à ton appel, Bamboulà, et le bruit qui a répondu à ton signal est celui du triomphe de mes hommes sur les tiens, sur ceux que tu avais fait cacher dans les étables pour nous surprendre. N'es-tu pas convaincu? Veux-tu voir? Qu'on le porte!

Bamboulà fut enlevé par quatre bras vigoureux qui le maintenaient énergiquement, et transporté jusque sur le seuil de la cour. La nuit était noire et on ne pouvait, au premier coup d'œil, rien distinguer au dehors, mais tout à coup, et comme à un signal donné, quatre torches enflammées surgirent.

Un cri étouffé jaillit à demi de la gorge de l'ex-comte de Sommes : il voyait, là, devant lui, dans cette cour, des hommes garrottés, bâillonnés, étendus ; d'autres debout, armés, triomphants, menaçants. Dans les premiers, Bamboulà reconnaissait ceux sur l'appui desquels il avait compté ; dans les sec onds, les séides du *Roi du bagne*, ces chauffeurs qu'il savait bien être sans pitié ni merci.

— Les hommes que Fouché a mis sous tes ordres pour s'emparer de moi ! dit Camparini avec un rire ironique.

Bamboulà fut ramené dans la salle.

— Le secret des papiers ! dit Camparini.

— Tu ne sauras rien ! s'écria Bamboulà.

— Le secret !

Bamboulà se redressa vivement :

— Ces papiers ! s'écria-t-il avec un accent terrible, eh bien ! oui, ils existent, je les ai !

Et s'adressant aux chauffeurs qui attendaient en silence :

— Ils existent, ces papiers qui peuvent vous perdre tous, car ils contiennent une partie des secrets de l'association du bagne ; ils existent, cet homme a dit vrai. Moi et un autre savons seuls où sont enfermés ces papiers que Fouché payerait au poids de l'or. Si je suis prisonnier, cet autre est libre. Tuez-moi, et demain Fouché aura ces papiers, et vous serez tous perdus sans espoir.

Se retournant vers Camparini :

— Tue-moi donc ! dit-il encore. Ma mort sera la perte de tous ceux qui t'entourent !

Camparini l'écrasa sous le poids d'un regard empreint du plus profond mépris.

— Cet homme ment ! dit-il d'une voix rauque ; ne craignez rien. Le plus mortel ennemi de l'association, c'est lui-même !... Enfants ! cet homme a nos secrets, il faut qu'il nous les rende !... il refuse... qu'il meure !

Un hourra accueillit cet ordre. Dix hommes se ruèrent à la fois sur Bamboulà, qu'ils attachèrent sur un banc.

Les servantes, placées au fond de la salle, firent un mouvement en avant ; mais, sur un autre geste du *Roi du bagne*, douze chauffeurs se placèrent entre elles et la cheminée. En même temps douze autres se portèrent derrière les cinq femmes. Ces vingt-quatre chauffeurs étaient tous de taille gigantesque, ils étaient parfaitement armés : on eût dit que ces vingt-quatre bandits étaient des hommes choisis exprès dans la bande.

Telles qu'elles étaient placées, les cinq servantes étaient alors absolument entourées. Aucune cependant ne manifesta par un geste la terreur qu'elles devaient toutes ressentir.

En voyant cette manœuvre s'opérer, l'homme dont le visage était recouvert d'un masque jaune fit comme un mouvement involontaire vers la table qui le séparait des servantes ; mais Camparini le saisit par le bras.

— Reste là, Charney ! dit-il ; ne bouge pas. Tu connais nos lois. Dans les circonstances comme celle-ci, il faut obéir sous peine de mort.

Alors, se retournant vers un gigantesque chauffeur placé derrière lui :

— Rappelle-toi mes ordres, poursuivit Camparini, et songe que la vie de Rosette me répond de toi.

Les chauffeurs regardèrent Camparini, attendant ses ordres.

Le *Roi du bagne* s'approcha du comte d'Adore, et, se baissant, trancha d'un seul coup de couteau le bâillon lui recouvrait le bas du visage : le vieillard respira bruyamment. Son regard était fixé sur le visage du *Roi du bagne*. Un moment ce regard demeura froid et incisif ; puis il se détourna avec une expression de dégoût tellement prononcée que Camparini laissa échapper un geste d'impatience, presque de colère, et revint prendre sa place près de la table, à deux pas de Bamboulà.

— Patience, dit Camparini, tout à l'heure tu parleras. En attendant, le secret des millions cachés ici : Hamelin veux-tu le livrer ?

— Non ! non ! Tuez-nous tous, hurla le fermier dans un paroxysme d'exaltation.

— Parle, Hamelin, je le veux, je l'ordonne ! cria le comte d'Adore. Où sont les coffrets que je t'ai confiés ?

— Dans la seconde cave, sous la troisième tonne de cidre, murmura le fermier d'une voix sourde.

— Va, Dragon de Bouvray ! cria Camparini.

Le chauffeur s'élança suivi de plusieurs hommes.

Camparini délia les mains du comte d'Adore, puis, lui présentant une feuille de papier sur laquelle étaient tracées plusieurs lignes, une plume et un encrier portatif :

— Signez, dit-il.

Le comte parcourut le papier.

— C'est la déclaration que vous faites d'avoir encaissé le montant des traites fournies sur vous pour le compte de la citoyenne Geoffrin : signez !

Le vieillard demeura immobile et lança autour de lui un regard rapide. Ce regard, qui effleura les bandits, s'arrêta quelques secondes sur les filles de ferme qu'entouraient les chauffeurs athlétiques.

Camparini surprit ce regard, et une expression de pitié méprisante se peignit sur sa physionomie.

— Moi, si fort, m'avoir cru si faible ! murmura-t-il railleusement.

Le comte tressaillit, et ses yeux se reportèrent sur le *Roi du bagne*. Celui-ci indiqua le papier qu'il tenait.

— Signez ! reprit Camparini d'une voix forte ; je ne le répéterai plus !

M. d'Adore signa d'une main frémissante ; puis il laissa retomber sa tête sur son épaule avec une expression de découragement profond. Son regard se souleva lentement et se reporta sur les cinq femmes.

Dragon de Bouvray rentra dans la salle.

— Les coffres ? dit Camparini à voix basse.

— Ils sont en sûreté ! répondit le chauffeur sur le même ton. Tu les trouveras à Saint-Mandé...

Camparini, l'œil en feu, revint vers Bamboulà en lui montrant le brasier que les chauffeurs venaient d'allumer.

— Veux-tu parler ? dit-il.

— Grâce ! hurla le malheureux avec un accent qui n'avait plus rien d'humain.

— Ces papiers que tu possèdes encore ?

— Ils sont à Paris... balbutia Bamboulà.

— Réponds ! où sont-ils ?

— Dans la maison de la rue de Beaujolais... la septième dalle... après la cheminée... dans l'arrière-boutique...

— Parle ! dis tout !

— Là est la cachette !

— Est-ce la seule ?

— Oui.

— Jure-le !

— Je le jure !

— Tous les papiers sont là ? reprit Camparini impassible.

— Tous ! balbutia Bamboulà.

— Tu n'as pas d'autre secret ?

— Je le jure ! pas d'autre...

— Tu le jures ?

— Oui... oui... grâce !...

— Eh bien ! puisque tu n'as plus rien à m'apprendre, le *Roi du bagne* va payer sa dette ! Tu as trahi quatre fois, Bamboulà, tu as mérité quatre fois la mort... Trois fois je t'ai fait grâce... cette fois tu vas mourir...

Un frémissement avait parcouru la salle. Un cri rauque retentit :

— L'heure ! vociféra une voix puissante.

Une double détonation d'armes à feu ébranla les échos de la ferme : huit ou dix chauffeurs roulèrent renversés. Un tumulte effrayant éclata dans la salle.

Camparini s'était rué sur l'homme au masque jaune, celui-ci essaya en vain d'opposer de la résistance, son

masque tomba : le visage de M. de Charney apparut aux lumières. Camparini avait renversé son adversaire à l'aide d'une secousse puissante, le maintenant un genou sur la poitrine et un pistolet sur la gorge.

— Cassebras ! dit-il au chauffeur qui se tenait derrière lui, rappelle-toi mon ordre : tu me réponds de lui, Rosette me répond de toi !

Cassebras saisit Charney dans ses mains puissantes, quelques secondes à peine avaient suffi pour l'accomplissement de cette scène. Camparini s'était redressé, un pistolet d'un main, un poignard de l'autre.

La salle de la ferme présentait le coup d'œil à la fois le plus effroyable et le plus étrange : une lutte terrible avait lieu.

C'était de la bouche de l'une des cinq servantes qu'était parti ce cri : « L'heure ! » qui avait été le signal de l'événement. A peine ce cri avait-il vibré que les servantes, se ruant à la fois avec un admirable ensemble sur les chauffeurs qui les enserraient, en avaient renversé dix d'un premier choc, puis, poignards et pistolets au poing elles s'étaient retournées menaçantes et furieuses.

Cette attaque imprévue avait un moment porté la confusion parmi les bandits. L'une des femmes, la plus petite, profitant de ce premier moment, s'était glissée jusqu'aux prisonniers, et avec une adresse et une agilité véritablement extraordinaires, elle avait tranché les liens qui retenaient captifs le comte d'Adore et Hamelin. Libres, ils s'étaient empressés de couper à leur tour les liens qui retenaient captifs les valets de ferme. C'était alors que Camparini s'était retourné vers les assaillants, tandis que Cassebras emportait Charney, dont il contenait les efforts.

Au même instant une fusillade extrêmement vive retentit au dehors : les chauffeurs demeurèrent un moment indécis et comme frappés de stupeur.

— Courage, enfants ! hurla Camparini, ne croyez pas à une surprise ! Votre chef savait qu'un danger vous menaçait, toutes les précautions sont prises. En avant ! et, encore une fois, notre triomphe est assuré !

Cris et fusillade redoublèrent alors de fureur et d'intensité : aux abords de la ferme il devait se livrer une véritable bataille.

— Que personne ne puisse sortir ! hurla le *Roi du bagne*, pas un n'échappera !

Il s'élança, suivi de quelques-uns des siens. Les cinq femmes, cinq démons, s'étaient élancées vers les prisonniers : le comte d'Adore s'était joint à elles : Hamelin et ses garçons, libres aussi, entouraient la fermière et les enfants.

Près de quinze chauffeurs gisaient étendus, tués ou blessés ; plus de quarante étaient là debout et menaçants.

La lutte avait pris subitement des proportions effrayantes : au dehors, la fusillade et les cris augmentaient encore.

— Tue ! tue ! cria Camparini en se précipitant.

Quatre des cinq femmes se ruèrent à sa rencontre : quatre coups de feu retentirent, quatre chauffeurs tombèrent ; puis deux femmes, les deux plus vieilles, les deux si outrageusement laides, bondirent comme des jaguars. elles rejetèrent leurs pistolets inutiles : l'une saisit une barre qu'elle enleva comme une baguette et qu'elle fit tournoyer, abattant les chauffeurs autour d'elle ; l'autre s'était emparée d'un fauteuil énorme en chêne massif, et elle s'en servait comme d'une arme offensive, écrasant tous ceux qu'elle frappait.

Les dalles ruisselaient de sang ; on entendait les cris des agonisants et des blessés : les cadavres s'amoncelaient.

Camparini poussa un hurlement de rage :

— Tonnerre ! s'écria-t-il, quels sont donc ceux-là ?

— Qui qu'on est, qué ? répondit la femme au fauteuil en écrasant deux nouveaux ennemis. Eh ! tu vas voir, caïman ! Relève le point !

Et faisant tournoyer son fauteuil d'une seule main avec une force incroyable, de l'autre, la femme arracha bonnet, perruque et fichu.

La seconde femme venait de fendre le crâne à un chauffeur : huit ou dix ennemis reculaient ; retirée dans un angle, elle leva son banc au-dessus de sa tête et le lança avec une vigueur inouïe... Des cris de douleur, des râles épouvantables, des soupirs de mourants s'exhalèrent.

La femme, portant ses deux mains à la fois à son visage, arracha, comme avait fait sa compagne, perruque, bonnet et rubans.

— Tonnerre de Brest ! Me connais-tu ? vociféra l'étrange personnage en faisant un mouvement pour s'élancer.

Un double cri de stupeur jaillit de la poitrine du *Roi du bagne*. Ses compagnons, les trois hommes aux masques de couleurs différentes, reculèrent avec une sorte d'effroi.

— Mahurec ! le Maucot ! murmura Camparini.

— Oui ! Mahurec et le Maucot ! que tu croyais avoir lâchement assassinés ! hurla le vieux gabier. Mais le bon Dieu n'a pas voulu ! Maintenant c'est les vieux de la cale qui vont te crocher !

Et le gabier se rua sur Camparini, qu'il saisit par ses vêtements.

— Ne le tue pas ! cria une voix. La vie de cet homme est à moi !

— Oui, mon commandant, dit Mahurec en reculant.

Ce mouvement délivra Camparini. Laissant un lambeau d'étoffe aux mains de Mahurec, il bondit en arrière. La salle était pleine de cadavres. Les deux lampes avaient été renversées dans la lutte. et seul le feu qui brûlait dans l'âtre éclairait de ses lueurs rougeâtres la scène sanglante.

Plus des deux tiers des chauffeurs avaient été tués ou blessés : une quinzaine à peine restaient debout, mais ils ne luttaient plus qu'avec cette molle énergie qui indique l'absence de confiance.

La fusillade était moins vive au dehors : deux coups de sifflet retentirent... Camparini s'élança.

— Garde la porte ! cria Mahurec.

Le Maucot s'était précipité. Camparini tourna sur lui-même et bondit vers la fenêtre : les carreaux volèrent en éclats. Le vieux gabier rugit et, s'élançant, passa comme un trait à la suite du *Roi du bagne*. . mais il ne touchait pas le sol, que ce sol remuait, ébranlé par une secousse violente... Des jets de flammes surgirent dans les ténèbres de tous les coins de la cour intérieure... une colonne de fumée blanchâtre s'éleva de la base de l'étable et de la toiture des écuries et des granges... Une détonation effrayante fit résonner les échos...

Deux pans de mur s'écroulèrent... une nappe de flammes se dressa subitement... La toiture de l'habitation principale s'effondra avec des craquements effrayants...

Des vociférations furieuses, des appels, des cris de douleur et d'agonie éclatèrent de tous côtés... Des troupes d'hommes qui encombraient la cour se précipitèrent pour éviter le danger... ce fut un effrayant spectacle.

LXXXI

A SAINT-MANDÉ.

— La maison est cernée ; je ne sortirai pas d'ici, soit, mais aucun de ceux qui s'y trouvent n'en sortira vivant non plus ! Si on tente de forcer la porte ou les fenêtres, les ressorts sont disposés et la maison entière s'abîme. D'ailleurs, l'existence de tous ceux qui sont ici me répond de la mienne. Signe ce papier, Charney, je le ferai parvenir à ceux du dehors, et alors nous pourrons causer froidement, car nous aurons devant nous tout le temps nécessaire.

Charney prit le papier que lui présentait le *Roi du bagne* ; il écrivit rapidement quelques lignes et signa ; puis il tendit le papier à Camparini. Celui-ci le parcourut du regard. Il fit un signe approbatif et frappa sur un timbre : un homme masqué apparut.

Camparini remit le papier et fit un geste rapide. L'homme



Sa main formidable se levait sur Camparini. (Page 294.)

masqué disparut presque aussitôt. Quelques instants s'écoulèrent, puis le tumulte qui régnait au dehors cessa brusquement.

C'était dans la maison mystérieuse de Saint-Mandé que se passait cette scène. Camparini et Charney étaient en présence, seuls tous deux, libres tous deux. Le *Roi du bagne* avait une double paire de pistolets à deux coups passés à sa ceinture. Charney ne portait pas une arme.

— Donc, continue ton histoire, dit Camparini en s'arrêtant subitement. Je t'écoute, Charney. Ah! le véritable fils de M. de Charney avait échappé. Le voilà revenu en Europe et apprenant qu'un autre Charney existe. Que fit-il?

— Il chercha, dit Charney.

— Et il trouva?

— Non pas celui qu'il cherchait, mais un autre...

— Qui cela?

— Jacquet.

— Ah! je m'en doutais. Ensuite?

— Jacquet convainquit Annibal de la foi que celui-ci pouvait avoir en lui. A Paris, ils virent ensemble Fouché. Cependant Charney n'avait point encore osé se livrer entièrement, mais son hésitation ne pouvait durer.

— Il dit tout?

— Oui.

— Alors, que fit Jacquet?

— Jacquet prouva à Charney que son seul ennemi était le *Roi du bagne*. Le faux Charney fut arrêté. Confronté avec Annibal, il avoua tout ce qu'il avait fait. La lumière fut! Il y avait deux ans que tu n'avais vu le faux Charney, Camparini. Tu avais bien choisi ton homme. Le faux et le vrai avaient entre eux des points de ressemblance d'autant plus grands que, ayant habité longtemps le même pays, la peau du visage avait pris les mêmes teintes et leurs habitudes étaient presque les mêmes. Annibal fit tout encore pour augmenter cette ressemblance qui devait te tromper; il fit parler son sosie, et, maître des secrets qui devaient achever de te convaincre, il se présenta à toi. J'étais devenu l'allié de Jacquet. Toutes les précautions avaient été prises pour que rien ne pût nous trahir.

Il avait été convenu que, dans nos conférences les plus intimes même, nous paraîtrions constamment ignorer nos individualités réciproques, et que les paroles que nous échangerions auraient constamment la signification opposée à celle qu'elles exprimeraient. Tes propres des-

seins devaient nous servir, continua Charney en s'animant de plus en plus. Celui que tu avais fait passer pour moi, et qui t'avait servi à tromper les autres, devait te tromper à ton tour. Costumés identiquement l'un comme l'autre, tes hommes nous prenaient alternativement l'un pour l'autre, et souvent ce don d'ubiquité me permettait d'avoir avec Jacquet des conférences que tu ne pouvais même soupçonner.

Camparini se rapprocha de Charney.

— Qu'as-tu à me proposer? lui dit-il en le regardant fixement.

Charney redressa la tête.

— De finir par le bien après avoir commencé par le mal! dit-il.

Camparini haussa les épaules.

— As-tu donc espéré ma conversion? fit-il en souriant; je te croyais plus fort!....

— Je parle intérêt! dit Charney en appuyant sur le mot. Pourquoi as-tu fait le mal jusqu'ici? Pour que cela te rapporte?

— Je l'avoue.

— Eh bien, si le bien te rapportait davantage?

Camparini le regarda curieusement.

— Après? dit-il.

— Tu es le *Roi du bagne*, reprit Charney; jusqu'ici tu as été l'ennemi de la société : si tu devenais son ami?.,.

— Pardieu! je lui rendrais d'importants services, je le reconnais.

— Oui, si tu voulais employer à son profit toute l'énergie et toute l'intelligence dont tu as fait preuve pour la combattre.

— Conclusion : que m'offre Fouché?

— Sa confiance, l'oubli de tes fautes, le pardon de tes crimes, la sécurité dans le présent et l'avenir et une position qui grandira en raison des services que tu rendras.

— De mon côté, je rendrais libres tous ceux qui sont ici prisonniers, j'abandonnerais les millions en pierreries et en or, les traites, tout le bénéfice enfin que j'ai entre les mains.

— Naturellement.

— Et mes compagnons?

— Pour eux, la justice aurait son cours.

— J'entends!

— Et tu comprends?

Camparini se leva avec un geste superbe.

— Me croyez-vous donc déjà si bas que je sois contraint à accepter un pareil marché! s'écria-t-il. Servir la société après l'avoir attaquée, soit!... j'ai quelquefois eu cette pensée, c'est pour moi l'attrait du fruit défendu; mais pour manger ce fruit, mon cher, il ne faut pas qu'on m'écarte de force la mâchoire. Ce fruit-là, j'y goûterai quand bon me conviendra, s'il me convient jamais, mais l'heure n'est pas venue de m'imposer des conditions. Tu m'as demandé, il y a quelques minutes, ce que je pouvais faire? Écoute, Charney, tu vas le savoir.

Puis, après un court silence :

— Roquefort, Pick, Chivasso, sont morts! dit-il; mes hommes sont ou tués ou prisonniers, et tu me crois perdu! Allons donc! je suis sauvé, Charney, sauvé! et je vous dois à tous des remercîments, car vous avez affermi ma puissance. Me croyais-tu assez niais pour n'avoir jamais prévu le cas d'un événement comme celui qui vient d'avoir lieu? Tous mes plans étaient faits, et pour toutes circonstances j'ai un palliatif. En tuant ceux que vous avez tués, en prenant ceux que vous avez pris, vous m'avez délivré. Aujourd'hui je suis libre et puissant. J'ai ici, dans cette maison, mes trésors amassés depuis des années et connus de moi seul; à ces trésors je joins les millions enlevés à Fontenay, et que vous n'avez pas su préserver. Cette maison est cernée, mais que m'importe! La vie de tous ceux qui sont ici mes prisonniers ne répond-elle pas de ma liberté et de mon existence? Elle répond de plus encore, Charney, elle répond de ma fortune. Tu vas retourner à Paris, je vais te faire libre; ces actes que madame Geoffrin devait signer, il faut qu'elle les signe; tu me les rapporteras. Si, au lever du jour, je ne les ai pas, je meurs, mais je meurs en m'ensevelissant avec tous ceux qui sont ici! Tu m'as entendu, tu m'as compris?

— Mais, s'écria Charney, lors même que tu aurais ces actes signés, que ferais-tu? pourrais-tu donc fuir de cette maison cernée?

— Que t'importe?

— Mais...

LXXXII

LE ROI DU BAGNE.

Camparini saisit Charney par le bras :

— L'heure s'avance! dit-il; je joue une partie suprême, tu ne l'ignores pas! Tu me connais, et tu sais si je suis homme à reculer devant quoi que ce soit... Va, obéis, pars, je te mettrai sur la route de Paris par un endroit connu de moi seul. Rapporte ces papiers signés et fais que les alentours de cette maison soient libres, sinon, je le jure, pas un de ceux qui sont ici n'échappera, et quant à moi... on ne me tient pas encore, Charney!

Ces paroles furent prononcées avec cet accent terrible qui donnait à la voix du *Roi du bagne* une expression de domination effrayante. On sentait que ce génie du crime ne mentait pas, et que ce qu'il voulait faire il le ferait.

— Réponds par oui ou par non! dit-il encore, je suis las de ces discussions; es-tu prêt?

— Oui! dit Charney.

— Alors viens que je te bande les yeux.

Camparini prit un linge mouillé, le posa en bandeau sur le front de Charney, puis lui prenant la main, après s'être assuré qu'il ne pouvait voir :

— Laisse-toi guider! dit-il.

Camparini appuyait son œil contre une ouverture pratiquée dans la muraille. La nuit était obscure au dehors, mais cependant, dans les ténèbres entourant la maison de leurs voiles opaques, on pouvait distinguer des masses d'ombres allant, venant, formant comme une chaîne compacte. De temps à autre, un éclair rayonnait dans ces ténèbres : c'était le reflet de la pâle lumière d'une étoile sur un canon de fusil.

— Ils croient me tenir! murmura Camparini en se reculant. Cependant ce que Charney vient de leur dire a dû leur faire comprendre que le *Roi du bagne* n'était pas encore leur esclave!

Il marchait à grands pas :

— Me tenir! dit-il encore. Les niais! me supposer assez sot pour m'être livré pieds et poings liés!... Ma force, c'est d'avoir partout et toujours tout prévu, tout supposé!... Me tenir! mais ils m'ont rendu libre en me débarrassant de tous ceux qui m'entouraient! Le chauffage était usé. Bonaparte au pouvoir, Fouché à la police, c'est la ruine de l'association...

Camparini s'arrêta :

— Fouché me voudrait! dit-il en portant la main à son menton : cet homme et moi, que ne pourrions-nous pas?... Oui!... mais je serais le second!... D'ailleurs... qui sait? Rien n'est établi solidement encore...

La pièce dans laquelle était alors Camparini était une espèce de chambre à coucher. Ouvrant un meuble, il prit une paire de chaussures en peau de daim, avec des semelles extrêmement souples. Il passa ces souliers et se mit à marcher sans que le plus léger bruit retentît.

Il alluma ensuite une lanterne sourde, qu'il ferma; puis, ouvrant la porte, il s'engagea sur l'escalier et descendit rapidement. Dix hommes masqués et armés veillaient dans un grand vestibule : Camparini passa au milieu d'eux sans leur adresser la parole.

Il gagna la cour intérieure, la traversa et descendit dans

une pièce creusée en sous-sol. Au milieu de l'obscurité qui l'entourait, et en homme connaissant admirablement les lieux, il fit jouer un ressort : une ouverture demeura béante à ses pieds. Camparini s'y engouffra. Il se trouva dans une sorte de quinconce. Il s'éclairait à l'aide de sa lanterne. Cinq corridors creusés sous terre se présentaient à lui, s'enfonçant dans cinq directions différentes. Camparini s'engagea dans le premier. Au bout de cinq cents pas environ, il s'arrêta : le souterrain n'allait pas plus loin, et une porte de fer toute bardée de verrous et de serrures se dressait devant le *Roi du bagne*.

Camparini étouffa la lueur de sa lanterne; puis il s'agenouilla, et avec des précautions infinies, il fit jouer un ressort, puis il parut écouter avec une attention minutieuse.

— Gardé! dit-il en se relevant et en revenant sur ses pas.

Il parcourut successivement les quatre autres corridors, employant les mêmes précautions.

Quand il eut achevé ce quintuple parcours, il revint dans le quinconce, et, posant sa lanterne à terre, il demeura immobile, le front penché, les bras croisés sur la poitrine.

— Allons! dit-il, tous les secrets ont été ou livrés ou devinés : toutes les issues sont gardées... Un seul moyen de salut me reste : celui-là est infaillible, mais je ne puis que me sauver seul...

Camparini réfléchit :

— Tous ces millions m'échappent! dit-il. Quinze ans de travaux, de fatigues, de lutte, pour aboutir à quoi?... à succomber à l'heure où je crois triompher! Y a-t-il donc véritablement une Providence et dois-je croire ?...

Le bandit passa sa main sur son front : de grosses gouttes de sueur perlaient à la racine des cheveux; Camparini avait les sourcils contractés et la face blêmie.

— Dieu! répéta-t-il avec un frémissement qu'il ne put contenir.

Puis, frappant du pied avec rage :

— Allons! s'écria-t-il, je deviens faible!

Et il se mit à marcher précipitamment.

— Eh bien ! reprit-il en s'arrêtant tout à coup et avec un regard de défi, j'ai perdu la partie, voilà tout! J'ai perdu : il faut payer! Comment payerai-je? avec de l'argent ou du sang?

Il réfléchit encore :

— Du sang! le leur et le mien ! dit-il. Si j'ai perdu, personne ne gagnera ! Belle fin, Camparini ! beau linceul à jeter sur la royauté du bagne! Allons! c'est dit! L'heure est venue!

Camparini ramassa sa lanterne, et, contournant l'escalier à l'aide duquel il était descendu dans ces galeries souterraines, il s'approcha de la muraille. Se baissant, il prit l'extrémité d'une tige de fer couchée horizontalement. Cette extrémité était garnie d'un anneau. Camparini passa ses doigts dans cet anneau et tira fortement à lui.

Un bruit sourd se fit entendre, et les deux battants d'une porte de fer, recouverts de briques et admirablement dissimulés dans la muraille du souterrain, s'écartèrent brusquement. Camparini se trouva en face d'une sorte de petit cellier, dans l'intérieur duquel étaient entassés cinq tonneaux de dimension ordinaire, rangés les uns sur les autres, deux sur trois.

De chaque fond de chacun de ces tonneaux appendait une longue mèche : ces cinq mèches se réunissaient ensemble et s'enroulaient pour n'en plus former qu'une seule. Elles étaient toutes cinq enduites de poudre.

Camparini se baissa. De la main gauche, il tenait la lanterne à la lueur de laquelle il venait d'ouvrir la porte; de la droite, il prit l'extrémité de la grosse mèche.

Les sourcils de plus en plus contractés, le front pâle, les lèvres rentrées, mais la main très ferme, le *Roi du bagne* rapprocha lentement le bout poudré de la mèche de la flamme de la lanterne.

— Belles funérailles, murmura-t-il; demain la France entière parlera de moi.

Tout à coup Camparini s'arrêta. Un éclair rapide venait de passer dans ses regards; son front s'illumina, et sa main, tremblant subitement, laissa échapper la mèche.

— Oh! murmura-t-il, quelle pensée !

D'un geste rapide, Camparini referma brusquement les deux battants du cellier; puis, s'élançant, il gravit les marches, gagna la cour et remonta lestement dans la chambre. S'approchant d'un timbre, il frappa un coup. Un homme masqué apparut.

— Cassebras, dit simplement Camparini, qui avait repris tout son sang-froid.

L'homme disparut.

— Conserver le moindre débris de ces fortunes serait folie, murmura-t-il ; tout autre que moi tenterait, mais...

Cassebras entrait; le fort de la halle était d'une pâleur effrayante; ses traits étaient crispés, ses lèvres rentrées; une expression d'énergie sauvage se reflétait sur sa physionomie. Le *Roi du bagne* le considéra un moment.

— Tu as envie de me tuer! dit-il froidement.

Cassebras releva la tête ; un rictus formidable contractait son visage.

— Oui ! dit-il.

— Et tu as hâte d'avoir délivré Rosette pour m'étrangler de tes propres mains?

Cassebras ne répondit pas.

— Eh bien ! attends, reprit Camparini, dans un quart d'heure Rosette sera devant toi, et vous serez libres tous deux.

Le fort de la halle poussa un rugissement.

— As-tu exécuté mes ordres? dit le *Roi du bagne* en changeant de ton.

— Oui, dit Cassebras.

— Où as-tu transporté les cadavres ?

— A l'endroit que tu as indiqué.

— C'est bien ! Va m'attendre dans la chambre rouge, et dans un quart d'heure, je le répète, toi et Rosette vous serez libres!

Cassebras recula et sortit sans proférer une parole; demeuré seul, Camparini se croisa les bras sur la poitrine, lança un regard menaçant vers le ciel et demeura durant quelques minutes dans l'immobilité d'une statue. Puis, s'avançant brusquement vers la porte donnant dans la salle où étaient enfermés les prisonniers, il l'ouvrit et entra précipitamment. Les gardiens masqués veillaient toujours.

Camparini fit un geste, et tous les hommes se retirèrent; il demeura seul au milieu de ses victimes.

— Vous attendez la mort, dit-il ; eh bien ! dans dix minutes, vous serez tous libres !

Cette déclaration si inattendue frappa de stupeur ceux qui l'attendaient, au point de paralyser toutes leurs facultés.

— Libres ! répéta Camparini ; oui, vous allez être libres, sans rançon, sans promesse à faire, sans autres conditions que celle de n'oublier jamais que votre existence à tous a été entre mes mains, et que je vous ai épargnés.

Puis, s'approchant vivement de Lucile :

— Appelez votre mari, dit-il; appelez à voix haute.

Lucile hésita.

— Appelez donc, si vous voulez le revoir, reprit Camparini.

— Maurice! dit Lucile.

Un cri déchirant retentit au dehors.

— Maurice ! répéta Lucile en pâlissant.

Camparini s'était précipité vers l'une des portes. Dans une pièce voisine un homme haletant, à demi fou, paraissait être au paroxysme de l'exaltation ; cet homme avait les mains attachées : c'était Maurice Bellegarde.

— Elle vit, dit Camparini en entrant.

— Lucile, rugit Maurice.

— Silence, si tu ne veux pas qu'elle meure sous tes

yeux. Elle vit, tu le sais, tu l'as entrevue. Maintenant, si tu veux la revoir, suis-moi sans tenter de rompre les liens qui t'attachent. Obéis sans hésiter, sinon Lucile ne te reverra jamais.

Maurice s'était levé; il avait les jambes libres. Camparini siffla : deux hommes masqués accoururent, qui se placèrent de chaque côté du colonel. Du geste, Camparini leur ordonna de le suivre; puis marchant en avant, il quitta la pièce, descendit l'escalier, traversa la cour et s'engagea dans les souterrains. Ce fut l'allée de droite qu'il prit.

Arrivé à l'extrémité, il ordonna aux deux hommes de s'éloigner, et il demeura seul avec Maurice.

— De l'autre côté de cette porte, dit-il en désignant la porte de fer, sont tes amis. Là t'attendent ceux que je croyais morts, et qui sont vivants. Tu vas sortir et aller trouver ceux qui me cernent, et qui déjà me croient en leur puissance. Tu leur diras que le *Roi du bagne* a entre ses mains neuf prisonniers : ta femme, ta belle-sœur, ton beau-frère, les femmes des deux marins, leurs deux enfants, Niorres et Rose. J'ai pour les garder dix-huit hommes. Cette maison est minée; Charney le savait, il a prévenu ceux qui m'attaquent. C'est pourquoi je l'ai laissé libre. A la moindre tentative d'attaque, je mets le feu aux poudres. Nous sautons tous, et vous me connaissez assez pour savoir si je faiblirai. Je propose le rachat de la vie de ces neuf personnes.

« Toutes les entrées de ces souterrains sont gardées, il faut qu'une devienne libre : celle du bois de Vincennes. Pour la vie de chacun de mes prisonniers, j'exige la vie de deux des miens.

« Comprends bien, Maurice, l'entrée du souterrain du bois libre, deux des miens sortiront. Alors un de mes prisonniers sort, lui, par cette porte... Deux autres de mes hommes deviennent libres, un second prisonnier vous est rendu, et ainsi jusqu'aux deux derniers de mes hommes et au dernier de mes prisonniers.

« Cinq minutes s'écouleront entre la liberté donnée à mes hommes et celle donnée au prisonnier, afin que je puisse comprendre par le signal de ceux qui seront dans le bois qu'aucune embûche n'a été tendue à distance. D'ailleurs, ta femme sortira la dernière, et elle me répondra de la vie de tous les miens, si on osait leur tendre un piège.

— Et toi, dit Maurice, quelle condition imposes-tu?

— Aucune.

— Comment?

— Que mes hommes soient libres et qu'ensuite on me prenne si on le peut, j'y consens. Je ne fais aucune condition pour moi-même. Cependant, reprit Camparini après un silence, viens; il faut que tu puisses dire à ceux que tu vas retrouver : J'ai vu!

Et entrainant avec lui Maurice dont les mains étaient toujours garrottées, il le conduisit jusqu'au quinconce. Là, faisant jouer le ressort qui mettait à découvert les barils de poudre, il prit la mèche.

— Elle doit durer une heure, dit-il.

Et il l'alluma; puis, faisant sauter le crochet qui attachait la serrure à la chaînette du ressort secret, il referma les deux portes.

— Maintenant, dit-il, aucune force humaine ne saurait rouvrir ces portes, car le ressort ne peut plus jouer. Il y en a pour une heure; dans une heure la maison sautera!... Va!

Maurice se précipita vers l'extrémité du souterrain, Camparini le suivit.

—Attends! dit-il, il faut que tu te places sur cette marche de fer.

Effectivement, il y avait dans le bas de la pièce une marche de fer, ou plutôt une petite tablette de fer solidement attachée. Maurice se plaça sur cette marche. Camparini trancha les liens qui attachaient les mains du colonel.

— Passe tes doigts dans ces anneaux, ajouta le *Roi du bagne*, réunis toutes tes forces pour te tenir.

Maurice obéit encore. Alors Camparini posa sa main sur un ressort.

— Songe que nous n'avons qu'une heure, dit-il. Pour me prévenir que nos conditions sont acceptées, ceux qui gardent la porte du bois se retireront; je le saurai : va!

Camparini appuya sur le ressort, la porte de fer fit une bascule rapide, tournant sur un axe placé à son centre. Le colonel avait disparu. Camparini écouta; des cris retentirent au dehors.

LXXXIII

LE LIVRE ROUGE

Fouché était assis devant son bureau ; il feuilletait un grand livre relié en rouge qu'il paraissait parcourir avec une minutieuse attention. Debout, appuyé contre le dossier du fauteuil du ministre, se tenait un homme suivant de l'œil, avec un intérêt manifeste, le travail auquel se livrait Fouché : cet homme était nègre.

— Tout est complet? dit le ministre.

— Tout, répondit le nègre.

— Tu connais le général, le citoyen consul, veux-je dire? Tu sais qu'il ne faut jamais demeurer court devant lui, paraitre embarrassé ou embrouillé. Cette affaire des chauffeurs le préoccupe énormément, car il s'agit de la tranquillité intérieure du pays, de la sûreté des routes, du repos public enfin. Il est décidé à récompenser largement et à punir sévèrement : donc mes renseignements doivent être exacts. Réponds, Jacquet, es-tu certain de ces renseignements ?

— Je vous répète que tous ces renseignements sont de la plus grande exactitude. D'ailleurs, interrogez vous-même, et chaque feuillet de ce livre rouge vous répondra.

— Il est évident que la première question du général sera celle-ci : Pourquoi n'avoir pas agi plus tôt contre Camparini? Pourquoi, depuis le moment de ton association avec Charney, avoir prolongé cet état de choses?

Jacquet, car c'était lui, c'était l'intelligent agent méconnaissable sous la teinte noire qui recouvrait son visage, tourna plusieurs feuillets du livre.

— Pour tous, dit-il, pour moi-même, Camparini a longtemps passé pour mort. Il fallut un temps bien long pour découvrir le *Roi du bagne* dans Thomas le bourgeois. Les doutes étaient permis, mais il fallait des certitudes pour agir. Le jour où la vérité fut enfin découverte n'est pas ancien : c'est celui des assassinats de la rue de la Victoire, assassinats dans lesquels Camparini eut l'art infernal de faire tremper Charney!

— Les preuves?

— Tandis que Camparini envoyait Charney dans la maison Geoffrin et que celui-ci occupait ce poste sans savoir ce que le *Roi du bagne* devait faire, mais surtout pour être à même de veiller à la sûreté de celle qu'il aimait, Camparini, avec cet art infernal qui lui est propre, prenait, lui, le visage, les habits, l'apparence complète enfin d'Annibal, et il réussissait au point que mademoiselle Geoffrin, qui avait cru entendre la voix de son fiancé derrière la porte et qui l'avait entendue réellement en effet, croyait encore le voir parmi les chauffeurs, parmi les assassins. De sorte que si à cette époque Camparini eût été pris il perdait avec lui Annibal. Oh! le *Roi du bagne* savait attacher à lui ceux dont il avait besoin. A partir de ce moment, il fallut attendre, car le lendemain Ferdinand Geoffrin était entre les mains de Camparini, puis ce fut le tour de la femme du colonel, de Signelay, de sa femme, de Blanche, de Léonore. Agir contre le *Roi du bagne* eût été provoquer infailliblement la mort de ces malheureux. Il fallait tromper surtout Camparini pour mieux assurer le succès, c'est ce qui nous conduisit droit, Charney et moi, à l'idée de la chaise de poste.

— C'est cela surtout qu'il faut expliquer clairement au général.

— Rien de plus simple, les faits parlent d'eux-mêmes. Grâce à la Cagnotte, à Carmagnolle et à Chat-Gauthier, nous pûmes avoir des renseignements d'autant plus précieux qu'ils me mettaient à même de vérifier ceux donnés par Bamboulà. Je connus à temps le projet de la forêt de Sénart, une idée lumineuse surgit : faire croire à Camparini qu'il avait réussi, faire supposer notre mort, c'était assurer le triomphe de notre cause, car il ne pouvait plus se tenir en garde contre nous. C'est ce qui eut lieu. Les chauffeurs de la bande de Chat-Gauthier surpris par nous, attachés et bâillonnés, furent jetés au fond de la voiture sur le siège de laquelle Rossignolet était demeuré, et ce sont ces misérables qui ont trouvé la mort à la place des victimes désignées. Au moins la justice divine a-t-elle permis que la fin de ces bandits servît à punir leur chef. Quant à Cassebras, sa conduite est facile à expliquer : il a servi dignement l'administration. Attribuez sa fidélité et son intelligence à l'amour, à ce que vous voudrez, il n'en est pas moins certain que la justice aura été puissamment secondée par lui.

— Tout cela est effectivement clair, dit Fouché.

— Ce qui est plus clair encore, dit Jacquet, c'est l'active participation de Charney. Grâce à son intelligence, Camparini, ce *Roi du bagne* qui avait trompé tout le monde jusqu'ici, a été trompé à son tour. A cette heure où je vous parle, la situation est nette : Roquefort, Pick, Bamboulà, Chivasso sont morts, et morts sous mes yeux. Le Poitevin, Grêlé, Mesnard, le Boucher sont morts aussi ; Dragon de Bouvray, Charles de Lyon, Ville-Sauvage sont prisonniers : tous les chauffeurs qui n'ont pas péri dans la lutte sont entre nos mains. Parmi ces hommes, il en est qui parleront. A cette heure encore des brigades fouillent les souterrains de Grenelle, dont Charney nous a encore donné le secret. A cette heure enfin Camparini est seul dans sa maison de Saint-Mandé, et l'échange qu'il a demandé doit s'opérer en ce moment. Donc le *Roi du bagne* est perdu, et cette fois il ne doit plus avoir d'espoir.

Fouché regarda Jacquet :

— Acceptera-t-il ? dit-il simplement.

— Peut-être, mais je ne le désire pas.

— Pourquoi ?

— Sans doute, un homme comme Camparini pourrait rendre de grands services, mais... je ne crois pas qu'il consente, car il doit avoir encore d'autres projets.

— Comment ? il est perdu cette fois.

— Oui, mais il peut espérer : et la preuve de cet espoir est dans ces duels qui viennent d'avoir lieu : ces duels entre les maîtres d'armes de l'armée du Rhin et ceux de l'ancienne armée d'Italie. Nous avions cru tous à un simple conflit entre deux corps différents. Il n'en était rien. Camparini nous avait joués encore : parmi ceux qu'il envoyait sur le terrain et qu'il savait bien faire tuer étaient quatre des siens que je devais achever d'acheter cette nuit et faire parler, les quatre seuls qui dataient dans la bande de l'époque de l'affaire de Niorres et qui eussent pu donner des renseignements si précieux. Ces hommes sont morts à cette heure. Oh ! ces duels avaient un autre but que la mort de Rossignolet, heureusement encore que cette mort sera précisément...

Un coup sec frappé à la porte interrompit Jacquet. Un homme entra et présenta au ministre un pli cacheté. Fouché ouvrit l'enveloppe.

— Cours à Saint-Mandé ! dit-il à Jacquet en lui tendant la lettre ouverte.

LXXXIV

PÈRE ET FILLE.

— Tu me connais maintenant, Rosette, tu sais qui je suis, tu sais quelle puissance est la mienne. Je ne t'ai rien caché. Tu comprends à cette heure ce qu'est le *Roi du bagne ?*

En achevant ces mots, Camparini fit un pas en avant et s'arrêta avec un geste superbe. Rosette fascinée demeura immobile et tremblante comme l'oiseau-mouche sous le regard du serpent à sonnettes.

— J'ai perdu la partie que je jouais depuis quinze ans, poursuivit Camparini. Tout autre à ma place essayerait de s'illusionner ; je suis trop orgueilleux pour agir comme le commun des martyrs. J'ai perdu la partie, je l'avoue ; je l'ai perdue au point que je n'ai pu me venger de celui qui m'avait trahi. Charney m'échappe ; sa liberté était nécessaire pour assurer la mienne. Je l'ai fait libre... A cette heure où je te parle, tous mes amis sont morts, tous mes ennemis triomphent. L'association des chauffeurs est détruite, la royauté du bagne est vaincue. Tout autre que moi eût lutté jusqu'au bout... lutté follement... Tu sais ce que je viens de faire, Rosette ? A cet instant, j'échange la liberté des quelques hommes qui me restent contre celle de mes prisonniers... Dans un quart d'heure, je serai seul ici...

« Dans un quart d'heure, cette maison s'abîmera, car elle est minée et j'ai mis le feu à la mine... Dans un quart d'heure, l'endroit où nous sommes ne sera plus qu'un monceau de ruines... Dans un quart d'heure, tous me croiront mort... et je serai libre !

« Oui, je serai libre ! poursuivit le *Roi du bagne* avec une recrudescence d'énergie. Je serai libre, Rosette, et les hommes que j'aurai sauvés m'attendront pour marcher à ma suite, et les millions des cassettes de la ferme que j'ai pu préserver serviront de base à ma fortune nouvelle.

« Pour tous, Camparini, le *Roi du bagne*, sera mort !.. pour toi, il existera. Et sais-tu pourquoi, Rosette, je te parle ainsi que je le fais ? C'est que j'ai besoin, pour une opération nouvelle que je veux tenter, d'une femme jeune, belle et intelligente telle que toi. C'est qu'il y a là encore, dans mon cerveau, tout un monde de plans que je veux mettre à exécution. Maintenant que tu sais en quelles mains tu te trouves, Rosette, maintenant que tu connais le *Roi du Bagne*, réponds !... Veux-tu accepter le rôle qu'il te réserve ?

« Tu as dix minutes à peine, poursuivit Camparini, la mine jouera dans dix minutes. Ta fidélité me répondra de celle de Cassebras.

— Cassebras ! s'écria Rosette.

— Oui, Cassebras qui t'aime et qui t'a fait veuve !

— Tu mens ! s'écria l'écaillère avec une expression impossible à rendre.

Camparini sourit comme le tigre qui joue avec sa proie. Saisissant Rosette par le poignet, il l'entraîna dans une pièce voisine. Dans cette pièce deux cadavres gisaient étendus sur deux lits placés le long des murailles. L'un de ces cadavres était celui de Spartacus, l'autre celui du major, ce cadavre défiguré que Camparini avait vu dans le bois de Vincennes quelques instants plus tôt.

Debout, dans le milieu de la chambre, se tenait Cassebras.

Camparini entra, ayant son bras gauche passé sous le bras droit de Rosette et ayant la main droite appuyée sur le manche d'un poignard passé à sa ceinture.

— Voilà Rosette ! dit-il à Cassebras avec un coup d'œil empreint d'une expression tellement menaçante que le fort de la halle demeura immobile sans oser faire un mouvement.

Puis, conduisant Rosette vers le lit de droite :

— Regarde ! ajouta-il.

Rosette poussa un cri ; Camparini se retournait vers Cassebras :

— Qui a empoisonné cet homme ? continua le *Roi du bagne* avec une expression plus terrible ; parle ! nous avons à peine cinq minutes à vivre.

— C'est moi ! dit Cassebras.

Rosette poussa un second cri plus effrayant que le premier ; Camparini se recula en lui lâchant le bras.

— Rosette ! dit-il en désignant Cassebras, cet homme

va être ton mari, je le lui ai promis, et il faut que tu m'obéisses, car, moi, je suis ton père!...

— Vous! s'écria Rosette en faisant un effort pour résister à l'émotion.

Cassebras s'était élancé; il avait saisi Rosette et sa main formidable se levait sur Camparini. Le fort de la halle, en se précipitant, s'était placé entre la jeune fille et le *Roi du bagne*; la physionomie de Cassebras était effrayante. Camparini poussa un rugissement sourd ; il levait son poignard, mais Cassebras brandissait une barre de fer qu'il venait de saisir.

A ce moment une horloge accrochée à la muraille fit entendre ce bruissement qui précède de quelques secondes l'instant de la sonnerie. Cassebras tressaillit ; laissant tomber sa barre de fer, il étendit à la fois les deux bras : il enveloppa de l'un la taille de Rosette, saisit de l'autre le corps inanimé de Spartacus, et, bondissant, il disparut par la porte, qui se referma lourdement.

Tout cela s'était accompli avec une rapidité telle que Camparini n'avait pu faire un seul mouvement. Demeuré seul, il se rua sur la porte qui venait de se refermer, mais cette porte avait été verrouillée en dehors.

Camparini poussa un cri rauque.

— L'heure!... dit-il; la poudre va faire feu!...

Il bondissait dans la chambre comme un jaguar; il était effrayant à voir; il chercha à ébranler la porte sans y parvenir; une seule fenêtre existait : cette fenêtre était placée au-dessus du lit sur lequel gisait le second cadavre.

Camparini se précipita, il sauta sur le lit; mais ses cheveux se hérissèrent : la tête, détachée du tronc, roula à terre, et le corps se dressa comme s'il était mû par un ressort puissant; les vêtements d'uniforme s'entr'ouvrirent, et un être d'apparence presque fantastique surgit debout et menaçant.

— La Caraïbe! s'écria Camparini.

C'était Fleur-des-Bois, l'œil en feu et le poignard à la main; Fleur-des-Bois cachée sous l'uniforme du major.

Camparini était demeuré comme fasciné; la Caraïbe fit entendre un sifflement sourd et se précipita la main haute.

Une lueur rouge déchira les ténèbres, une secousse violente ébranla la terre, une détonation formidable retentit, un nuage de poussière s'éleva.

. . . .

Le lendemain de cette nuit terrible, un amas de décombres fumants recouvrait l'espace occupé la veille par la maison mystérieuse. Des hommes entouraient les ruines, paraissant les fouiller avec une attention minutieuse.

Tout à coup une montagne de cendres fut agitée; elle s'entr'ouvrit, et un lévrier apparut traînant un corps qu'il tirait par ses vêtements.

— Tonnerre de Brest! s'écria l'un des assistants, c'est la Caraïbe.

ÉPILOGUE

Une lettre de France.

Un joli navire était à l'ancre dans la baie de Cadix : c'était une belle corvette de guerre, bien gréée, bien astiquée, avec ses caronades luisantes montrant leurs gueules noircies qui se détachaient sur la ceinture blanche courant de la poupe à la proue.

Le soleil, un vrai soleil d'Espagne, se levait à l'orient, baignant ses rayons dorés dans les flots bleus.

Sur le pont du navire, une douzaine de matelots étaient assis à l'avant, formant cercle autour d'un vieux gabier à la physionomie bronzée et à la chevelure argentée : ce vieux gabier, qui était assis à cheval sur la culasse d'un canon, paraissait captiver l'attention de tout l'auditoire.

— Eh! qué! s'écriait-il, comprends! chauffeur, caïman et pirate, tout un, qué! Aussi, à cette heure, nos commandants et nos commandantes courent un meilleur bord dans leurs cabines que...

— Canot! cria une voix.

— Eh! Maucot, c'est Mahurec qui revient de terre!!! ajouta un second marin.

L'orateur que le cri du matelot de veille avait interrompu s'était levé précipitamment et s'adressant à un jeune mousse :

— Cours prévenir le commandant! dit-il.

L'enfant se précipita; quelques instants après un canot abordait, et Mahurec grimpait lestement sur le pont.

— Eh qué? fit le Maucot.

— Ça y est, tonnerre de Brest! cria le vieux gabier en battant un entrechat et en agitant dans les airs des papiers qu'il tenait dans sa main droite.

Henri apparaissait à l'arrière; Mahurec courut vers lui.

— Mon commandant! cria-t-il, le courrier est arrivé à Cadix : nouvelles de France!

— Donne, matelot! dit Henri en s'emparant précipitamment des papiers.

Puis, redescendant vivement dans l'intérieur du navire.

— Charles! cria-t-il, Léonore, Blanche! voici une lettre de Louis!

— Une lettre de Bibi? dit Charles.

— Oui.

— Lisez vite! dirent à la fois les deux femmes.

Tous quatre paraissaient fort émus. Henri prit parmi les papiers qu'il tenait une missive d'une énorme dimension. Il brisa le cachet et tira de l'enveloppe un cahier de papiers manuscrits. Comme il l'ouvrait, une autre lettre s'échappa de ce cahier.

— Ministère de la justice! dit Léonore en ramassant la lettre et en interrogeant la suscription. Elle est adressée à M. Louis de Niorres. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Lis, Henri! nous saurons tout! dit Charles.

Henri commença sa lecture :

« Mes amis,

Double, grande et heureuse nouvelle! A l'heure où je vous écris ces mots, je viens d'assister au mariage de mademoiselle Amélie Geoffrin avec M. Annibal de Charney et à celui de M. Ferdinand Geoffrin avec mademoiselle Caroline Chivry.

Vous deviez vous attendre à cette double annonce, car, lors de votre départ de Paris, tout était arrêté et convenu, et je tiens ma promesse en venant vous instruire de tout ce qui s'est passé depuis votre absence.

Vous exprimer les éloges qu'ont suscités la conduite d'Annibal de Charney et celle de notre ami Jacquet serait chose impossible. On ne se lassait pas, on ne se lasse pas encore de se faire raconter les moindres détails de cette alliance de deux hommes, alliance demeurée mystérieuse au point de tromper les yeux les plus clairvoyants, et qui a eu pour résultat pour l'un le triomphe de la justice à laquelle il s'est dévoué, et pour l'autre la vengeance que le fils devait tirer de l'assassin de son père, car il est prouvé notoirement aujourd'hui que ce Camparini avait été l'instigateur du meurtre de M. de Charney père.

Quant à Jacquet, il y a ici des gens qui, alors qu'il passait pour mort, lui ont parlé sous son déguisement de nègre et qui ont été tellement abusés, qu'ils refusent presque aujourd'hui d'ajouter foi à leurs propres souvenirs.

Hier, j'ai été visiter à l'hôpital mon cher major. Il était presque guéri de ses blessures. Ce pauvre Rossignolet ne se console pas d'avoir été la cause involontaire de la mort de Fleur-des-Bois. Il prétend que lorsqu'on l'a relevé sur le terrain du duel, s'il avait eu la plénitude de ses facultés, il se serait absolument opposé à ce qui a eu lieu, et il garde rancune à Jacquet de ce que son uniforme a joué un rôle dans cette affaire.

Pauvre Fleur-des-Bois! ma sœur! Elle est auprès d'Étoile-du-Matin!... Oh! le ciel avait donc abandonné les Caraïbes!...

Et cependant Fleur-des-Bois est morte en digne fille d'un grand chef. Elle est morte en vengeant les siens, en

frappant son ennemi. Cette pensée de revêtir les habits de Rossignolet, afin de tromper les chauffeurs de la maison de Saint-Mandé ; cette pensée a quelque chose de terrible, d'effrayant dans sa grandeur. Elle a dû maintenir dans ses mains , pour mieux tromper les autres, la tête ensanglantée du cadavre qui avait passé pour celui du major!

J'ai là Coumâ, qui ne me quitte plus! Nous parlons ensemble de sa maitresse : je dis *nous parlons*, et cette expression ne fait que rendre ma pensée, car Coumâ entend, Coumâ comprend, et quand je lui parle de Fleur-des Bois, il me répond!

Spartacus et Rosette en étaient émerveillés hier. Spartacus est remis des suites de ce narcotique si violent qu'il avait absorbé. Quant à Rosette, on ne peut prononcer devant elle le nom de cet homme, de ce monstre qui a osé l'appeler sa fille. Jacquet a découvert que ce criminel effrayant avait basé tout un plan nouveau d'intrigues infernales sur l'assassinat de Spartacus par Cassebras et sur le mariage de Cassebras et de Rosette!...

Quant à Cassebras, qu'est-il devenu? Personne ne le sait. On ne l'a pas revu depuis la nuit où la maison de Saint-Mandé a été détruite... Sans doute il a été surpris par l'explosion au moment où, après avoir mis hors de danger Spartacus et Rosette, il se précipitait pour aller combattre le bandit. L'explosion l'aura anéanti comme elle a anéanti le *Roi du bagne*... On a fouillé minutieusement les décombres, on a tout exploré, tout remué, on n'a découvert que quelques ossements épars dont les dimensions hors ligne attestaient qu'ils avaient appartenu à des êtres d'une taille au-dessus de la taille ordinaire, et vous savez que Cassebras et Camparini étaient fort grands. Aussi, n'y a-t-il pas à douter : l'un et l'autre ont succombé.

Le procès des chauffeurs a été terminé hier : la loi a puni de mort ces monstres qui avaient un compte de sang à rendre à la société.

Ceux auxquels Camparini avait fait rendre la liberté en échange de la vie accordée à ses prisonniers, ont été en partie arrêtés, et avec leur concours les trésors volés ont été retrouvés. Ainsi, cette longue série de crimes qui a causé tant de douleurs, a eu pour résultat le triomphe de la justice! et ces douleurs successives auront abouti au bonheur de celui qu'elles avaient torturé. Étrange loi du hasard! Ce sont les crimes accomplis par Camparini qui ont mis le descendant des Niorres en rapport avec la fille de Bernard le teinturier... et si, comme je l'espère, j'ai bientôt le bonheur de nommer Rose ma femme, ce sera ce *Roi du bagne*, cet assassin, ce misérable bandit, que je devrai considérer comme la cause de ma félicité! Ne faut-il pas conclure de là, qu'on ne doit jamais accuser la Providence?

Rose, qui sait que je vous écris, me charge d'envoyer tous ses plus gros baisers à mes belles cousines, qui bientôt seront les siennes. Rose ne veut pas quitter madame Gervais jusqu'au jour où elle sera ma femme. La générale Lefebvre l'approuve.

Elle a été ravissante de grâce et d'affection lors de la maladie de Gervais, à qui la peur a failli faire perdre la raison ainsi qu'à Gorain. Tous deux sont remis, c'est-à-dire que les organes matériels ont repris leurs fonctions, mais je crois qu'ils auront grand'peine à guérir jamais leur cervelle. Au reste ce ne serait que demi-mal. Ils sont dans des frayeurs continuelles, ils ne peuvent plus demeurer seuls, ils n'osent pas sortir le soir, ils ont peur du vent, d'une porte que l'on ferme... Il est impossible de les regarder sans rire; aussi je ne les regarde pas, car Rose m'a défendu de plaisanter le mari de celle qu'elle appelle sa mère...

Et maintenant, mes chers et bons amis, maintenant que je vous ai parlé de tout le monde, parlons de vous. Le procès des chauffeurs a jeté une lumière éclatante sur l'existence ténébreuse du *Roi du bagne*. M. de Charney a pu, avec Jacquet, s'emparer des papiers restés en la possession de Bamboulà.

Que vous dirais-je? J'ai voulu garder pour la dernière la meilleure de mes nouvelles, celle qui me fait regretter surtout qu'une grande distance nous sépare, car je voudrais être là, près de vous, pour vous remettre, à vous, mes belles cousines, cette lettre que le général Bonaparte m'a... »

— Mon Dieu! s'écria Charles en interrompant le lecteur.

Tous quatre se regardèrent. Léonore tenait la lettre tombée du cahier de papiers. Un silence régna dans la cabine... Tout à coup ce silence fut rompu par un bruissement de papier déchiré... Léonore venait de décacheter l'enveloppe...

Tous quatre s'étaient penchés en avant... tous quatre tressaillirent... un même cri s'échappa de leur poitrine, et, par un même mouvement, tous quatre s'étreignirent en sanglotant...

En ce moment, Mahurec ouvrait la porte de la cabine : en voyant la scène qui avait lieu, il demeura immobile et anxieux...

Charles l'aperçut : saisissant la lettre, il la présenta au vieux gabier. Celui-ci la parcourut... il chancela... Son visage devint successivement vert, rouge, bleu... ses yeux s'injectèrent, et la respiration lui manqua.

Tout à coup, s'arrachant à cet état effrayant, il tourna sur lui-même, se rua sur le pont, la lettre à la main :

— Tonnerre de Brest! hurla-t-il, Maucot! viens! Maintenant nous pouvons mourir!

— Qué! fit le Provençal.

Mahurec lui présenta la lettre. Le Maucot fit un soubresaut tellement violent, qu'il alla heurter le pied d'un mât. Puis, bondissant vers Mahurec, il l'embrassa; les deux matelots s'étreignirent, avec des cris de joie. Ce fut un concert sublime. Tous les entouraient sans comprendre.

Enfin Mahurec se dégagea, et saisissant le bras du Maucot, il s'agenouilla en le contraignant à s'agenouiller aussi. Et là, les yeux levés vers le ciel, les mains jointes, ces deux hommes qui avaient affronté cent fois tous les dangers et toutes les fatigues, se mirent à prier.

— Merci, mon amiral! dit Mahurec à voix haute. Vous avez entendu la prière de votre vieux gabier, et le bon Dieu, lui, ne pouvait pas repousser la prière du bailli de Suffren!

Dans la cabine, un doux concert de pleurs joyeux montait aussi vers le ciel. Charles avait ramassé la lettre de Louis, qu'il n'avait pas achevée.

— Ah! dit Henri, il y a une chose qu'il ne dit pas : c'est qu'en Italie, à Arcole, lorsque le général Bonaparte avait promis à Bibi-Tapin de lui accorder la première grâce qu'il solliciterait, le tambour de la 32e avait demandé notre réhabilitation!

— C'est pour cela que le général lui a remis le jugement à lui-même, afin que Louis ait la joie de nous l'envoyer! dit Charles.

— Réhabilités! répétaient les deux femmes.

Et, obéissant à une même pensée, toutes deux se précipitèrent dans une cabine voisine : deux enfants dormaient dans un même berceau... Les deux mères tombèrent à genoux, à la fois, de chaque côté du petit lit...

En ce moment, un bruit de pas réguliers retentit :

— Mes commandants! dit Mahurec en entrant, l'équipage, vous supplie de monter sur le pont.

Les deux jeunes femmes prirent leurs enfants dans leurs bras et accompagnèrent leurs maris qui, très émus, montaient sur le pont du navire. Tout l'équipage était rangé sur deux lignes : bâbordais et tribordais à leur poste. Quatre vieux matelots s'avançaient en tenant dans leurs mains un pavillon tricolore, noirci, troué, usé, sali, un vieux lambeau de gloire, enfin.

Mahurec et le Maucot marchaient en tête du petit cortège.

— Mes commandants, dit le vieux gabier, voilà le pavillon des corsaires Bonchemin et Bienvenu, un crâne pavil-

lon, qui n'a jamais pris chasse devant l'Anglais et qui a toujours flotté bravement à sa drisse. Aujourd'hui que les corsaires Bienvenu et Bonchemin ont repris le nom de leurs pères, qu'est-ce que le marquis d'Herbois et le vicomte de Renneville veulent qu'on fasse du pavillon républicain ?

Charles s'avança vivement :

— Ce pavillon, dit-il d'une voix frémissante, ce qu'il faut en faire ?...

— Voile ! cria-t-on du haut de la mâture.

— La frégate anglaise ! hurla le Maucot.

— Hourra ! cria Henri. Si les corsaires Bonchemin et Bienvenu ont bien mérité de la patrie, les commandants d'Herbois et de Renneville vont payer leur dette à la France. Hisse ce pavillon, Mahurec, et nous le saluerons par une bordée dans les flancs de l'ennemi ! Bonchemin et Bienvenu, ou d'Herbois et de Renneville, n'ont qu'un cri : Vive la France !

— Vive la France ! répétèrent les matelots.

— En haut tout le monde ! commanda Charles. Branle-bas de combat !

La frégate anglaise se dessinait nettement à l'embouchure de la baie. Léonore et Blanche présentèrent leurs enfants à Charles et à Henri. Les deux commandants embrassèrent ces chères créatures qui souriaient au milieu de l'effrayant tumulte.

— Embrasse-les, Mahurec ! dit Charles en voyant le gabier s'arrêter au milieu d'une manœuvre pour regarder les enfants.

Le vieux matelot s'approcha et embrassa les enfants, mais dans son empressement il déchira la robe de la petite fille : l'enfant cria.

— As pas peur ! vociféra Mahurec. Si j'ai avarié ta robe, je te promets le pavillon de l'Anglais pour t'en faire une.

Une secousse indiqua que le câble de l'ancre venait d'être coupé ; le corsaire, dont la voilure venait d'être larguée, s'inclinait sous la brise.

— Vive la France ! cria l'équipage en regardant la frégate anglaise.

. . . .

Le soir, la corvette rentrait au port, traînant à sa remorque un navire anglais dont le pavillon pendait au beaupré.

— A l'arrière, deux hommes caressaient deux enfants qu'embrassaient deux femmes. A l'avant, deux vieux matelots, grimpés sur la poulaine, répondaient aux cris de la population accourue par le cri de : Vive la France !

FIN.

Paris. Typ. Collombon et Brûlé, rue de l'Abbaye, 22.



